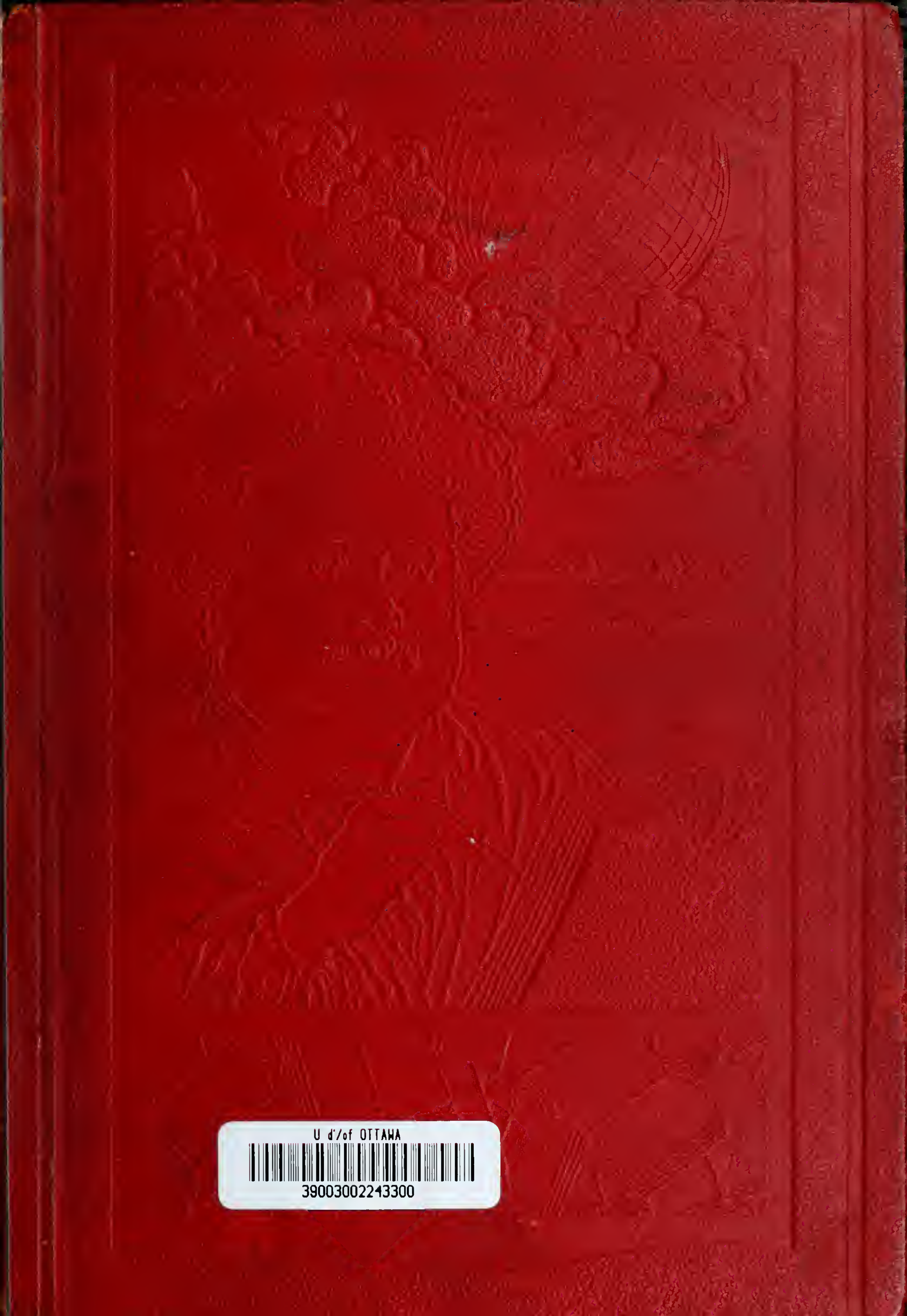
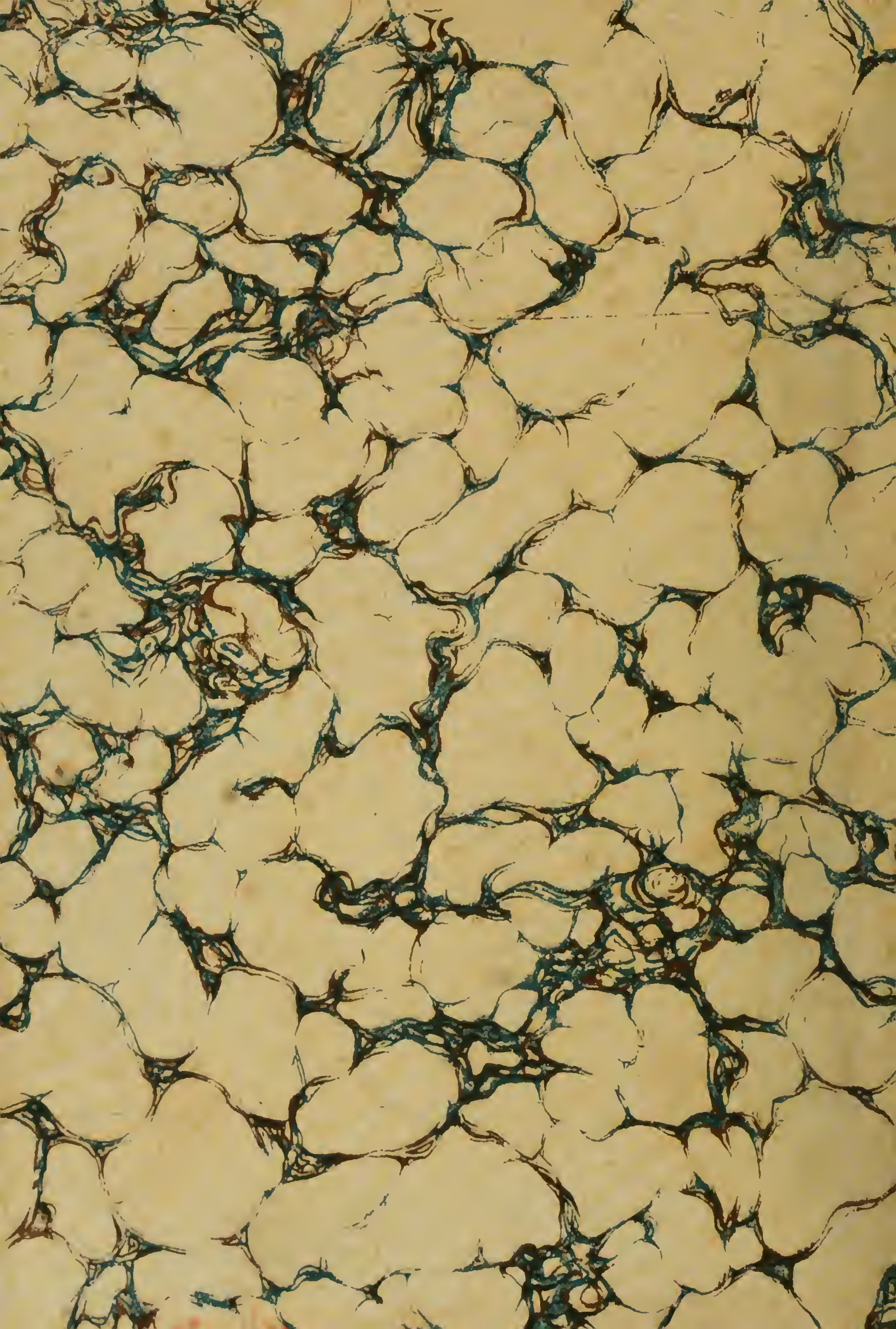


U d'/of OTTAWA
39003002243300





ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

Le Maître d'Armes

ILLUSTRATIONS

DE

F. RÉGAMEY, Gustave DORÉ, FOULQUIER,
GERLIER, etc.



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



LE MAITRE D'ARMES

— Ah ! pardieu ! voilà un miracle, me dit Grisier en me voyant paraître sur la porte de la salle d'armes où il était resté le dernier et tout seul.

En effet, je n'avais pas remis le pied au faubourg Montmartre, nº 4, depuis le soir où Alfred de Nerval nous avait raconté l'histoire de Pauline.

— J'espère, continua notre digne professeur avec sa sollicitude toute paternelle pour ses anciens écoliers, que ce n'est pas quelque mauvaise affaire qui vous amène ?

— Non, mon cher maître, et si je viens vous demander un service, lui répondis-je, il n'est pas du genre de ceux que vous m'avez parfois rendus en pareil cas.

— Vous savez que, pour quelque chose que ce soit, je suis tout à vous. Ainsi, parlez.

— Eh bien ! mon cher, il faut que vous me tiriez d'embarras.

— Si la chose est possible, elle est faite.

— Aussi je n'ai pas douté de vous.

— J'attends.

— Imaginez-vous que je viens de passer un traité avec mon libraire, et que je n'ai rien à lui donner.

— Diable !

— Alors je viens à vous pour que vous me prêtiez quelque chose

— A moi ?

— Sans doute ; vous m'avez raconté cinquante fois votre voyage en Russie

— Tiens, au fait !

— Vers quelle époque y étiez-vous ?

— Pendant 1824, 1825, 1826

— Justement pendant les années les plus intéressantes : la fin du règne de l'empereur Alexandre, et l'avènement au trône de l'empereur Nicolas.

— J'ai vu enterrer l'un et couronner l'autre. Eh mais ! attendez donc !...

— Que je le savais bien !...

— Une histoire merveilleuse.

— C'est ce qu'il me faut.

— Imaginez donc... Mais mieux que cela : avez-vous de la patience ?

— Vous demandez cela à un homme qui passe sa vie à faire des répétitions

— Eh bien ! alors, attendez.

Il alla à une armoire et en tira une énorme liasse de papiers.

— Tenez, voilà votre affaire.

— Un manuscrit, Dieu me pardonne !

— Les notes d'un de mes confrères qui était à Saint-Pétersbourg en même temps que moi, qui a vu tout ce que j'ai vu, et en qui vous pouvez avoir la même confiance qu'en moi-même.

— Et vous me donnez cela ?

— En toute propriété.

— Mais c'est un trésor.

— Où il y a plus de cuivre que d'argent, et plus d'argent que d'or. Tel qu'il est, enfin, tirez-en le meilleur parti possible

— Mon cher, dès ce soir je vais me mettre à la besogne, et dans deux mois...

— Dans deux mois ? .

— Votre ami se réveillera un matin, imprimé tout vif.
— Vraiment?
— Vous pouvez être tranquille
— Eh bien! parole d'honneur, ça lui fera plaisir.
— A propos, il manque une chose à votre manuscrit.
— Laquelle.
— Un titre.
— Comment il faut que je vous donne aussi le titre?
— Puisque vous y êtes, mon cher, ne faites pas les choses à moitié.
— Vous avez mal regardé, il y en a un.
— Où cela?
— Sur cette page; voyez: *Le Maître d'armes* ou *Dix-huit mois à Saint-Pétersbourg*.
— Eh bien! alors puisqu'il y est, nous le laisserons.
— Ainsi donc?
— Adopté.

Grâce à ce préambule, le public voudra bien se tenir pour averti que rien de ce qu'il va lire n'est de moi, pas même le titre

D'ailleurs c'est l'ami de Grisier qui parle

I

J'étais encore dans l'âge des illusions, je possédais une somme de 3 000 fr., qui me paraissait un trésor inépuisable, et j'avais entendu parler de la Russie comme d'un véritable Eldorado pour tout artiste un peu supérieur dans son art: or, comme je ne manquais pas de confiance en moi-même, je me décidai à partir pour Saint-Pétersbourg.

Cette résolution une fois prise fut bientôt exécutée: j'étais garçon je ne laissais rien derrière moi, pas même des dettes: je n'eus donc à prendre que quelques lettres de recommandation et mon passeport, ce qui ne fut pas long, et huit jours après m'être décidé au départ, j'étais sur la route de Bruxelles

J'avais choisi la voie de terre, d'abord parce que je comptais donner quelques assauts dans les villes où je passerais, et défrayer ainsi le voyage par le voyage même; ensuite parce que, enthousiaste de notre gloire, je désirais visiter quelques uns de ces beaux champs de bataille où je croyais que, comme au tombeau de Virgile, les lauriers devaient pousser tout seuls.

Je m'arrêtai deux jours dans la capitale de la Belgique; le premier jour j'y donnai un assaut, et le second jour j'eus un duel. Comme je me tirai assez heureusement de l'un et de l'autre, on me fit, pour rester dans la ville, des propositions fort acceptables, que cependant je n'acceptai point: j'étais poussé en avant.

Néanmoins je m'arrêtai un jour à Liège; j'avais là, aux archives de la ville, un ancien écolier près duquel je ne voulais pas passer sans lui faire ma visite. Il demeurait rue Pierreuse de la terrasse de sa maison, et en faisant connaissance avec le vin du Rhin, je pus donc voir la ville se dérouler sous mes pieds, depuis le village d'Herstall, où naquit Pepin, jusqu'au château de Ranioule d'où Godefroy partit pour la Terre Sainte. Cet examen ne se fit pas sans que mon écolier me racontât, sur tous ces vieux bâtiments cinq ou six légendes plus curieuses les unes que les autres: une des plus tragiques est, sans contredit, celle qui a pour titre le *Banquet de Varfusée*, et pour sujet le meurtre du bourgmestre Sébastien Laruelle, dont une des rues de la ville porte encore aujourd'hui le nom.

J'avais dit à mon écolier, au moment de monter dans la diligence d'Aix-la-Chapelle, mon projet de descendre aux villes célèbres et de m'arrêter aux champs de bataille fameux; mais il avait ri de ma prétention et m'avait appris qu'en Prusse on ne s'arrête pas où on veut, mais où veut le conducteur, et qu'une fois enfermé dans sa caisse, on est à son entière disposition. En effet, de Cologne à Dresde où mon intention bien positive était de rester trois jours, on ne nous tira de notre cage qu'aux heures des repas, et juste le temps de nous laisser prendre la nourriture strictement nécessaire à notre existence. Au bout de trois jours de cette incarcération, contre laquelle au reste personne ne murmura tant elle est convenue dans les Etats de Sa Majesté Frédéric-Guillaume, nous arrivâmes à Dresde.

C'est à Dresde que Napoléon fit, au moment d'entrer en Russie, cette grande halte de 1812, où il convoqua un empereur, trois rois et un vice-roi; quant aux princes souverains, ils étaient si pressés à la porte de la tente impériale, qu'ils se confondaient avec les aides de camp et les officiers d'ordonnance; le roi de Prusse fit antichambre trois jours.

Tout est prêt pour rendre à l'Asie ses invasions de Huns et de Tatares. Des bords du Guadalquivir et de la mer de Calabre six cent dix-sept mille hommes, criant: *Vive Napoléon!* en huit langues différentes, ont été poussés par la main du géant jusqu'aux bords de la Vistule; ils traînent avec eux treize cent soixante-douze pièces de canon, six équipages de pont, un équipage de siège; à leur tête marchent quatre mille voitures de vivres, trois mille caissons d'artillerie, quinze cents voitures d'ambulance et douze cents troupeaux, et partout où ils passent les acclamations de l'Europe les accompagnent.

Le 29 mai, Napoléon quitte Dresde, ne s'arrête à Posen que pour dire quelques paroles amies aux Polonais, dédaigne Varsovie, séjourne à Thorn le temps qui lui est strictement nécessaire pour visiter les fortifications et les magasins, descend la Vistule, laisse à sa droite Friedland au glorieux souvenir, et enfin arrive à Kœnigsberg d'où, en descendant vers Gumbinnen, il passe en revue quatre ou cinq de ses armées. L'ordre du mouvement est donné: tout l'espace qui s'étend de la Vistule au Niémen se couvre d'hommes, de voitures et de fourgons; le Prégel, qui coule d'un fleuve à l'autre comme une veine qui communiquerait avec deux grandes artères, se couvre de bateaux de vivres. Enfin, le 23 juin, avant le jour, Napoléon arrive à la lisière de la forêt prussienne de Pilwiski; une chaîne de collines s'étend devant lui, et de l'autre côté de ces collines coule le fleuve russe. L'empereur, qui est venu jusque-là en voiture, monte à cheval à deux heures du matin, arrive aux avant-postes près de Kowno, prend le bonnet et la capote d'un chevau-léger polonais, et part au galop avec le général Haxo et quelques hommes pour reconnaître lui-même le fleuve; en arrivant sur les bords, son cheval s'abat et le jette à quelques pas de lui sur le sable.

— C'est d'un mauvais présage, dit Napoléon en se relevant; un Romain reculerait.

La reconnaissance est faite: l'armée gardera tout le jour ses positions qui la cachent aux yeux de l'ennemi; puis la nuit l'armée passera le fleuve sur trois ponts.

Le soir venu, Napoléon se rapproche du Niémen; quelques sapeurs traversent le fleuve dans une nacelle, l'empereur les suit des yeux dans l'ombre où ils s'enfoncent: ils abordent et descendent sur la rive russe: l'armée ennemie, qui était là la veille, semble s'être évanouie Au bout d'un instant de silence et de solitude, un officier de Cosaques se présente: il est seul et paraît étonné de trouver à cette heure des étrangers sur la rive du fleuve.

— Qui êtes-vous? demande-t-il.
— Français, répondent les sapeurs.
— Que voulez-vous?
— Passer le Niémen.
— Que venez-vous faire en Russie?
— La guerre, pardieu!

A cette déclaration du héraut subalterne, le Cosaque, sans répondre, pique des deux dans la direction de Vilna, et disparaît comme une vision nocturne. Trois coups de feu le poursuivent sans l'atteindre. Napoléon tressaille à ce bruit: la campagne est ouverte.

L'empereur ordonne aussitôt à trois cents voltigeurs de traverser le fleuve pour protéger l'établissement des ponts; en même temps des officiers d'ordonnance sont envoyés sur tous les points. Alors les masses françaises s'ébranlent dans l'obscurité et s'avancent, cachées par les bois et se courbant dans les seigles; la nuit est si profonde que les têtes de colonne sont arrivées à deux cents pas du fleuve sans être aperçues de Napoléon; il entend seulement un bruit sourd pareil à celui d'un ouragan qui s'approche; il s'élance de ce côté; le mot halte! répété à voix basse, s'étend sur toute la ligne; on n'allume aucun feu, le silence est ordonné, chacun se couchera à son rang, le fusil sur le bras. A deux heures du matin, les trois ponts étaient jetés.

Le jour paraît, la rive gauche du Niémen est couverte d'hommes, de chevaux et de voitures; la rive droite est déserte et morne; le terrain lui-même, en devenant russe semble changer d'aspect. Tout ce qui n'est pas forêt sombre est un sable aride

L'empereur sort de sa tente, placée au sommet de la colline la plus élevée et au centre de cette multitude; aussitôt les ordres sont donnés, les aides de camp s'élancent vers les points désignés, divergeant comme les rayons d'une étoile Presque en même temps ces masses confuses s'ébranlent, se réunissent par corps d'armée, s'allongent en colonnes, et, se tordant selon la sinuosité du terrain, semblent autant de rivières qui descendent vers le fleuve.

Au moment où les trois avant-gardes mettaient le pied sur le territoire russe, l'empereur Alexandre acceptait un bal qu'on lui donnait à Vilna, et dansait avec madame Barclay de Tolly, dont le mari commandait en chef son

armée. Il avait appris à minuit, par l'officier de Cosaques qu'avaient rencontré nos sapeurs, l'arrivée de l'armée française sur le Niémen, mais il n'avait pas voulu interrompre la fête.

A peine l'avant-garde a-t-elle mis le pied, par le triple passage qui lui est ouvert, sur la rive droite du Niémen, que Napoléon s'élance, suivi de son état-major, sur le pont du milieu et le traverse à son tour. Arrivé sur l'autre bord, il s'inquiète, il s'étonne : cet ennemi qui lui échappe semble plus menaçant par son absence qu'il ne le serait par sa présence ; en ce moment il s'arrête, il a cru entendre le canon ; il se trompe, c'est le tonnerre ; un orage s'amasse sur l'armée, le temps se couvre et s'assombrit comme si la nuit était près de descendre. Napoléon ne peut résister à son impatience, il s'entoure de quelques hommes seulement, s'élance dans cette atmosphère grisâtre, et, courant de toute la vitesse de son cheval, disparaît au milieu d'une forêt. Le temps continue de se couvrir. Au bout d'une demi-heure, on voit revenir l'empereur à la lueur d'un éclair : il a fait plus de deux lieues sans rencontrer âme qui vive. En ce moment, l'orage éclate ; Napoléon va chercher un abri dans un couvent.

Vers les cinq heures du soir, tandis que l'armée continue de passer le Niémen, Napoléon, que cette solitude tourmente s'avance jusqu'à la Wilia, qu'il rencontre à un quart de lieue au-dessus de l'endroit où elle se jette dans le Niémen : les Russes, en se retirant, ont brûlé le pont, il serait trop long d'en rétablir un autre : les chevau-légers polonais trouveront un gué.

A l'ordre de Napoléon, un escadron de cavalerie se jette dans la rivière : d'abord l'escadron conserve ses rangs, ce qui donne quelque espoir ; peu à peu hommes et chevaux s'enfoncent davantage, ils perdent pied, mais n'en poussent pas moins en avant : bientôt, malgré leurs efforts, ils se débandent. Arrivés au milieu de la rivière, la violence du courant les emporte ; quelques chevaux déjà ont disparu ; les autres, épouvantés, hennissent, en signe de détresse ; les hommes luttent et se débattent, mais la force de l'eau est telle qu'ils sont emportés. A peine quelques-uns parviennent-ils à atteindre l'autre bord, le reste s'enfonce et disparaît aux cris de *vive l'empereur !* et ce qui reste de l'armée sur le Niémen voit arriver à elle des cadavres flottants d'hommes et de chevaux qui lui apportent des nouvelles de son avant-garde.

Il fallut à l'armée française trois jours entiers pour passer le fleuve.

En deux jours, Napoléon gagne les défilés qui protègent Vilna ; il espère que l'empereur Alexandre l'aura attendu dans cette belle position pour défendre la capitale de la Lithuanie ; les défilés sont déserts, il ne peut en croire ses yeux : ses avant-gardes les ont déjà traversés sans obstacle ; il s'emporte, il accuse, il menace ; l'ennemi est non seulement insaisissable, mais encore invisible. C'est un plan convenu, c'est une retraite préméditée, car il connaît les Russes pour avoir eu affaire à eux, et quand ils ont reçu l'ordre de combattre, ce sont des murailles vivantes qu'on renverse, mais qui ne reculent pas.

Cependant, quelque danger qu'elle cache, il faut bien profiter de la retraite de l'ennemi Napoléon se place au milieu des Polonais, et fait avec eux son entrée dans Vilna. A la vue de ceux qu'ils regardent comme leurs compatriotes, et de celui en qui ils espèrent comme dans un sauveur, les Lithuaniens accourent avec des cris de joie et d'enthousiasme ; mais Napoléon, soucieux, traverse Vilna sans rien voir, sans rien entendre, et court aux avant-postes qui ont déjà dépassé la ville ; là enfin, il a nouvelle des Russes : le 8e de hussards qui s'est imprudemment et sans être soutenu, enfoncé dans un bois, y a été taillé en pièces. Napoléon respire, il n'a donc point affaire à une armée de fantômes ; l'ennemi s'est retiré dans la direction de Drissa ; Napoléon lance après lui Murat et sa cavalerie, puis il revient à Vilna prendre possession du palais qu'Alexandre a quitté la veille.

Napoléon s'y arrête pour mettre au courant son travail arriéré. Quant à son armée, elle continuera de marcher en avant sous les ordres de ses capitaines ; puisque l'armée russe existe, c'est à eux de la joindre. Nos convois, nos fourgons, nos ambulances, ne sont pas encore arrivés ; n'importe, ce qu'il faut, avant tout, c'est une bataille, car une bataille c'est une victoire, et Napoléon pousse quatre cent mille hommes dans un pays qui n'a pas pu nourrir Charles XII ni ses vingt mille Suédois.

Aussi, les nouvelles les plus désastreuses lui arrivent-elles de tous côtés : l'armée, qui manque de vivres ne peut subsister que par le pillage, encore le pillage est-il insuffisant Alors, quoique dans un pays ami, on menace, on frappe et on brûle ; c'est par accident sans doute que ce dernier malheur arrive, mais des villages tout entiers sont victimes de ces accidents. Et, malgré tout cela, l'armée souffre déjà, le découragement s'y met : on parle de jeunes conscrits, moins accoutumés aux privations que leurs vieux camarades, qui, voyant se dérouler devant eux de longs jours de souffrance pareils à ceux qu'ils viennent de passer, se sont appuyé le front sur leur fusil, et se sont fait sauter la cervelle au milieu des chemins. Enfin, on dit que sur la route on ne voit que caissons abandonnés que fourgons ouverts et pillés comme s'ils avaient été pris par l'ennemi, car plus de dix mille chevaux sont morts, tués par les seigles verts qu'ils ont mangés.

Napoléon écoute tous ces rapports en feignant de n'y pas croire. A quelque heure qu'on entre chez lui, on le trouve couché sur d'immenses cartes, essayant de deviner la route que l'armée russe va suivre ; à défaut de nouvelles positives, son génie l'illumine et il croit avoir pénétré le plan d'Alexandre. La patience du czar tient à ce que les Français n'ont point encore foulé le sol de la vieille Russie, et ne marchent que sur des conquêtes modernes ; mais, sans doute, il réunira tous ses efforts pour défendre la Moscovie. Or, la Moscovie ne commence qu'à quatre-vingt lieues plus loin que Vilna Ce sont deux grands fleuves qui tracent ses limites : l'un est le Borysthène, l'autre est la Dvina ; l'un prend sa source au-dessus de Viasma, et l'autre près de Toropez ; tous deux coulent sur un espace de soixante lieues à peu près de l'est à l'ouest dans une ligne parallèle, aux deux côtés de cette grande chaîne de montagnes dont ils baignent les deux versants qui, s'étendant des monts Krapaks aux monts Ouraliens, forment l'épine dorsale de la Russie. Tout à coup, à Polotsk et à Orcha, ils s'écartent brusquement l'un à droite et l'autre à gauche, la Dvina pour aller se jeter à Riga dans la Baltique, le Borysthène pour aller se jeter à Kherson dans la mer Noire ; mais, avant de se séparer ainsi, ils se resserrent une dernière fois, enfermant entre eux Smolensk et Vitepsk, ces deux clefs de Saint-Pétersbourg et de Moscou

Il n'y a plus à en douter, c'est là qu'Alexandre attendra Napoléon.

Dès lors, tout est expliqué à l'empereur : Barclay de Tolly se retire par Drissa sur Vitepsk, et Bagration par Borisov sur Smolensk ; là, ils vont se réunir pour fermer à la France l'entrée de la Russie.

Aussitôt les ordres sont donnés en conséquence : Davoust s'emparera du Borysthène, et, avec le roi de Westphalie qui vient d'être mis sous ses ordres, essayera de gagner du chemin sur Bagration, en arrivant à Minsk avant lui ; Murat Oudinot et Ney poursuivent Barclay de Tolly ; et lui, Napoléon, avec son armée d'élite, avec l'armée d'Italie, l'armée bavaroise, la garde impériale, les Polonais, cent cinquante mille hommes enfin, passera entre les deux corps, et fera une pointe rapide, prêt à se réunir, ou à Davoust ou à Murat, soit qu'ils aient besoin de secours pour ne pas être vaincus, soit qu'ils aient besoin d'aide pour achever de vaincre.

Une querelle de préséance entre Davoust et le roi de Westphalie laisse une issue à Bagration ; Davoust ne l'en rejoint pas moins à Mohilev, mais ce qui devait être une bataille n'est qu'un combat ; cependant, le but est en partie atteint Bagration est détourné de sa route, et il est forcé de faire un grand détour pour gagner Smolensk.

A l'aile gauche, même chose arrive à Murat, il est enfin parvenu à joindre Barclay de Tolly, et chaque jour il y a quelque affaire entre l'arrière-garde russe et l'avant-garde française : c'est Subervic et sa cavalerie légère qui sabrent les Russes sur la Visna, et leur font deux cents prisonniers ; c'est Montbrun et son artillerie mitraillant la division du général Korf, qui essaye en vain de couper un pont derrière elle ; c'est Sébastiani qui arrive à Vidz d'où l'empereur Alexandre est parti seulement la veille.

Barclay de Tolly prend alors la résolution d'attendre les Français dans le camp retranché de Drissa, où il espère que le rejoindra Bagration ; mais, au bout de trois ou quatre jours, il apprend l'échec du prince russe et la pointe faite par Napoléon. S'il ne se hâte, les Français seront avant lui à Vitepsk : aussi, l'ordre du départ est donné, et l'armée russe, après cette halte d'un moment, se remet de nouveau en retraite.

Quant à Napoléon, il est parti de Vilna le 16, le 17 il est à Swentrioni, le 18 à Klupokoé. C'est là qu'il apprend que Barclay a abandonné son camp de Drissa : il le croyait déjà à Vitepsk : peut-être lui reste-t-il le temps d'y arriver avant lui Il part aussitôt pour Kamen. Six jours s'écoulent en marches forcées sans qu'on rencontre un seul ennemi L'armée s'avance en écoutant, afin de se porter où le bruit l'appellera. Enfin, le 24 le canon gronde vers Bezenkowiczi : c'est Eugène qui est aux prises sur la Dvina avec l'arrière-garde de Barclay Napoléon se précipite du côté du feu : mais le feu s'éteint avant qu'il ne joigne les combattants, et lorsqu'il arrive, il trouve Eugène occupé à rétablir le pont que Doctoroff a brûlé en se retirant. Il le traverse aussitôt qu'il est praticable, non point qu'il ait hâte de s'emparer de ce fleuve, sa nouvelle conquête mais afin de voir par lui-même où en est l'armée russe dans sa

marche. A la direction de l'arrière-garde ennemie, aux réponses de quelques prisonniers, il juge que Barclay doit être à cette heure à Vitepsk. Ainsi il ne s'est pas trompé sur le plan de son ennemi; c'est là que Barclay va l'attendre.

Napoléon est arrivé au but où il a donné rendez-vous à ses troupes il y a un mois. En se retournant, par trois points opposés, il voit poindre trois colonnes parties du Niémen à des époques et par des chemins différents. Tous ces corps, à cent lieues de distance, se trouvent au rendez-vous donné, non pas seulement au jour dit, mais presque à la même heure. C'est un miracle de stratégie.

Tous ces corps arrivent ensemble à Bezenkowiczi et dans les environs; infanterie, cavalerie, artillerie, se pressent, se heurtent, se croisent, s'entre-choquent, se repoussent tumultueusement. Les uns cherchent des vivres, ceux-ci des fourrages, ceux-là des logements; les rues sont encombrées d'officiers d'ordonnance et d'aides de camp qui ne peuvent courir parmi les soldats, tant la différence des rangs commence à disparaître, tant cette marche en avant ressemble déjà à une retraite. Pendant six heures, deux cent mille hommes ont la prétention de se loger dans un village de cinq cents maisons.

Enfin, vers les dix heures du soir, les ordres de Napoléon vont chercher tous les chefs perdus dans cette multitude, dont les deux tiers n'ont ni bu ni mangé depuis douze heures, et qui semble prête à en venir aux mains. Les chefs montent à cheval et partent au nom de l'empereur, seul nom qui soit écouté. En quelques instants et comme par magie, toutes ces masses confondues se démêlent; chacun retourne à son arme et se presse autour de son drapeau; de longues files s'établissent et sortent de cette masse, comme des ruisseaux qui sortiraient d'un lac, et s'avancent musique en tête. Le flot s'écoule vers Ostrowno, et au plus effroyable tumulte succède, dans Bezenkowiczi, le plus sombre silence. C'est que chacun, d'après la fermeté des ordres reçus et la rapidité avec laquelle ils ont été transmis, est convaincu qu'il y aura bataille le lendemain, et une pareille conviction éveille toujours dans une armée des préoccupations solennelles.

Lorsque le jour se lève, l'armée se trouve échelonnée sur une large route garnie de bouleaux. Murat marche à l'avant-garde avec sa cavalerie. Il a sous ses ordres Dumont du Coetlosquet et Carignan; ils sont éclairés par le 8e de hussards, qui se croit lui-même précédé sur ses flancs par deux régiments de la division à laquelle il appartient, et qui s'avance plein de sécurité vers Ostrowno, ignorant que des accidents de terrain ont entravé la marche des régiments, et qu'au lieu de les suivre, il les précède. Tout à coup, la tête de la colonne française, en arrivant aux deux tiers d'une colline, aperçoit à son sommet une ligne de cavalerie rangée en bataille, et la prend pour les deux régiments d'éclaireurs. Le général Piré reçoit l'ordre de charger; mais il ne peut croire que ce qu'il voit devant lui soit l'ennemi; il envoie un officier reconnaître cette troupe et continue de s'avancer. L'officier part au galop; mais à peine est-il arrivé sur le sommet, qu'il est entouré et fait prisonnier. En même temps, six pièces de canon tonnent à la fois et emportent des rangs entiers. Ce n'est point l'heure de faire de la stratégie; le cri *en avant!* retentit; le 8e de hussards et le 16e de chasseurs s'élancent, et, du premier bond, avant qu'on ait eu le temps de les recharger une seconde fois, tombent sur les pièces, s'en emparent, culbutent le régiment qui leur est opposé, trouent la ligne de part en part et se trouvent sur les derrières des Russes. Ne voyant plus rien devant eux, ils se retournent et voient le régiment ennemi, qu'ils ont laissé à droite, stupéfait de cette impétuosité. Aussitôt ils reviennent sur lui, au moment où il exécute son quart de conversion, et l'anéantissent; puis ils se retournent, et aperçoivent le régiment de gauche qui se met en retraite, le poursuivent, l'atteignent, le dispersent et le chassent jusque dans les bois qui enveloppent comme une ceinture la ville d'Ostrowno. En ce moment Murat arrive sur la colline avec tout ce qu'il a pu ramasser d'hommes; il réunit ce renfort à l'avant garde et pousse le tout sur le bois, car il croit n'avoir affaire qu'à une arrière-garde; mais la résistance commence. Selon toutes les probabilités, l'armée russe est à Ostrowno. Murat jette un coup d'œil sur la position et reconnaît qu'en effet elle est excellente; lui-même est, à cette heure, plus engagé qu'il ne voudrait; mais Murat est de ceux qui ne reculent jamais; il ordonne à ses deux têtes de colonne, composées des divisions Bruyère et Saint-Germain, de se maintenir sur le champ de bataille qu'elles ont conquis. Cette mesure prise, il se met à la tête de la cavalerie légère, et attend l'ennemi, qui débouche bientôt à son tour; tout ce qui paraît hors du bois est à l'instant même assailli; les Russes venaient pour attaquer, ils sont forcés de se défendre. La cavalerie est poignardée par les longues lances des Polonais, l'infanterie est sabrée par les hussards et les chasseurs. Mais ces bois sont, pour les Russes, ce que la terre est pour Antée: à peine y sont-ils rentrés, qu'ils en ressortent plus nombreux. A force de frapper, les lances sont rompues et les sabres émoussés; l'infanterie a tant tiré qu'elle n'a plus de cartouches. En ce moment apparaît sur la colline la division Delzons, qui arrive au pas de charge, impatiente de combattre à son tour. Murat, qui l'aperçoit, hâte encore son arrivée et la jette sur la droite de l'ennemi. A la vue de ce renfort l'ennemi s'inquiète; Murat ordonne une dernière attaque; cette fois rien ne résiste plus, les Russes sont en retraite, l'armée française aborde les bois qui ont cessé de vomir la flamme, les traverse, et, en arrivant sur la lisière, voit l'arrière-garde russe qui disparaît dans une autre ceinture de forêts.

En ce moment, Eugène accourt, amenant un nouveau renfort; mais il est trop tard pour se hasarder dans ces défilés inconnus; la nuit tombe, on attendra au lendemain. Murat et Eugène indiquent à chacun ses positions, mettent en batterie, sur une hauteur, tout ce qu'ils ont d'artillerie, et reviennent se coucher tout habillés sous la même tente.

Ils se lèvent avant le jour. Les Russes, de leur côté, sont en position; mais ce n'est plus à une simple arrière-garde que Murat et Eugène ont affaire, c'est à un corps d'armée tout entier. Palhen et Konownitzin ont rejoint Ostermann. N'importe! eux-mêmes ne sont-ils pas l'avant-garde de la grande armée, et ne doivent-ils pas être rejoints par Napoléon!

A cinq heures du matin, les Français sont debout. Murat dispose son attaque, et déjà la gauche marche aux Russes, que la droite reçoit encore ses instructions. Tout à coup Murat entend de grandes clameurs; c'est le hourra de dix mille Russes qui n'attendent pas notre attaque, et qui, sortant du bois par masses profondes, heurtent et repoussent deux fois notre cavalerie et notre infanterie. Il y a trop longtemps que ces braves reculent; l'ordre leur est donné d'aller en avant, et ils en profitent.

Murat les voit s'avancer sur notre artillerie, qui commence à s'inquiéter en voyant qu'elle tire vainement et que les sillons qu'elle trace sur ces colonnes épaisses se referment aussitôt. Le 84e régiment et un bataillon de Croates tiennent cependant encore devant ces masses et ne reculent que pas à pas; mais à mesure qu'ils reculent, on voit dans l'espace, à chaque instant plus étroit, qu'ils laissent s'entasser leurs morts, tandis que, derrière eux, s'éparpillent les blessés qu'on emporte et quelques fuyards qui gagnent déjà du terrain; où ils vont être heurtés et anéantis, ou ils vont se débander et laisser nos canons sans autre protection que leurs artilleurs. A cette vue, la droite qui n'a pas donné se trouble, les signes précurseurs de la confusion éclatent; il n'y a pas un instant à perdre; car, dans les étroits défilés, toute retraite serait une déroute.

Murat donne ses ordres avec la promptitude et la fermeté qu'exige une pareille situation. La droite, au lieu d'attendre qu'on l'attaque, attaquera. C'est le général Piré qui est chargé de ce mouvement.

Le général d'Anthouard courra à ses canonniers et les maintiendra à leur poste: c'est leur devoir de se faire sabrer sur leurs pièces.

Le général Girardin ralliera le 106e régiment qui est en pleine retraite, et le ramènera contre l'aile droite russe qui continue de s'avancer, tandis que Murat la fera attaquer en flanc par un régiment de lanciers polonais.

Chacun se rend à son poste avec la rapidité de l'éclair. Murat s'élance à la tête des Polonais pour les haranguer; le régiment, qui croit que le roi se met à sa tête, pousse à son tour de grands cris, abaisse ses lances et se précipite. Murat n'a voulu que les haranguer; il faut qu'il les guide: les lances le pressent par derrière; elles tiennent toute la largeur du terrain: il ne peut ni s'arrêter, ni se jeter de côté; il prend son parti en brave, tire son sabre, crie en avant, charge le premier comme un simple capitaine, et disparaît avec tout son régiment dans les rangs ennemis qu'il traverse de part en part, et dans lesquels cette immense trouée jette le désordre.

De l'autre côté, il retrouve Girardin et son régiment: du haut de la colline, il voit le feu de son artillerie qui redouble, tandis qu'une fusillade bien nourrie sur l'extrême droite lui apprend que le général Piré soutient sa belle réputation.

Alors la lutte se rétablit et dure avec un égal avantage pendant deux heures. Puis les Russes plient et commencent à abandonner le terrain, mais pas à pas et en hommes qui cèdent à des ordres plutôt qu'en vaincus qui se retirent; enfin, ils rentrent lentement dans leurs bois où ils disparaissent, et les Français se retrouvent dans la plaine. Murat et Eugène hésitent à les poursuivre au milieu de ces épaisses forêts. En ce moment l'empereur débouche, met son cheval au galop, arrive sur la colline qui domine le champ de bataille, et là, au milieu de l'artillerie, s'arrête immobile et pareil à une statue éques-

tre. Murat et Eugène sont bientôt à côté de lui. Ils lui racontent ce qui s'est passé et la cause qui les a retenus.

— Percez ces bois, dit Napoléon, ce n'est qu'un rideau, et les Russes ne tiendront pas.

Bientôt on entend la musique des régiments qui arrivent. Sûrs d'être soutenus, Murat et Eugène se remettent à la tête de leurs soldats et abordent résolument le bois qu'ils trouvent solitaire et sombre, comme la forêt enchantée du Tasse.

Au bout d'une heure, un aide de camp vient annoncer à Napoléon que l'avant-garde a traversé la forêt, et que, de la position qu'elle a prise on voit Vitepsk.

puis enfin s'endort un peu plus tranquille en donnant l'ordre qu'on le réveille au point du jour.

Mais cet ordre est inutile; c'est lui-même qui, à trois heures du matin, appelle ses aides de camp et demande un cheval. Comme il y en avait toujours un de prêt, on le lui amène. Il saute dessus, et, accompagné de quelques officiers supérieurs seulement, il parcourt toute la ligne. Russes et Français sont à leur poste, et, quand le jour se lève, Napoléon voit avec joie toute l'armée ennemie sur les terrasses qui dominent les avenues de Vitepsk. A trois cents pieds au-dessous d'elle, coule la Luczissa rivière torrentueuse qui descend de la montagne et va se jeter dans



Le bataillon meurtrier recule en combattant

— C'est là qu'ils nous attendent, dit Napoléon. Je ne m'étais pas trompé.

Alors il donne ordre que toute l'armée le suive; puis, mettant son cheval au galop, il traverse à son tour le bois, et rejoint Murat et Eugène. Ses lieutenants ont dit vrai, Vitepsk est devant ses yeux, s'élevant en amphithéâtre sur sa double colline.

Mais la journée est déjà trop avancée pour rien entreprendre; il faut le temps de se reconnaître, d'étudier le pays et d'arrêter un plan; d'ailleurs le reste de l'armée est encore engagé dans les défilés d'où Napoléon est sorti lui-même il y a à peine trois heures. Il ordonne qu'on dresse sa tente sur une hauteur à gauche de la grande route, fait déployer ses cartes et se couche dessus.

La nuit arrive; les feux s'allument; il n'y a plus à en douter à leur étendue et à leur nombre, on a rejoint l'armée russe, elle est en présence, elle attend.

D'heure en heure, Napoléon s'éveille et demande si les Russes sont toujours à leur poste. On lui répond que oui. Sept fois, dans cette nuit, il fait venir Berthier; la dernière fois, il le reconduit lui-même jusqu'à la porte de sa tente, s'assure par ses propres yeux qu'on ne l'a pas trompé,

la Dvina. En avant de l'armée et comme postes avancés, s'échelonnent dix mille hommes de cavalerie, appuyant leur droite à la Dvina et leur gauche à un bois garni d'infanterie et hérissé de canons. Tout indique, comme on le voit, une ferme volonté de combattre.

Napoléon a embrassé d'un coup d'œil toute la ligne ennemie, et sa crainte a disparu. Si les Russes ne sont pas disposés à nous attaquer, ils paraissent au moins décidés à se défendre. En ce moment, le vice-roi rejoint Napoléon, qui lui donne ses ordres, et gagne aussitôt un monticule isolé, à gauche de la grande route, d'où, placé sur le côté du champ de bataille, il pourra dominer les deux armées.

En un instant, les ordres donnés sont transmis. La division Broussier, suivie du 18e régiment d'infanterie légère et de la brigade de cavalerie du général Piré, tourne par la droite, traverse la route et va réparer un petit pont que l'ennemi a détruit, et qui lui donnera passage de l'autre côté d'un ravin qui s'étend devant notre front, comme la Luczissa sur celui des Russes. Au bout d'une heure, le pont est rétabli sans que l'ennemi manifeste la moindre opposition.

Les premiers qui passent le ravin sont deux cents volti-

geurs du 9e régiment de ligne, commandés par les capitaines Gayard et Savary; ils viennent aussitôt se jeter à gauche, où ils doivent former l'extrémité de notre aile, qui sera appuyée comme celle des Russes à la Dvina. Ils sont suivis du 16e de chasseurs à cheval, conduit par Murat, et derrière lequel marchent quelques pièces d'artillerie légère. La division Delzons s'avance à son tour et commence à passer, lorsque tout à coup, soit qu'il se laisse emporter par son ardeur habituelle, soit qu'il interprète mal un ordre reçu, Murat se met à la tête du 16e de chasseurs et le lance sur les masses de cavalerie russe qui jusque-là, nous ont regardé défiler, immobiles, effet comme s'il s'agissait d'une parade.

On voit alors, avec un étonnement mêlé d'effroi, six cents hommes s'avancer pour en charger dix mille; mais, avant qu'ils soient arrivés, les accidents du terrain défoncé par les pluies d'hiver ont déjà rompu leurs lignes, de sorte qu'au premier mouvement des lanciers russes, sentant que toute résistance est impossible ils tournent le dos et prennent la fuite; mais les ravins qui ont nui à l'attaque s'opposent bien plus malencontreusement encore à la retraite. Poursuivis la pique dans les reins, les chasseurs sont atteints et culbutés dans les bas-fonds, et ne se rallient que sous le feu du 53e régiment. Murat seul, avec une soixantaine d'officiers et de cavaliers, a tenu bon, et, toujours sabrant a été dépassé par les cavaliers ennemis auxquels il est tellement mêlé que c'est lui qui semble les poursuivre. Deux fois dans cette échauffourée son piqueur lui sauve la vie, une fois en tuant d'un coup de pistolet un soldat qui va le percer de sa lance, et l'autre fois en abattant le poignet d'un cavalier qui a déjà le sabre levé sur lui. Tout à coup les lanciers russes aperçoivent sur la colline où il s'est placé, entouré seulement par quelques chasseurs de la garde, l'empereur, dont ils ne sont plus qu'à quelques centaines de pas: ils piquent droit à lui: toute l'armée s'épouvante, les deux cents voltigeurs reviennent au pas de course; Murat et ses quelques braves les traversent avec la rapidité d'une flèche, les dépassent et viennent se ranger au pied du monticule; les chasseurs mettent pied à terre et, la carabine à la main, entourent Napoléon; Murat lui-même s'empare d'un fusil et fait le coup de feu. Cette résistance à laquelle les lanciers ne s'attendent pas les arrête; la fusillade redouble; la division Delzons arrive au pas de course: ce sont à leur tour les quinze ou dix-huit cents lanciers qui vont se trouver hasardeusement engagés: ils font volte-face et repartent au galop; mais, à moitié du chemin, ils rencontrent les deux cents voltigeurs français, qui maintenant se trouvent seuls entre les deux armées: ils payeront pour tous.

Un instant chacun crut ces deux cents braves perdus, quand tout à coup au centre de ce cercle qui les enveloppe et les dérobe presque aux yeux, on entend une fusillade bien nourrie, dont en même temps on voit les ravages; c'est que, seuls, ces quelques braves n'avaient point désespéré d'eux-mêmes. Par une manœuvre rapide, les deux capitaines les forment en un bataillon carré, dont les quatre faces présentent le fer et vomissent la mort; de leur côté les lanciers s'acharnent après eux; cependant le bataillon meurtrier recule tout en combattant, et gagne un terrain entrecoupé de ravins et de broussailles. Les lanciers, les enveloppant toujours, les poursuivent, les pressent; mais tout le chemin qu'ils ont déjà parcouru se couvre de morts et de blessés et plus de deux cents chevaux sans cavaliers s'éparpillent dans la plaine. Les Russes s'entêtent; ils s'embarrassent dans les broussailles, butent dans les ravins; la fusillade continue sans interruption et avec une régularité qui indique que le bataillon carré reste toujours intact; enfin, les lanciers se rebutent de cette lutte où tous les dangers sont pour eux, tournent le dos à leur tour et rejoignent les autres régiments qui sont restés, comme nous, immobiles spectateurs de cet étrange tournoi. Une dernière décharge les poursuit et notre armée tout entière pousse un grand cri de joie en voyant cette poignée d'hommes délivrée, par son propre courage d'une façon si étrange et si miraculeuse.

Napoléon, qui a oublié le danger momentané qu'il a couru pour prendre sa part du spectacle guerrier, envoie un aide de camp demander à ces deux cents braves de quel corps ils sont; l'aide de camp rapporte cette réponse:

— Du 9e, sire, et tous enfants de Paris.

— Retourne leur dire que ce sont de braves gens, qu'ils méritent tous la croix d'honneur, et qu'ils auront dix décorations qu'ils distribueront eux-mêmes entre eux.

Ce message est accueilli par les cris de *Vive l'empereur!*

Mais tout ce qui s'est passé jusque-là n'a été qu'un jeu, et la vraie bataille commence; la division Broussier se forme en carrés doubles par régiment, et, protégée par son artillerie marche droit à l'ennemi tandis que l'armée d'Italie, les trois divisions du comte Lobau et la cavalerie de Murat attaquent la grande route et les bois auxquels les Russes appuient leur gauche. En deux heures, toutes les positions avancées sont en notre pouvoir, et l'ennemi s'est retiré derrière la Luczissa; tout le monde a suivi l'exemple des deux cents voltigeurs, et a fait de son mieux; Murat surtout, qui a un échec à réparer, a fait des merveilles.

Il n'était que midi, il restait donc assez de temps pour renouer la bataille; mais sans doute Napoléon prévoit que les Russes, effrayés par ce premier échec, nous amuseut avec une arrière-garde, et se mettent de nouveau en retraite; il veut avoir l'air d'hésiter pour être moins craint. En conséquence, il ordonne de cesser l'attaque, parcourt paisiblement toute la ligne, invite chacun à se préparer au combat pour le lendemain, et va déjeuner sur un monticule au milieu des tirailleurs, où une balle vient blesser un soldat à trois pas de lui.

Pendant la journée, les différents corps d'armée se rejoignent et arrivent successivement.

Le soir, Napoléon quitte Murat en lui disant:

— A demain, cinq heures du matin, le soleil d'Austerlitz.

Murat secoua la tête en signe de doute, et alla planter sa tente sur les bords de la Lucizssa, à une demi-portée de fusil des avant-postes ennemis.

Napoléon ne s'était pas trompé: Barclay de Tolly avait l'intention de tenir et de défendre l'entrée de Smolensk, où il avait donné rendez-vous à Bagration, et où d'un moment à l'autre Bagration devait le rejoindre; mais, à onze heures de la nuit, le général russe apprend que Bagration a été battu à Mohilev, rejeté derrière le Borysthène; de sorte que, toutes les communications étant coupées, il est forcé de regagner Smolensk, où il attendra les ordres du général en chef.

A minuit, Barclay de Tolly ordonne la retraite, qui se fait avec un tel ordre et dans un si grand silence, que Murat lui-même n'entend pas le moindre mouvement; en effet, comme les feux disposés pour la nuit sont restés allumés, toute l'armée croit encore à la présence des Russes. Au point du jour, Napoléon s'éveille et s'avance sur le seuil de sa tente; tout est silencieux et désert là où il y avait la veille soixante-dix mille hommes: les Russes lui ont encore une fois glissé entre les mains.

Napoléon ne peut croire à leur retraite, tant il a désiré leur présence; il ordonne que l'armée ne s'avance que précédée d'une forte avant-garde et avec des éclaireurs sur ses ailes, tant il craint quelque surprise; mais bientôt il est forcé de se rendre à la réalité; il est au milieu même du camp de Barclay, et un soldat qu'on surprend endormi sous un buisson est tout ce qui reste de l'armée russe.

Deux heures après, on entre dans Vitepsk: Vitepsk est déserte; à l'exception de quelques juifs, on n'y rencontre aucun habitant. Napoléon, qui ne peut croire à cette éternelle retraite, fait dresser sa tente dans la cour du château, pour bien indiquer qu'il ne fait qu'une halte. Deux reconnaissances sont ordonnées, l'une qui remonte le cours de la Dvina, l'autre qui fouille le chemin de Smolensk: l'une et l'autre reviennent sans avoir vu autre chose que quelques Cosaques vagabonds qui se sont dispersés à leur approche; mais, des soixante-dix mille hommes qu'on avait la veille devant les yeux, aucune trace, ils se sont évanouis comme des fantômes.

A Vitepsk les nouvelles les plus désastreuses viennent assaillir Napoléon d'après les rapports de Berthier, le sixième de l'armée est attaqué de la dyssenterie; Belliard, interpellé, répond que six jours encore d'une pareille marche, il n'y aura plus de cavalerie. Alors Napoléon, des fenêtres du château, jette les yeux sur la position de la ville, qu'il voit si admirablement défendue par la nature que l'art n'a presque rien à faire pour elle. Aussitôt les idées se succèdent dans sa tête; on est à six cents lieues de la France, la Lithuanie est conquise, il faut l'organiser; on est vainqueur non pas des hommes, c'est vrai, mais on est vainqueur des lieux; il est donc permis de s'arrêter et d'attendre là l'hiver précoce et terrible de la Russie. Vitepsk sera une excellente tête de cantonnement; le cours de la Dvina et du Borysthène marqueront la ligne française; l'artillerie de siège marchera sur Riga; l'aile gauche de l'armée s'appuiera à cette dernière position; Vitepsk, à qui la nature a donné des bois, et à laquelle lui, Napoléon, donnera des murailles, servira de camp retranché au centre; l'aile droite s'étendra jusqu'à Bo-Bruisk dont on s'emparera; des blockhaus seront construits sur toute la ligne.

Ainsi campée, rien ne manquera à la grande armée; outre les magasins de Dantzick, de Vilna et de Minsk, on mettra à contribution la Courlande et la Samogitie; trente-six fours immenses seront construits, qui pourront donner à la fois trente mille livres de pain. Voilà pour les besoins matériels.

Des masures gâtent la place du palais, elles seront abattues, et les débris enlevés; la ville est déserte; on invitera à y venir passer l'hiver les plus riches seigneurs, et les femmes les plus élégantes de Vilna et de Varsovie; on

bâtira une salle de spectacle, et, pour en faire l'inauguration, Talma et mademoiselle Mars viendront à Vitepsk comme ils sont venus à Dresde. Voilà pour le luxe.

Ce plan qu'une demi-heure a suffi pour mûrir, une fois arrêté dans son esprit, Napoléon détache son épée, la jette sur une table : puis, s'adressant au roi de Naples qui vient d'entrer :

— Murat, lui dit-il, la première campagne de Russie est finie : plantons ici nos aigles, je veux m'y reconnaître et m'y rallier ; deux grands fleuves marquent notre position ; formons le bataillon carré, des canons aux angles et à l'intérieur, que les feux se croisent partout : 1813 nous verra à Moscou, 1814 à Saint-Pétersbourg ; la guerre de Russie est une guerre de trois ans.

C'était le bon génie de Napoléon qui parlait ainsi en ce moment, mais le démon de la guerre ne devait pas tarder à reprendre son empire ; au bout de quinze jours, tous ces grands projets étaient évanouis ; et, comme un athlète fatigué qui a repris haleine, quinze jours après il continuait sa course. Le 18 août, Smolensk tombait en notre pouvoir ; le 16 septembre, Moscou était en flammes, et le 13 décembre, Napoléon fugitif repassait nuitamment le Niémen, seul et poursuivi par le spectre de la grande armée.

Pèlerin pieux de notre gloire comme de nos revers depuis Vilna, j'avais suivi à cheval la même route que Napoléon avait faite douze ans auparavant, recueillant toutes les traditions que les bons Lithuaniens avaient conservées de son passage. J'aurais bien encore voulu voir Smolensk et Moscou, cette nouvelle Pultawa : mais cette route me forçait à faire deux cents lieues de plus, et cela m'était impossible. Après être resté un jour à Vitepsk, et avoir visité le château où avait séjourné quinze jours Napoléon, je fis venir des chevaux et une de ces petites voitures dont se servent les courriers russes, et qu'on appelle des *pérékladnoï*, parce qu'on en change à chaque poste. J'y jetai mon porte-manteau, et j'eus bientôt laissé derrière moi Vitepsk, emporté par mes trois chevaux, dont l'un, celui du milieu, trottait la tête haute, tandis que ceux de droite et de gauche galopaient, hennissant et la tête basse, comme s'ils eussent voulu dévorer la terre.

Au reste, je ne faisais que quitter un souvenir pour un autre. Cette fois, je suivais la route que Catherine avait prise dans son voyage en Tauride.

II

En sortant de Vitepsk, je trouvai la douane russe ; mais attendu que je n'avais qu'un porte-manteau, malgré la bonne intention visible qu'avait le chef de poste de faire traîner la visite en longueur, elle ne dura que deux heures vingt minutes, ce qui est presque inouï dans les annales de la douane moscovite. Cette visite faite, j'en avais pour jusqu'à Saint-Pétersbourg à être tranquille.

Le soir, j'arrivai à Véliki-Louki, dont le nom veut dire *grand arc*, et qui doit cette désignation pittoresque aux sinuosités de la rivière Lova, qui passe dans ses murs. Bâtie au onzième siècle, au douzième cette ville fut ravagée par les Lithuaniens, puis conquise par le roi de Pologne Ballori puis rendue à Ivan Vasiliévith, puis enfin brûlée par le faux Démétrius. Restée déserte neuf ans, elle fut repeuplée par les Cosaques du Don, du Jaik, dont la population actuelle descend presque entière. Elle renferme trois églises, dont deux situées dans la grande rue, et devant lesquelles mon postillon ne manqua point, en passant, de faire le signe de la croix.

Malgré la dureté de la voiture non suspendue que j'avais adoptée et le mauvais état des chemins, j'étais résolu de ne point m'arrêter ; car, m'avait-on dit, je pouvais faire les cent soixante-douze lieues qui séparent Vitepsk de Saint-Pétersbourg en quarante-huit heures : je ne m'arrêtai donc devant la poste que le temps de mettre les chevaux, et je repartis. Il est inutile de dire que je ne dormis pas une heure de toute la nuit ; je dansais dans mon chariot, comme une noisette dans sa coque. J'essayai bien de me cramponner au banc de bois sur lequel on avait étendu une espèce de coussin de cuir de l'épaisseur d'un cahier de papier : mais au bout de dix minutes j'avais les bras disloqués, et j'étais obligé de m'abandonner de nouveau à ce terrible cahotement, plaignant au fond du cœur les malheureux courriers russes qui font quelquefois un millier de lieues dans une pareille voiture.

Déjà la différence des nuits moscovites avec les nuits de France était sensible. Dans toute autre voiture j'aurais pu lire ; je dois même avouer que, fatigué de mon insomnie, j'essayai ; mais, à la quatrième ligne, un cahot me fit sauter le livre des mains, et comme je me baissais pour le ramasser, un autre cahot me fit sauter à mon tour de la banquette. Je passai une bonne demi-heure à me débattre dans le fond de ma caisse avant de me remettre sur mes jambes, et je fus guéri du désir de continuer ma lecture.

Au point du jour je me trouvai à Bejanitzi, petit village sans importance, et, à quatre heures de l'après-midi, à Porkhoff, vieille ville située sur la Chelonia, qui porte son lin et son blé sur le lac Ilmen, d'où, par la rivière qui unit les deux lacs entre eux, ces denrées gagnent celui de Ladoga : j'étais à moitié de ma route. J'avoue que ma tentation fut grande de m'arrêter une nuit ; mais, si terrible était la malpropreté de l'auberge, que je me rejetai dans ma carriole. Il faut dire aussi que l'assurance que me donna le postillon, que le chemin qui me restait à faire était meilleur que celui que j'avais fait, entra pour beaucoup dans cette héroïque résolution. En conséquence, mon pérékladnoï repartit au galop, et je continuai de me débattre dans l'intérieur de ma caisse, tandis que mon postillon chantait sur son siège une chanson mélancolique dont je ne comprenais pas les paroles, mais dont l'air semblait merveilleusement applicable à ma douloureuse situation. Si je disais que je m'endormis, on ne me croirait pas, et je ne l'aurais pas cru moi-même si je ne m'étais réveillé avec une effroyable meurtrissure au front. Il y avait eu un tel soubresaut que le postillon avait été lancé de son siège. Quant à moi, j'avais été arrêté par la couverture de ma carriole, et la meurtrissure qui m'avait réveillé venait du contact de mon front avec l'osier. J'eus alors l'idée de mettre le postillon dans la voiture, et de me placer sur le siège ; mais, quelque offre que je lui fisse, il n'y voulut pas consentir, soit qu'il ne comprît pas ce que je lui demandais, soit qu'il eût cru manquer à son devoir en y obtempérant. En conséquence, nous nous remîmes en route ; le postillon reprit sa chanson, et moi ma danse. Vers les cinq heures du matin, nous arrivâmes à Selogorodetz, où nous nous arrêtâmes pour déjeuner. Grâce au ciel, il ne nous restait plus qu'une cinquantaine de lieues à faire.

Je rentrai en soupirant dans ma cage, et me reperchai sur mon bâton. Alors seulement je m'avisai de demander s'il était possible d'enlever la couverture de ma carriole ; on me répondit que c'était la chose du monde la plus facile. J'ordonnai qu'on procédât aussitôt à l'opération, et il n'y eut plus que la partie inférieure de ma personne qui continua de se trouver compromise.

A Louga, j'eus une autre idée non moins lumineuse que la première : c'était d'enlever la banquette, d'étendre de la paille dans le fond de ma voiture, et de me coucher dessus en me faisant un traversin de mon porte-manteau. Ainsi, d'amélioration en amélioration, mon état finit par devenir à peu près supportable.

Mon postillon me fit arrêter successivement devant le château de Garchina, où fut relégué Paul Ier pendant tout le temps du règne de Catherine, et devant le palais de Tzarkoselo, résidence d'été de l'empereur Alexandre : mais j'étais si fatigué, que je me contentai de soulever la tête pour regarder ces deux merveilles, en me promettant de revenir les voir plus tard, dans une voiture plus commode. Au sortir de Tzarkoselo, l'essieu d'un droschki qui courait devant moi se rompit tout à coup, et la voiture, sans verser, s'inclina sur le côté. Comme j'étais à cent pas à peu près derrière le droschki, j'eus le temps, avant de l'avoir rejoint, d'en voir sortir un monsieur long et mince, tenant d'une main un claque, et de l'autre un de ces petits violons qu'on nomme pochette. Il était vêtu d'un habit noir, comme on les portait à Paris en 1812, d'une culotte noire, de bas de soie noirs et de souliers à boucles ; et aussitôt qu'il se trouva sur la grande route, il se mit à faire des battements de la jambe droite, et puis des battements de la jambe gauche, puis des entrechats des deux jambes, et enfin trois tours sur lui-même pour s'assurer sans doute qu'il n'avait rien de cassé. L'inquiétude que ce monsieur manifestait pour sa conservation me gagna au point que je ne crus pas devoir passer près de lui sans m'arrêter et sans lui demander s'il ne lui était pas arrivé quelque accident.

— Aucun, Monsieur, aucun, me répondit-il, si ce n'est que je vais manquer ma leçon ; une leçon qu'on me paye un louis, Monsieur, et à la plus jolie personne de Saint-Pétersbourg, à mademoiselle de Vlodeck, qui représente après-demain Philadelphie, une des filles de lord Warton, dans le tableau d'Antoine Van-Dick, à la fête que la cour donne à la duchesse héréditaire de Veimar !

— Monsieur, lui répondis-je, je ne comprends pas trop bien ce que vous me dites ; mais n'importe, si je puis vous être bon à quelque chose ?...

— Comment, Monsieur, si vous pouvez m'être bon à quelque chose, mais vous pouvez me sauver la vie. Imaginez-vous, Monsieur, que je viens de donner une leçon de danse à la princesse Lubormiska, dont la campagne est à deux

pas d'ici, et qui représente Cornélie. Une leçon de deux louis, Monsieur, je n'en donne pas à moins ; j'ai la vogue, et j'en profite ; c'est tout simple, il n'y a que moi de maître de danse français à Saint-Pétersbourg. Alors, imaginez que ce drôle me donne une voiture qui casse et qui manque de m'estropier ; heureusement que les jambes sont saines. Je reconnaîtrai ton numéro, va, coquin.

— Si je ne me trompe, Monsieur, lui répondis-je, le service que je puis vous rendre est de vous offrir une place dans ma voiture?

— Oui, Monsieur, vous l'avez dit, ce serait un immense service, mais vraiment je n'ose...

— Comment donc, entre compatriotes...

Monsieur est Français?

— Et entre artistes...

Monsieur est artiste ? Ah ! Monsieur, Saint-Pétersbourg est une bien mauvaise ville pour les artistes. La danse, surtout la danse ; oh ! elle ne va plus que d'une jambe. Monsieur n'est pas maître de danse par hasard?

— Comment ! la danse ne va plus que d'une jambe, mais vous me dites qu'on vous paye un louis la leçon : est-ce que ce serait pour apprendre à marcher à cloche-pied par hasard? Un louis, Monsieur, c'est cependant un fort joli cachet, ce me semble?

— Oui, oui, dans ce moment, à cause de la circonstance sans doute ; mais, Monsieur, ce n'est plus l'ancienne Russie. Les Français ont tout gâté. Monsieur n'est pas maître de danse, je présume?

— On m'a parlé cependant de Saint-Pétersbourg comme d'une ville où toutes les supériorités étaient sûres d'être accueillies?

— Oh ! oui, oui, Monsieur, autrefois il en était ainsi ; au point qu'il y a eu un misérable coiffeur qui gagnait jusqu'à 600 roubles par jour, tandis que c'est à peine si moi j'en gagne 80. Monsieur n'est pas maître de danse, j'espère?

— Non, mon cher compatriote, répondis-je enfin, prenant pitié de son inquiétude, et vous pouvez monter dans ma voiture sans crainte de vous trouver auprès d'un rival.

— Monsieur, j'accepte avec le plus grand plaisir, s'écria aussitôt mon vestris en se plaçant auprès de moi. Et grâce à vous, je serai encore à Saint-Pétersbourg à temps pour donner ma leçon.

Le cocher partit au galop ; trois heures après, c'est-à-dire à la nuit tombée, nous entrions à Saint-Pétersbourg par la porte de Moscou, et, d'après les renseignements que m'avait donnés mon compagnon de voyage, qui s'était montré pour moi d'une complaisance admirable depuis qu'il avait la conviction que je n'étais pas maître de danse, je descendais à l'hôtel de Londres, place de l'Amirauté, au coin de la perspective de Niuski.

Là, nous nous quittâmes ; il sauta dans un droschki, et moi j'entrai à l'hôtel.

Je n'ai pas besoin de dire que, quelque envie que j'eusse de visiter la ville de Pierre Ier, je remis la chose au lendemain ; j'étais littéralement brisé, et je ne pouvais plus me tenir sur mes jambes : à peine si j'eus la force de monter dans ma chambre, où heureusement je trouvai un bon lit, meuble qui m'avait entièrement fait défaut depuis Vilna.

Je me réveillai le lendemain à midi : la première chose que je fis fut de courir à ma fenêtre ; j'avais devant moi le palais de l'Amirauté avec sa longue flèche d'or surmontée d'un vaisseau et sa ceinture d'arbres ; à ma gauche, l'hôtel du Sénat ; à ma droite, le palais d'Hiver et l'Ermitage ; puis, dans les intervalles de ces splendides monuments, des échappées de vue sur la Néva, qui me semblait large comme une mer.

Je déjeunai tout en m'habillant, et, aussitôt habillé, je courus sur le quai du Palais que je remontai jusqu'au pont Troïtskoï, pont qui, soit dit en passant, a dix-huit cents pieds de long, et d'où l'on m'avait invité à regarder tout d'abord la ville. C'était le meilleur conseil que j'eusse reçu de ma vie.

En effet je ne sais pas s'il existe dans le monde entier un panorama pareil à celui qui se déroula devant mes yeux, lorsque, tournant le dos au quartier de Viborg, je laissai mon regard s'étendre jusqu'aux îles de Volnoi et au golfe de Finlande.

Près de moi, à ma droite, amarrée comme un vaisseau par deux légers ponts à l'île d'Aptekarskoi, s'élevait la forteresse, premier berceau de Saint-Pétersbourg, au-dessus des murailles de laquelle s'élançait la flèche d'or de l'église Saint-Pierre-et-Saint Paul, où sont enterrés les tzars, et la toiture verte de l'hôtel des Monnaies. En face de la forteresse et sur l'autre rive, j'avais à ma gauche le palais de Marbre, dont le grand défaut est que l'architecte semble avoir oublié de lui faire une façade, l'Ermitage, charmant refuge bâti par Catherine II contre l'étiquette ; le palais impérial d'hiver, plus remarquable par sa masse que par sa forme, par sa grandeur que par son architecture ; l'Amirauté, avec ses deux pavillons et ses escaliers de granit, l'Amirauté, centre gigantesque auquel aboutissent les trois principales rues de Saint-Pétersbourg : la perspective de Niuski, la rue des Pois et la rue de la Résurrection ; enfin, au delà de l'Amirauté, le quai Anglais et ses magnifiques hôtels, terminé par l'Amirauté neuve.

Après avoir laissé mon regard suivre cette longue ligne de majestueux bâtiments, je le ramenai en face de moi : là s'élevait, à la pointe de l'île de Vasilielskoi, la Bourse, monument moderne, bâti on ne sait trop pourquoi entre deux colonnes rostrales, et dont les escaliers demi-circulaires baignent leurs dernières marches dans le fleuve. Après elle, sur la rive qui regarde le quai Anglais, est la ligne des douze collèges, l'Académie des sciences, celle des beaux-arts, et au bout de cette splendide perspective, l'École des mines, située à l'extrémité de la courbe décrite par le fleuve.

De l'autre côté de cette île qui doit son nom à un lieutenant de Pierre Ier, nommé Bazile, à qui ce prince avait donné un commandement, tandis que lui-même, occupé à bâtir la forteresse, occupait sa petite cabane de l'île de Pétersbourg, coule vers les îles de Volnoi le bras du fleuve que l'on appelle la petite Néva. C'est là que sont situées, au milieu de jardins délicieux, fermés par des grilles dorées, toutes tapissées de fleurs et d'arbustes empruntés, pour les trois mois d'été dont jouit Saint-Pétersbourg, à l'Afrique et à l'Italie, et qui retrouvent, pendant les neuf autres mois de l'année, la température de leur pays natal dans des serres chaudes ; c'est là, dis-je, que sont situées les maisons de campagne des plus riches seigneurs de Saint-Pétersbourg. L'une de ces îles est même tout entière à l'impératrice, qui y a fait élever un charmant petit palais, et qui l'a convertie en jardins et en promenades.

Si l'on tourne le dos à la forteresse et si l'on remonte le cours du fleuve au lieu de le descendre, la vue change de caractère, tout en restant grandiose. En effet, de ce côté j'avais, aux deux extrémités mêmes du pont sur lequel j'étais placé, sur une rive l'église de la Trinité, et sur l'autre le jardin d'Été ; puis, à ma gauche, la petite maison de bois qu'occupait Pierre Ier, tandis qu'il faisait bâtir la forteresse. Près de cette cabane est encore un arbre auquel, à la hauteur de dix pieds à peu près, est clouée une Vierge. Quand le fondateur de Saint-Pétersbourg demanda à quelle hauteur, dans les grandes crues, s'élevait le fleuve, on lui montra cette Vierge, et à cette vue il fut tout près d'abandonner sa gigantesque entreprise. L'arbre saint et la maison immortalisée sont entourés d'un bâtiment à arcades, destiné à protéger contre l'action du temps et les injures du climat cette cabane, d'une simplicité grossière, qui se compose de trois pièces seulement : d'une salle à manger, d'un salon et d'une chambre à coucher. Pierre fondait une ville, et n'avait pas pris le temps de se bâtir une maison.

Un peu plus loin, toujours à gauche, et de l'autre côté de la grande Néva, et le vieux Pétersbourg, l'hôpital militaire, l'Académie de médecine, enfin le village d'Okla et ses alentours ; en face de ces édifices, à droite de la caserne des chevaliers gardes, le palais de Tauride avec son toit d'émeraude, les casernes de l'artillerie, la maison de Charité et le vieux monastère de Smolna.

Je ne puis dire combien de temps je restai ravi en extase devant ce double panorama. Au second coup d'œil, tous ces palais ressemblaient peut-être un peu trop à une décoration d'opéra, et toutes ces colonnes qui de loin semblent du marbre, peut-être n'étaient-elles de près que de la brique parvenue ; mais au premier coup d'œil c'est quelque chose de merveilleux qui dépasse, si grande qu'elle soit, l'idée qu'on s'en était faite.

Quatre heures sonnèrent. J'étais prévenu que la table d'hôte était servie à quatre heures et demie ; je repris donc à mon grand regret le chemin de l'hôtel, en passant cette fois devant l'Amirauté, afin de voir de près la statue colossale de Pierre Ier, que j'avais aperçue de ma fenêtre.

Ce fut en revenant seulement, tant j'avais été jusqu'alors préoccupé des grandes masses, que je fis quelque attention à la population, qui mérite cependant bien qu'on s'en occupe par le caractère bien tranché qu'elle présente. A Saint-Pétersbourg, tout est esclave à barbe, ou grand seigneur à décoration : il n'y a pas de classe intermédiaire.

Au premier aspect, il faut le dire, le moujick n'excite guère l'intérêt : en hiver, des peaux de mouton retournées, en été, des chemises rayées qui, au lieu d'être enfermées dans le pantalon, flottent sur les genoux, des sandales fixées aux pieds par des lanières qui s'entre-croisent sur les jambes, des cheveux coupés courts et droits au bas de la nuque, une longue barbe se développant aussi touffue qu'il plaît à la nature, voilà pour les hommes : des pelisses d'étoffe commune ou de longues camisoles à gros plis qui descendent à moitié jupes, d'énormes bottes dans lesquelles le pied et la jambe perdent leur forme, voilà pour les femmes.

Il est vrai de dire aussi que dans aucun pays du monde peut-être on ne rencontre chez le peuple pareille sérénité de

physionomie. A Paris, sur dix visages appartenant à la dernière classe de la société, cinq ou six au moins expriment la souffrance, la misère ou la crainte. A Saint-Pétersbourg, jamais rien de tout cela. L'esclave, toujours sûr de l'avenir et presque toujours content du présent, n'ayant à s'inquiéter ni de son logement, ni de sa toilette, ni de sa nourriture, soins que son maître est forcé de prendre pour lui, marche dans la vie sans autre souci que celui de recevoir quelques coups de fouet auxquels depuis longtemps ses épaules sont habituées. Ces coups, d'ailleurs, il les oublie bien vite, grâce à l'abominable eau-de-vie de grain dont il fait sa boisson ordinaire, et qui, au lieu de l'irriter, comme le vin dont s'enivrent nos portefaix, lui donne pour ses supérieurs un respect plus humble et plus profond, pour ses égaux une amitié plus tendre, pour tous enfin une bienveillance des plus comiques et des plus attendrissantes que je connaisse.

Voilà donc bien des raisons de revenir au moujick, dont une prévention injuste nous a d'abord écarté.

Une autre particularité qui me frappait aussi, c'est la libre circulation des rues, avantage que la ville doit aux trois grands canaux qui l'encerclent, et par lesquels se dégorgent les décombres, se font les déménagements, arrivent les denrées et se charrient les bois. De cette façon, jamais d'encombrements de charrettes, qui vous forcent de mettre trois heures à faire, en voiture, une course que vous feriez en dix minutes à pied. Au contraire, de l'espace partout : la rue pour les droschki, les kibick, les briska et les calèches qui se croisent en tous sens, avec une rapidité insensée, ce qui n'empêche pas qu'on entende à chaque instant le mot *pascaré, pascaré*, plus vite, plus vite ; les trottoirs pour les piétons, qui ne sont jamais écrasés que s'ils tiennent absolument à l'être ; encore les cochers russes ont-ils une telle habileté, pour arrêter court leur attelage lancé au plus grand galop, qu'il faut être alors plus adroit que le cocher pour qu'un accident vous arrive.

J'oubliais encore une autre précaution de la police pour indiquer aux piétons qu'ils doivent marcher sur les trottoirs : c'est qu'à moins de se faire ferrer comme les chevaux, il devient très fatigant de marcher sur des pavés qui rappellent agréablement le cailloutis de Lyon. Aussi dit-on de Saint-Pétersbourg que c'est une belle et grande dame, magnifiquement vêtue, mais horriblement chaussée.

Parmi les bijoux que lui ont donnés ses tzars, un des premiers est bien certainement la statue de Pierre Ier, qu'elle doit à la libéralité de Catherine II. Le tzar est monté sur un cheval fougueux qui se cabre, image de la noblesse moscovite, qu'il a eu tant de peine à dompter. Il est assis sur une peau d'ours, qui représente l'état de barbarie dans lequel il a trouvé son peuple. Puis, pour que l'allégorie fût complète, lorsque l'artiste eut achevé sa statue, on roula jusqu'à Saint-Pétersbourg, pour lui servir de piédestal, un rocher brut, emblème des difficultés que le civilisateur du Nord avait eu à surmonter. Cette inscription latine, reproduite en russe à l'autre face, est gravée sur le granit :

PETRO PRIMO CATHARINA SECUNDA. 1782.

Quatre heures et demie sonnaient comme je faisais, pour la troisième fois, le tour de la grille qui enferme ce monument ; force me fut donc d'abandonner le chef-d'œuvre de notre compatriote Falconnet, sans quoi j'eusse couru grand risque de ne pas trouver place à la table d'hôte.

Saint-Pétersbourg est la plus grande petite ville que je connaisse.

La nouvelle de mon arrivée s'était déjà répandue, grâce à mon compagnon de voyage ; et comme il n'avait rien pu dire autre chose de moi, sinon que je voyageais en poste, et que je n'étais pas maître de danse, la nouvelle avait jeté l'inquiétude parmi la troupe d'industriels français qui prend le titre de colonie, car chacun éprouvait à mon égard la crainte que m'avait si ingénument manifestée mon faiseur de pirouettes, et craignait de rencontrer en moi un concurrent ou un rival.

Aussi mon entrée dans la salle occasionna-t-elle un chuchotement universel parmi les honorables convives de la table d'hôte, qui appartenaient presque tous à la colonie, et chacun chercha-t-il à lire sur ma figure et à deviner par mes manières à quelle classe j'appartenais. Cela fut difficile, à moins d'une bien grande perspicacité, car je me contentai de saluer et de m'asseoir.

Pendant le potage, grâce à l'ardeur de la première attaque et à la pudeur de la première vue, mon incognito fut encore assez respecté. Mais après le bœuf, la curiosité, si longtemps comprimée, se fit jour par mon voisin de droite.

— Monsieur est étranger à Saint-Pétersbourg? me dit-il en me tendant son verre et en s'inclinant.

— Je suis arrivé d'hier au soir, répondis-je en lui versant à boire et en m'inclinant à mon tour.

— Monsieur est compatriote? me dit alors mon voisin de gauche avec un accent de fausse fraternité.

— Je ne sais, Monsieur ; moi je suis de Paris.

— Et moi de Tours, jardin de la France, la province où, comme vous le savez, on parle le plus beau langage. Aussi je suis venu à Saint-Pétersbourg pour y être *outchitel*.

— Sans indiscrétion, Monsieur, demandai-je à mon voisin de droite, puis-je vous demander ce que c'est qu'un outchitel?

— Un marchand de participes, me répondit mon voisin de l'air le plus méprisant.

— Monsieur ne vient pas, je présume, dans le même but que moi, continua mon Tourangeau, ou, sans cela, je lui donnerais un conseil d'ami : ce serait de retourner bien vite en France.

— Et pourquoi cela, Monsieur?

— Parce que la dernière foire aux professeurs a été très mauvaise à Moscou.

— Comment ! la foire aux professeurs? m'écriai-je stupéfait.

— Eh ! oui, Monsieur. Ignorez-vous que ce pauvre monsieur Le Duc a perdu moitié, cette année, sur sa marchandise?

— Monsieur, dis-je en m'adressant à mon voisin de droite, voulez-vous me permettre de vous demander ce que c'est que monsieur Le Duc?

— Un estimable restaurateur, Monsieur, qui tient boutique d'enseigneurs, les héberge et les taxe selon leurs mérites, et qui, lorsque arrive Pâques et Noël, ces grandes fêtes des Russes, pendant lesquelles les grands ont l'habitude de se rendre dans la capitale, ouvre ses magasins, et, outre les frais qu'il a faits pour le professeur qu'il place, a encore une commission. Eh bien ! cette année, il lui est resté le tiers de ses cuistres, et on lui a renvoyé un sixième de ceux qu'il avait expédiés en province, de sorte que le pauvre homme est sur le point de manquer.

— Ah ! vraiment !

— Ainsi, vous voyez, Monsieur, reprit l'outchitel, que si vous venez pour être gouverneur, le moment est mal choisi, puisque des gens qui sont nés en Touraine, c'est-à-dire dans la province où l'on parle le mieux la langue française, ont quelque peine à se placer.

— Eh bien ! Monsieur, rassurez-vous sur mon compte, répondis-je ; j'exerce un autre genre d'industrie.

— Monsieur, me dit mon vis-à-vis avec un accent qui dénonçait son Bordeaux d'une lieue, il est bon que je vous prévinsse que, si vous faites dans les vins, c'est un lamentable métier, et où il n'y a plus que de l'eau z'à boire.

— Comment donc ! Monsieur, répondis-je : est-ce que les Russes se sont mis à la bière, ou ont planté des vignes dans le Khamtchatka, par hasard ?

— Bagasse ! si ce n'était que cela, on leur ferait concurrence ; mais le grand seigneur russe, il achète touzours et ne paye jamais.

— Je vous remercie, Monsieur, de l'avis que vous me donnez ; mais j'ai la certitude, moi, qu'on ne fera pas banqueroute sur mes fournitures. Je ne fais pas dans les vins.

— Dans tous les cas, Monsieur, me dit alors avec un accent lyonnais des mieux articulés un individu vêtu d'une redingote à brandebourgs avec un collet garni de fourrures, quoiqu'on fût en plein été ; dans tous les cas, je vous conseille, si vous êtes marchand de draps et de fourrures, d'employer d'abord le meilleur de votre marchandise pour vous-même, attendu que vous ne m'avez pas l'air d'une constitution bien robuste, et qu'ici, voyez-vous, les poitrines délicates, ça file vite. Nous avons enterré quinze Français l'hiver dernier. Ainsi, vous voilà prévenu.

— Je me mettrai en mesure, Monsieur, et comme je compte me fournir chez vous, j'espère que vous me traiterez en compatriote.

— Comment donc ! Monsieur, avec le plus grand plaisir. Je suis de la ville de Lyon, seconde capitale de France, et vous savez que nous autres Lyonnais, nous sommes réputés pour la conscience ; et du moment où vous n'êtes pas marchand de draps et de fourrures...

— Eh ! ne voyez-vous pas que notre cher compatriote ne veut pas nous dire qui il est? dit du bout des dents un monsieur dont la chevelure roulée au fer exhalait une abominable odeur de pommade au jasmin, et qui essayait, sans y réussir, de trouver depuis un quart d'heure le joint de l'aile d'une volaille dont chacun attendait un morceau. Ne voyez-vous pas, répéta-t-il en appuyant sur chaque mot, ne voyez-vous pas que Monsieur ne veut pas nous dire qui il est?

— Si j'avais le bonheur d'avoir des façons comme les vôtres, Monsieur, répondis-je, et d'exhaler une odeur aussi délicieusement aromatisée, la société n'aurait pas tant de peine à deviner qui je suis, n'est-ce pas?

— Qu'est-ce à dire, Monsieur? s'écria le jeune homme frisé ; qu'est-ce à dire?

— C'est-à-dire que vous êtes coiffeur.

— Monsieur, avez-vous l'intention de m'insulter?

— On vous insulte, à ce qu'il paraît, quand on vous dit qui vous êtes?

— Monsieur, dit le jeune homme frisé en haussant la voix et en tirant une carte de sa poche, voici mon adresse.

— Eh! Monsieur, repondis-je, découpez votre poulet.

— C'est-à-dire que vous refusez de me rendre raison?

— Vous voulez savoir mon état, Monsieur? eh bien! mon état me défend de me battre.

— Vous êtes donc un lâche, Monsieur?

— Non, Monsieur, je suis maître d'armes.

— Ah! fit le jeune homme frisé en se rasseyant.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel mon interlocuteur essaya, bien plus inutilement encore qu'il ne l'avait fait, d'enlever une aile à son poulet; enfin, de guerre lasse, il le passa à son voisin.

— Ah! Monsieur est maître d'armes, me dit au bout de quelques secondes mon voisin le Bordelais; zoli état; Monsieur; z'en ai zoué un peu quand z'étais zeune et que z'avais une mauvaise tête.

— C'est une branche d'industrie peu cultivée ici et qui ne peut manquer d'y fleurir, dit le professeur, surtout enseignée par un homme comme Monsieur.

— Oui, sans doute, reprit à son tour le canut; mais je conseille à Monsieur de porter des gilets de flanelle, quand il donnera ses leçons, et de se faire un manteau de fourrures pour s'envelopper chaque fois qu'il aura fait assaut.

— Ma foi, mon cher compatriote, dit à son tour, en se servant un morceau du poulet qu'il n'avait pas pu découper et que son voisin avait découpé pour lui, le jeune homme frisé, qui pendant ce temps avait repris tout son aplomb; ma foi, mon cher compatriote, car, vous êtes de Paris, m'avez vous dit?...

— Oui, Monsieur.

— Moi aussi. Vous avez fait là, je crois, une excellente spéculation: car nous n'avons ici, je crois, qu'une espèce de mauvais prévôt, un ancien figurant de la Gaîté, qui est parvenu à se faire nommer maître d'armes de la garde en réglant des combats au petit théâtre. Vous le verrez là, dans la Perspective, et qui apprend à ses élèves à faire les quatre coups. Je l'ai fait venir pour continuer avec lui: mais, aux premières bottes, je me suis aperçu que j'étais le maître et qu'il était l'écolier; de sorte que je l'ai renvoyé comme un pleutre, en lui payant son cachet la moitié de ce que je prends pour une coiffure, et le pauvre diable a encore été trop content.

— Monsieur, lui dis-je, je connais l'homme dont vous parlez. Comme étranger et comme Français, vous n'auriez pas dû dire ce que vous avez dit; car, comme étranger, vous devez respecter le choix de l'empereur, et, comme Français, vous ne devez pas dénigrer un compatriote. C'est une leçon que je vous donne à mon tour, Monsieur, et que je ne vous fais pas payer, même un demi cachet; vous voyez que je suis généreux.

A ces mots, je me levai de table, car j'avais déjà assez de la colonie française, et j'avais hâte de la quitter. Un jeune homme, qui n'avait rien dit pendant tout le temps du dîner, se leva à son tour et sortit en même temps que moi.

— Il paraît, Monsieur, me dit-il en souriant, qu'il ne vous a pas fallu une longue séance pour juger nos chers compatriotes.

— Non, certes, et je dois avouer que le jugement ne leur est pas avantageux.

— Eh bien! reprit-il en haussant les épaules, voilà pourtant d'après quel prospectus on nous juge à Saint-Pétersbourg. Les autres nations envoient à l'étranger ce qu'elles ont de meilleur; nous y envoyons généralement ce que nous avons de pire, et cependant partout nous contre-balançons leur influence. C'est bien honorable pour la France, mais c'est bien triste pour les Français.

— Et vous habitez Saint-Pétersbourg, Monsieur? lui demandai-je.

— Depuis un an; mais je le quitte ce soir.

— Comment?

— Je vais retenir ma voiture. Monsieur, j'ai l'honneur...

— Monsieur, votre très humble...

— Pardieu! me dis-je en remontant mon escalier, tandis que mon interlocuteur [illegible] la porte, je joue de malheur; je rencontre par hasard un homme comme il faut, et il part le même jour où j'arrive.

Je trouvai dans ma chambre le garçon occupé à préparer mon lit pour la sieste. A Saint-Pétersbourg, comme à Madrid, on dort généralement après le dîner: c'est qu'en effet il y a deux mois pendant lesquels il fait plus chaud en Russie qu'en Espagne.

Ce repos m'allait merveilleusement, à moi qui étais encore moulu des deux dernières journées que je venais de passer en voiture, et qui désirais jouir le plus tôt possible d'une de ces belles nuits de la Néva que l'on m'avait tant vantées. Je demandai donc au garçon de quelle manière il fallait s'y prendre pour se procurer une gondole; il me répondit que c'était la chose la plus simple, qu'il n'y avait qu'à la commander, et que moyennant dix roubles, commission payée, il se chargerait de ce soin. J'avais déjà converti quelque argent en papier, je lui donnai un billet rouge, et je lui recommandai de venir me réveiller à neuf heures.

Le billet rouge avait produit son effet: à neuf heures le garçon frappait à ma porte, et le batelier m'attendait en bas.

La nuit m'était qu'un crépuscule doux et limpide, à l'aide duquel on aurait pu lire facilement, et qui permettait de voir à une distance considérable les objets, perdus dans un vague délicieux et revêtus de tons ignorés, même sous le ciel de Naples. La chaleur étouffante de la journée s'était changée en une charmante brise, qui, en passant sur les îles, apportait avec elle une éphémère et suave odeur de roses et d'orangers. Toute la ville, abandonnée et déserte le jour, s'était repeuplée, et se pressait sur sa promenade marine, où son aristocratie affluait par toutes les branches de la Néva. Toutes les gondoles venaient se ranger autour d'une immense barque amarrée en face de la citadelle et chargée de plus de soixante musiciens. Tout à coup une harmonie merveilleuse, et de laquelle je n'avais aucune idée, s'éleva du fleuve et monta majestueusement vers le ciel; j'ordonnai à mes deux rameurs de me conduire le plus près possible de cet orgue gigantesque et vivant, dont chaque musicien forme pour ainsi dire un tuyau; car j'avais reconnu cette musique des cors dont on m'avait tant parlé, et dans laquelle chaque exécutant ne fait qu'une note, rendant un son d'après un signe, et le prolongeant autant de temps que le bâton du chef d'orchestre est tourné vers lui. Cette instrumentation si nouvelle pour moi tenait du miracle; je n'aurais jamais cru qu'on pouvait jouer de l'homme comme on jouait du piano, et je ne savais ce que je devais admirer le plus, ou la patience du chef, ou la docilité de l'orchestre. Il est vrai que, lorsque plus tard j'eus fait connaissance avec le peuple russe et que j'eus vu son étrange aptitude à tous les arts mécaniques, je ne m'étonnai pas plus de ses concerts de cors que de ses maisons faites à la hache. Mais pour le moment je fus, je l'avoue, ravi comme en extase, et la première partie du concert était déjà finie que j'écoutais encore.

Ce concert dura une partie de la nuit. Jusqu'à deux heures du matin, je me tins à portée d'entendre et de voir, au lieu d'aller, comme tout le monde, d'un endroit à un autre: il me semblait que c'était pour moi seul que le concert était donné, et que de pareilles merveilles d'harmonie ne pouvaient pas se renouveler tous les soirs. J'eus donc le loisir d'examiner les instruments dont se servaient les musiciens: ce sont des tubes recourbés seulement à l'embouchure, et qui vont en s'élargissant jusqu'à l'extrémité, d'où s'échappe le son. Ces espèces de clairons varient depuis deux pieds jusqu'à trente pieds de long. Seulement trois personnes se réunissent pour jouer de ces derniers: il y en a deux qui portent l'instrument et une qui souffle.

Je rentrai comme le jour commençait à paraître, tout émerveillé de cette nuit que je venais de passer sous ce ciel byzantin, au milieu de cette harmonie septentrionale, sur ce fleuve si large qu'il semble un lac, et si pur qu'il réfléchit, comme un miroir, toutes les étoiles du ciel et toutes les lumières de la terre. J'avoue qu'en ce moment Saint-Pétersbourg me parut au-dessus de tout ce qu'on m'avait dit d'elle, et je reconnus que, si ce n'était point le paradis, c'était du moins quelque chose qui y touchait de bien près.

Je ne pus pas dormir, tant cette musique éolienne me poursuivait partout. Aussi, quoique je me fusse couché à plus de trois heures, à six heures du matin j'étais debout. Je mis en ordre quelques lettres de recommandation qu'on m'avait données, et que je ne comptais remettre qu'après avoir donné un assaut public, afin de ne pas être obligé de me charger moi-même de mon prospectus; je n'en pris sur moi qu'une seule, qu'un de mes amis m'avait chargé de remettre en main propre. Cette lettre était de sa maîtresse, avouons-le, simple grisette du quartier Latin, et adressée à sa sœur, simple marchande de modes; mais ce n'est pas ma faute si les événements mêlent toutes les classes, et si la marée des révolutions met de nos jours le peuple si souvent en face de la royauté.

Cette lettre portait pour suscription:

A mademoiselle Louise Dupuy, chez madame Xavier, marchande de modes, perspective de Nuski, près de l'église arménienne, en face du bazar.

Le tout écrit de cette écriture et avec cette orthographe que vous savez.

Je ne m'en faisais pas moins une fête de remettre cette lettre moi-même. A huit cents lieues de la France, il est

toujours agréable de voir une jeune et jolie compatriote, et je savais que Louise était jeune et jolie. D'ailleurs, elle qui connaissait Saint-Pétersbourg, puisqu'elle l'habitait depuis quatre ans, me donnerait des conseils sur la manière de m'y conduire.

Cependant, comme je ne pouvais convenablement me présenter chez elle à sept heures du matin, je résolus de faire mon tour de ville, et de ne revenir à la perspective de Niuski que vers les cinq heures.

J'appelai le garçon ; cette fois ce fut un valet de place qui s'offrit en son lieu. Les valets de place sont en même temps des domestiques et des ciceroni ; ils cirent les bottes et montrent les palais. Je l'arrêtai, surtout pour la première de ces fonctions ; quant à la seconde, j'avais d'avance étudié mon Saint-Pétersbourg de manière à en savoir autant que lui là-dessus.

III

Je n'avais pas pris la peine de m'inquiéter d'une voiture comme j'avais fait la veille d'une barque ; car, si peu que je fusse sorti encore dans les rues de Saint-Pétersbourg, j'avais vu à chaque carrefour des stations de kibitcks et de droschki. Aussi, à peine eus-je traversé la place de l'Amirauté pour gagner la colonne d'Alexandre, qu'au premier signe que je fis, je me trouvai entouré d'ivoschiks, qui me firent au rabais les offres les plus séduisantes. Comme il n'y a pas de tarif, je voulus voir jusqu'où irait la diminution ; elle alla jusqu'à cinq roubles ; pour cinq roubles, je fis prix avec le conducteur d'un droschki pour toute la journée, et je lui indiquai aussitôt le palais de Tauride.

Ces ivoschiks, ou cochers, sont en général des serfs qui, moyennant une certaine redevance, nommée *abrock*, ont acheté de leurs seigneurs la permission de venir faire fortune pour leur compte à Saint-Pétersbourg. L'ustensile dont ils se servent pour courir après cette déesse est une espèce de traîneau à quatre roues dans lequel la banquette, au lieu d'être en travers, est en long, de sorte qu'on n'est point assis comme dans nos tilburys, mais à cheval comme sur les vélocipèdes dont se servent les enfants aux Champs-Elysées. Cette machine est attelée d'un cheval non moins sauvage que son maître, et qui, comme lui, a quitté les steppes natales pour venir arpenter en tous sens les rues de Saint-Petersbourg. L'ivoschik a pour son cheval une affection toute paternelle, et au lieu de le battre, comme font nos cochers français, il lui parle plus affectueusement encore que le muletier espagnol à sa mule capitane. C'est son père, c'est son oncle, c'est son petit pigeon ; il improvise pour lui des chansons dont il invente l'air en même temps que les paroles, et dans lesquelles il lui promet pour l'autre vie, en échange des peines qu'il éprouve dans celle-ci, mille félicités, dont l'homme le plus exigeant se contenterait très bien. Aussi le malheureux animal, sensible à la flatterie ou confiant dans la promesse, va-t-il sans cesse au grand trot, ne dételant presque jamais, et s'arrêtant pour manger à des auges disposées dans toutes les rues à cet effet : voilà pour le droschki et pour le cheval.

Quant au cocher, il a un trait de ressemblance avec le lazzarone napolitain : c'est qu'on n'a pas besoin de connaître sa langue pour se faire comprendre de lui, tant sa fine intelligence pénètre la pensée de celui qui parle. Il est assis sur un petit siège, entre celui qu'il conduit et son cheval, ayant son numéro d'ordre pendu au cou et tombant entre les deux épaules, afin que le voyageur, qui a toujours ce numéro sous les yeux, puisse le saisir s'il est mécontent de son ivoschik ; dans ce cas, on envoie ou l'on porte ce numéro à la police, et, sur votre plainte, l'ivoschik est presque toujours puni. Quoique rarement nécessaire, néanmoins cette précaution, comme on va le voir, n'est pas toujours inutile, et le bruit d'une aventure arrivée à Moscou pendant l'hiver de 1823, courait encore les rues de Saint-Pétersbourg.

Une Française, nommée madame L..., se trouva hors de chez elle et en visite à une heure assez avancée de la nuit. Comme elle ne voulait pas revenir à pied, quoique les personnes chez lesquelles elle était offrissent de la faire reconduire par un domestique, on envoya chercher une voiture : malheureusement il ne se trouvait sur la place que des droschki ; on lui en amena un ; elle monta dedans, donna son adresse, et partit.

Outre une chaîne d'or et des pendants d'oreilles en diamant qu'il avait vus briller, le cocher avait encore remarqué que madame L... était enveloppée dans un magnifique manteau de fourrures. Profitant donc de l'obscurité de la nuit, de la solitude des rues et de la distraction de madame L..., qui, la tête enveloppée dans son manteau de peur du froid, se laissait conduire sans remarquer quel chemin prenait son conducteur, il s'écarta de la route et avait déjà dépassé le quartier le plus désert de la ville, lorsque, écartant le voile qui lui couvrait les yeux, madame L... s'aperçut qu'elle était dans la campagne. Aussitôt elle appelle, elle crie ; mais voyant que l'ivoschik, au lieu d'arrêter, redouble la vitesse de son cheval, elle le saisit par la plaque où est son numéro, et arrache cette plaque en le menaçant, s'il ne la conduit chez elle, de porter le lendemain cette plaque à la police. Soit que le cocher fût arrivé à l'endroit qu'il avait marqué lui-même pour son crime, soit qu'il crût que la résistance de madame L... ne lui permettait plus d'attendre, il saute à bas de son siège et se présente à l'un des côtés du droschki. Par bonheur, madame L..., toujours munie de la plaque dénonciatrice, a sauté de l'autre, et poussant la porte d'une grille entre-bâillée devant elle, elle s'est élancée dans un enclos, qu'aux croix de bois et de fer qui le jonchent elle reconnaît bientôt pour un cimetière.

Mais derrière elle le cocher est entré, il la poursuit avec une nouvelle ardeur ; cette fois il n'est plus question pour lui de s'enrichir en volant des fourrures et des diamants, il s'agit de sauver sa vie ; heureusement madame L... a quelques pas d'avance sur lui, et la nuit est si noire qu'à quelques pas on se perd de vue. Tout à coup la terre manque à la fugitive, il lui semble qu'elle s'abîme ; elle est tombée dans une fosse ouverte, qui le lendemain doit se refermer sur un cadavre. Mais madame L... a compris que cette fosse était un asile qui pouvait la dérober à la poursuite de l'assassin : aussi n'a-t-elle pas jeté un cri, n'a-t-elle pas poussé une plainte. Le cocher l'a vue disparaître comme une ombre ; il passe près de la fosse, la poursuivant toujours. Madame L... est sauvée.

Pendant une partie de la nuit, le cocher rôda dans le cimetière, car il ne pouvait renoncer à l'espoir de retrouver celle qui tenait sa vie. Tantôt il essayait de l'effrayer par d'épouvantables menaces, tantôt il espérait l'attendrir par ses supplications, jurant par tous les saints les plus redoutables et les plus sacrés que si elle voulait lui rendre seulement sa plaque, il la reconduirait chez elle sans lui faire le moindre mal ; mais madame L... ne se laissa ni intimider ni séduire, et resta au fond de la fosse, muette et immobile, et pareille au cadavre dont elle tenait la place.

Enfin, comme la nuit s'avançait, force fut à l'ivoschik de quitter le cimetière et de fuir. Quant à madame L..., elle y resta cachée jusqu'au jour ; deux heures après qu'elle en fut sortie, la plainte et la plaque étaient déposées à la police. Pendant trois jours, les forêts qui environnent Moscou servirent d'asile à l'assassin. Enfin, vaincu par le froid et par la faim, il vint chercher un asile dans un petit village, mais partout aux environs son numéro et son signalement avaient été donnés : il fut reconnu, pris, knouté, et envoyé aux mines.

Cependant ces exemples sont rares : le peuple russe est instinctivement bon, et il n'y a peut-être point de capitale où les meurtres par cupidité ou par vengeance soient plus rares qu'à Saint-Pétersbourg. Il y a même plus : quoique très porté au vol, le moujik a horreur de l'effraction, et vous pourriez confier sans aucune crainte une lettre cachetée, pleine de billets de banque, sût-il même ce qu'il porte, à un valet de place ou à un cocher, tandis qu'il serait imprudent de laisser traîner à la portée de cet homme les moindres pièces de monnaie.

Je ne sais pas si mon ivoschik était voleur, mais à coup sûr il craignait fort d'être volé, car en arrivant à la grille du palais de Tauride, il me fit entendre que, comme le palais avait deux sorties, il désirait fort que je lui donnasse sur ses cinq roubles un acompte équivalent au prix de la course que je venais de faire. A Paris, j'aurais sévèrement répondu à l'insolent demandeur ; à Saint Pétersbourg, je n'en fis que rire, car cela arrivait à de plus grands que moi, qui ne s'en formalisaient pas. En effet, deux mois auparavant, l'empereur Alexandre, se promenant à pied, comme c'était son habitude, et se voyant menacé d'une pluie, prit un droschki sur la place et se fit conduire au palais impérial ; arrivé là, il fouilla à sa poche et s'aperçut qu'il n'avait pas d'argent : alors, descendant du droschki :

— Attends, dit-il à l'ivoschik, je vais t'envoyer le prix de ta course.

— Ah ! oui, dit le cocher, je n'ai qu'à compter là-dessus.

— Comment cela ? demanda l'empereur étonné.

— Oh ! je sais bien ce que je dis.

— Eh bien, voyons, que dis-tu ?

— Je dis qu'autant de personnes que je mène devant une maison à deux portes, et qui descendent sans me payer, autant de débiteurs que je ne revois plus.

— Comment, même devant le palais de l'empereur ?

— Plus souvent encore là qu'ailleurs. Les grands seigneurs ont très peu de mémoire.

— Il fallait te plaindre et faire arrêter les voleurs, dit Alexandre, que cette conversation amusait.

— Faire arrêter un noble ! Votre Excellence sait bien qu'on l'essayerait en vain. Si c'était quelqu'un de nous, à la bonne heure, c'est facile, ajouta le cocher en montrant sa barbe, car on sait par où nous prendre ; mais vous autres, grands seigneurs, qui avez le menton rasé, impossible ! Ainsi donc, que Votre Excellence cherche bien dans ses poches, et je suis sûr qu'elle y trouvera de quoi me payer.

— Écoute, dit l'empereur, voici mon manteau, il vaut bien la course, n'est-ce pas? Eh bien ! garde-le, tu le remettras à celui qui t'apportera l'argent.

— Eh bien ! à la bonne heure, dit l'ivoschik, vous êtes raisonnable, vous.

Un instant après, le cocher reçut, en échange du manteau resté en gage, un billet de cent roubles. L'empereur avait payé à la fois pour lui et pour ceux qui venaient chez lui.

Comme je ne pouvais pas me passer la fantaisie d'une pareille libéralité, je me contentai de donner à mon ivoschik les cinq roubles qui étaient le prix de sa journée, enchanté de lui prouver que j'avais plus de confiance en lui qu'il n'en avait eu en moi. Il est vrai que je savais son numéro et qu'il ne savait pas mon nom.

Le palais de Tauride est un don que fit, avec ses meubles magnifiques, ses statues de marbre et ses lacs aux poissons d'or et d'azur, le favori Potemkin à sa puissante et grande souveraine Catherine II, pour célébrer la conquête du pays dont il porte le nom ; mais ce qui est étonnant, ce n'est point le faste du donateur, c'est la religion avec laquelle le secret fut gardé. Une merveille s'était élevée dans sa capitale, et Catherine n'en savait rien, si bien qu'un soir, lorsque le ministre invita l'impératrice à la fête nocturne qu'il comptait lui donner, à la place de quelques humides prairies qu'elle connaissait, elle trouva, resplendissant de lumières, plein d'harmonie et tout émaillé de fleurs vivantes, un palais qu'elle aurait pu croire bâti par la main des fées.

C'est qu'aussi Potemkin était le modèle des princes parvenus, comme Catherine II fut le modèle des reines improvisées : l'un était un simple sous-officier, l'autre une petite princesse d'Allemagne ; et cependant, que l'on prenne tous les princes et tous les rois héréditaires de cette époque, et l'on trouvera que tous deux furent grands parmi les grands.

Un hasard étrange, ou plutôt un calcul providentiel, les avait réunis.

Catherine avait trente-trois ans ; elle était belle, elle était aimée pour sa bienfaisance et respectée pour sa piété, lorsqu'elle apprit tout à coup que Pierre III voulait la répudier pour épouser la comtesse Woronsof, et, pour avoir un prétexte de la répudier, comptait faire déclarer illégitime la naissance de Paul Petrowitz. Alors elle comprend qu'il n'y a pas un instant à perdre : elle quitte à onze heures du soir le château de Peterhoff, monte dans la charrette d'un paysan qui ignore qu'il conduit la future tzarine, arrive à Pétersbourg comme le jour vient de paraître, rassemble les amis sur lesquels elle croit pouvoir compter, se met à leur tête, et marche avec eux au-devant des régiments en garnison à Saint-Pétersbourg, et qui ont été convoqués sans savoir de quoi il s'agit. Arrivée sur le front de la ligne, Catherine les interpelle, invoque leur courtoisie comme hommes et leur fidélité comme soldats, puis, profitant de l'impression que son discours a produit, elle tire une épée dont elle jette le fourreau, et demande une dragonne pour la nouer autour de son bras. Un jeune sous-officier âgé de dix-huit ans sort des rangs, s'approche d'elle et lui offre la sienne ; Catherine accepte, avec un de ces doux sourires comme en ont ceux qui quêtent un royaume. Le jeune sous-officier veut alors s'éloigner et reprendre son rang ; mais le cheval qu'il monte, habitué à l'escadron, refuse d'obéir, se cabre, bondit, et s'obstine à rester côte à côte du cheval de l'impératrice. Alors l'impératrice regarde le beau cavalier qui se serre ainsi contre elle ; ses efforts infructueux pour s'éloigner du jeune homme lui semblent une voix de la Providence, qui lui indique un défenseur. Elle le fait à l'instant même officier, et huit jours après, quand Pierre III emprisonné sans résistance, a résigné à Catherine la couronne qu'il voulait lui ôter, et qu'elle est vraiment souveraine, elle se rappelle Potemkin, et le fait gentilhomme de la chambre dans son palais.

A compter de ce jour, la fortune du favori alla toujours croissant. Beaucoup l'attaquèrent qui se brisèrent contre elle. Un seul crut avoir triomphé ; c'était un jeune Servien nommé Zoritsch. Protégé par Potemkin lui-même, placé près de Catherine par lui, il profita de son absence pour essayer de le perdre en le calomniant. Alors Potemkin, prévenu, arrive, descend dans son ancien appartement, au palais, et là il apprend que sa disgrâce est complète et qu'il est exilé. Potemkin, à ce mot, et sans secouer la poussière qui couvre son habit de voyage, se rend chez l'impératrice. A la porte de sa chambre, un jeune lieutenant de planton veut l'arrêter ; Potemkin le prend par les flancs, le soulève, le jette de l'autre côté de la chambre, entre chez l'impératrice, et un quart d'heure après en sort tenant à la main un papier :

— Tenez, Monsieur, dit-il au jeune lieutenant, voici un brevet de capitaine que je viens d'obtenir pour vous de Sa Majesté.

Le lendemain, Zoritsch était exilé dans la ville de Schklow, que son généreux rival fit ériger pour lui en souveraineté.

Quant à lui, il rêva tour à tour le duché de Courlande et le trône de Pologne, puis il ne voulut rien de tout cela, se contentant de donner des fêtes aux rois et des palais aux reines. D'ailleurs, une couronne l'eût-elle fait plus puissant et plus fastueux qu'il était? Les courtisans ne l'adoraient-ils pas comme un empereur? N'avait-il pas à sa main gauche, car la droite il la gardait nue pour mieux tenir son sabre, autant de diamants qu'il y en avait à la couronne? N'avait-il pas des courriers qui allaient lui chercher des sterlets dans le Volga, des melons d'eau à Astrakan, du raisin en Crimée, des bouquets partout où il y avait de belles fleurs, et ne donnait-il pas, entre autres cadeaux, tous les premiers de l'an, à sa souveraine, un plat de cerises qui lui coûtait dix mille roubles (1)?

Tantôt ange, tantôt démon, il créait ou détruisait sans cesse, ou, quand il ne faisait ni l'un ni l'autre, brouillait tout, mais vivifiait tout ; rien n'était quelque chose que lorsqu'il n'y était pas, et, lorsqu'il reparaissait, tout devant lui rentrait dans le néant. Le prince de Ligne disait qu'il y avait en lui du gigantesque, du romanesque et du barbaresque, et le prince de Ligne avait raison.

Sa mort fut étrange comme sa vie, et sa fin inattendue comme son commencement. Il venait de passer un an à Saint-Pétersbourg au milieu des fêtes et des orgies, pensant qu'il avait fait assez pour sa gloire et pour celle de Catherine en reculant les limites de la Russie jusqu'au delà du Caucase, lorsque tout à coup il apprend que le vieux Repnin, profitant de son absence pour battre les Turcs et les forcer de demander la paix, a fait plus en deux mois que lui en trois ans.

Alors il n'a plus de repos : il est malade, c'est vrai, mais n'importe, il faut qu'il parte. Quant à la maladie, il luttera avec elle et la tuera. Il arrive à Jassy, sa capitale, et part pour Otchakov, sa conquête. Au bout de quelques verstes, l'air de sa voiture l'étouffe ; on étend son manteau à terre ; il descend, se couche dessus, et expire au bord d'un chemin.

Catherine faillit mourir de sa mort : tout, même la vie, semblait être commun entre ces deux grands cœurs ; elle s'évanouit trois fois, le pleura longtemps et le regretta toujours.

Le palais de Tauride, occupé à l'heure où je le visitais par le grand-duc Michel, avait servi d'habitation temporaire à la reine Louise, cette moderne amazone qui espéra un instant vaincre son vainqueur ; car Napoléon lui avait dit, en l'apercevant pour la première fois : « Madame, je savais bien que vous étiez la plus belle des reines, mais j'ignorais que vous étiez la plus belle des femmes. » Malheureusement la galanterie du héros corse ne fut pas de longue durée. Un jour la reine Louise jouait avec une rose :

— Donnez-moi cette rose, dit Napoléon.

— Donnez-moi Magdebourg, répondit la reine.

— Oh ! ma foi non ! s'écria l'empereur, ce serait trop cher.

La reine jeta de dépit la rose qu'elle tenait ; mais elle n'eut point Magdebourg.

En quittant le palais de Tauride, je continuai mon excursion en traversant le pont de Troitskoï, pour visiter la cabane de Pierre Ier, ce grossier bijou impérial dont je n'avais vu la veille que l'écrin.

La religion nationale a conservé ce monument dans toute sa pureté primitive, et la salle à manger, le salon et la chambre à coucher semblent encore attendre le retour du tzar. Dans la cour est la petite barque entièrement construite par le charpentier de Saardam, et de laquelle il se servait pour se porter, par la Néva, sur les différents points de la ville naissante où sa présence était nécessaire.

Près de cette demeure d'un jour est sa demeure éternelle. Son corps, comme celui de ses successeurs repose dans l'église de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, située au milieu de la forteresse. Cette église, dont la flèche d'or donne une trop haute idée, est petite, peu régulière et d'un mauvais goût ; sa seule valeur est dans le trésor mortuaire qu'elle renferme. Le tombeau du tzar est près de la porte latérale du côté droit ;

---

(1) Potemkin avait à sa suite un officier nommé Faucher, qu'il employait sans cesse à de pareilles missions et qui courait éternellement la poste. Cet officier, dans la prévision qu'il se casserait le cou dans quelqu'un de ses voyages, s'était fait d'avance cette épitaphe :

CI-GIT FAUCHER
FOUETTE, COCHER

à la voûte pendent plus de sept cents drapeaux pris sur les Turcs, les Suédois et les Persans.

Je passai par le pont Tioutchkoff, dans l'île de Vasiliefskoï. Les principales curiosités de ce quartier sont la Bourse et les Académies. Je me contentai de passer devant ces monuments, et prenant le pont d'Isaac et la rue de la Résurrection, je me trouvai bientôt sur le canal de la Fontalka, dont je suivis le quai jusqu'à l'église catholique; là je m'arrêtai : je voulais voir la tombe de Moreau. C'est une simple dalle en face de l'autel et au milieu du chœur.

Puisque j'en étais aux églises, je voulus voir tout de suite celle de Kasan, qui est la Notre-Dame de Saint-Pétersbourg. J'y pénétrai par sa double colonnade bâtie sur le modèle de celle de Saint-Pierre de Rome. Ici le prospectus, contre l'habitude, est inférieur à la chose annoncée. A l'extérieur, tout est plâtre et brique; à l'intérieur, tout est bronze, marbre et granit; les portes sont d'airain ou d'argent massif, le pavé de jaspe, et les murs de marbre.

J'avais assez de monuments pour un seul jour; je me fis conduire chez l'illustre madame Xavier, pour remettre à ma belle compatriote la lettre dont j'étais chargé pour elle. Depuis six mois, elle n'habitait plus la maison, et son ex-maîtresse m'apprit d'un ton fort pincé qu'elle était établie à son compte entre le canal de la Moïka et le magasin d'Orgelot; c'était chose facile à trouver : Orgelot est le Susse de Saint-Pétersbourg.

Dix minutes après, j'étais devant la maison indiquée. Comme je comptais dîner chez le restaurateur en face, qu'à son nom j'avais reconnu pour un compatriote, je renvoyai mon droschki, et j'entrai dans le magasin en demandant mademoiselle Louise Dupuy.

Une des demoiselles s'informa si c'était pour achat de marchandises ou pour affaire particulière; je lui répondis que c'était pour affaire particulière.

Aussitôt elle se leva et me conduisit à son appartement.

IV

Je fus introduit dans un petit boudoir tout tendu en étoffes asiatiques, où je trouvai ma belle compatriote à moitié couchée et lisant un roman. A ma vue, elle se leva, et, au premier mot qui sortit de ma bouche, elle s'écria : — Ah ! vous êtes Français !

Je m'excusai de me présenter ainsi à l'heure de la sieste; mais, arrivé de la veille, il m'était encore permis d'ignorer quelques-uns des usages de la ville dans laquelle je me trouvais; puis je lui tendis ma lettre.

— C'est de ma sœur ! s'écria-t-elle; oh ! cette bonne Rose, que je suis enchantée d'avoir de ses nouvelles; vous la connaissez donc? est-elle toujours gaie et jolie?

— Jolie, j'en puis répondre; gaie, je l'espère; je ne l'ai vue qu'une seule fois, la lettre m'a été remise par un de mes amis.

— Monsieur Auguste, n'est-ce pas?

— Monsieur Auguste.

— Ma pauvre petite sœur, elle doit être bien contente, à cette heure; je viens de lui envoyer des étoffes superbes, et puis encore quelque autre chose; je lui avais écrit de venir me rejoindre, mais...

— Mais?

— Mais il fallait quitter monsieur Auguste, et elle a refusé. A propos, asseyez-vous donc.

Je voulus prendre une chaise, mais elle me fit signe de m'asseoir près d'elle : j'obéis sans faire la moindre résistance; alors elle se mit à lire la lettre que je lui avais apportée, et j'eus tout le temps de la regarder.

Les femmes ont une faculté merveilleuse et qui n'appartient qu'à elles, c'est celle de se transformer, si l'on peut parler ainsi. J'avais sous les yeux une simple grisette de la rue de la Harpe; il y a quatre ans, cette grisette allait sans doute encore, tous les dimanches, danser au Prado et à la Chaumière : eh bien ! il avait suffi à cette femme d'être transportée, comme une plante, sur une autre terre, et voilà qu'elle y fleurissait au milieu du luxe et de l'élégance, comme si elle était sur son sol natal; et voilà que moi, si familier que je fusse avec les gestes et les habitudes de cette estimable classe de la société dont elle faisait partie, je ne retrouvais rien en elle qui rappelât la vulgarité de sa naissance et l'irrégularité de son éducation. Le changement était si complet, qu'en voyant cette jolie créature avec ses longs cheveux à l'anglaise, son simple peignoir de mousseline blanche et ses petites pantoufles turques, à demi couchée dans la pose gracieuse que lui eût imposée un peintre pour faire son portrait, j'aurais pu me croire introduit dans le boudoir de quelque élégante et aristocratique habitante du faubourg Saint-Germain, et je n'étais pourtant que dans l'arrière-boutique d'un magasin de modes.

— Eh bien ! que faites-vous donc ? me dit Louise qui depuis quelques instants avait fini sa lettre et qui commençait à être embarrassée de la manière dont je la regardais.

— Je vous regarde et je pense.

— Que pensez-vous?

— Je pense que, si Rose était venue, au lieu de rester si héroïquement fidèle à monsieur Auguste; si elle eût été, par quelque pouvoir magique, transportée tout à coup au milieu de ce délicieux boudoir; si elle se fût trouvée en face de vous comme moi en ce moment, au lieu de se jeter dans les bras de sa sœur, elle serait tombée à genoux, croyant voir une reine.

— L'éloge est un peu exagéré, me dit en souriant Louise, et cependant il y a là quelque chose de vrai; oui, ajouta-t-elle en soupirant, oui, vous avez raison, je suis bien changée.

— Madame, dit en entrant une jeune fille, c'est la Gossudarina qui désire un chapeau pareil à celui que vous avez fourni hier à la princesse Dolgorouki.

— Est-ce elle-même? demanda Louise.

— Elle-même.

— Faites-la entrer au salon, je l'y rejoins à l'instant même.

La jeune fille sortit.

— Voilà qui eût rappelé à Rose, continua Louise, que je ne suis qu'une pauvre marchande de modes. Mais si vous voulez voir un changement encore plus grand que le mien, continua-t-elle, soulevez cette tapisserie, et regardez par cette porte vitrée.

A ces mots, elle passa dans le salon, me laissant seul. Je profitai de la permission donnée, et, soulevant la tapisserie, je collai mon œil à un angle du carreau.

Celle qui avait fait demander Louise, et qu'on avait annoncée sous le nom de la Gossudarina, était une belle jeune femme de vingt-deux à vingt-quatre ans, aux traits asiatiques, et dont le cou, les oreilles et les mains étaient chargés de parures, de diamants et de bagues. Elle était entrée appuyée sur une jeune esclave, et, comme si c'eût été une grande fatigue pour elle que de marcher, même sur les tapis moelleux dont le parquet du salon était couvert, elle s'était arrêtée sur le divan le plus proche de la porte, tandis que l'esclave lui donnait de l'air avec un éventail de plumes. A peine eut-elle aperçu Louise, que d'un geste plein de nonchalance elle lui fit signe d'approcher, et en assez mauvais français lui demanda de lui montrer ses chapeaux les plus élégants et surtout les plus chers. Louise s'empressa de faire apporter à l'instant même tout ce qu'elle avait de mieux; la Gossudarina essaya les chapeaux les uns après les autres, se mirant dans une glace que la petite esclave lui présentait à genoux devant elle, mais sans qu'aucun pût lui convenir, car aucun n'était précisément semblable à celui de la princesse Dolgorouki. Aussi fallut-il lui promettre de lui en confectionner un sur le même modèle. Malheureusement, la belle nonchalante désirait son chapeau pour le jour même, et c'était dans cet espoir qu'elle s'était dérangée. Aussi, quelque chose que l'on pût lui dire, elle exigea qu'il lui fût envoyé au moins le lendemain matin, ce qui était possible à la rigueur, en passant la nuit. Rassurée par cet engagement, auquel on savait que Louise était incapable de manquer, la Gossudarina se leva et sortit à pas lents, appuyée toujours sur son esclave, en recommandant à Louise de tenir sa parole si elle ne voulait pas la faire mourir de chagrin. Louise la reconduisit jusqu'à la porte, et revint vivement me trouver.

— Eh bien ! me dit-elle en riant, que dites-vous de cette femme? Voyons.

— Mais je dis qu'elle est fort jolie.

— Ce n'est pas cela que je vous demande; je vous demande ce que vous pensez de son rang et de sa qualité.

— Mais, si je la voyais à Paris, à ces façons exagérées, à ces manières de fausse grande dame, je vous dirais que c'est quelque danseuse retirée du théâtre et entretenue par un lord.

— Allons, pas trop mal pour un débutant, me dit Louise, et vous touchez presque à la vérité. Cette belle dame, dont les pieds délicats ont aujourd'hui peine à fouler des tapis de Perse, est tout bonnement une ancienne esclave de race géorgienne, dont le ministre favori de l'empereur, monsieur Narawithcheff, a fait sa maîtresse. Il y a quatre ans à peu près que cette métamorphose s'est opérée, et déjà la pauvre Machinka a oublié d'où elle est sortie, ou plutôt elle s'en souvient tellement, qu'à part les heures données à sa toilette, le reste de son temps est employé à faire souffrir ses anciens camarades, dont elle est devenue la terreur. Les autres esclaves, n'osant plus la nommer de son ancien nom de Machinka, l'ont appelée la Gossudarina, ce qui veut dire à peu près *la Madame*. Vous avez entendu que c'est sous ce nom qu'on me l'a annoncée. Au reste, continua

Louise, voici un exemple de la cruauté de cette parvenue : il lui est arrivé dernièrement, comme elle se déshabillait et ne trouvait pas de pelote où mettre une épingle, d'enfoncer l'épingle dans le sein de la pauvre esclave qui lui servait de femme de chambre. Mais cette fois la chose a fait tant de bruit que l'empereur l'a sue.

— Et qu'a-t-il fait? demandai-je vivement.

— Il a donné la liberté à l'esclave, l'a mariée avec un de ses paysans, et a prévenu son ministre qu'au premier trait de ce genre que se permettrait sa favorite, il l'enverrait en Sibérie.

— Et elle se l'est tenu pour dit?

— Oui. Il y a quelque temps qu'on n'a entendu rien raconter d'elle. Mais, voyons; c'est assez parler de moi et des autres, revenons un peu à vous. Me permettez-vous, en ma qualité de compatriote, de m'informer dans quelle intention vous êtes venu à Saint-Pétersbourg? Peut-être pourrais-je, moi qui connais la ville depuis trois ans, vous être utile au moins par mes conseils.

— J'en doute; mais n'importe. Puisque vous voulez bien prendre quelque intérêt à moi, je vous dirai que j'y suis venu comme professeur d'escrime. Est-on querelleur, à Saint-Pétersbourg?

— Non, parce que les duels y sont presque toujours mortels : comme il y a, quand on quitte le terrain, la Sibérie en perspective pour les adversaires et pour les témoins, on ne se bat que pour des choses qui en valent la peine, et lorsque l'on peut vraiment se tuer. Mais n'importe, vous ne manquerez pas d'écoliers. Seulement, je vous donnerai un conseil.

— Lequel?

— C'est de tâcher d'obtenir de l'empereur qu'il vous nomme maître d'armes de quelque régiment, ce qui vous donnerait un grade militaire, car, vous le savez, ici l'uniforme est tout.

— Le conseil est bon; seulement il est plus facile à donner qu'à suivre.

— Pourquoi cela?

— Comment arriverai-je à l'empereur? Je n'ai aucune protection ici, moi.

— Je songerai à cela.

— Comment! vous?

— Cela vous étonne? me dit Louise en souriant.

— Non, Madame, rien ne m'étonne de votre part, et vous êtes assez charmante pour obtenir tout ce que vous entreprendrez. Seulement je n'ai rien fait pour tant mériter de votre part.

— Vous n'avez rien fait? N'êtes-vous pas compatriote? ne m'avez-vous pas apporté une lettre de ma bonne Rose? ne m'avez-vous pas, en me rappelant mon beau Paris, donné une des heures les plus agréables que j'aie encore passées à Saint-Pétersbourg? Je vous reverrai, j'espère?

— Vous me le demandez!

— Quand cela?

— Demain, si vous voulez bien me le permettre.

— A la même heure; c'est celle à laquelle je suis le plus libre de causer longuement.

— Eh bien! à la même heure.

Je quittai Louise, enchanté d'elle, et sentant déjà que je n'étais plus seul à Saint-Pétersbourg. C'était un appui bien précaire, il est vrai, que celui d'une pauvre jeune fille isolée comme elle semblait l'être; mais il y a quelque chose de si doux dans l'amitié d'une femme, que le premier sentiment qu'elle fait naître, c'est l'espérance.

Je dînai en face du magasin de Louise, chez un restaurateur français nommé Talon, mais sans avoir envie de parler à aucun de mes compatriotes, que l'on reconnaissait là, comme partout, à leur accent élevé et à la facilité merveilleuse avec laquelle ils causent tout haut de leurs affaires. J'avais d'ailleurs assez de mes propres pensées, et quiconque fût venu à moi m'eût semblé un indiscret qui cherchait à m'enlever une part de mes rêves.

Je pris, comme la veille, une gondole à deux rameurs, et je passai la nuit couché sur mon manteau, m'enivrant de cette douce harmonie des cors, et comptant les unes après les autres toutes les étoiles du ciel.

Je rentrai, comme la veille, à deux heures du matin, et me réveillai à sept. Comme je voulais en finir tout d'un coup avec les curiosités de Saint-Pétersbourg, pour n'avoir plus à m'occuper que de mes affaires, je fis venir par mon valet de place un droschki au même prix que la veille, et je me mis à visiter tout ce qui me restait à voir, depuis le couvent de Saint-Alexandre Newski, avec son tombeau d'argent sur lequel prient des figures de grandeur naturelle, jusqu'à l'Académie des sciences avec sa collection de minéraux, son globe de Gottorp donné par Frédéric IV, roi de Danemark, à Pierre Ier, et son mammouth, contemporain du déluge, trouvé sur les glaces de la mer Blanche par le voyageur Michel Adam.

Toutes ces choses étaient fort intéressantes, mais il n'en est pas moins vrai que de dix minutes en dix minutes je tirais ma montre pour savoir si l'heure d'aller chez Louise approchait.

Enfin, vers quatre heures, il me fut impossible d'y tenir plus longtemps, je me fis conduire sur la perspective de Niuski, où je comptais me promener jusqu'à cinq. Mais, en arrivant au canal Catherine, il me fut impossible de passer avec mon droschki, tant la foule était grande. Les rassemblements sont choses si rares à Saint-Pétersbourg, que, comme j'étais à peu près arrivé à ma destination, je payai mon iwoschik et j'allai pédestrement me mêler à la foule des badauds. Il s'agissait d'un filou que l'on conduisait en prison, et qui venait d'être surpris par monsieur de Gorgoli, le grand maître de la police lui-même; les circonstances qui avaient accompagné le vol expliquaient la curiosité de la foule.

Quoique monsieur de Gorgoli, l'un des plus beaux hommes de la capitale, et l'un des généraux les plus braves de l'armée, fût d'une prestance assez rare, le hasard avait fait qu'un des plus adroits fripons de Saint-Pétersbourg se trouvait avoir avec lui une merveilleuse ressemblance. Le filou résolut d'exploiter cette similitude extérieure : en conséquence, pour compléter encore le prestige, notre Sosie s'affuble de l'uniforme de major général, endosse le manteau gris à grand collet, fait confectionner un droschki pareil à celui dont monsieur de Gorgoli avait l'habitude de se servir, achève l'imitation en louant des chevaux du même poil, et, conduit par un cocher vêtu comme celui du général, s'arrête devant la porte d'un riche marchand de la rue de la Grande-Millione, se précipite dans la boutique, et s'adressant au maître de la maison :

— Monsieur, lui dit-il, vous me connaissez, je suis le général Gorgoli, grand maître de la police.

— Oui, Votre Excellence.

— Eh bien! j'ai besoin à l'instant même, pour une opération fort importante, d'une somme de vingt-cinq mille roubles; je suis trop loin du ministère pour aller les chercher, car un retard perdrait tout. Donnez-moi ces vingt-cinq mille roubles, je vous prie, et venez demain matin les chercher à mon hôtel.

— Excellence, s'écrie le marchand enchanté de la préférence, trop heureux de vous être agréable; voulez-vous plus?

— Eh bien! donnez-m'en trente mille alors.

— Les voilà, Monseigneur.

— Merci; à demain neuf heures, à mon hôtel. Et l'emprunteur remonte dans son droschki et part au galop du côté du jardin d'Été.

Le lendemain, à l'heure dite, le marchand se présente chez monsieur de Gorgoli, qui le reçoit avec son affabilité ordinaire, et qui, comme il tarde à lui expliquer le motif de sa visite, lui demande ce qu'il veut.

Cette question intimide le marchand, qui, d'ailleurs, en regardant le général de plus près, croit reconnaître quelque différence entre lui et l'individu qui s'est présenté la veille sous son nom; il s'écrie tout à coup : — Excellence, je suis volé! et raconte aussitôt la ruse incroyable dont il a été la victime. Monsieur de Gorgoli l'écoute sans l'interrompre; lorsqu'il a fini, le général se fait apporter son manteau gris, et ordonne de mettre au droschki le cheval alezan; puis, après s'être fait raconter une seconde fois la chose dans tous ses détails, il invite le marchand à l'attendre chez lui, tandis qu'il va courir après son voleur.

Monsieur de Gorgoli se fait conduire à la Grande-Millione, part de la boutique du marchand, suit la même route qu'a suivie le voleur, et s'adressant au boutchnick (1) :

— Je suis passé hier devant toi à trois heures de l'après-midi, m'as-tu vu?

— Oui, Excellence.

— Où allais-je?

— Du côté du pont de Troitskoï.

— C'est bien.

Et le général se dirige vers le pont. A l'entrée du pont il trouve une autre sentinelle.

— Je suis passé devant toi hier, à trois heures dix minutes de l'après-midi, m'as-tu vu?

— Oui, Excellence.

— Quel chemin ai-je pris?

— Votre Excellence a pris par le pont.

— Bien.

Le général traverse le pont, s'arrête devant la cabane de Pierre Ier; le boutchnik qui était dans la guérite s'élance dehors.

— Je suis passé devant toi hier, à trois heures et demie lui dit le général.

— Excellence, oui.

(1) Les *boutchnicks* sont des espèces de sentinelles établies au coin de chaque rue principale dans des baraques nommées *boutka*, et qui, n'appartenant ni à la classe civile ni à la classe militaire, correspondent à peu près, quoique dans un ordre encore inférieur, à nos sergents de ville. L'un d'eux se tient toujours à la porte de sa baraque avec une hallebarde à la main, de là vient leur nom de boutchnicks, ou guéritiers.

— Où m'as-tu vu aller?
— Au quartier de Viborg.
— Bien.
Monsieur de Gorgoli continue sa route, résolu de se poursuivre jusqu'au bout. Au coin de l'hôpital des troupes de terre, il trouve un autre boutchnik et l'interroge encore. Cette fois, il a dirigé sa course du côté des magasins d'eau-de-vie. Le général s'y rend. Des magasins d'eau-de-vie il a traversé le pont Voskresenskoi. Du pont Voskresenskoi il s'est rendu en droite ligne au bout de la Grande-Perspective; du bout de la Grande-Perspective, à l'extrémité des boutiques, du côté de la banque et des assignations. Monsieur de Gorgoli interroge une dernière fois le guéritier.
— Je suis passé devant toi hier, à quatre heures et demie? lui dit-il.
— Oui, Excellence.
— Où allais-je?
— Au nº 19, au coin du canal Catherine.
— Y suis-je entré?
— Oui.
— M'en as-tu vu sortir?
— Non.
— Très bien. Fais-toi relever par un de tes camarades, et va me chercher deux soldats à la première caserne.
— Oui, Excellence.
Le guéritier court et revient au bout de dix minutes avec les deux soldats demandés.
Le général se présente avec eux au nº 19, fait fermer les portes de la maison, interroge le concierge, apprend que son homme loge au second, y monte, enfonce la porte d'un coup de pied, et se trouve face à face avec son ménechme, qui, effrayé de cette visite, dont il devine l'objet, avoue tout, et restitue les trente mille roubles.
La civilisation de Saint-Pétersbourg n'est pas, comme on le voit, restée en arrière de celle de Paris.
Cette aventure, au dénoûment de laquelle j'assistais, m'avait fait perdre, ou plutôt m'avait fait gagner une vingtaine de minutes; c'était, à vingt autres minutes près, l'heure à laquelle Louise m'avait permis de me présenter chez elle. Je m'y rendis. A mesure que j'approchais, le cœur me battait plus fort, et lorsque je demandai si elle était visible, ma voix tremblait tellement que pour être compris il me fallut renouveler deux fois ma question.
Louise m'attendait dans le boudoir.

V

Lorsqu'elle me vit entrer, elle me salua de la tête avec cette familiarité gracieuse qui n'appartient qu'à nos Françaises; puis, me tendant la main, elle me fit asseoir, comme la veille, auprès d'elle.
— Eh bien! me dit-elle, je me suis occupée de votre affaire.
— Oh! lui répondis-je avec une expression qui la fit sourire, ne parlons pas de moi, parlons de vous.
— Comment, de moi? Est-ce qu'il s'agit de moi dans tout ceci? Est-ce moi qui sollicite une place de maître d'armes dans un des régiments de Sa Majesté? De moi? et qu'avez-vous donc à me dire de moi?
— J'ai à vous dire que depuis hier vous m'avez rendu le plus heureux des hommes, que depuis hier je ne pense qu'à vous et ne vois que vous; que je n'ai pas dormi un instant, et que j'ai cru que l'heure à laquelle je devais vous revoir n'arriverait jamais.
— Mais c'est une déclaration dans les règles que vous me faites là.
— Par ma foi, prenez-la comme vous voudrez; j'ai dit non seulement ce que je pense, mais encore ce que j'éprouve.
— C'est une plaisanterie.
— Non, sur l'honneur.
— Vous parlez sérieusement?
— Très sérieusement.
— Eh bien! comme à tout prendre c'est possible, dit Louise, et que l'aveu, pour être prématuré, n'en est peut-être pas moins sincère, c'est mon devoir de ne pas vous laisser aller plus loin.
— Comment cela?
— Mon cher compatriote, il ne peut absolument rien y avoir entre nous que de la bonne, franche et pure amitié.
— Mais pourquoi donc?
— Parce que j'ai un amant; et, vous le savez déjà par ma sœur, la fidélité est un vice de notre famille.
— Suis-je malheureux!
— Non, vous ne l'êtes pas. Si j'avais laissé le sentiment que vous dites éprouver pour moi jeter de plus profondes racines, au lieu de l'arracher de votre tête avant qu'il ait eu le temps d'arriver jusqu'à votre cœur, oui, vous auriez pu le devenir; mais, Dieu merci, ajouta Louise en souriant, il n'y a pas eu de temps perdu, et j'espère que le mal a été attaqué avant d'avoir fait de grands progrès.
— C'est bien, n'en parlons plus.
— Au contraire, parlons-en, car, comme vous rencontrerez ici la personne que j'aime, il est important que vous sachiez comment je l'ai aimée.
— Je vous remercie de tant de confiance.
— Vous êtes piqué, et vous avez tort. Voyons, donnez-moi la main comme à une bonne amie.
Je pris la main que Louise me tendait, et comme à tout prendre je n'avais aucun droit de lui garder rancune:
— Vous êtes loyale, lui dis-je.
— A la bonne heure.
— Et sans doute, demandai-je, quelque prince?
— Non, je ne suis pas si exigeante, tout bonnement un comte.
— Ah! Rose, Rose, m'écriai-je, ne venez pas à Saint-Pétersbourg, vous oublieriez monsieur Auguste!
— Vous m'accusez avant de m'avoir entendue, et c'est mal à vous, me répondit Louise; voilà pourquoi je voulais tout vous dire, mais vous ne seriez pas Français si vous ne jugiez pas ainsi.
— Heureusement votre prédilection pour les Russes me fait croire que vous êtes quelque peu injuste envers vos compatriotes.
— Je ne suis injuste envers personne, Monsieur; je compare, voilà tout. Chaque peuple a ses défauts, qu'il n'aperçoit pas lui-même, parce qu'ils sont inhérents à sa nature, mais qui sautent aux yeux des autres peuples. Notre principal défaut, à nous, c'est la légèreté. Un Russe qui a reçu une visite d'un de nos compatriotes ne dit jamais à un autre Russe: Un Français vient de sortir. Il dit: Un fou est venu. Et ce fou, il n'a pas besoin de dire à quelle nation il appartient, on sait que c'est un Français.
— Et les Russes sont sans défauts eux?
— Certainement non; mais ce n'est pas à ceux qui viennent leur demander l'hospitalité de les voir.
— Merci de la leçon.
— Eh, mon Dieu! ce n'est pas une leçon, c'est un conseil: vous venez ici dans l'intention d'y rester, n'est-ce pas? Faites-vous donc des amis, et non des ennemis.
— Vous avez raison toujours.
— N'ai-je pas été comme vous, moi? n'avais-je pas juré que jamais un de ces grands seigneurs, si soumis devant le tzar, si insolents devant leurs inférieurs, ne serait rien pour moi? Eh bien! j'ai manqué à mon serment; n'en faites donc pas, si vous ne voulez pas y manquer comme moi.
— Et d'après le caractère que je vous connais, quoique je ne vous aie vue que d'hier, dis-je à Louise, la lutte a été longue.
— Oui, elle a été longue, et elle a même failli être tragique.
— Vous espérez que la curiosité l'emportera chez moi sur la jalousie?
— Je n'espère rien; je tiens à ce que vous sachiez la vérité, voilà tout.
— Parlez donc, je vous écoute.
— J'étais, comme la suscription de la lettre de Rose a dû vous l'apprendre, chez madame Xavier, la marchande de modes la plus renommée de Saint-Pétersbourg, et où par conséquent toute la noblesse de la capitale se fournissait alors. Grâce à ma jeunesse, à ce que l'on appelait ma beauté, et surtout à ma qualité de Française, je ne manquais pas, comme vous devez bien le penser, de compliments et de déclarations. Cependant, je vous le jure, quoique ces déclarations et ces compliments fussent accompagnés quelquefois des promesses les plus brillantes, aucune ne fit impression sur moi, et toutes furent brûlées. Dix-huit mois s'écoulèrent ainsi.
Il y a deux ans à peu près, une voiture attelée de quatre chevaux s'arrêta devant le magasin; deux jeunes filles, un jeune officier et une femme de quarante-cinq à cinquante ans en descendirent. Le jeune homme était lieutenant aux chevaliers-gardes, et par conséquent restait à Saint-Pétersbourg; mais sa mère et ses deux sœurs habitaient Moscou; elles venaient passer les trois mois d'été avec leur fils et leur frère, et leur première visite en arrivant était pour madame Xavier, la grande régulatrice du goût: une femme élégante ne pouvait, en effet, se présenter dans le monde que sous ses auspices. Les deux jeunes filles étaient charmantes; quant au jeune homme, je le remarquai à peine, quoiqu'il parût pendant sa courte visite s'occuper beaucoup de moi. Ses acqui-

sitions faites, la mère donna son adresse : A la comtesse Waninkoff, sur le canal de la Fontalka.

Le lendemain le jeune homme vint seul ; il désirait savoir si nous nous étions occupées de la commande de sa mère et de ses sœurs, et s'adressa à moi pour me prier de faire changer la couleur d'un nœud de ruban.

Le soir je reçus une lettre signée Alexis Waninkoff ; c'était, comme toutes les lettres de ce genre, une déclaration d'amour ; cependant une chose me frappa comme délicatesse, aucune promesse n'y était faite ; on parlait d'obtenir mon cœur, mais non pas de l'acheter.

Il est certaines positions où l'on ne peut pas, sans être ridicule, montrer une vertu trop rigide ; si j'eusse été une jeune fille du monde, j'eusse renvoyé au comte Alexis sa lettre sans la lire ; j'étais une pauvre grisette, je la brûlai après l'avoir lue.

Le lendemain, le comte revint ; ses sœurs et sa mère désiraient des bonnets qu'elles le laissaient libre de leur choisir. Comme il entrait, je profitai d'un prétexte pour passer dans l'appartement de madame Xavier, et je ne reparus dans le magasin que lorsqu'il en fut sorti.

Le soir, je reçus une seconde lettre. Celui qui me l'écrivait avait, disait-il, encore un espoir ; c'est que je n'avais point reçu la première. Comme celle de la veille, elle resta sans réponse.

Le lendemain, j'en reçus une troisième. Le ton de celle-ci était tellement différent des deux autres, qu'il me frappa. Elle était, depuis la première jusqu'à la dernière ligne, empreinte d'un accent de mélancolie qui ressemblait, non pas, comme je m'y étais attendue, à l'irritation d'un enfant à qui on refuse un jouet, mais au découragement d'un homme qui perd sa dernière espérance. Il était décidé, si je ne répondais pas à cette lettre, à demander un congé à l'empereur et à aller passer quatre mois avec sa mère et ses sœurs à Moscou. Mon silence le laissa libre de faire comme il l'entendrait. Six semaines après, je reçus une lettre datée de Moscou ; elle contenait ces quelques mots :

« Je suis sur le point de prendre un engagement insensé, qui m'enlève à moi-même et qui met, non seulement mon avenir, mais encore mes jours en danger. Ecrivez-moi que plus tard vous m'aimerez peut-être, afin qu'une lueur d'espérance me rattache à la vie, et je reste libre. »

Je crus que ce billet n'avait été écrit que pour m'effrayer, et, comme les lettres, je le laissai sans réponse.

Au bout de quatre mois, je reçus cette lettre :

« J'arrive à l'instant. La première pensée de mon retour est à vous. Je vous aime autant et plus peut-être qu'au moment où j'étais parti. Maintenant, vous ne pouvez plus me sauver la vie, mais vous pouvez encore me la faire aimer. »

Cette longue persistance, le mystère caché dans ces deux derniers billets, le ton de tristesse qui y régnait me déterminèrent à lui répondre, non pas une lettre telle que le comte l'eût désirée sans doute, mais du moins quelques paroles de consolation, et cependant je terminais en lui disant que je ne l'aimais pas et que je ne l'aimerais jamais.

— Cela vous paraît étrange, interrompit Louise, et je vois que vous souriez : tant de vertu vous semble ridicule chez une pauvre fille. Rassurez-vous, ce n'était pas de la vertu seulement, c'était de l'éducation. Ma pauvre mère, veuve d'un officier, restée sans aucune fortune, nous avait élevées ainsi, Rose et moi. A seize ans, nous la perdîmes, et avec elle la petite pension qui nous faisait vivre. Ma sœur se fit fleuriste, moi marchande de modes. Ma sœur aima votre ami, elle lui céda, je ne lui en fis pas un crime ; je trouvai tout simple de donner sa personne quand on a donné son cœur. Mais moi, je n'avais pas encore rencontré celui que je devais aimer, et j'étais, comme vous le voyez, restée sage sans avoir grand mérite à l'être.

Sur ces entrefaites, le premier jour de l'an arriva. Chez les Russes, vous ne le savez pas encore, mais vous le verrez bientôt, le jour de l'an est une grande fête. Ce jour-là, le grand seigneur et le moujik, la princesse et la marchande de modes, le général et le soldat deviennent frères. Le tsar reçoit son peuple : vingt-cinq mille billets sont jetés pour ainsi dire au hasard dans les rues de Saint-Pétersbourg. A neuf heures du soir, le palais d'Hiver s'ouvre, et les vingt-cinq mille invités encombrent les salons de la résidence impériale qui, tout le reste de l'année, ne s'ouvre que pour l'aristocratie. Les hommes viennent en domino ou mis à la vénitienne, les femmes avec leur costume ordinaire.

Madame Xavier nous avait donné des billets, de sorte que nous avions résolu d'aller au palais toutes ensemble. La partie était d'autant plus faisable que, chose singulière, si nombreuse que soit cette assemblée, il ne s'y commet pas un désordre, pas une insolence, pas un vol, et cependant on chercherait vainement un soldat. Le respect qu'inspire l'empereur s'étend sur tout le monde, et la jeune fille la plus chaste y est aussi en sûreté que dans la chambre à coucher de sa mère.

Nous étions arrivées depuis une demi-heure à peu près, et si pressées dans le salon blanc, que nous n'aurions pas cru qu'une personne de plus aurait pu y tenir, lorsque tout à coup l'orchestre de toutes les salles donna le signal de la polonaise. En même temps, les cris : L'empereur, l'empereur ! se font entendre : Sa Majesté apparaît à la porte, conduisant la danse avec l'ambassadrice d'Angleterre, et suivi de toute la cour ; chacun se presse, le flot se sépare, un espace de dix pieds s'ouvre, la foule des danseurs s'y précipite, passe comme un torrent de diamants, de plumes, de velours et de parfums ; derrière le cortège, chacun se pousse, se heurte, se presse. Séparée de mes deux amies, je veux en vain les rejoindre ; je les aperçois un instant emportées comme par le tourbillon, presque aussitôt je les perds de vue : je veux les rejoindre, mais inutilement ; je ne puis percer la muraille humaine qui me sépare d'elles, et me voilà seule au milieu de vingt-cinq mille personnes.

En ce moment où, toute éperdue, j'étais prête à implorer le secours du premier homme que j'eusse rencontré, un domino vint à moi ; je reconnus Alexis.

— Comment, seule ici ? me dit-il.

— Oh ! c'est vous, monsieur le comte ! m'écriai-je en m'emparant de son bras, tant j'étais effrayée de mon isolement au milieu de cette foule. Je vous en prie, tirez-moi d'ici, et faites-moi approcher une voiture que je puisse m'en aller.

— Permettez que je vous reconduise, et je serai reconnaissant envers le hasard qui aura plus fait pour moi que toutes mes instances.

— Non, je vous remercie, une voiture de place...

— Une voiture de place est chose impossible à trouver à cette heure, où tout le monde arrive et personne ne part. Restez plutôt une heure encore ici.

— Non, je veux m'en aller.

— Alors, acceptez mon traîneau, je vous ferai reconduire par mes gens, et puisque c'est moi que vous ne voulez pas voir, eh bien ! vous ne me verrez pas.

— Mon Dieu ! j'aimerais mieux...

— Voyez, il n'y a que l'un ou l'autre de ces deux partis à prendre, ou rester, ou accepter mon traîneau, car je présume que vous ne songez pas à vous en aller à pied, seule et par le froid qu'il fait.

— Eh bien ! monsieur le comte, conduisez-moi à votre voiture.

Alexis obéit aussitôt. Cependant, il y avait tant de monde, que nous fûmes plus d'une heure à arriver à la porte qui donne sur la place de l'Amirauté. Le comte appela ses gens, et un instant après un traîneau élégant, qui n'était rien autre chose qu'une caisse de coupé hermétiquement fermée, s'arrêta devant la porte. J'y montai aussitôt en donnant l'adresse de madame Xavier ; le comte prit ma main et la baisa, referma la portière, ajouta quelques mots en russe à ma recommandation, et je partis avec la rapidité de l'éclair.

Au bout d'un instant, les chevaux me parurent redoubler de vitesse, et il me sembla que les efforts que faisait leur conducteur pour les arrêter étaient inutiles ; je voulus crier, mais mes cris se perdirent dans ceux du cocher. Je voulus ouvrir la portière, mais derrière la glace il y avait une espèce de jalousie dont je ne pus trouver le ressort. Après des efforts inutiles, je retombai épuisée dans le fond de la voiture, convaincue que les chevaux étaient emportés et que nous allions nous briser à l'angle de quelque rue.

Au bout d'un quart d'heure, cependant, ils s'arrêtèrent, la portière s'ouvrit, j'étais tellement éperdue que je m'élançai hors de la voiture ; mais, une fois échappée au danger que je croyais avoir couru, mes jambes se dérobèrent sous moi, et je crus que j'allais me trouver mal. En ce moment, on m'enveloppa la tête d'un cachemire, je sentis qu'on me déposait sur un divan. Je fis un effort pour me débarrasser du voile qui m'enveloppait, je me trouvais dans un appartement que je ne connaissais point, et le comte Alexis était à mes genoux.

— Oh ! m'écriai-je, vous m'avez trompée, c'est affreux, monsieur le comte.

— Hélas ! pardonnez-moi, me dit-il : cette occasion perdue, l'aurais-je retrouvée jamais ? Au moins une fois dans ma vie je pourrai vous dire...

— Vous ne me direz pas un mot, monsieur le comte, m'écriai-je en me levant, et vous allez à l'instant même ordonner que l'on me reconduise chez moi, ou vous êtes un malhonnête homme.

— Mais une heure seulement, au nom du ciel ! que je vous parle, que je vous voie ! Il y a si longtemps que je ne vous ai vue, que je ne vous ai parlé.

— Pas un instant, pas une seconde, car c'est à l'instant même, entendez-vous bien, à l'instant même que vous allez me laisser sortir

— Ainsi, ni mon respect, ni mon amour, ni mes prières...

— Rien, monsieur le comte, rien.

— Eh bien! me dit-il, écoutez. Je vois que vous ne m'aimez pas, que vous ne m'aimerez jamais. Votre lettre m'avait donné quelque espoir, votre lettre m'avait trompé; c'est bien, vous me condamnez, j'accepte la sentence. Je vous demande cinq minutes seulement; dans cinq minutes, si vous exigez que je vous laisse libre, vous le serez.

— Vous me jurez que dans cinq minutes je serai libre?

— Je vous le jure.

— Parlez.

— Je suis riche, Louise, je suis noble, j'ai une mère qui m'adore, deux sœurs qui m'aiment; dés mon enfance j'ai été entouré de valets empressés à m'obéir, et cependant, avec tout cela, je suis atteint de la maladie de la plupart de mes compatriotes, vieux a vingt ans, pour avoir été homme trop jeune. Je suis las de tout, fatigué de tout. Je m'ennuie.

Cette maladie a été le démon persécuteur de toute ma vie. Ni bals, ni rêves, ni fêtes, ni plaisirs, n'ont pu écarter ce voile gris et terne qui s'étend entre le monde et moi. La guerre peut-être, avec ses enivrements, ses dangers, ses fatigues, aurait pu quelque chose sur mon esprit, mais l'Europe tout entière dort d'une paix profonde, et il n'y a plus de Napoléon pour tout bouleverser.

J'étais fatigué de tout, et j'allais essayer de voyager quand je vous vis; ce que j'éprouvai d'abord pour vous, je dois l'avouer, ne fut guère autre chose qu'un caprice; je vous écrivis, croyant qu'il n'y avait qu'à vous écrire, que vous alliez céder. Contre mon attente, vous ne me répondites point; j'insistai, car votre résistance me piquait; je n'avais cru avoir pour vous qu'une fantaisie éphémère, je m'aperçus que cette fantaisie était devenue un amour réel et profond. Je n'essayai pas de le combattre, car toute lutte avec moi-même me fatigue et m'abat. Je vous écrivis que je partais, et je partis.

En arrivant à Moscou, je retrouvai d'anciens amis; ils me virent sombre, inquiet, ennuyé, et firent plus d'honneur à mon âme qu'elle n'en méritait. Ils la crurent impatiente du joug qui pèse sur nous; ils prirent mes longues rêveries pour des méditations philanthropiques; ils étudièrent longtemps mes paroles et mon silence; puis, croyant s'apercevoir que quelque chose demeurait caché au fond de ma tristesse, ils prirent ce quelque chose pour l'amour de la liberté et m'offrirent d'entrer dans une conspiration contre l'empereur

— Grand Dieu! m'écriai-je épouvantée, et vous avez refusé, je l'espère?

— Je vous écrivis: ma résolution était soumise à cette dernière épreuve; si vous m'aimiez, ma vie n'était plus à moi, mais à vous, et je n'avais pas le droit d'en disposer Si vous ne me répondiez pas, ce qui voulait dire que vous ne m'aimiez pas, peu m'importait ce qu'il adviendrait de moi Un complot, c'était une distraction. Il y avait bien l'échafaud, si nous étions découverts; mais comme plus d'une fois l'idée de suicide m'était venue, je pensais que c'était bien quelque chose que de n'avoir pas la peine de me tuer moi-même.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! se peut-il que vous me disiez là ce que vous pensiez?

— Je vous dis la vérité, Louise, et en voici une preuve. Tenez, ajouta-t-il en se levant et en tirant d'une petite table un paquet cacheté, je ne pouvais deviner que je vous rencontrerais aujourd'hui; je n'espérais même plus vous voir Lisez ce papier.

— Votre testament!

— Fait à Moscou le lendemain du jour où je suis entré dans la conspiration.

— Grand Dieu! vous me laissiez à moi trente mille roubles de rentes?

— Si vous ne m'aviez pas aimé pendant ma vie, je désirais que vous eussiez au moins quelques bons souvenirs de moi après ma mort

— Mais ces projets de conspiration, cette mort, ce suicide, vous avez renoncé à tout cela?

— Louise, vous êtes libre de sortir; les cinq minutes sont écoulées; mais vous êtes mon dernier espoir, le seul bien qui m'attache à la vie; comme une fois sortie d'ici vous n'y rentrerez jamais, je vous donne ma parole d'honneur, foi de comte, que la porte de la rue ne sera pas fermée derrière vous que je me serai brûlé la cervelle.

— Oh! vous êtes fou!

— Non, je suis ennuyé.

— Vous ne ferez pas une pareille chose.

— Essayez.

— Monsieur le comte, au nom du ciel!

— Ecoutez, Louise, j'ai lutté jusqu'au bout. Hier, j'étais



Je le voyais, lui, sanglant et défiguré.

décidé à en finir ; aujourd'hui je vous ai revue, j'ai voulu risquer un dernier coup, dans l'espoir de gagner la partie. Je jouai ma vie contre le bonheur ; j'ai perdu, je payerai.

Si Alexis m'eût dit ces choses dans le délire de la fièvre, je ne les eusse pas crues ; mais il me parlait de sa voix ordinaire, avec son calme habituel ; son accent était plutôt gai que triste ; enfin, on sentait dans tout ce qu'il m'avait dit un tel caractère de vérité, que c'était moi à mon tour qui ne pouvais plus sortir ; je regardais ce beau jeune homme plein d'existence, et qu'il ne tenait qu'à moi de faire plein de bonheur. Je me rappelais sa mère qui paraissait tant l'aimer, ses deux sœurs au visage souriant ; je le voyais, lui, sanglant et défiguré, elles échevelées et pleurantes, et je me demandais de quel droit, moi qui n'étais rien, j'allais briser toutes ces existences dorées, toutes ces hautes espérances ; puis, faut-il vous le dire, un si long attachement commençait à porter son fruit. Moi aussi, dans le silence de mes nuits et dans la solitude de mon cœur, j'avais pensé quelquefois à cet homme qui pensait à moi toujours. Au moment de me séparer de lui pour jamais, je vis plus clair dans mon âme. Je m'aperçus que je l'aimais... et je restai.

Alexis m'avait dit vrai. Ce qui manquait à sa vie, c'était l'amour. Depuis deux ans qu'il m'aime, il est heureux ou il a l'air de l'être. Il a renoncé à cette folle conspiration où il n'était entré que par dégoût de la vie. Ennuyé des entraves qu'imposait à nos entrevues ma position chez madame Xavier, il a, sans rien me dire, loué pour moi ce magasin. Depuis dix-huit mois, je vis d'une autre vie, au milieu de toutes les études qui ont manqué à ma jeunesse, et que lui si distingué aura besoin de rencontrer dans la femme qu'il aime, lorsque, hélas ! il ne l'aimera plus. De là vient ce changement que vous avez trouvé en moi, en comparant ma position à ma personne. Vous voyez donc que j'ai bien fait de vous arrêter, qu'une coquette seule aurait agi autrement, et que je ne puis pas vous aimer, puisque je l'aime, lui.

— Oui, et je comprends aussi par quelle protection vous espériez me faire réussir dans ma demande.

— Je lui en ai déjà parlé.

— Très bien, mais je refuse, moi.

— C'est possible, mais je suis ainsi.

— Voulez-vous que nous nous brouillions ensemble et que nous ne nous revoyions jamais ?

— Oh ! ce serait de la cruauté, moi qui ne connais que vous ici.

— Eh bien ! regardez-moi comme une sœur, et laissez-moi faire.

— Vous le voulez ?

— Je l'exige.

En ce moment, la porte du salon s'ouvrit et le comte Alexis Waninkoff parut sur le seuil.

Le comte Alexis Waninkoff était un beau jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, blond et élancé, moitié Tatare, moitié Turc, qui occupait, comme nous l'avons dit, le grade de lieutenant dans les chevaliers-gardes. Ce corps privilégié était resté longtemps sous le commandement direct du tzarewich Constantin, frère de l'empereur Alexandre, et à cette époque vice-roi de Pologne. Selon l'habitude des Russes, qui ne quittent jamais l'habit militaire, Alexis était vêtu de son uniforme, portait sur sa poitrine la croix de Saint-Vladimir et d'Alexandre Newski, et au cou Stanislas-Auguste de troisième classe ; en l'apercevant, Louise se leva en souriant.

— Monseigneur, lui dit-elle, soyez le bienvenu, nous parlions de vous ; je présente à Votre Excellence le compatriote dont je vous ai parlé, et pour lequel je réclame votre haute protection.

Je m'inclinai, le comte me répondit par un salut gracieux, puis, avec une pureté de langue peut-être un peu affectée :

— Hélas ! ma chère Louise, lui dit-il en lui baisant la main, ma protection n'est pas grande, mais je puis diriger monsieur par d'utiles conseils ; mes voyages m'ont appris à reconnaître le bon et le mauvais côté de mes compatriotes, et je mettrai votre protégé au courant de toutes choses ; d'ailleurs, je puis commencer personnellement la clientèle de monsieur en lui donnant deux écoliers, mon frère et moi.

— C'est déjà quelque chose, mais ce n'est point assez ; n'avez-vous point parlé d'une place de professeur d'escrime dans un régiment ?

— Oui, mais depuis hier je me suis informé. Il y a déjà deux maîtres d'armes à Saint-Pétersbourg, l'un Français, l'autre Russe. Votre compatriote, mon cher monsieur, ajouta Waninkoff en se tournant vers moi, est un nommé Valville ; je ne discute pas son mérite, il a su plaire à l'empereur qui lui a donné le grade de major et l'a décoré de plusieurs ordres ; il est professeur de toute la garde impériale. Mon compatriote à moi est un fort et excellent homme, qui n'a d'autre défaut à nos yeux que d'être Russe ; mais, comme ce n'en est pas un aux yeux de l'empereur, Sa Majesté, à laquelle il a autrefois donné des leçons, l'a fait colonel et lui a donné Saint-Vladimir de troisième classe. Vous ne voulez pas débuter par vous faire des ennemis de l'un et de l'autre, n'est-ce pas ?

— Non, certainement, répondis-je.

— Eh bien ! alors, il ne faut point avoir l'air de marcher sur leurs brisées : annoncez un assaut, donnez-le, montrez-y ce que vous savez faire ; puis, lorsque le bruit de votre supériorité se sera répandu, je vous donnerai une très humble recommandation auprès du tzarewich Constantin, qui justement est au château de Strelna depuis avant-hier, et j'espère que, sur ma demande, il daignera apostiller votre pétition à Sa Majesté.

— Eh bien ! voilà qui va à merveille, me dit Louise, enchantée de la bienveillance du comte pour moi ; vous voyez que je ne vous ai pas menti.

— Non, et monsieur le comte est le plus obligeant des protecteurs, comme vous êtes la plus excellente des femmes. Je vous laisse l'entretenir dans cette bonne disposition, et, pour lui prouver le cas que je fais de ses avis, je vais ce soir même rédiger mon programme.

— C'est cela, dit le comte.

— Maintenant, monsieur le comte, je vous demande pardon, mais j'ai besoin d'un renseignement de localité. Je ne donne pas cet assaut pour gagner de l'argent, mais pour me faire connaître. Dois-je envoyer des invitations comme à une soirée, ou faire payer comme à un spectacle ?

— Oh ! faites payer, mon cher monsieur, ou sans cela vous n'auriez personne. Mettez les billets à dix roubles, et envoyez-moi cent billets ; je me charge de les placer.

Il était difficile d'être plus gracieux ; aussi ma rancune ne tint pas. Je saluai et je sortis.

Le lendemain, mes affiches étaient posées, et, huit jours après, j'avais donné mon assaut, auquel ne prirent part ni Valville, ni Siverbruck, mais seulement des amateurs polonais, russes et français.

Mon intention n'est point de faire ici la nomenclature de mes hauts faits et des coups de bouton donnés ou reçus. Seulement je dirai que, pendant la séance même, monsieur le comte de La Ferronnays, notre ambassadeur, m'offrit de donner des leçons au vicomte Charles, son fils, et que le soir et le lendemain je reçus les lettres les plus encourageantes, entre autres personnes, de monsieur le duc de Wurtemberg, qui me demandait d'être le professeur de ses fils, et de monsieur le comte de Bobrinski, qui me réclamait pour lui-même.

Aussi, lorsque je revis le comte Waninkoff :

— Eh bien ! me dit-il, tout a été à merveille. Voilà votre réputation établie ; il faut qu'un brevet impérial la consolide. Tenez, voici une lettre pour un aide de camp du tzarewich ; il aura déjà entendu parler de vous. Présentez-vous chez lui hardiment avec votre pétition pour l'empereur : flattez son amour-propre militaire, et demandez-lui son apostille.

— Mais, monsieur le comte, demandai-je avec quelque hésitation, croyez-vous qu'il me reçoive bien ?

— Qu'appelez-vous bien recevoir ?

— Enfin, convenablement.

— Écoutez, mon cher monsieur, me dit en riant le comte Alexis, vous nous faites toujours trop d'honneur. Vous nous traitez en gens civilisés, tandis que nous ne sommes que des barbares. Voilà la lettre ; je vous ouvre la porte, mais je ne réponds de rien, et tout dépendra de la bonne ou de la mauvaise humeur du prince. C'est à vous de choisir le moment : vous êtes Français, par conséquent vous êtes brave. C'est un combat à soutenir, une victoire à remporter.

— Oui, mais combat d'antichambre, victoire de courtisan. J'avoue à Votre Excellence que j'aimerais mieux un véritable duel.

— Jean-Bart n'était pas plus que vous familier avec les parquets cirés et les habits de cour. Comment s'en est-il tiré quand il vint à Versailles ?

— Mais à coups de poing, Votre Excellence.

— Eh bien ! faites comme lui. A propos, je suis chargé de vous dire de la part de Nariskin, qui, comme vous le savez, est le cousin de l'empereur, du comte Zernitchef et du colonel Mouravieff, qu'ils désirent que vous leur donniez des leçons.

— Mais vous avez donc résolu de me combler ?

— Non pas, et vous ne me devez rien ; je m'acquitte de mes commissions, voilà tout.

— Mais il me semble que cela ne se présente pas mal, me dit Louise.

— Grâce à vous, et je vous en remercie. Eh bien ! c'est dit : je suivrai l'avis de Votre Excellence. Dès demain, je me risque.

— Allez, et bonne chance.

Il ne me fallait rien moins, au reste, que cet encouragement. Je connaissais de réputation l'homme auquel j'avais affaire, et, je dois l'avouer, j'aurais autant aimé aller attaquer un ours de l'Ukraine dans sa tanière que d'aller demander une grâce au tzarewich, cet étrange composé de bonnes qualités, de violentes passions et d'emportements insensés.

VI

Le grand-duc Constantin, frère cadet de l'empereur Alexandre et frère aîné du grand-duc Nicolas, n'avait ni l'affectueuse politesse du premier, ni la dignité froide et calme du second, il semblait avoir hérité tout entier de son père, dont il reproduisait à la fois les qualités et les bizarreries ; tandis que ses deux frères tenaient de Catherine, Alexandre par le cœur, Nicolas par la tête, tous deux par cette grandeur impériale dont leur aïeule a donné un si puissant exemple au monde.

Catherine, en voyant naître au-dessous d'elle cette belle et nombreuse descendance, avait surtout jeté les yeux sur les deux aînés, et par leur nom de baptême même, c'est-à-dire en appelant l'un Alexandre et l'autre Constantin, semblait leur avoir fait le partage du monde. Cette idée, au reste, était tellement la sienne qu'elle les avait fait peindre tout enfants, l'un coupant le nœud gordien, l'autre portant le labarum. Il y eut plus, le développement de leur éducation, dont elle avait composé elle-même le plan, n'était qu'une application de ces grandes idées. Ainsi Constantin, destiné à l'empire d'Orient, n'eut que des nourrices grecques et ne fut entouré que de maîtres grecs ; tandis qu'Alexandre, destiné à l'empire d'Occident, fut environné d'Anglais. Quant au professeur commun des deux frères, ce fut un Suisse, nommé La Harpe, cousin du brave général La Harpe qui servait en Italie sous les ordres de Bonaparte. Mais les leçons de ce digne maître ne furent point reçues par ses deux élèves avec un égal zèle, et la semence, quoique la même, produisit des fruits différents ; car d'un côté elle tombait sur une terre préparée et généreuse, et de l'autre sur un sol inculte et sauvage. Tandis qu'Alexandre, âgé de douze ans, répondait à Graft, son professeur de physique expérimentale, qui lui disait que la lumière était une émanation continuelle du soleil : « Cela ne se peut pas, car alors le soleil deviendrait chaque jour plus petit ; » Constantin répondait à Saken, son gouverneur particulier, qui l'invitait à apprendre à lire : « Je ne veux pas apprendre à lire, parce que je vois que vous lisez toujours et que vous êtes toujours plus bête. »

Le caractère et l'esprit des deux enfants étaient tout entiers dans ces deux réponses.

En revanche, autant Constantin avait de répugnance pour les études scientifiques, autant il avait de goût pour les exercices militaires. Faire des armes, monter à cheval, faire manœuvrer une armée, lui paraissaient des connaissances bien autrement utiles pour un prince que le dessin, la botanique ou l'astronomie. C'était encore un côté par lequel il ressemblait à Paul, et il avait pris une telle passion pour les manœuvres militaires, que la nuit de ses noces il se leva à cinq heures du matin pour faire manœuvrer un peloton de soldats qui se trouvaient de garde auprès de lui.

La rupture de la Russie avec la France servit Constantin à souhait. Envoyé en Italie sous les ordres du feld-maréchal Souvarow, chargé de compléter son éducation militaire, il assista à ses victoires sur le Mencio et à sa défaite dans les Alpes. Un pareil maître, au moins aussi célèbre par ses bizarreries que par son courage, était mal choisi pour réformer les singularités naturelles de Constantin. Il en résulta que ces singularités, au lieu de disparaître, s'augmentèrent d'une façon si étrange, que plus d'une fois on se demanda si le jeune grand-duc ne poussait pas la ressemblance avec son père jusqu'à être, comme lui, atteint d'un peu de folie.

Après la campagne de France et le traité de Vienne, Constantin avait été nommé vice-roi de Pologne. Placé à la tête d'un peuple guerrier, ses goûts militaires avaient redoublé d'énergie et, à défaut de ces véritables et sanglants combats auxquels il venait d'assister, les parades et les revues, ces simulacres de bataille, faisaient ses seules distractions. Hiver ou été, soit qu'il habitât le palais de Bruhl, près du jardin de Saxe, soit qu'il résidât au palais du Belvédère, à trois heures du matin il était levé et revêtu de son habit de général ; aucun valet de chambre ne l'avait jamais aidé à sa toilette. Alors, assis à une table couverte de cadres de régiments et d'ordres militaires, dans une chambre où sur chaque panneau était peint un costume d'un des régiments de l'armée, il relisait les rapports apportés la veille par le colonel Axamilowski, ou par le préfet de police Lubowidzki, les approuvait ou désapprouvait, mais ajoutait à tous quelque apostille. Ce travail le tenait jusqu'à neuf heures du matin ; il prenait alors à la hâte un déjeuner de soldat après lequel il descendait sur la place de Saxe, où l'attendaient ordinairement deux régiments d'infanterie et un escadron de cavalerie, dont la musique, dès qu'il apparaissait, saluait sa présence en exécutant la marche composée par Kurpinski sur le thème : Dieu, sauvez le roi ! La revue commençait aussitôt. Les pelotons défilaient à distance égale, et avec une précision mathématique, devant le tzarewich, qui les regardait passer à pied, vêtu ordinairement de l'uniforme vert des chasseurs et portant un chapeau surchargé de plumes de coq qu'il posait sur sa tête de façon à ce qu'une des cornes touchât son épaulette gauche, tandis que l'autre se dressait vers le ciel. Sous son front étroit et coupé de rides profondes, qui indiquaient de continuelles et soucieuses préoccupations, deux longs et épais sourcils, que le froncement habituel de sa peau dessinait irrégulièrement, dérobaient presque entièrement ses yeux bleus. La singulière vivacité de ses regards donnait, avec son petit nez et sa lèvre inférieure allongée, quelque chose d'étrangement sauvage à sa tête, qui, portée par un cou extrêmement court et naturellement incliné en avant, semblait reposer sur ses épaulettes. Au son de cette musique, à la vue de ces hommes qu'il avait formés, au retentissement mesuré de leurs pas, alors tout s'épanouissait en lui. Une espèce de fièvre le prenait, qui lui faisait monter la flamme au visage. Ses bras contractés s'appuyaient avec raideur le long de son corps, dont ses poignets immobiles et violemment serrés s'écartaient nerveusement, tandis que ses pieds, dans une continuelle agitation, battaient la mesure, et que sa voix gutturale faisait de temps en temps, entre ses commandements accentués, entendre des sons rauques et saccadés qui n'avaient rien d'humain, et qui exprimaient alternativement ou sa satisfaction, si tout se passait à son gré, ou sa colère, s'il arrivait quelque chose de contraire à la discipline. Dans ce dernier cas, les châtiments étaient presque toujours terribles, car la moindre faute entraînait, pour le soldat, la prison, et, pour l'officier, la perte de son grade. Cette sévérité, au reste, ne se bornait pas aux hommes ; elle s'étendait à tout, et même aux animaux. Un jour, il fit pendre dans sa cage un singe qui faisait trop de bruit ; un cheval qui avait fait un faux pas, parce qu'il lui avait un instant abandonné la bride, reçut mille coups de bâton ; enfin, un chien qui l'avait réveillé la nuit en hurlant fut fusillé.

Quant à sa bonne humeur, elle n'était pas moins sauvage que sa colère. Alors il se courbait en éclatant de rire, se frottait joyeusement les mains, et frappait alternativement la terre de ses deux pieds. Dans ce moment, il courait au premier enfant venu, le tournait et le retournait de tous côtés, se faisait embrasser par lui, lui pinçait les joues, lui pinçait le nez et finissait par le renvoyer en lui mettant une pièce d'or dans la main. Puis il y avait d'autres heures qui n'étaient ni des heures de joie ni des heures de colère, mais des heures de prostration complète et de mélancolie profonde. Alors, faible comme une femme, il poussait des gémissements et se tordait sur ses divans ou sur le parquet. Personne alors n'osait s'approcher de lui. Seulement, dans ces moments, on ouvrait ses fenêtres et sa porte, et une femme blonde et pâle, à la taille élancée, vêtue ordinairement d'une robe blanche et d'une ceinture bleue, passait comme une apparition. A cette vue, qui avait sur le tzarewich une influence magique, sa sensibilité nerveuse s'exaltait, ses soupirs devenaient des sanglots, et il versait des larmes abondantes. Alors la crise était passée ; la femme venait s'asseoir près de lui, il posait sa tête sur ses genoux, s'endormait, et se réveillait guéri. Cette femme, c'était Jeannette Grudzenska, l'ange gardien de la Pologne.

Un jour qu'elle priait, tout enfant, dans l'église métropolitaine, devant l'image de la Vierge, une couronne d'immortelles placée sous le tableau était tombée sur sa tête, et un vieux Cosaque de l'Ukraine, qui passait pour prophète, consulté par son père sur cet événement, lui avait prédit que cette couronne sainte, qui lui était tombée du ciel, était un présage de celle qui lui était destinée sur la terre. Le père et la fille avaient oublié tous deux cette prédiction, ou plutôt ne s'en souvenaient plus que comme d'un songe, quand le hasard mit Jeannette et Constantin face à face.

Alors cet homme à demi sauvage, aux passions ardentes et absolues, devint timide comme un enfant ; lui à qui rien ne résistait, qui, d'un mot, disposait de la vie des pères et de l'honneur des filles, il vint timidement demander au vieillard la main de Jeannette, le suppliant de ne pas lui refuser un bien sans lequel il n'y avait plus de bonheur pour lui dans ce monde. Le vieillard alors se rappela la prédiction du Cosaque ; il vit dans la demande de Constantin l'accomplissement des décrets de la Providence, et ne se crut pas le droit de s'opposer à leur accomplissement. Le grand-duc reçut donc son consentement et celui de sa fille ; restait celui de l'empereur.

Celui-là, il l'acheta par une abdication.

Oui, cet homme étrange, cet homme indevinable, qui pareil au Jupiter Olympien, faisait trembler tout un peuple en fronçant le sourcil, donna, pour le cœur d'une jeune fille, sa double couronne d'Orient et d'Occident, c'est-à-dire

un royaume qui couvre la septième partie de la terre, avec ses cinquante-trois millions d'habitants et les six mers qui baignent ses rivages.

En échange Jeannette Grudzenska reçut de l'empereur Alexandre le titre de princesse de Lovicz.

Tel était l'homme avec lequel j'allais me trouver face à face; il était venu à Pétersbourg, disait-on sourdement, parce qu'il avait surpris à Varsovie les fils d'une vaste conspiration qui couvrait la Russie tout entière; mais ces fils s'étaient brisés entre ses mains par le silence obstiné des deux conspirateurs qu'il avait fait arrêter. La circonstance, comme on le voit, était peu favorable pour aller lui faire une demande aussi frivole que la mienne.

Je ne m'en décidai pas moins à courir les chances d'une réception qui ne pouvait manquer d'être bizarre. Je pris un droschki, et je partis le lendemain matin pour Strelna, muni de ma lettre pour le général Rodna, aide de camp du tzarewich, et de ma pétition pour l'empereur Alexandre. Après deux heures de marche sur une magnifique route, toute bordée à gauche de maisons de campagne, à droite de plaines qui s'étendent jusqu'au golfe de Finlande, nous atteignîmes le couvent de Saint Serge, le saint le plus vénéré après saint Alexandre Nieuski, et dix minutes après nous étions au village. A moitié de la Grande-Rue et près de la poste, nous tournâmes à droite; quelques secondes après j'étais devant le château. La sentinelle voulut m'arrêter; mais je montrai ma lettre pour M. de Rodna, et on me laissa passer.

Je montai le perron et je me présentai à l'antichambre. M. de Rodna travaillait avec le tzarewich. On me fit attendre dans un salon qui donnait sur de magnifiques jardins coupés par un canal qui se rend directement à la mer, tandis qu'un officier portait ma lettre; un instant après le même officier revint et me dit d'entrer.

Le tzarewich était debout contre la cheminée, car, quoiqu'on fût à peine à la fin de septembre, le temps commençait à se faire froid; il achevait de dicter une dépêche à M. de Rodna assis. J'ignorais que j'allais être aussi rapidement introduit, de sorte que je m'arrêtai sur le seuil, étonné de me trouver si vite en sa présence. A peine la porte fut-elle refermée, qu'avançant la tête sans faire aucun autre mouvement du corps, et fixant ses deux yeux perçants :

— Ton pays? me dit-il.

— La France, Votre Altesse.

— Ton âge?

— Vingt-six ans.

— Ton nom?

— G .

— Et c'est toi qui veux obtenir un brevet de maître d'armes dans un des régiments de Sa Majesté Impériale mon frère?

— C'est l'objet de toute mon ambition.

— Tu dis que tu es de première force?

— J'en demande pardon à Votre Altesse Impériale; je n'ai pas dit cela, car ce n'est pas à moi de le dire.

— Non, mais tu le penses.

— Votre Altesse impériale sait que l'orgueil est le péché dominant de la pauvre race humaine; d'ailleurs, j'ai donné un assaut, et Votre Altesse peut s'informer.

— Je sais ce qui s'y est passé, mais tu n'avais affaire qu'à des amateurs de seconde force.

— Aussi les ai-je ménagés.

— Ah! tu les as ménagés; et, si tu ne les avais pas ménagés, que serait-il arrivé?

— Je les eusse touchés dix fois contre deux.

— Ah! ah!... Ainsi par exemple, moi, tû me toucherais dix fois contre deux.

— C'est selon.

— Comment! c'est selon.

— Oui, c'est selon comme Votre Altesse Impériale désirerait que je la traitasse. Si elle exigeait que je la traitasse en prince c'est elle qui me toucherait dix fois et moi qui ne la toucherais que deux. Si elle permettait que je la traitasse comme tout le monde, ce serait alors très probablement moi qui ne serais touché que deux fois et elle qui serait touchée dix.

— Lubenski! cria le tzarewich en se frottant les mains, Lubenski, mes fleurets. Ah! ah! monsieur le fanfaron, nous allons voir.

— Comment, Votre Altesse permet?

— Mon Altesse ne permet pas, mon Altesse veut que tu la touches dix fois; est-ce que tu reculerais, par hasard?

— Quand je suis venu au château de Strelna, c'était pour me mettre à la disposition de Votre Altesse. Qu'elle ordonne donc

— Eh bien! prends ce fleuret, prends ce masque, et voyons un peu

— C'est Votre Altesse qui m'y force?

— En oui! cent fois oui, mille fois oui, mille millions de fois oui!

— J'y suis.

— Il me faut mes dix coups, entends-tu, dit le tzarewich en commençant à m'attaquer, mes dix coups, entends-tu, pas un de moins. Je ne te fais pas grâce d'un seul. Ha! Ha!

Malgré l'invitation du tzarewich, je me contentais de parer et ne ripostais même pas.

— Eh bien! s'écria-t-il en s'échauffant, je crois que tu me ménages. Attends, attends... Ha! ha!

Et je voyais le rouge lui monter au visage à travers son masque, et ses yeux s'injecter de sang.

— Eh bien, ces dix coups, où sont-ils donc?

— Votre Altesse, le respect...

— Va-t'en au diable avec ton respect, et touche, touche!

J'usai à l'instant même de la permission, et le touchai trois fois de suite.

— Bien cela! bien, cria-t-il; à mon tour... Tiens... Ha! touché, touché...

C'était vrai.

— Je crois que Votre Altesse ne me ménage pas, et qu'il faut que je fasse mon compte avec elle.

— Fais ton compte, fais... Ha! ha!

Je le touchai quatre autres fois, et lui, dans une riposte, me boutonna à son tour.

— Touché, touché! cria-t-il tout joyeux et en piétinant. Rodna, tu as vu que je l'ai touché deux fois sur sept.

— Deux fois sur dix, Monseigneur, répondis-je en le pressant à mon tour. Huit... neuf... dix... Nous voilà quittes.

— Bien, bien bien! cria le tzarewich; bien! mais ce n'est pas assez d'apprendre à tirer la pointe: à quoi veux-tu que cela serve à mes cavaliers? C'est l'espadon qu'il faut, c'est le sabre. Sais-tu tirer le sabre, toi?

— Je suis à peu près de même force qu'à l'épée.

— Oui? Eh bien! au sabre, te défendrais-tu, à pied, contre un homme à cheval armé d'une lance?

— Je le crois, Votre Altesse.

— Tu le crois, tu n'en es pas sûr... Ah! ah! tu n'en es pas sûr?

— Si fait, Votre Altesse, j'en suis sûr.

— Ah! tu en es sûr, tu te défendrais?

— Oui, Votre Altesse.

— Tu parerais un coup de lance?

— Je le parerais.

— Contre un homme à cheval?

— Contre un homme à cheval.

— Lubenski! Lubenski! cria de nouveau le tzarewich.

L'officier parut.

— Faites-moi amener un cheval, faites-moi donner une lance; une lance, un cheval, vous entendez; allez! allez!

— Mais, Monseigneur...

— Ah! tu recules, ah! ah!

— Je ne recule pas, Monseigneur, et, contre tout autre que Votre Altesse, tous ces essais ne seraient qu'un jeu.

— Eh bien! contre moi qu'y a-t-il?

— Contre Votre Altesse, je crains également de réussir et d'échouer; car je crains, si je réussis, qu'elle n'oublie que c'est elle qui a ordonné...

— Je n'oublie rien; d'ailleurs, voilà Rodna devant qui je t'ai ordonné et t'ordonne de me traiter comme tu le traiterais, lui.

— Je ferai observer à Votre Altesse qu'elle ne me met pas à mon aise, car je traiterais Son Excellence fort respectueusement aussi.

— Flatteur, va, mauvais flatteur; tu crois t'en faire un ami, mais personne n'a d'influence sur moi, je ne juge que par moi, entends-tu, par moi seul; tu as réussi une première fois, nous verrons si tu seras aussi heureux une seconde.

En ce moment, l'officier parut devant les fenêtres, conduisant un cheval et tenant une lance.

— C'est bien, continua Constantin en s'élançant dehors; viens ici, dit-il en me faisant signe de le suivre; et toi, Lubenski, donne-lui un sabre, un bon sabre, un sabre bien à sa main, un sabre des gardes à cheval. Ah! ah! nous allons voir. Tiens-toi bien, monsieur le maître d'armes, je ne te dis que cela, ou je t'enfile comme les crapauds qui sont dans mon pavillon. Vous savez bien, Rodna, le dernier, eh bien! le dernier, il a vécu trois jours avec un clou au travers du corps.

A ces mots, Constantin sauta sur son cheval, sauvage enfant des steppes, dont la crinière et la queue balayaient la terre; il lui fit faire, avec une habileté remarquable et tout en jouant avec sa lance, les évolutions les plus difficiles. Pendant ce temps, on m'apportait trois ou quatre sabres en m'invitant à en choisir un; mon choix fut bientôt fait; j'étendis la main et je pris au hasard.

— C'est cela! c'est cela! y es-tu? me cria le tzarewich.

— Oui, Votre Altesse.

Alors il mit son cheval au galop pour gagner l'autre bout de l'allée.

— Mais c'est sans doute une plaisanterie, demandai-je à M. de Rodna.

— Rien n'est plus sérieux, au contraire, me répondit celui-ci ; il y va pour vous de la vie ou de votre place ; défendez-vous comme dans un combat, je n'ai que cela à vous dire.

La chose devenait plus sérieuse que je n'avais cru ; s'il ne s'était agi que de me défendre et de rendre coup pour coup, eh bien, j'en aurais couru la chance ; mais là, c'était tout autre chose ; avec mon sabre émoulu et sa lance effilée, la plaisanterie pouvait devenir fort grave ; n'importe ! j'étais engagé, il n'y avait pas moyen de reculer ; j'appelai à mon secours tout mon sang-froid et toute mon adresse, et je fis face au tzarewich.

Il était déjà arrivé au bout de l'allée et venait de retourner son cheval. Quoi que m'en eût dit M. de Rodna, j'espérais toujours que cela n'était qu'un jeu, lorsque, me criant une dernière fois : Y es-tu? je le vis mettre sa lance en arrêt et son cheval au galop. Alors seulement je fus convaincu qu'il s'agissait tout de bon de défendre ma vie, et je me mis en garde.

Le cheval dévorait le chemin, et le tzarewich était couché sur son cheval de telle manière, qu'il se perdait dans les flots de la crinière qui flottait au vent ; je ne voyais que le haut de sa tête entre les deux oreilles de sa monture. Arrivé à moi, il essaya de me porter un coup de lance en pleine poitrine, mais j'écartai l'arme par une parade de tierce, et, faisant un bond de côté, je laissai le cheval et le cavalier, emportés par leur course, passer sans me faire aucun mal. Quand il vit son coup manqué, le tzarewich arrêta son cheval court avec une adresse merveilleuse.

— C'est bien, c'est bien, dit-il ; recommençons.

Et, sans me donner le temps de faire aucune observation, il fit pirouetter son cheval sur les pieds de derrière, reprit du champ, et, m'ayant demandé si j'étais préparé, revint sur moi avec plus d'acharnement encore que la première fois ; mais, comme la première fois, j'avais les yeux fixés sur les siens et je ne perdais aucun de ses mouvements ; aussi, saisissant le moment, je parai en quarte et fis un bond à droite, de sorte que cheval et cavalier passèrent de nouveau près de moi aussi infructueusement qu'ils l'avaient déjà fait.

Le tzarewich fit entendre une espèce de rugissement. Il s'était pris à ce tournoi comme à un combat véritable, et il voulait qu'il finît à son honneur. Aussi, au moment où je croyais en être quitte, je le vis se préparer à une troisième course. Cette fois, comme je trouvais la plaisanterie par trop prolongée, je décidai qu'elle serait la dernière.

En effet, au moment où je le vis tout près de m'atteindre, au lieu de me contenter, cette fois, d'une simple parade, je frappai d'un violent coup d'estoc la lance qui, coupée en deux, laissa le tzarewich désarmé ; alors, saisissant la bride du cheval, ce fut moi, à mon tour, qui l'arrêtai si violemment qu'il plia sur ses jarrets de derrière ; en même temps je portai la pointe de mon sabre sur la poitrine du tzarewich. Le général Rodna poussa un cri terrible ; il crut que j'allais tuer Son Altesse. Constantin eut sans doute aussi la même idée, car je le vis pâlir. Mais aussitôt je fis un pas en arrière, et, m'inclinant devant le grand-duc :

— Voilà, monseigneur, lui dis-je, ce que je puis montrer aux soldats de Votre Altesse, si toutefois elle me juge digne d'être leur professeur.

— Oui, mille diables ! oui, tu en es digne, et tu auras un régiment où j'y perdrai mon nom... Lubenski, Lubenski ! continua-t-il en sautant à bas de cheval, conduis Pulk à l'écurie ; et toi, vieux, que j'apostille ta demande.

Je suivis le grand-duc, qui me ramena dans le salon, prit une plume et écrivit au bas de ma supplique :

« Je recommande bien humblement le soussigné à Sa Majesté Impériale, le croyant tout à fait digne d'obtenir la faveur qu'il sollicite. »

— Et maintenant, me dit-il, prends cette demande et remets-la à l'empereur lui-même. Il y a bien de la prison si tu te laisses prendre à lui parler ; mais, ma foi, qui ne risque rien n'a rien. Adieu, et si jamais tu passes à Varsovie, viens me voir.

Je m'inclinai au comble de la joie de m'en être tiré aussi heureusement, et, remontant dans mon droschki, je repris le chemin de Saint-Pétersbourg, porteur de la toute-puissante apostille.

Le soir, j'allai remercier le comte Alexis du conseil qu'il m'avait donné, quoique ce conseil eût failli me coûter cher ! je lui racontai ce qui s'était passé, au grand effroi de Louise, et le lendemain, vers les dix heures du matin, je partis pour la résidence de Tzarko-Selo, qu'habitait l'empereur, décidé à me promener dans les jardins du palais jusqu'à ce que je le rencontrasse, et à risquer la peine de la prison dont est passible toute personne qui lui présente une supplique.

VII

La résidence impériale de Tzarko-Selo est située à trois ou quatre lieues seulement de Saint-Pétersbourg, et cependant la route présente un aspect tout différent de celle que j'avais suivie la veille pour aller à Strelna. Ce ne sont plus les magnifiques villas et les larges échappées de vue sur le golfe de Finlande ; ce sont de riches plaines aux grasses moissons et aux verdoyantes prairies, conquises il y a peu d'années par l'agriculture sur les fougères gigantesques qui en étaient paisiblement restées maîtresses depuis la création.

En moins d'une heure de route, je me trouvai, après avoir traversé la colonie allemande, engagé dans une petite chaîne de collines du sommet de l'une desquelles je commençai à apercevoir les arbres, les obélisques et les cinq coupoles dorées de la chapelle, qui annoncent la demeure du souverain.

Le palais de Tzarko-Selo est situé sur l'emplacement même d'une petite chaumière qui appartenait à une vieille Hollandaise nommée Sara, et où Pierre le Grand avait l'habitude de venir boire du lait. La pauvre paysanne mourut, et Pierre, qui avait pris cette chaumière en affection à cause du magnifique horizon que l'on découvrait de sa fenêtre, la donna à Catherine, avec tout le terrain qui l'environnait, pour y faire bâtir une ferme. Catherine fit venir un architecte, et lui expliqua parfaitement tout ce qu'elle désirait. L'architecte fit comme font tous les architectes, absolument le contraire de ce qu'on lui demandait, c'est-à-dire un château.

Néanmoins cette résidence, tout éloignée qu'elle était déjà de sa simplicité primitive, parut à Elisabeth mal en harmonie avec la grandeur et la puissance d'une impératrice de Russie ; aussi fit-elle abattre le château paternel, et, sur les dessins du comte Rastreti, bâtir un magnifique palais. Le noble architecte, qui avait entendu parler de Versailles comme d'un chef-d'œuvre de somptuosité, voulut surpasser Versailles en éclat; et ayant ouï dire que l'intérieur du palais du grand roi n'était que dorures, il renchérit, lui, sur ce palais, en faisant dorer tous les bas-reliefs extérieurs de Tzarko-Selo, moulures, corniches, cariatides, trophées, et jusqu'aux toits. Cette opération achevée, Elisabeth choisit une journée magnifique et invita toute sa cour, ainsi que les ambassadeurs des différentes puissances, à venir inaugurer son éblouissant pied à terre. A la vue de cette magnificence si étrangement placée qu'elle fût, chacun se récria sur cette huitième merveille du monde, à l'exception du marquis de La Chetardie, ambassadeur de France, qui seul, parmi tous les courtisans, ne dit pas un mot, et se mit au contraire à regarder tout autour de lui. Un peu piquée de cette distraction, l'impératrice lui demanda ce qu'il cherchait.

— Ce que je cherche, Madame, répondit froidement l'ambassadeur ; pardieu, je cherche l'écrin de ce magnifique bijou.

C'était l'époque où l'on entrait à l'Académie avec un quatrain, où l'on allait à l'immortalité avec un bon mot. Aussi M. de La Chetardie sera-t-il immortel à Saint-Pétersbourg.

Malheureusement, l'architecte avait bâti pour l'été et avait complètement oublié l'hiver. Au printemps suivant, il fallut faire de ruineuses réparations à toutes ces dorures, et comme chaque hiver amenait le même dégât, et chaque printemps les mêmes réparations, Catherine II résolut de remplacer le métal par un simple et modeste vernis jaune ; quant au toit, il fut décidé qu'on le peindrait en vert tendre, selon la coutume de Saint-Pétersbourg. A peine le bruit de ce changement se fut-il répandu, qu'un spéculateur se présenta, offrant à Catherine de lui payer deux cent quarante mille livres toute cette dorure qu'elle avait résolu de faire disparaître. Catherine lui répondit qu'elle le remerciait, mais qu'elle ne vendait point ses vieilles hardes.

Au milieu de ses victoires, de ses amours et de ses voyages, Catherine ne cessa point de s'occuper de sa résidence favorite. Elle fit bâtir pour l'aîné de ses petits-fils, à cent pas du château impérial, le petit palais Alexandre, et fit dessiner par son architecte, M. Bush, d'immenses jardins auxquels les eaux seules manquaient. M Bush n'en fit pas moins des canaux, des cascades et des lacs, persuadé que, quand on s'appelait Catherine la Grande et qu'on désire de l'eau, l'eau ne peut manquer de venir. En effet, son successeur Bauer découvrit que M. Demidoff, qui possédait dans les environs une superbe campagne, avait en trop ce dont sa souveraine n'avait point assez ; il lui exposa la sécheresse des jardins

impériaux, et M. Demidoff en sujet dévoué, mit son superflu à la disposition de Catherine. A l'instant même, et en dépit des obstacles, on vit l'eau, arrivant de tous les côtés, se répandre en lacs, s'élancer en jets et rebondir en cascades C'est ce qui faisait dire à la pauvre impératrice Elisabeth

— Brouillons-nous avec l'Europe entière mais ne nous brouillons pas avec M. Demidoff.

En effet. M. Demidoff, dans un moment de mauvaise humeur, pouvait faire mourir la cour de soif

Elevé à Tzarko-Selo, Alexandre hérita de l'amour de sa grand'mère pour cette résidence. C'est que tous ses souvenirs d'enfance, c'est-à-dire le passé doré de sa vie, se rattachaient à ce château C'était sur ses gazons qu'il avait essayé ses premiers pas, dans ses allées qu'il avait appris à monter un cheval, et sur ses lacs qu'il avait fait son apprentissage de matelot ; aussi, à peine les premiers beaux jours apparaissaient-ils qu'il accourait à Tzarko-Selo. pour ne quitter cette résidence qu'aux premières neiges.

C'était à Tzarko-Selo que j'étais venu le poursuivre et que je m'étais promis de l'atteindre

Aussi, après un assez mauvais déjeuner pris en hâte à l'hôtel de la Restauration française, je descendis dans le parc, où, malgré les sentinelles, chacun peut se promener librement. Il est vrai que, comme les premiers froids approchaient. le parc était désert Peut-être aussi s'abstenait-on d'entrer dans les jardins par respect pour le souverain que je venais troubler. Je savais qu'il passait quelquefois la journée entière à s'y promener dans les allées les plus sombres. Je me lançai donc au hasard, marchant devant moi et à peu près certain, d'après les renseignements que j'avais pris, que je finirais par le rencontrer. D'ailleurs, en supposant que le hasard ne me servît point tout d'abord, je ne manquerais pas, en l'attendant, d'objets de distraction et de curiosité.

En effet, j'allai bientôt me heurter contre la ville chinoise, joli groupe de quinze maisons, dont chacune a son entrée, sa glacière et son jardin, et qui servent de logement aux aides de camp de l'empereur. Au centre de la ville, disposée en forme d'étoile, est un pavillon destiné aux bals et aux concerts ; une salle de verdure lui sert d'office, et aux quatre coins de cette salle sont quatre statues de mandarins de grandeur naturelle et fumant leur pipe. Un jour, et ce jour était le cinquante-huitième anniversaire de sa naissance, Catherine se promenait avec sa cour dans ses jardins, lorsque ayant dirigé sa promenade vers cette salle, elle vit, à son grand étonnement, une épaisse fumée sortir de la pipe de ses quatre mandarins, qui, à son aspect, commencèrent à remuer gracieusement la tête, et à rouler amoureusement les yeux. Catherine s'approcha pour voir de plus près ce phénomène. Alors les quatre mandarins descendirent de leur piédestal, s'approchèrent d'elle, et, se prosternant à ses pieds avec toute l'exactitude du cérémonial chinois, lui dirent des vers en forme de compliments. Ces quatre mandarins étaient le prince de Ligne, monsieur de Ségur, monsieur de Cobentzel et Potemkin.

De la résidence des généraux, j'allai tomber dans la cabane des Lamas. Ces enfants des Cordillères sont un cadeau du vice-roi du Mexique à l'empereur Alexandre. Sur neuf qui ont été envoyés, il en est mort cinq ; mais les quatre qui ont résisté à la température ont produit une assez nombreuse descendance, qui née dans le pays, s'habituera probablement mieux au climat que les compagnons de leurs parents.

A quelque distance de la ménagerie, au milieu du jardin français et au centre d'une jolie salle à manger, est la fameuse table de l'Olympe, imitée de celle du régent, véritable machine de fée, servie par des valets invisibles et des chefs d'office inconnus, où tout arrive, comme à l'Opéra, de dessous terre. Les convives désirent-ils quelque chose, un billet est placé sur une assiette ; l'assiette s'abîme comme par [illegible] et, cinq minutes après, reparaît chargée de l'objet désiré. Tous les cas sont tellement prévus, qu'un jour une jolie convive voulant réparer le désordre du tête-à-tête, demanda, [illegible] pour de les obtenir, des épingles à friser l'assiette remonta majestueusement avec une douzaine d'épingles.

Tout en poursuivant mon chemin, j'arrivai en face d'une pyramide, au pied de laquelle dorment du sommeil des justes les trois levrettes de Catherine. L'épitaphe composée par monsieur de Ségur pour l'une d'elles leur sert économiquement à toutes trois. C'est une galanterie qu'a faite l'impératrice à la France [illegible] la personne de son ambassadeur. Car l'impératrice aussi avait fait une épitaphe pour l'une d'elles, et comme ce distique était les deux seuls vers qu'elle eût trouvés en sa vie elle devait naturellement y tenir d'autant plus qu'à mon avis ces vers peuvent merveilleusement soutenir la comparaison avec ceux du rival du prince de Ligne. Voici les vers de monsieur de Ségur : ils ont l'avantage non seulement de faire l'éloge de la défunte, mais encore [illegible] d'établir d'une façon [illegible] sa généalogie, ce qui est pour les savants un fait d'une grave importance

ÉPITAPHE DE ZEMIRE

ICI MOURUT ZÉMIRE, ET LES GRACES EN DEUIL
DOIVENT JETER DES FLEURS SUR SON CERCUEIL.
COMME TOM SON AIEUL, COMME LADY SA MÈRE,
CONSTANTE DANS SES GOUTS, A LA COURSE LÉGÈRE,
SON SEUL DÉFAUT ÉTAIT UN PEU D'HUMEUR,
MAIS CE DÉFAUT VENAIT D'UN SI BON CŒUR !
QUAND ON AIME, ON CRAINT TOUT : ZEMIRE AIMAIT TANT CELLE
QUE TOUT LE MONDE AIME COMME ELLE !
VOULEZ VOUS QU'ON VIVE EN REPOS,
AYANT CENT PEUPLES POUR RIVAUX ?
LES DIEUX TÉMOINS DE SA TENDRESSE
DEVAIENT A SA FIDELITE
LE DON DE L'IMMORTALITÉ
POUR QU'ELLE FUT TOUJOURS AUPRÈS DE SA MAITRESSE

Maintenant, voici le distique de Catherine :

CI-GIT LA DUCHESSE ANDERSON,
QUI MORDIT MONSIEUR ROGERTSON.

Quant à la troisième, quoique personne n'ait fait son épitaphe, elle jouit d'une popularité plus grande encore que ses deux compagnes. C'est le fameux Suderland, ainsi nommé du nom de l'Anglais qui en avait fait don à l'impératrice, et dont la mort faillit causer la plus tragique méprise qui, de mémoire de banquier, soit arrivée dans les finances.

Un matin, au point du jour, on réveille monsieur Suderland, riche capitaliste anglais, celui-là même qui avait donné la levrette bien-aimée, et qui, grâce à ce cadeau, était entré depuis trois années fort avant dans les bonnes grâces de l'impératrice.

— Monsieur, lui dit son valet de chambre, votre maison est entourée de gardes, et le maître de la police demande à vous parler.

— Que me veut-il? s'écrie en sautant à bas de son lit le banquier, déjà effrayé de cette seule annonce.

— Je l'ignore, Monsieur, répond le valet de chambre ; mais il paraît que c'est une chose de la plus haute importance, et qui, à ce qu'il dit, ne peut être communiquée qu'à vous.

— Faites entrer, dit monsieur Suderland en passant en toute hâte sa robe de chambre.

Le valet sort et rentre quelques minutes après, conduisant son excellence monsieur Reliew, sur la figure duquel le banquier lit du premier coup d'œil qu'il doit être porteur de quelque formidable nouvelle. Le digne insulaire n'en accueille pas moins le maître de la police avec son urbanité ordinaire, et, lui présentant un siége, l'invite à s'asseoir ; mais celui-ci fait de la tête un signe de remerciement, reste debout, et du ton le plus lamentable qu'il peut prendre :

— Monsieur Suderland, lui dit-il, croyez que je suis véritablement désolé, quelque honorable que soit pour moi cette preuve de confiance, d'avoir été choisi par Sa Majesté ma très gracieuse souveraine pour accomplir un ordre dont la sévérité m'afflige, mais qui a sans doute été provoqué par quelque grand crime.

— Par quelque grand crime, Votre Excellence ! s'écrie le banquier ; et qui donc a commis ce crime?

— Vous, sans doute, Monsieur, puisque c'est vous que la punition atteint.

— Monsieur, je vous jure que j'ai beau scruter ma conscience, et que je n'y trouve au sujet de notre souveraine, car je suis naturalisé Russe, vous le savez, aucun reproche à me faire.

— Et c'est justement, Monsieur, parce que vous êtes naturalisé Russe que votre position est terrible ; si vous étiez resté sujet de Sa Majesté britannique, vous pourriez vous réclamer du consul anglais, et échapper ainsi peut-être à la rigueur de l'ordre que je suis, à mon grand regret chargé d'exécuter

— Mais enfin, Votre Excellence, quel est cet ordre?

— Oh ! Monsieur, jamais je n'aurai la force de vous le faire connaître

— Aurais-je donc perdu les bonnes grâces de Sa Majesté?

— Oh ! si ce n'était encore que cela

— Comment, si ce n'était que cela. s'agirait-il de me faire partir pour l'Angleterre?

— C'est votre pays, donc la punition ne serait pas assez grande pour que j'hésitasse si longtemps à vous la faire connaître.

— Grand Dieu ! vous m'effrayez. est-il question de m'envoyer en Sibérie?

— La Sibérie, Monsieur, est un pays délicieux et que l'on a calomnié ; d'ailleurs on en revient.

— Suis-je condamné à la prison?

— La prison n'est rien ; on en sort, de la prison

— Monsieur ! Monsieur ! s'écria le banquier de plus en plus effrayé, suis-je donc destiné au knout?

— Le knout est un supplice fort douloureux, mais le knout ne tue pas

— Bonté divine ! dit Suderland atterré ; je vois bien qu'il s'agit de la mort

— Et de quelle mort ! s'écria le maître de la police en levant les yeux au ciel avec une expression de commisération profonde.

— Comment, de quelle mort ! Ce n'est point assez de me tuer sans procès, de m'assassiner sans cause, Catherine ordonne encore...

— Hélas ! oui, elle ordonne...

— Eh bien ! parlez, Monsieur ; qu'ordonne-t-elle ? je suis homme, j'ai du courage ; parlez.

— Hélas ! mon cher Monsieur, elle ordonne... Si ce n'était pas à moi-même que l'ordre a été donné, je vous déclare, mon cher monsieur Suderland, que je ne le croirais pas.

— Mais vous me faites mourir mille fois ; voyons, Monsieur, que vous a-t-elle ordonné ?

— Elle m'a ordonné de vous faire empailler.

Le pauvre banquier jeta un cri de détresse ; puis, regardant le maître de la police en face :

— Mais, Votre Excellence, lui dit-il, c'est monstrueux ce que vous me dites là, et il faut que vous ayez perdu la raison.

— Non, Monsieur, je ne l'ai pas perdue, mais je la perdrai certainement pendant l'opération.

— Mais comment vous, vous qui vous êtes dit cent fois mon ami, vous enfin à qui j'ai eu le bonheur de rendre quelques services, comment avez-vous reçu un pareil ordre sans essayer d'en faire comprendre la barbarie à Sa Majesté ?

— Hélas ! Monsieur, j'ai fait ce que j'ai pu, et certes ce que personne n'eût osé faire à ma place : j'ai prié Sa Majesté de renoncer à son projet, ou tout au moins de charger un autre que moi de l'exécution, et cela les larmes aux yeux ; mais Sa Majesté m'a dit avec cette voix que vous lui connaissez, et qui n'admet pas de réplique : « Allez, Monsieur, et n'oubliez pas que votre devoir est de vous acquitter sans murmurer des commissions dont je daigne vous charger. »

— Et alors ?

— Alors, dit le maître de la police, je me suis rendu à l'instant même chez un très habile naturaliste, qui empaille les oiseaux pour l'Académie des sciences ; car enfin, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement, autant vaut que vous soyez empaillé le mieux possible.

— Et le misérable a consenti ?

— Il m'a renvoyé à son confrère, celui qui empaille les singes, attendu l'analogie entre l'espèce humaine et l'espèce simiane.

— Eh bien ?

— Eh bien ! il vous attend.

— Comment, il m'attend ! mais c'est donc à l'instant même ?

— A l'instant même, l'ordre de Sa Majesté n'admet pas de retard

— Sans me laisser le temps de mettre ordre à mes affaires ; mais c'est impossible !

— Cela est ainsi, Monsieur.

— Mais vous me laisserez bien écrire un billet à l'impératrice ?

— Je ne sais si je dois.

— Ecoutez, c'est une dernière grâce, une grâce qu'on ne refuse pas au plus grand coupable. Je vous en supplie.

— Mais c'est ma place que je risque.

— Mais c'est de ma vie qu'il s'agit.

— Eh bien ! écrivez, je le permets ; toutefois je vous préviens que je ne vous quitte pas un seul instant.

— Merci, merci ; faites seulement venir un de vos officiers pour qu'il porte ma lettre.

Le maître de la police appela un lieutenant des gardes de Sa Majesté, lui remit le billet du pauvre Suderland, et lui ordonna d'en rapporter aussitôt la réponse. Dix minutes après, le lieutenant revint avec l'ordre d'amener le banquier au palais impérial, c'était tout ce que désirait le patient.

Une voiture attendait à la porte ; Suderland y monte, le lieutenant se place auprès de lui ; cinq minutes après, on est à l'Ermitage, où Catherine attend ; on introduit le condamné près d'elle ; il trouve l'impératrice riant aux éclats.

C'est Suderland qui la croit folle à son tour ; il se jette à ses pieds, et lui prenant la main :

— Grâce, Madame, lui dit-il ; au nom du ciel, faites-moi grâce, ou du moins dites-moi par quel crime j'ai mérité un aussi horrible châtiment !

— Mais, mon cher Suderland, lui dit Catherine, il n'est pas le moins du monde question de vous dans tout ceci

— Comment, Votre Majesté, il n'est pas question de moi ! et de qui donc est-il question ?

— Mais du chien que vous m'avez donné, et qui est mort hier d'indigestion. Alors, dans ma douleur de cette perte et dans mon désir bien naturel de conserver au moins sa peau j'ai fait venir cet imbécile de Reliew ; je lui ai dit : Faites empailler Suderland. Comme il hésitait, j'ai cru qu'il avait honte d'une telle commission ; je me suis fâchée, alors il est parti.

— Eh bien ! Madame, répondit le banquier, vous pouvez vous vanter d'avoir dans le maître de la police un serviteur fidèle ; mais une autre fois priez-le je vous en supplie, de se mieux faire expliquer les ordres qu'il reçoit.

En effet, si le maître de la police ne s'était pas laissé toucher par les prières du banquier, le pauvre Suderland était empaillé tout vif

Il faut le dire, tout le monde ne s'en tire pas, à Saint-Pétersbourg, aussi heureusement que le fit le digne banquier, et quelquefois, grâce à la promptitude avec laquelle les ordres donnés sont accomplis, la méprise ne se reconnaît que trop tard pour la réparer. Un jour, monsieur de Ségur, notre ambassadeur près de Catherine, voit entrer chez lui un homme, les yeux ardents, le visage enflammé et les vêtements en désordre.

— Justice, monsieur le comte, justice ! s'écrie notre malheureux compatriote.

— Justice contre qui ?

— Contre un grand seigneur russe, Monseigneur, contre le gouverneur de la ville, qui vient de me faire donner cent coups de fouet.

— Cent coups de fouet ! s'écrie l'ambassadeur étonné, que lui aviez-vous donc fait ?

— Rien, Monseigneur, absolument.

— C'est impossible !

— Je vous le jure sur l'honneur, monsieur le comte.

— Mais vous êtes fou, mon ami.

— Monseigneur, je vous prie de croire que j'ai, au contraire, toute ma raison.

— Mais comment voulez-vous que je comprenne qu'un homme dont on vante partout la douceur et l'impartialité se livre à une pareille violence ?

— Excusez, monsieur le comte, s'écrie le plaignant ; mais quelque respect que j'aie pour vous, il faut que vous me permettiez de vous donner la preuve de ce que j'avance.

Et, à ces mots, le malheureux Français met habit et gilet bas, et montre à monsieur de Ségur sa chemise ensanglantée et collée à ses blessures.

— Mais comment cela est-il arrivé ? demanda l'ambassadeur.

— Oh ! mon Dieu, Monsieur, de la manière la plus simple. J'apprends que monsieur de Bruce demande un cuisinier français. J'étais sans place, je profite de l'occasion, et je me présente chez lui ; le valet de chambre se charge de m'introduire, monsieur le gouverneur était dans son cabinet de travail. « Monseigneur, dit le valet de chambre en ouvrant la porte, c'est le cuisinier. — C'est bon, répond monsieur de Bruce d'un air détaché ; qu'on le mène dans la cour et qu'on lui donne cent coups de fouet. » Alors, monsieur le comte, on me prend, on m'emmène dans la cour, et malgré ma résistance, mes cris et mes menaces, on m'applique mon compte, pas un de plus, pas un de moins.

— Mais si cela s'est passé comme vous le dites, c'est une infamie.

— Si je ne dis pas la plus exacte vérité, monsieur le comte, je consens à en recevoir le double.

— Ecoutez, mon ami, dit monsieur de Ségur, reconnaissant un accent de vérité dans les plaintes du pauvre diable, je vais prendre des informations, et si, comme je commence à le croire, vous ne m'avez pas trompé, vous obtiendrez de cette violence, c'est moi qui vous le promets, une éclatante réparation ; si, au contraire, vous m'avez menti d'une syllabe, je vous fais reconduire à l'instant même à la frontière, et vous retournerez en France comme vous pourrez.

— Je me soumets à tout, Monseigneur

— Eh bien ! continua monsieur de Ségur en se mettant à son bureau, portez vous-même cette lettre au gouverneur.

— Non, non, merci : avec la permission de Votre Excellence, je ne m'exposerai pas à remettre les pieds dans la maison d'un homme qui reçoit d'une façon aussi étrange ceux qui ont affaire à lui.

— Un de mes secrétaires vous accompagnera.

— Alors c'est autre chose, monsieur le comte : accompagné par quelqu'un de votre maison, j'irais en enfer.

— Eh bien ! allez donc, dit monsieur de Ségur en remettant la lettre à ce brave homme, et en ordonnant à un de ses employés de l'accompagner.

Au bout de trois quarts d'heure, le plaignant revient avec une figure rayonnante.

— Eh bien ? demande monsieur de Ségur.

— Eh bien ! Monseigneur, tout est expliqué.

— A votre satisfaction, à ce qu'il paraît ?

— Oui, Monseigneur

— J'avoue que vous me ferez plaisir de me raconter la chose.

— Rien de plus facile, Monseigneur : son excellence monsieur le comte de Bruce avait pour cuisinier un de ses serfs en qui il avait toute confiance ; il y a quatre jours que ce

misérable s'est enfui, en emportant cinq cents roubles à son maître, et par conséquent en laissant sa place vacante.

— Eh bien ?

— Eh bien ! c'est cette place qui faisait l'objet de mon ambition, si bien que je me présentai chez monsieur le gouverneur pour la remplir.

— Après ?

— Malheureusement pour moi il avait reçu le matin la nouvelle que son domestique avait été arrêté à vingt verstes de Saint-Pétersbourg, de sorte que lorsque le valet de chambre lui a dit : « Monseigneur, c'est le cuisinier, » il a cru que c'était le voleur qu'on ramenait ; et comme il était très occupé en ce moment d'un rapport à l'empereur, il a dit, sans même se retourner : « C'est bien ; qu'on le conduise dans la cour, et qu'on lui donne cent coups de fouet. » Ce sont les cent coups de fouet que j'ai reçus.

— Alors, monsieur le comte de Bruce vous a fait ses excuses ?

— Il a fait mieux que cela, Monseigneur, dit le cuisinier en faisant sonner dans le creux de sa main une bourse pleine d'or ; il m'a fait compter un louis par coup de fouet, ce qui fait que je suis fâché, puisque c'est fini, qu'il ne m'en ait pas fait donner deux cents au lieu de cent, et il m'a pris à son service, en m'assurant que ce que j'avais reçu me serait compté comme avance, et me serait rabattu à chaque faute que je commettrais ; de sorte que pour peu que je veille sur moi, j'en ai pour trois ou quatre ans sans recevoir une chiquenaude, ce qui ne laisse pas que d'être fort consolant.

En ce moment un aide de camp du gouverneur entra qui venait inviter de sa part monsieur le comte de Ségur à goûter, le lendemain, de la cuisine du nouvel engagé.

Le cuisinier resta dix ans chez monsieur de Bruce, et revint au bout de ce temps en France avec une pension de six mille roubles, bénissant jusqu'à sa dernière heure la bienheureuse méprise à laquelle il la devait.

Toutes ces anecdotes, qui se présentaient les unes après les autres et dans tous leurs détails à ma mémoire, n'étaient pas des plus rassurantes pour moi, surtout comparées à ce qui m'était arrivé la veille avec le tzarewich. Mais je savais l'empereur Alexandre si parfaitement bon, que, quelque inusitée que fût ma démarche en Russie, je n'hésitai pas de la pousser jusqu'au bout, et que je continuai ma promenade, toujours dans l'espoir de le rencontrer.

Cependant j'avais déjà successivement visité la colonne de Grégoire Orloff, la pyramide élevée au vainqueur de Tchesma, et la grotte du Pausilippe. J'étais depuis quatre heures errant dans ce jardin qui renferme des lacs, des plaines et des forêts, commençant à désespérer de rencontrer celui que j'y étais venu chercher, lorsqu'en traversant une avenue, j'aperçus dans une contre-allée un officier en redingote d'uniforme qui me salua et continua son chemin. J'avais derrière moi un garçon jardinier qui ratissait une allée ; je lui demandai quel était cet officier si poli : — C'est l'empereur, me répondit-il.

Aussitôt je m'élançai par une allée transversale qui devait couper diagonalement le sentier où se promenait l'empereur ; et en effet, à peine eus-je fait quatre-vingts pas, que je le vis de nouveau ; mais aussi en l'apercevant je n'eus pas la force de faire un pas de plus.

L'empereur s'arrêta un instant ; puis, voyant que le respect m'empêchait d'aller à lui, il continua son chemin vers moi : j'étais rangé sur le revers de l'allée, et l'empereur tenait le milieu ; je l'attendis le chapeau à la main, et tandis qu'il s'avançait en boitant légèrement, car une blessure qu'il s'était faite à la jambe, dans un de ses voyages sur les rives du Don, venait de se rouvrir, je pus remarquer le changement extrême qui s'était fait en lui depuis que je l'avais vu à Paris il y avait neuf ans. Son visage, autrefois si ouvert et si joyeux, était tout terni d'une tristesse maladive, et il était visible, ce que l'on disait au reste tout haut, qu'une mélancolie profonde le dévorait. Cependant ses traits avaient conservé une expression de bienveillance telle que je fus à peu près rassuré, et qu'au moment où il passa, faisant un pas vers lui :

— Sire, lui dis-je.

— Mettez votre chapeau, Monsieur, me dit-il ; l'air est trop vif pour rester nu-tête.

— Que Votre Majesté permette...

— Couvrez-vous donc, Monsieur, couvrez-vous donc.

Et comme il voyait que le respect m'empêchait d'obéir à cet ordre, il me prit le chapeau, et d'une main me l'enfonçant sur la tête, de l'autre il me saisit le bras pour me forcer à le garder. Alors, comme il vit que ma résistance était à bout :

— Et maintenant, me dit-il, que me voulez-vous ?

— Sire, cette pétition.

Et je tirai la supplique de ma poche. A l'instant même son visage s'assombrit.

— Savez-vous, Monsieur, me dit-il, vous qui me poursuivez ici, que je quitte Saint-Pétersbourg pour fuir les pétitions ?

— Oui, sire, je le sais, répondis-je, et je ne me dissimule pas la hardiesse de ma démarche ; mais cette demande a peut-être plus qu'une autre des droits à la bienveillance de Votre Majesté : elle est apostillée.

— Par qui ? interrompit vivement l'empereur.

— Par l'auguste frère de Votre Majesté, par son altesse impériale le grand-duc Constantin.

— Ah ! ah ! fit l'empereur en avançant la main, mais en la retirant aussitôt.

— De sorte, dis-je, que j'ai espéré que Votre Majesté, dérogeant à ses habitudes, daignerait recevoir cette supplique.

— Non, Monsieur, non, dit l'empereur, je ne la prendrai pas, car demain on m'en présenterait mille, et je serais obligé de fuir ces jardins où je ne serais plus seul. Mais, ajouta-t-il en voyant le désappointement que ce refus produisait sur ma physionomie et en étendant la main du côté de l'église de Sainte-Sophie, mettez cette demande à la poste, là, dans la ville ; aujourd'hui même je la verrai, et après-demain vous aurez la réponse.

— Sire, que de reconnaissance !

— Voulez-vous me la prouver ?

— Oh ! Votre Majesté peut-elle me le demander ?

— Eh bien ! ne dites à personne que vous m'avez présenté une pétition et que vous n'avez pas été puni. Adieu, Monsieur.

L'empereur s'éloigna, me laissant stupéfait de sa mélancolique bonhomie. Je n'en suivis pas moins son conseil, et mis ma pétition à la poste. Trois jours après, comme il me l'avait promis, je reçus sa réponse.

C'était mon brevet de professeur d'escrime au corps impérial du génie, avec le grade de capitaine.

VIII

A compter de ce moment, comme ma position était à peu près fixée, je résolus de quitter l'hôtel de Londres et d'avoir un chez moi. En conséquence, je me mis à parcourir la ville en tous sens ; ce fut dans ces excursions que je commençai à connaître véritablement Saint-Pétersbourg et ses habitants.

Le comte Alexis m'avait tenu parole. Grâce à lui j'avais, dès mon arrivée, obtenu un cercle d'écoliers que, sans ses recommandations, je n'eusse certes pas conquis par moi-même en toute une année. C'étaient monsieur de Nariskin, le cousin de l'empereur ; monsieur Paul de Bobrinski, petit-fils avoué, sinon reconnu, de Grégoire Orloff et de Catherine la Grande ; le prince Troubetskoï, colonel du régiment de Prebowjenskoï ; monsieur de Gorgoli, grand maître de la police ; plusieurs autres seigneurs des premières familles de Saint-Pétersbourg, et enfin deux ou trois officiers polonais servant dans l'armée de l'empereur.

Une des choses qui me frappa le plus chez les plus grands seigneurs russes, fut leur politesse hospitalière, cette première vertu des peuples, qui survit si rarement à leur civilisation, et qui ne se démentit jamais à mon égard. Il est vrai que l'empereur Alexandre, à l'instar de Louis XIV, qui avait donné aux six plus anciens maîtres d'armes de Paris des lettres de noblesse transmissibles à leurs descendants, regardant aussi l'escrime comme un art et non comme un métier, avait pris le soin de rehausser la profession que j'exerçais en donnant à mes collègues et à moi des grades plus ou moins élevés dans l'armée. Néanmoins je reconnais hautement, qu'en aucun pays du monde je n'eusse trouvé, comme à Saint-Pétersbourg, cette familiarité aristocratique qui, sans abaisser celui qui l'accorde, élève celui qui en est l'objet.

Ce bon accueil des Russes sert d'autant mieux les plaisirs des étrangers, que l'intérieur des familles est des plus animés, grâce aux anniversaires et aux grandes fêtes du calendrier, auxquelles il faut joindre encore celle du patron particulier de la maison. Aussi, pour peu que l'on ait un cercle de connaissances de quelque étendue, il se passe peu de jours sans que l'on ait deux ou trois dîners et autant de bals.

Il y a encore, en Russie, un autre avantage pour les professeurs : c'est qu'ils deviennent commensaux de la maison, et en quelque sorte membres de la famille. Un professeur pour peu qu'il ait quelque distinction, prend au foyer, entre l'ami et le parent, une place qui tient de l'un et de l'autre qu'il conserve tout le temps qui lui convient, et qu'il ne perd presque jamais que par sa faute.

C'était celle qu'avaient bien voulu me faire quelques-uns de mes écoliers, et entre autres le grand maître de la police, monsieur de Gorgoli, tout à la fois l'un des plus nobles et

des meilleurs cœurs que j'aie connus. Grec d'origine, beau, grand, bien fait, adroit à tous les exercices, c'était certainement, avec le comte Alexis Orloff et monsieur de Bobrinski, le type de la véritable seigneurie. Adroit à tous les exercices, depuis l'équitation jusqu'à la paume, d'une première force d'amateur à l'escrime, généreux comme un vieux boyard, il était à la fois la providence des étrangers et de ses concitoyens, pour lesquels il était toujours visible à quelque heure du jour ou de la nuit que ce fût. Dans une ville comme Saint-Pétersbourg, c'est-à-dire dans cette Venise monarchique où aucune rumeur n'a son écho, où les canaux de la Mocka et de Catherine, comme ceux de la Giudecca et d'Orfano, rendent leurs morts sans bruit, où les boutchnicks qui veillent au coin de chaque rue inspirent parfois plus de terreurs qu'ils ne calment de craintes, le major Gorgoli était le répondant de la sécurité publique. Chacun, en le voyant parcourir sans cesse, sur un léger droschki attelé de chevaux rapides comme des gazelles, et renouvelés quatre fois par jour, les douze quartiers de la ville, les marchés et les bazars, fermait tranquillement le soir la porte de sa maison, instinctivement certain que cette providence visible restait l'œil ouvert dans les ténèbres. Je ne donnerai qu'une preuve de cette vigilance incessante. Depuis plus de douze ans que monsieur de Gorgoli était grand maître de la police, il n'avait pas quitté un seul jour Saint-Pétersbourg.

Aussi il n'y a peut-être pas de ville au monde où l'on soit aussi en sûreté la nuit qu'à Saint-Pétersbourg. La police veille à la fois sur ceux qui sont enfermés chez eux et sur ceux qui courent les rues. De place en place s'élèvent des tours en bois dont la hauteur domine celle de toutes les maisons, qui n'ont généralement, au reste, que deux ou trois étages. Deux hommes veillent sans cesse au haut de ces tours ; dès qu'une étincelle, une lueur, une fumée, leur dénonce un incendie, ils tirent une sonnette qui correspond au bas de la tour, et pendant qu'on attelle aux pompes et aux tonneaux des chevaux qui restent sans cesse harnachés, ils indiquent le quartier de la ville où se manifeste le sinistre. Aussitôt pompiers et pompes partent au galop. Le temps qui leur est rigoureusement nécessaire pour se rendre à chaque distance est calculé et il faut qu'à la minute dite ils atent franchi cette distance, de sorte que ce n'est point, comme en France, le propriétaire qui vient réveiller la police, mais au contraire la police qui vient lui dire : Levez-vous, votre maison brûle.

Quant à l'effraction, elle n'est presque jamais à craindre. Si voleur, ou plutôt, pour me servir d'une expression qui caractérise mieux la nuance que prend chez lui ce défaut, si *chippeur* que soit le peuple russe, il ne brisera pas un carreau ou ne forcera pas une porte ; si bien que l'on peut, pourvu qu'elle soit cachetée, confier sans crainte à un moujick, devant lequel il ne faudrait pas laisser traîner un kopeck, une lettre dans laquelle il vous aura vu renfermer pour dix mille roubles de billets de banque.

Voilà pour la tranquillité de ceux qui restent chez eux. Quant à ceux qui courent les rues, ils n'ont guère rien à craindre que des boutchnicks qui sont chargés de les protéger ; mais ces derniers sont si lâches qu'avec une canne ou un pistolet un seul homme en mettrait dix en fuite. Ces misérables sont donc forcés de se rejeter sur quelque malheureuse fille attardée, pour laquelle, en tout cas, le vol n'est pas une grande perte, ou le viol un grand chagrin. Au reste, chaque chose offre son bon côté : pendant les nuits d'hiver, où, malgré l'éclairage public, l'obscurité est si grande que les chevaux risquent à chaque instant de se briser les uns contre les autres, le boutchnick avertit toujours à temps les cochers du danger qu'ils courent. Sa vue est si bien habituée aux ténèbres dans lesquelles il vit, qu'il distingue, au milieu de la nuit, un traîneau, un droschki ou une calèche qui s'approche sans bruit sur la neige, et, sans son avertissement, irait se heurter contre quelque autre, arrivant comme l'éclair du côté opposé.

Au reste, à partir du mois de novembre jusqu'au mois de mars, la tâche toujours rude de ces malheureux, auxquels on ne paye, m'a-t-on assuré, qu'une vingtaine de roubles par an, devient quelquefois mortelle. Malgré les lourds vêtements dont ils sont chargés, malgré toutes les précautions qui sont prises contre son atteinte, le froid pénètre sourdement à travers les draps et les fourrures. Alors le veilleur nocturne n'a pas la force de prendre sur lui de marcher constamment ; un accablement profond le gagne, un assoupissement perfide s'empare de lui, il s'endort debout ; et, s'il ne passe dans ce moment quelque officier de ronde qui le fasse bâtonner impitoyablement jusqu'à ce que le sang ait repris son cours sous les coups, c'en est fait de lui, il ne se réveille plus, et le lendemain matin on le trouve raidi dans sa guérite. L'hiver qui précéda mon arrivée à Saint-Pétersbourg, un de ces malheureux, qu'on avait retrouvé mort ainsi, et qu'on avait voulu déplacer, était tombé le front contre une borne ; le cou s'était rompu net, et la tête, pareille à une boule, s'en était allée roulant jusqu'à l'autre trottoir.

Au bout de quelques jours de course, je parvins enfin à trouver sur les bords du canal Catherine, c'est-à-dire au centre de la ville, un logement convenable et tout garni, dans lequel je n'eus à introduire, pour le compléter, que des matelas et une couchette, le lit, dont l'usage est laissé aux grands seigneurs, étant regardé, par les paysans qui couchent sur des poêles, et par les marchands qui dorment dans des peaux et sur des fauteuils, comme un meuble de luxe.

Enchanté du nouvel arrangement que je venais de prendre, je retournais du canal Catherine à l'Amirauté, lorsque, sans songer que ce jour était le saint jour du dimanche, il me prit l'envie d'entrer dans un bain à vapeur. J'avais beaucoup entendu parler, en France, de ces sortes d'établissements, de sorte que, passant devant une maison de bains, je résolus de profiter de l'occasion. Je me présentai à la porte ; moyennant deux roubles et demi, c'est-à-dire cinquante sous de France, on me remit une carte d'entrée, et je fus introduit dans une première chambre où l'on se déshabille : cette chambre est chauffée à la température ordinaire.

Pendant que je me dévêtissais en compagnie d'une douzaine d'autres personnes, un garçon vint me demander si j'avais un domestique, et, sur ma réponse négative, s'informa de quel âge, de quel prix et de quel sexe je désirais la personne qui devait me frotter. Une telle demande nécessitait une explication ; je la provoquai donc, et j'appris que des enfants et des hommes attachés à l'établissement se tenaient toujours prêts à vous rendre ce service, et que, quant aux femmes, on les envoyait chercher dans une maison voisine.

Une fois le choix fait, la personne, quelle qu'elle fût, sur laquelle il s'était arrêté, se mettait nue comme le baigneur, et entrait avec lui dans la seconde chambre, chauffée à la température du sang. Je restai un instant muet d'étonnement ; puis, la curiosité l'emportant sur la honte, je fis choix du garçon même qui m'avait parlé. A peine lui eus-je manifesté ma préférence, qu'il alla prendre à un clou une poignée de verges, et en un instant se trouva aussi nu que moi.

Alors il ouvrit la porte et me poussa dans la seconde chambre.

Je crus que quelque nouveau Méphistophélès m'avait conduit, sans que je m'en doutasse, au sabbat.

Que l'on se figure trois cents personnes parfaitement nues, de tout âge, de tout sexe, hommes, femmes, enfants, vieillards, dont la moitié fouette l'autre, avec des cris, des rires, des contorsions étranges, et cela sans la moindre idée de pudeur. C'est qu'en Russie le peuple est si méprisé, que l'on confond ses habitudes avec celle des animaux, et que la police ne voit que des accouplements avantageux à la population, et par conséquent à la fortune des nobles, dans un libertinage qui commence à la prostitution et qui ne s'arrête pas même à l'inceste.

Au bout de dix minutes, je me plaignis de la chaleur ; je rentrai dans la première chambre ; je me rhabillai, et jetant deux roubles à mon frotteur, je me sauvai révolté d'une pareille démoralisation, qui, à Saint-Pétersbourg, paraît si naturelle parmi les basses classes, que personne ne m'en avait parlé.

Je suivais la rue de la Résurrection, l'esprit tout préoccupé de ce que je venais de voir, lorsque j'allai me heurter à une foule assez considérable qui se pressait pour entrer dans la cour d'un magnifique hôtel. Poussé par la curiosité, je me mis à la queue, et je vis que tout ce qui attirait cette multitude, c'étaient les préparatifs du supplice du knout, qui allait être administré à un esclave. J'allais me retirer, ne me sentant pas la force d'assister à un pareil spectacle, lorsqu'une des fenêtres s'ouvrit, et que deux jeunes filles vinrent poser sur le balcon, l'une un fauteuil, et l'autre un coussin de velours ; derrière les deux jeunes filles parut bientôt celle dont les membres délicats craignaient le contact de la pierre, mais dont les yeux ne craignaient pas la vue du sang. En ce moment un murmure courut dans la foule, et le mot : la Gossudarina ! la Gossudarina ! fut répété à voix basse, mais par cent voix, à l'accent desquelles il n'y avait point à se tromper.

En effet, je reconnus, au milieu des fourrures qui l'enveloppaient, la belle Machinka auprès du ministre. Un de ses anciens camarades avait eu le malheur, disait-on, de lui manquer de respect, et elle avait exigé qu'une punition exemplaire avertît les autres de ne pas tomber dans une faute pareille. On avait cru que sa vengeance se bornerait là ; on s'était trompé : ce n'était pas assez qu'elle sût que le coupable avait été puni, elle avait encore voulu le voir punir. Comme j'espérais, malgré ce que Louise m'avait dit de sa cruauté, qu'elle n'était venue que pour faire grâce ou pour adoucir du moins le supplice, je restai parmi les spectateurs.

La Gossudarina avait entendu le murmure qui s'était élevé à sa venue, mais au lieu d'éprouver de la crainte ou de la honte, elle parcourut des yeux toute cette multitude d'un air si hautain et si insolent qu'une reine n'eût pas fait mieux, puis, s'asseyant sur le fauteuil et appuyant son coude sur le coussin, elle posa sa tête dans l'une de ses mains, tandis que de l'autre elle caressait une levrette blanche qui allongeait sur les genoux de sa maîtresse sa tête de serpent.

Il paraît au reste que l'on n'attendait que sa présence pour commencer l'exécution, car à peine la belle spectatrice fut-elle au balcon, qu'une porte basse s'ouvrit, et que le coupable s'avança entre deux moujicks, qui tenaient chacun une corde nouée autour des poignets, et suivis de deux autres exécuteurs qui tenaient chacun un knout. C'était un jeune homme à la barbe blonde, à la figure impassible et aux traits fermes et arrêtés. Alors il passa dans la foule un bruit étrange; quelques-uns dirent que ce jeune homme, qui était le jardinier en chef du ministre, avait, lorsqu'elle était encore esclave, aimé Machinka, et que la jeune fille l'aimait de son côté, si bien qu'ils allaient s'épouser, lorsque le ministre avait jeté les yeux sur elle et l'avait élevée ou abaissée, comme on le voudra, au rang de sa maîtresse. Or, depuis ce temps, par un revirement étrange, la Gossudarina avait pris le jeune homme en haine, et plus d'une fois déjà il avait éprouvé les effets de ce changement, comme si elle craignait que son maître ne la soupçonnât de persister dans quelques-uns des sentiments de son ancien état. Enfin, la veille, elle avait rencontré son compagnon d'esclavage dans une allée du jardin, et à quelques mots qu'il lui avait dits, elle s'était écriée qu'il l'insultait, et, au retour du ministre, avait réclamé de lui la punition du coupable.

Les préparatifs du supplice étaient disposés d'avance. C'étaient une planche inclinée avec un carcan pour emboîter le cou du patient, et deux poteaux placés à droite et à gauche pour lui lier les bras; quant au knout, c'était un fouet dont le manche pouvait avoir deux pieds à peu près; à ce manche se rattachait une lanière de cuir plat, dont la longueur est double de celle de la poignée, et qui se termine par un anneau de fer auquel tient une autre bande de cuir moins longue de moitié que la première, large de deux pouces au commencement, mais qui, allant toujours en s'amincissant, finit en pointe. On trempe cette pointe dans le lait et on la fait sécher au soleil, ce qui la rend aussi dure et aussi aigue que la pointe d'un canif. Tous les six coups, ordinairement, on change de lanière, car le sang amollit le cuir; mais, dans la circonstance présente, la chose devenait inutile, le condamné n'avait que douze coups à recevoir et il y avait deux exécuteurs. Ces deux exécuteurs au reste, n'étaient autres que les cochers du ministre, que leur habitude de manier le fouet avait élevés à ce grade, ce qui ne leur ôtait rien de la bonne amitié de leurs camarades, qui, dans l'occasion, prenaient leur revanche, mais sans rancune, et en gens qui obéissent, voilà tout. Souvent, d'ailleurs, il arrive que dans la même séance les battants deviennent battus, et plus d'une fois, pendant mon séjour en Russie, j'ai vu des grands seigneurs, dans un moment de colère contre leurs domestiques, et n'ayant rien sous la main pour les battre, leur ordonner de se prendre aux cheveux et de se donner réciproquement des coups de poing dans le nez. D'abord, il faut l'avouer, c'était en hésitant et avec timidité qu'ils obéissaient à cet ordre, mais bientôt la douleur les mettait en train, chacun s'animait de son côté et frappait tout de bon, tandis que le maître ne cessait de crier : Plus fort, coquins, plus fort ! Enfin, lorsqu'il croyait la punition suffisante, il n'avait qu'à dire : Assez ; à ce mot, le combat cessait comme par magie, les antagonistes allaient laver leurs visages ensanglantés à la même fontaine et revenaient bras dessus bras dessous, aussi amicalement que si rien ne s'était passé entre eux.

Cette fois, le condamné ne devait pas en être quitte à si bon marché; aussi les apprêts du supplice seuls suffirent-ils pour m'inspirer une profonde émotion, et cependant je me sentais cloué à ma place par cette fascination étrange qui entraîne l'homme du côté où l'homme souffre; si bien qu'il faut que je l'avoue, je restai; d'ailleurs, je voulais voir jusqu'où cette femme pousserait la cruauté.

Les deux exécuteurs s'approchèrent du jeune homme, le dépouillèrent de ses habits jusqu'à la ceinture, l'étendirent sur l'échafaud, lui assujettirent le cou dans le carcan et lui lièrent les bras aux deux poteaux; puis, l'un des exécuteurs ayant fait faire cercle à la foule, afin de réserver aux acteurs de cette terrible scène un espace demi-circulaire qui leur permît d'agir librement, l'autre prit son élan, et se levant sur la pointe du pied, il asséna le coup de manière que la lanière fit deux fois le tour du corps du patient, où elle laissa un sillon bleuâtre. Quelle que dût être la douleur éprouvée, le malheureux ne jeta pas un cri.

Au deuxième coup, quelques gouttes de sang vinrent à la peau.

Au troisième, il jaillit.

A partir de ce moment, le fouet frappa sur la chair vive, si bien qu'à chaque coup l'exécuteur pressait la lanière entre ses doigts pour en faire dégoutter le sang.

Après les six premiers coups, l'autre exécuteur reprit la place avec un fouet neuf; depuis le cinquième coup, au reste, jusqu'au douzième, le patient ne donna d'autre preuve de sensibilité que la crispation nerveuse de ses mains, et sans un léger mouvement musculaire, qui à chaque percussion faisait frémir ses doigts, on aurait pu le croire mort.

L'exécution finie, on détacha le patient; il était presque évanoui et ne pouvait se soutenir; cependant il n'avait pas jeté un cri, pas poussé un gémissement. Quant à moi, je ne comprenais rien, je l'avoue, à cette insensibilité et à ce courage.

Deux moujicks le prirent par-dessous les bras et le reconduisirent vers la porte par laquelle il était venu; au moment d'entrer, il se retourna, murmura en russe, et en regardant Machinka, quelques paroles que je ne pus comprendre. Sans doute ces paroles étaient ou une insulte ou une menace, car ses camarades le poussèrent vivement sous la voûte. A ces paroles, la Gossudarina ne répondit que par un dédaigneux sourire, et tirant une boîte d'or de sa poche, elle donna quelques bonbons à sa levrette favorite, appela ses esclaves et s'éloigna appuyée sur leur épaule.

Derrière elle la fenêtre se referma, et la foule, voyant que tout était terminé, se retira silencieuse. Quelques-uns de ceux qui la composaient secouaient la tête comme s'ils voulaient dire qu'une pareille inhumanité dans une si jeune et si belle personne attirerait tôt ou tard sur elle la vengeance de Dieu.

IX

Catherine disait qu'il n'y avait point à Saint-Pétersbourg un hiver et un été, mais seulement deux hivers : un hiver blanc et un hiver vert.

Nous approchions à grands pas de l'hiver blanc, et j'avoue que, pour mon compte, ce n'était pas sans une certaine curiosité que je le voyais venir. J'aime les pays dans leur exagération, car c'est seulement alors qu'ils se montrent dans leur vrai caractère. Si l'on veut voir Saint-Pétersbourg en été et Naples en hiver, autant vaut rester en France, car on n'aura réellement rien vu.

Le tzarewich Constantin était retourné à Varsovie sans avoir rien pu découvrir de la conspiration qui l'avait amené à Saint-Pétersbourg, et l'empereur Alexandre, qui se sentait invisiblement enveloppé d'une vaste conspiration, avait quitté, plus triste toujours, ses beaux arbres de Tzarko-Selo, dont maintenant les feuilles couvraient la terre. Les jours ardents et les pâles nuits avaient disparu; plus d'azur au ciel, plus de saphirs roulant avec les flots de la Néva; plus de musiques éoliennes, plus de gondoles chargées de femmes et de fleurs. J'aurais voulu revoir encore une fois ces îles merveilleuses que j'avais trouvées, en arrivant, toutes tapissées de plantes étrangères, aux feuilles épaisses et aux larges corolles; mais les plantes étaient rentrées pour huit mois dans leurs serres; je venais chercher des palais, des temples, des parcs délicieux, je ne revis que des barques enveloppées de brouillard, autour desquelles les bouleaux agitaient leurs branches dégarnies et les sapins leurs sombres bras tout chargés de franges funéraires, et dont les habitants eux-mêmes, brillants oiseaux d'été, avaient déjà fui à Saint-Pétersbourg.

J'avais suivi le conseil qui m'avait, à mon arrivée, été donné à table d'hôte par mon Lyonnais, et ce n'était plus que couvert de fourrures, achetées chez lui, que je courais d'un bout de la ville à l'autre donner mes leçons, qui, au reste, s'écoulaient presque toujours bien plutôt en causeries qu'en démonstrations ou en assauts. M. de Gorgoli surtout, qui, après treize ans de fonctions de grand maître de la police, avait donné sa démission à la suite d'une discussion avec le général Milarodowich, gouverneur de la ville, et qui, rentré dans la vie privée, éprouvait le besoin du repos après une si longue agitation, M. de Gorgoli, dis-je, me faisait quelquefois rester des heures entières à lui parler de la France et à lui raconter mes affaires particulières, comme à un ami. Après lui, c'était M. de Bobrinski qui me marquait le plus d'affection, et entre autres cadeaux qu'il ne cessait de me faire, il m'avait donné un très beau sabre turc. Quant au comte Alexis, c'était toujours mon protecteur le plus ardent, quoique je le visse assez rarement chez lui, préoccupé qu'il était de réunions avec ses amis de Saint-Pétersbourg et même de Moscou, car, malgré les deux cents lieues qui séparent les deux capitales, il était sans cesse sur les chemins, tant le Russe est un composé étrange

d'oppositions, et, plein de mollesse par tempérament, se laisse prendre facilement à l'activité fiévreuse de l'ennui!

C'était chez Louise surtout que je le retrouvais de temps en temps. Ma pauvre compatriote, et je voyais avec un chagrin profond, devenait chaque jour plus triste. Quand je la trouvais seule, je l'interrogeais sur les causes de cette tristesse, que j'attribuais à quelque jalousie de femme; mais, lorsque j'abordais ce sujet, elle secouait la tête et parlait du comte Alexis avec tant de confiance, que je commençai à croire, en me rappelant ce qu'elle m'avait dit de cet ennui profond de Vaninkoff, qu'il prenait une part active à cette conspiration sourde, dont on parlait mystérieusement sans savoir ceux qui la tramaient ni connaître celui qu'elle devait atteindre. Quant à lui, et c'est un hommage à rendre aux conjurés russes, je ne me rappelle pas avoir vu une seule fois le moindre changement dans ses traits, la moindre altération dans son caractère; et, certes, Machiavel, en indiquant Constantinople comme la meilleure école de conspirateurs, a été injuste envers Moscou la sainte.

Nous étions arrivés ainsi au 9 novembre 1824; des brouillards épais enveloppaient la ville, et depuis trois jours un vent du sud-ouest, froid et humide, soufflait violemment du golfe de Finlande, de sorte que la Néva était devenue houleuse comme une mer. Des groupes nombreux, rassemblés sur les quais, malgré la brise âcre et sifflante qui coupait le visage, remarquaient avec inquiétude l'agitation sous-marine du fleuve, et comptaient, le long des murs de granit dans lesquels il est contenu, les anneaux superposés qui indiquent les différentes hauteurs des différentes crues. Quelques autres, tout en priant au pied de la Vierge, qui faillit faire renoncer, comme nous l'avons dit, Pierre le Grand à bâtir la ville impériale, calculaient que la hauteur du fleuve atteignait celle des premiers étages. Dans la ville, chacun s'effrayait en voyant les fontaines couler plus abondantes, et les sources surgir à gros bouillons, comme si elles étaient pressées par une force étrangère dans leurs canaux souterrains. Enfin, quelque chose de sombre planait sur la ville, qui indiquait l'approche d'un grand malheur.

Le soir vint; les postes consacrés aux signaux furent doublés partout.

La nuit, il y eut une tempête horrible. On avait ordonné de lever les ponts de manière que les vaisseaux pussent venir chercher une retraite jusqu'au cœur de la ville; si bien que toute la nuit ils remontèrent le cours de la Néva pour venir jeter l'ancre devant la forteresse, pareils à de blancs fantômes.

Je restai jusqu'à minuit chez Louise. Elle était d'autant plus effrayée que le comte Alexis avait reçu l'ordre de se rendre à la caserne des chevaliers-gardes; les précautions étaient les mêmes en effet que si la ville eût été en état de guerre. En la quittant, j'allai un instant sur les quais. La Néva paraissait tourmentée, et cependant ne grossissait point encore d'une manière visible; mais, de temps en temps, on entendait du côté de la mer des bruits étranges, pareils à de longs gémissements.

Je rentrai chez moi, personne ne dormait dans la maison. Une source, qui coulait dans la cour, débordait depuis deux heures, et s'était répandue au rez-de-chaussée. On disait qu'en d'autres endroits des dalles de granit s'étaient soulevées, et que l'eau avait jailli. Pendant toute la route, en effet, il m'avait semblé voir sourdre de l'eau entre les pierres; mais, comme je ne croyais pas au danger de l'inondation, attendu que ce danger m'était inconnu, je montai dans mon appartement, qui, au reste, étant situé au deuxième, m'offrait toute sécurité. Pendant quelque temps cependant, l'agitation que j'avais remarquée chez les autres, plus encore que celle que j'éprouvais moi-même, me tint éveillé; mais bientôt, accablé de fatigue, je m'endormis, bercé par le bruit de la tempête même.

Vers les huit heures du matin, je fus réveillé par un coup de canon. Je passai une robe de chambre et je courus à la fenêtre. Les rues présentaient le spectacle d'une agitation extraordinaire. Je m'habillai promptement et je descendis.

— Qu'est-ce que ce coup de canon? demandai-je à un homme qui montait des matelas au premier.

— C'est l'eau qui monte, Monsieur, me répondit-il.

Et il continua son chemin.

Je descendis au rez-de-chaussée; on y avait de l'eau jusqu'à la cheville, quoique le plancher de la maison fût au-dessus du niveau de la rue de toute la hauteur des trois marches qui formaient le perron. Je courus au seuil de la porte; le milieu de la rue était inondé, et une espèce de marée, causée par le passage des voitures, battait les trottoirs.

J'aperçus un droschki, je l'appelai; mais l'ivoschik refusait de marcher et voulait regagner au plus vite son hangar. Un billet de vingt roubles le décida. Je sautai dans la voiture, et je donnai l'adresse de Louise, sur la Perspective de Niusky. Mon cheval était dans l'eau jusqu'au jarret; de cinq minutes en cinq minutes on tirait le canon, et à chaque coup ceux que nous croisions répétaient: « L'eau monte. »

J'arrivai chez Louise. Un soldat à cheval était à la porte. Il venait d'accourir au galop de la part du comte Alexis pour lui dire qu'elle eût à monter au plus haut de la maison afin de n'être pas surprise. Le vent venait de tourner à l'ouest, et refoulait directement la Néva vers sa source, de sorte que la mer semblait lutter avec le fleuve pour le rejeter dans son lit. Le soldat achevait sa commission comme j'entrais chez Louise, et repartit ventre à terre du côté de la caserne, faisant voler l'eau tout autour de lui. Le canon tirait toujours.

Il était temps que j'arrivasse: Louise était mourante de frayeur, moins peut-être pour elle encore que pour le comte Alexis, dont les casernes, situées dans le quartier de Narva, devaient être les premières exposées à l'inondation. Cependant le message qu'elle venait de recevoir l'avait rassurée un peu. Nous montâmes ensemble sur la terrasse de la maison, qui, étant une des plus élevées, dominait toute la ville, et d'où, pendant les beaux jours, on découvrait la mer. Mais pour le moment le brouillard était si épais, que, vers un horizon très rapproché, la vue se perdait dans un océan de vapeur.

Bientôt le canon tira à coups plus pressés, et de la place de l'Amirauté nous vîmes s'échapper par les rues et dans toutes les directions les voitures de louage dont les cochers, ayant cru faire une bonne spéculation, vu l'envahissement souterrain de l'eau, s'étaient réunis à leur place habituelle. Forcés de fuir devant l'inondation du fleuve, ils criaient: L'eau monte, l'eau monte. Et en effet, derrière les voitures, et comme pour les poursuivre dans les rues, une haute vague montra sa tête verdâtre au-dessus du quai, se brisa à l'angle du pont d'Isaac, et roula son écume jusqu'au pied de la statue de Pierre le Grand.

Alors on entendit un grand cri d'effroi, comme si cette vague avait été vue de toute la ville. La Néva débordait.

A ce cri, la terrasse du palais d'Hiver se couvrit d'uniformes. L'empereur, au milieu de son état-major, venait d'y monter pour donner des ordres, car le danger s'avançait de plus en plus pressant. Arrivé là, il vit que l'eau avait déjà atteint plus de la moitié de la hauteur des murailles de la forteresse, et il songea aux malheureux prisonniers qui se trouvaient dans des caveaux grillés donnant sur la Néva. Le patron d'une barque reçut à l'instant même l'ordre d'aller au nom de l'empereur, prévenir le gouverneur de les faire sortir de leurs cachots, et de les mettre en sûreté; mais la barque arriva trop tard; dans le désordre général, on les avait oubliés. Ils étaient morts.

En ce moment nous aperçûmes, au-dessus du palais d'Hiver, la banderole du yacht impérial, qui s'était approché pour donner, si besoin était, asile à l'empereur et à sa famille. L'eau alors devait être de plain-pied avec les parapets des quais, qui commençaient à disparaître, et en voyant une voiture qui se débattait avec son cocher et son cheval, nous apprîmes que dans les rues on commençait à perdre pied. Bientôt le cocher se jeta à la nage, gagna une fenêtre et fut accueilli à un balcon du premier.

Préoccupés un instant de ce spectacle, nous avions détourné les yeux de la Néva; mais, en les y reportant, nous aperçûmes deux barques sur la place de l'Amirauté. L'eau était déjà si haute, qu'elles avaient pu passer par-dessus les parapets. Ces barques étaient envoyées par l'empereur pour porter du secours à ceux qui se noyaient. Trois autres les suivirent. Nous reportâmes alors machinalement les yeux vers la voiture et le cheval; le dôme de la voiture paraissait encore, mais le cheval était entièrement englouti. Il y avait donc déjà six pieds d'eau à peu près dans les rues. Depuis un instant le canon avait cessé de tirer, preuve que l'inondation atteignait la hauteur des remparts de la citadelle.

Alors on commença à voir flotter des débris de maisons, qui, poussés par les vagues, arrivaient des faubourgs: c'étaient ceux des misérables baraques de bois du quartier de Narva qui n'avaient pu résister à l'ouragan, et qui avaient été enlevées avec les malheureux qui les habitaient.

Une des barques qui passaient dans la Perspective repêcha devant nous un homme, mais il était déjà mort. Il est difficile de dire l'impression que produisit sur nous la vue de ce premier cadavre.

L'eau continuait de monter avec une effrayante rapidité: les trois canaux qui enferment la ville dégorgeaient dans les rues leurs barques chargées de pierres, de fourrages et de bois. De temps en temps, on voyait un homme s'accrocher à quelqu'une de ces îles flottantes, et gagner le sommet, d'où il faisait des signaux aux barques qui alors essayaient d'arriver à lui; mais c'était chose difficile, tant les vagues, enfermées dans les rues comme dans des canaux, se débattaient avec furie; si bien qu'avant que le secours ne fût arrivé à lui, souvent le malheureux était emporté par une lame, ou voyait ceux qu'il regardait comme ses sauveurs engloutis eux-mêmes.

Nous sentions la maison trembler, et nous l'entendions

gémir sous la secousse des vagues qui avaient atteint le premier étage, et il nous semblait à tout instant que sa base allait se fendre et ses étages supérieurs s'écrouler ; et cependant, au milieu de tout ce chaos, Louise n'avait qu'une parole à la bouche : Alexis ! oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Alexis !

L'empereur paraissait au désespoir ; le comte Milarodowich gouverneur de Saint-Pétersbourg, était près de lui, recevant et transmettant ses ordres, qui, si périlleux qu'ils fussent, étaient exécutés à l'instant même avec un miraculeux dévouement. Cependant les nouvelles qu'on lui apportait étaient de plus en plus désastreuses. Dans une des casernes de la ville, un régiment tout entier avait cherché un refuge sur le toit, mais le bâtiment s'était écroulé, et tous ces malheureux avaient disparu. Comme on faisait ce récit à l'empereur, un factionnaire, enlevé dans sa guérite, qui jusque-là l'avait protégé comme une barque, parut au sommet d'une vague, et apercevant l'empereur sur la terrasse, se remit debout, et lui présenta les armes. En ce moment une vague le renversa, lui et sa frêle embarcation. L'empereur jeta un cri, et ordonna à un canot d'aller à son secours. Heureusement le soldat savait nager ; et il se soutint un instant sur l'eau, le canot l'atteignit et l'emmena au palais.

Tout le reste ne fut bientôt plus qu'une scène de chaos dont il était impossible de suivre les détails. Des vaisseaux se brisèrent en se heurtant, et l'on vit leurs débris passer au milieu des débris des maisons, des meubles flottants et des cadavres d'hommes et d'animaux. Des bières enlevées aux sépultures rendirent leurs ossements comme au jour du jugement dernier ; enfin une croix arrachée au cimetière entra par une fenêtre du palais impérial, et fut retrouvée présage mortel, dans la chambre de l'empereur !

La mer monta ainsi pendant douze heures. Partout les premiers étages furent submergés, et dans quelques quartiers de la ville l'eau atteignit jusqu'au second, c'est-à-dire six pieds au-dessus de la Vierge de Pierre le Grand ; puis elle commença à décroître, car, avec la permission de Dieu, le vent tourna de l'ouest au nord, et la Néva put continuer de suivre son cours auquel la mer s'était opposée comme une muraille ; douze heures de plus, Saint-Pétersbourg et ses habitants disparaissaient de la surface de la terre, comme au jour du déluge les villes antiques.

Pendant tout ce temps, l'empereur, le grand-duc Nicolas, le grand-duc Michel et le gouverneur général de la place, le comte Milarodowich que sa bravoure avait fait appeler le Bayard russe, quoique sa continence fût loin de pouvoir être comparée à celle du héros français, ne quittèrent point la terrasse du palais d'Hiver, tandis que l'impératrice, de sa fenêtre, jetait des bourses d'or aux bateliers qui se dévouaient au salut de tous.

Vers le soir, une barque aborda au second étage de notre maison. Depuis longtemps Louise échangeait des signes joyeux avec le soldat qui la montait et dont elle avait reconnu l'uniforme ; en effet, il apportait des nouvelles du comte et venait chercher les nôtres. Elle lui écrivit quelques lignes au crayon dans lesquelles elle le rassurait, et j'y ajoutai une apostille dans laquelle je lui promettais de ne pas la quitter.

Comme la mer continuait à baisser, et que le vent promettait de se maintenir au nord, nous descendîmes de la terrasse au second. Ce fut là que nous passâmes la nuit, car il était de toute impossibilité d'entrer au premier ; l'eau s'en était retirée, il est vrai, mais tout y était souillé et perdu ; les fenêtres et les portes étaient brisées, et le parquet était couvert de débris de meubles.

C'était la troisième fois depuis un siècle que Saint-Pétersbourg, avec ses palais de brique et ses colonnades de plâtre, était ainsi menacé par l'eau, faisant un étrange pendant à Naples, qui, à l'autre bout du monde européen, est menacée par le feu.

Le lendemain matin, il n'y avait plus que deux ou trois pieds d'eau dans les rues, et alors, en voyant les débris et les cadavres gisant sur le pavé, on pouvait apprécier les désastres. Les navires avaient été portés jusqu'à la hauteur de l'église de Cazan, et à Cronstad, un vaisseau de ligne de cent canons, lancé au milieu de la place publique, avait renversé, avant d'arriver là, deux maisons auxquelles il s'était heurté comme à des rochers.

Au milieu de cette vengeance de Dieu, une vengeance terrible avait été exercée par les hommes.

A onze heures de la nuit, le ministre avait été appelé par l'empereur, et avait laissé chez lui sa belle maîtresse, en lui recommandant, au premier signal du danger, de gagner les appartements que l'eau ne pourrait pas atteindre ; c'était chose facile, l'hôtel du ministre, l'un des plus beaux de la rue de la Résurrection, ayant quatre étages.

La Gossudarina était donc restée seule dans l'hôtel avec ses esclaves, et le ministre s'était rendu au palais d'Hiver, où il était resté près de l'empereur jusqu'au surlendemain, c'est-à-dire tout le temps qu'avait duré l'inondation. Aussitôt libre, il était revenu à son hôtel, dont il avait trouvé toutes les portes brisées ; l'eau avait monté à la hauteur de dix-sept pieds, de sorte que la maison était totalement abandonnée.

Inquiet pour sa belle maîtresse, le ministre monta vivement à sa chambre ; la porte en était fermée, et c'était une de celles qui avaient résisté aux vagues ; presque toutes les autres avaient été arrachées de leurs gonds et emportées. Inquiet de cette circonstance étrange, il frappe, il appelle, mais tout est muet, sinon désert ; sa terreur redouble à ce silence, et après des efforts inouïs il enfonce enfin la porte.

Le cadavre de la Gossudarina était couché au milieu de l'appartement ; mais, terrible preuve que l'inondation n'était pas la seule cause de sa mort, la tête manquait au tronc.

Le ministre, presque insensé de douleur, appela au secours, par le même balcon d'où Machinka avait regardé l'exécution de son ancien camarade. Quelques personnes accoururent, et le trouvèrent à genoux près de ce pauvre corps mutilé.

On chercha alors par la chambre, et l'on retrouva la tête, que les flots avaient roulée sur le lit ; près de la tête étaient de grands ciseaux avec lesquels on émonde les haies des jardins et qui avaient évidemment servi à l'assassinat.

Tous les esclaves du ministre, qui à l'aspect du danger avaient fui chacun de son côté, revinrent le soir même ou le lendemain.

Il n'y eut que le jardinier qui ne revint pas.

X

Le vent, en sautant de l'ouest au nord, avait indiqué l'arrivée de l'hiver ; aussi à peine, eut-on réparé les premiers désastres causés par l'ennemi en retraite, qu'il fallut faire face à l'ennemi qui s'avançait. Il était d'autant plus urgent de se hâter, qu'on était arrivé déjà, lorsque l'inondation avait eu lieu, au 10 novembre. On vit les vaisseaux qui avaient échappé à l'ouragan regagner en toute hâte la haute mer, pour ne reparaître, comme les hirondelles, qu'au retour du printemps ; les ponts furent enlevés, et dès lors on attendit plus tranquillement les premières gelées. Le 3 décembre, elles étaient arrivées ; le 4, la neige tomba, et, quoiqu'il ne fit que cinq ou six degrés au-dessous de glace, le traînage s'établit ; c'était un grand bonheur : toutes les provisions d'hiver avaient été gâtées par l'inondation, le traînage préservait de la disette.

En effet, grâce au traînage, qui par sa vitesse équivaut presque à la vapeur, dès que ce mode de transport est établi il arrive dans la capitale, d'un bout à l'autre de l'empire, du gibier tué quelquefois à mille ou douze cents lieues de l'endroit où il doit être mangé. Alors, les coqs de bruyère, les perdrix, les gelinottes et les canards sauvages, rangés par couches avec de la neige dans des tonneaux, affluent aux marchés, où ils se donnent plutôt qu'ils ne se vendent. Près d'eux on voit, étendus sur des tables ou empilés en monceaux, les poissons les plus recherchés de la mer Noire et du Volga ; quant aux animaux de boucherie, on les expose en vente debout sur leurs quatre pieds, comme s'ils étaient vivants, et on taille à même.

Les premiers jours où Saint-Pétersbourg eut revêtu sa blanche robe d'hiver furent pour moi des jours de curieux spectacle, car tout était nouveau. Je ne pouvais surtout me lasser d'aller en traîneau ; car il y a une volupté extrême à se sentir entraîné sur un terrain poli comme une glace par des chevaux qu'excite la vivacité de l'air, et qui, sentant à peine le poids de leur charge, semblent voler plutôt que courir. Ces premiers jours furent d'autant plus agréables pour moi, que l'hiver, avec une coquetterie inaccoutumée, ne se montra que petit à petit, de sorte que j'arrivai, grâce à mes pelisses et à mes fourrures, jusqu'à vingt degrés presque sans m'en être aperçu ; à douze degrés la Néva avait commencé de prendre.

J'avais tant fait courir mes malheureux chevaux, que mon cocher me déclara un matin que si je ne leur laissais pas quarante-huit heures au moins de repos, au bout de huit jours ils seraient tout à fait hors de service. Comme le ciel était très beau, quoique l'air fût plus vif que je ne l'avais encore senti, je me décidai à faire mes courses en me promenant ; je m'armai de pied en cap contre les hostilités du froid ; je m'enveloppai d'une grande redingote d'astrakan, je m'enfonçai un bonnet fourré sur les oreilles, je roulai autour de mon cou une cravate de cachemire, et je m'aventurai dans la rue, n'ayant de toute ma personne que le bout du nez à l'air.

D'abord tout alla à merveille ; je m'étonnai même du peu d'impression que me causait le froid, et je riais tout bas

de tous les contes que j'en avais entendu faire ; j'étais, au reste, enchanté que le hasard m'eût donné cette occasion de m'acclimater. Néanmoins, comme les deux premiers écoliers chez lesquels je me rendais, monsieur de Bobrinski et monsieur de Nariskin, n'étaient point chez eux, je commençais à trouver que le hasard faisait trop bien les choses, lorsque je crus remarquer que ceux que je croisais me regardaient avec une certaine inquiétude, mais, cependant, sans me rien dire. Bientôt un monsieur, plus causeur, à ce qu'il paraît, que les autres, me dit en passant : *Noss !* Comme je ne savais pas un mot de russe, je crus que ce n'était pas la peine de m'arrêter pour un monosyllabe, et je continuai mon chemin. Au coin de la rue des Pois, je rencontrai un ivoschik qui passait ventre à terre en conduisant son traîneau ; mais si rapide que fût sa course, il se crut obligé de me parler à son tour, et me cria : *Noss, Noss !* Enfin, en arrivant sur la place de l'Amirauté, je me trouvai en face d'un moujick, qui ne me cria rien du tout, mais qui, ramassant une poignée de neige, se jeta sur moi, et avant que j'eusse pu me débarrasser de tout mon attirail, se mit à me débarbouiller la figure et à me frotter particulièrement le nez de toute sa force. Je trouvai la plaisanterie assez médiocre, surtout par le temps qu'il faisait, et tirant un de mes bras d'une de mes poches, je lui allongeai un coup de poing qui l'envoya rouler à dix pas. Malheureusement ou heureusement pour moi, deux paysans passaient en ce moment, qui, après m'avoir regardé un instant, se jetèrent sur moi, et malgré ma défense me maintinrent les bras, tandis que mon enragé moujick ramassait une autre poignée de neige, et, comme s'il ne voulait pas en avoir le démenti, se précipitait de nouveau sur moi. Cette fois, profitant de l'impossibilité où j'étais de me défendre, il se mit à recommencer ses frictions. Mais, si j'avais les bras pris, j'avais la langue libre ; croyant que j'étais la victime de quelque méprise ou de quelque guet-apens, j'appelai de toute ma force au secours. Un officier accourut et me demanda en français à qui j'en avais.

— Comment ! Monsieur, m'écriai-je en faisant un dernier effort et en me débarrassant de mes trois hommes, qui, de l'air le plus tranquille du monde, se remirent à continuer leur chemin, l'un vers la Perspective, et les deux autres du côté du quai Anglais ; vous ne voyez donc pas ce que ces drôles me faisaient ?

— Que vous faisaient-ils donc ?

— Mais ils me frottaient la figure avec de la neige. Est-ce que vous trouveriez cela une plaisanterie de bon goût, par hasard, avec le temps qu'il fait ?

— Mais, Monsieur, ils vous rendaient un énorme service, me répondit mon interlocuteur en me regardant, comme nous disons, nous autres Français, dans le blanc des yeux.

— Comment cela ?

— Sans doute, vous aviez le nez gelé.

— Miséricorde ! m'écriai-je en portant la main à la partie menacée.

— Monsieur, dit un passant en s'adressant à l'interlocuteur, monsieur l'officier, je vous préviens que votre nez gèle.

— Merci, Monsieur, dit l'officier comme si on l'eût prévenu de la chose la plus naturelle du monde : et, se baissant, il ramassa une poignée de neige, et se rendit à lui-même le service que m'avait rendu le pauvre moujick, que j'avais si brutalement récompensé de son obligeance.

— C'est-à-dire alors, Monsieur, que sans cet homme...

— Vous n'auriez plus de nez, continua l'officier en se frottant le sien.

— Alors, Monsieur, permettez ! ..

Et je me mis à courir après mon moujick, qui, croyant que je voulais achever de l'assommer, se mit à courir de son côté ; de sorte que, comme la crainte est naturellement plus agile que la reconnaissance, je ne l'eusse probablement jamais rattrapé, si quelques personnes, en le voyant fuir et en me voyant le poursuivre, ne l'eussent pris pour un voleur, et ne lui eussent barré le chemin. Lorsque j'arrivai, je le trouvai parlant avec une grande volubilité, afin de faire comprendre qu'il n'était coupable que de trop de philanthropie ; dix roubles que je lui donnai expliquèrent la chose. Le moujick me baisa les mains, et un des assistants, qui parlait français, m'invita à faire désormais plus d'attention à mon nez. L'invitation était inutile ; pendant tout le reste de ma course je ne le perdis pas de vue.

J'allais à la salle d'armes de monsieur Siverbrik, où j'avais rendez-vous avec monsieur de Gorgoli, qui m'avait écrit de venir l'y trouver. Je lui racontai l'aventure qui venait de m'arriver comme une chose fort extraordinaire ; alors il s'informa si d'autres personnes ne m'avaient rien dit avant que le pauvre moujick se dévouât. Je lui répondis que deux passants m'avaient fort regardé, et, en me croisant, m'avaient crié : *Noss ! noss !* « Eh bien ! me dit-il, c'est cela, on vous criait de prendre garde à votre nez. C'est la formule ordinaire ; une autre fois tenez-vous donc pour averti. »

Monsieur de Gorgoli avait raison, et ce n'est pas précisément pour le nez ou pour les oreilles qu'il y a le plus à craindre à Saint-Pétersbourg, attendu que, si vous ne vous apercevez pas que la gelée les gagne, le premier passant le voit pour vous et vous prévient presque toujours à temps pour porter remède au mal. Mais, lorsque malheureusement le froid s'empare de quelque autre partie du corps cachée par les vêtements, comme l'avis devient impossible, vous ne vous en apercevez que par l'engourdissement de la partie affectée, et alors il est souvent trop tard. L'hiver précédent, un Français nommé Pierson, commis d'une des premières maisons de banque de Paris, avait été victime d'un accident de ce genre, faute de précaution.

En effet, monsieur Pierson, qui était parti de Paris pour accompagner à Saint-Pétersbourg une somme considérable faisant partie de l'emprunt négocié par le gouvernement russe, et qui était sorti de France par un temps superbe, n'avait pris aucune précaution contre le froid. En arrivant à Riga, il avait trouvé le temps encore fort supportable, de sorte qu'il avait continué sa route, jugeant inutile d'acheter ni manteau, ni fourrures, ni bottes doublées de laine ; en effet, les choses allèrent encore bien en Livonie ; mais trois lieues au delà de Revel, la neige tomba à flocons si pressés, que le postillon perdit son chemin et versa dans une fondrière. Il fallut aller chercher du secours, les deux hommes n'étant point assez forts pour relever la voiture. Le postillon détela donc un de ses chevaux et partit rapidement pour la ville la plus prochaine, tandis que monsieur Pierson, voyant la nuit s'avancer, ne voulut point, de crainte des voleurs, quitter un seul instant le trésor qu'il escortait. Mais avec la nuit la neige cessa, et le vent ayant passé au nord, le froid monta subitement à vingt degrés. Monsieur Pierson, qui connaissait le danger terrible qu'il courait, se mit aussitôt à marcher autour de sa voiture, pour le combattre autant qu'il était en son pouvoir. Au bout de trois heures d'attente, le postillon revint avec des hommes et des chevaux, la voiture fut remise sur roues, et, grâce à son double attelage, monsieur Pierson gagna rapidement la première ville, où il s'arrêta. Le maître de poste chez lequel on était venu prendre des chevaux l'attendait avec inquiétude, car il savait dans quelle position il était resté pendant tout le temps de l'absence du postillon ; aussi sa première demande, quand monsieur Pierson descendit de sa voiture, fut pour lui demander s'il n'avait rien de gelé. Le voyageur répondit qu'il espérait que non, attendu qu'il n'avait cessé de marcher, et que, grâce au mouvement, il croyait avoir lutté victorieusement contre le froid. A ces mots, il découvrit son visage et montra ses mains, ils étaient intacts.

Cependant, comme monsieur Pierson éprouvait une grande lassitude, et qu'il craignait, s'il continuait sa route pendant la nuit, quelque accident pareil à celui auquel il croyait avoir échappé, il fit bassiner son lit, prit un verre de vin chaud et s'endormit.

Le lendemain il se réveille et veut se lever, mais il semble cloué dans son lit ; d'un de ses bras qu'il lève avec peine, il atteint le cordon de la sonnette et appelle. On vient ; il dit ce qu'il éprouve ; c'est comme une paralysie générale ; on court chez le médecin ; il arrive, lève la couverture et trouve les jambes du malade livides et tachetées de noir ; la gangrène commençait à s'y mettre. Le médecin annonce aussitôt au malade que l'amputation est de toute nécessité.

Quelque terrible que fût cette ressource, monsieur Pierson s'y résolut. Le médecin envoie aussitôt chercher les instruments nécessaires, mais, tandis qu'il fait ses préparatifs, le malade se plaint tout à coup que sa vue s'affaiblit et que c'est à peine s'il distingue les objets qui l'entourent. Le docteur commence alors à craindre que le mal ne soit plus grand encore qu'il ne le supposait, procède à un nouvel examen, et reconnaît que les chairs du dos viennent de s'ouvrir. Alors, au lieu d'annoncer à monsieur Pierson la nouvelle et terrible découverte qu'il vient de faire, il le rassure, lui promet que son état est moins alarmant qu'il ne l'avait cru d'abord, et lui dit, comme preuve de ce qu'il avance, qu'il doit éprouver un grand besoin de sommeil. Le malade répond qu'effectivement il se sent singulièrement assoupi. Dix minutes après, il était endormi, et au bout d'un quart d'heure de sommeil, il était mort.

Si on avait aussitôt reconnu sur son corps les atteintes de la gelée et qu'on l'eût à l'instant même frotté avec de la neige, comme le bon moujick avait fait pour mon nez, monsieur Pierson se serait remis en route le lendemain comme si rien n'était arrivé.

Ce fut une leçon pour moi ; et craignant de ne pas toujours trouver dans les passants la même obligeance opportune, je ne sortis plus qu'avec un petit miroir dans ma poche, et de dix minutes en dix minutes je me regardais le nez.

Au reste, Saint-Pétersbourg avait pris, en moins de huit jours, sa robe d'hiver : la Néva était gelée et on la traversait en tous sens, soit à pied, soit avec des voitures. Par-

tout les traîneaux avaient remplacé les voitures ; la Perspective était devenue une espèce de Longchamp, les poêles étaient allumés dans les églises, et le soir, à la porte des théâtres, de grands feux brûlaient dans des enceintes bâties à cet effet, couvertes du haut, ouvertes des côtés et garnies de bancs circulaires sur lesquels les domestiques attendaient leurs maîtres. Quant aux cochers, les seigneurs qui ont quelque pitié les renvoient à l'hôtel en leur indiquant l'heure à laquelle ils doivent revenir. Les plus malheureux de tous sont les soldats et les boutchnicks ; il n'y a pas de nuit où l'on ne relève morts quelques-uns de ceux qu'on avait quittés vivants.

Cependant le froid augmentait toujours, et il arriva à un tel degré, que des troupes de loups furent aperçues dans les environs de Saint-Pétersbourg, et qu'un matin on trouva un de ces animaux qui se promenait comme un chien dans le quartier de la Fonderie. La pauvre bête, au reste, n'avait rien de bien menaçant, et me faisait bien plutôt l'effet d'être venue pour demander l'aumône qu'avec l'intention de prendre rien de force ; on l'assomma à coups de bâton.

Comme je racontais le soir même cette aventure devant le comte Alexis, il me parla à son tour d'une grande chasse à l'ours qui devait avoir lieu le surlendemain, dans une forêt, à dix ou douze lieues de Moscou. Comme la chasse était dirigée par monsieur de Narischkin, un de mes écoliers, je n'eus pas de peine à obtenir du comte qu'il lui parlât de mon désir d'y assister ; il me le promit, et en effet le lendemain je reçus une invitation avec un programme, non pas de la fête, mais du costume. Ce costume est un habit tout garni de fourrures et dont la fourrure est, en dedans, avec une espèce de casque en cuir qui descend en pèlerine sur les épaules ; le chasseur a la main droite armée d'un gantelet, et tient à cette main un poignard. C'est avec ce poignard qu'il attaque l'ours dans une lutte corps à corps, et que, presque toujours du premier coup, il le tue.

Les détails de cette chasse, que je m'étais fait répéter deux ou trois fois avec le plus grand soin, m'avaient ôté un peu de mon enthousiasme pour elle. Cependant, comme je m'étais mis en avant, je ne voulais pas reculer, et je fis tous mes préparatifs, achetant habit, casque et poignard, afin de les essayer le même soir et de n'être pas trop empêtré dans mon attirail.

J'étais resté assez tard chez Louise, de sorte que ce ne fut qu'à minuit passé que je rentrai chez moi. Je commençai aussitôt ma répétition avec costume ; je dressai mon traversin sur une chaise, et me précipitai dessus pour le frapper juste à la place que j'avais marquée, et qui devait correspondre pour l'ours à la sixième côte, lorsque je fus tout à coup détourné de l'attention que j'apportais à cet exercice par un bruit épouvantable qui se fit dans ma cheminée. J'y courus aussitôt, et, introduisant ma tête entre les portes que j'avais déjà fermées (car à Saint-Pétersbourg les cheminées se ferment la nuit comme des poêles), j'aperçus un objet dont je ne pus distinguer la forme, qui, après être descendu presque à la hauteur de ma plaque, remonta vivement. Je ne doutai pas un instant que ce ne fût quelque voleur qui, dans sa haine de l'effraction, avait probablement employé ce moyen pour pénétrer chez moi, et qui, s'apercevant que je n'étais point encore couché, se hâtait de battre en retraite. Comme je criai plusieurs fois : Qui va là ? et que personne ne me répondit, ce silence ne fit que me confirmer dans mon opinion. Il en résulta que je restai près d'une demi-heure sur mes gardes ; mais, n'entendant plus aucun bruit, je jugeai que le voleur était parti pour ne plus revenir, et ayant barricadé avec le plus grand soin la porte de ma cheminée, je me couchai et m'endormis.

Il y avait un quart d'heure à peine que j'avais la tête sur l'oreiller, lorsque tout au milieu de mon sommeil il me sembla entendre des pas dans le corridor. Tout préoccupé encore de l'histoire inexplicable de ma cheminée, je me réveille en sursaut et j'écoute. Plus de doute, il y a quelqu'un qui passe et repasse devant la porte de ma chambre et qui fait crier le parquet malgré l'intention qu'il semble mettre à ne pas produire le moindre bruit. Bientôt ces pas s'arrêtent devant ma porte avec hésitation : il est probable qu'on s'assure si je dors. J'allonge ma main vers la chaise où j'avais jeté toute ma défroque, j'attrape mon casque et mon poignard, je me coiffe de l'un, je m'arme de l'autre et j'attends.

Au bout d'un instant d'hésitation, j'entends qu'on met la main sur ma clef, ma serrure grince, ma porte s'ouvre, et je vois s'avancer vers moi, éclairé par la lumière d'une lanterne qu'il a laissée dans le corridor, un être fantastique dont la figure, autant que j'en puis juger dans l'obscurité, me semble couverte d'un masque. Aussitôt je pense qu'il vaut mieux le prévenir que de l'attendre ; en conséquence, comme il s'avance vers la cheminée avec une hardiesse qui prouve sa connaissance des lieux, je saute à bas de mon lit, je le saisis à la gorge, je le terrasse et, lui mettant le poignard sur la poitrine, je lui demande à qui il en a et ce qu'il veut ; mais alors, à mon grand étonnement, c'est mon adversaire qui pousse des cris affreux et semble appeler au secours. Alors, voulant voir décidément à qui j'ai affaire, je me précipite dans le corridor, je saisis la lanterne et je reviens ; mais, si courte qu'ait été mon absence, le voleur a disparu comme par enchantement. Seulement j'entends dans la cheminée comme un léger froissement ; j'y cours, je regarde, et j'aperçois dans le lointain la semelle des souliers et le fond de la culotte de mon homme, s'éloignant avec une rapidité qui dénote dans leur propriétaire l'habitude de ces sortes de chemins ; je reste stupéfait.

En ce moment un voisin, qui a entendu le sabbat infernal que je fais depuis dix minutes, entre chez moi, croyant que l'on m'assassine, et me trouve debout, en chemise, une lanterne d'une main, un poignard de l'autre et mon casque sur la tête. Sa première question est de me demander si je suis devenu fou.

Alors pour lui prouver que je suis dans tout mon bon sens, et même pour lui donner quelque idée de mon courage, je lui raconte ce qui s'est passé. Mon voisin éclate de rire : j'ai vaincu un ramoneur. Je veux douter encore, mais mes mains, ma chemise et mon visage même, pleins de suie, attestent la vérité de ses paroles. Mon voisin me donne alors quelques explications, et je n'ai plus de doute.

En effet, le ramoneur qui en France, même l'hiver, n'est qu'une espèce d'oiseau de passage qui chante une fois l'an au haut de la cheminée, devient à Saint-Pétersbourg un être de première nécessité ; aussi, tous les quinze jours au moins, fait-il sa tournée dans chaque maison. Seulement ses travaux tutélaires sont nocturnes, car, si dans la journée on ouvrait les conduits des poêles ou si on éteignait le feu des cheminées, le froid pénétrerait dans les appartements. Les poêles se ferment donc dès le matin, aussitôt qu'on y a allumé le feu, et les cheminées tous les soirs dès qu'on l'y a éteint. Il en résulte que les ramoneurs, qui sont abonnés avec les propriétaires des maisons, grimpent sur les toits, et, sans même prévenir les locataires, font descendre dans la cheminée un fagot d'épines, dont une grosse pierre est le centre, et râclent avec cette espèce de balai la cheminée dans les deux tiers de sa longueur ; puis, quand la besogne supérieure est terminée, ils entrent dans la maison, pénètrent dans les appartements des locataires, et nettoient à leur tour la partie basse des conduits. Ceux qui sont habitués ou prévenus savent ce dont il s'agit et ne s'en préoccupent aucunement. Malheureusement on avait oublié de me mettre au fait, et comme c'était la première fois que le pauvre diable de ramoneur entrait chez moi pour y exercer son industrie, il avait failli être victime de ma promptitude à le mal juger.

Le lendemain j'eus la preuve que le voisin ne m'avait dit que la vérité. Mon hôtesse entra chez moi dès le matin, et me dit qu'il y avait en bas un ramoneur qui réclamait sa lanterne.

A trois heures de l'après-midi, le comte Alexis vint me prendre dans son traîneau, qui était tout bonnement une excellente caisse de coupé montée sur patins, et nous nous acheminâmes avec une merveilleuse rapidité vers le rendez-vous de chasse, qui était une maison de campagne de monsieur de Nariskin, distante de dix ou douze lieues de Saint-Pétersbourg, et située au milieu de bois très épais ; nous y arrivâmes à cinq heures, et nous trouvâmes presque tous les chasseurs arrivés. Au bout de quelques instants la réunion se compléta, et l'on annonça que le dîner était servi. Il faut avoir vu un grand dîner chez un grand seigneur russe pour se faire une idée du point où peut être porté le luxe de la table. Nous étions à la moitié de décembre, et la première chose qui me frappa fut, au milieu du surtout qui couvrait la table, un magnifique cerisier tout chargé de cerises, comme en France à la fin de mai. Autour de l'arbre, des oranges, des ananas, des figues et des raisins s'élevaient en pyramides et complétaient un dessert, qu'il eût été difficile de se procurer à Paris au mois de septembre. Je suis sûr que le dessert seul coûtait plus de trois mille roubles.

Nous nous mîmes à table : dès cette époque, on avait adopté à Saint-Pétersbourg cette excellente coutume de faire découper par des maîtres-d'hôtel, et de laisser les convives se servir à boire eux-mêmes. Il en résulte que comme les Russes sont les premiers buveurs du monde, il y avait entre chacun des convives, au reste confortablement espacés, cinq bouteilles de vins différents, des meilleurs crus, de Bordeaux, d'Epernay, de Madère, de Constance et de Tokay ; quant aux viandes, elles étaient tirées, le veau d'Archangel, le bœuf de l'Ukraine, et le gibier de partout.

Après le premier service, le maître-d'hôtel entra, tenant sur un plat d'argent deux poissons vivants et qui m'étaient inconnus. Aussitôt tous les convives poussèrent un cri d'admiration, c'étaient deux sterlets. Or, comme les sterlets ne se pêchent que dans le Volga, et que la partie la plus rapprochée du Volga coule à plus de trois cent cinquante lieues de Saint-Pétersbourg, il avait fallu, attendu que ce poisson ne peut vivre que dans l'eau maternelle, il avait fallu (que nos Grimod de La Reinière comprennent bien cela et se pen-

dent :) percer la glace du fleuve, pêcher dans ses profondeurs deux de ses habitants, et, pendant cinq jours et cinq nuits de voyage, les maintenir dans une voiture fermée et chauffée à une température qui ne permît pas à l'eau du fleuve de se geler.

Aussi avaient-ils coûté chacun huit cents roubles, plus de seize cents francs les deux. Potemkin, de fabuleuse mémoire, n'aurait pas fait mieux !

Dix minutes après, ils reparurent sur la table, mais cette fois si bien cuits à point, que les éloges se partagèrent entre l'amphitryon qui les avait fait pêcher et le maître-d'hôtel qui les avait fait cuire : puis vinrent les primeurs, petits pois, asperges, haricots verts, toutes choses ayant véritablement la forme de l'objet qu'elles avaient la prétention de représenter, mais dont le goût uniforme et aqueux protestait contre la forme.

On ne quitta la table que pour passer au salon, où les tables de jeu étaient dressées ; comme je n'étais ni assez pauvre ni assez riche pour avoir cette passion, je regardai faire les autres. A minuit, c'est-à-dire à l'heure où j'allai me coucher, il y avait déjà, de part et d'autre, trois cent mille roubles et vingt-cinq mille paysans de perdus.

Le lendemain, au point du jour, on vint me réveiller. Les piqueurs avaient connaissance de cinq ours détournés dans un bois qui pouvait avoir une lieue de tour. J'appris cette nouvelle, tout agréable qu'on me la croyait être, avec un léger frissonnement. Si brave que l'on soit, on éprouve toujours quelque inquiétude à aborder un ennemi inconnu et avec lequel on doit se rencontrer pour la première fois.

Je n'en revêtis pas moins gaillardement mon costume, qui était établi de manière que je n'avais rien à craindre du froid. D'ailleurs, comme pour prendre part à la fête, le soleil était magnifique, et la température, qui s'adoucissait à ses rayons, ne marquait pas à cette heure matinale plus de quinze degrés, ce qui, vers midi, en promettait sept ou huit seulement.

Je descendis et trouvai tous nos chasseurs prêts et dans un costume uniforme, sous lequel nous avions grand'peine à nous reconnaître nous-mêmes. Des traîneaux tout attelés nous attendaient, nous y montâmes ; dix minutes après, nous étions au rendez-vous.

C'était une charmante maison de paysan russe, toute en bois et faite à la hache, avec son grand poêle et son saint patron, que chacun de nous salua dévotement, selon la coutume, en passant le seuil de la porte. Un déjeuner substantiel nous attendait : chacun y fit honneur ; mais je remarquai que, contrairement à leurs habitudes, aucun de nos chasseurs ne buvait. C'est qu'on ne se grise pas avant un duel, et que la chasse que nous allions entreprendre était un véritable duel. Vers la fin du déjeuner, le piqueur parut à la porte ce qui voulait dire qu'il était temps de se mettre en route. A la porte, on nous remit à chacun une carabine toute chargée, que nous devions porter en banderole, mais dont nous ne devions faire usage qu'en cas de danger. Outre cette carabine, chacun de nous reçut encore cinq ou six plaques de fer-blanc que l'on jette à l'ours, et dont le son et l'éclat ont pour but de l'irriter.

Au bout de cent pas nous trouvâmes l'enceinte ; elle était entourée par la musique de M. de Nariskin, la même que j'avais entendue sur la Néva pendant les belles nuits d'été. Chaque homme tenait à la main son cor, prêt à pousser sa note. L'enceinte tout entière était entourée ainsi, de manière que les ours, de quelque côté qu'ils se présentassent, fussent repoussés par le bruit. Entre chaque musicien, il y avait un piqueur, un valet ou un paysan avec un fusil chargé à poudre seulement, de peur qu'une des balles ne vînt nous atteindre. le bruit des coups de feu devant se joindre à celui des instruments si les ours tentaient de forcer. Nous franchîmes cette ligne et nous entrâmes dans l'enceinte.

A l'instant même le bois fut enveloppé d'un cercle d'harmonie qui fit sur nous le même effet que la musique militaire doit faire sur les soldats au moment de la bataille : si bien que moi-même je me sentis tout transporté d'une ardeur belliqueuse dont, cinq minutes auparavant, je ne me serais pas cru capable.

J'étais placé entre le piqueur de M. de Nariskin, qui devait à mon inexpérience l'honneur de prendre part à la chasse, et le comte Alexis, sur lequel j'avais promis à Louise de veiller, et qui, au contraire, veillait sur moi. Il avait à sa gauche le prince Nikita Mouravieff, avec lequel il était extrêmement lié, et au delà du prince Nikita Mouravieff, je pouvais encore apercevoir, à travers les arbres, M. de Nariskin. Au delà je ne voyais rien.

Nous marchions ainsi depuis dix minutes à peu près, lorsque les cris *medvede, medvede* (1) retentirent, accompagnés de quelques coups de feu. Un ours qui s'était levé au bruit des cors avait probablement apparu sur la lisière, et était repoussé à la fois par les piqueurs et les musiciens. Mes deux voisins me firent de la main signe d'arrêter, et chacun de nous se tint sur ses gardes. Au bout d'un instant nous entendîmes devant nous le froissement des broussailles accompagné d'un grognement sourd. J'avoue qu'à ce bruit, qui paraissait s'approcher de mon côté, je sentis, malgré le froid qu'il faisait, la sueur me monter au front. Mais je regardai autour de moi ; mes deux voisins faisaient bonne contenance ; je fis comme eux. En ce moment l'ours parut, sortant la tête et la moitié du corps d'un buisson d'épines situé entre moi et le comte Alexis.

Mon premier mouvement fut de lâcher mon poignard et de prendre mon fusil, car l'ours, étonné, nous regardait tour à tour, et paraissait encore indécis vers lequel de nous deux il s'avancerait ; mais le comte ne lui donna pas le temps de choisir. Jugeant que je ferais quelque maladresse, il voulut attirer à lui l'ennemi, et, s'approchant de quelques pas, afin de gagner une espèce de clairière où il serait plus libre de ses mouvements, il lui jeta au nez une des plaques de fer-blanc qu'il tenait à la main. L'ours aussitôt se jeta dessus d'un seul bond, et, avec une légèreté incroyable, prit la plaque entre ses griffes, puis la tordit en grognant. Le comte alors fit encore un pas vers lui, et lui en jeta une seconde ; l'ours la saisit comme fait un chien de la pierre qu'on lui lance, et la broya entre ses dents. Le comte, pour augmenter sa colère, lui en jeta une troisième ; mais cette fois, comme s'il eût compris que c'était une folie à lui de s'acharner à un objet inanimé, il laissa dédaigneusement la plaque tomber à côté de lui, tourna sa tête vers le comte, poussa un rugissement terrible, fit vers lui quelques pas au trot, de manière qu'ils ne se trouvèrent plus qu'à une dizaine de pieds l'un de l'autre. En ce moment le comte fit entendre un coup de sifflet aigu. A ce bruit, l'ours se dressa aussitôt sur ses pattes de derrière : c'était ce qu'attendait le comte ; il se jeta sur l'animal, qui étendit ses deux bras pour l'étouffer ; mais avant même qu'il ait eu le temps de les rapprocher, l'ours jeta un cri de douleur, et faisant trois pas en arrière, en chancelant comme un homme ivre, il tomba mort. Le poignard lui avait traversé le cœur.

Je courus au comte pour lui demander s'il n'était point blessé, et je le trouvai calme et froid, comme s'il venait de couper le jarret à un chevreuil. Je ne comprenais rien à un pareil courage ; j'étais tout tremblant, moi, pour avoir assisté seulement à ce combat.

— Vous voyez comme il faut faire, me dit le comte, ce n'est pas plus difficile que cela. Aidez-moi à le retourner ; je lui ai laissé le poignard dans la blessure, afin de vous donner la leçon entière.

L'animal était tout à fait mort. Nous le retournâmes avec peine, car il devait bien peser quatre cents, étant un ours noir de la grande espèce. Il avait effectivement le poignard enfoncé jusqu'au manche dans la poitrine. Le comte le retira, et plongea la lame deux ou trois fois dans la neige pour la nettoyer. En ce moment nous entendîmes de nouveaux cris, et nous vîmes, à travers les branches, le chasseur qui était à la gauche de M. de Nariskin aux prises à son tour avec un ours. La lutte fut un peu plus longue ; mais enfin l'ours tomba comme le premier.

Cette double victoire, que je venais de voir remporter sous mes yeux, m'avait exalté ; la fièvre qui me brûlait le sang avait écarté toute crainte. Je me sentais la force d'Hercule Néméen, et je demandai à mon tour à faire mes preuves.

L'occasion ne se fit pas attendre. A peine avions-nous fait deux cents pas depuis l'endroit où nous avions laissé les deux cadavres, que je crus apercevoir le haut du corps d'un ours, à moitié sorti de sa tanière, placée entre deux rochers. Un instant je fus incertain, et, pour me tirer d'incertitude, je jetai bravement vers l'objet, quel qu'il fût, une de mes plaques d'étain. La preuve fut décisive : l'ours releva ses lèvres, me montra deux rangées de dents blanches comme la neige, et fit entendre un grognement. A ce grognement, mes voisins de droite et de gauche s'arrêtèrent, apprêtant leur carabine, afin de me prêter secours si besoin était, car ils virent bien que celui-là était pour moi.

Le mouvement que je leur vis faire de mettre la main à leur fusil me fit penser que j'étais autorisé à me servir du mien ; d'ailleurs, j'avoue que j'avais plus de confiance dans cette arme que dans mon poignard. Je le passai donc à ma ceinture, et, prenant à mon tour ma carabine, j'ajustai l'animal avec tout le sang-froid que je pus appeler à mon aide ; lui, de son côté, me fit beau jeu en ne bougeant pas ; enfin quand je le vis bien au bout de mon canon, j'appuyai le doigt sur la gâchette, et le coup partit.

Au même instant un rugissement terrible se fit entendre. L'ours se dressa, battant l'air d'une de ses pattes, tandis que l'autre, brisée à l'épaule, pendait le long de son corps. J'entendis en même temps mes deux voisins me crier : Garde à vous ! En effet, l'ours, comme s'il fût revenu d'un premier mouvement de stupéfaction, vint droit à moi avec une telle rapidité, malgré son épaule cassée, que j'eus à peine le temps

(1) *Medvede*, mot composé de *med*, qui veut dire miel, et *vede*, qui sait ; littéralement, *qui sait le miel* ; l'animal ayant reçu son nom de l'adresse qu'il a reçue de la nature à découvrir son mets favori.

de tirer mon poignard. Je raconterais mal ce qui se passa alors, car tout fut rapide comme la pensée. Je vis l'animal furieux se dresser devant moi, la gueule tout ensanglantée. De mon [illegible] je portai de toute ma force un coup terrible; mais je rencontrai une côte, et le poignard dévia; je sentis alors peser comme une montagne sa patte sur mon épaule: je pliai les jarrets et tombai à la renverse sous mon adversaire, le saisissant instinctivement au cou de mes deux mains, et réunissant toutes mes forces pour éloigner sa gueule de mon visage. Au même instant deux coups de feu partirent, j'entendis le sifflement des balles, puis un bruit mat. L'ours poussa un cri de douleur et s'affaissa de tout son poids sur moi. Je réunis toutes mes forces, et, me jetant de côté, je me trouvai dégagé. Je me relevai aussitôt pour me mettre en défense, mais c'était inutile, l'ours était mort; il avait reçu à la fois la balle du comte Alexis derrière l'oreille et celle du piqueur au défaut de l'épaule. Quant à moi, j'étais couvert de sang, mais je n'avais pas la moindre blessure.

Tout le monde accourut; car du moment où l'on avait su que j'étais aux prises avec un ours, chacun avait craint que la chose ne tournât mal pour moi. Ce fut donc avec une [illegible] de joie que l'on me vit sur mes pieds près de mon ennemi mort.

[illegible] toute partagée qu'elle était, ne m'en fit pas moins grand honneur, car je ne m'en étais pas encore tiré trop mal pour un débutant. L'ours, comme je l'ai dit, avait l'épaule cassée par ma balle, et mon poignard, tout en glissant sur une côte, lui était remonté jusque dans la gorge; la main ne m'avait donc pas tremblé ni de loin ni de près.

Les deux autres ours qui avaient été reconnus dans l'enceinte ayant forcé nos musiciens et nos piqueurs, la chasse se trouva terminée; on traîna les cadavres jusque dans le chemin, et on procéda au dépouillement des morts; puis on leur coupa les quatre pattes, qui, considérées comme la partie la plus friande, devaient nous être servies à dîner.

Nous revînmes au château avec nos trophées. Un bain parfumé attendait chacun de nous dans sa chambre, et ce n'était pas chose inutile après être resté, comme nous l'avions [illegible] demi-journée enveloppés dans nos fourrures. Au bout d'une demi-heure, la cloche nous avertit qu'il était temps de descendre à la salle à manger.

Le dîner n'était pas moins somptueux que la veille, à part les sterlets, qui étaient remplacés par les pattes d'ours. C'étaient nos piqueurs, qui, réclamant leurs droits, les avaient fait cuire au détriment du maître-d'hôtel, et cela tout bonnement dans un four creusé en terre, au milieu des braises ardentes et sans préparation aucune. Aussi, quand je vis paraître ces espèces de charbons informes et noircis, je me sentis peu de goût pour ce singulier mets; on ne m'en passa pas moins ma patte comme aux autres, et, résolu de suivre l'exemple jusqu'au bout, j'enlevai avec la pointe de mon couteau la croûte brûlée qui la couvrait, et j'arrivai à une chair parfaitement cuite dans son jus, et sur le compte de laquelle je revins dès la première bouchée. C'était une des plus savoureuses choses que l'on pût manger.

En remontant dans mon traîneau j'y trouvai la peau de mon ours qu'y avait courtoisement fait porter M. de Nariskin.

XI

Nous retrouvâmes Saint-Pétersbourg dans les préparatifs de deux grandes fêtes qui se suivent à quelques jours de distance, je veux parler du jour de l'an et de la bénédiction des eaux: la première toute mondaine, la seconde toute religieuse.

Le premier jour de l'an, en vertu de la coutume qui fait que les Russes appellent l'empereur *père* et l'impératrice *mère*, l'empereur et l'impératrice reçoivent leurs enfants. Vingt-cinq mille billets sont jetés comme au hasard par les rues de Saint-Pétersbourg, et les vingt-cinq mille invités, sans distinction de rangs, sont admis le même soir au palais d'Hiver.

Quelques rumeurs sinistres avaient couru; on disait que la réception n'aurait pas lieu cette année, car des bruits d'assassinat s'étaient répandus malgré le silence ténébreux et profond que garde la police en Russie. C'était encore cette conspiration inconnue, serpent aux mille replis et aux dards mortels, qui levait la tête, menaçait, puis, rentrant [illegible] dans l'ombre, se cachait à tous les regards. Mais bientôt les craintes se dissipèrent, du moins celle des curieux, l'empereur ayant dit positivement au grand maître de [illegible] qu'il désirait que tout se passât comme d'habitude [illegible] qu'offrît pour l'exécution d'un meurtre le [illegible] selon l'ancien usage, les hommes sont cou[illegible] cette soirée.

Il y a ceci au reste de remarquable en Russie, qu'à part les conspirations de famille, le souverain n'a rien à craindre que des grands, son double rang de pontife et d'empereur, qu'il a hérité des Césars, comme leur successeur oriental, le faisant sacré pour le peuple. D'ailleurs, dans tous les pays il en est ainsi, et c'est le côté sanglant de la civilisation. L'assassin, dans les temps de barbarie, reste dans la famille, de la famille il passe dans l'aristocratie, et de l'aristocratie il tombe dans le peuple. La Russie a donc encore des siècles à franchir avant d'avoir ses Jacques Clément, ses Damiens et ses Alibaud; elle n'en est qu'aux Pahlen et aux Ankastrœm.

Aussi était-ce parmi son aristocratie, dans son palais même, et jusque dans sa propre garde, qu'Alexandre, disait-on, devait trouver des assassins. On savait cela, ou le disait du moins, et cependant, parmi les mains qui se tendaient vers l'empereur, on ne pouvait distinguer les mains amies des mains ennemies; tel qui s'approchait de lui en rampant comme un chien, pouvait tout à coup se redresser et déchirer comme un lion. Il n'y avait qu'à attendre et à se confier en Dieu; c'est ce que fit Alexandre.

Le jour de l'an arriva. Les billets furent distribués comme de coutume; j'en avais dix pour un, tant mes écoliers s'étaient empressés à me faire voir cette fête nationale, si intéressante pour un étranger. A sept heures du soir, les portes du palais d'Hiver s'ouvrirent.

Je m'étais attendu surtout, d'après les bruits qui s'étaient répandus, à trouver les avenues du palais garnies de troupes; aussi mon étonnement fut-il grand de ne pas apercevoir une seule baïonnette de renfort; les sentinelles seules étaient, comme d'habitude, à leur poste; quant à l'intérieur du palais, il était sans gardes.

On devine, par l'entrée de notre spectacle gratis, ce que doit être le mouvement d'une foule huit fois plus considérable qui se précipite dans un palais vaste comme les Tuileries: et cependant il est remarquable, à Saint-Pétersbourg, que le respect que l'on a instinctivement pour l'empereur empêche cette invasion de dégénérer en cohue bruyante. Au lieu de crier à qui mieux mieux, chacun, comme pénétré de son infériorité et reconnaissant de la faveur qu'on lui accorde, dit à son voisin: Pas de bruit, pas de bruit.

Pendant qu'on envahit son palais, l'empereur est dans la salle Saint-Georges, où, assis près de l'impératrice et entouré des grands-ducs et des grandes-duchesses, il reçoit tout le corps diplomatique. Puis tout à coup, quand les salons sont pleins de grands seigneurs et de moujicks, de princesses et de grisettes, la porte de la salle Saint-Georges s'ouvre, la musique se fait entendre, l'empereur offre la main à la France, à l'Autriche ou à l'Espagne représentées par leurs ambassadrices, et se montre à la porte. Alors chacun se presse, se retire; le flot se sépare comme la mer Rouge, et Pharaon passe.

C'était ce moment qu'on avait choisi, disait-on, pour l'assassiner, et il faut avouer, au reste, que c'était chose facile à faire.

Les bruits qui s'étaient répandus firent que je regardai l'empereur avec une nouvelle curiosité. Je m'attendais à lui trouver ce visage triste que je lui avais vu à Tzarko-Selo; aussi mon étonnement fut-il extrême quand je m'aperçus qu'au contraire jamais peut-être il n'avait été plus ouvert et plus riant. C'était, au reste, l'effet que produisait sur l'empereur Alexandre toute réaction morale contre un grand danger, et il avait donné de cette sérénité factice deux exemples frappants, l'un à un bal chez l'ambassadeur de France, monsieur de Caulaincourt, l'autre dans une fête à Zakret, près de Vilna.

Monsieur de Caulaincourt donnait un bal à l'empereur, lorsqu'à minuit, c'est-à-dire lorsque les danseurs étaient au grand complet, on vint lui dire que le feu était à l'hôtel. Le souvenir du bal du prince Schwartzemberg, interrompu par un accident pareil, se présenta aussitôt à l'esprit du duc de Vicence, avec le souvenir de toutes les conséquences fatales qui en avaient été la suite, conséquences qui furent bien plutôt causées par la terreur qui rendit chacun insensé, que par le danger lui-même. Aussi le duc, voulant tout voir lui-même, plaça-t-il à chaque porte un aide de camp, avec ordre de ne laisser sortir personne; et, s'approchant de l'empereur:

— Sire, lui dit-il tout bas, le feu est à l'hôtel; je vais voir ce que c'est par moi-même; il est important que personne ne le sache avant qu'on connaisse la nature et l'étendue du danger. Mes aides de camp ont ordre de ne laisser sortir personne que Votre Majesté et Leurs Altesses Impériales les grands-ducs et les grandes-duchesses. Si Votre Majesté veut donc se retirer, elle le peut; seulement, je lui ferai observer qu'on ne croira pas au feu tant qu'on la verra dans les salons.

— C'est bien, dit l'empereur, allez; je reste.

Monsieur de Caulaincourt courut à l'endroit où l'incendie venait de se déclarer. Comme il l'avait prévu, le danger

n'était pas aussi grand qu'au premier abord on aurait pu le craindre, et le feu céda bientôt sous les efforts réunis des serviteurs de la maison. Aussitôt l'ambassadeur remonta dans les salons et trouva l'empereur dansant une polonaise. Monsieur de Caulaincourt et lui se contentèrent d'échanger un regard.

— Eh bien ? demanda l'empereur après la contredanse.

— Sire, le feu est éteint, répondit monsieur de Caulaincourt ; et tout fut dit. Le lendemain seulement, les invités de cette splendide fête apprirent que pendant une heure ils avaient dansé sur un volcan.

A Zakret, ce fut bien autre chose encore ; car l'empereur jouait là non seulement sa vie, mais encore son empire. Au milieu de la fête, on vint lui annoncer que l'avant-garde française venait de passer le Niémen, et que l'empereur Napoléon, son hôte d'Erfurth, qu'il avait oublié d'inviter, pouvait d'un moment à l'autre entrer dans la salle de bal, suivi de six cent mille danseurs. Alexandre donna ses ordres tout en paraissant causer de choses indifférentes avec ses aides de camp, continua de parcourir les salles, de vanter les illuminations, dont la lune, qui venait de se lever, était, disait-il, la plus belle pièce, et ne se retira qu'à minuit, au moment où le souper, servi sur de petites tables, en occupant tous les convives, lui permettait de leur dérober facilement son absence. Nul, pendant toute la soirée, n'avait aperçu sur son front la moindre trace d'inquiétude, de sorte que ce ne fut que par l'arrivée même des Français que l'on apprit leur présence.

Comme on le voit, l'empereur avait retrouvé, si souffrant et si mélancolique qu'il fût à l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire au 1er janvier 1825, sinon toute son ancienne sérénité, du moins son ancienne énergie ; il parcourut comme d'habitude toutes les salles, conduisant l'espèce de galop que j'ai déjà dit et suivi de sa cour. Je me laissai à mon tour entraîner par le flot, qui revint à son lancé vers les neuf heures, après avoir fait le tour du palais.

A dix heures, comme l'illumination de l'Ermitage était terminée, les personnes qui avaient des billets pour le spectacle particulier furent invitées à s'y rendre.

Comme j'étais du nombre des privilégiés, je me dégageai à grand'peine de la foule. Douze nègres, richement costumés à l'orientale, se tenaient à la porte par laquelle on se rend au théâtre, pour contenir la foule et vérifier les invitations.

J'avoue qu'en entrant dans le théâtre de l'Ermitage, au bout duquel était dressé, dans une longue galerie qui fait face à la salle, le souper de la cour, je crus entrer dans un palais de fée. Qu'on se figure une vaste salle toute tendue, plafonnée et lambrissée en tubes de cristal de la grosseur des sarbacanes en verre avec lesquelles les enfants envoient des boules de mastic aux moineaux. Tous ces tubes sont figurés, tordus, contournés dans des formes appropriées à l'endroit où ils sont posés, unis entre eux par des fils d'argent imperceptibles, et masquant huit à dix mille lampions, dont ils reflètent et doublent la lumière. Ces lampions de couleur éclairent des paysages, des jardins, des fleurs, des bosquets d'où s'élève une musique aérienne et invisible, des cascades et des lacs qui semblent rouler des milliers de diamants, et qui, vus à travers ce voile de lumière, prennent des tons d'une poésie et d'un fantastique merveilleux.

Le posage seul de cette illumination coûte douze mille roubles et dure deux mois.

A onze heures, la musique annonça par une fanfare l'arrivée de l'empereur. Il entra au milieu de sa famille et suivi par la cour. Aussitôt les grand-ducs, les grandes-duchesses, les ambassadeurs, les ambassadrices, les officiers de la couronne et les dames d'honneur prirent place à la table du milieu ; le reste des invités, qui se composait de six cents convives à peu près appartenant tous à la première noblesse, s'assit aux deux autres tables. L'empereur seul resta debout, circulant entre les tables, et s'adressant tour à tour à quelqu'un de ses convives qui, selon les règles de l'étiquette, lui répondait sans se lever.

Je ne puis dire l'effet que produisit sur les autres assistants ce coup d'œil magique de cet empereur, de ces grands-ducs, de ces grandes-duchesses, de ces seigneurs et de ces femmes, les uns couverts d'or et de broderies, les autres ruisselantes de diamants, vus ainsi au milieu d'un palais de cristal ; mais je sais que, quant à moi, je n'avais jamais éprouvé jusqu'alors, et je n'éprouvai jamais depuis, une pareille sensation de grandeur. J'ai vu plus tard quelques-unes de nos fêtes royales ; patriotisme à part, je dois avouer la supériorité de celle-là.

Le banquet fini, la cour quitta l'Ermitage, et reprit le chemin de la salle Saint-Georges. A une heure, la musique donna le signal d'une seconde polonaise qui passa, comme la première, conduite par l'empereur. C'étaient ses adieux à la fête, car aussitôt cette polonaise finie, il se retira.

J'avoue que je reçus la nouvelle de sa retraite avec plaisir ; toute la soirée j'avais eu le cœur serré de crainte en songeant qu'une si magnifique fête pouvait, d'un moment à l'autre, être ensanglantée, quoiqu'il me parût impossible, en voyant une si grande confiance témoignée par le souverain à son peuple, ou plutôt par le père à ses enfants, que le poignard ne tombât des mains du meurtrier, quel qu'il fût.

L'empereur retiré, la foule s'écoula peu à peu ; il faisait quarante degrés de chaleur dans le palais et vingt degrés de froid au dehors. C'était une différence de soixante degrés. En France, nous aurions su huit jours après combien de personnes étaient mortes victimes de cette brusque et violente transition, et l'on aurait trouvé moyen de rejeter la faute sur le souverain, sur les ministres ou sur la police, ce qui eût fourni aux philanthropes de la presse une polémique merveilleuse. A Saint-Pétersbourg on ne sait rien, et, grâce à ce silence, les fêtes joyeuses n'ont pas de tristes lendemains.

Quant à moi, grâce à un domestique qui eut, chose rare, l'intelligence de rester où je lui avais dit de m'attendre, grâce à un triple manteau de fourrures et à un traîneau bien fermé, je regagnai sans encombre le canal Catherine.

La seconde fête, qui était celle de la bénédiction des eaux, empruntait encore cette année une nouvelle solennité au désastre terrible qu'avait amené avec elle l'inondation récente de la Néva. Aussi, depuis quinze jours à peu près, les préparatifs de la cérémonie se faisaient-ils avec une pompe et une activité visiblement mêlées de cette crainte religieuse entièrement inconnue à nous autres peuples sans croyance. Ces préparatifs consistaient dans l'érection sur la Néva d'un grand pavillon de forme circulaire, percé de huit ouvertures, décoré de quatre grands tableaux et couronné d'une croix ; on s'y rendait par une jetée établie en face de l'Ermitage, et, au milieu du plancher de glace de l'édifice, on devait percer, le matin même de la fête, une grande ouverture pour que le prêtre pût arriver jusqu'à l'eau, ou plutôt pour que l'eau pût remonter jusqu'au prêtre.

Le jour qui devait apaiser la colère du fleuve arriva enfin. Malgré le froid, qui était d'une vingtaine de degrés, dès neuf heures du matin, les quais étaient garnis de spectateurs ; quant au fleuve, il disparaissait entièrement sous la multitude des curieux. J'avoue que je n'osai prendre place parmi eux, tremblant que, quelle que fût sa force et son épaisseur, la glace ne se brisât sous un pareil poids. Je me glissai donc comme je pus, et après trois quarts d'heure de travail, pendant lesquels on me prévint deux fois que mon nez gelait, j'arrivai jusqu'au parapet de granit qui garnit le quai. Un vaste espace circulaire était réservé autour du pavillon.

A onze heures et demie, l'impératrice et les grandes-duchesses, en prenant place sur un des balcons vitrés du palais, annoncèrent à la foule que le *Te Deum* était fini. En effet, on vit déboucher du Champ de Mars toute la garde impériale, c'est-à-dire quarante mille hommes à peu près, qui vinrent au son de la musique militaire se ranger en bataille sur le fleuve, s'étendant sur une triple ligne depuis l'ambassade française jusqu'à la forteresse. Au même instant la porte du palais s'ouvrit, les bannières, les saintes images et les chantres de la chapelle parurent, précédant le clergé conduit par le pontife ; puis vinrent les pages et les drapeaux des divers régiments de la garde portés par les sous-officiers ; puis enfin l'empereur ayant à sa droite le grand-duc Nicolas, et à sa gauche le grand-duc Michel, et suivi des grands officiers de la couronne, des aides de camp et des généraux.

Dès que l'empereur fut arrivé à la porte du pavillon, presque entièrement rempli par le clergé et les porte-drapeaux, le métropolitain donna le signal, et à l'instant même les chants sacrés, entonnés par plus de cent voix d'hommes et d'enfants, sans aucun accompagnement instrumental, retentirent avec une telle harmonie, que je ne me rappelle pas avoir jamais entendu d'aussi merveilleux accents. Pendant tout le temps que dura la prière, c'est-à-dire pendant vingt minutes à peu près, l'empereur, sans fourrures, avec l'uniforme seulement, demeura debout, immobile et la tête nue, bravant un climat plus puissant que tous les empereurs du monde, et courant un danger plus réel que s'il se fût trouvé en face de cent bouches à feu sur le devant d'une ligne de bataille. Cette imprudence religieuse était d'autant plus effrayante pour les spectateurs enveloppés de leurs manteaux et la tête couverte de leurs bonnets fourrés, que, quoique jeune encore, l'empereur était presque chauve.

Aussitôt ce second *Te Deum* achevé, le métropolitain prit une croix d'argent des mains d'un enfant de chœur, et, au milieu de toute la foule agenouillée, bénit à haute voix le fleuve, en plongeant la croix par l'ouverture faite à la glace, et qui permettait à l'eau de monter jusqu'à lui. Il prit un vase qu'il remplit de cette eau bénite et qu'il présenta à l'empereur. Après cette cérémonie vint le tour des drapeaux.

Au moment où les étendards s'inclinaient à leur tour pour recevoir la bénédiction, une fusée partit du pavillon et jeta

dans les airs sa blanche fumée. Au même instant une détonation terrible se fit entendre ; c'était toute l'artillerie de la forteresse, qui, avec sa voix de bronze, chantait à son tour le *Te Deum*.

Les salves se renouvelèrent trois fois pendant la bénédiction. A la troisième, l'empereur se couvrit et reprit le chemin du palais. Dans ce trajet, il passa à quelques pas seulement de moi. Cette fois, il était triste comme jamais je ne l'avais vu ; il savait qu'au milieu d'une fête religieuse il ne courait aucun danger, et il était redevenu lui-même.

A peine se fut-il éloigné, que le peuple, à son tour, se précipita dans le pavillon ; les uns trempant leurs mains dans l'ouverture et faisant le signe de la croix avec l'eau nouvellement bénite, les autres en emportant de pleins vases, et quelques-uns même y plongeant leurs enfants tout entiers, convaincus que ce jour-là le contact du fleuve n'a rien de dangereux.

Le même jour, la même cérémonie se pratique à Constantinople ; seulement là, où l'hiver n'a point de souffle et la mer point de glaces, le patriarche monte sur une barque, jette dans l'eau bleue du Bosphore la croix sainte, qu'un plongeur rattrape avant qu'elle soit perdue dans ses profondeurs.

Presque immédiatement après les cérémonies saintes viennent les joies profanes, dont la croûte hivernale du fleuve doit encore être le théâtre ; seulement celles-là sont subordonnées entièrement au caprice de la température. Souvent, lorsque toutes les baraques sont dressées, toutes les dispositions faites, que l'emplacement des courses n'attend plus que ses chevaux, et que les montagnes russes n'attendent plus que leurs glisseurs, la girouette dérouillée tourne tout à coup à l'ouest ; des bouffées de vent humide arrivent du golfe de Finlande, la glace suinte et la police intervient ; aussitôt, au désespoir de la population de Saint-Pétersbourg, les baraques sont démolies et transportées sur le Champ de Mars. Mais, quoique ce soit absolument la même chose, et que la foule y retrouve les mêmes amusements, n'importe, le carnaval est manqué. Le Russe est pour sa Néva comme le Napolitain pour son Vésuve : s'il cesse de fumer, on craint qu'il ne soit éteint, et le lazzarone aime mieux le voir mortel que mort.

Heureusement il n'en fut point ainsi pendant le glorieux hiver de 1825, et pas un instant il n'y eut, grâce à Dieu, crainte de dégel ; aussi, tandis que quelques bals aristocratiques préludaient aux joies populaires, des baraques nombreuses commencèrent-elles à se dresser en face de l'ambassade de France, s'étendant presque d'un quai à l'autre, c'est-à-dire sur une largeur de plus de deux mille pas. Les montagnes russes ne demeurèrent point en retard, et, à mon grand étonnement, me parurent beaucoup moins élégantes que leurs imitations parisiennes : c'est tout bonnement une descente cintrée de cent pieds de hauteur et de quatre cents pieds de long, formée par des planches, sur lesquelles on jette alternativement de l'eau et de la neige jusqu'à ce qu'il s'y forme une croûte de glace de six pouces à peu près. Quant au traîneau, c'est tout bonnement une planche formant retour à l'une de ses extrémités, et ressemblant tout à fait pour la forme aux crochets à l'aide desquels nos commissionnaires portent leurs fardeaux. Les conducteurs vont dans la foule, tenant leur planche sous le bras et recrutant des amateurs. Lorsqu'ils ont trouvé une pratique, ils montent avec elle par l'escalier qui conduit au sommet, et qui est pratiqué sur le versant opposé à la descente ; le glisseur ou la glisseuse s'assied sur le devant, les pieds appuyés au rebord ; le conducteur s'accroupit derrière, et dirige son traîneau avec une adresse d'autant plus nécessaire, que les deux côtés de la montagne étant sans garde-fous, on serait précipité si la planche déviait dans sa course. Chaque course coûte un kopeck, c'est-à-dire un peu moins de deux liards de notre monnaie.

Les autres divertissements ressemblent fort à ceux de nos fêtes dans les Champs-Élysées les jours de réjouissance publique ; ce sont des alcides de tous les pays, des cabinets de cire, des géantes et des naines, le tout annoncé par des musiques féroces et des bobèches cosmopolites. Autant que j'en pus juger par les gestes, les parades, à l'aide desquelles ils appelaient les chalands, avaient avec les nôtres de grandes ressemblances, quoique toutes se distinguassent par des détails particuliers au pays. Une des plaisanteries qui me parurent avoir le plus de succès, est celle que l'on fait à un bon père de famille, impatient de revoir son dernier-né, qui doit arriver le jour même du village où il a été envoyé. Bientôt la nourrice paraît tenant le marmot si complètement emmaillotté qu'on n'aperçoit que le bout d'un petit museau noir. Le père, ravi de revoir sa progéniture, qui pousse force grognements, trouve que c'est tout son portrait pour le physique, et sa mère pour l'amabilité. A ce mot, la mère monte et entend le compliment ; le compliment amène une discussion, la discussion une rixe, le marmot, tiraillé des deux côtés, se démaillotte, un ourson apparaît aux grands applaudissements de la multitude, et le père commence à s'apercevoir qu'on lui a changé son enfant en nourrice.

Pendant la dernière semaine du carnaval, des mascarades nocturnes parcourent les rues de Saint-Pétersbourg, allant de maisons en maisons intriguer, comme cela se fait dans nos villes de province. Alors un des déguisements les plus généralement adoptés est celui de Parisien. Il consiste en un habit pincé à longs pans, en un col de chemise outrageusement empesé, et qui dépasse la cravate de trois ou quatre pouces ; en une perruque bouclée, en un énorme jabot et en un petit chapeau de paille, la caricature se complète par force breloques et chaînes pendantes autour du cou et jouant à la ceinture. Malheureusement, dès que les masques sont reconnus, la liberté cesse, l'étiquette reprend ses droits et le polichinelle redevient Excellence, ce qui ne laisse pas d'ôter quelque piquant à l'intrigue.

Quant au peuple, comme pour se dédommager d'avance des austérités du grand carême, il s'empresse d'avaler tout ce qu'il peut en viande et en liqueurs ; mais dès que la minuit du dimanche au lundi gras sonne, on passe de l'orgie au jeûne, et cela avec une telle conscience, que les restes du repas, interrompu au premier coup de l'horloge, sont déjà jetés aux chiens quand sonne le dernier. Alors tout change, les gestes lascifs deviennent des signes de croix, et les bacchanales se transforment en prières. On allume des cierges devant l'image du patron de la maison, et les églises, désertes jusque-là et qu'on semblait avoir totalement oubliées, deviennent du jour au lendemain trop petites.

Cependant ces fêtes, si brillantes qu'elles soient encore aujourd'hui, sont fort dégénérées en comparaison de ce qu'elles étaient autrefois. En 1740, par exemple, l'impératrice Anne Ivanowna résolut de surpasser tout ce qu'on avait fait jusqu'alors en ce genre, et voulut donner une de ces fêtes comme une impératrice de Russie peut seule en donner. Elle fixa à cet effet les noces de son bouffon aux derniers jours du carnaval et envoya l'ordre à chaque gouverneur de lui envoyer, pour paraître à cette cérémonie, un couple de chaque espèce d'habitant de son district, dans leur costume national et avec l'équipage qui leur était propre. Les ordres de l'impératrice furent ponctuellement exécutés, et audit jour, la puissante souveraine vit arriver une députation de cent peuples différents, dont quelques-uns lui étaient à peine connus de nom. C'était les Kamtchadales et les Lapons, dans des traîneaux tirés, les uns par des chiens, et les autres par des rennes. C'étaient le Kalmouk sur ses vaches, le Buchar sur ses chameaux, l'Indien sur ses éléphants et l'Ostiak sur ses patins. Alors, et pour la première fois, se trouvèrent face à face, arrivant des extrémités de l'empire, le roux Finnois et le Circassien aux cheveux noirs, le géant Ukrainien et le pygmée Samoyède ; enfin, l'ignoble Baschkir que son voisin le Kirghis appelle *Istaki*, c'est-à-dire sale et le bel habitant de la Géorgie et de l'Iaroslave, dont les filles font l'honneur des harems de Constantinople et de Tunis.

A mesure qu'il arrivait, chaque député de chaque peuple était rangé, selon le pays qu'il habitait, sous l'une des quatre bannières qui l'attendaient ; la première représentait le printemps, la seconde l'été, la troisième l'automne, la quatrième l'hiver ; puis, lorsque tous furent au rendez-vous, un matin, l'étrange cortège commença de défiler dans les rues de Saint-Pétersbourg, où, pendant huit jours, cette procession chaque jour renouvelée n'était point encore parvenue à satisfaire la curiosité publique.

Enfin parut le jour de la cérémonie nuptiale. Les nouveaux mariés, après avoir entendu la messe à la chapelle du château, se rendirent, accompagnés de leur escorte burlesque au palais que leur avait fait préparer l'impératrice, et qui était digne, par sa bizarrerie, du reste de la fête. C'était un palais tout entier taillé dans la glace, long de cinquante-deux pieds et large de vingt, avec ses ornements extérieurs et intérieurs, avec ses tables, ses chaises, ses chandeliers, ses assiettes, ses statues et son lit nuptial transparents, ses galeries au-dessus du toit, son fronton au-dessus de la porte, le tout peint de façon à imiter parfaitement le marbre vert, et défendu par six canons de glace, dont l'un, chargé d'une livre et demie de poudre et d'un boulet, les salua à leur arrivée, et envoya son projectile percer, à soixante-dix pas, une planche de deux pouces d'épaisseur. Mais la pièce la plus curieuse de ce palais hivernal était un éléphant colossal, monté par un Persan armé de toutes pièces et conduit par deux esclaves ; plus heureux que son confrère de la Bastille, celui-ci, tantôt fontaine et tantôt fanal, faisait jaillir de sa trompe, le jour de l'eau, la nuit du feu ; puis de temps en temps, et comme c'est la coutume de ces animaux, il poussait, grâce à huit ou dix hommes qui s'introduisaient dans son corps vide par les pieds creusés, des cris terribles qui étaient entendus d'un bout à l'autre de Saint-Pétersbourg.

Malheureusement, de pareilles fêtes, même en Russie, sont éphémères. Le carême renvoya les cent peuples chez eux, et le dégel fit fondre le palais. Depuis lors, on n'a rien vu de pareil, et à chaque année nouvelle le carnaval semble aller en s'attristant.

Celui de 1825 fut moins gai encore que de coutume, et sembla n'être que le spectre de ses joyeux devanciers : c'est

que la mélancolie toujours croissante de l'empereur Alexandre s'était répandue à la fois sur la cour, qui craignait de lui déplaire, et sur le peuple qui, sans les connaître, partageait ses chagrins.

Comme quelques-uns ont dit que ces chagrins étaient des remords, racontons fidèlement ce qui les avait causés.



Les baraques sont démolies et transportées sur le Champ de Mars.

XII

A la mort de Catherine II, sa mère, Paul Ier monta sur le trône, dont il eût sans doute été exilé à tout jamais, si son fils Alexandre avait voulu se prêter aux desseins que l'on avait sur lui. Longtemps exilé de la cour, toujours séparé de ses enfants, de l'éducation desquels leur aïeule s'était chargée, le nouvel empereur apportait dans l'administration des affaires suprêmes, si longtemps régies par le génie de Catherine et le dévouement de Potemkin, un caractère méfiant, farouche et bizarre qui fit de la courte période pendant laquelle il demeura sur le trône un spectacle presque incompréhensible pour les peuples ses voisins et les rois ses frères.

Le cri lamentable qu'avait poussé Catherine II, après trente-sept heures d'agonie, avait proclamé dans le palais Paul Ier autocrate de toutes les Russies. A ce cri, l'impératrice Marie était tombée aux genoux de son mari avec ses enfants, et l'avait la première salué tzar. Paul les avait relevés en les assurant de ses bontés impériales et paternelles. Aussitôt la cour, les chefs de départements et de l'armée, les grands seigneurs et les courtisans, étaient passés tour à tour devant lui, se prosternant par numéro d'ordre, chacun selon son rang et son ancienneté, et, derrière eux, un détachement des gardes, conduit sous le palais, avait, avec les officiers et les gardes arrivant de Gatchina, ancienne résidence de Paul, juré fidélité au souverain que la veille ils gardaient encore, plutôt pour répondre de lui que pour lui faire honneur, et plutôt comme prisonnier que comme héritier de la couronne. A l'instant même les cris de commandement, le bruit des armes, le froissement des grosses bottes et le frémissement des éperons avaient retenti dans ces appartements où la grande Catherine venait de s'endormir pour toujours. Le lendemain, Paul Ier avait été proclamé empereur et son fils Alexandre tzarewich, ou héritier présomptif du trône.

Paul arrivait au trône après trente-cinq ans de privations, d'exil et de mépris, et, à l'âge de quarante-trois ans, il se trouvait maître du royaume où la veille il n'avait qu'une prison. Pendant ces trente-cinq ans, il avait beaucoup souffert, et par conséquent beaucoup appris; aussi apparut-il sur le trône les poches remplies de règlements rédigés pendant l'exil, règlements qu'il s'empressa avec une hâte étrange de mettre les uns après les autres, et quelquefois tous ensemble, à exécution.

D'abord, procédant d'une façon tout opposée à celle de Catherine, pour laquelle sa rancune, lentement aigrie et transformée en haine perçait dans chaque action, il s'entoura de ses enfants, une des plus belles et des plus riches

familles souveraines du monde, et créa le grand-duc Alexandre gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg. Quant à l'impératrice Marie, qui avait jusqu'alors eu grandement à se plaindre de son éloignement, elle le vit avec un étonnement mêlé de crainte revenir à elle bon et affectueux. Ses revenus furent doublés, et cependant elle doutait encore ; mais bientôt ses caresses accompagnèrent ses bienfaits, et alors elle crut, car c'était une sainte âme de mère et un noble cœur de femme.

Par une manie d'opposition qui lui était familière et qui se révélait toujours au moment où elle était le plus inattendue, le premier ukase que rendit Paul fut pour arrêter une levée de recrues récemment ordonnée par Catherine, et qui enlevait par tout le royaume un serf sur cent. Cette mesure était plus qu'humaine, elle était politique ; car elle acquérait à la fois au nouvel empereur la reconnaissance de la noblesse, sur laquelle pèse cette dîme militaire, et l'amour des paysans, qui la fournissent en nature.

Zoubow, le dernier favori de Catherine, croyait avoir tout perdu en perdant sa souveraine, et craignait non seulement pour sa liberté, mais encore pour sa vie. Paul Ier le fit venir, le confirma dans ses emplois, et lui dit en lui rendant la canne de commandant que porte l'aide de camp général, et qu'il avait renvoyée : « Continuez à remplir vos fonctions près du corps de ma mère ; j'espère que vous me servirez aussi fidèlement que vous l'avez servie. »

Kosciusko avait été fait prisonnier ; il était consigné dans l'hôtel du feu comte d'Anhalt, et avait, pour sa garde habituelle, un major qui ne le quittait jamais et mangeait avec lui. Paul alla le délivrer lui-même et lui annoncer qu'il était libre. Comme, dans le premier moment, tout à l'étonnement et à la surprise, le général polonais avait laissé l'empereur se retirer sans lui faire tous les remerciements qu'il croyait lui devoir, il se fit à son tour porter au palais, la tête enveloppée de bandages, car il était encore affaibli et souffrant de ses blessures. Introduit devant l'empereur et l'impératrice, Paul lui offrit une terre et des paysans dans son royaume ; mais Kosciusko refusa, et demanda en échange une somme d'argent, pour aller vivre et mourir où il voudrait. Paul lui donna cent mille roubles, et Kosciusko alla mourir en Suisse.

Au milieu de toutes ces ordonnances, qui, trompant les craintes de tout le monde, présageaient un noble règne, le moment de rendre les honneurs funèbres à l'impératrice arriva. Alors Paul Ier résolut d'accomplir un double devoir filial. Depuis trente-cinq ans le nom de Pierre III n'avait été prononcé qu'à voix basse à Saint-Pétersbourg ; Paul Ier se rendit dans le couvent de Saint-Alexandre-Nievski, où le malheureux empereur avait été enterré ; il se fit montrer par un vieux moine la tombe ignorée de son père, fit ouvrir le cercueil, s'agenouilla devant les restes augustes qu'il renfermait, et, tirant le gant qui couvrait la main du squelette, il le baisa plusieurs fois. Puis, lorsqu'il eut longtemps et pieusement prié près du cercueil, il le fit élever au milieu de l'église, et ordonna qu'on célébrât près des restes de Pierre les mêmes services qu'auprès du corps de Catherine, exposé sur son lit de parade dans une des salles du palais. Enfin ayant découvert, dans la retraite où il vivait disgracié depuis un tiers de siècle, le baron Ungern Sternberg, ancien serviteur de son père, il le fit appeler dans une salle du palais où était le portrait de Pierre III, et lorsque le vieillard fut venu : « Je vous ai fait appeler, lui dit-il, pour que, à défaut de mon père lui-même, ce portrait soit témoin de ma reconnaissance envers ses fidèles amis. » Et l'ayant conduit près de cette image, comme si ses yeux pouvaient voir ce qui allait se passer, il embrassa le vieux guerrier, le fit général en chef, lui passa le cordon de Saint-Alexandre-Nievski au cou, et le chargea de faire le service auprès du corps de son père avec le même uniforme qu'il avait porté comme aide de camp de Pierre III.

Le jour de la cérémonie funèbre arriva ; Pierre III n'avait jamais été couronné, et c'était sous ce prétexte qu'il avait été enterré comme un simple seigneur russe dans l'église de Saint-Alexandre-Nievski. Paul Ier fit couronner son cercueil, et le fit transporter au palais pour être exposé près du corps de Catherine ; de là, les restes des deux souverains furent transportés à la citadelle, déposés sur la même estrade, et pendant huit jours, les courtisans, par bassesse, et le peuple, par amour, vinrent baiser la main livide de l'impératrice et le cercueil de l'empereur.

Au pied de cette double tombe, où il vint comme les autres, Paul Ier sembla avoir oublié sa piété et sa sagesse. Isolé dans son palais de Gatchina avec deux ou trois compagnies de gardes, il y avait pris l'habitude des petits détails militaires, et passait quelquefois des heures entières à brosser ses boutons d'uniforme avec le même soin et la même assiduité que Potemkin mettait à vergeter ses diamants. Aussi, dès le matin de son avènement, tout avait pris une face nouvelle au palais, et le nouvel empereur avait commencé, avant de s'occuper des soins de l'État, à mettre à exécution tous les petits changements qu'il comptait introduire dans l'exercice et dans l'habillement du soldat. En conséquence, vers les trois heures de l'après-midi du même jour, il était descendu dans la cour pour faire manœuvrer ses soldats à sa manière, leur montrer à faire l'exercice à son goût. Cette revue, qui se renouvela tous les jours, reçut de lui le nom de *wachtparade*, et devint non seulement l'institution la plus importante de son gouvernement, mais encore le point central de toutes les administrations du royaume. C'était à cette parade qu'il publiait les rapports, donnait ses ordres, rendait ses ukases, et se faisait présenter à ses officiers ; c'était là qu'entre les deux grands-ducs Alexandre et Constantin, tous les jours pendant trois heures, quelque froid qu'il fît, sans fourrures, la tête nue et chauve, le nez au vent, une main derrière le dos et de l'autre levant et baissant alternativement sa canne en criant : *Raz, dwa ! raz, dwa !* (une, deux ! une, deux !) on le voyait trépignant pour se réchauffer, et mettant son amour-propre à braver vingt degrés de froid.

Bientôt les plus petits détails militaires devinrent des affaires d'État ; il changea d'abord la couleur de la cocarde russe, qui était blanche, pour lui substituer la cocarde noire avec un liseré jaune ; et ceci était bien, car, avait dit l'empereur, le blanc se voit de loin et peut servir de point de mire, tandis que le noir se perd dans la couleur du chapeau, et que, grâce à cette identité de ton, l'ennemi ne sait plus où viser le soldat. Mais la réforme ne s'arrêta point là ; elle atteignit tour à tour la couleur du plumet, la hauteur des bottes et les boutons de guêtres ; si bien que la plus grande preuve de zèle qu'on pouvait lui donner était de paraître le lendemain à la wachtparade avec les changements qu'il avait introduits la veille, et plus d'une fois cette promptitude à se soumettre à ses futiles ordonnances fut honorée d'une croix ou récompensée d'un grade.

Quelque prédilection que Paul Ier eût pour ses soldats, qu'il habillait et déshabillait sans cesse comme un enfant fait de sa poupée, sa manière réformatrice s'étendait de temps en temps aux bourgeois. La révolution française, en mettant les chapeaux ronds à la mode, lui avait donné l'horreur de ce genre de coiffure ; aussi, un beau matin, une ordonnance parut qui défendait de se montrer en chapeau rond dans les rues de Saint-Pétersbourg. Soit ignorance, soit opposition, la loi ne reçut pas une aussi rapide application que le désirait l'empereur. Alors, il plaça à chaque coin de rue des Cosaques et des soldats de police, avec ordre de décoiffer les récalcitrants ; lui-même parcourut les rues en traîneau pour voir où l'on en était à Saint-Pétersbourg du changement ordonné. Il allait rentrer au palais après une tournée assez satisfaisante, lorsqu'il aperçut un Anglais, qui, pensant qu'un ukase sur les chapeaux était un attentat à la liberté individuelle, avait conservé le sien. Aussitôt l'empereur s'arrête et ordonne à l'un de ses officiers d'aller décoiffer l'impertinent insulaire qui se permet de venir le braver jusque sur la place de l'Amirauté ; le cavalier part au galop, et arrive au coupable, le trouve respectueusement coiffé d'un chapeau à trois cornes. Le messager, désappointé, tourne aussitôt le dos et revient faire son rapport. L'empereur, qui voit que ses yeux l'ont trompé, tire sa lorgnette et la braque sur l'Anglais, qui continue de suivre son chemin avec la même gravité. L'officier s'est trompé, l'Anglais a un chapeau rond ; l'officier est mis aux arrêts, et un aide de camp est envoyé à sa place ; jaloux de plaire à l'empereur, l'aide de camp lance son cheval ventre à terre, et en quelques secondes il a rejoint l'Anglais. L'empereur s'est trompé, l'Anglais a un chapeau à trois cornes. L'aide de camp, tout penaud, revient vers le prince, et lui fait la même réponse que l'officier. L'empereur reprend sa lorgnette, et l'aide de camp est envoyé aux arrêts avec l'officier : l'Anglais a un chapeau rond. Alors un général offre de remplir la mission qui a été si fatale à ses deux devanciers, et pique de nouveau vers l'Anglais sans le quitter un instant des yeux. Alors il voit, à mesure qu'il approche, le chapeau changer de forme, et passer de la forme ronde à la forme triangulaire ; craignant une disgrâce pareille à celle de l'officier et de l'aide de camp, il amène l'Anglais devant l'empereur, et tout s'explique. Le digne insulaire, pour concilier son orgueil national avec le caprice du souverain étranger, avait fait confectionner un feutre qui, au moyen d'un petit ressort caché dans l'intérieur, passait subitement de la forme prohibée à la forme légale. L'empereur trouva l'idée heureuse, fit grâce à l'aide de camp et à l'officier, et permit à l'Anglais de se coiffer à l'avenir comme bon lui semblerait.

L'ordonnance sur les voitures suivit celle sur les chapeaux. Un matin, on publia à Saint-Pétersbourg la défense d'atteler les chevaux à la manière russe, c'est-à-dire le postillon montant le cheval de droite et ayant le cheval de main à gauche. Quinze jours étaient accordés aux propriétaires de calèches, de landaws et de droschki, pour se procurer des harnais à l'allemande, après lequel temps il était enjoint à la police de couper les traits des équipages qui se permettraient de faire de l'opposition. Au reste, la réforme ne s'arrêtait pas aux voitures, et montait jusqu'aux cochers : les ivoschiks reçurent l'ordre de s'habiller à l'allemande ; de sorte qu'il leur fallut, à leur grand désespoir, couper

leur barbe, et coudre au collet de leur habit une queue qui restait toujours à la même place, tandis qu'ils tournaient la tête à droite et à gauche. Un officier, qui n'avait pas encore eu le temps de se conformer à la nouvelle ordonnance, avait pris le parti de se rendre à la wachtparade à pied, plutôt que d'irriter l'empereur par la vue d'une voiture proscrite. Enveloppé dans une grande pelisse, il avait donné son épée à porter à un soldat, quand il fut rencontré par Paul, qui s'aperçut de cette infraction à la discipline : l'officier fut fait soldat, et le soldat officier.

Dans tous ces règlements, l'étiquette n'était point oubliée. Une ancienne loi voulait que, lorsqu'on rencontrait dans les rues l'empereur, l'impératrice ou le tzarewich, on fît arrêter sa voiture ou son cheval, et après être descendu de l'un ou de l'autre, on se prosternât dans la poussière, dans la boue ou dans la neige. Cet hommage, si difficile à rendre dans une capitale où passent dans chaque rue et à chaque heure des milliers de voitures, avait été aboli sous le règne de Catherine. Aussitôt son avènement, Paul le rétablit dans toute sa rigueur. Un officier général, dont les gens n'avaient point reconnu l'équipage de l'empereur, fut désarmé et envoyé aux arrêts ; le terme de sa réclusion arrivé, on voulut lui rendre son épée, mais il refusa de la reprendre, disant que c'était une épée d'honneur donnée par Catherine, avec le privilège de ne pouvoir lui être ôtée. Paul examina l'épée, et, en effet, il vit qu'elle était d'or et enrichie de diamants ; alors il fit venir le général et lui remit lui-même l'épée, en lui disant qu'il n'avait aucun ressentiment contre lui, mais en lui ordonnant néanmoins de partir pour l'armée dans les vingt-quatre heures.

Malheureusement, les choses ne tournaient pas toujours d'une façon aussi satisfaisante. Un jour, un des plus braves brigadiers de l'empereur, M. de Likarow, étant tombé malade à la campagne, sa femme, qui ne voulait s'en fier qu'à elle-même d'une si importante commission, vint à Saint-Pétersbourg pour y chercher un médecin ; le malheur voulut qu'elle rencontrât la voiture de l'empereur. Comme elle et ses gens étaient absents depuis trois mois de la capitale, personne d'entre eux n'avait entendu parler de la nouvelle ordonnance, si bien que sa voiture passa sans s'arrêter à quelque distance de Paul, qui se promenait à cheval. Une pareille infraction à ses ordres blessa vivement l'empereur, qui dépêcha aussitôt un aide de camp après l'équipage rebelle, avec ordre de faire les quatre domestiques soldats et de conduire leur maîtresse en prison. L'ordre fut exécuté : la femme devint folle et le mari mourut.

L'étiquette n'était pas moins sévère dans l'intérieur du palais que dans les rues de la capitale : tout courtisan admis au baise-main devait faire retentir le baiser avec sa bouche et le plancher avec son genou ; le prince Georges Galitzin fut envoyé aux arrêts pour n'avoir pas fait une révérence assez profonde, et avoir baisé la main trop négligemment.

Ces actes extravagants que nous prenons au hasard dans la vie de Paul Ier avaient, au bout de quatre ans, rendu un plus long règne à peu près impossible, car chaque jour le peu de raison qui restait à l'empereur disparaissait pour faire place à quelque nouvelle folie, et les folies d'un souverain tout-puissant, dont le moindre signe devient un ordre exécuté à l'instant même, sont choses dangereuses. Aussi Paul sentait-il instinctivement qu'un danger inconnu, mais réel, l'enveloppait, et ces craintes donnaient encore une plus capricieuse mobilité à son esprit. Il s'était presque entièrement retiré dans le palais Saint-Michel, qu'il avait fait bâtir sur l'ancien emplacement du palais d'été. Ce palais, peint en rouge pour faire honneur au goût d'une de ses maîtresses qui était venue un soir à la cour avec des gants de cette couleur, était un édifice massif d'un assez mauvais style, tout hérissé de bastions, et au milieu duquel seulement l'empereur se croyait en sûreté.

Cependant, au milieu des exécutions, des exils et des disgrâces, deux favoris étaient restés comme enracinés à leur place. L'un était Koutaisoff, ancien esclave turc, qui, du rang de barbier qu'il occupait auprès de Paul, était devenu subitement, et sans qu'aucun mérite motivât cette faveur, un des principaux personnages de l'empire ; l'autre était le comte Palhen, gentilhomme courlandais, major général sous Catherine II, et que l'amitié de Zoubow, dernier favori de l'impératrice, avait élevé à la place de gouverneur civil de Riga. Or, il arriva que l'empereur Paul, quelque temps avant son avènement au trône, passa dans cette ville ; c'était l'époque où il était presque proscrit, et où les courtisans osaient à peine lui parler. Palhen lui rendit les honneurs dus au tzarewich. Paul n'était point habitué à une pareille déférence, il en garda la mémoire dans son cœur, et, une fois monté sur le trône, se souvenant de la réception que lui avait faite Pahlen, il le fit venir à Saint-Pétersbourg, le décora des premiers ordres de l'empire, le nomma chef des gardes et gouverneur de la ville, à la place du grand-duc Alexandre, son fils, dont le respect et l'amour n'avaient pu désarmer sa méfiance.

Mais Palhen, grâce à la position élevée qu'il occupait près de Paul, et que, contre toutes probabilités, il avait déjà conservée près de quatre ans, était plus à même que personne d'apprécier l'instabilité des fortunes humaines. Il avait vu tant d'hommes monter et tant d'hommes descendre ; il en avait vu tant d'autres tomber et se briser, qu'il ne comprenait pas lui-même comment le jour de sa chute n'était pas encore arrivé, et qu'il résolut de la prévenir par celle de l'empereur. Zoubow, son ancien protecteur, le même que l'empereur avait d'abord nommé aide de camp général du palais, et à qui il avait confié la garde du cadavre de sa mère, Zoubow, l'ancien protecteur de Palhen, tout à coup tombé dans la disgrâce, avait vu un matin le scellé mis sur sa chancellerie ; ses deux principaux secrétaires, Altesti et Gribowski, chassés scandaleusement, et tous les officiers de son état-major et de sa suite obligés de rejoindre à l'instant leurs corps ou de donner leur démission. En échange de tout cela, l'empereur, par une contradiction étrange, lui avait fait cadeau d'un palais ; mais sa disgrâce n'en était pas moins réelle, car le lendemain tous ses commandements lui avaient été retirés ; le surlendemain on lui avait demandé la démission des vingt-cinq ou trente emplois qu'il occupait, et une semaine ne s'était pas écoulée, qu'il avait obtenu la permission, ou plutôt reçu l'ordre de quitter la Russie. Zoubow s'était retiré en Allemagne, où, riche, jeune, beau, couvert de décorations et plein d'esprit, il faisait honneur au bon goût de Catherine, en prouvant qu'elle avait su être grande jusque dans ses faiblesses.

Ce fut là qu'un avis de Palhen alla le chercher. Sans doute déjà Zoubow s'était plaint à son ancien protégé de son exil, qui, tout explicable qu'il était, n'en était pas moins resté inexpliqué, et Palhen ne faisait que répondre à une de ses lettres. Cette réponse contenait un conseil : c'était de feindre l'intention d'épouser la fille du favori de Paul, Koutaisoff ; nul doute que l'empereur, flatté par cette demande, ne permît à l'exilé de reparaître à Saint-Pétersbourg ; alors, et quand on en serait là, on verrait.

Le plan proposé fut suivi. Un matin, Koutaisoff reçut une lettre de Zoubow, qui lui demandait sa fille en mariage. Aussitôt, le barbier parvenu, flatté dans son orgueil, court au palais Saint-Michel, se jette aux pieds de l'empereur, et le supplie, la lettre de Zoubow à la main, de combler sa fortune et celle de sa fille, en approuvant ce mariage, et en permettant à l'exilé de revenir. Paul jette un coup d'œil rapide sur la lettre que Koutaisoff lui présente ; puis, la lui rendant après l'avoir lue : — C'est la première idée raisonnable qui passe par la tête de ce fou, dit l'empereur ; qu'il revienne. — Quinze jours après, Zoubow était de retour à Saint-Pétersbourg, et, avec l'agrément de Paul, faisait la cour à la fille du favori.

Ce fut cachée sous ce voile que la conspiration se forma et grandit, se recrutant chaque jour de nouveaux mécontents. D'abord les conjurés ne parlèrent que d'une simple abdication, d'une substitution de personne, et voilà tout. Paul serait envoyé sous bonne garde dans quelque province éloignée de l'empire, et le grand-duc Alexandre, dont on disposait ainsi sans son consentement, monterait sur le trône. Quelques-uns savaient seulement qu'on tirerait le poignard au lieu de l'épée, et qu'une fois tiré, il ne rentrerait plus que sanglant au fourreau. Ceux-là connaissaient Alexandre ; sachant qu'il n'accepterait pas la régence, ils étaient décidés à lui faire une succession.

Cependant Palhen, quoique le chef de la conspiration, avait scrupuleusement évité de donner une seule preuve contre lui ; de sorte que, selon l'événement, il pouvait seconder ses compagnons ou secourir Paul. Cette réserve de sa part jetait une certaine froideur sur les délibérations, et les choses eussent peut-être traîné ainsi en longueur un an encore, s'il ne les avait hâtées lui-même par un stratagème étrange, mais qu'avec la connaissance qu'il avait du caractère de Paul il savait devoir réussir. Il écrivit à l'empereur une lettre anonyme, dans laquelle il l'avertissait du danger dont il était menacé. A cette lettre était jointe une liste contenant les noms de tous les conjurés.

Le premier mouvement de Paul, en recevant cette lettre, fut de doubler les postes du palais Saint-Michel et d'appeler Palhen.

Palhen, qui s'attendait à cette invitation, s'y rendit aussitôt. Il trouva Paul Ier dans sa chambre à coucher située au premier. C'était une grande pièce carrée, avec une porte en face de la cheminée, deux fenêtres donnant sur la cour, un lit en face de ces deux fenêtres et au pied du lit une porte dérobée qui donnait chez l'impératrice ; en outre, une trappe, connue de l'empereur seul, était pratiquée dans le plancher. On ouvrait cette trappe en la pressant avec le talon de la botte ; elle donnait sur l'escalier, et l'escalier dans un corridor par lequel on pouvait fuir du palais.

Paul se promenait à grands pas, entrecoupant sa marche d'interjections terribles, lorsque la porte s'ouvrit et que le comte parut. L'empereur se retourna, et demeurant debout les bras croisés, les yeux fixés sur Palhen :

— Comte, lui dit-il, après un instant de silence, savez-vous ce qui se passe ?

— Je sais, répondit Palhen, que mon gracieux souverain me fait appeler, et que je m'empresse de me rendre à ses ordres.

— Mais savez-vous pourquoi je vous fais appeler? s'écria Paul avec un mouvement d'impatience.

— J'attends respectueusement que Votre Majesté daigne me le dire.

— Je vous ai fait appeler, Monsieur, parce qu'une conspiration se trame contre moi.

— Je le sais, sire.

— Comment, vous le savez?

— Sans doute. Je suis un des complices.

— Eh bien ! je viens d'en recevoir la liste. La voici.

— Et moi, sire, j'en ai le double. La voilà.

— Palhen ! murmura Paul épouvanté, et ne sachant encore ce qu'il devait croire.

— Sire, reprit le comte, vous pouvez comparer les deux listes; si le délateur est bien informé, elles doivent être pareilles.

— Voyez, dit Paul.

— Oui, c'est cela, dit froidement Palhen; seulement trois personnes sont oubliées.

— Lesquelles? demanda vivement l'empereur.

— Sire, la prudence m'empêche de les nommer; mais, après la preuve que je viens de donner à Votre Majesté de l'exactitude de mes renseignements, j'espère qu'elle daignera m'accorder une confiance entière et se reposer sur mon zèle du soin de veiller à sa sûreté.

— Point de défaite! interrompit Paul avec toute l'énergie de la terreur; qui sont-ils? Je veux savoir qui ils sont à l'instant même.

— Sire, répondit Palhen en inclinant la tête, le respect m'empêche de révéler d'augustes noms.

— J'entends, reprit Paul d'une voix sourde et en jetant un coup d'œil sur la porte dérobée qui conduisait dans l'appartement de sa femme. Vous voulez dire l'impératrice, n'est-ce pas? Vous voulez dire le tzarewich Alexandre et le grand-duc Constantin?

— Si la loi ne doit connaître que ceux qu'elle peut atteindre...

— La loi atteindra tout le monde, Monsieur, et le crime, pour être plus grand, ne sera pas impuni. Palhen, à l'instant même, vous arrêterez les deux grands-ducs, et demain ils partiront pour Schlüsselbourg. Quant à l'impératrice, j'en disposerai moi-même. Pour les autres conjurés, c'est votre affaire.

— Sire, dit Palhen, donnez-moi l'ordre écrit, et si haute que soit la tête qu'il frappe, si grands que soient ceux qu'il doit atteindre, j'obéirai.

— Bon Palhen ! s'écrie l'empereur, tu es le seul serviteur fidèle qui me reste. Veille sur moi, Palhen, car je vois bien qu'ils veulent tous ma mort et que je n'ai plus que toi.

A ces mots, Paul signa l'ordre d'arrêter les deux grands-ducs, et remit cet ordre à Palhen.

C'était tout ce que désirait l'habile conjuré. Muni de ces différents ordres, il court au logis de Platon Zoubow, chez qui il savait les conspirateurs assemblés.

— Tout est découvert, leur dit-il; voici l'ordre de vous arrêter. Il n'y a donc pas un instant à perdre : cette nuit, je suis encore gouverneur de Saint-Pétersbourg; demain je serai peut-être en prison. Voyez ce que vous voulez faire.

Il n'y avait pas à hésiter, car l'hésitation, c'était l'échafaud, ou tout au moins la Sibérie. Les conjurés prirent rendez-vous, pour la nuit même, chez le comte Talitzin, colonel du régiment de Préobrajenski, et comme ils n'étaient pas assez nombreux, ils résolurent de s'augmenter de tous les mécontents arrêtés dans la journée même. La journée avait été bonne, car, dans la matinée, une trentaine d'officiers appartenant aux meilleures familles de Saint-Pétersbourg avaient été dégradés, et condamnés à la prison ou à l'exil pour des fautes qui méritaient à peine une réprimande. Le comte ordonna qu'une douzaine de traîneaux se tinssent prêts à la porte des différentes prisons où étaient enfermés ceux qu'on voulait s'associer; puis, voyant ses complices décidés, il se rendit chez le tzarewich Alexandre.

Celui-ci venait de rencontrer son père dans un corridor du palais et avait été, comme d'habitude, droit à lui; mais Paul lui faisant signe de la main de se retirer, lui avait enjoint de rentrer chez lui et d'y demeurer jusqu'à nouvel ordre. Le comte le trouva donc d'autant plus inquiet qu'il ignorait la cause de cette colère qu'il avait lue dans les yeux de l'empereur : aussi, à peine aperçut-il Palhen, qu'il lui demanda s'il n'était point chargé, de la part de son père, de quelque ordre pour lui.

— Hélas ! répondit Palhen; oui, Votre Altesse; je suis chargé d'un ordre terrible.

— Et lequel? demanda Alexandre.

— De m'assurer de Votre Altesse et de lui demander son épée.

— A moi ! mon épée ! s'écria Alexandre; et pourquoi?

— Parce que, à compter de cette heure, vous êtes prisonnier.

— Moi, prisonnier ! et de quel crime suis-je donc accusé, Palhen?

— Votre Altesse Impériale n'ignore pas qu'ici, malheureusement, on encourt parfois le châtiment sans avoir commis l'offense.

— L'empereur est doublement maître de mon sort, répondit Alexandre, et comme mon souverain et comme mon père. Montrez-le-moi, et quel que soit cet ordre, je suis prêt à m'y soumettre.

Le comte lui remit l'ordre, Alexandre l'ouvrit, baisa la signature de son père, puis commença à lire; seulement, lorsqu'il fut arrivé à ce qui concernait Constantin : « Et mon frère aussi ! s'écria-t-il. J'espérais que l'ordre ne concernait que moi seul. » Mais parvenu à l'article qui concernait l'impératrice : « Oh ! ma mère ! ma vertueuse mère ! cette sainte du ciel descendue parmi nous ! C'en est trop, Palhen, c'en est trop. »

Et se couvrant le visage de ses deux mains, il laissa tomber l'ordre. Palhen crut que le moment favorable était venu.

— Monseigneur, lui dit-il en se jetant à ses pieds, Monseigneur, écoutez-moi; il faut prévenir de grands malheurs; il faut mettre un terme aux égarements de votre auguste père. Aujourd'hui il en veut à votre liberté; demain, peut-être, il en voudra à votre. .

— Palhen !

— Monseigneur, souvenez-vous d'Alexis Pétrowich.

— Palhen, vous calomniez mon père.

— Non, Monseigneur, car ce n'est pas son cœur que j'accuse, mais sa raison. Tant de contradictions étranges, tant d'ordonnances inexécutables, tant de punitions inutiles ne s'expliquent que par l'influence d'une maladie terrible. Ceux qui entourent l'empereur le disent tous, et ceux qui sont loin de lui le répètent tous. Monseigneur, votre malheureux père est insensé.

— Mon Dieu !

— Eh bien ! Monseigneur, il faut le sauver de lui-même. Ce n'est pas moi qui viens vous donner ce conseil, c'est la noblesse, c'est le sénat, c'est l'empire, et je ne suis ici que leur interprète; il faut que l'empereur abdique en votre faveur.

— Palhen ! s'écria Alexandre en reculant d'un pas, que me dites-vous là? Moi que je succède à mon père, vivant encore; que je lui arrache la couronne de la tête et le sceptre des mains? C'est vous qui êtes fou, Palhen... Jamais, jamais !

— Mais, Monseigneur, vous n'avez donc pas vu l'ordre? Croyez-vous qu'il s'agisse d'une simple prison? Non pas, croyez-moi, les jours de Votre Altesse sont en danger.

— Sauvez mon frère ! sauvez l'impératrice ! c'est tout ce que je vous demande, s'écria Alexandre.

— Eh ! en suis-je le maître? dit Palhen; l'ordre n'est-il pas pour eux comme pour vous? Une fois arrêtés, une fois en prison, qui vous dit que des courtisans trop pressés, en croyant servir l'empereur, n'iront pas au-devant de ses volontés? Tournez les yeux vers l'Angleterre, Monseigneur : même chose s'y passe; quoique le pouvoir, moins étendu, rende le danger moins grand. Le prince de Galles est prêt à prendre la direction du gouvernement, et cependant la folie du roi Georges est une folie douce et inoffensive. D'ailleurs, Monseigneur, un dernier mot; peut-être, en acceptant ce que je vous offre, sauvez-vous la vie, non seulement du grand-duc et de l'impératrice, mais encore de votre père !

— Que voulez-vous dire?

— Je dis que le règne de Paul est si lourd, que la noblesse et le sénat sont décidés à y mettre fin par tous les moyens possibles. Vous refusez une abdication? Peut-être demain serez-vous obligé de pardonner un assassinat.

— Palhen, s'écria Alexandre, ne puis-je donc voir mon père?

— Impossible, Monseigneur; défense positive est faite de laisser pénétrer Votre Altesse jusqu'à lui.

— Et vous dites que la vie de mon père est menacée?

— La Russie n'a d'espoir qu'en vous, Monseigneur, et s'il faut que nous choisissions entre un jugement qui nous perd et un crime qui nous sauve, Monseigneur, nous choisirons le crime.

Palhen fit un mouvement pour sortir.

— Palhen ! s'écria Alexandre en l'arrêtant d'une main, tandis que de l'autre il tirait de sa poitrine un crucifix qu'il y portait suspendu à une chaîne d'or; Palhen, jurez-moi sur le Christ, que les jours de mon père ne courent aucun danger, et que vous vous ferez tuer s'il le faut pour le défendre. Jurez-moi cela, ou je ne vous laisse pas sortir.

— Monseigneur, répondit Palhen, je vous ai dit ce que je devais vous dire. Réfléchissez à la proposition que je vous ai faite; moi, je vais réfléchir au serment que vous me demandez.

A ces mots, Palhen s'inclina respectueusement, sortit, et plaça des gardes à la porte, puis il entra chez le grand-duc

Constantin et chez l'impératrice Marie, leur signifia l'ordre de l'empereur, mais ne prit point les mêmes précautions que chez Alexandre.

Il était huit heures du soir, et par conséquent nuit close, car on n'était encore arrivé qu'aux premiers jours du printemps. Palhen courut chez le comte Talitzin, où il trouva les conjurés à table ; sa présence fut accueillie par mille demandes différentes. « Je n'ai le temps de vous rien répondre, dit-il, sinon que tout va bien, et que dans une demi-heure je vous amène des renforts. » Le repas, interrompu un instant, continua ; Palhen se rendit à la prison.

Comme il était gouverneur de Saint-Pétersbourg, toutes les portes s'ouvrirent devant lui. Ceux qui le virent entrer ainsi dans les cachots, entouré de gardes et l'œil sévère, crurent ou que l'heure de leur exil en Sibérie était arrivée, ou qu'ils allaient être transférés dans une prison encore plus dure. La manière dont Palhen leur ordonna de se tenir prêts à monter en traîneau les confirma enfin dans cette supposition. Les malheureux jeunes gens obéirent : à la porte, une compagnie de gardes les attendait, les prisonniers montaient dans les traîneaux sans résistance, et à peine y furent-ils, qu'ils se sentirent emportés au galop.

Contre leur attente, au bout de dix minutes à peine, les traîneaux firent halte dans la cour d'un hôtel magnifique ; les prisonniers, invités à descendre, obéirent ; la porte était refermée derrière eux, les soldats étaient restés en dehors, il n'y avait avec eux que Palhen.

— Suivez-moi, leur dit le comte en marchant le premier.

Sans rien comprendre à ce qui se passait, les prisonniers firent ce qu'on leur disait de faire : en arrivant dans une chambre qui précédait celle où étaient réunis les conjurés, Palhen leva un manteau jeté sur une table et découvrit un faisceau d'épées.

— Armez-vous, dit Palhen.

Tandis que les prisonniers, stupéfaits, obéissaient à cet ordre et replaçaient à leur côté l'épée que le bourreau en avait arrachée ignominieusement le matin même, commençant à soupçonner qu'il allait se passer pour eux quelque chose d'aussi étrange qu'inattendu, Palhen fit ouvrir les portes, et les nouveaux venus virent a table, le verre à la main et les saluant du cri de : Vive Alexandre ! des amis dont dix minutes auparavant ils croyaient encore être séparés pour toujours. Aussitôt ils se précipitèrent dans la salle du festin. En quelques mots on les mit au fait de ce qui allait se passer ; ils étaient encore pleins de honte et de colère du traitement qu'ils avaient subi le jour même. La proposition régicide fut donc accueillie avec des cris de joie, et pas un ne refusa de prendre le rôle qu'on lui avait réservé dans la tragédie terrible qui allait s'accomplir.

A onze heures, les conjurés, au nombre de soixante à peu près, sortirent de l'hôtel Talitzin, et s'acheminèrent, enveloppés de leurs manteaux, vers le palais Saint-Michel. Les principaux étaient Beningsen, Platon Zoubow, l'ancien favori de Catherine, Palhen, le gouverneur de Saint-Pétersbourg, Depreradowitch, colonel du régiment de Semonowki, Arkamakow, aide de camp de l'empereur ; le prince Tatetsvill, major général de l'artillerie ; le général Talitzin, colonel du régiment de la garde Préobrajenski ; Gardanow, adjudant des gardes à cheval ; Sartarinow ; le prince Wereinskoi et Sériatin.

Les conjurés entrèrent par une porte du jardin du palais Saint-Michel ; mais au moment où ils passaient sous les grands arbres qui l'ombragent l'été, et qui, à cette heure dépouillés de leurs feuilles, tordaient leurs bras décharnés dans l'ombre, une bande de corbeaux, réveillés par le bruit qu'ils faisaient, s'envola en poussant des croassements si lugubres, qu'arrêtés par ces cris, qui en Russie passent pour un mauvais présage, les conspirateurs hésitèrent à aller plus loin ; mais Zoubow et Palhen ranimèrent leur courage, et ils continuèrent leur route. Arrivés à la cour, ils se séparèrent en deux bandes ; l'une, conduite par Palhen, entra par une porte particulière que le comte avait l'habitude de prendre lorsqu'il voulait entrer chez l'empereur sans être vu ; l'autre, sous les ordres de Zoubow et Beningsen, s'avança, guidée par Arkamakow, vers le grand escalier, où elle parvint sans empêchement. Palhen ayant fait relever les postes du palais, et ayant placé, au lieu de soldats, des officiers conjurés. Une seule sentinelle qu'on avait oublié de changer comme les autres, cria : *qui vive!* en les voyant s'avancer, alors Beningsen s'avança vers elle, et ouvrant son manteau pour lui montrer ses décorations : « Silence ! lui dit-il, ne vois-tu pas où nous allons ? » — « Passez, patrouille, » répondit la sentinelle en faisant de la tête un signe d'intelligence, et les meurtriers passèrent. En arrivant dans la galerie qui précède l'antichambre, ils trouvèrent un officier déguisé en soldat.

— Eh bien ! l'empereur ? demanda Platon Zoubow.

— Rentré depuis une heure, répondit l'officier, et sans doute couché maintenant

— Bien, répondit Zoubow, et la patrouille régicide continua son chemin.

En effet, Paul, selon sa coutume, avait été passer la soirée chez la princesse Gagarin. En le voyant entrer plus pâle et plus sombre qu'à l'ordinaire, celle-ci avait couru à lui, et lui avait demandé avec instance ce qu'il avait.

— Ce que j'ai ? avait répondu l'empereur, j'ai que le moment de frapper mon grand coup est arrivé, et que dans peu de jours on verra tomber des têtes qui m'ont été bien chères !

Effrayée de cette menace, la princesse Gagarin, qui connaissait la défiance de Paul pour sa famille, saisit le premier prétexte qui se présenta de sortir du salon, écrivit quelques lignes au grand-duc Alexandre, dans lesquelles elle lui disait que sa vie était en danger, et les fit porter au palais de Saint-Michel. Comme l'officier qui était de garde a la porte du prisonnier avait pour toute consigne de ne pas laisser sortir le tzarewich, il laissa entrer le messager. Alexandre reçut donc le billet, et comme il savait la princesse Gagarin initiée à tous les secrets de l'empereur, ses anxiétés en redoublèrent.

A onze heures à peu près, comme l'avait dit la sentinelle, l'empereur était rentré au palais, et s'était immédiatement retiré dans son appartement, où il s'était couché aussitôt, et venait de s'endormir sur la foi de Palhen.

En ce moment les conjurés arrivèrent à la porte de l'antichambre qui précédait la chambre à coucher, et Arkamakow frappa.

— Qui est là ? demanda le valet de chambre.

— Moi, Arkamakow, l'aide de camp de Sa Majesté.

— Que voulez-vous ?

— Je viens faire mon rapport.

— Votre Excellence plaisante, il est minuit à peine.

— Allons donc, c'est vous qui vous trompez, il est six heures du matin ; ouvrez vite, de peur que l'empereur ne s'irrite contre moi.

— Mais je ne sais si je dois...

— Je suis de service, et je vous l'ordonne.

Le valet de chambre obéit. Aussitôt les conjurés, l'épée à la main, se précipitent dans l'antichambre ; le valet effrayé se réfugie dans un coin ; mais un houzard polonais, qui était de garde, s'élance au-devant de la porte de l'empereur, et devinant l'intention des nocturnes visiteurs, leur ordonne de s éloigner. Zoubow refuse et veut l'écarter de la main. Un coup de pistolet part ; mais à l'instant même l'unique défenseur de celui qui, une heure auparavant, commandait à cinquante-trois millions d'hommes, est désarmé, terrassé, et réduit à l'impossibilité d'agir.

Au bruit du coup de pistolet, Paul s'était réveillé en sursaut, avait sauté à bas de son lit, et s'élançant vers la porte dérobée qui conduisait chez l'impératrice ; il avait essayé de l'ouvrir ; mais trois jours auparavant, dans un moment de défiance, il avait fait condamner cette porte, de sorte qu'elle resta fermée ; alors il songea à la trappe, et s'élança vers l'angle de l'appartement où elle se trouvait ; mais comme il était nu-pieds, le ressort résista à la pression, et la trappe à son tour refusa de s'ouvrir. En ce moment la porte de l'antichambre tomba en dedans, et l'empereur n'eut que le temps de se jeter derrière un écran de cheminée.

Beningsen et Zoubow se précipitèrent dans la chambre, et Zoubow marcha droit au lit ; mais le voyant vide :

— Tout est perdu ! s'écria-t-il, il nous échappe.

— Non, dit Beningsen, le voici.

— Palhen ! s'écria l'empereur qui se voit découvert, à mon secours, Palhen !

— Sire, dit alors Beningsen en s'avançant vers Paul et en le saluant avec son épée vous appelez inutilement Palhen. Palhen est des nôtres. D'ailleurs, votre vie ne court aucun risque ; seulement vous êtes prisonnier au nom de l'empereur Alexandre.

— Qui êtes-vous ? dit l'empereur si troublé qu'à la lueur tremblante et pâle de sa lampe de nuit il ne reconnaissait pas ceux qui lui parlaient.

— Qui nous sommes ? répondit Zoubow en présentant l'acte d'abdication, nous sommes les envoyés du sénat. Prends ce papier, lis, et prononce toi-même sur ta destinée.

Alors Zoubow lui remet le papier d'une main, tandis que de l'autre il transporte la lampe à l'angle de la cheminée, pour que l'empereur puisse lire l'acte qu'on lui présente. En effet, Paul prend le papier et le parcourt. Au tiers de la lecture, il s'arrête, et relevant la tête et regardant les conjurés :

— Mais que vous ai-je fait, grand Dieu ! s'écria-t-il, pour que vous me traitiez ainsi ?

— Il y a quatre ans que vous nous tyrannisez, crie une voix. Et l'empereur se remet à lire.

Mais à mesure qu'il lit, les griefs s'accumulent ; les expressions, de plus en plus outrageantes, le blessent ; la colère remplace la dignité ; il oublie qu'il est seul, qu'il est nu, qu'il est sans armes, qu'il est entouré d'hommes qui ont le cha-

peau sur la tête et l'épée à la main ; il froisse violemment l'acte d'abdication, et le jetant à ses pieds :

— Jamais ! dit-il, plutôt la mort. A ces mots, il fait un mouvement pour s'emparer de son épée, posée à quelques pas de lui sur un fauteuil.

En ce moment la seconde troupe arrivait ; elle se composait en grande partie des jeunes nobles dégradés ou éloignés du service, parmi lesquels un des principaux était le prince Tatetsvill, qui avait juré de se venger de cette insulte. Aussi, à peine entré, il s'élance sur l'empereur, le saisit corps à corps, lutte et tombe avec lui, renversant du même coup la lampe et le paravent. L'empereur jette un cri terrible, car, en tombant, il s'est heurté la tête à l'angle de la cheminée, et s'est fait une profonde blessure. Tremblant que ce cri ne soit entendu, Sartarinow, le prince Wereinskoï et Sériatin s'élancent sur lui. Paul se relève un instant et retombe. Tout cela se passe dans la nuit, au milieu de cris et de gémissements, tantôt aigus, tantôt sourds. Enfin l'empereur écarte la main qui lui ferme la bouche : « Messieurs, s'écrie-t-il en français, Messieurs, épargnez-moi, laissez-moi le temps de prier Die. . » La dernière syllabe du mot est étouffée, un des assaillants a dénoué son écharpe et l'a passée autour des flancs de la victime, qu'on n'ose étrangler par le cou, car le cadavre sera exposé, et il faut que la mort passe pour naturelle. Alors les gémissements se convertissent en râle ; bientôt le râle lui-même expire ; quelques mouvements convulsifs lui succèdent, qui cessent bientôt, et quand Beningsen rentre avec des lumières, l'empereur est mort. C'est alors seulement qu'on s'aperçoit de la blessure de la joue ; mais peu importe : comme il a été frappé d'une apoplexie foudroyante, rien d'étonnant à ce qu'en tombant il se soit heurté à un meuble et se soit blessé ainsi.

Dans le moment de silence qui suit le crime, et tandis qu'à la lueur des flammes que rapporte Beningsen, on regarde le cadavre immobile, un bruit se fait entendre à la porte de communication ; c'est l'impératrice, qui a entendu des cris étouffés, des voix sourdes et menaçantes, et qui accourt. Les conjurés s'effrayent d'abord ; mais ils reconnaissent sa voix, et se rassurent ; d'ailleurs, la porte fermée pour Paul l'est aussi pour elle ; ils ont donc tout le temps d'achever ce qu'ils ont commencé, et ne seront point dérangés dans leur œuvre.

Beningsen soulève la tête de l'empereur, et voyant qu'il reste sans mouvement, il le fait porter sur le lit. Alors seulement Palhen entre l'épée à la main ; car, fidèle à son double rôle, il a attendu que tout fût fini pour se ranger parmi les conjurés. A la vue de son souverain, auquel Beningsen jette un couvre-pied sur le visage, il s'arrête à la porte, pâlit, et s'appuie contre le mur, son épée pendante à son côté.

— Allons, Messieurs, dit Beningsen, qui, entraîné dans la conspiration un des derniers, et qui seul pendant cette fatale soirée a conservé son inaltérable sang-froid, il est temps d'aller prêter hommage au nouvel empereur.

— Oui, oui, s'écrièrent en tumulte les voix de tous ces hommes qui ont maintenant plus de hâte à quitter cette chambre qu'ils n'ont mis de précipitation à y entrer ; oui, oui, allons prêter hommage à l'empereur. Vive Alexandre !

Pendant ce temps, l'impératrice Marie, voyant qu'elle ne peut pas entrer par la porte de communication, et entendant le tumulte qui continue, fait le tour de l'appartement ; mais dans un salon intermédiaire elle rencontre Pettaroskoï, lieutenant des gardes de Semonowki, avec trente hommes sous ses ordres. Fidèle à sa consigne, Pettaroskoï lui barre le passage.

— Pardon, Madame, lui dit-il en s'inclinant devant elle, mais vous ne pouvez aller plus loin.

— Ne me connaissez-vous point ? demande l'impératrice.

— Si fait, Madame, je sais que j'ai l'honneur de parler à Votre Majesté ; mais c'est Votre Majesté surtout qui ne doit pas passer.

— Qui vous a donné cette consigne ?

— Mon colonel.

— Voyons, dit l'impératrice, si vous oserez l'exécuter.

Et elle s'avance vers les soldats ; mais les soldats croisent les fusils et barrent le passage.

En ce moment les conjurés sortent tumultueusement de la chambre de Paul en criant : *Vive Alexandre !* Beningsen est à leur tête ; il s'avance vers l'impératrice ; alors elle le reconnaît, et, l'appelant par son nom, le supplie de la laisser passer.

— Madame, lui dit-il, tout est fini maintenant, vous compromettriez inutilement vos jours, et ceux de Paul sont terminés.

A ces mots l'impératrice jette un cri et tombe sur un fauteuil ; les deux grandes-duchesses Marie et Christine, qui se sont levées au bruit, et qui accourent derrière elle, se mettent à genoux de chaque côté du fauteuil. Sentant qu'elle perd connaissance, l'impératrice demande de l'eau. Un soldat en apporte un verre ; la grande-duchesse Marie hésite à le donner à sa mère, de peur qu'il ne soit empoisonné. Le soldat devine sa crainte, en boit la moitié, et présentant le reste à la grande-duchesse :

— Vous le voyez, dit-il, Sa Majesté peut boire sans crainte.

Beningsen laisse l'impératrice aux soins des grandes-duchesses, et descend chez le tzarewich. Son appartement est situé au-dessous de celui de Paul ; il a tout entendu ; le coup de pistolet, les cris, la chute, les gémissements et le râle ; alors il a voulu sortir pour porter secours à son père ; mais la garde que Palhen a mise à sa porte l'a repoussé dans sa chambre ; les précautions sont bien prises ; il est captif, et ne peut rien empêcher.

C'est alors que Beningsen entre suivi des conjurés. Les cris de : Vive l'empereur Alexandre ! lui annoncent que tout est fini. La manière dont il monte au trône n'est plus un doute pour lui ; aussi, en apercevant Palhen, qui entre le dernier.

— Ah ! Palhen, s'écria-t-il, quelle page pour le commencement de mon histoire !

— Sire, répondit Palhen, celles qui la suivront la feront oublier.

— Mais, s'écrie Alexandre, mais ne comprenez-vous pas qu'on dira que c'est moi qui suis l'assassin de mon père ?

— Sire, dit Palhen, ne songez en ce moment qu'à une chose : à cette heure...

— Et à quoi voulez-vous que je songe, mon Dieu ! si ce n'est à mon père ?

— Songez à vous faire reconnaître par l'armée.

— Mais ma mère, mais l'impératrice ! s'écrie Alexandre, que deviendra-t-elle ?

— Elle est en sûreté, sire, répond Palhen ; mais, au nom du ciel, sire, ne perdons pas un instant.

— Que faut-il que je fasse ? demande Alexandre, incapable, tant il est abattu, de prendre une résolution.

— Sire, répond Palhen, il faut me suivre à l'instant même, car le moindre retard peut amener les plus grands malheurs.

— Faites de moi ce que vous voudrez, dit Alexandre, me voilà.

Palhen entraîne alors l'empereur à la voiture qu'on avait fait approcher pour conduire Paul à la forteresse ; l'empereur y monte en pleurant ; la portière se referme, Palhen et Zoubow montent derrière à la place des valets de pied, et la voiture, qui porte les nouvelles destinées de la Russie, part au galop pour le palais d'Hiver, escortée de deux bataillons de la garde. Beningsen est resté près de l'impératrice, car une des dernières recommandations d'Alexandre a été pour sa mère.

Sur la place de l'Amirauté, Alexandre trouve les principaux régiments de la garde : L'empereur ! l'empereur ! crient Palhen et Zoubow en indiquant que c'est Alexandre qu'ils amènent. L'empereur ! l'empereur ! crient les deux bataillons qui l'escortent. Vive l'empereur ! répondent d'une seule voix tous les régiments.

Alors on se précipite vers la portière, on tire Alexandre pâle et défait de sa voiture, on l'entraîne, on l'emporte enfin, on lui jure fidélité avec un enthousiasme qui lui prouve que les conjurés, tout en commettant un crime, n'ont fait qu'accomplir le vœu public ; il faut donc, quel que soit son désir de venger son père, qu'il renonce à punir ses assassins.

Ceux-ci s'étaient retirés chez eux, ne sachant pas ce que l'empereur allait résoudre à leur égard.

Le lendemain, l'impératrice à son tour prêta serment de fidélité à son fils ; selon la constitution de l'empire, c'était elle qui devait succéder à son mari ; mais, lorsqu'elle vit l'urgence de la situation, elle renonça la première à ses droits.

Le chirurgien Vette et le médecin Stoff, chargés de l'autopsie du corps, déclarèrent que l'empereur Paul était mort d'une apoplexie foudroyante ; la blessure de la joue fut attribuée à la chute qu'il avait faite lorsque l'accident l'avait frappé.

Le corps fut embaumé et exposé pendant quinze jours sur un lit de parade, aux marches duquel l'étiquette amena plusieurs fois Alexandre ; mais pas une fois il ne les monta ou ne les descendit qu'on ne le vit pâlir et verser des larmes. Aussi peu à peu les conjurés furent-ils éloignés de la cour : les uns reçurent des missions, les autres furent incorporés dans des régiments stationnés en Sibérie ; il ne restait que Palhen qui avait conservé sa place de gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg, et dont la vue était devenue presque un remords pour le nouvel empereur ; aussi profita-t-il de la première occasion qui se présenta de l'éloigner à son tour. Voici comment la chose arriva.

Quelques jours après la mort de Paul, un prêtre exposa une image sainte qu'il prétendit lui avoir été apportée par un ange, et au bas de laquelle étaient écrits ces mots : DIEU PUNIRA TOUS LES ASSASSINS DE PAUL I[er]. Informé que le peuple se portait en foule à la chapelle où l'image miraculeuse était exposée, et augurant qu'il pouvait résulter de cette menée quelque impression fâcheuse sur l'esprit de

l'empereur, Palhen demanda la permission de mettre fin aux intrigues du prêtre, permission qu'Alexandre lui accorda. En conséquence, le prêtre fut fouetté, et, au milieu du supplice, déclara qu'il n'avait agi que par les ordres de l'impératrice. Pour preuve de ce qu'il avançait, il affirma que l'on trouverait dans son oratoire une image pareille à la sienne. Sur cette dénonciation, Palhen fit ouvrir la chapelle de l'impératrice, et ayant effectivement trouvé l'image désignée, il la fit enlever ; l'impératrice, avec juste raison, regarda cet enlèvement comme une insulte, et vint en demander satisfaction à son fils. Alexandre ne cherchait qu'un prétexte pour éloigner Palhen, il se garda donc bien de laisser échapper celui qui se présentait, et, au même instant, M. de Becklecew fut chargé de transmettre au comte Palhen, de la part de l'empereur, l'ordre de se retirer dans ses terres. — Je m'y attendais, dit en souriant Palheu, et mes paquets étaient faits d'avance.

Une heure après, le comte Palhen avait envoyé à l'empereur la démission de toutes ses charges, et le même soir il était sur le chemin de Riga.

XIII

L'empereur Alexandre n'avait pas encore atteint l'âge de vingt-quatre ans, lorsqu'il monta sur le trône. Il fut élevé sous les yeux de son aïeule, Catherine, d'après un plan tracé par elle-même, et dont un des principaux articles était celui-ci : On n'enseignera aux jeunes grands-ducs, ni la poésie ni la musique, parce qu'il faudrait consacrer trop de temps à cette étude pour qu'elle portât fruit. Alexandre reçut donc une éducation ferme et sévère, de laquelle les beaux-arts furent presque entièrement exclus. Son précepteur, La Harpe, choisi par Catherine elle-même, et qu'on n'appelait à la cour que le jacobin, parce qu'il était non seulement Suisse, mais encore frère du brave général La Harpe, qui servait dans les armées françaises, était bien en tout l'homme qu'il fallait pour imprimer à son élève les idées généreuses et droites, si importantes chez ceux-là surtout où les impressions de tout le reste de la vie doivent combattre les souvenirs de la jeunesse. Ce choix de la part de Catherine était remarquable à une époque où les trônes vacillaient, ébranlés par le volcan révolutionnaire, où Léopold mourait, disait-on, empoisonné, où Gustave tombait assassiné par Anckarstrœm, et où Louis XVI portait sa tête sur l'échafaud.

Une des recommandations principales de Catherine était encore d'éloigner des jeunes grands-ducs toute idée relative à la différence des sexes, et à l'amour qui les rapprochait. Le célèbre Pallas leur faisait faire dans les jardins impériaux un petit cours de botanique : l'exposition du système de Linné sur les sexes des fleurs, et sur la manière dont elles se fécondaient, avait amené, de la part de ses augustes écoliers, une foule de questions auxquelles il devenait très difficile de répondre. Protasow, le surveillant des princes, se trouva dans la nécessité de faire son rapport à Catherine, qui fit venir Pallas et lui recommanda d'éluder tous les détails sur les pistils et les étamines. Comme cette recommandation rendait le cours de botanique à peu près impossible, et que le silence du professeur ne faisait que donner une nouvelle activité aux questions, il fut définitivement interrompu. Cependant un tel plan d'éducation ne pouvait être longtemps continué, et, tout enfant qu'Alexandre était encore, Catherine dut bientôt songer à le marier.

Trois jeunes princesses allemandes furent amenées à la cour de Russie, afin que la grande-aïeule pût faire parmi elles un choix pour son petit-fils. Catherine apprit leur arrivée à Saint-Pétersbourg, et, pressée de les voir et de les juger, elle les fit inviter à se rendre au palais, et les attendit pensive à une fenêtre d'où elle pouvait les voir descendre dans la cour. Un instant après, la voiture qui les amenait s'arrêta, la portière s'ouvrit, et l'une des trois princesses sauta la première à terre sans toucher le marchepied.

— Ce ne sera point celle-là, dit en secouant la tête la vieille Catherine, qui sera impératrice de Russie : elle est trop vive.

La seconde descendit à son tour et s'embarrassa les jambes dans sa robe, de sorte qu'elle faillit tomber.

— Ce ne sera point encore celle-là qui sera impératrice de Russie, dit Catherine : elle est trop gauche.

La troisième descendit enfin, belle, majestueuse et grave.

— Voilà l'impératrice de Russie, dit Catherine.

C'était Louise de Bade.

Catherine fit amener ses petits-fils chez elle tandis que les jeunes princesses y étaient, leur disant que, comme elle connaissait leur mère, la duchesse de Baden-Durlach, née princesse de Darmstadt, et que, comme les Français avaient pris leur pays, elle les faisait venir à Saint-Pétersbourg pour les élever auprès d'elle. Au bout d'un instant les deux grands-ducs furent renvoyés ; à leur retour, ils parlèrent beaucoup des trois jeunes filles. Alexandre dit alors qu'il trouvait l'aînée bien jolie. — Eh bien ! moi, pas, dit Constantin ; je ne les trouve jolies ni les unes ni les autres. Il faut les envoyer à Riga, aux princes de Courlande ; elles sont bonnes pour eux.

L'impératrice apprit le jour même l'opinion de son petit-fils sur celle-là même qu'elle lui destinait, et regarda comme une faveur de la Providence cette sympathie juvénile qui s'accordait avec ses intentions. En effet, le grand-duc Constantin avait eu tort, car la jeune princesse, outre la fraîcheur de son âge, avait de beaux et longs cheveux blond-cendré flottant sur de magnifiques épaules, la taille souple et flexible d'une fée des bords du Rhin, et les grands yeux bleus de la Marguerite de Goëthe.

Le lendemain, l'impératrice vint les voir et entra dans un des palais de Potemkin, où elles étaient descendues. Comme elles étaient à leur toilette, elle leur apportait des étoffes, des bijoux, et enfin le cordon de Sainte-Catherine. Au bout d'un instant de causerie, elle se fit montrer leur garde-robe, en toucha toutes les pièces les unes après les autres ; puis, l'examen fini, elle les embrassa en souriant sur le front, et en leur disant : — Mes amies, je n'étais pas si riche que vous quand je suis arrivée à Saint-Pétersbourg. — En effet, Catherine était arrivée pauvre en Russie ; mais, à défaut de dot, elle laissait un héritage : c'était la Pologne et la Tauride.

Au reste, la princesse Louise avait éprouvé, de son côté, le sentiment qu'elle avait produit. Alexandre, que Napoléon devait appeler plus tard le plus beau et le plus fin des Grecs, était un charmant jeune homme plein de grâces et de naïveté, d'une égalité d'humeur parfaite, et d'un caractère si doux et si bienveillant, que peut-être aurait-on pu lui reprocher un peu de timidité ; aussi, dans sa naïveté, la jeune Allemande n'essaya pas même de dissimuler sa sympathie pour le tzarewich ; de sorte que Catherine, décidée à profiter de cette harmonie, leur annonça bientôt à tous deux qu'ils étaient destinés l'un à l'autre. Alexandre sauta de joie, et Louise pleura de bonheur.

Alors commencèrent les préparatifs du mariage. La jeune fiancée se prêta de la meilleure grâce à tout ce qu'on exigea d'elle. Elle apprit la langue russe, s'instruisit dans la religion grecque, fit profession publique de sa nouvelle foi, reçut sur ses bras nus et sur ses pieds charmants les onctions saintes, et fut proclamée grande-duchesse sous le nom d'Elisabeth Alexiewna, qui était le nom même de l'impératrice Catherine, fille d'Alexis.

Malgré les prévisions de Catherine, ce mariage précoce faillit être fatal à l'un, et fut certainement fatal à l'autre. Alexandre manqua de devenir sourd ; quant à l'impératrice, elle était déjà une vieille épouse à l'âge où l'on est encore une jeune femme. L'empereur était beau ; il avait, nous l'avons dit, hérité du cœur de Catherine, et à peine la couronne nuptiale fut-elle fanée au front de la fiancée, qu'elle devint pour la femme une couronne d'épines.

Nous avons vu par quel accident Alexandre monta sur le trône. La douleur profonde que le nouvel empereur éprouva de la mort de son père le rendit à sa femme. Quoique Paul lui fût à peu près étranger, elle pleurait comme si elle eût été sa fille : les larmes cherchèrent les larmes, et les jours de malheur ramenèrent les nuits heureuses.

C'est à l'histoire de raconter Austerlitz et Friedland, Tilsitt et Erfurt, 1812 et 1814. Pendant dix ans Alexandre fut éclairé de la lumière de Napoléon ; puis, un jour, tous les regards, en suivant le vaincu, se détournèrent du vainqueur : c'est là où nous allons le reprendre.

Pendant ces dix années, l'adolescent s'était fait homme. L'ardeur de ses premières passions n'avait en rien diminué. Mais tout gracieux et souriant qu'il était auprès des femmes, tout poli et affectueux qu'il était avec les hommes, il lui passait de temps en temps sur le front comme des nuages sombres : c'étaient des souvenirs muets, mais terribles, de cette nuit sanglante où il avait entendu se débattre au-dessus de sa tête l'agonie paternelle. Peu à peu et à mesure qu'il avança en âge, ces souvenirs l'obsédèrent plus fréquemment et menacèrent de devenir une mélancolie incessante. Il essaya de les combattre par la pensée et le mouvement. Alors on lui vit rêver des réformes impossibles et faire des voyages insensés.

Alexandre élevé, comme nous l'avons dit, par le frère du général La Harpe, avait conservé de son éducation littéraire un penchant à l'idéologie que ses voyages en France, en Angleterre et en Hollande ne firent qu'augmenter. Des

idées de liberté, puisées pendant l'occupation, germaient dans toutes les têtes, et, au lieu de les réprimer, l'empereur lui-même les encourageait en laissant tomber de temps en temps de ses lèvres le mot constitution. Enfin, madame de Krudener arriva, et le mysticisme vint se joindre à l'idéologie : c'est sous cette double influence que l'empereur se trouvait lors de mon arrivée à Saint-Pétersbourg.

Quant aux voyages, ce serait quelque chose de fabuleux pour nous autres Parisiens. On a calculé que l'empereur, dans ses diverses courses, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de son empire, a déjà parcouru deux cent mille verstes, quelque chose comme cinquante mille lieues. Et, ce qu'il y a d'étrange dans de pareils voyages, c'est que le jour de l'arrivée est fixé dès le jour même du départ. Ainsi, l'année qui avait précédé celle de mon voyage, l'empereur était parti pour la Petite-Russie, le 26 août, en annonçant qu'il serait de retour le 2 novembre, et l'ordre qui préside à l'emploi des journées est si strictement et si invariablement fixé d'avance, qu'après avoir parcouru la distance de dix-huit cent soixante-dix lieues, Alexandre rentra à Saint-Pétersbourg au jour dit et presque à l'heure dite.

L'empereur entreprend ces longs voyages, non seulement sans gardes, non seulement sans escorte, mais même presque seul, et, comme on le pense bien, aucun ne s'écoule tout entier sans amener des rencontres étranges ou des dangers imprévus, auxquels l'empereur fait face avec la bonhomie de Henri IV ou le courage de Charles XII. Ainsi, dans un voyage en Finlande avec le prince Pierre Volkouski, son seul compagnon, au moment même où ce dernier venait de s'endormir, la voiture impériale, qui gravissait une montagne rapide et sablonneuse, lasse par sa pesanteur l'effort de l'attelage, qui se met à reculer. Aussitôt Alexandre, sans réveiller son compagnon, saute à terre et se met à pousser la roue avec le cocher et les gens. Pendant ce temps, le dormeur, inquiété dans son sommeil par ce brusque changement de mouvement, se réveille et se trouve seul au fond de la calèche ; étonné, il regarde autour de lui et aperçoit l'empereur qui s'essuyait le front : on était arrivé au haut de la montée.

Une autre fois, pendant un voyage dans la Petite-Russie, l'empereur, en arrivant dans une bourgade, et tandis qu'on changeait de chevaux, eut le désir de se délasser des fatigues de la voiture en faisant une ou deux verstes à pied : il invita donc les postillons à ne pas trop se presser, afin de lui laisser le temps de marcher quelque peu en avant. Aussitôt, seul, vêtu d'une redingote militaire, sans aucune marque de distinction, il traverse la ville et arrive à l'extrémité où la route se divise en deux chemins également frayés ; ignorant lequel des deux il doit prendre, Alexandre s'approche d'un homme, vêtu comme lui d'une capote, et fumant sa pipe sur le seuil de la dernière maison :

— Mon ami, lui demande l'empereur, laquelle de ces deux routes dois-je prendre pour aller à ...?

L'homme à la pipe le toise des pieds à la tête, et, étonné qu'un simple voyageur ose parler avec cette familiarité à un homme de son importance, en Russie surtout où la distinction des grades établit une si grande distance entre les supérieurs et les subordonnés, il laisse dédaigneusement tomber, entre deux bouffées de fumée, le mot : « A droite. »

— Pardon, Monsieur, dit l'empereur en portant la main à son chapeau ; encore une question, s'il vous plaît.

— Laquelle ?

— Permettez-moi de vous demander quel est votre grade dans l'armée ?

— Devinez.

— Monsieur est peut-être lieutenant ?

— Montez.

— Capitaine ?

— Plus haut.

— Major ?

— Allez toujours.

— Chef de bataillon ?

— Enfin, ce n'est pas sans peine.

L'empereur s'incline.

— Et maintenant à mon tour, dit l'homme à la pipe, persuadé qu'il s'adresse à un inférieur, qui êtes-vous vous-même, s'il vous plaît ?

— Devinez ? répond l'empereur.

— Lieutenant ?

— Montez.

— Capitaine ?

— Plus haut.

— Major ?

— Allez toujours.

— Chef de bataillon ?

— Encore.

L'interrogateur tire sa pipe de sa bouche.

— Colonel ?

— Vous n'y êtes pas.

L'interrogateur se redresse et prend une attitude respectueuse.

— Votre Excellence est donc lieutenant général ?

— Vous approchez.

L'interrogateur porte la main à sa casquette et reste fixe et immobile.

— Mais en ce cas Votre Altesse est donc feld-maréchal ?

— Encore un effort, monsieur le chef de bataillon.

— Sa Majesté Impériale ! s'écrie alors l'interrogateur stupéfait, en laissant tomber sa pipe qui se brise en morceaux.

— Elle-même, répond Alexandre en souriant.

— Ah ! sire, s'écrie l'officier tombant à genoux, pardonnez-moi.

— Et que voulez-vous que je vous pardonne ? répond l'empereur ; je vous ai demandé mon chemin, vous me l'avez indiqué. Merci.

Et à ces mots l'empereur salue de la main le pauvre chef de bataillon stupéfait, et prend la route à droite, sur laquelle sa voiture ne tarde pas à le rejoindre.

Pendant un autre voyage, entrepris pour visiter ses provinces du nord, l'empereur, en traversant un lac situé dans le gouvernement d'Archangel, fut assailli par une violente tempête : « Mon ami, dit l'empereur au pilote, il y a dix-huit cents ans à peu près qu'en pareille circonstance un grand général romain disait à son pilote : « Ne crains rien, « car tu portes César et sa fortune. » Moi, je suis moins confiant que César, et je te dirai tout bonnement : Mon ami, oublie que je suis l'empereur, ne vois en moi qu'un homme comme toi, et tâche de nous sauver tous les deux. » Le pilote, qui commençait à perdre la tête en songeant à la responsabilité qui pesait sur lui, reprit courage aussitôt, et la barque, dirigée par une main ferme, aborda sans accident au rivage.

Alexandre n'avait pas toujours été aussi heureux, et dans des dangers moindres il lui était parfois arrivé des accidents plus graves. Pendant son dernier voyage dans les provinces du Don, il fut renversé violemment de son droschki, et se blessa à la jambe. Esclave de la discipline qu'il s'était prescrite à lui-même, il voulut continuer son voyage, afin d'arriver au jour dit ; mais la fatigue et l'absence de précaution envenimèrent la plaie ; depuis ce temps, et à plusieurs reprises, des érésipèles se portèrent sur cette jambe, forçant l'empereur à garder le lit pendant des semaines et à boiter pendant des mois. C'est lors de ces accès que sa mélancolie redouble ; car alors il se trouve face à face avec l'impératrice, et dans ce visage triste et pâle, duquel le sourire semble être disparu, il trouve un reproche vivant, car cette tristesse et cette pâleur, c'est lui qui les a faites.

Or, la dernière atteinte de ce mal, qui avait eu lieu dans l'hiver de 1824, à l'époque du mariage du grand-duc Michel, et au moment où l'empereur avait appris de Constantin l'existence de cette conspiration éternelle, mais invisible, que l'on devinait sans la voir, avait inspiré de vives inquiétudes. C'était à Tzarko-Selo, la résidence favorite du prince, et qui lui devenait plus chère à mesure qu'il s'enfonçait davantage dans cette insurmontable mélancolie. Après s'être promené à pied, toujours seul, comme c'était sa coutume, il rentra au château saisi de froid, et se fit apporter à dîner dans sa chambre. Le même soir, un érésipèle, plus violent encore qu'aucun des précédents, se déclara, accompagné de fièvre, de délire et de transport au cerveau : la même nuit, on ramena l'empereur dans un traîneau fermé à Saint-Pétersbourg, et là, un conseil de médecins réunis décida de lui couper la jambe, pour prévenir la gangrène ; le seul docteur Willye, chirurgien particulier de l'empereur, s'y opposa, répondant sur sa tête de l'auguste malade. En effet, grâce à ses soins, l'empereur revint à la santé, mais sa mélancolie s'était encore augmentée pendant cette dernière maladie ; de sorte qu'ainsi que je l'ai dit, les dernières fêtes du carnaval en avaient été tout attristées.

Aussi, à peine guéri, était-il retourné à son bien-aimé Tzarko-Selo, et y avait-il repris sa vie accoutumée ; le printemps l'y trouva seul, sans cour, sans grand maréchal, et n'y recevant que ses ministres à des jours marqués de la semaine ; là son existence était plutôt celle d'un anachorète qui pleure sur ses fautes, que celle d'un grand empereur qui fait le bonheur de son peuple. En effet, à six heures en hiver, à cinq heures en été, Alexandre se levait, faisait sa toilette, entrait dans son cabinet, où il ne pouvait pas souffrir le désordre, et où il trouvait sur son bureau un mouchoir de batiste plié, et un paquet de dix plumes nouvellement taillées. L'empereur alors se mettait au travail, ne se servant jamais le lendemain de la plume de la veille, n'eût-elle été employée qu'à écrire son nom ; puis, le courrier fini et la signature achevée, il descendait dans le parc, où, malgré les bruits de conspiration qui couraient depuis deux ans, il se promenait toujours seul, et sans autre garde que les sentinelles du palais Alexandre. Vers les cinq heures, il rentrait, dînait seul, et se couchait à la retraite que la musique des gardes jouait sous ses fe-

nêtres, et dont les morceaux, toujours choisis par lui parmi les plus mélancoliques, l'endormaient enfin dans une disposition pareille à celle où il avait passé la journée.

De son côté, l'impératrice Elisabeth vivait dans une profonde solitude, veillant sur l'empereur comme un ange invisible; l'âge n'avait point éteint l'amour profond que le jeune tzarewich lui avait inspiré à la première vue, et qui s'était conservé pur et éternel, malgré les nombreuses infidélités de son mari. C'était, à l'époque où je la vis, une femme de quarante-cinq ans, à la taille encore svelte et bien prise, et sur son visage on distinguait les restes d'une grande beauté, qui commençaient à céder à trente ans de lutte avec la douleur. Au reste, chaste comme une sainte, jamais la calomnie la plus amère et la plus irritée n'avait pu trouver prise sur elle: si bien qu'à sa vue chacun s'inclinait, moins encore devant la puissance supérieure que devant la bonté suprême, moins devant la femme régnant sur la terre que devant l'ange exilé du ciel.

Lorsque arriva l'été, les médecins décidèrent à l'unanimité qu'un voyage était nécessaire au rétablissement complet de l'empereur, et fixèrent eux-mêmes la Crimée comme l'endroit dont le climat était plus favorable à sa convalescence. Alexandre, contre son habitude, n'avait point arrêté de courses pour cette année, et reçut l'ordonnance des médecins avec une indifférence parfaite; à peine, au reste, la résolution du départ fut-elle prise, que l'impératrice sollicita et obtint la permission d'accompagner son époux. Ce départ amena un surcroît de travail pour l'empereur, car, avant ce voyage, chacun s'empressa de terminer avec lui, comme si on ne devait plus le revoir; il lui fallut donc, pendant une quinzaine de jours, se lever de meilleure heure et se coucher plus tard. Cependant sa santé n'était point visiblement altérée, lorsque, dans le courant du mois de juin, après un service chanté pour la bénédiction de son voyage, et auquel assista toute la famille impériale, il quitta Saint-Pétersbourg, accompagné de l'impératrice, conduit par son cocher le fidèle Ivan, et suivi de quelques officiers d'ordonnance sous les ordres du général Diébitch.

XIV

L'empereur arriva à Taganrog vers la fin d'août 1825, après avoir passé par Varsovie, où il s'arrêta pendant quelques jours pour fêter l'anniversaire de la naissance du grand-duc Constantin: c'était le deuxième voyage que l'empereur faisait dans cette ville, dont la situation lui plaisait, et où il disait souvent qu'il avait l'intention de se retirer. Le voyage, au reste, lui avait fait grand bien ainsi qu'à l'impératrice, et on augurait à merveille de leur séjour sous ce beau ciel auquel ils étaient venus demander leur guérison. Au reste, la prédilection de l'empereur pour Taganrog n'était justifiée que par les embellissements futurs qu'il comptait y faire; car, telle qu'elle était alors, cette petite ville, située sur le bord de la mer d'Azov, ne se composait guère que d'un millier de mauvaises maisons, dont un sixième au plus est bâti en briques et en pierres; toutes les autres ne sont que des cages de bois recouvertes d'un torchis de boue. Quant aux rues, qui sont larges, il est vrai, mais qui ne sont point pavées, le sol en est tellement friable, qu'à la moindre pluie on enfonce jusqu'au genou; en revanche, quand le soleil et le vent ont desséché ces masses humides, le bétail et les chevaux qui passent, chargés des productions du pays, soulèvent sous leurs pieds des torrents de poussière, que la brise fait tourbillonner en flots si épais, qu'en plein jour et à quelques pas on ne distingue point un homme d'un cheval. Cette poussière s'introduit partout, entre dans les maisons, traverse les jalousies closes ou les contrevents fermés, pénètre à travers les habits si épais qu'ils soient, et charge l'eau d'une espèce de sédiment qu'on ne peut précipiter qu'en la faisant bouillir avec du sel de tartre.

L'empereur était descendu dans la maison du gouverneur, située en face de la forteresse d'Azov, mais il n'y restait presque jamais, sortant dès le matin, et n'y rentrant qu'à l'heure du dîner, c'est-à-dire à deux heures. Tout le reste du temps, il courait à pied dans la boue ou la poussière, négligeant toutes les précautions que les habitants du pays eux-mêmes prennent contre les fièvres d'automne, qui du reste avaient été très nombreuses et très malignes cette année. Sa principale occupation était le tracé et le plantage d'un grand jardin public dont les travaux étaient dirigés par un Anglais qu'il avait fait venir de Saint-Pétersbourg; la nuit, il dormait sur un lit de camp, la tête posée sur un oreiller de cuir.

Quelques-uns disaient que ces occupations, en quelque sorte extérieures, voilaient un plan caché, et que l'empereur ne s'était retiré ainsi à l'extrémité de son empire, que pour y prendre à l'écart quelque grande détermination. Ceux-là espéraient, d'un moment à l'autre, voir sortir de cette petite ville des Palus-Méotides un plan de constitution pour toute la Russie; là était, s'il fallait les en croire, la véritable cause de ce voyage prétendu sanitaire; l'empereur avait voulu agir en dehors de l'influence de sa vieille noblesse, aussi attachée, encore aujourd'hui, à ses préjugés, qu'elle l'était du temps de Pierre le Grand.

Cependant Taganrog n'était que le point principal de la résidence d'Alexandre; Elisabeth seule y restait à demeure, car elle n'eût pu supporter les courses que l'empereur faisait dans le pays du Don, tantôt à Tcherkask, tantôt à Donetz. Au retour d'une de ces courses, il allait partir pour Astrakan, lorsque l'arrivée subite du comte de Woronzoff, celui-là même qui a occupé la France jusqu'en 1818, et qui était gouverneur d'Odessa, vint renverser le nouveau projet: en effet, Woronzoff venait annoncer à l'empereur que de grands mécontentements étaient prêts d'éclater en Crimée, et que sa présence seule pouvait les calmer. Il y avait trois cents lieues à parcourir; mais qu'est-ce que trois cents lieues, en Russie, où les chevaux, aux crinières échevelées, vous emportent à travers les steppes et les forêts avec la rapidité d'un rêve? Alexandre promit à l'impératrice d'être de retour avant trois semaines, et donna les ordres du départ, qui devait avoir lieu aussitôt après le retour d'un courrier qu'il avait expédié à Alupka.

Le courrier revint; il apportait de nouveaux détails sur la conspiration. On avait découvert que c'était non seulement au gouvernement, mais encore aux jours de l'empereur qu'on en voulait. En apprenant cette nouvelle, Alexandre laissa tomber sa tête dans ses mains, et poussant un profond gémissement, il s'écria: O mon père! mon père!

On était alors au milieu de la nuit. L'empereur fit réveiller le général Diébitch qui habitait une maison voisine. En l'attendant il paraissait fort inquiet, marchant à grands pas dans la chambre, se jetant de temps en temps sur son lit, d'où l'agitation le repoussait bientôt. Le général arriva; deux heures se passèrent à écrire et à discuter; puis deux courriers partirent porteurs de dépêches, l'un pour le vice-roi de Pologne, l'autre pour le grand-duc Nicolas.

Le lendemain, les traits de l'empereur avaient repris leur calme habituel, et nul ne pouvait y lire la trace des agitations de la nuit. Cependant Woronzoff le trouva, en venant lui demander ses instructions, dans un état d'irritabilité tout à fait contraire à la douceur habituelle de son caractère. Il n'en donna pas moins l'ordre du départ pour le lendemain matin.

La route ne fit qu'augmenter ce malaise moral; à chaque instant, ce qui ne lui arrivait jamais, l'empereur se plaignait de la lenteur des chevaux et du mauvais état des chemins. Cette humeur chagrine redoublait surtout quand son médecin Wyllie lui recommandait quelques précautions contre les vents glacés de l'automne. Alors, il rejetait manteau et pelisse, et semblait chercher les dangers que ses amis le suppliaient de fuir. Tant d'imprudence porta son fruit: l'empereur fut un soir pris d'une toux obstinée, et le lendemain, en arrivant à Orieloff, une fièvre intermittente se déclara, qui en quelques jours, et aidée par l'obstination du malade, se changea en une fièvre rémittente, que Wyllie reconnut bientôt pour être la même qui avait régné pendant tout l'automne de Taganrog à Sébastopol.

Le voyage fut aussitôt interrompu.

Alexandre, comme s'il eût senti la gravité de sa maladie et voulu revoir l'impératrice avant de mourir, exigea qu'on lui fît reprendre à l'instant même le chemin de Taganrog. Toujours contrairement aux prières de Wyllie, il fit une partie de la route à cheval; mais bientôt, ne pouvant plus se tenir en selle, force lui fut de remonter dans sa voiture. Enfin, le 3 novembre, il rentra à Taganrog. A peine arrivé au palais du gouverneur, il s'évanouit.

L'impératrice, presque mourante elle-même d'une maladie de cœur, oublia à l'instant même ses souffrances, pour ne s'occuper que de son mari. La fièvre fatale, malgré le changement de lieu, reparaissait par accès chaque jour, de sorte que le 8 les symptômes, augmentant sans cesse de gravité, sir James Wyllie exigea que le docteur Stophiegen, médecin de l'impératrice, lui fût adjoint. Le 13, les deux docteurs, réunis pour combattre l'affection cérébrale qui menaçait de compliquer la maladie, proposèrent à l'empereur de le saigner; mais l'empereur s'y opposa constamment, ne demandant que de l'eau glacée, et, lorsqu'on lui en refusait repoussant toute autre chose. Vers quatre heures de l'après-midi, l'empereur demanda de l'encre et du papier, écrivit et cacheta une lettre; puis, comme la bougie était restée allumée: « Mon ami, dit-il à un domestique éteins cette bougie; on pourrait la prendre pour un cierge et croire que je suis déjà mort.

Le lendemain 14, les deux médecins revinrent à la charge,

secondés par les prières de l'impératrice, mais ce fut inutilement encore, et même l'empereur les repoussa avec emportement. Cependant presque aussitôt il se repentit de ce mouvement d'impatience, et, les rappelant tous deux : « Écoutez, dit-il à Stoffregen, vous et sir James Wyllie, j'ai eu grand plaisir à vous voir, et cependant je vous préviens que je serai forcé de renoncer à ce plaisir, si vous me rompez la tête avec votre médecine. » Pourtant, vers midi, l'empereur consentit à prendre une dose de calomel.

Vers quatre heures du soir, le mal avait fait des progrès si effrayants, qu'il devint urgent de faire appeler un prêtre. Ce fut sir James Wyllie qui, sur l'invitation de l'impératrice, entra dans la chambre du mourant, et, s'approchant de son lit, lui conseilla en pleurant, puisqu'il continuait de refuser le secours de la médecine, de ne pas refuser au moins ceux de la religion. L'empereur répondit que, sous ce rapport, il consentait à tout ce qu'on voulait.

Le 15, à cinq heures du matin, le confesseur fut introduit. A peine l'empereur l'eut-il aperçu, que, lui tendant la main : « Mon père, lui dit-il, traitez-moi en homme, et non en empereur. » Le père alors s'approcha du lit, reçut la confession impériale, et donna les sacrements à l'auguste malade.

Alors, comme il connaissait l'obstination qu'avait mise Alexandre à refuser tous les remèdes, il attaqua sur ce point la religion du mourant, lui disant que, s'il continuait à s'obstiner sur ce point, il y avait à craindre que Dieu ne regardât sa mort comme un suicide. Cette idée produisit sur Alexandre une si profonde impression, qu'il rappela aussitôt Wyllie et lui dit qu'il se remettait entre ses mains, afin qu'il fît de lui ce que bon lui semblerait.

Wyllie ordonna aussitôt l'application de vingt sangsues à la tête, mais il était trop tard. Le malade était dévoré d'une fièvre ardente, de sorte qu'à compter de ce moment, on commença à perdre tout espoir, et que la chambre se remplit de serviteurs pleurants et gémissants. Quant à Élisabeth, elle n'avait quitté le chevet du malade que pour faire place au confesseur, et, celui-ci sorti, elle était rentrée aussitôt et avait repris son poste accoutumé.

Vers deux heures, l'empereur parut éprouver un redoublement de douleurs. Il fit signe qu'on s'approchât de lui, comme s'il voulait communiquer un secret. Alors, comme s'il changeait d'avis : « Les rois, s'écria-t-il, souffrent plus que les autres. » Puis, s'arrêtant tout à coup et retombant en arrière sur son traversin : « Ils ont commis là, murmura-t-il, une action infâme. » De qui voulait-il parler? Nul ne le sait; mais quelques-uns ont cru que c'était un dernier reproche aux assassins de Paul.

Pendant la nuit, l'empereur perdit tout sentiment.

Vers les deux heures du matin, le général Diébitch parla d'un vieillard nommé Alexandrowitch, qui avait, lui disait-on, sauvé plusieurs Tatars de cette même fièvre à laquelle succombait l'empereur. Aussitôt sir James Wyllie exigea que l'on envoyât chercher cet homme, et l'impératrice, se reprenant à ce rayon d'espoir, ordonna qu'on allât chez lui et qu'il fût amené sur-le-champ.

Pendant tout ce temps, l'impératrice était à genoux au chevet du lit du mourant, les yeux sur ses yeux, et regardant avec effroi la vie se retirer lentement. Certes, si des prières saintes et sincères suffisaient pour fléchir Dieu, Dieu était fléchi et l'empereur sauvé.

Sur les neuf heures du matin, le vieillard entra. C'était avec peine qu'il avait consenti à venir, et il avait fallu l'emmener presque de force. En voyant le mourant, il secoua la tête; puis, interrogé sur ce signe néfaste : « Il est trop tard, dit-il; d'ailleurs ceux que j'ai guéris n'étaient point malades de la même maladie. »

Avec cette déclaration s'éteignit le dernier espoir d'Élisabeth.

En effet, à deux heures cinquante minutes du matin, l'empereur expira.

C'était le 1er décembre, selon le calendrier russe.

L'impératrice était tellement penchée sur lui, qu'elle sentit passer son dernier soupir. Elle jeta un cri terrible, tomba à genoux et pria; puis, après quelques minutes, se relevant plus calme, elle ferma les yeux de l'empereur, qui étaient restés ouverts, lui serra la tête avec un mouchoir pour empêcher les mâchoires de s'écarter, baisa les mains déjà froides, et, retombant à genoux, elle resta en prières jusqu'au moment où les médecins obtinrent d'elle qu'elle se retirât dans une autre chambre, afin qu'ils pussent procéder à l'ouverture du cadavre.

L'autopsie fit découvrir deux onces de fluide dans les cavités du cerveau et un engorgement des veines et des artères de la tête. En outre, on trouva un ramollissement de la rate, espèce d'altération particulière à cet organe lorsque la mort du sujet a été amenée par les fièvres du pays. L'empereur pouvait donc être sauvé, s'il n'avait obstinément refusé tout secours.

Le lendemain, le corps fut exposé sur une estrade, élevée dans la maison même où il était mort. La chambre était tendue de noir, le cercueil recouvert d'un drap d'or, et un grand nombre de cierges éclairaient l'appartement. Chaque personne qui entrait recevait à la porte un flambeau allumé, qu'elle gardait tout le temps qu'elle restait dans la salle funèbre. Un prêtre, placé à la tête de la bière, disait des prières; deux sentinelles, l'épée nue, veillaient jour et nuit; deux autres gardaient les portes, et deux autres encore étaient échelonnées sur chaque degré de l'escalier.

Le corps resta ainsi vingt-deux jours exposé, visité par une foule de spectateurs qui accouraient là comme à un spectacle, et gardé par l'impératrice, qui voulut assister à chaque messe que l'on disait de deux jours l'un, et qui s'évanouit à toutes. Enfin, le 25 décembre, à neuf heures du matin, le cadavre fut transporté du palais au monastère grec de Saint-Alexandre, où il devait demeurer exposé jusqu'à son départ pour Saint-Pétersbourg. Il était sur un char funèbre attelé de huit chevaux couverts jusqu'à terre de housses de drap noir, abrité sous un dais d'or, et dans un cercueil recouvert de drap d'argent et orné d'écussons aux armes de l'empire. La couronne impériale était placée sous le dais. Quatre généraux-majors, assistés de huit officiers-majors, portaient les cordons du dais. Les personnes de la suite de l'empereur et de l'impératrice suivaient immédiatement, en longs manteaux de deuil et portant des flambeaux, tandis que, de minute en minute, l'artillerie légère des Cosaques du Don, qui avait été mise en batterie sur l'esplanade de la forteresse, tirait un coup de canon.

Arrivé à l'église, le corps fut transporté sur une estrade de douze marches, couverte de drap noir, surmontée d'un catafalque de drap rouge, supportant un socle couvert de velours ponceau avec des armoiries en or. Quatre colonnes soutenaient le dais, que couronnaient le diadème impérial, le sceptre et le globe. Le catafalque était entouré de rideaux de velours ponceau et de drap d'or, et quatre grands candélabres, placés aux quatre coins de l'estrade, supportaient un nombre de cierges suffisant pour lutter avec l'obscurité de l'église, obscurité causée par des tentures de drap noir, semées de croix blanches, dont les croisées inférieures de l'église étaient couvertes.

L'impératrice avait voulu assister à ce dernier convoi; mais, cette fois encore, elle ne put supporter son émotion. On la remporta évanouie au palais; à peine revenue à elle, Élisabeth descendit dans la chapelle, où elle dit les mêmes prières que l'on disait à l'église de Saint-Alexandre.

Aussitôt les premiers symptômes de maladie aperçus, c'est-à-dire dès le 18 du mois, le jour même du retour de l'empereur à Taganrog, un courrier avait été expédié à Son Altesse Impériale le grand-duc Nicolas, pour lui donner avis de l'indisposition de l'empereur. Ce courrier avait été suivi d'autres courriers expédiés dans le même but, les 21, 24, 27 et 28 novembre. Toutes les lettres dont ils étaient porteurs annonçaient un danger croissant et avaient jeté la désolation dans la famille impériale, lorsque enfin une lettre du 29 vint rendre quelque espoir en annonçant que l'empereur, dont le dernier évanouissement avait duré plus de huit heures, venait de reprendre le sentiment, avait reconnu tout le monde, et avait dit lui-même qu'il sentait un peu d'amélioration dans son état.

Si vagues que fussent les espérances que l'on pouvait concevoir sur une pareille lettre, l'impératrice mère et les grands-ducs Nicolas et Michel avaient ordonné, le 10 décembre, un *Te Deum* public dans la grande église métropolitaine de Kasan, et à peine le peuple avait-il su que ce *Te Deum* était chanté pour célébrer une amélioration dans la santé de l'empereur, qu'il s'y était porté tout joyeux, et avait encombré tout l'espace que laissaient libre les augustes assistants et leur suite.

Vers la fin du *Te Deum*, et comme les voix pures des chantres s'élevaient vers le ciel dans une sainte et suave harmonie, on vint tout bas prévenir le grand-duc Nicolas qu'un courrier arrivait de Taganrog porteur d'une dernière dépêche qu'il ne voulait remettre qu'à lui-même, et attendait dans la sacristie. Le grand-duc se leva, suivi de l'aide de camp, et sortit de l'église. L'impératrice mère avait seule remarqué cette sortie, et l'office divin avait continué.

Le grand-duc n'eut besoin que de jeter un coup d'œil sur le courrier pour deviner quelle fatale nouvelle il apportait. D'ailleurs, la lettre qu'il lui présentait était cachetée de noir. Le grand-duc Nicolas reconnut l'écriture d'Élisabeth. Il ouvrit la dépêche impériale : elle contenait ces quelques lignes seulement :

« Notre ange est au ciel, et moi je végète encore sur la terre; mais j'ai l'espoir de me réunir bientôt à lui. »

Le grand-duc fit appeler le métropolitain, qui était un beau vieillard à grande barbe blanche et aux longs cheveux tombant jusqu'au milieu du dos; il lui remit la lettre, le chargeant d'apprendre la nouvelle fatale qu'elle contenait à l'impératrice mère, revint prendre sa place auprès d'elle et se remit à prier.

Un instant après, le vieillard rentra dans le chœur. A un signe de lui, toutes les voix cessèrent, et un silence de mort leur succéda. Alors, au milieu de l'attention et de l'étonnement général, il marcha d'un pas lent et grave vers l'autel, prit le crucifix d'argent massif qui le décorait, et, jetant sur le symbole de toute douleur terrestre et de toute espérance divine un voile noir, il s'approcha de l'impératrice mère et lui donna à baiser le crucifix en deuil.

L'impératrice jeta un cri et tomba la face contre terre; elle avait compris que son fils aîné était mort.

Quant à l'impératrice Elisabeth, le triste espoir qu'elle manifestait dans sa courte et touchante lettre ne tarda point à être accompli. Quatre mois environ après la mort d'Alexandre c'est-à-dire au retour de la belle saison, elle quitta Taganrog pour le gouvernement de Kalouga, où l'on venait d'acheter pour elle une magnifique propriété. A peine au tiers du chemin, elle se sentit affaiblie, et s'arrêta à Beloff, petite ville du gouvernement de Koursk : huit jours après elle avait rejoint *son ange au ciel.*

XV

Nous apprîmes cette nouvelle et la manière dont elle avait été annoncée à l'impératrice mère, par le comte Alexis, qui, en sa qualité de lieutenant aux chevaliers-gardes assistait au *Te Deum*. Soit que cette nouvelle l'eût impressionné lui-même, soit qu'elle se rattachât à d'autres idées encore que celles qui paraissaient en devoir être la conséquence, nous crûmes remarquer, Louise et moi, dans le comte, une agitation qui ne lui était point naturelle et qui perçait malgré la puissance que les Russes ont généralement sur leurs impressions. Nous nous communiquâmes ces réflexions aussitôt le départ du comte, qui nous quitta à six heures du soir pour se rendre chez le prince Troubetskoï.

Ces réflexions étaient fort tristes pour ma pauvre compatriote, car elles nous ramenaient naturellement à la pensée de cette conspiration dont, au commencement de sa liaison avec Louise, le comte Alexis avait laissé échapper quelques mots. Il est vrai que, depuis ce temps, toutes les fois que Louise avait voulu ramener la conversation sur ce sujet, le comte avait essayé de la rassurer en lui affirmant que cette conspiration avait été rompue presque aussitôt que formée; mais quelques-uns de ces signes qui n'échappent point aux regards d'une femme qui aime, lui avaient fait croire qu'il n'en était rien et que le comte essayait de la tromper.

Le lendemain, Saint-Pétersbourg se réveilla dans le deuil. L'empereur Alexandre était adoré, et, comme on ignorait encore la renonciation de Constantin, on ne pouvait s'empêcher de comparer la douce et facile bonté de l'un à la fantasque rudesse de l'autre. Quant au grand-duc Nicolas, personne ne pensait à lui.

En effet, quoique ce dernier connût l'acte d'abdication que Constantin avait signé à l'époque de son mariage, loin de se prévaloir de cette renonciation que son frère pouvait avoir regrettée depuis, il lui avait, le regardant déjà comme son empereur, prêté serment de fidélité, et envoyé un courrier pour l'inviter à revenir prendre possession du trône. Mais, en même temps que le messager partait de Saint-Pétersbourg pour Varsovie, le grand-duc Michel, envoyé par le tzarewich, partit de Varsovie pour Saint-Pétersbourg, porteur de la lettre suivante :

« MON TRÈS-CHER FRÈRE,

« C'est avec la plus profonde tristesse que j'ai appris, hier au soir, la nouvelle de la mort de notre adoré souverain, mon bienfaiteur, l'empereur Alexandre. En m'empressant de vous témoigner les sentiments que me fait éprouver ce cruel malheur, je me fais un devoir de vous annoncer que j'adresse, par le présent courrier, à Sa Majesté Impériale notre auguste mère, une lettre dans laquelle je déclare que, par suite du rescrit que j'avais obtenu de feu l'empereur, en date du 2 février 1822, à l'effet de sanctionner ma renonciation au trône, c'est encore aujourd'hui ma résolution inébranlable de vous céder tous mes droits de succession au trône des empereurs de toutes les Russies. Je prie en même temps notre bien-aimée mère et ceux que cela peut concerner de faire connaître ma volonté invariable à cet égard, afin que l'exécution en soit complète.

« Après cette déclaration, je regarde comme un devoir sacré de prier très humblement Votre Majesté Impériale de recevoir le premier mon serment de fidélité et de soumission, et de me permettre de lui déclarer que, mes vœux n'étant dirigés vers aucune dignité nouvelle ni vers aucun titre nouveau, je désire uniquement et simplement conserver celui de tzarewich, dont mon auguste père a daigné m'honorer pour mes services. Mon unique bonheur sera désormais de faire accueillir par Votre Majesté Impériale les sentiments de mon profond respect et de mon dévouement sans bornes; j'en donne pour gage plus de trente années d'un service fidèle et le zèle constant que j'ai fait éclater envers les empereurs mon père et mon frère; c'est dans les mêmes sentiments que jusqu'à mon dernier soupir je ne cesserai de servir Votre Majesté Impériale et ses successeurs, dans mes fonctions présentes et dans la situation actuelle.

« Je suis avec le plus profond respect.

« CONSTANTIN. »

Les deux messagers se croisèrent. Celui qui était envoyé au tzarewich Constantin avait mission du grand-duc Nicolas de ne négliger ni prières ni supplications pour obtenir de lui qu'il consentît à reprendre la couronne. En conséquence, il pria et supplia le tzarewich; mais celui-ci résista avec fermeté, disant que ses désirs n'avaient point changé depuis le jour où il avait abdiqué ses droits, et que, pour rien au monde, il ne consentirait à les reprendre.

Alors sa femme, la princesse de Lowicz, vint se jeter à son tour à ses pieds, lui disant que, comme c'était à cause d'elle et pour devenir son époux qu'il avait renoncé à monter sur le trône des tzars, elle venait lui offrir de reconnaître la nullité de son mariage, heureuse qu'elle était de pouvoir lui rendre à son tour ce qu'il avait fait pour elle; mais Constantin la releva, ne voulant point permettre qu'elle insistât davantage sur ce sujet, et lui déclarant que sa résolution était inébranlable.

De son côté, le grand-duc Michel arriva à Saint-Pétersbourg, porteur de la lettre du tzarewich : le grand-duc Nicolas ne voulut point l'admettre comme refus définitif, disant qu'il espérait que les instances de son envoyé auraient un heureux résultat. Mais l'envoyé arriva à son tour, porteur d'un refus formel, de sorte que, comme il y avait danger à laisser les choses dans cet étrange provisoire, force lui fut bien d'accepter ce que son frère refusait.

Au reste, le lendemain du départ du courrier que le grand-duc Nicolas avait envoyé au tzarewich, le conseil d'Etat l'avait fait prévenir qu'il était dépositaire d'un écrit commis à sa garde le 15 octobre 1823, et revêtu du sceau de l'empereur Alexandre, avec une lettre autographe de Sa Majesté, qui lui recommandait de conserver le paquet jusqu'à nouvel ordre, et, en cas de mort, de l'ouvrir en séance extraordinaire. Le Conseil d'Etat venait d'obéir à cet ordre, et il avait trouvé sous le pli la renonciation du grand-duc Constantin, ainsi conçue :

« *Lettre de Son Altesse Impériale le tzarewich grand-duc Constantin à l'empereur Alexandre.*

« SIRE,

« Enhardi, par les preuves multipliées de la bienveillance de Sa Majesté Impériale envers moi, j'ose la réclamer encore une fois et mettre à ses pieds mes humbles prières. Ne me croyant ni l'esprit, ni la capacité, ni la force nécessaires si jamais j'étais revêtu de la haute dignité à laquelle je suis appelé par ma naissance, je supplie instamment Sa Majesté Impériale de transférer le droit sur celui qui me suit immédiatement, et d'assurer à jamais la stabilité de l'empire. Quant à ce qui me concerne, je donnerai, par cette renonciation, une nouvelle garantie et une nouvelle force à celle à laquelle j'ai librement et solennellement consenti à l'époque de mon divorce avec ma première épouse. Toutes les circonstances présentes me déterminent de plus en plus à prendre une mesure qui prouvera à l'empire et au monde entier la sincérité de mes sentiments.

« Puisse Votre Majesté Impériale accueillir mes vœux avec bonté! puisse-t-elle déterminer notre auguste mère à les accueillir elle-même et à les sanctifier par son consentement impérial! Dans le cercle de la vie privée, je m'efforcerai toujours de servir de modèle à vos fidèles sujets et à tous ceux qu'anime l'amour de notre chère patrie.

« Je suis, avec le plus profond respect,

« CONSTANTIN. »

Pétersbourg, 14 janvier 1822.

A cette lettre, Alexandre avait fait la réponse suivante :

« TRÈS-CHER FRÈRE,

« Je viens de lire votre lettre avec toute l'attention qu'elle mérite; je n'y ai rien trouvé qui m'ait pu surprendre, ayant toujours su apprécier les sentiments élevés de votre cœur; elle m'a fourni une nouvelle preuve de votre sincère attachement à l'Etat et de vos soins prévoyants pour la conservation de sa tranquillité.

« Suivant vos désirs, j'ai communiqué votre lettre à notre très chère mère; elle l'a lue, pénétrée des mêmes sentiments

que moi, et reconnait avec gratitude les nobles motifs qui vous ont dirigé.

« D'après ces motifs, allégués par vous, il ne nous reste à tous deux qu'à vous laisser toute liberté de suivre vos résolutions inébranlables, et à prier le Tout-Puissant de faire produire à des sentiments aussi purs les résultats les plus satisfaisants.

« Je suis pour toujours votre très affectionné frère.

« ALEXANDRE »

Or, le second refus de Constantin, renouvelé dans les mêmes termes à peu près à trois ans d'intervalle, rendait instante une décision de la part du grand-duc Nicolas : il publia donc, le 25 décembre, et en vertu des lettres ci-dessus, un manifeste dans lequel il déclarait qu'il acceptait le trône qui lui était dévolu par la renonciation de son frère aîné; il fixait au lendemain, 26, la prestation du serment qui devait être faite à lui et à son fils aîné ; le grand-duc Alexandre.

A cette communication officielle que lui faisait son futur souverain, Saint-Pétersbourg respira enfin plus tranquille : le caractère du tzarewich Constantin, qui présentait de grandes ressemblances avec celui de Paul Ier, inspirait de vives craintes ; au contraire, celui du grand-duc Nicolas offrait de sérieuses garanties.

En effet, tandis qu'Alexandre et Constantin se laissaient emporter, chacun de son côté et selon son caractère, l'un vers les doux plaisirs de l'amour, l'autre vers les rudes travaux de la stratégie, le jeune grand-duc, chaste et sévère, avait grandi au milieu des études profondes de l'histoire et de la politique. Toujours distrait ou froid, il marchait habituellement le front penché vers la terre, et lorsqu'il le relevait pour fixer sur un homme son œil fauve et pénétrant, cet homme, quel qu'il fût, sentait qu'il était devant son maître. Aussi, peu de voix osaient répondre sans se troubler aux interrogations nettes et accentuées qu'il adressait habituellement avec sa parole brisée et fière ; et tandis qu'Alexandre, populaire et courtois, se mêlait, avant que sa tristesse ne l'eût relégué à Tzarko-Selo, à toutes les sociétés privées, le grand-duc Nicolas restait isolé avec sa famille, qui était à la fois un prétexte et une excuse à son isolement. Il en résulta que le peuple russe, qui sent lui-même le besoin qu'il a d'être guidé graduellement et sans secousse hors des ornières de la barbarie, avait instinctivement compris qu'avec une froide douceur, cachant une inexorable volonté, son nouveau souverain était l'homme qu'il eût dû choisir, si Dieu n'avait pris le soin de le choisir lui-même, et que pour tenir le sceptre qui devait s'étendre sur une nation, chose étrange, à la fois trop barbare et trop civilisée, il fallait une main de fer dans un gant de soie.

Ajoutez à cela, ce qui est bien quelque chose pour tous les peuples, que le nouvel empereur était le plus bel homme de son royaume et le plus brave de son armée.

Chacun regardait donc le jour du lendemain comme un jour de fête, lorsque pendant la soirée des bruits étranges commencèrent à circuler dans la ville : on disait que les renonciations publiées le matin même au nom du tzarewich Constantin étaient supposées, et qu'au contraire le vice-roi de Pologne marchait sur Saint-Pétersbourg avec une armée, pour venir réclamer ses droits. On ajoutait que les officiers de divers régiments, et entre autres du régiment de Moscou, avaient dit tout haut qu'ils refuseraient le serment de fidélité à Nicolas, attendu que le tzarewich était leur seul et légitime souverain.

Ces rumeurs m'étaient venues frapper dans quelques maisons que j'avais visitées pendant la soirée, lorsqu'en rentrant chez moi, je trouvai une lettre de Louise qui me priait, à quelque heure que ce fût, de passer chez elle ; je m'y rendis aussitôt, et la trouvai très inquiète : comme d'habitude, le comte était venu, mais, quelque effort qu'il eût fait sur lui-même, il n'avait pu lui cacher son agitation. Alors Louise l'avait questionné ; mais quoiqu'il ne lui eût rien avoué, il lui avait répondu avec cette affection profonde des moments suprêmes, si bien que, tout accoutumée qu'elle était à son amour et à sa bonté, la tendresse douloureuse qui cette fois en accompagnait l'expression, l'avait confirmée dans ses soupçons : sans aucun doute, quelque chose d'inattendu se préparait pour le lendemain, et, quelque chose que ce fût, le comte en était.

Louise voulait me prier d'aller chez lui ; elle espérait qu'avec moi il serait plus confiant, et, dans le cas où il me confierait quelque chose relativement au complot, elle désirait que je fisse tout ce qui serait en mon pouvoir pour le détourner d'aller plus loin. On devine que je ne fis aucune difficulté pour me charger de ce message ; d'ailleurs, depuis longtemps, j'avais les mêmes craintes qu'elle, et ma reconnaissance avait vu presque aussi clair que son amour.

Le comte n'était point chez lui ; cependant, comme on avait l'habitude de m'y voir venir, du moment où j'eus dit que je désirais l'attendre, on ne fit aucune difficulté pour m'introduire ; j'entrai dans sa chambre à coucher ; elle était préparée pour le recevoir, il était donc évident qu'il ne passait pas la nuit dehors.

Le domestique sortit et me laissa seul ; je regardai autour de moi pour voir si rien ne fixerait mes doutes, et j'aperçus sur la table de nuit une paire de pistolets à deux coups; je mis la baguette dans le canon : ils étaient chargés ; cette circonstance, indifférente en toute autre occasion, dans celle-ci confirmait mes craintes.

Je me jetai dans un fauteuil, bien décidé à ne pas quitter la chambre du comte qu'il ne fût rentré ; minuit, une heure et deux heures sonnèrent successivement ; mes inquiétudes cédèrent à la fatigue, je m'endormis.

Vers quatre heures je me réveillai ; devant moi était le comte, écrivant à une table ; ses pistolets étaient près de lui ; il était très pâle.

Au premier mouvement que je fis, il se retourna de mon côté :

— Vous dormiez, me dit-il, je n'ai pas voulu vous réveiller; vous aviez quelque chose à me dire, je me doute de ce qui vous amène ; tenez, si demain soir vous ne m'avez pas revu, donnez cette lettre à Louise ; je comptais vous l'envoyer demain matin par mon valet de chambre, mais j'aime mieux la remettre à vous-même.

— Alors, nous n'avions donc pas tort de craindre ; il se prépare quelque conspiration, n'est-ce pas, et vous en êtes?

— Silence, me dit le comte en me serrant violemment la main et en regardant autour de lui ; silence, à Saint-Pétersbourg, un mot imprudent tue.

— Oh ! lui dis-je à demi-voix, quelle folie !

— Eh ! croyez-vous que je ne sache pas aussi bien que vous que ce que je fais est insensé? croyez-vous que j'aie la moindre espérance de réussir? Non, je vais droit à un précipice, et un miracle même ne pourrait m'empêcher d'y tomber ; tout ce que je puis faire, c'est de fermer les yeux pour ne pas en voir la profondeur.

— Mais pourquoi, puisque vous mesurez ainsi le danger, vous y exposez-vous de sang-froid?

— Parce qu'il est trop tard maintenant pour retourner en arrière, parce qu'on dirait que j'ai peur, parce que j'ai engagé ma parole à des amis, et qu'il faut que je les suive.. fût-ce sur l'échafaud.

— Mais comment, vous, vous, d'une noble famille?..

— Que voulez-vous, les hommes sont fous : en France, les perruquiers se battent pour devenir grands seigneurs ; ici, nous allons nous battre pour devenir des perruquiers.

— Comment ! il s'agit?...

— D'établir une république, ni plus ni moins, et de faire couper la barbe à nos esclaves, jusqu'à ce qu'ils nous fassent couper la tête ; ma parole d'honneur, j'en hausse moi-même les épaules de pitié. Et qui avons-nous choisi pour notre grande réforme politique? Un prince !

— Comment ! un prince?

— Oh ! nous en avons beaucoup de princes ; ce n'est pas cela qui nous manquera, ce sont les hommes.

— Mais vous avez donc une constitution toute prête?

— Une constitution ! reprit en riant d'un rire amer le comte Alexis ; une constitution ! oh ! oui, oui, nous avons un code russe rédigé par Pestel, qui est Courlandais, et que Troubetskoï a fait revoir à Londres et à Paris ; et puis nous avons encore un catéchisme en beau langage figuré, qui contient des maximes comme celles-ci par exemple : « Ne te fie uniquement qu'à tes amis et à ton arme ! tes amis t'aideront, et ton poignard te défendra... Tu es Slave, et sur ton sol natal, aux bords des mers qui le baignent, tu construiras quatre ports : le port Noir, le port Blanc, le port de Dalmatie, le port Glacial, et, au milieu, tu placeras sur le trône la déesse des lumières. »

— Mais quel diable de jargon me parle Votre Excellence?

— Ah ! vous ne me comprenez point, n'est-ce pas? me dit le comte, se livrant de plus en plus à cette espèce de raillerie fiévreuse avec laquelle il prenait plaisir à se déchirer lui-même ; c'est que vous n'êtes pas initié, voyez-vous : il est vrai que si vous étiez initié, vous ne comprendriez pas davantage ; mais n'importe, vous citeriez les Gracchus, Brutus, Caton ; vous diriez qu'il faut abattre la tyrannie, immoler César, punir Néron ; vous diriez..

— Je ne dirais rien de tout cela, je vous jure ; bien au contraire, je me retirerais en silence, et je ne remettrais pas les pieds dans tous ces clubs, mauvaise parodie de nos feuillants et de nos jacobins.

— Et le serment, le serment? est-ce que vous croyez que nous l'avons oublié? est-ce qu'il y a une bonne conspiration sans un serment? Tenez, voilà le nôtre : « Si je trahis ma parole, je serai châtié, et par mes remords, et par cette arme sur laquelle je prête serment ; qu'elle s'enfonce dans mon cœur, qu'elle fasse périr tous ceux qui me sont chers et que, dès cet instant, ma vie ne soit plus qu'un enchaînement de souffrances inouïes ! » C'est un peu mélodramatique, n'est-ce pas? et ce serait très probablement sifflé à votre Gaîté ou à votre Ambigu ; mais ici, à Saint-Pétersbourg, nous sommes encore en arrière, et j'ai été vraiment fort applaudi quand je l'ai prononcé.

— Mais, au nom du ciel, comment se fait-il, m'écriai-je, que, voyant aussi clairement le côté ridicule d'une pareille entreprise, vous vous y soyez mis ?

— Comment cela se fait? Que voulez-vous? Je m'ennuyais, j'aurais donné ma vie pour un kopeck ; je me suis fourré comme un sot dans cette souricière; puis j'y étais à peine que j'ai reçu une lettre de Louise ; j'ai voulu me retirer ; sans me rendre ma parole, on m'a dit que tout cela était fini, et que la société était dissoute ; il n'en était rien. Il y a un an, on est venu me dire que la patrie comptait sur moi ; pauvre patrie, comme on la fait parler ! J'avais grande envie d'envoyer tout promener, car je suis aussi heureux maintenant, voyez-vous, que j'ai été malheureux autrefois ; mais une mauvaise honte m'a retenu, de sorte que me voilà prêt, comme l'a dit ce soir Bestoujeff, à poignarder les tyrans et à jeter au vent leur poussière. C'est très poétique, n'est-ce pas? mais ce qui l'est moins, c'est que les tyrans nous feront pendre, et que nous ne l'aurons pas volé.

— Mais avez-vous réfléchi à une chose, Monseigneur? dis-je alors au comte en lui saisissant les deux mains, et en le regardant en face ; c'est que cet événement dont vous parlez en riant serait la mort de la pauvre Louise.

Les larmes lui vinrent aux yeux.

— Louise vivra, me dit-il.

— Oh ! vous ne la connaissez pas, répondis-je.

— C'est parce que je la connais, au contraire, que je vous parle ainsi; Louise n'a plus le droit de mourir, elle vivra pour son enfant.

— Pauvre femme ! m'écriai-je, je ne la savais pas si malheureuse.

— Ecoutez, me dit le comte, comme je ne sais pas ce qui se passera demain, ou plutôt aujourd'hui, voici une lettre pour elle ; j'espère que tout ira mieux que nous ne le pensons l'un et l'autre, et que tout ce bruit s'en ira en une fumée si imperceptible, qu'on ne s'apercevra pas même qu'il y avait du feu. Alors vous la déchirerez, et ce sera comme si elle n'avait pas été écrite. Dans le cas contraire, vous la lui remettrez. Elle contient une recommandation à ma mère de la traiter comme sa fille ; je lui laisserais bien tout ce que j'ai, mais vous comprenez que, si je suis pris et condamné, la première chose qu'on fera sera de confisquer mes biens; en conséquence, la donation serait inutile. Quant à mon argent comptant, la future république me l'a emprunté jusqu'au dernier rouble ; ainsi je n'ai pas à m'en inquiéter. Vous me promettez de faire ce que je vous demande ?

— Je vous le jure.

— Merci ; maintenant, adieu ; prenez garde qu'on ne vous voie sortir de chez moi à cette heure, cela vous compromettrait peut-être.

— Vraiment, je ne sais si je dois vous quitter.

— Oui, vous le devez, mon cher ami, songez combien il est important, en cas de malheur, qu'il reste au moins un frère à Louise ; vous ne serez déjà que trop compromis par vos relations avec moi, avec Mouravieff et avec Troubetskoï ; soyez donc prudent, sinon pour vous, ou moins pour moi ; je vous le demande au nom de Louise.

— Avec ce nom-là, vous me ferez faire tout ce que vous voudrez.

— Eh bien! adieu donc ; je suis fatigué, et j'ai besoin de quelques heures de repos, car je présume que la journée sera rude.

— Adieu donc, puisque vous le voulez

— Je l'exige.

— De la prudence.

— Eh ! mon cher, cela ne me regarde aucunement ; je ne vais pas, on me mène ; adieu. A propos, je n'ai pas besoin de vous dire qu'un seul mot imprudent serait notre perte à tous.

— Oh !...

— Voyons, embrassons-nous.

Je me jetai dans ses bras.

— Et maintenant, une dernière fois, adieu

Je sortis sans pouvoir prononcer une parole, fermant la porte derrière moi ; mais avant que je fusse au bout du corridor, la porte se rouvrit, et ces paroles arrivèrent jusqu'à moi :

— Je vous recommande Louise.

En effet, la nuit même, les conjurés s'étaient réunis chez le prince Obolinski, et toutes les mesures avaient été prises, si l'on peut appeler mesures quelques dispositions folles, pour une révolution impossible. Dans cette réunion, à laquelle avaient assisté les principaux chefs, ceux-ci avaient communiqué aux simples membres de la société le plan général, et avaient choisi pour l'exécution le lendemain, jour du serment. En conséquence, il avait été résolu qu'on disposerait les soldats à la révolte, en leur exprimant des doutes sur la réalité de la renonciation du tzarewich Constantin, qui, s'étant spécialement occupé de l'armée, était fort aimé d'elle ; alors, et avec le premier régiment qui refuserait le serment, on joindrait le régiment le plus rapproché, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on eût une masse assez imposante pour marcher sur la place du Sénat, tout en battant le tambour pour amasser le peuple. Arrivés là, les conjurés espéraient qu'une simple démonstration suffirait, et que l'empereur Nicolas, répugnant à employer la force, traiterait avec les rebelles, et renoncerait à ses droits de souveraineté, alors on lui aurait imposé les conditions suivantes :

1° Que les députés seraient convoqués à l'instant même de tous les gouvernements ;

2° Qu'il serait publié un manifeste du sénat, dans lequel il serait dit que les députés auraient à voter de nouvelles lois organiques pour le gouvernement de l'empire ;

3° Qu'en attendant, un gouvernement provisoire serait établi, et que les députés du royaume de Pologne y seraient appelés, afin d'adopter des mesures nécessaires à la conservation de l'unité de l'Etat.

Dans le cas où, avant d'accepter ces conditions, l'empereur demanderait à en conférer avec le tzarewich, la chose lui serait accordée, mais à la condition qu'il serait donné aux conspirateurs et aux régiments révoltés un cantonnement hors de la ville, pour y camper malgré l'hiver et y attendre l'arrivée du tzarewich, qui trouverait, au reste, les états assemblés pour lui présenter une constitution rédigée par Nikita Mourawieff, et lui prêter serment s'il acceptait, ou le déposer s'il ne l'acceptait pas. Si le grand-duc Constantin, ce qui dans la pensée des conjurés n'était pas probable, désapprouvait cette insurrection, on la mettrait alors sur le compte du dévouement que l'on portait à sa personne. Dans le cas où, au contraire, l'empereur refuserait tout arrangement, on devait l'arrêter avec toute la famille impériale, puis les circonstances indiqueraient ce qu'il faudrait décider à leur égard.

Si l'on échouait, on évacuerait la ville, et on propagerait l'insurrection.

Le comte Alexis n'avait pris part à toute cette longue et bruyante discussion que pour combattre la moitié des propositions, et lever les épaules aux autres ; mais, malgré son opposition et son silence, elles avaient été adoptées à la majorité, et, une fois adoptées, il se croyait engagé d'honneur à courir les mêmes chances que s'il avait quelque espoir de réussite.

Au reste, tous les autres paraissaient dans une sécurité parfaite quant à la réussite, et pleins de confiance dans le prince Troubetskoï ; si bien qu'un conjuré, Boulatoff, s'était écrié avec enthousiasme en sortant et en s'adressant au comte :

— N'est-il pas vrai que nous avons choisi un chef admirable?

— Oui, avait répondu le comte, il est d'une très belle taille.

C'était dans ces dispositions qu'il était rentré, et m'avait trouvé chez lui.

XVI

Comme ce que j'avais à dire à Louise ne devait point la rassurer, et que d'ailleurs j'espérais toujours que quelque circonstance imprévue ferait avorter la conspiration, je rentrai chez moi, et j'essayai de prendre quelque repos ; mais j'étais si préoccupé, que je me réveillai au point du jour, m'habillai aussitôt, et courus à la place du Sénat. Tout était tranquille.

Cependant les conjurés n'avaient pas perdu leur nuit. En vertu des résolutions prises, chacun s'était rendu à son poste, dirigé par Ryleyeff, qui était le chef militaire, comme le prince de Troubetskoï était le chef politique. Le lieutenant Arbouzoff devait entraîner les marins de la garde, les deux frères Rodisco et le sous-lieutenant Goudimoff le régiment des gardes Izmaïlowski ; le prince Stchepine Rostoffski, le capitaine en second Michel Bestoujeff, son frère Alexandre et deux autres officiers du régiment, nommés Brock et Wolkoff, s'étaient chargés du régiment de Moscou ; enfin, le lieutenant Suthoff avait répondu du premier régiment des grenadiers du corps. Quant au comte, il avait refusé tout autre rôle que celui de simple acteur, promettant de faire ce que les autres feraient ; comme on le savait homme à tenir sa parole, et que, d'ailleurs, il ne réclamait aucune position dans le futur gouvernement, on n'avait point exigé davantage de lui

Je restai jusqu'à onze heures, non pas sur la place du Sénat, car il y faisait trop froid pour qu'une pareille station fût supportable, mais chez un de ces marchands de sucreries et de vins qu'on nomme *conditors*, et dont la boutique était située au bout de la Perspective, près de la maison du banquier Cecclet. C'était un poste excellent pour y attendre des nouvelles, d'abord parce qu'il donnait sur la place de

l'Amirauté, ensuite parce que les conditors remplacent à Saint-Pétersbourg nos pâtissiers de Paris ; et celui-là étant le Félix de l'endroit, à chaque instant, des personnes arrivant des quartiers les plus opposés entraient dans son magasin. Jusqu'à cette heure, au reste, toutes les relations étaient satisfaisantes : le général de la garde et de l'état-major venait d'arriver au palais, annonçant que les régiments des gardes à cheval, des chevaliers-gardes, de Préobrajenski, de Semonowskoï, les grenadiers Paulowski, les chasseurs de la garde, les chasseurs de Finlande et les sapeurs venaient de prêter serment. Il est vrai qu'on n'avait encore aucune nouvelle des autres régiments, mais cela tenait sans doute à la position de leurs casernes éloignées du centre de la capitale.

J'allais rentrer chez moi, espérant que la journée s'écoulerait ainsi, et que les conspirateurs, ayant reconnu le danger de leur projet, se tiendraient tranquilles, lorsque tout à coup un aide de camp passa au grand galop, et on put comprendre que quelque chose d'inattendu venait d'arriver. Chacun courut aussitôt sur la place, car il y avait dans l'air cette vague inquiétude qui précède toujours les grands événements ; en effet, la révolte venait de commencer, et cela avec une telle violence qu'on ne pouvait savoir où elle s'arrêterait.

Le prince Stchepine Rostoffski et les deux Bestoujeff avaient tenu parole. Dès neuf heures du matin, ils étaient arrivés aux casernes du régiment de Moscou, et, s'adressant aux 2e, 3e, 5e et 6e compagnies, qu'on savait les plus dévouées au grand-duc Constantin, le prince Stchepine avait affirmé aux soldats qu'on les trompait en exigeant d'eux le serment. Il avait ajouté que, bien loin d'avoir renoncé à la couronne, le grand-duc était arrêté pour avoir refusé à son frère la concession de ses droits. Alors Alexandre Bestoujeff, prenant la parole, avait annoncé qu'il arrivait de Varsovie, chargé par le tzarewitch lui-même de s'opposer à la prestation du serment ; et voyant que ces nouvelles produisaient une grande impression sur les troupes, le prince Stchepine avait ordonné aux soldats de prendre des cartouches à balle et de charger leurs armes. En ce moment, l'aide de camp Verighine, suivi du général-major Fredricks, commandant le peloton de grenadiers aux mains desquels était le drapeau, était arrivé pour inviter les officiers à se rendre chez le colonel du régiment. Stchepine avait alors pensé que le moment était venu ; il avait ordonné aux soldats de repousser les grenadiers à coups de crosse et de leur enlever le drapeau ; en même temps, il s'était précipité sur le général-major Fredricks, que Bestoujeff de son côté menaçait du pistolet, l'avait frappé à la tête d'un coup d'estoc qui l'avait étendu à terre, et en même temps, se retournant sur le général-major Schenschine, commandant la brigade, qui accourait au secours de son collègue, il l'avait renversé d'un coup de pointe. Se ruant aussitôt au milieu des grenadiers, il avait successivement blessé le colonel Khwosschinski, le sous-officier Moussejeff et le grenadier Krassoffski, si bien qu'il avait fini par s'emparer du drapeau qu'il avait élevé en l'air en criant : Hourra ! A ce cri, et à la vue du sang, plus de la moitié du régiment avait répondu par les cris de : Vive Constantin ! à bas Nicolas ! et profitant de ce moment d'enthousiasme, Stchepine avait entraîné près de quatre cents hommes à sa suite et marchait avec eux tambour battant vers la place de l'Amirauté.

A la porte du palais d'Hiver, l'aide de camp qui apportait ces nouvelles heurta un autre officier qui arrivait de la caserne des grenadiers du corps. Les nouvelles dont celui-ci était chargé n'étaient guère moins inquiétantes que celles apportées par l'aide de camp. Au moment où le régiment sortait pour aller prêter serment, le sous-lieutenant Kojenkoff s'était jeté à l'avant-garde en criant : « Ce n'est pas au grand-duc Nicolas qu'il faut prêter serment, mais à l'empereur Constantin. » Puis sur ce qu'on lui répondait que le tzarewitch avait abdiqué : « C'est faux ! s'était-il écrié, faux, de toute fausseté : le tzarewitch marche sur Saint-Pétersbourg pour punir ceux qui ont oublié leurs devoirs et récompenser ceux qui seront restés fidèles. »

Cependant, malgré ses cris, le régiment avait continué sa marche, avait prêté serment, et était rentré dans la caserne sans donner aucune marque d'insubordination, lorsqu'au moment du dîner, le lieutenant Suthoff, qui avait prêté serment comme les autres, entra, et s'adressant à sa compagnie :

— Mes amis, s'écria-t-il, nous avons eu tort d'obéir, les autres régiments sont en pleine révolte, ils ont refusé le serment et sont à cette heure sur la place du Sénat ; habillez-vous, chargez vos armes, et en avant, suivez-moi. J'ai votre solde dans ma poche et je vous la distribuerai sans attendre l'ordre.

— Mais ce que vous nous dites est-il bien vrai ? s'écrièrent plusieurs voix.

— Tenez, voici le lieutenant Panoff, votre ami comme moi, interrogez-le.

— Mes amis, dit Panoff avant d'attendre même qu'on l'interrogeât, vous savez que Constantin est votre seul et légitime empereur et qu'on veut le détrôner. Vive Constantin !

— Vive Constantin ! crièrent les soldats.

— Vive Nicolas ! répondit le colonel Sturler, commandant du régiment, en s'élançant dans la salle. On vous égare, mes amis, le tzarewitch a abdiqué, et vous n'avez pas d'autre empereur que le grand-duc Nicolas. Vive Nicolas Ier !

— Vive Constantin ! répondirent les soldats.

— Vous vous trompez, soldats, et on vous fait faire fausse route, cria de nouveau Sturler.

— Ne m'abandonnez pas, suivez-moi, répondit Panoff ; réunissons-nous à ceux qui défendent Constantin. Vive Constantin !

— Vive Constantin ! avaient crié plus des trois quarts des soldats.

— A l'Amirauté ! à l'Amirauté ! dit Panoff tirant son épée ; suivez-moi, soldats, suivez-moi !

Et il s'était élancé suivi de près de deux cents hommes, criant hourra ! comme lui, et se dirigeant, comme le régiment de Moscou, mais par une autre rue, vers la place de l'Amirauté.

Pendant que cette double nouvelle était apportée à l'empereur, le gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg, le comte Milarodowitch accourut à son tour au palais. Il savait déjà la rébellion du régiment de Moscou et des grenadiers du corps ; il avait ordonné aux troupes sur lesquelles il croyait pouvoir le plus compter de se rendre au palais d'Hiver ; ces troupes étaient le premier bataillon du régiment de Préobrajenski, trois régiments de la garde de Paulowski et le bataillon des sapeurs de la garde.

L'empereur vit alors que la chose était plus sérieuse qu'il ne l'avait crue d'abord. En conséquence, il commanda au général-major Neidhart de porter au régiment de la garde de Semonowski l'ordre d'aller immédiatement réprimer les mutins, et à la garde à cheval celui de se tenir prête à la première réquisition ; puis, ces ordres donnés, il descendit lui-même au corps de garde principal du palais d'Hiver, où le régiment de la garde de Finlande était de service, et lui ordonna de charger ses fusils et d'occuper les principales avenues du palais. En ce moment, on entendit un grand tumulte : c'étaient la 3e et la 6e compagnie du régiment de Moscou, conduites par le prince Stchepine et les deux Bestoujeff, qui arrivaient, drapeau au vent, tambour en tête, criant : A bas Nicolas ! vive Constantin ! Elles débouchèrent sur la place de l'Amirauté ; mais arrivées là, soit qu'elles ne se crussent pas assez fortes, soit qu'elles reculassent en face de la majesté impériale, au lieu de marcher sur le palais d'Hiver, elles allèrent s'adosser au Sénat. A peine y étaient-elles, qu'elles y furent rejointes par les grenadiers du corps, une cinquantaine d'hommes en frac dont quelques-uns étaient armés de pistolets qu'ils tenaient à la main, se mêlèrent aux soldats révoltés.

En ce moment, je vis paraître l'empereur sous une des voûtes du palais ; il s'approcha jusqu'à la grille, et jeta un coup d'œil sur les rebelles ; il était plus pâle que d'habitude, mais paraissait parfaitement calme. On disait que, pour être prêt à mourir en empereur et en chrétien, il s'était confessé et avait fait ses adieux à sa famille.

Comme j'avais les yeux fixés sur lui, j'entendis derrière moi et du côté du palais de marbre retentir le galop d'un escadron de cuirassiers ; c'était la garde à cheval conduite par le comte Orloff, un des plus braves et des plus fidèles amis de l'empereur. Devant lui les grilles s'ouvrirent ; il sauta à bas de son cheval, et le régiment se rangea devant le palais ; presque en même temps on entendit les tambours des grenadiers de Préobrajenski qui arrivaient par bataillons. Ils entrèrent dans la cour du palais, où ils trouvèrent l'empereur avec l'impératrice et le jeune grand-duc Alexandre ; derrière eux parurent les chevaliers-gardes, au milieu desquels je reconnus le comte Alexis Waninkoff ; ils se rangèrent de manière à former l'angle avec leurs cuirassiers, laissant entre eux un intervalle que l'artillerie ne tarda point à remplir. Les régiments révoltés laissaient de leur côté faire toutes ces dispositions avec une insouciance apparente et sans s'y opposer autrement que par leurs cris de : Vive Constantin ! à bas Nicolas ! Il était évident qu'ils attendaient des renforts.

Cependant les messagers envoyés par le grand-duc Michel se succédaient au palais. Tandis que l'empereur y organisait sa défense et celle de sa famille, le grand-duc parcourait les casernes, et par sa présence combattait la rébellion. Quelques efforts heureux avaient déjà été tentés ; au moment où le reste du régiment de Moscou allait suivre les deux compagnies révoltées, le comte de Liéven, frère d'un de mes écoliers, capitaine à la 5e compagnie, était arrivé assez à temps pour empêcher le bataillon de sortir et faire fermer les portes. Alors, se plaçant devant les soldats, il avait tiré son épée en jurant sur son honneur qu'il la passerait au travers du corps du premier qui ferait un mouvement. A cette menace un jeune sous-lieutenant s'était avancé le pistolet à la main en menaçant à bout portant le comte de Liéven de lui brûler la cervelle. A cette menace, le comte avait répondu par un coup du pommeau de son épée, qui

avait fait sauter le pistolet des mains du sous-lieutenant; mais celui-ci l'avait ramassé, et avait de nouveau dirigé son arme vers le comte. Alors celui-ci, croisant les bras, marcha droit au sous-lieutenant, tandis que le régiment, immobile et muet, regardait comme témoin cet étrange duel. Le sous-lieutenant recula de quelques pas, suivi par le comte de Liéven, qui lui présentait sa poitrine comme un défi; mais enfin il s'arrêta et fit feu. Par miracle, l'amorce brûla, mais le coup ne partit point. En ce moment, on frappa à la porte.

— Qui est là? crièrent quelques voix.

— Son Altesse Impériale le grand-duc Michel, répondit-on du dehors.

Quelques instants de stupeur profonde succédèrent à ces paroles. Le comte de Liéven marcha vers la porte, et l'ouvrit sans que personne tentât de l'arrêter.

Le grand-duc entra à cheval, suivi de quelques officiers d'ordonnance.

— Que signifie cette inaction au moment du danger? s'écria-t-il, suis-je au milieu de traîtres ou de soldats loyaux?

— Vous êtes au milieu du plus fidèle de vos régiments, répondit le comte de Liéven, ainsi que Votre Altesse Impériale va en avoir la preuve.

Alors, élevant son épée :

— Vive l'empereur Nicolas! s'écria-t-il.

— Vive l'empereur Nicolas! répondirent les soldats d'une seule voix.

Le jeune sous-lieutenant voulut parler, mais le comte de Liéven l'arrêta par le bras :

— Silence, Monsieur. Je ne dirai pas un mot de ce qui s'est passé; ne vous perdez pas vous-même.

— Liéven, dit le grand-duc, je vous confie la conduite du régiment.

— Et j'en réponds sur ma tête à Votre Altesse Impériale, répondit le comte.

Le grand-duc alors avait poursuivi sa course, et partout avait trouvé, sinon de l'enthousiasme, du moins de l'obéissance. Les nouvelles étaient donc bonnes. En effet, de tous côtés les renforts s'échelonnaient; les sapeurs étaient en bataille devant le palais de l'Ermitage, et le reste du régiment de Moscou, conduit par le comte de Liéven, débouchait par la Perspective de Niuski. L'apparition de ces troupes fit pousser de grands cris aux révoltés, car ils crurent que c'était enfin le secours attendu qui leur arrivait; mais ils furent promptement détrompés. Les nouveaux venus se rangèrent devant l'hôtel des Tribunaux, faisant face au palais; avec les cuirassiers, l'artillerie et les chevaliers-gardes, ils enfermèrent les révoltés dans un cercle de fer.

Un instant après on entendit les chants des prêtres; c'était le métropolitain, qui, suivi de tout son clergé, sortait de l'église de Kasan, et venait, précédé des saintes bannières, ordonner au nom du ciel aux révoltés de rentrer dans leur devoir. Mais, pour la première fois peut-être, les soldats méprisèrent dans leur irréligion politique les images qu'ils étaient habitués à adorer, et prièrent les prêtres de ne point se mêler des affaires de la terre, et de s'en tenir aux choses du ciel. Le métropolitain voulut insister, quand un ordre de l'empereur lui enjoignit de se retirer : Nicolas voulait tenter lui-même un dernier effort pour ramener les rebelles.

Ceux qui entouraient l'empereur voulurent alors l'en empêcher, mais l'empereur répondit que, puisque c'était sa partie qu'il jouait, il était juste qu'il mît sa vie au jeu. En conséquence, il ordonna d'ouvrir la grille : à peine venait-on d'obéir, que le grand-duc arriva à fond de train, et s'approchant de l'oreille de l'empereur, lui dit tout bas qu'une partie du régiment de Préobrajenski, dont il était entouré, faisait cause commune avec les rebelles, et que le prince Troubetskoï, dont l'empereur avait remarqué l'absence avec étonnement, était le chef de la conspiration. La chose était d'autant plus possible, que, vingt-quatre ans auparavant, c'était le même régiment qui avait gardé les avenues du Palais-Rouge, tandis que son colonel, le prince Talitzin, étranglait l'empereur Paul.

La situation était terrible, et cependant l'empereur ne changea point de visage; seulement il était évident qu'il prenait une résolution extrême. Au bout d'un instant il se retourna, et s'adressant à un de ses généraux :

— Qu'on m'amène le jeune grand-duc, dit-il.

Un instant après le général descendit avec l'enfant. Alors l'empereur le souleva de terre, et s'avançant vers les grenadiers : « Soldats, dit-il, si je suis tué, voilà votre empereur: ouvrez les rangs, je le confie à votre loyauté. »

Un long hourra se fit entendre : un cri d'enthousiasme, parti du fond du cœur, retentit; les coupables furent les premiers à laisser tomber leurs armes et à ouvrir les bras. L'enfant fut emporté au milieu du régiment et mis sous la même garde que le drapeau; l'empereur monta à cheval et sortit. A la porte, les généraux le supplièrent de ne pas aller plus loin, les rebelles ayant dit tout haut que leur intention était de tuer l'empereur, et toutes leurs armes étant chargées. Mais l'empereur fit signe de la main qu'on le laissât libre; et défendant que personne le suivît, il mit son cheval au galop, piqua droit sur les révoltés, et s'arrêtant à demi-portée de pistolet :

— Soldats! s'écria-t-il, on m'a dit que vous vouliez me tuer, si cela est vrai, me voilà.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel l'empereur resta immobile entre les deux troupes, pareil à une statue équestre. Deux fois on entendit dans les rangs des rebelles retentir le mot : Feu! sans que cet ordre fût exécuté, mais à la troisième fois, il fut suivi de la détonation de quelques coups de fusil. Les balles sifflèrent autour de l'empereur, mais aucune ne l'atteignit. A cent pas derrière lui le colonel Velho et plusieurs soldats furent blessés par cette décharge.

Au même instant, Milarodowich et le grand-duc Michel s'élancèrent aux côtés de l'empereur; le régiment des cuirassiers et celui des chevaliers-gardes firent un mouvement, les artilleurs approchèrent la mèche de la lumière.

— Halte! cria l'empereur... Chacun obéit... Général, ajouta-t-il en s'adressant au comte Milarodowich, allez à ces malheureux, et tâchez de les ramener.

Le comte Milarodowich et le grand-duc Michel s'élancèrent vers eux; mais les révoltés les accueillirent avec une nouvelle décharge et aux cris de : Vive Constantin!

— Soldats, s'écria alors le comte Milarodowich, en élevant au-dessus de sa tête un magnifique sabre turc tout garni de pierreries, et s'avançant jusque dans les rangs des rebelles, voici un sabre qui m'a été donné par Son Altesse Impériale le tzarewich lui-même; eh bien! au nom de l'honneur, je vous jure sur ce sabre que l'on vous trompe, que l'on vous abuse, que le tzarewich a renoncé à la couronne, et que votre seul et légitime souverain est l'empereur Nicolas Ier.

Des hourras et des cris de : Vive Constantin! répondirent à ce discours; puis, au milieu des hourras et des cris, on entendit un coup de pistolet, et l'on vit le comte Milarodowich chanceler; un autre pistolet avait été dirigé sur le grand-duc Michel, mais les soldats de marine, quoique au nombre des révoltés, avaient arrêté le bras de l'assassin.

En une seconde, le comte Orloff et ses cuirassiers, malgré les décharges successives des révoltés, eurent enveloppé dans leurs rangs le comte Milarodowich, le grand-duc et l'empereur Nicolas, qu'ils ramenèrent de force au palais. Milarodowich se tenait à peine sur son cheval, et en arrivant il tomba dans les bras de ceux qui l'entouraient.

L'empereur voulait qu'on fît une dernière tentative pour ramener les révoltés; mais, pendant qu'il donnait des ordres en conséquence, le grand-duc Michel sauta à bas de cheval; puis, se mêlant aux artilleurs, il arracha une baguette des mains d'un servant, et approchant la mèche de la lumière :

— Feu! cria-t-il, feu sur les assassins!

Quatre coups de canon chargés à mitraille partirent en même temps et renvoyèrent avec usure aux rebelles la mort qu'ils avaient donnée; puis, sans qu'il fût possible de rien entendre des ordres de l'empereur, une seconde décharge suivit la première.

L'effet de ces deux volées à demi-portée de fusil fut terrible. Plus de soixante hommes, tant des grenadiers du corps que du régiment de Moscou et des marins de la garde, restèrent sur la place; le reste prit aussitôt la fuite par la rue Galernaïa, par le quai Anglais, par le pont d'Isaac et par la Néva, qui était gelée; alors les chevaliers-gardes lancèrent leurs chevaux et se mirent à la poursuite des rebelles, à l'exception d'un seul homme, qui laissa le régiment s'éloigner, et qui, mettant pied à terre, et laissant aller son cheval à l'aventure, s'avança vers le comte Orloff. Arrivé près de lui, il détacha son sabre et le lui présenta.

— Que faites-vous, comte? demanda le général étonné, et pourquoi venez-vous me remettre votre sabre au lieu de vous en servir contre les rebelles?

— Parce que j'étais de la conspiration, Monseigneur, et que comme tôt ou tard je serais dénoncé et pris, j'aime mieux me dénoncer moi-même.

— Assurez-vous du comte Alexis Waninkoff, dit le général en s'adressant à deux cuirassiers, et conduisez-le à la forteresse.

L'ordre fut aussitôt exécuté. Je vis le comte traverser le pont de la Moïka, et disparaître à l'angle de l'ambassade de France.

Alors je pensai à Louise, dont j'étais maintenant le seul ami. Je repris, au milieu du tumulte, le chemin de la Perspective, et j'arrivai chez ma pauvre compatriote si triste et si pâle, qu'elle se douta bien que je venais lui annoncer quelque malheur. Aussi, à peine m'eut-elle aperçu qu'elle vint à moi les mains jointes.

— Qu'y a-t-il, au nom du ciel, qu'y a-t-il? me demanda-t-elle.

— Il y a, lui répondis-je, que vous n'avez plus d'espoir que dans un miracle de Dieu ou dans la miséricorde de l'empereur.

Alors je lui racontai tout ce dont j'avais été témoin, et je lui remis la lettre de Waninkoff.

Comme je m'en étais douté, c'était une lettre d'adieu.

Le soir même, le comte Milarodowich mourut de sa blessure ; mais, avant de mourir, il exigea que le chirurgien extirpât la balle. L'opération finie, il prit le lingot de plomb dans sa main, et voyant qu'il n'était point de calibre :

— Je suis content, dit-il, ce n'est point la balle d'un soldat.

Cinq minutes après, il rendit le dernier soupir.

Le lendemain, à neuf heures du matin, c'est-à-dire au moment où la vie commence à se réveiller dans toute la ville, et quand tout le monde ignorait encore si l'émeute de la veille était apaisée ou devait se renouveler, l'empereur descendit sans suite et sans gardes, donnant la main à l'impératrice ; puis, montant avec elle dans un droschki qui attendait à la porte du palais d'Hiver, il parcourut toutes les rues de Saint-Pétersbourg, et passa devant toutes les casernes, s'offrant de lui-même aux coups des assassins, s'il en restait encore. Mais partout il n'entendit que des cris de joie, poussés du plus loin qu'on apercevait les plumes flottantes de son chapeau ; seulement, comme pour rentrer au palais, après cette course téméraire qui lui avait si bien réussi, il passait par la Perspective, il vit une femme sortir de chez elle un papier à la main, et venir s'agenouiller sur sa route, de manière qu'il lui fallait détourner son traîneau ou l'écraser. Arrivé à trois pas d'elle, le cocher arrêta tout court avec cette habileté proverbiale des Russes pour maîtriser leurs chevaux ; alors la femme, en pleurs et sans voile, n'eut que la force d'agiter en sanglotant le papier qu'elle tenait à la main ; peut-être l'empereur allait-il continuer son chemin, mais l'impératrice le regarda avec son sourire d'ange, et il prit le papier, qui ne contenait que ces paroles écrites à la hâte et mouillées encore :

« Sire,

« Grâce pour le comte Waninkoff ; au nom de ce que Votre Majesté a de plus cher, grâce... grâce ! »

L'empereur chercha en vain la signature ; il n'y en avait pas. Alors il se retourna vers la femme inconnue.

— Êtes-vous sa sœur ? demanda-t-il.

La suppliante secoua la tête tristement.

— Êtes-vous sa femme ?

La suppliante fit signe que non.

— Mais enfin qui donc êtes-vous ? demanda l'empereur avec un léger mouvement d'impatience.

— Hélas ! hélas ! s'écria Louise en retrouvant sa voix, dans sept mois, sire, je serai la mère de son enfant.

— Pauvre petite ! dit l'empereur ; et, faisant signe au cocher, il repartit au galop, emportant la supplique, mais sans laisser à la pauvre éplorée d'autre espérance que les deux mots de pitié qui étaient tombés de ses lèvres.

XVII

Les jours suivants furent employés à faire disparaître jusqu'à la dernière trace de l'émeute terrible dont les murs mitraillés du sénat gardaient encore la sanglante empreinte. Dès le même soir ou dans la nuit, les principaux conjurés avaient été arrêtés : c'étaient le prince Troubetskoï, le journaliste Ryleyeff, le prince Obolinski, le capitaine Jacoubowith, le lieutenant Kakowski, les capitaines en second Stchepine Rotoffski et Bestoujeff, un autre Bestoujeff, aide de camp du duc Alexandre de Wurtemberg ; enfin soixante ou quatre-vingts autres qui étaient plus ou moins coupables d'action ou de pensée ; Waninkoff, qui, ainsi que nous l'avons dit, s'était livré volontairement, et le colonel Boulatoff, qui avait suivi son exemple.

Par une coïncidence étrange, Pestel, d'après des ordres partis de Taganrog, avait été arrêté dans le midi de la Russie le jour même où avait éclaté l'émeute à Saint-Pétersbourg.

Quant à Serge et à Apostol Mourawieff, qui étaient parvenus à se sauver et à soulever six compagnies du régiment de Tchernigoff, ils furent rejoints près du village de Poulogoff, dans le district de Wasilkoff, par le lieutenant général Roth. Après une résistance désespérée, l'un d'eux essaya de se brûler la cervelle d'un coup de pistolet, mais se manqua ; l'autre fut pris après avoir été grièvement blessé d'un éclat de mitraille au côté et d'un coup de sabre à la tête.

Tous les prisonniers, dans quelque coin de l'empire qu'ils eussent été arrêtés, furent transférés à Saint-Pétersbourg ; puis une commission d'enquête, composée du ministre de la guerre Tatischeff, du grand-duc Michel, du prince Galitzin, conseiller privé, de Golenitcheff-Kotousoff, qui avait succédé au comte Miladorowich dans le gouvernement militaire de Saint-Pétersbourg, de Tchernycheff, de Benkendorff, de Levacheff et de Potapoff, tous quatre aides de camp généraux, fut nommée par l'empereur, et l'instruction commença avec une impartialité dont les noms que nous venons de répéter étaient les garants.

Mais, comme c'est l'habitude à Saint-Pétersbourg, tout se faisait dans le silence et dans l'ombre, et rien ne transpirait au dehors. Il y a plus, et c'est une chose étrange, dès le lendemain du jour où un rapport officiel avait annoncé à l'armée que tous les traîtres étaient arrêtés, il n'avait pas plus été question d'eux que s'ils n'eussent jamais existé, ou que s'ils fussent venus en ce monde isolés et sans famille ; pas une maison n'avait fermé ses fenêtres en signe de veuvage, pas un front ne s'était voilé de tristesse en signe de deuil. Tout continua de marcher comme si rien n'était advenu. Louise seule tenta cette démarche que nous avons dite et qui n'avait peut-être pas son précédent dans les souvenirs moscovites ; et cependant chacun, je le présume, sentait comme moi au fond du cœur que bientôt un matin ferait éclore, comme une fleur sanglante, quelque nouvelle terrible ; car la conspiration était flagrante, les intentions des conspirateurs étaient homicides, et, quoique chacun connût la bonté naturelle de l'empereur, on sentait bien qu'il ne pourrait étendre son pardon à tous : le sang appelait le sang.

De temps en temps un rayon d'espoir perçait cette nuit comme une lueur sombre, et donnait une nouvelle preuve des dispositions indulgentes de l'empereur. Dans la liste des conjurés qu'on avait mise sous ses yeux, il avait reconnu un nom cher à la Russie ; ce nom, c'était celui de Souwarow. En effet, le petit-fils du rude vainqueur de la Trébéia était au nombre des conspirateurs. Nicolas, en arrivant à lui, s'arrêta ; puis, après un instant de silence : « Il ne faut pas, dit-il comme se parlant à lui-même, qu'un si beau nom soit taché. » Se retournant alors vers le grand maître de la police qui lui présentait la liste : « C'est moi, dit-il, qui interrogerai le lieutenant Souwarow. »

Le lendemain, le jeune homme fut conduit devant l'empereur, qu'il s'attendait à voir irrité et menaçant, et qu'il trouva, au contraire, le front calme et doux. Ce n'est pas tout, aux premiers mots du tzar, il fut facile au coupable de voir dans quel but on l'avait fait venir. Toutes les questions du souverain, préparées avec une paternelle sollicitude, étaient disposées de manière que l'accusé ne pût échapper à l'acquittement. En effet, à chacune des interrogations impériales auxquelles il n'avait à répondre que oui ou non, le tzar se retournait vers ceux qu'il avait convoqués pour assister à cette scène, en disant : « Vous le voyez bien, vous l'entendez, je vous l'avais bien dit, Messieurs, un Souwarow ne pouvait pas être un rebelle. » Et Souwarow, tiré de sa prison, renvoyé à son régiment, avait reçu au bout de quelques jours son brevet de capitaine.

Mais tous les accusés ne s'appelaient pas Souwarow, et, quoique je fisse tous mes efforts pour inspirer à ma pauvre compatriote un espoir que je n'avais point moi-même, la douleur de Louise était vraiment effrayante. Depuis le jour de l'arrestation de Waninkoff, elle avait absolument abandonné les soins ordinaires de sa vie passée, et, retirée dans le petit salon qu'elle s'était ménagé derrière le magasin, elle y restait la tête appuyée sur ses mains, laissant silencieusement échapper de grosses larmes de ses yeux, et n'ouvrant la bouche que pour demander à ceux qui, comme moi, étaient admis dans cette petite retraite : « Est-ce que vous croyez qu'ils le tueront ? » Puis, à la réponse qu'on lui faisait et qu'elle n'écoutait même pas : « Ah ! si je n'étais pas enceinte ! » disait-elle.

Et cependant le temps s'écoulait ainsi sans que rien transpirât du sort réservé aux accusés. La commission d'enquête tissait son œuvre dans l'ombre ; on sentait qu'on marchait vers le dénouement de la sanglante tragédie, mais nul ne pouvait dire quel serait ce dénouement, ni quel jour il aurait lieu.

Deux incidents survinrent qui aidèrent les habitants de Saint-Pétersbourg à oublier, passagèrement du moins, la catastrophe du mois de décembre : l'une fut l'ambassade extraordinaire envoyée par la France, et conduite par le duc de Raguse ; l'autre fut l'arrivée du corps de l'impératrice Élisabeth. Elle avait tenu parole, et n'avait survécu que quatre mois à Alexandre. L'ambassade arriva dans les premiers jours de mai, et le cercueil dans les premiers jours de juin. Je fus prévenu de la première cérémonie par une lettre d'un de mes anciens écoliers qui était venu comme attaché, et de l'autre par un coup de canon tiré de la forteresse. Comme à chaque instant l'amitié que je portais à Louise et l'intérêt que m'inspirait le comte me tenaient sur le qui-vive, je crus que le coup de canon annonçait tout autre chose, et je

descendis vivement pour m'informer de ce qu'il y avait de nouveau. En ce moment un second coup de canon se fit entendre, et comme je vis courir tout le monde du côté de la Néva, je me mis à courir comme les autres. En route, j'appris de quoi il était question.

Lorsque j'arrivai sur le quai, il était déjà encombré de telle façon que je compris que, si j'y restais, il me serait impossible de rien voir. En conséquence, je louai une barque, et, du milieu du fleuve où je m'arrêtai, je m'apprêtai à voir passer le cortège, qui, pour arriver à la forteresse, devait traverser l'immense pont de bateaux qui s'étend du Champ de Mars à la citadelle. Depuis quelques instants, toutes les cloches de la ville s'étaient mêlées à l'artillerie et sonnaient à toute volée.



En m'apercevant elle se jeta dans mes bras.

La première personne qui parut fut un maître des cérémonies à cheval, portant en signe de deuil une écharpe de crêpe noir et blanc. Derrière lui marchait une compagnie des gardes de Préobrajensky, puis un officier des écuries impériales, puis un maréchal de la cour, dont le deuil était indiqué par un vaste chapeau rabattu sur les yeux et par un manteau noir qui lui enveloppait les deux épaules. Les timbaliers et les trompettes des chevaliers-gardes et des gardes à cheval venaient après, suivis de quarante valets de pied, de quatre coureurs, de huit laquais de la chambre et de quatre officiers de la cour. Vingt pages s'avançaient derrière eux, accompagnés de leur gouverneur, qui fermait la marche de la première section.

Soixante-deux drapeaux aux armes des différentes provinces de l'empire venaient ensuite, portés chacun par un officier, que deux autres officiers accompagnaient comme assistants, et au milieu de ces bannières de deuil, s'élevait l'étendard de soie noire aux armes de la Russie, que suivait un homme d'armes revêtu d'une armure noire et tenant à la main une épée nue, dont la pointe était baissée vers la terre. Derrière l'homme d'armes, douze hussards de la garde, commandés par un officier, précédaient un équipage de parade surmonté de la couronne impériale et attelé de huit chevaux richement caparaçonnés. Huit palefreniers marchaient à côté des chevaux : deux laquais se tenaient aux portières, et quatre palefreniers à cheval venaient ensuite. C'était une apparition que faisaient pour la dernière fois les pompes de la terre, au milieu des lugubres attributs de la mort.

Le cortège, reprenant aussitôt son aspect funéraire, présentait ensuite une masse indistincte de manteaux noirs et de crêpes sombres, que précédaient les armes du grand-duché de Bade, de Schleswig-Holstein, de Tauride, de Sibérie, de Finlande, d'Astrakan, de Kasan, de Pologne, de Novogorod, de Kiew, de Wladimir et de Moscou. Ces écussons, comme les premiers, étaient portés chacun par un officier, escorté à droite et à gauche de deux autres officiers ; puis s'avançait le grand écusson des armes de l'empire, précédé de quatre généraux et porté par deux généraux-majors, deux colonels et deux officiers supérieurs.

Après les représentants de la puissance impériale et après ceux de l'armée, venaient, conduits par le maître des cérémonies, les députés des différentes corporations des bourgeois,

des marchands et des cochers, chacune d'elles précédée d'un petit étendard sur lequel étaient peintes ou brodées les marques distinctives de la profession exercée par ceux qui la composaient.

Les différentes compagnies, comme la Compagnie russe-américaine, la Compagnie économique, la Société des prisons, la Société philanthropique, les différents employés de la Bibliothèque publique impériale, de l'Université de Saint-Pétersbourg, de l'Académie des arts, de l'Académie des sciences venaient à leur tour ; puis les généraux, les aides de camp généraux, les aides de camp de l'empereur, les secrétaires d'État, les sénateurs, les ministres et les membres du conseil de l'empire, enfin tous les élèves des maisons d'industrie et des écoles auxquelles l'impératrice trépassée accordait une protection spéciale. Deux hérauts d'armes les suivaient, vêtus de deuil, et précédant les ordres étrangers, les ordres de Russie et la couronne impériale, portés sur des coussins de brocart d'or.

Trois images, soutenues l'une par le confesseur de l'impératrice, les deux autres par des archidiacres et des prêtres, venaient ensuite, et étaient immédiatement suivies du char funèbre, sur lequel était couché le corps de l'impératrice. Les bâtons du baldaquin étaient tenus par quatre chambellans, ainsi que les cordons et les houppes du drap mortuaire, et aux deux côtés du char marchaient, couvertes de longs voiles, les dames de l'ordre de Sainte-Catherine et les demoiselles d'honneur qui avaient suivi l'impératrice dans son dernier voyage, et qui, fidèles jusqu'après la mort, l'accompagnaient à sa dernière demeure. Les hauts fonctionnaires conduisaient les chevaux de la voiture, et soixante pages, tenant des cierges allumés, l'enveloppaient d'un cordon de feu.

Enfin venait l'empereur Nicolas, enveloppé d'un manteau de deuil et portant un chapeau rabattu ; il avait à sa droite le grand-duc Michel, et derrière lui, à une petite distance, le chef de l'état-major général, le ministre de la guerre, le général quartier-maître, le général de service, et plusieurs autres généraux. Vingt-quatre porte-enseigne de la garde marchaient à une distance respectueuse de l'empereur, longeant les parapets du pont, et enfermant dans leur double ligne la voiture de deuil où se trouvaient l'impératrice et le jeune grand-duc Alexandre, héritier de la couronne. Le grand-duc de Wurtemberg, ses deux fils et sa fille s'avançaient ensuite à pied avec les deux reines d'Iméréti et la régente de Mingrélie. Après celles-ci venaient toutes les femmes attachées autrefois au service de l'impératrice défunte ; enfin la marche était fermée par une compagnie du régiment de Semonowski.

Le cortège mit à peu près une heure et demie à traverser le pont, tant il marchait lentement et tant il était considérable. Puis cette longue file disparut enfin dans la forteresse, où le peuple se précipita pour voir rendre les derniers devoirs à celle que, vingt ans, il avait regardée comme un intermédiaire entre la terre et le ciel.

Je trouvai, en rentrant, Louise très agitée. Comme moi elle ignorait la cérémonie religieuse qui devait avoir lieu, et aux premiers coups de canon, aux premières volées de la cloche, elle avait tremblé que ce ne fût le signal de l'exécution.

Cependant M. de Gorgoli qui avait toujours conservé pour moi les mêmes bontés, m'avait souvent rassuré, en me disant que le jugement serait connu quelques jours auparavant, et qu'ainsi nous aurions toujours le temps de faire quelques démarches près de l'empereur, si le jugement était mortel pour notre pauvre Waninkoff. En effet, le 14 juillet, la *Gazette de Saint-Pétersbourg* parut, contenant le rapport adressé à l'empereur par la haute cour de justice. Elle divisait les différents degrés de participation au complot en trois genres de crimes, dont le but était d'*ébranler l'empire, de renverser les lois fondamentales de l'État et de subvertir l'ordre établi*.

Trente-six accusés étaient condamnés par la cour à la peine de mort, et le reste aux mines et à l'exil. Waninkoff était au nombre des condamnés à mort. Mais à la suite de la justice venait la clémence : la peine de mort était commuée pour trente et un des condamnés en un exil éternel, et Waninkoff était au nombre de ceux qui avaient obtenu une commutation de peine.

Cinq des coupables seulement devaient être exécutés : c'étaient Ryleyeff, Bestoujeff Michel Serge, Mourawieff et Pestel.

Je m'élançai hors de la maison, courant comme un fou, mon journal à la main et tenté d'arrêter chaque personne que je rencontrais pour lui faire part de ma joie, et j'arrivai ainsi, tout hors d'haleine, chez Louise. Je la trouvai le même journal à la main, et en m'apercevant elle se jeta dans mes bras, toute pleurante, sans pouvoir dire autre chose que ces mots : Il est sauvé ! Dieu bénisse l'empereur !

Dans notre égoïsme, nous avions oublié les malheureux qui allaient mourir et qui, eux aussi, avaient une famille, des maîtresses, des amis. Le premier mouvement de Louise avait été de penser à la mère et aux sœurs de Waninkoff, qu'elle connaissait, comme on se le rappelle, pour les avoir vues dans leur voyage à Saint-Pétersbourg. Les malheureuses femmes ignoraient encore que leur fils et leur frère ne mourrait pas, ce qui est tout en pareille circonstance, car on revient des mines, on revient de la Sibérie, mais la pierre du tombeau une fois fermée ne se soulève plus.

Alors Louise eut une de ces idées qui ne viennent qu'aux sœurs et aux mères : elle calcula que la gazette qui contenait la bienheureuse nouvelle ne partirait de Saint-Pétersbourg que par le courrier du soir, et par conséquent serait de douze heures en retard pour Moscou, et elle me demanda si je ne connaîtrais pas un messager qui consentirait à partir à l'instant même, et à porter cette gazette en poste à la mère de Waninkoff. J'avais un valet de chambre russe, et par conséquent non suspect, intelligent et sûr ; je l'offris, il fut accepté. Il ne s'agissait plus que du passe-port. Au bout d'une demi-heure, grâce à la protection toujours active et bienveillante de M. de Gorgoli, je l'eus obtenu, et Grégoire partit, portant la bienheureuse nouvelle, avec mille roubles pour ses frais de route.

Il gagna quatorze heures sur le courrier : quatorze heures plus tôt qu'elles ne devaient le savoir, une mère et deux sœurs apprirent qu'elles avaient encore un fils et un frère.

Grégoire revint avec une de ces lettres qu'on écrit avec une plume arrachée de l'aile des anges : la vieille comtesse appelait Louise sa fille, les jeunes filles la nommaient leur sœur. Elles demandaient en grâce que, le jour où l'exécution aurait lieu, et où les prisonniers partiraient pour l'exil, un courrier leur fût encore envoyé. Je dis, en conséquence, à Grégoire de se tenir prêt à repartir d'un moment à l'autre. De pareils voyages lui étaient trop avantageux pour qu'il refusât.

La mère de Waninkoff lui avait donné mille roubles, de sorte que, de sa première mission, il était resté au pauvre diable une petite fortune qu'il espérait bien doubler à la seconde.

Nous attendîmes le jour de l'exécution ; il n'était point fixé à l'avance, nul ne le savait donc, et chaque matin la ville se réveillait croyant apprendre que tout était fini pour les cinq condamnés. L'idée d'un supplice mortel faisait au reste d'autant plus d'effet, que depuis soixante ans personne n'avait été exécuté à Saint-Pétersbourg.

Les jours s'écoulaient, et on était étonné de l'intervalle qui séparait le jugement de l'exécution. Il avait fallu le temps de faire venir deux bourreaux d'Allemagne.

Enfin, le 23 juillet au soir, je vis entrer chez moi un jeune Français, mon ancien écolier, qui, comme je l'ai dit, était attaché à l'ambassade du maréchal Marmont, et que j'avais prié souvent de me tenir au courant des nouvelles que, par sa position diplomatique, il pouvait apprendre avant moi. Il accourait me dire que le maréchal et sa suite venaient de recevoir de M. de La Ferronnays l'invitation de se rendre le lendemain, à quatre heures du matin, à l'ambassade française, dont les fenêtres, comme on le sait, donnaient sur la forteresse. Il n'y avait point de doute, c'était pour assister à l'exécution.

Je courus chez Louise lui annoncer cette nouvelle, et alors toutes ses craintes la reprirent. N'était-ce point par erreur que le nom de Waninkoff se trouvait parmi les noms des exilés au lieu de se trouver parmi les noms des condamnés à mort ? Cette commutation de peine n'était-elle point une fausse nouvelle répandue pour que l'exécution produisît moins d'effet sur la population de la capitale, et le lendemain ne serait-elle point détrompée à l'aspect de trente-six cadavres au lieu de cinq ? Comme tous les malheureux, on le voit, Louise était ingénieuse à se tourmenter ; je la rassurai cependant. J'avais su de haute source que tout était bien arrêté comme l'annonçait la gazette officielle, et l'on avait même ajouté que l'intérêt qu'avait inspiré Louise à l'empereur et à l'impératrice le jour où elle leur avait remis sa supplique à genoux dans la Perspective, n'avait point été étranger à la commutation de peine qu'avait obtenue le condamné.

Je quittai un instant Louise, qui me fit promettre de revenir bientôt, pour aller faire un tour du côté de la forteresse, afin de voir si quelques apprêts mortuaires indiquaient le terrible drame dont cette place devait être le théâtre le lendemain. Je ne vis que les membres du tribunal, qui sortaient de la forteresse ; mais c'était assez. Les greffiers venaient de signifier aux accusés leur jugement. Il n'y avait donc plus de doute, l'exécution était pour le lendemain au matin.

Nous expédiâmes aussitôt Grégoire à Moscou avec une nouvelle lettre de Louise à la mère de Waninkoff. Ainsi, ce n'était pas douze heures d'avance que nous avions sur la nouvelle, c'était vingt-quatre heures.

Vers minuit, Louise me demanda de l'accompagner du côté de la forteresse ; ne pouvant voir Waninkoff, elle voulait au moins, au moment où elle allait en être séparée, revoir les murs qui l'enfermaient.

Nous trouvâmes le pont de la Trinité gardé ; nul ne pouvait le franchir. C'était une nouvelle preuve que rien n'était changé dans les dispositions de la justice. Alors, d'un côté à l'autre de la Néva, nous portâmes les yeux sur la forteresse que, pendant cette belle nuit du nord, nous apercevions aussi distinctement que dans un de nos crépuscules d'occident. Au bout d'un instant, nous vîmes errer des lumières sur la plate-forme, puis des ombres passer, portant des fardeaux étranges : c'étaient les exécuteurs qui dressaient l'échafaud.

Nous étions les seuls arrêtés sur le quai ; personne ne se doutait ou ne paraissait se douter de ce qui se préparait. Des voitures attardées passaient rapidement, avec leurs deux lumières qui flamboyaient comme des yeux de dragon. Quelques barques glissaient sur la Néva et disparaissaient peu à peu, soit dans les canaux, soit dans les bras de la rivière, les unes silencieuses, les autres bruyantes. Une seule resta immobile et comme à l'ancre ; aucun bruit n'en sortait, ni joyeux ni plaintif. Peut-être enfermait-elle quelque mère, quelque sœur ou quelque femme, qui, comme nous, attendait.

A deux heures du matin, une patrouille nous fit retirer.

Nous rentrâmes chez Louise. Il n'y avait pas longtemps à attendre, puisque l'exécution, comme je l'ai dit, devait avoir lieu à quatre heures. Je restai avec elle encore une heure et demie, puis je ressortis.

Les rues de Saint-Pétersbourg, à part quelques moujicks qui paraissaient ignorer complètement ce qui allait se passer, étaient entièrement désertes. A peine un faible jour commençait-il à paraître, et un léger brouillard, qui se levait de la rivière, passait comme un voile de crêpe blanc entre une rive et l'autre de la Néva. Comme j'arrivais à l'angle de l'ambassade de France, je vis le maréchal Marmont qui y entrait avec toute la mission extraordinaire ; un instant après ils parurent au balcon.

Quelques personnes s'étaient arrêtées comme moi sur le quai, non point qu'elles fussent informées de ce qui allait se passer, mais parce que, le pont de la Trinité étant occupé par des troupes, elles ne pouvaient se rendre dans les îles où elles avaient affaire. On les voyait, inquiètes et irrésolues, se parler à voix basse, car elles ignoraient s'il n'y avait point danger pour elles à demeurer là. Quant à moi, j'étais bien résolu à y rester jusqu'à ce qu'on m'en chassât.

Quelques minutes avant quatre heures, un grand feu s'alluma et attira mes yeux vers un point de la forteresse. En même temps, et comme le brouillard commençait à se dissiper, je vis se découper sur le ciel la silhouette noire de cinq potences ; ces potences étaient placées sur un échafaud de bois, dont le plancher, fabriqué à la manière anglaise, s'ouvrait au moyen d'une trappe sous les pieds des condamnés.

A quatre heures sonnant, nous vîmes monter sur la plate-forme de la citadelle, et se ranger autour de l'échafaud, ceux qui n'étaient condamnés qu'à l'exil. Ils étaient en grand uniforme, avaient leurs épaulettes et leurs décorations ; des soldats portaient leurs épées. Je cherchai à reconnaître Waninkoff au milieu de ses malheureux compagnons, mais, à cette distance, c'était impossible.

A quatre heures quelques minutes, les cinq condamnés parurent sur l'échafaud ; ils étaient vêtus de blouses grises et avaient sur la tête une espèce de capuchon blanc. Sans doute, ils arrivaient de cachots différents ; car, au moment où ils se réunirent, on leur permit de s'embrasser.

En ce moment un homme vint leur parler. Presque aussitôt un hourra se fit entendre ; au premier moment nous n'en sûmes pas la cause. Depuis on nous dit, je ne sais si la chose est vraie, que cet homme venait proposer la vie aux condamnés s'ils consentaient à demander leur grâce ; mais, ajoutait-on, ils avaient répondu à cette proposition par les cris de : Vive la Russie ! vive la liberté ! cris qui avaient été étouffés par les hourras des assistants.

L'homme s'éloigna d'eux, et les bourreaux s'approchèrent. Les condamnés firent quelques pas, on leur passa la corde au cou, et on leur rabattit le capuchon sur les yeux.

En ce moment quatre heures et quart sonnèrent.

La cloche vibrait encore que le plancher manqua tout à coup sous les pieds des patients ; en même temps un grand tumulte se fit entendre ; des soldats se précipitèrent sur l'échafaud ; un frémissement sembla passer dans l'air, qui nous fit frissonner. Quelques cris indistincts parvinrent jusqu'à nous ; je crus qu'il y avait une émeute.

Deux des cordes avaient cassé, et les deux condamnés qu'elles étaient destinées à étrangler, cessant d'être soutenus, étaient tombés au fond de l'échafaud, où l'un s'était brisé la cuisse et l'autre le bras. De là venaient l'émotion et le tumulte. Quant aux autres, ils continuaient de mourir.

On descendit avec des échelles dans l'intérieur de l'échafaud, et l'on remonta les patients sur la plate-forme. On les déposa couchés, car ils ne pouvaient se tenir debout. Alors l'un des deux se tourna vers l'autre :

— Regarde, lui dit-il, à quoi est bon un peuple esclave, il ne sait pas même pendre un homme.

Pendant qu'on les remontait, on avait préparé des cordes neuves, de sorte qu'ils n'eurent pas longtemps à attendre. Le bourreau revint à eux, et alors, s'aidant eux-mêmes autant qu'ils le pouvaient, ils marchèrent au-devant du nœud mortel. Au moment où on allait le leur passer au cou, ils crièrent une dernière fois d'une voix forte : « Vive la Russie ! vive la liberté ! viennent nos vengeurs ! » Cri funèbre qui s'en alla mourir sans échos, parce qu'il ne trouva aucune sympathie. Ceux qui le poussaient avaient mal jugé leur époque, et s'étaient trompés d'un siècle.

Lorsqu'on rapporta à l'empereur cet incident, il frappa du pied avec impatience ; puis :

— Pourquoi n'est-on pas venu me dire cela ? s'écria-t-il ; maintenant, je vais avoir l'air d'être plus sévère que Dieu.

Mais nul n'avait osé prendre sur sa responsabilité de surseoir à l'exécution, et cinq minutes après leur dernier cri jeté, les deux patients avaient déjà rejoint dans la mort leurs trois compagnons.

Alors vint le tour des exilés : on leur lut à haute voix la sentence qui leur retirait tout dans ce monde, rang, décorations, biens, famille ; puis les exécuteurs, s'approchant d'eux, leur arrachèrent tour à tour épaulettes et décorations, qu'ils vinrent jeter dans le feu en criant : « Voilà les épaulettes d'un traître ! voilà les décorations d'un traître ! » Puis enfin, retirant des mains des soldats qui les portaient les épées de chacun, ils les prirent par la poignée et par la pointe, et brisèrent chaque épée sur la tête de son maître, en disant : « Voilà l'épée d'un traître ! »

Cette exécution finie, on prit au hasard dans un tas des sarraux de toile grise pareils à ceux des gens du peuple, dont on couvrit les bannis, après les avoir dépouillés de leur uniforme ; puis on les fit descendre par un escalier, et on les reconduisit chacun à son cachot.

La plate-forme redevint déserte, et il n'y resta qu'une sentinelle, l'échafaud, les cinq potences, et à ces cinq potences les cinq cadavres des suppliciés.

Je revins chez Louise, je la trouvai en larmes, agenouillée et priant.

— Eh bien ? me dit-elle.

— Eh bien ! lui dis-je, ceux qui devaient mourir sont morts, et ceux qui doivent vivre vivront.

Louise finit sa prière, les yeux au ciel, et avec une expression de reconnaissance infinie.

Puis sa prière achevée :

— Combien y a-t-il d'ici à Tobolsk ? me demanda-t-elle.

— Huit cents lieues à peu près, répondis-je.

— C'est moins loin que je ne croyais, dit-elle ; merci.

Je demeurai un instant la regardant en silence, et, commençant à pénétrer son intention :

— Pourquoi me faites-vous cette question ? lui demandai-je.

— Comment ! vous ne devinez pas ? me répondit-elle.

— Mais, m'écriai-je, c'est impossible en ce moment, Louise, songez dans quel état vous êtes !

— Mon ami, me dit-elle, soyez tranquille, je sais ce que la mère doit à l'enfant, aussi bien que ce qu'elle doit au père : j'attendrai.

Je m'inclinai devant cette femme, et je lui baisai la main avec autant de respect que si elle eût été reine.

Pendant la nuit, les exilés partirent, et l'échafaud disparut : si bien que, lorsque le jour vint, il n'y avait plus trace de ce qui s'était passé, et que les indifférents purent croire qu'ils avaient fait un rêve.

XVIII

Ce n'était pas sans raison que la mère de Waninkoff et ses deux sœurs avaient désiré savoir à l'avance le jour de l'exécution : les condamnés, en se rendant de Saint-Pétersbourg à Tobolsk, devaient passer à Iroslaw, qui est situé à une soixantaine de lieues de Moscou, et la mère et les deux sœurs de Waninkoff espéraient voir leur fils et leur frère en passant.

Cette fois, comme l'autre, Grégoire fut reçu avec empressement par les trois femmes ; depuis plus de quinze jours, elles se tenaient prêtes et avaient leurs passe-ports. Aussi, ne s'arrêtant que pour remercier celle qui leur faisait tenir la précieuse nouvelle, elles montèrent, sans perdre un instant, dans une kabitka, et, sans que personne sût où elles allaient, elles partirent pour Iroslaw.

On voyage vite en Russie ; parties le matin de Moscou, la mère et les deux sœurs arrivèrent dans la nuit à Iroslaw ; là, elles apprirent avec une joie extrême que les traîneaux des exilés n'étaient point encore passés. Comme leur séjour

dans cette ville pouvait inspirer des soupçons, et que d'ailleurs il était probable que, plus on serait en vue, plus les gardiens seraient inflexibles, la comtesse et ses filles remontèrent vers Mologa, et s'arrêtèrent dans un petit village. A trois verstes de ce lieu s'élevait une chaumière où les exilés devaient relayer, les brigadiers et les sergents qui accompagnent les condamnés recevant ordinairement l'ordre positif de ne jamais relayer dans une ville ou dans un village, puis elles disposèrent de distance en distance des serviteurs intelligents et actifs qui devaient les prévenir de l'approche des traîneaux.

Au bout de deux jours, un des agents de la comtesse accourut lui dire que la première section des condamnés, composée de cinq traîneaux, venait d'arriver à la chaumière, et que le brigadier qui la commandait avait, comme on s'en doutait, envoyé les deux hommes qui composaient son escorte chercher des chevaux au village. La comtesse monta aussitôt dans sa voiture, et, au grand galop de ses chevaux, se dirigea vers la cabane ; arrivée à la chaumière, elle s'arrêta sur la grande route, et, à travers la porte entr'ouverte, plongea avidement ses yeux dans l'intérieur. Waninkoff ne faisait point partie de cette première troupe.

Au bout d'un quart d'heure, les chevaux arrivèrent ; les condamnés remontèrent dans leurs traîneaux, et repartirent aussitôt à fond de train.

Une demi-heure après, le second convoi arriva et s'arrêta, comme le premier, à la chaumière ; deux courriers partirent pour aller chercher des chevaux et les amenèrent, comme la première fois, au bout d'une demi-heure à peu près ; puis, les chevaux attelés, les condamnés repartirent avec la même rapidité : Waninkoff n'était pas encore de ce convoi.

Quel que fût le désir de la comtesse de revoir son fils, elle souhaitait qu'il arrivât le plus tard possible : plus il retarderait, plus il y avait de chance, en effet, que les chevaux de la prochaine poste manquassent, employés par les premières sections qui venaient de passer ; alors force serait d'en envoyer chercher à la ville, et la halte étant plus longue, favoriserait mieux les plans de la pauvre mère. Tout fut d'accord pour l'accomplissement de ce désir : trois sections passèrent encore sans que Waninkoff parût, et, à la dernière, la halte fut longue de plus de trois quarts d'heure ; on avait eu grand'peine à trouver à Iroslaw même un nombre suffisant de chevaux.

A peine ceux-ci venaient-ils de partir que le sixième convoi arriva ; en l'entendant venir, la mère et les deux sœurs se saisirent instinctivement les mains ; il leur semblait qu'il y avait dans l'air quelque chose qui les prévenait de l'approche d'un frère et d'un fils.

Le convoi parut dans l'ombre, et un tremblement involontaire s'empara des pauvres femmes, qui se jetèrent en pleurant dans les bras l'une de l'autre, les deux filles la tête sur le sein de leur mère, la mère la tête levée vers le ciel.

Waninkoff descendit du troisième traîneau. Malgré l'obscurité de la nuit, malgré le costume ignoble qui le couvrait, la comtesse et ses deux filles le reconnurent ; comme il s'avançait vers la chaumière, une des filles allait l'appeler par son nom ; la mère étouffa sa voix en lui mettant la main sur la bouche. Waninkoff entra avec ses compagnons dans la chaumière.

Les condamnés qui étaient dans les autres traîneaux descendirent à leur tour et entrèrent après lui. Le chef de l'escorte donna aussitôt l'ordre à deux de ses soldats d'aller chercher des chevaux ; mais comme le paysan lui dit qu'aux relais ordinaires les chevaux devaient manquer, il recommanda au reste de ses gens de se répandre dans les environs et de s'emparer, au nom de l'empereur, de tous ceux qu'ils pourraient trouver. Les soldats obéirent, et il resta seul avec les condamnés.

Cet isolement, imprudent partout ailleurs, ne l'est pas en Russie ; en Russie, le condamné est bien réellement condamné ; dans l'empire immense soumis au tzar, il ne peut pas fuir : avant d'avoir fait cent verstes, il serait immanquablement arrêté ; avant d'avoir atteint une frontière, il serait mort cent fois de faim.

Le chef du convoi, le brigadier Ivan, resta donc seul, se promenant de long en large devant la porte de la chaumière, battant son pantalon de cuir avec le fouet qu'il tenait à la main, et s'arrêtant de temps en temps pour regarder cette voiture dételée qui était là sur le grand chemin.

Au bout d'un instant, la porte s'ouvrit, trois femmes en descendirent comme trois ombres et s'approchèrent de lui : le brigadier s'arrêta, ne comprenant rien à ce que lui voulait cette triple apparition.

La comtesse s'approcha de lui les mains jointes ; ses deux filles restèrent un peu en arrière.

— Monsieur le brigadier, dit la comtesse, avez-vous quelque pitié dans l'âme ?

— Que veut Votre Seigneurie ? demanda le brigadier, reconnaissant à sa voix et à sa mise le rang de celle qui lui parlait.

— Je veux plus que la vie, Monsieur ; je veux revoir mon fils que vous conduisez en Sibérie.

— Cela est impossible, Madame, répondit le brigadier ; j'ai les ordres les plus sévères de ne laisser communiquer les condamnés avec personne, et il y va pour moi de la peine du knout si j'y manquais.

— Mais qui saura que vous y avez manqué, Monsieur ? s'écria la mère, tandis que les sœurs, qui étaient restées derrière elle debout et immobiles comme deux statues, joignaient d'un mouvement lent et machinal leurs deux mains pour prier le sergent.

— Impossible ! Madame, impossible ! dit le sergent.

— Ma mère ! s'écria Alexis en ouvrant la porte de la chaumière ; ma mère ! c'est vous, j'ai reconnu votre voix ! Et il s'élança dans les bras de la comtesse.

Le brigadier fit un mouvement pour s'emparer du comte, mais en même temps, et d'un seul élan, les deux jeunes filles bondirent vers lui ; l'une, tombant à ses pieds, lui embrassa les genoux, tandis que l'autre, le saisissant à bras le corps, lui montrait du regard le fils et la mère dans les bras l'un de l'autre, en lui disant :

— Oh ! voyez ! voyez !

C'était un brave homme que le brigadier Ivan. Il poussa un soupir, et les jeunes filles comprirent qu'il cédait.

— Ma mère, dit l'une d'elles à voix basse, il veut bien que nous embrassions notre frère.

Alors la comtesse se dégagea des bras de son fils, et présentant une bourse d'or au brigadier :

— Tenez, mon ami, lui dit-elle, si vous risquez pour nous une punition, il faut bien que vous en ayez la récompense.

Le brigadier regarda un instant la bourse que lui tendait la comtesse ; puis, secouant la tête, sans même la toucher, de peur que le contact n'amenât une tentation trop forte :

— Non, Votre Seigneurie, non, lui dit-il ; si je manque à mon devoir, voilà mon excuse ; et il montra les deux jeunes filles en larmes. Celle-là je puis la donner à mon juge ; si mon juge ne la reçoit pas, eh bien ! je la donnerai à Dieu, qui la recevra.

La comtesse se jeta sur la main de cet homme et la baisa. Les deux jeunes filles coururent à leur frère.

— Ecoutez, dit le brigadier, comme nous en avons pour une bonne demi-heure à attendre les chevaux, et que vous ne pouvez ni entrer dans la chaumière où tous les autres condamnés vous verraient, ni rester sur la route tout le temps, montez tous les quatre dans votre voiture, fermez-en les stores, et au moins, comme personne ne vous verra, il y a chance qu'on ne sache point la sottise que je fais.

— Merci, brigadier, dit Alexis les larmes aux yeux à son tour ; mais au moins prenez cette bourse.

— Prenez-la vous-même, mon lieutenant, répondit à voix basse Ivan, donnant par habitude au jeune homme un titre que celui-ci n'avait plus le droit de porter ; prenez-la, là-bas vous en aurez plus besoin que moi ici.

— Mais, en arrivant, on me fouillera ?

— Eh bien ! je la prendrai alors, et je vous la rendrai après.

— Mon ami...

— Chut ! chut ! j'entends le galop d'un cheval ! montez tous dans cette voiture, au nom du diable ! et dépêchez-vous : c'est un de mes soldats qui revient du village où il n'a pas trouvé de chevaux ; je vais le renvoyer dans un autre. Entrez ! entrez !

Et le brigadier poussa Waninkoff dans la voiture où le suivirent sa mère et ses deux sœurs, puis il referma le panneau sur eux.

Ils restèrent une heure ainsi, heure mêlée de joie et de douleurs, de rires et de sanglots, heure suprême comme celle de la mort, car ils croyaient qu'ils allaient se quitter pour ne plus se revoir. Pendant cette heure, la mère et les sœurs de Waninkoff lui racontèrent comment elles avaient su douze heures plus tôt sa commutation de peine et vingt-quatre heures plus tôt son départ, de sorte que c'était à Louise qu'elles devaient de le revoir. Waninkoff leva les yeux au ciel et murmura son nom comme il eût murmuré le nom d'une sainte.

Au bout d'une heure, écoulée comme une seconde, le brigadier vint ouvrir la portière.

— Voici, dit-il, les chevaux qui arrivent de tous côtés ; il faut vous séparer.

— Oh ! encore quelques instants, demandèrent les femmes d'une seule voix, tandis qu'Alexis, trop fier pour implorer un inférieur, restait muet.

— Pas une seconde, ou vous me perdez, dit Ivan.

— Adieu, adieu, adieu ! murmurèrent confusément des voix et des baisers.

— Ecoutez, dit le brigadier, ému malgré lui, voulez-vous vous revoir une fois encore ?

— Oh ! oui, oui.

— Prenez les devants, allez attendre au prochain relais ; il fait nuit, personne ne vous verra, et vous aurez encore une heure. Je ne serai pas plus puni pour deux fois que pour une.

— Oh ! vous ne serez pas puni du tout ! s'écrièrent les trois femmes, et, au contraire, Dieu vous récompensera.

— Hum ! hum ! répondit d'un air de doute le brigadier en tirant de la voiture presque malgré lui le prisonnier, qui faisait quelque résistance. Mais bientôt, entendant lui-même le galop des chevaux qui revenaient, Alexis quitta vivement sa mère, et alla s'asseoir en dehors de la porte de la cabane sur une pierre, où, aux yeux de ses compagnons, il pouvait avoir l'air d'être resté pendant tout le temps de son absence.

La voiture de la comtesse, dont les chevaux étaient reposés, repartit avec la vitesse de l'éclair, et ne s'arrêta qu'entre Iroslaw et Kostroma, près d'une cabane isolée comme la première, et d'où les nouveaux arrivants virent repartir la section qui précédait celle du comte Alexis. Elles firent aussitôt dételer la voiture, et envoyèrent leur cocher chercher des chevaux, en lui ordonnant de s'en procurer, à quelque prix que ce fût. Quant à elles, fortes de l'espérance de revoir encore une fois leur fils et leur frère, elles restèrent seules sur la grande route et attendirent.

L'attente fut cruelle. Dans son impatience, la comtesse avait cru se rapprocher de son enfant en hâtant la course des chevaux, de sorte qu'elle avait gagné près d'une heure sur les traîneaux. Cette heure fut un siècle ; mille pensées diverses, mille craintes confuses vinrent briser tour à tour les pauvres femmes. Enfin, elles commençaient à soupçonner que le brigadier s'était repenti de la promesse imprudente qu'il avait faite et avait changé de route, lorsqu'elles entendirent le roulement des traîneaux et le fouet des cochers. Elles mirent la tête à la portière, et virent distinctement le convoi qui s'approchait dans l'obscurité. Leur cœur, pris comme dans un étau de fer, se desserra.

Les choses se passèrent à ce relais avec le même bonheur qu'à l'autre. Trois quarts d'heure furent encore accordés, comme par miracle, à ceux qui avaient cru ne plus se revoir que dans le ciel. Pendant ces trois quarts d'heure, la pauvre famille arrêta tant bien que mal une espèce de correspondance ; puis, comme dernier souvenir, la comtesse donna à son fils un anneau qu'elle portait au doigt. Frère et sœurs, fils et mère s'embrassèrent une dernière fois, car on était trop avancé dans la nuit pour que le brigadier permît qu'on tentât une troisième épreuve. D'ailleurs, cette troisième épreuve devenait si dangereuse, qu'il eût été lâche de la demander. Alexis remonta dans le traîneau, qui l'emmenait au bout du monde, par delà les monts Ourals, du côté du lac Tchany ; puis toute la file sombre passa près de la voiture où pleuraient la mère et les deux filles, et s'enfonça bientôt dans l'obscurité.

La comtesse retrouva à Moscou Grégoire, à qui elle avait dit de l'y attendre. Elle lui remit un billet pour Louise, que Waninkoff, pendant la seconde station, avait écrit au crayon sur les tablettes d'une de ses sœurs. Il ne contenait que ces quelques lignes :

« Je ne m'étais pas trompé : tu es un ange. Je ne puis plus rien pour toi dans ce monde que t'aimer comme une femme et t'adorer comme une sainte. Je te recommande notre enfant.

« Adieu.

« ALEXIS. »

A ce billet était jointe une lettre de la mère de Waninkoff, qui invitait Louise à la venir trouver à Moscou, où elle l'attendait comme une mère attend sa fille.

Louise baisa le billet d'Alexis ; puis, secouant la tête en lisant la lettre de sa mère :

— Non, dit-elle en souriant de ce sourire triste qui n'appartenait qu'à elle, ce n'est point à Moscou que j'irai : ma place est ailleurs.

XIX

En effet, à compter de ce moment, Louise poursuivit avec persévérance le projet que le lecteur a déjà deviné sans doute, c'est-à-dire d'aller rejoindre le comte Alexis à Tobolsk.

Louise, comme je l'ai dit, était enceinte, et deux mois à peine la séparaient encore de ses couches ; cependant, comme aussitôt après ses relevailles elle voulait partir, elle ne perdit pas une minute pour ses préparatifs.

Ces préparatifs consistaient à convertir en argent tout ce qu'elle possédait, magasin, meubles, bijoux. Comme on savait la nécessité où elle se trouvait, elle vendit tout cela le tiers à peine du prix ; et étant, grâce à cette vente, parvenue à réunir trente mille roubles à peu près, elle quitta sa maison de la Perspective et se retira dans un petit appartement situé sur le canal de la Moïka.

Quant à moi, j'avais eu recours à M. de Gorgoli, mon éternelle providence, et il m'avait promis, le moment venu, d'obtenir de l'empereur la permission pour Louise de rejoindre Alexis. Le bruit de ce projet s'était répandu dans Saint-Pétersbourg, et chacun admirait le dévouement de la jeune Française ; mais chacun disait aussi qu'au moment où il lui faudrait partir, le cœur lui manquerait. Il n'y avait que moi qui connaissais Louise et qui savais le contraire.

J'étais au reste son seul ami, ou plutôt j'étais mieux que son ami, j'étais son frère ; tous les moments de liberté que j'avais, je les passais près d'elle, et tout le temps que nous étions ensemble, nous ne parlions que d'Alexis.

Parfois je voulais la faire revenir sur ce projet que je traitais de folie. Alors elle me prenait les mains, et me regardait avec son sourire triste : « Vous savez bien, me disait-elle, que, quand je n'irais point par amour, j'y devrais aller par devoir. N'est-ce point par dégoût de la vie, n'est-ce point parce que je ne répondais pas à ses lettres qu'il est entré dans cette folle conspiration ? Si je lui avais dit six mois plus tôt que je l'aimais, il aurait fait meilleur cas de sa vie, et aujourd'hui il ne serait pas exilé. Vous voyez bien que je suis aussi coupable que lui, et qu'il est juste par conséquent que je supporte la même peine. » Alors, comme mon cœur me disait qu'à sa place j'agirais comme elle, je lui répondais : « Allez donc, et que la volonté de Dieu soit faite ! »

Vers les premiers jours de septembre, Louise accoucha d'un fils. Je voulais qu'elle écrivît à la comtesse de Waninkoff pour lui annoncer cette nouvelle ; mais elle me répondit :

— Aux yeux de la société, mon enfant n'a pas de nom, et par conséquent pas de famille. Si la mère de Waninkoff le réclame, je le lui donnerai, car je ne veux pas exposer mon enfant à un pareil voyage dans un pareil moment ; mais je ne le lui offrirai certes pas, pour qu'elle le refuse.

Et elle appelait la nourrice pour embrasser son enfant, et pour me montrer combien cet enfant ressemblait à son père.

Mais ce qui devait arriver arriva. La mère de Waninkoff apprit l'accouchement de Louise et lui écrivit qu'aussitôt remise, elle l'attendait avec son fils. Cette lettre eût emporté ses dernières hésitations si elle eût hésité encore : le sort seul de son enfant l'inquiétait ; désormais elle était tranquille sur lui, elle n'avait plus rien à attendre.

Cependant, quel que fût le désir qu'eût Louise de partir le plus tôt possible, toutes les émotions qu'elle avait éprouvées pendant sa grossesse avaient dérangé sa santé de sorte que sa convalescence était tardive. Ce n'est pas que depuis longtemps elle ne fût levée, mais je ne me laissais pas prendre à ces semblants de force. J'interrogeais le médecin ; le médecin me répondait que toute la vigueur de la malade était dans sa volonté, mais que réellement elle était encore trop faible pour se mettre en voyage. Tout cela ne l'eût point empêchée de partir si elle avait été maîtresse de quitter Saint-Pétersbourg ; mais la permission ne pouvait lui venir que par moi, et il fallait bien qu'elle fît ce que je voulais.

Un matin j'entendis frapper à la porte de ma chambre, et en même temps la voix de Louise m'appela. Je crus qu'il lui était arrivé quelque nouveau malheur. Je me hâtai de passer un pantalon et ma robe de chambre, et j'allai lui ouvrir, elle se jeta, la figure toute radieuse, entre mes bras.

— Il est sauvé ! me dit-elle.

— Sauvé, qui cela ? demandai-je.

— Lui ! lui ! Alexis !

— Comment, sauvé ? mais c'est impossible !

— Tenez, me dit-elle.

Et elle me remit une lettre de l'écriture du comte, et comme je la regardais avec étonnement :

— Lisez, lisez, continua-t-elle ; et elle tomba dans un fauteuil, accablée sous le fardeau de sa joie. Je lus :

« Ma chère Louise

« Crois en celui qui te remettra cette lettre comme en moi-même, car c'est plus qu'un ami, c'est un sauveur.

« Je suis tombé malade de fatigue en route, et me suis arrêté à Perm, où le bonheur a voulu que je reconnusse dans le frère du geôlier un ancien serviteur de ma famille. Sollicité par lui, le médecin a déclaré que j'étais trop souffrant pour continuer ma route, et il a décidé que je passerais l'hiver dans l'*ostrog* (1) de Perm. C'est de là que je t'écris cette lettre.

« Tout est préparé pour ma fuite ; le geôlier et son frère

(1) Nom des prisons destinées aux condamnés politiques.

fuiront avec moi ; mais il faut que je les indemnise et de ce qu'ils perdront pour moi, et des dangers qu'ils courront en m'accompagnant. Remets donc au porteur non seulement tout ce que tu auras d'argent, mais encore tout ce que tu auras de bijoux.

« Je sais comme tu m'aimes, et j'espère que tu ne marchanderas pas avec ma vie.

« Aussitôt que je serai en sûreté, je t'écrirai pour que tu viennes me rejoindre.

« Comte WANINKOFF. »

— Eh bien? lui dis-je, après avoir relu cette lettre une seconde fois

— Eh bien ! me répondit-elle, vous ne voyez donc pas?

— Si fait, je vois un projet de fuite.

— Oh ! il réussira.

— Et qu'avez-vous fait ?

— Vous le demandez ?

— Comment ! m'écriai-je, vous avez donné à un inconnu ?...

— Tout ce que j'avais. Alexis ne me disait-il pas de croire en cet inconnu comme en lui-même ?

— Mais, lui demandai-je en la regardant fixement, et en laissant tomber avec lenteur chaque parole ; mais êtes-vous bien sûre que cette lettre soit d'Alexis?

Ce fut elle, à son tour, qui me regarda.

— Et de qui serait-elle donc ? quel serait le misérable assez lâche pour se faire un jeu de ma douleur?

— Et si cet homme était ?... tenez, je n'ose pas le dire ; j'ai un pressentiment... je tremble.

— Parlez, dit Louise en pâlissant à son tour.

— Si cet homme était un escroc qui eût contrefait l'écriture du comte ?

Louise jeta un cri et m'arracha la lettre des mains.

— Oh ! non, non ! s'écria-t-elle parlant tout haut et comme pour se rassurer elle-même, oh ! non. Je connais trop bien son écriture, et je ne m'y serais pas trompée.

Et cependant, tout en relisant la lettre, elle pâlissait.

— N'avez-vous donc pas une autre lettre de lui sur vous? lui demandai-je.

— Tenez, me dit-elle, voilà son billet écrit au crayon.

L'écriture était bien la même, autant qu'on en pouvait juger, et cependant il y avait dans l'écriture une espèce de tremblement qui dénonçait l'hésitation.

— Croyez-vous, lui dis-je alors, que le comte se serait adressé à vous?

— Et pourquoi pas à moi? N'est-ce pas moi qui l'aime le mieux au monde?

— Oui, sans doute, pour demander de l'amour, pour demander un dévouement, c'est à vous qu'il se serait adressé ; mais pour demander de l'argent, c'est à sa mère.

— Mais ce que j'ai n'est-il pas à lui? ce que je possède ne vient-il pas de lui? me répondit Louise avec une voix qui s'altérait de plus en plus.

— Oui, sans doute, tout cela est de lui ; oui, tout cela vient de lui ; mais, ou je ne connais pas le comte Waninkoff, ou, je vous le répète, il n'a pas écrit cette lettre.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Mais ces trente mille roubles étaient ma seule fortune, ma seule ressource, mon seul espoir !

— Comment signait-il les lettres qu'il vous écrivait habituellement ? lui demandai-je.

— Alexis toujours, et tout simplement.

— Celle-ci, vous le voyez, est signée comte Waninkoff.

— C'est vrai, dit Louise atterrée.

— Et vous ne savez ce qu'est devenu cet homme?

— Il m'a dit qu'il était arrivé hier soir à Saint-Pétersbourg et qu'il repartait pour Perm à l'instant même.

— Il faut faire votre déclaration à la police. Oh ! si c'était encore M. de Gorgoli qui fût grand maître !

— A la police?

— Sans doute.

— Et si nous nous trompions, me dit Louise ; si cet homme n'était pas un escroc, si cet homme devait véritablement sauver Alexis? Alors dans mon doute, dans la crainte de perdre quelques misérables milliers de roubles, j'arrêterais donc sa fuite, je serais donc une seconde fois cause de son exil éternel ! Oh ! non, mieux vaut courir les chances. Quant à moi, je ferai comme je pourrai ; ne vous inquiétez pas de moi. Ce que je voudrais savoir seulement, c'est s'il est bien réellement à Perm

— Ecoutez, lui dis-je ; j'ai entendu dire que les soldats qui avaient servi d'escorte aux condamnés étaient revenus il y a quelques jours. Je connais un lieutenant de la gendarmerie ; je vais aller le trouver et m'informer auprès de lui. Vous, attendez-moi ici.

— Non, non, je vais vous accompagner.

— Gardez-vous-en bien. D'abord vous n'êtes point assez forte pour sortir encore, et c'est déjà une horrible imprudence que celle que vous avez faite, et puis, peut-être m'empêcheriez-vous de savoir ce que je saurai probablement sans vous.

— Allez donc et revenez vite ; songez que je vous attends, et pourquoi je vous attends.

Je passai dans une autre chambre et j'achevai de m'habiller à la hâte, et puis, comme j'avais fait chercher un droschki, je descendis aussitôt, et dix minutes après j'étais chez le lieutenant de gendarmerie Solowieff, qui était un de mes écoliers.

On ne m'avait pas trompé, l'escorte était de retour depuis trois jours ; seulement, le lieutenant qui la commandait et duquel j'aurais pu tirer des renseignements précis avait obtenu un congé de six semaines qu'il était allé passer dans sa famille à Moscou. En voyant à quel point son absence me contrariait, Solowieff se mit à ma disposition, pour quelque chose que ce fût, avec tant d'abandon, que je n'hésitai pas un instant à lui avouer le désir que j'éprouvais d'avoir des nouvelles positives de Waninkoff ; il me dit alors que c'était la chose la plus facile, et que le brigadier qui avait commandé la section dont faisait partie Waninkoff, était de sa compagnie. En même temps, il donna l'ordre à son moujick d'aller prévenir le brigadier Ivan qu'il voulait lui parler.

Dix minutes après, le brigadier entra : c'était une de ces bonnes figures soldatesques, moitié sévères, moitié joviales, qui ne rient jamais tout à fait, mais qui ne cessent jamais de sourire. Quoique j'ignorasse alors ce qu'il avait fait pour la comtesse et ses filles, je fus, à la première vue, prévenu en sa faveur : aussitôt qu'il parut, j'allai à lui :

— Vous êtes le brigadier Ivan? lui demandai-je.

— Pour servir Votre Excellence, me répondit-il.

— C'est vous qui commandiez la sixième section ?

— C'est moi-même.

— Le comte Waninkoff faisait partie de cette section?

— Hum ! hum ! fit le brigadier, ne sachant pas trop quel serait le résultat de cette interrogation. Je vis son embarras.

— Ne craignez rien, lui dis-je, vous parlez à un ami qui donnerait sa vie pour lui ; apprenez-moi donc la vérité, je vous en supplie.

— Que voulez-vous savoir ? demanda le brigadier toujours sur la défensive.

— Le comte Waninkoff a-t-il été malade en route ?

— Pas un instant.

— S'est-il arrêté à Perm ?

— Pas même pour y changer de chevaux.

— Ainsi, il a continué sa route?

— Jusqu'à Koslowo, où, je l'espère, il est à cette heure en aussi bonne santé que vous et moi.

— Qu'est-ce que Koslowo?

— Un joli petit village situé sur l'Irtich, à vingt lieues à peu près au delà de Tobolsk.

— Vous en êtes sûr?

— Pardieu ! je le crois bien ; le gouverneur m'a donné un reçu que j'ai remis, en arrivant avant-hier, à Son Excellence monsieur le grand maître de la police.

— Et l'histoire de la maladie et du séjour à Perm est une fable?

— Il n'y a pas un mot de vrai.

— Merci, mon ami.

Maintenant que j'étais sûr de mon fait, j'allai chez M. de Gorgoli, et je lui racontai tout ce qui s'était passé.

— Et vous dites, répondit-il, que cette jeune fille est décidée à aller rejoindre son amant en Sibérie?

— Oh ! mon Dieu, oui, Monseigneur.

— Quoiqu'elle n'ait plus d'argent?

— Quoiqu'elle n'ait plus d'argent.

— Eh bien ! allez lui dire de ma part qu'elle ira

Je repris le chemin de la maison, et je retrouvai Louise dans ma chambre.

— Eh bien ! me demanda-t-elle dès qu'elle m'aperçut.

— Eh bien ! lui dis-je, il y a du bon et du mauvais dans ce que je vous rapporte : vos trente mille roubles sont perdus, mais le comte n'a pas été malade ; le prisonnier est à Koslowo, d'où il n'a pas de chances de s'enfuir, mais vous obtiendrez la permission d'aller l'y rejoindre.

— C'est tout ce que je voulais, dit Louise ; seulement, ayez-moi cette permission le plus tôt possible.

Je le lui promis, et elle s'en alla à moitié consolée, tant sa volonté était puissante et sa résolution arrêtée.

Il va sans dire qu'en la quittant je mis à sa disposition tout ce que j'avais, c'est-à-dire deux ou trois mille roubles, attendu que, un mois auparavant, ignorant que j'aurais besoin d'argent, j'avais envoyé en France tout ce que j'avais mis de côté depuis mon arrivée à Saint-Pétersbourg.

Le soir, pendant que j'étais chez Louise, on annonça un aide de camp de l'empereur.

Il venait lui apporter une lettre d'audience de Sa Majesté pour le lendemain, onze heures du matin, au palais d'Hiver.

Comme on le voit, M. de Gorgoli avait tenu sa parole et au delà

XX

Quoique la lettre d'audience fût déjà un heureux présage Louise n'en passa pas moins une nuit pleine d'inquiétudes et de craintes. Je restai près d'elle jusqu'à une heure du matin, la rassurant de mon mieux, et lui racontant tout ce que je savais de traits de bonté de l'empereur Nicolas ; enfin je la quittai un peu plus tranquille, après lui avoir promis de revenir la prendre le lendemain matin pour la conduire au palais. J'étais chez elle à neuf heures.

Elle était déjà prête, sa mise était celle qui convient à une suppliante : elle était vêtue de noir, car elle portait le deuil de son amant exilé, et elle n'avait pas un seul bijou. La pauvre enfant, comme on se le rappelle, avait tout vendu jusqu'à son argenterie.

L'heure venue, nous partîmes ; je restai dans la voiture ; elle descendit, présenta sa lettre d'audience, et non seulement on la laissa passer, mais encore un officier se détacha pour la conduire, selon l'ordre qu'il avait reçu. Arrivé dans le cabinet de l'empereur, il la laissa seule en lui disant d'attendre.

Il se passa alors dix minutes, pendant lesquelles Louise me dit qu'elle avait failli deux ou trois fois se trouver mal ; enfin un pas fit craquer le parquet de la chambre voisine, la porte s'ouvrit, et l'empereur parut.

A sa vue, Louise ne sut ni avancer, ni reculer, ni parler, ni se taire ; elle ne sut que tomber à genoux, les mains jointes. L'empereur vint à elle :

— C'est la seconde fois que je vous rencontre, Mademoiselle, et chaque fois c'est à genoux que je vous ai trouvée. Relevez-vous, je vous prie.

— Oh ! c'est que chaque fois, sire, j'avais une grâce à vous demander, répondit Louise. La première fois c'était sa vie, et cette fois c'est la mienne.

— Eh bien ! alors, dit l'empereur en souriant, le succès de votre première demande doit vous enhardir à la seconde. Vous voulez le rejoindre, m'a-t-on dit : et c'est cette permission que vous venez me demander.

— Oui, sire, c'est cette grâce.

— Vous n'êtes cependant ni sa sœur, ni sa femme ?

— Je suis son... amie... sire ; et il doit avoir besoin d'une amie.

— Vous savez qu'il est exilé pour la vie ?

— Oui, sire.

— Par delà Tobolsk.

— Oui, sire.

— C'est-à-dire dans un pays où il y a à peine quatre mois de soleil et de verdure, et où tout le reste de l'année appartient à la neige et à la glace.

— Je le sais, sire

— Vous savez qu'il n'a plus ni rang, ni fortune, ni titre à partager avec vous, et qu'il est plus pauvre que le mendiant à qui vous avez fait l'aumône en venant ce matin à ce palais ?

— Je le sais, sire.

— Mais vous, vous avez sans doute quelque argent, quelque fortune, quelque espérance ?

— Hélas ! sire, je n'ai plus rien. Hier, j'avais trente mille roubles, produit de tout ce que je possédais : on a su que j'avais cette petite fortune, et sans respect pour la cause à laquelle je la consacrais, on me l'a volée, sire.

— Avec une fausse lettre de lui, je sais cela. C'est plus qu'un vol, c'est un sacrilège. Si celui qui l'a commis tombe entre les mains de la justice, il sera puni, je vous le promets, comme s'il avait dérobé le tronc des pauvres dans une église. Mais il vous reste un moyen de remplacer facilement cette somme.

— Lequel, sire ?

— C'est de vous adresser à sa famille. Sa famille est riche, elle vous aidera.

— J'en demande pardon à Votre Majesté, mais je ne désire d'autre aide que celle de Dieu.

— Alors vous comptez partir ainsi ?

— Si j'en obtiens la permission de Votre Majesté

— Mais comment cela ? avec quelles ressources ?

— En vendant ce qui me reste, je puis réunir quelques centaines de roubles.

— N'avez-vous point d'amis qui puissent vous aider ?

— Si fait, sire, mais je suis fière, et je ne veux pas emprunter une somme que je ne pourrais rendre.

— Pourtant, avec vos deux ou trois cents roubles, c'est à peine si vous pourrez faire le quart du chemin en voiture savez-vous la distance qu'il y a d'ici à Tobolsk, mon enfant ?

— Oui, sire, il y a trois mille quatre cents verstes, à peu près huit cents lieues de France.

— Comment parcourrez-vous les cinq ou six cents lieues qui vous resteront à faire ?

— Sire, il y a des villes sur la route. Eh bien ! je n'ai point oublié mon ancien métier : je m'arrêterai dans chaque ville, je me présenterai dans les maisons les plus riches, je dirai la cause de mon voyage, on aura pitié de moi, on me fera travailler, et, quand j'aurai gagné assez pour continuer ma route, eh bien ! je me remettrai en chemin.

— Pauvre femme ! dit l'empereur attendri. Mais avez-vous songé aux difficultés matérielles d'un pareil voyage, même pour les gens riches ? Par où comptez-vous passer ?

— Par Moscou, sire.

— Et après ?

— Après, je ne sais plus... je demanderai... Je sais seulement que Tobolsk est du côté de l'est.

— Eh bien ! dit l'empereur en déployant sur une table de travail la carte de son immense empire, venez, et regardez :

Louise s'approcha.

— Voici Moscou, jusque-là tout ira bien ; voici Perm, jusqu'à Perm tout ira bien encore ; mais après Perm sont les monts Ourals, c'est-à-dire la fin de l'Europe. Vous trouverez une ville encore, sentinelle perdue qui veille aux frontières de l'Asie, c'est Ekathérinbourg ; mais cette ville franchie voyez-vous, ne comptez plus sur rien, et cependant vous avez encore trois cents lieues à faire. Voici des villages, voyez leur distance ; voici des fleuves, voyez leur largeur ; pas d'auberges sur la route, pas de ponts sur les rivières ; des bancs quelquefois, des gués toujours, mais des gués qu'il faut connaître, ou sinon ils dévorent voyageurs, chevaux, bagages.

— Sire, répondit Louise avec le calme de la résolution lorsque j'arriverai à ces fleuves, ils seront déjà glacés, car on me dit que de ce côté l'hiver est plus précoce qu'à Saint-Pétersbourg.

— Comment ! s'écria l'empereur, c'est maintenant que vous voulez partir ? c'est pendant l'hiver que vous irez le rejoindre ?

— Sire, c'est pendant l'hiver que la solitude doit être plus terrible.

— Mais c'est impossible, et vous êtes folle.

— C'est impossible, si Votre Majesté le veut, car nul ne peut désobéir à Votre Majesté.

— Non, l'obstacle ne viendra pas de moi ; l'obstacle viendra de vous, de votre raison ; l'obstacle viendra des difficultés mêmes que vous opposera votre projet.

— Alors, sire, je partirai dès demain.

— Mais si vous succombez en route ?

— Si je succombe, sire, il ignorera toujours que je suis morte en allant le rejoindre, et il croira que je ne l'aimais point, voilà tout ; si je succombe, il n'aura rien perdu, car je ne lui suis rien, ni mère, ni fille, ni sœur ; si je succombe, il aura perdu une maîtresse, voilà tout, c'est-à-dire une femme à laquelle la société ne donne aucun droit, et qui doit remercier le monde quand le monde n'a pour elle que de l'indifférence. Si j'arrive à lui, au contraire, sire, je serai tout pour lui, mère, sœur, famille. Je serai plus qu'une femme je serai un ange descendu du ciel ; alors nous serons deux pour souffrir, et chacun de nous ne sera exilé qu'à moitié Vous voyez bien, sire, qu'il faut que je le rejoigne, et cela le plus tôt possible.

— Oui, vous avez raison, dit l'empereur en la regardant et je ne m'oppose plus à votre départ. Seulement, autant qu'il est en moi, je veux veiller sur vous pendant la route, me le permettez-vous ?

— Oh ! sire, s'écria Louise, je vous en remercie à genoux.

L'empereur sonna, un aide de camp parut.

— A-t-on donné l'ordre au brigadier Ivan de se rendre ici ? demanda l'empereur.

— Il attend depuis une heure les ordres de Votre Majesté, répondit l'aide de camp.

— Faites-le entrer.

L'aide de camp s'inclina et sortit ; cinq minutes après, la porte se rouvrit, et notre ancienne connaissance, le brigadier Ivan, fit un pas dans le cabinet, puis s'arrêta debout et immobile, la main gauche à la couture de son pantalon, la main droite à son schako.

— Approche, lui dit l'empereur d'une voix sévère.

Le brigadier fit quatre pas en silence, et reprit sa première position.

— Encore.

Le brigadier refit quatre pas, et se trouva séparé seulement de l'empereur par la table de travail.

— Tu es le brigadier Ivan ?

— Oui, sire.

— Tu commandais l'escorte de la sixième section ?

— Oui, sire.

— Tu avais reçu l'ordre de ne laisser communiquer les prisonniers avec personne ?

Le brigadier essaya de répondre, mais il ne put que balbutier les mots qu'il avait prononcés d'une voix si ferme les premières fois. L'empereur ne parut pas s'apercevoir de cette hésitation et continua.

— Tu avais dans ta section, et parmi tes prisonniers, le comte Alexis Waninkoff ?

Le brigadier pâlit et fit un signe de tête affirmatif.

— Eh bien ! malgré la défense que tu avais reçue, tu lui as laissé voir ses sœurs et sa mère, une première fois entre Mologa et Iroslaw, et une seconde fois entre Iroslaw et Kostroma.

Louise fit un mouvement pour venir au secours du pauvre brigadier, mais l'empereur étendit la main vers elle en signe de commandement ; quant au pauvre Ivan, il fut forcé de s'appuyer sur la table. L'empereur garda un instant le silence, puis il continua

— En désobéissant ainsi aux ordres reçus, tu savais bien pourtant ce à quoi tu t'exposais ?

Le brigadier était incapable de répondre. Louise en eut une telle pitié, qu'au risque de déplaire à l'empereur elle joignit les mains en disant :

— Au nom du ciel, grâce pour lui, sire !

— Oui, oui, sire, murmura le pauvre diable, grâce ! grâce !

— Eh bien ! je te l'accorde, ta grâce.

Le brigadier respira ; Louise jeta un cri de joie.

— Je te l'accorde à la prière de Madame, continua l'empereur en montrant Louise, mais à une condition.

— Laquelle, sire ? s'écria Ivan. Oh ! parlez, parlez !

— Où as-tu conduit le comte Alexis Waninkoff ?

— A Koslowo.

— Tu vas reprendre la route que tu viens de faire, et tu conduiras Madame auprès de lui

— Oh ! sire ! s'écria Louise qui commençait à comprendre d'où venait la feinte sévérité de l'empereur.

— Tu lui obéiras en tout, excepté lorsqu'il s'agira de sa sûreté.

— Oui, sire

— Voilà un ordre, continua l'empereur en signant un papier tout préparé et sur lequel le cachet était déjà mis ; cet ordre met à ta disposition hommes, chevaux et voitures. Maintenant tu me réponds d'elle sur ta tête.

— Je vous en réponds, sire.

— Et quand tu reviendras, continua l'empereur, si tu me rapportes une lettre de Madame qui me dise qu'elle est arrivée sans accident et qu'elle est contente de toi, tu es maréchal des logis.

Ivan tomba à genoux, et, oubliant la discipline du soldat pour reprendre son langage d'homme du peuple :

— Merci, père ! lui dit-il.

Et l'empereur, comme il avait l'habitude de le faire pour le dernier moujick, lui donna sa main à baiser.

Louise fit un mouvement pour se mettre à genoux de l'autre côté et baiser son autre main ; l'empereur l'arrêta.

— C'est bien, lui dit-il ; vous êtes une sainte et digne femme. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous Maintenant, que Dieu vous garde !

— Oh ! sire, s'écria Louise vous êtes pour moi la Providence visible Merci merci ! Mais moi, moi, que puis-je faire ?

— Quand vous prierez pour votre enfant, dit l'empereur, priez en même temps pour les miens.

Et il lui fit un signe de la main, et sortit

En rentrant chez elle, Louise trouva une petite cassette qu'on avait apportée de la part de l'impératrice.

Elle contenait les 30 000 roubles.

XXI

Il fut décidé que Louise partirait le lendemain pour Moscou, où elle devait laisser son enfant entre les mains de la comtesse Waninkoff et de ses filles. J'obtins de mon côté d'accompagner Louise jusqu'à cette seconde capitale de la Russie que je désirais visiter depuis longtemps. Louise donna l'ordre à Ivan de se procurer une voiture pour le lendemain à huit heures du matin

La voiture fut prête à heure fixe, et cela me donna une haute idée de la ponctualité d'Ivan Je jetai un coup d'œil sur l'équipage et j'en remarquai avec surprise la construction à la fois solide et légère ; mais mon étonnement cessa lorsque j'eus reconnu dans un coin du panneau la marque des écuries impériales Ivan avait usé du droit que lui donnait l'ordre de l'empereur et il avait pris ce qu'il avait trouvé de mieux dans les voitures de suite

Louise ne se fit pas attendre. Elle était radieuse, tous les dangers avaient disparu, toutes les craintes étaient évanouies. La veille, elle était décidée à faire la route sans aucune ressource et à pied s'il le fallait ; aujourd'hui, elle accomplissait ce projet avec toutes les facilités du luxe et sous la protection de l'empereur. La voiture était toute garnie de fourrures, car, quoiqu'il ne fût point encore tombé de neige, l'air était déjà froid, surtout la nuit. Nous nous établîmes, Louise et moi, dans la voiture ; Ivan se mit avec le postillon sur le siège, et, sur le signal que donna en sifflant le brigadier, nous partîmes comme le vent.

Quand on n'a pas voyagé en Russie, on ne peut avoir aucune idée de la vitesse. Il y a sept cent vingt-sept verstes, environ cent quatre-vingt-dix lieues de France, de Saint-Pétersbourg à Moscou, et on les franchit, pour peu que l'on paye bien les postillons, en quarante heures. Or, expliquons ce que c'est que bien payer les postillons en Russie.

Le prix de chaque cheval est de cinq centimes par quart de lieue. Ce qui fait à peu près sept à huit sous de France par poste. Voilà pour les maîtres des chevaux, et de ce point nous n'avions pas même à nous occuper, nous voyagions aux frais de l'empereur.

Quant au postillon, son pourboire, qui n'est pas dû, est laissé à la générosité du voyageur ; quatre-vingts kopecks par station de vingt-cinq à trente verstes, c'est-à-dire pour une distance de six à sept lieues, lui paraissent une somme si magnifique, qu'il ne manque pas de crier de loin en arrivant au relais : « Alerte ! alerte ! j'amène des aigles ! » ce qui veut dire qu'il faut aller avec la rapidité de l'oiseau dont il emprunte le nom pour désigner le splendide voyageur. Si au contraire, il est mécontent, et si ceux qu'il conduit ne lui donnent que peu de chose ou rien, il annonce avec une grimace expressive, et en arrivant au petit trot devant la poste, qu'il ne conduit que des corbeaux.

Quinze ou vingt paysans, dont les chevaux sont prêts à marcher, se tiennent toujours devant la station, guettant l'arrivée de quelque chaise de poste ou de quelque traîneau, et jouant en l'attendant, car le paysan russe est joueur, mais joueur à la manière des enfants, pour s'amuser et non pour gagner. A peine une chaise de poste paraît-elle que tout jeu cesse, et si elle renferme des *aigles*, chacun se précipite : on dételle les chevaux avant même qu'ils soient arrêtés, on s'empare du trait de droite, qui est tout simplement une corde ; chacun saisit la corde tour à tour, mettant sa main à côté de la main de son camarade, jusqu'à ce que la corde ait été empoignée trois ou quatre fois par les mêmes mains dans toute sa longueur, et celui dont la main arrive à l'extrémité de la corde est désigné pour conduire la voiture de cette poste à l'autre. Aussitôt il court chercher ses chevaux au milieu des félicitations de ses camarades : chacun lui donne un coup de main pour atteler, et, au bout d'une seconde, le nouveau relais s'élance sur la route. Si au contraire ce sont des *corbeaux* qui arrivent, tout se passe d'une façon plus calme, quoique toujours de la même manière ; seulement le jeu change, car c'est celui qui doit les conduire qui devient le perdant ; alors chacun use d'adresse en empoignant la corde, afin de ne pas tomber au sort, et celui que le hasard désigne s'éloigne la tête basse pour aller chercher les chevaux, au milieu des huées de ses compagnons ; puis, les chevaux attelés, il part au petit trot.

Mais une fois parti, quelle que soit la modicité du pourboire, le cocher s'anime lui-même en parlant à ses chevaux, car jamais il ne les frappe, et c'est avec la voix seulement qu'il presse ou ralentit leur marche. Il est vrai que rien n'est plus flatteur que ses éloges, comme aussi rien n'est plus humiliant que ses reproches : s'ils vont bien, ses chevaux sont des hirondelles, des colombes ; il les appelle ses frères, ses bien-aimés, ses petits pigeons ; s'ils vont mal, ce sont des tortues, des limaces, des escargots, et il leur promet une plus mauvaise litière encore dans l'autre monde que dans celui-ci, menace qui leur rend ordinairement tout leur courage, et grâce à laquelle ils repartent avec la rapidité du vent.

Une fois lancé, rien n'arrête le cocher russe, sa course est une course au clocher fossé, tertre, fascine, arbre renversé, il franchit tout ; s'il vous verse, il se ramasse ; sans même s'inquiéter de ce qu'il a lui-même, il accourt à la portière, la figure riante ; son premier mot est : *Nitchevou*, ce n'est rien, et le second : *Nebos*, n'ayez pas peur. Quels que soient votre rang et votre qualité, la formule ne change en rien ; quelle que soit la gravité de votre blessure, la figure qui se présente à votre portière est la même, toujours souriante

Si l'accident est moindre, il est réparé en un instant. Est-ce un essieu qui casse, le premier arbre qui se rencontre sur la route tombe sous la petite hache que le paysan russe porte presque toujours avec lui, et qui remplace pour lui tous les instruments. Au bout d'un instant, l'arbre est coupé, façonné équarri, il a remplacé l'essieu, et la voiture mar-

che. Est-ce un trait qui se rompt de manière à ne pouvoir se renouer, quelques secondes suffisent au paysan russe pour tisser une corde plus solide que la première avec l'écorce d'un bouleau, et les chevaux, réattelés, repartent au premier signal de leur maître.

Au reste, le cocher fait un tel bruit avec ses encouragements et ses chansons, il est si peu préoccupé de la cage qu'il traîne après lui, et dans laquelle il ballotte ses corbeaux ou ses aigles, que parfois il ne s'aperçoit pas, par exemple, que dans un cahot l'avant-train se détache. Alors il continue de s'éloigner au grand galop, laissant la caisse sur la route ; ce n'est qu'au relais qu'il s'aperçoit qu'il a perdu ses voyageurs. Alors il revient sur ses pas avec la parfaite bonne humeur qui fait le fond de son caractère ; il les rejoint en leur disant : *Ce n'est rien* ; il raccommode son attelage et repart en ajoutant : *N'ayez pas peur*.

Quoique nous fussions, on le devine bien, rangés dans la classe des aigles, notre voiture, grâce à la prévoyance d'Ivan, était si solide, qu'il ne nous arriva aucun accident de ce genre, et le même soir nous arrivâmes à Novogorod, la vieille et puissante ville qui avait pris pour devise le proverbe russe :« Nul ne peut résister aux dieux et à la grande Novogorod ! »

Novogorod, autrefois le berceau de la monarchie russe, et dont les soixante églises suffisaient à peine à sa magnifique population, est aujourd'hui, avec ses murailles démantelées, une espèce de ruine aux rues désertes, et se dresse sur le chemin, comme l'ombre d'une capitale morte, entre Saint-Pétersbourg et Moscou, ces deux capitales modernes.

Nous nous arrêtâmes à Novogorod pour y souper seulement, puis nous repartîmes aussitôt. De temps en temps, sur notre route, nous trouvions de grands feux, et autour de ces feux dix ou douze hommes à longues barbes, et un convoi de chariots rangé sur l'un des deux côtés de la route. Ces hommes, ce sont les rouliers du pays, qui, à défaut de villages, et par conséquent d'auberges, campent sur le revers du chemin, dorment dans leurs manteaux, et le lendemain se remettent en route aussi dispos et aussi joyeux que s'ils avaient passé la nuit dans le meilleur lit du monde. Pendant leur sommeil, leurs chevaux dételés broutent dans la forêt ou paissent dans la plaine ; le jour venu, les rouliers les sifflent, et les chevaux reviennent se ranger d'eux-mêmes chacun à sa place.

Nous nous réveillâmes, le lendemain, au milieu de ce que l'on appelle la Suisse russe. C'est, parmi ces steppes éternels ou ces sombres et immenses forêts de sapins, une contrée délicieusement entrecoupée de lacs, de vallées et de montagnes. Waldaï, située à quatre-vingt-dix lieues à peu près de Saint-Pétersbourg, est le centre et la capitale de cette Helvétie septentrionale. A peine notre voiture y fut-elle arrivée, que nous nous trouvâmes environnés d'une multitude de marchandes de croquets, qui me rappelèrent les marchandes de plaisirs parisiennes. Seulement, au lieu du petit nombre d'industrielles privilégiées qui exploitent les abords des Tuileries, à Waldaï on est assailli par une armée de jeunes filles en jupons courts que je soupçonne fort de joindre un commerce illicite et caché au commerce ostensible qu'elles exercent.

Après Waldaï vient Torschok, célèbre par son commerce de maroquin brodé, dont on fait des bottes du matin d'une élégance charmante, et des pantoufles de femme d'un goût et d'un caprice délicieux. Puis se présente Twer, chef-lieu de gouvernement, où, sur un pont de six cents pieds de long, on traverse le Volga. Ce fleuve, au cours gigantesque, prend sa source au lac Seigneur, et va se jeter dans la mer Caspienne, après avoir traversé la Russie dans toute sa largeur, c'est-à-dire sur un espace de près de sept cents lieues. A vingt-cinq verstes de cette dernière ville la nuit nous reprit, et, quand le jour arriva, nous étions en vue des dômes brillants et des clochers dorés de Moscou.

Cette vue me causa une impression profonde. J'avais devant les yeux le grand tombeau où la France était venue ensevelir sa fortune. Je frissonnai malgré moi, et il me semblait que l'ombre de Napoléon allait m'apparaître comme celle d'Adamastor, et me raconter sa défaite avec des larmes de sang.

En entrant dans la ville, j'y cherchai partout les traces de notre passage en 1812, et j'en reconnus quelques-unes. De temps en temps de vastes décombres, mornes, preuves du dévouement sauvage de Rostopchin, s'offraient à notre vue, tout noircis encore par les flammes. J'étais tout prêt à arrêter la voiture, et avant de descendre à l'hôtel, avant d'aller nulle part, à demander le chemin du Kremlin, impatient de visiter le château sombre auquel les Russes firent un matin, avec la ville entière, une ceinture de feu ; mais je n'étais pas seul. Je remis ma visite à plus tard, et je laissai Ivan nous conduire : il nous fit traverser une partie de la ville, et nous nous arrêtâmes à la porte d'une hôtellerie tenue par un Français, près du pont des Maréchaux. Le hasard nous avait fait descendre près de l'hôtel qu'habitait la comtesse Waninkoff.

Louise était très fatiguée du voyage, pendant lequel elle n'avait cessé de porter son enfant entre ses bras ; mais quoique j'insistasse pour qu'elle se reposât d'abord, elle commença par écrire à la comtesse pour lui annoncer son arrivée à Moscou, et lui demander la permission de se présenter chez elle. Nous cherchions par quel messager nous pourrions faire tenir cette dépêche à la comtesse, lorsque nous songeâmes à notre brave brigadier Ivan. Nous comprîmes que la lettre n'en serait pas plus mal reçue pour être portée par lui, et de son côté il accepta la commission avec grand plaisir.

Dix minutes après, et comme je venais de me retirer dans ma chambre, une voiture s'arrêta à la porte. Cette voiture amenait la comtesse et ses filles, qui n'avaient pas voulu attendre la visite de Louise et qui accouraient la chercher. En effet, elles connaissaient le dévouement de ce noble cœur, elles savaient dans quel but elle était partie et vers quelle destination elle se rendait, et elles ne voulaient pas que, pendant le peu de temps qu'elle resterait à Moscou, celle qu'elles appelaient leur fille et leur sœur demeurât autre part que chez elles.

Comme ma chambre touchait à celle de Louise, je fus en quelque sorte témoin de l'effusion ardente avec laquelle la pauvre mère se jeta dans les bras de celle qui allait revoir son fils. Ainsi que nous l'avions pensé, la vue d'Ivan avait fait grand plaisir à toute la famille, car par lui la comtesse avait pu avoir des nouvelles plus récentes de Waninkoff, et elle avait appris qu'il était arrivé à Koslowo en aussi bon état de santé que le permettait sa situation. Au reste, c'était déjà un bonheur pour la comtesse et ses filles que de savoir le nom du village qu'il habitait.

Louise tira les rideaux du lit et leur montra son enfant qui était endormi, et, avant même qu'elle eût dit que son intention était de le leur laisser, les deux sœurs s'en étaient emparées et le présentaient aux baisers de leur mère.

Mon tour vint. On sut que j'avais accompagné Louise et que j'étais le maître d'armes du comte Alexis ; alors les trois femmes voulurent me voir. Louise me fit prévenir que l'on me demandait ; je m'y étais attendu, et j'avais heureusement eu le temps de réparer le désordre que deux jours et deux nuits de voyage avaient apporté dans ma toilette.

Comme on le devine, je fus accablé de questions. J'avais vécu assez longtemps dans l'intimité du comte pour pouvoir satisfaire à toutes les demandes, et je l'avais trop aimé pour me lasser de parler de lui. Il en résulta que les pauvres femmes furent si enchantées de moi, qu'elles voulaient absolument que j'accompagnasse Louise chez elles ; mais, comme je n'avais aucun droit à une si honorable hospitalité, je refusai. D'ailleurs, à part l'indiscrétion qu'il y eût eu à accepter, j'étais beaucoup plus libre à l'hôtel ; et, comme je ne comptais pas rester à Moscou après le départ de Louise, je voulais mettre à profit, pour visiter la ville sainte, le peu de temps que j'avais à y passer.

Louise raconta son entrevue avec l'empereur, ainsi que tout ce qu'il avait fait pour elle, et la comtesse pleura à ce récit, autant de joie que de reconnaissance ; car elle espérait que l'empereur ne serait pas généreux à demi, et commuerait l'exil perpétuel en un exil à temps, comme il avait déjà commué la peine de mort en exil.

A mon défaut, la comtesse voulait au moins offrir l'hospitalité à Ivan ; mais je le réclamai dans l'intention où j'étais d'en faire mon cicerone ; Ivan avait fait la campagne de 1812 ; il avait battu en retraite depuis le Niémen jusqu'à Wladimir, et nous avait poursuivis depuis Wladimir jusqu'au delà de la Bérésina. On comprend qu'il m'était trop précieux pour que je m'en séparasse. Louise et son enfant montèrent donc en voiture avec la comtesse Waninkoff et ses filles, et moi je restai à l'hôtel avec Ivan, mais après avoir promis toutefois d'aller dîner le jour même chez la comtesse.

Un quart d'heure après, nous étions en route, et je commençai mes investigations.

XXII

Ce fut le 14 septembre 1812, à deux heures de l'après-midi, que l'armée française découvrit, du haut du mont du Salut, la ville sainte. Aussitôt, et comme cela était arrivé quinze ans auparavant à l'aspect des Pyramides, cent vingt mille hommes se mirent à battre des mains en criant : Moscou ! Moscou ! Après une longue navigation dans cette mer de steppes, on apercevait enfin la terre. A l'aspect de la

ville aux coupoles d'or, tout fut oublié, même cette terrible et sanglante victoire de la Moscowa, qui avait attristé l'armée à l'égal d'une défaite. Après avoir touché d'une main à l'océan Indien, la France allait donc toucher de l'autre aux mers polaires. Rien n'avait pu l'arrêter, ni le désert de sable, ni le désert de neige. Elle était véritablement la reine du monde, celle-là qui allait tour à tour se faire sacrer dans toutes les capitales.

Aux cris de son armée tout entière qui rompt les rangs, qui se presse, qui applaudit, Napoléon lui-même est accouru. Son premier sentiment est une joie indicible qui illumine son front, pareille à une auréole. Comme tout le monde, il s'écrie, en se dressant sur ses étriers : Moscou ! Moscou ! Mais aussitôt on voit passer sur son front comme l'ombre d'un nuage, et, s'affaissant sur sa selle : « Il était temps ! » dit-il.

L'armée a fait halte : car Napoléon attend que de l'une de ces portes par laquelle ses yeux tentent de plonger avidement dans la ville, il sorte quelque députation de boyards à longue barbe et de jeunes filles tenant des rameaux, qui lui vienne, sur un plat d'argent, apporter les clefs d'or de la cité sainte. Mais tout reste silencieux et solitaire, comme si la ville était endormie ; aucune vapeur ne s'élève des cheminées ; seulement de grandes troupes de corbeaux planent en tournoyant sur le Kremlin, et s'abattent sur quelque coupole dont l'or disparaît comme sous un drap noir.

De l'autre côté de Moscou seulement, et comme si elle sortait par la porte opposée à celle qui s'offre à nous, il semble que l'on voie se mouvoir une armée. C'est encore cet ennemi insaisissable qui nous a glissé entre les mains depuis le Niémen jusqu'à la Moskowa et qui s'enfonce vers l'orient.

En ce moment, comme si l'armée française, pareille à son aigle, eût déployé ses deux ailes, Eugène et Poniatowski s'étendent à droite et débordent la ville, tandis que Murat, que Napoléon suit des yeux avec une inquiétude croissante, atteint l'extrémité des faubourgs sans qu'aucune députation se soit présentée.

Alors ses maréchaux se pressent autour de lui, inquiets de son inquiétude ; Napoléon voit tous ces fronts soucieux, tous ces regards fixes ; il devine que sa pensée est la pensée de tous.

— Patience ! patience ! dit-il machinalement, ces gens-là sont si sauvages qu'ils ne savent peut-être pas même se rendre.

Pendant ce temps, Murat a pénétré dans la ville ; Napoléon n'y tient plus, il envoie après lui Gourgaud. Gourgaud met son cheval au galop, traverse l'espace, entre dans la ville à son tour, et rejoint Murat au moment où un officier de Milarodowich déclare au roi de Naples que le général russe mettra le feu à la ville si on ne donne pas le loisir à son arrière-garde de se retirer. Gourgaud repart au galop, et va porter à Napoléon cette nouvelle.

— Laissez-les partir, dit Napoléon, j'ai besoin de Moscou tout entière, depuis son plus riche palais jusqu'à sa plus pauvre cabane.

Gourgaud rapporte cette réponse à Murat, qu'il trouve au milieu des Cosaques, qui regardent avec étonnement les broderies de sa riche polonaise et les plumes flottantes de sa toque. Murat leur transmet la nouvelle de l'armistice, donne sa montre à un chef, ses bijoux à un autre, et, quand il n'en a plus, il emprunte les montres et les bagues de ses aides de camp.

Pendant ce temps, et protégée par cette convention verbale, l'armée russe continue d'évacuer Moscou.

Napoléon s'arrête à la barrière, attendant toujours que des habitants sortent de la ville enchantée. Rien ne paraît, et chaque officier qui revient à lui rapporte cette étrange parole : « Moscou est déserte. » Cependant il ne peut y croire, il regarde, il écoute, c'est la solitude du désert, c'est le silence de la mort. Il est à la porte de la ville des tombeaux ; c'est Pompéia ou Nécropolis.

Pourtant il espère encore que, comme Brennus, il trouvera ou l'armée au Capitole ou les sénateurs sur leurs chaises curules. Afin qu'il ne s'échappe de Moscou que ceux qui ont le droit d'en sortir, il fait embrasser la ville d'un côté par le prince Eugène, et de l'autre par le prince Poniatowski ; les deux corps d'armée s'allongent en croissant, et enveloppent Moscou ; puis il pousse en avant, et pour pénétrer au cœur de la capitale, le duc de Dantzig et la jeune garde. Enfin, après avoir tardé tant qu'il a pu à y entrer lui-même, comme s'il voulait douter encore du témoignage de ses propres yeux, il se décide à franchir la barrière de Dorogomiloff, fait appeler le secrétaire interprète Leborgne, qui connaît Moscou, lui ordonne de se tenir près de lui, et, tout en avançant la tête vers ce grand silence qui n'est interrompu que par le bruit de ses propres pas, il l'interroge sur tous ces monuments déserts, sur tous ces palais vides, sur toutes ces maisons veuves. Puis, comme s'il craignait de s'aventurer dans cette Thèbes moderne, il s'arrête, descend de son cheval, et prend son logement provisoire dans une grande auberge abandonnée comme le reste de la ville.

A peine y est-il installé, que ses ordres se succèdent comme s'il venait de poser sa tente sur un champ de bataille. Il a besoin de combattre cette solitude et ce silence plus terribles pour lui que la présence et le fracas d'une armée. Le duc de Trévise est nommé gouverneur de la province ; le duc de Dantzig s'emparera du Kremlin et sera chargé de la police de ce quartier ; le roi de Naples poursuivra l'ennemi, ne le perdra pas de vue, ramassera ses traîneurs et les enverra à Napoléon.

La nuit vient, et à mesure qu'elle arrive, Napoléon s'assombrit comme elle. On a entendu quelques coups de carabine vers la porte de Kolomna : c'est Murat, qui, après neuf cents lieues franchies et soixante combats livrés, a traversé Moscou, la ville des tzars, comme il eût fait d'une bourgade, et a rejoint les Cosaques sur la route de Wladimir. On annonce des Français qui viennent solliciter la clémence de leur propre empereur. Napoléon les fait entrer, les presse, les interroge ; c'est lui qui les remercie en quelque sorte d'avoir bien voulu venir lui donner des nouvelles. Mais, aux premiers mots qu'ils disent, Napoléon fronce le sourcil, s'emporte et nie. En effet, ils racontent des choses étranges. Selon eux, Moscou est réservée aux flammes ; selon eux, Moscou est condamnée, et cela par les Russes, par ses propres fils : c'est impossible.

A deux heures du matin, on apprend que le feu éclate dans le Palais Marchand, c'est-à-dire dans le plus beau quartier de la ville. La menace jetée derrière lui par Rostopchin se réalise ; mais Napoléon en doute encore : c'est l'imprudence de quelque soldat qui est cause de cet incendie, et il donne ordre sur ordre, il envoie courrier sur courrier. Le jour arrive sans que la flamme soit éteinte, car nulle part, chose étrange, on ne trouve de pompes. Alors Napoléon n'y peut plus tenir, il court lui-même sur le théâtre du désastre. C'est la faute de Mortier, c'est la faute de la jeune garde ; tout cela vient de l'imprudence du soldat. Alors Mortier montre à Napoléon une maison fermée qui s'enflamme toute seule et comme par enchantement. Napoléon pousse un soupir et monte lentement et la tête inclinée les marches qui conduisent au Kremlin.

Enfin il est arrivé à ce but tant désiré : devant lui est l'ancienne demeure des tzars ; à sa droite, l'église qui renferme leur sépulture ; à sa gauche, le palais du sénat, puis au fond le haut clocher d'Ivan Welikoi, dont la croix dorée, que d'avance il a destinée à remplacer celle des Invalides, domine tous les dômes de Moscou.

Il entre dans le palais, et ni son architecture qui rappelle celle de Venise, ni les appartements vastes et splendides qu'il traverse, ni la vue magnifique qui, des fenêtres de son appartement, plonge sur la Moskowa et s'étend sur ce monde de maisons aux mille couleurs, sur ces dômes d'or, sur ces coupoles d'argent, sur ces toits de bronze, rien ne peut l'arracher à sa rêverie. Ce n'est pas Moscou qu'il a entre les mains ; c'est son ombre, son spectre, son fantôme. Qui donc l'a tuée ?

Tout à coup on vient lui dire que le feu est éteint, et il relève la tête. C'est encore un ennemi vaincu : sa fortune est toujours celle de César. Au fait, moins la solitude et le feu, tout arrive comme Napoléon l'a calculé.

Les rapports se succèdent. L'arsenal du Kremlin renferme quarante mille fusils anglais, autrichiens et russes, une centaine de pièces de canon, des lances, des sabres, des armures et des trophées, enlevés aux Turcs et aux Persans. A la barrière des Allemands, on a découvert dans des bâtiments isolés, où ils ont été cachés, quatre cent milliers de poudre, et plus d'un million pesant de salpêtre. La noblesse a abandonné ses cinq cents palais ; mais ces palais sont ouverts et meublés. Ils seront occupés par des officiers supérieurs de l'armée. Quelques maisons que l'on croyait vides seront ouvertes ; elles appartiennent à des habitants faisant partie de la classe moyenne de la société. En apprivoisant ceux-là, on en attirera d'autres. Enfin nous avons derrière nous deux cent cinquante mille hommes ; on peut donc attendre l'hiver ; le vaisseau de la France, qui voguait à la conquête des mers du Nord, sera pris pendant six mois dans les glaces polaires, et voilà tout. Avec le printemps la guerre, et avec la guerre la victoire.

Ainsi Napoléon s'endort, bercé par le flux de ses craintes et le reflux de ses espérances.

A minuit, le cri : Au feu ! se fait entendre de nouveau.

Le vent vient du nord, et c'est au nord qu'éclate l'incendie. Ainsi le hasard seconde la flamme ; le vent la pousse, et elle s'approche dans la direction du Kremlin comme une rivière ardente ; déjà des flammèches volent jusque sur les toits du palais et tombent au milieu d'un parc d'artillerie rangé sous les murailles. Lorsque le vent saute à l'ouest, la flamme change de direction ; elle s'étend, mais elle s'éloigne.

Tout à coup un second incendie s'allume à l'ouest, et

s'avance, comme le premier, poussé par le vent. On dirait que le rendez-vous du feu est au Kremlin, et qu'allié intelligent des Russes, il marche droit à Napoléon. Il n'y a plus à en douter, c'est un nouveau plan de destruction adopté par l'ennemi, et l'évidence à laquelle Napoléon s'est si longtemps refusé commence à le mordre au cœur.

Bientôt, de place en place, s'élèvent de nouveaux tourbillons de fumée que percent tout à coup les flammes comme des lances ardentes; comme le vent est incertain et passe constamment du nord à l'ouest, l'incendie s'avance pareil à un serpent qui rampe; de tous côtés des sillons ardents se creusent, qui enveloppent le Kremlin, et dans lesquels semblent couler des fleuves de lave. A chaque instant, de ces fleuves découlent des torrents qui vont s'élargissant à leur tour; on dirait que la terre s'ouvre et vomit du feu; ce n'est plus un incendie, c'est une mer; et l'immense marée, montant sans cesse, s'approche en mugissant et vient battre le pied des murailles du Kremlin.

Toute la nuit Napoléon contemple avec terreur cette tempête de feu là, sa puissance expire, son génie est vaincu; il y a un démon caché qui souffle cette flamme, et, comme Scipion regardant brûler Carthage, il frémit en pensant à Rome.

Le soleil monte sur cette fournaise, et le jour vient éclairer les désastres de la nuit. Le feu a accompli son cercle immense, chassant devant lui les travailleurs et se rapprochant de plus en plus du Kremlin. Alors les rapports se succèdent, et l'on commence à connaître les incendiaires.

Dans la nuit du 14 au 15, c'est-à-dire dans la nuit même de l'occupation, un globe de flamme, pareil à une bombe, s'est abaissé sur le palais du prince Troubetskoï et y a mis le feu: sans doute c'était un signal, car à l'instant même la Bourse s'est enflammée, et sur deux ou trois points l'incendie, attisé par les lances goudronnées des soldats de la police russe, est apparu. Des obus ont été cachés dans presque tous les poêles, et les soldats français, en y mettant le feu pour se chauffer, les ont fait éclater; si bien que les obus, doublement funestes, ont tué les hommes et incendié les maisons. Toute la nuit s'était écoulée pour les soldats à fuir de maisons en maisons, et à voir la maison dans laquelle ils étaient, ou celle dans laquelle ils allaient entrer, s'enflammer spontanément, sans cause visible. Moscou, comme les vieilles villes maudites de la Bible, est vouée tout entière à la destruction, si ce n'est que le feu, au lieu de tomber du ciel semble, semble sortir de la terre.



Tout est de feu, l'air, les murailles, le ciel.

Alors Napoléon est forcé de se rendre, et reconnaît que ces incendies, allumés en même temps sur des milliers de points, sont l'œuvre d'une seule volonté, sinon d'une même main. Il passe la main sur son front, dont la sueur découle, et poussant un soupir: « Voilà donc, dit-il, comme ils font la guerre. La civilisation de Saint-Pétersbourg nous a trompés, et les Russes modernes sont toujours les anciens Scythes. »

Aussitôt il donne l'ordre de prendre, de juger, de fusiller quiconque sera saisi allumant ou excitant la flamme; la vieille garde, qui occupe le Kremlin, se mettra sous les armes; on chargera les chevaux, on attellera les voitures: enfin on se tiendra prêt à quitter cette ville qu'on est venu chercher si loin, et sur laquelle on avait tant compté.

Au bout d'une heure, on vient dire à l'empereur que ses ordres sont exécutés: une vingtaine d'incendiaires ont été pris, interrogés et fusillés. Dans l'interrogatoire, ils ont avoué qu'ils sont neuf cents, et qu'avant d'évacuer Moscou, Rostopchin, le gouverneur, les a fait cacher dans les caves

afin qu'ils missent le feu à tous les quartiers. Ils ont fidèlement obéi. Pendant cette heure, la flamme a fait de nouveaux progrès : le Kremlin semble une île jetée sur une mer de flammes. L'atmosphère est chargée de vapeurs brûlantes, les vitres du Kremlin, dont on a fermé les fenêtres, pétillent et éclatent. On respire un air plein de cendres.

En ce moment un dernier cri se fait entendre : Le feu au Kremlin ! le feu au Kremlin !

Napoléon pâlit de colère. Ainsi le palais antique, le vieux Kremlin, la demeure des tzars, n'est pas même sacré pour ces Erostrates politiques ; mais du moins on a pris celui qui a mis le feu, on l'amène devant l'empereur. C'est un soldat de la police russe. Napoléon l'interroge lui-même : il répète ce qui a été dit ; chacun a reçu sa tâche ; lui et huit de ses compagnons ont été chargés du Kremlin. Napoléon le chasse avec dégoût, et dans la cour même il est fusillé.

Alors on presse l'empereur de quitter le palais où le feu le poursuit ; mais il se cramponne à sa volonté, il ne refuse ni n'accepte ; il reste sourd, inerte, abattu ; tout à coup un sourd murmure circule autour de lui : le Kremlin est miné !

Au même instant on entend le cri des grenadiers qui le demandent ; cette nouvelle s'est répandue parmi eux : ils veulent leur empereur, il leur faut leur empereur ; s'il tarde un instant, ils viendront le chercher eux-mêmes.

Napoléon se décide enfin ; mais par où sortir ? On a tant attendu qu'il n'y a plus d'issue. L'empereur ordonne à Gourgaud et au prince de Neuchâtel de monter sur la terrasse du Kremlin pour tâcher de découvrir un passage, et en même temps il ordonne à plusieurs officiers d'ordonnance de se répandre aux alentours du palais dans le même but, tous s'empressent d'obéir, les officiers descendent rapidement par tous les escaliers, Berthier et Gourgaud montent sur la terrasse.

A peine y sont-ils, qu'ils sont forcés de se cramponner l'un à l'autre : la violence du vent, la raréfaction de l'air causent une si terrible tourmente, que le tourbillon qui passe et repasse incessamment a failli les emporter avec lui ; au reste, d'où ils sont, impossible de rien voir qu'un océan de flammes sans issues et sans bornes.

Ils redescendent et annoncent cette nouvelle à l'empereur.

Alors Napoléon n'hésite plus ; au risque d'aller donner tête baissée dans la flamme, il descend rapidement l'escalier du nord, sur les marches duquel les Strélitz ont été égorgés ; mais, arrivé dans la cour, on ne trouve plus d'issues, les flammes bloquent toutes les portes : on a attendu trop tard, il n'est plus temps.

En ce moment, un officier accourt haletant, la sueur sur le front, les cheveux à demi brûlés ; il a trouvé un passage : c'est une poterne fermée qui doit donner sur la Moskowa : quatre sapeurs se précipitent, la porte est brisée à coups de hache, Napoléon s'engage à travers deux murailles de rochers ; ses officiers, ses maréchaux, sa garde, le suivent ; s'il fallait maintenant revenir sur ses pas, la chose lui serait impossible : il faut marcher en avant.

L'officier s'est trompé : la poterne ne donne pas sur la rivière, mais sur une rue étroite et enflammée : n'importe ! cette rue menât-elle à l'enfer, il faut la prendre. Napoléon donne l'exemple et s'élance le premier sous une arcade de feu ; tout le monde le suit, nul ne cherche un salut à côté ou en dehors du sien : s'il meurt, on mourra.

Il n'y a plus de chemin, il n'y a plus de guide, il n'y a plus d'étoiles ; on marche au hasard, au milieu du mugissement des flammes, du pétillement des brasiers, du craquement des voûtes, toutes les maisons brûlent ou sont brûlées, et de toutes celles qui sont debout encore, par les fenêtres, par les portes, les flammes s'élancent comme pour poursuivre les fugitifs ; des poutres tombent, le plomb fondu coule dans les ruisseaux ; tout est de feu, l'air, les murailles, le ciel : quelques fugitifs sont tombés sur la route, étouffés par le manque d'air ou écrasés par les décombres.

En ce moment, les soldats du premier corps, qui cherchent l'empereur, apparaissent presque au milieu des flammes ; ils le reconnaissent, et tandis que dix ou douze l'environnent comme s'il s'agissait de le défendre d'un ennemi ordinaire, les autres marchent devant en criant : Par ici ! Par ici !

Napoléon s'abandonne à eux avec la même confiance qu'ils s'abandonnent ordinairement à lui, et, cinq minutes après, il se trouve en sûreté dans les décombres d'un quartier brûlé depuis le matin.

Alors il s'enfonce entre un double rang de voitures. Il demande quels sont ces fourgons et ces caissons ; on lui répond que c'est le parc du premier corps, que l'on a sauvé : chaque voiture contient des milliers de poudre, et des tisons brûlent entre les roues.

Napoléon donne l'ordre de prendre la route de Petroskoï : c'est un château royal situé hors de la ville, à une demi-lieue de la barrière de Saint-Pétersbourg, au milieu des cantonnements du prince Eugène : là sera désormais le quartier impérial.

Pendant deux jours et deux nuits, Moscou brûle encore ; puis, enfin, au matin du troisième jour, la flamme a entièrement disparu, et, à travers la fumée qui le couvre comme une brume, Napoléon peut voir se dresser, noirci et à demi consumé, le squelette de la ville sainte.

A part quelques dernières traces d'incendie qui semblent laissées exprès comme de sombres souvenirs de cette époque terrible, Moscou tout entière est sortie de ses cendres, plus splendide, plus magnifique et plus dorée qu'elle n'a jamais été. Le Kremlin seul, resté debout comme un antique et indestructible témoin des choses passées, a conservé son caractère byzantin, qui le fait ressembler, au premier coup d'œil, au palais des doges de Venise. Ma visite, en arrivant, fut pour cet édifice, et des cinq portes percées dans ses hautes murailles crénelées, je choisis la porte de Spaskoï ou la porte sainte, et j'entrai, selon l'usage, la tête découverte, dans l'antique palais autour duquel a tourné l'histoire de la vieille Moscovie.

Le Kremlin, dit-on, tire son nom du mot *Kremle*, qui veut dire Pierre. Il renferme le sénat, l'arsenal, l'église de l'Annonciation, la cathédrale de l'Assomption, où se fait la cérémonie du couronnement, et où, effectivement, l'empereur Nicolas venait d'être couronné ; l'église de Saint-Michel, où sont les tombeaux des premiers souverains de l'empire ; le palais des patriarches et le palais des anciens tzars. C'est dans ce nid de granit que naquit Pierre Ier.

Grâce à Ivan, qui faisait servir à tout l'ordre de l'empereur, devant lequel, au reste, chacun s'inclinait, je pus visiter le palais dans tous ses détails. D'abord je me fis montrer la petite poterne par laquelle Napoléon était sorti, puis l'appartement qu'il avait occupé, et dans lequel, pendant une nuit et un jour, les bras croisés à la fenêtre, il avait vu s'avancer vers lui ce nouvel ennemi, inconnu, irrésistible, indomptable, qui l'avait pied à pied chassé de sa conquête. De cet appartement je montai sur la terrasse, du haut de laquelle Gourgaud et Berthier avaient failli être précipités, et de là je découvris Moscou, non plus agonisante et se tordant dans son agonie enflammée, mais jeune, joyeuse, riante, toute parsemée de jardins verts, tout étincelante de coupoles d'or.

Moscou date du milieu du treizième siècle à peu près. Comme on le voit, elle est de médiocre antiquité ; c'est à peine si son âge eût suffi à un seigneur du temps de Louis XIV pour monter dans les carrosses du roi. Peut-être existait-elle longtemps auparavant, pauvre, inconnue et roturière ; mais ce n'est qu'à partir de cette époque qu'elle fut élevée au rang de principauté, et gouvernée par Michel le Brave, frère d'Alexandre Nieuski, le même qui, ayant pris le cilice vers la fin de sa vie, a été mis au rang des saints et est devenu un des patrons les plus miraculeux de la ville de Saint-Pétersbourg. L'origine du nom de Moscou ne soulève pas les mêmes doutes que le nom du Kremlin. Sa marraine est la Moskowa, pauvre et humble rivière boueuse, qui prend sa source à Giath et va se jeter dans l'Oka, au-dessus de Riazan, tout étonnée encore d'avoir, dans sa course de quelques heures, servi de ceinture à une reine.

Le Kremlin est situé au centre de Moscou, et dans la partie la plus élevée, de sorte que, du haut de la terrasse du palais, on domine la ville tout entière. C'est de là que l'irrégularité de Moscou qui semble la cité capricieuse et fantasque de quelque architecte des *Mille et une Nuits*, apparaît dans toute son étrange variété avec sa mosaïque de toits, ses minarets byzantins, ses pagodes chinoises, ses terrasses italiennes, ses kiosques indiens et ses fermes hollandaises. C'est de là qu'on voit se presser dans les trois quartiers qui la divisent, et surtout dans le Kitaï-Gorod ou le quartier marchand, des envoyés de tous les peuples de la terre, et qu'on reconnaît : le Turc à son turban, l'Arménien à sa longue robe, le Mongol à son bonnet pointu, le moujick à son sarrau de toile, et le Français à son habit étriqué. Quant aux rues, elles sont tortueuses comme la rivière qui les traverse, et dont le nom vient, dit-on, d'un mot sarmate qui signifie serpent ; mais elles ont cet avantage d'être bâties contre le vent et contre le soleil, et de ne jamais offrir à l'œil effrayé ces longues perspectives qui semblent infranchissables au malheureux piéton.

Descendu de la terrasse, où je restai plus d'une heure sans me lasser de contempler ce magnifique panorama, je passai auprès du sénat, immense bâtiment élevé sous le règne de Catherine, et qui, sur les quatre côtés du cube qui surmonte sa coupole, porte écrit en grosses lettres le mot *loi*, en caractères russes. Comme la salle des séances m'offrait peu d'intérêt, et que d'ailleurs le temps de mon séjour à Moscou était compté, je m'acheminai vers l'arsenal, vaste édifice commencé en 1702, sous le règne de Pierre Ier. Miné en 1812, au moment de la retraite de l'armée française, l'arsenal porte encore des traces de l'explosion terrible qui le renversa en grande partie, sans briser une glace qui se trouvait devant l'image de saint Nicolas, événement qui fut attribué à un miracle du saint, ainsi

que le constate une inscription gravée au-dessous. Une autre preuve d'un miracle non moins grand, mais dont l'auteur est l'hiver, saint bien plus puissant encore que saint Alexandre Nieuski, ce sont les huit cent soixante-dix pièces d'artillerie prises aux Français et à leurs alliés, et retrouvées par les chemins, au bord des rivières, au fond des ravins, sur la route de Moscou à Wilna. Ces pièces sont rangées devant la façade de l'édifice. Chacune d'elles, toute captive qu'elle est, porte encore le nom orgueilleux dont l'a baptisée le fondeur, dans son ignorance de l'avenir. C'est l'Invincible, c'est l'Imprenable, c'est le Vengeur. La place où elles sont prouve que ce n'est pas seulement sur les colonnes et sur les tombeaux que le bronze a pris l'habitude de mentir.

En avant de l'une des faces latérales est la fameuse pièce de canon coulée en 1694, dont le poids est de quatre-vingt-seize mille livres treize onces, dont la longueur est de dix-sept pieds, et dont le diamètre est de quatre pieds trois pouces; elle est entourée de plusieurs autres pièces turques et persanes dont elle semble l'aïeule, quoique la plus petite de toutes celles-ci, prise isolément, doive paraître énorme. Elles sont surchargées d'ornements orientaux bizarres, mais précieux de détails, et chacune d'elles, comme preuve de sa force, porte le chiffre de son poids gravé près de la culasse. Comparée à la plus petite de ces pièces, la plus forte des nôtres semble un jouet d'enfant.

Nous avions alors en face de nous le clocher d'Ivan Velikoï, élevé pour perpétuer le souvenir d'une famine qui désola Moscou vers l'an 1600. La forme du clocher est octogone, et la coupole est, assure-t-on, recouverte entièrement en or de ducats. La croix qui couronnait l'église fut enlevée au moment de la retraite par Napoléon, qui la destinait au dôme des Invalides, et ceux qui étaient chargés de la garder la jetèrent dans la Bérésina, ne pouvant la traîner plus loin. Les Russes l'ont remplacée par une croix de bois plaquée en cuivre doré.

Au pied de cette église, dans une cavité circulaire recouverte par des planches, gît la fameuse cloche éternelle, transportée de Novogorod à Moscou, où elle devait être la reine des trente-deux autres cloches qui forment le carillon de l'église d'Ivan le Grand. Pendant quelque temps elle régna en effet sur elles, tant par la grosseur que par le bruit; mais un jour elle rompit ses liens, tomba, et s'enfouit dans sa chute, à la profondeur de plusieurs pieds. C'est par une trappe et en descendant un escalier d'une vingtaine de marches, gardé par une sentinelle qui vous prévient de prendre garde de vous rompre le cou, que nous arrivâmes au pied de la montagne de bronze, dont on fait le tour en longeant une petite muraille de briques élevée dans le but de la soutenir. La circonférence de la cloche est de soixante-sept pieds quatre pouces, ce qui donne un diamètre de vingt-deux pieds quatre pouces un tiers; sa hauteur, de vingt et un pieds quatre pouces et demi; son épaisseur, à l'endroit où frappait le battant, de vingt-trois pouces, et son poids de quatre cent quarante-trois mille sept cent soixante-douze livres, ce qui, au simple prix du métal, c'est-à-dire à trois francs quinze sous la livre, représente à peu près une somme de soixante-six mille cinq cents louis. Mais la valeur de la cloche s'accroît de plus du triple, lorsqu'on sait qu'au moment où elle fut fondue, les nobles et le peuple vinrent y jeter à l'envi leur or, leur argent et leur vaisselle. C'est donc à peu près quatre millions sept cent quarante-deux mille francs qui furent enfouis dans cette espèce de cave, sans utilité comme sans rapport.

A certains jours de l'année, les paysans visitent cette cloche en grande dévotion, et se signent à chaque marche de l'escalier, soit qu'ils le montent, soit qu'ils le descendent.

Comme je voulais en finir du coup avec le Kremlin, j'entrai dans l'église de l'Assomption, où venait d'avoir lieu, six semaines auparavant, le couronnement de l'empereur. C'est un edifice assez petit et de forme carrée, qui fut fondé en 1325, s'écroula en 1474 et fut réédifié l'année suivante par des architectes italiens qu'Ivan III fit venir de Florence. Cette église, qui peut contenir cinq cents personnes, renferme les tombeaux des patriarches et le trône des tzars. Avant 1812, elle était éclairée par un lustre en argent pesant plus de trois mille sept cents livres, lequel disparut pendant l'invasion française. En revanche, celui qui l'a remplacé a été fondu avec l'argent pris sur nous pendant la retraite Il est vrai que l'église a perdu à cette restitution forcée, celui qui y est aujourd'hui ne pesant que six cent soixante livres.

J'aurais eu grande envie de visiter le même jour Petroskoï; mais mon invitation à dîner chez la comtesse Waninkoff ne m'en laissait pas le temps. Je me contentai donc de jeter en passant un coup d'œil sur l'échafaud en pierre où le civilisateur sanglant de la Russie exécuta plus d'une fois l'arrêt de mort avec la main qui l'avait signé, et je dis à Ivan de me conduire à l'église de la Protection de la Vierge, que les Russes appellent Vassili-Blajennoï, et qui est la plus curieuse des deux cent soixante-trois que renferment les murs de la capitale.

Ce monument, qui fut construit en 1554, sous le règne d'Ivan le Terrible, en commémoration de la prise de Kasant, est l'œuvre d'un architecte italien qui, appelé du sein de la plus splendide civilisation au milieu d'un peuple barbare, voulut faire quelque chose qui satisfît par son étrangeté le sauvage caprice du tzar. Dix-sept coupoles s'arrondissent sur le toit de Vassili-Blajennoï, et chacune est de forme et de couleur différente. Grâce à cette disparate collection de boules, de pommes de pin, de melons et d'ananas, verts, rouges, bleus, jaunes et violets, Ivan le Terrible parut fort satisfait. Cette satisfaction s'accrut si fort et si bien les jours suivants, qu'au moment où l'architecte vint prendre congé de lui pour réclamer son salaire et retourner en Italie, il lui fit donner le double de la somme promise et lui fit crever les yeux, de peur qu'il ne lui prît envie de doter la ville des Médicis d'un chef-d'œuvre pareil à celui qu il possédait.

L'heure était venue de me rendre chez la comtesse Waninkoff. J'y trouvai Louise installée. Cependant, tout ce qu'on avait pu obtenir d'elle, c'est qu'elle ne partirait que le surlendemain au matin. Quant à l'enfant, il était déjà devenu le maître de la maison: au moindre cri qu'il jetait, tout le monde était sur pied, et je trouvai la nourrice dans un magnifique costume national que lui avaient acheté les deux jeunes filles.

On devine que la conversation ne roula que sur l'exil de Waninkoff et le dévouement de Louise. Tout le monde ignorait comment il se trouvait au fond de la Sibérie, s'il était libre ou prisonnier; et l'hiver qui s'approchait, et pendant lequel le froid, dans ces contrées septentrionales, s'élève quelquefois jusqu'à quarante et quarante-cinq degrés, inspirait les plus vives inquiétudes aux pauvres femmes, qui savaient le comte Alexis habitué, comme la plupart des jeunes gens russes nobles et riches, à toutes les jouissances du luxe et à toutes les mollesses de l'Orient. Aussi, sous prétexte d'adoucir l'exil de Waninkoff, on avait déjà offert à Louise, sous mille formes différentes, une véritable fortune: mais, excepté des fourrures, elle avait tout refusé, disant que Waninkoff avait surtout besoin d'amour, de soins et de dévouement, et qu'elle lui en portait tout un trésor.

J'eus à mon tour ma part d'offres, que je refusai comme avait fait Louise. Cependant je me laissai tenter par un sabre turc qui avait appartenu au comte, et qui était plus précieux au reste par sa trempe que par sa monture.

Si fatigués que nous fussions de deux jours et de deux nuits de voyage, cette excellente famille, qui croyait revoir en nous quelque chose de celui qu elle avait perdu, nous retint jusqu'à minuit. Enfin, à minuit, j'obtins la permission de me retirer. Quant à Louise, il était décidé depuis le matin qu'elle ne rentrerait pas à l'hôtel, et on lui avait à l'instant même préparé la plus belle chambre de la maison.

J'avais, avant de le quitter, prévenu Ivan que le lendemain je comptais aller déjeuner à Petroskoï, de sorte qu'à sept heures du matin il était à ma porte avec un droschki. C'était, on se le rappelle, un pèlerinage national que j'accomplissais. C'est à Petroskoï que Napoléon se retira pendant les trois jours que dura l'incendie de Moscou.

Trois quarts d'heure après notre départ de l'hôtel, nous étions au château, qui donne son nom à un charmant village composé presque entièrement des plus riches maisons de campagne des plus riches seigneurs de Moscou. C'est un bâtiment d'une forme étrange, qui, par sa bizarrerie moderne, cherche à imiter le style des anciens palais tatares. Avant d'y arriver, je traversai un petit bois où, au milieu des sapins noirs, je saluai avec une joie presque enfantine quelques beaux chênes verts qui me rappelaient nos majestueuses forêts de France.

En sortant du château, Ivan, qui m'avait quitté pendant quelques minutes pour aller commander le déjeuner à l'auberge, revint me dire tout joyeux que, par un hasard qui m'était des plus favorables, des bohémiens avaient fait élection de domicile cette année à Petroskoï. Je connaissais la passion des grands seigneurs russes pour ces *tsiganes*, qui sont pour eux ce que les almées sont pour les Egyptiens et ce que les bayadères sont pour l'Inde, de sorte qu'après avoir tâté mes poches, je résolus de me donner, en déjeunant, un plaisir princier. En conséquence, je dis à Ivan de me conduire à la maison des bohémiens, curieux que j'étais de voir par moi même, et chez eux, ces descendants des Cophtes et des Nubiens.

Ivan s'arrêta devant une des plus belles maisons du village: c'était là que nos tsiganes avaient fait élection de domicile, mais ils étaient déjà en course, ayant été appelés pendant la nuit dans différents palais dont ils n'étaient point encore revenus. Cette réponse nous fut faite par une servante maltaise qui était à leur service, et qui parlait un peu italien. Je lui demandai alors si, en l'absence des

maîtres, je pouvais sans indiscrétion visiter leur demeure. Elle me répondit que oui, et la porte du sanctuaire me fut ouverte.

La chambre où je fus introduit, et qui était la chambre commune, pouvait avoir une trentaine de pieds de longueur sur vingt de largeur. Aux deux côtés étaient rangés des lits garnis de matelas, de draps et de couvertures, beaucoup meilleurs et surtout beaucoup plus propres que ne le sont ordinairement les lits russes. Ces lits se ressentaient même de l'origine orientale de ceux qui les occupaient ; car, sur quelques-uns, je comptai jusqu'à six à huit coussins d'espèces différentes. Les uns étaient de longs traversins, les autres des oreillers de la grandeur des petits carreaux que nos femmes mettent sous leurs pieds. A la tête de chaque lit étaient suspendus les intruments, les armes ou les bijoux de celui ou de celle à qui le lit appartenait.

Après avoir fait deux ou trois fois le tour de cette espèce de dortoir, voyant que les tsiganes ne rentraient point, j'exprimai à leur servante, en même temps que le désir d'avoir quatre ou cinq bohémiens pendant mon déjeuner, la crainte qu'ils ne fussent trop fatigués pour venir, ayant passé la nuit dehors. Mais la jeune fille me rassura en me disant que je pouvais compter sur les premiers rentrés, et que, si fatigués qu'ils fussent, ils dormiraient plus tard.

Le maître du restaurant où Ivan avait commandé le déjeuner était un Français resté dans le pays après la retraite, et qui, ayant été cuisinier chez le prince de Neuchâtel, avait songé à utiliser ses talents. En Russie, les cuisiniers et les professeurs sont toujours sûrs de ne pas rester longtemps sans place : de sorte que, sur le prospectus de son savoir, il était promptement entré au service d'un prince russe. La maison était bonne ; au bout de sept ou huit ans il s'était retiré avec une somme considérable, et avait fondé ce restaurant où il était en voie de faire fortune. Le digne maître d'hôtel, sachant qu'il avait affaire à un compatriote, m'avait traité en conséquence, et je trouvai un déjeuner magnifique servi dans la plus belle chambre de son établissement. Ce luxe me fit frémir pour ma bourse, mais il était arrêté que je passerais une matinée de grand seigneur, et qu'Ivan partagerait ma fastueuse prodigalité.

Nous en étions au dessert, et je commençais à perdre l'espoir de voir arriver nos bohémiens, lorsque notre hôte monta lui-même nous dire qu'ils étaient en bas. Je donnai aussitôt l'ordre qu'ils fussent introduits, et je vis entrer deux hommes et trois femmes.

Au premier abord, je l'avoue, j'eus quelque peine à comprendre la passion des Russes pour ces créatures étranges, parmi lesquelles le fameux comte Tolstoï et le prince Gagarin ont été chercher des femmes légitimes. Deux ne me parurent aucunement jolies ; quant à la troisième, qui se présentait avec la confiance que donne la supériorité de la beauté ou du talent, elle me fit plutôt l'effet, comme ses compagnes, d'une espèce d'animal sauvage à formes humaines que d'une femme. En effet, ses yeux noirs tout chargés de fatigue avaient l'expression farouche de ceux d'une gazelle à demi endormie, tandis que sa peau cuivrée avait quelque chose de la robe d'un serpent. Au reste, sous des lèvres presque livides étincelaient des dents blanches comme des perles, et d'un large pantalon à la turque sortaient des pieds d'enfant, petits et fins comme je n'en avais jamais vu. Tous, d'ailleurs, hommes et femmes semblaient exténués, si bien que je crus que l'amour du gain l'avait emporté sur leurs forces, et que je commençais à regretter qu'au lieu de dormir plus tard ils n'eussent pas dormi plus tôt.

Le plus vieux des hommes, qui semblait exercer une certaine autorité patriarcale sur la troupe, s'assit, une guitare à la main, sur un de ces poêles gigantesques qui tiennent en Russie le tiers de toute chambre tant soit peu confortable, et pendant qu'il tirait quelques sons de son instrument, l'autre homme et les deux femmes s'accroupirent à ses pieds. La plus jolie et la plus élégante des trois femmes resta seule debout, un peu affaissée sur elle-même, les genoux légèrement pliés et la tête inclinée sur son épaule, comme un oiseau qui cherche l'abri de son aile pour s'endormir.

Bientôt les sons incertains se changèrent en accords, puis à la suite d'un accord, et sans préparation aucune, le joueur de guitare entonna soudainement une *canzon* ou plutôt une cantate vive, animée, stridente, qu'après quelques mesures les deux femmes et l'homme accroupis accueillirent par un chœur, pendant lequel la bohémienne qui était restée debout sembla se réveiller, secouant doucement la tête comme pour marquer la cadence ; puis, lorsque le chœur fut fini, elle fit sortir de cette touffe de notes, si je puis parler ainsi, un chant élégant, doux, mince et délié, qui finit par s'épanouir dans un flot de petites notes hautes, d'une justesse miraculeuse et d'un charme étrange ; alors le chœur reprit, et sur ce chœur elle greffa de nouveau sa suave et mélodieuse improvisation. Enfin, interrompue une seconde fois par le chœur, elle reprit une troisième fois, toujours avec la même justesse et la même suavité, comme si elle eût eu un bouquet à composer avec trois fleurs de couleurs et de parfums différents, et à son tour le chœur reprit une dernière fois et finit *smorzando* ; on eût dit que les forces des exécutants s'étaient éteintes dans la dernière note, triste comme un dernier soupir.

Je ne puis exprimer l'impression âcre et profonde que produisit sur moi ce chant sauvage et cependant si mélodieux C'était comme celui que ferait entendre tout à coup, dans un de nos parcs habitués aux gazouillements du rossignol et de la fauvette, quelque oiseau inconnu des forêts vierges de l'Amérique, qui chante non plus pour les hommes, mais pour le désert et pour Dieu. J'étais resté immobile et les yeux fixés sur la chanteuse, sans oser respirer et le cœur serré comme par une douleur. Tout à coup la guitare pétilla sous les doigts du vieux bohémien en accords frissonnants, les femmes et l'homme accroupis bondirent de leurs places et retombèrent sur leurs pieds ; une mesure pleine d'énergie donna le signal de la danse, et se prenant par la main, les trois bohémiens commencèrent une espèce de ronde autour de la danseuse, l'enfermant de leurs bras comme dans un cercle, tandis qu'elle, se balançant sur elle-même, semblait s'animer de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin, les autres s'étant arrêtés, ce fut elle qui, brisant la chaîne qu'ils avaient formée, commença de bondir à son tour.

L'espèce de pas qu'accomplissait la bohémienne était plutôt d'abord une pantomime qu'une danse. Comme un papillon qui sort de sa chrysalide et qui voit pour la première fois l'espace ouvert à ses ailes, elle semblait voler incertaine et prête à se poser sur tout ; elle faisait avec ses petits pieds des pas si immenses et si légers, qu'on l'eût crue soutenue par quelque fil, comme nos sylphides de l'Opéra. Pendant ce temps, ses membres, que j'avais crus brisés par la fatigue, reprenaient la souplesse et la force de ceux d'une gazelle ; ses yeux, qui semblaient endormis, s'étaient ranimés et jetaient des flammes ; ses lèvres, qui d'abord avaient semblé pouvoir à peine s'ouvrir, se relevaient lascivement aux deux coins de la bouche, et laissaient voir comme une bordure de perles deux rangées de dents magnifiques, le papillon était devenu femme, et la femme devenait bacchante.

Alors, et comme emporté lui-même par les vibrations de la guitare et attiré à la poursuite de la bohémienne, l'homme s'élança à son tour, et la toucha de ses lèvres à l'épaule ; la jeune sauvage bondit en jetant un cri, comme si un fer rouge l'eût touchée. Alors commença entre eux une espèce de course circulaire où la femme parut peu à peu perdre de son envie de fuir ; enfin elle s'arrêta, fit face à son partner, et commença une espèce de danse qui tenait à la fois de la pyrrhique grecque, du jaleo espagnol et de la chica américaine : c'était tout ensemble une fuite et une provocation, une lutte dans laquelle la femme échappait comme une couleuvre et où l'homme poursuivait comme un tigre. Pendant ce temps, la musique montait toujours plus vibrante ; les deux autres femmes criaient et bondissaient comme des hyènes amoureuses, frappant la terre de leurs pieds, et heurtant leurs mains comme des cymbales ; enfin, chanteurs et chanteuses, danseur et danseuses, ayant paru atteindre le dernier degré des forces humaines, jetèrent tous ensemble un cri d'épuisement, de rage et d'amour ; les deux femmes et l'homme tombèrent sur le plancher, et la belle bohémienne, faisant un dernier bond, s'élança sur mes genoux au moment où je m'y attendais le moins, et m'enlaçant de ses bras comme d'un double serpent, elle appuya sur mes lèvres ses lèvres parfumées par je ne sais quelle herbe d'Orient.

C'était sa manière de demander ce qui lui était dû pour le spectacle miraculeux qu'elle venait de me donner.

Je vidai mes poches sur la table, et je fus bien heureux de n'avoir que deux à trois cents roubles : j'aurais eu une fortune, je la lui aurais donnée.

Je comprenais la passion des Russes pour les bohémiennes.

XXIII

Plus le moment du départ de Louise approchait, plus une idée, qui s'était déjà présentée plusieurs fois à mon esprit, revenait s'offrir, si je puis m'exprimer ainsi, à mon cœur et à ma conscience. Je m'étais informé à Moscou des difficultés que présente la route jusqu'à Tobolsk à cette époque de l'année, et tous ceux à qui je m'étais adressé m'avaient répondu que c'étaient non seulement des difficultés que Louise aurait

à vaincre, mais des périls réels qu'il lui faudrait surmonter. Dès lors, on le comprend bien, j'étais tourmenté de l'idée d'abandonner ainsi à son dévouement une pauvre femme, à huit cents lieues de son pays, dont elle allait s'éloigner de neuf cents autres lieues encore, sans famille, sans parents, sans autre ami que moi enfin. La part que j'avais prise à ses joies et à ses douleurs, depuis près de dix-huit mois que j'étais à Saint-Pétersbourg ; la protection que, sur sa recommandation, m'avait accordée le comte Alexis, protection à laquelle j'avais dû la place que l'empereur avait daigné m'accorder ; enfin, plus que tout cela, cette voix intérieure qui dicte à l'homme son devoir dans les grandes circonstances de la vie où son intérêt combat sa conscience, tout me disait que je devais accompagner Louise jusqu'au terme de son voyage, et la remettre aux mains d'Alexis. D'ailleurs, je sentais que si je la quittais à Moscou, et s'il lui arrivait quelque accident en route, ce ne serait pas seulement pour moi une douleur, mais un remords. Je résolus donc (car je ne me dissimulais pas les inconvénients qu'avait pour moi et dans ma position un pareil voyage, dont je n'avais pas demandé la permission à l'empereur, et qui serait peut-être mal interprété), je résolus de faire tout ce qui serait en mon pouvoir pour obtenir de Louise qu'elle retardât son voyage jusqu'au printemps, et, si elle persistait dans sa résolution, de partir avec elle.

L'occasion ne tarda point à se présenter de tenter un dernier effort auprès de Louise. Le soir même, et comme nous étions assis, la comtesse, ses deux filles, Louise et moi, autour d'une table à thé, la comtesse lui prit les deux mains dans les siennes, et lui racontant tout ce qu'on lui avait dit des dangers de la route, elle la supplia, quelque désir de mère qu'elle eût que son fils eût une consolatrice, de passer l'hiver à Moscou près d'elle et avec ses filles. Je profitai de cette ouverture et joignis mes instances aux siennes ; mais Louise nous répondit toujours, avec son doux et mélancolique sourire : « Soyez tranquilles, j'arriverai. » Nous la suppliâmes alors d'attendre au moins l'époque du traînage ; mais elle secoua de nouveau la tête, en disant : « Ce serait trop long. » En effet, l'automne était humide et pluvieux, de sorte qu'on ne pouvait préjuger vers quelle époque les froids commenceraient. Et comme nous insistions toujours : « Voulez-vous donc, dit-elle avec quelque impatience, qu'il meure là-bas et moi ici ? » C'était, comme on le voit, une résolution prise et de mon côté je n'hésitai plus.

Louise devait partir le lendemain à dix heures, après le déjeuner que nous étions invités à prendre ensemble chez la comtesse. Je me levai de bonne heure, et j'allai acheter une redingote, un bonnet, de grosses bottes en fourrures, une carabine et une paire de pistolets. Je chargeai Ivan de mettre tout cela dans la voiture de voyage, qui était, comme je l'ai dit, une excellente berline de poste, que nous serions forcés de quitter sans doute pour prendre ou un télègue ou un traîneau, mais dont nous comptions profiter au moins tant que le temps et le chemin nous le permettraient. J'écrivis à l'empereur qu'au moment de voir monter en voiture, pour un si long et si dangereux voyage, la femme à laquelle il avait daigné accorder une si généreuse protection, je n'avais pas eu le courage, moi, son compatriote et son ami, de la laisser partir seule ; que je priais en conséquence Sa Majesté d'excuser une résolution pour laquelle je n'avais pu lui demander son consentement, puisque cette résolution était spontanée, et de l'envisager surtout sous son véritable jour. Puis je me rendis chez la comtesse.

Le déjeuner, comme on le pense bien, fut triste et grave. Louise seule était radieuse ; il y avait en elle, à l'approche du danger et à la pensée de la récompense qui devait le suivre, quelque chose de l'inspiration religieuse des anciens chrétiens prêts à descendre dans le cirque au-dessus duquel le ciel s'ouvrait : au reste, cette sérénité pénétrait en moi-même et, comme Louise, j'étais plein d'espérance et de foi en Dieu.

La comtesse et ses deux filles conduisirent Louise dans la cour où l'attendait la voiture ; là, les adieux se renouvelèrent plus tendres et plus douloureux de leur part, plus résignés encore de la part de Louise ; puis vint mon tour ; elle me tendit la main, je la conduisis à la voiture.

— Eh bien ! me dit-elle, vous ne me dites pas adieu, vous ?

— Pourquoi faire ? répondis-je.

— Comment ! mais je pars.

— Moi aussi.

— Comment ! vous aussi ?

— Sans doute, vous connaissez le caillou du poète persan qui n'était pas la fleur, mais qui avait vécu près d'elle.

— Après ?

— Eh bien ! le dévouement m'a gagné, et je pars avec vous ; je vous remets au comte saine et sauve, et je reviens.

Louise fit un mouvement comme pour m'en empêcher, puis, après un instant de silence :

— Je n'ai pas le droit, dit-elle, de vous empêcher de faire une belle et sainte action ; si vous avez confiance en Dieu comme moi, si vous êtes résolu comme je suis décidée, venez.

En ce moment, je sentis qu'on prenait mon autre main pour la baiser : c'était la pauvre mère ; quant aux deux filles, elles pleuraient.

— Soyez tranquilles, leur dis-je, il saura par moi que, si vous n'êtes pas venues, vous, c'est que vous ne pouviez pas venir.

— Oh ! oui, dites-le-lui bien ! s'écria la mère ; dites-lui que nous l'avons fait demander, mais qu'on nous a répondu qu'il n'y avait pas d'exemple qu'une pareille grâce ait jamais été accordée : dites-lui que, si on nous l'avait permis, nous eussions été le rejoindre, fût-ce à pied, fût-ce en demandant l'aumône par les chemins.

— Nous lui dirons ce qu'il sait déjà : c'est que vous avez un véritable cœur de mère, et voilà tout.

— Apportez-moi mon enfant ! s'écria alors Louise qui était restée ferme jusque-là, mais qui, à ces paroles, éclata en sanglots ; apportez-moi mon enfant, que je l'embrasse une dernière fois.

Ce fut alors le moment le plus cruel : on lui apporta l'enfant qu'elle couvrit de baisers ; enfin je le lui arrachai des bras, je le remis à la comtesse, et, sautant en voiture, je refermai la portière en criant : Allons ! Ivan était déjà sur le siège ; le postillon ne se le fit pas redire, il partit au grand galop, et au milieu du bruit des roues sur le pavé nous entendîmes encore une fois les adieux de toute la famille, dernier cri de séparation, dernier souhait de bon voyage. Dix minutes après, nous étions hors de Moscou.

J'avais prévenu Ivan que notre intention était de ne nous arrêter ni jour ni nuit, et cette fois l'impatience de Louise était d'accord avec la prudence, car, ainsi que je l'ai dit, l'automne avait pris un caractère pluvieux, et il était possible que nous arrivassions à Tobolsk avant les premières neiges, ce qui enlevait tout danger à la route et nous permettait de la faire en une quinzaine de jours. Nous traversâmes donc, avec cette rapidité merveilleuse des voyages en Russie, Pokrow, Wladimir et Kourow, et nous arrivâmes le surlendemain, dans la nuit, à Nijnéi-Novogorod. Là, je fus le premier à exiger de Louise qu'elle prît quelques heures de repos, dont, à peine remise qu'elle était de ses souffrances et de ses émotions, elle avait grand besoin. Si curieuse que fût la ville, nous ne prîmes cependant pas le temps de la visiter, et, sur les huit heures du matin, nous repartîmes avec la même rapidité, si bien que le soir du même jour nous arrivâmes à Kosmodemiansk. Jusque-là tout avait été à merveille, et nous ne nous apercevions aucunement que nous fussions sur la route de la Sibérie. Les villages étaient riches et avaient tous plusieurs *cerquias* (1) ; les paysans paraissaient heureux, leurs maisons ressemblaient aux châteaux des autres provinces, et dans chacune de ces maisons, d'une propreté exquise, nous trouvions, à notre grand étonnement, une salle de bain et un riche cabaret pour servir le thé. Au reste, nous étions accueillis partout avec le même empressement et la même bonhomie, ce qu'il ne fallait pas attribuer à l'ordre de l'empereur, dont nous n'avions pas encore eu besoin de faire usage, mais à la bienveillance naturelle des paysans russes.

Cependant la pluie avait cessé de tomber ; quelques rafales de vent froid, qui semblaient venir de la mer Glaciale, passaient de temps en temps sur nos têtes, et nous faisaient frissonner ; le ciel semblait une immense plaque d'étain lourde et compacte, et Kasan, où nous arrivâmes bientôt, ne put, malgré l'étrange aspect de sa vieille physionomie tatare, nous arrêter plus de deux heures. Dans toute autre circonstance, j'aurais cependant eu grande envie de soulever quelqu'un des grands voiles des femmes de Kasan, que l'on dit si belles, mais ce n'était pas le moment de me livrer à des investigations de ce genre ; l'aspect du ciel devenait de plus en plus menaçant ; nous n'entendions plus guère la voix d'Ivan que lorsqu'il disait à chaque nouveau postillon, d'une de ces voix qui n'admettent pas de réplique : *Pascare, pascare !* Plus vite, plus vite ! si bien que nous semblions voler sur cette vaste plaine où pas un monticule ne vient retarder la marche. Il était évident que le grand désir de notre conducteur était de traverser les monts Ourals avant que la neige fût tombée, et que la diligence qu'il s'imposait n'avait pas d'autre but.

Cependant, en arrivant à Perm, Louise était si fatiguée que force nous fut de demander à Ivan une nuit ; il hésita un instant, puis, regardant le ciel plus mat et plus menaçant encore que d'habitude :

— Oui, dit-il, restez ; la neige ne peut tarder maintenant à tomber, et mieux vaut qu'elle nous prenne ici que par les chemins.

Si peu rassurant que fût ce pronostic, je n'en dormis pas moins avec délices toute la nuit ; mais, lorsque je me réveillai, la prédiction d'Ivan s'était accomplie, les toits des maisons et les rues de Perm s'étaient couverts de près de deux pieds de neige.

(1) Nom que l'on donne aux églises russes.

Je m'habillai promptement, et je descendis pour me concerter avec Ivan sur ce qu'il y avait à faire. Je le trouvai fort inquiet : la neige était tombée avec une telle abondance, que tous les chemins avaient dû disparaître et tous les ravins se combler ; cependant il ne faisait point assez froid encore pour que le traînage fût établi et que la légère croûte de glace qui recouvrait les rivières fût assez forte pour porter les voitures. Ivan nous donnait donc le conseil d'attendre à Perm que la gelée se déclarât ; je secouai la tête, car j'étais bien sûre que Louise n'accepterait pas.

En effet, nous la vîmes descendre un instant après, fort inquiète elle-même ; elle nous trouva discutant sur le meilleur parti qu'il y avait à prendre, et vint se mêler à notre discussion pour la fixer, en disant qu'elle voulait partir ; nous lui rappelâmes alors toutes les difficultés qui pouvaient contrarier l'exécution de ce projet ; puis, lorsque nous eûmes fini :

— Je vous donne deux jours, dit-elle ; Dieu, qui nous a protégés jusqu'ici, ne nous abandonnera pas.

Je craignais d'avoir l'air plus timide qu'une femme, et, au ton doux mais ferme des paroles que Louise venait d'adresser à Ivan, j'avais reconnu que c'était un ordre ; je lui répétai donc que nous lui donnions deux jours, et l'invitai, pendant ces deux jours, à faire tous les préparatifs nécessaires à notre nouvelle manière de voyager.

Ces dispositions consistaient à laisser là notre berline et à acheter un télègue, espèce de petite charrette de bois non suspendue, que nous devions plus tard, et lorsque le froid serait déclaré, troquer contre un traîneau monté sur patins. L'achat fut fait dans la journée, et nos fourrures et nos armes transportées dans notre nouvelle acquisition. Ivan, en véritable Russe qu'il était, avait obéi sans faire une seule observation, et le même jour, quelque certitude qu'il eût du péril, il eût été prêt à repartir sans murmurer.

A Perm, nous commençâmes à rencontrer des exilés : c'étaient des Polonais qui avaient pris une part lointaine à la conspiration ou qui ne l'avaient pas révélée, et qui, pareils à ces âmes que Dante rencontre à l'entrée de l'enfer, n'avaient pas été dignes d'habiter avec les parfaits damnés.

Cet exil, au reste, à part la perte de la patrie et l'éloignement de la famille, est aussi tolérable qu'un exil peut l'être. Perm doit être, l'été une jolie ville, et l'hiver le froid ne s'y élève guère au-dessus de 35 à 38 degrés, tandis qu'à Tobolsk on cite des époques où il est monté jusqu'à 50.

Le surlendemain, nous nous remîmes en route dans notre télègue, de la dureté duquel, grâce à l'épaisse couche de neige qui recouvrait la terre, nous ne nous apercevions pas ; au reste, en sortant de Perm, l'aspect nouveau qu'avait pris le paysage nous avait serré le cœur. En effet, sous le linceul étendu par la main de Dieu, tout avait disparu, routes, chemins, rivières ; c'était une mer immense où, sans quelques arbres isolés qui servaient de guide aux postillons familiers avec les localités, on eût eu besoin d'une boussole ainsi que sur une mer véritable. De temps en temps, une sombre forêt de sapins aux branches frangées de diamants apparaissait comme une île, soit à notre droite, soit à notre gauche, soit sur notre passage, et, dans ce dernier cas, nous reconnaissions que nous ne nous étions point écartés du chemin à l'ouverture percée entre les arbres. Nous parcourûmes ainsi cinquante lieues de terrain à peu près, nous enfonçant dans un pays qui à travers le voile qui le couvrait, nous paraissait de plus en plus sauvage. A mesure que nous avancions, les postes devenaient rares, au point d'être séparées quelquefois par trente verstes de distance, c'est-à-dire presque huit lieues. En arrivant à ces postes, ce n'était plus comme dans le trajet de Saint-Pétersbourg à Moscou où nous trouvions toujours brillante et joyeuse assemblée devant la porte : c'était, au contraire, une solitude presque complète. Un ou deux hommes seulement se tenaient dans des cabanes chauffées par un de ces grands poêles, meuble obligé des plus pauvres chaumières ; au bruit que nous faisions, l'un d'eux s'élançait à poil nu sur un cheval, une grande gaule à la main s'enfonçait dans quelque touffe de sapins, et en ressortait bientôt chassant devant lui un troupeau de chevaux sauvages. Alors il fallait que le postillon de la dernière poste, Ivan, et quelquefois moi-même, nous saisissions les chevaux à la crinière, pour les atteler de force à notre télègue. Ils nous emportaient avec une rapidité effrayante ; mais bientôt cette ardeur se calmait, car, comme il n'avait pas gelé encore, ils enfonçaient jusqu'au jarret dans la neige et se trouvaient promptement fatigués ; puis, en arrivant, après être demeurés en route une heure de plus que nous n'y fussions restés en toute autre époque, nous perdions encore vingt ou vingt-cinq minutes à chaque poste, où toujours le même manège se renouvelait. Nous traversâmes ainsi tous les terrains qu'arrosent la Silwa et l'Ouja, dont les eaux en roulant des parcelles d'or, d'argent et de platine, et des cailloux de malachite, ont indiqué la présence de ces riches métaux et de ces pierres précieuses. Tant que nous fûmes dans la circonférence exploitée, le pays que nous traversions, grâce aux villages qu'habitent les familles des mineurs, nous parut reprendre quelque vie ; mais bientôt nous eûmes franchi cette contrée, et nous commençâmes d'apercevoir à l'horizon, comme un mur de neige dentelé de quelques pics noirs, les monts Ourals, cette puissante barrière que la nature a posée elle-même entre l'Europe et l'Asie.

A mesure que nous approchions, je remarquais avec joie que le froid devenait plus vif, ce qui nous donnait quelque espoir que la neige prendrait assez de consistance pour que le traînage s'établît. Enfin nous arrivâmes au pied des monts Ourals et nous nous arrêtâmes dans un misérable village d'une vingtaine de maisons, où nous ne trouvâmes d'autres auberge que la poste elle-même. Ce qui déterminait surtout notre halte en ce lieu, c'est que, le froid prenant de l'intensité, il nous fallait échanger notre télègue contre un traîneau. Louise se décida donc à passer dans cette misérable bicoque le temps que nous feraient perdre l'attente d'une gelée complète, la découverte d'un traîneau et la translation de nos effets dans ce nouveau véhicule ; nous entrâmes en conséquence dans ce que notre postillon appelait effrontément une auberge.

Il fallait que la maison fût bien pauvre, car, pour la première fois, nous ne trouvions pas le poêle classique, mais seulement, au milieu de la chambre, un grand feu dont la fumée s'échappait par un trou ménagé au toit ; nous n'en descendîmes pas moins pour prendre notre place autour du foyer, que nous trouvâmes occupé déjà par une douzaine de rouliers qui, ayant comme nous à traverser les monts Ourals attendaient, de leur côté, que le passage fût possible. Ils ne firent pas d'abord la moindre attention à nous ; mais, lorsque j'eus jeté mon manteau, mon uniforme m'eut bientôt conquis une place ; on s'écarta respectueusement, et on nous laissa, pour Louise et moi, toute une moitié du cercle.

Le plus pressé était de nous réchauffer : aussi ce fut ce dont nous nous inquiétâmes d'abord ; puis, lorsque nous eûmes repris un peu de chaleur, je commençai à m'occuper d'un soin non moins important, celui du souper. J'appelai l'hôte de cette malheureuse auberge et je lui fis entendre ce que je désirais ; mais ce désir lui sembla, à ce qu'il me parut, une prétention bien extravagante, car, à ma demande, il manifesta l'étonnement le plus profond, et m'apporta une moitié de pain noir, en me faisant entendre à son tour que c'était tout ce qu'il pouvait nous offrir. Je regardai Louise qui, avec son doux sourire résigné, étendait déjà la main, et je l'arrêtai, insistant auprès de l'hôte pour qu'il nous trouvât quelque autre chose ; mais le pauvre diable, comprenant d'après ma pantomime que j'étais mécontent de ce qu'il m'offrait et que je désirais mieux, alla m'ouvrir tout ce qu'il y avait d'armoires, de bahuts et de caisses dans sa pauvre baraque, en m'invitant à faire la recherche moi-même. En effet, en regardant avec attention les rouliers, nous commençâmes... je remarquai que chacun d'eux tirait de sa valise son pain et un morceau de lard dont il le frottait, après quoi il remettait soigneusement son lard dans sa valise, pour que ce raffinement de sensualité durât aussi longtemps que possible. J'allais demander à ces braves gens la permission de frotter au moins un peu notre pain à leur lard, lorsque je vis rentrer Ivan, qui, se doutant de la détresse où nous nous trouvions, était parvenu à se procurer du pain un peu moins bis et deux poulets auxquels, pour ménager notre sensibilité, il avait déjà tordu le cou. Dès lors ce fut à notre tour de prendre en mépris nos hommes au lard, qui avaient paru rire sous cape de notre détresse, et qui maintenant étaient écrasés par notre luxe.

Il n'y avait pas de temps à perdre, car l'appétit, un instant suspendu par la vue du souper que nous avait d'abord offert notre hôte, revenait avec une rapidité effrayante ; nous décidâmes que nous aurions un bouillon et du rôti. Ivan détacha une marmite que le postillon se mit à récurer de toute la force de ses bras, tandis que Louise et moi nous plumions les poulets et qu'Ivan confectionnait une broche. Au bout d'un instant tout était prêt : la marmite bouillait à gros bouillons, et le rôti, pendu par les pattes à une ficelle, tournait à miracle devant le brasier.

Comme nous commencions à être un peu rassurés sur notre souper, nous nous inquiétâmes de ce qui avait été résolu relativement au départ. Il avait été impossible de se procurer un traîneau, mais Ivan avait tourné la difficulté en faisant enlever les roues de notre télègue, et en le faisant monter sur patins. Le charron de l'endroit était à cette heure occupé à accomplir cette opération ; quant au temps, il paraissait tourner de plus en plus à la gelée, et il y avait espoir que nous pourrions partir le lendemain matin : cette bonne nouvelle redoubla notre appétit : il y avait longtemps que je n'avais si bien soupé que ce soir-là.

Pour les lits, on se doute bien que nous ne nous étions pas même informés s'il y en avait ; mais nous avions de si excellentes fourrures que nous pouvions facilement suppléer à leur absence. Nous nous enveloppâmes de nos pelisses et de nos manteaux, et nous nous endormîmes, faisant des vœux pour que le temps se maintînt dans les bonnes dispositions où il était.

Vers les trois heures du matin, je fus réveillé par un pico-

tement assez vif que j'éprouvais à la figure. Je me dressai sur mon séant, et j'aperçus, à la lueur d'un reste de flamme tremblotante au foyer, une poule qui s'était bien gardée de se montrer la veille, et qui, s'étant introduite dans la chambre, s'adjugeait les restes de notre souper. Ne sachant pas si le lendemain Ivan serait aussi heureux qu'il l'avait été la veille au soir, et instruit par expérience de ce qu'il fallait nous attendre à trouver dans les auberges de la route, je me gardai bien d'effaroucher l'estimable volatile, et je me recouchai au contraire, lui laissant toute facilité de continuer ses recherches gastronomiques. En effet, à peine étais-je retombé dans mon immobilité, qu'enhardie par l'impunité de sa première tentative, elle revint avec une familiarité charmante sautiller de mes pieds à mes genoux et de mes genoux à ma poitrine ; mais là s'arrêta son voyage ; je la saisis d'une main par les pattes, de l'autre par la tête, et avant qu'elle eût eu le temps de jeter un cri, je lui avais tordu le cou.

On devine qu'après une pareille opération, qui nécessitait l'application de toutes les facultés de mon esprit, j'étais peu disposé à me rendormir. Au reste, je l'eusse voulu, que la chose m'eût été à peu près impossible, grâce à deux coqs qui se mirent, de minute en minute, à saluer sur un ton différent le retour du matin. En conséquence, je me levai et j'allai étudier l'état du temps : il était tel que nous pouvions l'espérer, et la neige avait déjà pris assez de dureté pour que les patins du traîneau pussent glisser dessus.

En revenant près du foyer, je vis que je n'étais pas le seul que le chant du coq eût réveillé. Louise était assise tout enveloppée de ses fourrures, souriant comme si elle venait de passer la nuit dans le meilleur lit, et ne paraissait pas même songer aux dangers qui nous attendaient probablement dans les gorges des monts Ourals ; quant aux rouliers, ils commençaient, de leur côté, à donner signe de vie ; Ivan dormait comme un bienheureux. Quoique dans les circonstances ordinaires j'aie au plus haut degré la religion du sommeil, la situation était trop grave pour que je respectasse le sien. Les rouliers étaient venus tour à tour sur le seuil de la porte et se consultaient entre eux ; je voyais qu'il y avait discussion pour et contre le départ ; je réveillai donc Ivan pour qu'il prît part au conseil, et qu'il s'éclairât à l'expérience de ces braves gens dont l'état était de passer et de repasser sans cesse d'Europe en Asie, et de faire, hiver comme été, la route que nous devions suivre.

Je ne m'étais pas trompé : il y avait division dans les opinions. Quelques-uns, et de ce nombre étaient les plus vieux et les plus expérimentés, voulaient demeurer un jour ou deux encore ; les autres, et c'étaient les plus jeunes et les plus entreprenants, voulaient partir, et Louise, qui entendait quelques mots de leur patois, était de l'avis de ces derniers.

Soit qu'Ivan fût accessible aux prières que lui adressait une jolie bouche, soit qu'effectivement le temps lui parût présenter des garanties, il se rangea du parti de ceux qui étaient pour le départ ; et très probablement par l'influence qu'exerçait naturellement son habit militaire dans un pays où l'uniforme est tout, il ramena à ce sentiment quelques-uns de ceux qui y étaient opposés : de sorte que la majorité ayant fait loi, chacun commença ses préparatifs. La vérité est qu'Ivan craignait que, quelle que fût la résolution des voituriers, nous n'en fissions pas moins à notre tête, et il aimait mieux faire la route en compagnie que seul.

Comme c'était Ivan qui réglait nos comptes, je le chargeai d'ajouter au total que lui présenterait notre hôte le prix de sa poule, et je la lui remis à titre d'acompte sur notre souper, en le priant d'y ajouter quelque autre provision, et surtout du pain moins bis, s'il était possible, que celui auquel nous avions failli être réduits la veille. Il se mit en quête, et bientôt il rentra avec une seconde poule, un jambon cru, du pain mangeable, et quelques bouteilles d'une espèce d'eau-de-vie rouge qui se fait, je crois, avec de l'écorce de bouleau.

Pendant ce temps, les voituriers attelaient leurs chevaux, et j'allai moi-même à l'écurie pour choisir les nôtres. Mais, selon l'habitude, ils étaient dans la forêt voisine. Notre hôte alors réveilla un enfant de douze à quinze ans qui dormait dans un coin, et lui ordonna d'aller faire la chasse. Le pauvre petit diable se leva sans murmurer, puis, avec l'obéissance passive du paysan russe, il prit une grande perche, monta sur un des chevaux des voituriers, et partit au galop. En attendant, les conducteurs devaient choisir un guide chef chargé de prendre le commandement de la caravane ; ce guide une fois élu, chacun devait s'abandonner à son expérience et à son courage, et lui obéir comme un soldat à son général : le choix tomba sur un voiturier nommé Georges.

C'était un vieillard de soixante-dix à soixante-quinze ans, à qui on en eût donné quarante-cinq à peine, aux membres athlétiques, aux yeux noirs ombragés d'épais sourcils grisonnants et à la longue barbe blanchissante. Il était vêtu d'une chemise de laine serrée autour du corps par une sangle de cuir, d'un pantalon de molleton rayé, d'un bonnet fourré et d'une peau de mouton, dont la laine était retournée en dedans. Il portait d'un côté, à sa ceinture, deux ou trois fers à cheval qui cliquetaient l'un contre l'autre, une cuillère et une fourchette d'étain, un long couteau qui tenait le milieu entre un poignard et un couteau de chasse ; de l'autre côté, une hache à manche court et une bourse dans laquelle étaient pêle-mêle un tourne-vis, une vrille, une pipe, du tabac, de l'amadou, un briquet, deux pierres à feu, des clous, des tenailles et de l'argent.

Le costume des autres voituriers était le même, à peu de chose près.

A peine Georges eut-il été revêtu du grade de guide chef, qu'il débuta dans ses fonctions en ordonnant à tout le monde d'atteler sans retard, afin que l'on pût arriver pour coucher à une espèce de cabane située au tiers à peu près du passage ; mais, quelle que fût sa hâte de se mettre en route, je le priai d'attendre que nos chevaux fussent arrivés, pour que nous pussions partir tous ensemble. La demande nous fut accordée le plus gracieusement du monde. Les voituriers rentrèrent, et notre hôte ayant jeté quelques brassées de branches de sapin et de bouleau sur le foyer, il s'en éleva une flamme dont, au moment de nous séparer d'elle, nous sentions mieux encore la valeur. Nous étions à peine rangés autour du feu, que nous entendîmes le galop des chevaux qui revenaient de la forêt ; en même temps la porte s'ouvrit, et le malheureux enfant qui venait de les chercher se précipita dans la chambre en poussant des cris aigus et inarticulés ; puis, fendant le cercle, il vint se jeter à genoux devant notre feu, les bras étendus presque dans la flamme et comme s'il voulait la dévorer. Alors toutes les facultés de son être parurent s'épanouir sous l'impression du bonheur dont il jouissait. Il resta un instant ainsi immobile, silencieux, avide ; enfin ses yeux se fermèrent, il s'affaissa sur lui-même, poussa un gémissement et tomba. Alors je voulus le relever, et je le saisis par la main ; mais je sentis avec horreur que mes doigts entraient dans ses chairs comme dans de la viande cuite. Je jetai un cri ; Louise voulut prendre l'enfant dans ses bras, mais je l'arrêtai. Alors Georges se pencha sur lui, le regarda, et dit froidement :

— Il est perdu.

Je ne pouvais croire que ce fût vrai ; l'enfant était visiblement plein de vie, il avait rouvert les yeux et nous regardait. Je demandai à grands cris un médecin, mais personne ne répondait. Cependant, moyennant un billet de cinq roubles, un des assistants se décida à aller chercher dans le village une espèce de vétérinaire qui soignait à la fois les hommes et les chevaux. Pendant ce temps, Louise et moi nous déshabillâmes le malade, nous fîmes chauffer une peau de mouton au feu, et nous le roulâmes dedans ; l'enfant murmurait des paroles de remerciement, mais ne remuait point et paraissait perclus de tous ses membres. Quant aux voituriers, ils étaient retournés à leurs chevaux et se disposaient à partir. J'allai à Georges, le suppliant d'attendre au moins un instant que le médecin fût arrivé ; mais Georges me répondit : « Soyez tranquille, nous ne partirons pas avant un quart d'heure, et dans un quart d'heure, il sera mort. » Je revins près du malade, que j'avais laissé sous la garde de Louise ; il avait fait un mouvement pour se rapprocher encore du feu, ce qui nous donna quelque espoir. En ce moment le médecin entra, et Ivan lui expliqua dans quel but on l'avait envoyé chercher. Le médecin secoua la tête, s'approcha du feu, déroula la peau de mouton : l'enfant était mort.

Louise demanda où étaient les parents de ce malheureux enfant, afin de leur laisser une centaine de roubles ; l'hôte répondit qu'il n'en avait point, et que c'était un orphelin qu'il élevait par charité.

XXIV

Les augures n'étaient pas heureux ; néanmoins il était trop tard pour reculer ; c'était Georges qui, à son tour, nous pressait ; les voitures étaient rangées à la file à la porte de l'auberge ; Georges était en tête de la caravane, au milieu de laquelle était notre télègue attelé de *troïka*, c'est-à-dire avec trois chevaux ; nous y montâmes. Ivan s'installa avec le postillon sur un banc adapté à la place du siége, qui avait disparu dans la métamorphose de notre équipage, et, à un coup de sifflet prolongé nous nous mîmes en route.

Nous étions déjà à une douzaine de verstes du village, lorsque le jour parut : devant nous, comme si nous pouvions les toucher de la main, étaient les monts Ourals, où nous

allions nous engager, mais, avant d'aller plus loin, Georges prit hauteur, comme eût pu faire un capitaine de vaisseau, et reconnut au gisement des arbres que nous étions bien sur la route. Nous continuâmes donc, en prenant des précautions pour ne pas nous écarter, et nous arrivâmes, en moins d'une heure, au versant occidental. Là, il fut reconnu que la pente était trop rapide, et la neige encore trop peu consolidée pour que chacune des voitures pût monter avec les huit chevaux qui la conduisaient. Georges décida que deux voitures seulement monteraient à la fois, et qu'on attellerait à ces deux voitures tous les chevaux de la caravane; puis, ces deux voitures arrivées, les chevaux redescendraient pour en aller prendre deux autres, ainsi de suite, jusqu'à ce que les dix équipages qui composaient notre caravane eussent rejoint le premier. Deux chevaux étaient réservés pour être attelés en arbalète à notre traîneau. On voit que nos compagnons de voyage nous traitaient en frères, et cependant tout cela se faisait sans que nous eussions eu besoin d'exhiber une seule fois l'ordre de l'empereur.

Ici les dispositions changèrent. Comme notre équipage était le plus léger, nous passâmes du centre à la tête; deux hommes nous précédèrent, armés de longues piques pour sonder le terrain. Georges prit notre premier cheval par la bride; deux hommes nous suivirent, entamant avec leur hache la neige derrière le traîneau, afin de laisser, aux endroits où avaient passé les roues, les traces qui pussent être suivies par une seconde, puis par une troisième voiture; je me plaçai entre le traîneau et le précipice, enchanté de trouver cette occasion de marcher un peu à pied, et nous commençâmes l'ascension, suivis par deux voitures.

Au bout d'une heure et demie de montée sans accident, nous arrivâmes à une espèce de plateau couronné de quelques arbres. L'endroit parut favorable pour la halte. Il restait huit autres voitures qui devaient monter deux par deux comme les premières: c'était donc l'affaire de huit heures, sans compter le temps que les chevaux mettraient à redescendre: nous pouvions donc à peine espérer d'être réunis tous avant la nuit.

Tous les voituriers, moins deux restés en bas pour la garde des bagages, étaient montés avec nous afin d'examiner le terrain, et tous avaient reconnu que nous étions dans la véritable route. Comme il n'y avait qu'à suivre les traces faites, ils redescendirent avec les chevaux: quatre des leurs restèrent avec Georges, Ivan et moi, pour bâtir une baraque.

Louise était dans le traîneau, tout enveloppée de fourrures, et n'ayant rien à craindre du froid; nous l'y laissâmes attendre tranquillement qu'il fût temps d'en sortir, et nous nous mîmes à abattre à grands coups de hache les arbres qui nous environnaient, moins quatre destinés à être les piliers angulaires de l'édifice. Alors, autant pour nous réchauffer que pour nous faire un abri, nous nous mîmes à bâtir une cabane qui, au bout d'une heure, grâce à la merveilleuse dextérité de nos architectes improvisés, se trouva construite. Aussitôt on creusa la neige intérieurement jusqu'à ce qu'on trouvât le sol; avec cette neige on calfeutra les dehors de la cabane; puis avec les branches inutiles on alluma un grand feu, dont la fumée s'échappa, comme d'habitude, par l'ouverture pratiquée au milieu du toit. La cabane était achevée. Louise était descendue et assise devant le foyer; la poule, plumée et pendue par les pattes à une ficelle, tournait symétriquement tantôt à droite, tantôt à gauche, lorsque le second convoi arriva.

A cinq heures du soir toutes les voitures étaient rangées sur le plateau, et les chevaux dételés mangeaient leur paille de maïs: quant aux hommes, ils faisaient bouillir dans une grande marmite une espèce de *polenta*, qui, avec le lard cru dont ils frottèrent leur pain, et la bouteille d'eau-de-vie que nous leur abandonnâmes, forma tout leur souper.

Le repas achevé, nous nous casâmes du mieux que nous pûmes: les voituriers voulaient nous laisser la cabane et dormir en plein air, au milieu de leurs chevaux, mais nous exigeâmes positivement qu'ils profitassent de l'abri qu'ils avaient construit, seulement il fut convenu que l'un d'eux resterait en sentinelle, armé de ma carabine, de peur des loups et des ours, et que d'heure en heure cette sentinelle serait relevée; c'est en vain que nous fîmes, Ivan et moi, de vives instances pour ne point être exemptés de notre tour de garde.

Comme on le voit, notre position jusque-là était très tolérable; aussi, nous endormîmes-nous sans trop souffrir du froid, grâce aux fourrures dont nous avait pourvus en abondance la comtesse Waninkoff. Nous étions au milieu de notre meilleur sommeil lorsque nous fûmes réveillés par un coup de carabine.

Je bondis sur mes pieds, et, prenant un pistolet de chaque main, je m'élançai vers la porte ainsi qu'Ivan; quant aux voituriers, ils se contentèrent de soulever la tête en demandant ce que c'était, et il y en eut même deux ou trois qui ne se réveillèrent pas du tout.

C'était Georges qui venait de faire feu sur un ours: attiré par la curiosité, l'animal s'était approché à une vingtaine de pas de la cabane, puis arrivé là, et pour mieux voir sans doute ce qui se passait chez nous, il s'était dressé sur ses pattes de derrière: alors Georges avait profité de la position et lui avait envoyé une balle; il rechargeait tranquillement sa carabine, de peur de surprise, lorsque j'arrivai près de lui. Je lui demandai s'il croyait l'avoir touché, il me répondit qu'il en était sûr.

Du moment où ceux qui avaient demandé ce que c'était eurent appris qu'il était question d'un ours, leur apathie fit place au désir de poursuivre l'animal; mais comme effectivement l'ours était blessé, ce qu'il était facile de reconnaître aux larges traces de sang laissées sur la neige, Georges seul y avait des droits; en conséquence son fils, qui était un jeune homme de vingt-cinq ou vingt-six ans, nommé David, lui demanda la permission de suivre la trace, et, cette permission accordée, il s'éloigna dans la direction du sang; je le rappelai pour lui offrir ma carabine, mais il me fit signe qu'il avait son couteau et sa hache, et que ces deux armes lui suffisaient.

Je le suivis des yeux jusqu'à la distance de cinquante pas à peu près, et je le vis descendre dans un ravin, s'enfonçant dans l'obscurité, où il marcha courbé pour ne point perdre de vue les vestiges sanglants. Les voituriers rentrèrent dans la cabane; Georges continua sa faction qui n'était pas achevée, et comme j'étais réveillé de manière à ne pas me rendormir de quelque temps, je demeurai près de lui. Au bout d'un instant, il me sembla entendre, vers la direction dans laquelle avait disparu le fils de Georges un rugissement sourd: le père l'entendit aussi, car, sans me rien dire, il me saisit le bras et me le serra avec force. Au bout de quelques secondes, un nouveau rugissement se fit entendre et je sentis les doigts de fer de Georges se crisper encore davantage; puis il y eut un silence de cinq minutes à peu près, qui durent paraître cinq siècles au pauvre père, enfin, au bout de cinq minutes, un cri humain retentit: Georges respira bruyamment, lâcha mon bras, et se tournant de mon côté:

— Nous aurons un meilleur dîner demain qu'aujourd'hui, dit-il; l'ours est mort.

— Oh! mon Dieu, Georges, murmura une voix douce derrière nous, comment avez-vous permis à votre fils de poursuivre seul et presque sans armes un pareil animal?

— Sauf votre respect, ma jolie dame, dit Georges avec un sourire d'orgueil, les ours, cela nous connaît; j'en ai pour mon compte tué plus de cinquante dans ma vie, et je n'ai jamais attrapé à cette chasse que quelques égratignures qui ne valent pas la peine d'en parler. Pourquoi arriverait-il plutôt malheur à mon fils qu'à moi?

— Cependant, lui dis-je, vous n'avez pas toujours été aussi tranquille que dans ce moment, témoin mon bras que j'ai cru que vous alliez me briser.

— Ah! me dit Georges, c'est que j'avais reconnu au rugissement de l'ours que lui et mon enfant se battaient corps à corps. C'est une faiblesse, c'est vrai, Excellence; mais que voulez-vous, un père est toujours père.

En ce moment, le chasseur reparut à l'endroit même où je l'avais perdu de vue, car, pour revenir ainsi que pour aller, il avait suivi la trace du sang. Comme s'il voulait nous donner la preuve que sa faiblesse était passée, Georges s'abstint de faire même un pas au-devant de David, et j'allai seul à la rencontre du jeune homme.

Il rapportait les quatre pattes de l'animal, c'est-à-dire la partie qui passe pour la plus friande, et ces quatre pattes nous étaient destinées. Quant au reste, il n'avait pu le rapporter: l'ours était énorme et pesait au moins cinq cents.

A cette nouvelle, les dormeurs se réveillèrent tous jusqu'au dernier, et ce fut à qui s'offrirait pour aller chercher les quartiers de l'ours. Pendant ce temps, David ôtait sa peau de mouton et découvrait son épaule; il avait reçu de son terrible antagoniste un coup de griffe qui lui avait mis l'os presque à découvert. Cependant il avait perdu peu de sang, le sang ayant gelé presque aussitôt. Louise voulut laver la plaie avec de l'eau tiède et la bander avec son mouchoir, mais le blessé secoua la tête et répondit que c'était déjà sec; puis il remit sa peau de mouton par-dessus, après avoir frotté, pour tout remède, son épaule avec un morceau de lard. Cependant son père lui défendit de quitter la cabane, et les six voituriers désignés par Georges pour aller chercher les quartiers de l'ours partirent seuls.

La faction de Georges étant finie, il vint s'asseoir près de son fils, et un autre le remplaça. J'entendis alors que le jeune homme racontait au vieillard tous les détails du combat. Pendant ce récit, les yeux de Georges brillaient comme des charbons. Lorsqu'il eut fini, Louise offrit au blessé quelques-unes de nos fourrures pour s'envelopper, mais il refusa, posa sa tête sur l'épaule du vieillard et s'endormit.

Nous étions si fatigués que nous ne tardâmes point à en faire autant, et nous nous réveillâmes sur les cinq heures

du matin, sans qu'aucun autre accident eût troublé notre sommeil.

Nos guides avaient déjà attelé la moitié de nos voitures et notre traîneau. Comme la montée était beaucoup moins rapide que la veille, ils espéraient cette fois n'avoir à faire que deux voyages. Georges prit, comme il l'avait déjà fait, la bride de notre premier cheval et conduisit la caravane ; son fils et un autre voiturier marchaient devant avec leurs longues lances pour sonder le terrain. Vers midi, nous arrivâmes au point le plus haut, non pas de la montagne, mais du passage. Il était temps de faire halte, si nous voulions que le reste des voitures pût nous rejoindre avant la nuit. Nous regardâmes tout autour de nous pour voir si nous ne trouverions pas, comme la veille, quelques bouquets de bois ; mais, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, la montagne était nue ; il fut donc convenu que le second convoi rapporterait une charge de bois suffisante, non seulement pour préparer le souper, mais encore pour faire du feu toute la nuit.

Quant à nous, nous étions désespérés de n'avoir pas eu cette idée tout d'abord, et nous étions en train d'établir tant bien que mal, avec quatre piques enfoncées en terre et la toile qui recouvrait une des voitures, une espèce de tente, lorsque nous vîmes revenir le fils de Georges avec deux chevaux qui arrivaient au grand trot, tout chargés de bois. Ces braves gens avaient pensé à nous, et, prévoyant que sans feu nous trouverions le temps long, ils nous envoyaient des combustibles. La tente était finie ; nous grattâmes la neige comme d'habitude ; le fils de Georges creusa dans la terre un trou carré d'un pied à peu près de profondeur, alluma un premier fagot sur ce trou ; lorsque le fagot fut brûlé, il remplit à moitié le trou de braise ardente, posa dessus deux des pattes de l'ours qu'il avait tué la veille ; les recouvrit de charbons allumés comme il aurait pu faire de pommes de terre ou de châtaignes, puis il plaça sur cette espèce de four de campagne un second fagot, qui, au bout de deux heures, ne fut plus qu'un amas de cendres et de braises.

Cependant, tout en soignant les préparatifs du souper, notre cuisinier allait souvent à l'ouverture de notre tente interroger le temps ; en effet, le ciel se couvrait de nuages, et un morne silence régnait dans l'atmosphère, indiquant quelque changement pour la nuit ; or, tout changement dans notre situation ne pouvait que nous être préjudiciable. Aussi, lorsque le second convoi arriva, les voituriers se réunirent-ils en conseil, examinant le ciel et tendant la main au vent afin de savoir s'il se fixait enfin quelque part ; le résultat fut sans doute assez peu satisfaisant, car ils vinrent s'asseoir tristement près du feu. Comme je ne voulais point paraître devant Louise partager cette inquiétude, je chargeai Ivan de s'informer de ce qu'ils craignaient ; Ivan revint un instant après me dire que le temps tournait à la neige : ils craignaient donc pour le lendemain, outre les tempêtes et les avalanches, de ne pouvoir suivre exactement leur chemin, et comme la route pendant toute la descente était bordée de précipices, la moindre déviation pouvait devenir mortelle. C'était justement le péril que je redoutais : aussi la nouvelle me trouva-t-elle tout préparé.

Quelque inquiétude qu'eussent nos compagnons de voyage, la faim ne perdait cependant point ses droits : aussi, à peine installés autour du brasier, se mirent-ils à couper des effilés de l'ours, qu'ils étendirent sur les charbons. Quant à nous, on nous réservait un mets plus délicat, c'étaient les pattes cuites à l'étouffé ; aussi, lorsque celui qui s'était constitué notre cuisinier jugea qu'elles étaient à point, il écarta avec précaution les braises qui les enveloppaient, et les tira l'une après l'autre du brasier.

Cette fois encore, je l'avoue, l'impression fut peu flatteuse ; les pattes avaient démesurément grossi, et présentaient une masse informe et assez peu attrayante. Après les avoir posées toutes fumantes sur un tronc de sapin que ses compagnons avaient scié la veille et avaient apporté pour nous faire une espèce de table, notre cuisinier commença, avec son couteau, à enlever la croûte qui les recouvrait. Cependant, comme à mesure que cette opération s'accomplissait une odeur des plus succulentes se faisait sentir, je ne tardai pas à faire retour sur mes opinions, d'autant mieux que, n'ayant mangé depuis le matin qu'un peu de pain et de jambon cru, j'avais une faim atroce. Quant à Louise, elle regardait toutes ces préparations avec une répugnance visible, et avait déclaré positivement qu'elle ne mangerait que du pain.

Malheureusement, quand le repas fut prêt, la vue faillit me faire perdre l'appétit qu'avait excité l'odorat : en effet, dépouillées ainsi de leur peau, les pattes de l'ours faisaient l'effet de deux mains de géant. Je restai donc, au grand étonnement des spectateurs, un instant indécis, attiré par l'odeur, repoussé par la forme, et assez désireux d'avoir un dégustateur du mets tant vanté. Je me tournai donc vers Ivan, qui convoitait ce rôti avec une gourmandise très visible, et lui fis signe d'y goûter; il ne se le fit pas dire deux fois, emprunta la fourchette et le couteau de son voisin, et, avec une satisfaction visible, il entama une des deux pattes ; comme il n'y avait à se tromper ni à son assurance désintéressée, ni à sa satisfaction évidente, j'en fis autant que lui, et, à la première bouchée, je fus forcé de convenir qu'Ivan avait pleinement raison.

Quant à Louise, nos exemples ni nos prières ne purent rien sur elle ; elle se contenta de manger un peu de pain et de jambon rôti, et, ne voulant pas boire d'eau-de-vie, elle se désaltéra avec de la neige.

Sur ces entrefaites, la nuit était venue, et l'obscurité toujours croissante indiquait que le temps se chargeait de plus en plus ; les chevaux se serraient les uns contre les autres avec une espèce d'inquiétude instinctive, et, de temps en temps, il passait des rafales de vent qui eussent emporté notre tente, si nos prévoyants compagnons n'eussent pris soin de l'adosser à un rocher, nous n'en fîmes pas moins nos dispositions pour dormir, si la chose nous était possible. Comme la tente n'offrait point un abri suffisant pour une femme, Louise rentra dans son traîneau, dont je fermai l'ouverture avec la peau de l'ours tué la veille, et je revins m'installer sous la tente que nos voituriers nous avaient abandonnée, prétendant qu'ils seraient très bien sous leurs chariots. Effectivement, la tente était trop petite pour les contenir tous ; cependant nous insistâmes pour que la moitié de la troupe la partageât avec nous ; mais ils refusèrent obstinément, et il n'y eut que le fils de Georges qui, sur l'ordre de son père, et souffrant encore de sa blessure de la veille, se décida enfin à rester notre camarade de chambrée. Quant aux autres, ils se placèrent, comme ils l'avaient dit, sous leurs voitures, à l'exception de Georges, qui, méprisant ce sybaritisme, se coucha tout bonnement à terre, enveloppé de ses peaux de mouton et la tête sur un rocher ; un des voituriers resta, comme la veille, en sentinelle à la porte de la tente.

Comme je rentrais après avoir visité toutes ces dispositions extérieures, j'en vis une que je n'avais pas remarquée : c'était un grand amas de branches placé au milieu de la route, et auquel on commençait à mettre le feu. Ce second foyer, qui ne devait chauffer personne, me paraissait à peu près inutile ; je demandai donc dans quel but il était préparé ; le fils de Georges me répondit alors que c'était pour écarter les loups, qui, attirés par l'odeur de notre rôti, ne manqueraient pas de venir rôder autour de nous. La raison me parut suffisante et la précaution des mieux conçues : la sentinelle était chargée d'entretenir le feu de notre tente et le feu de la route.

Nous nous enveloppâmes dans nos pelisses, et nous attendîmes, sinon avec tranquillité, du moins avec résignation, les deux ennemis qui nous menaçaient, la neige et les loups. L'attente ne fut pas longue, et une demi-heure ne s'était point écoulée, que je vis tomber l'une, et que j'entendis dans le lointain les hurlements des autres. Cependant j'étais si fatigué, que lorsque je vis, au bout d'une vingtaine de minutes, que ces hurlements, qui, je l'avoue, m'inquiétaient plus que la neige, quoiqu'ils fussent réellement moins dangereux, ne se rapprochaient point, je m'endormis profondément.

Je ne sais pas depuis combien de temps j'étais tombé dans ce sommeil, lorsque je sentis tomber sur moi une lourde masse. Je me réveillai en sursaut ; j'étendis instinctivement les bras, mais je rencontrai un obstacle ; je voulus crier, mais ma voix se perdit étouffée. Dans le premier moment, j'ignorais complètement où j'étais ; puis, en rassemblant mes idées, je crus que la montagne s'était écroulée sur nous, et je redoublai d'efforts. Aux secousses qui l'ébranlaient, je sentis que je n'étais pas le seul Encelade enseveli sous ce nouvel Etna. J'étendis la main vers mon compagnon d'infortune, qui me saisit le bras et me tira à lui : je cédai à l'impulsion, et je me trouvai la tête dehors. La toile de notre tente, surchargée de neige, s'était abattue sur nous et nous avait enveloppés comme dans un panneau : mais le fils de Georges, tandis que je cherchais une issue impossible à trouver, l'avait éventrée avec son poignard, et, me saisissant d'une main et Ivan de l'autre, il nous faisait sortir avec lui par l'ouverture qu'il s'était frayée.

Il n'y avait point de sommeil à espérer pendant tout le reste de la nuit : la neige tombait à flocons si pressés, que nos voitures avaient entièrement disparu sous la couche qui les recouvrait, et semblaient des monticules adhérents à la montagne. Quant à Georges, une légère élévation du terrain indiquait seule l'endroit où il était couché. Nous nous assîmes, les pieds au feu et le dos au vent, et nous attendîmes le jour.

Vers les six heures du matin, la neige cessa ; et cependant, malgré l'approche du jour, le ciel resta terne et lourd. Au premier rayon qui parut vers l'orient, nous appelâmes Georges, qui passa aussitôt sa tête à travers sa couverture de neige. Mais c'est tout ce qu'il put faire ; sa peau de mouton était prise dans la neige solide, et le retenait comme

cloué au sol. Il lui fallut faire un effort violent, à l'aide duquel il entra en possession de lui-même. Aussitôt, et à son tour il appela les autres voituriers.

Alors nous les vîmes, les uns après les autres, passer leurs têtes à travers le rideau de neige qui avait fait du dessous de chaque voiture une espèce d'alcôve fermée. Leur premier regard se dirigea vers l'orient. Un jour pâle et triste y luttait avec la nuit, et il semblait que c'était la nuit qui dût remporter la victoire; l'aspect était inquiétant, car, aussitôt ils se réunirent en conseil pour savoir ce qu'il fallait faire.

En effet, toute la nuit la neige était tombée et à chaque pas que l'on faisait dans cette couche nouvelle on y enfonçait jusqu'aux genoux. Tout chemin avait donc disparu, et les rafales de vent, qui avaient passé si violentes toute la nuit, avaient dû combler les ravins, qu'il devenait ainsi impossible d'éviter. D'un autre côté, nous ne pouvions rester à la même place, manquant de tout, sans feu, sans provisions, sans abri. Quant à retourner sur nos pas, cette résolution présentait tout autant de danger que d'aller en avant, d'ailleurs, cette opinion fût-elle celle de nos compagnons, nous étions bien résolus à ne pas l'adopter.

Au milieu de toutes ces discussions, Louise venait de sortir la tête de son traîneau et m'avait appelé; comme les autres voitures, il était complètement enseveli sous la neige, de sorte qu'au premier aspect elle avait jugé la position et deviné ce qui se passait. Je la trouvai ferme et calme comme toujours, et décidée à aller en avant.

Pendant ce temps, la discussion continuait entre nos voituriers, et je voyais, au geste rapide et à la parole animée de Georges, qu'il soutenait une opinion qu'il avait peine à faire adopter. En effet, Georges voulait aller en avant, et les autres voulaient attendre. Georges disait que la neige pouvait continuer de tomber ainsi pendant un jour ou deux, et rester comme cela arrive quelquefois, une semaine et même plus sans prendre aucune consistance. Alors la caravane tout entière ne pourrait plus avancer ni reculer, et serait ensevelie vivante; au contraire, en continuant la marche le jour même, et tandis qu'il n'y avait encore que deux pieds de neige nouvelle, on pourrait le lendemain matin arriver à un village qui se trouve au bas du versant oriental, à une quinzaine de lieues d'Ekaterinbourg.

Cet avis, il faut bien le dire, quoiqu'il fût celui auquel d'avance je m'étais sympathiquement réuni, présentait bien des dangers. Le vent continuait à souffler avec violence; les chasse-neige et les avalanches sont d'ailleurs fréquents dans ces montagnes. Aussi une forte opposition se manifesta-t-elle contre l'opinion de Georges, et, au bout de quelque temps, elle dégénéra en révolte complète. Comme l'autorité dont il était investi n'était qu'une concession volontaire, ceux qui la lui avaient donnée pouvaient la lui retirer, et effectivement, ils venaient de lui dire de continuer la route avec son fils et sa voiture s'il voulait, lorsque Ivan, après être venu prendre mon avis et celui de Louise, plein de confiance comme nous dans l'expérience du vieux guide, s'avança et ordonna de mettre les chevaux aux équipages. Cet ordre excita d'abord l'étonnement, puis des murmures; mais alors Ivan tira un papier de sa poche, et, le déployant. — Ordre de l'empereur, dit-il. — Aucun des voituriers ne savait lire, mais tous connaissaient le cachet impérial. Sans s'informer comment Ivan était porteur de cet ordre, sans discuter s'ils devaient y être soumis, ils coururent aux chevaux, qui, réunis en un seul groupe, se pressaient les uns contre les autres comme un troupeau de moutons, et au bout de dix minutes la caravane se trouva prête à partir.

Le fils de Georges prit les devants pour sonder le terrain; Georges et sa voiture se placèrent en tête de notre colonne. Notre traîneau suivait immédiatement, de sorte que, si l'équipage de Georges enfonçait dans quelque ravin, nous pourrions, nous, avec notre voiture légère, l'éviter facilement. Les autres venaient sur une seule ligne, car cette fois nous pouvions marcher tous ensemble. Ainsi que je l'ai dit, nous étions arrivés au plateau, le plus élevé de la montagne, et nous n'avions plus qu'à redescendre.

Au bout d'un instant, nous entendîmes un cri, et nous vîmes s'enfoncer notre guide. Nous courûmes à l'endroit où il avait disparu, et nous trouvâmes un trou d'une quinzaine de pieds de profondeur, au fond duquel la neige s'agitait, puis une main qui passait encore. En ce moment le pauvre père accourut, tenant une longue corde à la main, afin qu'on la lui attachât autour du corps et qu'il pût s'élancer après son fils avec quelque espoir de le sauver. Mais un voiturier se présenta en disant qu'on avait besoin que Georges se conservât pour conduire la caravane, et que c'était à lui de descendre. On lui passa la corde sous les aisselles; Louise lui tendit sa bourse, qu'il mit dans sa poche en faisant un signe de tête, et sans s'informer de ce qu'il y avait dedans; nous prîmes à six ou huit la corde, que nous laissâmes filer rapidement, de sorte qu'il arriva au moment où la main commençait à disparaître. Alors, saisissant le malheureux par le poignet, en même temps que nous le tirions en haut, il parvint à l'enlever de la couche de neige où il était enseveli, et le prit tout évanoui dans ses bras; aussitôt nous redoublâmes d'efforts, et en un instant l'un et l'autre furent replacés sur un terrain solide.

Le pauvre père ne savait lequel il devait embrasser d'abord, ou de son fils ou de celui qui l'avait été chercher au fond du ravin; mais, David étant évanoui, ce fut de lui qu'il s'occupa d'abord. L'évanouissement venait évidemment du froid; Georges fit donc avaler au malade quelques gouttes d'eau-de-vie qui le ranimèrent; puis on l'étendit sur une fourrure, on le déshabilla, on le frotta de neige par tout le corps, jusqu'à ce que la peau fût d'un rouge de sang, et alors, comme il remuait bras et jambes et qu'il n'y avait plus de danger, David pria lui-même que l'on continuât la route, disant qu'il se sentait en état de marcher; mais Louise n'y voulut pas consentir; elle le plaça près d'elle dans le télègue, et un autre voiturier le remplaça. Notre postillon monta sur un de ses chevaux, je me plaçai près d'Ivan sur le siège, et nous nous remîmes en marche.

La route tournait à gauche, s'escarpant aux flancs de la montagne; à droite s'étendait le ravin dans lequel était tombé le fils de Georges, ravin dont il était impossible de mesurer la profondeur, car, selon toutes les probabilités, David n'avait pas roulé au fond, mais s'était arrêté sur quelque accident de terrain qui l'avait heureusement retenu. Ce qu'il y avait de mieux à faire était donc de serrer autant que possible la paroi de rocher à laquelle, sans aucun doute, était adossé le chemin.

Cette manœuvre nous réussit, et nous marchâmes ainsi deux heures à peu près sans accident. Pendant ces deux heures, la descente était sensible, quoiqu'elle ne fût point rapide; nous étions alors arrivés à un bouquet d'arbres pareil à celui sous lequel nous nous étions arrêtés pendant la première nuit. Personne de nous n'avait mangé encore; nous résolûmes de nous arrêter une heure pour laisser reposer les chevaux, déjeuner et faire du feu.

Ce fut sans doute par une prévision toute miséricordieuse que Dieu plaça au milieu des neiges ces bois résineux si prompts à s'enflammer; aussi, n'eûmes-nous besoin que d'abattre un sapin et de secouer la neige qui pendait en frange à ses branches pour nous faire un foyer splendide autour duquel, en un instant, nous fûmes tous groupés, et dont la chaleur acheva de remettre David. J'ambitionnais fort une troisième patte d'ours, mais nous n'avions pas le temps de préparer le fourneau nécessaire à sa cuisson; je fus donc forcé de me contenter d'une tranche rôtie sur les charbons, tranche, au reste, que je trouvai excellente. Nous ne mangeâmes que la viande; le pain était trop précieux : il ne nous en restait plus que quelques livres.

Cette halte, si courte qu'elle fût, avait fait grand bien à tout le monde, et hommes et animaux étaient prêts à repartir avec un nouveau courage, quand on s'aperçut que les roues ne tournaient plus : pendant notre station, une épaisse couche de glace avait emprisonné les moyeux, et il fallut la briser à coups de marteaux pour que les roues pussent faire leur office. Cette opération nous prit encore au moins une demi-heure; il était près de midi lorsque nous nous remîmes en route.

Nous marchâmes trois heures sans accident, de sorte que nous devions avoir fait, depuis notre premier départ, près de sept lieues, lorsque nous entendîmes comme un craquement suivi d'un bruit pareil à celui que ferait un coup de tonnerre répété d'écho en écho : en même temps nous sentîmes passer comme un tourbillon de vent, et nous vîmes l'air obscurci d'une poussière de neige. A ce bruit, Georges arrêta court sa voiture : Une avalanche! cria-t-il, et chacun resta muet, immobile et attendant. Puis, au bout d'un instant, le bruit cessa, l'air s'éclaircit, et la rafale, comme une trombe, continua son chemin, balayant la neige et renversant deux sapins qui croissaient sur un roc à cinq cents pas au-dessous de nous. Tous les voituriers poussèrent un cri de joie : car si nous eussions été d'une demi-verste plus avancés seulement, nous étions enlevés dans l'ouragan ou engloutis par l'avalanche : en effet, à une demi-verste d'où nous étions, nous trouvâmes le chemin encombré par la neige.

Ce n'était pas à vrai dire, un spectacle imprévu, car, dès que la trombe avait été aperçue, Georges m'avait manifesté la crainte qu'elle ne nous laissât cette trace de son passage. Nous n'en essayâmes pas moins, comme cette neige était légère et friable, de passer au travers et nous poussâmes les chevaux dessus; mais les chevaux reculèrent comme si on les lançait sur un mur; nous les piquâmes avec nos lances pour les forcer d'avancer, ils se cabrèrent tout debout, puis retombèrent les pieds de devant dans cette neige qui, leur entrant dans les yeux et dans les naseaux, les rendit furieux et les fit reculer. Il était inutile d'essayer de forcer le passage, il fallait faire une trouée.

Trois rouliers montèrent sur la plus haute des voitures,

et un quatrième se hissa sur leurs épaules, afin de dominer l'obstacle. L'éboulement pouvait avoir une vingtaine de pieds d'épaisseur; le mal était donc moins grand qu'on n'aurait pu le croire d'abord : il y avait, en nous y mettant tous, pour deux ou trois heures de travail.

Le ciel était si couvert que, quoiqu'il fût à peine quatre heures de l'après-midi, la nuit venait déjà, rapide et menaçante. Cette fois nous n'avions pas même le temps de nous construire le frêle abri d'une tente, et de plus nous n'avions aucun moyen de nous procurer du feu, puisque, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, nous n'apercevions aucun arbre. Nous nous arrêtâmes donc à l'instant même : nous solidement dans la neige ; puis on les alluma, et nous vîmes avec satisfaction que leur lueur, toute pâle qu'elle était, suffisait, grâce à l'éclat de la neige, pour éclairer dans une circonférence d'une cinquantaine de pas les alentours de notre camp.

Nous étions dix hommes en tout : deux se placèrent en sentinelles sur les chariots, huit se mirent à travailler pour percer l'éboulement. Depuis deux heures de l'après-midi le froid avait repris toute sa force, de sorte que la neige présentait déjà assez de solidité pour qu'on pût y creuser un passage, quoiqu'elle ne fût pas assez compacte pour rendre cette besogne aussi fatigante qu'elle l'eût été deux jours



Nous trouvâmes un trou d'une quinzaine de pieds de profondeur,

rangeâmes nos chariots en un arc dont l'éboulement faisait la corde, et, dans ce demi-cercle, nous enfermâmes les chevaux et le télègue. Toutes ces précautions étaient prises contre les loups, qu'il n'était plus possible, vu le manque de feu, de tenir à distance. A peine avions-nous fait ces dispositions, que nous nous trouvâmes dans une obscurité complète.

Il n'y avait guère moyen de songer à souper, cependant nos rouliers mangèrent chacun un morceau de l'ours, paraissant trouver cette viande aussi bonne crue que cuite. Quant à moi, quelle que fût la faim que j'éprouvais, je ne pus surmonter le dégoût que m'inspirait cette chair crue : je me contentai donc de partager un pain avec Louise, puis j'offris ma dernière bouteille d'eau-de-vie ; mais Georges refusa au nom de tous ses camarades, disant qu'il fallait la conserver pour les travailleurs.

Alors Louise, avec sa présence d'esprit ordinaire, me rappela qu'il y avait à notre berline de poste deux lanternes que j'avais bien recommandé à Ivan de mettre dans le télègue. Je l'appelai pour lui demander s'il avait suivi mes instructions à cet égard, et j'appris avec joie que les deux lanternes étaient dans le coffre. Je les en tirai aussitôt, et les trouvai toutes garnies de leurs bougies.

Ivan fit part à nos compagnons du trésor que nous venions de découvrir, il fut reçu avec des cris de joie. Ce n'était pas un foyer qui pût écarter de nous les animaux de proie, mais c'était une lumière à l'aide de laquelle au moins nous pourrions être prévenus de leur approche. Les deux lanternes furent placées au bout de deux perches enfoncées plus tard. J'avais préféré être du nombre des travailleurs, car j'avais pensé que, forcé de me donner un mouvement continuel, je souffrirais moins du froid.

Pendant trois ou quatre heures nous travaillâmes assez tranquillement, et ce fut alors que mon eau-de-vie, si heureusement ménagée par Georges, fit merveille. Mais, sur les onze heures du soir, un hurlement si prolongé et si proche se fit entendre, que nous nous arrêtâmes tous ; en même temps nous entendîmes la voix du vieux Georges que nous avions placé en sentinelle et qui nous appelait. Nous laissâmes notre travail aux trois quarts achevé, et nous courûmes aux chariots, sur lesquels nous montâmes. Il y avait déjà plus d'une heure qu'une douzaine de loups étaient en vue ; mais, maintenus par la lumière de nos lanternes, ils n'osaient approcher, et on les voyait rôdant comme des ombres sur la limite de cette lumière, rentrant dans l'obscurité, puis reparaissant, puis disparaissant encore. Enfin, l'un d'eux s'était approché si près, et Georges, à son hurlement, avait tellement bien compris qu'il ne tarderait pas à s'approcher davantage encore, qu'il nous avait appelés.

J'avoue qu'au premier moment je fus médiocrement rassuré en voyant ces animaux monstrueux qui me paraissaient le double au moins de ceux d'Europe. Je n'en fis pas moins bonne contenace m'assurant que ma carabine, que je tenais à la main, et que mes pistolets, que j'avais à ma ceinture, étaient bien amorcés. Tout était en bon ordre, et cependant, malgré le froid, je sentis une sueur tiède me passer sur le visage.

Nos huit chariots, comme je l'ai dit, formaient l'enceinte

demi-circulaire où étaient enfermés nos chevaux, le télègue et Louise ; cette enceinte était protégée d'un côté par la paroi de la montagne, tranchée perpendiculairement à plus de quatre-vingts pieds, et de l'autre par l'éboulement, qui faisait sur nos derrières comme une espèce de rempart naturel. Quant à la ligne des chariots, elle était garnie comme les créneaux d'une ville assiégée ; chaque homme avait sa pique, sa hache et son couteau, et Ivan et moi nous avions chacun une carabine et une paire de pistolets.

Nous restâmes ainsi pendant une demi-heure à peu près occupés des deux côtés à mesurer nos forces. Les loups, comme je l'ai dit, faisaient quelquefois des pointes dans la lumière comme pour s'enhardir, et cependant ces pointes avaient un caractère visible d'hésitation. Cette tactique de leur part avait cela de maladroit qu'elle nous familiarisait avec le danger ; quant à moi, une espèce de fièvre avait succédé à ma crainte première, et j'étais impatient de cette situation, qui était depuis longtemps déjà le danger sans être encore le combat. Enfin un des loups s'approcha si près de nous, que je demandai à Georges s'il ne serait pas convenable de lui envoyer une balle pour le faire repentir de sa témérité.

— Oui, me dit-il, si vous êtes sûr de le tuer raide.

— Pourquoi cela ?

— Parce que, si vous le tuez raide, ses camarades s'amuseront à le manger, comme font les chiens dans un chenil ; il est vrai aussi, murmura-t-il entre ses dents, qu'une fois qu'ils auront goûté du sang, ils seront comme des démons.

— Ma foi, répondis-je, il me fait si beau jeu, que je suis à peu près sûr de mon coup.

— Tirez donc, alors, dit Georges, car aussi bien faut-il que cela finisse d'une façon ou de l'autre.

Il n'avait pas achevé, que le coup de fusil était parti, et que le loup se tordait sur la neige.

En même temps, et ainsi que l'avait prévu Georges, cinq ou six loups, que nous n'apercevions que comme des ombres, se précipitèrent dans le cercle de lumière, saisirent le mort, et, l'entraînant avec eux, rentrèrent dans l'obscurité en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Mais, quoique les loups fussent hors de vue, leur présence n'en était pas moins constatée par des hurlements féroces ; il y a plus, ces hurlements redoublaient tellement, qu'il était visible que la troupe augmentait en nombre. En effet, c'était une espèce d'appel à la curée, et tout ce qu'il y avait de ces animaux à deux lieues à la ronde était maintenant réuni en face de nous ; enfin les hurlements cessèrent.

— Entendez-vous nos chevaux ? me dit Georges.

— Que font-ils ?

— Ils piétinent et hennissent : cela veut dire que nous nous tenions prêts.

— Mais je croyais les loups partis : ils ne rugissent plus.

— Non, ils ont fini et ils se pourlèchent. Eh ! tenez, les voilà ; attention, les autres !

En effet, huit à dix loups qui, dans l'obscurité, nous paraissaient gros comme des ânes, entrèrent tout à coup dans le cercle de lumière qui nous entourait, puis, sans hésitation, sans hurlements, fondirent droit sur nous, et, au lieu d'essayer de passer sous nos voitures, bondirent bravement dessus pour nous attaquer en face. Cette attaque fut rapide comme la pensée, et, à peine avais-je eu le temps de les apercevoir, que nous en étions déjà aux prises avec eux ; cependant, soit hasard, soit qu'ils eussent vu de quel point était parti le coup de feu, aucun n'attaqua mon chariot, de sorte que je pus juger du combat mieux que si j'y eusse pris une part directe.

A ma droite, le chariot qui était défendu par Georges était attaqué par trois loups, dont l'un, à peine à portée, fut transpercé d'un coup de pique que lui lança le vieillard, et l'autre tué d'un coup de carabine que je lui tirai : il n'en restait donc plus qu'un, et, comme je vis Georges lever sa hache sur lui, je ne m'en inquiétai pas davantage, et me retournai vers le chariot de gauche sur lequel était David.

Là, la chance était moins heureuse, quoique deux loups seulement l'eussent attaqué, car David, on se le rappelle, était blessé à l'épaule gauche. Il avait bien frappé un des deux loups d'un coup de pique, mais le fer n'ayant atteint, à ce qu'il paraît, aucune partie vitale, le loup avait mordu et brisé le bois de la pique, de sorte que David s'était trouvé un instant n'avoir qu'un bâton dans la main. Au même instant l'autre loup s'était élancé et se cramponnait aux cordages, afin d'arriver jusqu'à David. Aussitôt je passai d'un chariot à l'autre, et, au moment où David tirait son couteau, je cassai la tête de son antagoniste d'un coup de pistolet ; quant à l'autre, il se roulait sur la neige, rugissant avec fureur et mordant, sans pouvoir l'arracher, le bois de la pique, qui sortait de six à huit pouces de sa blessure.

Pendant ce temps, Ivan faisait merveille de son côté, et j'avais entendu un coup de carabine et deux coups de pistolet qui m'annonçaient que nos adversaires étaient aussi bien reçus à mon extrême gauche qu'à ma gauche et à ma droite. En effet, au bout d'un instant, quatre loups traversèrent de nouveau la lumière, mais cette fois pour fuir ; et, chose étrange ! alors deux ou trois de ceux que nous croyions morts ou blessés mortellement se dressèrent sur leurs pattes, puis, tout en se traînant et en laissant derrière eux une large trace de sang, suivirent leurs compagnons et disparurent avec eux, si bien que, tout compte fait, il ne resta que trois ennemis sur le champ de bataille.

Je me retournai vers Georges, au bas du chariot duquel deux loups étaient gisants : c'était celui qu'il avait transpercé d'un coup de pique et celui que j'avais tué d'un coup de carabine.

— Rechargez vite, me dit-il, ce sont de vieilles connaissances dont je sais toutes les allures ; rechargez vite, nous n'en serons pas quittes à si bon marché.

— Comment ! lui dis-je en mettant à l'instant même son conseil à exécution, vous croyez que nous ne sommes pas encore débarrassés d'eux ?

— Ecoutez-les, répondit Georges ; tenez, les voilà qui s'appellent ; et puis, tenez, tenez... et il étendit la main vers l'horizon.

En effet, aux hurlements rapprochés de nous répondaient des hurlements lointains ; de sorte qu'il était évident que le vieux guide avait raison, et que cette première attaque n'était qu'une affaire d'avant-garde.

En ce moment je me retournai, et je vis luire, pareils à deux torches ardentes, les deux yeux d'un loup, qui, parvenu sur la crête de l'éboulement, plongeait de là dans notre camp. Je le mis en joue ; mais, au moment où le coup partait, il s'élançait au milieu des chevaux, et tombait cramponné à la gorge de l'un d'eux. En même temps, deux ou trois de nos compagnons se laissèrent glisser à bas des chariots ; mais aussitôt la voix du vieux Georges retentit :

— Il n'y a qu'un loup, cria-t-il, il ne faut qu'un homme ; tous les autres à leur poste. Et vous, ajouta-t-il en s'adressant à moi, rechargez vite, et tâchez de ne tirer qu'à coup sûr.

Deux hommes remontèrent sur les chariots, et le troisième se glissa ventre à terre et son long couteau à la main entre les pieds des chevaux, qui trépignaient de terreur et se jetaient comme des insensés contre les voitures qui les enfermaient. Au bout d'un instant, je vis luire une lame qui disparut aussitôt ; alors le loup lâcha le cheval, qui se dressa tout sanglant sur ses pieds de derrière, tandis qu'à terre on voyait une masse informe se rouler sans qu'on pût distinguer l'homme du loup ni le loup de l'homme : c'était quelque chose de terrible. Au bout d'un instant, l'homme se releva : nous poussâmes un cri de joie, nous avions tous le cœur oppressé.

— David, dit le lutteur en se secouant, viens m'aider à enlever cette charogne : tant qu'elle sera dans l'enceinte, il n'y aura pas moyen de jouir des chevaux.

David descendit, traîna le loup jusqu'au chariot où était son père, et le souleva avec l'aide de son compagnon. Georges alors le prit par les pattes de derrière, comme il eût pu faire d'un lièvre, et, le tirant à lui, le jeta en dehors du cercle avec les deux ou trois qui étaient déjà gisants ; puis, se retournant vers le voiturier qui s'était assis à terre tandis que David remontait sur sa voiture :

— Eh bien ! Nicolas, lui dit-il, ne remontes-tu pas à ton poste ?

— Non, vieux Georges, non, dit le voiturier en secouant la tête, j'en ai assez.

— Seriez-vous donc blessé ? s'écria Louise en sortant à demi du télègue.

— Je ne saurais trop vous dire, ma petite dame, répondit Nicolas : seulement ce que je sais, c'est que je crois que j'ai mon compte.

— Eugène ! me cria Louise. Eugène ! venez donc m'aider à panser ce pauvre homme : il perd tout son sang.

Je tendis ma carabine à Georges, je sautai à bas du chariot et je courus au blessé.

Effectivement, il avait une partie de la mâchoire emportée, et le sang coulait abondamment d'une large plaie qu'il avait au cou. J'eus peur un instant que la carotide ne fût atteinte ; je pris une poignée de neige et je l'appliquai sur la blessure, sans savoir si je faisais bien ou mal. Le patient, saisi par le froid, jeta un cri et s'évanouit : je crus qu'il était mort.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Louise, pardonnez-moi, car c'est moi qui suis cause de tout cela.

— A nous, Excellence ! à nous ! cria Georges, voilà les loups.

Je laissai le blessé aux soins de Louise, et je remontai vivement sur mon chariot.

Cette fois, je ne pus suivre aucun détail, car j'eus assez à faire pour mon propre compte, sans m'occuper des autres. Nous étions attaqués par vingt loups au moins ; je déchargeai l'un après l'autre mes deux pistolets à bout portant, puis je saisis une hache que Georges me tendait. Mes pistolets déchargés n'étaient plus bons à rien : je les passai dans ma ceinture, et je me mis à jouer de mon mieux de l'instrument dont j'étais armé.

Le combat dura près d'un quart d'heure ; pendant ce quart d'heure, quelqu'un qui eût assisté à cette lutte eût eu, certes, sous les yeux un des spectacles les plus terribles qui se puissent voir. Enfin, au bout d'un quart d'heure, j'entendis pousser sur toute notre ligne un grand cri de victoire ; je fis un dernier effort. Un loup s'était cramponné aux cordages de mon chariot, afin de parvenir jusqu'à moi ; je lui déchargeai un coup terrible sur la tête, et quoique la hache glissât sur l'os du crâne, elle lui fit une si profonde blessure à l'épaule, qu'il lâcha prise et retomba en arrière.

Alors, comme la première fois, nous vîmes les loups faire retraite, repasser en hurlant dans l'espace éclairé, puis disparaître dans les ténèbres ; mais cette fois pour ne plus revenir.

Chacun de nous alors jeta un regard silencieux et morne autour de lui ; trois de nos hommes étaient plus ou moins blessés, et sept ou huit loups étaient gisants çà et là : il était évident que, sans le moyen que nous avions trouvé d'éclairer le champ de bataille, nous eussions probablement été tous dévorés.

Le péril même que nous venions de courir nous faisait plus vivement encore sentir la nécessité de gagner vivement la plaine. Qui pouvait prévoir les nouveaux dangers qu'amènerait la prochaine nuit, si nous étions forcés de la passer dans la montagne?

Nous plaçâmes donc nos blessés en sentinelles sur les chariots, après avoir bandé leurs plaies, car, quoiqu'il fût probable, ainsi que l'annonçaient les hurlements de plus en plus éloignés des fuyards, que nous étions décidément débarrassés d'eux, il eût été imprudent de ne point nous tenir toujours sur nos gardes ; cette précaution prise, nous nous remîmes à creuser notre galerie.

Au point du jour, l'éboulement était percé de part en part.

Alors Georges donna l'ordre d'atteler. Quatre de nos voituriers s'occupèrent de ce soin, tandis que les quatre autres dépouillaient les morts, dont les fourrures, surtout à l'époque où nous étions, avaient une certaine valeur ; mais au moment de partir on s'aperçut que le cheval qui avait été mordu par les loups était trop grièvement blessé, non seulement pour rendre aucun service, mais encore pour continuer la route.

Alors le voiturier auquel il appartenait m'emprunta un de mes pistolets, et, le conduisant dans un coin, il lui cassa la tête.

Cette exécution faite, nous nous remîmes en route en silence et tristement. Nicolas était toujours dans un état presque désespéré, et Louise, qui l'avait pris sous sa protection, l'avait fait mettre près d'elle dans le traîneau ; les autres étaient couchés sur leurs voitures ; quant à nous, nous marchâmes à pied près des attelages.

Au bout de trois ou quatre heures de marche, pendant lesquelles les voitures faillirent vingt fois être précipitées, nous arrivâmes à un petit bois que les voituriers reconnurent avec une grande joie, car il n'était distant que de trois ou quatre lieues du premier village que l'on rencontre sur le versant asiatique de l'Oural : nous nous arrêtâmes donc, et, comme le besoin de repos était général, Georges ordonna de faire halte.

Chacun mit la main à l'œuvre, même les blessés : en dix minutes les chevaux furent dételés, trois ou quatre sapins abattus, et un grand feu allumé. Cette fois encore l'ours fit les frais du repas, mais comme nous ne manquions pas de charbon pour le faire griller, tout le monde en mangea, même Louise.

Puis, comme chacun avait hâte de sortir de ces montagnes maudites, nous nous remîmes en route aussitôt le repas de nos chevaux et le nôtre terminés. Après une heure et demie de marche, nous aperçûmes au détour d'une colline plusieurs colonnes de fumée qui semblaient sortir de la terre : c'était le village tant désiré que plus d'un d'entre nous avait cru ne jamais atteindre, et dans lequel nous entrâmes enfin vers les quatre heures du soir.

Il n'y avait qu'une mauvaise auberge dont, en toute autre circonstance, je n'aurais pas voulu pour servir de chenil à nos chiens, et qui nous sembla un palais.

Le lendemain, en partant, nous laissâmes cinq cents roubles à Georges, en le priant de les partager entre lui et ses camarades.

XXV

A partir de ce moment, tout alla bien, car nous nous trouvions dans ces vastes plaines de la Sibérie qui s'étendent jusqu'à la mer Glaciale, sans qu'on rencontre une seule montagne qui mérite le nom de colline. Grâce à l'ordre dont Ivan était porteur, les meilleurs chevaux étaient pour nous ; puis la nuit, de peur d'accidents pareils à ceux dont nous avions failli être victimes, des escortes de dix ou douze hommes armés de carabines ou de lances nous accompagnaient, galopant aux deux côtés de notre traîneau. Nous traversâmes ainsi Ekaterinbourg sans nous arrêter à ses magnifiques magasins de pierreries, qui la font étinceler comme une ville magique, et qui nous semblaient d'autant plus fabuleux que nous sortions d'un désert de neige, où, pendant trois jours, nous n'avions pas trouvé l'abri d'une chaumière ; puis Tioumen, où commence véritablement la Sibérie ; enfin nous entrâmes dans la vallée du Tobol, et, sept jours après être sortis des terribles monts Ourals, nous entrions à la nuit tombante dans la capitale de la Sibérie.

Nous étions écrasés de fatigue, et cependant Louise, soutenue par le sentiment de son amour, qui croissait à mesure qu'elle se rapprochait de celui qui en était l'objet, ne voulut s'arrêter que le temps de prendre un bain. Vers les deux heures du matin, nous repartîmes pour Koslowo, petite ville située sur l'Irtich, et qui avait été fixée pour résidence à une vingtaine de prisonniers au nombre desquels, comme nous l'avons dit, se trouvait le comte Alexis.

Nous descendîmes chez le capitaine commandant le village, et là, comme partout, l'ordre de l'empereur fit son effet. Nous nous informâmes du comte ; il était toujours à Koslowo, et sa santé était aussi bonne qu'on pouvait le désirer. Il était convenu avec Louise que je me présenterais d'abord à lui, afin de le prévenir qu'elle était arrivée. Je demandai en conséquence, pour le voir, au gouverneur une permission qui me fut accordée sans difficulté. Comme je ne savais pas où résidait le comte et que je ne parlais pas la langue du pays, on me donna un Cosaque pour me conduire.

Nous arrivâmes dans un quartier du village fermé par de hautes palissades, dont toutes les issues étaient gardées par des sentinelles, et qui se composait d'une vingtaine de maisons à peu près. Le Cosaque s'arrêta à l'une d'elles, et me fit signe que c'était là. Je frappai avec un battement de cœur étrange à cette porte, et j'entendis la voix d'Alexis qui répondait : « Entrez. » J'ouvris la porte, et je le trouvai couché tout habillé sur son lit, un bras pendant et un livre tombé près de lui.

Je restai sur le seuil, le regardant et lui tendant les bras, tandis que lui se soulevait étonné, hésitant à me reconnaître.

— Eh bien ! oui, c'est moi, lui dis-je.

— Comment ! vous ! vous !

Et il bondit de son lit et me jeta les bras autour du cou ; puis, reculant avec une espèce de terreur :

— Grand Dieu ! s'écria-t-il, et vous aussi seriez-vous exilé, et serais-je assez malheureux pour être cause?...

— Rassurez-vous, lui dis-je, je viens ici en amateur.

Il sourit amèrement.

— En amateur au fond de la Sibérie, à neuf cents lieues de Saint-Pétersbourg ! Expliquez-moi cela... ou plutôt... avant tout... pouvez-vous me donner des nouvelles de Louise ?

— D'excellentes et de toutes fraîches, je la quitte.

— Vous la quittez ! vous la quittez il y a un mois?

— Il y a cinq minutes.

— Mon Dieu ! s'écria Alexis en pâlissant, que me ditesvous là ?

— La vérité.

— Louise?...

— Est ici.

— O saint cœur de femme ! murmura-t-il en levant les mains au ciel, tandis que deux grosses larmes roulaient sur ses joues. Puis, après un instant de silence, pendant lequel il paraissait remercier Dieu :

— Mais où est-elle? demanda-t-il.

— Chez le gouverneur, répondis-je.

— Courons alors.

Puis s'arrêtant :

— Que je suis fou ! reprit-il ; j'oublie que je suis parqué et que je ne puis sortir de mon parc sans la permission du brigadier. Mon cher ami, ajouta-t-il, allez chercher Louise, que je la voie, que je la serre dans mes bras ; ou plutôt restez, cet homme ira. Pendant ce temps nous parlerons d'elle.

Et il dit quelques mots au Cosaque, qui sortit pour s'acquitter de sa commission.

Pendant ce temps, je racontai à Alexis tout ce qui s'était passé depuis son arrestation : la résolution de Louise, comment elle avait tout vendu, de quelle façon cette somme lui avait été volée, son entrevue avec l'empereur, la bonté de celui-ci pour elle, notre départ de Saint-Pétersbourg, notre arrivée à Moscou, de quelle façon nous y avions été reçus par sa mère et par ses sœurs, qui s'étaient chargées de son enfant ; puis notre départ, nos fatigues, nos dangers ; le passage terrible à travers les monts Ourals ; enfin notre arrivée à Tobolsk et à Koslowo. Le comte écouta ce récit comme on fait d'une fable, me prenant de temps en temps les mains et me regardant en face pour s'assurer que c'était bien moi qui lui parlais et qui étais là devant lui ; puis, avec impatience, il se levait, allait à la porte, et, ne voyant

personne venir. Il se rasseyait, me demandant de nouveaux détails que je ne me lassais pas plus de répéter que lui d'entendre. Enfin la porte s'ouvrit, et le Cosaque reparut seul.

— Eh bien? lui demanda le comte en pâlissant.

— Le gouverneur a répondu que vous deviez connaître la défense faite aux prisonniers.

— Laquelle?

— Celle de recevoir des femmes.

Le comte passa la main sur son front, et retomba assis sur son fauteuil. Je commençai à craindre moi-même, et je regardais le comte, dont le visage trahissait tous les sentiments violents qui se heurtaient dans son âme. Au bout d'un moment de silence, il se retourna vers le Cosaque :

— Pourrais-je parler au brigadier? dit-il.

— Il était chez le gouverneur en même temps que moi.

— Veuillez l'attendre à sa porte et le prier de ma part d'avoir la bonté de passer chez moi.

Le Cosaque s'inclina et sortit.

— Ces gens obéissent cependant, dis-je au comte.

— Oui, par habitude, répondit celui-ci en souriant. Mais comprenez-vous quelque chose de pareil et de plus terrible? elle est là à cent pas de moi; elle a fait neuf cents lieues pour me rejoindre, et je ne puis la voir!

— Mais sans doute, lui dis-je, c'est quelque erreur, quelque consigne mal interprétée, on reviendra là-dessus.

Alexis sourit d'un air de doute.

— Eh bien! alors, nous nous adresserons à l'empereur.

— Oui, et la réponse arrivera dans trois mois; et pendant ce temps... Vous ne savez pas ce que c'est que ce pays, mon Dieu!

Il y avait dans les yeux du comte un désespoir qui m'effraya.

— Eh bien! s'il le faut, repris-je en souriant, pendant ces trois mois je vous tiendrai compagnie; nous parlerons d'elle, cela vous fera prendre patience; puis, d'ailleurs, le gouverneur se laissera toucher, ou bien il fermera les yeux.

Alexis me regarda en souriant à son tour.

— Ici, voyez-vous, me dit-il, il ne faut compter sur rien de tout cela. Ici tout est de glace comme le sol. S'il y a un ordre, l'ordre sera exécuté, et je ne la verrai pas.

— Mais c'est affreux! murmurai-je.

En ce moment le brigadier entra.

— Monsieur! s'écria Alexis en s'élançant au-devant de lui, une femme, par un dévouement héroïque, sublime, a quitté Saint-Pétersbourg pour me rejoindre; elle arrive, elle est ici, après mille dangers courus; et cet homme me dit que je ne puis la voir... il se trompe sans doute?

— Non, Monsieur, répondit froidement le brigadier; vous savez bien que les prisonniers ne peuvent communiquer avec aucune femme.

— Et cependant, Monsieur, le prince Troubetskoi a obtenu la permission qu'on me refuse; est-ce parce qu'il est prince?

— Non, Monsieur, répondit le brigadier, mais c'est parce que la princesse est sa femme.

— Et si Louise était ma femme, s'écria le comte, on ne s'opposerait donc point à ce que je la revisse?

— Aucunement, Monsieur.

— Oh! s'écria le comte comme soulagé d'un grand fardeau. Puis après un instant :

— Monsieur, dit-il au brigadier, voulez-vous bien permettre au pope de me venir parler?

— Il va être prévenu dans un instant, dit le brigadier.

— Et vous, mon ami, continua le comte en me serrant les mains, après avoir servi de compagnon et de défenseur à Louise, voudrez-vous bien lui servir de témoin et de père?

Je lui jetai les bras autour du cou et je l'embrassai en pleurant; je ne pouvais prononcer une seule parole.

— Allez retrouver Louise, reprit le comte, et dites-lui que nous nous reverrons demain.

En effet, le lendemain, à dix heures du matin, Louise, conduite par moi et par le gouverneur, et le comte Alexis, suivi du prince Troubetskoi et de tous les autres exilés, entraient chacun par une porte de la petite église de Koslowo, venaient s'agenouiller en silence devant l'autel, et là échangeaient entre eux leur premier mot.

C'était le oui solennel qui les liait à jamais l'un à l'autre.

L'empereur, par une lettre particulière adressée au gouverneur, et que lui avait remise Ivan à notre insu, avait ordonné que le comte ne reverrait Louise qu'à titre de femme.

Le comte, comme on le voit, avait été au-devant des désirs de l'empereur.

XXVI

En revenant à Saint-Pétersbourg, je trouvai des lettres qui me rappelaient impérieusement en France.

C'était au mois de février; la mer par conséquent était fermée, mais le traînage étant parfaitement établi, je n'hésitai point à partir par cette voie.

Je me décidai d'autant plus facilement à quitter la ville de Pierre le Grand, que, quoique malgré mon absence sans congé l'empereur eût eu la bonté de ne me point faire remplacer à mon corps, j'avais perdu par la conspiration même une partie de mes écoliers, et que je ne pouvais m'empêcher de regretter ces pauvres jeunes gens, si coupables qu'ils fussent.

Je repris donc la route que j'avais suivie en venant, il y avait dix-huit mois, et je traversai de nouveau, mais cette fois sur un vaste tapis de neige, la vieille Moscovie et une partie de la Pologne.

Je venais d'entrer dans les Etats de Sa Majesté le roi de Prusse, lorsqu'en mettant le nez hors de mon traîneau, j'aperçus, à mon grand étonnement, un homme d'une cinquantaine d'années, grand, mince, sec, portant habit, gilet et culotte noirs, chaussé d'escarpins à boucles, coiffé d'un claque, serrant sous son bras gauche une pochette, et faisant voltiger de sa main droite un archet, comme il eût fait d'une badine. Le costume me paraissait si étrange et le lieu si singulier pour se promener sur la neige par un froid de vingt-cinq à trente degrés, que, croyant d'ailleurs m'apercevoir que l'inconnu me faisait des signes, je m'arrêtai pour l'attendre. A peine me vit-il à l'ancre, qu'il allongea le pas, mais toujours sans précipitation et avec une certaine dignité toute pleine de grâces. A mesure qu'il se rapprochait, je croyais reconnaître le pauvre diable; bientôt il fut assez près de moi pour que je n'eusse plus de doute. C'était mon compatriote que j'avais rencontré à pied sur la grande route, en entrant à Saint-Pétersbourg, et que je rencontrais dans le même équipage, mais dans des circonstances bien autrement graves. Lorsqu'il fut à deux pas de mon traîneau, il s'arrêta, ramena ses pieds à la troisième position, passa son archet sous les cordes de son violon, et prenant avec trois doigts le haut de son claque :

— Monsieur, me dit-il en me saluant dans toutes les règles de l'art chorégraphique, sans indiscrétion, pourrais-je vous demander dans quelle partie du monde je me trouve?

— Monsieur, lui répondis-je, vous vous trouvez un peu au delà du Niémen, à quelque trentaine de lieues de Kœnisberg; vous avez à votre gauche Friedland et à votre droite la Baltique.

— Ah! ah! fit mon interlocuteur visiblement satisfait de ma réponse, qui lui arrivait en terre civilisée.

— Mais, à mon tour, Monsieur, continuai-je, sans indiscrétion, pouvez-vous me dire comment il se fait que vous vous trouviez dans cet équipage, à pied, en bas de soie noire, le claque en tête et le violon sous le bras, à trente lieues de toute habitation, et par un froid pareil?

— Oui, c'est original, n'est-ce pas? Voilà l'affaire. Vous m'assurez que je suis hors de l'empire de Sa Majesté le tzar de toutes les Russies.

— Vous êtes sur les terres du roi Frédéric-Guillaume.

— Eh bien! il faut vous dire, Monsieur, que j'avais le malheur de donner des leçons de danse à presque tous les malheureux jeunes gens qui avaient l'infamie de conspirer contre la vie de Sa Majesté. Comme j'allais, pour exercer mon art, régulièrement des uns chez les autres, ces imprudents me chargeaient de lettres criminelles, que je remettais, Monsieur, je vous en donne ma parole d'honneur, avec la même innocence que si c'eût été tout simplement des invitations de dîner ou de bal : la conspiration éclata, comme vous le savez peut-être.

Je fis signe de la tête que oui.

— On sut, je ne sais comment, le rôle que j'y avais joué : si bien, Monsieur, que je fus mis en prison. Le cas était grave, car j'étais complice de non-révélation. Il est vrai que je ne savais rien, et que, par conséquent, vous comprenez, je ne pouvais rien révéler. Ceci est palpable, n'est-ce pas?

Je fis signe de la tête que j'étais parfaitement de son avis.

— Eh bien! tant il y a, Monsieur, qu'au moment où je m'attendais à être pendu, on m'a mis dans un traîneau fermé, où j'étais fort bien du reste, mais d'où je ne sortais que deux fois par jour pour mes besoins naturels, tels que déjeuner, dîner.

Je fis signe de la tête que je comprenais fort bien.

— Bref, Monsieur, il y a un quart d'heure que le traîneau, après m'avoir déposé dans cette plaine, est reparti au galop, oui, Monsieur, au galop, sans me rien dire, ce qui n'est pas poli, mais aussi sans me demander de pourboire, ce qui est fort galant. Enfin je me croyais à Tobolsk, par delà les monts Ourals. Monsieur, vous connaissez Tobolsk?

Je fis signe de la tête que oui.

— Eh! point du tout, je suis en pays catholique, luthérien, veux-je dire : car vous n'ignorez pas, Monsieur, que les Prussiens suivent le dogme de Luther?

Je fis signe de la tête que ma science allait jusque-là.

— Si bien, Monsieur, qu'il ne me reste plus qu'à vous demander pardon de vous avoir dérangé, et à m'informer au-

près de vous quels sont les moyens de transport de ce bienheureux pays.

— De quel côté allez-vous, Monsieur?

— Monsieur, je désire aller en France. On m'a laissé mon argent, Monsieur; je vous dis cela, parce que vous n'avez pas l'air d'un voleur. On m'a laissé mon argent, dis-je, et comme je n'ai qu'une petite fortune, douze cents livres de rente à peu près, Monsieur, il n'y a pas de quoi rouler carrosse, mais, avec de l'économie, on peut vivre de cela. Donc, je voudrais retourner en France pour manger tranquillement mes douze cents livres, loin de toutes les vicissitudes humaines et caché à l'œil des gouvernements. C'est donc pour la France, Monsieur, c'est donc pour rentrer dans ma patrie, que je vous demanderai quels sont, à votre connaissance, les moyens de transport les moins... les moins dispendieux.

— Ma foi, mon cher Vestris, lui dis-je en changeant de ton, car je commençais à prendre pitié du pauvre diable, qui, tout en conservant son sourire et sa position chorégraphique, commençait à trembler de tous ses membres, en fait de moyens de transport, j'en ai un bien simple et bien facile, si vous voulez.

— Lequel, Monsieur?

— Et moi aussi je retourne en France, dans ma patrie. Montez avec moi dans mon traîneau, et je vous déposerai, en arrivant à Paris, sur le boulevard Bonne-Nouvelle, comme je vous ai déposé, en arrivant à Saint-Pétersbourg, à l'hôtel d'Angleterre.

— Comment! c'est vous, mon cher monsieur Grisier? (1).

— Moi-même, pour vous servir; mais ne perdons pas de temps. Vous êtes pressé, et moi aussi: voilà la moitié de mes fourrures. Là, bien, réchauffez-vous.

— Le fait est que je commençais à me refroidir. Ah!...

— Mettez votre violon quelque part. Il y a de la place.

— Non, merci; si vous le permettez, je le porterai sous mon bras.

— Comme vous voudrez. Postillon! en route.

Et nous repartîmes au galop.

Neuf jours après, heure pour heure, je déposais mon compagnon de voyage en face du passage de l'Opéra. Je ne l'ai jamais revu depuis.

Quant à moi, comme je n'avais pas eu l'esprit de faire ma fortune, je continuai de donner des leçons. Dieu a béni mon art, et j'ai force élèves dont pas un seul n'a été tué en duel. Ce qui est le plus grand bonheur que puisse espérer UN MAITRE D'ARMES.

(1) Ici l'auteur anonyme du manuscrit a trahi son véritable nom qu'il avait eu le soin d'effacer partout ailleurs: comme je présume, au reste, que nos lecteurs avaient déjà reconnu dans le héros de ces mémoires notre célèbre maître d'armes lui-même, je ne crois pas commettre une grande indiscrétion en laissant ici le mot GRISIER en toutes lettres.

———✻———

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

Jacques Ortis

ILLUSTRATIONS

DE

GUSTAVE DORÉ, FOULQUIER & GERLIER



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



JACQUES ORTIS

Il y a environ trois ans, au moment où j'écris ces lignes, comme je sortais à minuit des coulisses de Saint-Charles, le portier du théâtre me remit mystérieusement un billet parfumé qui contenait en pur toscan cette laconique invitation :

« Si vous voulez connaître M. Alexandre Dumas, venez tout de suite souper avec moi.

« C. M. »

Je traversai en courant les rues de Toledo et de Chiaia, en homme qui flaire une célébrité de premier ordre ; je franchis d'un pas léger la porte de l'hôtel *Vittoria*, et je me disposais à monter rapidement l'escalier, lorsque je m'arrêtai tout à coup, frappé par une réflexion passablement humiliante. Je ne savais pas un mot de la langue de l'auteur de *Henri III* et de *Christine*, et, d'un autre côté, je connaissais parfaitement avec quel profond dédain les compatriotes de M. Dumas traitent les langues étrangères, sous prétexte que Napoléon a donné des leçons de français à tout le monde. Un moment je songeai au latin, et je me crus sauvé. Mais mon illusion n'eut pas une longue durée ; car je réfléchis à la diversité des prononciations, et je me rappelai avec une effroyable lucidité qu'ayant eu l'honneur, quelques années auparavant, d'être présenté à sir Walter Scott, j'avais eu tant de peine à comprendre son latin, que j'aurais presque mieux aimé qu'il m'eût parlé écossais. Il ne me restait que la pantomime, langue excessivement répandue, mais très peu commode pour une conversation littéraire. Je dois avouer, à ma grande confusion, que, cette fois, je me trompais complètement sur la valeur philologique de MM. les Français. M. Dumas me serra la main avec cette franche cordialité que tout le monde lui connaît, et me parla en italien tout le reste de la nuit. Nous causâmes musique, voyages, littérature ; mon étonnement était au comble. M. Dumas appréciait avec une si profonde connaissance les beautés intimes de nos écrivains les plus éminents, que je ne tardai pas à m'apercevoir que l'illustre dramaturge venait en conquérant nous enlever quelqu'un de nos chefs-d'œuvre, et qu'il préméditait son coup avec tant d'adresse, que personne ne pourrait l'obliger à la restitution.

La traduction des *Lettres de Jacopo Ortis* prouve que mes

prévisions n'ont pas été trompées. M. Dumas a rivalisé dignement avec Foscolo ; Ortis lui appartient de tout droit : c'est à la fois une conquête et un héritage.

La nature, qui se répète souvent dans le type des visages humains, produit aussi de temps à autre des âmes qui se ressemblent comme des sœurs ; les intelligences jumelles se rapprochent, se devinent, se complètent mutuellement. Alors, le poète qui est arrivé le dernier dans l'ordre des temps s'inspire de l'œuvre de son devancier ; le même sang coule dans ses veines, les mêmes passions gonflent son cœur ; c'est la transformation de l'esprit, c'est le magnétisme du génie. Dans ce cas, le traducteur ne reproduit pas ; il crée une seconde fois. M. Dumas n'a eu qu'à tendre l'oreille ; une voix vibra dans son cœur. Lequel, des deux poètes, a écrit le premier ? C'est une affaire de date. Quant à l'auteur français, pour voir s'il était dans les conditions favorables pour produire une œuvre éminente, nous n'avons qu'à jeter un coup d'œil rapide, nous ne dirons pas sur l'original, mais sur le sujet qu'il a choisi.

La vie de Foscolo est connue plus que ses ouvrages ; c'est un immense roman dont les *Lettres d'Ortis* sont à peine un épisode ; c'est une lugubre odyssée dont lui seul, le jeune enthousiaste, aurait pu être à la fois l'Ulysse et l'Homère. Jeté par l'exil sur une terre étrangère, il a acquis la triste célébrité du malheur. Comme Jean-Jacques, comme Byron, comme tous les génies exceptionnels, il n'a fait que reproduire exactement ce qui se passait dans son cœur. Sans cette fièvre dévorante qui leur brûle les lèvres et leur déchire la poitrine, pourquoi ces infortunés sublimes consentiraient-ils à se révéler à la foule ? Pour la gloire ? Ils la méprisent. Pour l'humanité ? Ils la détestent. Leur muse, c'est la douleur ; leur chant, c'est un cri de l'âme.

Jamais homme n'a été plus de fois dans sa vie élevé sur l'autel ou jeté dans la poussière. Grec par naissance, Vénitien par adoption, appartenant ainsi aux deux plus nobles et plus malheureuses républiques, un jour il était proclamé le citoyen le plus courageux, le plus indépendant, le plus dévoué ; le lendemain, il était persécuté de ville en ville, regardé comme étranger dans son pays natal, traqué comme une bête fauve. Tantôt rayonnant sur une chaire, environné d'élèves frémissants qui applaudissaient à sa fougueuse éloquence, à ses sublimes regrets, à ses sarcasmes envenimés ; tantôt dans les enfoncements d'un parc, l'épée ou le pistolet à la main, obligé de rendre laids et risibles à jamais ceux qui avaient osé rire de sa laideur ; tour à tour poète et soldat, offenseur et offensé, il se voyait accueilli avec l'affection la plus sincère, ou repoussé par le dédain le plus accablant. Souvent la bizarrerie du sort le réduisait à un tel degré de misère, qu'il mourait de froid et de faim. Puis tout à coup, et lorsqu'il pouvait le moins s'y attendre, des palais s'élevaient pour lui comme par la baguette d'une fée ; des palais royalement magnifiques, avec des cours pavées de marbre et de porphyre, des parois tendues de satin et de velours, des groupes de statues qui représentaient les Grâces. Là, il passait en réalité des nuits d'orgie et d'amour, comme jamais n'en a rêvé l'imagination la plus effrénée, et, le matin, il se réveillait pauvre et nu sur la voie publique, tandis que ses créanciers lui jetaient un regard de mépris du haut de ses terrasses. Dans cette vie de combats, de désordre et de douleur, s'inspirant par caprice, travaillant par boutade sous l'empire de quelque ressentiment profond ou de quelque ironie amère, Ugo Foscolo semait sur sa route ses tragédies, *Ajax* et *Riccarda*, ses *Commentaires* sur les œuvres de Montecuculli, et *la Chevelure de Bérénice*, son hymne aux Grâces, sa traduction de Sterne, ses études sur Dante et Boccace, le poème sur les *Tombeaux* et les *Lettres de Jacopo Ortis*.

Ceux qui jugent les hommes et les choses légèrement et d'après les apparences n'ont pas craint d'affirmer que *Jacopo Ortis* n'était qu'une imitation de *Werther* ; mais les critiques allemands ont démontré jusqu'à l'évidence qu'il n'existe aucun rapport réel entre ces deux livres, fruits également dangereux et défendus, qui renferment sous leur écorce [illegible] et empoisonnée, un baume salutaire, miroirs désenchanteurs dans lesquels l'espèce humaine peut se contempler dans sa difformité hideuse, remèdes extrêmes et violents qui doivent opérer la guérison par effet contraire.

Et cependant, quel abîme entre Gœthe et Foscolo ! Quelle ligne de démarcation profonde la destinée n'a-t-elle pas marquée entre le conseiller allemand, admiré par ses compatriotes, fêté par les princes, applaudi par les peuples, riche de gloire, d'honneurs et de fortune, et l'exilé italien [illegible] poussé à bout ! Ortis et Werther sont l'expression de deux haines : l'une dorée, vague, instinctive ; l'autre [illegible] En un mot, Werther doute [illegible] Werther [illegible] Ortis souffre.

Pour bien [illegible] le roman de Foscolo et pour en [illegible]

vrage fût précédé par des mémoires sur la jeunesse de l'auteur, et qu'on pût voir par quels degrés cet enfant si candide et si pur s'est plongé dans le plus sombre désespoir ; mais le mystère le plus profond a enveloppé jusqu'à présent les premières années de Foscolo, et tous les soupirs de cette âme jeune et ardente, si pleine d'espérance et de foi, sont restés ensevelis dans le cœur d'un camarade d'enfance auquel il avait confié ses rêves d'avenir. Foscolo, à vingt ans, était pauvre mais heureux. Il partageait la chambre modeste et le repas frugal d'un jeune Vénitien qui est devenu un de nos premiers acteurs, et de la bouche duquel nous tenons ces détails. Le dénûment du pauvre Ugo était si complet, qu'on ne pouvait pas dire de ses chemises que l'une attendait l'autre, car elle aurait attendu en vain. Lorsque son unique *compagne* réclamait les soins de la blanchisseuse, il se jetait dans son lit, et, là, il bénissait Dieu, la nature, la société ; il improvisait des vers, il rêvait de gloire, de liberté et d'amour. Il s'était épris pour les chevaux d'une passion frénétique, qui le tourmenta jusqu'au dernier moment de sa vie, et il ne se sentit vraiment heureux que le jour où, ayant recueilli je ne sais quel héritage, il le céda entièrement pour posséder un cheval.

Peu à peu ses illusions disparurent. Sa patrie tomba dans l'avilissement et dans l'esclavage ; il fut trahi par les femmes ; aucun de ses rêves ne se réalisa. Inquiet, fiévreux, désespéré, il demandait au jeu sa fortune ; il déchirait les pages de ses poèmes, donnait une valeur idéale à ces morceaux de papier, et en jetait une poignée sur une carte. Un seul espoir lui restait, comme le dernier rayon du soleil que le mourant cherche de ses yeux hagards : c'était la gloire littéraire à laquelle il avait tout sacrifié, et cette faible lueur d'espérance s'éteignit sous un coup de sifflet.

On donnait *Ajax* au théâtre de la Scala. Hélas ! il ne savait pas, le pauvre Foscolo, que c'est là que les envieux se donnent rendez-vous pour attendre le poète dans l'ombre et lui enfoncer le poignard dans le cœur. C'est alors que l'on voit dans le parterre des têtes s'agiter ; alors, des rires étouffés, des accès de toux convulsive, des bâillements magnétiques se propagent dans la salle, comme le grondement sourd des vagues en tempête. Les ennemis de Foscolo furent fidèles à leur poste ; ils saisirent au vol un mot italien qui, dans sa double signification, voulait dire *habitants de Salamine* ou *saucissons*, et les rires éclatèrent, et le théâtre s'ébranla : la toile tomba au milieu des huées.

C'est la dernière goutte qui fait déborder le vase. L'âme de Foscolo, qui avait passé par tant de tortures, succomba à cette dernière humiliation. Le poète apostasia. Il croyait à Dieu, mais il le renia pour ne pas l'accuser de tyrannie ; il croyait à l'enfer, mais, ne trouvant pas l'abîme assez terrible et assez profond, il s'en creusa un à sa manière : le néant ! On voit le malheureux brûler à petit feu toutes ses illusions et toutes ses croyances une à une. Pour se rendre compte de ce lent et affreux suicide de l'âme, on n'a qu'à jeter les yeux sur un sombre et magnifique tableau, pendant du *Jugement* de Michel-Ange ; nous voulons parler des *Tombeaux* de Foscolo.

Suivons cet homme aux cheveux roux et flottants, aux yeux bleuâtres, aux sourcils épais, au front chargé de désespoir ; suivons-le dans sa promenade solitaire au milieu des sépultures entr'ouvertes. Il se sentait à l'étroit sur la terre, il étouffait dans l'atmosphère des vivants ; sa vaste poitrine ne peut respirer que l'air des tombeaux. Là, comme il se sent à l'aise ! comme il marche d'un pas ferme sur les dalles humides ! comme il rafraîchit son front brûlant à la brise sépulcrale ! Sur le seuil de la voûte souterraine, il renie la foi des révolutions, il pèse les crânes vides dans le creux de sa main, il sourit d'un rire de mécréant, et s'écrie d'un air hautain et glacial :

« A l'ombre des cyprès et dans les urnes arrosées de larmes, le sommeil de la mort est-il moins dur ? Lorsque le soleil aura cessé de féconder pour moi, au sein de la terre, la belle famille des herbes et des animaux ; lorsque les heures de l'avenir ne danseront plus devant moi, belles et souriantes, et que je n'écouterai plus le vers de l'amitié et la douce harmonie qui le berce en cadence ; lorsque se taira dans mon cœur la voix virginale des Muses et de l'Amour, voix qui soutient ma vie errante, qu'aurai-je, hélas ! en échange de mes jours perdus ? Une pierre, une pierre qui séparera mes os des os sans nombre que la mort infatigable sème sur terre et sur mer. C'est donc bien vrai ! l'Espérance, elle aussi, cette déesse de la dernière heure, s'enfuit des sépulcres ; l'oubli enveloppe de sa nuit profonde toutes les choses créées, et une force irrésistible les roule de mouvement en mouvement ; et l'homme et ses tombeaux, et ses traits suprêmes et les restes de la terre et du ciel sont métamorphosés par le temps. »

[illegible] ces vers magnifiques dont nous ne pouvons d[illegible] [illegible] d'une

main sacrilège, le plus grand sentiment de la raison humaine, l'immortalité. Tout à coup une voix plus douce se fait entendre du fond de son cœur dans cette affreuse agonie ; c'est peut-être un soupir de quelque amour oublié.

« L'homme ne vit-il pas même sous la terre, quand l'harmonie du jour sera muette pour lui, s'il peut réveiller de suaves regrets dans le cœur de ses bien-aimés ! Oh ! c'est une divine correspondance d'amour, c'est une divine faculté des humains, celle qui nous fait vivre avec le trépassé ; — et le trépassé vit avec nous, si la terre, qui le nourrissait dans son enfance, lui offrant un dernier asile dans son sein maternel, préserve ses reliques sacrées des insultes de l'orage et du pied profane de la populace ; si une pierre garde son nom, et si un arbre console ses cendres de ses ombres bienfaisantes ! L'homme qui ne laisse derrière lui aucun héritage d'affections n'a pas de joie dans sa tombe ; et si, pendant sa vie obscure, il jette un regard au delà de ses obsèques, il voit errer son âme en peine au milieu des complaintes des temples funéraires, ou s'abriter sous les grandes ailes du pardon de Dieu ; mais il lègue sa poussière aux orties d'une grève déserte, où ni femme aimante ne viendra prier, ni passager solitaire n'entendra le soupir que la nature nous envoie du fond du sépulcre. »

Enfin la colère flamboie dans ce cœur ulcéré ; la parole de Foscolo tombe comme une malédiction sur la ville prostituée qui refuse une sépulture à Parini, le saint poète ! Puis il élève sa pensée à des jours plus heureux, lorsque les tombeaux étaient les temples des pères et les autels des enfants, et se prosterne devant les monuments de Machiavel, de Galilée et de Michel-Ange.

« Moi, ajoute Foscolo d'une voix creuse, moi, lorsque je vis le tombeau de ce grand homme qui, brisant le sceptre des rois, en arrache les lauriers, et montre aux peuples de quelles larmes et de quel sang il est sillonné ; — et le cercueil de celui qui éleva à Rome un nouvel Olympe à la Divinité ; — et de celui qui le premier vit tournoyer, sous le pavillon éthéré, plusieurs mondes éclairés par les rayons d'un soleil immobile, et déblaya les voies du firmament à l'Anglais qui devait y déployer ses ailes. « Toi « heureuse, » m'écriai-je, « ô Florence ! Ton beau ciel est « plein d'éclat et de vie ; l'Apennin te verse de ses monts « ses eaux fraîches et pures ; la lune répand sa lumière « limpide sur tes collines bruyantes ; de tes vallées s'élève « un parfum de fleurs plus pur que l'encens. Toi heu- « reuse, ô Florence ! Tu écoutas la première le chant qui « soulagea le courroux du proscrit gibelin ; tu donnas les « parents et le doux idiome à ce chaste enfant de Calliope « qui, couvrant d'un voile candide l'Amour, nu jadis en « Grèce et à Rome, le remit au sein de la Vénus céleste. — « Mais mille fois plus heureuse, parce que tu renfermes en « un seul temple toutes les gloires italiennes, les seules « peut-être, depuis que les Alpes, mal gardées, et la toute- « puissance des vicissitudes humaines, nous ont ravi armées, « richesses, autels, patrie, tout enfin, excepté les souve- « nirs. »

Dans la nuit sombre de toutes les passions rugissantes, au milieu de tous les écueils auxquels s'est brisée cette âme accablée par la douleur, on ne voit reluire qu'une étoile : l'amour de la patrie. C'est le sentiment qui domine dans les *Lettres de Jacopo Ortis*, car Foscolo a jeté dans ce livre de prédilection toutes ses sympathies, tous ses regrets, tout son désespoir.

Maintenant, nous n'avons que peu de mots à ajouter sur la traduction de M. Dumas. Il n'y avait en France qu'un seul homme qui pût comprendre et traduire *Ortis* : c'était l'auteur d'*Antony*.

PIER-ANGELO FIORENTINO.

Paris, 1er janvier 1839.

Des monts Euganéens, ce 11 octobre 1797.

Le sacrifice de notre patrie est consommé : tout est perdu, et la vie, si toutefois on nous l'accorde, ne nous restera que pour pleurer nos malheurs et notre infamie. Mon nom est sur la liste de proscription, je le sais ; mais veux-tu que, pour fuir qui m'opprime, j'aille me livrer à qui m'a trahi ? Console ma mère : vaincu par ses larmes, je lui ai obéi, et j'ai quitté Venise, pour me soustraire aux premières persécutions, toujours plus terribles. Mais dois-je abandonner aussi cette ancienne solitude où, sans perdre de vue mon malheureux pays, je puis espérer encore quelques jours de tranquillité ? Tu me fais frissonner, Lorenzo ; combien y a-t-il donc de malheureux ? Et, insensés que nous sommes, c'est dans le sang des Italiens que nous, Italiens, lavons ainsi nos mains. Pour moi, arrive que pourra ! puisque j'ai désespéré de ma patrie et de moi-même, j'attends tranquillement la prison et la mort ; mon corps, du moins, ne tombera pas entre des bras étrangers, mon nom sera murmuré par le peu d'hommes de bien compagnons de notre infortune, et mes os reposeront sur la terre de mes ancêtres.

13 octobre.

Je t'en conjure, Lorenzo, n'insiste pas davantage ; je suis décidé à ne point m'éloigner de mes montagnes. Il est vrai que j'avais promis à ma mère de me réfugier dans quelque autre pays, mais je n'en ai pas eu le cœur ; elle me pardonnera, je l'espère. D'ailleurs, la vie mérite-t-elle d'être conservée, dans l'avilissement et dans l'exil ? Ah ! combien de nos concitoyens gémiront repentants et éloignés de leurs maisons ! Et pourquoi ? Que pouvons-nous attendre, si ce n'est l'indigence, le mépris, ou tout au plus cette courte et stérile compassion que les nations barbares offrent à l'étranger fugitif ? Mais où chercherai-je un asile ? En Italie ? terre prostituée, toujours prête à subir le joug du vainqueur ! et pourrais-je avoir sans cesse devant les yeux ces hommes qui m'ont dépouillé, raillé, vendu, et ne pas pleurer de colère ? Dévastateurs des peuples, ils se servent de la liberté comme les papes se servaient des croisades. Oh ! que de fois, désespérant de me venger, j'ai voulu m'enfoncer un couteau dans le cœur, pour verser tout mon sang au milieu des derniers gémissements de ma patrie !

Et ces autres ! ils ont mis à prix notre servitude ; ils ont racheté au poids de l'or ce qu'ils avaient stupidement et lâchement perdu par les armes. Tiens, Lorenzo, je ressemble à un de ces malheureux qui, tombés en léthargie, ont été enterrés vivants ; et qui tout à coup, revenant à eux, se trouvent au milieu des ténèbres et des ossements, certains de vivre, mais désespérant de revoir jamais la douce lumière de la vie, et contraints de mourir au milieu des blasphèmes et de la faim ! Eh ! pourquoi nous laisser entrevoir et toucher la liberté, pour nous la retirer ensuite, et d'une manière aussi infâme ?

16 octobre.

Pour le moment, n'en parlons plus : la bourrasque paraît calmée. Si le péril revient, je tâcherai de m'y soustraire par tous les moyens possibles ; du reste, je vis tranquille, tranquille autant que je puis l'être... Je ne vois personne au monde, et je suis toujours errant par la campagne ; mais, à te dire le vrai, je pense et je me ronge. Envoie-moi quelques livres.

Que fait Laurette ?... Pauvre enfant ! je l'ai laissée hors d'elle-même. Belle et jeune encore, elle a pourtant déjà l'esprit malade et le cœur malheureux. Je n'ai jamais eu d'amour pour elle ; mais, soit compassion, soit reconnaissance de ce qu'elle m'avait choisi pour la consoler et pour verser son âme, ses erreurs et ses peines dans mon sein... Je crois vraiment que j'en aurais fait volontiers la compagne de toute ma vie ; le sort ne l'a point voulu. Peut-être est-ce pour notre bonheur à tous deux. Elle aimait Eugène, et il est mort entre ses bras. Son père et ses frères ont été forcés de s'expatrier. Et, maintenant, cette pauvre famille, privée de tout secours humain, vit Dieu sait comment... de larmes. O liberté ! voilà encore de tes victimes. Sais-tu, Lorenzo, qu'en t'écrivant je pleure comme un enfant ?... Hélas ! j'ai presque toujours vécu avec des misérables, et le peu de fois que j'ai rencontré un homme de bien, j'ai eu à pleurer sur lui. Adieu ! adieu !

18 octobre.

Michel m'a remis Plutarque, et je t'en remercie ; il m'a dit que, par une autre occasion, tu m'enverrais quelque autre livre ; pour le moment, je n'en ai pas besoin. Avec le divin Plutarque, je pourrai me consoler des crimes et des malheurs de l'humanité en tournant les yeux sur cette petite quantité d'hommes illustres qui, comme les élus du genre humain, ont survécu à tant de siècles et à tant de

nations. Je crains bien cependant qu'en les dépouillant de leur magnificence historique et du voile respectueux qui couvre l'antiquité, je n'aie décidément à me louer ni des anciens ni des modernes ni de moi-même plus que des autres. Race humaine!

23 octobre.

S'il m'est permis d'espérer la paix, je l'ai trouvée, Lorenzo. Le curé, le médecin et tous les obscurs mortels de ce petit coin de terre, jusqu'aux enfants, me connaissent et m'aiment : ils m'entourent, aussitôt qu'ils me voient paraître, comme une bête sauvage, mais noble et généreuse, qu'ils voudraient apprivoiser : quant à présent, je les laisse faire ; je n'ai pas eu assez à me louer des hommes, pour m'y fier ainsi au premier abord... Mais c'est que mener la vie d'un tyran qui frémit et tremble d'être frappé à chaque minute, c'est agoniser dans une mort lente et ignominieuse. Souvent, à midi, je m'assieds au milieu d'eux, sous le platane de l'église, et je leur lis la vie de Lycurgue ou de Timoléon ; dimanche dernier, ils s'étaient rassemblés en foule autour de moi, et, quoiqu'ils ne comprissent pas parfaitement ce que je leur lisais, ils m'écoutaient debout et la bouche béante ; je crois que le désir de savoir et de redire l'histoire des temps passés est fils de notre amour-propre, qui voudrait se faire illusion sur la durée de la vie en l'unissant aux choses et aux hommes qui ne sont plus, et en les rendant pour ainsi dire notre propriété ; l'imagination se complaît à posséder un autre univers et à s'élancer dans l'espace des siècles ; avec quelle passion un vieux laboureur me racontait, ce matin, l'histoire des curés qu'il avait connus dans sa jeunesse, les ravages d'une tempête arrivée il y a trente-sept ans, les dates des temps d'abondance et de disette, s'interrompant à tout moment, reprenant son récit pour s'interrompre de nouveau, en accusant sa mémoire d'infidélité ! C'est ainsi que je parviens à oublier que j'existe encore.

M. T*** que tu as connu à Padoue, est venu me voir ; il m'a dit que souvent tu lui avais parlé de moi, et qu'il en était encore question dans la dernière lettre que tu lui as écrite avant-hier. Il s'est aussi retiré à la campagne pour éviter les premières fureurs du peuple, quoique, à te dire le vrai, je croie qu'il ne s'est pas beaucoup mêlé des affaires publiques. J'avais entendu parler de lui comme d'un esprit cultivé et d'une probité suprême, qualités qu'on redoutait autrefois, mais qu'aujourd'hui l'on ne possède point impunément. Il a les manières affables, la physionomie ouverte, et parle avec le cœur. Il était accompagné d'un individu que je crois le fiancé de sa fille ; c'est peut-être un brave et bon jeune homme, mais sa figure ne dit pas grand'chose. — Bonne nuit.

24 octobre.

Je viens enfin d'attraper par le collet le mauvais petit garnement qui dévastait notre jardin, en rompant et brisant tout ce qu'il ne pouvait voler ; j'étais sous une treille et lui sur un pêcher dont il s'amusait gaiement à casser les branches encore vertes ; pour les fruits, il n'y en avait plus. A peine s'est-il vu entre mes mains, qu'il s'est mis à crier miséricorde, et qu'il m'avoua que, depuis plusieurs semaines, il faisait ce misérable métier parce que le frère du jardinier avait, quelques mois auparavant, soustrait un sac de fèves à son père.

— Tes parents, lui dis-je, t'encouragent donc à voler?

— Eh! monsieur, me répondit-il, tous les hommes n'en font-ils pas autant?

Je le laissai aller, et, pendant que pour s'éloigner de moi, il sautait précipitamment une haie, je m'écriai :

— Voilà la société en miniature, tous les hommes en font autant.

26 octobre.

Je l'ai vue, Lorenzo, la divine jeune fille, je l'ai vue, et je t'en remercie. Je la trouvai assise et occupée à faire son propre portrait ; elle se leva comme si elle me connaissait, et ordonna à un domestique d'aller chercher son père.

— Il ne pensait pas, me dit-elle, que vous viendriez sitôt ; il erre dans la campagne, mais il ne tardera point à revenir.

Dans ce moment, une petite fille accourut entre ses genoux et lui dit à l'oreille quelques mots que je ne pus entendre.

— C'est un ami de Lorenzo, lui répondit Thérèse ; celui que papa alla voir avant-hier.

Sur ces entrefaites, M. T*** rentra ; il m'accueillit avec bonté et me remercia de m'être souvenu de lui. Thérèse alors prit sa petite sœur par la main, et se retira avec elle.

— Vous voyez, me dit M. T*** en me montrant ses enfants qui quittaient la chambre, nous voici tous !...

Il prononça ces mots comme s'il avait voulu me faire sentir que sa femme manquait ; il ne la nomma point cependant. Après avoir causé quelque temps, je me levai pour sortir ; alors, Thérèse rentra.

— Nous sommes voisins, me dit-elle en souriant, et j'espère que vous viendrez quelquefois passer vos soirées avec nous.

Je revins chez moi le cœur tout en fête. Je crois que le spectacle de la beauté suffit pour adoucir chez nous, pauvres hommes, toutes les douleurs ; un nouvel avenir s'est ouvert devant moi ; tu peux y voir une source de bonheur... et, qui sait? ... peut-être d'infortunes ! Mais qu'importe, ne suis-je pas prédestiné à avoir l'âme dans une éternelle tempête? et n'est-ce pas toujours la même chose?

28 octobre

Tais-toi, tais-toi ! il y a des jours où je ne puis me fier à moi-même ; un démon me brûle, m'agite et me dévore... Peut-être présumé-je trop de moi, mais il me semble que ma patrie ne peut demeurer ainsi opprimée, tant qu'il y restera un homme. Que faisons-nous donc ainsi à vivre et à nous plaindre ! En somme, Lorenzo, ne me parle pas davantage de nos malheurs... Chacune de tes phrases semble me reprocher mon apathie, et tu ne t'aperçois pas que tu me fais souffrir mille martyres. Oh ! si le tyran était seul, ou les esclaves moins stupides ! ... ma main suffirait ; mais ceux qui m'accusent aujourd'hui de faiblesse m'accuseraient alors de crime, et le sage lui-même pleurerait sur moi en prenant la résolution d'une âme forte pour la fureur d'un insensé ; d'ailleurs, que veux-tu entreprendre contre deux nations puissantes, ennemies jurées éternelles, et qui ne se réunissent que pour nous garrotter? aveuglées, l'une par l'enthousiasme de la liberté, l'autre par le fanatisme de la religion ; et nous, encore tout froissés de notre ancienne servitude et de notre nouvelle anarchie, nous gémissons, vils esclaves, trahis, mourants de faim, sans pouvoir être tirés de notre léthargie ni par la trahison, ni par la famine. Oh ! si je pouvais anéantir ma maison, ce que j'ai de plus cher et moi-même, pour ne laisser aucun vestige de leur puissance et de mon esclavage... Eh ! n'y eut-il pas des peuples qui, pour ne point subir le joug des Romains, ces voleurs du monde, livrèrent aux flammes leurs maisons, leurs femmes, leurs enfants, et, eux-mêmes enfin, ensevelissant sous d'immenses ruines les cendres de leur patrie et leur sainte indépendance !

1er novembre.

Je suis bien, Lorenzo, bien comme un malade qui dort et cesse pour un instant de sentir ses douleurs. Je passe des journées entières chez M. T***, qui m'aime comme son fils ; je me laisse aller à l'illusion, et l'apparente félicité de cette famille me semble réelle et mienne ; si du moins ce n'était pas à ce mari que Thérèse fût destinée ! je ne hais personne au monde ; mais il y a des hommes que je ne puis voir que de loin. Son beau-père m'en faisait hier un éloge en forme de recommandation. Il était bon, exact, patient, me disait-il. Quoi ! rien autre chose? Et, possédât-il ces qualités avec une angélique perfection, si son cœur est mort, et, si cette face magistrale n'est jamais animée par le sourire de l'allégresse, ni par le doux silence de la pitié, il me fera toujours l'effet d'un rosier sans fleurs, qui cependant laisse craindre les épines. Voilà l'homme ; si tu l'abandonnes à la seule raison froide et méthodique, il devient scélérat, et scélérat bassement. Du reste, Odouard sait un peu de musique, joue bien aux échecs, mange, lit, dort, se promène, et tout cela la montre à la main ; sa voix ne s'anime jamais que pour me parler de sa bibliothèque, riche et choisie ; mais, quand il va sans cesse me répétant avec sa voix de docteur, *riche et choisie*, je suis toujours prêt à lui donner un démenti formel. Je crois, Lorenzo, qu'il serait facile de réduire à un millier de volumes au

plus toutes les folies humaines, qui, chez tous les peuples et dans tous les siècles, ont été écrites et imprimées sous le nom de science et de doctrine, et je ne vois pas que l'amour-propre des hommes aurait encore trop à se plaindre.. Voilà, je crois, assez de dissertations.

En attendant, j'ai entrepris l'éducation de la sœur de Thérèse; je lui apprends à lire et à écrire. Lorsque je suis avec elle, ma figure s'épanouit, mon cœur devient plus gai que jamais, et je fais mille folies: je ne sais pourquoi tous les enfants m'aiment. Il est vrai aussi que cette petite est charmante; ses longs cheveux frisés retombent en boucles dorées sur ses épaules; ses yeux sont de la couleur du plus beau ciel; ses joues blanches, fraîches, potelées, ressemblent à deux roses; enfin, on dirait une Grâce de quatre ans. Si tu la voyais accourir au-devant de moi, grimper sur mes genoux, me fuir pour être poursuivie, me refuser un baiser, puis tout à coup appuyer ses petites lèvres sur les miennes! . Aujourd'hui, j'étais monté sur un arbre pour lui cueillir des fruits; cette chère petite créature me tendait les bras et me priait en grâce de *ne point me laisser tomber*.

Quel bel automne! Adieu Plutarque! il reste constamment fermé sous mon bras. Voilà trois jours que je perds à remplir de raisins et de pêches une corbeille que je recouvre ensuite de feuilles; puis, en suivant le cours du ruisseau, j'arrive à la villa, et je réveille tout le monde avec la chanson des vendanges.

12 novembre.

Hier, jour de fête, nous avons transporté avec solennité sur la montagne, en face de l'église, des pins qui se trouvaient sur une petite colline à côté. Mon père avait déjà essayé de féconder ce petit et stérile coin de terre; mais les cyprès qu'il y avait plantés n'ont pu y prendre racine et les autres arbres sont encore très petits. Aidé de plusieurs laboureurs, j'ai couronné le plateau, d'où s'échappe la cascade, de cinq peupliers qui domineront la partie orientale d'un petit bosquet qui sera salué le premier par le soleil lorsqu'il s'élancera splendide à la cime des monts. Hier, il était plus pur qu'à l'ordinaire, et sa chaleur réchauffait l'air engourdi par les brouillards de l'automne, qui s'en va mourant; alors, les paysannes, parées de leurs habits de fête, sont venues nous rejoindre sur le midi, entremêlant leurs jeux et leurs danses de chansons et de toasts: c'étaient les filles, les épouses ou les maîtresses des laboureurs, et tu sais que nos paysans ont l'habitude, lorsqu'ils se livrent à ce travail, de convertir la fatigue en plaisir, persuadés par une ancienne tradition de leurs aïeux et bisaïeux que, sans le choc des verres, les arbres ne pourraient pousser une seule racine dans une terre étrangère.. Et moi, m'élançant dans l'immensité de l'avenir, je me représentais un pareil jour d'hiver, lorsque, la tête blanchie par les ans, je me traînerai pas à pas, appuyé sur mon bâton, pour me ranimer aux rayons du soleil, si cher aux vieillards; saluant, à mesure qu'ils sortiront de l'église, les villageois courbés sous le poids des années, mes anciens compagnons lorsque la jeunesse coulait à flots dans nos veines, et qui me remercieront alors des fruits qu'auront produits, quoiqu'un peu tard, les arbres plantés par mon père. C'est là que je raconterai d'une voix cassée à mes petits-neveux, aux tiens, à ceux de Thérèse, nos simples aventures, qu'ils écouteront en silence et rangés autour de moi; et, lorsque mes froids ossements dormiront sous ce bosquet, alors riche et ombreux, peut-être que, par un beau soir d'été, au murmure des feuilles agitées par la brise de la nuit, s'uniront les soupirs de mes anciens amis, qui viendront, au son de la cloche des morts, implorer Dieu pour la paix de mon âme, et recommander ma mémoire au souvenir de leurs enfants: et, si quelquefois le moissonneur, accablé par la chaleur du mois de juin, vient se reposer dans le cimetière, il dira d'une voix émue, en regardant mon tombeau·

— C'est lui qui éleva ces ombres fraîches et hospitalières.

O illusion! comment celui qui n'a pas de patrie ose-t-il dire où il laissera ses cendres!

Heureux temps, où chacun était sûr de sa tombe;
Où, près du lit désert, l'épouse au front voilé
N'attendait pas en vain son époux exilé!

Vingt fois j'ai commencé cette lettre, et vingt fois je l'ai interrompue.. La journée était si belle, j'avais fait la promesse d'aller à la villa... et puis la solitude... et puis... Tu ris?... il est pourtant vrai qu'avant-hier, je me suis levé avec la résolution de t'écrire, et je me suis trouvé dehors sans m'en être aperçu.

Il pleut, il grêle, il tonne: je me soumets à la nécessité qui me renferme chez moi, et je profite de cette journée infernale pour te donner de mes nouvelles.

Voilà six ou sept jours que nous avons fait un pèlerinage; la nature était plus belle que jamais. Thérèse, son père, Odoard, la petite Isabelle et moi, avons été visiter la maison de Pétrarque, à Arqua. Arqua est éloignée, comme tu le sais, de quatre milles du lieu que j'habite: mais, pour raccourcir la route, nous avons pris le chemin de la vallée. L'aurore promettait la plus belle journée de l'automne: on eût dit que la nuit, suivie des ténèbres, fuyait devant le soleil, qui, dans sa splendeur immense, sortait des nuages de l'orient pareil au dominateur de l'univers: et l'univers souriait. Les nuages dorés et peints de mille couleurs glissaient sur la surface d'un ciel tout d'azur, et s'entr'ouvraient de temps en temps, comme s'ils voulaient laisser tomber sur les mortels un regard de la Divinité. Je saluais à chaque pas la famille des fleurs et des plantes, qui peu à peu soulevaient leurs têtes encore chargées du givre de la nuit; les arbres, avec un murmure délicieux, faisaient trembler à la lumière les gouttes de rosée suspendues à leurs feuilles, tandis que la brise du matin séchait le superflu de l'humidité des plantes. Tu aurais entendu alors une solennelle harmonie se répandre confusément par toute la forêt: c'étaient le bêlement des troupeaux, le murmure du fleuve, le chant des oiseaux, la voix des hommes; et, pendant ce temps, l'air était parfumé par les exhalaisons que la terre, dans sa joie, envoyait des vallons et des montagnes au soleil... au soleil, roi de la nature. Oh! que je plains le malheureux que tant de bienfaits ne peuvent émouvoir, et qui n'a jamais senti à ce spectacle ses yeux se mouiller des douces larmes de la reconnaissance... Dans ce moment, j'aperçus Thérèse brillante de toutes ses grâces; son visage portait l'empreinte d'une mélancolie douce qui se dissipa peu à peu pour faire place à la joie vive et pure qui lui débordait de l'âme. Sa voix était entrecoupée, ses grands yeux noirs, dans l'immobilité de l'extase, se mouillaient de pleurs; toutes ses facultés paraissaient envahies par la beauté sainte de la campagne. Dans cette plénitude des sensations, les cœurs se cherchent pour se répandre dans les autres cœurs, et alors elle se tourna vers Odouard... Grand Dieu! on eût dit qu'il allait tâtonnant dans les ténèbres les plus épaisses ou au milieu d'un désert abandonné du sourire de la nature. Elle le quitta tout à coup, et s'appuya sur mon bras en me disant... Mais, Lorenzo, à quoi bon continuer, et ne vaut-il pas mieux que je me taise? Ne m'est-il pas impossible de te rendre la douceur de ses accents, la grâce de ses gestes, la mélodie de sa voix, la céleste expression de son visage? Si du moins je pouvais redire littéralement ses paroles sans en changer ni transposer une syllabe, certes, tu m'en saurais gré, je le crois... Mais à quoi sert-il de copier imparfaitement un tableau inimitable, qui doit plus gagner par sa seule réputation que par une pâle copie?... Ne te paraît-il pas que je ressemble aux traducteurs du divin Homère? Tu vois que je n'essaye pas même de t'exprimer un sentiment qui ne peut être rendu par des phrases, sans perdre toute sa vivacité.

Je me sens fatigué, Lorenzo, et je renvoie à demain le reste de mon récit. Le vent souffle avec force, et cependant je vais essayer de me mettre en route. Je saluerai Thérèse en ton nom...

Sur Dieu! je suis condamné à poursuivre ma lettre. J'ai trouvé au seuil de la porte un véritable lac; peut-être pourrais-je le franchir d'un saut; mais la pluie ne cesse pas, midi est passé, et, dans peu d'heures, cette nuit, qui menace d'être la dernière, sera venue. Pour aujourd'hui, journée perdue... ô Thérèse!

— Je ne suis pas heureuse, m'a dit Thérèse.

Et ces paroles m'ont déchiré le cœur.

Je marchais près d'elle dans un profond silence; Odouard avait rejoint M. T***, et ils nous précédaient en causant; la petite Isabelle nous suivait, portée par le jardinier.

— Je ne suis pas heureuse, répéta une seconde fois Thérèse.

J'avais déjà compris la terrible signification de ces paroles, et je gémissais intérieurement en voyant devant moi la victime qu'on voulait sacrifier aux préjugés et à l'intérêt. Thérèse s'aperçut alors de ma tristesse, et, changeant de voix:

— Quelque doux souvenir, me dit-elle en s'efforçant de sourire.

Et aussitôt elle baissa les yeux. Je n'osai pas lui répondre.

Nous approchions d'Arqua, et, à mesure que nous gravissions l'herbeuse colline, les villages que nous dépassions fuyaient et disparaissaient à nos yeux. Enfin nous nous trouvâmes dans une avenue bordée d'un côté par des

peupliers qui, en se balançant, laissaient tomber sur nos têtes leurs feuilles les plus jaunes, et ombragée de l'autre par une forêt de chênes dont l'épaisseur et la verdure plus foncée contrastaient agréablement avec le feuillage plus tendre des peupliers. De temps en temps, quelques rameaux de vigne sauvage, s'échappant de la forêt, joignaient les deux rangées d'arbres opposées, et, se balançant au-dessus de nous, formaient des festons mollement agités par la brise du matin.

— Oh ! que de fois, dit Thérèse en s'arrêtant et regardant autour d'elle, que de fois, l'été dernier, je me suis reposée sur cette herbe et sous l'ombre fraîche de ces chênes... Hélas ! j'y venais avec ma mère..

Elle se tut à ces mots, et se retourna comme pour regarder la petite Isabelle, qui nous suivait à peu de distance ; mais je m'aperçus qu'elle ne m'avait quitté que pour me cacher les larmes qu'elle ne pouvait plus retenir et dont son visage était inondé.

— Mais où donc est votre mère, lui demandai-je, et pourquoi ne la vois-je jamais?

— Depuis plusieurs semaines, me répondit-elle, elle habite Padoue avec sa sœur, séparée de nous peut-être pour toujours !... Mon père l'adorait ; mais, depuis qu'il s'est obstiné à me donner un mari que je ne puis aimer, l'harmonie a disparu de notre famille. Ma pauvre mère, après s'être opposée en vain à ce mariage, s'est éloignée pour ne point avoir part à mon malheur inévitable. Et moi, je reste abandonnée de tout... J'ai promis à mon père ; je tiendrai ma parole.. Mais ce qui redouble ma peine, c'est d'être la cause de la désunion de notre famille.. Quant à moi.. patience !

Et, à ces mots, les larmes pleuvaient de ses yeux.

— Pardonnez-moi, continua-t-elle, mais j'avais besoin d'épancher mon cœur brisé. Je ne puis écrire à ma mère ni recevoir de ses lettres. Mon père, absolu dans ses résolutions, ne veut pas même l'entendre nommer ; il me répète à chaque instant qu'elle est notre plus grande ennemie, et, cependant... je sens que je n'aime pas, que je n'aimerai jamais celui avec lequel tout est déjà décidé...

Représente-toi ma situation dans ce moment... Je ne pouvais ni la consoler, ni lui répondre, ni lui donner des conseils...

— De grâce, reprit-elle tout à coup, ne vous affligez pas de mes peines. Je vous en conjure. Je me suis confiée à vous.. le besoin de trouver quelqu'un qui pût me plaindre... une certaine sympathie.. enfin je n'ai que vous seul.

— O ange ! oui, oui, puissé-je pleurer toujours et racheter à ce prix tes larmes ! Cette misérable vie est toute à toi ; elle t'appartient sans réserve, et je la consacre à ton bonheur.

Que de malheurs dans une seule famille, mon cher Lorenzo ! quelle obstination dans M. T*** ! qui du reste, est un brave et galant homme. Il aime sa fille de toute son âme, il la loue souvent, la regarde toujours avec tendresse, et cependant il lui tient la main sur la gorge. Thérèse me disait, il y a quelques jours, qu'il était doué d'une âme ardente et continuellement agitée par des passions malheureuses. Gêné dans son intérieur par la trop grande magnificence qu'il affecte de déployer, poursuivi par ces hommes qui, dans les révolutions, établissent leur fortune sur la ruine des autres, et craignant pour ses enfants, il veut assurer la félicité de sa famille en s'alliant à un homme *de sens*, riche, et qui a encore la perspective d'un héritage immense, peut-être est-ce aussi par une certaine morgue, et je parierais cent contre un qu'il ne donnerait pas sa fille à un homme à qui il manquerait un demi-quartier de noblesse. Celui qui naît patricien doit mourir patricien : telle est sa devise. Il en résulte qu'il considère l'opposition de sa femme comme une attaque à son autorité, et ce sentiment tyrannique le rend encore plus inflexible ; son cœur est pourtant excellent. Il adore sa fille, il l'accable de caresses, et quelquefois semble plaindre intérieurement la résignation de cette malheureuse enfant. Vraiment, Lorenzo, lorsque je vois comment des hommes qui pourraient être heureux cherchent par une certaine fatalité le malheur avec une lanterne, et veillent, suent et se fatiguent pour se fabriquer des douleurs éternelles, je suis sur le point de me faire sauter la cervelle, de peur qu'il ne me passe quelque jour par la tête une semblable tentation.

Je te quitte, Lorenzo ; Michel m'appelle. Je reprendrai ma lettre au premier moment..

Le ciel se déride et il fait la plus belle soirée du monde ; le soleil a chassé les nuages et console la terre en répandant sur sa surface un de ses rayons. Je t'écris en face du balcon, d'où j'admire l'éternelle lumière qui va peu à peu se perdant à l'horizon tout resplendissant de flammes. L'air est redevenu tranquille et la campagne, quoique couverte d'eau et couronnée seulement d'arbres effeuillés et de plantes flétries, paraît plus belle qu'avant l'orage. C'est ainsi, Lorenzo, que l'infortuné secoue sa tristesse au premier éclair de l'espérance, et livre de nouveau son âme à des plaisirs auxquels il était insensible au temps de son aveugle prospérité.. Mais le jour m'abandonne ; j'entends la cloche du soir.. Me voici enfin au terme de ma narration.

Nous continuâmes notre court pèlerinage, et bientôt nous aperçûmes à l'horizon, duquel elle se détachait par sa blancheur, la maison qui renferma autrefois cet homme

> Pour la grandeur duquel le monde fut étroit,
> Et qui, léguant son nom de mémoire en mémoire,
> Fit à Laure vivante une immortelle gloire.

Je m'en approchai comme si j'allais me prosterner sur le tombeau de mes pères, et semblable à ces prêtres qui s'avançaient respectueux et en silence dans les forêts habitées par les dieux. La maison sacrée de ce grand Italien tombe en ruine par la négligence de celui qui possède un si saint trésor. En vain, dans quelques années, le voyageur viendra des terres lointaines visiter religieusement cette chambre où résonnent encore les chants divins de Pétrarque : il ne pourra plus que pleurer sur un monceau de pierres, couvert d'orties et d'herbes sauvages au milieu desquelles le renard solitaire aura fait son nid. O Italie ! apaise l'ombre de tes grands hommes ! Je me souviendrai toujours en gémissant des derniers mots que prononça le Tasse, après avoir passé quarante-sept années de sa vie, exposé aux sarcasmes des flatteurs, au dégoût des sachants, et à l'orgueil des princes, tantôt emprisonné, tantôt vagabond, et toujours triste, malade et pauvre. Conduit enfin sur le lit de la mort par le malheur et l'indigence il écrivait en exhalant son dernier soupir :

Je ne me plains pas de la malignité de la fortune, pour ne pas dire de l'injustice des hommes, et qui a voulu avoir la gloire de me faire mourir mendiant. »

O mon cher Lorenzo ! ces paroles me bruissent toujours dans le cœur, il me semble que je mourrai un jour en les répétant.

Cependant, je récitais tout bas, l'âme pleine d'amour et d'harmonie, la chanson

> Claires, fraîches et douces ondes !

Et cette autre

> De penser en penser, de montagne en montagne...

Et ce sonnet :

> Arrêtons-nous, Amour ! regardons notre gloire.

Et tant d'autres vers sublimes qu'à chaque instant ma mémoire rappelait à mon cœur.

Thérèse et son père étaient partis avec Odouard, qui allait vérifier les comptes d'un fermier qui tient de lui une terre dans les environs. J'ai appris depuis que la mort d'un de ses cousins le forçait d'aller à Rome, et qu'il n'en doit pas être quitte de sitôt, parce que les autres parents s'étant emparés des biens du défunt, l'affaire, dit-on, ira devant les tribunaux.

A leur retour, cette bonne famille de laboureurs nous offrit un repas, après lequel nous reprîmes le chemin de nos maisons. Adieu, adieu ; j'aurais bien des choses à te raconter encore ; mais, à t'avouer la vérité, je ne suis guère à ce que je t'écris.. A propos, j'oubliais de te dire qu'en revenant, Odouard avait constamment accompagné Thérèse et lui avait parlé en affectant un air d'autorité par le peu de ses paroles que j'ai pu saisir, je soupçonne qu'il la tourmentait pour connaître le sujet de notre entretien ; tu vois, mon ami, que je dois interrompre mes visites, au moins jusqu'à ce qu'il soit parti.

Bonne nuit, mon cher Lorenzo ; conserve avec soin cette lettre ; lorsque Odouard aura emporté avec lui tout mon bonheur, lorsque je ne verrai plus Thérèse, que sa jeune sœur ne viendra plus jouer sur mes genoux, dans ces jours d'ennui où notre douleur passée nous redevient quelquefois chère, à cette heure où le jour va mourant, nous relirons ces mémoires, couchés sur le penchant de la colline qui regarde la solitude d'Arqua ; alors, le souvenir que Thérèse fut notre amie séchera nos larmes ; faisons-nous, crois-moi, un trésor de souvenirs suaves et doux, afin que, dans les années de tristesse et de persécution qui nous restent à vivre, nous ayons pour nous soutenir la mémoire de n'avoir pas toujours été malheureux.

22 novembre.

Trois jours encore, et Odouard sera parti. Le père de Thérèse, qui l'accompagnera jusqu'aux frontières, m'a proposé de faire ce voyage avec lui ; mais je l'en ai remercié, parce que je suis décidé à m'éloigner. J'irai à Padoue... Je ne veux pas abuser de l'amitié et de la confiance de M. T***



Thérèse et Isabelle.

— Tenez bonne compagnie à mes filles, me disait-il encore ce matin.

Me prend-il donc pour un Socrate?... Moi, près de cette angélique créature née pour aimer et être aimée, si malheureuse! moi dont le cœur est en si parfaite harmonie avec le cœur des infortunés, parce que j'ai toujours trouvé quelque chose de méchant dans celui de l'homme heureux! Je ne sais comment il ne s'aperçoit pas qu'en parlant de sa fille, je change de visage, ma langue s'embarrasse et je balbutie alors comme un voleur devant son juge : il y a des moments où je m'abandonne à des réflexions qui me feraient blasphémer, lorsque je vois tant d'excellentes qualités gâtées chez lui par des préjugés et un entêtement qu'un jour peut-être il pleurera bien amèrement... C'est ainsi, Lorenzo, que je dévore mes journées en me plaignant de mes malheurs... et de ceux des autres.

Cependant, cet état ne me déplaît pas... Souvent, je ris de moi, je ris de ce que mon cœur ne peut supporter un moment, un seul moment de calme... Pourvu qu'il soit toujours agité, peu lui importe que les vents soient ou propices ou contraires ; où lui manque le plaisir, il cherche aussitôt la douleur. Hier, Odouard est venu chez moi pour me rendre un fusil de chasse que je lui avais prêté, et me dire en même temps adieu ; eh bien, je n'ai pu le voir sans me jeter à son cou, quoique cependant j'eusse bien dû imiter son indifférence. Je ne sais comment, vous autres sages appelez l'homme qui, sans réfléchir, cède toujours au premier mouvement de son cœur ; ce n'est certainement pas un héros, et cependant ce n'est point un lâche ; ceux qui traitent les passions de faiblesses ressemblent à ce médecin qui appelait fou un malade dans le délire ; c'est ainsi encore que les riches taxent la pauvreté de faute, par la seule raison qu'elle est pauvre ; tout est apparence, rien n'est réalité, rien! les hommes qui ne peuvent acquérir l'estime des autres ni même la leur, cherchent à se tromper eux-mêmes en comparant les défauts qui par hasard leur manquent à ceux qu'ils reprochent à leurs voisins. Mais celui qui ne s'enivre pas, parce qu'il hait naturellement le vin, mérite-t-il des louanges sur sa sobriété?

O toi qui disputes tranquillement sur les passions, si tes froides mains ne trouvaient pas froid tout ce qu'elles touchent, si tout ce qui entre dans ton cœur de glace ne se glaçait pas en passant par ton cœur, crois-tu que tu serais aussi glorieux de ta sévère philosophie? Or, comment peut-on raisonner de choses que l'on ne connaît pas?

Pour moi, Lorenzo, j'abandonne ces prétendus sages à leur inféconde apathie. J'ai lu, je ne me rappelle plus trop dans quel poète, que leur vertu ressemble à un bloc de glace qui attire tout à lui et qui refroidit tout ce qu'il touche. — Dieu ne reste pas toujours dans une majestueuse tranquillité, mais il s'enlève au sein des aquilons et passe avec les tempêtes.

28 novembre.

Odouard est parti. Et, moi, je ne m'en irai qu'au retour du père de Thérèse. — Bonjour.

3 décembre.

Ce matin, j'allais à la villa, et j'en étais déjà tout proche lorsque j'entendis, dans l'intérieur, le léger frémissement d'une harpe ; je sentis aussitôt mon cœur sourire, et passer

dans mes veines la volupté de l'harmonie, c'était Thérèse... O céleste enfant! comment puis-je te voir dans tout l'éclat de ta beauté et ne pas me livrer au désespoir?... Tu commences à tremper tes lèvres dans l'amer calice de la vie, et moi de mes yeux, je te verrai malheureuse, et je ne pourrai te soulager qu'en pleurant avec toi! Ne devrais-je pas, par pitié pour toi, t'avertir de te familiariser d'avance avec le malheur?

Je crois, Lorenzo, que je ne pourrais ni affirmer ni nier que je l'aime. — Mais si jamais... jamais!... En vérité, ce sera un amour d'ange, incapable d'une seule pensée dont elle puisse se plaindre... Dieu le sait.

Je m'étais arrêté, les yeux, les oreilles et tous les sens tendus, et me divinisant dans ce coin où aucun regard ne me faisait rougir du vol que je faisais. Juge de ce que j'éprouvai lorsque j'entendis qu'elle chantait une cantate de Sapho, que je lui ai traduite avec deux ou trois odes, seules poésies qui nous restent de cette femme immortelle comme les Muses. Je franchis la porte d'un bond, et je trouvai Thérèse dans sa chambre, sur le même siège où je la vis le jour qu'elle faisait son portrait. Elle était négligemment vêtue de blanc; le trésor de sa blonde chevelure était répandu sur ses épaules et sur sa poitrine; ses yeux nageaient dans la mélancolie; une suave langueur était répandue par tout son visage, son bras rosé, son pied appuyé sur la pédale, ses doigts courant avec légèreté sur les cordes sonores, tout en elle était harmonie. Je m'étais arrêté devant elle, je ne pouvais me rassasier du bonheur de la contempler. Thérèse parut d'abord confuse de s'être laissé surprendre par un homme qui l'admirait ainsi négligée, et, moi-même, je commençais à me reprocher intérieurement ma vivacité et mon oubli des convenances, mais bientôt elle se remit et continua. Alors, je ne songeai plus qu'au plaisir de la voir et de l'entendre; je ne puis te dire, Lorenzo, dans quel état se trouvait précisément mon cœur, mais le fait est que, dans ce moment, j'avais cessé de sentir le poids de cette vie mortelle.

Quelques minutes après, Thérèse se leva en souriant et me laissa seul. Peu après, je revins à moi, j'appuyai alors ma tête sur la harpe, mon visage se baigna de larmes, et je me sentis soulagé.

Padoue, 7 décembre.

Je n'ose le dire, Lorenzo, mais je crains bien que tu ne m'aies pris au mot, et que tu n'aies fait tout ce qui était en ton pouvoir pour m'éloigner de mon cher ermitage. Hier, Michel vint m'avertir, de la part de ma mère, que mon logement à Padoue, où j'avais dit (et vraiment à peine si je m'en souviens) que je voulais me rendre, à la réouverture de l'Université, était préparé; il est vrai que j'avais juré de partir, je te l'avais même écrit; mais j'attendais M. T***, qui n'est point encore revenu. Au reste, plus je réfléchis, plus je me félicite d'avoir profité du moment où je voulais fermement m'éloigner de ma retraite que j'ai quittée sans dire adieu à personne; autrement, je crois bien que, malgré tes résolutions et les miennes, jamais je n'aurais eu ce courage; je t'avouerai même que parfois je regrette bien amèrement ma solitude, et qu'alors il me prend la tentation d'y retourner.

Au reste, figure-toi bien que je suis à Padoue, et prêt à devenir un savantissime. Je te dis cela afin que tu n'ailles pas encore prêcher partout que je me perds avec mes folies... Mais aussi qu'il ne te prenne pas l'envie de t'opposer à mon départ, lorsque je l'aurais décidé... Tu sais, mon ami, que je suis né extrêmement inapte à certaines choses, et surtout lorsqu'il s'agit de vivre avec cette méthode qu'exigent les études, et qui se trouve tout à fait en opposition avec mon caractère libre et indépendant; si pourtant cela t'arrivait, rappelle-toi que je te le pardonne d'avance et de mon propre mouvement... Remercie cependant ma mère, et, pour diminuer son déplaisir, dis-lui, comme si la chose venait de toi, qu'il est probable que je ne trouverai pas ici de chambre à louer pour plus d'un mois.

Padoue, 11 décembre.

Je viens de faire connaissance avec l'épouse du notable M. M***, qui, abandonnant le tumulte de Venise, et la maison de son indolent mari, vient passer une partie de l'année à Padoue pour se divertir. Hélas! si jeune et si belle... sa figure a déjà perdu cette ingénuité sans laquelle il n'y a ni grâce ni amour. Coquette consommée, elle passe son temps à chercher à plaire et, cela, sans autre but que de faire des conquêtes, du moins, je le pense ainsi; peut-être ai-je tort... Elle paraît rester volontiers avec moi, me parle bas et sourit à mes louanges, d'autant plus qu'elle ne semble pas goûter, comme les autres femmes, cette froide ambroisie, ce fade jargon, qu'on est convenu d'appeler bons mots et traits d'esprit, et qui presque toujours décèlent un caractère mauvais. Je ne sais comment il se fit qu'hier en approchant sa chaise de la mienne, elle me parla de quelques-uns de mes vers, et amena la conversation sur la poésie; je ne sais encore comment je nommai un livre qu'elle me demanda, et que je promis de lui porter ce matin. Adieu; l'heure s'avance.

Deux heures.

Un page m'ouvrit un boudoir où, entré à peine, je vis venir au-devant de moi une femme de trente-cinq ans environ, légèrement vêtue, et que jamais je n'eusse prise pour une femme de chambre, si elle-même ne me l'eût appris en me disant:

— Ma maîtresse est encore au lit, mais elle va se lever à l'instant.

Aussitôt, un coup de sonnette la fit courir dans la chambre contiguë, où était le trône de la déesse, et, moi, je continuai à me chauffer, en regardant une Danaé peinte au plafond, et les fresques dont les murailles étaient couvertes, ainsi que quelques romans français jetés çà et là. Tout à coup, la porte s'ouvrit, un air parfumé de mille odeurs parvint jusqu'à moi, et je vis notre donna, toute fraîche et radieuse, s'approcher vivement du feu, comme si elle tremblait de froid, et s'étendre sur une chaise longue que lui avait préparée sa femme de chambre.

Elle me salua des yeux seulement... et me demanda en souriant si je me souvenais de ma promesse; alors, je lui présentai le livre, et je m'aperçus avec étonnement qu'elle n'était vêtue que d'une espèce de peignoir qui, n'étant pas lacé, descendait librement et laissait à découvert ses épaules et sa poitrine voluptueusement cachée par une peau de cygne, dans laquelle elle s'était enveloppée. Ses cheveux, quoique retenus par un peigne, accusaient le sommeil récent, et quelques boucles qui s'en échappaient, retombant sur son cou, et pénétrant jusque dans son sein, semblaient inviter l'œil inexpérimenté à les y poursuivre, tandis que, pour en rattacher d'autres qui ombrageaient son front et ses longues paupières noires, elle laissait voir, peut-être sans s'en douter, un bras d'albâtre que ne pouvaient cacher les manches de sa chemise, qui, lorsqu'elle levait la main, retombaient jusqu'au coude. A demi couchée sur un trône de coussins, elle se tournait avec complaisance vers un petit chien qui s'approchait d'elle, la fuyait, puis revenait la caresser, en courbant son dos, et en secouant les oreilles et la queue.

Je m'assis à son côté sur un siège qu'avait avancé la femme de chambre déjà partie, et je regardai cette flatteuse petite bête qui, en se jouant avec le bas du peignoir, et en le relevant avec ses pattes, laissait apercevoir une gentille pantoufle de soie rose tendre, et dans cette pantoufle, un petit pied, ô Lorenzo!... semblable à celui que l'Albane peindrait à une Grâce sortant du bain. Oh! si comme moi tu avais pu voir Thérèse, dans le même négligé, s'approchant du feu, comme elle, sans ceinture... En me rappelant ce bienheureux moment, je me souviens que je n'osais respirer l'air qui l'entourait... Toutes mes facultés étaient suspendues, et n'avaient de force que pour l'adorer... Sans doute c'est un génie bienfaisant qui m'offrit alors l'image de Thérèse. Je reportai, avec un léger sourire, les yeux sur la belle, sur le petit chien, sur le tapis, sur le pied mignon... Mais les bords du peignoir étaient baissés, et le pied avait disparu. Je me levai en lui demandant pardon d'avoir choisi une heure aussi peu convenable, et, en prenant congé d'elle, je m'aperçus qu'un air sérieux avait remplacé le doux et tendre abandon qu'un instant auparavant on lisait sur sa figure; au reste, je me trompe peut-être. Enfin, lorsque je fus seul, ma raison, qui est en procès éternel avec mon cœur, me dit:

— Malheureux! crains celle-là seulement qui participe du ciel; prends donc un parti et ne retire pas tes lèvres du contrepoison que te présentait la fortune.

Je louai ma raison, mais le cœur avait déjà fait à sa guise. Tu t'apercevras facilement, mon cher Lorenzo, que cette lettre est copiée, et recopiée, parce que j'ai voulu me surpasser en beau style.

Oh! la cantate de Sapho! je la chante partout, je la répète à chaque instant, à la promenade, en écrivant, au milieu de mes lectures; je n'éprouvais pas cette inquiétude vague, Thérèse, lorsqu'il ne m'était pas refusé de te voir et de t'entendre! Mais patience, onze milles et je suis à la maison, deux milles encore, et... Oh! que de fois j'au-

rais ai cette terre, si, dans la crainte d'être entraîné trop loin par mes infortunes, je n'eusse préféré braver le péril, et rester près de toi... Ici, du moins, nous sommes encore sous le même ciel.

P.-S. — Je reçois à l'instant tes lettres. Voilà la cinquième fois, mon cher Lorenzo, que tu m'accuses d'être amoureux. Amoureux, oui. Eh bien, après? N'ai-je pas vu des gens se prendre de passion pour la *Vénus de Médicis*, pour la *Psyché*, pour la lune ou pour quelque étoile favorite? et toi-même, n'étais-tu pas tellement enthousiaste de Sapho, que tu te la figurais parfaitement belle, et que tu traitais d'ignorants ceux qui prétendaient qu'elle était petite et brune, et plutôt laide que jolie? Dis-moi le contraire.

Trêve de plaisanteries. Je conviens avec toi que je suis un cerveau bizarre, extravagant même; mais je ne vois pas qu'il y ait de honte à cela. Voilà plusieurs jours que je m'aperçois que tu as la rage de vouloir me faire rougir.. Mais tu me permettras de te dire que je ne sais, ne puis, ni ne dois rougir d'aucune chose à l'égard de Thérèse, ni me plaindre, ni me repentir, entends-tu?.. Vis joyeux

Padoue...

(Les deux premiers feuillets de cette lettre, dans laquelle Ortis se plaignait de ce que lui avait fait souffrir quelquefois son caractère violent, ont été perdus; comme l'éditeur s'est proposé de publier religieusement ces lettres d'après le manuscrit autographe, il a cru nécessaire d'insérer ces fragments, d'autant plus qu'ils font facilement deviner le contenu des pages qui manquent.)

. . . .

Reconnaissant du bienfait, je le suis aussi de l'injure; et cependant tu sais combien de fois j'ai pardonné à mes ennemis, secouru ceux qui m'avaient offensé, pleuré ceux qui m'avaient trahi. Mais les plaies faites à mon honneur, Lorenzo,... celles-là demandent vengeance... Je ne sais ni ne désire savoir ce qu'ils t'ont écrit; mais, quand ce misérable s'est présenté devant moi, quoiqu'il y eût près de trois ans que je ne l'eusse vu,... j'ai senti tout le corps me brûler. Je me suis contenu cependant... Mais devait-il, par de nouveaux outrages, rallumer mon ancien mépris? Je rugissais comme une bête féroce, et, si, dans cet instant, il s'était présenté à ma vue,... je sens que je l'aurais mis en pièces, l'eussé-je trouvé dans le sanctuaire.

Deux jours après, le lâche refusa de passer par le chemin d'honneur que je lui avais ouvert, et chacun se mit à prêcher une croisade contre moi, comme si je devais endurer tranquillement des affronts de la part de celui qui déjà m'avait dévoré la moitié du cœur. Cette vile espèce n'affecte la générosité que parce qu'elle n'a pas le courage de se venger visière levée; mais il faut voir avec quelle adresse elle sait se servir des poignards nocturnes de l'intrigue et de la calomnie. Je n'ai point cherché à le tromper, je lui ai dit:

— Vous avez un bras et un cœur comme moi, et je suis mortel comme vous.

Il me répondit par des cris et des larmes; alors, la colère, cette furie dominatrice de mon cœur, commença à faire place au mépris. Je pensai que l'homme courageux ne doit pas écraser le faible; mais aussi pourquoi le faible irrite-t-il celui qui sait se venger?... Crois-moi, il faut une bassesse stupide ou une surhumaine philosophie pour pardonner à un ennemi qui se présente devant nous, la figure impudente, l'âme noire et les mains tremblantes.

Enfin, l'occasion m'a démasqué tous ces petits messieurs qui s'émerveillaient à chacune de mes paroles et qui, à chaque instant, m'offraient leur bourse et leurs services... Sépultures!... beaux marbres et pompeuses épitaphes! mais ouvrez-les et vous ne trouverez que vers et putréfaction. Et crois-tu, Lorenzo, que, si l'adversité nous réduisait à leur demander du pain, il en serait quelques-uns qui se ressouviendraient de leurs promesses? Pas un, ou peut-être un seul qui voudrait acheter notre avilissement. Amis pendant le calme, la tempête s'élève-t-elle, ils font force de rames pour s'éloigner de vous;... chez eux, tout est calcul.. Oh! s'il est encore des hommes qui sentent frémir dans leurs entrailles les passions généreuses, qu'ils s'éloignent! qu'ils fuient, comme les aigles et les bêtes sauvages, au milieu des forêts et des montagnes inaccessibles, loin de la vengeance et de l'envie des hommes... Les âmes sublimes passent au-dessus de la multitude, qui, outragée de leur grandeur, tente d'arrêter leur essor ou de les tourner en ridicule, en traitant de folie des actions que, plongée dans la fange, elle ne peut ni admirer ni comprendre. Je ne parle pas de moi; mais, lorsque je réfléchis aux obstacles que la société oppose, à chaque pas, au génie et au cœur de l'homme, et, comme dans un gouvernement immoral ou tyrannique tout est intérêt, brigue et calomnie, je tombe à genoux pour remercier le Ciel, qui, en me douant de ce caractère ennemi de toute servitude, m'a appris à vaincre la fortune et à m'élever au-dessus de l'éducation. Je sais que la première, la seule, la vraie science est celle de l'homme, qu'on ne peut acquérir ni dans la solitude ni dans les livres, et que chacun peut profiter de son expérience et de celle des autres, pour marcher avec quelque sûreté au milieu des précipices de la vie; moi seul dois craindre d'être trompé par ceux qui devaient m'instruire, précipité du faîte de la fortune par ceux qui devaient m'y élever, et frappé par la main qui aurait eu la force de me soutenir.

(Il manque une autre feuille.)

. . . .

..... Si du moins c'était la première fois, mais j'ai si cruellement éprouvé toutes les passions! Je ne suis pas exempt de vices, je l'avoue; mais jamais un vice ne m'a vaincu, et cependant, dans ce terrestre pèlerinage, j'ai passé tout à coup des jardins aux déserts. Mais je conviens qu'à une certaine époque, mon mépris pour les hommes naquit d'un dédain orgueilleux et du désespoir de ne pouvoir trouver la gloire et le bonheur dont je m'étais flatté dans les premières années de ma jeunesse. Crois-tu, Lorenzo, que, si j'avais voulu, comme tant d'autres, trafiquer de ma foi, renier la vérité, vendre mon esprit, je ne vivrais pas maintenant plus honoré et plus tranquille? Mais les honneurs et la tranquillité de ce siècle perdu méritent-ils d'être achetés par la vente de mon âme? Peut-être la crainte de l'infamie, plus encore que l'amour de la vertu, m'a-t-elle retenu sur les bords du précipice et empêché de commettre de ces fautes qu'on respecte chez les grands, qu'on tolère dans la classe moyenne de la société, et qu'on punit chez les malheureux pour ne point laisser sans victimes l'autel de la justice. Non, jamais aucune force humaine, aucune puissance divine ne parviendront à me faire répéter sur le théâtre du monde l'éloge du *petit brigand*... Pour veiller la nuit dans le boudoir de nos femmes à la mode, je sais qu'il faut être libertin de profession, parce qu'elles veulent encore maintenir leur réputation auprès des hommes qu'elles croient susceptibles de quelque ombre de pudeur... Eh! moi-même n'ai-je pas reçu d'une femme des préceptes de trahison et de séduction! et peut-être eussé-je trahi et séduit comme un autre, si le plaisir que je comptais y goûter n'eût pas dû redescendre amer dans mon âme, qui n'a jamais su se plier aux circonstances, ni transiger avec la raison. Voilà pourquoi tant de fois tu m'as entendu redire que tout dépend du cœur;... du cœur, que ni le Ciel, ni les hommes, ni nos intérêts mêmes ne peuvent jamais changer.

Dans l'Italie la plus cultivée, et dans quelques villes de France, j'ai cherché avec soin ce *grand monde*, que partout j'entendais vanter avec tant d'emphase. Qu'ai-je vu? Une foule de nobles, de savants et de belles; mais tous sots, bas et méchants!... tous!... J'ai cependant, je l'avouerai, rencontré quelquefois, mais toujours parmi le peuple, des hommes d'un caractère libre, que rien n'avait pu émousser encore. J'errais çà et là, et dessus et dessous, semblable aux âmes de ces malheureux que le Dante place à la porte de l'enfer comme ne les jugeant pas dignes d'habiter avec les parfaits damnés. Pendant tout un an, sais-tu ce que j'ai trouvé partout? Sottise, déshonneur, ennui mortel... Et, tandis que, tremblant encore sur le passé, je commençais à me rassurer sur l'avenir en me croyant dans le port, mon mauvais génie m'entraîne de nouveau à des malheurs inévitables.

Tu vois, Lorenzo, que j'ai raison de lever les yeux vers ce rayon de salut, qu'un hasard propice me présente. Mais, je t'en conjure, épargne-moi ton refrain habituel: *Ortis, Ortis, ton intolérance te rendra misanthrope*. Et crois-tu donc que, si je haïssais les hommes, je me plaindrais comme je le fais de leurs vices? Au reste, puisque je ne sais pas en rire et que je crains de m'en fâcher, je crois que le meilleur parti est la retraite; d'autant plus que je ne vois pas qui pourrait me garantir de la haine de cette race, à laquelle je ressemble si peu. Il ne s'agit point ici de discuter de quel côté est la raison: je l'ignore, et certes je ne pense pas qu'elle soit toute du mien. Mais l'essentiel (et, en cela, nous sommes d'accord), c'est que je crois mon caractère franc, ouvert et loyal, ou plutôt obstiné, brusque et imprudent, ne peut nullement s'accorder avec cette religieuse étiquette qui couvre d'une même livrée l'extérieur de ceux-là, et, sur mon honneur, pour vivre en paix avec eux, je n'ai point envie de changer d'habits. Je me trouve donc dans une guerre ouverte, qui ne me laisse pas même espérer de trêve, et ma défaite est d'autant plus inévitable, que je ne sais point combattre avec le masque de la dissimulation, vertu cependant assez accréditée et encore plus profitable. Vois ma présomption, Lorenzo: je me crois meilleur que les autres, et voilà pourquoi je dédaigne de me contrefaire; mais, bon ou mauvais,

et tel que je suis enfin, j'ai la générosité ou plutôt l'effronterie de m'exposer nu et comme je suis sorti des mains de la nature. J'avoue que parfois je me dis à moi-même :

— Crois-tu qu'il n'y a pas quelque danger à professer cette vérité ?

Et je me réponds que je serais bien fou, si, lorsque j'ai trouvé dans ma solitude le bonheur et la tranquillité des élus, qui se béatifient dans la contemplation du souverain bien, j'allais, pour ne pas risquer de devenir amoureux (c'est mon antienne ordinaire), me remettre encore à la disposition de cette tourbe fausse et méchante.

Padoue, 23 décembre.

Ce maudit pays semble encore engourdir mon âme, déjà fatiguée de la vie. Gronde-moi tant que tu voudras, Lorenzo, mais je ne sais que devenir à Padoue. Si tu voyais avec quelle figure apathique je suis là... hésitant, et me torturant l'esprit pour te commencer cette misérable lettre... A propos, le père de Thérèse est revenu et m'a écrit. Je lui ai répondu en lui annonçant mon retour ; il me semble qu'il y a mille ans que je l'ai quitté.

Cette Université (comme toutes les Universités du monde) est composée de professeurs pédants, ennemis entre eux, et d'écoliers dissipés. Lorenzo, sais-tu pourquoi les grands hommes sont si rares dans la foule ? C'est que cette émanation de la Divinité qui constitue le génie ne peut exister que dans l'indépendance et la solitude ; dans la société, on lit et on imite beaucoup ; mais on médite peu. Cette ardeur généreuse qui fait écrire, penser et sentir fortement, finit par s'évaporer en paroles. Pour estropier une foule de langues, nous dédaignons d'apprendre la nôtre, et nous nous donnons en ridicule aux étrangers et à nous-mêmes. Dépendants des préjugés, des intérêts et des vices des hommes, guidés par une chaîne de devoirs et de besoins, nous confions à la multitude notre gloire et notre bonheur, nous parvenons à la richesse et à la puissance, et nous finissons par nous épouvanter de notre élévation même, parce que la renommée attire les persécuteurs, et que notre grandeur d'âme nous rend suspects aux gouvernements et aux princes, qui ne veulent ni grands hommes ni grands scélérats. Celui qui, dans des temps d'esclavage, est payé pour instruire la jeunesse, presque jamais ne remplit son mandat sacré. De là vient cet appareil de leçons pédantesques et pédagogiques qui ne tendent qu'à rendre la raison difficile et la vérité même suspecte. Tiens, Lorenzo, je ne puis mieux comparer les hommes qu'à un troupeau d'aveugles qui errent au hasard. Quelques-uns s'efforcent d'entr'ouvrir les yeux et se persuadent qu'ils distinguent dans les ténèbres, où cependant ils ne doivent marcher qu'en trébuchant...

Mais supposons que je n'ai rien dit. Il y a des opinions qu'on ne peut discuter qu'avec le petit nombre de ceux qui envisagent les sciences avec le même sourire qu'Homère contemplait les hauts faits des grenouilles et des rats... Pour cette fois, tu conviendras que j'ai raison.

Or, puisque Dieu t'envoie un acquéreur, tu me feras plaisir de vendre corps et âme tous mes livres. Qu'ai-je à faire de quatre mille volumes et plus, que je ne peux ni ne veux lire ? Conserve-moi seulement ceux dans lesquels tu trouveras des notes écrites de ma main, que d'argent j'ai employé à cette folie qui, je le crains bien, n'est passée que pour faire place à une autre ! Tu en remettras le prix à ma mère ; il l'indemnisera un peu des dépenses énormes qu'elle a faites pour moi. — Je ne sais comment je m'arrange, mais j'épuiserais un trésor ; l'occasion me semble avantageuse, il faut en profiter ; les temps deviennent de plus en plus malheureux et il n'est pas juste que, pour moi, la pauvre femme traîne dans la misère le peu de temps qu'elle a encore à vivre. Adieu, Lorenzo.

Des monts Euganéens, 3 janvier 1798.

Pardonne, je te croyais plus sage. Le genre humain est cette troupe d'aveugles que tu vois, se heurtant, se pressant et se traînant derrière l'inexorable fatalité ; pourquoi craindre alors un avenir que nous ne pouvons éviter ?

Je me trompe ! la prudence humaine peut, par ses combinaisons, rompre cette chaîne d'infiniment petits événements que nous appelons destin ; mais peut-elle pour cela plonger ses regards dans les ombres de l'avenir ? Tu m'exhortes encore à fuir Thérèse ; mais c'est comme si tu me disais : — Abandonne ce qui te fait chérir la vie... Crains le mal et tombe dans le pire. — Mais supposons un instant que, pour éviter prudemment le péril, je doive interdire à mon âme tout éclair de bonheur, ma vie alors ne s'écoulerait-elle pas pareille aux austères journées de cette saison obscure et nébuleuse, qui ferait presque désirer la cessation de la vie jusqu'au retour du printemps ? Conviens donc, Lorenzo, qu'il vaut mieux que la nuit vienne avant le soir, et que notre matin, du moins, se réjouisse aux rayons du soleil ? D'ailleurs, si je voulais être toujours en garde contre mon cœur, ne ferait-il pas à ma raison une guerre éternelle ? Et dis-moi quelle en serait l'utilité. Je naviguerai donc comme un homme perdu ; que les choses aillent comme elles pourront, en attendant.

Je sens mon air natal, et mes douces collines
Montent à l'horizon !

10 janvier.

Odoard nous écrit que ses affaires ne le retiendront plus guère qu'un mois, et il espère revenir au printemps... Alors, ou, vers les premiers jours d'avril, je penserai à partir.

19 janvier.

Existence humaine, songe trompeur ! auquel, semblables à ces femmelettes qui font reposer leur avenir sur des superstitions et des présages, nous attachons cependant un si grand prix ! prends garde ! tu tends la main à une ombre qui, tandis qu'elle t'est chère, est peut-être en horreur à tel autre ; — ainsi donc tout mon bonheur n'est que dans l'apparence des objets qui m'entourent, et, si je cherche quelque chose de réel, ou j'en reviens à me tromper, ou, surpris et épouvanté, je ne fais que m'égarer dans le vide. Je ne sais, mais je commence à craindre que nous ne soyons qu'un infiniment petit anneau du système incompréhensible de la nature, et qu'elle ne nous ait doués d'un si grand amour de nous-mêmes qu'afin que ces profondes craintes et ces suprêmes espérances, créant dans notre imagination une série innombrable de biens et de maux, nous tinssent incessamment occupés de cette triste existence si douteuse, si courte et si malheureuse ; et elle, pendant que nous servons aveuglément à son but, elle rit de notre orgueil, qui nous fait penser que l'univers est créé pour nous seuls, et que nous seuls sommes dignes et capables de donner des lois à la création.

Tout à l'heure j'allais devant moi, perdu dans la campagne, enveloppé jusqu'aux yeux dans mon manteau, observant l'agonie de la terre ensevelie sous des monceaux de neige, sans herbe ni feuilles qui rappelassent sa richesse passée ; je ne pouvais longtemps arrêter ma vue sur les épaules de ses montagnes dont les cimes élevées disparaissaient dans un nuage grisâtre, qui, en s'abaissant, augmentait encore la tristesse de ce jour froid et ténébreux. Je me figurais ces neiges amoncelées se détachant tout à coup et se précipitant semblables à ces torrents qui inondent la plaine, renversent les plantes, les arbres, les cabanes, et détruisent en un jour le travail de tant d'années et l'espérance de tant de familles ; de temps en temps, un faible rayon de soleil tremblait à travers cette atmosphère épaisse et rassurait la terre en lui annonçant que le monde n'était pas plongé dans l'éternelle nuit. Me tournant alors vers cette partie du ciel qui conservait la teinte rougeâtre de son dernier reflet, je m'écriai :

— O soleil ! tout change donc ici-bas, et un jour viendra où Dieu retirera les regards de toi et, toi aussi, tu changeras de forme ; et alors, les nuages ne serviront plus de cortège à tes rayons, et l'aube ne viendra plus, couronnée de roses célestes et ceinte de flammes, annoncer à l'Orient que tu te lèves. Réjouis-toi cependant de ta carrière, qui sera peut-être triste un jour et pareille à celle de l'homme. Tu le vois, quant à lui, l'homme n'a point à se louer de la sienne ; et, si parfois il rencontre sur son chemin les prés fleurissants d'avril, il doit plus souvent encore traverser les sables brûlants de l'été et les glaces mortelles de l'hiver.

22 janvier.

Ainsi vont les choses, cher ami ; hier au soir, j'étais auprès du foyer autour duquel s'étaient rassemblés quelques paysans des environs, qui, en se chauffant, s'amusaient à raconter leurs anciennes aventures. Tout à coup

une jeune fille, les pieds nus et paraissant transie de froid, entre, et, s'adressant au jardinier, lui demande l'aumône pour la *pauvre vieille*. Tandis qu'elle se réchauffait, il préparait pour elle deux petits fagots de bois sec et deux pains bis. La paysanne les prit, nous salua et partit ; je sortis derrière elle, et, sans intention, je suivis ses traces imprimées dans la neige.

Arrivée à un monceau de glaces qui barraient le chemin, elle s'arrêta, cherchant des yeux une place où elle pût passer. Je la joignis.

— Allez-vous bien loin, jeune fille ?

— Non, monsieur, là, un demi-mille environ.

— Ces fagots sont trop lourds pour vous, laissez-m'en prendre au moins un.

— Ils ne me fatigueraient point si je pouvais les porter sur mes épaules ; mais ces deux pains m'embarrassent.

— Alors, laissez-moi donc porter les pains.

Elle me les présenta en rougissant, et je les mis sous mon manteau. Après une petite heure de marche, nous entrâmes dans une chaumière au milieu de laquelle nous aperçûmes une vieille femme qui se chauffait à un vase de braise, sur lequel elle étendait les paumes de ses mains en appuyant ses pouces sur ses genoux.

— Bonjour, mère, lui dis-je en m'approchant d'elle.

— Bonjour, me répondit-elle.

— Comment vous portez-vous, mère ?

Cette question et dix autres que je lui fis successivement restèrent sans réponse, tant elle était occupée à se réchauffer les mains ; de temps en temps seulement, elle levait les yeux pour voir si nous étions partis. Nous déposâmes toutes nos petites provisions ; et la vieille, sans plus nous regarder, fixa sur elles son œil immobile, et, à notre promesse de revenir le lendemain, elle ne nous répondit que par un second « Bonjour ! » qu'elle laissa échapper comme malgré elle.

En regagnant la maison, la jeune paysanne me racontait que cette femme, qui pouvait avoir environ quatre-vingts ans, était très malheureuse, en ce que la saison empêchait souvent les habitants du village de lui faire passer les secours dont elle avait besoin, et que quelquefois on l'avait trouvée près de mourir de faim ; cependant, la crainte de quitter la vie était si forte chez elle, qu'on la voyait continuellement occupée à marmotter des prières pour que Dieu la conservât en ce monde. J'ai entendu dire ensuite à un vieux paysan que, depuis qu'elle avait perdu son mari tué d'un coup d'arquebuse, elle avait vu, dans une année de disette, mourir autour d'elle ses fils, ses filles, ses gendres, ses belles-filles et ses neveux. Et cependant, frère, cette malheureuse, qui joint aux maux présents le souvenir des maux passés, demande encore au ciel de lui conserver une vie noyée dans une mer de douleurs.

Hélas ! tant de dégoûts assiègent notre existence, qu'il ne faut pas moins que cet instinct invincible qui nous y attache, pour l'acheter, quand la nature nous donne tant de moyens de nous en délivrer, pour l'acheter, dis-je, comme nous le faisons par l'avilissement, les pleurs, et quelquefois encore par le crime.

17 mars.

Depuis deux mois, je ne te donne pas signe de vie, et tu t'en es effrayé, et tu as craint que je ne fusse vaincu par l'amour, au point de ne me souvenir ni de toi ni de la patrie. — O frère ! que tu me connais peu, que tu connais peu le cœur humain et toi-même, si tu penses que le sentiment de la patrie puisse s'attiédir ou s'éteindre, et si tu crois qu'il cède aux autres passions, tandis qu'au contraire, il les irrite et en est irrité. — C'est vrai, et, en cela tu as dit vrai : *L'amour dans un cœur malade, et où les autres passions sont désespérées, renaît tout-puissant.* — Et j'en suis une preuve ; mais qu'il y renaisse mortel, tu te trompes ; sans Thérèse, je serais aujourd'hui dans la tombe.

La nature crée de sa propre autorité des esprits qui ne peuvent être que généreux ; il y a vingt ans, il était possible qu'ils demeurassent sans force et engourdis dans la torpeur universelle de l'Italie ; mais les temps d'aujourd'hui ont réveillé en eux leurs natives et viriles passions ; et ils ont acquis telle trempe, qu'on puisse les briser, oui — les faire plier, non. Et ceci n'est point une sentence métaphysique ; crois-moi, c'est la vérité qui resplendit dans la vie de beaucoup d'hommes des anciens jours, glorieusement malheureux : vérité dont je me suis convaincu en vivant avec beaucoup de concitoyens que je plains et que j'admire en même temps ; parce que, si Dieu n'a pas pitié de l'Italie, ils devront enfermer au plus profond de leur cœur l'amour de la patrie, le plus funeste des amours, en ce qu'il brise ou endolorit toute la vie, et qu'avant de l'abandonner, ils auront pour chers les périls, l'agonie et la mort ; — et je suis un de ceux-là ; — et toi aussi, Lorenzo.

Mais, si j'écrivais là-dessus ce que j'ai vu et ce que je sais, je ferais une chose importune et cruelle, en rallumant en vous tous cette flamme que je voudrais éteindre en moi. — Je pleure, crois-moi, la patrie ; je la pleure secrètement, et je désire

> Que je répande seul mes larmes ignorées.

Une autre espèce d'amateurs d'Italie se plaint à haute voix, criant qu'ils ont été vendus et livrés, mais, s'ils se fussent armés, ils eussent été vaincus peut-être, mais non pas trahis ; et, s'ils s'étaient défendus jusqu'à la dernière goutte de leur sang, les vainqueurs n'eussent pu les vendre, et les vaincus n'eussent point tenté de se racheter. Il y en a beaucoup parmi nous qui croient que la liberté se peut payer à prix d'argent, qui pensent que les nations étrangères viennent, par amour de l'équité, s'égorger réciproquement dans nos campagnes pour délivrer l'Italie ; mais les Français, qui ont rendu odieuse la divine théorie de la liberté publique, feront les Timoléons à notre égard. — Beaucoup espèrent dans le jeune héros né de sang italien, né où se parle notre langue ; — moi, d'une âme basse et cruelle, je n'attendrai jamais rien d'utile ni d'élevé pour nous ; que m'importe qu'il ait le courage et le rugissement du lion, s'il a l'esprit du renard ! Oui, bas et cruel, et les épithètes ne sont pas exagérées ; n'a-t-il pas vendu Venise avec une franche et généreuse fierté ? Selim I[er], qui fit égorger sur le Nil trente mille soldats circassiens qui s'étaient fiés à sa parole, et Nadir schah, qui, dans notre siècle, assassina trois cent mille Indiens, sont plus féroces, c'est vrai, mais moins méprisables. J'ai vu de mes yeux une constitution démocratique, apostillée par le jeune héros, apostillée de sa main, et envoyée de Passeriano à Venise, pour qu'elle y fût acceptée ; et le traité de Campo-Formio était déjà signé depuis plusieurs jours, et Venise vendue : et la confiance que le héros nous inspirait a tous a rempli l'Italie de proscrits, d'émigrants et d'exilés. Je n'accuse pas la raison d'Etat, qui vend les nations comme des troupeaux de bêtes : ce fut et ce sera toujours ainsi, mais je pleure ma patrie.

> Qui me fut enlevée, et de telle manière,
> Que l'offense en mon cœur vit encor tout entière.

Il est né Italien, et secourra un jour la patrie. — Qu'un autre le croie : moi, j'ai répondu et je répondrai toujours : « La nature le créa tyran, et le tyran n'a point d'égard à la patrie. Il n'en a pas ! »

Quelques-unes des nations, en voyant les plaies de l'Italie, vous disent qu'il faut savoir les guérir avec les remèdes extrêmes nécessaires à la liberté. C'est vrai, l'Italie a des abbés et des moines ; mais elle n'a plus de prêtres ; car, là où la religion n'est point incarnée dans les lois et dans les mœurs d'un peuple, l'administration du culte n'est plus qu'un commerce. L'Italie a des nobles encore tant que tu voudras, mais elle n'a plus de patriciens ; les patriciens défendaient l'Italie d'une main pendant la guerre, et la gouvernaient de l'autre pendant la paix. Tandis qu'en Italie, maintenant, la grande prétention des nobles est de ne faire ni savoir rien. Enfin nous avons encore un peuple, mais nous n'avons plus de citoyens, ou bien peu, du moins. Les médecins, les avocats, les professeurs d'université, les lettrés, les riches marchands, l'innombrable foule des employés font des arts libéraux et s'intitulent bourgeois ; mais ils n'ont ni force ni droit de bourgeoisie. Chacun gagne du pain ou des diamants, son nécessaire ou son superflu, avec son industrie personnelle, mais il n'est pas propriétaire sur ce sol ; il est une portion du peuple moins malheureux, mais non pas moins esclave ; une terre est possible sans habitants : — un peuple sans terre, jamais. C'est pour cela que le petit nombre de propriétaires territoriaux, en Italie, seront toujours les dominateurs invisibles et les arbitres de la nation. Or, des moines et des abbés, faisons des prêtres ; convertissons les nobles en patriciens, tous les habitants, ou une partie du moins, en propriétaires ou en possesseurs de terres. Mais prenons garde. Faisons cela sans carnage, sans impiété, sans factions, sans proscriptions, sans exils, sans l'aide, sans le sang, sans les extorsions des armes étrangères, sans division territoriale, sans lois agraires, sans expropriations des biens paternels ; car, si jamais de pareils remèdes étaient indispensables pour nous tirer de notre perpétuel et infâme esclavage, je ne sais vraiment ce que je préférerais : — ni infamie ni servitude. — Etre l'exécuteur de si cruels et souvent de si inefficaces remèdes, jamais ! L'individu a toujours quelque voie de salut, lui, ne fût-ce que la tombe

Mais un peuple ne peut pas se suicider d'un coup et tout entier, et cependant, si j'écrivais, j'exhorterais l'Italie à subir en paix sa situation présente, et à laisser à la France le honteux malheur d'avoir sacrifié tant de victimes humaines à la liberté, victimes sur lesquelles le Conseil des cinq cents, ou d'un seul, cela revient au même, a posé et posera son trône vacillant de minute en minute, comme tout trône qui a pour fondement des cadavres.

Le temps depuis lequel je t'ai écrit n'a pas été perdu pour moi; je crois même avoir trop gagné pendant ce temps, mais c'est un gain funeste. M. T*** a beaucoup de livres de philosophie politique, et des meilleurs écrivains du monde moderne; et, soit pour résister au désir d'aller voir Thérèse, soit par ennui ou par curiosité, je me suis fait envoyer ces livres, et, soit en les lisant, soit en les feuilletant, j'en ai fait les maussades compagnons de mon hiver. — Certes, j'avais cependant une plus aimable compagnie : c'était celle des petits oiseaux, qui, chassés par le froid des montagnes et des prairies, venaient chercher leur nourriture près des habitations des hommes, leurs ennemis, se posaient par famille et par tribu sur mon balcon, où je leur apportais leur dîner et leur souper : mais aussi peut-être que, le froid parti, ils m'abandonneront pour jamais. En somme, j'ai recueilli de mes longues lectures que l'ignorance des hommes est peut-être chose dangereuse, mais que leur connaissance, lorsqu'on n'a pas le courage de les tromper, est une chose funeste. J'ai recueilli que les nombreuses opinions de beaucoup de livres et les contradictions historiques mènent l'esprit le plus arrêté à la confusion, au chaos et au vide; si bien que, si l'on me mettait dans l'obligation de ne jamais lire ou de lire toujours, — je préférerais ne jamais lire; et peut-être ferai-je ainsi. J'ai recueilli enfin que nous avons toutes passions vaines, que la vie elle-même n'est qu'une vanité, et que néanmoins dans cette vanité est la source de nos erreurs, de nos larmes et de nos crimes.

Et cependant, je sens plus que jamais revivre dans mon cœur l'amour de la patrie; — et, quand je pense à Thérèse, et qu'en y pensant, j'espère, — je retombe dans une tristesse plus profonde, et je me dis : « Quand ma femme sera aussi la mère de mes fils, mes fils n'auront pas de patrie, et leur mère ne s'apercevra qu'en gémissant qu'elle devient mère ! » Aux autres passions qui se font sentir aux jeunes filles, et surtout aux jeunes filles italiennes, à l'aurore fugitive de leur vie, s'est joint ce malheureux amour de la patrie. Je détourne autant que je peux la conversation de M. T*** des discussions politiques, dans lesquelles il se passionne; sa fille alors n'ouvre jamais la bouche; mais je m'aperçois combien les angoisses de son père et les miennes retentissent jusqu'au plus profond de son cœur. Tu sais que ce n'est point une femme vulgaire et insoucieuse des intérêts publics; car, dans un autre temps, elle eût pu choisir un autre mari, elle est douée d'une âme haute et de nobles pensers, et elle voit combien m'est pesant ce repos d'obscur et froid égoïsme dans lequel languissent tous nos jours.

Vraiment, Lorenzo, même en me taisant, je découvre que je suis misérable et vil à mes propres yeux. La volonté forte et l'impuissance d'agir font le plus malheureux des hommes. L'homme passionné en politique; il faut qu'il enferme cette volonté, qu'il l'étouffe dans son cœur, ou il sera ridicule au monde, ou il fera la figure d'un paladin de roman. Quand Caton se tua, un pauvre praticien, nommé Cosius, se tua comme lui. L'un fut admiré, parce que, avant de recourir à cette extrémité, il avait tout tenté pour ne pas être esclave; l'autre fut raillé, parce que, par amour de la liberté, il n'avait pas su faire autre chose que se poignarder.

Mais, tout en restant chez moi, je n'en suis pas moins de pensée près de Thérèse, cependant, j'ai encore un tel empire sur moi-même, que je laisse passer trois et quatre jours sans la voir; c'est que son seul souvenir me procure une flamme suave, une lumière, une consolation de vie; — ô courte peut-être, mais divine douceur ! — et c'est ainsi que j'échappe à un désespoir complet.

Et, quand je suis près d'elle — d'un autre peut-être tu ne le croirais pas, Lorenzo; mais de moi si ! — alors, je ne lui parle pas d'amour. Voilà six mois que son âme fraternise avec la mienne, et jamais elle n'a entendu sortir de mes lèvres la certitude de mon amour; mais comment cependant n'en serait-elle pas sûre? M. T*** joue avec moi aux échecs des soirées entières. Elle travaille assise près de la table, silencieuse, et ce n'est lorsque parlent ses yeux — mais cela arrive rarement, — et, se baissant tout à coup, alors ils ne demandent que la pitié, et quelle autre pitié puis-je lui accorder, excepté de retenir, tant que j'en aurai la force, mes passions cachées au fond de mon cœur? Est-ce que je vis pour autre chose qu'elle? et, quand ce nouveau songe d'or sera fini, je baisserai volontiers la toile. La gloire, la science, la jeunesse, la fortune, la patrie, tous ces fantômes qui jusqu'à présent, ont joué un rôle dans ma comédie, n'existeront plus pour moi; je baisserai la toile; et je laisserai les autres hommes se fatiguer pour accroître les plaisirs et diminuer les douleurs d'une vie qui, à chaque minute, se raccourcit, et que cependant les malheureux voudraient se persuader immortelle.

Enfin voilà qu'avec mon désordre habituel et avec un calme inaccoutumé, j'ai répondu à ta longue et affectueuse lettre. — Tu sais, toi, beaucoup mieux exposer les raisons, mais, moi, je sens trop les miennes; mais, si j'écoutais plus les autres que moi, j'en arriverais peut-être à m'ennuyer en moi-même, et c'est dans l'absence de cet ennui de soi-même qu'existe le peu de félicité que l'homme peut espérer sur la terre.

3 avril.

Lorsque l'âme est tout entière absorbée dans une espèce de béatitude, nos faibles facultés, accablées par une somme trop forte de bonheur, deviennent presque stupides, muettes et inhabiles à aucune fatigue. Si je ne menais pas une vie d'élu, tu recevrais plus souvent de mes nouvelles. Lorsque le malheur alourdit le fardeau de notre existence, nous courons en faire part à quelque malheureux et il reprend force de son côté en voyant qu'il n'est pas le seul voué aux larmes; mais, s'il nous luit quelque moment de félicité, nous nous concentrons tout en nous-même, tremblant que notre bonheur ne diminue de la part que pourrait y prendre un ami et cependant notre orgueil nous pousse à conduire ce bonheur en triomphe; puis il sent médiocrement sa propre passion, ou triste ou joyeuse, celui qui peut trop minutieusement la décrire. — Et cependant, la nature redevient belle, belle comme elle devait être, lorsque, sortant pour la première fois de l'abîme informe du chaos, elle envoya devant elle la riante aurore d'avril, et que celle-ci abandonnant ses blonds cheveux à l'orient, et ceignant peu à peu l'univers de son manteau de pourpre, versa, bienfaisante, la fraîche rosée, et envoya l'haleine vierge encore de la brise annoncer aux fleurs, aux nuages, aux mers et à tous les êtres enfin qui la saluaient, la présence du soleil; du soleil ! sublime image de Dieu, lumière, âme et vie de tout ce qui existe !

6 avril.

Hélas ! il n'est que trop vrai, Lorenzo, quelquefois mon imagination me présente le bonheur; il est là, il me semble que je vais le saisir, je tends la main, quelques pas encore et puis... tout à coup le voile se déchire, mon âme ulcérée le voit s'évanouir et s'éloigner d'elle, et se brise alors comme si elle perdait un bien qu'elle possédât depuis longtemps.

Enfin, il nous écrit que la chicane a retardé l'appel de sa cause et que la Révolution a fait fermer les tribunaux pour quelque temps; joins à cela l'intérêt qui domine toutes les autres passions, un nouvel amour peut-être... que sais-je? Que te fait tout cela? me diras-tu... Rien, mon cher Lorenzo; à Dieu ne plaise que je veuille profiter de sa froideur ! mais conçois-tu que, dans sa position, il puisse rester un jour de plus éloigné de Thérèse?... Insensé que je suis ! m'illusionnerais-je donc toujours? et pour avaler ensuite le breuvage mortel que, moi-même, je me serais préparé?...

11 avril.

Elle était à demi couchée sur un sofa en face de la fenêtre des collines, observant d'un œil distrait les nuages qui traversaient le vague de l'air.

— Quel azur profond ! me dit-elle en se tournant vers moi.

J'étais à son côté, muet, et les yeux fixés sur sa main, qui tenait un petit livre entr'ouvert... Je ne sais comment cela se fit, mais je ne m'aperçus pas que l'ouragan commençait à mugir, et que le vent du nord, soufflant avec violence, courbait jusqu'à terre les plantes et les jeunes tiges.

— Pauvres arbrisseaux ! s'écria Thérèse.

Je sortis tout à coup de ma rêverie; la nuit, devenue plus épaisse, n'était interrompue que par la lueur bleuâtre des éclairs, qui la faisaient paraître plus noire encore. La pluie tombait par torrents, la foudre se faisait enten-

dre. Peu après, je vis les fenêtres fermées, et une lumière dans la chambre... Le domestique venait de remplir son office accoutumé, comme il avait l'habitude de le faire lorsqu'on craignait le mauvais temps ; il nous avait dérobé le spectacle de la nature irritée : Thérèse, plongée dans une rêverie profonde, ne s'en aperçut point et le laissa faire.

Je lui pris le livre des mains, et, l'ouvrant au hasard, je lus.

« La jeune Glycère exhala sur mes lèvres son dernier soupir. Avec Glycère, j'ai perdu tout ce que je pouvais jamais perdre. Sa tombe est l'unique coin de terre que je daigne appeler mien. Seul, j'en connais la place ; je l'ai couverte de rosiers touffus qui fleurissent comme autrefois fleurissait son visage, et qui répandent une odeur pareille à celle de son souffle. Tous les ans, dans le mois des fleurs, je visite le bosquet sacré... Je m'assieds sur la terre qui recouvre ses cendres, je cueille une rose, et je me dis : « Ainsi tu fleuris un jour... » Puis je l'effeuille, et je l'éparpille... Je me rappelle le doux songe de nos amours... O ma bien-aimée, où es-tu ?... Une larme alors, s'échappant de mes yeux, arrose l'herbe qui pointe sur sa tombe... et apaise son ombre amoureuse. »

Je me tus. .

— Pourquoi ne continuez-vous pas ? me dit Thérèse en soupirant et en fixant sur moi ses regards mélancoliques.

Je repris alors... Mais, lorsque j'en fus à ces mots « Ainsi tu fleuris un jour, » ma voix étouffée s'arrêta, et une larme de Thérèse tomba sur ma main, qui serrait la sienne...

17 avril.

Tu te rappelles, Lorenzo, cette jeune personne qui, il y a quatre ans, habita au bas de nos collines ? Tu sais qu'elle aimait notre ami Olivier P***, et tu sais comment, étant pauvre, il ne put l'épouser a cause de sa pauvreté ? Je l'ai revue aujourd'hui, mariée à un noble parent de la famille T*** ; car, en passant par ses propriétés, elle est venue faire une visite à Thérèse : j'étais assis à terre, sur un tapis, près de la petite Isabelle, qui épelait l'alphabet sur une chaise... En l'apercevant, je me levai et je courus à elle presque pour l'embrasser... Quel changement ! dédaigneuse, affectée ! Ce ne fut qu'au bout de quelque temps qu'elle sembla se souvenir de m'avoir vu autrefois. Alors, elle nous balbutia, moitié à moi, moitié à Thérèse, un compliment qu'elle avait probablement préparé, mais que ma présence inattendue lui avait fait oublier, et, se remettant à parler bijoux, colliers, rubans, elle reprit son aplomb. Je crus faire un acte de charité en détournant la conversation de pareilles fadaises, et, comme toutes les jeunes filles deviennent plus belles de visage et n'ont plus besoin d'ornements lorsqu'elles parlent modestement de leur cœur, je lui rappelai cette campagne et ces jours...

— Oui, oui, me répondit-elle négligemment.

Elle se remit à vanter l'excellent du travail de ses pendants d'oreille. Le mari cependant (qui, dans le grand peuple des Pygmées, a peut-être escroqué la réputation de savant comme l'Algarotti, le*** et tant d'autres), semant son parler toscan de mille phrases françaises, prit la parole, et renchérit encore sur le prix de ces bagatelles et le bon goût de son épouse.

Je m'étais levé pour prendre mon chapeau, un coup d'œil de Thérèse me fit rasseoir, et la conversation tomba sur des livres que nous lisions à la campagne. C'est alors que tu aurais entendu notre homme nous faire le catalogue de sa prodigieuse bibliothèque, de ses superbes éditions, des auteurs anciens qu'il avait, disait-il, grand soin de compléter dans ses voyages. J'en riais au fond du cœur, et lui continuait son dénombrement, lorsque Jésus permit qu'un domestique, qui était allé chercher M. T***, revint dire qu'il était à la chasse dans les montagnes. Cet incident arrêta l'énumération ; et je profitai de ce moment de relâche pour demander à l'épouse des nouvelles de son ancien amant Olivier, que je n'avais pas revu depuis ses malheurs ; que devins-je, Lorenzo, lorsque je l'entendis me répondre froidement :

— Il est mort ! .

— Il est mort ? m'écriai-je en me levant brusquement et en fixant sur elle des yeux égarés.

Je décrivis alors à Thérèse l'excellent caractère de ce jeune homme sans pareil ; je lui racontai comment le sort acharné contre lui le conduisit au tombeau dans une affreuse misère, et comment il mourut cependant pur de taches et de fautes.

Le mari se mit alors à nous donner des détails sur la mort du père d'Olivier, sur les prétentions de son frère aîné, sur les procès toujours embrouillés qui furent portés devant les tribunaux, lesquels, ayant à juger entre deux fils d'un même père enrichirent l'un en dépouillant l'autre ; et à nous dire comment le pauvre Olivier épuisa dans les cabales du barreau le peu qui lui restait. — Alors, il moralisa longuement sur ce jeune homme extravagant qui refusa les bienfaits que lui offrait son frère, et qui, au lieu de l'apaiser par sa soumission, ne fit que l'aigrir encore davantage.

Je l'interrompis.

— Fallait-il, m'écriai-je avec force parce que son frère était injuste, qu'Olivier s'avilit ? Malheureux celui qui ferme son cœur aux conseils de l'amitié qui dédaigne les soupirs de la compassion, et qui repousse les secours que lui présente la main d'un ami !... mais mille fois plus malheureux encore celui qui, se confiant au riche, cherche la vertu où n'a jamais existé le malheur ! Le puissant ne s'allie à l'infortuné que pour acheter sa reconnaissance, et profiter ainsi des caprices du sort pour l'opprimer... Les malheureux seuls savent compatir au malheur, et mêler les douces larmes de la pitié aux pleurs amers de l'infortune : mais celui qui s'est assis une fois à la table du riche s'aperçoit bientôt, quoique trop tard encore,

Combien le pain d'autrui semble amer à la bouche.

— Et comptez-vous pour rien, poursuivis-je, l'humiliation de mendier l'existence et de maudire, cent fois le jour, l'indiscret protecteur qui, bienfaisant par ostentation, exige pour sa récompense votre avilissement et votre servitude ?

— Mais, reprit le mari, vous ne m'avez pas donné le temps de finir : puisque Olivier sortit de la maison paternelle, abandonnant à son frère aîné tous ses droits, pourquoi paya-t-il, depuis, les créanciers de son père et alla-t-il lui-même au-devant de l'indigence, en diminuant par sa sotte délicatesse ce qui lui revenait de l'inventaire de sa mère ?

— Pourquoi ? Et, si celui qui fut déclaré l'héritier trompa les créanciers par de vains subterfuges, Olivier devait-il souffrir que les os de son père fussent maudits par ceux-là mêmes qui l'avaient secouru dans son adversité, et que lui fût montré au doigt comme le fils d'un banqueroutier ?... Cette générosité déshonore son aîné, qui était incapable de l'imiter, et qui, après avoir tenté de l'avilir par des bienfaits qu'il refusa, lui jura une haine éternelle, une haine de frère. Pendant ce temps, Olivier perdit l'appui de ces hommes qui au fond du cœur étaient forcés de rendre justice a sa loyauté, mais qui se bornaient là, parce qu'il est plus facile d'approuver la vertu que de la pratiquer et de la défendre. Pourquoi l'homme de bien jeté au milieu des méchants n'y peut-il jamais être heureux ? C'est que nous sommes habitués à prendre toujours le parti du plus fort, à fouler aux pieds le plus faible, et à ne juger jamais que d'après l'événement.

Ils ne me répondaient pas. — Peut-être étaient-ils convaincus... ou, si je ne les avais pas persuadés, je les avais rendus au moins rêveurs.

— Oh ! loin de plaindre Olivier, continuai-je, je rends grâce à Dieu, qui, l'appelant à lui, l'éloigne de tant d'hypocrisie et d'imbécillité ; car, à dire vrai, nous autres dévots de la vertu, nous sommes des niais et des imbéciles. Il y a certains hommes qui ont besoin de la mort parce qu'ils ne peuvent s'accoutumer aux crimes des mauvais et à la pusillanimité des bons.

La femme était attendrie au moins !

— Hélas ! ce mot n'est que trop vrai ! dit-elle en poussant un soupir ; mais l'homme qui ne peut se passer du pain d'autrui ne doit pas être si chatouilleux sur le point d'honneur

— Eh ! voilà encore un de vos blasphèmes ! m'écriai-je ; pensez-vous, parce que vous êtes favorisés de la fortune, que vous seuls soyez dignes et probes ? parce que votre âme obscure ne peut réfléchir l'image de la vertu, vous voudrez l'effacer aussi dans le cœur des malheureux, dont elle fait la seule consolation, et échapper ainsi aux remords de votre conscience ?

Les regards de Thérèse me donnaient raison : pourtant elle tâchait de changer la conversation ; mais je ne pouvais plus me taire bien que maintenant je sois fâché de cette sortie. Les yeux de la femme étaient baissés vers la terre, et leur âme, au reste, à tous deux, était atterrée, lorsque je continuai d'une voix terrible :

— Ceux qui jamais n'ont connu l'adversité sont indignes de leur bonheur ; orgueilleux ! ils ne regardent la misère que pour l'insulter ; ils prétendent que tout doit s'offrir en tribut à leurs richesses et à leurs plaisirs. Mais l'homme qui dans le malheur, conserve sa dignité est à la fois un objet de consolation pour les bons et de honte pour les méchants.

Et je suis sorti alors, m'élançant hors de la chambre, en m'enfonçant les mains dans les cheveux.

Oh ! grâce aux premiers événements de ma vie qui m'ont fait malheureux !.. sans eux, Lorenzo, je ne serais peut-être pas ton ami, ni celui de cette femme céleste. Depuis ce moment j'ai toujours devant les yeux l'aventure de ce matin... et ici encore.. où je suis seul, absolument seul, je regarde autour de moi, et je crains de revoir quelqu'une de mes anciennes connaissances. Qui l'aurait jamais dit, Lorenzo? son cœur n'a point palpité au souvenir de son premier amour ; que dis-je ! elle a osé troubler la cendre de celui qui, avant tout autre, lui inspira ce sentiment universel, âme de la vie. Pas un soupir !. Insensé que je suis, et je m'afflige, parce que je ne puis trouver dans les hommes cette vertu qui peut-être n'est qu'un vain mot ! — O nécessité qui se transforme selon les passions et les circonstances !. O puissance de la vie chez quelques individus, qui, loyaux et miséricordieux par caractère, sont forcés à une guerre perpétuelle contre le reste des hommes, et qui, un jour enfin, las de la lutte, de bon gré ou de force, doivent ouvrir les yeux à la lumière funèbre du désenchantement.

Je ne suis point méchant, tu le sais, Lorenzo ; dans ma jeunesse, j'aurais répandu des fleurs sur la tête de tous les vivants. Qui m'a rendu sévère et défiant envers la plus grande partie des hommes, si ce n'est leur hypocrite cruauté? Je leur pardonnerais encore tous les torts qu'ils m'ont causés. Mais, quand la vénérable pauvreté passe devant moi, me montrant ses veines sucées par la toute-puissante opulence ; quand je vois tant d'hommes malheureux, emprisonnés, mourants de faim et courbés sous le fléau terrible de certaines lois. . alors, je ne puis compâtir avec le monde, et il faut que je crie vengeance parmi cette foule de malheureux dont je partage le pain et les larmes ; et je brûle de réclamer en leur nom la portion d'héritage que la nature, mère bienfaisante et impartiale, leur avait accordée comme aux autres. La nature !... il est vrai qu'elle nous a faits si mauvais, qu'elle peut nous repousser sans être une marâtre.

Oui, Thérèse, je vivrai avec toi, mais je ne vivrai pas sans toi ; tu es un de ces quelques anges que le Ciel répand à la surface de la terre pour faire chérir la vertu, et faire renaître dans le cœur des affligés et des malheureux l'amour de l'humanité. Mais, si jamais je te perdais, quelle félicité resterait à mon pauvre cœur dégoûté de tout le reste du monde?

O Lorenzo ! si tu avais vu, lorsque je retournai chez elle, avec quelle expression elle me tendit la main en me disant :

— Apaisez-vous, Ortis.

Je crois que vraiment ces deux personnes se repentent, et que, si Olivier n'avait point été malheureux, il aurait pu trouver encore un ami !

— Ah ! s'écria-t-elle après avoir gardé quelque temps le silence, pour chérir la vertu et plaindre l'infortune, il faut donc avoir vécu dans la douleur !..

O Lorenzo, Lorenzo ! toutes les beautés de son âme céleste resplendissaient sur son visage.

29 avril

Je suis près d'elle, Lorenzo, et si plein de vie, qu'à peine ai-je la force de me sentir vivre. C'est ainsi que parfois, au sortir d'un profond sommeil, si le soleil frappe ma vue, mes yeux éblouis se perdent dans un torrent de lumière.

Depuis longtemps, j'ai honte de ma paresse : au retour du printemps, je me promettais d'étudier la botanique ; et, en quinze jours, j'avais rassemblé plusieurs centaines de plantes, qui depuis se sont égarées. Il m'est arrivé même d'oublier mon Linné sur un des bancs du jardin ou au pied de quelque arbre ; finalement je l'ai perdu, et, hier, Michel m'en a rapporté deux feuillets tout humides de rosée, et, ce matin, j'ai appris que le reste avait été déchiré par le chien du jardinier.

Thérèse me gronde ; pour la contenter, je me mets à écrire ; mais à peine ai-je commencé avec les plus belles dispositions du monde, que je m'arrête à la deuxième ou troisième période. Mille phrases, mille idées se succèdent dans mon esprit ; je choisis, je corrige pour choisir et corriger encore ; puis à la fin, accablé de lassitude, mes pensées se confondent, mes doigts abandonnent la plume, j'ai perdu mon temps, la fatigue me reste, et ma journée s'est écoulée à ne rien faire. Je t'ai déjà dit qu'écrire un livre est une chose au-dessus et au-dessous de mes forces ; examine l'état de mon âme, et tu verras que c'est déjà beaucoup que d'écrire une lettre.

La sotte figure que je fais près de Thérèse lorsque je lis et qu'elle travaille ! je m'interromps à chaque instant, et elle me dit :

— Poursuivez donc.

Je me remets à lire, au bout de deux pages, ma prononciation devient plus rapide, je finis par bégayer.

— Lisez donc mieux, me dit-elle.

Je continue, mais peu à peu mes yeux se détournent du livre et se fixent sur son visage d'ange ; je m'arrête, le livre me tombe des mains, il se ferme.. je perds l'endroit où j'en suis, et je cherche en vain à le retrouver. Thérèse voudrait se fâcher, — et elle sourit.

Ah ! si je pouvais jeter toutes mes idées sur le papier au moment où elles me passent par la tête ! La couverture et les marges de mon Plutarque sont remplies de notes qui ne sont pas plus tôt écrites, qu'elles me sortent de la mémoire ; et, lorsque ensuite je les relis, je les trouve vides d'idées, décousues et froides. Cette habitude de noter ses pensées avant de les laisser mûrir dans l'esprit est vraiment misérable. C'est ainsi que l'on fait aujourd'hui des livres composés avec d'autres livres et qui ressemblent à une mosaïque. Et moi aussi, sans intention, entraîné par l'exemple, j'ai fait ma mosaïque. Dans un livre anglais, j'ai trouvé un récit de malheurs, et il me paraissait, à chaque phrase, que je lisais les infortunes de notre pauvre Laurette. Le soleil éclaire donc partout et toujours les mêmes douleurs sur la terre ! Et moi, pour ne pas perdre tout à fait mon temps, j'ai voulu m'éprouver en écrivant les aventures de Laurette, et en détruisant précisément les parties du livre anglais qui s'y rapportent ; ainsi, en ajoutant quelque chose du mien, j'aurai raconté ce qui est vrai, quoique le texte réel soit un roman. Je voulais, dans cette malheureuse créature, montrer à Thérèse un miroir de la fatalité en amour. Mais crois-tu que les maximes, les conseils et les exemples des malheurs d'autrui aient d'autres résultats que d'irriter encore nos passions? D'ailleurs, au lieu de lui raconter l'histoire de Laurette, je lui ai parlé de moi. Tel est l'état de mon âme, elle en revient toujours à sonder ses propres plaies... Au reste, je ne laisserai pas lire à Thérèse ces quelques pages, elles lui feraient plus de mal que de bien. — Lis-les, toi. — Adieu.

FRAGMENT

DE L'HISTOIRE DE LAURETTE

« Je ne sais si le ciel s'inquiète de la terre ; mais, s'il s'en est jamais inquiété, et cela est possible, au reste, le premier jour où la race humaine a commencé de fourmiller, je crois qu'alors le Destin a écrit sur les livres éternels :

L'homme sera malheureux.

« Je n'ose appeler de ce jugement, parce que je ne saurais à quel tribunal, et que je me plais à le croire utile à tant d'autres races vivantes qui peuplent les mondes innombrables. Je rends grâce néanmoins à cet esprit qui, en se mêlant à l'universalité des êtres, les renouvelle sans cesse en les détruisant. En compensation de la douleur, il nous a donné les larmes. Il a puni ces hommes qui, dans leur insolente philosophie, veulent se révolter contre le sort humain en leur refusant le bonheur inépuisable de la pitié.

« Si vous voyez votre semblable malheureux et pleurant, ne pleurez pas (1). Stoïque ! ne sais-tu pas que les larmes de la compassion sont plus douces pour les malheureux, que la rosée du matin ne le fut jamais pour les plantes desséchées?

« O Laurette, j'ai pleuré avec toi sur la bière de ton pauvre bien-aimé, et je me souviens que ma pitié tempérait l'amertume de ta douleur ; alors, tu t'abandonnais sur mon sein ; tes blonds cheveux couvraient mon visage ; les larmes qui sillonnaient tes joues retombaient sur les miennes, et avec ton mouchoir j'essuyais et je ressuyais ces larmes qui, se renouvelant sans cesse, roulaient de tes yeux sur tes lèvres. Tu étais abandonnée de tous.. Mais, moi .., jamais je ne t'abandonnai.

« Lorsque, t'échappant, hors de toi, tu errais sur les grèves désertes de la mer, je suivais furtivement tes pas pour te préserver du désespoir et de ta douleur ; puis je t'appelais doucement par ton nom, tu t'arrêtais alors pour me tendre la main, et t'asseoir à mes côtés. La lune se levait au ciel : toi, en la suivant des yeux, tu chantais tristement. Il est des hommes qui peut-être eussent souri de ta démence ; mais le consolateur des malheureux qui voit du même œil la folie et la sagesse des hommes, qui compatit également à leurs crimes et à leurs vertus, entendait peut-être ton hymne mélancolique, et faisait descendre dans ton

(1) Epict.

sein quelque douce consolation. Les prières de mon cœur t'accompagnaient ; les prières et les vœux des âmes attristées montent toujours au trône de Dieu. Les flots gémissaient avec un doux murmure, et la brise, en les ridant, les poussait à baiser la rive sur laquelle nous étions assis ; et, toi tu te levais, et, t'appuyant sur mon bras, tu t'avançais vers cette pierre où tu croyais voir ton Eugène, et sentir sa main, et sa voix, et ses baisers... Puis tout à coup :

« — Oh ! que me reste-t-il ? t'écriais-tu ; la guerre a éloigné mes frères... la tombe a dévoré mon père et mon amant... Abandonnée de tous... de tous !...

« O beauté, génie bienfaisait de la nature ! partout où tu montres ton doux sourire, la joie éclôt, le bonheur renaît, et la volupté se répand pour éterniser la vie de l'univers... Qui ne te connaît pas, qui ne te sent pas, est à charge aux autres et à lui-même. Mais, lorsque la vertu te rend plus chère ; lorsque le malheur, t'enlevant ta sérénité, t'expose aux regards des hommes, les cheveux épars et dépouillés de leur guirlande joyeuse... ah ! quel est celui qui peut passer devant toi et ne t'offrir qu'un inutile regard de compassion ?

« Mais, moi, Laurette, je t'offrais mes larmes, et cette retraite où *tu aurais mangé mon pain et bu dans ma coupe*, et où tu te serais endormie sur mon sein ; tout ce que je possédais enfin : et peut-être près de moi ta vie, sans être heureuse, serait du moins demeurée libre et tranquille. L'âme dans la solitude et la paix va peu à peu oubliant ses douleurs, parce que le bonheur et la liberté se plaisent dans la simple et solitaire nature.

« Un soir d'automne, — où la lune, se montrant à peine, brisait ses rayons sur les nuages épars, qui, marchant près d'elle, la couvraient de temps en temps, et, répandus par tout le ciel, cachaient au monde les étoiles, — nous nous arrêtâmes pour regarder les feux lointains des pêcheurs et écouter les chants des gondoliers, qui, du bruit de leurs rames, troublaient le calme de l'obscure lagune. Laurette, se tournant alors, chercha des yeux son bien-aimé, et, se levant toute droite, elle fit quelques pas en l'appelant ; puis, fatiguée, elle revint s'asseoir où j'étais assis. Epouvantée de sa solitude, me regardant tristement, elle sembla me dire :

« — Et toi aussi, tu m'abandonneras ?

« Et alors, elle appela son chien.

« Moi !... Qui l'aurait dit jamais, que cette soirée dût être la dernière que j'eusse à passer avec elle ?... Elle était vêtue de blanc, un ruban bleu rassemblait sa chevelure, et trois violettes fanées étaient attachées au tissu léger qui couvrait son sein... Je l'accompagnai jusqu'au seuil de sa porte, et sa mère, qui vint nous ouvrir, me remercia du soin que je prenais de sa malheureuse fille. Lorsque je fus seul, je m'aperçus que son mouchoir était resté entre mes mains :

« — Je le lui rendrai demain, me dis-je

« Ses maux commençaient à s'adoucir, et peut-être... Il est vrai que je ne pouvais te rendre ton Eugène ; mais j'aurais pu te tenir lieu d'époux, de père et de frère... Mes concitoyens, devenus mes persécuteurs, se réjouissant des menottes que les étrangers leur venaient mettre aux mains, proscrivirent mon nom, et je ne pus, ô Laurette, te laisser même le dernier adieu.

« Lorsque je pense à l'avenir, je ferme les yeux pour ne point le connaître ; et je tremble et je laisse retourner ma mémoire vers les jours passés ; je m'égare sous les arbres de la vallée, je repense au doux murmure de la mer, aux feux lointains des pêcheurs et au chant des gondoliers... Pensif, je m'appuie contre un arbre et je me dis :

— « Le Ciel me l'avait donnée, mais la fortune contraire me l'a ravie.

« Je tire son mouchoir !

« — Malheureux qui aime par ambition ! mais ton cœur, ô Laurette, avait été formé par la seule nature...

« — J'essuie mes larmes, et je reprends tristement le chemin de ma demeure.

« Mais, toi, Laurette, que fais-tu maintenant ?... Peut-être erres-tu sur la plage en envoyant à Dieu tes prières et tes larmes. Viens, tu cueilleras les fruits de mon jardin, tu partageras mon pain, et tu boiras dans ma coupe, et tu reposeras sur ma poitrine, et tu sentiras comme bat mon cœur de mille passions différentes ; et, lorsque parfois tes douleurs se réveilleront, lorsque l'esprit sera vaincu par la passion, je viendrai derrière toi pour te soutenir au milieu du chemin, pour te guider et te ramener vers ma maison ; mais je viendrai derrière toi en silence pour te laisser au moins le soulagement des larmes ; je serai pour toi père et frère ; mais, ô Laurette, mais mon cœur ! si tu pouvais voir mon cœur !.. Une larme tombe sur mon papier et efface ce que je viens d'écrire.

« Je l'ai vue autrefois toute florissante de jeunesse et de beauté, et, depuis, folle, maigrie et défigurée, je l'ai vue baiser les lèvres mourantes de son unique consolateur !... et, depuis, dans une pieuse superstition, s'agenouillant devant sa mère pour la supplier d'éloigner d'elle la malédiction que, dans un jour de fureur, elle avait appelée sur la tête de sa fille ! — O Laurette, tu as laissé dans mon âme le souvenir éternel de tes douleurs ! héritage précieux que je voudrais partager avec vous tous, vous qui n'avez plus d'autre consolation que d'aimer la vertu et de pleurer sur elle. Vous ne me connaissez point ; mais, en quelque lieu que vous soyez, nous sommes frères. Ne haïssez pas les hommes heureux, fuyez-les... »

4 mai.

As-tu vu quelquefois, après la tempête, un rayon éclatant du soleil percer les nuages de l'orient et ranimer la terre ?... Tel est l'effet que produit sur moi sa vue ; j'étouffe mes désirs, je condamne mes espérances, je pleure sur mon égarement, je ne l'aimerai plus, je ne la verrai plus... J'entends une voix qui m'appelle traître, et cette voix est celle de son père ! Je m'élève contre moi-même, je sens se réveiller dans mon cœur une vertu qui m'épure, presque un remords enfin, et me voilà affermi dans ma résolution... affermi plus que jamais !... et puis tout à coup Thérèse paraît. A l'aspect de son visage, toutes mes illusions reviennent, mon âme change et s'oublie elle-même, et se perd dans la contemplation de sa beauté.

8 mai.

« Elle ne t'aime pas, et, quand même elle voudrait t'aimer, elle ne le pourrait encore. » C'est vrai, Lorenzo ; mais, si je consentais à m'arracher le voile des yeux, je n'aurais plus, je le sens, qu'à les fermer du sommeil éternel, puisque sans cette angélique lumière la vie ne serait plus pour moi que terreur... le monde que chaos... et la nature qu'une nuit sombre et déserte... C'est éteindre les flambeaux qui éclairent le théâtre, et désenchanter les spectateurs, tandis qu'on pourrait, en ne baissant qu'à demi la toile, leur laisser au moins l'illusion... « Mais l'illusion te sera fatale, » me dis-tu.

Eh ! que m'importe, si la réalité m'assassine ?

J'entendais, un dimanche, le curé faire un reproche à ses paroissiens de ce qu'ils s'enivraient, et il ne s'apercevait pas comme il empoisonnait pour ces malheureux la consolation d'oublier, dans l'ivresse du soir, les fatigues de la journée, de ne plus sentir l'amertume de leur pain trempé de sueurs et de larmes, et de ne pas penser à la rigueur et à la faim dont les menace le prochain hiver.

11 mai.

Sans doute que la nature ne peut se passer de notre globe et de la race tracassière qui l'habite ; car, pour assurer la conservation de tous, et les retenir dans une réciproque fraternité, elle a créé chaque homme tellement égoïste, qu'il désirerait volontiers l'anéantissement de l'univers pour vivre plus certain de sa propre existence, et demeurer le maître solitaire de toute la création. Pas une seule génération ne s'est, depuis que le monde existe, écoulée dans la paix ; la guerre fut toujours l'arbitre des droits, et la force la dominatrice des siècles : ainsi l'homme, ouvertement ou en secret, est toujours l'implacable ennemi de l'humanité. En veillant à sa conservation par tous les moyens, il seconde le vœu de la nature, qui a besoin de l'existence de tous, et les descendants de Caïn et d'Abel, quoiqu'ils imitent leurs premiers parents et se frappent les uns les autres, vivent et se propagent.

Or, écoute :

J'ai accompagné, ce matin, Thérèse et sa sœur à la maison d'une de leurs connaissances qui est venue passer l'été à la campagne. Je croyais rester avec elles ; mais, par malheur, j'avais, depuis la semaine passée, promis au chirurgien d'aller dîner avec lui ; et, si Thérèse ne m'en avait fait souvenir, pour te dire vrai, je l'avais entièrement oublié. Je me suis donc mis en chemin une petite heure avant midi ; mais, écrasé de chaleur, je me suis, à moitié route, couché sous un olivier. Au vent d'hier, qui était hors de saison, a succédé aujourd'hui une insupportable chaleur, et j'étais là au frais, et pensant comme si j'avais déjà dîné, lorsqu'en tournant la tête, j'aperçus un paysan qui me regardait avec colère.

Que faites-vous là ?, me dit-il.

— Vous le voyez, je me repose.

— Avez-vous des propriétés ? continua-t-il en frappant la terre de la crosse de son fusil.

— Et pourquoi?

— Pourquoi? . Parce qu'alors, si vous en avez, couchez-vous sur elles et ne venez pas fouler l'herbe des autres.

Et s'en allant :

— Faites qu'à mon retour je vous y trouve !...

Je ne m'étais pas ému le moins du monde, et il s'en était allé. D'abord, je n'avais point pris garde à ses bravades; mais, en y repensant, — *si vous en avez !*... me parut infâme. Ainsi donc, si la fortune n'avait pas accordé à mes ancêtres deux perches de terrain, tu m'aurais refusé, dans la partie la plus stérile de ton champ, la dernière aumône d'une tombe. Mais, remarquant que l'ombre des oliviers s'allongeait, je me souvins du dîner.

En revenant le soir chez moi, je trouvai sur la porte l'homme de la matinée.

— Monsieur, me dit-il, j'étais là vous attendant. Si jamais... Vous vous serez peut-être courroucé contre moi; je vous demande pardon.

— Remettez votre chapeau, répondis-je; vous ne m'avez point offensé.

Pourquoi mon cœur dans les mêmes occasions est-il tantôt calme et tantôt tempête?...

Un voyageur disait : « Le flux et le reflux de mes humeurs gouverne toute ma vie. » Peut-être, un instant auparavant, mon dédain eût-il été plus grand que l'insulte; car pourquoi nous abandonner ainsi au bon plaisir de celui qui nous offense, en permettant qu'il nous tourmente avec une injure que nous n'avons pas méritée? Vois comme l'amour-propre par cette pompeuse sentence, s'efforce d'élever à la hauteur d'un mérite une action qui dérive peut-être de . — que sais-je? — en pareille circonstance, je n'ai pas toujours usé d'une semblable modération : il est vrai qu'une demi-heure après, j'en étais fâché; mais la raison est revenue en boitant, et le repentir pour celui qui aspire à la sagesse est toujours trop tardif; aussi ne suis-je point un sage, je suis un de ces si nombreux enfants de la terre, je porte avec moi toutes les passions et toutes les misères de mon espèce

Cependant, le paysan poursuivait :

— J'ai manqué d'égards envers vous, monsieur; mais je ne vous connaissais pas, et des laboureurs qui fauchaient du foin dans le pré voisin m'ont averti de ma méprise.

— Il n'y a pas de mal, brave homme. Comment va le grain cette année?

— Nous souffrirons de la cherté; mais je vous en prie, monsieur, veuillez m'excuser; plût à Dieu que je vous eusse connu !

— Brave homme, soit que vous connaissiez ou non, n'offensez désormais personne, parce que vous courez toujours risque d'irriter le puissant ou de maltraiter le faible. Quant à moi, ne vous en inquiétez pas.

— Vous avez raison, monsieur; Dieu vous récompense !

Et il s'en alla. — Demain, il sera peut être pis : il y a un je ne sais quoi d'imprimé dans le visage, et l'instinct des animaux raisonnables, quand ils sont insensibles à la honte, est un instinct pernicieux pour tous ceux qui ont affaire à eux.

Cependant tous les jours, les victimes de l'usurpateur de ma patrie deviennent plus nombreuses, combien de mes malheureux compatriotes exilés ne pourront trouver un lit d'herbe et l'ombre d'un olivier?... Dieu le sait ! L'infortuné proscrit est chassé du champ stérile où paissent tranquillement les troupeaux ! .

12 mai.

Je ne l'ai point osé, Lorenzo, je ne l'ai point osé !... Je pouvais l'embrasser, je pouvais la presser là sur mon cœur.. Je l'ai trouvée endormie, le sommeil tenait fermés ses grands yeux noirs; mais les roses de son visage s'étalent répandues plus fraîches que jamais sur ses joues humides, son corps était négligemment abandonné sur un sofa, un bras soutenait sa tête, tandis que de l'autre pendait mollement; souvent je l'ai vue à la promenade, à la danse : j'ai senti retentir jusqu'au fond de mon cœur les accents de sa voix et les sons de sa harpe : je l'adorais alors, comme si je l'eusse vue descendre du paradis; mais belle comme aujourd'hui, jamais, non, jamais je ne l'avais vue : ses vêtements légers me laissaient apercevoir les contours de ses formes angéliques. Mon âme la contemplait... et, que te dirais-je, Lorenzo?.. toutes les extases et toutes les fureurs de l'amour me brûlaient et m'emportaient hors de moi. Je touchais tour à tour, et comme un fanatique ferait de la nappe de l'autel, sa robe flottante, sa chevelure parfumée, et le bouquet de violettes qu'elle avait au milieu du sein... Oui, oui, sous cette main devenue sacrée, je sentais battre son cœur, je respirais l'haleine qui s'échappait de sa bouche entr'ouverte !... j'étais prêt à boire toute la volupté de ses lèvres célestes; un seul baiser... et j'eusse béni les larmes que depuis si longtemps je dévore pour elle... Mais alors !.. alors, je l'entendis soupirer dans son sommeil... Je m'arrêtai comme retenu par une main divine...

— C'est moi, me dis-je, qui le premier t'ai appris l'amour et les larmes, peut-être as-tu cherché un instant de sommeil, parce que j'ai troublé tes nuits autrefois innocentes et tranquilles..

A cette pensée, je me suis prosterné devant elle... immobile et retenant ma respiration... et je l'ai fuie précipitamment pour ne pas la rendre à la vie; elle ne se plaint jamais, et ce silence redouble ma peine; mais son visage de plus en plus triste, son regard noyé dans une triste langueur, ses tressaillements au seul nom d'Odoard.. ses soupirs en pensant à sa mère... ah ! Lorenzo, le Ciel nous l'eût-il accordée, si elle n'eût pas dû supporter sa portion de nos douleurs?.. Dieu éternel, existes-tu vraiment pour nous, ou n'es-tu qu'un père dénaturé qui se complaît aux soupirs et aux larmes de ses enfants?... Lorsque tu envoyas sur la terre la vertu, ta fille aînée, tu lui donnas pour guide la douleur; mais aussi pourquoi laisser la jeunesse et la beauté sans force pour soutenir les châtiments d'un aussi sévère instituteur? Dans toutes mes afflictions, j'ai levé vers toi mes bras suppliants, mais sans jamais oser me plaindre ni pleurer; mais, maintenant, oh ! pourquoi me laisser entrevoir le bonheur pour me l'enlever ensuite pour jamais?... Pour jamais? Oh ! non, non, Thérèse est toute mienne, tu me l'as accordée, ô mon Dieu ! lorsque tu me créas un cœur capable de l'aimer... éternellement... immensément !...

14 mai.

Si j'étais peintre quelle riche matière pour mes pinceaux ! l'artiste, plongé dans l'idée délicieuse du beau, éteint ou du moins adoucit toutes ses autres passions... Ah ! si j'étais peintre !... j'ai trouvé parfois dans leurs compositions, ainsi que dans celles des poetes, la nature simple et belle... mais la nature grande, immense immuable, jamais. Homère, le Dante et Shakspeare, ces trois maîtres de tous les esprits surhumains, ont enflammé mon imagination et se sont emparés de mon cœur; j'ai baigné leurs vers de larmes brûlantes, et j'ai adoré leurs ombres divines comme si je les voyais assis dominants dans la lumière, et les mondes, et l'éternité. Les originaux que j'ai devant les yeux ont rempli toutes les facultés de mon âme, et je n'oserais Lorenzo, je n'oserais, fussé-je Michel-Ange, tirer la première ligne de ce vaste tableau... Dieu puissant, lorsque tu daignes arrêter les regards sur une soirée de printemps, je suis certain que tu te félicites de ta création, et j'ai, jusqu'à présent, regardé avec indifférence cette source inépuisable de bonheur que tu versais à mes pieds pour me consoler !...

Sur la cime des monts dorés par les derniers rayons du soleil, je domine une chaîne de collines sur lesquelles je vois ondoyer les moissons, et la vigne s'enlacer en riches guirlandes à l'entour des oliviers et des ormeaux. Dans le lointain, des rochers et des montagnes qui semblent entassés les uns sur les autres bornent l'horizon, devant moi et à mes pieds, la terre est coupée en précipices, où l'on voit s'épaissir insensiblement les ténèbres de la nuit, et dont la gueule effrayante semble l'ouverture d'un abîme... Pendant la chaleur du midi, l'air est rafraîchi par un bosquet qui domine et ombrage la vallée, où paissent les troupeaux, et où les chèvres vagabondes semblent suspendues aux rochers les plus escarpés. Les oiseaux chantent doucement, comme s'ils plaignaient le jour qui s'éteint, les vaches mugissent, et le vent semble se complaire au murmure mélancolique des feuilles; mais, du côté du nord, les collines se divisent et ouvrent aux regards l'étendue dans une plaine immense, où l'on distingue les bœufs rejoignant leur étable et le laboureur qui les suit appuyé sur son bâton, tandis que sa mère et son épouse préparent le souper qui rendra des forces à la famille fatiguée, et que fument les maisons blanchissantes au loin et les chaumières dispersées dans la campagne. Le berger trait ses troupeaux, la vieille qui file à la porte de la bergerie interrompt son travail et se lève pour caresser le jeune taureau et les agneaux qui bêlent en bondissant autour de leurs mères. Plus loin la vue, pénétrant entre deux rangées d'arbres, se prolonge jusqu'à l'horizon, où tout se confond, se rapetisse et disparaît; le soleil, en partant, laisse quelques rayons pâles, comme pour dire à notre monde un éternel adieu : les nuages, pourprés d'abord, perdent peu à peu leurs chaudes couleurs, la plaine s'obscurcit, l'ombre se répand sur la surface de la terre, et, de même que si je me trouvais au milieu de l'Océan, de quelque côté que je me tourne, je n'aperçois plus que le ciel.

Hier, après deux heures de contemplation extatique d'une belle soirée du mois de mai, je descendais pas à pas la montagne solitaire, le monde était confié à la nuit ; je n'entendais plus le chant de la villageoise, je n'apercevais plus que le feu des pasteurs ; et, pendant que mon œil s'arrêtait sur chacune des étoiles qui brillaient au-dessus de ma tête, mon âme acquérait quelque chose de céleste, et mon cœur se soulevait comme s'il aspirait à quelque région plus sublime que la terre. Je me trouvais alors sur le monticule près de l'église ; la cloche des morts sonnait, et le pressentiment de ma fin guida mes regards sur le cimetière, où, dans leurs tombes couvertes d'herbes, dorment les antiques pères du village. — Dormez en paix, froides reliques ! la poussière est retournée à la poussière : rien ne diminue, rien ne s'augmente, rien ne se perd ici-bas ; tout se transforme et se reproduit. Destinée humaine ! moins malheureux est que les autres hommes, l'homme qui ne la craint pas !...

L'homme sera malheureux...

J'étais fatigué, je me couchai sous le bosquet de pins, et, dans cette muette obscurité, mes malheurs et mes espérances se retraçaient à mon esprit ; de quelque côté que je courusse, haletant vers ce bonheur, je n'apercevais, après un chemin âpre et stérile, qu'une fosse béante, où devaient se perdre avec moi tous les biens et tous les maux de cette vie inutile. Je me sentais avili, et je versais des larmes, parce que j'avais besoin d'être consolé, et, avec des gémissements et des sanglots, j'invoquais Thérèse !...

14 mai.

Encore hier, j'étais retourné à la montagne ; encore hier, j'étais couché sous le bosquet de pins ; encore hier, j'invoquais Thérèse ; — quand tout à coup j'entendis un froissement de pas à travers les arbres, et il me sembla distinguer la voix de plusieurs personnes. Bientôt j'aperçus Thérèse et sa sœur. A la vue d'un homme, elles s'éloignèrent effrayées. Je les appelai ; et la petite Isabelle, me reconnaissant, accourut à moi et se jeta à mon cou, m'embrassant mille et mille fois... Je me levai, Thérèse s'appuya sur mon bras, et nous côtoyâmes, taciturnes et muets, la rive du petit ruisseau qui conduit au lac des Cinq-Fontaines. Là, par un mouvement sympathique, nous nous arrêtâmes pour considérer l'étoile de Vénus, qui brillait devant nos yeux.

— Oh ! me dit Thérèse avec ce doux enthousiasme qui n'appartient qu'à elle, crois-tu que Pétrarque n'a pas souvent visité cette solitude, en redemandant aux ombres pacifiques de la nuit sa Laure perdue ? Lorsque je lis ses vers, je me le représente mélancolique, errant, ou bien appuyé contre un arbre, enseveli dans ses pensées, et tournant vers les cieux, pour y chercher la beauté immortelle de Laure, ses yeux pleins de tristesse et de larmes !... Je ne sais comment cette âme, qui avait en elle une si grande portion de l'esprit céleste, a pu survivre dans une si grande douleur, et s'arrêter si longtemps au milieu de nos misères mortelles. — Oh ! quand on aime vraiment !...

Et il me semblait qu'elle me pressait la main, et il me semblait que mon cœur ne voulait plus demeurer dans ma poitrine. « Oui, tu étais créée pour moi, née pour moi !.. » Et moi.., je ne sais comment je pus étouffer ces paroles qui s'élançaient hors de mes lèvres !...

Elle montait la colline, et je marchais derrière elle ; toutes les facultés de mon âme étaient en Thérèse, et la tempête qui les avait agitées se calmait peu à peu.

— Tout est amour, dis-je : l'univers n'est qu'amour ; mais qui jamais le sentit et l'exprima mieux que Pétrarque ? Ces quelques hommes qui, par leur génie, se sont élevés au-dessus du vulgaire, m'épouvantent d'admiration ; mais Pé-

trarque me remplit de confiance religieuse et d'amour, et, tandis que mon esprit lui sacrifie comme à un dieu, mon cœur l'invoque comme un père et comme un ami consolateur.

Thérèse soupira et sourit tout ensemble.

La montée l'avait fatiguée.

— Reposons-nous, me dit-elle.

L'herbe était humide. Je lui montrai un mûrier peu éloigné, le mûrier le plus beau que j'aie jamais vu, élevé, solitaire, touffu. Dans ses rameaux se trouve un nid de chardonnerets. Ah ! je voudrais pouvoir, sous l'ombre de ce mûrier, élever un autel. La petite nous avait quittés, et courait çà et là, cueillant des fleurs, et les jetant aux *lucioles* qui venaient à elle phosphorescentes. Thérèse était couchée sous le mûrier ; j'étais assis près d'elle, la tête appuyée contre le tronc de l'arbre. Je récitais la cantate de Sapho ; la lune se levait...

Oh ! pendant que j'écris, pourquoi mon cœur bat-il avec tant de force ? Heureuse soirée !...

14 mai, onze heures.

Oui, Lorenzo, j'avais voulu te le taire, mais c'est impossible ; écoute : ma bouche est encore humide de son baiser ; mes joues sont encore inondées de ses larmes ; elle m'aime ! elle m'aime !... Laisse-moi, Lorenzo, laisse-moi dans toute l'extase de ce jour de paradis !

14 mai, au soir.

Que de fois j'ai repris la plume, et n'ai pu continuer !... Mais je me sens un peu plus de calme, et je reprends ma lettre... Thérèse était couchée sous le mûrier. Mais que puis-je te dire qui ne soit tout entier renfermé dans ces deux mots : « Je t'aime !.. » A ces paroles, tout ce que je voyais me semblait un sourire de l'univers, j'admirais avec les yeux de la reconnaissance le ciel, et il me paraissait s'entr'ouvrir pour nous recevoir. Ah ! pourquoi la mort ne vient-elle pas dans un semblable moment ? Je l'ai invoquée !.. Oui, mes lèvres ont rencontré les lèvres de Thérèse... Les plantes et les fleurs exhalaient en ce moment une odeur plus suave ; les airs étaient tout harmonie ; les rivages résonnaient au loin, et toutes choses s'embellissaient à la clarté de la lune, toute resplendissante de la lumière infinie de la Divinité ; les éléments et les êtres s'exaltaient dans la joie de deux cœurs ivres d'amour ; ma bouche ne pouvait se détacher de la main de Thérèse, et Thérèse m'embrassait toute tremblante, et versait ses soupirs sur ma bouche, et son cœur palpitait sur mon cœur ; elle me regardait de ses grands yeux languissants, et elle m'embrassait, et ses lèvres humides et entr'ouvertes murmuraient sur les miennes. Tout à coup elle se dégage de mes bras comme épouvantée, appelle sa sœur et se lève courant au-devant d'elle ; je m'étais prosterné, je tendais les bras pour m'attacher à sa robe, et je n'osais ni la retenir ni la rappeler.. Je respectais sa vertu, et, plus que sa vertu peut-être, sa passion ; je sentais et je sens un remords de l'avoir fait naître dans son cœur innocent... C'est un remords, un remords de trahison.. Ah ! mon cœur est bien lâche. Je m'approchai d'elle en tremblant.

— Je ne puis jamais être à vous, me dit-elle.

Et ces mots furent prononcés avec un accent du cœur et un regard de reproche et de compassion... Je l'accompagnai, et, pendant le chemin qui nous restait à faire, elle ne leva plus les yeux sur moi, et je n'eus point la force de lui adresser une seule parole. Arrivés à la grille du jardin, elle me reprit des mains la petite Isabelle, et, me quittant :

— Adieu, me dit-elle.

Puis, après avoir fait quelques pas, se retournant encore :

— Adieu !

J'étais resté immobile ; j'aurais baisé la trace de ses pas. Elle s'éloignait les bras pendants, et ses cheveux, brillant aux rayons de la lune, se soulevaient mollement, et puis bientôt la distance et l'ombre me permirent à peine de revoir de temps en temps ondoyer sa robe qui blanchissait dans le lointain ; et, lorsqu'elle eut disparu, j'écoutais encore le bruit de ses pas... et je tendais l'oreille, espérant entendre sa voix.

En m'éloignant comme pour me consoler, je me retournai, les bras ouverts, vers l'étoile de Vénus. Elle avait disparu.

15 mai.

Ce baiser m'a fait dieu, Lorenzo ; mes pensées sont plus riantes et plus élevées, mon visage est plus gai et mon cœur plus compatissant ; il me semble que tout s'embellit à mes regards. Le chant des oiseaux, le frémissement de l'air dans les feuilles agitées, me paraissent aujourd'hui plus suaves que jamais ; les plantes se fécondent et les fleurs se colorent sous mes pieds ; je ne fuis plus les hommes, et toute la nature me semble mienne. Mon esprit est tout harmonie, et, si j'avais à peindre la beauté, dédaignant tout modèle terrestre, je la trouverais dans ma propre imagination. O Amour ! les beaux-arts sont tes fils ; le premier, tu guidas sur la terre la sainte poésie, seul aliment de ces âmes généreuses qui, du sein de la solitude, nous transmettent ces chants sublimes qui parviennent aux dernières générations, et vont les éperonner avec des actions et des pensées inspirées du ciel pour les hautes entreprises ; tu rallumes dans nos cœurs la seule vertu utile aux mortels, la pitié, qui ramène parfois le sourire sur les lèvres du malheureux ; par toi revit incessamment le plaisir fécondateur de tous les êtres, et sans lequel tout serait chaos et désolation. Ah ! si tu nous fuyais, la terre deviendrait stérile, les animaux ennemis, le soleil malfaisant, et le monde ne serait plus que larmes, terreur et destruction. Mais, maintenant que mon âme resplendit de tes doux rayons, j'oublie mes malheurs, je me ris de l'infortune, et l'avenir cesse de m'épouvanter.

Lorenzo, souvent je passe des heures entières couché sur la rive du lac des Cinq-Fontaines ; je me plais à sentir se jouer sur ma figure et dans mes cheveux une brise qui, soulevant autour de moi l'herbe agitée, caresse les fleurs et ride légèrement la surface des eaux ; le croirais-tu ?... il est des instants de délire pendant lesquels je crois voir folâtrer devant moi des nymphes demi-nues et couronnées de fleurs ; j'invoque à leur aspect les Muses et l'Amour, et je vois à travers la poussière humide de la cascade sortir jusqu'à la ceinture de riantes naïades aux cheveux ruisselants sur leurs épaules rosées, gardiennes aimables de ces fontaines. ILLUSION ! crie le philosophe. Eh ! tout n'est-il pas illusion ? Heureux les anciens, qui, se croyant dignes des baisers des déesses immortelles du ciel, qui, sacrifiant à la beauté et aux grâces, et répandant la splendeur de la divinité sur les imperfections des hommes, trouvaient enfin le beau et le vrai en caressant des idoles de leur fantaisie. ILLUSION ! mais, sans illusion je ne sentirais la vie que par la douleur, ou peut-être (ce qui m'effraye encore plus) que par une rigide et monotone indolence. Lorenzo, si mon cœur ne voulait plus sentir.... de mes propres mains je l'arracherais de ma poitrine, et je le chasserais comme un serviteur infidèle.

21 mai.

Hélas ! hélas ! que mes nuits sont longues et pleines d'angoisses. Tourmenté par la crainte de ne plus la revoir, dévoré d'un pressentiment profond... ardent... frénétique... je me précipite de mon lit à la fenêtre, et je ne donne de repos à mes membres nus et transis que lorsque j'aperçois à l'orient les premiers rayons du soleil ; alors, je cours en tremblant auprès d'elle, j'y reste immobile, étouffant mes paroles et mes soupirs ; je ne désire pas, je n'ose pas, le temps vole .. La nuit me surprend dans ce songe du ciel... C'est l'éclair rapide qui dissipe les ténèbres, brille, passe, et redouble encore la terreur et l'obscurité.

25 mai.

Je te rends grâces, ô mon Dieu ! je te rends grâces ! tu lui as donc retiré ton souffle, et Laurette a dépouillé sur la terre ses infortunes ; tu as daigné entendre les gémissements qui partaient du plus profond de son âme, tu as envoyé la mort pour délivrer des chaînes de cette vie ta créature malheureuse et tourmentée... Chère et douce amie, la tombe au moins boira mes larmes, seul tribut que je puisse t'offrir ; la terre qui te cache sera couverte de fraîches herbes, et allégée par la bénédiction de ta mère et par la mienne. Lorsque tu vivais, tu espérais toujours de moi quelque consolation, et pourtant.. je n'ai pas même pu te rendre les derniers devoirs ; mais nous nous reverrons un jour !... oui, nous nous reverrons !

O Lorenzo ! lorsque souvent je me rappelais cette pauvre innocente, certains pressentiments me criaient au fond de l'âme : « Elle est morte ! » Si tu ne m'avais écrit, sans doute que je l'eusse ignoré éternellement ; car, je te le demande, qui daignerait s'inquiéter de la vertu lorsqu'elle est pauvre et malheureuse ? Souvent j'ai voulu lui écrire, la plume me tombait des mains, et je baignais de larmes la lettre qui lui était destinée... Je tremblais qu'elle ne me racontât de nouvelles douleurs, et qu'elle ne fît retentir dans mon âme une corde dont les vibrations n'eussent point cessé de sitôt...

Il est donc vrai que nous craignons le récit des maux de nos amis!... Leur misère nous est lourde, et notre orgueil dédaigne de leur accorder le secours de notre parole, qui fait tant de bien aux malheureux, lorsque nous ne pouvons y joindre une consolation plus solide et plus vraie... Sans doute, elle et sa mère m'avaient confondu dans la foule de ceux qui, enivrés de leur prospérité, abandonnent les souffrants... Mais Dieu le sait!... Dieu qui, reconnaissant qu'elle ne pouvait résister plus longtemps, *a tempéré la fureur des vents en faveur de l'agneau nouvellement tondu*, et tondu jusqu'au vif..

Te rappelles-tu comme, un jour, elle revint à la maison, portant enfermée dans sa corbeille de travail une tête de mort? Elle soulevait le couvercle, et riait, et montrait ce crâne nu, enfoncé dans un lit de roses.

— Oh! vous ne savez pas combien il y a de ces roses, nous disait-elle. J'en ai arraché toutes les épines: demain, elles seront fanées; mais, demain, j'en achèterai d'autres;... car les roses fleurissent tous les jours, et autant il en fleurit chaque jour, autant chaque jour la mort en prend.

— Mais que veux-tu faire de ces roses, Laurette? lui répondais-je.

— J'en veux couronner cette tête, et, chaque jour, je lui en mettrai une couronne nouvelle.

Et, en répondant, elle riait, suave et gracieuse et, dans ces paroles, et dans ce sourire, et dans cet air de visage insensé, dans ces yeux fixés sur ce crâne sur lequel ses doigts tremblants tressaient des roses!... Ah!... tu t'es aperçu plus d'une fois, Lorenzo, combien certaines fois le désir de la mort est ensemble nécessaire et doux, et combien ce désir est éloquent, surtout errant sur les lèvres d'une jeune fille folle!...

Je te quitte, Lorenzo; il faut que je sorte: mon cœur se gonfle et gémit comme s'il voulait s'échapper de ma poitrine. Sur la cime d'une montagne, je respire librement; mais ici... dans cette chambre... j'étouffe comme en un tombeau.

J'ai gravi jusqu'au sommet de la plus haute montagne; à mes pieds, je voyais ondoyer et frémir la forêt comme une mer agitée; la vallée frémissait au bruit du vent, et les nuages s'arrêtaient aux flancs des rochers que je dominais... — Au milieu de la terrible majesté de la nature, mon âme, effrayée et anéantie, a oublié le sentiment de ses maux, et retrouvé un instant de calme et de tranquillité avec elle-même.

Je voudrais te dire de grandes choses!.. elles me traversent l'esprit... Je m'arrête en y songeant: elles se pressent dans mon cœur, se heurtent, se confondent; je ne sais par lesquelles commencer... puis tout à coup elles me fuient et s'écoulent dans un torrent de larmes; je vais courant comme un insensé, sans savoir où je vais ni pourquoi je vais. Je ne me connais plus, je franchis des précipices. Je domine les vallées et les campagnes. Magnifique et inépuisable création!... mes regards et mes pensées se perdent à l'horizon lointain; je monte, je m'arrête, je reste debout, et, haletant, je regarde au-dessous de moi. Oh! le gouffre!... le gouffre!... Je détourne alors mes yeux effrayés de ces abîmes sans fond!... je redescends précipitamment au pied de la montagne; la vallée est plus fraîche; un bosquet de jeunes chênes me protège des vents et du soleil... Deux filets d'eau murmurent çà et là doucement, les branches babillent, un rossignol chante... J'ai grondé un berger qui venait pour enlever du nid ses petits. — La désolation, les plaintes, la mort de ces pauvres oiseaux devaient être vendues pour une pièce de cuivre: aussi, va!... je l'ai amplement dédommagé du gain qu'il espérait en tirer... Et il m'a promis de ne plus troubler les rossignols; mais crois-tu qu'il ne reviendra pas les tourmenter? Où êtes-vous allés, mes premiers jours?... Oh! ma raison malade ne trouve plus de repos que dans son affaissement... et, malheur!... elle sent toute sa faiblesse, comme si... comme si... Pauvre Laurette! tu m'appelles peut-être; et peut-être dans peu de temps nous reverrons-nous. — Tout, oui, tout ce que l'homme croit exister n'est qu'un songe des fantaisies. La mort m'eût semblé affreuse au milieu de ces rochers escarpés; et, sous les ombres paisibles de ce bosquet, j'aurais volontiers fermé mes yeux du sommeil éternel... Chacun se fait une réalité à sa manière... Nos désirs se multiplient et s'agrandissent avec nos idées, et nos passions ne sont, tout bien considéré, que les effets de notre illusion. Ah! lorsque je me rappelle le doux songe de notre jeunesse, comme je courais avec toi par ces campagnes, m'accrochant aux arbres chargés de fruits, indifférent du passé, insouciant sur le présent, tressaillant de joie à l'idée des plaisirs que notre imagination grandissait dans l'avenir, et dont la mémoire, au bout d'une heure, avait déjà cessé d'exister, concentrant toutes nos espérances dans les jeux de la prochaine fête...

Mais ce rêve est évanoui... Eh! qui m'assure que, dans ce moment, je ne rêve pas comme alors? Toi seul, ô mon Dieu! toi seul qui connais ce cœur humain, sais combien mon sommeil est affreux, et combien le réveil sera terrible, puisque rien ne m'attend à cette heure, que les larmes et la mort...

Ainsi je m'égare... ainsi je change de pensées et de désirs... Plus la nature est belle, plus je voudrais la voir vêtue de deuil, et je crois qu'aujourd'hui mes souhaits ont été exaucés... L'hiver passé, j'étais heureux;... lorsque la terre dormait mortellement, j'étais tranquille; et maintenant... Ah!...

Et cependant, mon ami, je me repose sur la douceur d'être pleuré.. A peine au commencement de la vie, je chercherais en vain un été qui m'aura été enlevé par mes passions et mes malheurs. Mais, du moins, ma tombe sera baignée de tes larmes, des larmes de cette femme céleste. Ah! qui voudrait donc céder à un éternel oubli cette existence si tourmentée, qui dit adieu au monde pour toujours, qui abandonne ses crimes, ses espérances, ses illusions, ses douleurs même, sans laisser derrière lui un soupir, un regard? Les personnes qui nous sont chères et qui nous survivent sont encore une partie de nous-mêmes; nos yeux mourants demandent aux leurs quelques larmes de regret; notre cœur se complaît à penser que notre corps sera porté à la tombe par des bras amis et, prêt à s'éteindre, cherche un cœur à qui léguer son dernier soupir; la nature gémit jusque dans la tombe, et ses gémissements triomphent encore du silence et de l'obscurité de la mort.

Je m'approche du balcon pour admirer la divine lumière du soleil, qui, diminuant peu à peu, ne jette plus sur la terre que quelques rayons faibles et languissants, qui brillent encore à l'horizon; et, dans les ténèbres épaisses, mélancoliques et taciturnes, je contemple l'image de destruction dévoratrice de toutes choses; puis je tourne mes regards vers ce massif de pins plantés par mon père sur la colline, en face de l'église, et j'y découvre, à travers leurs branches agitées par le vent, la pierre blanchissante qui recouvrira mon tombeau. Il me semble que je te vois y conduire ma mère, qui viendra bénir et pardonner, et je me dis, comme une espérance:

— Peut-être Thérèse viendra-t-elle, solitaire et affligée, me dire aussi un dernier adieu, et s'attrister doucement au souvenir du doux songe de nos amours.

Non, la mort n'est point douloureuse. Puis, si quelqu'un vient mettre les mains dans ma fosse et troubler mon cadavre, tirant de la nuit dans laquelle ils dormiront mes passions ardentes, mes opinions et mes crimes... peut-être... Ne me défends point, Lorenzo; réponds seulement: « Il était homme et malheureux ».

26 mai.

Il revient, Lorenzo, il revient.

Il écrit de la Toscane, où il doit s'arrêter encore une vingtaine de jours... Sa lettre est datée du 18 mai: ainsi dans quelques semaines au plus...

27 mai.

Je me demande souvent, mon cher Lorenzo, s'il est bien vrai que cette image d'ange existe parmi nous, et je me soupçonne d'être amoureux de quelque idole créée par ma fantaisie.

Ah! qui n'aurait voulu l'aimer, fût-ce sans espoir? Quel est l'homme, si heureux qu'il soit, avec lequel je voudrais échanger mes larmes et mon malheur? Mais, d'un autre côté, comment suis-je donc tellement bourreau de moi-même, que je me tourmente ainsi, Dieu le sait, sans nulle espérance? Peut-être même lui suis-je indifférent; peut-être ne lui ai-je inspiré qu'un sentiment de compassion dû à mes infortunes; peut-être ne m'aime-t-elle pas, et sa pitié couvre-t-elle une trahison... Mais ce baiser céleste qui est toujours sur mes lèvres, et qui domine toutes mes pensées, et ces larmes!... Depuis ce moment, elle n'ose plus lever les yeux sur moi... elle me fuit!... Séducteur... moi! Ah! lorsque je sens tomber dans mon âme cette terrible sentence: « Je ne puis jamais être à vous, » je passe de fureurs en fureurs et je comprends le crime. Non, vierge pure, tu n'es pas coupable!... moi seul ai rêvé la trahison... et peut-être, qui sait? l'eussé-je accomplie...

O Thérèse! un autre baiser, et abandonne-moi à mes songes et à mes suaves délires... Oui, je mourrai à tes pieds, mais tout à toi, et sachant que je te laisse innocente. — Malheureux ensemble.... si tu ne peux être mon épouse en ce monde, tu seras du moins ma compagne dans la tombe... Oh! non, que plutôt la peine de cet amour fatal retombe tout entière sur moi; que je pleure pendant toute l'éternité;

mais, ô Thérèse ! que le ciel ne décide pas que par moi tu seras longtemps malheureuse... Et cependant je t'ai perdue, tu me fuis. Ah ! si tu m'aimais comme je t'aime !

Au reste, Lorenzo, dans ces terribles doutes, dans ces tourments insensés, chaque fois que je demande conseil à ma raison, elle me console en me répondant : « Tu n'es pas immortel... » Eh bien, souffrons donc... souffrons jusqu'à la fin !... Je sortirai ! ... Oh ! oui, je sortirai de l'enfer de cette vie... Il suffit de ma volonté pour cela... et, à cette seule idée, je me ris de la fortune... des hommes... et presque de la toute-puissance de Dieu.

28 mai.

Souvent je me figure notre univers culbuté, les cieux, le soleil, l'Océan, et tout notre système dans les flammes et dans le vide... Mais si, au milieu de cette destruction universelle, je pouvais serrer une seule fois Thérèse entre mes bras... une seule fois encore !... j'invoquerais volontiers l'anéantissement de la création.

29 mai, au matin.

O illusion ! pourquoi, lorsque, dans mes songes du paradis, lorsque Thérèse est près de moi, que je sens passer son souffle sur mes lèvres, pourquoi dans mon âme ce désir de tombe ?... Ces heureux moments n'auraient jamais dû naître, — ou n'auraient jamais dû s'éloigner... Cette nuit, je cherchais quelle main l'avait arrachée de mon sein. Il me semblait entendre au loin son gémissement... Mais mon lit inondé de mes larmes, mon front mouillé de sueur, ma poitrine haletante, la fixe et muette obscurité, tout me criait : « Malheureux ! tu délires... » Épouvanté, abattu, je me roulais sur mon lit en pressant mon oreiller entre mes bras, et, en cherchant à me créer de nouvelles illusions et de nouveaux tourments.

Si tu me voyais pâle, défait, taciturne, errer çà et là sur les montagnes, cherchant Thérèse, et tremblant de la rencontrer, l'appelant, la priant, et répondant moi-même à ma voix ! Brûlé par le soleil, je me cache dans le bosquet, et je m'assoupis ou je rêve ; souvent je la salue comme si je la voyais ; il me semble encore la presser sur mon cœur... Puis tout à coup mon rêve s'évanouit, et je reste les yeux cloués sur les précipices de quelques rochers... Il est temps que tout cela finisse...

29 mai, au soir.

Fuir, — oui, fuir, — mais où ? — Crois-moi, je souffre bien ; à peine ai-je la force de me traîner jusqu'à la villa, pour aller boire dans ses yeux un autre breuvage de vie, peut-être le dernier... — Sans elle voudrais-je de cet enfer ? — Aujourd'hui, je la saluais pour m'en aller : elle ne répondait pas. Je descendis l'escalier ; mais je n'ai pu m'arracher de son jardin... et, le crois-tu ? son aspect me donne le vertige. En la voyant venir avec sa sœur, j'ai voulu fuir et me cacher sous une treille ; mais il était trop tard. Isabelle a crié :

— Ortis, mon cher Ortis, ne nous as-tu point vues ?

Frappé comme la foudre, je me jetais sur un banc. La petite fille me sauta au cou en tâchant de me consoler, et en me disant tout bas :

— Pourquoi te tais-tu toujours ?...

Je ne sais si Thérèse me vit ; mais elle s'enfonça dans une allée et disparut ; une demi-heure après, elle revint, appelant sa sœur, qui était restée sur mes genoux, et je m'aperçus que ses paupières étaient rouges de larmes. Elle ne me parla point ; mais elle me déchira d'un regard qui semblait me dire : « C'est toi qui m'as faite ainsi. »

2 juin.

Enfin voilà donc toute chose sous son véritable aspect. Ah ! je ne croyais pas renfermer en moi cette fureur qui me brûle, me dévore, m'anéantit, et pourtant ne peut pas me tuer !... Où est donc cette grande et belle nature ?... où est cette chaîne pittoresque de collines que je contemplais de la plaine, en m'enlevant sur les ailes de l'imagination jusque dans les régions du ciel ? Toutes ces roches me semblent nues, et je ne vois que des abîmes ; les croupes couvertes d'ombres hospitalières me sont insupportables. C'est là que je me promenais au milieu des trompeuses méditations de notre misérable philosophie : miroir qui nous fait voir nos infirmités, sans nous en indiquer le remède. Aujourd'hui, je sentais gémir la forêt sous les coups de la hache : les bûcherons abattaient des chênes de deux cents ans ; tout tombe ici-bas.

Je regarde ces plantes qu'autrefois je tremblais de briser ; — je m'arrête devant elles, je les arrache, et je les effeuille et les jette avec la poussière enlevée par le vent. — Que l'univers gémisse avec moi.

Je suis sorti avant le jour, et, courant à travers les sillons, je cherchais dans la fatigue du corps quelque assoupissement à cette âme orageuse ; mon front ruisselait, et ma poitrine était haletante ; le vent de la nuit soufflait, éparpillant ma chevelure, et glaçant la sueur qui coulait sur mes joues. Oh ! depuis cette heure, je me sens par les membres un frisson ; j'ai les mains froides, les lèvres livides, et les yeux noyés dans les ténèbres de la mort.

Oh ! si elle ne me poursuivait pas du moins avec son image — partout où je vais ! ... si elle ne venait pas se dresser là, face à face ! — Pourquoi elle, toujours elle, réveillant en moi une terreur, un désespoir... une guerre ?... Je projette de l'enlever, de l'entraîner avec moi au fond d'un désert, loin de la toute-puissance des hommes... Oh ! malheureux que je suis ! je me frappe le front et je blasphème. Je partirai !...

LORENZO AU LECTEUR

Peut-être, lecteur, t'es-tu fait l'ami d'Ortis, et désires-tu savoir l'histoire de son amour : j'irai donc au-devant de tes désirs, et j'interromprai, pour te la raconter, la série de ses lettres.

La mort de Laurette mit le comble à sa mélancolie, devenue plus noire encore par le retour d'Odouard. Il fit des visites moins fréquentes à la villa de M. T***, et ne parla plus à âme qui vive. Maigre, défait, les yeux caves, mais ouverts et pensifs, la voix sourde, les pas lents, il allait, enveloppé de son manteau, la tête nue, et les cheveux sur le visage. Souvent il veillait des nuits entières, errant par la campagne, et souvent encore, le jour, il fut trouvé dormant sous quelque arbre.

Sur ces entrefaites, Odouard revint en compagnie d'un jeune peintre qui retournait à Rome, sa patrie. Le même jour, ils rencontrèrent Ortis. Odouard alla à lui pour l'embrasser, et Ortis se recula comme épouvanté. Le peintre lui dit qu'il avait entendu parler de lui et de son mérite, et que, depuis longtemps, il désirait connaître sa personne ; mais il l'interrompit :

— Moi ! moi ! monsieur ? dit-il. Je n'ai jamais pu me connaître dans les autres, et je ne crois pas que les autres puissent jamais se connaître en moi.

Ils lui demandèrent alors l'explication de ces paroles ambiguës, et lui, pour toute réponse, s'enveloppa de son manteau, s'élança dans les arbres et disparut. Odouard se plaignit de cette réception au père de Thérèse, qui commençait déjà à s'inquiéter de l'amour d'Ortis.

Thérèse, douée d'un caractère moins romanesque, mais passionné et ingénu, disposée à une profonde mélancolie, privée dans la solitude de tout ami de cœur, arrivée à cet âge où parle en nous le besoin d'aimer et d'être aimée, commença par ouvrir son âme à Ortis, et finit par céder au sentiment qui l'entraînait vers lui ; mais à peine osait-elle s'avouer à elle-même où elle en était arrivée ; et, depuis le soir du baiser, elle était devenue plus réservée, évitait de se rencontrer avec lui, et tremblait à la vue de M. T***. Éloignée de sa mère, sans conseils, sans consolations, épouvantée de l'avenir, toute à la vertu, toute à l'amour, elle devint pensive et solitaire, parlant rarement, lisant toujours, négligeant le dessin, la harpe et sa toilette ; et souvent elle fut surprise par les domestiques, les yeux baignés de pleurs. Elle fuyait la société de ses jeunes amies qui venaient passer le printemps aux collines Euganéennes, s'éloignant de tout le monde, et même de sa sœur. Elle passait des heures entières dans les endroits les plus sombres de son jardin. Il régnait dans cette malheureuse famille une tristesse et une certaine défiance, qui, jointes à quelques mots peu réfléchis que laissa échapper Ortis, firent ouvrir les yeux à Odouard. Jacques parlait habituellement avec feu ; et, quoiqu'il parût taciturne aux personnes qui ne le connaissaient pas, il était quelquefois avec ses amis causeur et d'une gaieté folle. Mais, depuis quelque temps, ses paroles et ses actions étaient véhémentes et amères comme son âme.

Poussé une fois par Odouard, qui justifiait devant lui le traité de Campo-Formio, il se mit alors à crier comme un

fou, à se frapper la tête et à pleurer de colère. M. T*** me racontait que souvent il restait enseveli dans ses pensées, ou que, s'il discutait, il s'emportait facilement, et qu'à mesure qu'il parlait ses yeux devenaient terribles, puis tout à coup, au milieu de ses paroles, se remplissaient de larmes; Odouard alors devint plus réservé, et commença à soupçonner les causes du changement d'Ortis.

Ainsi s'écoula tout le mois de juin. Le malheureux jeune homme devenait chaque jour plus sombre et plus farouche; il avait cessé d'écrire à sa famille, et ne répondait plus à mes lettres; souvent les paysans le virent à cheval, courant à bride abattue dans les chemins escarpés et entourés de précipices où mille fois il eût dû s'abîmer; un matin, le peintre dont j'ai déjà parlé, étant occupé à dessiner une vue des collines, reconnut sa voix, s'approcha doucement de lui et l'entendit déclamer dans le bosquet une scène de la tragédie de *Saül*. Alors, il parvint à faire son portrait pendant qu'il s'était arrêté tout pensif, après avoir récité ces vers de la scène première du troisième acte :

> Déjà pour me soustraire à l'horreur de mon sort,
> Dans les rangs ennemis j'aurais cherché la mort.
> Tant la vie est horrible à qui perd l'espérance ..

Ensuite, il le vit gravir avec rapidité jusqu'au sommet d'un rocher escarpé, s'avancer les bras étendus comme s'il voulait s'en précipiter, puis tout à coup se rejeter en arrière avec effroi en s'écriant :

— O ma mère ! ma mère ! ..

Un dimanche qu'il était resté à dîner chez M. T***, il pria Thérèse de faire de la musique et lui présenta sa harpe; mais à peine commençait-elle à en jouer, que son père entra et s'assit auprès d'elle; Ortis paraissait plongé dans une douce et mélancolique extase, et son visage allait se ranimant; cependant, bientôt il pencha peu à peu la tête et tomba dans une rêverie plus profonde encore que d'habitude. Thérèse le regardait en tâchant de retenir ses pleurs. Il s'en aperçut, et, ne pouvant se contenir, se leva et partit. M. T***, attendri, se tourne vers Thérèse.

— O ma fille! lui dit il, tu veux donc te perdre, et avec toi, nous perdre tous?

A ces mots, son visage se couvrit de larmes, elle se jeta dans les bras de son père et lui avoua tout.

Sur ces entrefaites, Odouard rentra, et le trouble de M. T*** et l'altération des traits de sa fille confirmèrent ses soupçons : je tiens ces détails de la bouche même de Thérèse.

Le jour suivant, qui était le 7 juillet, Ortis alla chez M. T***, et trouva le peintre occupé à faire le portrait nuptial. Thérèse interdite et tremblante, sortit sous prétexte de donner un ordre; mais, en passant près d'Ortis, elle lui dit d'une voix basse et entrecoupée :

— Mon père sait tout.

Il ne répondit rien : mais, après avoir fait dans la chambre quelques tours en long et en large, il sortit, et, de toute cette journée, ne fut aperçu par âme qui vive. Michel, qui l'attendait à dîner, le chercha en vain le soir : il ne rentra qu'à minuit sonné, et après avoir renvoyé son domestique, se jeta tout habillé sur son lit.

Peu de temps après, il se leva et écrivit.

Minuit.

Autrefois, je portais à la Divinité mes actions de grâces et mes vœux; mais je ne la craignais pas... Aujourd'hui que la main du malheur s'appesantit sur ma tête, je la crains et je la supplie.

Mon esprit est troublé, mon âme atterrée, et mon corps abattu par la langueur de la mort...

Oui c'est vrai, les malheureux ont besoin de croire à un monde différent de celui-ci, où du moins ils ne mangeront point un pain amer, et ne boiront pas l'eau trempée de leurs larmes. L'imagination le créa, et le cœur se console; la vertu presque toujours malheureuse persévère dans l'espoir d'une récompense... Mais infortunés ceux-là qui, pour ne point commettre de crimes, ont besoin de la religion.

Je me suis prosterné dans une petite chapelle, sur la route d'Arqua, parce que je sentais que la main de Dieu pesait sur mon cœur...

Je suis faible, n'est-ce pas, Lorenzo?... Le ciel ne te fasse jamais sentir le besoin de la solitude, des larmes et d'une église!...

Deux heures du matin.

Le temps est orageux, les étoiles sont rares et pâles... Et la lune, à moitié ensevelie dans les nuages, frappe mes fenêtres de ses livides rayons

Au point du jour.

Tu ne m'entends pas, Lorenzo, tu ne m'entends pas, et cependant ton ami t'appelle... Quel sommeil! Un rayon de jour paraît enfin, peut-être pour reensanglanter mes blessures... — Dieu ne me hait pas, il me condamne cependant à une agonie perpétuelle. Pourquoi me contraint-il à maudire mes jours, qui cependant ne sont taches d'aucun crime?

Si tu es un Dieu terrible, puissant et jaloux, qui revois les iniquités des pères dans les fils, et qui visites dans ta fureur la troisième et la quatrième génération (1), puis-je espérer t'apaiser? Non... Envoie donc contre moi, mais contre moi seul, ta fureur, que rallument les flammes infernales! qui doivent brûler des millions de peuples auxquels tu n'as pas daigné te faire connaître!

Mais Thérèse est innocente, et, loin de te regarder comme injuste, elle t'adore dans toute la suavité de son âme; et, moi, je ne t'adore pas parce que je te crains; et cependant je sais que j'ai besoin de toi. — Dépouille-toi, mon Dieu, dépouille-toi des attributs dont t'ont revêtu les hommes pour te faire semblable à eux. N'es-tu pas le consolateur des affligés, et ton divin fils ne s'appelait-il pas le Fils de l'homme? Écoute-moi donc : mon cœur te devine; mais ne t'offense pas des plaintes que la nature tire du plus profond de mon cœur, et je murmure contre toi, et je te prie, et je t'invoque, espérant que tu délivreras mon âme. — Mais comment la délivreras-tu, si elle n'est pas pleine de toi, si elle ne t'a pas imploré dans la prospérité, et si, pour réclamer ton aide et implorer ton appui, elle a attendu d'être plongée dans la misère? — Elle te craint sans espérer en toi, elle ne désire et ne veut que Thérèse, et c'est dans Thérèse seule, ô mon Dieu! que je te retrouve et que je te vois!

Oh! le voilà hors de mes lèvres, ce crime pour lequel Dieu a retiré son regard de moi. Je ne l'ai jamais aimé comme j'aime Thérèse... Blasphème! faire l'égal de Dieu ce qui ne sera un jour que squelette et poussière! Humiliation de l'homme! Devais-je préférer Thérèse à Dieu?... Et pourquoi non?... Thérèse n'est-elle pas la source de la beauté céleste, immense toute-puissante? Je mesure l'univers d'un regard... je contemple d'un œil effrayé l'éternité... Tout est chaos, tout est fumée, tout est vide!... et, lorsque Dieu m'est incompréhensible, Thérèse n'est-elle pas là devant moi?

Deux jours après, Ortis tomba malade : M. T*** alla le voir, et profita de cette occasion pour lui persuader de s'éloigner des collines Euganéennes. Délicat et généreux, le père de Thérèse estimait le caractère et l'âme d'Ortis, qu'il chérissait comme son meilleur ami. Souvent il m'assura que, dans tout autre temps, il aurait cru illustrer sa famille en prenant pour gendre un homme qui, selon lui, ne participait à aucune des erreurs de notre temps, et qui, doué d'une trempe indomptable de cœur, avait de toute façon, au dire de M. T*** lui-même, les vertus d'un autre siècle; mais Odouard était riche et d'une famille puissante qui, par son alliance, le mettait à l'abri des persécutions de ses ennemis, lesquels n'avaient à lui reprocher que de désirer la liberté de son pays, crime capital en Italie. En mariant Thérèse à Ortis il accélérait, au contraire, sa ruine et celle de sa famille. D'ailleurs, il s'était engagé; et, pour tenir sa parole, il s'était séparé d'une épouse chérie. D'un autre côté, son peu de fortune ne lui permettait pas de donner à Thérèse une dot considérable; ce que rendait nécessaire la médiocrité de la fortune d'Ortis. M. T*** m'écrivit ces détails, et dit la même chose à Ortis, qui, le sachant déjà, l'écouta patiemment jusqu'au moment où il parla de la dot; alors, il l'interrompit

— Je suis pauvre! s'écria-t-il avec force, je suis obscur, proscrit, inconnu à tous les hommes, et je me serais plutôt fait enterrer vivant que de vous demander Thérèse pour femme; je suis malheureux, mais non point lâche; et jamais mes fils ne recevront leur fortune de la main de leur mère... D'ailleurs, votre fille est riche et promise...

— Donc? ... reprit M. T*** comme pour l'interroger.

Ortis ne répondit rien, mais il leva les yeux au ciel; et, après quelques minutes :

— O Thérèse! s'écria-t-il, tu seras donc malheureuse!

— Oh! mon ami, lui dit alors M. T*** en le regardant avec tendresse, mon ami, par qui a-t-elle commencé de souffrir, si ce n'est par vous?... Par amour pour moi, elle s'était résignée à son sort, elle allait d'un seul mot rendre la paix et le bonheur à ses pauvres parents : elle vous a aimé! et vous, qui, de votre côté, l'aimez avec tant de délicatesse, vous avez enlevé son cœur à celui qu'elle regardait déjà

(1) Exode, ch. x, verset 5.

comme son époux, et vous continuez de troubler la tranquillité d'une famille qui vous avait traité, qui vous traite et vous traitera toujours comme son propre fils... Partez, éloignez-vous pour quelque temps; peut-être auriez-vous trouvé dans un autre un père inflexible; mais en moi!.. J'ai été malheureux aussi, j'ai connu les passions, et j'ai appris à les plaindre, parce que je sens moi-même le besoin que j'ai d'être plaint, à mon âge, et avec ma tête chauve. C'est de vous que j'ai appris que l'on estime l'homme qui fait le mal, s'il a le talent de faire paraître généreuses et terribles les passions qui, chez les autres, paraîtraient coupables ou ridicules. Je ne vous le dissimule pas; du premier jour où je vous ai connu, vous avez pris un tel ascendant sur moi, que vous m'avez forcé de vous craindre et de vous aimer; et souvent je comptais les minutes par l'impatience de vous revoir, et, en même temps, je me sentais pris d'un frisson subit et secret quand un domestique annonçait que vous montiez l'escalier. Ayez donc pitié de moi, de votre jeunesse, de la réputation de Thérèse; sa beauté s'efface, sa santé s'affaiblit, son cœur la ronge en silence, et pour vous.. Ah! je vous en conjure, au nom de Thérèse, partez, éloignez-vous; sacrifiez votre passion à son bonheur, et ne faites pas que je sois à la fois l'ami, l'époux et le père le plus malheureux qui ait jamais existé.

Ortis ne répondit rien; il parut attendri, écouta tout cela d'un visage muet, et sans qu'il lui tombât une larme des yeux, quoique M. T*** au milieu de son exhortation se retînt à peine de fondre en pleurs. Il demeura près du lit d'Ortis jusque bien avant dans la nuit; mais, à partir de ce moment, ni l'un ni l'autre n'ouvrirent plus la bouche que pour se dire adieu. Pendant la nuit, l'indisposition du malade s'aggrava, et, les jours suivants, il se sentit pris d'une fièvre dangereuse.

Cependant, les dernières lettres d'Ortis, celles que je recevais tous les jours du père de Thérèse, m'avaient fait sentir la nécessité de son départ, et j'usai de tout mon pouvoir pour le décider à employer le seul remède qui pouvait encore le guérir de sa funeste passion. Je n'eus point le courage d'en parler à sa mère, qui connaissait son caractère emporté et capable de tous les extrêmes; je lui dis seulement que son fils était un peu malade, et que le changement d'air serait favorable à sa santé.

C'est à cette époque que les persécutions de Venise devinrent plus terribles que jamais. Il n'y avait plus de lois, mais des tribunaux arbitraires qui n'admettaient plus ni accusateurs ni défenseurs, mais des espions de la pensée, des ennemis nouveaux et inconnus, des prisonniers qui étaient frappés par des peines subites et sans nom. Les plus suspects gémissaient dans les cachots; d'autres, quoique de brillante et antique renommée, étaient enlevés de nuit de leur propre maison, remis aux mains des sbires, traînés aux frontières sans avoir pu dire à leurs parents et à leurs amis un dernier adieu et abandonnés à l'aventure privés de tout secours humain. Pour quelques-uns, ces moyens violents et infâmes étaient encore la suprême clémence... Et moi-même, arrivé à mon dernier martyre, je vais, depuis plusieurs mois, errant par toute l'Italie, tournant vers ma patrie, que je n'ai plus l'espérance de revoir, mes yeux tout pleins de larmes; mais alors, tremblant seulement pour la liberté d'Ortis, je persuadai à sa mère, quoique désolée, de lui écrire pour le décider à chercher pour quelque temps un asile dans un autre pays, d'autant plus qu'en quittant autrefois Padoue, il avait donné pour motif de son départ la crainte des mêmes dangers. La lettre fut confiée à un domestique de confiance, lequel arriva aux collines Euganéennes dans la soirée du 15 juillet; et qui trouva Ortis encore alité, quoique sa santé fût un peu meilleure. Le père de Thérèse était assis auprès de lui lorsqu'il reçut la lettre: il la lut bas, la posa sous son oreiller; puis, quelque temps après la relut encore en donnant des signes d'agitation, mais sans dire un seul mot...

Le dix-neuvième jour, où il commença à se lever, il reçut un second message de sa mère, qui lui envoyait de l'argent, deux lettres de change, et des recommandations en le priant au nom de Dieu de s'éloigner. Dans l'après-midi, il alla chez Thérèse, et ne trouva qu'Isabelle, qui, tout émue encore, nous raconta qu'il s'assit en silence, se leva bientôt, l'embrassa et sortit. Il revint une heure après, et la rencontra de nouveau en montant l'escalier; il la prit dans ses bras, la serra contre son sein, mouilla son visage de larmes, se mit à écrire, déchira aussitôt ce qu'il avait écrit, puis s'achemina tout pensif vers le jardin. Un domestique passa vers le soir, et l'aperçut couché sous un massif d'arbres. En repassant, il le trouva prêt à sortir, et les yeux fixés sur la maison que venaient frapper les rayons de la lune.

En rentrant chez lui, il rappela le messager, répondit à sa mère que, le lendemain matin, il partirait, fit commander des chevaux à la poste la plus voisine, et, avant de se coucher, écrivit la lettre suivante pour Thérèse, la remit au jardinier, et partit à la pointe du jour:

Neuf heures.

Pardonne-moi, Thérèse, pardonne-moi! j'ai empoisonné ta jeunesse, j'ai troublé la paix de ta famille, mais je pars... Ah! je n'aurais pas cru avoir ce courage: je puis te quitter et ne pas mourir de douleur; c'est beaucoup, crois-moi. — Profitons de ce peu de moments que la raison me laisse encore; plus tard peut-être n'en aurais-je pas la force. Je pars, Thérèse, je pars, l'âme pleine d'une seule pensée, celle de t'aimer toujours et de toujours te pleurer. Je pars en m'imposant l'obligation de ne plus t'écrire, de ne plus te revoir, que lorsque je serai certain que tu n'as plus rien à craindre de moi... Je t'ai cherchée aujourd'hui pour te dire adieu, mais vainement... Daigne, du moins, jeter les yeux sur ces dernières lignes que je trempe, tu le vois, de larmes bien amères!... Envoie-moi, en quelque temps et en quelque lieu que tu pourras, ton portrait. Si l'amitié, si l'amour, si la compassion, si la reconnaissance te parlent encore pour un malheureux, ne me refuse pas cet adoucissement à toutes mes souffrances; ton père lui-même me l'accordera, je l'espère, lui qui, à chaque instant du jour, pourra te voir, t'entendre, et être consolé par toi. Du moins, dans les élans de ma douleur, dans les déchirements de ma passion, lassé de tout le monde, défiant des hommes, marchant sur la terre comme un voyageur sans patrie, qui va d'auberge en auberge, dirigeant volontairement mes pas vers la tombe, parce que j'ai besoin de repos, je reprendrai quelque force en pressant jour et nuit contre mes lèvres ton image adorée; et, quoique éloigné de toi, ce sera encore par toi que je supporterai la vie; et, tant que j'en aurai la force, je la supporterai, je te jure! Toi, de ton côté, prie Dieu, ô Thérèse! prie du fond de ton cœur pur, le Ciel — non pas qu'il m'épargne les douleurs que peut-être j'ai méritées, et qui sont inséparables de la nature de mon âme, — mais qu'il ne m'enlève pas le peu de force que je me sens encore pour les supporter. Avec ton portrait, mes nuits seront moins douloureuses, et moins tristes les jours solitaires que je dois vivre encore loin de toi. En mourant, je tournerai vers toi mes derniers regards, je te recommanderai mon dernier soupir, je verserai en toi mon âme, et je t'emporterai dans la tombe, appuyé contre ma poitrine; enfin, si je suis condamné à fermer les yeux sur une terre étrangère, où nul cœur ne me pleurera, je t'invoquerai muettement à mon chevet, et il me semblera te voir, avec le même aspect, la même action, la même piété avec laquelle je te voyais, quand un jour avant que tu pensasses à m'aimer, avant que tu t'aperçusses que je t'aimais, — quand j'étais encore innocent de cœur envers toi, — tu m'assistais dans ma maladie.

Je n'ai rien de toi, si ce n'est la seule lettre que tu m'écrivis lorsque j'étais à Padoue... Alors, il me semblait que tu m'invitais à revenir; et, maintenant, j'écris, et, dans peu d'heures, je subirai l'arrêt de notre éternelle séparation. De cette lettre commence l'histoire de notre amour; elle ne m'abandonnera jamais. — Toutes ces choses ne sont peut-être que folie; mais reste-t-il d'autre consolation au malheureux qui ne peut pas guérir? Adieu, Thérèse; pardonne-moi... hélas! je me croyais plus de courage...

Je t'écris mal, et d'un caractère à peine lisible; mais je t'écris brûlé par la fièvre, l'âme déchirée et les yeux pleins de larmes. Par pitié, ne me refuse pas ton portrait: remets-le à Lorenzo; s'il ne peut me le faire parvenir, il le gardera comme un héritage saint et précieux qui lui rappellera toujours ta beauté, ta vertu, et l'unique, éternel et fatal amour de son malheureux ami... Adieu!.. mais ce n'est pas le dernier de mes revers, et, d'ici à peu de temps, je me serai fait tel, que les hommes seront forcés d'avoir pitié et respect pour notre amour; — alors, ce ne sera plus un crime pour toi de m'aimer.

Si cependant, avant que je te revisse, ma douleur avait creusé ma tombe, que du moins la certitude d'avoir été aimé de toi me rende la mort plus chère. Oh! oui, certes! je sens dans quelle douleur je t'abandonne... Oh! mourir à tes pieds! oh! être enseveli dans la terre qui te recouvrira!.. Adieu!...

Michel me dit que son maître avait voyagé pendant deux postes silencieusement, et même d'un visage assez calme et presque serein: puis il demanda son écritoire de voyage, et, tandis qu'on changeait les chevaux, il écrivit le billet suivant à M. T***:

Monsieur et ami,

J'ai recommandé hier soir au jardinier une lettre adressée à la signorina; et, quoique je l'aie écrite, bien décidé au parti que j'ai pris de m'éloigner, je crains d'avoir versé sur ses pages trop d'afflictions pour cette innocente. Faites-

vous donc remettre cette lettre par le messager ; ne la confiez à personne ; gardez-la toute cachetée, ou brûlez-la. Mais, comme il serait amer pour votre fille que je fusse parti sans lui laisser un adieu, — car, hier, de toute la journée, je n'ai pas eu le bonheur de la voir, — voici, annexé à cette lettre, un billet non cacheté, et j'espère que vous aurez la bonté, monsieur, de le remettre à Thérèse avant qu'elle devienne la femme du marquis Odouard. Je ne sais si nous nous reverrons : j'ai bien décidé de mourir près de la maison paternelle ; mais, quand même mon espérance serait trompée, je suis bien certain, monsieur et ami, que vous vous souviendrez toujours de moi.

M. T*** me fit rendre la lettre pour Thérèse (c'est celle que je viens de mettre sous les yeux du lecteur) avec son cachet intact. Il ne tarda point à donner le billet à sa fille : je l'ai eu sous les yeux. Il ne contenait que quelques lignes, et paraissait écrit par un homme entièrement revenu à lui

Tous les fragments qui suivent me vinrent par la poste sur différentes feuilles

Rovigo, 20 juillet.

Je l'admirais, et je me disais à moi-même :

— Qu'adviendrait-il de moi, si je ne pouvais plus la voir ? Je me rassurais en songeant que j'étais près d'elle ; et maintenant..

Que me fait le reste de l'univers ?... sur quelle terre pourrais-je vivre sans Thérèse ?... Il me semble que je voyage en songe... J'ai donc eu le courage de partir ainsi sans la revoir, sans un baiser, sans un dernier adieu... A chaque instant, je crois me retrouver à la porte de la maison, et lire dans la tristesse de son visage qu'elle m'aime !... Et avec quelle rapidité chaque instant qui s'écoule ajoute à la distance qui me sépare d'elle... Je ne puis plus obéir ni à ma volonté, ni à ma raison, ni à mon cœur... Je me laisse entraîner par le bras de fer du destin. Adieu...

Ferrare, 20 juillet au soir.

Je traversais le Pô, et je regardais l'immensité de ses ondes ; vingt fois, je m'avançai sur le bord de la barque pour m'y précipiter, m'engloutir et me perdre pour toujours... Tout est sur un seul point !... Ah ! si je n'avais pas une mère chérie et malheureuse, à qui ma mort coûterait d'amères larmes...

Non, je ne finirai pas ainsi en lâche mes souffrances. Je boirai jusqu'à la dernière goutte les pleurs que m'a départis le Ciel !... Un jour, lorsque toute résistance sera vaine, lorsque toute espérance sera détruite, lorsque toutes forces seront épuisées ; quand j'aurai le courage de regarder la mort en face, de raisonner tranquillement avec elle, de goûter avec plaisir son calice amer,... quand j'aurai expié les larmes des autres, et désespéré de les tarir, alors, Lorenzo... alors !...

Mais, à cette heure où je parle, tout n'est-il pas perdu ?.. n'ai-je pas la certitude que tout est perdu ?... Dis-moi, as-tu jamais éprouvé l'horreur de ce moment terrible... où le dernier espoir nous abandonne ?...

Ni un baiser, ni un adieu !... N'importe, tes larmes me suivront au tombeau... Mon salut... mon destin.. mon cœur... tout m'y entraîne ! Je vous obéirai à tous .

Pendant la nuit.

Et j'ai eu le courage de t'abandonner, je t'ai abandonnée, Thérèse, et dans un état plus déplorable encore que le mien ! Qui sera ton consolateur ?... Tu trembleras à mon seul nom parce que je t'ai fait voir, moi, moi le premier, moi le seul, à l'aube de ta vie, les tempêtes et les ténèbres du malheur ! Et toi, pauvre enfant, tu n'es encore assez forte, ni pour supporter ni pour fuir la vie ; tu ne sais pas encore que l'aurore et le soir sont tout un. — Oh ! je ne veux pas te le persuader, et pourtant nous n'avons plus aucune aide chez les hommes, aucune consolation en nous-mêmes. Pour moi, je ne sais que supplier Dieu le supplier avec mes gémissements, et chercher mes espérances hors du monde, où tout nous persécute ou nous abandonne. Oh ! tu ne seras pas aussi malheureuse, et je bénirai tous mes tourments — Cependant, en mon désespoir mortel, sais-je dans quel danger tu te trouves ? Je ne puis ni te défendre, ni essuyer tes larmes, ni recueillir tes secrets dans mon cœur, ni partager ton affliction. Non, je ne sais où je suis, comment je t'ai laissée, ni quand je pourrai te revoir.

Père cruel !.. Thérèse est ton sang... cet autel est profané... La nature, le Ciel maudissent ces serments... L'effroi, la jalousie, la discorde et le repentir tournent en frémissant autour du lit nuptial, et ensanglanteront peut-être ces chaînes. Thérèse est ta fille, laisse-toi fléchir... Tu te repentiras amèrement, mais trop tard... Un jour, dans l'horreur de son sort, elle maudira l'existence et ceux qui la lui ont donnée... et ses plaintes et ses larmes iront jusqu'au fond de la tombe accuser et troubler tes os... Aie pitié !... — Oh ! tu ne m'écoutes pas .. tu l'entraînes la victime est sacrifiée ; j'entends ses gémissements. . mon nom est dans son dernier soupir... Oh ! tremblez... votre sang .. le mien... Thérèse sera vengée .. Oh ! je suis fou ! je délire ! oh ! je suis un assassin !...

Mais, toi, mon cher Lorenzo, pourquoi m'abandonnes-tu ?... Pouvais-je t'écrire lorsqu'une éternelle tempête de colère, de jalousie, de vengeance et d'amour frémissait dans mon cœur, lorsque tant de passions, gonflant ma poitrine, me suffoquaient, m'étranglaient presque ? Non, je ne pouvais prononcer une parole, et je sentais la douleur se pétrifier dans mon sein. . cette douleur qui maintenant encore étouffe ma voix, arrête mes soupirs et dessèche mes larmes !... Oh ! je sens qu'une grande partie de la vie me manque déjà, et que ce peu qui me reste est encore affaibli par la tristesse, la langueur et l'obscurité de la mort...

Souvent je me reproche d'être parti et je m'accuse de faiblesse ; pourquoi n'ont-ils pas insulté plutôt à ma passion !... Si quelqu'un avait commandé à cette infortunée de ne plus me voir . me l'avait enlevée de force... penses-tu que je l'eusse jamais abandonnée ?... Mais pouvais-je payer d'ingratitude un père qui m'appelait son ami, qui tant de fois me répéta en me serrant sur son cœur : « Malheureux, pourquoi le destin t'unit-il à nous malheureux ?... » Pouvais-je précipiter dans le déshonneur et les persécutions une famille qui, en tout autre temps, eût partagé avec moi sa bonne et sa mauvaise fortune ?... Que pouvais-je lui répondre quand, d'une voix suppliante et entrecoupée par ses sanglots, il me disait : « C'est ma fille !... » Oui, je dévouerai le reste de mes jours dans la solitude et les remords ; mais toujours je rendrai grâce à cette main invisible qui m'a arraché du précipice où j'eusse entraîné avec moi cette innocente enfant. Elle me suivait, et moi, cruel, j'allais m'arrêtant de temps en temps, tournant les yeux vers elle, et regardant si elle se hâtait derrière mes pas précipités. Elle me suivait, mais d'une âme épouvantée et avec des forces faiblissantes... Je pourrais me cacher au reste de l'univers et pleurer mes malheurs, mais avoir encore à pleurer sur ceux de cette créature céleste ; avoir à les pleurer, quand c'est moi qui les cause ?... Ah !

Personne ne connaît le secret qui est enseveli en moi, personne ne sait d'où me pousse au front cette sueur froide et subite, personne n'entend ces gémissements qui, tous les soirs, sortent de terre et m'appellent ! et ce cadavre... Ah ! je ne suis pas un assassin et cependant je suis ensanglanté par un meurtre...

Le jour pointe à peine, et déjà je suis prêt à partir... Depuis combien de temps l'aurore me trouve-t-elle ainsi en proie à un sommeil de malade ?... La nuit ne m'apporte aucun repos : tout à l'heure encore, je jetais des cris en fixant autour de moi des yeux égarés, comme si je voyais luire sur ma tête l'épée du bourreau... Je sens dans mon réveil de certaines terreurs pareilles à celles que doivent éprouver ces hommes dont les mains sont encore chaudes de sang...

Adieu, Lorenzo, adieu, je pars, et toujours plus loin... Je t'écrirai de Bologne dès aujourd'hui.. Remercie ma mère, prie-la de bénir son pauvre fils... Ah ! si elle connaissait mon état... Mais tais-toi ! n'ouvre pas sur ses plaies une autre plaie...

Bologne, 24 juillet, dix heures.

Veux-tu verser dans le cœur de ton ami quelques gouttes de baume, fais que Thérèse te donne son portrait, et remets-le à Michel, que je t'envoie avec l'ordre de ne point revenir sans ta réponse. Va, Lorenzo, aux collines Euganéennes ; cette infortunée a sans doute besoin d'un consolateur... Lis-lui quelques fragments de ces lettres que, dans mes délires insensés, j'essayais de t'écrire... Adieu ; tu verras la petite Isabelle donne-lui mille baisers pour moi Quand tout le monde m'aura oublié, elle seule peut-être encore nommera quelquefois son Ortis . O mon cher Lorenzo, infortuné, défiant, possédant une âme ardente que dévorait le besoin d'aimer et d'être aimé, à qui pouvais-je me confier plutôt qu'à cette enfant qui n'était encore corrompue ni

par l'expérience ni par l'intérêt, et qui, par une secrète sympathie, a tant de fois mouillé mon visage de ses larmes innocentes? Lorenzo, si jamais j'apprenais qu'elle m'a oublié, j'en mourrais de douleur...

Et toi, dis, mon seul et dernier ami, voudrais-tu aussi m'abandonner?... L'amitié, cette céleste passion de la jeunesse, cet unique soutien de l'infortune se glace dans la prospérité... Les amis, les amis, Lorenzo! je serai le tien jusqu'à l'heure où la terre me couvrira... Le croirais-tu! quelquefois je m'applaudis de mes malheurs, parce que, sans eux, je ne serais pas digne de toi; parce que, sans eux, mon cœur ne serait peut-être pas capable de t'aimer... Mais, lorsque j'aurai cessé de vivre, lorsque tu auras hérité de moi ce calice de larmes, crois-moi, Lorenzo, ne cherche plus alors d'autre ami que toi-même.

Bologne, 28 juillet, pendant la nuit.

Il me semble, Lorenzo, que j'éprouverais quelque soulagement si je pouvais dormir d'un lourd sommeil; mais l'opium même ne me procure que de courtes léthargies.. pleines de visions et de spasmes.. il n'y a plus de nuit pour moi. Je me suis levé afin d'essayer de t'écrire; mais mon pouls est si dérangé, que je suis obligé de me rejeter sur mon lit. Il semble que mon âme suit l'état orageux de la nature. Il pleut par torrents.. et je suis là sur mon lit, les yeux ouverts.. Oh! mon Dieu! mon Dieu!...

Bologne, 12 août.

Voilà dix-huit jours que Michel est parti par la poste, et il ne revient point, et je n'ai point reçu de lettres de toi. Tu m'abandonnes donc aussi?...

Au nom de Dieu, Lorenzo, écris-moi du moins: j'attendrai jusqu'à lundi; ensuite, je prendrai la route de Florence. Je ne quitte pas la maison pendant tout le jour... Je souffrirais trop au milieu de cette foule de personnes inconnues.. Lorsque la nuit est arrivée, je parcours la ville comme un fantôme, et mon âme se brise en entendant les cris de ces infortunés étendus dans les rues et demandant du pain; je ne sais si c'est par leur faute ou par celles des autres: je sais qu'ils demandent du pain. Aujourd'hui, en revenant de la poste, j'ai été me heurter à deux malheureux que l'on conduisait à la potence; j'ai demandé quel était leur crime, et l'on m'apprit que l'un avait dérobé une mule, et que l'autre, pressé par la faim, avait volé une somme de cinquante-six livres (1). Ah! si la société ne protégeait pas de ses lois des hommes qui, pour s'enrichir de la sueur et des larmes de leurs concitoyens, les réduisent à la misère, et les forcent aux crimes, les crimes seraient-ils aussi communs, et les prisons et les bourreaux aussi nécessaires? Je ne suis pas assez fou pour vouloir réformer les hommes; mais on ne m'empêchera point de frémir sur leur misère et surtout sur leur aveuglement! jamais il ne se passe une semaine, m'a-t-on assuré, sans exécution, et le peuple y court comme à une solennité... Les crimes croissent avec les supplices. Non, non, Lorenzo, je ne veux plus respirer un air fumant toujours du sang des malheureux... — Et où aller?..

Florence, 27 août.

Je viens de visiter les sépultures de Galilée, de Machiavel et de Michel-Ange. Je me suis approché de la tombe de ces grands hommes tout frissonnant de respect. Ceux qui leur ont élevé ces mausolées espéraient sans doute se disculper de la misère et des persécutions avec lesquelles leurs aïeux punissaient la grandeur de ces divins génies? Oh! combien de proscrits de notre siècle auxquels on rendra dans la postérité des honneurs divins! mais les persécutions aux vivants et les honneurs aux morts sont les preuves de la maligne ambition qui ronge l'humaine espèce.

Près de ces marbres, il me semblait revivre dans ces chaudes années de jeunesse où, veillant sur les écrits de ces grands hommes, je m'élançais en esprit au milieu des applaudissements des générations futures... Mais, maintenant, ces idées sont trop élevées pour moi.. trop folles peut-être.. mon esprit est aveugle, mes membres s'affaiblissent, et mon cœur gâté là — jusqu'au fond.

Garde tes lettres de recommandation. J'ai brûlé celles que tu m'avais envoyées. Je ne veux plus recevoir des hommes puissants ni outrages ni faveurs. Le seul que je désirasse connaître était Victor Alfieri. Mais j'entends dire qu'il ne reçoit personne, et je n'ai pas la présomption de croire qu'il renoncera pour moi à un serment qui sans doute lui fut dicté par ses études, ses passions ou son expérience du monde... Peut-être est-ce une faiblesse; mais respectons les faiblesses des grands hommes, et que celui de nous qui n'en a pas leur jette la première pierre.

Florence, 7 septembre.

Ouvre mes fenêtres, Lorenzo, et salue de ma chambre mes collines chéries.. dans une belle journée de septembre; salue en mon nom le ciel, le lac et les prairies qui se souviennent tous de ma jeunesse, et où, pendant quelque temps, j'ai oublié les anxiétés de la vie; si tes pieds, par quelque nuit sereine, te conduisaient vers l'église du village, gravis la montagne des pins, qui couvrent de si doux et si funestes souvenirs. Sur son penchant, plus loin que ce massif de tilleuls qui répand au loin une ombre fraîche et odorante, là où se rassemblent plusieurs ruisselets qui forment une espèce de petit lac, tu trouveras le saule solitaire dont les rameaux pleureurs se penchaient vers moi lorsque, couché sous son feuillage, j'interrogeais mes espérances; et, lorsque tu seras arrivé près du sommet, tu entendras peut-être les cris d'un coucou qui, tous les soirs, m'appelait de son lugubre chant, et qui fuyait à mon approche et au bruit de mes pas... Le pin où il se tenait caché alors, ombrage une petite chapelle à demi ruinée, où, près d'un crucifix, brûlait autrefois une lampe; la foudre l'a fracassée cette même nuit qui m'a laissé jusqu'aujourd'hui et me laissera jusqu'au dernier soupir l'esprit plein de ténèbres et de remords. Ses débris, à moitié cachés par les ronces et la bruyère, ressemblent dans l'obscurité à des pierres sépulcrales, et plus d'une fois j'ai pensé à faire élever là mon tombeau. Aujourd'hui, qui pourrait me dire où je laisserai mes os!.. Console tous les paysans qui te demanderont de mes nouvelles; autrefois, ils accouraient autour de moi, je les nommais mes amis, ils m'appelaient leur bienfaiteur... J'étais le médecin de leurs enfants, le juge complaisant de leurs procès, l'arbitre de leurs querelles. Philosophe avec les vieillards, je les aidais à secouer les terreurs de la religion en leur peignant les récompenses que le Ciel réserve à l'homme accablé par la pauvreté et la sueur... Peut-être se plaignent-ils de moi... Dans les derniers temps que je passai près d'eux, muet et fantasque, souvent je ne répondais pas même à leur salut... et j'évitais leur rencontre en m'enfonçant dans les endroits les plus sauvages de la forêt, lorsqu'ils revenaient en chantant de la charrue, ou qu'ils ramenaient leurs troupeaux. Que de fois ils me virent avant l'aurore, précipitant déjà ma course, franchissant les fossés, heurtant étourdiment les arbres, qui, ébranlés par la secousse, faisaient pleuvoir sur mes cheveux épars la rosée dont ils étaient couverts, — et, traversant les prairies pour arriver au sommet du mont le plus élevé, d'où, sur un rocher escarpé, je tendais les bras vers l'orient, demandant au soleil pourquoi il ne se levait plus radieux comme autrefois. Ils te montreront la roche où, pendant que le monde était endormi, je m'asseyais en prêtant l'oreille au murmure des eaux et au mugissement des vents qui rassemblaient au-dessus de ma tête des nuages et les forçaient de voiler la lune, laquelle, en montant, éclairait de ses pâles rayons les croix plantées sur les tombeaux du cimetière. Alors, l'habitant des chaumières voisines, réveillé par mes cris, s'avançait sur le seuil de la porte et m'écoutait dans ce silence solennel, envoyer mes prières, mes gémissements et mes invocations à la mort... O ma solitude, où es-tu? Il n'est pas une butte de terre, un arbre, un antre, qui ne revive dans ma mémoire, alimentant ce suave et éternel désir qui suit loin du toit natal l'homme proscrit et malheureux: c'est là que mes plaisirs, mes douleurs même m'étaient chers. Tout ce qui était mien est resté avec toi, Lorenzo, et je n'emporte en m'éloignant que l'ombre du pauvre Ortis.

Mais, toi, mon unique et cher ami, pourquoi m'écris-tu seulement deux paroles nues pour m'annoncer que tu es près de Thérèse? Tu ne me dis pas comme elle vit, si elle me nomme, si Odoard me l'a enlevée.. Je cours et recours à la poste, mais en vain... je reviens lentement désespéré.. et je lis sur mon visage le pressentiment des plus grands

(1) Le récit d'Ortis me parut d'abord exagéré par sa douleur; mais, depuis, j'ai appris que, dans les États cisalpins, qui ne possédaient pas de codes criminels, on jugeait avec les lois des anciens gouvernements, et, à Bologne, sur les décrets des cardinaux, qui punissaient de mort tout vol prouvé excédant cinquante-deux livres. Mais les cardinaux, presque toujours, adoucissaient la peine, ce qui ne pouvait avoir lieu dans les tribunaux de la République.

(*L'Éditeur.*)

malheurs.. Je crois d'heure en heure m'entendre annoncer cette sentence mortelle : « Thérèse a juré.. »

Ah ! quand serai-je délivré de mon funeste délire et de mes folles illusions ?... Adieu, Lorenzo, adieu.

Florence, 17 septembre.

Tu m'as cloué le désespoir dans l'âme.. Thérèse, je le vois, cherche à me punir de l'avoir aimée. Son portrait, elle l'avait envoyé à sa mère avant que je le lui demandasse..

vous écrire. C'est en pleurant que je lui obéis... et je vous écris pour la dernière fois en pleurant, car ce n'est plus que devant Dieu, désormais, que je puis avouer que je vous aime. »

Tu as donc plus de courage que moi ? Oui, je répéterai ces paroles comme si elles étaient tes dernières volontés... Je m'entretiendrai encore une fois avec toi, ô Thérèse !... mais seulement le jour où j'aurai repris tant de raison, que je me sentirai le courage de m'en séparer pour jamais..

Ah ! si du moins t'aimer de cet amour [illegible], le taire, m'éloigner et me séparer de tout, pouvait te rendre la



Mes concitoyens regardent comme des barbares tous ceux qui ne sont point de leur province.

paix ! si ma mort pouvait expier au tribunal de nos persécuteurs ta passion, ou l'étouffer pour toujours dans ton sein !.. oh ! je supplierais, avec toute l'ardeur et la vérité de mon âme, la nature et le Ciel de m'enlever enfin de ce monde. Or, que je résiste au fatal et cependant si doux désir de mort, je te le promets ; mais que je le surmonte, toi seule avec tes prières pourras peut-être l'obtenir de mon Créateur ; je sens que de toute manière il m'appelle à lui ; — mais, toi, vis ; peut-être Dieu prendra en consolation ces larmes de repentir que je lui envoie, en lui demandant miséricorde pour toi. Hélas ! hélas ! tu n'as que trop participé de ma douleur, et tu ne t'es que trop faite malheureuse pour moi et par moi.. Ton père !.. comment l'ai-je remercié de ses soins, de sa tendresse et de sa confiance ?... Et toi, au bord de quel précipice ne t'es-tu pas trouvée et ne te trouves-tu pas encore à cause de moi ? Mais qui te dit qu'aux bienfaits de ton père, je ne répondrai pas par une reconnaissance inouïe ; je ne lui présente pas en sacrifice mon cœur tout sanglant.. Mais, crois-moi, je ne suis le débiteur d'aucun homme en générosité, et tu le sais, je suis moi-même le plus cruel accusateur que je puisse trouver contre mon amour. — Être la cause de tes chagrins est à mes yeux le plus terrible crime que j'aie jamais pu commettre.

Tu me l'assures et je le crois.. Mais prends garde, Lorenzo, qu'en voulant guérir mes blessures, tu ne me forces à recourir au seul baume qui peut les cicatriser.

Oh ! mes espérances ! — Ainsi elles s'évanouissent toutes, et je reste abandonné dans la solitude de ma douleur..

A qui me fier encore pour ne point être trahi ? Tu le sais, Lorenzo, je ne t'éloignerai jamais de mon cœur... parce que ton souvenir m'est nécessaire ; et, quelles que soient tes infortunes, tu me retrouveras toujours prêt à les partager. Seul, je suis donc condamné à tout perdre... mais qu'il soit ainsi jusqu'à la dernière ruine de tant d'espérances ! Je ne me plains ni d'elle ni de toi... je n'accuserai ni moi, ni ma mauvaise fortune ; je m'avilis avec tant de larmes, et je perds la consolation de pouvoir dire : « Je supporte mes maux, et je ne me plains pas ». Vous m'abandonnez tous, soit. — Mon cœur et mes gémissements vous suivront partout, parce que, sans vous, je ne suis pas homme et que, de tout temps, je vous appellerai dans mon désespoir.

Tiens, lis les deux seules lignes que Thérèse m'écrit :

« Respectez vos jours, je vous le commande au nom de nos malheurs. Nous ne sommes pas seuls malheureux. Je vous enverrai mon portrait aussitôt que je le pourrai. Mon père vous plaint, mais, en pleurant, m'ordonne de ne plus

Insensé !... à qui parlé-je ? et à propos de quoi ?

Si cette lettre te trouve encore à mes collines, garde-toi de la montrer à Thérèse ; ne lui parle point de moi, et, si elle te demande de mes nouvelles, réponds-lui seulement que je vis encore, que je vis !... et rien de plus... En somme, ne lui dis pas un mot de moi. Je te l'avoue, Lorenzo, je me plais dans mon malheur. Je touche moi-même mes blessures à l'endroit où elles sont le plus mortelles ; je les rouvre et je les regarde saigner... et il me semble que mes tourments sont une expiation de ma faute et un adoucissement aux maux de cette innocente !...

Florence, 23 septembre.

C'est dans cet heureux pays, mon cher Lorenzo, que les muses et les beaux-arts sont venus chercher un asile contre la barbarie. De quelque côté que je tourne les yeux, j'aperçois les berceaux ou les sépultures des premiers grands Toscans... A chaque pas, je crains de fouler leurs dépouilles. La Toscane ressemble partout et toujours à une ville et à un jardin ; le peuple y est naturellement affable, le ciel pur, l'air plein de vie et de santé ; mais, tu le sais, ton ami n'a pas de repos. J'espère toujours demain, dans un pays voisin... Demain arrive, et me voilà allant de ville en ville, et, de ville en ville, mon état d'exil et de solitude me pèse davantage... Il ne m'est pas permis de continuer ma route. J'étais décidé à aller à Rome pour me prosterner sur les ruines de notre grandeur ; mais ils m'ont refusé un passeport. Celui que ma mère m'a envoyé n'est que pour Milan, et ici, comme si je fusse venu pour conspirer, ils m'ont investi de mille questions ; peut-être n'ont-ils point tort... Mais je leur répondrai demain en partant...

C'est ainsi que les Italiens sont étrangers en Italie, et qu'à peine sortis de leur petit territoire, ils sont en butte à des persécutions contre lesquelles ne peuvent leur servir de bouclier ni leur génie, ni leur conscience, et malheur à ceux qui laisseraient briller une étincelle de leur courage ! A peine bannis du seuil de notre porte, nous ne trouvons plus personne qui nous recueille : dépouillés par les uns, tourmentés par les autres, trahis toujours par tous, abandonnés par nos concitoyens, qui, bien loin eux-mêmes de nous plaindre et de nous secourir dans notre malheur, regardent comme des barbares tous ceux qui ne sont point de leur province et dont les bras ne font pas sonner les mêmes chaînes... Dis-moi, Lorenzo, quel refuge nous reste-t-il ? Nos moissons ont enrichi nos maîtres, nos champs dévastés n'offrent plus ni pain ni asile aux exilés que la révolution a balayés loin du ciel natal ; errants, mourants de faim, ils ont sans cesse à leurs côtés, et murmurant à leur oreille, le dernier conseiller de l'homme abandonné de toute la nature : le crime ! Quel asile nous reste-t-il donc ? Un désert ou la tombe ! Il y a encore l'avilissement, — c'est vrai !... l'avilissement par lequel l'homme vit plus longtemps peut-être... mais méprisable à ses propres yeux, et méprisé sans cesse par ces tyrans mêmes à qui il se vend, et par lesquels un jour il sera vendu.

J'ai parcouru la Toscane ; tous ses monts, tous ses champs sont fameux par les combats entre frères qui s'y livrèrent il y a quatre siècles : c'est là que les cadavres de plusieurs milliers d'Italiens ont servi de base et de fondement aux trônes des empereurs et des papes. J'ai gravi le monte Aperto, où vit encore infâme le souvenir de la défaite des guelfes... A peine un faible crépuscule éclairait-il la plaine... et, dans ce triste silence, dans cette froide obscurité, l'âme envahie par le souvenir des antiques et terribles malheurs de l'Italie, j'ai senti mes cheveux se dresser d'horreur, et courir un frisson par toutes mes veines. Je jetais des cris avec une voix à la fois menaçante et épouvantée, et, du haut de la montagne où j'étais, il me semblait, sur ses flancs et par ses chemins les plus escarpés, voir monter à moi les ombres de tant de Toscans qui se sont massacrés là, qui, l'épée et les habits ensanglantés, fixaient les uns sur les autres des regards louches et menaçants, s'attaquaient encore, et, par des blessures nouvelles, rouvraient leurs anciennes blessures... Oh ! pour qui ce sang ? Le fils tranche la tête de son père et la secoue par la chevelure... Oh ! pour qui tant de meurtres ? Les rois, pour qui vous vous massacrez, tranquilles spectateurs du combat, se serrent la main au milieu du carnage, se partagent froidement vos dépouilles et votre terrain ! A cette pensée, je fuyais précipitamment, en regardant derrière moi... Cette horrible vision me suivait partout, et, lorsque je me trouve seul, et de nuit, je revois autour de moi ces spectres... et, parmi eux, un plus terrible que tous, et que je connais seul... O ma patrie ! dois-je toujours t'accuser et te plaindre sans aucun espoir de te corriger ou de te secourir ?

Milan, 27 octobre.

Je t'ai écrit de Parme, et ensuite de Milan, le jour même de mon arrivée ; la semaine dernière, tu as encore dû recevoir de moi une lettre très longue. Comment se fait-il donc que la tienne m'arrive si tard, et par la route de la Toscane, que j'ai quittée depuis le 28 septembre ?... Un soupçon me mord le cœur, Lorenzo ; nos lettres sont interceptées. Les gouvernements mettent en avant la sûreté de l'État, et, par ce moyen, ils violent la plus précieuse de toutes les propriétés, le secret ; ils défendent les plaintes secrètes, et profanent l'asile sacré que le malheur cherche dans le sein de l'amitié... J'aurais dû le prévoir ; mais, sois tranquille, leurs bourreaux n'iront pas à la chasse de nos paroles et de nos pensées, et je trouverai quelque moyen pour que mes lettres et les tiennes nous arrivent inviolées.

Tu me demandes des nouvelles de Joseph Parini : il conserve sa généreuse fierté ; et cependant je l'ai trouvé abattu par les événements et la vieillesse.

Lorsque j'allai le voir, je le trouvai sur le seuil de sa chambre, et prêt à sortir de chez lui. En m'apercevant, il s'arrêta, et, s'appuyant sur son bâton, me posa la main sur l'épaule.

— O mon fils ! me dit-il, tu viens revoir ce généreux cheval, qui sent encore le feu de la jeunesse ; mais qui, accablé par l'âge, ne peut plus se relever que sous le fouet de la fortune.

Il craint d'être chassé de sa chaire, et d'être forcé, après soixante-dix ans d'études et de gloire, de mourir en mendiant.

Milan, 11 novembre.

J'ai demandé à un libraire la *Vie de Benvenuto Cellini*.

— Nous ne l'avons pas, m'a-t-il répondu.

Je demandai alors un autre écrivain, et il me répondit encore dédaigneusement qu'il ne vendait pas de livres italiens. Ce qu'on appelle le beau monde parle élégamment le français, et comprend à peine le pur toscan. Les actes publics et les lois sont rédigés dans une langue bâtarde qui porte avec elle le témoignage de l'ignorance et de l'avilissement de ceux qui les ont dictés. Les Démosthènes cisalpins ont discuté en plein sénat de bannir par sentence capitale de la république les langues grecque et latine ; ils ont mis au jour une loi dont l'unique but est d'éloigner de tout emploi public le mathématicien Grégorio Fontana et Vincentin Monti, le poète. Je ne sais pas ce qu'ils ont écrit contre la liberté, avant qu'elle fût décidée à se prostituer comme elle l'a fait en Italie ; mais, aujourd'hui, ils sont tout prêts à écrire pour elle, et, quelle que soit leur faute, l'injustice de la punition les absout, et la solennité d'une loi faite pour deux individus double leur réputation. J'ai demandé où était la salle du conseil législatif ; peu ont compris, très peu m'ont répondu, et personne n'a pu me l'enseigner.

Milan, 4 décembre.

Voici la seule réponse que je ferai à tes conseils, mon cher Lorenzo : dans tous les pays, j'ai vu trois classes d'hommes ; quelques-uns qui commandent, beaucoup qui obéissent, et le reste qui intrigue. Nous ne sommes point assez puissants pour commander, nous ne sommes pas assez aveugles pour obéir, et nous ne sommes pas assez vils pour intriguer : il vaut donc mieux vivre comme ces chiens sans maître, à qui personne ne touche, ni pour les nourrir ni pour les battre. A qui veux-tu que je demande des protections et des emplois dans un pays où l'on me regarde comme étranger, et duquel peut me faire chasser le caprice du premier espion ? Tu me parles toujours de mon mérite et de mon esprit ; sais-tu ce que je vaux, et ce qu'on m'estime ? Ni plus ni moins que la valeur de mon revenu : il faudrait, pour leur plaire, que je fisse le poète de cour, en étouffant en moi cette noble ardeur que craignent et haïssent les puissants, en dissimulant ma vertu et ma science, afin de ne pas être pour eux un reproche de leur ignorance et de leurs crimes... Tels sont cependant les savants partout, me diras-tu !... Eh ! bien, qu'ils soient ainsi, je laisse le monde comme il est : je n'ai point la présomption de corriger les hommes ; mais, si je l'entreprenais, je voudrais

y parvenir ou porter ma tête sur le billot, ce qui me paraît plus facile... Ce n'est point que ces demi-tyrans ne s'aperçoivent des intrigues ; mais les hommes élevés de la fange au trône ont besoin d'abord d'intrigants que par la suite ils ne pourront plus contenir. Orgueilleux du présent, insouciants sur l'avenir, pauvres de renommée, de courage et de génie, ils s'entourent de flatteurs et de gardes qui les raillent, les trahissent, dont, plus tard, ils ne pourront plus se débarrasser, et qui font de l'Etat une roue éternelle d'esclavage, de licence et de tyrannie. Pour être maîtres et voleurs de peuple, il faut d'abord avoir été esclave et dupe... il faut avoir léché l'épée encore dégouttante de son sang . Ainsi je pourrais peut-être me procurer un emploi, quelques milliers d'écus de plus par an, des remords et l'infamie... Non, je te le répète une seconde fois, *jamais je ne ferai l'éloge du petit brigand.*

Oh ! je sens que je serai foulé aux pieds tant et tant !... mais, du moins, par la tourbe de mes compagnons... et pareil à ces insectes qui sont écrasés étourdiment par le premier qui passe ; je ne me glorifie pas comme tant d'autres de ma servitude, mais aussi mes tyrans ne se vanteront pas de mon abaissement. . Qu'ils réservent pour d'autres leurs bienfaits et leurs outrages, assez d'hommes les briguent sans moi... Je fuirai la honte en mourant inconnu, et, si jamais j'étais forcé de sortir de mon obscurité, au lieu d'être l'heureux instrument des tyrans ou de l'anarchie, je préférerais être leur victime.

Que si le pain et l'asile me manquaient, si je n'avais plus d'autres ressources que celles que tu me proposes (le Ciel me préserve, Lorenzo, d'insulter au malheur de tant d'autres qui n'auraient pas le courage de m'imiter !), alors, Lorenzo, je m'en irais dans la patrie de tous, où l'on ne trouve plus ni conquérants, ni délateurs, ni poètes courtisans, ni princes, où les richesses ne sont plus la récompense du crime, où le malheureux n'est point puni par la seule raison qu'il est malheureux, où tous viendront un jour ou l'autre habiter avec moi et se réunir à la matière... dans la tombe.

Séduit par un rayon de lumière que je vois briller de temps en temps et qu'il m'est impossible de joindre, je me cramponne encore sur les ruines de la vie ; et il me semble que, si j'étais enterré jusqu'au cou, et que ma tête seulement dépassât ma fosse, j'aurais encore devant les yeux cette flamme céleste... O gloire ! tu marches devant moi et tu m'entraînes ainsi à un voyage dont je ne pourrais supporter la fatigue ; mais, à compter du jour où tu ne fus plus ma seule pensée et mon unique passion, ton fantôme brillant commença à pâlir et à chanceler ; et le voilà maintenant qui tombe et se change enfin en un monceau d'ossements et de cendres, desquels je verrai sortir de temps en temps quelques pâles rayons ; mais je passerai sans m'arrêter sur ton squelette, et en souriant à mon ambition trompée... Que de fois, humilié de mourir inconnu à mon siècle et à ma patrie, j'ai caressé moi-même mes angoisses pendant que je me sentais le besoin et le courage de les terminer ! peut-être même n'eussé-je point survécu à ma patrie, si je n'eusse été retenu par la folle crainte que la pierre qui recouvrirait mon tombeau n'ensevelît bientôt aussi mon nom. Je te l'avouerai, Lorenzo, souvent j'ai regardé avec une espèce de complaisance les malheurs de l'Italie, parce que je me croyais réservé par la fortune et par mon courage à la délivrer de la servitude... Hier encore, je le disais à Parini

Adieu : voici l'envoyé de mon banquier qui vient chercher cette lettre, dont le feuillet rempli de tous côtés m'avertit qu'il est temps de terminer, et cependant que de choses il me reste à te dire !... Décidément, j'attendrai jusqu'à samedi pour te l'envoyer, et je continue à t'écrire. O Lorenzo ! après tant d'années de si affectueuse et loyale amitié, nous voilà peut-être séparés pour jamais ; il ne me reste d'autre consolation que de pleurer avec toi en t'écrivant ; et, de cette manière, je parviens à échapper quelque peu à mes pensées et ma solitude devient moins effrayante. Que de fois, réveillé tout à coup au milieu de la nuit, je me lève et, marchant lentement dans ma chambre, je t'appelle, puis je m'assieds, je t'écris, et mon papier se mouille de mes larmes, se remplit de délires et de projets de sang ! Lorsque cela arrive, je n'ai plus le courage de te l'envoyer, j'en conserve quelques fragments, et j'en brûle beaucoup. Ensuite, lorsque le Ciel m'accorde un moment de calme, j'en profite pour t'écrire avec le plus de fermeté qu'il m'est possible, afin de ne point t'attrister encore par mon immense douleur. Jamais je ne me fatiguerai de t'écrire, parce que c'est mon seul et dernier bonheur ; et jamais tu ne te fatigueras de me lire, parce que mes lettres contiennent, sans orgueil, sans étude, sans honte, l'expression de mes plus grands plaisirs et de mes suprêmes douleurs. . Garde-les, Lorenzo, garde-les : je prévois qu'un jour elles te deviendront nécessaires pour vivre comme tu pourras par ce souvenir — avec ton Ortis.

Hier au soir, je me promenais avec ce vieillard vénérable sous un massif de tilleuls qui se trouve dans le faubourg, à l'est de la ville. Il se soutenait d'un côté sur mon bras, et de l'autre sur son bâton, et, regardant ses pieds tordus, il se tournait ensuite vers moi, comme pour se plaindre de son infirmité et me remercier de la complaisance avec laquelle je l'accompagnais. Nous nous assîmes sur un banc, et son domestique se tint à quelques pas de nous. Parini est l'homme le plus digne et le plus éloquent que j'aie jamais connu, et, d'ailleurs, quel est celui auquel une douleur profonde et généreuse ne donne pas une suprême éloquence ?

Longtemps il me parla de notre patrie, et il frémissait de notre ancienne servitude et de notre nouvelle licence : les lettres prostituées, toutes les passions généreuses languissantes et dégénérant en une indolence et vile corruption ; plus de sainte hospitalité, plus de bienveillance, plus d'amour filial. Puis il me déroulait les annales récentes et les crimes de tant de pauvres petits scélérats que je daignerais déshonorer si je reconnaissais en eux, je ne dirai pas la force d'âme des Sylla et des Catilina, mais au moins le courage impudent de ces assassins qui affrontent la honte en marchant à la potence... Ah ! ces demi-voleurs, toujours vils, tremblants et astucieux !... il vaut mieux ne pas même prononcer leurs noms...

A ces paroles, je me levai furieux

— Et pourquoi, m'écriai-je, ne pas essayer ? Nous mourrons, je le sais ; mais de notre sang naîtront des vengeurs...

Parini me regardait avec étonnement ; mes yeux brillaient d'un feu qu'il ne m'avait pas encore vu, et mon visage, pâle et abattu, se relevait avec un air menaçant... Je me taisais, mais je sentais un frémissement bouillonner dans ma poitrine.

— Eh ! repris-je, nous n'aurons jamais de salut... Ah ! si les hommes savaient considérer la mort sous son véritable aspect, ils ne serviraient jamais si bassement.

Parini n'ouvrait pas la bouche ; mais il me serrait le bras et me regardait fixement... Tout à coup, me tirant à lui et me faisant asseoir :

— Eh ! penses-tu, me dit-il, que, si j'eusse vu pour la liberté de l'Italie une seule lueur d'espérance, je me perdrais, à la honte de ma vieillesse, en de vains gémissements ? O jeune homme, digne d'une patrie plus reconnaissante, réprime cette ardeur fatale, ou, si tu ne peux l'éteindre, tourne-la du moins vers d'autres passions.

Alors, je regardai dans le passé ; alors, je me tournai avidement vers l'avenir ; mais partout je vis mes espérances trompées... et mes bras se rapprochèrent de moi sans avoir rien pu saisir... C'est seulement alors que je sentis toute l'amertume de mon état. Je racontai à ce grand homme l'histoire de mes passions. Je lui dépeignis Thérèse comme un de ces génies célestes descendus du ciel pour éclairer les ténèbres de notre vie, et, à mes paroles et à mes pleurs, j'entendis le vieillard attendri soupirer du fond de l'âme.

— Non, lui dis-je, mon cœur n'a plus d'autre désir que celui de la tombe je suis l'enfant d'une mère qui m'adore ; et souvent il me semble la voir suivre en tremblant la trace de mes pas, m'accompagner jusqu'au sommet de la montagne d'où je voulais me précipiter, et, tandis que, le corps penché en avant, je m'abandonne à l'abîme, je crois sentir sa main m'arrêter tout à coup par mon habit. Je me retourne... elle disparaît, et je n'entends plus le bruit de ses plaintes et de ses sanglots. Cependant, si elle connaissait mes tourments cachés, je suis certain qu'elle invoquerait elle-même le Ciel pour qu'il terminât des jours si pleins d'angoisses et de tortures. Mais l'unique flamme qui anime encore ce pauvre cœur si tourmenté, c'est l'espoir de tenter la liberté de sa patrie

Il sourit tristement, et, s'apercevant que ma voix s'affaiblissait et que mes regards immobiles s'abaissaient vers la terre :

— Peut-être, me dit-il, ce besoin de gloire pourrait-il t'entraîner à de grandes actions ; mais, crois-moi, les héros doivent un quart de leur renommée à leur audace, les deux autres au hasard, et le dernier à leurs crimes ; eh bien, fusses-tu assez heureux et assez barbare pour aspirer à cette gloire, penses-tu que notre époque t'en offre les moyens ?... Les gémissements de tous les âges et la servitude de notre patrie ne t'ont-ils point appris qu'on ne doit pas attendre la liberté des nations étrangères ? Quiconque se mêle des affaires d'un pays conquis n'en retire que le blâme public et sa propre infamie. Quand les droits et les devoirs reposent sur la pointe de l'épée, le fort écrit ses lois avec le sang et exige le sacrifice de toute vertu... Et, dans ce cas, auras-tu le courage et la persévérance d'Annibal, qui, proscrit et fugitif, cherchait dans l'univers un ennemi au peuple romain ? D'ailleurs, il ne te sera pas permis d'être juste impunément ; un jeune homme d'un caractère vertueux et bouillant, d'un esprit cultivé, mais sans fortune, un jeune homme comme toi, enfin... sera toujours ou l'instrument des factieux ou la victime des puissants... Eh ! comment alors espères-tu te conserver pur et sans tache au milieu de l'avilissement gé-

néral? On te louera hautement; puis, tout bas, tu te sentiras blessé par le poignard nocturne de la calomnie. Ta prison sera abandonnée par tes amis, ta tombe sera à peine honorée d'un soupir. Mais je veux bien supposer encore que, triomphant de la puissance des étrangers, de la malignité de tes concitoyens, de la corruption de ton siècle, tu puisses parvenir à ton but; dis-moi, répandras-tu tout le sang avec lequel il faut nourrir une république naissante? brûleras-tu les maisons avec les torches de la guerre civile? uniras-tu les partis par la terreur? enchaîneras-tu les opinions par les échafauds? égaliseras-tu les fortunes par des massacres? Et, si tu tombes dans ta route, ne seras-tu pas regardé par les uns comme un démagogue, par les autres comme un tyran? Les amours de la multitude sont courts et funestes: elle juge par le résultat, jamais par l'intention! elle appelle vertu le crime qui lui devient utile; elle appelle crime la vertu qui lui est préjudiciable, et, pour mériter ses applaudissements, il faut l'effrayer, l'enrichir et la tromper toujours. Et que cela soit encore! pourrais-tu, enorgueilli de la fortune, réprimer le libertinage du pouvoir, qui s'éveillera sans cesse en toi par le sentiment de ta supériorité et la connaissance de la bassesse commune? Les mortels naissent tyrans, esclaves ou aveugles: c'est leur nature! Alors, pour fonder ton système de philanthropie, tu aurais été un oppresseur, tu aurais échangé la tranquillité contre quelques années de puissance, et tu aurais confondu ton nom dans la foule immense des despotes. Tu peux encore chercher une place parmi les capitaines; alors, il faut avant tout endurcir ton âme, t'apprendre à piller d'un côté pour répandre de l'autre, t'habituer à lécher la main qui t'aidera à monter... Mais, ô mon fils! l'humanité gémit à la naissance d'un conquérant, et son seul espoir, tant qu'il existe, est de sourire un jour sur son tombeau.

Il se tut; puis, après un long silence:

— O Coccius Nerva, m'écriai-je, tu sus du moins mourir sans tache, toi!

Le vieillard me regarda:

— Jeune homme, me dit-il en me pressant la main, ne crains-tu ou n'espères-tu rien au delà du monde? Mais il n'en est pas ainsi de moi.

Il leva les yeux vers le ciel, et cette physionomie sévère s'adoucit d'un suave rayon, comme s'il eût vu briller là-haut toutes ses espérances...

Dans ce moment, nous entendîmes un léger bruit, et nous vîmes à travers les tilleuls quelques personnes qui s'avançaient vers nous. Nous nous retirâmes alors, et je l'accompagnai jusque chez lui.

Ah! si je ne sentais pas s'éteindre pour jamais dans mon cœur ce feu céleste qui, dans les fraîches années de ma vie, répandait ses rayons sur tout ce qui m'entourait, tandis qu'aujourd'hui je vais sans cesse chancelant dans une vague obscurité; si je trouvais un toit où dormir tranquille; s'il m'était rendu de me cacher sous les ombres de ma solitude natale; si un amour désespéré que ma raison combat toujours et ne peut jamais vaincre, un amour que je me cache à moi-même, mais qui chaque jour s'augmente encore et se fait tout-puissant et immortel... ah! la nature nous a doués de cette passion, plus indomptable en nous que l'instinct fatal de la vie! si je pouvais retrouver une année de calme, une seule année, ton ami voudrait que le Ciel exauçât son dernier vœu, et puis mourir. J'entends mon pays qui me crie: « Raconte ce que tu as vu, j'enverrai ma voix du sein des ruines et je te dicterai mon histoire. Les siècles pleureront sur ma solitude, et les peuples s'attristeront sur mes malheurs. Le temps abat le fort, et les crimes du sang sont lavés dans le sang. » Et, tu le sais, Lorenzo, j'aurais eu le courage de l'écrire; mais mon énergie diminue avec mes forces, et je sens qu'avant peu de mois, j'aurai achevé mon douloureux pèlerinage.

Mais vous, âmes sublimes et rares, qui solitaires ou persécutées, frémissez sur les malheurs de notre patrie, si le Ciel ne vous a point accordé le pouvoir de repousser la force par la force, racontez du moins nos infortunes à la postérité; élevez la voix au nom de tous, dites au monde que nous sommes malheureux, mais ni aveugles ni vils, et que ce n'est pas le courage qui nous manque, mais la puissance. — Si vos bras sont liés, pourquoi de vous-mêmes vous enchaîner l'esprit, dont ne peuvent être arbitres les tyrans ni la fortune, éternels et seuls arbitres de toutes choses! Écrivez!... mais, en écrivant, ayez pitié de vos concitoyens; n'échauffez pas vainement les passions politiques. Le genre humain d'aujourd'hui a le délire et la faiblesse de la décrépitude; mais le genre humain, lorsqu'il est près de la mort, renaît plus vigoureux. Écrivez pour ceux-là qui seront dignes de voir et d'entendre, et qui auront la force de vous venger. Poursuivez avec la vérité vos persécuteurs: puisque vous ne pouvez les opprimer par la force des armes pendant qu'ils vivent, opprimez-les dans l'avenir avec l'opprobre et l'infamie. S'ils vous ont ravi patrie, tranquillité, richesse; si vous n'osez devenir époux, si vous tremblez au doux nom de père, pour ne point donner dans l'exil et l'infortune l'existence à de nouveaux proscrits et à de nouveaux malheureux, comment alors caressez-vous si bassement une vie qu'ils ont dépouillée de tous ses plaisirs? Consacrez-la à l'unique fantôme qui conduit les hommes généreux à la gloire! Vous jugerez l'Europe vivante, et vos jugements éclaireront la postérité; la faiblesse humaine vous montre la terreur et les périls; mais vous serez immortels: au milieu de l'avilissement des prisons et des supplices, vous vous élèverez contre les puissants, et leur colère contre vous ne fera qu'accroître leur honte et votre renommée.

Milan, 6 février 1799.

Envoie tes lettres à Nice; demain, je pars pour la France, et, qui sait? peut-être pour plus loin encore. Mais il est certain que je ne m'y arrêterai pas longtemps. Que cette nouvelle ne t'attriste point, Lorenzo, et console comme tu pourras ma pauvre mère. Peut-être me diras-tu que c'est moi d'abord que je devrais fuir, et que, si je ne puis trouver le repos nulle part, il serait bien temps que je m'arrêtasse? C'est vrai. — Je ne trouve pas de repos: mais il me semble que je suis ici plus mal que partout ailleurs. La saison!... le brouillard perpétuel!... certaines physionomies!... et puis peut-être que je me trompe, mais le manque de cœur des habitants... Je ne puis leur en faire un crime, il est des vertus qui s'acquièrent: mais la générosité, la compassion et la délicatesse naissent avec nous, et qui ne les sent pas ne les cherche pas. Quant à moi, je me suis mis dans l'esprit une telle fantaisie de partir, que chaque heure que je passe dans ce pays me paraît une année de prison.

Ton raisonnement est injuste, me diras-tu, parce que, dans ce moment tous tes sens, émus par la douleur, ressemblent à ces membres écorchés qui se retirent au moindre souffle d'air, si doux qu'il soit. Prends le monde comme il est, c'est le moyen de vivre plus tranquille et moins fou.

Mais que me dira celui qui me donne de si merveilleux conseils, lorsque je lui répondrai:

— Quand la fièvre t'agite, fais que ton pouls se calme, et tu seras guéri.

Eh bien, moi, je suis agité par une fièvre continuelle, et mille fois plus brûlante encore; comment alors puis-je maîtriser mon sang, qui s'élance avec rapidité, qui s'amasse en bouillonnant dans mon cœur, qui s'en échappe avec tant de force, qu'il me semble parfois, dans mon sommeil, que ma poitrine va se briser?... O Ulysses que vous êtes! lorsque je vous vois dissimulateurs, insensibles, incapables de secourir la pauvreté sans l'insulter, et de défendre le faible contre l'injustice; lorsque je vous vois, pour satisfaire vos basses passions, ramper aux pieds du puissant que vous haïssez et qui vous méprise... alors, je voudrais faire passer dans vos âmes quelques gouttes de cette bile généreuse qui arme sans cesse mon bras et ma voix contre la tyrannie, qui m'ouvre incessamment la main à l'aspect de la misère, et qui me sauvera toujours de l'avilissement dans lequel vous êtes tombés. Vous vous croyez sages, et le monde vous appelle vertueux... Cessez de craindre... Tout est égal entre nous. Dieu vous préserve de ma folie... et je le prie, de toutes les puissances de mon âme, qu'il me préserve de votre sagesse...

Lorenzo, j'irai chercher un asile dans tes bras; tu respectes et tu plains mes passions; car tu as vu ce lion s'adoucir aux seuls accents de ta voix... Mais, maintenant, tous conseils, toute raison sont funestes pour moi. Malheur, si je n'obéissais pas aux mouvements de mon cœur! La raison! elle est comme le vent: il éteint un flambeau, il allume un incendie... Adieu, cependant!...

Dix heures du matin.

J'ai réfléchi, Lorenzo; je crois que tu ferais mieux de ne point m'écrire avant d'avoir reçu de moi de nouvelles lettres. Je prends le chemin des Alpes Liguriennes pour éviter les glaces du mont Cenis; tu sais combien le froid m'est contraire.

Une heure.

Encore un nouveau retard. Je ne pourrai avoir mon passeport que dans deux jours. Je t'enverrai cette lettre au moment de monter en voiture.

Une heure et demie.

Je t'écris les yeux encore dans les larmes et fixés sur tes lettres. En mettant en ordre mes papiers, mes regards sont tombés sur le peu de mots que tu m'écrivais au bas d'une lettre de ma mère, quelques jours avant que je quittasse mes collines. « Mes pensées, mes vœux et mon amitié éternelle pour toi t'accompagneront partout, ô mon cher Ortis ; je serai toujours ton ami, ton frère, et la moitié de mon âme sera toujours à toi. »

Croirais-tu qu'à chaque instant je répète ces mots et qu'en les répétant, je me sens tellement ému, que je suis sûr le point de courir me jeter à ton cou, afin d'expirer entre tes bras. Adieu, adieu, je reviendrai.

Trois heures.

J'ai été faire une dernière visite à Parini.

— Adieu, m'a-t-il dit, ô malheureux enfant, adieu ! tu emporteras partout avec toi tes passions généreuses que jamais tu ne pourras satisfaire, tu seras malheureux... Je ne puis te consoler avec mes conseils, parce que mes infortunes, à moi, dérivent de la même source. La glace de l'âge a engourdi mes membres, mais le cœur ! il veille toujours. La seule consolation que je puisse t'offrir est ma pitié, et tu l'emportes tout entière avec toi. Dans peu de temps, j'aurai cessé d'exister ; mais, si mes restes conservent quelque sentiment, si tu trouves quelque douceur à pleurer sur mon tombeau, viens-y...

Je fondis en larmes et je le quittai. Il me suivit des yeux tant qu'il put m'apercevoir, et j'étais déjà au bout du corridor que je l'entendais encore d'une voix étouffée m'envoyer un dernier adieu.

Neuf heures du soir.

Tout est prêt. — Les chevaux sont commandés pour minuit. Je vais me jeter tout habillé sur mon lit jusqu'à ce qu'ils viennent. Je me sens si fatigué !

Adieu, cependant, adieu, Lorenzo ; j'écris ton nom et je te salue avec une tendresse et une superstition que je n'ai point encore éprouvées... Oh ! oui, nous nous reverrons, il me serait trop cruel de mourir sans te revoir et te remercier pour toujours... Et toi, Thérèse... Mais, puisque mon malheureux amour te coûterait ton repos et ferait le malheur de ta famille... adieu !... je fuis sans savoir où m'entraînera mon destin ; que les Alpes, que l'Océan, qu'un monde entier, s'il est possible, nous sépare !...

Gênes, 11 février.

Voilà le soleil plus beau que jamais... Toutes mes fibres sont plongés dans un suave frémissement et se ressentent de la beauté du ciel de ce pays... Je suis pourtant content d'être parti... Dans quelques instants, je poursuivrai ma route ; mais je ne puis te dire encore où je m'arrêterai ni quand finira mon voyage ; mais pour le 16 je serai à Toulon.

De la Piezza, 15 février.

Chemins, alpes, montagnes escarpées, rigueur de temps, dégoût de voyage, et puis...

Nouveaux tourments et nouveaux tourments (1)

Je t'écris d'un petit pays, au pied des Alpes Maritimes, où j'ai été forcé de m'arrêter, et duquel je ne sais encore quand je partirai, attendu que la poste manque de chevaux. Me voilà donc encore avec toi, et avec de nouveaux chagrins, et ne pouvant faire un pas sans rencontrer la douleur sur ma route.

Ces deux jours, je suis sorti sur le midi, et j'ai été à un mille environ de la ville me promener parmi quelques oliviers épars sur la plage de la mer ; j'allais me consoler aux rayons du soleil et boire cet air vivace, d'autant plus que, dans ce doux climat, l'hiver est encore plus doux que de coutume ; et, là, je me croyais seul, inconnu et caché aux hommes qui passaient ; mais à peine fus-je revenu à l'hôtel, que Michel, en allumant mon feu, me raconta qu'un certain individu, habillé comme un mendiant, et arrivé depuis peu dans cette chétive auberge, lui avait demandé si je n'avais pas autrefois étudié à Padoue ; il ne se rappelait plus mon nom, mais il avait gardé assez de souvenir de moi, du temps et des lieux ; il te nommait d'ailleurs.

— Enfin, continua Michel, son parler vénitien m'a fait croire que vous ne seriez pas fâché de retrouver un compatriote au fond de cette solitude... Et puis... et puis il paraissait si fatigué, si malheureux, que la crainte de déplaire à monsieur a fait place à la compassion, et que j'ai promis de l'avertir lorsque vous seriez revenu ; il attend dehors...

— Fais-le donc entrer, dis-je à Michel.

Et, tandis qu'il était allé le chercher, je sentis une tristesse soudaine inonder toute ma personne. L'enfant revint bientôt avec un homme maigre et d'une taille élevée, qui paraissait être jeune et avoir été beau, mais dont le visage était déjà sillonné par les rides de la douleur. Frère, j'étais près du feu, entouré de fourrures, mon manteau jeté sur la chaise voisine, l'aubergiste allait et venait pour préparer mon dîner... et ce malheureux, à peine vêtu d'un gilet de toile, me glaçait à le regarder... Peut-être que mon accueil triste et son état misérable l'avaient troublé d'abord ; mais, à mes premières paroles, il dut bien s'apercevoir que ton ami n'est point de ceux qui découragent les infortunés.

S'asseyant alors auprès de moi pour se réchauffer, il me raconta ce qui lui était arrivé pendant cette dernière et douloureuse année de sa vie.

— Je connais beaucoup, me dit-il, un étudiant qui était nuit et jour à Padoue avec vous.

Alors, il te nomma.

— Il y a bien longtemps, ajouta-t-il, que je n'ai eu de ses nouvelles ; mais j'espère que la fortune ne l'aura pas traité aussi cruellement que moi... J'étudiais alors !...

Je ne te dirai pas son nom, mon cher Lorenzo... Dois-je encore t'attrister par les récits des malheurs d'un homme que tu connus heureux et que peut-être tu aimes encore ? n'est-ce point déjà assez que le sort t'ait condamné à t'affliger toujours sur moi ?

Il poursuivit.

— Aujourd'hui, en venant d'Albenga, avant d'arriver à la ville, je vous ai rencontré sur le rivage ; vous ne vous êtes pas aperçu que je me retournais pour vous regarder, il me sembla vous reconnaître. Mais, ne vous connaissant que de vue, et quatre années s'étant écoulées depuis que j'ai quitté Padoue, je craignis de me tromper : votre domestique me rassura.

Je le remerciai d'être venu me voir.

— Et vous m'êtes d'autant plus agréable, lui dis-je, que vous m'avez fourni l'occasion de parler de Lorenzo.

Je ne te dirai pas ses douloureuses aventures. Forcé de s'exiler à la suite du traité de Campo-Formio, il s'engagea comme lieutenant dans l'artillerie cisalpine. Un jour qu'il se plaignait à un de ses amis des fatigues et des ennuis qu'il était forcé de supporter, celui-ci lui offrit un emploi : il accepta et prit son congé. Mais l'ami et la place lui manquèrent à la fois ; il erra quelque temps en Italie pour s'embarquer à Livourne.

Mais, pendant qu'il parlait, j'entendis dans la chambre voisine les gémissements d'un enfant et une plainte étouffée ; je remarquai alors que, chaque fois que ce bruit se renouvelait, il s'interrompait, écoutait avec inquiétude et ne reprenait son récit que lorsqu'il avait cessé.

— Peut-être, lui dis-je, sont-ce des voyageurs qui viennent d'arriver ?

— Non, me répondit-il ; c'est ma petite fille, âgée de treize mois, qui pleure...

Alors, il continua de me raconter qu'il s'était marié, pendant qu'il était lieutenant, à une jeune personne sans fortune, et que les marches continuelles qu'était obligé de faire son régiment, et que ne pouvait supporter sa femme, ainsi que la modicité de sa paye, l'avaient décidé encore plus à se fier à l'ami qui lui avait offert une place, et qui, depuis, l'avait abandonné. De Livourne, il s'était rendu à Marseille. A l'aventure, il avait ensuite parcouru la Provence et le Dauphiné, cherchant partout à enseigner l'italien sans qu'il pût nulle part trouver ni travail ni pain. Il revenait pour le moment d'Avignon et allait à Milan.

— Je me tourne vers le passé, continua-t-il, et je ne sais comment le temps s'est écoulé pour moi. Sans argent, suivi sans cesse d'une femme exténuée dont les pieds étaient déchirés par une route longue et pénible, et les bras brisés par le poids d'une innocente créature qui, à chaque instant, demandait au sein desséché de sa mère un aliment qu'il ne pouvait plus lui accorder, et qui nous déchirait l'âme par ses gémissements sans que nous pussions l'apaiser par la raison de notre impuissance ;... exposés à toute la

(1) Le Dante.

chaleur des jours et à toute la rigueur des nuits, couchant tantôt dans les écuries au milieu des chevaux, tantôt dans les cavernes comme les bêtes sauvages, chassés des villes par les gouverneurs, parce que mon indigence me fermait la porte des magistrats et ne leur permettait de m'accorder aucune confiance ; repoussé par mes anciens amis qui faisaient semblant de ne pas me connaître ou qui me tournaient les épaules !..

— On m'avait pourtant assuré, dis-je l'interrompant, que beaucoup de nos concitoyens, riches et généreux, s'étaient retirés à Milan et dans ses environs.

— Alors, reprit-il, c'est que mon mauvais génie les aura rendus cruels pour moi seul. Il y a tant de malheureux, tant de proscrits, que les meilleurs cœurs se lassent de faire le bien, car un tel.. un tel... (et les noms de ces hommes dont il me découvrait l'hypocrisie étaient autant de coups de couteau dans mon cœur) m'ont fait attendre vainement à leur porte ; quelques autres, après de grandes promesses, m'ont fait faire plusieurs milles jusqu'à leurs maisons de campagne pour m'y accorder l'aumône de quelques pièces de monnaie... Le plus humain me jeta un morceau de pain sans daigner me voir ; le plus magnifique m'a fait, avec ces habits déchirés, traverser une haie de valets et de convives et, après m'avoir rappelé l'ancienne prospérité de ma famille, après m'avoir recommandé le travail et la probité, me dit de revenir le lendemain. J'y retournai et je trouvai dans l'antichambre trois domestiques ; l'un d'eux me dit que son maître dormait encore et me mit dans la main deux écus et une chemise. Ah ! continua-t-il, je ne sais si vous êtes riche ; mais vos soupirs et votre visage me disent que vous êtes malheureux et compatissant. Croyez-moi, j'ai acquis la preuve que l'argent a le pouvoir de faire paraître généreux l'usurier même, et que le riche daigne rarement répandre ses bienfaits sur celui qui en a véritablement besoin.

Je me taisais ; il se leva pour se retirer, et continua :

— Les livres m'ont appris à aimer les hommes et la vertu ; mais les livres, les hommes et la vertu m'ont trompé. J'ai la tête savante et le cœur fier, mais j'ai les bras ignorants de tout métier. Ah ! si mon père, du fond de la fosse où il est couché, pouvait entendre avec quels amers gémissements je lui reproche de ne point avoir fait de ses cinq fils des menuisiers ou des tailleurs ! Pour la misérable vanité de garder la noblesse sans la fortune, il a dépensé le peu qu'il possédait à nous mettre dans les universités et à nous lancer dans le monde, et nous cependant !... Je n'ai jamais pu savoir ce que la fortune avait fait de mes autres frères ; je leur ai écrit plusieurs lettres sans jamais avoir de réponse ; ils sont ou dénaturés ou malheureux !... Mais, pour moi, tel est le résultat des ambitieuses espérances de mon père ! Que de fois il m'est arrivé, vaincu par la fatigue, par le froid, par la faim, d'entrer dans une auberge, sans savoir comment je payerais la dépense de la journée !... sans souliers, sans habits !...

— Ah ! couvrez-vous ! m'écriai-je en me levant et en lui jetant mon manteau sur les épaules. Couvrez-vous !

Michel, que le hasard avait amené dans la chambre et qui était derrière nous et nous écoutait, s'approcha alors en s'essuyant les yeux du revers de sa main et arrangea le manteau, mais avec un certain respect et comme s'il eût craint d'insulter à la fortune mauvaise chez un homme d'une naissance aussi distinguée.

O Michel ! je me rappellerai toujours que tu pouvais vivre libre du moment que ton frère t'offrit de demeurer chez lui pour l'aider dans son commerce ; et cependant tu as préféré rester près de moi, comme mon domestique. Oh ! je garde note de cette patience avec laquelle tu souffris quelquefois mes désirs fantastiques et les mouvements injustes de ma colère. La gaieté ne t'a point abandonné dans ma solitude ; tu as partagé, autant que tu l'as pu, les maux qui m'ont accablé. Souvent ta physionomie joviale et ouverte adoucissait mes peines ; et quand, plongé dans de noires pensées, je passais des journées entières sans laisser échapper un seul mot, tu réprimais ta joie pour ne point me faire apercevoir de ma douleur. Je t'aimais, Michel ; mais ta dernière action envers ce malheureux a encore sanctifié ma reconnaissance. Tu es le fils de ma nourrice, tu as été élevé dans ma maison, je ne t'abandonnerai jamais ; et mon amitié pour toi s'est encore augmentée depuis que je me suis aperçu que ton état de domesticité eût peut-être corrompu ton beau naturel, s'il n'avait été cultivé par ma bonne mère, par cette femme dont l'âme tendre et délicate communique sa douceur et sa bonté à tous ceux qui vivent avec elle.

A peine fus-je seul, que je remis à Michel tout l'argent dont je pouvais disposer, et, pendant que je dînais, je l'envoyai à ce malheureux. Je n'ai conservé que ce qui m'était absolument nécessaire pour me rendre à Nice, où je négocierai les lettres de change que les banquiers de Gênes m'ont expédiées pour Marseille et Toulon.

Ce matin, lorsque, avant de partir, il est venu me remercier avec sa femme et son enfant, si tu avais entendu avec quel accent de reconnaissance il me répéta plusieurs fois :

— Sans vous, je serais aujourd'hui cherchant le premier hôpital !

Je n'eus pas le courage de lui répondre ; mais mon cœur lui disait :

— Oui, tu as maintenant de quoi vivre pendant quatre mois, pendant six.. peut-être... Et puis... la trompeuse Espérance te guide par la main, et le chemin qu'elle te fait prendre doit te conduire peut-être à de nouveaux et à de plus grands malheurs !... Tu cherchais le premier hôpital, et peut-être n'étais-tu pas éloigné du tombeau. Mais, au moins, ce pauvre secours te donnera la force de supporter les maux qui t'attendent, qui t'auraient accablé, et qui allaient pour toujours te délivrer du fardeau de la vie. Réjouis-toi cependant du présent ; mais que de peines il t'a fallu éprouver pour que cet état, qui paraîtrait aux autres si malheureux, te semble, à toi, le comble du bonheur... Ah ! si tu n'étais ni père ni mari, j'aurais pu te donner un conseil..

Et, sans dire un seul mot, je l'embrassai, et je le vis partir avec un serrement de cœur que je ne puis exprimer...

Hier soir (1) en me déshabillant, je me rappelai cette aventure.

— Pourquoi, me dis-je alors, cet homme a-t-il quitté sa patrie ? pourquoi s'est-il marié ? pourquoi a-t-il abandonné un emploi qui assurait son existence ?

Toute son histoire me paraissait le roman d'un fou, et je me demandais ce qu'il aurait pu faire, ou ne pas faire pour éviter ces malheurs... Mais j'ai tant de fois dans ma vie entendu répéter ce *pourquoi*, j'en ai tant vu qui se faisaient les médecins des maladies des autres, que je me suis couché en murmurant :

— O vous qui jugez aussi inconsidérément les hommes que maltraite la fortune, mettez une main sur votre cœur, et avouez-le franchement : êtes-vous plus sages ou plus heureux ?

Crois-tu que ce qu'il a raconté était vrai ?.. Moi, je crois qu'il était à moitié nu, et que j'étais bien couvert ; j'ai vu une femme languissante, j'ai entendu les cris d'un enfant. O mon ami, doit-on chercher encore avec une lanterne des arguments contre le pauvre, parce qu'il sent dans sa conscience le droit que lui a donné la nature de partager le pain du riche ? — On me dira sans doute que les malheurs qui, chez les autres, dérivent du vice sont peut-être chez celui-ci le fruit du crime ; je l'ignore et ne veux point le savoir : juge, mon devoir serait de condamner les coupables ; mais je suis homme. Lorsque je songe aux frissons que cause la première idée du crime, à la faim et aux passions qui nous poussent à le commettre, aux terreurs perpétuelles et aux remords avec lesquels l'homme se rassasie du fruit ensanglanté de sa faute, aux cachots toujours ouverts pour l'engloutir, à l'indigence et au déshonneur qui l'attendent s'il parvient à échapper à la justice, je me demande alors si je dois l'abandonner au désespoir et à de nouveaux crimes, et s'il est le seul coupable ; la calomnie, la trahison, la malignité, la séduction, l'ingratitude ne sont-ils pas des crimes aussi, et des crimes qui, loin d'être punis, deviennent souvent la source des honneurs et de la fortune ? Oh ! punissez, juges et législateurs, punissez ; mais, auparavant, suivez-moi sous les chaumières de la campagne et dans les faubourgs des capitales ; voyez-y un quart de la population sommeillant sur la paille et ne sachant comment satisfaire aux suprêmes besoins de la vie. Je conviens qu'il est impossible de changer la société, je reconnais que la faim, les crimes, les supplices, sont les éléments nécessaires de l'ordre social et de la prospérité universelle ; je crois que le monde ne pourrait exister sans juges et sans bourreaux, et je le crois ainsi parce que tel est le sentiment de tous ; mais, moi, Lorenzo, je ne serai jamais juge. — Dans cette vallée immense où l'humaine espèce naît, vit, meurt, se reproduit pour mourir encore, sans savoir pourquoi ni comment, je ne distingue que deux classes d'hommes, les heureux et les malheureux, et, si je rencontre un malheureux, je pleure sur l'humanité, je tâche de répandre quelques gouttes de baume sur ses blessures, mais j'abandonne à la balance de Dieu ses mérites et ses fautes.

Vintimille, 19 et 20 février.

« Tu es malheureux sans espoir, tu vis au milieu des angoisses de la mort, et tu n'as pas sa tranquillité, mais tu dois souffrir pour les autres ! » C'est ainsi que la philoso-

(1) Ce fragment, quoique sans date et sur une autre feuille, m'a paru néanmoins faire suite à la lettre précédente, et écrit du même pays.

(*L'Éditeur.*)

phie demande aux hommes un héroïsme que la nature leur refuse ; celui qui a la vie en horreur peut-il être retenu par le peu de bien que son existence doit apporter à la société, et se condamner, par un espoir aussi douteux, à plusieurs années de souffrance? Comment pourrait-il espérer pour les autres, celui qui n'a plus ni désirs ni espérance pour soi ! qui, abandonné de tous, a fini par s'abandonner lui-même?

Tu n'es pas seul malheureux, me diras-tu. — Hélas! ce n'est que trop vrai ; mais ces paroles mêmes ne nous sont-elles pas dictées par cette envie secrète que nous éprouvons tous à la vue du bonheur d'autrui? la misère des autres adoucit-elle la mienne? est-il un homme assez généreux pour se charger de mes malheurs? et, en supposant encore qu'il en eût la volonté, en aurait-il le pouvoir? Il y aurait plus de courage sans doute à les supporter ; mais le malheureux entraîné par un torrent, et qui a la force d'y résister sans savoir l'employer, en est-il plus méprisable pour cela?... Quel est le sage qui peut se constituer le juge de nos forces intimes, qui peut diriger le cours des passions variant selon les âges et les incalculables circonstances? qui peut dire : « Tel homme est un lâche parce qu'il a succombé ; tel autre est un héros, parce qu'il résiste? » tandis que l'amour de la vie est un sentiment tellement impérieux, que le premier aura plus combattu avant que de céder, que le second ne l'aura fait pour supporter ses peines?

Mais les devoirs qu'exige de toi la société? — Les devoirs? en ai-je contracté envers elle, parce qu'elle m'a tiré du sein de la nature quand je n'avais ni la volonté d'y consentir, ni la raison de m'en défendre, ni la puissance de m'y opposer, et qu'elle m'a élevé au milieu de ses besoins et de ses préjugés?

Pardon, Lorenzo, si j'appuie avec tant de force sur des arguments que nous avons tant de fois discutés entre nous ; je ne veux point te faire abandonner une opinion si éloignée de la mienne, mais seulement résoudre les doutes qui pourraient me rester encore. Tu serais aussi convaincu que moi, si, comme moi, tu sentais toutes les plaies de mon cœur. Dieu te les épargne, Lorenzo! j'ai contracté ces devoirs sans les connaître ; ma vie doit-elle donc, esclave des préjugés, payer les maux dont m'accable la société, parce qu'elle les appelle des bienfaits? — Et, en fussent-ils encore... j'en jouis et je les récompense tant que j'existe ; mais, dans la tombe, je cesse d'y être exposé et d'en tirer aucun avantage. — O mon ami, chaque homme naît ennemi de la société, parce que la société est ennemie de chaque individu. Suppose un instant que tous les mortels à la fois éprouvassent ce dégoût de la vie. — Crois-tu qu'ils la supporteraient pour moi seul? Si je commets une action préjudiciable au plus grand nombre, je suis puni, tandis qu'il ne me sera jamais permis de me venger de celles de la majorité, quelque dommage qu'elles me causent. Je suis fils, prétendent-ils, de la grande famille ; mais ne puis-je pas, en renonçant aux biens qu'elle me promet, me dérober aux devoirs qu'elle m'impose, me regarder comme formant à moi seul un monde entier, et me soustraire à ses lois, puisque la première elle a manqué aux promesses du bonheur qu'elle m'avait faites? Si, dans le partage général, je m'aperçois qu'il ne me revient pas ma portion de liberté ; si les hommes s'en sont emparés parce qu'ils sont les plus forts ; s'ils me punissent parce que je la redemande,... quel autre moyen de les délier de leurs promesses, et de les délivrer de mes plaintes, que de chercher dans ma tombe la tranquillité et le repos? Ah! combien les philosophes qui ont prêché les vertus humaines, la probité naturelle, la bienveillance réciproque, ont servi à leur insu la politique des tyrans, et trompé ces âmes généreuses et bouillantes qui aiment aveuglément les hommes! dans la seule espérance d'être aimées d'eux, et qui seront toujours victimes, trop tard repentantes, de leur loyale crédulité.

Combien de fois ces arguments de la raison ont-ils trouvé fermé la porte de mon cœur, parce que j'espérais encore consacrer mes malheurs à la félicité d'autrui! Mais, au nom de Dieu, Lorenzo, écoute et réponds-moi : Pourquoi est-ce que je vis?... de quelle utilité te suis-je, moi fugitif au milieu de ces montagnes? quel honneur ma vie peut-elle répandre sur moi, sur ma patrie et sur ceux qui me sont chers? quelle différence y a-t-il de ma solitude à la tombe? La mort serait pour moi le terme de mes peines, et pour vous celui de votre inquiétude sur mon sort ; à tant d'angoisses et de douleurs en succéderait une seule ; terrible, il est vrai, mais qui serait la dernière, et qui vous ferait certains de mon éternelle tranquillité.

Je réfléchis chaque jour aux dépenses que je cause à ma mère ; car je ne sais comment elle peut faire pour moi tout ce qu'elle fait, et peut-être maintenant, si je revenais chez elle, trouverais-je notre maison déchue de son ancienne splendeur, qui déjà commençait à s'obscurcir, lorsque je la quittai, par les extorsions publiques et privées qui se succédaient chaque jour.

Ne crois pas que je doute de la continuation de ses soins à mon égard ; j'ai encore trouvé de l'argent à Milan ; mais cette maternelle libéralité diminue encore l'aisance dans laquelle elle est née ; elle n'a pas été heureuse épouse, et ses revenus seuls soutenaient notre maison, que ruinait la prodigalité de mon père ; son âge me rend encore ces pensées plus amères. Ah! si elle savait que rien ne peut sauver son fils : si elle voyait les ténèbres et la consomption de mon âme. — Ne lui en parle pas, Lorenzo ; mon existence est ainsi faite, que veux-tu!... Ah! si je vis encore, l'unique flamme de mes jours est une sourde espérance qui va toujours les ranimant, et que je tâche sans cesse d'éloigner de moi ; car, si je veux l'approfondir, elle se change à l'instant dans un désespoir infernal. Ton mariage, Thérèse, décidera de la durée de mon existence... mais, tant que tu seras libre... notre bonheur dépend des circonstances... de l'inconstant avenir... de la mort!... jusqu'à ce moment, tu seras toujours mienne... Je te parle... je te vois... je cherche à te presser dans mes bras, comme si tu étais près de moi... et il me semble que, quoique éloignée, tu dois ressentir encore l'impression de mes baisers et de mes larmes. Mais, lorsque tu seras offerte par ton père, comme une victime de réconciliation, sur l'autel de Dieu ; lorsque tu auras acheté de tes pleurs la tranquillité de ta famille... seulement alors, pas moi!... mais le désespoir seul, et de lui-même, anéantira l'homme et ses passions. — Et comment, tant que j'existerai, pourrais-je éteindre mon amour, et pourrais-tu, toi-même, te défendre d'une secrète espérance!... Mais, alors notre amour ne serait plus saint et innocent... Je n'aimerai pas, quand elle sera la femme d'un autre, la femme qui fut à moi... J'aime immensément Thérèse, mais non l'épouse d'Odoard... Ah! peut-être, au moment où je t'écris, est-elle dans son lit!... Lorenzo! Lorenzo! le voilà, le démon persécuteur qui brûle mon sein, trouble ma raison, suspend jusqu'aux battements de mon cœur... C'est lui qui me rend si féroce que de désirer l'anéantissement du monde... Pleurez tous!... Que me veut-il?... pourquoi ce poignard qu'il me pousse dans la main?... pourquoi marche-t-il devant moi et se retourne-t-il en regardant si je le suis?... pourquoi m'indique-t-il la place où je dois frapper?... est-il envoyé par la vengeance du Ciel?... C'est ainsi que, cédant à mes fureurs et à mes superstitions, je me roule dans la poussière en invoquant, avec des cris terribles, un Dieu que je ne connais pas, qu'autrefois j'ai candidement adoré, que je n'offensais jamais, de l'existence duquel je doute toujours et que cependant je crains et que j'adore... Où trouverais-je un appui? est-ce en moi-même? est-ce dans les autres hommes? Le soleil est noir et la terre humide de sang...

Enfin me voici tranquille!... Quelle tranquillité!... Lorenzo, c'est la stupeur de la mort... J'ai erré par ces montagnes, je n'y ai pas trouvé un abri, pas une plante, pas une chaumière ; l'œil n'y rencontre que des rochers escarpés et arides... et çà et là quelques croix qui s'élèvent sur les tombes des voyageurs assassinés.

Au-dessous est le Roya, un torrent qui, à la fonte des neiges, se précipite des entrailles des Alpes et sépare ces deux monts immenses. Sur la plage est un pont qui s'étend jusqu'au sentier, et duquel la vue parcourt deux lignes de rochers, de cavernes et de précipices ; à peine peut-on distinguer sur ces montagnes d'autres montagnes de neige, qui se confondent avec les nuages grisâtres arrêtés sur leurs cimes... Dans cette vallée descend et s'engouffre la Tramontane et s'avance la Méditerranée ; la nature s'assied là, solitaire, menaçante, et de son royaume chasse tous les vivants.

Voilà tes frontières, ô Italie!... mais quelles barrières ne sont pas surmontées de toutes parts par l'avarice des nations? où sont tes fils? qui te manque-t-il, excepté l'union et la concorde? Alors, je répandrais glorieusement ma vie malheureuse pour toi ; mais que peuvent mon bras isolé et ma voix solitaire? Où est l'ancienne terreur de ton nom? Insensés, nous allons chaque jour rappelant notre liberté et la gloire de nos aïeux, qui nous obscurcissent de leur splendeur. Tandis que nous invoquons leurs ombres magnanimes nos ennemis foulent leurs tombeaux ; et peut-être un jour viendra, où, perdant l'intelligence et la parole, nous serons semblables aux esclaves domestiques des anciens, ou vendus comme de misérables nègres, et où nous verrons nos maîtres, ouvrant les sépultures, exhumer et disperser aux vents les cendres de ces géants pour anéantir jusqu'à leur mémoire. — Oui, nos souvenirs sont un motif d'orgueil, mais non pas une cause de réveil.

C'est ainsi que je m'irrite lorsque je sens grandir dans mon âme le nom italien... Je me retourne, je regarde autour de moi, je ne trouve plus ma patrie, et je me dis :

— Les hommes sans doute sont les artisans de leurs propres malheurs ; mais les malheurs dérivent de l'ordre universel, et le genre humain est l'instrument orgueilleux et aveugle du destin...

Nous raisonnons sur les événements de quelques siècles ; eh! que sont ces siècles dans l'espace immense des temps? Ils se sont écoulés semblables aux saisons de l'année dont

les variations successives nous paraissent toujours plus étonnantes et ne sont cependant qu'une conséquence nécessaire du grand Tout. L'univers se contre-balance, et les nations se dévorent parce que l'une ne peut s'élever sans les cadavres de l'autre. En jetant du sommet des Alpes les yeux sur ma malheureuse patrie, je pleure, je frémis, et je demande vengeance contre ses envahisseurs; mais ma voix se perd dans les plaintes encore vivantes des peuples trépassés. Lorsque les Romains rapinaient le monde, ils cherchaient au delà des mers et des déserts de nouveaux pays à dévaster, ils enchaînaient les peuples, les princes et les dieux, et, lorsque enfin ils ne savaient plus où ensanglanter leurs épées, ils les tournaient contre leurs propres entrailles. C'est ainsi que les Israélites massacrèrent les paisibles habitants de Canaan, et qu'ensuite les Babyloniens traînèrent en servitude les prêtres, les mères et les enfants du peuple de la Judée; c'est ainsi qu'Alexandre renversa l'empire de Babylone, et qu'après avoir embrasé en passant la plus grande partie de la terre, il se plaignait qu'il n'existât pas un autre univers; c'est ainsi que les Spartiates dévastèrent trois fois Messène et chassèrent trois fois les Messéniens, qui cependant étaient Grecs comme eux, avaient la même religion qu'eux et descendaient des mêmes ancêtres qu'eux; c'est ainsi que se déchirèrent les anciens Italiens jusqu'au moment où les Romains les assujettirent à leur fortune; et c'est ainsi que Rome, la reine du monde, devint en peu de siècles successivement la proie des Césars, des Nérons, des Constantins, des Vandales et des papes. Le ciel de l'Amérique est encore obscurci par la vapeur des bûchers humains, et le sang d'innombrables peuples qui ne connaissent même pas les Européens, transporté par l'Océan, est venu tacher d'infamie notre rivage; mais ce sang sera vengé un jour et retombera sur la tête des fils des Européens. Toutes les nations ont leurs âges, tous les peuples sont tyrans aujourd'hui pour préparer leur servitude de demain, et ceux qui payaient auparavant le tribut l'exigeront un jour avec le fer et le feu. Le monde est une forêt peuplée de bêtes féroces : la famine, les déluges, la guerre et la peste sont des conséquences du système de la nature, et de même que la stérilité d'une année prépare l'abondance de l'année suivante ! eh ! qui sait? les malheurs de la terre concourent peut-être à la félicité d'un autre globe.

Cependant, nous décorons pompeusement du nom de vertu toutes les actions que commandent la sûreté de celui qui gouverne et la crainte de ceux qui obéissent. Les rois prescrivent la justice; mais pourtant ils l'imposeraient mieux si pour monter au trône ils ne l'avaient violée. Le conquérant ambitieux qui vole des provinces entières, envoie à l'échafaud le malheureux qui, pressé par la faim, a dérobé un morceau de pain. Ainsi, lorsque la force a méprisé tous les droits d'autrui, elle essaye de tromper les autres par les apparences de la justice, afin qu'une autre force ne la détruise pas. Voilà le monde, voilà les hommes. De temps en temps, quelques-uns, plus ardents, s'élèvent au-dessus de la multitude. Regardés d'abord comme des fanatiques, quelquefois punis comme des criminels, s'ils échappent à ces dangers et qu'un bonheur, qu'ils croient fait pour eux, quoiqu'il ne soit réellement que le moteur puissant et universel des choses, les protège, alors, craints et obéis pendant leur vie, ils sont mis au rang des dieux après leur mort. Telle est l'histoire des héros, des conquérants et des fondateurs de nations qui, portés au faîte des honneurs par leur ambition et la stupidité du vulgaire, croient devoir leur élévation à leur seule valeur, tandis qu'ils ne sont que les roues aveugles d'une horloge. Quand une révolution est mûre sur la terre, il y a nécessairement des hommes qui doivent la commencer, et de leurs corps servir de marchepied au trône de celui qui l'achève. Et parce que la race humaine n'a trouvé ici-bas ni bonheur ni justice, elle a créé des dieux protecteurs de la faiblesse, et se console de ses peines présentes par l'espoir d'une récompense à venir. Mais dans tous les siècles, les dieux ont revêtu les armes des conquérants et ils oppriment les peuples avec les passions, les fureurs et les ruses de ceux qui veulent régner.

Sais-tu, Lorenzo, où peut encore exister la véritable vertu? Chez nous, faibles et malheureux proscrits, chez nous qui, après avoir éprouvé toutes les erreurs et tous les maux de la vie, savons les plaindre et les secourir. Oui, la pitié est la seule vertu; toutes les autres sont des vertus usuraires.

Mais pendant que je regarde d'en haut les folies et les malheurs de l'humanité, ne sens-je point en moi les passions et la faiblesse, les pleurs et les crimes de l'homme? N'ai-je pas une patrie à plaindre? ne me dis-je pas en pleurant :

Tu as une mère et un ami. Tu aimes. Tu attends une foule de malheureux qui espèrent en toi. Où veux-tu fuir? sur toute terre la douleur, la mort, la perfidie des hommes te poursuivront; et tu tomberas peut-être, et personne n'aura compassion de toi; et cependant tu sentiras dans ton cœur tout le besoin de la pitié d'un ami. Abandonné de tous, ne demandes-tu pas des secours au Ciel? Le Ciel est sourd; cependant, au milieu de tes maux, tu te tournes involontairement vers lui. Va, prosterne-toi, mais aux autels domestiques!

O nature! il est donc vrai que tu as besoin de nous et que tu nous considères comme ces insectes et ces vermisseaux que nous voyons s'agiter et se reproduire sans savoir dans quel but ils ont été créés; mais, si tu as doué les hommes du fatal amour de la vie, afin qu'ils ne succombent pas sous la somme immense de leurs douleurs, et qu'ils obéissent plus sûrement à tes lois, pourquoi leur donner le présent plus funeste encore de la raison? Nous touchons de la main toutes nos calamités, et nous ignorons les moyens de les guérir.

Pourquoi donc est-ce que je fuis? Dans quelles contrées lointaines vais-je me perdre? Où trouverai-je les hommes différents des hommes? Ne sais-je pas que le malheur et l'indigence m'attendent hors de ma patrie? Oh! non, je reviendrai vers toi, terre sacrée qui la première as entendu mes vagissements, sur laquelle j'ai reposé tant de fois mes membres fatigués, où j'ai trouvé, au sein de l'obscurité et de la paix, les seuls vrais plaisirs que j'aie jamais ressentis, et à laquelle dans ma douleur j'ai confié mes plaintes et mes larmes. Puisque tout est revêtu pour moi d'un voile de tristesse, puisque je n'ai plus d'autre espoir que la tombe, vous seules, ô mes forêts, entendrez mes derniers gémissements, et vous seules encore de vos ombres amies couvrirez mon froid cadavre. Les malheureux compagnons de ma disgrâce pourront du moins y venir pleurer; et, s'il est vrai que nos passions nous survivent, mon ombre douloureuse trouvera quelque douceur aux soupirs de cette céleste enfant que je crus née pour moi, mais qu'ont arrachée de mes bras mon mauvais destin et les préjugés des hommes.

Alexandrie, 29 février.

De Nice, au lieu d'entrer en France, j'ai pris la route du Montferrat. Ce soir, je m'arrêterai à Plaisance; jeudi, je t'écrirai de Rimini. Alors, je te dirai adieu, Lorenzo.

Rimini, 5 mars.

Tout m'abandonne à la fois. Je venais avec anxiété pour revoir Bertola (1); depuis longtemps, je n'avais point reçu de ses nouvelles. Il est mort!

Onze heures du soir.

Je le sais, Thérèse est mariée. Tu n'as point voulu me l'apprendre, pour ne pas me porter la vraie blessure. Mais le malade gémit lorsqu'il lutte contre la mort, et non lorsque celle-ci l'a vaincu. Tout est mieux ainsi. Maintenant, je suis tranquille, parfaitement tranquille. Adieu, Lorenzo; la seule chose que je regrette est mon voyage de Rome.

D'après les fragments suivants, il paraîtrait que ce fut de ce jour même qu'Ortis s'assura dans la résolution de mourir; plusieurs autres fragments, recueillis dans ses papiers, paraissent contenir les diverses pensées qui le raffermirent encore dans son dessein; je les mettrai sous les yeux du lecteur selon leur date.

Le terme est arrivé. J'ai déjà, depuis longtemps, décidé quels seraient la manière et le lieu. Le jour approche: que peut m'offrir maintenant la vie? Le temps a dévoré mes moments heureux, et je ne la connais que par le sentiment de la douleur. Voilà que l'illusion m'abandonne. Je médite sur le passé, j'interroge l'avenir, je n'y vois que le vide. Les années qui ont suivi mon enfance se sont écoulées lentes, dans les craintes, les désirs, les illusions et l'ennui! et, si je redemande à la nature ma portion de l'héritage commun, je n'y trouve que le souvenir de quelques plaisirs qui ne sont plus, et une immensité de malheurs qui abattent d'autant plus mon courage, qu'ils m'en font craindre de plus grands encore. Si cette vie n'offre qu'une longue continuité de peines, que pouvons-nous espérer? Le néant, ou un autre monde différent de celui-ci. Je suis décidé. Je ne me hais point, je ne hais point les hommes. Je cherche seulement le repos, et la raison, que j'interroge, me

(1) Auteur de quelques poésies champêtres. (L'Éditeur.)

répond qu'il n'existe que dans la tombe. Oh ! combien de fois, plongé dans mes méditations et abattu par mes malheurs, ne fus-je pas au moment de m'abandonner au désespoir ! L'idée de la mort adoucissait seule alors ma tristesse, et je souriais à l'espérance de ne plus exister.

Je suis tranquille..., parfaitement tranquille ; mes illusions sont évanouies, mes désirs sont morts, l'espérance et la crainte m'ont laissé l'esprit libre ; mon imagination n'est plus, comme autrefois, le jouet de fantômes tantôt gais, tantôt tristes ; ma raison ne se laisse plus surprendre par de vains arguments... Tout est calme... Remords du passé, dégoût du présent, crainte de l'avenir, voilà la vie. La mort seule, à qui est confié le changement sacré des choses, donne le repos et la paix...

Il ne m'écrivit point de Ravenne ; mais, par ce fragment, je vis qu'il y avait été la même semaine :

... Ce n'est point un dessein prémédité, mais réfléchi et nécessaire. Quels orages n'a point éprouvés mon cœur, avant que la mort raisonnât aussi tranquillement avec lui et lui avec elle !

Sur ton urne, ô Dante ! en la serrant entre mes bras, je me suis encore affermi dans mon dessein. M'as-tu vu ? — Est-ce toi, père, qui m'as inspiré tant de force de raison et de cœur, tandis qu'agenouillé et le front appuyé à tes marbres, je méditais et ton âme élevée, et ton amour, et ton ingrate patrie, l'exil et l'indigence, et ton esprit divin ? Si bien que je me suis éloigné de ton ombre plus libre et plus tranquille...

Le 13 mars, au point du jour, Ortis revint aux collines Euganéennes, et, après s'être jeté tout habillé sur son lit, expédia Michel à Venise. J'étais auprès de sa mère lorsque le messager arriva ; elle l'aperçut avant moi et s'écria, avec l'accent de la crainte :

— Et mon fils ?

La lettre d'Alexandrie n'était point encore arrivée, et Ortis avait fait une telle diligence, qu'il avait prévenu celle de Rimini ; nous le croyions déjà en France, et voilà pourquoi l'arrivée subite et inattendue de son domestique fut le pressentiment de terribles nouvelles.

— Mon maître, nous dit-il, est à la campagne et n'a pu vous écrire, parce que, ayant voyagé toute la nuit, il dormait au moment où je montais à cheval. Je viens vous avertir que nous repartirons bientôt. je crois lui avoir entendu dire pour Rome..., oui, si je me le rappelle bien, pour Rome, puis pour Ancône, où nous devons nous embarquer. Du reste, mon maître se porte bien, et, depuis une semaine surtout, paraît beaucoup plus calme ; il m'envoie vous avertir qu'il arrivera demain ou après-demain.

Michel paraissait content ; mais son récit sans suite accrut encore nos soupçons, qui ne cessèrent que lorsque Ortis nous écrivit qu'étant sur le point de partir pour les îles qui appartenaient autrefois à Venise, il voulait, avant de s'éloigner peut-être pour toujours, nous embrasser encore et recevoir la bénédiction de sa mère. Ce billet s'est égaré.

Cependant, le jour de son arrivée, il se réveilla sur les quatre heures, et alla se promener du côté de l'église. Il revint bientôt et s'habilla pour se rendre chez M. T*** ; un domestique lui dit que, depuis six jours, ils étaient tous à Padoue et qu'on les attendait d'un moment à l'autre. Il était presque nuit lorsqu'en revenant chez lui, il rencontra Thérèse, qui tenait par la main la petite Isabelle, et, derrière les jeunes filles, M. T*** et Odouard. Ortis frémit en les apercevant, et s'approcha d'elles avec un tremblement convulsif ; à peine Thérèse l'eut-elle reconnu, qu'elle s'écria :

— Dieu éternel !

Et, se rejetant en arrière, elle s'appuya sur son père.

Pendant ce temps, Ortis les joignit. M. T*** lui serra à peine la main, et Odouard le salua froidement. Isabelle seule courut à lui, se jeta à son cou et le couvrit de baisers, l'appelant son cher Ortis ; il la prit dans ses bras et les accompagna en causant à voix basse avec la petite fille. Personne autre n'ouvrit la bouche. Odouard seul lui parla pour lui demander s'il partait bientôt pour Venise.

— Dans peu de jours, répondit-il.

Au même instant, ils arrivèrent à la porte, et il prit congé d'eux.

Michel, qui n'avait point voulu s'arrêter à Venise afin de ne pas laisser son maître seul, revint à une heure du matin, et le trouva assis devant son secrétaire, occupé à mettre de l'ordre dans ses papiers ; il en brûla beaucoup et en jeta d'autres sous sa table. Le jeune homme, fatigué, se coucha en recommandant au jardinier de ne point s'éloigner, attendu que, son maître n'ayant point encore dîné, il pourrait avoir besoin de lui. Le jardinier lui apporta quelque nourriture, qu'il prit sans cesser cependant l'examen de ses papiers ; il ne l'acheva point, et, se levant bientôt, il se promena longtemps dans sa chambre, se mit à lire ; puis, ouvrant sa fenêtre, il s'y appuya quelques instants. Il paraît qu'aussitôt après il écrivit les fragments suivants, en différentes pages, mais sur le même feuillet :

.. Allons, courage ! — Tiens, vois ce brasier ardent... mets-y la main, laisse-l'y brûler. Prends garde un gémissement t'avilirait... Eh ! pourquoi affecterais-je un héroïsme qui ne peut être d'aucune utilité ?

La nuit est obscure et avancée, pourquoi veillai-je donc immobile sur ces livres ? — que m'ont-ils appris ?... A affecter la sagesse tant que les passions n'ont point maîtrisé mon âme... Les préceptes sont, comme la médecine, inutiles lorsque le mal surpasse les forces de la nature... Quelques sages se vantent d'avoir vaincu les passions qu'ils n'ont jamais eu la peine de combattre, ne les ayant jamais ressenties...

Aimable étoile du matin, tu brilles à l'orient ! et tu envoies à mes yeux ton rayon, le dernier.. Qui l'eût dit, il y a six mois, lorsque, rayonnante au milieu des autres planètes, tu égayais la tristesse de la nuit et que nous t'adressions nos saluts et nos vœux !

Enfin l'aurore paraît... Peut-être, en ce moment, Thérèse pense-t-elle à moi... Pensée consolatrice ; oh ! combien la certitude d'être aimé n'adoucit-elle point quelque douleur que ce soit.

Eloigne-toi, délire funeste ! voudrais-tu essayer de me séduire encore ?... Eloigne-toi, il n'est plus temps .. et je me suis désillusionné moi-même, un seul parti me reste...

Pendant la journée, Ortis fit demander une Bible à Odouard ; celui-ci n'en avait point ; il envoya alors chez le curé, et, lorsqu'on la lui eut remise, il s'enferma. Un peu après midi, il sortit pour faire partir la lettre suivante et revint se renfermer encore :

14 mars.

Lorenzo, j'ai un secret qui, depuis un mois, me pèse sur le cœur... Mais l'heure du départ va sonner pour moi... et il est temps que je le dépose dans le tien.

Ton ami a continuellement un cadavre devant les yeux .. J'ai fait ce que je devais .. Cette famille est depuis ce jour moins pauvre, mais je n'ai pu faire revivre leur père.

Il y a dix mois à peu près que, dans un de ces moments de douleur forcenée, je m'éloignai à cheval jusqu'à la distance de dix milles. La nuit approchait, le temps était noir et promettait une tempête, mon cheval dévorait le chemin ; cependant, mes éperons l'ensanglantaient encore, et je lui laissais flotter la bride sur le cou, en souhaitant intérieurement qu'il m'abîmât avec lui dans les précipices qui nous entouraient. — En entrant dans une route étroite, sombre et bordée d'arbres, je crus distinguer quelqu'un ; je repris la bride ; mon cheval s'en irrita davantage et s'emporta plus vite encore.

— Rangez-vous à gauche ! m'écriai-je, rangez-vous à gauche !

Le malheureux y courut ; mais, entendant à chaque instant se rapprocher les pas de mon cheval, il voulut essayer de passer à droite, espérant y trouver le sentier moins étroit... Dans ce moment, mon cheval l'atteignit, le renversa, et, de ses pieds de devant lui fracassant la tête, s'abattit et me jeta à dix pas de là ?...

Pourquoi restai-je vivant et sans blessure ? . Je courus aussitôt où j'entendais des gémissements, et je trouvai ce malheureux baigné dans une mare de sang .. Je voulus le relever, il avait perdu le sentiment et la voix. Quelques minutes après, il expira !... Je revins chez moi. Cette nuit fut fatale à toute la nature ; la grêle ruina les moissons, la foudre brûla plusieurs arbres et fracassa une petite chapelle qui renfermait un crucifix. Je repartis bientôt et je passai la nuit errant dans ces montagnes, l'âme et les habits ensanglantés, espérant qu'au milieu de la destruction générale, je trouverais le châtiment de mon crime... Quelle nuit, Lorenzo ! crois-tu que ce terrible spectre me pardonne jamais ?

Le lendemain, — et cette aventure fit beaucoup de bruit, — on trouva le corps de cet infortuné un demi-mille environ plus loin, presque recouvert par un monceau de pierres qu'avait arrêtées en cet endroit un châtaignier déraciné, et qui y avaient été amenées avec lui par les torrents de pluie qui étaient tombés le matin ; il avait la tête et les membres brisés ; cependant, il fut reconnu par sa femme, qui le cherchait en pleurant. On n'accusa personne, mais quel mal m'ont fait les bénédictions que croyait me donner cette veuve, parce que je plaçai sa fille auprès du régisseur G...., et que j'assurai une bourse à son fils, qui voulait se faire

prêtre. Hier encore, elle vint me remercier de nouveau en me disant que je l'avais sauvée, elle et ses enfants, de la misère qui pesait sur eux depuis longtemps... Ah! sans doute il y a bien des malheureux comme eux; mais, du moins, il leur reste un père, un époux qui les console par son amour et qu'ils ne changeraient pas pour toutes les richesses de la terre... Tandis qu'eux!

C'est donc ainsi que les hommes sont destinés à se détruire mutuellement!

Les villageois, depuis ce jour, s'écartent de ce fatal sentier, et les laboureurs, au retour des travaux, préfèrent, pour ne point y passer, traverser la prairie. On dit que, la nuit, on y entend des plaintes, que l'oiseau de mauvais augure, s'arrêtant sur les arbres qui l'entourent, hurle trois fois à minuit, et que, l'autre soir, on y a vu un fantôme... Je n'ai pas le courage de les détromper ni de rire de tels prestiges... Mais je révélerai tout à ma mort... Le voyage est terrible et mon salut incertain; je ne veux pas partir avec ce remords... Que cette veuve et ces deux enfants soient sacrés dans ma maison... Adieu.

Quelques jours après, on trouva entre les feuillets de la Bible une traduction pleine de ratures et presque illisible de quelques versets du livre de Job, du second chapitre de l'Ecclésiaste, et de tout un cantique d'Ezéchiel.

Sur les quatre heures de l'après-midi, Ortis alla chez T***. On avait fini de dîner, et Thérèse était descendue au jardin; son père le reçut avec affabilité; Odouard alla s'asseoir près du balcon, et se mit à lire; quelque temps après, il posa le livre qu'il tenait, en ouvrit un autre, et sortit en lisant. Alors, Ortis prit le premier livre qu'avait laissé Odouard: c'était le quatrième volume des tragédies d'Alfieri; il retourna quelques feuillets, puis tout à coup lut d'une voix forte les vers suivants:

Qui m'ose ici parler, et d'air pur et tranquille?...
Quels ténèbres, grands dieux! environnent mes pas!...
C'est la nuit du tombeau, c'est l'ombre du trépas!
Voyez-vous du soleil s'obscurcir la lumière?
Un nuage sanglant le dérobe à la terre;
Entendez-vous les cris des sinistres oiseaux
Se mêler aux accents des esprits infernaux?
Tout vient frapper mes sens d'un funeste présage.
Des larmes, malgré moi, coulent sur mon visage...
Mais quoi! mais vous aussi, vous répandez des pleurs!

Le père de Thérèse le regarda en murmurant ces mots:

— O mon fils!

Ortis continua à lire bas, ouvrit le même volume au hasard; puis, le posant bientôt, s'écria:

Vous n'avez point encore éprouvé mon courage,
Vous ne connaissez pas ce que peut ma fureur...
Elle doit égaler mes maux et ma douleur.

Odouard, qui rentrait en ce moment, entendait ces vers, et, étonné de l'accent avec lequel ils avaient été prononcés, s'arrêta tout pensif sur le seuil de la porte. M. T*** me disait, depuis, qu'à ce moment il avait cru lire la mort sur le visage de notre malheureux ami, et que, pendant le reste de la journée, ses moindres paroles lui avaient inspiré la pitié et un sentiment de respect religieux. Bientôt la conversation tomba sur son voyage; Odouard lui demanda s'il devait être bien long.

— Oh! oui, répondit Ortis avec un sourire amer; si long, que je suis certain que nous ne nous reverrons jamais.

— Nous ne nous reverrons plus! dit M. T*** d'une voix triste.

Alors, Ortis, pour le rassurer, le regarda d'un visage riant et tranquille; il lui cita en souriant ce passage de Pétrarque:

. . . . Je ne sais, mais je croi
Que vous devez rester bien longtemps après moi.

Il revint sur le soir chez lui, se renferma, et resta dans sa chambre jusqu'au lendemain, assez tard. — Voici quelques fragments que je crois de cette nuit, quoique je ne puisse dire à quelle heure ils ont été écrits:

Bassesse!... et toi, qui m'accuses de bassesse, n'es-tu pas un de ces mortels apathiques qui regardent leurs chaînes sans oser pleurer sur elles, et qui baisent en rampant la main qui les fouette? Qu'est l'homme?... La force n'a-t-elle pas toujours été la dominatrice de l'univers, parce que tout, dans l'univers, est faiblesse et lâcheté?

Tu m'accuses de bassesse!... et tu vends ta conscience et ton bonheur.

Viens me voir luttant contre la mort et baigné dans mon sang; tu trembles! — Qui de nous deux est lâche? Arrache ce poignard de mon cœur, et dis, en le plongeant dans le tien: « Dois-je vivre éternellement malheureux? » Dernière douleur, forte, courte et généreuse... Qui sait si le destin ne te prépare pas une mort plus douloureuse et plus infâme! Avoue donc maintenant que, lorsque tu tiens la pointe de cette arme sur ta poitrine, tu te crois capable des plus grandes entreprises, et tu te sens le maître de tes tyrans...

Minuit.

Je contemple la campagne... La nuit est sereine et tranquille, et la lune se lève derrière la montagne. O lune! lune amie! peut-être, en ce moment, laisses-tu tomber sur le visage de Thérèse un de ces rayons sympathiques semblable à celui que tu répands dans mon âme. J'ai toujours salué tes premiers feux lorsque tu venais consoler la muette solitude de la terre. Souvent, en sortant de la demeure de Thérèse, je te confiai mes espérances, et tu vis mon délire... Que de fois mes yeux, mouillés de larmes, t'ont suivie au sein des nuages qui te cachaient! que de fois ils t'ont cherchée pendant les nuits veuves de ta clarté!... Tu reparaîtras, tu reparaîtras toujours plus belle... Mais le corps de ton ami, solitaire et mutilé, tombera bientôt pour ne se relever jamais... Exauce, je t'en supplie, ma dernière prière; lorsque Thérèse me cherchera parmi les pins et les cyprès de la colline, jette un dernier rayon sur la pierre qui recouvrira mon tombeau.

Belle aube; il y a longtemps que je n'avais dormi d'un sommeil aussi tranquille, et qu'en m'éveillant je ne t'avais vue aussi sereine... Mais, alors, mes yeux étaient plongés dans les larmes, mes sentiments dans l'obscurité, et mon âme dans la douleur.

Tu brilles, tu brilles, ô nature! et tu consoles les chagrins mortels... Hélas! tu ne brilleras plus pour moi. Je t'ai admirée dans ta splendeur; je me suis nourri de ta joie, parce qu'alors tu me paraissais belle et bienfaisante, et qu'avec une voix divine tu me disais: « Vis! » Mais, depuis, dans mon désespoir, je t'ai revue les mains ensanglantées!... les fleurs de ta couronne se sont changées pour moi en plantes vénéneuses... les fruits m'ont semblé amers... et tu m'as apparu dévoratrice de tes enfants, que tu trompais par tes promesses et ta beauté, pour les mieux conduire ensuite vers l'infortune et la douleur.

Serai-je ingrat envers toi? Vivrai-je pour te voir chaque jour plus terrible et te blasphémer encore? Non... non, en renonçant à la lumière, je ne fais que prévenir tes lois... Je ne t'abandonne pas, et tu ne me quittes point. Maintenant, je te regarde et je soupire, mais seulement au souvenir de mon bonheur passé, à la certitude de ne plus te craindre, et parce que je suis au moment de te perdre pour toujours.

Je ne crois pas être rebelle à tes lois en fuyant la vie. L'existence et la mort sont deux de tes lois: un seul chemin conduit à la vie, mille à la mort... Je ne puis t'accuser de mes maux, il est vrai; mais j'en accuse mes passions, qui ont les mêmes effets et la même source, parce qu'elles dérivent de toi, et qu'elles n'auraient pu m'abattre, si tu ne leur en avais donné la force... Tu n'as point fixé la durée de l'âge des hommes; tous doivent naître, vivre et mourir, voilà tes lois; que t'importe le temps et la manière!...

Ma mort ne te dérobera rien de ce que tu m'as donné... Mon corps, cette infiniment petite partie du grand tout, se réunira toujours à toi sous une autre forme... Mon âme, ou mourra avec moi, et se modifiera alors dans la masse immense des choses... ou sera immortelle, et son essence divine restera intacte... Ma raison ne se laisse plus séduire par des sophismes; n'entends-je pas la voix sacrée de la nature, qui me dit: « Je t'ai créé afin que, par ton bonheur, tu concourusses au bonheur universel, et, pour y parvenir plus sûrement, je t'ai donné l'amour de la vie et l'horreur de la mort; mais, si la somme des peines surpasse en toi celle de la félicité, si les chemins que je t'ai ouverts pour finir tes maux ne doivent, au contraire, te conduire qu'à de nouvelles douleurs, qui t'oblige alors à la reconnaissance, puisque la vie, que je t'aurai donnée comme un bienfait, se sera pour toi convertie en douleurs?

Insensé! Quelle présomption!... je me crois nécessaire... Mes années sont un atome imperceptible dans l'espace incirconscrit des temps... Les fleuves de l'Italie roulent au milieu de leurs flots ensanglantés et fumants des milliers de cadavres sacrifiés à mille perches de terrain et à un demi-siècle de renommée, que deux conquérants se disputent au prix de l'existence des peuples... et je craindrais de consacrer à moi seul le peu de jours qui me restent, et qui peut-être bientôt me seront arrachés par les persécutions des hommes ou souillés par le crime!...

J'ai cherché avec un soin religieux tout ce qu'avait écrit mon ami dans les derniers temps de sa vie, et je dirai avec la même exactitude tout ce que j'ai pu savoir de ses actions. Cependant, je ne puis faire connaître au lecteur que ce qui a été vu par moi ou par des personnes auxquelles je pouvais ajouter foi ; c'est pourquoi je ne sais ce qu'il devint pendant les journées des 16, 17 et 18 mars. Il alla plusieurs fois chez M. T***, mais sans s'y arrêter jamais. Il sortait tous les jours avant le soleil, rentrait tard, soupait sans dire un mot, et Michel m'assura qu'il dormait d'un sommeil assez tranquille.



Les villageois, depuis ce jour, s'écartent de ce fatal sentier.

La lettre suivante n'a point de date, mais fut écrite dans la journée du 19 :

Tout me délaisse, tout me fuit ; Thérèse elle-même m'abandonne, et Odouard ne la quitte pas un seul instant. Que je la voie une fois encore, et je pars... Je l'aurais même déjà fait si j'avais pu baigner une dernière fois sa main de mes larmes. Quelle tristesse règne dans cette malheureuse famille !... Quand je monte, je crains de rencontrer Odouard. Lorsqu'il me parle, il ne me nomme jamais Thérèse. Pourquoi n'est-il pas toujours aussi discret ? pourquoi ne cesse-t-il de me demander quand et comment je partirai ?... Tout à l'heure encore, il me répétait cette question... Je me suis éloigné tout à coup de lui, et je l'ai fui en frémissant : je l'avais vu sourire...

Je suis donc obligé de revenir à cette affreuse vérité, dont l'idée seule me faisait frissonner autrefois, et que depuis je me suis habitué à méditer et à entendre avec tranquillité : « Tous les hommes sont ennemis. » Ah ! si tu pouvais faire le procès des cœurs de ceux qui passent devant toi, tu les verrais continuellement occupés à faire autour d'eux le moulinet avec une épée pour éloigner les autres de leurs biens... et pour s'emparer du bien des autres.

P.-S. — Je reviens de chez cette vieille femme de laquelle je t'ai déjà parlé dans une de mes lettres. La malheureuse vit encore, mais seule, mais oubliée quelquefois pendant des journées entières par ceux qui se lassent de la secourir ; la malheureuse vit encore ; mais, depuis plusieurs mois, ses facultés luttent continuellement contre les horreurs et l'agonie de la mort.

Les fragments suivants sont peut-être écrits dans la même nuit, et semblent les derniers.

Arrachons le masque au fantôme qui voudrait nous effrayer... N'ai-je pas vu des enfants frémir et se cacher à l'aspect inattendu de leur nourrice ?... O mort ! je te regarde, et je t'interroge... Ce ne sont point les choses, ce sont les apparences qui nous épouvantent... Une infinité d'hommes, qui n'oseraient t'appeler, t'affrontent cependant avec courage. Tu es un élément nécessaire de la nature, tu ne m'inspires plus d'horreur, et je ne vois en toi que le repos du soir, que le sommeil qui suit les travaux.

Voyez cette roche stérile et escarpée, qui intercepte à la vallée qu'elle domine les rayons fécondateurs du soleil...

elle est comme moi... Si la nature me créa pour concourir à la félicité d'autrui, loin de remplir son but, je le trouble. Si je dois d'un autre côté épuiser la part de calamités réservée à tout homme, j'ai, en vingt-quatre ans, vidé une coupe d'infortunes qui aurait pu suffire à la vie la plus longue. Et l'espérance! suis-je assez certain de l'avenir pour lui confier mes jours?.. L'espérance! eh! n'est-ce pas elle qui, en caressant nos passions, éternise les malheurs des hommes!

Le temps s'envole, et avec lui j'ai perdu dans la douleur cette partie de mon existence, que deux mois auparavant, mon imagination me représentait parée des couleurs les plus riantes. Cette plaie invétérée est maintenant devenue de mon essence: je la sens dans mon cœur, dans ma tête, dans tout moi, et le sang en découle goutte à goutte, comme si elle venait de se rouvrir de nouveau... Oh! assez, assez, Thérèse! Ne te semble-t-il pas voir en moi un malheureux que le destin entraîne à pas lents vers la tombe, au milieu des tourments et du désespoir, et qui n'a point le courage de prévenir par un seul coup son misérable destin?

J'essaye la pointe de ce poignard: je le serre, je le regarde... et je souris. — La, là, dans ce cœur qui palpite, je l'enfoncerai tout entier... Ce fer est toujours devant mes yeux. Qui ose t'aimer? qui ose t'enlever à moi? — Fuis-moi donc, et qu'Odouard surtout ne m'approche point!

A chaque instant, et par un mouvement d'effroi involontaire, je frotte mes mains pour en effacer la tache de l'homicide, et je les flaire comme si elles étaient rouges et fumantes encore. Il est temps que je me sauve du danger de vivre un jour de plus... un seul jour — un seul moment... Malheureux, tu n'as déjà que trop vécu!

26 mars au soir.

Lorenzo, ce dernier coup m'a presque ravi ma fermeté... Néanmoins, ce qui est décidé est décidé... Dieu, qui voit au plus profond de mon cœur, peut seul voir que c'est aujourd'hui plus qu'un sacrifice de sang..

Thérèse était avec sa sœur, et, en m'apercevant, avait essayé de me fuir. Bientôt elle s'arrêta, et Isabelle, tout affligée, s'assit sur ses genoux..

— Thérèse, lui dis-je en m'approchant d'elle et en lui prenant la main.

Elle me regarda, et Isabelle, se jetant à son cou, lui dit tout bas:

— Ortis ne m'aime plus...

Je l'entendis.

— Oh! si, je t'aime, lui répondis-je en me baissant vers elle et en l'embrassant. Je t'aime bien tendrement; mais je ne crois plus te revoir..

O mon frère! Thérèse me regardait épouvantée, en pleurant, serrait Isabelle contre son sein, et tenait ses yeux fixés sur moi.

— Tu vas nous quitter, me dit-elle; mais cette enfant sera la compagne de mes jours et la consolation de mes douleurs; je lui parlerai de son ami, de mon ami, et elle apprendra de moi à te pleurer et à te bénir...

Et, à ces dernières paroles, son âme me paraissait raffermie par quelque espérance; des ruisseaux de larmes s'échappaient de ses yeux, et je t'écris, les mains chaudes encore de ses pleurs.

— Adieu, continua-t-elle, mais non éternellement, non! Adieu, mais non pas pour toujours, n'est-ce pas? non pas pour toujours. Le moment de tenir ma promesse est arrivé, et je l'accomplis: prends ce portrait encore mouillé de mes larmes et de celles de ma mère; éloigne-toi, et n'oublie jamais l'infortunée Thérèse.

Et ses mains l'attachaient à mon cou et le cachaient sur mon cœur.

Je lui pris le bras, je l'attirai vers moi. Ses soupirs rafraîchissaient mes lèvres enflammées, et déjà ma bouche... Tout à coup, une pâleur mortelle se répandit sur son visage, sa main devint froide et tremblante.

— Aie pitié de moi! me dit-elle d'une voix entrecoupée.

Et elle se laissa tomber sur un sofa en pressant sur son cœur la petite Isabelle, qui pleurait avec nous. Dans ce moment, son père rentra, et peut-être que notre état affreux éveilla ses remords.

Ortis revint ce soir-là tellement consterné, que Michel soupçonna qu'il lui était arrivé quelque aventure fâcheuse. Il reprit l'examen de ses papiers, qu'il faisait brûler sans les lire. Quelque temps avant la Révolution, il avait écrit, dans un style mâle et antique, des commentaires sur le gouvernement vénitien, avec cette épigraphe empruntée à Lucain: *Jusque datum sceleri*. Un soir de l'année précédente, il avait lu à Thérèse l'*Histoire de Laurette*, et elle me dit que les fragments qu'il m'avait envoyés dans la lettre du 29 avril n'étaient pas le commencement de cette histoire, mais des pensées éparses dans tout l'ouvrage qu'il avait achevé depuis. Il le brûla alors avec beaucoup d'autres de ses papiers. Ortis lisait très peu de livres, pensait beaucoup, et, se rejetant quelquefois tout à coup du fracas du monde dans le calme de la solitude, ressentait vivement alors le besoin d'écrire. Il ne me reste de lui qu'un Plutarque rempli de notes, différents cahiers où sont quelques discours, et, entre autres, un assez long sur la mort de Nicias, et un Tacite, dont il avait traduit beaucoup de fragments, parmi lesquels se trouvaient en entier le deuxième livre des *Annales*, ainsi qu'une grande partie du second de l'*Histoire*, recopiés dans les marges, en très petits caractères, et dont la traduction était faite avec le plus grand soin. Ceux que je rapporte ici ont été trouvés parmi les papiers qu'il avait jetés sous sa table.

Quant au passage suivant, je ne sais s'il est de lui ou de quelque autre quant aux idées; pour le style, il est tout à lui: il avait été écrit sur la couverture du livre des *Maximes* de Marc-Aurèle, sous la date du 3 mars 1794, puis recopié par lui sur la marge du Tacite, sous la date du 1er janvier 1797, et près de celle-ci la date du 20 mars 1799, cinq jours avant qu'il mourût. Le voici:

« Je ne sais ni pourquoi ni comment je suis venu au monde, ni ce qu'est le monde, ni ce que je suis moi-même; et, si je cours pour le savoir, je reviens confus d'une ignorance toujours plus effrayante. — Je ne sais ce qu'est mon corps, ce que sont mes sens, ce qu'est mon âme. — Je ne sais quelle partie de moi pense ce que j'écris, et médite sur tout et sur moi-même sans pouvoir se connaître jamais. — Enfin je tente de mesurer avec la pensée les immenses étendues de l'univers qui m'environne. Je me trouve comme attaché à l'angle d'un espace incompréhensible, sans savoir pourquoi je suis attaché là plutôt qu'ailleurs; et pourquoi ce court moment de mon existence appartient-il plutôt à cette heure de l'éternité qu'à celle qui l'a précédée ou qui doit la suivre? — Enfin je ne vois de tout côté que l'infini, qui m'absorbe comme un atome. »

A onze heures, il renvoya Michel et le jardinier. Il paraît probable qu'il veilla toute la nuit et écrivit la lettre précédente; car, au point du jour, il alla tout habillé réveiller le jeune homme, en lui ordonnant de chercher un messager pour Venise. Bientôt il se jeta sur son lit, mais y resta peu de temps, puisque, sur les huit heures du matin, il fut rencontré par un villageois sur le chemin d'Arqua.

A midi, Michel entra pour l'avertir que le messager était prêt, et il le trouva assis, immobile, et enseveli dans les réflexions les plus profondes. Au bruit qu'il fit en entrant, son maître se leva, s'approcha de la table, et écrivit sans s'asseoir, au-dessous de la même lettre, et en caractères à peine lisibles:

« Mes lèvres sont brûlantes, ma poitrine est oppressée. J'éprouve une amertume... un serrement. Je puis à peine respirer... Je ne sais quelle main s'appesantit sur mon cœur.

« Que puis-je te dire, Lorenzo? je suis homme.

« O mon Dieu! mon Dieu! accorde-moi le secours des larmes. »

Il cacheta cette lettre, qu'il envoya sans adresse; regarda longtemps le ciel, s'assit, croisa les bras sur son secrétaire, et y posa le front. Plusieurs fois, son domestique lui demandait s'il avait besoin d'autre chose; mais, sans se déranger, il lui fit signe que non, et, le même jour, il commença la lettre suivante pour Thérèse.

Mercredi, cinq heures.

Résigne-toi aux volontés du ciel, et cherche ton bonheur dans la paix domestique et dans la concorde, avec l'époux que t'a choisi le destin. Tu as un père infortuné et généreux; tu dois le réunir à ta mère, qui, solitaire et affligée, attend de toi la fin de ses maux. Tu dois ta vie à ta réputation; moi seul, en mourant, trouverai le repos et l'assurerai à ta famille. — Mais toi, pauvre infortunée!..

Oh! que de lettres j'ai commencées pour toi sans pouvoir les finir. Grand Dieu! tu ne m'abandonnes pas dans mes derniers moments, et cette constance est le plus grand de tes bienfaits. Oui, Thérèse, je mourrai, lorsque j'aurai reçu la bénédiction de ma mère et les derniers embrassements de mon ami. C'est lui qui remettra à ton père les lettres que tu m'as écrites; tu lui donneras aussi les miennes, elles lui prouveront ta vertu et la pureté de notre amour. Non, mon amie, non, tu n'es point la cause de ma mort. Toutes mes espérances trompées, les infortunes des personnes les plus chères à mon cœur, les crimes des hommes, la certitude de notre perpétuel esclavage, l'opprobre

de ma patrie vendue, — tout cela était écrit depuis longtemps; et toi, cœur d'ange, tu pouvais adoucir mon sort, mais le désarmer... jamais... J'ai vu un instant en toi un dédommagement des maux de cette vie, j'ai osé espérer. Bientôt, entraînée par une force irrésistible, tu m'as aimé, — tu m'as aimé et tu m'aimes... et aujourd'hui je te perds !... voilà que j'appelle la mort à mon aide... Prie ton père de se souvenir quelquefois de moi, non pour s'affliger, mais afin qu'en sa compassion il adoucisse ta douleur, et qu'il se rappelle toujours qu'il lui reste une seconde fille.

Mais, toi, Thérèse, toi, ma seule amie, aurais-tu le courage de m'oublier? Relis toujours ces dernières paroles, que je t'écris pour ainsi dire avec le sang de mon cœur. Mon souvenir te préservera peut-être des malheurs du vice ; ta beauté, ta jeunesse, la splendeur de ta fortune, t'exposeront à chaque instant à souiller cette innocence à laquelle tu as sacrifié ta première et ta plus chère passion, cette innocence qui, dans tous les temps, adoucit tes infortunes. Toutes les séductions du monde t'environneront pour te perdre, pour te ravir ta propre estime, et te confondre dans la foule de ces femmes qui, dépouillant toute pudeur, trafiquent de l'amour et de l'amitié, et traînent comme en triomphe les victimes de leur perfidie... Mais non, Thérèse, la vertu brille sur ton visage .. et tu sais, ô mon amie, que je t'ai toujours adorée et respectée comme une chose sainte, ô divine image de mon amie, précieux et dernier don de l'amour. Oh ! je puise dans ta vue une nouvelle force, et tu me racontes l'histoire de notre bonheur... Lorsque je te vis pour la première fois, tu faisais ce portrait, Thérèse ; ces jours, les plus beaux de ma vie, se représentent à mon esprit et repassent un à un devant ma mémoire... Tu l'as sanctifié en l'attachant, baigné de tes pleurs, sur mon sein, et, ainsi attaché, il descendra avec moi dans la tombe .. Te rappelles-tu les larmes avec lesquelles je l'ai reçu ? J'en verse encore, et elles soulagent mon cœur oppressé . Oui, Thérèse, si notre âme nous survit après le moment suprême, je te la garderai à toi seule, et mon amour vivra éternel comme elle ! Daigne écouter seulement ma dernière, mon unique, ma plus sainte prière, je t'en conjure au nom de notre amour, par les larmes que nous avons répandues, par ta religion pour ceux qui t'ont mise au monde, et à qui tu te sacrifies, victime volontaire... Ne laisse pas sans consolation ma pauvre mère, qui peut-être viendra pleurer avec toi dans cette solitude, et y chercher un asile contre les tempêtes de la vie . Toi seule es digne de la consoler et de la plaindre. Qui lui restera si tu l'abandonnes? et, dans sa douleur, ses peines de vieillesse, rappelle-toi toujours qu'elle m'a donné la vie.

A minuit et demi, Ortis partit par la poste des collines Euganéennes, et arriva sur les bords de la mer a huit heures du matin ; il prit alors une gondole qui le conduisit jusqu'à Venise.

En arrivant chez lui, je le trouvai endormi sur un sofa ; lorsqu'il fut réveillé, il me chargea de plusieurs affaires, qu'il me pria d'expédier le plus tôt possible, ainsi que de payer a un libraire quelque argent qu'il lui devait depuis longtemps.

— Je ne puis, me dit-il, m'arrêter ici que pendant la journée.

Quoique je ne l'eusse point vu depuis deux ans, il ne me parut pas d'abord aussi changé que je m'y attendais ; mais bientôt je m'aperçus qu'il marchait avec peine, et que sa voix, autrefois mâle et élevée, paraissait maintenant oppressée et faible. Il s'efforçait cependant de parler et de répondre à sa mère, qui l'interrogeait sur son voyage, et souvent un sourire mélancolique, qui n'appartenait qu'à lui, venait errer sur ses lèvres ; mais je remarquai qu'il avait un air réservé que jamais je ne lui avais vu jusqu'alors. Comme je lui disais que quelques-uns de ses amis avaient l'intention de venir le voir, il me répondit qu'il ne voulait être dérangé par personne et alla lui-même ordonner à la porte de dire qu'il n'était point arrivé.

— J'avais envie, continua-t-il en rentrant, de t'épargner, ainsi qu'à ma mère, la douleur des derniers adieux, mais j'avais besoin de vous revoir, et, crois-moi, cette épreuve est la plus forte à laquelle le sort ait encore soumis mon courage.

Quelques heures avant la nuit, il se leva comme s'il voulait partir, mais sans avoir la force de nous adresser un seul mot. Sa mère alors s'approcha de lui.

— Mon cher enfant, lui dit-elle, c'est donc résolu?

— Oui, répondit-il en retenant à peine ses pleurs et en la serrant dans ses bras.

— Qui sait si je te reverrai? reprit-elle. Je suis malade et âgée.

— Console-toi, ma mère ; oui, nous nous reverrons... et pour ne plus nous quitter jamais. Mais, maintenant, demande à Lorenzo si je puis rester plus longtemps ici...

Elle se tourna vers moi, ses yeux m'interrogeaient avec inquiétude.

— Ce n'est que trop vrai, lui dis-je

Et je lui rappelai les persécutions que la guerre rendait de jour en jour plus terribles, le péril que je courais moi-même depuis que mes lettres avaient été interceptées (et mes soupçons n'étaient que trop fondés, puisque, deux mois après, je fus forcé de m'expatrier).

Alors, elle s'écria :

— Vis, mon fils, vis, quoique loin de moi. Depuis la mort de ton père, je n'ai point goûté un seul instant de bonheur ; j'espérais du moins passer auprès de toi ma vieillesse. Mais la volonté de Dieu soit faite !.. éloigne-toi. J'aime mieux pleurer ton absence que ta prison ou ta mort !

Ses sanglots l'interrompirent.

Ortis lui serra la main, la regarda quelque temps avec tendresse, comme s'il voulait lui confier un secret ; mais bientôt il se remit, et, se jetant à ses genoux, lui demanda sa bénédiction. Alors, elle leva les mains au ciel ; puis, les abaissant sur sa tête :

— Je te bénis, lui dit-elle, ô mon fils ! je te bénis, et que le Tout-Puissant te bénisse de même.

Ils s'approchèrent alors de l'escalier, s'embrassèrent encore, et cette mère infortunée appuya longtemps sa tête sur le sein de son fils.

Ils descendirent ainsi dans les bras l'un de l'autre. Je les suivis. Ortis posa encore une fois ses lèvres sur la main de sa mère, qui le bénit de nouveau. En se relevant, il se rejeta dans ses bras ; je le pressai longtemps dans les miens ; il me promit de m'écrire, et me quitta en me disant :

— Lorenzo, souviens-toi toujours de notre ancienne amitié.

Se retournant ensuite vers sa mère, il la regarda sans pouvoir lui parler, s'éloigna, après quelques pas, se retourna encore, et nous jeta un regard triste et douloureux, comme pour nous dire que nous le voyions pour la dernière fois.

Sa mère s'arrêta sur le seuil de la porte, espérant qu'il reviendrait l'embrasser encore ; mais bientôt, tournant ses yeux mouillés de larmes vers la place où nous avions reçu ses adieux, elle s'appuya sur mon bras et rentra en me disant :

— Lorenzo, si j'en crois mon cœur, nous ne devons plus le revoir.

Un vieux prêtre, qui, chaque jour, venait chez Ortis et qui, autrefois, avait été son maître de grec, nous dit, le même soir, qu'en nous quittant, notre ami avait dirigé ses pas vers l'église où était enterrée Laurette. La porte en était fermée ; il voulut se la faire ouvrir par le sonneur ; et, comme celui-ci n'en avait pas les clefs, il envoya un jeune garçon les chercher chez le sacristain. En l'attendant, il s'assit, se leva presque aussitôt, alla appuyer sa tête contre la porte de l'église ; mais, ayant entendu les pas et la voix de plusieurs personnes, il s'éloigna.

Le vieux prêtre tenait ces détails de la bouche même du sonneur. Nous sûmes, quelque temps après, qu'il avait été le même soir chez la mère de Laurette.

— Il était très triste, me dit-elle ; mais il ne me parla point de ma fille. De mon côté, j'évitai de prononcer son nom pour ne point accroître ses peines. En descendant l'escalier, il s'arrêta : « Allez, me dit-il, aussitôt que vous le pourrez, chez ma mère... Elle aura bientôt besoin de consolations. » Et, en effet, sa mère fut, pendant toute cette soirée, atteinte du plus terrible pressentiment.

Me trouvant le dernier automne aux monts Euganéens, j'avais lu chez M. T*** quelques fragments d'une lettre où Ortis tournait toutes ses pensées vers sa solitude paternelle. Thérèse alors faisait à la chambre obscure la perspective des Cinq-Fontaines, et elle avait mis dans un coin notre ami, couché sur l'herbe et regardant le coucher du soleil. Elle demanda un vers pour lui servir d'épigraphe, et, alors, son père lui donna celui-ci :

Libertà va cercando, ch'è sì cara.

Elle fit ensuite don de ce petit tableau à la mère d'Ortis, lui recommandant de ne pas dire d'où il venait ; il ne l'avait donc jamais su ; mais, le jour qu'il passa à Venise, il revit le tableau, et se douta qui l'avait fait ; il n'en ouvrit pas la bouche, mais, resté seul dans la chambre, il prit le dessin, et, au-dessous du vers servant d'épigraphe, écrivit celui qui vient après :

Come sa chi per lei vita rifiuta.

Et, sous le cristal, dans la cannelure intérieure du cadre, il trouva une longue tresse de cheveux que Thérèse, quelques jours avant son mariage, s'était coupée sans que personne le sût, et avait mise dans cette cannelure de ma mère à la cacher à tous les yeux. Alors, à ces cheveux, Ortis joignit une boucle des siens, les noua ensemble avec un

ruban noir qu'il portait attaché à sa montre, et remit le cadre à sa place ; quelques heures après, sa mère vit le vers ajouté, s'aperçut de la tresse double et du nœud noir, qu'il n'avait pu, à cause de son volume, cacher aussi bien que l'avait fait Thérèse ; le jour suivant, elle m'en parla, et je vis combien cet accident avait abattu le courage avec lequel elle avait soutenu le départ de son fils.

Cependant, pour la tranquilliser, je résolus de l'accompagner jusqu'à Ancône, lui promettant de lui écrire chaque jour. Pendant ce temps, il était arrivé à Padoue, et s'était rendu chez M. C***, où il passa la nuit ; le lendemain, celui-ci lui offrit des lettres de recommandation pour quelques gentilshommes qui autrefois avaient été ses écoliers. Ortis partit sans avoir rien accepté ni refusé, revint à pied aux collines Euganéennes et se mit aussitôt à écrire :

Vendredi, une heure.

Et toi, mon cher Lorenzo, toi, mon unique et fidèle ami, me pardonneras-tu ? Je te recommande ma mère, je sais qu'elle trouvera en toi un second fils... Mais, ô ma mère, tu n'auras plus celui sur le sein duquel tu espérais reposer tes cheveux blancs ! tu ne pourras réchauffer mes lèvres mourantes par tes baisers !... et peut-être même me suivras-tu !... Je balançais, Lorenzo...

— Voilà donc, me disais-je, la récompense de vingt-quatre années d'espérances et de soins !...

Mais le sort en est jeté ; Dieu qui l'ordonne ainsi ne l'abandonnera point... ni toi non plus...

Lorenzo, tant que je n'ai désiré qu'un ami sincère, j'ai vécu heureux. Dieu t'en récompense ! mais tu ne t'attendais pas que je te payerais... avec des larmes... Tu ne proféreras pas sur ma tombe ce cruel blasphème, que *celui qui veut mourir n'aime personne*. Que n'ai-je point tenté ? que n'ai-je point fait ? que n'ai-je point dit à Dieu ? Ah ! ma vie est tout entière dans mes passions... Console-toi donc, ma vie désormais serait plus pénible pour toi que ma mort...

Mais adieu ; rassemble mes livres et conserve-les en mémoire de ton ami ; recueille Michel, à qui je laisse ma montre, le peu de gages qui lui sont dus, et tout l'argent qu'il y aura dans le tiroir de mon secrétaire : viens l'ouvrir seul, tu y trouveras une lettre pour Thérèse ; je compte sur toi pour la lui remettre secrètement... Adieu, mon ami, adieu !

Ortis alors continua la lettre qu'il avait commencée pour Thérèse :

Je reviens à toi, ma bien-aimée ; si, pendant que je vivais, c'était une faute pour toi que de m'entendre, maintenant écoute-moi pendant ce peu d'heures qui me séparent de la tombe ; je les ai réservées pour toi et je les consacre à toi seule. Lorsque cette lettre te parviendra, je serai mort, et, de ce moment, tous peut-être commenceront à m'oublier, jusqu'à ce que personne ne se rappelle plus même mon nom. Écoute-moi donc ainsi qu'une voix qui vient du sépulcre. Tu pleureras sur mes jours évanouis comme une vision nocturne, tu pleureras sur notre amour, qui fut inutile et triste comme les lampes qui éclairent la bière des morts ; oui, Thérèse, mes peines devaient finir ainsi, et ma main a cessé de trembler en touchant le fer libérateur. J'abandonne la vie tandis que tu m'aimes, tandis que je suis encore digne de toi, digne de tes larmes, tandis que je puis encore me sacrifier à moi seul et à ta vertu. Alors, ton amour cessera d'être coupable, et j'ose te le demander, l'exiger même en récompense de mes malheurs, de mon amour et de mon terrible sacrifice. Oh ! malheureux ! malheureux que je serais si tu passais un jour près du tombeau où je dormirai sans y jeter un coup d'œil ; oh ! malheureux ! si je laissais derrière moi l'éternel oubli, même dans ton cœur !...

Tu crois que je m'éloigne, moi ! tu crois que je pourrais t'abandonner à des combats toujours renaissants et à un désespoir éternel, et que, tandis que tu m'aimes, que je t'aimerai, que je sens que je t'aimerai toujours, je pourrais me laisser séduire par l'espérance frivole que notre passion peut s'éteindre avant nos jours ?... Non, la mort seule, la mort ! depuis longtemps, je creuse mon tombeau, et je me suis habitué à le regarder froidement et à le mesurer avec tranquillité ; toi-même, tu me fuyais, je n'ai pu mêler mes larmes aux tiennes, et tu ne t'es pas aperçue que, dans mon calme sombre, je venais te voir pour la dernière fois, et te demander un éternel adieu...

Si le père des hommes m'appelle devant lui pour me demander compte de mes actions, je lui montrerai mes mains pures de sang et mon cœur exempt de crime. Je lui dirai :

— Je n'ai jamais ravi le pain des veuves et des orphelins ; je n'ai point persécuté le malheureux ; je n'ai point trahi ni abandonné mon ami, je n'ai point troublé la félicité des amants ; je n'ai point souillé l'innocence ; je n'ai point semé l'inimitié entre les frères ; je n'ai point prostitué mon âme aux richesses ; j'ai partagé mon pain avec l'indigent ; j'ai mêlé mes larmes aux larmes de l'affligé, j'ai toujours pleuré sur les malheurs de l'humanité. Si tu m'avais accordé une patrie, j'aurais consacré mon esprit à l'illustrer et mon sang à la défendre... Et tu le sais, cependant, ma faible voix a toujours courageusement crié la vérité. Corrompu presque par le monde après avoir expérimenté tous ses vices... mais non, ses vices n'ont fait que m'effleurer, mais ne m'ont jamais vaincu ! — j'ai cherché la vertu dans la retraite et la solitude... J'ai aimé ! Mais, toi-même, ne m'avais-tu pas fait entrevoir le bonheur ? ne l'avais-tu pas embelli des rayons de la lumière infinie ? ne m'avais-tu pas créé un cœur tout d'amour et de tendresse ?... Puis, après mille espérances, j'ai tout perdu, je suis devenu inutile aux autres et à charge à moi-même... Je me suis délivré par le trépas d'une infortune éternelle... Pourrais-tu te réjouir, ô mon père ! des gémissements de l'humanité ? prétends-tu que les hommes doivent soutenir leurs malheurs, lorsqu'ils surpassent les forces que tu leur as accordées, et qu'ils n'ont plus en avenir que le crime ou la mort ?

Console-toi, Thérèse ! console-toi ! ce Dieu que tu implores avec tant de piété, ce Dieu, s'il daigne s'inquiéter de l'existence ou de la mort de ses créatures, ne détournera point son regard de moi ; il lit au fond de mon âme, il sait que je ne pouvais résister plus longtemps, il a vu les combats que j'ai soutenus avant que de succomber, il a entendu avec quelle prière je l'ai supplié d'éloigner de ma bouche ce calice amer... Adieu donc !... adieu à l'univers ! O mon amie, la source de mes larmes n'est point épuisée !... j'en reviens à pleurer et à craindre, mais bientôt tout sera fini. Oh ! mes passions, elles me brûlent, elles me déchirent, elles me possèdent encore, et ce n'est que lorsque la nuit éternelle voilera le monde à mes yeux que j'ensevelirai avec moi mes désirs et mes larmes. Mais, avant de se fermer pour toujours, mes yeux te chercheront encore, je te verrai, je te verrai pour la dernière fois. Je prendrai de toi un dernier adieu, et je recueillerai tes pleurs, unique fruit de tant d'amour.

J'arrivais à cinq heures de Venise lorsque je le rencontrai à quelques pas de chez lui, allant faire ses adieux à Thérèse ; ma présence inattendue le consterna, et bien plus encore ma résolution de l'accompagner jusqu'à Ancône. Cependant, il m'en remercia tendrement, mais en tâchant toujours de me détourner de ce projet ; lorsqu'il vit que ses instances étaient inutiles, il me proposa de l'accompagner chez M. T*** ; il garda le silence pendant tout le chemin ; il marchait lentement, et son visage offrait l'empreinte d'une tristesse tranquille. Comment ne m'aperçus-je pas qu'il roulait alors dans son âme ses dernières pensées ! Nous entrâmes par la porte du jardin ; il s'arrêta sur le seuil ; puis, se retournant tout à coup vers moi :

— Ne te semble-t-il pas, me dit-il, que la nature est aujourd'hui plus belle que jamais ?...

Lorsque nous approchâmes de la chambre de Thérèse, j'entendis la voix de celle-ci :

— Non, le cœur ne peut se changer, disait-elle.

Je ne sais si Ortis avait entendu ces paroles, mais il ne m'en parla point.

Nous trouvâmes Odouard qui se promenait ; M. T*** était assis au fond de la chambre, les coudes posés sur une petite table et la tête appuyée sur ses mains ; nous restâmes longtemps sans parler. Ortis enfin rompit le silence.

— Demain, dit-il, je ne serai plus avec vous.

Il se leva, prit la main de Thérèse, y posa ses lèvres, et je vis des larmes mouiller la paupière de celle-ci. Ortis, sans quitter sa main, la pria de faire appeler la petite Isabelle ; les cris et les sanglots de cette pauvre enfant furent si prompts et si violents qu'aucun de nous ne put retenir ses pleurs. A peine eût-elle appris qu'il partait, qu'elle se jeta à son cou en répétant plusieurs fois :

— O mon Ortis, pourquoi nous quittes-tu ? Surtout reviens bien vite !

Ne pouvant supporter une scène aussi touchante, il la remit entre les bras de Thérèse, et sortit en répétant plusieurs fois adieu. M. T*** l'accompagna, l'embrassa en pleurant à différentes reprises, et le quitta sans pouvoir dire un mot. Odouard, qui était à son côté, nous serra la main en nous souhaitant un bon voyage.

Il était nuit lorsque nous rentrâmes ; il ordonna aussitôt à Michel de préparer sa malle, et me pria de retourner à Padoue, afin de prendre les lettres que lui avait offertes M. C***. Je partis au même instant.

Alors, au bas de la lettre qu'il avait commencée pour moi le matin, il ajouta ce post-scriptum :

« Puisque je n'ai pu t'épargner la douleur de me rendre les derniers devoirs, et qu'avant que tu vinsses, j'avais l'intention d'écrire au curé, ajoute ce dernier bienfait à ceux dont tu m'as déjà comblé. Que je sois enseveli comme on me trouvera, dans un site abandonné... pendant la nuit, sans pompe... sans tombeau... sous les pins de ta colline en face de l'église... Le portrait de Thérèse sera enterré avec moi.

« Ton ami, JACQUES ORTIS. »

Il sortit de nouveau, et, sur les onze heures, frappa à la porte d'un paysan à deux milles de chez lui, lui demanda de l'eau, et en but une grande quantité.

Il rentra un peu après minuit, sortit bientôt de sa chambre pour donner au jeune homme une lettre à mon adresse, qu'il lui recommanda de ne remettre qu'à moi seul, et lui dit en lui serrant la main et le regardant tendrement :

— Adieu, Michel ; aime-moi !

Puis, le quittant, il rentra tout à coup, et, fermant la porte derrière lui, continua la lettre qu'il avait commencée pour Thérèse.

Une heure.

J'ai visité mes montagnes, j'ai visité le lac des Cinq-Fontaines, j'ai salué pour la dernière fois les forêts, les champs et les cieux. O mes solitudes ! ô ruisseau qui, le premier, par ton cours m'enseignas la demeure de cette femme céleste !... combien de fois j'effeuillai des fleurs sur tes ondes, qui bientôt devaient passer sous ses fenêtres ! combien de fois j'accompagnai Thérèse sur ton rivage, lorsque, enivré du bonheur de l'adorer, j'épuisais à longs traits le calice de ta mort !

Mûrier sacré, je t'ai adoré, je t'ai laissé mes derniers remercîments et mes derniers soupirs. Je me suis prosterné devant toi comme devant un autel, et j'ai baigné l'herbe que tu ombrages des plus douces larmes que j'aie jamais versées ; elle me semblait encore chaude de sa présence. Heureuse soirée, comme tu es gravée en mon cœur !... J'étais assis près de toi, Thérése, et les rayons de la lune, pénétrant à travers les rameaux, éclairaient ton visage angélique ; une larme roulait sur tes joues, je la recueillis avec mes lèvres, nos bouches se rencontrèrent, mes soupirs et mon âme passérent dans ta poitrine. C'était le soir du 13 mai, c'était la journée du jeudi... Depuis cette époque, il ne s'écoula pas un seul instant sans que cette soirée se représentât à mon souvenir. Depuis ce temps, je me suis regardé comme sanctifié, et j'ai dédaigné les autres femmes comme indignes de moi, de moi qui avais senti toute la volupté d'un baiser de ta bouche.

Je t'aimais donc, je t'aimais, et je t'aime encore d'un amour que moi seul peux comprendre... O mon ange ! la mort est-elle à craindre pour l'homme qui t'a entendue dire que tu l'aimais, qui a senti courir dans ses veines toute la flamme qu'allume un de tes baisers, qui a mêlé ses larmes aux tiennes ... Et maintenant encore que j'ai un pied dans la tombe,... je crois te voir, et mes yeux s'arrêtent sur ton visage resplendissant d'une flamme céleste !... et bientôt... Tout est préparé... La nuit n'est déjà que trop avancée... Adieu !... Dans quelques instants, nous serons séparés par le néant et l'incompréhensible éternité... Le néant !... oh ! oui, mon Dieu ! je t'en supplie du fond de l'âme !... si tu n'as pas quelque lieu où nous réunir un jour pour ne nous quitter jamais, à cette heure solennelle de la mort, je te conjure de m'abandonner au néant.

Adieu, Thérèse !... Je meurs exempt de crimes ; je meurs maître de moi-même, je meurs tout à toi, certain de tes larmes... Adieu !... pardonne-moi !... adieu !... — Oh ! console-toi, et vis pour consoler nos malheureux parents... Ta mort ferait maudire mes cendres. Si quelqu'un osait t'accuser de mes malheurs, confonds-le avec le dernier serment que je prononce en me précipitant dans la nuit du tombeau... *Thérèse est innocente.*

Maintenant reçois, mon âme !...

Michel qui couchait dans la chambre voisine de celle d'Ortis, fut réveillé par un gémissement sourd et prolongé : il prêta l'oreille, pour écouter si on ne l'appelait pas, et ouvrit la fenêtre, soupçonnant que j'étais revenu et que je l'avais appelé. Mais, s'étant assuré que tout était tranquille et la nuit encore obscure, il se remit au lit et ne tarda point à se rendormir. Il m'a dit, depuis, que ce gémissement l'avait effrayé d'abord, mais qu'ensuite il avait réfléchi que son maître avait l'habitude de s'agiter ainsi pendant son sommeil.

Le matin, Michel, après avoir frappé en vain à la porte, força la serrure, appela dans la première chambre, et, ne s'entendant point répondre, s'avança en tremblant. Bientôt, à la lumière de la lampe qui brûlait encore, il aperçut son maître baigné dans des flots de sang. Il ouvrit les fenêtres pour appeler du secours; mais, voyant que personne ne l'entendait, il courut chez le médecin et le curé ; tous deux étaient sortis pour assister un malade. Alors, il entra en pleurant dans le jardin de M. T*** ; et, comme Thérèse sortait avec son père et son mari, lequel justement lui annonçait qu'il avait appris qu'Ortis n'était point parti dans la nuit, ainsi qu'il le devait faire, cette nouvelle lui avait rendu l'espoir de lui dire adieu une dernière fois. Elle aperçut Michel qui accourait : elle se retourna alors de son côté, soulevant le voile qui couvrait son visage, sur lequel il était facile de lire une douloureuse impatience.

Michel les joignit, criant au secours, disant que son maître s'était frappé, mais qu'il ne le croyait pas encore mort. Thérèse l'écouta, immobile et les yeux fixes ; puis, sans verser une larme, sans pousser un cri, elle s'évanouit entre les bras d'Odouard. M. T*** accourut, espérant qu'il pourrait peut-être sauver la vie à notre malheureux ami. Il le trouva étendu sur un sofa, la figure presque entièrement cachée dans les coussins, immobile, mais respirant encore. Il s'était enfoncé un stylet sous la mamelle gauche ; mais ce stylet, tombé près de lui, faisait présumer qu'il l'avait ensuite arraché de la blessure. Son habit noir et sa cravate étaient jetés sur une chaise voisine. Il n'avait conservé qu'un gilet, son pantalon, ses bottes et une écharpe de soie très large qui faisait plusieurs fois le tour de son corps, et dont un des bouts pendait ensanglanté, parce que, dans ses douleurs, il avait sans doute essayé de s'en débarrasser. M. T*** souleva doucement la chemise, qui, toute souillée de sang, s'était attachée à la blessure. Ortis alors tourna vers lui ses regards mourants, étendit un bras comme pour s'y opposer, et, de l'autre, lui serra la main. Mais aussitôt, laissant retomber sa tête sur les coussins, il leva les yeux au ciel et expira.

La blessure était large et profonde, et, quoique n'attaquant pas le cœur, était devenue mortelle par la quantité de sang qu'il avait répandu, et qui coulait par torrents dans la chambre. Le portrait de Thérèse, noir de sang caillé, à l'exception du milieu, pendait à son cou, et les lèvres ensanglantées d'Ortis faisaient présumer que, dans son agonie, il avait plusieurs fois pressé contre sa bouche l'image de son amie. Sur le secrétaire était une Bible ouverte, sa montre, et quelques feuillets de papier, sur l'un desquels était écrit : *O ma mère !* Ensuite, au milieu de quelques lignes raturées, on distinguait ce mot *Expiation* ; puis, un peu plus bas, ceux-ci : *De pleurs éternels.* Sur un autre, on lisait seulement l'adresse de sa mère ; comme si, se repentant de sa première lettre, il en eût commencé une autre qu'il n'avait pas eu le courage d'achever.

A peine fus-je arrivé de Padoue, où j'étais resté plus longtemps que je n'eusse voulu, que je fus effrayé de la foule de villageois qui pleuraient dans la cour. Quelques-uns d'entre eux me regardaient avec étonnement, et me conjuraient de ne pas monter. Je me précipitai en tremblant dans la chambre : j'aperçus alors M. T*** étendu avec désespoir sur le corps de mon ami, et Michel à genoux près de lui, la figure contre terre. Je ne sais comment j'eus la force de m'approcher et de lui poser la main sur le cœur auprès de la blessure... Il était mort, et déjà froid. Les pleurs et la voix me manquèrent ensemble : muet et immobile, je fixais des regards stupides sur ce sang, lorsque le prêtre et le chirurgien arrivèrent enfin. Aidés de quelques domestiques, ils nous arrachèrent à ce spectacle terrible. Thérèse passa tout ce jour au milieu du deuil de sa famille et dans un mortel silence puis, quand la nuit fut venue, je me traînai derrière le corps de mon ami, qui fut enterré sur la montagne des pins par les laboureurs du village

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

La Route de Varennes

ILLUSTRATIONS

DE

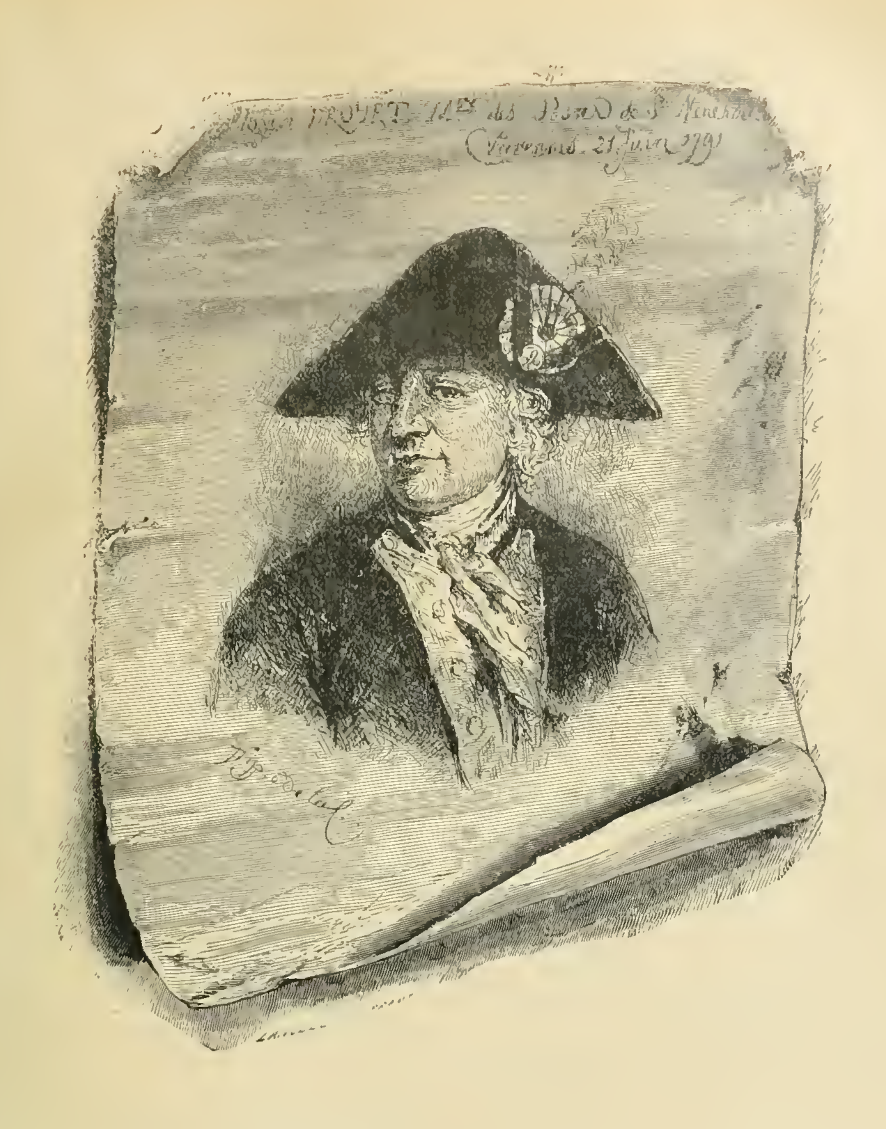
DE LA CHARLERIE, JANET-LANGE & SORIEUL



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



LA ROUTE DE VARENNES

Une chose dont mes lecteurs ne sont peut-être point assez convaincus, et dont je tiens à les convaincre, c'est le scrupule et l'entêtement que je mets dans les recherches historiques qui précèdent ou accompagnent ceux de mes romans dont la fable se rattache à l'histoire.

Je vais, en conséquence, pour guérir les incrédules, si incrédules il y a, raconter ici comment je m'y prends lorsqu'il me vient un doute dans l'esprit.

Vous vous rappelez peut-être mon roman de *la Comtesse de Charny*. — Si vous ne l'avez pas lu, lisez-le ; si vous l'avez lu et que vous l'ayez oublié, relisez-le : c'est un de mes meilleurs.

Eh bien, lorsque, dans ce roman, j'en fus arrivé à la fuite du roi, je commençai, moi aussi, par relire tout ce que j'avais déjà lu quand j'avais publié mon *Histoire de Louis XVI*.

Et j'avais lu, d'abord, tous les historiens qui ont traité le sujet. — Classons-les par ordre de date, pour ne point faire de jaloux : l'abbé Georgel, Lacretelle, Thiers, Michelet, Louis Blanc ; puis tous les mémoires particuliers : madame Campan, Weber, Léonard, Bertrand de Molleville, Bouillé, Choiseul, Valory, de Moustier et de Goguelat : deux de ces derniers, de Moustier et Valory, accompagnaient le roi ; MM. de Choiseul et de Goguelat vinrent le rejoindre à Varennes ; ceux-là furent donc témoins des événements.

En outre, j'ai personnellement eu l'honneur de connaître M. le duc de Choiseul, avec lequel j'ai causé dix fois de cette grande catastrophe.

Eh bien, malgré la lumière que répandaient autour d'eux ces porte-flambeaux que l'on appelle les historiens, et ces porte-lanternes que l'on appelle les annalistes ; malgré la narration verbale du duc de Choiseul, dont la mémoire était aussi exacte que celle d'un jeune homme, j'étais, dans mon double récit, tombé, après eux et d'après eux, dans un certain nombre d'erreurs que quelques-uns de mes lecteurs de Châlons, de Sainte-Menehould et de Varennes avaient relevées avec une bienveillance tout amicale, — m'offrant des notes si jamais je faisais une seconde édition de *Louis XVI* et de *la Comtesse de Charny*, ou même un livre sur le même sujet.

Un beau jour, rêvant un nouveau roman qui n'est pas encore et qui peut-être ne sera jamais fait, et dont la scène devait s'ouvrir à Varennes pendant la nuit du 22 au 23

juin 1791, c'est-à-dire pendant la nuit où furent arrêtés le roi et la reine, je résolus, une bonne fois pour toutes, d'éclaircir mes doutes et de refaire pas à pas, à partir de Châlons, la route que le roi avait faite de Châlons à Varennes.

Mon investigation devait partir de Châlons seulement, attendu que c'est à Châlons que commence, par la reconnaissance du roi, la série des événements qui s'achèvent à Varennes, le soir de son arrestation.

A partir de Châlons, je voulais, comme je l'ai dit, refaire pas à pas, la route suivie par les illustres fugitifs ; à chaque halte, j'en appellerais non seulement aux récits imprimés, mais encore aux traditions orales, non seulement aux traditions orales, mais encore aux souvenirs des contemporains qui auraient vu de leurs yeux ces événements si graves lors de leur accomplissement, et qui n'ont fait que grandir pendant les soixante-huit ans qui se sont écoulés depuis cette époque.

Et, en effet, lorsqu'on y songe, on est forcé de convenir que la fuite à Varennes est le fait le plus considérable de la révolution française, et même de l'histoire de France. C'est le point culminant de la royauté : elle a mis sept cent quatre ans à monter jusqu'à Varennes, elle ne met que dix-neuf mois à descendre de Varennes à la place de la Révolution ; en mettant le pied sur la première marche de l'escalier de l'épicier Sauce, l'infortuné Louis XVI mettait le pied sur le premier degré de son échafaud.

Mais ce n'est pas au point de vue de la famille royale que nous constatons cette importance ; ce n'est pas parce que les têtes de trois des personnes qui se trouvaient dans cette voiture devaient tomber sur la place de la Révolution, que nous disons que cet événement est le plus considérable de la révolution française, et même de toute l'histoire de France ; c'est parce que l'arrestation du roi dans ce petit bourg, inconnu la veille encore du 22 juin, et, le lendemain, immortalisé fatalement et pour toujours, est la source de tous les grands cataclysmes politiques qui se sont succédé depuis.

Si Louis XVI n'eût point essayé de fuir, ou bien, l'ayant essayé, y eût réussi, d'autres événements se substituaient à ceux qui se sont accomplis. Plus de guerre civile, plus de guerre étrangère, plus de coalition, plus de 2 septembre, plus de terreur, plus de Bonaparte, plus de Napoléon, plus d'Austerlitz, plus de Fontainebleau, plus d'île d'Elbe, plus de Waterloo, plus de Sainte-Hélène.

Et Dieu sait quels événements eussent remplacé les événements qui se sont accomplis et qui, depuis soixante et dix ans, font l'histoire de la France, et conséquemment l'histoire du monde.

Je me suis donc dit que, même isolé de tout autre travail, ce serait un récit curieux que celui d'un voyage fait dans le but, non seulement de relever, d'après les pièces authentiques, les erreurs commises par les historiens qui n'avaient pas vu les localités, mais encore d'ajouter, à ce qu'il y a d'exact dans les récits imprimés, les détails pittoresques que pourraient donner des témoins oculaires ; et, en effet, quoique soixante-quatre ans se fussent écoulés entre la fuite du roi et l'époque où je fis ce voyage, j'ai retrouvé des vieillards qui avaient vu : M. Nicaise à Châlons, M. Mathieu à Sainte-Menehould, M. Bellay à Varennes. Les siècles eux-mêmes ne sont-ils pas une chaîne de vieillards qui se donnent la main ?

Enfin, chers lecteurs, à force de recherches, je me suis procuré une chose à laquelle n'avaient point songé nos grands historiens, — que voulez-vous ! étant romancier, c'est mon état d'avoir de l'imagination ! — je me suis procuré un plan de la ville de Varennes, telle qu'elle était à cette époque, où, s'étant un soir endormie colline, elle se réveilla volcan.

On a dit que la vérité parvenait difficilement à l'oreille des rois ; j'oserai hasarder cette maxime, que je ne vous empêche pas de traiter de paradoxe : c'est que, plus difficilement encore, elle parvient à l'oreille des peuples.

Or, c'est pour le peuple que j'ai toujours écrit, et c'est pour lui encore que je déchire aujourd'hui ce feuillet de la gigantesque épopée de nos pères.

I

Grâce aux chemins de fer, on arrive encore, on arrive toujours, on arrive mieux, même, lorsqu'on arrive ; mais on ne voyage plus.

Nous arrivâmes à Châlons, mon compagnon de voyage et moi, à une heure du matin, le 21 juillet 1856.

Au milieu des titres d'hôtel dont nos oreilles furent assourdies en entrant dans la cour de la gare, je remarquai la *Haute-Mère-Dieu*. L'hôtel me parut d'une assez grande antiquité pour avoir une réputation à soutenir.

Je me fis indiquer, parmi les trois ou quatre omnibus qui attendaient, béants comme le taureau de Phalaris, celui qui devait nous conduire à notre sainte destination ; nous nous y enfournâmes résolûment. Cinq minutes après, nous dansions sur les pavés du chef-lieu du département de la Marne, comme nous aurions pu faire sur des œufs de marbre, et, à une heure un quart, nous étions rendus à destination.

L'hôtel était, la nuit, ce que sont, la nuit, tous les hôtels, une espèce d'Argus, aux cent yeux, qui dort un œil ouvert ; cet œil était éclairé par une lampe, et, à la lueur de cette lampe, dormait des deux yeux un pauvre diable de garçon chargé de veiller pour attendre les voyageurs.

Il nous conduisit, tout en trébuchant, à une grande chambre à deux lits, alluma deux bougies qu'il posa aux deux extrémités de notre appartement, pour en marquer le pôle arctique et le pôle antarctique ; nous demanda d'une voix suppliante, et espérant bien que nous lui répondrions non : « Ces messieurs n'ont-ils besoin de rien ? » et, sur notre réponse négative, il se retira avec empressement pour jouir des quatre heures de sommeil qui lui restaient.

Quelques minutes après, mon compagnon et moi, nous soufflions chacun notre bougie, en nous jetant un bonsoir à travers l'espace...

A peine étions-nous levés, que nous eûmes la visite de notre hôte.

Il avait découvert, je ne sais comment, l'identité de mon individu, et, ne supposant pas que l'on pût venir à Châlons pour autre chose que pour faire des études sur le vin de Champagne, il se mettait à nos ordres, offrant de nous montrer les caves de M. Jacquesson.

Je remerciai notre hôte de son obligeance.

Je lui dis que, s'il nous restait du temps, nous solliciterions, par son entremise, de l'illustre propriétaire, la faveur de visiter ses catacombes, mais que, pour le moment, notre esprit tournait au vent des recherches historiques et non vinicoles.

En effet, j'étais venu à Châlons pour voir l'endroit où, comme un présage, les chevaux qui conduisaient la voiture de Louis XVI choppèrent, s'abattirent deux fois et s'engagèrent tellement sous les traits, que l'on fut forcé de les dételer et de les réatteler ; ce qui fit perdre près d'une demi-heure.

Voulant me rendre compte des localités, j'allai, accompagné d'un Châlonnais fort complaisant, mais surtout fort spirituel, M. Leroi, à la poste aux chevaux.

Elle est affermée aujourd'hui par M. Duguet.

On m'avait assuré que la poste s'était toujours tenue là, et que c'était là, par conséquent, qu'avait relayé Louis XVI, le mardi 21 juin, à quatre heures et demie du soir.

M. Duguet, trop jeune pour en appeler à ses propres souvenirs, eut l'obligeance de faire des recherches dans ses titres de propriété.

Il découvrit que ce qui causait cette terreur, c'était le titre de *Messageries royales* appliqué aux bâtiments qu'il occupe aujourd'hui, et qui, en cessant d'être le bureau des Messageries royales, sont devenus la poste.

La poste de 1791 était située au bout de la rue Saint-Jacques, dans la maison qu'habite aujourd'hui M. Eugène Perrier.

Le maître de poste s'appelait Oudet.

— Si nous arrivons à Châlons sans être reconnus, avait dit le roi, nous sommes sauvés !

On était arrivé à Châlons sans être reconnu.

Voyons comment on était arrivé jusque-là.

Ce point de l'histoire de France m'a toujours tellement préoccupé, que je crois qu'aucun des détails de cette fuite de Varennes ne m'a échappé.

Quel avait été le premier conseiller de cette fuite fatale ? Mirabeau, dira l'histoire.

Le portrait de Charles Ier, dirons-nous.

N'avez-vous pas souvent rêvé devant ce beau portrait de Charles Ier par Van Dyck, chef-d'œuvre, non seulement de peinture, mais encore de poésie ?

Il est là, le fier Stuart, rêveur, mélancolique, la main droite sur sa canne, la main gauche à la garde de son épée ; il est là avec ses longs cheveux, en campagne contre les têtes rasées, les *têtes rondes*, les puritains ; il a derrière lui son cheval, tête basse et grattant la terre, tenu par son page Barry ; il a devant lui la mer, la mer solitaire et sauvage, la mer qui semble l'ennemie de ce *roi des quatre mers*, comme s'intitulaient ses prédécesseurs, les rois de la Rose rouge et de la Rose blanche.

Voilà tout ce que l'on voit sur cette magnifique toile.

Seulement, derrière le roi qui se retourne à demi, derrière le cheval qui gratte la terre, derrière le page qui, n'ayant ni les craintes du roi, ni l'instinct de l'animal, demeure insoucieux, derrière tout cela, on devine la sombre fenêtre de White-Hall, l'échafaud tendu de noir, le bourreau masqué.

Eh bien, ce tableau a eu sur les destinées de la France une influence fatale.

Disons son histoire en quelques mots.

Il était en Angleterre; l'Angleterre, peu artistique, ignorait la valeur de ce tableau. Un homme se donnant pour un marchand français, se présenta un jour chez son propriétaire, en offrit mille louis en bel or bien reluisant, bien sonnant; les mille louis tentèrent l'Anglais, et le tableau devint la propriété du marchand.

Le marchand était un émissaire de M. le duc de Richelieu.

Que voulait faire M. le duc de Richelieu de ce tableau?

Oh! ceci, c'était toute une conspiration contre le parlement.

Il fallait décider un vieux roi usé à casser son parlement; pour rendre de la force au roi, il fallait rajeunir l'homme.

Le roi, c'était Louis XV.

M. de Richelieu inventa madame du Barry, jeune et jolie coquine, justement assez médiocre pour ne pas prendre d'influence personnelle, assez spirituelle pour aider à l'influence des autres.

MM. d'Aiguillon et de Richelieu firent d'abord à la petite grisette l'honneur d'être ses amants; puis on la maria à un gentilhomme pauvre, qui lui prêta son nom; puis on la donna à Louis XV.

C'était juste ce qu'il fallait.

Louis XV s'amusa de l'audace familière avec laquelle la favorite lui parlait; ses sens se réveillèrent aux baisers de la courtisane, et, les sens du roi éveillés, on le crut capable de prendre une résolution.

Ce fut alors que M. de Richelieu acheta le tableau de Van Dyck et le donna à la favorite, sous le prétexte que ce page qui tenait le cheval du roi Charles Ier, et qui s'appelait Barry, était un des ancêtres de son époux.

Voilà le prétexte.

Maintenant, voici la réalité.

Ce portrait de Charles Ier fut placé à un endroit où le roi Louis XV pût l'avoir éternellement sous les yeux. On le plaça contre la muraille du boudoir de la favorite, en face du sofa de la courtisane. Celle-ci étant logée dans les mansardes du château de Versailles, le tableau de Van Dyck tenait toute la hauteur de la muraille, touchant d'un bout au plafond, de l'autre au parquet.

Cette splendide toile, qu'on eût dû respecter, sinon comme œuvre d'art, — les rois et les courtisanes s'inquiètent peu, en général, des œuvres d'art, — du moins comme un monument de l'instabilité du destin, fut, pendant sept ou huit ans, témoin des ébats effrontés de cette femme, qui, selon la belle expression de Lamartine, déshonora le trône et l'échafaud, le trône par ses rires, l'échafaud par ses cris! C'est en face de cette toile, dit Michelet, qu'elle prenait le roi par le cou, et, lui montrant Charles Ier:

— Vois-tu, *la France*, disait-elle, — c'est ainsi qu'elle appelait Louis XV, — voici un roi à qui l'on a coupé la tête parce qu'il avait été faible pour son parlement. Maintenant, ménage le tien!

Louis XV cassa son parlement. — Puis Dieu cassa le roi Louis XV.

La courtisane fut chassée de la demeure royale, le tableau fut descendu dans les appartements du Dauphin, devenu roi sous le nom de Louis XVI.

Arriva le 6 octobre, le retour du roi Louis XVI à Paris. Les Tuileries furent données comme résidence au roi; on meubla les Tuileries aux dépens de Versailles.

Le portrait de Charles Ier suivit le roi.

C'était comme un présage qui semblait dire: « Bourbon, souviens-toi de Stuart! » Le dernier mot de Charles Ier sur l'échafaud n'avait-il pas été: *Remember* (souviens-toi)?

Or, Louis XVI *se souvenait*; il ne se souvenait même que trop.

Saxon par sa mère, Louis XVI parlait l'allemand et l'anglais. Il avait traduit, chose étrange! l'apologie de Richard III d'Horace Walpole. Il lisait éternellement Hume dans l'original; et Hume lui disait, comme la du Barry à Louis XV: « Voilà un roi qui a eu la tête coupée pour avoir cédé à son parlement. »

Louis était irrésolu avant tout, plus irrésolu que jamais quand il s'arrêtait devant ce visage au mélancolique regard, et il répétait ce dernier mot du roi près d'être décapité: *Remember!* Il ne voulait pas céder à son parlement comme Charles Ier; il n'avait point la force de résister comme Louis XV. Il prit un terme moyen: il résolut de fuir.

Le conseil de Mirabeau ne vint qu'après celui de Charles Ier.

Qu'on nous pardonne de revenir aussi souvent que nous le faisons sur cette grande époque et d'en graver, s'il est possible, chaque détail dans la mémoire du peuple et des rois. Le *Moniteur*, du 14 juillet 1789 au 7 thermidor 1795, est l'Évangile politique du monde entier.

Charles Ier et Mirabeau recommandaient donc également à Louis XVI de fuir.

Puis arriva un événement qui fit une grande impression sur lui.

Cet événement avait eu lieu le 18 avril 1791.

Le 18 avril 1791, le roi avait voulu aller à Saint-Cloud; c'était le lundi de Pâques.

Le roi, la reine, les évêques, les serviteurs remplissaient déjà les voitures dans lesquelles on devait faire ce court voyage de deux lieues; mais le peuple empêcha le roi de sortir des Tuileries.

Le roi insista. — Le tocsin de Saint-Roch commença de sonner.

Le roi se pencha en dehors de sa voiture.

Des milliers de voix crièrent:

— Non! non! non! le roi veut fuir.

— Je vous aime trop pour vous quitter, mes enfants! dit le roi.

— Nous aussi, nous vous aimons, répondit un grenadier, mais *vous seul*.

La reine, exceptée de cet amour de la France pour son souverain, pleura, trépigna, mais fut forcée de rentrer aux Tuileries.

Le roi était donc captif, la chose était constatée.

Or, il est permis à un captif de fuir.

Le roi, à partir de ce moment, résolut de fuir et prépara sa fuite.

Mais, en même temps que le roi désirait quitter la France, deux partis désiraient qu'il la quittât: le parti royaliste, afin que le roi, en liberté, pût profiter des offres de l'étranger: le parti républicain, afin de n'avoir pas besoin de décapiter le roi pour proclamer la république.

Nous prouverons plus tard que ceux qui arrêtèrent le roi étaient, non pas des républicains, mais des royalistes constitutionnels.

Ce parti une fois pris de fuir, il s'agissait de le mettre à exécution.

La reine était la grande instigatrice de ce projet.

Les princesses de la maison d'Autriche furent toujours les mauvais génies des rois de France: Marie de Médicis, Anne d'Autriche, Marie-Antoinette, Marie-Louise.

Le roi eût pu partir seul à cheval: grand chasseur, bon cavalier, rien ne lui était plus facile que de gagner, déguisé en courrier, quelque escorte assez puissante pour le conduire à la frontière.

Mais, pendant la nuit du 5 au 6 octobre, la reine lui avait fait jurer qu'il ne partirait jamais seul et ne quitterait la France qu'avec elle et ses enfants. Bon mari, bon père, autant que mauvais roi, il voulait bien se parjurer vis-à-vis de son peuple, mais non vis-à-vis de sa famille.

Il fut donc résolu que tout le monde fuirait ensemble, le roi, la reine, les enfants de France.

C'était doubler, tripler, quadrupler les difficultés; c'était rendre cette fuite presque impossible.

La reine se chargea de ruser.

D'ailleurs, elle était soutenue par des princes étrangers.

Que mes lecteurs permettent qu'avec l'impartialité d'un éclectique, je les place un instant au point de vue de la royauté.

Ce que nous autres, citoyens français, appelons *l'étranger*, *l'ennemi*, n'est jamais pour un roi de France, *l'ennemi*, encore bien moins *l'étranger*. Hélas! l'étranger est presque toujours son peuple.

Les rois, au lieu de prendre pour femme une simple particulière, en France ou à l'étranger, épousent constamment, soit une princesse autrichienne, soit une princesse allemande, soit une princesse espagnole, soit une princesse italienne.

Le père de Louis XVI avait épousé une Saxonne. Le sang de nos rois n'était donc qu'à moitié français. C'était déjà un inconvénient, grave même.

Mais un inconvénient plus grave encore, c'est la parenté.

Ainsi, lorsque Louis XVI, reconnu à Varennes, ramené de force à Paris, eut commencé d'entrevoir la silhouette de l'échafaud se dessinant à l'horizon, son peuple devint pour lui *l'étranger*, devint pour lui *l'ennemi*.

C'est *l'étranger* qui est son ami; c'est *l'ennemi* qui est son parent.

L'empereur d'Autriche, qu'il s'appelle Léopold ou Joseph II, est son beau-frère; le roi de Naples est son neveu; le roi d'Espagne est son cousin. Tous les rois de l'Europe sont un peu plus, un peu moins ses parents.

S'il a le malheur de se brouiller avec son peuple, et de le craindre, à qui s'adressera-t-il?

Aux princes ses parents. Or, les princes ses parents sont les *amis* du roi de France, mais sont les *ennemis* du peuple français.

Un conventionnel qui, le 18 janvier 1793, aurait eu le courage d'exposer à la tribune cette théorie, si simple, qu'elle devient compréhensible pour la plus médiocre intelligence, eût peut-être sauvé le roi.

Nous sommes dans un siècle d'appréciation; ce qui rend surtout ce siècle si remarquable, c'est le besoin de connaître la vérité, pure, claire, limpide, dégagée de toute image; l'histoire est à la fois un tribunal d'appel pour le cordelier Danton et pour le roi Louis XVI. Eh bien, n'est-

il pas juste qu'on tienne compte à chacun de la caste où il est né, du milieu où il a été élevé, de la sphère dans laquelle il a vécu? n'est-il pas juste que l'on juge Danton au point de vue du peuple, Louis XVI au point de vue de la royauté?

Au point de vue de la royauté, Louis XVI se croyait donc aussi parfaitement le droit de fuir qu'au point de vue du peuple, Drouet se croyait le droit de l'arrêter.

D'ailleurs, les encouragements ne manquaient pas au pauvre roi.

Catherine II, Catherine le Grand, — la Sémiramis du Nord, comme disait Voltaire, la Messaline du Nord, comme dira, comme a déjà dit l'histoire, — Catherine II, le bourreau de la Pologne, n'écrivait-elle pas à Marie-Antoinette :

« Les rois doivent suivre leur marche sans s'inquiéter des cris du peuple, comme la lune suit son cours sans s'inquiéter des aboiement des chiens. »

Le roi de Prusse, dès 1789, n'offrait-il pas cent mille hommes, — et comme disait encore Voltaire, qui trouva moyen, pendant soixante ans, de flatter d'une main les peuples et de l'autre les rois — et quels hommes!

Ces grenadiers au gros derrière
Que l'*ennemi* ne vit jamais!

Voltaire, en faisant ces vers, qui ont ce double malheur de n'être ni bons ni patriotiques, oubliait que l'*ennemi* de ces gros derrières, c'étalent principalement les Français.

Gustave III, ce roitelet de Suède, qui avait trouvé moyen de transporter sur le trône de Gustave-Adolphe les vices des Valois, Gustave III n'offrait-il pas à la reine de l'attendre à Aix, sous le prétexte de prendre les eaux, et de lui tendre la main de l'autre côté de la frontière?

En outre, le Suédois Fersen, cet ami dont la tendresse, disait-on, allait au delà de l'amitié, était là, près de Marie-Antoinette, la pressant, la poussant, se chargeant de faire faire les voitures, de la conduire hors Paris.

La reine avait plus d'intérêt encore que le roi à quitter la France.

Entendez-vous la voix du grenadier qui se fait l'interprète de toute une capitale, de tout un peuple, de toute la France, et qui dit : « Et nous aussi, sire, nous vous aimons, mais *vous seul?* »

Et non seulement la reine, qui avait vu, ce jour où, dauphine, elle parut au balcon de l'hôtel de ville, cent mille amoureux à ses pieds, la reine n'était plus aimée, mais encore elle était haïe. On l'avait appelée madame *Déficit*, on l'appellera bientôt madame *Véto*.

Et elle était haïe tout à la fois par les constitutionnels, par les républicains, par les émigrés.

Elle savait qu'il s'agissait de déposer Louis XVI et de nommer un régent, et, quant à elle, de la renvoyer en Autriche, et peut-être de l'enfermer dans un couvent.

On avait tenu tant de mauvais propos sur elle à l'endroit de madame de Polignac et de M. de Coigny! Elle avait eu une si méchante affaire, celle du collier! Il lui était bien permis de ruser, à la pauvre femme!

En outre, voyez, quand le roi et la reine sont ensemble, pour combien peu la France entre dans la proportion : — le roi né Franco-Saxon; Marie-Antoinette née Lorraine-Autriche; — la proportion est de un à trois; car la Lorraine ne peut encore compter comme France.

Qu'on ne s'étonne donc pas si, dans ce conseil royal composé du roi et de la reine, du mari et de la femme, la majorité fut pour la fuite.

La fuite fut résolue vers la fin d'avril.

Mais déjà, entre le conseil de Mirabeau et celui de Charles Ier, entre mai 1790 et avril 1791, des dispositions avaient été prises pour une fuite éventuelle.

Dès le mois de février 1791, le roi écrit à M. de Bouillé qu'il a des ouvertures à lui faire, de concert avec M. de Mirabeau. Le comte de la Mark devait être l'intermédiaire.

« Quoique ces gens-là ne soient guère estimables, écrivait le roi à M. de Bouillé, et que j'aie payé Mirabeau très cher, je crois qu'il peut me rendre service. »

M. de Bouillé répondait :

« Couvrez d'or la défection de Mirabeau; c'est un scélérat habile qui peut réparer, par cupidité, le mal qu'il a fait par vengeance; mais défiez-vous de la Fayette, enthousiaste chimérique, ivre de la faveur politique, capable peut-être d'être un chef de parti, incapable d'être le soutien de la monarchie. »

Remarquez que la Fayette était le cousin germain de M. de Bouillé; on ne dira pas que M. de Bouillé est aveuglé par la parenté.

C'est que M. de Bouillé était un homme très intelligent, très dévoué et, chose plus rare, très impartial. Nous en donnerons la preuve en opposant quelques lignes de lui à quelques lignes de Lacretelle.

Vers la fin d'avril, le roi écrivait de nouveau à M. de Bouillé :

« Je partirai très incessamment avec toute ma famille, dans une seule voiture que je fais, en ce moment même, confectionner secrètement pour cet usage. »

M. de Bouillé répondait :

« Au lieu de cette berline faite exprès et qui attirera nécessairement les regards, il serait bien plus prudent, je crois, que Votre Majesté adoptât deux diligences anglaises. »

Les diligences anglaises étaient les voitures de poste en usage à cette époque.

Le conseil était bon.

La reine empêcha Louis XVI de le suivre.

Elle ne voulait pas se séparer de lui; elle ne voulait pas que ses enfants se séparassent d'elle.

M. de Bouillé ajoutait :

« Ayez surtout près de vous, sire, pour conseiller Votre Majesté dans les dangers qui peuvent surgir pendant un pareil voyage, ayez un homme de tête et de bras, d'improvisation et d'exécution, et, si Votre Majesté ne sait où trouver cet homme, je le lui indique; c'est le marquis d'Agout, major des gardes françaises. »

Le roi adopta ce second conseil.

Nous verrons, plus tard, comment M. d'Agout n'était point à Varennes, et nous apprécierons les changements que sa présence eût pu apporter aux événements.

Le roi, dans une troisième lettre, ordonna à M. de Bouillé d'établir un relais de poste de Châlons à Montmédy; son intention était d'éviter Reims, où il avait été sacré et où il pouvait être reconnu, et de passer par Varennes.

M. de Bouillé répondit que le roi pouvait, en traversant Reims, tenir les stores de sa voiture fermés, mais qu'il verrait avec peine Sa Majesté persister dans sa première idée; sur deux points de la route de Varennes, il n'y avait pas de relais de poste et il faudrait en envoyer. En outre, les troupes ne fréquentant point cette route, qui se détourne de la ligne droite, il faudrait y placer des détachements spéciaux, détachements qui pourraient exciter les soupçons.

Le roi persista dans sa résolution.

Il envoya un million en assignats à M. de Bouillé pour faire face aux dépenses qu'occasionneraient le déplacement des troupes et les achats de fourrage, et le chargea de faire reconnaître par un officier intelligent et courageux la route qui conduit de Châlons à Montmédy en passant par Varennes.

M. de Bouillé, sur un ordre si positif, ne sut plus qu'obéir.

Il envoya, le 10 juin, M. de Goguelat pour faire la reconnaissance de la route, mission pour laquelle il fallait, en effet, un officier intelligent et courageux. On verra que M. de Goguelat était l'un et l'autre.

M. de Bouillé avait sous son commandement toutes les troupes de la Lorraine, de l'Alsace, de la Franche-Comté et de la Champagne. Ce commandement couvrait toute la frontière s'étendant de la Marne à la Meuse. Quatre-vingt-dix bataillons et cent quatre escadrons obéissaient à ses ordres.

Seulement, il faudrait trier les hommes, éloigner autant que possible les Français, c'est-à-dire les patriotes.

Au jour convenu, tout se mit en marche.

Un train d'artillerie de seize pièces fila sur Montmédy, le régiment Royal-Allemand prit la route de Stenay.

Un escadron de hussards fut placé à Dun; un autre vint se poster à Varennes.

Deux escadrons de dragons se trouveraient à Clermont le jour du passage du roi; M. de Damas, qui les commandait, avait ordre de porter de là un détachement à Sainte-Menehould, et, de plus, cinquante hussards, envoyés de Varennes, devaient se rendre à Pont-de-Somme-Vesle, entre Châlons et Sainte-Menehould, à quatre lieues de la première ville, à cinq de la seconde.

— C'étaient des hussards d'Esterhazy, me disait M. Mathieu, ancien notaire, à Sainte-Menehould, vieillard de quatre-vingt-quatre ans; je les vois encore avec leurs pelisses brunes. »

Il a vu bien des choses qu'il m'a dites et que je vous répéterai à mon tour.

Un mot sur Pont-de-Somme-Vesle d'abord, — que M. Thiers trouve plus court d'appeler *Pont-Somme-Ville*, sans s'inquiéter de ce que Pont-Somme-Ville n'a aucun sens, tandis que Pont-de-Somme-Vesle veut dire : pont des sources de la Vesle.

C'est, en effet, à un quart de lieue du pont où stationneront les quarante hussards, que la Vesle prend sa source.

Au reste, de tous les historiens qui ont écrit cette fuite du roi, M. Thiers est le moins bien renseigné : il fait cinq erreurs graves en trois pages ; nous les relèverons comme nous avons déjà relevé celle-ci.

Le roi, avons-nous dit, trouvera des détachements de relais en relais: à Pont-de-Somme-Vesle d'abord, à Sainte-Menehould ensuite, puis à Clermont, puis à Varennes, puis à Dun, puis à Stenay.

Le 27 mai, le roi écrivit à M. de Bouillé que son départ était fixé au 19 juin suivant.

On avait dû d'abord partir le 11 ; mais on se défiait de madame de Rochereul, femme de chambre du Dauphin, qui était la maîtresse de M. de Gouvion, aide de camp de la Fayette, et elle était de service jusqu'au 12; on ne pouvait donc partir le 11.

Dès le 15 juin, les Autrichiens devaient occuper les postes à deux lieues de Montmédy.

Le roi sortirait avec la famille royale, dans une voiture bourgeoise ; la grande berline de voyage attendrait à Bondy.

Si le roi n'était pas arrivé à Bondy à deux heures après minuit, c'est qu'il aurait été arrêté à la sortie des Tuileries ou à la barrière.

En ce cas, le garde de la berline partirait seul et irait à franc étrier jusqu'à Pont-de-Somme-Vesle, où il annoncerait à M. de Choiseul que le coup était manqué.

M. de Choiseul le ferait dire à M. Dandoins, M. Dandoins à M. de Damas, M. de Damas à M. de Bouillé, et chacun alors pourvoirait à sa sûreté.

M. de Bouillé reçut les instructions et régla ses dispositions en conséquence.

Il fit partir à l'instant même M. de Choiseul pour Paris.

A Paris, M. de Choiseul attendrait les ordres du roi, et se mettrait en route douze heures avant lui.

Les gens et les chevaux de M. de Choiseul se tiendraient à Varennes dès la matinée du 18.

Le 19, frais et reposés, ils prendraient la place des relais et conduiraient la voiture de Varennes à Dun. — On se rappelle qu'il n'y avait pas de poste à Varennes. — A Varennes, le roi serait averti, par un homme placé sur la route, de l'endroit juste où il trouverait les chevaux.

Le changement se ferait ainsi avec rapidité et sans embarras.

A son retour, retour qui, nous l'avons dit, précéderait de douze heures le départ du roi, M. de Choiseul prendra le commandemant des quarante hussards de Pont-de-Somme-Vesle ; il attendra le roi et la famille royale, les escortera jusqu'à Sainte-Menehould ; à Sainte-Menehould, les hussards céderont la place aux dragons de M. Dandoins et barreront le chemin.

Derrière le roi, personne ne passera plus.

Au bout de vingt-quatre heures, la consigne sera levée.

M. de Choiseul aura des ordres signés du roi, qui l'autoriseront à employer la force en cas de besoin.

Six cents louis d'or seront distribués par lui aux soldats.

De son côté, M. de Bouillé, qui est à Metz, se rapprochera de Montmédy, sous prétexte d'une tournée d'inspection.

Ainsi tout est bien arrêté. Le roi a eu le temps de réfléchir ; aucun changement n'aura lieu.

Le 2 juin, M. de Choiseul est à Paris.

Le 14 juin, M. de Bouillé est à Longwy. Il y reçoit une lettre du roi : le départ est retardé de vingt-quatre heures.

Pourquoi ce nouveau retard ?

Pour une grave raison : le roi ne touchait son quartier de liste civile que le 20 au matin, et Louis XVI, en roi économe, ne voulait pas perdre ce quartier de pension ; — si Paris valait bien une messe, selon Henri IV, six millions valaient bien un jour, selon Louis XVI.

Cette raison, si bonne qu'elle fût, désespéra M. de Bouillé.

En effet, c'étaient des contre-ordres à donner sur toute la ligne ; au lieu de deux jours, trois jours de stationnement pour les relais, trois jours de cantonnement pour les troupes.

Enfin, il fallait en prendre son parti.

Le 20 juin, M. de Bouillé s'avança jusqu'à Stenay.

Il y trouva le Royal-Allemand, sur lequel il savait qu'il pouvait compter.

Voyons ce qui se passait à Paris pendant ces derniers jours.

Nous avons dit que la reine s'était chargée de ruser.

Elle rusait.

D'abord elle avait offert les chevaux blancs qui devaient traîner le char triomphal de Voltaire.

Le 19, elle avait été se promener avec le Dauphin, et avait suivi les boulevards extérieurs.

Le 20, elle avait dit à M. de Montmorin, ministre des affaires étrangères :

— Avez-vous vu madame Elisabeth ? Elle m'afflige beaucoup ; je sors de chez elle, et j'ai fait tout au monde pour la décider à suivre avec nous la procession de la Fête-Dieu, elle s'y refuse absolument ; tâchez donc d'obtenir d'elle qu'elle fasse à son frère le sacrifice de ses préjugés.

Le même jour, elle rencontre sur son passage un commandant de la garde nationale.

— Eh bien, Monsieur, lui demanda-t-elle en riant, parle-t-on encore à Paris de la fuite du roi ?

— Non, Madame, avait répondu le commandant : on est trop convaincu maintenant de l'attachement du roi à la Constitution et de son amour pour son peuple.

— On a bien raison ! avait répliqué la reine.

Et elle avait passé, saluant le commandant de son sourire le plus gracieux.

Puis on s'était occupé des détails matériels.

Le 17, M. de Moustier, ex-garde du corps, fut abordé par un inconnu, tandis qu'il se promenait aux Tuileries.

Cet inconnu, au nom du roi, l'invita à le suivre.

M. de Moustier obéit.

Dix minutes après, il se trouva dans la chambre du roi. Louis XVI le salua par son nom, et, abordant la question sans ambage, le pria de dire à M. de Valory et à M. de Malden, deux de ses anciens camarades, de se faire confectionner des vestes de couleur chamois.

C'était assez imprudent : le chamois était la couleur de chasse de M. de Condé, en émigration depuis plus d'un an.

Il pria, en outre, M. de Moustier de se promener le soir sur le quai du Palais-Royal ; là, une personne de confiance et qui se ferait reconnaître, lui porterait les derniers ordres du roi.

Dans la soirée du 19, M. de Moustier reçut, en effet, l'ordre suivant :

« M. de Moustier et ses compagnons devront se trouver dans la cour du château demain à neuf heures du soir ; ils y apprendront ce qu'ils auront à faire. »

Restait à se procurer un passe-port.

Ce n'était pas chose facile.

On ne pouvait voyager sans passe-port à cette époque, à cause de l'émigration.

M. de Fersen leva la difficulté.

Madame la baronne de Korff allait quitter Paris avec ses deux enfants, un intendant et deux femmes de chambre.

C'était bien l'affaire : la reine passerait pour la baronne de Korff : Madame Royale et le Dauphin figureraient ses deux enfants ; le roi serait son intendant, et mesdames Brunier et de Neuville qui devaient la suivre, seraient ses femmes de chambre.

Là n'étaient compris, il est vrai, ni madame Elisabeth, ni M. d'Agout, que M. de Bouillé avait tant recommandé au roi de prendre avec lui ; mais il fallait bien donner quelque chose au hasard.

Pour procurer un autre passe-port à madame la baronne de Korff, M. de Fersen prétexta que le premier avait été, par mégarde, jeté au feu avec d'autres papiers.

Madame la baronne de Korff obtint sans difficulté un second passe-port.

Seulement, pour ne point compliquer la situation, elle ne devait partir que lorsque le roi et la reine seraient en sûreté à Montmédy.

Dans la matinée du 20, M. de Moustier présenta ses deux compagnons au roi.

Ces messieurs reçurent alors leurs instructions.

M. de Malden devait répondre au nom de *Jean*, M. de Moustier au nom de *Melchior*, et M. de Valory au nom de *François*.

Le roi, toujours irrésolu, avait eu un instant l'idée de remettre le départ à la nuit du 21 au 22 ; mais les instructions de M. de Choiseul étaient précises, et il avait déclaré que, si l'on ne partait pas le 20 à minuit, il partirait, lui, le 21 à quatre heures du matin, et ramènerait avec lui à Dun, à Stenay et à Montmédy tous les détachements qu'il trouverait sur sa route.

Tels étaient les ordres positifs de M. de Bouillé.

M. de Choiseul attendait chez lui, rue d'Artois, les ordres de la cour.

Il n'avait rien entendu dire encore le 20, à neuf heures du soir, lui qui devait partir douze heures avant le roi. Il commençait à désespérer lorsque le seul de ses gens qu'il eût gardé, et qui croyait que, le soir même, son maître partait pour Metz, vint lui annoncer que quelqu'un demandait à lui parler de la part de la reine.

Il respira et ordonna de faire monter celui qui se présentait.

Cependant, le messager pouvait bien être chargé de lui dire que la reine ne partait pas.

Cet homme entra. Il avait un chapeau rond enfoncé jusque sur les yeux ; il était enveloppé d'une immense houppelande.

Malgré ces précautions, M. de Choiseul reconnut, du premier coup d'œil, le coiffeur de la reine, le fameux Léonard, qui a laissé des Mémoires.

C'est que le coiffeur de la reine était à la cour un personnage de la plus haute importance.

Un homme qui avait bâti ces coiffures fantastiques que l'on ne confectionnait qu'à l'aide d'une échelle double, et qui étaient des parterres tout entiers avec des fleurs, des arbres, des oiseaux, et leurs nids, était un homme qui devait avoir de sa valeur une haute idée!

Un jour, il avait fait entrer dans les éléments d'une de ces folles coiffures un vaisseau de ligne avec ses trois ponts, ses mâts, ses voiles, son équipage, ses canons, ses cordages et ses banderoles. Il est vrai que c'était pendant le voyage à Cherbourg.

— C'est vous Léonard? dit M. de Choiseul. Morbleu! j'attendais un homme avec impatience; j'ignorais que cet homme, ce serait vous; mais, puisque vous voilà, soyez le bienvenu.

— Ce n'est point ma faute si je vous ai fait attendre, Monsieur, dit Léonard; mais il y a dix minutes seulement que la reine m'a prévenu que j'eusse à me rendre chez vous.

— Elle ne vous a rien dit autre chose? demanda M. de Choiseul.

— Elle m'a dit de prendre tous ses diamants et de vous apporter cette lettre.

— Donnez donc! dit M. de Choiseul avec impatience.

Léonard regarda le jeune gentilhomme avec étonnement. Il n'était pas habitué à ce qu'on lui manquât de respect à ce point.

M. de Choiseul lut la lettre.

Elle était longue et pleine de recommandations; elle annonçait que l'on partirait à minuit juste.

Quant au duc de Choiseul, elle l'invitait à partir à l'instant même, le priant d'emmener avec lui Léonard, qui, ajoutait la reine, avait ordre de lui obéir comme à elle-même.

La reine ne voulait point partir sans son coiffeur et sans ses diamants.

Le comte lut la lettre une seconde fois, et, levant les yeux sur Léonard :

— La reine vous a sans doute fait quelques recommandations de vive voix, mon cher monsieur Léonard? demanda-t-il au coiffeur.

— Je vais répéter mot pour mot, ses paroles à monsieur le comte.

— Répétez.

— Elle m'a fait appeler et m'a dit à voix basse : « Léonard, je puis compter sur toi? — A la vie, à la mort, Madame! lui ai-je répondu. — Eh bien, prends tous mes diamants, fourre-les dans tes poches; prends cette lettre, porte-la rue d'Artois, à M. de Choiseul, surtout ne la remets qu'à lui! » Puis, comme je m'éloignais pour obéir aux ordres de Sa Majesté : « Mets un chapeau à grands bords, m'a dit la reine; prends une longue redingote pour ne pas être reconnu, et, enfin, mon cher Léonard, obéis à M. de Choiseul comme à moi-même. » Alors, je suis monté chez moi, j'ai pris le chapeau et la redingote de mon frère, et me voilà.

M. de Choiseul fit lire à Léonard la même recommandation écrite, et brûla la lettre de la reine.

Le domestique du comte de Choiseul entra.

— La voiture de M. le comte attend, dit-il.

— Allons, mon cher Léonard, venez! dit le jeune gentilhomme.

— Comment que je vienne? s'écria le coiffeur stupéfait.

— Sans doute; ne devez-vous pas m'obéir comme à la reine? Eh bien, je vous donne l'ordre de venir.

— Et les diamants?

— Vous les emporterez avec vous.

— Où cela?

— Où nous allons.

— Et où allons-nous?

— A quelques lieues d'ici, où nous avons à remplir une mission toute particulière.

— Impossible, monsieur le comte, s'écria Léonard en reculant d'effroi.

— Léonard, vous oubliez que vous devez m'obéir comme à la reine.

— Certainement, monsieur le comte, et je ne refuse pas de le faire pour les choses raisonnables; mais j'ai laissé la clef sur la porte de notre appartement; quand mon frère va rentrer et qu'il ne trouvera plus son chapeau ni sa redingote, il jettera les hauts cris; et puis il y a madame de Laage, qui ne peut être coiffée que par moi et à qui j'ai promis de la coiffer; il y a, enfin, mon cabriolet, et mon domestique qui m'attendent dans la cour des Tuileries.

— Eh bien, dit M. de Choiseul en riant et en enrageant tout à la fois de la résistance du coiffeur, que voulez-vous! votre frère achètera un autre chapeau et une autre redingote; vous coifferez madame de Laage un autre jour, et votre domestique, ne vous voyant pas revenir, croira que vous êtes rentré sans lui et rentrera sans vous. Quant à nous, mon cher Léonard, partons!

Et il fit monter le coiffeur désespéré dans son cabriolet, et il poussa de toute la vitesse de son cheval vers la Petite-Villette.

II

Le proverbe antique dit : « Jupiter ôte la raison à ceux qu'il veut perdre. »

Jupiter avait ôté la raison au roi et à la reine de France.

D'abord, contre l'avis de M. de Bouillé, qui veut deux simples diligences anglaises, la reine fait confectionner deux énormes berlines où elle pourra entasser valises, malles et sacs de nuit.

Au lieu d'avoir un courrier avec livrée simple, la livrée de tout le monde, et même sans livrée, on fait habiller trois gardes du corps à la livrée du prince de Condé.

Au lieu de choisir trois hommes qui connaissent la route, on choisit trois hommes qui ne l'ont jamais faite; on les prend au hasard; un d'eux ne connaît pas même Paris, et promènera la reine rue du Bac et sur les quais, tandis qu'on l'attendra rue de l'Échelle.

Au lieu de mettre un petit peigne dans sa poche, pour rajuster sa coiffure en attendant que le coiffeur qu'elle a envoyé à la frontière répare les avaries du voyage, la reine fait faire un nécessaire splendide dont, pendant deux mois, s'occupent tous les bijoutiers de Paris.

Au lieu de cacher le roi, valet de chambre ou intendant de madame de Korff, dans une voiture de suite, on le met dans la voiture principale, face à face, genoux à genoux avec sa prétendue maîtresse.

Au lieu d'atteler la voiture de deux, de trois et même de quatre chevaux, on l'attèle de six, sans se souvenir que le roi seul voyage à six chevaux.

Au lieu d'armer les gardes du corps jusqu'aux dents, on leur met au côté de petits couteaux de chasse, bons tout au plus dans une lutte corps à corps, et on entasse dans les malles les pistolets et les tromblons, couchés sur l'habit rouge brodé d'or que le roi portait à Cherbourg.

Au lieu, enfin, de prendre M. d'Agout, — cet homme résolu qui connaît parfaitement la route, et dont M. de Bouillé a répondu au roi, — on prend madame de Tourzel, gouvernante des enfants de France. Madame de Tourzel a réclamé son droit au nom de l'étiquette; elle l'emporte sur M. d'Agout, qui réclamait le sien au nom du dévouement.

A part cela toutes les précautions sont prises.

On s'était inquiété d'abord de la chose la plus difficile : à savoir de quelle façon on sortirait des Tuileries.

La famille royale était bien réellement prisonnière. La Fayette en répondait à l'Assemblée.

Six cents gardes nationaux, tirés des différentes sections de Paris, montaient chaque jour et chaque nuit la garde aux Tuileries; deux factionnaires à cheval se tenaient constamment devant la porte extérieure; des sentinelles étaient postées à toutes les portes du jardin, et, sur la terrasse de la rivière, elles étaient échelonnées à cent pas les unes des autres.

A l'intérieur, c'était bien autre chose encore : il y avait des sentinelles jusque dans les issues qui conduisaient au cabinet du roi et de la reine, jusque dans un petit corridor noir pratiqué dans les combles et auquel aboutissaient les escaliers dérobés consacrés au service de la famille royale.

Plus de gardes du corps : les gardes du corps avaient été licenciés; les officiers de la garde nationale les remplaçaient : le roi et la reine ne sortaient que sous l'escorte de deux ou trois d'entre eux.

En outre, la plupart des valets étaient des espions.

On se souvient de ce que nous avons dit de madame de Rochereul, femme de chambre de M. le Dauphin.

Comment échapper à une telle surveillance?

La reine y avait longtemps réfléchi.

Voici ce qu'elle avait trouvé :

Madame de Rochereul, dont le service finissait le 12, occupait une petite chambre dont la porte donnait sur un appartement vide depuis six mois.

L'appartement vide était celui de M. de Villequier, premier gentilhomme de la chambre. — Il était vide parce que M. de Villequier avait émigré.

Cet appartement, situé au rez-de-chaussée, avait une issue donnant sur la cour des Princes.

De son côté, la chambre de madame de Rochereul, tout en ayant une porte de communication avec l'appartement de M. de Villequier, attenait à la chambre de Madame Royale.

Le 11, à peine madame de Rochereul eut-elle quitté le château, que le roi et la reine visitèrent sa chambre.

Sous le prétexte d'agrandir le logement de Madame Royale, la reine déclara qu'elle retenait cette pièce, et que la femme de chambre de M. le Dauphin logerait désormais dans l'appartement de madame de Chimai, dame d'honneur.

Quant à l'appartement de M. de Villequier, on en demanda la clef à M. Renard, inspecteur des bâtiments. M. Renard remit cette clef au roi le 13 juin.

Si nombreuses que fussent les sentinelles, on avait négligé d'en mettre une à la porte de cet appartement, vide depuis trois mois. En outre, à onze heures du soir, les sentinelles des cours étaient habituées, le service du château finissant, à voir sortir beaucoup de monde du même coup.

Une fois dans l'appartement de M. de Villequier, une fois onze heures sonnées, il y avait donc chance que l'on sortirait du château.

Quant à faire traverser Paris à la famille royale, cela regardait M. de Fersen.

Il attendrait avec un fiacre, et déguisé en cocher de fiacre, au guichet de l'Echelle, et conduirait les fugitifs du guichet de l'Echelle à la barrière de Clichy, où la berline de voyage était remisée chez un Anglais, M. Crawford.

Les trois gardes du corps suivraient dans un fiacre.

Les deux femmes de chambre, madame Brunier et madame de Neuville, gagneraient à pied le pont Royal; là, elles trouveraient une voiture à deux chevaux stationnant, et dans laquelle elles partiraient pour Claye, où elles attendraient la reine.

Le roi devait sortir déguisé, nous l'avons dit, en intendant. Ce déguisement consistait en un habit gris, une veste de satin, une culotte grise, des bas gris, des souliers à boucles et un petit chapeau à trois cornes. — Ses cheveux étaient tassés, relevés sur le haut de la tête, et retenus par un peigne d'ivoire.

Huit jours d'avance, le valet de chambre Hue, qui était de la même taille que le roi, sortit par la porte et à l'heure où le roi devait sortir. Cette sortie avait pour but d'habituer la sentinelle à voir l'homme vêtu de gris.

Quant à M. le Dauphin, on devait, pour le déguiser l'habiller en fille.

Est-ce bien tout? Je ne veux oublier aucun détail.

C'est tout.

On a vu qu'à neuf heures du soir, la reine avait expédié Léonard à M. de Choiseul et que tous deux étaient partis à fond de train.

A la même heure, les trois gardes du corps étaient introduits chez le roi et enfermés dans un petit cabinet.

A neuf heures et demie, la reine recevait une lettre de Bailly; le bon mathématicien s'avisait de faire le chevalier: il envoyait à la reine une lettre de madame de Rochereul dénonçant le départ de la famille pour la nuit même.

A dix heures, on annonça M. de la Fayette.

Il n'y avait pas moyen de lui refuser la porte; on le fit entrer.

Il était avec MM. de Gouvion et Romeuf ses aides de camp.

Madame de Rochereul, maîtresse de M. de Gouvion, avait averti celui-ci que la fuite de la famille royale était préparée pour la nuit même.

La reine et madame Elisabeth étaient allées dans la soirée, mais sans escorte, bien entendu, faire une promenade au bois de Boulogne.

M. de la Fayette, avec sa politesse exquise, s'informa auprès de la reine si la promenade avait été bonne; seulement il ajouta en souriant:

— Votre Majesté a tort de rentrer si tard.

— Pourquoi donc? demanda la reine.

— Mais parce que le brouillard du soir pourrait lui faire mal.

— Les brouillards du soir au mois de juin? dit-elle. En vérité, à moins que je n'en fasse faire exprès pour cacher notre fuite, je ne sais pas où j'en trouverais, ajouta la reine avec une admirable assurance; car je présume que le bruit court toujours que nous partons?

— Le fait est, Madame, répondit le général, que plus que jamais on parle de ce départ, à ce point que j'ai reçu avis qu'il avait lieu ce soir.

— Ah! dit la reine, je gage que c'est de M. de Gouvion que vous tenez cette bonne nouvelle!

— Et pourquoi de moi? demanda le jeune officier en rougissant.

— Je ne sais, dit la reine; peut-être avez-vous des intelligences au château... Tenez, voici M. de Romeuf qui n'en a point; je suis sûre qu'il voudra bien répondre de nous.

— Et je n'aurais pas grand mérite à cela Madame, dit le jeune homme, le roi ayant donné à l'Assemblée sa parole de ne point quitter Paris

On parla d'autre chose.

A dix heures et demie, le général la Fayette et ses aides de camp se retirèrent.

M. de la Fayette parti, la reine et madame Elisabeth appelèrent leur domesticité, se firent rendre par elle les services ordinaires de la toilette du soir; puis, à onze heures, selon la coutume, elles congédièrent tout le monde.

Les portes fermées, chacune se mit à sa toilette

La reine et madame Elisabeth s'habillèrent mutuellement. Elles avaient des robes fort simples et des chapeaux à larges bords qui cachaient entièrement leur visage.

Elles achevaient à peine d'épingler leurs fichus, que le roi entra, dans son costume d'intendant.

On tira les trois gardes du corps de leur cachette.

Puis l'on passa chez madame Royale.

Madame Royale était prête, mais pas encore M. le Dauphin; on l'avait réveillé dans son premier sommeil, et, comme on avait décidé que, pour le déguiser, lui aussi, on l'habillerait en fille, il avait fait toutes sortes de difficultés pour revêtir un costume qui l'humiliait. Enfin, il avait demandé si c'était pour jouer une comédie, on lui avait répondu que oui, et, comme il aimait fort la comédie, il s'était laissé faire.

On donna aux gardes du corps leurs dernières instructions.

Jusqu'à Bondy, on allait avec les chevaux de M. de Fersen; à Bondy on prenait la poste.

M. de Malden et M. de Moustier, placés sur le siège, payeraient les postillons, auxquels il serait accordé trente sous de guides; ordinairement, on n'en donnait que vingt-cinq; mais, vu la lourdeur de la voiture, on augmentait de cinq sous.

Quand les postillons auraient bien marché, ils recevraient, à titre de gratification, dix sous de plus. Dans aucun cas, ils ne seraient payés plus de quarante sous; — le roi seul payait un écu.

On avait calculé qu'en payant trente ou quarante sous de guides et en allant très-médiocrement vite, on serait en treize ou quatorze heures à Châlons.

Chacun promit de s'en tenir au programme arrêté.

On s'avança vers la porte, on écouta; tout était silencieux On commença de sortir.

Madame Elisabeth d'abord, avec Madame Royale; puis madame de Tourzel et le Dauphin, accompagnés d'un des gardes du corps.

Les deux groupes devaient marcher à vingt pas l'un de l'autre.

Une des sentinelles croisait le chemin. En voyant venir le premier groupe, elle s'arrêta.

— Ah! ma tante, dit Madame Royale, nous sommes perdues! cet homme nous reconnaît.

Madame Elisabeth ne répondit pas, et continua son chemin.

Madame Royale se trompait; elles n'étaient point reconnues, ou, si elles l'étaient, elles étaient reconnues par un ami.

La sentinelle leur tourna le dos et les laissa passer.

Au bout de cinq minutes, madame de Tourzel, les deux princesses et le Dauphin furent dans le fiacre qui les attendait au coin de la rue de l'Echelle.

M. de Fersen était si bien déguisé, que les princesses ne le reconnaissaient pas. Ce fut lui qui les reconnut. Il sauta à bas de son siège, leur ouvrit la portière et les fit monter.

Au moment où M. de Fersen refermait la portière, un fiacre passa à vide; voyant un confrère arrêté, il s'arrêta aussi et entama avec de Fersen une conversation sur les affaires du temps.

M. de Fersen, homme d'esprit, la soutint à merveille, et, tirant de sa poche une tabatière de carton, il offrit une prise à son collègue.

Celui-ci plongea profondément ses doigts dans la tabatière, savoura longuement et voluptueusement la poudre qui, selon Sganarelle et Aristote, n'a point d'égale, et partit.

Le roi vint ensuite d'un pas ordinaire, les mains dans ses poches et se dandinant comme un bon bourgeois.

Il était suivi par un second garde.

Pendant le trajet, une des boucles de ses souliers s'était détachée, il n'avait point voulu s'arrêter pour cela; mais le garde qui venait après lui avait ramassé la boucle.

M. de Fersen alla au-devant de Sa Majesté.

— Et la reine, sire? demanda-t-il.

— La reine nous suit, répondit le roi.

Et il monta dans la voiture à son tour.

On attendit la reine.

Au bout d'une demi-heure, elle n'était pas encore arrivée. Que faisait-elle donc?

La reine s'était perdue. Elle avait soutenu à son guide, le troisième garde du corps, que le guichet de l'Echelle était à droite; il avait, lui, soutenu, mais faiblement, il connaissait à peine Paris, — que le guichet de l'Echelle était à gauche; enfin, la reine avait paru si sûre de son fait, qu'il avait cédé.

On était sorti par le guichet du bord de l'eau, on avait erré sur les quais, on avait traversé le pont, on s'était enfoncé dans la rue du Bac. La reine avait bien été forcée de reconnaître son erreur; mais on était complètement désorienté.

Le garde fut forcé de demander le guichet de la rue de l'Echelle; il fallait traverser le Carrousel une seconde fois. Sous la voûte, on se trouva en face de laquais portant

des torches et d'une voiture sortant au grand trot; pour ne pas être écrasée, la reine n'eut que le temps de s'effacer contre la muraille.

Elle reconnut la Fayette.

Le garde se jeta devant elle pour la cacher.

Mais elle, l'écartant vivement, frappa les roues de la voiture de la petite canne que les femmes portaient à cette époque, en disant:

— Va, geôlier, je suis hors de ta puissance!

Ceci n'est qu'une tradition. Le garde, au contraire prétend, dans son récit, que la reine eut si grand'peur, qu'elle quitta son bras et s'enfuit. Il courut après elle, lui prit le bras et l'entraîna vivement.

On traversa le Carrousel à grands pas, puis le guichet de l'Echelle; enfin, on aperçut le fiacre qui stationnait.

M. de Fersen s'élança au-devant de la reine et la fit monter dans le fiacre, où elle tomba toute frissonnante près du roi.

« Ma mère, en montant, dit Madame Royale dans ses Mémoires, marcha sur mon frère, qui eut la force de ne pas crier. »

M. de Fersen avait arrêté un fiacre pour les trois gardes du corps.

Ils y montèrent, donnant ordre au cocher de suivre l'autre voiture.

M. de Fersen, qui ne connaissait guère mieux Paris que le garde du corps qui avait servi de guide à la reine, n'osa s'engager dans les rues; il alla jusqu'au faubourg Saint-Honoré en longeant les Tuileries.

De là, on gagna la barrière de Clichy.

Quelques pas avant la maison de M. Crawford, les gardes du corps descendirent, payèrent et renvoyèrent leur fiacre. Ils avaient leur place sur le siège et derrière la voiture royale.

La berline de voyage était à son poste.

La transvasion s'opéra.

M. de Fersen versa son fiacre dans un fossé, puis monta sur le siège de la berline; un homme à lui monta à cheval et conduisit à la Daumont.

On mit une heure à peine pour arriver à Bondy.

Tout avait été à merveille.

A Bondy, on trouva les deux femmes de chambre qui devaient attendre à Claye.

Elles étaient venues en cabriolet, croyant trouver à Bondy une voiture de poste; elles n'en avaient point trouvé et avaient acheté au maître de poste un cabriolet mille francs.

Le cocher de l'autre cabriolet faisait souffler son cheval avant de revenir à Paris.

Là, M. de Fersen devait quitter Leurs Majestés.

Il baisa les mains du roi pour avoir le droit de baiser celles de la reine.

M. de Fersen devait les rejoindre en Autriche.

Il rentrait à Paris pour savoir ce qui s'était passé; puis il partirait incontinent pour Bruxelles.

L'homme propose, Dieu dispose.

La reine devait, deux ans plus tard, avoir la tête tranchée sur la place de la Révolution; M. de Fersen devait périr dans une émeute à Stockholm, tué à coups de parapluie par des femmes ivres.

Par bonheur, un nuage leur cachait l'avenir.

On se quitta plein d'espérance.

M. de Valory enfourcha un cheval de poste et courut en avant pour commander les chevaux.

MM. de Malden et de Moustier prirent place sur le siège de la berline, qui partit, enlevée au galop de six vigoureux chevaux.

Le cabriolet partit après elle.

M. de Fersen suivit des yeux et des oreilles ce tourbillon de poussière et de bruit; puis, quand la trombe eut disparu, quand le bruit se fut éteint, il remonta à son tour dans sa voiture, qu'il avait conduite la veille à Bondy, et à laquelle on attela les chevaux qui venaient de mener la reine.

Il avait son costume de cocher de fiacre, ce qui étonna fort le cocher de cabriolet qui le regardait faire.

C'était une imprudence de plus à ajouter à celles que nous avons déjà signalées.

III

Disons quelques mots de ce qui se passait à Paris au moment où les illustres fugitifs prenaient leurs chevaux de poste à Bondy.

Nous les rejoindrons à Montmirail où la soupente de la voiture, en cassant sur le futur champ de bataille de Napoléon, les força de s'arrêter une heure.

Cette fois, c'est le journal de Camille Desmoulins qui nous donnera des détails.

Camille revenait, vers onze heures, du club des Jacobins avec Danton, Fréron et d'autres patriotes. Jamais, dit-il, il n'avait vu Paris si tranquille.

En effet, pendant tout le chemin, on n'avait pas rencontré une seule patrouille.

Il en fit l'observation.

— Tu m'y fais penser, dit celui à qui il s'adressait; lis donc ce qu'on m'écrit.

Et il donna à lire à Camille et à Danton une lettre qu'il avait reçue dans la soirée, et par laquelle on le prévenait que le roi devait fuir la nuit même.

Ils virent la voiture de M. de la Fayette franchissant le guichet du Louvre.

Selon toute probabilité, la reine passa à vingt pas d'eux.

Ce n'était pas le tout.

Un perruquier nommé Buseby, demeurant rue Bourbon-Villeneuve, ayant été dans la soirée visiter un de ses amis, qui était de garde aux Tuileries, y entendit raconter tout ce que l'on disait de la fuite du roi et de la famille royale.

Rentré chez lui, il avait répété à sa femme tous les propos qu'il venait d'entendre.

Mais celle-ci avait haussé les épaules.

Tous les jours, depuis trois mois, on répétait la même chose.

Le perruquier s'était rangé de l'avis de sa femme, puis s'était déshabillé et s'était couché.

Mais, une fois au lit, sa préoccupation l'avait talonné à ce point, que, sans écouter ce que lui disait la perruquière, il s'était rhabillé, et, tout courant, s'en était allé réveiller un boulanger de ses amis, sapeur du bataillon des Théatins, qui se nommait Hucher.

Celui-ci, au lieu de railler ses craintes comme avait fait madame Buseby, les avait, au contraire, accueillies dans toutes leurs conséquences.

Plus ardent encore que celui qui les lui communiquait, il avait sauté à bas du lit, et, sans prendre d'autre vêtement qu'un simple caleçon, — peut-être doit-on faire remonter à ce digne citoyen l'origine de l'épithète de sans-culotte, — il était sorti dans la rue, et, frappant aux portes, avait réveillé une vingtaine de voisins.

Puis, les voisins réveillés, le groupe de patriotes, Buseby et Hucher en tête, s'achemina vers l'hôtel de M. de la Fayette.

Le général venait de rentrer.

Dans ces époques de troubles, il fallait, lorsqu'on était maire de Paris, ou général de la garde nationale, s'attendre à être dérangé la nuit comme le jour.

La Fayette, malgré l'heure avancée, fit donc entrer MM. Buseby et Hucher.

Ceux-ci lui exposèrent que le roi devait partir cette nuit même, et l'invitèrent à s'opposer à ce départ.

M. de la Fayette se mit à rire.

Il quittait le roi et la reine; MM. Hucher et Buseby pouvaient aller se coucher tranquillement, il répondait de tout.

Mais eux ne se tinrent point pour satisfaits.

Ils retournèrent aux Tuileries, où ils n'aperçurent aucun mouvement; la seule chose qui les frappa, ce fut le grand nombre de cochers de fiacre qui buvaient dans les boutiques ambulantes qui se trouvaient au guichet du Carrousel.

Ils firent alors le tour du palais jusqu'à la porte du Manège, où se tenait l'Assemblée.

Mais ils n'aperçurent rien de suspect.

Se décidant à suivre le conseil que M. de la Fayette leur avait donné, ils rentrèrent enfin chez eux.

M. de Fersen rentra à Paris vers les six heures.

Il voulut savoir, avant de partir pour Bruxelles, si quelque chose de la fuite du roi avait transpiré: il alla d'abord à l'hôtel de ville, puis à la mairie, où logeait Bailly, puis à l'hôtel de M. de la Fayette. Tout était parfaitement tranquille.

En conséquence, M. de Fersen remonta en voiture et prit la route de Bruxelles.

A la même heure, la soupente de la berline royale se brisait, comme nous l'avons dit, aux portes de Montmirail.

Il fallut s'arrêter dans la ville et y perdre deux heures.

Puis vint une côte que le roi voulut monter à pied, et l'on perdit encore une demi-heure.

Quatre heures et demie sonnaient à la cathédrale lorsque la berline entra dans Châlons et s'arrêta devant la poste, située à cette époque, comme nous l'avons dit, à l'extrémité de la rue Saint-Jacques.

M. de Valory s'approcha de la voiture.

— François, tout va bien, lui dit la reine; il me semble que, si nous devions être arrêtés, nous le serions déjà.

Pour parler à M. de Valory, la reine s'était montrée.

Le roi se montra à son tour.

Le maître de poste, Oudet, le reconnut ; un des spectateurs que la curiosité avait attirés, le reconnut aussi.

Le maître de poste vit ce dernier s'éloigner et eut peur pour le roi.

— Sire, dit-il à demi-voix, ne vous montrez pas ainsi, ou vous vous perdrez.

Puis s'adressant aux postillons :

— Eh bien, paresseux, reprit-il, est-ce ainsi que l'on sert de braves voyageurs qui payent trente sous de guides ?

Et il se mit lui-même à l'œuvre, aidant les postillons.

La voiture était attelée avant qu'on eût rien vu paraître il nie que cela puisse être, et, quand, pressé dans les derniers retranchements, il se rend enfin rue Saint-Jacques, la voiture est partie depuis cinq minutes.

En sortant des portes de la ville et en voyant l'ardeur avec laquelle les postillons mènent leurs chevaux, la reine et madame Elisabeth disent d'un seul cri :

— Nous sommes sauvés !

Mais presque aussitôt un homme, qui sort on ne sait d'où, passe à cheval devant la portière et crie :

— Vos mesures sont mal prises, vous serez arrêtés.

On ne sut jamais quel était cet homme.



Puis vint une côte que le roi voulut monter à pied.

— En route ! crie le maître de poste.

Le premier postillon veut enlever ses chevaux : les deux chevaux s'abattent.

Sous les coups de fouet, ils se relèvent ; on veut lancer la voiture : les deux chevaux du second postillon s'abattent à leur tour.

On tire le postillon de dessous le porteur, où il avait la cuisse engagée ; il y laisse sa botte forte.

Les chevaux se relèvent ; le postillon repasse sa botte et se remet en selle.

La voiture part.

Les voyageurs respirent.

Seulement, comme l'avis du maître de poste fait craindre un danger, au lieu de courir en avant, M. de Valory galope à côté de la voiture.

Ces chevaux s'abattant les uns après les autres, sans aucune raison de s'abattre, semblent à la reine un mauvais présage.

Cependant, cette fois encore, on échappe.

L'homme qui assistait à l'arrivée de la berline a couru chez le maire ; mais le maire est royaliste : le dénonciateur a beau lui soutenir que c'est le roi et toute la famille royale,

Par bonheur, on n'était plus qu'à quatre lieues de Pont-de-Somme-Vesle, où M. de Choiseul devait attendre avec ses quarante hussards.

Peut-être eût-on dû envoyer M. de Valory le prévenir, lui et ses hommes, à fond de train ; mais le dernier avertissement a redoublé les angoisses de la reine, et elle tient à garder tous ses défenseurs.

On presse les postillons.

En une heure, on fait les quatre lieues.

On arrive à Pont-de-Somme-Vesle, hameau composé d'une ferme et d'une ou deux maisons ; on plonge avec anxiété les yeux à gauche sous le bois qui ombrage la ferme, à droite sous les arbres qui suivent le cours de la rivière en faisant un rideau de verdure ; ni M. de Choiseul, ni M. de Goguelat, ni aucun des quarante hommes ne sont là !

Qu'est-il donc arrivé ?

Commençons par M. de Choiseul, que nous avons laissé entraînant Léonard, au grand trot de son cheval, vers la barrière de la Petite-Villette.

On se rappelle le désespoir de Léonard ; ce qui le console un peu, c'est que M. de Choiseul lui a dit qu'il l'emmenait à deux ou trois lieues seulement

Aussi, au moment où le cabriolet s'arrête à la poste de Bondy.

— Enfin, dit Léonard s'apprêtant à descendre, nous sommes arrivés, n'est-ce pas, monsieur le comte?

— Oui, au relais, répond M. de Choiseul.

— Comment! au relais? Nous ne sommes point arrivés?

— Pas encore.

— Mais, Monsieur, où allons-nous donc?

— Bah! dit M. de Choiseul, pourvu que vous soyez de retour demain matin, que vous importe, mon cher Léonard?

— Oh! le fait est, répond Léonard, que, pourvu que je sois aux Tuileries à dix heures, pour coiffer la reine, c'est tout ce qu'il faut.

— Alors, tranquillisez-vous, mon cher Léonard, tout va bien.

On relaya en un instant; les chevaux étaient préparés. Le domestique de M. de Choiseul allait en courrier devant lui.

Tout marcha bien jusqu'à Claye; mais, à Claye, quand l'infortuné coiffeur vit qu'on mettait un nouvel attelage à la voiture, et qu'il n'était aucunement question d'arrêter:

— Ah çà! monsieur le comte, s'écria-t-il, nous allons donc au bout du monde?

— Écoutez, Léonard, répondit M. de Choiseul prenant un ton sérieux, il est temps, en effet, que vous sachiez où nous allons. Nous allons à la frontière.

Léonard devint blanc comme sa cravate.

Il appuya ses mains sur ses deux genoux et regarda M. de Choiseul d'un air terrifié.

— A la frontière! balbutia-t-il.

— Oui, je dois trouver là, à mon régiment, une lettre de la plus haute importance pour la reine; ne pouvant la lui remettre moi-même, il me fallait quelqu'un de sûr pour la lui envoyer; j'ai prié Sa Majesté de m'indiquer ce quelqu'un, et elle vous a choisi comme l'homme en qui elle avait le plus de confiance.

— Ah! monsieur le comte, la reine me fait, certes, un grand honneur; mais comment reviendrai-je? Voyez, je suis en escarpins en bas blancs, en culotte de soie, je n'ai ni linge ni argent.

— Bon! dit M. de Choiseul, vous oubliez que vous avez sur vous pour trois ou quatre millions de diamants.

— Oui; mais ces diamants sont à la reine, monsieur le comte, et je n'en distrairais pas, dussé-je mourir de faim, la plus petite rose, la moindre étincelle!

— Ne vous inquiétez pas, mon cher ami, dit M. de Choiseul prenant pitié du pauvre diable: j'ai dans ma voiture bottes, habits, linge, argent; rien ne vous manquera.

— Sans doute, sans doute, avec vous rien ne me manquera, monsieur le comte: mais mon pauvre frère, dont j'ai pris le chapeau et la redingote! mais cette pauvre madame de Laage, qui n'est bien coiffée que par moi! Mon Dieu! mon Dieu! comment tout cela finira-t-il?

Et Léonard leva les bras au ciel avec un geste de désespoir.

M. de Choiseul comprit que c'était une tâche au-dessus de ses forces de consoler Léonard. Il le laissa se consoler tout seul.

On soupa à Montmirail, et M. de Choiseul annonça à Léonard qu'il avait une heure ou deux pour se jeter tout habillé sur son lit, et même se déshabiller s'il préférait cela.

A trois heures du matin, une voiture s'arrêta devant l'hôtel de la poste.

En un instant, M. de Choiseul fut sur le seuil de la porte.

Deux hommes habillés en gardes nationaux demandaient des chevaux avec instance.

La voiture de M. de Choiseul était attelée.

— Y a-t-il des chevaux pour la voiture des nouveaux venus? demanda-t-il au postillon.

— Oui, Votre Excellence.

— Eh bien, laissez passer cette voiture devant, mais suivez-la sans la perdre de vue un seul instant.

Puis, s'adressant au garçon d'hôtel:

— Faites descendre mon compagnon de voyage, dit-il.

Léonard descendit, tout abruti de sommeil.

En ce moment, les deux gardes nationaux montaient en voiture, partaient et prenaient la route de Châlons.

— Allons, dit M. de Choiseul, il faut partir.

Et, poussant Léonard dans la voiture:

— Postillons, poursuivit-il, ne vous écartez pas de ces hommes de plus de six pas.

Puis, montant à son tour, il prit place dans le cabriolet à côté de Léonard.

Le cabriolet partit du même train que la voiture qui le précédait.

A peine dans le cabriolet, M. de Choiseul examina avec le plus grand soin les pistolets placés dans les poches, en souleva les batteries, en renouvela les amorces et fit jouer le chien.

Léonard le regardait faire avec une stupéfaction qui tenait de la terreur.

On marcha ainsi pendant une lieue et demie.

Mais, entre Etoges et Chaintris, le cabriolet prit une route de traverse.

Les deux gardes nationaux auxquels M. de Choiseul croyait des intentions régicides, étaient deux braves citoyens qui allaient à leurs affaires.

M. de Choiseul continua sa route.

Vers dix heures du matin, il traversait Châlons.

A onze heures, il arrivait à Pont-de-Somme-Vesle.

Il s'informe.

Les hussards n'étaient pas encore arrivés.

Il s'arrête à la maison de poste, descend, demande une chambre, et revêt son uniforme.

Léonard assistait à tous ces préparatifs, qui redoublaient son inquiétude.

M. de Choiseul eut pitié de lui.

— Mon cher Léonard, lui dit-il, il est temps que vous sachiez toute la vérité.

— Comment! la vérité? demanda Léonard; mais je ne la sais donc pas, la vérité?

— Vous en savez une partie; je vais vous apprendre le reste. Vous êtes dévoué à vos maîtres, n'est-ce pas, mon cher Léonard?

— A la vie à la mort, monsieur le comte.

— Eh bien, dans deux heures ils seront ici, dans deux heures ils seront sauvés.

Le pauvre Léonard se mit à pleurer à chaudes larmes; seulement, c'était de joie.

— Dans deux heures ici! s'écria-t-il enfin; en êtes-vous bien sûr?

— Oui. Ils ont dû partir des Tuileries à onze heures ou onze heures et demie du soir; ils ont dû être à midi à Châlons. Mettons une heure ou une heure et demie pour faire les quatre lieues de Châlons ici; ils seront donc ici à une heure au plus tard. J'attends un détachement de hussards que doit m'amener M. de Goguelat.

M. de Choiseul mit la tête à la fenêtre.

- Eh! tenez, les voilà qui sortent de Tilloy.

Et, en effet, les hussards paraissaient en tête du village.

— Allons! allons! tout va bien, ajouta M. de Choiseul.

Il fit avec son chapeau des signes par la fenêtre.

Un cavalier se mit au galop.

M. de Choiseul descendit.

Les deux jeunes gens se rejoignirent au milieu de la grande route.

Le cavalier, qui était M. de Goguelat, remit à M. de Choiseul un paquet de la part de M. de Bouillé. Ce paquet renfermait six blancs seings et un double de l'ordre formel donné par le roi à tous les officiers de l'armée, quel que fût leur grade et leur ancienneté, d'obéir à M. de Choiseul.

Les hussards arrivèrent. M. de Choiseul leur ordonna de mettre les chevaux au piquet, et fit distribuer du pain et du vin.

Les nouvelles qu'apportait M. de Goguelat étaient mauvaises. Partout, sur son chemin, il avait trouvé la plus grande effervescence. Les bruits du départ du roi, qui circulaient depuis plus d'un an, s'étaient répandus de Paris dans la province, et les détachements des différentes armes qui stationnaient ou qu'on avait vus passer à Dun, à Varennes, à Clermont et à Sainte-Menehould avaient fait naître des soupçons; le tocsin avait même sonné dans une commune voisine de la route.

M. de Choiseul avait fait préparer à dîner pour lui et M. de Goguelat.

Les deux jeunes gens se mirent à table, laissant le détachement sous le commandement de M. Boudet.

Au bout d'une demi-heure, M. de Choiseul crut entendre quelque bruit à la porte.

Il sortit.

Les paysans des villages environnants commençaient à s'amasser autour des hussards.

D'où sortaient ces paysans dans un pays qui, à première vue, semble presque désert?

De Notre-Dame-de-l'Epine, de Tilloy, de Mérimée, de Saint-Julien, de Saint-Martin, ces trois villages qu'on aperçoit à peine, mais qui, perdus dans les arbres qui bordent la Vesle, seule verdure de ces grandes plaines nues, s'étendent sur une longueur de près de deux lieues.

Puis, chose fatale! le hasard avait fait que, quelques jours auparavant, les paysans d'une terre située près de Pont-de-Somme-Vesle, et appartenant à madame d'Elbeuf, avaient refusé le payement de droits non rachetables; sur quoi, on les avait menacés d'exécution militaire.

Mais la fédération de 1790 avait fait de la France une de famille, et les paysans des villages environnants avaient promis main-forte aux paysans de madame d'Elbeuf si un seul soldat arrivait aux environs.

Or, il en paraissait quarante.

En les voyant, les paysans de madame d'Elbeuf crurent qu'ils venaient avec des intentions hostiles contre eux. Des

messagers furent donc expédiés dans tous les villages voisins pour sommer les confédérés de tenir leur promesse.

Les plus proches arrivèrent les premiers, et voilà comment M. de Choiseul, en sortant de table, trouvait déjà un certain nombre de paysans amassés autour des hussards.

Il crut que c'était la curiosité qui les attirait, et, sans trop s'inquiéter d'eux, gagna l'endroit le plus élevé de la route, qui trace une ligne parfaitement droite à travers la plaine de Châlons à Sainte-Menehould.

Au plus loin que la vue pouvait s'étendre, elle s'étendait sur une route solitaire. On ne voyait venir ni courrier ni voiture.

Une heure s'écoula.

Deux heures, trois heures, quatre heures s'écoulèrent.

Les fugitifs devaient être à une heure à Pont-de-Somme-Vesle, et le temps qu'ils avaient perdu en route faisait qu'à quatre heures et demie seulement, comme nous l'avons dit, ils entraient à Châlons.

M. de Choiseul était inquiet.

Léonard était désespéré.

Vers trois heures, le nombre des paysans augmenta; leurs démonstrations devinrent plus hostiles; le tocsin commença de sonner.

Les hussards étaient un des corps les plus détestés de l'armée, et passaient pour d'affreux pillards. Les paysans les provoquaient par toutes sortes de railleries et même de menaces, et venaient chanter, jusque sous leur nez, cette chanson ou plutôt ce refrain, improvisé pour l'occasion :

Les hussards sont des gueux ;
Mais nous nous moquons d'eux.

Puis d'autres personnes, mieux informées, commencèrent à dire tout bas que les hussards étaient là, non point pour exécuter les paysans de madame d'Elbeuf, mais pour attendre le roi et la reine.

Ceci était une affaire bien autrement grave.

Vers quatre heures et demie, M. de Choiseul et ses hussards étaient tellement entourés, que les trois officiers — M. de Choiseul, M. de Goguelat et M. Boudet — se réunirent en conseil pour savoir ce qu'il y avait à faire.

L'avis unanime fut qu'on ne pouvait tenir plus longtemps.

Les paysans étaient réunis au nombre de plus de trois cents. Quelques-uns étaient armés.

Si, par malheur, le roi et la reine arrivaient en ce moment, quarante hommes, se faisant tuer depuis le premier jusqu'au dernier, étaient insuffisants pour les protéger.

M. de Choiseul relit ses ordres :

« Faire en sorte que la voiture du roi continue sa marche sans obstacle. »

Or, sa présence et celle de ses quarante hommes devient un obstacle au lieu d'être une protection.

Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est donc de partir.

Mais, même pour partir, il faut un prétexte.

M. de Choiseul, au milieu des cinq ou six cents curieux qui l'entourent, avise le maître de poste.

— Monsieur, lui dit-il, nous sommes ici pour escorter un trésor, ce trésor n'arrive pas; avez-vous connaissance de quelque envoi d'argent expédié ces jours-ci à Metz?

— Ce matin, répond le maître de poste, la diligence a porté cent mille écus ; elle était escortée de deux gendarmes.

Le maître de poste aurait eu le mot, qu'il n'aurait pas mieux répondu.

— C'est moi et Robin qui étions d'escorte, ajouta un gendarme perdu parmi les curieux.

Alors M. de Choiseul, se tournant vers M. de Goguelat :

— Monsieur, dit-il, le ministère aura préféré le mode d'envoi ordinaire; le passage des cent mille écus rend notre présence inutile ; je crois donc que nous pouvons nous retirer... Trompette, sonnez le boute-selle !

Le trompette obéit.

En un instant, les hussards, qui ne demandaient pas mieux que de partir, furent à cheval.

— Allons, hussards ! dit M. de Choiseul, rompez quatre par quatre, et au pas.

Et il quitta, lui et ses quarante hommes, Pont-de-Somme-Vesle, au moment où sa montre marquait cinq heures.

Au delà de Tilloy, le détachement prit la traverse pour éviter Sainte-Menehould.

M. de Goguelat, qui avait traversé la ville dans la matinée, l'avait trouvée dans la plus grande agitation.

Voilà comment il n'y avait plus d'escorte à Pont-de-Somme-Vesle quand le roi y arriva.

Mais, s'il n'y avait plus d'escorte, il n'y avait plus de paysans.

La route était libre.

Le roi relaya sans difficulté et partit pour Sainte-Menehould.

Cependant, en voyant la place solitaire, la reine avait dit ces mots prophétiques :

— Nous sommes perdus !

IV

C'était cette même route, suivie avec tant d'anxiété par les fugitifs, que je parcourais à soixante-cinq ans de distance, cherchant, comme un chasseur penché sur une piste, les traces qu'ils avaient pu laisser derrière eux.

J'étais, à cet effet, parti de Châlons dans une petite voiture que j'avais louée à un entrepreneur de messageries, moyennant dix francs par jour. En nourrissant, en outre, le conducteur et le cheval, je la pouvais garder tout le temps qui me conviendrait.

Comme la première trace recueillie par l'histoire est à Pont-de-Somme-Vesle, je m'attendais à ce que rien, jusqu'à Pont-de-Somme-Vesle, ne viendrait attirer mon attention.

Tout à coup, je vis s'élever, au milieu de ces grandes et tristes plaines de la Champagne, une magnifique fleur de pierre, taillée à jour comme un ivoire de Dieppe : — c'était la petite église de Notre-Dame de l'Epine.

Comment cette merveilleuse végétation avait-elle pris racine dans cette craie infertile qui donne à si grand'peine sa maigre moisson ?

C'était un miracle. — Il ne fallait pas moins qu'un miracle, en effet, pour tirer de terre ce bijou de la renaissance.

Je ne sais plus quel évêque de Bayeux, apprenant que le clocher d'Harfleur avait été bâti par les Anglais, répondit : « Cela ne m'étonne plus; je savais bien qu'ils étaient trop bêtes ici pour bâtir un pareil clocher. » Je ne dis pas cela des Champenois. J'ai pour les Champenois, au contraire, une vénération toute particulière, ou, si on l'aime mieux, je les trouve bêtes à la manière de la Fontaine, qui était Champenois.

Voulez-vous d'autres Champenois? Je vais vous en donner.

Le premier poète de la France, chronologiquement parlant, était Champenois. Vous devinez que je veux parler de Thibaut, comte de Champagne, n'est-ce pas? du poète presque roi, qui n'eût pas mieux demandé, comme dit Hugo, que d'être le père de saint Louis. — Amyot est Champenois ; c'est un autre bonhomme du genre de la Fontaine ; si bonhomme, qu'il a répandu sa bonhomie sur Plutarque ; de sorte que ceux qui n'ont lu Plutarque que dans Amyot disent : « Le bonhomme Plutarque. » Plutarque un bonhomme ! Il est vrai qu'il était né dans la Champagne de la Grèce, en Béotie. — Robert de Sorbon, le fondateur de la Sorbonne, est Champenois. — Charlier de Gerson, le chancelier de l'université de Paris, qui fit, à coup sûr, les *Consolations de la théologie*, et, selon toute probabilité, l'*Imitation de Jésus-Christ*. — Il était Champenois, ce de Villegagnon qui combattit les Turcs avec l'épée, Calvin avec la plume, l'infidèle et l'hérétique. — Colbert était Champenois. — Bouchardon et Girardon, Champenois. — Lantara et Valentin, Champenois. — Flodoard et Mabillon, Champenois — Henri de Lorraine et Paul de Goudy, Champenois. — Martin IV et Urbain IV, Champenois. — Sainte-Suzanne et Drouet d'Erlon, Champenois.

Un comte poète, deux théologiens de génie, un commandeur, un ministre, un philosophe, deux peintres, deux sculpteurs, deux historiens, deux cardinaux, deux papes, un général, un maréchal de France.

Attendez, nous en oublions bien encore quelques-uns de ces bons moutons de Champagne. Nous oublions Philippe-Auguste, le vainqueur de Bouvines, le rival de Richard Cœur-de-Lion. Nous oublions Danton. — Que dites-vous de celui-là? — Nous oublions Fabert, une des plus pures réputations du siècle de Louis XIV; Adrienne Lecouvreur, un des génies dramatiques de la France. Sans compter que Mirabeau faillit naître Champenois ; — il n'eût plus manqué que celui-là !

Revenons à la charmante église de Notre-Dame-de-l'Epine. Nous avons dit qu'il ne fallait pas moins qu'un miracle pour tirer de la terre ce bijou de la renaissance. Voici le miracle.

Un soir, des bergers revenaient de paître leurs troupeaux ; ils voient une grande lueur dans un buisson : ils s'approchent, et regardent : au centre était une Notre-Dame tenant son enfant dans ses bras.

Ils ne doutèrent point que l'image sainte ne fût tombée du ciel. Ils l'adorèrent respectueusement, puis s'en allèrent prévenir l'évêque de Châlons de ce qu'ils avaient vu.

L'évêque de Châlons vint avec tout son clergé : la sainte

sculpture jetait une si grande lumière, qu'on eût dit le buisson ardent.

Le buisson était à la place où est aujourd'hui l'église.

Voilà pourquoi on appelle cette merveille du xve siècle Notre-Dame de l'Epine.

Il y a dix-sept ans juste qu'un de mes amis, un poète, faisait le voyage que je fais. Comme moi, il s'arrêta étonné à la vue de la splendide aiguille; comme moi, il descendit de voiture, et il écrivit sur Notre-Dame de l'Epine ce que vous allez lire :

« A deux lieues de Châlons, sur la route de Sainte-Menehould, dans un endroit où il n'y a que des plaines, des chaumes à perte de vue et les arbres poudreux de la route, une chose magnifique vous apparaît tout à coup.

« C'est l'Abbaye de Notre-Dame de l'Epine.

« Il y a là une vraie flèche du xve siècle, ouvrée comme une dentelle et admirable quoique accostée d'un télégraphe, qu'elle regarde, il est vrai, fort dédaigneusement, en grande dame qu'elle est. C'est une surprise étrange que de voir s'épanouir superbement, dans ces champs qui nourrissent à peine quelques coquelicots étiolés, cette splendide fleur de l'architecture gothique. J'ai passé deux heures dans cette église; j'ai rôdé tout autour par un vent terrible qui faisait distinctement vaciller les clochetons. Je tenais mon chapeau à deux mains, et j'admirais avec des tourbillons de poussière dans les yeux; de temps en temps, une pierre se détachait de la flèche et venait tomber dans le cimetière à côté de moi. Il y aurait eu là mille détails à dessiner. Les gargouilles sont particulièrement compliquées et curieuses. Elles se composent, en général, de deux monstres dont l'un porte l'autre sur ses épaules. Celles de l'abside m'ont paru représenter les sept péchés capitaux : la Luxure, jolie paysanne beaucoup trop retroussée, a dû bien faire rêver les pauvres moines.

« Il y a tout au plus là trois ou quatre masures, et l'on aurait peine à s'expliquer cette cathédrale sans ville, sans village, sans hameau, pour ainsi dire, si l'on ne trouvait dans une chapelle, fermée au loquet, un petit puits fort profond, qui est un puits miraculeux, du reste fort humble, très simple et tout à fait pareil à un puits de village, comme il sied à un puits miraculeux; le merveilleux édifice a poussé dessus : ce puits a produit cette église comme un oignon produit une tulipe. »

De qui sont ces lignes?

Oh! vous pouvez bien le deviner; il n'y a guère en France qu'un homme qui écrive ainsi. C'est Victor Hugo.

J'ai dit en France, je me trompe, hélas! c'est hors de France!

J'ai été aux informations sur le puits, je voulais savoir lequel, du puits ou de la Vierge, devait avoir les honneurs du chef-d'œuvre. Un petit livre imprimé sur ce sujet, avec l'autorisation de monseigneur l'évêque de Châlons, ne m'a laissé aucun doute. — C'est la Vierge.

En sortant du hameau de Notre-Dame de l'Epine, on trouve un petit pont sous lequel passe un ruisseau. C'est la Vesle, qui, au bout de 140 kilomètres, va grossir l'Aisne.

Avec elle, un beau et frais rideau de verdure, que l'on a eu à gauche jusque-là, passe à droite, et abrite le village de Courtisols, c'est-à-dire une ligne de charmantes maisons perdues sous l'ombrage et se mirant dans l'eau pendant l'espace de plus d'une lieue et demie.

Ce village, qui forme trois paroisses, est aussi long que Paris, de la barrière du Trône à la barrière de l'Etoile. Seulement, il n'a qu'une rue, ou plutôt il n'a pas de rue. Les Courtisoliens n'ont pas été si bêtes que de s'aligner aux deux côtés d'une ligne de pavés; non, ils ont capricieusement bâti leurs maisons de çà, de là, selon la fantaisie de chacun, les unes isolées, les autres en groupe. Il est vrai que la plupart de ces paysans sont Suisses : ils avaient l'habitude du pittoresque, ils n'ont pas voulu la perdre.

A part cette ravissante ligne d'arbres qui s'arrête juste à la source de la Vesle, on ne voit pas un arbre dans toute cette plaine roussie par le soleil.

Je me trompe : à l'horizon, on voit des quadrilatères, des carrés longs, des losanges bleuâtres, capricieusement dessinés dans la plaine : ce sont des plantations nouvelles, des sapinières. Comme en Sologne, où l'on essaye si le sapin ne peut pas vaincre la glaise, dans cette pauvre Champagne, à demi pouilleuse, on essaye si le sapin ne peut pas vaincre la craie.

Je m'arrêtai à Pont-de-Somme-Vesle : la poste y est toujours : c'est la même où M. de Choiseul conduisit le pauvre Léonard.

A vingt pas de la poste, à la gauche de la route, sont quelques beaux ormes qui, à cette époque, venaient d'être ou allaient être plantés.

Ce fut là que la reine, ne voyant pas les hussards à leur poste, s'écria : « Nous sommes perdus! »

Nous avons dit comment l'escorte avait été forcée de se retirer et comment, au-dessus de Tilloy, entre Orbeval et Dammartin-la-Planchette, elle avait pris à gauche un chemin à travers terres, et cela, à cause de l'agitation que M. de Goguelat avait remarquée à Sainte-Menehould.

Disons maintenant la cause de cette agitation.

Le 20 juin, à onze heures du matin, le détachement de hussards que conduisait M. de Goguelat et que commandait M. Boudet, ce même détachement que nous avons vu tout à l'heure quitter Pont-de-Somme-Vesle, était entré subitement à Sainte-Menehould par la route de Clermont.

Les hussards s'arrêtèrent sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

Leur apparition causa une certaine surprise. — A cette époque, le logement militaire était à la charge des villes, et, lorsque s'opérait un passage de troupes, le maire en recevait avis deux ou trois jours à l'avance.

Or, le maire n'avait reçu aucun avis.

La municipalité fit alors demander à M. de Goguelat s'il séjournait dans la ville et comment il se faisait qu'aucun avis n'eût été donné de ce passage.

M. de Goguelat avait répondu que sa mission était de se rendre à Pont-de-Somme-Vesle et d'y attendre l'arrivée d'un trésor qu'il était chargé d'escorter. Quant à son logement et à celui de ses hommes, il ne fallait pas s'en inquiéter : ils logeraient dans les auberges et payeraient tout ce qu'ils prendraient.

M. de Goguelat prévenait, en outre, qu'un détachement de dragons arriverait le lendemain et attendrait ce même trésor à Châlons, comme lui allait l'attendre à Pont-de-Somme-Vesle.

On pourrait loger ce détachement, qui ne séjournerait que vingt-quatre heures tout au plus, dans le corps de garde situé sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

M. de Goguelat, d'un coup d'œil, avait jugé l'avantage de la position; il avait vu que ce corps de garde était à peine à cent pas de la poste, située à cette époque rue de la Porte-des-Bois.

Ces réponses, qui, dans d'autres temps, eussent été plus que suffisantes pour calmer tout soupçon dans ces temps d'agitation et d'inquiétude ne firent que les redoubler.

Toute la nuit, la ville fut en rumeur, et, lorsque, le lendemain matin, à sept heures, les hussards la quittèrent, elle présentait un aspect assez inquiétant pour que M. de Goguelat aimât mieux faire un détour plutôt que de traverser la ville une seconde fois.

A peine les hussards sortaient-ils par le faubourg Fleurion, que les dragons arrivaient par la route de Clermont.

Aux questions faites par la municipalité, M. Dandoins, leur commandant, fit une réponse analogue à celle de M. de Goguelat; et, comme celui-ci l'avait indiqué, on mit à la disposition du détachement et de ses chefs le corps de garde, donnant d'un côté sur la place de l'Hôtel-de-Ville, et de l'autre sur le jardin de l'Arquebuse.

Vers midi, le commandant de dragons alla, avec son lieutenant, se promener à pied sur la route de Châlons.

Cette route, qui, à part la montée de la Lune, n'est qu'une longue pente allant de Sainte-Menehould à Châlons, laisse le regard s'étendre à près de deux lieues sur la ligne que trace un long ruban crayeux, entre deux rangées d'arbres verts, au milieu des maigres moissons de la Champagne.

Rien ne paraissait sur la route.

M. Dandoins et son lieutenant rentrèrent en ville.

Deux heures après, ils refirent le même chemin.

Pour aller à la caserne, au haut du faubourg Fleurion, il leur fallait traverser toute la ville.

Cette fois, comme l'autre, ils rentrèrent sans avoir rien vu.

Ces allées et venues excitèrent l'attention d'une population déjà en émoi. On s'aperçut que les deux officiers s'agitaient beaucoup, qu'ils avaient l'air soucieux et inquiet.

Aux questions qu'on leur adressa sur ce sujet, ils répondirent qu'ils attendaient un trésor, que ce trésor était en retard, et que ce retard les inquiétait.

Vers sept heures du soir, arriva un courrier en veste chamois, qui se rendit droit à la poste et commanda au maître de poste des chevaux pour deux voitures.

Ce maître de poste était Jean-Baptiste Drouet.

M. Thiers a dit à tort — et j'ai répété d'après lui — que Jean-Baptiste Drouet était le fils du maître de poste. Jean-Baptiste Drouet était, non pas le fils du maître de poste, mais le maître de poste lui-même.

Le père était mort depuis longtemps.

M. Dandoins s'approcha de M. de Valory.

— Monsieur, lui dit-il à voix basse, vous précédez la voiture du roi, n'est-ce pas?

— Oui, Monsieur, répondit le courrier; et permettez-moi de vous dire que je suis tout étonné de vous voir, vous et vos hommes, en bonnet de police.

— Nous ne savions pas l'heure précise du passage; d'all-

leurs, notre présence inquiète; des démonstrations très menaçantes se font autour de nous et on essaye de débaucher mes hommes:

— Silence! dit M. de Valory, on nous écoute; rejoignez vos hommes, Monsieur, et tâchez de les maintenir dans le devoir.

MM. de Valory et Dandoins se séparèrent.

En ce moment même, des coups de fouet retentissaient et les deux voitures traversaient la place de l'Hôtel-de-Ville

Elles s'arrêtèrent en face de la poste.

Vous reconnaîtrez facilement la maison: elle est située, comme nous l'avons dit, rue de la Porte-des-Bois; elle était, à cette époque, bâtie depuis trois ans seulement, ainsi que le prouve ce millésime, en barres de fer tordues, incrusté sur sa façade: 1788. Au-dessus de la porte étaient gravés ces mots: POSTE ROYALE. — Le mot *poste* subsiste seul; le mot *royale* a été gratté depuis.

A peine la voiture était-elle arrivée, que la population se pressait à l'entour.

Un spectateur demande à M. de Malden, qui venait de descendre du siège:

— Quels sont ces voyageurs qui mènent un si grand train?

— Madame la baronne de Korff, répond M. de Malden.

— Encore des émigrés qui emportent l'argent de la France! murmura en grondant le spectateur.

— Non; car cette dame est Russe, et, par conséquent, étrangère.

Pendant ce temps, M. Dandoins, son bonnet de police à la main, s'est approché de la portière, devant laquelle il se tient respectueusement.

— Monsieur le commandant, lui dit le roi, comment se fait-il que je n'aie trouvé personne à Pont-de-Somme-Vesle?

— Je me demandais à moi-même, sire, répond M. Dandoins, comment il se faisait que vous arrivassiez sans escorte.

Un commandant de dragons parlant avec un pareil respect à une espèce de valet de chambre placé sur le devant d'une voiture, redouble l'étonnement et commence à le changer en soupçons.

Le roi, d'ailleurs, ne prenait aucune précaution pour se cacher.

M. Mathieu, ancien notaire, vieillard de quatre-vingt-quatre ans, qui me donnait, à Sainte-Menehould, des renseignements sur ces choses qu'il a vues, renseignements aussi précis que si cela se fût passé la veille, me disait que, placé sur le seuil de sa maison, située dans le pan coupé de la place de l'Hôtel-de-Ville à la rue de la Porte-des-Bois, avec ses parents et le maître de la poste aux lettres, — le maître de la poste *aux lettres*, ne pas confondre avec celui de la poste aux chevaux, — il s'était écrié sans hésitation:

— Tiens, le roi!

Seulement, il s'était bien gardé de faire part à personne de cette reconnaissance.

Le roi se montrait donc imprudemment, en causant avec M. Dandoins.

Ce fut alors que Drouet crut le reconnaître.

Drouet, patriote, ex-dragon de la reine, ex-député à la Fédération, avait eu occasion de voir le roi.

Il crut le reconnaître, et s'approcha de la voiture.

En ce moment, un des courriers cherchait le maître de poste pour payer le relais.

Drouet se présenta.

Il reçut le payement de la poste en assignats.

Parmi les assignats, il y en avait un de cinquante francs timbré du portrait du roi.

Drouet prend l'assignat, compare le portrait à l'original, et demeure convaincu que l'intendant de madame de Korff est bien le roi en personne.

Un officier municipal nommé Farcy, se trouvait là.

Drouet le touche du coude.

— Reconnais-tu? lui dit-il

— Oh! répond celui-ci, le roi!

— Préviens le conseil municipal.

Farcy court à l'hôtel de ville, qui n'est qu'à cent pas, et fait son rapport.

Le rapport n'est point achevé, que Drouet arrive.

Les voitures sont parties; mais, à leur départ, un fait étrange s'est passé: derrière les voitures, un sous-officier de dragons, qu'on a vu parler au roi malgré son grade inférieur, s'élance en tirant un coup de pistolet en l'air.

Pourquoi ce coup de pistolet? C'est un signal sans doute; mais la population l'a pris pour une hostilité.

A ce coup de pistolet, des cris se sont élevés. Un homme qui battait dans une grange située à gauche de la route, un peu au-dessus du petit pont jeté sur l'Aisne, sort de la grange et essaye de barrer le chemin au sous-officier avec son fléau.

Le sous-officier met le sabre à la main, écarte le fléau et passe.

Toute la population est en rumeur. Drouet, qui fait le rapport, avec un de ses amis nommé Guillaume, est très exalté.

Le conseil municipal décide, *à l'unanimité*, qu'il faut courir après les voitures royales et les arrêter.

La municipalité propose cette mission à Drouet, qui accepte.

Plusieurs jeunes gens offrent de l'accompagner; mais il ne reste à la poste, avec son cheval, à lui, qu'un bidet de poste; ce bidet sera pour Guillaume, son ami.

Deux autres citoyens s'entêtent à ne pas les quitter, prennent des mulets et partent avec eux.

Les envoyés s'éloignent au milieu des cris d'encouragement de toute la ville.

Une heure après, les deux citoyens montés sur les mulets reviennent; ils n'ont pas pu suivre.

Ici, je dois insister sur quelques détails nouveaux et importants que l'on ne trouve que dans les historiens de la localité: chez M. Cl. Buirette, témoin oculaire, *Histoire de Sainte-Menehould*; et chez M. Gustave Neveu-Lemaire, *Arrestation de Louis XVI*.

Ces détails importants, c'est le départ de ce sous-officier de dragons qui, accoudé à la portière de la voiture, a parlé presque familièrement au roi. — M. Mathieu me disait: — « Je le vois encore comme je vous vois. » — et qui part en tirant un coup de pistolet. Ces détails importants, c'est l'*ordre donné par la municipalité à Drouet de poursuivre et d'arrêter le roi*.

Ainsi Drouet n'est plus un fanatique isolé, obéissant à une inspiration régicide: Drouet est un citoyen revêtu d'un caractère sacré par les magistrats de son pays.

J'ai voulu vérifier le fait de mes yeux. Je me suis fait représenter le registre des délibérations du conseil municipal de Sainte-Menehould, et j'y ai copié une lettre des administrateurs du district de Sainte-Menehould au président de l'Assemblée nationale en date du 20 juin 1791.

J'y lis textuellement cette phrase:

« Nous avions déjà *chargé* M. Drouet, maître de poste, et un autre de nos habitants de courir après les voitures et de les faire arrêter s'ils pouvaient les joindre... »

Attendez, nous ne nous sommes point borné là. L'esprit de parti s'est emparé des événements et a non seulement dénaturé ces événements, mais encore obscurci l'atmosphère dans laquelle ils s'accomplissaient.

L'opinion était-elle favorable ou hostile au départ du roi? *Favorable*, vous répondront l'abbé Georgel et M. de Lacretelle. *Hostile*, vous répondront Louis Blanc et Michelet. — M. Thiers ne répondra rien de positif.

Nous allons donner la preuve qu'elle y était profondément hostile.

Qu'on lise les lignes suivantes, extraites par nous d'un mémoire tendant à éclairer l'Assemblée nationale dans la distribution des témoignages de sa munificence envers la ville de Sainte-Menehould:

« Combien de moyens *ces deux illustres* citoyens (Drouet et Guillaume) n'ont-ils pas dû tenter et employer, soit pour abréger leur course en tenant des routes de traverse que l'obscurité de la nuit rendait incertaines et périlleuses, soit pour se dérober à des partis de hussards ou de dragons répandus çà et là sur les traces des voitures, soit enfin pour réussir dans l'arrestation de ces mêmes voitures, en obstruant, eux seuls, par le renversement d'une charrette chargée de meubles, le pont de Varennes par où elles pouvaient s'évader, en réveillant la municipalité, en faisant mettre sur pied la garde nationale, et, généralement, en se comportant *en anges tutélaires* encore plus qu'en *héros citoyens*... »

Et n'allez pas croire que ces magistrats qui appellent Drouet et Guillaume des *héros citoyens*, des *anges tutélaires*, soient des républicains fanatiques. Point! ce sont des royalistes constitutionnels, et la preuve la voici:

Le 22 juillet suivant, le bruit se répand à Sainte-Menehould que l'Assemblée veut proclamer la déchéance du roi et établir un conseil de régence, ou mettre la France en république.

Aussitôt le conseil municipal de Sainte-Menehould, le même qui a fait arrêter le roi par Drouet et Guillaume, se réunit et rédige cette adresse pour l'Assemblée:

« *Nous rejetons avec indignation toute doctrine tendante à faire de la France une république*, et nous jurons une inviolable adhésion à tous les décrets émanant de votre sagesse, et notamment à ceux des 15 et 16 courant, protestant d'y conformer notre conduite comme administrateurs, comme magistrats, comme juges, comme soldats et comme citoyens... »

Oui, nous le répétons, ces gens-là étaient des royalistes constitutionnels, qui ne poursuivaient et n'arrêtaient le roi avec tant d'enthousiasme que parce que, le roi absent, une république devenait probable.

Revenons à notre récit.

Le roi parti et Drouet et Guillaume lancés à sa poursuite, M. Dandoins donna l'ordre à ses dragons de monter à cheval et de suivre les voitures royales.

Mais l'ordre était plus facile à donner qu'à exécuter.

Le coup de pistolet tiré par le sous-officier avait eu un écho fatal dans les cœurs, ou plutôt dans les imaginations; les gardes nationaux s'armaient de leurs fusils à deux coups; un rassemblement considérable se formait, tumultueux et bruyant, devant la poste, c'est-à-dire sur la route même qu'étaient obligés de prendre les dragons pour suivre les voitures royales.

Sur ces entrefaites, M. Dandoins fut invité par le conseil municipal à se rendre sur-le-champ à l'hôtel de ville.

Il s'y rend et est sommé de décliner son nom et d'exhiber ses ordres.

— Je me nomme Dandoins, répond-il; je suis chevalier de Saint-Louis, capitaine d'une compagnie du 1er régiment de dragons, et voici l'ordre que j'ai reçu.

Et il dépose sur le bureau l'ordre suivant :

De par le roi, François-Claude-Amour de Bouillé, lieutenant général des armées du roi, chevalier de ses ordres, et commandant général des armées sur le Rhin, la Meurthe, la Moselle, la Meuse et pays adjacents, frontières du Palatinat et du Luxembourg :

« Il est ordonné à un capitaine du 1er régiment de dragons de partir avec quarante hommes dudit régiment, le 19, de Clermont pour se rendre à Sainte-Menehould, où il attendra, le 20 et le 21, un convoi d'argent qui lui sera remis par un détachement du 6e régiment de hussards venant de Pont-de-Somme-Vesle, route de Châlons. Les dragons et les chevaux seront logés de gré à gré dans les auberges; les frais pour la nourriture des chevaux seront remboursés au commandant du détachement; et il sera donné à chaque dragons quinze sous, en outre de sa paye, pour lui tenir lieu d'étape.

« Metz, 17 juin 1791.

« BOUILLÉ. »

On fit alors observer à M. Dandoins que les délais mis par les hussards à revenir avec le trésor qu'ils devaient confier aux dragons, donnaient lieu à des inquiétudes et causaient une certaine fermentation dans le peuple. Il était donc indispensable que M. Dandoins déclarât à l'instant s'il était vrai qu'il fût venu dans le seul dessein d'attendre le trésor

M. Dandoins répondit sur l'honneur qu'il n'avait pas d'autre mission.

En ce moment, les cris de la multitude montèrent jusqu'à la chambre où se tenait le conseil, et où l'on interrogeait M. Dandoins. Ces cris demandaient le désarmement des dragons.

— Vous entendez, commandant, dit le maire, il faut, pour tranquilliser les habitants, que vos dragons posent les armes; veuillez donc leur en donner l'ordre.

— Je le leur donnerai, répondit M. Dandoins, si j'en reçois la sommation par écrit.

La sommation fut faite, l'ordre de désarmement donné par M. Dandoins, et les armes des dragons et les harnachements des chevaux furent apportés à l'hôtel de ville.

Au moment où M. Dandoins et M. Lacour, son lieutenant, reparurent à la porte de l'hôtel de ville donnant sur la place, l'exaspération était à son comble; toutes les voix criaient :

— C'est un traître! il était instruit de tout, et il en a imposé à la municipalité!

On fit conduire les deux officiers à la geôle de la prison

Pendant ce temps, le citoyen Legay, officier de la garde nationale, établissait sous les arbres qui sont placés à l'angle de la rue des Marais et de la rue de la Porte-des-Bois, un poste de gardes nationaux choisis parmi les meilleurs tireurs, avec ordre de faire feu sur tout homme sortant de la ville ou y entrant au galop et qui ne répondrait pas immédiatement au qui-vive des sentinelles.

Quelques minutes après ces ordres donnés, le bruit se répandit que les hussards de Pont-de-Somme-Vesle avaient tourné la ville et que Drouet et Guillaume couraient le risque de tomber entre leurs mains.

M. Legay demanda alors deux hommes de bonne volonté pour aller avec lui éclairer la route et prendre des nouvelles de Guillaume et de Drouet

Deux gendarmes, Collet et Lapointe, s'offrent, et tous trois partent pour cette mission

Derrière eux arrive un exprès, à pied; il est expédié de la Neuville-au-Pont, et, tout essoufflé, est introduit dans la salle du conseil municipal.

Il est porteur d'une lettre de la municipalité de la Neuville-au-Pont, conçue en ces termes :

« Messieurs,

« Il vient de passer ici soixante à quatre-vingts hussards, qui venaient du côté de la Champagne, et qui se font conduire à Varennes. On ne sait ce que c'est que tout cela. On a lieu de craindre, et nous vous prions de nous dire quelles précautions il convient de prendre. En attendant, on va monter la garde.

« Nous avons l'honneur d'être très sincèrement, Messieurs, vos très humbles et très obéissants serviteurs.

« JOBELET, maire.

« SOUDAN. — J.-H. DEDIOGENES.

« 21 juin 1791, à huit heures du soir. »

Le messager fut interrogé. Les hussards s'étaient égarés : c'étaient ceux de MM. de Goguelat et Boudet. Ils étaient arrivés à la Neuville-au-Pont, et y avaient pris un guide pour les conduire, par Florent et la Chalade, à Varennes.

Tandis que la municipalité de Sainte-Menehould répondait à celle de la Neuville-au-Pont, on entendit cinq ou six coups de feu et des cris.

Les municipaux s'élancèrent hors de l'hôtel de ville.

Il venait d'arriver un accident grave.

Nous avons dit que Legay, après avoir donné l'ordre à quelques bons tireurs, embusqués par lui sous les arbres situés à l'angle de la rue des Marais et de la rue de la Porte-des-Bois, de faire feu sur tout homme passant au galop, était parti avec les gendarmes Collet et Lapointe. Nos trois explorateurs étaient allés jusqu'à la Grange-aux-Bois, et, ayant rencontré sur le chemin les deux citoyens de Sainte-Menehould, montés sur leurs lourds chevaux, qui n'avaient pu suivre Drouet et Guillaume, et qui revenaient, ils apprirent d'eux qu'aucun incident, du moins jusqu'aux Islettes, n'était arrivé aux envoyés municipaux.

Pressés de rapporter cette bonne nouvelle, Legay et ses compagnons étaient revenus au grand galop, et sans répondre au qui-vive de l'embuscade. Or, celle-ci avait fait feu, et les trois cavaliers étaient tombés, l'un tué, l'autre blessé grièvement; le troisième, Legay, avait reçu quelques grains de plomb dans le bras et dans la main.

Cet accident fit une impression profonde; beaucoup de citoyens voulurent alors rentrer chez eux; mais le peuple barricada les rues; tout ce qui était sur la place de l'Hôtel-de-Ville dut y rester jusqu'au lendemain matin. Seulement, on illumina les fenêtres, afin de rendre impossible tout accident pareil à celui qui venait d'arriver.

Vers minuit un piquet de gardes nationaux amène à la municipalité un exprès dépêché de Châlons, et porteur de l'ordre suivant :

« De la part de l'Assemblée nationale, il est ordonné à tout bon citoyen de faire arrêter une berline à six chevaux, dans laquelle on soupçonne être le roi, la reine, madame Élisabeth, le Dauphin et Madame Royale. Je suis envoyé à sa poursuite par la ville de Paris; mais, comme je suis trop fatigué pour me flatter de pouvoir l'atteindre, j'ai dépêché le porteur du présent à cet effet, lui recommandant de requérir la force publique pour lui faciliter l'arrestation de toutes les voitures qui pourraient contenir des ennemis de la nation.

« BAYON, commandant du bataillon
de Saint-Germain, pour M. de la Fayette. »

Au bas de cette lettre étaient écrits ces mots :

« Je certifie avoir vu les pouvoirs de M. Bayon, et me suis porté fort d'accompagner la personne que nous amenons.

« THUVENY,
« Maître en pharmacie, à Châlons. »

Puis, au-dessous, on lisait encore :

« Le présent avis sera transmis de courrier en courrier jusqu'à Sainte-Menehould, où il sera pris des informations sur deux berlines qui ont dû y arriver sur les six ou sept heures du soir.

« Le maire
« CHORÉ,

« ROZE,
« Procureur général. »

Le maire de Sainte-Menehould écrivit, toujours à la suite, ce renseignement :

« Les deux berlines sont passées à sept heures et demie. — Il y avait, dans la première voiture, deux femmes; — dans la seconde, trois femmes, un homme et deux enfants. — Un courrier suivait immédiatement la berline de derrière, attelée de six chevaux.

« A l'hôtel de ville de Sainte-Menehould, à minuit, en présence de la garde nationale.

« Dupin, maire. »

Il n'y avait plus de doute : c'étaient bien le roi et la famille royale qui avaient passé, et à la poursuite desquels s'étaient mis Drouet et Guillaume.

Vers une heure du matin arrivèrent MM. Bayon et Romeuf : Bayon, comme nous l'avons dit, commandant du bataillon de Saint-Germain ; Romeuf, aide de camp de la Fayette.

On ne put leur donner aucune nouvelle du roi. — Ils s'étaient reposés à Châlons : ils ne s'arrêtèrent à Sainte-Menehould que le temps de s'assurer que le roi et la famille royale étaient passés, et dès qu'ils en eurent acquis la certitude, ils s'élancèrent sur leurs traces.

V

Il y avait, comme on le voit, bon nombre de documents inédits à recueillir à Sainte-Menehould. — Je m'en doutais; aussi, je résolus d'y faire une longue halte.

Notre conducteur, — on se rappelle que nous avions un char à bancs et un conducteur, — notre conducteur me demanda où je voulais descendre.

Je répondis, sans hésiter :

— A l'hôtel de Metz.

Pourquoi à l'hôtel de Metz plutôt qu'ailleurs?

J'avais lu, dans *le Rhin* de Victor Hugo, une description de l'hôtel de Metz qui m'avait fait me dire à moi-même :

— Si jamais je passe à Sainte-Menehould, je logerai bien certainement à l'hôtel de Metz.

Cette description, la voici :

« Sainte-Menehould est une assez pittoresque petite ville répandue à plaisir sur la pente d'une colline fort verte, surmontée de grands arbres. J'ai vu à Sainte-Menehould une belle chose : c'est la cuisine de l'hôtel de Metz.

« C'est là une vraie cuisine, — une salle immense. — Un des murs occupé par les cuivres ; l'autre, par les faïences. Au milieu, en face des fenêtres, la cheminée, énorme caverne qu'emplit un feu splendide ; au plafond, un noir réseau de poutres magnifiquement enfumées, auxquelles pendent toutes sortes de choses joyeuses : des paniers, des lampes, un garde-manger, et au centre une large nasse à claire-voie où s'étalent de vastes trapèzes de lard ; sous la cheminée, outre le tournebroche, la crémaillère et la chaudière, reluit et pétille un trousseau éblouissant d'une douzaine de pelles et de pincettes de toutes les formes et de toutes les grandeurs. L'âtre flamboyant envoie des rayons dans tous les coins, découpe de grandes ombres sur le plafond, jette une fraîche teinte rose sur les faïences bleues et fait resplendir l'édifice fantastique des casseroles comme une muraille de braise. — Si j'étais Homère ou Rabelais, je dirais :

« Cette cuisine est un monde dont cette cheminée est le soleil.

« C'était un monde, en effet, — un monde où se meut toute une république d'hommes, de femmes et d'animaux ; — des garçons, des servantes, des marmitons, des rouliers attablés, des poêles sur des réchauds, des marmites qui gloussent, des fritures qui glapissent, des pipes, des cartes, des enfants qui jouent, et des chats, et des chiens, et le maître qui surveille. *Mens agitat molem*.

« Dans un angle, une grande horloge à gaine et à poids dit gravement l'heure à tous ces gens occupés.

« Parmi les choses innombrables qui pendent au plafond, j'en ai admiré une surtout, le soir de mon arrivée.

« C'est une petite cage où dormait un petit oiseau. — Cet oiseau m'a paru être le plus admirable emblème de la confiance. Cet antre, cette forge à indigestions, cette cuisine effrayante est jour et nuit pleine de vacarme. L'oiseau dort. On a beau faire rage autour de lui ; les hommes jurent, les femmes querellent, les enfants crient, les chiens aboient, les chats miaulent, l'horloge sonne, le couperet cogne, la lèchefrite piaille, le tournebroche grince, la fontaine pleure, les bouteilles sanglotent, les vitres frissonnent, les diligences passent sous la voûte comme le tonnerre, la petite boule de plumes ne bouge pas.

« Dieu est adorable ! Il donne la foi aux petits oiseaux.

« Et à ce propos, continua Hugo, je déclare que l'on dit généralement trop de mal des auberges. Et moi-même, tout le premier, j'en ai quelquefois trop durement parlé. Une auberge, à tout prendre, est une bonne chose et qu'on est très heureux de trouver. Et puis j'ai remarqué qu'il y a dans presque toutes les auberges une femme admirable, c'est l'hôtesse ; j'abandonne l'hôte aux voyageurs de mauvaise humeur ; mais qu'ils m'accordent l'hôtesse. L'hôte est un être assez maussade, l'hôtesse est aimable. Pauvre femme, quelquefois vieille, quelquefois malade, souvent grosse, elle va, vient, ébauche tout, achemine tout, complète tout, talonne les servantes, mouche les enfants, chasse les chiens, complimente les voyageurs, stimule le chef, sourit à l'un, gronde l'autre, surveille un fourneau, porte un sac de nuit, accueille celui-ci, embarque celui-là, et rayonne dans tous les sens comme l'âme ; elle est l'âme, en effet, de ce grand corps qu'on appelle l'auberge. L'hôte n'est bon qu'à boire avec des rouliers dans un coin ! »

On comprend que la description m'avait donné le désir de visiter l'auberge. J'entrai de plein bond dans la cuisine : tout était à sa place, le cuivre, la faïence, l'horloge, le lard, les pelles et pincettes. — tout, excepté le petit oiseau, qui était mort de vieillesse, à onze ans. C'était un chardonneret.

En voyant la minutieuse attention avec laquelle j'examinais la cuisine, l'hôtesse, madame Cholet, se mit à sourire et me dit :

— Je vois que vous avez lu ce que M. Victor Hugo a dit de nous. Il nous a fait grand bien avec quelques lignes ; Dieu le bénisse !

Que ta bénédiction traverse les mers, pauvre âme reconnaissante, et qu'elle soit pour l'exilé comme un souffle de la patrie !

Le roi a passé avec toute la famille royale ; on ne s'en souvient que comme d'un fait historique ; personne ne peut dire : « En passant, le roi nous a fait du bien. » Au contraire, le roi fuyait, le roi trahissait son serment, le roi allait chercher l'étranger pour rentrer avec lui en France. Le roi faisait du mal à tout le monde.

Un poète passe ; il est inconnu aux gens qui le reçoivent : il laisse, toujours inconnu, tomber quelques lignes de sa plume la description d'une cuisine d'auberge ; un million d'hommes lisent cette description ; personne ne passe plus sans s'arrêter à l'auberge indiquée : la fortune de l'aubergiste est faite !

Et, dix-sept ans après, au fond de son exil, le poète sent, dans l'air qui souffle de France, quelque chose de doux comme le frôlement de l'aile d'un ange : c'est la bénédiction d'une vieille femme qui lui arrive.

O mon bien cher Victor, que ces mots qui vous étaient adressés m'ont été doux : « Dieu le bénisse ! »

On devine qu'en me nommant je fus bientôt en pays de connaissance. J'indiquai l'objet de mon voyage. On me conduisit chez M. Mathieu. Je trouvai un vigoureux vieillard de quatre-vingt-quatre ans qui me reçut avec une admirable cordialité, prit sa canne et son chapeau, et s'offrit à être mon cicerone.

J'acceptai de grand cœur.

C'est à l'obligeance de cet excellent homme que je dois la plupart des documents écrits que j'ai été assez heureux pour recueillir : c'est à sa mémoire que je dois une foule de souvenirs dont j'ai déjà utilisé quelques-uns et dont les autres trouveront leur emploi en temps et lieu.

M. Mathieu avait dix-huit ou dix-neuf ans quand s'accomplissaient les événements que nous racontons ; il se souvient donc des moindres détails.

Il était là quand les voitures arrivèrent et partirent ; il était là quand partit, en tirant un coup de pistolet, le sous-officier de dragons.

Il vit Drouet et Guillaume s'élancer à la poursuite du roi ; il aida à ramasser le mort et le blessé quand les bourgeois, croyant tirer sur les dragons, tirèrent sur leurs compatriotes. Enfin, il éclaircit un point qui, jusque-là, était resté obscur pour moi chez tous les historiens ; c'est celui-ci : vers onze heures du soir, Guillaume arrivait à Varennes, où Drouet le rejoignait à onze heures et demie.

Comment Drouet, qui montait un cheval de maître, tandis que Guillaume ne montait qu'un bidet de poste, comment Drouet était-il arrivé à Varennes une demi-heure après Guillaume ?

C'est ce que nous allons voir en suivant les voitures royales.

Elles étaient parties au grand galop par la route de Clermont.

C'était, on se le rappelle, M. de Damas qui était à Clermont.

Vers les huit heures, il lui était arrivé un courrier de M. de Choiseul.

Ce courrier, c'était le pauvre Léonard et son cabriolet.

Il venait annoncer à M. de Damas qu'il avait quitté M. de Choiseul à Pont-de-Somme-Vesle, à quatre heures et demie, et qu'on n'y avait encore vu aucun courrier.

Léonard lui avait dit, en outre, le danger que couraient M. de Goguelat, M. Boudet et leurs quarante hussards.

Le danger que courait M. de Damas n'était guère moindre ; l'effervescence était la même partout, la vue de ses soldats avait provoqué des murmures. L'heure de la retraite approchait et il comprenait qu'il lui serait difficile de laisser, pendant la nuit, les hommes sous les armes et les chevaux sellés, tant les dispositions hostiles devenaient manifestes.

Sur ces entrefaites, les coups de fouet redoublés des postillons annoncent de loin l'arrivée des voitures.

L'ordre de M. de Bouillé était de monter à cheval, une demi-heure après le passage des voitures, et de se replier sur Montmédy en passant par Varennes.

M. de Damas se précipite à la portière, dit au roi quels sont les ordres de M. de Bouillé, et lui demande quels sont les siens.

— Laissez partir les voitures sans rien manifester, répond le roi, et suivez avec vos dragons.

Pendant ce temps, chose incroyable ! une discussion s'élève entre la personne chargée de payer les postillons et le maître de poste.

De Sainte-Menehould à Varennes, il y a double poste : on ne veut payer que la poste simple ; dix minutes sont perdues dans cette discussion qui indispose les assistants.

Enfin, les voitures partent.

Elles ne sont point à une demi-lieue, que Drouet arrive à fond de train.

Au-dessus des Islettes, lui et Guillaume se sont séparés. Guillaume a pris la traverse par les bois, il gagnera ainsi plus d'une lieue ; Drouet suivra la route, tâchera d'arriver à Clermont avant le roi, et, s'il n'y peut réussir, avant lui du moins, à Varennes.

D'ailleurs, grâce au raccourcissement de chemin que lui donne la traverse, Guillaume, à coup sûr, arrivera à Varennes avant le roi.

Comprenez-vous, maintenant, comment Guillaume et Drouet se trouvent séparés ?

Drouet arrive, non pas à temps pour empêcher le roi de partir, mais à temps pour empêcher M. de Damas et ses dragons de le suivre.

Les dragons de M. de Damas sont à cheval. M. de Damas leur ordonne de partir quatre à quatre et le sabre à la main. Ceux-ci restent immobiles en enfonçant leurs sabres au fourreau.

En ce moment, les officiers municipaux paraissent. Ils somment M. de Damas de faire rentrer ses hommes dans la caserne, attendu que l'heure de la retraite est passée.

Pendant ce temps, Drouet a changé de cheval et repart au galop.

M. de Damas, qui n'a pas encore perdu l'espoir d'enlever ses hommes, se doute dans quel but Drouet part. Il appelle un dragon sur la fidélité duquel il peut compter, et lui donne l'ordre de rejoindre Drouet, de l'empêcher de poursuivre sa route et de le tuer s'il insiste.

Le dragon s'appelait Lagache. Sans faire aucune objection, avec l'obéissance passive d'un soldat, peut-être même avec le dévouement chaleureux d'un royaliste, il s'élance à la poursuite de Drouet.

Aucun historien, sinon M. Gustave Neveu-Lemaire, ne nomme ce soldat. Tous le font partir de Sainte-Menehould, ce qui n'est pas probable.

Drouet part de Sainte-Menehould avec Guillaume et deux autres amis. Drouet et Guillaume montés sur des chevaux de selle, les deux autres sur des maillets. — On sait ce que c'est qu'un maillet : c'est le cheval de tirage que ne monte pas le postillon.

Il n'y a pas de probabilité qu'un seul dragon, si bien armé qu'il soit, se mette à la poursuite de quatre hommes: d'ailleurs, partant près d'un quart d'heure avant Drouet, il ne pouvait point partir à sa poursuite

M. Buirette, témoin oculaire, qui a écrit une *Histoire de Sainte-Menehould*, ne dit pas un mot du dragon Lagache.

M. Mathieu ne se rappelle pas avoir vu partir d'autre dragon que le brigadier ou le maréchal des logis qui a tiré un coup de pistolet en partant, et que l'homme au fléau a essayé inutilement d'arrêter. D'ailleurs, M. Dandoins cède sans résistance aucune.

M. de Damas, au contraire, fait une résistance désespérée. Ses dragons refusent de mettre le sabre à la main ; ses dragons refusent de le suivre, en face du conseil municipal, qui le somme de rentrer, lui et ses hommes, à la caserne.

Il les harangue, les prie, les supplie, les menace, et, enfin, quand il n'a plus d'espoir, il enfonce les éperons dans le ventre de son cheval, et passe au milieu de la foule menaçante en criant :

— Qui m'aime me suive !

Trois hommes seulement répondirent à cet appel, et descendirent au galop, avec M. de Damas, la côte de Clermont.

Drouet a trois quarts de lieue d'avance sur eux ; mais il est poursuivi par un homme brave et bien monté.

Seulement, à la sortie de Clermont, le chemin se bifurque ; une route mène à Verdun, l'autre à Varennes.

Il n'y a pas de probabilité que le roi passe par Varennes, où il n'y a point de relais de poste. D'ailleurs, Guillaume sera à Varennes.

Drouet s'élance sur la route de Verdun.

A peine a-t-il fait deux cents pas sur cette route, qu'il rencontre un postillon qui rentrait à Clermont.

— As-tu vu deux berlines, dont une à six chevaux ? lui demande Drouet.

— Non, lui répond le postillon.

Le roi a donc suivi la route de Varennes.

Drouet rejoindra la route de Varennes par la traverse.

Il fait sauter le fossé à son cheval et prend à travers champs.

Son erreur le sauve, selon toute probabilité.

Le dragon Lagache, qui sait que le roi va à Varennes, voit prendre à Drouet la route de Verdun, et ne juge pas à propos de le poursuivre plus longtemps ; puis, quand il voit que Drouet répare son erreur, il est trop tard : Drouet a un quart de lieue d'avance sur lui.

A cette occasion, M. de Lacretelle, de l'Académie française, écrit dans son *Histoire de la Révolution française*, quelques lignes du plus beau grotesque. Qu'on nous permette de les citer comme un double exemple de partialité dans l'opinion et de platitude dans le style.

Voici ce que dit notre académicien :

« Le commandant avait pris une précaution qui suffisait pour affranchir le roi de tout péril. Comme il avait remarqué le départ de Guillaume et le chemin qu'il avait pris, il avait ordonné à un brave maréchal des logis de le suivre, d'arrêter sa marche ou de le tuer s'il opposait de la résistance. Celui-ci se précipite avec toute l'ardeur d'un bon Français qui va sauver son roi. Après une heure de la course la plus rapide, il aperçoit le *cruel émissaire*, il va l'atteindre, il cherche déjà à *l'arrêter par ses cris* ; mais Guillaume a redoublé de vitesse, il est parvenu à dérober ses traces à celui qui le poursuit ; le maréchal des logis, après avoir erré *par de vains détours, délibère s'il ne retournera pas contre lui-même l'arme dont il allait frapper le fatal jacobin.* »

Voyez-vous le dragon Lagache qui délibère, comme Brutus, s'il se laissera tomber sur son sabre, ou, comme Caton, s'il s'ouvrira les entrailles !

Passons.

Non, ne passons pas : nous sommes accrochés par l'abbé Georgel ; versons-le.

L'abbé Georgel fait mieux encore que M. de Lacretelle ; l'abbé Georgel fait arrêter le roi à Sainte-Menehould.

« Drouet, dit-il, colorant sa curiosité de son zèle, se présente à la portière entre onze heures et minuit. La réverbération de la lumière frappe les traits du roi, qu'il a vu à Versailles ; il le reconnait et l'arrête. »

Puis, avec un sentiment qui fait honneur à sa charité chrétienne, le digne historien, exprime sa « pitié pour ce malheureux révolutionnaire, pour ce patriote inhabile, qui consulta moins son intérêt personnel que sa passion effrénée pour l'égalité, et ne sentit pas qu'en favorisant cette évasion, il allait se couvrir de gloire et arriver à une grande fortune ».

Voyez-vous le misérable qui est désintéressé ! C'est à n'y rien comprendre.

Puis vient Camille Desmoulins, l'enfant terrible de la Révolution, aussi ridicule et aussi menteur dans sa diatribe populaire que l'autre dans son apologie royaliste.

« A quoi tiennent les grands événements ! dit-il. A Sainte-Menehould, ce nom rappelle à notre Sancho Pança couronné les fameux pieds de cochon. Il ne sera pas dit qu'il aura passé à Sainte-Menehould sans avoir mangé sur les lieux des pieds de cochon. Il ne se souvient plus du proverbe : *Plures occidit gula quam gladius*. Le délai de ces apprêts lui fut fatal. »

Revenons au roi, qui poursuit sa route sans se douter de ce qui se passe derrière lui, et qui compte trouver à Varennes les relais et les hussards de M. de Choiseul.

VI

Disons où en était Varennes, comme nous avons dit où en étaient Pont-de-Somme-Vesle, Sainte-Menehould et Clermont.

C'était à Varennes, on se le rappelle, que le roi devait trouver un relais tout préparé, Varennes n'ayant pas de poste.

Ce relais se composait des chevaux de M. de Choiseul.

Il devait y avoir, en outre, soixante hussards à cheval et sous les armes. Le relais était arrivé le 20 ; les hussards étaient arrivés le 21.

Là, comme partout, les hussards étaient censés venus pour escorter un trésor.

Maintenant pour qu'aucun détail des scènes qui vont se passer n'échappe à nos lecteurs ou ne devienne obscur à leurs yeux, disons quelques mots de la situation topographique de Varennes.

Varennes est divisée en ville haute et en ville basse ; — on appelle la ville haute *le Château*.

En venant de Clermont, on entre à Varennes par la ville haute ; on descend par la rue principale, qu'on appelle la rue des Religieuses, et on arrive sur la place de Latry, qui a la forme du couteau de la guillotine. — C'était autrefois un cimetière.

Au mois de juin 1791, elle était obstruée par une église dont le portail faisait face à la rue de l'Horloge et dont l'abside se rattachait au côté droit de la rue. — Nous prenons le côté droit en venant de Paris. — C'était l'église de Saint-Gengoulf.

Les voyageurs, parvenus sur cette place, eussent été obligés de tourner autour de l'église et de passer devant sa façade pour descendre dans la rue de la Basse-Cour, si une voûte n'eût été pratiquée sous l'église même, voûte sous laquelle on pouvait passer en voiture, pourvu cependant que la voiture ne fût pas trop élevée.

En débouchant de cette voûte, on avait à droite l'hôtel du Bras-d'or ; vingt pas après, de l'autre côté de la rue, se trouvait la maison du procureur de la commune Sauce. — Cette maison porte aujourd'hui le nº 287. — L'hôtel du Bras-d'or est devenu une maison d'épiceries portant le nº 343.

A partir de la maison du Bras-d'or, tenue par Leblanc, la rue changeait de nom, prenant celui de la rue de la Basse-Cour, et, par une pente rapide, descendait et descend encore vers une petite place où aboutissent en patte d'oie la rue de la Basse-Cour, la rue Neuve et la rue Saint-Jean.

La rivière l'Aire coupe carrément la place.

Un petit pont, plus étroit encore que celui qui s'y trouve aujourd'hui, reliait la ville haute et la ville basse.

A peine a-t-on traversé le pont, qu'en tournant l'angle de l'auberge du Grand-Monarque, on débouche sur la grande place, dont le centre est occupé par l'église paroissiale.

Une grande et large rue, la rue de l'Hôpital, conduit au chemin de Cheppy, qui, trois cents pas après les dernières maisons, s'embranche avec la route de Stenay.

La route de Stenay monte à gauche à travers des vignes.

Nous croyons en avoir dit assez pour nous faire comprendre, même sans mettre le plan sous les yeux du lecteur.

Au reste, c'est dans la ville haute que tout le drame doit se dérouler : le roi et la famille royale ne dépassent pas la maison de Sauce. — C'est à tort que M. Thiers leur fait passer le pont, qu'il indique une voûte de l'autre côté du pont, et place l'arrestation en face de l'hôtel du Grand-Monarque.

C'est en deçà du pont, en face de l'hôtel du Bras-d'or, que l'arrestation a eu lieu.

Michelet se garde bien de tomber dans cette erreur, que partage, chose étrange ! M. Neveu-Lemaire, de Sainte-Menehould, qui a écrit l'*Histoire de l'arrestation du roi*, et qui, habitant à neuf lieues seulement de Varennes, n'a, selon toute probabilité, jamais eu la curiosité d'y aller.

Lamartine fait la même erreur, ou une erreur à peu près semblable, en plaçant la voûte à la tête du pont.

La voûte, nous l'avons dit, était sur la place de Latry, et s'enfonçait sous l'église de Saint-Gengoulf.

La voiture royale n'y passa même pas ; elle était trop haute, et les deux gardes du corps placés sur le siège se fussent brisé la tête à cette voûte.

Là aussi, et pour tous les faits que je vais raconter, j'ai un témoin oculaire, M. Bellay.

Nous avons dit que les hussards étaient arrivés le 21.

A l'arrivée du relais, la municipalité avait pris des soupçons ; ces soupçons redoublèrent à l'arrivée des hussards.

On les caserna à l'ancien couvent des Cordeliers, de l'autre côté du pont. Leur commandant, M. Rohrig, jeune homme de dix-huit ans, fut logé chez un bourgeois du même côté de la ville.

Quant au relais, il devait être placé dans une ferme en avant de Varennes ; au lieu d'être placé en avant, il fut placé au delà de la ville.

Qui commit l'erreur ? M. de Goguelat... Non : la fatalité !

Le 21, au matin, M. de Bouillé envoya son fils et M. de Raigecourt à Varennes ; ils avaient l'ordre, si le relais n'était point placé en avant de la ville, de le faire mettre juste à la place indiquée.

Ils arrivèrent à Varennes ; ils trouvèrent la ville en fermentation ; ils n'osèrent point faire de mouvement avant l'arrivée du courrier.

Le courrier devait précéder de deux heures la voiture du roi ; ils auraient donc tout le temps.

Nous avons dit quelle circonstance faisait qu'au lieu de précéder la voiture, le courrier galopait à la portière.

Cependant, en approchant de Varennes, le courrier avait pris les devants.

Aux premières maisons de la ville, pas de relais ! l'obscurité la plus complète ! Il était onze heures et demie du soir.

M. de Valory ne connaissait pas Varennes.

Lui-même nous a laissé les détails les plus circonstanciés sur ce qu'on va lire.

Il appelle : personne. Il frappe aux portes : les uns ne répondent pas, les autres ne savent ce qu'il veut dire.

Que faire ? Attendre et prendre les ordres du roi. On entend le roulement des deux voitures qui se rapprochent.

Lorsque la berline royale arrive au haut de Varennes, la fatigue l'a emporté sur l'inquiétude : tout le monde dort.

Sur l'ordre de M. de Valory, les voitures s'arrêtent.

Le roi et la reine passent leurs têtes aux deux côtés de la voiture.

— Eh bien, demande le roi, le relais est-il là ?

— Non, sire, répond M. de Valory, et, depuis plus de dix minutes, j'appelle et je cherche inutilement.

— Descendons, dit le roi, et prenons des renseignements.

Le roi voulait mettre pied à terre ; la reine l'arrêta, descendit et prit le bras de M. de Valory.

Au bruit qu'ont fait les voitures en arrivant, une porte s'est ouverte et une lumière transparaît.

La reine et M. de Valory s'avancent vers cette lumière ; mais, à leur approche, la porte se referme. M. de Valory s'élance et la repousse.

Il se trouve alors en face d'un individu d'une cinquantaine d'années, vêtu d'une robe de chambre, ayant les jambes nues et les pieds dans des pantoufles.

— Que voulez-vous, Monsieur, demanda-t-il à M. de Valory, et pourquoi forcez-vous ma porte ?

— Monsieur, répondit le garde du corps, nous ne connaissons pas Varennes ; nous allons à Stenay. Seriez-vous assez bon pour nous en indiquer la route ?

— Et, si je vous rends ce service, et que, pour vous l'avoir rendu, je sois compromis ? reprend l'inconnu.

— Dussiez-vous vous compromettre, Monsieur, vous n'hésiterez pas à rendre ce service à une femme qui se trouve dans une position dangereuse.

— Monsieur, répondit le gentilhomme, — car, à ses manières et à son langage, on pouvait reconnaître un homme comme il faut, — la femme qui est derrière vous n'est pas simplement une femme...

Et, baissant la voix :

— C'est la reine.

M. de Valory voulut nier ; mais la reine le tira en arrière.

— Ne perdons point de temps à discuter, dit-elle ; prévenons seulement le roi que je suis reconnue.

M. de Valory court à la voiture, et, en deux mots, dit au roi ce qui se passe.

— Priez cet homme de venir me parler, dit le roi.

L'homme obéit et s'avança vers la portière, mais non sans donner des marques d'une vive appréhension.

— Votre nom, Monsieur ? lui demanda le roi attaquant la situation avec franchise.

— De Préfontaine, sire, répondit en hésitant celui que l'on interrogeait.

— Qu'êtes-vous ?

— Major de cavalerie, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis.

— En votre double qualité de major et de chevalier de Saint-Louis, vous m'avez prêté deux fois serment de fidélité, dit le roi : il est donc de votre devoir de m'aider dans l'embarras où je me trouve.

Le major balbutia quelques mots ; la reine frappait du pied avec impatience.

— Monsieur, continua le roi, avez-vous entendu dire que

des hussards et des chevaux de relais attendissent un trésor qui doit passer à Varennes?

— Oui, sire

— Où sont ces hussards? où sont ces chevaux?

— Dans la ville basse, sire: les officiers sont descendus à l'hôtel du Grand-Monarque.

— Monsieur, je vous remercie, dit le roi. Maintenant, vous pouvez rentrer chez vous; personne ne vous a vu, personne ne vous a entendu · il ne vous arrivera donc rien.

Le major profita de la permission et entra.

En effet, tout le monde ignora cette entrevue, qui serait encore ignorée si M. de Valory ne l'avait, dans sa brochure, racontée dans tous ses détails.

— Messieurs, dit le roi s'adressant à MM. de Malden et de Moustier, et donnant la main à la reine pour l'aider à remonter en voiture, Messieurs, sur vos sièges! Vous, monsieur de Valory, à cheval! et à l'hôtel du Grand-Monarque.

— Postillons, crièrent les trois jeunes gens d'une seule voix, à l'hôtel du Grand-Monarque!

Mais, à ce moment même, une espèce d'apparition fantastique se dresse devant les voyageurs.

Un homme couvert de poussière, monté sur un cheval ruisselant d'écume, traverse la route diagonalement, s'arrête au milieu du chemin, et crie d'une voix forte et impérative:

— De la part de la nation! postillons, arrêtez! Vous menez le roi!

Les postillons, qui déjà enlevaient leurs chevaux, s'arrêterent comme frappés de la foudre.

La reine vit que ce moment était suprême.

— Parlez donc, dit-elle au roi.

— Qui donc êtes-vous, Monsieur, pour donner des ordres ici?

— Un simple citoyen, sire; seulement, je parle au nom de la nation, et je représente la loi. Postillons, pas un pas de plus; vous me connaissez bien et vous êtes habitués à m'obéir. Je suis Jean-Baptiste Drouet, maître de poste à Sainte-Menehould.

Et celui qui venait de parler, enfonçant ses éperons dans le ventre de son cheval, sembla s'abîmer en terre, tant il s'élança rapidement sur la pente de la rue des Religieuses.

Tout cela s'était passé en quelques secondes; les gardes n'avaient pas eu le temps de tirer leurs couteaux de chasse; peut-être même n'y avaient-ils pas songé.

— Postillons! répète le roi, à l'hôtel du Grand-Monarque!

Mais les postillons ne bougent pas.

— Eh bien, drôles, dit M. de Valory, n'avez-vous pas entendu?

— Si fait, dirent les postillons: mais, vous aussi, vous avez entendu. M. Drouet nous a défendu de faire un pas de plus.

— Mais, malheureux, quand le roi ordonne!

— Notre roi, à nous, c'est M. Drouet. D'ailleurs, il a parlé au nom de la nation.

— Allons, mes amis, dit M. de Malden, débarrassons-nous de ces trois coquins et conduisons la voiture nous-mêmes.

Et les trois jeunes gens portèrent la main à leurs couteaux de chasse.

— Messieurs! messieurs! dit la reine en les arrêtant du geste.

Puis, aux postillons.

— Mes amis, cinquante louis à chacun de vous, et une pension de cinq cents francs si vous obéissez.

Soit crainte des couteaux de chasse, soit tentation de l'argent, les postillons partent au galop.

On avait perdu dix minutes, à peu près; ces dix minutes, Drouet les avait mises à profit.

Drouet, comme nous l'avons dit, s'était précipité dans la ville; il avait descendu au grand galop de son cheval la rue des Religieuses; il avait passé sous la voûte, et, devant l'hôtel du Bras-d'Or, il s'était trouvé face à face avec un autre cavalier qui arrivait ventre à terre par la rue de la Basse-Cour, après avoir tourné le coin de la rue Neuve.

Les deux cavaliers n'échangèrent que ces paroles:

— Est-ce toi, Drouet?

— Est-ce toi, Guillaume?

— Oui

— Oui

Tous deux sautèrent à bas de leurs chevaux, qu'ils poussèrent vers l'écurie par la grande porte de l'auberge

Puis, entrant dans la cuisine:

— Alerte! cria Drouet; qu'on prévienne tout le monde · le roi et la famille royale se sauvent! ils vont passer dans deux voitures; il s'agit de les arrêter

Puis, comme si une idée lumineuse lui traversait le cerveau:

— Viens, Guillaume! viens! cria-t-il

Dans toute expédition de ce genre, il y a un homme qui prend le commandement sans que personne le lui défère; on lui obéit, on ne sait pourquoi.

Seulement, c'est à lui à répondre devant Dieu des ordres qu'il a donnés.

Drouet ordonna; Guillaume obéit.

Tous deux s'élancèrent hors de l'hôtel.

Drouet avait songé au plus pressé, c'est-à-dire à intercepter le pont qui communiquait de la ville haute à la ville basse, où étaient les relais et les hussards.

Le hasard — je ne trouve pas un autre mot — leur fit rencontrer une voiture chargée de meubles. Ils arrêtèrent la voiture, la conduisirent au pont, et, aidés du citoyen Regnier, ils la renversèrent en travers du pont.

Le plus pressé était fait, le passage était intercepté.

En cet instant, ils entendirent répéter les cris: « Au feu! »

Un des deux frères Leblanc courut chez l'épicier Sauce, procureur de la commune, le fit lever et le prévint de ce qui se passait.

Lui, à son tour, fit lever ses enfants, et, tels qu'ils étaient, en chemise nu-pieds il les envoya crier: « Au feu! » dans la rue Neuve et la rue Saint-Jean.

C'étaient ces cris que Drouet, Guillaume et Regnier avaient entendus en barricadant le pont.

Juste à ce moment, les postillons se décidaient à descendre dans la ville.

Ils évitèrent la voûte, où nous l'avons dit, les gardes placés sur le siège se fussent brisé la tête contre le cintre, tournèrent l'église et s'apprêtèrent à descendre la rue de la Basse-Cour.

La petite voiture précédait la grande, comme une corvette, destinée à éclairer sa marche, précède un vaisseau de 74

A peine la petite voiture avait-elle tourné l'angle de la place pour entrer dans la rue de la Basse-Cour, que deux hommes sautaient à la bride des chevaux.

Ces deux hommes, c'étaient les frères Leblanc.

Cette première voiture, on le sait, ne contenait que mesdames Brunier et de Neuville.

Le procureur de la commune, Sauce, qui avait eu le temps de s'habiller, se présenta à la portière et demanda les passe-ports.

— Ce n'est point nous qui les avons, répondit une des deux femmes; ce sont les personnes des autres voitures.

M. Sauce s'y porta aussitôt.

Une force déjà assez considérable était réunie autour de lui. Sans compter Drouet, Guillaume et Regnier, qui barricadaient le pont et allaient accourir à ce premier appel il avait quatre gardes nationaux armés de leurs fusils: c'étaient les sieurs Leblanc, Coquillard, Justin George, Soucin, auxquels s'étaient joints, armés de fusils de chasse, deux voyageurs logés à l'hôtel du Bras-d'or, MM. Thevenin, des Islettes, et Delion, de Montfaucon.

Le procureur de la commune s'approcha de la portière de la seconde voiture, et, comme s'il ignorait qu'elle contint le roi et la famille royale, il demanda:

— Qui êtes-vous? où allez-vous.

— Je suis la baronne de Korff, répondit madame de Tourzel, et je vais à Francfort.

— Madame la baronne, dit Sauce, remarquera qu'elle a dévié de son chemin, mais, ajouta-t-il, la question n'est point là. Vous avez sans doute un passe-port?

La fausse madame de Korff tira le passe-port de sa poche et le présenta au procureur de la commune.

On sait déjà dans quels termes il était conçu.

Sans doute le procureur eût été pris s'il n'eût pas été prévenu; mais pendant cette espèce d'interrogatoire, qui n'avait duré que cinq secondes, il avait levé sa lanterne à la hauteur du visage des voyageurs, et avait reconnu le roi

Le roi, au reste, avait voulu faire une espèce de résistance.

— Qui êtes-vous? avait-il demandé à Sauce; quelle est votre qualité? êtes-vous garde national?

— Je suis procureur de la commune, avait répondu Sauce.

Le passe-port alors lui avait été remis.

Sauce y jeta les yeux; puis, s'adressant, non pas au roi, mais à la fausse madame de Korff:

— Madame, dit-il, il est trop tard à cette heure pour viser un passe-port; il est de mon devoir de ne pas vous laisser continuer votre route.

— Et pourquoi cela, Monsieur? demanda la reine de son ton bref et impératif.

— Parce qu'il y a des risques à courir, Madame, à cause des bruits répandus en ce moment.

— Et ces bruits, quels sont-ils?

— On parle de la fuite du roi et de la famille royale.

Les voyageurs se turent; la reine se rejeta en arrière

Dans ce moment, une discussion s'élevait.

Le passe-port avait été porté à l'hôtel du Bras-d'or, et on l'examinait à la lueur de deux chandelles.

Un municipal fit observer que le passe-port était en règle, puisqu'il était signé du roi et du ministre des affaires etrangères.

— Oui, dit Drouet, qui venait d'arriver après avoir barricadé le pont, mais il n'est pas signé du président de l'Assemblée nationale.

Ainsi cette grande question sociale qui se débattait depuis sept cents ans : « Y a-t-il, en France, une autorité supérieure a celle du roi ? » allait se trouver tranchée dans la cuisine de l'auberge d'une petite ville perdue sur la lisière des bois de l'Argonne.

Drouet revint à la voiture.

— Madame, dit-il, s'adressant à la reine, et non à madame de Tourzel, si vous êtes vraiment madame de Korff, c'est-à-dire une étrangère, comment avez-vous assez d'influence pour vous faire escorter d'un détachement de dragons à Sainte-Menehould, d'un autre détachement à Clermont, et d'un détachement de hussards à Varennes? Veuillez, je vous prie, descendre de voiture et venir vous expliquer à la municipalité.

Il y eut parmi les illustres voyageurs un moment d'hésitation ; ce fut dans ce moment que, selon Weber, le valet de chambre de la reine, Drouet porta la main sur le roi pour le presser de descendre. En ce moment aussi, le tocsin commençait à sonner.

Le procureur de la commune était fort embarrassé. Ce n'était rien moins que l'homme faux et dissimulé, le *jacobin haineux mais timide*, dont parle M. de Lacretelle : c'était tout simplement un bon homme, fort loin d'être en cela l'auteur d'une pareille situation.

Pour juger l'homme, il faut avoir la patience de lire les deux procès-verbaux rédigés sous ses yeux et probablement sous son influence, — celui du 23 juin, celui du 27.

Voici d'où venait l'embarras de M. Sauce : s'il laissait conduire le roi à l'hôtel de ville, il était compromis vis-à-vis de la royauté ; s'il laissait le roi dans sa voiture, il était compromis vis-à-vis des patriotes.

Il prit un terme moyen. Humblement et le chapeau bas, au milieu du bruit du tocsin, du tumulte qui commençait à courir par les rues, il s'approcha de la portière.

— Le conseil municipal, dit-il, est en train de délibérer afin de savoir si vous pouvez continuer votre route ; mais le bruit s'est répandu que c'était le roi et son auguste famille que nous avions l'honneur de posséder dans nos murs. Je vous supplie, qui que vous soyez, d'accepter ma maison comme lieu de sûreté, en attendant le résultat de la délibération. Malgré nous, comme vous pouvez l'entendre, le tocsin sonne depuis un quart d'heure, l'affluence des habitants de la ville va s'augmenter de celle des campagnes voisines, et peut-être le roi, si c'est véritablement au roi que j'ai l'honneur de parler, se verrait-il exposé à des avanies que nous ne pourrions prévenir, et qui nous accableraient de douleur.

Il n'y avait pas moyen de résister. Les gardes du corps, armés de leurs petits couteaux de chasse, se trouvaient à la merci d'une trentaine de personnes armées de fusils, le tocsin frissonnait dans l'air et dans les cœurs. Louis XVI accepta, descendit, fit une quinzaine de pas, entra dans la boutique de Sauce avec sa femme, sa sœur, madame de Tourzel et les deux enfants.

Sauce faisait au roi toutes sortes de politesses, et s'obstinait à l'appeler Votre Majesté. Le roi, au contraire, s'obstinait à soutenir qu'il était M. Durand, simple valet de chambre. La reine n'eut point le courage de supporter cette humiliation à laquelle se résignait son mari.

— Eh bien, s'écria-t-elle tout à coup, s'il est votre roi et si je suis votre reine, traitez-nous donc avec les égards qui nous sont dus.

A ces mots, le roi lui-même prend honte : il se redresse et essaye de dire avec une certaine majesté :

— Eh bien, oui, je suis le roi, et voilà la reine et mes enfants.

Mais, sous ce malheureux costume, avec ces habits d'intendant, avec cette culotte marron et ces bas gris, avec sa perruque de laquais, Louis XVI, déjà vulgaire sous l'habit royal, ne peut reconquérir sa dignité perdue, et il cause autant d'étonnement en disant : « Je suis le roi ! » qu'il causait de pitié en disant : « Je ne le suis pas ! »

Cependant une inspiration subite faillit le sauver.

— Placé, dans la capitale, au milieu des poignards et des baïonnettes, je viens chercher en province, au milieu de mes fidèles sujets, la liberté et la paix dont vous jouissez tous ; nous ne pouvons, ma famille et moi, rester plus longtemps à Paris sans y mourir.

Et ouvrant ses bras, il serre contre sa poitrine le procureur de la commune.

Tous ceux qui étaient présents sentirent les larmes leur venir aux yeux.

Le rapport officiel lui-même exprime ce sentiment général par une phrase prétentieuse, mais qui ne laisse pas de doute :

« Cette scène attendrissante, dit-il, fit jeter sur le roi des regards d'un feu d'amour que ses sujets connurent et sentirent pour la première fois et qu'ils ne purent caractériser que par leurs larmes. »

Voilà donc comment les choses se passèrent, selon toute probabilité, et non comme les raconte M. de Lacretelle.

Opposons le passage de son histoire à ce que nous venons de dire, et jugeons de la valeur du tout par les deux fragments que nous en aurons donnés.

Ce n'est pas le procès de la langue, l'analyse du style que nous faisons : nous n'en sommes plus à ces puérilités avec le digne académicien ; c'est le procès de la pensée, de la tendance, de l'intention.

« Drouet a rejoint son compagnon ; *ils diffèrent de donner l'alarme*, appellent à eux quelques hommes de la ville qui leur sont attachés par l'odieux lien du jacobinisme. Ils courent au pont et le barricadent à l'aide de plusieurs voitures.

« Cependant on avait décidé les postillons à partir ; mais, arrivés au pont (1), quel obstacle se présente ? Le passage est rendu impraticable ; les gardes du corps s'élancent du siège pour dégager le pont. Drouet et ses compagnons osent se présenter à la voiture du roi : « Vous ne partirez pas ! » s'écrie-t-il ; « entendez-vous le tocsin ? Il vous avertit que « nous sommes sur les pas des traîtres (2). » Le fusil du régicide Drouet était braqué sur la voiture du roi. Les gardes du corps frémissent ; ils ne désespèrent pas de renverser et d'exterminer ces hommes *odieux ;* quand le roi eût été plus exercé aux périls de cette sorte, il n'eût pu se résoudre à y exposer sa femme, ses deux enfants, sa sœur, tout l'espoir de la France ; il retient ses gardes du corps et leur défend d'engager le combat ; MM. de Valory, de Moustier et de Malden abaissent leurs armes en frémissant (3). Drouet insiste sur l'exhibition du passe-port ; la reine montre un passe-port qui lui avait été donné par M. de Montmorin, sous le nom d'une dame russe. Drouet élève de nouvelles difficultés : « Au reste, » ajoute-t-il, « c'est au procureur de la commune à en juger. » Cet officier municipal venait d'arriver ; il prie les voyageurs de se rendre chez lui pour qu'il puisse examiner les passeports, et *joue la bonhomie, affecte des égards*, offre son bras à la reine pour la conduire. On descend ; le roi tient un de ses enfants dans ses bras, l'autre par la main ; son cœur conservait encore de l'espérance, car il était bien difficile qu'un des détachements préposés pour assurer sa route n'accourût pas pour le secourir. A peine est-on entré dans la maison, qu'un attroupement formé par Drouet l'environne, menace les voyageurs, et, pendant ce temps, *le perfide municipal* a l'air de s'interposer pour maintenir le bon ordre et calmer les habitants. Son *œil faux* exprime au roi l'obligeance, le respect ; il boit avec lui d'un vin qu'il lui a offert ; il entend sans tressaillir des paroles où Louis, qui se croit déguisé, exprime cette parfaite bonté qui n'appartient qu'à lui ; il voit, *sans chanceler dans sa résolution cruelle, sans détester ses ruses*, il voit deux princesses d'une rare beauté, deux enfants qui, aux grâces de leur âge, ajoutent l'intérêt du malheur. Quel sera leur sort? *Le barbare* ne s'arrête point à cette considération, *et peut-être croit-il remplir simplement ce qu'il doit à sa patrie*, tant sont dangereux, pour les âmes communes, les devoirs nouveaux qui viennent briser tout l'ordre des premiers et des plus saints devoirs. Je n'ai pas le courage de rapporter *toutes les réponses insidieuses* qu'il fit au roi et que lui-même a mentionnées dans son procès-verbal avec une satisfaction exécrable. »

M. de Bouillé, qui cependant est plus intéressé que M. de Lacretelle dans la question, est bien autrement juste que lui.

Voici ce que dit M. de Bouillé :

« Les citoyens s'opposent au départ de Louis XVI, sans cependant lui manquer de respect. La plupart lui marquent des égards, quelques-uns même de la sensibilité, soit

(1) Nous avons déjà dit que c'est, non pas au pont, mais au coin de la place de Latry et de la rue de la Basse-Cour que la voiture du roi fut arrêtée.

(2) Si Drouet *a différé de donner l'alarme*, comme le dit, quelques lignes plus haut, M. de Lacretelle, comment et sous quelle influence le tocsin sonne-t-il?

(3) On sait comment ils étaient armés.

réelle, soit apparente, l'assurant qu'ils sont contraints d'attendre les ordres de l'Assemblée. »

Revenons à notre récit.

Au moment où le roi vient d'ouvrir ses bras à Sauce, et où tout le monde pleure, on entend un grand bruit de pas de chevaux : c'est M. de Goguelat, M. Boudet et les quarante hussards de Pont-de-Somme-Vesle qui arrivent.

Le roi devine un secours. Sauce comprend un danger : il fait monter ses hôtes illustres et leur ouvre une chambre située sur le derrière de la maison.

En ce moment, un grand tumulte se fait entendre. Des voix crient :

— Le roi ! le roi !

D'autres voix répondent :

— Si c'est le roi que vous voulez, vous ne l'aurez que mort.

Le tumulte s'apaise un instant, comme il arrive lorsqu'on parlemente.

Sauce descend, puis remonte quelques instants après, suivi d'un homme qui se dit aide de camp de M. de Bouillé, et demande à parler au roi.

Cet homme, c'est M. de Goguelat.

Le roi, tout joyeux, frappe dans ses mains ; c'est la première personne de connaissance qui se présente à ses yeux : c'est évidemment l'avant-garde du secours qui va lui arriver.

Derrière M. de Goguelat il reconnaît M. de Choiseul.

Des pas retentissent de nouveau dans l'escalier. Ces pas sont ceux de M. de Damas.

Les trois officiers, au fur et à mesure qu'ils entrent, jettent un regard autour d'eux.

Voici ce qu'ils voient :

Une étroite chambre ; au milieu de cette chambre, une table ; sur cette table, un morceau de papier et quelques verres ; dans un coin, le roi et la reine ; près de la fenêtre, madame Élisabeth et Madame Royale ; au fond, le dauphin, épuisé de fatigue, dormant sur un lit ; au pied du lit, madame de Tourzel, les deux femmes de chambre de service, madame de Neuville et madame Brunier ; à la porte, deux sentinelles, ou plutôt deux paysans armés de fourches.

Le premier mot du roi fut :

— Eh bien, Messieurs, quand partons-nous ?

— Sire, quand il plaira à Votre Majesté.

— Donnez vos ordres, ajouta M. de Choiseul ; j'ai avec moi quarante hussards ; mais ne perdez pas de temps, il faut agir avant que mes hussards soient gagnés.

— Alors, Messieurs, dit le roi, descendez, faites ouvrir le passage, mais pas de violences.

Les jeunes gens descendent.

Au moment où M. de Goguelat touchait le seuil de la porte, la garde nationale sommait les hussards de mettre pied à terre.

— Hussards, crie M. de Goguelat, restez à cheval !

— Pourquoi faire ? demanda un officier de la garde nationale nommé Le Roi.

— Pour garder le roi, répondit M. de Goguelat.

— Nous le garderons bien sans vous, répond l'officier.

M. de Goguelat remonte avec M. de Choiseul ; tous deux s'adressent à la reine.

— Madame, disent-ils, il ne faut plus songer à partir avec les voitures ; mais il y a encore un moyen de passer.

— Lequel ?

— Voulez-vous monter à cheval et partir avec le roi ? Le roi tiendra le dauphin. Le pont est barré ; mais, au bout de la rue Saint-Jean, la rivière est guéable ; avec nos quarante hussards nous passerons... En tout cas, prenons un parti ; nos hussards commencent à boire avec le peuple ; dans un quart d'heure, ils fraterniseront avec lui.

La reine recula. Ce cœur de bronze faillit au moment décisif. Elle redevint femme, elle eut peur d'une bagarre, d'une échauffourée, d'une balle.

— Adressez-vous au roi, Monsieur, dit-elle ; c'est le roi qui s'est décidé à cette démarche ; c'est au roi d'ordonner, mon devoir est de le suivre.

Puis elle ajouta timidement :

— Après tout, M. de Bouillé ne peut tarder à arriver.

Les trois gardes du corps étaient là, debout, prêts à tout tenter.

M. de Choiseul et M. de Goguelat insistaient.

M. de Damas était en bas, avec ses deux ou trois dragons.

Si le roi répondait oui, il y avait encore une chance.

— Messieurs, dit le roi, pouvez-vous bien me répondre que, dans cette bagarre, quelque balle n'atteindra pas la reine, ma sœur ou mes enfants ?

Un seul et même soupir s'échappa de la bouche des défenseurs du roi ; ils le sentaient plier dans leurs mains.

— Puis, ajouta le roi, raisonnons froidement. La municipalité ne refuse point de me laisser passer ; le pis aller est que nous soyons forcés d'attendre ici le jour. Or, avant le jour, M. de Bouillé sera averti de la situation où nous sommes ; il est à Stenay, Stenay est à huit lieues d'ici ; deux heures suffisent pour aller, deux heures pour revenir. M. de Bouillé ne peut donc manquer d'arriver au matin. Alors, sans danger et sans violence, nous partirons.

Il achevait à peine ces mots, que le conseil municipal entre. La décision de la municipalité est brève et précise :

« Le peuple s'oppose absolument à ce que le roi se remette en route. On a résolu d'envoyer un courrier à l'Assemblée nationale afin de connaître ses intentions. »

Et, en effet, un citoyen de Varennes, M. Maugin, chirurgien, est parti à franc étrier pour Paris.

Goguelat voit qu'il n'y a pas un instant à perdre ; il s'élance par les escaliers, sort de la maison, saute à cheval, et s'écrie :

— Hussards ! êtes-vous pour le roi ou pour la nation ?

Les hussards étaient Allemands ; ils comprennent mal ; quelques-uns disent :

— La nation ! la nation !

D'autres :

— *Der Kœnig ! der Kœnig* (le roi) !

Drouet alors s'avance sur M. de Goguelat un fusil à la main.

— Vous voulez avoir le roi, dit-il ; mais, c'est moi qui vous le jure, vous ne l'aurez que mort.

— Si vous faites un pas, ajoute le commandant de la garde nationale, M. Roland, en armant un pistolet qu'il tenait à la main, je vous tue !

M. de Goguelat pousse son cheval sur lui. M. Roland tire de si près, que la flamme de son pistolet aveugle le cheval de M. de Goguelat, qui se cabre et se renverse sur son cavalier.

Cet accident fit croire à plusieurs historiens que M. de Goguelat avait été renversé par la balle. Celui qui avait tiré le coup en fut persuadé tout le premier ; il en devint fou, et mourut de ce coup de pistolet qu'il avait tiré sur un autre.

En voyant leur chef renversé, les hussards se décident à faire un mouvement ; mais alors Drouet crie :

— Canonniers, à vos pièces !

Les hussards voient dans la nuit les mèches se rapprocher de deux petites pièces placées en batterie au bas de la rue Saint-Jean ; ils se croient entre deux feux et crient :

— Vive la nation !

Les deux pièces étaient enclouées, la rouille avait dévoré leurs affûts, elles étaient depuis plus de dix ans hors de service.

L'effet n'en était pas moins produit ; les gardes nationaux se jettent sur MM. de Choiseul et de Damas, les arrêtent et les désarment.

M. de Goguelat, que l'on croyait plus gravement blessé qu'il ne l'était, est laissé libre ; il profite de cette liberté pour remonter près du roi, et rentre dans la chambre tout sanglant.

Il s'était fendu la tête sur le pavé, mais il ne sentait pas sa blessure.

L'aspect de la chambre avait changé. Il était devenu navrant.

Marie-Antoinette, qui était, en réalité, la force et la vie de la famille, était brisée ; elle avait entendu les cris, les coups de feu ; elle voyait rentrer M. de Goguelat sanglant ; le côté de la femme l'emportait.

Le roi, debout, priait l'épicier Sauce, comme si cet homme pouvait, le voulût-il, rien changer à la situation.

La reine, assise sur un banc, entre deux caisses de chandelles, priait l'épicière.

— Oh ! Madame, lui disait-elle, n'avez-vous donc pas des enfants, un mari, une famille !

Mais elle, avec son égoïsme bourgeois et brutal, lui répondit :

— Je voudrais bien vous être utile, certainement ; mais, si vous pensez au roi, moi je pense à M. Sauce.

La reine se détourna, versant des larmes de colère. Elle ne s'était jamais si fort abaissée.

Le jour commençait à paraître.

La foule encombrait la rue, la place de la rue Neuve et la place de Latry.

Tous les citoyens à leurs fenêtres criaient :

— A Paris ! à Paris ! le roi, à Paris !

On engagea Louis XVI à se montrer pour calmer la foule. Hélas ! se montrer ! Ce n'était même plus, comme au 6 octobre, au balcon de la cour de Marbre, qu'on allait se montrer... c'était aux fenêtres de l'épicier Sauce.

Louis était tombé dans une profonde torpeur.

Les cris redoublaient.

Cinq ou six personnes à peine avaient vu, ou plutôt entrevu le roi. Le reste voulait absolument le voir.

A cette époque, où il fallait six ou sept jours par la diligence pour aller de Varennes à Paris, c'était une chose curieuse que de voir le roi. Chacun s'en faisait une idée à sa façon.

Aussi la stupéfaction fut-elle grande quand Louis XVI se montra, alourdi, les yeux enflés, et prouvant à toute cette multitude une chose dont elle ne se doutait pas : c'est qu'un roi pouvait être un gros homme, pâle, gras, muet, à l'œil terne, aux lèvres pendantes, avec une pauvre perruque et un habit gris.

La foule crut d'abord qu'on se moquait d'elle et hurla.

Puis, quand elle fut bien assurée que c'était le roi :

— Oh ! mon Dieu ! fit-elle, pauvre homme !

Puis la pitié la prit. Les cœurs débordèrent, les larmes se firent jour.

— Vive le roi ! cria la foule.

Si Louis XVI eût su profiter de ce moment, s'il eût appelé toute cette foule à son secours et au secours de ses enfants, peut-être l'eût-elle conduit elle-même au delà de ce pont barricadé et remis entre les mains des hussards. C'est dans le premier procès-verbal,* dans le procès-verbal du 23, que cette impression est bien sensible.

Il ne tira aucun parti de cette idée, de cet attendrissement.

Un exemple fut donné en ce moment, de cette commisération qu'inspirait la famille royale.

Sauce avait une vieille mère, une femme de quatre-vingts ans ; elle était née sous Louis XIV, elle avait la foi du royalisme ; elle entra dans la chambre : quand elle vit son roi et sa reine accablés, quand elle vit les deux enfants qui dormaient sur le lit, sur le lit de la famille qu'elle ne pouvait supposer être un jour destiné à ce triste honneur, elle tomba à genoux devant ce lit, y fit sa prière, et, se tournant vers la reine :

— Madame, dit-elle, voulez-vous me permettre de baiser les mains de ces deux innocents ?

La reine fit un signe de tête.

La bonne femme leur baisa les mains, les bénit et sortit en éclatant en sanglots.

La reine fut la seule qui ne dormit pas.

Le roi qui avait besoin, quelle que fût sa préoccupation d'esprit, de dormir et de manger, ayant mal dormi et mal mangé, semblait hors de sens.

Vers les six heures et demie, on lui annonça M. Deslon.

M. Deslon arrivait de Dun avec cent hommes.

Il avait trouvé la rue de l'Hôpital barricadée ; il avait parlementé, avait demandé à parler au roi, et en avait obtenu la permission.

Il raconta au roi qu'au bruit du tocsin il était accouru : que M. de Bouillé, averti par son fils et M. de Raigecourt, allait sans doute arriver.

Le roi ne l'entendait pas et semblait même ne pas l'écouter.

Trois fois M. Deslon lui répéta la même chose, et, d'un ton presque impatient, la troisième fois :

— Sire, lui dit-il, ne m'entendez-vous point ?

— Que me voulez-vous, Monsieur ? demanda le roi comme s'il sortait d'une rêverie.

— Je vous demande vos ordres, pour M. de Bouillé, sire.

— Je n'ai plus d'ordres à donner, Monsieur, dit le roi ; je suis prisonnier.

— Mais enfin, sire ?

— Qu'il fasse ce qu'il pourra pour moi.

M. Deslon se retira sans pouvoir obtenir une autre réponse.

En effet, le roi était bien prisonnier.

Le tocsin avait fait sa funèbre besogne : chaque village avait envoyé son contingent ; quatre ou cinq mille hommes encombraient les rues de Varennes.

Vers sept heures du matin, deux hommes arrivant par la route de Clermont, sur des chevaux ruisselant de sueur, se firent jour à travers cette multitude.

Les cris du peuple annoncèrent au roi un incident nouveau.

Bientôt, la porte s'ouvrit et donna passage à un officier de la garde nationale.

C'était ce même Rayon, cet officier qui, pendant qu'il prenait un instant de repos à Châlons, avait envoyé un exprès à Sainte-Menehould.

Il entre dans la chambre royale fatigué, exalté, presque fou, sans cravate, sans poudre.

— Ah ! sire dit-il d'une voix entrecoupée, nos femmes ! nos enfants ! on s'égorge à Paris ! Sire, vous n'irez pas plus loin !... L'intérêt de l'Etat...

Et il tombe presque évanoui sur un fauteuil.

— Eh ! Monsieur, dit la reine en lui prenant la main et en lui montrant Madame Royale et le dauphin endormis sur le lit [illegible] ne suis-je donc pas mère aussi, moi [illegible]

[illegible] demanda [illegible] et que m'annoncez-vous ?

— Sire, un décret de l'Assemblée.

— Où est-il ?

— Mon camarade l'apporte.

— Votre camarade ?

L'officier fait signe d'ouvrir la porte.

Un des gardes du corps l'ouvre, et l'on voit M. de Romeuf appuyé contre la fenêtre de la première chambre, et pleurant.

Il s'avança les yeux baissés.

La reine tressaillit à sa vue.

On se le rappelle, M. de Romeuf accompagnait la Fayette lors de la visite qu'il fit au roi un quart d'heure avant que le roi partît.

— Quoi ! Monsieur, c'est vous ! dit la reine ; oh ! je ne l'aurais jamais cru !

M. de Romeuf tenait à la main le décret de l'Assemblée.

Le roi le lui arracha des mains, jeta les yeux dessus et s'écria :

— Il n'y a plus de roi en France !

La reine le prit à son tour, le lut et le rendit au roi.

Le roi le relut, puis le posa sur le lit où dormaient le dauphin et Madame Royale.

— Oh ! non ! non ! dit la reine, exaspérée, furieuse, effarouchée de haine et de colère, je ne veux pas que cet infâme papier touche et souille mes enfants !

— Madame, dit alors Romeuf, vous me reprochiez tout à l'heure de m'être chargé de cette mission ; ne vaut-il pas mieux que ce soit moi que tout autre qui sois témoin de vos emportements ?

Il y eut, à cette action de la reine, en effet, un murmure terrible parmi les assistants.

« Je me hâtai, dit M. de Choiseul dans sa relation, — c'est à lui que l'on doit tous ces détails, — je me hâtai de ramasser le décret et je le posai sur la table. »

— Au moins, Monsieur, dit la reine en s'adressant à Romeuf, je vous recommande M. de Choiseul, M. de Damas et M. de Goguelat quand nous serons partis.

Et, en effet, la reine voyait bien qu'il fallait partir.

Il était sept heures du matin. M. de Bouillé ne paraissait pas.

Les paysans des environs de Varennes continuaient d'affluer vers la ville, armés de fusils, de fourches et de faux, et chaque nouvel arrivé criait, plus fort que les autres :

— A Paris ! à Paris !

La voiture était tout attelée.

Le roi se cramponnait à tout obstacle, comptant chaque minute, attendant Bouillé.

Enfin, il fallut se décider.

Le roi se leva le premier.

La reine ensuite.

Une de ses femmes, soit réellement, soit pour gagner du temps, s'évanouit.

— On me mettra en morceaux si l'on veut, dit la reine, mais je ne partirai pas sans celle dont le malheur a fait mon amie.

— Eh bien, soit ! restez si vous voulez, dit un homme du peuple ; moi, j'emporte le dauphin.

Il prit l'enfant royal dans ses bras et s'avança vers la porte.

La reine lui arracha le dauphin et descendit rugissante.

Toute la famille était à bout de forces.

En arrivant dans la rue, madame Elisabeth s'aperçut avec terreur que la moitié des cheveux blonds de la reine avait blanchi. L'autre moitié devait blanchir à la Conciergerie, dans une nuit non moins terrible.

On monta en voiture. Les trois gardes du corps remontèrent sur le siège.

M. de Goguelat avait trouvé moyen de s'échapper par la ruelle située derrière la maison du procureur de la commune.

M. de Choiseul et M. de Damas furent conduits à la prison de la ville, avec M. de Romeuf, qui se fit emprisonner avec eux pour les protéger plus efficacement.

Enfin, la voiture s'ébranla et partit, escortée par la garde nationale, sous le commandement de M. de Siguemont, par les hussards de M. de Choiseul, envoyés pour protéger la fuite, et par plus de quatre mille citoyens de Varennes et des environs, armés de fusils, de fourches et de faux.

La voiture du roi ne dépassa pas la maison de l'épicier Sauce. Voilà la limite historique du fatal voyage.

Que faisait donc M. de Bouillé pendant ce temps ?

Prenons [illegible] après celle de MM. [illegible] de Choiseul, et nous allons le voir.

[illegible] où il avait pas [illegible] la nu[illegible] nouvelles.

[illegible] plus avancé de son ol[illegible]

[illegible] n'ayant aucune nouvelle, [illegible]

S[illegible]

A Stenay, il était au centre de ses forces et pouvait agir plus efficacement, disposant d'un plus grand nombre d'hommes.

De quatre à cinq heures, il y fut successivement rejoint par M. de Rohrig, par M. de Raigecourt, par son fils.

Alors il sut tout.

Mais M. de Bouillé était peu sûr de ses hommes.

Il était environné de villes *mauvaises*, comme il dit, c'est-à-dire patriotes; il était menacé par Metz, par Verdun, par Stenay. C'était surtout dans la crainte de Stenay qu'il avait quitté Dun.

Royal-Allemand était le seul régiment sur lequel on pût compter. Il fallait le chauffer à blanc.

M. de Bouillé et son fils Louis s'y mirent corps et âme.

Une bouteille de vin et un louis par homme firent l'affaire.

Encore lui fallut-il deux heures pour s'armer et partir.

Il partit enfin, mais à sept heures!

En deux heures, il fit les huit lieues qui le séparaient de Varennes.

Sur la route, ils rencontrèrent un hussard.

— Eh bien?

— Le roi a été arrêté.

— Nous le savons; après?

— Le roi part à cette heure de Varennes.

— Pour où part-il?

— Pour Paris.

Bouillé ne se donne pas le temps de répondre.

Il enfonce les éperons dans le ventre de son cheval.

Son régiment le suit.

Varennes les vit descendre comme une trombe à travers ses vignes, le procès-verbal le dit.

Le roi était parti depuis une heure.

Il s'agit de ne point perdre de temps: la rue de l'Hôpital est barricadée, le pont est barricadé, on tournera la ville; on passera la rivière à gué aux Boucheries, et on viendra prendre position sur la route de Clermont pour arrêter l'escorte.

On fait ainsi.

La rivière est passée.

Trois cents pas encore, et l'on sera sur la route.

Mais on rencontre le canal du moulin: six pieds d'eau! un talus impossible!

Il fallut s'arrêter et revenir en arrière.

Lisez la relation du jeune Louis de Bouillé.

« Nous nous enfoncions, dit-il, avec cette petite troupe dans la France armée contre nous! »

On eut un instant l'idée d'aller tourner la ville dans le sens opposé, de passer la rivière au gué de Saint-Gengoulf, de prendre la rue Saint-Jean, de traverser Varennes et de tomber sur les derrières de l'escorte.

Mais les dragons étaient exténués; mais les chevaux s'abattaient à chaque pas; mais il faudrait combattre pour traverser Varennes, combattre pour arriver jusqu'au roi.

On annonçait que la garnison de Verdun était en route avec du canon.

La foi manqua. On comprit que tout était perdu.

M. de Bouillé remit, en pleurant de rage, son épée au fourreau, et, en pleurant de rage, ordonna la retraite.

Les habitants de la ville haute le virent lui et ses hommes, stationnant une heure encore et ne pouvant se décider à partir.

Ils reprirent enfin la route de Dun.

Ils disparurent de l'autre côté de la colline.

On ne les revit plus.

Le roi continua son chemin; *le chemin de la croix!*

VII

Nous étions partis — toujours explorant pas à pas cette route — nous étions partis de Sainte-Menehould à dix heures du matin.

Une demi-heure après, nous étions au point le plus élevé de la côte.

C'est là, à la Grange-aux-Bois, que commence la forêt d'Argonne, le défilé qu'un an plus tard (juin 1792) Dumouriez était chargé de défendre. A droite et à gauche de la route on voit encore la place des batteries qui croisaient leurs feux. — Mais, pour cela, il faut suivre la vieille route bien entendu.

Voyons, mon cher Victor, voyons, grand peintre, ce que vous pensez de ce paysage.

J'ouvre et je lis:

« Avant d'arriver au gros bourg de Clermont, on parcourt une admirable vallée où se rencontrent les frontières de la Marne et de la Meuse. La descente dans cette vallée est magique. La route plonge entre deux collines, et l'on ne voit d'abord au-dessous de soi qu'un gouffre de feuillage; puis le chemin tourne, et toute la vallée apparaît; un vaste cirque de collines; au milieu, un beau village presque italien, tant les toits sont plats; à droite et à gauche, plusieurs autres villages sur des croupes boisées; des clochers dans la brume, qui révèlent d'autres hameaux cachés dans les plis de la vallée, comme dans une robe de velours vert; d'immenses prairies où paissent de grands troupeaux de bœufs, et, à travers tout cela, une jolie rivière, vive, qui passe joyeusement. »

C'est bien cela et je n'ai pas besoin d'autre description; celle-ci est parfaite.

Le village aux toits plats, c'est le village des Islettes.

C'est au-dessus de ce village que Guillaume dut prendre à travers bois. Seulement, avec la route nouvelle, vous perdez la trace: il faut suivre la vieille route, où l'on ne peut plus aller qu'à pied, coupée qu'elle est aujourd'hui dans son abandon par des ravins et des fondrières.

Nous arrivâmes à Clermont.

Le cheval avait besoin de souffler; nous nous arrêtâmes dans une espèce de cabaret, à droite de la rue, à moitié du village à peu près.

La bonne femme qui tenait ce bouchon nous fit entrer dans une petite chambre à droite de la cuisine et où se trouvait un tableau collectif de toute la famille d'Orléans, ayant à sa gauche un portrait du prince Eugène, à sa droite un portrait de Poniatowski. — des cadres noirs et les gravures que vous savez.

Aussi, connaissant les individus et n'ayant rien à chercher là comme art, je ne fis aux portraits royaux et princiers qu'une médiocre attention.

Mais il n'en fut pas ainsi de deux charmants petits médaillons de forme oblongue, placés de chaque côté de la cheminée et représentant, l'un une jeune fille, l'autre un jeune homme, tous deux dans le costume, assez peu pittoresque, mais très caractéristique de 93.

La peinture, quoique un peu *flou*, avait un certain caractère et l'on voyait que c'était sinon d'un maître, du moins de quelqu'un qui savait manier le pinceau.

J'appelai notre hôtesse et lui demandai ce que c'était que ces deux portraits.

— C'est, me dit-elle, le portrait de la demoiselle du pays et celui de son fiancé.

Je lui demandai ce que c'était que la demoiselle du pays.

La demoiselle du pays était, il y a soixante-cinq ans, à ce qu'il paraît, la plus jolie personne de Clermont; voilà pourquoi on la désignait sous le nom de *la demoiselle du pays*. Elle s'appelait Angélique Lefèvre. Son fiancé était commissaire de la République; il passait souvent en poste à Clermont; il vit la demoiselle du pays et en devint amoureux. Lui se nommait Sulpice Huguenin.

Un jour, la jeune fille disparut; le commissaire de la République l'avait enlevée. Là-bas — c'était ainsi que mon hôtesse désignait Paris. — ils se marièrent et revinrent à Clermont, jeunes, riches et heureux. Ils firent alors bâtir un château au-dessus du gué; mais, ajouta philosophiquement mon hôtesse, la fortune ne reste pas toujours dans la même main. Un jour, le bruit se répandit qu'ils étaient ruinés et qu'on allait tout vendre chez eux. On vendit tout, en effet, meubles et château. La jeune fille revint chez ses parents; le jeune homme retourna à Paris pour chercher une place. Tout à coup on vit la demoiselle du pays — on avait, malgré son mariage, continué de l'appeler ainsi — vêtue de noir. Son mari était mort d'une hémorragie. Toute sa vie, elle porta le deuil. Enfin, en 1815, elle mourut à son tour d'une fièvre pernicieuse.

Il y avait au premier, me dit encore l'hôtesse, un tableau qui représentait les deux jeunes gens; non seulement un tableau, mais aussi une gravure.

Je montai au premier.

Le tableau est délicieux comme couleur d'époque.

Les deux amoureux se promènent dans une forêt, et, arrêtés un instant, s'appuient l'un à l'autre et se regardent avec amour.

Des nymphes qui sortent de terre, entre des troncs d'arbres, les contemplent et semblent envier leur bonheur.

Si Sulpice Huguenin n'avait à ses pieds son chapeau, décoré d'une large cocarde tricolore, on jurerait Werther promenant Charlotte.

La gravure et le tableau sont de mademoiselle Gérard.

Toute la vie de ces deux charmantes créatures est en deux mots, comme elle est dans ces deux médaillons.

Ils s'aimaient.

On ne saurait croire quel intérêt je pris à cette pauvre petite histoire, qui n'a cependant rien de bien intéressant.

Mais les deux têtes étaient si pleines d'amour qu'à côté de cette histoire de leur vie, le roman de leur cœur doit être ravissant.

Vous qui aurez lu ces lignes et qui passerez au bureau de la messagerie, demandez à voir ces deux portraits.

Au sortir de Clermont, notre cheval, que le conducteur avait un peu surmené, prit le prétexte d'une descente assez rapide pour s'abattre et nous abattre avec lui.

Or, la place que j'avais sous les yeux était, non pas petite, mais grande ; non pas triangulaire, mais carrée.

J'appelai la maîtresse de l'hôtel, madame Gauthier.

— Madame, lui demandai-je, voulez-vous me dire où est la maison de M. Sauce ?

— Oh ! Monsieur est comme les autres, il se trompe de place.

— N'est-ce donc point en face de l'hôtel du Grand-Monarque que Louis XVI a été arrêté ?

— Non, c'est en face de l'hôtel du Bras-d'or, dans la ville haute, à côté de la place de Latry.

— Louis XVI n'a donc point passé le pont ?

— Jamais, Monsieur ; le plus loin qu'il ait été dans la ville, c'est chez le procureur de la commune, s'il eût pu parvenir jusqu'au pont, il eût été sauvé, puisqu'il eût été au milieu des hussards.



On fusillait M. Dampierre à bout portant.

Nous nous démêlâmes comme nous pûmes et nous nous remîmes lestement sur pieds.

Quant au cheval, il ne bougea point.

Un instant, nous fûmes ses dupes et le crûmes atteint d'un coup de sang.

Je proposai de le saigner.

Notre conducteur, plus au fait de ses caprices, le traita par les coups de fouet.

Le traitement fit son effet, notre Bucéphale se redressa, rentra docilement dans les brancards et reprit, en trottant, le chemin de Varennes.

Vers les quatre heures, nous arrivâmes aux premières maisons.

Tout ce qu'on peut savoir d'un pays sans l'avoir vu, je le savais ; seulement, j'étais induit en erreur, comme tout le monde, sur le lieu de l'arrestation de Louis XVI ; pas un historien qui ne dise qu'il fut arrêté au Grand-Monarque.

J'ordonnai donc à notre cocher de nous conduire au Grand-Monarque.

Il nous y conduisit.

Je reconnus le pont, je reconnus la rivière, et j'arrivai au Grand-Monarque, convaincu que c'était là le lieu de l'arrestation.

Cependant la vue de la grande place, sur laquelle donnent les fenêtres de l'hôtel, me jeta dans le doute.

J'avais lu dans Hugo — et je sais l'exactitude, comme peintre, de mon Hugo — j'avais lu dans Hugo :

« Aujourd'hui je traverse la petite place de Varennes qui a la forme du couteau de la guillotine. »

En effet, c'était vrai.

— Mais, insistai-je, tous les historiens disent que Louis XVI fut arrêté à l'hôtel du Grand-Monarque ?

— Ils se trompent : il y était attendu. J'ai bien souvent entendu dire que, pendant huit jours de suite, on lui avait tenu un dîner tout prêt ; mais, si vous voulez voir l'endroit véritable où il a été arrêté, remontez dans la ville haute.

Nous retraversâmes le pont.

Nous remontâmes la rue de la Basse-Cour, et nous nous retrouvâmes enfin sur *la petite place qui a la forme du couteau de la guillotine.*

Là, je me reconnus.

Cependant j'avais besoin d'un cicerone.

J'entrai à la mairie.

Le bonheur fit que je tombai sur l'archiviste ; je me nommai, il voulut bien se mettre à ma disposition.

Dans une ville comme Paris, au milieu d'une population comme la population parisienne, aucun événement, si important qu'il soit, ne laisse sa trace. C'est qu'il en est des événements qui se passent à Paris, comme des flots de la mer : les uns chassent les autres. Mais, dans une petite ville de province, comme Clermont, comme Sainte-Menehould comme Varennes, il n'en est point ainsi. — comme Varennes surtout.

Personne n'avait parlé de Varennes avant le 21 juin 1791 ; le 22, Varennes était à l'ordre du jour du monde entier ; l'Europe avait les yeux fixés sur lui.

Varennes a vécu douze heures d'une vie fiévreuse.

Pendant ces douze heures, un événement immense s'est

accompli dans ses murs. Depuis ce jour, tout ce qui naît à Varennes regarde en arrière et vit les yeux fixés sur ce grand événement. Vous pouvez interroger le dernier citoyen de Varennes, il sait mieux l'histoire de ces douze heures que le plus savant historien.

Au milieu de la nuit profonde de la province, il y a eu douze heures de lumière d'orage et d'incendie; tout ce qui, pendant ce temps, a été éclairé, faits, paroles, événements, est resté dans l'esprit du peuple aussi présent que si les choses s'étaient passées la veille; et elles resteront ainsi, quoi qu'il arrive, car jamais événement de cette importance ne viendra effacer celui-là.

Supposez Varennes enseveli sous la lave, comme Herculanum, ou dans la cendre, comme Pompei, et le jour le plus important de Varennes ne sera pas le jour où il aura péri. Le jour le plus important de Varennes restera le 22 juin 1791, jour où le roi Louis XVI fut arrêté en face du Bras d'or.

Aussi notre archiviste accomplit-il à merveille son office de cicerone. Avec lui rien ne nous demeura plus obscur; la place reprit sa forme primitive, l'église démolie se rebâtit, la voûte — qui n'existe plus aujourd'hui — arrondit de nouveau son cintre; la maison de l'épicier Sauce, qui a fait un pas de retraite d'un mètre trente centimètres, reprit son alignement, et alors je compris tout ce qu'il m'était impossible de comprendre avec M. Thiers.

Voici ce que dit l'historien de la Révolution sur ce seul fait de Varennes, vous verrez les erreurs que nous avons relevées. — Est-ce que par hasard cette histoire, prétendue irréprochable, serait aussi inexacte qu'elle est pauvrement écrite?

« Varennes est bâti sur le bord d'une rivière étroite, mais profonde; un détachement de hussards y était de garde; mais l'officier, ne voyant pas arriver le trésor qu'on lui avait annoncé, avait laissé sa troupe dans les quartiers. La voiture arrive enfin, et passe le pont (1).

« A peine est-elle engagée sous une voûte (2), que Drouet, aidé d'un autre individu, arrête les chevaux :

« — Votre passe-port? s'écrie-t-il.

« Et, avec un fusil, il menace les voyageurs s'ils s'obstinent à avancer.

« On obéit à cet ordre et on livre le passe-port; Drouet s'en saisit et dit que c'est au procureur de la commune à l'examiner, et la famille royale est conduite chez ce procureur, nommé Sausse (3). »

Que nous sommes bien autrement exacts que cela, nous autres romanciers!

Ainsi c'est Hugo qui m'aide à corriger Lacretelle, Lamartine et Thiers.

Mais ce que je désirais surtout, c'était un plan de la ville.

Nous retournâmes à la mairie, et l'on m'en montra un. Il était de 1812.

Ce n'était point là ce qu'il me fallait; c'était un plan antérieur à 1791.

Notre cicerone se mit à réfléchir.

Puis, tout à coup, se frappant la tête :

— J'ai votre affaire, dit-il; venez avec moi.

Quand je suis à la poursuite d'une idée je ne m'inquiète jamais du dérangement que je cause! Il faut avant tout que j'arrive à mon but.

Notre archiviste frappa à une porte.

— M. Carré de Malbery est-il ici? demanda-t-il.

— Oui; seulement, il est là-haut, il déménage son cabinet.

— Dites-lui que M. Alexandre Dumas désire lui parler, et priez-le de descendre.

Je laissai non seulement tout faire, mais tout dire.

A mon nom, qu'elle avait entendu, madame de Malbery sortit d'une chambre et me fit entrer au salon.

Quelques secondes après, des pas se précipitèrent dans l'escalier.

C'était M. de Malbery qui descendait.

Pourquoi donc douterais-je, quand je vois chacun si bon, si cordial, si empressé pour moi? Je vais demander un service, et l'on me reçoit comme si je venais le rendre.

M. Carré de Malbery avait un plan de la ville de Varennes, fait par son père en 1772.

Je lui demandai la permission de le décalquer. Il fit mieux que de me donner cette permission, il me donna le plan.

Les deux procès-verbaux de l'arrestation du roi, le premier du 23, le deuxième du 27, me manquaient encore; je voulus les aller copier à la mairie; mon archiviste se chargea de me les faire copier.

Nous n'eûmes qu'à rentrer à l'hôtel du Grand-Monarque et à dîner.

A propos de l'hôtel du Grand-Monarque, Hugo dit :

« Louis XVI s'est peut-être arrêté au Grand-Monarque; il s'est alors vu peint en enseigne, roi en peinture lui-même, pauvre grand monarque! »

En effet, les aubergistes du Grand-Monarque avaient l'habitude, à chaque nouveau règne, de faire la dépense d'un nouveau portrait; ceux qui vécurent sous Louis XIV, qui régna soixante et onze ans, ceux qui vécurent sous Louis XV, qui régna cinquante-quatre ans, ceux qui vécurent sous Louis XVI, qui régna dix-neuf ans, s'en tirèrent encore.

L'embarras commença sous la République et sous le Directoire, pour cesser un instant avec Napoléon Ier.

En 1814, il fallut lui substituer Louis XVIII; en 1815, représenter Napoléon; trois mois après, le gratter, repeindre Louis XVIII; puis Charles X, puis Louis-Philippe.

Louis-Philippe fut la dernière effigie de l'enseigne du Grand-Monarque.

A la république de 1848, un régiment du génie, voyant le portrait de Louis-Philippe, qui depuis dix-huit ans lui payait sa solde en monnaie à son effigie, se fâcha tout rouge, prit un pot de bleu de Prusse et barbouilla l'enseigne. Depuis ce temps, madame Gauthier, qui est une femme de sens, a laissé son enseigne barbouillée.

L'hôtel reste l'hôtel du Grand-Monarque — sans monarque.

Je ne sais si l'hôtesse qui tenait le Grand-Monarque, en 1791, était de la force, en cuisine, de madame Gauthier; en admettant qu'il en fût ainsi, Louis XVI, qui était un gourmet, a dû regretter ces huit dîners qui étaient préparés pour lui et qui ont été perdus.

Mon cher Victor, vous qui, il y a dix-sept ans, jour pour jour, étiez logé à l'hôtel du Grand-Monarque, vous qui faites attention à tout, même à la date d'un clocher, et qui faites remarquer qu'avec la date de 1776, le clocher de la grande place a deux ans de plus que Madame Royale, vous n'avez pas fait attention à deux petites filles qui, à cette époque couchaient dans vos jambes. La plus âgée avait cinq ans, la plus jeune avait juste ces deux ans qui faisaient la différence entre l'âge du clocher et l'âge de Madame Royale; vous n'y avez point fait attention et vous n'en parlez pas.

Retournez aujourd'hui à Varennes.

Les deux enfants ont grandi, sont devenues deux charmantes personnes du nom de Rose et du nom de Clémence; allez-y, et, tout en vous servant, toutes rougissantes, les plats de madame Gauthier, elles vous diront ce qu'elles m'ont dit à moi :

— Ah! Monsieur, j'ai été bien grondée à cause de vous!

Et alors, madame Gauthier vous expliquera que ses deux filles volaient les bougies maternelles pour lire, une fois retirées dans leur chambre, les poésies de M. Victor Hugo et les romans de M. Alexandre Dumas.

Vous comprenez que je ne les ai pas grondées pour ce crime. Je les ai embrassées une fois pour vous une fois pour moi. Un des beaux jours de ma vie, mon cher Victor, sera celui où vous m'écrirez que vous venez d'en faire autant.

Nous venions d'achever un des meilleurs dîners que nous eussions faits certes, depuis longtemps, lorsque je reçus un message du curé de Varennes.

Il me demandait s'il serait indiscret à lui de venir me faire une visite avec son vicaire. Je lui répondis à l'instant même que c'était à moi de me déranger pour lui, et non à lui de se déranger pour moi.

Cinq minutes après, je traversais la place et j'étais chez lui.

J'y entrai à sept heures et demie; j'en sortis à une heure du matin, et ce qu'il y a de curieux, c'est que pendant [illegible] cinq heures et demie, nous parlâmes histoire et théologie.

Je remercie M. le curé de Varennes de l'excellente soirée qu'il m'a fait passer.

A une heure du matin, nous remontâmes en voiture et [illegible]

[illegible] recommandation [illegible] faire aux personnes qui [illegible] Varennes [illegible] chez madame Gauthier. [illegible] Varennes et [illegible] traverser la forêt de l'Argonne par [illegible] clair de lune.

VIII

Relevons une autre erreur de M. Thiers.

« Le voyage était lent, dit-il, puisque la voiture suivait le pas de la garde nationale. Il dura *huit jours.* »

Le voyage dura *trois jours*, et non pas huit.

M. Thiers n'avait qu'à faire ce que nous faisons, lire et copier le voyage du roi écrit de sa main :

« Mercredi 22, départ de Varennes à cinq ou six heures du matin, déjeuné à Sainte-Menehould, arrivé à deux heures du soir à Châlons, y soupé et couché à l'ancienne intendance.

« Jeudi 23, à onze heures et demie, on a interrompu la messe pour presser le départ ; déjeuné à Châlons, dîné à Epernay, trouvé les commissaires de l'Assemblée près de Port-à-Binson, arrivé à onze heures à Dormans, y soupé ; dormi trois heures dans un fauteuil.

Vendredi 24, départ de Dormans, à sept heures et demie, dîné à la Ferté-sous-Jouarre, arrivé à dix heures à Meaux ; soupé et couché à l'evêché.

« Samedi 25, départ de Meaux à six heures et demie ; arrivé à Paris à huit heures sans s'arrêter. »

Si l'histoire, qui affecte de mépriser le pittoresque, ne se préoccupe pas de donner des dates justes, nous demandons à quoi sert l'histoire. C'est bien peu de chose qu'une chronologie ; mais une chronologie inexacte, ce n'est rien du tout.

Rien d'important ne se passa de Varennes à Sainte-Menehould : grand abattement de la part des illustres prisonniers, voila tout.

Sainte-Menehould était encombré de monde ; les gardes nationaux affluaient de toutes parts ; ceux de Châlons y étaient venus soit en poste, soit dans les voitures particulières ou dans des charrettes de cultivateur.

Le nombre des étrangers était si considérable, qu'un instant on craignit de manquer de vivres à Sainte-Menehould.

Des courriers qui se succédaient avaient annoncé la prochaine arrivée de la famille royale.

Le maire et les membres de la municipalité s'avancèrent au-devant d'elle jusqu'au pont de l'Aisne, situé à l'extrémité de la rue de la Porte-des-Bois.

Un officier municipal profita de la circonstance pour faire au roi un discours sur les alarmes que sa fuite avait causées à la France.

Louis XVI se contenta de lui répondre :

— Je n'ai jamais eu l'intention de sortir de mon royaume.

Vers les dix ou onze heures, les voitures arrivèrent.

Il s'était formé, depuis le faubourg jusqu'à l'hôtel de ville, une double haie de gens armés qui se repliaient sur eux-mêmes à mesure que les voitures avançaient.

L'affluence était telle, que l'on mit près d'une demi-heure pour faire cinq cents pas.

Vers onze heures et demie, le roi montait les marches de l'hôtel de ville. Ses habits étaient couverts de poussière et son visage était fort altéré.

La reine, vêtue de noir, tenait le dauphin par la main.

Louis XVI et les enfans avaient faim.

Quant à la reine, de même qu'elle n'avait pas eu besoin de dormir, elle semblait n'avoir pas besoin de manger.

Un déjeuner avait été préparé par les soins du conseil municipal. Mais, comme on tardait à le servir, un gendarme nommé Lapointe, — le même qui, avec Legay, avait couru au secours de Drouet quand une fausse alarme, avait dit qu'il était menacé, — un gendarme, nommé Lapointe, apporta dans son chapeau des cerises a Madame Royale.

La famille royale avait besoin de repos

Le maire, M. Dupuis de Dammartin, lui offrit l'hospitalité ; le roi accepta.

Seulement, le maire fit observer au roi qu'il serait peut-être bon que lui, la reine et le dauphin se montrassent au peuple.

Le roi se montra le premier ; puis la reine parut à son tour, tenant le dauphin dans ses bras.

La fenêtre où ils se montrèrent, la seule à balcon de l'hôtel de ville, était trop étroite pour qu'ils se montrassent tous les deux à la fois.

Alors un officier municipal se hasarda à annoncer au peuple que, le roi étant très fatigué, Sa Majesté se proposait de faire aux habitants de Sainte-Menehould l'honneur de coucher dans leurs murs.

On avait déjà conduit les voitures sous les remises, lorsque les gardes nationaux des différentes villes ou villages environnants, qui encombraient les auberges et les cabarets, accoururent sur la place, faisant entendre les cris d'aristocrates et de traîtres, et demandèrent à haute voix le prompt départ du roi, qu'on ne faisait rester dans le voisinage de la frontière que pour que l'ennemi pût l'enlever.

En conséquence, ils demandaient le départ du roi.

Le roi entendit ce bruit, en demanda la cause, et, l'ayant apprise :

— Eh bien, soit ! dit-il ; partons.

La reine ne prit point la situation avec la même philosophie.

Un vieillard, nommé Chalier, m'assura *avoir entendu* la reine dire à son fils, en lui montrant les gardes nationaux :

— Vois-tu ces crapauds bleus? Ce sont eux qui veulent que nous partions.

Inutile de dire que la garde nationale était vêtue de bleu ; inutile de dire encore que je ne garantis pas ce propos. Un vieillard m'a dit avoir entendu, voilà tout ; je le nomme. Au reste, cette apostrophe était bien dans le caractère de la reine.

En traversant une salle de l'hôtel de ville, celle sur laquelle donne un guichet de la chapelle où les prisonniers entendent la messe, la reine, apercevant ces prisonniers à la grille, leur fit distribuer cinq louis et le roi dix.

A deux heures, les voitures partirent pour Châlons.

Le roi, reconnu comme roi, occupait la première place dans la voiture.

Les trois courriers se tenaient sur le siège du cocher.

Je suis, dans tout ceci, la relation de M. Buirette, témoin oculaire.

Pas un seul cri de « Vive le roi ! » n'accueillit l'entrée ni le départ du roi.

Il n'entendit que ces mots :

— Vive la nation ! vivent les patriotes !

Nous entamons ici le récit d'un événement raconté de différentes façons : nous voulons parler de la mort de M. de Dampierre, comte de Hans.

Nous croyons avoir pris sur ce point les renseignements les plus précis.

Voici comment les choses se passérent :

Vers le matin, c'est-à-dire vers neuf ou dix heures, M. le comte de Hans était à Sainte-Menehould, et se présentait dans la famille de M. Mathieu. Il était exaspéré.

— Le roi vient d'être arrêté à Varennes, disait-il, nous sommes tous perdus ; mais le roi saura qu'il lui reste encore quelques fidèles sujets.

Il était venu à Sainte-Menehould sur un cheval de selle, ayant des pistolets dans ses fontes, et il portait sur l'épaule un petit fusil à un coup.

Il était vêtu d'un habit à revers et à retroussis, orné d'un galon d'or ; il portait un pantalon gris, de longues bottes molles non vernies, un gilet blanc, un chapeau à trois cornes galonné d'or comme l'habit.

Au moment du départ du roi, il se tenait à cheval comme une sentinelle, au coin de la rue de l'Abreuvoir.

Lorsque la berline passa, il présenta les armes aux augustes prisonniers.

Le roi lui rendit son salut.

Alors, M. de Dampierre mit son cheval au galop, disparut par la rue de l'Abreuvoir, et prit des rues détournées de manière à précéder les voitures ; puis s'arrêta sur la place de la Promenade, se postant là comme au coin de la rue de l'Abreuvoir, et présentant les armes de nouveau.

Le roi salua une seconde fois.

Alors, poussant son cheval à travers la foule, le gentilhomme essaya d'aborder la voiture.

Avec de grands efforts il y parvint.

C'était au moment où les voitures montaient au pas le faubourg Fleurion.

Il adressa la parole au roi, lui déclina ses noms, titres et qualités, et lui dit qu'il avait épousé une demoiselle de Ségur, parente du ministre de ce nom, et nièce de M. d'Allonville.

On comprend que, dans l'état de crainte et d'exaspération où étaient les esprits, c'était, de la part des gardes nationaux, une grande concession faite que cette impunité accordée à M. de Dampierre pour les armes présentées au roi.

Cette conversation, venant à la suite, sembla une provocation à tout le monde.

Cependant, M. de Dampierre, doucement repoussé, put une seconde fois s'éloigner et disparaître

On sortit de la ville et l'on arriva à la descente de Dammartin la Planchette.

Au sortir de la ville, M. de Dampierre avait reparu. Il

côtoyait la droite de la route à la hauteur des voitures royales, ne cessant de faire des signes au roi.

Ces signes finirent par exciter la défiance. On crut que, dans les quelques paroles échangées à la portière de la voiture royale, il avait été question d'un projet d'enlèvement ; on se serra autour de la voiture du roi et l'on empêcha M. de Dampierre de s'en approcher une seconde fois.

M. de Dampierre essaya d'avancer, avec une insistance qui fit naître des murmures et des menaces ; mais, cette fois, son insistance n'eut point de résultat.

Voyant ses efforts inutiles, M. de Dampierre voulut en finir par une bravade.

Arrivé au bas de la Greverie, il cria : « Vive le roi ! » déchargea son fusil en l'air et partit au galop.

Un bois est situé à un demi-kilomètre de la route, on crut que des troupes étaient embusquées dans ce bois, et que ce coup de fusil était un signal.

Cinq ou six personnes s'élancèrent à la poursuite de M. de Dampierre ; dix ou douze coups de feu partirent, dont les balles ne l'atteignirent pas.

M. de Dampierre, toujours fuyant, agita son arme en signe de triomphe.

Mais, en sautant un fossé, son cheval s'abattit.

M. de Dampierre lâcha son fusil, qui roula dans le fossé ; pourtant, avec la bride et l'éperon, il releva son cheval, qui repartit au galop.

En ce moment, un seul coup de fusil se fit entendre.

Celui qui l'avait tiré était un paysan monté sur un cheval de hussard qu'il avait pris la veille.

Il fut facile de voir, cette fois, que M. de Dampierre était atteint : il tomba en arrière sur la croupe de son cheval, qui se cabra.

Alors, en un instant, avec la rapidité de l'éclair, à la hauteur du petit pont Sainte-Catherine, sur les bords du fossé dont l'eau passe sous ce pont, à cent mètres de la route, se passa une scène terrible !

Le paysan, suivi d'une quarantaine d'hommes, joignit M. le comte de Hans, lui porta un coup de sabre et le désarçonna.

Puis on ne vit plus rien ; seulement, on entendit une vingtaine de coups de fusil.

On fusillait M. de Dampierre à bout portant.

Sur ce meurtre, qui a pourtant son importance, nous ne prendrons pas M. Thiers en faute : il n'en parle pas.

M. Bertrand de Molleville en parle, lui, avec sa partialité ordinaire. Selon lui, « le chevalier de Dampierre se trouvait *par hasard* sur la route de Châlons, *sans armes ;* il voulait offrir au roi, *par ses regards*, l'hommage de sa fidélité et de sa douleur. Ce désir si *naturel et si touchant* lui coûta la vie. »

Ici, les erreurs ne se comptent point par page, comme dans M. Thiers, elles se comptent par lignes, presque par mots.

Le chevalier de Dampierre n'était point *par hasard* sur la route de Châlons, puisque, dès neuf heures du matin, il était chez M. Mathieu, protestant de sa fidélité au roi ; — M. Mathieu vit encore et l'atteste ; — il n'y était point par hasard, puisqu'il attendait le roi au coin de la rue de l'Abreuvoir, puisqu'il alla de nouveau l'attendre à la Promenade.

Ce n'était point seulement *par ses regards* qu'il voulait lui offrir l'hommage de sa fidélité, puisqu'il parvint jusqu'à la voiture, parla au roi et put lui dire qui il était.

Il n'était point *sans armes*, puisqu'on trouva des pistolets dans ses fontes.

Maintenant la question se borne à ceci : M. de Dampierre a-t-il ou non tiré le coup de feu ?

M. Buirette, l'historien de Sainte-Menehould, dont toutes les sympathies sont royalistes, raconte le fait du coup de fusil, l'affirme, et, pour qu'on n'en doute pas, il dit :

« J'ai rapporté, tel qu'il s'était passé, ce triste événement, DONT J'AI ÉTÉ TÉMOIN ; *quoque ipse miserrima vidi.* »

Écoutez maintenant M. de Lacretelle :

« Ce noble gentilhomme, dit-il, ne pouvant résister au désir impérieux de montrer au roi qu'il existait encore quelques Français fidèles, *fut atteint de plusieurs balles au moment où il sollicitait la faveur de lui baiser la main. Son sang rejaillit sur la voiture.* »

La mise en scène est peut-être bonne, mais le fait est faux.

Vous ne croyez sans doute pas qu'on puisse s'écarter de la vérité plus que ne le fait M. de Lacretelle ? — Bon ! n'avons-nous pas l'abbé Georgel ?

Chez lui, ce n'est point une simple erreur, c'est de la belle et bonne calomnie.

D'abord, chez l'abbé Georgel, c'est à Varennes que le comte est tué, et les commissaires de l'Assemblée, qui ne vinrent jamais que jusqu'à Port-à-Binson, c'est-à-dire à une trentaine de lieues de Varennes, assistent au meurtre.

Aussi ce fait jette-t-il le digne abbé dans des considérations politico-philosophiques de la plus haute éloquence.

« Voilà, s'écrie-t-il, à quel degré d'abaissement ces augustes têtes furent obligées de condescendre ; le comte de Dampierre est *poignardé* sous les yeux de Louis XVI, au moment où il s'approchait de lui les yeux baignés de larmes ; le corps du digne officier *est foulé aux pieds des chevaux, et Barnave, sans éprouver la moindre émotion, fait continuer la marche, rejetant ce malheur sur l'imprudence du* VICOMTE, qui, malgré les consignes, s'était obstiné à percer la ligne pour pénétrer jusqu'au carrosse du roi, tant il est vrai que *l'âme féroce de ce Barnave ne se dément nulle part.* »

Nous verrons, d'ailleurs, bientôt où Barnave rejoignit le roi, et les preuves que donna le jeune tribun de la férocité de son âme.

Au reste, Michelet, l'homme sévère, l'historien sur preuves, Michelet est mis dans l'erreur.

Voici son récit, pittoresque, animé comme toujours, mais s'écartant de la vérité sur le point principal.

« Un seul homme fut tué dans le retour de Varennes ; un chevalier de Saint-Louis qui, monté comme un saint Georges, vint hardiment caracoler à la portière, au milieu des gens à pied, et démentir par ses hommages la condamnation du roi par le peuple ; il fallut que l'aide de camp le priât de s'éloigner. Il était trop tard : il essaya de se retirer de la foule en ralentissant le pas ; puis, se voyant serré de près, il piqua des deux et disparut dans les terres. On tira, il répondit. Quarante coups de fusil tirés à la fois l'abattirent. Il disparut un moment dans un groupe où on lui coupa la tête ; cette tête sanglante fut inhumainement apportée jusqu'à la portière ; on obtint à grand'peine de ces sauvages qu'ils tinssent éloigné de la portière cet objet d'horreur. »

M. Cl. Buirette, non-seulement ne dit point que cette tête fut coupée, mais encore, dans une note de son histoire, note 4, il donne la preuve du contraire.

Voici la note :

« M. le comte de Dampierre fils, très jeune lors du funeste événement, et qui est aujourd'hui maréchal de camp, commandant des gardes de Monsieur (1), comte d'Artois, obtint, au mois d'avril 1821, la permission des autorités pour faire exhumer du cimetière de Chaude-Fontaine le corps de son père, et le faire transporter au village de Hans, dans le tombeau de ses ancêtres.

» L'exhumation se fit le 6 octobre à six heures du matin, en présence de MM. de Dampierre, Thierry, curé de la paroisse, Bouqueau, officier de santé, Bouyer, maire de la commune, et des sieurs Bureau, Goujeon, Socquet et Mathieu, tous quatre autrefois au service de M. de Dampierre, et qui avaient, en 1791, assisté à ses funérailles.

» Le lieu de la sépulture était indiqué par ceux-ci et par plusieurs anciens habitants du village ; en fouillant, on trouva les restes d'un cercueil en bois de chêne, tel que les quatre derniers témoins avaient annoncé qu'il devait être ; ce cercueil était rempli d'ossements sur lesquels l'officier de santé découvrit et fit remarquer les indices de plusieurs fractures causées par des coups de feu ; ces fractures paraissaient au pariétal, à l'occiput, à la mâchoire, au sternum, aux omoplates ; on trouva aussi de petits morceaux de cuivre attachés à la hanche ; personne ne douta que ces morceaux de métal ne provinssent de la montre brisée sur M. de Dampierre lors de son assassinat.

» Lorsque le fils se fut rendu certain que ces ossements étaient ceux de son père, il les fit enfermer dans un cercueil neuf en bois de peuplier ; ce cercueil, déposé dans l'église, en fut retiré le lendemain et transporté à Hans, puis descendu dans le caveau de l'église de ce lieu. »

Si la tête eût été coupée, la tête eût manqué aux ossements, et, bien certainement, le chirurgien qui constatait les fractures des os eût constaté l'absence de la tête. En supposant que la tête eût été réunie aux ossements, il eût, au moins, constaté la section de la colonne vertébrale.

D'ailleurs, M. Mathieu et M. Nicaise, témoins oculaires, qui m'ont donné, avec une fidélité d'impression qui a traversé deux tiers de siècle, les détails que j'ai rapportés, m'ont affirmé tous deux que la tête n'avait jamais été séparée du tronc.

Puis, chose non moins remarquable qu'atteste le premier

(1) M. Buirette, comme on le voit, écrivait son histoire dans la première période de la Restauration.

procès-verbal d'inhumation, c'est que les meurtriers de M. de Dampierre, qui, arrivés au village de Dammartin-la-Planchette, faillirent s'égorger pour le partage du cheval et des armes, laissèrent sur le cadavre cinquante louis en or que M. de Dampierre avait dans un étui, et la chaîne de sa montre. La montre avait été pulvérisée par une balle.

Enfin, voici, contre la section de la tête, quelque chose de bien plus positif encore. M. Buirette, qui aida à relever le cadavre, dit :

« Son corps fut trouvé criblé de coups de feu et de baïonnette ; *sa figure, sur laquelle ruisselait encore un sang noirci par la poudre et couverte des empreintes de la barbarie de ses bourreaux, était méconnaissable ;* sa montre était fracassée. »

Vous me direz qu'il y a eu, à l'époque de la Terreur, tant de têtes portées sur des piques, qu'une de plus ou une de moins ne fait pas grand'chose dans la quantité.

Je répondrai qu'au contraire, en prenant la date, 22 juin 1791, une de moins fait beaucoup.

« Le tribunal, ajoute M. Buirette, ne négligea point de rechercher les auteurs de ce meurtre ; une information, continuée à plusieurs reprises, mit à même de connaître les assassins ; les premiers découverts dénoncèrent les autres. Dans le nombre, on en comptait de la Neuville-au-Pont, de Passavent, de Hans, de Somme-Yèvres, de Baux-Saint-Cohière et même de Sainte-Menehould, mais tous de la lie du peuple. L'Assemblée nationale ayant rendu, par la suite, un décret d'amnistie en faveur de tous ceux qui pourraient s'être rendus coupables de quelque crime ou délit relatif à l'évasion du roi, les meurtriers de M. de Dampierre se virent à l'abri de toute punition. »

Pour juger les actions des hommes, il faut se reporter aux époques où elles ont été commises, et, autant que possible, dans le milieu où elles ont été accomplies.

Il régnait à cette époque une effroyable effervescence contre le roi, encore plus contre la reine.

Michelet cite deux faits, nous les citerons d'après lui en y en ajoutant un troisième.

« Clouet des Ardennes, dit-il, l'un des fondateurs de l'Ecole polytechnique, âpre stoïcien, mais sauvage, et qui n'eut jamais d'autre amour que celui de la patrie, partit sur-le-champ de Mézières avec son fusil ; il vint à marche forcée, à pied — il n'allait pas autrement — et fit soixante lieues en trois jours, dans l'espoir de tuer le roi.

« A Paris, il changea d'idée.

« Un autre, jeune menuisier au fond de la Bourgogne, qui plus tard, fixé à Paris, est devenu le père de deux savants distingués, quitta également son pays pour assister au jugement et à la punition du traître ; accueilli en route chez un maître menuisier, son hôte lui fit entendre qu'il arriverait trop tard, qu'il ferait mieux de rester, de fraterniser avec lui ; et, pour cimenter la fraternité, il lui fit épouser sa fille. »

Quant à nous, nous avons copié sur l'original une adresse envoyée par les citoyennes de la ville de Tonneins à MM. les officiers municipaux de la ville de Varennes.

Voici cette adresse :

« 27 juin de l'an second de la liberté.

« Messieurs, permettez que les citoyennes patriotes qui ont l'honneur d'être affiliées au club de la Société des Amis de la Constitution de Tonneins viennent vous prier de présenter leur admiration, leurs remercîments et leur reconnaissance aux braves citoyens qui, en arrêtant le roi, ont *arrêté* des flots de sang d'inonder l'empire ; nous n'entendrons jamais prononcer leur nom sans attendrissement ; c'est à eux que nous devons nos enfants, nos époux, nos amis, nos frères ; par eux, le moment où leurs bras pourraient être utiles à la défense de la liberté vient d'être retardé ; nous l'avons vu si près, ce moment ! Cependant, j'ose dire, au nom de mes concitoyennes, que nous les aurions revêtus de leurs armes, que nous les aurions vus partir pour le maintien de nos droits, pour le salut de la patrie et de la liberté, non sans douleur, mais sans faiblesse ; car mieux vaut mourir que d'être esclave.

« Nous sommes, avec respect, les citoyennes affiliées à la Société des Amis de la Constitution de Tonneins.

« Désirée Besson, Marguerite Jamègue, Jeanne Montheil de Parres, Anne Parret, Barreyre, née Fourganier, M. Bessedereau, du Couyte, Anne-Julie Castera, Sophie Baudon, Catherine Fournier, Elisabeth Arthaud, Louise Lainé, Marthe Dupont, Jouan, née Delrue, Rosalie Peyre, Rose Marois, Marie Cousin, Cécile Réan, Sophie Medge, veuve Esparnac, Marie Medge, Rose Mothey, Marie Randon, Fanny Arthaud, Claire Viné. »

La route était longue de Sainte-Menehould à Châlons : neuf éternelles lieues à travers des plaines crayeuses, sous un ciel de plomb, avec des reflets aveuglants de soleil sur les canons des fusils et le fer des faux.

La famille royale arriva à Châlons, brisée, rompue, exténuée, à dix heures du soir.

Les autorités, le maire en tête, attendaient les prisonniers à la porte Dauphine.

Rapprochement étrange ! cette porte n'était autre que l'arc de triomphe élevé à madame la dauphine à son arrivée en France.

Elle portait encore l'inscription : *Æternum stet ut amor !* (Qu'elle reste éternellement debout comme notre amour !)

A Châlons, l'aspect de l'opinion change.

Les rudesses patriotiques s'adoucissent. Cette vieille ville, qui n'a encore aujourd'hui que son commerce tout récent de vin de Champagne, était peuplée de gentilshommes, de rentiers, de bourgeois royalistes.

Ce fut pour tout ce monde un crève-cœur général que de voir le pauvre roi dans un pareil état.

Un grand souper est préparé.

Le roi et la reine soupent en public comme à Versailles ; il y a présentation : les dames arrivent avec d'énormes bouquets ; la reine est couverte de fleurs.

Buvez à cette coupe, sire, c'est la dernière gorgée !

Le lendemain, on partira bien reposé, tard, après avoir entendu la messe et déjeuné, ou plutôt dîné ; — à cette époque, on dînait encore à midi.

La messe devait être dite par M. Charlier, curé constitutionnel de Notre-Dame.

Malheureusement, le lendemain, tout est changé.

A dix heures, le roi se rend à la messe ; mais à peine la messe est-elle commencée, qu'un grand bruit se fait entendre.

Ce bruit est occasionné par plusieurs citoyens de la garde nationale de Reims ; des cris partent du milieu de la multitude entraînée dans la cour et autour de l'hôtel ; des gens furieux se portent vers la chapelle ; l'entrée en est forcée malgré la résistance de la garde nationale. Le roi et la reine quittent la messe et se montrent au balcon ; mais leur vue ne fait que redoubler l'exaspération ; on demande le départ du roi, on tire les voitures de dessous les remises.

Le roi annonce lui-même qu'il va partir. Cette annonce calme seule l'effervescence du peuple.

Et cependant la phrase qu'il a prononcée n'est rien autre chose qu'une protestation :

— Puisqu'on m'y force, a-t-il dit, je vais partir.

En effet, vers onze heures, il part.

Lorsque, quarante ans plus tard, madame la duchesse d'Angoulême repassa à Châlons, toute cette matinée terrible lui revint à la pensée avec tant de force, qu'en réponse aux félicitations qu'on lui adressait sous la porte Dauphine elle ne trouva que cette réponse :

— Fouettez, postillon !

Entre Epernay et Dormans, plus près de Dormans que d'Epernay, à Port-à-Binson, comme le dit Louis XVI dans son journal, le cortège s'arrêta tout à coup.

Le roi sort la tête de la berline et s'informe de la cause de cette halte : — n'oublions pas que la voiture royale est toujours escortée par trois ou quatre mille hommes. Drouet et Guillaume, qui semblent avoir disparu, ont pris les devants pour annoncer à Paris l'arrivée du roi.

Le roi, avons-nous dit, s'informe de la cause de cette halte.

Ce sont trois députés de l'Assemblée nationale qui viennent diriger et assurer le retour du roi ; tous trois choisis dans la gauche et exprimant les trois nuances de la gauche : Latour-Maubourg, royaliste ; Barnave, constitutionnel ; Pétion, républicain.

La voiture royale était arrêtée comme nous avons dit : les trois députés s'en approchèrent. Pétion tira un arrêté de sa poche et le lut tout haut.

C'était le décret de l'Assemblée nationale qui les nommait pour aller au-devant du roi, leur commandant de veiller non-seulement à la sûreté du roi, mais encore au respect de la royauté représentée par sa personne.

La lecture achevée, Barnave et Pétion montèrent dans la voiture royale.

Madame de Tourzel en descendit et monta avec M. de Latour-Maubourg, dans la voiture des femmes de chambre.

La reine eût préféré garder de Latour-Maubourg.

Ce Barnave, ce petit avocat dauphinois à l'air spadassin, au nez en l'air, lui déplaisait souverainement, — et tout autant Pétion avec ses joues roses, et semblant tout gonflé de son propre mérite.

Mais M. de Latour-Maubourg lui dit à voix basse :

— Je n'ai accepté la triste mission qui me rapproche de Votre Majesté que dans l'espérance d'être utile au roi. Votre Majesté peut donc compter sur moi qui lui suis tout

dévoue. Mais il n'en est pas ainsi de Barnave, qui exerce une très grande influence sur l'Assemblée; il est vain comme un avocat, et sa vanité sera flattée d'être dans la voiture du roi. Il est donc important qu'il y soit et que la reine ait une occasion de le connaître plus particulièrement; je la supplie de trouver bon que je lui cède ma place.

La reine fit de la tête un signe affirmatif.

Elle allait redevenir femme et séduire Barnave, comme elle avait séduit Mirabeau. C'était descendre d'un cran, mais c'était toujours une distraction.

Pétion donna du premier coup la mesure de son urbanité. Il déclara que, représentant l'Assemblée, il devait avoir sa place au fond. Le roi et la reine firent un signe à madame Elisabeth, qui passa sur le devant.

L'intérieur de la voiture fut donc composé ainsi : au fond, le roi, Pétion, la reine; sur le devant, en face du roi, madame Elisabeth; en face de Pétion, madame Royale et le dauphin; en face de la reine, genoux à genoux, Barnave.

Le premier abord de Barnave parut à la reine froid, sec et méchant.

Barnave avait rêvé la succession de Mirabeau. Il l'avait déjà à peu près obtenue à l'Assemblée, mais il la voulait entière : la reine en faisait partie.

La reine à Saint-Cloud, n'avait-elle pas accordé un rendez-vous à Mirabeau? Barnave n'avait-il pas droit à une pareille faveur de la reine?

Or, le bruit s'est répandu qu'un des trois gentilshommes placés sur le siège de la voiture est M. de Fersen.

M. de Fersen, à tort ou à raison, passe publiquement pour être l'amant de la reine.

Barnave est jaloux de M. de Fersen.

Avec un admirable instinct de femme, la reine devina tout cela.

Elle trouva moyen de nommer les trois gardes du corps, MM. de Moustier, de Valory, de Malden.

Pas de Fersen.

Barnave respire, sourit, devient charmant.

Beau, jeune, poli, de manières ouvertes, éloquent, plein de respect pour le malheur suprême qu'il avait en face de lui, ce fut presque Barnave qui séduisit la reine.

Il est vrai que la rudesse de Pétion faisait ressortir sa courtoisie.

Il y avait, entre madame Elisabeth et Madame Royale, une carafe de limonade et un verre. Pétion avait soif, il trouva tout simple de boire. Il prit le verre, le tendit à madame Elisabeth; madame Elisabeth prit la carafe et versa de la limonade à Pétion.

— Assez, dit Pétion en levant son verre, comme il eût fait au cabaret.

Le dauphin, avec les impatiences juvéniles d'un enfant, allait et venait dans la voiture; cela impatienta Pétion, qui l'attira à lui et lui fit une prison de ses deux jambes.

Cela pouvait être une attention.

Mais, tout en causant politique avec le roi, Pétion s'anima : il avait commencé par caresser paternellement les cheveux blonds du dauphin, il finit par les tirer.

L'enfant fit une petite grimace de douleur.

La reine l'arracha des jambes de Pétion.

Barnave, en souriant, lui ouvrit les bras.

— Oui, dit l'enfant.

Et il alla s'installer sur les genoux de Barnave.

Son instinct d'enfant lui disait qu'il avait là un protecteur.

En jouant avec ce qu'il trouvait sous sa main, il avisa un des boutons de l'habit du représentant, et essaya d'en lire la devise. Après quelques efforts, il y parvint.

Cette devise était : VIVRE LIBRE OU MOURIR!

La reine tressaillit, et regarda Barnave avec des yeux pleins de larmes.

Le cœur de Barnave se serra.

Il était dans cette disposition d'esprit — suivant son roman personnel et égoïste au milieu de la royale et terrible histoire, — lorsqu'un grand bruit se fit à quelques pas de la voiture.

Ces cris, ce tumulte, cette rumeur tirèrent Barnave hors du cercle magique où il était enfermé.

Comme M. de Dampierre, un ecclésiastique s'était approché de la voiture; les yeux pleins de larmes, les bras au ciel, il voulait bénir son roi marchant au martyre.

A l'instant même, dix, vingt, trente gardiens de la voiture s'étaient jetés sur lui et l'entraînaient pour le tuer derrière quelque buisson.

Quand le peuple a goûté le sang, il est comme le tigre, malheur à qui tombe sous sa griffe!

C'était cela qu'avait vu Barnave.

Il repoussa l'enfant dans les bras de sa tante et ouvrit la portière, d'un mouvement si rapide et si violent, qu'il faillit tomber.

Il tombait, en effet, sans madame Elisabeth, qui le retint par son habit.

— O Français! s'écria-t-il, nation de braves! vous allez donc devenir un peuple d'assassins!

Les bourreaux lâchèrent le prêtre, qui s'éloigna, protégé par le bras étendu de Barnave, et, plus encore, par son regard dominateur.

Un instant, il fut beau de cette beauté sublime qu'a tout homme au moment où il sauve la vie à son semblable.

Aussi, en retrouvant madame Campan, la reine lui dit-elle :

— Si jamais la puissance revient dans nos mains, le pardon de Barnave est d'avance écrit dans nos cœurs.

Jusqu'au moment où l'on avait rencontré les commissaires, le roi, quand il avait mangé, avait mangé, selon l'étiquette, seul avec sa famille; mais, au premier repas, le roi et la reine, après s'être consultés, invitèrent les commissaires à manger avec eux.

Pétion accepta. Latour-Maubourg et Barnave refusèrent.

Barnave insistait même pour rester debout et servir le roi.

La reine fit un signe, et Barnave céda.

On s'arrêta à Dormans.

Depuis deux jours, on marchait sous une chaleur écrasante, au pas, sous un âpre soleil de juin, qui faisait poudroyer la route crayeuse, toute scintillante de sabres et de baïonnettes.

Barnave comprit le supplice de la reine de marcher au pas, au milieu de cette poussière, de ces menaces et de cette curiosité.

Il décida avec ses deux collègues qu'on n'aurait désormais d'autre escorte qu'une escorte de cavalerie; ainsi, du moins, on pourrait marcher au trot. — De cette façon, le troisième jour, la famille royale arriva à Meaux.

Puis Barnave souffrait de ce que Pétion, dans sa prétendue rudesse républicaine, faisait souffrir à ses augustes compagnons de voyage.

Que de choses Barnave eût données pour être seul avec la reine!

Sa mauvaise étoile lui gardait cette faveur; cette autre reine de France, comme Marie Stuart, devait coûter la tête à tout ce qui l'approchait.

Arrivée à Meaux, sous le toit de Bossuet, dans ce palais sombre, avec son escalier de briques et son jardin borné par de vieux remparts, la reine voulut voir le cabinet de celui qui, un peu plus de cent ans auparavant, s'écria, de cette voix qui retentit par toute la chrétienté :

— Madame se meurt, Madame est morte!

La reine prit le bras de Barnave et monta dans les appartements, tandis que le roi descendait au jardin avec Pétion.

Chacun d'eux allait avoir son tête-à-tête.

Barnave n'osait parler le premier.

La reine le mit sur la voie.

— Oh! Madame, s'écria le jeune représentant, dont le cœur débordait, que votre cause a été mal défendue! quelle ignorance, dans les royalistes, de l'esprit du temps et du génie de la France!

La reine le regardait et l'encourageait du regard.

— Combien de fois, grand Dieu! continua Barnave, ai-je été au moment de me dévouer à votre fortune, d'aller m'offrir à vous!

— Mais, Monsieur, demanda la reine, quels moyens m'eussiez-vous donc conseillés?

— Un seul, Madame : vous faire aimer du peuple.

— Hélas! répondit la reine, qui sentait combien elle était haïe, comment donc aurais-je acquis cet amour? Tout contribuait à me l'ôter.

— Eh! Madame, reprit Barnave, si moi, avocat inconnu d'une petite ville de province, je suis parvenu à sortir de mon obscurité, et à me faire populaire, combien vous était-il plus facile, à vous, si vous eussiez fait le moindre effort, de garder votre popularité ou de la reconquérir!

Pendant ce temps, Pétion avait eu une idée d'honnête homme qui lui était inspirée par son bon cœur; c'était de faire évader les trois gardes du corps, en les faisant déguiser en gardes nationaux.

Il répondait bien du roi, de la reine, de madame Elisabeth et des enfants de France; mais quel gâteau jetterait-il à ce Cerbère qu'on appelle le peuple?

Pétion craignait que le peuple n'égorgeât ces trois hommes.

Le roi refusa.

Pourquoi? Eut-il cette idée insensée que Pétion voulait les faire assassiner et en cherchait le moyen?

Ne voulut-il rien devoir à Pétion?

Ceci est plus probable.

Pétion lui était antipathique.

Pourquoi ne conserva-t-il point cette antipathie le jour où, pouvant faire nommer la Fayette maire de Paris, il préféra faire nommer Pétion!

Le lendemain arriva.

C'était le 25 juin : on allait rentrer à Paris après cinq jours d'absence.

Cinq jours! Quel abîme creusé pendant ces cinq jours!

Au moment de rentrer dans Paris, Barnave réclama la place du fond. Ce n'était plus la place d'honneur : c'était la place du danger.

Si un fanatique eût tiré sur le roi, — c'était peu probable, — sur la reine, — c'était possible, — il était là pour se jeter au-devant de la balle.

M. Mathieu Dumas avait été chargé par la Fayette de protéger cette rentrée. Quatre mille hommes de l'armée de Paris avaient été mis à sa disposition.

L'habile stratégiste avait tiré parti de tout pour diminuer le danger. Il avait confié la garde de la voiture aux grenadiers, dont les hauts bonnets à poil cachaient les portières. Une ligne de grenadiers à cheval formait une seconde ceinture.

M. de Valory raconte lui-même les précautions prises pour le protéger, lui et ses deux compagnons.

« Deux grenadiers, dit-il, furent placés, la baïonnette au bout du fusil, aux côtés de l'avant-train de la voiture, un peu plus bas que le siège, au moyen d'une planche attachée par-dessous celui-ci. »

La chaleur était suffocante ; la voiture, au fur et à mesure qu'elle avançait vers Paris, semblait s'approcher d'une fournaise.

Plusieurs fois, la reine cria :

— J'étouffe !

Au Bourget, le roi demanda du vin et but.

On entra dans la population, mouvante et pleine de rumeurs.

De temps en temps, on voyait de grands écriteaux dominant la foule.

Le roi, myope, fit un effort et lut :

Quiconque applaudira le roi sera bâtonné ;

Quiconque l'insultera sera pendu.

La foule couvrait jusqu'aux toits.

M. Mathieu Dumas n'osa point entrer par le faubourg Saint-Martin ; à la vue d'une pareille foule, il se demanda s'il y aurait une barrière humaine capable de protéger ceux qu'elle aurait dévoués à la mort. Il tourna Paris par les boulevards extérieurs, et l'on rentra par les Champs-Elysées et la place Louis XV.

Sur la place Louis XV était la statue, à laquelle on avait bandé les yeux avec un mouchoir.

— Pourquoi ce bandeau ? demanda le roi.

— Pour exprimer l'aveuglement de la monarchie, répondit Pétion.

Dans le parcours des Champs-Elysées à la place Louis XV, la double haie de grenadiers à pied et à cheval fut plusieurs fois brisée.

Alors, la reine voyait apparaître à la portière de la berline des figures hideuses grinçant des dents.

Qui éloignait ces hommes au visage de démon ?

Un baiser que leur envoyait le dauphin, un salut que leur faisait sa sœur.

Les deux anges aux ailes blanches planaient au-dessus de la famille royale.

La Fayette, avec son état-major, avait été au-devant de la reine.

Dès qu'elle l'aperçut, elle l'appela.

— Monsieur de la Fayette, lui cria-t-elle, avant tout, sauvez les gardes du corps ; ceux-là n'ont fait qu'obéir.

C'est qu'en effet, pour eux, le danger était grand.

Les voitures entrèrent dans les Tuileries et ne s'arrêtèrent qu'aux marches de la large terrasse qui s'étend devant le palais.

C'était là qu'on l'attendait. On ne pouvait aller plus loin, il faudrait bien descendre.

— Monsieur Barnave dit encore une fois la reine, je vous recommande les gardes.

L'Assemblée était avertie : elle envoya vingt députés.

La Fayette déblaya le chemin ; des marches de la terrasse à la porte du palais, il fit une voûte de fer avec les fusils et les baïonnettes de la garde nationale.

Tant que le roi serait là, les malheureux gardes n'auraient rien à craindre, la présence du roi les sauvegarderait.

Les enfants sortirent les premiers et gagnèrent le palais sans obstacle.

Puis ce fut le tour des gardes du corps.

Il y eut un instant de lutte terrible. Les sabres et les piques des assassins se faisaient jour entre les rangs des gardes nationaux. MM. de Valory et de Malden reçurent de légères blessures.

Tout à coup, la reine se sentit prise par les mains et entraînée.

Elle regarda.

Ceux qui l'entraînaient étaient ses ennemis mortels : MM. d'Aiguillon et de Noailles.

Elle pensa s'évanouir de frayeur.

Qu'allaient-ils faire d'elle ? La livrer au peuple, tout au moins la jeter dans un couvent.

Au péril de leur vie, ils la conduisirent jusqu'à sa chambre.

Sauvée, une angoisse la prit. Où était le dauphin ? qu'était devenu le dauphin ?

Personne ne l'avait vu, personne ne pouvait lui répondre.

Elle courut éperdue en l'appelant.

Ecrasé de fatigue, l'enfant dormait sur son lit.

Et, maintenant, le roi ?

Le roi arrivait, se dandinant de son pas tranquille. Il était sorti le dernier de la voiture et était entré aux Tuileries entre Barnave et Pétion.

Toute la journée, le peuple rugit dans le jardin du château et sur la place du Carrousel.

Le lendemain, le journaliste Prud'homme écrivait :

« Quelques bons patriotes, en qui le sentiment de la royauté n'a pas éteint celui de la compassion, ont paru inquiets de l'état moral et physique de Louis XVI et de sa famille, après un voyage aussi malencontreux que celui de Sainte-Menehould.

« Qu'ils se rassurent : notre ci-devant, samedi soir, en rentrant dans ses appartements, ne se trouva pas plus mal à son aise qu'au retour d'une chasse fatigante à peu près nulle.

« Il dévora son poulet comme à l'ordinaire, et, le lendemain, à la fin de son dîner, il joua avec son fils.

« Quant à la mère, elle prit un bain en arrivant. Ses premiers ordres furent de demander des chaussures, en montrant avec soin que celles de son voyage étaient percées. Elle se conduisit fort lestement avec les officiers préposés à sa garde particulière, et trouva ridicule et indécent de se voir contrainte à laisser ouverte la porte de la salle de bain et celle de sa chambre à coucher. »

L'échafaud sur lequel Louis XVI eut la tête tranchée avait cinq marches :

La première, la prise de la Bastille ;

La seconde, les 5 et 6 octobre.

Il venait de monter la troisième : l'arrestation à Varennes.

Il lui en restait deux à monter encore : le 20 juin et le 10 août.

Le 21 janvier ne fut qu'un dénoûment.

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

Napoléon

ILLUSTRATIONS

DE

A. DE NEUVILLE, RAFFET, ROUX, ETC.



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



NAPOLÉON

I

NAPOLÉON DE BUONAPARTE

Le 15 août 1769 naquit à Ajaccio un enfant qui reçut de ses parents le nom de Buonaparte, et du ciel celui de Napoléon.

Les premiers jours de sa jeunesse s'écoulèrent au milieu de cette agitation fiévreuse qui suit les révolutions ; la Corse, qui, depuis un demi-siècle, rêvait l'indépendance, venait d'être moitié conquise, moitié vendue, et n'était sortie de l'esclavage de Gênes que pour tomber au pouvoir de la France. Paoli, vaincu à Ponte-Nuovo, allait chercher, avec son frère et ses neveux, un asile en Angleterre, où Alfieri lui dédiait son *Timoléon*. L'air que respira le nouveau-né était chaud des haines civiles, et la cloche qui sonna son baptême, toute frémissante encore du tocsin.

Charles de Buonaparte, son père, et Lætitia Ramolino, sa mère, tous deux de race patricienne et originaires de ce charmant village de San-Miniato qui domine Florence, après avoir été les amis de Paoli, avaient abandonné son parti et s'étaient ralliés à l'influence française. Il leur fut donc facile d'obtenir de M. de Marbœuf, qui revenait comme gouverneur dans l'île où, dix ans auparavant, il avait abordé comme général, sa protection pour faire entrer le jeune Napoléon à l'école militaire de Brienne. La [illegible] fut accordée, et, quelque temps après, M. B[illegible] du collège inscrivait sur ses registres la [illegible] suivante :

« Aujourd'hui, 23 avril 1779, Napoléon d[illegible] entré à l'École royale militaire de Brienne-le-Château, à l'âge de neuf ans huit mois et cinq jours. »

Le nouveau venu était Corse, c'est-à-dire d'un pays qui, de nos jours encore, lutte contre la civilisation avec une force d'inertie telle, qu'il a conservé son caractère à défaut de son indépendance. Il ne parlait que l'idiome de son île maternelle ; il avait le teint brûlé du Méridional, l'œil sombre et perçant du montagnard. C'était plus qu'il n'en fallait pour exciter la curiosité de ses camarades et augmenter sa sauvagerie naturelle ; car la curiosité de l'enfance est railleuse et manque de pitié. Un professeur, nommé Dupuis, prit en compassion le pauvre isolé, et se chargea de lui donner des leçons particulières de langue française : trois mois après, l'enfant était déjà assez avancé dans cette étude pour recevoir les premiers éléments de latinité. Mais dès l'abord se manifesta chez lui la répugnance qu'il conserva toujours pour les langues mortes, tandis qu'au contraire son aptitude pour les mathématiques se développa dès les premières leçons : il en résulta que, par une de ces conventions si fréquentes au collège, il trouvait la solution des problèmes que ses camarades [illegible] à résoudre, et ceux-ci, en échange, lui faisaient ses [illegible] et ses versions, dont il ne voulait pas entendre parler.

[illegible] dans lequel se trouvait [illegible] quelq[illegible] [illegible]parte et qui [illegible] ses [illegible], élevé en [illegible] [illegible] qu[illegible] [illegible] une, [illegible] cette misanthropie précoce qui lui faisait

chercher les amusements solitaires et dans laquelle quelques-uns ont voulu voir les rêves prophétiques du génie naissant. Au reste, plusieurs circonstances, qui dans la vie de tout autre seraient restées inaperçues, donnent quelque fondement aux récits de ceux-là qui ont essayé de faire une enfance exceptionnelle à cette merveilleuse virilité. Nous en citerons deux.

Un des amusements les plus habituels du jeune Buonaparte était la culture d'un petit parterre entouré de palissades, dans lequel il se retirait habituellement aux heures des récréations. Un jour, un de ses jeunes camarades, qui était curieux de savoir ce qu'il pouvait faire ainsi seul dans son jardin, escalada la barricade, et le vit occupé à ranger dans des dispositions militaires une foule de cailloux dont la grosseur indiquait les grades. Au bruit que fit l'indiscret, Buonaparte se retourna, et, se voyant surpris, ordonna à l'écolier de descendre; mais celui-ci, au lieu d'obéir, se moqua du jeune stratégiste, qui, peu disposé à la plaisanterie, ramassa le plus gros de ses cailloux et l'envoya au beau milieu du front du railleur, qui tomba aussitôt assez dangereusement blessé.

Vingt-cinq ans après, c'est-à-dire au moment de sa plus haute fortune, on annonça à Napoléon qu'un individu qui se disait son camarade de collège demandait à lui parler. Comme plus d'une fois des intrigants s'étaient servis de ce prétexte pour arriver jusqu'à lui, l'ex-écolier de Brienne ordonna à l'aide de camp de service d'aller demander le nom de cet ancien condisciple; mais ce nom n'ayant éveillé aucun souvenir dans l'esprit de Napoléon :

— Retournez, dit-il, et demandez à cet homme s'il ne pourrait pas me citer quelque circonstance qui me remît sur sa voie.

L'aide de camp accomplit son message et revint en disant que le solliciteur, pour toute réponse, lui avait montré une cicatrice qu'il avait au front.

— Ah! cette fois, je me le rappelle, dit l'empereur; c'est un général en chef que je lui ai jeté à la tête!...

Pendant l'hiver de 1783 à 1784, il tomba une si grande quantité de neige que toutes les récréations extérieures furent interrompues. Buonaparte, forcé malgré lui de passer au milieu des amusements bruyants et inaccoutumés de ses camarades les heures qu'il donnait ordinairement à la culture de son jardin, proposa de faire une sortie, et, à l'aide de pelles et de pioches, de tailler dans la neige les fortifications d'une ville, qui serait ensuite attaquée par les uns et défendue par les autres. La proposition était trop sympathique pour être refusée. L'auteur du projet fut naturellement choisi pour commander un des deux partis. La ville, assiégée par lui, fut prise après une héroïque résistance de la part de ses adversaires. Le lendemain, la neige fondit; mais cette récréation nouvelle laissa une trace profonde dans la mémoire des écoliers. Devenus hommes, ils se souvinrent de ce jeu d'enfant, et ils se rappelèrent les remparts de neige que battit en brèche Buonaparte, en voyant les murailles de tant de villes tomber devant Napoléon.

A mesure que Buonaparte grandit, les idées primitives qu'il avait en quelque sorte apportées en germe se développèrent, et indiquèrent les fruits qu'un jour elles devaient porter. La soumission de la Corse à la France, qui lui donnait à lui, son seul représentant, l'apparence d'un vaincu au milieu de ses vainqueurs, lui était odieuse. Un jour qu'il dînait à la table du père Berton, les professeurs, qui avaient déjà plusieurs fois remarqué la susceptibilité nationale de leur élève, affectèrent de mal parler de Paoli. Le rouge monta aussitôt au front du jeune homme, qui ne put se contenir.

— Paoli, dit-il, était un grand homme, qui aimait son pays comme un vieux Romain; et jamais je ne pardonnerai à mon père, qui a été son aide de camp, d'avoir concouru à la réunion de la Corse à la France; il aurait dû suivre la fortune de son général et tomber avec lui.

Cependant, au bout de cinq ans, le jeune Buonaparte était en quatrième et avait appris de mathématiques tout ce que le père Patrault avait pu lui en montrer. Son âge était l'âge désigné pour passer de l'école de Brienne à celle de Paris; ses notes étaient bonnes, et ce compte rendu fut envoyé au roi Louis XVI par M. de Keralio, inspecteur des écoles militaires :

« M. de Buonaparte (Napoléon), né le 15 août 1769, taille de quatre pieds dix pouces dix lignes, a fait sa quatrième; de bonne constitution, santé excellente; caractère soumis, honnête, reconnaissant; conduite très régulière, s'est toujours distingué par son application aux mathématiques. Il sait très passablement son histoire et sa géographie; il est assez faible pour les exercices d'agrément et pour le latin, où il n'a fait que sa quatrième. Ce sera un excellent marin. Il mérite de passer à l'École militaire de Paris. »

En conséquence de cette note, le jeune Buonaparte obtint son entrée à l'École militaire de Paris, et le jour de son départ cette mention fut inscrite sur les registres :

« Le 17 octobre 1784, est sorti de l'École royale de Brienne M. Napoléon de Buonaparte, écuyer, né en la ville d'Ajaccio, en l'île de Corse, le 15 août 1769, fils de noble Charles-Marie de Buonaparte, député de la noblesse de Corse, demeurant en ladite ville d'Ajaccio, et de dame Lætitia Ramolino, suivant l'acte porté au registre, folio 31, et reçu dans cet établissement le 23 avril 1779. »

On a accusé Buonaparte de s'être vanté d'une noblesse imaginaire et d'avoir faussé son âge; les pièces que nous venons de citer répondent à ces deux accusations.

Buonaparte arriva dans la capitale par le coche de Nogent-sur-Seine.

Aucun fait particulier ne signale le séjour de Buonaparte à l'École militaire de Paris, si ce n'est un mémoire qu'il envoya à son ancien sous-principal, le père Berton. Le jeune législateur avait trouvé, dans l'organisation de cette école, des vices que son aptitude naissante à l'administration ne pouvait passer sous silence. Un de ces vices, et le plus dangereux de tous, était le luxe dont les élèves étaient entourés. Aussi Buonaparte s'élevait-il surtout contre ce luxe.

« Au lieu, disait-il, d'entretenir un nombreux domestique autour des élèves, de leur donner journellement des repas à deux services, de faire parade d'un manège très coûteux, tant pour les chevaux que pour les écuyers, ne vaudrait-il pas mieux, sans toutefois interrompre le cours de leurs études, les astreindre à se servir eux-mêmes, moins leur petite cuisine, qu'ils ne feraient pas; leur faire manger du pain de munition, ou d'un autre qui en approcherait; les habituer à battre leurs habits et à nettoyer leurs souliers et leurs bottes? Puisqu'ils sont pauvres et destinés au service militaire, n'est-ce pas la seule éducation qu'il faudrait leur donner? Assujettis à une vie sobre, à soigner leur tenue, ils en deviendraient plus robustes, sauraient braver les intempéries des saisons, supporter avec courage les fatigues de la guerre, et inspirer un respect et un dévouement aveugles aux soldats qui seraient sous leurs ordres. »

Buonaparte avait quinze ans et demi lorsqu'il proposait ce projet de réforme; vingt ans après, il fondait l'École militaire de Fontainebleau.

En 1785, après des examens brillants, Buonaparte fut nommé sous-lieutenant en second au régiment de la Fère, alors en garnison dans le Dauphiné. Après être resté quelque temps à Grenoble, où son passage n'a laissé d'autre trace qu'un mot apocryphe sur Turenne, il vint habiter Valence; là, quelques lueurs du soleil de l'avenir commencent à se glisser dans le crépuscule du jeune homme ignoré. Buonaparte, on le sait, était pauvre; mais, si pauvre qu'il fût, il pensa qu'il pouvait venir en aide à sa famille, et appela en France son frère Louis, qui était de neuf ans plus jeune que lui. Tous deux logeaient chez mademoiselle Bon, Grande-Rue, nº 4. Buonaparte avait une chambre à coucher et, au-dessus de cette chambre, le petit Louis habitait une mansarde. Chaque matin, fidèle à ses habitudes de collège, dont il devait se faire plus tard une vertu des camps, Buonaparte éveillait son frère en frappant le plancher d'un bâton, et lui donnait sa leçon de mathématiques. Un jour, le jeune Louis, qui avait grand'peine à se faire à ce régime, descendit avec plus de regret et de lenteur que de coutume; aussi Buonaparte allait-il frapper le plancher une seconde fois, lorsque l'écolier tardif entra enfin.

— Eh bien, qu'y a-t-il donc ce matin? Il me semble que nous sommes bien paresseux! dit Buonaparte.

— Oh! frère, répondit l'enfant, je faisais un si beau rêve!

— Et que rêvais-tu donc?

— Je rêvais que j'étais roi.

— Et qu'étais-je donc alors, moi?... empereur? dit en haussant les épaules, le jeune sous-lieutenant. Allons! à la besogne.

Et la leçon journalière fut, comme d'habitude, prise par le futur roi et donnée par le futur empereur (1).

Buonaparte était logé en face du magasin d'un riche libraire nommé Marc-Aurèle, dont la maison, qui porte, je crois, la date de 1530, est un bijou de la renaissance. C'est là qu'il passait à peu près toutes les heures dont son service militaire et ses leçons fraternelles le laissaient maître. Ces heures n'étaient point perdues, comme on va le voir.

Le 7 octobre 1808, Napoléon donnait à dîner à Erfurth; ses convives étaient l'empereur Alexandre, la reine de Westphalie, le roi de Bavière, le roi de Wurtemberg, le roi de Saxe, le grand-duc Constantin, le prince primat, le prince Guillaume de Prusse, le duc d'Oldenbourg, le prince de Mecklembourg-Schwerin, le duc de Weymar et le prince de Talleyrand. La conversation tomba sur la bulle d'or, qui, jusqu'à l'établissement de la confédération du Rhin, avait servi de constitution et de règlement pour l'élection des empereurs, et le nombre et la qualité des électeurs. Le prince

(1) Cette scène se passa devant M. Parmentier, médecin du régiment où Buonaparte était lieutenant en second.

primat entra dans quelques détails sur cette bulle, et en fixa la date à 1409

— Je crois que vous vous trompez, dit en souriant Napoléon ; la bulle dont vous parlez a été proclamée en 1336, sous le règne de l'empereur Charles IV.

— C'est vrai, sire, répondit le prince primat, et je me le rappelle maintenant ; mais comment se fait-il que Votre Majesté sache si bien ces choses-là?

— Quand j'étais simple lieutenant en second dans l'artillerie..., dit Napoléon.

A ce début, un mouvement d'étonnement si vif se manifesta parmi les nobles convives, que le narrateur fut forcé de s'interrompre ; mais, au bout d'un instant :

— Quand j'avais l'honneur d'être simple lieutenant en second d'artillerie, reprit-il en souriant, je restai trois années en garnison à Valence. J'aimais peu le monde et vivais très retiré. Un hasard heureux m'avait logé près d'un libraire instruit et des plus complaisants. J'ai lu et relu sa bibliothèque pendant ces trois années de garnison, et je n'ai rien oublié, même des matières qui n'avaient aucun rapport avec mon état. La nature, d'ailleurs, m'a doué de la mémoire des chiffres ; il m'arrive très souvent, avec mes ministres, de leur citer le détail et l'ensemble numérique de leurs comptes les plus anciens.

Ce n'était pas le seul souvenir que Napoléon eût conservé de Valence

Parmi le peu de personnes que voyait Buonaparte à Valence était M. de Tardiva, abbé de Saint-Ruf, dont l'ordre avait été détruit quelque temps auparavant. Il rencontra chez lui mademoiselle Grégoire du Colombier, et en devint amoureux. La famille de cette jeune personne habitait une campagne située à une demi-lieue de Valence et appelée *Bassiau* ; le jeune lieutenant obtint d'être reçu dans la maison et y fit plusieurs visites. Sur ces entrefaites se présenta de son côté un gentilhomme dauphinois, nommé M. de Bressieux. Buonaparte vit qu'il était temps de se déclarer, s'il ne voulait pas être gagné de vitesse ; il écrivit, en conséquence, à mademoiselle Grégoire une longue lettre, dans laquelle il lui exprimait tous ses sentiments pour elle, et qu'il l'invitait à communiquer à ses parents. Ceux-ci, placés dans l'alternative de donner leur fille à un militaire sans avenir ou bien à un gentilhomme possédant quelque fortune, optèrent pour le gentilhomme : Buonaparte fut éconduit, et sa lettre remise aux mains d'une tierce personne, qui voulut la rendre, ainsi qu'elle en avait été chargée, à celui qui l'avait écrite. Mais Buonaparte ne voulut pas la reprendre.

— Gardez-la, dit-il à la personne ; elle sera un jour un témoignage à la fois et de mon amour et de la pureté de mes sentiments envers mademoiselle Gregoire.

La personne garda la lettre et la famille la conserve encore.

Trois mois après, mademoiselle Grégoire épousa M. de Bressieux.

En 1806, madame de Bressieux fut appelée à la cour avec le titre de dame d'honneur de l'impératrice, son frère envoyé à Turin en qualité de préfet, et son mari nommé baron et administrateur des forêts de l'Etat.

Les autres personnes avec lesquelles Buonaparte se lia pendant son séjour à Valence furent MM. de Montalivet et Bachasson, lesquels devinrent, l'un ministre de l'Intérieur, et l'autre inspecteur des approvisionnements de Paris. Le dimanche, ces trois jeunes gens se promenaient presque toujours ensemble hors de la ville, et, là, s'arrêtaient quelquefois à regarder un bal en plein air que donnait, moyennant deux sous par cavalier et par contredanse, un épicier de la ville, qui, dans ses moments perdus, exerçait l'état de ménétrier. Ce ménétrier était un ancien militaire qui, retiré en congé en Valence, s'y était marié et y exerçait en paix sa double industrie : mais, comme elle était encore insuffisante, il sollicita et obtint, lors de la création des départements, une place de commis expéditionnaire dans les bureaux de l'administration centrale. Ce fut là que les premiers bataillons de volontaires le prirent, en 1790, et l'entraînèrent avec eux.

Cet ancien soldat, épicier, ménétrier et commis expéditionnaire, fut depuis le maréchal Victor, duc de Bellune.

Buonaparte quitta Valence, laissant trois francs dix sous de dettes chez son pâtissier, nommé Coriol.

Que nos lecteurs ne s'étonnent point de nous voir rechercher de pareilles anecdotes : lorsqu'on écrit la biographie d'un Jules César, d'un Charlemagne ou d'un Napoléon, la lanterne de Diogène ne sert plus à chercher l'homme ; l'homme est trouvé par la postérité, et apparaît aux yeux du monde, radieux et sublime : c'est donc le chemin qu'il a parcouru avant d'arriver à son piédestal qu'il faut suivre, et plus les traces qu'il a laissées en certains endroits de sa route sont légères, plus elles sont inconnues et, par conséquent, plus elles offrent de curiosité.

Buonaparte arrivait à Paris en même temps que Paoli. L'Assemblée constituante venait d'associer la Corse au bénéfice des lois françaises ; Mirabeau avait déclaré à la tribune qu'il était temps de rappeler les patriotes fugitifs qui avaient défendu l'indépendance de l'île, et Paoli était revenu. Buonaparte fut accueilli en fils par l'ancien ami de son père : le jeune enthousiaste se trouva en face de son héros ; celui-ci venait d'être nommé lieutenant général et commandant militaire de la Corse.

Buonaparte obtint un congé et en profita pour suivre Paoli et revoir sa famille, qu'il avait quittée depuis six ans Le général patriote fut reçu avec délire par tous les partisans de l'indépendance, et le jeune lieutenant assista au triomphe du célèbre exilé ; l'enthousiasme fut tel, que le vœu unanime de ses concitoyens porta en même temps Paoli à la tête de la garde nationale et à la présidence de l'administration départementale. Il y demeura quelque temps en parfaite intelligence avec la Constituante ; mais une motion de l'abbé Charrier, qui proposait de céder la Corse au duc de Parme en échange du Plaisantin, dont la possession était destinée à indemniser le pape de la perte d'Avignon, devint pour Paoli une preuve du peu d'importance qu'attachait la métropole à la conservation de son pays. Ce fut sur ces entrefaites que le gouvernement anglais, qui avait accueilli Paoli dans son exil, ouvrit des communications avec le nouveau président ; Paoli, au reste, ne cachait pas la préférence qu'il accordait à la constitution britannique sur celle que préparait la législature française. De cette époque date la dissidence entre le jeune lieutenant et le vieux général ; Buonaparte resta citoyen français, Paoli redevint général corse.

Buonaparte fut rappelé à Paris au commencement de 1792 Il y retrouva Bourrienne, son ancien ami de collège, lequel arrivait de Vienne, après avoir parcouru la Prusse et la Pologne. Ni l'un ni l'autre des deux écoliers de Brienne n'étaient heureux ; ils associèrent leur misère pour la rendre moins lourde : l'un sollicitait du service à la guerre, l'autre aux affaires étrangères ; on ne répondait à aucun des deux, et alors ils rêvaient des spéculations commerciales, que leur défaut de fonds les empêchait presque toujours de réaliser. Un jour, ils eurent l'idée de louer plusieurs maisons en construction dans la rue Montholon, pour les sous-louer ensuite ; mais les prétentions des propriétaires leur parurent si exagérées, qu'ils furent forcés d'abandonner cette spéculation par le même motif qui leur en avait fait abandonner tant d'autres. En sortant de chez le constructeur, les deux spéculateurs s'aperçurent non seulement qu'ils n'avaient point dîné, mais encore qu'ils n'avaient point de quoi dîner. Buonaparte remédia à cet inconvénient en mettant sa montre en gage.

Sombre prélude du 10 août, le 20 juin arriva. Les deux jeunes gens s'étaient donné rendez-vous pour déjeuner chez un restaurateur de la rue Saint-Honoré : ils achevaient leur repas, lorsqu'ils furent attirés à la fenêtre par un grand tumulte et les cris de « Ça ira ! Vive la nation ! Vive les sans-culottes ! A bas le véto ! » C'était une troupe de six à huit mille hommes, conduite par Santerre et le marquis de Saint-Hurugues, descendant des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, et se rendant à l'Assemblée.

— Suivons cette canaille, dit Buonaparte.

Et les deux jeunes gens se dirigèrent aussitôt vers les Tuileries, et s'arrêtèrent sur la terrasse du bord de l'eau ; Buonaparte s'appuya contre un arbre et Bourrienne s'assit sur un parapet.

De là, ils ne virent point ce qui se passait ; mais ils devinèrent facilement ce qui s'était passé, lorsqu'une fenêtre donnant sur le jardin s'ouvrit, et que Louis XVI parut coiffé du bonnet rouge qu'un homme du peuple venait de lui présenter au bout d'une pique.

— *Coglione ! coglione !* murmura, en haussant les épaules, et dans son idiome corse, le jeune lieutenant, qui, jusque-là, était resté muet et immobile.

— Que voulais-tu qu'il fît? dit Bourrienne.

— Il fallait en balayer quatre ou cinq cents avec du canon, répondit Buonaparte, et le reste courrait encore.

Pendant toute la journée, il ne parla que de cette scène, qui avait fait sur lui une des plus fortes impressions qu'il eût jamais ressenties.

Buonaparte vit ainsi se dérouler sous ses yeux les premiers événements de la révolution française. Il assista en simple spectateur à la fusillade du 10 août et aux massacres du 2 septembre ; puis, voyant qu'il ne pouvait obtenir de service, il résolut de faire un nouveau voyage en Corse.

Les intrigues de Paoli avec le cabinet anglais avaient pris, en l'absence de Buonaparte, un tel développement, qu'il n'y avait plus à se tromper sur ses projets. Une entrevue, que le jeune lieutenant et le vieux général eurent ensemble chez le gouverneur de Corte, se termina par une rupture : les deux anciens amis se séparèrent pour ne plus se revoir que sur le champ de bataille. Le même soir, un flatteur de Paoli voulut dire devant lui du mal de Buonaparte :

— Chut ! lui dit le général en portant le doigt à ses lèvres c'est un jeune homme taillé sur l'antique !

Bientôt Paoli leva ouvertement l'étendard de la révolte. Nommé, le 26 juin 1793, par les partisans de l'Angleterre,

généralissime et président d'une consulte à Corte, il fut, le 17 juillet suivant, mis hors la loi par la Convention nationale. Buonaparte était absent : il avait enfin obtenu sa mise en activité tant de fois demandée. Nommé commandant de la garde nationale soldée, il se trouvait à bord de la flotte de l'amiral Truguet, et s'emparait, pendant ce temps, du fort Saint-Étienne, que les vainqueurs furent bientôt forcés d'évacuer. Buonaparte, en rentrant en Corse, trouva l'île soulevée : Saliceti et Lacombe Saint-Michel, membres de la Convention, chargés de mettre à exécution le décret rendu contre le rebelle, avaient été obligés de se retirer à Calvi. Buonaparte alla les y rejoindre et tenta avec eux sur Ajaccio une attaque qui fut repoussée. Le même jour, un incendie se manifesta dans la ville ; les Buonaparte virent leur maison brûlée ; quelque temps après, un décret les condamna à un bannissement perpétuel. Le feu les avait faits sans asile, la proscription les faisait sans patrie. Ils tournèrent les yeux vers Buonaparte, et Buonaparte tourna les siens vers la France. Toute cette pauvre famille proscrite s'embarqua sur un frêle bâtiment, et le futur César mit à la voile, protégeant de sa fortune ses quatre frères, dont trois devaient être rois, et ses trois sœurs, dont l'une devait être reine.

Toute la famille s'arrêta à Marseille, réclamant la protection de cette France pour laquelle elle était proscrite. Le gouvernement entendit ses plaintes. Joseph et Lucien obtinrent de l'emploi dans l'administration de l'armée, Louis fut nommé sous-officier, et Buonaparte passa comme lieutenant en premier, c'est-à-dire avec avancement, dans le 4e régiment d'infanterie ; peu de temps après, il monta, par droit d'ancienneté, au grade de capitaine dans la deuxième compagnie du même corps, alors en garnison à Nice.

L'année au chiffre sanglant, 93, était arrivée : la moitié de la France luttait contre l'autre ; l'Ouest et le Midi étaient en feu. Lyon venait d'être pris, après un siège de quatre mois ; Marseille avait ouvert ses portes à la Convention ; Toulon avait livré son port aux Anglais.

Une armée de trente mille hommes, composée des troupes qui, sous le commandement de Kellermann, avaient assiégé Lyon, de quelques régiments tirés de l'armée des Alpes et de l'armée d'Italie, et de tous les réquisitionnaires levés dans les départements voisins, s'avança contre la ville vendue. La lutte commença aux gorges d'Ollioules. Le général Dutheil, qui devait diriger l'artillerie, était absent ; le général Dommartin, son lieutenant, fut mis hors de combat dans cette première rencontre ; le premier officier de l'arme le remplaça de droit : ce premier officier était Buonaparte. Cette fois, le hasard était d'accord avec le génie, en supposant que pour le génie, le hasard ne s'appelle point la Providence.

Buonaparte reçoit sa nomination, se présente à l'état-major et est introduit devant le général Cartaux, homme superbe et doré des pieds jusqu'à la tête, qui lui demande ce qu'il y a pour son service ; le jeune officier lui présente le brevet qui le charge de venir, sous ses ordres, diriger les opérations de l'artillerie.

— L'artillerie, répond le brave général, nous n'en avons pas besoin ; nous prendrons ce soir Toulon à la baïonnette, et nous le brûlerons demain.

Cependant, quelle que fût l'assurance du général en chef, il ne pouvait pas s'emparer de Toulon sans le reconnaître ; aussi eut-il patience jusqu'au lendemain ; mais, au point du jour, il prit son aide de camp, Dupas, et le chef de bataillon Buonaparte dans son cabriolet, afin d'inspecter les premières dispositions offensives. Sur les observations de Buonaparte, il avait, quoique avec peine, renoncé à la baïonnette et en était revenu à l'artillerie ; en conséquence, des ordres avaient été donnés directement par le général en chef, et c'étaient ces ordres dont il venait vérifier l'exécution et hâter l'effet.

Les hauteurs desquelles on découvre Toulon, couché au milieu de son jardin demi-oriental et baignant ses pieds à la mer, à peine dépassées, le général descend de cabriolet avec les deux jeunes gens, et s'enfonce dans une vigne au milieu de laquelle il aperçoit quelques pièces de canon rangées derrière une espèce d'épaulement. Buonaparte regarde autour de lui et ne devine rien à ce qui se passe ; le général jouit un instant de l'étonnement de son chef de bataillon, puis se retournant avec le sourire de la satisfaction vers son aide de camp :

— Dupas, lui dit-il, sont-ce là nos batteries ?

[illegible]

guerre tâter son jeune chef de bataillon ; mais la gravité avec laquelle Cartaux continue ses dispositions ne lui laisse aucun doute. Alors il hasarde une observation sur la distance et manifeste la crainte que les boulets rouges n'arrivent pas jusqu'à la ville.

— Crois-tu ? dit Cartaux.

— J'en ai peur, général, répond Buonaparte ; au reste, on pourrait, avant de s'embarrasser de boulets rouges, essayer à froid pour bien s'assurer de la portée.

Cartaux trouve l'idée ingénieuse, fait charger et tirer une pièce, et, tandis qu'il regarde sur les murailles de la ville l'effet que produira le coup, Buonaparte lui montre, à mille pas à peu près devant lui, le boulet qui brise les oliviers, sillonne la terre, ricoche, et s'en va mourir, en bondissant, au tiers à peine de la distance que le général en chef comptait lui voir parcourir.

La preuve était concluante ; mais Cartaux ne voulut pas se rendre et prétendit que c'étaient « ces aristocrates de Marseillais qui avaient gâté la poudre. »

Cependant, comme, gâtée ou non, la poudre ne porte pas plus loin, il faut recourir à d'autres mesures. On revient au quartier général ; Buonaparte demande un plan de Toulon, le déplie sur une table, et, après avoir étudié un instant la situation de la ville et des différents ouvrages qui la défendent, depuis la redoute bâtie au sommet du mont Faron, qui la domine, jusqu'aux forts Lamalgue et Malbousquet, qui protègent sa droite et sa gauche, le jeune chef de bataillon pose le doigt sur une redoute nouvelle, élevée par les Anglais, et dit avec la rapidité et la concision du génie :

— C'est là qu'est Toulon.

C'est Cartaux à son tour qui n'y comprend plus rien ; il a pris à la lettre les paroles de Buonaparte, et, se retournant vers Dupas, son fidèle :

— Il paraît, lui dit-il, que le *capitaine Canon* n'est pas fort en géographie.

Ce fut le premier surnom de Buonaparte ; nous verrons comment lui est venu depuis celui de *petit caporal.*

En ce moment, le représentant du peuple Gasparin entra : Buonaparte en avait entendu parler, non seulement comme d'un vrai, loyal et brave patriote, mais encore comme d'un homme d'un sens juste et d'un esprit rapide. Le chef de bataillon va droit à lui.

— Citoyen représentant, lui dit-il, je suis chef de bataillon d'artillerie. Par l'absence du général Dutheil et par la blessure du général Dommartin, cette arme se trouve sous ma direction. Je demande que nul ne s'en mêle que moi, ou je ne réponds de rien.

— Et qui es-tu pour répondre de quelque chose ? demande le représentant du peuple, étonné en voyant un jeune homme de vingt-trois ans lui parler d'un pareil ton et avec une semblable assurance.

— Qui je suis ? reprend Buonaparte en le tirant dans un coin et en lui parlant à voix basse. Je suis un homme qui sait son métier, jeté au milieu de gens qui ignorent le leur. Demandez au général en chef son plan de bataille, et vous verrez si j'ai tort ou raison.

Le jeune officier parlait avec une telle conviction, que Gasparin n'hésita pas un instant.

— Général, dit-il en s'approchant de Cartaux, les représentants du peuple désirent que, dans trois jours, tu leur aies soumis ton plan de bataille.

— Tu n'as qu'à attendre trois minutes, répondit Cartaux, et je vais te le donner.

Effectivement, le général s'assit, prit une plume et écrivit sur une feuille volante ce fameux plan de campagne qui est devenu un modèle du genre. Le voici :

« Le général d'artillerie foudroiera Toulon pendant trois jours, au bout desquels je l'attaquerai sur trois colonnes et l'enlèverai.

« CARTAUX. »

Le plan fut envoyé à Paris, et remis aux mains du comité du génie. Le comité le trouva beaucoup plus gai que savant. Cartaux fut rappelé, et Dugommier envoyé à sa place.

Le nouveau général trouva, en arrivant, toutes les dispositions prises par son jeune chef de bataillon : c'était un de ces sièges où la force et le courage ne peuvent rien d'abord, où le canon et la stratégie doivent tout préparer. Pas un [illegible] de la côte où l'artillerie n'eût atteint ; l'artillerie. Elle [illegible] de tous [illegible] comme un immense orage dont se [illegible]

[illegible] arriva et

fit tout remettre en place ; les représentants du peuple voulurent faire quelques observations.

— Mêlez-vous de votre métier de député, leur répondit Buonaparte, et laissez-moi faire mon métier d'artilleur. Cette batterie est bien là, et je réponds d'elle sur ma tête.

L'attaque générale commença le 16. Dès lors le siége ne fut plus qu'un long assaut. Le 17 au matin, les assiégeants s'emparaient du Pas-de-Leidet et de la Croix-Faron ; à midi, ils débusquaient les alliés de la redoute Saint-André, des forts des Pomets et des deux Saint-Antoine ; enfin, vers le soir, éclairés à la fois par l'orage et par le canon, les républicains entraient dans la redoute anglaise ; et, là, parvenu à son but, se regardant comme maître de la ville, Buonaparte, blessé d'un coup de baïonnette à la cuisse, dit au général Dugommier, blessé de deux coups de feu, l'un au genou, l'autre au bras, et tombant à la fois d'épuisement et de fatigue :

— Allez vous reposer, général ; nous venons de prendre Toulon, et vous pourrez y coucher après-demain.

Le 18, les forts de l'Eguillette et de Balagnier sont pris, et des batteries dirigées sur Toulon. A la vue de plusieurs maisons qui prennent feu, au sifflement des boulets qui sillonnent les rues, la mésintelligence éclate parmi les troupes alliées. Alors les assiégeants, dont les regards plongent dans la ville et sur la rade, voient l'incendie se déclarer sur plusieurs points qu'ils n'ont pas attaqués : ce sont les Anglais qui, décidés à partir, ont mis le feu à l'arsenal, aux magasins de la marine et aux vaisseaux français qu'ils ne peuvent emmener. A la vue des flammes, un cri général s'élève : toute l'armée demande l'assaut ; mais il est trop tard, les Anglais commencent à s'embarquer sous le feu de nos batteries, abandonnant ceux qui avaient trahi la France pour eux, et qu'ils trahissaient à leur tour La nuit vient sur ces entrefaites. Les flammes qui se sont élevées sur plusieurs points s'éteignent au milieu de grandes rumeurs : ce sont les forçats qui ont brisé leurs chaînes, et qui étouffent l'incendie allumé par les Anglais

Le lendemain 19, l'armée républicaine entra dans la ville, et, le soir, comme l'avait prédit Buonaparte, le général en chef couchait à Toulon.

Dugommier n'oublia pas les services du jeune chef de bataillon, qui, douze jours après la prise de la ville, reçut le grade de général de brigade.

C'est ici que l'histoire le prend pour ne plus le quitter



Buonaparte s'appuya contre un arbre.

Nous allons maintenant, d'un pas précis et rapide, accompagner Buonaparte dans la carrière qu'il a parcourue comme général en chef, consul, empereur et proscrit ; puis, après l'avoir vu, rapide météore, reparaître et briller un instant sur le trône, nous le suivrons sur cette île où il est allé mourir, ainsi que nous avons été le prendre dans cette île où il était né.

II

LE GÉNÉRAL BONAPARTE

Bonaparte avait été, comme nous venons de le dire, nommé général d'artillerie à l'armée de Nice, en récompense des services rendus à la République devant Toulon : ce fut la

qu'il se lia avec Robespierre le jeune, qui était représentant du peuple à cette armée. Rappelé à Paris, quelque temps avant le 9 thermidor, ce dernier fit tout ce qu'il put pour décider le jeune général à le suivre, lui promettant la protection directe de son frère ; mais Bonaparte s'y refusa constamment : le temps n'était pas encore venu où il devait prendre parti.

Puis peut-être aussi un autre motif le retenait-il, et cette fois encore était-ce le hasard qui protégeait le génie ? s'il en était ainsi, le hasard s'était fait visible et avait pris la forme d'une jeune et jolie représentante du peuple, qui partageait à l'armée de Nice la mission de son mari. Bonaparte avait pour elle une affection sérieuse, qu'il manifestait par des preuves d'une galanterie toute guerrière. Un jour qu'il se promenait avec elle dans les environs du col de Tende, il vint à l'idée du jeune général de donner à sa belle compagne le spectacle d'une petite guerre, et il ordonna une attaque d'avant-poste : une douzaine d'hommes furent victimes de ce divertissement, et Napoléon a plus d'une fois avoué à Sainte-Hélène que ces douze hommes, tués sans motif réel et par pure fantaisie, lui étaient un remords plus grand que la mort des six cent mille soldats qu'il avait semés dans les steppes neigeux de la Russie.

Ce fut sur ces entrefaites que les représentants du peuple près l'armée d'Italie prirent l'arrêté suivant :

« Le général Bonaparte se rendra à Gênes pour, conjointement avec le chargé d'affaires de la république française, conférer avec le gouvernement de Gênes sur les objets portés dans ses instructions.

« Le chargé d'affaires près la république de Gênes le reconnaîtra et fera reconnaître par le gouvernement de Gênes.

« Loano, le 25 messidor an II de la République. »

Le véritable but de cette mission était de faire voir au jeune général, de ses propres yeux, les forteresses de Savone et de Gênes, de lui offrir les moyens de prendre sur l'artillerie et les autres objets militaires tous les renseignements possibles, enfin de le mettre à même de recueillir tous les faits qui pouvaient déceler les intentions du gouvernement génois relativement à la coalition.

Pendant que Bonaparte accomplissait cette mission, Robespierre marchait à l'échafaud, et les députés terroristes étaient remplacés par Albitte et Salicetti. Leur arrivée à Barcelonnette fut signalée par l'arrêté suivant : c'était la récompense qui attendait Bonaparte à son retour.

« Les représentants du peuple près l'armée des Alpes et d'Italie,

« Considérant que le général Bonaparte, commandant en chef l'artillerie de l'armée d'Italie, a totalement perdu leur confiance par la conduite la plus suspecte et surtout par le voyage qu'il a dernièrement fait à Gênes, arrêtent ce qui suit :

« Le général de brigade Bonaparte, commandant en chef l'artillerie de l'armée d'Italie, est provisoirement suspendu de ses fonctions ; il sera, par les soins et sous la responsabilité du général en chef de ladite armée, mis en état d'arrestation et traduit au comité de salut public de Paris ; tous ses papiers et effets, dont il sera fait inventaire par des commissaires qui seront nommés sur les lieux par les représentants du peuple Salicetti et Albitte, et tous ceux desdits papiers qui seront trouvés suspects seront envoyés au comité de salut public.

« Fait à Barcelonnette, le 19 thermidor an II de la république française, une, indivisible et démocratique.

« *Signé* : ALBITTE, SALICETTI, LAPORTE. »

Pour copie conforme, le général en chef de l'armée d'Italie,

« *Signé* : DUMERBION. »

L'arrêté fut mis à exécution. Bonaparte, conduit à la prison de Nice, y resta quatorze jours, après lesquels, par un second arrêté signé des mêmes hommes, il fut remis provisoirement en liberté.

Cependant Bonaparte ne sortit d'un danger que pour tomber dans un dégoût. Les événements de thermidor avaient amené un remaniement dans les comités de la Convention : un ancien capitaine, nommé Aubry, se trouva diriger celui de la guerre et fit un nouveau tableau de l'armée, où il se porta comme général d'artillerie. Quant à Bonaparte, en échange de son grade qu'on lui prenait, on lui donnait celui de général d'infanterie dans la Vendée. Bonaparte, qui trouvait trop étroit le théâtre d'une guerre civile dans un coin de la France, refusa de se rendre à son poste, et fut, par un arrêté du comité de salut public, rayé de la liste des officiers généraux employés.

Bonaparte se croyait déjà trop nécessaire à la France pour n'être point profondément frappé d'une pareille injustice ; cependant, comme il n'était pas encore arrivé à l'un de ces sommets de la vie d'où l'on voit tout l'horizon qui reste à parcourir, il avait déjà des espérances, il est vrai, mais point de certitudes. Ces espérances furent brisées : il se crut, lui, plein d'avenir et de génie, condamné à une inaction longue, sinon éternelle ; et cela dans une époque où chacun arrivait en courant. Il loua provisoirement une chambre dans un hôtel de la rue du Mail, vendit pour six mille francs ses chevaux et sa voiture, réunit le peu d'argent qu'il se trouvait posséder, et résolut de se retirer à la campagne. Les imaginations exaltées bondissent toujours d'extrême en extrême : exilé des camps, Bonaparte ne voyait plus rien que la vie rurale, ne pouvant être César, il se faisait Cincinnatus.

Ce fut alors qu'il se souvint de Valence, où il avait passé trois ans, si obscur et si heureux ; ce fut de ce côté qu'il dirigea ses recherches, accompagné de son frère Joseph, qui retournait à Marseille. En passant à Montélimart, les deux voyageurs s'arrêtent : Bonaparte trouve le site et le climat de la ville à sa convenance, et demande s'il n'y a pas dans les environs quelque bien de peu de valeur à acheter. On le renvoie à M. Grasson, défenseur officieux, avec lequel il prend jour pour le lendemain : il s'agissait de visiter une petite campagne appelée Beauserret, et dont le seul nom, qui dans le patois du pays signifie Beauséjour, indique l'agréable situation. En effet, Bonaparte et Joseph visitent cette campagne ; elle est en tout point à leur convenance : ils craignent seulement, en voyant son étendue et son bon état de conservation, que le prix n'en soit trop élevé ; ils hasardent la question, — trente mille francs, — c'est pour rien.

Bonaparte et Joseph reviennent à Montélimart en se consultant : leur petite fortune réunie leur permet de consacrer cette somme à l'acquisition de leur futur ermitage : ils prennent rendez-vous pour le surlendemain. C'est sur les lieux mêmes qu'ils veulent terminer, tant Beauserret leur convient : M. Grasson les y accompagne de nouveau ; ils visitent la propriété plus en détail encore que la première fois ; enfin Bonaparte, étonné que l'on donne pour une somme si minime une si charmante campagne, demande s'il n'y a pas quelque cause cachée qui en ait fait baisser le prix.

— Oui, répondit M. Grasson, mais sans importance pour vous.

— N'importe, répond Bonaparte, je voudrais la connaître.

— Il y a eu un assassinat de commis.

— Et par qui ?

— Par un fils sur son père.

— Un parricide ! s'écria Bonaparte en devenant plus pâle encore que d'habitude. Partons, Joseph.

Et, saisissant son frère par le bras, il s'élança hors des appartements, remonta en cabriolet, et arrivé à Montélimart, demanda des chevaux de poste et repartit à l'instant même pour Paris, tandis que Joseph continuait sa route pour Marseille.

Il y allait pour épouser la fille d'un riche négociant, nommé Clary, qui devint aussi depuis le beau-père de Bernadotte.

Quant à Bonaparte, repoussé encore une fois par le destin vers Paris, ce grand centre des grands événements, il y reprit cette vie obscure et cachée qui lui pesait tant : ce fut alors que, ne pouvant supporter son inaction, il adressa au gouvernement une note dans laquelle il exposait qu'il était de l'intérêt de la France, au moment où l'impératrice de Russie venait de resserrer son alliance avec l'Autriche, de faire tout ce qui dépendait d'elle pour accroître les moyens militaires de la Turquie ; en conséquence, il s'offrait au gouvernement pour passer à Constantinople, avec six ou sept officiers de différentes armes, qui pussent former aux sciences militaires les milices nombreuses et braves, mais peu aguerries, du sultan.

Le gouvernement ne daigna pas même répondre à cette note, et Bonaparte resta à Paris. Que fût-il arrivé du monde, si un commis du ministère eût mis au bas de cette demande le mot *accordé* ? — Dieu seul le sait.

Cependant, le 22 août 1795, la constitution de l'an III avait été adoptée : les législateurs qui l'avaient rédigée y avaient stipulé que les deux tiers des membres qui composaient la Convention nationale feraient partie du nouveau corps législatif : c'était la chute des espérances du parti opposé, qui espérait, par le renouvellement total des élections, l'introduction d'une majorité nouvelle représentant son opinion. Ce parti opposé était surtout soutenu par les sections de Paris, qui déclarèrent qu'elles n'accepteraient la constitution qu'autant que la réélection des deux tiers serait annulée. La Convention maintint le décret dans son intégrité : les sections commencèrent à murmurer ; le 25 septembre, quelques troubles précurseurs se manifestèrent ; enfin, dans la

journée du 4 octobre (12 vendémiaire), le danger devint si pressant, que la Convention pensa qu'il était temps de se mettre sérieusement en mesure ; en conséquence, elle adressa au général Alexandre Dumas, commandant en chef de l'armée des Alpes, et alors en congé, la lettre suivante, dont la brièveté même démontrait l'urgence.

« Le général Alexandre Dumas se rendra à l'instant même à Paris pour y prendre le commandement de la force armée. »

L'ordre de la Convention fut porté à l'hôtel Mirabeau ; mais le général Dumas était parti, trois jours auparavant, pour Villers-Cotterets, où il reçut la lettre le 13 au matin.

Pendant ce temps, le danger croissait d'heure en heure ; il n'y avait pas moyen d'attendre l'arrivée de celui qui était mandé ; en conséquence, pendant la nuit, le représentant du peuple Barras fut nommé commandant en chef de l'armée de l'intérieur ; il lui fallait un second : il jeta les yeux sur Bonaparte.

Le destin, comme on le voit, avait déblayé sa route : cette heure d'avenir qui doit sonner, dit-on, une fois, dans la vie de tout homme, était venue pour lui ; le canon du 13 vendémiaire retentit dans la capitale.

Les sections, qu'il venait de détruire, lui donnèrent le nom de *Mitrailleur* ; et la Convention, qu'il venait de sauver, le titre de général en chef de l'armée d'Italie.

Mais cette grande journée n'allait pas influer seulement sur la vie politique de Bonaparte ; sa vie privée devait en dépendre et en ressortir. Le désarmement des sections venait d'être opéré avec une rigueur que nécessitaient les circonstances, lorsqu'un jour, un enfant de dix ou douze ans se présenta à l'état-major, suppliant le général Bonaparte de lui faire rendre l'épée de son père, qui avait été général de la République. Bonaparte, touché de la demande et de la grâce juvénile avec laquelle elle lui était faite, fit chercher l'épée, et l'avant retrouvée, la lui rendit. L'enfant, à la vue de cette arme sainte qu'il croyait perdue, baisa en pleurant la poignée qu'avait touchée si souvent la main paternelle : le général fut touché de cet amour filial, et témoigna tant de bienveillance à l'enfant que sa mère se crut obligée de venir le lendemain lui faire une visite de remerciements.

L'enfant était Eugène, et la mère Joséphine.

Le 21 mars 1796, Bonaparte partit pour l'armée d'Italie, emportant dans sa voiture deux mille louis : c'était tout ce qu'il avait pu réunir, en joignant à sa propre fortune et à celle de ses amis les subsides du Directoire ; c'est avec cette somme qu'il part pour aller conquérir l'Italie : c'était sept fois moins que n'emportait Alexandre allant conquérir l'Inde.

En arrivant à Nice, il trouva une armée sans discipline, sans munitions, sans vivres, sans vêtements. Dès qu'il est au quartier général, il fait distribuer aux généraux, pour les aider à entrer en campagne, la somme de quatre louis ; puis aux soldats, en leur montrant l'Italie :

— Camarades, dit-il, vous manquez de tout au milieu de ces rochers : jetez les yeux sur les riches plaines qui se déroulent à vos pieds, elles nous appartiennent : allons les prendre.

C'était à peu près le discours qu'Annibal avait tenu à ses soldats il y avait dix-neuf cents ans ; et, depuis dix-neuf cents ans, il n'avait passé entre ces deux hommes qu'un seul homme digne de leur être comparé : — c'était César.

Les soldats à qui Bonaparte adressait ces paroles étaient les débris d'une armée qui, dans les roches stériles de la rivière de Gênes, se tenaient péniblement depuis deux ans sur la défensive, et qui avaient devant eux deux cent mille hommes des meilleures troupes de l'Empire et du Piémont : Bonaparte attaque cette masse avec trente mille hommes à peine, et, en onze jours, il la bat cinq fois, à Montenotte, à Millesimo, à Dego, à Vico, à Mondovi ; puis, ouvrant les portes des villes d'une main, tandis qu'il gagne les batailles de l'autre, il s'empare des forteresses de Coni, de Tortone, d'Alexandrie et de la Ceva ; en onze jours, les Autrichiens sont séparés des Piémontais, Provera est pris, et le roi de Sardaigne est forcé de signer une capitulation dans sa propre capitale. Alors Bonaparte s'avance sur la haute Italie ; puis, devinant les succès à venir par les succès passés, il écrit au Directoire :

« Demain, je marche sur Beaulieu, je l'oblige à repasser le Pô, je le passe immédiatement après lui, je m'empare de toute la Lombardie, et, avant un mois, j'espère être sur les montagnes du Tyrol, y trouver l'armée du Rhin et porter, de concert avec elle, la guerre dans la Bavière. »

En effet, Beaulieu est poursuivi ; il se retourne vainement pour s'opposer au passage du Pô, le passage est effectué ; il se met à l'abri derrière les murs de Lodi, un combat de trois heures l'en chasse ; il se range en bataille sur la rive gauche de l'Adda, défendant de toute son artillerie le passage du pont qu'il n'a pas eu le temps de couper, l'armée française se forme en colonne serrée, se précipite sur le pont, renverse tout ce qui s'oppose à elle, éparpille l'armée autrichienne et poursuit sa marche en lui passant sur le corps. Alors Pavie se soumet, Pizzighitone et Crémone tombent, le château de Milan ouvre ses portes, le roi de Sardaigne signe la paix, les ducs de Parme et de Modène suivent son exemple, et Beaulieu n'a que le temps de se renfermer dans Mantoue.

Ce fut dans ce traité avec le duc de Modène que Bonaparte donna la première preuve de son désintéressement, en refusant quatre millions en or que le commandeur d'Este lui offrait au nom de son frère, et que Saliceti, commissaire du gouvernement auprès de l'armée, le pressait d'accepter.

Ce fut aussi dans cette campagne qu'il reçut le nom populaire qui lui rouvrit, en 1815, les portes de la France. Voici à quelle occasion. Sa jeunesse, lorsqu'il vint prendre le commandement de l'armée, avait inspiré quelque étonnement aux vieux soldats, de sorte qu'ils résolurent de lui conférer eux-mêmes les grades inférieurs dont il semblait que le gouvernement l'eût dispensé ; en conséquence, ils se réunissaient après chaque bataille pour lui donner un grade, et, lorsqu'il rentrait au camp, il y était reçu par les plus vieilles moustaches, qui le saluaient de son nouveau titre. Ce fut ainsi qu'il fut fait caporal à Lodi. De là le surnom de *petit caporal* qui resta toujours à Napoléon.

Cependant Bonaparte n'a fait qu'une halte d'un instant, et, dans cette halte, l'envie l'a rejoint. Le Directoire, qui a vu dans la correspondance du soldat la révélation de l'homme politique, craint que le vainqueur ne se constitue l'arbitre de l'Italie, et s'apprête à lui adjoindre Kellermann. Bonaparte l'apprend, et écrit :

« Réunir Kellermann à moi, c'est vouloir tout perdre. Je ne puis pas servir volontiers avec un homme qui se croit le meilleur tacticien de l'Europe ; d'ailleurs, je crois qu'un mauvais général vaut mieux que deux bons. La guerre est comme le gouvernement, une affaire de tact. »

Puis il fait son entrée solennelle à Milan, où, tandis que le Directoire signe à Paris le traité de paix, négocié par Salicetti à la cour de Turin, que les négociations entamées avec Parme se terminent, et que celles avec Naples et Rome s'ouvrent, il se prépare à la conquête de la haute Italie.

La clef de l'Allemagne, c'est Mantoue : c'est donc Mantoue qu'il faut enlever. Cent cinquante pièces de canon, prises au château de Milan, sont dirigées sur cette ville ; Serrurier en emporte les dehors ; le siège commence.

Alors le cabinet de Vienne sent toute la gravité de la situation : il envoie au secours de Beaulieu vingt-cinq mille hommes sous les ordres de Quasdanovitch, et trente-cinq mille sous ceux de Wurmser. Un espion milanais est chargé des dépêches qui annoncent ce renfort, et s'engage à pénétrer dans la ville.

L'espion tombe dans une ronde de nuit commandée par l'aide de camp Dermoncourt, et est amené au général Dumas. Vainement on le fouille, on ne trouve rien sur lui. On est prêt à lui rendre la liberté, lorsque, par une de ces révélations du destin, le général Dumas devine qu'il a avalé ses dépêches. L'espion nie, le général Dumas ordonne qu'il soit fusillé : l'espion avoue ; il est remis à la garde de l'aide de camp Dermoncourt, qui, au moyen d'un vomitif administré par le chirurgien-major, devient possesseur d'une boulette de cire de la grosseur d'une bille de grès. Elle renferme la lettre de Wurmser, écrite sur parchemin avec une plume de corbeau. Cette lettre donne les plus grands détails sur les opérations de l'armée ennemie. La lettre est envoyée à Bonaparte. Quasdanovitch et Wurmser se sont divisés : le premier marche sur Brescia, le second sur Mantoue. C'est la même faute qui a déjà perdu Provera et d'Argentau. Bonaparte laisse dix mille hommes devant la ville, se porte avec vingt-cinq mille au-devant de Quasdanovitch, qu'il rejette dans les gorges du Tyrol après l'avoir battu à Salo et à Lonato ; puis aussitôt se retourne vers Wurmser, qui apprend la défaite de son collègue par la présence de l'armée qui l'a vaincu. Attaqué avec l'impétuosité française, il est battu à Castiglione. En cinq jours, les Autrichiens ont perdu vingt mille hommes et cinquante pièces de canon. Cette victoire a donné le temps à Quasdanovitch de se rallier : Bonaparte revient à lui, le bat à San-Marco, à Serravalle et à Roveredo ; puis il revient, après les combats de Bassano, de Rimolano et de Cavalo, mettre une seconde fois le siège devant Mantoue, où Wurmser est entré avec les débris de son armée.

Là, pendant que les travaux s'accomplissent, des États se forment autour de lui et se consolident à sa parole. Il fonde les républiques cispadane et transpadane, chasse les Anglais de la Corse, et pèse à la fois sur Gênes, Venise et

le saint-siège, qu'il empêche de se soulever. C'est au milieu de ces vastes combinaisons politiques qu'il apprend l'approche d'une nouvelle armée impériale, conduite par Alvinzi ; mais il y a une fatalité sur tous ces hommes : la même faute commise par ses prédécesseurs, Alvinzi la commet à son tour. Il divise son armée en deux corps : l'un, composé de trente mille hommes qui, guidés par lui, doivent traverser le Véronais et gagner Mantoue ; l'autre, composé de quinze mille hommes qui, sous le commandement de Davidovitch, s'étendra sur l'Adige. Bonaparte marche à Alvinzi, le joint à Arcole, lutte trois jours corps à corps avec lui, et ne le lâche qu'après lui avoir couché cinq mille morts sur le champ de bataille, fait huit mille prisonniers et pris trente pièces de canon ; puis, tout haletant d'Arcole, il s'élance entre Davidovitch, qui sort du Tyrol, Wurmser, qui sort de Mantoue, rejette l'un dans ses montagnes, l'autre dans sa ville ; apprend sur le champ de bataille qu'Alvinzi et Provera vont faire leur jonction, met Alvinzi en déroute à Rivoli, réduit, par les combats de Saint Georges et de la Favorite, Provera à rendre les armes ; enfin, débarrassé de tous ses adversaires, revient vers Mantoue, la cerne, la presse, l'étouffe et la force de se rendre, au moment où une cinquième armée, détachée des réserves du Rhin, s'avance conduite par un archiduc. Aucun affront ne peut échapper à l'Autriche les défaites de ses généraux vont remonter jusqu'au trône. Le 10 mars 1797, le prince Charles est battu au passage du Tagliamento : cette victoire nous ouvre les Etats de Venise et les gorges du Tyrol. Les Français s'avancent au pas de course par la voie qui leur est ouverte, triomphent à Lavis, à Trasmis et à Clausen, entrent dans Trieste, enlèvent Tarvis, Gradisca et Villach, s'acharnent à la poursuite de l'archiduc, qu'ils n'abandonnent que pour occuper les routes de la capitale de l'Autriche, et enfin pénètrent jusqu'à trente lieues de Vienne. Là, Bonaparte fait une halte pour attendre les parlementaires. Il y a un an qu'il a quitté Nice, et, dans cette année, il a détruit six armées, pris Alexandrie, Turin, Milan, Mantoue, et planté le drapeau tricolore sur les Alpes du Piémont, de l'Italie et du Tyrol. Autour de lui ont commencé de briller les noms de Masséna, d'Augereau, de Joubert, de Marmont, de Berthier. La pléiade se forme, les satellites tournent autour de leur astre, le ciel de l'Empire s'étoile !

Bonaparte ne s'était pas trompé : les parlementaires arrivent. Léoben est fixé pour le siège des négociations. Bonaparte n'a plus besoin des pleins pouvoirs du Directoire. C'est lui qui a fait la guerre, c'est lui qui fera la paix.

« Vu la position des choses, écrit-il, les négociations, même avec l'empereur, sont devenues une opération militaire. »

Néanmoins cette opération traîne en longueur ; toutes les astuces de la diplomatie l'enveloppent et le fatiguent. Mais un jour arrive où le lion se lasse d'être dans un filet. Il se lève au milieu d'une discussion, saisit un magnifique cabaret de porcelaine, le brise en morceaux et le foule aux pieds ; puis, se retournant vers les plénipotentiaires stupéfaits :

— C'est ainsi que je vous pulvériserai tous, leur dit-il, puisque vous le voulez.

Les diplomates reviennent à des sentiments plus pacifiques ; on donne lecture du traité. Dans le premier article, l'empereur déclare qu'il reconnaît la république française :

— Rayez ce paragraphe, s'écrie Bonaparte ; la république française est comme le soleil sur l'horizon : aveugles sont ceux-là que son éclat n'a point frappés !

Ainsi, à l'âge de vingt-sept ans, Bonaparte tient d'une main l'épée qui divise les Etats, et de l'autre la balance qui pèse les rois. Le Directoire a beau lui tracer sa voie, il marche dans la sienne : s'il ne commande pas encore, il n'obéit déjà plus. Le Directoire lui écrit de se rappeler que Wurmser est un émigré : Wurmser tombe entre les mains de Bonaparte qui a pour lui tous les égards dus au malheur et à la vieillesse, le Directoire emploie vis-à-vis du pape des formes outrageantes : Bonaparte lui écrit toujours avec respect et ne l'appelle que le très saint père : le Directoire déporte les prêtres et les proscrit : Bonaparte ordonne à son armée de les regarder comme des frères et de les honorer comme des ministres de Dieu ; le Directoire essaye d'exterminer jusqu'aux vestiges de l'aristocratie : Bonaparte écrit à la démocratie de Gênes pour blâmer les excès auxquels elle s'est portée à l'égard des nobles, et lui fait savoir que, si elle veut conserver son estime, elle doit respecter la statue de Doria.

Le 15 vendémiaire an VI le traité de Campo-Formio est signé, et l'Autriche, à laquelle on laisse Venise, renonce à ses droits sur la Belgique et à ses prétentions sur l'Italie. Bonaparte quitte l'Italie pour la France, et, le 15 frimaire de la même année (5 décembre 1797), il arrive à Paris.

Bonaparte était resté absent deux ans et, dans ces deux ans, il avait fait cent cinquante mille prisonniers, pris cent soixante et dix drapeaux, cinq cent cinquante pièces de canon, six cents pièces de campagne, cinq équipages de pont, neuf vaisseaux de soixante-quatre canons, douze frégates de trente-deux, douze corvettes et dix-huit galères ; de plus, après avoir, comme nous l'avons dit, emporté de France deux mille louis, il y avait, à plusieurs reprises, envoyé près de cinquante millions : contre toutes les traditions antiques et modernes, c'était l'armée qui avait nourri la patrie.

Avec la paix, Bonaparte avait vu arriver le terme de sa carrière militaire. Ne pouvant rester en repos, il ambitionna la place de l'un des deux directeurs qui allaient sortir. Malheureusement, il n'avait que vingt-huit ans : c'était une violation si grande et si prompte de la Constitution de l'an III, qu'on n'osa pas même en faire la proposition. Il rentra donc dans sa petite maison de la rue Chantereine, luttant d'avance, par les combinaisons de son génie, contre un ennemi plus terrible que tous ceux qu'il avait combattus jusqu'alors, l'oubli

— On ne conserve à Paris, le souvenir de rien, disait-il ; si je reste longtemps oisif, je suis perdu. Une renommée, dans cette grande Babylone, en remplace une autre ; et l'on ne m'aura pas vu plus de trois fois au spectacle qu'on ne me regardera même plus.

C'est pour cela qu'en attendant mieux, il se fit nommer membre de l'Institut.

Enfin, le 29 janvier 1798, il dit à son secrétaire :

— Bourrienne, je ne veux pas rester ici, il n'y a rien à faire ; ils ne veulent entendre à rien. Je vois que, si je reste, je suis coulé dans peu. Tout s'use ici : je n'ai déjà plus de gloire. Cette petite Europe n'en fournit pas assez : c'est une taupinière. Il n'y a jamais eu de grands empires et de grandes révolutions qu'en Orient, où vivent six cents millions d'hommes. Il faut aller en Orient, toutes les grandes renommées viennent de là.

Ainsi, il lui faut dépasser toutes les grandes renommées. Il a déjà fait plus qu'Annibal, il fera autant qu'Alexandre et César ; et son nom manque aux Pyramides, où sont inscrits ces deux grands noms.

Le 12 avril 1798, Bonaparte fut nommé général en chef de l'armée d'Orient.

Il n'a déjà, comme on le voit, qu'à demander pour obtenir ; en arrivant à Toulon, il va donner la preuve qu'il n'a qu'à commander pour être obéi.

Un vieillard de quatre-vingts ans vient d'être fusillé la surveille du jour où il arrive dans cette ville. Le 16 mai 1798, il écrit la lettre suivante aux commissions militaires de la neuvième division, établies en vertu de la loi du 19 fructidor :

« *Bonaparte, membre de l'Institut national.*

« J'ai appris, citoyens, avec la plus grande douleur, que des vieillards âgés de soixante et dix à quatre-vingts ans, de misérables femmes enceintes ou environnées d'enfants en bas âge, avaient été fusillés comme prévenus d'émigration.

« Les soldats de la liberté seraient-ils donc devenus des bourreaux ?

« La pitié, qu'ils ont portée jusqu'au milieu des combats, serait-elle donc morte dans leurs cœurs ?

« La loi du 19 fructidor a été une mesure de salut public ; son intention a été d'atteindre les conspirateurs, et non de misérables femmes, et non des vieillards caducs.

« Je vous exhorte donc, citoyens, toutes les fois que la loi présentera à votre tribunal des vieillards de plus de soixante ans, ou des femmes, de déclarer qu'au milieu des combats vous avez respecté les vieillards et les femmes de vos ennemis.

« Le militaire qui signe une sentence contre une personne incapable de porter les armes est un lâche.

« BONAPARTE »

Cette lettre sauva la vie à un malheureux compris dans cette catégorie. Bonaparte s'embarque trois jours après. Ainsi son dernier adieu à la France est l'exercice d'un acte royal, le droit de grâce.

Malte était achetée d'avance : Bonaparte se la fait livrer en passant ; et, le 1er juillet 1798, il touche la terre d'Egypte, près du fort Marabout, à quelque distance d'Alexandrie.

Dès qu'il apprit cette nouvelle, Mourad-Bey, que l'on venait chercher comme un lion dans son antre, appela à lui ses mamelouks, laissa aller au courant du Nil une flottille de djermes, de canges et de chaloupes armées en guerre, et la fit suivre, sur les bords du fleuve, par un corps de douze à quinze cents cavaliers, que Desaix, qui commandait notre avant-garde, rencontra, le 14, au village de Minieh-Salam. C'était la première fois, depuis le temps des croisades, que l'Orient et l'Occident se retrouvaient face à face.

Le choc fut terrible cette milice, couverte d'or, rapide

comme le vent, dévorante comme la flamme, chargeait jusque sur nos carrés, dont elle hachait les canons de fusil avec ses sabres trempés à Damas ; puis, lorsque le feu partait de ces carrés comme d'un volcan, elle se déroulait, pareille à une écharpe d'or et de soie, visitait au galop tous ces angles de fer dont chaque face lui envoyait sa volée, et, lorsqu'elle voyait toute brèche impossible, elle fuyait enfin comme une longue ligne d'oiseaux effarouchés, laissant autour de nos bataillons une ceinture, mouvante encore, d'hommes et de chevaux mutilés, et elle allait se reformer au loin pour revenir tenter une nouvelle charge, inutile et meurtrière comme l'autre.

Au milieu de la journée, ils se rallièrent une dernière fois ; mais, au lieu de revenir sur nous, ils prirent la route du désert et disparurent à l'horizon dans un tourbillon de sable.

Ce fut à Djizeh que Mourad apprit l'échec de Chébreiss ; le même jour, des messagers furent envoyés au Saïd, au Fayoum, au désert. Partout, beys, cheiks, mamelouks, tout fut convoqué contre l'ennemi commun ; chacun devait venir avec son cheval et ses armes ; trois jours après, Mourad avait autour de lui six mille cavaliers.

Toute cette troupe, accourue au cri de guerre de son chef, vint camper en désordre sur la rive du Nil, en vue du Caire et des Pyramides, entre le village d'Embabeh, où elle appuyait sa droite, et Djizeh, la résidence favorite de Mourad, où elle étendait sa gauche ; quant à celui-ci, il avait fait planter sa tente autour d'un sycomore gigantesque dont l'ombre couvrait cinquante cavaliers. C'est dans cette position qu'après avoir mis un peu d'ordre dans sa milice, il attendit l'armée française, qui remontait le Nil.

Le 23, au lever du jour, Desaix, qui marchait toujours à l'avant-garde, aperçut un parti de cinq cents mamelouks envoyés en reconnaissance, et qui se replièrent sans cesser d'être en vue. A quatre heures du matin, Mourad entendit de grandes acclamations : c'était l'armée tout entière qui saluait les Pyramides

A six heures, Français et mamelouks étaient en présence.

Que l'on se figure le champ de bataille : c'était le même que Cambyse, l'autre conquérant qui venait de l'autre bout du monde, avait choisi pour écraser les Egyptiens. Deux mille quatre cents ans s'étaient écoulés : le Nil et les Pyramides étaient toujours là ; seulement, le sphinx de granit, que les Perses mutilèrent au visage, n'avait plus que sa tête gigantesque hors du sable ; le colosse dont parle Hérodote était couché, Memphis avait disparu, le Caire avait surgi : tous ces souvenirs, distincts et présents à l'esprit des chefs français, planaient vaguement au-dessus de la tête des soldats, comme ces oiseaux inconnus qui passaient autrefois au-dessus des batailles et qui présageaient la victoire.

Quant à l'emplacement, c'est une vaste plaine de sable, comme il en faut à des manœuvres de cavalerie ; un village, nommé Bekir, s'élève au milieu ; un petit ruisseau la limite un peu en avant de Djizeh. Mourad et toute sa cavalerie étaient adossés au Nil, ayant le Caire derrière eux.

Bonaparte vit, à cette disposition du terrain et de ses ennemis, qu'il lui était possible, non seulement de vaincre les mamelouks, mais encore de les exterminer. Il développa son armée en demi-cercle, formant de chaque division des carrés gigantesques, au centre desquels était placée l'artillerie. Desaix, habitué à marcher en avant, commandait le premier carré, placé entre Embabeh et Djizeh ; puis venaient la division Régnier, la division Kléber, privée de son chef, blessé à Alexandrie, et commandée par Dugua ; puis la division Menou, commandée par Vial ; enfin, formant l'extrême gauche, appuyée au Nil et la plus rapprochée d'Embabeh, la division du général Bon.

Tous les carrés devaient se mettre en mouvement ensemble, marcher sur Embabeh, et, village, chevaux, mamelouks, retranchements, tout jeter dans le Nil

Mais Mourad n'était pas homme à attendre derrière quelques huttes de sable. A peine les carrés eurent-ils pris place, que les mamelouks sortirent de leurs retranchements en masses inégales, et, sans choisir, sans calculer, se ruèrent sur les carrés qu'ils trouvèrent le plus près d'eux : c'étaient les divisions Desaix et Régnier.

Arrivés à la portée du fusil, les assaillants se divisèrent en deux colonnes : la première marchait tête baissée sur l'angle gauche de la division Régnier, la seconde sur l'angle droit de la division Desaix. Les carrés les laissèrent approcher à dix pas, puis ils éclatèrent : chevaux et cavaliers se trouvèrent arrêtés par une muraille de flammes ; les deux premiers rangs des mamelouks tombèrent comme si la terre eût tremblé sous eux ; le reste de la colonne, emporté par sa course, arrêté par ce rempart de fer et de feu, ne pouvant ni ne voulant retourner en arrière, longea, ignorant qu'il était, toute la face du carré Régnier, dont le feu le rejeta sur la division Desaix. Celle-ci, se trouvant alors prise entre ces deux trombes d'hommes et de chevaux qui tourbillonnaient autour d'elle, leur présenta le bout des baïonnettes de son premier rang, tandis que les deux autres s'enflammaient, et que ses angles, en s'ouvrant, laissaient passer les boulets, impatients de se mêler à cette sanglante fête.

Il y eut un moment où les deux divisions se trouvèrent complètement entourées et où tous les moyens furent mis en œuvre pour ouvrir ces carrés impossibles et mortels. Les mamelouks chargeaient jusqu'à dix pas, recevaient le double feu de la fusillade et de l'artillerie ; puis, retournant leurs chevaux, qui s'effrayaient à la vue des baïonnettes, ils les forçaient d'avancer à reculons, les faisaient cabrer et se renversaient avec eux, tandis que les cavaliers démontés se traînaient sur leurs genoux, rampaient comme des serpents, et allaient couper les jarrets de nos soldats. Il en fut ainsi pendant trois quarts d'heure que dura cette horrible mêlée. Nos soldats, à cette manière de combattre, ne reconnaissaient plus des hommes ; ils croyaient avoir affaire à des fantômes, à des spectres, à des démons. Enfin mamelouks acharnés, cris d'hommes, hennissements de chevaux, flammes et fumée, tout s'évanouit, comme si un tourbillon l'emportait : il ne resta entre les deux divisions qu'un champ de bataille sanglant, hérissé d'armes et d'étendards, jonché de morts et de mourants se plaignant et se soulevant encore comme une houle mal calmée.

En ce moment, tous les carrés, d'un pas régulier comme celui d'une parade, avançaient, enfermant Embabeh dans leur cercle de fer ; tout à coup la ligne du bey s'enflamma à son tour : trente-sept pièces d'artillerie croisèrent sur la plaine leurs réseaux de bronze La flottille bondit sur le Nil, secouée par le recul des bombardes, et Mourad, à la tête de trois mille cavaliers, s'élança à son tour pour voir s'il ne pourrait pas mordre à ces carrés infernaux ; alors, la colonne qui avait donné d'abord, et qui avait eu le temps de se reformer, le reconnut, et de son côté aussi elle revint contre ses premiers et mortels ennemis.

Ce dut être une chose merveilleuse à voir, pour l'œil d'aigle qui planait au-dessus du champ de bataille, que ces six mille cavaliers, les premiers du monde, montés sur des chevaux dont les pieds ne laissent pas de trace sur le sable, tournant comme une meute autour de ces carrés immobiles et enflammés, les étreignant de leurs replis, les enveloppant de leurs nœuds, cherchant à les étouffer quand ils ne pouvaient les ouvrir, se dispersant, se reformant pour se disperser encore, changeant de face comme des vagues qui battent un rivage ; puis, revenant sur une seule ligne, et, pareils à un serpent gigantesque dont on voyait parfois la tête, conduite par l'infatigable Mourad, se dresser jusqu'au dessus des carrés. Tout à coup, les batteries des retranchements changèrent d'artilleurs, les mamelouks entendirent tonner leurs propres canons et se virent enlevés par leurs propres boulets, leur flottille prit feu et sauta ; tandis que Mourad usait ses griffes et ses dents contre nos carrés, les trois colonnes d'attaque s'étaient emparées des retranchements, et Marmont, commandant la plaine, foudroyait, des hauteurs d'Embabeh, les mamelouks acharnés contre nous

Alors Bonaparte ordonna une nouvelle manœuvre, et tout fut fini : les carrés s'ouvrirent, se développèrent, se joignirent et se soudèrent comme les anneaux d'une chaîne ; Mourad et ses mamelouks se trouvèrent pris entre leurs propres retranchements et la ligne française. Mourad vit que la bataille était perdue ; il rallia ce qui lui restait d'hommes, et, entre cette double ligne de feux, au galop aérien de ses chevaux, il s'élança tête baissée dans l'ouverture que la division Desaix laissait entre elle et le Nil, passa comme un tourbillon sous le dernier feu de nos soldats, s'enfonça dans le village de Djizeh, et reparut un instant après au-dessus de lui, se retirant vers la haute Egypte avec deux ou trois cents cavaliers, restes de sa puissance

Il avait laissé sur le champ de bataille trois mille hommes, quarante pièces d'artillerie, quarante chameaux chargés, ses tentes, ses chevaux, ses esclaves. On abandonna cette plaine couverte d'or, de cachemires et de soie, aux soldats vainqueurs, qui firent un butin immense ; car tous ces mamelouks étaient couverts de leurs plus belles armures, et portaient sur eux tout ce qu'ils possédaient en bijoux, en or et en argent.

Bonaparte coucha le même soir à Djizeh, et, le surlendemain, il entra au Caire par la porte de la Victoire.

A peine est-il au Caire, que Bonaparte rêve, non seulement la colonisation du pays dont il vient de s'emparer, mais encore la conquête de l'Inde par l'Euphrate. Il rédige pour le Directoire une note dans laquelle il demande des renforts, des armes, des équipages de guerre, des chirurgiens, des pharmaciens, des médecins, des fondeurs, des liquoristes, des comédiens, des jardiniers, des marchands de marionnettes pour le peuple, et une cinquantaine de femmes françaises ; il envoie à Typpo-Saeb un courrier pour lui proposer une alliance contre les Anglais : puis, bercé de cette double espérance, il se met à la poursuite d'Ibrahim, le plus influent des beys après Mourad, le culbute à Saheleyeh, et, pendant qu'on le félicite de cette victoire, un

messager lui apporte la nouvelle de la perte entière de sa flotte. Nelson a écrasé Brueys; la flotte a disparu comme dans un naufrage: plus de communications avec la France, plus d'espoir de conquérir l'Inde. Il faut rester en Egypte ou en sortir grands comme les anciens.

Bonaparte revient au Caire, célèbre l'anniversaire de la naissance de Mahomet et la fondation de la République. Au milieu de ces fêtes, le Caire se révolte, et, tandis qu'il le foudroie du haut du Mokattam, Dieu lui vient en aide et lui amène l'orage: tout s'apaise en quatre jours. Bonaparte part pour Suez; il veut voir la mer Rouge et mettre le pied en Asie à l'âge d'Alexandre. Il manque de périr comme le pharaon: un guide le sauve.

Maintenant, ses yeux se tournent vers la Syrie. L'époque d'un débarquement en Egypte est passée et ne doit plus revenir qu'au mois de juillet suivant; mais il reste à craindre une expédition par Gaza et el Arich, car Djezzar-Pacha, surnommé *le Boucher*, vient de s'emparer de cette dernière ville. Il faut détruire cette avant-garde de la Porte-Ottomane, renverser les remparts de Jaffa, de Gaza et d'Acre, ravager le pays et en détruire toutes les ressources, afin de rendre impossible le passage d'une armée par le désert. Voilà le plan connu; mais peut-être cache-t-il quelqu'une de ces expéditions gigantesques comme Bonaparte en garde toujours au fond de sa pensée: nous verrons.

Il part à la tête de dix mille hommes, divise l'infanterie en quatre corps, qu'il met sous les ordres de Bon, de Kléber, de Lannes et de Régnier, donne la cavalerie à Murat, l'artillerie à Dammartin et le génie à Cafarelli-Dufalga. El Arich est attaqué et pris le 1er ventôse, le 7, Gaza est occupé sans résistance; le 17, Jaffa, emporté d'assaut, voit sa garnison, composée de cinq mille hommes, passée au fil de l'épée; puis la route continue triomphale; on arrive devant Saint-Jean d'Acre, et, le 30 du même mois, la brèche est ouverte: c'est là que doivent commencer les revers.

C'est un Français qui commande la place, un ancien camarade de Napoléon; examinés ensemble à l'Ecole militaire, ils ont été le même jour envoyés à leurs corps respectifs. Attaché au parti royaliste, Phelippeaux fait évader Sydney Smith de la prison du Temple, il le suit en Angleterre, et le précède en Syrie; c'est contre son génie bien plus que contre les remparts d'Acre que Bonaparte vient se heurter; aussi, au premier coup d'œil, il voit que la défense est conduite par un homme supérieur. Un siège en règle est impossible, il faut emporter la ville: trois assauts successifs sont donnés sans résultat. Pendant un de ces assauts, une bombe tombe aux pieds de Bonaparte; deux grenadiers se jettent aussitôt sur lui, le placent entre eux deux, élèvent leurs bras au-dessus de sa tête et le couvrent de toute part; la bombe éclate, et, comme par miracle, ses éclats respectent leur dévouement, personne n'est blessé. Un de ces grenadiers s'appelle Daumesnil: il sera général en 1809, perdra une jambe à Moscou en 1812, et commandera Vincennes en 1814.

Cependant des secours arrivent de tous côtés à Djezzar; les pachas de Syrie ont réuni leurs forces et marchent sur Acre. Sydney Smith accourt avec la flotte anglaise; enfin, la peste, cet auxiliaire plus terrible que tous les autres, vient en aide au bourreau de la Syrie. Il faut d'abord se débarrasser de l'armée de Damas. Bonaparte, au lieu de l'attendre ou de reculer à son approche, marche au-devant d'elle, la joint et la disperse dans la plaine du mont Thabor, puis revient tenter encore cinq autres assauts, inutiles comme les premiers. Saint-Jean d'Acre est pour lui la ville maudite: il ne la dépassera pas.

Chacun s'étonne qu'il s'acharne ainsi à la prise d'une bicoque, qu'il y risque chaque jour sa vie, qu'il y perde ses meilleurs officiers et ses plus braves soldats; chacun le blâme de cet acharnement qui semble sans but: le but, le voici; il l'explique lui-même après un de ces assauts infructueux où Duroc a été blessé, car il a besoin que quelques grands cœurs comme le sien sachent qu'il ne joue pas un jeu d'insensé.

— Oui, dit-il, je vois que cette misérable bicoque m'a coûté bien du monde et pris bien du temps, mais les choses sont trop avancées pour ne pas tenter un nouvel effort. Si je réussis, je trouve dans la ville les trésors du pacha et des armes pour trois cent mille hommes, je soulève et j'arme la Syrie qu'a tant indignée la férocité de Djezzar, dont, à chaque assaut, la population demande la chute à Dieu, je marche sur Damas et Alep; en avançant dans le pays, je grossis mon armée de tous les mécontents; j'annonce au peuple l'abolition de la servitude et du gouvernement tyrannique des pachas. J'arrive à Constantinople avec des masses armées, je renverse l'empire turc, je fonde dans l'Orient un nouvel et grand empire qui fixe ma place dans la postérité, et je reviens à Paris par Andrinople et par Vienne, après avoir anéanti la maison d'Autriche.

Puis, poussant un soupir, il continue:

— Si je ne réussis pas dans le dernier assaut que je veux tenter, je pars sur-le-champ; le temps me presse. Je ne serai point au Caire avant la mi-juin: les vents sont alors favorables pour aller du nord en Egypte. Constantinople enverra des troupes à Alexandrie et à Rosette, il faut que j'y sois. Quant à l'armée qui viendra plus tard par terre, je ne la crains pas cette année. Je ferai tout détruire jusqu'à l'entrée du désert; je rendrai impossible le passage d'une armée d'ici à deux ans: on ne vit pas au milieu des ruines.

C'est ce dernier parti qu'il est forcé de prendre. L'armée se retire sur Jaffa: Bonaparte y visite l'hôpital des pestiférés; ce sera la plus belle composition du peintre Gros. Tout ce qui est transportable est évacué, par mer, sur Damiette, et par terre sur Gaza et el Arich: une soixantaine restent, qui n'ont plus qu'un jour à vivre, mais qui dans une heure tomberont aux mains des Turcs. La même nécessité au cœur de bronze, qui a fait passer au fil de l'épée la garnison de Jaffa, élève encore la voix. Le pharmacien R... fait distribuer, dit-on, une potion aux mourants: au lieu des tortures que leur réservent les Turcs, ils auront au moins une douce agonie.

Enfin, le 26 prairial, après une marche longue et pénible, l'armée rentre au Caire. Il était temps. Mourad-Bey, échappé à Desaix, menace la basse Egypte; une seconde fois, il atteint les Français au pied des Pyramides: Bonaparte ordonne tout pour une bataille; cette fois, c'est lui qui prend la position des mamelonks, et qui s'adosse au fleuve; mais, le lendemain au matin, Mourad-Bey a disparu. Bonaparte s'étonne; le même jour, tout lui est expliqué; la flotte qu'il avait devinée a débarqué à Aboukir, juste à l'époque qu'il a prédite; Mourad, par des chemins détournés, est allé rejoindre le camp des Turcs.

En arrivant, il trouve le pacha plein de hautaines espérances: lorsqu'il a paru, les détachements français, trop faibles pour le combattre, se sont repliés pour se concentrer.

— Eh bien, dit Moustapha-Pacha au bey des mamelouks, ces Français tant redoutés, dont tu n'as pu soutenir la présence, je me montre, et les voilà qui fuient devant moi.

— Pacha, répondit Mourad-Bey, rends grâce au Prophète qu'il convienne aux Français de se retirer; car, s'ils se retournaient, tu disparaîtrais devant eux comme la poussière devant l'aquilon.

Il prophétisait, le fils du désert: à quelques jours de là, Bonaparte arrive; après trois heures de combat, les Turcs plient et prennent la fuite; Moustapha-Pacha tend d'une main sanglante son sabre à Murat; deux cents hommes se rendent avec lui, deux mille restent sur le champ de bataille, dix mille sont noyés; vingt pièces de canon, les tentes, les bagages tombent entre nos mains; le fort d'Aboukir est repris; les mamelouks sont rejetés au delà du désert, et les Anglais et les Turcs ont cherché un asile sur leurs vaisseaux.

Bonaparte envoie un parlementaire au vaisseau amiral; il doit traiter du renvoi des prisonniers, qu'il est impossible de garder, et inutile de fusiller comme à Jaffa; en échange, l'amiral envoie à Bonaparte du vin, des fruits et la *Gazette de Francfort* du 10 juin 1799.

Depuis le mois de juin 1798, c'est-à-dire depuis plus d'un an, Bonaparte est sans nouvelles de France: il jette les yeux sur le journal, le parcourt rapidement et s'écrie:

— Mes pressentiments ne m'ont pas trompé, l'Italie est perdue; il faut que je parte!

En effet, les Français en sont arrivés au point où il les désire: assez malheureux pour le voir arriver, non pas comme un ambitieux, mais comme un sauveur.

Ganteaume, appelé par lui, arrive aussitôt. Bonaparte lui donne l'ordre de préparer les deux frégates *le Muiron* et *la Carrère*, et deux petits bâtiments, *la Revanche* et *la Fortune*, avec des vivres pour quatre à cinq cents hommes et pour deux mois. Le 22 août, il écrit à l'armée:

Les nouvelles d'Europe m'ont décidé à partir pour la France; je laisse le commandement au général Kléber: l'armée aura bientôt de mes nouvelles. Je ne puis en dire davantage. Il m'en coûte de quitter les soldats auxquels je suis le plus attaché, mais ce ne sera que momentanément. Le général que je leur laisse a la confiance de l'armée et la mienne. »

Le lendemain, il s'embarque sur le *Muiron*. Ganteaume veut prendre la haute mer, Bonaparte s'y oppose.

— Je veux, dit-il, que vous longiez autant que possible les côtes d'Afrique: vous suivrez cette route jusqu'au sud de la Sardaigne. J'ai une poignée de braves, j'ai un peu d'artillerie; si les Anglais se présentent, je m'échoue sur les sables, je gagnerai par terre Oran, Tunis ou un autre port, et, là, je trouverai le moyen de me rembarquer.

Pendant vingt et un jours, les vents de l'ouest et du nord-ouest repoussent Bonaparte vers le port d'où il vient de sortir. Enfin, on sent les premières brises d'un vent d'est, Ganteaume lui ouvre toutes ses voiles, en peu de temps,

on dépasse le point où fut autrefois Carthage, on double la Sardaigne, dont on longe la côte occidentale; le 1er octobre, on entre dans le port d'Ajaccio, où l'on change pour dix-sept mille francs de sequins turcs contre de l'argent français, — c'est tout ce que Bonaparte rapporte d'Egypte; — enfin, le 7 du même mois, on quitte la Corse et l'on fait voile pour la France, dont on n'est plus qu'à soixante et dix lieues. Le 8, au soir, on signale une escadre de quatorze vaisseaux; Ganteaume propose de virer de bord et de retourner en Corse.

— Non, s'écrie impérieusement Bonaparte; faites force de voiles; tout le monde à son poste; au nord-ouest, au nord-ouest, marchons!

Toute la nuit se passe en inquiétudes; Bonaparte ne quitte pas le pont; il fait préparer une grande chaloupe, y met douze matelots, ordonne à son secrétaire de faire un choix de ses papiers les plus importants, et prend vingt hommes, avec lesquels il se fera échouer sur les côtes de la Corse. Au jour, toutes ces précautions deviennent inutiles, toutes les terreurs se dissipent, la flotte fait voile vers le nord-est. Le 8 octobre, au point du jour, on aperçoit Fréjus; à huit heures, on entre en rade. Aussitôt le bruit se répand que l'une des deux frégates porte Bonaparte; la mer se couvre d'embarcations; toutes les mesures sanitaires, que Bonaparte se proposait de violer, sont oubliées par le peuple; en vain lui fait-on observer le danger qui le menace:

— Nous aimons mieux, répond-il, la peste que les Autrichiens.

Bonaparte est conduit, entraîné, porté; c'est une fête, une ovation, un triomphe. Enfin, au milieu de l'enthousiasme, des acclamations, du délire, César met le pied sur cette terre où il n'y a plus de Brutus.

Six semaines après, la France n'a plus de directeurs, mais elle a trois consuls: et, parmi ces trois consuls, il y en a un, au dire de Siéyés, qui sait tout, qui fait tout, qui peut tout.

Nous sommes arrivés au 18 brumaire.

III

BONAPARTE PREMIER CONSUL

Le premier soin de Bonaparte, en arrivant à la suprême magistrature d'un Etat tout saignant encore de la guerre civile et étrangère, et tout épuisé de ses propres victoires, fut de tenter d'asseoir la paix sur des bases solides; en conséquence, le 5 nivôse an VIII de la République, mettant de côté toutes les formes diplomatiques dont les souverains enveloppent d'habitude leur pensée, il écrivit directement et de sa main au roi George III, pour lui proposer une alliance entre la France et l'Angleterre. Le roi resta muet, Pitt se chargea de répondre: c'est dire que l'alliance fut refusée.

Bonaparte, repoussé par George III, se tourna vers Paul Ier. Connaissant le caractère chevaleresque de ce prince, il pensa qu'il fallait vis-à-vis de lui agir en chevalier; il rassembla dans l'intérieur de la France les troupes russes prises en Hollande et en Suisse, il les fit habiller à neuf et les renvoya dans leur patrie, sans leur demander ni rançon ni échange. Bonaparte ne s'était pas trompé en comptant sur cette démarche pour désarmer Paul Ier. Celui-ci, en apprenant la courtoisie du premier consul, retira les troupes qu'il avait encore en Allemagne, et déclara qu'il ne faisait plus partie de la coalition.

La France et la Prusse étaient en bonne intelligence, et le roi Frédéric-Guillaume avait scrupuleusement observé les conditions du traité de 1795. Bonaparte envoya Duroc auprès de lui pour le déterminer à étendre le cordon de ses troupes jusque sur le bas Rhin, afin d'avoir une ligne moins considérable à défendre. Le roi de Prusse y consentit et promit d'employer son intervention auprès de la Saxe, du Danemark et de la Suède, pour qu'ils observassent la neutralité.

Restaient donc l'Angleterre, l'Autriche et la Bavière. Mais ces trois puissances étaient loin d'être prêtes à recommencer les hostilités. Bonaparte eut donc le temps, sans les perdre de vue, de jeter les yeux sur l'intérieur.

Le siège du nouveau gouvernement était aux Tuileries. Bonaparte habitait le palais des rois, et peu à peu les anciens usages de la cour reparaissaient dans ces appartements d'où les avaient chassés les conventionnels; au reste, il faut le dire, le premier des privilèges de la Couronne que s'arrogea Bonaparte fut celui de faire grâce. M. Defeu, émigré français pris dans le Tyrol, avait été conduit à Grenoble et condamné à mort. Bonaparte apprend cette nouvelle, fait écrire par son secrétaire sur un bout de papier: « Le premier consul ordonne de suspendre l'exécution du jugement de M. Defeu. » signe cet ordre laconique, l'expédie au général Férino, et M. Defeu est sauvé.

Puis commence à se faire jour cette passion, qui tient chez lui la première place après celle de la guerre, la passion des monuments. D'abord il se contente de faire balayer les échoppes qui encombrent la cour des Tuileries; bientôt, en regardant par une des fenêtres, offusqué qu'il est de l'interruption du quai d'Orsay, où la Seine, en débordant tous les hivers, empêche les communications avec le faubourg Saint-Germain, il écrit ces mots: « Le quai de l'Ecole de Natation sera achevé dans la campagne prochaine, » et les envoie au ministre de l'intérieur, qui se hâte d'obéir. Le concours journalier des personnes qui traversent la Seine sur des batelets, entre le Louvre et les Quatre-Nations, indique en cet endroit la nécessité d'un pont: le premier consul envoie chercher MM. Percier et Fontaine, et le pont des Arts s'étend d'une rive à l'autre comme une construction magique. La place Vendôme est veuve de la statue de Louis XIV: une colonne fondue avec les canons conquis sur les Autrichiens, dans une campagne de trois mois, la remplacera. La halle au blé incendiée sera reconstruite en fer; des lieues entières de quai retiendront, d'un bout à l'autre de la capitale, les eaux de la rivière dans leur lit; un palais sera bâti pour la Bourse; l'église des Invalides sera rendue à sa destination première, brillante comme au jour où elle étincela pour la première fois au feu du soleil de Louis XIV; quatre cimetières, qui rappelleront les nécropoles du Caire, seront placés aux quatre points cardinaux de Paris; enfin, si Dieu lui prête temps et puissance, une rue sera percée, qui s'étendra de Saint-Germain-l'Auxerrois à la barrière du Trône; elle aura cent pieds de large; elle sera plantée d'arbres comme les boulevards, et bordée d'arcades comme la rue de Rivoli; mais, pour cette rue, il faut qu'il attende encore, car cette rue doit s'appeler la rue *Impériale*.

Pendant ce temps, la première année du XIXe siècle préparait ses merveilles guerrières; la loi du recrutement s'exécutait avec enthousiasme, un nouveau matériel militaire s'organisait, les levées d'hommes, à mesure qu'elles s'opéraient, étaient dirigées depuis la rivière de Gênes jusqu'au bas Rhin. Une armée de réserve se réunissait au camp de Dijon, et se composait en grande partie de l'armée de Hollande qui venait de pacifier la Vendée.

De leur côté, les ennemis répondaient à ces préparatifs par des armements pareils. L'Autriche pressait l'organisation de ses levées, l'Angleterre prenait à sa solde un corps de douze mille Bavarois, et l'un de ses plus habiles agents recrutait pour elle dans la Souabe, dans la Franconie et dans l'Odenval; enfin six mille Wurtembergeois, les régiments suisses et le corps noble d'émigrés sous les ordres du prince de Condé, passaient du service de Paul Ier à la solde de George III. Toutes ces troupes étaient destinées à agir sur le Rhin: l'Autriche envoyait ses meilleurs soldats en Italie; car c'était là que les alliés avaient l'intention d'ouvrir la campagne.

Le 17 mars 1800, au milieu d'un travail sur l'institution des écoles diplomatiques fondées par M. de Talleyrand, Bonaparte se retourne tout à coup vers son secrétaire, et, avec un sentiment de gaieté visible:

— Où croyez-vous que je battrai Mélas? lui demande-t-il.

— Je n'en sais rien, lui répond le secrétaire étonné.

— Allez dérouler dans mon cabinet la grande carte d'Italie, et je vous le ferai voir.

Le secrétaire s'empresse d'obéir. Bonaparte se munit d'épingles à tête de cire rouge et noire, se couche sur l'immense carte, pique son plan de campagne, place sur tous les points où l'ennemi l'attend ses épingles à tête noire, aligne ses épingles à tête rouge sur toute la ligne où il espère conduire ses troupes; puis il se retourne vers son secrétaire, qui l'a regardé faire en silence.

— Eh bien? lui dit-il.

— Eh bien, lui répond celui-ci, je n'en sais pas davantage.

— Vous êtes un nigaud! Regardez un peu. Mélas est à Alexandrie, où il a son quartier général; il y restera tant que Gênes ne sera pas rendue. Il a dans Alexandrie ses magasins, ses hôpitaux, son artillerie, ses réserves. (Indiquant le Saint-Bernard:) Je passe les Alpes ici, je tombe sur ses derrières avant qu'il se doute que je suis en Italie, je coupe ses communications avec l'Autriche, je le joins dans les plaines de la Scrivia (plaçant une épingle rouge à San-Giuliano), et je le bats ici.

C'était le plan de la bataille de Marengo que le premier consul venait de tracer. Quatre mois après, il était accompli en tout point; les Alpes étaient franchies, le quartier général était à San-Giuliano, Mélas était coupé, il ne restait plus qu'à le battre; Bonaparte venait d'écrire son nom à côté de ceux d'Annibal et de Karl le Grand.

Le premier consul avait dit vrai. Il avait roulé du sommet des Alpes comme une avalanche. Le 2 juin il était devant Milan, où il entrait sans résistance, et dont incontinent il bloquait le fort. Le même jour, Murat était envoyé à Plaisance et Lannes à Montebello: tous deux allaient com-

battre, sans s'en douter encore, l'un pour une couronne, l'autre pour un duché.

Le lendemain de l'entrée de Bonaparte à Milan, un espion qui l'a servi dans ses premières campagnes d'Italie se fait annoncer; le général le reconnaît au premier coup d'œil il est au service des Autrichiens, Mélas l'envoie pour surveiller l'armée française: mais il veut en finir avec le métier dangereux qu'il exerce, et demande mille louis pour trahir Mélas; en outre, il lui faut quelques renseignements exacts à rapporter à son général.

— Qu'à cela ne tienne, dit le premier consul; peu m'importe que l'on connaisse mes forces et ma position, pourvu que je connaisse les forces et la position de mon ennemi, dis-moi quelque chose qui en vaille la peine et les mille louis sont à toi.

Alors l'espion lui dit le nombre des corps, leur force, leur emplacement, les noms des généraux, leur valeur, leur caractère; — le premier consul suit sa parole sur la carte qu'il crible d'épingles; — au reste, Alexandrie n'est pas approvisionnée, Mélas est loin de s'attendre à un siège, il a beaucoup de malades et manque de médicaments. En échange, Berthier remet à l'espion une note à peu près exacte sur la situation de l'armée française. Le premier consul voit clair dans la position de Mélas, comme si le génie des batailles l'avait fait planer au-dessus des plaines de la Scrivia.

Le 8 juin, dans la nuit, un courrier arrive de Plaisance; c'est Murat qui l'envoie. Il est porteur d'une lettre interceptée. La dépêche est de Mélas; elle est adressée au conseil aulique de Vienne; elle annonce la capitulation de Gênes, qui a eu lieu le 4, après avoir mangé jusqu'aux selles de ses chevaux. Masséna a été forcé de se rendre.

On réveille Bonaparte au milieu de la nuit, en vertu de son précepte « Laissez-moi dormir pour les bonnes nouvelles, réveillez-moi pour les mauvaises. »

— Bah! vous ne savez pas l'allemand, dit-il d'abord à son secrétaire.

Puis, forcé de reconnaître que celui-ci a dit la vérité, il se lève, passe le reste de la nuit à donner des ordres et à envoyer des courriers, et, à huit heures du matin, tout est prêt pour parer aux conséquences probables de cet événement inattendu.

Le même jour, le quartier général est transporté à Stradella, où il reste jusqu'au 12 et où Desaix le rejoint le 11. Le 13, en marchant sur la Scrivia, le premier consul traverse le champ de bataille de Montebello, et trouve les églises encore pleines de morts et de blessés.

— Diable! dit-il à Lannes, qui lui sert de cicérone, il paraît que l'affaire a été chaude.

— Je crois bien, répond celui-ci, les os craquaient dans ma division, comme la grêle qui tombe sur les vitrages.

Enfin, le 13 au soir, le premier consul arrive à Torre-di-Galllfolo. Quoiqu'il soit tard et qu'il soit écrasé de fatigue, il ne veut point se mettre au lit qu'on ne se soit assuré si les Autrichiens ont un pont sur la Bormida. A une heure du matin, l'officier chargé de cette mission revient, et répond qu'il n'en existe pas. Cet avis tranquilise le premier consul; il se fait rendre un dernier compte de la position des troupes et se couche, ne croyant pas à un engagement pour le lendemain.

Nos troupes occupaient les positions suivantes:

La division Gardanne et la division Chamberliac, formant le corps d'armée du général Victor, étaient campées à la cassine de Pedra-Buona, en avant de Marengo, et à distance égale du village et de la rivière.

Le corps du général Lannes s'était porté en avant du village de San-Giuliano, à droite de la grande route de Tortone, à six cents toises à peu près du village de Marengo.

La garde des consuls était placée en réserve derrière les troupes du général Lannes, à une distance de cinq cents toises environ.

La brigade de cavalerie aux ordres du général Kellermann, et quelques escadrons de hussards et de chasseurs, formaient la gauche et remplissaient sur la première ligne les intervalles des divisions Gardanne et Chamberliac.

Une seconde brigade de cavalerie, commandée par le général Champeaux, formait la droite et remplissait sur la seconde ligne les intervalles de l'infanterie du général Lannes.

Enfin le 12e régiment de hussards et le 21e régiment de chasseurs, détachés par Murat, sous les ordres du général Rivaud, occupaient le débouché de Sale, village situé à l'extrême droite de la position générale.

Tous ces corps réunis et échelonnés obliquement, la gauche en avant, formaient un effectif de dix-huit ou dix-neuf mille hommes d'infanterie et de deux mille cinq cents chevaux, auxquels devaient se rallier dans la journée du lendemain les divisions Monnier et Boudet, qui, d'après les ordres du général Desaix, occupaient en arrière, et à dix lieues à peu près de Marengo, les villages d'Acqui et de Castel-Nuovo.

De son côté, pendant la journée du 13, le général Mélas avait achevé de réunir les troupes des généraux Haddik, Kaim et Ott. Le même jour, il avait passé le Tanaro, et était venu bivaquer en avant d'Alexandrie, avec trente-six mille hommes d'infanterie, sept mille de cavalerie, et une artillerie nombreuse, bien servie et bien attelée.

A cinq heures, Bonaparte fut réveillé par le bruit du canon.

Au même instant, et comme il achevait de s'habiller, un aide de camp du général Lannes accourt, à grande course de cheval, et lui annonce que l'ennemi a passé la Bormida, qu'il a débouché dans la plaine, et que l'on se bat.

L'officier d'état-major ne s'était pas assez avancé: il y avait un pont sur la rivière.

Bonaparte monte aussitôt à cheval, et se rend en toute hâte sur le point où la bataille est engagée.

Il y trouve l'ennemi formé sur trois colonnes: l'une, celle de gauche, composée de toute la cavalerie et de l'infanterie légère, se dirige vers Castel-Ceriolo, par le chemin de Sale, tandis que les colonnes du centre et de la droite, appuyées l'une à l'autre, et composées des corps d'infanterie des généraux Haddik, Kaim, O'Reilly, et de la réserve des grenadiers aux ordres du général Ott, s'avancent par la route de Tortone et par le chemin de Fragarolo en remontant la Bormida.

Aux premiers pas que ces deux colonnes avaient faits, elles étaient venues se heurter aux troupes du général Gardanne, postées, comme nous l'avons dit, à la ferme et sur le ravin de Pedra-Buona. C'était le bruit de la nombreuse artillerie qui marchait devant elles, et à la suite de laquelle elles déployaient des bataillons trois fois supérieurs en nombre à ceux qu'elles attaquaient, qui avait réveillé Bonaparte, et qui attirait le lion sur le champ de bataille.

Il arrivait au moment où la division Gardanne, écrasée, commençait à se replier, et où le général Victor faisait avancer à son secours la divison Chamberliac. Protégées par ce mouvement, les troupes de Gardanne opèrent leur retraite en bon ordre, et viennent couvrir le village de Marengo.

Alors les troupes autrichiennes cessent de marcher en colonne, et, profitant du terrain qui s'élargit devant elles, se déploient en lignes parallèles, mais numériquement bien supérieures, à celles des généraux Gardanne et Chamberliac. La première de ces lignes était commandée par le général Haddik, la seconde par le général Mélas en personne, tandis que le corps de grenadiers du général Ott se formait un peu en arrière, à la droite du village de Castel-Ceriolo.

Un ravin, creusé comme un retranchement, formait un demi-cercle autour du village de Marengo. Le général Victor y établit en ligne les divisions Gardanne et Chamberliac, qui vont être attaquées une seconde fois. Elles sont à peine rangées en bataille, que Bonaparte leur fait donner l'ordre de défendre Marengo le plus longtemps possible; le général en chef avait compris que la bataille devait porter le nom de ce village.

Au bout d'un instant, l'action s'engage de nouveau sur le front de la ligne; des tirailleurs se fusillent de chaque côté du ravin, et le canon gronde, se renvoyant la mitraille à portée de pistolet. Protégé par cette artillerie terrible, l'ennemi, supérieur en nombre, n'a qu'à s'étendre pour nous déborder. Le général Rivaud, qui commande l'extrême droite de la brigade Gardanne, se porte alors en avant, place hors du village, sous le feu le plus ardent de l'ennemi, un bataillon en rase campagne et lui ordonne de se faire tuer sans reculer d'un pas: c'est un point de mire pour l'artillerie autrichienne dont chaque boulet porte; mais, pendant ce temps, le général Rivaud forme sa cavalerie en colonne, tourne le bataillon protecteur, tombe sur trois mille Autrichiens qui s'avancent au pas de charge, les repousse, et, tout blessé qu'il est par un biscaïen, les force, après les avoir mis en désordre, à aller se reformer derrière leur ligne; puis il vient se remettre en bataille à la droite du bataillon, qui est resté ferme comme une muraille.

En ce moment, la division du général Gardanne, sur laquelle s'épuise depuis le matin tout le feu de l'ennemi, est rejetée dans Marengo, où la première ligne des Autrichiens la suit, tandis que la seconde ligne empêche la division Chamberliac et la brigade Rivaud de lui porter du secours; d'ailleurs, repoussées elles-mêmes, elles sont bientôt forcées de battre en retraite de chaque côté du village. Derrière lui elles se rejoignent, le général Victor les reforme, et, leur rappelant l'importance que le premier consul accorde à la possession de Marengo, il se met à leur tête, pénètre à son tour dans les rues que les Autrichiens n'ont pas eu le temps de barricader, reprend le village, le reperd, le reprend une fois encore; puis enfin écrasé sous la supériorité du nombre, il est forcé de l'abandonner une dernière fois, et, appuyé par les deux divisions de Lannes, qui arrive à son secours, il reforme sa ligne parallèlement à l'ennemi qui, à son tour, débouche de Marengo et se développe, présentant un immense front de bataille. Aussitôt Lannes, voyant les deux divisions du général Victor ralliées et prêtes à soutenir de nouveau le combat, s'étend sur la droite, au moment où les Autrichiens vont nous déborder. Cette manœuvre le met en

face des troupes du général Kalm, qui viennent d'emporter Marengo; les deux corps, l'un exalté par son commencement de victoire, l'autre tout frais de son repos, se heurtent avec rage, et le combat, un instant interrompu par la double manœuvre des deux armées, recommence sur toute la ligne, plus acharné que jamais.

Après une lutte d'une heure, pied à pied, baïonnette à baïonnette, le corps d'armée du général Kaim plie et recule; le général Champeaux, à la tête du 1er et du 8e régiment de dragons, charge sur lui et augmente son désordre; le général Watrin, avec le 6e léger, les 22e et 40e de ligne, se met à leur poursuite, et les rejette à près de mille toises derrière le ruisseau de la Barbotta. Mais le mouvement qu'il vient de faire l'a séparé de son corps d'armée, les divi-

bataillons autrichiens. Pendant deux lieues, l'armée tout entière, sillonnée par les boulets, décimée par la mitraille, broyée par les obus, recula sans qu'un seul homme quittât son rang pour fuir, exécutant les divers mouvements commandés par le premier consul avec la régularité et le sang-froid d'une parade. En ce moment, la première colonne autrichienne, qui, ainsi que nous l'avons dit, s'était dirigée sur Castel-Ceriolo et n'avait point encore donné, parut, débordant notre droite. C'eût été trop d'un pareil renfort. Bonaparte se décida à utiliser la garde consulaire, qu'il avait gardée en réserve avec deux régiments de grenadiers. Il la fit avancer à trois cents toises de l'extrême droite, lui ordonna de se former en carré, et d'arrêter Elsnitz et sa colonne, *comme une redoute de granit.*



Le premier consul revint à Paris au milieu des acclamations.

sions du général Victor vont se trouver compromises par sa victoire même, et il est obligé de revenir prendre le poste qu'il a laissé un instant découvert.

En ce moment, Kellermann faisait à l'aile gauche ce que Watrin venait de faire à l'aile droite; deux de ses charges de cavalerie avaient percé à jour la ligne ennemie; mais, après la première ligne, il en avait trouvé une seconde, et, n'osant s'engager, à cause de la supériorité du nombre, il avait perdu le fruit de cette victoire momentanée.

A midi, cette ligne, qui ondulait comme un serpent de flamme sur une longueur de près d'une lieue, fut enfoncée vers son centre, après avoir fait tout ce qu'il était humainement possible de faire, et se mit en retraite, non pas vaincue, mais foudroyée par le feu de l'artillerie, et écrasée par le choc des masses. Le corps, en reculant, découvrait les ailes: les ailes furent donc forcées de suivre le mouvement rétrograde du centre; et le général Watrin, d'un côté, le général Kellermann, de l'autre, donnèrent l'ordre à leurs divisions de reculer.

La retraite se fit aussitôt par échiquier, sous le feu de quatre-vingts pièces d'artillerie qui précédaient la marche des

Le général Elsnitz fit alors la faute dans laquelle Bonaparte avait espéré qu'il tomberait. Au lieu de négliger ces neuf cents hommes, qui n'étaient pas à craindre sur les derrières d'une armée victorieuse, et de passer outre pour venir en aide aux généraux Mélas et Kaim, il s'acharna après ces quelques braves, qui usaient toutes leurs cartouches presque à bout portant, sans être entamés, et qui, lorsqu'ils n'eurent plus de munitions, reçurent l'ennemi sur la pointe de leurs baïonnettes.

Cependant, cette poignée d'hommes ne pouvait tenir longtemps ainsi, et Bonaparte allait leur donner ordre de suivre le mouvement rétrograde du reste de l'armée, lorsque l'une des divisions de Desaix, celle du général Mounier, apparut sur le derrière de la ligne française. Bonaparte frémit de joie; c'était la moitié de ce qu'il attendait. Aussitôt il échange quelques paroles avec le général Dupont, chef de l'état-major; le général Dupont s'élance au-devant d'elle, en prend le commandement, se trouve un instant enveloppé par la cavalerie du général Elsnitz, passe à travers ses rangs, va heurter d'une atteinte terrible la division du général Kaim, qui commençait à entamer le général Lannes, pousse

l'ennemi jusqu'au village de Castel-Ceriolo, y jette une de ses brigades aux ordres du général Carra-Saint-Cyr, qui en débusque les chasseurs tyroliens et les chasseurs de loups, pris à l'improviste par cette brusque attaque, lui ordonne, au nom du premier consul, de se faire tuer là avec tous ses hommes plutôt que de reculer; puis, dégageant, au retour, le bataillon de la garde consulaire et les deux régiments de grenadiers qui ont fait aux yeux de toute l'armée une si belle défense, il se joint au mouvement rétrograde qui continue de s'opérer avec le même ordre et la même précision.

Il était trois heures du soir. Des dix-neuf mille hommes qui avaient commencé à cinq heures du matin la bataille, il restait à peine, sur un rayon de deux lieues, huit mille hommes d'infanterie, mille chevaux et six pièces de canon en état de faire feu; un quart de l'armée était hors de combat, et plus de l'autre quart, par le défaut de voitures, était occupé à transporter les blessés que Bonaparte avait donné l'ordre de ne pas abandonner. Tout reculait, à l'exception du général Carra-Saint-Cyr, qui, isolé dans le village de Castel-Ceriolo, se trouvait déjà à plus d'une lieue du corps d'armée: une demi-heure encore, et il était évident pour tous que la retraite allait se changer en déroute, lorsqu'un aide de camp, envoyé au-devant de la division Desaix, sur laquelle repose à cette heure, non seulement la fortune de la journée, mais les destinées de la France, arrive ventre à terre, annonçant que la tête de ses colonnes paraît à la hauteur de San Giuliano. Bonaparte se retourne, aperçoit la poussière qui annonce son arrivée, jette un dernier coup d'œil sur toute la ligne, et crie:

— Halte!

Le mot électrique court sur le front de bataille: tout s'arrête.

En ce moment, Desaix arrive, devançant d'un quart d'heure sa division; Bonaparte lui montre la plaine jonchée de morts, et lui demande ce qu'il pense de la bataille. Desaix embrasse tout d'un coup d'œil.

— Je pense qu'elle est perdue, dit-il.

Puis tirant sa montre:

— Mais il n'est que trois heures et nous avons encore le temps d'en gagner une autre.

— C'est mon avis, répondit laconiquement Bonaparte, et j'ai manœuvré pour cela.

En effet, ici va commencer le second acte de la journée, ou plutôt de la seconde bataille de Marengo, comme Desaix l'a appelée.

Bonaparte passe sur le front de la ligne, qui a pivoté en arrière, et s'étend maintenant de San-Giuliano à Castel-Ceriolo.

— Camarades, s'écrie-t-il au milieu des boulets qui soulèvent la terre sous les jambes de son cheval, c'est avoir trop fait de pas en arrière: le moment est venu de marcher en avant. Souvenez-vous que mon habitude est de coucher sur le champ de bataille.

Les cris de « Vive Bonaparte! vive le premier consul! » s'élèvent de tous côtés, et s'éteignent dans le bruit des tambours qui battent la charge.

Les différents corps d'armée étaient alors échelonnés dans l'ordre suivant:

Le général Carra-Saint-Cyr occupait toujours, malgré les efforts que l'ennemi avait faits pour le reprendre, le village de Castel-Ceriolo, pivot de toute l'armée.

Après lui venait la seconde brigade de la division Monnier, et les grenadiers et la garde consulaire, qui, pendant deux heures, avaient tenu seuls contre le corps d'armée tout entier du général Elsnitz;

Puis les deux divisions de Lannes;

Puis la division Boudet qui n'avait pas encore combattu, et à la tête de laquelle se trouvait le général Desaix, qui disait en riant qu'il lui arriverait malheur, les boulets autrichiens ne le connaissant plus depuis deux ans qu'il était en Égypte;

Enfin les deux divisions Gardanne et Chamberliac, les plus maltraitées de toute la journée, et dont il restait à peine quinze cents hommes.

Toutes ces divisions étaient placées diagonalement en arrière les unes des autres.

La cavalerie se tenait sur la seconde ligne, prête à charger entre les intervalles des corps; la brigade du général Champeaux s'appuyait à la route de Tortone; celle du général Kellermann était au centre entre le corps de Lannes et la division Boudet.

Les Autrichiens, qui n'ont pas vu les renforts qui nous sont arrivés, et qui croient la journée à eux, continuent d'avancer en bon ordre. Une colonne de cinq mille grenadiers, commandée par le général Zach, débouche par la grande route, et marche au pas de charge sur la division Boudet, qui couvre San Giuliano. Bonaparte fait mettre en batterie quinze pièces de canon qui viennent d'arriver et que masque la division Boudet; puis, par un même cri poussé sur une étendue d'une lieue, il ordonne à toute la ligne de marcher en avant, c'est l'ordre général.

Voici les ordres particuliers:

Carra-Saint-Cyr quittera le village de Castel-Ceriolo, renversera ce qui voudra s'opposer à lui, et s'emparera des ponts sur la Bormida pour couper la retraite aux Autrichiens; le général Marmont démasquera l'artillerie lorsqu'on ne sera plus qu'à portée de pistolet de l'ennemi; Kellermann, avec sa grosse cavalerie, fera dans la ligne opposée une de ces trouées qu'il sait si bien faire; Desaix, avec ses troupes fraîches, anéantira la colonne de grenadiers du général Zach; enfin Champeaux, avec sa cavalerie légère, donnera aussitôt que les prétendus vainqueurs battront en retraite.

Les ordres sont suivis aussitôt que donnés: nos troupes, d'un seul mouvement, ont repris l'offensive; sur toute la ligne, la fusillade éclate et le canon gronde; le terrible pas de charge se fait entendre, accompagné de *la Marseillaise*; chaque chef parvenu sur le revers du défilé est prêt à entrer en plaine; la batterie démasquée par Marmont vomit le feu; Kellermann s'élance avec ses cuirassiers et traverse les deux lignes, Desaix saute les fossés, franchit les haies, arrive sur une petite éminence, et tombe au moment où il se retourne pour voir si la division le suit. Sa mort, au lieu de diminuer l'ardeur de ses soldats, la double; le général Boudet le remplace, s'élance sur la colonne de grenadiers, qui le reçoit à la baïonnette. En ce moment Kellermann, qui, comme nous l'avons dit, a déjà traversé les deux lignes, se retourne, voit la division Boudet aux prises avec cette masse immobile qu'elle ne peut faire reculer, la charge en flanc, pénètre dans son intervalle, l'ouvre, l'écartèle, la brise; en moins d'une demi-heure, les cinq mille grenadiers sont enfoncés, culbutés, dispersés; ils disparaissent comme une fumée, foudroyés, anéantis; le général Zach et son état-major sont faits prisonniers; c'est tout ce qu'il en reste.

Alors l'ennemi, à son tour, veut faire donner son immense cavalerie; mais le feu continuel de la mousqueterie, la mitraille dévorante et la terrible baïonnette, l'arrêtent court. Murat manœuvre sur ses flancs avec deux pièces d'artillerie légère et un obusier qui lui envoient la mort en courant. En ce moment, un caisson saute dans les rangs autrichiens et augmente le désordre; c'est ce qu'attend le général Champeaux avec sa cavalerie; il s'élance, cache son petit nombre par une manœuvre habile, et pénètre au plus profond des ennemis; les divisions Gardanne et Chamberliac, qui ont la retraite de toute la journée sur le cœur, tombent sur eux avec toute l'ardeur de la vengeance; Lannes se met à la tête de ses deux corps d'armée et les devance en criant:

— Montebello! Montebello!

Bonaparte est partout.

Alors tout plie, tout recule, tout se débande: les généraux autrichiens veulent vainement soutenir la retraite, la retraite se change en déroute, les divisions françaises franchissent en une demi-heure la plaine qu'elles ont défendue pied à pied pendant quatre heures; l'ennemi ne s'arrête qu'à Marengo, où il se reforme sous le feu des tirailleurs que le général Carra-Saint-Cyr a jetés depuis Castel-Ceriolo jusqu'au ruisseau de la Barbotta. Mais la division Boudet, les divisions Gardanne et Chamberliac, le poursuivent à son tour de rue en rue, de place en place, de maison en maison: Marengo est emporté; les Autrichiens se retirent vers la position de Pedra-Buona, où ils sont attaqués, d'un côté par les trois divisions acharnées après eux, et de l'autre par la demi-brigade de Carra-Saint-Cyr. A neuf heures du soir, la Pedra-Buona est emportée, et les divisions Gardanne et Chamberliac ont repris leur poste du matin. L'ennemi se précipite vers les ponts pour passer la Bormida: il y trouve Carra-Saint-Cyr, qui l'y a précédé; alors il cherche des gués, traverse la rivière sous le feu de toute notre ligne, qui ne s'éteint qu'à dix heures du soir. Les débris de l'armée autrichienne regagnent leur camp d'Alexandrie; l'armée française bivaque devant les retranchements de la tête du pont.

La journée avait coûté aux Autrichiens quatre mille cinq cents morts, huit mille blessés, sept mille prisonniers, douze drapeaux et trente pièces d'artillerie.

Jamais peut-être la fortune ne s'était montrée dans la même journée sous deux faces si diverses: à deux heures de l'après-midi, c'était une défaite et ses désastreuses conséquences; à cinq heures, c'était la victoire redevenue fidèle au drapeau d'Arcole et de Lodi; à dix heures, c'était l'Italie reconquise d'un seul coup, et le trône de France en perspective.

Le lendemain matin, le prince de Lichtenstein se présenta aux avant-postes: il apportait au premier consul les propositions du général Mélas. Elles ne convenaient pas à Bonaparte; il dicta les siennes, que le prince remporta en échange. L'armée du général Mélas devait sortir libre, et avec les honneurs de la guerre, d'Alexandrie, mais aux conditions que tout le monde connaît, et qui remettaient l'Italie tout entière sous la domination française.

Le prince de Lichtenstein revint le soir; les conditions

avaient paru dures à Mélas, qui, à trois heures, regardant la journée comme gagnée, avait abandonné le reste de notre défaite aux généraux, et était revenu se reposer à Alexandrie : mais, aux premières observations que fit l'envoyé, Bonaparte l'interrompit.

— Monsieur, lui dit-il, je vous ai dit mes dernières volontés ; portez-les à votre général, et revenez promptement, car elles sont irrévocables ; songez que je connais votre condition aussi bien que vous ; je ne fais pas la guerre depuis hier. Vous êtes bloqués dans Alexandrie, vous avez beaucoup de blessés et de malades, vous manquez de vivres et de médicaments, j'occupe tous vos derrières vous avez perdu, en tués ou en blessés, l'élite de votre armée ; je pourrais exiger davantage, et ma position m'y autorise ; mais je modère mes prétentions par respect pour les cheveux blancs de votre général.

— Ces conditions sont dures, monsieur, répondit le prince, surtout celle de rendre Gênes, qui a succombé il y a quinze jours à peine, après un si long siége.

— Que ce ne soit pas cela qui vous inquiete, reprit le premier consul en montrant au prince la lettre interceptée · votre empereur n'a pas su la prise de Gênes, et il n'y aura qu'à ne pas la lui dire.

Le même soir, toutes les conditions imposées par le premier consul étaient accordées, et Bonaparte écrivait à ses collègues :

« Le lendemain de la bataille de Marengo, citoyens consuls, le général Mélas a fait demander aux avant-postes qu'il lui fût permis de m'envoyer le général Skal : on a arrêté dans la journée la convention que vous trouverez ci-jointe. Elle a été signée dans la nuit par le général Berthier et le général Mélas. J'espère que le peuple français sera content de son armée.

« BONAPARTE. »

Ainsi se trouva accomplie la prédiction que le premier consul avait faite à son secrétaire, quatre mois auparavant, dans le cabinet des Tuileries.

Bonaparte revint à Milan, où il trouva la ville illuminée et dans la joie la plus vive. Masséna, qu'il n'avait pas vu depuis la campagne d'Egypte, l'y attendait, et reçut le commandement de l'armée d'Italie, en récompense de sa belle défense de Gênes.

Le premier consul revint à Paris au milieu des acclamations des peuples. Son entrée dans la capitale eut lieu le soir ; mais lorsque, le lendemain, les Parisiens apprirent son retour, ils se portèrent en masse aux Tuileries avec de tels cris et un si grand enthousiasme, que le jeune vainqueur de Marengo fut forcé de se montrer sur le balcon.

Quelques jours après, une nouvelle affreuse vint attrister la joie publique. Kléber était tombé au Caire, sous le poignard de Soliman-el-Alebi, le même jour où Desaix tombait dans les plaines de Marengo, sous les balles des Autrichiens.

La convention signée par Berthier et le général Mélas, dans la nuit qui suivit la bataille, avait amené un armistice conclu le 5 juillet, rompu le 5 septembre, et renouvelé après le gain de la bataille de Hohenlinden.

Pendant ce temps, les conspirations marchaient. Ceracchi, Aréna, Topino-Lebrun et Demerville avaient été arrêtés à l'Opéra, où ils s'approchaient du premier consul pour l'assassiner. La machine infernale avait éclaté, rue Saint-Nicaise, à vingt-cinq pas derrière sa voiture, et Louis XVIII écrivait à Bonaparte lettres sur lettres pour qu'il lui rendît son trône (1).

Enfin, le 9 février 1801, le traité de Lunéville fut signé : il rappelait toutes les clauses du traité de Campo-Formio, cédait de nouveau à la France tous les Etats situés sur la rive gauche du Rhin, indiquait l'Adige comme la limite des possessions autrichiennes, forçait l'empereur d'Autriche à reconnaître les républiques cisalpine, batave et helvétique, et enfin abandonnait la Toscane à la France.

La République était en paix avec le monde entier, excepté avec l'Angleterre, sa vieille et éternelle ennemie. Bonaparte résolut de la lui imposer par une grande démonstration. Un camp de deux cent mille hommes fut réuni à Boulogne et une immense quantité de bateaux plats, destinés à transporter cette armée, furent rassemblés dans tous les ports du nord de la France. L'Angleterre s'effraya, et, le 25 mars 1802, le traité d'Amiens fut signé.

Pendant ce temps, le premier consul marchait insensiblement vers le trône, et Bonaparte se faisait peu à peu Napoléon. Le 15 juillet 1801, il signait un concordat avec le pape ; le 21 janvier 1802, il acceptait le titre de président de la république cisalpine ; le 2 août suivant, il était nommé consul à vie ; le 21 mars 1804, il faisait fusiller le duc d'Enghien dans les fossés de Vincennes.

Ce dernier gage donné à la Révolution, cette grande question fut posée à la France :

Napoléon Bonaparte sera-t-il empereur des Français?

Cinq millions de signatures répondirent affirmativement, et Napoléon monta sur le trône de Louis XVI.

Cependant trois hommes protestaient au nom des lettres, cette éternelle république qui n'a pas de Césars, et ne reconnaît pas de Napoléons.

Ces hommes étaient Lemercier, Ducis et Chateaubriand.

V

NAPOLÉON EMPEREUR

Les derniers moments du Consulat avaient été employés à déblayer les avenues du trône, par des supplices ou par des grâces. Une fois arrivé à l'empire, Napoléon s'occupa de le réorganiser.

La noblesse féodale avait disparu : Napoléon créa une noblesse populaire ; les différents ordres de chevalerie étaient tombés dans le discrédit : Napoléon institua la Légion d'honneur ; depuis douze ans, la plus haute distinction militaire était le généralat ; Napoléon créa douze maréchaux.

Ces douze maréchaux étaient les compagnons de ses fatigues : la naissance et la faveur ne furent pour rien dans leur nomination. Ils avaient tous pour père le courage et pour mère la victoire. Ces douze élus étaient Berthier, Murat, Moncey, Jourdan, Masséna, Augereau, Bernadotte, Soult, Brune, Lannes, Mortier, Ney, Davoust, Kellermann, Lefèvre, Pérignon et Serrurier. Après un intervalle de trente-neuf ans, trois vivent encore, qui ont vu se lever le soleil de la République et se coucher l'astre de l'Empire : le premier est, à l'heure où nous écrivons ces lignes, gouverneur des Invalides, le second président du conseil des ministres, et le troisième roi de Suède · seuls et derniers débris de la pléiade impériale, les deux premiers se sont maintenus à leur hauteur et le troisième a grandi encore.

Le 2 décembre 1804 le sacre eut lieu dans l'église de Notre-Dame ; le pape Pie VII était venu exprès de Rome pour poser la couronne sur la tête du nouvel empereur. Napoléon se rendit à l'église métropolitaine escorté par sa garde, traîné dans une voiture à huit chevaux, ayant près de lui Joséphine. Le pape, les cardinaux, les archevêques, les évêques et tous les grands corps de l'Etat l'attendaient dans la cathédrale, sur le parvis de laquelle il s'arrêta quel-

(1) Une première lettre, datée du 20 février 1800, était ainsi conçue :

« Quelle que soit leur conduite apparente, des hommes tels que vous, monsieur, n'inspirent jamais d'inquiétude. Vous avez accepté une place éminente, et je vous en sais gré. Mieux que personne vous savez ce qu'il faut de force et de puissance pour faire le bonheur d'une grande nation. Sauvez la France de ses propres fureurs, vous aurez rempli le vœu de mon cœur ; rendez-lui son roi, et les générations futures béniront votre mémoire. Vous serez toujours trop nécessaire à l'Etat pour que je puisse acquitter, par des places importantes, la dette de mon aïeul et la mienne.

« LOUIS. »

Cette lettre, étant demeurée sans réponse, fut suivie d'une autre que voici :

« Depuis longtemps, général, vous devez savoir que mon estime vous est acquise. Si vous doutiez que je fusse susceptible de reconnaissance, marquez votre place, fixez le sort de vos amis. Quant à mes principes, je suis Français. Clément par caractère, je le serais encore par raison. Non, le vainqueur de Lodi, de Castiglione, d'Arcole, le conquérant de l'Italie et de l'Egypte, ne peut pas préférer à la gloire une vaine célébrité. Cependant vous perdez un temps précieux. Nous pouvons assurer la gloire de la France. Je dis *nous*, parce que j'ai besoin de Bonaparte pour cela, et qu'il ne le pourrait sans moi. Général, l'Europe vous observe, la gloire vous attend, et je suis impatient de rendre la paix à mon peuple.

« LOUIS. »

Bonaparte répondit, le 24 septembre suivant :

« J'ai reçu, monsieur, votre lettre. Je vous remercie des choses honnêtes que vous m'y dites. Vous ne devez pas souhaiter votre retour en France, il vous faudrait marcher sur cent mille cadavres. Sacrifiez votre intérêt au repos et au bonheur de la France. L'histoire vous en tiendra compte. Je ne suis point insensible aux malheurs de votre famille, et j'apprendrai avec plaisir que vous êtes environné de tout ce qui peut contribuer à la tranquillité de votre retraite.

« BONAPARTE. »

Rappelons ici, pour compléter l'historique de ces négociations, la fameuse lettre par laquelle, trois ans plus tard, Louis XVIII maintenait ses prétentions au trône de France :

« Je ne confonds point M. Bonaparte avec ceux qui l'ont précédé ; j'estime sa valeur, ses talents militaires ; je lui sais gré de plusieurs actes d'administration, car le bien qu'on fera à mon peuple me sera toujours cher. Mais il se trompe s'il croit m'engager à transiger sur mes droits : loin de là, il les établirait lui-même, s'ils pouvaient être litigieux, par la démarche qu'il fait en ce moment. J'ignore quels sont les desseins de Dieu sur ma race et sur moi ; mais je connais les obligations qu'il m'a imposées par le rang où il lui a plu de me faire naître. Chrétien, je remplirai ces obligations jusqu'à mon dernier soupir ; fils de saint Louis, je saurai, à son exemple, me respecter jusque dans les fers ; successeur de François Ier, je veux, au moins, pouvoir dire comme lui : « Nous avons tout perdu, fors l'honneur. »

ques instants pour écouter une harangue et y répondre. La harangue terminée, il entra dans l'église et monta sur un trône préparé pour lui, la couronne en tête et le sceptre à la main.

Au moment désigné dans le cérémonial, un cardinal, le grand aumônier et un évêque, vinrent le prendre et le conduisirent au pied de l'autel ; le pape alors s'approcha de lui, et lui faisant une triple onction sur la tête et sur les deux mains, il prononça à haute voix les paroles suivantes :

— Dieu tout-puissant, qui avez établi Hazaël pour gouverner la Syrie et qui avez fait Jéhu roi d'Israël en leur manifestant vos volontés par l'organe du prophète Elie, vous qui avez également répandu l'onction sainte des rois sur la tête de Saül et de David par le ministère du prophète Samuel, répandez par mes mains les trésors de vos grâces et de vos bénédictions sur votre serviteur Napoléon, que, malgré notre indignité personnelle, nous consacrons aujourd'hui empereur en votre nom !

Alors le pape remonta lentement et majestueusement sur son trône. On apporta au nouvel empereur les saints Evangiles ; il étendit la main dessus et prêta le serment prescrit par la nouvelle constitution ; puis, aussitôt le serment prêté, le chef des hérauts d'armes cria d'une voix forte :

— Le très glorieux et très auguste empereur des Français est couronné et intronisé. Vive l'empereur !

L'église retentit aussitôt du même cri ; une salve d'artillerie y répondit de sa voix de bronze, et le pape entonna le *Te Deum*.

Tout était fini, à compter de cette heure, avec la République ; *la Révolution s'était faite homme*.

Mais ce n'était pas assez d'une couronne ; on eût cru que le géant, ayant les cent bras de Géryon, en avait aussi les trois têtes. Le 17 mars 1805, M. de Melzi, vice-président de la consulte d'Etat de la république cisalpine, vint lui offrir d'adjoindre le royaume d'Italie à l'empire français ; et, le 26 mai, il alla recevoir à Milan, dans le dôme dont Galeas Visconti avait posé la première pierre et dont lui-même devait sculpter les derniers fleurons, la couronne de fer des vieux rois lombards qui avait été portée par Charlemagne et qu'il posa sur sa tête en disant :

— Dieu me l'a donnée, malheur à qui la touche !

De Milan, où il laisse Eugène avec le titre de vice-roi, Napoléon se rend à Gênes, qui renonce à sa souveraineté, et dont le territoire réuni à l'Empire forme les trois départements de Gênes, de Montenotte et des Apennins. La république de Lucques, englobée dans ce partage, devient principauté de Piombino. Napoléon se prépare, en faisant un vice-roi de son beau-fils et une princesse de sa sœur, à faire des rois de ses frères.

Au milieu de toute cette organisation de choses détruites, Napoléon apprend que, pour se soustraire à la descente dont elle est menacée, l'Angleterre a décidé de nouveau l'Autriche à faire la guerre à la France. Ce n'est pas tout. Paul Ier, notre chevaleresque allié, a été assassiné ; Alexandre a hérité de la double couronne de pontife et d'empereur. Un de ses premiers actes comme souverain a été de faire, le 11 avril 1805, un traité d'alliance avec le ministère britannique ; et c'est à ce traité, qui soulève l'Europe pour une troisième coalition, que l'Autriche a accédé, le 9 août.

Cette fois encore, ce sont les souverains alliés qui ont forcé l'empereur de déposer le sceptre, et le général de reprendre l'épée. Napoléon se rend au sénat le 23 septembre, obtient une levée de quatre-vingt mille hommes, part le lendemain, passe le Rhin le 1er octobre, entre le 6 en Bavière, délivre Munich le 12, prend Ulm le 20, occupe Vienne le 13 novembre, fait sa jonction avec l'armée d'Italie le 29, et, le 2 décembre, anniversaire de son couronnement, il est en face des Russes et des Autrichiens, dans les plaines d'Austerlitz.

Dès la veille, Napoléon avait reconnu la faute qu'avaient faite ses ennemis, en concentrant toutes leurs forces sur le village d'Austerlitz pour tourner la gauche des Français. Vers le milieu du jour, il était monté à cheval avec les maréchaux Soult, Bernadotte et Bessières, et, parcourant les rangs de l'infanterie et de la cavalerie de la garde, qui étaient sous les armes, dans la plaine de Schlapanitz, il s'était avancé jusque sur la ligne des tirailleurs de la cavalerie de Murat qui échangeaient quelques coups de carabine avec ceux de l'ennemi. De là, il avait observé, au milieu des balles, les mouvements des différentes colonnes ; et, illuminé par une de ces révélations subites qui étaient une des facultés de son génie, il avait deviné le plan entier de Koutousof. Dès ce moment, Koutousof fut battu dans sa pensée, et en rentrant dans la baraque qu'il s'était fait construire au milieu de sa garde, sur un plateau qui dominait toute la plaine, il dit en se retournant et en jetant un dernier regard sur l'ennemi :

— Avant demain au soir, toute cette armée sera à moi

Vers les cinq heures de l'après-midi, la proclamation suivante fut mise à l'ordre de l'armée :

« Soldats,

« L'armée russe se présente devant vous pour venger l'armée autrichienne d'Ulm : ce sont ces mêmes bataillons que vous avez battus à Hollabrün, et que, depuis, vous avez constamment poursuivis jusqu'ici. Les positions que nous occupons sont formidables, et, pendant qu'ils marcheront pour tourner ma droite, ils me présenteront le flanc.

« Soldats, je dirigerai moi-même vos bataillons. Je me tiendrai loin du feu, si avec votre bravoure accoutumée vous portez le désordre et la confusion dans les rangs ennemis ; mais, si la victoire était un moment indécise, vous verriez votre empereur s'exposer aux premiers coups ; car la victoire ne saurait hésiter dans cette journée surtout, où il y va de l'honneur de l'infanterie française, qui importe tant à l'honneur de toute la nation.

« Que, sous le prétexte d'emmener les blessés, on ne dégarnisse point les rangs, et que chacun soit bien pénétré de cette pensée qu'il faut vaincre ces stipendiés de l'Angleterre, qui sont animés d'une si grande haine contre le nom français.

« Cette victoire finira notre campagne, et nous pourrons reprendre nos quartiers d'hiver, où nous serons joints par les diverses armées qui se forment en France, et alors la paix que je ferai sera digne de mon peuple, de vous et de moi. »

Laissons maintenant parler Napoléon lui-même : écoutons César qui raconte Pharsale :

« Le 30, les ennemis bivaquèrent à Hogieditz. Je passai cette journée à parcourir à cheval les environs. Je reconnus qu'il ne tenait qu'à moi de bien appuyer ma droite et de déjouer leurs projets, en occupant en force le plateau de Pratzen, depuis le Santon jusqu'à Kresenowitz, pour l'arrêter de front. Mais cela n'eût amené qu'un choc à chances égales, et je voulais quelque chose de mieux. La tendance des alliés à gagner ma droite était manifeste. Je crus pouvoir frapper à coup sûr en leur laissant la liberté de manœuvrer pour étendre leur gauche, et je ne plaçai sur les hauteurs de Pratzen qu'un détachement de cavalerie.

« Le 1er décembre, l'ennemi, débouchant d'Austerlitz, vint, en effet, se placer en face de nous dans la position de Pratzen, la gauche s'étendant vers Anjest. Bernadotte, arrivé de Bohême, entra en ligne, et Davoust atteignit l'abbaye de Raigern avec une de ses divisions ; celle de Gudin bivaqua à Nicolsbourg.

« Les rapports que je recevais de tous côtés, sur la marche des colonnes ennemies, me confirmèrent dans mon opinion. A neuf heures du soir, je parcourus ma ligne, autant pour juger la direction des feux de l'ennemi que pour animer mes troupes. Je venais de leur faire lire une proclamation ; elle ne leur promettait pas seulement la victoire, elle leur expliquait même la manœuvre qui devait nous la procurer. C'était la première fois, sans doute, qu'un général mettait toute son armée dans la confidence de la combinaison qui devait lui assurer la victoire : je ne craignais pas que l'ennemi en fût instruit, il n'y aurait pas ajouté foi. Cette tournée donna lieu à un des événements les plus touchants de ma vie. Ma présence devant le front des corps d'armée communiqua de proche en proche un élan électrique qui gagna l'extrémité de la ligne avec la rapidité de l'éclair. Par un mouvement spontané, toutes les divisions d'infanterie, hissant des bottes de paille allumées au bout de grandes perches, me donnèrent une illumination, dont le coup d'œil, à la fois imposant et bizarre, avait quelque chose de majestueux : c'était le premier anniversaire de mon couronnement.

« L'aspect de ces feux me rappela le souvenir des fagots de sarment avec lesquels Annibal trompa les Romains, et les bivacs du camp de Liegnitz qui avaient sauvé l'armée de Frédéric en donnant le change à Daun et à Laudon. A mon passage devant chaque régiment, les cris de « Vive l'empereur ! » retentissent, et, répétés de loin en loin par chaque corps à mesure que j'avançais, ils vont porter dans le camp ennemi les preuves de l'enthousiasme qui anime mes soldats. Jamais scène guerrière ne présenta une pompe plus solennelle, et chaque soldat partageait la confiance que son dévouement devait m'inspirer.

« Cette ligne, que je parcourus jusqu'à minuit, s'étendait depuis Kobelnitz jusqu'au Santon : le corps de Soult en formait la droite ; placé entre Sokolnitz et Puntowitz, il se trouvait aussi en face du centre de l'ennemi ; Bernadotte bivaquait derrière Girskowitz, Murat à gauche de ce village, et Lannes était à cheval sur la chaussée de Brunn ; mes réserves s'établirent en arrière de Soult et de Bernadotte.

« En plaçant ma droite sous les ordres de Soult, en face du centre ennemi, il était clair que ce serait sur lui que tomberait le plus grand poids de la bataille. Mais, pour que

son mouvement obtînt le résultat que je m'en promettais, il fallait commencer par éloigner de lui les troupes ennemies qui débouchaient vers Blasowitz et par la chaussée d'Austerlitz ; il était probable que les empereurs et le quartier général se trouvaient là, et qu'il fallait y frapper avant tout pour revenir ensuite sur leur gauche par un changement de front ; c'était, d'ailleurs, le moyen de couper cette gauche de la route d'Olmütz.

« Je me décidai donc à seconder d'abord le mouvement du corps de Bernadotte sur Blasowitz avec mes gardes et la réserve de grenadiers, pour refouler la droite de l'ennemi, et revenir ensuite sur la gauche, qui se trouverait d'autant plus compromise à mesure qu'elle s'avancerait au delà de Telnitz.

« Mon projet était bien arrêté dès la veille, puisque je l'annonçai à mes soldats : l'essentiel était de saisir le bon moment. J'avais passé la nuit au bivac ; les maréchaux s'étaient rassemblés autour de moi pour recevoir mes derniers ordres.

« Je montai à cheval à quatre heures du matin : la lune était couchée, la nuit froide et assez obscure, quoique le temps fût serein. Il m'importait de savoir si l'ennemi n'avait fait aucun mouvement de nuit qui pût déranger mes projets. Les rapports des grandes gardes confirmaient que tout le bruit allait de la droite ennemie à sa gauche ; les feux paraissaient plus étendus vers Anjest. Au point du jour, un brouillard léger obscurcit un peu l'horizon, surtout dans les bas-fonds. Tout à coup ce brouillard tombe ; le soleil commence à dorer de ses rayons les sommités des hauteurs, tandis que les vallons étaient encore enveloppés d'un nuage vaporeux ; nous découvrions très distinctement les hauteurs de Pratzen, naguère couvertes de troupes, et abandonnées actuellement par la gauche de l'ennemi. Il est constant qu'il a suivi son projet d'étendre sa ligne au delà de Telnitz ; cependant je découvre avec la même facilité une autre marche, du centre vers la droite, dans la direction d'Holibitz ; dès lors rien de plus sûr que l'ennemi offre de lui-même son centre dégarni à tous les coups qu'il me plaira de lui porter. Il était huit heures du matin ; les troupes de Soult étaient massées sur deux lignes de bataillons en colonnes d'attaque, dans le fond de Puntowitz : je demande au maréchal combien de temps il lui faut pour gagner les hauteurs de Pratzen, il me promet d'y être en moins de vingt minutes.

« — Attendons encore, lui répondis-je. Quand l'ennemi fait un faux mouvement, il faut se garder de l'interrompre.

« Bientôt la fusillade s'engage plus vivement du côté de Sokelnitz et de Telnitz ; un aide de camp m'annonce que l'ennemi en débouche avec des forces menaçantes ; c'était ce que j'attendais. Je donne le signal : aussitôt Murat, Lannes, Bernadotte, Soult, s'élancent au galop ; je monte aussi à cheval pour me transporter au centre : en passant devant les troupes je les excite de nouveau en leur disant :

« — L'ennemi vient se livrer imprudemment à vos coups ; terminez la campagne par un coup de tonnerre.

« Les cris de « Vive l'empereur ! » attestent que l'on m'a compris et deviennent le véritable signal de l'attaque. Avant de la raconter, voyons ce qui se passait à l'armée des alliés.

« S'il faut en croire la disposition projetée par Weyrother, leur dessein était d'agir tactiquement sur le même plan qu'ils auraient d'abord voulu exécuter par des manœuvres stratégiques, c'est-à-dire d'opérer un effort par leur gauche renforcée, pour gagner ma droite, me couper la route de Vienne et me refouler, battu, sur Brunn. Bien que ma destinée ne fût pas attachée à cette route, et que je lui eusse préféré, comme je l'ai déjà dit, celle de Bohême, il est certain toutefois que ce projet ne laissait pas que d'offrir des chances en faveur des alliés ; mais, pour qu'il réussît, il ne fallait pas isoler cette gauche agissante ; il était essentiel, au contraire, de la faire suivre successivement par le centre et la droite, qui se fussent prolongés dans la même direction. Weyrother, ainsi qu'il l'avait fait à Rivoli, manœuvra par les deux ailes, ou du moins, si ce ne fut pas son projet, il agit de manière à le faire croire.

« La gauche, sous Buxhowden, composée de l'avant-garde de Kienmayer et des trois divisions russes Doctorof, Langeron et Pribitchefsky, comptait trente mille hommes : elle dut s'avancer en trois colonnes des hauteurs de Pratzen, par Anjest, sur Telnitz et Sokelnitz, franchir le ruisseau qui forme deux lacs à la gauche, et se rabattre sur Turas.

« La quatrième colonne, sous les ordres de Kolowrath, avec laquelle marchait le quartier général, formait le centre ; elle devait s'avancer par Pratzen vers Kobelnitz, un peu en arrière de la troisième ; elle se composait de douze bataillons russes, sous Miloradovitch, et de quinze bataillons autrichiens de nouvelles levées.

« La cinquième, formée de quatre-vingts escadrons, sous le prince Jean de Lichtenstein, devait quitter le centre, derrière lequel elle avait passé la nuit, et seconder la droite en marchant vers la chaussée de Brunn.

« La sixième, à l'extrême droite, composée de l'avant-garde de Bagration, comptait douze bataillons, quarante escadrons, destinés à attaquer, sur la grande route de Brunn, les hauteurs du Santon et de Bosenitz.

« La septième, composée des gardes, sous le grand-duc Constantin, formerait la réserve de l'aile droite sur la chaussée de Brunn.

« On voit que l'ennemi voulait déborder ma droite, qu'il supposait étendue jusqu'à Melnitz, tandis que mon armée était massée entre Schlapanitz et la route de Brunn, prête à tout événement.

« D'après cette disposition, Buxhowden, déjà plus avancé que le reste de l'armée, s'était encore mis en mouvement avant les autres colonnes ; outre cela, la cavalerie de Lichtenstein avait remarché du centre vers la droite, en sorte que les hauteurs de Pratzen, clef de tout le champ de bataille, se trouvaient dégarnies.

« A l'instant où j'en donne le signal, toutes mes colonnes s'ébranlent : Bernadotte franchit le défilé de Girskowitz et s'avance sur Blasowitz, soutenu à gauche par Murat ; Lannes marche, à la même hauteur, des deux côtés de la chaussée de Brunn ; ma garde et mes réserves suivent à quelque distance le corps de Bernadotte, prêtes à donner sur le centre, si l'ennemi veut y reporter ses forces.

« Soult part comme l'éclair, des ravins de Kobelnitz et de Puntowitz, à la tête des divisions Saint-Hilaire et Vandamme, soutenues par la brigade Levasseur. Deux autres brigades de la division Legrand sont laissées en flanqueurs, pour masquer et disputer les défilés de Telnitz et de Sokelnitz à Buxhowden. Comme il est évident qu'il les forcera, le maréchal Davoust reçoit l'ordre de partir de Raigern avec la division Friant et les dragons du général Bourcier, pour contenir les têtes de colonnes russes, jusqu'à ce qu'il nous convienne de les attaquer plus sérieusement.

« A peine Soult a-t-il gravi la hauteur de Pratzen, qu'il donne inopinément sur la colonne de Kolowrath (la 4e), qui marchait au centre derrière la troisième et qui, se croyant garantie par celle qui la précédait, s'avançait en colonne de route par pelotons : l'empereur Alexandre, Koutousof et son état-major, sont avec elles. Tout ce qui arrive d'inattendu, au milieu d'un quartier général, étonne et déconcerte. Miloradovitch, qui marchait en tête, trouve à peine le temps de mener au combat les bataillons à mesure qu'ils se forment ; il est renversé, et les Autrichiens qui le suivent éprouvent le même sort. L'empereur Alexandre s'expose et montre du sang-froid, pour rallier les troupes ; mais, grâce aux ridicules dispositions de Weyrother, il n'a pas sous la main une seule division disponible pour servir de réserve : les troupes alliées sont poussées jusque vers Hostiradeck. La brigade Kaminsky, qui appartenait à la troisième colonne assaillie ainsi sur son flanc droit, vient réunir ses efforts à ceux de Koutousof, et rétablir un instant les affaires : toutefois, le secours ne peut résister aux efforts combinés de Saint-Hilaire, de Vandamme et de Levasseur. La ligne de Kolowrath, menacée d'être précipitée dans le vallon marécageux de Birnbaum, se replie sur Waschau, comme le prescrivait la disposition : toute l'artillerie de cette colonne, embourbée dans la glaise à demi gelée, nous est abandonnée, et l'infanterie, privée de canons et de cavalerie, ne peut plus rien contre Soult victorieux.

« Au moment où ce coup décisif se frappait, les deux colonnes de droite de Buxhowden s'étaient croisées et encombrées autour de Sokelnitz, d'où elles débouchèrent néanmoins, malgré les efforts de la division Legrand : Buxhowden lui même débouchait également de Telnitz, les efforts de quatre bataillons seuls ne pouvant l'arrêter.

« Dans cet instant, Davoust arrivait de Raigern, et la division Friant repoussait sur Telnitz les avant-gardes de l'ennemi. Le combat prenant une tournure plus sérieuse vers Sokelnitz, Davoust ne laisse sur Telnitz que les dragons de Bourcier, et remonte le ruisseau jusqu'à Sokelnitz, avec la division Friant ; un combat des plus chauds s'engage sur ce point ; Sokelnitz, pris et repris, reste un moment aux Russes ; Langeron et Pribitchefsky débouchent même contre les hauteurs de Marxdorf. Nos troupes, disposées en croissant, chargent plusieurs fois leurs flancs avec succès ; cette lutte, assez sanglante, n'est pourtant qu'accessoire ; il suffit de contenir l'ennemi sans le repousser ; il n'y aurait même pas eu d'inconvénient à le laisser engager un peu plus.

« Tandis que les choses prenaient une tournure si favorable à notre droite, nous n'obtenions pas moins de succès au centre et à la gauche : il arriva ici au grand-duc et à la garde russe ce qui était arrivé au quartier général et à la quatrième colonne ; ils devaient être en réserve, et se trouvèrent assaillis les premiers.

« Bagration s'étendait par la droite vers Dwaroschena, pour déborder et attaquer la position du Santon : la cavalerie de Lichtenstein, rappelée du centre pour le seconder, s'était croisée en route avec les autres colonnes, de sorte

que le grand-duc et ses gardes, arrivant vers Krug avant elle, se trouvèrent en première ligne au moment où Bernadotte s'avançait sur Blasowitz et Lannes sur les deux côtés de la chaussée de Brunn : le combat s'engagea aussitôt avec vivacité.

« Arrivé enfin, après une longue promenade, à la droite du grand-duc, le prince de Lichtenstein commençait à se former, quand les houlans de la garde russe, entraînés par une valeur intempestive, se jetèrent entre les divisions de Bernadotte et de Lannes, pour atteindre la cavalerie légère de Kellermann, qui se repliait devant eux : victimes de cette ardeur, ils furent chargés par les réserves de Murat, culbutés, et ramenés sous le feu de nos deux lignes d'infanterie, qui en coucha par terre la moitié.

« Cependant, nos progrès du côté de Pratzen avaient forcé Koutousof de rappeler Lichtenstein au secours de son centre ; et ce prince, également menacé à droite et à gauche, ne savait à qui entendre et où porter les premiers secours : il se hâta d'envoyer quatre régiments de cavalerie, qui arrivèrent pour être témoins de la défaite de Kolowrath ; le général Ouvarof fut établi, avec trente escadrons, entre Bagration et le grand-duc ; le reste de la cavalerie se plaça à sa gauche.

« De son côté, le grand-duc, voyant les colonnes d'infanterie française pénétrer dans Blasowitz et en déboucher, prend le parti de descendre des hauteurs pour leur épargner la moitié du chemin : le mouvement lui semble nécessaire autant pour sa propre sûreté que pour dégager le centre, dont on commence à être inquiet.

« Tandis qu'un furieux combat d'infanterie s'engageait entre les gardes russes et la division d'Erlon, le grand-duc ordonne aux gardes à cheval de charger le flanc droit de celui-ci, qui se trouvait formé par le 4e régiment de ligne détaché de la division Vandamme pour couvrir l'intervalle. Les cuirassiers russes se jettent sur ce régiment, enfoncent un bataillon, mais payent de leurs plus braves l'honneur d'avoir enlevé l'aigle à ce bataillon. Cette échauffourée isolée n'était point dangereuse ; toutefois, dans l'incertitude si l'ennemi la soutiendrait, je jugeai nécessaire de porter sur ce point le maréchal Bessières avec la cavalerie de ma garde. Il fallait en finir : je lui ordonne de charger. La ligne russe, après la plus honorable défense, est obligée de céder aux efforts réunis de Bernadotte et de Bessières. L'infanterie des gardes, hors d'état de résister plus longtemps, se replie sur Krzenowitz. Les chevaliers gardes, qui arrivaient en cet instant d'Austerlitz, se flattent en vain de rétablir les affaires ; ce régiment d'élite ne pouvait plus rien ; chargé lui-même par mes grenadiers à cheval, que je lance sous les ordres de Rapp, il est enfoncé, et tout le centre prend alors le chemin d'Austerlitz.

« Sur ces entrefaites, Murat et Lannes avaient attaqué avec succès le corps de Bagration et la cavalerie d'Ouvarov qui le soutenait. Nos cuirassiers avaient enfoncé la gauche de cette aile, pressée par les divisions Suchet et Caffarelli : partout la victoire couronnait nos combinaisons.

« Certain que Bernadotte, Lannes et Murat seraient plus que suffisants pour achever l'ennemi de ce côté, je me rabattis à droite avec mes gardes et la réserve d'Oudinot, pour aider Soult à détruire l'aile gauche, prise à revers et compromise au milieu des lacs. Il était deux heures quand Soult, enflammé par notre approche, réunit les deux divisions Saint-Hilaire et Legrand pour emporter Sokelnitz à revers, tandis que les troupes de Davoust l'assaillaient de front. Vandamme, de son côté, se précipite sur Anjest ; ma garde et mes grenadiers suivent, afin de renforcer au besoin ces différentes attaques.

« La division Pribitchefsky, entourée dans Sokelnitz, met bas les armes ; quelques fuyards seulement portent la nouvelle de ce désastre. Langeron, poussé à son tour, n'est guère plus heureux, et la moitié de sa troupe seulement parvient à rejoindre Buxhowden. Celui-ci, qui avait perdu cinq ou six heures avec la colonne de Doctorof, dans une escarmouche inutile vers Telnitz, au lieu de se rabattre dès dix heures sur Sokelnitz, juge enfin qu'il est temps de songer à son propre salut : il se met en marche vers deux ou trois heures pour revenir sur Anjest, et sortir de la souricière où il se trouvait engagé, en longeant le fond entre les lacs et les hauteurs. Il débouchait du village en colonne, lorsque Vandamme se jette avec impétuosité sur son flanc, pénètre dans Anjest et coupe la colonne en deux. Buxhowden, hors d'état de revenir sur ses pas, continue sa route avec les deux bataillons de sa tête, pour rejoindre Koutousof ; mais Doctorof et Langeron, avec les vingt-huit bataillons restants, se trouvent pressés dans le gouffre, entre les lacs et les hauteurs couronnées par Saint-Hilaire, Vandamme et mes réserves. La tête de la colonne du côté d'Anjest, escortant l'artillerie, veut fuir à travers les canaux formés par le dessèchement du lac ; le pont se rompt sous le poids des canons ; ces braves gens, pour sauver leurs pièces, cherchent à traverser l'extrémité du lac gelé ; mais la glace, sillonnée par nos boulets, enfonçant sous le poids de cette masse, engloutit hommes et canons : plus de deux mille se noyèrent. Doctorof n'avait qu'un parti à prendre, celui de longer, sous notre feu, la rive du lac jusqu'à Telnitz, et de gagner une digue qui sépare le lac de ce nom de celui de Melnitz ; il parvint, non sans éprouver une perte énorme, à gagner Satschann, protégé par la cavalerie de Kienmayer, qui fit des efforts dignes d'éloges. Ils prirent ensemble le chemin de Czeitsch, à travers les montagnes, vivement poursuivis par les nôtres. Le peu d'artillerie que l'ennemi avait sauvé du centre et de la gauche fut abandonné dans cette retraite, exécutée par des chemins horribles, que la pluie de la veille et le dégel rendaient impraticables.

« La position de l'ennemi était cruelle : je l'avais gagné sur la route de Wischau, qu'il ne pouvait d'ailleurs pas suivre, parce qu'elle était déjà ravagée, et que les débris de sa gauche n'auraient plus été en état de l'atteindre ; il fut donc forcé de prendre le chemin de la Hongrie ; mais Davoust, dont une division arrivait à Nicolsbourg, pouvait, par une marche de flanc, le devancer à Gading, tandis que nous le pressions vivement en queue. L'armée alliée, affaiblie de vingt-cinq mille hommes, tués, blessés ou prisonniers, et de cent quatre-vingts pièces de canon, outre une quantité de fuyards isolés, se trouvait dans le plus grand désordre. »

Voilà le récit de Napoléon lui-même ; il est clair, simple et grave, comme il convient à une pareille affaire. Ses prévisions ne l'avaient point trompé un instant : la bataille se déroula comme sur un échiquier, et un seul coup de tonnerre foudroya, comme il l'avait dit, la troisième coalition.

Le surlendemain, l'empereur d'Autriche vint en personne redemander cette paix qu'il avait rompue ; l'entrevue des deux empereurs eut lieu près d'un moulin, à côté de la grande route et en plein air.

— Sire, dit Napoléon en s'avançant au-devant de François II, je vous reçois dans le seul palais que j'habite depuis deux mois.

— Vous tirez si bon parti de votre habitation, qu'elle doit vous plaire, répondit celui-ci.

Dans cette entrevue, on convint d'un armistice, et les principales conditions de la paix furent réglées ; les Russes, que l'on pouvait écraser jusqu'au dernier, eurent part à la trêve sur la prière de l'empereur François, et sur la simple parole de l'empereur Alexandre qu'il évacuerait l'Allemagne et la Pologne autrichienne et prussienne. La convention fut suivie, et il se retira par journées d'étapes.

La victoire d'Austerlitz fut à l'Empire ce que celle de Marengo avait été au Consulat : la sanction du passé, la puissance de l'avenir. Le roi Ferdinand de Naples, ayant violé, pendant la dernière guerre, le traité de paix avec la France, fut déclaré déchu de la royauté des Deux-Siciles, que Joseph reçut à sa place. La république batave, érigée en royaume, fut donnée à Louis ; Murat reçut le grand-duché de Berg ; le maréchal Berthier fut fait prince de Neuchâtel, et M. de Talleyrand prince de Bénévent ; la Dalmatie, l'Istrie, le Frioul, Cadore, Conegliano, Bellune, Trévise, Feltre, Bassano, Vicence, Padoue et Rovigo, devinrent des duchés ; et le grand empire, avec ses royaumes secondaires, ses fiefs, sa confédération du Rhin et sa médiation suisse, fut taillé en moins de deux années sur celui de Charlemagne.

Ce n'était plus un sceptre que Napoléon avait dans sa main, c'était un globe.

La paix de Presbourg dura un an, à peu près. Pendant cette année, Napoléon fonda l'université impériale et fit promulguer l'ensemble du code de procédure civile. Interrompu au milieu de ces travaux administratifs par l'attitude hostile de la Prusse, dont la neutralité pendant les dernières guerres avait laissé les forces intactes, Napoléon est bientôt obligé de faire face à une quatrième coalition. La reine Louise a rappelé à l'empereur Alexandre qu'ils ont juré sur le tombeau du grand Frédéric une alliance indissoluble contre la France, l'empereur Alexandre oublie son second serment pour ne se souvenir que du premier ; et Napoléon reçoit l'ordre, sous peine de guerre, de faire repasser le Rhin à ses soldats.

Napoléon fait venir Berthier, et, lui montrant l'ultimatum de la Prusse :

— On nous donne un rendez-vous d'honneur, dit-il, un Français n'y a jamais manqué ; et, puisqu'une belle reine veut être témoin du combat, soyons courtois, et, pour ne pas la faire attendre, marchons sans nous coucher jusqu'en Saxe.

Et, cette fois, par galanterie, il renouvelle et dépasse en rapidité la campagne d'Austerlitz. Commencée le 7 octobre 1806, par les corps de Murat, de Bernadotte et de Davoust, celle-ci se continue les jours suivants par les combats d'Auer-

stædt, de Schelitz, de Saalfeld, et se termine le 14, par la bataille d'Iéna. Le 16, quatorze mille Prussiens mettent bas les armes à Erfurth : le 25, l'armée française fait son entrée à Berlin. Sept jours ont livré la monarchie de Frédéric à ce grand faiseur et défaiseur de trônes, qui a donné des rois à la Bavière, au Wurtemberg et à la Hollande, qui a chassé les Bourbons de Naples et la maison de Lorraine de l'Italie et de l'Allemagne.

Le 27, Napoléon, de son quartier de Potsdam, adresse à ses soldats la proclamation suivante, qui résume toute la campagne :

« Soldats.

« Vous avez justifié mon attente et répondu dignement à la confiance du peuple français ; vous avez supporté les privations et les fatigues avec autant de courage que vous avez montré d'intrépidité et de sang-froid au milieu des combats ; vous êtes les dignes défenseurs de l'honneur de ma couronne et de la gloire du grand peuple : tant que vous serez animés de cet esprit, rien ne pourra vous résister. La cavalerie a rivalisé avec l'infanterie et l'artillerie, je ne sais désormais à quelle arme donner la préférence : vous êtes tous de bons soldats. Voici le résultat de nos travaux : une des premières puissances de l'Europe, qui osa naguère nous proposer une honteuse capitulation, est anéantie ; les forêts, les défilés de la Franconie, la Sale, l'Elbe, que nos pères n'eussent point passés en sept ans, nous les avons franchis en sept jours, et nous avons livré, dans l'intervalle, quatre combats et une grande bataille ; nous avons précédé à Potsdam et à Berlin la renommée de nos victoires ; nous avons fait soixante mille prisonniers, pris soixante-cinq drapeaux, parmi lesquels ceux des gardes du roi de Prusse, six cents pièces de canon, trois forteresses, plus de vingt généraux ; cependant, plus de la moitié de vous regrettent de n'avoir pas encore tiré un coup de fusil. Toutes les provinces de la monarchie prussienne jusqu'à l'Oder sont en notre pouvoir. Soldats, les Russes se vantent de venir à nous, nous marcherons à leur rencontre, nous leur épargnerons la moitié du chemin ; ils retrouveront Austerlitz au milieu de la Prusse. Une nation qui a aussitôt oublié la générosité dont nous avons usé avec elle après cette bataille, où son empereur, sa cour, les débris de son armée, n'ont dû leur salut qu'à la capitulation que nous leur avons accordée, est une nation qui ne saurait lutter avec succès contre nous. Cependant, tandis que nous marchons au-devant des Russes, de nouvelles armées, formées dans l'intérieur de l'Empire, viennent prendre notre place pour garder nos conquêtes. Mon peuple tout entier s'est levé, indigné de la honteuse capitulation que les ministres prussiens, dans leur délire, nous ont proposée ; nos routes et nos villes frontières sont remplies de conscrits qui brûlent de marcher sur vos traces. Nous ne serons plus désormais les jouets d'une paix traîtresse, et nous ne poserons plus les armes que nous n'ayons obligé les Anglais, ces éternels ennemis de notre nation, à renoncer au projet de troubler le continent et d'usurper le royaume des mers. Soldats, je ne puis mieux vous exprimer mes sentiments, qu'en vous disant que je vous porte dans mon cœur l'amour que vous me montrez tous les jours. »

Pendant que le roi de Prusse, en vertu de l'armistice signé le 16 novembre, livre aux Français toutes les places qui lui restent, Napoléon fait halte et se retourne vers l'Angleterre qu'il frappe d'un décret à défaut d'autres armes. La Grande-Bretagne est déclarée en état de blocus ; tout commerce et toute correspondance avec les îles Britanniques sont interdits ; aucune lettre en langue anglaise n'a plus cours à la poste ; tout sujet du roi George, de quelque état et de quelque condition qu'il soit, trouvé en France, ou dans les pays occupés par nos troupes et par celles de nos alliés, est déclaré prisonnier ; tout magasin, toute propriété, toute marchandise, appartenant à un Anglais, sont reconnus de bonne prise ; le commerce des marchandises appartenant à l'Angleterre, ou provenant de ses fabriques ou colonies, est prohibé ; enfin, aucun bâtiment venant d'Angleterre ou des colonies anglaises ne sera reçu dans aucun port.

Puis, quand il a ainsi, pontife politique et suprême, frappé d'interdit un royaume tout entier, il nomme le général Hullin gouverneur de Berlin, conserve au prince d'Hazfeld son commandement civil, et marche au-devant des Russes, qui, comme à Austerlitz, accourent au secours de leurs alliés, et qui, comme à Austerlitz, arrivent quand ils sont anéantis. Napoléon ne prend que le temps d'envoyer à Paris, où ils sont déposés à l'hôtel des Invalides, l'épée du grand Frédéric, son cordon de l'Aigle noire, sa ceinture de général et les drapeaux que portait sa garde dans la fameuse guerre de Sept ans ; et, quittant Berlin le 25 novembre, il marche au-devant de l'ennemi.

En avant de Varsovie Murat, Davoust et Lannes rencontrent les Russes. Après un léger engagement, Benigsen évacue la capitale de la Pologne, et les Français y font leur entrée ; le peuple polonais se soulève tout en faveur des Français, offre sa fortune, son sang, sa vie, et ne demande en retour que son indépendance. Napoléon apprend ce premier succès à Posen, où il s'est arrêté pour faire un roi : ce roi est le vieil électeur de Saxe, dont il affermit la couronne.

L'an 1806 se termina par les combats de Pulstusk et de Golymin, et l'année 1807 s'ouvrit par la bataille d'Eylau. Bataille étrange et sans résultat, dans laquelle les Russes perdirent huit mille hommes et les Français dix mille ; où chacun des deux partis s'attribua la victoire, et où le czar fit chanter un *Te Deum* pour avoir laissé entre nos mains quinze mille prisonniers, quarante pièces de canon et sept drapeaux. Mais aussi, c'était la première fois qu'il y avait lutte réelle entre lui et Napoléon. Il avait résisté ; donc, il était vainqueur.

Ce moment d'orgueil fut court. Le 26 mai, Dantzig est pris ; quelques jours après, les Russes sont battus à Spanden, à Domitten, à Altkirchen, à Wolfesdorff, à Gutstadt, à Heilsberg. Enfin, le 13 juin au soir, les deux armées se trouvent en bataille devant Friedland. Le lendemain matin, quelques coups de canon se font entendre, et Napoléon marche à l'ennemi en criant :

— Ce jour est une époque heureuse : c'est l'anniversaire de Marengo.

Comme à Marengo, en effet, la bataille fut suprême et définitive. Les Russes furent écrasés : Alexandre laissa soixante mille hommes, couchés sur le champ de bataille, noyés dans l'Albe ou prisonniers : cent vingt pièces de canon et vingt-cinq drapeaux furent les trophées de la victoire : et les débris de l'armée vaincue, n'espérant pas même résister, coururent se mettre à couvert en passant la Pregel et en détruisant tous les ponts.

Malgré cette précaution, les Français passèrent la rivière le 16, et marchèrent aussitôt sur le Niémen, dernière barrière qui restât à franchir à Napoléon pour porter la guerre sur le territoire même de l'empereur de Russie. Alors le czar s'effraye, le prestige des séductions britanniques s'évanouit. Il est dans la même position qu'après Austerlitz, sans espoir de recevoir de secours ; il prend la résolution de s'humilier une seconde fois. Cette paix, qu'il a refusée si opiniâtrément et dont il pouvait dicter les articles, il vient la demander lui-même et recevoir les conditions de son vainqueur. Le 21 juin, un armistice est signé, et, le 22, la proclamation suivante est mise à l'ordre de l'armée :

« Soldats !

« Le 5 juin, nous avons été attaqués dans nos cantonnements par l'armée russe : l'ennemi s'est mépris sur les causes de notre inactivité ; il s'est aperçu trop tard que notre repos est celui du lion : il se repent de l'avoir oublié.

« Dans les journées du Gutstadt, d'Heilsberg, dans celle à jamais mémorable de Friedland, dans dix jours de campagne enfin, nous avons pris cent vingt pièces de canon, soixante et dix drapeaux, tué, blessé ou fait prisonniers soixante mille Russes, enlevé à l'armée ennemie tous ses magasins, ses hôpitaux, ses ambulances, la place de Kœnigsberg, les bâtiments qui étaient dans son port, chargés de toute espèce de munitions, cent soixante mille fusils, que l'Angleterre envoyait pour armer nos ennemis.

« Des bords de la Vistule, nous sommes arrivés sur ceux du Niémen avec la rapidité de l'aigle. Vous célébrâtes à Austerlitz l'anniversaire du couronnement ; vous avez cette année dignement célébré celui de Marengo, qui mit fin à la guerre de la seconde coalition. Français, vous avez été dignes de vous et de moi. Vous rentrerez en France, couverts de tous vos lauriers, et après avoir obtenu une paix qui porte avec elle la garantie de sa durée : il est temps que notre patrie vive en repos à l'abri de la maligne influence de l'Angleterre. Mes bienfaits vous prouveront ma reconnaissance et toute l'étendue de l'amour que je vous porte. »

Dans la journée du 24 juin, le général d'artillerie La Riboissière fit établir sur le Niémen un radeau, et, sur ce radeau, un pavillon destiné à recevoir les deux empereurs : chacun d'eux devait s'y rendre de la rive qu'il occupait.

Le 25, à une heure de l'après-midi, l'empereur Napoléon, accompagné du grand-duc de Berg Murat, des maréchaux Berthier et Bessières, du général Duroc et du grand écuyer Caulaincourt, quitta la rive gauche du fleuve pour se rendre au pavillon préparé. En même temps, l'empereur Alexandre, accompagné du grand-duc Constantin, du général en chef Benigsen, du prince Labanov, du général Ouvarov et de l'aide de camp général comte de Liéven, quitta la rive droite.

Les deux bateaux arrivèrent en même temps. En mettant le pied sur le radeau, les deux empereurs s'embrassèrent.

Cet embrassement était le prélude de la paix de Tilsitt, qui fut signée le 9 juillet 1807.

La Prusse paya les frais de la guerre : les royaumes de Saxe et de Westphalie furent érigés, comme deux forteresses, pour la surveiller ; Alexandre et Frédéric-Guillaume reconnurent solennellement Joseph, Louis et Jérôme, comme leurs frères. Bonaparte premier consul avait créé des républiques, Napoléon empereur les changeait en fiefs. Héritier des trois dynasties qui avaient régné sur la France, il voulut augmenter encore la succession de Charlemagne ; et l'Europe fut forcée de le regarder faire.

Le 27 juillet de la même année, après avoir terminé cette splendide campagne par un trait de clémence, Napoléon était de retour à Paris, n'ayant plus d'ennemis, que l'Angleterre, sanglante et blessée, il est vrai, des défaites de ses alliés, mais toujours constante dans sa haine, mais toujours debout aux deux extrémités du continent, en Suède et en Portugal.

Par le décret de Berlin sur le blocus continental, l'Angleterre avait été mise au ban de l'Europe. Dans les mers du Nord, la Russie et le Danemark, dans l'Océan et dans la Méditerranée, la France, la Hollande et l'Espagne lui avaient fermé leurs ports, et s'étaient engagés solennellement à ne faire aucun commerce avec elle. Restaient donc seulement, comme nous l'avons dit, la Suède et le Portugal ; Napoléon se chargea du Portugal et Alexandre de la Suède. Napoleon décida, par un décret en date du 27 octobre 1807, que la maison de Bragance avait cessé de régner, et Alexandre, le 27 septembre 1808, s'engagea à marcher contre Gustave IV.

Un mois après, les Français étaient à Lisbonne.

L'envahissement du Portugal n'était qu'un acheminement à la conquête de l'Espagne, où régnait Charles IV, tiraillé par deux pouvoirs opposés, le favori Godoy, et le prince des Asturies, Ferdinand. Offusqué d'un armement maladroit fait par Godoy, au moment de la guerre de Prusse, Napoléon n'avait jeté qu'un regard sur l'Espagne, regard rapide et inaperçu, mais qui lui avait suffi cependant pour y voir un trône à prendre. Aussi, à peine en possession du Portugal, ses troupes pénétrèrent dans la Péninsule, et, sous prétexte de guerre maritime et de blocus, occupèrent d'abord les côtes, puis les principales places, puis enfin formèrent autour de Madrid un cercle qu'elles n'avaient qu'à resserrer pour être en trois jours maîtresses de la capitale. Sur ces entrefaites, une révolte éclata contre le ministre, et le prince des Asturies fut proclamé roi, sous le nom de Ferdinand VII, à la place de son père : c'était tout ce que demandait Napoléon.

Aussitôt les Français entrent à Madrid ; l'empereur accourt à Bayonne, appelle à lui les princes espagnols, force Ferdinand VII à rendre la couronne à son père et l'envoie prisonnier à Valençay. Bientôt le vieux Charles IV abdique en faveur de Napoléon et se retire à Compiègne : la couronne de Charles-Quint est décernée à Joseph par une junte suprême, par le conseil de Castille et par la municipalité de Madrid. Le trône de Naples est vacant par cette mutation : Napoléon y nomme Murat. Il y a cinq couronnes dans sa famille, sans compter la sienne.

Mais, en étendant son pouvoir, Napoléon étendait sa lutte. Les intérêts de la Hollande compromis par le blocus, l'Autriche humiliée par la création des royaumes de Bavière et de Wurtemberg, Rome trompée dans ses espérances par le refus de restituer au saint-siège les provinces que le Directoire avait réunies à la république Cisalpine, enfin l'Espagne et le Portugal violentés dans leurs affections nationales, étaient autant d'échos où retentissait à la fois l'appel incessant de l'Angleterre. Une grande réaction s'organisa de tous les côtés en même temps, quoiqu'elle n'éclatât qu'à des époques différentes.

Ce fut Rome qui donna l'exemple : le 3 avril, le légat du pape quitta Paris. Aussitôt, le général Miollis reçut l'ordre d'occuper militairement Rome. Le pape menaça nos troupes d'excommunication, et nos troupes lui répondirent en s'emparant d'Ancône, d'Urbin, de Macerata et de Camerino.

Puis l'Espagne. Séville, dans une junte provinciale, reconnut Ferdinand VII pour roi, et appela aux armes toutes les provinces espagnoles qui n'étaient pas occupées ; les provinces s'insurgèrent, le général Dupont mis bas les armes, et Joseph fut forcé de quitter Madrid.

Puis le Portugal : les Portugais se soulevèrent le 16 juin à Oporto ; Junot, n'ayant pas assez de troupes pour conserver sa conquête, fut forcé de l'évacuer, par la convention de Cintra, et derrière lui Wellington l'occupa avec vingt-cinq mille hommes.

Napoléon jugea les choses assez graves pour nécessiter sa présence. Il savait bien que l'Autriche armait mystérieusement, mais elle ne pouvait pas être prête avant un an ; il savait bien que la Hollande se plaignait de la ruine de son commerce, mais tant qu'elle se bornerait à se plaindre, il était décidé à ne pas s'occuper d'elle ; il lui restait donc plus de temps qu'il ne lui en fallait pour reconquérir le Portugal et l'Espagne.

Napoléon parut aux frontières de la Navarre et de la Biscaye avec quatre-vingt mille vieux soldats venus de l'Allemagne ; la prise de Burgos fut le signal de son arrivée. Elle fut suivie de la victoire de Tudela, puis les positions de la Somma-Sierra furent emportées à la pointe de la lance ; et, le 4 décembre Napoléon fit son entrée solennelle à Madrid, précédé de cette proclamation :

« Espagnols !

Je ne me présente pas chez vous comme un maître, mais comme un libérateur. J'ai aboli le tribunal de l'inquisition, contre lequel le siècle et l'Europe réclamaient : les prêtres doivent guider les consciences, mais ne doivent exercer aucune juridiction extérieure et corporelle sur les citoyens. J'ai supprimé les droits féodaux, et chacun pourra établir des hôtelleries, des fours, des moulins, des madragues, des pêcheries, et donner un libre essor à son industrie : l'égoïsme, la richesse et la prospérité d'un petit nombre d'hommes nuisaient plus à votre agriculture que les chaleurs de la canicule. Comme il n'y a qu'un Dieu, il ne doit y avoir dans un Etat qu'une justice ; toutes les justices particulières avaient été usurpées et étaient contraires aux droits de la nation : je les ai détruites. La génération présente pourra varier dans son opinion, trop de passions ont été mises en jeu ; mais vos neveux me béniront comme votre régénérateur ; ils placeront au nombre de vos jours mémorables ceux où j'ai paru parmi vous, et de ces jours datera la prospérité de l'Espagne. »

L'Espagne conquise était muette : l'inquisition répondit par ce catéchisme :

« — Dis-moi, mon enfant, qui es-tu ?
« — Espagnol par la grâce de Dieu.
« — Que veux-tu dire par là ?
« — Homme de bien.
« — Quel est l'ennemi de notre félicité ?
« — L'empereur des Français.
« — Combien a-t-il de natures ?
« — Deux : la nature humaine et la nature diabolique.
« — Combien y a-t-il d'empereurs des Français ?
« — Un véritable, en trois personnes trompeuses.
« — Comment les nomme-t-on ?
« — Napoléon, Murat et Manuel Godoy.
« — Lequel des trois est le plus méchant ?
« — Ils le sont tous trois également.
« — De qui dérive Napoléon ?
« — Du péché.
« — Murat ?
« — De Napoléon.
« — Et Godoy ?
« — De la fornication des deux.
« — Quel est l'esprit du premier ?
« — L'orgueil et le despotisme.
« — Du second ?
« — La rapine et la cruauté.
« — Du troisième ?
« — La cupidité, la trahison et l'ignorance.
« — Que sont les Français ?
« — D'anciens chrétiens devenus hérétiques.
« — Est-ce un péché que de mettre un Français à mort ?
« — Non, mon père : on gagne le ciel en tuant un de ces chiens d'hérétiques.
« — Quel supplice mérite un Espagnol qui manque à ses devoirs ?
« — La mort et l'infamie des traîtres.
« — Qui nous délivrera de nos ennemis ?
« — La confiance entre nous autres, et les armes. »

Cependant, l'Espagne, pacifiée en apparence, obéissait à peu près tout entière à son nouveau roi : les préparatifs hostiles de l'Autriche rappelaient d'ailleurs Napoléon à Paris. De retour le 23 janvier 1809, il fit aussitôt demander des explications à l'ambassadeur autrichien, et, quelques jours après les avoir repoussées comme insuffisantes, il apprit que, le 9 avril, l'armée de l'empereur François avait passé l'Inn et envahi la Bavière. Cette fois, c'était l'Autriche qui nous devançait et qui était prête avant la France : Napoléon fit un appel au sénat.

Le 14, le sénat répondit par une loi qui ordonnait une levée de quarante mille hommes ; le 17, Napoléon était à Donawert au milieu de son armée ; le 20, il avait gagné la bataille de Tann ; le 21, celle d'Abensberg ; le 22, celle d'Ekmuhl ; le 23, celle de Ratisbonne, et, le 24, il adressait cette proclamation à son armée :

« Soldats !

« Vous avez justifié mon attente. Vous avez suppléé au nombre par votre bravoure : vous avez glorieusement marqué la différence qui existe entre les légions de César et

les cohues armées de Xerxès. En quatre jours, nous avons triomphé dans les batailles de Tann, d'Abensberg, d'Ekmuhl, et dans les combats de Peyssing, de Landshutt et de Ratisbonne. Cent pièces de canon, quarante drapeaux, cinquante mille prisonniers, voilà les résultats de la rapidité de votre marche et de votre courage. L'ennemi, enivré par un cabinet parjure, paraissait ne plus conserver aucun souvenir de vous : son réveil a été prompt ; vous lui avez apparu plus terribles que jamais. Naguère, il a traversé l'Inn et envahi le territoire de nos alliés ; aujourd'hui, défait, épouvanté, il fuit en désordre déjà mon avant-garde a dépassé l'Inn ; avant un mois, nous serons à Vienne. »

Le 27, la Bavière et le Palatinat étaient évacués, le 3 mai, les Autrichiens perdaient le combat d'Elersberg ; le 9, Napoléon était sous les murs de Vienne ; le 11, cette ville ouvrait ses portes ; le 13, Napoléon y faisait son entrée.

C'était encore le temps des prophéties.

Cent mille hommes, sous les ordres du prince Charles, s'étaient retirés sur la rive gauche du Danube : Napoléon les poursuit et les atteint le 21, à Essling, où Masséna échange son titre de duc contre celui de prince. Pendant le combat, les ponts du Danube sont emportés par une crue subite ; en quinze jours, Bertrand y jette trois nouveaux ponts ; le premier, de soixante arches, sur lequel trois voitures peuvent passer de front, le deuxième sur pilotis, et de huit pieds de largeur ; le troisième enfin sur des bateaux ; et le bulletin du 3 juillet, daté de Vienne, annonce qu'il n'y a plus de Danube, comme Louis XIV avait annoncé qu'il n'y avait plus de Pyrénées.

En effet, le 4 juillet, le Danube est franchi ; le 5, la bataille d'Enzersdorff est gagnée ; enfin, le 7, les Autrichiens laissent quatre mille morts et neuf mille blessés sur le champ de bataille de Wagram, et vingt mille prisonniers, dix drapeaux, quarante pièces de canon, entre les mains de leurs vainqueurs.

Le 11, le prince de Lichtenstein se présenta aux avant-postes pour demander une suspension d'armes. C'était une ancienne connaissance : le lendemain de Marengo, il s'était déjà présenté, chargé d'une mission pareille. Le 12, cette suspension fut conclue à Znaïm. Aussitôt les conférences commencèrent : elles durèrent trois mois, pendant lesquels Napoléon habita Schœnbrunn, où il échappa comme par miracle au poignard de Staps. Enfin, le 14 octobre, la paix fut signée.

L'Autriche cédait à la France tous les pays situés à la droite de la Save, le cercle de Goritz, le territoire de Montefeltro, Trieste, la Carniole et le cercle de Villach ; elle reconnaissait la réunion des provinces illyriennes à l'empire français, ainsi que toutes les futures incorporations que la conquête ou les combinaisons diplomatiques pourraient amener tant en Italie qu'en Portugal et en Espagne, et renonçait irrévocablement à l'alliance de l'Angleterre pour accepter le système continental avec toutes ses exigences.

Ainsi, tout commençait à réagir contre Napoléon, mais rien ne lui résistait encore : le Portugal avait communiqué avec les Anglais, il avait envahi le Portugal ; Godoy avait manifesté des sentiments hostiles par un armement maladroit, mais peut-être inoffensif, il avait forcé Charles IV d'abdiquer ; le pape avait fait de Rome le rendez-vous général des agents de l'Angleterre, il traita le pape comme un souverain temporel et le déposa ; la nature refusait des enfants à Joséphine, il épousa Marie-Louise et eut un fils ; la Hollande, malgré ses promesses, était devenue un entrepôt de marchandises anglaises, il déposséda Louis de son royaume et le réunit à la France.

Alors l'Empire eut cent trente départements : il s'étendit de l'Océan breton aux mers de la Grèce, du Tage jusqu'à l'Elbe, et cent vingt millions d'hommes, obéissant à une seule volonté, soumis à un pouvoir unique et conduits dans une même voie, crièrent : « Vive Napoléon ! » en huit langues différentes.

Le général est au zénith de sa gloire, et l'empereur à l'apogée de sa fortune. Jusqu'à ce jour, nous l'avons vu monter sans cesse. Il va faire une halte d'un an au sommet de ses prospérités ; car il faut bien qu'il prenne haleine pour redescendre.

Le 1er avril 1810, Napoléon épousa Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche : onze mois après, cent et un coups de canon annoncèrent au monde la naissance d'un héritier du trône.

Un des premiers effets de l'alliance de Napoléon avec la maison de Lorraine fut d'amener un refroidissement entre lui et l'empereur de Russie, qui, s'il faut en croire le docteur O'Méara, lui avait fait offrir sa sœur la grande-duchesse Anne. Dès 1810, ce dernier, qui voyait l'empire de Napoléon s'approcher de lui comme un océan qui monte, avait augmenté ses armées et renoué ses relations avec la Grande-Bretagne. Toute l'année 1811 se passa en négociations infructueuses, qui, au fur et à mesure qu'elles échouaient, rendaient une guerre prochaine de plus en plus probable ; aussi chacun, de son côté, en commença-t-il les préparatifs, avant même qu'elle fût déclarée. La Prusse, par traité du 24 février, et l'Autriche, par traité du 14 mars, fournirent à Napoléon, l'une vingt mille et l'autre trente mille hommes ; de leur côté, l'Italie et la Confédération du Rhin coopérèrent à cette grande entreprise, l'une pour vingt-cinq mille et l'autre pour quatre-vingt mille combattants. Enfin, un sénatus-consulte divisa la garde nationale en trois bans, pour le service de l'intérieur ; le premier de ces trois bans, affecté au service actif, mettait, outre l'armée gigantesque qui s'acheminait vers le Niémen, cent cohortes de mille hommes chacune à la disposition de l'empereur.

Le 9 mars, Napoléon partit de Paris, ordonnant au duc de Bassano de faire attendre au prince Kourakine, ambassadeur du czar, ses passeports le plus longtemps possible : cette recommandation qui, au premier abord, avait l'apparence d'un espoir pacifique, n'avait d'autre but, dans le fait, que de laisser Alexandre incertain sur les véritables dispositions de son ennemi, afin que celui-ci pût le surprendre en tombant à l'improviste sur son armée. C'était la tactique habituelle de Napoléon, et, cette fois, comme toujours, elle lui réussit. Aussi le *Moniteur* se contenta-t-il d'annoncer que l'empereur quittait Paris pour faire l'inspection de la grande armée réunie sur la Vistule, et que l'impératrice l'accompagnerait jusqu'à Dresde, pour voir son illustre famille.

Après y être resté quinze jours, et y avoir fait jouer, selon la promesse qu'il leur avait faite à Paris, Talma et mademoiselle Mars, devant un parterre de rois, Napoléon quitta Dresde et arriva à Thorn le 2 juin : le 22, il annonça son retour en Pologne par la proclamation suivante, datée du quartier général de Wilkowsky :

« Soldats,

« La Russie a juré éternelle alliance à la France et guerre à l'Angleterre, elle viole aujourd'hui ses serments ; elle ne veut donner aucune explication de son étrange conduite, que les aigles françaises n'aient repassé le Rhin, laissant par là nos alliés à sa discrétion. Nous croit-elle donc dégénérés ? ne serions-nous plus les soldats d'Austerlitz ? Elle nous place entre le déshonneur et la guerre, le choix ne saurait être douteux. Marchons en avant, passons le Niémen, portons la guerre sur le territoire de la Russie : elle sera glorieuse aux armées françaises. La paix que nous conclurons mettra un terme à la funeste influence que le cabinet moscovite exerce depuis cinquante ans sur les affaires de l'Europe. »

L'armée à laquelle Napoléon adressait ces paroles était la plus belle, la plus nombreuse et la plus puissante à laquelle il eût jamais commandé. Elle était divisée en quinze corps, commandés chacun par un duc, par un prince ou par un roi, et elle formait une masse de quatre cent mille hommes d'infanterie, de soixante et dix mille cavaliers et de mille bouches à feu.

Il lui fallut trois jours pour traverser le Niémen : les 23, 24 et 25 juin furent employés à cette opération.

Napoléon s'arrêta un instant, pensif et immobile sur la rive gauche de ce fleuve, où, trois ans auparavant, l'empereur Alexandre lui avait juré une amitié éternelle. Puis le franchissant à son tour :

— La fatalité entraîne les Russes, dit-il ; que les destins s'accomplissent !

Ses premiers pas, comme toujours, furent ceux d'un géant : au bout de deux jours d'une marche habile, l'armée russe, surprise en flagrant délit, était culbutée et voyait un corps d'armée tout entier séparé d'elle. Alors Alexandre reconnaissant Napoléon à ces coups rapides, terribles et décisifs, lui fit dire que, s'il voulait évacuer le terrain envahi et retourner au Niémen, il était près à traiter : Napoléon trouva cette démarche si étrange, qu'il n'y répondit qu'en entrant le lendemain à Vilna.

Là, il resta une vingtaine de jours, y établit un gouvernement provisoire, tandis qu'une diète se réunissait à Varsovie, pour s'occuper de reconstruire la Pologne : puis il se remit à la poursuite de l'armée russe.

Au second jour de marche, il commença de s'effrayer du système de défense adopté par Alexandre. Les Russes avaient tout ruiné dans leur retraite, moissons, châteaux, chaumières. Une armée de cinq cent mille hommes s'avançait dans les déserts qui n'avaient pu nourrir jadis Charles XII et ses vingt mille Suédois. Du Niémen à la Willia, on marcha à la lueur de l'incendie, sur des cadavres et sur des ruines. Dans les derniers jours de juillet, l'armée arriva à Vitepsk, déjà étonnée d'une guerre qui ne ressemblait à nulle autre, dans laquelle on ne rencontrait pas d'ennemis, et où il semblait qu'on n'eût affaire qu'au génie de la des-

tration. Napoléon lui-même, stupéfait de ce plan de campagne, qui n'avait pas pu entrer dans ses prévisions, ne voit plus devant lui que des déserts immenses dont il lui faudrait atteindre le bout, et où chaque étape qu'il faisait l'éloignait de la France, puis de ses alliés, puis enfin de toutes ses ressources. En arrivant à Vitepsk, il se jeta accablé dans un fauteuil ; puis, faisant venir le comte Daru :

— Je reste ici, dit-il ; je veux m'y reconnaître, y rallier, y reposer mon armée ; et organiser la Pologne. La campagne de 1812 est finie ; celle de 1813 fera le reste. Pour vous, monsieur, songez à nous faire vivre ici, car nous ne ferons pas la folie de Charles XII.

Puis, s'adressant à Murat :

— Plantons nos aigles ici, ajouta-t-il ; 1813 nous verra à Moscou, 1814 à Saint-Pétersbourg ; la guerre de Russie est une guerre de trois ans.

Ce fut, en effet, la résolution qu'il parut avoir prise ; mais effrayé à son tour de cette inaction, Alexandre lui montre enfin ces Russes, qui jusqu'alors lui ont échappé, pareils à des fantômes. Réveillé comme un joueur au bruit de l'or, Napoléon n'y peut tenir et s'élance à leur poursuite. Le 14 août, il les joint et les bat à Krasnoï ; le 18, il les chasse de Smolensk, qu'il laisse en flammes, et, le 30, il s'empare de Viazma, dont il trouve tous les magasins détruits. Depuis qu'on a mis le pied sur le territoire russe, tous les symptômes d'une grande guerre nationale ont éclaté.

Enfin, Napoléon apprend dans cette ville que l'armée russe a changé de chef et s'apprête à livrer bataille dans une position qu'elle retranche à la hâte. L'empereur Alexandre, cédant à la voix publique, qui attribue les désastres de la guerre au mauvais choix de ses généraux, vient de déférer le commandement suprême au général Koutousof, vainqueur des Turcs. Si l'on en croit le bruit public, le Prussien Pfuhl a causé les premiers malheurs de la campagne, et l'étranger Barclay de Tolly, avec son système éternel de retraite, qui paraît suspect aux purs Moscovites, les a empirés. Dans une guerre nationale, c'est un Russe qu'il faut pour sauver la patrie, et tous sont d'accord, depuis le czar jusqu'au dernier serf, que le vainqueur de Roudschouk et le négociateur de Bucharest est seul capable de sauver la Russie. De son côté, le nouveau général, persuadé que, pour conserver sa popularité dans l'armée et dans la nation, il doit nous livrer une bataille avant de nous laisser arriver à Moscou, est résolu de l'accepter dans la position qu'il occupe, près de Borodino, et où il est joint, le 4 septembre, par dix mille miliciens de Moscou, à peine organisés.

Le même jour, Murat joint entre Gjatz et Borodino le général Konovitzine, chargé par Koutousof de tenir sur un vaste plateau que protège un ravin. Konovitzine suit strictement l'ordre donné, et tient jusqu'à ce que des masses, doubles des siennes, le poussent ou plutôt le fassent glisser en arrière ; on suit sa trace sanglante jusqu'au couvent fortifié de Kolostkoï ; là, il essaye encore de tenir un instant ; mais, débordé de tous côtés, il est obligé de se remettre en retraite sur Golovino, à travers lequel il ne fait que passer. Notre avant-garde débouche de ce village presque pêle-mêle avec l'arrière-garde russe. Un instant après, Napoléon apparaît à cheval, et, de la hauteur où il est parvenu, domine toute la plaine ; les villages saccagés, les seigles foulés aux pieds, les bois infestés de Cosaques, lui indiquent que la plaine qui s'étend devant lui est choisie par Koutousof pour son champ de bataille. Derrière cette première ligne, trois villages sur une ligne d'une lieue ; leurs intervalles, coupés de ravins, semés de taillis, fourmillent d'hommes ; toute l'armée russe est là qui attend, et la preuve, c'est qu'elle a fait construire une redoute en avant de sa gauche, près du village de Schvardino.

Napoléon embrasse l'horizon d'un coup d'œil. Il suit depuis quelques lieues les deux rives de la Kalouga ; il sait que, à Borodino, cette rivière fait un coude à gauche, et, quoiqu'il ne voie pas les hauteurs qui la forcent à cette déviation, il les devine, et comprend que là se trouvent les principales positions de l'armée russe. Mais la rivière, en protégeant l'extrême droite de l'ennemi, laisse à découvert son centre et sa gauche ; là seulement, il est vulnérable, c'est donc là qu'il faut frapper.

Mais d'abord il est important de le débusquer de la redoute qui protège sa gauche comme un ouvrage avancé ; de là on sera à même de mieux reconnaître sa position. Le général Compans reçoit l'ordre de l'enlever ; trois fois il s'en empare, trois fois il en est repoussé ; enfin, une quatrième fois, il y rentre et s'y établit.

C'est de là que Napoléon peut enfin embrasser dans les deux tiers de son étendue à peu près le champ de bataille où il va avoir à manœuvrer.

Le reste de la journée du 5 est employé à des observations respectives ; des deux côtés se prépare une bataille suprême. Les Russes la passent tout entière dans les pompes du culte grec, et invoquent par leurs chants le tout-puissant secours du vénéré saint Nievsky. Les Français, habitués aux *Te Deum* et non aux prières, rappellent leurs hommes détachés, serrent leurs masses, préparent leurs armes, disposent leurs parcs. Des deux côtés les forces numériques se balancent : les Russes ont cent trente mille hommes, et nous en avons cent vingt-cinq mille.

L'empereur campe derrière l'armée d'Italie, à la gauche de la grande route. La vieille garde se forme en carré autour de sa tente, les feux s'allument ; ceux des Russes forment un demi-cercle vaste et régulier ; ceux des Français sont faibles, inégaux, sans ordre ; aucune place n'a encore été fixée aux différents corps, et le bois manque. Pendant toute la nuit, une pluie froide et fine tombe. L'automne se déclare. Napoléon fait réveiller onze fois le prince de Neuchâtel pour lui donner des ordres, et, chaque fois, il lui demande si l'ennemi paraît toujours disposé à tenir ; c'est que, plusieurs fois réveillé en sursaut par la crainte que les Russes ne lui échappent, il a cru entendre des bruits de départ ; il s'est trompé, et la clarté du jour efface la lueur des bivacs ennemis.

A trois heures du matin, Napoléon monte à cheval, et, perdu dans le crépuscule, avec une faible escorte, il longe, à demi-portée de boulet, toute la ligne ennemie.

Les Russes couronnent toutes les crêtes ; ils sont à cheval sur la route de Moscou et le ravin de Gorka, au fond duquel coule un petit ruisseau, et enfermés entre la vieille route de Smolensk et la Moscova. Barclay de Tolly, avec trois corps d'infanterie et un de cavalerie, forme la droite, depuis la grande redoute bastionnée jusqu'à la Moscova ; Bagration forme la gauche, avec les septième et huitième corps, depuis la grande redoute jusqu'au bois taillis qui s'étend entre Semenofskoë et Oustiza.

Toute forte qu'elle était, cette position était défectueuse : la faute en était au général Benigsen, qui, remplissant les fonctions de major général de l'armée, avait porté toute son attention sur la droite, défendue naturellement, et négligé la gauche ; c'était cependant le côté faible ; il était, il est vrai, couvert de trois redoutes, mais il y avait, entre elles et la vieille route de Moscou, un intervalle de cinq cents toises garni seulement de quelques chasseurs.

Voici ce que fera Napoléon :

Il gagnera avec son extrême droite, commandée par Poniatovsky, la route de Moscou, coupera l'armée en deux, et, tandis que Ney, Davoust et Eugène contiendront la gauche, il refoulera tout le centre et la droite dans la Moscova. C'est la même disposition qu'à Friedland ; seulement, à Friedland, la rivière se trouvait à dos de l'ennemi et lui coupait toute retraite, tandis qu'ici la Moscova borde sa droite, et il a derrière lui un terrain favorable s'il veut se retirer.

Ce plan de bataille reçut une modification dans la journée. Ce n'est plus Bernadotte, c'est Eugène qui attaquera le centre ; Poniatovsky, avec toute sa cavalerie, se glissera entre le taillis et la grande route, et attaquera l'extrémité de l'aile gauche en même temps que Davoust et Ney l'aborderont de face ; Poniatovsky reçoit à cet effet, outre sa cavalerie, deux divisions du corps de Davoust. Cette distraction d'une partie de ses troupes met le comble à la mauvaise humeur du maréchal, qui est venu proposer un plan qu'il juge infaillible et qu'il a vu repousser. Ce plan consistait à tourner la position avant d'attaquer les redoutes, et à s'établir perpendiculairement sur l'extrémité de l'ennemi. La manœuvre était bonne, mais hasardeuse, en ce que les Russes, se voyant sur le point d'être coupés, ne se sentant point d'issue en cas de défaite, pouvaient décamper dans la nuit par la route de Mojaïsk, et ne nous laisser le lendemain qu'un champ de bataille désert et des redoutes vides ; or, c'était ce que Napoléon craignait à l'égal d'une défaite.

A trois heures et demie, Napoléon sort une seconde fois à cheval pour s'assurer que rien n'est changé ; il arrive sur les hauteurs de Borodino, et, la lunette à la main, recommence ses observations. Quoique peu de personnes l'accompagnent, il est reconnu ; un coup de canon, le seul qui fut tiré dans cette journée, part des lignes russes, et le boulet vient ricocher à quelques pas de l'empereur.

A quatre heures et demie, l'empereur revient vers son campement ; il y trouve M. de Bausset, qui lui apporte des lettres de Marie-Louise et le portrait du roi de Rome par Gérard. Le portrait est exposé devant la tente, et autour de lui s'est formé un cercle de maréchaux, de généraux et d'officiers.

— Retirez ce portrait, dit Napoléon ; c'est lui montrer trop tôt un champ de bataille.

Rentré dans sa tente, Napoléon dicte les ordres suivants :

« Il sera construit pendant la nuit deux redoutes vis-à-vis de celles que l'ennemi a élevées, et qui ont été reconnues pendant la journée.

« La redoute de la gauche sera armée de quarante-deux bouches à feu, et celle de droite de soixante et douze.

« A la pointe du jour, la redoute de droite commencera à tirer. Celle de gauche commencera aussitôt qu'elle aura entendu tirer à sa droite.

« Le vice-roi jettera alors dans la plaine une masse considérable de tirailleurs, qui fourniront une fusillade bien nourrie.

« Le troisième corps et le huitième, sous les ordres du maréchal Ney, jetteront aussi quelques tirailleurs en avant.

« Le prince d'Ekmühl restera en position.

« Le prince Poniatovsky, avec le cinquième corps, se mettra en route avant la pointe du jour, afin d'avoir, avant six heures du matin, débordé la gauche de l'ennemi.

« L'action engagée, l'empereur donnera ses ordres suivant l'exigence de la situation. »

Ce plan arrêté, Napoléon dispose ses masses de manière à ne pas trop éveiller l'attention de l'ennemi ; chacun reçoit ses instructions, les redoutes s'élèvent, l'artillerie se met en position ; au point du jour, cent vingt bouches à feu accableront de boulets et d'obus les ouvrages que la droite sera chargée d'enlever.

A peine si Napoléon peut dormir une heure : à chaque instant, il fait demander si l'ennemi est toujours là ; différents mouvements qu'il exécute font deux ou trois fois croire à sa retraite ; il n'en est rien: seulement, il répare la faute sur laquelle Napoléon a bâti tout son plan de bataille, en faisant porter à sa gauche le corps entier de Touczkof, qui garnit tous les endroits faibles.

A quatre heures, Rapp entre dans la tente de l'empereur, et le trouve le front appuyé entre ses deux mains ; il relève la tête.

— Eh bien, Rapp? demande-t-il.

— Sire, ils sont toujours là.

— Ce sera une terrible bataille ! Rapp, croyez-vous à la victoire?

— Oui, sire, mais sanglante.

— Je le sais, répond Napoléon : mais j'ai quatre-vingt mille hommes, j'en perdrai vingt mille, j'entrerai avec soixante mille dans Moscou ; les traînards nous y rejoindront, puis les bataillons de marche, et nous serons plus forts qu'avant la bataille.

On voit que, dans le nombre de ses combattants, Napoléon ne compte ni sa garde, ni sa cavalerie : dès ce moment, son parti est bien pris de gagner la bataille sans elles ; ce sera une affaire d'artillerie.

En ce moment, des acclamations retentissent : le cri de « Vive l'empereur ! » court sur toute la ligne ; aux premiers rayons du jour, on vient de lire aux soldats la proclamation suivante, l'une des plus belles, des plus franches et des plus concises de Napoléon :

« Soldats !

« La voilà, cette bataille que vous avez tant désirée ; désormais la victoire ne dépend que de vous : elle est nécessaire ; elle amènera l'abondance, et nous assurera de bons quartiers d'hiver et un prompt retour vers la patrie. Soyez les hommes d'Austerlitz, de Friedland, de Vitepsk et de Smolensk, et que la postérité la plus reculée dise en parlant de nous : « Il était à cette grande bataille sous « les murs de Moscou ! »

A peine les cris ont-ils cessé, que Ney, toujours impatient, fait demander la permission de commencer l'attaque. Tout prend aussitôt les armes ; chacun se dispose pour cette grande scène qui va décider du sort de l'Europe ; les aides de camp partent comme des flèches dans toutes les directions.

Compans, qui a si bien préludé la surveille, se glissera le long du taillis, entamera l'affaire en enlevant la redoute qui défend l'extrême gauche des Russes, et Davoust le secondera en s'avançant à couvert dans le taillis même ; la division Friant restera en réserve. Dès que Davoust sera maître de la redoute, Ney s'avancera en échelons pour s'emparer de Semenofskoë : ses divisions ont beaucoup souffert à Valoutina, et comptent à peine quinze mille combattants, dix mille Westphaliens devront les renforcer et former la seconde ligne ; la jeune et la vieille garde formeront la troisième et la quatrième. Murat divisera sa cavalerie. A gauche de Ney, en face du centre ennemi, se trouvera le corps de Montbrun. Nansouty et Latour-Maubourg se trouveront placés de manière à suivre les mouvements de notre droite. Enfin, Grouchy secondera le vice-roi qui, renforcé par les divisions Morand et Gérard, enlevées à Davoust, commencera par s'emparer de Borodino, y laissera la division Delzons, et, passant avec les trois autres la Katouga, sur les trois ponts jetés dans la matinée, attaquera la grande redoute du centre située sur la rive droite. Une demi-heure suffit pour porter tous ces ordres : il est cinq heures et demie du matin : la redoute de droite commence son feu, celle de gauche lui répond, tout s'ébranle, tout marche, tout se porte en avant (1).

Davoust s'élance avec ses deux divisions : la gauche d'Eugène, composée de la brigade Plausonne, qui devait rester en observation en se bornant à occuper Borodino, se laisse emporter, malgré les cris de son général, dépasse le village et va se heurter aux hauteurs de Gorky, où les Russes l'écrasent par un feu de front et de flanc : alors le 92e régiment accourt de lui-même à l'aide du 106e, en recueille les débris et le ramène, mais détruit à moitié et ayant perdu son général.

En ce moment, Napoléon, jugeant que Poniatovsky a eu le temps d'opérer son mouvement, lance Davoust sur la première redoute ; les divisions Compans et Desaix le suivent, poussant trente canons devant elles. Toute la ligne ennemie prend feu comme une traînée de poudre.

L'infanterie marche, sans tirer ; elle se hâte pour arriver sur le feu de l'ennemi et l'éteindre. Compans est blessé. Rapp accourt pour remplacer Compans; il s'élance au pas de course et la baïonnette en avant ; au moment où il touche à la redoute, il tombe atteint d'une balle : c'est sa vingt-deuxième blessure ; Desaix le remplace et est frappé à son tour ; le cheval de Davoust est tué par un boulet ; le prince d'Ekmühl roule dans la boue, on le croit tué ; il se relève et remonte à cheval, il en est quitte pour une contusion.

Rapp se fait porter devant l'empereur.

— Eh quoi ! Rapp, dit Napoléon, encore blessé?

— Toujours sire ; Votre Majesté sait que c'est mon habitude.

— Que fait-on là-haut?

— Des merveilles ! mais il faudrait la garde pour tout achever.

— Je m'en garderai bien, reprend Napoléon avec un mouvement qui ressemble à de l'effroi ; je ne veux pas la faire démolir : je gagnerai la bataille sans elle.

Alors Ney, avec ses trois divisions, se jette dans la plaine, et, s'avançant par échelons, se porte, à la tête de la division Ledru, sur cette redoute fatale qui a déjà fait la division Compans veuve de ses trois généraux : il y entre par la gauche, tandis que les braves qui ont commencé l'attaque escaladent par la droite.

Ney et Murat lancent la division Razout sur les deux autres redoutes : elle est sur le point de s'en emparer, quand elle est chargée par les cuirassiers russes. Il y a un moment d'incertitude : cependant l'infanterie s'arrête, mais ne recule pas ; la cavalerie de Bruyère vient à son aide ; les cuirassiers russes sont repoussés ; Murat et Razout s'élancent, les retranchements sont à eux.

Deux heures se sont passées à ces attaques : Napoléon s'étonne de ne pas entendre le canon de Poniatovsky, et de ne voir aucun mouvement qui annonce chez l'ennemi une diversion. Pendant ce temps Koutousof, qui a pu aisément découvrir les grosses masses prêtes à fondre sur sa gauche, y a fait filer le corps de Bagavout : une de ses divisions marche à Oustiza, l'autre se jette dans le taillis. En ce moment, Poniatovsky revient, il n'a pas pu trouver de passage dans la forêt ; Napoléon l'envoie former l'extrême droite de Davoust.

Cependant la gauche de la ligne russe est forcée et la plaine ouverte : les trois redoutes sont à Ney, à Murat et à Davoust : mais Bagration continue de garder une attitude menaçante, et reçoit renfort sur renfort ; il faut se hâter de le culbuter derrière le ravin de Semenofskoë, ou bien il pourra reprendre l'offensive. Tout ce qu'on peut traîner d'artillerie dans les redoutes y est amené, et va appuyer leur mouvement. Ney se jette en avant, suivi de quinze à vingt mille hommes.

Au lieu de l'attendre, Bagration, qui craint d'être refoulé par le choc, se précipite à la tête de sa ligne, et marche à lui baïonnettes basses. Les deux masses se rencontrent, la mêlée s'engage corps à corps, c'est un duel entre quarante mille hommes. Bagration est grièvement blessé ; les troupes russes, privées un moment de direction, s'ébranlent pour fuir : Konovnitzine en prend le commandement, les ra-

(1) Napoléon a fait lui-même la critique de ce plan :

« Cette première disposition était une faute grave, dit-il, et fut cause de la tournure peu décisive que prit la bataille. Il eût fallu jeter Davoust, avec quatre de ses divisions, dans la trouée, entre la redoute de la gauche et le bois d'Oustiza, le faire suivre par Murat avec sa cavalerie, le faire appuyer par Ney et ses Westphaliens, en les dirigeant vers Semenofskoë, tandis que la jeune garde eût marché en échelons au centre des deux attaques, et que Poniatowsky, lié à Davoust, eût débordé la droite de Touczkof dans le bois d'Oustiza. Nous eussions tourné et accablé, dès le principe, la gauche de l'ennemi avec une masse irrésistible, nous l'eussions forcé à un changement de front parallèle à la grande route de Moscou et à la Moscova, qu'il aurait eue à dos : il n'y avait dans cette trouée que quatre faibles régiments de chasseurs, embusqués dans le taillis, en sorte que le succès ne semblait pas douteux, etc. » (JOMINI, *Vie politique et militaire de Napoléon*, t. V, p. 230 et suiv.)

mène derrière le ravin de Semenofskoë, et, protégé par une artillerie bien placée, arrête l'élan de nos colonnes. Murat et Ney sont épuisés ; tous deux ont fait des efforts surhumains ; ils envoient demander des renforts à Napoléon. L'empereur ordonne à la jeune garde de marcher ; elle se met en mouvement ; mais presque aussitôt, en portant les yeux sur Borodino, et en voyant quelques régiments des soldats d'Eugène ramenés par la cavalerie d'Ouvarov, il croit que tout le corps du vice-roi est en retraite, et ordonne à la jeune garde de s'arrêter. En place de la jeune garde, il envoie à Ney et à Murat toute l'artillerie de réserve : cent pièces de canon s'élancent au galop, pour prendre place sur les hauteurs conquises.

Voici ce qui s'est passé du côté d'Eugène :

Après avoir été tenu près d'une heure en suspens par l'échauffourée de la brigade Plausonne, le vice-roi a passé la Kalouga sur quatre petits ponts jetés par le génie. A peine sur l'autre rive, il s'est hâté d'obliquer à droite pour enlever la grande redoute située entre Borodino et Semenofskoë, qui couvre le centre de l'ennemi. La division Morand débouche la première sur le plateau, lance le 30e régiment sur la redoute et s'avance, en colonnes profondes, pour le seconder : ceux qui les forment sont de vieux soldats, calmes au feu comme à la parade ; ils s'avancent l'arme au bras, et, sans tirer un seul coup de fusil, ils pénètrent dans la redoute, malgré le feu terrible de la première ligne de Paskevitch. Mais celui-ci a prévu l'événement ; il se jette avec la seconde ligne sur les flancs de la colonne ; Yermolof s'avance, avec une brigade des gardes, pour le seconder. En voyant le secours qui lui arrive, la première ligne fait volte-face ; la division Morand est prise dans un triangle de feu ; elle recule, laissant dans la redoute le général Bonami et le 30e régiment ; Bonami s'y fait tuer, la moitié du 30e tombe autour de lui. C'est en ce moment que Napoléon a vu quelques régiments repasser la Kalouga ; il a cru sa ligne de retraite menacée, et a retenu sa jeune garde.

Cependant, Koutousof a profité du moment d'hésitation qu'il a vu dans Ney et dans Murat : pendant qu'ils se roidissent pour conserver leurs positions, le général ennemi appelle au secours de sa gauche toutes ses réserves et jusqu'à la garde russe. Grâce à tous ces renforts, Konovnitzine, qui a remplacé Bagration blessé, reforme sa ligne. Sa droite s'appuie à la grande redoute qu'attaque Eugène, sa gauche touche aux bois ; cinquante mille hommes s'amassent en bloc, et se mettent en mouvement pour nous refouler en arrière ; leur artillerie éclate, leur fusillade pétille, balles et boulets déchirent nos rangs ; les soldats de Friant, placés en première ligne, assaillis par une grêle de mitraille, hésitent, se troublent, un colonel se rebute et commande la retraite ; mais Murat, qui est partout, est derrière lui ; Murat l'arrête, le saisit au collet, et, le regardant face à face :

— Que faites-vous ? lui dit-il.

— Vous voyez bien qu'on ne peut tenir ici, lui répond le colonel en lui montrant la terre couverte de ses hommes.

— Eh ! f... ! j'y reste bien moi, répond Murat.

— C'est juste, dit le colonel ; soldats, face en tête, allons nous faire tuer.

Et il reprend, avec son régiment, son poste sous la mitraille.

En ce moment, nos redoutes s'enflamment, quatre-vingts nouvelles bouches à feu éclatent à la fois ; le secours qu'attendaient Murat et Ney est arrivé ; seulement, il a changé de nature, mais il n'en est que plus terrible.

Néanmoins les masses épaisses et profondes, mises en mouvement, continuent de marcher, et l'on voit d'abord nos boulets faire dans leurs rangs de profondes trouées ; n'importe, elles continuent. Mais aux boulets succède la mitraille : écrasées sous cet ouragan de fer, elles cherchent à se reformer, la pluie mortelle redouble ; elles s'arrêtent, n'osent avancer davantage, et cependant ne veulent pas faire un pas en arrière. Ou elles n'entendent plus les commandements de leurs généraux, ou leurs généraux, inhabiles à manœuvrer de si grands corps, perdent la tête. Quoi qu'il en soit, quarante mille hommes sont là, qui se laissent foudroyer pendant deux heures : c'est un massacre effroyable, une boucherie sans fin : on vient dire à Ney et à Murat que les munitions s'épuisent. Ce sont les victorieux qui se lassent les premiers.

Ney se rejette en avant, étendant sa ligne droite, afin de tourner la gauche de l'ennemi ; Murat et Davoust secondent ce mouvement ; la baïonnette et la fusillade détruisent ce qui a échappé à l'artillerie ; la gauche de l'armée russe est anéantie. Les vainqueurs, tout en appelant à grands cris la garde, se retournent vers le centre, et accourent à l'aide d'Eugène ; tout se dispose pour l'attaque de la grande redoute.

Montbrun, dont le corps est placé directement en face du centre ennemi, marche sur lui au pas de charge ; à peine a-t-il fait le quart du chemin, qu'il est coupé en deux par un boulet. Caulaincourt le remplace ; il se met à la tête du 5e de cuirassiers, et se précipite sur la redoute, en même temps que les divisions Morand, Gérard et Bourcier, soutenues par les légions de la Vistule, l'attaquent de trois côtés à la fois. Au moment où il y pénètre, il tombe blessé mortellement ; à l'instant même, son brave régiment, abîmé par le feu de l'infanterie d'Ostermann et de la garde russe, placées derrière l'ouvrage, est obligé de reculer, et va se reformer sous la protection de nos colonnes. Mais, en ce moment, Eugène l'aborde à son tour, à la tête de ses trois divisions, s'en empare et y prend le général Lichatschefs. Aussitôt, tout en s'y établissant, il lance le corps de Grouchy sur les débris des bataillons de Doctorof : les chevaliers gardes et la garde russe s'avancent au-devant des nôtres : Grouchy est obligé de faire un mouvement rétrograde ; mais ce mouvement a donné le temps à Belliard de ramasser trente pièces d'artillerie, qui sont déjà en batterie dans la redoute.

Alors, les Russes se reforment avec la même opiniâtreté qu'ils ont déjà montrée, leurs généraux les ramènent : ils se rapprochent en colonnes serrées, pour reprendre la redoute qu'ils nous ont fait payer si cher ; Eugène les laisse approcher à portée de fusil, et démasque ses trente pièces ; elles s'enflamment toutes à la fois : les Russes tourbillonnent un instant et se reforment encore. Cette fois, ils s'approchent jusqu'à la bouche des pièces, qui les écrasent en éclatant. Eugène, Murat et Ney envoient courriers sur courriers à Napoléon : ils demandent à grands cris la garde ; l'armée ennemie tout entière est détruite, si Napoléon la leur accorde ; Belliard, Daru, Berthier le pressent.

— Et s'il y a une seconde bataille demain, répond-il, avec quoi la livrerai-je ?

La victoire et le champ de bataille sont à nous ; mais nous ne pouvons pas poursuivre l'ennemi, qui se retire sous notre feu, sans discontinuer le sien, et bientôt s'arrête et se retranche dans une seconde position.

Alors, Napoléon monte à cheval, s'avance vers Semenofskoë, visite tout le champ de bataille, où viennent encore, de temps en temps, ricocher quelques boulets perdus. Enfin, appelant Mortier, il lui ordonne de faire avancer la jeune garde, mais de ne pas dépasser le nouveau ravin qui le sépare de l'ennemi ; puis il revient sous sa tente.

A dix heures du soir, Murat, qui se bat depuis six heures du matin, accourt pour annoncer que l'ennemi passe en désordre la Moscova, et va lui échapper de nouveau : il redemande encore cette garde qui n'a pas donné de la journée, et avec laquelle il promet de surprendre et d'achever les Russes. Mais, cette fois, comme les autres, Napoléon refuse, et laisse s'échapper cette armée qu'il avait si grande hâte de rejoindre. Le lendemain, elle avait entièrement disparu, laissant Napoléon maître du plus horrible champ de bataille qui ait jamais existé. Soixante mille hommes, dont un tiers nous appartenait, étaient couchés dessus ; nous avions neuf généraux tués, et trente-quatre blessés ! Nos pertes étaient immenses et sans résultats proportionnés.

Le 14 septembre, l'armée entra à Moscou.

Tout devait être sombre dans cette guerre, jusqu'aux triomphes ; nos soldats étaient habitués à entrer dans des capitales, et non dans des nécropoles ; Moscou semblait une vaste tombe, partout déserte et partout silencieuse. Napoléon s'établit au Kremlin, et l'armée se répandit dans la ville ; puis la nuit vint.

Au milieu de la nuit, Napoléon fut éveillé par le cri « Au feu ! » des lueurs sanglantes pénétraient jusqu'à son lit, il courut à sa fenêtre : Moscou était en flammes. Erostrate sublime, Rostopchine avait à la fois immortalisé son nom et sauvé son pays.

Il fallut échapper à cet océan de flammes qui montait comme une marée. Le 16, Napoléon, entouré de ruines, enveloppé par l'incendie, fut forcé de quitter le Kremlin et de se retirer au château de Peteroskoi. Là commence sa lutte avec ses généraux, qui lui conseillent de se retirer pendant qu'il en est temps encore et d'abandonner sa fatale conquête. A ce langage étrange et inaccoutumé, il hésite et tourne alternativement les yeux vers Paris et vers Saint-Pétersbourg : cent cinquante lieues seulement le séparent de l'une, huit cents lieues de l'autre ; marcher sur Saint-Pétersbourg, c'est constater sa victoire ; reculer sur Paris, c'est avouer sa défaite.

Pendant ce temps, l'hiver arrive, qui ne conseille plus, mais qui ordonne. Le 15, le 16, le 17 et le 18 octobre, les malades sont évacués sur Mojaisk et Smolensk ; le 22, Napoléon sort de Moscou ; le 23, le Kremlin saute. Pendant onze jours, la retraite s'opère sans de trop grands désastres, quand tout à coup, le 7 novembre, le thermomètre descend de 5 degrès à 18 au-dessous de zéro ; et le vingt neuvième bulletin, en date du 14, apporte à Paris la nouvelle de désastres inconnus auxquels les Français ne croiraient pas, s'ils ne leur étaient racontés par leur empereur lui-même.

A compter de ce jour, c'est un désastre qui égale nos plus grandes victoires : c'est Cambyse enveloppé dans les sables

d'Ammon ; c'est Xerxès repassant l'Hellespont dans une barque : c'est Varron ramenant à Rome les débris de l'armée de Cannes. De ces soixante et dix mille cavaliers qui ont traversé le Niémen, à peine peut-on former quatre compagnies de cent cinquante hommes chacune, pour servir d'escorte à Napoléon. C'est le bataillon sacré : les officiers y prennent le rang de simples soldats, les colonels y sont sous-officiers, les généraux capitaines. Il a un maréchal pour colonel, un roi pour général ; et le dépôt qui lui est confié, le palladium qu'il conserve, c'est un empereur.

leurs maîtres. On n'attendait pas qu'ils eussent expiré pour les dépecer : dès qu'ils tombaient, on se jetait dessus pour en enlever toutes les parties charnues.

« La plupart des corps de l'armée étaient dissous. Il s'était formé de leurs débris une multitude de petites corporations, composées de huit ou dix individus, qui s'étaient réunis pour marcher ensemble, et chez lesquels toutes les ressources étaient en commun.

« Plusieurs de ces coteries avaient un cheval, pour porter leurs bagages, l'attirail de la cuisine et les provisions ;



Alors, Napoléon monte à cheval.....

Quant au reste de l'armée, voulez-vous savoir ce qu'il devient dans ces vastes steppes détrempés, entre ce ciel de neige qui pèse sur sa tête et ces lacs glacés qui s'enfoncent sous lui ?

Ecoutez :

« Généraux, officiers et soldats, tous étaient dans le même accoutrement et marchaient confondus : l'excès du malheur avait fait disparaître tous les rangs : cavalerie, artillerie, infanterie, tout était pêle-mêle.

« La plupart avaient sur leurs épaules une besace remplie de farine, et portaient, pendu à leur côté, un pot attaché avec une corde ; d'autres traînaient par la bride des ombres de chevaux, sur lesquels étaient chargés l'attirail de la cuisine et les chétives provisions.

« Ces chevaux étaient eux-mêmes des provisions, d'autant plus précieuses qu'on n'était point obligé de les transporter, et que, lorsqu'ils succombaient, ils servaient de pâture à

ou bien chacun des membres était muni d'un bissac destiné à cet usage.

« Ces petites communautés, entièrement séparées de la masse générale, avaient un mode d'existence isolé, et repoussaient de leur sein tout ce qui ne faisait pas partie d'elles-mêmes. Tous les individus de la famille marchaient serrés les uns contre les autres, et prenaient le plus grand soin de ne pas se diviser au milieu de la foule. Malheur à celui qui avait perdu sa coterie : il ne trouvait en aucun lieu personne qui prît à lui le moindre intérêt et qui lui donnât le plus léger secours ; partout il était maltraité et poursuivi durement ; on le chassait sans pitié de tous les endroits où il voulait se réfugier ; il ne cessait d'être assailli que lorsqu'il était parvenu à rejoindre les siens. Napoléon vit passer devant ses yeux cette masse, vraiment incroyable, de fugitifs et d'hommes désorganisés.

« Qu'on se figure, s'il est possible, cent mille malheureux, les épaules chargées d'un bissac, et soutenus par de longs

bâtons, couverts de guenilles les plus grotesquement disposées, fourmillant de vermine, et livrés à toutes les horreurs de la faim. Qu'à ces accoutrements, indices de la plus affreuse misère, on joigne des physionomies affaissées sous le poids de tant de maux ; qu'on se représente ces hommes pâles, couverts de la terre des bivacs, noircis par la fumée, les yeux caves et éteints, les cheveux en désordre, la barbe longue et dégoûtante ; et l'on n'aura qu'un faible aperçu du tableau que présentait l'armée.

« Nous cheminions péniblement, abandonnés à nous-mêmes au milieu des neiges, sur des routes à peine tracées, à travers des déserts et d'immenses forêts de sapins.

« Ici, des malheureux, minés depuis longtemps par la maladie et par la faim, succombaient sous le poids de leurs maux, et expiraient au milieu des tourments et en proie au plus violent désespoir. Là, on se jetait avec fureur sur celui à qui l'on soupçonnait des provisions, et on les lui arrachait, malgré sa résistance opiniâtre et ses affreux jurements.

« D'un côté, on entendait le bruit que faisait le broiement des cadavres, déjà morcelés, que les chevaux foulaient aux pieds ou qu'écrasaient les roues des voitures ; de l'autre, les cris et les gémissements des victimes auxquelles les forces avaient manqué, et qui, gisant sur le chemin, et luttant avec effort contre la plus effrayante agonie, mouraient dix fois en attendant la mort.

« Plus loin, des groupes réunis autour du cadavre d'un cheval, se battaient entre eux pour en disputer les lambeaux. Pendant que les uns coupaient les parties charnues extérieures, les autres s'enfonçaient jusqu'à la ceinture dans les entrailles, pour en arracher le cœur et le foie.

« De toutes parts, des figures sinistres, effrayées, mutilées par la congélation ; partout, en un mot, la consternation, la douleur, la famine et la mort.

« Pour supporter les atteintes de ces affreuses calamités qui pesaient sur nos têtes, il fallait être doué d'une âme pleine d'énergie et d'un courage inébranlable. Il était indispensable que la force morale s'accrût à mesure que les circonstances devenaient plus périlleuses. Se laisser affecter par la considération des scènes déplorables dont on était témoin, c'était se condamner soi-même ; on devait donc fermer son cœur à tout sentiment de pitié. Ceux qui furent assez heureux pour trouver, au dedans d'eux-mêmes, une force de réaction suffisante pour résister à tant de maux, développèrent la plus froide insensibilité et la fermeté la plus imperturbable.

« Au milieu des horreurs dont ils étaient environnés, on les voyait, calmes et intrépides, supporter les vicissitudes, braver tous les dangers, et, à force de voir la mort se présenter devant eux sous les formes les plus hideuses, s'accoutumer, pour ainsi dire, à l'envisager sans effroi.

« Sourds aux cris de douleur qui, de toutes parts, retentissaient à leurs oreilles, si quelque infortuné succombait sous leurs yeux, ils les détournaient froidement, et, sans éprouver la moindre émotion, continuaient leur chemin.

« Ainsi, ces malheureuses victimes restaient abandonnées sur les neiges, se soulevant tant qu'elles avaient de force, puis retombant insensiblement, sans recevoir de qui que ce fût un mot de consolation, sans que personne se mît en devoir de leur porter le plus petit secours. Nous marchions constamment à grands pas, silencieux, la tête baissée et nous ne nous arrêtions qu'à la nuit fermée.

« Excédé de fatigue et de besoin, il fallait encore que chacun de nous alors s'occupât avec ardeur de trouver, sinon un logement, du moins un abri contre l'âpreté de la bise. On se précipitait dans les maisons, les granges, les hangars et tous les bâtiments que l'on rencontrait. Au bout de quelques instants, on y était entassé de manière à ne pouvoir plus entrer ni sortir. Ceux qui ne pouvaient s'y introduire s'établissaient en dehors, derrière les murailles, et à proximité. Leur premier soin était de se procurer du bois et de la paille pour leur bivac ; à cet effet, ils escaladaient toutes les maisons environnantes, et enlevaient d'abord les toitures ; puis, quand elles ne suffisaient pas, ils arrachaient les solives des [illegible], les cloisons, et finissaient par démolir le bâtiment de toutes pièces, par le raser entièrement, malgré l'opposition de ceux qui s'y étaient réfugiés et qui le défendaient de tous leurs moyens. Si l'on n'était pas chassé de cette manière des chaumières où l'on cherchait un asile, on courait risque d'y être dévorés par les flammes ; car très souvent [illegible] ne pouvait entrer dans les maisons, on y mettait le feu pour en faire sortir ceux qui s'y trouvaient. C'est [illegible] qui arrivait quand des officiers généraux s'en étaient emparés après en avoir expulsé les premiers occupants.

« Il fallait [illegible] résoudre à se mettre au bivac. Aussi, au lieu de se loger dans les maisons, on avait pris l'habitude de les démolir [illegible] en comble, et d'en disperser les matériaux au milieu des champs, pour s'en construire des abris isolés. Dès qu'on s'était pourvu, autant que le permettaient les localités, on allumait du feu, et chacun des membres de la coterie s'empressait de concourir à la préparation du repas.

« Pendant que les uns s'occupaient de la confection d'une bouillie, les autres pétrissaient des galettes que l'on faisait cuire sous la cendre. Chacun tirait de son bissac les tranches de viande de cheval qu'il avait conservées, et les jetait sur les charbons pour les faire rôtir.

« La bouillie était la nourriture la plus ordinaire. Or, voici ce que c'était que cette bouillie. Comme il était impossible de se procurer de l'eau, parce que la glace couvrait toutes les sources et tous les marais, on faisait fondre dans une marmite une quantité considérable de neige pour produire le volume d'eau dont on avait besoin ; on délayait ensuite, dans cette eau, qui était noire et bourbeuse, une portion de la farine plus ou moins grossière dont on était pourvu, et l'on faisait épaissir ce mélange jusqu'à la consistance de la bouillie ; ensuite on l'assaisonnait avec du sel, ou, à son défaut, on y jetait deux ou trois cartouches, qui, en lui donnant le goût de la poudre, lui ôtaient son extrême fadeur, et la coloraient d'une teinte foncée qui la faisait ressembler beaucoup au brouet noir des Spartiates.

« Pendant qu'on préparait ce potage, on surchargeait les charbons de chair de cheval, coupée en filets, qu'on saupoudrait également de poudre à canon. Le repas achevé, chacun s'endormait bientôt, accablé de fatigue et affaissé sous le poids de ses maux, pour recommencer le lendemain le même genre de vie.

« A la pointe du jour, sans qu'aucun instrument militaire donnât le signal du départ, la masse entière levait spontanément son bivac et reprenait son mouvement... (1) ».

Vingt jours s'écoulèrent ainsi. Pendant ces vingt jours, l'armée sema sur sa route deux cent mille hommes, cinq cents pièces de canon ; puis elle vint aboutir à la Bérésina, comme un torrent à un gouffre.

Le 5 décembre, tandis que les restes de l'armée agonisaient à Vilna, Napoléon, sur les instances du roi de Naples, du vice-roi d'Italie et de ses principaux capitaines, partit, en traîneau, de Smorgoni pour la France. Le froid avait alors atteint 27 degrés au-dessous de zéro.

Le 18, au soir, Napoléon se présentait dans une mauvaise calèche aux portes des Tuileries, qu'on refusa d'abord de lui ouvrir. Tout le monde le croyait encore à Vilna.

Le surlendemain, les grands corps de l'État vinrent le féliciter sur son arrivée.

Le 12 janvier 1813, un sénatus-consulte mit à la disposition du ministre de la guerre trois cent cinquante mille conscrits.

Le 10 mars, on apprit la défection de la Prusse.

Pendant quatre mois, la France tout entière fut une place d'armes.

Le 15 avril, Napoléon quittait de nouveau Paris, à la tête de toutes ses jeunes légions.

Le 1er mai, il était à Lutzen, prêt à attaquer l'armée combinée, russe et prussienne, avec deux cent cinquante mille hommes, dont deux cent mille appartenaient à la France, et dont cinquante mille étaient Saxons, Bavarois, Westphaliens, Wurtembergeois et du grand-duché de Berg. Le géant, que l'on croyait abattu, s'était relevé aussitôt : Antée avait touché la terre.

Comme toujours, ses premiers coups furent terribles et décisifs. Les armées combinées laissèrent sur le champ de bataille de Lutzen quinze mille hommes, tués ou blessés, et aux mains des vainqueurs deux mille prisonniers. Les jeunes recrues s'étaient mises, du premier coup, au niveau des vieilles troupes. Napoléon s'était exposé comme un sous-lieutenant.

Le lendemain, il adressa à son armée la proclamation suivante :

« Soldats !

« Je suis content de vous ; vous avez rempli mon attente. La bataille de Lutzen sera mise au-dessus des batailles d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland et de la Moscova. Dans une seule journée, vous avez déjoué tous les complots parricides de vos ennemis. Nous rejetterons les Tartares dans leurs affreux climats, qu'ils ne doivent pas franchir ; qu'ils restent dans leurs déserts de glaces, séjour d'esclavage, de barbarie et de corruption où l'homme est ravalé à l'égal de la brute. Vous avez bien mérité de l'Europe civilisée. Soldats, l'Italie, la France, l'Allemagne vous rendent des actions de grâces. »

La victoire de Lutzen rouvre au roi de Saxe les portes de Dresde. Le 8 mai, l'armée française l'y précède ; le 9, l'empereur fait jeter un pont sur l'Elbe, derrière lequel s'est retiré l'ennemi ; le 20, il l'atteint et le force dans la position retranchée de Bautzen ; le 21, il continue la victoire de

(1) Relation du sieur Bourgeois.

la veille, et, dans ces deux jours, où Napoléon développe les plus savantes manœuvres de la stratégie, les Russes et les Prussiens perdent dix-huit mille hommes, tués ou blessés, et trois mille prisonniers.

Le lendemain, dans une mauvaise affaire d'arrière-garde, le général Bruyère a les deux jambes emportées, le général de cavalerie Kirgener et Duroc sont tués du même coup de canon.

L'armée combinée est en pleine retraite : elle a traversé la Neisse, la Queiss et la Bober, fouettée encore par le combat de Sprotteau, où Sébastiani lui prend vingt-deux canons, quatre-vingts caissons et cinq cents hommes. Napoléon la suit pied à pied, et ne lui donne pas un moment de relâche : ses camps de la veille sont nos bivacs du lendemain.

Le 29, le comte Schouvalov, aide de camp de l'empereur de Russie, et le général prussien Kleist se présentent aux avant-postes pour demander un armistice.

Le 30, une nouvelle conférence a lieu au château de Liegnitz, mais sans amener de résultat.

L'Autriche méditait un changement d'alliance. Afin de rester neutre le plus longtemps possible, elle se proposa comme médiatrice et fut acceptée : le résultat de sa médiation fut un armistice conclu à Pleisswitz, le 4 juin.

Un congrès s'assembla aussitôt à Prague, pour négocier la paix ; mais la paix était impossible. Les puissances confédérées demandèrent que l'empire fût restreint à ses frontières du Rhin, des Alpes et de la Meuse. Napoléon regarda ces prétentions comme une insulte : tout fut rompu, l'Autriche passa à la coalition, et la guerre, qui pouvait seule vider ce grand procès, recommença.

Les adversaires se présentèrent de nouveau sur le champ de bataille ; les Français avec trois cent mille hommes, dont quarante mille de cavalerie, occupant le cœur de la Saxe, sur la rive droite de l'Elbe ; les souverains alliés, avec cinq cent mille hommes, dont cent mille de cavalerie, menaçant sur les trois directions de Berlin, de la Silésie et de la Bohême. Napoléon, sans s'arrêter à calculer cette énorme différence numérique, reprend l'offensive avec sa rapidité ordinaire ; il divise son armée en trois masses, pousse l'une sur Berlin, où elle doit opérer contre les Prussiens et les Suédois, laisse la seconde stationnaire à Dresde, pour observer l'armée russe de Bohême, enfin, de sa personne, marche avec la troisième contre Blucher, en laissant une réserve à Littaw.

Blücher est atteint et culbuté ; mais, au milieu de la chasse qu'il donne à son ennemi, Napoléon apprend que les soixante mille Français qu'il a laissés à Dresde sont attaqués par cent quatre-vingt mille alliés : il détache de son corps d'armée trente-cinq mille hommes : tandis qu'on le croit à la poursuite de Blücher, il arrive, rapide comme l'éclair, mortel comme la foudre. Le 29 août, les alliés attaquent Dresde de nouveau et sont repoussés ; le lendemain, ils reviennent à la charge avec toutes leurs masses ; leurs masses sont brisées, rompues, anéanties, toute cette armée, qui combat sous les yeux d'Alexandre, est un instant menacée d'une destruction totale, et ne parvient à se sauver qu'en laissant quarante mille hommes sur le champ de bataille.

C'est à cette bataille que Moreau a les deux jambes emportées par un des premiers boulets tirés par la garde impériale, et pointé par Napoléon lui-même. Alors s'opère la réaction habituelle : le lendemain de cette terrible boucherie, un agent de l'Autriche se présente à Dresde, porteur de paroles amies. Mais, tandis qu'on échange les premières négociations, on apprend que l'armée de Silésie, qu'on a laissée à la poursuite de Blücher, a perdu vingt-cinq mille hommes ; que celle qui marchait sur Berlin a été battue par Bernadotte ; enfin, que presque tout le corps du général Vandamme, qui poursuit les Russes et les Autrichiens, avec une armée moindre d'un tiers que la leur, a été refoulé par cette masse, qui, s'étant arrêtée un instant dans sa fuite, a reconnu l'infériorité de son ennemi.

Ainsi, cette fameuse campagne de 1814, où Napoléon doit être vainqueur partout où il sera, et vaincu partout où il ne sera pas, commence en 1813.

A ces nouvelles, les négociations sont rompues.

Napoléon, remis à peine d'une indisposition que l'on croit un empoisonnement, marche aussitôt sur Magdebourg ; son intention est de faire une pointe sur Berlin, et de s'en emparer en repassant l'Elbe à Wittemberg ; plusieurs corps sont déjà arrivés dans cette ville, lorsqu'une lettre du roi de Wurtemberg annonce que la Bavière a changé de parti, et que, sans déclaration de guerre, sans avertissement préalable, les deux armées autrichienne et bavaroise, cantonnées sur les bords de l'Inn, se sont réunies ; que quatre-vingt mille hommes, sous les ordres du général Vrède, sont en marche vers le Rhin ; enfin, que le Wurtemberg, toujours constant de cœur dans son alliance, mais contraint par une pareille masse, a été forcé d'y joindre son contingent. Dans quinze jours, cent mille hommes cerneront Mayence.

L'Autriche a donné l'exemple de la défection, et l'exemple est suivi.

Le plan de Napoléon, médité deux mois, et pour lequel tout était déjà disposé, forteresses et magasins, est changé en une heure : au lieu de rejeter les alliés entre l'Elbe et la Saale, en manœuvrant sous la protection des places et des magasins de Torgau, Wittemberg, Magdebourg et Hambourg, d'établir la guerre entre l'Elbe et l'Oder, où l'armée française possède Glogau, Custrin et Stettin, Napoléon se décide à se retirer sur le Rhin. Mais, auparavant, il faut qu'il batte les alliés, pour leur ôter la possibilité de le poursuivre dans sa retraite : aussi marche-t-il à eux au lieu de les fuir, et, le 16 octobre, il les rencontre à Leipzig. Les Français et les alliés se retrouvent en face, les Français avec cent cinquante-sept mille combattants et six cents pièces de canon, les alliés avec trois cent cinquante mille hommes et une artillerie double de la nôtre.

Le même jour, on se bat huit heures : l'armée française est victorieuse ; mais un corps d'armée qu'on attend de Dresde, pour compléter la défaite des ennemis, n'arrive pas ; nous n'en couchons pas moins sur le champ de bataille.

Le 17, l'armée russe et autrichienne reçoit un renfort

Le 18, elle attaque à son tour.

Pendant quatre heures, le combat se soutient avec avantage ; mais tout à coup, trente mille Saxons, qui occupent une des positions les plus importantes de la ligne, passent à l'ennemi et tournent soixante bouches à feu. Tout semble perdu, tant la défection est inouïe, tant le changement est terrible.

Napoléon accourt avec la moitié de sa garde, attaque les Saxons, les chasse devant lui, leur reprend une partie de son artillerie, et les foudroie avec les canons chargés par eux-mêmes. Les alliés font un mouvement rétrograde : ils ont perdu dans ces deux journées cent cinquante mille hommes de leurs meilleures troupes. Cette nuit encore, nous couchons sur le champ de bataille.

Le canon a, sinon établi un entier équilibre, du moins fait disparaître la grande disproportion, et une troisième bataille se présente avec toutes les chances favorables, lorsqu'on vient annoncer à Napoléon qu'il ne reste plus dans les parcs que seize mille coups à tirer ; on en a tiré deux cent vingt mille pendant les dernières batailles : il faut songer à la retraite. Le résultat des deux victoires est perdu ; on a sacrifié inutilement cinquante mille hommes.

A deux heures du matin, le mouvement rétrograde commence et est dirigé sur Leipzig : l'armée se retirera derrière l'Elster, afin de se trouver en communication avec Erfurth, d'où elle attend les munitions qui lui manquent. Mais sa retraite ne s'est pas opérée si mystérieusement que l'armée alliée ne s'éveille au bruit : elle croit d'abord qu'elle va être attaquée et se met sur ses gardes ; mais bientôt elle apprend la vérité ; les Français vainqueurs se retirent ; elle ignore pour quelle cause, mais elle profite de leur retraite. Au point du jour, les alliés attaquent l'arrière-garde, pénètrent avec elle dans Leipzig. Nos soldats se retournent, font face à l'ennemi, combattent pied à pied, pour donner le temps à l'armée de passer le seul pont de l'Elster sur lequel s'affectue la retraite. Tout à coup un détonation terrible se fait entendre : on s'inquiète, on s'informe, et l'on apprend qu'un sergent, sans en avoir reçu l'ordre de son chef, a fait sauter le pont. Quarante mille Français, poursuivis par deux cent mille Russes et Autrichiens, sont séparés de l'armée par une rivière torrentueuse : il faut qu'ils se rendent ou qu'ils se fassent tuer. Une partie se noie, l'autre s'ensevelit sous les décombres du faubourg de Ranstad

Le 20, l'armée française arrive à Weissenfels et commence à se reconnaître. Le prince Poniatovsky, les généraux Vial, Dumoutier et Rochambeau, sont noyés ou tués : le prince de la Moscova, le duc de Raguse, les généraux Souham, Compans, Latour-Maubourg et Friedrichs, sont blessés ; le prince Emile de Darmstadt, le comte de Hochberg, les généraux Lauriston, Delmas, Roznlecky, Krasinsky, Valory, Bertrand, Dorsenne, d'Etzko, Colomy, Bronikovsky, Sivovitz, Malakovsky, Rautenstrauch et Stockhorn, sont prisonniers ; nous avons laissé dans l'Elster et dans les faubourgs de la ville dix mille morts, quinze mille prisonniers, cent cinquante pièces de canons et cinq cents chariots.

Quant à ce qui restait encore de troupes de la confédération, elles avaient déserté dans le trajet de Leipzig à Valenciennes.

A Erfurth, où elle arriva le 23, l'armée française était réduite à ses propres forces, quatre-vingt mille hommes, à peu près.

Le 28, en arrivant à Schluchtern, Napoléon obtient des renseignements positifs sur les mouvements de l'armée austro-bavaroise : elle a fait des marches forcées, elle est arrivée sur le Mein.

Le 30, l'armée française la rencontre rangée en bataille devant Hanau, et interceptant le chemin de Francfort. Elle lui passe sur le ventre en lui tuant six mille hommes, et traverse le Rhin les 5, 6 et 7 novembre.

Le 9, Napoléon est de retour à Paris

Là, les défections le poursuivent. De l'extérieur elles vont

s'étendre à l'intérieur. Après la Russie l'Allemagne, après l'Allemagne l'Italie, après l'Italie la France.

La bataille d'Hanau avait donné lieu à de nouvelles conférences. Le baron de Saint-Aignan, le prince de Metternich, le comte Nesselrode et lord Aberdeen s'étaient réunis à Francfort. Napoléon obtiendrait la paix en abandonnant la confédération du Rhin, en renonçant a la Pologne, et aux départements de l'Elbe ; la France resterait dans ses limites naturelles, les Alpes et le Rhin ; puis on discuterait en Italie une frontière qui nous séparât de la maison d'Autriche.

Napoléon souscrivit à ces bases, et fit mettre sous les yeux du sénat et du corps législatif les pièces relatives aux négociations, déclarant qu'il était disposé à faire les sacrifices demandés. Le corps législatif, mécontent de ce que Napoléon lui avait imposé un président, sans présentation de candidats, nomma une commission de cinq membres pour examiner ces actes. Ces cinq rapporteurs, connus par leur opposition au système impérial, étaient MM Lainé, Gallois, Flaugergues, Raynouard et Maine de Biran. Ils firent une adresse dans laquelle ils laissèrent reparaître après onze ans d'oubli, le mot de liberté ; Napoléon déchira l'adresse, et renvoya le corps législatif. Pendant ce temps, les véritables intentions des souverains alliés se faisaient jour, au milieu de leurs protocoles trompeurs. Ils n'avaient, comme à Prague, voulu que gagner du temps ils rompirent de nouveau les conférences, en indiquant un prochain congrès à Châtillon-sur-Seine. C'était à la fois un défi et une insulte. Napoléon accepta l'un, et s'apprêta à se venger de l'autre ; et, le 25 janvier 1814, il partit de Paris, laissant sa femme et son fils sous la protection des officiers de la garde nationale.

L'Empire était envahi par tous les points. Les Autrichiens s'avançaient en Italie ; les Anglais avaient passé la Bidassoa et paraissaient sur la cime des Pyrénées ; Schwartzemberg, avec la grande armée, forte de cent cinquante mille hommes, débouchait par la Suisse ; Blücher était entré par Francfort, avec cent trente mille Prussiens ; Bernadotte avait envahi la Hollande et pénétrait en Belgique, avec dix mille Suédois et Saxons. Sept cent mille hommes formés, par leurs défaites mêmes, à la grande école de la guerre napoléonienne, s'avançaient au cœur de la France, négligeant toutes les places fortes, et se répondant les uns aux autres par un seul cri : « Paris ! Paris ! »

Napoléon reste seul contre le monde entier. Il a cent cinquante mille hommes à peine à opposer à ces masses immenses. Mais il a retrouvé, sinon la confiance, du moins le génie de ses jeunes années : la campagne de 1814 sera son chef-d'œuvre stratégique.

D'un coup d'œil, il a tout vu, tout embrassé, et, autant qu'il est au pouvoir d'un homme, il a paré à tout. Maison est chargé d'arrêter Bernadotte en Belgique ; Augereau marchera au-devant des Autrichiens, à Lyon ; Soult maintiendra les Anglais derrière la Loire ; Eugène défendra l'Italie ; pour lui, il se chargera de Blücher et de Schwartzemberg.

Il se jette entre eux avec soixante mille hommes, court d'une armée à l'autre, écrase Blücher à Champaubert, à Montmirail, à Château-Thierry et à Montereau. En dix jours, Napoléon a remporté cinq victoires, et les alliés ont perdu quatre-vingt-dix mille hommes.

Alors, de nouvelles négociations se renouent à Châtillon-sur-Seine : mais les souverains alliés, de plus en plus exigeants, proposent des conditions inacceptables. Ce n'était plus seulement les conquêtes de Napoléon qu'il s'agissait d'abandonner, c'étaient les limites de la République qu'il fallait échanger contre celles de la vieille monarchie.

Napoléon répondit par un de ces élans de lion qui lui étaient si familiers. Il bondit de Méry-sur-Seine à Craonne, de Craonne à Reims, et de Reims à Saint-Dizier. Partout où il rencontre l'ennemi, il le chasse, le culbute, l'écrase. Mais, derrière lui, l'ennemi se reforme, et, toujours vaincu, avance toujours.

C'est que partout où Napoléon n'est pas, sa fortune est absente. Les Anglais sont entrés à Bordeaux ; les Autrichiens occupent Lyon ; l'armée de Belgique, réunie aux débris de l'armée de Blücher, reparaît sur ses derrières. Ses généraux sont mous, paresseux, fatigués. Chamarrés de cordons, écrasés de titres, gorgés d'or, ils ne veulent plus se battre. Trois fois les Prussiens, qu'il croit tenir à sa merci, lui échappent : la première fois, sur la rive gauche de la Marne, par une gelée subite qui raffermit les boues au milieu desquelles ils devaient périr ; la seconde fois, sur l'Aisne, par la reddition de Soissons, qui leur ouvre un passage en avant au moment où ils ne peuvent plus reculer en arrière ; enfin, à Craonne, par la négligence du duc de Raguse, qui se laisse enlever une partie de son matériel par une surprise de nuit. Tous ces présages n'échappent point à Napoléon, qui sent que malgré ses efforts, la France lui échappe des mains. Sans espoir d'y conserver un trône, il veut au moins y obtenir une tombe, et fait, mais inutilement, tout ce qu'il peut pour se faire tuer, à Arcis-sur-Aube et à Saint-Dizier. Il a fait un pacte avec les boulets et les balles.

Le 29 mars, il reçoit à Troyes, où il a poursuivi Wintzingerode, la nouvelle que les Prussiens et les Russes marchent en colonnes serrées sur Paris.

Il part aussitôt, arrive le 1er avril à Fontainebleau, et apprend que Marmont a capitulé la veille, à cinq heures du soir, et que, depuis le matin, les alliés occupent la capitale.

Trois partis lui restaient à prendre.

Il avait encore à ses ordres cinquante mille soldats, les plus braves et les plus dévoués de l'univers. Il ne s'agissait, pour être sûr d'eux, que de remplacer les vieux généraux, qui avaient tout à perdre, par les jeunes colonels, qui avaient tout à gagner : à sa voix encore puissante, la population pouvait s'insurger. Mais alors, Paris était sacrifié ; les alliés le brûlaient en se retirant ; et il n'y a qu'un peuple comme les Russes que l'on puisse sauver par un pareil remède

Le second était de gagner l'Italie, en ralliant les vingt-cinq mille hommes d'Augereau, les dix-huit mille du général Grenier, les quinze mille du maréchal Suchet, et les quarante mille du maréchal Soult. Mais ce parti n'amenait aucun résultat : la France restait occupée par l'ennemi, et les plus grands malheurs pouvaient résulter pour elle de cette occupation.

Restait le troisième, qui était de se retirer derrière la Loire, et de faire la guerre de partisans.

Les alliés vinrent fixer ses irrésolutions, en déclarant que l'empereur Napoléon était le seul obstacle à la paix générale

Cette déclaration ne lui laissait plus que deux ressources : sortir de la vie à la manière d'Annibal ; descendre du trône à la manière de Sylla.

Il tenta, dit-on, la première : le poison de Cabanis fut impuissant.

Alors, il se décida à recourir à la seconde ; et, sur un chiffon de papier, aujourd'hui perdu, il écrivit ces lignes, les plus importantes peut-être qu'une main mortelle ait jamais tracées :

« Les puissances alliées ayant proclamé que l'empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'empereur Napoléon, fidèle à son serment, déclare qu'il renonce pour lui et ses héritiers au trône de France et d'Italie, parce qu'il n'est aucun sacrifice personnel, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire à la France. »

Pendant un an, le monde sembla vide.

V

NAPOLÉON A L'ILE D'ELBE

Napoléon était roi de l'île d'Elbe.

En perdant l'empire du monde, il avait voulu, d'abord, ne rien conserver que son malheur.

— Un petit écu par jour et un cheval, avait-il dit ; voilà tout ce qui m'est nécessaire.

Aussi, forcé par les instances de ceux qui l'entouraient, lorsqu'il pouvait prendre l'Italie, la Toscane, la Corse, avait-il jeté les yeux sur le petit coin de terre où nous le retrouvons.

Mais, en négligeant ses intérêts, il avait longuement débattu les droits de ceux qui l'accompagnaient. C'étaient d'abord les généraux Bertrand et Drouot, l'un grand maréchal du palais, l'autre aide de camp de l'empereur ; c'était le général Cambronne, major du 1er régiment de chasseurs de la garde ; c'étaient le baron Jermanovsky, major des lanciers polonais, le chevalier Malet, les capitaines d'artillerie Cornuel et Raoul, les capitaines d'infanterie Loubers, Lamourette, Hureau et Combi ; enfin, les capitaines de lanciers polonais Balinsky et Schoultz.

Ces officiers commandaient à quatre cents hommes, pris parmi les grenadiers et les chasseurs à pied de la vieille garde, qui avaient obtenu la permission d'accompagner en exil leur ancien empereur. En cas de retour en France, Napoléon avait stipulé pour eux la conservation de leurs droits de citoyens.

Ce fut le 3 mai 1814, à six heures du soir, que la frégate *the Undaunted* mouilla dans la rade de Porto-Ferraï.

Le général Dalesme, qui y commandait encore pour la France, se rendit à bord à l'instant même, pour rendre à Napoléon ses hommages respectueux.

Le comte Drouot, nommé gouverneur de l'île, se rendit

à terre pour se faire reconnaître en cette qualité, et se faire rendre les forts de Porto-Ferraïo. Le baron Jermanovsky, nommé commandant d'armes de la place, l'accompagnait, ainsi que le chevalier Baillon, fourrier du palais, pour préparer le logement de Sa Majesté.

Le soir même, toutes les autorités, le clergé et les principaux habitants, se rendirent d'eux-mêmes en députation à bord de la frégate, et furent admis en présence de l'empereur.

Le lendemain 4, au matin, un détachement de troupes porta dans la ville le nouveau drapeau que l'empereur avait adopté, et qui était celui de l'île, c'est-à-dire d'argent à la bande de gueules avec trois abeilles d'or en la bande. Il fut aussitôt arboré sur le fort de l'Etoile, au milieu des salves d'artillerie, la frégate anglaise le salua à son tour, ainsi que tous les vaisseaux qui étaient dans le port.

Vers deux heures, Napoléon descendit à terre avec toute sa suite. Au moment où il mit le pied sur le sol de l'île, il fut salué par cent un coups de canon tirés par l'artillerie des forts, et auxquels la frégate anglaise répondit par vingt-quatre coups et par les cris et les vivats de tout son équipage.

L'empereur portait l'uniforme de colonel des chasseurs à cheval de la garde ; il avait substitué, à son chapeau, la cocarde rouge et blanche de l'île à la cocarde tricolore.

Avant d'entrer dans la ville, il fut reçu par les autorités, le clergé et les notables, précédés du maire, qui lui présenta les clefs de Porto-Ferraïo, sur un plat d'argent. Les troupes de la garnison étaient sous les armes et formaient la haie : derrière elles était entassée la population tout entière, non seulement de la capitale, mais des autres villes et villages, qui était accourue de tous les coins de l'île. Ils ne pouvaient croire qu'ils eussent pour roi, eux, pauvres pêcheurs, l'homme dont la puissance, le nom et les exploits avaient rempli le monde. Quant à Napoléon, il était calme, affable et presque gai.

Après avoir répondu au maire, il se rendit avec son cortège à la cathédrale, où l'on chanta un *Te Deum* : puis, à la sortie de l'église, il se rendit à l'hôtel de la mairie, provisoirement destiné à lui servir de demeure. Le soir, la ville et le port furent spontanément illuminés.

Le général Dalesme publia, le même jour, la proclamation suivante, rédigée par Napoléon :

« Habitants de l'île d'Elbe,

« Les vicissitudes humaines ont conduit au milieu de vous l'empereur Napoléon : son propre choix vous le donne pour souverain. Avant d'entrer dans vos murs, votre nouveau monarque m'a adressé les paroles suivantes, que je m'empresse de vous faire connaître, parce qu'elles sont le gage de votre bonheur futur.

« Général, » m'a dit l'empereur, « j'ai sacrifié mes droits « à l'intérêt de la patrie, et je me suis réservé la souverai- « neté et la propriété de l'île d'Elbe. Toutes les puissances « ont consenti à cet arrangement. En faisant connaître aux « habitants cet état de choses, dites-leur que j'ai choisi « cette île pour mon séjour, en considération de la douceur « de leurs mœurs et de leur climat ; assurez-les qu'ils seront « l'objet constant de mon intérêt le plus vif. »

« Elbois, ces paroles n'ont pas besoin de commentaires ; elles formeront votre destinée. L'empereur vous a bien jugés : je vous dois cette justice, et je vous la rends.

« Habitants de l'île d'Elbe, je m'éloignerai bientôt de vous, et cet éloignement me sera pénible ; mais l'idée de votre bonheur adoucit l'amertume de mon départ, et, en quelque lieu que je puisse être, je conserverai toujours le souvenir des vertus des habitants de l'île d'Elbe.

« DALESME. »

Les quatre cents grenadiers arrivèrent le 26 mai ; le 28, le général Dalesme partit avec l'ancienne garnison. L'île était entièrement livrée à son nouveau souverain.

Napoléon ne pouvait rester longtemps inactif. Après avoir consacré les premiers jours aux travaux indispensables de son installation, il monta à cheval le 18 mai et visita l'île tout entière : il voulait s'assurer par lui-même de l'état où se trouvait l'agriculture, et quels étaient les produits plus ou moins certains de l'île, comme commerce, pêche, extraction de marbres et de métaux : il visita surtout avec une attention particulière les carrières et les mines qui en sont la principale richesse.

De retour à Porto-Ferraïo, après avoir vu jusqu'au dernier village et avoir donné partout aux habitants des preuves de sa sollicitude, il s'occupa d'organiser sa cour, et d'appliquer les revenus publics aux plus pressants besoins. Ces revenus se composaient : des mines de fer dont on pouvait tirer un million par an ; de la pêche du thon, qui était affermée de quatre à cinq cent mille francs ; des salines, dont l'exploitation, accordée à une société, pouvait rapporter à peu près la même somme ; enfin, de l'imposition foncière et de quelques droits de douanes. Tous ces produits, réunis aux deux millions qu'il s'était réservés sur le grand livre, pouvaient lui constituer à peu près quatre millions et demi de revenu.

Napoléon dit souvent qu'il n'avait jamais été si riche.

Il avait quitté l'hôtel de la mairie pour une jolie maison bourgeoise qu'il appelait pompeusement son palais de ville. Cette maison était située sur un rocher, entre le fort Falcone et le fort de l'Etoile, dans un bastion appelé le *bastion des Moulins* ; elle consistait en deux pavillons et un corps de logis qui les réunissait. De ses fenêtres, on dominait la ville et le port, couchés à ses pieds, de sorte qu'aucun objet nouveau ne pouvait échapper à l'œil du maître.

Quant à son palais des champs, il était situé à San-Martino. Avant son arrivée, ce n'était qu'une chaumière, qu'il avait fait reconstruire et meubler avec goût ; au reste, l'empereur n'y couchait jamais, c'était un but de promenade et voilà tout. Située au pied d'une montagne très élevée, côtoyée par un torrent, environnée d'une prairie, elle embrassait la ville placée en amphithéâtre devant elle, au pied de la ville le port, et à l'horizon, au delà de la surface vaporeuse de la mer, les rivages de la Toscane.

Au bout de six semaines, madame mère arriva à l'île d'Elbe, et, quelques jours après, la princesse Pauline. Cette dernière avait rejoint l'empereur à Fréjus et avait voulu s'embarquer avec lui ; mais elle était si souffrante alors, que le médecin s'y était opposé. Le capitaine anglais s'était alors engagé à revenir prendre la princesse à un jour fixé : ce jour s'étant écoulé et la frégate n'ayant pas paru, la princesse avait profité d'un navire napolitain pour faire sa traversée. A ce premier voyage, elle ne resta que deux jours, et partit pour Naples ; mais, le 1er novembre, le brick *l'Inconstant* la ramena de nouveau, pour ne plus quitter l'empereur.

On comprend qu'en retombant d'une activité si grande dans un repos si absolu, Napoléon avait eu besoin de se créer des occupations régulières. Aussi toutes ses heures étaient remplies. Il se levait avec le jour, s'enfermait dans sa bibliothèque et travaillait à ses Mémoires militaires jusqu'à huit heures du matin ; alors il sortait pour inspecter les travaux, s'arrêtait pour interroger les ouvriers, qui presque tous étaient des soldats de sa garde ; il faisait vers les onze heures un déjeuner très frugal : dans les grandes chaleurs, lorsqu'il avait fait de longues courses ou beaucoup travaillé, il dormait après déjeuner une heure ou deux, et ressortait habituellement sur les trois heures, soit à cheval, soit en calèche, accompagné par le grand maréchal Bertrand et par le général Drouot, qui, dans cette excursion, ne le quittaient jamais ; sur la route, il écoutait toutes les réclamations qu'on pouvait lui adresser, et ne laissait jamais personne sans l'avoir satisfait : à sept heures, il rentrait, dînait avec sa sœur, qui habitait le premier étage de son palais de ville, admettait à sa table, tantôt l'intendant de l'île, M. de Balbiani, tantôt le chambellan Vantini, tantôt le maire de Porto-Ferraïo, tantôt le colonel de la garde nationale, enfin, quelquefois, les maires de Porto-Longone et de Rio. Le soir, on montait chez la princesse Pauline.

Quant à madame mère, elle habitait une maison à part, que le chambellan Vantini lui avait cédée.

Cependant, l'île d'Elbe était devenue le rendez-vous de tous les curieux de l'Europe ; et bientôt l'affluence des étrangers fut si grande, que l'on fut obligé de prendre des mesures pour éviter les désordres inséparables de la réunion de tant d'individus inconnus, parmi lesquels se trouvaient bon nombre d'aventuriers venant chercher fortune. Les produits du sol furent bientôt insuffisants, et il fallut s'en procurer sur le continent : le commerce de Porto-Ferraïo s'en accrut, et cet accroissement améliora la situation générale. Ainsi, dans son exil même, la présence de Napoléon était une source de prospérité pour le pays qui le possédait ; son influence s'était étendue jusqu'aux dernières classes de la société ; une atmosphère nouvelle enveloppait l'île.

Parmi ces étrangers, les plus nombreux étaient des Anglais ; ils paraissaient attacher le plus grand prix à le voir et à l'entendre. De son côté, Napoléon les recevait avec bienveillance. Lord Bentink, lord Douglas et plusieurs autres seigneurs de la haute aristocratie, rapportèrent en Angleterre un précieux souvenir de la manière dont ils avaient été reçus.

De toutes les visites que recevait l'empereur, les plus agréables étaient celles d'un grand nombre d'officiers de toutes les nations, Italiens, Français, Polonais, Allemands, qui venaient lui offrir leurs services. Il leur répondait qu'il n'avait ni places, ni grades à leur donner.

— Eh bien, nous vous servirons comme soldats, disaient-ils.

Et, presque toujours, il les incorporait dans les grenadiers. Ce dévouement à son nom était ce qui le flattait le plus.

Le 15 août arriva : c'était la fête de l'empereur ; elle fut célébrée avec des transports difficiles à décrire ; et ce dut être, habitué comme il l'était aux fêtes officielles, un spec-

tacle entièrement neuf pour lui. La ville donna un bal à l'empereur et à la garde : une vaste tente, élégamment ornée, fut construite sur la grande place, et Napoléon ordonna de la laisser ouverte de tous côtés, pour que le peuple entier prît part à la fête.

Ce que l'on entreprenait de travaux dans la ville et dans l'île était chose incroyable. Deux architectes italiens, MM. Paravini, Romain, et Bettarini, Toscan, traçaient les plans des constructions arrêtées ; mais, presque toujours, l'empereur en changeait les dispositions d'après ses idées, et devenait le seul créateur et le véritable architecte. Ainsi, il changea le tracé de plusieurs routes commencées, il alla chercher une fontaine dont l'eau lui paraissait de meilleure qualité que celle que l'on buvait à Porto-Ferraio, et en dirigea le cours jusqu'à la ville.

Quoiqu'il suivît probablement de son regard d'aigle les événements européens, Napoléon était donc, en apparence, entièrement soumis à sa fortune. Personne même ne doutait qu'avec le temps il ne s'habituât à cette vie nouvelle, entouré comme il l'était par l'amour de tous ceux qui s'approchaient de lui lorsque les souverains alliés se chargèrent eux-mêmes de reveiller le lion, qui probablement ne dormait pas.

Napoléon habitait déjà depuis plusieurs mois son petit empire, s'occupant à l'embellir par tous les moyens que lui suggérait son génie ardent et inventif, lorsqu'il fut secrètement averti que l'on venait de débattre son éloignement. La France, par l'organe de M. de Talleyrand, réclamait à grande force, au congrès de Vienne, cette mesure, comme indispensable à sa sûreté, représentant sans cesse combien il était dangereux, pour la dynastie régnante, que Napoléon résidât si près des côtes d'Italie et de Provence. Elle faisait surtout remarquer au congrès que, s'il se lassait de son exil, l'illustre proscrit pouvait en quatre jours passer à Naples, et, de là, avec l'aide de son beau-frère Murat, qui y régnait encore, descendre à la tête d'une armée dans les provinces de la haute Italie, déjà mécontentes, les soulever au premier appel, et renouveler ainsi la lutte mortelle qui venait à peine de se terminer.

Pour appuyer cette violation du traité de Fontainebleau, on arguait de la correspondance du général Excelmans avec le roi de Naples, correspondance qui venait d'être saisie, et qui faisait soupçonner une conspiration flagrante dont le centre était l'île d'Elbe, et dont les ramifications s'étendaient en Italie et en France. Ces soupçons furent bientôt appuyés d'une autre conspiration que l'on découvrit à Milan, et dans laquelle se trouvaient impliqués plusieurs officiers généraux de l'ancienne armée italienne.

L'Autriche ne voyait pas non plus d'un œil tranquille ce dangereux voisinage : la *Gazette d'Augsbourg*, son organe, s'expliquait, au reste, ouvertement à cet égard ; on y lisait textuellement ces paroles :

« Si inquiétants que soient les événements de Milan, on doit néanmoins se tranquilliser, en pensant qu'ils pourront peut-être contribuer à éloigner le plus tôt possible un homme qui, sur le rocher de l'île d'Elbe, tenait dans ses mains les fils de ces trames ourdies par son or, et qui, aussi longtemps qu'il resterait à proximité des côtes d'Italie, ne laisserait pas les souverains de ces pays jouir tranquillement de leurs possessions. »

Cependant, le congrès, malgré la conviction générale, n'osait pas, sur des preuves si faibles, prendre une détermination qui se trouvait en contradiction manifeste avec les principes de modération si fastueusement émis par les souverains alliés ; il décida que, pour n'avoir pas l'air de violer les traités existants, il serait fait des ouvertures à Napoléon et qu'on tâcherait de le déterminer à quitter volontairement l'île d'Elbe, sauf, dans le cas où il s'y refuserait, à employer alors la violence. On s'occupa donc immédiatement du choix d'une autre résidence. Malte fut désigné ; mais l'Angleterre y vit des inconvénients : de prisonnier, Napoléon pouvait devenir grand maître.

Elle proposa Sainte-Hélène.

La première idée de Napoléon fut que ces bruits étaient répandus par ses ennemis eux-mêmes, afin de le porter à quelque acte de désespoir qui permît de violer vis-à-vis de lui les promesses faites. En conséquence, il fit partir à l'instant même pour Vienne un agent discret, adroit et fidèle, avec mission de découvrir quelle confiance il pouvait avoir dans les avis qu'on lui avait donnés. Cet homme était recommandé au prince Eugène Beauharnais, qui, se trouvant alors à Vienne, et dans l'intimité de l'empereur Alexandre, devait savoir ce qui se passait au congrès. Cet agent se procura bientôt tous les renseignements nécessaires, et les fit parvenir à l'empereur. En outre, il organisa une correspondance active et sûre, à l'aide de laquelle Napoléon devait être mis au courant de tout ce qui se passerait.

Outre cette correspondance avec Vienne, Napoléon avait conservé des communications avec Paris, et chaque nouvelle qui en arrivait lui indiquait une réaction puissante contre les Bourbons.

Ce fut alors, placé qu'il était dans cette double position, que lui vinrent les premières idées du projet gigantesque qu'il mit bientôt à exécution.

Napoléon fit pour la France ce qu'il avait fait pour Vienne. Il envoya des émissaires munis d'instructions secrètes, pour s'assurer plus positivement de la vérité, et nouer, s'il y avait lieu, des intelligences avec ceux de ses amis qui lui étaient restés dévoués et avec ceux des chefs de l'armée qui, se trouvant les plus maltraités, devaient être les plus mécontents.

Ces émissaires, à leur retour, confirmèrent la vérité des nouvelles auxquelles Napoléon n'osait croire ; ils lui donnèrent en même temps l'assurance qu'une sourde fermentation régnait dans le peuple et dans l'armée, que tous les mécontents, et le nombre en était immense, tournaient les yeux de son côté et imploraient son retour ; enfin, qu'une explosion était inévitable, et qu'il était impossible aux Bourbons de lutter longtemps encore contre l'animadversion qu'avaient soulevée l'impéritie et l'imprévoyance de leur gouvernement.

Il n'y avait donc plus de doute : d'un côté, le danger ; de l'autre, l'espérance ; une prison éternelle sur un rocher au milieu de l'Océan, ou l'empire du monde.

Napoléon prit sa résolution avec sa rapidité habituelle ; en moins de huit jours, tout fut décidé dans son esprit. Il ne s'agissait plus que d'aviser aux préparatifs d'une pareille entreprise sans éveiller les soupçons du commissaire anglais chargé de venir de temps à autre visiter l'île d'Elbe, et sous la surveillance indirecte duquel on avait placé toutes les démarches de l'ex-empereur.

Ce commissaire était le colonel Campbell, qui avait accompagné l'empereur lors de son arrivée. Il avait à sa disposition une frégate anglaise, avec laquelle il allait incessamment de Porto-Ferraio à Gênes, de Gênes à Livourne, et de Livourne à Porto-Ferraio. Son séjour dans cette dernière rade était ordinairement d'une vingtaine de jours, pendant lesquels le colonel descendait à terre, et allait faire, en apparence, sa cour à Napoléon.

Il fallait aussi tromper les agents secrets qui pouvaient se trouver dans l'île, détourner l'instinctive et clairvoyante sagacité des habitants ; enfin, donner entièrement le change sur ses intentions.

A cet effet, Napoléon fit continuer avec activité les travaux commencés ; il fit faire le tracé de plusieurs nouvelles routes qu'il se proposait d'établir dans tous les sens, en travers et autour de l'île ; il fit réparer et rendre propre au roulage celle de Porto-Ferraio à Porto-Longone ; et, comme les arbres étaient fort rares dans l'île, il fit venir du continent une grande quantité de mûriers qu'il planta des deux côtés du chemin. Puis il s'occupa activement de faire achever sa petite maison de San-Martino, dont les travaux s'étaient ralentis ; il commanda en Italie des statues et des vases, y acheta des orangers et des plantes rares ; enfin, il parut y donner tous ses soins, comme à une demeure qu'il devait habiter longtemps.

A Porto-Ferraio, il fit démolir les vieilles masures qui entouraient son palais et un long bâtiment qui servait de logement aux officiers, jusqu'à la hauteur d'une terrasse, dont les dimensions furent augmentées de manière à en faire une place d'armes, et à pouvoir y passer en revue deux bataillons. Une ancienne église abandonnée fut accordée aux habitants pour la construction d'un théâtre où devaient venir les meilleurs acteurs d'Italie. Toutes les rues furent réparées. La porte de Terre n'était praticable que pour des mules : on l'élargit, et, à l'aide d'une terrasse, la route devint facile au transport de toutes sortes de charrois.

Pendant ce temps, et pour donner plus de facilités encore à l'exécution de son projet, il faisait faire au brick *l'Inconstant*, qu'il s'était réservé en toute propriété, et au chebec *l'Étoile*, qu'il avait acheté, de fréquents voyages à Gênes, à Livourne, à Naples, sur les côtes de Barbarie et même en France, afin d'habituer à leur vue les croisières anglaise et française. En effet, ces navires parcoururent successivement, en tous sens et à plusieurs reprises, le littoral de la Méditerranée, avec le pavillon elbois, sans être aucunement inquiétés. C'était ce que voulait Napoléon.

Ce fut alors qu'il s'occupa sérieusement des préparatifs de son départ. Il fit porter la nuit et avec le plus grand secret, à bord de *l'Inconstant*, une grande quantité d'armes et de munitions ; il fit renouveler les habits de sa garde, son linge et sa chaussure ; il rappela les Polonais, qui se trouvaient détachés à Porto-Longone et dans la petite île de la Pianosa, où ils gardaient le fort ; il accéléra l'organisation et l'instruction du bataillon de chasseurs, qu'il formait avec des hommes recrutés seulement en Corse et en Italie. Enfin, dans les premiers jours de février, tout se trouva prêt pour profiter de la première occasion favorable qu'amèneraient les nouvelles que l'on attendait de France.

Ces nouvelles arrivèrent enfin : c'était un colonel de l'ancienne armée qui en était porteur. Il repartit presque aussitôt pour Naples.

Malheureusement, le colonel Campbell et sa frégate étaient en ce moment dans le port. Il fallut attendre, sans marquer la moindre impatience, et en l'entourant des égards ordinaires, que le temps de sa station habituelle s'écoulât. Enfin, dans l'après-midi du 24 février, il fit demander la permission de présenter ses hommages à l'empereur : il venait prendre congé de lui et demander ses commissions pour Livourne. Napoléon le reconduisit jusqu'à la porte, et les gens de service purent entendre ces derniers mots qu'il lui adressa :

— Adieu, monsieur le colonel : je vous souhaite un bon voyage. Jusqu'au revoir.

A peine le colonel était-il sorti, que Napoléon fit demander le grand maréchal : il passa une partie de la journée et de la nuit enfermé avec lui, se coucha à trois heures du matin, et se leva au point du jour.

Au premier coup d'œil qu'il jeta sur le port, il vit la frégate anglaise occupée à appareiller. Dès lors, comme si une puissance magique avait enchaîné son regard à ce bâtiment, il ne le quitta plus des yeux : il lui vit déployer les unes après les autres toutes ses voiles, lever son ancre, se mettre en marche, et, par un bon vent de sud-est, sortir du port et cingler vers Livourne.

Alors, il monta sur la terrasse avec une lunette, et continua de suivre la marche du bâtiment qui s'éloignait ; vers midi, la frégate ne sembla plus qu'un point blanc sur la mer ; à une heure, elle avait disparu tout à fait.

Aussitôt, Napoléon donna ses ordres. Une des principales dispositions fut un embargo de trois jours, mis sur tous les bâtiments qui se trouvaient dans le port : les plus petits bateaux furent assujettis à cette mesure, qui fut exécutée à l'instant même.

Puis, comme le brick *l'Inconstant* et le chebec *l'Etoile* n'étaient pas suffisants pour le transport, on traita avec les patrons de trois ou quatre navires marchands que l'on choisit parmi les meilleurs voiliers. Le soir même, tous les marchés étaient passés, et les bâtiments à la disposition de l'empereur.

Dans la nuit du 25 au 26, c'est-à-dire du samedi au dimanche, Napoléon convoqua les principales autorités et les plus notables habitants, dont il composa une espèce de conseil de régence ; puis, nommant le colonel de la garde nationale, Lapi, commandant de l'île, il confia la défense du pays à ses habitants, en leur recommandant sa mère et sa sœur ; enfin, sans indiquer précisément le but de l'expédition qu'il allait tenter, il rassura d'avance ceux auxquels il s'adressait sur le succès qu'elle devait obtenir, promit, en cas de guerre, d'envoyer des secours pour défendre l'île, et leur enjoignit de ne jamais la rendre à aucune puissance que sur un ordre émané de lui.

Le matin, il pourvut à quelques détails concernant sa maison, prit congé de sa famille, et ordonna l'embarquement.

A midi, la générale battit.

A deux heures, le rappel lui succéda. Ce fut alors que Napoléon annonça lui-même à ses vieux compagnons d'armes à quelles destinées nouvelles ils étaient appelés. Au nom de la France, à l'espoir d'un prochain retour dans la patrie, un cri d'enthousiasme retentit, des larmes coulèrent : les soldats rompirent leurs rangs, se jetant dans les bras les uns des autres, courant comme des insensés, et se jetant à genoux devant Napoléon comme devant un dieu.

Madame mère et la princesse Pauline regardaient, en pleurant, cette scène des fenêtres du palais.

A sept heures, l'embarquement était terminé.

A huit heures, Napoléon passa du port sur un canot ; quelques minutes après, il était à bord de *l'Inconstant*. Au moment où il y mit le pied, un coup de canon se fit entendre : c'était le signal du départ.

Aussitôt la petite flottille appareilla, et, par un vent sud-sud-est assez frais, sortit de la rade, puis du golfe, se dirigeant vers le nord-ouest, et longeant à une certaine distance les côtes d'Italie.

Au moment même où elle mettait à la voile, des émissaires partaient pour Naples et Milan, tandis qu'un officier supérieur se dirigeait vers la Corse, afin d'y tenter un soulèvement qui préparerait un refuge à l'empereur, en cas de non-succès en France.

Le 27, au point du jour, chacun monta sur le pont, pour s'assurer du chemin qu'on avait fait pendant la nuit. L'étonnement fut grand et cruel lorsqu'on s'aperçut qu'on avait fait tout au plus six lieues : à peine avait-on doublé le cap Saint-André que le vent avait molli, et qu'un calme désespérant lui avait succédé.

Lorsque le soleil eut éclairé l'horizon, on aperçut vers l'ouest, sur les côtes de la Corse, la croisière française, composée de deux frégates : *la Fleur de Lis* et *la Melpomène*.

Cette vue répandit l'alarme sur tous les bâtiments ; elle fut si grande sur le brick *l'Inconstant*, qui portait l'empereur, la position semblait tellement critique, le danger si imminent, que l'on commença d'agiter la question de retourner à Porto-Ferraio et d'y attendre un vent favorable. Mais l'empereur fit à l'instant même cesser le conseil et l'indécision, en ordonnant de continuer la route, et en promettant que le calme cesserait. En effet, comme si le vent eût été à ses ordres, il fraîchit vers les onze heures, et, à quatre heures, on se trouva à la hauteur de Livourne, entre Capraïa et la Gorgone.

Mais alors une nouvelle alarme plus sérieuse que la première se répandit par toute la flottille : on découvrit tout à coup au nord, sous le vent, à cinq lieues environ, une frégate ; une autre apparut en même temps sur les côtes de Corse ; enfin, dans l'éloignement, on vit poindre un autre bâtiment de guerre qui venait vent arrière sur la flottille.

Il n'y avait plus à tergiverser, il fallait sur-le-champ prendre un parti : la nuit allait venir et l'on pouvait, à la faveur de l'obscurité, échapper aux frégates ; mais le bâtiment de guerre avançait toujours et l'on ne tarda point à le reconnaître pour un brick français. La première idée qui se présenta alors à l'esprit de tout le monde fut que l'entreprise avait été découverte ou vendue, et qu'on allait se trouver en face de forces supérieures. L'empereur seul soutint que le hasard avait rassemblé ces trois bâtiments étrangers l'un à l'autre, dans une position qui semblait hostile ; certain qu'il était qu'une expédition, conduite avec tant de mystère, ne pouvait avoir été prévue assez à temps pour qu'on eût pu mettre une escadre tout entière à sa poursuite.

Malgré cette conviction, il ordonna d'ôter les sabords et décida qu'en cas d'attaque on irait droit à l'abordage, bien certain qu'avec son équipage de vieux soldats il enlèverait le brick d'emblée, et pourrait ensuite continuer sa route tranquillement, en se dérobant par une contremarche de nuit à la poursuite des frégates. Cependant, toujours dans l'espoir que c'était le hasard seul qui avait réuni sur ce point les trois bâtiments que l'on avait en vue, il ordonna aux soldats et à toutes les personnes qui pouvaient éveiller les soupçons, de descendre sous le pont ; des signaux transmirent aussitôt le même ordre aux autres navires. Ces dispositions prises, on attendit l'événement.

A six heures du soir, les deux bâtiments se trouvèrent en présence, et à portée de la voix : bien que la nuit commençât à descendre avec rapidité, on reconnut le brick français *le Zéphir*, capitaine Andrieux. Au reste, il était facile de voir à sa manœuvre qu'il se présentait avec des intentions toutes pacifiques : ainsi se vérifiaient les prévisions de l'empereur.

En se reconnaissant, les deux bricks se saluèrent selon l'usage, et, tout en continuant leur marche, échangèrent quelques paroles. Les deux capitaines se demandèrent réciproquement quel était le lieu de leur destination. Le capitaine Andrieux répondit qu'il allait à Livourne ; la réponse de *l'Inconstant* fut qu'il allait à Gênes, et qu'il se chargerait volontiers de commissions pour le pays. Le capitaine Andrieux remercia, et demanda comment se portait l'empereur : à cette question, Napoléon ne put résister au désir de se mêler à une conversation si intéressante pour lui, il prit le porte-voix des mains du capitaine Chotard, et répondit :

— A merveille !

Puis, ces politesses échangées, les deux bricks continuèrent leur route, se perdant réciproquement dans la nuit.

On continua de marcher sous toutes voiles, et par un temps très frais, de sorte que, le lendemain 28, on doubla le cap Corse. Ce jour encore, on reconnut un bâtiment de guerre de 74, au large, et se dirigeant sur Bastia ; mais celui-là ne causa aucune inquiétude ; dès le premier moment, on reconnut qu'il n'avait point de mauvaises intentions.

Avant de quitter l'île d'Elbe, Napoléon avait rédigé deux proclamations ; mais, lorsqu'il voulut les faire mettre au net, personne, pas même lui, ne les put déchiffrer ; il les jeta alors à la mer et en dicta aussitôt deux autres, l'une adressée à l'armée, l'autre au peuple français ; tous ceux qui savaient écrire furent aussitôt transformés en secrétaires, tout devint pupitre, tambours, bancs, bonnets, et chacun se mit à l'ouvrage. Au milieu de ce travail, on aperçut les côtes d'Antibes : elles furent saluées par des cris d'enthousiasme

VI

LES CENT JOURS

Le 1er mars, à trois heures, la flottille mouilla au golfe Juan ; à cinq heures, Napoléon mit pied à terre, et le bivac fut établi dans un bois d'oliviers, où l'on montre encore celui au pied duquel s'assit l'empereur. Vingt-cinq grenadiers

et un officier de la garde furent, à l'instant même, envoyés à Antibes, pour tâcher de rallier à eux la garnison, mais, entraînés par leur enthousiasme, ils entrèrent dans la ville en criant : « Vive l'empereur ! » On ignorait le débarquement de Napoléon, on les prit pour des insensés ; le commandant fit lever le pont et les vingt-cinq braves se trouvèrent prisonniers.

Un pareil événement était un échec véritable ; aussi quelques officiers proposèrent-ils à Napoléon de marcher sur Antibes et de l'enlever de vive force, afin de prévenir le mauvais effet que pourrait produire sur l'esprit public la résistance de cette place. Napoléon répondit que c'était sur Paris et non sur Antibes qu'il fallait marcher, et, joignant l'exemple à la parole, il leva le bivac au lever de la lune.

La petite armée atteignit Cannes au milieu de la nuit, traversa Grasse vers les six heures du matin et fit halte sur une hauteur qui domine la ville. A peine Napoléon y était-il établi, qu'il fut entouré des populations environnantes, chez lesquelles le bruit de son miraculeux débarquement s'était déjà répandu ; il les reçut comme il eût fait aux Tuileries, écoutant les plaintes, recevant les pétitions, promettant de faire justice. L'empereur croyait trouver à Grasse une route qu'il avait commandée en 1813, mais la route n'était pas faite ; il fallut donc qu'il se décidât à laisser dans la ville sa voiture et les quatre petites pièces d'artillerie qu'il avait amenées de l'île d'Elbe. On prit par des sentiers de montagne encore couverts de neige, et, le soir, on alla coucher, après avoir fait vingt lieues, au village de Cérénon ; le 3 mars, on arriva à Barême ; le 4 à Digne ; le 5 à Gap ; dans cette ville, on s'arrêta le temps nécessaire à l'impression des proclamations, que, dès le lendemain, on répandit par milliers sur la route.

Cependant, l'empereur n'était pas sans inquiétude. Jusqu'alors, il n'avait eu affaire qu'aux populations, et leur enthousiasme n'était pas douteux ; mais aucun soldat ne s'était présenté, aucun corps organisé ne s'était rallié à la petite armée, et c'était avant tout sur les régiments envoyés à sa rencontre que Napoléon désirait que sa présence opérât. Le moment tant craint et tant désiré arriva enfin, entre la Mure et Vizille : le général Cambronne, marchant à l'avant-garde avec quarante grenadiers, rencontra un bataillon envoyé de Grenoble pour fermer la route ; le chef du détachement refusa de reconnaître le général Cambronne, et celui-ci envoya prévenir l'empereur de ce qui arrivait.

Napoléon suivait la route, dans une mauvaise voiture de voyage que l'on s'était procurée à Gap, lorsqu'il apprit cette nouvelle : il fit aussitôt approcher son cheval, monta dessus et s'avança au galop jusqu'à cent pas, à peu près, des soldats qui formaient la haie, sans qu'un seul cri ni une seule acclamation saluassent sa personne.

Le moment de perdre ou de gagner la partie était venu. La disposition du terrain ne permettait pas de reculer : à gauche de la route, une montagne à pic ; à droite, une petite prairie, de trente pas de large à peine, bordée par un précipice ; en face, le bataillon sous les armes, s'étendant du précipice à la montagne.

Napoléon s'arrêta sur un petit monticule, à dix pas d'un ruisseau qui traverse la prairie ; puis, se retournant vers le général Bertrand en lui jetant la bride de son cheval aux mains :

— On m'a trompé, lui dit-il ; mais n'importe, en avant !

A ces mots, il met pied à terre, traverse le ruisseau, marche droit au bataillon, qui reste toujours immobile, et, s'arrêtant à vingt pas de la ligne, au moment où l'aide de camp du général Marchand tire son épée et ordonne de faire feu :

— Eh quoi ! mes amis, leur dit-il, ne me reconnaissez-vous point ? Je suis votre empereur. S'il est parmi vous un soldat qui veuille tuer son général, il le peut, me voilà.

Ces paroles étaient à peine prononcées, que le cri de « Vive l'empereur ! » s'élance de toutes les bouches. L'aide de camp ordonne une seconde fois de faire feu ; mais sa voix est étouffée au milieu des clameurs ; en même temps, et tandis que quatre lanciers polonais se mettent à sa poursuite, les soldats se débandent, s'élancent en avant, entourent Napoléon, tombent à ses pieds, lui baisent les mains, arrachent la cocarde blanche, lui substituent la cocarde tricolore, et tout cela avec des cris, des acclamations, un délire qui font venir les larmes aux yeux de leur ancien général. Bientôt il se rappelle qu'il n'y a pas un instant à perdre, il ordonne de faire demi-tour à droite, prend la tête de la colonne, et, précédé de Cambronne et de ses quarante grenadiers, suivi du bataillon qu'on a envoyé pour lui fermer le passage, il arrive au haut de la montagne de Vizille, d'où il voit, une demi-lieue plus bas, l'aide de camp, toujours poursuivi par les quatre lanciers sur lesquels il gagne, grâce à son cheval frais, s'enfoncer dans la ville, puis bientôt reparaître à l'autre extrémité, et ne leur échapper qu'en prenant un chemin de traverse où leurs chevaux, écrasés de fatigue, ne peuvent pas le suivre.

Cependant cet homme qui fuit et ces quatre hommes qui le poursuivent, en passant comme l'éclair à travers les rues de Vizille, ont tout dit par leur seule présence. Le matin, on a vu passer l'aide de camp à la tête de son bataillon, et voilà qu'il repasse seul et poursuivi ; ce qu'on a dit est donc vrai, Napoléon s'avance donc, entouré de l'amour du peuple et des soldats. Chacun sort, s'interroge, s'excite ; tout à coup on aperçoit le cortège au milieu de la côte de la Mure ; hommes, femmes, enfants, chacun s'élance au-devant de lui, la ville tout entière l'entoure avant qu'il soit arrivé à ses portes, tandis que les paysans descendent des montagnes, bondissaient comme des chamois, et faisant retentir de rocher en rocher le cri de « Vive l'empereur ! »

Napoléon fait halte à Vizille. Vizille est le berceau de la liberté française ; 1814 n'a pas été parjure à 1789 : l'empereur est reçu par une population ivre de joie. Mais Vizille n'est qu'une ville sans portes, sans murailles, sans garnison ; il faut marcher sur Grenoble ; une partie des habitants accompagne Napoléon.

A une lieue de Vizille, on aperçoit sur la route un officier d'infanterie, qui accourt, tout couvert de poussière ; comme le Grec de Marathon, il est prêt à tomber de fatigue : il apporte de riches nouvelles.

Vers deux heures de l'après-midi, le 7e régiment d'infanterie, commandé par le colonel Labédoyère, est parti de Grenoble pour s'avancer contre l'empereur. Mais, à une demi-lieue de la ville, le colonel, qui marchait à cheval en tête de son régiment, a fait tout à coup volte-face et a commandé une halte. Aussitôt un tambour s'est approché du colonel, lui présentant sa caisse ; le colonel y a plongé la main, en a tiré une aigle, et, se levant sur ses étriers, afin que tout le monde pût le voir :

— Soldats ! s'est-il écrié, voici le signe glorieux qui vous guidait dans nos immortelles journées. Celui qui nous conduisit si souvent à la victoire s'avance vers nous pour venger notre humiliation et nos revers. Il est temps de voler sous son drapeau qui ne cessa jamais d'être le nôtre. Que ceux qui m'aiment me suivent ! Vive l'empereur !

Tout le régiment a suivi.

L'officier a voulu être le premier à apporter cette nouvelle à l'empereur, et il a pris les devants ; mais le régiment tout entier est derrière lui.

Napoléon pique son cheval et pousse en avant ; toute sa petite armée le suit, criant et courant. Arrivé au haut d'une colline, il aperçoit le régiment de Labédoyère, qui s'avance au pas accéléré. A peine a-t-il été aperçu, que les cris de « Vive l'empereur ! » retentissent. Ces cris sont entendus par les braves de l'île d'Elbe, qui y répondent. Alors, personne ne conserve plus de rang, chacun court, chacun s'élance ; Napoléon se jette au milieu du renfort qui lui arrive ; Labédoyère s'élance à bas de son cheval, pour embrasser les genoux de Napoléon ; celui-ci le reçoit dans ses bras, le presse sur sa poitrine.

— Colonel, lui dit l'empereur, c'est vous qui me replacez sur le trône.

Labédoyère est fou de joie. Cet embrassement lui coûtera la vie, mais qu'importe ? on a vécu un siècle quand on a entendu de telles paroles.

On se remet en route à l'instant, car Napoléon n'est pas tranquille tant qu'il n'est pas à Grenoble. Grenoble a une garnison qui, dit-on, doit tenir. Vainement les soldats répondent-ils à l'empereur de leurs camarades ; l'empereur, tout en paraissant convaincu comme eux, ordonne de marcher sur la ville.

Napoléon arrive à huit heures du soir sous les murs de Grenoble.

Les remparts sont couverts par le 3e régiment du génie, composé de deux mille vieux soldats, par le 4e régiment d'artillerie de ligne, dans lequel Napoléon a servi, par deux bataillons du 5e de ligne et par les hussards du 4e. Au reste, la marche de l'empereur a été si rapide, qu'elle a déjoué toutes les mesures ; on n'a pas eu le temps de couper les ponts ; mais les portes sont fermées et le commandant refuse de les ouvrir.

Napoléon comprend qu'un moment d'hésitation le perd ; la nuit lui enlève le prestige de sa présence ; tous les yeux le cherchent sans doute, mais personne ne le voit. Il ordonne à Labédoyère de haranguer les artilleurs ; alors le colonel monte sur un tertre et crie d'une voix forte :

— Soldats, nous vous ramenons le héros que vous avez suivi dans tant de batailles ; c'est à vous de le recevoir et de répéter avec nous l'ancien cri de ralliement des vainqueurs de l'Europe : « Vive l'empereur ! »

En effet, ce cri magique est à l'instant même répété, non seulement sur les remparts, mais encore dans tous les quartiers de la ville ; chacun alors se précipite vers les portes ; mais les portes sont fermées, et le commandant en a les clefs. De leur côté, les soldats qui accompagnent Napoléon s'approchent : on se parle, on se répond, on se donne la main à travers les guichets, mais on n'ouvre pas. L'em-

pereur frémit d'une impatience qui n'est pas sans inquiétude.

Tout à coup, les cris « Place ! place ! » se font entendre ; c'est la population tout entière du faubourg Très-Cloître, qui s'avance avec des poutres, pour enfoncer les portes Chacun se range ; les béliers commencent leur office ; les portes gémissent, s'ébranlent, s'ouvrent : six mille hommes débordent à la fois.

Ce n'est plus de l'enthousiasme : c'est de la fureur, c'est de la rage. Ces hommes se précipitent sur Napoléon, comme s'ils allaient le mettre en pièces ; en un instant, il est enlevé de son cheval, entraîné, emporté avec des cris frénétiques ; jamais, dans aucune bataille, il n'a couru danger pareil ; tout le monde tremble pour lui, car lui seul peut comprendre que le flot qui l'emporte est tout d'amour.

Enfin, il s'arrête dans un hôtel ; son état-major le rejoint et l'entoure. A peine chacun commence-t-il à respirer, qu'on entend un nouveau tumulte : ce sont les habitants de la ville qui, ne pouvant lui en apporter les clefs, viennent lui en offrir les portes.

La nuit n'est qu'une longue fête pendant laquelle soldats, bourgeois et paysans, fraternisent ensemble. Cette nuit, Napoléon l'emploie à faire réimprimer ses proclamations. Le 8, au matin, elles sont affichées et répandues de tous côtés ; des émissaires sortent de la ville et les portent sur tous les points, annonçant la prise de possession de la capitale du Dauphiné, et la prochaine intervention de l'Autriche et du roi de Naples. C'est à Grenoble seulement que Napoléon est certain d'arriver jusqu'à Paris.

Le lendemain, le clergé, l'état-major, la cour, les tribunaux et toutes les autorités civiles et militaires, viennent offrir leurs félicitations à l'empereur. L'audience finie, il passe en revue la garnison, forte de six mille hommes, et s'achemine aussitôt sur Lyon.

Le lendemain, après avoir rendu trois décrets, qui signalent le retour entre ses mains du pouvoir impérial, il se remet en route, et va coucher à Bourgoin La foule et l'enthousiasme vont toujours augmentant ; on dirait que la France tout entière l'accompagne, et s'avance avec lui vers la capitale.

Sur la route de Bourgoin à Lyon, Napoléon apprend que le duc d'Orléans, le comte d'Artois et le maréchal Macdonald veulent défendre la ville, et qu'on va couper le pont Morand et le pont de la Guillotière. Il rit de ces dispositions, auxquelles il ne croit pas, car il connaît le patriotisme des Lyonnais, et ordonne au 4e hussards de pousser une reconnaissance jusqu'à la Guillotière. Le régiment est accueilli aux cris de « Vive l'empereur ! » Ces cris arrivent jusqu'à Napoléon, qui le suit à la distance d'un quart de lieue à peu près ; il met son cheval au galop, et arrive seul et confiant au moment où on l'attend le moins, au milieu de cette population, dont il change par sa présence l'exaltation en folie.



CAMBRONNE. DROUOT.

Dans le même instant, soldats des deux partis se jettent sur les barricades qui les séparent, et travaillent avec une égale ardeur à les démolir ; au bout d'un quart d'heure, ils sont dans les bras les uns des autres. Le duc d'Orléans et le général Macdonald sont forcés de se retirer ; le comte d'Artois s'enfuit, ayant pour toute escorte un seul volontaire royal qui ne l'a point abandonné.

A cinq heures du soir, la garnison tout entière s'élance au-devant de l'empereur.

Une heure après, l'armée prend possession de la ville.

A huit heures, Napoléon fait son entrée dans la seconde capitale du royaume.

Pendant quatre jours qu'il y resta, il eut constamment vingt mille âmes sous ses fenêtres.

Le 13, l'empereur partit de Lyon et coucha à Mâcon. L'enthousiasme allait toujours croissant. Ce n'étaient plus seulement quelques individus isolés, c'étaient les magistrats qui venaient le recevoir aux portes des villes.

Le 17, ce fut un préfet qui le reçut à Auxerre : c'était la première autorité supérieure qui hasardât une pareille démonstration.

Dans la soirée, on annonça le maréchal Ney : il venait, honteux de sa froideur en 1814, et de ses serments à Louis XVIII, demander une place dans les rangs des grenadiers. Napoléon lui ouvrit les bras, l'appela *le brave des braves* ! et tout fut oublié.

Encore un embrassement mortel.

Le 20 mars, à deux heures de l'après-midi, Napoléon arriva à Fontainebleau. Ce château gardait de terribles souvenirs : dans une de ses chambres, il avait pensé perdre la vie ; dans l'autre, il avait perdu l'empire. Il n'y fit qu'une halte d'un instant, et continua sa marche triomphale sur Paris.

Il arriva le soir, comme à Grenoble, comme à Lyon, à la fin d'une de ses longues journées, et à la tête des troupes qui gardaient les faubourgs. Il aurait pu, s'il eût voulu, y rentrer avec deux millions d'hommes.

A huit heures et demie du soir, il entra dans la cour des Tuileries. Là, on se précipite sur lui, ainsi qu'on a fait à Grenoble ; mille bras s'étendent, le saisissent, l'emportent, avec des cris et un délire dont on n'a point l'idée ; la foule est telle, qu'il n'y a pas moyen de la maîtriser ; c'est un torrent auquel il faut laisser son cours. Napoléon ne peut dire que ces paroles :

— Mes amis, vous m'étouffez !

Dans les appartements, Napoléon trouve une autre foule, foule dorée et respectueuse, foule de courtisans, de généraux, de maréchaux. Ceux-là n'étouffent point Napoléon : ils se courbent devant lui.

— Messieurs, leur dit l'empereur, ce sont les gens désintéressés qui m'ont ramené dans ma capitale ; ce sont les sous-lieutenants et les soldats qui ont tout fait ; c'est au peuple, c'est à l'armée que je dois tout.

La nuit même, Napoléon s'occupa de tout réorganiser. Cambacérès fut nommé à la justice, le duc de Vicence aux affaires étrangères, le maréchal Davoust à la guerre, le duc de Gaëte aux finances, Decrès à la marine, Fouché à la police, Carnot à l'intérieur ; le duc de Bassano fut replacé à la secrétairerie d'Etat ; le comte Mollien rentra au trésor ; le duc de Rovigo fut nommé commandant général de la gendarmerie ; M. de Montalivet devint intendant de la liste civile ; Letort et Labédoyère furent faits généraux ; Bertrand et Drouot furent maintenus dans leurs places de grand maréchal du palais et de major général de la garde ; enfin, tous les chambellans, écuyers, maîtres des cérémonies de 1814 furent rappelés.

Le 26 mars, tous les grands corps de l'Empire furent invités à exprimer à Napoléon les vœux de la France.

Le 27 mars, on eût dit que les Bourbons n'avaient jamais existé, et toute la nation crut avoir fait un rêve !

En effet, la révolution avait été terminée en un jour et n'avait pas coûté une goutte de sang : nul n'avait, cette fois, à reprocher à Napoléon la mort d'un père, d'un frère ni d'un ami. Le seul changement visible qui se soit opéré, c'est que les couleurs flottant sur nos villes sont changées, et que les cris de « Vive l'empereur ! » s'élèvent retentissants d'un bout à l'autre de la France.

Cependant, la nation est fière du grand acte de spontanéité qu'elle vient d'accomplir ; la grandeur de l'entreprise qu'elle a si bien fondée semble effacer, par son résultat gigantesque, les revers de ces trois dernières années, et elle est reconnaissante à Napoléon de ce qu'il est remonté sur le trône.

Napoléon examine sa position et la juge.

Deux voies sont ouvertes devant lui :

Tout tenter pour la paix, en se préparant à la guerre ; ou commencer la guerre par un de ces mouvements imprévus, par un de ces coups de foudre soudains, qui ont fait de lui le Jupiter Tonnant de l'Europe.

Chacun de ces deux partis a ses inconvénients.

Tout tenter pour la paix, c'est donner le temps aux alliés de se reconnaître : ils compteront leurs soldats et les nôtres, et ils auront autant d'armées que nous de divisions : nous nous retrouverons un contre cinq. Qu'importe ! nous avons quelquefois vaincu ainsi.

Commencer la guerre, c'est donner raison à ceux qui disent que Napoléon ne veut pas la paix. Puis l'empereur n'a sous la main que quarante mille hommes. C'est assez, il est vrai, pour reconquérir la Belgique et entrer à Bruxelles ; mais, une fois arrivé à Bruxelles, on se trouvera enfermé dans un cercle de places fortes qu'il faudra enlever les unes après les autres, et Maestricht, Luxembourg et Anvers ne sont pas de ces bicoques que l'on emporte en un coup de main. D'ailleurs, la Vendée remue, le duc d'Angoulême marche sur Lyon et les Marseillais sur Grenoble. Il faut prendre à temps cette inflammation d'entrailles qui tourmente la France, afin qu'elle se présente devant l'ennemi dans toute sa puissance et avec toute sa force.

Napoléon se décide donc pour le premier de ces deux partis. La paix, qu'il refusait à Châtillon en 1814, après l'envahissement de la France, peut être acceptée en 1815, après le retour de l'île d'Elbe. On peut s'arrêter quand on monte, jamais quand on descend.

Pour montrer son bon vouloir à la nation, il écrit donc cette circulaire aux rois de l'Europe :

« Monsieur mon frère,

Vous aurez appris, dans le cours du mois dernier, mon retour sur les côtes de France, mon entrée à Paris, et le départ de la famille des Bourbons. La véritable nature de ces événements doit être maintenant connue de Votre Majesté ; ils sont l'ouvrage d'une irrésistible puissance, l'ouvrage et la volonté unanime d'une grande nation qui connaît ses devoirs et ses droits. L'attente qui m'avait décidé au plus grand des sacrifices avait été trompée ; je suis venu, et, du point où j'ai touché le rivage, l'amour de mes sujets m'a porté jusque dans ma capitale. Le premier besoin de mon cœur est de payer tant d'affection par une honorable tranquillité. Le rétablissement du trône impérial étant nécessaire au bonheur des Français, ma plus douce pensée est de le rendre en même temps utile à l'affermissement du repos de l'Europe. Assez de gloire a illustré tour à tour les drapeaux des diverses nations ; les vicissitudes du sort ont assez fait succéder de grands revers à de grands succès : une plus belle arène est aujourd'hui ouverte aux souverains, et je suis le premier à y descendre. Après avoir présenté au monde le spectacle de grands combats, il sera plus doux de ne connaître désormais d'autre rivalité que celle des avantages de la paix, d'autre lutte que la lutte sainte de la félicité des peuples. La France se plaît à proclamer avec franchise ce noble but de tous ses vœux. Jalouse de son indépendance, le principe invariable de sa politique sera le respect le plus absolu pour l'indépendance des autres nations. Si tels sont, comme j'en ai l'heureuse confiance, les sentiments personnels de Votre Majesté, le calme général est assuré pour longtemps, et la justice, assise aux confins des Etats, suffit seule pour en garder les frontières. »

Cette lettre, qui propose une paix dont le résultat sera le respect le plus absolu pour l'indépendance des autres nations, trouve les souverains alliés en train de se partager l'Europe. Dans cette grande traite des blancs, dans cette publique adjudication des âmes, la Russie prend le grand-duché de Varsovie ; la Prusse dévore une partie du royaume de Saxe, une partie de la Pologne, de la Westphalie, de la Franconie, et, comme un immense serpent dont la queue touche à Memel, espère allonger, en suivant la rive gauche du Rhin, sa tête jusqu'à Thionville ; l'Autriche réclame son Italie, telle qu'elle était avant le traité de Campo-Formio, ainsi que tout ce que son aigle à double tête a laissé tomber de ses serres après les traités successifs de Lunéville, de Presbourg et de Vienne ; le stathouder de Hollande, élevé au grade de roi, demande que l'on confirme l'adjonction à ses Etats héréditaires, de la Belgique, du pays de Liège et du duché de Luxembourg ; enfin, le roi de Sardaigne presse la réunion de Gênes à son Etat continental, d'où il est absent depuis quinze ans. Chaque grande puissance veut, comme un lion de marbre, tenir sous sa griffe, au lieu de boule, un petit royaume. La Russie aura la Pologne, la Prusse aura la Saxe, l'Espagne aura le Portugal, l'Autriche aura l'Italie ; quant à l'Angleterre, qui fait les frais de toutes ces révolutions, elle en aura deux au lieu d'un : la Hollande et le Hanovre.

Le moment était, comme on le voit, mal choisi. Cependant, cette ouverture de l'empereur aurait peut-être pu avoir quelque résultat, si le congrès eût été dissous, et qu'on eût pu traiter avec les souverains alliés, un à un ; mais, placés comme ils l'étaient en face les uns des autres, leur amour-propre s'exalta, et Napoléon ne reçut aucune réponse à sa lettre.

L'empereur ne fut point étonné de ce silence : il l'avait prévu, et ne perdait pas de temps pour se mettre en mesure de faire la guerre. Plus il entrait avant dans l'examen de ses moyens offensifs, plus il se félicitait de n'avoir pas cédé à son premier mouvement ; tout était désorganisé en France, à peine restait-il un noyau d'armée. Quant au matériel militaire, poudre, fusils, canons, tout semblait avoir disparu.

Pendant trois mois, Napoléon travailla seize heures par jour. A sa voix, la France se couvrit de manufactures, d'ateliers, de fonderies, et les seuls armuriers de la capitale fournirent jusqu'à trois mille fusils en vingt-quatre heures, tandis que les tailleurs confectionnaient, dans le même intervalle, jusqu'à quinze et même dix-huit cents habits. En même temps, les cadres des régiments de ligne sont portés de deux bataillons à cinq ; ceux de la cavalerie sont renforcés de deux escadrons ; deux cents bataillons de gardes nationales sont organisés ; vingt régiments de marine et quarante régiments de jeunes gardes sont mis en état de service ; les anciens soldats licenciés sont rappelés sous les drapeaux ; les conscriptions de 1814 et de 1815 sont levées ; les soldats et officiers en retraite sont engagés à rentrer en ligne. Six armées se forment, sous les noms d'armées du Nord, de la Moselle, du Rhin, du Jura, des Alpes, des Pyrénées, tandis qu'une septième, sous le nom d'armée de réserve, se réunit sous les murs de Paris et de Lyon, que l'on va fortifier.

En effet, toute grande capitale doit être à l'abri d'un coup de main, et plus d'une fois la vieille Lutèce a dû son salut à ses murailles. Si, en 1805, Vienne eût été défendue, la bataille d'Ulm n'eût pas décidé de la guerre ; si en 1806, Berlin eût été fortifiée, l'armée battue à Iéna, s'y fût ralliée,

et l'armée russe l'y eût rejointe ; si en 1808, Madrid eût été en état de défense, l'armée française n'eût point, même après les victoires d'Espinosa, de Tudela, de Burgos et de Somma-Sierra, osé marcher sur cette capitale, en laissant derrière elle l'armée anglaise et l'armée espagnole, vers Salamanque et Valladolid ; enfin, si, en 1814, Paris eût tenu huit jours seulement, l'armée alliée était étouffée entre ses murailles et les quatre-vingt mille hommes que Napoléon réunissait à Fontainebleau.

Le général du génie Haxo est chargé de cette grande œuvre ; il fortifiera Paris. Le général Léry fortifiera Lyon.

Donc, si les souverains alliés nous laissent seulement jusqu'au 1er juin, l'effectif de notre armée sera porté de deux cent mille hommes à quatre cent quatorze mille hommes ; et, s'ils nous laissent jusqu'au 1er septembre, non seulement cet effectif sera doublé, mais encore toutes les villes seront fortifiées jusqu'au centre de la France et serviront, en quelque sorte, d'ouvrages avancés à la capitale. Ainsi, 1815 rivalise avec 1793, et Napoléon a obtenu le même résultat que le Comité de salut public, sans avoir besoin de le presser avec les douze guillotines qui faisaient partie des bagages de l'armée révolutionnaire.

C'est qu'aussi il n'y a pas un instant à perdre : les alliés, qui se disputent la Saxe et Cracovie, sont restés l'arme au bras et la mèche allumée. Quatre ordres sont donnés, et l'Europe marche de nouveau contre la France. Wellington et Blücher rassemblent deux cent vingt mille hommes, Anglais, Prussiens, Hanovriens, Belges et Brunswickois, entre Liège et Courtray ; les Bavarois, les Badois, les Wurtembergeois, se pressent dans le Palatinat et dans la Forêt-Noire ; les Autrichiens s'avancent à marches forcées pour les rejoindre ; les Russes traversent la Franconie et la Saxe, et, en moins de deux mois, seront arrivés de la Pologne aux bords du Rhin. Neuf cent mille hommes sont prêts ; trois cent mille autres vont l'être. La coalition a le secret de Cadmus : à sa voix, les soldats sortent de terre.

Cependant, à mesure que Napoléon voit grossir les armées ennemies, il sent de plus en plus le besoin de s'appuyer sur ce peuple qui lui a manqué en 1814. Un instant il hésite s'il ne laissera pas de côté la couronne impériale pour ressaisir l'épée du premier consul ; mais, né au milieu des révolutions, Napoléon a peur d'elles ; il craint l'emportement populaire, parce qu'il sait que rien ne le peut dompter. La nation s'est plainte de manquer de liberté, il lui donnera l'acte additionnel ; 1790 a eu sa fédération, 1815 aura son champ de mai : peut-être la France s'y trompera-t-elle. Napoléon passe en revue les fédérés, et, le 1er juin, sur l'autel du Champ de Mars, il fait serment de fidélité à la nouvelle constitution. Le même jour, il ouvre les Chambres.

Puis, débarrassé de toute cette comédie politique qu'il joue à regret, il reprend son véritable rôle et redevient général. Il a cent quatre-vingt mille hommes disponibles pour ouvrir la campagne. Qu'en fera-t-il ? marchera-t-il au-devant des Anglo-Prussiens, pour les joindre à Bruxelles ou à Namur ? attendra-t-il les alliés sous les murs de Paris ou de Lyon ? sera-t-il Annibal ou Fabius ?

S'il attend les alliés, Napoléon gagne jusqu'au mois d'août, et alors il aura complété ses levées, terminé ses préparatifs, organisé tout son matériel ; il combattra avec toutes ses ressources une armée affaiblie des deux tiers par les corps d'observation qu'elle aura été forcée de laisser derrière elle.

Mais la moitié de la France, livrée à l'ennemi, ne comprendra pas la prudence de cette manœuvre. On peut faire le Fabius quand on a, comme Alexandre, un empire qui couvre la septième partie du globe, ou lorsque, comme Wellington, on manœuvre sur l'empire des autres. D'ailleurs, toutes ces temporisations ne sont pas dans le génie de l'empereur.

Au contraire, en transportant les hostilités en Belgique, on étonnera l'ennemi, qui nous croit hors d'état d'entrer en campagne ; Wellington et Blücher peuvent être battus, dispersés, anéantis, avant que le reste des troupes alliées ait eu le temps de les rejoindre. Alors, Bruxelles se déclarera, les bords du Rhin reprendront les armes, l'Italie, la Pologne et la Saxe se soulèveront ; et ainsi, dès le commencement de la campagne, le premier coup, s'il est bien frappé, peut dissoudre la coalition.

Il est vrai aussi qu'en cas de revers, on attire l'ennemi en France dès le commencement de juillet, c'est-à-dire près de deux mois plus tôt qu'il n'y viendrait de lui-même. Mais est-ce après sa marche triomphale du golfe Juan à Paris que Napoléon peut douter de son armée et prévoir une défaite ?

De ces cent quatre-vingt mille hommes, l'empereur doit distraire un quart pour garnir Bordeaux, Toulouse, Chambéry, Béfort, Strasbourg, et comprimer la Vendée, ce vieux cancer politique mal extirpé par Hoche et par Kléber : il reste donc avec cent vingt-cinq mille hommes, qu'il concentre de Philippeville à Maubeuge. Il a deux cent mille hommes devant lui, c'est vrai ; mais, s'il attend seulement six semaines encore, il aura à la fois l'Europe tout entière sur les bras. Le 12 juin, il part de Paris ; le 14, il porte son quartier général à Beaumont, où il campe au milieu de soixante mille hommes, jetant à sa droite seize mille hommes sur Philippeville, et à sa gauche quarante mille hommes vers Solre-sur-Sambre. Dans cette position, Napoléon a devant lui la Sambre, à sa droite la Meuse, à sa gauche et derrière lui les bois d'Avesne, de Chimay et de Gedine.

De son côté, l'ennemi, placé entre la Sambre et l'Escaut, s'échelonne sur un espace de vingt lieues, à peu près.

L'armée prusso-saxonne, commandée en chef par Blücher, forme l'avant-garde. Elle compte cent vingt mille hommes et trois cents bouches à feu. Elle se divise en quatre grands corps : le premier, commandé par le général Ziethen, qui a son quartier général à Charleroi et Fleurus, et qui forme le point de concentration ; le second, commandé par le général Pirsch, cantonné aux environs de Namur ; le troisième, commandé par le général Thielmann, et qui borde la Meuse aux environs de Dinant ; le quatrième, commandé par le général Bulow, et qui, placé en arrière des trois premiers, a établi son quartier général à Liège. Disposée ainsi, l'armée prusso-saxonne a la forme d'un fer à cheval dont les deux extrémités s'avancent, d'un côté, comme nous l'avons dit, jusqu'à Charleroi et de l'autre jusqu'à Dinant, et sont éloignées, l'une de trois lieues, l'autre d'une lieue et demie seulement de nos avant-postes.

L'armée anglo-hollandaise est commandée en chef par Wellington ; elle compte cent quatre mille deux cents hommes, et forme dix divisions : ces divisions sont séparées en deux grands corps d'infanterie et un corps de cavalerie. Le premier corps d'infanterie est commandé par le prince d'Orange, dont le quartier général est à Braine-le-Comte ; le second corps est commandé par le lieutenant général Hill, dont le quartier général est à Bruxelles ; enfin la cavalerie, qui stationne autour de Grammont, est commandée par lord Uxbridge ; quant au grand parc d'artillerie, il est cantonné à Gand.

La seconde armée présente la même disposition de lignes que la première ; seulement, le fer à cheval est retourné, et, au lieu que ce soient les extrémités, c'est le centre qui se trouve le plus rapproché de notre front de bataille, dont il est entièrement séparé par l'armée prusso-saxonne.

Napoléon est arrivé dans la soirée du 14 à deux lieues des ennemis, sans qu'ils aient encore la moindre connaissance de sa marche ; il passe une partie de la nuit courbé sur une grande carte des environs, et entouré d'espions qui lui apportent des renseignements certains sur les différentes positions de l'ennemi ; lorsqu'il les a entièrement reconnues, il calcule avec sa rapidité ordinaire qu'ils ont tellement étendu leurs lignes, qu'il leur faut trois jours pour se réunir : en les attaquant à l'improviste, il peut diviser les deux armées et les battre séparément. D'avance il a concentré en un seul corps vingt mille chevaux : c'est le sabre de cette cavalerie qui coupera par le milieu le serpent dont il écrasera ensuite les tronçons séparés.

Le plan de la bataille est tracé : Napoléon expédie ses différents ordres, et continue d'examiner le terrain et d'interroger les espions. Tout le confirme dans l'idée qu'il connaît parfaitement la position de l'ennemi, et que l'ennemi, au contraire, ignore complètement la sienne, quand tout à coup un aide de camp du général Gérard arrive au galop : il apporte la nouvelle que le lieutenant général Bourmont, les colonels Clouet et Willoutrey, du quatrième corps, sont passés à l'ennemi. Napoléon l'écoute avec la tranquillité d'un homme habitué aux trahisons ; puis, se retournant vers Ney, qui est debout près de lui :

— Eh bien, vous entendez, maréchal ; c'est votre protégé, dont je ne voulais pas, dont vous m'avez répondu, et que je n'ai placé qu'à votre considération : le voilà passé à l'ennemi.

— Sire, lui répondit le maréchal, pardonnez-moi ; mais je le croyais si dévoué, que j'en eusse répondu comme de moi-même.

— Monsieur le maréchal, reprend Napoléon en se levant et en lui appuyant la main sur le bras, ceux qui sont bleus restent bleus, et ceux qui sont blancs restent blancs.

Puis il se rassied, et fait à l'instant même à son plan d'attaque les changements que cette défection nécessite.

A la pointe du jour, ses colonnes se mettront en mouvement. L'avant-garde de la gauche, formée de la division d'infanterie du général Jérôme Bonaparte, repoussera l'avant-garde du corps prussien du général Ziethen, et s'emparera du pont de Marchiennes ; la droite, commandée par le général Gérard, surprendra de bonne heure le pont de Châtelet tandis que la cavalerie légère du général Pajol, formant l'avant-garde du centre, s'avancera soutenue par le troisième corps d'infanterie, et s'emparera du pont de Charleroi. A dix heures, l'armée française aura passé la Sambre et sera sur le territoire ennemi.

Tout s'exécute comme Napoléon l'a ordonné. Jérôme culbute Ziethen et lui fait cinq cents prisonniers ; Gérard s'empare du pont de Châtelet et repousse l'ennemi plus d'une lieue au delà de la rivière ; il n'y a que Vandamme qui est

en retard, et qui, à six heures du matin, n'a pas encore quitté son camp.

— Il nous rejoindra, dit Napoléon ; chargez, Pajol, avec votre cavalerie légère ; je vous suis avec ma garde.

Pajol part, et culbute tout ce qui se présente : un carré d'infanterie veut tenir, le général Desmichels se précipite sur lui à la tête des 4e et 9e régiments de chasseurs, l'enfonce, l'écartèle, le taille en morceaux et lui fait quelques centaines de prisonniers. Pajol arrive, en sabrant, devant Charleroi, y entre au galop ; Napoléon le suit. A trois heures, Vandamme arrive : un chiffre mal fait est cause de son retard ; il a pris un quatre pour un six. Il est le premier puni de son erreur puisqu'il n'a point combattu. Le soir même, toute l'armée française a passé la Sambre ; l'armée de Blücher est en retraite sur Fleurus, laissant entre elle et l'armée anglo-hollandaise un vide de quatre lieues.

Napoléon voit la faute et s'empresse d'en profiter : il donne à Ney l'ordre verbal de partir, avec quarante-deux mille hommes, par la chaussée de Bruxelles à Charleroi, et de ne s'arrêter qu'au hameau des Quatre-Bras, point important, situé à l'intersection des routes de Bruxelles, de Nivelles, de Charleroi et de Namur. Là, il contiendra les Anglais, tandis que Napoléon battra les Prussiens avec les soixante et douze mille hommes qui lui restent. Le maréchal part à l'instant même.

Napoléon, qui croit ses ordres exécutés, se remet en marche le 16 juin au matin, et découvre l'armée prussienne rangée en bataille entre Saint-Amand et Sombref, et faisant face à la Sambre ; elle est composée des trois corps qui étaient cantonnés à Charleroi, à Namur et à Dinant. Sa position est détestable, car elle prête son flanc droit à Ney, qui, s'il a suivi les instructions reçues, doit être à cette heure aux Quatre-Bras, c'est-à-dire à deux lieues sur ses derrières. Napoléon fait ses dispositions en conséquence : il range son armée sur une même ligne que celle de Blucher, pour l'attaquer de front, et envoie un officier de confiance à Ney pour lui ordonner de laisser un détachement en observation aux Quatre-Bras, et de se rabattre en toute hâte sur Bry pour tomber sur les derrières des Prussiens. Un autre officier part en même temps pour arrêter le corps du comte d'Erlon, qui forme l'arrière-garde et qui, par conséquent, ne doit être encore qu'à Villers-Perruin : il lui fera faire un à-droite et le ramènera sur Bry. Cette nouvelle instruction avance les affaires d'une heure et double les chances, puisque, si l'un manque, l'autre ne manquera pas, et que, si tous deux arrivent à la distance où ils doivent se suivre, l'armée prussienne tout entière est perdue. Les premiers coups de canon que Napoléon entendra du côté de Bry ou de Vagnelée seront le signal de l'attaque de front. Ces dispositions prises, Napoléon fait halte et attend.

Le temps s'écoule et Napoléon n'entend rien. Deux heures, trois heures, quatre heures de l'après-midi arrivent : même silence. Cependant la journée est trop précieuse pour qu'on la laisse se perdre ainsi ; celle du lendemain peut amener une jonction ; alors ce sera un nouveau plan à faire et une chance perdue à regagner ; Napoléon donne l'ordre de l'attaque : d'ailleurs, la bataille occupera les Prussiens, et ils feront moins attention à Ney, qui arrivera sans doute au canon.

Napoléon entame le combat par une vaste attaque sur la gauche ; il espère ainsi attirer de ce côté la majeure partie des forces de l'ennemi, et l'éloigner de sa ligne de retraite pour le moment où Ney arrivera par l'ancienne chaussée Brunehaut, qui est la route de Gembloux. Puis il dispose tout pour enfoncer son centre, et le couper ainsi en deux, en renfermant la plus forte partie de l'armée dans le triangle de fer qu'il a disposé dès la veille. Le combat s'engage et dure deux heures sans que l'on reçoive aucune nouvelle de Ney ni de d'Erlon ; cependant ils ont dû être prévenus à dix heures du matin, et l'un n'avait que deux lieues, l'autre deux lieues et demie à faire. Napoléon sera obligé de vaincre seul. Il donne l'ordre d'engager ses réserves pour opérer sur le centre le mouvement qui doit décider du succès de la journée. En ce moment, on lui annonce qu'une forte colonne ennemie se montre dans la plaine d'Heppignies menaçant son aile gauche. Comment cette colonne est-elle passée entre Ney et d'Erlon ? comment Blücher a-t-il exécuté la manœuvre que lui, Napoléon, avait rêvée ? C'est ce qu'il ne peut comprendre. N'importe, il arrête ses réserves pour les opposer à cette nouvelle attaque, et le mouvement sur le centre est suspendu.

Un quart d'heure après, il apprend que cette colonne est le corps de d'Erlon, qui a enfilé la route de Saint-Amand au lieu de celle de Bry. Il reprend alors sa manœuvre interrompue, marche sur Ligny, l'emporte au pas de charge, et met l'ennemi en retraite. Mais la nuit arrive, et toute l'armée de Blucher défile par Bry, qui devrait être occupé par Ney et vingt mille hommes. Néanmoins la journée est gagnée ; quarante pièces de canon tombent en notre pouvoir ; vingt mille hommes sont hors de combat ; et l'armée prussienne est tellement démoralisée, que, des soixante et dix mille hommes dont elle se compose, à peine si à minuit les généraux en ont pu rallier trente mille (1). Blucher lui-même a été renversé de cheval, et ne s'est échappé sur le cheval d'un dragon, et couvert de meurtrissures, qu'à la faveur de l'obscurité.

Pendant la nuit, Napoléon reçoit des nouvelles de Ney ; les fautes de 1814 recommencent en 1815 : Ney, au lieu de marcher dès le point du jour, comme il en a reçu l'ordre, sur les Quatre-Bras, qui ne sont occupés que par dix mille Hollandais, et de s'en emparer, n'est parti de Gosselies qu'à midi, de sorte que, comme les Quatre-Bras étaient désignés par Wellington pour le rendez-vous successif des différents corps d'armée, ces corps y étaient arrivés de midi à trois heures, et qu'ainsi Ney avait trouvé trente mille hommes au lieu de dix mille. Le maréchal, qui, en face du danger, retrouvait toujours son énergie habituelle, et qui, d'ailleurs, se croyait suivi des vingt mille hommes de d'Erlon, n'avait point hésité à attaquer. Son étonnement avait donc été grand lorsqu'il avait vu que le corps sur lequel il comptait ne venait point à son secours, et que, repoussé par des forces supérieures, il ne retrouvait pas sa réserve en étendant la main du côté où elle devait être. Il avait, en conséquence, fait courir après elle, et lui avait donné l'ordre positif de revenir. Mais, dans ce moment, il avait reçu lui-même l'avis de Napoléon. Il était trop tard : le combat était engagé, il fallait le soutenir. Néanmoins, il avait de nouveau fait courir au-devant du comte d'Erlon, pour l'autoriser à continuer sa route sur Bry, et s'était retourné sur l'ennemi avec une nouvelle rage. Dans cet instant, un nouveau renfort de douze mille Anglais était arrivé, conduit par Wellington, et Ney avait été obligé de battre en retraite sur Frasne, tandis que le corps d'armée du comte d'Erlon, usant sa journée en marches et en contremarches, s'était constamment promené entre deux canonnades sur un rayon de trois lieues, sans aucune utilité, ni pour Ney ni pour Napoléon.

Cependant, si la victoire était moins décisive qu'elle n'aurait pu l'être, ce n'en était pas moins une victoire. L'armée prussienne, en pleine retraite, avait, en se retirant par sa gauche, démasqué l'armée anglaise, qui se trouvait alors la plus avancée. Napoléon, pour l'empêcher de se rallier, détache après elle Grouchy avec trente-cinq mille hommes, lui ordonnant de la presser jusqu'à ce qu'elle fasse tête. Mais Grouchy va faire, à son tour, la même faute que Ney ; seulement, les conséquences en seront terribles.

Si habitué que fût le général en chef anglais à la rapidité des coups de Napoléon, il avait cru arriver à temps aux Quatre-Bras pour faire sa jonction avec Blucher. En effet, le 15, à sept heures du soir, lord Wellington reçoit à Bruxelles un courrier du feld-maréchal, qui lui annonce que toute l'armée française est en mouvement et que les hostilités sont commencées : quatre heures après, au moment où il va monter à cheval, il apprend que les Français sont maîtres de Charleroi, et que leur armée, forte de cent cinquante mille hommes, marche en front de bandière sur Bruxelles, couvrant tout l'espace qui s'étend entre Marchiennes, Charleroi et Châtelet. Il se met aussitôt en route, ordonnant à toutes ses troupes de lever leurs cantonnements et de se concentrer sur les Quatre-Bras, où il arrive à six heures comme nous l'avons dit, pour apprendre que l'armée prussienne est battue. Si le maréchal Ney avait suivi les instructions reçues, il apprenait qu'elle était détruite (2).

Au reste, la mort a fait un échange terrible : le duc de Brunswick a été tué aux Quatre-Bras, et le général Letort à Fleurus.

Voici la position respective des trois armées pendant la nuit du 16 au 17 :

Napoléon campa sur le champ de bataille ; le troisième corps, en avant de Saint-Amand ; le quatrième, en avant de Vichy ; la cavalerie du maréchal Grouchy, à Sombref ; la garde, sur les hauteurs de Bry ; le sixième corps, derrière Ligny ; et la cavalerie légère, vers la chaussée de Namur, sur laquelle elle avait ses avant-postes.

Blücher, poussé mollement par Grouchy, qui, après une

(1) « C'en était fait de leur armée, dit Napoléon lui-même dans ses *Mémoires*, si je les eusse poussés durant la nuit, comme ils le firent à mon égard le 18 au soir. Je leur ai donné bien des leçons ; mais ils m'ont appris, à mon tour, qu'une poursuite de nuit, si dangereuse qu'elle paraisse pour le vainqueur, a bien aussi ses avantages. »

(2) « Dans les autres campagnes, dit Napoléon dans ses *Mémoires*, Ney eût occupé à six heures du matin la position en avant des Quatre-Bras, eût défait et pris toute la division belge, et il eût tourné l'armée prussienne, en faisant filer par la chaussée de Namur un détachement qui fût tombé sur les derrières de la ligne de bataille ; ou, en se portant avec rapidité sur la chaussée de Jemmapes, il eût surpris en marche la division de Brunswick et la cinquième division anglaise, qui venaient de Bruxelles, et, de là, marché à la rencontre des première et troisième divisions anglaises qui arrivaient par la chaussée de Nivelles, l'une et l'autre sans cavalerie ni artillerie, et harassées de fatigue. »

heure de poursuite, l'avait perdu de vue, avait fait sa retraite en deux colonnes et s'était arrêté derrière Gembloux, où l'avait rejoint le quatrième corps, commandé par le général Bulow et arrivant de Liège.

Wellington s'était maintenu aux Quatre-Bras, où les différentes divisions de son armée l'avaient successivement rejoint, accablées de lassitude, ayant marché toute la nuit du 15 au 16, toute la journée du 16, et presque toute la nuit du 16 au 17.

Vers les deux heures du matin, Napoléon envoie un aide de camp au maréchal Ney : l'empereur suppose que l'armée anglo-hollandaise suivra le mouvement rétrograde de l'armée prusso-saxonne, et ordonne au maréchal de recommencer son attaque sur les Quatre-Bras ; le général comte Lobau, qui s'est porté sur la chaussée de Namur avec deux divisions du sixième corps, sa cavalerie légère et les cuirassiers du général Milhaud, le soutiendra dans cette attaque, pour laquelle, secondé ainsi, il doit être assez fort, toutes les probabilités étant qu'il n'aura affaire qu'à l'arrière-garde de l'armée.

Au point du jour, l'armée française se remet en marche sur deux colonnes, l'une de soixante-huit mille hommes, commandée par Napoléon, et qui suit les Anglais ; l'autre, de trente-quatre mille hommes, commandée par Grouchy, et qui poursuit les Prussiens.

Ney est encore en retard, et c'est Napoléon qui arrive le premier en vue de la ferme des Quatre-Bras, où il aperçoit un corps de cavalerie anglaise : il lance pour la reconnaître un corps de cent hussards, qui revient vivement repoussé par le régiment ennemi. Alors l'armée française fait halte et prend sa position de bataille : les cuirassiers du général Milhaud s'étendent sur la droite, la cavalerie légère s'échelonne à la gauche, l'infanterie se place au centre et en deuxième ligne, l'artillerie profite des mouvements de terrain et se met en position.

Ney n'a point encore paru ; Napoléon, qui craint de le perdre, comme la veille, ne veut rien commencer sans lui. Cinq cents hussards sont lancés vers Frasne, où il doit être, pour se mettre en communication avec lui. Arrivé au bois Delhutte, qui est entre la chaussée de Namur et la chaussée de Charleroi, ce détachement prend un régiment de lanciers rouges, appartenant à la division de Lefèvre-Desnouettes, pour un corps d'Anglais, et engage la fusillade. Au bout d'un quart d'heure, on se reconnaît et on s'explique : Ney est à Frasne, comme l'a pensé Napoléon ; deux officiers se détachent et vont le presser de déboucher sur les Quatre-Bras. Les hussards reviennent prendre leur rang à la gauche de l'armée française ; les lanciers rouges restent à leur poste. Napoléon, pour ne pas perdre son temps, fait mettre en batterie douze pièces de canon qui engagent le feu ; deux pièces seulement lui répondent : nouvelle preuve que l'ennemi a évacué les Quatre-Bras pendant la nuit, et n'y a laissé qu'une arrière-garde pour protéger sa retraite. Rien au reste ne peut se faire que par instinct ou par appréciation, la pluie qui tombe par torrents bornant la vue à un horizon très étroit. Après une heure de canonnade, pendant laquelle il a les yeux sans cesse tournés du côté de Frasne, Napoléon, voyant que le maréchal tarde toujours, envoie ordres sur ordres. Alors, on vient lui dire que le comte d'Erlon paraît enfin avec son corps d'armée : comme il n'a encore donné ni aux Quatre-Bras ni à Ligny, Napoléon le charge de la poursuite de l'ennemi. Il prend aussitôt la tête de la colonne et marche au pas de charge sur les Quatre-Bras. Derrière lui, le deuxième corps paraît : Napoléon met son cheval au galop, traverse, avec une trentaine d'hommes seulement, l'espace qui s'étend entre les deux chaussées, arrive au maréchal Ney, auquel il reproche non seulement sa lenteur de la veille, mais encore celle de ce jour, qui lui a fait perdre deux heures précieuses pendant lesquelles, en la pressant vivement, il eût peut-être changé la retraite de l'armée ennemie en déroute : puis, sans écouter les excuses du maréchal, il se porte à la tête de l'armée, où il trouve les soldats qui marchent dans les terres ayant de la boue jusqu'aux genoux, et ceux qui suivent la chaussée de l'eau jusqu'à mi-jambes : il juge que l'inconvénient est le même pour l'armée anglo-hollandaise, et qu'elle éprouve de plus tous les embarras d'une retraite. Il ordonne alors à l'artillerie volante de prendre les devants par la chaussée, où elle peut rouler en toute facilité, et de ne pas cesser un instant de faire feu, ne fût-ce que pour indiquer sa position et celle de l'ennemi ; et les deux armées continuent de marcher dans ce marais, au milieu de la brume, se traînant dans la vase, pareilles à deux immenses dragons antédiluviens, comme en ont rêvé Brongniart et Cuvier, se renvoyant l'un à l'autre la flamme et la fumée.

Vers les six heures du soir, la canonnade se fixe et augmente. En effet, l'ennemi a démasqué une batterie de quinze pièces. Napoléon devine que son arrière-garde s'est renforcée, et que, comme Wellington doit être arrivé près de la forêt de Soignes, il va prendre pour la nuit position en avant de cette forêt. L'empereur veut s'en assurer ; il fait déployer les cuirassiers du général Milhaud, qui font mine de charger, sous la protection de quatre batteries d'artillerie légère. L'ennemi démasque alors quarante pièces, qui tonnent à la fois. Il n'y a plus de doute : toute l'armée est là ; c'est ce que Napoléon voulait savoir. Il rappelle ses cuirassiers, dont il a besoin pour le lendemain, prend position en avant de Planchenoit, établit son quartier général à la ferme du Caillou, et ordonne que, pendant la nuit, un observatoire soit dressé, du haut duquel il puisse, le lendemain matin, découvrir toute la plaine. Selon toutes les probabilités, Wellington accepte la bataille.

Pendant la soirée, on amène à Napoléon plusieurs officiers de cavalerie anglaise, faits prisonniers pendant la journée, mais desquels il ne peut tirer aucun renseignement.

A dix heures, Napoléon, qui croit Grouchy à Wavre, lui envoie un officier pour lui annoncer qu'il a devant lui toute l'armée anglo-hollandaise, en position en avant de la forêt de Soignes, ayant sa gauche appuyée au hameau de la Haie, et que, selon toute probabilité, il lui livrera bataille le lendemain ; en conséqueince, il lui ordonne de détacher de son camp, deux heures avant le jour, une division de sept mille hommes, avec seize pièces d'artillerie, et d'acheminer cette division sur Saint-Lambert, afin qu'elle puisse se mettre en communication avec la droite de la grande armée, et opérer sur la gauche de l'armée anglo-hollandaise ; quant à lui, aussitôt qu'il se sera assuré que l'armée prusso-saxonne a évacué Wavre, soit pour se porter sur Bruxelles, soit pour suivre toute autre direction, il marchera avec la plus grande partie de ses troupes dans la même direction que la division qui lui servira d'avant-garde, et tâchera d'arriver avec toute sa puissance vers les deux heures de l'après-midi, moment où sa présence sera décisive. Au reste, Napoléon, pour ne pas attirer les Prussiens par sa canonnade, n'engagera l'action qu'assez avant dans la matinée.

Cette dépêche est à peine expédiée, qu'un aide de camp du maréchal Grouchy arrive avec un rapport écrit à cinq heures du soir, et daté de Gembloux. Le maréchal a perdu la voie de l'ennemi ; il ignore s'il s'est porté sur Bruxelles ou sur Liége : en conséquence, il a établi des avant-gardes sur chacune de ces routes. Comme Napoléon visite les postes, il ne trouve la dépêche qu'en rentrant. Il expédie aussitôt un autre ordre pareil à celui qu'il a adressé à Wavre ; et, derrière l'officier qui l'emporte, arrive un second aide de camp porteur d'un second rapport écrit à deux heures du matin, et daté également de Gembloux. Grouchy a appris, vers six heures du soir, que Blücher s'est dirigé sur Wavre avec toutes ses forces ; sa première intention était de l'y suivre à l'instant même, mais ses troupes avaient déjà pris leur bivac et faisaient leur soupe ; il ne partira donc que le lendemain matin. Napoléon ne comprend rien à cette paresse de ses généraux, qui cependant ont eu en 1814 et 1815 un an pour se reposer ; il expédie au maréchal un troisième ordre plus pressant encore que les premiers.

Ainsi, pendant la nuit du 17 au 18, les positions des quatre armées sont celles-ci :

Napoléon, avec les premier, deuxième et sixième corps d'infanterie, la division de cavalerie légère du général Subervie, les cuirassiers et les dragons de Milhaud et de Kellermann, enfin, avec la garde impériale, c'est-à-dire avec soixante-huit mille hommes et deux cent quarante pièces de canon, bivaque en arrière et en avant de Planchenoit, à cheval sur la grand'route de Bruxelles à Charleroi.

Wellington, avec toute l'armée anglo-hollandaise, forte de plus de quatre-vingt mille hommes et de deux cent cinquante bouches à feu, a son quartier général à Waterloo, et s'étend sur la crête d'une éminence depuis Braine-Laleud jusqu'à la Haie.

Blücher est à Wavre, où il a rallié soixante et quinze mille hommes, avec lesquels il est prêt à se porter partout où le canon lui indiquera qu'on a besoin de lui.

Enfin, Grouchy est à Gembloux, où il se repose, après avoir fait trois lieues en deux jours.

La nuit s'écoule ainsi : chacun pressent bien qu'on est à la veille de Zama ; mais on ignore encore lequel sera Scipion, et lequel Annibal.

Au point du jour, Napoléon sort inquiet de sa tente car il n'espère pas retrouver Wellington dans sa position de la veille : il croit que le général anglais et le général prussien ont dû profiter de la nuit pour se réunir devant Bruxelles, et qu'ils l'attendent à la sortie des défilés de la forêt de Soignes. Mais, au premier coup d'œil, il est rassuré : les troupes anglo-hollandaises couronnent toujours la ligne des hauteurs où elles se sont arrêtées la veille ; en cas de défaite, leur retraite est impossible. Napoléon ne jette qu'un coup d'œil sur ses dispositions ; puis, se retournant vers ceux qui l'accompagnent :

— La journée dépend de Grouchy, dit-il, et, s'il suit les ordres qu'il a reçus, nous avons quatre-vingt-dix chances contre une.

A huit heures du matin, le temps s'éclaircit, et des officiers d'artillerie, que Napoléon a envoyés examiner la plaine, reviennent lui annoncer que les terres commencent à se sécher, et que, dans une heure, l'artillerie pourra commencer à manœuvrer. Aussitôt, Napoléon, qui a mis pied à terre pour déjeuner, remonte à cheval, se porte vers la Belle-Alliance et reconnaît la ligne ennemie ; mais, doutant encore de lui-même, il charge le général Haxo de s'en approcher le plus près possible, pour s'assurer si l'ennemi n'est point protégé par quelque retranchement élevé pendant la nuit. Une demi-heure après ce général est de retour ; il n'a aperçu aucune fortification, et l'ennemi n'est défendu que par la nature même du terrain. Les soldats reçoivent l'ordre d'apprêter et de faire sécher leurs armes.

Napoléon avait d'abord eu l'idée de commencer l'attaque par la droite ; mais, sur les onze heures du matin, Ney, qui s'est chargé d'examiner cette partie du terrain, revient lui dire qu'un ruisseau qui traverse le ravin est devenu, par la pluie de la veille, un torrent bourbeux qu'il lui sera impossible de traverser avec de l'infanterie et qu'il sera forcé de sortir du village par files. Alors Napoléon change son plan : il évitera cette difficulté locale, remontera à la naissance du ravin, percera l'armée ennemie par le centre, lancera de la cavalerie et de l'artillerie sur la route de Bruxelles ; et ainsi, les deux corps d'armée, tranchés par le milieu, auront toute retraite coupée, l'un par Grouchy, qui ne peut manquer d'arriver sur les deux ou trois heures, l'autre par la cavalerie et l'artillerie, qui défendront la chaussée de Bruxelles. En conséquence, l'empereur porte toutes ses réserves au centre.

Puis, comme chacun est à son poste et n'attend plus que l'ordre de marcher, Napoléon met son cheval au galop et parcourt la ligne, éveillant, partout où il passe, et les sons de la musique militaire, et les cris des soldats, manœuvre qui donne toujours au commencement de ses batailles un air de fête qui contraste avec la froideur des armées ennemies, où jamais nul, parmi les généraux qui les commandent, n'excite assez de confiance ou de sympathie pour éveiller un tel enthousiasme. Wellington, une lunette à la main, appuyé contre un arbre du petit chemin de traverse en avant duquel ses soldats sont rangés en ligne, assiste à ce spectacle imposant d'une armée tout entière qui jure de vaincre ou de mourir.

Napoléon revient mettre pied à terre sur les hauteurs de Rossomme, d'où il découvre tout le champ de bataille. Derrière lui, les cris et la musique retentissent encore, pareils à la flamme d'une traînée de poudre ; puis, tout rentre bientôt dans ce silence solennel qui plane toujours sur deux armées prêtes à combattre.

Bientôt, ce silence est rompu par une fusillade qui éclate vers notre extrême gauche, et dont on aperçoit la fumée au-dessus du bois du Goumont : ce sont les tirailleurs de Jérôme qui ont reçu l'ordre d'engager le combat pour attirer l'attention des Anglais de ce côté. En effet, l'ennemi démasque son artillerie, le tonnerre des canons domine le pétillement de la fusillade ; le général Reille fait avancer la batterie de la division Foy, et Kellermann lance au galop ses douze pièces d'artillerie légère ; en même temps, au milieu de l'immobilité générale du reste de la ligne, la division Foy s'ébranle et s'avance au secours de Jérôme.

Au moment où Napoléon a les yeux fixés sur ce premier mouvement, un aide de camp envoyé par le maréchal Ney, qui a été chargé de diriger l'attaque du centre sur la ferme de la Haie-Sainte par la chaussée de Bruxelles, arrive au galop et annonce que tout est prêt et que le maréchal n'attend plus que le signal ; en effet, Napoléon voit les troupes désignées pour cette attaque échelonnées devant lui en masses profondes, et il va donner l'ordre, lorsque tout à coup, en jetant un dernier coup d'œil sur l'ensemble du champ de bataille, il aperçoit au milieu de la brume comme un nuage qui s'avance dans la direction de Saint-Lambert. Il se retourne vers le duc de Dalmatie, qui, en sa qualité de major général, est près de lui, et lui demande ce qu'il pense de cette apparition. Toutes les lunettes de l'état-major sont braquées à l'instant même de ce côté ; les uns soutiennent que ce sont des arbres, les autres soutiennent que ce sont des hommes. Napoléon le premier reconnaît une colonne ; mais est-ce Grouchy ? est-ce Blucher ? C'est ce qu'on ignore. Le maréchal Soult penche pour Grouchy ; mais Napoléon, comme par pressentiment, doute encore ; il fait appeler le général Domon et lui ordonne de se porter vers Saint-Lambert avec sa division de cavalerie légère et celle du général Subervie, pour éclairer sa droite, communiquer promptement avec les corps qui arrivent, opérer sa réunion avec eux si c'est le détachement de Grouchy, et les contenir si c'est l'avant-garde de Blucher.

L'ordre est à peine donné, que le mouvement s'exécute. Trois mille hommes de cavalerie font un à-droite par quatre, se déroulent comme un immense ruban, serpentent un instant dans les lignes de l'armée, puis, s'échappant par notre extrême droite, se portent rapidement et se reforment comme à une parade, à trois mille toises à peu près de son extrémité.

A peine ont-ils opéré ce mouvement, qui par sa précision et son élégance a un instant détourné l'attention des bois du Goumont, où l'artillerie continue de gronder, qu'un officier de chasseurs amène à Napoléon un hussard prussien qui vient d'être enlevé, entre Wavre et Planchenoit, par une reconnaissance volante. Il est porteur d'une lettre du général Bulow, qui annonce à Wellington qu'il arrive par Saint-Lambert, et lui demande ses ordres. Outre cette explication qui lève tous les doutes relativement aux masses que l'on aperçoit, le prisonnier donne de nouveaux renseignements, qu'il faut croire, tout incroyables qu'ils paraissent ; c'est que, le matin encore, les trois corps de l'armée prusso-saxonne étaient à Wavre, où Grouchy ne les a nullement inquiétés ; c'est ensuite qu'il n'y a aucun Français devant eux, puisqu'une patrouille de son régiment a poussé cette nuit même une reconnaissance jusqu'à deux lieues de Wavre sans avoir rien rencontré.

Napoléon se retourne vers le maréchal Soult.

— Ce matin, lui dit-il, nous avions quatre-vingt-dix chances pour nous ; l'arrivée de Bulow nous en fait perdre trente ; mais nous en avons encore soixante contre quarante, et, si Grouchy répare l'horrible faute qu'il a commise hier, de s'amuser à Gembloux, s'il envoie son détachement avec rapidité, la victoire en sera plus décisive, car le corps de Bulow sera entièrement perdu. Faites venir un officier.

Un officier d'état-major s'avance aussitôt ; il est chargé de porter à Grouchy la lettre de Bulow et de le presser d'arriver. D'après ce qu'il a dit lui-même, il doit, à cette heure, être devant Wavre. L'officier fera un détour et le joindra par ses derrières ; c'est quatre ou cinq lieues à faire par d'excellents chemins ; l'officier, qui est bien monté, promet d'être près de lui en une heure et demie. Au même instant, le général Domon envoie un aide de camp qui confirme la nouvelle : ce sont les Prussiens qu'il a devant lui, et, de son côté, il vient de lancer plusieurs patrouilles d'élite pour se mettre en communication avec le maréchal Grouchy.

L'empereur ordonne au général Lobau de traverser avec deux divisions la grande route de Charleroi, et de se porter sur l'extrême droite pour soutenir la cavalerie légère : il choisira une bonne position où il puisse avec dix mille hommes en arrêter trente mille. Tels sont les ordres que Napoléon donne, quand il connaît ceux auxquels il les adresse. Ce mouvement est exécuté sur-le-champ. Napoléon ramène ses yeux sur le champ de bataille.

Les tirailleurs viennent de commencer le feu sur toute la ligne, et cependant, à l'exception du combat qui continue avec le même acharnement dans le bois du Goumont, rien n'est sérieux encore. A l'exception d'une division que l'armée anglaise a détachée de son centre et fait marcher au secours des gardes, toute la ligne anglo-hollandaise est immobile, et, à son extrême gauche, les troupes de Bulow se reposent et se forment en attendant leur artillerie, encore engagée dans le défilé. En ce moment, Napoléon envoie au maréchal Ney l'ordre de faire commencer le feu de ses batteries, de marcher sur la Haie-Sainte, de s'en emparer à la baïonnette, d'y laisser une division d'infanterie, de s'élancer aussitôt sur les deux fermes de Papelotte et de la Haie et d'en débusquer l'ennemi, afin de séparer l'armée anglo-hollandaise du corps de Bulow. L'aide de camp porteur de cet ordre part, traverse la petite plaine qui sépare Napoléon du maréchal, et se perd dans les rangs pressés des colonnes qui attendent le signal. Au bout de quelques minutes, quatre-vingts canons éclatent à la fois et annoncent que l'ordre du chef suprême va être exécuté.

Le comte d'Erlon s'avance avec trois divisions, soutenu par ce feu terrible, qui commence à trouer les lignes anglaises, lorsque tout à coup, en traversant un bas-fond, l'artillerie s'embourbe. Wellington, qui, de sa ligne de hauteurs, a vu cet accident, en profite et lance sur elle une brigade de cavalerie qui se divise en deux corps et charge avec la rapidité de la foudre, partie sur la division Marcognet, partie sur les pièces éloignées de tout secours, et qui, ne pouvant manœuvrer, non seulement ont cessé d'attaquer, mais ne sont même plus en état de se défendre ; l'infanterie, trop pressée, est enfoncée et deux aigles sont prises ; l'artillerie est sabrée, les traits des canons et les jarrets des chevaux sont coupés ; déjà sept pièces de canon sont hors de service, lorsque Napoléon s'aperçoit de cette bagarre et ordonne aux cuirassiers du général Milhaud de courir au secours de leurs frères. La muraille de fer se met en mouvement, secondée par le 4e régiment de lanciers, et la brigade anglaise, surprise en flagrant délit, disparaît sous

ce choc terrible, écrasée, écharpée, mise en pièces : deux régiments de dragons, entre autres, ont entièrement disparu : les canons sont repris et la division Marcognet est dégagée.

Cet ordre, si admirablement exécuté, a été porté par Napoléon lui-même, qui s'est élancé à la tête de la ligne, au milieu des boulets et des obus, qui tuent à ses côtés le général Devaux et blessent le général Lallemand.

Cependant Ney, quoique privé d'artillerie, n'en continue pas moins à s'avancer ; et, tandis que cet échec si fatal, quoique si promptement réparé, a lieu sur la droite de la chaussée de Charleroi à Bruxelles, il a fait avancer, par la grande route et dans les terres à gauche, une autre colonne qui aborde enfin la Haie-Sainte.

Là, sous le feu de toute l'artillerie anglaise, à laquelle la nôtre ne peut plus répondre que faiblement, se concentre tout le combat. Pendant trois heures, Ney, qui a retrouvé toute la force de ses belles années, s'acharne à cette position, dont il parvient enfin à s'emparer, et qu'il trouve encombrée de cadavres ennemis. Trois régiments écossais y sont couchés côte à côte, à leur rang, morts comme ils ont combattu, et la deuxième division belge, les cinquième et sixième divisions anglaises, y ont laissé un tiers de leurs hommes. Napoléon lance sur les fuyards les infatigables cuirassiers de Milhaud, qui les poursuivent, le sabre dans les reins, jusqu'au milieu des rangs de l'armée anglaise, où ils viennent mettre le désordre. De la hauteur où il est placé, l'empereur voit les bagages, les chariots et les réserves anglais, s'éloigner du combat et se presser sur la route de Bruxelles. La journée est à nous si Grouchy paraît.

Les yeux de Napoléon sont constamment tournés du côté de Saint-Lambert, où les Prussiens ont enfin engagé le combat, et où, malgré la supériorité de leur nombre, ils sont contenus par les deux mille cinq cents cavaliers de Domon et de Subervie, et par les sept mille hommes de Lobau, qui lui seraient si utiles à cette heure pour soutenir son attaque du centre, vers laquelle il ramène les yeux, n'entendant rien, ne voyant rien qui lui annonce l'arrivée tant attendue de Grouchy.

Napoléon envoie l'ordre au maréchal de se maintenir, coûte que coûte, dans sa position. Il a besoin de voir clair un instant sur son échiquier.

A l'extrême gauche, Jérôme s'est emparé d'une partie du bois et du château du Goumont, dont il ne reste plus que les quatre murs, tous les toits ayant été enfoncés par les obus ; mais les Anglais continuent de tenir dans le chemin creux qui longe le verger : ce n'est donc, de ce côté, qu'une demi-victoire.

En face et vers le centre, le maréchal s'est emparé de la Haie-Sainte et s'y maintient, malgré l'artillerie de Wellington et ses charges de cavalerie, qui viennent s'arrêter sous le feu effroyable de notre mousqueterie. Il y a ici victoire complète.

A droite de la chaussée, le général Durutte est aux prises avec les fermes de Papelotte et de la Haie ; et, là, il y a chance de victoire.

Enfin, à l'extrême droite, les Prussiens de Bulow, qui se sont enfin mis en bataille, viennent de s'établir perpendiculairement à notre droite ; trente mille hommes et soixante bouches à feu marchent contre les dix mille hommes des généraux Domon, Subervie et Lobau. C'est donc là que, pour le moment, est le véritable danger.

Le danger grandit encore des rapports qui arrivent : les patrouilles du général Domon sont revenues sans avoir aperçu Grouchy. Bientôt on reçoit une dépêche du maréchal lui-même. Au lieu de partir de Gembloux au point du jour, comme il avait promis de le faire dans sa lettre de la veille, il n'en est parti qu'à neuf heures et demie du matin. Cependant, il est quatre heures et demie de l'après-midi, le canon gronde depuis cinq heures : Napoléon espère encore que, obéissant à la première loi de la guerre, il se ralliera au canon. A sept heures et demie, il peut être sur le champ de bataille : il faut redoubler d'efforts jusque-là, et surtout arrêter les progrès des trente mille hommes de Bulow, qui, si Grouchy débouche enfin, se trouveront, à cette heure, pris entre deux feux.

Napoléon ordonne au général Duhesme, qui commande les deux divisions de la jeune garde, de se porter sur Planchenoit vers lequel Lobau, pressé par les Prussiens, exécute sa retraite en échiquier : Duhesme part avec huit mille hommes et vingt-quatre canons, qui arrivent au grand galop, se mettent en batterie, et commencent leur feu au moment où l'artillerie prussienne laboure de sa mitraille la chaussée de Bruxelles. Ce renfort arrête le mouvement progressif des Prussiens, et paraît même un instant les faire reculer. Napoléon profite de ce répit : l'ordre est donné à Ney de marcher au pas de charge vers le centre de l'armée anglo-hollandaise et de l'enfoncer ; il appelle à lui les cuirassiers de Milhaud, qui chargent en tête pour ouvrir la trouée ; le maréchal les suit, et bientôt couronne le plateau avec ses troupes. Toute la ligne anglaise s'enflamme, et vomit la mort à bout portant ; Wellington lance tout ce qui lui reste de cavalerie contre Ney, pendant que son infanterie se forme en carré. Napoléon sent la nécessité de soutenir le mouvement, et envoie l'ordre au comte de Valmy de se porter avec ses deux divisions de cuirassiers sur le plateau, pour appuyer les divisions de Milhaud et Lefèvre-Desnouettes. Au même moment le maréchal Ney fait avancer la grosse cavalerie du général Guyot ; les divisions Milhaud et Lefèvre-Desnouettes sont ralliées par elle et ramenées à la charge ; trois mille cuirassiers et trois mille dragons de la garde, c'est-à-dire les premiers soldats du monde, s'avancent au grand galop de leurs chevaux et viennent se heurter aux carrés anglais, qui s'ouvrent, vomissent leur mitraille et se referment. Mais rien n'arrête l'élan terrible de nos soldats. La cavalerie anglaise, repoussée, la longue épée des cuirassiers et des dragons dans les reins, repasse dans les intervalles, et va se reformer en arrière, sous la protection de son artillerie ; aussitôt, cuirassiers et dragons se ruent sur les carrés, dont quelques-uns sont enfin entr'ouverts, mais meurent sans reculer d'un pas. Alors commence une terrible boucherie, qu'interrompent de temps en temps des charges désespérées de cavalerie, contre lesquelles nos soldats sont obligés de se retourner et pendant lesquelles les carrés anglais respirent et se reforment, pour être rompus de nouveau. Wellington, poursuivi de carrés en carrés, verse des pleurs de rage en voyant poignarder ainsi sous ses yeux douze mille hommes de ses meilleures troupes ; mais il sait qu'elles ne reculeront pas d'une semelle, et, calculant le temps matériel qui doit s'écouler avant que la destruction soit accomplie, il tire sa montre et dit à ceux qui l'entourent :

— Il y en a pour deux heures encore, et, avant une heure, la nuit sera venue ou Blücher.

Cela dure ainsi trois quarts d'heure.

Alors, de la hauteur d'où il domine tout le champ de bataille, Napoléon voit déboucher une masse profonde par le chemin de Wavre... Enfin Grouchy, qu'il a tant attendu, arrive, tard il est vrai, mais encore assez à temps pour compléter la victoire. A la vue de ce renfort, il envoie des aides de camp annoncer dans toutes les directions que Grouchy paraît et va entrer en ligne. En effet, des masses successives se déploient et se mettent en bataille ; nos soldats redoublent d'ardeur, car ils croient qu'ils n'ont plus qu'un dernier coup à frapper. Tout à coup, une formidable artillerie tonne en avant de ces nouveaux venus, et les boulets, au lieu d'être dirigés contre les Prussiens, nous emportent des rangs entiers. Chacun, autour de Napoléon, se regarde avec stupéfaction ; l'empereur se frappe le front : ce n'est point Grouchy, c'est Blucher !

Napoléon juge du premier coup d'œil sa position : elle est terrible. Soixante mille hommes de troupes fraîches, sur lesquelles il ne comptait pas, sont tombés successivement sur ses troupes, écrasées par huit heures de lutte ; l'avantage se maintient pour lui au centre, mais il n'a plus d'aile droite ; s'acharner pour couper l'ennemi en deux serait maintenant chose inutile et même dangereuse. L'empereur conçoit et ordonne alors une des plus belles manœuvres qu'il ait jamais rêvées dans ses combinaisons stratégiques les plus hasardées : c'est un grand changement de front oblique sur le centre, et à l'aide duquel il fera face aux deux armées. D'ailleurs, le temps s'écoule, et la nuit, qui devait venir pour les Anglais, vient aussi pour lui.

Alors, il donne l'ordre à sa gauche de laisser derrière elle le bois du Goumont et les quelques Anglais qui tiennent encore à l'abri des murs crénelés du château, et de venir remplacer le premier et le deuxième corps, qui ont beaucoup souffert, en même temps qu'elle dégagera la cavalerie de Kellermann et de Milhaud, trop engagée sur le plateau de Mont-Saint-Jean. Il ordonne à Lobau et à Duhesme de continuer la retraite et de venir se ranger en ligne au-dessus de Planchenoit, au général Pelet de tenir fortement dans ce village, afin d'appuyer le mouvement ; le centre pivotera sur lui-même ; en même temps, un aide de camp reçoit l'ordre de parcourir la ligne, et d'annoncer l'arrivée du maréchal Grouchy.

A cette nouvelle, l'enthousiasme se ranime : tout s'ébranle sur l'immense ligne ; Ney, démonté cinq fois, met l'épée à la main. Napoléon prend la tête de sa réserve et s'avance de sa personne par la chaussée. L'ennemi continue de plier à son centre : sa première ligne est percée ; la garde la dépasse et enlève une batterie dételée. Mais, là, elle tombe sur la seconde ligne, qui se compose d'une masse terrible : ce sont les débris des régiments culbutés par la cavalerie française deux heures auparavant, et qui se sont reformés : ce sont les brigades des gardes anglaises, le régiment belge de Chassé et la division de Brunswick. N'importe ! la colonne se déploie comme à une manœuvre : mais, tout à coup, dix pièces en batterie éclatent à portée de pistolet et emportent sa tête tout entière, tandis que vingt autres

boulets et fer, la prennent en biais, et plongent dans les masses carrées autour de la Belle-Alliance, que leur mouvement vient de mettre à découvert. Le général Friant est blessé ; le général Michel, le général Jamin et le général Mallet sont tués ; les majors Angelet, Cardinal et Agnès tombent morts ; le général Guyot, en ramenant pour la huitième fois à la charge sa grosse cavalerie, reçoit deux coups de feu ; Ney a ses habits et son chapeau criblés de balles ; un moment d'hésitation se fait ressentir sur toute la ligne.

En ce moment, Blucher est arrivé au hameau de la Haie, et en a débusqué les deux régiments qui le défendent : ces deux régiments, qui ont tenu une demi-heure contre dix mille hommes, se mettent en retraite ; mais Blucher appelle à lui six mille hommes de cavalerie anglaise qui gardaient la gauche de Wellington, et qui sont devenus inutiles depuis que cette gauche est occupée par les Prussiens. Ces six mille hommes, qui arrivent pêle-mêle avec ceux qu'ils poursuivent, font une trouée horrible au cœur de l'armée même. Cambronne se jette alors, avec le deuxième bataillon du 1er régiment de chasseurs, entre la cavalerie anglaise et les fuyards, se forme en carré et soutient la retraite des autres bataillons de la garde. Ce bataillon attire à lui tout le choc ; il est entouré, pressé, attaqué de tous les côtés.

C'est alors que, sommé de se rendre, Cambronne répond, non pas la phrase fleurie qu'on lui a prêtée, mais un seul mot, un mot de corps de garde, il est vrai, mais auquel son énergie n'ôte rien de sa sublimité, et, presque aussitôt, tombe de son cheval, renversé par un éclat d'obus qui le frappe à la tête.

Au même instant, Wellington fait avancer toute son extrême droite, dont il peut disposer, puisque, par notre mouvement, elle cesse d'être contenue, et, reprenant l'offensive à son tour, il la lance comme un torrent des hauteurs du plateau. Cette cavalerie tourne les carrés de la garde, qu'elle n'ose point attaquer, puis fait un à-droite et revient percer notre centre au-dessous de la Haie-Sainte. Alors on apprend que Bulow dépasse notre extrême droite, que le général Duhesme est blessé dangereusement, que Grouchy, enfin, sur lequel on comptait, ne vient pas. La fusillade et le canon éclatent à cinq cents toises sur nos derrières : Bulow nous a débordés. Le cri de *Sauve qui peut !* se fait entendre ; la déroute commence. Les bataillons qui tiennent encore sont désorganisés par les fuyards ; Napoléon, au moment d'être enveloppé, se jette dans le carré de Cambronne avec Ney, Soult, Bertrand, Drouot, Corbineau, Flahaut, Gourgaud et Labédoyère, qui se trouvent sans soldats. La cavalerie multiplie ses charges ; l'artillerie anglaise, de la crête de ses hauteurs, balaye toute la plaine : la nôtre, qui n'a plus d'hommes pour la servir, reste muette ; ce n'est plus un combat, c'est une boucherie.

En ce moment, il se fait une éclaircie de nuages : Blucher et Wellington, qui viennent de se joindre à la ferme de la Belle-Alliance, profitent de ce secours du ciel pour mettre leur cavalerie à la poursuite de nos troupes ; les ressorts qui faisaient mouvoir ce corps gigantesque sont rompus, l'armée est dispersée ; seuls, quelques bataillons de la garde tiennent et meurent.

Napoléon tente en vain d'arrêter ce désordre ; il se jette au milieu de la déroute, trouve un régiment de la garde et deux batteries en réserve derrière Planchenoit, et essaye de rallier les fuyards ; malheureusement, la nuit empêche de le voir, le tumulte de l'entendre. Alors, il descend de cheval, se jette l'épée à la main au milieu d'un carré ; Jérôme le suit, en disant :

— Tu as raison, frère, ici doit tomber tout ce qui porte le nom de Bonaparte.

Mais il est pris par ses généraux et ses officiers d'état-major, repoussé par ses grenadiers, qui veulent bien mourir, mais qui ne veulent pas que leur empereur meure avec eux. On le remet à cheval ; un officier prend la bride et l'entraîne au galop ; il passe ainsi au milieu des Prussiens, qui l'ont débordé de près d'une demi-lieue. Ni balles ni boulets ne veulent de lui. Enfin, il arrive à Jemmapes, s'y arrête un instant, renouvelle ses tentatives de ralliement, auxquelles la nuit, la confusion, la déroute générale, l'encombrement et, plus que tout cela, la poursuite acharnée des Prussiens s'opposent encore. Puis convaincu que, comme après [illegible] tout était fini une seconde fois, et que c'est seulement de Paris qu'il peut rallier l'armée et sauver la France, il continue sa route, fait une halte à Philippeville, et arrive le 20 à Laon.

Celui qui écrit ces lignes n'a vu Napoléon que deux fois dans sa vie, à huit jours de distance, et cela pendant le court espace [illegible] la première fois lorsqu'il allait à Ligny, la seconde fois lorsqu'il revenait de Waterloo : la première fois à la [illegible] du soleil, la seconde fois à la lueur d'une torche ; la première fois au milieu des acclamations de la multitude, la seconde fois au milieu du silence d'une population.

Chaque fois, Napoléon était assis dans la même voiture, à la même place, vêtu du même habit ; chaque fois, c'était le même regard vague et perdu ; chaque fois, c'était la même tête calme et impassible ; seulement, il avait le front un peu plus incliné sur la poitrine en revenant qu'en allant.

Était-ce d'ennui de ce qu'il ne pouvait dormir, ou de douleur d'avoir perdu le monde ?

Le 21 juin, Napoléon est de retour à Paris.

Le 22, la chambre des pairs et la chambre des députés se déclarent en permanence et proclament traître à la patrie quiconque voudra les suspendre ou les dissoudre.

Le même jour, Napoléon abdique en faveur de son fils.

Le 8 juillet, Louis XVIII rentre à Paris.

Le 14, Napoléon, après avoir refusé l'offre du capitaine Baudin, aujourd'hui vice-amiral, qui lui propose de le conduire aux États-Unis, passe à bord du *Bellérophon*, commandé par le capitaine Maitland, et écrit au prince régent d'Angleterre :

« Altesse royale,

« En butte aux factions qui divisent mon pays et à l'inimitié des plus grandes puissances de l'Europe, j'ai consommé ma carrière politique. Je viens, comme Thémistocle, m'asseoir au foyer du peuple britannique. Je me mets sous la protection de ses lois, que je réclame de Votre Altesse royale, comme celle du plus puissant, du plus constant, du plus généreux de mes ennemis.

« NAPOLÉON. »

Le 16 juillet, *le Bellérophon* fit voile pour l'Angleterre.

Le 24, il mouilla à Torbay, où Napoléon apprit que le général Gourgaud, porteur de sa lettre, n'avait pu communiquer avec la terre, et avait été forcé de se dessaisir de ses dépêches.

Le 26 au soir, *le Bellérophon* entra dans la rade de Plymouth. Là, les premiers bruits de déportation à Sainte-Hélène se répandirent. Napoléon ne voulut pas y croire.

Le 30 juillet, un commissaire signifia à Napoléon la résolution relative à sa déportation à Sainte-Hélène. Napoléon, indigné, prit une plume et écrivit :

« Je proteste solennellement ici, à la face du ciel et des hommes, contre la violence qui m'est faite, contre la violation de mes droits les plus sacrés, en disposant, par la force, de ma personne et de ma liberté. Je suis venu librement à bord du *Bellérophon* ; je ne suis pas le prisonnier, je suis l'hôte de l'Angleterre. J'y suis venu à l'instigation même du capitaine, qui a dit avoir des ordres du gouvernement de me recevoir, et de me conduire en Angleterre avec ma suite, si cela m'était agréable. Je me suis présenté de bonne foi, pour venir me mettre sous la protection des lois de l'Angleterre. Aussitôt assis à bord du *Bellérophon*, je fus sur le foyer du peuple britannique. Si le gouvernement, en donnant ordre au capitaine du *Bellérophon* de me recevoir, ainsi que ma suite, n'a voulu que tendre une embûche, il a forfait à l'honneur et flétri son pavillon.

« Si cet acte se consommait, ce serait en vain que les Anglais voudraient désormais parler de leur loyauté, de leurs lois et de leur liberté : la foi britannique se trouvera perdue dans l'hospitalité du *Bellérophon*.

« J'en appelle à l'histoire : elle dira qu'un ennemi, qui fit longtemps la guerre au peuple anglais, vint librement, dans son infortune, chercher un asile sous ses lois : quelle plus grande preuve pouvait-il lui donner de son estime et de sa confiance ? Mais comment répondit-on, en Angleterre, à une telle magnanimité ? On feignit de tendre une main hospitalière à cet ennemi ; et, quand il se fut livré de bonne foi, on l'immola !

« NAPOLÉON.

« A bord du *Bellérophon*, en mer. »

Le 7 août, malgré cette protestation, Napoléon fut forcé de quitter *le Bellérophon* pour passer à bord du *Northumberland*. L'ordre ministériel portait d'ôter à Napoléon son épée ; l'amiral Keith eut honte d'un pareil ordre et ne voulut pas le mettre à exécution.

Le lundi, 7 août 1815, *le Northumberland* appareilla pour Sainte-Hélène.

Le 16 octobre, soixante et dix jours après son départ de l'Angleterre, et cent dix jours après avoir quitté la France, Napoléon toucha le rocher dont il devait faire un piédestal.

Quant à l'Angleterre, elle accepta dans toute son étendue la honte de sa trahison, et, à compter du 16 octobre 1815, les rois eurent leur Christ et les peuples leur Judas.

VII

NAPOLÉON A SAINTE-HÉLÈNE

L'empereur coucha le même soir dans une espèce d'auberge où il se trouva fort mal. Le lendemain, à six heures du matin, il partit à cheval, avec le grand maréchal Bertrand et l'amiral Keith, pour Longwood, maison que ce dernier avait arrêtée pour sa résidence, comme la plus convenable de l'île. En revenant, l'empereur s'arrêta à un petit pavillon dépendant d'une maison de campagne qui appartenait à un négociant de l'île, nommé M. Balcombe. C'était son logis temporaire, et il devait demeurer là tant que Longwood ne serait pas en état de le recevoir. Il avait été si mal la veille, que, quoique ce petit pavillon fût presque entièrement dégarni, il ne voulut pas revenir à la ville.

Le soir, quand Napoléon voulut se coucher, il se trouva qu'une fenêtre, sans vitrages, sans contrevents et sans rideaux, donnait sur son lit. M. de Las-Cases et son fils la barricadèrent du mieux qu'ils purent, et gagnèrent une mansarde, où ils se couchèrent chacun sur un matelas ; les valets de chambre, enveloppés de leurs manteaux, s'étaient jetés en travers de la porte.

Le lendemain, Napoléon déjeuna sans nappe ni serviette, avec le reste du dîner de la veille.

Ce n'était que le prélude de la misère et des privations qui l'attendaient à Longwood.

Cependant, peu à peu cette position s'améliora : on fit venir du *Northumberland* le linge et l'argenterie ; le colonel du 53e avait fait offrir une tente, que l'on dressa en prolongement de la chambre de l'empereur ; dès lors, Napoléon avec sa régularité ordinaire, songea à mettre un peu d'ordre dans ses journées.

A dix heures, l'empereur faisait appeler M. de Las-Cases, pour déjeuner avec lui ; le déjeuner fini, et après une demi-heure de conversation, M. de Las-Cases relisait ce qui lui avait été dicté la veille : cette lecture achevée, Napoléon continuait de dicter jusqu'à quatre heures. A quatre heures, il s'habillait et sortait, pour qu'on pût faire sa chambre, descendait dans le jardin, qu'il affectionnait beaucoup, et au bout duquel une espèce de berceau recouvert en toile, comme une tente, lui offrait un abri contre le soleil ; il s'asseyait ordinairement sous ce berceau, où l'on avait apporté une table et des chaises : là, il dictait à celui de ses compagnons qui arrivait de la ville pour ce travail, jusqu'à l'heure du dîner, qui était fixée à sept heures. Le reste de la soirée, on lisait, ou du Racine, ou du Molière, car on n'avait pas de Corneille : Napoléon appelait cela aller à la comédie ou à la tragédie. Enfin, il se couchait le plus tard qu'il pouvait, attendu que, lorsqu'il se couchait de bonne heure, il se réveillait au milieu de la nuit et ne pouvait plus se rendormir.

En effet, quel est celui des damnés de Dante qui eût voulu troquer son supplice contre les insomnies de Napoléon ?

Au bout de quelques jours, il se trouva fatigué et malade. On avait mis trois chevaux à sa disposition, et, pensant qu'une promenade lui ferait du bien, il arrangea, avec le général Gourgaud et le général Montholon, une cavalcade pour le lendemain ; mais, dans la journée, il apprit qu'un officier anglais avait ordre de ne pas le perdre de vue : aussitôt, il renvoya les chevaux, en disant que tout était calcul dans la vie, et que, dès que le mal d'apercevoir son geôlier était plus grand que le bien que pouvait procurer l'exercice, c'était un gain tout clair que de rester chez soi.

L'empereur remplaça cette distraction par des promenades de nuit qui duraient quelquefois jusqu'à deux heures du matin.

Enfin, le dimanche 10 décembre, l'amiral fit prévenir Napoléon que sa maison de Longwood était prête : et, le même jour, l'empereur s'y rendit à cheval. L'objet qui lui causa le plus vif plaisir, dans son nouvel ameublement, fut une baignoire en bois, que l'amiral était parvenu à faire exécuter, sur ses dessins, par un charpentier de la ville, une baignoire étant un meuble inconnu à Longwood ; le même jour, Napoléon en profita.

Le lendemain, le service de l'empereur commença à s'organiser : il se divisait en trois séries, chambre, livrée et bouche, et se composait de onze personnes.

Quant à la haute maison, tout fut à peu près réglé comme à l'île d'Elbe : le grand maréchal Bertrand conserva le commandement et la surveillance générale, M. de Montholon fut chargé des détails domestiques, le général Gourgaud eut la direction de l'écurie, et M. de Las-Cases surveilla l'administration intérieure.

Quant à la division de la journée, c'était à peu près la même qu'à Briars. A dix heures, l'empereur déjeunait dans sa chambre sur un guéridon, tandis que le grand maréchal et ses compagnons mangeaient à une table de service, où ils étaient libres de faire des invitations particulières. Comme il n'y avait pas d'heure fixe pour la promenade, la chaleur étant très forte le jour, l'humidité prompte et grande le soir, et que les chevaux de selle et la voiture, qui devaient toujours venir du Cap, n'arrivaient jamais, l'empereur travaillait une partie de la journée, soit avec M. de Las-Cases, soit avec le général Gourgaud : le général Montholon. De huit à neuf heures, on dînait rapidement, la salle à manger ayant conservé une odeur de peinture insupportable à l'empereur ; puis on passait au salon, où était préparé le dessert. Là, on lisait Racine, Molière ou Voltaire, en regrettant de plus en plus Corneille. Enfin, à dix heures, on se mettait à une table de reversis, jeu favori de l'empereur, et auquel on restait ordinairement jusqu'à une heure du matin.

Toute la petite colonie était logée à Longwood, à l'exception du maréchal Bertrand et de sa famille, qui habitaient Hut's-Gate, mauvaise petite maison située sur la route de la ville.

L'appartement de l'empereur était composé de deux chambres, chacune de quinze pieds de long sur douze de large et environ sept de haut : des pièces de nankin, tendues en guise de papier, les garnissaient toutes deux : un mauvais tapis en couvrait le plancher.

Dans la chambre à coucher était le petit lit de campagne où couchait l'empereur, un canapé, sur lequel il reposait la plus grande partie de la journée, au milieu des livres dont il était encombré ; à côté, un petit guéridon sur lequel il déjeunait et dînait dans son intérieur, et qui, le soir, portait un chandelier à trois branches recouvert d'un grand abat-jour.

Entre les deux fenêtres, et à l'opposite de la porte, était une commode contenant le linge de l'empereur, et sur laquelle était son grand nécessaire.

La cheminée, surmontée d'une fort petite glace, était ornée de plusieurs tableaux. A droite, était le portrait du roi de Rome, à cheval sur un mouton ; à gauche, et en pendant, était un autre portrait du roi de Rome, assis sur un coussin et essayant une pantoufle ; au milieu de la cheminée, était un buste en marbre du même enfant royal : deux chandeliers, deux flacons et deux tasses de vermeil, tirés du nécessaire de l'empereur, complétaient la garniture de la cheminée.

Enfin, auprès du canapé, et précisément en face de l'empereur quand il y reposait étendu, ce qui avait lieu une grande partie du jour, était le portrait de Marie-Louise, tenant son fils entre ses bras, peint par Isabey.

En outre, sur la gauche de la cheminée, et en dehors des portraits, était la grosse montre d'argent du grand Frédéric, espèce de réveille-matin pris à Potsdam, et, en regard, la propre montre de l'empereur, celle qui avait sonné l'heure de Marengo et d'Austerlitz, recouverte en or des deux côtés, et portant la lettre B.

La seconde pièce, servant de cabinet, n'avait d'abord pour tout meuble que des planches brutes, posées sur de simples tréteaux, supportant un bon nombre de livres épars et les divers chapitres écrits par chacun des généraux ou secrétaires sous la dictée de l'empereur ; ensuite, entre les deux fenêtres, une armoire en forme de bibliothèque ; à l'opposite, un lit, semblable au premier, et sur lequel l'empereur reposait parfois le jour et se couchait même la nuit, après avoir quitté le premier dans ses fréquentes et longues insomnies : enfin, dans le milieu était la table de travail, avec l'indication des places qu'occupaient ordinairement l'empereur, lorsqu'il dictait, et MM. de Montholon, Gourgaud ou de Las-Cases, lorsqu'ils écrivaient.

Tels étaient la vie et le palais de l'homme qui avait tour à tour habité les Tuileries, le Kremlin et l'Escurial.

Cependant, malgré la chaleur du jour, malgré l'humidité du soir, malgré l'absence des choses les plus nécessaires à la vie commune, l'empereur eût supporté avec patience toutes ces privations, si l'on n'avait pris à tâche de l'entourer, de le traiter, non seulement comme prisonnier dans l'île, mais encore comme prisonnier dans sa maison. On avait décidé, nous l'avons déjà dit, que, lorsque Napoléon monterait à cheval, un officier l'accompagnerait toujours : Napoléon avait pris le parti de ne plus sortir. Alors sa constance avait lassé ses geôliers, et on avait levé cette consigne, pourvu qu'il demeurât dans certaines limites ; mais, dans ces limites, il était enfermé par un cercle de sentinelles. Un jour, une de ces sentinelles coucha l'empereur en joue, et le général Gourgaud lui arracha son fusil au mo-

ment où probablement elle allait faire feu. Cette enceinte ne permettait guère, au reste, qu'une demi-lieue de course, et, comme l'empereur ne voulait pas la dépasser, pour s'épargner la compagnie de son gardien, il prolongeait sa promenade en descendant, par des chemins à peine frayés, dans des ravins profonds où il est incroyable qu'il ne se soit pas dix fois précipité.

Malgré ce changement dans ses habitudes, la santé de l'empereur se maintint assez bonne pendant les six premiers mois.

Mais, l'hiver suivant, le temps étant devenu constamment mauvais, l'humidité et la pluie ayant envahi les appartements de carton qu'il habitait, il commença à éprouver de fréquentes indispositions, qui se manifestaient par des lourdeurs et des engourdissements. Au reste, Napoléon n'ignorait pas que l'air était des plus insalubres, et qu'il était rare de rencontrer dans l'île une personne ayant atteint l'âge de cinquante ans.

Sur ces entrefaites, un nouveau gouverneur arriva et fut présenté par l'amiral à l'empereur : c'était un homme d'environ quarante-cinq ans, d'une taille commune, mince, maigre, sec, rouge de visage et de chevelure, marqueté de taches de rousseur, avec des yeux obliques, se fixant à la dérobée, ne regardant que rarement en face, et recouverts de sourcils d'un blond ardent, épais et fort proéminents. Il se nommait sir Hudson Lowe.

A partir du jour de son arrivée, de nouvelles vexations commencèrent, qui devinrent de plus en plus intolérables. Son début fut d'envoyer à l'empereur deux pamphlets contre lui. Puis il fit subir à tous les domestiques un interrogatoire, pour savoir d'eux si c'était librement et de leur pleine volonté qu'ils demeuraient avec l'empereur. Ces nouvelles contrariétés lui occasionnèrent bientôt une de ces indispositions auxquelles il devenait de plus en plus sujet ; elle dura cinq jours, pendant lesquels il ne sortit pas, mais continua néanmoins de dicter sa campagne d'Italie.

Bientôt, les vexations du gouverneur augmentèrent encore : il porta l'oubli des plus simples convenances jusqu'à inviter à dîner chez lui *le général Buonaparte*, pour le faire voir à une Anglaise de distinction qui avait relâché à Sainte-Hélène. Napoléon ne répondit pas même à l'invitation. Les persécutions redoublèrent.

Personne ne put désormais écrire sans avoir préalablement communiqué la lettre au gouverneur, et toute lettre donnant à Napoléon le titre d'empereur était confisquée.

On fit signifier au général Buonaparte que la dépense qu'il faisait était trop grande, que le gouvernement n'avait entendu lui donner qu'une table journalière de quatre personnes au plus, une bouteille de vin par jour pour chaque personne, et un dîner prié par semaine ; s'il y avait des dépenses excédantes, le général Buonaparte et les personnes de sa suite devaient les payer.

L'empereur fit briser son argenterie et l'envoya à la ville ; mais le gouverneur fit dire qu'il entendait qu'elle ne fût vendue qu'à l'homme qu'il présenterait ; l'homme qu'il présenta donna six mille francs du premier envoi qui avait été fait ; c'étaient les deux tiers à peine de la valeur de cette argenterie estimée au poids.

L'empereur prenait un bain tous les jours ; on lui fit dire qu'il devait se contenter d'un bain par semaine, l'eau étant rare à Longwood. Il y avait quelques arbres sous lesquels il allait parfois se promener, et qui donnaient la seule ombre qu'il y eût dans la limite assignée à ses promenades : le gouverneur les fit abattre ; et, comme l'empereur se plaignit de cette cruauté, il répondit qu'il ignorait que ces arbres fussent agréables au général Buonaparte, mais que, du moment qu'il les regrettait, *on en planterait d'autres*.

Alors, Napoléon avait parfois des mouvements d'emportement sublime. Cette réponse en excita un

— Le plus mauvais procédé des ministres anglais, s'écria-t-il, n'est plus désormais de m'avoir envoyé ici, mais de m'y avoir placé en vos mains. Je me plaignais de l'amiral ; mais, au moins, il avait du cœur, lui ; vous, vous déshonorez votre nation, et votre nom restera une flétrissure.

Enfin, on s'aperçut, à la qualité de la viande, qu'on fournissait à la table de l'empereur des bêtes mortes et non tuées. On fit demander à les avoir vivantes ; cette demande fut refusée.

Dès lors, l'existence de Napoléon n'est plus qu'une lente et pénible agonie, qui cependant dure cinq ans ; pendant cinq ans encore, le moderne Prométhée reste enchaîné sur le roc, et Hudson Lowe lui ronge le cœur. Enfin, le 29 mars 1821, veille du glorieux anniversaire de la rentrée de Napoléon à Paris, Napoléon éprouva, dès le matin, une forte oppression à l'estomac et une sorte de suffocation fatigante à la poitrine ; bientôt une douleur aiguë se fit sentir à l'épigastre, dans l'hypocondre gauche, et s'étendit sur le côté du thorax jusqu'à l'épaule correspondante. Malgré les premiers remèdes, la fièvre continua, l'abdomen devint douloureux au toucher et l'estomac se tendit. Vers cinq heures de l'après-midi, il y eut un redoublement, accompagné d'un froid glacial, surtout aux extrémités inférieures, et le malade se plaignit de crampes. En ce moment, madame Bertrand étant venue lui faire une visite, Napoléon s'efforça de paraître moins abattu, et affecta même un peu de gaieté ; mais bientôt, sa disposition mélancolique reprenant le dessus :

— Il faut nous préparer à la sentence fatale ; vous, Hortense et moi, sommes destinés à la subir sur ce vilain rocher. J'irai le premier, vous viendrez ensuite, Hortense vous suivra. Mais nous nous retrouverons tous les trois là-haut.

Puis il ajouta ces quatre vers de *Zaïre* :

Mais à revoir *Paris* je ne dois plus prétendre.
Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre.
Je vais au roi des rois demander aujourd'hui
Le prix de tous les maux que j'ai soufferts pour lui.

La nuit qui suivit fut agitée, les symptômes devinrent de plus en plus graves : une boisson émétisée les fit disparaître momentanément, mais ils reparurent bientôt. Une consultation eut lieu alors, presque malgré l'empereur, entre le docteur Antomarchi et M. Arnott, chirurgien du 20e régiment en garnison dans l'île. Ces messieurs reconnurent la nécessité d'appliquer un large vésicatoire sur la région abdominale, d'administrer un purgatif, et de verser d'heure en heure du vinaigre sur le front du malade. La maladie ne continua pas moins de faire des progrès rapides.

Un soir, un domestique de Longwood dit qu'il avait vu une comète. Napoléon l'entendit, et ce présage le frappa.

— Une comète ! s'écria-t-il, ce fut le signe précurseur de la mort de César.

Le 11 avril, le froid aux pieds devint excessif. Le docteur essaya des fomentations pour le dissiper.

— Tout cela est inutile, lui dit Napoléon ; ce n'est point là, c'est à l'estomac, c'est au foie, qu'est le mal ; vous n'avez point de remède contre l'ardeur qui me brûle, point de préparation, point de médicaments pour calmer le feu dont je suis dévoré.

Le 15 avril, il commença à rédiger son testament, et, ce jour-là, l'entrée de sa chambre fut interdite à tout le monde, excepté à Marchand et au général Montholon, qui restèrent avec lui depuis une heure et demie jusqu'à six heures du soir.

A six heures, le docteur entra ; Napoléon lui montra son testament commencé et chaque pièce de son nécessaire étiquetée du nom de la personne à laquelle elle était destinée.

— Vous voyez, lui dit-il, je fais mes apprêts pour m'en aller.

Le docteur voulut le rassurer ; Napoléon l'arrêta.

— Plus d'illusion, ajouta-t-il ; je sais ce qu'il en est, et je suis résigné.

Le 19 amena un mieux sensible qui rendit l'espérance à tout le monde, excepté à Napoléon. Chacun se félicitait de ce changement ; Napoléon laissa dire ; puis, en souriant :

— Vous ne vous trompez pas, je vais mieux aujourd'hui, mais je n'en sens pas moins que ma fin approche. Quand je serai mort, chacun de vous aura la douce consolation de retourner en Europe. Vous reverrez les uns vos parents, les autres vos amis. Moi, je retrouverai mes braves au ciel... Oui, oui, ajouta-t-il en s'animant et en élevant la voix avec un accent inspiré, oui, Kléber, Desaix, Bessières, Duroc, Ney, Murat, Masséna, Berthier, viendront à ma rencontre. Ils me parleront de ce que nous avons fait ensemble, je leur conterai les derniers événements de ma vie ; en me revoyant, ils redeviendront tous fous d'enthousiasme et de gloire. Nous causerons de nos guerres avec les Scipion, les César, les Annibal, et il y aura plaisir à cela... A moins, continua-t-il en souriant, qu'on ne s'effraye là-haut de voir tant de guerriers ensemble.

Quelques jours après, il fit venir son chapelain Vignali.

— Je suis né dans la religion catholique, lui dit-il, je veux remplir les devoirs qu'elle impose et recevoir les sacrements qu'elle administre. Vous direz tous les jours la messe dans la chapelle voisine, et vous exposerez le saint sacrement pendant les quarante heures. Quand je serai mort, vous placerez votre autel à ma tête, dans la chambre ardente, puis vous continuerez à célébrer la messe. Vous ferez toutes les cérémonies d'usage, et vous ne cesserez que lorsque je serai enterré.

Après le prêtre, vint le tour du médecin.

— Mon cher docteur, lui dit-il, après ma mort, qui ne saurait être éloignée, je veux que vous fassiez l'ouverture de mon cadavre ; mais j'exige qu'aucun médecin anglais ne mette la main sur moi. Je souhaite que vous preniez mon cœur, que vous le mettiez dans de l'esprit de-vin, et que vous le portiez à ma chère Marie-Louise ; vous lui direz que je l'ai tendrement aimée, et que je n'ai jamais cessé de l'aimer ; vous lui raconterez tout ce que j'ai souffert ; vous

lui direz tout ce que vous avez vu; vous entrerez dans tous les détails de ma mort. Je vous recommande surtout de bien examiner mon estomac, et d'en faire un rapport précis et détaillé que vous remettrez à mon fils. Puis, de Vienne, vous vous rendrez à Rome; vous irez trouver ma mère, ma famille; vous leur rapporterez ce que vous avez observé relativement à ma situation; vous leur direz que Napoléon, celui-là même que le monde a appelé le Grand, comme Charlemagne et comme Pompée, est mort dans l'état le plus déplorable, manquant de tout, abandonné à lui-même et à sa gloire. Vous leur direz qu'en expirant, il lègue à toutes à tenir. Vous avez partagé mon exil, vous serez fidèles à ma mémoire, vous ne ferez rien qui puisse la blesser. J'ai sanctionné tous les principes, je les ai infusés dans mes lois dans mes actes; il n'y en a pas un seul que je n'aie consacré. Malheureusement, les circonstances étaient graves; j'ai été obligé de sévir, d'ajourner; les revers sont venus, je n'ai pu débander l'arc, et la France a été privée des institutions libérales que je lui destinais. Elle me juge avec indulgence, elle me tient compte de mes intentions, elle chérit mon nom, mes victoires; imitez-la. Soyez fidèles aux opinions que vous avez défendues, à la gloire que nous



Mort de Napoléon (5 mai 1821).

les familles régnantes l'horreur et l'opprobre de ses derniers moments.

Le 2 mai, la fièvre arriva au plus haut degré d'intensité qu'elle eût encore atteint; le pouls donna jusqu'à cent pulsations à la minute, et l'empereur eut le délire: c'était le commencement de l'agonie. Mais cette agonie eut encore quelques moments de relâche. Dans ces courts moments de lucidité, Napoléon revenait sans cesse à la recommandation qu'il avait faite au docteur Antomarchi.

— Faites avec soin, lui disait-il, l'examen anatomique de mon corps, de l'estomac surtout. Les médecins de Montpellier m'ont annoncé que la maladie du pylore serait héréditaire dans ma famille; leur rapport est, je crois, dans les mains de Louis: demandez-le, comparez-le avec ce que vous aurez observé vous-même: que je sauve au moins mon enfant de cette cruelle maladie!

La nuit fut assez bonne; mais, le lendemain, au matin, le délire reparut avec une nouvelle force. Cependant, vers les huit heures, il perdit un peu de son intensité; vers trois heures, le malade reprit sa raison. Il en profita pour appeler les exécuteurs testamentaires, et leur recommanda, dans le cas où il viendrait à perdre complètement connaissance, de ne laisser approcher de lui aucun médecin anglais autre que le docteur Arnott. Puis il ajouta, dans toute la plénitude de sa raison et dans toute la puissance de son génie:

— Je vais mourir; vous allez repasser en Europe; je vous dois quelques conseils sur la conduite que vous avez avons acquise: il n'y a hors de là que honte et confusion.

Le 5, au matin, le mal était parvenu à son comble: la vie n'était plus chez le malade qu'une végétation haletante et douloureuse; la respiration devenait de plus en plus insensible; les yeux, ouverts dans toute leur grandeur, étaient fixes et atones. Quelques paroles vagues, dernière ébullition de son cerveau en délire, venaient de temps en temps mourir sur ses lèvres. Les derniers mots que l'on entendit furent ceux de *tête* et d'*armée*. Puis la voix s'éteignit toute intelligence parut morte, et le docteur lui-même crut que le principe de la vie était éteint. Cependant, vers les huit heures, le pouls se releva; le ressort mortel qui fermait la bouche du moribond sembla se détendre, et quelques soupirs profonds et suprêmes s'exhalèrent de sa poitrine. A dix heures et demie le pouls était anéanti; à onze heures et quelques minutes, l'empereur avait vécu...

Vingt heures après la mort de son illustre malade, le docteur Antomarchi procéda à son ouverture, ainsi que Napoléon le lui avait si souvent recommandé; puis il détacha le cœur, qu'il mit, selon les instructions reçues, dans de l'esprit-de-vin, afin de le rendre à Marie-Louise. Mais, en ce moment, les exécuteurs testamentaires survinrent avec le refus de sir Hudson Lowe de laisser sortir de Sainte-Hélène, non seulement le corps, mais aucune partie du corps. Il devait rester dans l'île. Le cadavre était cloué à l'échafaud.

On s'occupa dès lors de choisir la place de la sépulture de l'empereur, et la préférence fut donnée à un lieu que Napoléon n'avait vu qu'une fois, mais dont il parlait tou-

jours avec complaisance sir Hudson Lowe consentit à ce que la tombe fût creusée en cet endroit.

L'autopsie terminée, le docteur Antomarchi réunit par une suture les parties séparées, lava le corps, et l'abandonna au valet de chambre, qui le revêtit du costume que l'empereur avait l'habitude de porter, c'est-à-dire d'une culotte de casimir blanc, de bas de soie blancs, de longues bottes à l'écuyère avec de petits éperons, d'un gilet blanc, d'une cravate blanche recouverte d'une cravate noire bouclée par derrière, du grand cordon de la Légion d'honneur, de l'habit de colonel des chasseurs de la garde décoré des ordres de la Légion d'honneur et de la Couronne de fer, enfin, du chapeau à trois cornes. Ainsi vêtu, Napoléon fut enlevé de la salle le 6 mai à cinq heures trois quarts, et exposé dans la petite chambre à coucher, que l'on avait convertie en chapelle ardente. Le cadavre avait les mains libres; il était étendu sur son lit de campagne; son épée était à son côté; un crucifix reposait sur sa poitrine, et le manteau bleu de Marengo était jeté sur ses pieds. Il resta ainsi exposé pendant deux jours.

Le 8 au matin, le corps de l'empereur, qui devait reposer sous la colonne, et le cœur, qui devait être envoyé à Marie-Louise, furent déposés dans une caisse de fer-blanc, garnie d'une espèce de matelas et d'un oreiller recouverts de satin blanc. Le chapeau ne pouvant, faute d'espace, rester à la tête du mort, fut placé à ses pieds. Autour de lui, on sema des aigles et des pièces de toutes les monnaies frappées à son effigie pendant le cours de son règne; on y déposa encore son couvert, son couteau, et une assiette à ses armes. Cette première caisse fut enfermée dans une seconde caisse en acajou que l'on mit dans une troisième en plomb, laquelle fut enfin placée dans une quatrième caisse en acajou, pareille à la seconde, mais de plus grande dimension; puis on exposa le cercueil à la même place où avait été exposé le corps.

A midi et demi, le cercueil fut transporté par les soldats de la garnison dans la grande allée du jardin, où le corbillard attendait; on le couvrit d'un velours violet, sur lequel on jeta le manteau de Marengo, et le cortège funèbre se mit en route dans l'ordre suivant :

L'abbé Vignali, revêtu des ornements sacerdotaux, ayant à ses côtés le jeune Henri Bertrand, portant un bénitier d'argent avec son goupillon;

Le docteur Antomarchi et le docteur Arnott;

Les personnes chargées de surveiller le corbillard; traîné par quatre chevaux conduits par des palefreniers, et escorté par douze grenadiers sans armes de chaque côté; ceux-ci devaient porter le cercueil sur leurs épaules dès que le mauvais état du chemin empêcherait le char d'avancer;

Le jeune Napoléon Bertrand et Marchand, tous les deux à pied et sur les côtés du corbillard,

Les comtes Bertrand et Montholon, à cheval immédiatement derrière le corbillard;

Une partie de la suite de l'empereur;

La comtesse Bertrand, avec sa fille Hortense, dans une calèche attelée de deux chevaux conduits à la main par des domestiques qui marchaient du côté du précipice;

Le cheval de l'empereur conduit par son piqueur Archambaud;

Les officiers de marine, à pied et à cheval;

Les officiers de l'état-major, à cheval;

Le général Coffin et le marquis de Montchenu, à cheval;

Le contre-amiral et le gouverneur, à cheval;

Les habitants de l'île,

Les troupes de la garnison.

La tombe était creusée à un quart de mille, à peu près, au delà de Hut's-Gate. Le corbillard s'arrêta près de la fosse, et le canon commença à tirer cinq coups par minute.

Le corps fut descendu dans la tombe pendant que l'abbé Vignali disait les prières, ses pieds tournés vers l'Orient, qu'il avait conquis; sa tête tournée vers l'Occident, où il avait régné.

Puis une énorme pierre, qui devait servir à la nouvelle maison de l'empereur, scella sa demeure dernière, et passa du temps à l'éternité.

Alors on apporta une plaque d'argent sur laquelle était gravée l'inscription suivante :

NAPOLÉON

NÉ A AJACCIO, LE 15 AOUT 1769

MORT A SAINTE-HÉLÈNE, LE 5 MAI 1821

Mais au moment où on allait la clouer sur la pierre, sir Hudson Lowe s'avança et déclara, au nom de son gouvernement, que l'on ne pouvait mettre sur la tombe d'autre inscription que celle-ci :

LE GÉNÉRAL BUONAPARTE

TESTAMENT DE NAPOLÉON

NAPOLÉON,

Cejourd'hui, 15 avril 1821, à Longwood, île de Sainte-Hélène.

Ceci est mon testament, ou acte de ma dernière volonté

I

1° Je meurs dans la religion catholique, apostolique et romaine, dans le sein de laquelle je suis né, il y a plus de cinquante ans.

2° Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé.

3° J'ai toujours eu à me louer de ma très chère épouse Marie-Louise; je lui conserve jusqu'au dernier moment les plus tendres sentiments; je la prie de veiller pour garantir mon fils des embûches qui environnent encore son enfance.

4° Je recommande à mon fils de ne jamais oublier qu'il est né prince français, et de ne jamais se prêter à être un instrument entre les mains des triumvirs qui oppriment les peuples de l'Europe. Il ne doit jamais combattre, ni nuire en aucune autre manière à la France; il doit adopter ma devise : *Tout pour le peuple Français*.

5° Je meurs prématurément, assassiné par l'oligarchie anglaise et son sicaire; le peuple anglais ne tardera pas à me venger.

6° Les deux issues si malheureuses des invasions de la France, lorsqu'elle avait encore tant de ressources, sont dues aux trahisons de Marmont, Augereau, Talleyrand et la Fayette. Je leur pardonne; puisse la postérité française leur pardonner comme moi!

7° Je remercie ma bonne et très excellente mère, le cardinal, mes frères Joseph, Lucien, Jérôme, Pauline, Caroline, Julie, Hortense, Catarine, Eugène, de l'intérêt qu'ils m'ont conservé; je pardonne à Louis le libelle qu'il a publié en 1820; il est plein d'assertions fausses et de pièces falsifiées.

8° Je désavoue le *Manuscrit de Sainte-Hélène* et autres ouvrages sous le titre de *Maximes, sentences*, etc., que l'on s'est plu à publier depuis six ans; ce ne sont pas là les règles qui ont dirigé ma vie. J'ai fait arrêter et juger le duc d'Enghien, parce que cela était nécessaire à la sûreté, à l'intérêt et à l'honneur du peuple français, lorsque... entretenait de son aveu, soixante assassins à Paris. Dans une semblable circonstance, j'agirais encore de même.

II

1° Je lègue à mon fils les boîtes, ordres, et autres objets tels qu'argenterie, lit de camp, armes, selles, éperons, vases de ma chapelle, livres, linge qui a servi à mon corps et à mon usage, conformément à l'état annexé, coté A. Je désire que ce faible legs lui soit cher, comme lui retraçant le souvenir d'un père dont l'univers l'entretiendra.

2° Je lègue à lady Holland le camée antique que le pape Pie VI m'a donné à Tolentino.

3° Je lègue au comte Montholon deux millions de francs, comme une preuve de ma satisfaction des soins filiaux qu'il m'a rendus depuis six ans, et pour l'indemniser des pertes que son séjour à Sainte-Hélène lui a occasionnées.

4° Je lègue au comte Bertrand cinq cent mille francs.

5° Je lègue à Marchand, mon premier valet de chambre, quatre cent mille francs. Les services qu'il m'a rendus sont ceux d'un ami. Je désire qu'il épouse une veuve, sœur ou fille d'un officier ou soldat de ma vieille garde.

6° *Idem*, à Saint-Denis, cent mille francs.

7° *Idem*, à Novarre (Noverraz), cent mille francs.

8° *Idem*, à Pieron, cent mille francs.

9° *Idem*, à Archambaud, cinquante mille francs.

10° *Idem*, à Coursot, vingt-cinq mille francs.

11° *Idem*, à Chandelier, vingt-cinq mille francs.

12° *Idem*, à l'abbé Vignali, cent mille francs. Je désire qu'il bâtisse sa maison près de Ponte-Nuovo-di-Rostino.

13° *Idem*, au comte Las Cases, cent mille francs.

14° *Idem*, au comte Lavalette, cent mille francs.

15º *Idem*, au chirurgien en chef Larrey, cent mille francs. C'est l'homme le plus vertueux que j'aie connu.

16º *Idem*, au général Brayer, cent mille francs.

17º *Idem*, au général Lefèvre-Desnouettes, cent mille francs.

18º *Idem*, au général Drouot, cent mille francs.

19º *Idem*, au général Cambronne, cent mille francs.

20º *Idem*, aux enfants du général Mouton-Duvernet, cent mille francs.

21º *Idem*, aux enfants du brave Labédoyère, cent mille francs.

22º *Idem*, aux enfants du général Girard, tué à Ligny, cent mille francs.

23º *Idem*, aux enfants du général Chartrand, cent mille francs.

24º *Idem*, aux enfants du vertueux général Travot, cent mille francs.

25º *Idem*, au général Lallemand l'aîné, cent mille francs.

26º *Idem*, au comte Réal, cent mille francs.

27º *Idem*, à Costa, de Bastelica en Corse, cent mille francs.

28º *Idem*, au général Clausel, cent mille francs.

29º *Idem*, au baron Menneval, cent mille francs.

30º *Idem*, à Arnault, auteur de *Marius*, cent mille francs.

31º *Idem*, au colonel Marbot, cent mille francs. Je l'engage à continuer à écrire pour la défense de la gloire des armées françaises, et à en confondre les calomniateurs et les apostats.

32º *Idem*, au baron Bignon, cent mille francs. Je l'engage à écrire l'histoire de la diplomatie française de 1792 à 1815.

33º *Idem*, à Poggi di Talavo, cent mille francs.

34º *Idem*, au chirurgien Emmery, cent mille francs.

35º Ces sommes seront prises sur les six millions que j'ai placés en partant de Paris en 1815, et sur les intérêts à raison de cinq pour cent depuis juillet 1815. Les comptes en seront arrêtés avec le banquier par les comtes Montholon, Bertrand et Marchand.

36º Tout ce que ce placement produira au delà de la somme de cinq millions six cent mille francs, dont il a été disposé ci-dessus, sera distribué en gratification aux blessés de Waterloo, et aux officiers et soldats du bataillon de l'île d'Elbe, sur un état arrêté par Montholon, Bertrand, Drouot, Cambronne et le chirurgien Larrey.

37º Ces legs, en cas de mort, seront payés aux veuves et enfants, et, au défaut de ceux-ci, rentreront à la masse.

III

1º Mon domaine privé étant ma propriété, dont aucune loi française ne m'a privé, que je sache, le compte en sera demandé au baron de la Bouillerie, qui en est le trésorier ; il doit se monter à plus de deux cents millions de francs ; savoir : 1º Le portefeuille contenant les économies que j'ai, pendant quatorze ans, faites sur ma liste civile, lesquelles se sont élevées à plus de douze millions par an, si j'ai bonne mémoire ; 2º le produit de ce portefeuille ; 3º les meubles de mes palais, tels qu'ils étaient en 1814, les palais de Rome, Florence, Turin compris ; tous ces meubles ont été achetés des deniers des revenus de la liste civile ; 4º la liquidation de mes maisons du royaume d'Italie, tels qu'argent, argenterie, bijoux, meubles, écuries ; les comptes en seront donnés par le prince Eugène et l'intendant de la couronne, Campagnoni.

NAPOLÉON

Deuxième feuille.

2º Je lègue mon domaine privé, moitié aux officiers et soldats qui restent de l'armée française, qui ont combattu depuis 1792 jusqu'à 1815 pour la gloire et l'indépendance de la nation ; la répartition en sera faite au prorata des appointements d'activité ; moitié aux villes et campagnes d'Alsace, de Lorraine, de Franche-Comté, de Bourgogne, de l'Ile-de-France, de Champagne, Forez, Dauphiné, qui auraient souffert par l'une ou l'autre invasion. Il sera, de cette somme, prélevé un million pour la ville de Brienne, et un million pour celle de Méry.

J'institue les comtes Montholon, Bertrand et Marchand mes exécuteurs testamentaires.

Ce présent testament, tout écrit de ma propre main, est signé et scellé de mes armes.

NAPOLÉON.

(Sceau.)

ETAT *A*, JOINT A MON TESTAMENT

Longwood, île de Sainte-Hélène, ce 15 avril 1821.

I

1º Les vases sacrés qui ont servi à ma chapelle à Longwood.

2º Je charge l'abbé Vignali de les garder et de les remettre à mon fils quand il aura seize ans.

II

1º Mes armes, savoir mon épée, celle que je portais à Austerlitz, le sabre de Sobieski, mon poignard, mon glaive, mon couteau de chasse, mes deux paires de pistolets de Versailles.

2º Mon nécessaire d'or, celui qui m'a servi le matin d'Ulm, d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, de l'île de Lobau, de la Moscova et de Montmirail ; sous ce point de vue, je désire qu'il soit précieux à mon fils. (Le comte Bertrand en est dépositaire depuis 1814.)

3º Je charge le comte Bertrand de soigner et conserver ces objets, et de les remettre à mon fils lorsqu'il aura seize ans.

III

1º Trois petites caisses d'acajou, contenant : la première, trente-trois tabatières ou bonbonnières ; la deuxième, douze boîtes aux armes impériales, deux petites lunettes et quatre boîtes trouvées sur la table de Louis XVIII, aux Tuileries, le 20 mars 1815 ; la troisième, trois tabatières ornées de médailles d'argent, à l'usage de l'empereur, et différents effets de toilette, conformément aux états numérotés I, II, III.

2º Mes lits de camp, dont j'ai fait usage dans toutes mes campagnes.

3º Ma lunette de guerre.

4º Mon nécessaire de toilette, un de chacun de mes uniformes, une douzaine de chemises, et un objet complet de chacun de mes habillements, et généralement de tout ce qui sert à ma toilette.

5º Mon lavabo.

6º Une petite pendule qui est dans ma chambre à coucher de Longwood.

7º Mes deux montres et la chaîne de cheveux de l'impératrice.

8º Je charge Marchand, mon premier valet de chambre, de garder ces objets, et de les remettre à mon fils quand il aura seize ans.

IV

1º Mon médaillier.

2º Mon argenterie et ma porcelaine de Sèvres, dont j'ai fait usage à Sainte-Hélène (états *B* et *C*).

3º Je charge le comte Montholon de garder ces objets, et de les remettre à mon fils quand il aura seize ans.

V

1º Mes trois selles et brides, mes éperons qui m'ont servi à Sainte-Hélène.

2º Mes fusils de chasse, au nombre de cinq.

3º Je charge mon chasseur Noverraz de garder ces objets, et de les remettre à mon fils quand il aura seize ans.

VI

1º Quatre cents volumes, choisis dans ma bibliothèque parmi ceux qui ont le plus servi à mon usage.

2° Je charge Saint-Denis de les garder, et de les remettre à mon fils quand il aura seize ans.

NAPOLÉON.

ETAT *A*

1° Il ne sera vendu aucun des effets qui m'ont servi ; le surplus sera partagé entre mes exécuteurs testamentaires et mes frères.

2° Marchand conservera mes cheveux, et en fera faire un bracelet avec un petit cadenas en or, pour être envoyé à l'impératrice Marie-Louise, à ma mère, et à chacun de mes frères, sœurs, neveux, nièces, au cardinal, et un plus considérable pour mon fils.

3° Marchand enverra une de mes paires de boucles à souliers, en or, au prince Joseph.

4° Une petite paire de boucles, en or, à jarretières, au prince Lucien.

5° Une boucle de col, en or, au prince Jérôme.

ETAT *A*

Inventaire de mes effets, que Marchand gardera pour remettre à mon fils.

1° Mon nécessaire d'argent, celui qui est sur ma table, garni de tous ses ustensiles, rasoirs, etc.

2° Mon réveille-matin : c'est le réveille-matin de Frédéric II, que j'ai pris à Potsdam (dans la boîte n° III).

3° Mes deux montres, avec la chaîne des cheveux de l'impératrice, et une chaîne de mes cheveux pour l'autre montre. Marchand la fera faire à Paris.

4° Mes deux sceaux (un de France, enfermé dans la boîte n° III).

5° La petite pendule dorée qui est actuellement dans ma chambre à coucher.

6° Mon lavabo, son pot à eau et son pied.

7° Mes tables de nuit, celles qui me servaient en France, et mon bidet de vermeil.

8° Mes deux lits de fer, mes matelas et mes couvertures, s'ils se peuvent conserver.

9° Mes trois flacons d'argent, où l'on mettait mon eau-de-vie que portaient mes chasseurs en campagne.

10° Ma lunette de France.

11° Mes éperons (deux paires).

12° Trois boîtes d'acajou, n^{os} I, II, III, renfermant mes tabatières et autres objets.

13° Une cassolette en vermeil.

Linge de toilette.

6 chemises.
6 mouchoirs.
6 cravates.
6 serviettes.
6 paires de bas de soie.
4 cols noirs.
6 paires de chaussettes.
2 paires de draps de batiste.
2 taies d'oreillers.
2 robes de chambre.
2 pantalons de nuit.
1 paire de bretelles.
4 culottes-vestes de casimir blanc.
6 madras.
6 gilets de flanelle.
4 caleçons.
6 paires de guêtres.
1 petite boîte pleine de mon tabac.
1 boucle de col en or.
1 paire de boucles à jarretières en or.
1 paire de boucles en or à souliers.
Renfermés dans la petite boîte n° III.

Habillement.

1 uniforme de chasseur.
1 *dito* grenadier.
1 *dito* garde nationale.
2 chapeaux.
1 capote grise et verte.
1 manteau bleu (celui que j'avais à Marengo).
1 zibeline pelisse verte.
2 paires de souliers.
2 paires de bottes.
1 paire de pantoufles.
6 ceinturons.

NAPOLÉON.

ETAT *B*

Inventaire des effets que j'ai laissés chez M. le comte de Turenne.

1 sabre de Sobieski. (C'est par erreur qu'il est porté sur l'état *A* ; c'est le sabre que l'empereur portait à Aboukir qui est entre les mains de M. le comte Bertrand.)
1 grand collier de la Légion d'honneur.
1 épée en vermeil.
1 glaive de consul.
1 épée en fer.
1 ceinturon de velours.
1 collier de la Toison d'or.
1 petit nécessaire en acier.
1 veilleuse en argent.
1 poignée de sabre antique.
1 chapeau à la Henri IV et une toque, les dentelles de l'empereur.
1 petit médaillier.
2 tapis turcs.
2 manteaux de velours cramoisi brodés, avec vestes et culottes.

1° Je donne à mon fils le sabre de Sobieski.
Idem le collier de la Légion d'honneur.
Idem l'épée en vermeil.
Idem le glaive de consul.
Idem l'épée en fer.
Idem le collier de la Toison d'or.
Idem le chapeau à la Henri IV et la toque.
Idem le nécessaire d'or pour les dents, resté chez le dentiste.

2° A l'impératrice Marie-Louise, mes dentelles.
A Madame, la veilleuse en argent.
Au cardinal, le petit nécessaire en acier.
Au prince Eugène, le bougeoir en vermeil.
A la princesse Pauline, le petit médaillier.
A la reine de Naples, un petit tapis turc.
A la reine Hortense, un petit tapis turc.
Au prince Jérôme, la poignée de sabre antique.
Au prince Joseph, un manteau brodé, veste et culotte.
Au prince Lucien, un manteau brodé, veste et culotte.

NAPOLÉON

Ce 24 avril, 1821, Longwood.

Ceci est mon codicille, ou acte de ma dernière volonté.

Sur les fonds remis en or à l'impératrice Marie-Louise, ma très chère et bien-aimée épouse, à Orléans, en 1814, elle reste me devoir deux millions, dont je dispose par le présent codicille, afin de récompenser mes plus fidèles serviteurs, que je recommande, du reste, à la protection de ma chère Marie-Louise.

1° Je recommande à l'impératrice de faire restituer au comte Bertrand les trente mille francs de rente qu'il possède dans le duché de Parme, et sur le Mont-Napoléon de Milan, ainsi que les arrérages échus.

2° Je lui fais la même recommandation pour le duc d'Istrie, la fille de Duroc, et autres de mes serviteurs qui me sont restés fidèles et qui me sont toujours chers ; elle les connaît.

3° Je lègue, sur les deux millions ci-dessus mentionnés, trois cent mille francs au comte Bertrand, sur lesquels il versera cent mille francs dans la caisse du trésorier, pour être employés selon mes dispositions, à des legs de conscience.

4° Je lègue deux cent mille francs au comte Montholon, sur lesquels il versera cent mille francs dans la caisse du trésorier, pour le même usage que ci-dessus.

5° *Idem*, deux cent mille francs au comte Las-Cases, sur lesquels il versera cent mille francs dans la caisse du trésorier, pour le même usage que ci-dessus.

6° *Idem*, à Marchand, cent mille francs, sur lesquels il versera cinquante mille francs dans la caisse, pour le même usage que ci-dessus.

7° Au maire d'Ajaccio, au commencement de la Révolution,

Jean-Jérôme Lévi, ou à sa veuve, enfants ou petits-enfants, cent mille francs.

8° A la fille de Duroc, cent mille francs.

9° Au fils de Bessières, duc d'Istrie, cent mille francs.

10° Au général Drouot, cent mille francs.

11° Au comte Lavalette, cent mille francs.

12° *Idem*, cent mille francs ; savoir :

Vingt-cinq mille francs à Piéron, mon maître d'hôtel ;

Vingt-cinq mille francs à Noverraz, mon chasseur ;

Vingt-cinq mille francs à Saint-Denis, le garde de mes livres :

Vingt-cinq mille francs à Santini, mon ancien huissier.

13° *Idem*, cent mille francs ; savoir :

Quarante mille francs à Planat, mon officier d'ordonnance ;

Vingt mille francs à Hébert, dernièrement concierge à Rambouillet, et qui était de ma chambre en Egypte ;

Vingt mille francs à Lavigné, qui était dernièrement concierge d'une de mes écuries, et qui était mon piqueur en Egypte ;

Vingt mille francs à Jeannet-Dervieux, qui était piqueur des écuries, et me servait en Egypte.

14° Deux cent mille francs seront distribués en aumône aux habitants de Brienne-le-Château qui ont le plus souffert.

Les trois cent mille francs restants seront distribués aux officiers et soldats du bataillon de ma garde de l'île d'Elbe, actuellement vivants, ou à leurs veuves ou enfants, au prorata des appointements, et selon l'état qui sera arrêté par mes exécuteurs testamentaires ; les amputés ou blessés grièvement auront le double. L'état en sera arrêté par Larrey et Emmery.

Ce codicille est écrit tout de ma propre main, signé et scellé de mes armes.

NAPOLÉON.

(Sceau.)

Ce 24 avril 1821, Longwood.

Ceci est mon codicille ou acte de ma dernière volonté.

Sur la liquidation de ma liste civile d'Italie, telle qu'argent, bijoux, argenterie, linge, meubles, écuries, dont le vice-roi est dépositaire, et qui m'appartiennent, je dispose de deux millions que je lègue à mes plus fidèles serviteurs. J'espère que, sans s'autoriser d'aucune raison, mon fils Eugène Napoléon les acquittera fidèlement ; il ne peut oublier les quarante millions de francs que je lui ai donnés, soit en Italie, soit par le partage de la succession de sa mère.

1° Sur ces deux millions, je lègue au comte Bertrand, trois cent mille francs, dont il versera cent mille francs dans la caisse du trésorier pour être employés, selon mes dispositions, à l'acquit de legs de conscience.

2° Au comte Montholon, deux cent mille francs, dont il versera cent mille francs à la caisse, pour le même usage que ci-dessus.

3° Au comte Las-Cases, deux cent mille francs, dont il versera cent mille francs à la caisse, pour le même usage que ci-dessus.

4° A Marchand, cent mille francs, dont il versera cinquante mille francs à la caisse, pour le même usage que ci-dessus.

5° Au comte Lavalette, cent mille francs.

6° Au général Hogendorf, Hollandais, mon aide de camp réfugié au Brésil, cent mille francs.

7° A mon aide de camp Corbineau, cinquante mille francs.

8° A mon aide de camp Caffarelli, cinquante mille francs.

9° A mon aide de camp Dejean, cinquante mille francs.

10° A Percy, chirurgien en chef à Waterloo, cinquante mille francs.

11° Cinquante mille francs ; savoir :

Dix mille francs à Piéron, mon maître d'hôtel ;

Dix mille francs à Saint-Denis, mon premier chasseur ;

Dix mille francs à Noverraz ;

Dix mille francs à Cursot, mon maître d'office ;

Dix mille francs à Archambaud, mon piqueur.

12° Au baron Menneval, cinquante mille francs.

13° Au duc d'Istrie, fils de Bessières, cinquante mille francs.

14° A la fille de Duroc, cinquante mille francs

15° Aux enfants de Labédoyère, cinquante mille francs.

16° Aux enfants de Mouton-Duvernet, cinquante mille francs.

17° Aux enfants du brave et vertueux général Travot, cinquante mille francs.

18° Aux enfants de Chartrand, cinquante mille francs.

19° Au général Cambronne, cinquante mille francs.

20° Au général Lefèvre-Desnouettes, cinquante mille francs.

21° Pour être répartis entre les proscrits qui errent en pays étrangers, Français ou Italiens, ou Belges, ou Hollandais, ou Espagnols, ou des départements du Rhin, sur ordonnances de mes exécuteurs testamentaires, cent mille francs.

22° Pour être répartis entre les amputés ou blessés grièvement de Ligny, Waterloo, encore vivants, sur des états dressés par mes exécuteurs testamentaires, auxquels seront adjoints Cambronne, Larrey, Percy, et Emmery ; il sera donné double à la garde, quadruple à ceux de l'île d'Elbe, deux cent mille francs.

Ce codicille est écrit entièrement de ma propre main, signé et scellé de mes armes.

NAPOLÉON

(Sceau.)

Ce 24 avril 1821, Longwood.

Ceci est un troisième codicille à mon testament du 15 avril.

1° Parmi les diamants de la couronne qui furent remis en 1814, il s'en trouvait pour cinq à six cent mille francs qui n'en étaient pas, et faisaient partie de mon avoir particulier ; on les fera rentrer pour acquitter mes legs.

2° J'avais chez le banquier Torlonia, de Rome, deux à trois cent mille francs en lettres de change, produits de mes revenus de l'île d'Elbe, depuis 1815 ; le sieur de la Perruse, quoiqu'il ne fût plus mon trésorier, et n'eût pas de caractère, a tiré à lui cette somme ; on la lui fera restituer.

3° Je lègue au duc d'Istrie trois cent mille francs dont seulement cent mille francs réversibles à la veuve, si le duc était mort lors de l'exécution du legs. Je désire, si cela n'a aucun inconvénient, que le duc épouse la fille de Duroc.

4° Je lègue à la duchesse de Frioul, fille de Duroc, deux cent mille francs ; si elle était morte avant l'exécution du legs, il ne sera rien donné à la mère.

5° Je lègue au général Rigaud, celui qui a été proscrit, cent mille francs.

6° Je lègue à Boisnod, commissaire ordonnateur, cent mille francs.

7° Je lègue aux enfants du général Letort, tué dans la campagne de 1815, cent mille francs.

8° Ces huit cent mille francs de legs seront comme s'ils étaient portés à la suite de l'article 36 de mon testament, ce qui porterait à six millions quatre cent mille francs la somme des legs dont je dispose par mon testament, sans comprendre les donations faites par mon second codicille.

Ceci est écrit de ma propre main, signé et scellé de mes armes.

NAPOLÉON

(Sceau.)

Au dos :

Ceci est mon troisième codicille à mon testament, tout entier de ma main, signé et scellé de mes armes.

Sera ouvert le même jour et immédiatement après l'ouverture de mon testament.

NAPOLÉON.

(Sceau.)

Ce 24 avril 1821, Longwood

Ceci est un quatrième codicille à mon testament.

Par les dispositions que nous avons faites précédemment, nous n'avons pas rempli toutes nos obligations, ce qui nous a décidé à faire ce quatrième codicille.

1° Nous léguons au fils, ou petit-fils du baron Dutheil, lieutenant général d'artillerie, ancien seigneur de Saint-André, qui a commandé l'école d'Auxonne avant la Révolution, la somme de cent mille francs (100.000) comme souvenir de reconnaissance pour les soins que ce brave général a pris de nous, lorsque nous étions, comme lieutenant et capitaine, sous ses ordres.

2° *Idem*, au fils, ou au petit-fils du général Dugommier, qui a commandé en chef l'armée de Toulon, la somme de cent mille francs (100.000) ; nous avons, sous ses ordres, dirigé ce siège, et commandé l'artillerie, c'est un témoignage

de souvenir pour les marques d'estime, d'affection et d'amitié que nous a données ce brave et intrépide général.

3° *Idem.* Nous léguons cent mille francs (100.000) au fils ou au petit-fils du député à la Convention Gasparin, représentant du peuple à l'armée de Toulon, pour avoir protégé et sanctionné de son autorité le plan que nous avons donné, qui a valu la prise de cette ville, et qui était contraire à celui envoyé par le comité du salut public. Gasparin nous a mis, par sa protection, à l'abri des persécutions de l'ignorance des états-majors qui commandaient l'armée avant l'arrivée de mon ami Dugommier.

4° *Idem.* Nous léguons cent mille francs (100.000) à la veuve, fils ou petit-fils de notre aide de camp Muiron, tué à nos côtés à Arcole, nous couvrant de son corps.

5° *Idem,* dix mille francs (10.000) au sous-officier Cantillon, qui a essuyé un procès comme prévenu d'avoir voulu assassiner lord Wellington, ce dont il a été déclaré innocent. Cantillon avait autant de droit d'assassiner cet oligarque que celui-ci de m'envoyer pour périr sur le rocher de Sainte-Hélène. Wellington, qui a proposé cet attentat, cherchait à le justifier par l'intérêt de la Grande-Bretagne ; Cantillon, si vraiment il eût assassiné le lord se serait couvert, et aurait été justifié par les mêmes motifs, l'intérêt de la France, de se défaire d'un général qui, d'ailleurs, avait violé la capitulation de Paris, et, par là, s'était rendu responsable du sang des martyrs Ney, Labédoyère, etc., et du crime d'avoir dépouillé les Musées, contre le texte des traités.

6° Ces quatre cent mille francs (400.000) seront ajoutés aux six millions quatre cent mille francs dont nous avons disposé, et porteront nos legs à six millions huit cent dix mille francs ; ces quatre cent dix mille francs doivent être considérés comme faisant partie de notre testament, article 35, et suivre en tout le même sort que les autres legs.

7° Les neuf mille livres sterling que nous avons données au comte et à la comtesse Montholon, doivent, si elles ont été soldées, être déduites et portées en compte sur les legs que nous leur faisons par nos testaments ; si elles n'ont pas été acquittées, nos billets seront annulés.

8° Moyennant le legs fait par notre testament au comte Montholon, la pension de vingt mille francs accordée à sa femme est annulée ; le comte Montholon est chargé de la lui payer.

9° L'administration d'une pareille succession jusqu'à son entière liquidation, exigeant des frais de bureau, de courses, de missions, de consultations, de plaidoiries, nous entendons que nos exécuteurs testamentaires retiendront trois pour cent sur tous les legs, soit sur les six millions huit cent mille francs, soit sur les sommes portées dans les codicilles, soit sur les deux cents millions de francs du domaine privé.

10° Les sommes provenant de ces retenues seront déposées dans les mains d'un trésorier, et dépensées sur mandat de nos exécuteurs testamentaires.

11° Si les sommes provenant desdites retenues n'étaient pas suffisantes pour pourvoir aux frais, il y sera pourvu aux dépens des trois exécuteurs testamentaires et du trésorier, chacun dans la proportion du legs que nous leur avons fait par notre testament et codicille.

12° Si les sommes provenant des susdites retenues sont au-dessus des besoins, le restant sera partagé entre nos trois exécuteurs testamentaires et le trésorier, dans le rapport de leurs legs respectifs.

13° Nous nommons le comte Las-Cases, et, à son défaut, son fils, et, à son défaut, le général Drouot, trésorier.

Ce présent codicille est entièrement écrit de notre main, signé et scellé de nos armes.

NAPOLÉON.

(Sceau.)

Première lettre. — A M. Laffitte.

Monsieur Laffitte, je vous ai remis en 1815, au moment de mon départ de Paris, une somme de près de six millions, dont vous m'avez donné un double reçu ; j'ai annulé un des reçus, et je charge le comte de Montholon de vous présenter l'autre reçu, pour que vous ayez à lui remettre, après ma mort, ladite somme, avec les intérêts à raison de cinq pour cent, à dater du 1er juillet 1815, en défalquant les payements dont vous avez été chargé en vertu d'ordres de moi.

Je désire que la liquidation de votre compte soit arrêtée d'accord entre vous, le comte Montholon, le comte Bertrand, et le sieur Marchand, et, cette liquidation réglée, je vous donne, par la présente, décharge entière et absolue de ladite somme.

Je vous ai également remis une boîte contenant mon médaillier ; je vous prie de la remettre au comte Montholon.

Cette lettre n'étant à autre fin, je prie Dieu, monsieur Laffitte, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

NAPOLÉON.

Longwood, île Sainte-Hélène, 25 avril.

Seconde lettre. — A M. le baron Labouillerie.

Longwood, île Sainte-Hélène, ce 25 avril 1821.

Monsieur le baron Labouillerie, trésorier de mon domaine privé, je vous prie d'en remettre le compte et le montant, après ma mort, au comte Montholon, que j'ai chargé de l'exécution de mon testament.

Cette lettre n'étant à autre fin, je prie Dieu, monsieur le baron Labouillerie, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

NAPOLÉON.

TABLE DES MATIÈRES

DE

NAPOLÉON

	Pages
I. — Napoléon de Buonaparte	3
II. — Le général Bonaparte	7
III. — Bonaparte premier consul	13
IV. — Napoléon empereur	17
V. — Napoléon à l'île d'Elbe	30
VI. — Les Cent Jours	33
VII. — Napoléon à Sainte-Hélène	43
Testament de Napoléon	46

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

Murat

ILLUSTRATIONS

DE

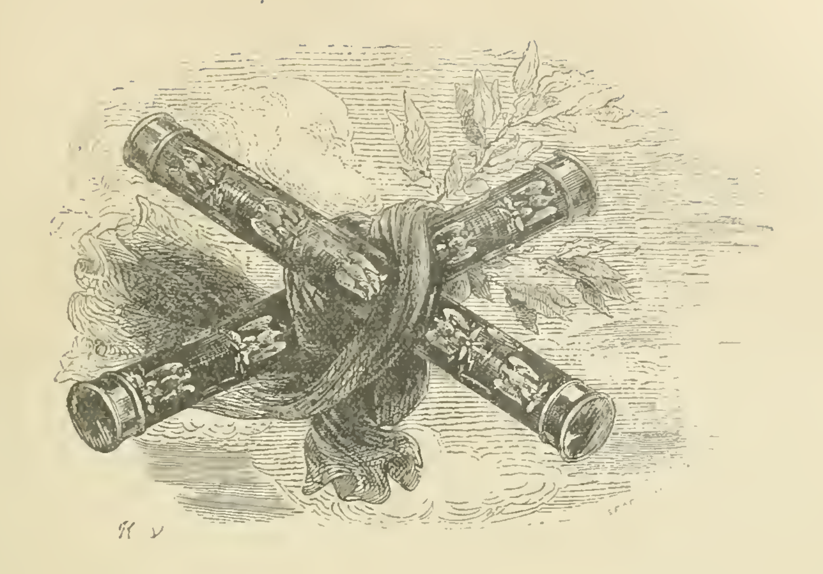
H. VERNET & LANTIER



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



MURAT

Dans le courant de l'année 1834, lord S. amena un soir le général italien W. T. chez Grisier.

Sa présentation fit événement. Le général T. était non seulement un homme distingué comme instruction et comme courage, mais encore la part qu'il avait prise à deux événements politiques importants en faisait un personnage historique. Ces deux événements étaient le procès de Murat en 1815 et la révolution de Naples en 1820.

Nommé membre de la commission militaire qui devait juger l'ex-roi Joachim, le général T., alors simple capitaine, avait été envoyé au Pizzo, et, seul parmi tous ses collègues il avait osé voter contre la peine de mort. Cette conduite avait été considérée comme une trahison, et le capitaine T., menacé à son tour d'un procès, en fut quitte, à grand'peine, pour la perte de son grade et un exil de deux ans à Lipari.

Il était de retour à Naples depuis trois ans, lorsque la révolution de 1820 éclata. Il s'y jeta avec toute l'ardeur de son courage et toute la conscience de ses opinions. Le vicaire général du royaume, le prince François, qui succéda depuis à son père Ferdinand, avait lui-même paru céder franchement au mouvement révolutionnaire; et un des motifs de la confiance que lui accordèrent alors grand nombre de patriotes fut le choix qu'il fit du capitaine T. pour commander une division de l'armée qui marcha contre les Autrichiens.

On sait comment finit cette campagne. Le général T., abandonné par ses soldats, rentra l'un des derniers à Naples; il y fut suivi de près par les Autrichiens. Le prince François, fort de leur présence, jugea qu'il était inutile de dissimuler plus longtemps, et il exila, comme rebelles et coupables de haute trahison, ceux dont il avait signé les brevets trois semaines auparavant.

Cependant la proscription n'avait pas été si prompte, que le général n'eût eu le temps, un soir qu'il prenait une glace au café de Tolède, de recevoir une impertinence et de rendre un soufflet.

Le souffleté était un colonel autrichien, qui exigea une satisfaction que le général ne demandait pas mieux que de lui accorder. Le colonel fit toutes les conditions, le général n'en discuta aucune; il en résulta que les préliminaires de l'affaire furent promptement réglés; la rencontre fut fixée au lendemain. Elle devait avoir lieu à cheval et au sabre.

Le lendemain, à l'heure dite, les adversaires se trouvèrent au rendez-vous; mais, soit que les témoins se fussent mal expliqués, soit que le général eût oublié l'une des deux conditions du combat, il arriva en fiacre.

Les témoins proposèrent au colonel de se battre à pied; mais il n'y voulut pas consentir. Le général détela alors un des chevaux du fiacre; monta dessus sans selle et sans bride, et à la troisième passe tua le colonel.

Ce duel fit grand honneur au courage et au sang-froid du général T.; mais il ne raccommoda point ses affaires. Huit jours après, il reçut l'ordre de quitter Naples: il n'y est pas rentré depuis.

On devine quelle bonne fortune ce fut pour nous qu'une pareille recrue; cependant nous y mîmes de la discrétion. Sa première visite se passa en conversation générale; à la seconde, nous hasardâmes quelques questions, à la troisième, son fleuret, grâce à notre importunité, ne lui servit plus qu'à nous tracer des plans de bataille sur le mur ou sur le plancher.

Parmi tous ces récits, il en était un que je désirais plus particulièrement connaître dans tous ses détails; c'était celui des circonstances qui avaient précédé les derniers ins-

tants et accompagné la mort de Murat. Ces détails étaient toujours restés pour nous, sous la Restauration, couverts d'un voile que les susceptibilités royales, plus encore que la distance des lieux, rendaient difficile à soulever ; puis la révolution de Juillet était venue, et tant d'événements nouveaux avaient surgi qu'ils avaient presque fait oublier les anciens. L'ère des souvenirs impériaux était passée depuis que ces souvenirs avaient cessé d'être de l'opposition. Il en résultait que si je perdais cette occasion d'interroger la tradition vivante, je courais grand risque d'être obligé de m'en rapporter à l'histoire officielle, et je savais trop comment celle-ci se fait, pour y avoir recours en pareille occasion. Je laissai donc chacun satisfaire sa curiosité aux dépens de la patience du général T..., me promettant de retenir pour moi tout ce qui lui en resterait de disponible après la séance.

En effet, je guettai sa sortie, et comme nous avions même route à faire, je le reconduisis par le boulevard, et là, seul à seul, j'osai risquer des questions plus intimes sur le fait qui m'intéressait. Le général vit mon désir, et comprit dans quel but je me hasardais à le lui manifester. Alors, avec cette obligeance parfaite que lui savent tous ceux qui l'ont connu :

— Écoutez, me dit-il, de pareils détails ne peuvent se communiquer de vive voix et en un instant ; d'ailleurs, ma mémoire me servit-elle au point que je n'en oubliasse aucun, la vôtre pourrait bien être moins fidèle ; et, si je ne m'abuse, vous ne voulez rien oublier de ce que je vous dirai.

Je lui fis signe en riant que non.

— Eh bien ! continua-t-il, je vous enverrai demain un manuscrit ; vous le déchiffrerez comme vous pourrez, vous le traduirez, si bon vous semble ; vous le publierez, s'il en mérite la peine ; la seule condition que je vous demande, c'est que vous n'y mettiez pas mon nom en toutes lettres, attendu que je serais sûr de ne jamais rentrer à Naples. Quant à l'authenticité, je vous la garantis, car le récit qu'il contient a été rédigé ou sur mes propres souvenirs ou sur des pièces officielles.

C'était plus que je ne pouvais demander ; aussi remerciai-je le général, et lui donnai-je une preuve de l'empressement que j'aurais à le lire en lui faisant promettre formellement de me l'envoyer le lendemain.

Le général promit et me tint parole.

C'est donc le manuscrit d'un témoin oculaire, traduit dans toute son énergique fidélité, que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs.

I

TOULON

Le 18 juin 1815, à l'heure même où les destinées de l'Europe se décidaient à Waterloo, un homme habillé en mendiant suivait silencieusement la route de Toulon à Marseille. Arrivé à l'entrée des gorges d'Ollioules, il s'arrêta sur une petite éminence qui lui permettait de découvrir tout le paysage qui l'entourait : alors, soit qu'il fût parvenu au terme de son voyage, soit qu'avant de s'engager dans cet âpre et sombre défilé qu'on appelle les Thermopyles de la Provence, il voulût jouir encore quelque temps de la vue magnifique qui se déroulait à l'horizon méridional, il alla s'asseoir sur le talus du fossé qui bordait la grande route, tournant le dos aux montagnes qui s'élèvent en amphithéâtre au nord de la ville, et ayant par conséquent à ses pieds une riche plaine, dont la végétation asiatique rassemble, comme dans une serre, des arbres et des plantes inconnus au reste de la France. Au delà de cette plaine resplendissant des derniers rayons du soleil, s'étendait la mer, pâle et unie comme une glace, et à la surface de l'eau glissait légèrement un seul brick de guerre, qui, profitant d'une fraîche brise de terre, lui ouvrait toutes ses voiles, et, poussé par elle, gagnait rapidement la mer d'Italie. Le mendiant le suivit avidement des yeux jusqu'au moment où il disparut entre la pointe du cap de Gien et la première des îles d'Hyères, puis, dès que la blanche apparition se fut effacée, il poussa un profond soupir, laissa retomber son front entre ses mains, et resta immobile et absorbé dans ses réflexions, jusqu'au moment où le bruit d'une cavalcade le fit tressaillir ; il releva aussitôt la tête, secoua ses longs cheveux noirs, comme s'il voulait faire tomber de son front les amères pensées qui l'accablaient, et fixant les yeux vers l'entrée des gorges, du côté d'où venait le bruit, il en vit bientôt sortir deux cavaliers qu'il reconnut sans doute, car aussitôt, se relevant de toute sa hauteur, il laissa tomber le bâton qu'il tenait à la main, croisa les bras et se tourna vers eux. De leur côté, les nouveaux arrivants l'eurent à peine aperçu qu'ils s'arrêtèrent, et que celui qui marchait le premier descendit de cheval, jeta la bride au bras de son compagnon, et mettant le chapeau à la main, quoiqu'il fût à plus de cinquante pas de l'homme aux haillons, s'avança respectueusement vers lui ; le mendiant le laissa approcher d'un air de dignité sombre et sans faire un seul mouvement ; puis, lorsqu'il ne fut plus qu'à une faible distance :

— Eh bien ! monsieur le maréchal, lui dit-il, avez-vous reçu des nouvelles ?

— Oui, sire, répondit tristement celui qu'il interrogeait.

— Et quelles sont-elles ?...

— Telles que j'eusse préféré que tout autre que moi les annonçât à Votre Majesté..

— Ainsi l'empereur refuse mes services ! il oublie les victoires d'Aboukir, d'Eylau, de la Moscowa ?

— Non, sire ; mais il se souvient du traité de Naples, de la prise de Reggio et de la déclaration de guerre au vice-roi d'Italie.

Le mendiant se frappa le front.

— Oui, oui, à ses yeux peut-être ai-je mérité ces reproches ; mais il me semble cependant qu'il devrait se rappeler qu'il y eut deux hommes en moi, le soldat dont il a fait son frère, et le frère dont il a fait un roi.. Oui, comme frère j'eus des torts et de grands torts envers lui ; mais comme roi, sur mon âme ! je ne pouvais faire autrement... Il me fallait choisir entre mon sabre et ma couronne, entre un régiment et un peuple !... Tenez, Brune, vous ne savez pas comment la chose s'est passée ! Il y avait une flotte anglaise dont le canon grondait dans le port ; il y avait une population napolitaine qui hurlait dans les rues. Si j'avais été seul, j'aurais passé avec un bateau au milieu de la flotte, avec mon sabre au milieu de la foule ; mais j'avais une femme, des enfants. Cependant j'ai hésité, l'idée que l'épithète de traître et de transfuge s'attacherait à mon nom m'a fait verser plus de larmes que ne m'en coûtera jamais la perte de mon trône, et peut-être la mort des êtres que j'aime le plus... Enfin, il ne veut pas de moi, n'est-ce pas ?... Il me refuse comme général, comme capitaine, comme soldat ?... Que me reste-t-il donc à faire ?

— Sire, il faut que Votre Majesté sorte à l'instant de France (1).

— Et si je n'obéissais pas ?

— Mes ordres sont alors de vous arrêter et de vous livrer à un conseil de guerre !

— Ce que tu ne ferais pas, n'est-ce pas, mon vieux camarade ?

— Ce que je ferais, en priant Dieu de me frapper de mort au moment où j'étendrais la main sur vous !

— Je vous reconnais là, Brune ; vous avez pu rester brave et loyal, vous ! Il ne vous a pas donné un royaume, il ne vous a pas mis autour du front ce cercle de feu qu'on appelle une couronne et qui rend fou ; il ne vous a pas placé entre votre conscience et votre famille. Ainsi il me faut quitter la France, recommencer la vie errante, dire adieu à Toulon qui me rappelait tant de souvenirs. Tenez, Brune, continua Murat en s'appuyant sur le bras du maréchal, ne voilà-t-il pas des pins aussi beaux que ceux de la villa Pamphili, des palmiers pareils à ceux du Caire, des montagnes qu'on croirait une chaîne du Tyrol ? Voyez, à gauche, ce cap de Gien, n'est-ce pas, moins le Vésuve, quelque chose comme Castellamare et Sorrente ? Et tenez, Saint-Mandrier, qui ferme là-bas le golfe, ne ressemble-t-il pas à mon rocher de Caprée, que Lamarque a si bien escamoté à cet imbécile d'Hudson Lowe ? Ah ! mon Dieu ! et il me faut quitter tout cela ! Il n'y a pas moyen de rester sur ce coin de terre française, dites, Brune ?...

— Sire, vous me faites bien mal, répondit le maréchal.

— C'est vrai ; ne parlons plus de cela. Quelles nouvelles ?

— L'empereur est parti de Paris pour rejoindre l'armée ; on doit se battre à cette heure...

— On doit se battre à cette heure, et je ne suis pas là ! Oh ! je sens que je lui aurais été cependant bien utile un jour de bataille ! Avec quel plaisir j'aurais chargé sur ces misérables Prussiens et sur ces infâmes Anglais ! Brune, donnez-moi un passeport, je partirai à franc étrier, j'arriverai où sera l'armée, je me ferai reconnaître par un colonel, je lui dirai : Donnez-moi votre régiment ; je char-

(1) Madame la duchesse d'Abrantès a, dans ses *Mémoires sur la Restauration*, magnifiquement raconté cette scène, dont, comme le général T., elle connaissait les détails par un témoin oculaire. (*Note de l'Éditeur.*)

gerai avec lui, et si le soir l'empereur ne me tend pas la main, je me brûlerai la cervelle, je vous en donne ma parole d'honneur !... Faites ce que je vous demande, Brune, et de quelque manière que cela finisse, je vous en aurai une reconnaissance éternelle !

— Je ne puis, sire...

— C'est bien, n'en parlons plus.

— Et Votre Majesté va quitter la France ?

— Je ne sais ; du reste, accomplissez vos ordres, maréchal, et si vous me retrouvez, faites-moi arrêter ; c'est encore un moyen de faire quelque chose pour moi !... La vie errante m'est aujourd'hui un lourd fardeau, et celui qui m'en délivrera sera le bienvenu... Adieu, Brune.

Et il tendit la main au maréchal ; celui-ci voulut la lui baiser, mais Murat ouvrit ses bras. les deux vieux compagnons se tinrent un instant embrassés, la poitrine gonflée de soupirs, les yeux pleins de larmes ; puis enfin ils se séparèrent. Brune remonta à cheval. Murat reprit son bâton, et ces deux hommes s'éloignèrent chacun de son côté, l'un pour aller se faire assassiner à Avignon, et l'autre pour aller se faire fusiller au Pizzo.

Pendant ce temps, comme Richard III, Napoléon échangeait à Waterloo sa couronne pour un cheval.

Après l'entrevue que nous venons de rapporter, l'ex-roi de Naples se retira chez son neveu, qui se nommait Bonafoux et qui était capitaine de frégate ; mais cette retraite ne pouvait être que provisoire, la parenté devait éveiller les soupçons de l'autorité. En conséquence, Bonafoux songea à procurer à son oncle un asile plus secret. Il jeta les yeux sur un avocat de ses amis, dont il connaissait l'inflexible probité, et le soir même il se présenta chez lui. Après avoir causé de choses indifférentes, il lui demanda s'il n'avait pas une campagne au bord de la mer, et, sur sa réponse affirmative, il s'invita pour le lendemain à déjeuner chez lui ; la proposition, comme on le pense, fut acceptée avec plaisir.

Le lendemain, à l'heure convenue, Bonafoux arriva à Bonette, c'était le nom de la maison de campagne qu'habitaient la femme et la fille de M. Marouin. Quant à lui, attaché au barreau de Toulon, il était obligé de rester dans cette ville Après les premiers compliments d'usage, Bonafoux s'avança vers la fenêtre, et faisant signe à Marouin de le rejoindre :

— Je croyais, lui dit-il avec inquiétude, que votre campagne était située près de la mer.

— Nous en sommes à dix minutes de chemin à peine.

— Mais on ne l'aperçoit pas.

— C'est cette colline qui nous empêche de la voir.

— En attendant le déjeuner, voulez-vous que nous allions faire un tour sur la côte ?

— Volontiers. Votre cheval n'est pas encore dessellé, je vais faire mettre la selle au mien, et je viens vous reprendre.

Marouin sortit. Bonafoux resta devant la fenêtre, absorbé dans ses pensées. Au reste, les maîtresses de la maison, distraites par les préparatifs du déjeuner, ne remarquèrent point ou ne parurent point remarquer sa préoccupation. Au bout de cinq minutes, Marouin rentra ; tout était prêt. L'avocat et son hôte montèrent à cheval, et se dirigèrent rapidement vers la mer. Arrivé sur la grève, le capitaine ralentit le pas de sa monture, et, longeant la plage pendant une demi-heure à peu près, il parut apporter la plus grande attention au gisement des côtes. Marouin le suivait sans lui faire de questions sur cet examen, que sa qualité d'officier de marine rendait tout naturel. Enfin, après une heure de marche, les deux convives rentrèrent à la maison de campagne.

Marouin voulut faire desseller les chevaux ; mais bientôt Bonafoux s'y opposa, disant qu'aussitôt après le déjeuner il était obligé de retourner à Toulon. Effectivement, à peine le café était-il enlevé, que le capitaine se leva et prit congé de ses hôtes. Marouin, rappelé à la ville par ses affaires, monta à cheval avec lui, et les deux amis reprirent ensemble le chemin de Toulon.

Au bout de dix minutes de marche, Bonafoux se rapprocha de son compagnon de route, et lui appuyant la main sur la cuisse :

— Marouin, lui dit-il, j'ai quelque chose de grave à vous dire, un secret important à vous confier.

— Dites, capitaine. Après les confesseurs, vous savez qu'il n'y a rien de plus discret que les notaires, et après les notaires que les avocats.

— Vous pensez bien que je ne suis pas venu à votre campagne pour le seul plaisir de faire une promenade. Un objet plus important, une responsabilité plus sérieuse me préoccupent, et je vous ai choisi entre tous mes amis, pensant que vous m'étiez assez dévoué pour me rendre un grand service.

— Vous avez bien fait, capitaine.

— Venons au fait clairement et rapidement, comme il convient de le faire entre hommes qui s'estiment et qui comptent l'un sur l'autre. Mon oncle, le roi Joachim, est proscrit ; il est caché chez moi, mais il ne peut y rester, car je suis la première personne chez laquelle on viendra faire visite. Votre campagne est isolée, et, par conséquent, on ne peut plus convenable pour lui servir de retraite. Il faut que vous la mettiez à notre disposition jusqu'au moment où les événements permettront au roi de prendre une détermination quelconque.

— Vous pouvez en disposer, dit Marouin.

— C'est bien ; mon oncle y viendra coucher cette nuit.

— Mais donnez-moi le temps au moins de le rendre digne de l'hôte royal que je vais avoir l'honneur de recevoir.

— Mon pauvre Marouin, vous vous donneriez une peine inutile, et vous nous imposeriez un retard fâcheux. Le roi Joachim a perdu l'habitude des palais et des courtisans ; il est trop heureux aujourd'hui quand il trouve une chaumière et un ami ; d'ailleurs, je l'ai prévenu, tant d'avance j'étais sûr de votre réponse. Il compte coucher chez vous ce soir ; si maintenant j'essayais de changer quelque chose à sa détermination, il verrait un refus dans ce qui ne serait qu'un délai, et vous perdriez tout le mérite de votre belle et bonne action. Ainsi, c'est chose dite : ce soir, à dix heures, au Champ-de-Mars.

A ces mots, le capitaine mit son cheval au galop et disparut Marouin fit tourner bride au sien, et revint à sa campagne donner les ordres nécessaires à la réception d'un étranger dont il ne dit pas le nom.

A dix heures du soir, ainsi que la chose avait été convenue, Marouin était au Champ-de-Mars, encombré alors par l'artillerie de campagne du maréchal Brune. Personne n'était arrivé encore. Il se promenait entre les caissons, lorsque le factionnaire vint à lui et lui demanda ce qu'il faisait. La réponse était assez difficile : on ne se promène guère pour son plaisir à dix heures du soir au milieu d'un parc d'artillerie ; aussi demanda-t-il à parler au chef du poste. L'officier s'avança : M. Marouin se fit reconnaître à lui pour avocat, adjoint au maire de la ville de Toulon, lui dit qu'il avait donné rendez-vous à quelqu'un au Champ-de-Mars, ignorant que ce fût chose défendue, et qu'il attendait cette personne. En conséquence de cette explication, l'officier l'autorisa à rester, et rentra au poste. Quant à la sentinelle, fidèle observatrice de la subordination, elle continua sa promenade mesurée sans s'inquiéter davantage de la présence d'un étranger.

Quelques minutes après, un groupe de plusieurs personnes parut du côté des Lices. Le ciel était magnifique, la lune brillante. Marouin reconnut Bonafoux et s'avança vers lui. Le capitaine lui prit aussitôt la main, le conduisit au roi, et s'adressant successivement à chacun d'eux :

— Sire, dit-il, voici l'ami dont je vous ai parlé.

Puis, se retournant vers Marouin :

— Et vous, lui dit-il, voici le roi de Naples, proscrit et fugitif, que je vous confie. Je ne parle pas de la possibilité qu'il reprenne un jour sa couronne ; ce serait vous ôter tout le mérite de votre belle action... Maintenant servez-lui de guide, nous vous suivrons de loin, marchez.

Le roi et l'avocat se mirent en route aussitôt. Murat était alors vêtu d'une redingote bleue, moitié militaire, moitié civile, et boutonnée jusqu'en haut ; il avait un pantalon blanc et des bottes à éperons. Il portait les cheveux longs, de larges moustaches et d'épais favoris qui lui faisaient le tour du cou. Tout le long de la route il interrogea son hôte sur la situation de la campagne qu'il allait habiter et sur la facilité qu'il aurait, en cas d'alerte, à gagner la mer. Vers minuit, le roi et Marouin arrivèrent à Bonette ; la suite royale les rejoignit au bout de dix minutes : elle se composait d'une trentaine de personnes. Après avoir pris quelques rafraîchissements, cette petite troupe, dernière cour du roi déchu, se retira pour se disperser dans la ville et ses environs, et Murat resta seul avec les femmes, ne gardant auprès de lui qu'un seul valet nommé Leblanc.

Murat resta un mois à peu près dans cette solitude, occupant toutes ses journées à répondre aux journaux qui l'avaient accusé de trahison envers l'empereur. Cette accusation était sa préoccupation, son fantôme, son spectre : jour et nuit il essayait de l'écarter, en cherchant dans la position difficile où il s'était trouvé toutes les raisons qu'elle pouvait lui offrir d'agir comme il avait agi. Pendant ce temps, la désastreuse nouvelle de la défaite de Waterloo s'était répandue. L'empereur, qui venait de proscrire, était proscrit lui-même, et il attendait à Rochefort, comme Murat à Toulon, ce que les ennemis allaient décider de lui. On ignore encore à quelle voix intérieure a cédé Napoléon lorsque, repoussant les conseils du général Lallemand et le dévouement du capitaine Bodin, il préféra l'Angleterre à l'Amérique, et s'en alla, moderne Prométhée, s'étendre sur le rocher de Sainte-Hélène.

Nous allons dire, nous, quelle circonstance fortuite ecn

duisit Murat dans les fossés du Pizzo; puis, nous laisserons nos lecteurs tirer de cette étrange histoire telle déduction philosophique qu'il leur plaira. Quant à nous, simple annaliste, nous ne pouvons que répondre de l'exactitude des faits que nous avons déjà racontés et de ceux qui vont suivre.

Le roi Louis XVIII était remonté sur le trône; tout espoir de rester en France était donc perdu pour Murat; il fallait partir. Son neveu Bonafoux fréta un brick pour les États-Unis, sous le nom du prince Rocca Romana. Toute la suite se rendit à bord, et l'on commença d'y faire transporter les objets précieux que le proscrit avait pu sauver dans le naufrage de sa royauté. D'abord ce fut un sac d'or pesant cent livres à peu près, une garde d'épée sur laquelle étaient les portraits du roi, de la reine et de ses enfants, et les actes de l'état civil de sa famille, reliés en velours et ornés de ses armes. Quant à Murat, il avait gardé sur lui une ceinture dans laquelle était, entre quelques papiers précieux, une vingtaine de diamants démontés qu'il estimait lui-même à une valeur de quatre millions.

Tous ces préparatifs de départ arrêtés, il fut convenu que le lendemain, 1er août, à cinq heures du matin, la barque du brick viendrait chercher le roi dans une petite baie distante de dix minutes du chemin de la maison de campagne qu'il habitait.

Le roi passa la nuit à tracer à M. Marouin un itinéraire à l'aide duquel il devait arriver jusqu'à la reine, qui alors était, je crois, en Autriche.

Au moment de partir il fut terminé, et en quittant le seuil de cette maison hospitalière où il avait trouvé un refuge, il le remit à son hôte avec un volume de Voltaire que son édition stéréotype rendait portatif. Au bas du conte de *Micromégas*, le roi avait écrit (1):

« Tranquillise-toi, ma chère Caroline; quoique bien malheureux, je suis libre. Je pars sans savoir où je vais; mais partout où j'irai mon cœur sera à toi et à mes enfants.

« J. M. »

Dix minutes après, Murat et son hôte attendaient sur la plage de Bonette l'arrivée du canot qui devait conduire le fugitif à son bâtiment.

Ils attendirent ainsi jusqu'à midi, et rien ne parut, et cependant ils voyaient à l'horizon le brick sauveur qui, ne pouvant tenir l'ancre à cause de la profondeur de la mer, courait des bordées, au risque, par cette manœuvre, de donner l'éveil aux sentinelles de la côte.

A midi, le roi, écrasé de fatigue, brûlé par le soleil, était couché sur la plage, lorsqu'un domestique arriva, portant quelques rafraîchissements que madame Marouin, inquiète, envoyait à tout hasard à son mari. Le roi prit un verre d'eau rougie, mangea une orange, se releva un instant pour regarder si, dans l'immensité de cette mer, il ne verrait pas venir à lui la barque qu'il attendait. La mer était déserte, et le brick seul se courbait gracieusement à l'horizon, impatient de partir comme un cheval qui attend son maître.

Le roi poussa un soupir et se recoucha sur le sable. Le domestique retourna à Bonette avec l'ordre d'envoyer à la plage le frère de M. Marouin. Un quart d'heure après, il arrivait et presque aussitôt il repartait à grande course de cheval pour Toulon, afin de savoir de M. Bonafoux la cause qui avait empêché la barque de venir prendre le roi. En arrivant chez le capitaine, il trouva la maison envahie par la force armée; on faisait une visite domiciliaire dont Murat était l'objet.

Le messager parvint enfin au milieu du tumulte jusqu'à celui auprès duquel il était envoyé; et là il apprit que le canot était parti à l'heure convenue, et qu'il fallait qu'il se fût égaré dans les calangues de Saint-Louis et de Sainte-Marguerite. C'est en effet ce qui était arrivé.

A cinq heures, M. Marouin rapportait ces nouvelles à son frère et au roi. Elles étaient embarrassantes. Le roi n'avait plus le courage de défendre sa vie, même par la fuite: il était dans un de ces moments d'abattement qui saisissent parfois l'homme le plus fort, incapable d'émettre une opinion pour sa propre sûreté, et laissant M. Marouin maître d'y pourvoir comme bon lui semblerait. En ce moment un pêcheur rentrait en chantant dans le port. Marouin lui fit signe de venir; il obéit.

Marouin commença par acheter à cet homme tout le poisson qu'il avait pris, puis, après qu'il l'eût payé avec quelques pièces de monnaie, il fit briller de l'or à ses yeux, et lui offrit trois louis s'il voulait conduire un passager au brick que l'on apercevait en face de la Croix-des-Signaux. Le pêcheur accepta. Cette chance de salut rendit à l'instant même toutes ses forces à Murat; il se leva, embrassa M. Marouin, lui recommanda d'aller trouver sa femme et de lui remettre le volume de Voltaire, puis il s'élança dans la barque, qui s'éloigna aussitôt.

Elle était déjà à quelque distance de la côte, lorsque le roi arrêta le rameur et fit signe à Marouin qu'il avait oublié quelque chose. En effet, sur la plage était un sac de nuit dans lequel Murat avait renfermé une magnifique paire de pistolets montés en vermeil, qui lui avait été donnée par la reine, à laquelle il tenait prodigieusement. A peine fut-il à portée de la voix qu'il indiqua à son hôte le motif de son retour. Celui-ci prit aussitôt la valise, et, sans attendre que Murat touchât terre, il la lui jeta de la plage dans le bateau; en tombant, le sac de nuit s'ouvrit, et un des pistolets en sortit. Le pêcheur ne jeta qu'un coup d'œil sur l'arme royale, mais ce fut assez pour qu'il remarquât sa richesse et qu'il conçût des soupçons. Il n'en continua pas moins de ramer vers le bâtiment. M. Marouin, le voyant s'éloigner, laissa son frère sur la côte, et, saluant une dernière fois le roi qui lui rendit son salut, retourna vers la maison pour calmer les inquiétudes de sa femme et prendre lui-même quelques heures de repos dont il avait grand besoin.

Deux heures après, il fut réveillé par une visite domiciliaire; sa maison, à son tour, était envahie par la gendarmerie. On chercha de tous les côtés sans trouver trace du roi. Au moment où les recherches étaient le plus acharnées, son frère rentra: Marouin le regarda en souriant, car il croyait le roi sauvé; mais à l'expression de l'arrivant, il vit qu'il était advenu quelque nouveau malheur. Aussi, au premier moment de relâche que lui donnèrent les visiteurs, il s'approcha de son frère.

— Eh bien! dit-il, le roi est à bord, j'espère?

— Le roi est à cinquante pas d'ici, caché dans la masure.

— Pourquoi est-il revenu?

— Le pêcheur a prétexté un gros temps, et a refusé de le conduire jusqu'au brick.

— Le misérable!

Les gendarmes rentrèrent.

Toute la nuit se passa en visites infructueuses dans la maison et ses dépendances; plusieurs fois ceux qui cherchaient le roi passèrent à quelques pas de lui, et Murat put entendre leurs menaces et leurs imprécations. Enfin, une demi-heure avant le jour, ils se retirèrent. Marouin les laissa s'éloigner, et aussitôt qu'il les eut perdus de vue, il courut à l'endroit où devait être le roi. Il le trouva couché dans un enfoncement et tenant un pistolet de chaque main. Le malheureux n'avait pu résister à la fatigue et s'était endormi. Il hésita un instant à le rendre à cette vie errante et tourmentée; mais il n'y avait pas une minute à perdre. Il le réveilla.

Aussitôt ils s'acheminèrent vers la côte; le brouillard matinal s'étendait sur la mer. On ne pouvait distinguer à deux cents pas de distance: ils furent obligés d'attendre. Enfin les premiers rayons du soleil commencèrent à attirer à eux cette vapeur nocturne; elle se déchira, glissant sur la mer, pareille aux nuages qui glissent au ciel. L'œil avide du roi plongeait dans chacune des vallées humides qui se creusaient devant lui, sans y rien distinguer; cependant il espérait toujours que derrière ce rideau mobile il finirait par apercevoir le brick sauveur. Peu à peu l'horizon s'éclaircit; de légères vapeurs, semblables à des fumées, coururent encore quelque temps à la surface de la mer, et, dans chacune d'elles le roi croyait reconnaître les voiles blanches de son vaisseau. Enfin la dernière s'effaça lentement, la mer se révéla dans toute son immensité: elle était déserte. Le brick, n'osant attendre plus longtemps, était parti pendant la nuit.

— Allons, dit le roi en se retournant vers son hôte, le sort en est jeté, j'irai en Corse.

Le même jour, le maréchal Brune était assassiné à Avignon.

II

LA CORSE

C'est encore sur cette même plage de Bonette, dans cette même baie où nous l'avons vu attendre inutilement le canot de son brick, que, toujours accompagné de son hôte fidèle, nous allons retrouver Murat le 22 août de la même année. Ce n'était plus alors par Napoléon qu'il était menacé, c'était par Louis XVIII qu'il était proscrit: ce n'était plus

(1) Ce volume est encore entre les mains de M. Marouin, à Toulon.

la loyauté militaire de Brune qui venait, les larmes aux yeux, lui signifier les ordres qu'il avait reçus, c'était l'ingratitude haineuse de M. de Rivière, qui mettait à prix (1) la tête de celui qui avait sauvé la sienne (2). M. de Rivière avait bien écrit à l'ex-roi de Naples de s'abandonner à la bonne foi du roi de France, mais cette vague invitation n'avait point paru au proscrit une garantie suffisante, surtout de la part d'un homme qui venait de laisser égorger, presque sous ses yeux, un maréchal de France porteur d'un sauf-conduit signé de sa main. Murat savait le massacre des Mamelouks à Marseille, l'assassinat de Brune à Avignon; il avait été prévenu la veille par le commissaire de police de Toulon (3) que l'ordre formel avait été donné de l'arrêter : il n'y avait donc pas moyen de rester plus longtemps en France. La Corse, avec ses villes hospitalières, ses montagnes amies, et ses forêts impénétrables, était à cinquante lieues à peine; il fallait gagner la Corse, et attendre dans ses villes, dans ses montagnes ou dans ses forêts, ce que les rois décideraient relativement au sort de celui qu'ils avaient appelé sept ans leur frère.

A dix heures du soir, le roi descendit sur la plage. Le bateau qui devait l'emporter n'était pas encore au rendez-vous; mais, cette fois, il n'y avait aucune crainte qu'il y manquât; la baie avait été reconnue, pendant la journée, par trois amis dévoués à la fortune adverse : c'étaient MM. Blancard, Langlade et Donadieu, tous trois officiers de marine, hommes de tête et de cœur, qui s'étaient engagés sur leur vie à conduire Murat en Corse, et qui en effet allaient exposer leur vie pour accomplir cette promesse. Murat vit donc sans inquiétude la plage déserte : ce retard, au contraire, lui donnait quelques instants de joie filiale.

Sur ce bout de terrain, sur cette langue de sable, le malheureux proscrit se cramponnait encore à la France, sa mère, tandis qu'une fois le pied posé sur ce bâtiment qui allait l'emporter, la séparation devait être longue, sinon éternelle. Au milieu de ces pensées, il tressaillit tout à coup et poussa un soupir : il venait d'apercevoir, dans l'obscurité transparente de la nuit méridionale, une voile glissant sur les vagues comme un fantôme.

Bientôt un chant de marin se fit entendre : Murat reconnut le signal convenu, il y répondit en brûlant l'amorce d'un pistolet, et aussitôt la barque se dirigea vers la terre; mais, comme elle tirait trois pieds d'eau, elle fut forcée de s'arrêter à dix ou douze pas de la plage; deux hommes se jetèrent aussitôt à la mer, et gagnèrent le bord, le troisième resta enveloppé dans son manteau et couché près du gouvernail.

— Eh bien! mes braves amis, dit le roi en allant au-devant de Blancard et de Langlade jusqu'à ce qu'il sentit la vague mouiller ses pieds, le moment est arrivé, n'est-ce pas? Le vent est bon, la mer calme; il faut partir.

— Oui, répondit Langlade, oui, sire, il faut partir, et peut-être cependant serait-il plus sage de remettre la chose à demain.

— Pourquoi? reprit Murat.

Langlade ne répondit point; mais se tournant vers le couchant, il leva la main, et, selon l'habitude des marins, il siffla pour appeler le vent.

— C'est inutile, dit Donadieu, qui était resté dans la barque, voici les premières bouffées qui arrivent, bientôt tu en auras à n'en savoir que faire... Prends garde, Langlade, prends garde, parfois en appelant le vent on éveille la tempête.

Murat tressaillit, car il semblait que cet avis qui s'élevait de la mer, lui était donné par l'esprit des eaux; mais l'impression fut courte, et il se remit à l'instant.

— Tant mieux, dit-il, plus nous aurons de vent, plus vite nous marcherons.

— Oui, répondit Langlade, seulement Dieu sait où il nous conduira, s'il continue à tourner ainsi.

— Ne partez pas cette nuit, sire, dit Blancard, joignant son avis à celui de ses deux compagnons.

— Mais enfin, pourquoi cela?

— Parce que, vous voyez cette ligne noire, n'est-ce pas? Eh bien! au coucher du soleil elle était à peine visible, la voilà maintenant qui couvre une partie de l'horizon; dans une heure il n'y aura plus une étoile au ciel.

— Avez-vous peur? dit Murat.

— Peur! répondit Langlade, et de quoi? de l'orage? Il haussa les épaules. C'est à peu près comme si je demandais à Votre Majesté si elle a peur d'un boulet de canon. Ce que nous en disons, c'est pour vous, sire; mais que voulez-vous que fasse l'orage à des chiens de mer comme nous?

— Partons donc! s'écria Murat en poussant un soupir. Adieu, Marouin... Dieu seul peut vous récompenser de ce que vous avez fait pour moi. Je suis à vos ordres, Messieurs.

A ces mots, les deux marins saisirent le roi chacun par une cuisse, et l'élevant sur leurs épaules, ils entrèrent aussitôt dans la mer; en un instant il fut à bord, Langlade et Blancard montèrent derrière lui, Donadieu resta au gouvernail; les deux autres officiers se chargèrent de la manœuvre et commencèrent leur service en déployant les voiles. Aussitôt, comme un cheval qui sent l'éperon, la petite barque sembla s'animer; les marins jetèrent un coup d'œil insoucieux vers la terre, et Murat, sentant qu'il s'éloignait, se retourna du côté de son hôte et lui cria une dernière fois :

— Vous avez votre itinéraire jusqu'à Trieste. N'oubliez pas ma femme!... Adieu!... Adieu!

— Dieu vous garde, sire! murmura Marouin.

Et quelque temps encore, grâce à la voile blanche qui se dessinait dans l'ombre, il put suivre des yeux la barque qui s'éloignait rapidement; enfin elle disparut. Marouin resta encore quelque temps sur le rivage, quoiqu'il ne vit plus rien; alors un cri affaibli par la distance parvint encore jusqu'à lui : ce cri était le dernier adieu de Murat à la France.

Lorsque M. Marouin me raconta un soir, au lieu même où la chose s'était passée, ces détails que je viens de décrire, ils lui étaient si présents, quoique vingt ans se fussent écoulés depuis lors, qu'il se rappelait jusqu'aux moindres accidents de cet embarquement nocturne. De ce moment, il m'assura qu'un pressentiment de malheur l'avait saisi, qu'il ne pouvait s'arracher de cette plage et que plusieurs fois l'envie lui prit de rappeler le roi; mais, pareil à un homme qui rêve, sa bouche s'ouvrait sans laisser échapper aucun son. Il craignait de paraître insensé; et ce ne fut qu'à une heure du matin, c'est-à-dire deux heures et demie après le départ de la barque, qu'il rentra chez lui avec une tristesse mortelle dans le cœur.

Quant aux aventureux navigateurs, ils s'étaient engagés dans cette large ornière marine qui mène de Toulon à Bastia, et d'abord l'événement parut, aux yeux du roi, démentir la prédiction de nos marins : le vent, au lieu de s'augmenter, tomba peu à peu, et deux heures après le départ, la barque se balançait sans reculer ni avancer sur des vagues qui, de minute en minute, allaient s'aplanissant. Murat regardait tristement s'éteindre, sur cette mer où il se croyait enchaîné, le sillon phosphorescent que le bâtiment traînait après lui : il avait amassé du courage contre la tempête, mais non contre le calme; et, sans même interroger ses compagnons de voyage, à l'inquiétude desquels il se méprenait, il se coucha au fond du bateau, s'enveloppa de son manteau, et fermant les yeux comme s'il dormait, il s'abandonna au flot de ses pensées, bien autrement tumultueux et agité que celui de la mer. Bientôt les deux marins croyant à son sommeil, se réunirent au pilote, et s'asseyant près du gouvernail commencèrent à tenir conseil.

— Vous avez eu tort, Langlade, dit Donadieu, de prendre une barque ou si petite ou si grande : sans pont nous ne pouvons résister à la tempête, et sans rames nous ne pouvons avancer dans le calme.

— Sur Dieu! je n'avais pas le choix. J'ai été obligé de prendre ce que j'ai rencontré, et si ce n'était pas l'époque des madragues (1), je n'aurais pas même trouvé cette mauvaise péniche, ou bien il me l'aurait fallu aller chercher dans le port, et la surveillance est telle que j'y serais bien entré, mais je n'aurais probablement pas pu en sortir.

— Est-elle solide au moins? dit Blancard.

— Pardieu! tu sais bien ce que c'est que des planches et des clous qui trempent depuis dix ans dans l'eau salée. Dans les occasions ordinaires on n'en voudrait pas pour aller de Marseille au château d'If; dans une circonstance comme la nôtre, on ferait le tour du monde dans une coquille de noix.

— Chut! dit Donadieu. Les marins écoutèrent : un grondement lointain se fit entendre, mais si faible qu'il fallait l'oreille exercée d'un enfant de la mer pour le distinguer.

— Oui, oui, dit Langlade; c'est un avertissement pour ceux qui ont des jambes ou des ailes de regagner le nid qu'ils n'auraient pas dû quitter.

— Sommes-nous loin des îles? dit vivement Donadieu.

— A une lieue environ.

— Mettez le cap sur elles.

— Et pourquoi faire? dit Murat en se soulevant.

— Pour y relâcher, sire, si nous le pouvons.

— Non, non! s'écria Murat, je ne veux plus remettre le pied à terre qu'en Corse; je ne veux pas quitter encore une fois la France. D'ailleurs, la mer est calme et voilà le vent qui nous revient.

— Tout à bas! cria Donadieu.

Aussitôt Langlade et Blancard se précipitèrent pour exécuter la manœuvre. La voile glissa le long du mât, et s'abattit au fond du bâtiment.

(1) A 48,000 francs.
(2) Conspiration de Pichegru.
(3) M. Joliclève.

(1) Pêche du thon.

— Que faites-vous? cria Murat; oubliez-vous que je suis roi et que j'ordonne?

— Sire, dit Donadieu, il y a un roi plus puissant que vous ici, c'est Dieu; il y a une voix qui couvre la vôtre, c'est celle de la tempête... Laissez-nous sauver Votre Majesté, si la chose est possible, et n'exigez rien de plus...

En ce moment un éclair sillonna l'horizon, un coup de tonnerre, plus rapproché que le premier, se fit entendre, une légère écume monta à la surface de l'eau, la barque frissonna comme un être animé. Murat commença à comprendre que le danger venait; alors il se leva en souriant, jeta derrière lui son chapeau, secoua ses longs cheveux, aspira l'orage comme il aspirait la fumée; le soldat était prêt à combattre.

— Sire, dit Donadieu, vous avez bien vu des batailles; mais peut-être n'avez-vous point vu une tempête: si vous êtes curieux de ce spectacle, cramponnez-vous au mât et regardez, car en voilà une qui se présente bien.

— Que faut-il que je fasse? dit Murat; ne puis-je vous aider en rien?

— Non! pas pour le moment, sire; plus tard nous vous emploierons aux pompes.

Pendant ce dialogue, l'orage avait fait des progrès; il arrivait sur les voyageurs comme un cheval de course, soufflant le vent et le feu par ses naseaux, hennissant le tonnerre et faisant voler l'écume des vagues sous ses pieds.

Donadieu pressa le gouvernail, la barque céda comme si elle comprenait la nécessité d'une prompte obéissance, et présenta sa poupe au choc du vent; alors la bourrasque passa, laissant derrière elle la mer tremblante, et tout parut rentrer dans le repos. La tempête reprenait haleine.

— En sommes-nous donc quittes pour cette rafale? dit Murat.

— Non, Votre Majesté, dit Donadieu, ceci n'est qu'une affaire d'avant-garde; tout à l'heure le corps d'armée va donner.

— Et ne faisons-nous pas quelques préparatifs pour le recevoir? dit gaiement le roi.

— Lesquels? dit Donadieu. Nous n'avons plus un pouce de toile où le vent puisse mordre, et tant que la barque ne fera pas eau, nous flotterons comme un bouchon de liège. Tenez-vous bien, sire!...

En effet, une seconde bourrasque accourait, plus rapide que la première, accompagnée de pluie et d'éclairs.

Donadieu essaya de répéter la même manœuvre, mais il ne put virer si rapidement que le vent n'enveloppât la barque; le mât se courba comme un roseau; le canot embarqua une vague.

— Aux pompes! cria Donadieu. Sire, voilà le moment de nous aider...

Blancard, Langlade et Murat saisirent leurs chapeaux et se mirent à vider la barque. La position de ces quatre hommes était affreuse: elle dura trois heures.

Au point du jour le vent faiblit; cependant la mer resta grosse et tourmentée. Le besoin de manger commença à se faire sentir; toutes les provisions avaient été atteintes par l'eau de mer, le vin seul avait été préservé du contact. Le roi prit une bouteille, en avala le premier quelques gorgées; puis il la passa à ses compagnons, qui burent à leur tour: la nécessité avait chassé l'étiquette. Langlade avait par hasard sur lui quelques tablettes de chocolat, qu'il offrit au roi. Murat en fit quatre parts égales et força ses compagnons de manger; puis, le repas fini, on orienta vers la Corse; mais la barque avait tellement souffert qu'il n'y avait pas probabilité qu'elle pût gagner Bastia.

Le jour se passa tout entier sans que les voyageurs pussent faire plus de dix lieues; ils naviguaient sous la petite voile de foc, n'osant tendre la grande voile, et le vent était si variable, que le temps se perdait à combattre ses caprices. Le soir une voie d'eau se déclara; elle pénétrait à travers les planches disjointes; les mouchoirs réunis de l'équipage suffirent pour tamponner la barque, et la nuit qui descendit triste et sombre, les enveloppa pour la seconde fois de son obscurité. Murat, écrasé de fatigue, s'endormit; Blancard et Langlade reprirent place près de Donadieu; et ces trois hommes, qui semblaient insensibles au sommeil et à la fatigue, veillèrent à la tranquillité de son sommeil.

La nuit fut en apparence, assez tranquille; cependant quelquefois des craquements sourds se faisaient entendre. Alors les trois marins se regardaient avec une expression étrange, puis leurs yeux se reportaient vers le roi, qui dormait au fond de ce bâtiment, dans son manteau trempé d'eau de mer, aussi profondément qu'il avait dormi dans les sables de l'Égypte et dans les neiges de la Russie. Alors l'un d'eux se levait, s'en allait à l'autre bout du canot en sifflant entre ses dents l'air d'une chanson provençale... puis, après avoir consulté le ciel, les vagues et la barque, il revenait auprès de ses camarades et se rasseyait en murmurant:

— C'est impossible, à moins d'un miracle, nous n'arriverons jamais.

La nuit s'écoula dans ces alternatives. Au point du jour on se trouva en vue d'un bâtiment:

— Une voile! s'écria Donadieu, une voile!

A ce cri le roi se réveilla. En effet, un petit brick marchand apparaissait, venant de Corse et faisant route vers Toulon. Donadieu mit le cap sur lui; Blancard hissa les voiles au point de fatiguer la barque, et Langlade courut à la proue, élevant le manteau du roi au bout d'une espèce de harpon. Bientôt les voyageurs s'aperçurent qu'ils avaient été vus; le brick manœuvra de manière à se rapprocher d'eux; au bout de dix minutes ils se trouvèrent à cinquante pas l'un de l'autre. Le capitaine parut sur l'avant. Alors le roi le héla, lui offrant une forte récompense s'il voulait le recevoir à bord avec ses trois compagnons et les conduire en Corse. Le capitaine écouta la proposition; puis aussitôt, se tournant vers l'équipage, il donna à demi-voix un ordre que Donadieu ne put entendre, mais qu'il saisit probablement par le geste, car aussitôt il commanda à Langlade et à Blancard une manœuvre qui avait pour but de s'éloigner du bâtiment. Ceux-ci obéirent avec la promptitude passive des marins; mais le roi frappa du pied:

— Que faites-vous, Donadieu? que faites-vous? s'écria-t-il; ne voyez-vous pas qu'il vient à nous?

— Oui, sur mon âme; je le vois... Obéissez, Langlade; alerte, Blancard. Oui, il vient sur nous, et peut-être m'en suis-je aperçu trop tard. C'est bien, c'est bien; à moi maintenant. Alors il se coucha sur le gouvernail, et lui imprima un mouvement si subit et si violent, que la barque, forcée de changer immédiatement de direction, sembla se raidir contre lui, comme ferait un cheval contre le frein; enfin elle obéit. Une vague énorme, soulevée par le géant qui venait sur elle, l'emporta avec elle comme une feuille; le brick passa à quelques pieds de sa poupe.

— Ah! traître! s'écria le roi, qui commença seulement à s'apercevoir de l'intention du capitaine; en même temps il tira un pistolet de sa ceinture, en criant: A l'abordage, à l'abordage! et essaya de faire feu sur le brick; mais la poudre était mouillée et ne s'enflamma point. Le roi était furieux, et ne cessait de crier: A l'abordage, à l'abordage!

— Oui, oui, le misérable, ou plutôt l'imbécile, dit Donadieu, il nous a pris pour des forbans, et il a voulu nous couler, comme si nous avions besoin de lui pour cela.

En effet, jetant les yeux sur le canot, il était facile de s'apercevoir qu'il commençait à faire eau.

La tentative de salut que venait de risquer Donadieu avait effroyablement fatigué la barque et la mer entrait par plusieurs écartements de planches; il fallut se mettre à puiser l'eau avec les chapeaux; ce travail dura dix heures. Enfin Donadieu fit, pour la seconde fois, entendre le cri sauveur:

— Une voile! une voile!...

Le roi et ses deux compagnons cessèrent aussitôt leur travail; on hissa de nouveau les voiles, on mit le cap sur le bâtiment qui s'avançait et l'on cessa de s'occuper de l'eau qui, n'étant plus combattue, gagna rapidement.

Désormais c'était une question de temps, de minutes, de secondes, voilà tout; il s'agissait d'arriver au bâtiment avant de couler bas.

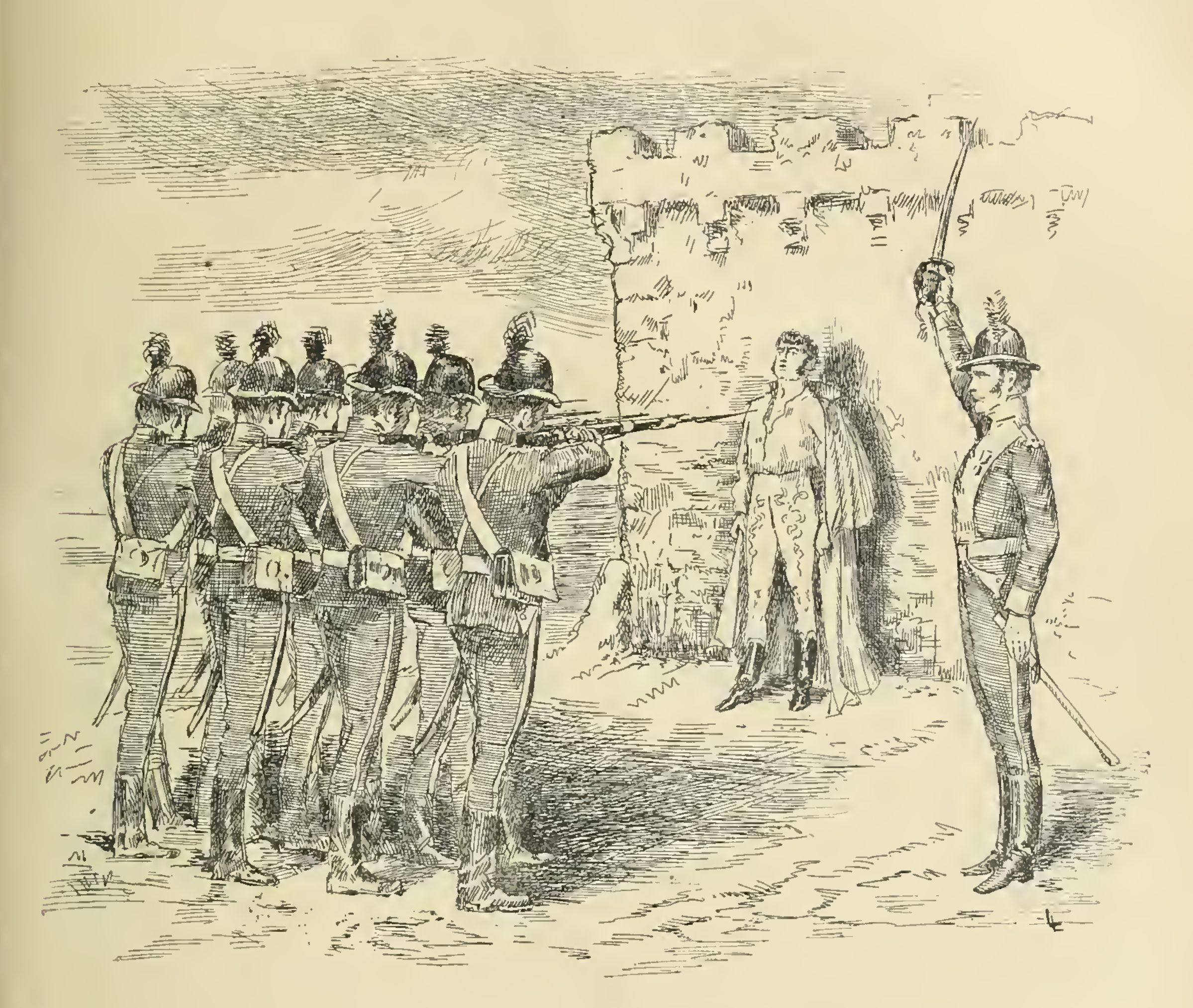
Le bâtiment, de son côté, semblait comprendre la position désespérée de ceux qui imploraient son secours, il venait au pas de course; Langlade le reconnut le premier, c'était une balancelle du gouvernement, un bateau de poste qui faisait le service entre Toulon et Bastia. Langlade était l'ami du capitaine, il l'appela par son nom avec cette voix puissante de l'agonie, et il fut entendu. Il était temps, l'eau gagnait toujours; le roi et ses compagnons étaient déjà dans la mer jusqu'aux genoux; le canot gémissait comme un mourant qui râle; il n'avançait plus et commençait à tourner sur lui-même. En ce moment, deux ou trois câbles, jetés de la balancelle, tombèrent dans la barque; le roi en saisit un, s'élança et saisit l'échelle de corde: il était sauvé. Blancard et Langlade en firent autant presque aussitôt; Donadieu resta le dernier, comme c'était son devoir de le faire, et au moment où il mettait un pied sur l'échelle du bord, il sentit sous l'autre s'enfoncer la barque qu'il quittait: il se retourna avec la tranquillité d'un marin, vit le gouffre ouvrir sa vaste gueule au-dessous de lui et aussi la barque dévorée tournoya et disparut. Cinq secondes encore, et ces quatre hommes, qui maintenant étaient sauvés, étaient à tout jamais perdus (1)!...

Murat était à peine sur le pont, qu'un homme vint se jeter à ses pieds; c'était un mameluok qu'il avait autrefois ramené d'Egypte, et qui s'était depuis marié à Castellamare; des affaires de commerce l'avaient attiré à Marseille où, par miracle, il avait échappé au massacre de ses frères et, malgré le déguisement qui le couvrait et les fatigues

(1) Ces détails sont populaires à Toulon, et m'ont été racontés vingt fois à moi-même pendant le double séjour que je fis en 1834 et 18 dans cette ville; quelques-uns de ceux qui me les rapportaient le tenaient de la bouche même de Langlade et de Donadieu.

qu'il venait d'essuyer, il avait reconnu son ancien maître. Ses exclamations de joie ne permirent pas au roi de garder plus longtemps son incognito ; alors le sénateur Casabianca, le capitaine Oletta, un neveu du prince Baciocchi, un ordonnateur nommé Boërco, qui fuyaient eux-mêmes les massacres du Midi, se trouvant sur le bâtiment, le saluèrent du nom de Majesté et lui improvisèrent une petite cour : le passage était brusque, il opéra un changement rapide ; ce n'était plus Murat le proscrit, c'était Joachim Ier, roi de Naples.

La terre de l'exil disparut avec la barque engloutie ; à sa



Exécution de Murat.

place, Naples et son golfe magnifique apparurent à l'horizon comme un merveilleux mirage, et sans doute la première idée de la fatale expédition de Calabre prit naissance pendant ces jours d'enivrement qui suivirent les heures d'agonie. Cependant le roi, ignorant encore quel accueil l'attendait en Corse, prit le nom de comte de Campo Melle, et ce fut sous ce nom que, le 25 août, il prit terre à Bastia. Mais sa précaution fut inutile ; trois jours après son arrivée, personne n'ignorait plus sa présence dans cette ville.

Des rassemblements se formèrent aussitôt, des cris de : « Vive Joachim ! » se firent entendre, et le roi craignant de troubler la tranquillité publique, sortit le même soir de Bastia avec ses trois compagnons et son mamelouk. Deux heures après il entrait à Vescovato, et frappait à la porte du général Franceschetti, qui avait été à son service tout le temps de son règne, et qui, ayant quitté Naples en même temps que le roi, était revenu en Corse habiter avec sa femme la maison de M. Colona Cicaldi, son beau-père. Il était en train de souper lorsqu'on vint lui dire qu'un étranger demandait à lui parler : il sortit et trouva Murat enveloppé d'une capote militaire, la tête enfoncée dans un bonnet de marin, la barbe longue, et portant un pantalon, des guêtres et des souliers de soldat. Le général s'arrêta étonné ; Murat fixa sur lui son grand œil noir ; puis, croisant les bras :

— Franceschetti, lui dit-il, avez-vous à votre table une place pour un général qui a faim ? Avez-vous sous votre toit un asile pour votre roi qui est proscrit ?

Franceschetti jeta un regard de surprise en reconnaissant Joachim, et ne put lui répondre qu'en tombant à ses pieds et en lui baisant la main. De ce moment, la maison du général fut à la disposition de Murat.

A peine le bruit de l'arrivée du roi fut-il répandu dans les environs, que l'on vit accourir à Viscovato des officiers de tous grades, des vétérans qui avaient combattu sous lui, et des chasseurs corses que son caractère aventureux séduisait ; en peu de jours la maison du général fut transformée en palais, le village en résidence royale, et l'île en royaume.

D'étranges bruits se répandirent sur les intentions de Murat ; une armée de neuf cents hommes contribuait à leur donner quelque consistance. C'est alors que Blancard, Langlade et Donadieu prirent congé de lui ; Murat voulut les retenir ; mais ils s'étaient voués au salut du proscrit, et non à la fortune du roi.

Nous avons dit que Murat avait rencontré à bord du bateau de poste de Bastia un de ses anciens mamelouks nommé Othello, et que celui-ci l'avait suivi à Viscovato. L'ex-roi de Naples songea à se faire un agent de cet homme. Des relations de famille le rappelaient tout naturellement à Castellamare ; il lui ordonna d'y retourner, et le chargea de lettres pour les personnes sur le dévouement desquelles il comptait le plus.

Othello partit, arriva heureusement chez son beau-père, et crut pouvoir lui tout dire ; mais celui-ci, épouvanté, prévint la police : une descente nocturne fut faite chez Othello et sa correspondance saisie.

Le lendemain, toutes les personnes auxquelles étaient adressées des lettres furent arrêtées et reçurent l'ordre de répondre à Murat comme si elles étaient libres, et de lui indiquer Salerne comme le lieu le plus propre au débarquement : cinq sur sept eurent la lâcheté d'obéir ; les deux

autres, qui étaient deux frères espagnols, s'y refusèrent absolument : on les jeta dans un cachot.

Cependant le 17 septembre, Murat quitta Viscovato : le général Franceschetti, ainsi que plusieurs officiers corses lui servirent d'escorte ; il s'achemina vers Ajaccio par Cotone, les montagnes de Serra et Bosco, Venaco, Vivaro, les gorges de la forêt de Vezzanovo et Bogognone ; partout il fut reçu et fêté comme un roi, et à la porte des villes il reçut plusieurs députations qui le haranguèrent et le saluèrent du titre de majesté ; enfin, le 23 septembre, il arriva à Ajaccio. La population tout entière l'attendait hors des murs ; son entrée dans la ville fut un triomphe ; il fut porté jusqu'à l'auberge qui avait été désignée d'avance par les maréchaux de logis. Il y avait de quoi tourner la tête à un homme moins impressionnable que Murat ; quant à lui, il était dans l'ivresse. En entrant dans l'auberge, il tendit la main à Franceschetti.

— Voyez, lui dit-il, à la manière dont me reçoivent les Corses, ce que feront pour moi les Napolitains.

C'était le premier mot qui lui échappait sur ses projets à venir, et dès ce jour même il ordonna de tout préparer pour son départ.

On rassembla dix petites felouques : un Maltais, nommé Barbara, ancien capitaine de frégate de la marine napolitaine, fut nommé commandant en chef de l'expédition ; deux cent cinquante hommes furent engagés et invités à se tenir prêts à partir au premier signal. Murat n'attendait plus que les réponses aux lettres d'Othello ; elles arrivèrent dans la matinée du 28. Murat invita tous les officiers à un grand dîner, et fit donner double paye et double ration à ses hommes.

Le roi était au dessert lorsqu'on lui annonça l'arrivée de M. Maceroni ; c'était un envoyé des puissances étrangères qui apportait à Murat la réponse qu'il avait attendue si longtemps à Toulon. Murat se leva de table et passa dans une chambre à côté. M. Maceroni se fit connaître comme chargé d'une mission officielle, et remit au roi l'ultimatum de l'empereur d'Autriche. Il était conçu en ces termes :

« Monsieur Maceroni est autorisé par les présentes à prévenir le roi Joachim que Sa Majesté l'empereur d'Autriche lui accordera un asile dans ses États, sous les conditions suivantes :

1° Le roi prendra un nom privé. La reine, ayant adopté celui de Lipano, on propose au roi de prendre le même nom ;

2° Il sera permis au roi de choisir une ville de la Bohême, de la Moravie ou de la Haute-Autriche, pour y fixer son séjour. Il pourra même, sans inconvénient, habiter une campagne dans ces mêmes provinces ;

3° Le roi engagera sa parole d'honneur envers Sa Majesté Impériale et Royale qu'il n'abandonnera jamais les États autrichiens sans le consentement exprès de l'empereur, et qu'il vivra comme un particulier de distinction, mais soumis aux lois qui sont en vigueur dans les États autrichiens.

En foi de quoi, et afin qu'il en soit fait un usage convenable, le soussigné a reçu l'ordre de l'empereur de signer la présente déclaration.

» Donné à Paris, le 1er septembre 1815.

» Signé : le prince de METTERNICH. »

Murat sourit en achevant cette lecture, puis il fit signe à M. Maceroni de le suivre. Il le conduisit alors sur la terrasse de la maison, qui dominait toute la ville et qui était dominée elle-même par sa bannière qui flottait comme sur un château royal. De là on pouvait voir Ajaccio toute joyeuse et illuminée, le port où se balançait la petite flottille, et les rues encombrées de monde comme un jour de fête. A peine la foule eut-elle aperçu Murat, qu'un cri partit de toutes les bouches : « Vive Joachim ! vive le frère de Napoléon ! vive le roi de Naples ! » Murat salua, et les cris redoublèrent, et la musique de la garnison fit entendre les airs nationaux. M. Maceroni ne savait s'il devait en croire ses yeux et ses oreilles. Lorsque le roi eut joui de son étonnement, il l'invita à descendre au salon. Son état-major y était réuni en grand uniforme ; on se serait cru à Caserte ou à Capo di Monte. Enfin, après un instant d'hésitation, Maceroni se rapprocha de Murat.

— Sire, lui dit-il, quelle réponse dois-je faire à Sa Majesté l'empereur d'Autriche ?

— Monsieur, lui répondit Murat avec cette dignité hautaine qui allait si bien à sa belle figure, vous raconterez à mon frère François ce que vous avez vu et ce que vous avez entendu ; et puis vous ajouterez que je pars cette nuit même pour reconquérir mon royaume de Naples.

III

LE PIZZO

Les lettres qui avaient déterminé Murat à quitter la Corse lui avaient été apportées par un Calabrais nommé Luidgi. Il s'était présenté au roi comme un envoyé de l'Arabe Othello, qui avait été jeté, comme nous l'avons dit, dans les prisons de Naples, ainsi que les personnes auxquelles les dépêches dont il était porteur avaient été adressées.

Ces lettres, écrites par le ministre de la police de Naples, indiquaient à Joachim le port de la ville de Salerne comme le lieu le plus propre au débarquement ; car le roi Ferdinand avait rassemblé sur ce point trois mille hommes de troupes autrichiennes, n'osant se fier aux soldats napolitains, qui avaient conservé de Murat un riche et brillant souvenir.

Ce fut donc vers le golfe de Salerne que la flottille se dirigea ; mais, arrivée en vue de l'île de Caprée, elle fut assaillie par une violente tempête, qui la chassa jusqu'à Paola, petit port situé à dix lieues de Cosenza. Les bâtiments passèrent en conséquence la nuit du 5 au 6 octobre dans une espèce d'échancrure du rivage qui ne mérite pas le nom de rade. Le roi, pour ôter tout soupçon aux gardes des côtes et aux scorridori (1) siciliens, ordonna d'éteindre les feux et de louvoyer jusqu'au jour ; mais, vers une heure du matin, il s'éleva de terre un vent si violent, que l'expédition fut repoussée en haute mer ; de sorte que le 6, à la pointe du jour, le bâtiment que montait le roi se trouva seul. Dans la matinée il rallia la felouque du capitaine Cicconi, et les deux navires mouillèrent à quatre heures de l'après-midi en vue de Santo-Lucido. Le soir, le roi ordonna au chef de bataillon Ottoviani de se rendre à terre pour y prendre des renseignements. Luidgi s'offrit pour l'accompagner. Murat accepta ses bons offices. Ottoviani et son guide se rendirent donc à terre, tandis qu'au contraire Cicconi et sa felouque se remettaient en mer avec mission d'aller à la recherche du reste de la flotte.

Vers les onze heures de la nuit, le lieutenant de quart sur le navire royal distingua au milieu des vagues un homme qui s'avançait en nageant vers le bâtiment. Dès qu'il fut à la portée de la voix, il le héla. Aussitôt le nageur se fit reconnaître : c'était Luidgi. On lui envoya la chaloupe et il remonta à bord. Alors il raconta que le chef de bataillon Ottoviani avait été arrêté, et qu'il n'avait échappé lui-même à ceux qui le poursuivaient qu'en se jetant à la mer.

Le premier mouvement de Murat fut d'aller au secours d'Ottoviani ; mais Luidgi fit comprendre au roi le danger et l'inutilité de cette tentative ; néanmoins Joachim resta jusqu'à deux heures du matin agité et irrésolu. Enfin, il donna l'ordre de reprendre le large. Pendant la manœuvre qui eut lieu à cet effet, un matelot tomba à la mer et disparut avant qu'on eût eu le temps de lui porter secours. Décidément les présages étaient sinistres.

Le 7 au matin, on eut connaissance de deux bâtiments. Le roi ordonna aussitôt de se mettre en mesure de défense ; mais Barbara les reconnut pour être la felouque de Cicconi et la balancelle de Courrand, qui s'étaient réunies et faisaient voile de conserve. On hissa les signaux, et les deux capitaines se rallièrent à l'amiral.

Pendant qu'on délibérait sur la route à suivre, un canot aborda le bâtiment de Murat. Il était monté par le capitaine Pernice et un lieutenant sous ses ordres. Ils venaient demander au roi la permission de passer à son bord, ne voulant point rester à celui de Courrand, qui, à leur avis, trahissait.

Murat l'envoya chercher ; et, malgré ses protestations de dévouement, il le fit descendre avec cinquante hommes dans une chaloupe, et ordonna d'amarrer la chaloupe à son bâtiment. L'ordre fut exécuté aussitôt, et la petite escadre continua sa route, longeant, sans les perdre de vue, les côtes de la Calabre ; mais, à dix heures du soir, au moment où l'on se trouvait à la hauteur du golfe de Sainte-Euphémie, le capitaine Courrand coupa le câble qui le traînait à la remorque, et, faisant force de rames, il s'éloigna de la flottille. Murat s'était jeté sur son lit tout habillé : on le prévint de cet événement. Il s'élança aussitôt sur le pont, et arriva à temps encore pour voir la chaloupe, qui fuyait dans la direction de la Corse, s'enfoncer et disparaître dans

(1) Bâtiments légers armés en guerre.

l'ombre. Il demeura immobile, sans colère et sans cris ; seulement il poussa un soupir et laissa tomber sa tête sur sa poitrine : c'était encore une feuille qui tombait de l'arbre enchanté de ses espérances.

Le général Franceschetti profita de cette heure de découragement pour lui donner le conseil de ne point débarquer dans les Calabres et de se rendre directement à Trieste, afin de réclamer de l'Autriche l'asile qu'elle lui avait offert. Le roi était dans un de ces instants de lassitude extrême et d'abattement mortel où le cœur s'affaisse sur lui-même : il se défendit d'abord, et puis finit par accepter.

En ce moment, le général s'aperçut qu'un matelot, couché dans des enroulements de câbles, se trouvait à portée d'entendre tout ce qu'il disait ; il s'interrompit et le montra du doigt à Murat. Celui-ci se leva, alla voir l'homme et reconnut Luidgi ; accablé de fatigue, il s'était endormi sur le pont. La franchise de son sommeil rassura le roi, qui d'ailleurs avait toute confiance en lui. La conversation, interrompue un instant, se renoua donc : il fut convenu que, sans rien dire des nouveaux projets arrêtés, on doublerait le cap Spartivento, et qu'on entrerait dans l'Adriatique ; puis le roi et le général redescendirent dans l'entrepont.

Le lendemain 8 octobre, on se trouvait à la hauteur du Pizzo, lorsque Joachim, interrogé par Barbara sur ce qu'il fallait faire, donna ordre de mettre le cap sur Messine ; Barbara répondit qu'il était prêt à obéir, mais qu'il avait besoin d'eau et de vivres ; en conséquence, il offrit de passer sur la felouque de Cicconi, et d'aller avec elle à terre pour y renouveler ses provisions ; le roi accepta : Barbara lui demanda alors les passeports qu'il avait reçus des puissances alliées, afin, disait-il, de ne pas être inquiété par les autorités locales. Ces pièces étaient trop importantes pour que Murat consentît à s'en dessaisir ; peut-être le roi commençait-il à concevoir quelque soupçon : il refusa donc. Barbara insista ; Murat lui ordonna d'aller à terre sans ces papiers : Barbara refusa positivement. Le roi, habitué à être obéi, leva sa cravache sur le Maltais : mais en ce moment, changeant de résolution, il ordonna aux soldats de préparer leurs armes, aux officiers de revêtir leur grand uniforme : lui-même leur en donna l'exemple : le débarquement était décidé, et le Pizzo devait être le golfe Juan du nouveau Napoléon.

En conséquence, les bâtiments se dirigèrent vers la terre. Le roi descendit dans une chaloupe avec vingt-huit soldats et trois domestiques, au nombre desquels était Luidgi. Arrivé près de la plage, le général Franceschetti fit un mouvement pour prendre terre, mais Murat l'arrêta :

— C'est à moi de descendre le premier, dit-il.

Et il s'élança sur le rivage.

Il était vêtu d'un habit de général, avait un pantalon blanc avec des bottes à l'écuyère, une ceinture dans laquelle étaient passés deux pistolets, un chapeau brodé en or, dont la cocarde était retenue par une ganse formée de quatorze brillants ; enfin il portait sous le bras la bannière autour de laquelle il comptait rallier ses partisans : dix heures sonnaient à l'horloge du Pizzo.

Murat se dirigea aussitôt vers la ville, dont il était éloigné de cent pas à peine, par le chemin pavé de larges dalles disposées en escalier qui y conduit.

C'était un dimanche ; on allait commencer la messe, et toute la population était réunie sur la place lorsqu'il y arriva. Personne ne le reconnut, et chacun regardait avec étonnement ce brillant état-major, lorsqu'il vit parmi les paysans un ancien sergent qui avait servi dans sa garde de Naples. Il marcha droit à lui, et lui mettant la main sur l'épaule :

— Tavella, lui dit-il, ne me reconnais-tu pas ?

Mais comme celui-ci ne faisait aucune réponse :

— Je suis Joachim Murat ; je suis ton roi, lui dit-il : à toi l'honneur de crier le premier vive Joachim !

La suite de Murat fit aussitôt retentir l'air de ses acclamations ; mais le Calabrais resta silencieux, et pas un de ses camarades ne répéta le cri dont le roi lui-même avait donné le signal ; au contraire, une rumeur sourde courait par la multitude. Murat comprit ce frémissement d'orage.

— Eh bien ! dit-il à Tavella, si tu ne veux pas crier vive Joachim, va au moins me chercher un cheval, et de sergent que tu étais, je te fais capitaine.

Tavella s'éloigna sans répondre ; mais au lieu d'accomplir l'ordre qu'il avait reçu, il rentra chez lui et ne reparut plus. Pendant ce temps, la population s'amassait toujours sans qu'un signe amical annonçât à Murat la sympathie qu'il attendait. Il sentit qu'il était perdu s'il ne prenait une résolution rapide.

— A Monteleone ! s'écria-t-il en s'élançant le premier vers la route qui conduisait à cette ville.

— A Monteleone ! répétèrent en le suivant ses officiers et ses soldats.

Et la foule, toujours silencieuse, s'ouvrit pour les laisser passer.

Mais à peine avait-il quitté la place, qu'une vive agitation se manifesta. Un homme nommé Georges Pellegrino sortit de chez lui armé d'un fusil et traversa la place en courant et en criant : Aux armes ! Il savait que le capitaine Trenta Capelli, qui commandait la gendarmerie de Cosenza, était en ce moment au Pizzo, et il allait le prévenir.

Le cri aux armes eut plus d'écho dans cette foule que n'en avait eu celui de vive Joachim. Tout Calabrais a un fusil ; chacun courut chercher le sien, et lorsque Trenta Capelli et Pellegrino revinrent sur la place, ils trouvèrent près de deux cents hommes armés. Ils se mirent à leur tête et s'élancèrent aussitôt à la poursuite du roi ; ils le rejoignirent à dix minutes de chemin à peu près de la place, à l'endroit où est aujourd'hui le pont. Murat en les voyant venir, s'arrêta et les attendit.

Trenta Capelli s'avança alors le sabre à la main vers le roi.

— Monsieur, lui dit celui-ci, voulez-vous troquer vos épaulettes de capitaine contre les épaulettes de général ? Criez vive Joachim ! et suivez-moi avec ces braves gens à Monteleone.

— Sire, répondit Trenta Capelli, nous sommes tous fidèles sujets du roi Ferdinand, et nous venons pour vous combattre et non pour vous accompagner : rendez-vous donc si vous voulez prévenir l'effusion du sang.

Murat regarda le capitaine de gendarmerie avec une expression impossible à rendre ; puis, sans daigner lui répondre, il lui fit signe de la main de s'éloigner, tandis qu'il portait l'autre à la crosse de l'un de ses pistolets. Georges Pellegrino vit le mouvement.

— Ventre à terre, capitaine ! ventre à terre ! cria-t-il.

Le capitaine obéit. Aussitôt une balle passa en sifflant au-dessus de sa tête et alla effleurer les cheveux de Murat.

— Feu ! ordonna Franceschetti.

— Armes à terre ! cria Murat.

Et, secouant de sa main droite son mouchoir, il fit un pas pour s'avancer vers les paysans ; mais au même instant une décharge générale partit : un officier et deux ou trois soldats tombèrent. En pareille circonstance, quand le sang a commencé de couler, il ne s'arrête pas ; Murat savait cette fatale vérité, aussi son parti fut-il bientôt pris, rapide et décisif. Il avait devant lui cinq cents hommes armés, et derrière lui un précipice de trente pieds de hauteur : il s'élança du rocher à pic sur lequel il se trouvait, tomba dans le sable, et se releva sans être blessé ; le général Franceschetti et son aide de camp Campana firent avec le même bonheur le même saut que lui, et tous trois descendirent rapidement vers la mer, à travers un petit bois qui s'étend jusqu'à cent pas du rivage, et qui les déroba un instant à la vue de leurs ennemis.

A la sortie de ce bois, une nouvelle décharge les accueillit ; les balles sifflèrent autour d'eux, mais n'atteignirent personne, et les trois fugitifs continuèrent leur course vers la plage.

Ce fut alors seulement que le roi s'aperçut que le canot qui l'avait déposé à terre était reparti. Les trois navires qui composaient sa flottille, loin d'être restés pour protéger son débarquement, avaient repris la mer et s'éloignaient à pleines voiles. Le Maltais Barbara emportait non seulement la fortune de Murat, mais encore son espoir, son salut, sa vie : c'était à n'y pas croire à force de trahison. Aussi le roi prit-il cet abandon pour une simple manœuvre, et, voyant une barque de pêcheur tirée au rivage sur des filets étendus, il cria à ses deux compagnons :

— La barque à la mer !

Tous alors commencèrent à la pousser pour la mettre à flot, avec l'énergie du désespoir, avec les forces de l'agonie. Personne n'avait osé franchir le rocher pour se mettre à leur poursuite ; leurs ennemis, forcés de prendre un détour, leur laissaient quelques instants de liberté. Mais bientôt des cris se firent entendre : Georges Pellegrino, Trenta Capelli, suivis de toute la population du Pizzo, débouchèrent à cent cinquante pas à peu près de l'endroit où Murat, Franceschetti et Campana s'épuisaient en efforts pour faire glisser la barque sur le sable. Ces cris furent immédiatement suivis d'une décharge générale. Campana tomba : une balle venait de lui traverser la poitrine.

Cependant la barque était à flot : le général Franceschetti s'élança dedans ; Murat voulut le suivre, mais il ne s'était point aperçu que les éperons de ses bottes à l'écuyère s'étaient embarrassés dans les mailles du filet. La barque cédant à l'impulsion donnée par lui, se déroba sous ses mains, et le roi tomba les pieds sur la plage et le visage dans la mer. Avant qu'il eût eu le temps de se relever, la population s'était ruée sur lui : en un instant elle lui arracha ses épaulettes, sa bannière et son habit, et elle allait le mettre en morceaux lui-même, si Georges Pellegrino et

Trenta Capelli, prenant sa vie sous leur protection, ne lui avaient donné le bras de chaque côté, en le défendant à leur tour contre la populace. Il traversa ainsi en prisonnier la place qu'une heure auparavant il abordait en roi.

Ses conducteurs le menèrent au château ; on le poussa dans la prison commune, on referma la porte sur lui, et le roi se trouva au milieu des voleurs et des assassins, qui, ne sachant pas qui il était, et le prenant pour un compagnon de crimes, l'accueillirent par des injures et des huées.

Un quart d'heure après, la porte du cachot se rouvrit, le commandant Mattei entra : il trouva Murat debout, les bras croisés, la tête haute et fière. Il y avait une expression de grandeur indéfinissable dans cet homme à demi nu, et dont la figure était souillée de boue et de sang. Il s'inclina devant lui.

— Commandant, lui dit Murat, reconnaissant son grade à ses épaulettes, regardez autour de vous, et dites si c'est là une prison à mettre un roi !

Alors une chose étrange arriva : ces hommes du crime, qui, croyant Murat un de leurs complices, l'avaient accueilli avec des vociférations et des rires, se courbèrent devant la majesté royale, que n'avaient point respectée Pellegrino et Trenta Capelli, et se retirèrent silencieux au plus profond de leur cachot. Le malheur venait de donner un nouveau sacre à Joachim.

Le commandant Mattei murmura quelques excuses, et invita Murat à le suivre dans une chambre qu'il venait de lui faire préparer ; mais, avant de sortir, Murat fouilla dans sa poche, en tira une poignée d'or, et la laissant tomber comme une pluie au milieu du cachot :

— Tenez, dit-il en se retournant vers les prisonniers, il ne sera pas dit que vous avez reçu la visite d'un roi, tout captif et découronné qu'il est, sans qu'il vous ai fait largesse.

— Vive Joachim ! crièrent les prisonniers.

Murat sourit amèrement. Ces mêmes paroles, répétées par un pareil nombre de voix, il y a une heure, sur la place publique, au lieu de retentir dans une prison, le faisaient roi de Naples ! Les résultats les plus importants sont amenés parfois par des causes si minimes, qu'on croirait que Dieu et Satan jouent aux dés la vie ou la mort des hommes, l'élévation ou la chute des empires.

Murat suivit le commandant Mattei : il le conduisit dans une petite chambre qui appartenait au concierge et que celui-ci céda au roi. Il allait se retirer lorsque Murat le rappela.

— Monsieur le commandant lui dit-il, je désire un bain parfumé.

— Sire, la chose est difficile.

— Voilà cinquante ducats ; qu'on achète toute l'eau de Cologne qu'on trouvera. Ah ! que l'on m'envoie des tailleurs.

— Il sera impossible de trouver ici des hommes capables de faire autre chose que des costumes du pays.

— Qu'on aille à Monteleone, et qu'on me ramène ici tous ceux qu'on pourra réunir.

Le commandant s'inclina et sortit.

Murat était au bain lorsqu'on lui annonça la visite du chevalier Alcala, général du prince de l'Infantado et gouverneur de la ville. Il faisait apporter des couvertures de damas, des draps et des fauteuils. Murat fut sensible à cette attention, et il en reprit une nouvelle sérénité.

Le même jour, à deux heures, le général Nunziante arriva de Saint-Tropea avec trois mille hommes. Murat revit avec plaisir une vieille connaissance ; mais au premier mot, le roi s'aperçut qu'il était devant un juge, et que sa présence avait pour but, non pas une simple visite, mais un interrogatoire en règle.

Murat se contenta de répondre qu'il se rendait de Corse à Trieste en vertu d'un passeport de l'empereur d'Autriche, lorsque la tempête et le défaut de vivres l'avaient forcé de relâcher au Pizzo. A toutes les autres questions, Murat opposa un silence obstiné ; puis enfin, fatigué de ces instances :

— Général, lui dit-il, pouvez-vous me prêter des habits, afin que je sorte du bain ?

Le général comprit qu'il n'avait rien à attendre de plus, salua le roi et sortit. Dix minutes après, Murat reçut un uniforme complet ; il le revêtit aussitôt, demanda une plume et de l'encre, écrivit au général en chef des troupes autrichiennes à Naples, à l'ambassadeur d'Angleterre et à sa femme pour les informer de sa détention au Pizzo. Ces dépêches terminées, il se leva, marcha quelque temps avec agitation dans la chambre, puis enfin, éprouvant le besoin d'air, il ouvrit la fenêtre. La vue s'étendait sur la plage même où il avait été arrêté.

Deux hommes creusaient un trou dans le sable, au pied de la petite redoute ronde. Murat les regarda faire machinalement. Lorsque ces deux hommes eurent fini, ils entrèrent dans une maison voisine, et bientôt ils en sortirent portant entre leurs bras un cadavre. Le roi rappela ses souvenirs, et il lui sembla en effet qu'il avait, au milieu de cette scène terrible, vu tomber quelqu'un auprès de lui ; mais il ne savait plus qui. Le cadavre était complètement nu ; mais à ses longs cheveux noirs, à la jeunesse de ses formes, le roi reconnut Campana : c'était celui de ses aides de camp qu'il aimait le mieux. Cette scène, vue à l'heure du crépuscule, vue de la fenêtre d'une prison ; cette inhumation dans la solitude, sur cette plage, dans le sable, émurent plus fortement Murat que n'avaient pu le faire ses propres infortunes. De grosses larmes vinrent au bord de ses yeux et coulèrent silencieusement sur sa face de lion. En ce moment le général Nunziante rentra et le surprit les bras tendus, le visage baigné de pleurs. Murat entendit du bruit, se retourna, et voyant l'étonnement du vieux soldat :

— Oui, général, lui dit-il, oui, je pleure. Je pleure sur cet enfant de vingt-quatre ans, que sa famille m'avait confié, et dont j'ai causé la mort ; je pleure sur cet avenir vaste, riche et brillant, qui vient de s'éteindre dans une fosse ignorée, sur une terre ennemie, sur un rivage hostile. O Campana ! Campana ! si jamais je remonte sur le trône, je te ferai élever un tombeau royal !

Le général avait fait préparer un dîner dans la chambre attenant à celle qui servait de prison au roi : Murat l'y suivit, se mit à table, mais ne put manger. Le spectacle auquel il venait d'assister lui avait brisé le cœur ; et cependant cet homme avait parcouru, sans froncer le sourcil, les champs de bataille d'Aboukir, d'Eylau et de la Moskowa !

Après le dîner, Murat rentra dans sa chambre, remit au général Nunziante les diverses lettres qu'il avait écrites, et le pria de le laisser seul. Le général sortit.

Murat fit plusieurs fois le tour de sa chambre, se promenant à grands pas et s'arrêtant de temps en temps devant la fenêtre, mais sans l'ouvrir. Enfin il parut surmonter une répugnance profonde, porta la main sur l'espagnolette et tira la croisée à lui.

La nuit était calme, on distinguait toute la plage. Il chercha des yeux la place où était enterré Campana : deux chiens qui grattaient la tombe la lui indiquèrent. Le roi repoussa la fenêtre avec violence, et se jeta tout habillé sur son lit. Enfin, craignant qu'on attribuât son agitation à une crainte personnelle, il se dévêtit, se coucha et dormit, ou parut dormir toute la nuit.

Le 9 au matin, les tailleurs que Murat avait demandés arrivèrent. Il leur commanda force habits, dont il prit la peine de leur expliquer les détails avec sa fastueuse fantaisie. Il était occupé de ce soin, lorsque le général Nunziante entra. Il écouta tristement les ordres que donnait le roi : il venait de recevoir des dépêches télégraphiques qui ordonnaient au général de faire juger le roi de Naples, comme ennemi public, par commission militaire. Mais celui-ci trouva le roi si confiant, si tranquille, et presque si gai, qu'il n'eut pas le courage de lui annoncer la nouvelle de sa mise en jugement ; il prit même sur lui de retarder l'ouverture de la commission militaire jusqu'à ce qu'il eût reçu une dépêche écrite. Elle arriva le 12 au soir. Elle était conçue en ces termes :

« Naples, 9 octobre 1815.

« Ferdinand, par la grâce de Dieu, etc., avons décrété et décrétons ce qui suit :

« Art. 1er. Le général Murat sera traduit devant une commission militaire, dont les membres seront nommés par notre ministre de la guerre.

« Art. 2. Il ne sera accordé au condamné qu'une demi-heure pour recevoir le secours de la religion.

« *Signé* FERDINAND. »

Un autre arrêté du ministre contenait les noms des membres de la commission ; c'étaient :

Giuseppe Fosculo, adjudant, commandant et chef de l'état-major, président ;

Laffaello Scalfaro, chef de la légion de la Calabre inférieure ;

Latereo Natali, lieutenant-colonel de la marine royale ;

Gennera Lanzetta, lieutenant-colonel du corps du génie ;

W. T., capitaine d'artillerie ;

François de Vengé, idem ;

Francesco Martellari, lieutenant d'artillerie ;

Francesco Froio, lieutenant au 3e régiment ;

Giovanni della Camera, procureur général au tribunal criminel de la Calabre inférieure ;

Et Francesco Papavassi, greffier.

La commission s'assembla dans la nuit. Le 13 octobre, à six heures du matin, le capitaine Stratti entra dans la prison du roi, il dormait profondément : Stratti allait sortir, lorsqu'en marchant vers la porte il heurta une chaise ; ce bruit réveilla Murat.

— Que me voulez-vous, capitaine ? demanda le roi.

Stratti voulut parler, mais la voix lui manqua.

— Ah ! ah ! dit Murat, il paraît que vous avez reçu des nouvelles de Naples ?...

— Oui, sire, murmura Stratti.

— Qu'annoncent-elles ? dit Murat.

— Votre mise en jugement, sire.

— Et par qui l'arrêt sera-t-il prononcé, s'il vous plaît ? Où trouve-t-on des pairs pour me juger ? Si l'on me considère comme un roi, il faut assembler un tribunal de rois ; si l'on me considère comme un maréchal de France, il me faut une cour de maréchaux, et si l'on me considère comme général, et c'est le moins qu'on puisse faire, il me faut un jury de généraux.

— Sire, vous êtes déclaré ennemi public, et comme tel vous êtes passible d'une commission militaire ; c'est la loi que vous avez rendue vous-même contre les rebelles.

— Cette loi fut faite pour des brigands et non pour des têtes couronnées, Monsieur, dit dédaigneusement Murat. Je suis prêt, que l'on m'assassine, c'est bien ; je n'aurais pas cru le roi Ferdinand capable d'une pareille action.

— Sire, ne voulez-vous pas connaître la liste de vos juges ?

— Si fait, Monsieur, si fait ; ce doit être une chose curieuse : lisez, je vous écoute.

Le capitaine Stratti lut les noms que nous avons cités. Murat les entendit avec un sourire dédaigneux.

— Ah ! continua-t-il lorsque le capitaine eut achevé, il paraît que toutes les précautions sont prises.

— Comment cela, sire ?

— Oui ; ne savez-vous pas que tous ces hommes, à l'exception du rapporteur Francesco Froio, me doivent leurs grades ? Ils auront peur d'être accusés de reconnaissance, et, moins une voix peut-être l'arrêt sera unanime.

— Sire, si vous paraissiez devant la commission, si vous plaidiez vous-même votre cause ?

— Silence, Monsieur, silence... dit Murat. Pour que je reconnaisse les juges que l'on m'a nommés, il faudrait déchirer trop de pages d'histoire ; un tel tribunal est incompétent, et j'aurais honte de me présenter devant lui ; je sais que je ne puis sauver ma vie, laissez-moi sauver au moins la dignité royale.

En ce moment, le lieutenant Francesco Froio entra pour interroger le prisonnier, et lui demanda ses noms, son âge, sa patrie. A ces questions, Murat se leva avec une expression de dignité terrible :

— Je suis Joachim Napoléon, roi des Deux-Siciles, lui répondit-il, et je vous ordonne de sortir.

Le rapporteur obéit.

Alors Murat passa un pantalon seulement, et demanda à Stratti s'il pouvait adresser des adieux à sa femme et à ses enfants. Celui-ci ne pouvant plus parler, répondit par un geste affirmatif ; aussitôt Joachim s'assit à une table, et écrivit cette lettre (1) :

« Chère Caroline de mon cœur,

« L'heure fatale est arrivée, je vais mourir du dernier des supplices ; dans une heure tu n'auras plus d'époux, et nos enfants n'auront plus de père : souvenez-vous de moi et n'oubliez jamais ma mémoire.

» Je meurs innocent, et la vie m'est enlevée par un jugement injuste.

« Adieu, mon Achille ; adieu, ma Lætitia ; adieu, mon Lucien ; adieu, ma Louise.

« Montrez-vous dignes de moi ; je vous laisse sur une terre et dans un royaume pleins de mes ennemis : montrez-vous supérieurs à l'adversité, et souvenez-vous de ne pas vous croire plus que vous n'êtes, en songeant à ce que vous avez été.

« Adieu, je vous bénis. Ne maudissez jamais ma mémoire. Rappelez-vous que la plus grande douleur que j'éprouve dans mon supplice est celle de mourir loin de mes enfants, loin de ma femme, et de n'avoir aucun ami pour me fermer les yeux.

« Adieu, ma Caroline ; adieu, mes enfants ; recevez ma bénédiction paternelle, mes tendres larmes et mes derniers baisers.

« Adieu, adieu ; n'oubliez pas votre malheureux père.

« Pizzo, ce 13 octobre 1815.

« Joachim MURAT. »

(1) Nous pouvons en garantir l'authenticité, l'ayant transcrite nous-même au Pizzo, sur la copie qu'avait conservée de l'original le chevalier Alcala.

Alors il coupa une boucle de ses cheveux et la mit dans la lettre ; en ce moment le général Nunziante entra ; Murat alla à lui et lui tendit la main :

— Général, lui dit-il, vous êtes père, vous êtes époux, vous saurez un jour ce que c'est que de quitter sa femme et ses fils. Jurez-moi que cette lettre sera remise.

— Sur mes épaulettes, dit le général (1) en s'essuyant les yeux.

— Allons, allons, du courage, général, dit Murat ; nous sommes soldats, nous savons ce que c'est que la mort. Une seule grâce : vous me laisserez commander le feu, n'est-ce pas ?

Le général fit signe de la tête que cette dernière faveur lui serait accordée ; en ce moment le rapporteur entra, la sentence du roi à la main. Murat devina ce dont il s'agissait :

— Lisez, Monsieur, lui dit-il froidement, je vous écoute.

Le rapporteur obéit. Murat ne s'était pas trompé ; il y avait eu, moins une voix, unanimité pour la peine de mort.

Lorsque la lecture fut finie, le roi se retourna vers Nunziante

— Général, lui dit-il, croyez que je sépare, dans mon esprit, l'instrument qui me frappe de la main qui le dirige. Je n'aurais pas cru que Ferdinand m'eût fait fusiller comme un chien ; il ne recule pas devant cette infamie ! c'est bien, n'en parlons plus. J'ai récusé mes juges, mais non pas mes bourreaux. Quelle est l'heure que vous désignez pour mon exécution ?

— Fixez-la vous-même, sire, dit le général.

Murat tira de son gousset une montre sur laquelle était le portrait de sa femme ; le hasard fit qu'elle était tournée de manière que ce fut le portrait et non le cadran qu'il amena devant ses yeux ; il le regarda avec tendresse :

— Tenez, général, dit-il en le montrant à Nunziante, c'est le portrait de la reine, vous la connaissez ; n'est-ce pas qu'elle est bien ressemblante ?

Le général détourna la tête. Murat poussa un soupir et remit la montre dans son gousset.

— Eh bien, sire ! dit le rapporteur, quelle heure fixez-vous ?

— Ah ! c'est juste, dit Murat en souriant, j'avais oublié pourquoi j'avais tiré ma montre en voyant le portrait de Caroline

Alors il regarda sa montre de nouveau, mais cette fois du côté du cadran.

— Eh bien ! ce sera pour quatre heures, si vous voulez : il est trois heures passées, c'est cinquante minutes que je vous demande ; est-ce trop, Monsieur ?

Le rapporteur s'inclina et sortit. Le général voulut le suivre.

— Ne vous reverrai-je plus, Nunziante ? dit Murat.

— Mes ordres m'enjoignent d'assister à votre mort, sire ; mais je n'en aurai pas la force.

— C'est bien, général, c'est bien ; je vous dispense d'être là au dernier moment; mais je désire vous dire adieu encore une fois et vous embrasser.

— Je me trouverai sur votre route, sire

— Merci. Maintenant laissez-moi seul.

— Sire, il y a là deux prêtres.

Murat fit un signe d'impatience.

— Voulez-vous les recevoir ? continua le général.

— Oui, faites-les entrer.

Le général sortit. Un instant après, les deux prêtres parurent au seuil de la porte : l'un se nommait don Francesco Pellegrino : c'était l'oncle de celui qui avait causé la mort du roi, et l'autre don Antonio Masdea.

— Que venez-vous faire ici ? leur dit Murat.

— Vous demander si vous voulez mourir en chrétien.

— Je mourrai en soldat. Laissez-moi.

Don Francesco Pellegrino se retira. Sans doute, il était mal à l'aise devant Joachim. Quant à Antonio Masdea, il resta sur la porte.

— Ne m'avez-vous pas entendu ? dit le roi.

— Si fait, répondit le vieillard ; mais permettez-moi, sire, de ne pas croire que c'est votre dernier mot. Ce n'est pas pour la première fois que je vous vois et que je vous implore ; j'ai déjà eu l'occasion de vous demander une grâce.

— Laquelle ?

— Lorsque Votre Majesté vint au Pizzo, en 1810, je lui demandai 25,000 francs pour faire achever notre église ; Votre Majesté m'en envoya 40,000.

— C'est que je prévoyais que j'y serais enterré, répondit en souriant Murat.

— Eh bien ! sire, j'aime à croire que vous ne me refuserez pas plus ma seconde prière que vous ne m'avez refusé la première. Sire, je vous le demande à genoux.

(1) Cette lettre n'est jamais parvenue à madame Murat.

Le vieillard tomba aux pieds de Murat.

— Mourez en chrétien !

— Cela vous fera donc bien plaisir ? dit le roi.

— Sire, je donnerais le peu de jours qui me restent pour obtenir de Dieu que son esprit vous visitât à votre dernière heure.

— Eh bien ! dit Murat, écoutez ma confession : Je m'accuse, étant enfant, d'avoir désobéi à mes parents ; depuis que je suis devenu un homme, je n'ai jamais eu autre chose à me reprocher.

— Sire, me donnerez-vous une attestation que vous mourez dans la religion chrétienne ?

— Sans doute, dit Murat.

Et il prit une plume et écrivit :

« Moi, Joachim Murat, je meurs en chrétien, croyant à la sainte Église catholique, apostolique et romaine. »

Et il signa.

— Maintenant, mon père, continua le roi, si vous avez une troisième grâce à me demander, hâtez-vous, car dans une demi-heure, il ne serait plus temps.

En effet, l'horloge du château sonna en ce moment trois heures et demie. Le prêtre fit signe que tout était fini.

— Laissez-moi donc seul, dit Murat.

Le vieillard sortit.

Murat se promena quelques minutes à grands pas dans la chambre ; puis il s'assit sur son lit et laissa tomber sa tête dans ses deux mains. Sans doute, pendant le quart d'heure où il resta ainsi absorbé dans ses pensées, il vit repasser devant lui sa vie tout entière, depuis l'auberge d'où il était parti jusqu'au palais où il était entré ; sans doute, son aventureuse carrière se déroula pareille à un rêve doré, à un mensonge brillant, à un conte des *Mille et une Nuits*. Comme un arc-en-ciel, il avait brillé pendant un orage, et, comme un arc-en-ciel, ses deux extrémités se perdaient dans les nuages de sa naissance et de sa mort. Enfin il sortit de sa contemplation intérieure et releva son front pâle, mais tranquille. Alors il s'approcha d'une glace, arrangea ses cheveux : son caractère étrange ne le quittait pas. Fiancé de la mort, il se faisait beau pour elle.

Quatre heures sonnèrent.

Murat alla lui-même ouvrir la porte.

Le général Nunziante l'attendait.

— Merci, général, lui dit Murat : vous m'avez tenu parole ; embrassez-moi, et retirez-vous ensuite, si vous le voulez.

Le général se jeta dans les bras du roi en pleurant et sans pouvoir prononcer une parole.

— Allons, du courage, lui dit Murat ; vous voyez bien que je suis tranquille.

C'était cette tranquillité qui brisait le cœur du général ; il s'élança hors du corridor et sortit du château en courant comme un insensé.

Alors le roi marcha vers la cour : tout était prêt pour l'exécution. Neuf hommes et un caporal étaient rangés en ligne devant la porte de la chambre du conseil. Devant eux était un mur de douze pieds de haut ; trois pas avant ce mur était un seuil d'un seul degré. Murat alla se placer sur cet escalier, qui lui faisait dominer d'un pied à peu près les soldats chargés de son exécution. Arrivé là, il tira sa montre, baisa le portrait de sa femme, et, les yeux fixés sur lui, il commanda la charge des armes. Au mot feu ! cinq des neuf hommes tirèrent : Murat resta debout. Les soldats avaient eu honte de tirer sur leur roi ; ils avaient visé au-dessus de sa tête.

Ce fut peut-être en ce moment qu'éclata le plus magnifiquement ce courage de lion qui était la vertu particulière de Murat. Pas un trait de son visage ne s'altéra, pas un muscle de son corps ne faiblit ; seulement, regardant les soldats avec une expression de reconnaissance amère :

— Merci, mes amis, leur dit-il ; mais, comme tôt ou tard vous serez obligés de viser juste, ne prolongez pas mon agonie. Tout ce que je vous demande, c'est de viser au cœur et d'épargner la figure. Recommençons.

Et avec la même voix, avec le même calme, avec le même visage, il répéta les paroles mortelles les unes après les autres, sans lenteur, sans précipitation, et comme il eût commandé une simple manœuvre ; mais cette fois, plus heureux que la première, au mot feu ! il tomba percé de huit balles, sans faire un mouvement, sans pousser un soupir, sans lâcher la montre qu'il tenait dans sa main gauche (1).

Les soldats ramassèrent le cadavre, le couchèrent sur le lit où dix minutes auparavant il était assis, et le capitaine mit une garde à la porte.

Le soir, un homme se présenta pour entrer dans la chambre mortuaire ; la sentinelle lui en refusa l'entrée ; mais cet homme demanda à parler au commandant du château. Conduit devant lui, il lui montra un ordre. Le commandant le lut avec une surprise mêlée de dégoût : puis, la lecture achevée, il le conduisit jusqu'à la porte qu'on lui avait refusée.

— Laissez passer le seigneur Luidgi, dit-il à la sentinelle.

La sentinelle présenta les armes à son commandant. Luidgi entra.

Dix minutes s'étaient à peine écoulées, lorsqu'il sortit, tenant à la main un mouchoir ensanglanté. Dans ce mouchoir était un objet que la sentinelle ne put reconnaître.

Une heure après, un menuisier apporta le cercueil qui devait renfermer les restes du roi. L'ouvrier entra dans la chambre ; mais presque aussitôt il appela la sentinelle avec un accent indicible d'effroi. Le soldat entre-bâilla la porte pour regarder ce qui avait pu causer la terreur de cet homme. Le menuisier lui montra du doigt un cadavre sans tête.

A la mort du roi Ferdinand, on retrouva dans une armoire secrète de sa chambre à coucher cette tête conservée dans de l'esprit-de-vin (2).

Huit jours après l'exécution du Pizzo, chacun avait déjà reçu sa récompense : Trenta Capelli était fait colonel, le général Nunziante était créé marquis, et Luidgi était empoisonné.

---

(1) Madame Murat a racheté cette montre 200 louis.

(2) Comme je ne crois pas aux atrocités sans motifs, je demandai au général T. la raison de celle-ci ; il me répondit que, comme Murat avait été jugé et fusillé dans un coin perdu de la Calabre, le roi de Naples craignait toujours que quelque aventurier ne se présentât sous le nom de Joachim : on lui eût répondu alors en lui montrant la tête de Murat.

TABLE DES MATIÈRES

DE

MURAT

Pages

I. — Toulon 4

II. — La Corse 6

III. — Le Pizzo 10

TABLE DU VOLUME

I. — LE MAITRE D'ARMES

II. — JACQUES ORTIS

III. — LA ROUTE DE VARENNES

IV. — NAPOLÉON

V. — MURAT


LES LOUVES
DE
MACHECOUL

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

Les
Louves de Machecoul

ILLUSTRATIONS

DE

PHILIPPOTEAUX



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



LES LOUVES DE MACHECOUL

I

L'AIDE DE CAMP DE CHARETTE

S il vous est arrivé par hasard, cher lecteur, d'aller de antes à Bourgneuf, vous avez, en arrivant à Saint-Philert, écorné pour ainsi dire, l'angle méridional du lac de rand-Lieu et, continuant votre chemin, vous êtes arrivé, u bout d'une ou deux heures de marche, selon que vous iez à pied ou en voiture, aux premiers arbres de la orêt de Machecoul.

Là, à gauche du chemin, dans un grand bouquet d'arbres ui semble appartenir à la forêt, dont il n'est séparé que ar la grande route, vous avez dû apercevoir les pointes igués de deux minces tourelles et le toit grisâtre d'un etit castel perdu au milieu des feuilles.

Les murs lézardés de cette gentilhommière, ses fenêtres réchées, sa couverture rougie par les iris sauvages et les ousses parasites lui donnent, malgré ses prétentions féoales et les deux tours qui la flanquent, une si pauvre pparence, qu'elle n'exciterait certainement la convoitise d'aucun de ceux qui la regardent en cheminant, sans sa délicieuse position en face des futaies séculaires de la forêt de Machecoul, dont les vagues verdoyantes montent à l'horizon aussi loin que la vue peut s'étendre.

En 1831, ce petit castel était la propriété d'un vieux gentilhomme nommé le marquis de Souday, et s'appelait le château de Souday du nom de son propriétaire

Faisons connaître le propriétaire, après avoir fait connaître le château

Le marquis de Souday était l'unique représentant et le dernier héritier d'une vieille et illustre maison de Bretagne, car le lac de Grand-Lieu, la forêt de Machecoul, la ville de Bourgneuf situés dans cette partie de la France circonscrite aujourd'hui dans le département de la Loire-Inférieure, faisaient partie de la province de Bretagne, avant que la France fût divisée par départements La famille du marquis de Souday avait été jadis un de ces arbres feodaux aux

rameaux immenses dont l'ombrage s'étendait sur toute une province, mais les ancêtres du marquis, à force de se mettre en frais pour monter dignement dans les carrosses du roi, l'avaient peu à peu si bien ébranché, que 89 était venu fort à propos pour empêcher le tronc vermoulu d'être jeté bas par la main d'un huissier, en lui réservant une fin peu digne de son illustration.

Lorsque sonna l'heure de la Bastille, lorsque croula la vieille maison des rois présageant l'écroulement de la royauté, le marquis de Souday, déjà héritier, sinon des biens, — il n'en restait d'autres que la petite gentilhommière que nous avons dite, — au moins du nom de son père, était premier page de Son Altesse royale M. le comte de Provence.

A seize ans, — c'était l'âge qu'avait alors le marquis, — les événements ne sont guère que des accidents; il était, au reste, difficile de ne pas devenir profondément insoucieux à la cour épicurienne, voltairienne et constitutionnelle du Luxembourg, où l'égoïsme avait ses coudées franches.

C'était M. de Souday qui avait été envoyé sur la place de Grève pour guetter le moment où le bourreau serrerait la corde autour du cou de Favras, et où celui-ci, en rendant le dernier soupir, rendrait à Son Altesse royale sa tranquillité un instant troublée.

Il était revenu à grande course dire au Luxembourg:

— Monseigneur, c'est fait!

Et monseigneur, de sa voix claire et flûtée, avait dit:

— A table, messieurs! à table!

Et l'on avait soupé, comme si un brave gentilhomme, qui donnait gratuitement sa vie à Son Altesse, ne venait pas d'être pendu comme un meurtrier et comme un vagabond.

Puis étaient arrivés les premiers jours sombres de la Révolution, la publication du livre rouge, la retraite de Necker, la mort de Mirabeau.

Un jour, le 22 février 1791, une grande foule était accourue et avait enveloppé le palais du Luxembourg.

Il s'agissait de bruits répandus. Monsieur, disait-on, voulait fuir et aller rejoindre les émigrés qui se rassemblaient sur le Rhin.

Mais Monsieur se montra au balcon, et fit le serment solennel de ne point quitter le roi.

Et, en effet, le 21 juin, il partit avec le roi, sans doute pour ne point manquer à sa parole de ne le pas quitter.

Il le quitta néanmoins, et pour son bonheur; car il arriva tranquillement à la frontière avec son compagnon de voyage le marquis d'Avaray, tandis que Louis XVI était arrêté à Varennes.

Notre jeune page tenait trop à sa réputation de jeune homme à la mode pour demeurer en France, où cependant la monarchie allait avoir besoin de ses plus zélés serviteurs; il émigra donc à son tour, et, comme personne ne fit attention à un page de dix-huit ans, il arriva sans accident à Coblentz, et aida à compléter les cadres des compagnies de mousquetaires qui se reformaient là-bas, sous les ordres du marquis de Montmorin. Pendant les premières rencontres, il fit bravement campagne avec les trois Condés, fut blessé devant Thionville, puis, après bien des déceptions, éprouva la plus forte de toutes par le licenciement des corps d'émigrés, mesure qui, avec leurs espérances, enlevait à tant de pauvres diables le pain du soldat, leur dernière ressource.

Il est vrai que ces soldats servaient contre la France, et que ce pain était pétri par la main de l'étranger.

Le marquis de Souday tourna alors les yeux vers la Bretagne et la Vendée, où, depuis deux ans, on combattait.

Voici où en était la Vendée.

Tous les premiers chefs de l'insurrection étaient morts. Cathelineau avait été tué à Vannes, Lescure avait été tué à la Tremblaye, Bonchamp avait été tué à Chollet, d'Elbée avait été ou allait être fusillé à Noirmoutiers.

Enfin, ce que l'on appelait la grande armée venait d'être anéanti au Mans.

Cette grande armée avait été vaincue à Fontenay, à Saumur, à Torfou, à Laval et à Dol; elle avait eu l'avantage dans soixante combats, elle avait tenu tête à toutes les forces de la République, commandées successivement par Biron, Rossignol, Kleber, Westermann, Marceau, elle avait, en repoussant l'appui de l'Angleterre, vu incendier ses chaumières, massacrer ses enfants, égorger ses pères, elle avait eu pour chefs Cathelineau, Henri de la Rochejaquelein, Stofflet, Bonchamp, Forestier, d'Elbée, Lescure, Marigny et Talmont, elle était restée fidèle à son roi quand le reste de la France l'abandonnait; elle avait adoré son Dieu quand Paris avait proclamé qu'il n'y avait plus de Dieu; grâce à elle, enfin, la Vendée avait mérité d'être appelée, un jour, devant l'histoire *la terre des géants*.

Charette et la Rochejaquelein étaient restés à peu près seuls debout.

Or, si Charette avait des soldats, la Rochejaquelein n'en avait plus.

C'est que, pendant que la grande armée se faisait détruire au Mans, Charette, nommé général en chef du bas Poitou, et secondé par le chevalier de Couëtu et Jolly, avait rassemblé une armée.

Charette, à la tête de cette armée, et la Rochejaquelein, suivi d'une dizaine d'hommes seulement, se rencontrèrent près de Maulevrier.

En voyant arriver la Rochejaquelein, Charette comprit que c'était un général qui lui arrivait et non un soldat; il avait la conscience de lui-même, et ne voulait point partager son commandement; il resta froid et hautain.

Il allait déjeuner: il n'invita pas même la Rochejaquelein à déjeuner avec lui.

Le même jour, huit cents hommes se détachaient de l'armée de Charette et passaient à la Rochejaquelein.

Le lendemain, Charette dit à son jeune rival:

— Je pars pour Mortagne; vous allez me suivre.

— J'ai été habitué, jusqu'ici, non à suivre, dit la Rochejaquelein, mais à être suivi.

Et il partit de son côté, laissant Charette opérer du sien comme il l'entendrait.

C'est celui-ci que nous suivrons, parce qu'il est le seul dont les derniers combats et l'exécution se rattachent à notre histoire.

Louis XVII était mort, et, le 26 juin 1795, Louis XVIII avait été proclamé roi de France, au quartier général de Belleville.

Le 15 août 1795, c'est-à-dire moins de deux mois après cette proclamation, un jeune homme apportait à Charette une lettre du nouveau roi.

Cette lettre, écrite de Vérone et en date du 8 juillet 1795, conférait à Charette le commandement légitime de l'armée royaliste.

Charette voulait répondre au roi par le même messager et le remercier de la faveur qu'il lui accordait; mais le jeune homme fit observer qu'il était rentré en France pour y rester et pour y combattre, demandant que la dépêche apportée par lui lui servît de recommandation près du général en chef.

Charette, à l'instant même, l'attacha à sa personne.

Ce jeune messager n'était autre que l'ancien page de Monsieur, le marquis de Souday.

En se retirant, pour se reposer des vingt dernières lieues qu'il venait de faire à cheval, le marquis trouva sur son chemin un jeune garde de cinq ou six ans plus âgé que lui, et qui, le chapeau à la main, le regardait avec un affectueux respect.

Il reconnut le fils d'un des métayers de son père avec lequel il avait chassé et aimait fort à chasser autrefois, nul ne détournant mieux un sanglier et n'appuyant mieux les chiens quand l'animal était détourné.

— Eh! Jean Oullier, s'écria-t-il, est-ce toi?

— Moi-même en personne, pour vous servir, monsieur le marquis, répondit le jeune paysan.

— Ma foi, mon ami, bien volontiers! Es-tu toujours bon chasseur?

— Oh! oui, monsieur le marquis! seulement, pour le quart d'heure, ce n'est plus le sanglier que nous chassons, c'est un autre gibier.

— N'importe: si tu veux, nous chasserons celui-ci ensemble comme nous chassions l'autre.

— Ça n'est pas de refus: au contraire, monsieur le marquis, repartit Jean Oullier.

Et, à partir de ce moment, Jean Oullier fut attaché au marquis de Souday comme le marquis de Souday était attaché à Charette; c'est-à-dire que Jean Oullier était l'aide de camp de l'aide de camp du général en chef.

Outre ses talents de chasseur, Jean Oullier était un homme précieux. Dans les campements, il était bon à tout, et le marquis de Souday n'avait à s'occuper de rien; dans les plus mauvais jours, le marquis ne manqua jamais d'un morceau de pain, d'un verre d'eau et d'une botte de paille; — ce qui, en Vendée, était un luxe dont ne jouissait pas toujours le général en chef.

Nous serions fort tenté de suivre Charette et, par contrecoup, notre jeune héros dans quelqu'une de ces expéditions aventureuses tentées par le général royaliste et qui lui méritèrent la réputation de premier partisan du monde; mais l'histoire est une sirène des plus décevantes, et, lorsqu'on est assez imprudent pour obéir au signe qu'elle vous fait de la suivre, on ne sait plus où elle vous mène.

Nous simplifierons donc notre récit autant que possible, laissant à un autre le soin de raconter l'expédition de M. le comte d'Artois à Noirmoutiers et à l'Ile Dieu, l'étrange conduite du prince, qui resta trois semaines en vue des côtes de France sans y aborder, et le découragement de l'armée royaliste en se voyant abandonnée par ceux là pour lesquels elle combattait depuis plus de deux ans!

Charette n'en remporta pas moins, quelque temps après, la terrible victoire des Quatre-Chemins: ce fut la dernière, car la trahison allait se mettre de la partie.

Victime d'un guet-apens, de Couëtu, le bras droit de Cha-

rette, son autre lui-même depuis la mort de Jolly, fut pris et fusillé.

Dans les derniers temps de sa vie, Charette ne peut pas faire un pas, que son adversaire, quel qu'il soit, Hoche ou Travot, n'en soit averti sur-le-champ.

Environné de troupes républicaines, cerné de tous côtés, poursuivi jour et nuit, traqué de buissons en buissons, rampant de fossés en fossés, sachant qu'un peu plus tôt ou un peu plus tard il doit être tué dans quelque rencontre, ou, s'il est pris vivant, fusillé sur place; sans asile, brûlé de la fièvre, mourant de soif et de faim, n'osant demander, aux fermes qu'il rencontre, ni un peu de pain, ni un peu d'eau, ni un peu de paille, il n'a plus autour de lui que trente-deux hommes dont font partie le marquis de Souday et Jean Oullier, quand, le 25 mars 1796, on lui annonce que quatre colonnes républicaines marchent simultanément contre lui.

— Bien ! dit-il ; en ce cas, c'est ici qu'il faut se battre jusqu'à la mort et vendre chèrement sa vie.

C'était à la Prélinière, dans la paroisse de Saint-Sulpice. Mais, avec ses trente-deux hommes, Charette ne se contente pas d'attendre les républicains : il marche au devant d'eux. A la Guyonnière, il rencontre le général Valentin, à la tête de deux cents grenadiers et chasseurs.

Charette trouve une bonne position, et s'y retranche.

Là, pendant trois heures, il soutient les charges et le feu de deux cents républicains.

Douze de ses hommes tombent autour de lui. L'armée de la chouanerie, qui se composait de vingt-quatre mille hommes lorsque M. le comte d'Artois était à l'île Dieu, est aujourd'hui réduite à vingt hommes.

Ces vingt hommes tiennent autour de leur général, et pas un ne songe à fuir.

Pour en finir, le général Valentin prend un fusil, et, à la tête de cent quatre-vingts hommes qui lui restent, charge à la baïonnette.

Dans cette charge, Charette est blessé d'une balle à la tête et a trois doigts de la main gauche coupés d'un coup de sabre.

Il va être pris, quand un Alsacien nommé Pfeffer, qui a pour Charette plus que du dévouement — une religion — prend le chapeau empanaché de son général, lui donne le sien, et, s'élançant à gauche, lui crie :

— Sauvez-vous à droite ! — C'est moi qu'ils vont poursuivre.

Et, en effet, c'est sur lui que s'acharnent les républicains, tandis que Charette s'élance du côté opposé avec ses quinze derniers hommes.

Charette touchait au bois de la Chabotière, lorsque la colonne du général Travot paraît.

Une nouvelle, une suprême lutte s'engage, dans laquelle Charette n'a d'autre but que de se faire tuer.

Perdant son sang par trois blessures, il chancelle et va tomber. Un Vendéen nommé Bossard le charge sur ses épaules et l'emporte vers le bois ; mais, avant d'y arriver, il tombe percé d'une balle.

Un autre, nommé Laroche-Davo, lui succède, fait cinquante pas et tombe à son tour dans le fossé qui sépare le bois de la plaine.

Le marquis de Souday prend à son tour Charette entre ses bras, et, tandis que Jean Oullier tue de ses deux coups de fusil les deux soldats républicains qui le pressent de plus près, il se jette dans le bois avec son général et sept hommes qui restent. A cinquante pas de la lisière, Charette semble reprendre sa force.

— Souday, dit-il, écoute mon dernier ordre.

Le jeune homme s'arrête.

— Dépose-moi au pied de ce chêne.

Souday hésitait à obéir.

— Je suis toujours ton général, lui dit Charette d'une voix impérieuse ; obéis-moi donc !

Le jeune homme, vaincu, obéit et dépose son général au pied du chêne.

— Là ! maintenant, dit Charette, écoute-moi bien. Il faut que le roi, qui m'a fait général en chef, sache comment son général en chef est mort. Retourne auprès de Sa Majesté Louis XVIII, et raconte-lui ce que tu as vu ; je le veux !

Charette parlait avec une telle solennité, que le marquis de Souday, qu'il tutoyait pour la première fois, n'eut pas même l'idée de désobéir.

— Allons, reprit Charette, tu n'as pas une minute à perdre, fuis ; voilà les bleus !

En effet, les républicains paraissaient à la lisière du bois.

Souday prit la main que lui tendait Charette.

— Embrasse-moi, dit celui-ci.

Le jeune homme l'embrassa.

— Assez, dit le général. Pars !

Souday jeta un regard à Jean Oullier.

— Viens-tu ? lui dit-il.

Mais celui-ci secoua la tête d'un air sombre.

— Que voulez-vous que j'aille faire là-bas, monsieur le marquis, dit-il, tandis qu'ici ?

— Ici, que feras-tu ?

— Je vous dirai cela si, un jour, nous nous revoyons, monsieur le marquis.

Et il envoya ses deux balles aux deux républicains les plus proches.

Les deux républicains tombèrent.

L'un des deux était un officier supérieur ; ses soldats s'empressèrent autour de lui.

Jean Oullier et le marquis de Souday profitèrent de cette espèce de sursis pour s'enfoncer dans la profondeur du bois.

Seulement, au bout de cinquante pas, Jean Oullier, trouvant un épais buisson, s'y glissa comme un serpent en faisant un signe d'adieu au marquis de Souday.

Le marquis de Souday continua son chemin.

II

LA RECONNAISSANCE DES ROIS

Le marquis de Souday gagna les bords de la Loire, et trouva un pêcheur qui le conduisit à la pointe de Saint-Gildas.

Une frégate croisait en vue ; c'était une frégate anglaise.

Pour quelques louis de plus, le pêcheur conduisit le marquis jusqu'à la frégate.

Arrivé là, il était sauvé.

Deux ou trois jours après, la frégate héla un trois-mâts du commerce qui gouvernait pour entrer dans la Manche.

C'était un bâtiment hollandais.

Le marquis de Souday demanda à passer à son bord ; le capitaine anglais l'y fit conduire.

Le trois-mâts hollandais déposa le marquis à Rotterdam.

De Rotterdam, celui-ci gagna Blankenbourg, petite ville du duché de Brunswick que Louis XVIII avait choisie pour sa résidence.

Il avait à s'acquitter des dernières recommandations de Charette.

Louis XVIII était à table : l'heure du repas fut toujours une heure solennelle pour lui.

L'ex-page dut attendre que Sa Majesté eût dîné.

Après le dîner, il fut introduit.

Il raconta les événements qu'il avait vus se dérouler sous ses yeux, et surtout la dernière catastrophe, avec une telle éloquence, que Sa Majesté, qui cependant était assez peu impressionnable, fut impressionnée au point de lui dire :

— Assez, assez, marquis ! Oui, le chevalier de Charette était un brave serviteur, nous le reconnaissons.

Et il lui fit signe de se retirer.

Le messager obéit ; mais, en se retirant, il entendit le roi qui disait d'un ton maussade :

— Cet imbécile de Souday qui vient me raconter ces choses-là après dîner ! c'est capable de troubler ma digestion !

Le marquis était susceptible ; il trouva que, après avoir exposé sa vie pendant six mois, être appelé imbécile par celui-là même pour qui il l'avait exposée, était une médiocre récompense.

Il lui restait une centaine de louis dans sa poche ; il quitta le même soir Blankenbourg, en se disant :

— Si j'avais su être reçu de cette façon-là, je ne me serais pas donné tant de peine pour venir !

Il regagna la Hollande, et, de la Hollande, passa en Angleterre. Là commença une nouvelle phase de l'existence du marquis de Souday. Il était de ces hommes que les circonstances façonnent selon leurs besoins ; qui sont forts ou faibles, valeureux ou pusillanimes selon le milieu où le hasard les jette. Pendant six mois, il s'était mis au niveau de cette terrible épopée vendéenne : il avait teint de son sang les buissons et les landes du haut et du bas Poitou ; il avait supporté avec une constance stoïque non seulement la mauvaise chance des combats, mais encore toutes les privations qui résultaient de cette lutte de guérillas, bivaquant dans les neiges, errant sans pain, sans vêtements, sans asile dans les forêts boueuses de la Vendée ; jamais il n'avait eu une pensée pour les regrets, une parole pour la plainte !

Eh bien, avec tous ces antécédents, isolé au milieu de cette grande ville de Londres, où il errait tristement, en regrettant les jours de lutte, il se trouva sans courage en face du désœuvrement, sans constance en face de l'ennui, sans énergie en face de la misère qui l'attendait dans l'exil.

Cet homme, qui avait bravé les poursuites des colonnes infernales, ne sut pas résister aux méchantes suggestions de

l'oisiveté ; il chercha le plaisir partout et à tout prix, pour combler le vide qui s'était fait dans son existence depuis qu'il n'avait plus, pour l'occuper, les péripéties d'une lutte exterminatrice.

Or, ces plaisirs que demandait l'exilé, il était trop pauvre pour les choisir d'un ordre bien relevé ; aussi, peu à peu perdit-il de cette élégance de gentilhomme que l'habit de paysan porté pendant plus de deux mois n'avait pas pu amoindrir, et, avec cette élégance, la distinction de ses goûts ; il compara l'ale et le porter au champagne, et fit cas de ces filles enrubanées de Grosvenor et de Haymarket, lui qui avait eu à choisir pour ses premières amours parmi des duchesses !

Bientôt, la facilité de ses principes et les besoins sans cesse renaissants de la vie l'amenèrent à des compositions dont sa réputation se trouva mal ; il accepta ce qu'il ne pouvait plus payer ; il fit ses amis de compagnons de débauche d'une classe inférieure à lui ; il en résulta que ses camarades d'émigration se détournèrent de lui, et, par la pente toute naturelle des choses, plus l'isolement se faisait autour de sa personne, plus le marquis de Souday s'enfonçait dans la mauvaise voie où il était entré.

Il y avait deux ans qu'il menait cette existence, lorsque le hasard lui fit rencontrer, dans un tripot de la Cité dont il était un des hôtes les plus assidus, une jeune ouvrière qu'une de ces hideuses créatures qui pullulent à Londres arrachait de sa mansarde et produisait pour la première fois.

Malgré les changements que la mauvaise fortune avait apportés en lui, la pauvre jeune fille reconnut cependant un reste de seigneurie ; elle se jeta en pleurant aux pieds du marquis, le suppliant de la sauver de la vie infâme à laquelle on voulait la consacrer et pour laquelle elle n'était point faite, ayant été sage jusque-là.

La jeune fille était belle ; le marquis lui offrit de le suivre.

La jeune fille se jeta à son cou, et promit de lui donner tout son amour, de lui consacrer tout son dévouement.

Sans avoir le moins du monde l'intention d'accomplir une bonne action, le marquis fit donc échouer la spéculation échafaudée sur la beauté d'Eva.

La malheureuse enfant s'appelait Eva.

Elle tint parole, la pauvre et honnête fille qu'elle était : le marquis fut son premier et son dernier amour.

Au reste, le moment était heureux pour tous deux. Le marquis commençait à se fatiguer des combats de coqs, des aigres vapeurs de la bière, des démêlés avec les constables et des bonnes fortunes de carrefour ; la tendresse de cette jeune fille le reposa ; la possession de cette enfant, blanche comme les cygnes qui ont été l'emblème de la Grande-Bretagne, sa patrie, satisfit l'amour-propre de M. de Souday. Peu à peu, il changea donc d'existence, et, sans revenir aux habitudes d'un homme de son rang, au moins la vie qu'il adopta fut-elle la vie d'un honnête homme.

Il se réfugia avec Eva dans une mansarde de Piccadilly. La jeune fille savait très bien coudre ; elle trouva du travail chez une lingère, le marquis donna des leçons d'escrime.

A partir de ce moment, ils vécurent un peu du modique produit des leçons du marquis et des travaux d'Eva, beaucoup du bonheur qu'ils trouvaient dans un amour devenu assez puissant pour dorer leur indigence.

Et cependant cet amour, comme toutes les choses mortelles, s'usa, mais à la longue.

Heureusement pour Eva que les émotions de la guerre vendéenne et les joies effrénées des enfers de Londres avaient absorbé la sève surabondante que pouvait avoir son amant ; il avait vieilli avant l'âge.

Effectivement, le jour où le marquis de Souday s'aperçut que son amour pour Eva n'était plus qu'un feu éteint, ou du moins bien près de s'éteindre ; le jour où les baisers de la jeune femme se trouvèrent impuissants, non pas à le rassasier, mais à le réveiller, l'habitude avait pris sur son esprit un tel ascendant, que, quand bien même il eût cédé au besoin de chercher des distractions au dehors, il n'eût plus trouvé en lui ni la force ni le courage de rompre une liaison dans laquelle son égoïsme trouvait les monotones satisfactions du jour le jour.

Ce ci-devant viveur, dont les ancêtres avaient eu, pendant trois siècles, droit de haute et basse justice dans leur comté, cet *ex-brigand*, aide-de-camp du *brigand* Charette, mena ainsi, pendant douze ans, l'existence triste, précaire, souffreteuse, d'un modeste employé, ou d'un artisan plus modeste encore.

Le ciel avait été longtemps sans se décider à bénir cette union illégitime ; mais enfin les vœux que formait depuis douze ans Eva furent exaucés. La pauvre femme devint enceinte et donna le jour à deux jumelles.

Malheureusement, Eva ne jouit que quelques heures de ces joies maternelles qu'elle avait tant souhaitées : la fièvre de lait l'emporta.

Sa tendresse pour le marquis de Souday était aussi vive et aussi profonde, après ces douze années, qu'aux premiers jours de leur liaison ; cependant son amour, si grand qu'il fût, n'avait pu l'empêcher de reconnaître que la frivolité et l'égoïsme faisaient le fond du caractère de son amant ; aussi mourut-elle partagée entre la douleur de dire un éternel adieu à cet homme tant aimé et la terreur de voir entre ses mains frivoles l'avenir de ses deux enfants.

Cette perte produisit sur le marquis de Souday des impressions que nous reproduirons minutieusement, parce qu'elles nous semblent donner la mesure de l'humeur de ce personnage, destiné à jouer un rôle important dans le récit que nous entreprenons.

Il commença par pleurer sérieusement et sincèrement sa compagne ; car il ne pouvait s'empêcher de rendre hommage à ses qualités et de reconnaître le bonheur qu'il avait dû à son affection.

Puis, cette première douleur apaisée, il éprouva un peu de la joie de l'écolier qui se sent débarrassé de ses entraves. Un jour ou l'autre, son nom, son rang, sa naissance, pouvaient rendre nécessaire la rupture de ce lien ; le marquis n'en voulait donc pas trop à la Providence de s'être chargée d'un soin qui lui eût été cruel.

Mais cette satisfaction fut courte ; la tendresse d'Eva, la continuité des petits soins dont il était l'objet avaient gâté le marquis, et ces petits soins, qui lui manquaient tout à coup, lui parurent plus nécessaires qu'autrefois ils ne lui avaient paru doux.

La mansarde, du moment où la voix pure et fraîche de l'Anglaise ne fut plus là pour l'animer, redevint ce qu'elle était en réalité, un affreux taudis, de même que, du moment où il chercha en vain sur son oreiller la chevelure soyeuse de son amie épanchée en flots blonds et abondants, son lit ne fut plus qu'un galetas.

Où trouverait-il maintenant les douces câlineries, les tendres prévenances dont, pendant douze ans, Eva l'avait entouré ?

Arrivé à cette période de son isolement, le marquis comprit qu'il les chercherait en vain ; en conséquence, il se remit de plus belle à pleurer sa maîtresse, et, quand il lui fallut se séparer des deux petites filles, qu'il mettait en nourrice dans le Yorkshire, il trouva dans sa douleur des élans de tendresse qui touchèrent bien vivement la paysanne qui les emmenait.

Lorsqu'il se fut ainsi séparé de tout ce qui le rattachait au passé, le marquis de Souday succomba sous le poids de son isolement ; il devint sombre et taciturne ; le dégoût de la vie s'empara de lui, et, comme sa foi religieuse n'était pas des plus solides, il eût fini, selon toute probabilité, par faire un saut dans la Tamise, si la catastrophe de 1814 n'était point arrivée à propos pour le distraire de ses idées lugubres.

Rentré dans sa patrie, qu'il n'espérait plus revoir, le marquis de Souday vint tout naturellement demander à Louis XVIII, à qui il n'avait rien demandé pendant tout le temps qu'avait duré son exil, le prix du sang qu'il avait répandu pour lui ; mais les princes ne cherchent souvent qu'un prétexte pour se montrer ingrats, et Louis XVIII en avait trois vis-à-vis de son ancien page :

Le premier, c'était la façon intempestive dont celui-ci était venu annoncer à Sa Majesté la mort de Charette, annonce qui avait, en effet, troublé la royale digestion ;

Le second était son départ inconvenant de Blankenbourg, départ qui avait été accompagné de paroles plus inconvenantes encore que le départ lui-même ;

Enfin, le troisième prétexte — et le plus grave — était l'irrégularité de sa conduite pendant l'émigration.

On donna de grands éloges à la bravoure et au dévouement de l'ex-page ; mais on lui fit comprendre tout doucement qu'avec de pareils scandales à se reprocher il ne pouvait avoir la prétention de remplir un emploi public.

Le roi n'était plus le maître absolu, lui dit-on ; il avait à compter avec l'opinion publique ; à un règne d'immoralité, il devait faire succéder une ère nouvelle et sévère.

On représenta au marquis combien il serait beau de sa part de couronner une vie d'abnégation et de dévouement en faisant aux nécessités de la situation le sacrifice de ses velléités ambitieuses.

Bref, on l'amena à se contenter de la croix de Saint-Louis, du grade et de la retraite de chef d'escadron, et à s'en aller manger le pain du roi dans sa terre de Souday, seule épave que le pauvre émigré eût recueillie de l'immense fortune de ses ancêtres.

Ce qu'il y eut de beau, c'est que ces déceptions n'empêchèrent point le marquis de Souday de faire son devoir, c'est-à-dire de quitter de nouveau son pauvre castel lorsque Napoléon opéra son merveilleux retour de l'île d'Elbe.

Napoléon tombé une seconde fois, une seconde fois le

marquis de Souday rentra à la suite de ses princes légitimes.

Mais, cette fois, mieux avisé qu'en 1814, il se contenta de demander à la Restauration la place de lieutenant de louveterie de l'arrondissement de Machecoul, qui, étant gratuite, lui fût accordée avec empressement.

Privé pendant toute sa jeunesse d'un plaisir qui, dans sa famille, était une passion héréditaire, le marquis de Souday commença de s'adonner à la chasse avec fureur. Toujours triste de la vie solitaire, pour laquelle il n'était pas fait ; devenu encore plus misanthrope à la suite de ses déconvenues politiques, il trouvait dans cet exercice l'oubli momentané de ses souvenirs amers. Aussi la possession d'une louveterie qui lui donnait le droit de parcourir gratuitement les forêts de l'Etat lui causa-t-elle plus de satisfaction qu'il n'en avait éprouvé en recevant du ministre sa croix de Saint-Louis et son brevet de chef d'escadron.

Or, le marquis de Souday vivait depuis deux ans déjà dans son petit castel, battant les bois jour et nuit avec ses six chiens, seul équipage que lui permît son mince revenu, voyant ses voisins tout juste autant qu'il le fallait pour ne point passer pour un ours et songeant le moins possible aux héritages comme aux gloires du passé, lorsqu'un matin, qu'il partait pour aller explorer la partie nord de la forêt de Machecoul, il se croisa sur la route avec une paysanne qui portait une enfant de trois à quatre ans sur chacun de ses bras.

Le marquis de Souday reconnut cette paysanne et rougit en la reconnaissant.

C'était la nourrice du Yorkshire, à laquelle, depuis trente-six à trente-huit mois, il oubliait régulièrement de payer la pension de ses deux nourrissonnes.

La brave femme s'était rendue à Londres, et avait fort intelligemment été demander des renseignements à l'ambassade française. Elle arrivait donc par l'intermédiaire de M. le ministre de France, qui ne doutait point que le marquis de Souday ne fût on ne peut plus heureux de retrouver ses enfants.

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'il ne s'était pas tout à fait trompé.

Les petites filles rappelaient si parfaitement la pauvre Eva, que le marquis eut un moment d'émotion ; il les embrassa avec une tendresse qui n'était pas feinte, donna son fusil à porter à l'Anglaise, prit les deux enfants dans ses bras et rapporta à son castel ce butin inattendu, à la grande stupéfaction de la cuisinière nantaise qui composait son domestique, et qui l'accabla de questions sur la singulière trouvaille qu'il venait de faire.

Cet interrogatoire épouvanta le marquis.

Il n'avait que trente-neuf ans et songeait vaguement à se marier, regardant comme un devoir de ne pas laisser finir dans sa personne une maison aussi illustre que l'était la sienne ; il n'eût point été fâché, d'ailleurs, de se décharger sur une femme des soins du ménage, qui lui étaient odieux.

Mais la réalisation de ce projet devenait difficile si les deux petites filles restaient sous son toit.

Il le comprit, paya largement l'Anglaise et la fit repartir le lendemain.

Pendant la nuit, il avait pris une résolution qui lui avait paru tout concilier.

Quelle était cette résolution ?

C'est ce que nous allons voir dans le chapitre suivant.

III

LES DEUX JUMELLES

Le marquis de Souday s'était mis au lit, en se répétant à lui-même ce vieil axiome : « La nuit porte conseil. »

Puis, dans cette espérance, il s'était endormi.

En dormant, il avait rêvé.

Il avait rêvé à ses vieilles guerres de Vendée avec Charette, dont il avait été l'aide de camp, et surtout il avait rêvé à ce brave fils d'un métayer de son père qui avait été son aide de camp, à lui : il avait rêvé à Jean Oullier, auquel il n'avait jamais songé, qu'il n'avait jamais revu depuis le jour où, Charette mourant, ils s'étaient séparés dans le bois de la Chabotière.

Autant qu'il pouvait se le rappeler, Jean Oullier, avant de se joindre à l'armée de Charette, habitait le village de la Chevrolière, près du lac de Grand-Lieu.

Le marquis de Souday fit monter à cheval un homme de Machecoul qui lui faisait d'habitude ses commissions, et, en lui remettant une lettre, le chargea d'aller à la Chevrolière s'informer si un nommé Jean Oullier vivait encore et habitait toujours le pays.

S'il vivait encore et habitait toujours le pays, l'homme de Machecoul aurait à lui porter la lettre et à le ramener, s'il était possible, avec lui.

S'il demeurait aux environs, le messager devait le joindre où il était.

S'il était trop loin pour le suivre, il fallait s'informer de la localité qu'il habitait.

S'il était mort, il fallait revenir dire qu'il était mort.

Jean Oullier n'était pas mort, Jean Oullier n'était pas dans un pays lointain, Jean Oullier n'était pas même aux environs de la Chevrolière.

Jean Oullier était à la Chevrolière même.

Voici ce qui était advenu de lui après sa séparation d'avec le marquis de Souday.

Il était resté caché dans le buisson d'où, sans être vu, il pouvait voir.

Il avait vu le général Travot faisant Charette prisonnier, et le traitant avec tous les égards qu'un homme comme le général Travot pouvait avoir pour Charette.

Mais il paraît que ce n'était pas là tout ce que voulait voir Jean Oullier, puisque, Charette placé sur un brancard et emporté, il resta encore, lui, dans son buisson.

Il est vrai qu'un officier et un piquet de douze hommes étaient, de leur côté, restés dans le bois.

Une heure après que ce poste était installé là, un paysan vendéen avait passé à dix pas de Jean Oullier, et avait répondu au qui-vive de la sentinelle bleue par le mot *ami*, réponse bizarre dans la bouche d'un paysan royaliste parlant à des soldats républicains.

Puis le paysan avait échangé un mot d'ordre avec la sentinelle, qui l'avait laissé passer.

Puis, enfin, il s'était approché de l'officier qui, avec une expression de dégoût impossible à décrire, lui avait remis une bourse pleine d'or.

Après quoi, le paysan avait disparu.

Selon toute probabilité, l'officier et les douze hommes n'avaient été laissés dans le bois que pour attendre ce paysan ; car à peine avait-il disparu, qu'eux-mêmes s'étaient ralliés et avaient disparu à leur tour.

Selon toute probabilité encore, Jean Oullier avait vu ce qu'il voulait voir ; car il sortit de son buisson comme il y était entré, c'est-à-dire en rampant, se remit sur les pieds, arracha la cocarde blanche de son chapeau, et, avec l'insouciance d'un homme qui, depuis trois ans, joue sa vie chaque jour sur un coup de dés, s'enfonça dans la forêt.

La même nuit, il arriva à la Chevrolière.

Il alla droit à la place où il croyait trouver sa maison.

A la place de sa maison était une ruine noircie par la fumée.

Il s'assit sur une pierre et pleura.

C'est que dans cette maison, il avait laissé une femme et deux enfants.

Mais, bientôt, Jean Oullier entendit un bruit de pas ; il releva la tête.

Un paysan passait ; Jean Oullier le reconnut dans l'obscurité.

Il l'appela :

— Tinguy !

Le paysan s'approcha.

— Qui es-tu, demanda-t-il, toi qui m'appelles?

— Je suis Jean Oullier, répondit le chouan.

— Dieu te garde ! répondit Tinguy.

Et il voulut continuer son chemin.

Jean Oullier l'arrêta.

— Il faut que tu me répondes, lui dit-il.

— Es-tu un homme ?

— Oui.

— Eh bien, alors interroge, je répondrai.

— Mon père ?

— Mort.

— Ma femme ?

— Morte.

— Mes deux enfants ?

— Morts.

— Merci.

Jean Oullier se rassit ; il ne pleurait plus.

Un instant après, il se laissa tomber à genoux et pria.

Il était temps ; il allait blasphémer.

Il pria pour ceux qui étaient morts.

Puis, retrempé par cette foi profonde qui lui donnait l'espoir de les retrouver un jour dans un monde meilleur, il bivaqua sur ces tristes ruines.

Le lendemain, au point du jour, il était à la besogne aussi calme, aussi résolu, que si son père eût toujours été à la charrue, sa femme devant la cheminée, et ses enfants devant la porte.

Seul, et sans demander d'aide à personne, il rebâtit sa chaumière.

Il y vécut de son humble travail de journalier ; et qui

eût conseillé à Jean Oullier de demander aux Bourbons le prix de ce qu'à tort ou à raison il regardait comme un devoir accompli, celui-là eût fort risqué de révolter la simplicité pleine de grandeur du pauvre paysan.

On comprend qu'avec ce caractère Jean Oullier, recevant une lettre du marquis de Souday, qui l'appelait son vieux camarade et le priait de se rendre à l'instant même au château, on comprend que Jean Oullier ne se fit pas attendre.

Il ferma la porte de sa maison, mit la clef dans sa poche, et, comme il vivait seul, n'ayant personne à prévenir, il partit à l'intant même.

Le messager voulut lui céder le cheval, ou du moins le faire monter en croupe, mais Jean Oullier secoua la tête.

— Grâce à Dieu, dit-il, les jambes sont bonnes.

Et, appuyant sa main sur le cou du cheval il indiqua lui-même par une espèce de pas gymnastique l'allure que le cheval pouvait prendre.

C'était un petit trot de deux lieues à l'heure.

Le soir, Jean Oullier était au château de Souday.

Le marquis le reçut avec une joie visible ; toute la journée, il avait été tourmenté de l'idée que Jean Oullier était absent ou mort.

Il va sans dire que cette absence ou cette mort le tourmentait, non pas pour Jean Oullier, mais pour lui-même.

Nous avons prévenu nos lecteurs que le marquis de Souday était légèrement égoïste.

La première chose que fit le marquis, ce fut de prendre Jean Oullier à part et de lui confier sa position et les embarras qui en résultaient pour lui

Jean Oullier, qui avait eu ses deux enfants massacrés, ne comprenait pas très-bien qu'un père se séparât volontiers de ses deux enfants.

Il accepta cependant la proposition que lui fit le marquis de Souday de lui faire élever ses deux enfants, jusqu'au moment où elles auraient atteint l'âge d'aller en pension

Il chercherait, à la Chevrolière ou aux environs, quelque brave femme qui leur tînt lieu de mère, — si toutefois quelque chose tient lieu de mère à des orphelins

Quand bien même les deux jumelles eussent été laides et désagréables, Jean Oullier eût accepté ; mais elles étaient si gentilles, si avenantes, si gracieuses, leur sourire était si engageant, que le bonhomme les avait tout de suite aimées comme ces gens-là savent aimer.

Il prétendait qu'avec leurs petites figures blanches et roses et leurs longs cheveux bouclés, elles lui rappelaient si bien les anges qui, avant qu'on les eût brisés, entouraient la madone du maître-autel de Grand-Lieu, qu'en les apercevant il avait eu l'idée de s'agenouiller.

Il fut donc décidé que, le lendemain, Jean Oullier emmènerait les deux enfants.

Malheureusement, pendant tout le temps qui s'était écoulé entre le départ de la nourrice et l'arrivée de Jean Oullier, il avait plu.

Le marquis, confiné dans son castel, avait senti qu'il commençait à s'ennuyer.

S'ennuyant, il avait appelé auprès de lui ses deux filles et s'était mis à jouer avec elles, puis, plaçant l'une à califourchon sur son cou, asseyant l'autre sur ses reins, il s'était, comme le Béarnais, promené à quatre pattes tout autour de l'appartement

Seulement, il avait raffiné sur les amusements que Henri IV donnait à sa progéniture avec sa bouche, le marquis de Souday imitait tour à tour le son du cor et l'abois de toute une meute

Cette chasse à l'intérieur avait énormément amusé le marquis de Souday.

Il va sans dire que les petites filles, elles, n'avaient jamais tant ri

En outre, elles avaient pris goût à la tendresse accompagnée de toutes sortes de chatteries que leur père leur avait prodiguée pendant ces quelques heures, afin d'atténuer, selon toute probabilité, les reproches que lui faisait sa conscience à propos de cette séparation si prompte après une si longue absence

Les deux enfants témoignaient donc au marquis un attachement féroce et une reconnaissance dangereuse pour ses projets

Aussi, à huit heures du matin, lorsque la carriole fut amenée devant le perron du château, lorsque les deux jumelles eurent compris qu'on allait les emmener, commencèrent-elles à pousser des cris de désespoir

Bertha se rua sur son père, embrassa une de ses jambes, et se cramponnant aux jarretières du monsieur qui lui donnait tant de bonbons et qui faisait si bien le cheval, elle y enchevêtra ses petites mains de telle façon, que le pauvre marquis craignit de lui briser les poignets en essayant de les détacher

Quant à Mary, elle s'était assise sur une marche et se contentait de pleurer ; mais elle pleurait avec une telle expression de douleur, que Jean Oullier se sentit encore plus remué de ce chagrin muet que du désespoir bruyant de l'autre petite fille.

Le marquis de Souday employa toute son éloquence à persuader aux deux petites filles qu'en montant dans la voiture elles auraient bien plus de friandises et de plaisir qu'en restant auprès de lui ; mais plus il parlait, plus Mary sanglotait et plus Bertha trépignait et l'étreignait avec rage.

L'impatience commençait à gagner le marquis ; et, voyant que la persuasion ne pouvait rien, il allait employer la force, lorsque, en levant les yeux, son regard se fixa sur Jean Oullier

Deux grosses larmes roulaient le long des joues bronzées du paysan et allaient se perdre dans l'épais collier de favoris roux qui lui encadrait le visage.

Ces larmes étaient à la fois une prière pour le marquis et un reproche pour le père.

M de Souday fit signe à Jean Oullier de dételer le cheval, et, tandis que Bertha, qui avait compris ce signe, dansait de joie sur le perron, il dit à l'oreille du métayer :

— Tu partiras demain.

Ce jour-là, comme il faisait très beau, le marquis voulut utiliser la présence de Jean Oullier en allant à la chasse et en s'y faisant accompagner par lui. Il le conduisit, en conséquence, dans sa chambre, pour qu'il l'aidât à revêtir son costume d'expédition.

Le paysan fut frappé de l'affreux désordre qui régnait dans cette petite chambre, et ce fut une occasion pour le marquis d'achever ses confidences intimes en se plaignant de son maître Jacques femelle, qui convenable devant ses fourneaux, était d'une incurie odieuse dans tous les autres soins du ménage, et particulièrement dans ceux qui regardaient la toilette du marquis

Ce dernier fut plus de dix minutes avant d'avoir trouvé une veste qui ne fût pas veuve de tous ses boutons ou une culotte qui ne fût pas affligée d'une solution de continuité par trop indécente.

Enfin, on y arriva

Tout louvetier qu'il était, comme nous l'avons dit, le marquis était trop pauvre pour se donner le luxe d'un valet de chiens ; et il conduisait lui-même son petit équipage. Aussi, forcé de se partager entre le soin du défaut et la préoccupation du tir, était-il rare qu'il ne rentrât point bredouille.

Avec Jean Oullier, ce fut tout autre chose

Le vigoureux paysan, dans toute la force de l'âge, gravissait les rampes les plus escarpées de la forêt avec la force et la légèreté d'un chevreuil : il bondissait au-dessus des halliers quand il lui semblait trop long de les tourner, et, grâce à ses jarrets d'acier, il ne quittait pas ses chiens d'une semelle ; enfin, dans deux ou trois occasions, il les appuya avec tant de bonheur, que le sanglier qu'on chassait, comprenant que ce n'était pas en fuyant qu'il se débarrasserait de ses ennemis, finit par les attendre et par faire tête dans un fourré où le marquis eut la joie de le tuer au ferme ; ce qui ne lui était pas encore arrivé

Le marquis rentra chez lui transporté d'allégresse, en remerciant Jean Oullier de la délicieuse journée qu'il lui devait

Pendant le dîner, il fut d'une humeur charmante et inventa de nouveaux jeux pour mettre les petites filles à l'unisson de son humeur

Le soir, lorsqu'il rentra dans sa chambre, le marquis de Souday trouva Jean Oullier assis les jambes croisées, dans un coin, à la manière des Turcs ou des tailleurs

Le brave homme avait en face de lui une montagne de vêtements et tenait à la main une vieille culotte de velours dans laquelle il promenait l'aiguille avec fureur.

— Que diable fais-tu là ? lui demanda le marquis.

— L'hiver est froid dans ce pays de plaine, surtout quand le vent vient de la mer ; et rentré chez moi, j'aurais froid aux jambes, rien qu'en pensant que la bise peut arriver aux vôtres par de telles ouvertures ! répondit Jean Oullier en montrant à son maître une fente qui allait du genou à la ceinture, dans la culotte qu'il réparait

— Ah çà ! tu es donc tailleur ? fit le marquis

— Hélas ! dit Jean Oullier, est-ce qu'on ne sait pas un peu de tout quand, depuis plus de vingt ans, on vit seul ? D'ailleurs, on n'est jamais embarrassé quand on a été soldat.

— Bon ! est-ce que je ne l'ai pas été aussi, moi ? demanda le marquis.

— Non, vous avez été officier, vous, et ce n'est pas la même chose

Le marquis de Souday regarda Jean Oullier avec admiration, puis se coucha, s'endormit et ronfla sans que cela interrompît le moins du monde la besogne de l'ancien chouan

Au milieu de la nuit, le marquis se réveilla

Jean Oullier travaillait toujours.

La montagne de vêtements n'avait pas sensiblement diminué.

— Mais, tu n'auras jamais fini, même en travaillant jusqu'au jour, mon pauvre Jean ! lui dit le marquis.

— Hélas ! j'en ai grand'peur !

— Alors, va te coucher, mon vieux camarade ; tu ne partiras que lorsqu'il y aura un peu d'ordre dans toute cette défroque, et nous chasserons encore demain.

Pendant ces huit jours, tour à tour piqueur et économe, Jean Oullier, en cette dernière qualité, une fois rentré à la maison, travailla sans relâche à rajeunir la toilette de son maître ; et il trouva encore le temps de ranger la maison du haut en bas.

Le marquis de Souday, loin de vouloir maintenant presser son départ, songeait avec effroi qu'il allait lui falloir se séparer d'un serviteur si précieux.



Jean Oullier.

IV

COMMENT, EN VENANT POUR UNE HEURE CHEZ LE MARQUIS, JEAN OULLIER Y SERAIT ENCORE, SI LE MARQUIS ET LUI NE FUSSENT PAS MORTS DEPUIS DIX ANS.

Le matin, avant de partir pour la chasse, le marquis de Souday eut l'idée d'aller embrasser ses enfants.

En conséquence, il monta à leur chambre et fut fort étonné de trouver l'universel Jean Oullier qui l'avait devancé, et qui débarbouillait les deux petites filles avec la conscience et l'obstination de la meilleure gouvernante.

Et le pauvre homme, à qui cette occupation rappelait les enfants qu'il avait perdus, semblait y trouver une satisfaction complète.

L'admiration du marquis se changea en respect.

Pendant huit jours, les chasses se succédèrent sans interruption, toutes plus belles et plus fructueuses les unes que les autres.

Du matin jusqu'au soir, et quelquefois du soir jusqu'au matin, il repassait dans son cerveau quelle était celle des qualités du Vendéen qui le touchait le plus sensiblement.

Jean Oullier avait le flair d'un limier pour découvrir une rentrée au bris des ronces ou sur l'herbe mouillée de rosée.

Dans les chemins secs et pierreux de Machecoul, de Bourgneuf et d'Aigrefeuille, il déterminait sans hésitation l'âge et le sexe du sanglier dont la trace semblait imperceptible.

Jamais piqueur à cheval n'avait appuyé des chiens comme Jean Oullier le savait faire, monté sur deux longues jambes.

Enfin, les jours où la fatigue le forçait de donner relâche à la petite meute, il était sans pareil pour deviner les enceintes fertiles en bécasses et y conduire son maître.

— Ah ! par ma foi, au diable le mariage ! s'écriait parfois le marquis lorsqu'on le croyait occupé de songer à toute autre chose. Qu'irais-je faire dans cette galère, où j'ai vu si tristement ramer les plus honnêtes gens ? Par la mort-Dieu ! je ne suis plus un tout jeune homme ; voilà que je prends mes quarante ans ; je ne me fais aucune illusion, je ne compte séduire personne par mes agréments person-

nels. Je ne puis donc espérer autre chose que de tenter une vieille douairière avec mes trois mille livres de rente, dont la moitié meurt avec moi ; j'aurai une marquise de Souday grondeuse, quinteuse, hargneuse, qui m'interdira peut-être la chasse, que ce brave Jean sert si bien, et qui, à coup sûr, ne tiendra pas le ménage plus décemment qu'il ne le fait. Et cependant, reprenait-il en se redressant et en balançant le haut du corps, sommes-nous dans une époque où il soit permis de laisser finir les grandes races, soutiens naturels de la monarchie ? ne me serait-il pas bien doux de voir mes fils relever l'honneur de ma maison ? tandis qu'au contraire, moi à qui l'on n'a jamais connu de femme — légitime du moins, — que vais-je faire penser de moi ? Que diront mes voisins de la présence de ces deux petites filles à la maison ?

Ces réflexions, lorsqu'elles lui venaient — et c'était d'ordinaire les jours de pluie, quand le mauvais temps l'empêchait de se livrer à son plaisir favori, — ces réflexions jetaient parfois le marquis de Souday dans de cruelles perplexités.

Il en sortit comme sortent de pareilles situations tous les tempéraments indécis, les caractères faibles, tous les hommes qui ne savent pas prendre un parti : — en restant dans le provisoire.

Bertha et Mary, en 1831, avaient atteint leurs dix-sept ans, et le provisoire durait toujours.

Et cependant, quoi qu'on en pût croire, le marquis de Souday ne s'était point encore décidé positivement à garder ses filles près de lui.

Jean Oullier, qui avait accroché à un clou la clef de sa maison de la Chevrolière, n'avait pas eu, depuis quatorze ans, l'idée de la décrocher de ce clou.

Il avait patiemment attendu que son maître lui donnât l'ordre de retourner chez lui, et, comme, depuis son arrivée au château, le château était propre et net, comme le marquis n'avait pas eu une seule fois à se lamenter sur l'inconvénient de se passer de boutons ; comme les bottes de chasse avaient toujours été convenablement graissées ; comme les fusils étaient tenus ni plus ni moins que dans la première armurerie de Nantes ; comme Jean Oullier, à l'aide de certains procédés coercitifs dont il tenait la tradition d'un de ses camarades à l'armée *brigande*, avait peu à peu amené la cuisinière à perdre l'habitude de faire supporter à son maître sa mauvaise humeur ; comme les chiens étaient constamment en bon état, brillants de poil, ni trop gras, ni trop maigres, capables de soutenir quatre fois par semaine une grande course de huit à dix heures et de la terminer autant de fois par un hallali ; comme aussi le babil et la gentillesse des enfants, leur tendresse expansive rompaient la monotonie de son existence ; comme ses causeries et ses entretiens avec Jean Oullier sur l'ancienne guerre, passée aujourd'hui à l'état de tradition — elle remontait à trente-cinq ou trente-six ans, — rompaient la monotonie de son existence et allégeaient la longueur des soirées et des jours de pluie, le marquis, retrouvant les bons soins, la douce quiétude, le bonheur tranquille dont il avait joui près de la pauvre Eva avec l'enivrant plaisir de la chasse en plus, le marquis, disons-nous, avait remis de jour en jour, de mois en mois, d'année en année, à fixer le moment de la séparation.

Quant à Jean Oullier, il avait, de son côté, ses motifs pour ne point provoquer de décision. Ce n'était pas seulement un homme brave, que celui-là, c'était encore un brave homme.

Ainsi que nous l'avons raconté, il s'était pris tout de suite d'affection pour Bertha et Mary ; cette affection, dans ce pauvre cœur veuf de ses propres enfants, s'était promptement changée en tendresse, et, avec le temps, cette tendresse était devenue du fanatisme. Il ne s'était point tout d'abord rendu un compte bien exact de la distinction que le marquis voulait établir entre leur situation et celle des enfants légitimes que celui-ci espérait obtenir d'une union quelconque pour perpétuer son nom ; dans le bas Poitou, quand on a fait deuil à une brave fille, on ne connaît qu'un seul moyen de réparation, le mariage. Jean Oullier trouvait logique, puisque son maître ne pouvait légitimer sa liaison, de ne pas désavouer au moins la paternité qu'Eva lui avait léguée en mourant. Aussi, après deux mois de séjour au château, ces réflexions faites, pesées par son esprit, ratifiées par son cœur, le Vendéen eût reçu de fort mauvaise grâce un ordre de départ, et le respect qu'il portait à M. de Souday ne l'eût point empêché d'exposer vertement, dans ce cas extrême, ses sentiments à l'endroit de ce chapitre.

Heureusement, le marquis n'initia point son serviteur aux tergiversations de son esprit, de sorte que Jean Oullier put prendre le provisoire pour un définitif, et croire que le marquis regardait la présence de ses deux filles au château comme un droit pour elles et en même temps comme un devoir pour lui.

Au moment où nous sortons de ces préliminaires, peut-être un peu longs, Bertha et Mary ont donc entre dix-sept et dix-huit ans.

La pureté de race des marquis de Souday a fait merveille en se retrempant dans le sang plein de sève de la plébéienne saxonne ; les enfants d'Eva sont deux splendides jeunes filles aux traits fins et délicats, à la taille svelte et élancée, à la tournure pleine de noblesse et de distinction.

Elles se ressemblent comme se ressemblent tous les jumeaux ; seulement, Bertha est brune comme était son père, Mary est blonde comme était sa mère.

Malheureusement, l'éducation que ces deux belles personnes ont reçue, en développant, autant que possible, leurs avantages physiques, ne s'est pas suffisamment préoccupée des besoins de leur sexe.

Vivant au jour le jour auprès de leur père, avec le laisser aller de ce dernier, et son parti pris de jouir du présent sans s'inquiéter de l'avenir, il était impossible qu'il en fût autrement.

Jean Oullier avait été le seul instituteur des enfants d'Eva, comme il avait été leur seule gouvernante.

Le digne Vendéen leur avait appris tout ce qu'il savait, à lire, à écrire, à compter, à prier avec une tendre et profonde ferveur Dieu et la Vierge ; puis à courir les bois, à escalader les rochers, à traverser les halliers de houx, de ronces, d'épines, le tout sans fatigue, sans peur et sans faiblesse ; à arrêter d'une balle un oiseau dans son vol, un chevreuil dans sa course ; enfin, à monter à poil ces indomptables chevaux de Mellerault, aussi sauvages dans leurs prairies ou dans leurs landes que les chevaux des gauchos dans leurs pampas.

Le marquis de Souday avait vu tout cela sans être aucunement tenté d'imprimer une autre direction à l'éducation de ses filles, et sans avoir même l'idée de contrarier les goûts qu'elles puisaient dans ces exercices virils ; le digne gentilhomme était trop heureux de trouver en elles de vaillants camarades de chasse, réunissant à une tendresse respectueuse pour leur père une gaieté, un entrain et une ardeur cynégétique qui, depuis qu'elles les partageaient, doublaient le charme de toutes ses parties.

Cependant, pour être juste, nous devons dire que le marquis avait ajouté quelque chose de son cru aux leçons de Jean Oullier.

Lorsque Bertha et Mary eurent atteint leur quatorzième année, lorsqu'elles commencèrent à accompagner leur père dans ses expéditions en forêt, les jeux enfantins qui remplissaient autrefois les soirées au château perdirent tout leur attrait.

Alors, pour combler le vide qui en résultait, le marquis de Souday apprit le whist à Bertha et à Mary.

De leur côté, les deux enfants avaient complété, aussi bien qu'elles avaient pu, au moral, leur éducation, si vigoureusement développée par Jean Oullier sous le rapport physique ; elles avaient, en jouant à cache-cache dans le château, découvert une chambre qui, selon toute probabilité, n'avait pas été ouverte depuis trente ans.

C'était la bibliothèque.

Là, elles avaient trouvé un millier de volumes, à peu près.

Chacune, dans ces volumes, avait choisi selon son goût.

La sentimentale et douce Mary avait donné la préférence aux romans, la turbulente et positive Bertha, à l'histoire.

Puis elles avaient fondu le tout ensemble : Mary en racontant *Amadis* et *Paul et Virginie* à Bertha, Bertha en racontant Mézeray et Velly à Mary.

De ces lectures tronquées, il était résulté pour les deux jeunes filles des notions assez fausses sur la vie réelle et sur les habitudes et les exigences d'un monde qu'elles n'avaient jamais vu, dont elles avaient à peine entendu parler.

Lors de la première communion des deux petites filles, le curé de Machecoul, qui les aimait pour leur piété et la bonté de leur cœur, avait hasardé quelques observations sur la singulière existence qu'on leur préparait en les élevant de la sorte ; mais ces amicales remontrances étaient venues se briser contre l'indifférence égoïste du marquis de Souday.

Et l'éducation que nous avons décrite avait continué, et, de cette éducation, il était résulté des habitudes qui avaient fait — grâce à leur position déjà si fausse — une fort méchante réputation à Bertha et à sa sœur, dans tout le pays.

Et, en effet, le marquis de Souday était entouré de gentillâtres qui lui enviaient fort l'illustration de son nom, et qui ne demandaient qu'une occasion de lui rendre le dédain que les ancêtres du marquis avaient probablement témoigné aux leurs ; aussi, lorsqu'on le vit conserver dans sa demeure et appeler ses filles les fruits d'une liaison illégitime, se mit-on à publier à son de trompe ce qu'avait été sa vie à Londres ; on exagéra ses fautes ; on fit de la pauvre Eva, qu'un miracle de la Providence avait conservée si pure, une fille des rues, et, peu à peu, les hobereaux de Beauvoir, de Saint-Léger, de Bourgneuf, de Saint-Philbert et de Grand-Lieu se détournèrent du marquis, sous prétexte qu'il avilissait la noblesse, dont, vu la roture de la plupart d'entre eux, ils étaient bien bons de prendre tant de souci.

Bientôt, ce ne furent pas seulement les hommes qui désap-

prouvèrent la conduite actuelle du marquis de Souday et calomnièrent sa conduite passée : la beauté des deux sœurs ameuta contre elles toutes les mères et toutes les filles, à dix lieues à la ronde, et cela, dès lors, devint infiniment plus grave.

Si Bertha et Mary eussent été laides, le cœur de ces charitables dames et de ces pieuses demoiselles, naturellement porté à l'indulgence chrétienne, eût peut-être pardonné sa paternité inconvenante au pauvre diable de châtelain ; mais il n'y avait pas moyen de ne point être révolté en voyant ces deux pécores écraser de leur distinction, de leur noblesse et des charmes de leur extérieur, les jeunes personnes les mieux nées des environs.

Ces insolentes supériorités ne méritaient donc ni merci ni miséricorde.

L'indignation contre les deux pauvres enfants était si générale, que, n'eussent-elles donné en rien matière à la médisance ou à la calomnie, la médisance et la calomnie les eussent encore touchées du bout de l'aile ; qu'on juge de ce qui devait arriver et de ce qui arriva avec les habitudes masculines et excentriques des deux sœurs !

Ce fut donc bientôt un *tolle* universel et réprobateur qui, du département de la Loire-Inférieure, gagna les départements de la Vendée et de Maine-et-Loire.

Sans la mer qui borne les côtes de la Loire-Inférieure, bien certainement cette réprobation eût fait autant de chemin vers l'occident qu'elle en faisait au sud et à l'est.

Bourgeois et gentilshommes, citadins et campagnards, tout s'en mêla.

Les jeunes gens qui avaient à peine rencontré Mary et Bertha, qui les avaient à peine vues, parlaient des filles du marquis de Souday avec un sourire avantageux ; gros d'espérances lorsqu'il n'était pas gros de souvenirs.

Les douairières se signaient lorsqu'on prononçait leur nom ; les gouvernantes menaçaient d'elles les petits enfants lorsqu'ils n'étaient pas sages.

Les plus indulgents se bornaient à prêter aux deux jumelles les trois vertus d'Arlequin, qui passent généralement pour être le lot des disciples de saint Hubert, dont elles affectaient les goûts : c'est-à-dire l'amour, le jeu et le vin : mais d'autres assuraient gravement que le petit castel de Souday était, chaque soir, le théâtre d'orgies dont la tradition se retrouvait dans les chroniques de la régence ; quelques romantiques, brochant sur le tout, voulaient absolument voir, dans une des petites tourelles abandonnées aux amours innocents d'une vingtaine de pigeons, une réminiscence de la fameuse tour de Nesle, de luxurieuse et homicide mémoire.

Bref, on en dit tant sur Bertha et sur Mary, que, quelles qu'eussent été jusque-là, et quelles que fussent encore en réalité la pureté de leur vie et l'innocence de leurs actions, elles devinrent un objet d'horreur pour tout le pays.

Par les valets des châteaux, par les ouvriers qui approchaient des bourgeois, par les gens même qu'elles employaient ou à qui elles rendaient service, cette haine s'infiltra dans le populaire ; de sorte que — à l'exception de quelques pauvres aveugles ou de quelques bonnes vieilles femmes impotentes que les orphelines secouraient directement — toute la population en blouse et en sabots servait d'écho aux contes absurdes inventés par les gros bonnets des environs ; et il n'était pas un bûcheron, pas un sabotier de Machecoul, pas un cultivateur de Saint-Philbert ou d'Aigrefeuille qui ne se fût cru déshonoré de leur ôter son chapeau.

Enfin, les paysans avaient donné à Bertha et à Mary un sobriquet, et ce sobriquet, parti d'en bas, avait été acclamé dans les régions supérieures, comme caractérisant parfaitement les appétits et les déréglements que l'on prêtait aux jeunes filles.

Ils les appelaient les *louves de Machecoul*.

V

UNE PORTÉE DE LOUVARTS

Le marquis de Souday resta complètement indifférent à ces manifestations de l'animadversion publique ; bien plus, il ne sembla pas même se douter qu'elle existât. Lorsqu'il s'aperçut qu'on ne lui rendait plus les rares visites que, de loin en loin, il se croyait obligé de faire à ses voisins, il se frotta joyeusement les mains, se tenant pour débarrassé de corvées qui lui étaient odieuses, et qu'il n'accomplissait jamais que contraint et forcé, soit par ses filles, soit par Jean Oullier.

Il lui revint bien par-ci par-là quelque chose des calomnies qui circulaient sur le compte de Bertha et de Mary ; mais il était si heureux entre son factotum, ses filles et ses chiens, qu'il jugea que ce serait compromettre la félicité dont il jouissait que d'accorder la moindre attention à ces absurdes propos ; de sorte qu'il continua de fesser ses lièvres tous les jours, de forcer un sanglier dans les grandes occasions, et de faire son whist chaque soir en compagnie des deux pauvres calomniées.

Jean Oullier fut loin d'être aussi philosophe que son maître ; il faut dire aussi que, sa condition imposant beaucoup moins, il en apprit davantage.

Sa tendresse pour les deux jeunes filles était devenue du fanatisme ; il passait sa vie à les regarder, soit que, doucement souriantes, elles fussent assises dans le salon du château, soit que, penchées sur l'encolure de leurs chevaux, les yeux étincelants, la figure animée, leurs beaux cheveux dénoués au vent, sous leurs feutres aux larges bords et à la plume onduleuse, elles galopassent à ses côtés. En les voyant si fièrement accomplies, et en même temps si bonnes et si tendres pour leur père et pour lui, son cœur tressaillait d'orgueil, de fierté et de bonheur ; il se regardait comme ayant été pour quelque chose dans le développement de ces deux admirables créatures, et il se demandait comment l'univers pouvait ne pas s'agenouiller devant elles.

Aussi, les premiers qui se hasardèrent à l'entretenir des rumeurs qui couraient le pays, furent-ils si vertement redressés, que cela en dégoûta les autres ; mais, véritable père de Bertha et de Mary, Jean Oullier n'avait pas besoin qu'on lui en parlât pour savoir ce que l'on pensait des deux objets de sa tendresse.

Dans un sourire, dans un regard, dans un geste, dans un signe, il devinait les méchantes idées de chacun, et cela, avec une sagacité qui le rendait vraiment misérable.

Le mépris, que les pauvres comme les riches ne prenaient point la peine de déguiser pour les orphelines, l'affectait profondément ; s'il se fût laissé aller aux mouvements de son sang, il eût cherché querelle à toute physionomie qui lui semblait irrespectueuse, et il eût corrigé les uns à coups de poing, et proposé aux autres le champ clos ; mais son bon sens lui faisait comprendre que Bertha et Mary avaient besoin d'une autre réhabilitation, et que des coups donnés ou reçus ne prouveraient absolument rien pour leur justification. Il redoutait, en outre, — et c'était là sa plus grande crainte, — qu'à la suite d'une des scènes qu'il eût si volontiers provoquées, les jeunes filles ne fussent instruites du sentiment public à leur égard.

Le pauvre Jean Oullier courbait donc la tête sous cette injuste réprobation, et de grosses larmes, de ferventes prières à Dieu, ce suprême redresseur des torts et des injustices des hommes, témoignaient seules de son chagrin. Il y gagna une misanthropie profonde. Ne voyant autour de lui que des ennemis de ses chères enfants, il ne pouvait faire autrement que de haïr les hommes, et il se préparait, tout en rêvant aux futures révolutions, à leur rendre le mal pour le mal.

La révolution de 1830 était arrivée sans donner l'occasion à Jean Oullier, qui comptait un peu là-dessus, de mettre ses mauvais désirs à exécution.

Mais, comme l'émeute, qui, tous les jours, grondait dans les rues de Paris, pouvait bien, dans un temps donné, déborder en province, il attendait.

Or, par une belle matinée de septembre, le marquis de Souday, ses filles, Jean Oullier et la meute, — qui, pour avoir été plusieurs fois renouvelée depuis que nous avons fait sa connaissance, n'avait point augmenté en nombre, — chassaient dans la forêt de Machecoul.

C'était une journée impatiemment attendue par le marquis, et dont, depuis trois mois, il se promettait grande liesse ; il s'agissait tout simplement de prendre une portée de louvarts dont Jean Oullier avait découvert le liteau, alors qu'ils n'avaient point encore les yeux ouverts, et que, depuis, il avait choyé, soigné, ménagé en digne piqueur de louvetier qu'il était.

Cette dernière phrase, pour ceux de nos lecteurs qui ne sont point familiers avec le noble art de la vénerie, demande peut-être quelques explications.

Tout enfant, le duc de Biron, décapité en 1602 par ordre de Henri IV, disait à son père :

— Donne-moi cinquante hommes de cavalerie, et voilà deux cents hommes qui vont au fourrage que je vais détruire depuis le premier jusqu'au dernier ; ces deux cents hommes pris, la ville sera forcée de se rendre.

— Et puis après ?

— Eh bien, après, la ville sera rendue.

— Et le roi n'aura plus besoin de nous. Il nous faut rester *nécessaires*, niais !

Les deux cents fourrageurs ne furent pas tués, la ville ne fut pas prise, et Biron et son fils restèrent *nécessaires*, c'est-à-dire qu'étant nécessaires ils restèrent dans la faveur et aux gages du roi.

Eh bien, il en est des loups comme de ces fourrageurs que ménageait le père de Biron. S'il n'y avait plus de loups, il n'y aurait plus de lieutenant de louveterie.

On doit donc pardonner à Jean Oullier, caporal de louveterie, d'avoir montré quelques velléités de tendresse à

ces jeunes nourrissons de la louve, et de ne pas les avoir occis, eux et leur mère, avec toute la rigueur qu'il eût montrée pour un vieux loup du sexe masculin.

Ce n'est pas tout.

Autant la chasse d'un vieux loup est impraticable en laisser courre, et autant elle est ennuyeuse et monotone en battue, autant celle d'un louvart de cinq à sept mois est facile agréable et amusante.

Aussi, pour ménager ces charmants loisirs à son maître, Jean Oullier, lorsqu'il avait découvert la portée, s'était bien gardé de troubler et d'effrayer la louve; il n'avait point regardé aux quelques moutons du prochain que la mère devait inévitablement partager avec ses petits; durant leur croissance, il les avait visités avec un touchant intérêt, pour s'assurer que personne ne portait sur eux une main irrespectueuse, et avait été, ma foi, fort joyeux le jour où il avait trouvé le liteau vide et où il avait compris que la louve mère les avait emmenés dans ses excursions.

Enfin, un jour, jugeant qu'ils devaient être mûrs pour ce qu'il en voulait faire, il les avait rembûchés dans une vente de quelques centaines d'hectares, et avait découplé les six chiens du marquis de Souday sur l'un d'entre eux.

Le pauvre diable de louvart, qui ne savait pas ce que signifiaient ces abois et ces éclats de trompe, perdit la tête : il quitta immédiatement l'enceinte, où il laissait sa mère et ses frères, et où il y avait encore, pour sauver sa peau, les chances d'un change; il gagna un autre triage, dans lequel il se fit battre pendant une demi-heure en randonnant comme un lièvre; puis, fatigué par cette course forcenée dont il n'avait pas l'habitude, sentant ses grosses pattes tout engourdies, il s'assit naïvement sur sa queue, et attendit.

Il n'attendit pas longtemps pour apprendre ce qu'on lui voulait : car Domino, le chien de tête du marquis, un Vendéen au poil dur et grisâtre, arrivant presque immédiatement, d'un coup de gueule lui brisa les reins

Jean Oullier reprit ses chiens, les ramena à sa brisée, et, dix minutes après, l'un des frères du défunt était sur pied et la meute lui soufflait au poil

Celui-ci, plus avisé, ne quitta point les environs; aussi, des changes fréquents, donnés tantôt par les louvarts survivants, tantôt par la louve, qui s'offraient volontairement aux chiens, retardèrent-ils l'instant de son trépas; mais Jean Oullier connaissait trop bien son métier pour laisser compromettre le succès par de semblables erreurs ; aussitôt que la chasse prenait les allures vives et directes qui caractérisent les allures d'un vieux loup, il rompait ses chiens, les ramenait à l'endroit où avait eu lieu le défaut, et les remettait sur la bonne voie.

Enfin, serré de trop près par ses persécuteurs, le pauvre louveteau essaya d'un hourvari ; il revint sur ses pas et sortit si naïvement du bois, qu'il donna dans le marquis et dans ses filles; surpris, perdant la tête, il essaya de se couler entre les jambes des chevaux; mais M. de Souday, se penchant sur l'encolure de son cheval, le saisit vivement par la queue et le lança aux chiens, qui l'avaient suivi dans son retour

Ces deux hallalis successifs avaient prodigieusement diverti le châtelain de Souday, et il ne voulait point s'en tenir là. Il discutait avec Jean Oullier pour savoir si l'on retournerait attaquer aux brisées ou si on laisserait aller les chiens sous bois à la billebaude, ce qui restait de louvarts devant être sur pied

Mais la louve, qui se doutait probablement qu'on en voulait encore à ce qui lui restait de sa progéniture, traversa la route à dix pas des chiens, au plus fort de la discussion entre Jean Oullier et le marquis.

A la vue de l'animal, la petite meute, que l'on avait négligé de recoupler, ne poussa qu'un aboi, et, ivre d'ardeur, se précipita sur sa trace.

Appels, cris désespérés, coups de fouet, rien ne put la retenir, rien ne parvint à l'arrêter.

Jean Oullier joua des jambes pour la rejoindre; le marquis et ses filles mirent leurs chevaux au galop dans le même dessein; mais ce n'était plus un louvart timide et hésitant que les chiens avaient devant eux, c'était un animal hardi, vigoureux, entreprenant, qui marchait d'assurance comme s'il regagnait son fort, perçant droit, insoucieux des vallons, des rochers, des montagnes, des torrents qu'il trouvait sur sa route, et cela, sans frayeur, sans précipitation, enveloppé de temps en temps par le petit équipage qui le poursuivait, trottant au milieu des chiens et les dominant de la puissance de son regard oblique et surtout par les craquements de sa formidable mâchoire

La louve, traversant les trois quarts de la forêt, prit son débouché en plaine, comme si elle se dirigeait sur la forêt de la Grand'Lande

Jean Oullier maintenait sa distance, et, grâce à l'élasticité de ses jambes, restait à trois ou quatre vents pas de ses chiens. Forcés, par les escarpements, de suivre les lignes courbes et les routes, le marquis et ses filles étaient restés en arrière

Lorsque ces derniers furent arrivés à leur tour sur la lisière de la forêt et qu'ils eurent gravi le coteau qui domine le petit village de la Marne, ils aperçurent, à une demi-lieue devant eux, entre Machecoul et la Brillardière, au milieu des ajoncs semés entre ce village et la Jacquelerie, Jean Oullier, ses chiens et sa louve, toujours dans la même allure et suivant la ligne droite dans la même position.

Le succès des deux premières chasses, la rapidité de la course avaient fort échauffé le sang du marquis de Souday

— Mordieu ! dit-il, je donnerais dix jours de ma vie, pour être en ce moment entre Saint-Étienne de Mermorte et la Guimarière, pour envoyer une balle à cette coquine de louve.

— Elle se rend, bien sûr, à la forêt de la Grand'Lande, répondit Mary.

— Oui, dit Bertha ; mais, certainement, elle reviendra à son lancer du moment où les petits ne l'ont pas quitté ; elle ne peut continuer à se forlonger ainsi.

— Il vaudrait mieux, en effet, revenir au lancer que de la courre plus loin, dit Mary. Rappelez-vous, mon père que, l'an dernier, nous avons poursuivi un grand loup qui nous a promenés pendant dix heures et quinze lieues, et cela, pour rien ; de sorte que nous sommes rentrés à la maison avec nos chevaux fourbus, nos chiens éclopés et la honte d'un buisson creux

— Ta ta ta! fit le marquis, ton loup n'était pas notre louve. Retournez, si vous voulez, au lancer, mesdemoiselles; moi, j'appuie les chiens. Par la corbleu ! il ne sera pas dit que j'aurai fait défaut à un hallali.

— Nous irons où vous irez, père, dirent ensemble les deux jeunes filles.

— Eh bien, en avant, alors ! s'écria le marquis en accompagnant ses paroles de deux vigoureux coups d'éperon et en lançant son cheval sur la pente.

Le chemin dans lequel venait de se lancer le marquis était pierreux et coupé de ces ornières impraticables dont le bas Poitou conserve religieusement la tradition ; à chaque instant, les chevaux buttaient ; à chaque pas, s'ils n'eussent été vigoureusement tenus, ils se fussent abattus, et il était impossible, quelque traverse qu'on prît, d'arriver à la forêt de la Grand'Lande avant la chasse.

M. de Souday, mieux monté que ses filles, pouvant plus vivement qu'elles actionner sa bête, avait pris sur elles un avantage de quelques centaines de pas : rebuté par les difficultés de la route, apercevant un champ ouvert, il y lança son cheval, et, sans avertir ses enfants, il coupa à travers la plaine.

Bertha et Mary, croyant toujours suivre leur père, continuèrent leur course périlleuse le long du chemin creux.

Il y avait un quart d'heure à peu près qu'elles couraient, séparées de leur père, lorsqu'elles se trouvèrent dans un endroit où la route était profondément encaissée entre deux talus bordés de haies dont les branches se croisaient au-dessus de leurs têtes; là, elles s'arrêtèrent tout à coup, croyant entendre à peu de distance l'aboi bien connu de leurs chiens.

Presque au même instant, un coup de fusil retentit à quelques pas d'elles, et un gros lièvre, les oreilles ensanglantées et pendantes, sortit de la haie et déboula dans le chemin, tandis que des cris furieux de « Après! après, chiens! Taïaut! taïaut! » partirent du champ qui dominait l'étroit sentier.

Les deux sœurs croyaient être tombées dans la chasse d'un de leurs voisins, et elles allaient discrètement s'éloigner, lorsque, à l'endroit où le lièvre avait fait sa trouée, elles virent apparaître, hurlant à pleine gorge, Rustaud, un des chiens de leur père, puis, après Rustaud, Faraud, puis Bellaude, puis Domino, puis Fanfare, tous se succédant sans intervalle, tous chassant ce malheureux lièvre, comme si, de la journée, ils n'eussent eu connaissance de plus noble gibier.

Mais la queue du sixième chien venait à peine de se dégager de l'étroite ouverture, qu'elle y fut remplacée par une tête humaine.

Cette tête était la figure d'un jeune homme pâle, effaré, aux cheveux ébouriffés, aux yeux hagards, faisant des efforts surhumains, pour que le corps suivît la tête à travers l'étroite coulée, et poussant, tout en luttant contre les ronces et les épines, les *taïaut* que Bertha et Mary avaient entendus après le coup de fusil tiré cinq minutes auparavant

VI

UN LIÈVRE BLESSÉ

Dans les haies du bas Poitou, — façonnées un peu comme les haies bretonnes, au moyen de baliveaux courbés et entrelacés, — ce n'est point une raison parce qu'un lièvre a passé parce que six chiens courants ont passé après un lièvre, ce

n'est pas une raison, disons-nous, pour que la trouée qui leur a donné passage devienne une porte cochère ; aussi le malheureux jeune homme, pris comme à la lucarne d'une guillotine, eut-il beau pousser, s'arc-bouter, se démener, s'ensanglanter les mains et le visage, il lui fut impossible d'avancer d'un pouce.

Cependant le jeune chasseur ne perdait point courage ; il continuait la lutte en désespéré, lorsque, tout à coup, de bruyants éclats de rire l'arrachèrent à sa préoccupation.

Il tourna la tête et aperçut les deux amazones, penchées

Aussi continua-t-il de garder le silence, et en homme bien décidé à se tirer d'affaire sans avoir recours à l'aide de personne, tenta-t-il un dernier effort.

Il se dressa sur ses poignets et chercha à se mouvoir en avant, donnant à la partie antérieure de son corps la force diagonale qui fait marcher les animaux de l'ordre des serpents ; par malheur, dans ce mouvement, son front porta avec force contre le tronçon d'une branche de pommier sauvage que la serpe du cultivateur, en façonnant cette haie, avait taillée en biseau aigu et tranchant ; la branche coupa



Mary lui appliqua au front le mouchoir trempé d'eau fraiche.

sur l'encolure de leurs chevaux et ne dissimulant aucunement ni leur gaieté, ni ce qui la causait.

Tout honteux d'avoir si fort prêté à rire à deux jolies personnes, comprenant tout ce que sa situation devait avoir de grotesque, l'adolescent — le jeune homme avait vingt ans à peine — voulut se rejeter en arrière, mais il était dit que cette haie malencontreuse lui serait fatale jusque dans sa retraite ; les épines s'étaient si bien enchevêtrées dans ses vêtements et les branches dans sa carnassière, qu'il lui fut impossible de reculer ; il demeura pris dans la haie comme dans un traquenard, et cette seconde mésaventure rendit convulsive l'hilarité des deux spectatrices.

Alors, ce ne fut plus avec la vigoureuse énergie que nous lui avons vu déployer, ce fut avec fureur, ce fut avec rage que le pauvre garçon essaya de nouveau de se dépêtrer, et, dans ce nouvel et suprême effort qu'il fit, sa physionomie prit une telle expression de désespoir, que Mary, la première, s'en sentit touchée.

— Taisons-nous, Bertha, dit-elle à sa sœur ; tu vois bien que nous lui faisons de la peine.

— Vraiment, oui, répondit Bertha ; mais, que veux-tu ? c'est plus fort que moi.

Et, tout en continuant de rire, elle sauta à bas de son cheval et courut au pauvre garçon pour lui porter secours.

— Monsieur, dit Bertha au jeune homme, je crois qu'un peu d'aide ne vous serait point inutile pour sortir d'ici ; voulez-vous accepter le secours que ma sœur et moi sommes prêtes à vous offrir ?

Mais les rires des deux jeunes filles avaient aiguillonné l'amour-propre de celui auquel elles s'adressaient, plus encore que les ronces n'avaient déchiré son épiderme ; si bien que, quelle que fût la courtoisie des paroles de Bertha, elles ne firent point oublier au malheureux captif les moqueries dont il avait été l'objet.

la peau comme eût fait le rasoir le mieux affilé ; le jeune homme, se sentant sérieusement blessé, poussa un cri, et le sang, jaillissant aussitôt en abondance, lui couvrit tout le visage.

A la vue de l'accident dont, bien involontairement, elles étaient devenues la cause, les deux sœurs s'élancèrent vers le jeune homme, le saisirent par les épaules, et réunissant leurs efforts avec une vigueur que l'on n'eût point rencontrée dans des femmes ordinaires, elles parvinrent à l'attirer en dehors de la haie et à l'asseoir sur le talus.

Ne pouvant se rendre compte du peu de gravité réelle de la blessure et la jugeant sur l'apparence, Mary devint pâle et tremblante ; quant à Bertha, moins impressionnable que sa sœur, elle ne perdit pas la tête un seul instant.

— Cours à ce ruisseau, dit-elle à Mary, et trempes-y ton mouchoir afin que nous débarrassions ce malheureux du sang qui l'aveugle.

Puis, tandis que Mary obéissait, se retournant vers le jeune homme :

— Souffrez-vous beaucoup, monsieur ? demanda-t-elle.

— Pardon, mademoiselle, répondit le jeune homme, mais tant de choses me préoccupent en ce moment que je ne sais trop si c'est le dedans ou le dehors de la tête qui me fait mal.

Puis, éclatant en des sanglots jusque-là à grand'peine retenus par lui :

— Ah ! s'écria-t-il, le bon Dieu me punit d'avoir désobéi à maman !

Bien que celui qui parlait ainsi fût fort jeune, puisque nous avons dit qu'il atteignait à peine sa vingtième année, il y avait, dans les étranges paroles qu'il venait de prononcer, un accent enfantin qui jurait si plaisamment avec sa taille, avec son harnachement de chasseur, que malgré la commi-

sération que la blessure avait excitée en elles, les jeunes filles ne purent retenir un nouvel éclat de rire.

Le pauvre garçon lança aux deux sœurs un regard de reproche et de prière, tandis que deux grosses larmes perlaient à ses paupières.

Et, en même temps, avec un mouvement d'impatience, il arracha le mouchoir trempé d'eau fraîche que Mary lui avait appliqué au front.

— Eh bien, demanda Bertha, que faites-vous donc ?

— Laissez-moi ! s'écria le jeune homme ; je ne suis nullement disposé à recevoir des soins que l'on me fait payer par des moqueries. Oh ! je me repens bien maintenant de ne pas avoir obéi à ma première idée, qui était de m'enfuir, au risque de me blesser cent fois plus gravement.

— Oui, mais, puisque vous avez été assez raisonnable pour ne l'avoir pas fait, repartit Mary, soyez assez raisonnable encore pour me laisser remettre ce bandeau sur votre front.

Et, ramassant le mouchoir, la jeune fille s'approcha du blessé avec une telle expression d'intérêt, que celui-ci, secouant la tête, non pas en signe de refus, mais en signe d'abattement, répondit :

— Faites comme vous voudrez, mademoiselle.

— Oh ! oh ! fit Bertha, qui n'avait rien perdu des mouvements de physionomie du jeune homme, pour un chasseur, vous êtes un peu bien susceptible, mon cher monsieur.

— D'abord, mademoiselle, je ne suis point chasseur, et moins que jamais, après ce qui vient de m'arriver, je suis disposé à le devenir.

— A mon tour, pardon, reprit Bertha sur ce même ton de raillerie qui avait déjà révolté le jeune homme, pardon ; mais, à en juger par l'acharnement avec lequel vous vous escrimiez contre les ronces et les épines, et surtout par l'ardeur avec laquelle vous excitiez nos chiens, il m'était permis de supposer que vous aspiriez, au moins, à ce titre de chasseur.

— Oh ! non, mademoiselle ; j'ai cédé à un entraînement que je ne comprends plus, à présent que je suis de sang-froid et que je sens combien ma mère avait raison d'appeler ridicule et barbare ce délassement qui consiste à tirer plaisir et vanité de l'agonie et de la mort d'un pauvre animal sans défense.

— Prenez garde, mon cher monsieur ! dit Bertha ; pour nous qui avons le ridicule et la barbarie de nous complaire à ce délassement, vous allez ressembler au renard de la fable.

En ce moment, Mary, qui avait été de nouveau tremper son mouchoir dans le ruisseau, s'apprêtait à le nouer pour la seconde fois autour du front du jeune homme.

Mais celui-ci, la repoussant :

— Au nom du ciel, mademoiselle, lui dit-il, faites-moi grâce de vos soins. Ne voyez-vous pas que votre sœur continue à se moquer de moi ?

— Voyons, je vous en prie, dit Mary de sa voix la plus douce.

Mais lui, sans se laisser prendre à la douceur de cette voix, se leva sur son genou dans le dessein bien visible de s'éloigner.

Cette obstination, qui était bien plus celle d'un enfant que celle d'un homme, exaspéra l'irascible Bertha, et son impatience, pour être inspirée par un sentiment d'humanité très-respectable, ne s'en traduisit pas moins par des expressions un peu trop énergiques pour son sexe.

— Morbleu ! s'écria-t-elle comme se fût écrié son père en pareille circonstance, ce méchant petit bonhomme n'entendra donc pas raison ? Occupe-toi de le panser, Mary ; je vais lui tenir les mains, moi, — et du diable s'il bouge !

Et, en effet, Bertha, saisissant les poignets du blessé avec une puissance musculaire qui paralysa tous les efforts qu'il fit pour se dégager, parvint à faciliter la tâche dévolue à Mary, qui, dès lors, assura solidement le mouchoir sur la blessure.

Lorsque cette dernière, avec une adresse qui eût fait honneur à un élève de Dupuytren ou de Jobert, eut suffisamment consolidé les ligatures :

— Maintenant, monsieur, dit Bertha, vous voilà à peu près en état de regagner votre demeure ; vous pouvez donc en revenir à votre idée première, et nous tourner les talons sans même nous dire merci. Vous êtes libre.

Mais, malgré cette permission donnée, malgré cette liberté rendue, le jeune homme resta immobile.

Le pauvre garçon semblait à la fois prodigieusement surpris et profondément humilié d'être tombé, lui si faible, aux mains de deux femmes si fortes ; ses regards allaient de Bertha à Mary et de Mary à Bertha, sans qu'il pût trouver une parole pour leur répondre.

Enfin, il ne vit d'autre moyen pour échapper à son embarras que de se cacher le visage entre les deux mains.

— Mon Dieu ! dit Mary inquiète, vous trouveriez-vous mal ?

Le jeune homme ne répondit pas.

Bertha lui écarta doucement les mains du visage, et, s'apercevant qu'il pleurait, devint à l'instant même aussi douce et aussi compatissante que sa sœur.

— Vous êtes donc blessé plus que vous ne paraissez l'être et vos douleurs sont donc bien vives, que vous pleurez ainsi ? demanda Bertha. En ce cas, montez, soit sur mon cheval, soit sur celui de ma sœur, et nous allons, Mary et moi, vous reconduire jusque chez vous.

Mais le jeune homme fit de la tête un signe vivement négatif.

— Voyons, dit Bertha insistant, c'est assez d'enfantillage. Nous vous avons offensé ; mais pouvions-nous supposer que nous trouverions sous votre veste de chasse l'épiderme d'une jeune fille ? Quoi qu'il en soit, nous avons eu tort, nous le reconnaissons, et nous vous présentons nos excuses ; peut-être n'y trouverez-vous pas toutes les formes requises ; mais il faut vous en prendre à la singularité de la situation, et vous dire que la sincérité est tout ce que l'on peut attendre de deux jeunes filles assez disgraciées du ciel pour donner tout leur temps à cette distraction ridicule qui a le malheur de déplaire à madame votre mère. Voyons, nous gardez-vous rancune ?

— Non, mademoiselle, répondit le jeune homme, et c'est contre moi seulement que je suis de méchante humeur.

— Pourquoi cela ?

— Je ne sais que vous dire.. Peut-être ai-je honte d'avoir été plus faible que vous, moi qui suis un homme ; peut-être encore suis-je tout simplement tourmenté par cette idée de rentrer à la maison... Que vais-je dire à ma mère pour expliquer cette blessure ?

Les deux jeunes filles se regardèrent ; elles, qui étaient des femmes, n'eussent point été embarrassées pour si peu ; mais, cette fois, elles se privèrent de rire, quelle que fût l'envie qu'elles en eussent, en voyant de quelle susceptibilité nerveuse était doué celui à qui elles avaient affaire.

— Eh bien, alors, dit Bertha, si vous ne nous gardez pas rancune, donnez-moi une poignée de main, et quittons-nous comme de nouveaux, mais comme de bons amis.

Et elle tendit la main au blessé, ainsi qu'un homme eût fait à un homme.

Celui-ci, de son côté, allait sans doute lui répondre par le même geste, lorsque Mary fit le signe de quelqu'un qui demande l'attention, en levant un doigt en l'air.

— Chut ! fit à son tour Bertha.

Et elle écouta comme sa sœur, sa main restant à moitié chemin de celle du jeune homme.

On entendait au lointain, mais se rapprochant avec rapidité, des abois vifs, tumultueux, prolongés : ceux de chiens qui sentent que la curée va venir.

C'était la meute du marquis de Souday, qui, n'ayant pas, pour rester dans le chemin creux, les mêmes raisons que les deux jeunes filles, s'était lancée à la poursuite du lièvre blessé, et qui le ramenait en lui soufflant au poil.

Bertha sauta sur le fusil du jeune homme, dont le côté droit était désarmé et déchargé.

Celui-ci fit un geste comme s'il eût voulu prévenir une imprudence ; le sourire de la jeune fille le rassura.

Elle passa rapidement la baguette dans le canon chargé, comme fait tout chasseur prudent lorsqu'il est sur le point de se servir d'un fusil qu'il n'a pas chargé lui-même, et, reconnaissant que l'arme était préparée dans de bonnes conditions, elle fit quelques pas en avant, en maniant le fusil avec une aisance qui prouvait combien cet exercice lui était familier.

Presque au même instant, le lièvre sortit de la haie, revenant par le côté opposé avec l'intention probable de suivre le chemin qu'il avait déjà pris ; mais en apercevant nos trois personnages, il fit une volte rapide pour retourner sur ses pas.

Si prompt qu'eût été son mouvement, Bertha avait eu le temps de l'ajuster ; elle fit feu, et l'animal, foudroyé, roula le long du talus et resta mort au milieu du chemin.

Sur ces entrefaites, Mary avait pris la place de sa sœur et tendu la main au jeune homme.

Pendant quelques secondes, attendant ce qui allait se passer, les deux jeunes gens restèrent les mains entrelacées.

Bertha alla ramasser le lièvre, et, revenant à l'inconnu, qui tenait toujours la main de Mary :

— Tenez, monsieur, voilà votre excuse, dit-elle.

— Comment cela ? demanda-t-il.

— Vous raconterez que le lièvre s'est levé dans vos jambes ; vous direz que votre fusil est parti malgré vous, par entraînement, et vous ferez amende honorable à madame votre mère, en jurant, comme vous nous l'avez juré tout à l'heure, que cela ne vous arrivera plus. Le lièvre plaidera les circonstances atténuantes.

Le jeune homme secoua la tête avec découragement.

— Non, dit-il, je n'oserai jamais avouer à ma mère que je lui ai désobéi.

— Elle vous a donc positivement défendu de chasser ?

— Je le crois bien !

— Et vous braconnez ! dit Bertha ; vous commencez juste par où l'on finit. Avouez, du moins, que vous avez la vocation.

— Ne plaisantez pas, mademoiselle ; vous avez été si bonne

pour moi, que je ne saurais plus vous bouder : il en résulterait que le chagrin que vous me feriez serait double.

— Alors, vous n'avez qu'une alternative, monsieur, dit Mary : mentir, — et c'est ce que vous ne voulez point faire, et surtout ce que nous ne voulons point vous conseiller, — ou bien avouer tout franchement la vérité. Croyez-moi, quelle que soit l'opinion de madame votre mère sur la distraction que vous aurez prise sans son aveu, votre franchise la désarmera. Après tout, ce n'est point un si grand crime que la mort d'un lièvre.

— C'est égal, je n'oserai jamais !

— Oh ! mais elle est donc bien terrible, madame votre mère ? ajouta Bertha.

— Non, mademoiselle ; elle est bien bonne, bien tendre ; elle va au-devant de tous mes désirs ; elle prévient tous mes caprices ; mais, sur ce qui est de me laisser toucher à un fusil, elle est intraitable, et cela se conçoit, dit le jeune homme avec un soupir : mon père a été tué à la chasse.

Les deux jeunes filles tressaillirent.

— Alors, monsieur, dit Bertha devenue aussi grave que celui à qui elle s'adressait, nos plaisanteries n'ont été que plus déplacées, et nos regrets ne sont que plus vifs. J'espère donc que vous oublierez les plaisanteries et ne vous souviendrez que des regrets.

— Je ne me souviendrai, mademoiselle, que des bons soins que vous avez bien voulu me donner, et c'est moi qui espère que vous voudrez bien oublier mes craintes puériles et ma niaise susceptibilité.

— Si fait, nous nous en souviendrons, monsieur, dit Mary, pour ne plus jamais nous donner, vis-à-vis d'un autre, les torts que nous avons eus vis-à-vis de vous et dont les conséquences ont été si fâcheuses.

Pendant que Mary répondait, Bertha était remontée à cheval.

Le jeune homme, une seconde fois, tendit timidement la main à Mary.

Mary la lui toucha du bout des doigts et s'élança à son tour légèrement en selle.

Alors, rappelant leurs chiens, qui, à leur voix, vinrent se rallier autour d'elles, les deux sœurs donnèrent de l'éperon à leurs chevaux, qui s'éloignèrent rapidement.

Le blessé, muet et immobile, resta quelque temps à regarder les deux jeunes filles, jusqu'à ce qu'un angle du sentier les eût fait disparaître à ses yeux. Puis il laissa tomber sa tête sur sa poitrine et demeura pensif.

Restons près de ce nouveau personnage, avec lequel nous avons besoin de faire plus ample connaissance.

VII

M. MICHEL

Ce qui venait de se passer avait produit sur le jeune homme une impression si vive, qu'il lui sembla, lorsque les deux jeunes filles eurent disparu, qu'il sortait d'un rêve.

En effet, il était à cette époque de la vie où ceux-là mêmes qui sont destinés à devenir plus tard des hommes positifs payent leur tribut au romanesque ; et cette rencontre avec deux jeunes filles si différentes de celles qu'il avait l'habitude de voir le transportait dans le monde fantastique des premières rêveries, où son imagination put s'égarer à loisir, et chercher ces châteaux bâtis par la main des fées, et qui s'écroulent aux deux côtés du chemin, au fur et à mesure que nous avançons dans la vie.

Nous ne voulons pas dire, cependant, que notre jeune homme en fût arrrivé le moins du monde à éprouver de l'amour pour l'une ou l'autre des deux amazones ; mais il se sentait aiguillonné d'une curiosité extrême, tant ce mélange de distinction, de beauté, de manières élégantes et d'habitudes cavalières et viriles lui semblait extraordinaire.

Il se promettait donc bien de chercher à les revoir, ou, tout au moins, de s'informer qui elles étaient.

Le ciel sembla un instant vouloir satisfaire immédiatement sa curiosité ; car, s'étant mis en route pour regagner sa demeure, à cinq cents pas, à peu près, de l'endroit où s'était passée la scène entre lui et les deux jeunes filles, il se croisa avec un individu chaussé de grandes guêtres de cuir, portant par-dessus sa blouse une trompe de chasse et une carabine en sautoir, et tenant un fouet à la main.

Cet individu marchait vite, et semblait de fort mauvaise humeur.

C'était évidemment quelque piqueur de la chasse que suivaient les deux jeunes filles.

Aussi le jeune homme, appelant à son aide sa mine la plus gracieuse et son sourire le plus engageant pour l'aborder :

— Mon ami, lui dit-il, vous cherchez deux demoiselles, n'est-ce pas ; l'une montée sur un cheval bai brun, l'autre sur une jument rouan ?

— D'abord, je ne suis pas votre ami, monsieur, attendu que je ne vous connais pas ; ensuite, je ne cherche pas deux demoiselles : je cherche mes chiens, répondit brutalement l'homme à la blouse, mes chiens, qu'un imbécile a tout à l'heure détournés de la voie d'un loup qu'ils conduisaient, pour les mettre sur la trace d'un lièvre qu'il venait de manquer, lui, comme une mazette qu'il est.

Le jeune homme se mordit les lèvres.

L'homme à la blouse, que nos lecteurs ont sans doute déjà reconnu pour Jean Oullier, continua :

— Oui, moi, je voyais tout cela des hauteurs de la Benaste, que je descendais après le hourvari de notre animal, et j'eusse volontiers cédé mes droits à la prime que M. le marquis de Souday m'abandonne, pour n'être en ce moment qu'à deux ou trois longueurs de fouet de l'échine de ce malappris !

Celui auquel il parlait ne jugea point à propos de revendiquer en aucune façon, au dénoûment de cette scène, le rôle qu'il avait ébauché au commencement, et, de toute l'apostrophe de Jean Oullier, qu'il laissait parler comme s'il n'avait absolument rien à y apprendre, il ne releva qu'un mot.

— Ah! dit-il, vous appartenez à M. le marquis de Souday ?

Jean Oullier regarda de travers le malencontreux interrogateur.

— Je m'appartiens à moi-même, répondit le vieux Vendéen ; je mène les chiens de M. le marquis de Souday ; mais voilà tout, et c'est autant pour mon plaisir que pour le sien.

— Tiens, dit le jeune homme comme se parlant à lui-même, depuis six mois que je suis revenu chez maman, je n'avais jamais entendu dire que M. le marquis de Souday fût marié...

— Eh bien, moi, interrompit Oullier, je vous l'apprends, mon cher monsieur ; et, si vous avez à répondre à cela je vous apprendrai bien autre chose encore, entendez-vous ?

Et, après avoir prononcé ces mots avec un ton de menace auquel son interlocuteur sembla ne rien comprendre, Jean Oullier, sans se préoccuper davantage de la disposition d'esprit où il le laissait, tourna les talons et rompit la conférence en reprenant avec rapidité le chemin de Machecoul.

Resté seul, le jeune homme fit encore quelques pas dans la ligne suivie par lui depuis qu'il avait quitté les deux jeunes filles ; puis, prenant à gauche, il entra dans un champ.

Dans ce champ, un paysan conduisait sa charrue.

Ce paysan était un homme d'une quarantaine d'années qui se distinguait des Poitevins ses compatriotes par cette physionomie fine et rusée qui est particulièrement l'apanage du Normand ; il était haut en couleur, avait l'œil vif et perçant, et sa préoccupation constante semblait être d'en diminuer ou plutôt d'en dissimuler l'audace, par un clignotement perpétuel ; il espérait sans doute arriver, par ce procédé, à l'expression de bêtise ou du moins de bonhomie qui paralyse la méfiance chez l'interlocuteur ; mais sa bouche narquoise, aux coins vivement accusés et retroussés à la façon du Pan antique, révélait, malgré ses soins, un des plus merveilleux produits du croisement manceau et normand.

Bien que le jeune homme se dirigeât visiblement vers lui, le laboureur ne suspendit point son travail ; il savait le prix du coup de collier qui serait nécessaire à ses chevaux pour reprendre leur travail interrompu, dans cette terre forte et argileuse ; il continua donc de maintenir son soc comme s'il eût été seul, et ce ne fut qu'à l'extrémité du sillon, lorsqu'il eut fait faire volte-face à son attelage et ajusté son instrument pour recommencer la besogne, ce ne fut, disons-nous, qu'à ce moment qu'il se montra disposé à entrer en conversation, tandis que ses bêtes soufflaient.

—Eh bien, dit-il alors d'un ton presque familier au nouveau venu, avons-nous fait bonne chasse, monsieur Michel ?

Le jeune homme, sans répondre, dégagea la gibecière de son épaule et la laissa tomber aux pieds du paysan.

Celui-ci, à travers l'épais tissu du filet, aperçut le poil jaunâtre et soyeux du lièvre.

— Oh ! oh ! fit-il, un capucin ! Vous n'y allez pas de main morte pour votre début, monsieur Michel.

Sur quoi, il tira l'animal du sac, le prit, l'examina en connaisseur et lui pressa légèrement l'abdomen, comme si, à l'endroit de la conservation du gibier, il ne se fût fié que médiocrement aux précautions qu'avait dû prendre un chasseur aussi inexpérimenté que paraissait l'être M. Michel.

— Ah ! sapredienne ! s'écria-t-il après avoir ainsi examiné l'animal, voilà qui vaut trois francs dix sous comme un liard. C'est un beau coup de fusil que vous avez fait là, savez-vous, monsieur Michel ? et vous avez dû trouver que c'était plus divertissant de rouler les bouquins que de les lire, comme vous le faisiez il y a une heure, quand je vous ai rencontré.

— Ma foi, non, père Courtin, répondit le jeune homme ; j'aime encore mieux mes livres que votre fusil.

— Vous avez peut-être raison, monsieur Michel, reprit Courtin, sur le visage duquel passa un nuage de mécontentement ; et, si votre défunt père eût pensé comme vous, mieux lui en eût pris peut-être ; mais c'est égal, moi, si j'avais le moyen, si je n'étais pas un pauvre diable obligé de travailler douze heures sur vingt-quatre, je passerais mieux que mes nuits à la chasse.

— Vous allez donc toujours à l'affût, Courtin? demanda le jeune homme.

— Oui, monsieur Michel, de temps à autre, pour me distraire.

— Vous vous ferez une affaire avec les gendarmes !

— Bah ! ce sont des fainéants, vos gendarmes, et ils ne se lèvent pas encore assez matin pour me prendre.

Puis, laissant à son visage toute cette expression de finesse qu'il essayait de lui enlever d'habitude :

— J'en sais plus long qu'eux, allez, monsieur Michel, dit-il ; il n'y a pas deux Courtin dans le pays, et le seul moyen de m'empêcher d'affûter, ce serait de me faire garde comme Jean Oullier.

Mais M. Michel ne répondit point à cette proposition indirecte, et, comme le jeune homme ignorait ce que c'était que Jean Oullier, il ne releva pas plus la seconde partie de la phrase que la première.

— Voici votre fusil, Courtin, dit-il en tendant l'arme au paysan. Je vous remercie d'avoir eu l'idée de me le proposer ; votre intention était bonne, et ce n'est pas votre faute si je ne sais pas me distraire à la chasse comme tout le monde.

— Faut essayer encore, monsieur Michel ; faut en goûter ; les meilleurs chiens sont ceux qui se déclarent le plus tard. J'ai entendu dire à des amateurs qui mangent trente douzaines d'huîtres à leur déjeuner qu'ils ont été jusqu'à l'âge de vingt ans sans pouvoir seulement les regarder. Sortez du château, comme vous avez fait ce matin, avec un livre ; madame la baronne ne se méfiera de rien, venez trouver le père Courtin dans ses pièces ; son flocard sera toujours à votre disposition, et si l'ouvrage ne presse pas trop, je vous battrai les buissons. En attendant, je vais remettre l'outil au râtelier.

Le râtelier du père Courtin, c'était tout simplement la haie qui séparait son champ de celui de son voisin.

Il y glissa le fusil, le cacha dans les herbes et dressa les ronces et les épines de façon à le masquer aux regards des passants, en même temps qu'il le sauvegardait de la pluie et de l'humidité, deux choses, dont, au reste, un véritable braconnier ne s'embarrassera guère, tant qu'il restera des bouts de chandelle et des morceaux de linge.

— Courtin, dit M. Michel en affectant le ton de la plus profonde indifférence, saviez-vous que M. le marquis de Souday fût marié?

— Non, par ma foi, dit le paysan, je ne le savais pas.

M. Michel fut la dupe de son apparence de bonhomie.

— Et qu'il eût deux filles? continua-t-il.

Courtin, qui donnait le dernier coup de main à son opération en entrelaçant quelques ronces rebelles, releva vivement la tête, et regarda le jeune homme avec une fixité tellement interrogative, que, bien qu'une vague curiosité eût seule dicté cette question, celui-ci rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Auriez-vous rencontré les louves? demanda Courtin En effet, j'ai entendu le cor du vieux chouan.

— Qu'appelez-vous les louves? demanda M. Michel.

— J'appelle *les louves* les bâtardes du marquis, donc !

— Ces deux jeunes filles, vous les appelez les louves?

— Dame, c'est ainsi qu'on les nomme au pays ; mais vous arrivez de Paris, vous ; vous ne pouvez point savoir cela.

La grossièreté avec laquelle maître Courtin s'exprimait en parlant des deux jeunes filles embarrassa si bien le timide jeune homme, que, sans savoir pourquoi, il répondit par un mensonge.

— Non, dit-il, je ne les ai point rencontrées.

A la façon dont M. Michel répondit, Courtin douta.

— Tant pis pour vous, répliqua-t-il ; car ce sont deux jolis brins de filles, bons à voir et plaisants à crocher.

Puis, regardant M. Michel avec son clignotement habituel :

— On dit, continua-t-il, qu'elles aiment un peu trop à rire, mais il en faut comme cela pour les bons enfants, n'est-il pas vrai, monsieur Michel?

Sans qu'il se rendît compte du motif réel de cette sensation, le jeune homme sentit son cœur se serrer de plus en plus en entendant ce grossier paysan traiter avec cette indulgence insultante les deux charmantes amazones qu'il avait quittées sous l'impression d'un sentiment d'admiration et de reconnaissance assez vif.

Sa mauvaise humeur se reflèta sur sa physionomie.

Courtin ne douta plus que M. Michel n'eût rencontré les *louves*, comme il les appelait, et sa négation de cette rencontre le fit aller, quant aux résultats qu'elle avait pu avoir, bien au delà de la réalité.

Il était certain que le marquis de Souday était, il y avait peu d'heures, dans les environs de la Logerie ; il semblait plus que probable que M. Michel avait dû apercevoir Mary et Bertha, qui, lorsqu'il s'agissait de chasse, quittaient rarement leur père ; peut-être même le jeune homme avait-il fait plus que de les voir ; peut-être avait-il causé avec elles ; et, grâce à l'opinion que l'on avait des deux sœurs dans le pays, une conversation avec mesdemoiselles de Souday ne pouvait être que l'ébauche d'une intrigue.

De déduction en déduction, Courtin, qui était un homme logique, conclut que son jeune maître en était là.

Nous disons son jeune maître, parce que Courtin exploitait un bordage qui appartenait à M. Michel.

Mais ce n'était point la besogne de laboureur qui convenait à Courtin ; c'était le métier de garde particulier de la mère et du fils qu'il ambitionnait.

Or, le rusé paysan tenait, par tous les moyens possibles, à établir une solidarité quelconque entre son jeune maître et lui.

Il venait d'échouer en cherchant à stimuler sa désobéissance aux prescriptions maternelles touchant la chasse ; partager le secret de ses amours lui sembla un rôle tout à fait propre à servir ses intérêts et sa petite ambition ; aussi comprit-il, au nuage de mécontentement qui s'était répandu sur le visage de M. Michel, qu'il avait fait fausse route en se faisant l'écho de la malveillance générale à l'endroit des deux amazones, et chercha-t-il à regagner le terrain qu'il avait perdu.

Nous l'avons vu déjà faire retour sur la mauvaise opinion exprimée par lui d'abord.

Il continua de marcher dans la même voie.

— Au reste, reprit-il avec une bonhomie passablement jouée, on en dit toujours — et sur les jeunes filles surtout — bien plus long qu'il n'y en a. Mademoiselle Bertha et mademoiselle Mary...

— Elles s'appellent Mary et Bertha? demanda vivement le jeune homme.

— Mary et Bertha, oui. Mademoiselle Bertha est la brune et mademoiselle Mary la blonde.

Et, comme il regardait M. Michel avec toute l'acuité dont son regard était capable, il lui sembla qu'au nom de Mary, le jeune homme avait légèrement rougi.

— Je disais donc, reprit l'obstiné paysan, que mademoiselle Mary et mademoiselle Bertha aiment la chasse, les chiens, les chevaux ; mais cela n'empêche pas d'être honnête, et défunt M. le curé de la Benaste, qui était un fin braconnier, n'a pas dit les plus méchantes messes parce que son chien était dans la sacristie et son fusil le long de l'autel.

— Le fait est, répliqua M. Michel oubliant qu'il contredisait sa première assertion, le fait est qu'elles ont l'air doux et bon, mademoiselle Mary surtout.

— Et elles sont douces et bonnes, monsieur Michel ; elles le sont ! L'année passée, pendant les chaleurs humides, quand cette espèce de fièvre de marécage, dont tant de pauvres diables sont morts, a couru dans le pays, qui a soigné les malades, et sans bouder encore, alors que les médecins, les parmaciens et tout le tremblement jusqu'aux vétérinaires avaient déserté? Les louves comme ils disent tous. Ah ! elles ne font point la charité au prône, celles-là ; mais elles visitent en cachette les maisons des malheureux ; elles sèment des aumônes et elles récoltent des bénédictions. Aussi, si les riches les haïssent et si les nobles les jalousent, ah ! l'on peut dire hardiment que les pauvres gens sont pour elles.

— Et d'où vient donc alors qu'elles sont si mal vues? demanda M. Michel.

— Bon ! est-ce que l'on sait cela ! est-ce qu'on se le demande? est-ce que l'on s'en rend compte? Les hommes, voyez-vous monsieur Michel, c'est, sans comparaison, comme les oiseaux : quand il y en a un de malade et qui fait le houssu, tous viennent lui arracher des plumes ; ce qu'il y a de sûr au fin fond de tout cela, c'est que ceux de leur rang leur tournent le dos et leur jettent la pierre, à ces pauvres demoiselles. Tenez, par exemple, votre maman est bien bonne, n'est-ce pas, monsieur Michel? eh bien, je suis sûr que vous lui en parleriez, qu'elle répondrait comme tout le monde : « Ce sont des gueuses ! »

Mais, malgré le changement de front de Courtin, M. Michel ne paraissait pas disposé à entrer dans une causerie plus intime ; quant à maître Courtin lui-même, il jugea, de son côté, que, pour une séance, il avait suffisamment préparé la voie à la confidence qu'il espérait.

Puis, comme M. Michel semblait vouloir se retirer, il le reconduisit jusqu'à l'extrémité de son champ.

Seulement, en le reconduisant, il remarqua que les regards du jeune homme se dirigeaient bien souvent vers les masses sombres de la forêt de Machecoul.

VIII

LA BARONNE DE LA LOGERIE

Maître Courtin abaissait respectueusement devant son jeune maître la barrière mobile qui fermait son champ, lorsqu'une voix de femme appelant Michel se fit entendre derrière la haie.

A cette voix, le jeune homme tressaillit et s'arrêta.

Au même instant, la personne qui avait appelé parut en face de l'échalier qui servait de communication entre le champ de maître Courtin et le champ voisin.

Cette personne, cette *dame* pouvait avoir de quarante à quarante-cinq ans. Essayons de l'*expliquer* à nos lecteurs.

Sa figure était insignifiante et sans autre caractère qu'un air de hauteur apprêtée qui contrastait avec sa tournure vulgaire. Elle était petite et replète ; elle portait une robe de soie trop riche pour quelqu'un qui court les champs, et un chapeau dont la batiste écrue et flottante retombait sur son visage et sur son cou. On eût pu croire, tant le reste de sa toilette était recherché, qu'elle venait de faire quelque visite à la Chaussée-d'Antin ou au faubourg Saint-Honoré.

C'était la personne dont les futurs reproches avaient paru inspirer d'avance une si grande appréhension au pauvre jeune homme.

— Eh quoi ! s'écria-t-elle, vous êtes ici, Michel ? Vraiment, mon ami, vous êtes bien peu raisonnable et vous avez bien peu d'égards pour votre mère ! Il y a plus d'une heure que la cloche du château vous a appelé pour le dîner ; vous savez combien je déteste attendre, et combien je tiens à des repas bien réglés et je vous trouve causant tranquillement avec ce rustre !

Michel commença par balbutier une excuse ; mais, presque au même instant, l'œil de sa mère aperçut ce qui avait échappé à Courtin, ou ce sur quoi Courtin n'avait pas voulu demander d'explication : c'est-à-dire que la tête du jeune homme était entourée d'un mouchoir, et que ce mouchoir était maculé de taches sanglantes que son chapeau de paille, si larges qu'en fussent les bords, ne dissimulait qu'imparfaitement.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle en élevant une voix qui, dans son diapason ordinaire, était déjà trop élevée, vous êtes blessé ! Que vous est-il arrivé ? Parlez, malheureux ! Vous voyez bien que je meurs d'inquiétude.

Et alors, enjambant l'échalier avec une impatience et surtout avec une légèreté qu'on n'eût point osé attendre de son âge et de sa corpulence, la mère du jeune homme arriva près de lui, et, avant qu'il eût pu s'y opposer, enleva le chapeau et le mouchoir.

La plaie, ravivée par l'arrachement de l'appareil, recommença de saigner.

M. Michel, comme l'appelait Courtin, était si peu préparé à voir le dénoûment qu'il redoutait se brusquer de la sorte, qu'il demeura tout interdit et ne sut que répondre.

Maître Courtin vint à son aide.

Le madré paysan avait compris, à l'embarras de son jeune maître, que celui-ci, ne voulant pas avouer qu'il avait désobéi à sa mère, hésitait cependant à se disculper par un mensonge ; il n'avait pas, lui, Courtin, les mêmes scrupules que le jeune homme, et il chargea résolûment sa conscience du péché que, dans sa naïveté, Michel n'osait commettre.

— Oh ! que madame la baronne ne soit aucunement inquiète ! Ce n'est rien, dit-il, absolument rien !

— Mais, enfin, comment cela lui est-il arrivé ? Répondez pour lui, Courtin, puisque monsieur s'obstine à garder le silence.

Et, en effet, le jeune homme demeurait toujours muet.

— Vous allez le savoir, madame la baronne, répondit Courtin. Il faut dire que j'avais ici un fagot des émondes d'automne ; il était bien trop lourd pour que je le misse tout seul sur mes épaules ; M. Michel a eu la bonté de m'aider, et une branche du maudit fagot lui a fait au front une égratignure, comme vous voyez.

— Mais c'est plus qu'une égratignure ! Vous auriez pu l'éborgner ! Une autre fois, maître Courtin, cherchez vos pareils pour charger vos fagots, entendez-vous ? Outre que vous eussiez pu estropier cet enfant, c'est très inconvenant, ce que vous avez fait là.

Maître Courtin baissa humblement la tête, comme s'il eût apprécié toute l'étendue de son méfait ; mais cela ne l'empêcha point, en apercevant la gibecière qui était restée sur le gazon, d'envoyer, d'un coup de pied habilement calculé, le lièvre rejoindre le fusil dans la haie.

— Allons, venez, *monsieur Michel*, dit la baronne, dont la soumission du paysan ne semblait point calmer la mauvaise humeur ; venez, nous ferons examiner votre blessure par le médecin.

Puis, se retournant après avoir fait quelques pas :

— A propos, maître Courtin, dit-elle, vous n'avez point encore soldé votre terme de la Saint-Jean, et cependant votre bail expire à Pâques. Pensez-y ; car je suis bien résolue à ne point garder des fermiers inexacts à tenir leurs engagements

La physionomie de maître Courtin devint plus piteuse encore qu'elle ne l'était quelques minutes auparavant ; cependant, elle se dérida, lorsque, pendant que sa mère franchissait les palissades avec incomparablement plus de difficultés que la première fois, le jeune homme lui dit tout bas ces deux mots :

— A demain !

Aussi, malgré la menace qu'il venait d'entendre, ce fut très allègrement qu'il reprit le manche de sa charrue et qu'il se remit à la pousser dans le sillon, tandis que ses maîtres regagnaient le château et, tout le reste de la soirée, il anima ses chevaux en leur chantant *la Parisienne*, hymne patriotique très en vogue à cette époque.

Pendant que maître Courtin chante l'hymne susdit, à la grande satisfaction de son attelage, disons quelques mots de la famille Michel.

Vous avez vu le fils, chers lecteurs ; vous avez vu la mère.

La mère était la veuve d'un de ces fournisseurs qui avaient su faire, aux dépens de l'Etat, une fortune rapide et considérable à la suite des armées impériales, et que les soldats caractérisaient du sobriquet parlant de *riz-pain-sel*.

Ce fournisseur s'appelait Michel de son nom de famille ; il était originaire du département de la Mayenne, fils d'un simple paysan, neveu d'un magister de village qui, en ajoutant quelques notions d'arithmétique aux leçons de lecture et d'écriture qu'il lui donnait ainsi gratuitement, décida de l'avenir de son neveu.

Enlevé par la première réquisition de 1791, Michel le paysan arriva à la 22e demi-brigade avec fort peu d'enthousiasme ; cet homme, qui devait plus tard devenir un comptable si distingué, avait déjà supputé les chances qui s'offraient à lui d'être tué ou de passer général ; or, le résultat de ce calcul ne l'ayant satisfait que médiocrement, il fit, avec beaucoup d'adresse, valoir la beauté de son écriture pour être attaché aux bureaux du quartier-maître ; il reçut cette faveur et en témoigna autant de satisfaction qu'un autre eût fait en obtenant de l'avancement.

Ce fut donc au dépôt que Michel père fit les campagnes de 1792 et 1793.

Vers le milieu de cette dernière année, le général Rossignol, qui était envoyé pour pacifier ou exterminer la Vendée, s'étant, par hasard, trouvé en contact dans les bureaux avec le commis Michel, et ayant appris de lui qu'il était du pays insurgé et avait tous ses amis dans les rangs des Vendéens, songea à utiliser cette circonstance providentielle. Il fit délivrer à Michel un congé définitif et le renvoya chez lui sans autre condition que de prendre du service parmi les chouans, et, de temps en temps, de faire pour lui ce que M. de Maurepas faisait pour Sa Majesté Louis XV, c'est-à-dire de lui donner les nouvelles du jour ; or, Michel, qui avait trouvé de grands avantages pécuniaires à cet engagement, l'avait tenu avec une scrupuleuse fidélité, non seulement à l'endroit du général Rossignol, mais même à l'endroit de ses successeurs.

Michel était au plus fort de cette correspondance anecdotique avec les chefs républicains, lorsque le général Travot avait à son tour été envoyé dans la Vendée.

On connaît le résultat des opérations du général Travot ; elles ont fait l'objet d'un des premiers chapitres de ce livre ; d'ailleurs, en voici le résumé : l'armée vendéenne battue, Jolly tué, de Couëtu pris dans un guet-apens dressé par un traître demeuré inconnu, enfin Charette fait prisonnier dans le bois de la Chabotière et fusillé sur la place de Viarmes, à Nantes.

Quel rôle joua Michel dans les péripéties successives de ce terrible drame ? C'est ce que nous apprendrons peut-être plus tard ; toujours est-il que, quelque temps après ce sanglant épisode, Michel, toujours recommandé par sa belle écriture et son infaillible arithmétique, entrait en qualité de commis dans les bureaux d'un munitionnaire fameux.

Il y fit un chemin rapide ; car, en 1805, nous le retrouvons soumissionnant, pour son propre compte, une partie des fournitures de l'armée d'Allemagne.

En 1806, ses souliers et ses guêtres prirent une part active à l'héroïque campagne de Prusse.

En 1809, il obtint l'entière alimentation de l'armée qui entrait en Espagne.

En 1810, il épousait la fille unique d'un de ses confrères et doublait ainsi sa fortune.

En outre, il allongeait son nom, ce qui était, pour tous les gens ayant un nom un peu court, la plus grande ambition de cette époque.

Voici de quelle façon cette adjonction tant ambitionnée s'opéra.

Le père de la femme de M. Michel s'appelait Baptiste

Durand, il était du petit village de la Logerie, et, pour se distinguer d'un autre Durand qu'il avait plusieurs fois rencontré sur son chemin, il se faisait appeler Durand de la Logerie.

C'était du moins le prétexte qu'il donnait.

Il avait fait élever sa fille dans un des meilleurs pensionnats de Paris, où elle avait été inscrite, lors de son entrée, sous le nom de Stéphanie Durand de la Logerie.

Une fois marié à la fille de son confrère, M. le munitionnaire Michel trouva que le nom de sa femme ferait bien au bout du sien et se fit appeler Michel de la Logerie.

Enfin, à la Restauration, un titre du saint-empire, acheté à beaux deniers comptants, lui permit de s'appeler le baron Michel de la Logerie, et de marquer ainsi sa place, à la fois, dans l'aristocratie financière et territoriale du moment.

Quelques années après le retour des Bourbons, c'est-à-dire vers 1819 ou 1820, le baron Michel de la Logerie perdit son beau-père, messire Baptiste Durand de la Logerie.

Celui-ci laissait à sa fille et, par conséquent, à son beau-fils, sa terre de la Logerie, située, comme on a pu le comprendre par les détails donnés dans les chapitres précédents, à cinq ou six lieues de la forêt de Machecoul.

Le baron Michel de la Logerie décida, en bon seigneur qu'il était, d'aller prendre possession de sa terre et de se montrer à ses vassaux. Le baron Michel était homme d'esprit; il désirait arriver à la Chambre; il n'y pouvait arriver que par l'élection, et l'élection du baron dépendait de la popularité dont il jouirait dans le département de la Loire-Inférieure.

Il était né paysan; il avait vécu jusqu'à vingt-cinq ans avec des paysans, sauf les deux ou trois années passées dans les bureaux, il savait donc comment prendre les paysans.

Il avait, d'ailleurs, à se faire pardonner son bonheur.

Il fut ce que l'on appelle bon prince, retrouva là quelques camarades des vieilles guerres de la Vendée, leur toucha la main, parla les larmes aux yeux, de la mort de ce pauvre M. Jolly, de ce cher M. de Couetu et de ce digne M. Charette; il s'enquit des besoins de la commune, qu'il ne connaissait pas, fit faire un pont qui établit les communications les plus importantes entre le département de la Loire-Inférieure et celui de la Vendée, fit réparer trois chemins vicinaux et rebâtir une église, dota un hospice d'orphelins et un hôpital de vieillards, recueillit force bénédictions et se complut si bien dans ce rôle patriarcal, qu'il manifesta l'intention de passer désormais six mois seulement dans la capitale et les six autres mois en son château de la Logerie.

Enfin, cédant aux sollicitations de sa femme, qui de Paris, où elle était restée, ne comprenant rien à ce féroce amour des champs qui s'était emparé de lui, écrivait lettres sur lettres pour presser son retour, le baron Michel décida que ce retour aurait lieu le lundi suivant, la journée du dimanche devant être consacrée à une grande battue aux loups que l'on faisait dans le bois de la Pauvrière et dans la forêt de la Grand'Lande, infestés de ces animaux.

C'était encore une œuvre philanthropique qu'accomplissait le baron Michel de la Logerie.

A cette battue, du reste, le baron Michel continua son rôle de riche bon enfant; il se chargea des rafraîchissements, fit suivre la traque par deux barriques de vin portées sur des charrettes, et auxquelles buvait qui voulait; il commanda pour le retour un véritable repas de Gamache, auquel deux ou trois villages étaient conviés, refusa le poste d'honneur qu'on lui avait offert dans la battue, voulut que le sort décidât de lui comme du plus humble tireur, et, le hasard l'ayant envoyé à l'extrémité de la ligne, il prit cette mauvaise fortune avec une bonne humeur qui enchanta tout le monde.

La battue fut splendide: de chaque enceinte, il sortait des animaux; de chaque ligne, il partait une fusillade si bien nourrie, que l'on eût cru à une petite guerre. Les loups et les sangliers commencèrent à s'amonceler dans la charrette à côté des barriques du baron, sans compter le gibier de contrebande, tel que lièvres et chevreuils, que l'on tuait dans cette battue comme on les tue dans toutes les battues sous couleur d'animaux *nuisibles*, et que l'on cachait discrètement avec l'intention de les venir prendre à la nuit tombée.

Les enivrements du succès furent tels, qu'ils firent oublier le héros de la journée: ce ne fut donc qu'après les dernières traques que l'on s'aperçut que le baron Michel n'avait pas reparu depuis le matin. On s'enquit de lui: personne, depuis cette traque où le hasard du numéro l'avait envoyé si loin, ne l'avait revu; on supposa que, ennuyé de ce divertissement ou poussant trop loin sa sollicitude pour ses hôtes, il était revenu à la petite ville de Légé, où le repas avait été préparé par ses ordres.

Mais en arrivant à Légé, les chasseurs ne le trouvèrent point. quelques-uns, plus insoucieux que les autres, s'attablèrent sans lui. Mais cinq ou six, atteints de pressentiments funestes, retournèrent aux bois de la Pauvrière, et, munis de torches et de lanternes, se mirent à le chercher.

Au bout de deux heures d'investigations infructueuses, on le trouva dans le fossé de la seconde enceinte où l'on avait traqué.

Il était roide mort: une balle lui avait traversé le cœur.

Cette mort fit grand bruit; le parquet de Nantes évoqua l'affaire; le chasseur placé immédiatement au-dessous du baron fut arrêté; il déclara qu'éloigné de cent cinquante pas du baron, dont un angle le bois le séparait, il n'avait rien vu ni rien entendu. Il fut prouvé, en outre, que le fusil du paysan mis en cause n'avait point été déchargé de la journée; d'ailleurs, de l'endroit où il était placé, le chasseur ne pouvait frapper la victime qu'au côté droit et c'était au côté gauche que le baron Michel avait été atteint.

L'instruction en resta donc là; on fut réduit à attribuer au hasard la mort de l'ex-munitionnaire, et l'on supposa qu'une balle égarée, comme cela arrive si souvent dans les traques, était venue l'atteindre sans mauvaise intention de la part de celui au fusil duquel elle avait échappé.

Cependant, il resta dans le pays une rumeur confuse de vengeance accomplie, on disait, — mais on disait bien bas, comme si chaque touffe de genêts eût encore pu recéler le fusil d'un chouan, — on disait que quelqu'un des vieux soldats de Jolly, de Couetu et de Charette avait fait expier au malheureux fournisseur sa trahison et la mort de ces trois illustres chefs; mais il y avait trop de gens intéressés au secret pour qu'une accusation directe pût jamais être formulée.

La baronne Michel de la Logerie demeura donc veuve avec un fils unique.

La baronne Michel était une de ces femmes aux vertus négatives comme on en rencontre tant dans le monde. Des vices, madame la baronne Michel n'en possédait pas l'ombre; des passions, elle en avait jusque-là ignoré le nom. Attelée à dix-sept ans à la charrue du mariage, elle avait marché dans le sillon conjugal sans jamais dévier ni à droite ni à gauche, et ne se demandant même point s'il n'y avait pas une autre route; jamais l'idée n'était venue à son cerveau qu'une femme pût regimber contre l'aiguillon. Débarrassée du joug, elle eut peur de sa liberté, et instinctivement elle chercha de nouvelles chaînes, ces nouvelles chaînes, ce fut la religion qui les lui donna, et, comme tous les esprits étroits, elle commença de végéter dans une dévotion fausse, exagérée et cependant consciencieuse.

Madame la baronne Michel se croyait tout simplement une sainte; elle était régulière aux offices, soumise aux jeûnes, fidèle aux prescriptions de l'Église; et qui lui eût dit qu'elle péchait sept fois par jour l'eût fort étonnée. Cependant, rien n'était plus vrai; il était certain que, rien qu'en incriminant l'humilité de madame la baronne de la Logerie, on pouvait, à chaque instant de la journée, la prendre en flagrant délit de désobéissance aux préceptes du Sauveur des hommes; car, si mal ou si peu justifié qu'il fût, elle poussait son orgueil nobiliaire jusqu'à la folie.

Aussi avons-nous vu que notre rusé paysan, maître Courtin, qui avait sans façon appelé le fils *monsieur Michel*, n'avait pas une seule fois manqué de donner de la baronne à la mère.

Naturellement, madame de la Logerie avait le monde et le siècle en horreur; elle ne lisait point un compte rendu de police correctionnelle, dans son journal, sans les accuser l'un et l'autre — monde et siècle — de l'immoralité la plus noire; à l'entendre, l'âge de fer datait de 1800; aussi, son plus grand souci avait-il été de préserver son fils de la contagion des idées du jour, en l'élevant loin du monde et de ses dangers; jamais elle ne voulut entendre parler pour lui d'éducation publique: les établissements des jésuites eux-mêmes lui furent suspects, par la facilité avec laquelle les bons pères composaient avec les obligations sociales des jeunes gens qu'on leur confiait; et, si l'héritier des Michel reçut quelques leçons d'étrangers auxquels, pour les sciences et les arts indispensables à l'éducation d'un jeune homme, on fut forcé d'avoir recours, ce ne fut jamais qu'en présence de sa mère et sur un programme approuvé par elle, qui seule se chargeait d'imprimer la direction à donner aux idées, aux travaux et surtout à la partie morale de cette éducation.

Il fallait l'assez forte dose d'intelligence que le bonheur avait placée dans cette jeune cervelle pour qu'elle sortît saine et sauve de la torture à laquelle elle avait été soumise depuis dix ans.

Mais elle en sortit, comme on l'a vu, faible et indécise, et n'ayant rien de cette force et de cette résolution qui caractérisent l'homme, c'est-à-dire le représentant de la vigueur, de la décision et de l'intelligence.

IX

GALON-D'OR ET ALLÉGRO

Comme Michel s'en était douté et surtout l'avait craint, il avait été vigoureusement grondé par sa mère.

Celle-ci n'avait pas été la dupe du récit de maître Courtin; la blessure que son fils avait à la tête n'était point une égratignure faite par une épine.

Aussi, ignorant quel intérêt son fils pouvait avoir à cacher la cause de cette blessure, convaincue que, même en l'interrogeant, elle n'arriverait pas à la vérité, elle se contentait de fixer de temps en temps les yeux sur cette plaie mystérieuse, en secouant la tête, en poussant un soupir et en ridant son front maternel.

Le jeune homme, pendant tout le dîner, se sentit mal à son aise, baissant les yeux et mangeant à peine; mais, il faut le dire, l'incessant examen de sa mère n'était point la seule chose qui le troublât.

Entre ses paupières baissées et le regard maternel, il voyait continuellement flotter comme deux ombres.

Ces deux ombres, c'était la double image de Bertha et de Mary.

Michel pensait à Bertha avec une certaine impatience, il faut l'avouer. Qu'était-ce donc que cette amazone qui maniait un fusil comme un chasseur de profession, qui bandait les blessures comme un chirurgien, et qui, lorsqu'elle trouvait de la résistance dans le patient, lui tordait les poignets, avec ses mains blanches et féminines, comme eût pu le faire Jean Oullier avec ses mains viriles et calleuses?

Mais aussi comme Mary était charmante, avec ses longs cheveux blonds et ses grands yeux bleus! comme sa voix était douce et son accent persuasif! avec quelle légèreté elle avait touché la plaie, lavé le sang, serré le bandage!

En vérité, Michel ne regrettait pas sa blessure, lorsqu'il calculait que, sans cette blessure, il n'y eût eu aucune raison pour que les deux jeunes filles lui eussent adressé la parole et se fussent occupées de lui.

Il est vrai qu'il y avait une chose bien autrement grave que sa blessure: c'était la mauvaise humeur qu'elle avait causée à sa mère et les doutes qu'elle pouvait faire naître dans l'esprit de celle-ci; mais la colère de madame de la Logerie passerait; et ce qui ne passerait pas, c'est l'impression qu'avaient laissée dans son cœur, à lui, ces quelques secondes pendant lesquelles il avait tenu dans sa main la main de Mary.

Aussi, comme tout cœur qui commence à aimer, mais qui doute encore de son amour, le plus grand besoin qu'éprouvât le jeune homme était celui de la solitude.

Il en résulta qu'aussitôt après le dîner, profitant du moment où la baronne causait avec un domestique, il s'éloigna sans entendre ce que lui disait sa mère, ou plutôt, sans se rendre compte des paroles qu'elle lui adressait.

Ces paroles avaient cependant leur importance.

Madame de la Logerie défendait à son fils de diriger ses courses vers Saint-Christophe-du-Ligneron, où, d'après le dire de son domestique, régnait une mauvaise fièvre.

Puis elle recommandait qu'un cordon sanitaire s'organisât autour de la Logerie, afin qu'aucun habitant du village infesté ne fût reçu au château.

L'ordre devait s'exécuter à l'instant même, à l'endroit d'une jeune fille qui venait demander, pour son père, atteint d'une première attaque de fièvre, du secours à la baronne de la Logerie.

Sans doute, si Michel n'eût pas été si préoccupé, eût-il fait quelque attention à ces paroles de sa mère; car le malade, c'était son père nourricier, le métayer Tinguy, et la ménagère qui venait réclamer secours, sa sœur de lait, Rosine, pour laquelle il avait conservé une grande affection.

Mais, en ce moment, c'était du côté de Souday que les yeux du jeune homme étaient tournés, et celle à laquelle il pensait, c'était cette charmante *louve* ayant nom Mary.

Aussi fut-il bientôt perdu dans la partie la plus profonde et la plus épaisse du parc.

Il avait pris un livre en manière de contenance; mais, quoiqu'il eût eu l'air de lire jusqu'à ce qu'il eût gagné la lisière des grands arbres, quiconque lui eût demandé le titre de son livre l'eût bien embarrassé.

Il s'assit sur un banc et se mit à réfléchir.

A quoi réfléchissait Michel?

La réponse est facile à faire.

Comment reverrait-il Mary et sa sœur?

Le hasard l'avait servi en les lui faisant rencontrer une première fois, mais six mois seulement après son retour dans le pays.

Le hasard y avait donc mis le temps.

S'il allait plaire au hasard d'être six autres mois sans ménager au jeune baron une seconde rencontre avec ses voisines, ce serait long pour l'état où était son cœur!

D'un autre côté, ouvrir des communications avec le château de Souday n'était pas chose commode.

Il n'existait pas une grande sympathie entre le marquis de Souday, émigré de 1790, et le baron Michel de la Logerie, noble de l'Empire.

D'ailleurs, Jean Oullier, dans le peu de mots qu'il avait dits au jeune homme, ne lui avait pas laissé entrevoir un bien grand désir de faire sa connaissance.

Restaient les jeunes filles, qui lui avaient marqué cet intérêt, brusque chez Bertha, doux chez Mary; mais comment arriver aux jeunes filles, qui, si elles chassaient deux ou trois fois par semaine, ne chassaient jamais qu'en la compagnie de leur père et de Jean Oullier?

Michel se promettait de lire, les uns après les autres, tous les romans qu'il trouverait dans la bibliothèque du château, espérant découvrir dans l'un d'eux quelque ingénieux moyen qu'il commençait à craindre que son esprit, réduit à ses propres inspirations, ne lui fournît pas.

En ce moment, il sentit qu'on lui touchait doucement l'épaule; il se retourna et tressaillit.

C'était maître Courtin.

La figure du digne métayer exprimait une satisfaction qu'il ne se donnait pas la peine de dissimuler.

— Pardon, excuse, monsieur Michel, dit le métayer; mais, en ne vous voyant pas plus bouger qu'une souche, j'ai cru que c'était votre statue et non pas vous.

— Et tu vois que c'est moi, Courtin.

— J'en suis bien aise, monsieur Michel. J'étais inquiet de savoir comment cela s'était passé entre vous et madame la baronne.

— Elle a un peu grondé.

— Oh! je m'en doute bien. Est-ce que vous lui avez parlé du lièvre?

— Je m'en suis bien gardé!

— Et des *louves*?

— Quelles louves? demanda le jeune homme, qui n'était pas fâché de ramener la conversation sur ce point.

— Les louves de Machecoul.. Il me semblait vous avoir dit que c'était ainsi que l'on nommait les demoiselles de Souday.

— Encore moins que du lièvre, tu comprends bien, Courtin! Je crois que les chiens de Souday et ceux de la Logerie, comme on dit, ne chassent pas ensemble.

— Dans tous les cas, reprit Courtin avec cet air narquois que, malgré ses efforts, il n'était pas toujours maître de dissimuler, si vos chiens ne chassent pas ensemble, vous pourrez chasser, vous, avec leurs chiens.

— Que veux-tu dire?

— Regardez, fit Courtin en tirant à soi et en faisant en quelque sorte entrer en scène deux chiens courants couplés et qu'il tenait en laisse.

— Qu'est-ce que cela? demanda le jeune baron.

— Qu'est-ce que cela? Galon-d'Or et Allégro donc!

— Mais je ne sais pas ce que c'est que Galon-d'Or et Allégro.

— Ce sont les chiens de ce bandit de Jean Oullier.

— Pourquoi lui as-tu pris ses chiens?

— Je ne les lui ai pas pris; je les lui ai mis tout simplement en fourrière.

— Et de quel droit?

— De deux droits: d'abord comme propriétaire, et ensuite comme maire.

Courtin était maire du village de la Logerie, qui se composait d'une vingtaine de maisons, et il était très-fier de ce titre.

— Veux-tu m'expliquer tes droits, Courtin?

— Eh bien, d'abord, monsieur Michel, comme maire, je les confisque parce qu'ils chassent en temps prohibé.

— Je ne croyais pas qu'il y eût de temps prohibé pour chasser le loup, et, comme M. de Souday est louvetier...

— Très-bien! s'il est louvetier, qu'il chasse ses loups dans la forêt de Machecoul, et non dans la plaine; d'ailleurs, vous avez bien vu, ajouta avec son sourire matois maître Courtin, vous avez bien vu que ce n'était pas un loup qu'ils chassaient, puisque c'était un lièvre, et que même, ce lièvre, c'est une des louves qui l'a tué.

Le jeune homme fut sur le point de dire à Courtin que ce nom de *louves*, appliqué aux demoiselles de Souday, lui était désagréable, et qu'il le priait de ne plus s'en servir désormais; mais il n'osa formuler sa prière d'une façon aussi nette.

— C'est mademoiselle Bertha qui l'a tué, Courtin, dit-il; mais c'est moi qui l'avais tiré et blessé d'abord; c'est donc moi qui suis le coupable.

— Bon, bon, bon! comment entendez-vous cela? L'auriez-vous tiré si les chiens ne l'avaient pas chassé? Non. C'est donc la faute des chiens si vous l'avez tiré, et si mademoiselle Bertha l'a tué; c'est donc les chiens que je punis, comme maire, d'avoir, sous prétexte de courre le loup,

chassé un lièvre en temps prohibé. Mais ce n'est pas le tout ; après les avoir punis comme maire, je les repunis comme propriétaire. Est-ce que je leur ai donné permis de chasse sur mes terres, aux chiens de M. le marquis ?

— Sur tes terres, Courtin ? dit en riant Michel. Il me semble que tu te trompes, et que c'était sur les miennes, ou plutôt sur celles de ma mère, qu'ils chassaient.

— C'est tout un, monsieur le baron, puisque, vos terres, je les afferme. Or, vous savez, nous ne sommes plus en 1789, où les seigneurs avaient droit de passer avec leurs meutes à travers les moissons du paysan et de tout coucher à terre sans rien payer ; non, non, non ! aujourd'hui, nous sommes en 1832, monsieur Michel ; chacun est maître chez soi, et le gibier est à celui qui le nourrit. Donc, le lièvre chassé par les chiens de M. le marquis est à moi, puisqu'il mange le blé que j'ai semé sur les terres de madame Michel, et c'est moi qui dois manger le lièvre blessé par vous et tué par la louve.

Michel fit un mouvement que Courtin surprit du coin de l'œil ; cependant, il n'osa point manifester son mécontentement.

— Il y a une chose qui m'étonne, dit le jeune homme ; c'est que ces chiens, qui tirent si fort sur leur corde et qui paraissent te suivre avec tant de répugnance, se soient laissé rejoindre par toi.

— Oh ! dit Courtin, je n'ai pas eu de peine à cela. Quand je suis revenu de vous lever l'échalier, à vous et à madame la baronne, j'ai trouvé ces messieurs à table.

— A table ?

— Oui, à table dans la haie, où j'avais caché le lièvre ; ils l'avaient trouvé, et ils dînaient. Il paraît qu'ils ne sont pas chèrement nourris au château de Souday et qu'ils chassent pour leur compte. Tenez, voyez l'état où ils l'ont mis, *mon* lièvre.

Et, en disant ces mots, Courtin tira de la vaste poche de sa veste le train de derrière de l'animal faisant la pièce principale du délit.

La tête et le train de devant avaient complètement disparu.

— Et quand on pense, ajouta Courtin, qu'ils ont fait ce beau coup-là le temps d'aller vous reconduire. Ah ! il faudra que vous nous en fassiez tuer quelques-uns, mes drôles, pour me faire oublier celui-là !

— Courtin, laisse-moi te dire une chose, fit le jeune baron.

— Oh ! dites, ne vous gênez pas, monsieur Michel.

— C'est que, comme maire, tu dois doublement respecter la légalité.

— La légalité, je la porte dans mon cœur. Liberté ! ordre public ! Est-ce que vous n'avez vu que ces trois mots-là sont écrits sur la façade de la mairie, monsieur Michel ?

— Eh bien, raison de plus pour que je te dise que ce que tu fais là n'est pas légal et porte atteinte à la liberté et à l'ordre public.

— Comment ! dit Courtin, les chiens des *louves* ne troublent pas l'ordre public en chassant sur mes terres en temps prohibé, et je ne suis pas libre de les mettre en fourrière ?

— Ils ne troublent pas l'ordre public, Courtin : ils blessent des intérêts privés ; et tu as le droit, non pas de les mettre en fourrière, mais de leur faire un procès-verbal.

— Ah ! c'est bien long, tout cela, et, s'il faut laisser chasser les chiens et se contenter de leur faire des procès-verbaux, alors ce ne sont plus les hommes qui sont libres, ce sont les chiens.

— Courtin, dit le jeune homme avec cette petite pointe de morgue dont est toujours plus ou moins atteint l'homme qui a feuilleté un code, tu commets l'erreur que commettent beaucoup de gens : tu confonds la liberté avec l'indépendance. L'indépendance est la liberté des hommes qui ne sont pas libres, mon ami.

— Mais qu'est-ce donc que la liberté, monsieur Michel ?

— La liberté, mon cher Courtin, c'est l'abandon que chacun fait au profit de tous, de son indépendance personnelle. C'est dans le fonds général d'indépendance qu'un peuple entier ou chaque citoyen puise la liberté ; nous sommes libres et non indépendants, Courtin.

— Oh ! moi, dit Courtin, je ne connais pas tout cela. Je suis maire et propriétaire ; je tiens les deux meilleurs chiens de la meute du marquis, Galon-d'Or et Allégro, je ne les lâche pas qu'il vienne les chercher, et je lui demanderai, moi, ce qu'il va faire aux réunions de Torfou et de Montaigu.

— Que veux-tu dire ?

— Oh ! je m'entends.

— Oui, mais, moi, je ne t'entends pas.

— Il n'y a pas besoin que vous m'entendiez, vous ; vous n'êtes pas maire.

— Oui, mais je suis habitant du pays, et j'ai intérêt à savoir ce qui s'y passe.

— Oh ! ce qui s'y passe, ça n'est pas difficile à voir ; il s'y passe que les messieurs se remettent à conspirer.

— Les messieurs ?

— Eh ! oui, les nobles ! ces... Je me tais, quoique vous ne soyez pas de cette noblesse-là, vous.

Michel rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Tu dis que les nobles conspirent, Courtin ?

— Et pourquoi donc qu'ils feraient comme cela des assemblées, la nuit ? Qu'ils se réunissent, le jour, pour boire et manger, ces fainéants, très bien, c'est permis, et l'autorité n'a rien à y voir ; mais, quand on se réunit la nuit, ce n'est pas dans de bonnes intentions. En tout cas, qu'ils se tiennent bien ! J'ai l'œil sur eux, moi. Je suis maire, et, si je n'ai pas le droit de tenir les chiens en fourrière, j'ai celui d'envoyer les hommes en prison ; je connais le Code à cet endroit-là.

— Et tu dis que M. de Souday fréquente ces assemblées ?

— Ah bien ! ce serait bon qu'il ne les fréquentât point, un vieux chouan, un ancien aide de camp de Charette ! Qu'il vienne réclamer ses chiens, oui, qu'il y vienne, et je l'envoie à Nantes, lui et ses louves ! elles expliqueront ce qu'elles font à courir les bois, comme la chose leur arrive, la nuit.

— Mais, dit Michel avec une vivacité à laquelle il n'y avait point à se tromper, tu m'as dit toi-même, Courtin, que, si elles couraient les bois la nuit, c'était pour porter des secours aux pauvres malades.

Courtin recula d'un pas, et, montrant avec son rire habituel son jeune maître du doigt :

— Ah ! je vous y prends, vous ! dit-il.

— Moi ! fit le jeune homme rougissant ; et à quoi me prends-tu ?

— Elles vous tiennent au cœur.

— A moi ?

— Oui, oui, oui... Ah ! je ne vous donne pas tort, au contraire ; quoique ce soient des *demoiselles*, ce n'est pas moi qui dirai qu'elles ne sont pas jolies. Allons, ne rougissez pas comme vous faites ; vous ne sortez pas du séminaire ; vous n'êtes ni prêtre, ni diacre, ni vicaire : vous êtes un beau garçon de vingt ans. Allez de l'avant, monsieur Michel ; elles seraient bien dégoûtées, si elles ne vous trouvaient pas de leur goût quand vous les trouvez du vôtre.

— Mais, mon cher Courtin, dit Michel, en supposant que tu dises vrai, ce qui n'est pas, est-ce que je les connais ? est-ce que je connais le marquis ? est-ce qu'il suffit d'avoir rencontré deux jeunes filles à cheval pour se présenter chez elles ?

— Ah ! oui, je comprends, fit Courtin d'un air railleur ; ça n'a pas le sou, mais ça a de grandes manières. Il faudrait une occasion, un motif, un prétexte. Cherchez, monsieur Michel, cherchez ! vous êtes un savant, vous parlez le latin et le grec, vous avez étudié le Code ; vous devez trouver cela.

Michel secoua la tête.

— Bon ! dit Courtin, vous avez cherché et vous n'avez pas trouvé.

— Je ne dis pas cela, fit vivement le jeune baron.

— Ah ! oui ; mais je le dis, moi... On n'est pas encore si vieux à quarante ans, qu'on ne se souvienne du temps où l'on en avait vingt...

Michel se tut et resta la tête baissée ; il sentait l'œil du paysan qui pesait sur lui.

— Ainsi, vous n'avez pas trouvé le moyen ?... Eh bien, je l'ai trouvé, moi.

— Toi ?... s'écria vivement le jeune homme en relevant la tête.

Puis, comprenant qu'il venait de laisser échapper sa plus secrète pensée :

— Mais où diable as-tu vu que je voulais aller au château ? dit-il en haussant les épaules.

— Et le moyen, continua Courtin comme si son maître n'avait pas essayé de nier, le moyen, le voici.

Michel affectait la distraction de l'indifférence, mais écoutait de toutes ses oreilles.

— Vous dites au père Courtin : « Père Courtin, vous vous trompez sur vos droits ; ni comme maire, ni comme propriétaire, vous n'avez droit de mettre les chiens du marquis de Souday en fourrière ; vous avez droit à une indemnité ; mais cette indemnité, nous la réglerons de gré à gré. » Ce à quoi le père Courtin répond : « Oh ! avec vous, monsieur Michel, je ne compte pas ; nous connaissons votre générosité. » Sur quoi, vous ajoutez : « Courtin, tu vas donc me remettre les chiens ; le reste me regarde. » Je vous dis : « Voilà les chiens, monsieur Michel. Quant à l'indemnité, dame, avec un ou deux jaunets, on en verra le jeu ; on ne veut pas la mort du pécheur. » Alors, vous comprenez, vous écrivez un petit billet au marquis. Vous avez rallié ses chiens, et vous les lui renvoyez, de peur qu'il n'en soit inquiet, par Rousseau ou par la Ficelle ; alors, il ne peut pas se dispenser de vous remercier et de vous inviter à l'aller voir... A moins que, pour plus de sûreté encore, vous ne les lui reconduisiez vous-même.

— C'est bien, c'est bien, Courtin, dit le jeune baron. Laisse-moi les chiens ; je les renverrai au marquis, non point

pour qu'il m'invite à aller au château, car il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que tu supposes, mais parce que, entre voisins on se doit de bons procédés.

— Alors, prenons que je n'ai rien dit... Mais, c'est égal, cela fait deux jolis brins de filles que les demoiselles de Souday ! Et, quant à l'indemnité...

— Tiens, dit le jeune baron en souriant, c'est trop juste, voilà pour le tort que les chiens t'ont fait en passant sur mes terres et en mangeant la moitié du lièvre que Bertha avait tué.

Et il donna au métayer ce qu'il avait dans sa bourse, c'est-à-dire trois ou quatre louis.

Et c'était bien heureux qu'il n'eût pas davantgae ; car le jeune homme était si enchanté d'avoir enfin le moyen de s'introduire au château de Souday, qu'il eût donné au métayer dix fois la somme, si cette somme décuple se fût trouvée dans sa poche.

Courtin jeta un coup d'œil appréciateur sur les quelques louis qu'il venait de recevoir à titre d'*indemnité*, et, mettant la laisse aux mains du jeune baron, il s'éloigna.

Mais, au bout de quelques pas, se retournant et revenant à son maître.

— N'importe, monsieur Michel, dit-il, ne vous liez pas trop avec tous ces gens-là. Vous savez ce que je vous ai raconté des *messieurs* à Torfou et à Montaigu ; c'est moi qui vous le dis, monsieur Michel, avant quinze jours, il y aura du grabuge.

Et, cette fois, il s'éloigna pour tout de bon, chantonnant *la Parisienne*, pour les paroles et l'air de laquelle il avait une véritable prédilection.

Le jeune homme resta seul avec les deux chiens.

X

OU LES CHOSES NE SE PASSENT PAS TOUT A FAIT COMME LES AVAIT RÊVÉES LE BARON MICHEL

Notre amoureux avait d'abord songé à suivre le premier conseil de Courtin, c'est-à-dire à renvoyer les chiens au marquis de Souday, par Rousseau ou par la Belette, deux serviteurs attachés, moitié à la ferme et moitié au château, et qui devaient les sobriquets sous lesquels Courtin vient de les présenter à nos lecteurs, le premier à la couleur un peu hasardée de sa chevelure, le second à la ressemblance de son visage avec le museau de l'animal dont la Fontaine a illustré l'obésité dans une de ses plus jolies fables.

Mais, en y réfléchissant bien, le jeune homme avait songé que le marquis de Souday pouvait se contenter d'une simple lettre de remercîment, sans invitation aucune.

Si, par malheur, le marquis agissait ainsi, l'occasion était manquée ; il faudrait en attendre une autre, et il ne s'en présenterait pas tous les jours de pareille.

Si, au contraire, le jeune homme reconduisait les chiens lui-même, il était infailliblement reçu : on ne laisse pas faire six ou sept kilomètres à un voisin qui a l'obligeance de vous ramener en personne des chiens que l'on croit perdus, et auxquels on tient, sans l'inviter à se reposer un instant, et même, s'il est tard, à passer la nuit au château.

Michel tira sa montre : elle marquait six heures et quelques minutes.

Nous croyons avoir dit que madame la baronne Michel avait conservé, ou plutôt avait pris l'habitude de dîner à quatre heures. Chez le père de madame la baronne Michel, on dînait à midi.

Le jeune baron avait donc tout le temps d'aller au château, s'il se décidait à y aller.

Mais c'était une grande résolution à prendre que d'aller au château, et la décision n'était pas la qualité dominante de M. Michel, nous en avons déjà prévenu le lecteur.

Il perdit un quart d'heure à hésiter. Heureusement, dans les premiers jours de mai, le soleil ne se couche qu'à huit heures ; il y avait donc encore une heure et demie de soleil.

D'ailleurs, jusqu'à neuf heures, on pouvait, sans indiscrétion, se présenter.

Mais, par un jour de chasse, les jeunes filles, fatiguées, ne seraient-elles pas couchées de bonne heure ?

Or, ce n'était point le marquis de Souday que le jeune baron désirait voir. Pour lui personnellement, il n'eût pas fait six kilomètres, tandis que, pour revoir Mary, il lui semblait qu'il ferait cent lieues !

Il se décida donc à partir sans plus de retard.

Seulement, le jeune homme s'aperçut alors qu'il n'avait pas de chapeau.

Mais, pour aller prendre son chapeau, il lui fallait rentrer, risquer de rencontrer sa mère ; de là les interrogations : où allait-il ? à qui les chiens ?

Il n'avait pas besoin de chapeau ; le chapeau, ou plutôt l'absence du chapeau serait mise sur le compte de l'empressement ; le vent l'aurait emporté, une branche l'aurait fait rouler dans un ravin, les chiens n'auraient pas permis qu'il courût après.

L'inconvénient était bien plus grave à affronter la baronne qu'à partir sans chapeau.

Le jeune homme partit donc sans chapeau, tenant les chiens en laisse.

A peine eut-il fait quelques pas, qu'il comprit qu'il ne lui faudrait pas, pour aller à Souday, les soixante et quinze minutes qu'il avait calculées.

Du moment où les chiens avaient reconnu la direction adoptée par leur conducteur, celui-ci avait eu plutôt besoin de les retenir que de les tirer.

Ils flairaient le chenil et tendait la corde de toutes leurs forces ; attelés à une voiture légère, ils eussent fait faire le chemin au baron Michel en une demi-heure.

A pied et avec leur aide, le jeune homme, rien qu'en se mettant au petit trot, devait le faire en trois quarts d'heure.

Or, l'impatience des deux chiens étant d'accord avec la sienne, le petit trot fut l'allure adoptée.

Après vingt minutes de petit trot, on était dans la forêt de Machecoul, que pour raccourcir le chemin, on devait écorner dans le tiers de sa largeur.

En entrant dans la forêt, il fallait débuter par une côte un peu roide.

Le jeune baron monta la côte au pas gymnastique ; mais arrivé au sommet, il éprouva le besoin de souffler.

Il n'en était pas ainsi des chiens, qui soufflaient tout en marchant.

Les chiens manifestèrent le désir de continuer leur chemin.

Leur conducteur s'opposa à ce désir en s'arc-boutant de son mieux et en tirant en arrière, tandis qu'ils tiraient en avant.

Deux forces égales se neutralisent, suivant les premiers principes de mécanique.

Le jeune baron avait une force supérieure ; il neutralisa la force des deux chiens.

Le groupe une fois au repos, il profita de cette halte pour tirer son mouchoir de sa poche et s'essuyer le front.

Tandis qu'il s'essuyait le front, tout en jouissant de cette douce fraîcheur que soufflait sur son visage la bouche invisible du soir, il lui sembla qu'un cri d'appel venait jusqu'à lui, porté par le vent.

Les chiens entendirent ce cri, comme l'avait entendu le baron ; seulement eux y répondirent par ce long et triste hurlement que jettent les chiens perdus.

Puis ils se mirent à tirer la corde avec une recrudescence d'énergie.

Leur conducteur s'était reposé ; il s'était essuyé le front ; il n'avait plus aucun motif de s'opposer au désir que manifestaient Galon-d'Or et Allégro de se remettre en chemin. Au lieu de se pencher en arrière, il se pencha en avant, et reprit son petit trot un instant interrompu.

Il n'avait pas fait trois cents pas, qu'un second cri d'appel se fit entendre, plus rapproché et, par conséquent, plus distinct que le premier.

Les chiens y répondirent par un hurlement plus prolongé et par un coup de collier plus solide.

Le jeune homme comprit que quelqu'un était à la recherche des chiens, et les *houlait*

Nous demandons pardon à nos lecteurs d'introduire dans le langage écrit un mot si peu académique ; mais c'est celui dont se servent nos paysans pour rendre le cri particulier par lequel le chasseur appelle ses chiens. Il a l'avantage d'être assez expressif ; puis, dernière et suprême raison, je n'en connais pas d'autre.

Au bout d'un demi-kilomètre, les mêmes cris se firent entendre pour la troisième fois, de la part de l'homme en quête et des animaux quêtés.

Cette fois, Galon-d'Or et Allégro tirèrent avec une telle énergie, que leur conducteur, emporté par eux, fut forcé de passer du petit trot au grand trot, et du grand trot au galop.

Il suivait cette allure depuis cinq minutes à peine, quand un homme parut à la lisière du bois, bondit par-dessus le fossé et se trouva, de ce seul bond, au milieu de la route, barrant le chemin au jeune baron.

Cet homme, c'était Jean Oullier.

— Ah ! ah ! dit-il, c'est donc vous, monsieur Jolicœur, qui non-seulement détournez mes chiens du loup que je chasse pour les mettre sur le lièvre que vous chassez, mais qui encore vous donnez la peine de les coupler et de les mener en laisse ?

— Monsieur, dit le jeune homme tout essoufflé, monsieur, si j'ai couplé et enlaissé les chiens, c'était pour avoir l'honneur de les reconduire moi-même à M. le marquis de Souday.

— Ah ! oui, comme cela, sans chapeau et sans façon ? Ne vous donnez pas la peine, mon cher monsieur ! Maintenant

que vous m'avez rencontré, je les reconduirai bien moi-même.

Et, avant que M. Michel eût pu s'y opposer ou même eût deviné son intention, Jean Oullier lui avait arraché la chaîne des mains et l'avait jetée sur le cou des chiens, comme on jette la bride sur le cou d'un cheval.

En se sentant libres, les chiens partirent à fond de train dans la direction du château, suivis par Jean Oullier, qui ne courait guère moins vite qu'eux, tout en faisant claquer son fouet et en criant :

— Au chenil, au chenil, drôles !

Cette scène avait été si rapide, que les chiens et Jean Oullier étaient déjà à un kilomètre du baron avant que celui-ci fût revenu de sa surprise.

Il resta anéanti sur le chemin.

Il y était depuis dix minutes, à peu près, la bouche ouverte et les yeux fixés dans la direction où avaient disparu Jean Oullier et les chiens, lorsqu'une voix de jeune fille, caressante et douce, fit entendre ces quelques mots à deux pas de lui :

— Jésus Dieu ! monsieur le baron, que faites-vous donc à cette heure-ci, nu-tête, sur le grand chemin ?

Ce qu'il faisait, le jeune homme eût été bien embarrassé de le dire ; il suivait ses espérances, qui s'envolaient du côté du château de Souday et à la poursuite desquelles il n'osait se mettre.

Il se retourna pour voir qui lui adressait la parole.

Il reconnut sa sœur de lait, la fille du métayer Tinguy.

— Ah ! c'est toi, Rosine, dit-il ; et d'où viens-tu donc toi-même ?

— Hélas ! monsieur le baron, dit l'enfant avec des larmes plein la voix, je viens du château de la Logerie, où j'ai été mal reçue par madame la baronne.

— Comment cela, Rosine ? Tu sais bien que ma mère t'aime et te protège.

— Oui, dans les temps ordinaires, mais pas aujourd'hui.

— Comment pas aujourd'hui ?

— Certes ! car, il y a une heure, pas plus tard que cela, elle m'a fait mettre à la porte.

— Pourquoi ne m'as-tu pas demandé ?

— Je vous ai demandé, monsieur le baron ; mais il m'a été répondu que vous n'y étiez pas.

— Comment ! je n'étais pas au château ? Mais j'en sors, ma chère ! or, si vite que tu aies couru, tu n'as pas couru si vite que moi, j'en réponds !

— Ah ! dame, c'est possible, monsieur le baron, parce que, voyez-vous, repoussée comme je l'ai été par madame votre mère, l'idée m'est bien venue d'aller trouver les louves ; mais je ne m'y suis pas décidée tout de suite.

— Et qu'as-tu donc à leur demander, aux louves ?

Michel s'efforça pour prononcer ce mot *louves*.

— Ce que je venais demander à madame la baronne : des secours pour mon pauvre père, qui est bien malade.

— Malade de quoi ?

— D'une mauvaise fièvre qu'il a prise dans les marais.

— D'une mauvaise fièvre ? répéta Michel. Est-ce une fièvre maligne, intermittente ou typhoïde ?

— Je ne sais pas, monsieur le baron.

— Qu'a dit le médecin ?

— Dame, monsieur le baron, le médecin loge à Palluau ; il ne se dérange pas à moins de cent sous, et nous ne sommes pas assez riches pour payer cent sous une visite de médecin.

— Et ma mère ne t'a pas donné d'argent ?

— Mais quand je vous dis qu'elle n'a pas même voulu me voir ! « Une mauvaise fièvre s'est-elle écriée Elle est venue au château quand son père est malade d'une mauvaise fièvre ? Qu'on la chasse ! »

— C'est impossible.

— Je l'ai entendue, monsieur le baron, tant elle criait haut ; d'ailleurs, la preuve est que l'on m'a chassée.

— Attends, attends, dit vivement le jeune homme, je vais t'en donner, moi, de l'argent.

Et il fouilla dans ses poches.

Mais, on se le rappelle, il avait donné à Courtin tout ce qu'il avait sur lui.

— Ah ! mon Dieu, dit-il, je n'ai pas un sou sur moi, ma pauvre enfant ! Reviens avec moi au château, Rosine, et je te donnerai ce dont tu auras besoin.

— Oh ! non, dit la jeune fille ; pour tout l'or du monde je n'y retournerais pas, au château ; non ! puisque ma résolution est prise, tant pis, je m'adresserai aux louves ; elles sont charitables et ne mettront pas à la porte une pauvre enfant qui vient leur demander secours pour son père qui se meurt.

— Mais... mais... répliqua le jeune homme en hésitant, on dit qu'elles ne sont pas riches.

— Qui cela ?

— Mesdemoiselles de Souday.

— Oh ! ce n'est pas de l'argent qu'on va leur demander, à elles ; ce n'est pas l'aumône qu'elles font : elles font mieux que cela, le bon Dieu le sait.

— Que font-elles donc ?

— Elles vont elles-mêmes où est la maladie, et, quand elles ne peuvent pas guérir le malade, elles soutiennent le mourant et pleurent avec ceux qui survivent.

— Oui, dit le jeune homme, quand c'est une maladie ordinaire ; mais quand c'est une fièvre pernicieuse... ?

— Est-ce qu'elles regardent à cela, elles ? est-ce qu'il y a des fièvres pernicieuses pour les bons cœurs ? Vous voyez bien, j'y vais, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien, dans dix minutes, si vous restez là, vous me verrez repasser en compagnie de l'une ou de l'autre des deux sœurs, qui reviendra avec moi pour soigner mon père. Au revoir, monsieur Michel ! Ah ! je n'aurais jamais cru cela de la part de madame la baronne : faire chasser comme une voleuse la fille de celle qui vous a nourri !

Et la jeune fille s'éloigna sans que le jeune homme trouvât un mot à lui répondre.

Mais Rosine avait dit une parole qui lui était demeurée dans le cœur.

Elle avait dit : « Dans dix minutes, si vous restez là, vous me verrez repasser avec l'une ou l'autre des deux sœurs. »

Michel était bien décidé à rester là ; l'occasion, manquée d'une façon devait se rattraper de l'autre.

Si le hasard faisait que ce fût Mary qui sortît avec Rosine !

Mais le moyen de supposer qu'une jeune fille de dix-huit ans, la fille du marquis de Souday, sortirait à huit heures du soir, pour aller secourir, à une lieue et demie de chez elle, un pauvre paysan atteint d'une fièvre pernicieuse !

Ce n'était pas probable, ce n'était même pas possible.

Rosine faisait les deux sœurs meilleures qu'elles n'étaient, comme d'autres les faisaient pires.

D'ailleurs, comment était-il croyable que la baronne Michel, une âme dévote, ayant prétention à toutes les vertus, se fût conduite dans cette circonstance tout au contraire des deux jeunes filles dont on disait tant de mal dans tout le canton ?

Si cela se passait ainsi que l'avait prédit Rosine, ne seraient-ce pas les jeunes filles qui seraient les vraies âmes selon le cœur de Dieu ?

Mais, bien certainement, ni l'une ni l'autre ne viendrait.

Le jeune homme se répétait cela pour la dixième fois depuis dix minutes, lorsqu'il vit, à l'angle de la route où avait disparu Rosine, reparaître deux ombres de jeunes filles.

Malgré l'obscurité, il reconnut Rosine ; mais, quant à la personne qui l'accompagnait, impossible de la reconnaître : elle était enveloppée d'une mante.

L'esprit du baron Michel était tellement perplexe et son cœur surtout tellement ému, que les jambes lui manquèrent pour aller jusqu'aux deux jeunes filles, et qu'il attendit qu'elles vinssent à lui.

— Eh bien, monsieur le baron, fit Rosine toute fière, que vous avais-je dit ?

— Que lui avais-tu donc dit ? demanda la jeune fille à la mante.

Michel poussa un soupir : à son accent ferme et décidé, il avait reconnu Bertha.

— Je lui avais dit, répliqua Rosine, qu'on ne me ferait pas chez vous ce que l'on m'avait fait au château de la Logerie, qu'on ne me chasserait pas.

— Mais, dit Michel, tu n'as peut-être pas dit à mademoiselle de Souday quelle sorte de maladie a ton père ?

— D'après les symptômes, répondit Bertha, cela me fait tout l'effet d'être une fièvre typhoïde. Voilà pourquoi il serait bon de ne pas perdre une minute ; c'est une maladie qui demande à être prise à temps. Venez-vous avec nous, monsieur Michel ?

— Mais, mademoiselle, dit le jeune homme, la fièvre typhoïde est contagieuse.

— Les uns disent que oui, les autres disent que non, répondit indifféremment Bertha.

— Mais, insista Michel, la fièvre typhoïde est mortelle !

— Dans beaucoup de cas ; cependant, il y a quelques exemples de guérison.

Le jeune homme tira Bertha à lui.

— Et vous allez vous exposer à un pareil danger ? demanda-t-il.

— Sans doute.

— Pour un inconnu, pour un étranger ?

— Celui qui est un étranger pour nous, répondit Bertha avec une suprême douceur, est, pour d'autres créatures, un père, un frère, un mari ! Il n'y a pas d'étranger dans ce monde, monsieur Michel, et, à vous-même, ce malheureux ne vous est-il pas quelque chose ?

— C'est le mari de ma nourrice, balbutia Michel.

— Vous voyez bien, répliqua Bertha, que vous aviez tort de le traiter d'étranger.

— Aussi j'avais offert à Rosine de revenir au château avec moi ; je lui aurais donné de l'argent pour aller chercher un médecin.

— Et tu as refusé, préférant t'adresser à nous? dit Bertha. Merci, Rosine.

Le jeune homme était confondu. Il avait beaucoup entendu parler de la charité, mais il ne l'avait jamais vue ; et voilà qu'elle lui apparaissait tout à coup sous les traits de Bertha.

Il suivait les deux jeunes filles, pensif et la tête inclinée.

— Si vous venez avec nous, dit Bertha, ayez la bonté, monsieur Michel, de nous aider en portant cette petite boîte qui contient des médicaments.

— Oui, dit Rosine ; mais M. le baron ne vient pas avec nous, il sait la peur qu'a madame de la Logerie des mauvaises fièvres.

— Tu te trompes, Rosine, dit le jeune homme, j'y vais.

Et il prit des mains de Bertha la boîte que celle-ci lui présentait.

Une heure après, tous trois arrivaient à la chaumière du père de Rosine.

XI

LE PÈRE NOURRICIER

Cette chaumière était située, non pas dans le village même mais en dehors, à une portée de fusil, à peu près ; elle attenait à un petit bois avec lequel elle communiquait par une porte de derrière.

Le bonhomme Tinguy — c'était ainsi que, d'habitude, on appelait le père de Rosine — était un chouan d'ancienne roche ; tout enfant, il avait fait la première guerre de la Vendée, avec les Jolly, les de Couëtu, les Charette et les Larochejaquelein.

Il s'était marié et avait eu deux enfants ; le premier était un fils qui, subissant les lois de la conscription, servait en ce moment dans l'armée ; l'autre était Rosine.

A la naissance de chacun d'eux, la mère — comme font ordinairement les paysannes pauvres — avait pris un nourrisson.

Le frère de lait du jeune Tinguy était le dernier rejeton d'une famille noble du Maine ; il se nommait Henri de Bonneville ; il apparaîtra bientôt dans cette histoire.

Le frère de lait de Rosine était, comme nous le savons déjà, Michel de la Logerie, qui est un des principaux acteurs de notre drame.

Henri de Bonneville avait deux ans de plus que Michel : les deux enfants avaient bien souvent joué ensemble au seuil de cette porte que Michel allait franchir, à la suite de Rosine et de Bertha.

Plus tard, ils s'étaient revus à Paris. Madame de la Logerie avait fort encouragé cette amitié de son fils avec un jeune homme ayant, dans les provinces de l'Ouest, une grande position de fortune et d'aristocratie.

Ces deux nourrissons avaient amené un peu d'aisance dans la maison Tinguy ; mais le paysan vendéen est ainsi fait, qu'il n'avoue jamais son aisance. Tinguy se faisait donc pauvre aux dépens de sa propre vie, et, si malade qu'il fût, il se serait bien gardé d'envoyer chercher à Palluau un médecin dont la visite lui eût coûté cinq francs.

D'ailleurs, les paysans, et les paysans vendéens moins encore que les autres, ne croient ni à la médecine ni au médecin. Voilà comment Rosine s'était adressée d'abord au château de la Logerie, où elle avait son entrée toute faite comme sœur de lait de Michel, et comment ensuite, expulsée du château, elle avait eu recours aux demoiselles de Souday.

Au bruit que les trois jeunes gens firent en entrant, le malade se souleva avec peine ; mais aussitôt il retomba sur son lit en poussant une plainte douloureuse. Une chandelle brûlait, éclairant le lit, la seule partie de la chambre qui fût dans la lumière, tandis que tout le reste demeurait dans les ténèbres ; cette lumière montrait, sur une espèce de grabat, un homme d'une quarantaine d'années, en lutte avec le terrible démon de la fièvre.

Il était pâle jusqu'à la lividité ; son œil était vitreux et abattu, et, de temps en temps, tout son corps était secoué des pieds à la tête comme si on l'eût mis en contact avec la pile galvanique.

Michel frissonna à cette vue, et comprit qu'ayant eu l'intuition de l'état dans lequel était le malade, sa mère eût hésité à laisser entrer Rosine, sachant que la jeune fille arrivait tout imprégnée de ces miasmes fébriles qui flottaient, atomes visibles en quelque sorte, autour du lit du moribond et dans ce cercle de lumière qui l'entourait.

Il songeait au camphre, au chlore, au vinaigre des quatre voleurs, à tous ces préservatifs, enfin, qui peuvent isoler du malade l'homme qui se porte bien, et, n'ayant ni vinaigre, ni chlore, ni camphre, il resta du moins près de la porte pour se mettre en communication avec l'air extérieur.

Quant à Bertha, elle ne songea à rien de tout cela : elle alla droit au lit du malade, et prit sa main, brûlante de fièvre.

Le jeune homme fit un mouvement pour l'arrêter, ouvrit la bouche pour pousser un cri : mais il demeura en quelque sorte pétrifié de cette audacieuse charité et il resta sous le poids d'une terreur admirative.

Bertha interrogea le malade. Voici ce qu'il avait éprouvé :

La veille au matin, au moment de se lever, il s'était senti si fatigué, qu'en descendant du lit les jambes lui avaient manqué : c'était un avertissement que lui donnait la nature ; mais les paysans suivent rarement les conseils de la nature.

Au lieu de se remettre au lit et d'envoyer chercher un médecin, Tinguy avait continué de s'habiller, et, faisant un effort pour vaincre le mal, était descendu à la cave, d'où il était remonté avec un pot de cidre ; puis il avait coupé un morceau de pain ; à son avis, il s'agissait de *se donner des forces*.

Il avait bu son pot de cidre avec délice, mais n'avait pas pu avaler la première bouchée de son morceau de pain.

Après quoi, il était parti pour son travail des champs.

Pendant la route, il avait été pris d'un violent mal de tête et d'un grand saignement de nez ; la lassitude avait dégénéré en courbature ; deux ou trois fois, il avait été obligé de s'asseoir. Il avait rencontré deux sources et y avait bu avidement ; mais, au lieu de se calmer, sa soif était devenue si grande, que, la troisième fois, il avait bu à une ornière.

Enfin, il était arrivé jusqu'à son champ ; mais alors il n'avait pas eu la force de donner son premier coup de bêche dans le sillon commencé la veille ; il s'était, pendant quelques instants, tenu debout, appuyé sur son instrument ; puis la tête lui avait tourné, et il s'était couché ou plutôt il était tombé à terre dans une prostration complète.

Il était resté là jusqu'à sept heures du soir, et il y serait resté toute la nuit, si le hasard n'eût fait passer à quelques pas de lui un paysan du village de Légé ; ce paysan vit un homme couché ; il appela : l'homme ne répondit point, mais fit un mouvement. Le paysan s'approcha et reconnut Tinguy.

A grand'peine il parvint à ramener le malade chez lui : celui-ci était si faible, qu'il avait mis plus d'une grande heure à faire un quart de lieue.

Rosine attendait, inquiète ; à la vue de son père, elle s'était effrayée et avait voulu courir à Palluau chercher le médecin ; mais le bonhomme le lui défendit positivement et se coucha en disant que ce ne serait rien et que, le lendemain, il serait guéri ; seulement, comme sa soif, au lieu de s'apaiser, allait toujours augmentant, il recommanda à Rosine de mettre une cruche d'eau sur une chaise, auprès de son lit.

Il avait passé la nuit ainsi, dévoré par la fièvre, buvant à chaque instant sans pouvoir éteindre le feu qui le brûlait. Le matin, il avait essayé de se lever ; mais à peine avait-il pu se mettre sur son séant ; la tête, dans laquelle il sentait d'horribles élancements, lui avait tourné, et il s'était plaint d'une violente douleur au côté droit.

Rosine avait insisté de nouveau pour aller chercher M. Roger : — c'était le nom du médecin de Palluau ; — mais, de nouveau, son père le lui avait expressément défendu : l'enfant était restée alors près du lit, prête à obéir aux désirs du malade et à l'aider dans ses besoins.

Son besoin le plus intense était de boire ; de dix minutes en dix minutes, il demandait de l'eau.

Rosine demeura ainsi jusqu'à quatre heures du soir.

A quatre heures du soir, le malade dit en secouant la tête :

— Allons, je vois bien que je suis pris par une mauvaise fièvre ; il faut aller demander un remède aux bonnes dames du château.

Nous avons vu le résultat de cette détermination.

Après avoir tâté le pouls du malade, et écouté ce récit, qu'il fit à grand'peine et d'une voix entrecoupée, Bertha, comptant jusqu'à cent pulsations à la minute, comprit que le bonhomme Tinguy était aux prises avec une fièvre violente.

Seulement, de quelle nature était cette fièvre? Voilà ce qu'elle était trop ignorante en médecine pour décider.

Mais, comme le malade n'avait qu'un cri : « A boire ! à boire ! » elle coupa un citron par tranches, le fit bouillir dans une grande cafetière d'eau, sucra légèrement cette limonade, et la donna au bonhomme au lieu d'eau pure.

Notons qu'au moment de sucrer l'infusion, elle avait reçu de Rosine cette réponse qu'il n'y avait pas de sucre à la maison — le sucre, pour le paysan vendéen, c'est le suprême du luxe ! — Heureusement, la prévoyante Bertha en avait mis quelques morceaux dans la boîte qui contenait sa petite pharmacie.

Elle jeta les yeux autour d'elle pour chercher cette boîte.

Elle la vit sous le bras de Michel, qui se tenait toujours près de la porte.

Elle lui fit signe de venir à elle; mais, avant qu'il eût bougé de sa place, elle lui fit un second signe qui voulait, au contraire, lui dire d'y rester.

Ce fut elle, en conséquence, qui vint à lui en mettant un doigt sur sa bouche.

Et, tout bas, pour que le malade ne l'entendît point :

— L'état de cet homme, dit-elle, est fort grave, et je n'ose rien prendre sur moi. La présence d'un médecin est de toute nécessité, et encore j'ai bien peur qu'il n'arrive trop tard! Pendant que je vais donner au malade quelque calmant, courez jusqu'à Palluau, cher monsieur Michel, et ramenez le docteur Roger

— Mais vous... vous? demanda le jeune baron avec anxiété.

— Moi, je reste ici; vous m'y retrouverez. J'ai à causer de choses importantes avec le malade.

— De choses importantes? demanda Michel étonné.

— Oui, répondit Bertha

— Cependant..., insista le jeune homme.

— Je vous dis, interrompit la jeune fille, que tout retard peut avoir des conséquences graves. Prises à temps, ces sortes de fièvres sont souvent mortelles; prises où en est celle-ci, elles le sont presque toujours. Partez donc sans perdre une minute, et, sans perdre une minute, ramenez le docteur.

— Mais, demanda le jeune homme, mais si la fièvre est contagieuse?

— Eh bien? répliqua Bertha.

— Ne courez-vous donc pas risque de la gagner?

— Mais, cher monsieur, dit Bertha, si l'on pensait à ces choses-là, la moitié de nos paysans mourrait sans secours. Allez, et rapportez-vous-en à Dieu de veiller sur moi.

Et elle tendit la main au messager.

Le jeune homme prit cette main que Bertha lui tendait, et, emporté par l'admiration que lui causait, chez une femme, ce courage à la fois si simple et si grand, que lui, homme, se sentait incapable de l'avoir, il appuya, avec une espèce de passion, cette main contre ses lèvres.

Ce mouvement fut si prompt, et il était si inattendu, que Bertha tressaillit, devint très-pâle et poussa un soupir en disant :

— Allez, ami! allez!

Elle n'eut pas besoin, cette fois, de réitérer l'ordre donné : Michel s'élança hors de la chaumière; une flamme inconnue circulait par tout son corps et en doublait la puissance vitale; il se sentait une force étrange, il était capable d'accomplir des miracles; il lui semblait que, comme au Mercure antique, il venait de lui pousser des ailes à la tête et aux talons. Un mur lui eût barré le passage, qu'il l'eût escaladé; une rivière se fût trouvée sur son chemin, sans pont ni gué, que, ne songeant pas même à se débarrasser de ses vêtements, il se fût jeté à la nage et l'eût traversée sans hésitation.

Il regrettait que ce fût une chose si facile que lui eût demandée Bertha; il eût voulu des obstacles, une chose difficile, impossible même.

Quel gré Bertha pouvait-elle lui savoir de faire cinq quarts de lieue à pied pour aller chercher un médecin?

Ce n'était pas deux lieues et demi qu'il eût voulu faire, c'était au bout du monde qu'il eût voulu aller!

Il eût été heureux de se donner à lui-même quelque preuve d'héroïsme qui lui permît de mesurer son courage à celui de Bertha.

On comprend que, dans l'état d'exaltation où était le jeune baron, il ne songeait point à la fatigue: les cinq quarts de lieue qui séparent Légé de Palluau furent donc faits en moins d'une demi-heure.

Le docteur Roger était un des familiers du château de la Logerie, dont Palluau n'est distant que d'une heure à peine. Le jeune baron n'eut qu'à se nommer pour que le docteur, ignorant encore que le malade fût un simple paysan, sautât à bas du lit et criât, à travers la porte de sa chambre à coucher, que dans cinq minutes il serait prêt.

Au bout de cinq minutes, en effet, il entra dans le salon, demandant au jeune homme la cause de cette visite nocturne et inattendue.

En deux mots, Michel mit le docteur au courant de la situation, et, comme M. Roger s'étonnait de le voir prendre un si vif intérêt à un paysan qu'il vînt à pied, la nuit, la voix émue, le front en sueur, chercher un médecin pour aller porter secours à ce paysan, le jeune baron de la Logerie expliqua cet intérêt par les liens d'affection qui l'attachaient au malade, lequel était son père nourricier.

Puis, interrogé par le docteur sur les symptômes du mal, Michel répéta fidèlement tout ce qu'il avait entendu, priant M. Roger de prendre avec lui les médicaments nécessaires, le village de Légé n'étant pas encore entré dans le cercle de la civilisation, au point de posséder un pharmacien.

En voyant le jeune baron ruisselant de sueur et en apprenant qu'il était venu à pied, le docteur, qui avait déjà donné l'ordre de seller son cheval, changea cet ordre en disant à son domestique d'atteler sa carriole.

Michel voulait, à toute force, empêcher ce changement; il soutenait qu'il irait à pied plus vite que le docteur n'irait à cheval; il se sentait fort de cette vigueur vaillante de la jeunesse et du cœur, et, comme il le disait, il eût marché aussi vite à pied que le docteur à cheval, s'il n'eût pas marché plus vite.

Le docteur insistait, Michel refusait; le jeune homme termina la discussion en s'élançant dehors et en criant au docteur :

— Venez le plus vite que vous pourrez; je vais devant, et je vous annonce.

Le docteur crut que le fils de madame la baronne Michel était devenu fou.

Il se dit qu'il l'aurait bientôt rejoint, et maintint son ordre de mettre le cheval à la carriole.

C'était l'idée de reparaître aux yeux de la jeune fille dans une carriole qui exaspérait notre amoureux.

Il lui semblait que Bertha lui saurait bien autrement gré de sa promptitude en le voyant revenir tout courant, et ouvrir la porte de la cabane en criant : « Me voilà! le docteur me suit! » que si elle le voyait arriver en carriole avec le docteur.

Il comprenait encore cette course, à cheval sur un beau coursier, la crinière et la queue au vent, soufflant le feu par les naseaux, et annonçant son arrivée par des hennissements... Mais en carriole!

Mieux cent fois valait arriver à pied.

C'est une chose si poétique qu'un premier amour, qu'il a une haine profonde de tout ce qui est prose.

Or, que dirait Mary quand sa sœur Bertha lui raconterait qu'elle avait envoyé le jeune baron chercher le docteur Roger à Palluau, et que le jeune baron était revenu en carriole avec le docteur.!

Nous l'avons dit, mieux valait dix fois, vingt fois, cent fois, arriver à pied.

Le jeune homme comprenait que, dans cette mise en scène d'un premier amour, la sueur au front, les yeux ardents, la poitrine haletante, la poussière sur les vêtements, les cheveux rejetés en arrière par le vent, tout cela est bon, tout cela fait bien.

Quant au malade, eh; mon Dieu, il était à peu près oublié, avouons-le, au milieu de cette exaltation fébrile; ce n'était pas à lui que pensait Michel : c'était aux deux sœurs; ce n'était pas pour lui qu'il courait, d'une course à faire trois lieues à l'heure : c'était pour Bertha et pour Mary.

La cause principale, dans ce grand cataclysme physiologique qui s'opérait chez notre héros, était devenue un accessoire; ce n'était plus un but, c'était un prétexte.

Michel, s'appelant Hippomène et disputant le prix de la course à Atalante, n'eût pas eu besoin, pour remporter ce prix, de laisser tomber les pommes d'or sur sa route.

Il riait de dédain à l'idée que le docteur poussait son cheval avec l'espoir de le rejoindre; il éprouvait une sensation d'une volupté infinie à sentir le vent froid de la nuit glacer la sueur sur son front.

Rejoint par le docteur! Il serait plutôt mort que de se laisser rejoindre.

Il avait, en allant, mis une demi-heure à faire le chemin; il le fit en vingt-cinq minutes au retour.

Comme si elle eût pu deviner cette célérité impossible, Bertha était venue attendre son messager sur le seuil de la porte; elle savait bien que, logiquement, il ne pouvait être de retour que dans une demi-heure au plus tôt, et cependant elle écoutait.

Il lui sembla entendre des bruits de pas, mais imperceptibles, dans le lointain.

Il était impossible que ce fût déjà le jeune homme, et cependant elle ne douta pas une seconde que ce ne fût lui.

Et, en effet, au bout d'un instant, elle le vit poindre, apparaître, se dessiner dans les ténèbres, en même temps que lui même, l'œil fixe sur la porte, mais doutant de ses yeux, la découvrait de son côté, immobile et la main appuyée sur son cœur que, pour la première fois, elle sentait battre avec une violence inaccoutumée.

En arrivant à Bertha, le jeune homme, comme le Grec de Marathon, était sans voix, sans souffle, sans haleine, et peu s'en fallut que, comme lui, il ne tombât, sinon mort, du moins évanoui

Il n'eut que la force de prononcer ces paroles :

— Le docteur me suit.

Puis, pour ne pas tomber, il s'appuya de la main à la muraille.

S'il eût pu parler, il se fût écrié : « Vous direz à mademoiselle Mary, n'est-ce pas? que, pour l'amour d'elle et de

vous, j'ai fait deux lieues et demie en cinquante minutes! » Mais il ne pouvait parler; de sorte que Bertha dut croire et crut que c'était pour l'amour d'elle seule que son envoyé avait accompli son tour de force.

Elle sourit de joie, et, tirant son mouchoir de sa poche :

— Oh! mon Dieu, dit-elle en essuyant doucement le visage du jeune homme, et ayant bien soin de ne pas toucher à la blessure du front, que je suis fâchée que vous ayez pris si fort à cœur ma recommandation de faire diligence : vous voilà dans un bel état!

Puis, comme une mère qui gronde, elle ajouta avec un accent d'une douceur infinie, et tout en haussant les épaules :

— Enfant que vous êtes!

— Ce mot *enfant* avait été prononcé d'un ton de si indicible tendresse, qu'il fit tressaillir Michel.

Il saisit la main de Bertha.

Elle était moite et tremblante.

En ce moment, on entendit le bruit de la carriole sur la grande route.

— Ah! voilà le docteur, dit Bertha en repoussant la main de Michel.

Lui la regarda avec étonnement. Pourquoi repoussait-elle sa main? Il lui était impossible de se rendre compte de ce qui se passait dans le cœur de la jeune fille; mais il sentait instinctivement que, si la jeune fille avait repoussé sa main, ce n'était ni par haine, ni par dégoût, ni par colère.

Bertha rentra, sans doute pour annoncer au malade l'arrivée du médecin.

Michel resta à la porte pour attendre celui-ci.

En le voyant venir dans cette carriole d'osier qui le secouait si grotesquement, Michel se félicita plus que jamais de la détermination qu'il avait prise de venir à pied.

Il est vrai que, si Bertha fût rentrée au bruit des roues, comme elle venait de le faire, elle n'eût pas vu le jeune homme dans le vulgaire véhicule.

Mais, si elle n'eût pas vu Michel, n'aurait-elle pas attendu jusqu'à ce qu'elle le vît?

Michel se dit à lui-même que c'était plus que probable, et il sentit dans son cœur, sinon l'ardente satisfaction de l'amour, du moins le doux chatouillement de l'orgueil.

XII

NOBLESSE OBLIGE

Lorsque le docteur entra dans la chambre du malade, Bertha avait repris la place au chevet du lit.

La première chose qui frappa M. Roger fut cette forme gracieuse, pareille à ces anges des légendes allemandes qui s'inclinent pour recevoir les âmes des mourants.

Mais, en même temps, il reconnut la jeune fille : il était rare qu'il eût visité la chaumière d'un pauvre paysan sans l'avoir trouvée, elle ou sa sœur, entre le mourant ou la mort.

— Oh! docteur, dit-elle, venez! venez vite! voilà le pauvre Tinguy qui a le délire.

Et, en effet, le malade manifestait la plus vive agitation.

Le docteur s'approcha de lui.

— Voyons, mon ami, dit-il, calmez-vous!

— Laissez-moi, dit le malade, laissez-moi! Il faut que je me lève; on m'attend à Montaigu.

— Non, mon cher Tinguy, lui dit Bertha; non, on ne vous attend pas encore...

— Si fait, mademoiselle, si fait! C'était pour cette nuit. Qui ira de château en château, annoncer la nouvelle, si je ne suis pas là?

— Taisez-vous, Tinguy! taisez-vous! dit Bertha. Songez que vous êtes malade et que vous avez près de votre lit le docteur Roger.

— Le docteur Roger est des nôtres, mademoiselle; nous pouvons donc tout dire devant lui. Il sait qu'on m'attend, il sait qu'il faut que je me lève sans retard, il sait qu'il faut que j'aille à Montaigu.

Le docteur Roger et la jeune fille échangèrent un regard rapide.

— *Massa*, dit le docteur.

— *Marseille*, répondit Bertha.

Et tous deux, d'un mouvement spontané, se tendirent et se serrèrent la main.

Bertha revint au malade.

— Oui, c'est vrai, lui répondit-elle en se penchant à son oreille; oui, le docteur Roger est des nôtres; mais il y a là quelqu'un qui n'en est pas...

Elle baissa encore la voix pour que Tinguy seul pût l'entendre.

— Et ce quelqu'un, ajouta-t-elle, c'est le jeune baron de la Logerie

— Ah! c'est vrai, dit le bonhomme, il n'en est pas, lui. Ne lui dites rien! Courtin est un traître. Mais, si je ne vais pas à Montaigu, qui ira?

— Jean Oullier! Soyez tranquille, Tinguy.

— Oh! si Jean Oullier y va, dit le malade, si Jean Oullier y va, je n'ai pas besoin d'y aller! Il a bon pied, bon œil, et il tire bien un coup de fusil, lui!

Et il éclata de rire.

Mais, dans cet éclat de rire, il sembla avoir épuisé toute sa force et retomba sur son lit.

Le jeune baron avait écouté tout ce dialogue, dont, au reste, il n'avait surpris que quelques parties, sans y rien comprendre.

Il avait seulement entendu : « Courtin est un traître! » et, à la direction de l'œil de la jeune fille parlant au malade, il avait deviné qu'il était question de lui.

Il s'approcha le cœur serré; il y avait là quelque secret dont il n'était point.

— Mademoiselle, dit-il à Bertha, si maintenant je vous gêne, ou si seulement vous n'avez plus besoin de moi, dites un mot, et je me retire.

Il y avait un tel accent de tristesse dans ces quelques paroles, que Bertha en fut touchée.

— Non, dit-elle, non, restez... Nous avons encore besoin de vous, au contraire : vous allez aider Rosine à préparer les prescriptions de M. Roger, tandis que je causerai avec lui du traitement qu'il faudra faire suivre à notre malade.

Puis, au médecin :

— Docteur, ajouta-t-elle tout bas, occupez-les; vous me direz ce que vous savez, et je vous dirai ce que je sais.

Puis, se retournant vers Michel :

— N'est-ce pas, mon ami, dit-elle de sa voix la plus douce, n'est-ce pas que vous voudrez bien aider Rosine?

— Tout ce qu'il vous plaira, mademoiselle, répondit le jeune homme; ordonnez et vous serez obéie.

— Docteur, vous voyez, dit Bertha, vous avez là deux aides pleins de bonne volonté.

Le docteur courut à sa voiture, en tira une bouteille d'eau de Sedlitz et un sac de farine de moutarde.

— Tenez, vous, dit-il au jeune homme en lui présentant la bouteille, débouchez cela, et faites-en boire au malade un demi-verre, de dix minutes en dix minutes.

Puis, à Rosine en lui remettant le sac de moutarde :

— Délaye-moi cela dans de l'eau bouillante, dit-il; c'est pour mettre aux pieds de ton père.

Le malade était retombé dans l'atonie qui avait précédé le moment d'exaltation que Bertha n'avait calmé qu'en lui promettant que Jean Oullier prendrait sa place.

Le docteur jeta un regard sur lui, et, voyant que, momentanément, on pouvait, grâce à la prostration dans laquelle il était tombé, le laisser aux soins du jeune baron, il s'avança vivement vers Bertha.

— Voyons, mademoiselle de Souday, lui dit-il, puisque nous nous sommes reconnus pour gens de la même opinion, que savez-vous?

— Mais que Madame est partie de Massa le 21 avril dernier, et qu'elle a dû aborder à Marseille le 29 ou le 30 avril. Nous sommes aujourd'hui le 6 mai : Madame doit être débarquée, et le Midi doit être en pleine révolte.

— Voilà tout ce que vous savez? demanda le docteur.

— Oui, tout, répondit Bertha.

— Vous n'avez pas lu les journaux du 3 au soir?

Bertha sourit.

— Nous ne recevons pas de journaux au château de Souday, dit-elle.

— Eh bien, fit le docteur, tout est manqué!

— Comment! tout est manqué?

— Madame a complètement échoué.

— Ah! mon Dieu, que me dites-vous là!

— La vérité tout entière. Madame, après une heureuse traversée sur le *Carlo-Alberto*, a débarqué sur la côte, à quelques lieues de Marseille; un guide l'attendait, qui la conduisit dans une maison isolée, entourée de bois et de rochers. Madame avait six personnes seulement avec elle...

— J'écoute, j'écoute

— Elle expédia aussitôt une de ces personnes à Marseille, pour dire au chef du complot qu'elle était débarquée et qu'elle attendait le résultat des promesses qui l'avaient attirée en France.

— Après?

— Le soir, le messager revint avec un billet qui félicitait la princesse de son heureuse arrivée et qui lui annonçait que Marseille ferait son mouvement le lendemain.

— Eh bien?

— Eh bien, le lendemain, le mouvement se fit; mais Marseille n'y prit aucune part; de sorte qu'il a complètement échoué.

— Et Madame?

— On ignore où elle est; on espère qu'elle s'est rembarquée sur le *Carlo-Alberto*.

— Les lâches! murmura Bertha. Oh! je ne suis qu'une

femme ; mais, si Madame était venue dans la Vendée, je jure Dieu que j'eusse donné l'exemple à certains hommes ! Adieu, docteur, et merci.

— Vous nous quittez ?

— Il est important que mon père sache ces détails. Il y avait, ce soir, réunion au château de Montaigu Je retourne à Souday. Je vous recommande mon pauvre malade, n'est-ce pas ? Laissez une ordonnance bien en règle ; moi, ou ma sœur, à moins de nouveaux événements, viendrons passer la nuit prochaine près de lui.

— Voulez-vous prendre ma voiture ? Je m'en irai à pied, et, demain, vous me la renverrez par Jean Oullier ou tout autre.

— Merci ; je ne sais où Jean Oullier sera demain ; d'ailleurs, j'aime mieux marcher. J'étouffe un peu ; la marche me fera du bien.

Bertha tendit la main au docteur, serra la sienne avec une force toute masculine, jeta sa mante sur ses épaules et sortit.

Mais, à la porte, elle trouva Michel, qui, sans entendre la conversation, n'avait pas un instant perdu de vue la jeune fille, et qui, ayant deviné qu'elle allait sortir, avait, avant elle, gagné la porte.

— Ah ! mademoiselle, dit Michel, que se passe-t-il donc et qu'avez-vous appris ?

— Rien, dit Bertha.

— Oh ! rien !... Si vous n'aviez rien appris, vous ne seriez point partie ainsi, sans vous occuper de moi, sans me dire adieu, sans me faire un signe.

— Pourquoi vous dirais-je adieu, puisque vous me reconduisez ? A la porte du château de Souday, il sera temps de vous dire adieu.

— Comment ! vous permettez ?..

— Quoi ? que vous m'accompagniez ? Mais, après tout ce que je vous ai fait faire cette nuit, c'est votre droit, mon cher monsieur, à moins, toutefois, que vous ne soyez trop fatigué.

— Moi, mademoiselle, fatigué, quand il s'agit de vous suivre ? Mais, avec vous ou avec mademoiselle Mary, j'irais au bout du monde ! Fatigué ? Oh ! jamais !

Bertha sourit ; puis, regardant de côté le jeune baron :

— Quel malheur, murmura-t-elle, qu'il ne soit pas des nôtres !

Mais, bientôt, avec un sourire :

— Bah ! dit-elle, avec ce caractère-là, il sera ce que l'on voudra qu'il soit.

— Il me semble que vous me parlez, dit Michel, et cependant, je n'entends pas ce que vous me dites.

— Cela tient à ce que je vous parle tout bas.

— Pourquoi me parlez-vous tout bas ?

— Parce que ce que je vous dis ne peut se dire tout haut, en ce moment du moins.

— Mais plus tard ? demanda le jeune homme.

— Ah ! plus tard, peut-être...

A son tour, le jeune homme remua les lèvres, mais sans que sa bouche laissât échapper aucun son.

— Eh bien, demanda Bertha, que signifie cette pantomime ?

— Que je vous parle bas à mon tour, avec cette différence que ce que je dis tout bas, je vous le dirais tout haut et à l'instant même si j'osais...

— Je ne suis pas une femme comme les autres femmes, dit Bertha avec un sourire presque dédaigneux, et ce que l'on me dit tout bas, on peut me le dire tout haut.

— Eh bien, ce que je vous disais tout bas, c'est que je vous voyais, avec un profond regret, vous jeter dans un danger certain... aussi certain qu'inutile.

— De quel danger parlez-vous, cher voisin ? demanda la jeune fille d'un ton légèrement railleur.

— Mais de celui dont vous entretenait tout à l'heure le docteur Roger. Il va y avoir un soulèvement en Vendée.

— Vraiment ?

— Vous ne le nierez pas, j'espère ?

— Moi ! et pourquoi le nierais-je ?

— Votre père et vous y prendrez part.

— Vous oubliez ma sœur, dit en riant Bertha.

— Oh ! non, je n'oublie personne, répliqua Michel avec un soupir.

— Eh bien ?

— Eh bien, laissez-moi vous dire en ami tendre, en ami dévoué, que vous avez tort.

— Et pourquoi ai-je tort, ami tendre, ami dévoué ? demanda Bertha avec une nuance de moquerie qu'elle ne pouvait entièrement chasser de son caractère.

— Parce que la Vendée n'est plus, en 1832, ce qu'elle était en 1793, ou plutôt parce qu'il n'y a plus de Vendée.

— Tant pis pour la Vendée ! Mais, par bonheur, il y a toujours une noblesse, monsieur Michel ; et il est une chose que vous ne savez peut-être pas encore, mais que vos descendants sauront, dans cinq ou six générations, c'est que noblesse oblige.

Le jeune homme fit un mouvement.

— Maintenant, dit Bertha, parlons d'autre chose, s'il vous plaît ; car, sur ce point, je ne vous répondrais plus, attendu — comme le disait le pauvre Tinguy — que vous n'êtes pas des nôtres, monsieur Michel.

— Mais, dit le jeune homme désespéré de la dureté de Bertha à son égard, de quoi voulez-vous que je vous parle ?

— De quoi je veux que vous me parliez ? Mais de tout au monde ! La nuit est magnifique : parlez-moi de la nuit ; la lune est brillante : parlez-moi de la lune ; les étoiles sont de flamme : parlez-moi des étoiles ; le ciel est pur : parlez-moi du ciel.

Et la jeune fille resta la tête levée et les yeux fixés sur la voûte transparente du firmament.

Michel poussa un soupir, et, sans parler, marcha près d'elle. Que lui eût-il dit, lui, homme des cités et des livres, en face de cette belle nature, qui semblait son royaume, à elle ?... Avait-il été, comme Bertha, en contact depuis son enfance avec tous les miracles de la Création ? Avait-il vu, comme elle, toutes les gradations par lesquelles passent l'aurore qui naît et le soleil qui se couche ? Connaissait-il, comme elle, tous les bruits mystérieux de la nuit ? Quand l'alouette sonnait le réveil de la nature, savait-il ce que disait l'alouette ? Quand le rossignol emplissait les ténèbres d'harmonie, savait-il ce que disait le rossignol ? Non ; il savait toutes les choses de la science, qu'ignorait Bertha ; mais Bertha savait toutes les choses de la nature, qu'ignorait Michel.

Oh ! si la jeune fille eût voulu parler, comme il eût écouté religieusement !

Par malheur, Bertha se tut ; elle avait le cœur plein de ces pensées qui s'échappent du cœur, non pas en bruit et en paroles, mais en regards et en soupirs.

Lui, de son côté, rêvait.

Il se voyait cheminant auprès de la douce Mary, au lieu de marcher près de la rude et sévère Bertha ; au lieu de cet isolement que Bertha puisait dans sa force, il sentait Mary s'alanguissant peu à peu et s'appuyant sur son bras...

Oh ! c'est alors que la parole lui eût semblé facile ! c'est alors qu'il eût eu mille choses à dire, de la nuit, de la lune, des étoiles et du ciel !

Avec Mary, il eût été l'instituteur et le maître.

Avec Bertha, il était l'écolier et l'esclave.

Les deux jeunes gens marchaient ainsi côte à côte depuis un quart d'heure, à peu près, et gardant tous les deux le silence, quand, tout à coup, Bertha s'arrêta en faisant signe à Michel de s'arrêter.

Le jeune homme obéit : avec Bertha, c'était son rôle d'obéir.

— Entendez-vous ? demanda Bertha.

— Non, dit Michel en secouant la tête.

— J'entends, moi, dit la jeune fille l'œil brillant, l'oreille tendue.

Et elle écouta avec une nouvelle attention.

— Mais qu'entendez-vous ?

— Le pas de mon cheval et de celui de Mary ; on est en quête de moi. Il y a quelque chose de nouveau.

Elle écouta encore.

— C'est Mary qui me cherche, dit-elle.

— Mais à quoi reconnaissez-vous cela ? demanda le jeune homme.

— A la manière dont les chevaux galopent. Doublons le pas, s'il vous plaît.

Le bruit se rapprochait rapidement, et, au bout de cinq minutes, on vit un groupe se dessiner dans l'obscurité.

Il se composait de deux chevaux et d'une femme montant un de ces chevaux et conduisant l'autre en main.

— Je vous disais bien que c'était ma sœur, fit Bertha.

En effet, le jeune homme avait reconnu Mary, moins encore à la forme de la jeune fille, devenue visible dans les ténèbres, qu'aux battements précipités de son cœur.

Mary, elle aussi, l'avait reconnu, et ce fut facile à voir au geste d'étonnement qui lui échappa.

Il était évident qu'elle s'attendait à retrouver sa sœur seule ou avec Rosine, mais aucunement avec le jeune baron.

Michel vit l'impression produite par sa présence et s'avança.

— Mademoiselle, dit-il à Mary, j'ai rencontré votre sœur, qui allait porter des secours à Tinguy, et, pour qu'elle ne fût pas seule, je l'ai accompagnée.

— Et vous avez parfaitement fait, monsieur, dit Mary.

— Tu ne comprends pas, répondit Bertha en riant : il croit qu'il a besoin de m'excuser, ou peut-être même de s'excuser. Il faut lui pardonner quelque chose, pauvre garçon. Il va joliment être grondé par sa maman !

Puis, s'appuyant à l'arçon de la selle de Mary :

— Qu'y a-t-il donc, blondine ? lui demanda-t-elle.

— Il y a que la tentative de Marseille a échoué.

— Je sais cela. Madame est embarquée.

— Voilà où est l'erreur ?

— Comment ! voilà où est l'erreur ?

— Oui, Madame a déclaré que, puisqu'elle était en France, elle n'en sortirait plus.

— Vraiment ?

— De sorte qu'à cette heure elle est en route pour la Vendée, si elle n'y est pas arrivée déjà.

— Et par qui savez-vous cela ?

— Par un message reçu ce soir, au château de Montaigu, pendant la réunion et au moment où tout le monde désespérait.

— Ame vaillante ! s'écria Bertha dans son enthousiasme.

— De sorte que mon père est revenu au grand galop, et, quand il a appris où tu étais, m'a ordonné de prendre les chevaux et de venir te chercher.

— Oh ! me voilà ! dit Bertha.

Et elle mit le pied sur l'étrier.

— Eh bien, lui demanda Mary, tu ne dis pas adieu à ton pauvre chevalier ?

— Si fait.

Et Bertha tendit la main au jeune homme, qui s'avança lentement et tristement.

— Ah ! mademoiselle Bertha, murmura-t-il en lui prenant la main, je suis bien malheureux !

— Et de quoi ? fit la jeune fille.

— De ne pas être un des vôtres, comme vous disiez tout à l'heure.

— Et qui vous empêche de le devenir? demandant Mary en lui tendant la main à son tour.

Le jeune homme se précipita sur cette main qu'on lui tendait, et la baisa avec la double passion de l'amour et de la reconnaissance.

— Oh ! oui, oui, oui, murmura-t-il assez bas pour que Mary seule l'entendît, pour vous et avec vous !

Mais la main de Mary fut en quelque sorte arrachée des mains du jeune homme par le brusque mouvement que fit le cheval de Mary.

Bertha, en aiguillonant le sien du talon, avait sanglé un coup de baguette sur la croupe de celui de sa sœur.

Chevaux et cavalières partirent au galop et s'enfoncèrent dans l'obscurité comme des ombres.

Le jeune homme resta seul et immobile au milieu du chemin.

— Adieu ! lui cria Bertha.

— Au revoir ! lui cria Mary.

— Oh ! oui, oui, dit-il en tendant les bras vers les deux fugitives, oui, au revoir ! au revoir !

Les deux jeunes filles continuèrent leur chemin sans échanger une parole.

Seulement, en arrivant à la porte du château :

— Mary, dit Bertha, tu vas bien te moquer de moi.

— Pourquoi cela? demanda Mary tressaillant malgré elle.

— Je l'aime, dit Bertha.

Un cri de douleur fut près de s'échapper de la poitrine de Mary.

Elle eut la force de l'étouffer.

— Et moi qui lui ai crié : « Au revoir ! » dit-elle. Dieu veuille que je ne le revoie pas.

XIII

LA COUSINE DE CINQUANTE LIEUES

Le lendemain du jour où s'étaient passés les événements que nous venons de raconter, c'est-à-dire le 7 mai 1832, il y avait grande réunion au château de Vouillé.

On célébrait l'anniversaire de la naissance de madame la comtesse de Vouillé, qui était en train d'accomplir sa vingt-quatrième année.

On venait de se mettre à table, et, à cette table de vingt-cinq ou vingt-six couverts étaient assis le préfet de la Vienne, le maire de Châtellerault, parents à des degrés plus ou moins éloignés de madame de Vouillé.

On achevait de manger le potage, lorsqu'un domestique, se penchant à l'oreille de M. de Vouillé, lui dit quelques mots tout bas.

M. de Vouillé se fit répéter deux fois les mêmes paroles par le domestique.

Puis, s'adressant à ses convives :

— Veuillez m'excuser un instant, dit-il, mais il y a à la grille une dame qui arrive en poste, et qui ne veut, à ce qu'il paraît, parler qu'à moi seul. Ai-je congé d'aller voir ce que me veut cette dame ?

La permission fut accordée au comte d'une voix unanime ; seulement, madame de Vouillé suivit des yeux son mari jusqu'à la porte, avec une certaine inquiétude.

M. de Vouillé courut à la grille ; une voiture, en effet, y stationnait.

Elle contenait deux personnes, une femme et un homme.

Un domestique en livrée bleu de ciel à galons d'argent était près du postillon.

En apercevant M. de Vouillé, qu'il paraissait attendre avec impatience, le domestique sauta lestement du siège à terre.

— Mais arrive donc, lambin ! cria-t-il dès qu'il crut que le comte pouvait l'entendre.

M. de Vouillé s'arrêta étonné, plus qu'étonné, stupéfait.

Quel était donc le domestique qui se permettait de l'apostropher de pareille façon ?

Il s'approcha pour laver la tête du drôle.

Mais tout à coup, éclatant de rire :

— Comment ! c'est toi, de Lussac ? lui demanda-t-il.

— Certainement, c'est moi.

— Que signifie cette mascarade ?

Le faux demestique ouvrit la voiture, et présenta son bras à la dame pour l'aider à descendre de voiture, Puis :

— Mon cher comte, dit-il, j'ai l'honneur de te présenter madame la duchesse de Berry.

Puis, s'adressant à la duchesse :

— Madame la duchesse, M. le comte de Vouillé, l'un de mes meilleurs amis, et l'un de vos plus fidèles serviteurs.

Le comte recula de deux pas.

— Madame la duchesse de Berry ! s'écria-t-il stupéfait.

— Elle-même, monsieur, dit la duchesse.

— N'es-tu pas heureux et fier de recevoir Son Altesse royale ? demanda de Lussac.

— Aussi heureux et aussi fier que puisse l'être un ardent royaliste ; mais...

— Comment ! il y a un mais? demanda la duchesse.

— Mais c'est aujourd'hui l'anniversaire de la naissance de ma femme, et j'ai vingt-cinq personnes à table !

— Eh bien, monsieur, puisqu'il y a un proverbe français qui dit que, « quand il y en a pour deux, il y en a pour trois, » vous donnerez bien cette extension au proverbe de dire : « Quand il y en a pour vingt-cinq, il y en a pour vingt-huit ; » car je vous préviens que M. le baron de Lussac, tout mon domestique qu'il est pour le moment, compte dîner à table, attendu qu'il meurt de faim.

— Oh ! mais, sois tranquille, j'ôterai ma livrée, dit le baron.

M. de Vouillé se prit les cheveux à pleine main, tout prêt à se les arracher.

— Mais comment faire? comment faire? s'écria-t-il.

— Voyons, dit la duchesse, parlons raison.

— Oh ! oui, parlons raison, dit le comte, le moment est bien choisi ! Je suis à moitié fou.

— Ce n'est pas de joie, il me semble, dit la duchesse.

— C'est de terreur, madame !

— Oh ! vous vous exagérez la situation.

— Mais comprenez donc, madame, que j'ai le préfet de la Vienne et le maire de Châtellerault à ma table.

— Eh bien, vous me présenterez à eux.

— A quel titre, bon Dieu ?

— A titre de votre cousine. Vous avez bien une cousine qui demeure à cinquante lieues d'ici !

— Oh ! quelle idée, madame !

— Allons donc !

— Oui j'ai, à Toulouse, une cousine à moi : madame de la Myre.

— Voilà justement l affaire ! je suis madame de la Myre

Puis, se retournant vers la voiture et tendant le bras à un vieillard de soixante à soixante-cinq ans qui attendait, pour se montrer, que la discussion fût finie.

— Venez, monsieur de la Myre, venez ! dit-elle : c'est une surprise que nous faisons à notre cousin, d'arriver juste pour l'anniversaire de sa femme. Allons, mon cousin, ajouta la duchesse en sautant à bas de la voiture.

Et elle passa gaiement son bras sous celui du comte de Vouillé.

— Allons, dit M. de Vouillé décidé à risquer l'aventure que la duchesse entamait si joyeusement, allons !

— Et moi donc, cria le baron de Lussac, lequel monté dans la voiture, qu'il transformait en cabinet de toilette, changeait sa redingote de livrée bleu de ciel contre une redingote noire, est-ce qu'on m'oublie ici, par hasard ?

— Mais que diable seras-tu, toi ? demanda M. de Vouillé.

— Pardieu ! je serai le baron de Lussac, et, si madame le permet, le cousin de ta cousine.

— Holà ! holà ! monsieur le baron, dit le vieillard qui accompagnait la duchesse, il me semble que vous prenez bien des libertés.

— Bah ! à la campagne, dit la duchesse.

— En campagne, vous voulez dire ! fit de Lussac.

Et comme il avait achevé sa transformation :

— Allons ! dit-il à son tour.

M. de Vouillé, qui faisait tête de colonne, prit bravement le chemin de la salle à manger.

La curiosité des convives et l'inquiétude de la maîtresse de la maison avait été d'autant plus excitées que l'absence du comte s'était prolongée outre mesure

Aussi, quand la porte de la salle à manger se rouvrit,

tous les regards se tournèrent-ils vers les nouveaux arrivants.

Mais, quelle que fût la difficulté du rôle qu'ils avaient à jouer, les acteurs ne se déconcertèrent point.

— Chère amie, dit le comte à sa femme, je t'ai souvent parlé d'une cousine à moi, qui habite les environs de Toulouse.

— Madame de la Myre? interrompit vivement la comtesse.

— Madame de la Myre, c'est cela. Eh bien, elle va à Nantes et n'a pas voulu passer devant le château sans faire connaissance avec toi : le hasard veut qu'elle arrive un jour de fête; j'espère que cela lui portera bonheur.

— Chère cousine! dit la duchesse en ouvrant les bras à madame de Vouillé.

Les deux femmes s'embrassèrent.

Quant aux deux hommes, M. de Vouillé se contenta de dire à haute voix :

— M. de la Myre. M. de Lussac...

On s'inclina.

— Maintenant, dit M. de Vouillé, il s'agit de trouver des places aux nouveaux venus, qui ne m'ont point caché qu'ils mouraient de faim.

Il se fit un mouvement; la table était grande, les convives avaient leurs coudées franches; il n'était point difficile de trouver trois places.

— Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez à dîner M. le préfet de la Vienne, cher cousin? demanda la duchesse.

— Mais, oui, madame; c'est cet honnête citoyen que vous voyez à la droite de la comtesse, avec des lunettes, une cravate blanche et la rosette d'officier de la Légion d'honneur à sa boutonnière.

— Oh! présentez-moi donc à lui.

M. de Vouillé était hardiment entré dans la comédie; il pensa qu'il fallait la pousser jusqu'au bout.

Il s'avança vers le préfet, qui se tenait majestueusement appuyé sur sa chaise.

— Monsieur le préfet, dit-il, voici ma cousine qui, dans son respect traditionnel pour l'autorité, pense qu'une présentation générale est insuffisante vis-à-vis de vous, et qui veut vous être présentée particulièrement.

— Généralement, particulièrement et officiellement, répondit le galant fonctionnaire, madame sera toujours la bienvenue.

— J'en accepte l'augure, monsieur, dit la duchesse.

— Et madame va à Nantes? dit le préfet pour dire quelque chose.

— Oui, monsieur, et, de là, à Paris; je l'espère du moins.

— Ce n'est pas la première fois que madame va dans la capitale?

— Non, monsieur; je l'ai habitée douze ans.

— Et madame l'a quittée?..

— Oh! bien malgré moi, je vous jure.

— Depuis longtemps?

— Il y aura deux ans au mois de juillet.

— Je comprends que lorsqu'on a habité Paris...

— On désire y revenir! Je suis bien aise que vous compreniez cela.

— Oh! Paris! Paris! fit le fonctionnaire.

— Vous avez raison : c'est le paradis du monde, répondit la duchesse.

Et elle se retourna vivement, car elle sentait qu'une larme mouillait sa paupière.

— Allons, allons, à table! dit M. de Vouillé.

— Oh! mon cher cousin, dit la duchesse en jetant un regard vers la place qui lui était destinée, laissez-moi près de M. le préfet, je vous prie; il vient de faire des vœux si bien sentis pour la chose que je désire le plus au monde, qu'il s'est, du premier coup, inscrit au nombre de mes amis.

Le préfet, enchanté du compliment, recula vivement sa chaise, et Madame fut installée à sa gauche, au détriment de la personne à laquelle cette place d'honneur était échue.

Les deux hommes se placèrent sans objection aucune aux postes qui leur étaient destinés, et s'occupèrent bientôt — M. de Lussac surtout — à faire, comme ils s'y étaient engagés, honneur au repas.

Chacun suivant l'exemple donné par M. de Lussac, il se fit un de ces moments de silence solennel qui ne se retrouvent qu'au commencement des dîners impatiemment attendus.

Madame fut la première qui rompit le silence : son esprit aventureux était comme l'oiseau de mer, surtout à l'aise dans la tempête.

— Eh bien, dit-elle, il me semble que notre arrivée a interrompu la conversation. Rien n'est triste comme un dîner muet; je déteste ces dîners-là, je vous en préviens, mon cher comte : ils ressemblent à des dîners d'étiquette, à ces repas des Tuileries, où l'on ne parlait, dit-on, que quand le roi avait parlé. On causait avant notre arrivée; de quoi causait-on?

— Chère cousine, dit M. de Vouillé, M. le préfet avait la bonté de nous donner des détails officiels sur l'*échauffourée* de Marseille.

— Échauffourée? dit la duchesse.

— C'est le mot dont il s'est servi.

— Et c'est bien véritablement celui qui convient à la chose, dit le fonctionnaire. Comprenez-vous une expédition de ce genre-là, dont les dispositions sont si légèrement prises, qu'il suffise d'un sous-lieutenant du 13e de ligne, qui arrête un chef de rassemblement, pour que tout le coup de main tombe à l'eau?

— Eh! mon Dieu, monsieur le préfet, dit la duchesse avec mélancolie, il y a toujours, dans les grands événements, un moment suprême où la destinée des princes et des empires vacille comme la feuille au vent! Si, à la Mure, par exemple, lorsque Napoléon s'est avancé au-devant des soldats envoyés contre lui, un sous-lieutenant quelconque l'eût pris au collet, le retour de l'île d'Elbe n'était plus, lui aussi, qu'une *échauffourée*.

Il se fit un silence, tant Madame avait prononcé ces mots d'un ton pénétré.

Ce fut elle qui reprit la parole.

— Et la duchesse de Berry, demanda-t-elle, sait-on, au milieu de tout cela, ce qu'elle est devenue?

— Elle a regagné le *Carlo-Alberto* et s'est rembarquée.

— Ah!

— C'était la seule chose raisonnable qu'elle eût à faire, ce me semble, ajouta le préfet.

— Vous avez raison, monsieur, dit le vieillard qui accompagnait Madame, et qui parlait pour la première fois; et, si j'avais eu l'honneur d'être près de Son Altesse, et qu'elle m'eût accordé quelque autorité, je lui eusse donné bien sincèrement ce conseil.

— On ne vous parle pas, à vous, monsieur mon mari, dit la duchesse; je parle à M. le préfet, et je lui demande s'il est bien sûr que Son Altesse royale se soit rembarquée.

— Madame, dit le préfet — avec un de ces gestes administratifs qui n'admettent pas la dénégation, — le gouvernement en a la nouvelle officielle.

— Ah! fit la duchesse, si le gouvernement en a la nouvelle officielle, il n'y a rien à objecter à cela; mais, ajouta-t-elle se hasardant sur un terrain plus glissant encore que celui qu'elle avait parcouru jusque-là, j'avais, moi, entendu dire autre chose.

— Madame! dit le vieillard avec un léger accent de reproche.

— Qu'aviez-vous entendu dire, ma cousine? dit M. de Vouillé, qui, lui aussi, commençait à prendre à la situation un intérêt de joueur.

— Oui, qu'avez-vous entendu dire, madame? insista le préfet.

— Oh! vous comprenez, monsieur le fonctionnaire, dit la duchesse, je ne vous donne rien d'officiel, moi : je vous parle de bruits qui n'ont peut-être pas le sens commun.

— Madame de la Myre! dit le vieillard.

— Ah! monsieur de la Myre, dit la duchesse.

— Savez-vous, madame, insinua le préfet, que monsieur votre mari me paraît fort contrariant! Je gage que c'est lui qui ne veut pas vous laisser retourner à Paris?

— Justement! Mais j'espère bien y aller malgré lui. « Ce que femme veut, Dieu le veut. »

— Oh! les femmes! les femmes! s'écria le fonctionnaire public.

— Quoi? demanda la duchesse.

— Rien, dit le préfet. J'attends, madame, que vous vouliez bien nous faire part de ces bruits dont vous parliez tout à l'heure.

— Oh! mon Dieu, c'est fort simple. J'avais entendu dire, — mais remarquez bien que je ne vous donne la chose que comme un bruit, — j'avais entendu dire, au contraire, que la duchesse de Berry avait repoussé toutes les instances de ses amis, et avait obstinément refusé de regagner le *Carlo-Alberto*.

— Eh bien, mais où serait-elle donc, alors? demanda le préfet.

— En France.

— En France! et pourquoi faire en France?

— Dame, vous savez bien, monsieur le préfet, dit la duchesse, que le but principal de Son Altesse royale était la Vendée.

— Sans doute; mais, du moment où elle avait échoué dans le Midi...

— Raison de plus pour tenter de réussir dans l'Ouest.

Le préfet sourit dédaigneusement.

— Alors, vous croyez au rembarquement de Madame? demanda la duchesse.

— Je puis vous affirmer, dit le préfet, qu'elle est en ce moment dans les États du roi de Sardaigne, auquel la France va demander des explications.

— Pauvre roi de Sardaigne! il en donnera une toute simple.

— Laquelle?

— « Je savais bien que Madame était une folle ; mais je ne savais point qu'elle le fût assez pour faire ce qu'elle a fait. »

— Madame ! madame ! fit le vieillard.

— Ah çà ! dit la duchesse, j'espère bien, monsieur de la Myre, que, si vous gênez mes volontés, vous me ferez la grâce de respecter mes opinions, qui, d'ailleurs, j'en suis sûre, sont celles de M. le préfet. N'est-ce pas, monsieur le préfet ?

— Le fait est, répondit en riant le fonctionnaire, que Son Altesse royale, à mon avis, a agi, dans toute cette affaire, avec une grande légèreté.

— Là ! voyez-vous ! dit la duchesse : que sera-ce donc si les bruits se réalisent et si Madame se rend en Vendée !

— Mais par où s'y rendrait-elle ? demanda le préfet.

— Dame, par la préfecture de votre voisin, par la vôtre... On dit qu'elle a été vue et reconnue à Toulouse, au moment où elle changeait de chevaux à la porte de la poste, dans une voiture découverte.

— Ah ! par exemple, dit le préfet, ce serait trop fort !

— Si fort, dit le comte, que M. le préfet n'en croit rien.

— Pas un mot, dit le fonctionnaire en appuyant sur chacun des trois monosyllabes qu'il venait de prononcer.

En ce moment, la porte s'ouvrit, et un des domestiques du comte annonça qu'un huissier de la préfecture demandait à remettre au premier fonctionnaire du département une dépêche télégraphique arrivée de Paris à l'instant même.

— Vous permettez qu'il entre ? demanda le préfet au comte de Vouillé.

— Je crois bien ! répondit celui-ci.

L'huissier entra et remit une dépêche cachetée au préfet, qui s'inclina en offrant ses excuses aux convives comme il l'avait fait au maître de la maison.

Le silence était profond, et tous les yeux étaient fixés sur le fonctionnaire.

Madame échangeait des signes avec M. de Vouillé, qui riait tout bas, avec M. de Lussac, qui riait tout haut, et avec son faux mari, qui gardait un imperturbable sérieux.

— Ouais ! s'écria tout à coup le fonctionnaire public, tandis que ses traits avaient l'indiscrétion d'exprimer la plus profonde surprise.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda M. de Vouillé.

— Il y a, exclama le fonctionnaire, que madame de la Myre nous disait la vérité à l'endroit de Son Altesse royale ; que Son Altesse royale n'a pas quitté la France ; que Son Altesse royale se dirige sur la Vendée par Toulouse, Libourne et Poitiers.

Et, sur ces paroles, le préfet se leva.

— Mais où allez-vous donc monsieur le préfet ? demanda la duchesse.

— Faire mon devoir, madame, si pénible qu'il soit, et donner des ordres pour que Son Altesse royale soit arrêtée, si, comme me le dit la dépêche de Paris, elle a l'imprudence de passer par mon département.

— Faites, monsieur le préfet, faites, dit Madame ; je ne puis qu'applaudir votre zèle, et vous promettre de m'en souvenir dans l'occasion.

Et elle tendit sa main au préfet, qui la lui baisa galamment, après avoir, d'un regard, demandé à M. de la Myre une permission que celui-ci lui accorda du regard.

XIV

PETIT-PIERRE

Revenons à la chaumière du bonhomme Tinguy, que nous avons quittée pour faire une pointe au château de Vouillé.

Quarante-huit heures se sont écoulées.

Nous retrouvons Bertha et Michel au chevet du malade.

Bien que les visites régulières du docteur Roger rendissent la présence de la jeune fille tout à fait inutile dans ce foyer pestilentiel, Bertha, malgré les observations de Mary, avait voulu continuer de donner des soins au Vendéen.

La charité chrétienne n'était peut-être plus le seul mobile qui l'attirât dans la cabane du métayer.

Quoi qu'il en fût, par une coïncidence assez naturelle, Michel, abjurant ses terreurs, avait devancé mademoiselle de Souday, et se trouvait déjà installé dans la chaumière, lorsque Bertha s'y était présentée.

Était-ce bien Bertha sur laquelle Michel avait compté ? Nous n'oserions en répondre. Peut-être avait-il pensé que Mary avait son jour dans ces fonctions de charité.

Peut-être aussi espérait-il vaguement que cette dernière ne laisserait pas échapper cette occasion de se rapprocher de lui, et son cœur battait violemment lorsqu'il vit se dessiner sur le volet de la porte de la chaumière une silhouette que l'ombre rendait encore indécise, mais qui, par son élégance, ne pouvait appartenir qu'à l'une des filles du marquis de Souday.

En reconnaissant Bertha, Michel éprouva un léger désappointement ; mais le jeune homme, qui, par la vertu de son amour, se sentait plein de tendresse pour M. le marquis de Souday, de sympathie pour le rébarbatif Jean Oullier, et de bienveillance pour leurs chiens, pouvait-il ne pas aimer la sœur de Mary ?

L'affection de celle-là ne devait-elle pas le rapprocher de celle-ci ? ne serait-ce pas un bonheur pour lui d'entendre parler de celle qui était absente ?

Il fut donc plein de prévenances et d'attentions pour Bertha, et la jeune fille lui répondit avec une satisfaction qu'elle ne prit pas la peine de déguiser.

Malheureusement pour Michel, il était difficile de s'occuper d'autre chose que du malade.

La situation de Tinguy empirait d'heure en heure.

Il était tombé dans cet état de torpeur et d'insensibilité que les médecins appellent le *coma*, et qui, dans les maladies inflammatoires, caractérise la période qui va précéder la mort.

Il ne voyait plus ce qui se passait autour de lui ; il ne répondait plus lorsqu'on lui adressait la parole ; sa pupille, effroyablement dilatée, restait fixe ; il était presque constamment immobile ; seulement, de temps en temps, ses mains essayaient de ramener la couverture sur son visage, ou d'attirer à lui des objets imaginaires qu'il croyait apercevoir près de son lit.

Bertha, qui, malgré sa jeunesse, avait plus d'une fois assisté à ces tristes scènes, ne pouvait conserver d'illusion sur l'état du pauvre paysan. Elle voulut épargner à Rosine les angoisses de l'agonie de son père, agonie qu'elle s'attendait à voir commencer d'un instant à l'autre, et elle lui ordonna d'aller chercher le docteur Roger.

— Mais, si vous voulez, mademoiselle, dit Michel, je pourrai faire cette course ; j'ai de meilleures jambes que cette enfant, et, d'ailleurs, il n'est pas très prudent de l'exposer la nuit sur les chemins.

— Non, monsieur Michel, Rosine ne court aucun danger, et j'ai mes raisons pour tenir à vous garder près de moi. Cela vous est-il donc désagréable ?

— Oh ! mademoiselle, vous ne le pensez pas ! mais je suis si heureux de pouvoir vous être utile, que je tiens à n'en jamais laisser échapper l'occasion.

— Soyez tranquille, il est probable que, d'ici à peu de temps, j'aurai plus d'une fois besoin de mettre votre dévouement à l'épreuve.

Rosine était sortie depuis dix minutes à peine, lorsque le malade sembla tout à coup éprouver un mieux sensible et très-extraordinaire : ses yeux perdirent leur fixité, la respiration lui devint plus facile, ses doigts crispés se détendirent, il les passa à plusieurs reprises sur son front pour essuyer la sueur qui le baignait.

— Comment vous trouvez-vous, mon père Tinguy ? demanda la jeune fille au paysan.

— Mieux, répondit-il d'une voix faible. Le bon Dieu voudrait-il que je ne déserte pas avant la bataille ? ajouta-t-il en essayant de sourire.

— Peut-être ! puisque c'est pour lui aussi que vous allez combattre.

Le paysan hocha tristement la tête, en poussant un profond soupir.

— Monsieur Michel, dit Bertha au jeune homme en l'attirant dans un angle de la chambre, de façon à ce que sa voix n'arrivât pas jusqu'au malade, monsieur Michel, courez chez le curé ; qu'il vienne et réveillez les voisins.

— Ne va-t-il donc pas mieux, mademoiselle ? Il vous le disait tout à l'heure.

Enfant que vous êtes ! n'avez-vous donc jamais vu s'éteindre une lampe ? Sa dernière flamme est toujours la plus vive ; il en est ainsi de notre misérable corps. Courez vite ! nous n'aurons pas d'agonie ; la fièvre a épuisé les forces de ce malheureux ; l'âme s'envolera sans lutte, sans effort, sans secousse.

— Et vous allez rester seule auprès de lui ?

— Allez vite et ne vous inquiétez pas de moi.

Michel sortit, et Bertha se rapprocha du lit de Tinguy, qui lui tendit la main.

— Merci, ma brave demoiselle, dit le paysan.

— Merci de quoi, mon père Tinguy ?

— Merci de vos soins d'abord... ensuite de votre idée d'envoyer chercher M. le curé.

— Vous avez entendu ?

Tinguy, cette fois, sourit tout à fait.

— Oui, répondit-il, quoique vous ayez parlé bien bas.

— Mais il ne faut pas que la présence du prêtre vous fasse supposer que vous allez mourir, mon bon Tinguy, n'allez pas prendre peur.

— Prendre peur ! s'écria le paysan en essayant de se lever sur son séant. Prendre peur ! et pourquoi ? J'ai respecté les vieux et chéri les petiots ; j'ai souffert sans murmurer ; j'ai travaillé sans me plaindre, louant Dieu quand la grêle ravageait mon petit champ, le bénissant quand la

moisson était drue ; jamais je n'ai chassé le mendiant que sainte Anne envoyait à mon pauvre foyer ; j'ai pratiqué les commandements de Dieu et ceux de l'Église ; quand nos prêtres nous ont dit : « Levez-vous et prenez vos fusils, » j'ai combattu les ennemis de ma foi et de mon roi, et je suis resté humble dans la victoire et confiant dans la défaite ; j'étais encore prêt à donner ma vie pour cette sainte cause, et j'aurais peur ? Oh ! non, mademoiselle, c'est notre beau jour, à nous autres pauvres chrétiens, que celui de notre mort. Tout ignorant que je suis, je le comprends ; c'est celui qui nous fait les égaux de tous les grands, de tous les heureux de la terre ; s'il est venu pour moi, ce jour, si Dieu m'appelle à lui, je suis prêt et je paraîtrai devant son tribunal plein d'espérance en sa miséricorde.

La figure de Tinguy s'était illuminée pendant qu'il prononçait ces paroles ; mais le dernier enthousiasme religieux du pauvre paysan avait achevé d'épuiser ses forces.

Il retomba lourdement sur son lit, et ne balbutia plus que quelques paroles inintelligibles, parmi lesquelles on distinguait encore les mots de *bleus*, de *paroisse*, le nom de Dieu et celui de la Vierge.

Le curé entra en ce moment. Bertha lui montra le malade, et le prêtre, comprenant sur-le-champ ce qu'elle attendait de lui, commença les prières des agonisants.

Michel supplia Bertha de se retirer, et, la jeune fille y ayant consenti, ils sortirent tous deux après avoir fait une dernière prière au chevet de Tinguy.

Les voisins arrivaient les uns après les autres ; chacun s'agenouillait et répétait après le prêtre les litanies de la mort.

Deux minces chandelles de cire jaune, placées de chaque côté d'un crucifix de cuivre, éclairaient cette scène lugubre.

Tout à coup, et dans un moment où le prêtre et les assistants récitaient mentalement l'*Ave Maria*, un cri de chat-huant, parti à peu de distance de la chaumière, domina leur bourdonnement monotone.

Tous les paysans tressaillirent.

A ce cri, le moribond, dont, depuis quelques instants les yeux étaient voilés, dont la respiration était devenue sifflante, releva la tête.

— Me voilà ! s'écria-t-il, me voilà !... C'est moi qui suis le guide !

Puis il essaya de contrefaire le houhoulement de la chouette en répondant au cri qu'il avait entendu.

Il ne put y parvenir ; son souffle éteint ne donna qu'une sorte de sanglot, sa tête fléchit en arrière, ses yeux s'ouvrirent largement. Il était mort.

Alors, un étranger apparut au seuil de la chaumière.

C'était un jeune paysan breton, vêtu d'un chapeau à larges bords, d'un gilet rouge à boutons argentés, d'une veste bleue brodée de rouge, et de hautes guêtres de cuir ; il tenait à la main un de ces bâtons ferrés dont les hommes de la campagne se servent lorsqu'ils vont en voyage.

Il parut surpris du spectacle qu'il avait devant les yeux ; cependant il n'adressa de question à personne.

Il s'agenouilla et se mit en prière ; ensuite, il s'approcha du lit, considéra attentivement la figure pâle et décolorée du pauvre Tinguy ; deux grosses larmes roulèrent sur ses joues ; il les essuya, puis sortit en silence comme il était entré.

Les paysans, accoutumés à cette pratique religieuse qui veut qu'on ne passe pas devant le logis d'un mort sans donner une prière à son âme et une bénédiction à son corps, ne s'étonnèrent point de la présence de l'étranger et ne firent aucune attention à son départ.

Celui-ci retrouva, à quelques pas de là, un autre paysan plus petit et plus jeune que lui et qui paraissait être son frère. Ce dernier était monté sur un cheval harnaché à la mode du pays.

— Eh bien, Rameau-d'or, dit le petit paysan, qu'y a-t-il donc ?

— Il y a... qu'il n'y a point de place pour nous dans la maison ; un hôte y est entré qui l'occupe tout entière.

— Lequel ?

— La mort !

— Qui est mort ?

— Celui-là même à qui nous venions demander l'hospitalité. Je vous dirais bien : Faisons-nous une égide de cette mort ; cachons-nous sous un coin du linceul que nul ne viendra lever ; mais j'ai entendu dire que Tinguy est mort d'une fièvre typhoïde, et, quoique les médecins nient la contagion, je ne vous exposerai pas à un pareil danger.

— Vous ne craignez pas d'avoir été vu et reconnu ?

— Impossible ! Il y avait huit ou dix personnes, hommes et femmes, priant autour du lit. Je suis entré, je me suis agenouillé, j'ai prié comme les autres. C'est ce que fait, dans ce cas, tout paysan breton ou vendéen.

— Et, maintenant, qu'allons-nous faire ? demanda le plus jeune des deux paysans.

— Je vous l'avais dit : nous avons à nous décider entre le château de mon camarade et la cabane du pauvre paysan qui devait être notre guide, entre les douceurs du luxe et d'une demeure princière, avec une sécurité médiocre, et la chaumière étroite, le mauvais lit, le pain de sarrasin, avec une sécurité entière. Le bon Dieu a tranché la question ; nous n'avons plus de choix à faire ; il faut donc nous contenter du confortable.

— Mais le château n'est pas sûr, m'avez-vous dit ?

— Le château appartient à un de mes amis d'enfance, dont le père a été fait baron par la Restauration ; le père est mort ; le château est habité, à cette heure, par sa veuve et son fils. Si le fils était seul, je serais tranquille : quoique faible, c'est un cœur honnête ; mais je crois sa mère égoïste et ambitieuse, ce qui ne laisse pas que de m'inquiéter.

— Bah ! pour une nuit ! Vous n'êtes pas aventureux, Rameau-d'or.

— Si fait, pour mon propre compte ; mais je réponds à la France, ou tout au moins à mon parti, des jours de Mad...

— De Petit-Pierre, voulez-vous dire... Ah ! Rameau-d'or, depuis deux heures que nous marchons, voilà le dixième gage que vous me devez.

— Ce sera le dernier, mad..., Petit-Pierre, voulais-je dire ; désormais, je ne vous connais plus d'autre nom que celui-là, je ne vous sais plus d'autre condition que d'être mon frère.

— Allons, allons, au château ! Je me sens si fatigué, que j'irais demander un gîte à celui de l'ogresse du conte bleu

— Nous allons prendre un chemin de traverse, grâce auquel nous serons arrivés en dix minutes, fit le jeune homme. Mettez-vous en selle le plus commodément que vous pourrez ; je marcherai à pied, et vous n'aurez qu'à me suivre ; sans quoi, nous pourrions perdre un chemin à peine tracé.

— Attendez, dit Petit-Pierre.

Et il se laissa glisser à bas du cheval.

— Où allez-vous ? dit Rameau-d'or avec inquiétude.

— Vous avez fait votre prière au lit de cet humble paysan : à moi de faire la mienne.

— Y pensez-vous ?

— C'était un brave et honnête cœur, insista Petit-Pierre ; s'il eût vécu, il eût risqué sa vie pour nous. Je dois bien une pauvre prière à son cadavre.

Rameau-d'or leva son chapeau et s'écarta pour laisser passer son jeune compagnon.

Comme l'avait fait Rameau-d'or, le petit paysan entra dans la cabane, prit la branche de buis, la trempa dans l'eau bénite et la secoua sur le corps ; puis il s'agenouilla, fit sa prière au pied du lit, et sortit sans que sa prière eût été plus remarquée que ne l'avait été celle de son compagnon.

Petit-Pierre, à son tour, vint rejoindre Rameau-d'or comme, cinq minutes auparavant, celui-ci était venu le rejoindre.

— Le jeune homme aida Petit-Pierre à remonter à cheval ; puis tous deux, le plus jeune en selle, l'autre à pied, prirent silencieusement et à travers champs ce sentier presque invisible qui conduisait, comme nous l'avons dit, par une ligne plus courte, au château de la Logerie.

A peine avaient-ils fait cinq cents pas dans les terres, que Rameau-d'or s'arrêta et arrêta le cheval de Petit-Pierre.

— Qu'y a-t-il encore ? demanda celui-ci.

— J'entends un bruit de pas, dit le jeune homme. Rangez-vous contre ce buisson ; moi, je reste derrière cet arbre. Celui qui va nous croiser passera probablement sans nous voir.

L'évolution eut la rapidité d'une manœuvre stratégique. Bien en prit aux deux voyageurs ; car celui qui venait, s'avançait si rapidement, qu'il fut en vue, malgré l'obscurité, au moment même où chacun venait de prendre son poste, Petit-Pierre contre la haie, Rameau-d'or derrière son arbre.

L'inconnu auquel ils venaient de céder la place ne se trouva bientôt plus qu'à une trentaine de pas de Rameau-d'or, dont les yeux, déjà habitués aux ténèbres, commencèrent à distinguer un jeune homme de vingt ans, courant plutôt qu'il ne marchait dans la même direction qu'eux.

Il avait son chapeau à la main, et ce qui devait servir encore à le faire reconnaître, c'est que ses cheveux, rejetés en arrière par le vent, laissaient le visage complètement découvert.

Rameau-d'or poussa une exclamation de surprise ; mais, comme s'il demeurait encore dans le doute, et hésitait dans son désir, il laissa le jeune homme le dépasser de trois ou quatre pas, et ce ne fut que lorsque celui-ci eut complètement tourné le dos qu'il cria :

— Michel !

Le jeune homme, qui ne s'attendait pas à entendre retentir son nom au milieu des ténèbres et dans cet endroit

désert, fit un bond de côté, et, d'une voix toute frissonnante d'émotion :

— Qui m'appelle ? demanda-t-il.

— Moi, dit Rameau-d'or en enlevant son chapeau et une perruque qu'il jeta au pied de l'arbre et en s'avançant vers son ami sans autre déguisement que le complément du costume breton, qui, au reste, ne devait rien changer à sa physionomie.

— Henri de Bonneville ! s'écria le baron Michel au comble de l'étonnement.

Bonneville, si tu penches pour Henri V, c'est tout ce qu'il me faut.

— Permets... C'est que je ne suis pas complètement décidé encore.

— Tant mieux ! j'aurai le plaisir d'achever ta conversion, et, pour que je l'entreprenne avec plus de chance de succès, tu vas t'empresser d'offrir un gîte dans ton château à moi et à un de mes amis qui m'accompagne.

— Où est-il, ton ami ?

— Le voici, dit Petit-Pierre en s'avançant et en saluant



Le plus jeune en selle, l'autre à pied...

— Moi-même. Mais ne prononce pas mon nom si haut ; nous sommes dans un pays et dans un moment où les buissons, les fossés et les arbres partagent avec les murs le privilège d'avoir des oreilles.

— Ah ! oui, dit Michel effrayé ; et puis...

— Oui, et puis..., fit M. de Bonneville.

— Alors, tu viens peut-être pour le soulèvement dont on parle ?

— Justement ! Maintenant, voyons, en deux mots, qui es-tu ?

— Moi ?

— Oui, toi.

— Mon ami, répondit le jeune baron, je n'ai pas d'opinion bien arrêtée encore ; cependant je t'avouerai tout bas...

— Aussi bas que tu voudras, mais dépêche-toi d'avouer !

— Eh bien, je t'avouerai tout bas que je penche pour Henri V.

— Eh bien, mon cher Michel, dit gaiement le comte de

le jeune homme avec une aisance et une grâce qui contrastaient singulièrement avec le costume qu'il portait.

Michel considéra quelques instants le petit paysan, et, se rapprochant de Rameau-d'or, ou plutôt du comte de Bonneville :

— Henri, lui dit-il, comment s'appelle ton ami ?

— Michel, tu manques aux traditions de l'hospitalité antique ; tu as oublié l'*Odyssée*, mon cher, et tu m'affliges ! Que t'importe le nom de mon ami ? Ne te suffit-il pas de savoir que c'est un homme parfaitement bien né ?

— Es-tu bien sûr que ce soit un homme ?

Le comte et Petit-Pierre se mirent à rire aux éclats.

— Décidément, mon pauvre Michel, tu tiens à savoir qui tu recevras chez toi ?

— Non, pas pour moi, mon bon Henri, pas pour moi, je te jure, mais c'est qu'au château de la Logerie...

— Eh bien, au château de la Logerie ?

— Ce n'est pas moi qui suis le maître.

— Oui, c'est la baronne Michel qui est la maîtresse ; j'en avais prévenu mon ami Petit-Pierre ; mais, au lieu d'y séjourner, nous n'y resterons qu'une nuit. Tu nous conduiras à ton appartement, je ferai une visite à la cave et au garde-manger. — tout cela est encore à la même place, — mon jeune compagnon se jettera sur ton lit, où il dormira tant bien que mal ; puis, demain au point du jour, je me mettrai en quête d'un gîte, et, ce gîte trouvé, ce qui ne sera pas difficile, j'espère, nous te débarrasserons de notre présence.

— C'est impossible, Henri ! Ne crois pas que ce soit pour moi que je craigne ; mais ce serait compromettre ta sûreté que de te laisser pénétrer dans le château.

— Comment cela ?

— Ma mère veille encore, j'en suis sûr ; elle attend mon retour ; elle nous verra entrer ; ton déguisement, nous le motiverons, je le crois ; mais celui de ton compagnon, qui ne m'a pas échappé, comment le lui expliquerons-nous ?

— Il a raison, dit Petit-Pierre.

— Mais que faire, alors ?

— Et, continua Michel, il ne s'agit pas seulement de ma mère.

— De quoi s'agit-il donc encore ?

— Attends, fit le jeune homme en jetant un regard d'inquiétude autour de lui, éloignons-nous encore de cette haie et de ce buisson.

— Diable !

— Il s'agit de Courtin.

— De Courtin ? qu'est-ce que cela ?

— Tu ne te souviens pas de Courtin le métayer ?

— Oh ! si fait ! un bon diable qui était toujours de ton avis contre tout le monde, et même contre ta mère.

— Justement ! Eh bien, Courtin est maire du village, philippiste enragé ! S'il te voyait courant les champs, la nuit, sous ce costume, sans autre forme de procès, il te ferait arrêter.

— Voilà qui mérite d'être pris en considération, dit Henri devenu plus grave. Qu'en pense Petit-Pierre ?

— Je ne pense rien, mon cher Rameau-d'or ; je vous laisse penser pour moi.

— Et le résultat de tout cela, c'est que tu nous fermes ta porte ? dit Bonneville.

— Que vous importe, dit le baron Michel, dont les yeux venaient de s'allumer brillants d'espérance, que vous importe, si je vous en ouvre une autre, et plus sûre que celle du château de la Logerie ?

— Comment ! que nous importe ? Il nous importe fort, au contraire ! Qu'en dit mon jeune compagnon ?

— Je dis que, pourvu qu'une porte s'ouvre, c'est tout ce qu'il me faut. Je tombe de fatigue, je dois l'avouer.

— Alors suivez-moi, dit le baron.

— Attends. Est-ce bien loin ?

— Une heure ; cinq quarts de lieue à peine.

— Petit-Pierre se sent-il la force ? demanda Henri.

— Petit-Pierre la trouvera, répondit le petit paysan en riant. Suivons donc le baron Michel.

— Suivons le baron Michel, répéta Bonneville. En route, baron !

Et le petit groupe, immobile depuis dix minutes, sortit de son immobilité, et, conduit par le jeune homme, se remit en chemin.

Mais à peine Michel avait-il fait cinquante pas, que son ami lui mit la main sur l'épaule.

— Où nous mènes-tu ? lui dit-il.

— Sois tranquille.

— Je te suis, pourvu que tu me promettes pour Petit-Pierre, qui est, tu le vois, passablement délicat, un bon souper et un bon lit.

— Il aura tout ce que je voudrais pouvoir lui offrir moi-même, le meilleur plat du garde-manger, le meilleur vin de la cave, le meilleur lit du château.

On se remit en chemin.

— Je cours devant, pour que vous n'attendiez pas, fit tout à coup Michel.

— Un instant, demanda Henri, où cours-tu ?

— Au château de Souday.

— Comment ! au château de Souday ?

— Oui ; tu connais bien le château de Souday, avec ses tourelles pointues et couvertes d'ardoise, à gauche de la route, en face de la forêt de Machecoul ?

— Le château des louves ?

— Des louves, si tu veux.

— Et c'est là que tu nous conduis ?

— C'est là que je te conduis.

— Tu as bien réfléchi à ce que tu fais, Michel ?

— Je réponds de tout.

Et, certain que son ami était suffisamment renseigné, le jeune baron s'élança dans la direction du château de Souday, avec cette vélocité dont il avait donné une si irrécusable preuve le jour ou plutôt la nuit où il avait été chercher, pour le moribond Tinguy, le médecin de Palluau.

— Eh bien, demanda Petit-Pierre, que faisons-nous ?

— Eh bien, comme nous n'avons pas le choix, il faut le suivre.

— Au château des louves ?

— Au château des louves.

— Soit ; mais, pour me faire paraître le chemin moins long, mon cher Rameau-d'or, dit le jeune paysan, vous allez me dire ce que c'est que les louves.

— Je vous dirai ce que j'en sais, du moins.

— C'est tout ce que je puis exiger de vous.

Alors, la main appuyée à l'arçon de la selle, le comte de Bonneville raconta à Petit-Pierre l'espèce de légende qui avait cours, dans le département de la Loire-Inférieure et dans les départements environnants, sur les deux sauvages héritières du marquis de Souday, sur leurs chasses de jour, sur leurs excursions de nuit et sur les meutes aux aboiements fantastiques avec lesquelles elles forçaient, à grande course de chevaux, les loups et les sangliers.

Le comte en était au point le plus dramatique de la légende, lorsque, tout à coup, il aperçut les tourelles du château de Souday, et, s'arrêtant court dans son récit, annonça à son compagnon qu'ils étaient parvenus au terme de leur course.

Petit-Pierre, convaincu qu'il allait voir quelque chose de pareil aux sorcières de *Macbeth*, appelait à lui tout son courage pour aborder le château terrible, quand, au détour de la route, il se trouva en face de la porte ouverte et, devant cette porte, aperçut deux ombres blanches qui semblaient attendre, éclairées par une torche que portait derrière elles un homme au rude visage et au costume rustique.

Petit-Pierre jeta un regard craintif sur Bertha et sur Mary ; car c'étaient elles qui, prévenues par le baron Michel, étaient venues au-devant des deux voyageurs.

Il vit deux adorables jeunes filles, l'une blonde aux yeux bleus et à la figure angélique ; l'autre aux yeux et aux cheveux noirs, à la physionomie fière et résolue, au visage loyal ; et souriant toutes deux.

Le jeune compagnon de Rameau-d'or descendit de cheval, et tous deux s'avancèrent vers les jeunes filles.

— Mon ami M. le baron Michel m'a fait espérer, mesdemoiselles, que M. le marquis de Souday, votre père, voudrait bien nous accorder l'hospitalité, dit le comte de Bonneville, en abordant Bertha et Mary.

— Mon père est absent, monsieur, répondit Bertha ; il regrettera d'avoir perdu cette occasion d'exercer une vertu que l'on trouve peu à pratiquer de nos jours.

— Mais je ne sais si Michel vous aura dit, mademoiselle, que cette hospitalité pouvait bien ne pas être sans danger. Mon jeune compagnon et moi, nous sommes presque des proscrits ; la persécution peut être le prix de l'asile que vous nous offrez.

— Vous venez au nom d'une cause qui est la nôtre, monsieur. Étrangers, nous vous eussions accueillis ; proscrits, royalistes, vous êtes les bienvenus, quand bien même la mort et la ruine devraient entrer avec vous dans notre pauvre demeure. Mon père serait là, qu'il vous parlerait comme je vous parle.

— M. le baron Michel vous a, sans doute, appris mon nom ; il me reste à vous dire celui de mon jeune compagnon.

— Nous ne vous le demandons pas, monsieur ; votre qualité vaut mieux pour nous que votre nom, quel qu'il soit : vous êtes royalistes et proscrits pour une cause à laquelle, toutes femmes que nous sommes, nous voudrions donner notre sang ! Entrez dans cette maison ; si elle n'est ni riche ni somptueuse, au moins la trouverez-vous discrète et fidèle.

Et, d'un geste de suprême majesté, Bertha indiqua la porte aux deux jeunes gens en les invitant à en passer le seuil.

— Que saint Julien soit béni ! dit Petit-Pierre à l'oreille du comte de Bonneville ; voilà le château et la chaumière, entre lesquels vous vouliez que je choisisse, résumés en un même gîte. Elles me plaisent tout plein, vos louves !

Et il franchit la poterne, en faisant une gracieuse inclination de tête aux deux jeunes filles.

Le comte de Bonneville suivit.

Mary et Bertha firent un amical signe d'adieu à Michel, et la dernière lui tendit la main.

Mais Jean Oullier poussa si rudement la porte, que le pauvre jeune homme n'eut pas le temps de saisir cette main.

Il regarda pendant quelques instants les tourelles du château, qui se dessinaient tout en noir sur le fond brun du ciel, les fenêtres qui s'illuminaient les unes après les autres, et il s'éloigna.

Lorsqu'il eut disparu, les buissons s'écartèrent et livrèrent passage à un personnage qui, dans un intérêt bien différent de celui des autres acteurs, avait assisté à cette scène.

Ce personnage était Courtin, qui, après s'être assuré que personne n'était dans les environs, reprit le chemin par lequel avait disparu son jeune maître pour retourner à la Logerie.

XV

HEURE INDUE

Il était deux heures du matin, à peu près, lorsque le jeune baron Michel se retrouva au bout de l'avenue par laquelle on arrivait au château de la Logerie.

L'air était calme ; le silence majestueux de la nuit, que troublait seul le bruissement des trembles, l'avait plongé dans une profonde rêverie.

Il va sans dire que les deux sœurs étaient l'objet de cette rêverie, et que celle des deux dont le baron suivait l'image avec autant de respect et d'amour que, dans la Bible, le jeune Tobie suit l'ange, c'était Mary.

Mais, lorsqu'il aperçut à cinq cents pas de lui, à l'extrémité de la sombre ligne d'arbres sous la voûte de verdure desquels il marchait, les fenêtres du château, qui scintillaient aux rayons de la lune, les charmants songes qu'il faisait s'évanouirent, et ses idées prirent immédiatement une direction plus positive.

Au lieu de ces deux ravissantes figures de jeune fille qui avaient jusque-là cheminé à ses côtés, son imagination lui montra le profil sévère et menaçant de sa mère.

On sait quelle crainte profonde la baronne Michel inspirait à son fils.

Le jeune homme s'arrêta.

Si dans les environs, fût-ce à une lieue, il eût connu une maison, une auberge même, où il pût trouver un gîte, ses appréhensions étaient si vives, qu'il ne fût rentré au château que le lendemain. C'était la première fois, non pas qu'il découchait, mais qu'il se mettait ainsi en retard, et il sentait instinctivement que son absence était connue et que sa mère veillait.

Or, qu'allait-il répondre à cette terrible interrogation : « D'où venez-vous ? »

Courtin, seul, pouvait lui donner un asile ; mais, en demandant un asile à Courtin, il fallait lui tout dire, et le jeune baron comprenait tout le danger qu'il y avait à prendre pour confident un homme comme Courtin.

Il se décida donc à braver le courroux maternel, — mais comme le condamné se décide à braver l'échafaud, c'est-à-dire parce qu'il ne peut faire autrement, — et continua sa route.

Cependant, plus il approchait du château, plus il sentait vaciller sa résolution.

Lorsqu'il se trouva à l'extrémité de l'avenue, lorsqu'il lui fallut marcher à découvert le long des pelouses, lorsqu'il aperçut la fenêtre de la chambre de sa mère, qui se détachait sur la façade sombre, cette fenêtre étant la seule éclairée, le cœur lui faillit tout à fait.

Ses pressentiments ne l'avaient donc pas trompé, la baronne guettait le retour de son fils.

La détermination du jeune homme, comme nous l'avons dit, s'évanouit alors tout entière, et la peur, développant les ressources de son imagination, lui donna l'idée d'essayer d'une ruse qui pouvait, sinon conjurer la colère de sa mère, du moins en retarder l'explosion.

Il se jeta sur la gauche, suivit une charmille, perdu dans son ombre ; gagna le mur du potager, qu'il escalada, et passa, par la porte de communication, du potager dans le parc.

Une fois dans le parc, il pouvait, grâce aux massifs, atteindre aisément les fenêtres du château.

Jusque-là, l'opération lui avait réussi à merveille ; mais le plus difficile ou plutôt le plus chanceux restait à accomplir : il s'agissait de trouver une fenêtre que la négligence de quelque domestique eût laissée ouverte et par laquelle il pût pénétrer dans le logis et regagner son appartement.

Le château de la Logerie consistait en un grand corps de logis carré, flanqué de quatre tourelles de même forme.

Les cuisines et les offices étaient sous terre ; les appartements de réception au rez-de-chaussée, ceux de la baronne au premier étage, ceux de son fils au second.

Michel interrogea le château par trois côtés, ébranlant doucement mais consciencieusement toutes les portes et toutes les fenêtres, se collant le long des murs, marchant sur la pointe des pieds, retenant son haleine.

Ni portes ni fenêtres ne bougèrent.

Restait à explorer la façade principale.

C'était la partie dangereuse à aborder ; les fenêtres de la baronne étaient, comme nous l'avons dit, percées sur cette façade, dégarnie des arbustes qui entouraient le reste de l'édifice, et l'une de ces fenêtres, celle de la chambre à coucher, était ouverte.

Cependant, Michel, qui pensait que, grondé pour grondé, autant valait l'être dehors que dedans, se décida à tenter l'aventure.

Il avançait, en conséquence, la tête le long de la tourelle et s'apprêtait à la contourner lorsqu'il aperçut une ombre qui glissait le long des pelouses.

Cette ombre faisait naturellement supposer un corps.

Michel s'arrêta et porta toute son attention sur le nouvel arrivant.

Il reconnut que c'était un homme et que cet homme suivait le chemin que lui-même eût dû suivre s'il se fût décidé à rentrer directement au château.

Le jeune baron fit quelques pas en arrière et se tapit dans l'ombre portée par la saillie de la tourelle.

Cependant, l'homme approchait.

Lorsqu'il ne fut plus qu'à une cinquantaine de pas du château, Michel entendit retentir à la fenêtre la voix sèche de sa mère.

Il s'applaudit de ne point avoir passé sur les pelouses par lesquelles cet homme arrivait.

— Est-ce vous, enfin, Michel ? demanda la baronne.

— Non, madame, non, répondit une voix que le jeune homme reconnut avec un étonnement mêlé de crainte pour celle du métayer ; et c'est beaucoup trop d'honneur que vous faites au pauvre Courtin de le prendre pour M. le baron.

— Grand Dieu ! s'écria la baronne, qui vous amène à cette heure ?

— Ah ! vous vous doutez bien que c'est quelque chose d'important, n'est-ce pas, madame la baronne ?

— Serait-il arrivé malheur à mon fils ?

L'accent de profonde angoisse avec laquelle sa mère avait prononcé ces paroles toucha si vivement le jeune homme, qu'il allait s'élancer pour la rassurer.

Mais la réponse de Courtin, qu'il entendit presque immédiatement, paralysa cette bonne disposition.

Michel rentra donc dans l'ombre qui lui servait de cachette.

— Oh ! que nenni, madame, répondit le métayer ; le jeune gars, si j'ose m'exprimer ainsi en parlant de M. le baron, est sain comme l'œil, jusqu'ici du moins.

— Jusqu'ici ! interrompit la baronne. Est-il donc sur le point de courir quelque danger ?

— Eh ! eh ! fit Courtin, oui bien ! il pourrait lui arriver quelque dommage s'il continuait à se laisser affrioler par des espèces du calibre de ces satanées femelles que l'enfer confonde ! et c'est pour prévenir ce malheur que j'ai pris la liberté de venir vous trouver ainsi au mileu de la nuit, me doutant bien, du reste, que, vous étant aperçue de l'absence de M. le baron, vous ne seriez pas couchée.

— Et vous avez bien fait, Courtin. Mais, enfin, où est-il, ce malheureux enfant ? le savez-vous ?

Courtin regarda autour de lui.

— Je suis étonné, par ma foi, qu'il ne soit pas encore rentré, dit-il. J'ai pris tout exprès le chemin vicinal pour lui laisser le sentier libre, et le sentier est d'un bon quart de lieu plus court que le chemin vicinal.

— Mais, encore une fois, d'où vient-il ? où était-il ? qu'a-t-il fait ? pourquoi court-il les champs, la nuit, à deux heures du matin, sans souci de mes inquiétudes, sans réfléchir qu'il compromet sa santé et la mienne ?

— Madame la baronne, dit Courtin, ne trouvez-vous pas vous-même que voilà bien des questions pour que j'y réponde en plein air ?

Puis, baissant la voix :

— Ce que j'ai à raconter à madame la baronne est si grave, qu'elle ne sera pas trop en sûreté dans sa chambre pour m'écouter ; sans compter que, si le jeune maître n'est point au château, il ne peut tarder à y arriver, ajouta le métayer en regardant de nouveau avec inquiétude autour de lui, et que je ne me soucierais pas le moins du monde qu'il croie que je l'espionne, quoique ce soit pour son bien-être et surtout pour vous rendre service.

— Entrez, alors, s'écria la baronne ; vous avez raison, entrez vite !

— Faites excuse, madame, mais par où, s'il vous plaît.

— En effet, dit la baronne, la porte est fermée.

— Si madame voulait me jeter la clef.

— Elle est à la porte, et en dedans.

— Ah ! dame...

— Voulant cacher à mes gens la conduite de mon fils, je les ai envoyés se coucher ; mais attendez, je vais sonner la femme de chambre.

— Eh ! que madame n'en fasse rien ! dit Courtin ; il est inutile de mettre quelqu'un dans nos secrets ; d'ailleurs, m'est avis que les circonstances sont trop graves pour que madame se soucie de l'étiquette. On sait bien que madame la baronne n'est pas faite pour venir ouvrir la porte à un pauvre métayer comme moi ; mais une fois n'est pas coutume. Si tout le monde dort dans le château, tant mieux ! Nous serons, du moins, à l'abri des curieux.

— Vraiment, vous m'effrayez ! Courtin, dit la baronne, retenue, en effet, par le sentiment de puéril orgueil qui n'avait point échappé au métayer ; et je n'hésite plus

La baronne se retira de la fenêtre, et, un instant après, Michel entendit grincer la clef et les verrous de la porte d'entrée. Il écouta d'abord avec angoisse ; mais bientôt il reconnut que cette porte qui venait de s'ouvrir avec tant de difficulté, sa mère et Courtin, dans leur préoccupation, oubliaient de la refermer.

Le jeune homme attendit quelques secondes pour leur laisser le temps de gagner les étages supérieurs ; puis, se glissant le long du mur, il gravit le perron, poussa la porte, qui tourna sans bruit sur ses gonds, et il se trouva dans le vestibule.

Son projet primitif avait été de rentrer dans sa chambre, à coucher et d'y attendre les événements en faisant semblant de dormir. En ce cas, l'heure de sa rentrée ne pouvant être précisée, il avait encore la chance de se tirer de ce mauvais pas par un audacieux mensonge.

Mais les choses étaient bien changées depuis qu'il avait pris cette première détermination.

Courtin l'avait suivi, Courtin l'avait vu, Courtin connaissait sans doute la retraite du comte de Bonneville et de son compagnon. Michel s'oublia un instant lui-même pour ne songer qu'à la sûreté de son ami, que le métayer, avec les opinions que lui connaissait Michel, pouvait singulièrement compromettre.

Au lieu de monter au second étage, le jeune homme s'arrêta au premier ; au lieu de monter à sa chambre, il se glissa à pas de loup dans le corridor.

Puis, s'arrêtant à la porte de la chambre de sa mère, il écouta.

— Ainsi, vous croyez, Courtin, demandait la baronne, vous croyez sérieusement que mon fils s'est laissé prendre aux gluaux d'une de ces malheureuses ?

— Ah ! oui, madame, quant à cela, j'en suis sûr ; et il y est si bien pris même que vous aurez grand'peine, j'en ai peur, à l'en dépêtrer.

— Des filles sans le sou !

— Dame, elles viennent du plus vieux sang du pays, madame la baronne, dit Courtin, qui voulait sonder le terrain ; et, pour vous autres nobles, ça fait quelque chose, à ce qu'il paraît.

— Pouah ! dit la baronne, des bâtardes !

— Mais jolies, l'une comme un ange, l'autre comme un démon !

— Que Michel ait voulu s'en amuser quelques instants, comme tant d'autres l'ont fait dans le pays, dit-on, c'est possible ; mais avoir songé à épouser l'une d'elles, cela ne se peut pas, et il me connaît trop pour avoir pensé que je consentisse jamais à une pareille union.

— Sauf le respect que je lui dois, madame la baronne, mon avis est que M. Michel n'a pas encore réfléchi à tout cela, et ne se rend peut-être pas compte lui-même du sentiment qu'il éprouve pour les donzelles ; mais ce dont je suis certain, c'est que, d'une autre façon, d'une façon plus grave, là, il est rudement en train de se compromettre.

— Que voulez-vous dire, Courtin ?

— Dame, fit le métayer, savez-vous, madame la baronne, qu'il serait bien dur, pour moi qui vous aime et qui vous respecte, de faire arrêter mon jeune maître ?

Michel tressaillit dans le corridor ; cependant ce fut la baronne qui reçut la plus violente commotion.

— Arrêter Michel ! fit-elle en se redressant ; mais il me semble que vous vous oubliez, maître Courtin.

— Non, madame la baronne, je ne m'oublie pas.

— Cependant...

— Je suis votre métayer, cela est vrai, continua Courtin en faisant de la main un signe par lequel il invitait la bonne dame à se calmer ; je suis tenu de vous donner un compte exact des récoltes dont vous avez moitié et de vous payer au jour et à l'heure mes redevances, ce que je fais de mon mieux, malgré la dureté des temps ; mais, avant d'être votre métayer, je suis citoyen et, de plus, maire, et, de ce côté-là aussi, j'ai des devoirs que je dois remplir, madame la baronne, si marri qu'en soit mon pauvre cœur.

— Quel galimatias me faites-vous là, maître Courtin, et quel rapprochement peut-il y avoir entre mon fils, votre qualité de citoyen et votre titre de maire ?

— Le rapprochement, le voici, madame la baronne : c'est que monsieur votre fils a des accointances avec les ennemis de l'État.

— Je sais bien, dit la baronne, que M. le marquis de Souday a des opinions très exagérées ; mais les amourettes de Michel avec l'une ou l'autre de ses filles ne sauraient, il me semble, constituer un délit.

— Ces amourettes mèneront M. Michel plus loin que vous ne le croyez, madame la baronne ; c'est moi qui vous le dis. Je sais bien qu'il ne trempe encore que le bout du bec dans l'eau trouble que l'on fait autour de lui ; mais cela suffit pour lui obscurcir la vue.

— Voyons, assez de métaphores comme cela ; expliquez-vous, Courtin.

— Eh bien, madame la baronne, voici l'explication tout entière. Ce soir, après avoir assisté à la mort de ce vieux chouan de Tinguy, au risque de rapporter la fièvre pernicieuse au château, après avoir reconduit la plus grande des deux louves jusque chez elle, M. le baron a servi de guide à deux paysans qui n'étaient pas plus des paysans que je ne suis un monsieur, et il les a conduits au château de Souday.

— Qui vous a dit cela, Courtin ?

— Mes deux yeux, madame la baronne ; ils sont bons, et j'y crois.

— Mais, à votre avis, quels étaient ces deux paysans ?

— Ces deux paysans ?

— Oui.

— L'un, j'en mettrais ma main au feu, était le comte de Bonneville, un chouan fini, celui-là ! Il n'y a pas à me dire non, il a été assez longtemps dans le pays, et je l'ai reconnu. Quant à l'autre...

— Eh bien, achevez.

— Quant à l'autre, si je ne me trompe, c'est encore mieux que cela.

— Et qui donc ?.. Voyons, nommez-le, Courtin.

— Suffit, madame la baronne ; s'il le faut, — et il le faudra probablement, — je le nommerai à qui de droit.

— A qui de droit ! Mais vous allez donc dénoncer mon fils ? s'écria la baronne stupéfaite du ton de son métayer, ordinairement si humble avec elle.

— Assurément, madame la baronne, répondit Courtin avec aplomb.

— Mais vous n'y pensez pas, Courtin !

— J'y pense si bien, madame la baronne, que je serais déjà en route pour Montaigu ou même pour Nantes si je n'avais tenu à vous prévenir auparavant, afin que vous avisiez à mettre M. Michel en sûreté.

— Mais en supposant même que Michel ne soit pas enveloppé dans cette affaire, dit vivement la baronne, vous allez me compromettre vis-à-vis de mes voisins, et, qui sait ! peut-être attirer sur la Logerie d'affreuses représailles.

— Eh bien, nous défendrons la Logerie, madame la baronne.

— Courtin !

— J'ai vu la grande guerre, madame la baronne ; j'étais tout petiot, mais je m'en souviens, et, foi d'homme, là, je ne me soucie point de la revoir ; je ne me soucie pas de voir mes vingt arpents servir de champ de bataille aux deux partis, mes moissons mangées par les uns, et brûlées par les autres ; je me soucie encore moins de voir remettre la main sur les biens nationaux, ce qui ne manquera pas d'arriver si les blancs ont le dessus. Sur mes vingt arpents, j'en ai cinq d'émigrés, bien achetés, bien payés ; c'est le quart de mon bien. Enfin, enfin, le gouvernement compte sur moi, et je veux justifier la confiance du gouvernement.

— Mais, Courtin, fit la baronne prête à descendre à la prière, ce n'est pas aussi grave que vous le supposez, j'en suis sûre.

— Eh ! pardieu ! si, madame la baronne, c'est très grave. Je ne suis qu'un paysan ; mais cela n'empêche point que je n'en sache aussi long qu'un autre, attendu que j'écoute beaucoup et que j'ai l'oreille fine. Le pays de Retz est en ébullition ; encore un coup de feu, et le bouillon passera par-dessus la marmite.

— Courtin, vous vous trompez.

— Mais non, madame la baronne, mais non. Je sais ce que je sais, mon Dieu ! les nobles se sont déjà réunis trois fois, quoi ! une fois chez le marquis de Souday, une fois chez celui qu'ils appellent Louis Renaud, et une fois chez le comte de Saint-Amand. Toutes ces réunions-là sentent la poudre, madame la baronne ; et, à propos de poudre, il y en a deux quintaux et pas mal de sacs de balles chez le curé de Montbert. Enfin, — et ceci est le plus grave, — enfin, puisqu'il faut vous le dire, on attend dans le pays la duchesse de Berry, et m'est avis, d'après ce que je viens de voir, qu'il pourrait bien se faire qu'on ne l'attendît pas longtemps.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je crois qu'elle y est.

— Où cela, grand Dieu ?

— Eh bien, au château de Souday, donc.

— Au château de Souday ?

— Oui, où M. Michel l'aurait conduite ce soir.

— Michel ? Ah ! le malheureux enfant ! Mais vous vous tairez, n'est-ce pas, Courtin ? Je le veux, je vous l'ordonne. D'ailleurs, le gouvernement a pris ses mesures, et si la duchesse tentait de revenir en Vendée, elle serait arrêtée avant que d'y arriver.

— Avec tout cela, si elle y est pourtant, madame la baronne ?

— Raison de plus pour que vous vous taisiez.

— Oui-da ! et la gloire et les profits d'une prise comme celle-là m'échapperont, sans compter que d'ici à ce que

la capture soit faite par un autre, si je ne la fais pas moi-même, le pays sera à feu et à sang... Non, madame la baronne, non, cela ne se peut pas.

— Mais que faire, grand Dieu ! que faire ?

— Écoutez, madame la baronne, dit Courtin, ce qu'il faut faire, le voici.

— Parlez, Courtin, parlez.

— Comme, tout en étant un bon citoyen, je veux rester votre serviteur fidèle et zélé ; comme j'espère qu'en reconnaissance de ce que j'aurai fait pour vous, on me laissera ma métairie à des conditions que je pourrai accepter, je ne prononcerai pas le nom de M. Michel. Vous tâcherez seulement qu'il ne se fourre plus à l'avenir dans un semblable guêpier ; il y est, c'est vrai ; mais, pour cette fois-ci, il est encore temps de l'en tirer.

— Soyez tranquille, Courtin.

— Mais, voyez-vous, madame la baronne, fit le métayer.

— Eh bien, quoi ?

— Dame, c'est que je n'ose donner un conseil à madame la baronne ; ça n'est pas de ma compétence.

— Dites, Courtin, dites.

— Eh bien, pour mettre M. Michel tout à fait hors de ce guêpier-là, il faudrait, selon moi, par un moyen quelconque, prières ou menaces, le décider à quitter la Logerie et à partir pour Paris.

— Oui, Courtin, oui, vous avez raison.

Seulement, je crois qu'il ne le voudra pas.

— Quand j'aurai décidé, Courtin, il faudra bien qu'il veuille.

— Il aura vingt et un ans dans onze mois ; il est bien près d'être majeur.

— Et, moi, je vous dis qu'il partira, Courtin. Mais qu'avez-vous ?

En effet, Courtin tendait l'oreille du côté de la porte.

— Il me semble que l'on a marché dans le corridor, dit Courtin.

— Voyez.

Courtin prit la lumière et se précipita vers le corridor.

— Il n'y a personne, dit-il en rentrant ; et, cependant, il me semblait bien avoir entendu des pas.

— Mais où pensez-vous donc qu'il soit, à cette heure, le malheureux enfant ?

— Dame, fit Courtin, peut-être chez moi à m'attendre : Le jeune baron a confiance en moi, et ce ne serait pas la première fois qu'il serait venu me conter ses petits chagrins.

— Vous avez raison, Courtin, c'est possible : retournez chez vous, et surtout n'oubliez pas votre promesse.

— Ni vous la vôtre, madame la baronne. S'il rentre, séquestrez-le ; ne le laissez point communiquer avec les louves ; car, s'il les revoit...

— Eh bien ?

— Eh bien, je ne serais point étonné d'apprendre qu'un de ces jours il fait le coup de fusil dans les genêts.

— Oh ! il me fera mourir de chagrin ! Quelle malencontreuse idée mon mari a-t-il eue de revenir dans ce maudit pays !

— Malencontreuse idée, oui, madame la baronne, pour lui surtout !

La baronne pencha tristement la tête sous le souvenir que venait d'évoquer Courtin, lequel se retira après avoir exploré les environs et s'être assuré que personne ne pouvait le voir sortir du château de la Logerie.

XVI

LA DIPLOMATIE DE COURTIN

Courtin avait fait à peine deux cents pas sur le chemin qui conduisait à sa métairie, lorsqu'il entendit un froissement dans les buissons près desquels il passait.

— Qui va là ? demanda-t-il en prenant le large et en se mettant en garde avec le bâton qu'il tenait à la main.

— Ami, répondit une voix juvénile.

Et celui auquel appartenait cette voix apparut sur le bord du sentier.

— Mais c'est monsieur le baron ! s'écria le métayer.

— Lui-même, Courtin.

— Et où donc allez-vous à cette heure ? Grand Dieu ! si madame la baronne vous savait dans les champs, en pleine nuit, que dirait-elle ? fit le métayer en jouant la surprise.

— C'est comme cela, Courtin.

— Dame, fit le métayer d'un air narquois, il est présumable que M. le baron a ses raisons ?

— Oui, et tu les sauras, dit Michel, lorsque nous serons chez toi.

— Chez moi ! vous venez chez moi ? s'écria Courtin étonné.

— Refuses-tu de me recevoir ? demanda le jeune homme.

— Juste Dieu ! moi refuser de vous recevoir dans une maison qui, à tout prendre, est à vous !

— Alors, comme il est tard, ne perdons pas de temps. Marche devant, je te suis.

Courtin, assez inquiet du ton impératif de son jeune maître, obéit ; puis, après une centaine de pas, il franchit un échalier, traversa un verger et se trouva à la porte de sa métairie.

Une fois entré dans la salle d'en bas, qui servait en même temps de salle commune et de cuisine, il rassembla quelques tisons épars dans le foyer, souffla sur l'un d'eux qui s'était conservé embrasé, et alluma une chandelle de cire jaune, qu'il accrocha dans la cheminée.

Alors seulement, et, à la lueur de cette bougie, il vit ce qu'il n'avait pu voir à la lumière de la lune, c'est que Michel était pâle comme la mort !

— Ah ! monsieur le baron, fit Courtin, Jésus Dieu ! qu'avez-vous donc ?

— Courtin, fit le jeune homme en fronçant le sourcil, j'ai entendu ta conversation avec ma mère.

— Oui-da, vous écoutiez ? fit le métayer un peu surpris. Mais, se remettant aussitôt :

— Eh bien, après ? demanda-t-il.

— Tu désires beaucoup voir renouveler ton bail l'année prochaine.

— Moi, monsieur le baron ?

— Toi, Courtin, et beaucoup plus que tu ne le dis.

— Dame, je n'en serais pas fâché, monsieur le baron, et, cependant, s'il y avait empêchement, on n'en mourrait pas.

— Courtin, c'est moi qui renouvellerai ton bail, dit le jeune homme ; car, au moment de la signature, je serai majeur.

— Oui, comme vous dites, monsieur le baron.

— Mais tu comprends bien, poursuivit le jeune homme, auquel le désir de sauver le comte de Bonneville et de rester près de Mary donnait une résolution tout à fait en dehors de son caractère, tu comprends bien, n'est-ce pas ? que, si tu fais ce que tu as dit ce soir, c'est-à-dire si tu dénonces mes amis, ce n'est point moi qui renouvellerai le bail d'un dénonciateur ?

— Oh ! oh ! fit Courtin.

— C'est comme cela. Une fois sorti de la métairie, Courtin, il faut lui dire adieu ; tu n'y rentreras plus.

— Mais le gouvernement ! mais madame la baronne !

— Tout cela ne me regarde pas, Courtin. Je m'appelle le baron Michel de la Logerie ; la terre et le château de la Logerie m'appartiennent, par abandon de ma mère, aussitôt ma majorité ; je suis majeur dans onze mois, et ton bail échoit dans treize.

— Mais si je renonce à mon projet, monsieur le baron ? dit le métayer d'un air câlin.

— Si tu renonces à ton projet, tu auras ton bail.

— Aux mêmes conditions que par le passé ?

— Aux mêmes conditions que par le passé.

— Ah ! monsieur le baron, si ce n'était pas la peur de vous compromettre, dit Courtin en allant chercher dans le tiroir d'un bahut une petite bouteille remplie d'encre, une feuille de papier et une plume qu'il mit sur la table.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Michel.

— Dame, si M. le baron voulait avoir la complaisance d'écrire ce qu'il vient de dire... On ne sait qui meurt ni qui vit, et moi, de mon côté, voilà le Christ, eh bien, sur le Christ, je ferai serment à M. le baron.

— Je n'ai pas besoin de tes serments, Courtin ; car, en sortant d'ici, je retourne à Souday ; j'avertis Jean Oullier de se tenir sur ses gardes, et Bonneville de chercher un autre gîte.

— Eh bien, alors, raison de plus, dit Courtin en présentant la plume à son jeune maître.

Michel prit la plume des mains du métayer et écrivit sur le papier :

« Moi, soussigné, Auguste-François Michel, baron de la Logerie, m'engage à renouveler le bail de Courtin aux mêmes conditions que celui qu'il tient en ce moment. »

Et, comme il allait mettre la date :

— Non, dit le métayer, ne datez point, s'il vous plaît, mon jeune maître. Nous daterons cela le lendemain de votre majorité.

— Soit, dit Michel.

Et il se contenta de signer, en laissant, entre le texte de l'engagement et la signature, la place nécessaire pour mettre une date.

— Si M. le baron voulait se reposer plus à son aise que sur cette escabelle, et s'il ne tenait pas à rentrer au château avant le jour, reprit Courtin, je dirais à M. le baron : J'ai là-haut, et à son service, un lit qui n'est pas trop méchant.

— Non, répondit Michel ; n'as-tu pas entendu que je t'ai dit que j'allais retourner à Souday ?

— Pourquoi faire ? Puisque M. le baron a ma promesse, foi de Courtin, de ne rien dire, il a bien le temps.

— Ce que tu as vu, Courtin, un autre a pu le voir, et, si tu te tais parce que tu as promis, un autre, qui n'a pas promis, peut parler. Au revoir donc !

— M. le baron fera ce qu'il voudra, dit Courtin ; mais il a tort, là, vraiment tort, de retourner dans cette sourcière.

— Bon, bon ! je te remercie de tes conseils ; mais je suis bien aise que tu saches que je suis d'âge à faire ce que je veux.

Et, se levant à ces mots, prononcés avec une fermeté dont le métayer l'eût cru incapable, il se dirigea vers la porte et sortit.

Courtin le suivit des yeux jusqu'à ce que la porte fût refermée ; alors, portant vivement la main sur la promesse de bail, il la relut, la plia soigneusement en quatre, et la serra dans son portefeuille.

Puis, comme il lui semblait entendre parler aux environs de la métairie, il alla à la fenêtre, en entr'ouvrit le rideau et vit le jeune baron face à face avec sa mère.

— Ah ! ah ! mon jeune coq, dit-il, avec moi vous chantiez bien haut ; mais voilà une maîtresse poule qui va rabattre votre caquet !

En effet, la baronne, ne voyant pas revenir son fils, avait pensé que ce que lui avait dit Courtin pourrait bien être vrai et qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce que son fils fût chez le métayer.

Elle avait balancé un instant, moitié fierté, moitié crainte de sortir la nuit ; mais, enfin, les inquiétudes maternelles l'avaient emporté, et, s'enveloppant d'un grand châle, elle avait pris le chemin de la métairie.

En arrivant à la porte, elle en avait vu sortir son fils.

Alors, délivrée de toute crainte en revoyant le jeune homme sain et sauf, son caractère impérieux avait repris le dessus.

Michel, de son côté, en apercevant sa mère, avait reculé d'un pas avec stupéfaction.

— Suivez-moi, monsieur, lui dit la baronne ; ce n'est point trop tôt, ce me semble, pour rentrer au château.

Le pauvre garçon n'eut l'idée ni de discuter, ni de fuir ; il suivit sa mère, obéissant et passif comme un enfant.

Pas une parole ne fut échangée entre la baronne et son fils pendant tout le chemin.

En somme, Michel aimait encore mieux ce silence qu'une discussion dans laquelle son obéissance filiale, ou plutôt sa faiblesse de caractère, lui eût nécessairement donné le dessous.

Lorsque tous les deux rentrèrent au château, le jour commençait à poindre.

La baronne, toujours muette, conduisit le jeune homme à sa chambre.

Il y trouva une table servie.

— Vous devez avoir faim et être fatigué, lui dit la baronne.

Et, lui montrant successivement la table et le lit :

— Voici pour la faim et voici pour le sommeil, ajouta-t-elle.

Après quoi, elle se retira fermant la porte derrière elle.

Le jeune homme entendit, en frissonnant, tourner deux fois la clef dans la serrure.

Il était prisonnier.

Il tomba anéanti sur un fauteuil.

Les événements se précipitaient comme une avalanche et eussent fait plier une organisation plus vigoureuse que celle du baron Michel.

D'ailleurs, il n'avait qu'une certaine somme d'énergie, et il venait de l'épuiser avec Courtin.

Peut-être avait-il trop présumé de ses forces, lorsqu'il avait annoncé à Courtin qu'il allait retourner au château de Souday.

Comme avait dit sa mère, il était fatigué, et il avait faim.

A l'âge de Michel, la nature est une mère impérieuse qui réclame aussi ses droits.

Et puis une certaine tranquillité se faisait dans l'esprit du jeune homme.

Ces mots de la baronne, en lui montrant la table et le lit : « Voici pour la faim et voici pour le sommeil, » indiquaient qu'elle ne comptait pas rentrer dans la chambre qu'il n'eût mangé et dormi.

C'étaient toujours quelques heures de calme avant l'explication.

Michel mangea à la hâte, et, après avoir été à la porte et s'être assuré qu'il était bien réellement prisonnier, il se coucha et s'endormit.

Il se réveilla vers les dix heures du matin.

Les rayons d'un splendide soleil de mai entraient joyeusement dans sa chambre à travers les vitres.

Il ouvrit les fenêtres.

Les oiseaux chantaient dans les branches, couvertes de leurs jeunes feuilles vertes et tendres ; les premières roses s'ouvraient, les premiers papillons voletaient dans l'air.

Il semblait que, par un si beau jour, le malheur fût prisonnier et ne pût atteindre personne.

Le jeune homme puisa une certaine force dans toute cette recrudescence de la nature, et attendit plus tranquillement sa mère.

Mais les heures s'écoulèrent, midi sonna, la baronne ne parut point.

Michel s'aperçut, avec une certaine inquiétude, que la table avait été assez copieusement servie pour faire face non seulement au dîner de la veille, mais encore au déjeuner et même au dîner du jour.

Il commença, dès lors, à craindre que sa captivité ne durât plus longtemps qu'il ne l'avait cru.

Cette crainte se confirma quand il vit venir successivement deux et trois heures.

En ce moment, et comme il prêtait avec attention l'oreille au moindre bruit, il lui sembla entendre des détonations du côté de Montaigu.

Ces détonations avaient la régularité de feux de peloton.

Cependant, il était impossible de dire si bien réellement ces détonations venaient d'une fusillade.

Montaigu était à plus de deux lieues de la Logerie, et un orage lointain pouvait produire un bruit à peu près pareil.

Mais non, le ciel était pur.

Ces détonations durèrent environ une heure ; puis tout rentra dans le silence.

Les inquiétudes du baron étaient si grandes, qu'il avait — à part le déjeuner pris le matin — complètement oublié de manger.

Au reste, il avait décidé une chose : c'était, la nuit venue, et quand tout le monde serait couché au château, de dévisser la serrure de sa chambre avec son couteau, et de sortir, non point par la porte du perron, qui serait probablement fermée, elle aussi, mais par une fenêtre quelconque.

Cette possibilité de fuir rendit l'appétit au prisonnier.

Il dîna en homme qui pense avoir à traverser une nuit orageuse et qui prend des forces pour faire face à tous les accidents de cette nuit.

Michel avait fini de dîner vers sept heures, à peu près la nuit devait venir dans une heure ; il se jeta sur son lit pour attendre.

Il eût fort désiré dormir : le sommeil lui eût fait paraître l'attente moins longue ; mais il était trop inquiet. Il avait beau fermer les yeux ; son oreille, constamment au guet, percevait les moindres bruits.

Une chose aussi l'étonnait fort : il n'avait pas revu sa mère depuis le matin ; elle devait, de son côté, supposer que, la nuit venue, le prisonnier ferait tout ce qu'il pourrait pour s'échapper.

Sans doute méditait-elle quelque chose ; mais que pouvait-elle méditer ?

Tout à coup, il sembla au jeune baron qu'il entendait le bruit des grelots que l'on attache au collier des chevaux de poste.

Il courut à la fenêtre.

Il lui sembla voir, sur la route de Montaigu, une espèce de groupe se mouvant assez rapidement dans l'ombre et se dirigeant vers le château de la Logerie.

Au bruit des sonnettes se mêlait celui du trot de deux chevaux.

En ce moment, le postillon qui montait l'un de ces deux chevaux fit claquer son fouet, probablement pour annoncer son arrivée.

Il n'y avait aucun doute à conserver : c'était un postillon qui venait avec des chevaux de poste.

En même temps, et par un mouvement instinctif, le jeune baron jeta les yeux sur les communs.

Il vit les domestiques qui tiraient de dessous la remise la calèche de voyage de sa mère.

Une lueur illumina son cerveau.

Ces chevaux de poste qui venaient de Montaigu, ce postillon qui faisait claquer son fouet, cette calèche de voyage que l'on tirait de dessous la remise... plus de doute : sa mère partait et l'emmenait avec elle ! Voilà pourquoi elle l'avait enfermé, pourquoi elle le retenait prisonnier. Elle viendrait le chercher au moment du départ, le ferait monter en voiture avec elle, et fouette postillon !

Elle connaissait assez son ascendant sur le jeune homme pour être sûre qu'il n'oserait lui résister.

Cette idée de dépendance, dont sa mère avait une conviction si positive, exaspéra d'autant plus le jeune homme qu'il en sentit toute la réalité ; il était évident pour lui-même qu'une fois en face de la baronne il n'oserait lui rompre en visière.

Mais quitter Mary, renoncer à cette vie d'émotions à laquelle les deux sœurs l'avaient initié, ne point prendre sa part du drame que venaient jouer en Vendée le comte de Bonneville et son compagnon inconnu, lui semblait une chose impossible et surtout déshonorante.

Que penseraient de lui les deux jeunes filles ?

Michel résolut de tout risquer plutôt que de subir une pareille humiliation.

Il s'approcha de la fenêtre, et mesura la hauteur : elle était de trente pieds, à peu près.

Le jeune baron demeura un instant pensif ; évidemment une grande lutte se livrait en lui.

Enfin, il parut prendre son parti : il alla à son secrétaire, en tira une somme assez considérable en or, et en garnit ses poches.

En ce moment, il lui sembla entendre des pas dans le corridor.

Il referma vivement le secrétaire, alla se jeter sur son lit et attendit.

Seulement, à la fermeté peu habituelle des muscles de son visage, un observateur attentif eût pu voir que sa résolution était bien prise.

Quelle était cette résolution ? C'est ce que, selon toute probabilité, nous saurons tôt ou tard.

XVII

LE CABARET D'AUBIN COURTE-JOIE

Il était clair, — même pour les autorités, qui sont ordinairement les dernières à être instruites de l'état des esprits dans les pays qu'elles sont appelées à diriger, — il était clair, disons-nous, qu'un soulèvement se préparait dans la Bretagne et dans la Vendée.

Comme nous avons entendu Courtin l'expliquer à la baronne de la Logerie, les rassemblements des chefs légitimistes n'étaient un mystère pour personne : les noms des Bonchamp et des d'Elbée modernes qui devaient se mettre à la tête des corps vendéens étaient connus et signalés ; les anciennes organisations en *paroisses*, *capitaineries* et *divisions* se reformaient ; les curés refusaient de chanter le *Domine salvum fac regem Philippum* et recommandaient au prône, Henri V, *roi de France*, et Marie-Caroline, *régente ;* enfin, dans les départements riverains de la Loire et particulièrement dans ceux de la Loire-Inférieure et de Maine-et-Loire, l'air était imprégné de cette saveur de poudre qui précède les grandes commotions politiques.

Malgré la fermentation générale, peut-être même à cause de cette fermentation, la foire de Montaigu promettait d'être brillante.

Bien que cette foire ne soit ordinairement que d'une importance médiocre, l'affluence des paysans y était considérable ; les hommes des pays de Mauges et de Retz y coudoyaient les habitants du Bocage et de la plaine, et ce qui était déjà un indice des dispositions belliqueuses de ces populations, c'est qu'au milieu de cette foule de chapeaux aux larges bords et de têtes aux longs cheveux, on apercevait peu de coiffes.

En effet, les femmes qui, d'habitude, forment la majorité de ces assemblées commerciales, n'étaient point venues, ce jour-là, à la foire de Montaigu.

Enfin, — et cela eût suffi pour indiquer aux moins clairvoyants cette espèce de comice de la révolte, — si les chalands étaient nombreux à la foire de Montaigu, les chevaux, les vaches, les moutons, le beurre et les graines, dont on y trafique d'ordinaire, manquaient complètement.

Qu'ils fussent venus de Beaupréau, de Mortagne, de Bressuire, de Saint-Fulgent ou de Machecoul, les paysans, au lieu des denrées habituelles qu'ils charriaient au marché, n'avaient apporté que leurs bâtons de cornouiller garnis de cuir ; et, à la façon dont ils les serraient dans leurs mains, il semblait peu probable qu'ils eussent l'intention d'en faire commerce.

La place et la grande et unique rue de Montaigu, qui servaient de champ à la foire, avaient une physionomie grave, presque menaçante, mais, à coup sûr, solennelle, et qui n'est aucunement celle de ces sortes de réunions.

Quelques bateleurs, quelques débitants de drogues malsaines, quelques arracheurs de dents avaient beau frapper sur leurs grosses caisses, souffler dans leurs intruments de cuivre, faire vibrer leur cymbales, débiter leurs boniments les plus facétieux, ils ne parvenaient point à dérider les figures soucieuses qui passaient près d'eux sans daigner s'arrêter à écouter leur musique ou leur bavardage.

Comme les Bretons, leurs voisins du Nord, les Vendéens parlent peu d'ordinaire ; mais, ce jour-là, ils parlaient moins encore.

La plupart d'entre eux se tenaient le dos appuyé contre les maisons, contre les murs des jardins ou contre les traverses de bois qui encadraient la place, et ils demeuraient là, immobiles, les jambes croisées, la tête inclinée sous leurs larges chapeaux, et les mains appuyées sur leurs bâtons comme autant de statues.

D'autres étaient réunis par petits groupes, et ces petits groupes, qui semblaient attendre, chose étrange ! n'étaient pas moins silencieux que les individus isolés.

Dans les cabarets, l'affluence était grande ; le cidre, l'eau-de-vie et le café s'y débitaient par quantités prodigieuses ; mais le tempérament du paysan vendéen est si robuste, que les quantités énormes de liquide absorbé n'exerçaient ni sur les visages ni sur les caractères une influence sensible : le teint des buveurs était un peu plus allumé, les yeux étaient un peu plus brillants ; mais les hommes restaient d'autant plus maîtres d'eux-mêmes qu'ils se méfiaient et de ceux qui tenaient les cabarets, et des citadins qu'ils pouvaient y rencontrer.

En effet, dans les villes, le long des grandes routes de la Vendée et de la Bretagne, les esprits sont, en général, dévoués aux idées de progrès et de liberté ; mais ce sentiment, qui s'attiédit aussitôt que l'on pénètre dans l'intérieur des terres, disparaît pour peu que l'on s'y enfonce.

Aussi tous les habitants des grands centres de population, à moins qu'ils n'aient donné à la cause royaliste des gages éclatants de dévouement, sont indistinctement des patriotes pour les paysans, et les patriotes sont pour ceux-ci des ennemis auxquels ils attribuent tous les malheurs qui ont suivi la grande insurrection ; aussi leur portent-ils cette haine profonde et vivace qui caractérise les guerres civiles et les dissidences religieuses.

En venant à la foire de Montaigu, centre de population, occupé en ce moment par une colonne mobile d'une centaine d'hommes, les habitants des campagnes avaient donc pénétré au milieu de leurs adversaires. Ils le comprenaient parfaitement ; c'est pourquoi ils conservaient, sous leur attitude pacifique, la réserve et la vigilance qu'un soldat conserve sous les armes.

Un seul des nombreux cabarets de Montaigu était tenu par un homme sur lequel les Vendéens pouvaient compter et vis-à-vis duquel, en conséquence, ils se dispensaient de toute contrainte.

Ce cabaret était situé au centre de la ville, sur le champ même de la foire, à l'angle de la place et côtoyant une ruelle qui aboutissait, non pas à une autre rue, non pas aux champs, mais à la rivière la Maine, qui contourne la ville au sud-ouest.

Ce cabaret n'avait point d'enseigne.

Une branche de houx, desséchée, fichée horizontalement dans une fissure de la muraille, quelques pommes que l'on apercevait à travers un vitrage tellement surchargé de poussière, qu'il pouvait se passer de rideaux, indiquaient au consommateur la nature de l'établissement.

Quant aux habitués, ils n'avaient pas besoin d'indication.

Le propriétaire de ce cabaret se nommait Aubin Courte-Joie.

Aubin était son nom de famille ; Courte-Joie était un sobriquet qu'il devait à la railleuse prodigalité de ses amis.

Voici à quelle occasion ceux-ci le lui avaient donné.

Le rôle, si infime qu'il soit, qu'Aubin Courte-Joie remplit dans cette histoire, nous impose l'obligation de dire un mot de ses antécédents.

A vingt ans, Aubin était si frêle, si débile, si souffreteux, que la conscription de 1812, qui pourtant n'y regardait pas de bien près, l'avait rejeté comme indigne des faveurs dont Sa Majesté l'empereur et roi comblait d'ordinaire les conscrits.

Mais, en 1814, cette même conscription, en vieillissant de deux ans, était devenue moins pudibonde : elle s'avisa qu'à tout prendre ce qu'elle avait considéré jusque-là comme un avorton faisait nombre entre l'unité et le zéro, et pouvait au moins, ne fût-ce que sur le papier, contribuer à imposer aux rois de l'Europe coalisée.

En conséquence, la conscription requit Aubin.

Mais Aubin, que le dédain primitif manifesté pour sa personne avait indisposé contre le service militaire, résolut de bouder le gouvernement ; et, en vertu de cette résolution, il prit la fuite, et alla se réfugier au milieu d'une des bandes de réfractaires qui tenaient campagne dans le pays.

Plus les hommes devenaient rares, plus MM. les agents de l'autorité impériale se montraient impitoyables envers les insoumis.

Aubin, que la nature n'avait pas doué d'une fatuité bien grande, ne se serait jamais cru si nécessaire au gouvernement, s'il n'avait vu, de ses yeux, la peine que le gouvernement se donnait pour le venir chercher jusqu'au milieu des forêts de la Bretagne et des marais de la Vendée.

Les gendarmes poursuivaient activement les réfractaires.

Dans une des rencontres qui résultaient de ces poursuites, Aubin avait fait le coup de fusil avec une bravoure et une ténacité qui prouvaient que la conscription de 1814 n'avait pas eu tout à fait tort de vouloir le compter parmi ses élus ; dans une de ces rencontres, disons-nous,

Aubin avait été atteint d'une balle et laissé pour mort au milieu du chemin.

Ce jour-là une bourgeoise d'Ancenis suivait la route qui longe la rivière et qui va d'Ancenis à Nantes.

Cette bourgeoise était dans sa carriole, et il pouvait être de huit à neuf heures du soir, c'est-à-dire qu'il faisait nuit close.

Arrivé devant le cadavre, le cheval frémit dans les brancards et refusa positivement d'avancer.

La bourgeoise fouetta son cheval : la bête se cabra.

A de nouveaux coups de fouet, l'animal fit tête à la queue et voulut à toute force reprendre la route d'Ancenis.

La bourgeoise, qui n'avait pas l'habitude de voir son cheval faire de pareilles façons, descendit de sa carriole.

Tout lui fut expliqué. C'était le corps d'Aubin qui barrait la route.

Ces sortes de rencontres n'étaient pas rares à cette époque.

La bourgeoise ne s'en effraya que médiocrement : elle attacha son cheval à un arbre et se disposa à traîner le corps d'Aubin dans un fossé pour faire le passage à sa carriole et aux autres voitures qui pourraient suivre la sienne.

Mais, en touchant le corps, elle s'aperçut qu'il était encore chaud.

Le mouvement qu'elle lui imprimait, peut-être la douleur que lui occasionnait ce mouvement, tira Aubin de son évanouissement ; il poussa un soupir et remua les bras.

Il en résulta qu'au lieu de le mettre dans le fossé, la bourgeoise le mit dans sa carriole, et qu'au lieu de continuer son chemin vers Nantes, elle revint à Ancenis.

La dame était royaliste et dévote ; la cause pour laquelle Aubin avait été blessé, le scapulaire qu'elle trouva sur sa poitrine, l'intéressèrent tout à fait.

Elle fit venir un chirurgien.

Le malheureux Aubin avait eu les deux jambes brisées par une balle ; il fallut les lui amputer toutes les deux.

La dame soigna Aubin, veilla Aubin avec le dévouement d'une sœur de charité ; sa bonne œuvre, comme cela arrive presque toujours, l'attacha à celui qui en avait été l'objet, et, lorsque Aubin fut rétabli, ce ne fut pas sans un profond étonnement que le pauvre invalide vit la bourgeoise lui offrir son cœur et sa main.

Il va sans dire qu'Aubin accepta.

Dès lors, Aubin devint, à l'ébahissement de tout le pays, un des petits propriétaires du canton.

Mais, hélas ! le bonheur d'Aubin ne fut pas de longue durée : sa femme mourut au bout d'un an ; un testament qu'elle avait eu la précaution de faire lui laissait bien toute la fortune, mais les héritiers légitimes de madame Aubin attaquèrent ce testament pour vice de forme, et, le tribunal de Nantes leur ayant donné gain de cause, le pauvre réfractaire se trouva Gros-Jean comme devant.

Nous nous trompons : Gros-Jean avait deux jambes de moins.

C'est en raison du peu de temps qu'avait duré l'opulence d'Aubin, que les habitants de Montaigu qui n'avaient point été, comme on le présume bien, sans lui porter envie et sans se réjouir de l'infortune qui avait si promptement succédé à son incroyable bonheur, avait spirituellement ajouté à son nom d'Aubin le sobriquet de Courte-Joie.

Or, les héritiers qui avaient poursuivi l'annulation du testament, appartenaient à l'opinion libérale : Aubin ne pouvait faire moins que de reporter à tout le parti la colère qu'excitait en lui la perte de son procès.

Ce fut, en effet, ce qu'il fit, et consciencieusement.

Aigri par son infirmité, ulcéré par ce qui lui semblait une effroyable injustice, Aubin Courte-Joie portait à tous ceux qu'il accusait de son malheur, adversaires, juges et patriotes, une haine farouche, que les événements avaient entretenue et qui n'attendait qu'un moment favorable pour se traduire en actes, que son caractère sombre et vindicatif promettait de rendre terribles.

Avec sa double infirmité, il était impossible qu'Aubin songeât à reprendre ses anciens travaux de la campagne et à se faire métayer comme l'avaient été son père et son grand-père.

Force lui fut donc, malgré sa profonde répugnance à habiter les villes, de se réfugier dans une ville ; et, réunissant les débris de sa passagère opulence, il vint se fixer au milieu de ceux qu'il haïssait, à Montaigu même et dans le cabaret où nous le retrouvons dix-huit ans après les événements que nous venons de raconter.

L'opinion royaliste n'avait pas, en 1832, un seide plus enthousiaste qu'Aubin Courte-Joie. En servant cette opinion n'était-ce pas, en somme, une vengeance personnelle qu'il accomplissait ?

Malgré ses deux jambes de bois, Aubin Courte-Joie était donc l'agent le plus actif et le plus intelligent du mouvement qui s'organisait.

Sentinelle avancée au milieu du camp ennemi, il renseignait les chefs vendéens sur tout ce que le gouvernement préparait pour sa défense, non seulement dans le canton de Montaigu, mais encore dans tous ceux des environs.

Les mendiants nomades, ces hôtes d'un jour auxquels personne ne suppose une valeur, dont jamais on ne se méfie, étaient dans ses mains des auxiliaires merveilleux qu'il faisait rayonner à dix lieues à la ronde ; ils lui servaient à la fois d'espions et d'intermédiaires avec les habitants des campagnes.

Son cabaret était le rendez-vous naturel de ceux que l'on appelait les chouans : c'était le seul, nous l'avons dit, dans lequel ils ne se crussent pas obligés de comprimer les élans de leur royalisme.

Le jour de la foire de Montaigu, le cabaret d'Aubin Courte-Joie ne paraissait pas tout d'abord aussi peuplé de consommateurs que l'on eût pu le supposer en raison de l'affluence considérable des gens de la campagne.

Dans la première des deux pièces qui le composaient, pièce sombre et noire, meublée d'un comptoir en bois à peine poli, de quelques bancs et de quelques escabelles, une dizaine de paysans tout au plus étaient attablés.

A la propreté, nous dirons presque à l'élégance de leur costume, il était facile de voir que ces paysans appartenaient à la classe aisée des métayers.

Cette première pièce était séparée de la seconde par un large vitrage garni de rideaux de coton à larges carreaux rouges et blancs.

Cette seconde pièce servait à la fois de cuisine, de salle à manger, de chambre à coucher, de cabinet à Aubin Courte-Joie, et devenait encore, dans les grandes occasions, une annexe à la salle commune ; on y recevait les amis.

L'ameublement de cette chambre se ressentait de sa quintuple destination.

Au fond, il y avait un lit très bas avec baldaquin et rideaux en serge verte ; c'était évidemment celui du propriétaire.

Ce lit était flanqué de deux énormes tonneaux où l'on venait puiser pour les besoins des consommateurs, le cidre et l'eau-de-vie.

A droite, en entrant, se trouvait la cheminée, large et haute comme le sont les cheminées des chaumières ; au milieu de la chambre, une table en chêne entourée d'un double banc de bois ; en face de la cheminée, un bahut à dressoir avec ses assiettes et ses brocs d'étain.

Un crucifix surmonté d'une branche de buis bénit, quelques figurines de dévotion en cire, des images grossièrement enluminées, formaient toute la décoration de l'appartement.

Le jour de la foire de Montaigu, Aubin Courte-Joie avait ouvert ce qui pouvait passer pour son sanctuaire à de nombreux amis.

Si, dans la salle commune, il ne se trouvait pas plus de dix ou douze consommateurs, on pouvait compter plus de vingt personnes dans l'arrière-boutique.

De ces hommes, la plus grande partie étaient assis autour de la table et buvaient en causant avec animation.

Trois ou quatre vidaient de grands sacs amoncelés dans un angle de l'appartement, en tiraient des galettes de forme ronde, les comptaient, les plaçaient dans des paniers et remettaient ces paniers, tantôt à des mendiants, tantôt à des femmes qui se présentaient à une porte située à l'angle de la chambre, à côté des tonneaux.

Cette porte donnait sur une petite cour qui ouvrait elle-même sur la ruelle dont nous avons parlé.

Aubin Courte-Joie était assis dans une espèce de fauteuil de bois sous le manteau de la cheminée ; à ses côtés était un homme revêtu d'un sayon en peau de bique, coiffé d'un bonnet de laine noire, et dans lequel nous retrouvons notre ancienne connaissance Jean Oullier, avec son chien couché entre ses jambes.

Derrière eux, la nièce de Courte-Joie, jeune et belle paysanne que le cabaretier avait prise avec lui pour s'occuper des soins de son négoce, activait le feu et veillait sur une douzaine de tasses brunes, dans lesquelles mijotait doucement, à la chaleur du foyer, ce que les paysans appellent la rôtie au cidre.

Aubin Courte-Joie parlait très vivement, quoique à voix basse, à Jean Oullier, lorsqu'un petit sifflement qui imitait le cri d'alarme et de ralliement de la perdrix partit de la salle du cabaret.

— Qui nous vient là ? s'écria Courte-Joie en se penchant pour regarder à travers une meurtrière qu'il s'était ménagée dans les rideaux. L'homme de la Logerie... Attention !

Avant que cette recommandation fût arrivée à ceux qu'elle concernait, tout était rentré en ordre, dans la chambre de Courte-Joie.

La petite porte s'était doucement close ; les femmes, les mendiants avaient disparu.

Les hommes qui comptaient les galettes avaient fermé et renversé leurs sacs, s'étaient assis dessus et fumaient leur pipe dans une attitude nonchalante.

Quant aux buveurs, tous s'étaient tus et trois ou quatre

s'étaient endormis sur la table comme par enchantement. Jean Oullier lui-même s'était tourné du côté du foyer, de façon à dérober ses traits à la première inspection de ceux qui entreraient.

XVIII

L'HOMME DE LA LOGERIE

Courtin — car c'était lui que Courte-Joie avait désigné sous le nom de *l'homme de la Logerie* — Courtin était effectivement entré dans la première pièce du cabaret.

Sauf le petit cri d'alarme — si bien imité, qu'on eût pu le prendre pour le cri d'une perdrix privée — qui avait servi d'avertissement à son arrivée, sa personne ne semblait avoir fait aucune sensation dans la salle commune; les buveurs continuaient de causer; seulement, de sérieuse qu'elle était d'abord, leur conversation, depuis l'apparition de Courtin, était devenue très gaie et très bruyante.

Le métayer regarda autour de lui, sembla ne pas trouver dans la pièce d'entrée la figure qu'il cherchait, puis ouvrit résolûment le vitrage et montra sa figure de fouine sur le seuil de la seconde pièce.

Ici encore, personne n'eut l'air de faire attention à lui.

Seule, Mariette, la nièce d'Aubin Courte-Joie, occupée à servir les pratiques, fit trêve à la sollicitude avec laquelle elle surveillait les tassées de cidre, se redressa et demanda à Courtin comme elle eût fait à l'un des habitués de l'établissement de son oncle :

— Quoi qu'il faut vous servir, monsieur Courtin?

— Un café, répondit Courtin en inspectant tour à tour les physionomies qui garnissaient les bancs, et tous les coins de la salle.

— C'est bien. . Allez vous asseoir, répondit Mariette ; je vas vous porter cela tout à l'heure à votre place.

— Oh! ce n'est point la peine, répondit Courtin avec bonhomie; baillez-la-moi tout de suite, ma tasse; je la boirai au coin du feu avec les amis.

Personne ne parut s'offenser de la qualification que se donnait Courtin, ou plutôt de celle qu'il donnait aux assistants; mais aussi personne ne se dérangea pour lui offrir une place.

Courtin fut donc obligé de faire un nouveau pas en avant.

— Vous allez bien, gars Aubin? demanda-t-il en s'adressant au cabaretier.

— Comme vous voyez, répondit celui-ci sans même retourner la tête de son côté.

Il était facile à Courtin de s'apercevoir qu'il n'était pas reçu par la société avec une extrême bienveillance; mais il n'était pas homme à se démonter pour si peu.

— Allons, la Mariette, dit-il, donne-moi une escabelle, que je me sise à côté de ton oncle.

— Il n'y en a pas, maître Courtin, répondit la jeune fille ; vous avez, Dieu merci, d'assez bons yeux pour le voir.

— Eh bien, ton oncle va me donner la sienne, continua Courtin avec une audacieuse familiarité, quoique, au fond, il se sentît peu encouragé par l'attitude du cabaretier et de ses hôtes.

— S'il le faut absolument, grommela Aubin Courte-Joie, on te la donnera, attendu qu'on est le maître de la maison, et qu'il ne sera pas dit qu'à la *Branche de houx*, il a été refusé un siège à qui a voulu s'asseoir.

— Alors donne-le-moi donc, ton siège, comme tu dis, beau parleur; car j'aperçois là celui que je cherche.

— Qui cherches-tu donc? demanda Aubin, qui se leva et auquel, à l'instant même, vingt escabelles furent offertes.

— Je cherche Jean Oullier, donc! dit Courtin, et m'est avis que le voilà.

En entendant prononcer son nom, Jean Oullier se leva à son tour, et, d'un ton presque menaçant :

— Voyons, que me voulez-vous? demanda-t-il à Courtin.

— Eh bien, eh bien il ne faut pas me dévorer pour cela! répondit le maire de la Logerie. Ce que j'ai à vous dire vous intéresse encore plus que moi.

— Maître Courtin, reprit Jean Oullier d'une voix grave, quoi que vous en ayez dit tout à l'heure, nous ne sommes pas des amis, il s'en faut même, et du tout au tout! vous le savez trop pour être venu au milieu de nous avec de bonnes intentions.

— Eh bien! c'est ce qui vous trompe, gars Oullier.

— Maître Courtin, continua Jean Oullier sans s'arrêter aux signes que lui adressait Aubin Courte-Joie pour l'engager à la prudence, maître Courtin, depuis que nous nous connaissons, vous avez été bleu, vous avez acheté du mauvais bien.

— Du mauvais bien ? interrompit le métayer avec son sourire narquois

— Oh! je m'entends, et vous m'entendez bien aussi. Je veux dire du bien venant de mauvaise source. Vous avez fait alliance avec les pataud des villes; vous avez persécuté les gens des bourgs et des villages, ceux qui avaient conservé leur foi à Dieu et au roi. Que peut-il donc y avoir de commun aujourd'hui entre vous qui avez fait cela et moi qui ai fait tout le contraire?

— Non, répliqua Courtin, non, gars Oullier, je n'ai pas navigué dans vos eaux, c'est vrai ; mais, quoique d'un autre parti que vous, je dis qu'entre voisins on ne doit pas vouloir la mort l'un de l'autre. Je vous ai donc cherché et suis venu à vous pour vous rendre service, je le jure

— Je n'ai que faire de vos services, maître Courtin, répondit Jean Oullier.

— Et pourquoi cela? demanda le métayer.

— Parce que je suis sûr que vos services cacheraient une trahison.

— Ainsi vous refusez de m'entendre?

— Je refuse, répliqua brutalement le garde-chasse.

— Et tu as tort, dit à demi-voix le cabaretier, auquel la rudesse franche et loyale de son compagnon semblait une fausse manœuvre

— Eh bien, alors, reprit lentement Courtin, si malheur arrive aux habitants du château de Souday, n'en accusez que vous, gars Oullier.

Il y avait évidemment une intention extensive dans la façon dont Courtin avait prononcé le mot *habitants*; au nombre des *habitants*, les *hôtes* étaient certainement compris. Jean Oullier ne put se méprendre à cette intention, et, malgré sa force d'âme habituelle, il devint fort pâle.

Il regretta de s'être si fort avancé; mais il était dangereux de revenir sur sa détermination première.

Si Courtin avait des soupçons, cette reculade ne ferait que les confirmer.

Oullier s'appliqua donc à maîtriser son émotion, et se rassit en tournant le dos à Courtin de l'air le plus indifférent du monde. Son attitude était si dégagée, que Courtin, tout matois qu'il était, s'y laissa prendre.

Il ne sortit donc pas avec la précipitation qui eût dû naturellement suivre sa réplique; il fouilla longtemps dans sa bourse de cuir pour y chercher la menue monnaie qui devait payer son café.

Aubin Courte-Joie comprit ce retard, et profita du moment pour prendre la parole.

— Mon Jean, dit-il en s'adressant à Oullier avec une bonhomie parfaite, mon Jean, il y a longtemps que nous sommes des amis et que nous suivons la même route, j'espère: voilà deux jambes de bois qui le prouvent! eh bien, je ne crains pas de te dire, devant M. Courtin, que tu as tort, entends-tu? Tant qu'une main est fermée, il n'y a qu'un fou qui puisse dire : « Je sais ce qu'elle contient » Certes, M. Courtin, continua Aubin Courte-Joie en insistant sur le titre qu'il donnait au maire de la Logerie, certes, M. Courtin n'a pas été des nôtres; mais il n'a pas été contre nous non plus; il a été pour lui; voilà tout ce qu'on peut lui reprocher. Mais, aujourd'hui que les querelles sont mortes; aujourd'hui qu'il n'y a plus ni bleus ni chouans; aujourd'hui que nous sommes sous la paix, Dieu merci, que t'importe la couleur de sa cocarde? Et par ma foi, si M. Courtin a, comme il dit, de bonnes choses à te communiquer, pourquoi ne pas les entendre, ces bonnes choses?

Jean Oullier haussa les épaules d'un air d'impatience.

— Vieux renard! pensa Courtin, trop bien renseigné sur ce qui se passait pour se laisser abuser par les fleurs de rhétorique pacifique dont Aubin Courte-Joie jugeait à propos d'émailler son discours.

Mais, tout haut :

— D'autant mieux, ajouta-t-il, que la politique n'est pour rien dans ce dont je voulais l'entretenir

— Là, tu le vois bien, dit Courte-Joie; rien n'empêche que tu ne devises avec M. le maire. Allons, allons, fais-lui place auprès de toi, et vous jaserez tout à votre aise.

Tout cela ne détermina point Jean Oullier à faire meilleure mine à Courtin, ni même à se tourner de son côté

Seulement, il ne se leva point — ce qui était à craindre — en sentant le métayer prendre place près de lui

— Gars Oullier, dit Courtin en manière de préambule, m'est avis que les bonnes causeries sont celles qui sont bien arrosées. « Le vin, c'est du miel sur les mots, » disait notre curé. . non pas au prône; mais ça n'empêchait pas son dire d'être une vérité. Si nous buvions une bouteille, peut-être cela ferait-il germer mes paroles.

— Comme il vous plaira, répondit Jean Oullier, qui, tout en éprouvant une profonde répugnance à trinquer avec Courtin, n'en regardait pas moins le sacrifice qu'il faisait comme nécessaire à la cause à laquelle il s'était dévoué

— Avez-vous du vin? demanda Courtin à Mariette.

— Ah! par exemple, répondit celle-ci, si nous avons du vin? en voilà une belle demande!

— Mais du bon, je veux dire; du vin cacheté.

— Du vin cacheté, on en a, fit Mariette avec un mouvement d'orgueil; seulement, il vaut quarante sous la bouteille

— Bah ! reprit Aubin, qui s'était assis de l'autre côté de la cheminée pour saisir au passage, s'il était possible, quelques mots des confidences que Courtin allait faire au garde. M. le maire est un homme qui a de quoi, petiote, et quarante sous ne l'empêcheront point de payer sa redevance à madame la baronne Michel.

Courtin regretta de s'être tant avancé ; si des temps comme ceux de la grande guerre allaient revenir, par malheur, il était peut-être dangereux de passer pour être trop riche.

— De quoi ! reprit-il, de quoi ! comme vous y allez, gars Aubin ! Oui, certes, j'ai de quoi payer mon fermage ; mais, mon fermage payé, croyez que je me tiens pour bien heureux quand j'ai joint les deux bouts. La v'là, ma richesse !

— Que vous soyez riche ou pauvre, ce ne sont point nos affaires, répondit Jean Oullier. Voyons, qu'avez-vous à me dire ? Et dépêchons !

Courtin prit la bouteille que lui présentait Mariette, essuya soigneusement le goulot avec sa manche, versa quelques gouttes de vin dans son verre, remplit celui de Jean Oullier, puis le sien, trinqua et, dégustant lentement sa boisson :

— Ils ne sont pas à plaindre, dit-il en faisant claquer sa langue contre son palais, ceux qui, tous les jours, en boivent de semblable.

— Surtout s'ils le boivent avec une conscience calme et tranquille, répondit Jean Oullier ; car, à mon avis, c'est ce qui fait le vin bon.

— Jean Oullier, reprit Courtin sans s'arrêter à la réflexion philosophique de son interlocuteur, et en se penchant sur le foyer de façon à n'être entendu que de celui auquel il s'adressait, Jean Oullier, vous me gardez rancune et vous avez tort, là, parole d'honneur, c'est moi qui vous le dis.

— Prouvez-le, et je vous croirai. Voilà la confiance que j'ai en vous.

— Je ne vous veux pas de mal ; je me veux du bien à moi-même, comme disait tout à l'heure Aubin Courte-Joie, qui est un homme de jugement, et c'est tout ; ce n'est point là un grand crime, il me semble. Je m'occupe de mes petites affaires, sans me mêler beaucoup de celles des autres, parce que je me dis : « Mon bonhomme, si, au terme de Pâques ou à celui de Noël, tu n'as pas ton argent prêt dans ton boursicot, le roi, qu'il s'appelle Henri V ou Louis-Philippe, ne s'en souciera pas plus que son fisc, et tu recevras un papier à son image ; ce qui sera bien de l'honneur pour toi, mais ce qui te coûtera cher. Laisse donc Henri V et Louis-Philippe s'arranger comme il leur plaira, et songe à toi. » Vous, vous raisonnez autrement, je le sais, c'est votre affaire ; je ne vous blâme point et ne puis tout au plus que vous plaindre.

— Gardez votre pitié pour d'autres, maître Courtin, repartit Jean Oullier avec hauteur ; je n'en ai souci, je vous jure, non plus que je n'avais souci de vos confidences.

— Quand je dis *je vous plains*, mon gars Oullier, c'est de votre maître aussi bien que de vous que je veux parler. M. le marquis est un homme que je vénère ; il s'est fait massacrer dans la grande guerre. Eh bien, qu'y a-t-il gagné ?

— Maître Courtin, vous aviez dit que vous ne parleriez pas politique ; voilà déjà que vous manquez à votre parole, il me semble.

— Oui, je l'ai dit, c'est vrai ; mais ce n'est pas ma faute si, dans ce satané pays, la politique est si bien entortillée à nos affaires, que l'une ne va plus sans les autres ! Je vous disais donc, mon gars Oullier, que M. le marquis était un homme que je vénère et que cela me fait deuil, grand deuil, de le voir écrasé par un tas d'enrichis, lui qui jadis marchait le premier de la province.

— S'il est content de son sort, que vous importe ? répondit Jean Oullier. Vous ne l'avez pas entendu se plaindre, et il ne vous a pas demandé d'argent à emprunter ?

— Que diriez-vous d'un homme qui vous proposerait de rendre au château de Souday toute la fortune, toute la richesse qui en sont sorties ? Voyons, dit Courtin sans s'arrêter aux duretés de son interlocuteur, pensez-vous que cet homme serait votre ennemi, et ne vous semble-t-il pas que M. le marquis lui devrait une fière reconnaissance ?... Là, répondez carrément, comme on vous parle.

— Assurément, si c'était par des moyens honnêtes qu'il voulût faire tout cela, l'homme dont vous parlez ; mais j'en doute.

— Des moyens honnêtes ! Est-ce qu'on oserait vous en proposer d'autres, Jean Oullier ? Tenez, mon gars, je suis franc comme jonc et je n'y vais pas par quatre chemins : je peux faire, moi qui vous parle, que les mille et les cents deviennent plus communs au château de Souday que les écus de cinq livres ne le sont aujourd'hui ; seulement...

— Seulement, quoi ? Voyons ! Ah ! voilà où le bât vous blesse, n'est-ce pas ?

— Seulement, dame, il faudrait que j'y trouvasse mon profit, moi.

— Si l'affaire est bonne, ça serait juste et l'on vous y ferait votre part.

— N'est-ce pas, donc ! et ce que je demande pour pousser à la roue, c'est bien peu de chose.

— Mais encore qu'est-ce que vous demandez ? répliqua Jean Oullier, qui devenait à son tour très curieux de connaître la pensée de Courtin.

— Oh ! mon Dieu ! c'est simple comme bonjour ! Je voudrais d'abord qu'on s'arrangeât de façon à ce que je n'aie plus à renouveler le bail, ni à payer le fermage pour la métairie que j'occupe pour douze années encore.

— C'est-à-dire qu'on vous en ferait cadeau ?

— Si M. le marquis le voulait, je ne le refuserais pas, vous comprenez ; non, je ne suis pas si fort ennemi de moi-même.

— Mais comment cela s'arrangerait-il ? Votre métairie appartient au fils Michel ou à sa mère ; je n'ai point entendu dire qu'ils voulussent la vendre. Comment pourrait-on vous donner ce qui ne nous appartient pas ?

— Bon ! continua Courtin ; mais, si je me mêlais de l'affaire que je vous propose, peut-être que cette métairie ne tarderait pas à vous appartenir, ou à peu près, et alors l'affaire serait facile. Qu'en dites-vous ?

— Je dis que je ne vous comprends pas, maître Courtin.

— Farceur !... Ah ! c'est que c'est un beau parti que notre jeune homme ! Savez-vous que, outre la Logerie, il a encore la Coudraie, les moulins de la Ferronnerie, les bois de Gervaise, et que tout cela, bon an mal an, donne bien huit mille pistoles ? Savez-vous que la vieille baronne lui en réserve autant, après sa mort, bien entendu ?

— Qu'est-ce que le fils Michel, dit Oullier, a de commun avec M. le marquis de Souday, et en quoi la fortune de votre maître peut-elle intéresser le mien ?

— Allons, voyons, jouons franc jeu, mon gars Oullier. Pardine ! vous n'avez pas été sans vous apercevoir que notre monsieur est amoureux d'une de vos demoiselles, et fièrement encore ! Laquelle, je n'en sais rien ; mais que M. le marquis dise un mot, qu'il me baille un bout d'écrit, par rapport à la métairie ; une fois mariée, la jeune fille — elles sont fines comme des mouches ! — mènera son mari à sa guise et aura de lui tout ce qu'elle voudra ; celui-ci n'aura garde de lui refuser quelques méchants arpents, surtout lorsqu'il s'agira de les donner à un homme envers lequel, de son côté, il sera reconnaissant tout plein. Alors, je fais mon affaire et la vôtre. Nous n'avons qu'un obstacle, voyez-vous, c'est la mère ; eh bien, je m'en charge, moi, de lever cet obstacle, ajouta Courtin en se penchant sur Jean Oullier.

Celui-ci ne répondit pas ; mais il regarda fixement son interlocuteur.

— Oui, continua le maire de la Logerie, lorsque nous le voudrons tous, madame la baronne n'aura rien à nous refuser. Vois-tu, mon Oullier, ajouta Courtin en frappant amicalement sur la cuisse de son interlocuteur, j'en sais long sur le compte de M. Michel.

— Eh bien, alors, qu'avez-vous besoin de nous ? qui vous empêche d'exiger d'elle, et tout de suite, ce dont vous avez ambition ?

— Ce qui m'en empêche, c'est qu'il faudrait qu'au dire d'un enfant qui, tout en gardant ses brebis, a entendu conclure le marché, je pusse ajouter le témoignage de celui qui, dans le bois de la Chabotière, a vu recevoir le prix du sang. Et ce témoignage, tu sais bien qui peut le donner, toi, gars Oullier ? Le jour où nous ferons cause commune, la baronne deviendra souple comme une poignée de lin. Elle est avare, mais elle est encore plus fière : la crainte d'un déshonneur public, des jaseries du pays, la rendra tout plein accommodante. Elle trouvera qu'après tout, mademoiselle de Souday, si pauvre et si bâtarde qu'elle soit, vaut bien le fils du baron Michel, dont le grand-père était un paysan comme nous, et dont le père était... suffit !... Votre demoiselle sera riche ; notre jeune homme sera heureux ; moi, je serai bien aise. Qu'est-ce qu'il y a à opposer à tout cela ? Sans compter que nous serons amis, mon gars Oullier, et, vanité à part, tout en ambitionnant votre amitié, je crois que la mienne a bien son prix.

— Votre amitié ?... répondit Jean Oullier, qui avait peine à réprimer l'indignation qu'excitait en lui la singulière proposition que venait de lui faire Courtin.

— Oui, mon amitié, dit celui-ci. Tu as beau hocher la tête, c'est comme cela. Je t'ai dit que j'en savais autant que pas un sur la vie de défunt M. Michel ; j'aurais pu ajouter que j'en sais plus que personne sur sa mort. J'étais un des rabatteurs de la traque où il fut tué, et ma place dans le rang m'amenait juste en face de son poste. J'étais bien jeune, et déjà j'avais l'habitude — que Dieu me la conserve ! — de ne jaser quand mon intérêt voulait que je le fisse. Maintenant, comptes-tu pour rien les services que ton parti pourrait attendre de moi, lorsque mon intérêt me rangerait de votre bord ?

— Maître Courtin, répondit Jean Oullier en fronçant le

sourcil, je n'ai aucune influence sur les déterminations de M. le marquis de Souday ; mais, si j'en avais une, si petite qu'elle fût, jamais cette métairie n'entrerait dans la famille, et, y entrât-elle, jamais elle ne servirait à payer la trahison !

— De grands mots que tout cela, fit Courtin.

— Non ; si pauvres que soient mesdemoiselles de Souday, jamais je ne voudrais pour elles du jeune homme dont vous me parlez ; si riche que soit ce jeune homme, et portât-il un autre nom que le sien, jamais mademoiselle de Souday ne devrait acheter une alliance par une bassesse.

— Tu appelles cela une bassesse, toi ? Moi, je n'y vois qu'une bonne affaire.

maître Courtin. D'ailleurs, la récompense que j'aurais à vous proposer, si elle était proportionnée à ce qu'ils pourraient attendre de vous, serait si peu de chose, que ce n'est pas la peine d'en parler

— Eh ! eh ! qui sait ? Tu ne te doutais guère, mon gars, que je connusse l'affaire de la Chabotière ! Peut-être je t'étonnerais bien si je te disais tout ce que je sais.

Jean Ollier eut peur de paraître effrayé.

— Tenez, dit-il à Courtin, en voilà assez. Si vous voulez vous vendre, adressez-vous à d'autres. De semblables marchés me répugneraient, quand bien même je serais en mesure de les faire. Ils ne me regardent pas, Dieu merci !



Il fouilla longtemps dans sa bourse de cuir.

— Pour vous, c'est possible ; mais, pour ceux dont je suis le serviteur, acheter l'alliance de M. Michel par un accord avec vous, ce serait pis qu'une bassesse, ce serait une infamie.

— Jean Oullier, prends garde ! Je veux rester bon enfant, sans trop m'inquiéter de l'étiquette que tu mets sur mes sacs. Je suis venu à toi dans de bonnes intentions ; tâche qu'il ne m'en soit pas venu de mauvaises lorsque je sortirai d'ici.

— Je ne me soucie pas plus de vos menaces que de vos avances, maître Courtin, tenez-vous-le pour dit, et, s'il faut absolument vous le répéter, eh bien, on vous le répétera !

— Encore une fois, Jean Oullier, écoute-moi Je te l'ai avoué, je veux être riche ; c'est ma marotte, comme c'est la tienne d'être fidèle comme un chien à des gens qui s'inquiètent moins de toi que tu ne t'inquiètes de ton basset ; j'avais imaginé que je pouvais être utile à ton maître, j'avais espéré qu'il ne laisserait pas un tel service sans récompense. C'est impossible, me dis-tu ? N'en parlons plus. Mais, si les nobles que tu sers voulaient, eux, se montrer reconnaissants à ma guise, j'aimerais à les obliger plutôt que les autres, je tenais à te le dire encore.

— Parce que vous espériez que les nobles vous payeraient plus cher que les autres, n'est-ce pas ?

— Sans doute, mon Jean Oullier, je ne fais pas le fier avec toi, c'est cela même, tu l'as dit ; et, comme tu le disais aussi tout à l'heure, s'il faut te le répéter, on te le répétera.

— Je ne sers point d'intermédiaire à de tels marchés,

— C'est votre dernier mot, Jean Oullier ?

— Mon premier et mon dernier. Suivez votre chemin, maître Courtin, et laissez-nous dans le nôtre.

— Eh bien, tant pis, dit Courtin en se levant ; car, foi d'homme, j'aurais été bien aise de marcher avec vous autres.

En achevant ces paroles, Courtin se leva, fit un signe de tête à Jean Oullier et sortit.

A peine avait-il passé le seuil de la porte, qu'Aubin Courte-Joie, trottant sur ses deux jambes de bois, se rapprocha de Jean Oullier.

— Tu as fait une sottise, dit-il à voix basse.

— Que fallait-il faire ?

— Le conduire à Louis Renaud ou à Gaspard ; ils l'eussent acheté.

— Qui ? ce méchant traître ?

— Mon Jean, en 1815, quand j'étais maire, j'ai été à Nantes, j'ai vu là un homme que l'on appelait ***, qui était ou avait été ministre, et je lui ai entendu dire deux choses que j'ai retenues : la première, que ce sont les traîtres qui font et défont les empires ; la seconde, que la trahison est la seule chose en ce monde qui ne se mesure pas à la taille de celui qui la fait.

— Que me conseilles-tu, à présent ?

— De le suivre et de veiller sur lui.

Jean Oullier réfléchit un instant.

Puis, se levant à son tour :

— Je crois, par ma foi, que tu pourrais bien avoir raison.

Et il sortit tout soucieux.

XIX

LA FOIRE DE MONTAIGU

L'état d'effervescence des esprits dans l'ouest de la France ne prenait pas le gouvernement au dépourvu.

La foi politique était devenue trop tiède pour qu'une insurrection qui embrassait une si vaste étendue de territoire, pour qu'un complot qui supposait tant de conjurés demeurât longtemps secret.

Bien avant l'apparition de Madame sur les côtes de Provence, on était renseigné à Paris sur le mouvement qui se préparait ; des mesures de répression promptes et vigoureuses avaient été concertées ; du moment où il devint évident que la princesse s'était dirigée vers les provinces de l'ouest, il ne s'agissait plus que de les mettre à exécution, que d'en confier la direction à des hommes sûrs et habiles.

Les départements dont on craignait le soulèvement avaient été divisés en autant d'arrondissements militaires qu'ils comptaient de sous-préfectures.

Chacun de ces arrondissements, commandé par un chef de bataillon, était le centre de plusieurs cantonnements secondaires, commandés par des capitaines autour desquels des détachements plus faibles encore, commandés par des lieutenants ou des sous-lieutenants, servaient de grand'gardes et s'avançaient dans l'intérieur des terres aussi loin que la facilité des communications pouvait le permettre.

Montaigu, placé dans l'arrondissement de Clisson, avait sa garnison, qui consistait en une compagnie du 32e régiment de ligne.

Le jour où s'étaient passés les événements que nous venons de raconter, cette garnison avait été renforcée de deux brigades de gendarmerie arrivées de Nantes le matin même, et d'une vingtaine de chasseurs à cheval.

Les chasseurs à cheval avaient servi d'escorte à un officier général de la garnison de Nantes qui était en tournée pour inspecter les détachements.

Cet officier général était le général Dermoncourt.

L'inspection de la garnison de Montaigu étant terminée, Dermoncourt, vieux soldat aussi intelligent qu'énergique, pensa qu'il ne serait pas hors de propos de passer l'inspection de ceux qu'il appelait ses vieux amis les Vendéens, et qu'il avait aperçus en rangs si pressés sur la place et dans les rues de Montaigu.

Il se dépouilla de son uniforme, revêtit des habits bourgeois et descendit au milieu de la foule, accompagné d'un membre de l'administration civile qui se trouvait à Montaigu en même temps que lui.

Quoique toujours sombre, l'attitude de la population restait calme.

La foule s'ouvrait sur le passage des deux messieurs, et, bien que la tournure martiale du général, son épaisse moustache noire malgré ses soixante-cinq ans, sa figure balafrée, et aussi l'air suffisant de son acolyte les désignassent à la curiosité pénétrante de la multitude et rendissent leur déguisement à peu près inutile, pas une manifestation hostile ne signala leur promenade.

— Allons ! allons ! dit le général, mes vieux amis les Vendéens ne sont pas trop changés, et je les retrouve aussi peu communicatifs que je les ai laissés, il y a tantôt trente-huit ans.

— Ils me semblent, à moi, d'une indifférence de bon augure, repartit l'administrateur d'un ton important. Les deux mois que je viens de passer à Paris, et pendant lesquels chaque jour avait son émeute, m'ont donné quelque expérience en semblable matière, et je crois pouvoir affirmer que ce ne sont point là les allures d'un peuple qui se prépare à l'insurrection. Voyez donc, mon cher général : peu ou point de groupes, pas un seul orateur en plein vent, nulle animation, nulle rumeur, un calme parfait ! Allons donc ! ces gens-là songent à leur petit commerce et pas à autre chose, c'est moi qui vous en réponds.

— Vous avez raison, mon cher monsieur, et je suis parfaitement de votre avis : ces braves gens, comme vous les appelez, ne songent absolument qu'à leur petit commerce ; mais ce commerce, c'est la façon la plus avantageuse de détailler les balles de plomb et les lames de sabre qui forment leur fond de boutique pour le quart d'heure et qu'ils comptent nous repasser le plus tôt possible.

— Croyez-vous ?

— Je ne le crois pas, j'en suis sûr. Si l'élément religieux ne manquait pas, très heureusement pour nous, à cette nouvelle levée de boucliers et ne me faisait penser qu'elle ne peut pas être générale, je vous répondrais hardiment qu'il n'est pas un des gaillards que vous voyez là en veste de bure, en culotte de toile et en sabots qui n'ait son poste, son rang, son numéro dans un des bataillons qu'enrégimentent messieurs les nobles.

— Quoi ! les mendiants aussi ?

— Oui, les mendiants surtout. Ce qui caractérise cette guerre, mon cher monsieur, c'est que nous avons affaire à un ennemi qui est partout et n'est nulle part ; vous le cherchez, et vous n'apercevez qu'un paysan comme ceux-ci, qui vous salue, qu'un mendiant qui vous tend la main, qu'un colporteur qui vous offre sa marchandise, qu'un musicien qui vous écorche les oreilles avec sa trompette, qu'un charlatan qui débite sa drogue, qu'un petit pâtre qui vous sourit, qu'une femme qui allaite son enfant sur le seuil de sa chaumière, qu'un buisson parfaitement honnête et parfaitement inoffensif qui se penche sur le chemin ; vous passez sans méfiance. Eh bien, paysan, pâtre, mendiant, musicien, charlatan, femme, colporteur, sont autant d'adversaires ! le buisson lui-même en est un ! Les uns, rampant dans les genêts, vous suivront comme votre ombre, remplissant leur métier d'espions infatigables, et, à la moindre manœuvre suspecte, avertiront ceux que vous poursuivez longtemps avant que vous puissiez les surprendre ; les autres auront ramassé dans un fossé sous les ronces, dans un sillon sous les herbes de la friche, un long fusil rouillé, et, si vous en valez la peine, vous suivront comme les premiers jusqu'à ce qu'ils trouvent l'occasion bonne et la portée favorable. Ils sont fort avares de leur poudre. Le buisson vous enverra un coup de fusil, et, si vous avez la chance que le buisson manque son coup, lorsque vous en sonderez les profondeurs, vous ne trouverez qu'un buisson, c'est-à-dire des branches, des épines et des feuilles. Voilà comme ils sont inoffensifs dans ce pays, mon cher monsieur.

— N'exagérez-vous pas un peu, général ? dit l'officier civil d'un air de doute.

— Pardieu ! nous pouvons en tenter l'expérience, monsieur le sous-préfet. Nous voici au milieu d'une foule parfaitement pacifique ; nous n'avons autour de nous que des amis, des Français, des compatriotes, eh bien ! faites seulement arrêter l'un de ces hommes !

— Qu'arriverait-il donc si je l'arrêtais ?

— Il arriverait que l'un d'eux que nous ne connaissons pas, peut-être ce jeune gars en veste blanche, peut-être ce mendiant qui mange de si bon appétit sur le seuil de cette porte, et qui se trouverait être Diot Jambe-d'argent, Bras-de-fer ou tout autre chef de bande, se lèverait et ferait un signe ; qu'à ce signe, douze ou quinze cents bâtons qui se promènent fondraient sur notre tête, et qu'avant que mon escorte eût pu venir à notre aide, nous serions moulus comme deux gerbes de blé sous le fléau. Vous ne me semblez pas convaincu ? Allons, décidément, vous voulez en faire l'expérience.

— Si fait, si, je vous crois, général, s'écria le sous-préfet avec vivacité. Pas de mauvaise plaisanterie, diable ! depuis que vous m'avez éclairé sur leurs intentions, toutes ces figures me semblent rembrunies de moitié ; je leur trouve l'air de vrais coquins.

— Allons donc ! ce sont de braves gens, de très braves gens ; seulement, il faut savoir les prendre, et, malheureusement, cela n'est pas donné à tous ceux qu'on leur envoie, dit le général avec un sourire narquois. Voulez-vous avoir un échantillon de leur conversation ? Vous êtes, vous avez été ou vous avez dû être avocat ; je gage que jamais vous n'avez rencontré parmi vos confrères un gaillard aussi habile à parler sans rien dire que le sont ces gens-là. — Hé ! gars, continua le général en s'adressant à un paysan de trente-cinq à quarante ans, qui tournait autour d'eux en examinant avec curiosité une galette qu'il tenait à la main, Hé ! gars, indiquez-moi donc où l'on vend de ces beaux gâteaux comme vous en avez là et dont la mine seule m'affriande.

— On ne les vend pas, monsieur ; on les donne.

— Peste ! mais voilà qui me décide, j'en veux un.

— C'est bien curieux, dit le paysan, c'est bien curieux tout de même qu'on donne ainsi de bonne galette de blé blanc que l'on pourrait si bien vendre !

— Oui, c'est assez singulier ; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que le premier individu sur lequel nous tombons, non seulement réponde à nos questions, mais encore aille au devant de celles que nous pourrions lui adresser. Montrez-moi donc votre galette, mon brave homme.

Le général examina à son tour l'objet que lui remit le paysan.

C'était un simple gâteau de farine et de lait ; seulement avant la cuisson, on avait, avec un couteau, dessiné une croix et quatre barres parallèles sur la croûte.

— Diable ! mais c'est d'autant plus agréable de recevoir un semblable cadeau qu'il réunit l'utile à l'agréable ; cela doit être un rébus, ce joli petit dessin. Dites-moi donc, mon brave, qui vous a donné ce gâteau ?

— On ne me l'a pas donné, on se méfie de moi.

— Ah ! vous êtes patriote ?

— Je suis maire de ma commune, je tiens pour le gouvernement. J'ai vu une femme en remettre de semblables à des gens de Machecoul, et cela, sans qu'ils les lui deman-

dassent, sans qu'ils lui offrissent rien en échange. Alors, je l'ai priée de m'en vendre, elle n'a pas osé me refuser. J'en ai pris deux, j'en ai mangé un devant elle, et j'ai mis l'autre, que voici, dans ma poche.

— Et voulez-vous me le céder, mon brave homme? Je fais collection de rébus, et celui-là m'intéresse.

— Je puis vous le donner ou vous le vendre, comme vous voudrez.

— Ah ! ah ! fit Dermoncourt en regardant son interlocuteur avec plus d'attention qu'il ne l'avait fait jusqu'alors ; je crois te comprendre. Tu peux donc expliquer ces hiéroglyphes?

— Peut-être, et, à coup sûr, vous fournir d'autres renseignements qui ne sont pas à dédaigner.

— Mais tu veux qu'on te paye?

— Sans doute, reprit effrontément le paysan.

— C'est ainsi que tu sers le gouvernement qui t'a nommé maire?

— Parbleu ! le gouvernement n'a pas mis un toit de tuiles à ma maison, il n'a pas changé les murs de bauge en murs de pierre ; elle est couverte de paille, bâtie de bois et de terre : cela s'enflamme tout de suite, brûle vite, et il ne reste rien que des cendres. Qui risque gros doit gagner gros : car tout cela, vous entendez bien, peut être brûlé en une nuit.

— Tu as raison. Allons, monsieur l'administrateur, voici qui rentre dans vos attributions. Grâce à Dieu, je ne suis qu'un soldat, et la marchandise doit être payée quand on me la livre. Payez donc et livrez-la moi.

— Faites vite, dit le métayer ; car de tous côtés on nous observe.

En effet, les paysans s'étaient rapprochés peu à peu du groupe formé par les deux messieurs et par leur compatriote. Sans autre motif apparent que la curiosité qu'excitent toujours les étrangers, ils avaient fini par former un cercle assez compact autour des trois personnages.

Le général s'en aperçut.

— Mon cher, dit-il tout haut en s'adressant au sous-préfet, je ne vous engage point à vous fier à la parole de cet homme ; il vous vend deux cents sacs d'avoine à dix-neuf francs le sac ; reste à savoir s'il vous les livrera. Donnez-lui des arrhes et qu'il vous signe une promesse.

— Mais je n'ai ni papier ni crayon, dit le sous-préfet, qui comprenait l'intention du général.

— Allez à l'hôtel, morbleu ! — Voyons, continua le général, y en a-t-il d'autres ici qui aient de l'avoine à vendre? Nous avons des chevaux à nourrir.

Un paysan répondit affirmativement, et, pendant que le général discutait du prix avec lui, le sous-préfet et l'homme à la galette purent s'éloigner sans trop exciter l'attention.

Cet homme, nos lecteurs ont dû s'en douter, n'était autre que Courtin.

Tâchons d'expliquer les manœuvres que Courtin avait exécutées depuis le matin.

Après l'entretien qu'il avait eu avec son jeune maître, Courtin avait longuement réfléchi.

Il lui avait semblé qu'une dénonciation pure et simple n'était pas ce qui pouvait être le plus profitable à ses intérêts.

Il pouvait se faire que le gouvernement laissât sans récompense ce service d'un de ses agents subalternes. L'acte restait dangereux sans profit ; car Courtin attirait sur lui l'inimitié des royalistes, si nombreux dans le canton.

C'est alors qu'il avait imaginé le petit plan que nous l'avons vu communiquer à Jean Oullier.

Il espérait, en servant les amours du jeune baron, en en tirant un lucre raisonnable, se concilier la bienveillance du marquis de Souday, dont il pensait qu'un semblable mariage devait être toute l'ambition, et arriver, au moyen de cette bienveillance, à se faire payer bien cher un silence qui sauvegarderait la tête qui, s'il ne s'était pas trompé, devait être si précieuse au parti royaliste.

Nou avons vu comment Jean Oullier avait reçu les avances de Courtin. Alors, celui-ci, manquant ce qui lui semblait une excellente affaire, s'était décidé à se contenter d'une médiocre et s'était retourné du côté du gouvernement.

XX

L'ÉMEUTE

Une demi-heure après la conférence du sous-préfet et de Courtin, un gendarme parcourait les groupes, cherchant le général, qu'il trouva causant très intimement avec un respectable mendiant couvert de haillons ; le gendarme dit quelques mots à l'oreille du général, et celui-ci revint précipitamment à l'hôtel du *Cheval-Blanc*.

Le sous-préfet l'attendait à la porte.

— Eh bien? demanda le général en voyant l'air satisfait du fonctionnaire public.

— Ah ! général, grande nouvelle et bonne nouvelle ; répondit celui-ci.

— Voyons un peu cela.

— L'homme à qui j'ai eu affaire est véritablement très-fort.

— La belle nouvelle ! ils le sont tous, très forts ! Le plus niais d'entre eux en remontrerait à M. de Talleyrand. Que vous a-t-il dit, l'homme très fort?

— Il a vu arriver avant-hier au soir, au château de Souday, le comte de Bonneville déguisé en paysan et, avec lui, un autre petit paysan qui lui a paru être une femme.

— Eh bien, après?

— Eh bien, général, il n'y a pas de doute.

— Achevez, monsieur le sous-préfet ! vous voyez mon impatience, dit le général du ton le plus calme.

— Je veux dire qu'à mon avis, il n'y a point de doute que cette femme ne soit celle qui nous est signalée, c'est-à-dire la princesse.

— Qu'il n'y ait pas doute pour vous, soit ; mais il y a doute pour moi.

— Pourquoi cela, général?

— Parce que, moi aussi, j'ai reçu des confidences.

— Volontaires ou involontaires?

— Est-ce qu'on en sait quelque chose avec ces gens-là !

— Bah !

— Mais, enfin, que vous a-t-on dit?

— On ne m'a rien dit.

— Eh bien, alors?

— Eh bien, alors, quand je vous ai quitté, j'ai continué mon marché d'avoine.

— Oui ; ensuite?

— Ensuite, le paysan auquel je m'étais adressé m'a demandé des arrhes ; c'était trop juste. Moi, de mon côté, je lui ai demandé un reçu ; c'était plus juste encore. Il a voulu l'aller écrire chez un marchand quelconque. « Bah ! lui ai-je dit, voilà un crayon, vous avez bien un bout de papier sur vous ; mon chapeau vous servira de table. » Il a déchiré une lettre, m'a donné son reçu, et le voici. Lisez.

Le sous-préfet prit le papier et lut :

« Reçu de M. Jean-Louis Robier la somme de cinquante francs, à compter sur trente sacs d'avoine que je m'engage à lui livrer le 28 courant,

« Ce 14 mai 1832.

« F. TERRIEN. »

— Eh bien, observa le sous-préfet, je ne vois là aucun renseignement, moi.

— Tournez le papier, s'il vous plaît.

— Ah ! ah ! fit le sous-préfet.

Le papier que tenait le fonctionnaire public était la moitié d'une lettre déchirée par le milieu. Au verso, il lut les lignes suivantes :

. . . arquis,
. . . . ois à l'instant la nouvelle
. . . . celle que nous attendons
. . . . à Beaufays le 26 au soir.
. . . . officiers de votre division
. . . . présentés à Madame.
. . . . votre monde sous la main.
. . . . respectueux.
. . . oux.

— Ah ! diable, fit le sous-préfet, c'est tout simplement l'annonce d'une prise d'armes que vous me communiquez là ; car il est facile de reconstruire ce qui manque.

— On ne peut plus facile, dit le général.

Puis à voix basse :

— Peut-être trop facile même.

— Ah çà ! que me disiez-vous donc? fit le fonctionnaire public, de la finesse de ces gens-là ; mais, au contraire, ils me semblent d'une innocence qui me confond.

— Attendez donc ! dit Dermoncourt ; ce n'est pas tout.

— Ah ! ah !

— Après avoir quitté mon marchand d'avoine, j'ai abordé un mendiant, une espèce d'idiot. Je lui ai parlé du bon Dieu, de ses saints, de la Vierge, du sarrasin, de la récolte des pommes, — remarquez que les pommiers sont en fleur — et j'ai fini par lui demander s'il voulait nous servir de guide pour nous conduire au Loroux, où nous devions, vous vous le rappelez, aller faire un tour. « Je ne peux pas, m'a répondu mon idiot d'un air malin. —Pourquoi cela? lui ai-je demandé de l'air le plus bête que j'ai pu. — Parce que je suis commandé, m'a-t-il dit, pour conduire une belle dame et deux messieurs comme vous, du Puy-Laurens à la Flocelière.

— Ah ! diable ! cela se complique, il me semble.

— Au contraire, cela s'éclaircit.

— Expliquez-vous.

— Les confidences qui viennent sans qu'on les appelle, dans ce pays où il est si difficile de les obtenir quand on

les cherche, me paraissent des pièges assez grossiers pour qu'un vieux renard comme moi ne donne pas dedans. La duchesse de Berry, si duchesse de Berry il y a, ne peut être à la fois à Souday, à Beaufays et à Puy-Laurens. Voyons, que vous en semble, mon cher sous-préfet ?

— Dame, répondit le fonctionnaire public en se grattant l'oreille, je crois qu'elle a pu être ou pourra être tour à tour dans les trois endroits, et, ma foi, sans aller courir au gîte où elle était ou au gîte où elle sera, j'irais tout droit à la Flocellière, c'est-à-dire à l'endroit où votre idiot la signale aujourd'hui.

— Vous êtes un mauvais limier, mon cher, dit le général. Le seul renseignement exact que nous ayons reçu est celui de ce drôle qui nous a donné de la galette et que vous avez amené ici.

— Mais les autres ?

— Je parierais mes épaulettes de général contre des épaulettes de sous-lieutenant que les autres nous sont envoyés par quelque madré compère qui avait vu M. le maire causer avec nous, et qui avait intérêt à nous faire prendre le change. En chasse donc, mon cher sous-préfet, et occupons-nous de Souday, si nous ne voulons pas faire buisson creux.

— Bravo ! s'écria le sous-préfet ; je craignais d'avoir fait un pas de clerc, mais ce que vous me dites me rassure.

— Qu'avez-vous fait ?

— Eh bien, ce maire, j'ai là son nom : il s'appelle Courtin et est maire d'un petit village qu'on nomme la Logerie.

— Je connais cela ; nous avons failli y prendre Charette, il y a tantôt trente-sept ans.

— Eh bien, cet homme m'a désigné un individu qui pouvait nous servir de guide, et qu'en tout cas il était prudent d'arrêter afin qu'il ne retournât point au château pour donner l'alarme.

— Et cet homme ?

— C'est l'intendant du marquis, son garde. Voici son signalement.

Le général prit un papier et lut :

« Cheveux grisonnants et courts, front bas, yeux noirs et vifs, sourcils hérissés, nez orné d'une verrue, avec du poil dans les narines, favoris encadrant le visage, chapeau rond, veste de velours, gilet et culotte pareils, guêtres et ceinture en cuir. Signes particuliers : un chien d'arrêt braque de poil marron. — La seconde incisive de gauche cassée. »

— Bon ! s'écria le général ; mon marchand d'avoine trait pour trait ! maître Terrien, qui ne s'appelle pas plus Terrien, j'en répondrais, que je ne m'appelle Barrabas.

— Eh bien, général, vous pourrez vous en assurer tout à l'heure.

— Comment cela ?

— Dans un instant, il sera ici.

— Ici ?

— Sans doute.

— Il va venir ici ?

— Il va y venir.

— De bonne volonté ?

— De bonne volonté ou de force.

— De force ?

— Oui ; j'ai donné l'ordre de l'arrêter, et ce doit être fait au moment où je vous parle.

— Mille tonnerres ! s'écria le général en laissant tomber sur la table un si violent coup de poing, que le magistrat en rebondit sur son fauteuil. — Mille tonnerres ! répéta-t-il, qu'avez-vous fait là ?

— Il me semble, général, que, si c'est un homme aussi dangereux qu'on me l'a dit, il n'y avait qu'un parti à prendre ; c'était de l'arrêter.

— Dangereux ! dangereux ! — Il est bien plus dangereux maintenant qu'il ne l'était il y a un quart d'heure.

— Mais s'il est arrêté ?

— Il ne l'aura pas été si vite, croyez-moi, qu'il n'ait eu le temps de donner l'éveil. La princesse sera avertie avant que nous soyons à une lieue d'ici. Bien heureux encore si vous ne nous avez pas mis toute cette gredine de population sur les bras, de telle sorte que nous ne pourrons distraire un homme de la garnison.

— Mais peut-être y a-t-il encore moyen..., dit le sous-préfet en se précipitant vers la porte.

— Oui, courez... Ah ! mille tonnerres ! il est trop tard !

En effet, une rumeur sourde venait du dehors, grossissant de seconde en seconde jusqu'à ce qu'elle eût atteint le diapason de ce concert terrible que font les multitudes qui préludent à la bataille.

Le général ouvrit la fenêtre.

Il aperçut, à cent pas de l'auberge, les gendarmes qui amenaient Jean Oullier, garrotté au milieu d'eux.

La foule les entourait, hurlante et menaçante ; les gendarmes n'avançaient que lentement et avec peine.

Cependant ils n'avaient point encore fait usage de leurs armes ; mais il n'y avait pas une minute à perdre.

— Allons, le vin est tiré, il faut le boire ! dit le général en se dépouillant de sa redingote et en revêtant à la hâte son uniforme.

Puis, appelant son secrétaire :

— Russoni, mon cheval ! mon cheval ! cria-t-il. — Vous, monsieur le sous-préfet, tâchez de rassembler les gardes nationaux, s'il y en a ; mais que pas un fusil ne s'abaisse sans mon ordre.

Un capitaine, envoyé par le secrétaire, entra.

— Vous, capitaine, continua le général, réunissez vos hommes dans la cour ; que mes vingt chasseurs montent à cheval ; deux jours de vivres et vingt-cinq cartouches par homme ; et tenez-vous prêts à sortir au premier signal que je donnerai.

Le vieux général, qui avait retrouvé tout le feu de sa jeunesse, descendit dans la cour, et, tout en envoyant au diable les pékins, ordonna que l'on ouvrît la porte cochère qui donnait sur la rue.

— Comment ! s'écria le sous-préfet, vous allez vous présenter seul à ces furieux ? Vous n'y songez pas, général !

— Au contraire, je ne songe qu'à cela. Morbleu ! ne faut-il pas que je dégage mes hommes ? Allons, place ! place ! ce n'est pas le moment de faire du sentiment.

En effet, aussitôt que les deux battants furent ouverts, et que la porte, en roulant sur ses gonds, lui eut donné passage, le général, enlevant vigoureusement son cheval de deux coups d'éperon, se trouva, du premier bond de l'animal, au milieu de la rue et au plus fort de la mêlée.

Cette soudaine apparition d'un vieux soldat à la figure énergique, à la haute stature, à l'uniforme brodé et constellé de décorations, l'audace merveilleuse dont il faisait preuve produisirent sur la foule l'effet d'une commotion électrique.

Les clameurs cessèrent comme par enchantement ; les bâtons levés s'abaissèrent. Les paysans les plus voisins du général portèrent la main à leur chapeau ; les rangs compacts s'ouvrirent, et le soldat de Rivoli et des Pyramides put avancer d'une vingtaine de pas dans la direction des gendarmes.

— Eh bien, qu'avez-vous donc, mes gars ? s'écria-t-il d'une voix si retentissante, qu'on l'entendit jusque dans les rues attenantes à la place.

— Nous avons que l'on vient d'arrêter Jean Oullier, dit une voix.

— Et que Jean Oullier est un brave homme, dit une autre voix.

— Ce sont les malfaiteurs que l'on arrête, et non pas les honnêtes gens, dit une troisième.

— Ce qui fait que nous ne laisserons pas prendre Jean Oullier, dit une quatrième.

— Silence ! dit le général d'un ton de commandement si impérieux, que toutes les voix se turent.

Puis alors :

— Si Jean Oullier est un brave homme, un honnête homme, dit-il, ce dont je ne doute pas, Jean Oullier sera relâché ; s'il est un de ceux qui cherchent à vous tromper, à abuser de vos bons et loyaux sentiments, Jean Oullier sera puni. Croyez-vous donc qu'il soit injuste de punir ceux qui cherchent à replonger le pays dans les effroyables désastres dont les vieux ne parlent aux jeunes qu'en pleurant ?

— Jean Oullier est un homme paisible et qui ne veut de mal à personne, dit une voix.

— Que vous manque-t-il donc ? continua le général sans s'arrêter à l'interruption. Vos prêtres, on les respecte ; votre religion, c'est la nôtre. Avons-nous tué le roi comme en 1793 ? aboli Dieu comme en 1794 ? En veut-on à vos biens ? Non ; ils sont sous la sauvegarde de la loi commune. Jamais votre commerce n'a été si florissant.

— Cela est vrai, dit un jeune paysan.

— N'écoutez donc pas les mauvais Français qui, pour satisfaire leurs passions égoïstes, ne craignent pas d'appeler sur le pays toutes les horreurs de la guerre civile. — Ne vous souvient-il plus de ce qu'elles sont, et faut-il vous le rappeler ? Faut-il que je vous rappelle vos vieillards, vos mères, vos femmes, vos enfants massacrés, vos moissons foulées aux pieds, vos chaumières en feu, la mort et la ruine à chacun de vos foyers ?

— Ce sont les bleus qui ont fait tout cela ! cria une voix.

— Non, ce ne sont pas les bleus, poursuivit le général ; ce sont ceux qui vous ont poussés à cette lutte insensée ; insensée alors et qui serait impie aujourd'hui ; lutte qui avait au moins son prétexte dans ce temps-là, mais qui n'en a plus aujourd'hui.

Et, tout en parlant, le général poussait son cheval dans la direction des gendarmes, qui, de leur côté, faisaient tous leurs efforts pour arriver au général.

Cela leur devenait d'autant plus possible que son discours tout soldatesque faisait une évidente impression sur quelques paysans ; les uns baissaient la tête et demeuraient muets, les autres communiquaient à leurs voisins des ré-

flexions qui, à l'air dont elles étaient faites, devaient être approbatives.

Mais, à mesure que le général avançait dans le cercle qui entourait les gendarmes et leur prisonnier, il trouvait des physionomies moins favorablement disposées ; les plus rapprochées étaient tout à fait menaçantes. Les porteurs de ces sortes de physionomie étaient évidemment les meneurs, les chefs de bande, les capitaines de paroisse.

Pour ceux-là, il était inutile de se mettre en frais d'éloquence : il y avait chez eux parti pris de ne jamais écouter et d'empêcher les autres d'écouter.

Ils ne criaient pas, ils hurlaient.

Le général comprit la situation, et résolut d'imposer à ces hommes par un de ces actes de vigueur corporelle qui ont tant de pouvoir sur les multitudes.

Aubin Courte-Joie était au premier rang des mutins.

Avec l'infirmité que nous lui connaissons, cela paraîtra d'abord étrange.

Mais Aubin Courte-Joie, à ses deux mauvaises jambes de bois, avait, pour le moment, substitué deux bonnes jambes de chair et d'os ; Aubin Courte-Joie s'était fait une monture d'un mendiant à taille colossale.

Il était assis à califourchon sur les épaules de ce mendiant, lequel, au moyen des courroies qui entouraient les jambes postiches du cabaretier, le maintenait dans cette posture aussi solidement que le général se maintenait sur sa selle.

Ainsi juché, Aubin Courte-Joie arrivait à la hauteur de l'épaulette du général, et le poursuivait de ses vociférations frénétiques et de ses gestes menaçants.

Le général allongea la main de son côté, le saisit par le collet de sa veste, l'enleva à la force du poignet, le tint quelque temps suspendu au-dessus de la foule, et, le jetant enfin à un gendarme :

— Serrez-moi ce polichinelle, dit-il, il finirait par me donner la migraine.

Le mendiant, débarrassé de son cavalier, avait relevé la tête, et le général reconnut l'idiot avec lequel il s'était entretenu dans la matinée ; seulement, à cette heure, l'idiot avait l'air aussi spirituel que pas un.

L'action du général avait soulevé l'hilarité de la foule ; mais cette hilarité ne dura pas longtemps.

En effet, Aubin Courte-Joie se trouvait entre les bras du gendarme à la gauche duquel était Jean Oullier.

Il tira doucement de sa poche son couteau tout ouvert et le plongea jusqu'au manche dans la poitrine du gendarme en criant :

— Vive Henri V ! Sauve-toi, mon gars Oullier.

En même temps, le mendiant, qui, par un légitime sentiment d'émulation, voulait sans doute répondre dignement à l'acte athlétique du général, se glissait sous son cheval, et, par un brusque et vigoureux mouvement, saisissant le général par sa botte, le jetait de l'autre côté.

Le général et le gendarme tombèrent en même temps : on eût pu les croire tués tous deux.

Mais le général se releva immédiatement et se remit en selle avec autant de force que d'adresse.

En se remettant en selle, il donna un si vigoureux coup de poing sur la tête nue du mendiant, que celui-ci, sans pousser un cri, tomba à la renverse comme s'il eût eu le crâne brisé.

Ni le gendarme ni le mendiant ne se relevèrent ; le mendiant était évanoui le gendarme était mort.

De son côté, Jean Oullier, quoiqu'il eût les mains liées, donna un si brusque coup d'épaule au second gendarme, que celui-ci chancela.

Jean Oullier franchit le corps du soldat mort et se jeta dans la foule.

Mais le général avait l'œil partout, même sur ce qui se passait derrière lui.

Il fit faire une volte à son cheval, qui bondit au milieu de cette houle vivante, empoigna Jean Oullier comme il avait empoigné Aubin Courte-Joie, et le plaça en travers sur son cheval.

Alors, les pierres commencèrent à pleuvoir et les bâtons à reprendre leur position offensive.

Les gendarmes tinrent bon ; ils enveloppèrent le général et firent autour de lui une ceinture, présentant leurs baïonnettes à la foule, qui, n'osant plus les attaquer corps à corps, se contenta de les attaquer de ses projectiles.

Ils avancèrent ainsi jusqu'à vingt pas de l'auberge.

A ce moment, la situation du général et de ses hommes devenait critique.

Les paysans, qui semblaient décidés à ne pas laisser Jean Oullier au pouvoir de ses ennemis, se montraient de plus en plus audacieux dans leur agression.

Déjà quelques baïonnettes s'étaient teintes de sang, et cependant l'ardeur des mutins ne faisait que s'accroître.

Heureusement qu'à la distance où étaient placés les soldats, la voix du général pouvait arriver jusqu'à eux.

— A moi les grenadiers du 32e ! cria-t-il.

Au même instant, les portes de l'auberge s'ouvrirent, les soldats se précipitèrent la baïonnette en avant et refoulèrent les paysans.

Le général et son escorte purent pénétrer dans la cour.

Le général y trouva le sous-préfet qui l'attendait.

— Voilà votre homme, dit-il, en lui jetant Jean Oullier comme un paquet ; il nous a coûté cher. Dieu veuille qu'il rapporte son prix !

On entendit alors une fusillade bien nourrie qui partait de l'extrémité de la place.

— Qu'est-ce que cela ? dit le général dressant les oreilles et ouvrant les narines.

— La garde nationale, sans doute, répondit le sous-préfet ; la garde nationale, à qui j'ai donné l'ordre de se réunir, et qui, selon mes instructions, a dû tourner les mutins

— Et qui lui a donné ordre de faire feu ?

— Moi, général ; il fallait bien vous dégager.

— Eh ! mille tonnerres ! vous voyez bien que je me suis dégagé tout seul, dit le vieux soldat.

Puis, secouant la tête :

— Monsieur, dit-il, retenez bien ceci : en guerre civile, tout sang inutilement versé est plus qu'un crime, c'est une faute.

Une ordonnance entra au galop dans la cour.

— Mon général, dit l'officier, les insurgés fuient dans toutes les directions. Les chasseurs arrivent : faut-il qu'ils les poursuivent ?

— Que pas un homme ne bouge ! dit le général. Laissez faire la garde nationale. Ce sont des amis, ils s'arrangeront entre eux.

En effet, une seconde fusillade annonça que paysans et gardes nationaux s'arrangeaient.

C'étaient ces deux détonations qu'avaient entendues, de la Logerie, le baron Michel.

— Ah ! dit le général, maintenant, il s'agit tout simplement de profiter de cette triste journée.

Puis, montrant Jean Oullier :

— Nous n'avons qu'une chance pour nous, ajouta-t-il c'est que cet homme ait été seul dans le secret. A-t-il communiqué avec quelqu'un depuis que vous l'avez arrêté, gendarmes ?

— Non, mon général, pas même par signes, attendu qu'il a les mains liées.

— Lui avez-vous vu faire un geste de la tête, dire un mot ? Vous le savez, avec ces gaillards-là, un geste suffit, un mot dit tout.

— Non, mon général.

— Eh bien, alors, courons-en la chance. Faites manger vos hommes, capitaine ; dans un quart d'heure, nous nous mettrons en route. Les gendarmes et la garde nationale suffiront pour maintenir la ville ; j'emmène mes vingt chasseurs pour éclairer la route.

Le général rentra dans l'intérieur de l'auberge.

Les soldats firent leurs préparatifs de départ.

Pendant ce temps, Jean Oullier restait assis sur une pierre, au milieu de la cour, gardé à vue par deux gendarmes.

Sa figure conservait son impassibilité habituelle ; il caressait, de ses deux mains liées, son chien, qui l'avait suivi, et qui appuyait sa tête sur les genoux de son maître, en léchant de temps en temps les mains par lesquelles il était caressé, comme pour rappeler au prisonnier que, dans son infortune, il avait conservé un ami.

Jean Oullier le caressait doucement avec une plume de canard sauvage qu'il avait ramassée dans la cour ; puis, profitant d'un moment où ses deux gardiens avaient cessé de regarder de son côté, il glissa cette plume entre les dents de l'animal, fit un signe d'intelligence, et se leva en disant tout bas :

— Va, Pataud !

Le chien s'éloigna doucement, en regardant de temps en temps son maître ; puis, arrivé à la porte, il la franchit sans être remarqué de personne et disparut.

— Bon ! dit Jean Oullier, voilà qui arrivera avant nous.

Malheureusement, les gendarmes n'étaient pas seuls à surveiller le prisonnier !

XXI

LES RESSOURCES DE JEAN OULLIER

Il n'y a encore aujourd'hui, dans toute la Vendée, que fort peu de grandes et belles routes, et le peu qu'il y en a ont été faites depuis 1832, c'est-à-dire depuis l'époque où se sont passés les événements que nous avons entrepris de raconter

C'est principalement l'absence des grandes voies de communication qui avait fait la force des insurgés de la grande guerre

Disons un mot de celles qui existaient alors, en nous occupant seulement de celles de la rive gauche de la Loire.

Elles sont au nombre de deux.

La première va de Nantes à la Rochelle par Montaigu ; la seconde, de Nantes à Paimbœuf par le Pèlerin, en côtoyant presque toujours les bords du fleuve.

Il existe, outre ces routes de premier ordre, quelques mauvaises routes secondaires ou transversales ; elles se dirigent de Nantes sur Beaupréau par Vallet, de Nantes sur Mortagne, Chollet et Bressuire par Clisson, de Nantes sur les Sables-d'Olonne par Légé, de Nantes sur Challans par Machecoul.

Pour arriver de Montaigu à Machecoul en suivant ces routes, il était absolument nécessaire de faire un détour considérable ; en effet, il fallait aller jusqu'à Légé, déboucher, de là, sur la route de Nantes aux Sables-d'Olonne, la suivre jusqu'au point où elle coupe celle de Challans et remonter ensuite jusqu'à Machecoul.

Le général comprenait trop bien que tout le succès de son expédition dépendait de la rapidité avec laquelle elle serait conduite, pour se résigner à une marche si longue.

D'ailleurs, ces routes n'étaient pas plus favorables aux opérations militaires que les chemins de traverse.

Bordées de fossés larges et profonds, de buissons et d'arbres, encaissées la plupart du temps, enfoncées entre deux talus couronnés de haies, elles sont, dans presque toute leur longueur, très favorables aux embuscades.

Le peu d'avantages qu'elles offraient ne compensaient aucunement leurs inconvénients ; le général se décida donc à suivre le chemin de traverse qui conduisait à Machecoul par Vieille-Vigne et qui raccourcissait le chemin de près d'une lieue et demie.

Le système de cantonnements adopté par le général avait eu pour conséquence de familiariser les soldats avec le pays et de leur donner une connaissance exacte des mauvais sentiers.

Jusqu'à la rivière de la Boulogne, le capitaine qui commandait le détachement d'infanterie connaissait la route pour l'avoir explorée de jour ; lorsqu'on serait arrivé là, comme il était évident que Jean Oullier se refuserait à montrer la route, on trouverait un guide envoyé par Courtin, lequel n'avait point osé prêter ostensiblement son concours à l'expédition.

Tout en se résignant à suivre le chemin de traverse, le général avait pris ses précautions pour n'être pas surpris.

Des chasseurs, le pistolet au poing, marchaient en avant et éclairaient la colonne, qu'une douzaine d'hommes flanquaient des deux côtés de la route, de manière à fouiller les buissons et les genêts qui l'entouraient toujours et la dominaient quelquefois.

Le général marchait en tête de sa petite troupe, au milieu de laquelle il avait placé Jean Oullier.

Le vieux Vendéen, les poignets attachés, avait été mis en croupe d'un chasseur ; une sangle qui le serrait par le milieu du corps avait été, pour plus de sûreté, bouclée sur la poitrine du cavalier, de façon à ce que Jean Oullier, quand bien même il fût parvenu à se débarrasser des entraves qui lui liaient les mains, ne pût échapper au soldat.

Deux autres chasseurs marchaient à droite et à gauche du premier, et avaient été spécialement chargés de veiller sur le prisonnier.

Il était un peu plus de six heures du soir lorsque l'on partit de Montaigu ; on avait cinq lieues à faire, et, en supposant que ces cinq lieues prissent cinq heures, on devait se trouver vers onze heures au château de Souday.

Cette heure semblait très favorable au général pour exécuter son coup de main.

Si le rapport de Courtin était exact, si ses présomptions ne l'avaient pas trompé, les chefs du mouvement vendéen devaient être réunis à Souday pour conférer avec la princesse, et il était possible qu'ils ne se fussent pas encore retirés lorsque l'on arriverait devant le château. Si cela était, rien n'empêchait qu'on ne les prît tous du même coup de filet.

Après une demi-heure de marche, c'est-à-dire à une demi-lieue de Montaigu, et comme la petite colonne traversait le carrefour de Saint-Corentin, une vieille femme en haillons était agenouillée devant un calvaire.

Au bruit que faisait la troupe, elle détourna la tête, et, comme entraînée par la curiosité, elle se leva et se plaça sur le bord de la route pour la voir défiler ; puis, comme si la vue de l'habit brodé du général lui en eût donné l'idée, elle marmotta une de ces prières à l'aide desquelles les mendiants demandent l'aumône.

Officiers et soldats, absorbés dans d'autres préoccupations et s'assombrissant au fur et à mesure que le jour s'assombrissait lui-même, passèrent sans prendre garde à la vieille femme.

— Votre général n'a donc pas vu cette chercheuse de pain ? demanda Jean Oullier au chasseur qui était à sa droite.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Parce qu'il ne lui a pas ouvert sa bourse. Qu'il y prenne garde ! qui repousse la main ouverte, doit craindre la main fermée. Il nous arrivera malheur.

— Si tu veux prendre la prédiction pour toi, mon bonhomme, je crois que tu peux dire cela sans crainte de te tromper, attendu que, de nous tous, il me semble que c'est toi qui cours le plus gros risque.

— Oui ; aussi voudrais-je le conjurer.

— Comment cela ?

— Fouillez dans ma poche et prenez-y une pièce de monnaie.

— Pourquoi faire ?

— Pour la donner à cette femme ; et elle partagera ses prières entre moi qui lui aurai fait l'aumône et vous qui m'aurez aidé à la lui faire.

Le chasseur haussa les épaules ; mais la superstition est singulièrement contagieuse, et celle qui se rattache aux idées de charité l'est plus encore que les autres.

Le soldat, tout en se prétendant au-dessus de pareilles puérilités, ne crut donc pas devoir refuser à Jean Oullier le service que réclamait celui-ci et qui devait attirer sur eux deux la bénédiction du ciel.

La troupe faisait en ce moment un à-droite pour s'engager dans le chemin creux qui conduisait à Vieille-Vigne ; le général avait arrêté son cheval et regardait défiler ses soldats pour s'assurer de ses yeux que toutes les dispositions qu'il avait ordonnées étaient bien suivies ; il s'aperçut que Jean Oullier causait avec son voisin et il vit le geste du soldat.

— Pourquoi laisses-tu communiquer le prisonnier avec les passants ? demanda-t-il au chasseur.

Le chasseur raconta au général ce dont il s'agissait.

— Halte ! cria le général ; arrêtez cette femme et fouillez-la.

On lui obéit à l'instant même, et l'on ne trouva sur la mendiante que quelques pièces de monnaie que le général examina cependant avec le plus grand soin.

Mais il eut beau les tourner et les retourner, il n'y put rien découvrir de suspect.

Il n'en mit pas moins la monnaie dans sa poche en donnant, en échange, à la vieille une pièce de cinq francs.

Jean Oullier regardait faire le général avec un sourire narquois.

— Eh bien, vous le voyez, dit-il à demi-voix, et cependant de façon à ce que la mendiante ne perdît pas une des ses paroles, la pauvre aumône du *prisonnier* (il appuya sur le mot) vous aura porté bonheur, la mère ; et c'est une raison de plus pour que vous ne m'oubliiez pas dans vos prières. Une douzaine d'*Ave Maria* qui intercèdent pour lui peuvent singulièrement faciliter le salut d'un pauvre diable.

Jean Oullier avait élevé la voix en prononçant cette dernière phrase.

— Mon bonhomme, dit le général s'adressant à Jean Oullier lorsque la colonne eut repris sa marche, désormais c'est à moi qu'il faudra vous adresser lorsque vous aurez quelque charité à faire : c'est moi qui vous recommanderai aux prières de ceux que vous voudrez secourir ; mon intermédiaire ne saurait vous faire de tort là-haut, et il peut vous épargner une foule de désagréments ici-bas. — Et vous autres, continua d'une voix rude le général s'adressant aux cavaliers, n'oubliez plus mes ordres à l'avenir : car c'est à vous, je vous le dis, qu'il arriverait malheur.

A Vieille-Vigne, on fit halte pour donner un quart d'heure de repos aux fantassins.

On plaça le Vendéen au milieu du carré, de manière à l'isoler de la population qui était accourue et qui se pressait, curieuse, autour des soldats.

Le cheval qui portait Jean Oullier était déferré, et fatiguait beaucoup sous son double poids ; le général désigna, pour le remplacer, celui de l'escorte qui semblait le plus vigoureux.

Ce cheval appartenait à un des cavaliers de l'avant-garde qui, malgré les dangers qu'il courait en espèce de sentinelle perdue, ne sembla prendre le poste de son camarade qu'avec beaucoup de mauvaise grâce.

Ce cavalier était un homme petit, trapu, vigoureux, à la figure douce et intelligente, et qui n'avait pas dans la tournure l'air de crânerie qui distinguait ses compagnons.

Pendant les préparatifs de cette substitution, à la lueur de la lanterne que l'on avait approchée, — la nuit était tout à fait venue — que l'on avait approchée, disons-nous, pour examiner si les sangles et les liens étaient en bon état, Jean Oullier put apercevoir les traits de l'homme avec lequel il allait faire la route ; ses yeux rencontrèrent les yeux du soldat, et il remarqua que celui-ci avait rougi en le regardant.

On se remit en marche en redoublant de précautions, car plus on avançait, plus le pays devenait couvert et, par conséquent, favorable à une attaque.

La perspective du danger qu'ils pouvaient courir, la fati-

gue qu'ils avaient à supporter dans des chemins qui ne sont, pour la plupart du temps, que des ravins jonchés de pierres énormes, n'altéraient en rien la gaieté des soldats, qui commençaient à se faire un amusement du danger, et qui, après avoir gardé un instant le silence à la tombée de la nuit, s'étaient, la nuit venue, remis à causer entre eux avec cette insouciance qui, chez les Français, peut disparaître un instant, mais qui revient toujours.

Seul, le chasseur dont Jean Oullier partageait la monture restait singulièrement morne et soucieux.

— Sacredié ! Thomas, dit le cavalier de droite en s'adressant à celui-ci, tu n'es jamais bien gai d'habitude ; mais, aujourd'hui, parole d'honneur, tu as l'air de porter le diable en terre.

— Dame, dit le chasseur de gauche, s'il ne porte pas le diable en terre, il m'a bien l'air de le porter en croupe.

— Mais, figure-toi, Thomas que c'est une payse que tu as en croupe, au lieu d'un pays, et pince-lui les mollets.

— Le gaillard doit savoir comment cela se pratique : c'est la mode de son pays, d'aller à cheval avec une fille qui vous embrasse par derrière.

— C'est vrai, dit le premier, sais-tu que tu es à moitié chouan, Thomas ?

— Dis donc qu'il est chouan tout à fait ! Ne va-t-il pas à la messe tous les dimanches ?

Le chasseur auquel s'adressaient ces brocards n'eut pas le temps de répondre ; la voix du général ordonnait de rompre les rangs et de marcher par file, le sentier étant devenu si étroit, les talus si rapprochés les uns des autres, qu'il était impossible à deux cavaliers d'y cheminer de front.

Pendant le moment de confusion que nécessita cette manœuvre, Jean Oullier se mit à siffler tout bas l'air breton dont les paroles commencent ainsi :

Les chouans sont des hommes de bien...

A la première note de l'air, le cavalier ne put s'empêcher de tressaillir.

Alors, comme, des deux chasseurs, l'un était devant, l'autre derrière, Jean Oullier, débarrassé de leur surveillance, approcha sa lèvre de l'oreille du cavalier silencieux.

— Ah ! tu as beau te taire, dit-il ; je t'ai reconnu du premier coup, Thomas Tinguy, comme, du premier coup, tu m'as reconnu toi-même.

Le soldat poussa un soupir et fit un mouvement d'épaules qui semblait dire qu'il agissait contre son gré.

Mais il ne répondit pas encore.

— Thomas Tinguy, continua Jean Oullier, sais-tu où tu vas ? sais-tu où tu conduis le vieil ami de ton père ? Au pillage et à la désolation du château de Souday, dont les maîtres ont été de tout temps les bienfaiteurs de ta famille !

Thomas Tinguy poussa un nouveau soupir.

— Ton père est mort ! reprit Jean Oullier.

Thomas ne répondit pas, mais frissonna sur sa selle ; seulement, ce monosyllabe sortit de sa bouche, entendu de Jean Oullier seul :

— Mort ?...

— Oui, mort ! murmura le garde-chasse. Et qui veillait à son chevet, avec la sœur Rosine, quand le vieux a rendu le dernier soupir ? Les deux jeunes demoiselles de Souday, que tu connais bien, mademoiselle Bertha et mademoiselle Mary ; et cela, au risque de leur vie, puisque ton père est mort d'une fièvre pernicieuse. Ne pouvant prolonger son existence, comme deux anges qu'elles sont, elles ont adouci son agonie. Où est maintenant ta sœur, qui n'avait plus d'asile ? Au château de Souday. Ah ! Thomas Tinguy, j'aime mieux être le pauvre Jean Oullier que l'on va fusiller dans un coin, peut-être, que celui qui le mène garrotté au supplice !

— Tais-toi, Jean, tais-toi ! dit Thomas Tinguy avec une voix sanglotante ; nous ne sommes pas encore arrivés... On verra.

Pendant que cela se passait entre Jean Oullier et le fils de Tinguy, le ravin dans lequel cheminait la petite troupe avait pris une pente rapide.

On descendait vers un des gués de la Boulogne.

La nuit était venue, nuit sombre, obscure, sans une étoile au ciel ; et cette nuit qui, d'un côté, pouvait favoriser le dénouement de l'expédition, pouvait aussi, de l'autre, devenir pour sa marche, dans ce pays sauvage et inconnu, une source de graves inconvénients.

En arrivant au bord de la rivière, on y trouva les deux chasseurs d'avant-garde qui attendaient, le pistolet au poing.

Ils étaient arrêtés et inquiets.

En effet, au lieu d'une eau claire et limpide, bondissant sur des cailloux, comme on la voit ordinairement aux endroits guéables, ils avaient trouvé devant eux une onde noire et stagnante qui battait mollement les bords des rochers dans lesquels la Boulogne est encaissée.

On avait beau regarder de tous côtés, on ne voyait pas le guide que Courtin avait promis d'envoyer.

Le général jeta un cri d'appel.

— Qui vive ? répondit-on de l'autre côté de la rivière.

— Souday ! dit le général.

— Alors, c'est à vous que j'ai affaire, cria la voix.

— Sommes-nous au gué de la Boulogne ? demanda le général.

— Oui.

— Pourquoi les eaux sont-elles si hautes ?

— Il y a une grande crue à cause des dernières pluies.

— Malgré cette crue le passage est-il possible ?

— Dame, jamais je n'ai vu la rivière à cette hauteur-là : je crois donc qu'il serait plus prudent...

La voix du guide s'arrêta tout à coup et parut se perdre dans un sourd gémissement.

Puis on entendit le bruit d'une lutte comme serait celle de plusieurs hommes qui font rouler des cailloux sous leurs pieds.

— Mille tonnerres ! cria le général, on assassine notre guide !

Un cri d'angoisse et d'agonie répondit à cette exclamation du général et la confirma.

— Un grenadier à cheval derrière chaque cavalier libre ! cria le général ; le capitaine derrière moi ! les deux lieutenants ici, avec le reste de la troupe, le prisonnier et les trois chasseurs de garde ! Allons et vivement !

En un instant chacun des dix-sept chasseurs eut un grenadier derrière lui.

Quatre-vingts grenadiers et les deux lieutenants, le prisonnier et les trois chasseurs, y compris Tinguy, restaient sur la rive droite de la Boulogne.

L'ordre s'exécuta avec la rapidité de la pensée, et le général, suivi de ces dix-sept chasseurs, ainsi doublés d'autant de grenadiers, entra dans le lit de la rivière.

A vingt pas du bord, les chevaux perdirent pied ; mais ils se mirent à nager pendant quelques instants et atteignirent sans accident le bord opposé.

A peine sur la rive, les fantassins mirent pied à terre.

— Ne voyez-vous rien ? dit le général essayant de sonder l'obscurité qui entourait la petite troupe.

— Non, mon général, répondirent les soldats tout d'une voix.

— Cependant, c'est bien d'ici, répliqua le général comme se parlant à lui-même, que le brave homme nous a répondu. Fouillez les buissons, mais sans vous écarter les uns des autres ; peut-être trouverez-vous son cadavre.

Les soldats obéirent, cherchant dans un rayon de cinquante mètres environ autour de leur chef ; mais ils revinrent au bout d'un quart d'heure sans avoir rien découvert et assez décontenancés de cette subite disparition de leur guide.

— Vous n'avez rien trouvé ? demanda le général.

Un seul grenadier s'avança, tenant à la main un bonnet de coton.

— J'ai trouvé ce bonnet de coton, dit-il.

— Où cela ?

— Accroché aux épines d'un buisson.

— C'est le bonnet de coton de notre guide, dit le général.

— Comment cela ? demanda le capitaine.

— Parce que, répondit sans hésitation le général, les hommes qui l'ont attaqué devaient porter des chapeaux.

Le capitaine se tut, n'osant pas interroger davantage ; mais il était évident que l'explication du général ne lui avait rien expliqué.

Dermoncourt comprit son silence.

— C'est bien simple, dit-il : les hommes qui viennent d'assassiner notre guide nous suivaient évidemment depuis que nous avons quitté Montaigu, et cela, dans l'intention de nous enlever notre prisonnier. — Il paraît que la prise est plus importante que je ne l'avais pensé d'abord ! — Ces hommes qui nous suivaient étaient à la foire et devaient être, comme ils le sont quand ils vont à la ville, coiffés de chapeaux, tandis qu'au contraire, le guide, pris dans son lit à l'improviste, réveillé par l'homme qui devait nous l'envoyer, a dû mettre la première coiffure qui lui sera tombée sous la main, ou bien plutôt encore garder celle qu'il avait sur la tête ; de là le bonnet de coton.

— Et vous pensez, général, dit le capitaine, que les chouans ont osé s'aventurer si près de notre colonne ?

— Ils marchent de conserve avec nous depuis Montaigu, et ne nous ont pas quittés de vue un seul instant. Mordieu ! on se plaint toujours de l'inhumanité qui dirige cette guerre, et, en toute occasion, on s'aperçoit, à ses dépens, qu'on n'est jamais assez inhumain... Niais que je suis !

— Je comprends de moins en moins, général, dit le capitaine en riant.

— Vous rappelez-vous cette mendiante qui nous a accostés en sortant de Montaigu ?

— Oui, général.

— Eh bien, c'est cette drôlesse qui nous a mis cette bande sur les bras. Je voulais la faire reconduire à la ville : j'ai eu tort de ne pas suivre mon inspiration : j'aurais sauvé la vie

à ce pauvre diable. Ah ! j'y suis maintenant : les *Ave Maria* auxquels notre prisonnier recommandait son salut avant d'être à Souday, nous venons d'en entendre le plain-chant.

— Croyez-vous donc qu'ils oseront nous attaquer ?

— S'ils étaient en force, ce serait déjà fait ; mais ils sont cinq ou six hommes, tout au plus.

— Voulez-vous que je fasse passer les hommes restés sur l'autre rive, général ?

— Attendez ! Nos chevaux ont perdu pied, nos fantassins se noieraient. Il doit y avoir un autre gué plus praticable dans les environs.

— Vous le supposez, général ?

— Parbleu ! j'en suis sûr.

— Vous connaissez donc la rivière ?

— Pas le moins du monde.

— Eh bien, alors ?

— Ah ! capitaine, on voit bien que vous n'avez pas fait, comme moi, la grande guerre, cette guerre de sauvages dans laquelle il fallait sans cesse procéder par induction. Ces gens-là n'étaient point placés en embuscade sur cette partie de la rive au moment où nous nous sommes présentés sur l'autre, c'est clair.

— Pour vous, général.

— Eh ! mon Dieu, pour tout le monde. S'ils eussent été placés sur cette rive-ci, ils eussent entendu marcher le guide, qui marchait sans défiance, et n'eussent point attendu notre arrivée pour s'emparer de sa personne ou le tuer ; donc, cette bande marchait sur nos ailes, flanquait nos flanqueurs.

— Effectivement, général, c'est probable.

— Ils ont dû arriver sur les bords de la Boulogne un instant avant nous. Or, l'intervalle qui a séparé l'instant où nous sommes arrivés et où nous avons fait halte, de celui où notre homme a été assailli, a été trop court pour qu'ils aient fait un long détour, afin de chercher un passage.

— Pourquoi n'auraient-ils point passé au même endroit que nous ?

— Parce que la plupart des paysans, surtout dans l'intérieur des terres, ne savent pas nager. C'est donc tout près d'ici que doit exister ce passage. Que quatre hommes remontent la rivière, et que quatre hommes la descendent pendant cinq cents pas. Allons, et lestement ! Il ne s'agit pas de mourir ici... Avec cela que nous sommes mouillés !

Au bout de dix minutes, l'officier était de retour.

— Vous aviez parfaitement raison, général, dit-il ; à trois cents pas d'ici, il y a un îlot au milieu de la rivière ; un arbre relie cet îlot à la rive gauche, et un autre arbre va de l'îlot au bord opposé.

— Bravo ! dit le général ; le reste de notre troupe pourra passer sans mouiller une cartouche.

Puis, s'adressant au petit corps resté sur l'autre rive :

— Ohé ! lieutenant, cria-t-il, remontez la Boulogne jusqu'à ce que vous trouviez un arbre jeté en travers de la rivière, et veillez sur le prisonnier.

XXII

APPORTE, PATAUD ! APPORTE

Pendant cinq minutes, à peu près, les deux petites troupes remontèrent parallèlement les deux rives de la Boulogne.

Enfin, le général, arrivé devant l'endroit désigné par le capitaine, cria halte.

— Un lieutenant et quarante homme en avant ! dit-il.

Quarante hommes et un lieutenant descendirent à la rivière et passèrent, ayant de l'eau jusqu'aux épaules, mais pouvant soutenir au-dessus de la rivière leurs fusils et leurs cartouches, qui ne furent point mouillés.

Les quarante soldats abordèrent et se rangèrent en bataille.

— Maintenant, dit le général, faites passer le prisonnier.

Thomas Tinguy se mit à l'eau, flanqué d'un chasseur à droite et à gauche.

— En vérité, Thomas, dit Jean Oullier d'une voix basse et pénétrante, à ta place, je craindrais une chose : c'est que l'esprit de mon père ne se dressât devant moi pour avoir mis en balance le sang de son meilleur ami avec une méchante sangle qu'il s'agit de déboucler.

Le chasseur passa sa main sur son front baigné de sueur et fit le signe de la croix.

En ce moment, les trois cavaliers étaient arrivés au milieu de la rivière, mais le courant les avait un peu séparés les uns des autres.

Tout à coup, un grand bruit, accompagné du rejaillissement de l'eau, prouva que ce n'était point vainement que Jean Oullier avait évoqué devant le pauvre soldat breton l'image vénérée de celui qui lui avait donné la vie.

Le général ne se méprit pas un instant sur la cause du bruit qu'il avait entendu.

— Le prisonnier se sauve ! cria-t-il d'une voix de tonnerre. Allumez les torches et dispersez-vous sur la rive, et feu sur lui s'il se montre ! Quant à toi, ajouta-t-il, s'adressant à Thomas Tinguy, qui prenait terre à deux pas de lui sans avoir un seul instant cherché à fuir, quant à toi, tu n'iras pas plus loin !

Et, tirant un pistolet de ses fontes :

— Meurent ainsi tous les traîtres ! cria-t-il.

Et il fit feu.

Thomas Tinguy, atteint en pleine poitrine, tomba roide mort...

Les soldats, obéissant avec une rapidité qui témoignait hautement de la connaissance qu'ils avaient de la gravité de leur situation, s'étaient, en effet, élancés le long de la rivière pour en suivre le courant.

Une douzaine de torches, allumées tant sur la rive droite que sur la rive gauche de la Boulogne, projetaient leur sanglante clarté sur les eaux.

Jean Oullier, débarrassé de son lien principal au moment où Thomas Tinguy avait consenti à déboucler la sangle qui le retenait, s'était laissé glisser à bas du cheval et avait plongé dans la rivière en passant entre les jambes de la monture du cavalier de droite.

Maintenant, on nous demandera comment Jean Oullier faisait pour nager avec ses mains garrottées.

Jean Oullier comptait tellement sur le succès que son éloquence devait avoir près du fils de son vieux camarade, que, depuis que la nuit était venue, tout le temps qu'il n'employait pas à convaincre Thomas Tinguy, il le consacrait à ronger avec ses dents la corde qui lui liait les poignets.

Jean Oullier avait de bonnes dents ; aussi, en arrivant à la Boulogne, sa corde ne tenait-elle plus qu'à un fil ; et, une fois à l'eau, le moindre effort lui suffit pour s'en débarrasser complètement.

Au bout de quelques secondes, Jean Oullier eut besoin de respirer ; force lui fut donc de reparaître à la surface de l'eau. Mais, au même instant, dix coups de feu éclatèrent sur l'une et l'autre rive, et autant de balles soulevèrent l'écume autour du nageur.

Par un miracle, aucune ne l'atteignit ; mais il avait senti sur son visage le souffle strident des projectiles.

Il n'était point prudent de tenter une seconde fois le hasard ; car, cette fois, ce ne serait plus tenter le hasard, ce serait tenter Dieu.

Il replongea, et, comme il trouvait du fond, au lieu de continuer à descendre la rivière, il se mit à la remonter, essayant de ce qu'en termes de vénerie, il appelait un hourvari.

Pourquoi ce qui réussissait parfois au lièvre, au renard ou au loup qu'il chassait, ne lui réussirait-il pas, à lui ?

Jean Oullier fit donc un hourvari, remontant la rivière, retenant sa respiration à faire éclater sa poitrine, et ne reparaissant qu'en évitant d'entrer dans les lignes de lumière que les torches traçaient sur les deux bords de la rivière.

La manœuvre, en effet, trompa ses ennemis.

Ne présumant pas qu'il ajoutât une difficulté nouvelle à celle que présentait déjà sa fuite, les soldats continuèrent de le chercher en descendant la Boulogne, tenant leur fusil comme des chasseurs qui attendent le gibier et prêts à faire feu aussitôt qu'il se montrerait.

Parce que le gibier était un homme, l'attente n'en était que plus vive et plus ardente.

Une demi-douzaine de grenadiers seulement battirent les bords supérieurs de la Boulogne ; ceux-là n'avaient avec eux qu'une seule torche.

Étouffant, autant que possible, le bruit de sa respiration, Jean Oullier parvint à atteindre un saule dont les branches s'avançaient au-dessus de la rivière, et dont l'extrémité des branches pendait à fleur d'eau.

Le nageur saisit une de ces branches, la mit entre ses dents et se soutint la tête renversée en arrière, de manière que sa bouche et son nez seuls fussent à l'air.

Il venait à peine de reprendre sa respiration lorsqu'il entendit un hurlement plaintif partant de l'endroit où la colonne avait fait halte et où il était entré dans la rivière.

Ce hurlement, il le reconnut.

— Pataud ! murmura-t-il, Pataud, ici ? Pataud, que j'avais renvoyé à Souday ? Il doit lui être arrivé quelque malheur pour qu'il n'y soit point parvenu... Oh ! mon Dieu, mon Dieu, ajouta-t-il avec une incroyable ferveur et une foi suprême, c'est maintenant qu'il est nécessaire que ces gens ne me reprennent pas !

Les soldats qui avaient vu le chien de Jean Oullier dans la cour de l'auberge le reconnurent aussi.

— Voilà son chien ! voilà son chien ! s'écrièrent-ils.

— Bravo ! dit un sergent, le chien nous aidera à retrouver le maître.

— Et il essaya de mettre la main sur Pataud.

Mais, bien que la marche du pauvre animal parût alourdie, Pataud lui échappa, et, ayant humé l'air dans la direction du courant, il se jeta à la rivière.

— Par ici, camarades ! par ici ! cria le sergent s'adressant

aux soldats qui exploraient les bords de la rivière, et en étendant le bras dans la direction qu'avait prise le chien. Nous allons trouver le chien en arrêt. Tout beau, Pataud! tout beau!

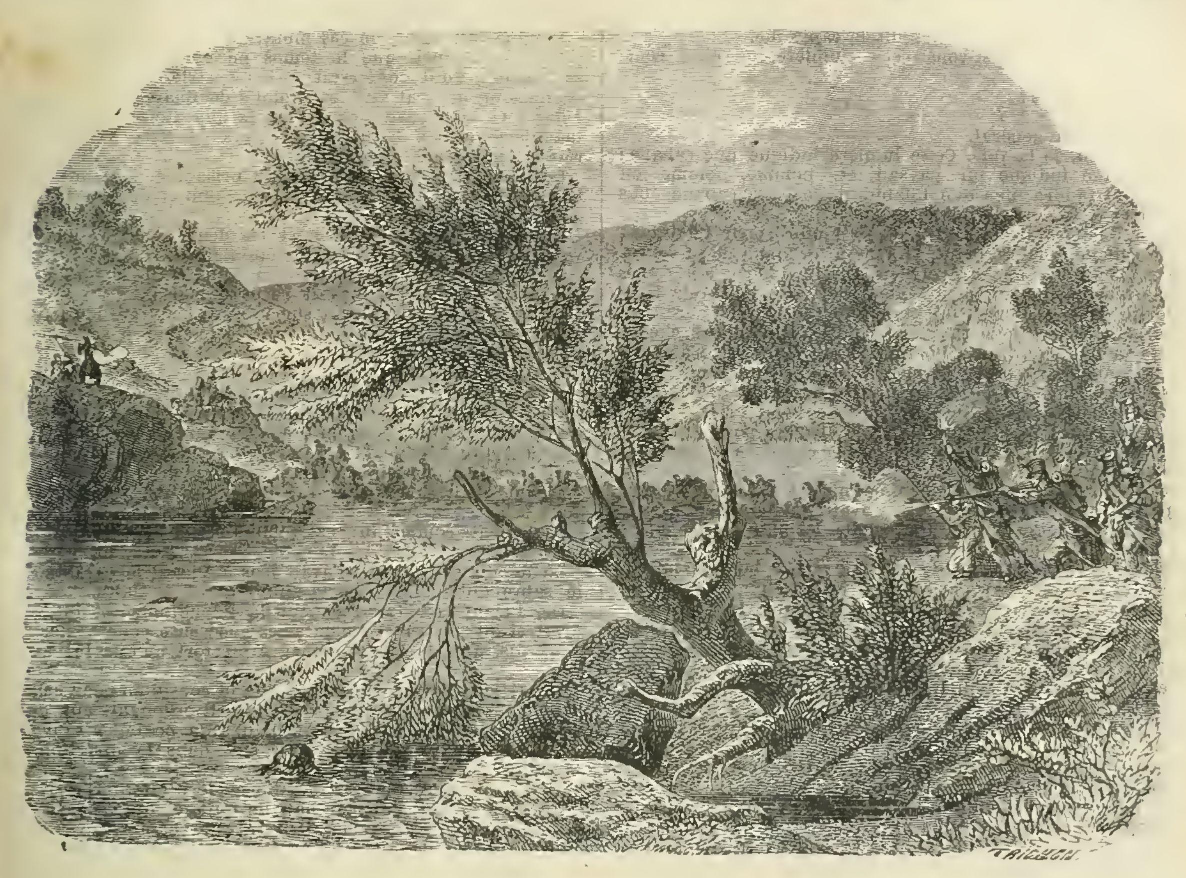
Jean Oullier, du moment où il avait reconnu le cri de Pataud, avait, au risque de ce qui pouvait lui arriver, mis la tête hors de l'eau.

Il vit le chien qui, coupant diagonalement la rivière, nageait droit de son côté: il comprit qu'il était perdu s'il ne prenait point un parti suprême.

deux rives, s'éloignant de plus en plus de l'endroit où s'était réfugié Jean Oullier et criblant de leurs balles la peau de bique, vers laquelle Pataud nageait en désespéré.

Pendant quelques minutes, le feu fut si vivement soutenu, qu'il n'était plus besoin de torches: les éclairs de soufre enflammé qui jaillissaient des fusils illuminaient le ravin sauvage où coule la Boulogne, et les rochers, répercutant le bruit des détonations, doublaient celui de la fusillade.

Le général s'aperçut le premier de l'erreur de ses soldats.



Apporte, Pataud! apporte!

Or, sacrifier son chien était pour Jean Oullier un parti suprême.

S'il ne se fût agi que de sa vie, Jean Oullier se fût perdu ou sauvé avec son chien, ou tout au moins eût-il hésité à se sauver aux dépens de la vie de Pataud.

Il détacha doucement la casaque de poil de chèvre qui recouvrait son gilet et la laissa aller au fil de l'eau, tout en la poussant vers le milieu du courant.

Pataud n'était plus qu'à cinq ou six pas de lui.

— Cherche! apporte! lui dit doucement Jean Oullier en lui indiquant la direction qu'il devait prendre.

Puis, comme le chien, sentant sans doute ses forces diminuer, hésitait à obéir:

— Apporte, Pataud! apporte! dit Jean Oullier d'un ton plus impératif.

Pataud s'élança dans la direction du sayon de poil, qui avait déjà gagné une vingtaine de pas sur lui.

Voyant que sa ruse réussissait, Jean Oullier fit provision d'air et plongea de nouveau, au moment même où les soldats arrivaient au pied du grand saule.

L'un d'eux, grimpa lestement sur l'arbre, et, allongeant la torche, éclaira tout le lit de la Boulogne.

On vit alors la casaque rapidement entraînée par le courant et Pataud nageant après cette casaque en poussant des plaintes et des gémissements, comme s'il eût déploré l'impossibilité où le mettaient ses forces épuisées d'accomplir l'ordre de son maître.

Les soldats, qui suivaient la manœuvre de l'animal, redescendirent la rivière s'éloignant de Jean Oullier, et, comme l'un d'eux aperçut la casaque qui flottait à fleur d'eau:

— Ici, cria-t-il, mes amis, ici, ici, le brigand.

Et il fit feu sur la casaque.

Grenadiers et chasseurs coururent en tumulte le long des

— Faites cesser le feu, dit-il au capitaine, qui marchait à son côté; ces imbéciles ont lâché la proie pour l'ombre!

En ce moment, un éclair brilla sur la crête d'un rocher avoisinant la rivière; un sifflement aigu se fit entendre au-dessus de la tête des deux officiers et une balle alla s'enfoncer à deux pas en avant d'eux dans le tronc d'un arbre.

— Ah! ah! fit le général avec le plus grand sang-froid, notre drôle n'avait demandé qu'une douzaine d'*Ave Maria*; m'est avis que ses amis vont faire plus largement les choses.

En effet, trois ou quatre nouvelles détonations se firent entendre et les balles ricochèrent sur le rivage. Un homme jeta un cri.

Alors, d'une voix qui dominait le tumulte:

— Clairons, cria le général, sonnez le ralliement, et vous autres, éteignez les torches!

Puis, tout bas au capitaine:

— Faites passer au gué les quarante hommes de l'autre rive; nous aurons peut-être tout à l'heure besoin de tout notre monde.

En un instant, les soldats, alarmés par cette attaque nocturne, s'étaient groupés autour de leur chef.

Cinq ou six éclairs, venant de points éloignés les uns des autres, brillèrent encore sur la crête du ravin, rayant la voûte noire du ciel; un grenadier tomba mort; le cheval d'un chasseur se cabra et se renversa sur son cavalier; une balle l'avait frappé dans le poitrail.

— En avant, mille tonnerres! cria le général, et voyons si ces oiseaux de nuit oseront nous attendre.

Et se mettant à la tête de ses soldats, il commença de gravir l'escarpement du ravin avec tant d'élan que, malgré l'obscurité qui rendait l'ascension plus difficile, malgré les balles qui venaient ricocher au milieu des soldats et

blessèrent encore deux hommes, en un instant, la petite troupe eut couronné les hauteurs.

Le feu des ennemis s'éteignit alors comme par enchantement, et, si quelques buissons de genêts qui ondulaient encore n'eussent témoigné de la récente présence des chouans, on eût pu croire que ceux-ci s'étaient abîmés sous terre.

— Triste guerre! triste guerre! murmura le général. Et maintenant notre expédition doit nécessairement avorter. N'importe! tentons-la. D'ailleurs, Souday est sur la route de Machecoul, et c'est à Machecoul seulement que nous pouvons faire reposer nos hommes.

— Mais un guide, général? dit le capitaine.

— Un guide? Voyez-vous cette lumière, à cinq cents pas d'ici?

— Une lumière?

— Oui, là.

— Non, mon général.

— Eh bien, je la vois. Cette lumière indique une cabane; une cabane indique un paysan, et, homme, femme ou enfant, il faudra bien que l'habitant de cette cabane nous conduise à travers la forêt.

Et, d'un ton qui était de mauvais augure pour l'habitant de la cabane, quel qu'il fût, le général ordonna de se remettre en marche, après avoir eu soin d'étendre ses lignes d'éclaireurs et de flanqueurs aussi loin que la sûreté individuelle de ses hommes lui permettait de le faire.

Le général, suivi de sa petite troupe, n'avait pas encore quitté la hauteur, qu'un homme sortait de l'eau, s'arrêtait un instant pour écouter derrière le tronc d'un saule, et se glissait le long des buissons, dans l'intention évidente de suivre la même route que les soldats avaient prise.

Comme il empoignait une touffe de bruyère pour gravir le rocher, un faible gémissement se fit entendre à quelques pas de lui.

Jean Oullier — car cet homme n'était autre que notre fugitif — s'avança du côté où il avait entendu gémir.

Au fur et à mesure qu'il approchait, les plaintes prenaient un accent plus douloureux.

Il se baissa, étendit la main et sentit qu'une langue douce et chaude se promenait sur cette main.

— Pataud! mon pauvre Pataud! murmura le Vendéen.

C'était effectivement Pataud, qui, usant ce qui lui restait de forces, avait amené sur la rive la peau de bique de son maître et s'était couché dessus pour y mourir.

Jean Oullier tira son vêtement de dessous le chien et appela Pataud.

Pataud poussa un long gémissement, mais ne bougea point.

Jean Oullier prit le chien dans ses bras pour l'emporter; mais le chien ne faisait plus aucun mouvement.

La main avec laquelle le Vendéen soutenait l'animal se mouillait d'un liquide tiède et visqueux.

Le Vendéen porta cette main à sa bouche et reconnut la fade saveur du sang.

Il essaya de desserrer les dents de l'animal et ne put y parvenir.

Pataud était mort en sauvant son maître, que le hasard avait ramené là pour recevoir sa dernière caresse.

Seulement, avait-il été tué par une des balles lancées par les soldats, ou n'était-il point déjà blessé lorsqu'il s'était mis à l'eau pour rejoindre Jean Oullier?

Le Vendéen penchait pour ce dernier avis; cette halte de Pataud près de la rivière, la faiblesse avec laquelle il nageait, tout portait Jean Oullier à croire à une blessure antérieure.

— C'est bon, dit-il; demain, il fera jour, et malheur à celui qui t'aura tué, mon pauvre chien!

Et, à ces mots, il déposa le corps de Pataud dans une cépée, et, s'élançant sur la colline, il s'enfonça dans les genêts.

XXIII

A QUI APPARTENAIT LA CHAUMIÈRE

La chaumière dont le général avait vu étinceler la vitre dans l'obscurité et qu'il avait signalée au capitaine était habitée par deux ménages.

Ces deux ménages avaient pour chefs les deux frères.

Ces deux frères se nommaient, l'aîné Joseph, le cadet Pascal Picaut.

Le père des deux Picaut avait fait, dès 1792, partie des premiers rassemblements du pays de Retz; il s'était attaché au sanguinaire Souchu, comme le pilote s'attache au requin, comme le chacal s'attache au lion, et il avait pris sa part des affreux massacres qui signalèrent les débuts de l'insurrection sur la rive gauche de la Loire.

Lorsque Charette fit justice de ce Carrier à cocarde blanche, Picaut, dont les appétits sanguinaires s'étaient développés, bouda le nouveau chef, qui, à ses yeux, avait le tort grave de ne vouloir de sang que sur le champ de bataille, quitta la division et passa dans celle que commandait le terrible Jolly, le vieux chirurgien de Machecoul: celui-là, du moins, était à la hauteur de l'exaltation de Picaut.

Mais, Jolly, reconnaissant le besoin d'unité, pressentant le génie militaire du chef de la basse Vendée, se rangea sous les drapeaux de Charette, et Picaut, qui n'avait point été consulté, se dispensa de consulter lui-même son commandant pour abandonner de nouveau ses camarades.

Fatigué, au reste, de ces mutations perpétuelles, profondément convaincu que le temps ne pourrait rien contre la rancune qu'il conservait aux meurtriers de Souchu, il chercha un général que les exploits de Charette ne pussent séduire et ne trouva rien de mieux que Stofflet, dont l'antagonisme contre le héros du pays de Retz s'était déjà révélé en mainte circonstance.

Le 25 février 1796, Stofflet fut fait prisonnier à la ferme de la Poitevinière, avec deux aides de camp et deux chasseurs qui l'accompagnaient.

On fusilla le chef vendéen et les deux officiers; on renvoya les deux paysans à leurs chaumières.

Il y avait deux ans que Picaut, qui était un des deux chasseurs de Stofflet, n'avait revu sa maison.

En y arrivant, il aperçut sur le seuil deux grands jeunes gens vigoureux et bien bâtis, qui se jetèrent à son cou et l'embrassèrent.

C'étaient ses fils.

L'aîné avait dix-sept ans, l'autre seize.

Picaut se prêta de bonne grâce à leurs caresses; puis, lorsqu'ils eurent fini, il se mit à contempler leur structure, leur carrure d'athlète, à tâter leurs membres musculeux avec une satisfaction évidente.

Picaut avait laissé chez lui deux enfants, il retrouvait deux soldats.

Seulement, comme lui, ces soldats étaient absolument désarmés.

La République, en effet, avait pris à Picaut la carabine et le sabre qu'il tenait de la munificence anglaise.

Or, Picaut comptait bien que la République les lui rendrait et qu'elle serait même assez généreuse pour armer ses deux fils, afin de le dédommager du tort qu'elle lui avait fait.

Il est vrai qu'il ne comptait pas la consulter pour cela.

En conséquence, dès le lendemain, il ordonnait aux deux jeunes gens de prendre leurs bâtons de pommier sauvage, et il se mettait en route avec eux dans la direction de Torfou

Il y avait à Torfou une demi-brigade d'infanterie.

Lorsque Picaut, qui marchait de nuit, et qui, dédaignant les sentiers frayés, cheminait à travers champs, aperçut, à une demi-lieu de lui, une agglomération de lumières qui lui signalait la ville et lui indiquait qu'il touchait au but de son voyage, il commanda à ses deux fils de continuer à le suivre, mais d'imiter tous ses mouvements, et de rester immobiles à la place où ils se trouveraient du moment qu'ils entendraient le gazouillement du merle réveillé en sursaut.

Il n'y a point de chasseur qui ne sache que le merle, réveillé en sursaut, s'échappe en jetant trois ou quatre cris rapides et répétés qui n'appartiennent qu'à lui.

Alors, au lieu de marcher droit comme il avait fait jusque-là, Picaut se mit à ramper, suivant toujours l'ombre des haies, tournant autour de la ville et écoutant, de vingt pas en vingt pas, avec la plus grande attention.

Enfin, le bruit d'une marche lente, mesurée, monotone, arriva jusqu'à lui.

Cette marche était celle d'un homme seul.

Picaut se mit à plat ventre et continua d'avancer dans la direction du bruit en se soulevant sur les coudes et sur les genoux.

Ses enfants l'imitèrent.

Au bout du champ qu'il suivait, Picaut entr'ouvrit la haie, regarda au travers, et, satisfait de son inspection, se fit une trouée, y passa la tête, et, sans trop s'embarrasser des épines que son corps rencontrait, se glissa comme une couleuvre à travers les branches.

Arrivé de l'autre côté, il imita le sifflement du merle effarouché.

C'était, nous l'avons dit, le signal convenu avec ses deux fils.

Ils s'arrêtèrent suivant la consigne reçue; seulement, se dressant pour regarder au-dessus de la haie, ils suivirent des yeux la manœuvre de leur père.

La pièce qui s'étendait de l'autre côté de la haie, et dans laquelle Picaut avait passé, était un pré dont l'herbe haute et épaisse ondoyait au gré du vent.

A l'extrémité du pré, c'est-à-dire à cinquante pas à peu près, on apercevait la route.

Sur cette route se promenait une sentinelle placée à

cent pas d'une maison qui servait de grand'garde, et à la porte de laquelle était une seconde sentinelle.

Les deux jeunes gens embrassèrent d'un regard tout cet ensemble, puis ramenèrent leurs yeux sur leur père, qui continuait de ramper dans l'herbe et se dirigeait du côté de la sentinelle.

Lorsque Picaut ne fut plus qu'à deux pas de la route, il s'arrêta derrière un buisson.

Le soldat se promenait de long en large, et, chaque fois que, dans sa promenade, il tournait le dos à la ville, ses vêtements ou ses armes effleuraient les branches du buisson.

A chaque fois les deux jeunes gens frissonnaient pour leur père.

Tout à coup, et au moment où le vent s'élevait avec une certaine force, la brise qui venait dans la direction leur apporta un cri étouffé ; puis, avec cette acuité de regard des hommes habitués à y voir la nuit, ils aperçurent, sur la ligne blanche du chemin, comme une masse noirâtre qui se débattait.

Cette masse se composait de Picaut et de la sentinelle.

Picaut, après avoir frappé la sentinelle d'un coup de couteau. l'achevait en l'étranglant.

Un instant plus tard, le Vendéen revenait vers ses deux fils, et, comme, après le carnage, la louve partage le butin à ses petits, Picaut partageait aux siens le fusil, le sabre et la giberne du soldat.

Avec ce fusil, ce sabre et cette giberne garnie de cartouches, le second équipement fut plus facile à se procurer que le premier, le troisième que le second.

Mais ce n'était point assez pour Picaut, que d'avoir des armes : il lui fallait encore trouver l'occasion de s'en servir ; il regarda autour de lui, et, dans MM. d'Autichamp, de Scepeaux, de Puisaye et de Bourmont, qui tenaient encore la campagne, il ne trouva que des royalistes à l'eau de rose qui ne faisaient point la guerre à son gré et dont aucun ne ressemblait même de loin à Souchu, qui était resté le type que Picaut cherchait dans un chef.

Il en résulta que, plutôt que d'être mal commandé, Picaut se décida à se faire chef et à commander aux autres.

Il recruta quelques mécontents comme lui, et devint chef d'une bande qui, quoique peu nombreuse, ne laissa pas que de témoigner de ses sentiments de haine pour la République.

La tactique de Picaut était des plus simples.

Il habitait d'ordinaire les forêts.

Pendant le jour, il laissait reposer ses hommes.

La nuit venue, il sortait du bois qui lui servait d'asile, embusquait sa petite troupe le long des haies ; puis, si un convoi ou une diligence venait à passer, il l'attaquait et l'enlevait ; quand les convois étaient rares ou les diligences trop bien escortées, Picaut se dédommageait sur les avant-postes, qu'il fusillait, et sur les fermes des patriotes, qu'il incendiait.

Après une ou deux expéditions, ses compagnons lui avaient donné le surnom de *Sans-Quartier*, et Picaut, qui tenait à mériter consciencieusement ce titre, ne manqua jamais, depuis, de faire pendre, fusiller ou éventrer tous les républicains, mâles ou femelles, bourgeois ou militaires, vieillards ou enfants, qui tombaient entre ses mains.

Il continua ses opérations jusqu'en 1800 ; mais, à cette époque, l'Europe laissant quelque répit au premier consul, — ou le premier consul laissant quelque répit à l'Europe, — Bonaparte, qui avait sans doute entendu vanter les exploits de Picaut Sans-Quartier, résolut de lui consacrer ses loisirs et dépêcha contre lui, non pas, un corps d'armée, mais deux chouans recrutés rue de Jérusalem et deux brigades de gendarmerie.

Picaut, sans défianse, reçut les deux faux frères dans sa bande.

Quelques jours après, il tombait dans une souricière.

On le prit, lui et la meilleure partie de sa bande.

Picaut paya de sa tête la sanglante renommée qu'il s'était acquise : comme c'était encore plus un coureur de grandes routes et un arrêteur de diligences qu'un soldat, il fut condamné, non pas à la fusillade, mais à la guillotine.

Il monta, au reste, bravement à l'échafaud, ne demandant pas plus de quartier aux autres qu'il n'en avait accordé lui-même.

Joseph, son fils aîné, fût envoyé au bagne avec les autres prisonniers. Quant à Pascal, qui avait échappé à l'embuscade et regagné ses forêts, il continua à chouanner avec des restes de bande.

Mais cette vie de sauvage ne tarda point à lui devenir odieuse ; il se rapprocha des villes, et, un beau jour, il entra dans Beaupréau, remit au premier soldat qu'il rencontra son sabre et son fusil, et se fit conduire chez le commandant de la ville, auquel il raconta son histoire.

Ce commandant, qui était chef d'une brigade de dragons, s'intéressa au pauvre diable, et, en considération de sa jeunesse et de la singulière confiance avec laquelle il avait agi à son endroit, il lui offrit d'entrer dans son régiment.

En cas de refus, il était forcé de le livrer à l'aûtorité judiciaire.

Devant une semblable alternative, Pascal Picaut, qui, du reste, ayant appris le sort de son père et de son frère, ne tenait plus à retourner au pays, Pascal Picaut, disons-nous, ne pouvait hésiter et n'hésita point.

Il endossa l'uniforme.

Quatorze ans après, les deux fils de Sans-Quartier se retrouvaient en venant prendre possession du petit héritage que leur avait laissé leur père.

La rentrée des Bourbons avait ouvert à Joseph les portes du bagne, et licencié Pascal, qui, de brigand de la Vendée, était devenu brigand de la Loire.

Joseph, sortant du bagne, rentrait dans sa chaumière plus exalté que ne l'avait jamais été son père, brûlant à la fois de venger dans le sang des patriotes et la mort de son père et les tortures que lui-même avait subies.

Pascal, au contraire, revenait avec des pensées toutes différentes de ses idées primitives, changées par le monde nouveau qu'il avait vu, et surtout par son contact avec des hommes pour lesquels la haine des Bourbons était un devoir, la chute de Napoléon une douleur, l'entrée des alliés une honte ; sentiment qu'entretenait dans son cœur la vue de la croix qu'il portait sur sa poitrine.

Cependant, et malgré une dissidence d'opinion qui amenait des discussions fréquentes, malgré la mésintelligence habituelle qui régnait entre eux, les deux frères ne s'étaient point séparés et avaient continué d'habiter en commun la maison que leur père leur avait laissée, et de cultiver la moitié des champs qui l'entouraient.

Tous deux s'étaient mariés : Joseph avec la fille d'un pauvre paysan ; Pascal, auquel sa croix et sa petite pension donnaient une certaine considération dans le pays, avait épousé la fille d'un bourgeois de Saint-Philbert, patriote comme il l'était lui-même.

La présence des deux femmes dans la maison commune, femmes qui toutes deux, l'une par envie, l'autre par rancune, exagérèrent les sentiments de leurs maris, augmenta ces dispositions à la discorde ; cependant, jusqu'en 1830, les deux frères continuèrent de vivre ensemble.

La révolution de juillet, à laquelle Pascal avait applaudi, réveilla toute l'exaltation fanatique de Joseph ; d'un autre côté, le beau-père de Pascal devint maire de Saint-Philbert, et le chouan et sa femme vomirent tant d'injures contre ces *pataud*s, que madame Pascal déclara à son mari qu'elle ne voulait plus vivre avec de pareils forcenés, au milieu desquels elle ne se croyait plus en sûreté.

Le vieux soldat n'avait pas d'enfants ; il s'était singulièrement attaché à ceux de son frère. Il y avait surtout un petit garçon aux cheveux cendrés, aux joues rebondies et rouges comme des pommes de pigeonnet, dont il ne savait pas se passer : sa plus grande, sa seule distraction était de faire sauter le petit bonhomme sur ses genoux pendant des heures entières. Pascal sentit son cœur se serrer à l'idée de s'éloigner de son fils adoptif ; malgré les torts de son aîné, il n'avait pas cessé d'aimer son frère ; il voyait celui-ci appauvri par les frais qu'avait nécessités l'entretien de sa nombreuse famille ; il craignait que son départ ne le laissât dans la misère : en conséquence, il refusa ce que lui demandait sa femme.

Seulement, on cessa de manger en commun, et, comme la maison se composait de trois pièces, Pascal en laissa deux à son frère, et se retira dans la troisième, après avoir fait murer la porte de communication.

Le soir du jour où Jean Oullier avait été fait prisonnier, la femme de Pascal Picaut était fort inquiète.

Son mari avait quitté le logis vers quatre heures, c'est-à-dire au moment même où la colonne du général Dermoncourt sortait de Montaigu. Pascal devait aller, disait-il, régler un compte avec Courtin, de la Logerie, et, quoiqu'il fût près de huit heures, il n'était pas encore rentré.

Mais l'inquiétude de la pauvre femme était devenue de l'angoisse quand elle avait, à trois cents pas de sa maison, entendu retentir les différents coups de feu tirés sur les bords de la Boulogne.

Marianne Picaut attendait donc son mari avec la plus vive anxiété, et, de temps en temps, elle quittait son rouet, installé au coin de la cheminée, pour aller écouter à la porte.

Les détonations éteintes, elle n'entendit plus rien, que le bruit du vent qui agitait la cime des arbres, ou le cri d'un chien qui, dans le lointain, poussait un hurlement plaintif.

Le petit Louis — l'enfant que Pascal aimait tant — vint à son tour, au bruit de ces coups de feu, s'informer si son oncle était rentré ; mais à peine avait-il montré sa jolie petite tête blonde et rose à la porte, que la voix de sa mère, qui le rappelait durement, le fit disparaître.

Depuis quelques jours, Joseph était devenu plus hautain, plus menaçant, et, le matin même, avant de partir pour

la tour de Montaigu, à laquelle il devait se rendre il avait eu avec son frère une scène qui, sans la patience du vieux soldat, fût certainement devenue une rixe.

La femme de Pascal n'osa donc pas aller communiquer ses inquiétudes à sa belle-sœur.

Tout à coup, elle entendit un bruit de voix chuchotant avec mystère dans le verger qui précédait la chaumière. Elle se leva si précipitamment, qu'elle renversa son rouet.

Au même instant, la porte s'ouvrit, et Joseph Picaut parut sur le seuil.

XXIV

COMMENT MARIANNE PICAUT PLEURA SON MARI

La présence de son beau-frère, que Marianne Picaut attendait si peu en ce moment, un vague pressentiment de malheur qui vint la saisir à sa vue, produisirent sur la pauvre Marianne une si vive impression, qu'elle retomba sur sa chaise à demi morte de terreur.

Cependant, Joseph s'avançait lentement, et sans proférer une parole, vers la femme de son frère, qui le regardait du même œil qu'elle eût regardé une apparition.

Arrivé près de la cheminée, Joseph, toujours muet, prit une chaise, s'assit et se mit à remuer les cendres du foyer avec le bâton qu'il tenait à la main.

Comme il était entré dans le cercle de lumière que renvoyait le foyer, Marianne put voir que son beau-frère, lui aussi, était fort pâle.

— Au nom du bon Dieu, Joseph, lui demanda-t-elle, qu'avez-vous?

— Quels sont donc les patauds qui sont venus chez vous, ce soir, Marianne? demanda le chouan répondant à une question par une autre question.

— Personne n'est venu, dit Marianne en secouant la tête pour donner plus de force à sa dénégation.

Puis, à son tour :

— Joseph, dit-elle, vous n'avez pas rencontré votre frère?

— Qui donc l'avait emmené hors de chez lui? demanda le chouan, qui semblait avoir pris le parti d'interroger sans jamais vouloir répondre.

— Encore une fois, personne, je vous dis; seulement, vers les quatre heures de l'après-midi, il a quitté la maison pour aller payer au maire de la Logerie le sarrasin que, la semaine dernière, il lui avait acheté pour vous.

— Le maire de la Logerie? répliqua Joseph Picaut en fronçant le sourcil. Ah! oui, maître Courtin... Encore un fier brigand, celui-là! Il y a cependant longtemps que je dis à Pascal, — et, ce matin encore, je le lui ai répété : « Ne tente pas le Dieu que tu renies, ou il t'arrivera malheur! »

— Joseph! Joseph! s'écria Marianne, osez-vous bien mêler le nom de Dieu à ces paroles de haine contre votre frère, qui vous chérit si bien, vous et les vôtres, qui s'ôterait le pain de la bouche pour le donner à vos enfants! Si le malheur veut qu'il y ait des discordes civiles dans notre pauvre pays, est-ce une raison pour que vous les introduisiez jusque dans notre chaumière? Gardez votre opinion, mon Dieu, et laissez-lui la sienne; la sienne est inoffensive, et la vôtre ne l'est pas. Son fusil reste accroché à la cheminée, ne se mêle à aucune intrigue et ne menace aucun parti; tandis que, depuis six mois, il n'est pas de jour où vous ne soyez sorti armé jusqu'aux dents! tandis que, depuis six mois, il n'est point de menaces que vous n'ayez proférées contre les gens des villes où j'ai mes parents, et même contre nous!

— Il vaut mieux sortir le fusil au poing, il vaut mieux affronter les patauds, comme je le fais, que de trahir lâchement ceux au milieu desquels on vit, que d'amener chez nous les nouveaux bleus, que de leur servir de guide quand ils se répandent dans nos campagnes pour aller piller les châteaux de ceux qui ont gardé la foi.

— Qui a servi de guide aux soldats?

— Pascal.

— Quand cela? où cela?

— Ce soir, au gué de Pont-Farcy.

— Grand Dieu! c'est du côté du gué que venaient les coups de fusil! s'écria Marianne.

Tout à coup, les yeux de la pauvre femme devinrent fixes et hagards.

Ils venaient de s'arrêter sur les mains de Joseph.

— Vous avez du sang aux mains! s'écria-t-elle. À qui ce sang, Joseph? dites-le-moi! à qui ce sang?

Le premier mouvement du chouan avait été de cacher ses mains, mais il paya d'audace.

— Ce sang, répondit Joseph, dont le visage, de pâle qu'il était, devint pourpre, ce sang, c'est celui d'un traître à son Dieu, à son pays et à son roi; c'est le sang d'un homme qui a oublié que les bleus avaient envoyé son père à l'échafaud et son frère au bagne, et qui n'a pas craint de servir les bleus!

— Vous avez tué mon mari! vous avez assassiné votre frère! s'écria Marianne en se dressant en face de Joseph avec une violence sauvage.

— Non, pas moi, dit Joseph.

— Tu mens!

— Je vous jure que ce n'est pas moi.

— Alors, si tu jures que ce n'est pas toi, jure aussi que tu m'aideras à le venger.

— Vous aider à le venger! moi, Joseph Picaut? Non, non, répondit le chouan d'une voix sombre; car, quoique je n'aie point porté la main sur lui, j'approuve ceux qui l'ont frappé; et, si j'avais été à leur place, quoiqu'il fût mon frère, je jure Notre-Seigneur que je l'aurais frappé comme eux!

— Répète ce que tu viens de dire, s'écria Marianne; car j'espère avoir mal entendu.

Le chouan répéta mot pour mot les mêmes paroles.

— Sois donc maudit alors, comme je les maudis! s'écria Marianne en levant la main avec un geste terrible au-dessus de la tête de son beau-frère; et cette vengeance que tu répudies, et dans laquelle je t'enveloppe, fratricide d'intention, sinon de fait, nous resterons deux pour l'accomplir : Dieu et moi! et, si Dieu me manque, eh bien, seule, j'y suffirai!

Puis, avec une énergie qui domina complètement le chouan :

— Et maintenant, où est-il? reprit Marianne; qu'ont-ils fait de son corps? Parle! mais parle donc! Tu me rendras bien son cadavre, n'est-ce pas?

— Quand je suis arrivé au bruit des coups de fusil, dit Joseph, il respirait encore. Je l'ai pris dans mes bras pour l'apporter ici; mais il est mort en chemin.

— Et, alors, tu l'as jeté dans un fossé comme un chien, n'est-ce pas, Caïn? Oh! moi qui ne voulais pas y croire, quand je lisais cela dans la Bible!

— Non, dit Joseph, je l'ai déposé dans le verger.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria la pauvre femme, dont tout le corps fut agité d'un tremblement convulsif. Mon Dieu, peut-être t'es-tu trompé, Joseph... peut-être respire-t-il encore; peut-être, avec des soins, des secours, est-il possible de le sauver! Viens avec moi, Joseph! viens! et, si nous le retrouvons vivant, eh bien, je te pardonnerai d'être l'ami des meurtriers de ton frère...

Elle décrocha la lampe et s'élança vers la porte.

Mais, au lieu de la suivre, Joseph Picaut, qui, depuis quelques instants, prêtait l'oreille aux bruits du dehors, entendant ces bruits — qui étaient évidemment ceux d'une troupe en marche — se rapprocher de la chaumière, attendit que le reflet de la lampe que portait sa belle-sœur n'éclairât plus la porte de la maison, sortit par cette porte, contourna les bâtiments, et, franchissant la haie qui les séparait des champs, s'élança dans la direction de la forêt de Machecoul, dont les masses noires se dessinaient à cinq cents pas de là.

La pauvre Marianne, de son côté, courait çà et là dans le verger.

Éperdue, à moitié folle, elle promenait sa lampe autour d'elle, oubliant de concentrer ses regards sur le cercle de lumière que celle-ci projetait sur le gazon; il lui semblait que, pour retrouver le cadavre de son mari, ses yeux perceraient les ténèbres.

Tout à coup, en passant à un endroit où deux ou trois fois déjà elle avait passé, elle trébucha, faillit tomber, et, dans ce mouvement, ses mains, en se portant vers la terre, rencontrèrent un corps humain adossé contre l'échalier.

Elle poussa un cri terrible, se précipita sur le cadavre, l'embrassa étroitement; puis, l'enlevant entre ses bras comme, en d'autres circonstances, elle eût fait d'un enfant, elle le porta dans l'intérieur de la chaumière et le déposa sur le lit.

Quelle que fût la mésintelligence qui régnait entre les deux frères, la femme de Joseph se leva et accourut chez Pascal.

En apercevant le cadavre de son beau-frère, elle tomba à genoux près du lit en sanglotant.

Marianne prit la lumière que sa belle-sœur avait apportée, — car, pour elle, elle avait laissé la sienne à l'endroit où elle avait retrouvé Pascal, — Marianne, disons-nous, prit la lumière et la promena sur le visage de son mari.

Pascal Picaut avait la bouche et les yeux ouverts comme s'il vivait encore.

Marianne mit vivement la main sur la poitrine du cadavre : le cœur ne battait plus.

Alors, se tournant vers sa belle-sœur, qui pleurait et priait toujours, la veuve de Pascal Picaut, dont les yeux étaient devenus rouges et flamboyants comme les tisons de l'âtre, s'écria

— Voilà ce que les chouans ont fait de mon mari! voilà

ce que Joseph a fait de son frère! eh bien, sur ce cadavre, je jure de ne me donner ni paix ni trêve, jusqu'à ce que les assassins aient payé le prix du sang!

— Et vous n'attendrez pas longtemps, pauvre femme! ou j'y perdrai mon nom, dit une voix d'homme derrière les deux femmes.

Toutes deux se retournèrent et aperçurent un officier enveloppé d'un manteau.

Cet officier était entré sans qu'elles l'entendissent.

A la porte, on voyait dans l'ombre étinceler les baïonnettes.

On entendait hennir les chevaux, qui respiraient dans la brise l'odeur du sang.

— Qui êtes-vous? demanda Marianne.

— Un vieux soldat comme votre mari, un homme qui a vu assez de champs de bataille pour qu'il ait le droit de vous dire qu'il ne faut pas gémir sur le sort de ceux qui, comme lui, tombent pour la patrie, mais qu'il faut les venger.

— Je ne gémis pas, monsieur, répondit la veuve en redressant la tête et en secouant ses cheveux épars. Qui vous amène dans notre chaumière en même temps que la mort?

— Votre mari devait nous servir de guide dans une expédition importante pour le salut de votre malheureux pays: cette expédition peut empêcher que des flots de sang ne coulent pour une cause perdue; ne pourriez-vous me donner quelqu'un pour le remplacer?

— Rencontrerez-vous des chouans dans votre expédition? demanda Marianne.

— C'est probable, répondit l'officier.

— Eh bien, alors, c'est moi qui serai votre guide! s'écria la veuve en décrochant le fusil de son mari, suspendu au manteau de la cheminée. Où voulez-vous aller? Je vous conduis; vous me payerez avec des cartouches.

— Nous voulons aller au château de Souday.

— Bien; je vous y conduirai, je sais les chemins.

Et, jetant un dernier regard sur le cadavre de son mari, la veuve de Pascal Picaut sortit la première de sa maison, suivie par le général.

La femme de Joseph resta à prier près du corps de son beau-frère.

XXV

OU L'AMOUR PRÊTE DES OPINIONS POLITIQUES A CEUX QUI N'EN ONT PAS

Nous avons laissé le jeune baron Michel sur le point de prendre un grand parti.

Seulement, au moment de prendre ce parti, il avait entendu des pas dans le corridor.

Il s'était alors jeté sur son lit, les yeux fermés, mais l'oreille ouverte.

Ces pas avaient passé et, un instant après, repassé devant sa porte sans s'arrêter.

Ce n'étaient point les pas de sa mère, ce n'était point à lui que l'on en voulait.

Le jeune baron rouvrit les yeux, et, reprenant une position semi-verticale, se mit à réfléchir, assis sur son lit.

Ses réflexions étaient graves.

Il fallait ou rompre avec sa mère, dont les moindres volontés étaient des lois pour lui, renoncer aux idées ambitieuses que celle-ci caressait pour son fils, et qui, par instant, n'avaient point été sans séduire la vacillante imagination du jeune baron; il fallait dire adieu aux honneurs dont la royauté de juillet avait promis de ne point se montrer avare envers le jeune millionnaire, se lancer dans une équipée qui, à coup sûr, pouvait être sanglante, amener à sa suite l'exil, la confiscation, la mort, mais que Michel, malgré sa jeunesse, jugeait, avec beaucoup de bon sens, devoir demeurer impuissante; il fallait tout cela, — ou bien se résigner et oublier Mary.

Disons-le, Michel réfléchit un instant, mais n'hésita point.

L'entêtement est la première conséquence de la faiblesse, qui s'obstine parfois jusqu'à la férocité.

Trop de bonnes raisons aiguillonnaient, d'ailleurs, le désir du jeune baron pour qu'il résistât.

L'honneur lui faisait un devoir de prévenir le comte de Bonneville des dangers qui pouvaient le menacer, lui et la personne qu'il accompagnait.

Et, sur ce point, s'il se reprochait une chose, c'était d'avoir trop tardé.

Aussi, après quelques secondes de réflexion, prit-il son parti.

Malgré les précautions de sa mère, Michel avait lu assez de romans pour savoir comment, au besoin, une simple paire de draps peut devenir une échelle fort satisfaisante, et c'était ce à quoi, tout naturellement, il avait songé d'abord. Malheureusement, les fenêtres de sa chambre étaient juste au-dessus de celles de l'office, d'où l'on devait immanquablement le voir flotter entre ciel et terre lorsqu'il entreprendrait sa descente quoique, comme nous l'avons dit, la nuit commençât à tomber; en outre, il y avait si loin de sa chambre au sol, que, malgré sa résolution de conquérir au prix de mille dangers le cœur de celle qu'il aimait, notre jeune homme sentait une sueur froide passer sur tout son corps, à l'idée de se trouver suspendu au-dessus d'un pareil abîme par un si fragile lien.

Il y avait, en face de ses fenêtres, un énorme peuplier du Canada dont les branches s'avançaient à quatre ou cinq pieds du balcon.

Descendre le long de ce peuplier, si inexpérimenté que fût Michel dans les exercices de corps, cela lui semblait facile; mais il fallait atteindre les branches, et le jeune homme ne comptait point assez sur l'élasticité de ses jarrets pour l'essayer.

La nécessité le rendit ingénieux.

Il avait trouvé, en furetant dans la chambre, tout un attirail de pêche qui jadis lui avait servi à s'escrimer contre les carpes et les gardons du lac de Grand-Lieu, plaisir innocent que la sollicitude maternelle, si exagérée qu'elle fût, avait cru pouvoir autoriser.

Il prit une de ses cannes de pêche, qu'il munit d'un hameçon.

Il déposa la canne dressée près de la fenêtre.

Il alla à son lit et prit un drap.

A l'extrémité du drap, il noua un chandelier. — il lui fallait un objet d'un certain poids: un chandelier tomba sous sa main, il prit un chandelier.

Il lança son chandelier de manière à le faire retomber de l'autre côté d'une des plus grandes branches du peuplier.

Puis, avec le bout de sa ligne armé d'un hameçon, il saisit le bout flottant et le ramena à lui.

Après quoi, il lia les deux bouts énergiquement au balcon de sa fenêtre: une espèce de pont suspendu, d'une solidité à toute épreuve, se trouva ainsi établi entre la fenêtre et le peuplier.

Le jeune homme se mit à califourchon sur ce pont comme un matelot sur sa vergue, et, en avançant doucement, il eut bientôt atteint la branche, puis enfin la terre.

Alors, et sans se soucier si on le verrait ou non, il traversa la pelouse en courant et se dirigea vers Souday, dont, à présent, il savait le chemin mieux que personne.

Lorsqu'il fut à la hauteur de la Roche Servière, il entendit une fusillade qui lui parut éclater entre Montaigu et le lac de Grand-Lieu.

Son émotion fut vive et profonde.

Chacune des détonations qui lui arrivaient avec la brise produisait une commotion douloureuse qui se répercutait dans son cœur; ce bruit, en effet, semblait indiquer le danger, peut-être même l'agonie de ceux qu'il aimait, et cette pensée le glaçait d'épouvante; puis, lorsqu'il songeait que Mary pouvait l'accuser, rejeter sur lui les malheurs qu'il n'avait pas su écarter de sa tête et de celles de son père, de sa sœur et de leurs amis, ses yeux se remplissaient de larmes.

Aussi, loin de ralentir sa marche au bruit de cette fusillade, ne pensa-t-il qu'à redoubler de vitesse; du pas accéléré, il passa au pas de course, et arriva bientôt aux premiers arbres de la forêt de Machecoul.

Là, au lieu de suivre la route, qui eût retardé son arrivée de quelques minutes, il se jeta dans un sentier qu'il avait pris plus d'une fois dans ce même but de raccourcir son chemin.

Sous la voûte obscure des arbres, tombant de temps en temps dans un fossé, se heurtant à une pierre, s'accrochant à un buisson, tant l'obscurité était grande, tant le sentier était étroit, il arriva enfin à ce que l'on appelle le val du Diable.

Il franchissait le ruisseau qui en suit le fond, lorsqu'un homme, s'élançant brusquement d'une touffe de genêts, se précipita sur lui et le saisit si brusquement, qu'il le renversa en arrière dans le lit fangeux du ruisseau; et, lui faisant sentir contre la tempe le froid du canon d'un pistolet:

— Pas un cri! pas un mot! ou vous êtes mort! lui dit-il.

Cette position affreuse pour le jeune homme se prolongea pendant une minute qui lui sembla un siècle.

L'homme lui avait mis un genou sur la poitrine, le maintenait renversé, et restait lui-même immobile comme s'il attendait quelqu'un.

Enfin, voyant que ce quelqu'un ne venait pas, il poussa un cri de chat-huant.

Un cri semblable, venu de l'intérieur du bois, lui répondit; puis le pas rapide d'un homme se fit entendre, et un nouveau personnage arriva sur le lieu de la scène.

— Est-ce toi, Picaut? dit l'homme qui tenait sous son genou le jeune baron.

— Non, ce n'est pas Picaut, répondit l'homme; c'est moi.

— Qui, toi?

— Moi, Jean Oullier, répondit le nouveau venu.

— Jean Oullier, s'écria le premier avec tant de joie, qu'il se dressa à moitié et soulagea d'autant son prisonnier. Vrai, c'est vous? vrai, vous avez échappé aux culottes rouges?

— Oui, grâce à vous autres, mes amis; mais nous n'avons pas une minute à perdre si nous voulons éviter de grands malheurs.

— Que faut-il faire? Maintenant que te voilà libre et que tu es avec nous, tout ira bien.

— Combien as-tu d'hommes avec toi?

— Nous étions huit en sortant de Montaigu; les gars de Vieille-Vigne nous ont ralliés; nous devons bien être quinze ou dix-huit à cette heure.

— Et des fusils?

— Tous en ont.

— Bien. Où les as-tu égaillés?

— Sur la lisière de la forêt.

— Il faut rassembler tout ton monde.

— Oui.

— Tu connais le carrefour aux Ragots?

— Comme ma poche.

— Vous y attendrez les soldats, non pas en embuscade, mais à découvert; tu ordonneras le feu quand ils seront à vingt pas de tes hommes. Tuez-en le plus que vous pourrez: ce sera toujours autant de vermine de moins.

— Bien; et après?

— Aussitôt les fusils déchargés, vous vous séparerez en deux bandes: l'une fuira par le sentier de la Cloutière, l'autre par le chemin de Bourgnieux. Vous fuirez en tiraillant, bien entendu; faut leur donner du goût à vous suivre.

— Pour les détourner de leur route, quoi!

— Justement, Guérin! c'est cela.

— Oui, mais... et vous?

— Moi, je cours à Souday. Il faut que j'y sois dans dix minutes.

— Oh! oh! Jean Oullier, fit le paysan d'un air de doute.

— Eh bien, après? demanda Jean Oullier. Se défie-t-on de moi, par hasard?

— On ne dit pas qu'on se défie de toi, on dit qu'on ne se fie à aucun autre.

— Il faut que je sois dans dix minutes à Souday, te dis-je, et, quand Jean Oullier dit *il faut*, c'est qu'il faut! Toi, tu occuperas les soldats pendant une demi-heure, c'est tout ce que je te demande.

— Jean Oullier! Jean Oullier!

— Quoi?

— Eh bien, si les gars allaient ne pas vouloir attendre les culottes rouges à découvert?

— Tu le leur ordonnerais au nom du bon Dieu!

— Si c'était toi qui leur ordonnas, ils obéiraient: mais, moi... avec ça qu'il y a là Joseph Picaut, et tu sais bien que Joseph Picaut ne fait qu'à sa manière.

— Mais, si je ne vas pas à Souday, qui ira à ma place?

— Moi, si vous voulez bien, monsieur Jean Oullier, dit une voix qui semblait sortir de terre.

— Qui est-ce qui parle? demanda le garde.

— Un prisonnier que je viens de faire, répondit le chouan.

— Comment s'appelle-t-il?

— Oh! je ne lui ai pas demandé son nom.

— Votre nom? demanda durement Jean Oullier.

— Je suis le baron de la Logerie, répliqua le jeune homme en parvenant à s'asseoir.

Car la main de fer du Vendéen s'était desserrée, lui avait rendu la liberté de ses mouvements, et il en profitait pour respirer.

— Ah! le fils Michel... Encore vous par ici? murmura Jean Oullier à demi-voix et d'un ton farouche.

— Oui; lorsque M. Guérin m'a arrêté, j'allais justement à Souday prévenir mon ami Bonneville et Petit-Pierre que leur retraite était connue.

— Et comment saviez-vous cela?

— Je l'ai appris hier au soir, en écoutant une conversation de ma mère avec Courtin.

— Comment alors, ayant de si belles intentions, avez-vous tant tardé à avertir votre ami? repartit Jean Oullier avec un accent tout à la fois de doute et d'ironie.

— Parce que la baronne m'avait enfermé dans ma chambre, que cette chambre est située au second étage, que je n'ai pu sortir que cette nuit, par la fenêtre, et au risque de me tuer.

Jean Oullier réfléchit pendant quelques secondes: ses préventions contre tout ce qui venait de la Logerie étaient si fortes, sa haine contre tout ce qui portait le nom de Michel était si profonde, qu'il lui répugna d'accepter le moindre service du jeune homme; car, malgré son accent de naïve franchise, le méfiant Vendéen se demandait encore si sa bonne volonté ne cachait pas quelque trahison.

Cependant, il comprenait que Guérin avait raison; que, seul, dans une circonstance suprême, il saurait donner aux chouans assez de confiance en eux-mêmes pour se laisser aborder par leurs ennemis; que, seul, il pourrait prendre les mesures nécessaires pour ralentir la marche de ceux-ci.

D'un autre côté, il se disait que Michel, mieux qu'aucun des paysans, saurait expliquer au comte de Bonneville le danger qui le menaçait, et, tout en rechignant encore, il se résigna à avoir une obligation au jeune rejeton de la famille Michel.

Mais ce ne fut point sans murmurer:

— Ah! louveteau! il faut bien que je ne puisse faire autrement, va!

Puis, tout haut:

— Eh bien, soit, dit-il enfin. Allez-y donc! Mais avez-vous des jambes, au moins?

— D'acier!

— Hum! fit Jean Oullier.

— Si mademoiselle Bertha était là, elle vous le certifierait.

— Mademoiselle Bertha? dit Jean Oullier, dont les sourcils se froncèrent.

— Oui; c'est moi qui suis allé chercher le médecin pour le père Tinguy, et je n'ai mis que cinquante minutes à faire deux lieues et demie, aller et retour.

Jean Oullier secoua la tête en homme qui est loin d'être convaincu.

— Occupez-vous de vos ennemis, dit Michel, et comptez sur moi. Il vous fallait dix minutes pour aller à Souday; moi, j'y serai dans cinq, je vous en réponds.

Et, le jeune homme secoua la fange dont il était couvert et s'apprêta à partir.

— Connaissez-vous bien le chemin? lui demanda Jean Oullier.

— Si je le connais! Comme les sentiers du parc de la Logerie.

Et s'élançant dans la direction du château de Souday:

— Bonne chance, monsieur Jean Oullier! cria-t-il au Vendéen.

Jean Oullier resta un instant rêveur: la connaissance que le jeune baron déclarait avoir des environs du château de son maître le contrariait singulièrement.

— Bon, bon, dit-il enfin en grommelant, nous mettrons ordre à tout cela, quand nous en aurons le temps.

Puis, à Guérin:

— Voyons, toi, dit-il, appelle les gars.

Le chouan déchaussa un de ses sabots, et, l'approchant de sa bouche, il souffla dedans de façon à imiter le hurlement du loup.

— Crois-tu qu'ils t'entendront? demanda Jean Oullier.

— A coup sûr! J'ai pris le dessus du vent pour les rallier au besoin.

— Alors, inutile de les attendre ici. Gagnons le carrefour des Ragots; tu les hauleras tout en marchant, et ce sera autant de temps de gagné.

— Combien, à peu près, avez-vous d'avance sur les soldats? demanda Guérin en se jetant dans le fourré à la suite de Jean Oullier.

— Une grande demi-heure; ils se sont arrêtés à la ferme de la Pichardière.

— De la Pichardière? fit Guérin devenu rêveur.

— Sans doute; le Pascal Picaut, qu'ils auront réveillé, leur aura servi de guide. N'est-il pas homme à cela?

— Le Pascal Picaut ne servira plus de guide à personne: le Pascal Picaut ne se réveillera plus! dit Guérin d'une voix sombre.

— Ah! ah! dit Jean Oullier, tantôt... c'était donc lui?

— Oui, c'était lui.

— Et vous l'avez tué?

— Il se débattait, il appelait à l'aide; les soldats étaient à demi-portée de fusil de nous. Il a bien fallu!

— Pauvre Pascal! fit Jean Oullier.

— Oui, reprit Guérin, quoique pataud, c'était un brave homme.

— Et son frère? demanda Jean Oullier.

— Son frère?...

— Oui, Joseph.

— Il regardait, dit Guérin.

Jean Oullier se secoua comme un loup qui reçoit dans le flanc une charge de chevrotines. Cette vigoureuse nature avait accepté toutes les conséquences d'une lutte terrible, comme le sont d'ordinaire les luttes des guerres civiles; mais il n'avait pas prévu celle-là, et elle le faisait frissonner d'horreur.

Pour dérober son émotion à Guérin, il se mit à hâter le pas et, malgré les ténèbres, à franchir les cépées avec la rapidité qu'il y mettait quand il appuyait ses chiens.

Guérin, qui, du reste, s'arrêtait de temps en temps pour souffler dans son sabot, avait peine à le suivre.

Tout à coup, il l'entendit qui soufflait doucement pour l'avertir de faire halte.

En ce moment, ils étaient arrivés à un endroit de la forêt que l'on appelle le saut de Baugé.

Ils n'étaient qu'à peu de distance du carrefour des Ragots.

XXVI

LE SAUT DE BAUGÉ

Le saut de Baugé est un marécage au-dessus duquel le chemin qui conduit à Souday monte presque perpendiculairement.

C'est un des escarpements les plus abrupts de cette montueuse forêt.

La colonne des *culottes rouges*, comme Guérin appelait les soldats, devait d'abord traverser ces marécages, puis gravir cette côte rapide.

Jean Oullier était arrivé à l'endroit de la route où le chemin s'étend, à l'aide de fascines, à travers le marécage, pour monter ensuite la colline.

Arrivé là, il avait, comme nous l'avons dit, sifflé Guérin, qui le trouva réfléchissant.

— Eh bien, demanda Guérin, à quoi penses-tu?

— Je pense, répondit Jean Oullier, que ceci vaudrait peut-être mieux que le carrefour des Ragots.

— D'autant plus, dit Guérin, que voici une charrette derrière laquelle on pourrait s'embusquer.

Jean Oullier, qui n'y avait pas fait attention, examina l'objet que lui indiquait son compagnon.

C'était une lourde voiture chargée de bois, que ses conducteurs avaient abandonnée pour la nuit au bord du marais, sans doute parce que, surpris par l'obscurité, ils n'avaient pas osé se hasarder sur l'étroit chemin qui, pareil à un pont, traversait le marais fangeux.

— J'ai une idée, dit Jean Oullier en regardant alternativement la charrette et la colline qui se dressait comme un rempart sombre de l'autre côté du marais; seulement, il faudrait...

Et Jean Oullier regarda autour de lui.

— Il faudrait, quoi?

— Que les gars arrivassent.

— Les voici, dit Guérin. Tiens, regarde; voici Patry, voici les deux frères Gambier, voilà les gens de Vieille-Vigne; et puis Joseph Picaut.

Jean Oullier se détourna pour ne pas voir celui-ci.

Effectivement, les chouans arrivaient de tous les côtés; il en sortait un de derrière chaque haie, il en surgissait un de chaque buisson.

Bientôt ils furent tous réunis.

— Mes gars, leur dit Jean Oullier, depuis que la Vendée est Vendée, c'est-à-dire depuis qu'elle se bat, jamais ses enfants ne se sont trouvés plus qu'aujourd'hui dans l'obligation de montrer leur cœur et leur foi. Si nous n'arrêtons pas les soldats de Louis-Philippe, je crois qu'un grand malheur arrivera; un malheur tel, mes enfants, que toute la gloire dont notre pays s'est couvert en sera effacée. Quant à moi, je suis bien décidé à laisser mes os dans le saut de Baugé avant de permettre que cette infernale colonne aille plus loin.

— Nous aussi, Jean Oullier, dirent toutes les voix.

— Bien! je n'attendais pas moins des hommes qui m'ont suivi depuis Montaigu pour me délivrer, et qui y ont réussi. Voyons, pour commencer, cela vous effrayerait-il, de m'aider à pousser cette charrette jusqu'au haut de la côte?

— Essayons, dirent les Vendéens.

Jean Oullier se mit à leur tête, et la lourde voiture, que les uns poussaient par les roues, les autres par derrière, tandis que huit ou dix la tiraient par les brancards, traversa sans encombre le marais, et fut hissée plutôt que traînée sur le sommet de l'escarpement.

Lorsque Jean Oullier l'eut calée avec des pierres, de façon qu'elle ne redescendît pas d'elle-même, entraînée par son propre poids, cette rampe qu'elle avait eu tant de peine à gravir:

— Maintenant, dit-il, vous allez vous embusquer de chaque côté du marais, moitié à droite, moitié à gauche, et, quand il sera temps, c'est-à-dire quand je crierai: « Feu! » vous tirerez. Si les soldats se retournent et vous suivent, comme je l'espère, battez doucement en retraite du côté de Grand-Lieu, toujours de façon à les entraîner à votre poursuite, à dégager Souday, où ils veulent arriver. Si, au contraire, ils continuent leur chemin à grande course, alors, chacun de notre côté, nous irons les attendre au carrefour des Ragots. C'est là qu'il s'agira de tenir ferme et de mourir à son poste.

Les chouans allèrent s'embusquer aux deux côtés du marécage; Jean Oullier resta seul avec Guérin.

Alors, il se jeta à plat ventre, collant son oreille contre terre:

— Ils approchent, dit-il; ils suivent le chemin de Souday comme s'ils le connaissaient. Qui diable peut donc les conduire, puisque Pascal Picaut est mort?

— Ils auront trouvé à la ferme quelque paysan qu'ils auront contraint.

— Alors, c'en est encore un qu'il faudra leur enlever... En fin fond de forêt de Machecoul, sans guide, il n'en rentrera pas un dans Montaigu!

— Ah çà, mais tu n'as pas d'armes, Jean Oullier?

— Moi, répliqua le vieux Vendéen en riant entre ses dents, j'en ai une qui en abattra plus que ta carabine, et, dans dix minutes, sois tranquille, si tout va comme je l'espère, les fusils ne seront pas rares le long du saut de Baugé.

En achevant ces mots, Jean Oullier se releva, et, remontant la pente qu'il avait descendue à moitié pour faire prendre à ses hommes leurs dispositions de bataille, il se rapprocha de la charrette.

Il était temps: comme il arrivait au sommet de la colline, il entendit sur la descente opposée le bruit des pierres qui roulaient sous les pieds des chevaux, et il vit deux ou trois étincelles que leurs fers tiraient des cailloux.

L'air, en outre, était imprégné de ce frémissement qui, dans la nuit, annonce l'approche d'une troupe armée.

— Allons, va rejoindre les hommes, dit-il à Guérin; moi, je reste ici.

— Pourquoi faire?

— Tu le verras tout à l'heure.

Guérin obéit.

Jean Oullier se glissa sous la charrette et attendit.

A peine Guérin avait-il pris son poste près de ses compagnons, que les deux chasseurs d'avant-garde se trouvèrent au bord du marécage.

Voyant la difficulté du terrain, ils s'arrêtèrent hésitants.

— Tout droit! cria une voix fermement accentuée, quoique avec un timbre féminin, tout droit!

Les deux chasseurs s'engagèrent dans le marécage, et, grâce au chemin tracé par les fascines, ils le traversèrent sans accident, et se mirent alors à gravir la hauteur, se rapprochant de plus en plus de la charrette et, par conséquent, de Jean Oullier.

Lorsqu'ils ne furent plus qu'à vingt pas de lui, Jean Oullier, toujours sous la charrette, se suspendit par les mains à l'essieu, par les pieds aux barres de devant, et demeura immobile.

Bientôt les deux chasseurs d'avant-garde arrivèrent à la hauteur de la charrette.

Ils l'examinèrent attentivement, du haut de leur monture; mais, ne voyant rien qui pût exciter leur méfiance, ils continuèrent leur chemin.

Le gros de la colonne était alors au bord du marais.

La veuve passa d'abord, puis le général, puis les chasseurs.

Derrière les chasseurs, vint l'infanterie.

On traversa le marécage dans cet ordre.

Mais, au moment où l'on atteignait le bas de la pente, un bruit semblable au roulement du tonnerre partit du sommet de l'escarpement que les soldats allaient gravir; le sol trembla sous leurs pas, et une sorte d'avalanche descendit du haut de la colline avec la rapidité de la foudre.

— Rangez-vous! cria Dermoncourt d'une voix qui dominait tout cet horrible fracas.

Et, saisissant la veuve par le bras, il donna un coup d'éperon à son cheval, qui bondit et se jeta dans les buissons.

Le général avait surtout pensé à son guide: c'était pour le moment ce qu'il avait de plus précieux.

Son guide et lui étaient sauvés.

Mais les soldats, pour la plupart, n'eurent pas le temps d'exécuter l'ordre de leur chef. Paralysés par le bruit étrange qu'ils entendaient, ne sachant à quel nouvel ennemi ils avaient affaire, aveuglés par les ténèbres, se sentant enveloppé par le danger, ils demeurèrent au milieu du chemin, et la charrette — car c'était elle que Jean Oullier avait lancé sur la déclivité de la route — troua leur masse comme eût pu le faire un énorme boulet, et s'abattit au milieu d'eux, tuant ceux qui se trouvaient sous ses roues, blessant ceux qu'elle couvrait de ses débris.

Un moment de stupeur suivit cette catastrophe; mais elle n'eut point de prise sur Dermoncourt, qui, d'une voix forte, cria:

— En avant, soldats! en avant! et sortons au plus vite de ce coupe-gorge.

Au même instant, une voix non moins forte que celle du général cria:

— Feu, les gars!

Un éclair sortit de chacun des buissons qui bordaient le marécage, et une pluie de balles vint crépiter autour de la petite colonne.

La voix qui commandait le feu s'était fait entendre en avant de la colonne, les coups de feu pétillaient derrière elle; le général, vieux loup de guerre, aussi rusé que Jean Oullier, comprit la manœuvre.

On voulait le détourner de son chemin.

— En avant! cria-t-il, ne perdez pas votre temps à riposter. En avant! en avant!

La troupe prit le pas de course, et, malgré la fusillade, elle arriva au sommet de la colline.

En même temps que le général et les soldats accomplissaient leur mouvement ascensionnel, Jean Oullier, se masquant derrière les bruyères, descendait rapidement la colline et se retrouvait au milieu de ses compagnons.

— Bravo ! lui dit Guérin. Ah ! si nous avions eu seulement dix bras comme les tiens et quelques charrettes de bois comme celle-là, nous serions à cette heure délivrés de ces maudits soldats.

— Hum ! répondit Jean Oullier, je ne suis pas aussi satisfait que toi. J'avais espéré qu'ils retourneraient en arrière, et il n'en est rien : ils m'ont tout l'air de continuer leur route. Au carrefour des Ragots, donc et aussi vite que nos jambes pourront nous y porter.

— Qui donc prétend que les culottes rouges continuent leur route ? demanda une voix.

Jean Oullier s'approcha de la clairière marécageuse d'où cette voix était partie et reconnut Joseph Picaut.

Le Vendéen, un genou en terre et son fusil près de lui, vidait consciencieusement les poches de trois soldats que l'énorme projectile de Jean Oullier avait renversés et écrasés.

Le vieux garde se détourna avec dégoût.

— Écoutez Joseph, dit Guérin parlant bas à l'oreille de Jean Oullier ; écoutez-le ; car il y voit la nuit comme les chats, et son conseil n'est point à dédaigner.

— Eh ! je prétends, moi, continua Joseph Picaut en enfermant son butin dans un bissac qu'il portait toujours avec lui, je prétends, moi, que, depuis qu'ils sont arrivés au faîte de la montagne, les bleus n'ont point bougé de place. Vous n'avez donc pas d'oreilles, vous autres, que vous ne les entendez pas qui trépignent là-haut comme des moutons dans leur parc ? Eh bien, si vous ne les entendez pas, je les entends, moi.

— Il faudrait s'en assurer, dit Jean Oullier à Guérin, évitant ainsi de répondre à Joseph.

— Vous avez raison, Jean Oullier, et j'y vais moi-même, répondit Guérin.

Le Vendéen traversa le marais, se jeta dans les roseaux, gravit la moitié de la rampe, puis, arrivé là, se coucha à plat ventre, rampant comme une couleuvre le long des rochers, et glissant si doucement entre les bruyères que c'était à peine si son passage agitait leur cime.

Il arriva ainsi jusqu'aux deux tiers de la colline.

Lorsqu'il ne fut plus qu'à trente pas du point culminant, il se redressa, mit son chapeau au bout d'une branche, et l'agita au-dessus de sa tête.

Aussitôt un coup de feu, parti de la hauteur, fit voler le chapeau de Guérin à vingt pas de son propriétaire.

— Il a raison, dit Jean Oullier, qui entendit d'en bas la détonation. Mais comment se fait-il qu'ils renoncent à leur projet ? Leur guide a-t-il été tué ?

— Leur guide n'a pas été tué, dit Joseph Picaut d'une voix sinistre.

— Tu l'as donc vu ? demanda une voix ; car Jean Oullier semblait décidé à ne plus adresser la parole à Picaut.

— Oui, répondit le chouan.

— Reconnu ?

— Oui.

— Alors, murmura Jean Oullier se parlant à lui-même, c'est qu'ils n'aiment pas les fondrières, et que l'air des marais leur semble malsain. Derrière ces rochers, ils sont à l'abri de nos balles, et ils y vont sans doute demeurer jusqu'au jour.

Effectivement, on aperçut bientôt de faibles lueurs briller sur la hauteur ; puis, peu à peu, ces lueurs s'activèrent, grandirent, et quatre ou cinq feux éclairèrent de leurs reflets sanglants les maigres buissons qui poussaient entre les interstices des roches.

— Voilà qui est bien étrange, si leur guide est encore avec eux, dit Jean Oullier. Enfin, c'est possible et, comme s'ils changent d'idée, c'est toujours par le carrefour des Ragots qu'ils doivent passer. .

Il regarda autour de lui, et, voyant Guérin qui était revenu prendre sa place à son côté :

— Tu vas, continua-t-il, t'y rendre avec tes hommes, Guérin.

— Bien, fit celui-ci.

— S'ils continuent leur route, tu sais ce que tu as à faire ; si au contraire, ils ont décidément établi leur bivac au saut de Baugé, dans une heure tu pourras les laisser grelotter à leur aise autour du feu : il sera inutile de les attaquer.

— Pourquoi cela ? dit Joseph Picaut.

Interpellé directement comme chef, et sur l'ordre donné par lui, Jean Oullier fut forcé de répondre.

— Parce que, dit-il, c'est un crime d'exposer inutilement la vie de braves gens.

— Dites tout simplement, Jean Oullier...

— Quoi ? demanda le vieux garde interrompant vivement Joseph Picaut.

— Dites : « Parce que mes maîtres, les nobles que je sers, n'ont plus besoin de la vie de ces braves gens ; » et, cette fois-là, vous direz la vérité, Jean Oullier.

— Qui est-ce qui dit que Jean Oullier a jamais menti ? demanda le vieux garde en fronçant le sourcil.

— Moi ! dit Joseph Picaut.

Jean Oullier serra les dents, mais se contint ; il semblait décidé à n'avoir ni amitié ni rixe avec l'ex-galérien.

— Moi ! répéta celui-ci ; moi qui prétends que ce n'est point par souci de nos corps que vous voulez nous empêcher de profiter de notre victoire, mais parce que vous ne nous avez fait battre que pour empêcher les culottes rouges de piller le château de Souday.

— Joseph Picaut, répliqua Jean Oullier avec calme, quoique nous portions la même cocarde, nous ne suivons pas les mêmes voies et ne tendons pas au même but. J'ai toujours pensé que, quelles que fussent leurs opinions, les hommes étaient frères, et je ne me plais pas à voir répandre inutilement le sang de mon frère. Quant à ce qui est de mes relations avec mes maîtres, j'ai toujours regardé l'humilité comme le premier devoir d'un chrétien, surtout lorsque ce chrétien est un pauvre paysan comme vous et moi. Enfin, j'ai toujours envisagé l'obéissance comme la plus impérieuse loi du soldat. Je sais que vous ne pensez pas ainsi ; tant pis pour vous ! En d'autres circonstances, je vous eusse fait repentir de ce que vous venez de dire ; mais, en ce moment, je ne m'appartiens pas... rendez-en grâce à Dieu !

— Eh bien, dit en ricanant Joseph Picaut, quand vous serez redevenu maître de votre individu, vous savez où me trouver, n'est-ce pas, Jean Oullier ? et vous ne me chercherez pas longtemps.

Puis, se retournant vers la petite troupe :

— Maintenant, dit-il, si parmi vous autres il en est qui pensent qu'il est fou d'attendre le lièvre à l'affût, quand on peut le prendre au gîte, que ceux-là viennent avec moi.

Et il fit un mouvement pour s'éloigner.

Personne ne bougea ; personne même ne répondit.

Joseph Picaut, voyant le silence général qui accueillait sa proposition, fit un geste de colère et s'enfonça dans le hallier.

Jean Oullier prit ses paroles pour une forfanterie et se contenta de hausser les épaules.

— Allons, allons, vous autres, dit Jean Oullier aux chouans, au carrefour des Ragots, et vivement ! Suivez le lit du ruisseau jusqu'à la taille des Quatre-Vents, et, dans un quart d'heure, vous y serez.

— Et toi, Jean Oullier ? demanda Guérin.

— Moi, répondit le vieux garde, je cours à Souday ! je veux m'assurer que ce Michel a rempli sa mission.

La petite troupe s'éloigna obéissante, suivant, comme l'avait dit Jean Oullier, le cours du ruisseau qu'elle descendait.

Le vieux garde resta seul.

Il écouta pendant quelques instants le bruit de l'eau que les chouans agitaient en marchant ; mais bientôt ce bruit finit par se confondre avec celui des cascatelles, et Jean Oullier tourna la tête du côté des soldats.

Les rochers sur lesquels la colonne avait fait halte formaient une petite chaîne qui allait de l'est à l'ouest, dans la direction de Souday.

A l'est, elle se terminait à deux cents pas environ de l'endroit où s'était passée la scène que nous venons de raconter, finissant par une pente douce qui allait aboutir au ruisseau dont les chouans avaient remonté le cours pour tourner le campement des soldats.

Du côté de l'ouest, elle se prolongeait pendant une demi-lieue à peu près, et plus elle s'avançait du côté de Souday, plus elle devenait escarpée, plus elle s'élevait, plus ses flancs étaient abrupts et dénués de végétation.

De ce côté, elle se terminait par un véritable précipice, formé d'énormes rochers perpendiculaires, qui surplombaient le ruisseau mouillant leur base.

Une ou deux fois peut-être dans sa vie, et pour gagner de vitesse le sanglier que ses chiens poursuivaient, Jean Oullier s'était risqué à descendre dans ce précipice.

Cette descente s'était opérée par un sentier perdu dans les touffes de genêts, large d'un pied à peine, et que l'on appelait la *vielle des Biques*, c'est-à-dire le sentier des chèvres.

Ce sentier n'était connu que de quelques chasseurs.

Mais Jean Oullier lui-même l'avait descendu avec tant de difficultés et en affrontant de si grands périls, qu'il lui semblait impossible que l'on pût, pendant la nuit, avoir l'idée d'utiliser ce passage.

Si le chef de la colonne ennemie voulait continuer son mouvement agressif contre Souday, il devait donc, ou suivre le chemin, et alors rencontrer les chouans au carrefour des Ragots, ou prendre par la pente praticable, c'est-à-dire revenir sur ses pas, et suivre le ruisseau que les Vendéens venaient de remonter.

Mais le ruisseau recevait, à quelques pas de là, un affluent considérable : il devenait torrent et torrent profond et rapide ; ses bords étaient garnis de ronces qui les rendaient impénétrables. Il n'y avait donc aucun danger à redouter de ce côté.

Et cependant, par une espèce de pressentiment, Jean Oullier n'était pas tranquille.

Il lui semblait tout à fait extraordinaire que la volonté de Dermoncourt eût ainsi cédé à la première attaque, et que le général eût si subitement et si facilement renoncé à son dessein de marcher sur Souday.

Au lieu de s'éloigner, comme il l'avait dit, il regardait donc les hauteurs d'un air pensif et inquiet, lorsqu'il lui sembla que les feux perdaient de leur vivacité et de leur éclat, et que la lumière qu'ils projetaient sur les rochers qui leur servaient d'abri devenait de plus en plus pâle.

Jean Oullier eut bien vite pris son parti ; il s'élança par le même chemin qu'avait pris Guérin, et en employant la même tactique que lui ; seulement, il ne s'arrêta point, comme Guérin, aux deux tiers de la montée : il continua de ramper jusqu'à ce qu'il fût au pied des blocs de pierre qui entouraient la hauteur d'une espèce de ceinture.

Puis il écouta ; mais il n'entendit aucun bruit.

Alors, il se dressa doucement sur ses pieds, et, par l'intervalle que laissaient entre elles deux énormes roches, il regarda et ne vit rien.

La place était déserte, les feux étaient solitaires, et les branches de genêt dont on les avait couverts crépitaient seules en s'éteignant dans le silence.

Jean Oullier gravit un versant des rochers, se laissa glisser sur l'autre, et tomba à la place où il avait supposé les soldats.

Les soldats avaient disparu.

Alors, il poussa un cri terrible, cri de rage et d'appel à ses compagnons, et, avec la légèreté d'un daim poursuivi, en appelant à ses muscles d'acier, il s'élança le long de la chaîne de rochers dans la direction de Souday.

Il n'y avait plus à en douter, le guide inconnu, ou plutôt connu de Joseph Picaut seul, avait dirigé les soldats du côté de la viette des Biques.

Quelles que fussent les difficultés que la nature du terrain opposait à la marche de Jean Oullier, glissant sur les roches plates couchées dans la mousse comme autant de pierres funèbres, se heurtant aux rocs de granit qui se dressaient sur la bruyère comme des soldats en sentinelle, s'enchevêtrant les pieds dans les ronces qui lui déchiraient la chair, il ne mit pas plus de dix minutes à parcourir la colline dans toute sa longueur.

Arrivé à son extrémité, il escalada un dernier monticule qui dominait le vallon et aperçut les soldats.

Ils achevaient de franchir la déclivité de la colline ; ils s'étaient hasardés contre toute attente dans la viette des Biques, et, à la lueur des torches qu'ils avaient allumées pour éclairer leurs pas, on voyait leur file serpenter le long de l'abîme.

Jean Oullier se cramponna à l'énorme pierre sur laquelle il était monté, la secoua, espérant l'ébranler et la faire rouler sur leurs têtes.

Mais les efforts de cette rage folle furent impuissants, et un ricanement moqueur répondit aux imprécations dont il les accompagnait.

Jean Oullier se retourna, pensant que Satan seul pouvait rire ainsi.

Le rieur était Joseph Picaut.

— Eh bien, maître Jean, dit celui-ci en sortant d'une touffe de genêts, m'est avis que mon affût valait mieux que le vôtre ; seulement, vous m'avez fait perdre mon temps : je suis arrivé trop tard, et il en pourra cuire à vos amis.

— Mon Dieu, mon Dieu, s'écria Jean Oullier en prenant ses cheveux à pleines mains, qui donc a pu les conduire par la viette des Biques ?

— En tout cas, dit Joseph Picaut, celle qui les y a conduits ne les ramènera ni par ce chemin ni par un autre. Regarde-la bien maintenant, Jean Oullier, si tu tiens à la voir vivante.

Jean Oullier se pencha de nouveau.

Les soldats avaient traversé le ruisseau, ils se reformaient autour du général. Au milieu d'eux, à cent pas à peine, mais séparée des deux hommes par un abîme, on apercevait une femme, les cheveux épars, qui, du doigt, indiquait au général le chemin qu'il devait suivre.

— Marianne Picaut, s'écria Jean Oullier.

Le chouan ne répondit rien ; mais il mit son fusil sur l'épaule et chercha lentement son point de mire.

Jean Oullier s'était retourné au bruit qu'avait fait le chien en s'armant. Au moment où le tireur allait appuyer sur la gâchette, il releva brusquement le canon du fusil.

— Malheureux ! lui dit-il, laisse-lui au moins le temps d'ensevelir ton frère.

Le coup partit en l'air ; la balle alla se perdre dans l'espace.

— Tiens ! s'écria Joseph Picaut furieux, en saisissant son fusil par le canon et en déchargeant un coup terrible par la crosse sur la tête de Jean Oullier, qui ne s'attendait point à cette attaque ; tiens ! les blancs comme toi, je les traite comme des bleus !

Malgré sa force herculéenne, le vieux Vendéen tomba d'abord sur les genoux, puis, ne pouvant pas même se maintenir dans cette position, roula le long du rocher. Dans cette chute, il voulut se retenir à une touffe de bruyère que sa main avait saisie instinctivement ; mais peu à peu il la sentit qui cédait sous le poids de son corps.

Tout étourdi qu'il était, Jean Oullier n'avait cependant pas perdu tout à fait connaissance, et, s'attendant à chaque instant à sentir se briser dans ses doigts les rameaux fragiles qui le soutenaient au-dessus de l'abîme, il recommandait son âme à Dieu.

En ce moment, il entendit quelques détonations d'armes à feu retentir sur la bruyère, et, à travers ses paupières à moitié fermées, vit briller comme des étincelles.

Espérant que c'étaient les chouans qui arrivaient, conduits par Guérin, il essaya de crier ; mais il lui sembla que sa voix était emprisonnée dans sa poitrine, et ne pouvait soulever cette espèce de main de plomb qui arrêtait le souffle sur ses lèvres.

Il était comme un homme en proie à un affreux cauchemar, et la douleur que lui causait l'attente devint si violente, qu'il croyait — oubliant le coup qu'il avait reçu — voir ruisseler de son front sur sa poitrine une sueur de sang.

Peu à peu, ses forces l'abandonnèrent, ses doigts se détendirent, ses muscles se relâchèrent, et l'angoisse qu'il ressentait devint d'autant plus terrible, qu'il lui semblait que c'était volontairement qu'il abandonnait les branches qui le maintenaient au-dessus du vide.

Bientôt il lui parut qu'il était attiré vers l'abîme comme par une force irrésistible ; ses doigts quittèrent leur dernier appui.

Mais, au moment même où il s'imaginait qu'il allait entendre l'air tourbillonner et siffler à son passage, qu'il allait sentir la pointe aiguë des rochers déchirer son corps, des bras vigoureux le tirèrent et le transportèrent sur une petite plate-forme qui s'étendait à quelques pas du précipice.

Il était sauvé !

Seulement, ces bras le secouaient bien brutalement pour être des bras amis.

XXVII

LES HOTES DE SOUDAY

Le lendemain de l'arrivée du comte de Bonneville et de son compagnon au château de Souday, le marquis était revenu de son expédition, ou plutôt de sa conférence.

En descendant de cheval, le digne gentilhomme manifesta une humeur massacrante.

Il gourmanda ses filles, qui n'étaient pas venues au-devant de lui au moins jusqu'à la porte, pesta après Jean Oullier, qui avait pris la licence d'aller à la foire de Montaigu sans son consentement, et querella la cuisinière, qui, à défaut de son majordome, était venue lui tenir l'étrier et qui, au lieu de lui tenir celui de droite, tirait de toutes ses forces sur l'étrivière de gauche ; ce qui força le marquis à descendre du côté opposé au perron.

En rentrant dans le salon, M. de Souday continua d'exhaler sa colère par des monosyllabes qui avaient une telle énergie, que Bertha et Mary, si accoutumées que fussent leurs oreilles aux licences de langage que se permettait le vieil émigré, ne savaient plus quelle contenance garder.

Vainement elles essayèrent leurs plus douces câlineries pour dérider le front soucieux de leur père : rien n'y faisait, et, tout en chauffant ses pieds au feu de la cheminée, le marquis continuait de frapper sur ses grandes bottes avec le fouet qu'il tenait à la main, paraissant très-désolé que lesdites bottes ne fussent pas MM. tels et tels, auxquels il adressait, en un même temps qu'il jouait avec le manche de son fouet, les épithètes les plus malsonnantes.

Décidément, le marquis était furieux.

En effet, depuis quelque temps, il se blasait sur les plaisirs de la chasse ; il s'était surpris bâillant en accomplissant le whist qui terminait régulièrement toutes ses soirées ; les jouissances du faire-valoir lui semblaient insipides et le séjour de Souday lui était devenu nauséabond.

En outre, jamais, depuis dix ans, ses jambes n'avaient eu autant d'élasticité ; jamais sa poitrine n'avait respiré si libre ; jamais son cerveau n'avait été aussi entreprenant.

Il entrait dans cet été de la Saint-Martin des vieillards, époque où leur esprit jette une lueur plus vive avant de pâlir, où leur corps rassemble toutes ses forces, comme pour

se préparer à la dernière lutte; et le marquis, se trouvant plus gaillard, plus dispos qu'il ne l'était depuis longues années mal à l'aise dans le petit cercle de ses occupations ordinaires, devenues insuffisantes, sentant l'ennui le gagner, avait pensé que les émotions d'une nouvelle Vendée iraient merveilleusement à sa nouvelle jeunesse, et n'avait pas douté un instant qu'il ne retrouvât dans la vie accidentée du partisan ces profondes jouissances dont le souvenir seul charmait ses vieux jours.

Il avait donc accueilli avec enthousiasme l'annonce d'une prise d'armes, et une commotion politique de cette espèce, venue à point, lui prouvait une fois de plus ce que déjà bien des fois il avait supposé dans son placide et naïf égoïsme: à savoir, que le monde entier avait été créé et manœuvrait pour la plus complète satisfaction d'un aussi digne gentilhomme que l'était M. le marquis de Souday.

Mais il avait trouvé, chez ses coreligionnaires, une tiédeur, un désir d'atermoiement qui l'avaient exaspéré.

Les uns avaient prétendu que l'esprit public n'était pas mûr; les autres, qu'il était imprudent de rien tenter sans s'être assuré d'une défection dans l'armée; les autres avaient avancé que l'enthousiasme religieux et politique était singulièrement refroidi chez les paysans, qu'il serait difficile de les conduire au combat; et l'héroïque marquis, qui ne pouvait comprendre que la France entière ne fût pas prête, alors qu'une petite campagne lui semblait un passe-temps tout à fait agréable, que Jean Oullier avait fourbi sa meilleure carabine, que ses filles lui avaient brodé une écharpe et un cœur sanglant, le marquis, disons-nous, avait rompu brusquement en visière avec ses amis et avait regagné son château sans vouloir en écouter davantage.

Mary, qui savait à quel point son père respectait la tradition de l'hospitalité, profita d'une recrudescence de mauvaise humeur chez le digne gentilhomme pour lui annoncer doucement la présence du comte de Bonneville au château, espérant opérer ainsi une diversion au courroux que manifestait l'irascible vieillard.

— Bonneville! Bonneville! Qu'est-ce que c'est que cela, Bonneville? grommelait le marquis de Souday. Quelque *pancalier* ou quelque avocat; un de ces officiers poussés tout épaulettés, ou un de ces bavards qui n'ont jamais fait feu que de la langue; un mirliflore qui va nous prouver qu'il faut attendre, laisser Philippe user sa popularité! comme si, en supposant que cela fût nécessaire, une popularité, il n'était pas bien plus simple et bien plus facile d'en acquérir une à notre roi!

— Je vois que M. le marquis est pour une prise d'armes immédiate, fit une petite voix douce et flûtée, à côté du marquis de Souday.

Celui-ci se retourna et aperçut un tout jeune homme vêtu en paysan, qui, appuyé comme lui à la cheminée, se chauffait comme lui les pieds au foyer.

L'étranger était entré sans bruit par une porte latérale, et le marquis, qui, du reste, lui tournait le dos au moment de son entrée, emporté par la chaleur de ses imprécations, n'avait pas pris garde aux signes par lesquels ses filles l'avertissaient de la présence d'un de leurs hôtes.

Petit-Pierre — car c'était lui — paraissait avoir de seize à dix-huit ans; mais il était bien mince et bien frêle pour son âge; sa figure était pâle, et les longues boucles de cheveux noirs qui l'encadraient en faisaient encore ressortir la blancheur; ses grands yeux bleus rayonnaient d'intelligence et de courage; sa bouche, fine et légèrement retroussée dans les coins, s'animait d'un sourire malicieux; son menton, fortement proéminent, indiquait une force de volonté peu commune; enfin, un nez légèrement aquilin complétait une physionomie dont la distinction contrastait étrangement avec son costume.

— M. Petit-Pierre, dit Bertha en prenant la main du nouveau venu et en le présentant à son père.

Le marquis fit une profonde inclination, à laquelle le jeune paysan répondit par un salut des plus gracieux.

Le vieil émigré n'était que légèrement intrigué par le costume et par le nom de Petit-Pierre, la grande guerre l'avait habitué à ces sobriquets sous lesquels les gens de la plus haute naissance dissimulaient leurs qualités, aux travestissements sous lesquels ils cherchaient à cacher leur distinction native; ce qui le préoccupait singulièrement, c'était l'excessive jeunesse de son hôte.

— Mesdemoiselles de Souday m'ont dit, monsieur, qu'elles avaient été assez heureuses pour pouvoir être, hier au soir, de quelque utilité à vous et à votre ami M. le comte de Bonneville; ce m'est un double regret d'avoir été absent de ma maison. Sans la désagréable corvée que ces messieurs m'ont fait faire, j'aurais eu l'honneur de vous ouvrir moi-même mon pauvre château. Enfin, j'espère que ces péronnelles auront compris qu'il était de leur devoir de me remplacer convenablement, et que rien de ce que comporte notre médiocre position n'aura été épargné pour vous rendre ce maussade séjour supportable.

— Votre hospitalité, monsieur le marquis, ne pouvait que gagner à être exercée par d'aussi gracieux intermédiaires, répondit galamment Petit-Pierre.

— Humph! fit le marquis en allongeant la lèvre inférieure; en d'autres temps que ceux où nous sommes, elles pourraient assez bien s'entendre à procurer quelques divertissements à leurs hôtes. Bertha, que voici, relève fort proprement une brisée et détourne un sanglier comme personne. Mary, de son côté, n'a point sa pareille pour connaître les gaulées que hantent les bécasses. Mais, à part une certaine force au whist qu'elles tiennent de moi, je les regarde comme tout à fait impropres à faire les honneurs d'un salon; et, pour quelque temps, nous voici confinés en tête-à-tête avec nos tisons, ajouta M. de Souday en rapprochant ceux de son foyer par un coup de pied qui témoignait de la persistance de sa colère.

— Je crois que bien peu de femmes de la cour possèdent autant de grâce et de distinction que ces demoiselles, et je vous assure qu'il n'en est pas qui allient ces qualités à la noblesse de cœur et de sentiments dont vos deux filles, monsieur le marquis, ont donné des preuves.

— La cour? fit le marquis de Souday, avec une surprise interrogative et en regardant Petit-Pierre.

Petit-Pierre rougit en souriant, comme un acteur qui se fourvoie devant un auditoire bénévole.

— Je parle par présomption, monsieur le marquis, dit-il avec un embarras trop profond pour n'être pas factice; je dis la cour, parce que c'est là que leur nom a marqué la place de vos deux filles, parce que c'est là, enfin, que je voudrais les voir.

Le marquis de Souday rougit aussi d'avoir fait rougir son hôte; il venait de toucher involontairement à l'incognito dans lequel celui-ci tenait à rester, et l'exquise urbanité du vieux gentilhomme se reprochait amèrement cette faute.

Petit-Pierre se hâta de reprendre la parole.

— Je vous disais, monsieur le marquis, lorsque ces demoiselles m'ont fait l'honneur de me présenter à vous, que vous me sembliez être de ceux qui désirent une prise d'armes immédiate.

— Ventrebleu! je puis vous l'avouer, à vous, monsieur, qui, à ce que je vois, êtes des nôtres...

Petit-Pierre inclina la tête en signe d'affirmation.

— Oui, c'est mon avis, continua le marquis; mais j'aurai beau dire et beau faire, on ne croira pas le vieux gentilhomme qui a roussi sa peau au terrible feu qui a brûlé le pays de 93 à 97; on écoutera un tas de bavards, d'avocats sans cause, de beaux mignons qui ont peur de coucher en plein air, de gâter leurs habits aux buissons; des poules mouillées, des..., ajouta le marquis en recommençant à trépigner avec rage sur les tisons, qui se vengeaient en lançant sur ses bottes des milliers d'étincelles.

— Mon père, fit doucement Mary, qui avait remarqué un sourire échappé à Petit-Pierre, mon père, calmez-vous!

— Non, je ne me calmerai pas, repartit le fougueux vieillard. Tout était prêt; Jean Oullier m'avait assuré que ma division rugissait d'enthousiasme; et, du 14 mai, nous voici ajournés aux calendes grecques!

— Patience, monsieur le marquis, dit Petit-Pierre, l'heure sonnera.

— Patience! patience! cela vous est facile à dire, fit en soupirant le marquis; vous êtes jeune, vous avez le temps d'attendre; mais moi, qui sait si Dieu me donnera encore assez de jours pour voir déployer le bon vieux drapeau sous lequel j'ai si joyeusement combattu?

La plainte du vieillard toucha Petit-Pierre.

— Mais n'avez-vous pas entendu dire comme moi, monsieur le marquis, demanda-t-il, que la prise d'armes n'était différée qu'à cause de l'incertitude où l'on était sur l'arrivée de la princesse?

Cette phrase sembla redoubler la mauvaise humeur du marquis.

— Laissez-moi donc tranquille, jeune homme, dit-il d'un accent profondément courroucé. Est-ce que je ne connais pas cette vieille plaisanterie? est-ce que, pendant cinq ans que j'ai guerroyé en Vendée, on n'a pas cessé de nous promettre cette épée royale qui devait rallier autour d'elle toutes les ambitions? est-ce que je n'étais pas de ceux qui, le 2 octobre, attendaient le comte d'Artois sur la côte de l'île Dieu? Nous ne verrons pas plus cette princesse, en 1832, que nous n'avons vu de prince en 1795! Cela ne m'empêchera pas de me faire tuer pour eux, comme c'est le devoir d'un gentilhomme. Les branches doivent tomber avec le vieux tronc.

— Monsieur le marquis de Souday, dit Petit-Pierre d'une voix singulièrement émue, je vous jure, moi, que madame la duchesse de Berry, n'eût-elle eu qu'une coquille de noix à son service, eût traversé la mer pour venir se ranger sous le drapeau que Charette portait d'une main si vaillante et si noble; je vous jure qu'aujourd'hui, elle viendra, sinon vaincre, du moins mourir avec ceux qui se lèveront pour défendre les droits de son fils!

Il y avait tant d'énergie dans cet accent, et il était si extraordinaire que de semblables paroles sortissent de la bouche d'un petit paysan de seize ans, que le marquis de Souday regarda son interlocuteur avec une suprise profonde.

— Mais qui êtes-vous donc, lui dit-il en cédant à son étonnement ; qui êtes-vous donc pour parler ainsi des résolutions de Son Altesse royale et vous engager pour elle, jeune homme... ou plutôt enfant ?

— Il me semblait, monsieur le marquis, que mademoiselle de Souday, en me présentant à vous, m'avait fait l'honneur de vous dire mon nom.

— C'est juste, monsieur Petit-Pierre, fit le marquis tout confus. Mille pardons ! mais, continua-t-il en s'adressant avec plus d'intérêt à son interlocuteur, qu'il supposait le fils de quelque grand personnage, serait-il indiscret de vous demander votre opinion sur l'opportunité de la prise d'armes ? Quelle que soit votre jeunesse, vous parlez avec tant de raison, que je ne vous cacherai pas mon désir de la connaître.

— Cette opinion, je vous la communiquerai d'autant plus volontiers, monsieur le marquis, qu'elle se rapproche beaucoup de la vôtre.

— Vraiment ?

— Mon avis, si je puis me permettre d'un émettre un...

— Comment donc ! mais, auprès des piètres sires que j'ai entendus causer cette nuit, vous me semblez un des sept sages de la Grèce.

— Vous êtes trop indulgent. Je suis donc d'avis, monsieur le marquis, qu'il est fort malheureux que nous n'ayons pu sortir de nos bauges, comme il était convenu, dans la nuit du 13 au 14 mai.

— Voyez-vous ! que leur disais-je ? Et vos raisons, monsieur ?

— Mes raisons, les voici. Les soldats sont cantonnés dans les villages, logés chez les habitants, dispersés, éloignés les uns des autres, sans direction, sans drapeau ; rien n'était plus facile que de les surprendre et de les désarmer dans le premier moment de la surprise.

— C'est fort juste ; tandis qu'à présent... ?

— A présent... depuis deux jours, l'ordre est donné d'évacuer les petits cantonnements, de resserrer le réseau militaire qui couvre le pays, de se grouper, non plus par compagnie, mais par bataillon, par régiment ; aujourd'hui, il nous faut une bataille rangée pour obtenir le résultat que nous donnait une nuit de sommeil.

— C'est concluant ! s'écria le marquis avec enthousiasme ; et ce qui me désole, c'est que, dans ces trente-six raisons que j'ai données à mes adversaires je n'ai pas songé à celle-là ! Mais, continua-t-il, cet ordre envoyé aux troupes, êtes-vous bien certain, monsieur, qu'il ait été donné ?

— Très certain, dit Petit-Pierre avec l'expression la plus modeste qu'il put donner à sa physionomie.

Le marquis regarda son hôte avec stupéfaction.

— C'est fâcheux, reprit-il, très fâcheux ! Enfin, comme vous dites, mon jeune ami, — permettez-moi de vous donner ce titre, — le mieux est de prendre patience et d'attendre que la nouvelle Marie-Thérèse vienne se placer au milieu de ses nouveaux Hongrois, et de boire, en attendant ce jour, à la santé de son royal rejeton et du drapeau sans tache. Pour cela, il faudrait que ces demoiselles daignassent s'occuper de notre déjeuner, puisque Jean Oullier est parti, puisque quelqu'un, ajouta-t-il en lançant un regard demi-courroucé à ses filles, s'est permis de l'envoyer à Montaigu sans mon ordre.

— Ce quelqu'un, c'est moi, monsieur le marquis, dit Petit-Pierre avec un ton dont la courtoisie n'était pas exempte de fermeté. Et je vous demande pardon d'avoir disposé ainsi d'un de vos hommes ; mais il était urgent que nous sussions à quoi nous en tenir sur les dispositions des paysans rassemblés à la foire de Montaigu.

Il y avait, dans cette voix douce et suave, un tel accent d'assurance aisée et naturelle, une telle conscience de la supériorité de celui qui parlait, que le marquis demeura très-interdit ; et repassant dans sa cervelle tous les grands personnages qu'il avait connus autrefois pour deviner de qui ce jeune homme pouvait être le rejeton, il ne put que balbutier quelques paroles d'acquiescement.

Le comte de Bonneville entra dans le salon en ce moment.

En sa qualité de vieille connaissance du marquis, Petit-Pierre réclama l'honneur de présenter lui-même son ami à leur hôte.

La physionomie ouverte, franche et joyeuse du comte séduisit immédiatement le marquis de Souday, déjà très enchanté du jeune compagnon ; il abjura sa mauvaise humeur, fit serment de ne pas plus penser à la couardise de ses futurs compagnons d'armes qu'aux buissons creux de l'an passé ; seulement, en invitant ses hôtes à le précéder dans la salle à manger, il se promit d'user de toute son adresse pour obtenir du comte de Bonneville qu'il trahît l'incognito de ce singulier Petit-Pierre.

Sur ces entrefaites, Mary rentra et annonça à son père qu'il était servi.

. . . .

XXVIII

OU LE MARQUIS DE SOUDAY REGRETTE AMÈREMENT QUE PETIT-PIERRE NE SOIT PAS GENTILHOMME

Les deux jeunes gens, que le marquis de Souday poussait devant lui, s'arrêtèrent sur le seuil de la salle à manger.

L'aspect de la table, en effet, était formidable.

A son centre se dressait, comme la citadelle antique dominant toute la ville, un majestueux pâté de sanglier et de chevreuil ; un brochet d'une quinzaine de livres, trois ou quatre poulets en daube, une véritable tour de Babel de côtelettes, une pyramide de lapereaux à la sauce verte flanquaient cette citadelle, au nord, au midi, à l'est et à l'ouest ; et, comme pour leur servir de postes avancés, la cuisinière de M. de Souday les avait entourés d'un épais cordon de plats qui se touchaient les uns les autres, et qui garnissaient les approches d'aliments de toutes sortes : hors-d'œuvre, entrées, entremets, légumes, salade, fruits et marmelades ; tout cela pressé, entassé, amoncelé dans une confusion peu pittoresque, mais pleine de charme, cependant, pour des appétits qu'avait aiguisés l'air incisif des forêts du pays de Mauge.

— Tudieu ! dit Petit-Pierre en reculant, comme nous l'avons dit, à la vue de toute cette victuaille ; vous traitez, en vérité, de pauvres paysans avec trop de cérémonie, monsieur de Souday.

— Oh ! quant à cela, je n'y suis pour rien, mon jeune ami, et il ne faut ni m'en vouloir, ni me remercier ; c'est l'affaire de ces demoiselles. Mais il est inutile de vous dire, n'est-ce pas que je serai heureux si vous faites honneur à la chère d'un pauvre gentilhomme campagnard !

Et le marquis poussa devant lui Petit-Pierre, afin qu'il allât prendre place à cette table de laquelle il paraissait hésiter à s'approcher.

Petit-Pierre céda à la pression, mais en faisant ses réserves.

— Je n'oserais jurer de répondre dignement à ce que vous attendez de moi, monsieur le marquis, dit le jeune homme ; car, je vous l'avouerai humblement, je suis un pauvre mangeur.

— J'entends, fit le marquis : vous êtes habitué à des plats plus délicats. Quant à moi, je suis un vrai paysan, et, à toutes les friandises des grandes tables, je préfère les aliments substantiels et chargés de suc qui réparent convenablement les forces débilitées de l'estomac.

— J'ai entendu de bien grandes dissertations là-dessus, dit Petit-Pierre, entre le roi Louis XVIII et le marquis d'Avaray.

Le comte de Bonneville poussa Petit-Pierre du coude.

— Vous avez connu le roi Louis XVIII et le marquis d'Avaray ? dit le vieux gentilhomme au comble de l'étonnement, et en regardant Petit-Pierre comme pour s'assurer que celui-ci ne se moquait pas de lui.

— Dans ma jeunesse, oui, beaucoup, répondit simplement Petit-Pierre.

— Hum ! fit le marquis, à la bonne heure.

On avait pris place autour de la table, et chacun, Bertha et Mary comme les autres, commença d'attaquer le formidable déjeuner.

Mais le marquis de Souday eut beau offrir, tour à tour, à son jeune convive de tous les plats qui chargeaient la table, Petit-Pierre refusa et dit qu'il se contenterait, si son hôte le voulait bien, d'une tasse de thé et de deux œufs frais pondus par les poules qu'il avait si joyeusement entendues coqueter dans la matinée.

— Quant aux œufs frais, dit le marquis, ce sera chose facile, et Mary va se charger de les aller prendre tout chauds au poulailler ; mais, quant au thé, diable ! diable ! je doute qu'il y en ait à la maison.

Mary n'avait point attendu d'être chargée de la mission dont son père se reposait sur elle pour se lever et se préparer à sortir ; mais, au doute exprimé par le marquis à l'endroit du thé, elle s'arrêta, aussi embarrassée que lui.

Evidemment, le thé manquait.

Petit-Pierre vit l'embarras de ses hôtes.

— Oh ! dit-il, ne vous inquiétez pas : M. de Bonneville aura la bonté d'aller prendre dans mon nécessaire quelques pincées de thé...

— Dans votre nécessaire ?

— Oui, dit Petit-Pierre, comme j'ai contracté la mauvaise habitude de boire du thé, j'en porte toujours avec moi.

Et il remit au comte de Bonneville une petite clef qu'il tira d'un trousseau pendu à une chaîne d'or.

Le comte de Bonneville s'empressa de sortir d'un côté, tandis que Mary sortait de l'autre.

— Par le diable ! s'écria le marquis en engloutissant un énorme morceau de venaison, vous êtes une véritable fem-

melette, mon jeune ami, et, sans l'opinion que vous avez émise tout à l'heure et que je trouve beaucoup trop profonde pour être sortie d'un cerveau féminin, je douterais presque de votre sexe.

Petit-Pierre sourit.

— Bah! dit-il, vous me verrez à l'œuvre, monsieur le marquis, lorsque nous rencontrerons les soldats de Philippe, et vous reviendrez, je l'espère, sur la mauvaise opinion que je vous donne de moi en ce moment.

— Comment! vous serez de nos bandes? demanda le marquis de plus en plus étonné.

— Je l'espère, répondit le jeune homme.

— Et moi, dit Bonneville en rentrant et en remettant à Petit-Pierre la clef qu'il avait reçue de lui, je vous réponds que vous le verrez toujours à mes côtés.

— J'en serai ravi, mon jeune ami, dit le marquis; mais cela n'aura rien d'étonnant pour moi. Dieu n'a point mesuré le courage aux corps auxquels il le donne, et j'ai vu, dans la grande guerre, une des dames qui ont suivi M. de Charette faire très vaillamment le coup de pistolet.

En ce moment, Mary rentra: elle tenait d'une main la théière, et, de l'autre, les deux œufs à la coque sur une assiette.

— Merci, ma bien belle enfant, dit Petit-Pierre avec un ton de galante protection qui rappela à M. de Souday les seigneurs de la vieille cour, et mille excuses pour la peine que je vous ai donnée.

— Vous parliez tout à l'heure de Sa Majesté Louis XVIII, dit le marquis de Souday, et de ses opinions culinaires; j'ai souvent entendu dire, en effet, qu'il avait, à propos de ses repas, des délicatesses suprêmes.

— C'est vrai, dit Petit-Pierre, il avait, ce bon roi, une façon de manger des ortolans et les côtelettes qui n'appartenait qu'à lui.

— Il me semble, cependant, dit le marquis de Souday en mordant à belles dents dans une côtelette dont il enleva la noix d'un seul coup, qu'il n'y a pas deux façons de manger les côtelettes...

— C'est celle que vous pratiquez, n'est-ce pas, monsieur le marquis, dit en riant Bonneville.

— Oui, par ma foi! Et, quant aux ortolans, lorsque, par hasard, Bertha ou Mary s'amusent à la petite guerre et rapportent, non pas des ortolans, mais des mauviettes et des becfigues, je les prends par le bec, je les saupoudre délicatement de poivre et de sel, je les introduis tout entiers dans ma bouche, et leur coupe avec mes dents le bec au ras des yeux. C'est excellent ainsi! seulement, il en faut deux ou trois douzaines par personne.

Petit-Pierre se mit à rire; cela lui rappelait l'histoire du cent-suisse qui avait parié de manger un veau de six semaines à son dîner.

— J'ai eu tort de dire que le roi Louis XVIII avait une façon particulière de manger les ortolans et les côtelettes; j'aurais dû dire une façon de les faire cuire, c'eût été plus exact.

— Dame! fit le marquis de Souday, il me semble que l'on cuit les ortolans à la broche et les côtelettes sur le gril.

— C'est vrai, dit Petit-Pierre, qui s'amusait visiblement à ces souvenirs; mais Sa Majesté Louis XVIII avait raffiné sur leur cuisson. Pour les côtelettes, le maître d'hôtel des Tuileries avait soin de faire cuire celles qui *devaient avoir l'honneur*, comme, il le disait, d'être mangées par le roi, entre deux autres côtelettes de manière à ce que la côtelette du milieu cuisît dans le jus des deux autres. Il en était de même des ortolans: ceux qui devaient avoir l'honneur d'être mangés par le roi étaient introduits dans une grive, laquelle était elle-même introduite dans une bécasse; lorsque l'ortolan était cuit, la bécasse n'était pas mangeable, mais la grive était excellente et l'ortolan superfin.

— Mais, en vérité, jeune homme, dit le marquis de Souday en se renversant en arrière et en regardant Petit-Pierre avec un suprême étonnement, on dirait que vous avez vu le bon roi Louis XVIII accomplir toutes ces prouesses gastronomiques.

— Je l'ai vu, en effet, répondit Petit-Pierre.

— Vous aviez donc une charge à la cour? demanda en riant le marquis.

— J'étais page, répondit Petit-Pierre.

— Ah! voilà qui m'explique tout, fit le marquis. Pardieu! vous avez, en vérité, beaucoup vu pour votre âge.

— Oui, répondit Petit-Pierre avec un soupir, — trop vu même!

Les deux jeunes filles jetèrent un coup d'œil de profonde sympathie sur le jeune homme.

En effet, sur cette figure qui paraissait si jeune au premier aspect, on eût dit, après un mûr examen, que déjà un certain nombre d'années avaient passé et que le malheur avait laissé sa trace à leur suite.

Le marquis fit deux ou trois tentatives pour relever la conversation; mais Petit-Pierre, plongé dans ses pensées, semblait avoir dit tout ce qu'il avait à dire, et, soit qu'il n'entendît point les différentes théories que fit le marquis sur les viandes noires et sur les viandes blanches, sur la différence des sucs que contenaient le gibier des forêts et le gibier de basse-cour, soit qu'il ne jugeât point à propos de les approuver ou de les réfuter, il garda obstinément le silence.

Malgré ce mutisme, lorsqu'on se leva de table, le marquis de Souday, que la satisfaction de son appétit avait rendu fort expansif, était enchanté de son jeune ami.

On rentra au salon; mais Petit-Pierre, au lieu de se réunir aux deux jeunes filles, au comte de Bonneville et au marquis de Souday, autour de la cheminée, — où brûlait un feu qui indiquait que, grâce au voisinage de la forêt, le bois était abondant au château de Souday, — Petit-Pierre, toujours soucieux ou rêveur, comme on voudra, alla droit à la fenêtre et appuya son front contre la vitre.

Au bout d'un instant, et comme le marquis de Souday faisait au comte de Bonneville force compliments sur son jeune compagnon, le nom du jeune gentilhomme, prononcé d'une voix brève et avec un accent impérieux, le fit tressaillir.

C'était Petit-Pierre qui l'appelait.

Il se retourna vivement, et courut plutôt qu'il ne marcha au jeune paysan.

Celui-ci lui parla tout bas pendant quelques instants et comme s'il lui donnait des ordres.

Après chaque phrase de Petit-Pierre, Bonneville s'inclinait en signe d'assentiment.

Quand Petit-Pierre eut fini, Bonneville prit son chapeau, salua et sortit.

Petit-Pierre alors s'avança vers le marquis.

— Monsieur de Souday, dit-il, je viens d'affirmer au comte de Bonneville que vous ne trouveriez pas mauvais qu'il prît un de vos chevaux pour faire une tournée dans les châteaux des environs, et donner rendez-vous ce soir, à Souday, à ces mêmes hommes contre lesquels vous êtes entré ce matin en lutte; on les trouvera sans doute encore réunis à Saint-Philbert. Voilà pourquoi je lui ai enjoint de se hâter.

— Mais, fit le marquis, quelques-uns de ces messieurs me garderont peut-être rancune de la façon dont je leur ai parlé ce matin, et feront probablement quelques façons pour venir chez moi.

— Un ordre décidera ceux-là qu'une invitation trouverait rétifs.

— Un ordre de qui? demanda le marquis étonné.

— Mais de madame la duchesse de Berry, dont M. de Bonneville a les pleins pouvoirs. Maintenant, demanda Petit-Pierre avec une certaine hésitation peut-être craignez-vous qu'une pareille réunion au château de Souday n'ait une funeste conséquence pour vous et votre famille? En ce cas, marquis, dites un mot; le comte de Bonneville n'est pas encore parti.

— Corbleu! dit le marquis, qu'il parte et au galop, dût-il crever mon meilleur cheval!

Le marquis n'avait pas achevé ces paroles, que, comme s'il les eût entendues et qu'il profitât de la permission qui lui était donnée, le comte de Bonneville passait à fond de train devant les fenêtres du salon, et, franchissant la grande porte, s'élançait sur la route de Saint-Philbert.

Le marquis alla à la fenêtre en face pour le suivre plus longtemps des yeux et ne se retourna que lorsqu'il l'eut perdu de vue.

Il chercha alors du regard Petit-Pierre; mais Petit-Pierre avait disparu, et, quand le marquis s'informa de lui à ses filles, elles lui répondirent que le jeune homme s'était retiré en disant qu'il montait à sa chambre pour faire sa correspondance.

— Drôle de petit bonhomme! murmura le marquis de Souday.

XXIX

LES VENDÉENS DE 1832

Le même jour, à cinq heures de l'après-midi, le comte de Bonneville était de retour.

Il avait vu cinq des principaux chefs, et ceux-ci devaient être au château de Souday, entre huit et neuf heures.

Le marquis, toujours hospitalier, ordonna à la cuisinière de s'entendre comme elle le voudrait avec la basse-cour et le garde-manger, mais de tenir prêt le plus copieux souper qu'il lui serait possible.

Les cinq chefs rejoints par le comte, et qui devaient se réunir le soir, étaient Louis Renaud, Pascal, Cœur-de-Lion, Gaspard et Achille.

Ceux de nos lecteurs qui sont quelque peu familiers avec les événements de 1832 reconnaîtront facilement les personnages dont il est question, qui se déguisaient sous ces diffé-

rents noms de guerre, destinés à les masquer aux yeux de l'autorité dans le cas où quelque dépêche serait surprise.

En conséquence, à huit heures du soir, Oullier n'étant pas revenu, — au grand désespoir du marquis, — la porte du château fut confiée à Mary, qui ne devait ouvrir qu'à ceux qui frapperaient d'une certaine façon.

Le salon, contrevents fermés, rideaux tirés, fut destiné à la conférence.

Dès sept heures du soir, quatre personnages attendaient dans ce salon : c'étaient le marquis de Souday, le comte de Bonneville, Petit-Pierre et Bertha.

Mary, nous l'avons dit, faisait le guet dans une espèce de petite logette percée, du côté de la grande route, d'une fenêtre à travers les barreaux de laquelle on pouvait voir qui frappait, de manière à n'ouvrir qu'après s'être assuré de l'identité du visiteur.

Des personnages du salon, le plus impatient était Petit-Pierre, dont le calme ne paraissait pas être la vertu dominante. Quoique la pendule marquât sept heures et demie à peine, et que le rendez-vous eût été fixé pour huit heures, il allait sans cesse écouter à la porte entr'ouverte si quelque bruit n'annonçait pas un des gentilshommes attendus.

Enfin, à huit heures précises, on entendit frapper à la porte et l'on reconnut, aux trois coups, espacés d'une certaine façon, que ce devait être un des chefs convoqués.

— Ah ! fit Petit-Pierre en allant vivement à la porte.

Mais le comte de Bonneville l'arrêta d'un geste et d'un sourire respectueux.

— C'est juste, dit le jeune homme.

Et il alla se perdre dans le coin le plus obscur du salon.

Presque au même moment, le chef convoqué apparaissait dans l'encadrement de la porte.

— M. Louis Renaud, dit le comte de Bonneville assez haut pour que Petit-Pierre entendît, et pût, d'après le nom de guerre, connaître le nom véritable.

Le marquis de Souday alla au devant de Louis Renaud avec d'autant plus d'empressement qu'il avait reconnu dans ce jeune homme un de ceux qui, comme lui, avaient été pour une prise d'armes immédiate.

— Ah ! venez, mon cher comte ; vous êtes le premier arrivé ; c'est de bon augure.

— Si j'arrive le premier, mon cher marquis, dit Louis Renaud, ce n'est pas, j'en suis certain, que j'y aie mis plus d'empressement que mes compagnons ; c'est que, étant plus rapproché de vous, j'ai eu moins de chemin à faire.

Et, en achevant ces mots, celui qui s'annonçait sous le nom de Louis Renaud, quoique revêtu d'un simple costume de paysan breton, se présentait avec une grâce juvénile si parfaite et saluait Bertha avec une aisance si aristocratique, que ces deux qualités, devenues des défauts, lui eussent considérablement nui s'il eût été forcé d'emprunter, même momentanément, les manières et le langage de la caste sociale à laquelle il avait emprunté son costume.

Ces devoirs de politesse rendus au maître de la maison et à Bertha, le comte de Bonneville eut son tour.

Mais celui-ci, comprenant l'impatience de Petit-Pierre, qui, pour être caché dans son coin, ne rappelait pas moins sa présence par des mouvements dont le comte de Bonneville semblait pouvoir donner seul l'interprétation, aborda nettement la question.

— Mon cher comte, dit-il à Louis Renaud, vous connaissez l'étendue de mes pouvoirs ; vous avez lu la lettre de Son Altesse royale Madame, et vous savez que, momentanément du moins, je suis son intermédiaire auprès de vous... Quel est votre avis sur la situation ?

— Mon avis, mon cher comte, je l'ai dit ce matin, pas tel peut-être que je vais le dire ici ; mais, ici, où je sais être avec d'ardents partisans de Madame, je puis risquer la vérité tout entière.

— Oui, la vérité tout entière, dit Bonneville ; c'est ce qu'il faut surtout que sache Madame ; et ce que vous me direz, mon cher comte, vous n'en avez aucun doute, ce sera comme si elle l'entendait.

— Eh bien, mon avis serait de ne rien commencer avant l'arrivée du maréchal.

— Le maréchal, fit Petit-Pierre, n'est-il point à Nantes ?

Louis Renaud, qui n'avait pas encore remarqué le jeune homme, tourna les yeux vers lui en entendant cette interpellation, puis salua, et répondit :

— Aujourd'hui seulement, en rentrant chez moi, j'ai appris qu'à la nouvelle des événements du Midi le maréchal avait quitté Nantes, et que personne ne savait, ni la route qu'il avait prise ni la résolution qu'il avait arrêtée.

Petit-Pierre frappa du pied avec impatience.

— Mais, s'écria-t-il, le maréchal était l'âme de l'entreprise cependant ! son absence va nuire au soulèvement, diminuer la confiance du soldat. En son absence, tous les droits vont être égaux, et nous allons voir renaître parmi les chefs ces rivalités qui furent si fatales au parti royaliste dans les premières guerres de la Vendée.

Voyant que Petit-Pierre s'était emparé de la conversation, le comte de Bonneville s'effaça, démasquant le jeune homme, qui fit deux pas en avant et entra dans le cercle de lumière projeté par les lampes.

Louis Renaud regarda avec étonnement ce jeune homme, presque enfant, qui venait de parler avec tant d'assurance et de précision.

— C'est un retard, monsieur, dit-il, et voilà tout. Ne doutez point que, dès que le maréchal sera assuré de la présence de Madame en Vendée, il ne s'empresse de se rendre à son poste.

— M. de Bonneville ne vous a-t-il donc pas dit que Madame était en route et serait incessamment au milieu de ses amis ?

— Si fait, monsieur, et cette nouvelle m'a, pour ma part, causé une vive joie.

— Un retard ! un retard ! murmura Petit-Pierre. J'avais toujours entendu dire, il me semble, que tout soulèvement dans votre pays devait avoir lieu dans la première quinzaine de mai, afin qu'on pût disposer plus facilement des habitants des campagnes, qui, plus tard, sont occupés de leurs travaux. Or, nous sommes au 14 ; donc, nous sommes en retard. Quant aux chefs, ils sont convoqués, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, répondit Louis Renaud avec une certaine gravité triste ; je dis plus, c'est que vous ne devez même guère compter que sur les chefs.

Puis il ajouta avec un soupir :

— Et pas sur tous encore, ainsi qu'a pu le voir, ce matin, M. le marquis de Souday.

— Que me dites-vous là, monsieur ! s'écria Petit-Pierre. De la tiédeur en Vendée, quand nos amis de Marseille — et je vous en parle pertinemment, j'en arrive, — quand nos amis de Marseille sont furieux contre eux-mêmes et ne demandent qu'à prendre leur revanche !

Un pâle sourire passa sur les lèvres du jeune chef.

— Vous êtes du Midi, monsieur, dit-il au jeune homme, quoique vous n'en ayez point l'accent.

— C'est vrai, fit Petit-Pierre. Eh bien, après ?

— Il ne faut point confondre le Midi avec l'Ouest, monsieur, le Marseillais avec le Vendéen. Une proclamation soulève le Midi, un échec l'abat. La Vendée, au contraire, — et, quand vous y serez resté quelque temps, vous apprécierez la vérité de ce que je vous dis, — la Vendée, au contraire, est grave, froide, silencieuse ; tout projet s'y discute lentement et laborieusement ; toutes chances de revers et de succès sont exposées à leur tour ; puis, lorsque les chances de succès paraissent l'emporter sur les autres, la Vendée tend la main, dit *oui* et meurt, s'il le faut, pour accomplir sa promesse. Mais, comme elle sait que *oui* et *non* sont pour elle des paroles de vie et de mort, elle est lente à les prononcer.

— Mais l'enthousiasme, monsieur ! s'écria Petit-Pierre.

Le jeune chef sourit.

— Oui, l'enthousiasme, dit-il, j'en ai entendu parler dans ma jeunesse : c'est une divinité de l'autre siècle, qui est descendue de son autel depuis que tant de promesses ont été faites à nos pères qui n'ont point été tenues. Savez-vous ce qui s'est passé, ce matin, à Saint-Philbert ?

— En partie, oui, le marquis me l'a dit.

— Mais après le départ du marquis ?

— Non.

— Eh bien, sur douze chefs qui devaient commander les douze divisions, sept ont protesté au nom de leurs hommes, et doivent, à cette heure, les avoir renvoyés chez eux ; et cela, tout en déclarant, les uns et les autres, qu'en toute circonstance, et personnellement, leur sang était au service de Madame et prêt à couler pour elle ; seulement, ils ne voulaient point, ajoutaient-ils, prendre devant Dieu la terrible responsabilité d'entraîner leurs paysans dans une entreprise qui semblait ne devoir être qu'une sanglante échauffourée.

— Mais, alors, dit Petit-Pierre, il faudra donc renoncer à tout espoir, à toute tentative ?

Le même sourire triste passa sur les lèvres du jeune homme.

— A tout espoir, *oui*, peut-être ; à toute tentative, *non*. Madame nous a fait écrire qu'elle était poussée par le comité directeur de Paris ; Madame nous a fait affirmer qu'elle avait des ramifications dans l'armée ; essayons ! Peut-être une émeute à Paris, peut-être une désertion parmi les soldats lui donnera-t-elle raison contre nous. Si nous ne tentions rien pour elle, Madame serait convaincue, en se retirant, que, si l'on avait tenté quelque chose, on eût pu réussir, — et il ne faut pas que Madame ait un doute.

— Cependant, si l'on échoue ? s'écria Petit-Pierre.

— Ce sera cinq ou six cents personnes qui se seront fait tuer inutilement, voilà tout ; et il est bon que, de temps en temps, un parti, dût-il échouer, donne ces sortes d'exemples, non seulement à son pays, mais encore aux nations voisines.

— Vous n'êtes point de ceux qui ont renvoyé leurs hommes, vous ? demanda Petit-Pierre.

— Si fait, monsieur; mais je suis de ceux qui ont fait le serment de mourir pour Son Altesse royale. D'ailleurs, continua le jeune homme, peut-être l'affaire est-elle déjà engagée, et n'aurons-nous d'autre mérite que de suivre le mouvement.

— Comment cela? demandèrent en même temps Petit-Pierre, Bonneville et le marquis.

— Il y a eu des coups de fusils tirés aujourd'hui à la foire de Montaigu.

— Et on en tire en ce moment du côté du gué de la Boulogne, dit une voix inconnue et qui venait du côté de la porte, dans l'encadrement de laquelle apparaissait un nouveau personnage.

XXX

L'ALARME

Celui que nous venons d'introduire, ou plutôt qui s'introduisait lui-même dans le salon du marquis de Souday, était le commissaire général de la future armée vendéenne, qui avait changé son nom, fort connu au barreau de Nantes, contre le pseudonyme de Pascal.

Plusieurs fois, il avait été à l'étranger pour y conférer avec Madame et la connaissait parfaitement. Il y avait deux mois à peine qu'il avait fait un dernier voyage de ce genre, et que, portant à Son Altesse royale des nouvelles de la France, il avait, en échange, reçu ses ordres.

C'était lui qui était revenu dire à la Vendée de se tenir prête

— Ah! ah! fit le marquis de Souday avec une certain mouvement des lèvres qui annonçait qu'il n'avait pas les avocats dans une inattaquable admiration, M. le commissaire général Pascal..

— Qui nous apporte des nouvelles, à ce qu'il paraît, dit Petit-Pierre dans l'intention bien visible d'attirer sur lui toute l'attention du nouveau venu.

En effet, au son de la voix qui venait de prononcer ces paroles, le commissaire civil tressaillit, et se retourna du côté de Petit-Pierre, lequel lui fit des yeux et des lèvres un signe imperceptible, mais qui parut suffire à lui indiquer ce qu'il avait à faire.

— Des nouvelles, oui, répéta-t-il.

— Bonnes ou mauvaises? demanda Louis Renaud.

— Mélangées... Mais commençons par la bonne.

— Dites!

— Son Altesse royale a traversé heureusement le Midi et est arrivé saine et sauve en Vendée.

— Etes-vous sûr de cela? demandèrent en même temps le marquis de Souday et Louis Renaud.

— Aussi sûr qu'il est sûr que je vous vois tous cinq dans ce salon, et en bonne santé, répondit Pascal. Maintenant, passons aux autres nouvelles.

— Avez-vous appris quelque chose de Montaigu? demanda Louis Renaud.

— On s'y est battu aujourd'hui, dit Pascal; quelques coups de fusil ont été tirés par la garde nationale, quelques paysans ont été tués ou blessés.

— Mais à quel propos? demanda Petit-Pierre.

— A propos d'une rixe survenue à la foire, et qui a dégénéré en émeute.

— Qui commande à Montaigu? demanda encore Petit-Pierre.

— Un simple capitaine, répondit Pascal; mais, aujourd'hui, en considération de la foire, le sous-préfet et le général commandant la subdivision militaire s'y étaient rendus.

— Et savez-vous le nom du général?

— Le général Dermoncourt.

— Qu'est-ce que c'est que cela, le général Dermoncourt?

— Sous quel rapport voulez-vous le connaître, monsieur? Est-ce comme homme, comme opinion, comme caractère?

— Sous ces trois rapports.

— Comme homme, c'est un homme de soixante à soixante-deux ans, de cette race de fer qui a fait toutes les guerres de la Révolution et de l'Empire; il sera nuit et jour à cheval et ne nous laissera pas un moment de repos.

— C'est bien, repartit en riant Louis Renaud; on tâchera de le fatiguer, et, comme nous n'avons, en moyenne, que la moitié de son âge, nous serons bien malheureux ou bien maladroits si nous n'y réussissons pas.

— Son opinion? demanda Petit-Pierre.

— Au fond, répondit Pascal, je le crois républicain.

— Malgré douze ans de service sous l'Empire? Il était bon teint!

— Il y en a encore comme cela. Vous vous rappelez ce que Henri IV disait des ligueurs : « La caque sent toujours le hareng. »

— Et comme caractère?

— Oh! quant à cela, la loyauté même! Ce n'est ni un Amadis ni un Galaor; mais c'est un Ferragus, et, si jamais Madame avait le malheur de tomber entre ses mains...

— Eh! que dites-vous là, monsieur Pascal! fit Petit-Pierre.

— Je suis avocat, monsieur, répondit le commissaire civil, et, en ma qualité d'avocat, je prévois toutes les chances d'un procès. Je répète donc: si jamais Madame avait le malheur de tomber entre les mains du général Dermoncourt, elle pourrait juger de sa courtoisie.

— Alors, dit Petit-Pierre, voilà un ennemi comme Madame l'eût choisi elle-même, vigoureux, brave et loyal. Monsieur, nous avons de la chance... Mais vous parliez de coups de fusil au gué de la Boulogne.

— Je présume, du moins, que ceux que je viens d'entendre sur la route se tirent par là.

— Peut-être, dit le marquis, serait-il bon que Bertha allât à la découverte et écoutât; elle nous rendrait compte de ce qui se passe.

Bertha se leva.

— Comment! dit Petit-Pierre, mademoiselle?

— Pourquoi pas? demanda le marquis.

— Parce qu'il me semble que c'est la besogne d'un homme, et non celle d'une femme.

— Mon jeune ami, dit le vieux gentilhomme, en pareille matière, je ne m'en rapporte qu'à moi; après moi, à Jean Oullier, et, après Jean Oullier, à Bertha ou à Mary. Je désire avoir l'honneur de vous tenir compagnie; mon drôle de Jean Oullier court les champs; laissez donc faire, Bertha.

Bertha, en conséquence, continua son chemin vers la porte; mais, à la porte, elle rencontra sa sœur, qui échangea tout bas quelques mots avec elle.

— Voici Mary, dit Bertha.

— Ah! fit le marquis. As-tu entendu des coups de fusil, petite?

— Oui, père, dit Mary; on se bat.

— Et où cela?

— Au saut de Baugé.

— Tu es sûre?

— Oui; seulement, les coups de fusil partent du marais

— Vous voyez, dit le marquis, c'est précis. Qui garde la porte en ton absence?

— Rosine Tinguy.

— Ecoutez, dit Petit-Pierre.

Et en effet, on frappait à la porte à coups redoublés.

— Diable! fit le marquis, ce n'est pas un des nôtres.

On écouta avec plus d'attention.

— Ouvrez! criait une voix, ouvrez! Il n'y a pas un instant à perdre.

— C'est sa voix! dit vivement Mary.

— Sa voix! répéta le marquis; la voix de qui?

— Oui, la voix du jeune baron Michel, dit Bertha, qui, comme sa sœur, l'avait reconnue.

— Et que vient faire ici ce pancalier? dit le marquis en faisant un pas vers la porte comme pour s'opposer à son entrée.

— Laissez-le venir, marquis, laissez-le venir! s'écria Bonneville. Il n'est point à craindre, et je réponds de lui.

A peine avait-il prononcé ces mots, que l'on entendit le bruit d'un pas rapide, qui se précipitait vers le salon, et que l'on vit paraître le jeune baron, pâle, haletant, couvert de boue, ruisselant de sueur, n'ayant plus de souffle que pour dire :

— Pas un instant à perdre! fuyez! Ils viennent!

Et il tomba sur un genou, appuyant une de ses mains contre la terre; la respiration lui manquait, ses forces étaient épuisées.

— Comme il l'avait promis à Jean Oullier, il avait fait plus d'une demi-lieue en six minutes.

Il y eut dans le salon un moment de trouble et de confusion suprêmes.

— Aux armes! cria le marquis.

Et, sautant sur son fusil, il indiqua du doigt un râtelier placé dans le coin du salon et, supportant trois ou quatre carabines et fusils de chasse.

Le comte de Bonneville et Pascal, d'un seul et même mouvement, se jetèrent au devant de Petit-Pierre pour le défendre.

Mary s'élança vers le jeune baron pour le relever et lui porter secours s'il était besoin.

Bertha courut à la fenêtre qui donnait sur la forêt et l'ouvrit.

On entendit alors quelques coups de fusil plus rapprochés, et cependant à une certaine distance.

— Ils sont à la viette des Biques, dit Bertha.

— Allons donc! fit le marquis, impossible qu'ils tentent une pareille route.

— Ils y sont, père, dit Bertha.

— Oui, oui, murmura Michel, je les ai vus; ils avaient

des torches ; une femme les guidait, marchant la première : le général marchait le second.

— Oh ! maudit Jean ! dit le marquis, pourquoi n'es-tu pas ici ?

— Il se bat, monsieur le marquis, dit le jeune baron ; il m'a envoyé, ne pouvant venir.

— Lui ? fit le marquis.

— Mais je venais, mademoiselle, dit-il, je venais de moi-même. Depuis hier, je sais que l'on doit attaquer le château ; mais j'étais prisonnier, je suis descendu par la fenêtre du second...

— Grand Dieu ! fit Mary en pâlissant.

— Bravo ! fit Bertha.

— Messieurs, dit tranquillement Petit-Pierre, je crois qu'il s'agirait de prendre un parti. Combattons-nous ? En ce cas, il faut nous armer, fermer les portes du château et prendre nos postes. Fuyons-nous ? Je crois qu'il y a encore moins de temps à perdre.

— Défendons-nous ! dit le marquis.

— Fuyons ! dit Bonneville. Quand Petit-Pierre sera en sûreté, nous nous défendrons.

— Eh bien, fit Petit-Pierre, que dites-vous là, comte ?

— Je dis que rien n'est prêt et que nous ne pouvons pas nous battre... N'est-ce pas, messieurs ?

— On peut toujours se battre, dit la voix jeune et nonchalante d'un nouveau venu, en s'adressant moitié à ceux qui étaient dans le salon, moitié à deux autres jeunes gens qui le suivaient et que, sans doute, il avait rencontrés à la porte.

— Ah ! Gaspard ! Gaspard ! s'écria Bonneville.

Et, s'élançant à la rencontre du nouvel arrivant, il lui dit quelques mots à l'oreille.

— Messieurs, dit Gaspard, le comte de Bonneville a parfaitement raison : en retraite !

Puis, s'adressant au marquis :

— Y a-t-il à votre château quelque porte, quelque sortie secrète, marquis ? Nous n'avons pas de temps à perdre, les derniers coups de fusil que nous écoutions à la porte, Achille, Cœur-de-Lion et moi, n'étaient pas tirés à plus de cinq cents pas d'ici.

— Messieurs, dit le marquis de Souday, vous êtes chez moi ; c'est à moi de prendre la responsabilité de tout. Silence ! que l'on m'écoute et que l'on m'obéisse aujourd'hui : j'obéirai à mon tour demain.

Il se fit un profond silence.

— Mary, dit le marquis, faites fermer la porte du château, mais sans la barricader, afin qu'on puisse l'ouvrir au premier coup qui sera frappé. Bertha, au souterrain sans perdre un instant ! Moi et mes deux filles, nous recevrons le général et lui ferons les honneurs du château, et, demain, partout où vous serez, nous vous rejoindrons ; seulement, faites-le-nous savoir.

Mary s'élança hors de la chambre pour exécuter l'ordre de son père, tandis que Bertha, faisant signe à Petit-Pierre de la suivre sortait par la porte opposée, traversait la cour, entrait dans la chapelle, prenait deux cierges sur l'autel, les allumait à une lampe, les mettait aux mains de Bonneville et de Pascal, et, poussant un ressort qui faisait tourner sur lui-même le devant de l'autel, découvrait un escalier conduisant aux caveaux qui servaient autrefois de sépulture aux seigneurs de Souday.

— Il n'y a point à vous égarer, dit Bertha : vous trouverez la porte à l'extrémité, et la clef est dedans. Cette porte donne sur la campagne.

Petit-Pierre prit la main de Bertha, la serra vivement et s'élança dans le souterrain derrière Bonneville et Pascal qui éclairaient le chemin.

Louis Renaud, Achille, Cœur-de-Lion et Gaspard suivirent Petit-Pierre.

Bertha referma la porte sur eux.

Elle avait remarqué que le baron Michel n'était point parmi les fugitifs.

XXXI

MON COMPÈRE LORIOT

Le marquis de Souday, après avoir suivi des yeux les fugitifs jusqu'à ce qu'ils eussent disparu dans la chapelle, poussa une de ces exclamations qui indique que la poitrine est dégagée d'un certain poids, et rentra dans le vestibule.

Mais, au lieu de passer du vestibule au salon, il passa du vestibule à la cuisine.

Contre toutes ses habitudes, et au grand étonnement de la cuisinière, il s'approcha des fourneaux, souleva avec sollicitude le couvercle de chaque casserole, s'assura qu'aucun ragoût n'était attaché au fond, fit reculer les broches afin qu'un coup de feu *in extremis* ne vînt point déshonorer les rôtis, remonta dans le vestibule, passa du vestibule dans la salle à manger, inspecta les bouteilles, fit doubler leurs rangs, regarda si la table était dressée dans les règles, et, satisfait de ce qu'il venait de voir, rentra dans le salon.

Il y retrouva ses deux filles, la porte du château ayant été confiée à Rosine, dont toute la mission se bornait, au reste, à tirer le cordon au premier coup de marteau qui retentirait.

Toutes deux étaient assises chacune à un coin du feu : Mary était inquiète, Bertha rêveuse. Toutes deux pensaient à Michel.

Mary supposait que le jeune baron avait suivi le comte de Bonneville et Petit-Pierre, et se préoccupait grandement des fatigues qu'il allait éprouver, des dangers qu'il allait courir.

Bertha, elle, était tout enivrée par cette poignante jouissance qui suit la révélation de l'amour de l'être qu'on aime ; il lui semblait qu'elle avait acquis dans les regards du jeune baron la certitude que c'était pour elle que le pauvre enfant, si craintif, si hésitant, avait dompté sa faiblesse et bravé des périls réels ; elle mesurait la grandeur de l'amour qu'elle lui supposait à l'étendue de la révolution que cet amour avait produite dans le caractère du jeune homme ; elle bâtissait mille châteaux en Espagne, et se reprochait amèrement de ne pas l'avoir contraint à rentrer au château lorsqu'elle s'était aperçue qu'il ne suivait pas ceux que son dévouement avait sauvés.

Puis elle souriait ; car, tout à coup, une pensée lui traversait l'esprit : c'est qu'il était resté au château, qu'il s'y était caché dans quelque coin pour la voir à la dérobée, et que, si elle se hasardait dans les cours ou dans le parc, elle le verrait surgir devant elle et l'entendrait lui dire : « Voyez ce dont je suis capable pour obtenir un regard de vous ! »

Le marquis venait à peine de s'asseoir dans son fauteuil et n'avait pas encore eu le temps de remarquer la préoccupation de ses deux filles, qu'il pouvait, d'ailleurs, attribuer à toute autre cause, lorsqu'un coup de marteau retentit sur la porte.

Le marquis de Souday tressaillit, non pas qu'il n'attendît point ce coup de marteau ; mais ce coup de marteau n'était point tel qu'il l'attendait ; il était timide, presque obséquieux et, par conséquent, n'avait rien de militaire.

— Oh ! oh ! fit le marquis, qu'est-ce que cela ?

— On a frappé, je crois, dit Bertha sortant de sa rêverie.

— Oui, un coup, dit Mary.

Le marquis secoua la tête, en homme qui dit : « Ce n'est pas cela, » mais qui, toutefois, pensant qu'en pareille circonstance il faut tout voir par soi-même, ne s'en décide pas moins à voir ce que cela est.

En conséquence, il sortit du salon, traversa le vestibule et s'avança sur la première marche du perron.

En effet, au lieu des sabres et des baïonnettes qu'il s'attendait à voir étinceler dans l'ombre, au lieu des figures soldatesques et des moustaches avec lesquelles il croyait avoir à faire connaissance, le marquis de Souday ne voyait rien autre chose que la coupole d'un immense parapluie de toile bleue qui se dirigeait vers lui la pointe en avant, gravissant le perron marche à marche.

Comme ce parapluie qui avançait toujours, pareil à la carapace d'une tortue, menaçait de lui crever l'œil avec la pointe qui sortait de son centre telle que la pointe d'un bouclier antique, le marquis releva l'orbe de ce bouclier et se trouva face à face avec un museau de fouine surmonté de deux petits points brillants comme des escarboucles, et coiffé d'un chapeau très haut de forme, très étroit de bords, et si souvent brossé et rebrossé, qu'il brillait dans l'ombre comme s'il eût été verni.

— Par les mille diables d'enfer ! s'écria le marquis de Souday, c'est mon compère Loriot !

— Prêt à vous rendre ses petits services, si vous l'en jugez digne, fit le dernier venu d'une voix de fausset qui devenait caverneuse, tant son propriétaire s'efforçait de la rendre pateline.

— Vous êtes le très-bienvenu à Souday, maître Loriot, dit le marquis avec un accent de bonne humeur et comme s'il se promettait quelque joie de la présence de celui qu'il accueillait par un cordial salut. J'y attends ce soir nombreuse compagnie, et, en votre qualité de notaire du maître du logis, vous m'aiderez à en faire les honneurs. Venez saluer ces demoiselles.

Et le vieux gentilhomme, avec une aisance qui prouvait à quel degré il était pénétré de la distance qui existait entre un marquis de Souday et un notaire de village, précéda son hôte dans le salon.

Il est vrai que maître Loriot mettait un soin si minutieux à frotter ses pieds sur le paillasson gisant à la porte de ce sanctuaire, que la politesse que le marquis eût jugé à propos de lui faire en restant derrière lui eût dégénéré en une véritable corvée.

Profitons du moment où le tabellion, éclairé par l'entre-bâillement de la porte, referme son parapluie et se frotte les pieds, pour esquisser son portrait, si toutefois l'entreprise ne dépasse pas nos moyens.

Maître Loriot, notaire à Machecoul, était un petit bonhomme, maigre et fluet, paraissant encore de moitié plus exigu par suite de l'habitude qu'il avait prise de ne jamais parler que courbé en deux et dans l'attitude du plus profond respect.

Un nez long et pointu lui tenait lieu de visage ; en développant outre mesure ce trait de sa physionomie, la nature avait voulu se rattraper sur le reste, et, avec une incroyable parcimonie, elle lui avait mesuré tout ce qui n'appartenait point à la partie saillante de la face ; si bien qu'il fallait le regarder de bien près et fort longtemps pour s'apercevoir que maître Loriot avait des yeux et une bouche comme le reste des hommes ; mais aussi, lorsqu'on en était arrivé là, on remarquait que ces yeux étaient pleins de vivacité, et que cette bouche ne manquait pas de finesse.

Et, en effet, maître Loriot — ou le compère Loriot, comme l'appelait le marquis de Souday, qui en sa qualité de grand chasseur, était quelque peu ornithologue, — le compère Loriot, disons-nous, tenait toutes les promesses de son prospectus physiognomonique : il était assez habile pour faire suer une trentaine de mille francs à une étude de campagne dans laquelle ses prédécesseurs avaient réussi à grand'peine.

Pour arriver à ce résultat, regardé jusqu'à lui comme impossible, M. Loriot avait étudié, non pas le Code, mais les hommes, il avait conclu de ses études que la vanité et l'orgueil étaient leurs prédispositions dominantes ; il avait, en conséquence, cherché à se rendre agréable à ces deux vices, et n'avait pas tardé à devenir nécessaire à ceux qui les possédaient.

Chez maître Loriot, en raison de ce système, la politesse touchait presque à l'obséquiosité : il ne saluait pas, il se prosternait, et, comme les faquirs de l'Inde, il avait si bien brisé son corps à certaines manœuvres, qu'il s'était habitué littéralement à cette attitude ; c'était une parenthèse toujours ouverte, jamais fermée, dans laquelle s'encadraient les titres de ses clients, qui revenaient à chaque phrase avec une intarissable abondance ; pour peu que son interlocuteur fût baron, ou même chevalier, ou seulement gentilhomme, jamais le notaire ne lui eût parlé autrement qu'à la troisième personne. Au reste, il se montrait d'une reconnaissance à la fois humble et expansive pour les procédés affables que l'on avait à son égard, et, comme en même temps, il manifestait un dévouement exagéré aux intérêts qu'on lui confiait, il avait su mériter tant d'éloges que, peu à peu, il avait conquis une clientèle considérable dans la noblesse des environs.

Ce qui avait surtout contribué au succès de maître Loriot dans le département de la Loire-Inférieure et même dans les départements voisins, c'était l'exaltation de ses opinions politiques.

Maître Loriot était de ceux dont on pouvait dire : « Plus royaliste que le roi. »

Son petit œil gris étincelait lorsqu'il entendait prononcer le nom d'un jacobin, et, pour lui, toutes les fractions libérales, depuis M. de Chateaubriand jusqu'à M. de la Fayette, étaient des jacobins.

Jamais il n'avait voulu reconnaître la royauté de juillet et il n'appelait jamais Louis-Philippe autrement que « M. le duc d'Orléans », ne lui accordant pas même le titre d'altesse royale que lui avait accordé Charles X.

Maître Loriot était un des visiteurs les plus habituels du château de Souday.

Il entrait dans sa tactique de faire parade du plus profond respect pour cet illustre débris de l'ancien ordre social, ordre social qui avait tous ses regrets, et il avait poussé le respect jusqu'à consentir à quelques emprunts dont le marquis de Souday, fort insouciant, comme nous l'avons dit, des choses d'argent, négligeait régulièrement de lui payer les intérêts.

Le marquis de Souday accueillait volontiers son compère Loriot : d'abord, en raison des susdits emprunts ; ensuite parce que la fibre orgueilleuse du vieux gentilhomme n'était pas plus qu'une autre insensible à la flatterie ; enfin, parce que la froideur dans laquelle le propriétaire de Souday vivait avec son voisinage le rendant fort isolé, il accueillait avec joie tout ce qui venait rompre la monotonie de sa vie.

Lorsque le petit notaire se crut certain que ses chaussures n'avaient pas conservé un vestige de crotte, il entra dans le salon.

Il salua de nouveau le marquis, qui avait déjà repris sa place dans le fauteuil, et commença de complimenter les deux jeunes filles.

Mais le marquis ne lui laissa pas le loisir d'achever ses compliments.

— Loriot, lui dit-il, je serai toujours enchanté de vous voir.

Le notaire s'inclina jusqu'à terre.

— Seulement, continua le marquis, vous me permettrez de vous demander, n'est-ce pas? ce qui peut vous amener dans notre désert à neuf heures et demie du soir, et par un temps pareil. Je sais bien que, lorsqu'on a un parapluie comme le vôtre, la voûte du ciel est toujours bleue.

Loriot crut convenable de ne pas laisser passer la plaisanterie du marquis sans en rire et sans murmurer :

— Ah ! très bien ! très bien !

Puis, répondant directement :

— Voici, dit-il. J'étais au château de la Logerie, d'où je suis parti fort tard, ayant, sur un ordre reçu à deux heures seulement, été porter de l'argent à la propriétaire du susdit château, je revenais à pied, selon ma coutume, lorsque j'ai entendu dans la forêt des bruits de fâcheux augure, et qui m'ont confirmé ce que je savais déjà de l'émeute de Montaigu ; j'ai appréhendé, si j'allais plus loin, de rencontrer, sur mon chemin, des soldats du duc d'Orléans, et j'ai pensé que M. le marquis daignerait m'accorder l'hospitalité pour cette nuit.

Au nom de la Logerie, Bertha et Mary avaient relevé la tête comme deux chevaux qui entendent au loin et tout à coup le bruit du clairon.

— Vous venez de la Logerie? fit le marquis.

— Comme j'ai eu l'honneur de le dire à M. le marquis, répliqua maître Loriot.

— Tiens ! tiens ! tiens ! Nous avons déjà eu quelqu'un de la Logerie, ce soir.

— Le jeune baron, peut-être? répondit le notaire.

— Oui.

— C'est justement lui que je cherche.

— Loriot, dit le marquis, je m'étonne de vous voir, vous que je considère comme un homme dont les principes sont solides, je m'étonne de vous voir prostituer de la sorte, en l'accolant au nom de ces Michel, un titre que, d'habitude, vous respectez.

En entendant le marquis prononcer cette phrase avec un suprême dédain, Bertha devint pourpre, et Mary pâlit.

L'impression que les paroles qu'il avait dites produisaient sur les jeunes filles ne fut pas remarquée du vieux gentilhomme ; mais elle n'échappa point au petit œil gris du notaire. Il allait parler, quand, de la main, M. de Souday lui fit signe qu'il n'avait pas tout dit.

— Puis, continua celui-ci, pourquoi vous, compère, que nous traitons avec bonté, avec bienveillance, pourquoi croyez-vous nécessaire de vous servir d'un subterfuge pour entrer dans notre maison?

— Monsieur le marquis... balbutia Loriot.

— Vous y venez chercher Michel, n'est-ce pas? Rien de mieux ! Pourquoi mentir?

— Que M. le marquis daigne agréer mes très humbles excuses !... La mère de ce jeune homme, que j'ai été forcé d'accepter au nombre de mes clientes, attendu que c'est un legs de mon prédécesseur, est fort inquiète : au risque de se casser le cou, son fils est descendu d'une fenêtre du deuxième étage, et, au mépris de ses volontés maternelles, il a pris la fuite ; de sorte que madame Michel m'avait chargé...

— Ah ! ah ! fit le marquis, il a fait tout cela?

— Littéralement, monsieur le marquis.

— Eh bien, voilà qui me raccommode avec lui... Pas tout à fait, entendons-nous bien, mais un peu.

— Si M. le marquis pouvait m'indiquer où j'ai la chance de trouver le jeune homme, dit Loriot, je le conduirais à la Logerie.

— Ah ! quant à cela, du diable si je sais comment ni par où il s'est esquivé ! Voyons, le savez-vous, vous autres? demanda le marquis s'adressant à ses filles.

Bertha et Mary firent toutes deux un signe négatif.

— Vous le voyez, mon pauvre compère, dit le marquis, nous ne pouvons vous être d'aucune utilité. Mais pourquoi la mère Michel avait-elle séquestré son fils?

— Il paraîtrait, répondit le notaire, que le jeune Michel jusqu'aujourd'hui, si doux, si docile et si obéissant, est devenu tout à coup amoureux.

— Ah ! ah ! il a pris le mors aux dents, dit le marquis ; je connais cela. Eh bien, compère Loriot, si vous êtes appelé en conseil, dites à la mère de lui rendre la bride et de lui donner du champ : cela vaut mieux que la martingale. Au fond, pour le peu que je l'ai vu, il m'a eu l'air d'un bon petit diable.

— Un excellent cœur, monsieur le marquis ! et, avec cela, fils unique, plus de cent mille livres de rente ! dit le notaire.

— Hum ! fit le marquis, s'il n'y a que cela, ce sera bien peu pour racheter les vilenies du nom qu'il porte.

— Mon père ! s'écria Bertha, tandis que Mary se contentait de soupirer, vous oubliez le service qu'il nous a rendu ce soir.

— Eh ! eh ! fit Loriot regardant Bertha, la baronne aurait-elle raison ? Par ma foi ce serait un beau contrat à faire !

Et il se mit à supputer ce que pourrait lui rapporter d'honoraires le contrat de mariage du baron Michel de la Logerie avec mademoiselle Bertha de Souday.

— Tu as raison, mon enfant, dit le marquis ; aussi laissons Loriot chercher le chaton de la mère Michel, et ne nous en inquiétons pas aujourd'hui.

Puis, se retournant vers le notaire :

— Allez-vous donc vous remettre en quête, monsieur le tabellion ?

— Monsieur le marquis, si vous daigniez me le permettre, je préférerais...

— Tout à l'heure vous me donniez comme prétexte votre crainte de rencontrer les soldats, interrompit le marquis : vous en avez donc bien peur ? Morbleu ! qu'est-ce que c'est que cela ? Vous, un des nôtres !

— Je n'en ai pas peur, répliqua Loriot, M. le marquis peut m'en croire ; mais ces maudits bleus me causent une si profonde aversion, que, quand j'aperçois un de leurs uniformes, mon estomac se resserre, et je suis vingt-quatre heures sans pouvoir manger.

— Cela m'explique votre maigreur, compère ; mais ce qui est encore plus triste, c'est que cela m'oblige à vous mettre à la porte.

— Monsieur le marquis veut rire aux dépens de son humble serviteur.

— Pas le moins du monde ; seulement, je ne veux pas votre mort, compère.

— Comment cela ?

— Si la vue d'un soldat vous cause vingt-quatre heures d'inanition, vous ne pouvez manquer de mourir de faim tout de bon, quand, pendant une nuit entière, vous aurez été sous le même toit qu'un régiment.

— Un régiment !

— Sans doute ; j'ai invité un régiment à souper ce soir à Souday, et l'amitié que j'ai pour vous, compère, m'oblige à vous faire déguerpir au plus vite ; seulement, mettez-y quelques précautions, car ces drôles, en vous voyant courir les champs, ou plutôt les bois, à pareille heure, pourraient bien vous prendre pour ce que vous n'êtes pas... je veux dire pour ce que vous êtes.

— Eh bien ?

— Eh bien, dans ce cas, ils ne manqueraient pas de vous honorer de quelques coups de fusil, et les fusils des soldats de M. le duc d'Orléans sont chargés à balle.

Le notaire devint fort pâle et balbutia quelques paroles inintelligibles.

— Alors décidez-vous ! vous avez le choix : mourir de faim ou d'un coup de fusil. Vous n'avez pas de temps à perdre ; car, cette fois, j'entends la marche de toute une troupe... et tenez, voilà, selon toute probabilité, le général qui frappe à la porte.

En effet, le marteau retentit, mais vigoureusement cette fois, et ainsi qu'il convenait à l'hôte dont il annonçait l'arrivée.

— En compagnie de M. le marquis, fit Loriot, je me sens de force à vaincre mes répugnances, si invincibles qu'elles soient.

— Bien ! Alors, prenez ce flambeau et venez au devant de mes invités.

— Vos invités ? Mais, en vérité, monsieur le marquis, je ne puis croire.

— Venez, venez, *Thomas* Loriot ! vous allez voir et vous croirez après.

Et le marquis de Souday, prenant lui-même un flambeau, s'avança sur le perron.

Bertha et Mary le suivirent, Mary pensive, Bertha inquiète, toutes deux regardant, au plus profond de l'ombre de la cour, pour voir si elles ne découvriraient point celui auquel elles ne cessaient pas de songer.

XXXII

OU LE GÉNÉRAL MANGE UN DINER QUI N'AVAIT PAS ÉTÉ PRÉPARÉ POUR LUI

Selon les instructions du marquis, transmises par Mary à Rosine, la porte avait été ouverte aux soldats dès le premier coup de marteau. La porte ouverte, ils avaient envahi la cour, et se hâtaient de cerner la maison.

Au moment où le vieux général descendait de cheval, il aperçut les deux porte-flambeaux, et, à côté d'eux, moitié dans l'ombre, moitié dans la lumière, les deux jeunes filles.

Tout cela s'avançait vers lui d'un air tout à la fois empressé et gracieux qui le surprit.

— Ma foi, général, s'écria le marquis en descendant jusqu'au dernier degré de l'escalier pour aller aussi loin que possible à la recherche du général, je désespérais presque de vous voir... ce soir, du moins.

— Vous désespériez, dites-vous, monsieur le marquis ? fit le général stupéfait de cet exorde.

— Je désespérais de vous voir, je le répète. A quelle heure êtes-vous parti de Montaigu ? vers sept heures ?

— A sept heures précises.

— Eh bien, c'est cela ! j'avais calculé qu'il fallait un peu plus de deux heures pour venir ; je vous attendais donc vers neuf heures un quart, neuf heures et demie ; mais voilà qu'il en est plus de dix ! J'en étais à me dire : « Mon Dieu, serait-il arrivé quelque accident qui me prive de l'honneur de recevoir un si brave et si estimable officier ? »

— Ainsi, vous m'attendiez, monsieur ?

— Pardieu ! je parie que c'est ce maudit gué de Pont-Farcy qui vous aura retardé. Quel abominable pays, général ! des ruisseaux qui, à la moindre pluie deviennent des torrents impraticables ; des chemins... ils appellent cela des chemins ! moi, j'appelle cela des fondrières ! Au reste, vous en savez bien quelque chose ; car je présume que ce n'est pas sans quelque difficulté que vous avez franchi le maudit saut de Baugé, une mer de boue où l'on enfonce jusqu'à la ceinture quand on n'enfonce pas jusque par-dessus la tête ! Mais avouez que tout cela n'est rien à côté de la viette des Biques, où tout jeune, moi, chasseur enragé, je n'osais pas me hasarder sans frémir... Vraiment, général, en pensant à tout ce que l'honneur que vous me faites vous aura coûté de peines et de fatigues, je ne sais comment vous en témoigner ma reconnaissance.

Le général vit que, pour le moment, il avait affaire à plus fin que lui.

Il se résolut à manger franchement le plat que le marquis lui servait.

— Croyez bien, monsieur le marquis, répondit-il, que je regrette de m'être tant fait attendre, et qu'il n'y a aucunement de ma faute dans le retard que vous me reprochez. En tout cas, je tâcherai de profiter de la leçon que vous voulez bien me donner, et, une autre fois, en dépit des gués, des sauts et des viettes, j'arriverai selon les règles les plus rigoureuses de la politesse.

En ce moment, un officier s'approcha du général pour prendre ses ordres relativement à la perquisition que l'on devait faire dans le château.

— C'est inutile mon cher capitaine, dit le général. N'entendez-vous pas que notre hôte nous dit que nous arrivons trop tard ? C'est nous dire que nous n'avons aucune peine à prendre et que nous trouverons tout en ordre dans le château.

— Comment donc ! comment donc ! dit le marquis ; mais, en ordre ou non, mon château est tout à votre disposition, général : usez-en donc comme s'il vous appartenait.

— Ceci m'est offert de trop bonne grâce pour que je refuse, dit le général en s'inclinant.

— Oh ! que vous êtes étourdies, mesdemoiselles, fit le marquis de Souday s'adressant à ses filles ; vous ne me faites pas remarquer que je tiens ces messieurs à la porte, et par le temps qu'il fait ! des gens qui ont traversé le gué de Pont-Farcy ! mais entrez donc, général, entrez donc, messieurs ! j'ai fait préparer un excellent feu au salon, un feu devant lequel vous pourrez sécher vos habits, que l'eau de la Boulogne doit rendre inhabitables.

— Comment reconnaîtrai-je jamais la délicatesse de vos procédés ? dit le général en se mordant les moustaches et un peu les lèvres.

— Oh ! vous êtes homme à me revaloir cela, général ! répliqua le marquis en précédant les officiers qu'il éclairait, tandis que le petit notaire, plus modeste, illuminait les flancs de la colonne. Mais, permettez-moi, ajouta-t-il en posant le candélabre sur la cheminée du salon, manœuvre qu'imita en tout point maître Loriot, permettez-moi d'accomplir une formalité par laquelle j'eusse dû commencer peut-être, en vous présentant mes deux filles, mesdemoiselles Bertha et Mary de Souday.

— Par ma foi, marquis, dit galamment le général, la vue de si gracieux visages valait bien que l'on risquât de s'enrhumer en traversant le gué de Pont-Farcy, de s'envaser au saut de Baugé et de se casser le cou à la viette des Biques !

— Eh bien, mesdemoiselles, dit le marquis, pour utiliser ces beaux yeux, allez vous assurer que le dîner, après avoir attendu ces messieurs, ne se fera pas attendre à son tour.

— En vérité, marquis, dit Dermoncourt se tournant vers ses officiers, nous sommes confus de vos bontés, et notre reconnaissance...

— S'acquitte par la distraction que votre visite nous cause. Vous comprenez, général, moi qui suis habitué aux deux gracieux visages auxquels vous adressez de si jolis compliments, moi qui, en outre, suis leur père, je trouve parfois le séjour de mon pauvre petit castel bien insipide et bien monotone ; jugez donc de ce qu'a été ma joie lorsque,

tantôt un lutin de ma connaissance est venu me dire à l'oreille : « Le général Dermoncourt est parti à sept heures du soir de Montaigu pour venir, avec son état-major, vous rendre visite à Souday ! »

— Alors, c'est un lutin qui vous a averti ?

— Certainement ! est-ce qu'il n'y en a pas dans chaque château, dans chaque chaumière de ce pays ? Aussi, la perspective de l'excellente soirée que j'allais vous devoir, général, m'a rendu une activité que, depuis longtemps, je ne connaissais plus ; j'ai pressé tout mon monde, j'ai mis mon poulailler à contribution, j'ai actionné mesdemoiselles de Souday, j'ai retenu mon compère Loriot, notaire à Machecoul, pour qu'il ait le plaisir de faire votre connaissance ; enfin, Dieu me damne ! j'ai mis moi-même la main à la pâte, et, tant bien que mal, nous sommes arrivés à préparer le dîner qui vous attend, et celui qui sera servi à vos soldats, que je n'avais garde d'oublier en ma qualité d'ancien soldat.

— Vous avez servi, monsieur le marquis ? demanda Dermoncourt.

— Peut-être pas dans les mêmes rangs que vous ; aussi, au lieu de dire que j'ai servi, je dirai simplement que je me suis battu.

— Dans ce pays ?

— Justement ! sous les ordres de Charette.

— Ah ! ah !

— J'étais son aide de camp.

— Alors, ce n'est point la première fois que nous nous rencontrons, marquis.

— Vraiment ?

— Certes j'ai fait les deux campagnes de 1795 et de 1796 en Vendée.

— Ah ! bravo ! et voilà qui me transporte ! s'écria le marquis. Nous allons parler, au dessert, des vaillances de notre jeunesse. Ah ! général, fit le vieux gentilhomme avec une certaine mélancolie, dans un camp comme dans l'autre, ils commencent à se faire rares, ceux qui peuvent s'entretenir de ces campagnes ! Mais voici ces demoiselles qui viennent nous annoncer que le souper nous réclame. Général, voulez-vous être le cavalier de l'une des deux ? Le capitaine sera celui de l'autre.

Puis, s'adressant aux autres officiers :

— Messieurs, dit-il voulez-vous bien suivre le général et passer dans la salle à manger ?

On se mit à table : le général entre Mary et Bertha, le marquis entre deux officiers.

Maître Loriot s'assit à côté de Bertha ; il ne désespérait pas, pendant le souper, de placer tout bas un mot sur le jeune Michel.

Il avait décidé, à part lui, que le contrat de mariage se ferait dans son étude.

Durant quelques instants, on n'entendit que le bruit des assiettes et des verres ; chacun restait silencieux.

Les officiers, entraînés par l'exemple de leur général, se prêtaient avec complaisance au dénoûment inattendu de leur expédition.

Le marquis, qui dînait ordinairement à cinq heures, et qui se trouvait de près de six heures en retard, dédommageait son estomac de cette longue attente.

Mary et Bertha, toutes pensives, n'étaient point fâchées d'avoir, dans la répulsion que leur inspiraient les cocardes tricolores, un prétexte pour se recueillir.

Le général réfléchissait évidemment aux moyens de prendre une revanche.

Il comprenait fort bien que M. de Souday avait été averti de son approche : rompu à cette guerre, il connaissait la facilité et la rapidité avec lesquelles se transmettaient les communications entre un village et un autre. Étonné d'abord de la spontanéité de la réception que lui avait faite le marquis de Souday, peu à peu il recouvrait son sang-froid, et, revenu à ses habitudes de minutieuse observation, il trouvait dans tout ce qu'il voyait, dans l'empressement de son hôte comme dans la profusion de ce repas, bien splendide pour avoir été préparé à l'intention d'ennemis, quelque chose qui confirmait ses soupçons ; mais, patient comme doit l'être tout bon chasseur d'hommes et de gibier, certain que, dans l'obscurité, — si l'illustre proie qu'il convoitait avait pris la fuite, comme tout le faisait croire, — ce serait en vain qu'il se mettrait à sa poursuite, il résolut d'attendre à plus tard pour commencer de sérieuses investigations, et de ne point laisser échapper jusque-là un des indices qu'il pourrait trouver dans ce qui se passait autour de lui.

Ce fut lui qui le premier rompit le silence.

— Monsieur le marquis, dit-il en élevant son verre, le choix d'un toast serait assez difficile pour vous comme pour nous ; mais il en est un qui n'embarrassera personne et qui doit avoir le pas sur tous les autres. Veuillez me permettre de porter la santé de mesdemoiselles de Souday, en les remerciant d'avoir bien voulu s'associer à la courtoise réception dont vous nous honorez.

— Ma sœur et moi, nous vous remercions, monsieur le général, dit Bertha, et nous sommes heureuses d'avoir pu vous être agréables en nous conformant à la volonté de notre père.

— Ce qui veut dire, répliqua le général en souriant, que vous ne nous faites bonne mine que par ordre, et que c'est à M. le marquis que nous devons en être reconnaissants... A la bonne heure ! j'aime cette franchise toute militaire, qui, du camp de vos admirateurs, me ferait passer dans celui de vos amis, si je croyais que l'on pût y être reçu avec la cocarde que je porte.

— Les éloges que vous venez de donner à ma franchise m'encouragent, monsieur, dit Bertha, et cette même franchise osera vous avouer que vos couleurs ne sont point celles que j'aime à voir à mes amis ; mais, si vous ambitionnez vraiment ce titre, je vous l'accorderai volontiers, dans l'espoir qu'un jour viendra où vous pourrez porter les miennes.

— Général, dit à son tour le marquis en se grattant l'oreille, votre réflexion de tantôt était parfaitement juste : comment, sans nous compromettre ni l'un ni l'autre, vais-je répondre à votre gracieux toast à mes filles ? Avez-vous une femme ?

Le général tenait à embarrasser le marquis.

— Non, dit-il.

— Une sœur ?

— Non.

— Une mère, peut-être ?

— Oui, dit le général, qui semblait s'être embusqué et attendre là le marquis ; j'ai la France, notre mère commune.

— Eh bien, bravo ! je bois à la France ! et puissent se continuer pour elle les huit siècles de gloire et de grandeur qu'elle doit à ses rois !

— Et permettez-moi d'ajouter, dit le général, le demi-siècle de liberté qu'elle doit à ses enfants.

— C'est non seulement une adjonction, dit le marquis, mais encore une modification.

Puis, après un instant de silence :

— Par ma foi, dit-il, j'accepte le toast ; blanche ou tricolore, la France est toujours la France !

Tous les convives tendirent leurs verres, et compère Loriot lui-même, entraîné par l'exemple du marquis, fit raison au toast du maître de la maison, modifié par le général, et vida son verre.

Une fois lancée sur cette pente et arrosée avec cette abondance la conversation prit des allures si vagabondes, que comprenant, aux deux tiers du dîner, qu'elles ne pourraient la suivre jusqu'au dessert dans de pareils écarts, Bertha et Mary se levèrent de table et passèrent, sans bruit, dans le salon.

Maître Loriot, qui semblait être venu pour avoir autant affaire aux jeunes filles qu'au marquis, se leva à son tour, et les suivit.

XXXIII

OU LA CURIOSITÉ DE MAITRE LORIOT N'EST PAS PRÉCISÉMENT SATISFAITE

Maître Loriot profita donc immédiatement de l'exemple que lui donnaient mesdemoiselles de Souday, et, laissant le marquis et ses hôtes évoquer tout à leur aise les souvenirs de la *guerre des géants*, il se leva tout doucement de la table et suivit les deux jeunes filles dans le salon.

Il avança en faisant courbette sur courbette et en se frottant joyeusement les mains.

— Ah ! ah ! dit Bertha, vous paraissez bien satisfait, monsieur le notaire...

— Mesdemoiselles, répondit maître Loriot à demi-voix j'ai fait de mon mieux pour seconder les ruses de monsieur votre père ; j'espère qu'au besoin vous ne vous refuserez point à témoigner de l'aplomb et du sang-froid que j'ai montrés dans cette circonstance.

— De quelles ruses de guerre parlez-vous, cher monsieur Loriot ? dit Mary en riant. Ni Bertha ni moi ne savons ce que vous voulez dire.

— Mon Dieu, reprit le notaire, je n'en sais pas plus que vous ; mais j'ai pensé que M. le marquis devait avoir de puissantes et sérieuses raisons pour traiter comme de vieux amis, et mieux que l'on ne traite parfois de vieux amis, les affreux soudards qu'il a admis à sa table ; les prévenances dont il accable les séides de l'usurpateur m'ont semblé si étranges, que je me suis figuré qu'elles avaient un but.

— Et lequel ? demanda Bertha.

— Dame, celui de leur inspirer tant de sécurité, qu'ils négligent le soin de leur sûreté, et de profiter de leur insouciance pour leur faire subir le sort...

— Le sort ?

— Le sort de..., répéta le notaire.

— Le sort de qui?

Le notaire fit le geste de trancher une tête.

— D'Holopherne, peut-être? s'écria Berthe en éclatant de rire.

— Justement, dit maître Loriot.

Mary se joignit à sa sœur dans la bruyante explosion où celle-ci l'avait devancée.

La supposition du petit notaire avait réjoui les deux sœurs au delà de toute expression.

— Ainsi, vous nous destiniez au rôle de Judith? demanda Bertha faisant trêve la première à son hilarité.

— Dame, mesdemoiselles...

— Monsieur Loriot, si mon père était là, il pourrait se fâcher de ce que vous l'avez supposé capable d'user de ces sortes de procédés, à mon avis, un peu trop bibliques; mais, soyez tranquille, nous ne le lui dirons pas plus qu'au général, qui certainement serait, de son côté, très peu flatté de l'enthousiasme avec lequel vous acceptiez notre dévouement.

— Mesdemoiselles, répliqua maître Loriot, pardonnez-moi si ma ferveur politique, si mon horreur pour tous les partisans de ces malheureuses doctrines m'ont entraîné un peu loin.

— Je vous pardonne, monsieur Loriot, répondit Bertha, qui, à cause de son caractère franc et décidé, ayant été la plus soupçonnée, avait le plus à pardonner; je vous pardonne, et, pour que vous ne soyez plus exposé à de semblables méprises, je vais vous mettre au courant de la situation. Sachez donc que le général Dermoncourt, que vous regardez comme l'antechrist, est tout simplement venu faire au château une perquisition du genre de celles que l'on a faites dans les châteaux environnants.

— Mais, alors, demanda le petit notaire, qui s'embrouillait de plus en plus dans la situation, pourquoi les traiter avec, par ma foi! je dirai le mot, avec tant de faste? La loi est formelle!

— Comment, la loi?

— Oui; elle interdit aux magistrats, aux officiers civils et militaires, chargés de mettre à exécution le mandat de l'autorité judiciaire, de saisir, enlever, s'approprier tous autres objets que ceux désignés audit mandat; que font ces gens des mets, des viandes, des vins de toutes sortes dont ils ont trouvé la table de M. le marquis de Souday chargée? Ils se les ap-pro-prient!

— Mais il me semble, mon cher monsieur Loriot, dit Mary, que mon père est bien libre d'inviter qui il veut à sa table.

— Même les gens qui viennent exercer... représenter chez lui... un pouvoir tyrannique et odieux? Certainement, mademoiselle; mais vous me permettrez de regarder cela comme chose peu naturelle et d'y supposer une cause ou un but!

— C'est-à-dire, monsieur Loriot, que vous voyez là un secret que vous cherchez tout simplement à pénétrer.

— Oh! mademoiselle...

— Eh bien, je vous le confierai, ou à peu près, mon cher monsieur Loriot; car je sais que l'on peut compter sur vous, si, toutefois, vous, de votre côté, vous voulez m'apprendre comment il se fait qu'ayant à chercher quelque part M. Michel de la Logerie, vous soyez venu tout droit au château de Souday.

Bertha avait prononcé ces paroles d'une voix ferme et accentuée, et le notaire, auquel elles étaient adressées, les écouta avec beaucoup plus d'embarras que n'en éprouvait son interlocutrice.

Quant à Mary, elle s'était rapprochée de sa sœur, avait passé son bras sous le sien, avait appuyé sa tête sur son épaule, et attendait avec une curiosité qu'elle ne cherchait pas à dissimuler, la réponse de maître Loriot.

— Eh bien, puisque vous désirez savoir le pourquoi, mademoiselle...

Le notaire fit une pause comme pour être encouragé.

Bertha, en effet, l'encouragea d'un signe de tête.

— Je suis venu, continua maître Loriot, parce que madame la baronne de la Logerie m'avait indiqué le château de Souday comme le lieu où son fils s'était très probablement retiré après sa fuite.

— Et sur quoi madame de la Logerie appuyait-elle ses suppositions? demanda Bertha avec le même regard interrogateur, la même voix ferme et accentuée.

— Mademoiselle, répliqua le notaire de plus en plus embarrassé, après ce que j'ai dit tantôt à votre père, vraiment je ne sais si, malgré la récompense que vous avez attachée à ma franchise, j'aurai le courage d'aller jusqu'au bout.

— Pourquoi pas, monsieur le notaire? continua Bertha gardant le même aplomb. Voulez-vous que je vous aide? C'est parce qu'elle croit, avez-vous dit, que l'objet de l'amour de monsieur son fils est au château de Souday.

— C'est justement cela, mademoiselle.

— Bien! Mais ce que je désirerais connaître, ce que je tiendrais à savoir, c'est l'opinion de madame de la Logerie sur cet amour.

— Cette opinion ne lui est point positivement favorable, mademoiselle, reprit le notaire; cela, je dois l'avouer.

— Voilà déjà un point sur lequel mon père et la baronne s'entendent, dit en riant Bertha.

— Mais, continua le notaire avec intention, M. Michel sera majeur dans quelques mois, libre, par conséquent, de ses actions, maître de son immense fortune...

— De ses actions, dit Bertha, tant mieux! cela pourra lui servir.

— A quoi, mademoiselle? demanda malignement le notaire.

— Mais à réhabiliter le nom qu'il porte, à faire oublier les tristes souvenirs que son père a laissés dans le pays. Quant à la fortune, si j'étais celle que M. Michel honore de son affection, je lui conseillerais d'en faire un tel usage, que bientôt, il n'y aurait pas, dans toute la province, un nom plus honorable et plus honoré que le sien.

— Que lui conseilleriez-vous donc, mademoiselle? fit le notaire tout étonné.

— De rendre cette fortune à ceux à qui l'on prétend que son père l'a prise, de restituer à leurs propriétaires les biens nationaux que M. Michel avait achetés.

— Mais, en ce cas, mademoiselle, dit le petit notaire tout à fait désorienté, vous ruineriez celui qui aurait l'honneur de vous aimer!

— Qu'importe, s'il lui restait la considération de tous et la tendresse de celle qui lui aurait conseillé le sacrifice?

En ce moment, Rosine parut à la porte, et, passant sa tête entre les deux battants:

— Mademoiselle, dit-elle, sans s'adresser particulièrement ni à Mary ni à Bertha, voulez-vous venir, s'il vous plaît?

Bertha tenait à continuer la conversation avec le notaire; elle était avide de se renseigner sur les sentiments que madame de la Logerie nourrissait contre elle; enfin, elle était heureuse de s'entretenir, si vaguement que ce fût, des projets qui formaient, depuis quelque temps, le thème invariable de ses méditations; aussi dit-elle à Mary d'aller voir ce dont il s'agissait.

Mais, de son côté, Mary ne quittait le salon qu'à regret; elle était épouvantée de voir à quel point l'amour de Bertha pour Michel s'était développé, depuis quelques jours; chacune des paroles de sa sœur retentissait douloureusement dans son âme: elle croyait être sûre que l'amour de Michel était tout entier à elle, et elle songeait avec terreur à ce que serait le désespoir de Bertha, lorsqu'elle s'apercevrait qu'elle s'était si étrangement abusée. Puis, comme, malgré l'immense affection de Mary pour Bertha, l'amour avait déjà versé dans son cœur une petite dose de l'égoïsme qui accompagne ce sentiment, Mary était tout heureuse, à un autre point de vue, de ce qu'elle entendait; elle se réservait tout bas le rôle que sa sœur traçait pour la femme aimée de Michel; aussi fallut-il que Bertha lui répétât une seconde fois d'aller voir pour quelle cause Rosine appelait l'une d'elles.

— Allons, va, ma chérie! dit Bertha en appuyant ses lèvres sur le front de Mary; va! et, en même temps, occupe-toi de la chambre de M. Loriot; car je crains que, dans tout ce bouleversement, on n'ait oublié de lui préparer un gîte.

Mary avait l'habitude d'obéir, elle obéit: des deux sœurs, elle était la nature douce et flexible.

Elle trouva Rosine à la porte.

— Que nous veux-tu? lui demanda-t-elle.

Celle-ci ne répondit point; et, comme si elle eût craint d'être entendue de la salle à manger, où le marquis racontait la dernière journée de Charette, elle tira Mary par le bras et l'emmena sous l'escalier qui se trouvait à l'autre extrémité du vestibule.

— Mademoiselle, lui dit-elle, il a faim.

— Il a faim? répéta Mary.

— Oui; il vient de me le dire à l'instant même.

— Mais de qui parles-tu? et qui donc a faim?

— Lui, le pauvre garçon!

— Qui, lui?

— M. Michel, donc!

— Comment! M. Michel est ici?

— Ne le savez-vous donc point?

— Mais non.

— Il y a deux heures, — après que mademoiselle votre sœur fut rentrée au salon, un peu avant que les soldats fussent arrivés, — eh bien, il est entré à la cuisine.

— Il n'est donc pas parti avec Petit-Pierre?

— Mais non.

— Et tu dis qu'il est entré à la cuisine?

— Oui; il était si las, que cela faisait pitié. « Monsieur Michel, lui ai-je dit comme cela, pourquoi donc que vous n'allez pas au salon? — Dame, ma chère Rosine, a-t-il répondu avec sa voix si douce, c'est qu'on ne m'a pas invité à y rester. » Alors, il voulait s'en aller coucher à Machecoul; car, de rentrer à la Logerie, il ne le fera pour rien au monde! Il paraît que sa mère veut l'emmener à Paris. Je n'ai point voulu le laisser courir ainsi la nuit.

— Tu as bien fait, Rosine. Et où est-il?

— Je l'ai mis dans la chambre de la tourelle; mais, comme les soldats ont pris le rez-de-chaussée on n'y peut plus entrer que par le corridor qui est au bout du grenier, et je viens vous en demander la clef

Le premier mouvement de Mary — c'était le bon — fut de prévenir sa sœur; mais, à ce premier mouvement, il ne tarda pas à en succéder un second, et celui-là il faut l'avouer, était le moins généreux : c'était de voir Michel seule et la première

Rosine, d'ailleurs, lui fournit un prétexte pour suivre celui-là.

— Voici la clef, lui dit Mary.

— Oh! mademoiselle réplique Rosine venez avec moi, je vous en supplie Il y a tant d'hommes dans le château que je n'ose m'y hasarder seule, et que je mourrais de peur pour monter là-haut : tandis que vous, la fille de M. le marquis, tout le monde vous respectera

— Mais les provisions?

— Les voici.

— Où?

— Dans ce panier.

— Alors viens!

Et Mary s'élança dans l'escalier avec la légèreté d'un de ces chevreuils qu'elle poursuivait dans les rochers de la forêt de Machecoul

XXXIV

LA CHAMBRE DE LA TOURELLE

Arrivé au second étage, Mary s'arrêta devant la chambre que Jean Oullier occupait au château, c'était dans cette chambre que se trouvait la clef qui lui était nécessaire.

Puis elle ouvrit une porte qui, de cet étage, donnait sur l'escalier en colimaçon par lequel on arrivait à la partie supérieure de la tourelle, et, devançant de quelques marches Rosine que son panier embarrassait, elle continua rapidement son ascension, assez périlleuse, car l'escalier de cette petite tour à moitié abandonnée était alors dans un état de vétusté et de délabrement des plus caractérisés.

C'était au sommet de cette tourelle, dans une petite chambre située sous le toit, que Rosine et la cuisinière, réunies en comité délibérateur, avaient placé le jeune baron de la Logerie

Si l'intention des deux braves filles avait été excellente, l'exécution n'avait nullement répondu à leur bon vouloir; car il était impossible d'imaginer un plus pauvre gîte, un lieu, enfin, où il fût plus difficile de se reposer d'une fatigue, si mince qu'elle fût.

Cette chambre, en effet, servait à Jean Oullier pour serrer les menues graines du jardin et les outils nécessaires à ses fonctions de maître Jacques. Les murs étaient littéralement palissadés de tiges de haricots, de choux, de laitues et d'oignons montés en graines, le tout de diverses variétés, le tout exposé à l'air afin que les semences pussent acquérir le degré de maturité et de sécheresse convenable. Par malheur, tous ces échantillons botaniques avaient, depuis six mois qu'ils attendaient le moment d'être mis en terre, absorbé une telle quantité de poussière qu'au moindre mouvement que l'on exécutait dans l'étroite chambre des milliers d'atomes se détachaient de ces amas de légumineuses et épaississaient désagréablement l'atmosphère.

Pour tout meuble, cette petite pièce avait un établi de menuiserie; ce n'était pas un siège bien commode on le voit, aussi Michel qui s'était résigné à l'accepter en cette qualité, ne tarda-t-il point à l'échanger contre un tas d'avoine d'une espèce nouvelle et à laquelle sa rareté avait mérité les honneurs du cabinet aux graines précieuses. Il s'assit au centre du monceau et là, du moins à part quelques inconvénients, — quel siège, si confortable qu'il soit, n'en a point? — il trouva assez d'élasticité pour reposer un peu la fatigue qui courbaturait ses membres

Mais bientôt, Michel s'était lassé de s'étendre sur ce sofa mobile et piquant Lorsque Guérin l'avait renversé dans le ruisseau, une assez notable quantité de boue était restée à la surface de ses habits et l'humidité avait pénétré à l'intérieur Il en résultait que le séjour qu'il avait fait devant le foyer de la cuisine lui avait paru bien court; si court que l'humidité qu'il avait un moment crue partie, était revenue plus pénétrante que jamais Il s'était mis alors à se promener en long et en large dans sa tourelle, manœuvre qu'il accomplissait tout en maudissant la sotte timidité qui lui valait non seulement ce froid, cette fatigue et la faim qu'il commençait à éprouver, mais encore — et c'était là le plus douloureux — qui le privait de la présence de Mary! Il se gourmandait de n'avoir pas su profiter de ce qu'il avait si vaillamment entrepris et de ce que le cœur lui eût failli au moment d'achever ce qu'il avait si bien commencé

Hâtons-nous de dire, pour ne point mentir au caractère de notre héros, que la conscience de sa faute ne le rendait pas plus brave, et qu'au milieu des reproches qu'il s'adressait à lui-même, l'idée ne lui vint pas un seul instant de descendre et de demander franchement au marquis l'hospitalité qui n'avait pas été la moindre des perspectives qui l'avaient décidé à la fuite

Les soldats étaient arrivés sur ces entrefaites, et Michel, que le bruit qu'ils avaient fait en entrant avait attiré à l'étroite lucarne qui donnait sur les derrières du château, vit, dans les salles du corps de logis principal, passer et repasser, à travers les fenêtres brillamment éclairées, mesdemoiselles de Souday, le général, les officiers et le marquis.

C'est alors qu'apercevant Rosine au pied de la petite tourelle dont il occupait le faîte, il avait jugé à propos de ramener à lui l'intérêt que de nouveaux hôtes avaient singulièrement détaché de sa personne; et, avec toute la modestie de son caractère, il avait demandé à la nouvelle commensale du château de Souday un petit morceau de pain; demande qui n'était nullement en harmonie avec sa faim, que les aiguillonnements des contrariétés morales et physiques qu'il éprouvait, de légère, avait rendue canine!

En entendant un pas léger qui se rapprochait de sa prison il éprouva une vive reconnaissance.

En effet, ce pas lui annonçait deux choses, l'une certaine l'autre probable.

La chose certaine, c'est qu'il allait satisfaire son appétit : la chose probable, c'est qu'il allait entendre parler de Mary.

— Est-ce toi, Rosine? demanda-t-il quand il entendit une main qui cherchait à ouvrir la porte

— Non ce n'est pas Rosine, monsieur Michel; c'est moi.

Michel reconnut la voix de Mary; mais il n'en pouvait croire ses oreilles

La voix continua :

— Oui, moi — moi qui suis furieuse contre vous!

Mais, comme l'accent jurait avec la voix, Michel ne fut pas trop effrayé de cette fureur.

— Mademoiselle Mary! s'écria-t-il, mademoiselle Mary! mon Dieu!

Et il s'appuya contre la muraille pour ne pas tomber.

Pendant ce temps, la jeune fille ouvrait la porte.

— Vous! s'écria Michel, vous, mademoiselle Mary! Oh! que je suis heureux!

— Oh! pas tant que vous le dites.

— Comment cela?

— Puisque vous avouez, au milieu de votre bonheur, que vous mourez de faim.

— Ah! mademoiselle, qui vous a dit cela? balbutia Michel en rougissant jusqu'au blanc des yeux.

— Rosine — Voyons, arrive, Rosine! continua Mary Bien! commence par poser ta lanterne sur cet établi, et ouvre vite ton panier Ne vois-tu pas que M. Michel le dévore du regard?

Ces paroles de la railleuse Mary rendirent le jeune baron un peu honteux du besoin vulgaire qu'il avait exprimé à sa sœur de lait

Il pensa bien que saisir le panier de Rosine, réintégrer dans ses flancs les comestibles qui en étaient déjà sortis et que la jeune fille avait étalés sur l'établi, lancer le tout par la fenêtre, au risque d'assommer un soldat, tomber aux genoux de la jeune fille en lui disant : les deux mains sur le cœur et d'une voix pathétique : « Puis-je songer à mon estomac lorsque mon cœur est si heureux? » serait une déclaration un peu bien galante.

Mais c'étaient là de ces idées qui pouvaient venir à Michel pendant plusieurs années consécutives sans qu'il se résignât à pratiquer jamais des façons si cavalières; il laissa donc Mary le traiter en véritable frère de lait de Rosine. Sur son invitation, il reprit son canapé d'avoine et trouva fort agréable de manger les morceaux que lui découpait la main blanche de la jeune fille.

— Oh! que vous êtes donc enfant! lui disait Mary. Pourquoi, après avoir accompli un acte aussi vaillant, après être venu à nous pour nous rendre un service de cette importance, au risque de vous rompre les os, pourquoi n'avoir pas, comme cela était si naturel de le faire, dit à mon père : « Monsieur, il me serait impossible de rentrer chez ma mère ce soir veuillez me garder jusqu'à demain matin? »

— Oh! je n'eusse jamais osé! s'écria Michel en laissant tomber ses bras de chaque côté de son corps comme un homme auquel on fait une proposition à laquelle il n'eût jamais songé

— Pourquoi cela? demanda Mary

— Parce qu'il m'impose énormément, monsieur votre père!

— Mon père! mais c'est le meilleur homme du monde. Et puis n'êtes-vous pas notre ami — à nous?

— Oh! que vous êtes donc bonne mademoiselle de me donner ce titre!

Puis, se hasardant à faire un pas en avant :

— Mais est-il bien vrai demanda le jeune baron, que je l'aie déjà gagné?

Mary rougit légèrement.

Quelques jours auparavant, elle n'eût point hésité à répondre à Michel qu'il était si bien son ami, que peu d'instants du jour et même de la nuit s'écoulaient sans qu'elle songeât à lui ; mais, depuis ces quelques jours, l'amour avait singulièrement modifié ses sentiments, et, dès ses premiers élans, il lui avait donné une pudeur instinctive que, dans son innocence, elle n'avait point encore soupçonnée. Au fur et à mesure qu'elle s'était sentie femme par la révélation des sensations qui, jusque-là lui avaient été inconnues, elle avait compris tout ce que les manières, les habitudes et le langage qui résultaient de l'éducation étrange qu'elle avait reçue, avaient d'insolite, et, avec cette faculté d'intuition particulière aux femmes, elle s'était rendu un compte exact de ce qu'elle avait à acquérir du côté de la réserve pour arriver aux qualités qui lui manquaient et dont le sentiment qui dominait son âme lui faisait sentir la nécessité.

Aussi, Mary, qui, jusque-là, n'avait jamais eu l'idée de dissimuler une seule de ses pensées, commença-t-elle à comprendre qu'une jeune fille devait quelquefois, sinon mentir, du moins éluder, et voila-t-elle par une banalité la réponse qu'elle eût voulu faire.

— Mais il me semble, répondit-elle au jeune baron, que vous avez assez fait pour cela.

Puis, sans lui laisser le temps de revenir à ce sujet, qui mettait la conversation sur un terrain trop scabreux :

— Allons, voyons, continua-t-elle, prouvez-nous ce bon appétit dont vous vous vantiez tout à l'heure, en mangeant encore cette aile de volaille.

— Mais, mademoiselle, dit naïvement Michel, j'étouffe !

— Oh ! que vous êtes un pauvre mangeur ! Voyons, obéissez, ou sinon, comme je ne suis ici que pour vous servir, je m'en vais !

— Mademoiselle, dit Michel en tendant vers Mary ses deux mains, dont l'une était armée d'une fourchette et l'autre munie d'un morceau de pain, mademoiselle, vous n'aurez pas cette cruauté ! Oh ! si vous saviez combien j'ai été triste et malheureux depuis deux heures que je suis dans cette solitude !

— Cela s'explique, dit en riant Mary : vous aviez faim.

— Oh ! non, non, non, ce n'était pas seulement cela ! Imaginez-vous que, d'ici, je vous voyais passer avec tous ces officiers...

— C'est votre faute ! au lieu de vous réfugier dans cette vieille tour comme un hibou, vous pouviez rester au salon, nous suivre dans la salle à manger et dîner sur une chaise et devant une table comme un chrétien : vous eussiez entendu raconter à mon père et au général Dermoncourt des hauts faits qui vous eussent donné la chair de poule, et vous eussiez vu manger notre compère Loriot comme l'appelle mon père ; ce qui n'est pas moins effrayant !

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Michel.

— Quoi? demanda Mary, surprise par l'exclamation du jeune homme.

— Maître Loriot, de Machecoul ?...

— Maître Loriot, de Machecoul, répéta Mary.

— Le notaire de ma mère ?

— Ah ! oui, tiens, c'est vrai, fit Mary.

— Il est ici? demanda le jeune homme.

— Sans doute, il est ici.. Et même, à propos, continua Mary en riant, savez-vous ce qu'il vient, ou plutôt, ce qu'il venait faire ici ?

— Non.

— Il venait vous chercher.

— Moi ?

— Tout simplement, de la part de la baronne.

— Mais, mademoiselle, fit Michel effrayé, je ne veux pas retourner à la Logerie, moi.

— Pourquoi cela ?

— Mais, parce qu'on m'y enferme, parce qu'on m'y séquestre, parce qu'on veut m'y retenir loin de . mes amis !

— Bah ! la Logerie n'est pas loin de Souday.

— Non ; mais Paris est loin de la Logerie, et la baronne veut m'emmener à Paris. Est-ce que vous lui avez dit que j'étais ici, à ce notaire ?

— Je m'en suis bien gardée !

— Oh ! mademoiselle, que je vous remercie !

— Il ne faut pas m'en savoir gré ; je ne le savais pas.

— Mais maintenant que vous le savez .

Michel hésita

— Eh bien ?

— Il ne faut pas le lui dire, mademoiselle, répliqua Michel honteux de sa propre faiblesse.

— Ah ! ma foi, monsieur Michel, dit Mary, je vous avouerai une chose...

— Avouez, mademoiselle, avouez !

— Eh bien, c'est qu'il me semble que, si j'étais homme, dans aucune circonstance maître Loriot ne pourrait m'embarrasser beaucoup.

Michel parut rassembler toutes ses forces pour prendre une résolution.

— Au fait, vous avez raison, dit-il, et je vais lui déclarer que je ne rentrerai jamais à la Logerie.

En ce moment, les deux enfants tressaillirent.

La cuisinière appelait Rosine à grands cris.

— Oh ! mon Dieu ! firent-ils en même temps presque aussi tremblants l'un que l'autre.

— Entendez-vous, mademoiselle ? dit Rosine

— Oui.

— On m'appelle.

— Mon Dieu ! fit Mary se relevant et toute prête à fuir, se douterait-on que nous sommes ici ?

— Eh bien, quand on s'en douterait, quand on le saurait même, répondit Rosine, il n'y aurait pas grand mal à cela.

— Sans doute . mais.

— Écoutez, dit Rosine.

Il se fit un moment de silence ; la voix de la cuisinière s'éloigna.

— Tenez, continua Rosine, la voilà maintenant qui appelle dans le jardin.

Et Rosine s'apprêta à descendre.

— Ah çà ! tu ne vas pas me quitter, lui dit Mary ; tu ne vas pas me laisser seule ici, j'espère !

— Mais, dit naïvement Rosine, il me semble que vous n'êtes pas seule, puisque vous êtes avec M. Michel.

— Oui ; mais pour retourner à la maison.., balbutia Mary.

— Ah bien, fit Rosine étonnée, est-ce que vous êtes devenue poltronne, par hasard, vous si vaillante d'habitude, vous qui courez les bois, la nuit comme le jour? Mais je ne vous reconnais plus !

— N'importe ! reste, Rosine.

— Bon ! pour l'aide que je vous prête depuis une demi-heure que je suis là, je puis bien m'en aller

— Oui, sans doute, Rosine ; aussi n'est-ce point cela.

— Qu'est-ce donc ?

— Je voulais te dire ..

— Quoi ?

— Mais. . mais que ce malheureux enfant ne peut point passer la nuit ici.

— Eh bien, demanda Rosine, où la passera-t-il donc ?

— Je ne sais : mais il faut lui trouver une chambre

— Sans le dire à M. le marquis?

— C'est vrai, et mon père qui ignore... Mon Dieu, mon Dieu, que faire?... Ah ! monsieur Michel, tout cela, c'est votre faute !

— Mademoiselle, dit Michel, je suis prêt à partir, si vous l'exigez.

— Qui vous dit cela ? fit vivement Mary. Non, restez, au contraire.

— Une idée, mademoiselle Mary, interrompit Rosine.

— Laquelle ? demanda la jeune fille.

— Si j'en parlais à mademoiselle Bertha ?

— Non, répondit Mary avec une vivacité qui l'étonna elle-même, non, inutile ; c'est moi qui lui en parlerai tout à l'heure en descendant, lorsque M. Michel aura achevé son malheureux petit souper.

— Alors, je m'en vais, dit Rosine.

Mary n'osa pas la retenir davantage

Rosine partit donc et laissa les deux jeunes gens seuls.

XXXV

QUI FINIT TOUT AUTREMENT QUE NE S'Y ATTENDAIT MARY

La petite chambre n'était éclairée que par la réverbération de la lanterne, dont la lumière, comme celle d'un réflecteur, se portait tout entière sur la porte d'entrée et laissait dans l'obscurité, ou à peu près, le reste de la chambre, — si toutefois on peut appeler une chambre l'espèce de pigeonnier où se trouvaient nos deux jeunes gens

Michel était toujours assis sur le tas d'avoine ; Mary était agenouillée devant lui, et cherchait dans tous les coins du panier, avec plus d'embarras peut-être que d'amour du prochain, si elle ne trouverait pas quelque friandise qui pût terminer le repas que Rosine avait improvisé au pauvre reclus.

Mais tant de choses s'étaient passées que Michel n'avait plus faim.

Sa tête s'était appuyée sur sa main, soutenue elle-même par son genou ; il contemplait avec amour la suave et douce figure qui se présentait à lui dans un raccourci qui doublait le charme de ses traits mignons, et il aspirait avec délice les effluves parfumés qui lui venaient des longues boucles blondes que le vent de la fenêtre agitait doucement et soulevait jusqu'à ses lèvres ; à ce contact, à ce parfum, à cette vue, son sang circulait plus rapide dans ses veines, il entendait battre les artères de ses tempes ; il éprouvait un frissonnement qui passait par tous ses

membres pour se fixer au cerveau. Sous l'empire de ces sensations si nouvelles pour lui, le jeune homme sentait son cœur animé d'aspirations inconnues; il apprenait à vouloir.

Ce qu'il voulait, il le sentait au fond de son cœur : c'était un moyen quelconque de dire à Mary qu'il l'aimait.

Il cherchait lequel employer; mais il eut beau chercher, il trouva que le plus simple était de lui prendre la main et de la porter à ses lèvres.

Ce fut ce qu'il fit tout à coup, sans même avoir la conscience de ce qu'il faisait.

— Monsieur Michel! monsieur Michel! lui dit Mary plus étonnée que colère, que faites-vous donc?

Et la jeune fille se releva vivement.

Michel comprit qu'il s'était trop avancé, et qu'il fallait maintenant tout dire.

Ce fut lui à son tour qui prit la posture que venait de quitter Mary, c'est-à-dire qui tomba à genoux, et qui, dans ce mouvement, parvint à ressaisir la main qui lui avait échappé.

Il est vrai que la main ne cherchait point à se retirer.

— Oh! vous aurais-je offensée? s'écria le jeune homme. Si cela était, je serais bien malheureux, et je vous demanderais bien humblement pardon à genoux.

— Monsieur Michel! fit la jeune fille sans savoir ce qu'elle disait.

Mais le baron, de peur que cette petite main ne s'échappât, l'avait enveloppée des deux siennes, et, comme s'il ne savait pas trop ce qu'il disait non plus de son côté, il continua :

— Oh! si j'ai abusé des bontés que vous avez eues pour moi, mademoiselle, dites-moi, je vous en conjure, que vous ne m'en voulez pas.

— Je vous le dirai, monsieur, quand vous vous serez relevé, dit Mary en faisant un faible effort pour retirer sa main.

Mais l'effort était si faible, qu'il n'eut d'autre résultat que de prouver à Michel que la captivité de cette main n'était pas tout à fait forcée.

— Non, reprit le jeune baron sous l'empire de cette exaltation croissante que donne l'espérance à peu près changée en certitude, non, laissez-moi à vos genoux. Oh! si vous saviez combien de fois, depuis que je vous connais, j'ai rêvé que j'étais ainsi à vos pieds! si vous saviez ce que ce rêve, tout rêve qu'il était, produisait en moi de douces sensations, de délicieuses angoisses... oh! vous me laisseriez jouir de ce bonheur qui en ce moment est une réalité.

— Mais, monsieur Michel, répondit Mary d'une voix que l'émotion gagnait de plus en plus, — car elle sentait qu'elle touchait au moment où il ne resterait plus pour elle de doute sur la nature de l'affection que lui portait le jeune homme, — mais, monsieur Michel, on ne s'agenouille ainsi que devant Dieu et devant les saints.

— En vérité, dit le jeune homme, je ne sais ni devant qui on s'agenouille, ni pourquoi je m'agenouille devant vous; ce que j'éprouve est si loin de ce que j'ai jamais éprouvé, même de la tendresse que je ressens pour ma mère, que je ne sais à quoi rattacher le sentiment qui me fait vous adorer. C'est quelque chose qui tient, comme vous le disiez tout à l'heure, de la vénération avec laquelle on se prosterne devant Dieu et les saints. Pour moi, vous résumez toute la création, et, en vous adorant, il me semble que je l'adore tout entière.

— Oh! de grâce, monsieur, cessez de me parler ainsi, Michel, mon ami!

— Oh! non, non, laissez-moi comme je suis! laissez-moi vous supplier de permettre que je me consacre à vous, avec un dévouement absolu. Hélas! je le sens, — et croyez que je ne m'abuse pas, — depuis que j'ai entrevu ceux qui sont vraiment des hommes, c'est bien peu de chose que le dévouement d'un pauvre enfant faible et timide comme je le suis, et cependant il me semble qu'il doit y avoir un si grand bonheur à souffrir, à verser son sang, à mourir s'il le fallait pour vous, que l'espoir de le conquérir me ferait trouver la force et le courage qui me manquent.

— Pourquoi parler de souffrance et de mort? répondit Mary de sa voix douce; croyez-vous que la mort et la souffrance soient absolument nécessaires pour prouver qu'une affection est vraie?

— Pourquoi j'en parle, mademoiselle Mary? pourquoi je les appelle à mon secours... Mais parce que je n'ose espérer un autre bonheur, parce que vivre heureux, c'est-à-dire être sûr de vous, être aimé avec votre tendresse, vous nommer ma femme, c'est un rêve qui me semble au-dessus de toutes les espérances humaines, et que je ne puis me figurer qu'il me soit permis de faire un si incroyable rêve.

— Pauvre [illegible], dit [illegible] d'une voix dans laquelle il y avait au [illegible] moins autant de tendresse que de [illegible] vous ne m'aimez donc pas?

— Oh! mademoiselle Mary, qu'est-il besoin de vous le dire, de vous le répéter? Ne le voyez-vous pas avec vos yeux et avec votre cœur? Passez votre main sur mon front que la sueur inonde, posez-la sur mon cœur tout bouleversé; voyez le tremblement qui agite tout mon corps, et demandez encore si je vous aime!

La fiévreuse exaltation qui avait si subitement transformé le jeune homme s'était communiquée à Mary; elle n'était ni moins émue ni moins tremblante que lui-même; elle avait tout oublié, et la haine de son père pour le nom que portait Michel, et les répulsions de madame de la Logerie pour sa famille, et même les illusions que Bertha s'était faites sur l'amour de Michel, qu'elle, Mary, s'était tant de fois promis à elle-même de respecter; les ardeurs juvéniles de cette nature vigoureuse et primitive avaient repris le dessus sur la réserve que, depuis quelque temps, elle avait cru convenable de s'imposer. Elle allait s'abandonner à la tendresse qui débordait de son cœur, elle allait répondre à cet amour passionné, par un amour plus passionné encore peut-être, lorsqu'un léger bruit qu'elle entendit du côté de la porte lui fit retourner la tête.

Alors elle aperçut Bertha, qui se tenait droite et immobile sur le seuil.

L'ouverture de la lanterne, comme nous l'avons déjà dit, faisait face à la porte; en sorte que la lumière qui s'en échappait était toute concentrée sur le visage de Bertha.

Mary put donc juger combien sa sœur était pâle, combien il y avait de douleur et de colère amassées sur ces sourcils froncés et dans ces lèvres contractées violemment.

Elle fut si effrayée de cette apparition inattendue et presque menaçante, qu'elle repoussa le jeune homme, dont la main n'avait point quitté la sienne, et s'avança vers sa sœur.

Mais celle-ci, qui, de son côté, entrait dans la tourelle, ne s'arrêta point à Mary, et, l'écartant de la main comme elle eût fait d'un obstacle inerte, elle marcha droit à Michel.

— Monsieur, lui dit-elle d'une voix vibrante, ma sœur ne vous a-t-elle point dit que M. Loriot, le notaire de madame la baronne, vient de sa part vous chercher et désire vous parler?

Michel balbutia quelques paroles.

— Vous le trouverez au salon, dit Bertha de la même voix dont elle eût formulé un ordre.

Michel, rendu à toutes ses timidités, à toutes ses terreurs, se redressa en vacillant, et si confus, qu'il ne put trouver un mot pour répondre et gagna la porte comme un enfant pris en faute, qui obéit sans avoir le courage de se disculper.

Mary prit la lumière pour éclairer le pauvre garçon; mais Bertha la lui arracha des mains, et la mit dans celle du jeune homme en lui faisant signe de sortir.

— Mais vous, mademoiselle? hasarda Michel.

— Nous connaissons la maison, répondit Bertha.

Puis, frappant du pied avec impatience en voyant que Michel regardait Mary :

— Allez, mais allez donc! dit-elle.

Le jeune homme disparut, laissant les deux jeunes filles sans autre lumière que la pâle lueur qui pénétrait dans la tourelle par la petite fenêtre, et qui venait des rayons d'une lune maladive et à chaque instant voilée par les nuages.

Restée seule avec sa sœur, Mary s'attendait à subir ses reproches, reproches basés sur l'inconvenance d'un tête-à-tête dont elle appréciait en ce moment la portée.

Mary se trompait.

Aussitôt que Michel eut disparu dans la spirale de l'escalier et que de son oreille tendue vers la porte, Bertha l'eut senti s'éloigner, elle saisit la main de sa sœur, et la serra avec une force qui témoignait de la violence de ses sensations.

— Que vous disait-il ainsi à vos genoux? demanda-t-elle d'une voix étranglée.

Pour toute réponse, Mary se jeta au cou de sa sœur, et, malgré tous les efforts de celle-ci pour la repousser, elle l'entoura de ses bras, l'embrassant et mouillant le visage de Bertha des pleurs qui lui montaient aux yeux.

— Pourquoi es-tu fâchée contre moi, chère sœur? lui dit-elle.

— Ce n'est point être fâchée contre vous, Mary, que de vous demander ce que vous disait ce jeune homme que je viens de surprendre à vos genoux.

— Mais est-ce ainsi que tu me parles d'ordinaire?

— Qu'importe à ma question la façon dont je te parle? Ce que je veux, ce que j'exige, c'est que tu me répondes.

— Bertha! Bertha!

— Oh! voyons, parle! que te disait-il? Je te demande ce qu'il te disait, s'écria la rude jeune fille en secouant si violemment le poignet de sa sœur, que Mary poussa un cri et s'affaissa sur elle-même comme si elle allait s'évanouir.

Ce cri rendit à Bertha tout son sang-froid.

Cette nature impétueuse et violente, mais souverainement bonne, se fondit à cette expression de la douleur et du

désespoir qu'elle causait à sa sœur ; elle ne la laissa point tomber jusqu'à terre ; elle la reçut dans ses bras, elle l'enleva comme elle eût fait d'un enfant et la coucha sur l'établi, tout en la tenant toujours étroitement embrassée ; enfin, elle la couvrit de ses baisers, et quelques larmes jaillirent de ses yeux comme des étincelles d'un brasier et vinrent tomber sur les joues de Mary.

Bertha pleurait à la façon de Marie-Thérèse : au lieu de couler de ses yeux, les pleurs en jaillissaient comme des éclairs.

deur, ni la force indomptable, ni le courage indompté, et malgré tout cela, que veux-tu ! je l'aime.. Je l'ai aimé en le voyant. Je l'aime tant, vois-tu, que quelquefois, baignée de sueur, haletante, éperdue, en proie à une indicible angoisse, je m'écrie comme le ferait une folle : « Mon Dieu ! faites-moi mourir, mais laissez-moi son amour ! » Depuis les quelques mois que, pour mon malheur, nous l'avons rencontré, son souvenir ne m'a pas quittée un seul instant ; j'éprouve pour lui quelque chose d'étrange qui doit être bien certainement ce que la femme éprouve pour son amant



Bertha se tenait droite et immobile sur le seuil

— Pauvre petite ! pauvre petite ! disait Bertha parlant à sa sœur comme à un enfant que l'on a blessé par mégarde, pardonne-moi ! je t'ai fait du mal... je t'ai fait de la peine, ce qui est bien pis ! pardonne-moi !

Puis, faisant un retour sur elle-même :

— Pardonne-moi ! répéta-t-elle. C'est ma faute aussi j'aurais dû t'ouvrir mon cœur avant de te faire voir que l'étrange amour que j'éprouve pour cet homme — pour cet enfant, ajouta-t-elle avec une nuance de dédain, a si bien su me dominer tout entière, qu'il a pu me rendre jalouse de celle que j'aime plus que tout au monde, plus que ma vie, plus que lui !.. Me rendre jalouse de toi ! Ah ! si tu savais, ma pauvre Mary, combien de douleur il a déjà mené à sa suite cet amour insensé, et que je reconnais inférieur ! si tu savais toutes les luttes que j'ai soutenues avant de le subir ! combien j'ai amèrement déploré ma faiblesse ! Il n'a rien de ce que j'estime ; il n'a rien de ce que j'aime : ni l'illustration de la race, ni la foi, ni l'ar-

mais qui ressemble encore bien plus à l'affection de la mère pour son fils. Chaque jour, ma vie se ramasse, se concentre davantage en lui ; j'y mets non seulement toutes mes pensées, mais encore tous mes rêves, toutes mes espérances. Ah ! Mary, Mary, tout à l'heure, je te demandais de me pardonner ; maintenant je te dis : Plains-moi, ma sœur, ma sœur, aie pitié de moi !

Et, tout éperdue, Bertha étreignait sa sœur entre ses bras.

La pauvre Mary avait écouté, toute tremblante, l'explosion de la passion presque sauvage que devait ressentir une organisation aussi puissante et aussi absolue que l'était celle de Bertha ; chacun de ses cris, chacune de ses paroles, chacune de ses phrases mettait en lambeaux les jolis nuages roses que, pendant quelques instants, elle avait entrevus dans son avenir, et la voix impétueuse de sa sœur en balayait les débris, comme l'ouragan le fait de quelques flocons de vapeurs qui flottent dans l'air après la tempête. A chaque

mot, ses pleurs coulaient plus amers, plus abondants ; mais, à chaque mot, elle sentait combien son affection pour Bertha rendait impérieux le sacrifice que, plus d'une fois déjà, elle avait pressenti sans oser y arrêter sa pensée

Sa douleur et son égarement à elle-même étaient tels, pendant les dernières paroles de Bertha, que le silence de celle-ci lui indiqua seul qu'elle avait à lui répondre.

Elle fit un premier effort sur elle-même et essaya de dompter ses sanglots.

— Mon Dieu ! dit-elle, chère sœur, j'ai le cœur brisé, et ma douleur est d'autant plus vive que tout ce qui est arrivé ce soir est un peu de ma faute.

— Eh ! non, s'écria Bertha avec sa violence accoutumée, c'est moi qui aurais dû m'inquiéter de ce qu'il était devenu, lorsque je suis sortie de la chapelle. Mais enfin, continua Bertha avec cette fixité d'idées qui caractérise les gens violemment épris, que te disait-il, et pourquoi était-il à tes genoux ?

Mary sentit que Bertha frissonnait de tout son corps en répétant cette question ; elle-même était en proie à une angoisse douloureuse en songeant à ce qu'elle allait répondre : il lui semblait que chacune des paroles par lesquelles elle allait expliquer à Bertha ce qui venait de se passer lui brûlerait les lèvres en sortant de son cœur.

— Voyons, voyons, reprit Bertha avec des larmes qui touchèrent encore plus Mary que ne l'avait fait la colère de sa sœur, voyons, parle ma chère enfant ! Aie pitié de moi ! L'anxiété dans laquelle je suis est cent fois plus cruelle que ne le serait la douleur. Dis ! dis ! il ne te parlait pas d'amour ?

Mary ne savait pas mentir, ou, du moins, le dévouement ne lui avait point encore appris le mensonge.

— Si, dit-elle

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! fit Bertha en s'arrachant de la poitrine de Mary et en allant se jeter, les bras ouverts et étendus, la face contre la muraille.

Il y avait un tel accent de désespoir dans ces deux exclamations, que Mary en fut épouvantée ; elle oublia Michel, elle oublia son amour, elle oublia tout pour ne songer qu'à sa sœur. Ce sacrifice en face duquel son cœur hésitait depuis le moment où elle avait appris que Bertha aimait Michel, elle l'accomplit vaillamment et avec une abnégation sublime, en ce qu'elle souriait le cœur brisé.

— Folle que tu es ! s'écria-t-elle en s'élançant au cou de Bertha ; mais laisse-moi donc achever !

— Oh ! ne m'as-tu pas dit qu'il te parlait d'amour ? répliqua la louve blessée

— Sans doute, mais je ne t'ai pas dit qui était l'objet de cet amour

— Mary ! Mary, aie pitié de mon pauvre cœur !

— Bertha ! chère Bertha !

— C'était de moi qu'il te parlait ?

Mary n'eut pas la force de répondre ; elle fit de la tête un signe affirmatif

Bertha respira avec bruit, passa plusieurs fois sa main sur son front brûlant ; la secousse avait été trop violente pour qu'elle rentrât immédiatement dans son état normal

— Mary, dit-elle à sa sœur, ce que tu viens de me dire me paraît si fou, si impossible, si insensé, que j'ai besoin que tu me rassures par serment. Jure-moi...

La jeune fille hésita.

— Tout ce que tu voudras, ma sœur, dit Mary, qui avait hâte elle-même de mettre entre son cœur et son amour un abîme infranchissable.

— Jure-moi que tu n'aimes pas Michel et que Michel ne t'aime pas

Elle lui mit la main sur l'épaule

— Jure-le-moi par la tombe de notre mère.

— Par la tombe de notre mère, dit résolument Mary, je ne serai jamais à Michel

Et elle se jeta dans les bras de sa sœur, cherchant dans les caresses de celle-ci la récompense de son sacrifice

Si l'obscurité de la nuit n'avait pas été si profonde, Bertha eût pu juger par la décomposition des traits de Mary tout ce que lui coûtait le serment qu'elle venait de faire.

Ce serment parut rendre complètement le calme à Bertha. La, cette fois, elle soupira doucement comme si son cœur eût été débarrassé d'un grand poids

— Merci ! dit-elle, oh ! merci ! merci. Maintenant, descendons

Mais chemin faisant, Mary trouva un prétexte pour regagner sa chambre

Elle s'enferma pour prier et pleurer

On n'avait pas encore quitté la table, et, en traversant le vestibule pour passer au salon, Bertha put entendre les éclats de voix des convives

Elle entra au salon

M. Loriot y était en tête-à-tête avec le jeune baron, auquel il essayait de persuader qu'il était de son bien comme de son devoir de revenir à la Logerie

Mais le silence négatif du jeune homme était si éloquent, que M. Loriot se trouvait au bout de ses arguments.

Il est vrai qu'il parlait depuis plus d'une demi-heure.

Michel n'était probablement pas moins embarrassé que son interlocuteur lui-même, car il accueillit Bertha comme un bataillon carré cerné de tous côtés accueille les auxiliaires qui vont l'aider à se faire une trouée.

Il bondit vers la jeune fille avec une vivacité qui tenait aussi à son inquiétude de ce qui avait résulté de son tête-à-tête avec Mary.

A sa grande surprise, Bertha, incapable de cacher une seconde ce qu'elle éprouvait, lui tendit la main et serra la sienne avec expression

Elle s'était méprise au mouvement du jeune homme et, de contente, elle était devenue radieuse

Michel, qui s'attendait à tout autre chose, ne se sentait pas d'aise. Aussi recouvra-t-il immédiatement la parole pour dire à maître Loriot :

— Vous répondrez à ma mère, monsieur, qu'un homme de cœur trouve dans ses opinions politiques de véritables devoirs, et que je suis décidé à mourir, s'il le faut, pour accomplir les miens.

Pauvre enfant ! qui confondait ses devoirs avec son amour

XXXVI

BLEU ET BLANC

Il était près de deux heures du matin lorsque le marquis de Souday proposa à ses hôtes de regagner le salon

Les convives étaient sortis de table dans cet état satisfaisant qui suit toujours un repas bien entendu, lorsque le maître de la maison est aimable, lorsque les invités ont bon appétit, lorsque enfin une causerie intéressante a rempli les entr'actes dont était coupée l'occupation principale.

En proposant de passer au salon, le marquis n'avait eu probablement d'autre intention que de changer d'atmosphère ; car il avait, en se levant, ordonné à Rosine et à la cuisinière de le suivre avec les bouteilles de liqueur, et de les dresser, accompagnées de verres en nombre suffisant, sur la table du salon.

Puis, tout en chantonnant le grand air de *Richard Cœur de Lion* sans prendre garde que le général lui répondait par le refrain de la *Marseillaise*, que les nobles lambris du château de Souday entendaient, selon toute probabilité, pour la première fois, le vieux gentilhomme, après avoir rempli les verres, se disposait à reprendre une intéressante controverse à l'endroit du traité de la Jaunaye, que le général soutenait n'avoir pas seize articles, lorsque celui-ci lui montra du doigt la pendule.

Dermoncourt dit, en riant, qu'il soupçonnait le digne gentilhomme de vouloir engourdir ses ennemis dans les délices d'une nouvelle Capoue, et le marquis, prenant la plaisanterie avec infiniment de tact et de bon goût, s'empressa de se rendre au désir de ses hôtes et de les conduire dans les appartements qu'il leur destinait ; après quoi, il rentra lui-même dans le sien.

Le marquis de Souday, échauffé par les dispositions guerrières de son esprit et par la conversation qui avait défrayé la soirée, ne rêva que combats.

Il assistait à une bataille auprès de laquelle celles de Torfou, de Laval et de Saumur n'étaient que des jeux d'enfant ; à travers une grêle de balles et de mitraille, il conduisait sa division à l'assaut d'une redoute et plantait le drapeau blanc au milieu des retranchements ennemis, lorsque quelques coups heurtés à la porte de sa chambre vinrent le distraire de ses exploits.

Pendant le demi-sommeil qui servait de transition à son réveil, le rêve se continuait encore, et le bruit qui se faisait à sa porte ne lui semblait pas moins que la voix du canon, puis, peu à peu, tout s'effaça dans le brouillard, le digne gentilhomme ouvrit les yeux, et, au lieu du champ de bataille jonché d'affûts brisés, de chevaux pantelants, de cadavres sur lesquels il croyait marcher, il se retrouva sur son étroite couchette de bois peint, entre ses modestes rideaux de percale blanche encadrés de rouge.

En ce moment, on heurta de nouveau

— Entrez ! s'écria le marquis en se frottant les yeux. Ah ! ma foi, général, continua-t-il, vous arrivez bien ; deux minutes de plus, et vous étiez mort !

— Comment cela ?

— Oui, d'un coup d'estoc que je vous pourfendais.

— A charge de revanche, mon digne ami, dit le général en lui tendant la main.

— C'est bien ainsi que je le comprends... Mais vous regardez ma pauvre chambre d'un œil étonné ; sa médiocrité vous surprend. Oui, il y a loin de cette pièce triste et nue, de ces chaises de crin, de ce carreau sans tapis aux appar-

tements dans lesquels vivent vos grands seigneurs parisiens. Que voulez-vous ! j'ai passé un tiers de ma vie dans les camps, un autre tiers dans l'indigence, et cette couchette, avec son mince matelas de crin, me semble un luxe digne de ma vieillesse... Mais, voyons, qui vous amène si matin, mon cher général ? car il ne me semble pas qu'il y ait plus d'une heure que le jour a paru.

— Je viens vous faire mes adieux, mon cher hôte, répondit le général.

— Déjà ! ce que c'est que la vie ! Tenez, je vous l'avoue aujourd'hui, j'avais hier toutes sortes de méchantes préventions contre vous lorsque vous êtes arrivé.

— Vraiment ! et vous me faisiez si bonne mine ?

— Bah ! répondit le marquis en riant, vous avez été en Égypte ; n'avez-vous donc jamais reçu des coups de fusil dans une oasis toute fraîche et toute souriante ?

— Pardieu si ! les Arabes les tiennent pour les meilleures positions d'embuscade.

— Eh bien, je m'accuse d'avoir été un peu Arabe hier au soir : j'en fais mon *mea culpa* et je le regrette d'autant plus que, ce matin, j'éprouve un vrai chagrin en songeant que vous m'allez quitter si vite.

— Parce qu'il vous reste le coin le plus mystérieux de votre oasis à me faire connaître !

— Non, parce que votre franchise, votre loyauté, cette communauté de dangers courus dans des camps opposés, m'ont inspiré pour vous — je ne sais comment, mais tout de suite — une amitié profonde et sincère.

— Foi de gentilhomme ?

— Foi de gentilhomme et de soldat.

— Eh bien, je vous en offre autant, mon cher ennemi, répondit le général. Je m'attendais à trouver un vieil émigré poudré à frimas, sec, plein de morgue et farci de préjugés gothiques...

— Et vous avez reconnu qu'on pouvait porter la poudre sans les préjugés.

— J'ai reconnu un cœur franc, loyal, un caractère aimable... bah ! disons le mot, jovial, avec les manières exquises qui semblent ordinairement exclure tout cela : et il s'ensuit que vous avez séduit le grognard et qu'il vous aime tout plein.

— Eh bien, cela me fait plaisir, ce que vous me dites là. Voyons, sans arrière-pensée, restez avec moi aujourd'hui.

— Impossible.

— Il n'y a rien à objecter à ce mot-là : mais, au moins, donnez-moi votre parole que vous viendrez me voir après la paix, si tous deux nous sommes encore de ce monde.

— Comment ! après la paix ? Nous sommes donc en guerre ? demanda le général en riant.

— Nous sommes entre la paix et la guerre.

— Oui, dans le juste milieu.

— Eh bien, mettons après le juste milieu.

— Je vous en donne ma parole.

— Et je la retiens.

— Mais, voyons, parlons raison, fit le général en prenant une chaise et en s'asseyant au pied du lit du vieil émigré.

— Je ne demande pas mieux, répondit celui-ci. Une fois n'est pas coutume.

— Vous aimez la chasse, n'est-ce pas ?

— Passionnément.

— Laquelle ?

— Toutes les chasses.

— Mais, enfin, il y en a bien une que vous préférez ?

— La chasse aux sangliers... Cela me rappelle la chasse aux bleus.

— Merci.

— Sangliers et bleus ont le même coup de boutoir.

— Et la chasse au renard, qu'en dites-vous ?

— Peuh ! fit le marquis en avançant la lèvre inférieure comme un prince de la maison d'Autriche.

— Ah ! c'est une belle chasse, dit le général.

— Je laisse cela à Jean Oullier, qui a un tact merveilleux et une patience admirable pour attendre le renard à l'affût.

— Dites donc, marquis, il affûte encore autre chose que le renard, votre Jean Oullier.

— Eh ! eh ! il pratique assez agréablement tous les gibiers, en effet.

— Marquis, je voudrais vous voir prendre goût à la chasse au renard.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'elle se pratique surtout en Angleterre et que, je ne sais pourquoi, j'ai tout lieu de croire que l'air de l'Angleterre serait, à cette heure, excellent pour vous et vos deux filles.

— Bah ! fit le marquis en se tirant à moitié de son lit et en se mettant sur son séant.

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire, mon hôte.

— Ce qui signifie que vous me conseillez une seconde émigration ? Merci !

— Si vous voulez appeler émigration un petit voyage d'agrément, soit.

— Mon cher général, ces petits voyages-là, je les connais. C'est pis que le tour du monde ; on sait quand ils commencent, on ne sait jamais quand ils finissent ; et puis il y a une chose que vous ne sauriez croire peut-être...

— Laquelle ?

— Vous avez vu hier, et même ce matin, que, malgré mon âge, je jouis d'un appétit raisonnable, et je puis vous certifier que j'attends encore ma première indigestion ; je mange de tout sans être incommodé.

— Eh bien ?

— Eh bien, ce diable de brouillard anglais, je n'ai jamais pu le digérer ! — Est-ce curieux cela ?

— Alors, allez en Suisse, allez en Espagne, allez en Italie, allez où vous voudrez mais quittez Souday, quittez Machecoul, quittez la Vendée.

— Ah ! ah ! ah !

— Oui.

— Nous sommes donc compromis ? demanda à demi-voix le marquis en se frottant allégrement les mains.

— Si vous ne l'êtes pas encore, vous ne tarderez pas à l'être.

— Enfin ! s'écria le vieux gentilhomme tout joyeux, car il pensait que l'initiative du gouvernement déciderait sans doute ses coreligionnaires à prendre les armes.

— Ne plaisantons pas, dit le général, prenant, en effet, un air sérieux ; si je n'écoutais que mon devoir, mon cher marquis, je ne vous cache pas que vous auriez deux sentinelles à votre porte et un sous-officier assis sur la chaise où je suis moi-même.

— Hein ! fit le marquis un peu plus sérieux.

— Oh ! mon Dieu, oui, c'est comme cela ! Mais je comprends tout ce qu'un homme de votre âge, habitué comme vous l'êtes à la vie active, à l'air des forêts, aurait à souffrir dans l'enceinte étroite de la prison où ces MM. du parquet vous confineraient probablement, et je vous donne une preuve de la sympathique amitié dont je vous parlais tout à l'heure en transigeant avec la rigueur de mes devoirs.

— Mais, si l'on vous fait un crime de cette transaction, général ?...

— Bah ! croyez-vous donc que les excuses me manqueront ? Un vieillard cacochyme, usé, à moitié perclus, qui aurait arrêté la colonne dans sa marche ?

— De qui parlez-vous, et qui nommez-vous un vieillard ? demanda le marquis.

— Mais vous, donc !

— Moi, un vieillard cacochyme, usé, à moitié perclus ? s'écria le marquis de Souday en sortant à demi sa jambe osseuse de dessous les couvertures. Je ne sais à quoi tient, mon cher général, que je ne vous propose de décrocher une des deux épées appendues à cette muraille, et de jouer notre déjeuner au premier sang, comme nous faisions, il y a quarante-cinq ans, lorsque j'étais aux pages.

— Allons, vieil enfant, répliqua Dermoncourt, vous allez tant et si bien me prouver que je commets une faute, que je serai forcé d'appeler les deux soldats.

Et le général fit mine de se lever.

— Non pas, dit le marquis, non pas, peste ! je suis cacochyme, usé, perclus à moitié, perclus tout à fait ! — je suis tout ce que vous voudrez, enfin.

— A la bonne heure.

— Mais, voyons, voulez-vous m'apprendre comment et par qui je vais me trouver compromis ?

— D'abord votre domestique, Jean Oullier...

— Oui.

— L'homme aux renards...

— J'entends bien.

— Votre domestique, Jean Oullier, — chose que j'ai négligé de vous dire hier au soir, attendu que j'ai présumé que vous la saviez aussi bien que moi — votre domestique Jean Oullier, à la tête d'un rassemblement séditieux, a tenté d'arrêter dans sa marche la colonne qui devait investir le château ; dans cette tentative il a amené diverses collisions, où nous avons perdu trois hommes, sans compter celui dont j'ai fait justice, et que je soupçonne fort d'être de vos environs.

— Comment se nommait-il ?

— François Tinguy.

— Chut ! général, ne parlez pas si haut, par pitié ! sa sœur est ici : c'est la jeune fille qui nous a servis à table, et son père est à peine enterré.

— Ah ! les guerres civiles ! que le diable les emporte ! dit le général.

— Ce sont cependant les seules logiques.

— C'est possible.

— N'importe, je l'avais pris, votre Jean Oullier, et il s'est sauvé.

— Comme il a bien fait, avouez-le.

— Oui ; mais qu'il ne retombe pas dans mes griffes.

— Oh ! il n'y a pas de danger ; maintenant qu'il est prévenu, je vous réponds de lui.

— Tant mieux ! car, à son endroit, je ne suis pas disposé à

l'indulgence : je n'ai pas causé avec lui de la grande guerre comme je l'ai fait avec vous.

— Il l'a pourtant faite aussi, et bravement encore, je vous en réponds.

— Raison de plus : il y a récidive.

— Mais, général, dit le marquis, je ne vois pas, jusqu'à présent, en quoi la conduite de mon garde peut m'être imputée à crime.

— Attendez donc ! vous m'avez parlé hier au soir des lutins qui vous avaient raconté tout ce que j'avais fait de sept heures à dix heures du soir.

— Oui.

— Eh bien, moi aussi, j'ai des lutins, et même qui valent bien les vôtres.

— J'en doute.

— Ils m'ont raconté, à moi, ce qui s'était fait dans votre château pendant toute la journée d'hier.

— Voyons, dit le marquis d'un air incrédule, j'écoute.

— Vous avez, depuis avant-hier, logé deux personnes au château de Souday.

— Bon ! voilà que vous tenez plus que vous n'aviez promis : vous aviez promis de me dire ce qui s'est passé à partir d'hier seulement, et vous commencez à partir d'avant-hier.

— Ces deux personnes étaient un homme et une femme.

Le marquis secoua la tête négativement.

— Soit ; mettons deux hommes, quoique l'un des deux n'ait, de notre sexe, que les habits.

Le marquis se tut ; le général continua :

— De ces deux personnages, lui, le plus petit, a passé toute la journée au château ; l'autre a couru les environs, afin de donner rendez-vous pour le soir à divers gentilshommes dont, si j'étais indiscret, je pourrais vous citer les noms, comme je vous cite, par exemple, celui du comte de Bonneville.

Le marquis se tut : il fallait avouer ou mentir.

— Après ? dit-il.

— Ces gentilshommes sont venus les uns après les autres ; on a agité plusieurs questions dont la plus anodine n'avait pas pour but la plus grande gloire, la plus grande prospérité et la plus longue durée du gouvernement de juillet.

— Avouez, général, que vous n'en êtes pas plus fou que moi, quoique vous le serviez, votre gouvernement de juillet.

— Que dites-vous donc là ?

— Eh ! mon Dieu, je dis que vous êtes républicain, bleu, bleu foncé même, et le bleu foncé est bon teint.

— La question n'est pas là.

— Où est-elle ?

— Sur les étrangers qui se sont réunis chez vous hier, de huit à neuf heures du soir.

— Eh bien, quand j'aurais reçu chez moi quelques voisins, quand j'aurais accueilli deux étrangers, où serait le délit, général ? Voyons, là, je parle le Code en main... Ah ! à moins que la loi des suspects ne soit proclamée à nouveau.

— Il n'y a pas délit parce que des voisins sont venus chez vous ; il y a délit parce que ces voisins y ont ouvert un conciliabule dans lequel s'est agitée la question de la prise d'armes.

— Qui le prouvera ?

— La présence des deux étrangers.

— Bah !

— Très certainement ; car, de ces deux étrangers, le plus petit, qui, étant blond ou plutôt blonde, doit nécessairement porter une perruque noire, puisqu'il se déguise, n'est pas moins que la princesse Marie-Caroline, que vous appelez la régente du royaume, ou Son Altesse royale madame la duchesse de Berry, quand vous ne l'appelez pas Petit-Pierre.

Le marquis fit un bond dans son lit. Le général était mieux renseigné que lui-même, et ce qu'il venait de lui dire était un trait de lumière. Il ne se sentait pas [illegible] d'avoir eu l'honneur de recevoir dans son château [illegible] la duchesse de Berry ; mais, par malheur, comme aucune joie n'est complète en ce monde, il était forcé de contenir sa satisfaction.

— Après ? dit-il.

— Eh bien, après, tandis que vous étiez [illegible] plus intéressant de la conversation, un jeune homme qu'on ne devait pas s'attendre à rencontrer dans votre camp est venu vous avertir que la troupe se dirigeait sur votre château ; [illegible] le marquis, vous avez [illegible] de respect [illegible] j'en suis sûr, mais bientôt l'avis [illegible] M[illegible] elle votre fille, celle qui est brune.

— [illegible]

— M[illegible] a pris un flambeau ; elle est sortie et tout le monde, excepté vous, monsieur le marquis, qui avez [illegible] à propos de vous occuper par avance des [illegible] que le ciel vous envoyait, tout le monde [illegible]. Elle a traversé la cour et s'est dirigée du côté de la chapelle ; elle en a ouvert la porte, elle est passée [illegible] l'autel. En poussant un ressort qui [illegible] gauche de l'agneau [illegible] sur le devant de l'autel, elle a cherché à faire jouer une trappe ; le ressort, qui depuis longtemps n'avait probablement pas fait son office, a résisté ; alors, elle a pris la sonnette qui sert pour la messe, sonnette dont le manche est en bois, et l'a appuyée sur le bouton d'acier ; le panneau a basculé et a découvert un escalier qui descend dans un souterrain. Mademoiselle Bertha a pris alors deux cierges sur l'autel, les a allumés et les a remis à deux des personnes qu'elle accompagnait ; puis, vos hôtes entrés dans le souterrain, elle en a refermé la trappe par-dessus eux, et est revenue, ainsi qu'une autre personne qui, elle, n'est pas rentrée immédiatement ; mais, au contraire, a erré dans le parc. Quant aux fugitifs, arrivés à l'extrémité du souterrain, dont la sortie donne dans les ruines de ce vieux château que l'on voit d'ici, ils ont eu quelque peine à se frayer un passage à travers les pierres ; l'un d'eux est même tombé ; enfin, ils sont descendus dans le chemin creux qui contourne les murs du parc et ils ont délibéré ; trois ont été rejoindre la route de Nantes à Machecoul, deux ont pris la traverse qui conduit à Légé, et le sixième et le septième se sont dédoublés, ou plutôt doublés.

— Ah çà ! mais c'est un conte bleu que vous me faites là, général !

— Attendez donc ! vous m'interrompez précisément à l'endroit le plus intéressant. Je vous disais que le sixième et le septième fugitifs s'étaient doublés, c'est-à-dire que le plus grand a pris le plus petit sur ses épaules et marché ainsi jusqu'à un petit ru qui va se jeter dans le grand ruisseau coulant aux pieds de la viette des Biques, et, ma foi, c'est à celui-là ou à ceux-là que je donne la préférence ; c'est donc sur eux que je découplerai mes chiens.

— Mais, encore une fois, général, s'écria le marquis de Souday, je vous le répète, tout cela n'a existé que dans votre imagination.

— Laissez donc, mon vieil ennemi ! vous êtes capitaine de louveterie, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien, quand vous voyez dans la terre molle le pied d'un ragot, bien net, bien accentué, une voie saignante, comme vous appelez cela, êtes-vous disposé à vous laisser persuader que ce ragot n'est qu'un fantôme de sanglier ? Eh bien, tout cela, marquis, je l'ai vu, ou plutôt je l'ai lu.

— Ah ! pardieu ! dit le marquis en se retournant dans son lit, et avec la curiosité admirative d'un amateur, vous devriez bien m'apprendre comment.

— Très volontiers, répondit le général ; nous avons encore une demi-heure devant nous ; faites-moi monter ici une tranche de pâté, une bouteille de vin, et je vous conterai tout cela entre deux bouchées.

— A une condition.

— Laquelle ?

— C'est que je vous tiendrai compagnie.

— De si bonne heure ?

— Est-ce que les vrais appétits savent ce que c'est qu'une horloge ?

Le marquis sauta à bas de son lit, passa son pantalon de molleton à pieds, chaussa ses pantoufles, sonna, fit dresser, couvrir une table et s'assit d'un air interrogateur devant le général.

Le général, mis en demeure de donner ses preuves, commença en ces termes, et, comme il l'avait dit, entre deux bouchées. — C'était un beau conteur, mais c'était encore un plus beau mangeur que le marquis.

XXXVII

QUI PROUVE QUE CE N'EST POINT POUR LES MOUCHES SEULES QUE LES TOILES D'ARAIGNÉE SONT PERFIDES

— Vous savez, mon cher marquis, dit le général en forme d'exorde, que je ne vous demande aucunement vos secrets, et je suis si parfaitement sûr, si profondément convaincu que tout s'est passé comme je le prétends, que je vous dispense de me dire si je me trompe ou si je ne me trompe pas ; je tiens seulement à vous prouver, par amour-propre, que nous avons le flair aussi fin dans notre camp que dans vos landes ; petite satisfaction vaniteuse que je veux me donner, et voilà tout.

— Allez donc ! allez donc ! fit le marquis aussi impatient que quand Jean Oullier venait lui dire, par une belle neige, qu'il avait relevé un loup.

— Commençons par le commencement. Je savais que M. le comte de Bonneville était arrivé chez vous, dans la nuit d'avant-hier, accompagné d'un petit paysan qui avait tout l'air d'une femme déguisée en homme, et que nous soupçonnions être Madame. — Ceci est un bénéfice d'espion, que je ne fais point figurer dans mon inventaire, ajouta le général.

— Vous avez raison. Pouah ! fit le marquis.

— Mais, en arrivant ici de ma personne, comme nous disons, nous autres militaires, dans notre français de bulletin, sans être le moins du monde distancé par l'assaut de politesses que vous nous faisiez subir, vous l'avouerez, j'avais déjà remarqué deux choses...

— Voyons, lesquelles ?

— La première, c'est que, sur les dix couverts qui étaient dressés, cinq serviettes étaient roulées comme appartenant aux hôtes habituels du château ; ce qui, en cas de procès, mon cher marquis, ne l'oubliez pas, serait une circonstance éminemment atténuante.

— Comment cela ?

— Sans doute ; si vous eussiez su la valeur réelle de vos hôtes, eussiez-vous permis qu'ils roulassent leurs serviettes comme de simples voisins de campagne ? Non, n'est-ce pas ? Les armoires de noyer du château de Souday ne sont pas tellement à court de linge que madame la duchesse de Berry n'eût eu sa serviette blanche à chaque repas. Je suis donc tenté de croire que la dame blonde déguisée sous une perruque noire n'était pour vous qu'un petit jeune homme brun.

— Allez toujours ! allez toujours ! fit le marquis se mordant les lèvres en face d'une perspicacité si supérieure à la sienne.

— Mais je ne compte point m'arrêter non plus, dit le général. — Je remarquai donc cinq serviettes roulées ; ce qui prouvait que le dîner n'était point autant préparé pour nous que vous vouliez bien nous le faire accroire, mais que vous nous donniez tout simplement, parmi d'autres, les places de M. de Bonneville et de son compagnon, qui n'avaient pas jugé à propos de nous attendre.

— Et, maintenant, la seconde observation ? demanda le marquis.

— C'est que mademoiselle Bertha, que je suppose et que je tiens même pour une fille propre et soigneuse, était, lorsque j'ai eu l'honneur de lui être présenté, singulièrement couverte de toiles d'araignées : elle en avait jusque dans sa belle chevelure.

— Alors ?

— Alors, certain que j'étais qu'elle n'avait point adopté cette coiffure par coquetterie, j'ai tout simplement cherché ce matin l'endroit du château le plus abondamment fourni des produits du travail de ces intéressants insectes...

— Et vous avez découvert... ?

— Par ma foi, cela ne fait pas honneur à vos sentiments religieux, dans leur pratique du moins, mon cher marquis ; car j'ai découvert que c'était justement la porte de votre chapelle, porte à laquelle j'en ai aperçu une douzaine qui travaillaient avec un zèle inimaginable à réparer le dégât que l'on avait, cette nuit, occasionné dans leurs filets ; zèle qui leur était inspiré par la confiance que l'ouverture de la porte sur laquelle elles avaient fixé leur atelier n'était qu'un accident qui n'avait aucun motif pour se renouveler.

— Ce ne sont là, vous en conviendrez, que des indices un peu vagues, mon cher général.

— Oui ; mais, lorsque votre limier porte le nez au vent en tirant légèrement sur sa botte, ce n'est là qu'un indice encore plus vague, n'est-ce pas ? et cependant, sur ces indices, vous faites le bois avec soin et très-grand soin même !

— Certainement ! dit le marquis.

— Eh bien, c'est aussi mon système ; et, dans vos allées où le sable manque essentiellement, marquis, je découvris des voies fort significatives.

— Des pas d'hommes et de femmes ? fit le marquis. Bon ! il y en a partout.

— Non, il n'y a point partout des pas agglomérés juste selon la quantité des acteurs que je supposais en scène, en ce moment, et des pas de gens qui ne marchent point, mais qui courent, et qui courent simultanément.

— Mais à quoi avez-vous reconnu que ces personnes couraient ?

— Ah ! marquis, c'est l'A B C du métier.

— Enfin, dites toujours.

— Parce qu'elles enfonçaient plus de la pince que du talon, et que la terre était refoulée en arrière. — Est-ce cela, monsieur le louvetier ?

— Bien, fit le marquis d'un air de connaisseur, bien ! Ensuite ?

— Ensuite ?

— Oui.

— J'ai examiné ces empreintes ; il y avait des pieds d'hommes de toutes les formes, des bottes, des brodequins, des souliers ferrés ; puis, au milieu de tout ces pieds d'hommes, un pied de femme mince et délié, un pied de Cendrillon, un pied à faire damner les Andalouses de Cordoue à Cadix, en dépit des souliers ferrés qui le contenaient.

— Passez, passez.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que, si vous vous y arrêtez un instant, vous allez devenir amoureux de ce soulier ferré.

— Le fait est que je voudrais fort le tenir. Cela viendra peut-être ! Mais c'était sur les marches du porche de la chapelle et sur les dalles de l'intérieur que les traces étaient devenues palpables ; la boue avait fait des siennes sur ces dalles polies. Je trouvai, en outre, près de l'autel, des gouttelettes de cire en grand nombre et précisément autour d'une empreinte fine et allongée que je jurerais être celle du pied de mademoiselle Bertha ; et, comme d'autres taches de bougie existaient sur la marche extérieure de la porte, juste dans la direction verticale de la serrure, j'en conclus que c'était mademoiselle votre fille qui tenait la lumière et qui s'était servie de la clef, tout en s'éclairant de la main gauche, et en inclinant la lumière, tandis qu'elle introduisait, de la droite, la clef dans la serrure ; au surplus, les débris de toile d'araignée arrachés à la porte et retrouvés dans ses cheveux prouvent surabondamment que ce fut elle qui fraya le passage.

— Allons, continuez.

— Le reste en vaut-il bien la peine ? J'ai vu que tous ces pas s'arrêtaient devant l'autel ; la patte de l'agneau pascal était écrasée et laissait à découvert le petit bouton d'acier qui aboutissait au ressort : de sorte que je n'ai pas eu grand mérite à le découvrir. Il a résisté à mes efforts, comme il avait résisté à ceux de mademoiselle Bertha, qui s'y est si bien écorché les doigts, qu'elle a laissé une petite ligne de sang sur la brisure toute fraîche du bois sculpté. Comme elle, alors, j'ai cherché un corps dur pour pousser la tige du petit levier, et, comme elle, j'ai avisé le manche de bois de la sonnette, qui avait conservé la trace de la pression de la veille, plus, de son côté, une petite trace de sang.

— Bravo ! fit le marquis, lequel prenait évidemment un double intérêt à la narration.

— Alors, comme vous le comprenez bien, continua Dermoncourt, je suis descendu dans le souterrain. Les pieds des fuyards étaient parfaitement empreints dans un sable humide ; l'un d'eux est tombé en traversant les ruines ; ce fait m'a été démontré parce que j'ai vu une grosse touffe d'orties froissée et brisée, comme si on l'avait saisie, froissée et brisée avec la main ; ce qui certainement n'a pas été fait avec intention, vu la nature peu caressante de la plante. Dans un angle des ruines, en face d'une porte, des pierres avaient été dérangées pour faciliter le passage à une personne plus faible ; dans les orties poussant contre la muraille, j'ai retrouvé les deux cierges, que l'on avait jetés là avant de passer à l'air libre. Enfin, et pour conclusion, j'ai retrouvé les pas dans le chemin, et, comme ils se séparaient, j'ai pu les classer dans l'ordre que je vous ai indiqué.

— Non, ce n'est pas la conclusion.

— Comment ! ce n'est pas la conclusion ? Si fait !

— Non. Qui a pu vous apprendre qu'un des voyageurs avait pris l'autre sur son dos ?

— Ah ! marquis, vous tenez à me faire faire parade de mon peu d'intelligence. Le fameux petit pied au soulier ferré, ce petit pied que j'affectionne tant, que je ne veux me donner ni trêve ni repos jusqu'à ce que je l'aie retrouvé, ce joli petit pied, pas plus long qu'un pied d'enfant, pas plus large que mes deux doigts, je n'ai point fait son hourvari comme pour celui de mademoiselle Bertha ; je l'ai revu dans le souterrain, puis encore dans le chemin creux qui est derrière les ruines, à l'endroit où l'on s'est arrêté et où l'on a délibéré, chose facile à voir au piétinement de la terre ; il se montre encore une fois dans la direction qui mène au ru ; puis, tout à coup, près d'une grosse pierre que la pluie aurait dû laver et que j'aie trouvée, au contraire, maculée de boue, il disparaît ! A partir de ce moment, comme les hippogrifles ne sont plus de notre siècle, je présume que M. de Bonneville a pris son jeune compagnon sur ses épaules ; d'ailleurs, le pas du susdit M. de Bonneville s'est fort alourdi ; ce n'est plus celui d'une jeune homme frais et gaillard comme nous l'étions à son âge. Marquis, vous rappelez-vous les laies, quand elles sont pleines et que leur poids s'est doublé de celui qu'elles portent ? Eh bien, leur pince, au lieu de piquer la terre, s'y pose à plat et s'écarte ; à partir de la pierre, il en est de même du pied de M. de Bonneville.

— Mais vous avez oublié quelque chose, général.

— Je ne crois pas.

— Oh ! je ne vous tiendrai pas quitte d'une panse d'*a* : qui peut vous faire croire que M. de Bonneville ait couru toute la journée pour appeler des voisins au conseil ?

— Vous m'avez dit vous-même que vous n'étiez pas sorti.

— Eh bien ?

— Eh bien, votre cheval, votre cheval favori — à ce que m'a dit cette gentille fillette qui a ramassé la bride du mien — votre cheval favori, que j'ai vu à l'écurie en allant m'assurer que mon Bucéphale avait sa provende, était couvert de boue jusqu'au garrot ; or, vous n'auriez pas confié

votre cheval à un autre qu'un homme pour lequel vous auriez toute considération.

— Bien ! Encore une question.

— Volontiers ; je suis là pour vous répondre.

— Qui vous fait présumer que le compagnon de M. de Bonneville soit l'auguste personne que vous désigniez tout à l'heure ?

— D'abord, parce qu'on le fait passer partout et toujours avant les autres et que l'on dérange les pierres pour qu'il passe.

— Reconnaissez-vous donc, au pied, si celui ou celle qui passe est blond ou brun, brune ou blonde ?

— Non, mais je le reconnais à autre chose.

— A quoi ? Voyons ! ce sera ma dernière question ; et si vous y répondez...

— Si j'y réponds ?

— Rien... Continuez.

— Eh bien, mon cher marquis, vous m'avez fait l'honneur de me donner précisément la chambre qu'occupait hier le compagnon de M. de Bonneville.

— Oui, je vous ai fait cet honneur ; après ?

— Honneur dont je vous suis tout à fait reconnaissant, et voici un joli petit peigne d'écaille que j'ai trouvé au pied du lit. Avouez, cher marquis, que ce peigne est bien coquet pour appartenir à un petit paysan ; en outre, il contenait et contient encore, comme vous pouvez le voir, des cheveux d'un blond cendré qui n'est pas le moins du monde le blond doré de votre seconde fille, la seule blonde qu'il y ait dans votre maison.

— Général, s'écria le marquis en bondissant de sa chaise et en jetant sa fourchette par la chambre, général, faites-moi arrêter, si bon vous semble ; mais, je vous le dis une fois pour cent, une fois pour mille, je n'irai pas en Angleterre ; non, non, non, je n'irai pas !

— Oh ! oh ! marquis, quelle mouche vous pique ?

— Non ; vous avez stimulé mon émulation, aiguillonné mon amour-propre, que diable ! Lorsque, après la campagne, vous viendrez à Souday, ainsi que vous me l'avez promis, je n'aurai rien à vous raconter qui puisse faire le pendant de vos histoires.

— Écoutez, mon vieil et bon ennemi, dit le général, je vous ai donné ma parole de ne pas vous prendre, cette fois, du moins ; cette parole, quoi que vous fassiez, ou plutôt quoi que vous ayez fait, je la tiendrai ; mais, je vous en conjure, au nom de tout l'intérêt que vous m'inspirez, au nom de vos charmantes filles, n'agissez plus à la légère, et, si vous ne voulez point sortir de France, au moins tenez-vous tranquille chez vous.

— Et pourquoi ?

— Parce que les souvenirs des temps héroïques, qui vous font battre le cœur, ne sont plus que des souvenirs ; parce que ces émotions de nobles et grandes actions que vous voudriez voir renaître, vous ne les retrouverez pas ; parce qu'il est passé, le temps des grands coups d'épée, des dévouements sans condition, des morts sublimes... Oh ! je l'ai connue, et bien connue, cette Vendée si longtemps indomptable ; je puis le dire, moi qu'elle a glorieusement marqué de son fer à la poitrine ; et, depuis un mois que je suis au milieu d'elle et de vous, eh bien, je la cherche inutilement, je ne la retrouve plus ! Comptez-vous, mon pauvre marquis ; comptez les quelques jeunes gens au cœur aventureux qui affronteront les périls d'une lutte à main armée ; comptez les vieillards héroïques qui, comme vous, trouveront que ce qui était un devoir en 1793 l'est encore en 1832, et voyez si une lutte si inégale n'est pas une lutte insensée.

— Elle n'en sera que plus glorieuse pour être folle, mon cher général, s'écria le marquis avec une exaltation qui lui faisait complètement oublier la position politique de son interlocuteur.

— Eh ! mais non, elle ne sera pas même glorieuse. Tout ce qui va se passer — vous le verrez, et souvenez-vous que je vous le prédis avant que rien soit commencé ; — tout ce qui va se passer sera pâle, terne, chétif, rabougri, et cela, mon Dieu, chez nous comme chez vous ; chez nous, vous trouverez des petitesses, d'ignobles trahisons ; à vos côtés, des compositions égoïstes, des lâchetés mesquines, qui vous frapperont au cœur, qui vous tueront, vous que les balles des bleus avaient respecté.

— Vous voyez les choses en partisan du gouvernement établi, général, dit le marquis ; vous oubliez que nous comptons des amis, même dans vos rangs, et que, sur un mot que nous dirons, tout ce pays va se lever comme un seul homme.

Le général haussa les épaules.

— De mon temps, mon vieux camarade, dit-il, permettez-moi de vous donner ce titre, tout ce qui était bleu était bleu, tout ce qui était blanc était blanc ; il y avait bien ce qui était rouge ; mais c'était le bourreau et la guillotine, n'en parlons pas. Vous n'aviez point d'amis dans nos rangs, nous n'en comptions pas dans les vôtres ; et c'est pour cela que nous étions également forts, également grands, également terribles. Sur un mot de vous, la Vendée se lèvera, dites-vous ? Erreur ! la Vendée, qui s'est fait égorger en 1795 dans l'espérance de l'arrivée d'un prince à la parole duquel elle croyait et qui lui a manqué de parole, ne bougera même pas à la vue de la duchesse de Berry ; vos paysans ont perdu cette foi politique qui soulève les montagnes humaines, les pousse les unes contre les autres, les fait se heurter, jusqu'à ce qu'elles s'abîment dans des mers de sang ; cette foi religieuse, qui engendre et qui perpétue les martyrs. Nous autres non plus, mon pauvre marquis, il faut bien que je l'avoue, nous ne possédons plus ces ardeurs de liberté, de progrès et de gloire qui ébranlent les vieux mondes et qui enfantent les héros. La guerre civile qui va commencer, si toutefois il y a guerre civile, si toutefois elle commence, sera une guerre dont Barême aura tracé la tactique, une guerre où la victoire se rangera nécessairement du côté des plus gros bataillons et des sacs d'écus les plus rebondis ; et voilà pourquoi je vous disais : comptez-vous bien, comptez-vous plutôt deux fois qu'une avant que de participer à cette insigne folie.

— Vous vous trompez, encore une fois, vous vous trompez, général ! les soldats ne nous manqueront pas, et, plus heureux qu'autrefois, nous aurons un chef dont le sexe électrisera les plus timides, ralliera tous les dévouements, imposera silence à toutes les ambitions.

— Pauvre valeureuse jeune femme ! pauvre esprit poétique ! dit le vieux soldat avec un accent de pitié profonde, et en laissant tomber sur sa poitrine son front balafré ; tout à l'heure elle ne va pas avoir d'ennemi plus acharné que moi ; mais, pendant que je suis encore dans cette chambre, sur ce terrain neutre, laissez-moi vous dire combien j'admire sa résolution, son courage, sa persistance, sa ténacité, mais, en même temps, combien je déplore qu'elle soit née à une époque qui n'est plus à sa taille. Il est passé, marquis, le temps où Jeanne de Montfort n'avait qu'à frapper de son pied éperonné la vieille terre de Bretagne pour en faire jaillir des combattants tout armés. Marquis, retenez bien pour le lui redire, à la pauvre femme, si vous la voyez, ce que je lui prédis aujourd'hui : que ce noble cœur, plus vaillant encore que ne l'était celui de la comtesse Jeanne, ne recueillera pour prix de son abnégation, de son énergie, de son dévouement, de l'élévation sublime de ses sentiments de princesse et de mère, qu'indifférence, ingratitude, lâcheté, dégoût, perfidies de toutes sortes... Et maintenant, mon cher marquis, votre dernier mot ?

— Mon dernier mot ressemble au premier, général.

— Répétez-le, alors.

— Je ne vais pas en Angleterre, articula fermement le vieil émigré.

— Voyons, continua Dermoncourt en regardant le marquis dans le blanc des yeux et en lui posant la main sur l'épaule, vous êtes fier comme un Gascon, tout Vendéen que vous êtes ; vos revenus sont médiocres, je le sais... Oh ! voyons, ne froncez pas le sourcil et laissez-moi achever ce que j'ai à dire ; que diable ! vous savez bien que je ne vous offrirai que des choses que j'accepterais moi-même.

La physionomie du marquis reprit son expression première.

— Je disais donc que vos revenus étaient médiocres et que, dans ce maudit pays, médiocres ou considérables, ce n'est pas le tout que d'avoir des revenus, il faut encore les faire rentrer ! Eh bien, voyons, si c'est l'argent qui vous manque pour passer le marché, et prendre un petit cottage dans un coin de l'Angleterre, — je ne suis pas riche non plus, je n'ai que ma solde, mais elle m'a servi à mettre du côté du cœur et de l'épée quelques centaines de louis ; d'un camarade, cela s'accepte ; les voulez-vous ? Après la paix, comme vous dites, vous me les rendrez.

— Assez ! assez ! dit le marquis, vous ne me connaissez que d'hier, général, et vous me traitez comme un ami de vingt ans.

Le vieux Vendéen se gratta l'oreille, et, comme se parlant à lui-même :

— Comment diable reconnaîtrai-je jamais ce que vous faites pour moi ? demanda-t-il.

— Vous acceptez, alors ?

— Non pas, non pas ! je refuse.

— Mais vous partez ?

— Je reste.

— Que Dieu vous garde et vous tienne en santé, alors, dit le vieux général à bout de patience ; seulement, il est probable que le hasard — et que le diable l'emporte ! — nous mettra encore en face l'un de l'autre, comme il nous y a mis jadis ; mais, à présent, je vous connais, et, s'il y a une mêlée comme celle qui eut lieu il y a trente-six ans, à Laval, ah ! je vous chercherai, je vous jure !

— Et moi donc ! s'écria le marquis ; je vous promets que je vous appellerai de tous mes poumons ! Je serais si aise et si fier à la fois de montrer à tous ces blancs-becs ce que c'était que les hommes de la grande guerre.

— Allons, voilà le clairon qui m'appelle. Adieu donc, marquis, et merci de votre hospitalité.

— Au revoir, général, et merci pour une amitié qu'il me reste à vous prouver que je partage.

Les deux vieillards se serrèrent les mains : Dermoncourt sortit.

Le marquis s'habilla et regarda par la fenêtre défiler la petite colonne, qui montait l'avenue dans la direction de la forêt. A cent pas du château, le général commanda un à-droite ; puis, arrêtant son cheval, il jeta un dernier regard sur les petites tourelles pointues de la demeure de son nouvel ami ; il aperçut celui-ci, lui envoya de la main un dernier adieu ; puis, tournant bride, il rejoignit ses soldats.

Au moment où, après avoir suivi des yeux, le plus longtemps qu'il lui fut possible, le petit détachement et celui qui le commandait, le marquis de Souday se retirait de la fenêtre, il entendit gratter légèrement à une petite porte qui donnait dans son alcôve et qui, par un cabinet, communiquait avec l'escalier de service.

— Qui diable peut venir par là ? se demanda-t-il.

Et il alla tirer le verrou.

La porte s'ouvrit immédiatement et il aperçut Jean Oullier.

— Jean Oullier ! s'écria-t-il avec un accent de joie véritable, c'est toi ; te voilà, mon brave Jean Oullier ! Ah ! par ma foi, la journée s'annonce sous d'heureux auspices.

Et il tendit les deux mains au vieux garde, qui les serra avec une vive expression de reconnaissance et de respect.

Puis, dégageant sa main, Jean Oullier fouilla à sa poche et présenta au marquis un papier grossier, mais plié en forme de lettre. M. de Souday le prit, l'ouvrit et le lut.

Au fur et à mesure qu'il le lisait, son visage s'illuminait d'une joie indicible.

— Jean Oullier, dit-il, appelle ces demoiselles, assemble tout mon monde. Non, ne rassemble encore personne ; mais fourbis mon épée, mes pistolets, ma carabine, tout mon harnais de guerre ; donne l'avoine à Tristan. La campagne s'ouvre, mon cher Jean Oullier, elle s'ouvre ! — Bertha ! Mary ! Bertha !

— Monsieur le marquis, dit froidement Jean Oullier, la campagne est ouverte pour moi depuis hier à trois heures.

Aux cris du marquis, les deux jeunes filles étaient accourues.

Mary avait les yeux rouges et gonflés.

Bertha était rayonnante.

— Mesdemoiselles, mesdemoiselles, fit le marquis, vous en êtes, vous venez avec moi ! Lisez, plutôt.

Et il tendit à Bertha la lettre qu'il venait de recevoir de Jean Oullier.

Cette lettre était conçue en ces termes :

« Monsieur le marquis de Souday,

« Il est utile à la cause du roi Henri V que vous avanciez de quelques jours le moment où l'on prendra les armes. Veuillez donc rassembler le plus d'hommes dévoués qu'il vous sera possible dans la division dont vous avez le commandement, et vous tenir ainsi qu'eux, mais vous surtout, à ma disposition immédiate.

« Je crois que deux amazones de plus dans notre petite armée pourraient aiguillonner à la fois l'amour et l'amour-propre de nos amis, et je vous demande, monsieur le marquis, de vouloir bien me donner vos deux belles et charmantes chasseresses pour aides de camp.

« Votre affectionné

« PETIT-PIERRE. »

— Ainsi, demanda Bertha, nous partons ?

— Parbleu ! fit le marquis.

— Alors, mon père, dit Bertha, permettez-moi de vous présenter une recrue.

— Toujours !

Mary resta muette et immobile.

Bertha sortit, et, une minute après, rentra tenant Michel par la main.

— M. Michel de la Logerie, dit la jeune fille en accentuant ce titre, lequel demande à vous prouver, mon père, que Sa Majesté Louis XVIII ne s'est point trompée en lui décernant la noblesse.

Le marquis, qui avait froncé le sourcil au nom de Michel, chercha à se dérider.

— Je suivrai avec intérêt les efforts que M. Michel fera pour arriver à ce but, dit-il enfin.

Et il prononça ces sobres paroles du ton que l'empereur Napoléon eût pu prendre la veille de la bataille de Marengo et d'Austerlitz.

XXXVIII

OU LE PIED LE PLUS MIGNON DE FRANCE ET DE NAVARRE TROUVE QUE LES PANTOUFLES DE CENDRILLON LE CHAUSSERAIENT MOINS BIEN QUE DES BOTTES DE SEPT LIEUES

Ici, nous sommes obligé de faire un hourvari, comme disait Jean Oullier en termes de chasse, et de demander à nos lecteurs la permission de rétrograder de quelques heures, pour suivre dans leur fuite le comte de Bonneville et Petit-Pierre, qui, comme on s'en doute probablement, ne sont pas les personnages les moins importants de cette histoire.

Les suppositions du général étaient parfaitement justes : à la sortie du souterrain, les gentilshommes vendéens avaient traversé les ruines, avaient gagné le chemin creux, et, là, avaient délibéré pendant quelques instants sur la route qu'il convenait de prendre.

Celui qui se cachait sous le nom de Gaspard (1) était d'avis de cheminer de conserve. L'émotion de Bonneville, lorsque Michel avait annoncé l'arrivée de la colonne, ne lui avait point échappé ; il avait entendu le cri que le comte n'avait pu retenir : « Avant tout, sauvons Petit-Pierre ! » et, en conséquence, pendant tout le trajet, il n'avait cessé — autant que le permettait la faible lueur des flambeaux qui éclairaient leur marche — d'examiner le visage de Petit-Pierre, et il avait, à la suite de cet examen, pris, vis-à-vis du jeune paysan, des manières dont la réserve n'excluait pas les démonstrations du plus profond respect.

Aussi prit-il, au milieu de cette délibération, hautement et chaudement la parole.

— Vous avez dit, monsieur, fit-il en s'adressant au comte de Bonneville, que le salut de la personne que vous accompagnez passait avant le nôtre, réclamait notre sollicitude et importait à la cause que nous sommes résolus de soutenir. N'est-il pas alors bien naturel que nous servions d'escorte à cette personne, afin que, si le danger se présente, — et nous pouvons le rencontrer à chaque pas, — nous soyons là pour lui faire un rempart de nos corps ?

— Oui, monsieur, sans doute, répondit le comte de Bonneville, s'il s'agissait de combattre ; mais, pour le moment il ne s'agit que de fuir, et, pour fuir, moins nous serons nombreux, plus la retraite sera sûre et facile.

— Faites attention, comte ! dit Gaspard en fronçant le sourcil ; vous assumez sur une tête de vingt-deux ans toute la responsabilité d'un dépôt bien précieux.

— Mon dévouement en a été jugé digne, monsieur, répondit le comte avec hauteur, et je tâcherai de répondre à la confiance dont on m'a honoré.

Petit-Pierre, qui tenait, silencieux, sa place au milieu du petit groupe, jugea que le moment était arrivé pour lui d'intervenir.

— Allons, dit-il, voilà que le soin de la sécurité d'un pauvre petit paysan va devenir un brandon de discorde entre les plus nobles champions de la cause dont vous parliez tout à l'heure ! Je vois donc qu'il est nécessaire que je donne mon avis ; nous n'avons pas de temps à perdre en discussions inutiles. Mais je veux d'abord, mes amis, continua Petit-Pierre d'une voix pleine d'affection et de reconnaissance, je veux d'abord vous demander pardon de l'incognito que j'ai cru devoir garder avec vous, et qui n'avait qu'un but, celui de connaître vos pensées les plus franches, votre opinion la plus vraie, sans que l'on fût tenté de supposer que vous aviez voulu complaire à ce que l'on sait être le plus ardent de mes désirs. Or, maintenant que Petit-Pierre est suffisamment renseigné, la régente avisera. Mais, en attendant, séparons-nous ; le moindre gîte me suffira pour passer le reste de la nuit, et M. le comte de Bonneville, qui connaît parfaitement le pays, saura bien me trouver ce gîte.

— Mais quand serons-nous admis à conférer directement avec Son Altesse royale ? demanda Pascal s'inclinant devant Petit-Pierre.

— Aussitôt que Son Altesse royale aura trouvé un palais pour sa majesté errante, Petit-Pierre vous appellera près de lui ; ce qui ne tardera pas ; Petit-Pierre est bien décidé à ne pas abandonner ses amis.

— Petit-Pierre est un brave garçon ! s'écria Gaspard tout joyeux, et ses amis lui prouveront, je l'espère, qu'ils sont dignes de lui.

— Adieu donc, reprit Petit-Pierre. Et maintenant que l'incognito est levé, je remercie votre cœur de ne pas s'y être

(1) Ceux de nos lecteurs qui voudront avoir la clef des noms pourront recourir à l'ouvrage si curieux du général Dermoncourt, intitulé : *La Vendée et Madame.*

trop longtemps laissé prendre, mon brave Gaspard ! Allons, il est temps de nous serrer la main et de nous séparer.

Chacun des gentilshommes prit tour à tour la main que Petit-Pierre lui tendait et la baisa respectueusement.

Puis chacun prit la direction assignée à leur retraite et, s'enfonçant dans le chemin creux, les uns à droite, les autres à gauche, ils ne tardèrent pas à disparaître.

Bonneville et Petit-Pierre restèrent seuls.

— Et nous? demanda alors celui-ci à son compagnon.

— Nous, nous allons suivre une direction diamétralement opposée à celle de ces messieurs.

— Alors, en route et sans perdre une minute ! dit Petit-Pierre en courant vers le chemin.

— Un instant ! un instant ! cria Bonneville. Oh ! pas comme cela, s'il vous plaît ! Il faut que Votre Altesse...

— Bonneville ! Bonneville ! fit Petit-Pierre, vous oubliez nos conventions.

— C'est vrai ; que Madame veuille bien m'excuser.

— Encore ! Ah çà ! mais vous êtes incorrigible.

— Il faut que Petit-Pierre me permette de le prendre sur mes épaules.

— Comment donc ! mais très volontiers. Voilà justement une borne qui semble plantée là à cet effet. Approchez, approchez, comte.

Petit-Pierre était déjà monté sur la borne.

Le jeune comte s'approcha ; Petit-Pierre se plaça à califourchon sur ses épaules.

— Vous vous y tenez, ma foi, très bien, dit Bonneville en se mettant en marche.

— Parbleu ! fit Petit-Pierre, le cheval fondu, c'est un jeu très bien porté, et je m'y suis fort amusé dans ma jeunesse.

— Vous voyez, dit Bonneville, qu'une bonne éducation n'est jamais perdue.

— Dites donc, comte, demanda Petit-Pierre, il n'est pas défendu de causer, hein?

— Au contraire !

— Eh bien, alors, comme vous êtes un vieux chouan tandis que, moi, j'entre en apprentissage de chouannerie, dites-moi pourquoi je suis sur vos épaules.

— Quel curieux que ce Petit-Pierre ! dit Bonneville.

— Non ; car je m'y suis mis, sur votre première invitation et sans discuter, quoique la position soit un peu bien risquée, convenez-en, pour une princesse de la maison de Bourbon.

— Une princesse de la maison de Bourbon ! dit Bonneville ; qu'est-ce que cela, et où voyez-vous ici une princesse de la maison de Bourbon?

— C'est juste. Eh bien, alors, pourquoi Petit-Pierre, qui pourrait marcher, courir, sauter les fossés, est-il sur les épaules de son ami Bonneville, qui, lui, ne peut plus rien de tout cela depuis qu'il a Petit-Pierre sur les épaules?

— Eh bien, je vais vous le dire : c'est parce que Petit-Pierre a le pied trop petit.

— Petit, c'est vrai, mais solide ! fit Petit-Pierre comme si son interlocuteur avait offensé sa vanité.

— Oui ; mais, si solide qu'il soit, il est trop petit pour n'être pas reconnu.

— Par qui?

— Mais par ceux qui suivront nos traces, donc !

— Mon Dieu ! fit Madame avec une tristesse comique, qui m'eût jamais dit qu'un jour ou une nuit, je regretterais de n'avoir pas le pied de madame la duchesse de*** !

— Pauvre marquis de Souday, dit Bonneville, qu'eût-il pensé, lui déjà si ébouriffé de vos connaissances à la cour, s'il vous eût entendu parler avec tant d'aplomb et d'expérience du pied des duchesses?

— Bah ! ce serait dans mon rôle de page.

Puis, après un moment de silence :

— Je comprends très bien, reprit Petit-Pierre, que vous vouliez faire perdre ma trace ; mais, enfin, nous ne pourrons pas toujours voyager comme cela ; saint Christophe s'y lasserait, et ce maudit pied rencontrera toujours tôt ou tard quelque flaque de boue pour conserver son empreinte.

— Nous allons aviser à rompre les chiens, dit Bonneville, pour quelque temps du moins.

Et le jeune homme appuya vers la gauche, attiré, eût-on dit, par le murmure d'un ruisseau.

— Eh bien, que faites-vous donc? demanda Petit-Pierre. Vous perdez le chemin ! Vous voilà dans l'eau jusqu'aux genoux.

— Sans doute, dit Bonneville en remontant, d'un tour de reins, Petit-Pierre sur ses épaules. Et maintenant, qu'ils nous cherchent ! continua-t-il en marchant rapidement dans le lit du petit ruisseau.

— Ah ! ah ! fort ingénieux, dit Petit-Pierre. Vous avez manqué votre vocation, Bonneville. Vous eussiez dû naître dans une forêt vierge ou dans les pampas. Le fait est que si, pour nous suivre, il faut une trace, celle-ci ne sera point facile à trouver.

— Ne riez pas ; celui qui nous cherche est fait à toutes les ruses de ce genre. Il a combattu en Vendée à l'époque où Charette, quoique presque seul, donnait aux bleus une terrible besogne.

— Eh bien, tant mieux ! dit joyeusement Petit-Pierre, il y aura plaisir à lutter avec des gens qui en valent la peine.

Malgré l'assurance qu'il témoignait, Petit-Pierre, après avoir prononcé ces paroles, demeura pensif, tandis que Bonneville luttait courageusement contre les cailloux roulants et les branches mortes qui entravaient considérablement sa marche ; car il continua de suivre le lit du petit ruisseau pendant un quart d'heure, à peu près.

À cette distance de leur point de départ, le ruisseau se déversait dans un autre plus considérable que le premier, et lequel n'était autre que celui qui contournait la viette des Biques.

Dans celui-là, Bonneville eut bientôt de l'eau jusqu'à la ceinture, et il dut inviter Petit-Pierre à remonter d'un étage, c'est-à-dire à s'asseoir sur sa tête au lieu de s'asseoir sur ses épaules, s'il voulait éviter le désagrément d'un bain de pieds ; puis l'eau devint si profonde, qu'à son grand regret, Bonneville dut reprendre terre et se décider à faire route le long des rives du petit torrent.

Mais les deux fugitifs étaient tombés de Charybde en Scylla : car les rives du torrent, véritables forts à sangliers, hérissés d'épines, garnis de ronces entrelacées, devinrent presque immédiatement impraticables.

Bonneville posa Petit-Pierre à terre : il n'y avait plus moyen de le porter, ni sur la tête, ni sur les épaules.

Alors Bonneville entra hardiment dans le taillis, recommandant à Petit-Pierre de le suivre pas à pas ; et, malgré les broussailles, malgré l'épaisseur du bois, malgré l'obscurité si profonde de la nuit, il avança en ligne exactement droite, comme ceux qui ont une pratique constante de la vie de forêt peuvent seuls y parvenir.

Le procédé leur réussit à merveille ; car, au bout d'une cinquantaine de pas, ils se trouvèrent dans un de ces sentiers que l'on appelle des lignes et qui sont tracées parallèlement les unes aux autres dans les forêts, autant pour marquer la limite des coupes que pour servir à l'exploitation.

— À la bonne heure ! dit Petit-Pierre, qui s'accommodait assez mal de cheminer dans les bruyères, quelquefois aussi hautes que lui ; au moins, ici, nous allons pouvoir jouer des jambes.

— Oui, et sans laisser de traces, dit Bonneville en frappant le sol, qui était sec et rocailleux en cet endroit.

— Reste à savoir, demanda Petit-Pierre, de quel côté nous allons nous diriger.

— Maintenant que nous avons, je crois, donné du fil à retordre à ceux qui seraient tentés de nous suivre, nous irons du côté où vous voudrez aller.

— Vous savez que, demain au soir, j'ai rendez-vous à la Cloutière avec nos amis de Paris.

— Nous pourrons nous rendre à la Cloutière sans presque quitter les bois, où nous serons toujours plus en sûreté que dans la plaine. Nous gagnerons, par un sentier que je connais, la forêt de Touvois et des Grandes-Landes, à l'ouest de laquelle est la Cloutière ; seulement, il est impossible que nous y arrivions aujourd'hui.

— Et pourquoi cela?

— Parce que, avec les détours que nous sommes obligés de faire, nous aurons à marcher pendant six heures ; ce qui est bien au-dessus de vos forces.

Petit-Pierre frappa du pied avec impatience.

— À une lieue avant la Benaste, dit Bonneville, je connais une métairie où nous serons les bienvenus et où nous pourrons nous reposer avant d'achever notre étape.

— Allons, en route, en route ! dit Petit-Pierre ; mais de quel côté?

— Laissez-moi vous précéder, dit Bonneville, et prenons à droite.

Bonneville fit le mouvement indiqué et marcha devant lui avec la même persévérance qu'il l'avait fait en quittant les bords du ruisseau.

Petit-Pierre le suivit.

De temps en temps, le comte de Bonneville s'arrêtait pour reconnaître son chemin et pour donner à son jeune compagnon le temps de respirer ; il annonçait d'avance à celui-ci tous les accidents de terrain qu'ils rencontraient sur leur route, et cela, avec une précision qui indiquait combien la forêt de Machecoul lui était familière.

— Comme vous le voyez, dit-il dans une de ces haltes, nous évitons les sentiers.

— Oui, et pourquoi faisons-nous cela?

— Parce que ce sera certainement dans les sentiers, dont le terrain est mou, que l'on cherchera nos traces ; parce que celui-ci, moins frayé, moins attendri par le passage des voitures et des chevaux, nous trahira moins.

— Mais c'est plus long, peut-être?

— Oui, mais c'est plus sûr.

Ils marchaient depuis dix minutes en silence, lorsque Bonneville s'arrêta et saisit le bras de son compagnon, dont le premier mouvement fut de demander ce qu'il y avait

— Silence! et parlez très bas, dit Bonneville.
— Pourquoi?
— N'entendez-vous rien?
— Non.
— Moi, j'entends des voix
— Où?
— Là, à cinq cents pas de nous environ; et il me semble même qu'à travers les branches je distingue une lueur rouge.
— En effet, je la vois aussi.
— Qu'est-ce que cela?
— Je vous le demande.
— Diable!
— Des charbonniers peut-être.
— Non: nous ne sommes point dans le mois où ils exploitent leurs coupes, et, nous serions certains que ce sont des charbonniers, que je ne voudrais pas encore me confier à eux; je n'ai pas le droit, étant votre guide, de donner quelque chose à l'imprévu.
— N'avez-vous donc pas un autre chemin?
— Si fait.
— Eh bien, alors?
— Je n'eusse voulu le prendre qu'à la dernière extrémité.
— Pourquoi cela?
— Parce qu'il faut traverser un marais.
— Bah! vous qui marchez sur l'eau comme saint Pierre, ne le connaissez-vous pas, votre marais?
— Cent fois, j'y ai chassé la bécassine; mais...
— Mais?
— Mais c'était le jour.
— Et votre marais?
— Est une tourbière où dix fois, même dans le jour, j'ai failli enfoncer.
— Alors, risquons-nous auprès du feu de ces braves gens. Je vous avoue que je ne serais point fâché de me réchauffer un peu.
— Restez ici, et laissez-moi aller à la découverte.
— Cependant...
— Ne craignez rien.
En disant ces mots, Bonneville avait disparu sans bruit dans l'obscurité.

XXXIX

OU PETIT-PIERRE FAIT LE MEILLEUR REPAS QU'IL AIT FAIT DE SA VIE

Petit-Pierre, resté seul, s'appuya contre un arbre, et, muet, immobile, les yeux fixes, l'oreille tendue, il attendit, essayant de saisir au passage le plus petit bruit.
Pendant cinq minutes, à part l'espèce de bourdonnement qui semblait venir du même côté que la lueur, il n'entendit rien.
Tout à coup, le hennissement d'un cheval retentit dans la forêt et fit tressaillir Petit-Pierre.
Presque au même moment, il entendit un léger bruit dans les broussailles et une ombre se dressa devant lui: c'était Bonneville.
Bonneville, qui ne voyait pas Petit-Pierre, collé au tronc de l'arbre, l'appela deux fois.
Petit-Pierre bondit vers lui.
— Alerte! alerte! dit Bonneville en entraînant Petit-Pierre.
— Qu'y a-t-il?
— Pas un instant à perdre! Venez! venez!
Puis, tout en courant:
— Un bivac de chasseurs. S'il n'y avait eu que des hommes, j'aurai pu me chauffer au même feu qu'eux, sans qu'ils me vissent ou qu'ils m'entendissent; mais un cheval m'a éventé et a henni.
— Je l'ai entendu.
— Alors, vous comprenez... Pas un mot! des jambes, voilà tout.
Et, en effet, sans prononcer une parole, Bonneville et Petit-Pierre firent à peu près cinq cents pas dans un fayon, que, par bonheur, ils avaient rencontré sur le chemin.
Puis, il tira Petit-Pierre dans la lisière et, s'arrêtant:
— Maintenant, dit-il, respirez.
Pendant que Petit-Pierre respirait, Bonneville essaya de s'orienter.
— Sommes-nous perdus? demanda Petit-Pierre inquiet.
— Oh! il n'y a pas de danger! dit Bonneville; seulement, je cherche s'il n'y a pas un moyen d'éviter ce maudit marais.
— S'il doit nous mener plus directement à notre but, prenons-le, dit Petit-Pierre.
— Il le faudra bien, répondit Bonneville; je ne vois pas d'autre chemin.
— Alors, en route! dit Petit-Pierre; seulement, guidez-moi

Bonneville ne répondit rien; mais comme preuve d'urgence, il se mit immédiatement en marche, et, au lieu de suivre la ligne dans laquelle ils s'étaient engagés, il tourna à droite, et se remit à marcher dans le taillis.
Au bout de dix minutes, les buissons devinrent plus rares; l'obscurité moins profonde; ils étaient a la lisière de la forêt, et ils entendaient devant eux le murmure des roseaux entre-choqués par le vent.
— Ah! ah! fit Petit-Pierre, qui reconnaissait ce bruit, il paraît que nous y sommes.
— Oui, répondit Bonneville, et je ne vous cacherai point que voilà le moment le plus critique de notre nuit.
Et, à ces mots, le jeune homme sortit de sa poche un couteau, qui, à la rigueur, pouvait passer pour un poignard, et coupa un petit arbre qu'il ébrancha et dont il eut soin de cacher les émondes.
— Maintenant, dit-il, mon pauvre Petit-Pierre, il faut vous résigner et reprendre votre siège sur mes épaules.
Petit-Pierre fit à l'instant même ce que lui demandait son guide, et celui-ci s'avança vers le marais.
La marche de Bonneville, alourdie par le poids qu'il portait, embarrassée par la longue gaule qu'il tenait à la main et avec laquelle il sondait le terrain à chaque pas qu'il faisait, était horriblement difficile.
Souvent, il enfonçait dans la vase, jusqu'au-dessus du genou, et ce terrain, qui semblait mou et peu compact lorsqu'il s'agissait d'y entrer, offrait une véritable résistance lorsqu'il s'agissait d'en sortir; ce n'était alors qu'avec la plus grande peine que Bonneville parvenait à en arracher ses jambes; on eût dit que le gouffre ouvert sous leurs pieds ne pouvait se décider à lâcher sa proie .
— Laissez-moi vous donner un avis, mon cher comte, dit Petit-Pierre.
Bonneville s'arrêta et s'essuya le front.
— Si, au lieu de patauger dans cette vase, vous marchiez sur ces touffes de jonc qu'il me semble entrevoir çà et là, je crois que vous y trouveriez un terrain plus solide.
— Oui, dit Bonneville, sans doute; mais aussi nous y laisserions une trace plus visible.
Mais, après un instant:
— N'importe! dit-il, vous avez raison, cela vaut mieux.
Et, changeant de direction, Bonneville gagna les touffes de jonc.
En effet, la racine chevelue des roseaux avait formé çà et là des espèces d'îlots d'un pied de largeur, qui présentaient sur ce terrain bourbeux des surfaces d'une certaine solidité; le jeune homme les reconnaissait à l'aide de sa perche et s'élançait de l'un sur l'autre.
Mais, de temps en temps, alourdi par le poids de Petit-Pierre, il prenait mal sa mesure, glissait et ne se retenait qu'avec la plus grande peine; et ce manège eut bientôt si complètement épuisé ses forces, qu'il dut prier Petit-Pierre de descendre et de s'asseoir pour le laisser reprendre haleine.
— Vous voilà épuisé, mon pauvre Bonneville, dit Petit-Pierre. Est-ce encore bien long, votre marais?
— Nous avons encore deux ou trois cents pas à parcourir, après quoi, nous rentrerons en forêt jusqu'à la ligne de Benaste, qui nous conduira directement à la métairie.
— Pourrez-vous aller jusque-là?
— Je l'espère.
— Oh! mon Dieu, mon Dieu, que je voudrais donc pouvoir vous porter à mon tour ou tout au moins marcher près de vous!
Ces mots rendirent au comte toute sa force; et, renonçant à sa seconde façon d'avancer, il entra résolument dans la boue.
Mais plus il avançait, plus le sol devenait mouvant et bourbeux.
Tout à coup, Bonneville, qui, entraîné par un faux pas, venait de poser son pied dans un endroit qu'il n'avait eu le temps de sonder, se sentit enfoncer rapidement et sembla près de disparaître.
— Si j'enfonce tout à fait, dit-il, jetez-vous à droite ou à gauche; le passage dangereux n'est jamais large.
Petit-Pierre sauta, en effet, de côté, non pas pour chercher à se sauver, mais pour ne pas alourdir Bonneville d'un poids étranger .
— Oh! mon ami, s'écria-t-il le cœur serré, les yeux mouillés de larmes, à ce cri sublime de dévouement et d'abnégation, songez à vous, je vous l'ordonne!
Le jeune comte était déjà enfoncé jusqu'à la ceinture; par bonheur, il avait eu le temps de mettre sa perche en travers, et, comme elle reposait sur deux touffes de jonc qui représentaient un appui suffisant, il put, grâce à la résistance qu'elle lui offrait et aidé de Petit-Pierre, qui le retenait par le collet de son habit, parvenir à se tirer de ce mauvais pas.
Bientôt le terrain devint plus solide; la ligne noire de bois qui avait toujours marqué l'horizon se rapprocha et grandit; les deux fugitifs touchaient à l'extrémité du marécage.

— Enfin! dit Bonneville.

— Ouf! dit Petit-Pierre en se laissant glisser à terre, aussitôt qu'il sentit le sol résister sous les pieds de son compagnon; ouf! vous devez être brisé, mon cher comte.

— Non, répondit Bonneville, je suis essoufflé, voilà tout.

— Oh! mon Dieu! dit Petit-Pierre, et n'avoir rien pour vous rendre vos forces, pas même la gourde du soldat ou du pèlerin, pas même le morceau de pain du mendiant.

— Bah! dit le comte, mes forces, ce n'est point de l'estomac que je les tire.

— Alors, dites-moi d'où vous les tirez, mon cher comte, je tâcherai de faire comme vous.

— Auriez-vous faim?

— J'avoue que je mangerais bien quelque chose.

— Hélas! dit le comte, voilà que vous me faites regretter à mon tour ce dont je me souciais si peu tout à l'heure.

Petit-Pierre se mit à rire, et, plaisantant pour rendre le courage à son compagnon :

— Bonneville, dit-il, appelez l'huissier, faites avertir le chambellan de service, afin qu'il prévienne les officiers de bouche de m'apporter mon en-cas. Je goûterais volontiers de ces becassines que j'ai tout à l'heure entendues crier en partant sous nos pieds.

— Son Altesse royale est servie, dit le comte en mettant un genou en terre et en offrant, sur la forme de son chapeau, un objet que Petit-Pierre saisit avec empressement.

— Du pain! s'écria-t-il.

— Du pain noir, fit Bonneville.

— Bon! la nuit, on ne voit pas de quelle couleur il est.

— Du pain sec, deux fois sec!

— C'est toujours du pain.

Et Petit-Pierre mordit à belles dents dans le crouton, qui, depuis deux jours, séchait dans la poche du comte.

— Et quand je pense, dit Petit-Pierre, que c'est le général Dermoncourt qui, à cette heure, mange mon souper à Souday, n'est-ce pas enrageant?

Puis tout à coup :

— Oh! pardon, mon cher guide, continua Petit-Pierre; mais l'estomac chez moi l'a si bien emporté sur le cœur, que j'ai oublié de vous offrir la moitié de mon souper.

— Merci, répondit Bonneville; mon appétit ne va pas encore jusqu'à croquer des cailloux; mais, en échange de votre offre si gracieuse, je vais vous montrer comment il faut faire pour rendre votre pauvre souper moins coriace.

Bonneville prit le pain, le rompit en petits morceaux, non sans peine, alla les plonger dans une source qui coulait à deux pas de là, appela Petit-Pierre, s'assit d'un côté de la source et Petit-Pierre de l'autre, et, retirant une à une les croûtes détrempées et amollies, il les présenta à son compagnon affamé.

— Ma foi, dit celui-ci lorsqu'il fut au dernier lopin, il y a vingt ans que je n'ai si bien soupé! Bonneville, je vous nomme mon majordome.

— Et moi, dit le comte, je redeviens votre guide. Assez de délices comme cela; continuons notre chemin.

— Je suis prêt, dit Petit-Pierre en se dressant gaiement sur ses pieds.

On se remit en marche à travers bois, et, une demi-heure après, on se trouva au bord d'une rivière qu'il fallait traverser.

Bonneville essaya de son procédé ordinaire; mais, au premier pas qu'il fit dans le lit du ruisseau, l'eau lui monta jusqu'à la ceinture; au second, il en avait jusqu'au cou, et les jambes de Petit-Pierre trempaient dans la rivière.

Bonneville, qui se sentait entraîné par le courant, attrapa une branche d'arbre et regagna le bord.

Il fallait chercher un passage.

Au bout de trois cents pas, Bonneville crut l'avoir trouvé.

Ce passage, c'était le tronc d'un arbre renversé par le vent en travers du ruisseau et encore tout garni de ses branches.

— Croyez-vous pouvoir marcher là-dessus? demanda-t-il à Petit-Pierre.

— Si vous y marchez, j'y marcherai, répondit celui-ci.

— Tenez-vous aux branches, n'y mettez pas d'amour-propre, ne levez un pied que quand vous serez bien sûr que l'autre est d'aplomb, dit Bonneville en grimpant sur le tronc de l'arbre.

— Je vous suis, n'est-ce pas?

— Attendez, je vais vous donner la main.

— M'y voilà. Mon Dieu, qu'il faut donc savoir de choses pour courir les champs! Je n'aurais jamais cru cela.

— Ne parlez pas, pour Dieu! faites attention à vos pieds. Un instant, n'avancez pas. Voici une branche qui vous gênerait, je vais la couper.

Au moment où il se penchait pour exécuter ce qu'il venait de dire, il entendit derrière lui un cri étouffé, puis le bruit d'un corps qui tombait à l'eau.

Il se retourna : Petit-Pierre avait disparu.

Sans perdre une seconde, Bonneville se laissa tomber à la même place, et le hasard le servit si bien, qu'en allant au fond de la rivière, qui, dans cet endroit, n'avait pas moins de sept ou huit pieds de profondeur, sa main rencontra la jambe de son compagnon.

Il la saisit, et, la tête perdue, tremblant d'émotion, sans se rendre compte de la position tout à fait désagréable dans laquelle il maintenait celui qu'il sauvait, en deux brasses, il atteignit la rive du ruisseau, fort heureusement aussi peu large qu'il était profond.

Petit-Pierre ne faisait plus le moindre mouvement.

Bonneville le prit entre ses bras, et le déposa sur les feuilles sèches, lui parlant, l'appelant, le secouant.

Mais Petit-Pierre restait muet et immobile.

Le comte de Bonneville s'arrachait les cheveux de désespoir.

— Oh! c'est ma faute! c'est ma faute! murmurait-il. Mon Dieu, vous me punissez de mon orgueil! J'ai trop présumé de moi-même, j'ai répondu de lui. Oh! ma vie, mon Dieu! pour un soupir, pour un souffle, pour une haleine.

L'air frais de la nuit fit plus pour la résurrection de Petit-Pierre que toutes les lamentations de Bonneville; au bout de quelques minutes, il ouvrit les yeux et éternua.

Bonneville, qui était au paroxysme de la douleur, et jurait de ne pas survivre à celui dont il croyait avoir causé la mort, poussa un cri de joie, et tomba devant Petit-Pierre, qui était déjà assez revenu à lui pour comprendre les dernières paroles du jeune homme.

— Bonneville, dit Petit-Pierre, vous ne m'avez pas dit : « Dieu vous bénisse! » Je vais être enrhumé du cerveau!

— Vivante! vivante! s'écriait Bonneville aussi expansif dans sa joie qu'il l'avait été dans sa douleur.

— Oui, bien vivante, grâce à vous! Si vous étiez un autre, je vous jurerais de ne jamais l'oublier.

— Vous êtes trempée, mon Dieu!

— Oui, mes souliers surtout sont trempés, Bonneville, cela descend, cela descend d'une façon bien désagréable.

— Et pas de feu! pas moyen d'en faire!

— Bon! nous nous réchaufferons en marchant. Je parle au pluriel; car vous ne devez pas être moins mouillé que moi, vous qui en êtes à votre troisième bain, dont un de boue!

— Oh! ne vous occupez pas de moi. Pourrez-vous marcher?

— Je le crois, quand j'aurai vidé mes souliers.

Bonneville aida Petit-Pierre à se débarrasser de l'eau qui effectivement remplissait sa chaussure; il lui ôta sa veste de gros drap, qu'il tordit avant de la lui remettre sur les épaules; puis, cette double opération finie :

— Et maintenant, à la Benaste, dit-il, et rondement!

— Hein! Bonneville, fit Petit-Pierre, ce que nous avons gagné à vouloir éviter un feu qui nous irait si bien maintenant!

— Nous ne pouvions pas cependant aller nous livrer! répondit Bonneville d'un air désespéré.

— Bon! n'allez-vous pas prendre ma réflexion pour un reproche? Oh! que vous avez le caractère mal fait! Allons, marchons, marchons! Depuis que je joue des jambes, il me semble que tout cela sèche; dans dix minutes, je vais transpirer.

Bonneville n'avait pas besoin d'être excité; il avançait si rapidement, que Petit-Pierre avait de la peine à le suivre et, de temps en temps, il était obligé de lui rappeler que leurs jambes étaient de longueur fort inégale.

Mais Bonneville était resté sous le coup de l'émotion profonde que lui avait causée l'accident de son jeune compagnon, et ce qui achevait de lui faire perdre la tête, c'est que, dans ces buissons qui lui étaient si familiers cependant, il ne retrouvait pas son chemin.

Dix fois déjà, en entrant dans une ligne, il s'était arrêté pour regarder autour de lui, et dix fois aussi, après avoir secoué la tête, il avait repris sa marche avec une sorte de frénésie.

Enfin, Petit-Pierre, qui avait été forcé de faire quelques pas en courant pour le rejoindre, lui dit, à la suite d'une nouvelle hésitation :

— Eh bien, voyons, qu'y a-t-il, mon cher comte?

— Il y a que je suis un misérable, dit Bonneville, que j'ai trop présumé de ma connaissance des localités et que... et que...

— Et que nous sommes égarés?

— J'en ai peur!

— Et moi, j'en suis sûr : voilà une branche que j'ai cassée tout à l'heure; nous avons déjà passé par ici, et nous tournons sur nous-mêmes. Vous voyez que je profite de vos leçons, ajouta Petit-Pierre triomphant.

— Ah! dit Bonneville, je vois ce qui a causé mon erreur.

— Qu'est-ce?

— En sortant de l'eau, j'ai repris terre du côté par lequel nous étions venus, et j'étais si bouleversé, que je n'y ai pas fait attention.

— En sorte que notre plongeon a été tout à fait inutile, dit Petit-Pierre en éclatant de rire.

— Oh ! je vous en prie, madame, ne riez pas comme cela, dit Bonneville : votre gaieté me fend le cœur.

— Soit ; mais elle me réchauffe, moi.

— Vous avez donc froid ?

— Un peu ; mais ce n'est pas le pis.

— Qu'y a-t-il ?

— Il y a une demi-heure que vous n'osez pas m'avouer que nous sommes perdus, et il y a une demi-heure que je n'ose vous dire, moi, que, décidément, mes jambes semblent vouloir refuser le service.

— Qu'allons-nous devenir, alors ?

— Eh bien, vais-je donc être forcée de jouer votre rôle d'homme et de vous donner de la fermeté ? Voyons, le conseil est ouvert ; quel est votre avis ?

— Qu'il est impossible de gagner la Benaste cette nuit.

— Mais, alors ?

— Alors, il faut tâcher de joindre, avant le jour, la métairie la plus proche.

— Soit. Pouvez-vous vous orienter ?

— Pas d'étoiles au ciel, pas de lune.

— Et pas de boussole, dit Petit-Pierre, qui essayait, en plaisantant, de rendre le courage à son compagnon.

— Attendez.

— Bon ! voilà une idée qui vous point, j'en suis sûr.

— A cinq heures du soir, j'ai, par hasard, examiné les girouettes du château : le vent était de l'est.

Bonneville leva en l'air son index, mouillé de salive.

— Que faites-vous ?

— Une girouette.

Puis, après un instant :

— Le nord est là, dit-il sans hésitation ; en marchant dans le vent, nous déboucherons sur la plaine du côté de Saint-Philbert.

— Oui, en marchant, voilà justement le difficile.

— Voulez-vous que j'essaye de vous prendre dans mes bras ?

— Bon ! vous avez déjà bien assez de vous porter, mon pauvre Bonneville.

La duchesse se releva avec effort ; car, pendant ces quelques mots, elle s'était assise ou plutôt laissée tomber au pied d'un arbre.

— Là ! dit-elle : maintenant, me voilà debout. Je veux qu'elles avancent, ces jambes rebelles, et je les dompterai comme tous les rebelles ; je suis ici pour cela.

Et la vaillante femme fit quatre ou cinq pas ; mais sa fatigue était si grande, ses membres si bien roidis par le bain glacial qu'elle avait pris, qu'elle chancela et faillit tomber.

Bonneville s'élança pour la soutenir.

— Cordieu ! s'écria Petit-Pierre, laissez-moi, monsieur de Bonneville ; je veux qu'il soit au niveau de l'âme qu'il renferme, ce misérable corps, que Dieu a fait si frêle et si débile ! Ne lui donnez point d'aide, comte ; ne lui portez pas de secours. Ah ! tu chancelles ! ah ! tu plies ! Eh bien, ce n'est plus le pas ordinaire que tu vas prendre, c'est le pas de charge, et, dans quinze jours, je veux que tu te prêtes avec la soumission de la bête de somme à toutes les exigences de ma volonté.

Effectivement, joignant l'action aux paroles, Petit-Pierre prit sa course et avança avec tant de rapidité, que son guide eut quelque peine à le rattraper.

Mais ce dernier effort l'avait épuisé, et, lorsque Bonneville fut parvenu à le rejoindre, il le trouva de nouveau assis et la figure cachée entre ses deux mains.

Petit-Pierre pleurait, encore plus de rage que de douleur.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmurait-il, vous m'avez mesuré la tâche d'un géant, et vous ne m'avez donné que les forces d'une femme ?

Bon gré mal gré, Bonneville prit Petit-Pierre dans ses bras et se mit à courir à son tour.

Les paroles que Gaspard lui avait adressées en sortant du souterrain retentissaient à son oreille.

Il sentait qu'un corps si délicat ne pouvait résister plus longtemps à de si violentes secousses, et il avait résolu de faire tous ses efforts pour mettre en sûreté le dépôt qui lui avait été confié.

Il sentait qu'une minute perdue pouvait compromettre la vie de son compagnon.

La marche du brave gentilhomme se soutint ainsi rapide pendant près d'un quart d'heure. Son chapeau tomba ; mais, ne s'inquiétant plus des traces qu'il laissait, le comte ne prit point la peine de le ramasser ; il sentait le corps de Petit-Pierre frissonner entre ses bras, il entendait ses dents que le bruit faisait entre-choquer, et ce bruit l'aiguillonnait comme les clameurs de la foule aiguillonnent un cheval de course et lui prêtent une force surhumaine.

Mais, peu à peu, cette vigueur factice s'éteignit ; les jambes de Bonneville ne lui obéirent plus que par un mouvement machinal ; le sang se fixa à sa poitrine et l'étouffa.

Il sentit son cœur se gonfler ; il ne respirait plus, il râlait ; une sueur glacée inondait son front, ses artères battaient comme si sa tête eût dû se fendre ; de temps en temps, un voile épais passait sur ses yeux, tout marbrés de flammes. Bientôt, il glissa à la moindre pente, chancela à la moindre pierre, trébucha au plus petit obstacle, et ses genoux pliés, impuissants à se redresser, n'avancèrent plus qu'avec effort.

— Arrêtez-vous ! arrêtez-vous, monsieur de Bonneville ! criait Petit-Pierre ; arrêtez-vous, je vous l'ordonne !

— Non, non ! je ne m'arrêterai pas, répondit Bonneville ; j'ai encore des forces, Dieu merci ! et je les userai jusqu'au bout... M'arrêter ! m'arrêter ! quand nous touchons au port ; quand, au prix de quelques efforts, je vous aurai mise en sûreté !... m'arrêter quand nous sommes au bout de notre course... Tenez, tenez, regardez plutôt !

Et, en effet, à l'extrémité du layon qu'ils suivaient, on apercevait une large bande rougeâtre qui s'élevait insensiblement à l'horizon, et sur cette bande se détachaient en noir des lignes à angles droits, à bords précis, qui indiquaient une maison.

Le jour commençait à paraître.

On arrivait au bord des champs.

Mais, au moment où Bonneville poussait un cri de joie, ses jambes plièrent sous lui, il s'affaissa, tomba sur les genoux, puis son corps se renversa doucement en arrière comme si un effort suprême de sa volonté eût voulu, au moment où tout sentiment l'abandonnait, éviter à celui qu'il tenait dans ses bras les dangers d'une chute.

Petit-Pierre se dégagea de l'étreinte et se trouva debout sur ses pieds, mais si vacillant, qu'il ne valait guère mieux que son compagnon.

Il essaya de soulever le comte et ne put y parvenir.

Bonneville, de son côté, tenta de rapprocher les mains de sa bouche, sans doute pour faire entendre le signal d'appel ordinaire des chouans, mais le souffle lui manqua, et à peine eut-il assez de force pour dire à Petit-Pierre :

— N'oubliez pas...

Et il s'évanouit.

La maison que l'on avait en vue n'était guère à plus de sept ou huit cents pas de l'endroit où se trouvaient Bonneville et Petit-Pierre.

Celui-ci résolut de s'y rendre et d'y demander à tout risque du secours pour son ami.

Il fit donc un effort suprême et s'élança dans la direction de cette maison.

Au moment où il croisait un carrefour, Petit-Pierre vit, dans une des lignes aboutissant à ce carrefour, un homme qui marchait dans la direction opposée à la campagne.

Il appela cet homme, qui ne tourna même pas la tête.

Mais alors Petit-Pierre, soit par une inspiration soudaine, soit qu'il se rappelât les dernières paroles de Bonneville, utilisant les leçons que le comte lui avait données, rapprocha à son tour les mains de sa bouche et fit entendre le cri de la chouette.

L'homme s'arrêta aussitôt, rebroussa chemin et vint à Petit-Pierre.

— Mon ami, lui cria celui-ci lorsqu'il le vit à portée de la voix, si vous voulez de l'or, je vous en donnerai ; mais, d'abord, au nom de Dieu ! venez m'aider à sauver un malheureux qui se meurt !

Puis, autant que ses forces le lui permettaient, et certain que l'homme allait le suivre, Petit-Pierre se hâta de retourner vers Bonneville, dont il souleva la tête avec effort.

Le comte était toujours évanoui.

Aussitôt que le nouveau venu eut jeté les yeux sur ce corps étendu dans le chemin :

— Il n'est pas besoin que l'on me promette de l'or, dit-il, pour que je porte secours à M. le comte de Bonneville.

Petit-Pierre regarda l'homme avec plus d'attention.

— Jean Oullier ! s'écria-t-il en reconnaissant le garde du marquis de Souday aux premiers rayons du jour, qui commençait à naître. Jean Oullier, pouvez-vous me trouver un asile tout près d'ici pour mon ami et pour moi ?

Le garde n'eut pas même besoin de chercher pour répondre.

— Il n'y a que cette maison à une demi-lieue à la ronde.

Et il prononça ces mots avec une répugnance visible.

Mais Petit-Pierre ne remarqua point ou ne parut pas remarquer cette répugnance.

— Il faut m'y conduire et l'y porter, dit-il.

— Là-bas ? fit Jean Oullier.

— Oui ; ne sont-ce pas des royalistes, les gens qui habitent cette maison ?

— Je n'en sais rien encore, fit Jean Oullier.

— Allez ! je vous remets nos existences entre les mains, Jean Oullier, et je sais que vous méritez toute ma confiance.

Jean Oullier chargea Bonneville, toujours évanoui, sur ses épaules et prit Petit-Pierre par la main.

Puis il s'achemina vers la maison, qui n'était autre que celle de Joseph Picaut et de sa belle-sœur.

Jean Oullier franchit l'échalier aussi légèrement que si, à la place du comte de Bonneville, il n'eût porté que son carnier ; mais, une fois dans le verger, il s'avança avec une certaine prudence.

Tout dormait encore chez Joseph Picaut.

Mais il n'en était point ainsi chez la veuve ; on apercevait une lueur, et l'on voyait une ombre passer et repasser derrière les rideaux.

Entre les deux, Jean Oullier prit aussitôt son parti.

— Ma foi, tout est bien pesé, j'aime autant cela, se dit-il à lui-même en s'avançant résolument du côté de la maison de Pascal.

Le cadavre de Pascal était couché sur le lit.

La veuve avait allumé deux chandelles et priait devant le mort.

En entendant la porte tourner sur ses gonds, elle se releva.

— Veuve Pascal, lui dit Jean Oullier sans lâcher ni son fardeau ni la main de Petit-Pierre, je vous ai sauvé la vie cette nuit à la Viette des Biques.

Marianne regarda avec étonnement et comme rappelant ses souvenirs.

— Vous ne me croyez pas ?

— Si, Jean, je vous crois ; je sais que vous n'êtes point homme à dire un mensonge, fût-ce pour sauver votre vie ; d'ailleurs, j'ai entendu le coup et j'ai doutance de la main qui l'a lâché.

— Veuve Pascal, voulez-vous venger votre mari et faire votre fortune du même coup ? Je vous en amène les moyens.

— Comment cela ?

— Voici, poursuivit Jean Oullier, madame la duchesse de Berry et M. le comte de Bonneville, qui allaient mourir tous deux peut-être de fatigue et de faim, si je n'étais pas venu vous demander pour eux un asile ; les voici !

La veuve regarda toute stupéfaite, mais avec un intérêt visible.

— Cette tête que vous voyez, continua Jean Oullier, vaut son pesant d'or ; vous pouvez la livrer si bon vous semble, et, comme je vous le disais, votre mari est vengé et votre fortune est faite.

— Jean Oullier, répondit la veuve d'une voix grave, Dieu nous a ordonné la charité pour tous, grands ou petits. Deux malheureux viennent frapper à ma porte, je ne les repousserai pas ; deux proscrits viennent me demander un asile, ma maison s'écroulera avant que je les livre.

Puis, avec un geste simple, mais auquel l'action prêtait une sublime grandeur :

— Jean Oullier, dit-elle, entrez chez moi, entrez hardiment, vous et ceux qui vous accompagnent.

Ils entrèrent.

Seulement, tandis que Petit-Pierre aidait Jean Oullier à déposer le comte de Bonneville sur une chaise, le vieux garde lui dit tout bas :

— Madame, rajustez vos cheveux blonds qui sortent de dessous votre perruque ; ce qu'ils m'ont fait deviner et ce que je viens d'apprendre à cette femme, il ne serait pas bon que tout le monde le sût.

XL

L'ÉGALITÉ DEVANT LES MORTS

Le même jour, vers deux heures de l'après-midi, maître Courtin avait quitté la Logerie et s'était mis en route sous prétexte de se rendre à Machecoul, pour acheter un bœuf de labour, mais en réalité pour avoir des nouvelles des événements auxquels le digne fonctionnaire s'intéressait d'une façon toute spéciale, les lecteurs le comprendront facilement.

Arrivé au gué de Pont-Farcy, il trouva les garçons meuniers qui relevaient le corps du fils de Tinguy, et autour d'eux quelques femmes et quelques enfants qui considéraient le cadavre avec la curiosité naturelle à leur sexe et à leur âge.

Lorsque le maire de la Logerie, stimulant son bidet d'un coup de bâton à tête de cuir qu'il tenait à la main, l'eût fait entrer dans la rivière, tous les yeux se tournèrent de son côté et la conversation cessa comme par enchantement, bien que, jusque-là, elle eût été des plus vives et des plus animées.

— Eh bien, qu'y a-t-il donc, mes gars ? demanda Courtin en faisant fendre d'un air délibéré l'eau à son cheval, de façon à prendre terre précisément en face du groupe.

— Un mort, répondit un des meuniers avec le laconisme du paysan vendéen.

Courtin arriva au bord, regarda le cadavre et vit qu'il était revêtu d'un uniforme.

— Heureusement encore, dit-il, que ce n'est pas un du pays.

Malgré ses opinions philippistes, le maire de la Logerie ne croyait pas prudent de témoigner de la sympathie à un soldat de Louis-Philippe.

— C'est ce qui vous trompe, monsieur Courtin, répondit d'une voix sombre un homme à veste brune.

Le titre de *monsieur* qui lui était donné, et même avec une certaine affectation, ne flatta aucunement le métayer de la Logerie ; dans les circonstances où l'on se trouvait, dans la phase où le pays venait d'entrer, il savait que ce titre de *monsieur*, dans la bouche d'un paysan, lorsqu'il n'était pas un témoignage de respect, équivalait à une injure ou à une menace, ce qui inquiétait bien autrement Courtin.

En effet, le maire de la Logerie se rendait la justice de ne pas prendre le titre qu'on venait de lui donner comme une marque de considération ; aussi résolut-il d'être de plus en plus circonspect.

— Il me semble cependant, continua-t-il d'un ton doucereux, que l'uniforme qu'il porte est celui des chasseurs.

— Bah ! l'uniforme ! répliqua le même paysan ; comme si vous ne saviez pas que la *chasse aux hommes* — c'est ainsi que les Vendéens nomment la conscription — ne respecte pas plus nos fils et nos frères que les autres ; il me semble, pourtant, que vous devriez le savoir, vous qui êtes maire.

Il se fit un nouveau silence ; ce silence parut si lourd à porter à Courtin, qu'il l'interrompit.

— Et sait-on le nom du pauvre gars qui a péri si malheureusement ? demanda Courtin, qui faisait des efforts inouïs mais infructueux pour amener une larme dans son œil.

Personne ne répondit.

Le silence devenait de plus en plus significatif.

— Et connaît-on d'autres victimes ? Par exemple, parmi les nôtres, parmi les gars du pays, y en a-t-il eu de tués ? J'ai entendu dire que bon nombre de coups de fusil avaient été tirés.

— En fait d'autres victimes, répondit le même paysan, je ne connais encore que celle-là, quoique ce soit presque un péché d'en parler auprès du cadavre d'un chrétien.

En disant ces mots, le paysan s'était détourné, et, tout en fixant les yeux sur Courtin, il lui indiquait du doigt le corps du chien de Jean Oullier, resté sur la rive et caressé par le courant, dans lequel il baignait à moitié.

Maître Courtin devint fort pâle ; il toussa comme si une main invisible lui serrait la gorge.

— Qu'est-ce que cela ? dit-il. Un chien ! Ah ! si nous n'avions à pleurer que des victimes de cette espèce, nous garderions nos larmes pour une autre occasion.

— Eh ! eh ! fit l'homme à la veste brune, le sang d'un chien, ça se paye comme autre chose, monsieur Courtin, et je suis sûr que le maître du pauvre Pataud n'en tiendra pas quitte pour peu celui qui a tiré sur son chien à la sortie de Montaigu, avec du plomb à loup, dont trois grains lui sont entrés dans le corps.

En achevant ces mots, l'homme, comme si, ayant échangé, à son avis, assez de paroles avec Courtin, il trouvait inutile d'attendre sa réponse, tourna les talons, passa un échalier et disparut derrière une haie.

Quant aux meuniers, ils reprirent leur marche avec le cadavre.

Les femmes et les enfants suivirent le funèbre cortège en priant tumultueusement et à voix haute.

Courtin resta seul.

— Bon ! pour que je paye ce que le gars Oullier aura établi à mon compte, dit le maire de la Logerie en éperonnant de son unique éperon son bidet, qui avait pris goût à la halte, il faut qu'il se tire d'abord des griffes qui le serrent grâce à moi ; ce qui n'est pas commode, quoique, à la rigueur, ce soit possible.

Maître Courtin continua sa route ; mais, la curiosité l'aiguillonnant de plus en plus, il trouva que c'était bien longtemps souffrir que d'attendre, pour la satisfaire, que l'amble modeste de son cheval l'eût conduit jusqu'à Machecoul.

Or, en ce moment, il passait justement devant la croix de la Bertaudière, où aboutissait le chemin qui menait à la maison des Picaut.

Il pensa à Pascal, qui pouvait mieux que personne lui donner des nouvelles, puisque, la veille, il avait dû servir de guide aux soldats.

— Mais que je suis donc bonasse ! s'écria-t-il se parlant à lui-même ; sans me rallonger de plus d'une petite demi-heure, je puis savoir tout ce qui s'est passé, et cela, d'une bouche qui ne me cachera rien. Allons donc chez Pascal : il me dira, lui, ce que le coup a produit.

Maître Courtin tourna donc à droite, et, cinq minutes après, il débouchait du petit verger et faisait son entrée sur le fumier de la cour de la demeure de Picaut.

Joseph, assis sur le collier d'un cheval, fumait sa pipe devant la porte de la partie de la maison qu'il habitait.

En voyant le maire de la Logerie, il ne jugea point qu'il fût utile qu'il se dérangeât.

Maître Courtin, qui avait une admirable perspicacité pour tout voir sans avoir l'air de rien remarquer attacha son bidet à un des anneaux de fer scellés dans le mur.

Puis se tournant vers Joseph :

— Votre frère est-il chez lui ? demanda-t-il.

— Oui, il y est encore, répondit Picaut en appuyant sur le mot *encore*, d'un air qui sembla singulier au maire de la Logerie. Vous le faut-il aujourd'hui pour conduire les culottes rouges au château de Souday ?

Courtin se mordit les lèvres, mais ne répondit rien à Joseph.

Seulement, à lui-même :

— Comment cet imbécile de Pascal a-t-il été confier à son gredin de frère que c'était moi qui lui avais donné cette commission, se dit-il en heurtant à la porte du second des Picaut. On ne peut, sur ma foi, rien faire depuis vingt-quatre heures sans que tout le monde en jase.

Le monologue de Courtin l'empêcha de remarquer que l'on tardait beaucoup à lui ouvrir, et, que, contre l'habitude pleine de confiance des gens de la campagne, la porte avait été verrouillée en dedans.

Enfin, la porte s'ouvrit.

Lorsque, par cette ouverture, les yeux de Courtin purent plonger dans l'intérieur de la chambre, le spectacle qu'il aperçut et auquel il s'attendait si peu le fit reculer sur le seuil.

— Qui donc est mort ici ? demanda-t-il.

— Regardez, répondit la veuve sans quitter sa place du coin de la cheminée, qu'elle était allée reprendre après lui avoir ouvert la porte.

Courtin reporta les yeux sur le lit, et, quoiqu'il ne vît, à travers le drap, que la forme du cadavre, il devina tout.

— Pascal ! s'écria-t-il. Pascal !

— Je croyais que vous le saviez, dit la veuve.

— Moi ?

— Oui, vous... vous qui êtes la première cause de sa mort.

— Moi ? moi ? répliqua Courtin, qui pensa à l'instant même à ce que venait de lui dire le frère de la victime et qui sentait combien il était important pour sa sécurité de se disculper ; moi ? Je vous jure, foi d'homme, qu'il y a plus de huit jours que je n'ai vu seulement votre défunt mari.

— Ne jurez pas, répondit la veuve. Pascal ne jurait jamais, lui ; car, lui, jamais il ne mentait.

— Mais, enfin, qui vous a donc dit que je l'avais vu ? demanda Courtin. Voilà qui est fort, par exemple !

— Ne mentez pas en face d'un mort, monsieur Courtin, dit Marianne ; cela vous porterait malheur.

— Je ne mens pas, balbutia le métayer.

— Il est parti d'ici pour aller chez vous ; c'est vous qui l'avez engagé à servir de guide aux soldats.

Courtin fit un nouveau mouvement de dénégation.

— Oh ! ce n'est pas que je vous en blâme, continua la veuve en regardant fixement une petite paysanne de vingt-cinq à trente ans, qui filait sa quenouille dans l'autre angle de la cheminée ; c'était son devoir de prêter assistance à ceux qui veulent empêcher que le pays ne soit, une fois de plus, ravagé par la guerre civile.

— C'est aussi mon but, à moi, mon unique but, répondit Courtin, mais en baissant si fort la voix, que c'était à peine si la jeune paysanne pouvait l'entendre. Je voudrais que le gouvernement nous débarrassât, une bonne fois, de tous ces fauteurs de troubles, de tous ces nobles qui nous écrasent de leurs richesses pendant la paix, et qui nous font massacrer quand vient la guerre ; j'y travaille, maîtresse Picaut, mais il ne faut pas s'en vanter, voyez-vous : on ne sait que trop ce dont ces gens-là sont capables.

— De quoi vous plaindrez-vous s'ils vous frappent par derrière, vous qui vous cachez pour les attaquer ? dit Marianne avec l'expression d'un profond mépris.

— Dame, on ose ce que l'on peut oser, maîtresse Picaut, répondit Courtin avec embarras ; il n'est pas donné à tout le monde d'être brave et hardi comme l'était votre pauvre défunt. Mais nous le vengerons, le pauvre Pascal ! nous le vengerons, je vous le jure !

— Merci ! je n'ai pas besoin de vous pour cela, monsieur Courtin, dit la veuve d'un ton presque menaçant, tant il était dur. Vous ne vous êtes déjà que trop mêlé des affaires de cette pauvre maison ; gardez donc désormais pour d'autres votre bonne volonté.

— Comme il vous plaira, la maîtresse Picaut. Hélas ! j'aimais tant votre pauvre cher homme, que je ferai tout pour vous complaire...

Puis, tout à coup, se tournant du côté de la petite paysanne, que déjà, depuis un instant, sans paraître la voir, il regardait du coin de l'œil.

— Mais quelle est donc cette jeunesse ? demanda le métayer.

— Une cousine à moi, venue ce matin de Port-Saint-Père, pour m'aider à rendre les derniers devoirs à mon pauvre Pascal et pour me tenir compagnie.

— De Port-Saint-Père, ce matin ? Ah ! ah ! maîtresse Picaut, c'est une bonne marcheuse, et elle a fait promptement la route.

La pauvre veuve, peu habituée au mensonge, et n'ayant jamais eu de motifs de mentir, mentait mal ; elle se mordit les lèvres et lança à Courtin un coup d'œil de colère qui, par bonheur, ne rencontra point les yeux de celui-ci, occupé en ce moment à examiner un habillement complet de paysan qui séchait devant la cheminée.

Mais, dans tout le costume, ce qui semblait le plus particulièrement intriguer Courtin, c'était une paire de souliers et une chemise.

Il est vrai que la paire de souliers était, quoique ferrée, d'un cuir et d'une forme qui ne sont pas très communs dans les chaumières, et que, de son côté, la chemise était de la plus fine batiste qui se pût voir.

— Joli lin ! joli lin ! marmottait le métayer froissant entre ses doigts le moelleux tissu ; m'est avis qu'il ne doit pas écorcher le cuir de celui qui le porte.

La jeune paysanne crut qu'il était temps de venir en aide à la veuve, qui semblait sur les épines et dont le front se chargeait d'une manière visible de nuages de plus en plus menaçants.

— Oui, dit-elle, ce sont des hardes que j'avais achetées à Nantes d'un fripier, pour tailler dedans un déshabillé au petit neveu de feu mon cousin Pascal.

— Et vous les avez lavées avant de les donner à un couseur et vous avez, par ma foi, bien fait, la jolie fille ; car, enfin, ajouta Courtin en regardant plus fixement encore la jeune paysanne, des défroques de friperie, on ne sait jamais qui les a portées : ça peut être un prince et ça peut être un galeux.

— Maître Courtin, interrompit Marianne, que cette conversation semblait impatienter de plus en plus, il me semble que voilà votre bidet qui se tourmente à la porte.

Courtin parut écouter.

— Si je n'entendais pas, dit-il, votre beau-frère, qui marche dans le grenier au-dessus de nos têtes, je dirais que c'est lui qui le tourmente, le mauvais gars.

A cette nouvelle preuve de l'esprit essentiellement observateur du maire de la Logerie, ce fut au tour de la petite paysanne de pâlir ; et cette pâleur augmenta encore lorsqu'elle entendit Courtin, qui s'était levé pour aller observer son cheval à travers les carreaux, dire comme se parlant à lui-même :

— Mais non, il est bien là, le garnement : c'est bien lui qui asticote ma bête avec la mèche de son fouet.

Puis, revenant à la veuve :

— Mais qui donc, alors, avez-vous dans votre grenier, la maîtresse ?

La fileuse allait répondre que Joseph avait une femme et des enfants, et que le grenier était commun aux deux familles ; mais la veuve ne lui donna pas même le temps de commencer sa phrase.

— Maître Courtin, dit-elle en se redressant, toutes vos questions ne vont-elles pas bientôt prendre fin ? Je hais les espions, moi, je vous en préviens, qu'ils soient rouges ou blancs.

— Mais, depuis quand une simple causette entre amis est-elle de l'espionnage, la Picaut ? Ouais ! vous êtes devenue bien susceptible.

Les yeux de la jeune paysanne suppliaient la veuve d'être plus prudente ; mais son impétueuse hôtesse ne savait plus se contenir.

— Entre amis, entre amis ?... dit-elle. Oh ! cherchez vos amis parmi ceux qui vous ressemblent, c'est-à-dire parmi les traîtres et les lâches, et sachez que la veuve de Pascal Picaut ne sera jamais de ceux-là. Allez ! et laissez-nous à notre douleur, que depuis longtemps vous troublez.

— Oui, oui, dit Courtin avec une bonhomie parfaitement jouée, ma présence vous est odieuse ; j'aurais dû le comprendre plus tôt, et je vous demande excuse de ne l'avoir pas fait. Vous vous obstinez à voir en moi la cause de la mort du pauvre défunt ; oh ! cela me fait vraiment deuil, grand deuil, la maîtresse : car je l'aimais tout plein, et pour beaucoup je ne lui eusse pas causé dommage. Mais, allons, puisque vous le voulez absolument, puisque vous me chassez, je m'en vais, je m'en vais ; ne vous chagrinez point comme cela.

En ce moment, la veuve, qui, depuis un instant, paraissait de plus en plus préoccupée, indiqua d'un coup d'œil rapide à la jeune paysanne une huche à pain qui se trouvait derrière la porte.

Sur cette huche, on avait oublié une écritoire qui était restée là tout ouverte ; — l'écritoire, sans doute, qui avait servi à donner à Jean Oullier l'ordre qu'il avait apporté le matin même au marquis de Souday.

Cette écritoire consistait en une poche de maroquin vert

qui s'enroulait autour d'une espèce de tube en carton, lequel tube contenait tout ce qu'il fallait pour écrire.

En allant vers la porte, Courtin ne manquerait pas de voir le portefeuille et les papiers épars qui le recouvraient à moitié.

La jeune paysanne comprit le signe, vit le danger, et, avant que le maire de la Logerie se fût retourné, leste comme une biche, elle avait passé derrière lui et s'était assise sur la huche, de manière à masquer complètement le malencontreux portefeuille.

Courtin ne parut pas prêter la moindre attention à cette manœuvre.

— Allons, allons, adieu, la maîtresse Picaut! dit-il. J'ai perdu dans votre homme un camarade que j'aimais grandement; vous en avez doute; mais l'avenir vous l'apprendra. Si quelqu'un vous gêne ou vous moleste dans le pays vous n'avez qu'à venir me trouver, entendez-vous? on a une écharpe, et vous verrez.

La veuve ne répondit pas; elle avait dit à Courtin ce qu'elle avait à lui dire et ne semblait plus prêter la moindre attention au métayer, qui s'acheminait vers la porte; immobile les bras croisés, elle regardait le cadavre, dont la forme rigide se dessinait sous le drap qui le recouvrait.

— Tiens, vous voilà revenue là, la belle enfant? dit Courtin en passant devant la paysanne.

— Oui, j'avais trop chaud là-bas.

— Soignez bien votre cousine, ma fille, continua Courtin; cette mort-là a fait d'elle une bête féroce; la voilà aussi peu avenante que les louves de Machecoul! Et puis filez, filez, ma fille! mais vous avez beau tordre votre fuseau ou faire tourner votre bobine, vous aurez du mal à tirer de votre quenouille un fil aussi fin que celui qui a servi à tisser la chemisette qui est là-bas!

Puis, se décidant enfin à sortir:

— Quel joli lin! quel joli lin! dit Courtin en fermant la porte.

— Eh! vite, vite, cachez tous ces ustensiles! dit la veuve; il ne sort que pour rentrer.

Prompte comme la pensée, la jeune paysanne avait poussé l'écritoire entre la muraille et la huche; mais, si rapide qu'eût été son mouvement, il était encore trop tard.

Le volet qui coupait en deux la porte de la chambre s'était ouvert brusquement, et la tête de Courtin avait paru au-dessus de la partie inférieure.

— Je vous ai fait peur? Pardon, dit Courtin, mais c'était pour un bon motif. Dites-moi donc, à quand les obsèques?

— Demain, je crois, répondit la paysanne.

— T'en iras-tu, méchant gueux? s'écria la veuve en s'élançant du côté de Courtin et en levant sur sa tête la pincette massive qui servait à saisir les tisons dans la gigantesque cheminée.

Courtin épouvanté se retira.

La maîtresse Picaut, comme l'appelait Courtin, ferma le volet avec violence.

Le maire de la Logerie détacha son bidet, ramassa une poignée de paille et bouchonna la selle, que Joseph avait fait malicieusement, et en raison de la haine qu'il inculquait à ses enfants pour les pataudsl, souiller par eux de bouse de vache depuis le pommeau jusqu'au troussequin.

— Puis, sans se plaindre, sans récriminer, comme si l'accident auquel il venait de porter remède était tout naturel, il enfourcha sa monture de l'air le plus indifférent du monde; il s'arrêta même assez longtemps dans le verger pour examiner, avec la curiosité d'un amateur, si les pommes avaient convenablement noué; mais, aussitôt qu'il eût gagné la croix de la Bertaudière et mis son cheval dans le chemin de Machecoul, prenant son bâton par le gros bout, il se servit de la lanière de cuir d'un côté, de son unique éperon de l'autre, avec tant de persistance et de furie, qu'il parvint à faire prendre à son bidet une allure, dont jusque-là personne n'eût pu le croire susceptible.

— Enfin, le voilà parti! dit en le perdant de vue la jeune paysanne, qui, de derrière la fenêtre, avait suivi tous les mouvements du maire de la Logerie.

— Oui, mais peut-être cela n'en vaut-il pas mieux pour vous, madame.

— Comment cela?

— Oh! je m'entends.

— Croiriez-vous qu'il est allé nous dénoncer?

— Il passe pour en être capable; je n'en sais rien personnellement, car je ne me mêle guère aux propos; mais sa méchante mine m'a toujours fait penser qu'on ne le calomniait pas, même parmi les blancs.

— En effet, dit la jeune paysanne, qui commençait à s'inquiéter, sa physionomie ne me paraît point faite pour inspirer la confiance.

— Ah! madame, pourquoi donc n'avez-vous pas gardé près de vous Jean Oullier? dit la veuve. C'était un honnête homme celui-là, et un homme sûr.

— J'avais des ordres à donner au château de Souday; puis il doit nous amener des chevaux ce soir, afin que nous puissions au plus tôt quitter votre maison, où je suis tout à la fois un aliment à votre douleur et un embarras.

La veuve ne répondit rien.

Le visage caché entre ses deux mains, elle pleurait.

— Pauvre femme! murmura la duchesse, vos larmes tombent goutte à goutte sur mon cœur et chacune d'elles y laisse un douloureux sillon. Hélas! c'est la conséquence terrible, inévitable des révolutions; c'est sur la tête de ceux qui les font que doivent retomber toutes ces larmes et tout ce sang.

— Ne serait-ce pas plutôt, si Dieu était juste, sur la tête de ceux qui les causent? repartit la veuve d'une voix sourde qui fit tressaillir son interlocutrice.

— Vous nous haïssez donc bien? demanda la jeune paysanne avec douleur.

— Oh! oui, je vous hais! répondit la veuve. Comment voulez-vous que je vous aime?..

— Hélas! je vous comprends, oui, la mort de votre mari..

— Non, vous ne me comprenez pas, dit Marianne en secouant la tête.

La jeune paysanne fit un geste qui signifiait: « Expliquez-vous, alors. »

— Non, dit la veuve, ce n'est pas parce que l'homme qui, depuis quinze ans, était toute ma vie, sera demain dans sa couche de terre; ce n'est pas parce que, tout enfant, j'ai assisté aux massacres de Légé, qu'à l'ombre de votre drapeau blanc, j'y ai vu égorger mes proches, dont le sang a rejailli jusque sur mon visage; ce n'est point parce que pendant dix années, ceux qui combattaient pour vos ancêtres ont persécuté les miens, brûlé leurs maisons, ravagé leurs champs; non, je vous le répète, non, ce n'est pas pour cela que je vous hais.

— Pourquoi donc, alors?

— C'est parce qu'il me semble impie qu'une famille, une race se substitue à Dieu, notre seul maître ici-bas, à tous tant que nous sommes, grands et petits; qu'elle prétende que nous avons tous été faits pour elle; qu'elle suppose qu'un peuple que l'on torture n'a pas le droit de se retourner sur le lit de douleur où il est étendu, si auparavant il n'en a pas obtenu d'elle la permission! Or, vous êtes de cette famille égoïste, vous êtes de cette race absolue; voilà pourquoi je vous hais.

— Et, cependant, vous m'avez donné asile; cependant, vous avez fait trêve à votre douleur, pour prodiguer vos soins non-seulement à moi, mais encore à celui qui m'accompagnait; vous vous êtes dépouillée de vos vêtements pour m'en couvrir moi-même; vous lui avez donné, à lui, ceux de ce pauvre mort, pour lequel je prie ici-bas, et qui, je l'espère bien, prie pour moi là-haut.

— Ce qui ne m'empêchera point, une fois que vous aurez quitté ma demeure, une fois que j'aurai rempli près de vous les devoirs de l'hospitalité, ce qui ne m'empêchera point de faire des vœux pour que ceux qui vous poursuivent vous atteignent.

— Mais pourquoi donc ne me livrez-vous pas à eux, si tels sont vos sentiments?

— Parce que ces sentiments sont moins puissants que mon respect pour l'infortune, que ma religion pour le serment, que mon culte pour l'hospitalité; parce que j'ai juré que vous seriez sauvée aujourd'hui; puis aussi un peu, parce que j'espère que ce que vous avez vu ici ne sera pas une leçon perdue, et vous dégoûtera de vos projets; car vous êtes humaine, vous êtes bonne, je le sais.

— Qui pourrait donc m'y faire renoncer, à ces projets que je nourris depuis dix-huit mois?

— Ceci! dit la veuve.

Et, d'un mouvement rapide et violent comme tout ce qu'elle faisait, elle arracha le drap qui recouvrait le mort, dont on aperçut la face livide et les plaies qu'entourait un large cercle violacé.

La jeune paysanne se détourna; malgré la fermeté dont elle avait déjà donné tant de preuves, elle ne pouvait supporter ce terrible spectacle.

— Songez, madame, reprit la veuve, songez qu'avant que ce que vous venez tenter soit accompli, bien des pauvres gens dont le seul crime est de vous aimer, bien des pères, bien des fils, bien des frères, seront, comme celui-ci, couchés sur leur lit funèbre; que bien des mères, bien des veuves, bien des sœurs, bien des orphelins pleureront, comme je le fais, celui qui était leur amour et leur appui.

— Mon Dieu! mon Dieu! fit la jeune femme en éclatant en sanglots, en tombant à genoux et en levant les deux bras vers le ciel, si nous nous trompions, s'il fallait vous rendre compte de tous les cœurs que nous allons briser!

Et sa voix, trempée de larmes, se perdit dans un gémissement.

XLI

LA PERQUISITION

En ce moment, on heurta à une trappe qui communiquait avec le grenier.

— Qu'avez-vous donc ? demanda la voix de Bonneville.

Il avait entendu quelques mots de ce que venait de dire la veuve, et il s'inquiétait.

— Rien, rien, répliqua la jeune paysanne en serrant la main de son hôtesse avec une énergie affectueuse et qui témoignait de l'impression que les paroles de celle-ci avaient produite sur elle.

Puis, donnant un autre accent à sa voix :

— Et vous ? demanda-t-elle en montant, pour converser plus aisément, les premiers degrés d'une échelle qui conduisait du plancher à la trappe.

La trappe se souleva et la figure souriante du jeune homme apparut.

— Comment vous trouvez-vous ? acheva la paysanne.

— Tout prêt à recommencer si votre service l'exige, répondit-il.

La paysanne lui envoya un remerciment dans un sourire.

— Mais qui donc est venu tout à l'heure ? demanda Bonneville.

— Un paysan nommé Courtin, que je ne crois pas précisément de nos amis.

— Ah ! ah ! le maire de la Logerie ?

— C'est cela.

— Oui, continua Bonneville. Michel m'en a parlé : c'est un homme dangereux. Vous auriez dû le faire suivre.

— Par qui ? Nous n'avons personne.

— Mais par le beau-frère de notre hôtesse.

— Vous avez vu la répugnance que notre brave Gullier avait contre lui.

— Et cependant, c'est un blanc, s'écria la veuve, c'est un blanc, ce frère qui a laissé égorger son frère.

La paysanne et Bonneville firent tous deux un mouvement d'horreur.

— Alors, nous ferons très bien de ne pas le mêler à nos affaires, dit Bonneville, il y porterait malheur ! Mais n'avez-vous personne, ma chère dame, que l'on puisse mettre en sentinelle dans les environs ?

— Jean Oullier y a pourvu, répondit la veuve ; et moi, de mon côté, j'ai envoyé mon neveu sur la lande de Saint-Pierre, d'où l'on découvre tous les environs.

— C'est un enfant, hasarda la paysanne.

— Plus sûr que certains hommes, dit la veuve.

— Du reste, reprit Bonneville, nous n'avons plus bien longtemps à attendre : dans trois heures, il fera nuit ; dans trois heures nous aurons des chevaux et nos amis seront là.

— Trois heures, dit la paysanne, qui, depuis les paroles de la veuve, semblait en proie à une triste préoccupation. En trois heures, il peut se passer bien des choses, mon pauvre Bonneville !

— Qui vient en courant ? s'écria la femme Picaut en se précipitant de la fenêtre vers la porte qu'elle ouvrit. C'est toi, petit ?



La jeune paysanne s'était jetée entre le frère et la sœur.

— Oui tante, oui, répondit l'enfant tout essoufflé.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Tante ! tante ! s'écria l'enfant, les soldats ! les soldats ! ils arrivent là-bas. Ils ont surpris et tué l'homme qui faisait le guet.

— Les soldats ? les soldats ? dit, en rentrant dans sa chaumière, Joseph Picaut, qui, de sa porte, avait entendu le cri de son petit garçon.

— Qu'allons-nous faire ? demanda Bonneville.

— Les attendre, dit la jeune paysanne.

— Pourquoi ne pas essayer de fuir ?

— Si c'est l'homme de tout à l'heure qui les amène ou qui les a prévenus, ils doivent avoir cerné la maison.

— Qui parle de fuir ? demanda la veuve Picaut. N'ai-je pas dit que cette maison était sûre ? n'ai-je pas juré que, tant que vous seriez chez moi, il ne vous arriverait point malheur ?

Ici, la scène se compliqua d'un nouveau personnage.

Pensant probablement que c'était pour lui que les soldats venaient, Joseph Picaut parut sur le seuil.

La maison de sa sœur, bien connue comme bleue, lui paraissait sans doute un asile.

Mais, en apercevant les deux hôtes de sa belle-sœur, il recula de surprise.

— Ah ! vous avez ici des gentilshommes ? dit-il. Je ne m'étonne plus si voilà les soldats qui arrivent : vous avez vendu vos hôtes !

— Misérable ! lui répondit Marianne en saisissant le sabre de son mari accroché à la cheminée, et en s'élançant sur Joseph, qui la coucha en joue.

Bonneville sauta à bas de l'échelle ; mais déjà la jeune paysanne s'était jetée entre le frère et la sœur, couvrant la veuve de son corps.

— Abaisse ton arme ! cria-t-elle au Vendéen avec un un accent qui ne semblait pas sortir de ce corps si frêle et

délicat, tant il était mâle et énergique ; abaisse ton arme ! au nom du roi, je te l'ordonne !

— Mais qui êtes-vous pour me parler ainsi ? demanda Joseph Picaut, toujours prêt à se révolter contre toute autorité.

— Je suis celle que l'on attendait, je suis celle qui commande.

A ces mots, dits avec une suprême majesté, Joseph Picaut, tout interdit et comme frappé de stupeur, laissa tomber son fusil.

— Maintenant, continua la jeune paysanne, tu vas monter là-haut avec monsieur.

— Et vous ? demanda Bonneville.

— Moi, je reste ici.

— Mais...

— Nous n'avons pas le temps de discuter. Allez ! mais allez donc !

Les deux hommes montèrent et la trappe se referma derrière eux.

— Que faites-vous donc ? demanda la paysanne à la veuve Picaut, qu'elle regardait avec surprise déranger le lit sur lequel était couché son mari, et le tirer au milieu de la chambre.

— Je vous prépare un asile où personne n'ira vous chercher.

— Mais je ne veux pas me cacher, moi. Sous cet habit, ils ne me reconnaîtront pas ; je veux les attendre.

— Et moi, je ne veux pas que vous les attendiez, dit la femme Picaut avec un accent tellement énergique, qu'il domina son interlocutrice. Vous avez entendu ce qu'a dit cet homme : si vous étiez découverte chez moi, on penserait que je vous ai vendue, et il ne me plaît pas de courir cette chance qu'on vous découvre.

— Vous, mon ennemie.

— Oui, votre ennemie, mais qui se coucherait sur ce lit pour mourir près de celui qui y est déjà, si elle vous voyait prisonnière.

Il n'y avait pas à répliquer.

La veuve de Pascal Picaut souleva les matelas sur lequel le cadavre était étendu et y cacha d'abord les habits, la chemise et les souliers qui avaient si fort éveillé la curiosité de Courtin ; puis, entre le matelas et la paillasse, elle indiqua une place à la jeune paysanne, qui s'y glissa sans résistance, tout en se ménageant une ouverture pour pouvoir respirer du côté de la ruelle.

Puis le lit fut remis à sa place.

La maîtresse Picaut achevait à peine d'inspecter du regard tous les coins de la chambre et de s'assurer que rien n'avait été oublié qui pût compromettre ses hôtes, qu'elle entendit le cliquetis des armes et que la silhouette d'un officier se dessina devant les carreaux.

— C'est bien ici ? dit l'officier s'adressant à un de ses camarades qui marchait derrière lui.

— Que voulez-vous ? fit la veuve en ouvrant la porte.

— Vous avez des étrangers ici ; nous voulons les voir, répondit l'officier.

— Ah çà ! vous ne me reconnaissez donc pas ? interrompit Marianne Picaut évitant de répondre directement à la question qui lui était faite.

— Si, pardieu ! je vous reconnais : vous êtes la femme qui nous a servi de guide cette nuit.

— Eh bien, alors, si, cette nuit, je vous ai menés à la recherche des ennemis du gouvernement, il n'y a pas d'apparence que j'en cache aujourd'hui chez moi.

— Dame ! c'est assez logique, capitaine, ce qu'elle dit, fit le second officier.

— Bah ! est-ce qu'on peut se fier à ces gens-là ? Ils sont tous brigands dès la mamelle reprit le lieutenant. N'avez-vous pas vu ce petit bonhomme, un mioche de dix ans, qui malgré nos menaces, a descendu la lande en courant ? C'était leur sentinelle ; il les a avertis. Par bonheur, comme [illegible] n'ont pas eu le temps de fuir, ils doivent être cachés quelque part.

— [illegible] possible, au fait.

— [illegible] donc, c'est sûr.

Puis, se tournant vers la veuve :

— Voyons, dit l'officier, il ne vous sera fait aucun mal, mais on va fouiller votre maison.

— [illegible], répondit [illegible] avec le plus grand sang-froid.

Et, [illegible] de la cheminée, elle prit la quenouille et le [illegible] qu'elle avait laissés sur la chaise et se mit à filer.

Le lieutenant fit [illegible] de la main à cinq ou six soldats qui [illegible] avoir promené un regard tout autour de la chambre, [illegible] droit au lit.

La veuve [illegible] que le lin qui chargeait sa quenouille [illegible] yeux [illegible], le fuseau s'échappa de ses doigts.

L'officier [illegible] la [illegible] dans la ruelle, puis étendit la main comme pour [illegible] le drap qui recouvrait le cadavre.

La veuve de Pascal n'en put supporter davantage.

Elle se leva, bondit vers l'angle de la chambre où était déposé le fusil de son mari l'arma résolument, et, menaçant l'officier :

— Si vous portez la main sur ce cadavre, dit-elle, aussi vrai que je suis une honnête femme, je vous tue comme un chien.

Le second lieutenant tira son camarade par le bras.

La femme Picaut, sans quitter son arme, se rapprocha du lit, et, pour la seconde fois, elle enleva le linceul qui couvrait le corps.

— Et, maintenant, voyez !... dit-elle. Cet homme, qui était mon mari, est mort, hier à votre service.

— Ah ! notre premier guide, celui du gué de Pont-Farcy ! fit le lieutenant.

— Pauvre femme ! dit son compagnon, laissons-la tranquille ; c'est une pitié que de la tourmenter encore dans l'état où elle est.

— Cependant, reprit le premier, la déclaration de l'homme que nous avons rencontré était précise et catégorique...

— Nous avons eu tort de ne pas le forcer de nous suivre.

— Avez-vous d'autres pièces que celle-ci ?

— J'ai le grenier au-dessus d'ici et l'étable à côté.

— Fouillez le grenier et l'étable ; mais, auparavant, ouvrez les bahuts et visitez le four.

Les soldats se répandirent dans la maison pour exécuter l'ordre du chef.

Du terrible asile où elle était blottie, la jeune paysanne ne perdait pas un détail de la conversation ; elle entendait le pas des soldats qui gravissaient l'échelle, et elle frémit plus vivement encore à ce bruit qu'elle ne l'avait fait quand les soldats s'étaient approchés du lit mortuaire qui la recélait, car elle pensait avec terreur que la cachette du Vendéen et de Bonneville était loin d'être aussi sûre que la sienne.

Aussi, lorsqu'elle entendit redescendre ceux qui avaient été chargés d'explorer le grenier, sans qu'aucun cri, aucun choc, aucune lutte eût indiqué la découverte des deux hommes, son cœur fut soulagé d'un poids énorme.

Le premier lieutenant attendait dans la chambre d'en bas, adossé à la huche.

Le second avait dirigé les recherches de huit ou dix soldats dans l'étable.

— Eh bien, demanda le premier lieutenant, n'avez-vous rien trouvé ?

— Non, répondit un caporal.

— Avez-vous au moins remué la paille, le foin et tout le tremblement ?

— Nous avons sondé partout avec nos baïonnettes ; s'il y avait eu un homme quelque part, il est impossible qu'il n'en eût pas senti la pointe.

— Soit ; visitons l'autre maison ; il faut bien qu'ils soient quelque part.

Les hommes sortirent de la chambre ; l'officier suivit.

Tandis que les soldats continuaient leur exploration, le lieutenant se tenait appuyé contre la muraille extérieure, et regardait, d'un air soupçonneux, un petit appentis qu'il se proposait de faire visiter à son tour.

En ce moment, un morceau de plâtre à peine gros comme la moitié du petit doigt tomba aux pieds du lieutenant.

L'officier releva vivement la tête, et il lui sembla avoir vu une main disparaître entre deux chevrons du toit.

— A moi ! s'écria-t-il d'une voix de tonnerre.

Tous les soldats accoururent.

— Vous êtes de jolis cadets ! et vous avez bien fait votre métier ! leur dit-il.

— Que se passe-t-il donc, lieutenant ? demandèrent les soldats.

— Il se passe que ces hommes sont là-haut, dans le grenier que vous prétendez avoir visité. Qu'on ne laisse pas un fétu de paille sans le retourner. Allons, alerte !

Les soldats rentrèrent chez la veuve.

Ils allèrent droit à la trappe et cherchèrent à la soulever ; mais, cette fois, elle résista : elle avait été assujettie en dedans.

— A la bonne heure ! voilà que la chose se dessine ! cria l'officier en mettant lui-même le pied sur le premier échelon. Allons, continua-t-il en élevant la voix, sortez de votre tanière, ou nous irons vous y chercher.

On entendit alors un colloque assez vif dans le grenier.

Il était évident que les assiégés n'étaient point d'accord sur la marche à suivre.

En effet, voici ce qui s'était passé.

Bonneville et son compagnon, au lieu de se cacher dans l'endroit où le foin était le plus épais, et qui devait tout d'abord attirer l'attention des soldats, s'étaient glissés sous une couche qui n'avait pas plus de deux pieds de hauteur et qui se trouvait tout près de la trappe.

Ce qu'ils avaient espéré était arrivé : les soldats leur marchèrent presque sur le dos, soulevèrent les tas de foin les plus élevés, remuèrent les bottes de paille à l'endroit où

elles avaient été amoncelées en plus grand nombre ; mais ils négligèrent de regarder tout ce qui, comparativement au reste du grenier, ne leur paraissait pas avoir plus d'épaisseur qu'un tapis.

Nous avons vu qu'ils s'étaient retirés sans avoir trouvé ceux qu'ils cherchaient.

De leur cachette, l'oreille collée au plancher, qui était mince, Bonneville et le Vendéen entendaient distinctement tout ce qui se disait à l'étage inférieur.

En entendant que l'officier donnait l'ordre de visiter sa maison, Joseph Picaut conçut une vive inquiétude ; il avait chez lui un dépôt de poudre dont la possession lui était fort désagréable en ce moment.

Malgré les représentations de son compagnon, il quitta son asile pour aller observer les soldats, qu'il commença de regarder à travers les interstices que les poutres laissaient entre le toit et la muraille.

C'est ainsi qu'il avait fait tomber un atome de maçonnerie sur l'officier ; c'est ainsi qu'il avait éveillé l'attention de celui-ci ; c'est ainsi que le lieutenant avait vu disparaître la main sur laquelle Joseph Picaut s'appuyait pour regarder dans la cour.

Lorsqu'il entendit retentir la voix de l'officier, lorsqu'il comprit que lui et son compagnon étaient découverts, Bonneville sauta sur la trappe et l'assujettit, tout en reprochant, amèrement au Vendéen l'imprudence qui les perdait.

C'étaient ces reproches dont on avait entendu le murmure de la chambre de la veuve.

Mais, enfin, puisqu'ils étaient reconnus, les reproches étaient inutiles ; il fallait prendre un parti.

— Vous avez dû les apercevoir, au moins ? demanda Bonneville à Joseph Picaut.

— Oui.

— Combien sont-ils ?

— Une trentaine, à ce qu'il m'a semblé.

— Alors, toute résistance serait une folie ; d'ailleurs, ils n'ont pas découvert Madame, et notre arrestation, en les entraînant loin d'ici, complétera l'œuvre de salut que votre brave belle-sœur a si bien commencée.

— De sorte que votre avis, à vous...? demanda Picaut.

— Est de nous rendre.

— Nous rendre ? s'écria le Vendéen. Jamais !

— Comment jamais ?

— Oui, je comprends que vous y pensiez, vous : vous êtes noble, vous êtes riche ; on vous mettra dans une bonne prison où vous aurez toutes vos aises ; mais, moi, on me renverra au bagne, où j'ai déjà passé quatorze ans ! Non, non, j'aime mieux un lit de terre que le lit du forçat, la fosse que le cabanon.

— Si une lutte ne compromettait que nous, répliqua Bonneville, je vous jure que je partagerais votre sort, et que, comme vous, ils ne m'auraient pas vivant ; mais c'est la mère de notre roi que nous avons à sauver, et ce n'est pas le moment de consulter ni nos goûts ni nos intérêts.

— Tuons-en le plus possible, au contraire ! ce sera autant d'ennemis de moins pour Henri V. Jamais je ne me rendrai, je vous le répète, continua le Vendéen en posant son pied sur la trappe, que Bonneville avait fait mine de rouvrir.

— Oh ! dit le comte en fronçant le sourcil, vous allez m'obéir et sans répliquer, n'est-ce pas?

Picaut éclata de rire.

Mais, au milieu de sa menaçante gaieté, un coup de poing de Bonneville l'envoya rouler au milieu du grenier.

Il tomba et laissa échapper son fusil.

Mais, en tombant, il s'était trouvé vis-à-vis d'une lucarne fermée par un volet plein.

Alors, une idée subite avait illuminé son esprit : c'était de laisser le jeune homme se rendre et de profiter de cette diversion pour fuir.

En effet, il parut se rendre à l'ordre de Bonneville ; mais, tandis que celui-ci dégageait la trappe, d'un coup de doigt, il fit sauter le crochet qui fermait la lucarne, ramassa son fusil, et, au moment où le comte, ayant ouvert la trappe, descendait les premiers échelons en criant : « Ne tirez pas ! nous nous rendons ! » le Vendéen se pencha, fit feu par l'ouverture sur le groupe de soldats, se retourna, s'élança d'un bond prodigieux de la lucarne dans le jardin, d'où, après avoir essuyé le feu de deux ou trois soldats placés en sentinelle, il s'enfuit vers la forêt.

Au coup parti du grenier, un soldat était tombé grièvement blessé ; mais, en même temps, dix fusils s'étaient abaissés sur Bonneville, et, avant que la maîtresse du logis, qui se précipitait pour lui faire un rempart de son corps, fût arrivée au niveau de la trappe, le malheureux jeune homme, frappé de sept à huit balles, roulait des échelons, et venait s'abattre aux pieds de la veuve en s'écriant :

— Vive Henri V !

A ce cri suprême de Bonneville, un autre cri de douleur et de désespoir répondit.

Le tumulte qui suivit l'explosion empêcha les soldats de remarquer que ce cri venait précisément du lit où Pascal Picaut reposait, et qu'il semblait sortir de la poitrine de ce cadavre, seul majestueusement calme et impassible au milieu de cette terrible scène.

Les soldats s'étaient élancés dans le grenier, afin de s'emparer du meurtrier, ignorant qu'il s'était échappé par la fenêtre.

Le lieutenant, au travers de la fumée, aperçut la veuve qui s'était agenouillée et qui pressait contre sa poitrine la tête de Bonneville, qu'elle avait soulevée.

— Est-il mort ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Marianne d'une voix étranglée par l'émotion.

— Mais, vous-même, vous êtes blessée !

Et, en effet, de larges gouttes de sang tombaient, vives et pressées, du front de la veuve Picaut sur la poitrine de Bonneville.

— Moi ? demanda-t-elle

— Oui ; votre sang coule.

— Qu'importe mon sang, répondit la veuve, quand il n'en reste plus une goutte dans le corps de celui pour lequel je n'ai pas su mourir comme j'avais juré de le faire !

En ce moment, un soldat parut à la trappe.

— Lieutenant, dit-il, l'autre s'est enfui par le grenier ; on a tiré dessus et on l'a manqué.

— C'est l'autre qu'il nous faut ! cria le lieutenant, prenant naturellement celui qui s'était sauvé pour Petit-Pierre; à moins qu'il ne retrouve un autre guide, nous aurons aisément celui-là. Allons sus ! à sa poursuite !

Puis, réfléchissant :

— Mais, auparavant, bonne femme, continua-t-il, dérangez-vous. Vous autres, fouillez le mort.

L'ordre fut exécuté ; mais on ne trouva rien dans les poches de Bonneville, par la raison qu'il avait les habits de Pascal Picaut, que la veuve lui avait donnés pour laisser sécher les siens.

— Et maintenant, reprit la femme Picaut, lorsque l'ordre du lieutenant fut accompli, est-il bien à moi ?

Et elle étendit la main vers le corps du jeune homme

— Oui ; faites-en ce que vous voudrez ; mais en même temps rendez grâce à Dieu qu'il vous ait permis de nous être utile hier au soir ; car, sans cela, je vous aurais envoyée à Nantes, où l'on vous aurait appris ce qu'il en coute pour donner asile aux rebelles.

En achevant ces mots, le lieutenant rassembla sa troupe et s'éloigna dans la direction que ses soldats avaient vu prendre au fuyard.

Aussitôt qu'ils se furent éloignés, la veuve courut au lit, et, soulevant le matelas, elle en tira la princesse évanouie.

Dix minutes après, le corps de Bonneville avait été déposé à côté de celui de Pascal Picaut, et les deux femmes, la prétendue régente et l'humble paysanne, agenouillées toutes deux au pied du lit, priaient ensemble pour ces deux premières victimes de l'insurrection de 1832.

XLII

OU JEAN OULLIER DIT CE QU'IL PENSE DU JEUNE BARON MICHEL

Pendant que les funèbres événements dont on vient de lire le récit se passaient dans la maison où Jean Oullier avait déposé le pauvre Bonneville et son compagnon, tout était rumeur, mouvement, joie et tumulte dans le château du marquis de Souday

Le vieux gentilhomme ne se sentait pas d'aise. Il était enfin arrivé ce moment tant attendu ! Il avait choisi pour son costume de guerre le moins fané des habits de chasse qu'il avait pu retrouver dans sa garde-robe ; et, ceint, comme chef de division, d'une écharpe blanche — que, depuis longtemps, lui avaient brodé ses filles en prévision de cette prise d'armes, — le cœur sanglant sur la poitrine, le chapelet à la boutonnière, c'est-à-dire dans la grande tenue des grands jours, il essayait le fil de son sabre sur tous les meubles qui se trouvaient à sa portée.

En outre, de temps en temps, il dérouillait sa voix de commandement en apprenant l'exercice à Michel, voire même au notaire qu'il voulait absolument adjoindre à celui-ci dans le nombre de ses recrues, mais qui, quelle que fût l'exagération de ses opinions légitimistes, ne croyait pas devoir les manifester d'une façon extra-légale.

Bertha, à l'exemple de son père, avait revêtu le costume qu'elle devait porter pendant cette expédition. Il se composait d'une petite redingote de velours vert, ouverte sur la poitrine et laissant apercevoir un jabot d'une éblouissante blancheur ; elle était ornée de passementeries et de brandebourgs de soie noire et serrée à la taille ; ce costume se complétait par de larges chausses de drap gris qui venaient retomber sur des bottes à la hussarde montant jusqu'au genou.

La jeune fille ne portait pas d'écharpe à la ceinture, l'écharpe, chez les Vendéens, étant le signe du commande-

ment, mais elle l'avait attachée à son bras gauche par un ruban rouge.

Ces vêtements faisaient ressortir la souplesse et l'élégance de la taille de Bertha, et son chapeau de feutre gris à plumes blanches se prêtait merveilleusement au caractère mâle de sa physionomie. Bertha était charmante ainsi.

Aussi, bien qu'en raison de ses habitudes masculines, Bertha fût peu coquette, elle n'avait pu s'empêcher, dans la situation d'esprit, ou plutôt de cœur, où elle était, de remarquer avec satisfaction la plus-value que ses avantages physiques tiraient de cet équipement, et, ayant cru remarquer qu'il avait produit sur Michel une profonde impression, elle était devenue aussi expansivement joyeuse que le marquis de Souday.

La vérité est que Michel, dont l'esprit avait, de son côté aussi, atteint un certain degré d'exaltation, n'avait pu voir sans une admiration qu'il ne s'était pas donné la peine de dissimuler, la haute mine et la tournure cavalière de Bertha sous ses nouveaux habits; mais cette admiration, hâtons-nous de le dire, venait surtout de ce qu'il songeait à toute la grâce qu'aurait sa bien aimée Mary lorsqu'elle aurait revêtu un semblable costume; — car il ne doutait point que les deux sœurs ne dussent faire la campagne ensemble et porter des vêtements pareils.

Aussi ses yeux avaient doucement interrogé Mary, comme pour lui demander si elle n'allait pas se faire belle à son tour; mais Mary était apparue, dès le matin de ce jour, tellement froide, tellement réservée avec Michel; depuis la scène de la tourelle, elle évitait si soigneusement de lui adresser la parole, que la timidité naturelle du jeune homme s'en était accrue, et qu'il n'osa rien risquer de plus que ce regard suppliant dont nous venons de dire le but.

Ce fut donc Bertha, et non Michel, qui engagea Mary à se hâter de mettre ses habits de cavalier. Mary ne répondit pas; sa tristesse, sa physionomie mélancolique tranchaient, depuis le matin, sur l'allégresse générale. Cependant, elle obéit à Bertha et monta dans sa chambre.

Les vêtements qu'elle devait endosser étaient tout préparés sur une chaise; elle les regarda avec un pâle sourire, mais n'étendit point la main pour les prendre; elle s'assit sur son petit lit de bois d'érable, et de grosses larmes perlèrent à ses cils et tombèrent le long de ses joues.

Mary, pieuse et naïve, avait été sincère et vraie dans le mouvement qui l'avait amenée à ce rôle de sacrifice et d'abnégation qu'elle s'était imposé par tendresse pour sa sœur; mais elle avait peut-être un peu trop présumé de ses forces en l'adoptant.

Dès le début de la lutte qu'elle allait avoir à subir contre elle-même, elle sentait, non pas faiblir sa résolution, — sa résolution était toujours la même, — mais diminuer sa confiance dans le résultat de ses efforts.

Depuis le matin, elle se disait sans cesse : « Tu ne dois pas, tu ne peux pas l'aimer, » et, depuis le matin, l'écho de son cœur lui disait : « Tu l'aimes ! »

A chaque pas qu'elle faisait en avant sous l'empire de ces sensations, Mary se détachait davantage de tout ce qui avait été jusqu'à ce jour son espérance et sa joie; le bruit, le mouvement, les distractions viriles qui avaient amusé son enfance et sa jeunesse lui devenaient insupportables; les préoccupations politiques elles-mêmes s'effaçaient devant la préoccupation qui dominait toutes les autres; tout ce qui eût pu distraire son cœur de la pensée qu'elle en voulait chasser fuyait ce cœur et s'envolait comme s'envole une nuée d'oiseaux chanteurs lorsque l'épervier s'abat tout à coup au milieu d'eux.

A chaque instant, elle s'apercevait davantage combien, dans le combat qu'elle aurait à soutenir contre elle-même, elle serait abandonnée, isolée, sans autre appui que celui de sa volonté, sans autre consolation que celle qui semblait devoir s'attacher à son dévouement, et elle pleurait, autant de douleur que de crainte, autant de regret que d'appréhension.

Par sa souffrance présente, elle mesurait sa souffrance à venir.

Il y avait une demi-heure, à peu près, qu'elle restait ainsi triste, pensive, absorbée en elle-même, roulant sans pouvoir se retenir dans les abîmes de sa propre douleur, lorsque du seuil de sa porte, qu'elle avait laissé entr'ouverte, elle entendit la voix de Jean Oullier, qui lui disait avec l'accent tout particulier qu'il tenait en réserve pour parler aux deux jeunes filles dont il s'était, nous l'avons vu, constitué, pour ainsi dire, le second père :

— Mais qu'avez-vous donc, chère mademoiselle Mary ?

Mary tressaillit comme si elle sortait d'un songe, et, avec un embarras profond, elle répondit au brave paysan en essayant de sourire :

— Moi ? Je n'ai rien, mon pauvre Jean, je te le jure.

Mais, pendant ce temps, Jean Oullier l'avait considérée avec attention.

Alors, s'approchant d'elle de quelques pas, secouant la tête et la regardant fixement :

— Pourquoi parler ainsi, petite Mary ? lui dit-il d'un ton de douce et respectueuse gronderie ? Vous doutez donc de mon amitié ?

— Moi ? moi ? s'écria Mary.

— Dame, il faut bien que vous en doutiez, puisque vous pensez pouvoir la tromper.

Mary lui tendit la main.

Jean Oullier prit cette main fine et délicate entre ses grosses mains, et, regardant la jeune fille avec tristesse :

— Ah ! douce petite Mary, dit-il comme si elle avait encore dix ans, il n'y a pas de pluie sans nuages, il n'y a pas de larmes sans chagrin ! Vous souvient-il de ce jour où, tout enfant, vous pleuriez, parce que Bertha avait jeté vos coquillages dans le puits ? Eh bien, le lendemain, Jean Oullier avait fait quinze lieues dans sa nuit, mais vos joujoux de mer étaient remplacés, mais vos beaux yeux bleus étaient secs et souriants.

— Oui, mon bon Jean Oullier, oui, je me le rappelle, dit Mary, qui, en ce moment surtout, avait besoin d'expansion.

— Eh bien, reprit Jean Oullier, j'ai vieilli ; mais ma tendresse pour vous n'a fait que grandir. Dites-moi donc votre pensée, Mary, et, s'il y a un remède, je le trouverai ; et, s'il n'y en a pas, mes vieux yeux racornis pleureront avec les vôtres.

Mary savait combien il lui serait difficile d'abuser la clairvoyante sollicitude du vieux serviteur ; elle hésita, elle rougit ; mais, sans se décider à dire la cause de ses larmes, elle essaya de les expliquer.

— Je pleure, mon pauvre Jean, répondit-elle, parce que je songe que cette guerre me coûtera peut-être la vie de tous ceux que j'aime.

Hélas ! depuis la veille au soir, la pauvre Mary avait appris à mentir.

Mais Jean Oullier ne se laissa point prendre à cette réponse, et, secouant doucement la tête :

— Non, petite Mary, dit-il, ce n'est point cela qui cause vos larmes. Quand des gens d'âge comme M. le marquis et moi, nous nous laissons prendre à l'illusion, et, dans le combat, ne voyons que la victoire, ce ne serait pas un jeune cœur comme le vôtre qui prévoirait les revers.

Mary ne se tint point pour battue.

— Et, cependant, Jean, dit-elle, je t'assure que c'est cela.

Et la jeune fille prit une de ces attitudes câlines dont elle avait, par une longue pratique, expérimenté la toute-puissance vis-à-vis du bonhomme.

— Non, non, ce n'est point cela, vous dis-je ! reprit Jean Oullier toujours grave et de plus en plus soucieux.

— Qu'est-ce donc, alors ? demanda Mary.

— Bon ! fit le vieux garde, vous voulez que ce soit moi qui vous éclaire sur la cause de vos larmes ? vous le voulez ?

— Oui, si tu le peux !

— Eh bien, vos larmes, c'est dur à dire, mais je pense, moi, que c'est tout simplement ce méchant petit M. Michel qui les cause.

Mary devint blanche comme les blancs rideaux qui encadraient sa figure ; tout son sang reflua vers son cœur.

— Que veux-tu dire, Jean ? balbutia-t-elle.

— Je veux dire que, tout aussi bien que moi, vous avez vu ce qui se passe, et que, pas plus que moi, vous n'en êtes satisfaite ; seulement, comme je suis un homme, moi, je rage, et, comme vous êtes une jeune fille, vous, vous pleurez.

Mary ne put réprimer un sanglot en sentant le doigt de Jean Oullier s'appesantir sur sa plaie.

— Ce n'est point étonnant, au reste, continua le vieux garde comme se parlant à lui-même ; toute *louve* que vous appellent ces canailles de patauds, vous n'êtes encore qu'une femme et une femme pétrie du meilleur et du plus doux levain qui soit jamais tombé dans le pétrin du bon Dieu.

— En vérité, je ne te comprends pas, Jean, je t'assure.

— Oh ! que si, vous me comprenez fort bien, au contraire, petite Mary. Oui, vous l'avez vu comme je l'ai vu, ce qui arrive. Et qui ne le verrait pas, mon Dieu ? Il faudrait être aveugle, car elle ne s'en cache guère.

— Mais de qui veux-tu donc parler, Jean ? Dis-le moi. Ne vois-tu pas que tu me fais mourir d'angoisse ?

— Et de qui parlerais-je donc si ce n'était de mademoiselle Bertha.

— De ma sœur ?

— Oui, de votre sœur, qui parade avec ce blanc-bec ; qui va le traîner à sa suite dans notre camp ; qui, en attendant, semble l'avoir cousu à sa jupe, de peur qu'il ne s'en éloigne, le montre comme une conquête à tout le monde, sans se soucier des commentaires que vont faire là-dessus les gens de la maison et les amis de M. le marquis, sans compter ce méchant notaire qui est là, qui regarde tout cela avec ses petits yeux et a déjà l'air de tailler sa plume pour griffonner le contrat de mariage.

— Mais, en supposant que cela soit, demanda Mary, dont la pâleur avait fait place à la rougeur la plus vive, et

dont le cœur battait à se rompre, en supposant que cela soit, quel mal y vois-tu donc ?

— Comment ! quel mal ? Mais tout à l'heure mon sang bouillonnait lorsque je voyais mademoiselle de Souday... Oh ! tenez, ne m'en parlez pas !

— Si, si, au contraire, parlons-en ! insista Mary. Que faisait Bertha tout à l'heure, mon bon Jean Oullier ?

Et, du regard, la jeune fille aspirait les paroles du vieux garde.

— Eh bien, mademoiselle Bertha de Souday attachait l'écharpe blanche au bras de M. Michel. Les couleurs que portait Charette au bras du fils de celui qui... ! Ah ! tenez, petite Mary, vous me feriez dire plus de choses que je n'en veux dire ! Bien lui en prend, à mademoiselle Bertha, que votre père soit de mauvaise humeur contre moi en ce moment !

— Mon père ! lui aurais-tu donc parlé... ?

Mary s'arrêta.

— Sans doute, dit Jean, qui prenait la question pour ce qu'elle semblait être, sans doute, je lui ai parlé.

— Quand cela ?

— Ce matin : d'abord, en lui remettant la lettre de Petit-Pierre ; ensuite, en lui donnant la liste des hommes de sa division qui marchent avec nous. Je sais bien que la liste n'est pas si nombreuse que l'on eût pu s'y attendre ; mais, enfin, qui fait ce qu'il peut, fait ce qu'il doit. Savez-vous ce qu'il m'a répondu quand je lui ai demandé si le jeune monsieur était décidément des nôtres ? le savez-vous ?

— Non, dit Mary.

— « Mort-Dieu ! a-t-il répondu, tu recrutes si mal, que je suis bien forcé de t'adjoindre des aides ! Oui, M. Michel sera des nôtres, et, si cela ne te satisfait pas, prends-t'en à mademoiselle Bertha... »

— Il t'a dit cela, mon pauvre Jean ?

— Oui . Aussi je vais lui parler, moi, à mademoiselle Bertha !

— Jean, mon ami, prends garde !

— De quoi prendre garde ?

— De faire de la peine à Bertha ! prends garde de la froisser ! Elle l'aime, vois-tu, dit Mary d'une voix à peine intelligible.

— Ah ! vous avouez donc qu'elle l'aime ? s'écria Jean Oullier.

— J'y suis bien forcée, dit Mary.

— Aimer une petite poupée qu'un souffle renverserait, continua Jean Oullier, elle, mademoiselle Bertha ! songer à échanger son nom, un des plus vieux noms du pays, un des noms qui sont notre gloire, à nous autres, comme ils sont la gloire de ceux qui les portent, contre le nom d'un traître et d'un lâche !

Mary sentit son cœur se serrer.

— Jean, dit-elle, mon ami, tu vas trop loin ! Jean, ne dis pas cela, je t'en conjure !

— Oh ! oui ; mais cela ne sera pas, poursuivit Jean sans écouter la jeune fille et en se promenant de long en large dans la chambre ; non, cela ne sera pas ! Si tout le monde est indifférent à votre honneur, c'est à moi d'y veiller, et, s'il le fallait, plutôt que de voir ternir ainsi la gloire de la maison que je sers, eh bien, je le...

Et Jean Oullier fit un geste de menace auquel il n'y avait point à se méprendre.

— Non, Jean, non, tu ne feras pas cela ! s'écria Mary avec un accent déchirant ; je te le demande à mains jointes.

Et elle tomba presque à genoux.

Le Vendéen recula, effrayé.

— Et vous aussi, petite Mary, s'écria-t-il, vous aussi, vous... ?

Mais la jeune fille ne lui donna pas le temps d'achever.

— Songe, Jean, songe, dit-elle, au chagrin que tu ferais à ma pauvre Bertha !

Jean Oullier la regardait avec stupéfaction, mal guéri des soupçons qu'il venait de concevoir, lorsqu'il entendit la voix de Bertha qui ordonnait à Michel de l'attendre dans le jardin et de ne pas s'éloigner.

Presque au même instant, la jeune fille ouvrit la porte.

— Eh bien, dit-elle à sa sœur, voilà comme tu es prête ?

Puis, regardant Mary avec plus d'attention, et s'apercevant du bouleversement de sa physionomie :

— Qu'as-tu donc ? continua-t-elle. On dirait que tu pleures ! Et toi-même, Jean Oullier, tu nous montres une figure fort maussade. Holà ! que se passe-t-il donc ici ?

— Ce qui se passe, mademoiselle Bertha, je vais vous le dire, répondit le Vendéen.

— Non, non, s'écria Mary, non, je t'en supplie, Jean ! tais-toi ! tais-toi !

— Oh ! mais vous m'effrayez, vous autres, avec tous vos préambules ! et l'air inquisitorial avec lequel Jean me regarde me fait tout l'effet de cacher l'accusation d'un gros crime. Allons, voyons, parle, mon Jean ; je me sens tout plein disposée à être indulgente et bonne aujourd'hui ; je suis si joyeuse de voir le plus ardent de mes rêves se réaliser, de partager avec vous le plus beau privilège des hommes, la guerre !

— Soyez franche, mademoiselle Bertha, demanda le Vendéen, est-ce bien cela qui vous rend si joyeuse ?

— Ah ! j'y suis ! répondit la jeune fille abordant franchement la question : M. le major général Oullier veut me gronder de ce que j'ai empiété sur ses fonctions.

Puis, se tournant vers sa sœur :

— Je gage, Mary, dit-elle, qu'il s'agit de mon pauvre Michel ?

— Justement, mademoiselle, dit Jean Oullier sans laisser à la jeune fille le temps de répondre à sa sœur.

— Eh bien, mais qu'as-tu à dire, Jean ? Mon père est tout heureux d'avoir un soldat de plus, et je ne vois pas là un péché qui mérite des sourcils aussi froncés que le sont les tiens !

— Que ce soit là l'idée de monsieur votre père, repartit le vieux garde, c'est possible ; mais nous en avons une autre, nous

— Et peut-on la connaître ?

— C'est qu'il faut que chacun reste dans son camp.

— Eh bien ?

— Eh bien ..

— Après ? Voyons, achève

— Eh bien, M. Michel n'est pas à sa place dans le nôtre.

— Pourquoi cela ? M. Michel n'est-il pas royaliste ? Il me semble, cependant, qu'il a, depuis deux jours, donné assez de preuves de son dévouement.

— Soit ; mais, que voulez-vous ! demoiselle Bertha, nous avons l'habitude, nous autres paysans, de dire : « Tel père, tel fils, » et par ainsi, nous ne pouvons pas croire au royalisme de M. Michel.

— Bon ! il vous forcera bien à le reconnaître.

— C'est possible ; mais, en attendant...

Le Vendéen fronça le sourcil.

— En attendant quoi ?... dit Bertha.

— Eh bien, je vous le dis, il sera pénible à de vieux soldats comme moi de marcher coude à coude avec un homme que nous n'estimons pas.

— Et qu'avez-vous donc à lui reprocher ? demanda Bertha d'un ton qui commençait à prendre une légère teinte d'amertume.

— Tout.

— Tout ne signifie rien, quand on ne détaille pas.

— Eh bien, son père, sa naissance...

— Son père ! sa naissance ! toujours la même sottise. Eh bien, sachez, maître Jean Oullier, dit Bertha fronçant le sourcil à son tour, que c'est en raison même de son père et de sa naissance que je m'intéresse, moi, à ce jeune homme.

— Comment cela ?

— Oui ; mon cœur est indigné des reproches injustes qui, chez nos voisins comme chez nous, ont accablé ce malheureux jeune homme ; je suis fatiguée de lui entendre reprocher une naissance qu'il n'a pas choisie, un père qu'il n'a pas connu, des fautes qu'il n'a pas commises, et qui peut-être même ne l'ont pas été par son père ; tout cela m'indigne, Jean ; tout cela me dégoûte ; tout cela, enfin, me fait penser que ce serait une action vraiment noble et vraiment généreuse de l'encourager, de l'aider à réparer s'il y a à réparer dans le passé, et à se montrer si courageux et si dévoué, qu'aucune calomnie n'ose plus s'attaquer à son nom.

— N'importe ! riposta Jean Oullier, il aura beaucoup à faire pour que jamais je le respecte, ce nom

— Il faudra cependant bien que vous le respectiez, maître Jean, dit Bertha d'une voix ferme, lorsque ce nom sera devenu le mien, comme je l'espère.

— Oh ! je vous l'entends dire, s'écria Jean Oullier, mais je ne crois pas encore que ce soit dans votre pensée.

— Demande à Mary, dit Bertha en se retournant vers sa sœur, qui, pâle et haletante, écoutait cette discussion comme si sa vie y eût été attachée ; demande à ma sœur, à qui j'ai ouvert mon âme et qui a pu juger de mes angoisses et de mes espérances. Tenez, Jean, tout masque, toute contrainte me répugne, à moi, et avec vous surtout, je suis heureuse d'avoir jeté le mien et de parler à cœur ouvert ; eh bien, je vous le dis hardiment comme je dis tout ce que je pense, Jean Oullier, je l'aime !

— Non, non, je vous en conjure, ne parlez point ainsi, demoiselle Bertha ! Je ne suis qu'un pauvre paysan ; mais, autrefois... il est vrai que c'est quand vous étiez petite, vous m'avez donné le droit de vous appeler mon enfant, et je vous ai aimées et je vous aime toutes deux comme jamais père n'a aimé ses propres filles : eh bien, le vieillard qui a veillé sur votre enfance, qui, toute petite, vous tenait sur ses genoux, qui, chaque soir, vous endormait en vous berçant, ce vieillard dont vous êtes toute la joie ici-bas, se

jette à vos genoux pour vous dire : N'aimez pas cet homme, demoiselle Bertha !

Et pourquoi ? demanda celle-ci, impatiente.

— Parce que, je vous le dis du fond de mon cœur, sur mon âme et sur ma conscience, parce qu'une alliance entre vous et lui est une chose mauvaise, monstrueuse, impossible !

— Ton attachement pour nous te fait tout exagérer, mon pauvre Jean. M. Michel m'aime, je crois ; je l'aime, j'en suis sûre, et, s'il accomplit courageusement la tâche de réhabilitation qu'il s'impose, je serai très heureuse de devenir sa femme.

— Eh bien, alors, dit Jean Oullier du ton du plus profond découragement, sur mes vieux jours il me faudra donc aller chercher d'autres maîtres et un autre gîte.

— Pourquoi cela ?

— Parce que Jean Oullier, si pauvre et si dénué qu'il soit ou qu'il sera, ne saurait jamais se décider à faire son logis du logis du fils d'un renégat ou d'un traître.

— Tais-toi, Jean Oullier, s'écria Bertha, tais-toi ! car, moi aussi, je pourrais briser ton cœur.

— Jean ! mon bon Jean ! murmura Mary.

— Non, non, dit le vieux garde, il faut que vous connaissiez toutes les belles actions qui ont signalé le nom que vous avez si grande hâte d'échanger contre le vôtre.

— N'ajoute pas un mot, Jean Oullier, reprit Bertha presque menaçante. Tiens, en ce moment, je puis te le dire, j'ai souvent tâté mon cœur pour savoir qui il préférait, de mon père ou de toi ; mais encore une injure... encore une injure contre Michel, et tu ne serais plus pour moi...

— Qu'un valet ? interrompit Jean Oullier. Oui ; mais un valet resté honnête et qui, toute sa vie, a fait son devoir de valet sans jamais trahir, ce valet a encore le droit de crier : Honte au fils de celui qui a vendu Charette, comme Judas a vendu le Christ, pour une somme d'argent !

— Eh ! que m'importe, à moi, ce qui s'est passé il y a trente-six ans, c'est-à-dire dix-huit ans avant ma naissance ? Je connais celui qui vit, non celui qui est mort ; le fils, non le père. Je l'aime, entends-tu, Jean ? comme tu m'as appris à aimer et à haïr. Si son père a fait cela, ce que je ne veux pas croire, eh bien, nous mettrons tant de gloire sur le nom de Michel, sur le nom du traître et du maudit, qu'il faudra bien que l'on s'incline, quand passera celui qui portera ce nom, et tu m'aideras, toi... oui, tu m'aideras, Jean ; car, je te le répète, je l'aime, et rien, rien que la mort ne saurait tarir la source de tendresse que j'ai pour lui dans mon cœur.

Mary laissa échapper un gémissement ; mais, si faible que fût la plainte, Jean Oullier l'entendit.

Il se retourna du côté de la jeune fille.

Puis comme écrasé entre la plainte de l'une et l'explosion de l'autre, il se laissa tomber sur une chaise et cacha son visage entre ses mains.

Le vieux Vendéen pleurait et voulait cacher ses larmes.

Bertha comprit tout ce qui se passait dans ce cœur si dévoué. Elle alla à lui, et s'agenouilla devant lui.

— Eh bien, dit-elle, tu as pu juger de ce qu'était ma tendresse pour le jeune homme, n'est-ce pas ? puisqu'elle a failli me faire oublier mon attachement si vrai et si profond pour toi !

Jean Oullier secoua tristement la tête.

— Je conçois ton antipathie, je comprends tes répugnances, continua Bertha, et j'étais préparée à leur expression ; mais patience, mon vieil ami, patience et résignation ! Dieu seul pourrait ôter de mon cœur ce qu'il y a mis, et il ne le voudra pas, car ce serait me tuer. Donne-nous le temps de te prouver que tes préjugés te rendent injuste, et que celui que j'ai choisi est bien digne de moi.

En ce moment, on entendit la voix du marquis.

Il appelait Jean Oullier avec un accent qui annonçait que quelque chose de nouveau et de grave venait d'arriver.

Jean Oullier se leva et fit un pas vers la porte.

— Eh bien, lui demanda Bertha en l'arrêtant, tu t'en vas sans me répondre ?

— M. le marquis m'appelle, mademoiselle, répondit le Vendéen d'un ton glacé.

— *Mademoiselle !* s'écria Bertha, *mademoiselle !* Ah ! tu ne te rends pas à mes prières ? Eh bien, retiens ceci, c'est que je défends, entends-tu ? je défends qu'aucune insulte soit faite à M. Michel, que je veux que sa vie te soit sacrée ; que, s'il lui arrive quelque chose par ton fait, je l'en vengerai, non pas sur toi, mais sur moi-même ; et tu sais, Jean Oullier, que j'ai l'habitude de faire ce que je dis.

Jean Oullier regarda Bertha, et lui prenant les bras :

— Cela vaudrait peut-être encore mieux, dit-il, que devenir la femme de cet homme.

Et, comme le marquis redoublait ses appels, Jean Oullier s'élança hors de la chambre, laissant Bertha étourdie de sa résistance, et Mary courbée sous la terreur que lui inspirait la violence de l'amour de Bertha.

XLIII

OU LE JEUNE BARON MICHEL DEVIENT L'AIDE DE CAMP DE BERTHA

Jean Oullier descendit en toute hâte, peut-être plus pressé de s'éloigner de la jeune fille que de se rendre aux ordres du marquis.

Il trouva ce dernier dans la cour, ayant près de lui un paysan couvert de sueur et de boue.

Ce paysan apportait la nouvelle que les soldats avaient envahi la maison de Pascal Picaut. Il les avait vus y entrer, mais il ne savait rien de plus.

Il était placé dans les genêts du chemin de la Sablonnière avec mission de courir au château si les soldats se dirigeaient vers la maison où étaient les deux fugitifs. Il avait rempli sa mission à la lettre.

Le marquis — auquel Oullier avait raconté qu'il avait laissé Petit-Pierre et le comte de Bonneville dans la maison de Pascal Picaut — le marquis était en proie à une vive agitation.

— Jean Oullier Jean Oullier, répétait-il du ton dont Auguste disait : « Varus ! Varus ! » Jean Oullier, pourquoi t'être fié à d'autres que toi-même ? Si un malheur est arrivé, ma pauvre maison aura donc été déshonorée, avant que sa ruine soit accomplie !

Jean Oullier ne répondait pas au marquis ; il baissait la tête et restait sombre et muet.

Ce silence et cette immobilité exaspérèrent le marquis.

— Allons, mon cheval, Jean Oullier ! s'écria-t-il ; et, si celui qu'hier encore, sans savoir qui il était, j'appelais *mon jeune ami*, est prisonnier des bleus, montrons, en mourant pour le délivrer, que nous n'étions pas indignes de sa confiance.

Mais Jean Oullier secoua la tête.

— Comment ! dit le marquis, tu ne veux pas me donner mon cheval ?

— Et il a raison, dit Bertha, qui venait d'arriver, et qui avait entendu l'ordre donné par le marquis, et le refus de Jean Oullier ; gardons-nous de rien compromettre par une précipitation irréfléchie.

Puis, s'adressant au messager :

— As-tu vu, lui demanda-t-elle, les soldats quitter la maison de Picaut et en emmener des prisonniers ?

— Non ; je les ai vus quasi assommer le gars Malherbe, que Jean Oullier avait mis en vedette au coin de la haute lande. Je les ai guettés jusqu'à ce que je les aie vus entrer dans le verger de Picaut, et je suis accouru pour vous prévenir, comme maître Jean m'en avait donné l'ordre.

— Maintenant, Jean Oullier, reprit Bertha, croyez-vous pouvoir répondre de la femme à laquelle vous les avez confiés ?

Jean Oullier se retourna vers Bertha, et, la regardant d'un œil de reproche :

— Hier, fit-il, j'aurais dit de Marianne Picaut : Je réponds d'elle comme de moi-même ; mais...

— Mais ? reprit Bertha.

— Mais, aujourd'hui, reprit le vieux garde avec un soupir, je doute de tout.

— Allons, allons, tout cela, c'est du temps de perdu. Mon cheval ! Qu'on m'amène mon cheval ! Et, dans dix minutes, je saurai à quoi m'en tenir.

Bertha arrêta le marquis.

— Ah ! fit celui-ci, est-ce comme cela que l'on obéit dans la maison ? Que pourrai-je donc attendre des autres, si, chez moi, on commence par ne pas exécuter mes ordres ?

— Vos ordres sont sacrés, mon père, dit Bertha, et pour vos filles surtout ; mais votre dévouement vous emporte. N'oublions pas que ceux qui causent nos inquiétudes sont, aux yeux de tous, de simples paysans. Or, le marquis de Souday s'enquérant lui-même à cheval de deux paysans dénonce l'importance qu'il attache à leurs personnes et les signale sur-le-champ à l'attention de nos ennemis.

— Mademoiselle Bertha a raison, dit Jean Oullier, et c'est moi qui vais m'y rendre.

— Pas plus vous que mon père.

— Pourquoi cela ?

— Parce que vous courez trop gros risque en allant de ce côté.

— J'y ai bien été ce matin, et j'ai bien couru ce gros risque pour voir avec quel plomb avait été tué mon pauvre Pataud. Je ferai bien la même course pour m'informer de M. de Bonneville et de Petit-Pierre.

— Et moi, reprit Bertha, je vous dis, Jean, qu'après tout ce qui est arrivé la nuit dernière, vous ne pouvez vous montrer là où il y a des soldats ; il nous faut, pour une

semblable mission, quelqu'un qui ne soit nullement compromis, qui puisse arriver au cœur de la place sans exciter aucun soupçon, se renseigner sur ce qui s'est passé et même, s'il est possible, sur ce qui se passera.

— Quel malheur que cet animal de Loriot se soit entêté à retourner à Machecoul ! dit le marquis de Souday. Je l'ai pourtant assez prié de rester. J'avais un pressentiment de tout cela en voulant l'attacher à ma division.

— Eh bien, mais ne vous reste-t-il pas M. Michel ? dit Jean Oullier avec ironie. Vous pouvez l'envoyer à la maison de Picaut, lui, là et partout où vous voudrez. Y eût-il dix mille hommes autour de cette maison, qu'on l'y laissera pénétrer, et nul n'aura doutance qu'il y vienne pour faire votre affaire.

— Eh ! mais voilà justement ce qu'il nous faut, dit Bertha acceptant le concours que Jean Oullier apportait au but secret de sa proposition, quelque mauvaise intention qu'y eût mise celui-ci, sans doute, n'est-ce pas, mon père ?

— Par la sambleu ! je le crois bien ! s'écria le marquis de Souday. Malgré ses apparences tant soit peu féminines, ce jeune homme nous sera décidément fort utile.

Aux premiers mots qui avaient été dits, au reste, Michel s'était approché et attendait respectueusement les ordres du marquis.

Lorsqu'il vit que celui-ci acceptait la proposition de Bertha son visage devint radieux.

Bertha rayonnait elle-même.

— Etes-vous prêt à faire ce que le salut de Petit-Pierre exige, monsieur Michel ? demanda la jeune fille au baron.

— Je suis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira, mademoiselle, afin de prouver à M. le marquis ma reconnaissance pour le bienveillant accueil que j'ai reçu de lui.

— Bien ! alors, prenez un cheval, — pas le mien, on le reconnaîtrait, — et ne faites qu'un temps de galop jusque-là. Entrez sans armes dans la maison, comme si la curiosité seule vous y amenait, et, s'il y a danger pour nos amis...

Le marquis chercha ; il n'avait l'initiative ni prompte ni facile.

— S'il y a danger pour nos amis, reprit Bertha, allumez un feu de bruyère sur la grand'lande ; pendant ce temps, Jean Oullier aura rassemblé ses hommes, et alors, réunis et bien armés, nous volerons au secours de ceux qui nous sont si chers.

— Bravo ! fit le marquis de Souday ; j'ai toujours dit, moi, que Bertha était la forte tête de la famille.

Bertha sourit d'orgueil en regardant Michel.

— Et toi, dit-elle à sa sœur, qui était descendue à son tour, et qui s'était approchée doucement, tandis qu'au contraire Michel s'éloignait pour aller prendre le cheval, et toi, ne vas-tu donc pas songer à t'habiller, enfin ?

— Non, répondit Mary.

— Comment ! non ?

— Je compte rester ainsi.

— Y penses-tu ?

— Sans doute, dit Mary avec un triste sourire : dans une armée, à côté des soldats qui combattent et qui meurent, il faut les sœurs de charité qui les soignent et qui les consolent ; je serai votre sœur de charité.

Bertha regarda Mary avec étonnement.

Peut-être allait-elle lui adresser quelque question à l'endroit du changement de résolution qui s'était fait dans l'esprit de la jeune fille, lorsque Michel, déjà monté sur le cheval qui lui était destiné, reparut, et, s'approchant de Bertha, arrêta la parole sur ses lèvres.

Alors, s'adressant à celle qui lui avait donné des ordres :

— Vous m'avez bien dit ce que je devais faire, mademoiselle, dans le cas où il serait arrivé quelque malheur dans la maison de Pascal Picaut ; mais vous ne m'avez pas dit ce que je devais faire si Petit-Pierre était sain et sauf.

— En ce cas, dit le marquis, revenir pour nous rassurer.

— Non pas, répondit Bertha, qui tenait à ménager le rôle le plus important possible à celui qu'elle aimait : ces allées et venues donneraient des soupçons aux troupes qui doivent rôder autour de la forêt. Vous resterez chez les Picaut ou aux environs, et, à la tombée de la nuit, vous irez nous attendre au chêne de Jailhay. Le connaissez-vous ?

— Je le crois bien ! dit Michel, c'est sur le chemin de Souday.

Michel connaissait tous les chênes du chemin de Souday.

— Bien ! reprit la jeune fille ; nous serons cachés près de là. Vous ferez le signal : trois fois le cri du chat-huant, une fois le cri de la chouette, et nous vous rejoindrons. Allez donc, cher monsieur Michel !

Michel salua le marquis de Souday et les deux jeunes filles ; puis, s'inclinant sur le cou de sa monture, il partit au galop.

C'était, au reste, un excellent cavalier, et Bertha fit remarquer qu'en tournant court à la porte cochère, il avait fait faire à son cheval un très habile changement de pied.

— C'est incroyable combien il est facile de faire d'un rustre un homme comme il faut ! dit le marquis en rentrant au château. Il est vrai qu'il faut que les femmes s'en mêlent. Ce jeune homme est vraiment fort bien.

— Oui, répondit Jean Oullier, des hommes comme il faut ! on en fait tant qu'on en veut ; ce sont les hommes de cœur qui ne se font pas facilement.

— Jean Oullier, répliqua Bertha, vous avez déjà oublié ma recommandation ; prenez garde !

— Vous vous trompez, mademoiselle, répondit Jean Oullier : c'est parce que je n'oublie rien, au contraire, que vous me voyez tant souffrir jusqu'à présent. J'avais pris pour un remords l'aversion que je porte à ce jeune homme ; mais, à partir d'aujourd'hui, je commence à craindre que ce ne soit un pressentiment.

— Un remords, vous, Jean Oullier ?

— Ah ! vous avez entendu ?

— Oui.

— Eh bien, je ne m'en dédis pas.

— Qu'avez-vous donc à vous reprocher envers lui ?

— Rien envers lui, dit Jean Oullier d'une voix sombre ; mais envers son père...

— Envers son père ? dit Bertha frissonnant malgré elle.

— Oui, dit Jean Oullier, un jour, pour lui, j'ai changé de nom ; je ne me suis plus appelé Jean Oullier.

— Et comment vous êtes-vous appelé ?

— Je me suis appelé le Châtiment.

— Pour son père ? répéta Bertha.

Puis, se rappelant tout ce qui s'était raconté dans le pays à propos de la mort du baron Michel :

— Pour son père, trouvé mort, à une partie de chasse ! Ah ! qu'avez-vous dit, malheureux !

— Que le fils pourrait bien venger le père en nous rendant deuil pour deuil.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que vous l'aimez follement.

— Après ?

— Et que je puis vous certifier une chose, moi...

— Laquelle ?

— C'est que, foi de Jean Oullier, il ne vous aime pas.

Bertha haussa les épaules avec dédain : mais elle n'en avait pas moins reçu le trait en plein cœur.

Elle éprouva presque un sentiment de haine pour le vieux Vendéen.

— Occupez-vous donc de rassembler vos hommes, mon pauvre Jean Oullier, lui dit-elle.

— Je vous obéis, mademoiselle, répondit le chouan.

Et il s'avança vers la porte.

Bertha rentra sans jeter un regard sur lui.

Mais, avant de quitter le château, Jean Oullier appela le paysan qui tantôt était venu apporter la nouvelle.

— Avant les soldats, lui demanda-t-il, avais-tu vu entrer quelqu'un dans la maison des Picaut ?

— Chez Joseph ou chez Pascal ?

— Chez Pascal.

— Oui, maître Jean Oullier.

— Et ce quelqu'un, qui était-ce ?

— Le maire de la Logerie.

— Et tu dis qu'il est entré chez la Pascal ?

— J'en suis sûr.

— Tu l'as vu ?

— Comme je vous vois.

— Et de quel côté s'est-il éloigné ?

— Par le sentier de Machecoul.

— Par où sont venus les soldats, un instant après, n'est-ce pas ?

— Justement ! Il ne s'est pas écoulé un quart d'heure entre le départ de l'un et la venue des autres.

— Bien ! fit Jean Oullier.

Puis, étendant son poing fermé dans la direction de la Logerie :

— Courtin ! Courtin ! dit-il, tu tentes Dieu. Mon chien hier tué par toi, cette trahison aujourd'hui !... C'est trop pour ma patience !

XLIV

LES LAPINS DE MAITRE JACQUES

Au sud de Machecoul, formant triangle autour du bourg de Légé, s'étendent trois forêts.

On les nomme les forêts de Touvois, des Grandes-Landes et de la Roche-Servière.

L'importance territoriale de ces forêts est médiocre, en les prenant chacune séparément ; mais, placées à trois kilomètres à peine les unes des autres, elles se relient entre elles par les haies, par les champs de genêts et d'ajoncs, plus nombreux de ce côté qu'en aucune autre partie de la Vendée, et forment ainsi une agglomération forestière très considérable.

Il en résulte que, par suite de ces dispositions topographiques, elles sont devenues de véritables foyers de révolte, où, dans les temps de guerre civile, l'insurrection se concentre, avant de s'élancer dans les pays circonvoisins.

Le bourg de Légé, outre qu'il était la patrie du fameux médecin Jolly, demeura presque constamment le quartier général de Charette, pendant la grande guerre ; c'est là, au milieu de la ceinture de bois qui entoure cette bourgade, qu'il venait se réfugier après une défaite, reformer ses bandes décimées et se préparer à de nouveaux combats.

En 1832, et bien que la route de Nantes aux Sables-d'Olonne, qui traverse Légé, en eût modifié la situation stratégique, ses environs accidentés et boisés n'en étaient pas moins restés un des centres les plus ardents du mouvement qui s'organisait.

Les trois forêts des environs cachaient, dans les impénétrables taillis de houx entrelacés de fougère qui poussent à l'ombre de leurs futaies, des bandes de réfractaires dont les rangs se grossissaient tous les jours et qui devaient servir de noyau aux divisions insurrectionnelles du pays de Retz et de la plaine.

Les fouilles que l'autorité avait fait faire, les battues qu'elle avait fait pratiquer dans ces bois n'avaient amené aucun résultat. La rumeur publique prétendait que les insoumis avaient su s'y pratiquer des demeures souterraines dans le genre de celles que les premiers chouans s'étaient creusées dans les forêts de Gralla et du fond desquelles ils avaient si souvent bravé toutes les recherches dirigées contre eux.

Cette fois, la rumeur publique ne se trompait pas.

Vers la fin de la journée où nous avons laissé Michel, sortant du château de Souday, s'élancer sur le cheval du marquis vers la maison de Picaut, celui qui se fût trouvé caché derrière un des hêtres centenaires qui entourent la clairière de Folleron, dans la forêt de Touvois, eût assisté à un curieux spectacle.

A l'heure où le soleil, en s'abaissant à l'horizon, fait place à une espèce de crépuscule, à l'heure où le taillis est déjà dans l'ombre qui semble monter de la terre, et où un dernier rayon teint de ses feux mourants la cime des grands arbres, il eût vu venir de loin un personnage qu'avec un peu de bonne volonté il eût pu prendre pour un être fantastique, et qui, tout en venant à petits pas, regardait avec précaution tout autour de lui ; — chose, qui au premier abord, semblait lui être d'autant plus facile, qu'il paraissait avoir deux têtes pour veiller doublement à sa sûreté.

Ce personnage vêtu de haillons sordides, d'une veste et de semblants de culotte dont le drap primitif avait complètement disparu sous les mille pièces de toutes couleurs par lesquelles on avait cherché à remédier à sa vétusté, paraissait, comme nous l'avons dit, appartenir à un de ces monstres bicéphales qui occupent une place distinguée dans les rares exceptions que la nature se plaît à créer dans ses heures de folle fantaisie.

Ces deux têtes étaient fort distinctes l'une de l'autre, et, quoique en apparence soudées au même tronc, étaient loin d'avoir un air de famille.

A côté d'une large face d'un rouge de brique, couturée par la petite vérole, presque entièrement couverte par une barbe inculte, apparaissait une seconde figure moins repoussante, pleine d'astuce et de malice dans sa laideur, tandis que la première n'exprimait que l'idiotisme pouvant monter parfois jusqu'à la férocité.

Au reste, ces deux physionomies si distinctes appartenaient à deux de nos anciennes connaissances que nous avons entrevues à la foire de Montaigu et que nous retrouvons ici, à Aubin Courte-Joie, le cabaretier de Montaigu, et — qu'on nous pardonne le nom peut-être un peu trop expressif, mais que nous ne nous croyons pas le droit de changer — à Trigaud *la Vermine*, le mendiant à la force herculéenne qui, on se le rappelle sans doute, a joué son rôle dans l'émeute de Montaigu en soulevant de terre le cheval du général, et en jetant celui-ci hors des étriers.

Par un calcul assez sage et dont nous avons déjà dit un mot, Aubin Courte-Joie avait recomplété son individu à l'aide de cette espèce de bête de somme, qu'il avait, par bonheur, rencontrée sur son chemin ; en échange des deux jambes qu'il avait laissées sur la route d'Ancenis, le cul-de-jatte avait retrouvé des membres d'acier qui ne reculaient devant aucune fatigue, qui ne s'épouvantaient devant aucune tâche, qui le servaient comme jamais ses membres personnels ne l'avaient servi, qui exécutaient, enfin, ses volontés avec une obéissance passive, et qui en étaient arrivés, après quelque temps de cette association, à deviner la pensée même d'Aubin Courte-Joie, pour peu qu'elle se traduisît par un simple mot, un simple signe et même une simple pression de la main sur l'épaule ou du genou sur les flancs.

Ce qui était surtout le plus étrange, c'est que le moins satisfait de la communauté, ce n'était pas Trigaud la Vermine ; tout au contraire : son épaisse intelligence comprenait qu'Aubin Courte-Joie dirigeait ses forces dans le sens qui avait toutes ses sympathies ; quelques mots de *blancs* et de *bleus* qui tombaient dans ses larges oreilles, toujours dressées, toujours ouvertes, lui prouvaient qu'il soutenait, en servant de locomotive à l'hôtelier, une cause dont le culte était le seul objet qui eût survécu à l'affaissement de son cerveau. Il en était glorieux ; sa confiance dans Aubin Courte-Joie était sans bornes ; il était fier d'être lié corps et âme à un esprit dont il reconnaissait la supériorité, et s'était attaché à celui que l'on pouvait appeler son maître avec l'abnégation qui caractérise tous les attachements où l'instinct domine.

Trigaud portait Aubin tantôt sur son dos, tantôt sur ses épaules, aussi affectueusement qu'une mère eût porté son enfant ; il lui prodiguait des soins, il avait pour lui des attentions qui semblaient démentir l'état d'idiotisme dans lequel était le pauvre diable, qui jamais ne regardait à ses propres pieds s'il n'allait pas les meurtrir à quelque caillou tranchant, mais qui, en marchant, écartait avec sollicitude les branches qui eussent pu froisser le corps ou fouetter le visage de son guide.

Lorsqu'ils furent arrivés au tiers à peu près de la clairière, Aubin Courte-Joie toucha du doigt l'épaule de Trigaud, et le géant s'arrêta court.

Alors, sans avoir besoin de parler, l'aubergiste indiqua du doigt une grosse pierre placée au pied d'un énorme hêtre, à l'angle de droite de la clairière.

Le géant se dirigea vers le hêtre, ramassa la pierre et attendit le commandement.

— Maintenant, dit Aubin Courte-Joie, frappe trois coups.

Trigaud fit ce qu'on lui disait de faire, en espaçant les coups de façon à ce que le premier et le second se suivissent rapidement et que le troisième ne retentît qu'après un certain intervalle.

A ce signal, qui avait résonné sourdement sur le tronc de l'arbre, une petite plaque de gazon et de mousse se souleva et une tête sortit de dessous terre.

— Ah ! c'est vous, maître Jacques, qui faites aujourd'hui le guet à la gueule du terrier ? demanda Aubin visiblement satisfait de trouver là une connaissance tout à fait intime.

— Dame ! mon gars Courte-Joie, c'est que c'est l'heure de l'affût, vois-tu, et je veux toujours m'être assuré par moi-même si les environs sont nets de chasseurs avant de laisser sortir mes lapins.

— Et vous faites bien, maître Jacques, vous faites bien, répliqua Courte-Joie, aujourd'hui surtout ; car il y a pas mal de fusils dans la plaine.

— Ah bien, conte-moi donc cela !

— Volontiers.

— Entres-tu ?

— Oh ! nenni, Jacques ! nous avons déjà bien assez chaud comme cela, mon garçon. — Pas vrai, Trigaud ?

Le géant poussa un grognement qui, avec beaucoup de bonne volonté, pouvait se traduire par une affirmation.

— Tiens, il parle donc maintenant ? dit maître Jacques. Autrefois, on disait qu'il était muet. Sais-tu que tu es fièrement chanceux, gars Trigaud, que notre Aubin t'ait pris comme cela en amitié ? A présent, te voilà presque un homme, sans compter que tu as la pâtée assurée ; ce que tous les chiens ne peuvent pas dire, même ceux du château de Souday.

Le mendiant ouvrit sa large bouche et commença un ricanement qu'il n'acheva pas, un geste d'Aubin ayant refoulé dans les cavités du larynx cet élan d'hilarité que les larges poumons du géant rendaient dangereux.

— Plus bas donc ! plus bas, Trigaud ! dit-il rudement.

Puis, à maître Jacques :

— Il se croit toujours sur la grand'place de Montaigu, le pauvre innocent.

— Eh bien, voyons alors, puisque vous ne voulez pas entrer, je vas faire sortir les gars. Vous avez raison, au reste, mon Courte-Joie, il fait rudement chaud là dedans ! il y en a plusieurs qui disent qu'ils sont cuits ; mais, vous savez, ces gaillards-là, ça se plaint toujours.

— Ce n'est pas comme Trigaud, répliqua Aubin en assénant par manière de caresse un grand coup de poing sur la tête de l'éléphant qui lui servait de monture : il ne se plaint jamais, lui.

Trigaud fit avec son gros rire un signe de la tête plein de reconnaissance pour les signes d'amitié dont l'honorait Courte-Joie.

Maître Jacques, que nous venons de présenter à nos lecteurs, mais avec lequel il nous reste à leur faire faire connaissance, était un homme de cinquante à cinquante-cinq ans qui avait tous les dehors d'un honnête métayer du pays de Retz.

Si ses cheveux étaient longs et flottants sur ses épaules, sa barbe, en revanche, était faite de près et rasée avec le plus grand soin ; il portait une veste de drap fort propre, d'une forme presque moderne si on la comparait à celles

qui sont encore de mise en Vendée; un gilet également de drap, à larges raies alternativement blanches et chamois; une culotte de toile bise et des guêtres de cotonnade bleue, étaient la seule partie de son costume qui se rapprochât de celui de ses compatriotes.

Une paire de pistolets dont les crosses reluisantes soulevaient cette veste étaient le seul ornement militaire qu'il portât en ce moment.

Avec sa physionomie placide et bonasse, maître Jacques était tout simplement le chef d'une des bandes les plus audacieuses du pays et le chouan le plus déterminé qu'il y eût à dix lieues à la ronde, où il jouissait d'une formidable réputation.

Maître Jacques n'avait jamais sérieusement posé les armes pendant les quinze années qu'avait, en réalité, duré le règne de Napoléon. Avec deux ou trois hommes, plus souvent encore seul et isolé, il avait tenu tête à des brigades entières détachées à sa poursuite; son courage et son bonheur avaient quelque chose de surnaturel qui avait fait naître, parmi la population superstitieuse du Bocage, cette idée qu'il était invulnérable et que les balles des bleus ne pouvaient rien contre lui. Aussi, après la révolution de juillet, dès les premiers jours d'août 1830, lorsque maître Jacques annonça qu'il allait se mettre en campagne, tous les réfractaires des environs étaient-ils venus se grouper autour de lui et n'avaient-ils point tardé à lui former une troupe respectable, avec laquelle il avait déjà commencé la seconde série de ses exploits de partisan.

Après avoir demandé quelques instants à Aubin Courte-Joie, maître Jacques, qui, pour converser avec le nouveau venu, avait sorti la tête d'abord, puis le buste au-dessus de la trappe, se pencha vers l'ouverture et fit entendre un petit sifflement bizarrement modulé.

A ce signal, on entendit sortir des entrailles de la terre un bourdonnement qui ressemblait assez à celui qui sort d'une ruche d'abeilles; puis, à quelques pas de là, entre deux buissons, une large claire voie recouverte, comme la petite trappe, de gazon, de mousse, de feuilles mortes dont l'aspect était parfaitement semblable à celui du terrain environnant, se leva verticalement, soutenue qu'elle était par quatre pieux à ses quatre angles.

En se levant, elle découvrit l'orifice d'une espèce de silo très-large et très-profond, et, de ce silo, une vingtaine d'hommes sortirent successivement.

Les costumes de ces hommes n'avaient rien de l'élégance pittoresque qui caractérise les brigands qu'on voit sortir des cavernes en carton de l'Opéra-Comique: il s'en fallait de beaucoup. Quelques-uns d'entre eux avaient des uniformes qui ressemblaient à s'y méprendre à celui de Trigaud la Vermine; d'autres, et c'étaient les plus élégants, portaient des vestes de drap; mais la plupart étaient vêtus de toile.

La même variété, au reste, se faisait remarquer dans l'armement. Trois ou quatre fusils de munition, une demi-douzaine de fusils de chasse, autant de pistolets formaient la série des armes à feu; mais celle de l'arme blanche était bien loin d'être aussi respectable; car elle ne consistait guère que dans le sabre qui appartenait à maître Jacques, dans deux piques datant de la première guerre, et dans huit ou dix fourches soigneusement aiguisées par leurs propriétaires.

Lorsque tous ces braves eurent émergé dans la clairière, maître Jacques se dirigea vers le tronc d'un arbre abattu sur lequel il s'assit, et Trigaud déposa Aubin Courte-Joie à côté de lui, puis s'éloigna à quelques pas, de façon à rester cependant à portée du geste de son associé.

— Oui, mon Courte-Joie, dit maître Jacques, les loups sont en chasse; mais ça me fait plaisir tout de même de voir que tu t'es dérangé pour m'avertir.

Puis, tout à coup:

— Ah çà! mais, au fait, demanda-t-il, comment es-tu là? Tu as été pincé en même temps que Jean Oullier. Jean Oullier s'est sauvé en passant le gué de Pont-Farcy: qu'il se soit sauvé, lui, il n'y a rien là qui m'étonne; mais toi, mon pauvre sans pattes, comment t'y es-tu donc pris?

— Et les pattes de Trigaud, répondit en riant Aubin Courte-Joie, pourquoi les comptez-vous? J'ai un peu piqué le gendarme qui me tenait; il paraît que ça lui a fait mal, puisqu'il m'a lâché, et la poigne de mon compère Trigaud a fait le reste. Mais qui vous a donc raconté cela, maître Jacques?

Maître Jacques haussa les épaules d'un air insouciant.

Puis, sans répondre à la question, qui lui paraissait sans doute oiseuse:

— Ah! ça! dit-il, est-ce que tu viendrais m'avertir, par hasard, que le jour est changé?

— Non, cela tient toujours pour le 24.

— Tant mieux! répliqua maître Jacques; car, en vérité, ils me font perdre patience avec leurs remises et leurs lésineries. Est-ce qu'il faut tant de façons, bon Jésus! pour prendre son fusil, dire au revoir à sa femme et sortir de chez soi?

— Patience! vous n'avez plus longtemps à attendre, maître Jacques.

— Quatre jours! fit celui-ci avec impatience.

— Eh bien?

— Eh bien, je trouve que c'est trop de trois. Je n'ai pas, moi, la chance de Jean Oullier, qui, la nuit dernière, a pu les abîmer un peu, au saut de Baugé.

— Oui, le gars me l'a dit.

— Malheureusement, répliqua maître Jacques, ils ont cruellement pris leur revanche.

— Comment cela?

— Tu ne sais donc pas?

— Non; je viens de Montaigu en droite ligne.

— En effet, tu ne peux rien savoir.

— Eh bien, qu'est-il arrivé?

— Qu'ils ont tué, dans la maison de Pascal Picaut, un brave jeune homme que j'estimais, moi qui n'estime guère ses pareils.

— Lequel?

— Le comte de Bonneville.

— Bon! et quand cela?

— Dame, aujourd'hui même, vers les deux heures de l'après-midi.

— Comment diable, de votre terrier, avez-vous pu savoir cela, mon Jacques?

— Est-ce que je ne sais pas tout ce qui peut m'être utile, moi?

— Alors, je ne sais pas si c'est la peine de vous dire ce qui m'amène.

— Pourquoi donc?

— Parce que vous le savez probablement déjà.

— Ça se pourrait bien.

— Je voudrais en être sûr.

— Bon!

— Par ma foi, oui, cela m'épargnerait une commission désagréable, et dont je ne me suis chargé qu'en rechignant.

— Ah! tu viens de la part de *ces messieurs*, alors.

Et maître Jacques prononça les deux mots que nous avons soulignés d'un ton qui flottait entre le mépris et la menace.

— Oui, d'abord, répondit Aubin Courte-Joie; et puis, ensuite, Jean Oullier, que j'ai rencontré, m'a donné aussi un message pour vous.

— Jean Oullier? Ah! venant de la part de celui-là, tu es le bienvenu! C'est un gars que j'aime, Jean Oullier; il a fait dans sa vie une chose qui lui a donné en moi un ami.

— Laquelle?

— C'est son secret, ça n'est pas le mien. Mais voyons d'abord ce que me veulent les gens des grandes maisons.

— C'est ton chef de division qui m'envoie à toi.

— Le marquis de Souday?

— Justement.

— Eh bien, que me veut-il?

— Il se plaint que tu attires, par tes sorties trop fréquentes, l'attention des soldats du gouvernement; que, par tes exactions, tu irrites les populations des villes, et que tu paralyses ainsi d'avance le mouvement commun, en le rendant plus difficile.

— Bon! pourquoi ne l'ont-ils pas fait plus tôt, leur mouvement? Il y a, Dieu merci, assez de temps que nous l'attendons; moi, pour mon compte, je l'attends depuis le 30 juillet.

— Et puis...

— Comment! ce n'est pas tout?

— Non, il t'ordonne...

— Il m'ordonne?

— Attends donc! tu obéiras ou tu n'obéiras pas; mais il t'ordonne...

— Écoute bien ceci, Courte-Joie, quelque chose qu'il m'ordonne, je fais d'avance un serment.

— Lequel?

— C'est de lui désobéir. Maintenant, parle; je t'écoute!

— Eh bien, il t'ordonne de te tenir tranquille dans ton cantonnement jusqu'au 24, et surtout de n'arrêter ni diligence, ni voyageur, sur la route, comme tu l'as fait ces jours passés.

— Eh bien, je jure, moi, répondit maître Jacques, que le premier qui, ce soir, ira de Légé à Saint-Étienne ou de Saint-Étienne à Légé me passera par les mains! Quant à toi, tu resteras ici, gars Courte-Joie, et, pour réponse, tu iras lui raconter demain ce que tu auras vu.

— Ah! fit Aubin, non.

— Quoi, non?

— Vous ne ferez pas cela, maître Jacques.

— Si pardieu! je le ferai.

— Jacques! Jacques! insista le cabaretier, tu comprendras que c'est compromettre gravement notre cause.

— C'est possible; mais je lui prouverai, à ce vieux reître que je n'ai pas nommé, que j'entends que moi et mes hommes restions parfaitement en dehors de sa division, et

que jamais ici ses ordres ne seront exécutés. Et, maintenant que tu en as fini avec *les ordres* du marquis de Souday, passe à la commission de Jean Oullier.

— Soit ! Comme j'arrivais à la hauteur du pont Servières, je l'ai rencontré ; il m'a demandé où j'allais, et, quand il a su que c'était ici : « Parbleu ! a-t-il dit, cela ferait joliment notre affaire ! Demande donc au maître Jacques s'il voudrait déménager pour quelques jours et laisser son terrier à la disposition de quelqu'un. »

— Ah ! ah ! Et te l'a-t-il nommé, ce quelqu'un, mon Courte-Joie ?

— Non.

— N'importe ! quel qu'il soit, s'il vient au nom de Jean Oullier, il sera le bienvenu ; car je suis sûr que Jean ne me dérangerait pas si cela n'en valait pas la peine. Ce n'est pas comme ce tas de fainéants de messieurs qui font le bruit et qui nous laissent faire la besogne.

— Il y en a de bons, il y en a de mauvais, dit philosophiquement Aubin.

— Et quand viendra celui qu'il veut cacher ? demanda maître Jacques.

— Cette nuit.

— A quoi le reconnaîtrai-je ?

— Jean Oullier l'amènera lui-même.

— Bon ! Et c'est tout ce qu'il demande ?

— Non pas ; il désire, en outre, que vous éloigniez soigneusement, cette nuit, de la forêt, toute personne suspecte, et que vous fassiez visiter tous les environs, et principalement le sentier de Grand-Lieu.

— Tu vois ! le divisionnaire m'*ordonne* de n'arrêter personne, et Jean Oullier me demande que le chemin soit libre de culottes rouges et de patauds ; voilà une raison de plus pour que je tienne la parole que je te donnais tout à l'heure. Et comment Jean Oullier saura-t-il que je l'attends ?

— S'il peut venir, s'il n'y a pas de troupes en Touvois, je dois l'en avertir.

— Comment ?

— Par une branche de houx chargée de quinze feuilles qui se trouvera à moitié chemin de Machecoul, au carrefour de la Benaste, la pointe tournée du côté de Touvois, sur le milieu de la route.

— T'a-t-on donné un mot de reconnaissance ? Jean Oullier ne doit certainement pas avoir oublié cela.

— Oui ; on dira : *Vaincre*, et on répondra : *Vendée*.

— Bien ! dit maître Jacques en se levant et en se dirigeant vers le centre de la clairière.

Arrivé là, il appela quatre de ses hommes, leur dit quelques mots tout bas, et les quatre hommes, sans répondre, s'éloignèrent dans quatre directions différentes.

Au bout de quelques instants, pendant lesquels maître Jacques avait fait monter une cruche qui paraissait contenir de l'eau-de-vie, et en avait offert à son compagnon, on vit reparaître quatre individus des quatre côtés par où les premiers s'étaient éloignés.

C'étaient les sentinelles qui venaient d'être relevées par leurs camarades.

— Y a-t-il du nouveau ? leur demanda maître Jacques.

— Non, répondirent trois de ces hommes.

— Bien ! Et toi, tu ne dis rien ? demanda-t-il au quatrième. C'est pourtant toi qui avais le bon poste.

— La diligence de Nantes était escortée de quatre gendarmes.

— Ah ! ah ! tu as le flair bon, toi ! tu sens les espèces... Et quand on pense qu'il y a des gens qui voudraient nous brouiller avec elles ! Mais soyez tranquilles, les amis, on est là !...

— Eh bien ? demanda Courte-Joie.

— Eh bien, pas une culotte rouge dans les environs. Dis à Jean Oullier qu'il peut amener son monde.

— Bon ! fit Courte-Joie, qui, pendant l'interrogatoire des vedettes, avait préparé une branche de houx dans la forme convenue avec Jean Oullier ; bon, je vais envoyer Trigaud.

Puis, se retournant du côté du géant :

— Arrive ici, la Vermine ! dit-il.

Maître Jacques l'arrêta.

— Ah çà ! mais es-tu fou de te séparer de tes jambes ? lui dit-il. Et si tu allais avoir besoin de lui ! Allons donc ! est-ce que nous n'avons pas ici une quarantaine d'hommes qui ne demandent qu'à se détirer ? Attends, et tu vas voir ! — Hé ! Joseph Picaut ! cria maître Jacques.

A cet appel, notre vieille connaissance, qui dormait sur l'herbe d'un sommeil dont il semblait avoir grand besoin, se dressa sur son séant.

— Joseph Picaut ! répéta maître Jacques avec impatience.

Celui-ci se décida, se leva en grommelant, et arriva devant maître Jacques.

— Voilà une branche de houx, dit le chef des lapins ; tu n'en détacheras pas une feuille, et tu iras tout de suite la porter sur le chemin de Machecoul, au carrefour de la Benaste, en face du calvaire, la pointe tournée du côté de Touvois.

Et maître Jacques se signa en prononçant le mot *calvaire*.

— Mais... fit Picaut en rechignant.

— Comment ! mais ?

— C'est que quatre heures d'une course comme je viens d'en faire une ont brisé mes jambes.

— Joseph Picaut, répliqua maître Jacques, dont la voix devint stridente et cuivrée comme le son d'une trompette, tu as quitté ta paroisse pour t'enrôler dans ma bande ; tu es venu, je ne t'ai point cherché. Maintenant, rappelle-toi bien une chose : c'est qu'à la première observation, je frappe, et qu'au premier murmure, je tue.

En disant ces mots, maître Jacques avait pris sous sa veste un de ses pistolets, l'avait empoigné par le canon et avait asséné un vigoureux coup de pommeau sur la tête du paysan.

La commotion fut si violente, que Joseph Picaut, tout étourdi, tomba sur un genou. Selon toute probabilité, sans son chapeau, dont le feutre était fort épais, il eût eu le crâne fendu.

— Et maintenant, va ! dit maître Jacques en regardant avec le plus grand calme si la secousse n'avait pas fait tomber la poudre du bassinet.

Joseph Picaut, sans répondre une parole, s'était relevé, avait secoué la tête et s'était éloigné.

Courte-Joie le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu.

— Vous avez donc ça dans votre bande ? demanda-t-il à maître Jacques.

— Oui ; ne m'en parle pas.

— Depuis longtemps ?

— Depuis quelques heures.

— Mauvaise acquisition que vous avez faite là.

— Je ne dis pas cela tout à fait ; le gars est brave comme était feu son père, que j'ai connu ; seulement, il a besoin de prendre un peu les allures de mes lapins et de se faire au terrier. Ça viendra ! ça viendra !

— Oh ! je n'en doute pas. Vous avez un fier talent pour les éduquer.

— Dame, ce n'est pas d'hier que je m'en mêle. Mais, continua maître Jacques, c'est l'heure de ma ronde, il faut que je te quitte, mon pauvre Courte-Joie. Ainsi donc, c'est bien convenu, les amis de Jean Oullier sont chez eux ici ; quant au divisionnaire, il aura ma réponse ce soir. C'est bien tout ce que le gars Oullier t'a dit ?

— Oui.

— Fouille dans ta mémoire.

— C'est tout.

— N'en parlons plus, alors. Si le terrier lui convient, on le lui cédera, à lui et à ses gens. Je ne suis pas embarrassé de mes gars : ces lapins-là, c'est comme les souris, ça a plus d'un trou. A tout à l'heure donc, gars Aubin, et, en m'attendant, mange la soupe. Tiens, je les vois là-bas qui s'apprêtent à fricoter.

Maître Jacques descendit dans ce qu'il appelait son terrier ; puis il en remonta l'instant d'après, armé d'une carabine dont il visita l'amorce avec le plus grand soin.

Puis il disparut entre les arbres.

Cependant la clairière s'était animée et présentait en ce moment un coup d'œil des plus pittoresques.

Un grand feu avait été allumé dans le silo, et sa réverbération, passant à travers la trappe, éclairait les buissons des lueurs les plus fantastiques et les plus bizarres.

A ce feu cuisait le souper des réfractaires disséminés dans la clairière : les uns agenouillés disant leur chapelet ; les autres assis et chantant à demi-voix ces chansons nationales dont les mélodies plaintives et traînantes allaient parfaitement au caractère du paysage. Deux Bretons couchés sur le ventre à côté même de l'orifice du silo, et éclairés par sa réverbération, se disputaient, au moyen de deux osselets dont chaque face était teinte d'une couleur différente, la possession de quelques pièces de monnaie, tandis qu'un gars, qu'à son teint pâle et jauni par la fièvre on reconnaissait pour un habitant du marais, s'évertuait sans un grand succès, à enlever l'épais enduit de rouille qui couvrait le canon et la batterie d'une vieille carabine.

Aubin, habitué à ces sortes de scènes, n'y prenait point garde. Trigaud lui avait fabriqué une espèce de lit avec des feuilles ; Aubin s'était assis sur ce matelas improvisé, et il y fumait sa pipe aussi tranquillement que s'il eût été dans son cabaret de Montaigu.

Tout à coup, il lui sembla entendre dans l'éloignement un cri d'alarme, le cri du chat-huant, mais modulé d'une façon sinistre et prolongée qui indiquait un danger.

Courte-Joie siffla doucement pour avertir les réfractaires de faire silence ; puis, presque au même instant, un coup de feu retentit à un millier de pas environ.

En un clin d'œil, les seaux d'eau, tenus tout exprès en réserve pour cet usage, avaient été jetés sur le feu ; la claie avait été abaissée, la trappe s'était refermée, et les lapins de maître Jacques, y compris Aubin Courte-Joie, que

son compère avait repris sur ses épaules, s'étaient éparpillés dans toutes les directions, attendant pour agir le signal de leur chef.

XLV

DU DANGER QU'IL PEUT Y AVOIR A SE TROUVER DANS LES BOIS EN MAUVAISE COMPAGNIE

Il était près de sept heures du soir, lorsque Petit-Pierre, accompagné du baron Michel, devenu son guide en remplacement du pauvre Bonneville, quitta la chaumière où il avait couru de si grands dangers.

Ce ne fut point, on le comprend bien, sans une vive et profonde émotion que Petit-Pierre franchit le seuil de cette chambre où il laissait froid et inanimé le valeureux jeune homme qu'il connaissait depuis quelques jours à peine et qu'il aimait déjà comme on aime ses vieux amis.

Ce cœur vaillant éprouva une espèce de défaillance en songeant qu'il allait retourner seul aux périls que, depuis quatre ou cinq jours, le pauvre Bonneville partageait avec lui : la cause royale n'avait perdu qu'un soldat, et cependant Petit-Pierre croyait avoir perdu une armée !

C'était le premier grain des sanglantes semailles qui allaient encore une fois tomber dans la terre de la Vendée, et Petit-Pierre se demandait avec angoisse si, cette fois au moins, elles produiraient autre chose que le deuil et les regrets.

Petit-Pierre ne fit point à Marianne l'injure de lui recommander le corps de son compagnon ; quelque étranges que lui eussent semblé les idées de cette femme, il avait su apprécier l'élévation de ses sentiments et avait reconnu tout ce qu'il y avait de vraiment bon et de profondément religieux sous cette rude écorce.

Lorsque Michel eut amené son cheval devant la porte, il rappela à Petit-Pierre que les moments étaient précieux et que leurs amis les attendaient ; alors celui-ci se retourna vers la veuve de Pascal Picaut, et, lui tendant la main :

— Comment vous remercierai-je de ce que vous avez fait pour moi ? lui dit-il.

— Je n'ai rien fait pour vous, répondit Marianne ; j'ai payé une dette, acquitté un serment, voilà tout.

— Alors, demanda Petit-Pierre les larmes aux yeux, vous ne voulez pas même de ma reconnaissance ?

— Si vous tenez absolument à me devoir quelque chose, reprit la veuve, lorsque vous prierez pour ceux qui seront morts pour vous, ajoutez à vos prières quelques mots pour ceux qui seront morts à cause de vous.

— Vous me croyez donc quelque crédit auprès de Dieu ? dit Petit-Pierre sans pouvoir s'empêcher de sourire à travers ses larmes.

— Oui, parce que je vous crois destinée à souffrir.

— Acceptez au moins ceci, reprit Petit-Pierre en détachant de son cou une médaille suspendue à un mince cordonnet de soie noire ; ce n'est que de l'argent, mais le saint-père l'a bénit devant moi, et m'a dit, en me le remettant, que Dieu exaucerait les vœux que l'on formerait sur cette médaille, pourvu qu'ils fussent justes et pieux.

Marianne commença par prendre la médaille ; puis :

— Merci, dit-elle. Sur cette médaille, je vais prier Dieu afin qu'il écarte la guerre civile de notre pays, et qu'il nous conserve la grandeur et la liberté.

— Bien ! répliqua Petit-Pierre ; la dernière partie de votre vœu rentrera tout à fait dans les miens.

Et, sur ces mots, aidé par Michel, il enfourcha le cheval, que celui-ci prit par la bride.

Puis, après un dernier signe d'adieu à la veuve, tous deux disparurent derrière la haie.

Pendant quelque temps, Petit-Pierre, la tête penchée sur sa poitrine, se laissant aller au mouvement de sa monture, parut plongé dans de profondes et mélancoliques réflexions.

Enfin, il fit un effort sur lui-même, et, secouant la douleur qui l'oppressait, il se tourna du côté de Michel, qui marchait à côté de lui.

— Monsieur, lui dit-il, je sais déjà de vous deux choses qui vous assurent toute ma confiance : la première, c'est que c'est à vous que nous dûmes, hier au soir, l'avis que les soldats marchaient sur le château de Souday ; la seconde, c'est que, aujourd'hui, vous venez, au nom du marquis et de ses aimables filles ; mais il me reste à en apprendre une troisième : c'est qui vous êtes. Mes amis sont assez rares dans la circonstance où je suis pour que je désire savoir leur nom et que je puisse promettre de ne pas l'oublier.

— Je m'appelle le baron Michel de la Logerie, répondit le jeune homme.

— De la Logerie ? Attendez donc, monsieur ? mais il me semble que ce n'est pas la première fois que j'entends prononcer ce nom.

— Effectivement, madame, dit le jeune homme, notre pauvre Bonneville conduisait Votre Altesse chez ma mère...

— Eh bien, que dites-vous donc là ? *Votre Altesse !* A qui parlez-vous ? Je ne vois pas d'altesse ici ; je ne vois qu'un pauvre paysan nommé Petit-Pierre.

— C'est vrai ; mais Madame m'excusera...

— Encore !

— Eh bien, mon pauvre Bonneville vous conduisait chez ma mère, lorsque j'eus l'honneur de vous rencontrer et de vous mener au château de Souday.

— De sorte que c'est déjà une triple reconnaissance que je vous dois. Oh ! cela ne m'effraye pas, et, si grands que soient les services rendus, j'espère bien qu'un jour viendra où je pourrai les acquitter tous.

Michel balbutia quelques mots qui n'arrivèrent point à l'oreille de son interlocuteur ; mais les paroles de ce dernier ne parurent pas moins avoir produit sur lui une certaine impression ; car, à partir de ce moment, tout en se conformant, autant que possible, à l'injonction qui lui avait été faite, il redoubla encore de soins et d'égards pour celui qu'il avait à conduire.

— Mais il me semble, reprit Petit-Pierre après un moment de réflexion, que, d'après ce que m'avait dit M. de Bonneville, l'opinion royaliste n'était pas précisément celle de votre famille.

— Effectivement, mad... mon...

— Appelez-moi Petit-Pierre, ou ne m'appelez pas du tout : c'est le seul moyen que vous ne soyez jamais embarrassé. Ainsi, c'est donc à une conversion que je dois l'honneur de vous avoir pour chevalier ?

— Conversion facile ! A mon âge, les opinions ne sont pas encore des convictions, ce sont de simples sentiments.

— Vous êtes fort jeune, dit Petit-Pierre en regardant son guide.

— Je vais entrer dans ma vingt et unième année.

Petit-Pierre poussa un soupir.

— C'est le bel âge, dit-il, pour aimer et pour combattre.

Le jeune baron poussa un gros soupir, et Petit-Pierre, qui l'entendit, sourit imperceptiblement.

— Eh ! eh ! reprit ce dernier, voilà un soupir qui m'en dit bien long sur la cause de la conversion politique dont nous parlions tout à l'heure : Je gagerais qu'il y a quelque part deux beaux yeux qui n'y sont point étrangers, et que, si les soldats de Louis-Philippe vous fouillaient pour le quart d'heure, ils trouveraient sur vous, selon toute apparence, une écharpe qui vous est encore plus chère par les mains qui l'ont brodée que par les principes dont sa couleur est l'emblème.

— Je puis vous assurer, madame, balbutia Michel, que ce n'est point là la cause de ma détermination.

— Allons, allons, il ne faut pas vous en défendre ; ceci est de la vraie chevalerie, monsieur Michel. N'oublions pas, soit que nous descendions d'eux, soit que nous voulions leur ressembler, que les preux mettaient les dames presque au niveau de Dieu et au niveau des rois, en les confondant tous les trois dans la même devise. N'allez-vous pas être honteux d'aimer, à présent ? Mais c'est là votre meilleur titre à ma sympathie. Ventre-saint-gris, comme eût dit Henri IV, avec une armée de vingt mille amoureux, je voudrais conquérir non seulement la France, mais le monde ! Voyons maintenant le nom de votre belle, monsieur le baron de la Logerie.

— Oh ! fit Michel d'un air profondément scandalisé.

— Ah ! vous êtes discret, jeune homme ! Je vous en fais mon compliment ; c'est une qualité d'autant plus précieuse qu'elle devient de jour en jour plus rare ; mais, bah ! à un camarade de voyage, en lui recommandant de garder le secret le plus absolu, cela se dit, croyez-moi, baron. Voyons, voulez-vous que je vous aide ? Gageons qu'en ce moment nous marchons vers la dame de nos pensées.

— Vous dites vrai, répondit Michel.

— Gageons que ce n'est ni plus ni moins qu'une de nos belles amazones de Souday.

— Oh ! mon Dieu, qui a pu vous le dire ?

— Eh bien, je vous en félicite, mon jeune camarade ; toutes louves qu'on les dit, à ce qu'il paraît, je les tiens pour de braves et nobles cœurs, parfaitement capables de donner le bonheur à ceux qu'ils choisiront. Vous êtes riche, monsieur de la Logerie ?

— Hélas ! oui, répondit Michel.

— Tant mieux, et non pas hélas ! car vous pourrez enrichir votre femme : ce qui est, il me semble, un grand bonheur. En tout cas, comme dans toutes les amours il y a toujours une certaine somme de difficultés à vaincre, si Petit-Pierre peut vous être bon à quelque chose, vous n'aurez qu'à disposer de lui : il sera heureux de reconnaître ainsi les services que vous voudrez bien lui rendre. Mais, si je ne me trompe, voici quelqu'un qui vient à nous ; voyez donc.

Effectivement, on entendait le pas d'un homme.

Ce pas était encore à quelque distance, mais il allait se rapprochant.

— Il me semble que cet homme est seul, dit Petit-Pierre.

— Oui, mais nous n'en devons pas moins être sur nos gardes, répondit le baron, et je vais vous demander la permission de monter sur le cheval près de vous.

— Volontiers; mais êtes-vous donc déjà fatigué?

— Non, du tout; je suis fort connu dans le pays, et, si l'on m'y rencontrait à pied, à côté d'un paysan monté sur un cheval que je conduis par la bride, comme Aman conduisait Mardochée, cela donnerait très certainement à penser.

— Bravo! ce que vous dites là est on ne peut plus juste, et je commence à croire que l'on fera quelque chose de vous.

Petit-Pierre descendit. Michel sauta lestement en selle, et Petit-Pierre se remit modestement en croupe.

Ils n'avaient pas achevé de s'accommoder sur leur monture, qu'ils se trouvèrent à trente pas de l'individu qui marchait dans leur direction, et qu'à son tour ils l'entendirent s'arrêter.

— Oh! oh! dit Petit-Pierre, il paraît que, si nous avons peur des passants, voilà un passant qui a peur de nous.

— Qui va là? dit Michel en grossissant sa voix.

— Eh! c'est monsieur le baron! répondit l'homme en s'avançant; au diable si je m'attendais à vous rencontrer sur la route à une pareille heure!

— Vous disiez vrai quand vous disiez que vous étiez connu, dit Petit-Pierre en riant.

— Oh! oui, par malheur, dit Michel d'un ton qui fit comprendre à Petit-Pierre que l'on se trouvait en face d'un danger.

— Quel est donc cet homme? demanda Petit-Pierre.

— Courtin, mon métayer, celui que nous soupçonnons d'avoir dénoncé votre présence chez Marianne Picaut.

Puis, avec une vivacité et un ton impératif qui firent comprendre à son compagnon l'urgence de la situation:

— Cachez-vous derrière moi, dit-il à Petit-Pierre.

Celui-ci se hâta de se soumettre à cet avis.

— C'est vous, Courtin? fit Michel, tandis que Petit-Pierre s'effaçait de son mieux.

— Oui, c'est moi, répondit le métayer.

— D'où venez-vous donc, vous-même? demanda Michel.

— De Machecoul, où j'étais allé pour acheter un bœuf.

— Où est votre bœuf, alors? je ne le vois pas.

— Je n'ai point fait affaire: avec toute cette damnée politique, le commerce ne va pas et l'on ne trouve plus rien sur les marchés, dit Courtin, qui, tout en parlant, examinait, autant que l'obscurité pouvait le permettre, le cheval que montait le jeune baron.

Puis, comme Michel laissait tomber la conversation:

— Mais, continua Courtin, mais vous tournez encore le dos à la Logerie, à ce qu'il me semble, monsieur le baron.

— P[illegible] à cela, je vais à Souday.

— M'est-il permis de vous faire observer que vous n'êtes pas tout à fait dans la route?

— Oh! je le sais bien, mais je crains de trouver la vraie route gardée, et je prends un détour.

— En ce cas, et si vous allez véritablement à Souday, dit Courtin, je crois devoir vous donner un avis.

— Lequel? Un avis, s'il est sincère, est toujours le bienvenu.

— C'est que vous trouverez la cage vide.

— Bah!

— Oui, et ce n'est point là qu'il faut vous rendre, monsieur le baron, si vous voulez trouver l'oiseau qui vous fait courir les champs.

— Qui t'a dit cela, Courtin? fit Michel tout en manœuvrant son cheval de façon à mettre constamment son corps de face avec celui de son interlocuteur et à masquer ainsi Petit-Pierre.

— Qui me l'a dit? fit Courtin. Pardieu, mon œil! J'ai vu sortir toute la bande, que l'enfer confonde! Elle a défilé à mes pieds dans le chemin des Grandes Landes.

— Est-ce que les soldats étaient de ce côté? demanda le jeune baron.

Petit-Pierre pensa que cette question était de trop, et pinça le bras de Michel.

— Les soldats? reprit Courtin. Voilà que, vous aussi, vous avez peur des soldats! Eh bien, en ce cas, je ne vous conseille point de vous hasarder, cette nuit, dans la plaine; car vous ne ferez pas une lieue sans apercevoir des baïonnettes. Faites mieux, monsieur Michel...

— Que faut-il donc que je fasse? Voyons, et, si c'est mieux, je le ferai.

— Revenez-vous-en avec moi à la Logerie; vous causerez une [illegible] à votre mère, à qui cela fait deuil de vous savoir mêlé avec des gens d'aussi pauvres intentions.

— Mon cher Courtin, fit Michel, à mon tour je vous donnerai un avis.

— Lequel, monsieur le baron?

— C'est de vous taire.

— Non, je ne me tairai pas, répondit le métayer en affectant une émotion douloureuse; non, il m'est trop cruel de voir mon jeune maître exposé à mille dangers, et tout cela pour...

— Taisez-vous, Courtin!

— Pour une de ces maudites louves dont le fils d'un paysan comme moi ne voudrait pas!

— Misérable! te tairas-tu? s'écria le jeune homme en levant sur Courtin la cravache qu'il tenait à la main.

Ce mouvement, que Courtin cherchait sans aucun doute à provoquer, fit avancer le cheval de Michel d'un pas en avant, et le maire de la Logerie se trouva ainsi à la hauteur des deux cavaliers.

— Pardonnez-moi si je vous offense, monsieur le baron, dit-il d'un ton pleurard, pardonnez-moi; mais voici deux nuits que je ne dors pas en pensant à tout cela.

Petit-Pierre frissonna; il trouvait dans la voix du maire de la Logerie ces mêmes intonations patelines et fausses qu'il avait déjà entendues dans la chaumière de la femme Picaut, et qui s'étaient traduites, le métayer parti, par de si tristes événements. Il fit à Michel un second appel, qui voulait dire: « A quelque prix que ce soit, finissons-en avec cet homme. »

— C'est bien, dit Michel; passez votre chemin, et laissez-*nous* passer le nôtre.

Courtin fit comme s'il apercevait seulement alors que le jeune baron avait quelqu'un en croupe.

— Ah! mon Dieu! dit-il, vous n'êtes pas seul?... Ah! je comprends, monsieur le baron, que ce que je vous ai dit vous ait blessé. Allons, monsieur, qui que vous soyez, vous vous montrerez sans doute plus raisonnable que votre jeune ami. Joignez-vous à moi pour lui dire qu'il n'y a rien de bon à gagner en bravant les lois et la force dont dispose le gouvernement, comme il semble disposé à le faire pour plaire à ces louves.

— Encore une fois, Courtin, dit Michel avec un ton de véritable menace, retirez-vous! J'agis comme bon me semble, et je vous trouve bien hardi de vous permettre de juger ma conduite.

Mais Courtin, dont on connaît la mielleuse persistance, semblait disposé à ne pas s'éloigner avant d'avoir vu les traits du mystérieux personnage que son jeune maître portait en croupe, et qui, autant qu'il le pouvait, lui tournait le dos.

— Voyons, dit-il en essayant de donner à ses paroles l'accent de la bonne foi la plus parfaite, demain, vous ferez ce qu'il vous plaira de faire, mais, pour cette nuit au moins, venez vous reposer dans votre métairie, vous et la personne, homme ou dame, qui vous accompagne. Je vous jure, monsieur le baron, qu'il y a danger à être dehors cette nuit.

— Le danger ne peut exister ni pour mon compagnon ni pour moi; car nous ne nous mêlons en rien à la politique. Eh bien, que faites-vous donc à ma selle, Courtin? continua le jeune homme en remarquant chez son métayer un mouvement qu'il ne s'expliquait pas.

— Mais rien, monsieur Michel, rien, dit Courtin avec une parfaite bonhomie. Ainsi vous ne voulez écouter ni mes conseils ni mes prières?

— Non, passez votre chemin et laissez-moi suivre ma route.

— Allez, alors! fit le métayer de son ton cauteleux, et que Dieu vous conserve! Mais rappelez-vous seulement que votre pauvre Courtin a fait tout ce qui dépendait de lui pour empêcher qu'un malheur ne vous arrivât.

Et, ce disant, Courtin se décida enfin à se ranger de côté. Et Michel, ayant donné de l'éperon à son cheval, s'éloigna.

— Au galop! au galop! dit Petit-Pierre. Oui, j'ai reconnu l'homme qui est cause de la mort du pauvre Bonneville! Éloignons-nous au plus vite; cet homme est un porte-malheur!

Le jeune baron piqua son cheval des deux; mais à peine l'animal eut-il fourni une douzaine de temps, que la selle tourna et que les deux cavaliers tombèrent lourdement sur les cailloux.

Petit-Pierre se releva le premier.

— Êtes-vous blessé? demanda-t-il à Michel, qui se relevait à son tour.

— Non, répondit celui-ci; mais je me demande comment...

— Comment nous sommes tombés? La question n'est pas là. Nous sommes tombés, voilà le fait. Ressanglez votre cheval, et le plus vite qu'il vous sera possible!

— Ah! dit Michel, qui avait déjà jeté la selle sur le dos de l'animal, les deux sangles sont cassées à la même hauteur toutes deux.

— Dites qu'elles sont coupées, fit Petit-Pierre; c'est un tour de votre infernal Courtin, et cela ne nous annonce rien de bon. Attendez donc, et regardez par ici...

Michel, dont Petit-Pierre avait saisi le bras, tourna les yeux dans la direction que lui indiquait Petit-Pierre, et, à un demi-quart de lieue dans la vallée, il aperçut trois ou quatre feux qui brillaient dans les ténèbres.

— C'est un bivac, dit Michel. Si ce drôle a des soupçons, et sans aucun doute il en a, comme sa course le conduit du côté de ce bivac, il va une seconde fois nous mettre les culottes rouges sur les bras.

— Ah ! croyez-vous que, me sachant avec vous, moi, son maître, il ose...

— Je suis payé pour tout supposer, monsieur Michel.

— Vous avez raison, et il ne faut rien donner au hasard.

— Nous ferons bien de quitter le sentier frayé, alors.

— J'y pensais.

— Combien nous faut-il de temps pour gagner à pied l'endroit où le marquis nous attend ?

— Une heure, au moins ; aussi nous n'avons pas de temps à perdre. Mais qu'allons-nous faire du cheval du marquis? Nous ne pouvons lui faire franchir les échaliers.

Jetons-lui la bride sur le cou ; il retournera à son écurie, et, si nos amis l'arrêtent au passage, ils comprendront qu'il nous est arrivé quelque accident et se mettront à notre recherche... Mais chut !

— Quoi ?

— N'entendez-vous rien ? demanda Petit-Pierre.

— Si fait, des pas de chevaux dans la direction du bivac.

— Voyez-vous que ce n'était pas sans intention que votre brave homme de fermier avait coupé la sangle de notre cheval ! Détalons donc, mon pauvre baron !

— Mais, si nous laissons le cheval ici, ceux qui nous poursuivent le trouveront et devineront facilement que les cavaliers ne sont pas loin.

— Attendez, dit Petit-Pierre, il me vient une idée...

— D'où ?

— D'Italie... Les courses des *barberi*... oui, c'est cela. Imitez-moi, monsieur Michel.

— Faites et ordonnez.

Petit-Pierre s'était mis à l'œuvre.

De ses mains délicates, et au risque de se déchirer les doigts, il brisait les branches d'épine et de houx dans la haie voisine ; il en forma un paquet assez volumineux, et, comme de son côté, Michel avait fait ce qu'il avait vu faire à Petit-Pierre, on eut deux petits fagots.

— Qu'allez-vous faire de cela ? demanda Michel.

— Déchirez la marque de votre mouchoir, et donnez-moi le reste.

Michel obéissait à la parole.

Petit-Pierre déchira deux bandes du mouchoir et noua les fagots.

Puis il en attacha un à la crinière du cheval qui était longue et soyeuse ; l'autre, à la queue.

Le pauvre animal, qui sentait les aiguillons pénétrer dans ses chairs, commença de se cabrer et de ruer.

De son côté, le jeune baron commençait à comprendre.

— Maintenant, dit Petit-Pierre, enlevez-lui la bride, afin qu'il ne se casse pas le cou, et laissez aller l'animal.

Le cheval fut à peine débarrassé de l'entrave qui le retenait, qu'il hennit, secoua encore une fois avec rage sa crinière et sa queue, puis partit comme une trombe, laissant derrière lui toute une traînée d'étincelles.

— Bravo ! dit Petit-Pierre. A présent, ramassez la selle, et mettons-nous promptement à l'abri.

Ils se jetèrent de l'autre côté de la haie, Michel traînant après lui selle et bride.

Là, ils se baissèrent, puis prêtèrent l'oreille.

Ils entendaient encore le galop du cheval qui résonnait sur les cailloux.

— Entendez-vous ? dit le baron satisfait.

— Oui ; mais nous ne sommes pas seuls à écouter, monsieur le baron, dit Petit-Pierre, et voici l'écho !

XLVI

OU MAITRE JACQUES TIENT LE SERMENT QU'IL A FAIT A AUBIN COURTE-JOIE

Effectivement, le bruit que le baron Michel et Petit-Pierre avaient entendu, du côté où Courtin venait de disparaître, se changeait en un fracas tumultueux qui allait toujours se rapprochant ; et, deux minutes après, une douzaine de chasseurs, lancés au galop sur les traces ou plutôt sur le bruit que faisait en fuyant le cheval du marquis de Souday, — lequel accompagnait sa fuite de hennissements furieux, — passèrent comme une tempête à dix pas de Petit-Pierre et de son compagnon, qui, se redressant au fur et à mesure que les cavaliers s'éloignaient, les suivirent de l'œil dans leur course enragée.

— Ils vont bien, dit Petit-Pierre ; mais, c'est égal, je doute qu'ils le rattrapent.

D'autant plus, répondit le baron, qu'ils vont justement passer à l'endroit où nos amis nous attendent, et que le marquis me paraît tout à fait d'humeur à ralentir leur poursuite.

— Bataille, alors ! fit Petit-Pierre. Hier dans l'eau, aujourd'hui dans le feu ; j'aime mieux cela.

Et il essaya d'entraîner le baron Michel du côté où il comptait que la bataille devait avoir lieu.

— Oh ! non, non, dit Michel résistant ; non, je vous en prie, n'y allez pas !

— N'êtes-vous pas curieux de combattre sous les yeux de votre belle, baron ? Elle est là, cependant !

— Je le crois, dit tristement le jeune homme ; mais, vous le voyez, les soldats sillonnent la campagne dans toutes les directions ; si l'on tire quelques coups de fusils, ils accourront au feu ; nous pouvons tomber dans un de leurs partis, et, si j'accomplissais si malheureusement la mission dont je me suis chargé, je n'oserais plus jamais me présenter devant le marquis...

— Voyons, dites devant sa fille.

— Eh bien, oui.

— Alors, pour ne pas vous brouiller avec votre belle amie, je vous promets de vous obéir.

— Merci, merci, dit Michel saisissant vivement les mains de Petit-Pierre.

Puis, s'apercevant de l'inconvenance qu'il commettait :

— Oh ! pardon, pardon, dit-il en faisant vivement un pas en arrière.

— Bon ! dit Petit-Pierre, ne faites pas attention. Où le marquis de Souday m'avait-il ménagé un asile ?

— Chez moi, dans une métairie à moi.

— Pas dans celle de Courtin, j'espère ?

— Non, dans une autre, parfaitement isolée, perdue dans les bois, de l'autre côté de Légé... Vous savez le village où était la maison de Tinguy ?

— Oui, mais connaissez-vous les chemins qui y conduisent ?

— Parfaitement.

— Je me défie un peu de cet adverbe-là en France ; mon pauvre Bonneville, lui aussi, connaissait parfaitement les chemins, et cependant il s'est égaré.

Petit-Pierre poussa un soupir et murmura :

— Pauvre Bonneville !... Hélas ! c'est peut-être cette erreur qui est la cause de sa mort.

Ce retour que faisait Petit-Pierre en arrière le ramenait naturellement aux pensées mélancoliques qui avaient déjà occupé son esprit lorsqu'il avait quitté la maison où s'était accomplie la catastrophe qui avait coûté la vie à son premier compagnon ; il redevint silencieux, et, après un signe de consentement, il se mit à suivre son nouveau guide, ne répondant que par des monosyllabes aux rares questions que lui adressait Michel.

Quant à celui-là, il se tira de ses nouvelles fonctions avec infiniment plus d'adresse et de bonheur que l'on n'aurait pu s'y attendre. Il se jeta sur la gauche, et, traversant la plaine, il gagna un ruisseau qu'il connaissait pour y avoir maintes fois pêché des écrevisses dans son enfance ; ce ruisseau traverse d'un bout à l'autre le vallon de la Benaste, remonte vers le sud pour redescendre au nord et rejoindre la Boulogne auprès de Saint-Colombin.

Les deux rives bordées de prairies, offraient un chemin à la fois sûr et commode. Michel le suivit quelque temps en portant Petit-Pierre sur ses épaules comme avait fait le pauvre Bonneville.

Puis, sortant du ruisseau après y avoir fait un kilomètre environ, il appuya de nouveau à gauche, gravit une colline et montra à Petit-Pierre les masses sombres de la forêt de Touvois, que, dans l'obscurité, on entrevoyait au pied de la colline sur laquelle ils étaient parvenus.

— Est-ce donc déjà votre métairie ? demanda Petit-Pierre.

— Non : nous avons encore à traverser la forêt de Touvois ; mais, dans trois quarts d'heure, nous y serons arrivés.

— Et la forêt de Touvois est-elle sûre ?

— C'est probable : les soldats savent bien qu'il n'y a rien de bon, pour eux, à traverser nos forêts la nuit.

— Et vous ne craignez pas de vous y perdre ?

— Non ; car nous n'irons point à travers le fourré ; nous n'y entrerons même que quand nous aurons trouvé le chemin de Machecoul à Légé ; en suivant la lisière de l'est, nous devons nécessairement le rencontrer.

— Et alors ?

— Alors, nous n'aurons plus qu'à le suivre en remontant.

— Allons, allons, dit Petit-Pierre, je rendrai bon compte de vous, mon jeune guide, et, ma foi, il ne tiendra pas à Petit-Pierre que votre courageux dévouement n'obtienne la récompense qu'il ambitionne. Mais voici un chemin à peu près praticable ; ne serait-ce pas celui que nous cherchons ?

— C'est bien facile à reconnaître : il doit y avoir un poteau à droite... Eh ! tenez, le voici ! C'est cela même. Et, maintenant, Petit-Pierre, j'ose vous promettre une bonne nuit.

— Tant mieux ! dit Petit-Pierre en soupirant ; car je ne puis pas vous cacher que les terribles émotions de la journée ont mal réparé les fatigues de l'autre nuit.

Petit-Pierre n'avait pas achevé ces mots, qu'une silhouette noire se dressa sur le revers du fossé, bondit sur la route,

et qu'un homme, le saisissant violemment au collet, lui cria d'une voix de tonnerre :

— Arrêtez, ou vous êtes mort !

Michel s'élança au secours de son jeune compagnon en assénant sur la tête de l'agresseur un vigoureux coup de la pomme de plomb de sa cravache.

Mais il faillit payer cher sa généreuse intervention.

L'homme, sans lâcher Petit-Pierre, qu'il contenait de la main gauche, tira un pistolet de dessous sa veste et fit feu sur le baron Michel.

Heureusement pour le pauvre jeune homme que, quelle que fût la faiblesse de Petit-Pierre, ce n'était point un gaillard à se tenir aussi parfaitement tranquille que l'eût souhaité l'homme au pistolet ; il vit le geste et, d'un geste plus rapide encore, il releva si à propos le bras qui ajustait l'arme meurtrière, que la balle, qui, sans ce mouvement, traversait infailliblement la poitrine du baron Michel, ne fit que lui labourer le haut de l'épaule.

Il revenait à la charge et l'assaillant sortait un second pistolet de sa ceinture, lorsque deux autres individus s'élancèrent hors des buissons et le saisirent par derrière.

Alors l'homme, le voyant hors d'état de nuire, se contenta de dire à ses deux coopérateurs :

— Fusillez-moi ce gaillard-là, et, quand vous aurez fini avec lui, vous me débarrasserez de celui-ci.

— Mais, se hasarda de dire Petit-Pierre, de quel droit nous arrêtez-vous de la sorte ?

— Du droit de ceci, répondit l'homme en montrant la carabine qu'il portait en sautoir sur son épaule. Pourquoi ? Vous le saurez tout à l'heure. Attachez solidement l'homme à la cravache ; quant à celui-ci, ajouta-t-il avec mépris en désignant Petit-Pierre, ce n'est pas la peine ; je crois que nous n'aurons pas grande difficulté à nous en faire suivre.

— Mais enfin, où nous conduisez-vous ? demanda Petit-Pierre.

— Oh ! vous êtes bien curieux, mon jeune ami, répondit l'homme.

— Mais encore ?

— Eh ! pardieu ! marchez, si vous tenez tant à le savoir. Vous le verrez tout à l'heure par vos propres yeux.

Et l'homme, prenant le bras de Petit-Pierre sous le sien, l'entraîna dans le fourré, tandis que Michel, qui regimbait encore vigoureusement, poussé par les deux acolytes, y pénétrait à son tour.

Ils marchèrent ainsi pendant dix minutes, après lesquelles ils arrivèrent à la clairière que nous connaissons pour la demeure de Jacques, le maître des lapins ; car c'était lui qui, pour tenir saintement la promesse qu'il avait faite à Courte-Joie, avait arrêté les deux premiers voyageurs que le hasard avait envoyés sur la route, et c'était son coup de pistolet qui avait mis en rumeur tout le camp des réfractaires, ainsi que nous l'avons vu à la fin d'un des chapitres précédents.

XLVII

OÙ IL EST DÉMONTRÉ QUE TOUS LES JUIFS NE SONT PAS DE JÉRUSALEM ET TOUS LES TURCS DE TUNIS

— Holà ! hé ! les lapins, fit maître Jacques en arrivant à la clairière.

Et, à la voix de leur chef, les lapins obéissants sortirent des buissons, des touffes de genêts et de broussailles, sous lesquels ils s'étaient gîtés au premier cri d'alarme, et rentrèrent dans la clairière ; où, autant que le leur permettait l'obscurité, ils examinèrent curieusement les deux prisonniers.

Puis, comme cet examen dans les ténèbres ne leur suffisait pas, l'un d'eux descendit dans le terrier, y alluma deux morceaux de sapin et revint les mettre sous le nez de Petit-Pierre et de son compagnon.

Maître Jacques avait été reprendre sa place habituelle sur le tronc d'arbre, et il causait paisiblement avec Aubin Courte-Joie, auquel il racontait les incidents de sa prise qu'il venait d'opérer, avec la même conscience qu'un villageois raconte à sa femme les détails d'une acquisition qu'il a faite au marché.

Michel, que cette première affaire et la blessure qu'il avait reçue avaient nécessairement ému, s'était assis ou plutôt couché sur l'herbe. Petit-Pierre, debout à côté de lui, regardait avec une attention qui n'était pas exempte de défiant les figures des bandits, ce qui lui était d'autant plus facile que ceux-ci, leur curiosité satisfaite, avaient repris leurs occupations interrompues, c'est-à-dire leurs parties, leurs jeux, leur sommeil et le soin de leurs armes.

Cependant, tout en buvant, tout en jouant, tout en chantant, tout en nettoyant leurs fusils, leurs carabines et leurs pistolets, ils ne perdaient pas un seul instant de vue les deux prisonniers, que, pour surcroît de précaution, on avait placés au centre de la clairière.

Ce fut alors seulement, en ramenant ses regards des bandits sur son compagnon, que Petit-Pierre s'aperçut de la blessure de celui-ci.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-il en voyant le sang qui, coulant de son bras, était descendu jusqu'à sa main, vous êtes blessé ?

— Je crois que oui, mad..., mons.

— Oh ! par grâce, jusqu'à nouvel ordre, *Petit-Pierre*, et plus que jamais ! Souffrez-vous beaucoup ?

— Non ; il m'a semblé que je recevais un coup de bâton sur l'épaule, et, maintenant, j'ai le bras tout engourdi.

— Essayez de le remuer.

— Oh ! dans tous les cas, il n'y a rien de cassé. Voyez !

Et, effectivement, il remua assez facilement le bras.

— Allons, tant mieux ! Voilà qui va relever d'assaut le cœur de celle que vous aimez, et, si votre noble conduite ne suffisait pas, je vous promets d'intervenir ; j'ai de bonnes raisons pour croire que mon intervention sera efficace.

— Que vous êtes bonne !

— Que je suis *bon ! bon ! bon !* Ne l'oubliez donc plus, malheureux que vous êtes !

— Oui ; Petit-Pierre ; et, quoi que vous m'ordonniez après une pareille promesse, s'agît-il d'enlever à moi tout seul une batterie de cent pièces de canon, je marcherais tête baissée sur la redoute. Ah ! si vous vouliez parler au marquis de Souday, je serais le plus heureux des hommes !

— Ne gesticulez donc pas ainsi ; vous allez empêcher le sang de s'arrêter. Ah ! il paraît que c'est le marquis que vous redoutez particulièrement. Eh bien, je lui parlerai, à ce terrible marquis, foi de... Petit-Pierre ; seulement, pendant qu'on nous laisse tranquilles, continua Petit-Pierre en jetant un regard autour de lui, causons de nos affaires ; où sommes-nous, et quelles sont ces gens-là ?

— Mais, dit Michel, cela m'a tout l'air d'être des chouans.

— Des chouans qui arrêtent des voyageurs inoffensifs ? C'est impossible.

— Cela s'est vu cependant.

— Oh !

— Et, si cela ne s'est pas vu, j'ai bien peur que cela ne se voie aujourd'hui.

— Mais que vont-ils faire de nous ?

— Nous allons le savoir ; car voici qu'ils se remuent, et c'est sans doute pour nous faire l'honneur de s'occuper de nos personnes.

— Ah ! par exemple, fit Petit-Pierre, il serait curieux que ce fût de mes partisans que vînt pour nous le danger. En tout cas, silence !

Michel fit un signe pour indiquer qu'il n'y avait de sa part aucune indiscrétion à redouter.

Comme l'avait fort judicieusement remarqué le jeune baron, maître Jacques, après avoir conféré avec Aubin Courte-Joie et quelques-uns de ses hommes, venait de donner l'ordre qu'on lui amenât les prisonniers.

Petit-Pierre s'avança avec assurance vers l'arbre sur lequel le maître des lapins tenait ses assises ; mais Michel, qui, à cause de sa blessure et de ses mains liées, éprouvait quelque difficulté à se dresser sur ses jambes, mit un peu plus de temps à obéir ; ce que voyant Aubin Courte-Joie, il fit un signe à Trigaud la Vermine, qui, saisissant le jeune homme par la ceinture, l'enleva avec autant de facilité qu'un autre eût fait d'un enfant de trois ans, et le posa devant maître Jacques en ayant soin de le placer dans une situation exactement semblable à celle où il était lorsqu'il avait été ramassé, manœuvre que Trigaud la Vermine opéra en lançant fort adroitement en avant les extrémités inférieures de Michel, puis en donnant une secousse au centre de gravité avant de laisser retomber le tout sur le sol.

— Butor ! murmura Michel, auquel la douleur avait fait perdre sa timidité naturelle.

— Vous n'êtes pas poli, dit maître Jacques ; non, je vous le répète, vous n'êtes pas poli, monsieur le baron Michel de la Logerie ! et le procédé de ce brave garçon valait mieux que cela. Mais voyons, laissons toutes ces futilités et arrivons-en à nos petites affaires.

Il jeta alors un coup d'œil plus arrêté sur le jeune homme.

— Je ne me suis pas trompé, continua-t-il ; vous êtes bien M. le baron Michel de la Logerie ?

— Oui, répondit brièvement Michel.

— Bien ; qu'aviez-vous à faire sur la route de Légé, en pleine forêt de Touvois, à cette heure de la nuit ?

— Je pourrais vous répondre que je n'ai pas de comptes à vous rendre et que les routes sont libres.

— Mais vous ne me répondrez pas cela, monsieur le baron.

— Pourquoi ?

— Parce que, sauf le respect que je vous dois, vous répondriez une sottise, et que vous avez trop d'esprit pour cela.

— Comment ?

— Sans doute : vous voyez bien que vous avez des comptes à me rendre, puisque je vous en demande ; vous voyez bien que les routes ne sont pas libres, puisque vous n'avez pas pu continuer votre chemin.

— Soit : je ne discuterai pas avec vous. J'allais à ma métairie de la Banlœuvre, qui, vous le savez, est située à l'une des extrémités de la forêt de Touvois, où nous sommes.

— Eh bien, à la bonne heure, monsieur le baron, faites-moi toujours l'honneur de me répondre ainsi, et nous serons d'accord. Maintenant, comment se fait-il que M. le baron de la Logerie, qui a tant de bons chevaux dans ses écuries, tant de bons carrosses sous ses remises, voyage à pied comme les simples manants, comme nous pourrions le faire ?

— Nous avions un cheval ; mais, dans une chute que nous avons faite, il s'est échappé, et nous n'avons pu le rejoindre.

— Bien encore. A présent, monsieur le baron, j'espère que vous serez assez bon pour nous donner des nouvelles.

— Moi ?

— Oui. Que se passe-t-il par là-bas, monsieur le baron ?

— En quoi ce qui se passe de nos côtés peut-il vous intéresser ? demanda Michel, qui, ne devinant pas encore tout à fait à qui il avait affaire, ne savait trop quelle couleur il devait donner à ses réponses.

— Dites toujours, monsieur le baron, reprit maître Jacques ; ne vous inquiétez pas de ce qui peut m'être utile ou de ce qui peut m'être indifférent. Voyons, rappelez bien vos souvenirs. Qu'avez-vous rencontré sur votre route ?

Michel regarda Petit-Pierre avec embarras.

Maître Jacques surprit ce regard ; il appela Trigaud la Vermine et lui ordonna de se placer entre les deux prisonniers, comme la Muraille du *Songe d'une nuit d'été*.

— Eh bien, continua Michel, nous avons rencontré ce que l'on rencontre à toute heure et sur tous les chemins, depuis trois jours, dans les environs de Machecoul : des soldats.

— Et sans doute ils vous ont parlé ?

— Non.

— Comment ! non ? Ils vous ont laissé passer sans vous parler ?

— Nous les avons évités.

— Bah ! fit maître Jacques d'un ton dubitatif.

— Voyageant pour nos affaires, il ne nous convenait point d'être mêlés malgré nous dans celles qui ne nous regardent pas.

— Et quel est le jeune homme qui vous accompagne ?

Petit-Pierre s'empressa de répondre avant que Michel eût eu le temps de le faire.

— Je suis, dit-il, le domestique de M. le baron.

— Alors, mon ami, dit maître Jacques répliquant à Petit-Pierre, permettez-moi de vous dire que vous êtes un bien mauvais domestique ; et, en vérité, tout paysan que je suis, cela me chagrine de voir un domestique répondre pour son maître, surtout quand on ne lui adresse pas la parole, à lui.

Puis, revenant à Michel :

— Ah ! ce jeune garçon est votre domestique ? continua maître Jacques. Eh bien, il est fort gentil !

Et le maître des lapins regarda Petit-Pierre avec une profonde attention, tandis que l'un de ses hommes passait sa torche devant le visage de ce dernier pour faciliter l'examen.

— Voyons, de fait, que voulez-vous ? demanda Michel. Si c'est ma bourse, je ne compte pas la défendre ; prenez-la ; mais laissez-nous aller à nos affaires.

— Ah ! fi donc ! répondit maître Jacques, si j'étais un gentilhomme comme vous, monsieur Michel, je vous demanderais raison d'une pareille offense. Voyons, vous nous prenez donc pour des voleurs de grand chemin ? Voilà qui n'est pas du tout flatteur, et, sans la crainte de vous être désagréable, je vous révélerais mes qualités ; mais vous ne vous occupez pas de politique... Monsieur votre père, cependant, que j'ai eu l'avantage de connaître quelque peu, s'en mêlait, lui, et il n'y a pas perdu sa fortune ; je vous avoue donc que je croyais trouver en vous un serviteur zélé de Sa Majesté Louis-Philippe.

— Eh bien, vous vous seriez trompé, mon cher monsieur, répondit très irrévérencieusement Petit-Pierre ; M. le baron est, au contraire, un partisan très zélé d'Henri V.

— Vraiment ! mon jeune ami ? s'écria maître Jacques.

Puis, se tournant vers Michel :

— Voyons, monsieur le baron, continua-t-il, ce que vient de dire la votre compagnon... non, je me trompe, votre domestique, est-ce bien vrai ?

— C'est l'exacte vérité, répondit Michel.

— Ah ! mais voilà qui me comble de joie ! Et moi qui croyais avoir affaire à d'affreux patauds ! Mon Dieu, que je suis donc honteux de vous avoir traités de la sorte, et que d'excuses j'ai à vous faire ! Recevez-les, monsieur le baron ; vous-même, prenez-en votre part, mon jeune ami, et touchez là tous deux, le domestique comme le maître. Je ne suis pas fier, moi.

— Eh ! pardieu ! dit Michel, dont la politesse railleuse de maître Jacques était loin d'apaiser la mauvaise humeur, vous avez un moyen bien simple de nous témoigner vos regrets : c'est de nous renvoyer où vous nous avez pris.

— Oh ! fit maître Jacques, non.

— Comment ! non ?

— Non, non, non ; je ne souffrirai pas que vous nous quittiez de la sorte ; d'ailleurs, deux partisans de la légitimité comme nous, monsieur le baron Michel, doivent avoir à s'entretenir ensemble de la grande question de la prise d'armes. N'êtes-vous pas de cet avis, monsieur le baron ?

— Soit ; mais l'intérêt même de cette cause exige que, moi et mon domestique, nous nous mettions promptement en sûreté à la Banlœuvre.

— Monsieur le baron, nul asile, je vous jure, n'est plus sûr que celui que vous trouverez parmi nous ; puis je ne souffrirai pas que vous nous quittiez avant que je vous aie donné une preuve de l'intérêt vraiment touchant que je vous porte.

— Hum ! murmura Petit-Pierre, il me semble que cela se gâte.

— Voyons, dit Michel.

— Vous êtes dévoué à Henri V ?

— Oui.

— Très dévoué ?

— Oui.

— Énormément ?

— Je vous l'ai dit.

— Vous l'avez dit, et je n'en doute pas. Eh bien, je vais vous fournir les moyens de manifester ce dévouement d'une manière éclatante.

— Faites.

— Vous voyez tous ces braves, fit maître Jacques en montrant à Michel sa troupe, c'est-à-dire une quarantaine de drôles ayant bien plus l'air de bandits de Callot que d'honnêtes paysans ; ils ne demandent qu'à se faire tuer pour notre jeune roi et son héroïque mère ; seulement, ils manquent de tout ce qui est nécessaire pour atteindre ce but : d'armes pour combattre, d'habits pour se présenter convenablement au feu, d'argent pour alléger les fatigues du bivac. Vous ne souffrirez pas, je le présume, monsieur le baron, que tous ces dignes serviteurs, en accomplissant ce que vous-même regardez comme un devoir, s'exposent à toutes les maladies, rhumes, fluxions de poitrine, qui résultent de l'intempérie des saisons ?

— Mais où diable, répliqua Michel, voulez-vous que je trouve de quoi vêtir et armer vos hommes ? Est-ce que j'ai des magasins à ma disposition ?

— Ah ! monsieur le baron, reprit maître Jacques, croyez-vous donc que je sache assez peu mon monde pour avoir pensé à donner à un homme comme vous l'ennui de tous ces détails ? Non ; j'ai là un serviteur merveilleux (et il montra Courte-Joie) qui vous épargnera toute peine, tout en ménageant votre bourse.

— S'il ne s'agit que de cela, dit Michel avec la facilité de la jeunesse et l'enthousiasme d'une opinion naissante, de grand cœur ! Combien vous faut-il ?

— A la bonne heure ! fit maître Jacques assez étonné de cette facilité. Eh bien, croyez-vous que ce soit exagérer les choses que de vous demander cinq cents francs par homme ? Vous comprenez que je voudrais, outre la tenue — verte comme celle des chasseurs de M. de Charette, — leur voir un havre-sac convenablement garni ; cinq cents francs, c'est à peu près moitié du prix que Philippe compte à la France pour chaque homme qu'elle lui fournit, et chacun de mes hommes vaut bien deux soldats de Philippe. Vous voyez que je suis raisonnable.

— Dites-moi en deux mots la somme que vous exigez, et finissons.

— Eh bien, j'ai une quarantaine d'hommes, y compris les absents par congé en règle, mais qui doivent rejoindre les drapeaux au premier signal ; cela fait tout juste vingt mille francs, c'est-à-dire une misère pour un homme riche comme vous êtes, monsieur le baron.

— Soit ; dans deux jours, vous aurez vos vingt mille francs, fit Michel en essayant de se lever, je vous en donne ma parole.

— Oh ! que non pas ! Nous voulons vous épargner toute peine, monsieur le baron. Vous avez bien aux environs un ami, un notaire qui vous avancera cette somme ; vous allez lui écrire un petit mot bien pressant, bien poli, et l'un de mes hommes se chargera de le lui remettre.

— Volontiers ! donnez-moi ce qu'il faut pour écrire et déliez-moi les mains.

— Mon compère Courte-Joie va vous fournir plume, encre et papier.

Maître Courte-Joie, en effet, commença de tirer de sa poche un encrier garni.

Mais Petit-Pierre fit un pas en avant.

— Un instant, monsieur Michel, dit-il avec résolution. Et vous, maître Courte-Joie, comme on vous appelle, rengainez vos ustensiles ; cela ne se fera pas.

— Bah ! vraiment, monsieur le domestique ? demanda maî-

tre Jacques. Et pourquoi cela ne se ferait-il pas, s'il vous plait ?

— Parce que de pareils procédés, monsieur, rappellent un peu trop les bandits de la Calabre et de l'Estramadure pour être de mise chez des hommes qui se prétendent les soldats du roi Henri V ; parce que c'est une véritable extorsion, et que je ne la souffrirai pas.

— Vous, mon jeune ami ?

— Oui, moi !

— Si je vous considérais comme étant réellement ce que vous avez prétendu être, je vous traiterais comme on traite un laquais impertinent ; mais il me semble que vous avez quelque droit au respect que l'on porte à une femme, et je n'aurai garde de compromettre ma réputation de galanterie en vous brutalisant. Je me bornerai donc, pour le moment, à vous engager à ne point vous mêler de ce qui ne vous regarde pas.

— Cela me regarde beaucoup, au contraire, monsieur, reprit Petit-Pierre avec une suprême hauteur ; car il m'importe que vous ne vous serviez point du nom d'Henri V pour commettre des actes de brigandage.

— Oh ! mais vous prenez grand souci, ce me semble, des affaires de Sa Majesté, mon jeune ami. Vous aurez bien la bonté de me dire à quel titre, n'est-ce pas ?

— Faites éloigner vos hommes, et je vous le dirai, monsieur.

— Ah ! ah ! fit maître Jacques.

Puis, se retournant vers ses hommes :

— Éloignez-vous un peu, les lapins, dit-il.

Les hommes obéirent.

— Ce n'était pas nécessaire, fit maître Jacques, attendu que je n'ai pas de secret pour ces braves gens ; mais, enfin, pour vous plaire, il n'y a rien que je ne fasse, comme vous voyez. Nous voilà seuls : parlez donc.

— Monsieur, dit Petit-Pierre en faisant un pas vers maître Jacques, je vous ordonne de mettre ce jeune homme en liberté ; je veux que vous nous donniez une escorte, que vous nous fassiez conduire à l'instant même où nous voulons aller, et que vous envoyiez à la recherche d'amis que nous attendons.

— Vous voulez ! vous ordonnez ! Ah çà ! ma tourterelle, vous parlez comme le roi sur son trône. Et, si je refuse, que direz-vous ?

— Si vous refusez, avant vingt-quatre heures je vous aurai fait fusiller.

— Voyez-vous cela ! C'est donc à madame la régente que j'ai l'honneur de parler ?

— A elle-même, monsieur.

Ici, maître Jacques fut pris d'un accès de rire convulsif ; ses lapins, le voyant si joyeux, se rapprochèrent pour avoir leur part d'hilarité.

— Ouf ! dit-il les voyant revenus à leur premier poste, je n'en puis plus. Mes pauvres lapins, vous avez été bien étonnés tout à l'heure, n'est-ce pas ? lorsque M. le baron de la Logerie, fils du Michel, que vous savez, nous a déclaré que Henri V n'avait pas de meilleur ami que lui ; mais ce qui se passe à cette heure est bien autrement fort, bien autrement sérieux, bien autrement royal ! Voici qui dépasse tout ce que l'imagination la plus galopante aurait pu concevoir : savez-vous ce que c'est que ce joli petit paysan, que vous avez pu prendre pour ce que vous avez voulu, mais que moi j'ai purement et simplement regardé comme la maîtresse de M. le baron ? Eh bien, mes petits lapins, vous vous trompiez, je me trompais, nous nous trompions tous : ce jeune homme inconnu n'est ni plus ni moins que la mère de notre roi !

Un murmure d'incrédulité ironique parcourut les rangs des réfractaires.

— Et moi, je vous jure, s'écria Michel, que ce que l'on vous dit est la vérité.

— Ah ! beau témoignage, par ma foi ! s'écria à son tour maître Jacques.

— Je vous assure..., interrompit Petit-Pierre.

— Non pas, reprit maître Jacques, c'est moi qui vous assure que si, d'ici à dix minutes que je lui ai données pour réfléchir, votre écuyer, ma belle dame errante, n'a pas pris le parti que je lui ai indiqué comme pouvant seul le sauver, il ira tenir compagnie aux glands qui poussent au-dessus de nos têtes. Qu'il choisisse vite, du sac ou de la corde ; si je n'ai pas l'un, l'autre ne lui manquera pas.

— Mais c'est une infamie ! s'écria Petit-Pierre hors de lui.

— Qu'on le saisisse ! dit maître Jacques.

Quatre réfractaires s'avancaient pour exécuter cet ordre.

— Voyons, dit Petit-Pierre, qui de vous osera porter la main sur moi !

Et comme Trigaud, peu sensible à la majesté de la parole et du geste, avançait toujours :

— Eh quoi ! reprit Petit-Pierre reculant devant le contact de cette main souillée et arrachant du même coup son chapeau et sa perruque, quoi ! parmi tous ces bandits, il ne se trouvera pas un soldat pour me reconnaître ? quoi !

Dieu me laissera sans secours à la merci de pareils brigands ?

— Oh ! non pas, fit une voix derrière maître Jacques, et voici venir quelqu'un qui dira à monsieur que sa conduite est indigne d'un homme portant une cocarde qui n'est blanche que parce qu'elle est sans tache.

Maître Jacques se retourna prompt comme la foudre, et braquant déjà un de ses pistolets sur le nouvel arrivant ; tous les bandits avaient sauté sur leurs armes, et ce fut sous une voûte de fer que Bertha — car c'était elle — fit son entrée dans le cercle qui entourait les deux prisonniers.

— La louve ! la louve ! murmurèrent quelques-uns des hommes de maître Jacques qui connaissaient mademoiselle de Souday.

— Que venez-vous faire ici ? s'écria le chef des lapins. Ignorez-vous que je ne reconnais aucunement l'autorité que monsieur votre père s'arroge sur ma troupe, et que je refuse de faire partie de sa division ?

— Taisez-vous, drôle ! dit Bertha.

Et, allant droit à Petit-Pierre et mettant un genou en terre devant lui :

— Je vous demande pardon, lui dit-elle, pour ces hommes qui vous ont injurié et menacé, vous qui aviez tant de droits à leurs respects !

— Ah ! par ma foi, dit gaiement Petit-Pierre, vous arrivez fort à propos ! Sans vous, la position devenait mauvaise, et voilà un pauvre garçon qui vous devra quelque chose comme la vie ; car ces messieurs ne parlaient pas moins que de le pendre et de m'envoyer lui tenir compagnie.

— Oh ! mon Dieu oui, dit Michel, qu'Aubin Courte-Joie, en voyant la tournure que prenait la chose, s'était hâté de délier.

— Et ce qui m'eût paru le plus fâcheux dans tout cela, dit Petit-Pierre en souriant et en montrant Michel, c'est que ce jeune homme est tout à fait digne qu'une bonne royaliste comme vous s'intéresse à lui.

Bertha sourit à son tour, et baissa les yeux.

— C'est donc vous qui m'acquitterez envers lui, continua Petit-Pierre ; et, de votre côté, vous ne m'en voudrez pas trop, n'est-ce pas ? si, pour dégager la promesse que je lui ai faite, je touche quelques mots de tout cela à monsieur votre père.

Bertha se pencha, et ce mouvement, qu'elle fit pour saisir la main de Petit-Pierre et la baiser, dissimula la rougeur qui couvrait ses joues.

Cependant maître Jacques, tout honteux de sa méprise, s'était approché et balbutiait quelques excuses.

Malgré la répulsion profonde que lui inspirait cet homme, Petit-Pierre comprit qu'il serait impolitique de lui témoigner autre chose que du ressentiment.

— Vos intentions sont peut-être excellentes, monsieur, lui dit-il ; mais vos façons sont déplorables et ne tendent pas à moins qu'à nous faire passer tous pour des détrousseurs de grande route, comme étaient autrefois MM. les compagnons de Jéhu. J'espère que vous vous en abstiendrez désormais.

Puis, se détournant, et comme si ces gens n'existaient plus pour lui :

— Et maintenant, dit Petit-Pierre à Bertha, racontez-moi comment vous êtes arrivée jusqu'à nous.

— Votre cheval a senti les nôtres, répondit la jeune fille ; en passant, nous l'avons recueilli, et nous nous sommes éloignés, car nous entendions les chasseurs qui le suivaient. En voyant le double fagot d'épines dont la pauvre bête était ornée, nous avons bien pensé que c'était pour vous échapper que vous vous étiez débarrassés de l'animal ; alors, nous nous sommes tous dispersés, et, nous donnant rendez-vous à la Banlœuvre, nous nous sommes mis à votre recherche. Je traversais la forêt, les lumières ont attiré mon attention, ainsi que le bruit des voix ; j'ai quitté mon cheval de peur qu'un hennissement ne me trahît, je me suis approchée, et, dans la préoccupation générale, personne ne m'a vue ni entendue. Vous savez le reste, madame.

— Bien, répondit Petit-Pierre ; et, si maintenant monsieur veut bien me donner un guide, à la Banlœuvre, Bertha ; car je vous avoue que je tombe de fatigue.

— Je vous conduirai moi-même, madame, répondit respectueusement maître Jacques.

Petit-Pierre inclina la tête en signe d'assentiment.

Maître Jacques fit bien les choses.

Dix de ses hommes marchèrent en avant pour éclairer la route, tandis que lui-même, accompagné de dix autres, escortait Petit-Pierre, monté sur le cheval de Bertha.

Deux heures après, et au moment où Petit-Pierre, Bertha et Michel achevaient de souper, le marquis et Mary arrivèrent à leur tour, et M. de Souday témoigna une grande joie de trouver en sûreté celui qu'il appelait son jeune ami.

Nous devons avouer que, toujours homme de l'ancien régime, cette joie du marquis, si vive et si réelle qu'elle

fût, était tempérée par les témoignages du plus profond respect.

Dans la soirée, Petit-Pierre eut avec le marquis de Souday, dans un coin de la salle, un long entretien que Bertha et Michel suivirent tous deux avec un vif intérêt, qui s'accrut encore lorsque Jean Oullier entra dans la métairie ; en ce moment, M. de Souday s'approcha des jeunes gens, et, prenant la main de Bertha, tout en s'adressant à Michel :

— M. Petit-Pierre, dit-il, vient de m'assurer que vous aspiriez à la main de mademoiselle Bertha, ma fille. J'eusse peut-être eu d'autres idées pour son établissement ; mais, en face de ses gracieuses insistances, je ne puis que vous répondre, monsieur, qu'après la campagne, ma fille sera votre femme.

La foudre tombant aux pieds de Michel ne l'eût pas stupéfié davantage.

Pendant que le marquis mettait la main de Bertha dans la sienne, il voulut se tourner vers Mary, comme pour implorer son intervention.

Mais la voix de celle-ci murmura à son oreille ces mots terribles :

— Je ne vous aime pas !

Accablé de douleur, confondu de surprise, Michel prit machinalement la main que le marquis lui présentait.

XLVIII

MAITRE MARC

Le même jour où se passaient, dans la maison de la veuve Picaut, au château de Souday, dans la forêt de Touvois et à la métairie de la Banlœuvre, les divers événements qui ont fait le sujet de nos derniers chapitres, la porte de la maison du nº 17 de la rue du Château, à Nantes, s'ouvrait, vers cinq heures du soir, pour donner passage à deux individus dans l'un desquels on eût pu reconnaître le commissaire civil Pascal, avec lequel nos lecteurs ont déjà fait connaissance au château de Souday, et qui, après en être sorti comme nous savons, avait, pendant la nuit, regagné sans encombre son domicile politique et social.

L'autre, c'est-à-dire celui dont nous allons momentanément nous occuper, était un homme d'une quarantaine d'années, à l'œil vif, intelligent, profond, au nez recourbé, aux dents blanches, aux lèvres épaisses et sensuelles, comme les ont d'habitude les gens d'imagination ; son habit noir, sa cravate blanche, son ruban de la Légion d'honneur indiquaient, autant qu'on peut en juger sur les apparences, un homme appartenant à la magistrature du pays. Ce personnage était, en effet, un des avocats les plus distingués du barreau de Paris, arrivé depuis la veille à Nantes et descendu chez son confrère, le commissaire civil.

Dans le vocabulaire royaliste, il portait le nom de Marc, c'est-à-dire un des prénoms de Cicéron.

Arrivé à la porte de la rue, conduit, comme nous l'avons dit, par le commissaire civil, il y trouva un cabriolet qui stationnait.

Il serra affectueusement la main de son hôte et monta dans le véhicule, tandis que le cocher, se penchant vers le commissaire civil, lui demandait, comme s'il eût connu, sur ce point, l'ignorance du voyageur.

— Où faut-il conduire monsieur ?

— Vous voyez bien ce paysan qui se tient au bout de la rue sur un cheval gris pommelé ? fit le commissaire civil.

— Parfaitement, répliqua le cocher.

— Eh bien, il s'agit tout simplement de le suivre.

A peine ce renseignement eut-il été donné, que, comme si l'homme au cheval gris pommelé eût pu entendre les paroles qui venaient de sortir de la bouche de l'agent légitimiste, il se mit en route, descendant le bas de la rue du Château et tournant à droite, de manière à longer la rivière qui coulait à sa gauche.

En même temps, le cocher enlevait son cheval d'un coup de fouet, et la machine criarde à laquelle nous avons donné le nom un peu ambitieux de cabriolet, se mettait à danser sur les pavés inégaux de la capitale du département de la Loire-Inférieure, suivant tant bien que mal le guide mystérieux qui lui avait été donné.

Au moment où le cabriolet arrivait à son tour à l'angle de la rue du Château et tournait dans la direction indiquée, le voyageur revit le cavalier, qui, sans jeter un regard en arrière, prenait le pont Rousseau, qui traverse la Loire et conduit à la route de Saint-Philbert-de-Grand Lieu

Le voyageur traversa le pont et enfila la route.

Le paysan avait mis son cheval au trot, mais à un trot assez modéré pour que le voyageur pût le suivre

Cependant le paysan ne retournait même pas la tête et paraissait non-seulement si indifférent à ce qui se passait derrière lui, mais encore si ignorant de la mission qu'il remplissait comme guide, qu'il y avait des moments où le voyageur se croyait dupe d'une mystification

Quant au cocher, n'étant pas dans la confidence, il ne pouvait donner aucun renseignement capable de calmer l'inquiétude de maître Marc, et, comme, lorsqu'il avait demandé au commissaire civil : « Où allons-nous ? » celui-ci lui avait répondu : « Suivez l'homme au cheval gris pommelé, » il suivait l'homme au cheval gris pommelé, ne paraissant pas plus s'occuper de son guide que son guide ne s'occupait de lui.

Après deux heures de marche, et comme le jour commençait de tomber, on arriva à Saint-Philbert-de-Grand-Lieu.

L'homme au cheval gris s'arrêta devant l'auberge du *Cygne de la croix*, descendit de cheval, remit le cheval aux mains d'un garçon d'écurie et entra dans l'auberge.

Le voyageur arriva cinq minutes après lui, et descendit à la même auberge que lui.

Dans la cuisine, le paysan le croisa, et, tout en le croisant, sans avoir l'air de le connaître, sans que personne le vît, il lui glissa un petit papier dans la main.

Le voyageur passa dans la salle commune, vide pour le moment, demanda une bouteille de vin et de la lumière.

On lui apporta ce qu'il demandait.

Il ne toucha point à la bouteille, mais déplia le billet, qui contenait ces mots :

« Je vais vous attendre sur la grande route de Légé ; suivez-moi, mais sans chercher à me rejoindre ni à me parler. Le cocher restera à l'auberge, avec le cabriolet. »

Le voyageur brûla le billet, se versa un verre de vin dans lequel il trempa ses lèvres, donna rendez-vous pour le lendemain soir au cocher, et sortit de l'auberge sans avoir éveillé l'attention de l'aubergiste, ou tout au moins sans que l'aubergiste eût paru faire attention à lui

Arrivé à l'extrémité du village, il aperçut son homme, qui se taillait une canne dans une haie d'aubépine.

La canne étant coupée, le paysan se mit en route, tout en taillant des branches.

Maître Marc le suivit pendant une demi-lieue, à peu près.

Au bout d'une demi-lieue, — et comme la nuit était tout à fait venue, — le paysan entra dans une maison isolée, située à la droite de la route.

Le voyageur avait forcé le pas et y entra presque en même temps que lui.

Au moment où il arriva sur le seuil, il n'y avait qu'une femme dans la pièce donnant sur la route.

Le paysan était devant elle et semblait attendre l'arrivée du voyageur.

Dès que celui-ci parut :

— Voilà, dit le paysan, un monsieur qu'il faut conduire

Puis, en achevant ces mots, il sortit sans donner le temps à celui qui l'annonçait de le remercier, ni de parole ni d'argent.

Lorsque le voyageur, qui l'avait suivi des yeux, ramena son regard étonné vers la maîtresse de la maison, celle-ci lui fit signe de s'asseoir, et, sans s'inquiéter aucunement de sa présence, sans lui adresser un seul mot, continua de vaquer aux affaires de la maison.

Un silence de plus d'une demi-heure succéda à cette marque de stricte politesse, et le voyageur commençait à s'impatienter lorsque le maître de la maison rentra, et sans manifester aucun signe d'étonnement ni de curiosité, salua son hôte.

Seulement, il chercha des yeux sa femme, qui lui répéta textuellement cette phrase du guide :

— Voilà un monsieur qu'il faut conduire

Le maître de la maison jeta alors sur l'étranger un de ces regards inquiets, fins et rapides qui n'appartiennent qu'aux paysans vendéens ; mais, presque aussitôt, sa physionomie reprenant le caractère qui lui était habituel, c'est-à-dire celui de la bonhomie et de la naïveté, il s'avança vers son hôte le chapeau à la main

— Monsieur désire voyager dans le pays ? dit-il

— Oui, mon ami, répondit maître Marc, je désirerais aller plus avant.

— Monsieur a des papiers, sans doute ?

— Certainement

— En règle ?

— Tout ce qu'il y a de plus en règle.

— Sous son nom de guerre ou sous son véritable nom ?

— Sous mon véritable nom

— Je suis forcé, pour ne point faire erreur, de prier monsieur de me les montrer.

— C'est absolument nécessaire ?

— Oh ! oui, car, seulement après les avoir vus, je pourrai dire à monsieur s'il peut voyager tranquillement dans le pays.

Le voyageur tira son passe-port, qui portait la date du 28 février.

— Voici, dit-il.

Le paysan prit le passe-port, y jeta les yeux pour voir si

le signalement correspondait au visage, et rendant le passeport au voyageur après l'avoir replié :

— C'est très bien, dit-il ; monsieur peut aller partout avec ce papier-là.

— Et vous vous chargez de me faire conduire ?

— Oui, monsieur.

— Je désirerais bien que ce fût le plus vite possible.

— Je vais faire seller les chevaux.

Le maître de la maison sortit. Dix minutes après, il rentra.

— Les chevaux sont prêts, dit-il.

— Et le guide ?

— Il attend.

Le voyageur sortit et trouva à la porte un garçon de ferme, déjà en selle et tenant un cheval en main. Maître Marc comprit que ce cheval était sa monture, ce garçon de ferme son guide.

Et, en effet, à peine eut-il le pied dans l'étrier, que son nouveau conducteur se mit en route non moins silencieusement que ne l'avait fait son prédécesseur.

Il était neuf heures du soir ; il faisait nuit close.

XLIX

DE QUELLE FAÇON ON VOYAGEAIT DANS LE DÉPARTEMENT DE LA LOIRE-INFÉRIEURE AU MOIS DE MAI 1832

Après une heure et demie de marche pendant laquelle pas une parole ne fut échangée entre le voyageur et son guide, on arriva à la porte d'un de ces bâtiments particuliers au pays et qui sont moitié métairie, moitié château.

Le guide s'arrêta, fit signe au voyageur d'en faire autant ; puis il descendit et frappa à la porte.

Un domestique vint ouvrir.

— Voilà un monsieur qui doit parler à monsieur, dit le garçon de ferme.

— Ce n'est pas possible, répondit celui-ci ; monsieur est couché.

— Déjà ? demanda le voyageur.

Le domestique se rapprocha.

— Monsieur a passé la nuit dernière à un rendez-vous et une grande partie de la journée à cheval.

— N'importe ! dit le guide, il faut que ce monsieur-là lui parle ; il vient de la part de M. Pascal, et va rejoindre Petit-Pierre.

— En ce cas, c'est différent, dit le domestique ; je vais réveiller monsieur.

— Demandez-lui, dit le voyageur, s'il peut me donner un guide sûr ; un guide me suffira.

— Je ne crois pas que monsieur fasse cela, répondit le domestique.

— Que fera-t-il, alors ?

— Il conduira monsieur lui-même, répondit le garçon.

Et il rentra.

Au bout de cinq minutes, il reparut.

— Monsieur fait demander à monsieur s'il a besoin de prendre quelque chose, ou s'il préfère continuer son chemin sans s'arrêter.

— J'ai dîné à Nantes, je n'ai besoin de rien. J'aimerais mieux continuer ma route.

Le domestique disparut de nouveau.

Quelques instants après, un jeune homme s'approcha.

Cette fois, ce n'était plus le domestique, c'était le maître.

— Dans toute autre circonstance, dit-il au voyageur, j'insisterais, monsieur, pour que vous me fassiez l'honneur de vous arrêter un moment sous mon toit ; mais vous êtes sans doute la personne que Petit-Pierre attend et qui arrive de Paris ?

— Justement, monsieur.

— M. Marc, alors ?

— M. Marc.

— En ce cas, ne perdons pas une minute ; car vous êtes attendu avec impatience.

Se tournant alors vers le garçon de ferme :

— Ton cheval est-il frais ? lui demanda-t-il.

— Il a fait une heure et demie depuis le matin.

— En ce cas, je le prends ; les miens sont éreintés. Reste ici à vider une bouteille avec Louis ; je serai de retour dans deux heures. Louis, fais les honneurs de la maison à ce camarade-là.

Et le jeune homme se mit en selle aussi légèrement que si, comme sa monture, il n'avait fait qu'une heure et demie dans la journée.

Puis, se tournant vers le voyageur :

— Êtes-vous prêt, monsieur ? demanda-t-il.

Sur le signe affirmatif de celui-ci, tous deux partirent.

Au bout d'un quart d'heure de silence, un cri retentit à cent pas devant eux.

Maître Marc tressaillit et demanda quel était ce cri.

— C'est notre éclaireur, répondit le chef vendéen. Il demande à sa manière si la route est libre. Écoutez, et vous allez entendre la réponse.

Il étendit sa main, la posa sur l'épaule du voyageur, et, arrêtant lui-même son cheval, donna à maître Marc l'exemple d'en faire autant.

En effet, presque aussitôt un second cri se fit entendre, venant d'un point plus éloigné ; il semblait l'écho du premier, tant il était pareil.

— Nous pouvons avancer ; la route est libre, dit le chef vendéen en remettant son cheval au pas.

— Nous sommes donc précédés d'un éclaireur ?

— Précédés et suivis. Nous avons un homme à deux cents pas devant nous et un homme à deux cents pas derrière nous.

— Mais quels sont ceux qui répondent à notre éclaireur d'avant-garde ?

— Les paysans dont les chaumières bordent la route. Faites attention lorsque nous passerez devant l'une de ces chaumières, vous verrez une petite lucarne s'ouvrir, une tête d'homme se glisser par cette lucarne, demeurer immobile comme si elle était de pierre et ne disparaître que lorsque nous serons hors de vue. Si nous étions des soldats de quelque cantonnement environnant, l'homme qui nous aurait regardés passer sortirait aussitôt par une porte de derrière ; puis, s'il y avait aux alentours quelque rassemblement, ce rassemblement serait prévenu en temps utile de l'approche de la colonne qui pouvait le surprendre.

En ce moment le chef vendéen s'interrompit.

— Écoutez, fit-il.

Les deux cavaliers s'arrêtèrent net.

— Mais, dit le voyageur, je n'ai entendu que le cri de notre éclaireur, il me semble.

— Justement ; aucun cri ne lui a répondu.

— Ce qui veut dire ?

— Qu'il y a des soldats aux environs.

À ces mots, il mit son cheval au trot ; le voyageur en fit autant. Presque au même moment, ils entendirent des pas pressés : c'était l'homme placé derrière eux, qui les rejoignait de toute la vitesse de ses jambes.

À l'embranchement de deux routes, ils trouvèrent celui qui marchait devant eux, immobile et indécis.

Le chemin se bifurquait, et, comme on n'avait, ni d'un côté, ni de l'autre, répondu à son cri, il ignorait lequel des deux sentiers il fallait prendre.

Tous deux, au reste, conduisaient à la même destination ; seulement, celui de gauche était un peu plus long que celui de droite.

Après un moment de délibération entre le chef et le guide, ce dernier s'enfonça dans le sentier de droite, où bientôt le chef vendéen et le voyageur s'enfoncèrent à leur tour, laissant à la place qu'ils quittaient leur quatrième compagnon, qui, cinq minutes après, les suivit.

Les mêmes distances continuaient d'être observées entre le corps d'armée et ses avant-garde et arrière-garde.

À trois cents pas plus loin, les deux royalistes trouvèrent leur éclaireur arrêté.

Celui-ci leur fit, de la main, un signe qui commandait le silence.

Puis, à voix basse, il laissa tomber ces mots :

— Une patrouille !

En effet, en écoutant attentivement, on entendait, mais au loin encore, le bruit régulier des pas que fait une troupe en marche : c'était une des colonnes mobiles du général Dermoncourt qui faisait sa ronde de nuit.

On était dans un de ces chemins creux si fréquents en Vendée à cette époque et surtout à celle de la première guerre, mais qui disparaissent maintenant tous les jours pour faire place à des routes vicinales ; les deux talus en étaient si rapides, qu'il était impossible de faire gravir l'un ou l'autre à des chevaux ; il n'y avait donc qu'un moyen d'éviter la patrouille, c'était de tourner bride, de regagner un endroit découvert et de s'écarter à droite ou à gauche.

Mais, de même que les cavaliers entendaient le bruit des pas des fantassins, les fantassins pouvaient entendre le bruit des pas des chevaux, et se mettre à la poursuite de ceux-ci.

Tout à coup, l'éclaireur attira l'attention du chef vendéen par un geste.

Il avait vu, grâce à un rayon de lune fugitif et déjà disparu, le reflet des baïonnettes lançant un éclair, et son doigt levé diagonalement, indiquant à l'œil du chef vendéen et du voyageur la direction qu'ils devaient suivre.

En effet, les soldats, — pour éviter l'eau qui, en général, coule dans les chemins creux, après les pluies abondantes, — au lieu de suivre le sentier dominé par son double talus, avaient gravi un de ces talus, et marchaient de l'autre

côté de la haie naturelle qui s'étendait à la gauche des voyageurs.

En suivant cette route, ils allaient passer à dix pas des deux cavaliers et des deux piétons perdus dans les profondeurs du chemin creux.

Si un seul des deux chevaux eût henni, la petite troupe était prisonnière; mais, comme s'ils eussent compris le danger, ils restèrent aussi silencieux que leurs maîtres, et les soldats passèrent, sans se douter près de qui ils avaient passé.

Quand le bruit des pas des soldats se fut perdu dans l'éloignement, la respiration revint aux voyageurs, et ils se remirent en marche.

Un quart d'heure après, on se détourna de la route, et l'on rentra dans la forêt de Machecoul.

Là, on était plus à l'aise; il n'était point probable que les soldats s'engageassent la nuit dans cette forêt où, du moins, qu'ils suivissent d'autres routes que les grandes artères qui la traversent; en prenant un des sentiers connus des gens du pays, et que fraye l'indiscipline des piétons, il n'y avait donc rien à craindre.

On descendit de cheval, on laissa les deux montures aux mains d'un des éclaireurs, tandis que l'autre disparaissait rapidement dans les ténèbres, rendues plus épaisses encore par les premières feuilles de mai.

Le chef vendéen et le voyageur prirent la même route que lui.

Il était évident que l'on approchait du but de la course, l'abandon que l'on faisait des chevaux en était une preuve.

En effet, à peine maître Marc et son guide eurent-ils fait deux cents pas, qu'ils entendirent le houhoulement du chat-huant.

Le chef vendéen rapprocha ses mains, et, en réponse à ce houhoulement prolongé et lugubre, fit entendre le cri aigu de la chouette.

Le cri du chat-huant se fit entendre de nouveau.

— Voilà notre homme, dit le chef vendéen.

Quelques minutes après, on entendait le bruit des pas faisant crier l'herbe du sentier, et le guide reparaissait accompagné d'un étranger.

Cet étranger n'était autre que notre ami Jean Oullier, seul et, par conséquent, premier piqueur du marquis de Souday, qui momentanément avait renoncé à ses chasses, tout occupé qu'il était des événements politiques qui allaient se dérouler autour de lui.

Dans les deux autres présentations de ce genre, le voyageur avait entendu ces paroles échangées entre son guide et celui auquel il s'adressait : « Voici un monsieur qui désire parler à Monsieur ». Cette fois la formule changea, et le chef vendéen dit à Jean Oullier :

— Mon ami, voici un monsieur qui a besoin de parler à Petit-Pierre.

Ce à quoi Jean Oullier se contenta de répondre :

— Qu'il vienne avec moi.

Le voyageur tendit la main au chef vendéen, qui la lui serra cordialement; puis il porta cette même main à sa poche dans l'intention de partager sa bourse entre les deux guides; mais le chef vendéen devina cette intention, et, lui posant à son tour la main sur le bras, lui fit signe de ne pas donner suite à une libéralité que les braves paysans prendraient pour une offense.

Maître Marc comprit, et une poignée de main l'acquitta envers les paysans, comme elle l'avait acquitté envers le chef.

Après quoi, Jean Oullier reprit le chemin par lequel il était venu en disant ces deux mots, qui avaient la brièveté d'un ordre et l'accent d'une invitation :

— Suivez-moi

La séparation fut aussi courte que l'invitation avait été laconique. Le voyageur commençait à s'habituer à ces formes mystérieuses et brèves, insolites pour lui, et qui révélaient, sinon la conspiration flagrante, du moins l'insurrection prochaine.

Ombragés qu'ils étaient par leurs grands chapeaux, à peine avait-il vu le visage du chef vendéen et des deux guides.

A peine, dans l'épaisseur du bois, voyait-il se mouvoir la forme de Jean Oullier

Cependant, peu à peu, cette forme qui marchait devant lui ralentit le pas de manière à se trouver à ses côtés.

Le voyageur sentit vaguement que son guide avait quelque chose à lui dire, et il prêta l'oreille.

En effet, il entendit ces mots passer comme un murmure :

— Nous sommes espionnés; un homme nous suit dans le bois. Ne vous inquiétez pas de me voir disparaître. Attendez-moi à l'endroit où j'aurai disparu.

Le voyageur répondit par un simple signe de tête, qui voulait dire : « C'est bien; allez! »

On fit cinquante pas encore.

Tout à coup, Jean Oullier s'élança dans le bois.

On entendit, à vingt ou trente pas dans l'épaisseur de la forêt, le bruit que ferait un chevreuil, se levant d'effroi.

Ce bruit s'éloigna aussi rapidement que si c'eût été, en effet, un chevreuil qui l'eût causé.

Dans la même direction, on entendit s'éloigner les pas de Jean Oullier.

Puis le bruit s'éteignit.

Le voyageur s'appuya contre un chêne et attendit.

Au bout de vingt minutes d'attente, une voix dit près de lui :

— Allons!

Il tressaillit; cette voix était celle de Jean Oullier; seulement, le vieux garde-chasse était revenu si doucement, qu'aucun bruit n'avait révélé son retour.

— Eh bien? demanda le voyageur.

— Buisson creux! fit Jean Oullier.

— Personne?

— Quelqu'un... mais c'est un drôle qui connaît le bois aussi bien que moi.

— De sorte que vous n'avez pas pu le rejoindre?

Oullier secoua négativement la tête comme s'il lui eût coûté de dire de la voix qu'un homme lui avait échappé.

— Et vous ne savez pas qui? continua le voyageur.

— Je m'en doute, répondit Jean Oullier en étendant le bras dans la direction du midi; mais, en tout cas, c'est un malin.

Puis, comme on était arrivé à la lisière de la forêt :

— Nous y sommes, dit-il.

Et, en effet, maître Marc vit se dresser devant lui la métairie de la Banlœuvre.

Jean Oullier regarda avec attention des deux côtés de la route.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, la route était libre.

Il traversa la route seul, puis, avec un passe-partout, ouvrit la porte.

La porte ouverte :

— Venez! dit-il.

Maître Marc traversa rapidement à son tour le grand chemin et disparut sous le porche béant.

La porte se referma derrière les deux hommes

Une forme blanche apparut sur le perron.

— Qui va là? demanda une voix de femme, mais une voix forte et impérative

— Moi, mademoiselle Bertha, répondit Jean Oullier.

— Vous n'êtes pas seul, mon ami?

— Je suis avec le monsieur de Paris qui demande à parler à Petit-Pierre

Bertha descendit et alla au-devant du voyageur.

— Venez, monsieur, dit-elle.

Et la jeune fille conduisit maître Marc dans un salon assez pauvrement meublé, mais dont le parquet était parfaitement ciré, dont les rideaux étaient irréprochablement blancs.

Un grand feu était allumé, et, près du feu une table dressée supportait un souper tout servi.

— Asseyez-vous monsieur, dit la jeune fille avec une grâce parfaite, et qui, cependant, n'était pas dénuée d'un côté viril qui lui donnait une grande originalité; vous devez avoir faim et soif; buvez et manger. Petit-Pierre dort; mais il a donné l'ordre de l'éveiller si quelqu'un venait de Paris. Vous venez de Paris?

— Oui, mademoiselle.

— Dans dix minutes, je suis à vous.

Et Bertha disparut comme une vision.

Le voyageur resta quelques secondes immobile d'étonnement. C'était un observateur, et jamais il n'avait vu plus de grâce et plus de charme joints à une pareille décision de volonté.

On eût dit le jeune Achille déguisé en femme et n'ayant pas encore vu briller le glaive d'Ulysse.

Aussi, tout absorbé, soit dans cette pensée, soit dans celles qui s'y rattachaient, le voyageur ne songea-t-il ni à boire ni à manger.

Un instant après, la jeune fille rentra

— Petit-Pierre est prêt à vous recevoir, monsieur, dit-elle.

Le voyageur se leva; Bertha marcha devant lui. Elle tenait à la main un court flambeau, qu'elle levait pour éclairer l'escalier, et qui éclairait en même temps son visage.

Le voyageur regardait avec admiration ces beaux cheveux et ces beaux yeux noirs; ce teint mat, portant le hâle juvénile de la santé, et cette allure ferme et dégagée qui semblait révéler la déesse

Il murmura avec un sourire, en se rappelant son Virgile, cet homme qui lui-même est un sourire de l'antiquité :

— *Incessu patuit dea!*

La jeune fille frappa à la porte d'une chambre.

— Entrez, répondit une voix de femme

La porte s'ouvrit; la jeune fille s'inclina légèrement pour laisser passer le voyageur. Il était facile de voir que l'humilité n'était point sa principale vertu.

Le voyageur passa, la porte se referma derrière lui; la jeune fille resta dehors.

L

UN PEU D'HISTOIRE NE GÂTE RIEN

Le voyageur fut conduit par un mauvais escalier qui semblait collé contre la muraille jusqu'au premier étage de la maison; son conducteur ouvrit une porte et aperçut une grande chambre de construction récente dont les parois suaient l'humidité et dont les boiseries montraient leur bois blanc à travers le mince badigeon qui les couvrait.

Dans cette chambre, couchée sur un lit de sapin grossièrement équarri, il aperçut une femme et dans cette femme il reconnut madame la duchesse de Berry.

L'attention de maître Marc se concentra tout entière sur elle.

Les draps de sa misérable couchette étaient de batiste très fine; ce luxe de linge blanc et soyeux était la seule chose qui rappelât son rang dans le monde.

Un châle à carreaux rouges et verts servait de couverture.

Une mauvaise cheminée en plâtre, garnie d'une légère boiserie, chauffait l'appartement, qui n'avait pour tous meubles qu'une table couverte de papiers sur lesquels était posée une paire de pistolets.

Deux chaises où étaient jetés un costume complet de jeune paysan et une perruque brune, se trouvaient placées l'une près de la table, — c'était celle où était la perruque, — l'autre au pied du lit, — c'était celle où étaient les vêtements.

La princesse portait sur sa tête une de ces coiffes de laine comme en portent les femmes du pays et dont les boucles retombaient sur ses épaules.

A la lueur des deux bougies posées sur une table de nuit de bois de rose fortement éraillée, débris évident de quelque mobilier de château, la duchesse dépouillait sa correspondance.

Un assez grand nombre de lettres placées sur cette même table de nuit, et maintenues en guise de serre-papier par une seconde paire de pistolets, n'étaient pas encore décachetées.

Madame paraissait attendre avec impatience l'arrivée du voyageur, car, en l'apercevant, elle sortit à moitié du lit pour tendre vers lui ses deux mains.

Celui-ci les prit, les baisa respectueusement, et la duchesse sentit une larme qui tombait des yeux du fidèle partisan sur l'une des deux mains qu'il avait gardée dans les siennes.

— Une larme, monsieur! dit la duchesse; m'apportez-vous de mauvaises nouvelles?

— Cette larme sort de mon cœur, madame, répondit maître Marc; elle n'exprime que mon dévouement et le profond regret que j'éprouve de vous voir ainsi isolée et perdue, au fond d'une métairie de la Vendée, vous que j'ai vue...

Il s'arrêta; les larmes l'empêchaient de parler.

La duchesse reprit sa phrase où il l'avait laissée et continua:

— Oui, aux Tuileries, n'est-ce pas, sur les marches d'un trône? Eh bien, cher monsieur, j'y étais, à coup sûr, plus mal gardée et moins bien servie qu'ici, car, ici, je suis servie et gardée par la fidélité qui se dévoue, tandis que là-bas je l'étais par l'intérêt qui calcule. Mais arrivons au but que je ne vous vois pas éloigner sans inquiétude, je l'avoue. Des nouvelles de Paris, vite! M'apportez-vous de bonnes nouvelles?

— Croyez, madame, répondit maître Marc, croyez à mon profond regret, moi, homme d'enthousiasme, d'avoir été forcé de me faire le messager de la prudence.

— Ah! ah! fit la duchesse, pendant que mes amis de Vendée se font tuer, mes amis de Paris sont prudents, à ce qu'il paraît. Vous voyez bien que j'avais raison de vous dire que j'étais ici mieux gardée et surtout mieux servie qu'aux Tuileries.

— Mieux gardée peut-être, oui, madame, mais mieux servie, non. Il y a des moments où la prudence est le génie du succès.

— Mais, monsieur, reprit la duchesse impatiente, je suis aussi bien renseignée sur Paris que vous, et je sais qu'une révolution y est instante.

— Madame, répondit l'avocat de sa voix ferme et sonore, nous vivons depuis un an et demi dans les émeutes, et aucune de ces émeutes n'a pu monter encore à la hauteur d'une révolution.

— Louis-Philippe est impopulaire.

— Je vous l'accorde; mais cela ne veut pas dire que Henri V soit populaire, lui.

— Henri V! Henri V! mon fils ne s'appelle pas Henri V, monsieur, dit la duchesse; il s'appelle Henri IV second.

— Sous ce rapport, madame, repartit l'avocat, il est bien jeune encore, permettez-moi de vous le dire, pour que nous sachions son vrai nom; puis, plus on est dévoué à un chef, plus on lui doit la vérité.

— Oh! oui, la vérité! je la demande, je la veux; mais la vérité...

— Eh bien, madame, la vérité, la voici. Par malheur, les souvenirs des peuples se perdent dans un horizon étroit; pour le peuple français, c'est-à-dire pour cette force matérielle et brutale qui fait les émeutes, et quelquefois même, quand l'haleine d'en haut souffle sur elle, les révolutions, il y a deux grands souvenirs dont le premier remonte à quarante-trois ans et le second à dix-sept; le premier, c'est la prise de la Bastille, c'est-à-dire la victoire du peuple sur la royauté, victoire qui a donné le drapeau tricolore à la nation; le second, c'est la double restauration de 1814 et de 1815, victoire de la royauté sur le peuple, victoire qui a imposé le drapeau blanc au pays. Or, madame, dans les grands mouvements, tout est symbole; le drapeau tricolore c'est la liberté; il porte écrit sur sa flamme: *Par ce signe, tu vaincras!* le drapeau blanc, c'est la bannière du despotisme; il porte sur sa double face: *Par ce signe, tu as été vaincu!*

— Monsieur!

— Ah! vous voulez la vérité, madame; alors laissez-moi vous la dire.

— Soit; mais quand vous aurez dit, vous me permettrez de vous répondre.

— Oui, madame, et je serai bien heureux si cette réponse peut me convaincre.

— Continuez.

— Vous avez quitté Paris, le 28 juillet, madame; vous n'avez pas vu avec quelle rage le peuple a mis en pièce le drapeau blanc et foulé aux pieds les fleurs de lis.

— Le drapeau de Denain et de Taillebourg! les fleurs de lis de saint Louis et de Louis XIV!

— Par malheur, madame, le peuple ne se souvient, lui, que de Waterloo; le peuple ne connaît que Louis XVI: une défaite et une exécution... Eh bien, savez-vous, madame, la grande difficulté que je prévois pour votre fils, c'est-à-dire pour le dernier descendant de Saint-Louis et de Louis XIV? C'est justement le drapeau de Taillebourg et de Denain. Si Sa Majesté Henri V ou Henri IV second, comme vous l'appelez si intelligemment, rentre dans Paris avec le drapeau blanc, il ne passera pas le faubourg Saint-Antoine: avant d'arriver à la Bastille, il est mort.

— Et s'il rentre avec le drapeau tricolore?

— C'est bien pis, madame! avant d'arriver aux Tuileries, il est déshonoré.

La duchesse fit un soubresaut; pourtant elle resta muette.

— C'est peut-être la vérité, dit-elle après une minute de silence; mais elle est dure!

— Je vous l'ai promise tout entière, et je tiens ma promesse.

— Mais, si telle est votre conviction, monsieur, demanda la duchesse, comment restez-vous attaché à un parti qui n'a aucune chance de succès?

— Parce que j'ai fait serment des lèvres et du cœur à ce drapeau blanc, sans lequel et avec lequel votre fils ne peut revenir, et que j'aime mieux être tué que déshonoré.

La duchesse redevint muette un instant encore.

— Ce ne sont point là les renseignements que j'avais reçus et qui m'ont déterminé à revenir en France, dit-elle.

— Non, sans doute, madame; mais il faut songer à une chose: c'est que, si la vérité arrive quelquefois jusqu'aux princes régnants, elle n'arrive jamais jusqu'aux princes détrônés.

— Permettez-moi de vous dire qu'en votre qualité d'avocat, monsieur, vous pouvez être soupçonné de cultiver le paradoxe.

— Le paradoxe, en effet, madame, est une des faces de l'éloquence; seulement, ici, avec Votre Altesse royale, il s'agit non pas d'être éloquent, mais d'être vrai.

— Pardon, vous disiez tout à l'heure que la vérité n'arrivait jamais aux princes détrônés: ou vous vous trompiez tout à l'heure, ou vous me trompez maintenant.

L'avocat se mordit les lèvres; il était pris dans son propre dilemme.

— Ai-je dit *jamais*, madame?

— Vous avez dit *jamais*.

— Alors, supposons qu'il y ait une exception, et que, cette exception, Dieu a permis que j'en sois le représentant.

— Je le suppose, et je vous demande pourquoi la vérité n'arrive-t-elle jamais aux princes détrônés?

— Parce que les princes sur le trône peuvent, à la rigueur, être entourés d'ambitions satisfaites, mais que les princes détrônés le sont nécessairement d'ambitions à satisfaire. Sans doute, madame, il y a autour de vous quelques cœurs généreux qui se dévouent avec une complète abnégation; mais il y a aussi pas mal de personnes qui voient dans votre retour en France une voie frayée à votre suite, et par laquelle elles monteront à la réputation, à la fortune, aux honneurs; il y a aussi les mécontents qui ont perdu leur

position et qui veulent tout à la fois la reconquérir et se venger de ceux qui la leur ont prise. Eh bien, tous ces gens-là voient mal les faits, apprécient mal la situation; leur désir se traduit en espérances, leurs espérances en certitude; ceux-là rêvent sans cesse une révolution qui viendra peut-être, mais qui, à coup sûr, ne viendra pas à l'heure où ils l'attendent. Ils se trompent et vous trompent; ils commencent par se mentir à eux-mêmes et ensuite vous mentent, à vous; ils vous attirent dans un danger où ils sont prêts à se jeter; de là l'erreur! erreur fatale, qu'ils vous ont fait partager, madame, et qu'il faut que vous reconnaissiez être une erreur, en face de la vérité incontestable que je dévoile brutalement, peut-être, mais fidèlement à vos regards.

— En somme, dit la duchesse d'autant plus impatiente que ces paroles confirmaient celles qu'elle avait déjà entendues au château de Souday, qu'apportez-vous dans les plis de votre toge, maître Cicéron? est-ce la paix, est-ce la guerre?

— Comme il est entendu que nous restons dans les traditions de la royauté constitutionnelle, je répondrai à Son Altesse royale qu'en sa qualité de régente, c'est à elle qu'il appartient d'en décider.

— Oui, n'est-ce pas? quitte à mes Chambres à me refuser des subsides, si je ne décide pas comme il leur convient. Oh! maître Marc, je connais toutes les fictions de votre régime constitutionnel, dont le principal inconvénient, à mon avis, est de faire surtout les affaires, non pas de ceux qui parlent le mieux, mais de ceux qui parlent le plus. Enfin, vous avez dû recueillir les opinions de mes fidèles et féaux conseillers sur l'opportunité de la prise d'armes. Quelle est-elle? qu'en pensez-vous vous-même? Nous avons beaucoup parlé de la vérité; c'est parfois un spectre terrible. N'importe! quoique femme, je n'hésite pas à l'évoquer.

— C'est parce que je suis bien convaincu qu'il y a l'étoffe de vingt rois dans la tête et dans le cœur de Madame que je n'ai point hésité non plus à me charger d'une mission que je regarde comme douloureuse.

— Ah! nous y voilà enfin!... Allons, moins de diplomatie maître Marc; parlez haut et ferme, comme il convient qu'on parle à ce que je suis ici, c'est-à-dire à un soldat.

Puis, s'apercevant que le voyageur, après avoir arraché sa cravate, cherchait à la découdre pour en tirer un papier:

— Donnez, donnez, dit-elle avec impatience; j'aurai plus tôt fait que vous.

C'était une lettre écrite en chiffres.

La duchesse y jeta les yeux; puis, la rendant à maître Marc:

— Je perdrais du temps à l'épeler, dit-elle; lisez-la moi: cela doit vous être facile; car vous savez sans doute ce qu'elle contient.

Maître Marc prit le papier des mains de la duchesse, et en effet, lut sans hésitation ce qui suit:

« Les personnes en qui l'on a reporté une honorable confiance ne peuvent s'empêcher de témoigner leur douleur des conseils en vertu desquels on est arrivé à la crise présente; ces conseils ont été donnés, sans doute, par des hommes pleins de zèle, mais qui ne connaissent ni l'état actuel des choses, ni la disposition des esprits.

« On se trompe, quand on croit à la possibilité d'un mouvement dans Paris on ne trouverait pas douze cents hommes non mêlés d'agents de police qui, pour quelques écus, fissent du bruit dans la rue et se risquassent à combattre la garde nationale et une garnison fidèle.

« On se trompe sur la Vendée, comme on s'est trompé sur le Midi: cette terre de dévouement et de sacrifices est désolée par une nombreuse armée aidée de la population des villes, presque toute antilégitimiste; une levée de paysans n'aboutirait désormais qu'à faire saccager les campagnes et à consolider le gouvernement par un triomphe facile.

« On pense que si la mère de Henri V était en France, elle devrait se hâter d'en sortir après avoir ordonné à tous les chefs de se tenir tranquilles. Ainsi, au lieu d'être venue organiser la guerre civile, elle serait venue demander la paix; elle aurait eu la double gloire d'accomplir une action de grand courage et d'arrêter l'effusion du sang français.

« Les sages amis de la légitimité, que l'on n'a jamais prévenus de ce que l'on voulait faire, qui n'ont jamais été consultés sur les partis hasardeux que l'on voulait prendre, et qui n'ont connu les faits que lorsqu'ils étaient accomplis, renvoient la responsabilité de ces faits à ceux qui en ont été les conseillers et les auteurs: ils ne peuvent ni mériter l'honneur ni encourir le blâme dans les chances de l'une ou de l'autre fortune. »

Pendant cette lecture, Madame avait été en proie à une vive agitation; sa figure, habituellement pâle, s'était couverte de rougeur; sa main tremblante passait et repassait dans ses cheveux et repoussait en arrière le bonnet de laine qu'elle portait sur sa tête. Elle n'avait pas prononcé un mot, elle n'avait point interrompu le lecteur; mais il était évident que son calme précédait une tempête. Pour la détourner, maître Marc se hâta de dire en lui rendant la lettre qu'il avait repliée.

— Ce n'est point moi, madame, qui ai écrit cette lettre.

— Non, répondit la duchesse incapable de se contenir plus longtemps; mais celui qui l'a apportée était bien capable de l'écrire.

Le voyageur comprit qu'avec cette nature vive et impressionnable, il ne gagnerait rien en courbant la tête; il se redressa donc de toute sa hauteur

— Oui, dit-il; et il rougit d'un moment de faiblesse, et il déclare à Votre Altesse royale que, s'il n'approuve pas certaines expressions de cette lettre, il partage au moins le sentiment qui l'a dictée.

— Le sentiment! répéta la duchesse; appelez ce sentiment-là de l'égoïsme, appelez-le de la prudence qui ressemble fort à de la...

— Lâcheté, n'est-ce pas, madame? Et, en effet, il est bien lâche, le cœur qui a tout quitté pour venir partager une situation qu'il n'avait pas conseillée! il est vraiment égoïste, celui qui est venu vous dire: « Vous voulez la vérité, madame, la voici! mais, s'il plaît à Votre Altesse de marcher à une mort inutile autant que certaine, elle va m'y voir marcher à ses côtés! »

La duchesse resta quelques instants silencieuse; puis elle reprit avec plus de douceur:

— J'apprécie votre dévouement, monsieur; mais vous connaissez mal l'état de la Vendée; vous n'en êtes informé que par ceux qui sont opposés au mouvement.

— Soit; supposons ce qui n'est pas, supposons que la Vendée va se lever comme un seul homme; supposons qu'elle va vous entourer de ses bataillons, supposons qu'elle ne vous marchandera ni le sang ni les sacrifices, la Vendée n'est pas la France!

Après m'avoir dit que le peuple de Paris hait les fleurs de lis et méprise le drapeau blanc, voulez-vous en arriver à me dire que toute la France partage les sentiments du peuple de Paris?

— Hélas! madame, la France est logique, et c'est nous qui poursuivons une chimère en rêvant une alliance entre le droit divin et la souveraineté populaire, deux mots qui hurlent en se sentant accouplés. Le droit divin semble fatalement conduire à l'absolutisme, et la France ne veut plus de l'absolutisme.

L'absolutisme! l'absolutisme! un grand mot pour effrayer les petits enfants.

— Non, ce n'est point un grand mot; c'est tout simplement un mot terrible. Peut-être sommes-nous plus près de la chose que nous ne le pensons; cependant j'ai regret de vous l'avouer, madame, je ne crois point que ce soit à votre royal fils que Dieu réserve le dangereux honneur de museler le lion populaire

— Et pourquoi, monsieur?

— Parce que c'est de lui surtout qu'il se défie, parce que, d'aussi loin qu'il le verra venir, le lion secouera sa crinière, aiguisera ses griffes et ses dents, et ne le laissera approcher que pour bondir a lui. Oh! l'on n'est pas impunément le petit-fils de Louis XIV, madame.

— Alors, d'après vous, tout serait dit pour la dynastie bourbonienne?

— A Dieu ne plaise qu'une semblable idée me vienne jamais, madame! Seulement, je crois qu'on ne fait pas rebrousser chemin aux révolutions; je crois que, lorsqu'une fois on les a laissées naître, il ne faut pas les arrêter dans leurs développements; c'est tenter l'impossible, c'est vouloir faire remonter le torrent à sa source. Ou celle-ci sera féconde, et, dans ce cas, madame, je connais assez le patriotisme de vos sentiments pour croire que vous lui pardonnerez; ou elle sera stérile, et alors les fautes de ceux qui se sont emparés du pouvoir serviront votre fils mieux que ne le feraient tous ses efforts.

— Mais alors, monsieur, cela peut durer ainsi jusqu'à la consommation des siècles!

— Madame, Sa Majesté Henri V est un principe, et les principes partagent avec Dieu le privilège d'avoir l'éternité dans leur domaine.

— Ainsi, à votre avis, je dois renoncer à toutes mes espérances, abandonner mes amis compromis, et, dans trois jours, quand ils prendront les armes, les laisser me chercher inutilement dans leurs rangs et leur faire dire par un étranger: « Marie-Caroline pour laquelle vous étiez prêts à combattre, pour laquelle vous étiez prêts à mourir, a désespéré de sa fortune et a reculé devant la destinée; Marie-Caroline a eu peur. » Oh! non, jamais, jamais, monsieur!

— Vos amis n'auront pas ce reproche à vous faire, madame; car, dans trois jours, vos amis ne se réuniront pas.

— Mais vous ignorez donc que la prise d'armes est fixée au 24?

— Vos amis, madame, ont dû recevoir contre-ordre.

— Quand cela?

— Aujourd'hui.

— Aujourd'hui? s'écria la duchesse en fronçant le sourcil, et en se dressant sur ses deux poings. Et d'où leur est venu cet ordre?

— De Nantes.

— Qui le leur a donné?

— Celui à qui vous-même leur avez commandé d'obéir.

— Le maréchal?

— Le maréchal n'a fait que suivre les instructions du comité parisien.

— Mais alors, s'écria la duchesse, je ne suis donc plus rien, moi?

— Vous, madame, au contraire, s'écria le messager en se laissant tomber sur un genou et en joignant les mains, vous êtes tout, et c'est pour cela que nous vous sauvegardons; c'est pour cela que nous ne voulons pas vous user dans un mouvement inutile; c'est pour cela que nous tremblons de vous dépopulariser par une défaite!

— Monsieur, monsieur, dit la duchesse, si Marie-Thérèse avait eu des conseillers aussi timides que les miens, elle n'eût pas reconquis le trône à son fils.

— C'est, au contraire, pour l'assurer plus tard au vôtre, madame, que nous vous disons : « Quittez la France et laissez-nous faire de vous l'ange de la paix, au lieu du démon de la guerre! »

— Oh! oh! dit la duchesse en appuyant, non pas ses mains, mais ses poings sur ses yeux, quelle honte; quelle lâcheté!

Maître Marc continua comme s'il n'eût pas entendu, ou plutôt comme si la résolution qu'il était chargé de faire connaître à Madame était si bien arrêtée, que rien ne pouvait la changer.

— Toutes les précautions sont prises pour que Madame puisse quitter la France sans être inquiétée; un navire croise dans la baie de Bourgneuf : en trois heures, Votre Altesse peut l'avoir joint.

— O noble terre de la Vendée! s'écria la duchesse, qui m'aurait dit cela, que tu me repousserais, que tu me chasserais quand je venais au nom de ton Dieu et de ton roi! Ah! je croyais qu'il n'y avait que ce Paris sans loi qui fût infidèle et ingrat; mais toi, toi à qui je venais redemander un trône, toi me refuser une tombe! Oh! non, non, je n'eusse jamais cru cela.

— Vous partirez, n'est-ce pas, madame? dit le messager toujours à genoux et les mains jointes.

— Oui, je partirai, dit la duchesse; oui, je quitterai la France; mais prenez garde, je n'y reviendrai pas; car je ne veux pas y revenir avec les étrangers. Ils n'attendent qu'un moment pour se coaliser contre Philippe, vous le savez bien, et, ce moment arrivé, ils viendront me demander mon fils, non pas qu'ils s'inquiètent plus de lui véritablement qu'ils ne s'inquiétaient de Louis XVI en 1792 et de Louis XVIII en 1813, mais ce sera un moyen pour eux d'avoir un parti à Paris. Eh bien, alors, non, ils n'auront pas mon fils, non, ils ne l'auront pour rien au monde! je l'emporterai plutôt dans les montagnes de la Calabre. Voyez-vous, monsieur, s'il faut qu'il achète le trône de France par la cession d'une province, d'une ville, d'une forteresse, d'une maison, d'une chaumière comme celle dans laquelle je suis, je vous donne ma parole de régente et de mère qu'il ne sera jamais roi... et maintenant, je n'ai plus rien à vous dire. Allez, monsieur, et répétez mes paroles à ceux qui vous ont envoyé.

Maître Marc se releva et s'inclina devant la duchesse, attendant qu'au moment de son départ elle lui tendît une des deux mains qu'elle lui avait tendues à son arrivée; mais elle resta immobile, les poings fermés, les sourcils froncés.

— Dieu garde Votre Altesse! dit le messager, ne jugeant pas à propos d'attendre plus longtemps, et pensant avec raison que tout ce qu'il serait [illegible] de cette [illegible] ne [illegible].

Il ne se trompait pas, mais à peine la porte se fut-elle refermée derrière lui, que Madame, brisée par ce [illegible] effort, [illegible] en éclatant en sanglots et en murmurant :

— Oh! Bonneville, mon pauvre Bonneville!

LI

OÙ PETIT-PIERRE SE DÉCIDE À FAIRE CONTRE FORTUNE BON CŒUR

Immédiatement après la conversation que nous venons de rapporter, le voyageur quitta la métairie de la Pénière. Il tenait à être de retour à Nantes avant le milieu de la journée.

Quelques minutes après son départ, et bien que le jour parût à peine, Petit-Pierre, sous ses habits de paysan, descendit de sa chambre et entra dans la salle basse de la ferme.

C'était une vaste pièce dont les murs grisâtres étaient en maint endroit veufs du plâtre qui les avait primitivement recouverts, et dont les solives étaient noircies par la fumée; elle était meublée d'une grande armoire de chêne poli, dont la serrurerie étincelait dans l'ombre, au milieu des masses brunes et ternes; le reste de l'ameublement se composait de deux lits parallèles, entourés de rideaux d'un serge verdâtre, de deux cruches grossières et d'une horloge enfermée dans une haute caisse de bois sculpté, et dont le mouvement rappelait seul la vie au milieu du silence de la nuit.

La cheminée était haute et large; son manteau était entouré d'une bande d'étoffe semblable à l'étoffe des rideaux; seulement, du vert roux, cette bande avait passé au noir brun.

Cette cheminée avait ses ornements habituels, comme les poutres du plafond avaient les leurs; ces ornements étaint une figurine de cire protégée par un globe et représentant l'Enfant Jésus, deux pots de porcelaine contenant des fleurs artificielles, recouvertes d'une gaze pour les préserver du contact des mouches, un fusil à deux coups, et un rameau de buis bénit.

Cette salle n'était séparée de l'étable que par une cloison de planches, et c'est à travers cette cloison percée de trappes que les vaches du métayer passaient la tête pour manger leur provende que l'on déposait sur l'aire de la pièce.

Lorsque Petit-Pierre ouvrit la porte, un homme, qui se chauffait sous le manteau de la cheminée, se leva et s'éloigna respectueusement, pour céder au nouvel arrivant sa place en face du foyer.

Mais Petit-Pierre lui fit signe de la main de reprendre sa chaise, tout en la repoussant dans le coin.

Petit-Pierre prit une escabelle et s'assit à l'autre coin, vis-à-vis de cet homme, qui n'était autre que Jean Oullier.

Puis il posa sa tête sur sa main, appuya son coude sur son genou et resta abîmé dans ses réflexions, tandis que son pied, qu'il agitait par un mouvement fébrile et qui communiquait ce tremblement à tout le corps, témoignait que Petit-Pierre était sous le coup d'une vive contrariété.

Jean Oullier, qui, lui aussi, avait, de son côté, ses préoccupations et ses soucis, demeurait morne et silencieux; sa pipe, qu'il avait ôtée de sa bouche lorsque Petit-Pierre était entré dans la chambre, roulait machinalement entre ses doigts, et il ne sortait de ses méditations que pour pousser des soupirs qui ressemblaient à des menaces, ou pour rapprocher les morceaux de bois qui brûlaient dans l'âtre.

Ce fut Petit-Pierre qui le premier prit la parole.

— Ne fumez-vous pas lorsque je suis entré, mon brave homme? demanda-t-il.

— Oui, répondit laconiquement celui-ci avec une nuance de respect très remarquable dans la voix.

— Pourquoi ne continuez-vous pas?

— Je crains de vous incommoder.

— Bah! ne sommes-nous pas au bivac ou à peu près, mon brave? Or, je tiens d'autant plus à ce que vous ayez vos aises, que c'est malheureusement notre dernier bivac.

Quelque énigmatiques que fussent pour lui ces paroles, Jean Oullier ne se permit pas d'interroger Petit-Pierre. Avec ce tact merveilleux qui caractérise le paysan vendéen, sans laisser apercevoir qu'il sût à quoi s'en tenir sur la qualité réelle de Petit-Pierre, il ne profita point de la permission donnée et se garda de toute question qui lui eût paru irrévérencieuse.

Malgré les préoccupations dont il était lui-même agité, Petit-Pierre remarqua les nuages qui chargeaient le front du paysan.

Il rompit de nouveau le silence.

— Mais qu'avez-vous donc, mon cher Jean Oullier, demanda-t-il, et pourquoi cet air morne lorsque j'aurais cru, au contraire, vous trouver tout joyeux?

— Et pourquoi serais-je joyeux? demanda le vieux garde.

— Mais parce qu'un bon et fidèle serviteur comme vous prend toujours part au bonheur de ses maîtres, et que notre amazone a l'air assez satisfait depuis vingt-quatre heures, pour que cette joie se reflète un peu sur votre visage.

— Dieu veuille qu'elle dure longtemps, cette joie! répondit Jean Oullier avec un sourire de doute et en levant les yeux au ciel.

— Comment donc, mon cher Jean, auriez-vous quelque prévention contre les mariages d'inclination? Moi, je les aime à la folie; ce sont les seuls dans toute ma vie dont j'aie voulu me mêler.

— Je n'ai point de prévention contre le mariage, répondit Jean Oullier; seulement j'en ai contre le mari.

— Et pourquoi cela?

Jean Oullier se tut.

— Parlez, fit Petit-Pierre.

Le Vendéen secoua la tête.

— Je vous en prie, mon cher Jean; j'aime assez vos deux filles — car je sais qu'à vous surtout, elles sont vos filles — pour que vous ne me fassiez pas de secrets. Quoique je ne sois pas notre saint-père le pape, vous n'ignorez pas que j'ai pouvoir de lier et de délier.

— Je sais que vous pouvez beaucoup, répondit Jean Oullier.

— Eh bien, alors, dites-moi pourquoi vous n'approuvez pas ce mariage?

— Parce qu'il y a une flétrissure sur le nom que doit porter la femme qui épousera M. Michel de la Logerie, et ce n'est pas la peine de quitter un des plus vieux noms du pays pour prendre celui-là.

— Hélas! mon pauvre Jean, reprit Petit-Pierre avec un triste sourire, vous ignorez sans doute que nous ne sommes plus au temps où les enfants étaient solidaires des vertus et des fautes de leurs ancêtres.

— Oui, j'ignorais cela, dit Jean Oullier.

— C'est, continua Petit-Pierre, une assez forte tâche, à ce qu'il paraît, pour les gens de nos jours, que d'avoir à répondre d'eux-mêmes; aussi voyez combien y succombent! combien manquent dans nos rangs, auxquels le nom qu'ils portent y assignait une place! Soyons donc reconnaissants pour ceux qui, malgré l'exemple de leur père, malgré la situation de leur famille, malgré les tentations de l'ambition, viennent continuer au milieu de nous les traditions chevaleresques du dévouement et de la fidélité au malheur.

Jean Oullier releva la tête, et, avec une expression de haine qu'il ne chercha même pas à dissimuler :

— Mais vous ignorez peut-être... dit-il.

— Je n'ignore rien, dit-il. Je sais ce que vous reprochez à la Logerie père; mais je sais aussi ce que je dois à son fils, blessé pour moi, et encore tout sanglant de cette blessure. Quant au crime de son père... si son père a véritablement commis un crime, ce qu'à Dieu seul il appartient de décider,... ce crime, ne l'a-t-il pas expié par une mort violente?

— Oui, répondit Jean Oullier en baissant, malgré lui, la tête, c'est vrai.

— Oseriez-vous pénétrer le jugement de la Providence? oseriez-vous prétendre que celui devant lequel, à son tour, il a comparu, pâle et ensanglanté d'une mort violente et inattendue, n'a pas étendu sa miséricorde sur sa tête? Et pourquoi, lorsque Dieu peut-être a été satisfait, pourquoi vous montreriez-vous plus rigoureux et plus implacable que Dieu?

Jean Oullier écoutait sans répondre.

C'est que chacune des paroles de Petit-Pierre faisait vibrer les cordes religieuses de son âme, ébranlait ses convictions haineuses à l'endroit du baron Michel, mais ne parvenait point à les déraciner tout à fait.

— M. Michel, poursuivit Petit-Pierre, est un bon et brave jeune homme, doux et modeste, simple et dévoué, il est riche, ce qui n'a jamais rien gâté; je crois que votre jeune maîtresse, avec son caractère un peu entier, avec ses habitudes indépendantes, ne pouvait mieux rencontrer; je suis convaincu qu'elle sera parfaitement heureuse avec lui. N'en demandons pas davantage à Dieu, mon pauvre Jean Oullier. Oubliez le passé, ajouta Petit-Pierre avec un soupir. Hélas! s'il nous fallait nous souvenir, il n'y aurait plus moyen de rien aimer.

Jean Oullier secoua la tête.

— Monsieur Petit-Pierre, dit-il, vous parlez à merveille et en excellent chrétien; mais il est des choses que l'on ne peut comme on le voudrait chasser de sa mémoire, et, malheureusement pour M. Michel, mes rapports avec son père ont été de ces choses-là.

— Je ne vous demande point vos secrets, Jean, répondit gravement Petit-Pierre; mais le jeune baron, comme je vous l'ai déjà dit, a répandu son sang pour moi; il a été mon guide, il m'a offert un asile dans cette maison, qui est la sienne; j'ai pour lui plus que de l'affection, j'ai de la reconnaissance, et ce me serait un véritable chagrin de penser que la désunion règne parmi mes amis. Aussi, mon cher Oullier, au nom du dévouement que je vous reconnais pour ma personne, je vous demande, sinon d'abjurer vos souvenirs, — vous l'avez dit, on n'est pas maître de perdre la mémoire, — au moins d'étouffer votre haine jusqu'à ce que le temps, jusqu'à ce que la certitude que le fils de celui qui fut votre ennemi fait le bonheur de la jeune fille que vous avez élevée, aient pu effacer cette haine de votre âme.

— Que le bonheur vienne du côté qu'il plaira à Dieu et j'en remercierai Dieu; mais je ne crois pas qu'il entre au château de Souday avec M. Michel.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît, mon brave Jean?

— Parce que plus je vais, monsieur Petit-Pierre, plus je doute de l'amour de M. Michel pour mademoiselle Bertha.

Petit-Pierre haussa les épaules avec impatience.

— Permettez-moi, mon cher Jean Oullier, dit-il, de douter un peu de votre perspicacité en amour.

— C'est possible, repartit le vieux Vendéen, mais, si cette union avec mademoiselle Bertha, c'est-à-dire le plus grand honneur que puisse espérer le jeune homme, comble les vœux de votre protégé, pourquoi donc a-t-il passé la nuit à errer comme un fou?

— S'il a erré toute la nuit, répondit Petit-Pierre, c'est que le bonheur l'empêchait de se tenir en place, et, s'il a quitté la métairie, c'est, selon toute probabilité, pour les besoins de notre service.

— Je le souhaite; je ne suis pas de ceux qui ne pensent qu'à eux-mêmes, et, bien que décidé à sortir de la maison le jour où le fils de Michel y entrera, je n'en prierai pas moins Dieu, matin et soir, pour qu'il fasse le bonheur de l'enfant, et, en même temps, je veillerai sur cet homme, je tâcherai que mes pressentiments ne se réalisent pas, et qu'au lieu du bonheur qu'il promet à sa femme, ce ne soit pas le désespoir qu'il lui apporte.

— Merci, Jean Oullier! Ainsi, je puis espérer que vous ne montrerez plus les dents à mon jeune protégé, n'est-ce pas, vous me le promettez?

— Je garderai ma haine et ma méfiance au fond de mon cœur, pour ne les en tirer que s'il justifiait l'une ou l'autre; c'est tout ce que j'oserai vous promettre; mais ne me demandez ni de l'aimer, ni de l'estimer.

— Race indomptable! dit Petit-Pierre à demi voix; il est vrai que c'est ce qui te fait grande et forte.

— Oui, répondit Jean Oullier à l'espèce d'aparté de Petit-Pierre, prononcé assez haut pour qu'il eût été entendu du vieux Vendéen; oui, nous n'avons guère, nous autres, qu'une haine et qu'un amour; mais est-ce vous qui vous en plaindrez, monsieur Petit-Pierre?

Et il regarda fixement le jeune homme comme s'il lui portait un respectueux défi.

— Non, reprit ce dernier; je m'en plaindrai d'autant moins, que c'est à peu près tout ce qui reste à Henri V de sa monarchie de quatorze siècles, et cela ne suffit pas, paraît-il.

— Qui dit cela? fit le Vendéen en se levant, et d'un ton presque menaçant.

— Vous le saurez tout à l'heure. Nous venons de parler de vos affaires, Jean Oullier, et je ne le regrette pas; car cette causerie a fait trêve à de bien tristes pensées. Maintenant, il est temps de m'occuper un peu des miennes. Quelle heure est-il?

— Quatre heures et demie.

— Allez réveiller nos amis; la politique les laisse dormir, eux; mais, moi, je ne le saurais; car ma politique, c'est de l'amour maternel. Allez, mon ami!

Jean Oullier sortit. Petit-Pierre, la tête inclinée, fit quelques tours dans la chambre; il frappa du pied avec impatience, il se tordit les mains avec désespoir, et, lorsqu'il revint devant l'âtre, deux grosses larmes roulaient le long de ses joues et sa poitrine semblait oppressée. Alors il se jeta à genoux, et, joignant les mains, il pria Dieu, qui dispense les couronnes, d'éclairer ses résolutions, de lui donner la force indomptable de continuer sa tâche, ou la résignation de subir son malheur.

LII

COMMENT JEAN OULLIER PROUVA QUE, LORSQUE LE VIN EST TIRÉ, IL N'Y A RIEN DE MIEUX A FAIRE QUE DE LE BOIRE

Quelques instants après, Gaspard, Louis Renaud et le marquis de Souday entrèrent dans la pièce.

En apercevant Petit-Pierre, qui restait abîmé dans sa méditation et dans sa prière, ils s'arrêtèrent sur le seuil, et le marquis de Souday, qui, comme au bon temps, avait cru à propos de saluer la diane par une chanson, s'interrompit respectueusement.

Mais Petit-Pierre avait entendu ouvrir la porte; il se releva, et s'adressant aux nouveaux venus :

— Approchez, messieurs, et pardonnez-moi d'avoir interrompu votre sommeil; mais j'avais à vous communiquer des déterminations importantes.

— C'est nous qui avons à demander pardon à Votre Altesse royale de n'avoir pas prévenu sa volonté, d'avoir dormi lorsque nous pouvions lui être utiles, dit Louis Renaud.

— Trêve de compliments, mon ami, interrompit Petit-Pierre; cet apanage de la royauté triomphante est mal venu au moment où elle s'abîme pour la seconde fois.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire, mes bons chers amis, reprit Petit-Pierre en tournant le dos à la cheminée, tandis que les Vendéens faisaient cercle autour de lui, je veux dire que je vous ai

appelés pour vous rendre votre parole et vous faire mes adieux.

— Nous rendre notre parole! nous faire vos adieux! s'écrièrent les jeunes partisans étonnés. Votre Altesse royale songerait-elle à nous quitter?

Puis, tous ensemble, se regardant :

— Mais c'est impossible! dirent-ils.

— Il le faut cependant.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'on me le conseille, parce qu'on fait plus, parce qu'on m'en conjure.

— Mais qui?

— Des gens dont je ne puis suspecter ni la pénétration, ni l'intelligence, ni le dévouement, ni la fidélité.

— Mais sous quel prétexte? pour quelles raisons?

— Il paraît que la cause royaliste est désespérée même en Vendée; que le drapeau blanc n'est plus qu'un haillon que la France répudie, que l'on ne trouverait pas dans Paris douze cents hommes qui pour quelques écus, fissent, en notre nom, du bruit dans la rue; qu'il est faux que nous ayons des sympathies dans l'armée, faux qu'il nous reste des intelligences dans l'administration, faux que le Bocage soit une seconde fois prêt à se lever comme un seul homme pour défendre les droits d'Henri V!

— Mais, encore une fois, interrompit le noble Vendéen qui avait momentanément changé un nom illustré dans la première guerre contre celui de Gaspard, et qui se sentait incapable de se contenir plus longtemps, de qui viennent ces avis? qui parle de la Vendée avec cette assurance? qui mesure notre dévouement de la sorte en disant : « Il ira jusque-là et pas plus loin ».

— Différents comités royalistes que je n'ai point à vous nommer, mais de l'opinion desquels nous avons à tenir compte.

— Les comités royalistes! s'écria le marquis de Souday. Ah! parbleu! je connais cela, et, si Madame veut m'en croire, nous ferons de leurs avis ce que feu M. le marquis de Charette faisait de l'avis des comités royalistes de son temps.

— Et qu'en faisait-il, mon brave Souday? demanda Petit-Pierre.

— Le respect que je porte à Votre Altesse royale, répondit le marquis avec un magnifique sang-froid, ne me permet malheureusement pas de préciser davantage.

Petit-Pierre ne put s'empêcher de sourire.

— Oui, dit-il, mais nous ne vivons plus dans ce bon temps, mon pauvre marquis. M. de Charette était un souverain absolu dans son camp, et la régente Marie-Caroline ne sera jamais qu'une régente constitutionnelle. Le mouvement projeté ne doit réussir qu'à la condition d'une entente complète entre tous ceux qui peuvent souhaiter son succès; or, cette entente existe-t-elle, je vous le demande, lorsque, la veille du combat, on vient prévenir le général que les trois quarts de ceux sur lesquels il croyait pouvoir compter ne se trouveront point au rendez-vous?

— Eh! qu'importe! s'écria le marquis de Souday; moins nous serons à ce rendez-vous, plus la gloire sera grande pour ceux qui s'y trouveront.

— Madame, dit gravement Gaspard à Petit-Pierre, on a été à vous et l'on vous a dit, quand peut-être vous ne pensiez pas à rentrer en France : « Les hommes qui ont renversé le roi Charles X sont éloignés par le nouveau gouvernement, et réduits à l'impuissance; le ministère est composé de telle sorte, que vous n'aurez que peu ou point de modifications à y faire; le clergé, puissance inamovible et stationnaire, appuiera de toute son influence le rétablissement de la royauté de droit divin, les tribunaux sont encore peuplés d'hommes qui doivent tout à la Restauration; l'armée, essentiellement obéissante, est sous les ordres d'un chef qui a dit qu'en politique il fallait avoir plus d'un drapeau, le peuple proclamé souverain en 1830, est tombé sous le joug de la plus stupide et de la plus inepte des aristocraties.

Venez donc! a-t-on ajouté; votre entrée en France sera un véritable retour de l'île d'Elbe; les populations s'empresseront autour de vous pour saluer le rejeton de nos rois, que le pays demande à acclamer! » Sur la foi de ces paroles, vous êtes venue, madame, et, lorsque vous avez paru au milieu de nous, nous nous sommes levés. Maintenant, je tiens que ce serait un malheur pour notre cause et une honte pour tous que cette retraite, qui accuserait à la fois votre intelligence politique et notre impuissance personnelle.

— Oui, dit Petit-Pierre, qui, par un singulier revirement, se trouvait défendre une opinion qui lui brisait le cœur, oui, tout ce que vous venez de dire est vrai; oui, l'on m'a promis tout cela; mais ce ne sera ni votre faute ni la mienne, mes braves amis, si des insensés ont pris de folles espérances pour la réalité. L'histoire impartiale dira que, le jour où l'on m'a accusée d'être mauvaise mère, — et on l'a fait, — j'ai répondu comme je devais répondre, en disant : « Me voilà prête au sacrifice! » Elle dira que, vous, mes fidèles, plus ma cause vous a semblé abandonnée, moins vous m'avez marchandé votre dévouement; mais c'est une question d'honneur pour moi de ne pas le mettre inutilement à l'épreuve. Parlons raison, mes amis; faisons des chiffres, c'est ce qu'il y a de plus positif. De combien d'hommes croyez-vous que nous puissions disposer en ce moment?

— De dix mille au premier signal.

— Hélas! dit Petit-Pierre, c'est beaucoup et ce n'est point assez : le roi Louis-Philippe, outre la garde nationale, dispose de quatre cent quatre-vingt mille hommes de troupes inoccupées!

— Mais les défections, mais les officiers démissionnaires, objecta le marquis.

— Eh bien, reprit Petit-Pierre en se tournant vers Gaspard, je mets entre vos mains mes destinées et celles de mon fils. Dites-moi, assurez-moi, et cela sur votre honneur de gentilhomme, que, contre dix chances contraires, nous en avons deux favorables, et, loin de vous ordonner de déposer les armes, je reste au milieu de vous pour partager vos périls et votre sort.

A cet appel direct, non plus à ses sentiments, mais à sa conviction, Gaspard courba la tête et resta muet.

— Vous le voyez, reprit Petit-Pierre, votre raison n'est point d'accord avec votre cœur, et ce serait presque un crime de profiter d'une chevalerie que le bon sens condamne. Ne discutons donc plus ce qui a été décidé, et peut-être bien décidé; prions Dieu pour qu'il me renvoie près de vous dans un temps et dans des conditions meilleures, et ne pensons plus qu'au départ.

Sans doute, les gentilshommes reconnaissaient la nécessité de cette résolution, quoiqu'elle s'accordât si peu avec leurs sentiments, car, voyant que la duchesse semblait s'y être arrêtée, ils ne répondirent rien, se contentant de se détourner pour cacher leurs larmes.

Le marquis de Souday se promenait seul dans la chambre avec une impatience qu'il ne se donnait pas la peine de dissimuler.

— Oui, continua Petit-Pierre après un silence et avec amertume, oui, les uns ont dit comme Pilate : « Je m'en lave les mains, » et mon cœur, si fort contre le danger, si fort contre la mort, a plié; car il ne saurait envisager de sang-froid la responsabilité de l'insuccès et le sang inutilement versé qu'ils rejettent d'avance sur ma tête, les autres.

— Le sang qui coule pour la foi ne sera jamais du sang perdu! fit une voix qui partait de l'angle de la cheminée. C'est Dieu qui l'a dit, et, si humble que soit celui qui parle, il ne craint point de le répéter après Dieu : tout homme qui croit et qui meurt est un martyr; son sang féconde la terre qui le reçoit et hâte le jour de la moisson.

— Qui a dit cela? s'écria vivement Petit-Pierre en se haussant sur la pointe du pied.

— Moi, dit simplement Jean Oullier se levant de l'escabeau sur lequel il se tenait accroupi et entrant dans le cercle des nobles et des chefs.

— Toi, mon brave? s'écria Petit-Pierre enchanté de trouver ce renfort au moment où il se croyait abandonné de tous. Alors, tu n'es pas de l'avis de ces messieurs de Paris? Voyons, approche et parle. Au temps où nous vivons, Jacques Bonhomme ne saurait être déplacé, même dans un conseil de rois.

— Je suis si peu de l'avis de vous voir quitter la France, reprit Jean Oullier, que, si j'avais l'honneur d'être un gentilhomme comme ces messieurs, j'aurais déjà fermé la porte, et, me mettant en travers de votre passage, je vous aurais déjà dit : « Vous ne sortirez pas! »

— Et tes raisons? J'ai hâte de les entendre. Parle, parle, mon Jean!

— Mes raisons! c'est que vous êtes notre drapeau, et que, tant qu'un soldat est debout, fût-il le dernier de l'armée, il a droit de le tenir haut et ferme jusqu'à ce que la mort le lui donne pour linceul.

— Après, après, Jean Oullier? Parle! tu parles bien.

— Mes raisons! c'est que vous êtes la première de votre race qui soit venue combattre au milieu de ceux qui combattaient pour elle, et qu'il sera mauvais que vous vous retiriez avant d'avoir sorti l'épée.

— Va, va, toujours, Jacques Bonhomme! dit Petit-Pierre en se frottant les mains.

— Mes raisons, enfin, continua Jean Oullier, c'est que votre retraite avant le combat ressemble à une fuite, et que nous ne pouvons pas vous laisser fuir.

— Mais, interrompit Louis Renaud alarmé par l'attention avec laquelle Petit-Pierre écoutait Jean Oullier, mais les défections que l'on vient de nous signaler ôteront au mouvement toute son importance; ce ne sera plus qu'une échauffourée.

— Non, non, cet homme a raison! s'écria Gaspard, qui n'avait cédé qu'à son grand regret aux raisons de Petit-Pierre. Une échauffourée vaut mieux que le néant dans lequel nous allons retomber; une échauffourée, c'est une

date : elle témoigne dans l'histoire, et le jour vient où le peuple a tout oublié, excepté le courage de ceux qui l'ont conduite ; si elle ne laisse pas sa trace sur le trône, elle laisse sa trace dans les souvenirs. Qui se rappellerait le nom de Charles-Edouard sans ses échauffourées de Preston-pans et de Culloden ? Ah ! madame, j'ai grande envie, je vous l'avoue, de faire ce que nous a conseillé ce brave paysan.

— Et vous aurez d'autant plus raison, monsieur le comte, reprit Jean Oullier avec une assurance qui prouvait que ces questions, tout au-dessus de lui qu'elles semblaient être, lui étaient néanmoins familières ; vous aurez d'autant plus raison que le but principal de Son Altesse royale, celui auquel elle veut sacrifier l'avenir de la monarchie confiée à sa tutelle, sera manqué.

— Comment cela ? demanda Petit-Pierre.

— Dès que Madame sera retirée, aussitôt que le gouvernement la saura loin de nos côtes, les persécutions commenceront, et elles seront d'autant plus vives, d'autant plus violentes, que nous nous serons montrés moins redoutables. Vous êtes riches, vous, messieurs ; vous pourrez encore y échapper par la fuite ; vous aurez des vaisseaux qui vous attendront à l'embouchure de la Loire et de la Charente ; votre patrie est un peu partout, à vous autres ; mais nous, pauvres paysans, nous sommes, comme la chèvre, attachés au sol qui nous nourrit, et nous préférons la mort à l'exil.

— Et la conclusion de tout cela, mon brave Oullier ?

— Ma conclusion, monsieur Petit-Pierre, répondit le Vendéen, est que, quand le vin est tiré, il faut le boire ; que nous avons pris les armes, et que, du moment où nous les avons prises, il faut nous battre sans perdre le temps à nous compter.

— Battons-nous donc ! s'écria Petit-Pierre avec exaltation. La voix du peuple est la voix de Dieu ! J'ai foi dans celle de Jean Oullier.

— Battons-nous ! répéta le marquis.

— Battons-nous ! dit Louis Renaud.

— Eh bien, demanda Petit-Pierre, à quel jour fixons-nous la prise d'armes ?

— Mais, fit Gaspard, n'a-t-il pas été décidé qu'elle aurait lieu le 24 ?

— Oui ; mais ces messieurs ont envoyé un contre-ordre.

— Quels messieurs ?

— Ces messieurs de Paris.

— Sans vous en prévenir ? s'écria le marquis. Savez-vous que l'on en fusille pour moins que cela ?

— J'ai pardonné, dit Petit-Pierre en étendant la main. D'ailleurs, ceux qui ont fait cela ne sont pas des gens de guerre.

— Oh ! cette remise est un bien grand malheur ! dit Gaspard à demi-voix, et, si je l'eusse connue...

— Eh bien ? demanda Petit-Pierre.

— Peut-être n'eussé-je point été de l'avis du paysan.

— Bah ! bah ! dit Petit-Pierre, vous l'avez entendu, mon cher Gaspard : le vin est tiré, il faut le boire ! Buvons-le donc gaiement, messieurs, quand même ce devrait être celui dont le sire de Beaumanoir se rafraîchissait au combat des Trente. Allons, marquis de Souday, tâchez de me trouver une plume, de l'encre et du papier, dans la métairie où votre futur gendre a bien voulu m'offrir l'hospitalité.

Le marquis s'empressa de chercher ce que Petit-Pierre venait de lui demander ; mais, tout en furetant dans les tiroirs de l'armoire et de la commode, tout en soulevant les hardes et le linge du métayer, il ne put se défendre de serrer la main de Jean Oullier et de lui dire :

— Sais-tu que tu parles d'or, mon brave gars, et que jamais une de tes fanfares ne m'a si fort réjoui le cœur que le boute-selle que tu viens de nous sonner ?

Puis, ayant trouvé ce qu'il cherchait, il se hâta de le porter devant Petit-Pierre.

Celui-ci trempa un tronçon de plume dans la bouteille à l'encre, et, de son écriture large, ferme et hardie, il écrivit ce qui suit :

« Mon cher maréchal,

« Je reste parmi vous !

« Veuillez vous rendre auprès de moi.

« Je reste, attendu que ma présence a compromis un grand nombre de mes fidèles serviteurs ; il y aurait donc, en pareille circonstance, lâcheté à moi de les abandonner. D'ailleurs, j'espère que, malgré ce malheureux contre-ordre, Dieu nous donnera la victoire.

« Adieu, monsieur le maréchal ; ne donnez pas votre démission, puisque Petit-Pierre ne donne pas la sienne.

« PETIT-PIERRE. »

— Et maintenant, continua Petit-Pierre tout en pliant la lettre, quel jour fixons-nous pour le soulèvement ?

— Le jeudi 31 mai, dit le marquis de Souday pensant que le terme le plus rapproché était le meilleur, ... si cela vous convient toutefois.

— Non, non, dit Gaspard. Excusez, monsieur le marquis, mais il me semble que mieux vaut choisir la nuit du dimanche au lundi 4 juin. Le dimanche, après la grand'messe, dans toutes les paroisses, les paysans se rassembleront sous le porche des églises, et les capitaines, sans éveiller les soupçons, auront le loisir de leur communiquer l'ordre de la prise d'armes.

— Votre connaissance des mœurs du pays vous sert à merveille, mon ami, dit Petit-Pierre, et je me rallie à votre avis. Va donc pour la nuit du 3 au 4 juin.

Et, immédiatement, il se mit à rédiger l'ordre du jour suivant :

« Ayant pris la résolution de ne pas quitter les provinces de l'Ouest, et de me confier à leur fidélité si longtemps éprouvée, je compte sur vous, monsieur, pour prendre toutes les mesures nécessaires à la prise d'armes qui aura lieu dans la nuit du 3 au 4 juin.

« J'appelle à moi tous les gens de cœur. Dieu nous aidera à sauver notre patrie ; aucun danger, aucune fatigue ne me découragera ; on me verra paraître au premier rassemblement. »

Et, cette fois, Petit-Pierre signa : « MARIE-CAROLINE, régente de France. »

— Allons, le sort en est jeté ! s'écria Petit-Pierre. Maintenant, il faut vaincre ou mourir !

— Maintenant, répéta le marquis, quand même vingt contre-ordres me viendraient, le 4 juin, je fais sonner le tocsin, et, par ma foi !... eh bien, après nous le déluge !

— Oui ; mais il s'agit d'une chose, dit Petit-Pierre en montrant son ordre : c'est que ceci arrive sûrement et immédiatement aux divisionnaires, afin de neutraliser le mauvais effet qu'auront produit les injonctions venues de Nantes.

— Hélas ! dit Gaspard, Dieu veuille que ce malheureux contre-ordre ait fait la diligence que nous allons faire nous-mêmes ! Dieu veuille qu'il soit parvenu dans les campagnes à temps pour paralyser le premier mouvement et laisser toute sa force au second ! J'ai peur du contraire, je crains que bien des braves ne soient victimes de leur courage et de leur isolement.

— C'est pour cela qu'il ne faut pas perdre une minute, messieurs, dit Petit-Pierre, et se servir des jambes en attendant que l'on se serve des bras. Vous, Gaspard, chargez-vous de prévenir les divisionnaires du haut et du bas Poitou. M. le marquis de Souday en fera autant dans le pays de Retz et de Mauges. Vous, mon cher Louis Renaud, entendez-vous de cela avec vos Bretons. Ah ! mais qui va se charger maintenant de porter ma dépêche au maréchal ? Il est à Nantes, et vos visages y sont un peu trop connus, messieurs, pour que j'expose aucun de vous à cette mission.

— Moi, dit Bertha, qui, de l'alcôve où elle reposait avec sa sœur, avait entendu le bruit et s'était levée ; n'est-ce point là un des privilèges de mes fonctions d'aide de camp ?

— Oui, certes ; mais votre costume, ma chère enfant, répondit Petit-Pierre, ne sera peut-être pas du goût de MM. les Nantais, tout charmant que je le trouve.

— Aussi n'est-ce point ma sœur qui ira à Nantes, madame, dit Mary en s'avançant à son tour ; ce sera moi, si vous voulez bien le permettre. Je prendrai des habits de paysanne et je laisserai à Votre Altesse royale son premier aide de camp.

Bertha voulut insister, mais Petit-Pierre, se penchant à son oreille, lui dit tout bas :

— Restez, ma chère Bertha ! nous parlerons de M. le baron Michel, et nous ferons ensemble de beaux projets qu'il ne contredira pas, j'en suis sûr.

Bertha rougit, baissa la tête et laissa sa sœur s'emparer de la lettre destinée au maréchal.

LIII

OÙ IL EST EXPLIQUÉ COMMENT ET POURQUOI LE BARON MICHEL AVAIT PRIS LE PARTI D'ALLER A NANTES

Nous avons annoncé que Michel avait quitté la Banlœuvre ; mais nous ne nous sommes point suffisamment appesanti, ce nous semble, sur les causes de cette fugue et les circonstances qui l'avaient accompagnée.

Pour la première fois de sa vie, Michel avait agi de ruse et avait montré quelque duplicité.

Sous le coup de l'émotion profonde qu'avaient produite sur lui les paroles de Petit-Pierre, en voyant s'évanouir, par la déclaration inattendue de Mary, les espérances qu'il avait si complaisamment caressées chez maître Jacques, il était resté anéanti.

Il comprenait que le penchant que Bertha avait si librement manifesté pour lui le séparait de Mary mieux que ne l'eût pu faire l'aversion de cette dernière. Il se reprochait

de l'avoir encouragé par son silence et par sa sotte timidité ; mais il avait beau se gourmander lui-même, il ne trouvait pas dans son âme la force nécessaire pour couper court à un imbroglio qui le frappait dans une affection plus chère pour lui que la vie. Il n'avait point au cœur cette résolution qui peut amener une explication franche et catégorique, et il regardait comme une chose tout à fait impossible de dire à cette belle jeune fille, à l'intervention de laquelle il avait peut-être dû la vie, quelques heures auparavant : « Mademoiselle, ce n'est pas vous que j'aime. »

Aussi, et bien que, pendant cette même soirée, les occasions ne lui eussent pas manqué d'ouvrir son cœur à Bertha, — qui, très inquiète d'une blessure que, pour son compte, elle eût vue sans sourciller toute femme qu'elle était, voulut la panser elle-même, — resta-t-il dans cette situation dont chaque minute augmentait la difficulté.

Il chercha bien à parler à Mary ; mais Mary mettait à l'éviter autant de soin qu'il en apportait à s'approcher d'elle, et il dut renoncer à en faire son intermédiaire, comme il y avait pensé un moment.

D'ailleurs, ces fatales paroles : « Je ne vous aime pas ! » bourdonnaient incessamment comme un glas funèbre à ses oreilles.

Il profita donc d'un instant où personne, pas même Bertha, n'avait les yeux sur lui pour se retirer, ou plutôt pour s'enfuir dans sa chambre.

Il se jeta sur le lit de paille que Bertha, de ses blanches mains, avait préparé pour lui ; mais, la tête de plus en plus en feu, le cœur de plus en plus bouleversé, il se releva bientôt, appuya sur son visage brûlant une serviette trempée d'eau, et, maintenant cette serviette comme un rafraîchissant, il songea à profiter de son insomnie pour se mettre à la poursuite d'une idée.

Après un travail d'imagination qui ne dura pas moins de trois quarts d'heure, cette idée lui vint.

Ce fut que ce qui ne saurait se dire de vive voix pouvait s'écrire, et Michel avait pensé que ce procédé serait tout à fait à la hauteur de la détermination de son caractère.

Mais, pour y trouver quelque avantage, il était nécessaire de ne pas assister à la lecture de la lettre qui révélerait à Bertha le secret du cœur du jeune homme.

Non seulement les gens timides n'aiment point à rougir, mais encore ils ont peur de faire rougir les autres.

La conséquence des réflexions de Michel fut donc qu'il s'éloignerait de la Banloeuvre, momentanément, bien entendu, car, une fois que la position serait nettement dessinée, une fois que le terrain serait déblayé autour de Mary, rien n'empêcherait plus le baron de revenir prendre sa place auprès de celle qu'il aimait.

Pourquoi, d'ailleurs, le marquis de Souday, qui lui avait accordé la main de Bertha, lui refuserait-il celle de Mary lorsqu'il apprendrait que c'était Mary, et non Bertha, qui aimait le protégé de Petit-Pierre ?

Il n'y avait aucune raison qui pût motiver ce refus.

Très encouragé par cette perspective, Michel avait donc, avec une profonde ingratitude, jeté loin de lui la serviette à laquelle il devait peut-être — grâce au calme que sa fraîcheur avait ramené dans son cerveau — la bonne idée qu'il allait mettre à exécution. Il était descendu dans la cour de la métairie et avait commencé de lever les barres de la porte charretière.

Mais, au moment où, après avoir enlevé et déposé le long du mur la première de ces barres, il faisait jouer la seconde, il avait aperçu, sous un hangar situé à droite de cette porte, un tas de paille qui s'agitait, et, de ce tas de paille, il avait vu sortir une tête qu'il reconnut pour celle de Jean Oullier.

— Peste ! lui dit celui-ci avec son accent le plus bourru, vous êtes matinal, monsieur Michel.

Et en effet, au même instant, deux heures sonnaient à l'église du village voisin.

— Avez-vous donc, continua Jean Oullier, quelque message à remplir ?

— Non, répondit le jeune baron, car il lui semblait que l'œil du Vendéen perçait dans les plus profonds replis de son âme ; non, mais j'ai un grand mal de tête, et je voulais voir si l'air de la nuit ne le calmerait pas.

— Voyez ; mais je vous préviens que nous avons des sentinelles au dehors, et que, si vous n'êtes pas muni du mot d'ordre, il pourra bien vous arriver malheur.

— A moi ?

— Dame, à vous comme à un autre ; à dix pas, vous comprenez bien, on ne verra pas que vous êtes le maître de la maison.

— Mais ce mot d'ordre, vous le connaissez, monsieur Jean ?

— Sans doute.

— Dites-le-moi.

Jean Oullier secoua la tête.

— C'est le marquis de Souday que cela regarde ; montez à sa chambre, dites-lui que vous voulez sortir, que, pour sortir, vous avez besoin du mot d'ordre, et il vous le dira... s'il juge à propos de vous le dire.

Michel n'avait garde d'employer ce moyen, et il était resté la main sur la seconde barre.

Quant à Jean Oullier, il s'était renfoncé dans sa paille.

Michel, tout décontenancé, alla s'asseoir sur une auge renversée qui faisait banc à la porte intérieure de la cour de la métairie.

Là, il eut le loisir de continuer ses méditations ; car, si le tas de paille ne bougeait plus, il semblait à Michel qu'une ouverture s'était faite dans son milieu le plus compact et que, dans ce vide, il voyait reluire quelque chose qui devait être l'œil de Jean Oullier.

Or, il n'y avait point à espérer de tromper l'œil de ce nouveau chien de garde.

Heureusement, nous l'avons dit, les méditations étaient singulièrement profitables à Michel.

Il s'agissait de trouver un prétexte pour quitter convenablement la Banloeuvre.

Ce prétexte, Michel le cherchait encore lorsque les premiers rayons du jour s'allumèrent à l'horizon, vinrent dorer sur le toit de chaume de la métairie, et colorer de leurs reflets d'opale les carreaux de ses étroites fenêtres.

Peu à peu, la vie se faisait autour de Michel ; on entendait les bœufs mugir pour appeler leur provende ; les moutons, impatients d'aller aux champs, bêlaient en passant leurs mufles gris à travers les barreaux de la porte à claire-voie de leur bergerie ; la poule descendait de son perchoir, et s'étirait en gloussant sur le fumier qui jonchait le sol ; les pigeons sortaient du colombier et gagnaient le toit pour y roucouler leur hymne éternel d'amour, tandis que les canards, plus prosaïques, rangés en une longue file devant la porte charretière, remplissaient l'air de leurs sons discordants, sons destinés, selon toute probabilité, à exprimer leur surprise de voir cette porte si bien close lorsqu'ils étaient si pressés d'aller barboter dans la mare.

A ces différents bruits, formant le concert matinal d'une ferme bien organisée, une fenêtre située juste au-dessus du banc où Michel était assis, s'ouvrit doucement, et la tête de Petit-Pierre parut à cette fenêtre.

Mais Petit-Pierre n'aperçut pas Michel ; il avait les yeux au ciel et semblait complètement absorbé, soit par ses pensées intérieures, soit par la grandeur du spectacle que lui offrait l'horizon.

Tout œil, en effet, et surtout celui d'une princesse, peu habitué à voir se lever le soleil, eût été ébloui par les jets de flamme que le roi du jour envoyait dans la plaine, où ils faisaient scintiller, comme des milliers de pierres précieuses, les feuilles humides et tremblantes des arbres de la forêt, tandis qu'une main invisible enlevait doucement le voile de vapeurs étendu sur la vallée en découvrant une à une, comme fait une vierge pudibonde, ses beautés, ses grâces, ses splendeurs.

Pendant quelque temps, Petit-Pierre s'abandonna à la contemplation de ce magique tableau, puis, appuyant sa tête sur sa main, il murmura avec mélancolie :

— Hélas ! dans le dénûment de cette pauvre maison, ceux qui l'habitent sont cependant plus heureux que moi !

Cette phrase fut le coup de baguette magique qui éclaira le cerveau du jeune baron et y fit luire l'idée ou plutôt le prétexte qu'il avait inutilement cherché pendant deux heures.

Il se tint coi le long du mur, où il s'était collé, au bruit qu'avait fait la fenêtre en s'ouvrant, et il ne se détacha de la muraille que lorsque le bruit qu'elle fit en se refermant lui indiqua qu'il pouvait quitter sa place sans être vu.

Il alla droit au hangar.

— Monsieur, dit-il à Jean Oullier, Petit-Pierre vient de se mettre à la fenêtre.

— Je l'ai vu, dit le Vendéen.

— Il a parlé ; avez-vous entendu ce qu'il disait ?

— Cela ne me regardait pas, et, par conséquent, je n'ai point écouté.

— Plus rapproché que j'étais de lui, j'ai entendu, moi, sans le vouloir.

— Eh bien ?

— Eh bien, notre hôte trouve sa demeure malplaisante et incommode ; en effet, elle manque de ce que ses habitudes aristocratiques font pour lui des objets de première nécessité. Ne pouvez-vous, — moi vous donnant l'argent, bien entendu, — vous charger de lui procurer ces objets ?

— Et où cela, s'il vous plaît ?

— Dame, au bourg ou à la ville la plus proche, à Légé ou à Machecoul.

Jean Oullier secoua la tête.

— Impossible, dit-il.

— Et pourquoi cela ? demanda Michel.

— Parce qu'acheter en ce moment des objets de luxe dans les endroits que vous me désignez, où pas un geste de certaines gens n'est perdu, ce serait éveiller de dangereux soupçons.

— Ne pourriez-vous donc, alors, pousser jusqu'à Nantes? demanda Michel.

— Non pas, répondit sèchement Jean Oullier; la leçon que j'ai reçue à Montaigu m'a rendu prudent, et je ne quitterai pas mon poste; mais, continua-t-il avec un accent légèrement railleur, vous qui avez besoin de prendre l'air pour guérir votre mal de tête, que n'y allez-vous, à Nantes?

En voyant sa ruse couronnée d'un si grand succès, Michel se sentit rougir jusqu'au blanc des yeux; et cependant il tremblait en approchant du moment où il allait mettre cette ruse à exécution.

— Vous avez peut-être raison, balbutia-t-il; mais, moi aussi, j'ai peur .

— Bon! un brave comme vous ne doit rien redouter, dit Jean Oullier en secouant sa couverture, en se dégageant de sa paille et en se dirigeant vers la porte, comme pour ne pas laisser au jeune homme le temps de réfléchir.

— Mais alors..., dit Michel

— Quoi encore? demanda Jean Oullier impatient.

— Vous vous chargerez de dire les motifs de mon départ à M. le marquis, et de présenter mes excuses à...

— Mademoiselle Bertha? dit Jean Oullier d'un ton ironique. Soyez tranquille.

— Je reviendrai demain, dit Michel en franchissant le seuil.

— Oh! ne vous gênez pas, prenez votre temps, monsieur le baron. Si ce n'est pas demain, ce sera après-demain, continua Jean Oullier en refermant la lourde porte derrière le jeune homme.

Le bruit de la porte qui se rebarricadait derrière lui serra douloureusement le cœur de Michel; il songea moins aux difficultés de la position qu'il voulait fuir qu'à sa séparation d'avec celle qu'il aimait.

Il lui sembla que cette porte à moitié vermoulue était de bronze, et qu'à l'avenir il la rencontrerait toujours entre la douce figure de Mary et lui.

Alors, au lieu de s'éloigner, comme à l'intérieur il s'était assis sur l'auge, à l'extérieur il s'assit sur le revers du chemin, et se mit à pleurer. Il y eut un moment où, s'il n'eût pas craint de subir les railleries de Jean Oullier, sur la malveillance duquel, malgré son inexpérience, il ne pouvait se méprendre, il eût heurté à cette porte et fût rentré, pour revoir au moins une fois encore sa douce Mary; mais un mouvement, nous allions dire de fausse honte, disons mieux, de vraie honte, le retint, et il s'éloigna sans trop savoir de quel côté il allait diriger ses pas.

Comme il suivait la route de Légé, un bruit de roues lui fit tourner la tête; il aperçut la diligence qui allait des Sables-d'Olonne à Nantes; elle se dirigeait sur lui. Michel sentit que ses forces, épuisées par la perte de son sang, si légère que fût la blessure par laquelle il avait coulé, ne lui permettraient pas de fournir une longue marche.

La vue de cette voiture fixa ses irrésolutions; il la fit arrêter, monta dans un de ses compartiments, et, quelques heures après, il était à Nantes.

Ce fut arrivé là qu'il sentit douloureusement les tristesses de sa situation.

Habitué dès son enfance à vivre de la vie des autres, à obéir à des volontés qui n'étaient pas les siennes; maintenu dans cette servitude morale par la substitution même qui venait de s'opérer dans son adolescence; n'ayant pour ainsi dire, fait que changer de maître en abandonnant sa mère pour suivre la femme qu'il aimait, la liberté était pour lui si nouvelle, qu'il n'en ressentait pas les charmes, tandis qu'au contraire son isolement lui était devenu odieux.

Pour les cœurs profondément blessés, il n'est point de solitude plus cruelle que celle qu'ils trouvent au sein des villes; plus la ville est vaste et peuplée, plus la solitude est grande; l'isolement au milieu de la foule, le rapprochement de la joie ou de l'indifférence de ceux qu'ils rencontrent avec la tristesse et l'angoisse qu'ils ressentent, les accablent et les navrent.

Ce fut ce qui arriva à Michel.

En se voyant presque malgré lui en route pour Nantes, il avait espéré qu'il trouverait là quelque distraction à ses chagrins, et ce fut là, au contraire, qu'il les ressentit plus vifs et plus cuisants. L'image de Mary le suivait au milieu de la multitude; il lui semblait qu'il allait la reconnaître dans chaque femme qui se dirigeait de son côté, et son cœur se fondait à la fois en regrets amers et en désirs impuissants.

Dans cette disposition d'esprit, il ne songea bientôt plus qu'à regagner la chambre de l'auberge dans laquelle il était descendu; il s'y enferma, et, comme il avait fait après avoir franchi la porte de la métairie, il se mit à pleurer.

Il pensa à retourner à l'instant même à la Banlœuvre, à se jeter aux genoux de Petit-Pierre, à lui demander d'être son intermédiaire auprès des deux jeunes filles. Il se reprochait de ne pas l'avoir fait le matin, et d'avoir cédé à la crainte de blesser, par cette confidence, la fierté de Bertha.

Cet ordre d'idées le ramena tout naturellement au but ou plutôt au prétexte de son voyage, c'est-à-dire à acheter les quelques objets de luxe campagnard qui devaient, pour les indifférents, légitimer son absence; puis ensuite, ces emplettes achevées, à écrire la terrible lettre qui était la seule, l'unique, la véritable cause de son voyage à Nantes.

Il jugea même que c'était par là qu'il devait commencer.

Cette résolution une fois prise, sans perdre une minute, il s'assit devant la table, et écrivit la lettre suivante, sur laquelle tombaient autant de larmes qu'il écrivait de mots:

« Mademoiselle,

« Je devrais être le plus heureux des hommes, et cependant mon cœur est brisé! et cependant je me demande s'il ne vaudrait pas mieux être mort que de souffrir ce que je souffre!

« Qu'allez-vous penser, qu'allez-vous dire lorsque cette lettre vous apprendra ce que je ne puis vous cacher plus longtemps sans me montrer tout à fait indigne de vos bontés pour moi? Et pourtant il me faut tout le souvenir de votre bienveillance, il me faut toute la certitude de la grandeur et de la générosité de votre âme, il me faut surtout la pensée que c'est l'être que vous aimez le plus au monde qui nous sépare, pour que j'ose me décider à cette démarche.

« Oui, mademoiselle, j'aime votre sœur Mary; je l'aime de toute la puissance de mon cœur! je l'aime à ne vouloir, à ne pouvoir vivre sans elle! Je l'aime tant, qu'au moment où je me rends coupable envers vous de ce qu'un caractère moins élevé que le vôtre prendrait peut-être pour une sanglante injure, j'étends vers vous des mains suppliantes et je vous dis: Laissez-moi espérer que je pourrai acquérir le droit de vous aimer comme un frère aime sa sœur! »

Ce n'est que lorsque cette lettre fut pliée et cachetée que Michel pensa aux moyens par lesquels il pourrait la faire parvenir à Bertha.

Il ne fallait pas songer à en charger personne à Nantes; c'était ou trop dangereux pour le messager s'il était fidèle, ou trop dangereux pour celui qui expédiait le messager si le messager était un traître; seulement Michel pouvait regagner la campagne, trouver, dans les environs de Machecoul, un paysan sur la discrétion duquel il pût compter, et attendre dans la forêt cette réponse qui allait décider de son avenir.

Ce fut là le parti auquel s'arrêta le jeune homme. Il employa le reste de la soirée aux différentes emplettes qui lui restaient à faire, enferma tous ces objets dans une valise et remit au lendemain matin l'acquisition d'un cheval qui lui était nécessaire s'il avait, comme il l'espérait, à continuer la campagne qu'il avait commencée.

Le lendemain, en effet, vers neuf heures, Michel, un excellent normand entre les jambes et sa valise en croupe, se disposait à rentrer dans le pays de Retz.

LIV

OU LA BREBIS, CROYANT RENTRER AU BERCAIL, TOMBE DANS UNE CHAUSSE-TRAPE

C'était un jour de marché et l'affluence des campagnards était considérable dans les rues et sur les quais de Nantes; au moment où Michel se présenta au pont Rousseau, le passage était littéralement obstrué par une file compacte de lourdes voitures chargées de grains, de charrettes pleines de légumes, de chevaux, de mulets, de paysans, de paysannes, ayant tous, dans leurs paniers, sur leurs bâts, dans leurs vases de fer-blanc, les denrées qu'ils apportaient pour l'approvisionnement de la ville.

L'impatience de Michel était si vive, qu'il n'hésita point à s'engager dans cette cohue; mais, comme il venait d'y pousser son cheval, il aperçut, débouchant du côté opposé à celui qu'il suivait, une jeune fille dont l'aspect le fit tressaillir.

Elle était, ainsi que les autres paysannes, vêtue d'une jupe à raies rouges et bleues et d'un mantelet d'indienne à capuchon; elle était coiffée d'un mantelet à barbes tombantes des plus communs; mais, sous cet humble costume, elle ressemblait si fort à Mary, que le jeune baron ne put retenir un cri de surprise qui lui échappa.

Il voulait rebrousser chemin; par malheur, le mouvement qui se fit dans la foule, lorsqu'il arrêta son cheval, souleva une tempête de jurons et de cris qu'il ne se sentit pas le courage de braver; il laissa sa monture poursuivre son chemin, maugréant lui-même contre la lenteur qui tant d'obstacles apportaient à sa marche; mais, aussitôt le pont franchi, il sauta à bas de son cheval et chercha des yeux à qui il pourrait le confier, tandis qu'il retournerait pour s'assurer que ses yeux ne l'avaient pas trompé et tâcher de savoir ce que Mary pouvait être venue faire à Nantes.

En ce moment, une voix nasillarde, comme l'est celle des mendiants de tous les pays, lui demanda l'aumône.

Il se retourna brusquement, car il lui sembla que cette voix ne lui était pas inconnue.

Il aperçut alors, appuyés contre la dernière borne du pont Rousseau, deux individus à la physionomie trop caractéristique pour qu'elle ne fût pas gravée dans sa mémoire : c'étaient Aubin Courte-Joie, et Trigaud la Vermine, dont, pour l'instant, l'association paraissait n'avoir d'autre but que d'exploiter la pitié des passants, mais qui, selon toute probabilité, étaient là dans un but qui n'était pas étranger aux intérêts politiques et même commerciaux de maître Jacques.

Michel alla vivement à eux.

— Vous me reconnaissez ? dit-il.

Aubin Courte-Joie cligna de l'œil.

— Mon bon monsieur, dit-il, ayez pitié d'un pauvre voiturier qui a eu les deux jambes coupées par les roues de sa voiture, à la descente du saut de Baugé.

— Oui, oui, mon brave homme, dit Michel, qui comprenait.

Et le jeune homme descendit de sa monture, comme pour faire l'aumône au pauvre voiturier

Cette aumône était une pièce d'or qu'il glissa dans la large patte de Trigaud.

— Je suis ici par l'ordre de Petit-Pierre, dit-il tout bas au vrai et au faux mendiant ; gardez-moi mon cheval pendant quelques minutes ; je vais faire une course importante.

Le cul-de-jatte fit un signe d'assentiment ; le baron Michel lui jeta au bras la bride de son cheval et s'élança dans la direction de la ville.

Malheureusement, si le passage était difficile pour un cavalier, il ne l'était guère moins pour un piéton ; Michel eut beau prendre le dessus et commander à son caractère timide de se faire agressif, il eut beau jouer des coudes, se glisser dans tous les intervalles, risquer dix fois de se faire écraser par les charrettes de foin et de choux, il dut se résigner à prendre la file, à marcher avec le torrent, et la jeune paysanne devait évidemment avoir pris une large avance lorsqu'il arriva à l'endroit où il l'avait aperçue.

Il pensa avec sagacité qu'elle avait dû, comme ses compagnes, se diriger du côté du marché ; il prit, en conséquence, cette direction, regardant toutes les campagnardes qui le dépassaient avec une anxieuse curiosité qui lui valut quelques plaisanteries et faillit même lui attirer une ou deux querelles.

Aucune de ces campagnardes n'était celle qu'il cherchait.

Il parcourut la place du marché et les rues adjacentes sans rien apercevoir qui lui rappelât la gracieuse apparition du pont Rousseau...

Complètement découragé, il ne songeait donc plus qu'à revenir sur ses pas et à retrouver son cheval, lorsque, en tournant l'angle de la rue du Château, il aperçut, à vingt pas de lui, la jupe à raies rouges et à fleurs, et le mantelet de laine grise qui avaient si fort excité son attention.

La démarche de celle qui portait tout cela était bien, sous son costume vulgaire, la démarche élégante de Mary ; c'était bien sa taille fine et mince qu'il voyait se dessiner à travers les plis de l'étoffe grossière qui l'enveloppait : c'étaient bien les courbes gracieuses de son cou qui faisaient de sa coiffe un charmant encadrement à son visage ; enfin, le chignon qui débordait à flots de dessous cette coiffe était bien formé par les mêmes cheveux blonds qui fournissaient ces belles tresses blondes que Michel avait si souvent admirées.

Il n'y avait pas à s'y tromper, la jeune campagnarde et Mary ne faisaient qu'une seule et même personne, et la conviction de Michel à cet endroit était si profonde, qu'il n'osa point dépasser la paysanne pour la regarder de près, comme il avait fait avec les autres, et qu'il se contenta de traverser la rue.

En effet, cette manœuvre stratégique suffit pour lui prouver qu'il ne s'était pas trompé.

Que venait faire Mary à Nantes ? Pourquoi, venant à Nantes, avait-elle pris ce déguisement ?

Voilà la question que Michel s'adressait sans pouvoir la résoudre, et il allait, après avoir fait un violent effort sur lui-même, se décider à aborder la jeune fille, lorsque, en arrivant en face du numéro 17 de cette même rue du Château, il la vit pousser la porte de la maison, et, comme cette porte n'était pas fermée, entrer dans une allée, repousser la porte derrière elle, et disparaître.

Michel alla vivement à cette porte ; cette fois, elle était fermée.

Le jeune baron resta debout sur le seuil dans une stupéfaction profonde et douloureuse, ne sachant quel parti prendre et croyant avoir rêvé.

Tout à coup, il se sentit frapper doucement sur le bras ; il tressaillit, tant son esprit se trouvait ailleurs qu'où se trouvait son corps, et il se retourna

C'était le notaire Loriot qui l'abordait.

— Comment ! vous ici ? lui demanda ce dernier avec un accent qui dénotait sa surprise.

— Et qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que je sois à Nantes, maître Loriot ? demanda Michel.

— Voyons, parlez plus bas et ne restez pas planté devant cette porte comme si vous vouliez y prendre racine ; c'est un conseil que je vous donne.

— Ah çà ! quelle mouche vous pique donc, maître Loriot ? Je vous savais prudent, mais pas à ce point-là.

— On ne saurait jamais l'être trop. Marchons en causant ; c'est le moyen de ne pas être remarqué.

Puis, passant son mouchoir à carreaux sur son front baigné de sueur :

— Allons, continua le notaire, voilà encore que je me compromets horriblement !

— Je vous jure, maître Loriot, que je ne comprends pas un mot de ce que vous voulez me dire, fit Michel.

— Vous ne comprenez pas ce que je veux dire, malheureux jeune homme ? Mais vous ne savez donc pas que vous êtes compris sur la liste des personnes suspectes, et que l'on a donné l'ordre de vous arrêter ?

— Eh bien, que l'on m'arrête ! reprit Michel avec impatience, en essayant de ramener le notaire en face de la maison où il avait vu disparaître Mary.

— Ah ! qu'on vous arrête ? Eh bien, vous prenez gaiement la nouvelle, monsieur Michel ! Soit, c'est d'un philosophe ; je dois cependant vous dire que cette même nouvelle, qui vous paraît si indifférente, a produit sur madame votre mère une telle impression, que, si le hasard ne vous avait pas placé sur mon chemin à Nantes, aussitôt après mon retour à Légé, je me fusse mis en quête de vous rejoindre.

— Ma mère ! s'écria le jeune homme, que le notaire venait de toucher au plus faible de son cœur ; que lui est-il donc arrivé, à ma mère ?

— Il ne lui est rien arrivé, monsieur Michel, et, grâce au ciel, elle va aussi bien qu'on peut aller quand on a l'âme bourrelée d'inquiétude et le cœur rongé de chagrin ; car je ne dois pas vous cacher que c'est là la situation morale de madame votre mère.

— Oh ! mon Dieu, que me dites-vous là ! soupira douloureusement Michel.

— Vous savez tout ce que vous étiez pour elle, monsieur le baron ; vous n'avez pu oublier les soins qu'elle avait pris de votre jeunesse, la sollicitude dont elle vous entourait, quoique vous fussiez arrivé à l'âge où l'on commence à glisser entre les mains d'une mère. Jugez donc ce que doivent être ses tortures lorsqu'elle vous sait exposé tous les jours à des dangers aussi terribles que ceux qui vous environnent ! Je ne dois pas vous cacher qu'il était de mon devoir de l'avertir de ce que je suppose vos intentions et que, ce devoir, je l'ai rempli.

— Oh !... et que lui avez-vous donc dit, maître Loriot ?

— Je lui ai dit en toutes lettres que je vous croyais fort épris de mademoiselle Bertha de Souday...

— Allons bon, fit Michel, lui aussi !

— Et que, continua le notaire sans s'arrêter à l'interruption, selon toute apparence, vous pensiez l'épouser.

— Qu'a répondu ma mère ? demanda Michel avec une anxiété visible.

— Parbleu ! ce que répondent toutes les mères lorsqu'on leur parle d'un mariage qu'elles désapprouvent. Mais, voyons, laissez-moi vous interroger moi-même, mon jeune ami ; ma position de notaire des deux familles me devrait donner auprès de vous une certaine influence. Avez-vous bien réfléchi à ce que vous allez faire ?

— Partagez-vous, demanda Michel, les préventions de ma mère, ou savez-vous quelque chose de fâcheux touchant la réputation de mesdemoiselles de Souday ?

— En aucune façon, mon jeune ami, répondit maître Loriot, tandis que Michel regardait avec inquiétude la fenêtre de la maison où était entrée Mary ; en aucune façon ! Je tiens, au contraire, ces jeunes filles, que je connais depuis leur enfance, pour les plus pures et les plus vertueuses du pays, et cela, comprenez-vous, malgré la réputation que quelques méchantes langues leur ont faite et malgré le ridicule sobriquet dont on les a affublées.

— Eh bien, alors, demanda Michel, comment se fait-il que, vous aussi, vous me désapprouviez ?

— Mon jeune ami, répliqua le notaire, souvenez-vous que je n'émets aucun avis ; seulement, je crois devoir vous engager à beaucoup de prudence... Il vous faudra dépenser trois fois plus d'énergie pour arriver à ce qui, de certain point de vue, peut sembler... pardonnez-moi l'expression... une sottise, qu'il ne vous en faudrait pour renoncer à un attachement que les qualités de ces jeunes personnes justifient, je n'en disconviens pas.

— Mon cher monsieur Loriot, reprit Michel, qui, loin de sa mère, n'était point fâché de brûler ses vaisseaux, le marquis de Souday a bien voulu m'accorder la main de sa fille ; il n'y a donc pas à revenir là-dessus

— Oh ! ceci, c'est autre chose, dit maître Loriot. Du moment que vous en êtes là, je n'ai plus qu'un conseil à vous

donner et qu'une chose à vous dire : c'est que c'est toujours un acte grave qu'un mariage conclu en dépit de la volonté des parents. Persistez dans vos idées, rien de mieux ; mais allez voir votre mère, ne lui donnez pas le droit de se plaindre de votre ingratitude, tâchez de la faire revenir de ses injustes préventions

— Hum ! fit Michel, qui sentait la justesse de ces observations.

— Voyons, insista Loriot, ce que je vous demande là, me promettez-vous de le faire ?

— Oui, oui, répondit le jeune homme, qui avait hâte de se débarrasser du notaire, croyant avoir entendu du bruit dans l'allée, et craignant que Mary ne vînt à sortir tandis qu'il causait avec maître Loriot.

— Bien, fit celui-ci. Songez-y, d'ailleurs, c'est surtout à la Logerie que vous serez en sûreté ; le crédit de madame votre mère peut seul vous sauvegarder des conséquences de votre conduite. Vous commettez, depuis quelque temps, bien des étourderies dont on ne vous aurait pas cru capable, jeune homme, convenez-en.

— J'en conviens, fit Michel impatienté.

— C'est tout ce que je voulais. Pécheur qui se confesse est à moitié repentant. Ça ! maintenant, je vous quitte ; je dois partir à onze heures.

— Vous retournez à Légé ?

— Oui, avec une jeune dame que l'on doit amener tout à l'heure à mon hôtel, et à laquelle je donnerai une place dans mon cabriolet, une place que, sans cela, je me fusse empressé de vous offrir.

— Mais vous vous détournerez bien d'une demi-lieue, n'est-ce pas, pour me rendre un service ?

— Certainement, et avec le plus grand plaisir, mon cher monsieur Michel, répondit le notaire.

— Alors, allez à la Banlœuvre, et remettez, je vous en supplie, cette lettre à mademoiselle Bertha.

— Soit ; mais, pour Dieu, dit le notaire avec effroi, donnez-la donc avec quelques précautions ! Vous oubliez toujours les circonstances dans lesquelles nous sommes, et cet oubli me fait mourir de peur.

— Effectivement vous ne tenez pas en place, cher monsieur Loriot ; lorsque viennent à nous certains passants, vous sautez en bas du trottoir comme s'ils vous apportaient la peste. Qu'avez-vous ? Voyons, parlez, notaire.

— J'ai que je changerais mon étude en ce moment pour la plus misérable étude du département de la Sarthe ou de l'Eure ; il y a que je ressens de telles émotions, que, si cela se prolonge, mes jours en seront abrégés. Tenez, monsieur Michel, continua le notaire en baissant la voix, tel que vous me voyez, on m'a fourré, malgré moi, quatre livres de poudre dans les poches ! et je ne marche qu'en tremblant sur le pavé ; chaque cigare que je vois passer près de moi me donne la fièvre. Allons, adieu ! Retournez à la Logerie, croyez-moi.

Michel, dont les angoisses augmentaient à chaque instant, comme celles de maître Loriot, laissa celui-ci s'éloigner. Il en avait tiré tout ce qu'il désirait, c'est-à-dire la certitude que sa lettre serait portée à la Banlœuvre.

Puis, le notaire parti, ses yeux, ramenés naturellement vers la maison, s'y fixèrent avec une ténacité plus intense que jamais ! ils étaient surtout attirés vers une fenêtre dont il avait cru remarquer que le rideau se soulevait, et par la vague silhouette d'un visage qui l'observait à travers la vitre.

Il pensa que c'était à cause de sa persistance à demeurer devant la maison que la jeune fille l'observait ; il s'éloigna donc dans la direction du quai, et se cacha derrière un angle de maison, de manière à ne rien perdre de ce qui se passait dans la rue du Château.

En effet, bientôt la porte se rouvrit et la jeune paysanne reparut.

Seulement, elle n'était pas seule.

Un jeune homme vêtu d'une longue blouse et affectant des manières rustiques l'accompagnait. Si rapidement que tous deux eussent passé devant Michel, il remarqua que cet individu était jeune et que la distinction de sa physionomie faisait un contraste étrange avec son costume ; il vit qu'il plaisantait sur le pied de l'égalité avec Mary, et que celle-ci refusait en riant de lui donner le panier qu'elle portait au bras et dont il lui offrait probablement de la débarrasser.

Les mille serpents de la jalousie le mordirent au cœur, et, convaincu, surtout d'après ce que lui avait dit tout bas Mary, que ces déguisements simultanés cachaient peut-être aussi bien une intrigue amoureuse qu'une intrigue politique, il s'éloigna précipitamment, se dirigeant vers le pont Rousseau, c'est-à-dire suivant une ligne parfaitement opposée à celle que les deux jeunes gens avaient prise.

L'encombrement n'était plus le même ; il traversa donc facilement le quai ; mais, arrivé à son extrémité, il chercha inutilement des yeux Courte-Joie, Trigaud et son cheval ; — tous trois avaient disparu.

Michel était si bouleversé, qu'il ne songea point une minute à les chercher aux environs ; d'après ce que lui avait dit le notaire. Il était, d'ailleurs, dangereux pour lui de déposer une plainte qui pouvait amener sa propre arrestation en révélant, en outre, les accointances qu'il avait eues avec les deux mendiants.

Il prit donc son parti de cheminer à pied et se dirigea du côté de Saint-Philbert-de-Grand-Lieu

Maudissant Mary, pleurant la trahison dont il était la victime, il ne songeait plus qu'à suivre le conseil de maître Loriot, c'est-à-dire à regagner la Logerie et à se jeter dans les bras de sa mère, vers laquelle ce qu'il avait vu le ramenait bien mieux encore que n'avaient fait les remontrances du notaire.

Il était arrivé à la hauteur de Saint-Colombin, et n'entendit pas venir deux gendarmes qui avaient marché derrière lui.

— Vos papiers, monsieur ! lui demanda le brigadier après l'avoir examiné des pieds à la tête.

— Mes papiers ? fit avec étonnement Michel, auquel, pour la première fois de sa vie, une pareille question était adressée. Mais je n'en ai pas.

— Et pourquoi n'en avez-vous pas ?

— Parce que je n'ai pas cru que, pour venir de mon château à Nantes, j'eusse besoin de passe-port.

— Et quel est votre château ?

— Le château de la Logerie.

— Et votre nom ?

— Le baron Michel.

— Le baron Michel de la Logerie ?

— Le baron Michel de la Logerie, oui.

— Alors, si vous êtes le baron Michel de la Logerie, dit le brigadier, je vous arrête.

Et, sans plus de cérémonie, avant que le jeune homme songeât même à prendre la fuite, — ce qui eût peut-être été possible, vu la disposition du terrain, — le brigadier lui mit la main sur le collet, tandis que le gendarme, partisan de l'égalité devant la loi, lui passait des menottes.

Cette opération achevée, et elle ne dura que quelques secondes, grâce à la stupéfaction du prisonnier et à la dextérité du gendarme, les deux agents de la force armée conduisirent le baron Michel à Saint-Colombin, où ils l'enfermèrent dans une sorte de caveau attenant au poste qu'avaient là les troupes cantonnées et qui servait de prison provisoire.

LV

OU TRIGAUD MONTRE QUE, S'IL EUT ÉTÉ A LA PLACE D'HERCULE, IL EUT PROBABLEMENT ACCOMPLI VINGT-QUATRE TRAVAUX AU LIEU DE DOUZE

Il était à peu près quatre heures de l'après-midi lorsque Michel, introduit dans le violon du poste de Saint-Colombin, put apprécier tous les agréments du logement qui lui était destiné.

En entrant dans cette espèce de cachot, les yeux du jeune homme, habitués à la lumière éclatante de l'extérieur, ne surent d'abord rien distinguer autour de lui : il fallut que, peu à peu, ils s'accoutumassent à l'obscurité, et ce fut alors seulement que le prisonnier put reconnaître l'endroit qui lui avait été donné pour gîte.

C'était un ancien cellier ou pressoir d'une douzaine de pieds carrés, qui, quelle qu'eût été sa destination primitive, remplissait parfaitement les conditions de sûreté et d'isolement qu'on lui demandait aujourd'hui.

Il était situé moitié au-dessous, moitié au-dessus du sol ; ses murs étaient d'une maçonnerie plus épaisse et mieux façonnée qu'ils ne le sont d'habitude dans ces sortes de bâtisse, et cela parce qu'ils servaient de fondation au reste de la maison qu'ils supportaient.

La terre nue formait, bien entendu, le plancher, et, en raison de l'humidité du lieu, cette terre était presque boueuse ; le plafond était fait de solives extrêmement rapprochées les unes des autres.

Ordinairement, le jour arrivait dans ce réduit par un large soupirail, ménagé au niveau du sol ; mais, pour les nécessités de la circonstance, ce soupirail avait été fermé en dedans par de fortes planches et en dehors par une énorme meule de moulin, posée verticalement le long et précisément en face de l'ouverture du cellier.

Un trou qui existait à l'axe de la meule, et qui correspondait avec la partie supérieure du soupirail, laissait seul arriver un faible rayon de lumière dont la barricade en planches interceptait encore les deux tiers, et qui n'éclairait de sa lumière fauve que le milieu du cellier.

Précisément dans ce milieu se trouvaient les débris d'un pressoir à cidre, c'est-à-dire un reste d'arbre équarri par un bout, à moitié vermoulu, et une auge circulaire en pierre

de taille, toute constellée d'arabesques argentées par les promenades capricieuses des limaces et des limaçons.

Pour tout autre prisonnier que Michel, l'inspection qu'il venait de terminer eût été foncièrement désespérante, car elle laissait peu ou point de chances d'évasion ; mais lui, n'avait obéi, en y procédant, qu'à un vague sentiment de curiosité. La première douleur que venait si cruellement d'éprouver son cœur l'avait plongé dans cet état de prostration où l'âme est indifférente à tout ce qui se passe autour d'elle, et, au moment où il lui fallait renoncer à la douce espérance qu'il avait si longtemps caressée d'être aimé de Mary, palais ou prison, tout lui était à peu près la même chose.

Il s'assit sur l'auge du pressoir, cherchant quel pouvait être ce jeune homme en blouse qui accompagnait Mary, ne faisant trêve à ses transports jaloux que pour s'abandonner au souvenir des premiers jours de ses relations avec les deux sœurs, également déchiré par les uns et par les autres ; car, dit le poète florentin, ce grand peintre des tortures infernales, le souvenir du temps heureux, au milieu de l'infortune, est la pire de toutes les douleurs.

Mais nous laisserons le jeune baron à son chagrin pour voir ce qui se passait dans les autres parties du poste de Saint-Colombin.

Ce poste, matériellement parlant, était occupé depuis quelques jours par un détachement de troupes de ligne, et consistait en un vaste bâtiment dont la façade regardait la cour, et dont les derrières se trouvaient sur le chemin vicinal qui va de Saint-Colombin à Saint-Philbert-de-Grand-Lieu, à un kilomètre environ du premier de ces deux villages, à deux cents pas de la route de Nantes aux Sables-d'Olonne.

Ce bâtiment, construit sur les ruines et avec les débris d'une vieille forteresse féodale, était placé sur une éminence qui dominait tous les alentours.

Les avantages de la situation avaient attiré l'attention de Dermoncourt, lorsqu'il revenait de son expédition dans la forêt de Machecoul.

Il avait laissé là une vingtaine d'hommes. C'était comme une espèce de blockhaus dans lequel les colonnes expéditionnaires pouvaient trouver, au besoin, un gîte ou un refuge, et en même temps une sorte de dépôt où les prisonniers attendaient que la correspondance, régulièrement établie entre Saint-Philbert et Nantes, permît de les envoyer dans cette dernière ville avec une escorte assez imposante pour qu'ils fussent à l'abri d'un coup de main.

Les bâtiments du poste de Saint-Colombin consistaient en une assez vaste chambre et dans une grange.

La chambre, située précisément au-dessus du cellier où Michel était enfermé et, par conséquent, à cinq ou six pieds du sol, servait de corps de garde : on y arrivait par un escalier confectionné avec les débris du donjon, et placé parallèlement à la muraille.

La grange servait de caserne aux soldats ; ils y couchaient sur la paille.

Le poste était gardé militairement : il y avait une sentinelle devant le porche de la cour, porche qui ouvrait sur le chemin, et une vigie au haut d'une tour couronnée de lierre, et qui était le seul débris resté debout du vieux château féodal.

Or, vers six heures du soir, les soldats qui composaient la petite garnison du poste s'étaient assis sur des rouleaux à fouler la terre que l'on avait abandonnés le long des murs extérieurs de la maison. C'était l'endroit favori de leur sieste ; ils jouissaient là de la douce chaleur qu'envoie le soleil à son déclin, des splendides perspectives du lac de Grand-Lieu, qu'ils apercevaient dans le lointain et dont la surface, colorée par les rayons de l'astre du jour, ressemblait pour le moment, à une immense nappe de tôle rougie ; puis, à leurs pieds, se déroulait la route de Nantes, pareille à un large ruban au milieu de la verdure qui, à cette époque de l'année, couvrait la plaine ; et, nous devons l'avouer, nos héros en pantalons rouges étaient bien plus attentifs à ce qui se passait sur cette route qu'aux magnificences du spectacle que leur donnait la nature.

Avec le soir qui se faisait, les laboureurs quittaient les champs, les troupeaux regagnaient les étables, et la route était, en ce moment, assez fréquentée pour que le panorama fût varié. Chaque voiture chargée de foin, chaque groupe revenant du marché de Nantes, et surtout chaque paysanne court vêtue était un texte à réflexions et à lazzi ; et nous devons dire encore que, depuis quelque temps, les unes et les autres ne tarissaient pas.

— Tiens ! dit l'un tout à coup, qu'est-ce que je vois donc là-bas ?

— Un joueur de biniou qui nous arrive, dit l'autre.

— Ça, un joueur de biniou ? fit un troisième. Ah çà ! mais tu te crois donc encore en Bretagne ? Ici, il n'y a pas de joueur de biniou, apprends cela ; il n'y a que des diseurs de complaintes.

— Eh bien, alors, que porte-t-il sur son dos, si ce n'est son instrument ?

— C'est, en effet, son instrument, dit un quatrième soldat ; mais cet instrument est un orgue.

— Drôle d'orgue ! réplique le premier. Je te dis que c'est sa besace, moi ; c'est un mendiant, tu le vois bien à son uniforme.

— Oh ! une besace qui a des yeux et un nez comme toi et moi pourrions en avoir. Mais regarde donc, Limousin !

— Limousin a les bras gros, mais n'a pas la vue longue, dit un autre ; on ne peut pas tout avoir.

— Allons, allons, dit le caporal, résumons : c'est tout bonnement un homme qui en porte un autre sur ses épaules.

— Le caporal a raison, firent en chœur les soldats.

— J'ai toujours raison, dit l'homme aux galons de laine, d'abord comme votre caporal, ensuite comme votre supérieur ; et, s'il y en a qui doutent encore quand j'ai dit une chose, ils vont être convaincus, car voilà nos hommes qui s'en viennent par ici.

Effectivement, le mendiant qui avait donné lieu à la discussion que nous venons de rapporter, et dans lequel nos lecteurs ont déjà reconnu Trigaud, comme dans le biniou, dans l'orgue, dans la besace, ils ont reconnu son guide Aubin Courte-Joie, avait tourné à gauche et suivait la rampe qui conduisait au poste de Saint-Colombin.

— Quel tas de brigands ! reprit un des soldats ; quand on pense que, si ce drôle-là nous trouvait seuls, au coin d'une haie, il nous enverrait une prune. Pas vrai, caporal ?

— C'est encore possible, répondit celui-ci.

— Et comme il nous voit en nombre, continua le soldat, il vient nous demander l'aumône, le lâche !

— Plus souvent que je lui donnerai quoi que ce soit de mon sou de poche ! dit le premier soldat qui avait parlé.

— Attends, dit un autre en ramassant une pierre, je vais lui mettre cela dans son chapeau.

— Je te le défends, dit le caporal.

— Et pourquoi cela ?

— Parce qu'il n'en a pas, de chapeau.

Les soldats éclatèrent de rire à cette plaisanterie, reconnue à l'unanimité pour être du meilleur goût.

— Voyons, voyons, dit un soldat, quelle que soit la chose dont joue le bonhomme, ne le décourageons pas. Trouvez-vous donc qu'il y ait tant de plaisirs dans cette gueuse de cassine, que vous dédaigniez une façon de spectacle qui nous arrive ?

— De spectacle ?

— Ou de concert... Tous les chercheurs de pain de ce pays-ci sont des espèces de troubadours. Nous lui ferons chanter tout ce qu'il sait et tout ce qu'il ne sait pas ; cela nous aidera à passer notre soirée.

En ce moment, le mendiant, qui, depuis longtemps déjà, n'était plus une énigme pour les soldats, se trouvait arrivé à quatre pas d'eux et leur tendait la main.

— Vous l'aviez bien dit, caporal, que c'était un homme qu'il avait sur les épaules.

— Non, je m'étais trompé, répliqua le caporal.

— Comment cela ?

— Ce n'était pas un homme, ce n'en était qu'une moitié.

Et les soldats se mirent à rire à ce second lazzi comme ils avaient ri au premier.

— En voilà un qui ne doit pas dépenser gros pour s'acheter des pantalons ?

— Et encore moins pour s'acheter des bottes ! enchérit le facétieux caporal, dont la plaisanterie produisit son effet ordinaire.

— Sont-ils laids ! fit observer le Limousin ; on dirait, ma parole d'honneur, un singe monté sur un ours.

Pendant que ces quolibets se croisaient et lui arrivaient de tous les côtés, Trigaud restait impassible. Il avançait la main en donnant à sa physionomie une expression de plus en plus attendrissante, tandis que Courte-Joie, en sa qualité d'orateur de l'association, répétait invariablement, de son ton nasillard :

— La charité, s'il vous plaît, mes bons messieurs ! la charité à un pauvre voiturier qui a eu les deux jambes coupées par sa voiture, à la descente d'Ancenis.

— Faut-il qu'ils soient sauvages, dit un des soldats, de demander la charité à des tourlourous ! — Mais, gueux finis que vous êtes ! en fouillant toutes nos poches, peut-être qu'on n'y trouverait pas la moitié de ce que contiennent les vôtres.

Ce qu'entendant Aubin Courte-Joie, il modifia la formule, et, précisant l'objet de ses sollicitations.

— Un petit morceau de pain, s'il vous plaît, mes bons messieurs, dit-il. Si vous n'avez pas d'argent, vous devez bien avoir un morceau de pain.

— Le pain, repartit le caporal, tu l'auras, mon bonhomme — et, avec le pain, la soupe, et, avec la soupe, un morceau de carne, s'il en reste. — Voilà ce que nous vous donnerons. Mais, à présent, voyons, que nous offres-tu, toi ?

— Mes bons messieurs, je prierai Dieu pour vous, répondit

Courte-Joie de sa voix nasillarde, qui était la basse continue du chant de son compagnon.

— Ça ne peut pas nuire, répliqua le caporal, certainement ça ne peut pas nuire; mais ça ne suffit pas. Voyons, as-tu quelque drôlerie dans ta giberne?

— Qu'est-ce que vous voulez dire? demanda Courte-Joie faisant l'innocent.

— Je veux dire, que, tout vilains merles que vous êtes, vous savez peut-être siffler quelques jolis airs. Alors, dans ce cas, en avant la musique! c'est ce qui payera le pain, la soupe et la viande.

voulait être déposé à terre, et Trigaud, avec cette obéissance passive qu'il professait pour les volontés de son maître, l'assit sur un reste de créneau à moitié couvert par les orties, et gisant à droite du rouleau qui servait de siège aux soldats.

— Hein! comme c'est dressé, dit le caporal: j'ai envie de m'emparer de ce gaillard-là, et de le vendre au gros major, qui ne peut pas trouver un poulet d'Inde à son idée.

Pendant ce temps Courte-Joie avait ramassé une pierre et l'avait présentée à Trigaud.

Celui-ci, sans qu'il fût besoin d'autres instructions, la



Aubin Courte-Joie et Trigaud la Vermine.

— Ah! bon! bon! j'entends.

— Eh bien, ça n'est pas de refus, au contraire, mon officier! dit Aubin flattant son interlocuteur. Si vous nous faites la charité du bon Dieu, n'est-ce pas le moins qu'en revanche nous tâchions de vous amuser un peu, vous et votre société?

— Amuse-nous, et tant que tu pourras! il n'y aura rien de trop; car nous nous ennuyons drôlement dans ton coquin de pays!

— Pour lors, dit Courte-Joie, nous allons tâcher de vous faire voir quelque chose que vous n'avez jamais vu

Toute vulgaire qu'était cette promesse, exorde ordinaire des saltimbanques, elle piqua vivement la curiosité des soldats, qui firent silence et entourèrent les deux mendiants avec un empressement que la curiosité rendait presque respectueux

Courte-Joie, qui, jusqu'alors, était resté sur les épaules de Trigaud, fit un mouvement des jambes qui indiquait qu'il

serra entre ses doigts, rouvrit la main et montra la pierre réduite en poudre.

— Tiens, c'est un hercule! Voilà ton affaire, Pinguet, dit le caporal au soldat que nous avons déjà deux ou trois fois désigné sous le nom de Limousin.

— Ah bien, alors, nous allons voir, répondit celui-ci en s'élançant dans la cour.

Trigaud, sans s'arrêter aux paroles ni à l'action de Pinguet, continua flegmatiquement ses exercices.

Il saisit deux soldats par le ceinturon de leur giberne, les souleva doucement et les tint pendant quelques secondes à bout de bras, puis les reposa à terre avec une aisance parfaite.

Les soldats éclatèrent en bravos.

— Pinguet! Pinguet! crièrent-ils. Eh bien, où es-tu donc? Ah! par exemple, en voilà un qui te dégomme joliment!

Trigaud continuait toujours, comme si ces expériences sur sa force eussent été réglées à l'avance. Il avait invité deux

autres soldats à s'asseoir à califourchon sur les épaules des deux premiers, et il les avait enlevés tous les quatre avec presque autant de facilité que lorsqu'ils n'étaient que deux.

Comme il les reposait à terre, Pinguet arriva portant un fusil sur chaque épaule.

— Bravo, Limousin ! bravo ! dirent les soldats.

Encouragé par les acclamations de ses camarades :

— Tout cela est de la Saint-Jean ! dit Pinguet. Tiens, toi, le mangeur d'hommes, fais seulement ce que je vais faire

Et, introduisant un doigt de chacune de ses mains dans chacun des canons de fusil, il les souleva tous deux à bras tendu.

— Bah ! dit Courte-Joie tandis que Trigaud regardait, avec un mouvement des lèvres qui pouvait passer pour un sourire, le tour de force du Limousin, bah ! allez-en donc chercher deux autres !

Effectivement, les deux autres fusils apportés, Trigaud les enfila tous les quatre aux doigts d'une seule de ses mains, et les fit monter à la hauteur de son œil sans qu'une contraction de muscles trahit chez lui le moindre effort.

Du premier coup, Pinguet était distancé au point d'abandonner à tout jamais la lutte.

Alors, fouillant dans sa poche, Trigaud en tira un fer à cheval qu'il ploya en deux aussi aisément qu'un homme ordinaire eût fait d'une lanière de cuir.

Après chacune de ces expériences, Trigaud tournait vers Courte-Joie des yeux qui mendiaient un sourire, et, d'un signe de tête, Courte-Joie lui indiquait qu'il était content.

— Voyons, dit ce dernier, tu n'as encore gagné que notre souper ; maintenant, il s'agit de nous mériter un gîte pour la nuit. N'est-ce pas, mes bons messieurs, que, si mon camarade fait quelque chose de plus merveilleux encore que tout ce que vous avez vu, n'est-ce pas que vous nous donnerez bien une botte de paille et un coin dans l'étable pour nous reposer ?

— Oh ! quant à cela, c'est respectivement impossible, dit le sergent, qui, attiré par les cris et par les bravos des soldats, était venu prendre sa part du spectacle ; la consigne est formelle.

Cette réponse sembla tout à fait décontenancer Courte-Joie, et sa figure de fouine devint sérieuse.

— Bah ! reprit un des militaires, nous nous cotiserons pour vous faire dix sous, avec lesquels, dans la première auberge venue, vous vous payerez un lit qui sera autrement doux que la plume de seigle.

— Et, si l'espèce de bœuf qui te sert de monture, ajouta un autre, a les jambes aussi solides que les bras, ce n'est pas un kilomètre ou deux qui doivent vous embarrasser.

— Voyons d'abord le tour, voyons d'abord le chef-d'œuvre ! crièrent en chœur les soldats.

Il eût été d'un mauvais camarade de laisser Trigaud perdre le bénéfice de cet enthousiasme, et Courte-Joie se rendit à ces instances avec une facilité qui prouvait sa confiance dans les biceps de son compagnon

— Avez-vous ici, dit-il, une pierre de taille, un madrier, quelque chose qui pèse douze ou quinze cents ?

— Il y a le bloc sur lequel vous êtes assis, dit un soldat.

Courte-Joie haussa les épaules.

— Si cette pierre avait une poignée, dit-il, Trigaud vous la soulèverait d'une seule main.

— Il y a encore la meule que nous avons placée devant le soupirail du cachot, fit un soldat.

— Pourquoi pas la maison tout de suite ? dit le caporal. Que vous étiez préalablement six hommes pour la mouvoir, et que vous aviez de la peine, et avec le levier encore ! que j'enrageais même que mon grade ne me permettait pas de vous donner un coup de main, et que je vous appelais tas de fainéants !

— D'ailleurs, il ne faut pas y toucher, à la meule, dit le sergent ; c'est encore dans la consigne, vu qu'il y a un prisonnier dans le cachot

Courte-Joie cligna de l'œil en regardant Trigaud, et celui-ci, sans s'inquiéter de ce que venait de dire le sergent, se dirigea vers la masse de pierre.

— Entendez-vous ce que je vous fais l'honneur de vous dire ? reprit le sergent en haussant la voix et en arrêtant Trigaud par le bras ; on ne touche pas à cela !

— Pourquoi pas ? dit Courte-Joie. S'il ôte la meule de sa place, il l'y remettra, soyez tranquille.

— Au surplus, dit un soldat, quand on a vu la souris qui est dans la ratière, on n'a pas peur qu'elle ne s'évade : un pauvre petit monsieur que l'on prendrait pour une femme déguisée ; j'ai cru d'abord que c'était la duchesse de Berry

— Sans compter qu'il est trop occupé à pleurer pour que l'idée lui vienne de s'ensauver, reprit à son tour le caporal, qui évidemment grillait d'envie de voir l'expérience : quand nous avons été lui porter sa pitance, Pinguet et moi, c'est-à-dire moi et Pinguet, il fondait en larmes, que l'on eût dit que ses deux yeux avaient deux robinets

— Allons, voyons, dit le sergent qui n'était sans doute pas moins curieux que les autres de voir comment le mendiant viendrait à bout de cette tâche titanique, je permets sous ma responsabilité.

Trigaud profita de la permission ; en deux pas, il fut près de la meule, et, la saisissant entre ses bras vers la base, il appuya son épaule sur le centre, et, d'un vigoureux effort, essaya de la soulever.

Mais le poids de cette énorme masse de pierre avait défoncé le sol peu compact sur lequel elle reposait, de sorte qu'elle y était entrée de quatre à cinq pouces et que l'adhérence de l'alvéole qu'elle s'était ainsi creusée paralysait les forces de Trigaud.

Courte-Joie, qui s'était approché du cercle formé par les soldats, en rampant sur les mains et sur les genoux à la façon d'un gros scarabée, fit remarquer ce qui s'opposait à ce que les efforts du géant fussent couronnés de succès ; il alla chercher une large pierre plate, et, moitié avec cette pierre, moitié avec ses mains, il dégagea la meule de la terre qui l'entourait.

Alors, Trigaud se remit à l'œuvre, et plus heureux cette fois, il souleva le bloc, et, pendant quelques secondes, il le tint appuyé contre son épaule, pressé contre le mur, et suspendu à un pied du sol.

L'enthousiasme des soldats ne connaissait plus de bornes ; ils se pressaient autour de Trigaud, en l'accablant de félicitations auxquelles le géant paraissait parfaitement insensible ; ils poussaient des cris d'admiration frénétiques, qui se communiquaient au caporal, et, du caporal par la hiérarchie naturelle des grades, montaient jusqu'au sergent lui-même ; ils ne parlaient pas moins que de porter Trigaud en triomphe jusqu'à la cantine, où l'attendait le prix de sa vigueur, jurant, par tous les jurons connus et inconnus aux disciples du dieu Mars, que ce n'était pas seulement le pain, la soupe et la carne promis que Trigaud avait mérités, mais encore que l'ordinaire du général ou même du roi des Français ne serait pas de trop pour entretenir la force nécessaire à de pareilles prouesses.

Comme nous venons de le dire, Trigaud ne semblait nullement enorgueilli par son triomphe : sa physionomie demeurait aussi impassible que celle du bœuf qu'on laisse souffler après le travail ; seulement, ses yeux, qui ne quittaient pas les yeux d'Aubin Courte-Joie, demandaient à ce lui-ci : « Maître, es-tu content ? »

Tout au rebours de Trigaud, Courte-Joie paraissait radieux ; sans doute était-ce par suite de l'impression que faisaient sur les spectateurs les témoignages d'une force que, bien plutôt que celui auquel la nature l'avait dévolue, il pouvait appeler la sienne ; peut-être aussi était-ce tout simplement en raison du succès d'une petite manœuvre qu'il avait très habilement opérée, tandis que l'attention générale était concentrée sur son compagnon : — laquelle manœuvre avait consisté à glisser sous la meule la large pierre plate qu'il tenait à la main et à la placer de telle sorte que la masse énorme qui fermait le soupirail de la prison reposait en équilibre sur cette surface plane, et qu'il suffisait désormais de l'effort d'un enfant pour la déplacer.

Les deux mendiants furent conduits à la cantine, et là, Trigaud fournit un nouveau texte à l'admiration des soldats.

Après qu'il eut avalé un énorme bidon de soupe, on mit devant lui quatre rations de bœuf et deux pains de munition.

Trigaud mangea son premier pain avec ses deux premières rations ; puis, comme si, en changeant le mode de déglutition, il changeait et améliorait le goût des objets déglutis, il prit son second pain, le fendit en deux dans sa largeur, ménagea une concavité au centre, avala, en manière de passe-temps, la mie qu'il retirait de sa fouille, plaça la viande dans le vide qu'il avait opéré, reposa les deux moitiés de la miche l'une sur l'autre et mordit à même avec un sang-froid et une force de cohésion qui ravirent l'assemblée et lui arrachèrent des tonnerres de bravos

Au bout de cinq minutes de cet exercice, le pain de munition était broyé comme s'il eût passé entre deux meules semblables à celle que Trigaud avait soulevée à l'ébahissement de la société, et il n'en restait que des miettes que Trigaud, qui paraissait prêt à recommencer, recueillait avec le plus grand soin.

On se hâta de lui apporter un troisième pain, et, quoique sec, Trigaud le traita comme les deux premiers

Les soldats ne se sentaient pas d'aise ; ils eussent volontiers sacrifié tous leurs vivres pour pousser l'expérience jusqu'au bout ; mais le sergent jugea prudent de mettre des bornes à leur curiosité scientifique

Courte-Joie était redevenu pensif, et son attitude attira l'attention des soldats.

— Ah çà ! tu manges et tu bois, lui dit le caporal, et cela, aux frais de ton camarade ; ce n'est pas juste, et il me semble que tu nous devrais bien un bout de chanson, ne fût-ce que pour payer ton écot.

— Indubitablement ! dit le sergent

— Allons, allons, une chanson ! crièrent les soldats, et la noce sera complète.

— Hum ! fit Courte-Joie, j'en sais, des chansons.

— Eh bien, tant mieux, alors !

— Oui ; mais elles ne seront peut-être pas de votre goût.

— Pourvu que ce ne soient pas de vos cantiques à porter le diable en terre, cela nous amusera ; à Saint-Colombin, on n'est pas difficile.

— Oui, dit Courte-Joie, je comprends, vous vous ennuyez.

— Fastidieusement ! fit le sergent.

— Oh ! nous ne demandons pas que tu chantes comme M. Nourrit, fit un Parisien.

— Tant plus que ce sera cocasse, dit un autre soldat, tant plus que ce sera meilleur.

— Puisque j'ai mangé de votre pain et bu de votre vin, dit Courte-Joie, je n'ai pas le droit de vous refuser ; mais, je vous le répète, vous ne trouverez probablement pas mes chansons de votre goût.

Et il entonna le couplet suivant :

Alerte ! alerte ! A l'horizon, là-bas,
Voyez-vous l'infernale bande ?
Pour la surprendre, égaillez-vous, les gars,
A vau les bois, à vau la lande !
Eh gai ! eh gai ! égaillez-vous, les ga[illegible]

Fusil au poing, l'œil au guet, en silence,
Attendez le bataillon bleu.
Comme un serpent, il avance, il avance...
Soldats du roi, soldats de Dieu,
Enfermez-les dans un cercle de feu !...

Courte-Joie n'alla pas plus loin. Au mouvement de surprise qu'avaient excité ses premières paroles, avaient succédé des cris d'indignation ; dix soldats s'étaient élancés sur lui, et le sergent, le saisissant à la gorge, l'avait renversé sur le carreau.

— Ah ! canaille ! lui dit celui-ci, je vais t'apprendre à venir chanter au milieu de nous les louanges des brigands !

Mais, avant que le sous-officier eût achevé sa phrase, phrase dans laquelle il n'eût pas manqué d'introduire un des adverbes qui lui étaient familiers, Trigaud, l'œil étincelant de colère, se fit jour à travers les assaillants, repoussa le sous-officier et se plaça devant son compagnon dans une attitude si menaçante, que, pendant quelques instants, les militaires demeurèrent muets et incertains.

Mais, rougissant d'être tenus en échec par un homme sans armes, ils tirèrent leurs sabres, et se précipitèrent sur les deux mendiants.

— Tuons-les ! tuons-les ! criaient-ils ; ce sont des chouans.

— Vous m'avez demandé une chanson ; je vous ai prévenus que les chansons que je savais pourraient ne pas vous plaire ! s'écria Courte-Joie d'une voix qui domina le tumulte. Il ne fallait pas insister. De quoi vous plaignez-vous ?

— Si tu ne sais que des chansons pareilles à celle que nous venons d'entendre, répondit le sergent, tu es un rebelle, et je t'arrête péremptoirement.

— Je sais les chansons qui plaisent aux gens des bourgs dont les aumônes me font vivre. Ce n'est pas un pauvre infirme comme moi et un idiot comme mon compagnon qui peuvent être dangereux. Arrêtez-nous si vous voulez, mais ce ne sont pas des prises comme celles-là qui vous feront honneur.

— Soit ; mais, en attendant, vous coucherez au violon ! Vous étiez embarrassés d'un gîte pour la nuit, mes jolis garçons ; je vais vous en donner un, moi ! Allons, allons, qu'on les saisisse, qu'on les fouille et qu'on les encage incontinent.

Mais, Trigaud conservant son attitude menaçante, personne ne s'empressait d'exécuter l'ordre que le sous-officier venait de donner.

— Et, si vous ne vous rendez pas de bonne grâce, dit le sergent, je vais envoyer chercher quelques fusils tout chargés, et nous verrons si votre cuir est à l'épreuve de la balle.

— Allons, Trigaud, allons, mon garçon, dit Courte-Joie, il faut se résigner ; d'ailleurs, sois tranquille, va ! notre détention ne sera pas longue : ce n'est point pour de pauvres diables comme nous que l'on bâtit de si belles prisons.

— A la bonne heure ! dit le sergent très satisfait de la tournure pacifique que prenait la discussion ; on va vous fouiller, et, si l'on ne trouve sur vous rien de suspect, si vous êtes sages pendant la nuit, demain matin, on verra à vous rendre la liberté.

On fouilla les deux mendiants, et l'on ne trouva sur eux que quelques pièces de menue monnaie ; ce qui confirma le sergent dans ses idées de clémence.

— Au fait, dit-il en désignant Trigaud, ce gros butor-là n'est pas coupable, et je ne vois pas pourquoi je l'enfermerais intérieurement.

— Sans compter, reprit le Limousin, que, s'il lui prend, comme à son aïeul Samson, l'envie de secouer les murs, il nous les fera tomber sur la tête.

— Tu as raison, Pinguet, dit le sergent, d'autant plus que tu es du même avis que moi. Ce serait un embarras que nous nous mettrions conjointement sur les bras. Allons, dehors, l'ami, et lestement !

— Oh ! mon bon monsieur, ne nous séparez pas, fit Courte-Joie d'une voix larmoyante ; nous ne saurions nous passer l'un de l'autre : il marche pour moi, j'y vois pour lui.

— En vérité, dit un soldat, c'est pis que des amoureux.

— Non, dit le sergent à Courte-Joie, je veux te faire passer la nuit au violon pour te punir, et, demain, l'officier de ronde décidera ce qu'il faudra faire de ta carcasse. Allons en route, et rondement !

Deux soldats s'approchaient pour saisir Courte-Joie ; mais celui-ci, avec une agilité que l'on devait peu s'attendre à trouver dans ce corps incomplet, sauta sur les épaules de Trigaud, qui s'achemina paisiblement du côté du cellier sous l'escorte des soldats.

Chemin faisant, Aubin appuya sa bouche à l'oreille de son compagnon et lui dit quelques mots à voix basse. Trigaud le déposa à la porte du cellier, dans lequel le sergent poussa l'invalide et où celui-ci fit son entrée en roulant comme une énorme boule.

Puis on conduisit Trigaud hors de la porte charretière, que l'on referma derrière lui.

Trigaud resta debout pendant quelques minutes, immobile et abasourdi, comme s'il ne savait à quel parti se résoudre ; il essaya d'abord de s'asseoir sur le rouleau où nous avons vu les soldats faire leur sieste ; mais la sentinelle lui fit observer qu'il était impossible qu'il restât là, et le mendiant s'éloigna dans la direction de Saint-Colombin.

LVI

LA CLEF DES CHAMPS

Environ deux heures après l'incarcération d'Aubin Courte-Joie, la sentinelle du petit poste entendit une charrette qui montait le chemin de l'intérieur des terres ; selon sa consigne, elle cria : « Qui vive ? » et, lorsque la charrette ne fut plus qu'à quelque distance, elle lui ordonna d'arrêter.

La charrette ou plutôt le charretier obéit.

Le caporal et quatre soldats sortirent du poste pour reconnaître charretier et charrette.

La charrette était une honnête voiture chargée de foin qui ressemblait à toutes celles qui avaient défilé sur la route de Nantes, pendant la soirée ; un homme seul la conduisait : il expliqua qu'il allait à Saint-Philibert porter ce foin à son propriétaire ; il ajouta qu'il avait pris sur sa nuit pour économiser un temps précieux à cette époque de l'année, et le sous-officier ordonna de le laisser passer.

Mais cette bonne volonté sembla complètement perdue pour le pauvre homme : sa charrette, attelée d'un seul cheval, s'était arrêtée sur le point le plus vertical de la montée, et, quelques efforts que fissent le cheval et le charretier, il fut impossible à la voiture de faire un pas de plus.

— S'il y a du bon sens, dit le caporal, d'accabler ainsi une pauvre bête ! Vous voyez bien que votre cheval en a deux fois plus qu'il n'en peut porter.

— Quel dommage, dit un autre, que le sergent ait mis à la porte cette espèce de taureau mal astiqué que nous avions tout à l'heure ! nous l'aurions attelé à côté du cheval, et il aurait donné un fier coup de collier.

— Oh ! il faut encore supposer qu'il eût bien voulu se laisser atteler, dit un autre.

Si celui qui venait de prononcer ces paroles eût pu voir ce qui se passait à l'arrière de la charrette, il eût immédiatement compris qu'en effet Trigaud ne se serait pas laissé atteler, si on l'eût attelé pour tirer en avant.

En outre, il se fût rendu compte de la difficulté que le cheval éprouvait à enlever la voiture ; car cette difficulté n'était due, pour la plus grande part, qu'au mendiant, qui, complètement perdu, au reste, dans l'obscurité, avait saisi la barre de bois qui servait à assujettir la charge, et qui, renversé en arrière, opposait — avec un succès qui dépassait tous ceux qu'il avait obtenus dans la soirée — sa force à la force du cheval.

— Voulez-vous que nous vous donnions un coup de main ? dit le caporal.

— Attendez que j'essaye encore, répondit le conducteur, qui avait obliqué sa voiture de façon à diminuer la rapidité de la pente, et qui, rassemblant son cheval par la bride, se disposait à faire une tentative qui le disculpât du reproche qui lui était adressé.

Il fouetta vigoureusement sa bête en l'actionnant de la voix et en tirant sur le bridon ; les soldats joignirent leurs excitations aux siennes ; le cheval roidit ses quatre membres en faisant jaillir des milliers d'étincelles des cailloux

du chemin ; puis l'animal s'abattit, et, au même instant, comme si les roues eussent rencontré quelque obstacle qui eût dérangé leur équilibre, la charrette pencha à gauche et versa le long du bâtiment.

Les soldats se précipitèrent sur le devant et s'empressèrent à dégager le cheval du harnais. Il résulta de cet empressement qu'ils n'aperçurent pas Trigaud, qui, satisfait, sans doute, d'un résultat auquel il avait puissamment contribué en se glissant sous la voiture, en la soulevant avec ses épaules herculéennes, et enfin en lui faisant perdre son centre de gravité, se retirait tranquillement et disparaissait derrière une haie.

— Veux-tu que nous t'aidions à remettre ton chariot sur sa quille ? dit le caporal au paysan. Seulement, il faudra que tu ailles chercher un cheval de renfort.

— Ah ! par ma foi, non, dit le charretier. Demain, il fera jour ! C'est le bon Dieu qui ne veut pas que je continue ma route ; il ne faut pas aller contre sa volonté.

Et, en achevant ces mots, le paysan jeta les traits sur la croupe de son cheval, repoussa la sellette, monta sa bête et s'éloigna après avoir souhaité le bonsoir aux soldats.

A deux cents pas du corps de garde, Trigaud le rejoignit.

— Eh bien, lui demanda le paysan, est-ce bien manœuvré et es-tu content ?

— Oui, répondit Trigaud, c'est bien ainsi que le gars Aubin Courte-Joie l'avait ordonné.

— Bonne chance, alors ! Moi, je vais remettre le cheval où je l'avais pris ; c'est plus commode que la charrette. Mais quand le charretier s'éveillera demain et qu'il cherchera son foin, il sera bien étonné de le trouver là-haut !

— Bon ! tu lui raconteras que c'est pour le bien de la chose, repartit Trigaud, et il ne dira rien.

Les deux hommes se quittèrent.

Trigaud, seulement, ne s'éloigna point ; il continua de rôder dans les environs jusqu'à ce qu'il entendit sonner onze heures à Saint-Colombin ; alors il remonta vers le poste, ses sabots à la main, et, sans faire aucun bruit, sans éveiller l'attention de la sentinelle, qu'il entendait aller et venir, il put se rapprocher du soupirail de la prison.

Une fois là, il tira doucement le foin de la voiture et le renversa sur le sol de façon à en former un lit très épais ; puis, sur ce lit, il abaissa doucement la meule qui fermait le soupirail du cachot, se pencha vers cette ouverture, brisa les planches qui la fermaient intérieurement, tira à lui Courte-Joie, que Michel poussait par derrière, amena ensuite le jeune baron en lui tendant les mains ; après quoi, plaçant chacun d'eux sur une de ses épaules, et toujours pieds nus, Trigaud, malgré sa corpulence et le double poids dont il était chargé, s'éloigna du poste sans faire plus de bruit qu'un chat qui marche sur un tapis.

Lorsque Trigaud eut fait environ cinq cents pas, il s'arrêta, non qu'il fût fatigué, mais parce que Aubin Courte-Joie le voulait ainsi.

Michel se laissa glisser à terre, et, fouillant dans sa poche, il y prit une poignée de monnaie mêlée de pièces d'or qu'il déposa dans la large main de Trigaud.

Trigaud fit mine de verser ce qu'il venait de recevoir dans une poche encore deux fois plus large que la main à laquelle elle servait de récipient.

Mais Aubin l'arrêta.

— Rends cela à monsieur, dit-il ; nous ne recevons pas des deux mains.

— Comment ! des deux mains ? demanda Michel.

— Oui ; nous ne vous avons pas obligé, personnellement, autant que vous le supposez peut-être, dit Courte-Joie.

— Je ne vous comprends pas, mon ami.

— Mon jeune monsieur, continua le cul-de-jatte, à présent que nous sommes dehors, j'avouerai franchement que je vous ai un peu menti tout à l'heure, quand je vous ai dit que je m'étais fait mettre sous les verrous dans le seul but de vous en tirer ; mais il fallait bien obtenir de vous un peu d'aide ; sans cela, il m'eût été impossible de me hisser jusqu'au soupirail et de vous en sortir après moi ! A présent donc que grâce à votre bonne volonté et à la poigne de mon ami Trigaud, notre évasion s'est opérée sans encombre, je dois vous confesser que vous n'avez fait qu'échanger votre captivité contre une autre.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie que tout à l'heure vous étiez dans une prison humide et malsaine, que maintenant vous vous trouvez au milieu des champs par une nuit sereine et calme, mais que vous n'en êtes pas moins en prison.

— En prison ?

— Ou du moins prisonnier.

— Prisonnier de qui ?

— De moi, donc !

— De vous ? fit Michel en riant.

— Oui, pour le quart d'heure. Ah ! vous avez beau rire : prisonnier, jusqu'à ce que je vous aie consigné aux mains qui vous réclament.

— Et quelles sont ces mains ?

— Quant à cela, vous le verrez par vous-même... Je m'acquitte de ma mission, rien de plus, rien de moins. Il ne faut pas vous désespérer, voilà tout ce que je puis vous dire : on pourrait tomber plus mal que vous ne l'avez fait.

— Mais enfin... ?

— Eh bien, au nom de services qui m'avaient été rendus, et en payant grassement mon pauvre diable de Trigaud, on m'a dit : « Délivrez M. le baron Michel de Logerie et amenez-le-moi. » Je vous ai délivré, monsieur le baron, et je vous amène.

— Écoutez, dit le jeune homme, qui ne comprenait absolument rien à ce que lui disait l'hôtelier de Montaigu, cette fois, voici ma bourse tout entière ; seulement, mettez-moi sur le chemin de la Logerie, où je veux rentrer ce soir, et recevez mes remerciments.

Michel pensait que ses deux libérateurs n'avaient point trouvé la récompense à la hauteur du service qu'ils lui avaient rendu.

— Monsieur, répondit Courte-Joie avec toute la dignité dont il était susceptible, mon compère Trigaud ne peut accepter de vous cette récompense, puisqu'il a été payé pour faire exactement le contraire de ce que vous lui demandez ; quant à moi, je ne sais si vous me connaissez ; en tout cas, je vais me faire connaître. Je suis un honnête négociant que quelques différences d'opinion avec le gouvernement ont contraint de quitter son établissement ; mais, si misérable que soit en ce moment mon extérieur, sachez que je rends des services et que je n'en vends pas.

— Mais où diable allez-vous me conduire ? demanda Michel, qui était bien loin de s'attendre à tant de susceptibilité de la part de son interlocuteur.

— Veuillez nous suivre, et, avant une heure, je vous promets que vous le saurez.

— Vous suivre, quand vous me déclarez que je suis votre prisonnier ? Ah ! par exemple, ce serait trop de bonne volonté de ma part ; n'y comptez pas.

Courte-Joie ne répondit rien ; mais un seul coup d'œil lui suffit pour indiquer à Trigaud ce qu'il avait à faire, et le jeune baron n'avait point achevé sa phrase et fait un pas en avant, que le mendiant, allongeant son bras comme un grappin, l'avait saisi au collet.

Il voulut crier, aimant mieux être le prisonnier des soldats que celui de Trigaud ; mais, de la main qui lui restait libre, le mendiant emprisonna le visage du baron aussi bien qu'eût pu le faire la fameuse poire d'angoisse de M. de Vendôme, et ils firent ainsi six ou sept cents pas à travers champs, avec la rapidité de chevaux de course, car Michel, à demi suspendu en l'air par le bras du colosse, ne faisait qu'effleurer le sol de la pointe de ses pieds.

— Assez, Trigaud ! reprit Courte-Joie, qui avait repris sa place sur les épaules du mendiant, que cette double charge ne semblait préoccuper en aucun point ; assez ! le jeune baron doit être à présent suffisamment dégoûté de son idée de retourner à la Logerie. On nous l'a, d'ailleurs, assez recommandé pour que nous n'avariions pas la marchandise.

Puis, au moment où Trigaud faisait halte :

— Voyons, dit Aubin s'adressant à Michel à demi-suffoqué, serez-vous raisonnable maintenant ?

— Vous êtes les plus forts, je n'ai point d'armes, répondit le jeune baron ; il faut bien que je me résigne à endurer vos mauvais traitements.

— Mauvais traitements ? Ah ! n'allez pas prononcer ces mots-là ; car je m'adresserais à votre honneur et je vous prierais de déclarer s'il n'est pas vrai que, tant dans le cachot des bleus que sur la route, vous n'avez cessé de me dire que vous vouliez rentrer à la Logerie, et que c'est par cette obstination que vous m'avez forcé d'employer la violence.

— Eh bien, au moins, nommez-moi maintenant la personne qui vous a enjoint de vous occuper de moi et de me conduire à elle.

— Ceci m'a été défendu positivement, dit Aubin Courte-Joie ; mais, sans transgresser les ordres que j'ai reçus, je puis vous dire que cette personne est tout à fait de vos amies.

Un froid mortel passa dans le cœur de Michel.

Il songeait à Bertha.

Le pauvre garçon pensait que mademoiselle de Souday avait reçu sa lettre, que la *louve* offensée l'attendait, et, bien que l'explication qui devait résulter de l'entrevue lui fût pénible, il sentait que sa délicatesse ne pouvait s'y refuser.

— Bien, dit-il, je sais qui m'attend.

— Vous le savez ?

— Oui : c'est mademoiselle de Souday.

Aubin Courte-Joie ne répondit pas ; mais il regarda Trigaud d'un air qui voulait dire : « Il a, par ma foi, deviné ! »

Michel surprit et comprit ce regard.

— Marchons, dit-il.

— Et vous n'essayerez plus de vous sauver?

— Non.

— Parole d'honneur?

— Parole d'honneur

— Eh bien, puisque vous voilà raisonnable, nous allons vous rendre les moyens de ne pas vous écorcher les pieds dans les ronces et de ne pas les engluer dans cette maudite terre glaise, qui nous fait des bottes de sept livres.

Michel eut bientôt l'explication de ces paroles ; car, ayant traversé la route à la suite de Trigaud, il n'eut pas fait une centaine de pas dans le bois qui bordait cette route, qu'il entendit le hennissement d'un cheval.

Mon cheval ! s'écria le jeune baron sans même essayer de dissimuler sa surprise.

— Croyiez-vous donc que nous vous l'avions volé? demanda Aubin Courte-Joie.

— Alors, comment se fait-il que je ne vous aie pas retrouvé à l'endroit où je vous l'avais confié?

— Dame, répondit Aubin, je vais vous dire : nous avons vu rôder autour de nous des gens qui nous regardaient avec un intérêt qui nous a paru trop profond pour ne pas être inquiétant, et, ma foi, comme les curieux ne sont pas de notre goût, et que les heures se passaient sans vous voir revenir, nous nous sommes décidés à reconduire votre bête à la Banlœuvre, où nous supposions que vous retourneriez si vous n'étiez pas arrêté, et c'est en route que nous avons vu que vous ne l'étiez pas... encore.

— Pas encore?

— Oui ; mais vous n'avez point tardé à l'être.

— Vous étiez donc près de moi lorsque les gendarmes m'ont arrêté?

— Mon jeune monsieur, reprit Aubin Courte-Joie avec son air goguenard, il faut que vous soyez vraiment bien inexpérimenté pour rêver à vos affaires lorsque vous vous trouvez sur les grands chemins, au lieu de regarder, autour de vous, qui va, qui vient, qui passe ! Il y avait plus de dix minutes que vous eussiez dû entendre le trot des chevaux de ces messieurs, puisque nous l'entendions bien, nous ; et rien n'était plus facile que de vous jeter dans le bois comme nous l'avons fait.

Mais Michel n'avait garde de dire ce qui absorbait si complètement sa pensée au moment que lui rappelait Aubin Courte-Joie ; il se contenta de pousser un gros soupir à ce souvenir de toutes ses douleurs, et d'enfourcher sa monture, que Trigaud avait détachée et lui présentait gauchement, tandis que Courte-Joie essayait d'indiquer à celui-ci comment il fallait s'y prendre pour tenir l'étrier d'une façon convenable.

Puis ils rejoignirent la route, et le mendiant, sa main sur le garrot du cheval, suivit parfaitement l'allure que Michel fit prendre à ce dernier.

A une demi-heure de là, ils prirent un sentier de traverse, et, malgré l'obscurité, il sembla à Michel, d'après certaines formes qu'affectait la masse noire des arbres, qu'il connaissait ce sentier.

Bientôt, on arriva à un carrefour dont la vue fit tressaillir le jeune homme : il y avait passé le soir où, pour la première fois, il reconduisait Bertha.

Au moment où, après avoir traversé ce carrefour, les voyageurs allaient s'engager dans le sentier qui menait à la chaumière de Tinguy, où, malgré l'heure avancée de la nuit, on voyait étinceler une lumière, un peti cri d'appel partit de derrière la haie d'un jardin qui longeait le chemin.

Courte-Joie répondit aussitôt.

— Est-ce vous, maître Courte-Joie? demanda une voix de femme, en même temps qu'une forme blanche apparaissait au-dessus de la haie.

— Oui ; mais qui êtes-vous vous même?

— Rosine, la fille de Tinguy ; ne me remettez-vous pas?

— Rosine ! fit Michel, que la présence de la jeune fille confirmait dans l'idée qu'il était attendu par Bertha.

Courte-Joie se laissa glisser, avec son habileté de singe, le long du corps de Trigaud, et s'avança vers l'échalier d'un mouvement pareil à celui d'un crapaud qui saute, tandis que Trigaud restait à la garde de Michel.

— Dame, petiote, fit Courte-Joie, la nuit est si noire, qu'on prendrait volontiers du blanc pour du gris. Mais, continua-t-il en baissant la voix, comment n'es-tu pas chez toi, ou l'on nous a donné rendez-vous?

— Parce qu'il y a du monde à la maison, et que vous n'y pouvez pas conduire M. Michel.

— Du monde? Ah çà ! ces damnés bleus ont donc mis garnison partout?

— Ce ne sont point des soldats qui sont chez nous : c'est Jean Oullier, qui a passé la journée à courir le pays et qui est là avec des gens de Montaigu.

— Qu'est-ce qu'ils y font?

— Ils jasent. Allez les retrouver ; vous boirez un coup avec eux, et vous vous chaufferez un brin.

— Eh bien, oui ; mais notre jeune monsieur, qu'en ferons-nous, la belle fille?

— Vous me le laisserez. N'est-ce pas convenu, maître Courte-Joie?

— Nous devions le remettre dans ta maison, oui, à la bonne heure ! là, on aurait trouvé un coin de cave ou de grenier pour le serrer, et cela, d'autant plus facilement qu'il n'est pas méchant, mon Dieu ! Mais, en plein champ, nous risquons fort de le perdre : il est glissant comme une anguille !

— Bon ! dit Rosine en essayant un de ces sourires qui, depuis la mort de son père et de son frère, éclairaient si rarement ses lèvres ; croyez-vous qu'il fera plus de façon pour suivre une jolie fille que deux vieux bonshommes comme vous?

— Et si le prisonnier enlève son gardien? demanda maître Courte-Joie.

— Oh ! ne vous inquiétez pas de cela ; j'ai bon pied, bon œil et le cœur droit ; d'ailleurs, le baron Michel est mon frère de lait ; nous nous connaissons il y a vieux temps, et je ne le crois pas plus capable de forcer la vertu des filles que les verrous de la geôle. Et puis, en somme, que vous a-t-on dit de faire?

— De le délivrer si nous pouvions, et de l'amener, bon gré mal gré, à la maison de ton père, où nous te trouverions.

— Eh bien, me voilà ; la maison est devant vous, et l'oiseau hors de cage ; c'est tout ce que l'on voulait de vous, convenez-en.

— Dame, je le crois.

— Alors, bonsoir.

— Dis donc, Rosine, tu ne veux pas que, pour plus grande sûreté, nous lui mettions un fil à la patte? fit Courte-Joie en ricanant.

— Merci, merci, gars Courte-Joie, dit Rosine en s'avançant du côté où Michel attendait ; tâchez d'en mettre un, vous, à votre langue.

Michel, malgré la distance à laquelle il était demeuré pendant ce colloque, avait distingué le nom de Rosine, et, comme nous l'avons dit, reconnu la connivence qui existait entre elle et ses deux libérateurs, devenus subséquemment ses gardiens.

Il se confirmait donc de plus en plus dans l'idée que c'était à Bertha qu'il devait sa délivrance.

Les procédés de Courte-Joie, l'espèce de violence dont il avait usé envers lui par l'intermédiaire de Trigaud, le mystère dont le cabaretier avait entouré l'origine et la cause de son dévouement à un homme qu'il connaissait à peine, tout cela s'accordait à merveille avec l'irritation que la lettre remise par lui au notaire Loriot avait pu faire naître dans le cœur irascible et violent de la jeune fille.

— C'est toi, Rosine ! c'est toi ! dit Michel en haussant la voix lorsqu'il vit sa sœur de lait, qui, dans l'obscurité se dirigeait vers lui.

— A la bonne heure ! fit Rosine, vous n'êtes pas comme ce vilain Courte-Joie, qui ne voulait pas à toute force me reconnaître ; vous me reconnaissez tout de suite, vous, n'est-ce pas, monsieur Michel?

— Oui, certainement. Et, maintenant, dis-moi, Rosine...

— Quoi?

— Mademoiselle Bertha, où est-elle?

— Mademoiselle Bertha?

— Oui.

Je ne sais pas, moi, dit Rosine avec une simplicité que Michel apprécia à l'instant même à sa juste valeur.

— Comment ! tu ne sais pas? répéta le jeune homme.

— Mais elle est à Souday, je crois.

— Tu ne sais pas, tu crois?

— Dame...

— Tu ne l'as donc pas vue aujourd'hui?

— Pour cela, non, monsieur Michel ! Je sais seulement qu'elle a dû aller au château aujourd'hui avec M. le marquis ; mais, moi, j'étais à Nantes pendant ce temps-là.

— A Nantes ! s'écria le jeune homme ; tu as été à Nantes, aujourd'hui?

— Certes, oui.

— Et à quelle heure y étais-tu, Rosine?

— Neuf heures du matin sonnaient comme nous traversions le pont Rousseau.

— Tu dis *nous?*

— Sans doute.

— Tu n'étais donc pas seule?

— Mais non, puisque j'y allais pour accompagner mademoiselle Mary ; c'est même cela qui a retardé le voyage, parce qu'il a fallu m'envoyer chercher au château.

— Mais où est-elle, mademoiselle Mary?

— A présent?

— Oui.

— Elle est à l'îlot de la Jonchère, où je vais vous mener la rejoindre. Mais comme vous êtes drôle en disant tout cela, monsieur Michel !

— Tu dois me conduire auprès d'elle? s'écria Michel au comble de la joie. Mais viens donc vite! viens donc vite, ma petite Rosine!

— Bon! et ce vieux fou de Courte-Joie qui disait que j'aurais du mal à vous emmener. Est-ce bête, ces hommes!

— Rosine, mon enfant, au nom du ciel, ne perdons pas de temps!

— Je ne demande pas mieux; mais, pour aller plus vite, voulez-vous me prendre en croupe?

— Je crois bien! dit Michel, dont le cœur, à la seule idée de revoir Mary, avait en une minute abjuré tous ses soupçons jaloux, et qui ne se possédait plus à l'idée que c'était celle qu'il aimait qui venait si activement de s'occuper de son salut. Viens! mais viens donc!

— Me voilà! Donnez-moi la main, fit Rosine en appuyant son sabot sur le pied du jeune homme.

Et, prenant son élan:

— La! m'y voilà, continua-t-elle en s'asseyant sur le porte-manteau. Maintenant, prenez à droite.

Le jeune homme obéit sans plus s'inquiéter de Trigaud et de Courte-Joie que s'ils n'existaient pas.

Pour lui, depuis un instant, il n'y avait au monde que Mary.

On fit quelques pas.

— Mais, dit le jeune baron, qui, à présent que l'on était en marche, ne demandait pas mieux que de causer, et surtout de causer de Mary, comment mademoiselle a-t-elle donc su que j'avais été arrêté par les gendarmes?

— Ah! dame, c'est qu'il faut vous reprendre cela de plus haut, monsieur Michel.

— Reprends d'aussi haut que tu voudras, ma bonne Rosine; mais parle! je brûle d'impatience. Ah! que c'est bon d'être libre, dit le jeune homme, et d'aller revoir mademoiselle Mary!

— Il faut donc vous dire, monsieur Michel, que ce matin, au petit point du jour, mademoiselle Mary était arrivée à Souday; elle m'avait emprunté mon déshabillé des dimanches, et m'avait dit: « Rosine, tu m'accompagneras... »

— Va, Rosine va! je t'écoute.

— Alors, nous sommes parties comme cela, avec des œufs dans nos paniers, comme de vraies paysannes. A Nantes, et pendant que je vendais mes œufs, mademoiselle a été faire ses commissions.

— Et quelles étaient ces commissions, Rosine? demanda Michel, devant les yeux duquel la figure du jeune homme déguisé en paysan venait de passer comme un spectre.

— Ah! dame, cela, monsieur Michel, je ne sais point.

Et, sans s'arrêter au soupir par lequel Michel lui répondait:

— Alors, continua Rosine, comme mademoidelle était tout plein fatiguée, on avait demandé à M. Loriot, le notaire de Légé, de nous ramener dans sa carriole. Nous nous sommes arrêtées en route pour faire manger l'avoine au cheval, et, tandis que le notaire jasait avec l'aubergiste du cours des denrées, nous étions allées dans le jardin, parce que tous les passants dévisageaient mademoiselle, qui était vraiment trop belle pour une paysanne. Là, elle se mit à lire une lettre qui la fit pleurer à chaudes larmes.

— Une lettre? demanda Michel.

— Oui, une lettre que M. Loriot lui avait remise en route.

— Ma lettre! murmura Michel, elle a lu ma lettre à sa sœur!... oh!

Et il arrêta son cheval tout court; car il ne savait pas s'il devait se réjouir ou s'effrayer de cet incident.

— Eh bien, que faites-vous donc? demanda Rosine, qui ne comprenait pas la cause de cette halte.

— Rien, rien, fit Michel en rendant la bride à son cheval, qui reprit le trot.

Le cheval reprenant le trot, Rosine reprit son récit.

— Elle pleurait donc sur cette lettre, lorsque voilà qu'on nous appelle de l'autre côté de la haie: c'étaient Courte-Joie et Trigaud; ils nous racontent votre aventure, ils demandent à mademoiselle comment ils doivent faire pour votre cheval, que vous leur aviez laissé. Alors, pauvre demoiselle, ce fut bien pis que lorsqu'elle lisait! Elle était toute bouleversée, et elle en dit tant et tant à Courte-Joie, — qui du reste, a bien des obligations à M. le marquis, — qu'elle le décida à essayer de vous tirer des mains des soldats. C'est une fière amie que vous avez là, monsieur Michel!

Michel écoutait dans le ravissement; il ne se sentait pas d'aise et de bonheur; il eût payé d'une pièce d'or chacune des syllabes du récit de Rosine. Il commençait à trouver que son cheval allait bien lentement; il avait cassé une branche de noisetier et, tout en écoutant la jeune fille, il essayait de donner à leur monture une allure en rapport avec les mouvements de son cœur.

— Mais, demanda-t-il, pourquoi ne m'avoir pas attendu dans la maison de ton père, Rosine?

— C'était bien notre idée aussi, monsieur le baron, et nous nous étions fait descendre là, en disant que nous irions à pied à Souday, mademoiselle avait bien recommandé à Courte-Joie de vous y reconduire et de ne pas vous laisser aller à la Banlœuvre avant que vous m'ayez vue; mais c'était comme un guignon! Notre maison, si solitaire depuis la mort de mon pauvre père, a été pleine comme une auberge toute la soirée. D'abord, ç'a été le marquis et mademoiselle Bertha, qui s'y sont arrêtés en allant à Souday; puis Jean Oullier, qui y a rassemblé les chefs de paroisse! Aussi, à la brune, mademoiselle Mary, qui s'était cachée dans le grenier, m'a priée de la conduire dans un endroit où elle pût vous parler sans témoins si Courte-Joie vous délivrait. Mais nous voilà tout à l'heure à la hauteur du moulin de Saint-Philbert et nous ne tarderons pas à voir l'eau de Grand-Lieu.

L'annonce que Rosine faisait à Michel, et qui indiquait à celui-ci qu'ils approchaient de l'endroit où Mary les attendait, valut au cheval un coup de houssine mieux accentué encore que les précédents. Il était clair pour Michel qu'il touchait au dénoûment de la situation dans laquelle il était entré. Mary connaissait son amour pour elle; elle savait que cet amour avait été assez puissant pour amener le jeune homme à repousser l'union qui lui avait été offerte; elle ne s'en offensait pas, puisque l'intérêt qu'elle lui portait allait encore jusqu'à lui rendre le plus signalé des services, jusqu'à compromettre sa réputation dans ce but. Si timide, si réservé, si peu avantageux que fût Michel, ses espérances montaient au niveau des témoignages d'affection qu'il lui semblait recevoir de Mary; il lui paraissait impossible que la jeune fille, qui bravait l'opinion publique, le courroux de son père, les reproches de sa sœur pour assurer le salut d'un homme dont elle connaissait l'amour et les espérances, se refusât aux désirs de cet amour et à la réalisation de ces espérances.

Il entrevoyait son avenir dans un milieu nuageux encore, mais d'un nuageux couleur de rose, lorsque son cheval commença de descendre la colline qui borne au sud-est le lac de Grand-Lieu, dont il voyait sombrement reluire la surface comme un miroir d'acier terni.

— Arrivons-nous? demanda-t-il à Rosine.

— Oui, répliqua celle-ci en se laissant couler à bas du cheval. Et, maintenant, suivez-moi.

Michel descendit à son tour: tous deux entrèrent dans les oseraies, où Michel attacha son cheval au tronc d'un saule; puis ils firent encore une centaine de pas à travers ce fourré de branches flexibles, et se trouvèrent au bord d'une espèce de crique qui ouvrait sur le lac.

Rosine sauta dans un petit batelet à fond plat amarré sur la rive. Michel voulut prendre les rames; mais Rosine, devinant qu'il était assez novice dans la manœuvre, le repoussa et s'assit à l'avant, un aviron de chaque main.

— Laissez donc! dit-elle, je m'en tirerai mieux que vous. Que de fois j'ai conduit mon pauvre père lorsqu'il allait jeter ses filets dans le lac!

Et la jeune fille leva au ciel, comme pour y chercher le vieillard, ses deux beaux yeux, d'où s'échappèrent deux larmes.

— Mais, demanda Michel avec l'égoïsme de l'amour, sauras-tu trouver dans l'obscurité l'îlot de la Jonchère?

— Regardez, dit-elle sans même se retourner; ne voyez-vous rien sur l'eau?

— Si fait, répondit le jeune homme, je vois une étoile.

— Eh bien, cette étoile, c'est mademoiselle Mary qui la tient dans sa main; elle a dû nous entendre, et elle vient au-devant de nous.

Michel eût voulu se jeter à la nage pour devancer la barquette, qui, malgré la science nautique de Rosine, avançait assez lentement: il lui semblait qu'on n'arriverait jamais à franchir la distance qui le séparait encore de la lumière, que cependant on voyait de minute en minute augmenter de volume et d'éclat.

Mais, contre l'espoir que lui avaient donné les paroles de la fille de Tinguy, lorsqu'il fut assez près de l'îlot pour distinguer l'unique saule qui en faisait l'ornement, il n'aperçut point Mary sur la rive: c'était un feu de roseaux qu'elle avait allumé sans doute et qui brûlait doucement au bord de l'eau.

— Rosine! s'écria Michel tout éperdu en se dressant dans la barque, qu'il faillit faire chavirer, je ne vois pas mademoiselle Mary.

— C'est qu'elle est dans la cabane aux affûts, alors, dit la jeune fille en abordant. Prenez un de ces morceaux de bois enflammé, et vous trouverez la hutte sur l'autre rive, du côté du large.

Michel sauta légèrement à terre, fit ce que lui indiquait sa sœur de lait, et se dirigea rapidement du côté de la hutte.

L'îlot de la Jonchère pouvait avoir deux ou trois cents mètres carrés; il était couvert de joncs dans toutes les parties basses, qui sont inondées lorsque, par les grandes pluies d'hiver, montent les eaux du lac; seul, un espace d'une cinquantaine de pieds se trouve, par son élévation, à l'abri de l'inondation. C'était sur cet espace, au bord de l'eau, que le

vieux Tinguy avait construit une petite hutte où, pendant les longues nuits d'hiver, il venait affûter les canards.

C'était dans cette hutte que Rosine avait conduit Mary.

Quelles que fussent ses espérances, le cœur de Michel battait à lui rompre la poitrine lorsqu'il approcha de la hutte.

Au moment de poser la main sur le loquet de bois qui fermait la porte, cette oppression devint si vive, qu'il hésita.

Alors, ses yeux se fixèrent sur un morceau de vitre enchâssé dans la partie supérieure de cette porte, et par lequel on pouvait voir dans la cabane.

Il y aperçut Mary, assise sur une botte de joncs et la tête penchée sur sa poitrine.

A la lueur d'une mauvaise lanterne brûlant sur un escabeau, il lui sembla voir deux larmes étinceler aux paupières frangées de la jeune fille, et la pensée que, ces deux larmes, c'était à cause de lui qu'elles étaient là, lui fit perdre toute sa timidité.

Il poussa la porte et se précipita aux pieds de la jeune fille en criant :

— Mary, Mary, je vous aime !

LVII

OU MARY EST VICTORIEUSE A LA FAÇON DE PYRRHUS

Quelle qu'eût été la résolution prise par Mary de conserver son empire sur elle-même, l'entrée de Michel avait été si soudaine, sa voix avait vibré avec un tel accent, il y avait eu dans son premier cri tant de prière et d'amour, que la douce enfant ne put s'empêcher de céder à son émotion ; son sein palpitait, ses doigts tremblaient, et les larmes que le jeune baron avait cru entrevoir entre ses cils se détachaient et tombaient goutte à goutte, comme autant de perles liquides, sur les mains de Michel, qui étreignaient les siennes. Par bonheur, cette émotion, le pauvre amoureux était lui-même trop bouleversé pour la remarquer, et Mary eut le temps de se remettre avant qu'il eût repris la parole.

Elle l'écarta doucement, et chercha autour d'elle.

Le regard de Michel suivit celui de Mary, puis revint se fixer sur elle, inquiet et interrogateur.

— Comment se fait-il que vous soyez seul, monsieur ? demanda-t-elle ; où est Rosine ?

— Et vous, Mary, dit le jeune homme d'une voix pleine de tristesse, comment se fait-il que vous ne soyez pas, ainsi que moi, tout entière au bonheur de nous revoir ?

— Ah ! mon ami, dit Mary en appuyant sur ce mot, vous n'avez pas le droit, en ce moment surtout, de douter de l'intérêt que j'ai pris à votre situation.

— Non, s'écria Michel en essayant de ressaisir les mains de Mary, qui lui avaient échappé ; non, puisque c'est à vous que je dois la liberté et, selon toute probabilité, la vie !

— Mais, interrompit Mary s'efforçant de sourire, tout cela ne doit pas me faire oublier notre solitude ; si *louve* que l'on soit, cher monsieur Michel, il y a certaines convenances dont on ne doit jamais s'affranchir. Faites-moi donc l'amitié d'appeler Rosine.

Michel poussa un profond soupir, et resta à genoux, tandis que de grosses larmes jaillissaient de ses paupières.

Mary détourna les yeux afin de ne pas voir ces larmes ; puis elle fit un mouvement pour se lever.

Mais Michel la retint.

Le pauvre garçon n'avait pas assez d'expérience du cœur humain pour remarquer que, plusieurs fois, Mary n'avait manifesté aucune appréhension de se trouver avec lui dans un tête-à-tête aussi solitaire que pouvait l'être celui de l'îlot de la Jonchère et pour tirer, de cette défiance envers elle-même et envers lui, une conclusion favorable à ses espérances amoureuses ; tout au contraire, ses beaux rêves s'en allaient en fumée, et il revit tout à coup Mary aussi froide et aussi indifférente qu'elle l'avait été dans les derniers temps.

— Ah ! s'écria-t-il avec un accent de douloureux reproche, pourquoi m'avoir arraché des mains des soldats ? Ils m'eussent fusillé peut-être, et j'eusse préféré ce sort à celui qui m'attend si vous ne m'aimez pas !

— Michel ! Michel ! s'écria Mary.

— Oh ! fit celui-ci, je l'ai dit et je le répète.

— Ne parlez point ainsi, méchant enfant que vous êtes ! répliqua Mary en affectant un ton maternel. Ne voyez-vous pas que vous me désespérez ?

— Que vous importe ! dit Michel.

— Voyons, continua Mary, n'allez-vous pas douter que je ressente pour vous une amitié bien vraie et bien sincère ?

— Hélas ! Mary, répondit tristement le jeune homme, il paraît que le sentiment dont vous me parlez ne peut suffire à celui qui dévore mon cœur depuis que je vous ai vue, puisque, quelque certitude que j'aie de cette amitié, mon cœur réclame de vous davantage.

Mary fit un effort suprême.

— Mon ami, ce que vous demandez de moi, Bertha vous l'offre ; elle vous aime comme vous voulez être aimé, comme vous méritez de l'être, dit la pauvre enfant d'une voix tremblante et en se hâtant de mettre le nom de sa sœur comme une sauvegarde entre elle et celui qu'elle aimait

Michel secoua la tête et poussa un soupir.

— Oh ! ce n'est pas elle, ce n'est pas elle, dit-il.

— Pourquoi, reprit vivement Mary, comme si elle n'eût pas vu ce geste de dénégation, comme si elle n'eût pas entendu ce cri du cœur, pourquoi lui avoir écrit cette lettre, qui l'eût désespérée si elle fût arrivée jusqu'à elle.

— Cette lettre, c'est vous qui l'avez reçue ?

— Hélas ! oui, dit Mary ; et, malgré toute la douleur qu'elle m'a faite, je dois dire que c'est un grand bonheur.

— L'avez-vous lue tout entière ? demanda Michel.

— Oui, répondit la jeune fille, forcée de baisser les yeux sous le regard suppliant dont le jeune homme l'enveloppait en prononçant cette phrase, oui, je l'ai lue, et c'est parce que je l'ai lue, mon ami, que j'ai voulu vous parler avant que vous revoyiez Bertha.

— Mais n'avez-vous pas compris, Mary, que cette lettre est aussi vraie dans ses dernières lignes que dans la première, et que, si j'aime Bertha, je ne puis, moi aussi, l'aimer que comme une sœur ?

— Non, non, dit Mary ; seulement, j'ai compris que ma destinée serait bien affreuse, si elle me réservait d'être la cause du malheur de ma pauvre sœur, que j'aime tant !

— Mais alors, s'écria Michel, que demandez-vous donc de moi ?

— Eh bien, dit Mary les mains jointes, je vous demande le sacrifice d'un sentiment qui n'a pas eu le temps de jeter dans votre âme des racines bien profondes ; je vous demande de renoncer à une prédilection que rien ne justifie, d'oublier un attachement qui, sans résultat pour vous, nous serait fatal à tous les trois...

— Demandez-moi ma vie, Mary ; je puis me tuer ou me faire tuer : rien de plus facile que cela, mon Dieu ! mais ne me demandez pas de ne plus vous aimer... Que mettrais-je donc dans mon pauvre cœur à la place de l'amour qu'il a pour vous ?

— Il faudra bien, cependant, que cela soit ainsi, cher Michel, dit Mary d'une voix caressante ; car jamais, non, jamais vous n'obtiendrez de moi un encouragement à cet amour dont vous parlez dans votre lettre, je l'ai juré.

— A qui, Mary ?

— A Dieu et à moi-même.

— Oh ! s'écria Michel éclatant en sanglots, oh ! et moi qui avais rêvé qu'elle m'aimait !

Mary pensa que plus le jeune homme mettait d'exaltation dans ses paroles, plus elle devait mettre de froideur dans les siennes.

— Tout ce que je vous dis là, mon ami, reprit-elle, est dicté non seulement par la raison, mais encore par le vif intérêt que je vous porte ; si vous m'étiez indifférent, croyez-moi, je trouverais que c'est assez de ma froideur pour vous exprimer mes sentiments ; mais ce n'est point cela ; non, c'est une amie qui vient à vous et qui vous dit : Oubliez celle qui ne peut être à vous, Michel, et aimez celle qui vous aime, celle à laquelle vous êtes, pour ainsi dire, fiancé.

— Oh ! mais vous savez bien, vous, que ces fiançailles sont une surprise ; vous savez bien qu'en faisant cette demande, Petit-Pierre s'est mépris sur mes sentiments. Ces sentiments, vous les connaissiez, vous ; je vous les ai exprimés cette nuit où les soldats s'étaient emparés du château ; vous ne les avez pas repoussés : j'ai senti vos mains serrer les miennes ; j'étais à vos genoux, comme j'y suis, Mary ! votre tête s'est abaissée vers moi : vos cheveux, vos beaux cheveux, vos cheveux adorés ont effleuré mon front ! J'ai eu le tort de ne pas désigner à Petit-Pierre celle que j'aimais ; que voulez-vous ! je ne pensais pas que l'on pût supposer que j'aimasse une autre femme que Mary. C'est la faute de ma timidité, que je maudis ! mais, enfin, ce n'est pas une faute si punissable, qu'elle doive me séparer à jamais de la femme que j'aime et enchaîner ma vie à celle que je n'aime pas !

— Hélas ! mon ami, cette faute qui vous paraît légère, à vous, me semble irréparable, à moi ? Quoi qu'il arrive, et quand bien même vous renieriez la promesse faite en votre nom et à laquelle vous avez acquiescé par votre silence, vous devez comprendre que je ne puis être à vous, et que jamais je ne me déciderai à déchirer le cœur de ma sœur bien-aimée par le spectacle de mon bonheur.

— Mon Dieu, mon Dieu, s'écria Michel, que je suis malheureux !

Et le jeune homme cacha son visage entre ses mains et fondit en larmes.

— Oui, dit Mary, oui, en ce moment, vous souffrez, je le crois ; mais un peu de vertu, un peu d'énergie, du courage donc, mon ami ! et écoutez docilement mes conseils : ce sentiment s'effacera peu à peu de votre cœur. S'il le faut, pour activer votre guérison, je m'éloignerai, moi.

— Vous éloigner ! vous séparer de moi ! Non, Mary, non, jamais ! non, ne me quittez pas ; car, je vous le proteste, le jour où vous partez, je pars ; où vous allez, je vous suis. Que deviendrais-je, mon Dieu, privé de votre douce présence ? Non, non, non, ne vous éloignez pas, je vous en conjure, Mary !

— Eh bien, soit, je resterai ; mais pour vous aider à faire ce que votre devoir peut vous offrir de pénible et de douloureux, et, lorsqu'il sera accompli, lorsque vous serez heureux, lorsque vous serez l'époux de Bertha...

— Jamais ! jamais ! murmura Michel.

— Si, mon ami ; car Bertha est mieux que moi la femme qui vous convient ; sa tendresse pour vous, je vous le jure, moi qui en ai entendu l'expression, est plus grande que vous ne le sauriez supposer ; cette tendresse satisfera au besoin d'être aimé qui vous consume, et la force et l'énergie que ma sœur possède, et que je n'ai point, moi, écarteront de votre chemin les épines que peut-être vous n'auriez pas la force d'en écarter vous-même. Si donc il y a de votre part un sacrifice, ce sacrifice, croyez-moi bien, sera largement récompensé.

Et, en prononçant ces paroles, Mary avait affecté un calme qui était bien loin d'être dans son cœur, dont l'état réel se trahissait par sa pâleur et son agitation.

Quant à Michel, il écoutait, en proie à une impatience fébrile.

— Ne parlez pas ainsi ! s'écria-t-il lorsqu'elle eut fini. Supposez-vous que le cours des affections soit une chose dont on décide, qu'on puisse diriger à son gré comme une rivière qu'un ingénieur force de s'encaisser entre les rives d'un canal, comme une vigne qu'un jardinier palisse à sa fantaisie contre une muraille ? Non, non ; je vous le redis, je vous le répète, je vous le répèterai cent fois, c'est vous, vous seule que j'aime, Mary ! Il serait impossible à mon cœur de prononcer un autre nom que le vôtre, quand bien même je le voudrais, et je ne le veux pas ! Mon Dieu, mon Dieu, continua le jeune homme en levant ses bras au ciel avec l'expression d'un violent désespoir, que deviendrais-je donc quand je vous verrais à votre tour la femme d'un autre ?

— Michel, répondit Mary avec exaltation, si vous faites ce que je vous demande, je vous le jure par les serments les plus sacrés, n'ayant pas été à vous, je ne serai à personne qu'à Dieu ! je ne me marierai jamais ; toute mon affection, toute ma tendresse, vous resteront acquises, et cette affection ne sera plus celle d'un amour vulgaire que les années peuvent détruire, qu'un accident peut tuer : ce sera l'attachement profond, inaltérable de la sœur pour son frère ; ce sera la reconnaissance qui m'enchaînera pour jamais à vous : je vous devrai le bonheur de ma sœur, et ma vie tout entière se passera à vous bénir ?

— Mais votre attachement pour Bertha vous égare, Mary, répliqua Michel ; vous ne vous préoccupez que d'elle ; vous ne songez pas à moi, lorsque vous voulez me condamner à cet affreux supplice de m'enchaîner pour la vie à une femme que je n'aime pas. Oh ! c'est cruel à vous, Mary, à vous pour qui je donnerais ma vie, de me demander une chose à laquelle je ne saurais me résigner.

— Si fait, mon ami, insista la jeune fille, vous vous résignerez à ce qui peut être le résultat de la fatalité, mais à ce qui sera, à coup sûr, une action généreuse et magnanime ; vous vous y résignerez parce que vous comprendrez qu'un tel sacrifice, Dieu ne peut le laisser sans récompense, parce que cette récompense, eh bien, ce sera le bonheur de deux pauvres orphelines.

— Oh ! tenez, Mary, fit Michel tout éperdu, ne me parlez plus de cela... Oh ! que l'on voit bien que vous ignorez, vous, ce que c'est qu'aimer ! Vous me dites de renoncer à vous ? Mais songez donc que vous êtes mon cœur, que vous êtes mon âme, que vous êtes ma vie ; que c'est tout simplement me demander d'arracher mon cœur de ma poitrine, de renier mon âme ; que c'est souffler sur mon bonheur, tarir mon existence à sa source ! Vous êtes la lumière pour laquelle et par laquelle, à mes yeux, le monde est monde, et, lorsque vous ne brillerez plus sur mes jours, je tomberai à l'instant même dans un gouffre dont l'obscurité me fait horreur ! Je vous le jure, Mary, depuis que je vous connais, depuis la minute où je vous ai vue, depuis l'instant où j'ai senti vos mains rafraîchir mon front ensanglanté, vous vous êtes tellement identifiée à moi-même, qu'il n'est pas une de mes pensées qui ne vous appartienne, que tout en moi se reporte à vous, que, si ce cœur perdait votre image, il cesserait aussitôt de battre, comme si le principe de vie s'était retiré de lui. Vous voyez bien qu'il m'est impossible de faire ce que vous désirez !

— Et cependant, s'écria Mary au paroxysme du désespoir, si Bertha vous aime et que je ne vous aime pas, moi !

— Ah ! si vous ne m'aimez pas, Mary ; si, les yeux sur mes yeux, les mains dans mes mains, vous avez le courage de me dire : « Je ne vous aime pas, » eh bien, tout sera fini !

— Qu'entendez-vous par là, tout sera fini ?

— Oh ! c'est bien simple, Mary. Aussi vrai que ces étoiles qui brillent au ciel voient la chasteté de mon amour pour vous ; aussi vrai que le Dieu qui est par delà ces étoiles sait que mon amour pour vous est immortel, Mary, ni vous ni votre sœur ne me reverrez jamais.

— Que dites-vous, malheureux !

— Je dis que je n'ai que le lac à traverser, ce qui est une affaire de dix minutes ; que je n'ai qu'à monter sur mon cheval, qui est dans les oseraies, et à le lancer au galop jusqu'au premier poste, ce qui est l'affaire de dix autres minutes ; que je n'ai qu'à dire à ce poste : « Je suis le baron Michel de la Logerie, » et que, dans trois jours, je serai fusillé.

Mary poussa un cri.

— Et c'est ce que je ferai, ajouta Michel, aussi vrai que ces étoiles nous regardent, et que Dieu les tient sous ses pieds.

Et le jeune homme fit un mouvement pour s'élancer hors de la cabane.

Mary se jeta au-devant de lui et le saisit à bras-le-corps ; mais, les forces lui manquant, elle se laissa glisser, et se trouva à ses genoux.

— Michel, murmura-t-elle, si vous m'aimez comme vous le dites, vous ne vous refuserez pas à ma prière. Au nom de votre amour, je vous en conjure, moi que vous dites aimer, ne tuez pas ma sœur ! accordez sa vie, accordez son bonheur à mes larmes et à mes prières. Dieu vous bénira ; car, tous les jours, mon cœur s'élèvera vers lui pour lui demander le bonheur de l'homme qui m'aura aidée à sauver celle que j'aime plus que moi-même ! Michel, oubliez-moi, je vous le demande en grâce, et ne réduisez point Bertha au désespoir dans lequel je la vois déjà.

— O Mary, Mary, que vous êtes cruelle ! s'écria le jeune homme saisissant et arrachant ses cheveux à pleines mains. C'est ma vie que vous me demandez... j'en mourrai !

— Du courage, ami, du courage ! dit la jeune fille faiblissant elle-même.

— J'en aurais pour tout ce qui ne serait pas renoncer à vous ; mais cette idée me rend plus faible qu'un enfant, plus désespéré qu'un damné.

— Michel, mon ami, ferez-vous ce que je demande ? balbutia Mary, dont la voix s'éteignait dans les larmes.

— Eh bien...

Il allait dire oui, mais il s'arrêta.

— Ah ! du moins, reprit-il, si vous souffriez comme je souffre !...

A ce cri de suprême égoïsme, mais aussi de suprême amour, Mary, haletante, hors d'elle-même, à moitié folle, étreignit Michel, le souleva entre ses bras crispés, et, d'une voix entrecoupée par les sanglots :

— Tu dis donc, malheureux, que cela te consolerait, de savoir mon cœur déchiré comme l'est le tien ?

— Oui, oui, oh ! oui !

— Tu crois donc que l'enfer deviendrait le paradis si tu m'y voyais à tes côtés ?

— Une éternité de souffrances avec toi, Mary, à l'instant même je l'accepte.

— Eh bien donc, s'écria Mary éperdue, sois satisfait, cruel enfant ! tes souffrances, tes angoisses, je les ressens ! comme toi, je meurs de désespoir à l'idée du sacrifice que le devoir nous impose !

— Mais tu m'aimes donc, Mary ? demanda le jeune homme.

— Oh ! l'ingrat ! poursuivit la jeune fille, l'ingrat qui voit mes prières, mes larmes, mes tortures, et qui ne voit pas mon amour !

— Mary, Mary ! fit Michel chancelant, sans haleine, ivre et fou tout à la fois, après m'avoir tué de douleur, veux-tu donc me faire mourir de joie ?

— Oui, oui, je t'aime ! répéta Mary, je t'aime ! il faut bien que je te dise ces deux mots qui m'étouffent depuis si longtemps ; je t'aime comme tu peux m'aimer ; je t'aime tant, qu'à l'idée du sacrifice qu'il nous faut faire, la mort me semblerait douce si elle me surprenait au moment où je te fais cet aveu.

Et, en disant ces mots, malgré elle, comme attirée par une puissance magnétique, Mary approchait son visage du visage de Michel, qui la regardait avec les yeux d'un homme qu'une hallucination met en extase ; les cheveux de la blonde enfant caressaient le front du jeune homme : leurs haleines se fondaient l'une dans l'autre et les enivraient tous les deux ; bientôt, comme accablé sous ces effluves amoureux, Michel ferma les yeux ; en cet instant suprême, sa bouche rencontra la bouche de Mary, et celle-ci, épuisée par la longue lutte qu'elle avait soutenue contre elle-même, céda à l'entraînement irrésistible qui l'attirait... Leurs lèvres se joignirent, et ils restèrent pendant quelques minutes abîmés dans une douloureuse félicité...

Mary la première revint à elle.

Elle se redressa vivement, repoussa Michel, et, sans transition aucune, se mit à fondre en larmes.

En ce moment, Rosine entra dans la hutte.

LVIII

OU LE BARON MICHEL TROUVE, POUR S'APPUYER, UN CHÊNE AU LIEU D'UN ROSEAU

Mary comprit que c'était une aide qui lui venait de la part du Seigneur.

Seule, sans autre appui qu'elle-même, s'étant livrée comme elle l'avait fait, elle se sentait à la merci de son amant.

Elle courut donc à Rosine, et, lui prenant la main :

— Qu'y a-t-il, mon enfant, demanda-t-elle, et qui t'amène ?

Et elle passait ses mains sur son front et sur ses yeux : sur ses yeux, pour en effacer les larmes, sur son front pour en effacer la rougeur.

— Mademoiselle, dit Rosine, il me semble que j'entends le bruit d'une barque.

— De quel côté ?

— Du côté de Saint-Philbert.

— J'avais cru que la barque de ton père était la seule qui fût sur le lac.

— Non, mademoiselle : il y a encore celle du meunier de Grand-Lieu ; elle est à moitié défoncée, il est vrai ; mais, enfin, c'est d'elle que l'on se serait servi pour venir jusqu'à nous.

— Bien, bien, dit Mary, je vais avec toi, Rosine.

Et, sans faire attention au jeune homme, qui tendait vers elle des bras suppliants, Mary, qui n'était pas fâchée de s'éloigner de Michel pour rassembler ses idées et son courage, s'élança hors de la cabane.

Rosine la suivit.

Michel resta seul, et écrasé ; il sentait que le bonheur s'éloignait de lui et il comprenait l'impossibilité de le retenir.

Jamais plus un pareil enivrement ne lui ramènerait un pareil aveu !

En effet, lorsque Mary rentra, après avoir prêté l'oreille dans toutes les directions sans avoir entendu autre chose que le clapotement de la vague sur la rive, elle trouva Michel assis sur les roseaux, la tête entre ses deux mains.

Elle le crut calme ; il n'était qu'abattu.

Elle alla à lui.

Michel, au bruit de ses pas, leva la tête, et, la voyant aussi réservée au retour qu'elle était exaltée au départ, il lui tendit la main, et, secouant tristement la tête :

— O Mary ! Mary ! dit-il.

— Eh bien, mon ami ? demanda celle-ci.

— Au nom du ciel, dites-moi encore de ces douces paroles qui enivrent ! dites-moi encore que vous m'aimez !

— Je vous le répéterai, mon ami, répondit tristement Mary, et autant de fois que vous le désirerez, si la conviction que ma tendresse suit avec sollicitude chacune de vos souffrances et chacun de vos efforts peut vous inspirer le courage et la fermeté.

— Eh quoi ! dit Michel en se tordant les mains, vous pensez toujours à cette cruelle séparation ? vous voulez qu'avec la conscience de mon amour pour vous, avec la certitude de votre amour pour moi, vous voulez que je me donne à une autre ?

— Je veux que nous accomplissions tous deux ce que je regarde comme un devoir, mon ami. C'est ce qui fait que je ne regrette pas de vous avoir ouvert mon cœur ; car j'espère que mon exemple vous apprendra à souffrir et vous inspirera la résignation à la volonté de Dieu. Un fatal concours de circonstances que je déplore autant que vous, Michel, nous a séparés : nous ne pouvons être l'un à l'autre.

— Oh ! mais pourquoi ? Je n'ai pris aucun engagement, moi ; je n'ai jamais dit à mademoiselle Bertha que je l'aimais.

— Non ; mais elle m'a dit qu'elle vous aimait, elle ; mais, j'ai reçu sa confidence, le soir où vous l'avez rencontrée à la cabane de Tinguy, le soir où vous êtes revenu avec elle.

— Mais tout ce que je lui ai dit de tendre, ce soir-là, s'écria le malheureux jeune homme, c'était à vous que cela s'adressait.

— Que voulez-vous, ami ! un cœur qui se penche est facile à remplir ; elle s'y est trompée, la pauvre Bertha ! et, en rentrant au château, au moment où je me disais tout bas : « Je l'aime ! » elle, elle me l'a dit tout haut... Vous aimer n'est qu'une souffrance ; être à vous, serait un crime.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

— Oui, mon Dieu ! il nous donnera la force, Michel, ce Dieu que nous invoquons. Subissons donc héroïquement les conséquences de notre mutuelle timidité. Je ne vous reproche pas la vôtre, comprenez-moi bien ; je ne vous en veux point de ne pas avoir su contenir vos sentiments, lorsqu'il en était temps encore ; mais, au moins, ne me donnez pas le remords d'avoir fait le malheur de ma sœur sans profit et sans avantage pour moi.

— Mais, dit Michel, votre projet est insensé ! ce que vous voulez éviter arrivera fatalement. Bertha, tôt ou tard, s'apercevra que je ne l'aime point, et alors...

— Écoutez-moi, mon ami, interrompit Mary en posant sa main sur le bras de Michel ; quoique bien jeune, j'ai des convictions fort arrêtées sur ce que vous appelez l'amour ; mon éducation, tout opposée à la vôtre, comme la vôtre a eu ses inconvénients ; mais elle a eu aussi ses avantages. Un de ces avantages, avantage terrible, je le sais bien, c'est le réalisme. Habituée à entendre des conversations où le passé ne déguisait rien de ses faiblesses, je sais, par ce que j'ai appris de la vie de mon père, que rien n'est plus fugitif que les attachements pareils à celui que vous ressentez pour moi. J'espère donc que Bertha m'aura remplacée dans votre cœur avant qu'elle ait eu le temps de s'apercevoir de votre indifférence ; c'est mon seul espoir, Michel, et je vous supplie de ne pas me l'enlever.

— Vous me demandez une chose impossible, Mary.

— Eh bien, soit ; libre à vous de ne pas tenir l'engagement qui vous lie à ma sœur ; libre à vous de rejeter la prière que je vous adresse à genoux ; ce sera une nouvelle flétrissure pour deux pauvres enfants déjà si injustement flétries par le monde ! Ma pauvre Bertha souffrira, je le sais bien ; mais, au moins, je souffrirai avec elle de la même douleur qu'elle, et prenez garde, Michel ! peut-être que nos douleurs, exaltées l'une par l'autre, finiront par vous maudire.

— Je vous en prie, Mary, je vous en conjure, ne me dites pas de ces mots-là qui me brisent le cœur.

— Écoutez, Michel ; les heures passent, la nuit s'écoule ; le jour va paraître, il va falloir que nous nous séparions, et ma résolution est irrévocable : nous avons fait tous les deux un rêve qu'il nous faut oublier. Je vous ai dit comment vous pouviez mériter, je ne dirai pas mon amour, vous l'avez, mais la reconnaissance éternelle de la pauvre Mary ; je vous jure, ajouta-t-elle plus suppliante qu'elle ne l'avait jamais été, je vous jure que, si vous vous dévouez au bonheur de ma sœur, je n'aurai dans le cœur qu'une prière, celle qui demandera à Dieu de vous récompenser ici-bas et là-haut ! Si vous me refusez, au contraire, Michel ; si votre cœur ne sait pas s'élever à la hauteur de mon abnégation, il faut renoncer à nous voir, il faut vous éloigner ; car, je vous le répète, je vous le jure devant Dieu, en l'absence des hommes, jamais, mon ami, je ne serai à vous !

— Mary, Mary, ne prononcez pas ce serment ! laissez-moi du moins l'espérance. Les obstacles qui nous séparent peuvent s'aplanir.

— Vous laisser l'espérance serait encore une faute, Michel, et, puisque la certitude que je partage vos douleurs ne peut vous communiquer la fermeté et la résignation qui m'animent, je regrette amèrement celle que vous m'avez fait commettre cette nuit. Non, continua la jeune fille en passant sa main sur son front, ne nous laissons plus abuser par ces rêves ; ils sont trop dangereux. Je vous ai fait entendre mes prières ; vous y demeurez insensible : il ne me reste plus qu'à vous dire un éternel adieu.

— Ne plus vous voir, Mary !... Oh ! j'aime mieux la mort ! Je vous obéirai. Ce que vous exigez de moi...

Il s'arrêta, il n'avait pas la force d'aller plus loin.

— Je n'exige rien, dit Mary ; je vous ai demandé à genoux de ne pas briser deux cœurs au lieu d'un, et, à genoux, je vous le demande encore.

Et, en effet, elle se laissa tomber aux genoux du jeune homme.

— Relevez-vous, relevez-vous, Mary, dit celui-ci. Oui, oui, je ferai tout ce que vous voulez : mais vous serez là, vous ne nous quitterez jamais, n'est-ce pas ? et, quand je souffrirai trop, je puiserai dans vos regards la force et le courage qui me manqueront ! Je vous obéirai, Mary !

— Merci, mon ami ! merci ! et ce qui fait que je vous demande et que j'accepte ce sacrifice, c'est que j'ai la conviction qu'il ne sera pas plus perdu pour votre bonheur que pour celui de Bertha.

— Mais vous, vous ? s'écria le jeune homme.

— Ne songez pas à moi, Michel.

Le jeune homme laissa échapper un gémissement.

— Dieu, continua Mary, a mis dans le dévouement des consolations dont l'esprit humain ne sait pas sonder les profondeurs ; moi, dit Mary en voilant ses yeux dans ses mains comme si elle eût craint qu'ils ne démentissent ses paroles, moi, je tâcherai que le spectacle de votre bonheur me suffise.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! fit Michel en se tordant les mains, c'en est donc fait, je suis condamné !...

Et il se jeta contre la paroi de la cabane.

En ce moment, Rosine entra.

— Mademoiselle, dit-elle, voici le jour qui commence à paraître.

— Qu'as-tu donc, Rosine? demanda Mary. Il me semble que tu es toute tremblante.

— C'est que, de même qu'il m'a semblé entendre le bruit de deux rames sur le lac, à l'instant il m'a semblé entendre marcher derrière moi.

— Marcher derrière toi, dans cet îlot perdu sur le lac? Tu as rêvé, mon enfant!

— Je le crois aussi; car j'ai fureté de tous les côtés, et je n'ai vu personne.

— Alors, partons! dit Mary.

Un sanglot de Michel la fit retourner.

— Nous allons partir seules, mon ami, dit-elle, et, dans une heure, Rosine reviendra vous chercher avec la barque. N'oubliez pas ce que vous m'avez promis; je compte sur votre courage.

— Comptez sur mon amour, Mary; la preuve que vous en demandez est terrible, la tâche que vous lui imposez est immense: Dieu veuille que je ne succombe pas sous le fardeau!

— Songez que Bertha vous aime, Michel; songez qu'elle épie chacun de vos regards; songez, enfin, que j'aimerais mieux mourir que de lui voir découvrir l'état de votre cœur.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! murmura le jeune homme.

— Allons, du courage! Adieu, mon ami!

Et, profitant du moment où Rosine entr'ouvrait la porte pour regarder dehors, Mary, se penchant, déposa un baiser sur le front de Michel.

Ce baiser était bien différent de celui qu'elle s'était laissé prendre une demi-heure auparavant!

L'un était ce jet de flamme qui va du cœur de l'amant à celui de l'amante.

L'autre était le chaste adieu d'une sœur à son frère.

Michel en comprit bien la différence; car cette caresse lui serra le cœur. Les larmes jaillirent de nouveau de ses yeux. Il conduisit les deux jeunes filles jusqu'au rivage; puis, lorsqu'il les eut vues monter dans la barque, il s'assit sur une pierre et les regarda s'éloigner jusqu'à ce qu'elles se fussent perdues dans le brouillard matinal qui couvrait le lac.

Le bruit des avirons arrivait encore à son oreille; il l'écoutait comme un glas funèbre qui annonçait que ses illusions tant caressées s'étaient évanouies comme autant de fantômes, lorsqu'il se sentit toucher légèrement à l'épaule.

Il se retourna et aperçut Jean Oullier debout derrière lui.

La figure du Vendéen était plus triste encore que d'habitude; mais, au moins, elle avait perdu cette expression haineuse que Michel lui avait toujours vue.

Ses paupières étaient humides et de grosses gouttes d'eau scintillaient sur le collier de barbe qui encadrait son visage.

Était-ce la rosée de la nuit? étaient-ce les larmes qu'avait versées le vieux soldat de Charette?

Il tendit la main à Michel, ce qu'il n'avait jamais fait encore.

Celui-ci le regarda tout étonné, et prit, avec hésitation, la main qui lui était offerte.

— J'ai tout entendu, dit Jean Oullier.

Michel poussa un soupir et baissa la tête.

— Vous êtes de braves cœurs! ajouta le Vendéen; mais, vous aviez raison, c'est une terrible tâche que celle que cette jeune enfant vous a fait entreprendre. Que Dieu la récompense de son dévouement! Quant à vous, si vous vous sentez affaiblir, avertissez-moi, monsieur de la Logerie, et vous reconnaîtrez une chose, c'est que, si Jean Oullier hait bien ses ennemis, il sait aussi bien aimer ceux qu'il aime.

— Merci, lui répondit Michel

— Allons, allons, reprit Jean Oullier, ne pleurez plus! pleurer n'est pas d'un homme! et, s'il le faut, je tâcherai de faire entendre raison à cette tête de fer qu'on appelle Bertha, quoique je vous déclare d'avance que ce ne soit pas une chose facile.

— Mais, au cas où elle n'entendrait pas raison, il y a une chose qui le sera, facile, pour peu surtout que vous vouliez m'y aider

— Laquelle? demanda Jean Oullier.

— C'est de me faire tuer, dit Michel

Le jeune homme avait dit cela si simplement, que l'on sentait que c'était l'expression de sa pensée.

— Oh! oh! murmura Jean Oullier, c'est qu'il a, ma foi, l'air d'être prêt à le faire comme il le dit.

Puis, s'adressant au jeune homme:

— Eh bien, dit-il, soit; quand nous en serons là, nous verrons.

Cette promesse, toute triste qu'elle était, rendit un peu de courage à Michel.

— Allons, reprit le vieux garde, vous ne pouvez rester ici. J'ai là une bien méchante barque; cependant, avec quelques précautions, elle peut nous ramener tous les deux à terre.

— Mais Rosine doit revenir me prendre dans une heure, objecta le jeune homme.

— Elle fera une course inutile, repartit Jean Oullier; cela lui apprendra à raconter sur les grands chemins les affaires des autres, comme elle a fait cette nuit avec vous.

Après ces paroles, qui expliquaient comment Jean Oullier avait pu être amené dans l'îlot de la Jonchère, Michel se dirigea avec lui vers la barque, et bientôt, s'écartant de la route suivie par Rosine et Mary, ils prirent le large du côté de Saint-Philbert.

LIX

LES DERNIERS CHEVALIERS DE LA ROYAUTÉ

Comme Gaspard l'avait très bien prévu, et comme il l'avait dit à Petit-Pierre, à la métairie de la Banlœuvre, l'ajournement de la prise d'armes au 4 juin porta un coup fatal à l'insurrection projetée.

Quelque diligence qu'on y mît, quelque activité que déployassent les chefs du parti légitimiste, qui, ainsi que nous l'avons vu faire au marquis de Souday, à ses filles, et aux affidés présents à la réunion de la Banlœuvre, parcouraient eux-mêmes les villages de leur division pour y porter le contre-ordre, il était trop tard pour qu'il fût connu dans toutes les campagnes qui devaient embrasser le mouvement.

Du côté de Niort, de Fontenay, de Luçon, les royalistes étaient rassemblés; Diot et Robert, à la tête de leurs bandes organisées, étaient sortis des forêts des Deux-Sèvres pour servir de noyau au soulèvement. Ils sont signalés aux chefs des cantonnements militaires, qui se rassemblent, marchent sur la paroisse d'Amailloux, battent les paysans et arrêtent un grand nombre de gentilshommes et d'officiers démissionnaires qui s'étaient donné rendez-vous dans cette paroisse et accouraient au bruit de la fusillade.

Des arrestations semblables avaient été faites dans les environs du Champ-Saint-Père; le poste du Port-la-Claye avait été attaqué, et, bien qu'en raison du petit nombre des assaillants cette attaque eût été repoussée, l'audace et la vigueur avec lesquelles elle avait été conduite ne permettaient pas de l'attribuer seulement aux réfractaires.

Sur l'un des prisonniers du Champ-Saint-Père on découvrit une liste de jeunes gens qui devaient former un corps d'élite.

Cette liste, ces attaques faites sur divers points à la même heure, ces arrestations de gens connus pour l'exaltation de leur opinion devaient mettre l'autorité sur ses gardes et lui faire considérer comme sérieux les dangers dont, jusque-là, elle ne s'était garantie qu'avec faiblesse.

Si le contre-ordre n'était point parvenu à temps dans quelques localités de la Vendée et des Deux-Sèvres, on comprend que, dans la Bretagne, dans le Maine, provinces encore plus éloignées que le Marais et le Bocage du centre d'où partait la direction, l'étendard de la guerre civile avait été ouvertement arboré.

Dans la première de ces provinces, la division de Vitré s'était battue, avait même remporté un succès aux Bretonnières en Préal, succès éphémère qui, le lendemain, à la Gaudinière, se changeait en désastre.

Gaullier, dans le Maine, ayant aussi reçu le contre-ordre trop tard pour arrêter ses gars, livrait, de son côté, à Chaney, un combat sanglant qui ne dura pas moins de six heures, et, en outre de cet engagement, sérieux, comme on le voit, les paysans, qui sur certains points, n'avaient pas voulu rentrer chez eux, échangeaient presque chaque jour des coups de fusil avec les colonnes qui sillonnaient les campagnes.

On peut hardiment l'avouer, le contre-ordre du 22 mai, les mouvements intempestifs et isolés qui s'ensuivirent, le manque d'entente et de confiance qui en devint la conséquence, firent plus pour le gouvernement de juillet que le zèle de tous ses agents réunis.

Dans les provinces où on licencia les divisions rassemblées, il fut impossible de réchauffer plus tard l'ardeur que l'on avait laissée refroidir; on avait donné aux populations insurgées le temps de se compter et de réfléchir; la réflexion, souvent favorable aux calculs, est toujours fatale aux sentiments.

Les chefs, s'étant eux-mêmes désignés à l'attention du gouvernement, furent aisément surpris et arrêtés lorsqu'ils rentrèrent dans leurs demeures.

Ce fut pis encore dans les cantons où les bandes parurent en ligne; les paysans, se trouvant abandonnés à leurs propres forces, ne voyant pas venir les diversions sur les-

quelles ils comptaient, crièrent à la trahison, brisèrent leurs fusils et regagnèrent, indignés, leurs foyers.

L'insurrection légitimiste avortait à l'état d'embryon ; la cause d'Henri V perdait deux provinces avant d'avoir déployé son drapeau ; la Vendée allait rester seule engagée dans la lutte ; mais tel était le courage de ces fils de géants, que, comme nous allons le voir, ils ne désespéraient pas encore.

Huit jours s'étaient écoulés depuis les événements que nous avons racontés dans le chapitre précédent, et, pendant ces huit jours, le mouvement politique qui s'était produit autour de Machecoul avait été si puissant, qu'il avait entraîné dans son orbite ceux de nos personnages que leurs passions avaient semblé en distraire le plus complètement.

Bertha, un instant inquiète de la disparition de Michel, s'était montrée tout à fait rassérénée lorsqu'elle l'avait vu revenir près d'elle, et son bonheur s'était traduit avec tant d'expansion et de publicité, qu'il avait été impossible au jeune homme à moins de trahir la promesse faite à Mary, de ne pas paraître, de son côté, heureux de la revoir.

Au reste, les occupations qu'elle trouvait près de Petit-Pierre, les détails infinis de la correspondance dont elle était chargée, absorbaient tellement les moments de Bertha, qu'ils l'empêchaient de remarquer la tristesse et l'abattement de Michel et l'espèce de contrainte avec laquelle il se prêtait à la familiarité que les habitudes masculines de la jeune fille autorisaient vis-à-vis de celui qu'elle considérait comme son fiancé.

Mary, qui avait rejoint son père et sa sœur, deux heures après avoir laissé Michel dans l'îlot de la Jonchère, continuait à éviter toute occasion de se trouver seule avec Michel. Lorsque les obligations de leur vie en commun les mettait en présence l'un de l'autre, elle s'ingéniait, par tous les moyens possibles, à faire ressortir aux yeux de Michel le charme et les avantages de sa sœur ; lorsque ses yeux rencontraient ceux du jeune baron, elle le regardait avec une expression suppliante qui lui rappelait doucement et cruellement à la fois la promesse qu'il avait faite.

Si, par hasard, Michel autorisait par son silence les attentions dont Bertha était si prodigue envers lui, Mary affectait à l'instant même une joie bruyante et démonstrative qui, sans aucun doute, était bien loin de son cœur, mais qui n'en brisait pas moins le cœur de Michel. Cependant, quoi qu'elle essayât de faire, il lui était impossible de dissimuler les ravages que la lutte qu'elle subissait contre son amour apportait à son extérieur.

Son changement eût frappé ceux qui l'entouraient s'ils eussent été moins préoccupés, soit de leur bonheur, comme Bertha, soit des soucis de la politique, comme Petit-Pierre et le marquis de Souday.

La fraîcheur de la pauvre Mary avait disparu ; de larges cercles d'un bistre azuré cavaient ses yeux ; ses joues pâlies se creusaient visiblement, et de légères rides, plissant son beau front, démentaient le sourire qu'affectaient presque constamment ses lèvres.

Jean Oullier, dont la sollicitude ne se fût point abusée, était absent par malheur ; dès le jour même où il était rentré à la Banloeuvre, il avait été envoyé en mission dans l'Est par le marquis de Souday ; et, fort inexpérimenté en matière de cœur, Jean Oullier était parti à peu près tranquille ; car il était loin de se douter, malgré ce qu'il avait entendu, que le mal fût si profond.

On était arrivé au 3 juin.

Ce jour-là, il y avait un grand mouvement dans le moulin Jacquet, commune de Saint-Colombin.

Depuis le matin, les allées et les venues des femmes et des mendiants avaient été continuelles, et, au moment où le jour tombait, le verger qui précédait la métairie avait pris l'aspect d'un camp.

De minute en minute, des hommes vêtus de blouses ou de vestes de chasse, armés de fusils, de sabres et de pistolets, arrivaient, les uns à travers champs, les autres par les chemins ; ils disaient un mot aux sentinelles qui rayonnaient autour de la ferme : sur ce mot, la sentinelle les laissait passer. Ils posaient leurs armes en faisceaux le long de la haie qui séparait le verger de la cour, et, comme ceux qui étaient arrivés avant eux, ils se disposaient à bivaquer sous les pommiers. Tous étaient venus avec le dévouement, bien peu avec l'espérance.

Le courage et la loyauté dans les convictions rendent ces convictions saintes et respectables ; à quelque opinion qu'on appartienne, on est fier de les rencontrer chez ses amis et l'on est heureux de les trouver chez ses adversaires.

La foi politique pour laquelle des hommes n'ont pas craint de mourir peut être combattue ; Dieu n'était plus avec elle puisqu'elle a succombé, mais elle a le droit, même après sa défaite, d'être honorée sans passer par les fourches caudines de la discussion.

L'antiquité disait : « Malheur aux vaincus ! » mais l'antiquité était païenne, et la Miséricorde ne pouvait pas être mise au rang des faux dieux.

Pour nous, et sans nous préoccuper des sentiments qui les animaient, nous trouvons que ce fut un noble et chevaleresque dévouement que celui que ces Vendéens de 1832 ont montré à la France, qui déjà se laissait envahir par les idées étroites, mercantiles, sordides, qui l'ont absorbée depuis, — surtout lorsqu'on réfléchit que la plupart de ces Vendéens ne se faisaient aucune illusion sur l'issue de la lutte, et marchaient sans espérance à une mort certaine.

Quoi qu'il en soit, les noms de ces hommes appartiennent désormais à l'histoire ; nous nous joindrons à elle, sinon pour les glorifier, du moins pour les absoudre, sans pour cela nous permettre de les mêler à notre récit.

Dans l'intérieur du moulin Jacquet, l'affluence, pour être moins nombreuse qu'au dehors, n'était guère moins bruyante.

Quelques chefs recevaient leurs dernières instructions et se concertaient sur les mesures à prendre pour le lendemain ; des gentilshommes racontaient les événements de cette journée, qui avait déjà eu ses événements : c'étaient le rassemblement de la lande des Vergeries et quelques engagements partiels avec les troupes du gouvernement.

Le marquis de Souday se faisait remarquer au milieu des groupes par sa loquacité exaltée ; il avait reconquis ses vingt ans ; il lui semblait dans son impatience fiévreuse, que le soleil du lendemain ne se lèverait jamais, et il profitait du temps que la terre mettait à accomplir sa révolution autour de son roi pour donner une leçon de tactique aux jeunes gens qui l'entouraient.

Michel, assis dans un angle de la cheminée, était le seul dont l'esprit ne fût pas complètement absorbé par les événements qui se préparaient.

Depuis le matin, sa situation s'était compliquée.

Quelques amis, quelques voisins du marquis étaient venus le féliciter de sa prochaine union avec mademoiselle de Souday.

Il sentait qu'à chaque pas qu'il faisait en avant, il s'enchevêtrait davantage aux mailles de la nasse dans laquelle il avait donné tête baissée, et, malheureusement, il voyait en même temps combien tous ses efforts pour tenir la promesse que Mary lui avait arrachée étaient impuissants, combien c'était vainement qu'il s'efforcerait de chasser de son cœur la douce image qui en avait pris possession.

Sa tristesse devenait de plus en plus grande et formait en ce moment un parfait contraste avec les physionomies animées de ceux qui l'entouraient.

Le bruit, le mouvement qui se faisaient autour de Michel ne tardèrent pas à lui devenir insupportables : il se leva et sortit sans avoir été remarqué.

Il traversa la cour, et, prenant par derrière les roues du moulin, il pénétra dans le jardin du meunier, suivit le cours de l'eau et alla s'asseoir sur le garde-fou d'un petit pont, à environ deux cents pas de la maison.

Il était là depuis près d'une heure, se laissant aller à toutes les idées noires que suggérait en lui la conscience de sa position, lorsqu'il aperçut un homme qui se dirigeait de son côté en suivant le chemin par lequel il était venu lui-même.

— Est-ce vous, monsieur Michel ? demanda cet homme.

— Jean Oullier ! dit Michel, Jean Oullier ! C'est le ciel qui vous envoie. Depuis combien de temps êtes-vous revenu ?

— Depuis une demi-heure à peine.

— Avez-vous vu Mary ?

— Oui, j'ai vu mademoiselle Mary.

Et le vieux garde leva les yeux au ciel avec un soupir.

Le ton dont Jean Oullier avait prononcé ces paroles, le geste et le soupir qui les avaient accompagnées, indiquaient que sa sollicitude si profonde ne se méprenait pas sur les causes du dépérissement de la jeune fille et avait enfin apprécié la gravité de la situation.

Michel le comprit ; car il se cacha le visage entre les mains, se contentant de murmurer :

— Pauvre Mary !

Jean Oullier écouta avec une certaine compassion ; puis, après un instant de silence :

— Avez-vous pris un parti ? demanda-t-il.

— Non ; mais j'espère que, demain, une balle me dispensera de ce soin.

— Oh ! fit Jean Oullier, il ne faut pas compter là-dessus : les balles sont capricieuses, elles ne vont jamais à ceux qui les appellent.

— Ah ! monsieur Jean, fit Michel en secouant la tête, nous sommes bien malheureux !

— Oui, il paraît que cela vous tourmente fort, vous autres, ce que vous nommez de l'amour et ce qui n'est que de la déraison ! Mon Dieu, qui m'eût dit que ces deux enfants, qui ne songeaient à rien qu'à courir bravement et honnêtement les bois entre leur père et moi, s'éprendraient de la première figure coiffée d'un chapeau qu'elles rencontreraient sur leur chemin, et cela, parce que cette figure ressemblerait autant à celle d'une fille que leurs façons, à elles, ressemblent à celles des garçons ?

— Hélas ! c'est la fatalité qui a tout fait, mon pauvre Jean.

— Non, reprit le Vendéen, non, ce n'est pas la fatalité qu'il faut en accuser : c'est moi... Enfin, voyons, puisque vous n'avez pas le courage de parler en face à cette folle de Bertha, aurez-vous celui de rester honnête ?

— Je ferai tout ce qui sera nécessaire pour me rapprocher de Mary, comptez sur moi tant que vous agirez dans ce but.

— Qui vous parle de vous rapprocher de Mary ? La pauvre enfant ! elle a plus de bon sens que vous tous. Elle ne peut être votre femme, elle vous le disait l'autre jour, ou plutôt l'autre nuit, et elle avait cent fois raison ; seulement, son amour pour Bertha l'entraînait trop loin : elle veut se condamner au supplice qu'elle désire épargner à sa sœur, et c'est ce que ni vous ni moi ne devons souffrir.

— Comment cela, Jean Oullier ?

— Par un moyen bien facile, ne pouvant être à celle que vous aimez, il ne faut pas que vous soyez à celle que vous n'aimez pas. Comme cela, il m'est idée que le chagrin de la première s'apaisera à la longue ; car elle a beau dire, voyez-vous, si pur que soit le cœur d'une femme, il y a toujours un peu de jalousie au fond.

— Renoncer à l'espoir de nommer Mary ma femme, et en même temps la consolation de la voir, je ne le saurais. Voyez-vous, Jean Oullier, pour me rapprocher de Mary, il me semble que je traverserais le feu de l'enfer.

— Tout cela, ce sont des phrases, mon jeune monsieur. On s'est bien consolé d'être sorti du paradis : on peut bien oublier, quand on a votre âge, une femme que l'on aime. D'ailleurs, ce qui doit vous séparer de Mary, c'est bien autre chose que le feu de l'enfer ! Ce pourrait être le cadavre de sa sœur ; car vous ne connaissez pas encore cet enfant indompté qui a nom Bertha, et ce dont elle est capable ! Je n'entends rien, moi, pauvre bonhomme de paysan, à tous vos grands sentiments ; mais il me semble que les plus déterminés doivent s'arrêter devant un obstacle de ce genre.

— Mais que faire, mon ami ? que faire ? Conseillez-moi !

— Tout le mal vient, à mon idée du moins, de ce que vous n'avez pas le caractère de votre sexe. Il faut faire ce que fait en semblable circonstance celui auquel, par vos manières, par votre faiblesse, vous semblez appartenir ; vous n'avez pas su dominer la situation que le hasard vous avait faite : il faut la fuir !

— Fuir ? Mais n'avez-vous pas entendu, l'autre jour, Mary me dire, que du moment où j'aurais renoncé à sa sœur, elle ne me reverrait jamais ?

— Qu'importe, si elle vous estime !

— Mais tout ce que je vais souffrir...

— Vous ne souffrirez pas plus de loin que vous ne souffrez ici.

— Ici, au moins, je la vois.

— Croyez-vous que le cœur connaisse les distances ? Non, pas même celles qui nous séparent de ceux qui nous ont dit le dernier adieu. Ainsi, moi, il y a trente ans et plus que j'ai perdu ma pauvre femme ; eh bien, il y a des jours où je la vois comme je vous vois. L'image de Mary, vous l'emporterez dans votre cœur, et vous entendrez sa voix vous remercier de ce que vous aurez fait.

— Ah ! j'aimerais mieux vous entendre me parler de mourir.

— Allons, monsieur Michel, un bon mouvement ! Tenez, s'il le faut, moi qui, cependant, ai contre vous de graves sujets de haine, je tomberai à vos genoux et je vous dirai : Je vous en conjure, rendez, autant qu'il est possible, la paix à ces deux pauvres créatures.

— Enfin, que voulez-vous de moi ?

— Il faut partir, je vous l'ai dit et je vous le répète.

— Partir ? Mais vous n'y songez pas ! On se bat demain : partir aujourd'hui, c'est déserter, c'est me déshonorer.

— Non, je ne veux pas vous déshonorer. Si vous partez ce ne sera pas pour déserter.

— Comment cela ?

— En l'absence d'un capitaine de paroisse de la division de Clisson, j'ai été désigné pour le remplacer ; vous viendrez avec moi.

— Oh ! je voudrais que la première balle fût pour moi demain.

— Vous combattrez sous mes yeux, continua Jean Oullier, et, si quelqu'un doute, je rendrai témoignage ; le voulez-vous ?

— Oui, répondit Michel d'une voix si basse, que ce fut à peine si le vieux garde put l'entendre.

— Bien ! dans trois heures, nous nous mettrons en route.

— Partir sans lui dire adieu ?

— Il le faut. En face des circonstances dans lesquelles nous allons entrer, qui sait si elle aurait la force de vous laisser vous éloigner ? Voyons, encore ce courage !

— Je l'aurai, Oullier ; vous serez content de moi.

— Ainsi, je puis compter sur vous ?

— Je vous en donne ma parole.

— Dans trois heures, je vous attends au carrefour de la Belle-Passe.

— J'y serai.

Jean Oullier fit à Michel un signe d'adieu presque amical, et, franchissant le petit pont, il alla dans le verger rejoindre les autres Vendéens.

LX

OU JEAN OULLIER MENT POUR LE BIEN DE LA CAUSE

Le jeune baron demeura pendant quelques minutes dans une sorte d'anéantissement ; les paroles de Jean Oullier résonnaient à son oreille comme le glas qui aurait sonné sa propre mort.

Il croyait rêver, et il avait besoin, pour croire à la réalité de sa douleur, de se répéter tout bas ce mot :

— Partir ! partir !

Bientôt, la froide idée de la mort que, jusque-là, il n'avait entrevue que comme un secours qui lui viendrait du ciel, idée à laquelle il n'avait songé que comme on y songe à vingt ans, passa de son cerveau dans son cœur et le glaça.

Il frissonna de tout son corps.

Il se vit séparé de Mary, non plus par une distance qu'il pouvait franchir, mais par ce mur de granit qui enferme pour l'éternité l'homme dans sa dernière demeure.

Sa douleur devint si forte, qu'elle lui sembla un pressentiment.

Alors il accusa Jean Oullier de dureté et d'injustice ; il lui parut odieux que la rigidité du vieux Vendéen lui enlevât la suprême consolation d'un dernier regard ; il lui sembla impossible qu'un dernier adieu lui fût refusé ; il se révolta contre cette exigence et résolut de voir Mary, quelque chose qui pût arriver.

Michel connaissait parfaitement la distribution du moulin.

Petit-Pierre habitait la chambre du meunier, située au-dessus des meules.

C'était naturellement la chambre d'honneur de la maison.

Dans un cabinet attenant à cette chambre couchaient les deux sœurs.

Ce cabinet avait une étroite fenêtre donnant au-dessus de la roue extérieure qui faisait aller la machine.

La machine était au repos pour le moment ; on l'avait arrêtée dans la crainte que le bruit qu'elle ferait en marchant n'empêchât les sentinelles d'entendre les autres bruits.

Michel attendit la nuit ; ce fut l'affaire d'une heure, à peu près.

La nuit venue, il se rapprocha des bâtiments.

On voyait de la lumière à travers la vitre de la petite fenêtre.

Il jeta une planche sur une des aubes de la roue, et, en s'aidant de la muraille, il parvint, de palette en palette, au point le plus élevé de cette roue.

Là, il se trouva à la hauteur de l'étroite fenêtre.

Il dressa doucement la tête et regarda dans l'intérieur du petit cabinet.

Mary était seule, assise sur un escabeau, le coude appuyé sur la couchette, et la tête renversée sur sa main.

De temps en temps, un profond soupir s'échappait de sa poitrine ; de temps en temps, ses lèvres s'agitaient comme si elles eussent murmuré une prière.

Au bruit que fit le jeune homme en frappant contre le carreau, elle leva la tête, le reconnut à travers la vitre, poussa un cri et courut à la fenêtre.

— Chut ! fit le jeune homme.

— Vous ! vous ici ! s'écria Mary.

— Oui, c'est moi.

— Mon Dieu ! que prétendez-vous ?

— Mary, il y a huit jours que je ne vous ai parlé ; il y a presque huit jours que je ne vous ai vue ; je viens vous dire adieu, avant d'aller où ma destinée m'appelle.

— Adieu ! et pourquoi adieu ?

— Je viens vous dire adieu, Mary, répéta le jeune homme avec fermeté.

— Oh ! vous ne voulez plus mourir ?

Michel ne répondit point.

— Oh ! vous ne mourrez pas ! continua Mary. J'ai tant prié ce soir, que Dieu a dû m'entendre. Mais, maintenant que vous m'avez vue, maintenant que vous m'avez parlé, partez ! partez !

— Pourquoi donc vous quitter si vite ? Me haïssez-vous tant, que vous ne puissiez me voir ?

— Non, ce n'est point cela, mon ami, dit Mary ; mais Bertha est dans la chambre voisine, elle peut vous avoir entendu venir, elle peut vous entendre parler. Mon Dieu ! mon Dieu ! que deviendrais-je, moi qui lui ai juré que je ne vous aimais pas ?

— Oui, oui, vous lui avez juré cela, à elle... Mais, à moi, vous m'avez juré de m'aimer, et ce n'est que sûr de votre amour que j'ai consenti à dissimuler le mien.

— Je vous en conjure, Michel, partez !

— Non, Mary, non, je ne partirai pas sans avoir entendu votre bouche me répéter ce qu'elle m'a dit dans la hutte de la Jonchère.

— Mais cet amour est presque un crime ! s'écria Mary désespérée. Michel, mon ami, je rougis, je pleure en songeant que j'ai été assez faible pour y céder une minute.

— Je ferai en sorte, Mary, je vous le jure, que, demain, vous n'ayez plus à éprouver de semblables regrets, à verser de pareilles larmes.

Elle marcha droit à lui.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes là ? demanda-t-elle au jeune homme d'une voix brève et saccadée

Michel fit un geste qui signifiait : « Je passe la parole à Jean Oullier. »

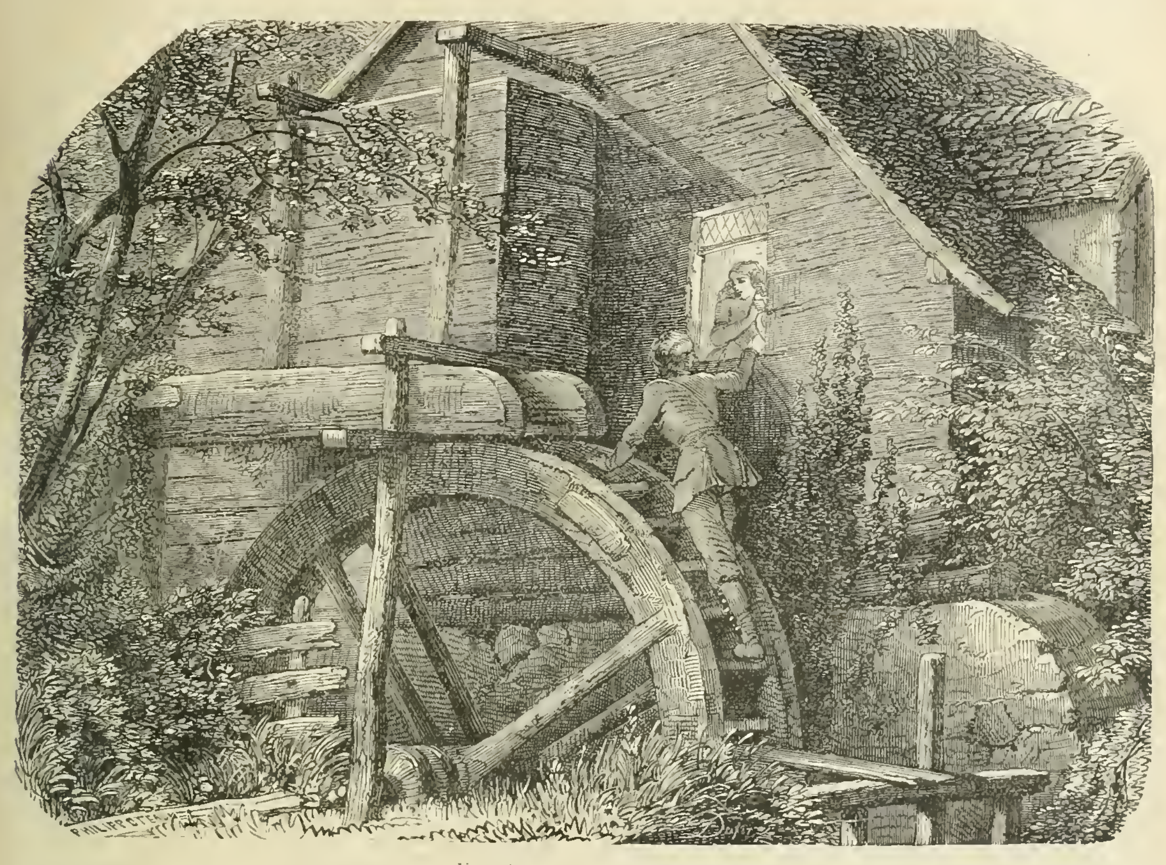
— Il y a peu près trois quarts d'heure que M. le baron me fait l'honneur de causer avec moi, répondit celui-ci

Bertha regarda fixement le vieux Vendéen.

— C'est singulier ! dit-elle.

— Pourquoi est-ce singulier ? demanda Jean Oullier fixant à son tour les yeux sur Bertha.

— Parce que tout à l'heure, dit la jeune fille s'adressant non plus à Jean Oullier, mais à Michel, parce que tout à



Vous ! vous ici! s'écria Mary.

— Vous voulez mourir ! Oh ! ne me dites pas cela, je vous en prie ! ne me dites pas cela, à moi qui souffre tant dans l'espoir que mes douleurs vous vaudront une destinée meilleure que la mienne. Mais n'avez-vous pas entendu ?... On vient... Partez, Michel ! partez !

— Un baiser, Mary !

— Non.

— Encore un baiser... le dernier !

— Jamais, mon ami.

— Mary, c'est à un cadavre que vous le donnerez.

Mary jeta un cri ; ses lèvres effleurèrent le front du jeune homme ; mais au moment où elle repoussait la fenêtre, la porte s'ouvrit

Bertha parut sur le seuil.

Elle aperçut sa sœur, pâle, égarée, se soutenant à peine, et, avec ce formidable instinct que donne la jalousie, elle courut à la fenêtre, l'ouvrit violemment, se pencha en dehors, et aperçut une ombre qui se glissait le long des bâtiments.

— C'est Michel qui était là, Mary ! s'écria-t-elle les lèvres tremblantes

— Ma sœur, dit Mary en tombant à genoux, je te jure...

Bertha l'interrompit.

— Ne jurez pas, ne mentez pas ; j'ai reconnu sa voix.

Bertha repoussa Mary avec tant de force, que celle-ci tomba à la renverse sur le carreau. Puis, enjambant par-dessus le corps de sa sœur, furieuse comme une lionne à qui on a enlevé ses petits, elle se précipita hors de la chambre descendit rapidement l'escalier, traversa le moulin et s'élança dans la cour.

Là, à son grand étonnement, elle vit Michel assis sur le seuil de la porte, à côté de Jean Oullier.

l'heure il m'avait semblé vous entendre causer à la fenêtre avec ma sœur, et vous voir descendre le long de la roue du moulin, que vous auriez escaladée pour monter jusqu'à elle.

— M. le baron m'a bien l'air, en effet, répondit Jean Oullier, de risquer de pareils tours de force.

— Mais qui voulez-vous donc que ce soit, Jean ? dit Bertha impatiente et en frappant du pied

— Bon ! quelque ivrogne de là-bas qui aura inventé cette gentillesse.

— Mais je te dis que Mary était pâle, frissonnante, émue

— De peur ! dit Jean Oullier. Croyez-vous donc que ce soit une brise-tout comme vous ?

Bertha resta pensive.

Elle connaissait les sentiments que Jean Oullier nourrissait contre le jeune baron ; elle ne pouvait donc supposer qu'il se fît son complice contre elle.

Au bout de quelques instants, ses pensées se reportèrent sur Mary ; elle se rappela qu'elle l'avait laissée à peu près évanouie.

— Oui, dit-elle, oui, Jean Oullier, tu as raison : la pauvre enfant aura eu peur ; et moi, par ma brutalité, j'ai achevé de troubler sa raison. Oh ! cet amour me rend véritablement insensée !

Et, sans adresser une seule parole à Michel et à Jean Oullier, elle s'élança vers le moulin.

Jean Oullier regarda Michel, qui baissa les yeux.

— Je ne vous ferai point de reproches, dit-il au jeune homme ; vous voyez sur quel baril de poudre vous marchez ! Que serait-il arrivé si je ne me fusse point trouvé là pour mentir, Dieu me pardonne comme si je n'avais fait autre chose de ma vie ?

— Oui, dit Michel, vous avez raison, Jean, et la preuve, c'est que, maintenant, oh ! je vous le jure, je vous suivrai ; car, je le vois bien, il est impossible que je reste plus longtemps ici.

— Bien !.. Tout à l'heure les Nantais vont se mettre en marche ; le marquis doit se joindre à eux, avec sa division ; partez en même temps qu'eux ; seulement, restez un peu en arrière, et attendez-moi où vous savez.

Michel s'en alla préparer son cheval, et, pendant ce temps, Jean Oullier demanda au marquis ses dernières instructions.

Les Vendéens campés dans le verger s'étaient rassemblés ; les armes étincelaient dans l'ombre ; un frissonnement de respectueuse impatience courait dans les rangs.

Bientôt, Petit-Pierre, suivi des principaux chefs, sortit de la maison et s'avança vers les Vendéens.

A peine l'eût-on reconnu, qu'un formidable cri d'enthousiasme partit de toutes les bouches ; les sabres furent tirés et saluèrent celle pour qui on allait mourir.

— Mes amis, dit Petit-Pierre en s'avançant, j'avais promis qu'au premier rassemblement on me verrait paraître ; me voici, et je ne vous quitterai plus. Heureux ou malheureux, votre sort sera le mien désormais. Si, comme le ferait mon fils, je ne puis vous rallier autour de mon panache, je puis, comme il le ferait aussi, mourir avec vous ! Allez donc, fils des géants ! allez où l'honneur et le devoir vous appellent !

Des cris frénétiques de « Vive Henri V ! vive Marie-Caroline ! » accueillirent cette allocution. Petit-Pierre adressa encore quelques mots à ceux des chefs qu'il connaissait ; puis la petite troupe, sur laquelle reposaient les destinées de la plus vieille monarchie de l'Europe, s'éloigna du côté de Vieille-Vigne.

Pendant ce temps, Bertha avait prodigué à Mary des secours d'autant plus empressés, que le retour de son esprit ou plutôt de son cœur avait été plus subit.

Elle l'avait portée sur son lit et lui tamponnait le visage avec son mouchoir trempé dans de l'eau fraîche.

Mary ouvrit vaguement les yeux, regarda autour d'elle sans rien voir, tandis que ses lèvres balbutiaient le nom de Michel.

Son cœur s'était réveillé avant sa raison.

Bertha tressaillit malgré elle. Elle allait demander à Mary pardon de son emportement : à ce nom de Michel prononcé par sa sœur, les paroles expirèrent sur ses lèvres.

Pour la seconde fois, elle était mordue au cœur par le serpent de la jalousie.

En ce moment, arrivèrent à son oreille les acclamations par lesquelles les Vendéens saluaient les paroles de Petit-Pierre ; elle alla à la fenêtre de la chambre de ce dernier, et vit onduler entre les arbres une masse sombre rayée de quelques éclairs.

C'était la colonne qui se mettait en marche.

Elle réfléchit alors que Michel, qui faisait partie de cette colonne, s'était éloigné sans lui dire adieu, et elle revint, sombre, pensive, inquiète, se rasseoir près du lit de Mary.

LXI

OU LE GEÔLIER ET LE PRISONNIER SE SAUVENT ENSEMBLE

Le 4 juin, au point du jour, le tocsin sonnait à tous les clochers des cantons de Clisson, de Montaigu et de Machecoul.

Le tocsin, c'est la générale des Vendéens.

Autrefois, c'est-à-dire dans la grande guerre, lorsque son glas âpre et sinistre retentissait dans la campagne, la population tout entière se levait et courait sus à l'ennemi.

Combien de grandes choses a dû faire cette population pour que l'on ait presque oublié que cet *ennemi*, c'était la France !

Mais par bonheur — et cela prouve le progrès immense qui s'était fait chez nous depuis quarante ans — par bonheur, disons-nous, en 1832, ce bruit semblait avoir perdu toute sa puissance, et, si quelques paysans, se rendant à son appel impie, quittaient la charrue pour le fusil caché dans la haie voisine, la plupart continuaient paisiblement le sillon commencé et se contentaient d'écouter ce signal de la révolte avec cet air profondément méditatif qui va si bien à la sauvage physionomie du paysan vendéen.

Cependant, dès dix heures du matin, une troupe assez nombreuse d'insurgés avait eu avec la ligne un engagement.

Fortement retranchée dans le village de Maisdan, cette troupe avait soutenu l'attaque dirigée contre elle et n'avait cédé que devant le nombre supérieur de ses adversaires.

Alors elle avait opéré sa retraite en meilleur ordre que ne le faisaient d'ordinaire les Vendéens, même après un échec insignifiant.

C'est que, cette fois, nous le répétons, ce n'était plus un grand principe qui combattait, c'était un simple dévouement. Si nous nous sommes fait l'historien de cette guerre, à la façon habituelle dont nous nous faisons historien, c'est que nous espérons tirer, des faits mêmes que nous racontons, cette conclusion, que la guerre civile sera bientôt impossible en France.

Or, ce dévouement, c'était celui de quelques hommes au cœur élevé qui se croyaient enchaînés par le passé de leurs pères et qui donnaient leur honneur, leur fortune, leur vie à ce vieil adage : *Noblesse oblige*.

Voilà pourquoi la retraite s'était faite avec tant d'ordre. Ceux qui l'exécutaient étaient, non plus de simples paysans indisciplinés, mais *des messieurs*, et chacun se battait non seulement avec son dévouement, mais encore avec son orgueil, un peu pour lui, beaucoup pour les autres.

Attaqués de nouveau à Château-Thébaud par un détachement de troupes fraîches que le général Dermoncourt avait envoyé à leur poursuite, les blancs perdirent quelques hommes au passage de la Maine ; mais, ayant réussi à mettre cette rivière entre eux et ceux qui les poursuivaient, ils purent, sur la rive gauche, opérer leur jonction avec les Nantais que nous avons vus quitter pleins d'enthousiasme, le moulin Jacquet, et qu'avaient rejoints la division de Legé et celle du marquis de Souday.

Ce renfort portait à huit cents hommes environ l'effectif de cette colonne, placée sous le commandement supérieur de Gaspard.

Le lendemain matin, elle se porta sur Vieille-Vigne avec l'espoir d'en désarmer la garde nationale ; mais, ayant appris que cette petite ville était occupée par des forces supérieures aux siennes et auxquelles pouvaient, en quelques heures, se joindre celles que le général tenait rassemblées à Aigrefeuille, prêt à les lancer sur le point où elles seraient nécessaires, le chef vendéen se décida à attaquer le village du Chêne dans l'intention de l'occuper et de s'y maintenir.

Les paysans furent égaillés aux alentours, et, cachés dans les blés déjà très hauts, ils inquiétèrent les bleus par une vive fusillade, suivant la tactique de leurs pères.

Les Nantais et les gentilshommes, formés en colonne, se préparèrent à enlever le village de vive force, en l'attaquant par la grande rue qui le traverse.

Au bas de cette rue, coulait un ruisseau dont le pont avait été détruit la veille et ne présentait plus que ses solives disjointes.

Les soldats, retranchés dans les premières maisons du village, embusqués derrière les fenêtres garnies de matelas, faisaient sur les blancs un feu croisé qui deux fois avait rejeté ceux-ci en arrière et paralysait leur élan, lorsque, électrisés par l'exemple de leurs chefs, les Vendéens se jettent à l'eau, traversent la petite rivière, abordent les bleus à la baïonnette, les chassent de maison en maison et les font reculer jusqu'à l'extrémité du village, où ils se trouvent en face d'un bataillon du 44e de ligne que le général venait d'envoyer au secours de la petite garnison du Chêne.

Cependant la crépitation de la fusillade arrivait jusqu'au moulin Jacquet, que n'avait pas encore quitté Petit-Pierre.

Le jeune homme était toujours dans cette chambre du premier étage où nous l'avons entrevu dans le chapitre précédent.

Pâle, mais les yeux ardents, il allait et venait, en proie à une agitation fébrile dont il ne pouvait parvenir à se rendre maître. De temps en temps, il s'arrêtait sur le seuil de la porte, écoutait les sourds roulements que la brise lui apportait comme les grondements d'un tonnerre lointain ; alors il passait la main sur son front baigné de sueur, frappait du pied avec colère, et venait s'asseoir dans l'angle de la cheminée, vis-à-vis du marquis de Souday, qui, non moins agité, non moins impatient que Petit-Pierre, poussait de loin en loin de profonds et douloureux soupirs.

Comment le marquis de Souday, que nous avons vu si impatient de recommencer les exploits de la grande guerre, se trouvait-il dans cette situation expectante ?

C'est ce que nous allons expliquer à nos lecteurs.

Le jour même où avait eu lieu l'engagement de Maisdon, Petit-Pierre, selon la promesse qu'il en avait faite à ses amis, s'était disposé à les aller rejoindre, très décidé qu'il était à combattre au milieu d'eux.

Mais les chefs royalistes avaient été épouvantés de la responsabilité que rejetaient sur eux ce courage et cette ardeur ; ils avaient jugé que c'était trop exposer aux chances encore incertaines de cette guerre ; en conséquence, ils avaient décidé que, tant qu'une armée ne serait pas réunie, on ne permettrait point à Petit-Pierre de risquer sa vie dans quelque rencontre obscure et ignorée.

Des représentations respectueuses avaient alors été faites à Petit-Pierre ; mais elles avaient échoué devant sa profonde détermination.

Alors les chefs vendéens avaient tenu conseil et s'étaient décidés à le retenir pour ainsi dire prisonnier, et à charger l'un des leurs de rester auprès de lui, et de l'empêcher de sortir, fallût-il employer la violence.

Malgré le soin que le marquis de Souday, appelé au conseil, avait eu de voter et d'intriguer en faveur d'un de ses collègues, le choix général s'était arrêté sur lui; et voilà comment, à son grand désespoir, il se trouvait au moulin Jacquet au lieu d'être au Chêne, au feu du meunier, au lieu d'être à celui des bleus.

Lorsque les premiers bruits du combat étaient arrivés au moulin Jacquet, Petit-Pierre avait essayé d'obtenir du marquis de Souday qu'il lui permît d'aller rejoindre les Vendéens; mais le vieux gentilhomme avait été inébranlable: prières, promesses, menaces avaient également échoué devant sa fidélité à remplir la consigne reçue.

Mais, par delà ce refus, Petit-Pierre avait remarqué la contrariété profonde que le marquis, peu courtisan de son naturel, laissait clairement percer sur son visage.

S'arrêtant donc devant son gardien au moment où celui-ci laissait échapper un de ces gestes d'impatience que nous avons signalés.

— Il paraît, monsieur le marquis, lui dit-il, que vous ne vous amusez pas d'une façon exorbitante dans ma compagnie?

— Oh! fit le marquis essayant, sans y réussir, de donner à cette interjection l'accent d'une indignation profonde.

— Mais oui, reprit Petit-Pierre, qui avait son but pour insister, je trouve que vous ne paraissez pas du tout ravi du poste d'honneur qui vous a été confié.

— Si fait, dit le marquis, je l'ai accepté avec la plus profonde reconnaissance, au contraire; mais...

— Ah! il y a un *mais*, vous voyez bien! dit Petit-Pierre, qui semblait sur ce point décidé à connaître toute la pensée du vieux gentilhomme.

— Est-ce que, dans toutes les choses de ce monde, il n'y a pas un *mais?* répondit le marquis.

— Voyons le vôtre.

— Eh bien, je regrette de ne pouvoir, en même temps que je me montre digne de la confiance que mes camarades ont eue en moi, je regrette de ne pouvoir répandre mon sang pour vous, comme ils le font, sans doute, à cette heure.

Petit-Pierre poussa un gros soupir.

— D'autant plus, dit-il, que je ne doute pas que nos amis n'aient à regretter votre absence; votre expérience et votre courage éprouvé leur eussent certes été d'un grand secours.

Le marquis se rengorgea.

— Oui, oui, dit-il; moi aussi, je suis convaincu qu'ils s'en mordront les pouces.

— Je le crois; mais voulez-vous, cher marquis, la main sur la conscience, me permettre de vous dire ma pensée tout entière?

— Oh! mais je vous en prie.

— Je crois, voyez-vous, qu'ils se sont un peu méfiés de vous comme de moi.

— C'est impossible.

— Attendez donc! vous ne savez pas sous quel rapport. Ils se sont dit: « Une femme nous gênera dans nos marches; nous aurons à nous en préoccuper dans une retraite; il faudra consacrer à la garde et à la sûreté de sa personne des troupes qui pourraient être plus utilement employées. » Ils n'ont pas voulu croire que j'étais parvenue à dompter la faiblesse de ce corps, et que mon courage était à la hauteur de ma tâche; pourquoi voulez-vous que ce qu'ils ont pensé de moi, ils ne l'aient pas également pensé de vous?

— Moi! s'écria M. de Souday, furieux à cette seule supposition; mais j'ai fait mes preuves, il me semble!

— Oh! tout le monde sait cela, mon cher marquis; mais peut-être, en calculant votre âge, ont-ils supposé que, comme pour moi, la vigueur du corps ne répondrait plus à l'énergie de l'âme..

— Ah! c'est trop fort! interrompit le vieux gentilhomme avec l'accent d'une profonde indignation. Mais, depuis quinze ans, il n'y a pas de jour où je ne fasse six ou huit heures de cheval, quelquefois dix, quelquefois douze! Mais, malgré mes cheveux blancs, je ne sais pas ce que c'est que la fatigue, moi! Mais voyez ce que je peux encore!

Et, saisissant l'escabeau sur lequel il était assis, le marquis en frappa avec tant de violence le chambranle de la cheminée, qu'il rompit l'escabeau en mille pièces et écorna cruellement le chambranle.

Levant alors au-dessus de sa tête le pied du malheureux meuble qui lui était resté dans la main:

— Ah! dit-il, y a-t-il beaucoup de vos jeunes muscadins, maître Petit-Pierre, qui seraient capables d'en faire autant?

— Mon Dieu, fit Petit-Pierre, je ne doute de rien de tout cela, mon cher marquis; aussi je suis le premier à dire que ces messieurs ont eu grandement tort de vous traiter comme un invalide.

— Comme un invalide, moi, mort Dieu! s'écria le marquis de plus en plus exaspéré et oubliant complètement la présence de la personne devant laquelle il se trouvait; un invalide, moi! Eh bien, dès ce soir je vais leur déclarer que je renonce à ces fonctions, qui sont le fait, non d'un gentilhomme, mais d'un geôlier...

— A la bonne heure! fit Petit-Pierre.

— De ces fonctions, que, depuis deux heures, en moi-même, continua le marquis se promenant à grands pas dans la chambre, je donnais à tous les diables!

— Ah! ah!

— Et, demain, dès demain, eh bien, je leur montrerai, moi, ce que c'est qu'un invalide.

— Hélas! répondit mélancoliquement Petit-Pierre, demain ne nous appartient pas, mon pauvre marquis, et vous avez tort de compter sur demain.

— Comment cela?

— Vous l'avez entendu, le mouvement ne se généralise pas comme nous l'espérions; qui sait si les coups de feu que nous entendons ne sont pas les derniers qui saluent notre drapeau?

— Hum! fit le marquis avec la rage d'un bouledogue qui mord sa chaîne.

En ce moment, un cri d'appel parti du verger vint les distraire de leur conversation. Ils se précipitèrent tous deux vers la porte et aperçurent Bertha, que le marquis avait envoyée en observation au dehors, et qui ramenait un paysan blessé qu'elle soutenait à grand'peine. A ce cri, Mary et Rosine s'étaient déjà élancées.

Ce paysan était un jeune gars de vingt à vingt-deux ans, dont une balle avait fracassé l'épaule.

Petit-Pierre courut au devant de lui et le fit asseoir sur une chaise où il s'évanouit.

— Par grâce, retirez-vous! dit le marquis à Petit-Pierre; mes filles et moi, nous allons panser ce pauvre diable.

— Pourquoi me retirer? demanda Petit-Pierre.

— Parce que la vue de cette blessure n'est pas de celles que tout le monde puisse supporter; parce que je craindrais, enfin, que ce spectacle ne fût au-dessus de vos forces.

— Alors vous voilà comme les autres, et vous me donnez à croire que nos amis avaient raison dans le jugement qu'ils portaient sur vous comme sur moi.

— Que voulez-vous dire?

— Voilà que, comme les autres, vous allez supposer que je manque de courage.

Puis, comme Mary et Bertha s'apprêtaient à panser le blessé:

— Ne touchez pas à ce brave garçon, dit Petit-Pierre; c'est moi, moi seul, entendez-vous? qui panserai sa blessure.

Et, prenant des ciseaux, Petit-Pierre fendit dans toute sa longueur la manche de la veste du Vendéen, déjà collée au bras par le sang séché, mit la plaie au jour, et, après l'avoir lavée, la couvrit de charpie et l'entoura de bandages.

En ce moment, le blessé rouvrit les yeux et revint à lui.

— Quelles nouvelles? demanda le marquis incapable de contenir plus longtemps son impatience.

— Hélas! dit le blessé, nos gars, un instant vainqueurs, viennent d'être repoussés.

Petit-Pierre, qui, pendant l'opération n'avait point pâli, devint blanc comme le linge à l'aide duquel il bandait la plaie du blessé.

Il venait de consolider ce bandage avec la dernière épingle.

Il saisit le marquis par le bras, et, l'entraînant vers la porte:

— Marquis, lui dit-il, vous devez savoir cela, vous qui avez vu les bleus dans la grande guerre: que fait-on quand la patrie est en danger?

— Mais, répondit le marquis, tout le monde court aux armes.

— Même les femmes?

— Même les femmes, même les vieillards, même les enfants!

— Marquis, aujourd'hui, le drapeau blanc va tomber pour ne plus se relever peut-être: me condamnerez-vous à ne former que des vœux stériles et impuissants pour son triomphe?

— Mais, songez-y donc, s'écria le marquis, si une balle venait à vous frapper.

— Eh! croyez-vous que la cause de mon fils serait compromise parce que l'on aurait mes habits sanglants et troués de balles à mettre au bout d'une pique et à porter devant nos bataillons?

— Oh! non, s'écria le marquis électrisé, car je maudirais la vieille terre natale si, à ce spectacle, les pierres elles-mêmes ne se soulevaient pas.

— Venez donc avec moi, venez, et allons rejoindre ceux qui combattent!

— Mais, répliqua le marquis avec moins de résolution qu'il n'en avait mis pour répondre aux instances précédentes de Petit-Pierre, et comme si l'idée qu'on l'avait traité en invalide eût ébranlé la fermeté avec laquelle il exécutait sa consigne, mais j'ai promis que vous ne quitteriez pas le moulin Jacquet.

— Eh bien, je vous relève de votre promesse! s'écria Petit-Pierre, et, moi qui sais ce que peut votre vaillance, je vous ordonne de me suivre. Venez donc, marquis, et, s'il

en est temps encore, nous ramènerons la victoire dans nos rangs, et, s'il est trop tard, nous mourrons du moins avec nos amis!

En prononçant ces paroles, Petit-Pierre s'élança à travers la cour et le verger, suivi de Bertha et du marquis, qui, pour la forme, se croyait obligé de renouveler de temps en temps ses supplications, mais qui, au fond, était très enchanté de la tournure que prenaient les choses.

Mary et Rosine restèrent pour soigner le blessé.

LXII

LE CHAMP DE BATAILLE

Le moulin Jacquet était à une lieue, à peu près, du village du Chêne. Petit-Pierre, guidé par le bruit de la fusillade, fit la moitié du chemin en courant, et ce fut à grand'peine que le marquis l'arrêta au moment où ils approchaient du théâtre du combat et parvint à lui inspirer quelque prudence, afin qu'il n'allât pas donner, tête baissée, dans les soldats.

En tournant une des extrémités de la ligne des tirailleurs, dont, nous l'avons dit, le feu leur servait de guide, Petit-Pierre et ses compagnons se trouvèrent sur les derrières de la petite armée vendéenne, qui avait, en effet, perdu tout le terrain que nous lui avons vu gagner le matin, et qui avait été refoulée par les soldats bien en deçà du village du Chêne. A l'aspect de Petit-Pierre, qui, les cheveux épars, haletant, montait la colline sur laquelle se trouvait le gros des Vendéens, ceux-ci poussèrent des cris d'enthousiasme.

Gaspard, qui, entouré de ses officiers, faisait le coup de feu comme un soldat, se retourna à ces cris et aperçut Petit-Pierre, Bertha et le marquis de Souday, lequel, dans la rapidité de la marche, avait perdu son chapeau et courait les cheveux au vent.

Ce fut à ce dernier que s'adressa Gaspard.

— Est-ce ainsi que M. le marquis de Souday tient ses engagements? lui demanda-t-il du ton d'un chef irrité.

— Monsieur, répondit avec aigreur le marquis, ce n'est pas à un pauvre invalide comme moi qu'il faut demander l'impossible.

Petit-Pierre se hâta d'intervenir; son parti n'était pas assez fort pour qu'il permît aux chefs de se diviser.

— Souday, comme vous, me doit obéissance, mon ami, dit-il; je réclame rarement l'exercice de ce droit; mais, aujourd'hui, j'ai cru devoir le faire. Je revendique donc mon titre de généralissime, et je vous dis: Où en sont nos affaires, mon lieutenant?

Gaspard hocha la tête d'un air tristement significatif.

— Les bleus sont en force, répliqua-t-il, et, à chaque instant, quelqu'un de mes coureurs vient me dire que de nouveaux renforts leur arrivent.

— Tant mieux! s'écria Petit-Pierre, ils seront davantage pour raconter à la France comment nous sommes morts!

— Mais vous n'y pensez pas, madame!

— D'abord, je ne suis pas madame, ici, je suis un soldat. Faites donc, sans vous inquiéter de moi, avancer vos lignes de tirailleurs et redoubler le feu.

— Oui, mais, d'abord, en arrière!

— Qui, en arrière?

— Vous, au nom du ciel!

— Allons donc! c'est en avant que vous voulez dire.

Et, arrachant l'épée que tenait Gaspard, Petit-Pierre plaça son chapeau au bout de cette épée, et s'élança dans la direction du village en s'écriant:

— Qui m'aime me suive!

Gaspard essaya vainement de le retenir, en le saisissant entre ses bras; leste et agile, Petit-Pierre lui échappa et continua sa course vers les maisons, d'où les soldats, en voyant s'opérer le mouvement des Vendéens, commencèrent un feu terrible.

A la vue du danger que courait Petit-Pierre, tous les Vendéens se précipitèrent en avant pour lui faire un rempart de leurs corps. L'effet de cet élan fut si prompt, si puissant, qu'en quelques secondes, ils eurent franchi pour la seconde fois le ruisseau, et se trouvèrent au milieu du village, où ils abordèrent les bleus.

Ce choc devint en peu d'instants une horrible mêlée.

Gaspard, préoccupé d'une seule chose, c'est-à-dire du salut de Petit-Pierre, parvint à le rejoindre, à le saisir et à le jeter au milieu de ses hommes; tandis qu'il oubliait son salut pour sauvegarder l'existence auguste dont il croyait avoir reçu la garde de Dieu même, un soldat placé à l'angle d'une des premières maisons l'ajusta.

C'en était fait du chef des chouans, si le marquis ne s'était pas aperçu du péril qui le menaçait; il se glissa le long de la maison, et releva l'arme au moment où le coup partait.

La balle alla frapper une cheminée.

Le soldat, furieux, se retourna contre le marquis de Souday, et tenta de lui porter un coup de baïonnette que celui-ci évita par une retraite du corps. Le vieux gentilhomme allait riposter par un coup de pistolet, lorsqu'une seconde balle lui brisa l'arme dans la main.

— Ma foi, tant mieux! dit le marquis en tirant son sabre, et en portant un coup si terrible au soldat, que celui-ci roula à ses pieds, comme un bœuf frappé de la masse, je préfère l'arme blanche.

Puis, brandissant son sabre:

— Eh bien, général Gaspard, cria-t-il, que dis-tu de l'invalide?

Bertha, de son côté, avait suivi Petit-Pierre son père et les Vendéens; mais elle s'occupait bien moins des soldats que de ce qui se passait autour d'elle.

Elle cherchait Michel; elle essaya de le reconnaître parmi ceux que le tourbillonnement incessant des hommes et des chevaux faisait passer à ses côté.

Les soldats, surpris par la promptitude et la vigueur de l'attaque, avaient reculé pas à pas; la garde nationale de Vieille-Vigne, qui combattait, avait battu en retraite. Le terrain était jonché de morts.

Il en résulta que, comme les bleus ne répondaient plus au feu des gars égaillés dans les vignes et dans les jardins avoisinant le village, maître Jacques, qui commandait les tirailleurs, put les rassembler, et que, se plaçant à leur tête, il les conduisit par une ruelle qui contournait les jardins, et vint tomber sur le flanc des soldats.

Ceux-ci dont, depuis quelques instants, la résistance avait doublé de ténacité, soutinrent vaillamment cette attaque, et, se formant en potence dans la grande rue du village, firent face à ces nouveaux assaillants.

Bientôt même, un mouvement d'hésitation s'étant produit parmi les Vendéens, les bleus reprirent l'avantage, et, leur colonne ayant dépassé dans sa charge la petite ruelle par laquelle maître Jacques et ses hommes avaient débouché, celui-ci et cinq ou six de ses lapins, au nombre desquels figuraient en première ligne Courte-Joie et Trigaud la Vermine, se trouvèrent séparés du gros de leur troupe.

Maître Jacques rallia les quelques chouans qui étaient restés avec lui, et, s'adossant à un mur pour ne pas être tourné, puis s'abritant sous l'échafaudage d'une maison en construction située à l'angle de cette rue, il se prépara à vendre chèrement sa vie.

Courte-Joie, armé d'un petit fusil double, faisait sur les soldats un feu incessant; chacune de ses balles était la mort d'un homme; quant à Trigaud, dont les mains étaient libres, le cul-de-jatte étant retenu sur ses épaules par une sangle, il manœuvrait avec une habileté merveilleuse une faux emmanchée à l'envers, dont il se servait tout à la fois comme d'une lance et comme d'un énorme sabre.

Au moment où le mendiant venait, d'un coup de revers, d'abattre un gendarme, que Courte-Joie n'avait fait que démonter, de grands cris de triomphe partirent des rangs des soldats, et maître Jacques et ses hommes aperçurent une femme vêtue en amazone, que les bleus emmenaient en manifestant, au milieu de l'animation du combat, de véritables transports d'allégresse.

C'était Bertha, qui, sous le coup de sa préoccupation constante de retrouver Michel, s'était avancée imprudemment et avait été faite prisonnière par les soldats.

— Ceux-ci, trompés par ses habits trahissant une femme, croyaient avoir pris madame la duchesse de Berry.

De là leurs clameurs de joie.

Maître Jacques s'y méprit comme les autres.

Jaloux alors de réparer l'erreur qu'il avait commise, quelques jours auparavant, dans la forêt de Touvois, il fit un signe à ses réfractaires, qui, abandonnant leur position défensive, s'élancèrent en avant, et, grâce à la large trouée qu'ouvrit devant eux la terrible faux du mendiant, ils parvinrent jusqu'à la prisonnière, la reprirent et la placèrent au milieu d'eux.

Les soldats, désappointés, réunirent tous leurs efforts et se ruèrent sur maître Jacques qui avait promptement regagné son poste contre la maison, et le petit groupe devint un centre vers lequel rayonnaient la pointe de vingt-cinq baïonnettes et les lignes de feu qui partaient à chaque instant de la circonférence de ce cercle.

Déjà deux Vendéens venaient de tomber morts; maître Jacques, atteint d'une balle qui lui avait brisé le poignet, avait été contraint de lâcher son fusil et en était réduit à son sabre, qu'il manœuvrait de la main gauche; Courte-Joie avait épuisé ses cartouches; la faux de Trigaud était à peu près la seule protection qui restât aux quatre Vendéens survivants, protection efficace jusqu'alors; car elle couchait les soldats à terre en rangs si pressés, qu'ils n'osaient plus approcher du terrible mendiant.

Mais Trigaud, en voulant porter un coup de pointe à un cavalier, lança maladroitement sa faux; l'arme rencontra

une pierre et vola en éclats. Le géant tomba à genoux, tant l'impulsion donnée était violente; la sangle qui attachait Courte-Joie se rompit, et celui-ci roula au milieu du cercle.

Un immense et joyeux hourra accueillit cet accident, qui livrait le formidable mendiant à ses ennemis, et déjà un garde national levait sa baïonnette pour en percer le cul-de-jatte, lorsque Bertha, prenant un pistolet à sa ceinture, fit feu sur cet homme et l'abattit si à propos, qu'il roula sur le corps de Courte-Joie.

Trigaud s'était relevé avec une vivacité que l'on était bien loin d'attendre de son énorme masse; sa séparation d'avec Courte-Joie, le danger que courait celui-ci décuplaient ses forces : du manche de sa faux, il assomma un soldat, broya les côtes à un autre; d'un coup de pied, il envoya rouler à dix pas, le corps du garde national tombé sur son ami, et, prenant celui-ci dans ses bras comme une nourrice fait de son enfant, il rejoignit Bertha et maître Jacques sous l'échafaudage.

Pendant que Courte-Joie était étendu sur le pavé, ses yeux, en se portant autour de lui avec la rapidité et l'acuité d'un homme en péril de mort et qui cherche de quel côté lui viendra son salut, s'étaient arrêtés sur l'échafaudage et avaient remarqué des tas de pierres que les maçons y avaient disposés pour la construction de leur muraille.

— Rangez-vous dans l'enfoncement de la porte, dit-il à Bertha, dès que, grâce à Trigaud, il se retrouva près d'elle; peut-être vais-je pouvoir vous rendre le service que j'ai reçu de vous tout à l'heure. Toi, Trigaud, laisse les culottes rouges approcher le plus possible.

Malgré l'épaisseur de son intelligence, Trigaud avait compris ce que son compagnon attendait de lui; car, si peu en harmonie que cela fût avec la situation, il fit entendre un rire éclatant comme le son d'une trompette.

Cependant les soldats, voyant les trois hommes désarmés, et voulant à tout prix, s'emparer de l'amazone, qu'ils continuaient à prendre pour Madame, s'approchaient en leur criant de se rendre.

Mais, au moment où ils s'engageaient sous l'échafaudage, Trigaud, qui avait placé Courte-Joie près de Bertha, s'élança vers une des pièces de bois qui soutenaient tout l'édifice, la saisit des deux mains, l'ébranla et l'arracha de terre.

A l'instant même, les planches basculèrent, les pierres qui les chargeaient les suivirent dans leur pente, et tombèrent comme une grêle sur le mendiant, abattant dix soldats autour de lui.

Au même moment, les Nantais, conduits par Gaspard et par le marquis de Souday, faisant un effort désespéré, avaient, en sabrant, en piquant de la baïonnette, en fusillant corps à corps, refoulé les bleus, qui se mirent en retraite, et allèrent reprendre leur rang de bataille dans la campagne, où leur supériorité numérique et celle de leur armement devaient infailliblement leur rendre la victoire.

Les Vendéens, quelque témérité qu'il y eût à le faire, allaient risquer une attaque, lorsque maître Jacques, que ses hommes avaient rejoint et qui, malgré sa blessure, n'avait point quitté le combat, dit quelques mots à l'oreille de Gaspard.

Aussitôt celui-ci, malgré les ordres et les prières de Petit-Pierre, ordonna de rétrograder, et reprit la position qu'il avait occupée, une heure auparavant, de l'autre côté du village.

Petit-Pierre s'arrachait les cheveux de colère, et demandait avec instance des explications que Gaspard ne lui donna que lorsqu'il eut ordonné de faire halte.

— Nous avons maintenant, dit-il, cinq ou six mille hommes autour de nous, et à peine sommes-nous six cents. L'honneur du drapeau est sauf; c'est tout ce que nous pouvions espérer.

— Êtes-vous certain de cela? demanda Petit-Pierre.

— Regardez vous-même, dit Gaspard en conduisant le jeune paysan sur une éminence.

Et il lui montra de tous côtés, convergeant vers le village du Chêne, des masses brunes frangées de baïonnettes que l'on voyait étinceler aux rayons du soleil couchant.

Enfin, il lui fit écouter le bruit des clairons et des tambours qui arrivaient de tous les points de l'horizon.

— Vous le voyez, continua Gaspard, dans moins d'une heure nous serons entourés, et à tous ces braves gens qui sont avec nous, si, comme moi, ils n'ont pas de goût pour les prisons de Louis-Philippe, il ne restera d'autre ressource que de se faire tuer.

Petit-Pierre demeura, pendant quelques instants, dans une attitude morne et silencieuse; puis, convaincu de la vérité de ce que le chef vendéen venait de lui dire, voyant ainsi s'évanouir toutes ses espérances, que, quelques minutes auparavant, il conservait encore fortes et vivaces, il sentit son courage l'abandonner, il redevint ce qu'il était réellement, c'est-à-dire une femme; et, lui qui venait de braver le fer et le feu avec l'intrépidité d'un héros, il s'assit sur la borne d'un champ et se prit à pleurer, dédaignant de cacher les larmes qui sillonnaient ses joues.

LXIII

APRÈS LE COMBAT

Cependant Gaspard, ayant rejoint ses compagnons, les remercia de leurs services, les ajourna à des temps meilleurs, et leur enjoignit de se disperser pour échapper plus aisément à la poursuite des soldats; puis il revint à Petit-Pierre, qu'il retrouva à la même place, ayant autour de lui le marquis de Souday, Bertha et quelques Vendéens qui n'avaient pas voulu songer à leur sûreté avant d'avoir assuré la sienne.

— Eh bien, demanda Petit-Pierre à Gaspard en voyant celui-ci revenir seul, ils sont partis?

— Oui; que vouliez-vous qu'ils fissent de plus qu'ils n'ont fait?

— Pauvres gens! continua Petit-Pierre, combien de misères les attendent! Pourquoi Dieu m'a-t-il refusé la consolation de les presser sur mon cœur? Mais je n'en eusse pas eu la force, et ils ont eu raison de me quitter ainsi. C'est trop d'agoniser deux fois dans sa vie, et, les journées de Cherbourg, j'espérais ne les revoir jamais.

— Il faut maintenant, dit Gaspard, que nous songions à vous mettre en sûreté.

— Oh! ne vous occupez pas de ma personne, répliqua Petit-Pierre; je n'ai qu'un regret, c'est que pas une balle n'ait voulu de moi. Ma mort ne vous eût sans doute pas donné la victoire, je le sais bien; mais, au moins la lutte eût été glorieuse, tandis qu'aujourd'hui, que nous reste-t-il à faire?

— A attendre des jours meilleurs... Vous avez prouvé aux Français qu'un cœur vaillant battait dans votre poitrine; le courage est la principale vertu qu'ils exigent de leurs rois; ils se souviendront, soyez tranquille.

— Dieu le veuille! dit Petit-Pierre en se levant et en s'appuyant au bras de Gaspard, qui descendit le monticule et prit le chemin de la plaine.

Les troupes, au contraire, ne connaissant pas le pays, étaient obligées de prendre les chemins frayés.

Gaspard dirigea à travers champs la marche du petit cortège; là, on ne risquait que de rencontrer des éclaireurs; mais, grâce à la connaissance que maître Jacques avait de quelques sentiers presque impraticables qu'il indiqua, on parvint dans les environs du moulin Jacquet sans avoir rencontré une seule cocarde tricolore.

Chemin faisant, Bertha s'approcha de son père et lui demanda si, au milieu de la mêlée, il n'avait pas aperçu Michel; mais le vieux gentilhomme, que l'issue de l'insurrection, soulevée avec tant de peine et si vite étouffée, mettait de mauvaise humeur, lui répondit, en termes fort durs, que, depuis deux jours, personne ne savait ce qu'était devenu le jeune de la Logerie; que, très probablement, il avait eu peur et avait honteusement renoncé à la gloire qu'il devait acquérir et à l'alliance qui était le prix de cette gloire.

Cette réponse consterna Bertha.

Inutile de dire qu'elle ne crut, cependant, pas un mot de ce qu'avançait le marquis.

Mais son cœur frémissait à la seule idée qui lui sembla probable : c'est que Michel avait été tué, ou du moins blessé grièvement. Elle résolut, en conséquence, d'aller aux renseignements jusqu'à ce qu'elle sût à quoi s'en tenir sur le sort de celui qu'elle aimait.

Elle interrogea tous les Vendéens.

Aucun d'eux n'avait vu Michel, et quelques-uns, poussés par leur vieille haine contre le père, s'exprimèrent sur le compte du fils en termes non moins énergiques que ceux dont s'était servi le marquis de Souday.

Bertha devenait folle de douleur; rien, si ce n'est une preuve palpable, visible, irrécusable, n'eût pu lui faire avouer qu'elle avait fait un choix indigne d'elle, et, quand toutes les apparences accusaient Michel, son amour, devenu plus ardent, plus impétueux sous le coup de ces accusations, lui donnait la force de les traiter de calomnies.

Peu d'instants auparavant, son cœur était déchiré, sa tête folle à l'idée que Michel avait trouvé la mort dans le combat; et, maintenant, voilà que cette mort glorieuse était devenue un espoir, une consolation pour sa douleur; elle avait hâte d'en acquérir la cruelle certitude; elle pensait à retourner au Chêne, à visiter le champ de bataille, à chercher le corps du jeune homme comme Edith avait cherché celui de Harold, et, quand elle aurait réhabilité sa mémoire des odieuses suppositions de son père, à le venger, lui, Michel, sur ses meurtriers.

Elle réfléchissait aux moyens qu'elle pourrait employer pour avoir un prétexte de rester en arrière et de retourner

au Chêne, lorsque Aubin Courte-Joie et Trigaud, qui formaient l'arrière-garde de la troupe, vinrent à la rejoindre et à passer à côté d'elle

Elle respira ; sans doute, la lumière allait-elle lui venir de là.

— Et vous, mes braves amis, leur dit-elle, ne sauriez-vous me donner des nouvelles de M. de la Logerie ?

— Ah ! si fait, ma chère demoiselle, répondit Courte-Joie

— Enfin ! s'écria Bertha.

Puis, avec toute la vivacité de l'espoir

— N'est-ce pas, dit-elle, qu'il n'a point quitté la division, comme on l'en accuse ?

— Il l'a quittée, répondit Courte-Joie

— Quand ?

— La veille du combat de Maisdon.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! fit Bertha avec angoisse vous en êtes sûr ?

— Parfaitement sûr. Je l'ai vu qui rejoignait Jean Oullier à la Croix-Philippe, et nous avons même fait un bout de chemin avec eux sur la route de Clisson.

— Avec Jean Oullier ? s'écria Bertha. Oh ! alors, je suis tranquille ; Jean Oullier ne se sauvait pas, lui ! Et, si Michel est avec Jean Oullier, il n'a rien fait de lâche ni de déshonorant

Puis, tout à coup, une idée terrible lui traversa l'esprit

Pourquoi cet intérêt si subit de Jean Oullier pour le jeune homme ? Comment celui-ci avait-il plutôt suivi Jean Oullier que le marquis ?

Ces deux questions, que la jeune fille s'adressait à elle-même, remplissaient son cœur de sinistres pensées.

— Et vous dites, demanda-t-elle à Courte-Joie, que vous les avez vus tous deux s'éloigner dans la direction de Clisson ?

— De mes propres yeux vus.

— Et que s'est-il passé du côté de Clisson ? Le savez-vous ?

— C'est trop loin de nous pour que nous puissions déjà avoir des détails, répondit l'hôtelier. Cependant, nous avons été rejoints tantôt par un gars de Sainte-Lumine, qui nous a dit que, depuis dix heures du matin, on entendait, du côté de la Sèvre, une fusillade de tous les diables.

Bertha ne répliqua point ; mais ses idées changèrent complètement de face.

Elle vit Michel conduit à la mort par la haine que lui portait Jean Oullier.

Elle se figura le pauvre enfant blessé, pantelant, abandonné, étendu sans secours au milieu de quelque lande déserte et ensanglantée.

Elle l'entendait l'appeler à son secours.

— Connaissez-vous quelqu'un qui puisse me conduire où est Jean Oullier ? demanda-t-elle à Courte-Joie.

— Aujourd'hui ?

— A l'instant

— Mais les chemins sont couverts de rouges !

— Il nous reste les sentiers.

— Mais la nuit va venir !

— Notre route n'en sera que plus sûre. Trouvez-moi un guide, ou, sans cela, je pars seule.

Les deux hommes se regardèrent.

— Vous n'aurez pas d'autre guide que moi, dit Aubin Courte-Joie ; ne suis-je pas l'obligé de votre famille ? Et, d'ailleurs, mademoiselle Bertha, vous m'avez rendu, pas plus tard qu'aujourd'hui même, à l'endroit de certain garde national qui allait m'enfiler avec sa baïonnette, un service que je n'ai pas oublié.

— Bien ! Alors, restez en arrière et attendez-moi dans ce champ de blé, dit Bertha ; d'ici à un quart d'heure, je suis à vous

Courte-Joie et Trigaud se couchèrent au milieu des épis, et Bertha, doublant le pas, rejoignit Petit-Pierre et les Vendéens au moment où ils allaient rentrer au moulin Jacquet

Elle monta rapidement à la chambrette qu'elle habitait avec sa sœur et se hâta de changer ses habits couverts de sang contre un costume de paysanne. En descendant, elle trouva Mary, qui était restée près des blessés, et, sans l'instruire de son projet, elle lui dit de ne pas être inquiète si elle ne reparaissait que le lendemain.

Puis elle reprit le chemin qu'elle venait de parcourir.

Quelle qu'eût été la réserve de Bertha à l'endroit de Mary, celle-ci avait vu sur le visage bouleversé de sa sœur tout ce qui se passait dans son âme : elle connaissait la disparition de Michel et elle ne douta pas que le départ de Bertha n'eût cette disparition pour motif

Mais, après ce qui s'était passé l'avant-veille, Mary n'osa point interroger Bertha

Seulement, une nouvelle angoisse s'ajouta à celles qui déchiraient déjà son cœur, et, lorsqu'on l'appela pour partir avec Petit-Pierre, qui allait chercher un autre asile, elle s'agenouilla et demanda à Dieu que son sacrifice ne demeurât point inutile et qu'il lui plût de sauvegarder à la fois les jours et l'honneur du fiancé de Bertha.

LXIV

LE CHATEAU DE LA PÉNISSIÈRE

Tandis que les Vendéens livraient au Chêne un combat inutile, mais qui n'était pas sans gloire, quarante-deux des leurs soutenaient, à la Pénissière de la Cour, une lutte dont l'histoire conservera le souvenir

Ces quarante-deux royalistes qui faisaient partie de la division de Clisson, étaient partis de cette ville dans l'intention de marcher sur le bourg de Cugan, dont ils devaient désarmer la garde nationale. Un orage affreux, en éclatant au-dessus de leurs têtes, les força de chercher un abri dans le château de la Pénissière, où un bataillon du 29ᵉ régiment de ligne, averti de leur mouvement, ne tarda point à les investir.

La Pénissière est une vieille bâtisse à un seul étage entre rez-de-chaussée et grenier ; elle est percée de quinze ouvertures de formes irrégulières. La chapelle se trouve adossée à un coin du château. Plus loin, et joignant le vallon, s'étend une prairie entrecoupée de haies vives et que l'abondance des pluies avait transformée en lac.

En outre, un mur crenelé par les Vendéens entourait l'habitation

Le chef de bataillon qui commandait les troupes de ligne n'eut pas plutôt reconnu la position, qu'il ordonna l'attaque.

Après une courte défense, le mur extérieur fut abandonné, et les Vendéens se replièrent dans le château, dont ils barricadèrent les portes.

Alors, ils se distribuèrent au rez-de-chaussée et à l'étage, chaque détachement ayant avec lui un clairon qui ne cessa de sonner pendant tout le combat, et ils commencèrent par les fenêtres un feu très-habilement dirigé et dont la vivacité ne pouvait laisser soupçonner leur petit nombre.

C'étaient les plus adroits tireurs qui étaient chargés de l'entretenir ; presque sans discontinuer, ils déchargeaient contre les assiégeants de lourdes espingoles que leurs camarades rechargeaient et qu'on leur passait de main en main.

Chaque espingole portait une douzaine de balles ; les Vendéens en tiraient cinq ou six à la fois : on eût dit une batterie de canons chargés à mitraille.

A deux reprises, les soldats tentèrent l'assaut ; ils arrivèrent jusqu'à vingt pas du château, mais ils furent forcés de reculer.

Le commandant ordonna une nouvelle attaque, et, tandis qu'elle se préparait, quatre hommes aidés d'un maçon s'avancèrent vers le château en choisissant un côté du pignon qui n'avait aucun jour sur le jardin et dont on ne pouvait, par conséquent, défendre l'approche. Une fois arrivés au pied du mur, les soldats y appliquèrent une échelle, et, montant jusqu'au toit qu'ils découvrirent, ils jetèrent dans l'intérieur du grenier des matières enflammées et se retirèrent. Au bout d'un instant, une colonne de fumée s'échappa du toit, au travers duquel la flamme se fit jour.

Les soldats poussèrent de grands cris et marchèrent de nouveau vers la petite citadelle, qui semblait avoir arboré un étendard de feu. Les assiégés s'étaient bien aperçus de l'incendie ; mais ils n'avaient pas le temps de l'éteindre, et, d'ailleurs, la flamme tendant toujours à s'élever, ils espéraient que, le toit dévoré, elle s'éteindrait d'elle-même. Ils répondirent aux cris des soldats par une fusillade terrible pendant laquelle les deux clairons ne cessèrent pas un seul instant de faire retentir leurs airs guerriers et joyeux.

Les blancs entendaient leurs ennemis dire en parlant d'eux : « Ce ne sont pas des hommes, ce sont des diables que nous avons à combattre ! » Et cet éloge militaire leur donnait une nouvelle ardeur.

Cependant, un renfort d'une cinquantaine d'hommes étant arrivé aux assiégeants, le commandant fit battre la charge et, les soldats, à l'envi les uns des autres, se précipitèrent vers le château.

Cette fois, ils parvinrent jusqu'aux portes, que les sapeurs se mirent à enfoncer. Les chefs vendéens ordonnèrent à ceux des leurs qui se trouvaient au rez-de-chaussée de monter au premier étage ; ceux-ci obéirent, et, tandis que la moitié des assiégeants continuait la fusillade, l'autre moitié mettait le plancher à jour en enlevant les carreaux ; de sorte qu'au moment où les soldats pénétrèrent dans l'intérieur, ils furent accueillis par une fusillade à bout portant, dirigée contre eux, à travers les entre-deux des poutres, et se virent forcés pour la quatrième fois de se retirer.

Le chef de bataillon ordonna alors de faire pour le rez-de-chaussée ce qu'on avait fait pour le grenier.

Des fascines de bruyère et de bois sec furent jetées par les fenêtres dans l'intérieur du château ; quelques torches enflammées furent lancées par-dessus, et, au bout de dix

minutes, les Vendéens avaient à la fois le feu sur la tête et sous les pieds.

Et, cependant, ils combattaient toujours ! Les nuages de fumée qui s'échappaient de chaque fenêtre se rayaient, de seconde en seconde, du feu des espingoles ; mais cette fusillade paraissait être la vengeance du désespoir et non plus la lutte de la défense ; il semblait impossible que la petite garnison évitât la mort.

La place n'était plus tenable : des poutres, des solives avaient pris feu et craquaient sous les pieds des Vendéens ; des langues de flammes commençaient à sortir çà et là du parquet ; d'un instant à l'autre, la toiture pouvait s'écrouler sur la tête des assiégés ou le plancher s'abîmer sous leurs pieds ; la fumée les asphyxiait.

Les chefs prirent un parti désespéré ; ils résolurent de faire une sortie ; mais, comme il fallait, pour qu'elle offrît quelque chance d'espoir, qu'elle fût protégée par une fusillade qui occuperait les soldats, ils demandèrent quels étaient ceux qui consentiraient à se dévouer pour leurs camarades.

Huit s'offrirent.

La troupe se divisa donc en deux pelotons. Trente-trois hommes et un clairon devaient tenter de gagner une des extrémités du parc fermée d'une haie seulement ; les huit autres, parmi lesquels on laissait le second clairon, devaient protéger cette tentative.

En conséquence de ces dispositions, et tandis que ceux qui devaient demeurer continuaient, en courant de fenêtre en fenêtre, un feu assez bien nourri, les autres perçaient le mur opposé à celui auquel les soldats faisaient face, et, la trouée faite, sortaient en bon ordre, clairon en tête, marchant au pas de course vers l'extrémité du jardin où se trouvait la haie.

Les soldats firent feu sur eux et s'élancèrent pour les envelopper. Les Vendéens ripostent, renversent tout ce qui s'oppose à leur passage, et, pendant que le gros de la troupe franchissait la haie, cinq sont tués ; le reste s'égaille dans les prairies couvertes d'eau. Le clairon, qui marchait le premier, avait reçu trois balles et ne cessait pas de sonner.

Quant aux hommes restés dans le château, ils tenaient toujours. Chaque fois que les soldats essayaient d'approcher, une décharge partait de ce brasier et trouait leurs rangs.

Cela dura ainsi pendant une demi-heure. Les sons du clairon resté avec les assiégés ne cessèrent de retentir au milieu du fracas des détonations, du sourd grondement des flammes, des crépitements de l'incendie, comme un sublime défi que ces hommes envoyaient à la mort.

Enfin, un craquement affreux se fit entendre, des nuées de flammèches et d'étincelles s'élevèrent dans les airs ; le clairon se tut, la fusillade cessa.

Le plancher s'était abîmé et la petite garnison avait été sans doute ensevelie sous les décombres ; car, à moins d'un miracle, les assiégés devaient avoir été engloutis dans l'immense fournaise.

Ce fut l'opinion des soldats, qui après avoir contemplé pendant quelques instants ces débris, n'entendant pas un cri, pas une plainte qui leur révélât la présence de quelque Vendéen échappé à la mort, s'éloignèrent de ce foyer qui dévorait à la fois amis et ennemis ; de sorte qu'il ne resta bientôt plus sur le théâtre du combat, tout à l'heure si bruyant et si animé, que l'habitation rouge et fumante s'éteignant dans le silence, et autour d'elle quelques cadavres éclairés par les dernières lueurs de l'incendie.

Cela demeura ainsi pendant une partie de la nuit.

Mais, vers une heure du matin, un homme d'une taille plus qu'ordinaire, se glissant le long des haies, rampant lorsqu'il avait à traverser un sentier, vint inspecter les environs du château.

N'apercevant rien qui pût justifier sa méfiance, cet homme fit le tour de l'habitation dévastée, et visita attentivement chacun des cadavres qui se trouvèrent sur son passage ; puis il disparut dans l'ombre. Enfin, au bout de quelques instants, il revint portant un autre homme sur son dos et accompagné d'une femme vêtue en paysanne.

Ces hommes, cette femme, nos lecteurs les ont déjà reconnus : c'étaient Bertha, Courte-Joie et Trigaud.

Bertha était pâle, et sa fermeté, sa résolution habituelles avaient fait place à une sorte d'égarement. De temps en temps, elle dépassait ses guides, et il fallait que Courte-Joie la rappelât à la prudence.

Lorsqu'ils débouchèrent tous les trois dans la prairie qu'avaient occupée les soldats et qu'ils eurent en face d'eux les quinze ouvertures qui, se détachant rouges et béantes sur l'immense façade noircie, semblaient autant de soupiraux de l'enfer, la jeune fille sentit ses forces l'abandonner ; elle tomba à genoux et cria un nom dont sa douleur fit un sanglot ; puis, se relevant comme un homme, elle courut vers les ruines embrasées.

Sur son chemin, elle trébucha contre quelque chose ; ce quelque chose était un cadavre ; et, avec une horrible expression d'angoisse, elle se pencha sur cette figure livide, qu'elle souleva par les cheveux ; puis, apercevant les autres morts épars dans la prairie, elle commença une course folle en allant des uns aux autres.

— Hélas ! mademoiselle, dit Courte-Joie, qui l'avait suivie, il n'est point là ! Pour vous épargner ce triste spectacle, j'avais déjà ordonné à Trigaud, qui nous a précédés, de visiter les cadavres ; il n'a vu qu'une fois ou deux M. de la Logerie ; mais, tout idiot qu'est mon pauvre compagnon, croyez bien qu'il l'eût reconnu s'il eût été parmi les morts.

— Oui, oui, vous avez raison, dit Bertha, montrant la Pénissière, et s'il est quelque part...

Et, avant que les deux hommes eussent songé même à la retenir, elle s'était élancée sur l'appui d'une des fenêtres du rez-de-chaussée, et, debout sur cette pierre branlante, elle dominait le gouffre de feu qui grondait encore sourdement à ses pieds et dans lequel elle semblait par instants tentée de se précipiter.

Sur un signe de Courte-Joie, Trigaud saisit la jeune fille à bras-le-corps, et la déposa sur la prairie. Bertha n'opposa aucune résistance, car une idée qui venait de traverser son cerveau semblait avoir paralysé sa volonté.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-elle comme dans un dernier soupir de sa force expirante, vous n'avez pas permis que je fusse là pour le défendre ou pour mourir avec lui, et voilà que vous me refusez même la consolation de donner la sépulture à son cadavre !

— Allons, mademoiselle, dit Courte-Joie, si c'est la loi du bon Dieu, cependant, il faut s'y résigner.

— Oh ! jamais ! jamais ! s'écria Bertha avec l'exaltation du désespoir.

— Hélas ! reprit le cul-de-jatte, moi aussi, j'ai le cœur bien gros ; car, si M. de la Logerie est là, voyez-vous, le pauvre Jean Oullier y est aussi.

Bertha poussa un gémissement ; dans l'égoïsme de sa douleur, elle n'avait pas songé à Jean Oullier.

— Il est vrai, continua Courte-Joie, qu'il est mort comme il désirait mourir, c'est-à-dire les armes à la main ; mais ça ne me console pas de l'idée de le savoir là-dessous.

— Ne reste-t-il donc aucune espérance ? s'écria Bertha. N'ont-ils donc pas pu se sauver d'une façon ou de l'autre ? Oh ! cherchons, cherchons.

Courte-Joie secoua la tête.

— Cela me semble bien difficile ! D'après ce que nous a raconté l'un des trente-trois qui ont fait la sortie, cinq d'entre eux ont été tués.

— Mais Jean Oullier et M. Michel étaient parmi ceux qui sont restés, dit Bertha.

— Sans doute, et voilà pourquoi j'ai si peu d'espoir. Voyez ! dit Courte-Joie en montrant les murs qui s'élevaient sans interruption du sol au faîte et en ramenant par un geste les regards de Bertha vers ce rez-de-chaussée changé en fournaise, où brûlaient le plancher de l'étage, celui du grenier et les débris du toit ; voyez ! il ne reste plus ici que des débris qui brûlent et des murs qui menacent ruine. Il faut du courage, mademoiselle, mais il y a cent à parier contre un que votre fiancé et le pauvre Oullier ont été écrasés sous ces débris.

— Non, non, s'écria Bertha en se relevant, non, il ne peut pas, ne doit pas être mort ! S'il a fallu un miracle pour le sauver, ce miracle, Dieu l'a fait. Je veux fouiller ces décombres ; je veux sonder ces murailles. Il me le faut, mort ou vivant ! je le veux, entendez-vous, Courte-Joie !

Et, saisissant de ses mains blanches une poutre qui passait par une des fenêtres son extrémité carbonisée, Bertha fit des efforts surhumains pour l'attirer à elle, comme si avec cette poutre elle eût pu soulever la masse énorme de matériaux et reconnaître ce qu'ils cachaient.

— Mais vous n'y songez pas ! s'écria Courte-Joie désespéré ; mais cette tâche est au-dessus de vos forces, des miennes, de celles de Trigaud lui-même ! d'ailleurs, on ne nous la laisserait pas achever, les soldats vont certainement revenir avec le jour, et il ne faut pas qu'ils nous trouvent ici. Partons donc, mademoiselle ! au nom du ciel, partons !

— Partez si vous voulez, répondit Bertha avec un accent qui n'admettait pas d'objections ; moi, je reste.

— Vous restez ? s'écria Courte-Joie stupéfait.

— Je reste ! Si les soldats reviennent, sans doute ce sera pour visiter les débris ; je me jetterai aux pieds de leur chef ; mes larmes, mes prières obtiendront de lui qu'il me laisse aider ses hommes dans cette tâche, et je le retrouverai ! oh ! je le retrouverai !

— Vous vous abusez, mademoiselle ; les culottes rouges vous reconnaîtront pour la fille du marquis de Souday. S'ils ne vous fusillent pas, ils vous feront prisonnière. Venez donc ; dans quelques instants, le jour va paraître ; venez ! et, s'il le faut, ajouta Courte-Joie, que l'exaltation de la jeune fille effrayait, s'il le faut, je vous promets de vous ramener la nuit prochaine.

— Non, encore une fois, non ! Je ne m'éloignerai pas, répondit la jeune fille. Une voix me dit là (elle frappa sur son cœur) qu'il m'appelle, qu'il a besoin de moi !

Puis, voyant que, sur un signe de Courte-Joie, Trigaud s'avançait pour s'emparer d'elle :

— Faites un pas, continua-t-elle en remontant sur l'appui de la croisée, et je me précipite dans ce brasier !

Courte-Joie, comprenant que l'on n'obtiendrait rien de Bertha par la force, allait essayer des prières, lorsque Trigaud, qui était resté les bras étendus dans la position qu'il avait prise pour entraîner la jeune fille, fit signe à son compagnon de garder le silence.

Courte-Joie, qui, par expérience, connaissait l'acuité prodigieuse des sens du pauvre idiot, lui obéit.

Trigaud écoutait.

— Est-ce que les soldats reviennent ? demanda Courte-Joie.

— Ce n'est pas cela, dit Trigaud.

Et, déliant Courte-Joie, sanglé comme d'habitude sur ses épaules, il se jeta à plat ventre et colla son oreille contre terre.

Bertha, sans descendre de l'endroit où elle avait établi son poste, se retourna du côté du mendiant.

Au mouvement que venait de faire celui-ci, aux quelques mots qu'il avait prononcés, elle avait, sans savoir pourquoi, été prise d'un battement de cœur qui la tenait haletante d'anxiété.

— Entends-tu donc quelque chose d'extraordinaire ? demanda Courte-Joie.

— Oui, répondit Trigaud.

Puis il fit signe à Courte-Joie et à Bertha d'écouter comme lui.

Trigaud, on le sait, était avare de paroles.

Courte-Joie se coucha l'oreille contre terre.

Bertha sauta à bas de la fenêtre, et imita l'action de Courte-Joie ; mais elle n'eut besoin d'appuyer son oreille qu'une seconde contre la terre, et, se relevant avec vivacité :

— Ils vivent ! ils vivent ! s'écria-t-elle. Oh ! mon Dieu, que je vous remercie !

— Ne nous hâtons pas trop d'espérer, fit Courte-Joie. Effectivement, j'entends un bruit sourd qui semble partir du milieu des décombres ; mais ils étaient huit ; qui nous dit que ce bruit vient des deux que nous cherchons ?

— Qui nous le dit, Aubin ? Mes pressentiments, qui m'ont empêchée de céder à vos prières et de m'éloigner comme vous le vouliez. Ce sont nos amis, vous dis-je ! eux qui ont cherché et trouvé un asile dans quelque cave, et qui, maintenant, y sont emprisonnés par la chute de tous ces matériaux.

— C'est possible, murmura Courte-Joie.

— Oh ! c'est certain, dit Bertha ; mais comment les aider ? comment arriver à l'endroit où ils se trouvent ?

— S'ils sont dans un souterrain, ce souterrain doit avoir une ouverture ; s'ils sont dans une cave, cette cave doit avoir un soupirail ; il s'agit de les trouver, et, si nous ne les trouvons pas, eh bien ! nous creuserons la terre jusqu'à ce que nous arrivions à eux.

En achevant ces mots, Bertha se mit à tourner autour de la maison, arrachant avec rage, écartant avec furie les solives, les poutres, les pierres, les tuiles, qui étaient tombées le long du mur extérieur et qui en cachaient la base.

Tout à coup, elle poussa un cri.

Trigaud et Courte-Joie se hâtèrent d'accourir, l'un sur ses grandes jambes, l'autre s'aidant de ses moignons et de ses mains avec la rapidité d'un batracien.

— Écoutez ! leur dit Bertha d'un air de triomphe.

Effectivement, de l'endroit où elle s'était arrêtée, on entendait distinctement, venant des profondeurs de l'habitation ruinée, un bruit sourd mais continu, pareil à celui d'un instrument dont on frapperait, à coups mesurés, les fondations du château.

— C'est là, dit Bertha en désignant une masse de matériaux amoncelés le long du mur, c'est là qu'il faut chercher.

— Trigaud se mit à l'œuvre. Il commença par repousser un fragment du toit tout entier, qui, ayant glissé du faîte, était tombé verticalement le long du mur ; puis il jeta au loin les moellons amoncelés à cet endroit par la chute de toute la partie supérieure d'une fenêtre de l'étage ; puis, enfin, après des prodiges de force, il eut assez promptement découvert une ouverture par laquelle le bruit du travail des malheureux ensevelis arrivait jusqu'à eux.

Bertha voulut passer par cette ouverture dès qu'elle fut praticable ; mais Trigaud la retint. Il prit une latte du toit, l'alluma au foyer de l'incendie, et, attachant, au milieu du corps de Courte-Joie, la sangle qui servait d'ordinaire à retenir celui-ci sur ses épaules, il le descendit par le soupirail.

Trigaud et Bertha retenaient leur respiration.

On entendit Courte-Joie qui parlait aux travailleurs.

Puis il indiqua à Trigaud qu'il devait le remonter.

Trigaud obéit avec la promptitude et l'onctueux d'une machine bien graissée.

— Vivants ! ils sont vivants, n'est-ce pas ? demanda Bertha avec angoisse.

— Oui, mademoiselle, répondit Courte-Joie ; mais, par grâce, n'essayez pas de pénétrer dans le souterrain ! ils ne sont point dans la cave sur laquelle ouvre ce soupirail : ils sont dans une espèce de niche adjacente ; l'ouverture par laquelle ils y ont pénétré est bouchée ; il faut absolument percer la muraille pour arriver à eux, et je crains que, dans ce travail, une partie de la voûte, déjà ébranlée, ne s'écroule. Laissez-moi donc diriger Trigaud.

Bertha se jeta à genoux, et se mit à prier.

Courte-Joie fit une nouvelle provision de lattes sèches et redescendit dans la cave.

Trigaud l'y suivit.

Au bout de dix minutes qui semblèrent à Bertha autant de siècles, on entendit un grand bruit de pierres qui s'écroulaient ; un cri d'angoisse s'échappa de la poitrine de la jeune fille ; elle se précipita vers le soupirail et aperçut Trigaud qui remontait, portant sur son épaule un corps plié en deux, et dont la pâle figure pendait sur la poitrine du mendiant.

Elle reconnut Michel.

— Il est mort, mon Dieu ! il est mort ! cria-t-elle sans oser avancer.

— Non, non, répondit du fond de la cave une voix que Bertha reconnut pour celle de Jean Oullier, non, il n'est pas mort.

A ces mots, la jeune fille s'élança, prit Michel des mains de Trigaud, le déposa sur le gazon, et, rassurée, car elle avait senti les battements de son cœur, — elle essaya de le rappeler à lui-même en mouillant son front de l'eau qu'elle puisait dans une ornière.

LXV

LA LANDE DE BOUAIMÉ

Pendant que Bertha essayait de faire revenir le jeune homme de son évanouissement, causé, en grande partie, par la suffocation, Jean Oullier gagnait à son tour l'ouverture extérieure du soupirail, suivi de Courte-Joie, que Trigaud attirait à lui par le même procédé dont il s'était servi pour le descendre.

Au bout d'un instant, tous trois se trouvèrent dehors.

— Ah çà ! vous étiez donc seuls là dedans ? demanda Courte-Joie à Jean Oullier.

— Oui.

— Et les autres ?

— Ils s'étaient réfugiés sous la voûte de l'escalier ; la chute du plafond les a surpris avant qu'ils aient eu le temps de nous rejoindre.

— Et ils sont morts, eux ?

— Je ne crois pas ; car, une heure environ après le départ des soldats, nous avons entendu remuer des pierres et parler. Nous avons crié ; mais sans doute ne nous ont-ils pas entendus.

— Alors, c'est une fière chance que nous soyons venus !

— Pour cela, oui ! sans vous, jamais nous n'eussions pu percer le mur, surtout dans l'état où était le jeune baron. Ah ! j'ai fait là une belle campagne ! dit Jean Oullier en secouant la tête, et en regardant Bertha, qui, ayant attiré le haut du corps de Michel sur ses genoux, était parvenue à lui faire reprendre ses sens, et lui exprimait toute la joie qu'elle éprouvait de le revoir.

— Sans compter qu'elle n'est pas finie, dit Courte-Joie, qui n'avait pu comprendre le sens que le vieux Vendéen attachait à ces paroles, et qui regardait sans cesse du côté de l'est, où une large bande de pourpre annonçait que le jour ne tarderait pas à paraître.

— Que veux-tu dire ? demanda Jean Oullier.

— Je veux dire que deux heures de nuit de plus eussent grandement aidé à notre salut ; un blessé, un invalide et une femme, ce ne sera pas aisé à manœuvrer dans une retraite ; sans compter que les vainqueurs d'hier vont crânement battre les routes aujourd'hui.

— Oui ; mais je me sens à mon aise depuis que je n'ai plus cette voûte de fer sur la tête.

— Tu n'es sauvé qu'à moitié, mon pauvre Jean.

— Eh bien, prenons nos précautions.

Et Jean Oullier se mit à fouiller les gibernes des morts, y prit toutes les cartouches qu'elles contenaient, chargea son fusil avec autant de sang-froid qu'il le faisait avant de partir pour la chasse, et, se rapprochant de Bertha et de Michel, qui fermait les yeux comme s'il était évanoui :

— Pouvez-vous marcher ? demanda-t-il.

Michel ne répondit pas ; en rouvrant les yeux, il avait vu Bertha et les avait refermés, comprenant ce que sa position allait avoir de difficile.

— Pouvez-vous marcher ? répéta Bertha à Michel, de manière que, cette fois, celui-ci ne doutât point que c'était à lui qu'on s'adressait.

— Je crois que oui, répondit Michel.

Et, en effet, sa seule blessure était une balle qui lui avait traversé les chairs du bras sans attaquer l'os.

Bertha avait visité la plaie et soutenu le bras avec la cravate de soie blanche nouée autour de son cou.

— Si vous ne pouvez pas marcher, dit Jean Oullier, je vous porterai.

A cette nouvelle preuve du revirement qui s'était opéré dans les sentiments du vieux Vendéen à l'égard du jeune de la Logerie, Bertha se rapprocha de Jean Oullier.

— Vous m'expliquerez, lui dit-elle, pourquoi vous avez emmené mon fiancé (elle appuya sur ces deux mots) ; pourquoi vous lui avez fait quitter son poste pour l'entraîner dans cette affaire, et l'exposer, malgré tous les dangers qu'il a courus, à des accusations graves et honteuses.

— Si la réputation de M. de la Logerie a souffert quelque dommage par ma faute, dit Jean Oullier avec douceur, je le réparerai.

— Vous? reprit Bertha de plus en plus étonnée.

— Oui, dit Jean Oullier ; car je raconterai comment, avec ses apparences féminines, ce jeune homme s'est montré plein de constance et de bravoure.

— Vous ferez ce que vous dites, Jean Oullier? s'écria Bertha.

— Non seulement je le ferai, dit le vieux Vendéen ; mais, si mon témoignage ne suffit pas, j'irai chercher celui des braves près desquels il a combattu ; car je tiens, à présent, à ce que son nom soit honorable et honoré.

— Comment ! c'est toi qui parles ainsi, toi, Jean Oullier?

Jean Oullier s'inclina.

— Toi qui aimais mieux, disais-tu, me voir morte que de me voir porter ce nom?

— Oui ! voilà comme les choses changent, mademoiselle Bertha ; je désire ardemment, aujourd'hui, voir M. Michel le gendre de mon maître.

Jean Oullier prononça ces paroles en regardant Bertha avec tant d'expression et d'une voix si émue et si triste, qu'elle sentit son cœur se serrer dans sa poitrine et que malgré elle, elle songea à Mary.

Elle allait interroger le vieux garde ; mais, en ce moment, le vent apporta sur ses ailes le bruit d'une fanfare d'infanterie qui venait du côté de Clisson.

— Courte-Joie avait raison ! s'écria Jean Oullier. L'explication que vous me demandez, Bertha, nous l'aurons aussitôt que les circonstances nous le permettront ; mais, pour l'instant, ne songeons qu'à nous mettre en sûreté.

Puis, écoutant de nouveau :

— En route donc ! continua-t-il ; car il n'y a pas une minute à perdre, je vous en réponds.

Et, passant son bras sous le bras valide de Michel, il donna le signal du départ.

Courte-Joie était déjà réinstallé sur les épaules de Trigaud.

— Où allons-nous? demanda-t-il.

— Il nous faut gagner la ferme isolée de Saint-Hilaire, répondit Jean Oullier, qui, aux premiers pas qu'il avait faits, en soutenant Michel, avait senti le jeune homme chanceler. Il est impossible que notre blessé fasse les huit lieues qui nous séparent de Machecoul.

— Va pour la ferme de Saint-Hilaire, dit Courte-Joie en actionnant sa monture.

Malgré la lenteur que leur marche éprouvait, par suite de la difficulté avec laquelle Michel avançait, les fugitifs n'étaient plus qu'à quelques centaines de pas de cette métairie, lorsque Trigaud montra avec orgueil à son associé une espèce de massue qu'il tenait à la main et que, tout en cheminant, il s'était consciencieusement occupé de gratter et d'émonder avec son couteau.

C'était un pommier sauvage, de raisonnable grosseur, que le mendiant avait avisé dans le verger de la Pénissière, et qui lui avait semblé devoir merveilleusement remplacer la terrible faux qu'il avait brisée au combat du Chêne.

Courte-Joie poussa un cri de rage.

Il était évident qu'il ne partageait point la satisfaction avec laquelle son compagnon palpait le tronc noueux de son arme nouvelle.

— Le diable emporte l'animal au plus profond des enfers ! s'écria-t-il.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Jean Oullier laissant Michel à la garde de Bertha et hâtant le pas pour rejoindre Trigaud et Courte-Joie.

— Il y a, continua Courte-Joie, que cette double brute vient de mettre sur nos traces toute la bande des culottes rouges ! Que la peste m'étrangle pour ne pas y avoir songé plus tôt ! depuis que nous avons quitté la Pénissière, il a fait le petit Poucet ; par malheur, ce n'est pas de mies de pain qu'il a semé la route, mais des branches, des feuilles et des épluchures de son arbre ; de sorte que, si, comme je m'en doute, ces gredins de soldats se sont aperçus que nous avons remué les décombres, ils doivent être à l'autre bout de la piste que leur a ménagée cet animal. Ah ! double, triple, quadruple brute ! acheva Courte-Joie en manière de péroraison.

Puis, joignant le geste à la parole, il asséna de toute sa force un coup de poing sur le crâne du mendiant, lequel ne sembla pas plus s'apercevoir de ce horion que si Courte-Joie lui eût passé la main dans les cheveux.

— Diable ! dit Jean Oullier pensif, que faire?

— Renoncer à la métairie de Saint-Hilaire, où l'on nous prendrait comme dans une souricière.

— Mais, dit vivement Bertha, il est impossible que M. de la Logerie aille plus loin. Voyez comme il est pâle !

— Jetons-nous sur la droite, dit Jean Oullier ; gagnons la lande de Bouaimé, et nous nous cacherons dans les roches. Pour laisser moins de trace et marcher plus vite, je vais prendre M. Michel sur mes épaules. Marchons en file ; le pied de Trigaud effacera le pas des deux autres.

La lande de Bouaimé, vers laquelle Jean Oullier dirigeait la fuite de la petite troupe, est située à une lieue environ du bourg de Saint-Hilaire ; il faut traverser la Maine pour y arriver.

Elle est d'une étendue considérable et remonte au nord jusqu'à Rémouillé et Montbert ; sa surface est fort accidentée et parsemée de nombreuses roches de granit dont quelques-unes ont été évidemment remuées par la main des hommes.

Les dolmens et les menhirs dressaient donc, au milieu des touffes de bruyères ou des fleurs jaunes des genêts et des ajoncs, leurs têtes brunes couronnées de mousse.

Ce fut vers une des plus remarquables de ces pierres que Jean Oullier conduisit la petite caravane ; cette pierre était plate et reposait sur quatre énormes quartiers de granit.

Dix ou douze personnes eussent aisément reposé à l'aise sous son ombre.

Michel n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il s'affaissa sur lui-même et fût tombé à la renverse si Bertha ne l'eût soutenu. Elle se hâta d'arracher de la bruyère qu'elle étendit sous le dolmen, et, quelle que fût la gravité de la situation, le jeune homme était à peine déposé sur cette couche, qu'il s'endormit profondément.

Trigaud fut placé en sentinelle sur le dolmen ; sauvage statue du sauvage piédestal, il rappelait par sa large silhouette les géants qui, deux mille ans auparavant, avaient élevé cet autel. Courte-Joie, dessanglé, se reposa à côté de Michel, sur qui Bertha voulait veiller malgré l'épuisement dans lequel l'avait mise la fatigue physique et morale de la journée et de la nuit précédentes ; et Jean Oullier s'éloigna, moitié pour aller à la découverte et moitié pour rapporter des provisions dont les fugitifs avaient le plus grand besoin.

Il y avait à peu près deux heures que Trigaud promenait ses regards sur l'immense savane qui l'entourait, et, malgré l'attention avec laquelle il prêtait l'oreille, il n'avait entendu, jusque-là, que le bourdonnement monotone des guêpes et des abeilles qui butinaient sur les ajoncs et les serpolets fleuris ; les vapeurs que le soleil tirait de la terre humide commençaient à prendre, aux yeux de Trigaud, des teintes irisées dont le papillotage, joint à l'ardeur des rayons qui tombaient d'aplomb sur ses grosses touffes de cheveux roux, engourdissait son cerveau ; mille combinaisons somnifères allaient le plonger dans une sieste à laquelle la digestion d'un repas quelconque n'avait aucune part, quand la détonation d'une arme à feu vint le tirer tout à coup de sa torpeur.

Trigaud regarda dans la direction de Saint-Hilaire et aperçut ce petit nuage blanc que produit un coup de feu.

Puis il distingua un homme qui fuyait à toutes jambes et qui semblait venir dans la direction du dolmen.

D'un bond, il fut descendu de son piédestal.

Bertha, qui avait résisté au sommeil, au bruit du coup de fusil avait déjà réveillé Courte-Joie.

Trigaud prit le cul-de-jatte dans ses bras, l'éleva au-dessus de sa tête de façon à ce qu'il atteignît une hauteur de dix pieds, et ne prononça que ces deux mots, qui, au reste, n'avaient pas besoin de commentaire :

— Jean Oullier.

Courte-Joie plaça sa main en abat-jour au-dessus de ses yeux et reconnut à son tour le vieux Vendéen ; seulement, il remarqua qu'au lieu de marcher du côté où ils l'attendaient, Jean Oullier avait pris la colline opposée à celle où était le dolmen et se dirigeait du côté de Montbert.

Il observa encore qu'au lieu de cheminer à mi-côte et de se dérober ainsi aux regards de ceux qui devaient le poursuivre, le vieux Vendéen choisissait, pour y passer, les endroits les plus escarpés, de façon à rester en vue de tous ceux qui battaient le pays à une lieue à la ronde.

Jean Oullier était trop expérimenté pour agir à la légère ; s'il faisait ainsi, c'était assurément pour une bonne raison ; et, en effet, il avait calculé que, de la sorte, il attirerait sur lui seul toute l'attention de l'ennemi et le détournerait de la piste qu'il suivait probablement.

Courte-Joie pensa donc que ce qu'il y avait de mieux à faire pour lui et ses compagnons, c'était de rester dans leur asile, et d'attendre les événements en observant avec attention ce qui allait se passer.

Du moment où c'était l'intelligence qui devait remplacer les sens, Courte-Joie ne s'en fia plus à Trigaud, il se fit hisser sur le dolmen ; seulement, si exiguë que fut sa chétive personne, il ne jugea point à propos de la déployer sur ce piédestal.

Il s'y coucha à plat ventre, la face tournée dans la direction de la colline que suivait Jean Oullier.

Bientôt, à l'endroit par lequel ce dernier avait débouché, il vit apparaître un soldat, puis un second, puis un troisième.

Il en compta jusqu'à vingt.

Ceux-ci ne paraissaient pas autrement empressés de lutter de vitesse avec le fuyard ; ils se contentaient de s'échelonner dans la lande de manière à lui couper la retraite, dans le cas où il tenterait de revenir sur ses pas.

Cette tactique équivoque rendit Courte-Joie encore plus attentif ; car elle lui fit supposer que les soldats qu'il voyait n'étaient pas seuls aux trousses du Vendéen.

La colline dont celui-ci suivait la pente supérieure se terminait à environ un demi-quart de lieue de l'endroit où Jean Oullier se trouvait en ce moment, par une pointe de rocher qui dominait une espèce de marécage.

Ce fut de ce côté, sans doute parce que la course de Jean Oullier y aboutissait, que se concentra toute l'attention de Courte-Joie.

— Hum ! fit tout à coup Trigaud.

— Qu'y a-t-il ? demanda Courte-Joie.

— Culotte rouge, répondit le mendiant montrant du doigt un endroit du marécage.

Courte-Joie suivit la direction indiquée par le doigt de Trigaud, et vit briller l'éclair d'un fusil au milieu des roseaux ; puis une forme se dessina : c'était celle d'un soldat, et, de même que sur la bruyère, ce soldat fut suivi d'une vingtaine de ses camarades.

Courte-Joie les vit se blottir entre les roseaux, et se cacher comme autant de chasseurs à l'affût.

Le gibier, c'était Jean Oullier.

En descendant l'escarpement il devait infailliblement tomber dans l'embuscade qui lui était tendue.

Il n'y avait pas une minute à perdre pour le prévenir.

Courte-Joie prit son fusil et le déchargea en prenant soin de tenir l'embouchure du canon au ras des bruyères et de faire feu derrière le dolmen.

Puis il reporta ses regards sur le théâtre de l'action.

Jean Oullier avait entendu le signal, et reconnu la détonation du petit fusil de Courte-Joie ; il ne se méprit pas une minute sur les raisons qui contraignaient son ami à renoncer à l'incognito qu'il leur conservait avec tant de peine ; en effet, il fit brusquement demi-tour, et, au lieu de continuer sa route vers l'escarpement et le marais, il descendit rapidement la colline. Il ne courait plus il volait ! Sans doute avait-il trouvé quelque plan qu'il avait hâte de mettre à exécution

Au reste, du train dont il allait, dans quelques minutes il aurait rejoint ses amis.

Mais, quelque précaution qu'eût prise Courte-Joie pour dérober la fumée aux regards des soldats, ceux-ci avaient parfaitement reconnu de quel côté venait l'explosion, et ceux de la bruyère comme ceux des marais s'étaient réunis derrière Jean Oullier, qui continuait d'arriver à grands pas, et ils semblaient tenir conseil en attendant des ordres.

Courte-Joie jeta un regard autour de lui, parut étudier chaque point de l'horizon, éleva un de ses doigts mouillé pour chercher de quel côté venait le vent, s'assura qu'il venait du côté des soldats, et tâta la bruyère avec sollicitude afin de s'assurer que le soleil, qui était ardent, et le vent, qui était vif, l'avaient suffisamment séchée.

— Que faites-vous donc ? demanda Bertha, qui, ayant suivi les différentes phases de ce prologue, comprenait fort bien l'imminence du danger et aidait Michel, qui paraissait encore plus triste que souffrant, à se mettre debout.

— Ce que je fais, répondit le cul-de-jatte, ou plutôt ce que je vais faire ma chère demoiselle ? Je vais faire un feu de la Saint-Jean, et vous pourrez vous vanter ce soir, si, grâce à ce feu, vous êtes en sûreté, comme je l'espère, d'en avoir rarement vu un pareil !

Et, ce disant, il distribua à Trigaud plusieurs petits morceaux d'amadou en feu que celui-ci déposa au milieu d'autant de faisceaux d'herbes sèches qui, sous son souffle puissant, furent bientôt transformés en fascines enflammées qu'il plaça, de dix pas en dix pas, sur une longueur de cent pas dans la bruyère.

Trigaud plaçait sa dernière fascine comme Jean Oullier achevait de gravir les dernières pentes qui conduisaient au dolmen.

— Debout ! debout ! cria celui-ci ; je n'ai pas dix minutes d'avance.

— Oui ; mais voici qui nous en donne vingt ! répondit Courte-Joie en montrant les tiges des ajoncs qui commençaient à pétiller et à se tordre sous l'action du feu, tandis qu'une douzaine de colonnes de fumée s'élevaient en spirale vers le ciel.

— Ce feu n'ira pas assez vite et ne sera peut-être pas assez ardent pour les arrêter, dit Jean Oullier.

Puis, étudiant l'état de l'atmosphère :

— D'ailleurs, ajouta-t-il, le vent poussera les flammes dans la direction que nous allons suivre.

— Oui ; mais, avec les flammes, gars Oullier, dit Courte-Joie d'un air triomphant, il y poussera la fumée ; et c'est bien sur quoi je compte : la fumée leur cachera d'abord combien nous sommes, et ensuite où nous allons.

— Ah ! Courte-Joie, Courte-Joie, murmura Oullier entre les dents, si tu avais eu des jambes, quel rude braconnier tu aurais fait !

Et, sans dire un mot de plus, il prit Michel, le plaça sur ses épaules malgré la résistance du jeune homme, qui prétendait être assez fort pour marcher et ne voulait pas donner ce surcroît de fatigue au Vendéen ; puis il suivit Trigaud, qui était déjà en marche, son guide sur le dos.

— Prends la main de mademoiselle, dit Courte-Joie à Jean Oullier ; qu'elle se bouche les yeux et fasse provision de souffle ; dans dix minutes, nous n'y verrons plus et nous respirerons tout juste.

Et, en effet, les dix minutes annoncées par Aubin n'étaient point expirées, que les dix colonnes de fumée s'étaient rejointes et fondues en une immense nappe qui s'étendait sur une largeur de trois cents pas, tandis que les flammes commençaient de gronder sourdement derrière eux.

— Y vois-tu assez pour nous diriger ? dit Jean Oullier à Courte-Joie ; car l'important est, d'abord, de ne pas faire fausse route, ensuite de ne pas nous séparer.

— Nous n'avons pas d'autre guide que la fumée ; suivons-la hardiment, et elle nous conduira où nous voulons aller ; seulement ne perdez pas de vue Trigaud comme tête de colonne.

Jean Oullier était un de ces hommes qui savent la valeur du temps et de la parole ; aussi se contenta-t-il de dire :

— En marche donc !

Et il donna l'exemple, ne paraissant pas plus gêné du poids de Michel que Trigaud ne l'était de celui de Courte-Joie.

On marcha ainsi pendant un quart d'heure sans que les fugitifs sortissent des nuages de fumée que l'incendie, se propageant avec une rapidité prodigieuse sous l'impulsion du vent, amoncelait autour d'eux.

De temps en temps seulement, Jean Oullier demandait à Bertha à moitié suffoquée par la fumée :

— Respirez-vous ?

Et celle-ci répondait par un oui à peine articulé.

Quant à Michel, le vieux garde ne s'en inquiétait point ; il arriverait toujours, puisqu'il était sur ses épaules.

Tout à coup, Trigaud, qui marchait en tête de la petite troupe, guidé par Courte-Joie et sans s'inquiéter où il allait, recula brusquement d'un pas en arrière.

Il avait mis le pied dans une eau profonde que la fumée l'avait empêché d'apercevoir et s'y était enfoncé jusqu'au-dessus du genou

Aubin poussa un cri de joie.

— Nous y voici ! dit-il ; la fumée nous y a conduits aussi sûrement qu'aurait pu le faire le chien de chasse le mieux dressé.

— Ah ! dit Jean Oullier.

— Tu comprends, n'est-ce pas, mon gars ? dit Courte-Joie avec l'accent du triomphe.

— Oui ; mais comment arriver à l'îlot ?

— Comment ? Et Trigaud !

— Bien ! mais, ne nous retrouvant pas, n'est-il pas probable que les soldats éventeront la ruse ?

— Sans doute, s'ils ne nous retrouvaient pas ; mais ils nous retrouveront.

— Achève.

— Ils ne savent pas combien nous sommes : nous mettons mademoiselle et notre blessé en sûreté ; puis, comme si nous avions fait fausse route et que notre chemin nous soit coupé par l'étang, nous sortons toi, Trigaud et moi, et nous leur prouvons, par quelques bons coups de fusil, que c'est bien nous qu'ils ont vus tout à l'heure. Alors n'étant plus embarrassés ni inquiets, nous gagnerons les bois de Gineston, d'où il nous sera facile de revenir cette nuit à l'îlot.

— Mais des vivres, les pauvres enfants !

— Bah ! dit Courte-Joie, on ne meurt pas pour rester vingt-quatre heures sans manger.

— Soit

Puis, revenant sur lui-même avec une tristesse pleine de mépris pour son intelligence périclitante :

— Il faut, dit-il, que la nuit d'hier m'ait troublé la cervelle pour que je n'aie pas songé à tout cela.

— Ne vous exposez pas inutilement, dit Bertha presque

joyeuse du tête-à-tête que lui ménageaient les circonstances avec l'homme qu'elle aimait.

— Soyez tranquille, répondit Jean Oullier.

Trigaud prit d'abord Michel entre ses bras sans pour cela déposer à terre Courte-Joie, ce qui lui eût fait perdre du temps, et se mit à l'eau. Il marcha ainsi jusqu'à ce qu'il en eût à mi-corps; puis, comme l'eau montait, il éleva le jeune homme au-dessus de sa tête, prêt à le passer à Courte-Joie si l'eau montait toujours. Mais elle s'arrêta à la poitrine du géant; il traversa l'étang et parvint à une espèce d'îlot d'une douzaine de pieds carrés qui semblait, sur cette eau dormante, un vaste nid de canard.

Cet îlot était couvert d'une véritable forêt de roseaux.

Trigaud déposa Michel sur ces roseaux et revint chercher Bertha, qu'il passa de la même façon et déposa, comme il eût fait d'un oiseau, près du jeune baron de la Logerie.

— Couchez-vous au milieu de l'îlot, cria Jean Oullier de l'autre bord.

Et, s'adressant aux deux jeunes gens :

— Relevez les roseaux courbés par votre passage, et je vous promets qu'on n'ira point vous chercher là.

— Bien ! répondit Bertha. Et maintenant, ne vous occupez plus que de vous, mes amis !

LXVI

OU LA MAISON AUBIN COURTE-JOIE ET COMPAGNIE FAIT HONNEUR A SA RAISON SOCIALE

Il était temps que les trois chouans eussent achevé ce qu'ils avaient à faire au bord de l'étang; les flammes arrivaient avec une rapidité prodigieuse; elles couraient sur les cimes fleuries des ajoncs comme des oiseaux de pourpre et d'or emportés par le vent, et, avant de les consumer jusqu'aux racines, elles semblaient ne vouloir qu'en effleurer les tiges.

Leur murmure, semblable au grondement de l'Océan, grandissait de tous côtés autour des trois fugitifs, et la fumée devenait de plus en plus épaisse et suffocante.

Mais les jarrets d'acier de Jean Oullier et de Trigaud allaient encore plus vite que l'incendie, et ils furent bientôt à l'abri de ses atteintes.

Ils obliquèrent à gauche et arrivèrent à un point du vallon où ils étaient à peu près dégagés des nuages opaques qui leur avaient si heureusement servi à cacher leur nombre, la direction de leur fuite, et la manœuvre grâce à laquelle Michel et Bertha se trouvaient maintenant en sûreté.

— Rampons, rampons maintenant, Trigaud ! s'écria Jean Oullier ; il importe que les soldats ne nous voient pas avant que nous sachions ce qu'ils font et de quel côté ils se dirigent.

Le géant se courba comme s'il marchait à quatre pattes, et bien lui en prit ; car il ne s'était pas plus tôt incliné, qu'il entendit passer en sifflant au-dessus de sa tête une balle qu'il eût reçue en pleine poitrine sans cette précaution.

— Diable ! fit Courte-Joie, tu as donné là un conseil qui n'était pas gros, Jean Oullier, mais qui était bon.

— Ils ont deviné notre ruse, dit Jean Oullier, et ils nous cernent, de ce côté du moins.

En effet, on apercevait une file de soldats qui, placés à cent pas les uns des autres à partir du dolmen, se tenaient sur une étendue d'une demi-lieue, comme une ligne de traqueurs, attendant que les Vendéens reparussent.

— Fonçons-nous ? demanda Courte-Joie.

— C'est mon avis, dit Jean Oullier ; mais attends que je fasse une trouée.

Et, appuyant son fusil à son épaule, — sans pour cela quitter sa position horizontale, — Jean Oullier fit feu sur le soldat qui rechargeait son arme.

Le militaire, atteint en pleine poitrine, pirouetta sur lui-même et s'abattit la face contre terre.

— Et d'un ! fit Oullier.

Puis, passant au soldat qui venait à la suite, et avec le même calme qu'il eût fait sur deux perdreaux, il ajusta et tira.

Le second tomba comme le premier.

— Coup double ! dit Courte-Joie. Bravo, gars Oullier, bravo !

— En avant ! en avant ! cria celui-ci en se redressant sur ses pieds avec l'agilité d'une panthère ; en avant ! et égaillons-nous un peu pour donner moins de prise aux balles qui vont pleuvoir.

Le Vendéen avait dit vrai : les trois compagnons n'avaient pas fait dix pas, que six ou huit détonations successives se firent entendre, et que l'un des projectiles vint enlever un éclat de la massue que Trigaud tenait à la main.

Heureusement pour les fugitifs que les soldats qui arrivaient de toutes parts au secours de leurs deux camarades qu'ils avaient vus tomber, arrivant essoufflés par la course, avaient fait feu d'une main mal assurée ; mais ils n'en fermaient pas moins le passage, et il n'était pas probable que Jean Oullier et ses deux compagnons eussent le temps de franchir leur ligne sans un combat corps à corps.

Effectivement, au moment où Jean Oullier, qui tenait la gauche, prenait son élan pour franchir un petit ravin, il vit un schako se dresser sur le bord opposé et aperçut un soldat qui l'attendait la baïonnette croisée.

La rapidité de sa course n'avait pas permis à Jean Oullier de recharger son fusil ; mais il calcula que, puisque son adversaire se contentait de le menacer de la baïonnette, c'est qu'il était probablement dans la même situation que lui. A tout hasard, il tira son couteau, le plaça entre ses dents, puis continua d'avancer de toute la vitesse de ses jambes.

A deux pas du fossé, il s'arrêta court, et coucha en joue le soldat, dont la poitrine n'était pas à plus de six pieds du canon de son fusil.

Ce qu'avait prévu Jean Oullier arriva : le soldat crut le fusil chargé et se jeta à plat ventre pour éviter le coup.

A l'instant même, et comme si l'arrêt qu'il venait de faire n'avait en rien diminué la vigueur de son élan, d'un bond Jean Oullier franchit la ravine et passa comme un éclair par-dessus le corps du soldat.

Trigaud, de son côté, n'avait pas été moins heureux, et, sauf une balle qui, en lui effleurant l'épaule, avait ajouté un lambeau de plus aux lambeaux dont se composaient ses vêtements, lui et son camarade Courte-Joie, comme Jean Oullier, avaient franchi la ligne.

Les deux fugitifs — Trigaud ne doit compter que pour un — appuyèrent alors diagonalement, l'un à droite, l'autre à gauche, de manière à se rejoindre à l'extrémité de l'angle.

Au bout de cinq minutes, ils étaient à portée de la voix.

— Cela va bien ? dit Jean Oullier à Courte-Joie.

— A merveille ! répondit celui-ci ; et, dans vingt minutes si nous n'avons pas quelque membre éclopé par les balles de ces gredins-là, nous verrons les champs, et, une fois derrière la première haie, du diable s'ils nous rejoignent. Mauvaise idée, gars Oullier, que nous avons eue de gagner la lande.

— Bah ! nous en voilà tantôt dehors, et les enfants sont plus en sûreté où nous les avons mis que dans la forêt la plus épaisse. Tu n'es pas blessé ?

— Non ; et toi, Trigaud ? Il me semble que j'ai senti un certain frisson passer dans ta peau.

Le géant montra l'éraflure que la balle avait faite à sa massue ; évidemment, cette avarie, qui détruisait la correction de l'œuvre à laquelle il avait travaillé avec tant d'amour pendant toute la matinée, le préoccupait bien plus que celle qu'avaient reçue ses habits et son deltoïde, légèrement endommagé par le passage de la balle.

— Ah ! fameux ! dit Courte-Joie, voilà les champs.

En effet, à un millier de pas des fuyards, au bout d'une pente si douce, qu'elle était presque insensible à la vue, on apercevait les blés à demi jaunis, qui ondulaient dans leurs encadrements d'un vert mat.

— Si nous soufflions un peu, dit Courte-Joie, qui paraissait ressentir la fatigue qu'éprouvait Trigaud.

— Ma foi, oui, dit Jean Oullier, le temps de recharger mon fusil. Regarde, toi, pendant ce temps-là.

Jean Oullier rechargea son fusil, et Courte-Joie promena son regard en cercle autour de lui.

— Oh ! mille millions de tonnerres ! s'écria tout à coup le cul-de-jatte au moment où le vieux Vendéen assurait sur la poudre sa seconde balle.

— Qu'y a-t-il ? dit Jean Oullier en se retournant.

— En route, mille diables ! en route ! Je ne vois rien encore, mais j'entends un bruit qui ne dit rien de bon.

— Ouais ! fit Jean Oullier, on nous fait les honneurs de la cavalerie, gars Courte-Joie. Alerte ! alerte ! paresseux ! ajouta-t-il en s'adressant à Trigaud.

Celui-ci, autant pour soulager ses poumons que pour répondre à Jean Oullier, poussa une espèce de mugissement qu'eût envié le plus vigoureux taureau poitevin, et, d'une seule enjambée, il franchit une pierre énorme qui se trouvait sur son passage.

Un cri de douleur poussé par Jean Oullier l'arrêta dans son formidable élan.

— Qu'as-tu donc ? demanda Courte-Joie à celui-ci, qui s'était arrêté, appuyé sur le canon de son fusil et la jambe levée.

— Rien, rien, dit Jean ; ne vous inquiétez pas de moi.

Puis il essaya de marcher à nouveau, poussa un second cri et fut forcé de s'asseoir.

— Oh ! dit Courte-Joie, nous ne nous en irons pas sans toi. Parle ! qu'as-tu ?

— Rien, te dis-je !

— Es-tu blessé ?

— Ah ! fit Jean Oullier, où est le rebouteux de Montbert ?

— Tu dis ? demanda Courte-Joie, qui n'avait pas compris.

— Je dis que mon pied est entré dans un trou et que je me le suis démis ou foulé ; tant il y a que je ne puis plus faire un pas...

— Trigaud va te prendre sur une épaule, et moi sur l'autre.

— Impossible ! vous n'arriverez jamais aux haies.

— Mais, si nous te laissons en arrière, ils te tueront, mon Jean Oullier.

— Peut-être, dit le Vendéen ; mais j'en tuerai plus d'un avant de mourir et, pour commencer, regarde-moi descendre celui-là.

Un jeune officier de chasseurs, mieux monté que les autres, venait d'apparaître sur un monticule, à trois cents pas à peu près des fugitifs.

Jean Oullier porta la crosse de son fusil à son épaule, et lâcha le coup.

Le jeune officier ouvrit les bras, puis tomba à la renverse.

Et Jean Oullier se mit à recharger son fusil.

— Ainsi, tu dis que tu ne peux pas marcher ? demanda Courte-Joie.

— Je ferais peut-être dix ou quinze pas à cloche-pied ; mais à quoi bon ?

— Alors, halte ici, Trigaud !

— Vous n'allez pas faire la folie de rester, j'espère ? s'écria Jean Oullier.

— Ah ! par ma foi, si ! où tu mourras, nous mourrons, mon vieux ; mais, comme tu dis, nous en descendrons quelques-uns auparavant.

— Non pas, non pas, Courte-Joie ; ça ne peut se passer ainsi. Il faut que vous viviez pour veiller sur ceux que nous avons laissés là-bas. Mais que fais-tu donc, Trigaud ? demanda Jean Oullier en regardant le géant, qui était descendu dans une ravine et qui soulevait un bloc de granit.

— Bon ! dit Courte-Joie, ne le gronde pas, il ne perd pas son temps.

— Ici, ici, cria Trigaud en indiquant une espèce d'excavation creusée par les eaux sous la pierre, et qu'en soulevant celle-ci, il venait de découvrir.

— C'est, ma foi, vrai ! Il a de l'esprit comme un singe aujourd'hui, ce gars de Trigaud ! Ici, Jean Oullier, ici, et coule-toi là-dessous... coule ! coule !

Jean se traîna jusqu'aux deux compagnons, *se coula* dans l'excavation, comme disait Courte-Joie, s'y pelotonna avec de l'eau jusqu'à mi-jambes ; après quoi, Trigaud replaça doucement la pierre dans sa position naturelle, de façon cependant à ménager de l'air et de la lumière à celui que, pareille à la pierre d'un tombeau, elle engloutissait tout vivant.

Il venait d'achever quand les cavaliers parurent sur le point culminant de la pente, et, après s'être assurés que le jeune officier était bien mort, se lancèrent à la poursuite des chouans au grand galop de leurs chevaux.

Cependant tout espoir n'était pas perdu : cinquante pas à peine séparaient Trigaud et Courte-Joie — les seuls dont nous ayons à nous occuper maintenant — d'une haie par delà laquelle était un salut d'autant mieux assuré que, s'en rapportant aux cavaliers, les fantassins semblaient avoir renoncé à leur poursuite.

Mais un sous-officier de chasseurs, admirablement monté, les suivait de si près, que Courte-Joie sentait le souffle du cheval qui lui brûlait les épaules.

Le sous-officier voulant terminer cette course, se dressa sur ses étriers et porta un tel coup de sabre au cul-de-jatte, qu'il lui eût infailliblement fendu la tête si l'animal, dont le cavalier n'avait pas suffisamment rassemblé les rênes, se fût jeté sur la gauche par un écart, tandis que, par un mouvement instinctif, Trigaud se jetait à droite.

L'arme dévia donc et ne fit qu'entamer légèrement le bras de l'hôtelier.

— Face ! cria Courte-Joie à Trigaud, comme s'il eût commandé la manœuvre.

Celui-ci pirouetta sur lui-même, absolument comme si son corps eût été relié au sol par un ressort d'acier.

Le cheval, en passant à côté de lui, le heurta du poitrail, mais sans l'ébranler, et, au même instant, Courte-Joie, faisant feu d'un des canons de son fusil de chasse, renversa le sous-officier, que l'élan de sa monture emportait en avant.

— Un ! compta Trigaud, chez lequel l'imminence du péril développait une loquacité qui n'était pas dans ses habitudes.

Pendant la minute qu'avait duré cet épisode, les autres cavaliers s'étaient sensiblement rapprochés ; quelques longueurs de cheval seulement les séparaient des deux Vendéens, qui, au milieu des trépignements de leur galop, pouvaient distinguer le sec craquement des mousquetons et des pistolets que l'on armait à leur intention.

Mais deux secondes avaient suffi à Courte-Joie pour juger des ressources que pouvait lui offrir l'endroit où il se trouvait.

Ils étaient arrivés à l'extrémité de la lande de Bouaimé, à quelques pas d'un carrefour du centre duquel divergeaient différents chemins. Comme tous les carrefours vendéens ou bretons, celui-là avait sa croix ; cette croix de pierre, à moitié brisée dans sa largeur, pouvait offrir un abri qui devait bientôt devenir insuffisant. A droite étaient les premières haies des champs ; mais il ne fallait pas même songer à les gagner, car, pénétrant leur intention, trois ou quatre cavaliers avaient obliqué de ce côté. En face d'eux et s'allongeant à leur gauche, était la Maine, qui formait un coude en cet endroit ; seulement, il ne fallait point que Courte-Joie songeât à mettre la rivière entre les soldats et lui ; car la rive opposée était formée de rochers qui se dressaient à pic au-dessus des eaux, et, en suivant le courant pour chercher un point sur lequel ils pussent aborder, les deux chouans eussent certainement été criblés de balles.

C'est donc pour la croix que Courte-Joie s'était décidé ; ce fut de ce côté que, sur son ordre, Trigaud se dirigea.

Au moment où ce dernier tournait autour de l'obélisque de pierre, pour le mettre entre les soldats et lui, une balle vint s'aplatir sur une des faces de la croix, et, en ricochant, atteignit Courte-Joie à la joue ; ce qui n'empêcha nullement le cul-de-jatte de riposter à son tour.

Mais, par malheur, le sang qui s'échappait de la blessure d'Aubin vint tomber sur les mains de Trigaud. Il vit ce sang, et poussant un rugissement de fureur, comme s'il n'eût été sensible qu'à ce qui atteignait son compagnon, il s'élança en avant sur les soldats comme fait un sanglier sur les chasseurs.

Au même instant, Courte-Joie et Trigaud étaient entourés, dix sabres étaient levés sur leurs têtes, dix canons de pistolet menaçaient leurs corps, et un gendarme étendait la main pour saisir Courte-Joie.

Mais la massue de Trigaud s'abattit, rencontra en s'abattant la jambe du gendarme, qu'elle broya.

Le malheureux poussa un cri terrible et tomba de son cheval qui s'enfuit à travers la lande.

Au même moment, dix explosions éclatèrent à la fois.

Trigaud avait une balle dans la poitrine, et le bras gauche de Courte-Joie pendait à son côté, brisé à deux endroits.

Le mendiant semblait insensible à la douleur ; il fit, avec son tronc d'arbre, un moulinet qui brisa deux ou trois sabres et écarta les autres.

— A la croix ! à la croix ! lui cria Courte-Joie. Nous serons bien là pour mourir.

— Oui, répondit sourdement Trigaud, qui, en entendant son ami parler de mourir, abattit convulsivement sa massue sur la tête d'un chasseur, qu'il renversa assommé.

Puis, exécutant l'ordre qu'il venait de recevoir, il marcha à reculons vers la croix, pour couvrir, autant que possible, son ami de son corps.

— Mille tonnerres ! s'écria un brigadier, c'est perdre trop de temps, de monde et de poudre pour ces deux mendiants.

Et, enlevant son cheval de la bride et de l'éperon, il fit faire à l'animal un bond prodigieux qui le porta sur les Vendéens.

La tête du cheval frappa Trigaud en pleine poitrine, et la violence du choc fut telle, que le géant tomba sur ses genoux.

Le cavalier profita de cette chute pour envoyer à Courte-Joie un coup de revers qui lui entama le crâne.

— Jette-moi au pied de la croix, et sauve-toi si tu peux, dit Courte-Joie d'une voix défaillante ; car, pour moi, tout est fini.

Puis il commença la prière :

— Recevez mon âme, ô mon Dieu !...

Mais le colosse ne l'écoutait plus ; ivre de sang et de rage, il poussait des cris rauques et inarticulés comme ceux d'un lion aux abois ; ses yeux, ordinairement ternes et atones jetaient des flammes ; ses lèvres crispées laissaient voir des dents serrées et menaçantes qui eussent pu rendre à un tigre morsure pour morsure. L'élan du cheval avait emporté à quelques pas le cavalier qui avait frappé Courte-Joie. Trigaud ne pouvait l'atteindre ; il fit tourner sa massue autour de son poignet, et, mesurant de l'œil la distance qui le séparait du chasseur, il lui lança le tronc d'arbre, qui partit en sifflant comme s'il sortait d'une catapulte.

Le cavalier fit cabrer son cheval et évita le coup ; mais le cheval le reçut dans la tête.

L'animal battit l'air de ses pieds de devant, et, se renversant en arrière, roula avec son cavalier sur la lande.

Trigaud poussa un cri de joie plus terrible que ne l'eût été un cri de douleur ; la jambe du cavalier était prise sous sa monture ; il se rua sur lui, para avec son bras, qui fut largement entaillé, le coup de sabre que lui porta celui-ci, le saisit par la jambe, l'attira à lui ; puis, le faisant tourner en l'air comme un enfant fait d'une fronde, il lui écrasa la tête contre une des branches de la croix.

La pierre byzantine oscilla sur sa base, et resta penchée et couverte de sang.

Un cri d'horreur et de vengeance s'éleva de la troupe ; mais, comme cet échantillon de la force prodigieuse de Trigaud avait dégoûté les chasseurs de s'approcher de lui, ils se mirent à recharger leurs armes.

Pendant ce temps, Courte-Joie rendait le dernier soupir, en disant à haute voix :

— *Amen !*

Alors, Trigaud, sentant son maître bien-aimé mort, comme si les préparatifs que faisaient les chasseurs ne le regardaient pas, Trigaud s'assit sur la base de la croix, détacha le corps de Courte-Joie et le prit sur ses genoux comme fait une mère de celui de son enfant expiré, contemplant son visage livide, essuyant avec sa manche le sang qui souillait sa face, tandis qu'un torrent de larmes, les premières que cet être indifférent à toutes les misères de la vie eût jamais versées, coulant larges et pressés le long de ses joues, se mêlaient à ce sang et l'aidaient dans la tâche pieuse qui l'absorbait.

Une explosion formidable, deux nouvelles blessures, le son sourd et mat produit par trois ou quatre balles qui trouèrent le cadavre que Trigaud tenait entre ses bras et serrait contre son cœur, vinrent l'arracher à sa douleur et à son immobilité.

Il se redressa de toute sa hauteur, et, à ce mouvement, qui leur fit croire qu'il allait s'élancer sur eux, les chasseurs rassemblèrent les rênes de leurs chevaux et un frisson courut dans les rangs.

Mais le mendiant ne les regarda même pas : il ne pensait plus à eux ; il ne cherchait qu'un moyen de ne pas être séparé de son ami après la mort, et il paraissait chercher un endroit qui lui donnât l'assurance de la réunion pendant l'éternité.

Il se dirigea du côté de la Maine.

Malgré ses blessures, malgré le sang qui coulait le long de son corps par cinq ou six trous de balles et qui laissait derrière lui un véritable ruisseau, Trigaud marchait droit et ferme. Il arriva au bord de la rivière sans qu'un seul soldat eût eu l'idée de l'en empêcher, s'arrêta à un endroit où la berge dominait une eau noire dont la tranquillité dénonçait la profondeur, embrassa étroitement le cadavre du pauvre cul-de-jatte ; puis, le tenant toujours serré contre sa poitrine, réunissant tout ce qui lui restait de forces, il s'élança en avant sans prononcer une seule parole.

L'eau rejaillit avec fracas sous la masse énorme qu'elle engloutissait, bouillonna longtemps à l'endroit où Trigaud et son compagnon avaient disparu, et s'effaça enfin en larges cercles qui allèrent mourir contre la rive.

Les cavaliers étaient accourus ; ils pensaient que le mendiant s'était jeté à l'eau pour gagner l'autre bord, et, le pistolet au poing, le mousqueton sur l'épaule, ils se tenaient prêts à faire feu sur lui au moment où il remonterait à la surface pour respirer.

Mais Trigaud ne reparut pas ; son âme était allée retrouver l'âme du seul être qu'il eût aimé ici-bas, et leurs corps reposaient doucement sur un lit de roseaux au fond du gouffre de la Maine !

LXVII

OU LES SECOURS ARRIVENT D'OU ON NE LES ATTENDAIT GUÈRE

Pendant la semaine qui venait de s'écouler, maître Courtin s'était tenu très prudemment coi et tranquille derrière les murailles de sa métairie de la Logerie.



Le sous-officier se dressa sur ses étriers.

Comme tous les diplomates, maître Courtin n'avait pas la guerre en grande estime ; il calculait avec raison que le temps des coups de sabre et des coups de fusil passerait promptement, et il ne songeait qu'à se tenir frais et gaillard, pour le moment où il pourrait être utile à la cause et à lui-même, selon les petits moyens que la nature lui avait octroyés.

Puis il n'était pas sans inquiétude, le prévoyant métayer, sur les conséquences que pouvait avoir pour lui le rôle qu'il avait joué dans l'arrestation de Jean Oullier et dans la mort de Bonneville, et, au moment où toutes les haines, toutes les rancunes, toutes les vengeances tenaient la campagne armée de bons fusils, il trouvait sage de ne pas se placer follement sur leur chemin.

Il n'était pas jusqu'à son jeune maître, le baron Michel, si inoffensif qu'il l'eût connu, que maître Courtin ne craignît de rencontrer, depuis qu'un certain soir il avait coupé la sangle de son cheval ; aussi, dès le lendemain de cette équipée, pensant que le meilleur moyen pour ne pas se faire tuer était de paraître à moitié mort, il s'était blotti entre ses draps en faisant annoncer, par sa servante, à ses voisins et à ses administrés, qu'une fièvre des plus malignes et du genre de celle qui avait enlevé le pauvre père Tinguy, le mettait à deux doigts du tombeau.

Madame de la Logerie, dans l'accablement où la plongeait la fuite de Michel, avait deux fois fait demander son métayer ; mais le mal avait paralysé la bonne volonté de Courtin, si bien que ce fut la fière baronne qui, cédant à son inquiétude, se rendit au logis du paysan.

Elle avait entendu dire que Michel avait été fait prisonnier. Elle partait pour Nantes et elle allait employer tout son

crédit pour faire rendre son fils à la liberté, et toute son autorité de mère pour l'entraîner loin de ce malheureux pays.

En aucun cas, elle ne reviendrait de sitôt à la Logerie, dont le séjour lui semblait dangereux en raison du conflit qui se préparait, et c'était pour recommander à Courtin de veiller sur son habitation qu'elle avait désiré le voir.

Courtin lui promit de se montrer digne de sa confiance, mais d'une voix si triste et si dolente, que la baronne, au milieu de ses inquiétudes personnelles, quitta la métairie avec un cœur rempli de commisération pour le pauvre diable.

Puis étaient venus les combats du Chêne et de la Pénissière.

Le jour où ces combats avaient eu lieu, le bruit de la fusillade, qui arrivait jusqu'au métayer, lui donna des redoublements inquiétants.

Mais en revanche, lorsqu'il apprit l'issue de ces deux combats, il se leva parfaitement guéri.

Le lendemain, il se sentait si fort à son aise, que malgré les représentations de sa servante, il voulut se rendre à Montaigu, son chef-lieu, pour prendre les ordres de M. le sous-préfet relativement à la conduite qu'il devait tenir.

Le vautour sentait l'odeur du carnage, et voulait sa petite part de la curée.

A Montaigu, maître Courtin apprit qu'il avait fait un voyage inutile. Le département venait d'être placé sous la direction de l'autorité militaire. Le sous-préfet l'engagea donc à aller chercher des instructions à Aigrefeuille, auprès du général qui s'y trouvait en ce moment.

Dermoncourt, tout préoccupé du mouvement de ses colonnes, et, en sa qualité de brave et loyal militaire, se sentant peu de sympathie pour les hommes du caractère de Courtin, reçut d'un air fort distrait les dénonciations que celui-ci se croyait obligé de transmettre sous prétexte de renseignements, et se montra vis-à-vis de lui d'une froideur qui glaça le maire de la Logerie.

Il accepta, cependant, la proposition que lui fit Courtin de placer une garnison dans le château, dont la position lui semblait excellente pour tenir en bride le pays entre Machecoul et Saint-Colombin.

Le ciel devait un dédommagement au métayer pour la médiocre sympathie que lui avait témoignée le général.

Ce dédommagement, il ne tarda point, dans sa justice, à le lui octroyer.

En sortant de la maison qui servait de quartier général, maître Courtin fut abordé par un personnage qu'il avait la conscience de n'avoir jamais rencontré jusqu'alors, et qui cependant se montra vis-à-vis de lui d'une politesse on ne peut plus parfaite et d'une obligeance tout à fait touchante.

Ce personnage était un homme d'une trentaine d'années, vêtu d'habits noirs, dont la coupe se rapprochait assez de celle des vêtements ecclésiastiques à la ville ; son front était bas, son nez recourbé comme un bec d'oiseau de proie. Ses lèvres étaient minces et, malgré leur exiguïté, fortement saillantes par suite d'une disposition particulière de la mâchoire ; son menton pointu s'avançait à angle plus qu'aigu ; ses cheveux, d'un noir plombé, étaient collés le long de ses tempes ; ses yeux gris et souvent voilés semblaient voir à travers des paupières clignotantes. C'était la physionomie d'un jésuite greffée sur la face d'un juif.

Quelques mots dits à Courtin par l'inconnu semblèrent avoir raison de la méfiance avec laquelle il avait accueilli des prévenances qui lui avaient tout d'abord paru fort suspectes ; il accepta de bonne grâce le dîner que celui-ci lui offrit à l'hôtel Saint-Pierre, et, après deux heures passées en tête-à-tête dans la chambre où l'individu dont nous avons tracé le portrait avait fait dresser la table, une sympathie mutuelle avait si bien opéré qu'ils se traitaient, Courtin et lui, comme de vieux amis, qu'ils échangèrent, en se quittant, de nombreuses poignées de main, et qu'en donnant le premier coup d'éperon à son bidet, le maire de la Logerie renouvela à l'inconnu la promesse qu'il ne resterait pas longtemps sans avoir de ses nouvelles.

Vers neuf heures du soir, maître Courtin cheminait, la tête de sa monture tournée du côté de la Logerie et la croupe du côté d'Aigrefeuille ; il semblait tout joyeux et tout allègre et faisait voler de droite à gauche et de gauche à droite sur les flancs de son petit cheval son bâton à manche de cuir avec une aisance et une crânerie qui n'étaient pas dans ses habitudes.

Le cerveau de maître Courtin était évidemment farci d'idées couleur de rose ; il songeait d'abord que le lendemain, en s'éveillant, il aurait à une portée de fusil de sa métairie une cinquantaine de bons petits soldats, dont le voisinage le laissait sans inquiétude, non seulement sur les conséquences de ce qu'il avait fait, mais encore sur les suites de ce qu'il voulait faire ; il pensait qu'en sa qualité de maire, il pourrait peut-être disposer de ces cinquante baïonnettes selon les exigences de ses petites inimitiés.

Cela flattait à la fois sa haine et son amour-propre.

Mais, si séduisante que fût cette perspective d'une garde prétorienne pouvant, avec un peu d'adresse, devenir la sienne, elle n'eût cependant pas suffi à communiquer à maître Courtin, homme positif s'il en fût jamais, une satisfaction aussi expansive.

L'inconnu avait, sans aucun doute, fait briller à ses yeux tout autre chose que le pailletage d'une gloire éphémère ; car ce n'était ni plus ni moins que des monceaux d'or et d'argent que maître Courtin entrevoyait dans les brouillards de l'avenir et vers lesquels il étendait la main par un mouvement machinal et avec un sourire rempli de convoitise.

Sous l'empire de ces agréables hallucinations, alourdi par les fumées du vin que l'inconnu lui avait versé sans parcimonie, maître Courtin se laissa aller à une douce somnolence ; son corps ballottait à droite et à gauche, suivant les caprices de l'amble de son bidet ; si bien que, le pied de celui-ci ayant rencontré une pierre, maître Courtin tomba en avant et demeura le corps plié en deux et appuyé sur le pommeau de la selle.

La situation était gênante, et cependant maître Courtin n'avait garde d'en sortir : il faisait en ce moment un rêve si délicieux, que pour rien au monde il n'eût voulu le voir finir, en s'éveillant.

Il lui semblait qu'il rencontrait son jeune maître et que celui-ci, étendant la main sur le domaine de la Logerie, lui disait : « Tout ceci est à toi ! »

Le présent était encore bien plus considérable qu'il ne le semblait tout d'abord, et Courtin y trouvait la source de richesses prodigieuses.

Les pommiers du verger étaient chargés de fruits d'or et d'argent, et toutes les gaules du pays, mises en réquisition, ne suffisaient pas pour empêcher les branches de plier et de rompre sous le faix.

Les buissons d'églantiers, les aubépines portaient, au lieu de leurs baies rouges et noires, des pierres de toutes les couleurs qui étincelaient au soleil comme autant d'escarboucles, et il y en avait tant et tant, que, bien qu'il fût convaincu que c'étaient des pierres précieuses, maître Courtin n'éprouvait pas trop de contrariété en apercevant un petit picoreur qui en avait rempli ses poches.

Le métayer entrait dans son étable.

Il trouvait dans cette étable une file de vaches grasses qui s'étendait à perte de vue : si loin, si loin, que, celle qui était le plus près de la porte lui semblant avoir la taille d'un éléphant, la dernière ne lui paraissait pas plus grosse qu'un ciron.

Sous chacune de ces vaches, il y avait des jeunes filles occupées à les traire.

Les deux premières de ces jeunes filles ressemblaient trait pour trait aux deux *louves*, aux deux filles du marquis de Souday.

Sous leurs doigts et du pis monstrueux des deux premières vaches, ruisselait un liquide alternativement blanc et jaune, mais toujours brillant comme des métaux en fusion.

En tombant dans le seau de cuivre que chacune des deux jeunes filles tendait au-dessous des immenses mamelles, il produisait cette musique, si douce à l'oreille, des pièces d'or et d'argent qui s'empilent les unes au-dessus des autres.

En regardant dans ces seaux, l'heureux métayer vit qu'ils étaient à moitié pleins de ces précieuses médailles à toutes les effigies.

Il étendait, pour les saisir, des mains avides et frémissantes lorsqu'une violente secousse accompagnée d'un cri de prière et d'angoisse vint l'arracher à ces douces illusions.

Courtin ouvrit les yeux et aperçut dans l'ombre une paysanne qui, les vêtements en désordre, les cheveux épars, tendait vers lui des mains suppliantes.

— Que voulez-vous? cria maître Courtin à la paysanne en prenant sa voix de basse et en donnant à son bâton une position menaçante.

— Que vous veniez à mon aide, mon brave homme ; je vous le demande au nom du bon Dieu !

En entendant implorer sa pitié en acquérant la certitude qu'il n'avait affaire qu'à une femme, maître Courtin, qui avait d'abord roulé autour de lui des yeux effarés, se rasséréna complètement.

— C'est un délit que vous commettez là, ma chère ; on n'arrête point les gens sur la route comme vous venez de le faire, pour leur demander l'aumône.

— L'aumône ! qui vous parle d'aumône ? repartit l'inconnue d'une voix dont la distinction et le ton de hauteur frappèrent Courtin ; je veux que vous m'aidiez à secourir un malheureux qui va mourir de fatigue et de froid ; je veux que vous me prêtiez votre cheval pour le transporter dans quelque métairie du voisinage.

— Et quel est celui qu'il s'agit de secourir?

— Vous me paraissez par votre costume appartenir à nos

campagnes. Je n'hésite donc pas à vous le dire, car je suis sûre que, quand bien même vous ne partageriez pas nos opinions, vous ne sauriez me trahir : c'est un officier royaliste.

Le son de la voix de l'inconnue excitait vivement la curiosité de Courtin ; il se penchait sur l'encolure de son bidet pour tâcher de reconnaître la personne à qui cette voix appartenait, mais sans pouvoir y réussir.

— Et qui êtes-vous donc vous-même ? demanda-t-il.

— Que vous importe.

— Pourquoi voulez-vous que je prête mon cheval à des gens que je ne connais pas?. .

— Décidément, je ne suis pas heureuse ! Votre réponse me prouve que j'ai eu tort de vous parler comme à un ami ou comme à un ennemi loyal .. Je vois bien qu'il faut employer un autre système. Vous allez me donner votre cheval à l'instant.

— Vraiment !

— Vous avez deux minutes pour vous décider.

— Et si je refuse ?

— Je vous fais sauter la cervelle, continua la paysanne en dirigeant vers maître Courtin le canon d'un pistolet, et en faisant claquer la batterie de façon à lui prouver qu'il ne fallait qu'une minute pour que l'exécution suivît la menace.

— Ah ! bon ! je vous reconnais à présent ! dit Courtin ; vous êtes mademoiselle de Sonday.

Et, sans laisser son interlocutrice insister davantage, le maire de la Logerie descendit de sa monture.

— Bien ! reprit Bertha, — car c'était elle ; — maintenant, dites-moi votre nom, et, demain, le cheval sera reconduit à votre porte

— Il n'en est pas besoin, car je vais vous aider.

— Vous ! et pourquoi ce changement ?

— Parce que je devine que la personne que vous me demandiez de secourir est le propriétaire de ma métairie.

— Son nom ?

— M. Michel de la Logerie.

— Ah ! vous êtes un de ses tenanciers. Bon ! nous aurons maison pour asile.

— Mais, balbutia Courtin, qui n'était rien moins que rassuré à l'idée de se retrouver en présence du jeune baron, et surtout en songeant que, lorsque celui-ci serait avec Bertha sous son toit, Jean Oullier ne pouvait manquer d'y venir ; mais c'est que je suis maire, et...

— Vous craignez de vous compromettre pour votre maître ! fit Bertha avec l'accent d'un profond mépris.

— Oh ! non pas ; je donnerais mon sang pour le jeune homme ; mais nous allons avoir, au château même de la Logerie, une forte garnison de soldats

— Tant mieux ! on ne soupçonnera pas que des Vendéens, des insurgés aient cherché asile si près d'eux.

— Mais il me semble, toujours dans l'intérêt de M. le baron, que Jean Oullier pourrait vous découvrir une retraite plus sûre que ma maison, où les soldats vont aller et venir du matin au soir.

— Hélas ! tout l'attachement du pauvre Jean Oullier sera probablement inutile à ses amis désormais.

— Comment cela ?

— Nous avons entendu, dans la matinée, une vive fusillade sur la lande ; nous n'avons pas bougé, comme il nous l'avait recommandé ; mais c'est en vain que nous l'avons attendu ! Jean Oullier est mort ou prisonnier, car il n'est pas de ceux qui abandonnent leurs amis

S'il eût fait jour, il eût été difficile à Courtin de dissimuler la joie que cette nouvelle, qui le débarrassait de ses plus vives inquiétudes, venait de lui causer. Mais, s'il n'était pas maître de sa physionomie, il le fut de ses paroles, et il répondit à ces mots, que Bertha avait prononcés d'une voix émue, par une interjection si lamentable, qu'elle raccommoda un peu la jeune fille avec lui.

— Marchons plus vite, dit Bertha.

— Je le veux bien . Mais comme cela sent le brûlé ici ?

— Oui, on a mis le feu à la bruyère

— Ah ! Et comment M. le baron n'a-t-il pas été brûlé ? Car c'est du côté où il est qu'a dû s'éteindre l'incendie.

— Jean Oullier nous avait mis au milieu des joncs de l'étang de Fréneuse.

— Ah ! c'est donc cela que tout à l'heure, lorsque je vous ai pris le bras pour vous empêcher de choir, je vous ai sentie toute trempée ?

— Oui : voyant que Jean Oullier ne revenait pas, j'ai traversé l'étang pour aller chercher du secours ; ne rencontrant personne, j'ai placé Michel sur mes épaules, et je l'ai transporté sur l'autre rive. J'espérais pouvoir le porter ainsi jusqu'à la première maison ; mais je n'en ai pas eu la force ; j'ai été obligée de le déposer au milieu de la bruyère, et de retourner seule sur la route ; il y a vingt-quatre heures que nous n'avons mangé.

— Oh ! vous êtes une crâne fillette, dit Courtin, qui, dans l'incertitude où il était sur la façon dont il serait accueilli par son jeune maître, n'était pas fâché de se concilier les bonnes grâces de Bertha. A la bonne heure ! voilà, pour des temps comme ceux dans lesquels nous vivons, la ménagère qu'il fallait à M. le baron.

— N'est-ce pas mon devoir de donner ma vie pour lui ? demanda Bertha.

— Oui, dit Courtin avec emphase, et ce devoir-là, personne ne l'entend comme vous, je suis prêt à en jurer devant Dieu ! Mais calmez-vous et ne marchez pas si vite.

— Si, car il souffre ! si, car il m'appelle en supposant toutefois qu'il soit sorti de son évanouissement

— Il était évanoui ? s'écria Courtin, qui voyait dans ce détail la possibilité pour lui d'échapper à une explication immédiate.

— Sans doute, le pauvre enfant ! songez donc qu'il est blessé.

— Ah ! mon Dieu !

— Songez donc que, depuis vingt-quatre heures, lui si faible, si délicat, il n'a pu recevoir que des soins impuissants pour ainsi dire.

— Ah ! juste ciel !

— Songez donc qu'il a reçu toute la journée les rayons d'un soleil brûlant au milieu de ces roseaux ; songez que, ce soir, malgré mes précautions, le brouillard a mouillé ses habits, le froid l'a saisi !

— Jésus Seigneur !

— Ah ! s'il lui arrivait malheur, toute ma vie j'expierais ma faute de l'avoir exposé à des dangers pour lesquels il était si peu fait ! s'écria Bertha, dont toute la passion politique s'était effacée devant les douleurs d'amante que lui causaient les souffrances de Michel.

Quant à Courtin, la certitude donnée par la jeune fille que Michel était dans un état qui ne devait pas lui permettre de parler semblait avoir doublé la longueur de ses jambes.

Bertha n'avait plus à stimuler son zèle ; il marchait à sa hauteur et, avec une vigueur qu'il n'avait pas eue jusqu'alors, tirait par la bride le bidet, récalcitrant à cheminer sur ce sol brûlant.

Débarrassé à tout jamais de Jean Oullier, Courtin croyait facile de se ménager de telles excuses vis-à-vis de son jeune maître, que le raccommodement irait tout seul !

Bientôt Bertha et Courtin arrivèrent à l'endroit où la jeune fille avait laissé Michel Le jeune homme, le dos appuyé contre une pierre, la tête inclinée sur la poitrine, sans être positivement évanoui, se trouvait sous le coup de cette prostration absolue qui ne laisse arriver aux sens qu'une perception confuse de ce qui se passe ; il ne fit pas la moindre attention à Courtin, et, lorsque celui-ci, aidé par Bertha, l'eut hissé sur le cheval, il serra la main du maire de la Logerie, comme il serrait celle de Bertha, sans savoir ce qu'il faisait.

Courtin et Bertha se placèrent de chaque côté du bidet et soutinrent Michel, dont, sans ce secours, le corps fût tombé à droite ou à gauche

On arriva à la Logerie ; Courtin réveilla sa servante, sur laquelle on pouvait compter, assura-t-il, comme sur toutes les paysannes du Bocage ; il prit à son propre lit l'unique matelas de la maison, et installa le jeune homme dans une espèce de soupente, au-dessus de sa chambre, et cela, avec tant de zèle, d'abnégation et de protestations d'intérêt, que Bertha finit par regretter le jugement qu'elle avait tout d'abord porté sur Courtin en l'abordant sur la route.

Lorsque la blessure de Michel eut été pansée, lorsqu'il reposa dans le lit qu'on lui avait improvisé, Bertha alla dans la chambre de la servante prendre à son tour un peu de repos.

Resté seul, maître Courtin se frotta joyeusement les mains ; la soirée était bonne

La violence ne lui avait point réussi jusqu'alors ; et il pensait que la douceur aurait plus de succès Il avait fait mieux que pénétrer dans le camp ennemi, il avait établi le camp ennemi dans sa propre maison, et tout lui faisait espérer qu'il arriverait à surprendre les secrets des blancs, et surtout ceux qui concernaient Petit-Pierre.

Il repassa dans sa cervelle les recommandations que lui avait faites l'inconnu à Vigrefeuille, et dont la principale était de l'avertir directement, s'il parvenait à découvrir la retraite de l'héroïne de la Vendée, et de ne rien communiquer aux généraux, gens peu curieux des finesses de la diplomatie et tout à fait au-dessous des grandes machinations de l'ordre politique.

Par Michel et par Bertha, il semblait possible à Courtin d'arriver à connaître l'asile de Madame ; il commença à croire que les songes n'étaient pas toujours des mensonges, et que, grâce aux deux jeunes gens, le puits d'or, d'argent, de pierreries, les ruisseaux de lait monnayé pourraient bien devenir une réalité.

LXVIII

SUR LA GRANDE ROUTE

Cependant, Mary n'avait pas de nouvelles de Bertha.

Depuis le soir où celle-ci avait quitté le moulin Jacquet en lui annonçant sa détermination de retrouver Michel, Mary ne savait pas ce que sa sœur était devenue.

Son esprit se perdait en conjectures.

Michel avait-il parlé? Bertha, réduite au désespoir, avait-elle exécuté quelque funeste résolution? Le pauvre jeune homme était-il blessé, était-il mort? Bertha était-elle tombée sous les balles au milieu de ses courses aventureuses? Voilà quelles étaient les tristes alternatives que Mary entrevoyait pour ces deux objets de son affection; toutes la laissaient en proie aux plus vives angoisses, aux plus dévorantes inquiétudes.

Elle se disait bien qu'avec la vie errante qu'elle menait à la suite de Petit-Pierre, forcés qu'ils étaient de quitter chaque soir l'asile qui les avait abrités pendant la nuit précédente, il était bien difficile à Bertha de retrouver leurs traces; mais il lui semblait que, si quelque malheur ne l'en eût empêchée, au moyen des intelligences que les royalistes avaient chez les paysans, Bertha eût bien trouvé moyen de l'instruire de son sort.

Son cœur, déjà affaibli par toutes les secousses qu'elle venait de subir, fléchissait sous ce nouveau coup; isolée, sans épanchement, privée de la vue du jeune homme, qui l'avait soutenue au fort de la lutte, elle se laissait aller à une noire mélancolie et succombait sous son chagrin; ses journées, qu'elle eût dû employer à dormir pour réparer les fatigues de la nuit, elle les passait tout entières à guetter l'arrivée de Bertha ou d'un messager qui n'arrivait pas, et, pendant de longues heures, elle restait si bien absorbée dans sa douleur qu'elle ne répondait pas lorsqu'on lui adressait la parole.

Certes, Mary aimait sa sœur; l'immense sacrifice auquel elle s'était résignée pour assurer le bonheur de Bertha le prouve surabondamment; et, cependant, elle rougissait en se l'avouant à elle-même, ce n'était pas la destinée de Bertha qui occupait le plus son esprit.

Quelque vive, quelque sincère que fût l'affection de Mary pour Bertha, un autre sentiment bien plus impérieux que celui-là s'était glissé dans son âme, et s'abreuvait des douleurs qu'il y entretenait; malgré tous les efforts de la jeune fille, jamais le sacrifice dont nous venons de parler ne l'avait trouvée détachée de l'être qui en avait été l'objet; à présent que Michel était séparé d'elle, la pauvre enfant croyait pouvoir accueillir sans danger une pensée qu'elle repoussait autrefois, et peu à peu l'image de Michel avait si bien pris possession de ce cœur, qu'il n'en sortait plus un seul moment.

Au milieu des souffrances de sa vie, cette douleur que lui causait le souvenir du jeune homme lui semblait consolatrice; elle s'y abandonnait avec une sorte d'ivresse; chaque jour, il prenait une part de plus en plus large dans ses larmes, dans les inquiétudes que la prolongation de l'absence de sa sœur lui faisait concevoir.

Après s'être, sans réserve, livrée à son désespoir, après avoir épuisé les plus sinistres suppositions, après avoir évoqué les plus lugubres tableaux sur ce que pouvait être le sort de ces deux êtres aimés, après avoir éprouvé toutes les poignantes alternatives de l'incertitude où chaque heure envolée la laissait, après avoir anxieusement compté les minutes de chacune de ces heures, peu à peu Mary en arrivait aux regrets, et ces regrets s'entremêlaient de reproches.

Elle repassait dans sa mémoire les moindres incidents de sa liaison, de celle de sa sœur avec Michel.

Elle se demandait si elle n'était pas coupable d'avoir brisé le cœur du pauvre garçon en même temps qu'elle brisait le sien; si elle avait le droit de disposer de son amour; si elle n'était pas responsable du malheur où elle allait plonger Michel en le mettant, malgré lui, de moitié dans l'immense preuve de dévouement qu'elle donnait à sa sœur.

Puis sa pensée la ramenait par une pente irrésistible à la nuit passée dans la cabane de l'îlot de la Jonchère.

Elle revoyait ces murs de roseaux, elle croyait entendre retentir cette voix si doucement harmonieuse qui lui avait dit: « Je t'aime! » Elle fermait les yeux et il lui semblait sentir le souffle du jeune homme passer dans ses cheveux, ses lèvres donner à ses lèvres le premier, l'unique, mais l'ineffable baiser qu'elle avait reçu de lui.

Alors le renoncement que sa vertu que sa tendresse pour sa sœur lui avait conseillé lui paraissait au-dessus de ses forces; elle s'en voulait de s'être imposé une tâche surhumaine, et l'amour reprenait si vigoureusement possession du cœur qui s'était donné à lui, que Mary, ordinairement si pieuse, habituée à chercher, dans la pensée de la vie future, la patience et le courage, Mary n'avait plus la force de tourner ses regards vers le ciel; elle restait accablée, ou, dans l'emportement de sa passion, elle s'abandonnait à un désespoir impie: elle se demandait si cette impression fugitive que lui rappelaient ses lèvres était tout ce que Dieu voulait qu'elle connût du bonheur d'être aimée, et si c'était la peine de vivre lorsqu'on était ainsi déshéritée.

Le marquis de Souday avait fini par s'apercevoir de l'altération profonde que le chagrin produisait sur les traits de Mary; mais il l'avait attribué aux fatigues excessives qu'éprouvait la jeune fille.

Il était lui-même fort abattu en voyant tous ses beaux rêves s'évanouir, toutes les prédictions que le général lui avait faites se réaliser, en voyant enfin recommencer pour lui le jour de la proscription sans avoir, pour ainsi dire, vu l'aube de celui de la lutte.

Mais il regardait comme un devoir de monter sa résolution et son énergie à la hauteur du malheur qui l'accablait; ce devoir, le marquis serait mort plutôt que d'y manquer; car c'était un devoir de soldat, et autant il faisait bon marché de ceux qui résultent des convenances sociales, autant il était à cheval sur tout ce qui dérive de l'honneur militaire.

Donc, quelque abattu qu'il fût intérieurement, il n'en laissait rien voir au dehors, et il trouvait, dans les péripéties de l'existence aventureuse qu'il menait, le texte de mille plaisanteries par lesquelles il essayait de dérider les figures de ses compagnons, rendues singulièrement soucieuses par suite de l'avortement de l'insurrection.

Mary avait averti son père du départ de Bertha; le digne gentilhomme avait judicieusement deviné que l'inquiétude qu'elle éprouvait sur la destinée et sur la conduite de son fiancé n'avait pas été étrangère à la résolution que sa fille avait prise. Comme des témoins oculaires lui avaient rapporté que, loin de manquer à son devoir, le jeune de la Logerie avait héroïquement contribué à la défense de la Pénissière, le marquis — qui supposait que Jean Oullier, sur la sollicitude et la prudence duquel il pouvait compter, se trouvait entre sa fille et son futur gendre — n'avait pas jugé à propos de s'inquiéter de l'absence de Bertha plus que ne l'eût fait un général du sort d'un de ses officiers envoyé en expédition. Seulement, le marquis ne s'expliquait pas pourquoi Michel avait préféré si bien faire aux côtés de Jean Oullier plutôt qu'aux siens, et il lui en voulait un peu de cette prédilection.

Entouré de quelques chefs légitimistes, le soir même du combat du Chêne, Petit-Pierre avait été contraint de quitter le moulin Jacquet, où les sujets d'alarmes étaient trop fréquents. La route, qui n'était pas éloignée, avait permis de voir et d'entendre pendant la soirée les militaires qui conduisaient des prisonniers.

On partit de nuit.

En voulant traverser la grande route, la petite troupe rencontra un détachement et fut forcée, pour le laisser défiler, de se blottir dans un fossé couvert de halliers, où elle resta pendant plus d'une heure.

Tout le pays était tellement sillonné de colonnes mobiles, que ce ne fut qu'en suivant des sentiers impraticables que l'on put échapper à leur surveillance.

Dès le lendemain, il fallut se remettre en route; l'inquiétude de Petit-Pierre était extrême; son physique trahissait ses douleurs morales; mais sa parole, son attitude, jamais. Au milieu d'une vie si agitée et parfois si sombre, brillaient toujours les éclairs d'une gaieté qui faisait tête à celle qu'affectait le marquis de Souday.

Poursuivis comme ils l'étaient, les fugitifs n'avaient pas une nuit de sommeil complète, et, le jour arrivé, le danger et la fatigue se réveillaient en même temps qu'eux. Toutes ces marches de nuit, auxquelles ils étaient assujettis, étaient quelquefois dangereuses et toujours horriblement fatigantes pour Petit-Pierre. Il les faisait quelquefois à cheval, mais le plus souvent à pied, dans les champs, séparés par des haies qu'il fallait franchir quand l'obscurité ne permettait pas de trouver un échalier; dans les vignes, qui, en ce pays, sont rampantes, couvrent le terrain, enlacent les pieds et font trébucher à chaque pas; dans les chemins défoncés par le passage réitéré des bœufs, et où les piétons entraient jusqu'aux genoux, les chevaux jusqu'aux jarrets.

Les compagnons de Petit-Pierre commençaient à se préoccuper des conséquences que cette vie d'émotions incessantes et de fatigues continues pouvait avoir pour sa santé; ils délibérèrent sur les moyens les plus sûrs à adopter pour le mettre à l'abri de toute recherche. Les avis furent partagés: les uns voulaient qu'il se rendît à Paris, où il eût été perdu au milieu de l'immense population de la capitale; les autres parlaient de le faire entrer à Nantes, où un asile lui avait été ménagé; d'autres conseillaient de le faire embarquer au plus vite, et ne le jugeaient en sûreté que lorsqu'il aurait quitté le pays, où les recherches allaient

devenir d'autant plus actives, que le danger était moins grand.

Le marquis de Souday était de ces derniers ; mais à ceux-là on objectait la surveillance rigoureuse exercée sur la côte et l'impossibilité où l'on était de s'embarquer sans passeport dans un port de mer, si petit qu'il fût.

Petit-Pierre coupa court à la délibération en annonçant qu'il irait à Nantes, qu'il y entrerait au grand jour, à pied, vêtu en paysanne.

Comme l'abattement et le changement de Mary ne lui avaient point échappé, comme il supposait, ainsi que l'avait fait le marquis, que les fatigues de la vie qu'elle menait depuis quelque temps en étaient les seules causes ; comme cette existence devait rester celle de son père, jusqu'à ce que, de son côté, celui-ci eût trouvé à se mettre en sûreté, Petit-Pierre proposa à M. Souday de lui donner sa fille pour l'accompagner.

Le marquis accepta avec reconnaissance.

Mary ne s'y résigna pas aussi facilement ; dans l'enceinte d'une ville, pourrait-elle recevoir ces nouvelles de Bertha et de Michel que, de seconde en seconde, elle attendait avec tant d'anxiété ? D'un autre côté, le refus était impossible ; elle céda.

Le lendemain, qui était un samedi et un jour de marché, Petit-Pierre et Mary, sous leurs habits de paysanne, se mirent en route vers les six heures du matin.

Ils avaient environ trois lieues et demie à faire.

Après une demi-heure de marche, les sabots, mais surtout les bas de laine auxquels Petit-Pierre n'était pas habitué, lui blessèrent les pieds ; il essaya de marcher encore ; mais, jugeant que, s'il gardait sa chaussure, il ne pourrait continuer sa route, il s'assit sur le bord d'un fossé, ôta ses sabots et ses bas, les fourra dans ses grandes poches et se mit à marcher pieds nus.

Au bout de quelque temps, il remarqua, en voyant passer des paysannes, que la finesse de sa peau et la blancheur aristocratique de ses jambes pourraient bien le trahir ; il s'approcha alors d'un des côtés de la route, il prit de la terre noirâtre, se brunit les jambes avec cette terre et se remit en marche.

Ils étaient arrivés à la hauteur des Sorinières, lorsque, en face d'un cabaret situé sur la route, ils aperçurent deux gendarmes qui causaient avec un paysan à cheval comme eux.

En ce moment, Petit-Pierre et Mary marchaient au milieu d'un groupe de cinq ou six paysannes, et les gendarmes ne firent aucune attention à ces femmes ; mais il sembla à Mary, qui, dans sa préoccupation habituelle, dévisageait tous les passants, anxieuse qu'elle était de savoir si quelqu'un d'entre eux ne serait pas en mesure de lui apprendre ce que Bertha et Michel étaient devenus, il lui sembla, disons-nous, que ce paysan la regardait avec une attention particulière.

Quelques instant après, elle retourna la tête et elle aperçut le paysan qui avait quitté les gendarmes et qui accélérait le trot de son bidet pour rejoindre le groupe des villageoises.

— Prenez garde à vous ! dit-elle à voix basse à Petit-Pierre, voici un homme que je ne connais pas et qui, après m'avoir examinée avec une grande attention, s'est mis à nous suivre : éloignez-vous de moi et n'ayez pas l'air de me connaître.

— Bien ; et s'il vous aborde, Mary ?

— Je lui répondrai de mon mieux, soyez tranquille.

— Dans le cas où nous serions forcés de nous séparer, vous savez où nous devons nous retrouver ?

— Sans doute ; mais attention ! ne causons plus ensemble... Il arrive.

Effectivement, on entendait les sabots du cheval qui retentissaient sur le pavé de la route.

Sans affectation aucune, Mary se sépara de ses compagnes et resta de quelques pas en arrière.

Elle ne put s'empêcher de tressaillir en entendant la voix de l'homme qui lui parlait.

— Nous allons donc à Nantes, la belle fille ? dit cet homme en retenant son cheval à la hauteur de Mary et en se remettant à l'examiner avec une curiosité attentive.

Celle-ci fit semblant de prendre la chose gaiement.

— Dame, vous le voyez bien, dit-elle.

— Voulez-vous de ma compagnie ? demanda le cavalier.

— Merci, merci, fit Mary en affectant le parler et la prononciation des paysannes vendéennes ; laissez-moi cheminer avec celles de chez nous.

— Avec celles de chez vous ? Ne voudriez-vous pas me faire accroire qu'elles sont toutes de votre village, ces jeunesses qui vont là devant ?

— Qu'elles en soient ou qu'elles n'en soient pas, qu'est-ce que cela vous fait ? répliqua Mary évitant de répondre à une question évidemment posée d'une façon insidieuse.

L'homme n'eut pas de peine à s'apercevoir de cette réserve.

— Voyons, une proposition, fit-il.

— Laquelle ?

— Montez en croupe derrière moi.

— Ah ! vraiment, oui ! répondit Mary ; eh bien, cela serait beau, de voir une pauvre fille comme moi brasser un homme qui a presque l'air d'un monsieur !

— Avec cela que vous n'êtes point habituée à en brasser qui en ont l'air et la chanson !

— Que voulez-vous dire ? demanda Mary, qui commençait à s'inquiéter.

— Je dis que vous pouvez passer pour une paysanne aux yeux d'un gendarme ; mais, pour moi, c'est autre chose, et vous n'êtes pas ce que vous voulez paraître, mademoiselle Mary de Souday.

— Si vous n'avez pas de méchantes intentions contre moi, pourquoi me nommer ainsi tout haut ? demanda la jeune fille en s'arrêtant.

— Bon ! dit le cavalier, quel mal y a-t-il à cela ?

— Il y a que ces femmes auraient pu vous entendre, et, si vous me voyez sous ces habits, c'est sans doute que mon intérêt et ma sûreté l'exigent.

— Oh ! fit l'homme en clignant de l'œil et en affectant un air bonasse, elles sont bien un peu dans votre confidence, ces femmes dont vous avez l'air de vous méfier.

— Non, je vous jure.

— Il y en a bien au moins une.

Mary frémit malgré elle ; mais, appelant à son secours toute sa force de volonté :

— Ni une ni plusieurs. Mais pourquoi, je vous prie, me faites-vous toutes ces questions ?

— Parce que, si vous êtes effectivement seule, comme vous le dites, je vais vous prier de vous arrêter quelques instants.

— Moi ?

— Oui.

— Et dans quel but ?

— Dans le but de m'épargner une fière course que j'aurais eu à faire demain si je ne vous eusse pas rencontrée.

— Laquelle ?

— Celle de vous chercher, donc !

— Vous vouliez me chercher ?

— Pas pour mon compte, vous entendez bien.

— Mais qui vous avait chargé de cette commission ?

— Ceux qui vous aiment.

Puis, baissant la voix :

— Mademoiselle Bertha et M. Michel.

— Bertha ? Michel ?

— Oui.

— Alors, il n'est pas mort ? s'écria Mary. Oh ! parlez, parlez, monsieur ! dites-moi, je vous en supplie, ce qu'ils sont devenus.

L'anxiété terrible que traduisait l'accent avec lequel Mary avait prononcé ces paroles, le bouleversement de sa physionomie en attendant la réponse, qui semblait devoir être son arrêt de mort, furent curieusement observés par Courtin, sur les lèvres duquel passa un sourire diabolique.

Il se plut à prolonger son silence pour prolonger en même temps les angoisses de la jeune fille.

— Oh ! non, non, rassurez-vous, dit-il enfin, il en reviendra !

— Mais alors, il est donc blessé ? demanda vivement Mary.

— Comment ! vous ne le saviez pas ?

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! blessé ! s'écria Mary, dont les yeux se remplirent de larmes.

Marie n'avait plus rien à apprendre à Courtin, il en avait assez vu.

— Bah ! dit-il, cette blessure-là ne le tiendra pas longtemps au lit et ne l'empêchera point d'aller à la noce.

Mary se sentit pâlir malgré elle.

Ce mot de Courtin l'avait fait souvenir qu'elle n'avait point encore demandé des nouvelles de sa sœur.

— Et Bertha, reprit-elle, vous ne m'en dites rien ?

— Votre sœur ! Ah ! par exemple, voilà une fière luronne, celle-là ! Quand elle crochera un mari à son bras, elle pourra dire que c'est du bien qu'elle aura joliment gagné.

— Mais elle n'est point malade ? elle n'est point blessée, elle ?

— Dame, elle est un peu souffrante, mais voilà tout.

— Pauvre Bertha !

— C'est qu'elle en a trop fait aussi ; allez, il y a plus d'un homme qui serait mort à la peine s'il avait fait ce qu'elle a fait !

— Mon Dieu, mon Dieu, dit Mary, ils souffrent tous deux, et tous deux manquent de soins.

— Oh ! pour cela, non ; car ils se soignent l'un l'autre. Il faut voir comme, toute malade qu'elle est, votre sœur le dorlote ! C'est vrai de dire qu'il y a des hommes qui ont de la chance. Voilà M. Michel aussi gâté par sa promise qu'il l'était par sa mère. Ah ! il faudra qu'il l'aime fièrement, s'il ne veut pas être ingrat.

Mary se troubla de nouveau en entendant ces paroles.

Ce trouble n'échappa point au cavalier, qui se mit à sourire.

— Eh bien, fit-il, voulez-vous que je vous dise une chose dont j'ai cru m'apercevoir?

— Laquelle?

— C'est qu'en fait de nuance de cheveux, M. le baron préfère le blond cendré au noir le plus luisant.

— Que voulez-vous dire? demanda Mary toute palpitante.

— S'il faut que je m'explique, je vous dirai donc une chose qui ne sera point pour vous une grande nouvelle : c'est que c'est vous qu'il aime, et que, si Bertha est le nom de la promise de sa main, c'est Mary qui est le nom de la promise de son cœur.

— Oh! s'écria Mary, vous inventez cela, monsieur; car jamais le baron de la Logerie n'a pu vous dire une chose semblable.

— Non; mais je l'ai bien compris, moi; et, dame, comme je le chéris ni plus ni moins que la peau de mon corps, je serais bien aise de le voir heureux, ce cher poulet; si bien que je me suis promis, — lorsque votre sœur m'a dit hier qu'il fallait que je vous porte de leurs nouvelles, — si bien que je me suis promis à part moi, et pour l'acquit de ma conscience, de vous dire ce que j'en pensais.

— Vous vous trompez dans vos observations, monsieur, repartit Mary. M. Michel ne pense pas à moi; il est le fiancé de ma sœur, il l'aime profondément, croyez-le bien.

— Vous avez tort de ne pas avoir confiance en moi, mademoiselle Mary, car savez-vous qui je suis? Je suis Courtin, le principal métayer de M. Michel, je puis ajouter même, son homme de confiance, et si vous voulez...

— Monsieur Courtin, vous m'obligeriez infiniment, interrompit Mary, si vous-même vous vouliez une chose...

— Laquelle?

— Changer de conversation.

— Soit; mais permettez d'abord que je vous renouvelle mon offre : montez en croupe derrière moi, cela vous allégera la route. Vous allez à Nantes, je présume?

— Oui, répondit Mary, qui, tout en se sentant fort peu de sympathie pour Courtin, ne croyait pas devoir cacher à celui qui se qualifiait d'homme de confiance de M. de la Logerie le but réel de son voyage.

— Eh bien, dit Courtin, comme j'y vais aussi, moi, nous allons faire route ensemble, à moins que... Si vous allez à Nantes pour une commission et que je puisse faire cette commission, je m'en chargerai volontiers, et ce sera autant de fatigue épargnée.

Mary, malgré sa droiture naturelle, se vit contrainte de répondre par un mensonge; car il était important que personne ne connût la cause de son voyage.

— Non, dit-elle, c'est impossible. Je vais rejoindre mon père, qui est réfugié et caché à Nantes.

— Ah! fit Courtin. Tiens, tiens, tiens, M. le marquis est caché à Nantes! c'est bien inventé tout de même, et les autres qui vont le chercher là-bas, qui parlent de retourner le château de Souday jusque dans les fondations.

— Qui vous a dit cela? demanda Mary.

Courtin vit qu'il avait fait une faute en ayant l'air de connaître les projets des agents du gouvernement; il chercha à réparer cette faute de son mieux.

— Dame, fit-il, c'était principalement pour vous prévenir de ne pas y retourner que mademoiselle votre sœur m'envoyait à votre recherche.

— Eh bien, vous le voyez, dit Mary, on ne trouvera à Souday, ni mon père ni moi.

— Ah çà! mais j'y pense, fit Courtin, comme si cette pensée traversait en effet naturellement son esprit, si mademoiselle votre sœur et M. de la Logerie veulent vous donner de leurs nouvelles, il faudra qu'ils sachent votre adresse.

— Je ne la sais pas encore moi-même, répondit Mary. Un homme que je dois trouver au bout du pont Rousseau me conduira à la maison où est mon père. Une fois arrivée, et réunie à lui, j'écrirai à ma sœur.

— Très bien; et, si vous avez quelque communication à lui faire, si M. le baron et elle veulent aller vous rejoindre, et qu'ils aient besoin d'un guide, c'est moi qui me chargerai de cela.

Puis, avec un sourire significatif :

— Ah! dame, dit-il, je réponds d'une chose, c'est que M. Michel me fera faire plus d'une fois le voyage.

— Encore! fit Mary.

— Ah! excusez-moi; je ne savais pas vous fâcher si fort.

— Si fait; car vos suppositions offensent à la fois votre maître et moi.

— Bah! bah! fit Courtin, tout cela, ce sont des mots! c'est une belle fortune que celle de M. le baron, et je ne connais pas, à dix lieues à la ronde, une demoiselle, si riche héritière qu'elle soit, qui en fasse fi. Dites un mot, mademoiselle Mary, continua le métayer, qui croyait que chacun partageait son culte pour l'argent, dites un mot, et cette fortune, je me fais fort de la rendre vôtre.

— Maître Courtin, dit Mary en s'arrêtant et en regardant le métayer avec une expression à laquelle il n'y avait point à se méprendre, il faut tout le souvenir que je conserve de votre attachement à M. de la Logerie pour que je ne me fâche point tout de bon. Encore une fois, ne me parlez pas de la sorte.

Courtin croyait avoir meilleur marché de la vertu de Mary; sa réputation de *louve* n'admettait point une pareille délicatesse. Il s'étonna d'autant plus qu'il lui était facile de reconnaître que la jeune fille partageait l'amour dont le regard inquisiteur du métayer avait été chercher le secret au fond du cœur du baron de la Logerie.

Il demeura donc un instant décontenancé de cette réponse, à laquelle il ne s'attendait pas.

Il risquait de tout gâter en brusquant la chose; il résolut de laisser le poisson s'engouffrer dans le filet avant de tirer le filet à lui.

L'inconnu d'Aigrefeuille lui avait dit qu'il était probable que les chefs de l'insurrection légitimiste chercheraient un asile à Nantes. M. de Souday — Courtin du moins le croyait — y était déjà; Mary s'y rendait; Petit-Pierre s'y rendrait probablement lui-même. L'amour de Michel pour la jeune fille serait le fil d'Ariane qui le conduirait jusqu'à sa retraite, laquelle, selon toute probabilité, serait aussi celle de Petit-Pierre, ce qui était le but réel des préoccupations politiques et ambitieuses de maître Courtin; insister pour accompagner Mary, c'était lui donner des soupçons, et, quelque désir qu'il eût de mener, dès le jour même, son entreprise à bonne fin, le parti de la prudence et de la temporisation l'emporta, et il se décida à donner à Mary quelque preuve qui la rassurât complètement sur ses intentions.

— Ah! dit-il, comme cela, vous faites fi de mon cheval! Mais savez-vous bien que cela me damne, de voir vos petits pieds se meurtrir sur les cailloux?

— Oui; mais il le faut, dit Mary; je serai moins remarquée marchant à pied qu'en croupe derrière vous; et, si je l'osais, je vous prierais même de ne pas cheminer à côté de moi. Tout ce qui peut provoquer l'attention à mon endroit me fait peur; laissez-moi donc aller seule et rejoindre les paysannes que voilà à un quart de lieue devant nous; c'est dans leur compagnie que je suis le moins en danger.

— Vous avez raison, fit Courtin, d'autant plus raison que voici les gendarmes qui arrivent derrière nous et qui vont nous rejoindre.

Mary fit un mouvement.

Deux gendarmes suivaient, en effet, à trois cents pas environ.

— Oh! n'ayez pas peur, continua Courtin, je vais les arrêter à un bouchon. Partez donc; mais auparavant, que faut-il dire à mademoiselle votre sœur?

— Dites-lui que toutes mes pensées, que toutes mes prières sont pour son bonheur.

— Et c'est là tout ce que vous avez à me recommander? demanda Courtin.

La jeune fille hésita; elle regarda le métayer; mais sans doute la physionomie de celui-ci trahit ses secrètes pensées, car elle baissa la tête et dit :

— Oui, tout!

Pourtant Courtin avait bien vu que, quoique Mary n'eût point prononcé le nom de Michel, le dernier mot de son cœur avait été pour lui.

Le métayer arrêta son cheval.

Mary, de son côté, doubla le pas et chercha à rejoindre les paysannes, qui, comme nous l'avons dit, avaient gagné du terrain pendant sa conversation avec Courtin; lorsqu'elle y fut parvenue, elle raconta à Petit-Pierre ce qui s'était passé entre elle et le métayer en supprimant, bien entendu, de cette conversation tout ce qui avait rapport au jeune baron de la Logerie.

Petit-Pierre jugea prudent de se dérober à la curiosité de cet homme dont le nom lui rappelait vaguement de fâcheux souvenirs.

Il resta en arrière avec Mary, un œil sur le métayer, qui, ainsi qu'il l'avait promis, avait arrêté les gendarmes à la porte d'un bouchon, et l'autre sur les paysannes, qui continuaient leur chemin vers Nantes; et, lorsque celles-ci furent hors de vue grâce à un accident du chemin, les deux fugitives se jetèrent dans un bois situé à une centaine de pas de la route et de la lisière duquel elles pouvaient voir ceux qui les suivaient.

Au bout d'un quart d'heure, elles virent arriver Courtin, hâtant, autant qu'il le pouvait, l'allure de son cheval. Par malheur, le maire de la Logerie passait trop loin de l'endroit où elles étaient cachées pour que Petit-Pierre pût reconnaître que le visiteur de la maison de Pascal Picaut, l'homme qui avait coupé les sangles du cheval de Michel, et le questionneur de Mary fussent une seule et même personne.

Lorsque le métayer eut disparu, Petit-Pierre et sa compagne reprirent le chemin de Nantes. Au fur et à mesure qu'ils approchaient de la ville où l'on avait promis un sûr asile à Petit-Pierre, leurs craintes diminuaient. Petit-

Pierre s'était habitué à son costume, et les métayers près desquels il passait n'avaient point paru s'apercevoir que la petite paysanne qui courait si lestement sur la route fût autre chose que ce qu'indiquaient ses habits.

C'était déjà un grand point que d'avoir trompé l'instinct si pénétrant des gens de la campagne, qui n'ont peut-être pour rivaux, si ce n'est pour maîtres, sous ce rapport, que les gens de guerre.

Enfin, on découvrit Nantes.

Petit-Pierre reprit ses bas et ses souliers et se chaussa pour entrer dans la ville.

Mais une chose inquiétait Mary : c'est que Courtin ne les ayant pas rejointes, eût pris le parti de les attendre ; aussi, au lieu de rentrer par le pont Rousseau, les deux fugitives profitèrent-elles d'un bateau qui les mit de l'autre côté de la Loire.

Parvenu en face du Bouffai, Petit-Pierre se sentit frapper sur l'épaule.

Il tressaillit et se retourna.

La personne qui venait de se permettre cette inquiétante familiarité était une bonne vieille femme qui allait au marché et qui, ayant posé à terre un panier de pommes, ne pouvait, seule, le replacer sur sa tête.

— Mes petits enfants, dit-elle à Petit-Pierre et à Mary, aidez-moi, s'il vous plaît, à recharger mon panier et je vous donnerai à chacune une pomme.

Petit-Pierre s'empara aussitôt d'une anse, fit signe à Mary de prendre l'autre, et le panier fut replacé en équilibre sur la tête de la bonne femme, qui s'éloignait sans donner la récompense promise, lorsque Petit-Pierre l'arrêta par le bras en lui disant :

— Dites donc, la mère, et ma pomme ?

La marchande la lui donna.

Petit-Pierre mordait dedans avec un appétit excité par trois lieues de marche, lorsque, en levant la tête, ses yeux tombèrent sur une affiche portant en grandes lettres ces trois mots :

ÉTAT DE SIÈGE

C'était l'arrêté ministériel qui mettait quatre départements de la Vendée hors de la loi commune.

Petit-Pierre s'approcha de cette affiche, et la lut tranquillement d'un bout à l'autre, malgré les instances de Mary, qui le pressait de se rendre à la maison où on l'attendait : Petit-Pierre lui fit observer avec raison que la chose l'intéressait assez pour qu'il en prît complète connaissance.

Quelques instants après, les deux paysannes se remettaient en route et s'enfonçaient dans les rues étroites et obscures de la vieille cité bretonne.

LXIX

CE QU'IL ADVINT DE JEAN OULLIER

S'il était à peu près impossible que les soldats découvrissent Jean Oullier dans la cachette que les forces herculéennes du pauvre Trigaud lui avaient ménagée, en revanche, celui-ci et son compagnon Courte-Joie étant morts, Jean Oullier n'avait fait qu'échanger la prison que lui réservaient les bleus s'il retombait entre leurs mains, contre une autre prison plus affreuse, la mort que lui eussent donnée leurs balles contre une autre mort bien plus terrible.

Il était enseveli vivant, et, dans ces endroits déserts, il n'y avait guère à espérer que quelqu'un entendît ses cris.

Vers le milieu de la nuit qui suivit sa séparation d'avec le mendiant, ne voyant pas revenir celui-ci, il supposa que quelque chose de funeste devait être arrivé aux deux associés.

Évidemment, ils étaient morts ou prisonniers.

L'idée de la position où se trouvait Jean Oullier était de nature à glacer le sang dans les veines des plus braves : mais Jean Oullier était de ces hommes de foi qui, là où les plus braves désespèrent, continuent de lutter.

Il recommanda son âme à Dieu par une courte mais fervente prière, et se mit à l'ouvrage aussi ardemment qu'il s'y était mis au milieu des décombres de la Pénissière.

Il était resté jusqu'alors le corps replié sur lui-même, et le menton appuyé sur ses genoux : c'était la seule position que l'exiguïté de l'excavation lui eût permis de prendre ; il chercha à en changer, et, après de longs efforts, il parvint à s'agenouiller : alors, s'arc-boutant sur ses mains, appuyant ses épaules contre la lourde pierre, il chercha à la soulever.

Mais ce qui n'était qu'un jeu d'enfant pour Trigaud, était impossible à tout autre homme. Jean Oullier ne put même ébranler la masse énorme que le mendiant avait placée entre le ciel et lui.

Jean Oullier tâta le sol qu'il avait sous les pieds ; ce sol était de pierre comme le reste ; à droite, à gauche, partout le rocher.

Seulement, le morceau de granit que Trigaud avait posé comme un monstrueux couvercle sur cette boîte, incliné en avant, laissait entre le lit du ruisseau et lui un intervalle de trois ou quatre pouces par lequel l'air pénétrait dans l'intérieur.

Ce fut de ce côté que Jean Oullier, après avoir bien reconnu la position, se décida à diriger ses efforts.

Il cassa dans une fissure du rocher la pointe de son couteau et en fit un ciseau ; la crosse de son pistolet lui servit de marteau, et il travailla à agrandir l'ouverture.

Il mit vingt-quatre heures à accomplir ce travail sans autre soutien que la gourde d'eau-de-vie du chasseur, où, de temps en temps, il puisait quelques gouttes de la liqueur fortifiante qu'elle contenait.

Et, pendant ces vingt-quatre heures, son courage et sa force d'âme ne se démentirent pas un seul instant.

Enfin, le soir du second jour, il parvint à passer la tête à travers l'ouverture qu'il avait creusée à la base de sa prison ; bientôt ses épaules suivirent sa tête, il embrassa le rocher, puis, d'un effort vigoureux, amena à l'extérieur le reste de son corps.

Il était temps ; ses forces étaient complètement épuisées.

Alors il se leva sur ses genoux, puis sur ses pieds, et enfin essaya de marcher.

Mais son pied démis s'était enflé d'une façon effrayante pendant les trente-six heures passées dans cette horrible contrainte : au premier mouvement qu'il fit pour s'appuyer dessus, tous les nerfs de son corps tressaillirent comme si on les eût tordus ; il poussa un cri et tomba tout haletant sur la bruyère, terrassé par la terrible douleur.

La nuit approchait. De quelque côté qu'il prêtât l'oreille, Jean Oullier n'entendait venir aucun bruit ; il pensa que cette nuit qui commençait à envelopper la terre de son ombre serait la dernière pour lui. Il recommanda son âme à Dieu, le pria de veiller sur les deux enfants qu'il avait tant aimées et que, sans lui, l'indifférence de leur père eût faites, depuis longtemps, orphelines ; enfin, pour n'avoir rien à se reprocher, il se traîna sur ses mains, ou plutôt rampa du côté où le soleil venait de se coucher, et qui était aussi celui où les habitations étaient plus rapprochées de l'endroit où il se trouvait.

Il fit ainsi trois quarts de lieue, à peu près, et arriva à un monticule d'où il apercevait la lumière des maisons isolées qui entourent la lande ; c'étaient pour lui autant de phares qui lui indiquaient où était le salut, où était la vie ; mais, quelques efforts qu'il fît, il lui semblait impossible d'avancer d'un pas de plus.

Il y avait près de soixante heures qu'il n'avait mangé.

Les tiges des bruyères et des ajoncs coupées l'année précédente, et taillées en biseau par la faucille, avaient déchiré ses mains et sa poitrine, et le sang qui coulait de ces blessures achevait de l'épuiser.

Il se laissa rouler dans un fossé qui bordait le chemin.

Il avait renoncé à aller plus loin ; il était résolu à mourir là.

Une soif intense le dévorait ; il but un peu d'eau qui croupissait dans ce fossé.

Il était si faible, que ce fut à peine si sa main put arriver jusqu'à sa bouche ; sa tête lui semblait complètement vide. De temps en temps, il croyait entendre dans son cerveau de sourds et lugubres murmures ressemblant à ceux que produit la mer qui s'engouffre dans les flancs d'un navire entr'ouvert et près de sombrer ; une sorte de voile s'étendait sur ses yeux, et derrière ce voile couraient des milliers d'étincelles qui s'éteignaient et se rallumaient comme des lueurs phosphorescentes.

Le malheureux se sentait mourir.

Il essaya de crier, s'inquiétant peu d'attirer vers lui des amis ou des ennemis ; mais sa voix s'arrêtait dans sa gorge, et ce fut à peine s'il put entendre lui-même le cri rauque qu'il parvint à exhaler.

Il resta une heure, à peu près, dans cette espèce d'agonie ; puis, peu à peu, le rideau qu'il avait devant les yeux s'épaissit et prit en même temps toutes les couleurs du prisme ; le bourdonnement qui se faisait dans son cerveau affecta des modulations bizarres ; puis il perdit le sentiment de ce qui se passait autour de lui.

Mais cette nature puissante ne pouvait s'éteindre sans une lutte nouvelle, l'espèce de calme léthargique dans lequel il demeura pendant quelque temps permit au cœur de régulariser ses mouvements, au sang de circuler d'une manière moins fébrile.

La torpeur dans laquelle il était plongé n'enlevait rien à l'acuité de ses sens ; il entendit alors un bruit sur lequel sa vieille expérience de batteur d'estrade ne s'abusa point une minute : c'était le pas de quelqu'un qui descendait la bruyère, et ce pas, il le reconnaissait pour celui d'une femme.

Cette femme pouvait le sauver ! Au milieu de son engour-

dissement Jean Oullier le comprenait ; mais, lorsqu'il voulut appeler, faire un mouvement pour attirer son attention, comme un homme frappé de léthargie qui voit, sans pouvoir s'y opposer, faire autour de lui tous les préparatifs de ses funérailles, il reconnut avec terreur que son intelligence seule subsistait, mais que son corps, complétement paralysé, se refusait à lui obéir.

Comme le malheureux cloué dans son cercueil fait des efforts surhumains pour briser le mur d'airain qui le sépare du monde, Jean Oullier tendit tous les ressorts que la nature avait mis au service de sa volonté pour dompter la matière.

Ce fut en vain.

Et, cependant, les pas s'approchaient ; chaque minute, chaque seconde les rendait plus perceptibles, plus accentués à son oreille ; il semblait à Jean Oullier que chaque caillou que ces pas faisaient rouler venait le frapper au cœur ; à chaque instant, et en raison de la multiplicité de ses efforts, ses angoisses devenaient plus vives, ses cheveux se dressaient sur sa tête, une sueur glacée perlait sur son front ; c'était plus cruel que la mort elle-même.

Le mort ne sent rien.

La femme passa.

Jean Oullier entendit les épines des ronces qui frôlaient et craillaient sa jupe comme si elles eussent voulu la retenir ; il vit son ombre se dessiner en noir sur le buisson ; puis elle s'éloigna, et le bruit de ses pas s'éteignit pour lui dans le murmure du vent agitant les ajoncs desséchés.

L'infortuné se sentit perdu.

Aussi, du moment où l'espoir l'abandonna, cessa-t-il la lutte horrible qu'il avait entreprise contre lui-même ; il reprit un peu de calme et, mentalement, il fit une prière recommandant son âme à Dieu.

Cette prière suprême l'absorbait tellement, que ce ne fut que lorsqu'il entendit l'aspiration bruyante d'un chien qui avait passé sa tête entre les branches pour flairer les émanations venant du buisson, qu'il s'aperçut de l'approche de cet animal.

Il tourna avec effort, non pas la tête, mais les yeux de son côté, et aperçut une espèce de roquet qui le regardait avec des yeux intelligents et effarés.

En voyant le mouvement de Jean Oullier, si faible qu'il fut, le roquet se retira brusquement et se mit à aboyer.

Alors il sembla à Jean Oullier que la femme appelait son chien ; mais l'animal ne quitta point son poste et ne discontinua point ses abois.

C'était une dernière espérance, et celle-là ne fut pas déçue.

Lasse d'appeler, et curieuse de connaître ce qui excitait ainsi son chien, la paysanne revint sur ses pas.

Le hasard, ou plutôt la Providence, fit que cette paysanne, c'était la veuve Picaut.

Elle s'approcha du buisson, et aperçut un homme ; elle se pencha et reconnut Jean Oullier.

Au premier moment, elle le crut mort ; mais elle vit qu'il fixait sur elle des yeux démesurément ouverts ; elle posa la main sur le cœur du vieux garde et reconnut qu'il battait encore. Elle le dressa sur son séant, lui jeta quelques gouttes d'eau au visage, en glissa quelques autres entre ses dents serrées. Alors, comme si, par le contact d'une personne vivante, il rentrait en contact avec la vie même, Jean Oullier sentit peu à peu se soulever le poids énorme qui l'oppressait ; la chaleur revint à ses membres engourdis ; il la sentit descendre doucement, et arriver à leur extrémité ; bientôt des larmes de reconnaissance se firent jour entre ses paupières, et roulèrent sur ses joues bronzées ; il saisit la main de la femme Picaut et la porta à ses lèvres en même temps qu'il la mouillait de ses pleurs.

Celle-ci, de son côté, paraissait tout attendrie ; quoique philippiste, comme on le sait, la bonne femme estimait fort le vieux chouan.

— Eh bien, eh bien, demanda-t-elle, qu'avez-vous donc, mon Jean Oullier? C'est tout naturel, il me semble, ce que j'ai fait là ! J'en aurais fait autant pour le premier chrétien venu ; à plus forte raison pour vous qui êtes un vrai homme du bon Dieu.

— Cela n'empêche pas, dit Jean Oullier.

Mais il ne put aller plus loin du premier souffle.

— Cela n'empêche pas quoi? demanda la veuve.

Oullier fit un effort.

— Cela n'empêche pas que je vous dois la vie, ajouta-t-il achevant sa phrase.

— Bon ! fit Marianne.

— Oh ! c'est comme je vous le dis. Sans vous, la Picaut, j'allais mourir ici.

— Ou plutôt sans mon chien, Jean. Vous voyez bien que ce n'est pas moi, mais le bon Dieu seul qu'il faut remercier.

Puis, le regardant avec terreur, et le voyant tout couvert de sang :

— Mais vous êtes donc blessé? dit-elle.

— Non ; bah ! ce ne sont que des écorchures. Mon plus grand mal est d'avoir le pied démis, et, après cela, de n'avoir pas mangé depuis plus de soixante heures. C'était la faiblesse surtout qui me tuait.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! mais attendez donc, j'allais justement porter le dîner à des gens qui me font de la litière dans la lande ; vous allez manger leur soupe.

Et, en disant ces mots, la veuve déposa à terre le paquet qu'elle portait, dénoua les quatre coins d'un napperon dans lequel étaient plusieurs écuellées de soupe et un bouilli fumant, et fit avaler quelques gorgées de cette soupe à Jean Oullier, qui sentit les forces lui revenir au fur et à mesure que le chaud et succulent potage lui descendait dans l'estomac.

— Ah ! fit Jean Oullier.

Et il respira bruyamment.

Un sourire de satisfaction passa sur la physionomie grave et triste de la veuve.

— Et maintenant, dit-elle en s'asseyant en face de Jean, qu'allez-vous faire? Car il va sans dire que les culottes rouges sont à votre poursuite.

— Hélas ! répondit Oullier, j'ai perdu toute ma force avec ma pauvre jambe ; bien des mois se passeront avant que je puisse courir les bois comme je devrais le faire pour ne pas aller pourrir dans les prisons. Voyez-vous, ce qu'il me faudrait, ajouta-t-il avec un soupir, ce serait d'aller retrouver maître Jacques ; il me donnerait un coin dans un de ses asiles, et, là, je pourrais attendre ma guérison.

— Et votre maître? et ses filles?

— Notre maître ne rentrera pas de sitôt à Souday, et il aura raison.

— Que fera-t-il, alors?

— Sans doute qu'il passera de nouveau la mer avec nos demoiselles.

— Jolie idée que vous avez là, Jean, d'aller chercher un hôpital au milieu de ce tas de bandits qui accompagnent maître Jacques ! vous y seriez bien soigné !

— C'est le seul qui puisse me recevoir sans craindre de se compromettre.

— Et moi donc, vous m'oubliez? Ce n'est pas bien, Jean.

— Vous?

— Sans doute, moi.

— Mais vous ignorez donc les ordonnances?

— Quelles ordonnances?

— Celles qui déterminent les peines qu'aura encourues quiconque aura donné asile à un chouan.

— Bon ! mon Jean, on ne fait pas ces sortes d'ordonnances pour les honnêtes gens, mais pour les coquins.

— D'ailleurs, vous les haïssez, les chouans?

— Non ; ce sont les brigands que je hais, et dans tous les partis ; ce sont des brigands, par exemple, ceux-là qui ont tué mon pauvre Pascal, et c'est sur ces brigands-là que je vengerai sa mort si je puis ; mais vous, Jean Oullier, blanche ou tricolore, vous portez la cocarde des braves gens, et je vous sauverai.

— Mais je ne puis faire un pas.

— Ce n'est pas là l'inquiétant. Vous pourriez marcher, Jean, qu'à cette heure du jour, je n'oserais vous faire entrer chez moi ; non pas que je redoute ce qui pourrait m'arriver ; mais, voyez-vous, depuis la mort de mon pauvre homme, je redoute les trahisons. Refourrez-vous dans votre buisson, cachez-vous-y de votre mieux ; attendez la nuit, et je reviendrai vous prendre avec une charrette ; puis, demain, j'irai chercher le rebouteux de Machecoul ; il vous passera la main sur les nerfs du pied, et, dans trois jours, vous courrez comme un lapin.

— Ah ! dame, je sais que cela vaudrait mieux ; mais...

— Mais n'en feriez-vous pas autant pour moi?

— Pour vous, Marianne, vous le savez bien, je me mettrais dans le feu.

— Eh bien, alors, n'en parlons plus. A la nuit, je reviens vous prendre.

— Merci, j'accepte, et soyez sûre et certaine que vous n'obligez pas un ingrat.

— Ce n'est pas pour votre reconnaissance que je le ferai, Jean Oullier ; c'est pour accomplir mon devoir d'honnête femme.

Elle regarda autour d'elle.

— Que cherchez-vous? demanda Jean.

— Je pensais que, si vous essayiez de regagner la bruyère, vous seriez plus en sûreté que dans ce fossé.

— Je crois que cela me serait impossible, dit Oullier en montrant à la veuve ses mains déchirées, son visage sillonné de cicatrices et son pied gros comme la tête. D'ailleurs, je ne suis pas mal ici ; vous avez frôlé le buisson sans vous douter qu'il cachait un homme.

— Oui ; mais un chien peut passer et vous sentir comme le mien vous a senti ; pensez-y, Jean Oullier ! la guerre est finie ; mais voilà, à la suite de la guerre, le temps des dénonciations et des vengeances qui va venir, s'il n'est déjà venu.

— Bah ! dit Jean, il faut bien laisser quelque chose à faire au bon Dieu.

La veuve n'était pas moins croyante que le vieux chouan ; elle lui donna un morceau de pain, s'en alla couper une brassée de bruyère avec laquelle elle lui accommoda un lit ; puis, après avoir eu soin de relever autour de lui les branches des épines et des ronces, après s'être assurée qu'il ne pouvait être aperçu des passants, elle s'éloigna en lui recommandant la patience.

Jean Oullier s'arrangea le plus commodément possible sur la bruyère ; il adressa de ferventes actions de grâce au Seigneur, grignota son morceau de pain, puis s'endormit de ce lourd sommeil qui suit les grandes prostrations.

Il y avait plusieurs heures qu'il reposait, lorsqu'un bruit de voix le réveilla. Dans l'espèce de somnolence qui succédait à l'engourdissement qui s'était emparé de lui, il crut entendre prononcer le nom de ses jeunes maîtresses, et, méfiant dans sa tendresse, comme les hommes de sa trempe le sont dans toutes leurs affections, il supposa qu'un danger quelconque menaçait soit Bertha, soit Mary, et trouva dans cette pensée un levier qui souleva, en un clin d'œil, sa torpeur ; il se dressa sur son coude, écarta doucement les ronces qui formaient autour de lui un épais rempart, et jeta les yeux sur le chemin.

La nuit était venue, mais pas assez épaisse pour qu'il ne pût distinguer la silhouette de deux hommes assis sur un arbre renversé de l'autre côté du chemin.

— Comment n'avez-vous pas continué de la suivre, puisque vous l'aviez reconnue? disait l'un d'eux, qu'à son accent allemand fortement prononcé, Jean Oullier jugea être complètement étranger au pays

— Ah ! dame, répondit l'autre, je ne la croyais pas si *louve* qu'elle l'est, et elle m'a roulé comme un niais que je suis.

— Vous pouvez être certain que celle que nous cherchons était dans le groupe de paysannes, dont Mary de Souday s'est détachée pour venir à votre rencontre.

— Oh ! quant à cela, vous avez raison ; car, lorsque j'ai demandé à ces femmes ce qu'était devenue la jeune fille qui marchait avec elles, elles m'ont répondu qu'elle et sa camarade étaient restées en arrière.

— Qu'avez-vous fait alors?

— Dame, j'ai mis mon bidet à l'auberge, je me suis caché à l'extrémité de Pirmile et je les ai attendues.

— Et cela inutilement?

— Inutilement, pendant plus de deux heures.

— Elles se seront jetées dans quelque chemin de traverse et seront entrées à Nantes par un autre pont.

— Ça, c'est sûr.

— Voilà qui est fâcheux ; car qui sait si cette chance, envoyée par votre bonne fortune, vous la retrouverez jamais?

— Que oui, nous la retrouverons ! Laissez donc faire.

— Comment cela?

— Oh ! comme dirait mon voisin le marquis de Souday, ou mon ami Jean Oullier, — Dieu veuille avoir son âme ! — j'ai chez moi le limier qu'il me faut pour cette chasse.

— Un limier?

— Oui, un vrai limier. Il a un peu mal à une de ses pattes de devant ; mais, aussitôt que cette patte sera guérie, je lui mettrai une corde au cou, et il nous conduira sur la voie sans que nous ayons d'autre peine que de prendre garde qu'il ne la casse à force de tirer dessus pour arriver plus vite.

— Voyons, cessez de plaisanter ; ce sont des choses sérieuses que celles qui nous occupent?

— Plaisanter ! pour qui me prenez-vous? plaisanter en face de cinquante mille francs que vous m'avez promis ; car c'est bien cinquante mille francs que vous avez dit, n'est-ce pas?

— Eh ! vous devez bien le savoir ; vous me l'avez fait redire plus de vingt fois.

— Oui ; mais je ne me lasse pas plus de l'entendre que je ne me lasserais de compter les écus si je les tenais.

— Livrez-nous la personne et vous les tiendrez

— Oh ! j'entends déjà les jaunets tinter à mon oreille, dzing ! dzing !

— En attendant, dites-moi ce que signifie cette histoire de limier que vous mêlez à tout ceci.

— Oh ! je vous la dirai, je ne demande pas mieux ; mais

— Mais quoi?

— Donnant, donnant...

— Qu'entendez-vous par donnant, donnant?

— Voyez-vous, je vous l'ai dit l'autre jour, je veux bien obliger le gouvernement, parce que d'abord il a mon estime, et parce qu'ensuite, en l'obligeant, je vexe les nobles et tout ce qui tient à eux, et que je hais tout cela ; mais, enfin, tout en l'obligeant, ce gouvernement de mon cœur, je ne serais point fâché de tâter de ses espèces, moi qui, jusqu'ici, lui ai toujours donné et n'en ai jamais rien reçu ; d'ailleurs, qui vous dit qu'une fois qu'on tiendra celle pour laquelle on nous promet des monts d'or, on nous donnera ce que l'on nous a, ou plutôt ce que l'on vous a promis?

— Vous êtes fou !

— Je serais fou si je ne vous disais pas ce que je vous dis, au contraire. J'aime à prendre mes sûretés, plutôt deux fois qu'une, et plutôt dix que deux; et, s'il faut vous parler franchement, dans cette affaire-là, je ne m'en vois guère, de sûretés.

— Vous courez les mêmes chances que moi. J'ai reçu, d'un personnage éminent, la promesse que, si je tenais l'engagement pris vis-à-vis de lui, une somme de cent mille francs me serait comptée.

— Cent mille francs, cent mille francs, c'est bien peu pour que vous soyez venu de si loin. Voyons, avouez que c'est deux cent mille et que vous ne me donnez que le quart, attendu que, moi, j'opère sur les lieux et ne me dérange pas. Peste ! deux cent mille francs, vous n'êtes pas malheureux ; c'est un compte rond et qui sonne bien. Soit, ayons confiance dans le gouvernement ; mais cette confiance, avez-vous les mêmes droits à ce que je l'aie en vous? Qui me dit que vous ne filerez pas avec l'argent puisque c'est à vous qu'il sera remis? et, si cela arrive, à quel tribunal, je vous le demande, vous ferais-je un procès?

— Mon cher monsieur, lorsque, en politique, on s'associe, c'est la foi qui signe le contrat.

— C'est donc pour cela qu'ils sont si bien tenus, les contrats politiques? Eh bien, franchement, j'aimerais mieux une autre signature.

— Laquelle donc?

— La vôtre ou celle du ministre à qui vous avez affaire.

— Eh bien, on tâchera de vous contenter

— Chut !

— Quoi?

N'avez-vous pas entendu quelque chose?

— Oui ; on vient de notre côté ; il me semble que j'entends les grincements des roues d'une charrette.

Les deux hommes se levèrent en même temps, et, à la clarté de la lune, dont les rayons les éclairèrent alors, Jean Oullier, qui n'avait point perdu une parole de ce qu'ils venaient de dire, aperçut leur visage.

L'un des deux hommes lui était parfaitement étranger ; mais dans l'autre il retrouva Courtin, que, du reste, il avait déjà reconnu, tant au son de sa voix qu'en l'entendant parler de Michel et des *louves*.

— Retirons-nous, dit l'inconnu.

— Non, répondit Courtin ; j'ai encore une foule de choses à vous dire. Cachons-nous dans ce buisson, laissons passer l'importun, et terminons notre affaire.

Et tous deux s'avancèrent vers le buisson.

Jean Oullier comprit qu'il était perdu ; mais, ne voulant pas être pris comme un lièvre au gîte, il se leva sur ses genoux, et tira de sa ceinture son couteau épointé, mais qui, dans une lutte corps à corps, pouvait encore faire sa besogne.

Il n'avait pas d'autre arme et croyait les deux hommes désarmés.

Mais Courtin, qui avait vu se dresser un homme dans le buisson et qui avait entendu le déchirement des ronces et des épines, fit trois pas en arrière sans perdre de vue l'espèce d'ombre qui lui apparaissait, ramassa son fusil caché le long de l'arbre abattu, arma un des deux côtés, porta le fusil à son épaule, et lâcha le coup.

Un cri étouffé répondit à l'explosion

— Qu'avez-vous fait? demanda l'inconnu, qui trouvait la façon de Courtin peut-être un peu expéditive.

— Voyez, voyez, répondit Courtin pâle et tremblant lui-même, un homme nous épiait !

L'étranger alla au buisson, écarta les branches.

— Prenez garde ! prenez garde ! dit Courtin ; si c'est un chouan et qu'il ne soit pas mort tout à fait, il va riposter.

Et, en disant cela, Courtin, son second coup armé et prêt à faire feu, se tenait à distance.

— C'est effectivement un paysan, dit l'inconnu ; mais il me semble mort.

L'inconnu prit alors Jean Oullier par le bras et le tira hors du fossé.

Courtin, voyant l'homme immobile comme un cadavre, se hasarda d'approcher.

— Jean Oullier ! s'écria-t-il en reconnaissant le Vendéen, Jean Oullier ! Ma foi, je ne me doutais guère que jamais je tuasse personne ; mais, nom d'un diable ! si cela devait arriver, mieux vaut que ce soit à celui-là qu'à un autre. Voilà, croyez-moi, ce qui peut s'appeler un heureux coup de fusil.

— Mais, en attendant, dit l'inconnu, la charrette approche

— Oui, elle ne monte plus, et l'on a mis le cheval au trot. Allons, allons, il n'y a pas de temps à perdre. Il s'agit de jouer des jambes. Est-il bien mort?

— Il en a tout l'air.

— Eh bien, en route !

L'inconnu cessa de soutenir le torse de Jean Oullier, et la tête tomba, frappant la terre avec un bruit sourd et mat.

— Ah ! par ma foi, oui, il y est ! dit Courtin.

Puis, sans oser s'en approcher, montrant du doigt le cadavre :

— Tenez, dit-il, voilà qui nous assure notre prime, mieux que toutes les signatures ; ce cadavre-là vaut deux cent mille francs.

— Comment ?

— C'était le seul homme qui pût m'ôter des mains le limier dont je vous ai parlé. Je le croyais mort ; je me trompais. Maintenant que je suis sûr qu'il l'est, en chasse ! en chasse !

— Oui, car voici la charrette.

En effet, la voiture n'était plus qu'à cent pas du buisson.

Les deux hommes s'élancèrent dans la bruyère, et disparurent au milieu de l'obscurité, tandis que la femme Picaut, qui venait chercher Jean Oullier suivant la promesse qu'elle lui avait faite, effrayée par le coup de fusil qu'elle avait entendu, arrivait en courant sur le théâtre de la scène que nous venons de raconter.

LXX

LES BATTERIES DE MAITRE COURTIN

Quelques semaines avaient suffi pour amener une perturbation complète dans l'existence des personnages qui, depuis le commencement de ce récit, ont successivement passé sous les yeux du lecteur.

L'état de siège était promulgué dans les quatre départements de la Vendée ; le général qui les commandait lança une proclamation par laquelle il invitait les habitants des campagnes à faire leur soumission en leur promettant de les recevoir avec indulgence. La tentative d'insurrection avait si misérablement avorté, que la plupart des Vendéens restaient sans espérance pour l'avenir ; quelques-uns d'entre eux, qui étaient compromis, se décidèrent à suivre le conseil que leurs chefs eux-mêmes leur avaient donné en les licenciant, et à rendre leurs armes ; mais l'autorité civile n'accepta point cette composition ; elle les reprit en sous-œuvre et les fit arrêter ; bon nombre des plus confiants furent jetés en prison, et cette rigueur impolitique paralysa les dispositions pacifiques de ceux qui, plus prudents, avaient voulu attendre.

Maître Jacques dut à ces procédés une augmentation considérable dans le personnel de sa troupe ; il exploita si habilement la conduite de ses adversaires, qu'il parvint à rallier autour de lui un nombre d'hommes assez considérable pour tenir encore dans les forêts au moment même où la Vendée désarmait.

Gaspard, Louis Renaud, Bras-d'Acier et les autres chefs avaient mis la mer entre eux et les rigueurs du gouvernement ; seul, le marquis de Souday n'avait pas pu s'y décider ; depuis qu'il avait quitté Petit-Pierre, ou plutôt depuis que Petit-Pierre l'avait quitté, l'infortuné gentilhomme avait complètement perdu la joyeuse humeur par laquelle il avait, avec un véritable point d'honneur, combattu jusqu'au dernier moment la tristesse de ses compagnons ; mais, aussitôt que le devoir ne lui fit plus une loi d'être gai, le marquis tomba dans l'excès opposé et devint triste à mourir. La défaite du Chêne ne le frappait pas seulement dans ses sympathies politiques, elle renversait de fond en comble les châteaux en Espagne qu'il avait édifiés avec tant de bonheur ; il ne voyait plus dans cette existence de partisans, dont son imagination évoquait naguère les souvenirs pittoresques, que les choses auxquelles il n'avait pas songé, c'est-à-dire les revers qui l'accablaient, les misères obscures, les privations mesquines et triviales qui sont la vie du proscrit.

Il en était arrivé, lui qui, dans les derniers temps, trouvait insipide le séjour de son petit château de Souday, il en était arrivé, désormais, à regretter les bonnes soirées que les prévenances et le babil de Bertha et de Mary faisaient si douces ; la causerie de Jean Oullier lui manquait surtout, et il était si malheureux de ne plus l'avoir auprès de lui, qu'il s'informait de son sort avec une sollicitude qui était loin de lui être coutumière.

Ce fut dans cette disposition d'esprit qu'il rencontra maître Jacques, flânant dans les environs de Grand-Lieu pour épier la marche d'une colonne mobile.

Le marquis de Souday n'avait jamais éprouvé une sympathie bien vive à l'endroit du maître des lapins, dont le premier acte de discipline avait été de se soustraire à son autorité ; cet esprit indépendant dont maître Jacques avait donné la preuve lui avait toujours paru un exemple fatal aux Vendéens ; celui-ci, de son côté, haïssait le marquis comme il haïssait tous ceux que leur naissance ou leur position sociale lui donnaient naturellement pour chefs ; cependant il fut touché de la misère où il vit le vieux gentilhomme réduit dans la chaumière où, le lendemain du départ de Petit-Pierre pour Nantes, M. de Souday avait cherché un asile, et lui offrit de le cacher dans la forêt de Touvois, où, en outre de l'abondance qui régnait dans son petit camp et qu'il lui proposa de partager, le marquis pourrait trouver la distraction de quelques horions à échanger avec les soldats du roi Louis-Philippe.

Il va sans dire que le marquis appelait le roi Louis-Philippe *Philippe* tout court.

Ce fut la dernière considération exposée par nous qui détermina M. de Souday à accepter les offres de maître Jacques ; il brûlait de venger la ruine de ses espérances et de faire payer à quelqu'un les déceptions qu'il éprouvait, l'ennui que lui causait sa séparation d'avec ses filles et le chagrin qu'il ressentait de la disparition de Jean Oullier. Il suivit donc le maître des lapins, qui, de subordonné, ou plutôt d'insubordonné, devenait protecteur, et celui-ci, touché de la simplicité et de la bonhomie du marquis, lui témoigna beaucoup plus d'égards que ne promettaient sa rude écorce et ses précédents.

Quant à Bertha, dès le surlendemain de sa retraite chez Courtin, et aussitôt qu'elle eut recouvré quelques forces, elle comprit que sa présence sous le même toit que celui qu'elle aimait, loin de la présence de son père, sans Jean Oullier, qui, à la rigueur, eût pu le remplacer, était au moins inconvenante, et, tout blessé qu'était Michel, pouvait être interprétée d'une manière fâcheuse pour sa réputation ; elle quitta donc la métairie, et s'installa avec Rosine, dans la maison de Tinguy. Elle était là à un demi-quart de lieue de distance à peine du logis où elle laissait Michel, et, tous les jours, elle se rendait près de lui pour lui donner les soins d'une sœur, accompagnés de toutes les délicatesses d'une amante.

La tendresse, le dévouement, l'abnégation dont Bertha lui donnait tant de preuves touchaient Michel ; mais, comme ils ne changeaient rien à ses sentiments pour Mary, ils ne faisaient que rendre sa situation de plus en plus difficile ; il n'osait pas songer à porter le désespoir dans l'âme de la jeune fille à laquelle il devait la vie. Cependant, peu à peu, une douce résignation succédait à ce sentiment violent et acerbe qu'il avait éprouvé dans les premiers jours, et, sans s'habituer à l'idée du sacrifice que Mary exigeait de lui, il répondait, par des sourires qu'il s'efforçait de rendre affectueux, aux prévenances dont Bertha était si prodigue envers lui ; et, quand celle-ci le quittait, le soupir douloureux qui s'échappait de sa poitrine, et que Bertha prenait pour elle, témoignait seul de ses regrets. Toutefois, sans Courtin, qui montait l'escalier conduisant à la chambrette où Michel était caché, aussitôt qu'il avait vu Bertha disparaître derrière les derniers arbres du jardin, et qui venait à son tour s'asseoir au chevet du blessé et lui parler de Mary, l'âme tendre et impressionnable de Michel eût peut-être fini par se résigner aux nécessités de sa situation et eût accepté ce que la fatalité avait fait ; mais le maire de la Logerie entretenait si souvent son jeune maître de Mary, il témoignait un si vif désir de le voir heureux selon son cœur, que Michel, à mesure que la plaie de son bras se cicatrisait et en même temps qu'il revenait à la santé, voyait la blessure de son cœur se rouvrir et sa reconnaissance pour Bertha s'effacer devant le souvenir de sa sœur.

Courtin faisait un travail analogue à celui de Pénélope : il défaisait la nuit ce que Bertha, avec tant de peine, faisait le jour.

Le maire de la Logerie, dans l'état de faiblesse où était Michel lorsqu'il l'avait transporté chez lui, n'avait pas eu de peine à se faire pardonner sa conduite vis-à-vis du jeune baron, en mettant cette conduite sur la vivacité de son attachement pour lui, et de l'inquiétude dans laquelle l'avait plongé sa fuite ; puis, ayant comme nous le lui avons entendu raconter, aisément surpris le secret de Michel, il finit, à force de protestations de dévouement et en flattant habilement son penchant pour Mary, par rentrer complètement dans sa confiance. Michel souffrait autant de ne pouvoir épancher les souffrances de son cœur que de ces souffrances elles-mêmes. Courtin eut l'air d'y compatir si vivement, il caressa ses rêveries avec tant d'adresse, il se montra si profond admirateur de Mary, que, peu à peu, il amena Michel à lui laisser deviner, sinon à lui confier, ce qui s'était passé entre les deux sœurs et lui.

Courtin se garda bien de prendre une situation hostile en face de Bertha ; il manœuvra assez habilement pour qu'elle le crût tout acquis au projet qui devait l'unir à son jeune maître ; en l'absence de Michel, il ne lui parlait jamais que comme à sa future maîtresse. Au reste, il fit si bien que celle-ci, qui d'ailleurs, ignorait complètement ses antécédents, ne cessait de parler à Michel du dévouement de son métayer, et ne le désignait plus que par ces trois mots : « Notre bon Courtin. »

Mais d'un autre côté, et aussitôt qu'il était seul avec Michel, il entrait, comme nous l'avons dit, dans les sentiments les plus secrets de celui-ci ; il le plaignait, et Michel, sous l'influence de la pitié que lui témoignait le métayer, se laissait aller tout naturellement à lui raconter les incidents

de sa liaison avec Mary; Courtin en tirait constamment la même conclusion : « Elle vous aime ; » il lui insinuait que c'était à lui, Michel, de faire au cœur de Mary une douce violence dont celle-ci ne pouvait manquer de lui être reconnaissante : il allait au-devant de ses vœux, il lui jurait qu'aussitôt qu'il le verrait rétabli, les communications étant redevenues libres, il se consacrerait tout entier à la réalisation de son bonheur, et il promettait d'arranger les choses de telle façon, que, sans manquer à la reconnaissance que le jeune baron devait à Bertha, il saurait amener celle-ci à renoncer d'elle-même à l'union projetée.

La convalescence de Michel ne marchait nullement au gré des désirs de Courtin, qui voyait avec une profonde inquiétude le temps s'écouler sans qu'il fût possible de rien découvrir sur la retraite actuelle de Petit-Pierre, et qui attendait avec impatience le moment où il pourrait lancer son jeune maître sur la trace de Mary.

On a déjà compris, nous l'espérons, que Michel était le limier dont il comptait se servir.

Bertha, désormais dégagée des inquiétudes que lui avait données la blessure de Michel, avait, en compagnie de Rosine, fait plusieurs courses dans la forêt de Touvois, où le marquis lui avait fait savoir qu'il était réfugié : deux ou trois fois à son retour, Courtin avait mis la conversation sur les personnes auxquelles les jeunes filles devaient le plus vivement s'intéresser : mais Bertha était demeurée impénétrable ; et le maire de la Logerie avait trop bien compris à quel point le terrain était brûlant, et combien facilement une imprudence de sa part pouvait réveiller les soupçons assoupis pour s'appesantir sur cette question : seulement, comme Michel allait de mieux en mieux, dès que Michel restait seul, il le pressait de prendre une détermination et lui laissait pressentir que, s'il le voulait charger d'une lettre pour Mary, il faisait son affaire d'amener d'abord celle-ci à lui répondre, et, ensuite, de la faire revenir sur sa détermination première.

Cela dura ainsi pendant six semaines.

Au bout de ces six semaines, Michel allait infiniment mieux : sa blessure était cicatrisée et ses forces à peu près revenues.

Le voisinage du poste que le général avait établi à la Logerie empêchait le jeune homme de se montrer pendant le jour : mais, la nuit venue, il se promenait sous les arbres du verger en s'appuyant sur le bras de Bertha.

Puis l'heure de rentrer chacun chez soi arrivait ; Michel remontait dans son pigeonnier, et Rosine et Bertha, que les sentinelles s'étaient habituées à voir aller et venir à toute heure du jour et de la soirée, retournaient à la maison de Tinguy, d'où Bertha sortait le lendemain après déjeuner pour revenir trouver Michel.

Ces promenades du soir contrariaient Courtin, qui, lorsque la causerie qui s'établissait entre Michel et Bertha avait lieu dans la maison ou dans leur chambre, espérait toujours attraper au passage quelques-uns des renseignements qu'il guettait : aussi faisait-il tout ce qu'il pouvait pour y mettre obstacle, et ce fut dans l'intention de les faire cesser qu'il affecta de communiquer tous les soirs à Michel et à Bertha la liste des condamnations enregistrées dans les feuilles publiques qu'il recevait à titre de maire.

Un jour, il leur annonça qu'il fallait absolument renoncer aux courses nocturnes ; et, lorsqu'ils lui en demandèrent la raison, il leur fit lire le jugement par contumace qui condamnait Michel de la Logerie à la peine de mort.

Cette communication ne produisit qu'un très médiocre effet sur Michel, mais Bertha en fut épouvantée ; un instant elle eut l'idée de se jeter aux genoux du jeune homme pour lui demander pardon de l'avoir entraîné dans cette funeste équipée, et, lorsqu'elle quitta le soir la métairie, elle était dans une agitation profonde.

Le lendemain, elle fut de très bonne heure près de Michel.

Toute la nuit, elle avait fait des rêves d'autant plus terribles, qu'elle les faisait tout éveillée.

Elle voyait Michel découvert, arrêté, fusillé !

Deux heures avant l'heure habituelle, elle était à la métairie.

Rien de nouveau n'était arrivé ; rien ne paraissait à craindre ce jour-là plus que les autres jours.

La journée passa comme d'habitude : pleine de charmes mêlés d'angoisses pour Bertha ; pleine de mélancolie et d'aspirations extérieures pour Michel.

Le soir vint ; un beau soir d'été.

Bertha était appuyée contre la petite fenêtre ouvrant sur le verger ; elle regardait le soleil se coucher au-dessus des grands arbres de la forêt de Machecoul, dont les cimes ondulaient comme une mer de verdure.

Michel était assis sur son lit et aspirait les douces senteurs du soir, lorsque tous deux entendirent le bruit d'une voiture qui venait du côté de l'avenue.

Le jeune homme se précipita vers la fenêtre.

Tous deux virent alors une calèche débouchant dans la cour de la métairie. Courtin courut à cette calèche son chapeau à la main ; une tête passa par la portière : c'était celle de la baronne Michel.

Le jeune homme, à la vue de sa mère, sentit un frisson lui passer par les veines.

Il était évident que c'était lui qu'elle venait chercher.

Bertha l'interrogea des yeux pour savoir ce qu'elle devait faire.

Michel lui indiqua un recoin obscur, une espèce de cabinet sans porte, où elle pouvait se cacher et tout entendre sans être vue.

Il puiserait de la force dans cette présence ignorée.

Michel ne se trompait pas : cinq minutes après, il entendit craquer l'escalier de planches sous les pas de la baronne.

Bertha courut à sa cachette ; Michel s'assit près de la fenêtre comme s'il n'avait rien vu, rien entendu.

La porte s'ouvrit et la baronne entra.

Peut-être était-elle venue avec l'intention d'être rude et sévère comme de coutume, mais, en voyant Michel à la lumière pâlissante du jour, pâle lui-même comme ce crépuscule, elle oublia toutes ses résolutions de sévérité, et ne put que lui tendre les bras en s'écriant :

— Oh ! malheureux enfant, te voilà donc !

Michel, qui ne s'attendait pas à cette réception, en fut ému, et, de son côté, se jeta dans les bras de la baronne en criant :

— Ma mère ! ma bonne mère !

C'est qu'elle aussi était fort changée ; on voyait sur son visage la double trace des larmes incessantes et des nuits sans sommeil.

LXXI

OU MADAME LA BARONNE DE LA LOGERIE, EN CROYANT FAIRE LES AFFAIRES DE SON FILS, FAIT CELLES DE PETIT-PIERRE

La baronne s'assit ou plutôt tomba dans un fauteuil, en traînant Michel à genoux devant elle, lui prenant la tête et l'appuyant contre ses lèvres.

Enfin, les paroles qui ne pouvaient sortir de sa poitrine oppressée parurent lui revenir.

— Comment ! demanda-t-elle, c'est ici que je te rencontre, à cent pas du château plein de soldats ?

— Plus je serai près d'eux, ma mère, dit Michel, moins on me cherchera où je suis.

— Mais tu ne sais donc pas ce qui s'est passé à Nantes ?

— Que s'est-il passé à Nantes ?

— Les commissions militaires rendent jugements sur jugements.

— Cela ne regarde que ceux qui sont pris, dit en riant Michel.

— Cela regarde tout le monde, lui répliqua sa mère ; car ceux qui ne sont pas pris peuvent l'être d'un moment à l'autre.

— Bon ! pas quand ils sont cachés chez un digne maire connu par ses opinions philippistes.

— Tu n'en es pas moins...

La baronne s'arrêta comme si sa bouche se refusait à prononcer les mots suivants.

— Achève, ma mère.

— Tu n'en es pas moins condamné.

— Condamné à mort, je sais cela.

— Comment ! tu sais cela, malheureux enfant, et tu es si tranquille ?

— Je te le dis, ma mère, tant que je serai chez Courtin, je croirai n'avoir rien à craindre.

— Il est donc bien pour toi, cet homme ?

— C'est tout simplement une seconde providence ; il m'a ramassé blessé et mourant de faim, il m'a apporté chez lui, et, depuis ce temps, il me nourrit et me cache.

— J'avoue que j'avais des préventions contre lui.

— Eh bien, ma mère, vous aviez tort.

— Soit. Parlons de nos affaires, cher enfant. Si bien caché que tu sois ici, tu n'y saurais rester.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il ne faut qu'une imprudence, qu'une indiscrétion pour te perdre.

Michel fit un geste de doute.

— Tu ne veux pas me faire mourir d'effroi, n'est-ce pas ? lui dit sa mère.

— Non, et je vous écoute.

— Eh bien, je mourrai d'effroi si tu ne quittes pas la France ?

— Avez-vous pensé, ma mère, aux difficultés de la fuite ?

— Oui, et ces difficultés, je les ai surmontées.

— Comment cela ?

— J'ai nolisé un petit bâtiment hollandais qui, dès à pré-

sent l'attend dans la rivière en face de Couëron : rends-toi à son bord et pars ! Mon Dieu, pourvu que tu sois assez fort pour supporter la route.

Michel ne répondit pas.

— Tu iras en Angleterre, n'est-ce pas ? tu quitteras cette terre maudite, qui a déjà bu le sang de ton père ! Tant que je te saurai en France, vois-tu, je ne serai pas un instant tranquille ; il me semble, à chaque instant, voir la main du bourreau s'étendre sur toi et t'arracher de mes bras.

Michel continua de garder le silence.

— Voici, continua la baronne, une lettre qui te servira d'introduction près du capitaine, voici pour cinquante mille francs de traites à ton ordre sur l'Angleterre et sur l'Amérique ; d'ailleurs, partout où tu seras, écris-moi et je te ferai passer ce que tu me demanderas ; ou plutôt, mon enfant, mon cher enfant, partout où tu seras, j'irai te rejoindre. Mais qu'as-tu donc, et pourquoi ne pas me répondre ?

En effet, Michel recevait cette communication avec une insensibilité qui tenait presque de la stupeur. Partir, c'était s'éloigner de Mary, et, à l'idée de cette séparation, il y eut un instant où son cœur se serra si fort, qu'il lui sembla qu'il préférerait braver l'arrêt de mort qui le frappait. Depuis que Courtin avait ravivé sa passion, depuis que, grâce au métayer, il avait conçu de nouvelles espérances, sans rien en dire au maire de la Logerie, il rêvait nuit et jour aux moyens de se rapprocher d'elle ; il ne supportait pas même l'idée de renoncer encore une fois à tout cela, et, au lieu de répondre à sa mère, au fur et à mesure qu'elle parlait, il s'affermissait dans sa volonté d'être l'époux de Mary.

De là ce silence qui, à si bon droit, inquiétait la baronne.

— Ma mère, lui dit Michel, je ne vous réponds point, parce que je ne saurais vous répondre selon mes désirs.

— Comment ! selon tes désirs ?

— Écoutez-moi, ma mère, dit le jeune homme avec une fermeté dont elle l'eût cru et dont lui-même peut-être, dans un autre moment, se fût cru incapable.

— Tu te refuses point de partir, j'espère ?

— Je ne refuse point de partir, dit Michel ; mais je mets des conditions à mon départ.

— Tu mets des conditions à ta vie, à ton salut ? tu mets des conditions pour faire cesser les angoisses de ta mère ?

— Ma mère, dit Michel, depuis que nous ne nous sommes vus, j'ai beaucoup souffert et, par conséquent, beaucoup appris ; j'ai surtout appris qu'il était certains moments qui décidaient du bonheur ou du désespoir d'une vie tout entière ; or, je suis dans un de ces moments-là, ma mère.

— Et tu vas décider de mon désespoir ?

— Non, je vais vous parler en homme, voilà tout. Ne vous étonnez pas ; jeté enfant au milieu des événements, j'en sors un homme. Je sais les devoirs que j'ai à remplir envers ma mère ; ces devoirs sont le respect, la tendresse, la reconnaissance ; et, de ces devoirs, je ne m'écarterai jamais. Mais, dans le passage du jeune homme à l'homme, ma mère, il y a des horizons inconnus qui se découvrent et s'élargissent au fur et à mesure que l'on monte ; c'est en face de ces horizons que l'attendent les devoirs qui, succédant à ceux de la jeunesse, l'attachent non plus exclusivement à la famille, mais à la société ; arrivé à ce point de la vie, s'il tend encore la joue à sa mère, il tend déjà la main à une autre femme qui sera, elle, la mère de ses enfants.

— Ah ! fit la baronne en s'éloignant de son fils par un mouvement plus fort qu'elle-même.

— Eh bien, ma mère, reprit le jeune homme en se relevant, cette main, je l'ai tendue ; une autre main a répondu à la mienne ; ces deux mains sont liées indissolublement ; si je pars, je ne partirai pas seul.

— Tu partiras avec ta maîtresse ?

— Je partirai avec ma femme, ma mère.

— Et tu crois que je donnerai mon consentement à ce mariage ?

— Vous êtes libre de ne pas donner votre consentement, ma mère ; mais, moi, je suis libre de ne point partir.

— Oh ! le malheureux ! le malheureux ! s'écria la baronne. Voilà donc la récompense de vingt ans de soins, de tendresse, d'amour !

— Cette récompense, ma mère, dit Michel avec une fermeté qui accroissait la conscience que pas une de ses paroles n'était perdue pour l'oreille qui les écoutait, vous l'avez dans le respect que je vous porte et dans le dévouement dont je vous donnerais des preuves à l'occasion ; mais le véritable amour maternel ne place pas à usure ; il ne dit pas : « Je serai vingt ans ta mère, pour être ensuite ton tyran ! » il ne dit pas : « Je te donnerai la vie, la jeunesse, la force, l'intelligence, pour que tout cela obéisse aveuglément à ma volonté ! » Non, ma mère ; le véritable amour maternel dit : « Tant que tu as été faible, je t'ai soutenu ; tant que tu as été ignorant, je t'ai instruit ; tant que tu as été aveugle, je t'ai conduit. Aujourd'hui, tu vois, tu sais, tu es fort ; fais ta vie, non pas selon ton caprice, mais selon ta volonté. Choisis l'un de ces mille chemins qui s'offrent à toi, et, quelque part qu'il te conduise, aime, chéris, vénère celle qui, de faible, t'a fait fort, qui, d'ignorant, t'a fait instruit, qui, d'aveugle, t'a fait voyant. » Voilà comment je comprends le pouvoir que la mère a sur son fils, voilà comment je comprends le respect que le fils a pour sa mère.

La baronne resta interdite ; elle se fût attendue à la ruine du monde plutôt qu'à ce langage ferme et raisonné.

Elle regarda son fils avec stupéfaction.

Fier et content de lui, Michel la regardait, de son côté, calme et le sourire sur les lèvres.

— Ainsi donc, demanda-t-elle, rien ne pourra te faire renoncer à ta folie ?

— C'est-à-dire, ma mère, reprit Michel, que rien ne pourra me faire manquer à ma parole.

— Oh ! s'écria la baronne en portant ses mains à ses yeux, malheureuse mère que je suis !

Michel se remit à genoux devant elle.

— Et, moi, je dis : Bienheureuse mère que vous serez, le jour où vous aurez fait le bonheur de votre fils !

— Mais qu'ont-elles donc de si séduisant, ces *louves* ? s'écria la baronne.

— De quelque nom que vous appeliez celle que j'aime, dit Michel, je vous répondrai : Celle que j'aime a toutes les qualités qu'un homme doit rechercher dans sa femme, et ce n'est point à nous, ma mère, qui avons tant souffert de la calomnie, d'accueillir aussi facilement que vous le faites les calomnies qui poursuivent les autres.

— Non, non, non, fit la baronne, jamais je ne consentirai à ce mariage !

— En ce cas, ma mère, dit Michel, reprenez ces traites, reprenez cette lettre pour le capitaine du *Jeune-Charles*, attendu qu'elles me sont maintenant tout à fait inutiles.

— Mais quelle est donc ton intention, malheureux ?

— Oh ! elle est bien simple, ma mère : j'aime mieux mourir que vivre séparé de celle que j'aime. Je suis guéri, je me sens assez fort pour reprendre le mousquet ; les débris de l'insurrection, commandés par le marquis de Souday, sont dans la forêt de Touvois ; je vais les rejoindre, je combats avec eux et me fais tuer à la première occasion. Voilà deux fois que la mort me manque, ajouta-t-il avec un pâle sourire ; la troisième fois, elle aura l'œil plus sûr et la main plus juste.

Et le jeune homme laissa tomber la lettre et les traites sur les genoux de sa mère.

Il y avait dans la voix et dans les gestes du baron une telle résolution et une si grande fermeté, que sa mère vit bien qu'elle nourrirait en vain l'espérance d'y rien changer.

Devant cette conviction, sa force se brisa.

— Eh bien, dit-elle, qu'il soit donc fait selon ta volonté et que Dieu oublie que tu as forcé celle de ta mère !

— Dieu oubliera, soyez tranquille, ma mère, et, quand vous verrez votre fille, vous-même vous oublierez.

La baronne secoua la tête.

— Va, dit-elle, et marie-toi loin de moi, à une étrangère que je ne connais pas et que je n'ai pas vue.

— Je me marierai, je l'espère, avec une femme que vous aurez connue et appréciée, ma mère, et ce grand jour sera pour moi consacré par votre bénédiction. Vous m'avez offert de me rejoindre là où je serais ; là où je serai, je vous attendrai, ma mère.

La baronne se leva et fit quelques pas vers la porte.

— C'est vous qui partez sans me dire adieu, sans m'embrasser, ma mère ! Ne craignez-vous point que cela me porte malheur ?

— Viens donc, malheureux enfant, dans mes bras, sur mon cœur !

Et elle prononça ces paroles avec ce cri qui sort toujours tôt ou tard du cœur d'une mère.

Michel la pressa tendrement sur sa poitrine.

— Et quand partiras-tu, mon enfant ? demanda-t-elle.

— Cela dépendra d'elle, ma mère, répondit Michel.

— Le plus tôt possible, n'est-ce pas ?

— Cette nuit, je l'espère.

— Tu trouveras en bas un costume complet de paysan ; déguise-toi du mieux que tu pourras. Il y a huit lieues d'ici à Couëron ; tu peux y être vers cinq heures du matin. N'oublie pas, le *Jeune-Charles*.

— Ne craignez rien, ma mère ; du moment où je sais que mon but est le bonheur, je prendrai toutes mes précautions pour y arriver.

— Moi, je retourne à Paris, où j'emploie tout ce que je puis avoir de crédit à faire révoquer cette fatale sentence. Toi, je te le répète, veille sur ta vie et tâche de te rappeler que c'est veiller en même temps sur la mienne.

La mère et le fils échangèrent encore un baiser ; Michel conduisit sa mère jusqu'à la porte.

Courtin, en fidèle serviteur, veillait au bas de l'escalier. Madame de la Logerie le pria de l'accompagner au château.

Lorsque Michel, après avoir fermé la porte, se retourna, il vit Bertha le sourire du bonheur sur les lèvres, le rayonnement de l'amour sur le front.

Elle attendait le moment où elle serait seule avec le jeune homme pour se jeter dans ses bras.

Michel l'y reçut ; mais, si l'obscurité n'eût point complètement envahi la petite chambre, sans doute l'expression de l'embarras qui se peignait sur le visage du jeune baron n'eût point échappé à Bertha.

— Ainsi, dit-elle, mon ami, rien ne peut plus nous séparer ; nous avons tout : le consentement de mon père, celui de ta mère.

Michel se tut.

— Nous partons cette nuit, n'est-ce pas ?

Comme il avait fait avec sa mère, Michel garda le silence vis-à-vis de Bertha.

— Eh bien, demanda celle-ci, pourquoi ne répondez-vous pas, mon ami ?

— Parce que rien n'est moins sûr encore que notre départ, mon amie, dit Michel.

— Mais n'avez-vous pas promis à votre mère de partir cette nuit ?

— J'ai dit à ma mère : « Cela dépendra d'*elle*. »

— Eh bien, elle, n'était-ce pas moi ? demanda Bertha.

— Comment ! dit Michel, Bertha, si royaliste, si dévouée, quitterait ainsi la France sans songer à ceux qu'elle y laisse ?

— Que voulez-vous dire ? demanda Bertha.

— Que je rêve quelque chose de plus grand et de plus utile que ma propre liberté, que mon propre salut, dit le jeune homme.

Bertha le regarda avec étonnement.

— Que je rêve la liberté et le salut de Madame, ajouta le jeune homme.

Bertha poussa un cri.

Elle commençait à comprendre.

— Ah ! fit-elle.

— Ce bâtiment que ma mère a frété pour moi, dit Michel, ne peut-il pas, en même temps que nous, emporter hors de France la princesse, votre père ?

Puis, plus bas :

— Votre sœur ? ajouta-t-il.

— Oh ! Michel, Michel, s'écria la jeune fille, pardonnemoi de ne pas avoir pensé à cela ! Tout à l'heure, je t'aimais ; maintenant, je t'admire !... Oui, oui, tu as raison, c'est la Providence qui a inspiré ta mère ; oui, maintenant, j'oublie tout ce qu'elle a dit de dur et de cruel pour moi, je ne vois en elle qu'un instrument de Dieu, envoyé à notre secours pour nous sauver tous... Oh ! mon ami, que vous êtes bon ! mieux encore, mon ami, que vous êtes grand d'avoir songé à tout cela !

Le jeune homme balbutia quelques mots inintelligibles.

— Ah ! je savais bien, continua Bertha dans son enthousiasme, je savais bien que vous étiez ce qu'il y avait de plus brave et de plus loyal au monde ; mais, aujourd'hui, Michel, vous vous élevez au-dessus de toutes mes espérances. Pauvre enfant ! blessé, condamné à mort, il s'occupe des autres avant de penser à lui ! Ah ! mon ami, j'étais heureuse ; maintenant, je suis fière de mon amour.

Cette fois, si la chambre eût été éclairée, Bertha eût pu voir la rougeur succéder à l'embarras sur le visage de Michel.

Et, en effet, ce dévouement du jeune baron n'était pas aussi désintéressé que le croyait Bertha.

Après s'être fait donner par sa mère son consentement à épouser celle qu'il aimait, Michel avait rêvé autre chose.

C'était de rendre à Petit-Pierre le plus grand service qu'il pût recevoir en ce moment de son serviteur le plus dévoué, de lui tout avouer alors et de lui demander pour prix de ce service, la main de Mary.

On peut comprendre maintenant l'embarras et la rougeur de Michel en face de Bertha.

Aussi, à ces démonstrations de la jeune fille, le baron, froid malgré lui, se contenta-t-il de répondre :

— A présent que tout est arrêté, Bertha, je crois que nous n'avons pas de temps à perdre.

— Non, dit celle-ci : vous avez raison, mon ami. Ordonnez ! Maintenant que j'ai reconnu non seulement la supériorité de votre cœur, mais encore celle de votre esprit, je suis prête à obéir.

— Eh bien, dit Michel, nous allons nous séparer.

— Pourquoi cela, demanda Bertha.

— Parce que vous allez partir, vous, Bertha, pour la forêt de Touvois, où vous préviendrez votre père de ce qui s'est passé ; de là, vous gagnerez avec lui la baie de Bourgneuf, où *le Jeune-Charles* vous prendra en passant. Moi, je vais à Nantes, prévenir la duchesse.

— Vous, à Nantes ! Oubliez-vous que vous êtes condamné à mort, désigné, surveillé ? C'est moi qui dois aller à Nantes, et vous à Touvois.

— C'est moi qu'attend *le Jeune-Charles*, Bertha ; c'est à moi seul que, selon toute probabilité, le capitaine consentira à obéir ; sans doute, voyant une femme au lieu d'un homme, craindra-t-il quelque piège, et nous jettera-t-il dans d'inextricables difficultés.

— Mais songez donc aux dangers que vous courez en allant à Nantes !

— C'est là peut-être, au contraire, réfléchissez-y, Bertha, l'endroit où je cours le moins de dangers. On ne se doutera pas que, condamné à mort à Nantes, j'essaye de rentrer dans la ville qui m'a condamné. Enfin, vous le savez, il y a des moments où la suprême audace est la suprême prudence : nous sommes dans un de ces moments-là. Laissez-moi faire.

— Je vous ai dit que je vous obéirais, Michel ; j'obéirai.

Et la belle et fière jeune fille, soumise comme un enfant, attendit les ordres de celui qui, grâce aux apparences du dévouement, venait d'acquérir à ses yeux des proportions gigantesques.

Rien de plus simple que la décision prise et son mode d'exécution. Bertha allait donner à Michel l'adresse de la duchesse à Nantes et les différents mots d'ordre à l'aide desquels on pouvait parvenir jusqu'à elle.

Sous l'habit de Rosine, elle gagnerait la forêt de Touvois, tandis que, sous l'habit de paysan apporté par madame de la Logerie, Michel gagnerait Nantes.

Si rien ne contrariait les dispositions prises, le lendemain, à cinq heures du matin, *le Jeune-Charles* pouvait mettre à la voile, emportant avec Petit-Pierre les derniers vestiges de la guerre civile.

Dix minutes après, Michel enfourchait le bidet de Courtin, sellé et bridé par lui-même, et, d'un dernier geste, prenait congé de Bertha, laquelle regagnait la chaumière de Tiguy, d'où elle devait immédiatement se diriger, par des chemins de traverse, vers la forêt de Touvois.

LXXII

MARCHES ET CONTRE-MARCHES

Malgré le luxe de molettes et d'éparvins dont l'âge et la fatigue avaient gratifié le bidet de maître Courtin, la brave bête avait conservé, dans l'amble qui lui tenait lieu de trot, assez d'énergie pour que Michel arrivât à Nantes avant neuf heures du soir.

Sa première station devait être à l'auberge du *Point du Jour*.

A peine eut-il traversé le pont Rousseau, qu'il se mit en quête de la susdite auberge.

Ayant reconnu son enseigne, qui figurait une étoile allongée d'un rayon de la plus belle ocre jaune que le peintre avait eue à sa disposition, il arrêta son bidet, ou plutôt le bidet de maître Courtin, devant une auge de bois qui servait à rafraîchir les chevaux des rouliers qui ne voulaient que faire halte sans dételer.

Personne ne paraissait sur le seuil de la maison en face de laquelle le jeune homme se trouvait ; oubliant l'humble costume dont il était revêtu, et ne se souvenant que de l'empressement que manifestaient d'habitude, à son approche, les serviteurs de la Logerie, il frappa impatiemment sur cette auge plusieurs coups du bâton qu'il tenait à la main.

A ce bruit, un homme en manches de chemise sortit de la cour qui attenait à la maison et s'avança vers Michel. Cet homme était coiffé d'un bonnet de coton bleu, rabattu jusque sur ses yeux.

Il sembla à Michel que ce qu'il voyait de son visage ne lui était pas inconnu.

— Diable ! fit en grommelant l'homme au bonnet bleu, vous êtes donc trop grand seigneur, mon jeune gars, pour conduire vous-même votre cheval à l'écurie ? Alors n'en parlons plus, on va vous servir comme un bourgeois.

— Servez-moi comme vous voudrez, dit Michel ; mais répondez à ma question.

— Questionnez, dit l'homme en se croisant les bras.

— Je voudrais voir le père Eustache, ajouta Michel à demi-voix.

Si bas que Michel eût parlé, l'homme à son tour laissa échapper un signe d'impatience, jeta autour de lui un regard soupçonneux, et bien qu'il n'eût aperçu que quelques enfants qui, leurs petites mains croisées derrière le dos, regardaient le jeune paysan avec une curiosité naïve, il prit vivement le cheval par la bride et s'achemina vers la cour.

— Je vous dis que je voudrais voir le père Eustache, répéta Michel en descendant de sa monture et lorsqu'il fut arrivé, toujours conduit par l'homme au bonnet bleu, devant l'appentis qui servait d'écurie à l'hôtel du *Point du Jour*.

— J'entends, répondit ce dernier, j'entends de reste, parbleu !

Mais je ne l'ai pas dans mon coffre à avoine, votre père Eustache. D'ailleurs, avant que je vous dise où vous le trouverez, d'où venez-vous ?

— Du Sud

— Où allez-vous?

— A Rosny.

— Bien! alors il vous faut passer par l'église Saint-Sauveur; vous trouverez là celui que vous cherchez. Allez, et tâchez de parler moins haut, monsieur de la Logerie, quand vous parlerez dans la rue, si vous tenez à arriver au but de votre voyage.

— Ah! ah! fit Michel un peu étonné, vous me connaissez?

— Pardieu! répondit l'homme.

— Alors il faudrait reconduire le cheval chez moi.

— Cela sera fait.

Michel mit un louis dans la main du garçon d'écurie, qui parut enchanté de la bonne aubaine et lui fit ses offres de service; puis il entra résolûment dans la ville. Lorsqu'il arriva à l'église Saint-Sauveur, le sacristain allait en fermer les portes. La leçon que venait de donner au jeune baron le garçon d'auberge portait ses fruits, et Michel était décidé à attendre et à examiner avant d'interroger personne.

Cinq ou six pauvres, avant de quitter le porche, où ils avaient passé leur journée, quêtant les aumônes des fidèles, s'étaient agenouillés sous l'orgue pour faire leur prière du soir.

C'était sans doute parmi eux qu'était le père Eustache.

Le père Eustache avait pour principale fonction de présenter l'eau bénite avec un goupillon.

Seulement, il était difficile de reconnaître le père Eustache; car, outre deux ou trois femmes encapuchonnées dans leurs mantelets d'indienne tout constellés de pièces de différentes couleurs, il y avait là trois mendiants dont pas un ne tenait de goupillon à la main.

Chacun des trois vieillards pouvait donc être celui que cherchait Michel.

Heureusement, le jeune baron avait un signe de reconnaissance.

Il prit la branche de houx qu'il avait attachée à son chapeau et que Bertha lui avait indiquée comme étant le signe qui le ferait reconnaître du père Eustache, et la laissa tomber devant la porte.

Deux des mendiants la poussèrent du pied sans y faire la moindre attention.

Le troisième, qui était un petit vieillard sec, grêle, dont le nez démesuré sortait résolument de dessous un bonnet de soie noire, fit un mouvement en apercevant les feuilles vertes sur les dalles, ramassa la branche de houx et regarda avec inquiétude autour de lui.

Michel sortit de derrière le pilier où il s'était caché.

Le père Eustache — car c'était bien lui — jeta un regard de son côté.

Puis, sans rien dire, il se dirigea vers le cloître.

Michel comprit que la branche de houx ne suffisait pas au défiant donneur d'eau bénite; après l'avoir suivi pendant une dizaine de pas, il pressa sa marche et l'accosta en disant:

— Je viens du Sud.

Le mendiant tressaillit.

— Et où allez-vous? demanda-t-il.

— Je vais à Rosny, répondit Michel.

Le mendiant s'arrêta et rebroussa chemin.

Cette fois, il allait du côté de la ville; un signe fait du coin de l'œil indiqua à Michel qu'on était d'accord; celui-ci se laissa dépasser par son guide, puis le suivit à une distance de cinq ou six pas.

Ils repassèrent devant le portail de l'église, et traversèrent une partie de la ville; puis, au moment où ils entraient dans une ruelle étroite et obscure, le mendiant s'arrêta quelques instants devant une porte basse et sombre, percée dans le mur d'un jardin, puis il reprit sa route.

Michel allait continuer de le suivre; mais le mendiant lui fit un signe qui avait pour but de lui indiquer la petite porte, et disparut dans l'ombre.

Michel s'aperçut alors que son guide avait glissé la branche de houx ramassée à l'église dans l'anneau de fer qui servait à heurter.

C'était donc là le but de sa course.

Le jeune homme leva le marteau et le laissa retomber.

A ce bruit, un petit guichet pratiqué dans la porte s'ouvrit, et une voix d'homme lui demanda ce qu'il désirait.

Michel répéta le mot d'ordre, et on l'introduisit dans une salle basse où un monsieur qu'il reconnut pour l'avoir vu au château de Souday, le soir où le souper préparé pour Petit-Pierre avait été mangé par le général Dermoncourt, et qu'il avait retrouvé le fusil à la main, la veille du combat du Chêne, lisait tranquillement son journal, assis auprès d'un grand feu, les pieds sur les chenets, et enveloppé d'une robe de chambre.

Seulement, malgré son extérieur des plus pacifiques, ce monsieur avait une paire de pistolets à deux coups à la portée de sa main, sur une table où se trouvaient, en outre, encre, papier et plumes.

Il reconnut sur le champ Michel, et, se levant pour le recevoir:

— Je crois vous avoir vu dans nos rangs, monsieur, lui dit-il.

— Oui, monsieur, répondit Michel, la veille du combat du Chêne.

— Et le lendemain? demanda en souriant l'homme à la robe de chambre.

— Le lendemain, j'étais à celui de la Pénissière, où j'ai été blessé.

L'inconnu s'inclina.

— Voudriez-vous me faire l'honneur de me dire votre nom? demanda-t-il.

Michel dit son nom; l'homme à la robe de chambre consulta un agenda qu'il tira de sa poitrine, fit un signe de satisfaction, et, se retournant vers le jeune homme:

— Et, maintenant, monsieur, lui demanda-t-il, qui vous amène?

— Le désir de voir Petit-Pierre, et de lui rendre un grand service.

— Pardon, monsieur, mais on ne peut arriver de la sorte à la personne dont vous parlez. Vous êtes des nôtres; je sais que nous pouvons compter sur vous; mais vous comprenez que des allées et venues dans la maison qui jusqu'ici a gardé son secret si heureusement ne tarderaient pas à attirer l'attention de la police. Veuillez donc me confier vos projets, et je vous donnerai la réponse que vous devez attendre.

Michel alors expliqua ce qui s'était passé entre lui et sa mère; comment celle-ci s'était assurée d'un bâtiment qui pût le soustraire à la condamnation prononcée contre lui, et comment il avait eu l'idée de faire servir ce bâtiment au salut de Petit-Pierre.

L'homme à la robe de chambre écoutait avec une attention croissante; puis, quand le jeune baron eut fini:

— En vérité, dit-il, c'est la Providence qui vous envoie! Il était vraiment impossible, quelles que fussent les précautions employées par nous, et dont vous avez pu juger, que la maison où Petit-Pierre est caché continuât d'échapper à la surveillance de la police; pour le bien de la cause, dans l'intérêt de Petit-Pierre, dans le nôtre, il vaut mieux qu'il parte, et la difficulté de trouver un navire étant si heureusement levée, je vais sur-le-champ me rendre près de lui et prendre ses ordres.

— Vous suivrai-je? demanda Michel.

— Non; votre déguisement à côté de mon habit bourgeois vous signalerait à l'attention des mouchards dont nous sommes entourés. A quelle auberge êtes-vous descendu?

— Au *Point du Jour*.

— Vous êtes chez Joseph Picaut; il n'y a rien à craindre.

— Ah! fit Michel, en effet, je savais bien que sa figure ne m'était pas inconnue; seulement, comme je croyais qu'il habitait entre la Boulogne et la forêt de Machecoul...

— Vous ne vous trompiez pas: il n'est aubergiste que par occasion. Allez donc m'attendre chez lui; dans deux heures, j'y viendrai, ou seul ou accompagné de Petit-Pierre: seul, si Petit-Pierre refuse d'accepter votre offre; avec lui, s'il accepte.

— Mais êtes-vous bien sûr de ce Picaut? demanda Michel.

— Oh! de lui comme de nous-mêmes! S'il y a un reproche à lui faire, ce serait, au contraire, d'être trop ardent. Rappelez-vous que, pendant les courses de Petit-Pierre en Vendée, plus de six cents paysans ont, à plusieurs reprises, connu le secret de ses différentes retraites, et, c'est le plus beau titre de gloire de ces pauvres gens, pas un n'a songé à faire sa fortune en le trahissant. Prévenez Joseph que vous attendez quelqu'un; qu'en conséquence il ait à veiller. En lui disant ces seuls mots: *Rue du Château, nº 3*, vous obtiendrez de lui et des autres commensaux de l'auberge l'obéissance la plus absolue et surtout la plus passive.

— Avez-vous d'autres recommandations à me faire?

— Peut-être sera-t-il prudent que les personnes qui accompagneront Petit-Pierre sortent isolément de la maison où il est caché, et isolément se rendent à l'auberge du *Point du Jour*. Faites-vous donner une chambre avec fenêtre sur le quai; n'ayez pas de lumière dans votre chambre, mais laissez la fenêtre ouverte.

— Vous n'oubliez rien?

— Non. Adieu, monsieur, ou plutôt au revoir! et, si nous réussissons à arriver sains et saufs à votre bâtiment, vous aurez rendu à la cause un immense service. Quant à moi, je suis dans des transes continuelles; on parle de sommes énormes offertes en prime à la trahison, et je tremble que quelque cupidité ne finisse par s'éveiller et nous perdre.

On reconduisit Michel; mais, au lieu de le faire sortir par la porte qui lui avait donné entrée, on le fit sortir par la porte opposée, donnant dans une autre rue.

Il traversa rapidement la ville et gagna le quai; arrivé au *Point du Jour*, il trouva Joseph Picaut qui avait racolé un gamin auquel il donnait ses instructions pour reconduire le cheval de Courtin, ainsi que Michel l'avait recommandé.

Le jeune baron, en entrant à l'écurie, fit au faux garçon d'auberge un signe que celui-ci comprit parfaitement. Picaut renvoya le gamin en ajournant la commission au lendemain.

— Vous m'avez dit que vous me connaissiez, fit Michel lorsqu'ils furent seuls.

— J'ai fait mieux que cela, monsieur de la Logerie, puisque je vous ai appelé par votre nom

— Eh bien, je ne suis pas fâché de t'apprendre que nous sommes quittes sous ce rapport : moi aussi, je sais ton nom tu t'appelles Joseph Picaut.

— Je ne m'en dédis pas, répondit le paysan avec son air narquois.

— Peut-on se fier à toi, Joseph ?

— C'est selon ce que l'on me demande : les bleus et les rouges, non ; les blancs, oui.

— Tu es blanc, alors?

Picaut haussa les épaules

— Si je ne l'étais pas, serais-je ici, moi qui suis condamné à mort ni plus ni moins que vous? C'est comme cela : on m'a fait les honneurs de la contumace. Oh ! nous sommes bien véritablement égaux devant la loi.

— Bon ! alors, tu es ici... ?

— Garçon d'écurie, pas autre chose.

— Conduis-moi au maître de l'auberge.

On réveilla l'aubergiste, qui était couché.

L'aubergiste accueillit Michel avec une certaine défiance : aussi celui-ci, qui comprit qu'il n'y avait pas de temps à perdre, se décida à frapper le grand coup et prononça les cinq mots :

— *Rue du Château, n°* 3.

A peine le mot d'ordre eut-il été entendu de l'aubergiste, que sa défiance disparut et qu'il devint tout autre : à partir de ce moment, lui et sa maison étaient à la disposition de Michel.

Alors ce fut à Michel d'interroger.

— Avez-vous des voyageurs chez vous? demanda-t-il.

— Un seul, répondit l'aubergiste.

— De quelle espèce ?

— De la pire ! C'est un homme dont il faut nous défier

— Vous le connaissez donc?

— C'est le maire de la Logerie, maître Courtin, un vrai pataud !

— Courtin ! s'écria Michel. Courtin ici ! En êtes-vous sûr?

— Je ne le connaissais pas ; c'est Picaut qui m'a prévenu.

— Et depuis quand est-il arrivé?

— Depuis un quart d'heure à peine.

— Où est-il?

— Dehors, en ce moment. Il a mangé un morceau ; puis il est sorti sur-le-champ en m'annonçant qu'il ne rentrerait que fort avant dans la nuit, vers deux heures du matin ; il avait, disait-il, affaire à Nantes.

— Et sait-il que vous le connaissez, vous?

— Je ne le crois pas, à moins qu'il n'ait reconnu Joseph Picaut, comme Joseph Picaut l'a reconnu lui-même : mais j'en doute : il était dans la lumière, tandis que Joseph Picaut est constamment resté dans l'ombre.

Michel réfléchit un moment.

— Je ne crois pas maître Courtin aussi mauvais que vous le supposez, répliqua Michel ; mais, n'importe, il faut nous défier de lui, comme vous dites, et surtout il faut qu'il ignore ma présence dans votre auberge.

Picaut, qui, jusque-là, s'était tenu sur le seuil de la porte, s'avança, et, se mêlant à la conversation :

— Oh ! dit-il, s'il vous fait par trop d'ombrage, il faut le dire : on s'arrangera de manière à ce qu'il ne sache rien, ou, s'il sait quelque chose, de manière à ce qu'il se taise ; j'ai déjà de vieux griefs contre lui, et il y a longtemps que je ne cherche qu'un prétexte...

— Non, non ! s'écria vivement Michel, Courtin est mon métayer ; je lui ai certaines obligations qui me font désirer qu'il ne lui arrive pas malheur ; d'ailleurs, se hâta-t-il d'ajouter en voyant que Picaut fronçait le sourcil, il n'est pas ce que vous le supposez.

Joseph Picaut hocha la tête ; mais Michel ne vit pas son geste.

— Soyez tranquille, dit l'aubergiste, s'il vient à rentrer, je le surveillerai.

— Bien ! quant à toi, Joseph, tu vas prendre le cheval sur lequel je suis venu ; il est bon que maître Courtin ne le trouve pas à l'écurie ; il ne manquerait pas de le reconnaître, attendu que c'est le sien.

— Bon !

— Tu connais la rivière, n'est-ce pas?

— Il n'y a pas un coin de la rive gauche que je n'aie battu ; de la droite, je suis moins sûr.

— En ce cas, tout va bien ; c'est sur la rive gauche que tu as affaire.

— Dites la chose alors.

— Tu te rendras à Couëron ; vis-à-vis de la seconde île, entre les deux îlots de l'épave, tu verras un bâtiment à la mer ; il s'appelle le *Jeune-Charles*. Quoique à l'ancre, il aura son perroquet de misaine battant sur le mât ; cela te le fera reconnaître

— Soyez tranquille

— Tu prendras une barque, tu iras à bord ; on te criera : « Qui vive ? » Tu répondras : « Belle-Isle en Mer. » Alors on te laissera monter ; tu remettras au capitaine ce mouchoir tel qu'il est, c'est-à-dire noué par trois bouts, et tu lui diras de préparer son appareillage pour une heure du matin

— Et c'est tout ?

— Oh ! mon Dieu ! oui... c'est-à-dire, non, ce n'est pas tout si je suis content de toi, Picaut, tu auras cinq pièces comme tu en as déjà reçu une ce soir.

— Allons, allons, dit Joseph Picaut, à part la chance d'être pendu, ce n'est pas encore un trop mauvais métier que celui que je fais ici, et, si je pouvais seulement de temps en temps envoyer un coup de fusil aux bleus, ou me venger de Courtin, par exemple, ma foi, je ne regretterais pas maître Jacques et ses terriers... Et puis après ?

— Comment ! et puis après?

— Oui, quand j'aurai fait ma commission?

— Tu te cacheras sur la rive du fleuve, et tu nous attendras ; nous te préviendrons par un coup de sifflet. Si tout va bien, tu viendras à nous en imitant le chant du coucou ; si tu as, au contraire, vu quelque chose qui doive nous inquiéter, tu nous préviendras en imitant le cri de la chouette.

— Peste ! monsieur de la Logerie, dit Joseph, on voit que vous avez été à bonne école. Tout cela est clair et me semble bien combiné. C'est, par ma foi, dommage que vous n'ayez pas un meilleur cheval à me mettre entre les jambes ; sans cela, votre affaire serait lestement faite et bien faite.

Joseph Picaut sortit pour remplir le message dont il était chargé.

Pendant ce temps, l'aubergiste conduisait Michel au premier étage dans une chambre de pauvre apparence, qui servait de succursale à sa salle à manger, mais qui s'ouvrait sur la route par deux fenêtres ; puis lui-même il alla se placer en observation pour guetter Courtin.

Michel ouvrit une des fenêtres, ainsi qu'il en était convenu avec le monsieur à la robe de chambre ; puis il s'assit sur un tabouret de façon à ce que sa tête ne pût être vue de la route sur laquelle son regard plongeait.

LXXIII

OU LES AMOURS DE MICHEL SEMBLENT COMMENCER A PRENDRE UNE MEILLEURE TOURNURE

Michel, sous son apparente immobilité, était dans un état d'angoisse extrême ; il allait revoir Mary, et, à cette idée, sa poitrine se serrait, son cœur se gonflait, son sang circulait par soubresauts dans ses veines ; il se sentait trembler d'émotion. Il ne savait pas trop quelle serait la conséquence de tout cela ; mais la fermeté que, contre son habitude, il avait déployée en face de sa mère et de Bertha, lui avait si bien réussi des deux côtés, qu'il était résolu à être non moins ferme vis-à-vis de Mary. Il comprenait très bien qu'il était arrivé au paroxysme extrême de la situation, et qu'un bonheur éternel ou un malheur irréparable allait surgir de sa décision.

Il y avait une heure à peu près qu'il était là, suivant des yeux, avec anxiété, toutes les formes humaines qui semblaient venir du côté de la petite auberge, guettant tous leurs mouvements, pour savoir si elles ne se dirigeaient pas vers la porte, désolé lorsqu'il voyait son espérance, sans cesse renaissante, s'évanouir une fois de plus, trouvant les minutes des éternités, et se demandant si son cœur ne se briserait pas quand il se trouverait réellement en face de Mary.

Tout à coup, il aperçut une ombre qui venait du côté de la rue du Château, marchant rapidement sur la pointe du pied, rasant les maisons, et, dans sa marche, n'éveillant aucun bruit ; aux vêtements, il reconnaissait une femme ; mais cette femme, ce n'était sans doute, ni Petit-Pierre ni Mary : il n'y avait point de probabilité que l'un ou l'autre vînt seul.

Cependant il semblait au baron que celle qui s'approchait de plus en plus levait les yeux pour reconnaître la maison ; puis il la vit qui s'arrêtait devant l'auberge ; puis il entendit trois petits coups frappés sur la porte.

Michel ne fit qu'un bond de son poste d'observation à l'escalier ; il descendit rapidement, ouvrit la porte, et, dans cette femme couverte d'une mante, il reconnut Mary.

Leurs deux noms furent tout ce que les deux jeunes gens purent prononcer en se retrouvant en face l'un de l'autre ; puis Michel saisit la jeune fille par le bras, la guida à

travers l'obscurité, l'entraîna dans la chambre du premier étage.

Mais, à peine entré dans cette chambre :

— O Mary, Mary, s'écria-t-il en tombant à genoux, c'est donc vous ! Il me semble encore que je rêve ! Tant de fois j'avais songé à ce bienheureux instant, tant de fois mon imagination avait, par avance, savouré ces douces joies, qu'aujourd'hui encore j'ai peine à me figurer que je ne sois pas le jouet d'un songe ! Mary, mon ange, ma vie, mon amour, oh ! laissez-moi vous presser contre mon cœur !

— O Michel, mon ami, dit la jeune fille soupirant de ne pouvoir dompter le sentiment qui s'emparait d'elle, moi aussi, je suis bien heureuse de vous revoir. Mais, dites-moi, pauvre cher enfant, vous avez été blessé ?

— Oui, oui, mais ce n'était pas ma blessure qui me faisait souffrir, c'était l'éloignement où j'étais de tout ce que j'aime au monde. Oh ! Mary, croyez-moi : la mort est bien sourde et bien rebelle puisqu'elle n'est pas venue à ma prière.

— Michel, pouvez-vous parler ainsi, mon ami ? oublier tout ce que la pauvre Bertha a fait pour vous ? Car nous l'avons su, et je l'ai admirée, ma pauvre sœur, je l'ai tant aimée pour son dévouement, dont chaque minute vous donnait la preuve.

Mais, à ce nom de Bertha, Michel, décidé à ne plus se laisser imposer la volonté de Mary, s'était relevé brusquement et marchait dans la chambre d'un pas qui décelait son émotion.

Mary vit ce qui se passait dans le cœur du jeune homme : elle fit un suprême effort.

— Michel, dit-elle, je vous en conjure, je vous le demande au nom de toutes les larmes que j'ai versées à votre souvenir, ne me parlez plus que comme à votre sœur ; n'oubliez plus que bientôt vous allez être mon frère.

— Votre frère ! moi, Mary ? dit le jeune homme en secouant la tête. Oh ! quant à cela, ma décision est prise et bien prise : jamais, je vous le jure !

— Michel, Michel, oubliez-vous que vous m'avez fait un autre serment ?

— Ce serment, je ne l'ai pas fait ! non ; vous me l'avez arraché, arraché cruellement ; vous avez abusé de l'amour que j'avais pour vous, pour exiger que je renonçasse à vous ! Mais ce serment, tout en moi s'est soulevé contre lui, pas une fibre de mon corps ne veut qu'il soit tenu. Et me voilà, Mary, me voilà vous disant : Je suis séparé de vous depuis deux mois, et, depuis deux mois, je n'ai pensé qu'à vous ! j'ai failli mourir enseveli sous les ruines enflammées de la Pénissière, et je n'ai pensé qu'à vous ! j'ai failli être tué ; cette balle qui m'a traversé l'épaule, et qui, un peu plus bas et un peu plus à droite, m'eût traversé le cœur, et je n'ai pensé qu'à vous ! j'ai failli expirer de faim, de faiblesse, de fatigue, et je n'ai pensé qu'à vous ! C'est Bertha qui est ma sœur, Mary. Vous, vous êtes ma bien-aimée, ma fiancée chérie : vous, Mary, vous serez ma femme.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu, que me dites-vous là, Michel ? est-ce que vous devenez insensé ?

— Je l'ai été un instant, Mary ; c'est quand j'ai cru que je pourrais vous obéir ; mais l'absence, la douleur, le désespoir ont fait de moi un autre homme. Ne comptez plus sur le pauvre roseau qui pliait à votre souffle : quoi que vous fassiez, vous serez à moi, Mary ! parce que je vous aime, parce que vous m'aimez, parce que je ne veux pas plus longtemps mentir à Dieu et à mon cœur.

— Vous oubliez, Michel, répondit Mary, que mes résolutions, à moi, ne varient pas comme les vôtres. Moi, j'ai juré, je tiendrai le serment.

— Soit ; mais, alors, j'ai quitté Bertha pour toujours ; Bertha ne me reverra plus.

— Mon ami !

— Voyons, sérieusement, Mary, pour qui croyez-vous que je suis ici ?

— Vous êtes ici, mon ami, pour sauver la princesse, à laquelle nous nous sommes tous dévoués, corps et âme.

— Je suis ici, Mary, pour vous revoir. Ne me sachez pas plus gré de mon dévouement qu'il ne le mérite. Je suis dévoué à vous, Mary, et à nulle autre. Cette idée de sauver Petit-Pierre, qui me l'a inspirée ? Mon amour ! Y aurais-je songé si je n'eusse pas dû vous revoir en le sauvant ? Ne faites de moi ni un héros, ni un demi-dieu ; je suis un homme, un homme qui vous aime ardemment, et qui, pour vous, risquera sa tête. Mais, vous à part, que me font, je vous le demande, toutes ces querelles de dynastie à dynastie ? Qu'ai-je affaire aux Bourbons de la branche aînée ou aux Bourbons de la branche cadette, moi que l'histoire ne réclame dans aucune de ses pages, moi qui ne me rattache au passé par aucun souvenir ? Mon opinion, c'est vous ; ma croyance, c'est vous. Vous auriez été pour Louis-Philippe, j'eusse été pour Louis-Philippe ; vous êtes pour Henri V, je suis pour Henri V. Demandez-moi mon sang, je vous dirai : « Le voilà ! » mais ne me demandez pas de me prêter plus longtemps à une situation impossible.

— Mais que comptez-vous faire, alors ?

— Dire à Bertha la vérité.

— La vérité ? Oh ! vous n'oserez pas !

— Mary, je vous proteste...

— Non, non.

— Oh ! que si fait ! Chaque jour, voyez-vous, Mary, je secoue davantage les langes où l'on a emmailloté mon adolescence. Il y a, croyez-le, une grande distance de moi à cet enfant que vous avez rencontré un jour, dans un chemin creux, blessé et pleurant de crainte au nom et au souvenir de sa mère. C'est à mon amour que j'ai dû ma force. J'ai soutenu, sans baisser les yeux, un regard qui, autrefois, me faisait plier la tête et me brisait les deux genoux ; j'ai tout dit à ma mère, et ma mère m'a dit : « Je vois bien que tu es un homme ; fais à ta volonté ! » Or, ma volonté, la voici : c'est de me consacrer tout à vous ; mais aussi je veux que vous soyez à moi. Voyez donc dans quelle folle lutte vous nous avez engagés : moi, l'époux de Bertha ! supposons-le un instant ; mais il n'y aurait pas de supplice égal à celui de la pauvre créature, si ce n'est le mien. On a bercé mon enfance du récit de ces mariages républicains où Carrier, l'homme de sanglante mémoire, liait ensemble un corps vivant et un cadavre et jetait le tout à la Loire. Eh bien, Mary, voilà ce que serait notre union, à nous ; et vous, vous qui nous regarderiez agoniser, Mary, seriez-vous plus heureuse que nous ? Dites ! Non ; j'y suis résolu : ou je ne reverrai jamais Bertha, ou, la première fois que je la reverrai, je lui expliquerai comment ma folle timidité a abusé Petit-Pierre, comment le courage m'a manqué pour lui dire la vérité, tandis qu'il en était temps encore. Enfin... enfin, je ne lui dirai point que je ne l'aime pas, mais je lui dirai que je vous aime.

— Mon Dieu ! s'écria Mary, mais savez-vous que, si vous faites cela, Michel, elle en mourra ?

— Non ; Bertha n'en mourra point, dit derrière eux la voix de Petit-Pierre, qui était monté sans qu'ils l'entendissent.

Les deux jeunes gens se retournèrent en poussant un cri.

— Bertha, continua Petit-Pierre, est une noble et courageuse fille qui comprendra le langage que vous lui tiendrez là, monsieur de la Logerie, et qui saura, à son tour, immoler son bonheur au bonheur de ceux qu'elle aime. Mais vous n'aurez pas cette peine : c'est moi qui ai fait la faute, ou plutôt qui ai commis l'erreur, c'est moi qui la réparerai, priant, toutefois, M. Michel, ajouta Petit-Pierre avec un sourire, d'être, une autre fois, plus explicite dans ses confidences.

Au premier bruit qu'avait fait Petit-Pierre et qui leur avait arraché un cri, les deux jeunes gens s'étaient vivement éloignés l'un de l'autre.

Mais celui-ci les prit par le bras, les rapprocha et réunit leurs deux mains.

— Aimez-vous sans remords, leur dit-il ; vous avez été tous deux plus généreux qu'on n'a le droit de l'attendre de notre pauvre race humaine ; aimez-vous sans mesure, car bienheureux sont ceux qui peuvent borner là leur ambition.

Mary baissait les yeux ; mais, tout en baissant les yeux, elle répondait à l'étreinte de la main de Michel.

Le jeune homme mit un genou en terre devant le petit paysan.

— Il me faut, dit-il, tout le bonheur que vous m'ordonnez d'espérer pour que je ne sois point aux regrets de ne pas m'être fait tuer pour vous.

— Que parlez-vous de vous faire tuer ? que parlez-vous de mourir ? Hélas ! je le vois bien, rien n'est plus inutile que de se faire tuer, rien n'est plus inutile que de mourir ! Voyez mon pauvre Bonneville ! à quoi son dévouement m'a-t-il servi ? Non, monsieur de la Logerie, il faut vivre pour ceux que vous aimez, et vous m'avez donné le droit de me ranger parmi ceux-là ; vivez donc pour Mary, et, de son côté, — laissez-moi en répondre pour elle, — Mary vivra pour vous.

— Ah ! madame, s'écria Michel, si tous les Français avaient pu vous voir comme je vous ai vue, s'ils vous connaissaient comme je vous connais...

— Oui, j'aurais des chances de prendre, un jour ou l'autre, ma revanche, surtout s'ils étaient amoureux. Mais parlons d'autre chose, s'il vous plaît, et, avant de songer à une nouvelle attaque, pensons à la retraite. Voyez donc si nos amis arrivent, car je vous dois encore un reproche : mademoiselle Mary avait si complètement absorbé votre attention, ma brave sentinelle, que j'aurais pu attendre jusqu'au jour dans la rue le signal convenu. Heureusement, le bruit de votre voix arrivait jusqu'à moi ; heureusement encore, vous aviez pris la précaution de laisser la porte de la rue ouverte, de sorte que l'on entrait ici comme dans une auberge, c'est le cas de le dire.

Comme Petit-Pierre adressait en riant ce reproche à Michel, les deux autres personnes qui devaient l'accompagner dans sa fuite étaient arrivées ; mais, après une courte délibération, elles comprirent que c'était compromettre le salut

de celui-ci que de se mettre en marche en si grand nombre, et elles renoncèrent à le suivre.

Petit-Pierre, Michel et Mary partirent donc seuls.

Le quai était désert ; le pont Rousseau paraissait complètement solitaire. Michel éclaira le chemin.

On traversa le pont sans accident.

Michel s'engagea sur la berge. Mary et Petit-Pierre l'y suivirent, se tenant à côté l'un de l'autre.

La nuit était splendide, si splendide, qu'ils n'osèrent marcher ainsi à découvert.

Michel proposa de suivre le chemin du Pèlerin, qui est tracé parallèlement à la rivière et qui est moins nu que la berge ; sa proposition fut acceptée, et, en conservant le même ordre de marche, on s'engagea dans ce chemin.

était forcé de rétrograder qu'il devait trouver le bâtiment ; seulement, à moins d'accident, il ne s'expliquait pas l'absence de Joseph Picaut.

Alors il lui vint une idée.

Il eut peur que l'énormité de la somme promise à qui livrerait la personne qui se cachait sous le nom de Petit-Pierre n'eût tenté le chouan, dont la physionomie ne l'avait pas prévenu favorablement. Il communiqua ses appréhensions à Petit-Pierre et à Mary, qui étaient venus le rejoindre.

Mais Petit-Pierre secoua la tête.

— Ce n'est pas possible, dit-il ; si cet homme nous eût trahis, nous serions déjà arrêtés ; d'ailleurs, cela n'expliquerait pas l'absence du navire.



Le navire ! le navire ! là, là, voyez !

Grâce au clair de lune, on apercevait, de temps en temps, la rivière comme une large et brillante nappe d'argent, que tachaient de loin en loin les îles couvertes d'arbres qui se dessinaient à la fois, les îles sur le fleuve, les arbres sur le ciel.

Cette clarté de la nuit, si elle avait ses inconvénients, avait, en revanche, quelques avantages. Michel, qui servait de guide, était plus certain de ne pas dévier du chemin, et de plus loin, en même temps, il pouvait apercevoir le navire.

Lorsqu'on eut dépassé, ou plutôt tourné le bourg du Pèlerin, le jeune baron cacha Petit-Pierre et Mary dans une anfractuosité de la berge, s'approcha de la rive et fit entendre le coup de sifflet qui devait servir de signal à Joseph Picaut.

Joseph Picaut ne répondant point par le cri d'alarme, Michel, qui, jusque-là, n'avait pas été sans inquiétude, commença de se tranquilliser : il ne douta plus, en ne recevant pas de réponse, que le chouan ne se rendît près de lui.

Il attendit cinq minutes : rien ne bougea.

Il envoya un second coup de sifflet, mais plus aigu, plus retentissant que le premier.

Rien ne répondit, personne ne vint.

Il pensa qu'il s'était trompé peut-être sur le lieu du rendez-vous et se mit à courir le long de la rive.

Au bout de deux cents pas, il avait dépassé l'île de Couëron, et il avait laissé ce dernier village derrière lui.

Il n'y avait plus d'île derrière laquelle pût s'abriter le bâtiment, et cependant on ne le voyait pas.

C'était donc bien à l'endroit où il s'était arrêté d'abord, entre les deux villages de Couëron et du Pèlerin, qu'il devait attendre ; c'était bien derrière l'île vers laquelle il

— Vous avez raison : le capitaine devait envoyer une barque, et je ne la vois pas.

— Peut-être n'est-il pas l'heure.

En ce moment, l'horloge du bourg du Pèlerin tinta deux coups, comme si elle eût été chargée de répondre à l'objection.

— Tenez, dit Michel, voilà deux heures qui sonnent.

— Y avait-il une heure arrêtée avec le capitaine ?

— Ma mère n'avait pu agir que sur des probabilités et lui avait indiqué cinq heures.

— Il n'a donc pas pu s'impatienter, puisque nous arrivons trois heures plus tôt qu'il ne nous attend.

— Que faire ? demanda Michel. Ma responsabilité est si grande, que je n'ose agir de moi-même.

— Il faut prendre une barque, répondit Petit-Pierre, et nous mettre à la recherche du bâtiment. Du moment où le capitaine sait que nous connaissons son ancrage, peut-être s'en est-il rapporté à nous pour le trouver.

Michel fit cent pas du côté du Pèlerin, et aperçut devant lui une barque amarrée sur la grève. Il n'y avait pas longtemps qu'on s'en était servi, car les avirons couchés au fond du bateau étaient encore humides.

Il revint annoncer cette nouvelle à ses compagnons, et les invita à rentrer dans leur cachette tandis qu'il traverserait la rivière.

— Savez-vous au moins diriger un bateau ? demanda Petit-Pierre.

— Je vous avoue, répondit Michel en rougissant de son ignorance, que je ne suis pas de première force.

— Alors, dit Petit-Pierre, nous irons avec vous, je vous

servirai de pilote, bien des fois, et par amusement, j'ai rempli cet office dans la baie de Naples.

— Et moi, dit Mary, je l'aiderai à ramer; bien souvent ma sœur et moi avons traversé le lac de Grand-Lieu.

Tous trois s'embarquèrent; lorsqu'ils furent au milieu de la Loire, Petit-Pierre, qui, de l'arrière, plongeait dans la direction du cours du fleuve, s'écria en se penchant en avant:

— Le voilà! le voilà!

— Qui? quoi? demandèrent ensemble Mary et Michel.

— Le navire! le navire! là, là, voyez!

Et Petit-Pierre indiquait le bas de la rivière dans la direction de Paimbœuf.

— Non, dit Michel, ce ne peut pas être lui.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'au lieu de venir à nous, il s'éloigne.

En ce moment, ils abordaient à l'extrémité de l'île. Michel sauta à terre, aida ses deux compagnons à descendre, et, sans perdre une seconde, courut à l'autre bout.

— C'est bien notre bâtiment! cria-t-il, en revenant, à Petit-Pierre et à Mary. Au bateau! au bateau! et force de rames!

Tous trois s'élancèrent de nouveau dans la barque; Mary et Michel s'emparèrent des avirons, et, tandis que Petit-Pierre reprenait le gouvernail, ils nagèrent de toutes leurs forces.

Aidée par le courant, la petite barque avançait rapidement; il y avait chance de rejoindre la goélette si celle-ci conservait la même marche.

Mais, tout à coup, un carré noir vint cacher à leurs yeux les découpures que faisaient sur le ciel les cordages et le mât; c'était la grande voile que l'on hissait.

Bientôt un autre morceau de toile se dessina au-dessus de celle-ci, c'était le hunier.

Puis ce fut le tour de la brigantine.

Le *Jeune-Charles*, profitant du vent qui venait de se lever, mettait toutes voiles dehors.

Michel avait repris la rame des mains trop faibles de Mary; il se courbait sur les avirons comme un forçat dans une galère; il était au désespoir; car, en une seconde, il avait calculé toutes les conséquences qu'allait avoir le départ de la goélette.

Il voulait appeler, crier, héler; mais Petit-Pierre, au nom de la prudence, lui ordonna de n'en rien faire.

— Bah! dit celui-ci, dont la gaieté survivait à toutes les vicissitudes de la fortune, la Providence ne veut pas décidément que je quitte cette bonne terre de France.

— Ah! s'écria Michel, pourvu que ce soit la Providence.

— Que voulez-vous dire? demanda Petit-Pierre.

— Que je crains qu'il n'y ait là-dessous quelque affreuse machination!

— Allons donc, mon pauvre ami, il n'y a que du hasard. On s'est trompé de date ou d'heure, voilà tout; d'ailleurs, qui nous dit que nous eussions échappé aux croiseurs qui surveillent l'embouchure de la Loire? Tout est pour le mieux, peut-être.

Mais Michel ne se rendait pas aux raisons que lui donnait Petit-Pierre; il continuait de se lamenter; il voulait se jeter à la Loire pour gagner à la nage la goélette, qui doucement s'enfonçait et commençait à disparaître dans les brouillards de l'horizon, et ce fut avec beaucoup de peine que Petit-Pierre parvint à lui rendre un peu de calme.

Peut-être n'y fût-il point parvenu s'il n'eût employé l'intermédiaire de Mary.

Enfin, Michel, découragé, laissa tomber les avirons.

En ce moment, trois heures sonnèrent à Couëron; dans une heure, le jour allait commencer à paraître.

Il n'y avait pas de temps à perdre: Michel et Mary reprirent les rames. On regagna la rive et on laissa la barque à la même hauteur à peu près où on l'avait prise.

Dès lors, il fallut se décider à rentrer à Nantes. Cette décision prise, il était important d'y rentrer avant le jour.

Chemin faisant, Michel se frappa le front.

— Oh! dit-il, j'ai fait une sottise, j'en ai bien peur!

— Laquelle? demanda la duchesse.

— De ne pas rentrer à Nantes par l'autre rive.

— Bah! tous les chemins sont bons quand on les suit avec prudence; puis qu'aurions-nous fait de la barque?

— Nous l'aurions laissée sur l'autre bord.

— Et les pauvres pêcheurs à qui elle appartient eussent perdu une journée à la chercher! Allons donc! mieux vaut que nous ayons un peu plus de peine que de coûter un morceau de pain à des braves gens qui n'en ont peut-être pas trop.

On arriva au pont Rousseau. Petit-Pierre insista pour que Michel le laissât rentrer seul dans la ville en la compagnie de Mary; mais Michel ne voulut jamais y consentir; peut-être était-il trop heureux de se retrouver près de Mary, — laquelle, rassurée par ce que lui avait dit Petit-Pierre, soupirait bien encore de temps en temps, mais, tout en soupirant, répondait aux paroles de tendresse que son amant lui adressait, — peut-être, disons-nous, était-il trop heureux de se retrouver près d'elle pour se décider à la quitter si vite.

Tout ce que l'on put obtenir de lui, c'est qu'au lieu de marcher en tête ou sur la même ligne, il marchât derrière, et à quelque distance.

On venait de traverser la place du Bouffai, lorsque Michel, au moment où il tournait l'angle de la rue Saint-Sauveur, crut entendre un pas derrière lui. Il se retourna vivement, et, à la lueur défaillante du reverbère, il aperçut, à une centaine de pas, un homme qui, en se voyant remarqué, se jeta précipitamment dans l'enfoncement d'une porte.

Le premier mouvement de Michel fut de s'élancer à la poursuite de cet homme; mais il réfléchit que, pendant ce temps, Petit-Pierre et Mary s'éloigneraient et qu'il ne saurait plus où les trouver.

Il courut, au contraire, en avant et les rejoignit.

— On nous suit, dit-il à Petit-Pierre.

— Eh bien, laissons-nous suivre, répondit celui-ci avec sa sérénité habituelle; nous avons de quoi dépister ceux qui sont à nos trousses.

Petit-Pierre entraîna Michel dans une rue transversale, et, au bout de cent pas, ils se trouvèrent à l'extrémité de la ruelle que Michel avait déjà suivie et qu'il reconnut à la porte que lui avait indiquée le mendiant en y suspendant la branche de houx.

Petit-Pierre leva le marteau et frappa trois coups séparés par des intervalles inégaux.

A ce signal, la porte s'ouvrit comme par enchantement. Petit-Pierre poussa Mary dans la cour, et y entra lui-même.

— C'est bien, dit Michel; maintenant, je vais voir si cet homme nous épie encore.

— Non pas, non pas! vous êtes condamné à mort, dit Petit-Pierre; si vous l'oubliez, je ne l'oublie pas, moi, et, comme nous courons le même danger, s'il vous plaît, prenons même précaution. Entrez donc, entrez vite!

Pendant ce temps, le même homme qui, la veille au soir, avait reçu Michel en lisant son journal, parut sur le perron, vêtu de la même robe de chambre que la veille et encore à moitié endormi.

Il leva les bras au ciel en reconnaissant Petit-Pierre.

— C'est bien, c'est bien, dit celui-ci; ne perdons pas de temps en lamentations. Tout est manqué; on nous suit. Ouvrez, mon cher Pascal.

Celui-ci indiqua la porte entre-bâillée derrière lui.

—Non, pas la porte de la maison, dit Petit-Pierre; celle du jardin... Dans dix minutes, selon toute probabilité, la maison sera cernée. A la cachette! à la cachette!

— Suivez-moi donc, alors.

— Nous vous suivons, désespéré de vous avoir dérangé de si bonne heure, mon pauvre Pascal, d'autant plus désolé que ma visite va, sans doute, nécessiter votre déménagement, si vous tenez à ne point être pris.

La porte du jardin fut ouverte.

Avant de la franchir, Michel étendit la main pour prendre celle de Mary.

Petit-Pierre vit le geste et poussa celle-ci dans les bras du jeune homme.

— Voyons, embrassez-le, dit-il, ou, tout au moins, permettez qu'il vous embrasse. Devant moi, c'est permis; je vous sers de mère et je trouve que le pauvre innocent l'a bien gagné. Là! maintenant, vous, tirez de votre côté, tandis que nous allons tirer du nôtre. Le soin de mes affaires, soyez tranquille, ne m'empêchera point de m'occuper des vôtres.

— Mais ne pourrai-je la revoir? demanda timidement Michel.

— C'est dangereux, je le sais bien, répondit Petit-Pierre; mais bah! on dit qu'il y a un dieu qui protège les amoureux et les ivrognes; je compte sur ce dieu. Rue du Château, nº 3, une visite vous est permise, une visite tout au plus; car je vais faire en sorte de vous rendre votre amie.

En achevant ces mots, Petit-Pierre tendit à Michel une main que celui-ci baisa respectueusement, puis Petit-Pierre gagna avec Mary la haute ville, tandis que Michel redescendait du côté du pont Rousseau.

LXXIV

COMME QUOI IL Y A PÊCHEUR ET PÊCHEUR

Maître Courtin avait été bien malheureux pendant toute cette soirée que madame de la Logerie l'avait contraint de passer auprès d'elle.

Il avait, en collant son oreille à la porte, entendu toute la conversation de la mère et du fils, et par conséquent, toute cette histoire de la goélette.

Le départ de Michel dérangeait tous les projets depuis si longtemps caressés par lui ; aussi, peu jaloux de l'honneur que lui faisait la baronne, il eût voulu revenir promptement à la métairie ; il comptait, en évoquant le souvenir de Mary, retarder au moins la fuite de son jeune maître ; car, son jeune maître une fois parti, ne l'oublions pas, il perdait le fil à l'aide duquel il comptait pénétrer dans le mystérieux labyrinthe où se cachait Petit-Pierre. Par malheur, une fois de retour au château, madame de la Logerie était entrée dans un tout autre ordre d'idées. En emmenant Courtin, elle n'avait songé qu'à lui cacher le départ de son fils et à soustraire celui-ci aux questions et à l'espionnage du métayer ; mais elle trouva sa maison, abandonnée depuis plusieurs semaines à une bande de soldats, dans un si effroyable désordre, qu'elle oublia un peu, devant ce ravage qui prenait à ses yeux les proportions d'une catastrophe, ses idées premières sur le peu de confiance que méritait le maire de la Logerie ; elle ne l'en retint, au reste, que plus obstinément près d'elle, pour faire de lui l'écho de ses lamentations.

Ce fut ce désespoir de la baronne qui, exprimé avec une énergie pleine de vérité, empêcha Courtin de quitter, sous un prétexte quelconque, madame de la Logerie, afin de retourner voir ce qui se passait à la métairie.

Il était trop fin pour ne pas s'être aperçu que la baronne ne l'emmenait avec elle que dans le but de l'éloigner du jeune homme ; mais elle lui parut si sincère dans le désespoir que lui causait la vue de ses assiettes brisées, de ses glaces fendues, de son tapis souillé d'huile, de son salon métamorphosé en corps de garde et illustré de dessins primitifs mais saisissants d'expression, qu'il en arriva à douter de son impression première, et à penser, par suite, que l'on n'avait pas mis son jeune maître en méfiance contre lui et qu'il saurait facilement le rejoindre avant qu'il fût à bord du navire.

Il était neuf heures du soir, lorsque la baronne remonta dans sa voiture, après avoir versé une dernière larme sur les souillures du manoir de la Logerie ; et à peine maître Courtin eut-il dit au postillon : « Route de Paris ! » qu'il tourna la voiture, et, sans écouter les dernières recommandations que sa maîtresse lui adressait par la portière, il se mit à courir dans la direction de la métairie.

Il la trouva vide et apprit de sa servante que M. Michel et mademoiselle Bertha étaient partis depuis deux heures, à peu près, et avaient pris la direction de Nantes.

Courtin pensa tout d'abord à les rejoindre et courut à l'écurie pour seller son bidet ; mais il ne l'y trouva plus ! Dans sa précipitation, il n'avait point laissé sa servante le renseigner complètement sur le mode de locomotion qu'avait adopté son jeune maître.

Le souvenir de la modeste allure de son cheval rassura un peu maître Courtin ; toutefois, il ne rentra dans sa demeure que pendant les quelques minutes qui lui étaient nécessaires pour prendre de l'argent et, à tout hasard, les insignes de sa dignité de maire ; puis il se mit bravement à pied sur les traces de celui qu'il considérait comme un fugitif et presque comme le ravisseur de certains cent mille francs que son imagination escomptait volontiers sur la personne de l'amoureux des *louves*.

Maître Courtin courait donc comme un homme qui voit le vent enlever ses billets de banque, c'est-à-dire qu'il allait presque aussi vite que le vent ; mais courir ne l'empêchait nullement de se renseigner auprès de tous ceux qui se croisaient avec lui.

En tout temps, le maire de la Logerie était essentiellement questionneur, et, dans cette occasion, on comprend bien qu'il ne se faisait pas faute de questionner.

A Saint-Philbert-de-Grand-Lieu, on lui apprit que, vers sept heures et demie du soir, on avait aperçu son bidet. Il demanda qui le montait ; mais on ne put le satisfaire sur ce point, l'attention du cabaretier auquel il s'adressait, et qui lui donnait ces détails, ayant été tout entière absorbée par la résistance qu'offrait l'animal à son cavalier en refusant obstinément de dépasser la branche de houx et les pommes en sautoir auxquelles maître Courtin avait l'habitude de payer son tribut en allant à Nantes.

Un peu plus loin, le métayer fut plus heureux : on lui traça un signalement si exact du cavalier, qu'il ne douta point que ce ne fût le jeune baron, bien qu'on lui affirmât que le voyageur était seul.

Le maire de la Logerie, homme prudent s'il en fut, pensa que, par prudence, les deux jeunes gens s'étaient quittés, mais afin de se rejoindre par une autre route. La fortune était pour lui, puisqu'elle les lui livrait séparés ; s'il pouvait rejoindre Michel à Nantes, la partie était gagnée.

Il continua donc à croire que le jeune baron n'avait pas dévié de sa route, et il était si certain que celui-ci était entré à Nantes, ou allait y entrer, qu'en arrivant à l'auberge du *Point du Jour*, il ne prit pas la peine de demander à l'hôte de cette auberge de nouveaux renseignements qu'il doutait, d'ailleurs, que l'hôte pût lui donner ; il se hâta de manger un morceau de pain, et, au lieu d'entrer dans la ville où il lui eût été impossible de rejoindre Michel, il repassa le pont Rousseau et tourna à droite dans la direction du Pelerin.

Maître Courtin avait son projet.

Nous avons dit toutes les espérances qu'il fondait sur Michel.

Michel, amoureux de Mary, devait, un jour ou l'autre, livrer à Courtin, dans un but personnel, le secret de la retraite de celle qu'il aimait ; et, comme celle qu'il aimait était près de Petit-Pierre, Michel, en livrant Mary, livrerait celui de la duchesse.

Or, si Michel partait, Michel emportait avec lui les espérances de Courtin.

Il fallait donc, à quelque prix que ce fût, que Michel ne partît point.

Or, si Michel ne trouvait point le *Jeune-Charles* à son poste, Michel était forcé de rester.

Quant à madame de la Logerie, comme elle était à cette heure sur la route de Paris, il se passerait un certain temps avant qu'elle fût avertie que la fuite de son fils n'avait pu avoir lieu et qu'elle eût trouvé un autre moyen de lui faire quitter la Vendée ; or, ce délai était plus que suffisant pour que Michel, maintenant tout à fait guéri, fournît au rusé métayer le moyen d'atteindre le but où il tendait.

Seulement, maître Courtin ignorait encore quels moyens il emploierait pour arriver jusqu'au patron du *Jeune-Charles*, dont il avait entendu prononcer le nom par la baronne ; mais — et sans se douter qu'il avait en cela un point de ressemblance avec un grand homme de l'antiquité — maître Courtin comptait sur sa fortune.

Elle ne lui fit pas défaut.

En arrivant à la hauteur de Couéron, il aperçut, au milieu des cimes des peupliers de l'île, les mâts de la goélette.

Au mât de hune, le perroquet battait, déferlé au gré de la brise.

C'était bien là le bâtiment qu'il cherchait.

A la dernière lueur du crépuscule, qui commençait à confondre les objets, maître Courtin, en ramenant son regard vers la berge, vit, à dix pas de lui, une longue perche de roseau tenue horizontalement à la surface de la rivière et garnie à son extrémité d'un cordonnet et d'un bouchon qui s'en allait flottant à l'aventure.

La perche paraissait sortir d'un monticule ; mais, quoiqu'on ne vît rien que cette perche, elle supposait un bras pour la tenir et un pêcheur auquel appartenait ce bras.

Maître Courtin n'était point homme à ne pas s'en assurer.

Il marcha droit au monticule, en fit le tour et découvrit un homme tapi dans une anfractuosité de la berge et absorbé dans la contemplation des évolutions que le courant du fleuve imprimait à son morceau de liège.

Cet homme était vêtu en matelot, c'est-à-dire qu'il portait un pantalon de toile goudronnée et une vareuse rouge ; il était coiffé d'une sorte de bonnet écossais.

A deux pas de lui, l'arrière d'une barque dont l'avant était tiré sur le sable se balançait mollement sur le fleuve.

Le pêcheur, en entendant venir Courtin, ne leva point la tête, bien que celui-ci eût pris la précaution de tousser pour annoncer sa présence et faire de cette toux significative le prologue de la conversation qu'il désirait entamer.

Le pêcheur non seulement garda le silence le plus obstiné, mais ne se retourna même point.

— Il est bien tard pour pêcher ! se décida enfin à dire le maire de la Logerie.

— On voit bien que vous n'y connaissez rien, répondit le pêcheur en faisant une moue dédaigneuse. Je trouve, moi, au contraire, qu'il est de trop bonne heure ; c'est la nuit seulement que le poisson qui en vaut la peine se met en route ; c'est la nuit que l'on peut prendre autre chose que du fretin.

— Oui ; mais bientôt il fera si sombre, que vous ne distinguerez plus votre bouchon.

— Qu'importe ! répondit le pêcheur en haussant les épaules. J'ai mes yeux de nuit là dedans, continua-t-il en désignant la paume de sa main.

— J'entends, c'est au toucher que vous reconnaissez que le poisson attaque votre appât, dit Courtin en s'asseyant près du pêcheur. Moi aussi, j'aime la pêche, et, quoi que vous en pensiez, j'ai la prétention de m'y connaître.

— Vous ? à la pêche à la ligne ? dit l'amateur d'un air de doute.

— Non pas, non, répondit Courtin ; c'est à l'épervier, c'est à la trouble que je dépeuple les rivières de la Logerie.

Courtin avait hasardé ce détail de localité dans l'espérance que l'homme à la ligne, qu'il supposait quelque marin détaché par le capitaine pour amener Michel à bord, le ramasserait au vol

Il n'en fut rien ; le pêcheur ne broncha point.

Au contraire :

— Eh bien, dit-il, vous avez beau me vanter votre talent dans le grand art de la pêche, je n'y croirai jamais

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît? Croyez-vous donc que vous en ayez le monopole?

— Parce que vous me paraissez, mon cher monsieur, ignorer le premier principe de l'art.

— Ce premier principe, quel est-il? demanda Courtin.

— C'est que, quand on veut prendre du poisson, il faut se garder de quatre choses.

— Desquelles?

— Du vent, des chiens, des femmes et des bavards; il est vrai que l'on aurait pu se contenter de dire de trois, ajouta philosophiquement l'homme à la vareuse; car femme et bavarde c'est tout un.

— Bah! vous allez trouver tout à l'heure que mon bavardage n'est pas si hors de saison, quand je vais vous proposer de vous faire gagner un petit écu.

— Que je prenne une demi-douzaine de perches, j'aurai gagné plus d'un petit écu et je me serai amusé par-dessus le marché.

— Eh bien, j'irai jusqu'à quatre, et même jusqu'à cinq francs, continua Courtin, et vous aurez en même temps rendu service à votre prochain; n'est-ce rien, cela?

— Voyons, dit le pêcheur, pas d'ambages? que voulez-vous de moi? parlez!

— Que vous me conduisiez dans votre bateau jusqu'au *Jeune-Charles*, dont je vois d'ici les enfléchures entre les arbres.

— Le *Jeune-Charles*, dit le marin de l'air le plus innocent du monde; qu'est-ce que le *Jeune-Charles?*

— Ceci, dit maître Courtin en présentant au pêcheur un chapeau goudronné qu'il avait ramassé sur la berge et sur le rebord duquel était écrit en lettres d'or, LE JEUNE-CHARLES.

— Allons, décidément, je vous tiens pour pêcheur, l'ami, dit le marin; car par le diable! pour avoir lu ceci dans l'obscurité, il faut que, comme moi, vous ayez des yeux dans les doigts. Voyons, que voulez-vous du *Jeune-Charles?*

— Est-ce que je n'ai pas dit tout à l'heure un mot qui vous a frappé?

— Mon bonhomme, répondit le pêcheur, je suis comme les chiens de race, je ne jappe jamais quand on me mord. Dévidez donc votre loch sans vous inquiéter de ce qui se passe dans ma carène.

— Eh bien, je suis le métayer de madame la baronne de la Logerie.

— Après?

— Et je viens de sa part, dit Courtin, qui sentait peu à peu l'audace lui venir au fur et à mesure qu'il s'engageait.

— Après? demanda le marin sur le même ton, mais avec un degré d'impatience plus marqué. Vous venez de la part de madame de la Logerie; eh bien, que venez-vous dire de sa part?

— Je viens vous dire que tout est manqué, surpris, découvert, et qu'il faut que vous vous éloigniez au plus vite.

— *Sufficit!* répondit le pêcheur; mais cela ne me regarde point. Je ne suis que le second du *Jeune-Charles*; cependant, j'en sais assez pour vous accorder ce que vous demandez, et nous allons naviguer de conserve pour gagner les eaux du capitaine, auquel vous raconterez votre histoire.

En achevant ces mots, le second du *Jeune-Charles* roula tranquillement sa ligne autour du roseau, la jeta dans sa barque, poussa celle-ci hors du sable et la mit à flot.

Puis il fit signe à maître Courtin de s'asseoir à l'arrière, et, d'un coup d'aviron, mit vingt pas entre le bord et lui.

Au bout de cinq minutes, ils tournaient la tête, et presque aussitôt ils se trouvèrent le long des flancs du *Jeune-Charles*, qui, étant sur lest, se dressait d'une douzaine de pieds hors de l'eau.

Au bruit des avirons, un coup de sifflet singulièrement modulé partit du bord du navire; le pêcheur y répondit par une mélodie à peu près semblable; une figure se montra à l'avant, le bateau accosta à tribord, et l'on jeta une corde à ceux qui arrivaient.

L'homme à la vareuse escalada la muraille du bâtiment avec l'agilité d'un chat; puis, il hissa Courtin, qui avait moins l'habitude de cet escalier nautique.

LXXV

INTERROGATOIRE ET CONFRONTATION

Lorsque, à sa grande joie, il se sentit sur ses pieds et sur le pont, le maire de la Logerie se trouva en face d'une forme humaine dont il ne pouvait distinguer les traits, cachés qu'ils étaient sous les plis d'une épaisse cravate de laine, qui s'enroulait autour du collet de son capot de toile cirée, mais qu'à l'attitude humble et respectueuse que prenait près de lui le mousse qui avait signalé leur arrivée, il reconnut devoir être le capitaine.

— Qu'est-ce que cela? dit ce dernier au pêcheur en promenant, sans aucune espèce de cérémonie, sur la figure du métayer, la lumière du fanal qu'il avait pris des mains du mousse.

— Ça vient de la part de qui vous savez, répondit le second.

— Allons donc! reprit le capitaine, à quoi te servent tes écubiers si tu as pu croire qu'un jeune homme de vingt ans pouvait être taillé sur un gabarit comme celui-là?

— Je ne suis pas M. de la Logerie, en effet, dit Courtin, qui avait saisi le sens de ce jargon maritime; je suis seulement son métayer et son homme de confiance.

— A la bonne heure! c'est déjà quelque chose, mais ce n'est pas tout.

— Il m'a chargé...

— Mais, nom d'un phoque, je ne te demande pas de quoi il t'a chargé, méchant terrien fit le capitaine en lançant sur le pont un long jet de salive noirâtre qui gênait l'explosion de la colère qui commençait à l'animer; je te dis que c'est déjà quelque chose, mais ce n'est pas tout.

Courtin regarda le capitaine d'un air étonné.

— Comprends-tu, oui ou non? demanda celui-ci. Si c'est non, dis-le vite, et l'on va te reconduire à terre avec les honneurs que tu mérites, c'est-à-dire avec une bonne cinglée de garcettes sur le bas des reins.

Courtin alors comprit que madame de la Logerie, selon toute probabilité, était convenue avec le maître du *Jeune-Charles* d'un signal de reconnaissance; ce signal, il l'ignorait. Il se sentit perdu, il vit s'écrouler tous ses plans, il sentit s'évanouir toutes ses espérances, sans compter que, pris, comme un renard, il allait apparaître sous son véritable jour aux yeux du jeune baron.

Le maire de la Logerie essaya de se tirer de ce mauvais pas en effaçant immédiatement de son visage toute trace d'intelligence, et en simulant cette naïveté du paysan qui va parfois jusqu'à l'idiotisme.

— Dame, mon cher monsieur, dit-il, je n'en sais pas davantage, moi! Ma bonne maîtresse m'a dit comme ça: « Courtin, mon ami, tu sais que le jeune barron est condamné à mort. Je me suis entendue avec un brave marin pour le faire conduire hors de France; mais voilà que nous avons été dénoncés, à ce qu'il paraît, par quelque traître. Cours dire cela au capitaine du *Jeune-Charles*, que tu trouveras en face de Conéron, derrière les îles. » Je suis accouru, moi; je n'en sais pas davantage.

En ce moment, un vigoureux *ohé!* parti de l'avant du navire vint distraire le capitaine de la réponse énergique qu'il méditait probablement. A ce cri, il se tourna vers le mousse, qui, son falot à la main, écoutait, bouche béante, la conversation de son patron et de Courtin.

— Que fais-tu là, lascar, canaille, failli chien? s'écria-t-il en accompagnant ces paroles d'une pantomime qui, grâce à la rapidité d'évolution du jeune aspirant à l'amiralat, l'atteignit dans les parties charnues et l'envoya rouler jusqu'au panneau. C'est comme ça que tu es à ton poste!

Puis, se tournant vers le second:

— Ne laissez pas accoster sans avoir reconnu, dit il.

Mais il n'avait pas achevé, que le nouveau venu, qui s'était servi de la corde par laquelle on avait hissé Courtin, — corde qui était pendante, — se montra inopinément sur le pont.

Le capitaine alla ramasser la lanterne qui s'était échappée des mains du mousse et qui, par un hasard providentiel, ne s'était point éteinte, et, ce fanal à la main, il se dirigea vers le visiteur.

— De quel droit montez-vous à mon bord sans dire gare, vous? s'écria-t-il en saisissant l'étranger au collet.

— J'y monte parce que j'y ai affaire, à votre bord, répondit celui-ci avec l'assurance d'un gaillard sûr de son fait.

— Que veux-tu, alors? Voyons, parle vite!

— Lâchez-moi d'abord. Vous êtes bien sûr que je ne me sauverai pas, puisque je viens de moi-même.

— Mais, mille millions de phoques! dit le capitaine, te tenir au collet ce n'est pas te fermer la bouche.

— Je ne puis parler quand je suis gêné dans mes entournures, répliqua le nouveau venu sans s'intimider le moins du monde du ton de son interlocuteur.

— Capitaine, dit le second en intervenant dans le débat, sacredié! m'est avis que vous n'êtes pas juste. A celui qui vient louvoyer, vous demandez le pavillon, et à celui qui est tout prêt à hisser ses couleurs, vous faites des nœuds à la drisse.

— C'est vrai, répondit le capitaine en lâchant le nouveau venu, que nos lecteurs ont sans doute déjà reconnu pour le véritable envoyé de Michel, c'est-à-dire pour Joseph Picaut.

Celui-ci fouilla dans sa poche, y prit le mouchoir qu'il avait reçu des mains du jeune baron, et le présenta au patron du *Jeune-Charles*, qui le déplia et en compta les trois nœuds avec autant de conscience qu'il l'eût fait d'une somme d'argent.

Courtin, duquel on ne s'occupait plus, avait vu la scène et n'en perdait rien.

— Bien, dit le capitaine, tu es en règle. Nous allons causer tout à l'heure; mais, auparavant, il faut que j'expédie le particulier de l'arrière. — Toi, Antoine, ajouta-t-il en s'adressant à son second, conduis ce gaillard-là à la cambuse et verse-lui un boujaron de schnik.

Le capitaine revint à l'arrière, et trouva Courtin, qui s'était assis sur un paquet de cordages. Le maire de la Logerie tenait sa tête entre ses mains, comme s'il n'eût pas prêté la moindre attention à la scène qui venait de se passer sur l'avant; il semblait accablé, quoique, en réalité, comme nous l'avons dit, il n'eût pas perdu un seul mot de la conversation qui avait eu lieu entre le capitaine et Joseph Picaut.

— Oh! faites-moi reconduire à terre, monsieur le capitaine! s'écria-t-il du plus loin qu'il vit venir celui-ci. Je ne sais ce que j'ai; mais, depuis quelques minutes, je me sens tout malade, et il me semble que je vais mourir.

— Bon! si tu es comme cela pour un méchant bout de marée, tu en verras de dures avant que tu aies passé la ligne!

— Passé la ligne, Jésus Dieu!

— Oui, mon bonhomme; ta conversation me semble pleine d'agrément et je suis décidé à te garder à mon bord pendant le petit voyage de long cours que je vais entreprendre.

— Rester ici! s'écria Courtin en feignant plus d'effroi qu'il n'en éprouvait réellement; et ma ferme? et ma bonne maîtresse?

— Quant à ta ferme, je m'engage à te faire voir des pays où tu pourras étudier des fermes modèles, et, quant à ta bonne maîtresse, je me charge de la remplacer avantageusement.

— Mais pourquoi cela, mon bon monsieur? d'où vous vient cette résolution subite de m'emmener avec vous? Songez que rien qu'à ce bout de marée, comme vous le disiez tout à l'heure, voilà déjà ma tête qui tourne!

— Cela t'apprendra à faire poser le capitaine du *Jeune-Charles*, méchant haricotier que tu es!

— Mais en quoi vous ai-je donc offensé, mon digne capitaine?

— Voyons, dit l'officier, qui paraissait décidé à couper court au dialogue; réponds franchement: c'est la seule chance qui te reste de ne pas aller, à mille lieues d'ici, servir de déjeuner aux requins. Qui est-ce qui t'a envoyé à moi?

— Mais, s'écria Courtin, c'est madame de la Logerie. Quand je vous dis que je suis son métayer, et cela aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu au ciel...

— Mais, enfin, continua le capitaine, si c'est madame de la Logerie, elle t'a bien donné quelque chose pour te faire reconnaître: un billet, une lettre, un bout de papier; si tu n'as rien, c'est que tu ne viens pas de sa part; si tu ne viens pas de sa part, c'est que tu es un espion, et, dans ce cas-là, prends garde! dès que la chose sera reconnue je te traiterai comme on traite les espions.

— Ah! mon Dieu! fit Courtin paraissant se désespérer de plus en plus, je ne puis cependant pas me laisser soupçonner ainsi. Tenez, voilà des lettres à mon adresse qui se trouvent par hasard sur moi, et qui vous prouvent que je suis bien Courtin, comme je vous l'ai dit; voilà mon écharpe de maire... Mon Dieu! qu'ai-je donc encore qui puisse vous convaincre que j'ai dit la vérité?

— Ton écharpe de maire? s'écria le capitaine. Mais comment se fait-il donc, drôle, si tu es fonctionnaire public, si tu as fait serment au gouvernement, comment se fait-il que tu sois le complice d'un homme qui a porté les armes contre le gouvernement et qui est condamné à mort?

— Eh! mon cher monsieur, parce que je suis si fort attaché à mes maîtres, que mon attachement pour eux l'emporte sur mon devoir. Eh bien, s'il faut vous le dire, c'est justement comme maire que j'ai su que vous alliez être inquiété cette nuit, et que j'ai fait part à madame de la Logerie du danger qui vous menaçait. C'est alors qu'elle m'a dit: « Prends ce mouchoir, va trouver le capitaine du *Jeune-Charles*. »

— Elle t'a dit: « Prends ce mouchoir? »

— Oui elle m'a dit cela, foi d'homme!

— Mais où est-il, ce mouchoir qu'elle t'a dit de prendre?

— Il est dans ma poche, donc.

— Mais, imbécile, idiot, belître, donne-le donc ce mouchoir!

— Que je vous le donne?

— Oui.

— Oh! je ne demande pas mieux moi. Le voilà!

Et Courtin tira un mouchoir de sa poche

— Mais donne donc, failli chien! s'écria le capitaine en lui arrachant le mouchoir des mains, et en s'assurant, par une investigation rapide, que trois de ses coins étaient noués.

— Mais, animal stupide, bête brute, continua le capitaine, madame de la Logerie ne t'avait-elle pas dit de me donner ce mouchoir?

— Si fait, répondit Courtin d'un air de plus en plus niais.

— Eh bien, alors, pourquoi ne me l'as-tu pas donné?

— Dame, fit Courtin, parce qu'en arrivant sur le pont, j'ai vu que vous vous mouchiez avec vos doigts, et que je me suis dit: « Dieu merci, si le capitaine se mouche avec ses doigts, il n'a pas besoin de mouchoir. »

— Ah! fit le capitaine en se grattant la tête avec un reste de doute, ou tu es un rude manœuvrier, ou tu es un crâne imbécile. En tout cas, comme il y a plus de chance pour l'imbécile, c'est à celui-là que je m'arrête de préférence. Voyons, redis-moi carrément la cause pour laquelle tu viens et ce que t'a chargé de me dire la personne qui t'envoie à moi.

— Voici mot pour mot les paroles de ma bonne maîtresse, monsieur. .

— Voyons ces paroles.

— « Courtin, m'a-t-elle dit, je puis me fier à toi, n'est-ce pas. — Oh! que oui, lui ai-je répondu. — Sache donc que mon fils, que tu as recueilli, soigné, gardé, caché chez toi au risque de ta vie, devait s'évader cette nuit, à bord du navire le *Jeune-Charles*. Mais, comme j'ai eu vent et comme tu me le dis toi-même, il paraît que tout a été découvert. Tu n'as que le temps d'aller prévenir le digne capitaine qu'il n'attende plus mon fils, qu'il se sauve au plus vite, car on doit le prendre cette nuit pour avoir concouru à l'évasion d'un condamné politique, et puis encore pour beaucoup d'autres choses... »

Maître Courtin soudait cet appendice à la phrase qu'il avait préparée, présumant, d'après la physionomie du capitaine du *Jeune-Charles*, que celui-ci pouvait bien avoir à se reprocher d'autres peccadilles que celle pour laquelle Courtin venait le prévenir qu'il était à sa recherche.

Peut-être sa perspicacité n'était-elle pas en défaut, car le digne marin demeura pensif pendant quelques instants.

— Allons, suis-moi, dit-il enfin à Courtin.

Le métayer obéit passivement: le capitaine le conduisit à sa chambre, l'y fit entrer et en ferma la porte à double tour.

Quelques instants après, Courtin, qui était demeuré dans l'obscurité, et qui, en somme, était assez inquiet de la tournure qu'allait prendre cette affaire, entendit un bruit de pas qui retentissaient sur le pont du navire et qui s'acheminaient vers la chambre du capitaine.

La porte s'ouvrit: le capitaine entra le premier; il était suivi de Joseph Picaut, derrière lequel marchait le second, sa lanterne à la main.

— Ah çà! voyons, dit le patron du *Jeune-Charles*, il s'agit de nous entendre une bonne fois pour toutes. Tâchons de débrouiller cet écheveau de fil qui me paraît passablement emmêlé, ou, par la coque de mon bâtiment! je vous fais brosser les épaules à coups de garcette jusqu'à ce que le diable lui-même en ait les larmes aux yeux.

— Moi, j'ai dit tout ce que j'avais à dire, capitaine, fit Courtin.

Picaut tressaillit à cette voix; il n'avait pas encore vu le métayer et ignorait complétement sa présence à bord.

Il fit un pas pour bien s'assurer que c'était lui.

— Courtin! s'écria-t-il, le maire de la Logerie! Capitaine, si cet homme sait notre secret, nous sommes perdus!

— Et qu'est-il donc? demanda le capitaine.

— C'est un traître, un espion, un mouchard!

— Mordieu! dit le capitaine, il ne faudra pas, sais-tu bien, que tu me le répètes cinquante fois pour me le faire croire: le drôle a dans la physionomie quelque chose de louche et de faux qui ne me revient pas du tout.

— Ah! continua Joseph Picaut, vous ne vous trompez pas! Je vous le donne pour le plus damné pataud, et, par conséquent, pour la plus franche canaille du pays de Retz.

— Qu'as-tu à dire à cela? demanda le capitaine. Voyons, mille carcasses, dis!

— Oh! rien, reprit Picaut; je le défie bien de rien répondre.

Courtin continuait de garder le silence.

— Allons, allons, décidément, dit le capitaine, je vois qu'il faut employer les grands moyens pour te faire parler, mon drôle!

Et, à ces mots, le patron du *Jeune-Charles* tira de sa poitrine un petit sifflet d'argent pendu à une chaîne de même métal, et en fit sortir un son aigu et prolongé.

A ce signal de leur capitaine, deux matelots entrèrent dans la chambre

Alors un sourire diabolique se dessina sur les lèvres de Courtin.

— Bon! dit-il, voilà justement ce que j'attendais pour parler.

Et, prenant le capitaine, il l'emmena dans un coin de la chambre et lui dit quelques mots à l'oreille

— Et c'est vrai, ce que tu me dis là? demanda le patron du *Jeune-Charles*.

— Dame, fit Courtin, il est bien facile de vous en assurer.

— Tu as raison, dit le capitaine.

Et, sur un signe de lui, le second et les deux matelots saisirent Joseph Picaut, lui arrachèrent sa veste, et déchirèrent sa chemise.

Le capitaine alors s'approcha de lui, lui appliqua une tape vigoureuse sur l'épaule, et les deux lettres dont avait été marqué le chouan lors de son entrée au bagne, se dessinèrent, parfaitement visibles, sur sa chair marbrée.

Picaut avait été si violemment et si subitement assailli par les trois hommes, qu'il n'avait pas pu se défendre d'abord ; il n'avait pas plus tôt vu de quoi il était question, qu'il avait fait des efforts inouïs pour échapper aux étreintes qui l'enlaçaient ; mais il avait été dompté par cette triple force, et il ne pouvait plus que rugir et blasphémer.

— Liez-lui pieds et pattes ! s'écria le capitaine s'en rapportant, pour juger de la moralité de l'homme, au certificat que celui-ci portait sur l'épaule, et arrimez-le-moi dans la cale entre deux barriques.

Puis, se retournant vers maître Courtin, qui poussait un soupir de soulagement :

— Je vous demande bien pardon, mon digne magistrat, lui dit-il, de vous avoir confondu avec un drôle de cette espèce ; mais soyez tranquille, je vous réponds que, si l'on met le feu à votre grange avant trois bonnes années d'ici, ce ne sera pas lui qui l'y aura mis.

Puis, sans perdre de temps, il remonta sur le pont, et Courtin, à sa grande satisfaction, l'entendit appeler tout son monde et donner l'ordre d'appareiller.

Une fois convaincu du danger qu'il courait, le digne marin paraissait si pressé de mettre le plus d'espace possible entre la justice et lui, que, s'excusant auprès du maire de la Logerie de ne pas même lui faire la politesse d'un petit verre d'eau-de-vie, il le fit descendre dans le bateau en lui souhaitant un heureux voyage et en le laissant maître d'aller toucher la rive où bon lui semblerait.

Maître Courtin coupa aussi directement qu'il put le courant du fleuve ; mais, si rapide que fût sa marche, au moment où son bateau froissait le sable de la berge, il put voir le *Jeune-Charles* qui s'ébranlait lentement, et dont les voiles se déployaient les unes après les autres.

Courtin, alors, s'était caché dans cette même anfractuosité du rivage où il avait aperçu le pêcheur, et avait attendu.

Au bout d'une demi-heure à peine qu'il était là, il vit arriver Michel et, à son grand étonnement, ne reconnut Bertha ni dans l'une ni dans l'autre des deux personnes qui l'accompagnaient.

Mais, en échange, il reconnut Mary et Petit-Pierre.

Ce fut alors qu'il se félicita doublement de sa ruse, si heureusement secondée par le hasard, qui avait, comme pour contribuer à sa réussite, amené là Joseph Picaut, et qu'il se disposa à profiter de la bonne fortune que le ciel lui envoyait.

On comprend facilement que tout le temps que Michel, Mary et Petit-Pierre restèrent sur le rivage, il ne les perdit pas un instant de vue ; que, lorsque tous trois s'embarquèrent à la recherche du navire, il les suivit des yeux dans tous les tours et les détours qu'ils firent exécuter à la barque, et qu'enfin, lorsqu'ils regagnèrent Nantes, il les suivit avec des précautions telles, que, pendant tout le chemin, aucun des trois fugitifs ne s'aperçut qu'il était épié.

Et cependant, si bien qu'il prît ses précautions, c'était lui que Michel avait aperçu au coin de la place du Bouffai ; c'était lui qui avait marché derrière les proscrits jusqu'à la maison où il les avait vus entrer.

Lorsqu'ils eurent disparu, il ne douta point que, pour cette fois, il ne connût la cachette de Petit-Pierre ; il passa devant la porte, tira de sa poche un morceau de craie, fit une croix sur le mur, et, certain d'avoir le poisson dans son filet, il pensa qu'il n'avait plus qu'à le tirer à lui et à étendre la main pour toucher ses cent mille francs !

LXXVI

OU L'ON RETROUVE LE GÉNÉRAL ET OU L'ON VOIT QU'IL N'ÉTAIT PAS CHANGÉ

Maître Courtin était fort ému : au moment où le dernier des trois personnages qu'il suivait depuis Couëron avait disparu derrière la petite porte, il avait eu, comme sur la lande, en revenant d'Aigrefeuille, cette vision qui lui semblait la plus belle de toutes les visions : il avait vu scintiller devant ses yeux éblouis une pyramide de pièces de métal qui jetaient au loin d'adorables reflets fauves et brillants.

Seulement, la pyramide était du double plus grosse que celle qu'il avait aperçue la première fois ; car, nous devons l'avouer, en voyant sa proie dans son filet, la première pensée, nous devrions dire l'unique pensée de maître Courtin, fut qu'il serait un bien grand sot s'il admettait l'homme d'Aigrefeuille au partage de cette bienheureuse récompense, qu'il serait un grand maladroit s'il ne se passait pas de lui.

Il résolut donc de ne point l'avertir comme cela en avait été convenu entre eux, et d'aller sur-le-champ faire part aux autorités de la découverte qu'il venait de faire.

Cependant, il faut lui rendre cette justice, maître Courtin songea, au milieu de cet épanouissement de tous ses désirs, à son jeune maître, auquel ils allaient coûter la liberté et peut-être la vie ; seulement, il étouffa immédiatement ce remords intempestif, et, pour ne pas laisser à sa conscience le temps de jeter un second cri, il se mit à courir dans la direction de la préfecture.

Mais à peine avait-il fait vingt pas, qu'au moment où il tournait le coin de la rue du Marché, un homme qui courait aussi, mais dans un sens opposé, le heurta et le renversa contre le mur.

Maître Courtin jeta un cri, non de douleur, mais de surprise, car dans cet homme il avait reconnu M. Michel de la Logerie, qu'il croyait avoir laissé derrière la petite porte verte qu'il avait si soigneusement marquée d'une croix blanche.

Sa stupéfaction était si grande, que Michel l'eût bien certainement remarquée s'il n'eût été lui-même singulièrement préoccupé ; mais, dans le moment, tout joyeux de revoir celui qu'il prenait pour un ami, et de croire, par conséquent, qu'une aide lui arrivait :

— Dis-moi, Courtin, s'écria-t-il, tu as suivi la rue du Marché, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur le baron.

— Alors, tu as dû rencontrer un homme qui s'enfuyait.

— Non, monsieur le baron.

— Mais si ! mais si ! il est impossible que tu ne l'aies pas rencontré... un homme qui semblait épier.

Maître Courtin rougit jusqu'au blanc des yeux ; mais il se remit aussitôt.

— Attendez donc ! oui, au fait, reprit-il décidé à profiter de cette chance inattendue d'écarter de lui tout soupçon ; oui, devant moi marchait un homme que j'ai vu s'arrêter en face de cette porte verte que vous voyez d'ici.

— C'est bien cela ! s'écria le jeune homme tout entier à l'idée de découvrir celui qui les avait épiés. Courtin, il s'agit de me donner une preuve de ta fidélité et de ton dévouement. Il faut absolument que nous retrouvions cet homme. Par où a-t-il pris ?

— Par là, je crois, dit Courtin en indiquant, de la main, la première rue qui se trouva à portée de sa vue.

— Viens donc, et suis-moi.

Michel se mit à marcher rapidement dans la direction que lui avait indiquée Courtin.

Mais, tout en le suivant, celui-ci se prit à réfléchir.

Il avait eu un moment l'idée de laisser son jeune maître courir à son aise, de le quitter et de s'en aller tout simplement où il avait résolu d'aller ; mais il n'y eut pas songé une minute, qu'il s'applaudit de n'avoir pas suivi cette première inspiration.

La maison avait deux issues, c'était évident pour Courtin ; et, puisque Michel s'était aperçu qu'on avait épié leurs démarches, il était sûr que l'on ne s'était servi de ces deux portes que pour dérouter l'espion. Petit-Pierre avait dû, comme Michel, sortir de la maison par la rue du Marché, au coin de laquelle il venait de rencontrer le jeune baron.

Maître Courtin retrouvait Michel ; Michel, qui, probablement, à cette heure, connaissait la retraite où vivait celle qu'il aimait ; avec Michel, le maire de la Logerie était certain d'arriver au but qu'il se proposait d'atteindre ; il pouvait tout manquer en brusquant les choses ; il se résigna donc à perdre le bénéfice d'un si beau coup de filet et à s'armer d'un peu de patience.

Il doubla le pas et parvint à rejoindre le jeune homme.

— Monsieur le baron, lui dit-il, c'est à moi de vous rappeler à la prudence ; le jour est venu, les rues s'emplissent de monde, tous les yeux se tournent vers vous qui courez dans la ville avec vos habits tout souillés de boue, tout trempés de rosée ; si nous rencontrions quelque agent de l'autorité, il pourrait bien trouver là matière aux soupçons, vous arrêter ; et que dirait madame votre mère, qui a voulu que je la conduisisse jusqu'ici pour me faire ses dernières recommandations ?

— Ma mère ? Mais, à cette heure, elle me croit en mer et sur la route de Londres.

— Vous deviez donc partir ? s'écria Courtin de l'air le plus innocent du monde.

— Sans doute ; ne te l'avait-elle pas dit ?

— Non, monsieur de la Logerie, répondit le métayer en donnant à sa physionomie l'expression d'une tristesse amère et profonde ; non ; je vois bien que, malgré tout ce que j'ai fait pour vous, la baronne se méfie de moi, et ça

me creuse le cœur, comme un soc de charrue creuse la terre.

— Allons, allons, il ne faut pas te désoler, mon bon Courtin; mais c'est qu'aussi ton revirement a été si brusque, si subit, que l'on a peine à se l'expliquer; moi-même, lorsque je pense à cette soirée où tu coupas les sangles de mon cheval, je me demande comment il se peut faire que tu sois devenu si bon, si attentif, si dévoué!

— Dame, monsieur, ça se comprend pourtant: alors, je combattais pour mes opinions politiques; aujourd'hui qu'elles sont sauvées, aujourd'hui que je suis certain que l'on ne changera pas le gouvernement que j'aime, je ne vois plus dans les *louves* et dans les chouans que les amis de mon maître, et j'ai deuil de me sentir si mal récompensé.

— Eh bien, répondit Michel, je vais, moi, te donner une preuve que j'apprécie ton retour à des idées plus généreuses, et te confier un secret que tu avais déjà pressenti. — Courtin, il est probable que la jeune baronne de la Logerie ne sera pas celle que, jusqu'à présent, tu as supposé devoir l'être.

— Vous n'épouseriez pas mademoiselle de Souday?

— Au contraire! Seulement, au lieu de se nommer Bertha, ma femme pourrait bien s'appeler Mary

— Ah! j'en serais bien aise pour vous; car, vous le savez, j'y ai poussé tant que j'ai pu, et, si je n'ai pas fait davantage, c'est que vous ne l'avez point voulu. Ah çà! vous l'avez vue, mademoiselle Mary?

— Oui, je l'ai vue, et les quelques minutes que j'ai passées auprès d'elle auront suffi, j'espère, à assurer mon bonheur! s'écria Michel, qui s'abandonnait à toute l'ivresse de sa joie.

Puis, continuant:

— Es-tu forcé de retourner à la Logerie aujourd'hui? demanda-t-il à Courtin.

— Monsieur le baron doit bien penser que je ne suis ici que pour être à ses ordres, répondit le métayer.

— Bon! eh bien, tu la verras toi-même, tu la verras, Courtin; car, ce soir, je dois la retrouver encore.

— Où cela?

— Où tu m'as rencontré.

— Ah! tant mieux! dit Courtin, dont la physionomie s'illumina d'une expression de satisfaction égale à celle que présentait en ce moment la figure de son jeune maître; tant mieux! vous ne sauriez croire combien je serai joyeux de vous voir enfin marié selon vos goûts et votre cœur. — Ma foi, puisque votre mère consent, autant vaut que vous preniez celle que vous aimez. — Voyez-vous que mes conseils étaient bons!

Et le métayer se frotta les mains comme fait un homme au comble de la joie.

— Ce brave Courtin! répliqua Michel, qui était touché des élans sympathiques de son métayer. Où te retrouverai-je ce soir?

— Mais où vous voudrez.

— Ne t'es-tu pas arrêté, comme moi, à l'auberge du *Point du Jour?*

— Oui, monsieur le baron.

— Eh bien, nous y passerons la journée. Ce soir tu m'attendras pendant que je me rendrai auprès de Mary; je te rejoindrai et nous partirons ensemble.

— Mais, repartit Courtin assez embarrassé de cette résolution de son jeune maître qui dérangeait tous ses projets, c'est que j'ai, moi, différentes commissions à faire dans la ville.

— Je t'accompagnerai partout; cela m'aidera à tuer le temps, qui ne laissera pas de me sembler long d'ici à ce soir.

— Vous n'y pensez pas! mes fonctions de maire m'obligent à me présenter dans les bureaux de la préfecture, et vous ne pouvez y venir avec moi. Non, rentrez à l'auberge, reposez-vous, et, ce soir, à dix heures, nous nous mettrons en route, vous bien joyeux probablement, et moi très heureux aussi, peut-être.

Courtin tenait à se débarrasser, quant à présent, de Michel; depuis le matin, l'idée que la récompense promise à qui livrerait Petit-Pierre, il pouvait la gagner seul, trottait dans sa cervelle, et il était décidé à ne point quitter Nantes sans savoir à quoi s'en tenir sur le chiffre de cette récompense, sur les moyens qu'il pouvait avoir de ne la partager avec personne.

Michel comprit la valeur des raisons que lui donnait Courtin, et, jetant un coup d'œil sur ses habits tout souillés de boue, tout imprégnés de rosée, il se décida à prendre congé de lui pour rentrer à l'hôtel.

Aussitôt que son jeune maître l'eut quitté, Courtin s'achemina vers le logis du général Dermoncourt; il donna son nom au soldat de planton, et, après quelques minutes d'attente, on l'introduisit auprès de celui qu'il désirait voir.

Le général était assez mécontent de la tournure que prenaient les choses; il avait envoyé à Paris des plans de pacification inspirés par ceux qui avaient si bien réussi au général Hoche; ces plans n'avaient point été approuvés; il voyait partout l'autorité civile primant les pouvoirs que l'état de siège accordait aux fonctionnaires militaires, et sa susceptibilité de vieux soldat, froissée en même temps que ses sentiments patriotiques, le rendait profondément mécontent.

— Que veux-tu? dit-il à Courtin en le toisant.

Courtin s'inclina le plus bas qu'il lui fut possible.

— Mon général, répondit le métayer, vous souvient-il de la foire de Montaigu?

— Parbleu! comme si c'était hier, et surtout de la nuit qui la suivit! Ah! il s'en est peu fallu que mon expédition ne réussît, et, sans un vaurien de garde qui débaucha un de mes chasseurs, j'étouffais l'insurrection dans son nid... A propos, comment l'appelais-tu, cet homme?

— Jean Oullier, répondit Courtin.

— Qu'est-il devenu dans tout cela?

Courtin ne put s'empêcher de pâlir.

— Il est mort, dit-il.

— C'est ce qu'il avait de mieux à faire, le pauvre diable; et, pourtant, c'est dommage, c'était un brave!

— Si vous vous rappelez celui qui a fait avorter l'affaire, comment se fait-il, général, que vous ayez oublié celui qui vous avait fourni les renseignements?

Le général regarda Courtin

— Parce que Jean Oullier était un soldat, c'est-à-dire un camarade, et que ceux-là, on y pense toujours, tandis que les autres, c'est-à-dire les espions et les traîtres, on les oublie le plus qu'on le peut.

— Bien, dit Courtin; alors, mon général, je me permettrai de venir en aide à votre mémoire et de vous dire que je suis cet homme qui vous avait indiqué la retraite de Petit-Pierre.

— Ah!... Eh bien, que veux-tu aujourd'hui? Parle et sois bref.

— Je veux vous rendre exactement le même service que je vous rendis alors.

— Ah! oui; mais les temps sont bien changés, mon cher! nous ne sommes plus dans les chemins creux du pays de Retz, où l'on remarque un petit pied, une peau blanche et une voix douce, vu la rareté de toutes ces choses-là dans la contrée. Ici, tout le monde ressemble plus ou moins a une grande dame; aussi, depuis un mois, plus de vingt drôles de ton espèce sont venus nous vendre la peau de l'ours... nos soldats sont sur les dents; nous avons fouillé cinq ou six quartiers, et l'ours n'est pas encore mis par terre.

— Général, j'ai le droit que vous ajoutiez foi à mes renseignements, puisque, une première fois déjà, je vous ai prouvé que je n'en donnais que de sûrs.

— Au fait, dit le général à demi-voix, ce serait assez plaisant que je trouvasse tout seul ce que monsieur de Paris, avec toutes ses escouades de mouchards, d'espions, de rufians, de gens de haute et basse police, n'est point encore parvenu à rencontrer. Es-tu sûr de ce que tu avances?

— Je suis sûr que, d'ici à vingt-quatre heures, je saurai ce que vous désirez savoir, la rue et le numéro.

— Viens me trouver, alors.

— Mais, général, c'est que je voudrais...

Courtin s'arrêta.

— Quoi? demanda le général.

— On a parlé de récompense; et je désirerais...

— Ah! oui dit le général en se retournant et en regardant Courtin avec une expression de suprême mépris, j'avais oublié que, quoique fonctionnaire public, tu es de ceux qui ne négligent point le soin de leurs intérêts privés.

— Dame, général, c'est vous qui l'avez dit: nous autres, on nous oublie le plus promptement possible.

— Et c'est à l'argent qu'on vous donne de vous tenir lieu de la reconnaissance publique; au fait, c'est logique. Ainsi, tu ne donnes pas, tu vends, tu trafiques, tu es un négociant en chair humaine, mon digne métayer! et, aujourd'hui, jour de marché, tu es venu au marché comme les autres et avec les autres?

— Vous l'avez dit... Oh! ne vous gênez pas, général, les affaires sont les affaires, et je n'ai pas honte d'avoir souci des miennes.

— Tant mieux! mais je ne suis plus celui auquel il faut t'adresser. On nous a envoyé de Paris un monsieur tout spécialement chargé de conclure cette affaire-là; c'est lui, quand tu auras ta proie, qu'il faut aller trouver pour lui en faire prendre livraison.

— Ainsi je ferai, mon général. Mais, poursuivit Courtin, si une première fois, je vous ai fidèlement renseigné, ne seriez-vous pas d'humeur à m'en donner la récompense?

— Mon bonhomme, si tu trouves que je te doive quelque chose, je suis prêt à m'acquitter. Voyons, parle; j'écoute

— Cela sera d'autant plus facile que je ne vous demanderai pas grand'chose.

— Achève, alors.

— Dites-moi le chiffre de la somme que l'on destine à celui qui vous mettra Petit-Pierre entre les mains.

— Une cinquantaine de mille francs, peut-être... Je ne me suis pas occupé de cela, moi.

— Cinquante mille francs, s'écria Courtin en faisant un pas en arrière comme s'il eût été frappé au cœur ; mais cinquante mille francs, ce n'est guère !

— Tu as raison, et ce n'est pas la peine, à mon avis, d'être infâme pour si peu ! Mais tu diras cela à ceux que la chose regarde. Quant à nous, nous sommes quittes, n'est-ce pas? Débarrasse-moi donc de ta présence. Adieu !

Et le général, reprenant le travail qu'il avait interrompu pour recevoir Courtin, ne parut pas s'inquiéter le moins du monde des salutations à l'aide desquelles le maire de la Logerie cherchait à opérer convenablement sa retraite.

Ce dernier sortit de moitié moins satisfait qu'il ne l'était en entrant.

Il ne doutait pas que le général ne sût parfaitement à quoi s'en tenir sur le chiffre de la somme fixée comme prix de la trahison, et il ne pouvait concilier ce qu'il venait d'entendre avec ce que l'individu d'Aigrefeuille lui avait dit, qu'en se figurant que cet individu était l'homme même que le gouvernement avait expédié de Paris. Il renonça complètement à l'idée d'agir sans lui, et tout en se promettant de prendre ses sûretés, il résolut de le mettre le plus tôt possible au courant de ce qui s'était passé.

Jusque-là, cet homme était toujours venu à Courtin, qui n'avait jamais eu besoin de l'appeler. Mais le métayer avait reçu de son associé une adresse, à laquelle il devait écrire, dans le cas où il aurait quelque chose d'important à lui annoncer.

Courtin n'écrivit point ; il alla lui-même. Avec quelque peine, il finit par découvrir, dans le quartier le plus infime de la ville, au fond d'un cul-de-sac boueux, humide, peuplé de maisons sordides, garni d'échoppes de revendeurs de chiffons et de vieux habits, une petite boutique, où, suivant la recommandation qui lui en avait été faite, ayant demandé M. Hyacinthe, on le fit monter à une sorte d'échelle, et on l'introduisit dans un petit appartement plus propre qu'il n'était permis de l'espérer d'après l'extérieur de ce taudis.

Maître Courtin trouva là son homme d'Aigrefeuille, qui le reçut bien mieux que le général ne l'avait fait, et avec lequel il eut une longue conférence.

LXXVII

OÙ COURTIN EST ENCORE UNE FOIS DÉSAPPOINTÉ

Si la journée devait sembler longue à Michel, Courtin, de son côté, eut grande peine à en supporter la longueur ; il lui semblait que la nuit n'arriverait jamais, et, bien qu'il eût soigneusement évité de se montrer dans la rue du Marché ni dans aucune des ruelles environnantes, il n'avait pu s'empêcher de promener son impatience dans les environs.

Le soir venu, Courtin, qui n'oubliait pas le rendez-vous de Michel et de Mary, rentra à l'hôtel du *Point du Jour*.

Il y trouva Michel, qui l'attendait avec impatience.

Dès que le jeune homme aperçut le métayer :

— Courtin, lui dit-il, je suis enchanté de te voir ! J'ai découvert l'homme qui nous a suivis cette nuit.

— Hein? Vous dites?... demanda Courtin en faisant, malgré lui, un pas en arrière.

— Je l'ai découvert, je te dis ! répéta le jeune homme.

— Et cet homme, quel est-il? demanda le métayer.

— Un homme auquel j'avais cru pouvoir me fier et auquel, dans ma position, tu te serais certes fié toi-même : Joseph Picaut.

— Joseph Picaut ! répéta Courtin en faisant l'étonné.

— Oui.

— Et où l'avez-vous donc rencontré?

— Dans cette auberge, mon cher Courtin, où il est garçon d'écurie... c'est-à-dire où il en joue le rôle.

— Bon ! Et comment vous a-t-il suivi? Auriez-vous eu l'imprudence de lui confier votre secret? Ah ! jeune homme, jeune homme ! fit Courtin, comme on a raison de dire que jeunesse et imprudence vont ensemble ! À un ancien galérien !

— C'est justement à cause de cela ! Tu sais bien comment il a été aux galères?

— Dame, oui ; pour vol à main armée, sur les grandes routes.

— Oui, mais dans une époque de troubles. Enfin, la question n'est pas là. Je l'avais chargé d'une mission, voilà le fait.

— Si je vous demandais laquelle, dit Courtin, vous croiriez que c'est la curiosité qui me fait parler ; et cependant, ce serait l'intérêt, pas autre chose.

— Oh ! je n'ai aucune raison de te cacher la mission que j'avais donnée à Picaut. Je l'avais chargé d'aller prévenir le commandant du *Jeune-Charles* qu'à trois heures du matin je serais à son bord. Eh bien, on n'a revu ni l'homme ni le cheval ! Et, à propos, dit en riant le jeune baron, le cheval, c'était ton bidet, mon pauvre Courtin ; ton bidet, que j'avais pris à la métairie et avec lequel j'étais venu à Nantes !

— Ah ! ah ! fit Courtin, de sorte que Joli-Cœur...?

— Joli-Cœur est probablement perdu pour toi !

— Si toutefois il n'a pas regagné l'écurie, dit Courtin, qui, même en face de l'horizon d'or qui s'ouvrait devant lui, n'en donnait pas moins un regret profond aux vingt ou vingt-cinq pistoles que valait sa monture.

— Eh bien, je voulais donc te dire que, si c'est Joseph Picaut qui nous a suivis, il doit être aux aguets dans les environs.

— Pourquoi faire? demanda Courtin. S'il avait voulu vous livrer, rien n'eût été plus facile que d'envoyer ici les gendarmes et de vous faire prendre par eux.

Michel secoua la tête.

— Comment ! non?

— Je dis que ce n'est point à moi qu'il en veut, Courtin ; je dis que ce n'est point à cause de moi qu'il nous a épiés hier.

— Pourquoi cela?

— Parce que ma tête n'est pas mise à assez haut prix pour payer une trahison.

— Mais à qui s'adressait cet espion? fit le métayer en appelant à son aide toute la naïveté dont il était capable d'empreindre son accent et sa physionomie.

— A un chef vendéen que j'eusse voulu sauver en même temps que moi, répondit Michel, qui s'apercevait du chemin que lui faisait faire son interlocuteur, mais qui n'était pas fâché de le mettre à moitié dans son secret, pour s'en servir à un moment donné.

— Ah ! ah ! fit Courtin, aurait-il donc découvert la retraite de ce chef vendéen? Ça serait un malheur, monsieur Michel !

— Non, il n'a franchi que la première enceinte, heureusement ! mais je crains que, si une seconde fois il s'occupe de nous, il ne soit, cette fois-là, plus heureux que la première.

— Et comment pourrait-il s'occuper de vous?

— Dame, si ce soir il nous épiait, il verrait bien que j'ai un rendez-vous avec Mary.

— Ah ! mordieu ! vous avez raison.

— Aussi je ne suis pas sans inquiétude, dit Michel.

— Faites une chose.

— Laquelle?

— Emmenez-moi ce soir avec vous ; si je m'aperçois que vous êtes suivi, un coup de sifflet vous avertira de prendre le large.

— Mais toi?

Courtin se mit à rire.

— Oh ! moi, je ne risque rien : mes opinions sont connues, Dieu merci, et, en ma qualité de maire, je puis avoir impunément de mauvaises connaissances.

— A quelque chose malheur est bon ! dit Michel en riant à son tour. Mais attends donc ! quelle heure est-ce là?

— Neuf heures qui sonnent à l'horloge du Bouffai.

— En ce cas, viens, Courtin !

— Alors, vous m'emmenez?

— Sans doute.

Courtin prit son chapeau, Michel le sien, et tous deux sortirent, et gagnèrent rapidement l'angle où Michel avait rencontré Courtin.

Le métayer avait à sa droite la rue du Marché, à sa gauche la petite ruelle sur laquelle donnait la porte qu'il avait marquée d'une croix.

— Reste là, Courtin, dit Michel ; je vais à l'autre bout de cette ruelle ; je ne sais encore de quel côté viendra Mary : si elle vient de ton côté, achemine-la vers moi ; si elle vient de mon côté, rapproche-toi, afin de nous porter main-forte en cas de besoin.

— Soyez donc tranquille ! dit Courtin.

Et il s'installa à son poste.

Courtin était au comble de la joie ; son plan avait complètement réussi ; d'une façon ou de l'autre, il allait être mis en contact avec Mary ; Mary, il le savait, était la confidente intime de Petit-Pierre ; il suivrait Mary lorsqu'elle quitterait Michel, et il ne faisait aucun doute que la jeune fille, n'ayant aucun soupçon d'être suivie, ne dénonçât elle-même la retraite de la princesse en la rejoignant.

Neuf heures et demie, sonnant à toutes les horloges de Nantes, surprirent Courtin au milieu de ces réflexions.

A peine la vibration métallique s'éteignait-elle dans l'air, que Courtin entendit un pas léger venir de son côté : il alla au-devant de ce pas, et dans une jeune paysanne enveloppée d'une mante et portant à la main un petit paquet enveloppé d'un mouchoir, il reconnut Mary.

La jeune fille, en voyant un homme qui semblait garder la rue, hésita à avancer.

Courtin marcha droit à elle et se fit reconnaître.

— C'est bien, c'est bien, mademoiselle Mary, dit-il en

réponse aux manifestations joyeuses de la jeune fille ; mais ce n'est pas moi que vous cherchez, n'est-ce pas ? c'est M. le baron. Eh bien, il est là-bas, il vous attend.

Et il désigna du doigt l'autre bout de la ruelle.

La jeune fille le remercia de la tête et hâta le pas dans la direction que lui indiquait Courtin.

Quant à celui-ci, convaincu que la conférence serait longue, il s'assit philosophiquement sur une borne.

Seulement, de cette borne, il pouvait voir les deux jeunes gens, tout en songeant à sa fortune future, qui lui paraissait en si bon chemin.

En effet, par Mary, il tenait un bout du fil du labyrinthe, et il espérait bien que, cette fois, le fil ne casserait pas.

Mais il n'eut pas le temps d'échafauder de grands rêves sur les nuages d'or de son imagination : les jeunes gens ne firent qu'échanger quelques paroles et revinrent dans sa direction.

Ils passèrent devant lui ; le jeune baron donnait joyeusement le bras à sa fiancée et tenait à la main le petit paquet que le métayer avait vu dans celle de Mary.

Michel lui fit un signe de tête.

— Oh ! oh ! se dit le métayer, est-ce que ce ne serait pas plus difficile que cela ? En vérité il n'y aurait pas de mérite.

Mais, comme cette promptitude faisait merveilleusement son affaire, il ne se fit pas prier pour obéir au signe de Michel, et se mit à marcher à une très petite distance des deux amants.

Bientôt, cependant, une certaine inquiétude s'empara du digne métayer.

Au lieu de remonter vers le haut de la ville, où Courtin sentait instinctivement que devait être la cachette, les deux jeunes gens descendaient vers la rivière.

Le métayer suivait tous leurs mouvements avec une profonde inquiétude ; mais bientôt il supposa que Mary avait quelque course à faire de ce côté, et que Michel l'accompagnait dans cette course.

Cependant, son inquiétude devint plus vive, lorsque, en débouchant sur le quai, il vit les deux jeunes gens prendre la direction de l'hôtel du *Point du Jour*, puis, arrivés à l'hôtel du *Point du Jour*, entrer hardiment par la porte cochère.

A cette vue, il ne put se contenir et rejoignit le jeune baron au pas de course.

— Ah ! te voilà... Tu arrives bien ! dit Michel en l'apercevant.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda le métayer.

— Courtin, mon ami, répondit le jeune homme, il y a que je suis l'homme le plus heureux de la terre !

— Comment cela ?

— Vite, vite, aide-moi à seller deux chevaux !

— Deux chevaux ?

— Oui.

— Et mademoiselle, vous ne la reconduisez donc pas ?

— Non, Courtin, je l'emmène.

— Où cela ?

— A la Banlœuvre, où nous aviserons sur ce que nous avons à faire pour fuir tous ensemble.

— Et mademoiselle Mary abandonne comme cela...?

Courtin s'arrêta court ; il comprit qu'il allait se trahir.

Mais Michel était trop heureux pour être défiant.

— Mademoiselle Mary n'abandonne personne, mon cher Courtin : nous envoyons Bertha à sa place. Tu comprends que ce n'est pas moi qui peux me charger de dire à Bertha que je ne l'aime pas !

— Bon ! Et qui le lui dira ?

— Ne t'en inquiète pas, Courtin : quelqu'un s'en charge. Vite, vite, sellons deux chevaux !

— Vous avez donc des chevaux ici ?

— Non, je n'ai pas personnellement des chevaux ici ; mais, comprends-tu, il y a des chevaux à la disposition de ceux qui, comme nous, voyagent pour les besoins de la cause.

Et Michel poussa Courtin dans l'écurie.

Deux chevaux, effectivement, comme s'ils eussent été préparés à l'intention des deux jeunes gens, mangeaient l'avoine à l'écurie.

Au moment où Michel mettait la selle sur le dos de l'un d'eux, le maître de l'hôtel descendit, conduit par Mary.

— Je viens du Sud et je vais à Rosny, lui dit Michel en sellant son cheval, tandis que Courtin en faisait autant, mais plus lentement, de l'autre.

Courtin entendit le mot d'ordre, mais n'y comprit rien.

— C'est bien, se contenta de répondre le maître d'hôtel en faisant de la tête un signe d'intelligence.

Et, comme Courtin était en retard, il l'aida à rejoindre Michel.

— Mais, monsieur, dit Courtin tentant un nouvel effort, pourquoi aller à la Banlœuvre et non pas à la Logerie ? il me semble que vous n'y avez pas été si mal, à la Logerie.

Michel interrogea Mary du regard.

— Oh ! non, non, non, dit celle-ci. Songez, mon ami, que c'est là que Bertha va revenir tout droit, afin d'avoir de nos nouvelles, afin de savoir pourquoi le navire n'était pas à l'endroit convenu, et je ne veux pas la voir avant que la personne que vous savez l'ait vue, lui ait parlé ; il me semble que je mourrais de honte et de douleur en me retrouvant en face d'elle.

A ce nom de Bertha, prononcé pour la seconde fois, Courtin avait relevé la tête comme un cheval au bruit de la trompette.

— Oui ; mademoiselle a raison, dit-il, n'allez pas à la Logerie.

— Seulement, voyons, Mary... dit Michel.

— Quoi ? demanda la jeune fille.

— Qui remettra à notre sœur la lettre qui l'appelle à Nantes ?

— Bon ! dit Courtin, ce ne sera pas difficile de trouver un messager : et, s'il n'y a que cela qui vous embarrasse, monsieur Michel, je m'en charge.

Michel hésitait ; mais, comme Mary, il redoutait d'être témoin des premiers emportements de Bertha.

Il consulta de nouveau la jeune fille du regard.

Celle-ci répondit par un signe affirmatif.

— Alors, à la Banlœuvre ! dit Michel en remettant la lettre à Courtin. Si tu as quelque chose à nous faire dire, Courtin, c'est là que tu nous trouveras.

— Ah ! pauvre Bertha ! pauvre Bertha ! dit Mary en s'élançant sur son cheval, jamais je ne me consolerai de mon bonheur !

Michel, de son côté, venait de sauter sur le sien. Les deux jeunes gens étaient en selle ; ils saluèrent de la main le maître de l'hôtel ; Michel recommanda une dernière fois sa lettre à Courtin, et tous deux s'élancèrent hors de l'hôtel du *Point du Jour*.

A l'extrémité du pont Rousseau, ils faillirent renverser un homme qui, malgré la chaleur de la saison, était enveloppé d'une espèce de manteau dont il se cachait le visage.

Cette sombre apparition épouvanta Michel, qui pressa l'allure de son cheval en disant à Mary d'en faire autant.

Michel se retourna au bout d'une centaine de pas ; l'homme s'était arrêté, et, visible malgré l'obscurité, les suivait des yeux.

— Il nous regarde ! il nous regarde ! dit Michel, qui sentait instinctivement qu'il venait de passer près d'un danger.

L'homme les perdit de vue et continua sa route du côté de Nantes.

A la porte de l'hôtel du *Point du Jour*, il s'arrêta, chercha quelqu'un du regard et vit un homme qui lisait une lettre dans l'écurie, à la lueur du fanal.

Il s'approcha de cet homme, qui, au bruit qu'il fit, retourna la tête.

— Ah ! c'est vous ! dit Courtin. Par ma foi, vous avez failli arriver trop tôt ; vous m'auriez trouvé dans une compagnie qui ne vous aurait pas convenu.

— Qu'est-ce que ces deux jeunes gens qui ont failli me renverser à l'extrémité du pont ?

— C'est justement la compagnie dans laquelle j'étais.

— Eh bien, qu'y a-t-il de nouveau ?

— Du bon et du mauvais, mais plus de bon que de mauvais cependant.

— Est-ce pour ce soir ?

— Non, pas encore ; c'est partie remise.

— Vous voulez dire partie manquée. Maladroit !

Courtin sourit.

— C'est vrai, dit-il, depuis hier, je joue de malheur ! Mais, bah ! contentons-nous de marcher sans avoir la prétention de courir. Quelque infructueuse que soit, au point de vue du résultat immédiat, ma journée d'aujourd'hui, c'est encore une journée que je ne donnerais pas pour vingt mille livres.

— Ah ! ah ! vous en êtes bien sûr ?

— Oui, et la preuve, c'est que je tiens déjà quelque chose.

— Quoi ?

— Ceci, dit Courtin en montrant le billet qu'il venait de décacheter et de lire.

— Un billet ?

— Un billet.

— Et que contient ce billet ? dit l'homme au manteau en étendant la main pour le prendre.

— Un instant... Nous allons le lire ensemble, mais c'est moi qui le garde, attendu que c'est moi qui suis chargé de le remettre.

— Voyons dit l'homme.

Tous deux se rapprochèrent du fanal et lurent ensemble :

« Venez me rejoindre aussi vite que possible. Vous connaissez les mots de passe.

« Votre affectionné,

« PETIT-PIERRE. »

— A qui cette lettre est-elle adressée ?

— A mademoiselle Bertha de Souday.

— Son nom n'est ni sur l'enveloppe ni au bas de la lettre.

— Parce qu'une lettre peut se perdre.

— Et c'est vous qui êtes chargé de remettre cette lettre?
— Oui.
L'homme jeta un second regard sur la lettre.
— C'est bien son écriture, dit-il. Ah! si vous m'aviez laissé vous accompagner, nous la tiendrions à cette heure.
— Que vous importe, pourvu qu'on vous la livre?
— Oui, vous avez raison. Quand vous reverrai-je?
— Après-demain.
— Ici ou dans la campagne?
— A Saint-Philbert-de-Grand-Lieu; c'est à moitié chemin de Nantes et de ma demeure.
— Et, cette fois, je ne me dérangerai pas pour rien?
— Je vous le promets.
— Tâchez d'être de parole; je le suis, moi, et voici l'argent, que je tiens prêt et qui ne vous fera pas attendre.
En achevant ces paroles, l'homme ouvrit son portefeuille et montra complaisamment au métayer une liasse de billets de banque qui pouvait atteindre à une centaine de mille francs.
— Ah! dit celui-ci, du papier?
— Sans doute, du papier, mais signé Garat; c'est une bonne signature.
— N'importe! dit Courtin, j'aime mieux l'or.
— Eh bien, on vous payera en or, dit l'homme au manteau en remettant le portefeuille dans sa poche et en croisant son manteau sur son habit.
Si les interlocuteurs n'eussent pas été si préoccupés par leur conversation, ils se fussent aperçu que, depuis deux ou trois minutes, un paysan qui, à l'aide d'une charrette, était, de la rue, grimpé sur le mur, les écoutait, et que, de son poste, il regardait les billets de banque d'un air qui, certes, voulait dire qu'à la place de Courtin il n'eût pas été si dégoûté que lui, et se fût parfaitement contenté de la signature Garat.
— Ainsi donc, à après-demain, à Saint-Philbert, répéta l'homme au manteau.
— A après-demain.
— A quelle heure?
— Dame, vers le soir.
— Prenons sept heures. Le premier venu attendra l'autre.
— Et vous apporterez l'argent?
— Non, mais l'or.
— Vous avez raison.
— Vous espérez donc que nous terminerons après-demain?
— Dame, espérons toujours; cela ne coûte rien d'espérer!
— Après-demain, à sept heures, à Saint-Philbert, dit le paysan en se laissant glisser du mur dans la rue. On y sera.
Puis il ajouta avec un rire qui ressemblait fort à un grincement de dents:
— Puisque l'on est marqué, il faut bien que l'on gagne sa marque.

LXXVIII

OU LE MARQUIS DE SOUDAY DRAGUE DES HUITRES ET PÊCHE PICAUT

Bertha, qui avait quitté la Logerie en même temps que Michel, était, au bout de deux heures de marche, près de son père.
Elle avait trouvé le marquis extraordinairement abattu et complètement dégoûté de la vie de cénobite qu'il menait dans le terrier que maître Jacques lui avait fait arranger pour son usage personnel et dans lequel il l'avait installé.
Comme Michel, mais par suite d'un sentiment purement chevaleresque, M. de Souday ne se fût jamais décidé à quitter la Vendée tant que Petit-Pierre y courait quelque danger. Or, sur la communication que lui fit Bertha du départ probable du chef de leur parti, le vieux gentilhomme vendéen s'était résigné, mais sans enthousiasme, à suivre le conseil que lui avait donné le général et à aller vivre pour la troisième fois sur la terre étrangère.
Ils quittèrent donc la forêt de Touvois. Maître Jacques, dont la main était à peu près guérie et qui en avait été quitte pour deux doigts, avait voulu les accompagner jusqu'à la côte pour les aider dans leur embarquement.
Il était minuit environ lorsque les trois voyageurs, qui suivaient la route de Machecoul, se trouvèrent au-dessus du vallon de Souday.
En apercevant les quatre girouettes de son château, qui miroitaient aux rayons de la lune, au milieu des nappes de verdure sombre qui l'entouraient, le marquis ne put étouffer un soupir.
Bertha l'entendit et se rapprocha de lui.
— Qu'avez-vous, père? lui demanda-t-elle, et à quoi songez-vous?
— A bien des choses, ma pauvre enfant! répondit le marquis en secouant la tête.
— N'allez pas tomber dans les idées sombres, mon père! Vous êtes encore jeune, vous êtes encore vigoureux; vous reverrez votre maison.
— Oui, fit le marquis avec un soupir; mais...
Il s'arrêta presque suffoqué.
— Mais quoi? demanda Bertha.
— Mais je n'y retrouverai plus mon pauvre Jean Oullier.
— Hélas! fit la jeune fille.
— O maison! maison! dit le marquis, pauvre maison, que tu me sembleras vide!
Bien qu'il y eût dans le regret du marquis encore plus d'égoïsme que d'attachement à son serviteur, le pauvre valet, s'il eût pu entendre cette lamentation de son maître, eût certes été profondément touché.
Bertha reprit:
— Eh bien, moi, mon père, je ne sais pourquoi, mais je ne puis me figurer, quoi qu'on en ait dit, que notre pauvre ami soit mort: je le pleure quelquefois; mais il me semble que, s'il était mort réellement, je l'eusse pleuré davantage, et toujours une secrète espérance, dont je ne me rends pas bien compte, vient arrêter et sécher mes larmes.
— Eh bien, c'est drôle, interrompit maître Jacques; mais, moi, je suis de l'avis de mademoiselle: non, Jean Oullier n'est pas mort, et j'ai plus que des présomptions, moi: j'ai vu le cadavre que l'on disait être le sien, et je ne l'ai pas reconnu.
— Mais alors que serait-il devenu? demanda le marquis de Souday.
— Par ma foi, je ne sais, répondit maître Jacques; mais je m'attends tous les jours à avoir de ses nouvelles.
Le marquis poussa un second soupir.
En ce moment, on traversait un coin de la forêt. Peut-être songeait-il aux hécatombes de gibier qu'il avait faites sous leurs voûtes ombreuses, qu'il croyait, hélas! ne plus revoir; peut-être les quelques mots qu'avait dits maître Jacques avaient-ils ouvert son cœur à l'espérance de revoir un jour son fidèle serviteur. Cette supposition resta la plus probable, car il recommanda plusieurs fois au maître des lapins de prendre, sur le sort de Jean Oullier, des informations et de lui en faire connaître le résultat.
Arrivé au bord de la mer, le marquis n'adopta point entièrement le plan que sa fille et Michel avaient formé pour leur embarquement: il craignait qu'en courant des bordées pour les attendre dans la baie de Bourgneuf, ainsi que cela avait été convenu, la goëlette ne se signalât à l'attention des cutters qui faisaient la police de la côte; il ne voulait point qu'on pût lui reprocher d'avoir, par un sentiment personnel, compromis le salut de Petit-Pierre, et il décida que ce seraient, au contraire, sa fille et lui qui iraient en mer au-devant du *Jeune-Charles*.
Maître Jacques, qui avait des intelligences sur toute la côte, trouva au marquis de Souday un pêcheur qui, moyennant quelques louis, consentit à les prendre dans son bateau et à les conduire à bord de la goëlette.
Le bateau était échoué sur la rive; le marquis de Souday, dirigé dans cette manœuvre par maître Jacques, s'y glissa avec Bertha, trompant la surveillance des douaniers de Pornic qui veillaient sur la côte. Une heure après, la marée mit la barque à flot; le patron et ses deux fils qui lui servaient d'équipage s'embarquèrent et prirent le large.
Comme il s'en fallait encore d'une demi-heure à peu près que le jour parût, le marquis n'attendit point que le bateau fût au large pour quitter sa cachette dans le demi-pont, où il était plus mal à l'aise encore que dans le terrier de maître Jacques.
En le voyant apparaître, le pêcheur s'informa.
— Vous dites, monsieur, demanda-t-il, que le navire que vous attendez doit débouquer de la rivière?
— Oui, répondit le marquis.
— A quelle heure a-t-il dû quitter Nantes?
— De trois à cinq heures du matin, répliqua Bertha.
Le pêcheur consulta le vent.
— Avec ce vent-là, dit-il, il ne lui faut pas plus de quatre heures pour venir à nous.
Puis, calculant, il continua:
— Le vent du sud-ouest, la marée a été pleine à trois heures; nous devons le voir vers huit ou neuf heures. En attendant, et pour ne pas amener sur nous les gardes-côtes, nous allons faire semblant de donner quelques coups de drague qui nous serviront de prétexte pour courir des bordées devant la rivière.
— Comment! faire semblant? s'écria le marquis; mais j'espère bien que nous allons pêcher pour tout de bon. Toute ma vie, j'ai désiré me livrer à cet exercice, et, ma foi, puisque la chasse m'est interdite cette année dans le bois de Machecoul, c'est une trop belle compensation que le ciel m'envoie pour que je la laisse échapper.
Et le marquis, malgré les observations de Bertha, qui

craignait que la grande taille de son père ne le fît reconnaître de loin, se mit à aider les pêcheurs dans leur travail.

On descendit le filet, on le promena quelque temps au fond de la mer, et le marquis de Souday, qui avait bravement halé sur le câble, pour l'aider à sortir, eut une véritable joie d'enfant en contemplant les congres, les turbots, les plies, les raies, les huîtres qu'il ramenait des profondeurs de la mer.

Il oublia immédiatement ses regrets, ses souvenirs, ses espérances, Souday et la forêt de Machecoul, les marais de Saint-Philbert et les grandes landes, et, avec eux, les sangliers, les chevreuils, les renards, les lièvres, les perdrix et les bécasses, pour ne plus penser qu'à la population à la peau lisse ou écaillée que chaque coup de filet mettait sous ses yeux.

Le jour vint.

Bertha, qui, jusque-là, s'était tenue, toute rêveuse, assise à l'avant, absorbée dans ses pensées, tandis que ses yeux regardaient la vague se séparer, devant la proue de la petite embarcation, en deux sillons phosphorescents, Bertha monta sur un paquet de câbles roulés et interrogea l'horizon.

A travers la brume du matin, plus épaisse à l'embouchure de la rivière que vers le large, elle aperçut les hauts mâts et les espars de quelques navires : mais aucun d'eux ne portait la flamme bleue à laquelle on devait reconnaître le *Jeune-Charles*. Elle en fit l'observation au pêcheur, qui la rassura en jurant qu'il était impossible, que, parti de Nantes dans la nuit, le bâtiment eût déjà gagné la pleine mer.

Du reste, le marquis ne laissa point au digne pêcheur le temps de fournir de longs renseignements à sa fille ; car il avait pris un tel goût au métier de ces braves gens, qu'il ne laissait entre chaque coup de filet que l'intervalle strictement nécessaire, encore employait-il ces intervalles à se faire démontrer par le vieux marin les premiers éléments de la science nautique.

Ce fut au milieu de cette conversation que le pêcheur lui fit observer qu'en continuant de jeter le filet comme pour la traîne, ils étaient forcés de marcher grand largue, et qu'en marchant ainsi, ils finiraient par s'éloigner considérablement de la côte et de leur poste d'observation ; mais le marquis, avec l'indifférence qui faisait le fond de son caractère, ne se rendit point à cette raison et continua d'emplir des produits de sa pêche la petite cale du bateau.

La matinée était passée ; il pouvait être dix heures, et l'on n'avait rien vu venir. Bertha était fort inquiète, et plusieurs fois déjà elle avait communiqué ses appréhensions à son père ; si bien que le marquis, pressé par elle, ne put faire moins que de consentir à se rapprocher de l'embouchure de la rivière.

Il en profita pour se faire montrer par le vieux marin le moyen de marcher au plus près, c'est-à-dire d'orienter les voiles de façon à former avec la quille un angle aussi petit que le gréement pouvait le permettre ; et ils étaient tous deux au point le plus embrouillé de la démonstration lorsque Bertha poussa un grand cri.

Elle venait d'apercevoir, à quelques brasses de la barque, un grand navire marchant toutes voiles dehors, et auquel elle n'avait pas fait attention parce qu'il ne portait pas le signal convenu, mais dont les focs lui avaient marqué l'approche.

— Prenez garde, prenez garde, s'écria-t-elle, un navire vient sur nous.

Le pêcheur se retourna, et en un clin d'œil se rendit si bien compte du danger qui les menaçait, qu'il arracha brusquement le gouvernail des mains du marquis, et, sans s'inquiéter de ce qu'il renversait celui-ci sur le pont, manœuvra rapidement pour se placer au vent du navire qui venait sur eux et sortir de ses eaux sans accident.

Mais, si prompte qu'eût été sa manœuvre, il ne put s'empêcher que la barque ne touchât. La quille de la brigantine frôla à grand bruit les flancs du navire ; son pic s'engagea un instant dans les boute-hors du beaupré. Elle s'inclina, embarqua une vague, et, si la manœuvre du pêcheur, en lui conservant le vent, ne l'eût promptement entraînée loin de là, elle ne se fût point redressée aussi vite, ou peut-être même ne se fût-elle pas redressée du tout.

— Que le diable emporte ce caboteur de malheur ! s'écria le vieux pêcheur. Une seconde de plus, et nous allions remplacer au fond de la mer les poissons que nous en avons tirés.

— Vire, vire ! s'écria le marquis que sa chute avait exaspéré ; cours dessus, et du diable si je ne monte pas à bord, pour demander au capitaine raison de son impertinence.

— Comment voulez-vous donc, répondit le vieux pêcheur, qu'avec nos deux méchants focs et notre pauvre brigantine nous atteignions cette espèce de goéland ? En a-t-il de la toile, le gredin ! toutes les bonnettes dehors et une voile de fortune. Court-il ! mais court-il !

— Il faut cependant le rejoindre, s'écria Bertha en s'avançant vers l'arrière, car c'est le *Jeune-Charles !*

Et elle montra à son père une large bande blanche, placée à la poupe du bâtiment et sur laquelle on lisait en lettres d'or :

LE JEUNE-CHARLES

— Tu as, par ma foi, raison, Bertha ! s'écria le marquis. Vire donc, mon ami, vire ! Mais comment se fait-il qu'il ne porte pas le signal dont on était convenu avec M. de la Logerie ? Comment se fait-il surtout qu'au lieu d'avoir le cap sur la baie de Bourgneuf, où nous devions l'attendre, il ait le cap sur l'ouest ?

— Peut-être est-il arrivé quelque accident, dit Bertha en devenant aussi pâle que son linge.

— Pourvu que ce ne soit point à Petit Pierre ! murmura le marquis.

Bertha admira le stoïcisme de son père ; mais, tout bas, elle murmura à son tour.

— Pourvu que ce ne soit pas à Michel.

— N'importe ! dit le marquis, il faut que nous sachions à quoi nous en tenir.

La petite barque, pendant ce temps, avait viré lof pour lof, et, s'étant mise dans le vent, avait augmenté la rapidité de sa marche. Cette manœuvre assez rapide sur une embarcation d'un aussi mince tonnage n'avait point permis à la goëlette, malgré la supériorité de sa voilure, de s'éloigner sensiblement.

Le pêcheur put héler le navire.

Le capitaine parut sur le pont.

— Etes-vous le *Jeune-Charles* venant de Nantes ? demanda le patron de la barque en se faisant un porte-voix de ses deux mains.

— Qu'est-ce que cela te fait ? répondit le capitaine de la goëlette, auquel la certitude d'avoir échappé aux griffes de la justice n'avait nullement rendu sa belle humeur.

— C'est que j'ai là du monde pour vous ! cria le pêcheur.

— Est-ce encore des commissaires ! Mille garcettes ! si tu m'en amènes du calibre de ceux de cette nuit, je te coule, vieux râcleur d'huîtres, avant que tu montes à mon bord.

— Non : ce sont des passagers. N'attendez-vous pas des passagers ?

— Je n'attends rien qu'un bon vent pour doubler le cap Finistère.

— Laissez-moi vous accoster, demanda le pêcheur sur la suggestion de Bertha.

Le capitaine du *Jeune-Charles* interrogea la mer, et, n'apercevant, entre la côte et son navire, rien qui pût légitimer ses appréhensions, curieux, en outre, de savoir si les passagers dont on lui parlait maintenant n'étaient point ceux-là mêmes dont l'embarquement avait été le but de son voyage, il se rendit au désir du pêcheur, fit amener ses hautes voiles et manœuvrer de façon à diminuer la rapidité de sa course.

Bientôt le *Jeune-Charles* se trouva assez près de la barque pour qu'il fût possible de jeter à celle-ci un grelin à l'aide duquel on l'amena sous le couronnement de la goëlette.

— Eh bien, maintenant, voyons, qu'y a-t-il ? demanda le capitaine en se penchant vers la barque.

— Priez M. de la Logerie de venir nous parler, dit Bertha.

— M. de la Logerie n'est pas à mon bord, répliqua le capitaine.

— Mais alors, reprit Bertha d'une voix troublée, si vous n'avez pas à bord M. de la Logerie, vous avez au moins deux dames.

— En fait de dames, répondit le capitaine, je n'ai absolument qu'un gredin qui, les fers aux pieds, jure et sacre dans la cale à démâter le bâtiment et à faire frissonner les barriques auxquelles il est amarré.

— Mon Dieu, s'écria Bertha toute frissonnante, savez-vous si quelque accident ne serait point arrivé aux personnes que vous deviez embarquer ?

— Ma foi, ma jolie demoiselle, dit le capitaine, si vous pouvez m'expliquer ce que cela veut dire, vous m'obligerez infiniment : car le diable m'emporte si j'y comprends rien ! Hier au soir, deux hommes sont venus, tous deux de la part de M. de la Logerie, mais avec deux commissions différentes : l'un voulait que je partisse à l'instant même ; l'autre me disait de rester et d'attendre. De ces deux hommes, l'un était un honnête métayer, un maire, je crois ; il me montra quelque chose comme un bout d'écharpe tricolore. C'était celui-là qui me disait de lever l'ancre et de déraper au plus vite. L'autre, celui qui voulait me faire rester, était un ancien forçat. J'ai ajouté foi à ce qui me venait du plus respectable de ces deux paroissiens ou qui, au bout du compte, était le moins compromettant. — Je suis parti.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu, dit Bertha, c'est Courtin qui est venu ; il sera arrivé quelque accident à M. de la Logerie

— Voulez-vous voir cet homme? demanda le capitaine.

— Lequel? demanda le marquis.

— Celui qui est en bas, aux fers. Peut-être le reconnaîtrez-vous; peut-être parviendrons-nous à démêler la vérité, bien qu'il soit trop tard maintenant pour que cela nous serve à quelque chose.

— Pour partie, oui, dit le marquis, cela peut nous être inutile; mais cela peut encore nous aider à sauver nos amis d'un péril. Montrez-nous cet homme.

Le capitaine donna un ordre, et, quelques secondes après, on amena Joseph Picaut sur le pont. Il était toujours garrotté et enchaîné, et, malgré ses liens, dès qu'il aperçut les côtes de cette Vendée natale qu'il était menacé de ne plus revoir, sans calculer la distance qui l'en séparait et l'impossibilité où il était de nager, il fit un mouvement pour échapper à ceux qui le conduisaient et pour se précipiter à la mer.

Cela se passait à tribord, de sorte que les passagers de la petite barque, affalée derrière la poupe, ne pouvaient rien voir; mais, au cri que Picaut poussa, au bruit qui se fit sur le pont, ils comprirent qu'une lutte quelconque avait lieu à bord du *Jeune-Charles*.

Le pêcheur poussa sa barque le long des flancs du navire et l'on aperçut Joseph qui se débattait entre quatre hommes.

— Laissez-moi me jeter à l'eau! criait-il; j'aime mieux mourir tout de suite que de pourrir à bord du bâtiment.

Et, en effet, peut-être allait-il parvenir à se lancer à la mer, lorsqu'il reconnut les visages du marquis de Souday et de Bertha, qui regardaient cette scène avec stupeur.

— Ah! monsieur le marquis! Ah! mademoiselle Bertha! cria Joseph Picaut, vous me sauverez, vous; car c'est pour avoir exécuté les ordres de M. de la Logerie que cet animal de capitaine m'a traité de la sorte, et ce sont les mensonges de cette canaille de Courtin qui en sont cause.

— Voyons, qu'y a-t-il de vrai dans tout cela? demanda le capitaine; car, je vous l'avoue, si vous pouvez me débarrasser de ce gaillard-là, vous me ferez plaisir: je ne suis frété ni pour Cayenne, ni pour Botany-Bay.

— Hélas! dit Bertha, tout est vrai, monsieur. Je ne sais quel motif a eu le maire de la Logerie pour vous faire prendre le large; mais voilà, à coup sûr, celui des deux qui vous disait la vérité.

— Alors, déliez-le, mille garcettes! et qu'il aille se faire pendre où il voudra. Maintenant, que faites-vous? êtes-vous des nôtres? n'en êtes-vous pas? restez-vous? partez-vous? Il ne m'en coûtera pas plus pour vous emmener; j'étais payé d'avance, et pour l'acquit de ma conscience, je ne serais pas fâché d'emmener quelqu'un.

— Capitaine, dit Bertha, n'y a-t-il donc pas moyen de rentrer en rivière et de remettre à cette nuit l'embarquement qui devait avoir lieu la nuit dernière?

— Impossible, répondit le capitaine en haussant les épaules; et la douane! et la police de sûreté! Non, partie remise, c'est partie manquée. Seulement, je vous le répète, si vous voulez profiter de mon navire pour passer en Angleterre, je suis à votre disposition, et cela ne vous coûtera rien.

Le marquis regarda sa fille; mais celle-ci secoua la tête.

— Merci, capitaine, merci, répondit le marquis, c'est impossible.

— Alors, séparons-nous, reprit le capitaine; mais auparavant, permettez-moi de vous demander un service.

— De quoi s'agit-il?

— Il s'agit d'une petite facture que je vais vous remettre tout acquittée et dont je désire que vous régliez le compte à mon profit, tandis que vous réglerez le vôtre.

— Voyons, je ferai tout ce que je pourrai pour vous être agréable, capitaine, répondit M. de Souday.

— Eh bien, chargez-vous de donner une centaine de coups de garcette au drôle qui s'est moqué de moi cette nuit.

— Cela sera fait, dit le marquis.

— Oui, s'il lui reste encore la force de les endurer après qu'il m'aura soldé ce qu'il me doit à moi-même, dit une voix.

Et en même temps, on entendit le bruit d'un corps pesant qui tombait à l'eau, et, à dix pas de la barque, on vit, une seconde après, reparaître à la surface de la mer la tête de Joseph Picaut, qui se mit à nager vigoureusement vers la barque.

Une fois dégagé de ses fers, le chouan, tant il avait peur, sans doute, que quelque circonstance imprévue ne le fît rester sur le bâtiment, le chouan avait piqué une tête pardessus la muraille du navire.

Le patron et le marquis lui tendirent la main, et, avec leur aide, Joseph Picaut monta dans l'embarcation.

A peine y fut-il

— Maintenant, dit-il, monsieur le marquis, dites donc à ce vieux cachalot que voilà là-haut que la marque que je porte à l'épaule, c'est ma croix d'honneur, à moi.

— En effet, capitaine, fit le marquis, ce paysan a été condamné à cette peine infamante pour avoir fait son devoir sous l'Empire, à notre point de vue du moins, et, quoique je n'approuve pas complètement la manière dont il opérait, je puis vous affirmer qu'il ne mérite point la peine que vous lui aviez infligée.

— Eh bien, dit le capitaine, tout est pour le mieux. Une fois, deux fois, trois fois, vous ne voulez pas monter à mon bord?

— Non, capitaine, merci.

— Alors, bon voyage!

Et, à ces mots, le capitaine fit larguer le câble qui retenait la petite barque, et la goëlette, ayant donné dans le vent, s'éloigna en laissant la barque stationnaire.

Pendant que le vieux pêcheur manœuvrait pour regagner la côte, Bertha et le marquis de Souday tinrent conseil.

Ils ne pouvaient, malgré toutes les explications de Picaut — et ces explications étaient courtes, le chouan n'ayant vu Courtin qu'au moment où celui-ci l'avait fait arrêter, — ils ne pouvaient se rendre compte du motif qui avait fait agir le maire de la Logerie; mais sa conduite ne laissait pas que de leur paraître fort suspecte, et, quoi qu'en dit Bertha, qui rappelait à son père les soins vraiment dévoués qu'il avait eus pour Michel, l'attachement qu'elle lui avait entendu exprimer pour son maître, le marquis fut d'avis que cette conduite tortueuse cachait des projets dangereux non seulement pour la sécurité de Michel, mais encore pour celle de leurs amis.

Quant à Picaut, il déclara nettement qu'il ne respirait plus que pour la vengeance, et que, si M. de Souday voulait lui faire donner un habit de matelot, autant pour se déguiser que pour remplacer ses vêtements déchirés dans la lutte qu'il avait eu à soutenir, il se mettrait en route pour Nantes aussitôt qu'il aurait touché terre.

Le marquis de Souday, pressentant que la trahison de Courtin pouvait bien avoir eu Petit-Pierre pour victime, voulait également se rendre à la ville; mais Bertha, qui ne doutait point que Michel, voyant son évasion manquée, n'eût immédiatement regagné la Logerie, où il aurait pensé qu'elle viendrait le retrouver, Bertha lui fit ajourner ce projet jusqu'à plus ample information touchant ce qui s'était passé.

Le pêcheur déposa ses passagers à l'abri de la pointe de Pornic. Picaut, en faveur duquel un des fils du patron avait bien voulu se dessaisir de sa vareuse et de son chapeau goudronné, se jeta dans les terres, et s'orientant, se dirigea sur Nantes à vol d'oiseau, jurant sur tous les tons que Courtin n'avait qu'à se bien tenir.

Mais, avant de quitter le marquis, il le pria de mettre le chef des lapins au courant de son aventure, ne doutant pas que maître Jacques ne s'associât fraternellement à sa vengeance.

Ce fut ainsi que, grâce à sa connaissance des localités, il put arriver à Nantes vers les neuf heures du soir, et qu'en allant naturellement reprendre son poste à l'auberge du *Point du Jour*, il put, en y rentrant avec les précautions que sa position lui commandait, assister à l'entrevue de Courtin et de l'homme d'Aigrefeuille, entendre une partie de ce qu'ils disaient et voir l'argent ou plutôt les billets de banque que Courtin ne regardait comme valables que lorsqu'ils seraient convertis en or.

Quant au marquis et à sa fille, ce ne fut que la nuit venue qu'ils purent, si grande que fût l'impatience de Bertha, se mettre en route pour la forêt de Touvois, et ce ne fut pas sans un véritable chagrin que le vieux gentilhomme pensa que la joyeuse matinée qu'il avait eue ce jour-là n'aurait pas de lendemain, et qu'il allait lui falloir, pour un temps indéterminé, se confiner comme un rat dans son trou.

LXXIX

CE QUI SE PASSAIT DANS DEUX MAISONS INHABITÉES

Maître Jacques ne s'était point trompé dans ses présomptions: Jean Oullier n'était pas mort.

La balle que Courtin lui avait envoyée au hasard dans le buisson, et, pour ainsi dire, *au juger*, lui avait troué la poitrine, et, quand la veuve Picaut, dont le métayer et son acolyte avaient entendu rouler la voiture, était arrivée, elle avait cru ne relever qu'un cadavre.

Par un sentiment de charité assez naturel chez une paysanne, elle ne voulut pas que le corps d'un homme pour lequel son mari, malgré leur dissidence d'opinion politique, avait toujours témoigné une profonde sympathie, devînt la pâture des oiseaux de proie et des bêtes de carnage; elle voulut que le Vendéen reposât en terre sainte, et elle le chargea dans sa charrette pour l'emmener chez elle.

Seulement, au lieu de le cacher sous la litière qu'elle avait apportée dans ce but, elle le plaça dessus, et plusieurs

paysans qu'elle rencontra sur son chemin purent voir et toucher le corps pantelant et ensanglanté du vieux serviteur du marquis de Souday.

Voilà comment le bruit de la mort de Jean Oullier se propagea dans le canton ; voilà comment il arriva au marquis de Souday et à ses filles ; voilà comment Courtin, qui, le lendemain matin, avait voulu s'assurer par lui-même que celui qu'il redoutait le plus avait cessé d'être à craindre, voilà comment Courtin y avait été trompé comme les autres.

Ce fut à la maison qu'elle habitait du vivant de son mari, et que, peu de temps après la mort du pauvre Pascal, elle avait quittée pour l'auberge de Saint-Philbert-de-Grand-Lieu, tenue par sa mère, que la veuve Picaut transporta le corps de Jean Oullier.

Cette maison était plus rapprochée à la fois de Machecoul, paroisse de Jean Oullier, et de la lande de Bouaimé, où elle l'avait trouvé, que l'auberge où, s'il eût été vivant, elle avait projeté de le cacher.

Au moment où la charrette traversait le carrefour que nous connaissons, et d'où partait le chemin qui conduisait à la maison des deux frères, le funèbre cortège se croisa avec un homme à cheval qui suivait le chemin de Machecoul.

Cet homme — qui n'était autre que notre ancienne connaissance M. Roger, le médecin de Légé, — interrogea un des gamins qui s'étaient mis, avec la persistance et la curiosité de leur âge, à suivre la voiture, et, ayant appris qu'elle portait le corps de Jean Oullier, il l'accompagna jusqu'à la demeure des Picaut.

La veuve plaça Jean Oullier sur ce même lit mortuaire où elle avait placé côte à côte Pascal Picaut et le pauvre comte de Bonneville.

Pendant qu'elle s'occupait à lui rendre les derniers devoirs, pendant qu'elle débarrassait le visage du Vendéen du sang mêlé de poussière qui le souillait, elle aperçut le médecin.

— Hélas ! cher monsieur Roger, lui dit-elle, le pauvre gars n'a plus besoin de vos soins, et c'est dommage ! Il y en a tant qui ne le valent pas, qui restent sur terre, que l'on a toujours à pleurer doublement ceux-là qui s'en vont avant leur temps.

Le médecin se fit raconter par la veuve ce qu'elle savait de la mort de Jean Oullier. La présence de sa belle-sœur et des enfants et des femmes qui avaient suivi le cortège empêcha Marianne de raconter comment, quelques heures auparavant, elle avait parlé à Jean Oullier, plein de vie alors ; comment, en revenant le chercher avec la charrette, elle avait entendu un coup de feu et les pas d'hommes qui s'enfuyaient ; comment, enfin, elle présumait que Jean Oullier avait été assassiné : elle dit, au contraire, tout simplement, qu'en venant de la lande, elle avait trouvé le corps sur son chemin.

— Pauvre brave homme ! dit le docteur. Après tout, mieux vaut encore cette mort, qui, au moins, est celle d'un soldat, que la destinée qui l'attendait s'il eût vécu. Il était gravement compromis ! et, pris, on l'eût, sans doute, envoyé comme les autres dans les cabanons du mont Saint-Michel.

En disant ces mots, le médecin s'approcha machinalement de Jean Oullier, prit son bras inerte et posa la main sur sa poitrine.

Mais à peine cette main s'était-elle mise en contact avec la chair, que le docteur tressaillit.

— Qu'y a-t-il ? demanda la veuve.

— Rien, répondit froidement le médecin : cet homme est bien mort, et il ne réclame plus rien de nous autres qui lui survivons, que les derniers devoirs.

— Qu'aviez-vous besoin, dit aigrement la femme de Joseph, d'apporter ici ce cadavre, qui peut nous amener une visite des bleus ? Par la première, jugez ce que serait la seconde !

— Qu'est-ce que cela vous fait ? dit la veuve Picaut, puisque ni vous ni votre mari n'habitez plus la maison ?

— Nous ne l'habitons plus justement à cause de cela, répondit la femme de Joseph ; nous aurions peur, en l'habitant, de les y attirer et de perdre ainsi le peu qui nous reste.

— Vous feriez bien de le faire reconnaître, avant de lui donner la sépulture, interrompit le médecin, et, si cela doit vous causer quelque embarras, je me chargerai, moi, de le faire reconduire dans la maison du marquis de Souday, dont je suis le médecin.

Puis, saisissant le moment où la veuve Picaut passait devant lui, le docteur lui dit tout bas :

— Congédiez tout votre monde.

Comme il était près de minuit, ce fut chose facile à faire.

Puis, lorsqu'ils furent seuls, le docteur, s'approchant de Marianne :

— Jean Oullier n'est pas mort, dit-il

— Comment ! il n'est pas mort ? s'écria-t-elle.

— Non ; et, si je me suis tu devant tout ce monde, c'est qu'à mon avis ce qu'il y a de plus urgent, c'est de s'assurer que l'on ne viendra point vous troubler dans les soins que vous lui donnerez, j'en suis sûr.

— Dieu vous entende ! répondit la bonne femme toute joyeuse ; et, si je puis aider à sa guérison, comptez que je le ferai avec grand bonheur ; car je n'oublierai jamais l'amitié que feu mon homme avait pour lui ; je me souviendrai toujours que, quoique je fisse dans ce moment-là même du mal aux siens, Jean Oullier n'a pas voulu permettre que je tombe sous la balle des assassins.

Et, ayant soigneusement clos les volets et la porte de sa chaumière, la veuve alluma un grand feu, fit chauffer de l'eau, et, tandis que le docteur sondait la blessure et cherchait à voir si quelque organe nécessaire à la vie n'était pas intéressé, elle dit adieu aux quelques commères en retard, faisant semblant de s'en retourner à Saint-Philbert.

Puis, au détour du chemin, elle se jeta dans le bois et s'en revint par le verger.

La maison de Joseph Picaut était fermée ; elle écouta à la porte : elle n'entendit aucun bruit.

Il était évident que la femme et les enfants de son beau-frère avaient regagné la cachette où ils se tenaient, tandis que leur mari et leur père continuait, comme nous l'avons dit, la guerre de partisan.

Marianne rentra chez elle par la porte de la cour.

Le médecin avait terminé le pansement du blessé, et les symptômes de son existence devenaient de plus en plus évidents.

Déjà ce n'était plus le cœur seulement, c'était le pouls lui-même qui battait ; déjà, en mettant la main devant sa bouche, on sentait le souffle sortir de ses lèvres.

La veuve écouta tous ces détails avec joie.

— Croyez-vous le sauver ? demanda-t-elle.

— Ceci, répondit le médecin, c'est le secret de Dieu. Ce que je puis dire, c'est qu'aucun des organes essentiels n'a été atteint, mais la perte du sang est énorme et, en outre, il m'a été impossible d'extraire la balle.

— Mais, hasarda Marianne, j'ai entendu dire qu'il y avait des hommes qui avaient parfaitement guéri et vécu de longues années avec une balle dans le corps.

— Cela est très possible, répondit le médecin. Mais, maintenant, qu'allez-vous en faire ?

— Mon intention avait été de conduire le pauvre homme à Saint-Philbert et de l'y cacher jusqu'à sa mort ou son rétablissement.

— C'est difficile à cette heure, dit le médecin. Il aura été sauvé par ce que nous appelons le caillot, et toute secousse lui pourrait être fatale. D'ailleurs, à Saint-Philbert, dans l'auberge de votre mère, au milieu de tant d'allées et de venues, il vous serait impossible de tenir secrète sa présence chez vous.

— Mon Dieu ! croyez-vous donc que, dans cet état, on l'arrêterait.

— On ne le mettrait pas en prison, certainement ; mais on le transporterait dans quelque hospice d'où il ne sortirait que pour attendre, dans les cachots, un jugement qui, s'il n'était pas mortel, serait au moins infamant. Jean Oullier est un de ces chefs obscurs, mais dangereux par leur action sur le peuple, pour lesquels le gouvernement sera sans pitié. Pourquoi ne vous ouvrez-vous pas à votre belle-sœur ? Jean Oullier et elle ne sont-ils pas de la même opinion ?

— Vous l'avez entendue.

— C'est vrai... Je comprends que vous n'ayez nulle confiance dans sa pitié. Cependant, Dieu sait si elle devrait être miséricordieuse à son prochain, elle surtout ; car, si son mari était pris, il pourrait lui arriver pis encore qu'à Jean Oullier.

— Oui, je le sais bien, dit la veuve d'une voix sombre ; la mort est sur eux !

— Voyons, fit le médecin, pouvez-vous le cacher ici ?

— Ici ? Oui, sans doute ; il serait même plus en sûreté ici que partout ailleurs, puisque l'on croit la maison déserte. Mais qui le soignera ?

— Jean Oullier n'est point une femmelette, répondit le médecin, et, dans deux ou trois jours d'ici, aussitôt que la fièvre sera un peu amortie, il pourra aisément rester seul pendant les heures du jour. Quant à moi, je vous promets de le visiter chaque nuit.

— Bien ! et, moi, je passerai près de lui tout le temps dont je pourrai disposer sans donner des soupçons.

Marianne, aidée du docteur, transporta le blessé dans l'étable qui attenait à sa chambre ; elle en verrouilla soigneusement la porte, elle plaça son matelas sur un tas de paille ; puis, ayant pris rendez-vous avec le médecin pour la nuit suivante, et sachant que le blessé n'aurait besoin, pendant les premiers instants, que d'eau fraîche, elle se jeta sur une botte de paille près de lui, attendant qu'il manifestât son retour à la vie, soit par quelques paroles, soit même par un soupir.

Le lendemain, elle se montra à Saint-Philbert, et, quand on lui demanda ce qu'était devenu Jean Oullier, elle répondit qu'elle avait suivi le conseil de sa belle-sœur, et que,

craignant d'être inquiétée, elle avait reporté le cadavre dans la lande.

Puis elle retourna vers sa maison sous prétexte de la mettre en ordre, le soir venu, elle en ferma la porte avec affectation, et rentra à Saint-Philbert avant qu'il fût nuit close, afin que tout le monde la vît bien.

Pendant la nuit, elle retourna près de Jean Oullier.

Elle le veilla ainsi trois jours et trois nuits, enfermée avec lui dans cette étable, craignant de faire le moindre bruit qui pût révéler sa présence, et, bien qu'au bout de ces trois jours, Jean Oullier fût encore dans cet état de torpeur qui suit les grandes commotions physiques et les abondantes pertes de sang, le médecin l'engagea à retourner chez elle pendant le jour, et à ne revenir prendre son poste que pendant la nuit.

La blessure de Jean Oullier était si grave, qu'il resta près de quinze jours entre la vie et la mort; des fragments de ses vêtements, entraînés par le projectile et restés comme lui dans la plaie, y entretinrent longtemps l'inflammation, et ce ne fut que quand la force de la nature les eut éliminés, que le docteur, à la grande joie de la veuve Picaut, répondit de la vie du Vendéen.

Les soins de la veuve Picaut redoublèrent, à mesure qu'elle le vit marcher vers la convalescence; et, bien que le blessé fût encore si faible, qu'il ne pouvait qu'à grand'peine articuler quelques paroles, et que les signes de reconnaissance qu'il faisait à la veuve témoignassent seuls du mieux qui s'opérait en lui, celle-ci ne manqua point une seule fois de venir achever la nuit à son chevet, prenant pour ne pas être découverte, les précautions les plus minutieuses.

Cependant, du moment que la poitrine de Jean Oullier fut débarrassée des corps étrangers qui s'y étaient introduits, une suppuration régulière s'établit, et il fit des pas rapides vers la convalescence; mais, à mesure que ses forces revenaient, il commença de s'inquiéter de ceux qu'il aimait et, comme il suppliait la veuve de s'informer du sort du marquis de Souday, de Bertha, de Mary et même de Michel, — qui avait décidément triomphé de l'antipathie que le Vendéen éprouvait pour lui, et conquis une petite place parmi ses affections, — Marianne prit des informations auprès des voyageurs royalistes qui s'arrêtaient à l'auberge de sa mère, et bientôt elle put assurer à Jean Oullier que tous ses amis étaient vivants et libres, et elle lui apprit que le marquis de Souday était dans la forêt de Touvois, Bertha et Michel chez Courtin, et Mary, selon toute probabilité, à Nantes.

Mais la veuve n'eut pas plus tôt prononcé le nom du métayer de la Logerie, qu'il se fit une révolution dans la physionomie du blessé; il passa la main sur son front comme pour éclaircir ses idées, et pour la première fois il se dressa sur son séant.

L'amitié et la tendresse avaient eu sa première pensée; les souvenirs de haine, les idées de vengeance pénétraient à leur tour dans son cerveau vide, et le surexcitaient avec une violence d'autant plus grande que leur engourdissement avait été plus prolongé.

A sa grande terreur, la Picaut entendit Jean Oullier reprendre les phrases qu'il prononçait dans sa fièvre, et qu'elle avait prises pour des hallucinations; elle l'entendit mêler le nom de Courtin à des reproches de trahison; à des accusations de lâcheté et d'assassinat; elle l'entendit parler de sommes fabuleuses qui auraient été le prix du crime; et, en parlant ainsi, le malade était en proie à la plus vive exaltation, et ce fut avec des yeux étincelants de fureur, avec une voix tremblante d'émotion, qu'il supplia la veuve d'aller chercher Bertha et de l'amener à son chevet.

La pauvre femme crut à une recrudescence de la fièvre, et fut fort inquiète parce que le médecin avait annoncé qu'il ne reviendrait que dans la nuit du surlendemain.

Elle promit néanmoins au blessé de faire tout ce qu'il demandait.

Jean Oullier, un peu calmé, se recoucha, et, peu à peu, accablé par la violence des impressions qu'il venait de subir, il se rendormit.

La veuve, assise sur quelque reste de litière, devant le lit du malade, appesantie par la fatigue, sentait, de son côté, le sommeil la gagner et ses yeux se fermer malgré elle, lorsque, tout à coup, elle crut entendre, dans la cour, un bruit inaccoutumé.

Elle prêta l'oreille et entendit le pas d'un homme qui marchait sur le pavé servant d'encadrement au fumier dont était tapissée la cour des deux maisons.

Bientôt une main fit jouer le loquet de la porte voisine, et au même instant, Marianne entendit une voix, qu'elle reconnut pour celle de son beau-frère, s'écrier: « Par ici! par ici! » et le pas se diriger vers la demeure de Joseph.

La veuve Picaut savait que la maison de son beau-frère était vide; la visite nocturne que recevait Joseph piqua vivement sa curiosité; elle ne douta point qu'il ne s'agît de tramer quelques-uns de ces coups de main que le chouan chérissait traditionnellement, et elle résolut d'écouter.

Elle souleva doucement une des trappes par lesquelles les vaches, alors qu'il y en avait dans l'étable, passaient la tête pour manger leur provende sur le carreau même de la chambre, et, étant parvenue à en détacher la planche, elle se glissa par cette étroite issue dans la pièce principale de sa maison; puis, grimpant lestement et sans bruit l'échelle sur laquelle le comte de Bonneville avait reçu la balle qui l'avait frappé à mort, elle pénétra dans le grenier, qui, comme on se le rappelle, était commun aux deux maisons; puis elle colla son oreille au plancher, au-dessus de la chambre du frère de son mari, et écouta.

Elle arrivait au milieu d'une conversation déjà entamée.

— Et tu as vu la somme? disait une voix qui ne lui était pas complètement étrangère et que cependant elle ne put reconnaître.

— Comme je vous vois, répondit Joseph Picaut; elle était en billets de banque; mais il a demandé qu'on la lui apportât en or.

— Tant mieux! car les billets, vois-tu tant qu'il y en ait, cela ne me séduit pas beaucoup: ça se place difficilement dans nos campagnes.

— Puisque je vous dis qu'il aura de l'or.

— Bon! et où doivent-ils se rencontrer?

— A Saint-Philbert, demain dans la soirée. Vous avez tout le temps de prévenir vos gars.

— Es-tu fou? mes gars! Combien as-tu dit qu'ils seraient?

— Deux: mon brigand et son compagnon.

— Eh bien, alors, deux contre deux; c'est de la guerre, comme disait Georges Cadoudal, de glorieuse mémoire.

— Mais c'est que vous n'avez plus qu'une main, maître Jacques.

— Qu'est-ce que cela fait, quand elle est bonne? Je me chargerai du plus fort.

— Un instant! ceci n'entre pas dans nos conventions.

— Comment?

— Je veux le maire pour moi.

— Tu es exigeant.

— Oh! le gueux! c'est bien le moins qu'il me paye ce qu'il m'a fait souffrir.

— S'ils ont la somme que tu dis, il y aura bien de quoi te dédommager, quand même on t'aurait vendu comme un nègre... Vingt-cinq mille francs, tu ne vaux pas cela, mon bonhomme, je m'y connais.

— C'est possible; mais je tiens à me venger par-dessus le marché, et il y a longtemps que je lui en veux, au damné pataud! c'est lui qui est cause...

— De quoi?

— Suffit... je m'entends!

Joseph Picaut avait répondu d'une manière inintelligible pour tout le monde, excepté pour Marianne. Elle supposa que ce souvenir devant lequel le chouan reculait, se rattachait à la mort de son pauvre mari, et un frisson parcourut tout son corps.

— Eh bien, dit l'interlocuteur de Joseph Picaut, tu auras ton homme; mais, avant d'entreprendre l'affaire, tu me jures, n'est-ce pas? que ce que tu m'as dit est bien vrai, que c'est bien l'argent du gouvernement sur lequel nous allons mettre la main; car, vois-tu, autrement, cela ne m'irait point, à moi.

— Pardine! croyez-vous pas que ce particulier est assez riche pour faire de son chef des cadeaux comme celui-là à un aussi vilain paroissien? Et encore ce n'est qu'un à-compte; je l'ai entendu parfaitement.

— Et tu n'as pas pu savoir ce qu'on lui payait si cher?

— Non; mais je m'en doute bien.

— Dis alors.

— M'est avis, voyez-vous, maître, qu'en débarrassant la terre de ces deux drôles, nous ferons d'une pierre deux coups: une affaire privée d'abord, et ensuite, un coup politique. Mais, soyez tranquille, demain, j'en saurai davantage et je vous renseignerai.

— Sacredié! dit maître Jacques, tu m'en fais venir l'eau à la bouche. Tiens, décidément, je reviens sur ma parole; tu n'auras ton homme que s'il en reste.

— Comment! s'il en reste?

— Oui; avant de te laisser régler ton compte avec lui, je veux que nous ayons tous les deux un bout de conversation.

—Bah! et vous croyez qu'il vous dira comme cela son secret?

— Oh! une fois qu'il sera mon prisonnier, j'en suis sûr.

— C'est un malin!

— Comment! toi qui es du vieux temps, tu ne te souviens pas qu'il y a des moyens pour faire parler, si malins qu'ils soient, ceux qui veulent se taire? dit maître Jacques avec un rire sinistre.

— Ah! oui, le feu aux pattes. Vous avez, par ma foi, raison, et cela me vengera encore mieux, répliqua Joseph.

— Oui; et au moins, de cette façon, nous saurons, sans

nous donner du mal, comment et pourquoi le gouvernement envoie ces petits à-compte de cinquante mille francs au maire. Cela vaudra peut-être encore mieux pour nous que l'or que nous empocherons.

— Eh! eh! l'or a bien son prix, surtout lorsque, comme nous, on est dans la récidive et susceptible de laisser sa tête au Bouffai : avec ma part, c'est-à-dire avec vingt-cinq mille francs, je vivrai partout, moi.

— Tu feras ce que tu voudras; mais, voyons, où doivent-ils se rencontrer, tes gens? Il s'agit de ne pas les manquer, j'y tiens.

— A l'auberge de Saint-Philbert.

— Alors, cela va tout seul : l'auberge n'est-elle pas, à peu près, à ta belle-sœur? On lui fera sa part; cela ne sortira point de la famille.

— Oh! non, pas chez elle, répliqua Joseph; d'abord, elle n'est pas des nôtres, et puis, nous ne nous parlons plus depuis...

— Depuis quand?

— Depuis la mort de mon frère, là! puisque tu veux le savoir.

— Ah çà! c'est donc vrai, ce que l'on m'a dit, que, si tu n'as pas poussé le couteau, tu as, au moins, tenu la chandelle.

— Qui dit cela? s'écria Joseph Picaut, qui dit cela? Nommez-le-moi, maître Jacques, et, de celui-là, je ferai des morceaux aussi menus que ceux de cette escabelle.

Et la veuve entendit son beau-frère qui, en achevant ces paroles, lançait sur la pierre du foyer le siège sur lequel il était assis et l'y brisait en éclats.

— Calme-toi donc! qu'est-ce que cela me fait? répliqua maître Jacques. Tu sais bien que je ne me mêle jamais des affaires de famille. Revenons aux nôtres. Tu disais donc...?

— Je disais : pas chez ma belle-sœur.

— Alors, c'est dans la campagne que le coup doit se faire, mais où? car ils arriveront, bien sûr, par deux chemins différents.

— Oui; mais ils s'en iront ensemble. Pour revenir chez lui, le maire suivra la route de Nantes jusqu'au Tiercet.

— Eh bien, embusquons-nous sur la route de Nantes, dans les roseaux qui sont près de la chaussée; c'est une bonne cache, et, pour ma part, j'y ai fait plus d'un coup.

— Soit; et où nous retrouverons-nous? Je déménagerai d'ici, moi, demain matin, avant le jour, dit Joseph.

— Eh bien, rendez-vous au carrefour des Ragois, dans la forêt de Machecoul, dit le maître des lapins.

Joseph accepta le lieu désigné et promit de s'y rendre; la veuve l'entendit offrir à maître Jacques de passer la nuit sous son toit; mais le vieux chouan, qui avait ses gîtes dans toutes les forêts du canton, préférait ces asiles à toutes les maisons du monde, sinon comme commodité, du moins comme sécurité.

Il partit donc, et tout rentra dans le silence chez Joseph Picaut.

Marianne redescendit à son étable et trouva Jean Oullier qui dormait d'un profond sommeil. Elle ne voulut pas l'éveiller; la nuit était fort avancée, si avancée, qu'il était temps pour elle de regagner Saint-Philbert.

Elle prépara tous les objets dont le Vendéen pouvait avoir besoin dans la journée du lendemain, et, comme elle en avait l'habitude, elle sortit par la fenêtre de l'étable.

La veuve Picaut marchait toute pensive.

Elle nourrissait contre son beau-frère, en raison de la conviction où elle était qu'il avait trempé dans la mort de Pascal, une haine profonde, un désir de vengeance que son isolement et les douleurs de son veuvage rendaient chaque nuit plus impérieux.

Il lui sembla que le ciel, en l'appelant, d'une façon si providentielle à découvrir le secret d'un nouveau méfait de Joseph, se mettait de moitié dans ses sentiments : elle crut que ce serait servir ses desseins que d'empêcher, tout en assouvissant sa haine, le crime de s'accomplir, la ruine et la mort de ceux qu'elle devait considérer comme des innocents de se consommer, et, renonçant à son idée première, qui avait été de dénoncer maître Jacques et Joseph, soit à la justice, soit à ceux qu'ils voulaient assassiner et dépouiller, elle résolut d'être elle-même, toute seule, l'intermédiaire entre la Providence et les victimes du forfait projeté.

LXXX

OU COURTIN TOUCHE ENFIN DU BOUT DU DOIGT A SES CINQUANTE MILLE FRANCS

La lettre de Petit-Pierre à Bertha n'avait rien appris à Courtin, sinon que Petit-Pierre était à Nantes et qu'il y attendait Bertha; mais du lieu qu'il habitait, mais des moyens de parvenir jusqu'à lui, il n'en était aucunement question.

Seulement, Courtin possédait un renseignement grave : c'était celui qui concernait la maison aux deux issues dont il avait découvert le secret.

Un moment, il eut la pensée de continuer son rôle d'espionnage, de suivre Bertha lorsque, obéissant aux injonctions de Petit-Pierre, elle se rendrait à Nantes, d'escompter à son profit le trouble que jetterait dans la raison de la jeune fille la nouvelle du dénoûment qu'allaient avoir les amours de Mary et de Michel, dénoûment qu'il se réservait de lui faire pressentir suivant son intérêt; mais le métayer en était arrivé à douter de l'efficacité des moyens qu'il avait employés jusqu'alors; il comprenait qu'il aurait perdu sans ressource sa dernière chance de succès si le hasard ou la vigilance de ceux qu'il allait épier déjouaient une fois de plus sa sagacité et sa ruse, et il se décida à essayer d'un autre moyen et à user d'initiative.

La maison qui donnait, d'un côté, sur la ruelle sans nom dans laquelle nous avons déjà plusieurs fois conduit le lecteur, et, de l'autre côté, sur la rue du Marché, était-elle habitée? quelle était la personne qui l'habitait? par cette personne, n'était-il pas possible d'arriver jusqu'à Petit-Pierre? Voilà les premières questions qu'à la suite de ses réflexions se posa le maire de la Logerie.

Pour les résoudre, il fallait rester à Nantes, et maître Courtin n'y eut pas plus tôt songé, qu'il renonça à retourner à sa métairie, où, d'ailleurs, il était très probable que Bertha s'était déjà rendue pour rejoindre Michel, et où il avait la presque certitude qu'elle l'attendait.

Il prit donc bravement son parti.

Le lendemain, à dix heures du matin, il frappait à la porte de la maison mystérieuse; seulement, au lieu de se présenter par la porte de la ruelle où il avait fait une marque, il se présentait par la rue du Marché.

C'est ainsi qu'il avait vu faire à Michel, et, en se présentant par l'autre porte, il avait pour but de s'assurer que les deux portes donnaient entrée dans la même maison.

Lorsque, à l'aide d'un petit guichet grillé, celui qu'avait attiré le retentissement du marteau se fut bien assuré que le visiteur était seul, il ouvrit, ou plutôt entr'ouvrit la porte.

Les deux têtes se trouvèrent nez à nez.

— D'où venez-vous? demanda celle de l'intérieur.

Abasourdi par la brusquerie avec laquelle cette question lui était faite :

— Pardieu! répondit Courtin, de Touvois.

— Nous n'attendons personne de ce côté-là, repartit l'homme de l'intérieur.

Et il repoussa la porte.

Mais ce n'était pas chose facile que de la fermer : Courtin s'y cramponnait.

Un trait de lumière frappa le métayer de la Logerie.

Il se rappela les paroles dont Michel s'était servi pour se faire donner les deux chevaux à l'hôtel du *Point du Jour* : il devina alors que ces paroles, auxquelles il n'avait rien compris, étaient un mot d'ordre.

L'homme continuait de pousser; mais Courtin s'arc-bouta contre la porte.

— Attendez donc, attendez donc, dit-il; quand j'ai prétendu que je venais de Touvois, c'était pour m'assurer que vous étiez dans la confidence : on ne peut pas prendre trop de précautions, que diable! Eh bien, non, là, je ne viens pas de Touvois; je viens du Sud.

— Et vous allez où? continua son interlocuteur sans livrer une ligne de plus du passage demandé.

— Et où voulez-vous que j'aille, venant du Sud, si ce n'est à Rosny?

— A la bonne heure, répondit le domestique. C'est que, voyez-vous, mon bel ami, on n'entre pas ici sans montrer patte blanche.

— A ceux chez lesquels tout est blanc, ce n'est pas chose difficile, dit Courtin.

— Hum! tant mieux, répliqua l'homme, espèce de bas Breton qui, tout en parlant, égrenait entre ses doigts les grains d'un chapelet enroulé autour de sa main.

Mais, comme Courtin avait répondu selon la consigne aux demandes faites, malgré la répugnance qu'il semblait éprouver à remplir cet office, le bas Breton l'introduisit dans une petite pièce, et, lui montrant une chaise :

— Monsieur est en affaire, dit-il; je vous introduirai auprès de lui aussitôt qu'il aura fini avec la personne qui est dans son cabinet. Asseyez-vous donc; à moins que vous n'ayez le moyen de passer le temps d'une façon plus utile.

Courtin se voyait lancé en avant plus loin qu'il n'avait compté. Il avait espéré que la maison serait occupée par quelque agent subalterne, de qui il comptait tirer soit par la ruse, soit par la corruption, les indices dont il avait besoin. En entendant l'homme qui lui avait ouvert la porte parler de l'introduire près de son maître, il comprit que

la partie devenait plus sérieuse et qu'il fallait préparer une fable pour faire face aux nécessités de la situation.

Il renonça en même temps à interroger le domestique, dont la physionomie sombre et sévère indiquait un de ces fanatiques endurcis, comme il s'en trouve encore dans la péninsule celtique

Aussi Courtin comprit-il à l'instant même le rôle qu'il avait à jouer.

— Oui, dit-il en se donnant à la fois une contenance humble et édifiante, j'attendrai que monsieur ait fini en sanctifiant l'attente par la prière. Me permettez-vous de prendre une de ces heures? ajouta-t-il en indiquant un des livres qui se trouvaient sur la table.

— Ne touchez point à ces livres si vos intentions sont telles que vous le dites, répondit le Breton ; car ces livres sont, non pas des heures, mais des livres profanes. Je vais vous prêter mon paroissien, continua le paysan en prenant dans la poche de sa veste brodée un petit livre dont le temps et l'usage avaient complètement noirci la couverture et la tranche.

Et, dans le geste qu'il fit pour porter sa main à sa poche, le paysan découvrit la crosse luisante de deux pistolets cachés dans sa large ceinture, et Courtin s'applaudit d'autant plus de n'avoir risqué aucune tentative sur la fidélité du Breton, qui lui sembla homme à y répondre par quelque mauvais coup.

— Merci, dit-il en recevant le petit livre et en s'agenouillant avec tant de componction, que le Breton, édifié, ôta le chapeau qui couvrait ses longs cheveux, fit le signe de la croix et ferma la porte fort doucement pour ne point troubler un si saint homme dans sa méditation

Aussitôt qu'il se sentit seul, le métayer éprouva le besoin d'examiner en détail l'appartement dans lequel il se trouvait ; mais il n'était point homme à faire une pareille faute il songea qu'on pouvait l'observer par le trou de la serrure. Il se contint donc et resta comme absorbé dans sa prière.

Cependant, et tout en marmottant à demi-voix ses patenôtres, Courtin regardait en dessous autour de lui. Il était dans une petite pièce d'une douzaine de pieds carrés, séparée d'une autre chambre par une cloison dans laquelle s'ouvrait une seconde porte ; cette petite chambre était garnie de modestes meubles en noyer, éclairée par une fenêtre qui donnait sur la cour, et dont les carreaux inférieurs étaient munis d'un treillage très fin en fil de fer peint en vert, qui empêchait que, de l'extérieur, on ne pût voir la personne qui se trouvait dans cette partie de la maison.

Il écouta s'il n'entendrait aucun bruit de voix venir à lui ; mais sans doute les précautions avaient été bien prises ; car, quoique maître Courtin tendît tour à tour son oreille du côté de la porte de communication et dans la cheminée, près de laquelle il s'était agenouillé, il ne parvint à percevoir aucun son

Mais, en s'inclinant sous cette cheminée pour écouter, maître Courtin aperçut dans le foyer, au milieu des cendres et des débris, quelques papiers chiffonnés, amoncelés en tas et disposés à être brûlés. Ces papiers le tentèrent : il laissa pendre son bras, l'allongea insensiblement en appuyant sa tête contre le chambranle, ramassa tous ces papiers un à un, les ouvrit sans quitter sa position, certain qu'il était que la table placée au milieu de l'appartement suffisait pour masquer complètement, aux yeux de ceux qui l'observeraient, tous les mouvements qu'il faisait.

Il avait examiné et rejeté plusieurs de ces papiers comme n'offrant aucun intérêt, lorsque, au revers de l'un d'eux qui ne contenait que des notes insignifiantes et qu'il allait, comme les autres, rouler le long de sa jambe avant de le rendre à la cheminée, il aperçut quelques lignes d'une écriture fine et élégante qui le frappa, et il lut ces quelques mots :

« Si l'on vous inquiète, venez tout de suite Notre ami m'a chargé de vous dire qu'il reste dans notre asile une chambre dont vous pouvez disposer. »

Le billet était signé : M. de S.

C'était évidemment, comme l'indiquaient ces initiales, Mary de Sonday qui l'avait écrit.

Maître Courtin le serra précieusement dans sa poche ; en un instant, sa profonde rouerie de paysan avait deviné tout le parti qu'on pouvait tirer de ce renseignement.

Le billet serré, il continua ses investigations, qui lui apprirent encore, par des comptes assez considérables, que le propriétaire ou le locataire de cette maison devait être chargé de régler les dépenses de Petit-Pierre

En ce moment, on entendit un bruit de voix et de pas dans le corridor

Courtin se releva brusquement et s'approcha de la fenêtre

A travers l'entre-bâillement du vitrage, il aperçut un homme que le domestique conduisait vers la porte ; cet homme tenait à la main un large sac à argent, vide, et, avant de sortir, il plia ce sac et l'enfonça dans la poche de son habit.

Jusque-là, maître Courtin n'avait pu voir que le dos du visiteur ; mais, au moment où celui-ci passa devant le domestique pour franchir la porte du jardin, le métayer reconnut maître Loriot.

— Ah ! ah ! dit-il, celui-là aussi, celui-là en est et il leur apporte de l'argent ! Décidément, j'ai eu une fière idée de venir ici.

Et Courtin reprit sa place devant la cheminée ; car il se doutait que son heure d'audience était arrivée.

Au moment où le paysan rouvrit la porte, il était ou semblait être si absorbé dans ses oraisons, qu'il ne bougea point.

Le paysan vint à lui, lui toucha doucement l'épaule et lui dit de le suivre. Courtin obéit après avoir terminé sa prière comme il l'avait commencée, par un signe de croix auquel le Breton s'associa dévotement.

On fit entrer le métayer dans la pièce où maître Pascal avait reçu Michel le premier soir ; seulement, cette fois, maître Pascal était plus sérieusement occupé que la première Devant lui était une table chargée de papiers, et il sembla à Courtin avoir vu reluire des pièces d'or sous un tas de lettres ouvertes qui lui paraissaient amoncelées à dessein pour cacher cet or.

Maître Pascal surprit ce regard du métayer ; il n'en conçut d'abord aucun ombrage, l'attribuant à ce sentiment d'étonnement curieux avec lequel les paysans considèrent toujours les valeurs d'or ou d'argent ; cependant il ne voulut pas que cette curiosité allât plus loin, et, faisant semblant d'avoir à fouiller dans un tiroir, il retroussa le tapis de serge verte qui couvrait la table et pendait jusqu'à terre, et le rejeta sur ses papiers.

Puis, se retournant vers le visiteur :

— Que voulez-vous? demanda brutalement maître Pascal.

— M'acquitter d'une commission, répondit Courtin.

— Qui vous envoie?

— M. de la Logerie.

— Ah ! vous appartenez à notre jeune homme?

— Je suis son métayer, son homme de confiance.

— Parlez donc alors.

— Mais, à mon tour, je ne sais si je puis le faire, répliqua Courtin avec assurance.

— Comment cela?

— Ce n'est point à vous que M. de la Logerie m'envoie.

— A qui donc, mon brave homme? répliqua maître Pascal, dont les sourcils se froncèrent avec inquiétude.

— A une autre personne vers laquelle vous devez me conduire.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, repartit maître Pascal sans pouvoir déguiser le mouvement d'impatience que provoquait en lui ce qu'il considérait comme une impardonnable étourderie commise par Michel.

Courtin, qui remarqua sa gêne, comprit qu'il avait été trop vite ; mais il était à présent dangereux de faire une brusque retraite.

— Voyons, dit Pascal, voulez-vous, oui ou non, me dire ce dont vous êtes chargé? Je n'ai point de temps à perdre.

— Dame, moi, je ne sais pas, mon bon monsieur, fit Courtin, j'aime mon maître à me jeter dans le feu pour lui ; quand il me dit : « Fais ceci, fais cela, » je tiens à exécuter ses ordres, à mériter sa confiance ; et ce n'est point à vous qu'il a dit que je devais parler.

— Comment vous nommez-vous, mon brave homme?

— Courtin, pour vous servir.

— De quelle paroisse êtes-vous?

— De la Logerie, pardieu !

Maître Pascal prit son agenda, le feuilleta pendant quelques instants ; puis il attacha sur le métayer un regard investigateur et défiant.

— Vous êtes maire? lui demanda-t-il.

— Oui, depuis 1830.

Mais, remarquant la froideur croissante de maître Pascal :

— C'est ma maîtresse, c'est madame la baronne qui m'a fait nommer, ajouta-t-il

— M. de la Logerie ne vous a donné qu'une commission verbale pour la personne vers laquelle il vous a envoyé?

— Oui ; j'ai bien là un bout de lettre, mais ce n'est pas pour celle-là.

— Peut-on voir votre bout de lettre?

— Sans doute ; il n'y a pas de secret puisqu'il n'est pas cacheté.

Et Courtin tendit à maître Pascal le papier que lui avait remis Michel pour Bertha et par lequel Petit-Pierre priait celle-ci de se rendre à Nantes.

— Comment se fait-il que ce papier soit encore dans vos mains? demanda maître Pascal. Il me semble qu'il a plus de vingt-quatre heures de date.

— Parce qu'on ne peut pas tout faire à la fois, et que ce n'est que tantôt que je retournerai chez nous, où je dois rencontrer la personne à laquelle je suis chargé de remettre ce billet.

Les yeux de maître Pascal, depuis qu'il n'avait point trouvé le nom de Courtin parmi ceux qui s'étaient signalés par leur royalisme, ne quittaient pas le maire de la Logerie ; celui-ci affectait l'idiotisme qui lui avait si bien réussi avec le capitaine du *Jeune-Charles*.

— Voyons, mon bonhomme, dit-il au métayer, il m'est impossible de vous indiquer d'autre que moi pour recevoir la confidence que vous avez à me faire. Parlez si vous le jugez à propos ; sinon, retournez auprès de votre maître et dites-lui qu'il vienne lui-même.

— Je ne ferai point cela, mon cher monsieur, répondit Courtin : mon maître est condamné à mort, et je ne me soucie point de le ramener à Nantes ; il est mieux chez nous. Je vais tout vous dire ; vous en ferez votre affaire, et, si monsieur n'est pas content, il me grondera, j'aime mieux cela.

Cet élan naïf de dévouement raccommoda un peu maître Pascal avec le métayer, dont la première réponse l'avait sérieusement alarmé.

— Parlez donc, mon brave homme, et je vous réponds que votre maître ne vous grondera pas.

— Ça sera bientôt fait. M. Michel m'a donc chargé de vous dire, ou plutôt de dire à M. Petit-Pierre — car c'est ainsi que se nomme la personne vers laquelle il m'envoie. .

— Bien, dit en souriant maître Pascal.

— Qu'il avait découvert celui qui avait fait partir le navire quelques instants avant que Petit-Pierre, mademoiselle Mary et lui arrivassent au rendez-vous.

— Et quel est celui-là ?

— C'est un nommé Joseph Picaut, qui était dernièrement garçon d'écurie au *Point du Jour*.

— Au fait, cet homme que nous avions placé là a disparu depuis hier matin ! s'écria maître Pascal. Continuez, mon brave Courtin.

— Que l'on ait à se méfier de ce Picaut dans la ville, et qu'il allait le faire surveiller dans le Bocage et dans la plaine. Et puis c'est tout.

— Bien ; vous remercierez M. de la Logerie de son renseignement. Et, à présent que je l'ai reçu, je puis vous certifier qu'il a été à son adresse.

— Je n'en demande pas davantage, répliqua Courtin en se levant.

Maître Pascal reconduisit le métayer avec infiniment de politesse et de courtoisie, et fit pour lui ce que ce dernier ne lui avait point vu faire pour maître Loriot lui-même, en l'accompagnant, lui, Courtin, jusqu'à la porte de la rue.

Courtin était trop madré pour se méprendre à ces façons, et ce fut sans surprise aucune qu'il entendit, lorsqu'il eut fait vingt pas, la petite porte de la maison de maître Pascal se rouvrir et se refermer derrière lui. Il ne se retourna pas ; mais, certain qu'on le suivait, il marcha lentement en homme inoccupé, s'arrêtant avec une badauderie étonnée devant toutes les boutiques, lisant toutes les affiches, évitant soigneusement tout ce qui pouvait confirmer les soupçons qu'il n'avait pu achever de détruire dans l'esprit de maître Pascal.

Cette contrainte lui coûtait peu ; il était enchanté de sa matinée et se voyait décidément sur le point de recueillir le fruit de ses peines.

Au moment où il arrivait en face de l'Hôtel des Colonies, il aperçut maître Loriot qui causait sous le portail avec un étranger.

Courtin, affectant un étonnement profond, alla droit au notaire, et lui demanda comment il se faisait qu'il se trouvât à Nantes, un jour où il n'y avait point de marché.

Puis Courtin pria maître Loriot de lui donner une place dans son cabriolet ; ce à quoi celui-ci accéda de grand cœur, en le prévenant, toutefois, que, quelques courses lui restant à faire, il demeurerait encore quatre ou cinq heures à Nantes, l'invitant à entrer, pour l'attendre, dans quelque café.

Le café était un luxe que le métayer ne se permettait en aucune circonstance et qu'il se fût permis ce jour-là moins que jamais ; dans sa ferveur religieuse, il ne se concéda même point le cabaret : il se rendit dévotement à l'église, où il assista aux vêpres que l'on disait pour les chanoines ; enfin, il revint à l'hôtel de maître Loriot, s'assit sur la borne, et s'endormit, ou fit semblant de s'endormir, à l'ombre de l'un des deux ifs qui faisaient pyramide à la porte, de ce sommeil calme et paisible qui est l'apanage des consciences pures.

Deux heures après, le notaire était de retour ; il annonça à Courtin qu'il était forcé de prolonger son séjour à Nantes, et que ce ne serait, par conséquent, que vers les dix heures du soir qu'il retournerait à Légé.

Cela ne faisait plus l'affaire du métayer, qui devait, le soir même, de sept à huit heures, rencontrer M. Hyacinthe — c'était ainsi que se faisait appeler l'homme d'Aigrefeuille — à Saint-Philbert-de-Grand-Lieu

Il annonça donc à M. Loriot qu'il renonçait à l'honneur de faire route en sa compagnie, et il se mit en chemin à pied ; car le soleil commençait à baisser, et il voulait être rendu à Saint-Philbert avant la nuit.

Courtin, qui, en rouvrant les yeux sur sa borne, avait vu le serviteur breton qui l'épiait, ne fit pas semblant de le voir encore au moment où il sortait de l'hôtel, pour s'acheminer vers son rendez-vous ; le domestique le suivit jusqu'au delà de la Loire sans que le maire de la Logerie témoignât une seule fois, en se retournant, cette inquiétude si naturelle aux gens dont la conscience n'est pas tranquille ; de sorte que le Breton revint sur ses pas et dit à son maître que c'était bien à tort qu'on avait soupçonné le digne paysan, lequel ne s'occupait dans ses loisirs qu'aux distractions les plus innocentes, et aux pratiques les plus saintes ; si bien que maître Pascal, à son tour, commença de trouver Michel moins coupable d'avoir accordé toute sa confiance à un si loyal serviteur.

LXXXI

L'AUBERGE DU GRAND SAINT JACQUES

Un mot sur le gisement du village de Saint-Philbert ; sans cette petite préface topographique, qui, au reste, sera courte comme toutes nos préfaces, il serait difficile de suivre dans tous leurs détails les scènes que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Le village de Saint-Philbert est situé à l'extrémité de l'angle que forme la Boulogne en se jetant dans le lac de Grand-Lieu, et sur la rive gauche de cette rivière.

L'église et les principales maisons du bourg se trouvent à peu près à un kilomètre du lac ; sa grande et unique rue suit le cours de la rivière, et plus on descend en aval, plus les maisons sont rares et clair-semées, plus elles sont pauvres et chétives ; si bien que, quand on aperçoit l'immense nappe d'eau bleue encadrée de roseaux qui borne cette rue, on n'a plus autour de soi que trois ou quatre huttes de chaume, où vivent les hommes qui exploitent les pêcheries des environs.

Cependant, il y a, ou plutôt il y avait alors une exception, dans cette décroissance de l'état florissant des habitations de Saint-Philbert. A trente pas des chaumières dont nous avons parlé tout à l'heure, se trouve une maison de pierres et de briques, aux toits rouges, aux contrevents verts, entourée de javelles de paille et de foin comme un camp l'est de ses sentinelles, peuplée d'un monde de vaches, de moutons, de poules, de canards, dont les uns mugissent et bêlent dans l'étable, dont les autres caquettent et cancanent devant la porte en épluchant la poussière de la route.

Cette route sert de cour à la maison, qui, si elle est privée de cette utile dépendance, en est bien dédommagée par les jardins, qui sont tout simplement les plus magnifiques et les plus productifs du pays.

On aperçoit de la route, au-dessus des toits, au niveau des cheminées, les cimes des arbres, chargés, au printemps, de la neige rosée de leurs fleurs ; en été, de fruits de toute espèce ; de verdure, enfin, pendant neuf mois de l'année ; et ces arbres s'étendent en amphithéâtre sur une longueur de deux cents mètres environ, au midi, jusqu'à une petite colline couronnée de ruines qui, du côté du nord, surplombe les eaux du lac de Grand-Lieu.

Cette maison, c'est l'auberge occupée par la mère de la veuve Picaut.

Ces ruines sont celles du château de Saint-Philbert-de-Grand-Lieu.

Les hautes murailles, les tours gigantesques d'une des plus célèbres baronnies de la province, bâtie pour tenir en échec la contrée et commander aux eaux du lac ; ces voûtes sombres, dont les échos ont répondu au bruit des éperons du comte Gilles de Retz, lorsqu'il passait sur les dalles en méditant ces monstrueuses luxures qui ont égalé, sinon dépassé, tout ce qu'avait inventé en ce genre la Rome du Bas-Empire, — aujourd'hui démantelées, délabrées, festonnées de lierre, brodées de giroflées sauvages effondrées de toutes parts, ont marché, de décadence en décadence, jusqu'à la dernière de toutes : de grandes, de sauvages, de terribles qu'elles étaient, elles sont devenues humblement utilitaires ; elles en ont été réduites enfin à faire la fortune d'une famille de paysans, des descendants de pauvres serfs, qui ne les regardaient probablement autrefois qu'en tremblant.

Ces ruines abritent les jardins du vent du nord-ouest, si fatal à la floraison, et font de ce petit coin de terre un véritable Eldorado où tout pousse, où tout prospère, depuis le poirier indigène jusqu'à la vigne, depuis le cormier aux fruits âpres jusqu'au figuier.

Mais ce n'était pas le seul service que le vieux donjon

féodal rendit aux nouveaux propriétaires : dans les salles basses, aérées par des courants d'air impétueux, ils avaient construit des fruitiers où les produits du jardin, en se conservant bons au delà de leur saison ordinaire, doublaient de valeur ; enfin, dans les cachots où Gilles de Retz entassait ses victimes, ils avaient établi une laiterie dont les beurres et les fromages étaient justement renommés.

Voilà ce que le temps avait fait de l'œuvre titanique des anciens sires de Saint-Philbert.

Un mot, maintenant, sur ce qu'elle avait été autrefois.

Le château de Saint-Philbert consistait primitivement en un vaste parallélogramme clos de murs, baigné d'un côté par les eaux du lac, et de l'autre défendu par un large fossé creusé dans le roc.

Quatre tours carrées flanquaient les angles de cette énorme masse de pierre ; un donjon, avec sa herse et son pont-levis, en défendait l'entrée ; en face du donjon, et de l'autre côté, une cinquième tour carrée, plus élevée et plus imposante que les autres, dominait cette construction et le lac qui l'entourait de trois côtés.

A l'exception de cette dernière tour et du donjon, tout le reste de la forteresse, murailles et corps de logis, était à peu près écroulé ; et encore le temps n'avait fait à la première de ces tours qu'une grâce incomplète : les solives pourries du plancher du premier étage, incapables de supporter les pierres qui, de jour en jour, s'amoncelaient sur elles en plus grand nombre, s'étaient abattues sur le rez-de-chaussée et l'avaient exhaussé d'un pied, tandis qu'elles ne laissaient plus d'autre voûte à la tour que celle de la plate-forme.

C'était dans cette salle basse que le grand-père de la veuve Picaut avait établi sa principale fruiterie, et les murs en étaient garnis de planches où le bonhomme étalait, l'hiver, tout ce que lui avait donné son jardin.

Les portes et les fenêtres de cette partie de la tour avaient été conservées en assez bon état, et à l'une de ces fenêtres on apercevait encore un barreau couvert de rouille qui datait certainement du temps du comte Gilles.

Les autres tours et la muraille du corps de logis étaient complètement en ruine ; les masses de maçonnerie qui s'en étaient détachées avaient roulé, les unes dans la cour, qu'elles obstruaient, les autres dans le lac, qui les couvrait de ses roseaux en tout temps et de son écume les jours de tempête.

Le donjon, de son côté, à peu près intact comme la tour dont nous avons parlé, était couronné par une énorme masse de lierre qui lui tenait lieu de toiture ; il renfermait deux petites chambres qui, malgré l'apparence colossale du bâtiment, n'avaient jamais eu plus de huit à dix pieds en tous sens, tant les murailles étaient épaisses.

La cour intérieure, — ce qui autrefois avait servi de place d'armes aux défenseurs du château, — obstruée par les débris que les années y avaient amoncelés, jonchée de colonnes, de créneaux tout entiers, d'arceaux, de statues défigurées, était complètement impraticable. Un petit sentier conduisait à la tour du milieu ; un autre, moins soigneusement frayé, menait à un vestige de la tour de l'est, dans laquelle était resté debout un escalier de pierre à l'aide duquel, par un miracle de gymnastique, les gens curieux de jouir d'une admirable vue pouvaient gagner la plate-forme de la tour principale, en suivant une galerie qui courait le long de la muraille, comme font ces chemins alpestres, tracés le long des rochers entre un précipice et une montagne.

Il va sans dire qu'à l'exception de l'époque où le fruitier était garni, nul ne fréquentait les ruines du château de Saint-Philbert ; à cette époque seulement, on y mettait un gardien qui couchait dans le donjon ; pendant tout le reste de l'année, on fermait la porte de la tour. A partir de ce moment, les ruines étaient abandonnées aux amateurs de souvenirs historiques et aux polissons du bourg, qui peuplaient ces vieux débris, où ils trouvaient des nids à ravir, des fleurs à cueillir, des dangers à braver, toutes choses dont l'enfance est avide.

C'était dans ces ruines que Courtin avait donné rendez-vous à M. Hyacinthe ; il les savait parfaitement désertes à l'heure où il devait y rencontrer son associé, attendu qu'aussitôt que le jour tombait, la mauvaise réputation du lieu en chassait tous ceux qui, tant que le soleil était sur l'horizon, se jouaient comme des lézards le long des arêtes dentelées du vieux donjon.

Le maire de la Logerie avait quitté Nantes vers cinq heures ; il était à pied, et cependant il mit dans sa marche une telle célérité, qu'il s'en fallait d'une heure au moins qu'il fût nuit lorsqu'il traversa le pont qui conduit à Saint-Philbert.

Dans ce bourg, maître Courtin était un personnage ; lui voir faire une infidélité au *Grand saint Jacques*, — auberge à la porte de laquelle il attachait d'ordinaire son cheval Joli-Cœur, — en faveur de la *Pomme de Pin*, c'est-à-dire du cabaret tenu par la mère de la veuve Picaut, c'eût été un événement dont tout le village se fût préoccupé. Il le sentit si bien, que, quoique étant privé de son bidet, et ne prenant jamais que ce qu'on lui offrait, se rendre à l'auberge fut une chose au moins inutile, le maire de la Logerie s'arrêta comme d'habitude devant la porte du *Grand saint Jacques*, où il eut avec les habitants de Saint-Philbert, qui, depuis le double échec du Chêne de la Penissière, s'étaient rapprochés de lui, une conversation qui, dans la situation où il se trouvait, ne laissait pas d'avoir pour lui son importance.

— Maître Courtin, lui demanda l'un d'eux, est-ce donc vrai, ce que l'on dit?

— Et que dit-on, Mathieu ? dit Courtin. Raconte-moi cela, pour que je l'apprenne.

— Dame, on dit que vous avez retourné votre casaque, et que vous n'en montrez plus que la doublure ; ce qui fait que, de bleue qu'elle était, la voilà devenue blanche.

— Ah ! bon ! fit Courtin, en voilà une bêtise !

— C'est que vous donnez à le croire, mon bonhomme, et, depuis que votre bourgeois a passé aux blancs, c'est un fait qu'on ne vous entend plus jaser comme autrefois.

— Jaser ! fit Courtin avec son air matois. A quoi cela sert-il de jaser ? Bon ! laisse faire, je fais mieux que de jaser, à cette heure, et... tu en entendras parler, garçon.

— Tant mieux ! tant mieux ! car, voyez-vous, maître Courtin, tout ce trouble, c'est la mort au commerce, et, si les patriotes ne restent pas unis, au lieu de nous en aller par la fusillade comme nos pères, c'est par la misère et par la faim que nous nous en irons ; tandis qu'au contraire, si nous parvenons à nous débarrasser d'un tas de mauvais gars qui rôdent par ici, eh bien, les affaires ne tarderont pas à reprendre, et c'est tout ce que nous voulons.

— Qui rôdent ? répéta Courtin. M'est avis que ce n'est plus guère que comme revenants qu'ils rôdent, à présent.

— Bah ! avec cela qu'ils s'en privent ! Il n'y a pas dix minutes que je viens de voir passer le plus fier gredin du pays, le fusil sur l'épaule et les pistolets à la ceinture ; et cela, aussi hardiment que s'il n'y avait pas une culotte rouge dans le pays.

— Qui donc cela ?

— Joseph Picaut, pardieu ! l'homme qui a tué son frère.

— Joseph Picaut, ici, s'écria le maire de la Logerie en blêmissant. Nom d'une pipe de cidre ! ce n'est pas possible.

— Aussi vrai que vous êtes là, maître Courtin, aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu ! Seulement, il avait une veste et un chapeau de marin ; mais, n'importe, je l'ai reconnu tout de même.

Maître Courtin réfléchit une minute. Le plan qu'il avait arrêté dans sa tête, et qui se basait sur l'existence de la maison à deux issues et sur les relations quotidiennes que maître Pascal avait avec Petit-Pierre, pouvait échouer, et, dans ce cas, Bertha devenait sa suprême ressource. Il n'avait plus, pour découvrir la retraite de Petit-Pierre, qu'un seul moyen à employer, celui qui lui avait manqué à l'endroit de Mary : suivre la jeune fille quand elle se rendrait à Nantes. Si Bertha voyait Joseph Picaut, tout était compromis ; mais c'était bien pis si Bertha mettait en contact le chouan avec Michel ! Alors, le rôle qu'il avait joué, lui, Courtin, dans la nuit du départ avorté était signalé au jeune homme, et le métayer était perdu.

Courtin demanda du papier et une plume, écrivit quelques lignes, et, les tendant à son interlocuteur :

— Tiens, gars Mathieu, lui dit-il, voilà la preuve que je suis un patriote et que je ne tourne pas comme une girouette au vent où les maîtres voudraient nous pousser. Tu m'as accusé d'avoir suivi mon jeune bourgeois dans ses caravanes ; eh bien, la preuve que non, c'est que, depuis une heure seulement, je connais l'endroit où il se cache, et que je vais le faire pincer ; et autant j'aurai l'occasion de détruire des ennemis de la patrie, autant je m'empresserai de le faire ; et cela, sans me demander si c'est ou non mon avantage ; et cela, sans m'inquiéter si ce sont mes amis ou non.

Le paysan, qui était un bleu renforcé, serra avec enthousiasme la main de Courtin.

— As-tu des jambes ? continua celui-ci.

— Ah ! je crois bien ! fit le paysan.

— Eh bien, porte cela à Nantes à l'instant ; et, comme j'ai encore bien des javelles dehors, je compte que tu me garderas le secret ; car, tu comprends bien, si l'on savait que c'est moi qui ai fait arrêter le jeune baron, mes javelles courraient grand risque de ne pas rentrer dans la grange.

Le paysan donna sa parole à Courtin, et, comme la nuit commençait à descendre, celui-ci sortit de l'auberge par la gauche, fit une pointe dans les champs, et, revenant sur ses pas, se dirigea du côté des ruines de Saint-Philbert.

Il y arriva par les bords du lac, suivit le fossé extérieur et pénétra dans la cour par le pont de pierre remplaçant le pont-levis qui s'abaissait autrefois devant le donjon.

Arrivé dans cette cour, le métayer siffla doucement.

A ce signal, un homme assis à l'abri d'une masse de maçonnerie écroulée se leva et vint à lui.

Cet homme, c'était M. Hyacinthe.

— Est-ce vous ? demanda-t-il en s'approchant, mais avec certaine précaution.

— Eh ! oui, répondit Courtin ; soyez donc tranquille.

— Quelles nouvelles, aujourd'hui ?

— Bonnes ; mais ce n'est point ici qu'il convient de les dire.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ici il fait noir comme dans un four. J'ai failli marcher sur vous sans vous voir : un homme pourrait être caché à vos pieds, et nous entendre sans que nous ayons vent de lui. Venez donc ! l'affaire se présente trop bien à cette heure pour la compromettre.

— Soit ; mais où trouverez-vous une place plus isolée que celle-ci ?

— Il nous en faut une cependant. Si je connaissais dans les environs un désert, c'est là que je vous conduirais ; et encore je parlerais bas. Mais, à défaut d'un désert, nous trouverons un endroit où, au moins, nous aurons la certitude d'être seuls.

— Allez donc ; je vous suis.

LXXXII

LES DEUX JUDAS

Ce fut vers la tour du milieu que Courtin guida son compagnon, non sans s'arrêter une ou deux fois pour écouter ; car, soit réalité, soit préoccupation, il semblait au maire de la Logerie entendre des pas, voir se glisser des ombres. Mais, comme M. Hyacinthe le rassurait à chaque pause, il finit par avouer que c'était un effet de son imagination timorée, et, arrivé à la tour, poussa une porte, entra le premier, puis tira de sa poche une bougie de cire et un briquet phosphorique, alluma la bougie et la promena dans toutes les encoignures ; enfin, il visita toutes les anfractuosités de façon à s'assurer que personne n'était caché dans l'ancien fruitier.

Une porte, pratiquée dans le mur à droite et à moitié enfoncée dans les débris du plancher, excita la curiosité et l'inquiétude de Courtin. Il la poussa et se trouva en face d'une ouverture béante de laquelle sortait une vapeur humide.

— Voyez donc ! dit M. Hyacinthe, qui s'était approché, en montrant à Courtin la brèche énorme ouverte dans la muraille et par laquelle on apercevait le lac, qui étincelait au clair de lune ; voyez donc.

— Oh ! je vois parfaitement, répondit en riant Courtin ; oui, la laiterie de la mère Chompré a besoin de réparations ; depuis que je suis venu ici, le trou fait au mur a augmenté du double ; on y entrerait maintenant en bateau.

Courtin, élevant alors sa lumière et la tendant vers la voûte, essaya d'éclairer les profondeurs du souterrain inondé ; mais, n'y réussissant pas, il prit une pierre et la lança dans l'eau, où elle tomba avec un bruit que la sonorité du lieu rendait sinistre, tandis que les ondes, ébranlées, répondaient à ce bruit par le clapotement régulier de leurs couches qui frappaient les murs et les marches de l'escalier.

— Allons, dit Courtin, il n'y a décidément par ici que les poissons du lac qui pourraient nous entendre, et il y a un proverbe qui dit : « Muet comme un poisson. »

En ce moment, une pierre détachée de la plate-forme roula le long des murs extérieurs et rebondit sur le pavé de la cour.

— Avez-vous entendu ? demanda à son tour M. Hyacinthe avec inquiétude.

— Oui, répliqua Courtin, qui, au contraire de son compagnon, que l'ombre gigantesque de ces ruines rendait plus timoré, avait repris, lui, un certain courage en s'assurant qu'il n'y avait personne de caché dans la cour : mais ce n'est pas la première fois que je vois pareille chose et que j'entends pareil bruit. J'ai vu tomber, du haut de ces vieilles tourelles, des pans entiers de maçonnerie, au contact de l'aile d'un oiseau de nuit.

— Eh ! eh ! fit M. Hyacinthe avec son rire nasillard, qui rappelait le juif allemand, ce sont justement les oiseaux de nuit que nous avons à redouter.

— Oui, les chouans, dit Courtin ; mais, non, ces ruines sont trop près du village, et, bien que l'on ait vu rôder aux environs d'ici un drôle dont je nous croyais débarrassés et à l'intention duquel j'ai fait la perquisition de tout à l'heure, ils n'oseraient point s'y hasarder.

— Éteignez votre bougie, alors

— Non pas elle nous est inutile pour causer, c'est vrai ; mais nous avons, ce me semble, autre chose à faire que de causer.

— Vraiment ? fit M. Hyacinthe avec un mouvement d'allégresse.

— Sans doute. Venez dans cet enfoncement, où nous serons à l'abri et où nous pourrons cacher notre lumière.

Et le maire de la Logerie entraîna M. Hyacinthe sous la voussure qui conduisait à la porte du souterrain, plaça la lumière devant cette porte au bas d'une pierre tombée et s'assit sur les marches.

— Vous disiez donc, fit M. Hyacinthe en se plaçant en face de Courtin, que vous alliez me donner le nom de la rue et le numéro de la maison où est caché Petit-Pierre ?

— Ou quelque chose d'approchant, répondit Courtin, qui avait entendu le bruissement des pièces d'or que contenait la ceinture de M. Hyacinthe et dont les yeux étincelaient de convoitise.

— Voyons, ne perdons pas de temps en paroles inutiles. Savez-vous sa demeure ?

— Non.

— Alors, pourquoi m'avoir dérangé ? Ah ! si j'ai un regret, c'est de m'être adressé à un lambin de votre espèce !

Pour toute réponse, Courtin prit le papier qu'il avait ramassé dans les cendres du foyer de la maison de la rue du Marché, et le tendit à M. Hyacinthe en l'éclairant de façon qu'il pût lire.

— Qui a écrit ceci ? demanda le juif.

— La jeune fille dont je vous ai parlé et qui était près de celle que nous cherchons.

— Oui ; mais elle n'y est plus.

— C'est vrai.

— En ce cas, je vous demande à quoi nous sert cette lettre ? que prouve-t-elle ? comment peut-elle avancer notre affaire ?

Courtin haussa les épaules et reposa sa lumière.

— En vérité, pour un monsieur de la ville, vous n'êtes guère futé, dit-il.

— Comment cela ?

— Pardieu ! n'avez-vous pas vu que, dans le cas où l'on inquiéterait celui auquel cette lettre est adressée, Petit-Pierre lui offre un asile ?

— Oui ; et après ?

— Eh bien, après, il n'y a qu'à l'inquiéter pour qu'il s'y rende.

— Et ensuite ?

— Il n'y aura qu'à fouiller la maison où il se sera sauvé pour trouver tout le monde ensemble.

M. Hyacinthe réfléchit.

— Oui, le moyen est bon, dit-il en tournant et en retournant la lettre entre ses mains et en la passant sur la flamme de la bougie pour s'assurer qu'elle ne contenait pas d'autre écriture.

— Je crois bien qu'il est bon !

— Et où demeure cet homme ? demanda négligemment M. Hyacinthe.

— Ah ! quant à cela, c'est une autre affaire, dit Courtin. Vous avez le moyen ; vous-même, vous l'avez dit, vous le trouvez bon ; mais je ne vous livrerai la manière de vous en servir que lorsque je serai nanti, comme disent les hommes de loi.

— Et, si cet homme ne profite pas de l'asile qu'on lui offre ? s'il ne se réfugie pas près de celle que nous cherchons ? dit M. Hyacinthe.

— Oh ! de la façon que je vous indiquerai, il est impossible qu'il ne s'y rende pas. La maison a deux issues : nous nous présentons à une porte avec des soldats ; il fuit par l'autre, que nous avons à dessein laissée libre ; à celle-là, il ne voit aucun danger qui le menace ; mais nous sommes, nous, à chaque extrémité de la rue, et nous le suivons. Vous voyez bien que le coup est immanquable ! Allons, débouclez votre ceinture.

— Vous viendrez avec moi ?

— Sans doute.

— D'ici à l'exécution, vous ne me quitterez pas d'une minute ?

— Je n'ai garde, puisque vous ne me donnez que moitié.

— Seulement, une fois nanti, dit M. Hyacinthe avec une résolution de laquelle, sous son air pacifique, on l'eût cru incapable, je vous préviens d'une chose, c'est que, si vous faites un geste suspect, si je m'aperçois que vous me trompez, à l'instant même je vous brûle la cervelle !

Et, en disant ces mots, M. Hyacinthe tira de sa poitrine un pistolet, et le montra au maire de la Logerie. La physionomie de celui qui faisait cette menace resta froide et calme ; cependant il avait dans ses yeux un sombre éclair qui disait à son complice qu'il était homme à lui tenir parole.

— Comme vous voudrez, répondit Courtin, et cela vous sera d'autant plus facile que je n'ai pas d'arme.

— C'est un tort, repartit M. Hyacinthe.

— Allons, fit Courtin, donnez-moi ce que vous m'avez promis, et, à votre tour, jurez-moi que, si la chose réussit, vous m'en remettrez encore autant.

— Ceci est sacré, vous pouvez y compter. On est honnête ou on ne l'est pas. Mais qu'avez-vous besoin de vous charger de cet or, puisque nous ne devons pas nous quitter ? continua M. Hyacinthe, qui paraissait éprouver à se dessaisir de sa ceinture autant de peine que Courtin manifestait d'empressement à s'en emparer.

— Comment ! s'écria celui-ci ; mais ne voyez-vous pas que j'en ai la fièvre, de le sentir, cet or, de le palper, de le toucher ; que je meurs de savoir qu'il est là, sans le tenir dans ma main ? Mais, pour le moment de jouissance que je vais goûter tout à l'heure à le sentir rouler sous mes doigts, — car vous me le donnerez, ou sinon je ne parle pas, — mais, pour ce moment, j'ai tout bravé ! j'ai trouvé du courage, moi qui avais peur de mon ombre, moi qui tremblais lorsque, la nuit, j'étais forcé de traverser notre avenue. Donnez-moi cet or ; donnez-moi cet or, monsieur ! Il nous reste encore bien des périls à affronter, bien des risques à courir : cet or me fera courageux. Donnez-moi cet or, si vous voulez que je sois calme, que je sois implacable comme vous !

— Oui, répliqua M. Hyacinthe, qui avait vu le visage terne, la physionomie blafarde du paysan s'illuminer en prononçant ces paroles ; oui, contre l'adresse de cet homme, je vous le donnerai ; mais, à votre tour, l'adresse ? l'adresse ?

Chacun désirait la chose attendue aussi vivement que l'autre.

M. Hyacinthe se leva, détacha sa ceinture ; Courtin, qu'enivrait le bruit métallique qu'il entendait de nouveau, allongea la main pour la saisir.

— Un instant ; fit M. Hyacinthe ; donnant, donnant.

— Oui ; mais voyons, avant tout, si c'est bien de l'or que vous avez là.

A son tour, le juif haussa les épaules ; mais il ne s'en rendit pas moins aux désirs de son associé. Il tira la chaînette de fer qui fermait la poche de cuir, et Courtin, ébloui par les lueurs de l'or, sentit un frisson qui courait tout le long de son corps, et, le cou tendu, les yeux fixes, les lèvres frémissantes, il passa avec une ineffable et indescriptible volupté les mains dans cet amas de pièces qui ruisselaient entre ses doigts.

— Il demeure, dit-il, il demeure rue du Marché, nº 22 ; la seconde porte est dans la ruelle parallèle à la rue du Marché.

Maître Hyacinthe lâcha la ceinture, que Courtin saisit en poussant un profond soupir de satisfaction.

Mais, au même instant, il redressa la tête d'un air effaré.

— Qu'y-a-t-il ? demanda M. Hyacinthe.

— Ah ! pour le coup, on a marché, dit le métayer, dont la figure se bouleversa.

— Mais non, repartit le juif ; je n'ai rien entendu. Décidément, j'ai mal fait de vous donner cet or.

— Pourquoi ? fit Courtin en serrant la ceinture contre sa poitrine comme s'il eût eu peur qu'on ne la lui reprît.

— Eh ! parce qu'il semble doubler vos terreurs.

D'un geste rapide, Courtin appuya la main sur le bras de son acolyte.

— Eh bien ? demanda M. Hyacinthe, qui commençait à s'inquiéter lui-même.

— Je vous dis que j'entends marcher sur nos têtes, fit Courtin en levant les yeux vers la voûte, qui restait noire et sombre.

— Bon ! n'allez-vous pas vous trouver mal ? dit le juif en essayant de rire.

— Le fait est que je ne me sens pas bien.

— Alors, retirons-nous. Nous n'avons plus rien à faire ici, et il est temps que nous nous mettions en route pour Nantes.

— Pas encore.

— Comment ! pas encore ?

— Non ; cachons-nous et écoutons. Si l'on a marché, c'est que l'on nous épie, et, si l'on nous épie, c'est que l'on nous guette à la porte... Oh ! mon Dieu, mon Dieu, en voudrait-on déjà à mon or ? fit le métayer serrant toujours la ceinture contre ses flancs, mais tremblant si fort, qu'il ne pouvait parvenir à l'attacher.

— Voyons, décidément vous perdez la tête, dit M. Hyacinthe, qui, des deux, se trouvait être l'homme de courage. Seulement, commençons par éteindre cette lumière, et, comme vous l'avez dit, cachons-nous dans le souterrain. Nous verrons de là si vous vous trompez.

— Vous avez raison, vous avez raison, dit Courtin en soufflant la bougie, en tirant à lui la porte du souterrain inondé et en descendant la première marche.

Mais il n'alla pas plus loin. Il poussa un cri d'épouvante dans lequel on pouvait distinguer ces mots :

— A moi, monsieur Hyacinthe !

Celui-ci portait la main à son pistolet, lorsqu'un bras vigoureux saisit le sien et le tordit à le briser.

La douleur fut telle, que le juif tomba à genoux, le front baigné de sueur et criant grâce !

— Un mot, un geste, et je te tue comme un chien que tu es ! dit la voix de maître Jacques.

Puis, s'adressant à Joseph Picaut, qui était entré derrière lui :

— Eh bien, fainéant, le tiens-tu ? Voyons !

— Oh ! le brigand ! répondit celui-ci d'une voix entrecoupée et haletante par suite des efforts qu'il faisait pour contenir Courtin, qu'il avait saisi au moment où celui-ci ouvrait la porte du souterrain et qui faisait des efforts désespérés pour sauver, non sa personne, mais son or ; oh ! le brigand ! il me mord, il me déchire. Ah ! si vous ne m'aviez pas défendu de le saigner, comme j'en aurais vite fini avec lui !

Au même instant, on entendit le bruit de deux corps qui tombaient d'une seule chute sur le sol.

Ces deux corps vinrent rouler à deux pas de M. Hyacinthe, que maître Jacques tenait lui-même renversé.

— S'il regimbe plus longtemps, tue ! tue ! dit maître Jacques. A présent que je sais ce que je voulais savoir, je n'y vois plus d'inconvénient.

— Ah ! mordieu ! que ne disiez-vous cela plus tôt, maître ! ce serait déjà fini.

Et, en effet, Joseph Picaut n'en demandait pas davantage : par un effort suprême, il tint Courtin renversé sous lui, lui appuya le genou sur la poitrine, et tira de sa ceinture un couteau acéré dont, au milieu de l'obscurité, Courtin vit étinceler la lame comme on voit briller un éclair.

— Grâce ! grâce ! cria le métayer. Je dirai tout, j'avouerai tout : mais ne me tuez pas.

La main de maître Jacques arrêta le bras de Joseph Picaut, qui, nonobstant cette promesse de Courtin, allait s'abattre sur lui.

— Non, dit Jacques, pas encore. J'y réfléchis, il peut nous servir. Ficelle-le-moi comme un saucisson, et qu'il ne puisse remuer ni pieds ni pattes.

Le malheureux Courtin était tellement épouvanté, qu'il tendit de lui-même les mains à Joseph, qui les lui enlaçait d'une corde mince et déliée dont maître Jacques avait dit à son compagnon de se munir.

Cependant, le métayer n'avait point encore lâché la ceinture pleine d'or, qu'à l'aide de son coude il maintenait serrée contre son estomac.

— Eh bien, en finiras-tu ? demanda le maître des lapins.

— Laissez-moi encore amarrer cette patte, répondit Joseph.

— Bien, bien ; et, après, tu en feras autant à celui-ci, continua Jacques en désignant M. Hyacinthe, qu'il avait laissé se relever sur un genou, et qui demeurait muet et immobile dans cette posture.

— Ça irait plus vite si j'y voyais clair, dit Joseph Picaut dépité d'avoir fait, dans l'obscurité, à sa ficelle, un nœud qu'il ne pouvait démêler.

— Mais, au fait, dit maître Jacques, pourquoi diable nous gênerions-nous ? pourquoi n'allumerions-nous pas notre lanterne ? Cela me réjouirai l'âme, de voir un peu la face de ces marchands de rois et de princes.

En effet, maître Jacques tira de sa poche une petite lanterne et l'alluma à l'aide d'un briquet phosphorique aussi paisiblement que s'il eût été au milieu de la forêt de Touvois ; puis il promena sa clarté sur le visage de M. Hyacinthe et de Courtin.

A cette lueur, Joseph aperçut la ceinture de cuir que le métayer tenait sur sa poitrine et se précipita sur lui pour la lui arracher.

Maître Jacques se méprit sur la portée de ce geste : il crut que, cédant à sa haine contre le maire de la Logerie, le chouan voulait l'assassiner, et il se précipita sur lui pour prévenir ce dessein.

Au même instant, une ligne de feu, partie de la voûte supérieure de la tour, raya l'obscurité ; une explosion sourde se fit entendre et maître Jacques tomba sur le corps de Courtin, qui se sentit le visage inondé d'une liqueur chaude et insipide.

— Ah ! brigand ! s'écria maître Jacques en se relevant sur un genou et en s'adressant à Joseph ; ah ! tu m'as tendu un piège ! je t'avais pardonné ton mensonge ; mais tu payeras ta trahison !

Et, d'un coup de pistolet tiré à bout portant, il foudroya le frère de Pascal Picaut.

La lanterne s'était éteinte en roulant des escaliers dans le lac ; la fumée des deux coups de feu avait rendu l'obscurité plus épaisse.

M. Hyacinthe, en voyant tomber maître Jacques, s'était relevé et, pâle, muet, fou de terreur, il tournait en courant autour du donjon sans trouver une issue ; enfin, il aperçut, à travers une des étroites fenêtres, les étoiles qui brillaient sur la voûte noire du ciel, et, avec la vigueur que donne l'épouvante, sans s'inquiéter de son complice, il escalada l'appui de cette fenêtre, et, ne calculant ni la hauteur ni le danger, il s'élança la tête la première dans le lac.

L'immersion dans l'eau froide calma le sang qui se portait à son cerveau avec une suprême violence, et lui rendit toute sa raison.

Il revint à la surface de l'eau et s'y soutint en nageant

Il regardait autour de lui pour voir de quel côté il devait se diriger, lorsqu'il aperçut une barque amarrée dans l'excavation qui permettait à l'eau du lac de pénétrer dans la tour.

C'était sans doute au moyen de cette barque que les deux hommes étaient arrivés jusqu'au souterrain inondé.

M. Hyacinthe, tout frémissant, l'atteignit, faisant le moins de bruit qu'il lui fut possible, y grimpa, saisit les avirons et gagna le large.

Ce ne fut qu'à cinq cents pas du bord qu'il pensa à son compagnon.

— Rue du Marché, 22, s'écria-t-il. Non, la terreur ne m'a rien fait oublier ; le succès, maintenant, dépend de la célérité avec laquelle je vais rentrer dans Nantes. Pauvre Courtin ! à présent, je puis bien, je crois, me considérer comme l'héritier des cinquante mille francs qui me restaient à lui donner ; mais quelle sotte idée j'ai eue de lui livrer ma sacoche ! A cette heure, j'aurais l'adresse et l'argent. Quelle faute ! quelle faute !

Et, pour étouffer ses remords, le juif se courba sur les rames, et fit voler la barque sur l'eau du lac avec une vigueur qui semblait incompatible avec son apparence débile.

LXXXIII

ŒIL POUR ŒIL, DENT POUR DENT

Pour suivre M. Hyacinthe dans sa fuite presque miraculeuse, nous avons abandonné notre vieille connaissance Courtin, étendu sur le sol, pieds et poings liés, au milieu d'une obscurité profonde, entre les deux bandits blessés.

Le bruit de la respiration haletante de maître Jacques, les plaintes de Joseph lui causaient autant d'épouvante que lui en avaient donné leurs menaces ; il tremblait que l'un d'eux ne vînt à se souvenir que lui aussi était là, et ne pensât à exercer sur lui une suprême vengeance en le tuant ; il retenait son souffle de crainte qu'il ne le rappelât à leur pensée.

Cependant, un autre sentiment était plus fort chez lui que celui-là même de la conservation de sa vie : il voulait, jusqu'au dernier moment, soustraire à ceux qui pouvaient être ses bourreaux la ceinture précieuse, qu'il continuait de presser contre son cœur, et il osa, pour la leur cacher, ce qu'il n'eût point osé peut-être pour sauver sa vie : la laissant doucement couler contre sa poitrine, étouffant, par une pression habile et avec un instinct magnétique, comme si ses nerfs eussent communiqué avec cet or, le bruit métallique qu'il pouvait rendre, il la fit glisser sur le sol, et, par un mouvement insensible, rampant dans sa direction, il arriva à se coucher dessus et à la couvrir de son corps.

Comme il achevait d'accomplir cette difficile manœuvre, il entendit la porte de la tour qui criait en roulant sur ses gonds rouillés ; il tourna les yeux du côté d'où venait le bruit, et il aperçut une sorte de fantôme vêtu de noir qui s'avançait pâle, tenant une torche d'une main et traînant, de l'autre, par sa baïonnette, un lourd fusil dont la crosse résonnait sur les dalles.

A travers les ombres de la mort, qui s'étendaient déjà devant ses yeux, Joseph Picaut vit l'apparition ; car il s'écria d'une voix entrecoupée par l'angoisse :

— La veuve ! la veuve !

La veuve Picaut — c'était elle, en effet — s'avança lentement, et, sans jeter un regard sur le maire de la Logerie, ni sur maître Jacques, qui, comprimant de sa main gauche la blessure qui lui trouait verticalement la poitrine, essayait de se soulever sur la droite, elle s'arrêta devant son beau-frère, et le considéra avec une expression qui conservait un reste de menace.

— Un prêtre ! un prêtre ! s'écria le moribond épouvanté par cette espèce de fantôme qui éveillait un sentiment jusque-là inconnu en lui, le remords.

— Un prêtre ! et à quoi te servira un prêtre, misérable ? rendra-t-il la vie à ton frère, que tu as assassiné ?

— Non, non, s'écria Picaut, non, je n'ai pas assassiné Pascal, j'en jure sur l'éternité, où je suis prêt de descendre.

— Tu ne l'as pas assassiné ; mais tu as laissé faire les assassins, si toutefois tu ne les as pas poussés au crime. Non content de cela, tu as tiré sur moi, et, sans la main d'un brave homme qui a fait dévier le coup, dans une seule soirée tu étais deux fois fratricide. Mais, sache-le bien, ce n'est point du mal que tu as voulu me faire que je me suis vengée : c'est la main de Dieu qui t'a frappé par la mienne, Caïn !

— Eh quoi ! s'écrièrent à la fois Joseph Picaut et maître Jacques, ce coup de feu... ?

— Ce coup de feu, c'est moi qui savais te surprendre une fois de plus dans le crime, c'est moi qui l'ai tiré ! oui, Joseph, oui, toi si brave, toi si fier de ta force, humilie-toi devant l'arrêt de la Providence : tu meurs frappé de la main d'une femme.

— Oh ! que m'importe, à moi, d'où le coup vient ! du moment que j'en meurs, il vient de Dieu. Je t'en conjure donc, femme, laisse à mon repentir le temps d'être efficace ; fais que je puisse me réconcilier avec le ciel, que j'ai offensé : amène-moi un prêtre, je t'en conjure.

— Ton frère a-t-il eu un prêtre, lui, à sa dernière heure ? lui as-tu donné, à lui, le temps d'élever son âme à Dieu lorsqu'il est tombé sous les coups de tes complices au gué de la Boulogne ? Non, œil pour œil, dent pour dent ! meurs de mort violente, meurs sans secours spirituel ni temporel comme est mort ton frère ! et que tous les brigands, ajouta-t-elle en se tournant vers maître Jacques, que tous les brigands qui, au nom d'un drapeau quel qu'il soit, portent la ruine dans leur patrie et le deuil dans leurs familles descendent avec toi au plus profond de l'enfer !

— Femme, s'écria maître Jacques parvenant à se soulever, quel que soit son crime, quoi qu'il vous ait fait, il n'est pas beau de lui parler ainsi. Pardonnez-lui bien plutôt, afin qu'on vous pardonne à vous-même.

— A moi ? dit la veuve ; et qui donc peut élever la voix contre moi ?

— Celui que, sans le vouloir, vous avez mis dans la tombe ; celui qui a reçu la balle que vous destiniez à votre frère, celui qui vous parle enfin ! moi, moi que vous avez frappé et qui ne vous en veut pas, au reste, car, au train dont vont les choses, ce que les hommes de cœur ont de mieux à faire, c'est d'aller voir si le torchon tricolore, qui, à ce qu'il paraît, est à l'ordre du jour ici-bas, l'est aussi là-haut.

La veuve Picaut poussa un cri d'étonnement et presque d'épouvante à ce que venait de lui dire maître Jacques.

Comme on le devine, à la suite du projet surpris entre les deux complices, elle avait guetté l'arrivée de Courtin, et, l'ayant vu entrer dans la tour, elle avait, par la galerie extérieure gagné la plate-forme, et, de là, à travers l'ouverture du plancher, elle avait fait feu sur son beau-frère.

Nous avons vu comment, dans le mouvement qu'avait fait maître Jacques pour protéger Courtin, c'était le premier qui avait reçu le coup.

Cette déviation de sa haine avait d'abord, comme nous l'avons dit, un peu étourdi la veuve.

Mais, aussitôt, pensant à quels bandits elle avait affaire :

— Eh bien, quand cela serait vrai, dit-elle, quand j'aurais frappé l'un pour l'autre, ne vous ai-je pas frappé au moment où vous alliez commettre un nouveau crime ? n'ai-je pas sauvé la vie à un innocent ?

A ce dernier mot, un sombre sourire crispa la lèvre pâle de maître Jacques ; il se retourna du côté de Courtin et sa main chercha à sa ceinture la crosse de son second pistolet.

— Ah ! oui, c'est juste, dit-il avec un rire sinistre, il y a là un innocent, je n'y pensais plus, moi ! Eh bien, cet innocent, puisque vous me faites penser à lui, je vais lui délivrer son brevet de martyr ; je ne veux pas mourir sans avoir achevé mon œuvre.

— Vous ne souillerez pas de sang votre dernière heure comme vous en avez souillé toute votre vie, maître Jacques, s'écria la veuve en se plaçant entre Courtin et le chouan ; je saurai bien vous en empêcher, moi.

Et elle dirigea vers maître Jacques la baïonnette de son fusil.

— Bien, fit maître Jacques comme s'il se résignait ; tout à l'heure, si Dieu m'en donne le temps et la force, je vous ferai connaître les deux drôles que vous appelez des innocents ; pour le moment, je laisse la vie à celui-ci ; mais, en échange, et pour mériter l'absolution que je vous ai donnée tout à l'heure, voyons, pardonnez à votre pauvre frère. Ne l'entendez-vous pas qui râle ? dans dix minutes, peut-être sera-t-il trop tard.

— Non, non, jamais ! reprit sourdement la veuve.

Cependant, non-seulement la voix, mais le râle même de Joseph Picaut allait s'affaiblissant, et il continuait d'user le peu de force qui lui restait dans les prières qu'il adressait à sa sœur.

— C'est Dieu et non moi qu'il faut implorer, dit celle-ci.

— Non, répondit le moribond secouant la tête, non, je n'ose point m'adresser à Dieu tant que je resterai chargé de votre malédiction.

— Alors, adresse-toi à ton frère et prie-le de te pardonner.

— Mon frère !... murmura Joseph en fermant les yeux comme s'il entrevoyait le spectre terrible, mon frère ! je vais le voir, je vais me trouver face à face avec lui.

Et il essayait de repousser, de la main, le fantôme sanglant qui semblait l'attirer à lui.

Puis, d'une voix à peine intelligible, et qui n'était plus qu'un souffle :

— Frère, frère... murmurait-il, pourquoi détournes-tu la tête quand je te prie ? Au nom de notre mère, Pascal

laisse-moi embrasser tes genoux souviens-toi des larmes que nous avons versées ensemble pendant une enfance que les premiers bleus nous avaient faite si rude. Pardonne-moi d'avoir suivi la voie terrible dans laquelle notre père nous avait poussés tous les deux. Hélas! hélas! je ne savais pas alors que nous nous y rencontrerions un jour en ennemis! Mon Dieu, mon Dieu, tu ne me réponds point, Pascal! tu continues de détourner la tête.. Oh! mon pauvre enfant, mon pauvre petit Louis que je ne reverrai plus! continua le chouan, prie ton oncle, prie-le pour moi! Il t'aimait comme son enfant; demande-lui, au nom de ton père mourant, de laisser arriver un pécheur repentant jusqu'au trône de Dieu.. Ah! frère, frère, murmura-t-il avec une expression de joie qui touchait à l'extase, tu te laisses attendrir.. tu pardonnes, tu tends la main à l'enfant... Mon Dieu, mon Dieu, vous pouvez prendre mon âme maintenant: mon frère m'a pardonné!

Et il retomba sur la terre, de laquelle, par un suprême effort, il s'était soulevé pour tendre les bras à la vision.

Pendant ce temps, et peu à peu, la haine et la vengeance qu'avait respirées la physionomie de la veuve s'étaient calmées; lorsque Joseph avait parlé du petit garçon que le pauvre Pascal aimait comme son enfant, une larme s'était fait jour entre les paupières de Marianne; enfin, lorsque, à la lueur de sa torche, elle vit la figure du moribond s'éclairer, non pas d'une lumière terrestre, mais d'une certaine auréole divine, elle tomba elle-même à genoux, et, pressant la main du blessé.

— Je te crois, je te crois, Joseph, dit-elle. Dieu dessille les yeux du mourant et entr'ouvre pour eux les profondeurs de son ciel. Comme Pascal t'a pardonné, je te pardonne; comme il a oublié, j'oublie, oui j'oublie tout, pour ne me rappeler qu'une chose, c'est que tu étais son frère. Frère de Pascal meurs en paix!

— Merci, merci, balbutia Joseph, dont la voix devenait de plus en plus sifflante et dont les lèvres commençaient à se teindre d'une mousse rougeâtre! merci! Mais la femme? Mais les petits?

— Ta femme est ma sœur et tes enfants sont mes enfants, dit solennellement la veuve Meurs en paix, Joseph!

La main du chouan se porta à son front comme s'il eût essayé de faire le signe de la croix; ses lèvres murmurèrent encore quelques paroles qui n'étaient point faites, sans doute, pour les oreilles humaines, car personne ne les comprit.

Puis il ouvrit démesurément les yeux, étendit les bras et poussa un profond soupir.

C'était le dernier.

— *Amen!* dit maître Jacques.

La veuve s'agenouilla et demeura en prière près de ce corps pendant quelques instants, tout étonnée que ses yeux eussent tant de larmes pour celui qui l'avait tant fait pleurer.

Il se fit un long silence.

Sans doute, ce long silence pesait à maître Jacques; car tout à coup, il s'écria:

— Sacredié! on ne se douterait guère qu'il y a encore un chrétien de vivant ici! Je dis un, car je n'appelle pas les Judas des chrétiens.

La veuve tressaillit près du mort, elle avait oublié le moribond

— Je vais retourner à la maison et vous envoyer du secours, dit-elle.

— Du secours? Peste! gardez-vous-en bien: on ne me guérirait que pour la guillotine, et merci, la Picaut, j'aime mieux la mort du soldat, je la tiens, je ne la lâche point.

— Et qui vous dit donc que je vous livrerais?

— N'êtes-vous pas pataude et femme de pataud? Fichtre! la prise de maître Jacques, cela vaut bien la peine d'être griffonné dans vos états de services, la veuve!

— Mon mari était patriote; j'ai hérité de ses sentiments, c'est vrai; mais j'ai avant toute chose, horreur des traîtres et de la trahison Pour tout l'or du monde, je ne livrerais personne, pas même vous.

— Vous avez horreur de la trahison? Entends-tu là-bas? Eh bien voilà mon affaire

— Voyons, Jacques, laissez-moi appeler, fit la veuve.

— Non, répondit le maître des lapins, j'ai mon compte, je le sens et je le sais: j'en ai tant fait, de ces trous-là, que je m'y connais! dans deux heures, dans trois au plus, je me serai égaillé dans la grand'lande, dans la dernière, dans la bonne, dans la belle, dans la lande du bon Dieu! Mais écoutez moi

— Parl?

— Cet homme que vous voyez, continua-t-il en poussant Courtin du pied comme il eût fait d'un animal immonde, cet homme, pour quelques pièces d'or, a vendu une tête qui, pour tous devait être sainte et sacrée; non-seulement parce qu'elle est de celles qui sont destinées à porter les couronnes, mais encore parce que son cœur est noble, bon et généreux

— Cette tête, répliqua la veuve, elle s'est abritée sous mon toit.

Car, au portrait que venait de tracer maître Jacques, Marianne avait reconnu Petit-Pierre.

— Oui, une première fois, vous l'avez sauvée, je sais cela, la Picaut, et c'est ce qui vous fait grande à mes yeux; c'est ce qui m'a donné l'idée de vous adresser ma prière.

— Voyons, que faut-il faire?

— Approchez et tendez l'oreille; vous seule devez entendre ce que je vais dire.

La veuve passa du côté opposé à Courtin et se pencha vers le blessé.

— Il faut, dit-il à voix basse, il faut avertir l'homme qui est chez vous.

— Qui donc? demanda la veuve avec stupeur.

— Celui que vous cachez dans votre étable, celui que, chaque nuit, vous allez soigner et consoler.

— Mais qui donc vous a appris...?

— Bon! est-ce que vous croyez que l'on cache quelque chose à maître Jacques? Tout ce que je dis est vrai, la Picaut, et c'est ce qui fait que maître Jacques le chouan, maître Jacques le chauffeur, vous dit que, malgré la façon dont vous traitez vos parents, il serait fier d'en être.

— Mais le gars est convalescent; à peine s'il a la force de se tenir debout, et encore en s'appuyant contre les murailles.

— La force, soyez tranquille, il la trouvera; car c'est un homme, lui, un homme comme il n'y en aura plus après nous, dit le Vendéen avec un orgueil sauvage, et s'il ne peut marcher lui-même, il trouvera bien le moyen de faire marcher les autres, allez! Dites-lui seulement qu'il avertisse à Nantes, et sur-le-champ, sans perdre une minute, une seconde! qu'il avertisse *qui il sait*... L'autre est en marche tandis que nous bavardons.

— Cela sera fait, maître Jacques.

— Ah! si votre gredin de Joseph avait parlé plus tôt, reprit maître Jacques en redressant son buste pour arrêter le sang qui se portait avec violence à sa poitrine; il savait, je suis sûr, ce qui se tramait entre ces deux gueux-là; mais il les tenait, il croyait vivre... L'homme propose et Dieu dispose... C'est le magot qui l'a tenté... A propos, la veuve, vous devez le trouver quelque part, ce magot.

— Qu'en faudra-t-il faire?

— Deux parts: vous donnerez l'une aux orphelins que la guerre a faits chez les blancs comme chez les bleus; c'est ma part, celle-là, celle qui devait me revenir après le coup; l'autre part, c'est celle de Joseph: vous la donnerez à ses enfants.

Courtin poussa un soupir d'angoisse; car ces mots avaient été prononcés d'une voix assez haute pour qu'il les entendît.

— Non, dit la veuve, non, c'est de l'or de Judas: il porterait malheur! Merci, je ne veux pas de cet or pour les pauvres enfants, si innocents qu'ils soient.

— Vous avez raison: donnez tout aux pauvres: les mains qui reçoivent l'aumône lavent tout, même le crime.

— Et lui? fit la veuve en désignant Courtin du doigt, mais sans le regarder.

— Lui, il est bien lié, bien ficelé, bien garrotté, n'est-ce pas?

— Il en a l'air du moins.

— Eh bien, celui qui est là-bas décidera de son sort.

— Soit.

— A propos, tenez, la Picaut, en allant l'avertir, faites-lui cadeau de cette carotte de tabac dont je n'ai plus besoin, moi; m'est avis que ça le flattera crânement. Allons, continua le maître des lapins, ne voilà-t-il pas que cela va me faire regretter de mourir Ah! je donnerais mes vingt-cinq mille francs de prise pour assister à l'entrevue de notre homme avec celui-ci; ça sera drôle... Mais bah! un million ou deux sous, c'est la même chose quand on s'adresse à la camuse.

— Vous ne resterez pas ici, dit Marianne, nous avons dans le donjon une chambre où je vais vous transporter. Là, au moins, vous pourrez recevoir un prêtre.

— Comme vous voudrez, la veuve; mais auparavant, faites-moi l'amitié de vous assurer si mon drôle est convenablement amarré. Ça chagrinerait mes derniers moments, voyez-vous, la seule idée qu'il puisse se donner de l'air avant le branle-bas qu'il va y avoir tout à l'heure ici.

La veuve inclina la tête vers Courtin.

Les cordes serraient si étroitement les bras du maire de la Logerie, qu'elles entraient dans les chairs, qui boursouflaient à l'entour, rougies et violacées.

La figure du métayer, surtout, trahissant les angoisses qu'il éprouvait, était plus pâle que celle de maître Jacques

— Non, il ne peut bouger, répliqua Marianne; voyez plutôt. D'ailleurs, je donnerai un tour de clef à la porte.

— Oui, et puis, au fait, ce ne sera pas long; vous allez y aller tout de suite, n'est-ce pas, la mère?

— Soyez tranquille

— Merci! Oh! le merci que je vous dis n'approche pas

du merci que vous dira tout à l'heure celui qui est là-bas, allez !

— Bien ; mais laissez-moi vous transporter dans le donjon, où vous pourrez recevoir tous les secours que réclame votre état. Confesseur et médecin seront muets, soyez tranquille.

— Soit... Ce sera drôle, au fait, de voir maître Jacques mourir dans un lit, lui qui, toute sa vie, a couché sur la mousse ou sur la bruyère.

de sa fille avait redoublé les alarmes de la brave femme, et elle commençait à craindre, lorsque Marianne rentra, qu'elle n'eût été victime de quelque guet-apens de son beau-frère.

La veuve, sans lui dire un mot de ce qui s'était passé, la pria de ne laisser pénétrer personne jusqu'aux ruines, et, jetant sa mante sur ses épaules, elle se disposa à sortir.

Au moment où elle posait la main sur le loquet, on frappa doucement à la porte.



Une sorte de fantôme s'avançait, tenant une torche.

La veuve prit le Vendéen entre ses bras, et, l'enlevant de terre, elle le transporta dans la petite chambre dont nous avons parlé et le déposa sur le grabat qui s'y trouvait.

Maître Jacques, malgré les souffrances qu'il devait endurer, malgré la gravité de sa position, restait, en face de la mort, sardonique et rieur comme il l'avait été pendant toute sa vie ; le caractère de cet homme, qui ne ressemblait en rien à celui de ses compatriotes, ne se démentait pas un seul instant.

Cependant, au milieu de ses sarcasmes, qu'il adressait aussi bien à ce qu'il avait défendu qu'à ce qu'il avait combattu, il ne cessa de prier la veuve Picaut d'aller au plus vite remplir auprès de Jean Oullier la mission dont il l'avait chargée.

Ainsi activée par lui, la veuve Picaut ne prit que le temps de pousser les verrous du vieux fruitier, où elle laissait Courtin prisonnier ; elle traversa le jardin, rentra dans l'auberge et trouva sa vieille mère tout alarmée du bruit des coups de feu qui était parvenu jusqu'à elle ; l'absence

Marianne se retourna vers sa mère.

— Mère, dit-elle, si quelque étranger demande à passer la nuit dans l'auberge, dites que nous n'avons plus de place. Personne ne doit pénétrer ici cette nuit : la main de Dieu est sur la maison.

On frappa pour la seconde fois.

— Qui va là ? demanda la veuve en ouvrant la porte, mais en barrant le passage avec son corps.

Bertha parut sur le seuil.

— Vous m'avez fait savoir ce matin, madame, dit la jeune fille, que vous aviez une communication importante à me faire.

— Ah ! vous avez raison, répondit la veuve ; je l'avais oublié.

— Juste Dieu ! dit Bertha remarquant que le fichu de Marianne était marbré de larges taches de sang, serait-il arrivé quelque chose à l'un des miens ? Mary ! mon père ! Michel !

Et, malgré la force d'âme de la jeune fille, cette dernière

pensée ébranla si fortement son cœur, qu'elle dut s'appuyer à la muraille pour ne pas tomber.

— Rassurez-vous, répondit la Picaut, ce n'est point un malheur que je voulais vous annoncer ; au contraire, c'est un de vos anciens amis que vous croyiez perdu, que vous avez pleuré, qui vit et qui doit vous voir.

— Jean Oullier, s'écria Bertha devinant à l'instant même de qui il était question ; Jean Oullier ! c'est de lui, n'est-ce pas, que vous voulez parler ? Il vit ? Oh ! que le ciel soit béni ! mon père va-t-il être heureux ! Conduisez-moi près de lui, madame, tout de suite, à l'instant, je vous en conjure !

— C'était mon intention aussi, ce matin ; mais, depuis ce matin, bien des événements sont arrivés, et vous avez un devoir plus pressant que celui-là.

— Un devoir ! demanda Bertha étonnée ; et lequel ?

— Celui de vous rendre à Nantes sur-le-champ ; car je doute que, épuisé comme il l'est, le pauvre Jean Oullier puisse faire ce qu'en attendait maître Jacques.

— Et qu'irai je faire à Nantes ?

— Dire à celui ou à celle que vous appelez Petit-Pierre que le secret de sa demeure a été vendu et acheté ; qu'elle ait à la quitter au plus vite. Tout asile est plus sûr que celui qu'elle occupe maintenant. La trahison est sur elle ; et Dieu veuille que vous arriviez à temps !

— Trahie ! s'écria Bertha, trahie et par qui ?

— Par celui qui, une fois déjà, avait envoyé chez moi les soldats pour la prendre, par Courtin, le métayer de la Logerie.

— Courtin ! vous l'avez vu ?

— Oui, répondit laconiquement Marianne.

— Oh ! s'écria Bertha en joignant les mains, ne pourrai-je le voir ?

— Jeune fille, jeune fille, dit la veuve évitant de répondre à la question, c'est moi, que les partisans de cette femme ont faite veuve, qui vous dis de vous hâter ! et c'est vous, qui vous vantez d'être une de ses fidèles, qui hésitez à partir !

— Non, non ; vous avez raison, dit Bertha, je n'hésite pas, je pars !

Et, en effet, la jeune fille fit un mouvement pour sortir.

— Vous ne pouvez aller à Nantes à pied, vous n'arriveriez pas à temps. Mais, dans l'écurie de cette maison, il y a deux chevaux ; prenez celui que vous voudrez, et faites-vous le seller par le garçon d'écurie.

— Oh ! dit Bertha, soyez tranquille, je le sellerai bien moi-même. Mais que pourra donc faire pour vous, pauvre veuve, celle que, pour la seconde fois, vous avez sauvée ?

— Dites-lui qu'elle se souvienne de ce que je lui ai dit dans ma chaumière, près de ce lit où deux hommes tués pour elle gisaient étendus ; dites-lui que c'est un crime d'apporter la discorde et la guerre dans un pays où ses ennemis eux-mêmes la défendent contre la trahison. Allez, allez, mademoiselle, et Dieu vous conduise !

Et, à ces mots, la veuve s'élança hors de la maison, et se rendit d'abord chez le curé de Saint-Philbert, qu'elle pria de passer au donjon ; puis, aussi rapidement que la chose était possible, elle se dirigea à travers champs vers sa métairie.

LXXXIV

LES PANTALONS ROUGES

Depuis vingt-quatre heures, l'inquiétude de Bertha avait été extrême ; ce n'était point sur Courtin seul que les révélations de Joseph Picaut avaient fait planer ses soupçons : ils s'étaient étendus jusqu'à Michel lui-même.

Ses souvenirs de la soirée qui avait précédé le jour du combat du Chêne, cette apparition d'un homme à la croisée de la chambre de Mary, n'étaient jamais complètement sortis de la pensée de Bertha, que de temps en temps ils traversaient comme un trait de flamme en laissant derrière eux un sillon de douleur que l'attitude passive prise vis-à-vis d'elle par Michel pendant sa convalescence parvenait difficilement à calmer, mais, lorsqu'elle apprit que Courtin, qu'elle ne pouvait supposer avoir agi sans ordre, avait fait partir le bâtiment, lorsque surtout, revenant, tout effarée et haletante d'amour, à la Logerie, elle n'y trouva plus celui qu'elle y venait chercher, ses soupçons jaloux devinrent plus violents encore.

Mais un instant elle oublia tout pour obéir au devoir que venait de lui imposer la veuve ; devant ce devoir, toutes les considérations devaient fléchir, même celle de son amour.

Elle courut donc à l'écurie sans perdre une minute, choisit celui des deux chevaux qui lui parut le plus propre à faire promptement la route, lui servit double ration d'avoine pour donner à ses jambes tout le degré d'élasticité auquel elles pouvaient atteindre, jeta sur son dos, pendant qu'il mangeait, l'espèce de bât qui devait lui servir de selle, et, la bride à la main, elle attendit que l'animal eût fini de manger.

Tandis qu'elle attendait, un bruit bien connu dans ces temps de trouble parvint jusqu'à elle.

C'était le retentissement régulier des pas d'une troupe en marche.

Au même instant, on frappa violemment à la porte de l'auberge.

A travers un châssis vitré qui donnait sur un fournil communiquant avec la cuisine, la jeune fille entrevit des soldats, et, aux premiers mots qu'ils prononcèrent, elle comprit qu'ils venaient demander un guide.

En ce moment, rien n'était indifférent à Bertha, qui avait à trembler à la fois pour son père, pour Michel et pour Petit-Pierre. Elle ne voulut donc point partir sans savoir précisément ce que désiraient ces hommes ; et certaine de ne pas être reconnue sous le costume de paysanne qu'elle avait conservé, elle passa de l'écurie dans le fournil, et, pénétra jusqu'à la cuisine.

Un lieutenant commandait à la petite troupe.

— Comment ! disait-il à la mère Chompré, il n'y a pas un homme dans cette maison ? pas un seul ?

— Non, monsieur, répondit la vieille femme ; ma fille est veuve, et le seul garçon d'écurie que nous ayons, est, à ce qu'il paraît, allé je ne sais où.

— Eh ! c'est justement votre fille que j'eusse voulu trouver, dit le lieutenant ; si elle était là, elle nous servirait de guide, comme elle a fait la fameuse nuit du saut de Baugé, ou, si elle ne pouvait pas nous en servir elle-même, elle nous en choisirait un de sa main, et, celui-là, on pourrait s'y fier, tandis qu'avec les misérables paysans que nous racolons de force et qui sont à moitié chouans, il n'y a pas moyen de voyager tranquille.

— La maîtresse Picaut est absente ; mais peut-être y a-t-il moyen de la remplacer, dit Bertha en s'avançant résolument. Allez-vous loin, messieurs !

— Tudieu ! voilà une jolie fille ! dit le jeune officier en se rapprochant. Conduisez-moi où vous voudrez, la belle enfant, et du diable si je ne vous suis pas !

Bertha baissa les yeux en tordant le coin de son tablier comme eût pu faire une naïve villageoise.

— Si ce n'est pas bien loin d'ici, messieurs, et que la maîtresse le permette, je puis vous accompagner. Je connais assez bien les alentours.

— Accepté ! dit le lieutenant.

— Mais ce serait à une condition, continua Bertha : c'est que quelqu'un me ramènerait ici ; j'aurais peur toute seule par les chemins.

— Dieu me garde de céder ce soin-là à un autre, ma belle fille ! dit l'officier, quand même cette complaisance devrait me coûter mes épaulettes. Voyons, connais-tu la Banlœuvre ?

Au nom de cette métairie qui appartenait à Michel, et qu'elle avait habitée pendant quelques jours avec le marquis et Petit-Pierre, Bertha sentit un frisson courir par tout son corps ; une sueur froide lui monta au front ; son cœur battit avec violence ; cependant, elle domina son émotion.

— La Banlœuvre ? répéta-t-elle. Non, ce n'est pas de chez nous, cela. Est-ce un bourg ou un château, la Banlœuvre ?

— C'est une métairie.

— Une métairie ? Et à qui la métairie ?

— A un monsieur de vos environs, sans doute.

— Vous allez en logement à la Banlœuvre ?

— Non, nous y allons en expédition.

— Qu'est-ce que cela veut dire, en expédition ? demanda Bertha.

— Eh bien, à la bonne heure ! dit le lieutenant, voilà une belle enfant qui ne demande pas mieux que de s'instruire.

— C'est tout naturel, si je vous conduis ou vous fais conduire à la Banlœuvre, il faut au moins que je sache ce que vous allez y faire.

— Nous allons, dit le sous-lieutenant se mêlant à la conversation pour placer sa plaisanterie, nous allons passer un blanc à la lessive de plomb, afin que, de blanc, il devienne bleu.

— Ah ! fit Bertha, ne pouvant retenir une exclamation de terreur.

— Tudieu ! qu'avez-vous ? demanda le lieutenant. Si l'on vous avait dit le nom de celui que nous allons arrêter, je croirais que vous en êtes amoureuse.

— Moi ! dit Bertha faisant appel à toute l'énergie de son caractère pour dissimuler l'effroi qui lui comprimait le cœur, moi, amoureuse d'un monsieur ?

— On a vu des rois épouser des bergères, dit le sous-lieutenant, qui paraissait décidément être d'humeur bouffonne.

— Bon ! dit le lieutenant ; et voilà, sur ma foi, la bergère qui va s'évanouir comme une grande dame.

— Moi ! fit Bertha en essayant de sourire ; moi, m'éva-

nouir ? Allons donc ! ce sont des manières que l'on apprend à la ville, et non pas ici.

— Il n'en est pas moins vrai que vous êtes devenue pâle comme votre linge, la belle fille.

— Dame, vous parlez de fusiller un homme, comme de tirer un lapin au coin d'une haie.

— Tandis que ce n'est pas du tout la même chose, dit le sous-lieutenant. Un lapin fusillé est bon à rôtir, tandis qu'un chouan n'est bon à rien.

Bertha ne put empêcher son fier et énergique visage de trahir, par son expression, le dégoût que lui inspirait la plaisanterie du jeune officier.

— Ah çà ! dit le lieutenant, vous n'êtes donc point patriote comme votre maîtresse, et nous sommes donc mal renseignés ?

— Je suis patriote ; mais j'ai beau haïr mes ennemis, je n'ai pas encore pu m'habituer à voir leur mort d'un œil sec.

— Bah ! dit l'officier, on s'y fait... On se fait bien à passer les nuits sur les grands chemins, au lieu de les passer dans son lit. Tout à l'heure, quand ce maudit paysan est arrivé au poste de Saint-Martin, et qu'il m'a fallu me mettre en route, j'ai donné l'état à tous les diables ! Eh bien, je vois maintenant que j'avais tort et qu'il a ses compensations ; de sorte que, dans ce moment-ci, loin de la maudire, je trouve la profession charmante.

Et, en achevant ces mots, pour ajouter sans doute aux agréments de la situation, l'officier se pencha et voulut prendre un baiser sur le cou de la jeune fille.

Bertha, qui ne s'attendait pas à cette agression amoureuse, sentit le souffle du jeune homme sur son visage et se releva rouge comme une grenade, les narines frissonnantes de colère, les yeux étincelants d'indignation.

— Oh ! oh ! continua le lieutenant, n'allez-vous pas vous mettre en colère pour un méchant baiser, la belle fille ?

— Pourquoi pas ? Croyez-vous donc, parce que je suis une pauvre fille de la campagne, que l'on puisse m'insulter impunément ?

— « Insulter impunément ! » Hein ! comme cela parle ! dit le sous-lieutenant ; et que l'on vienne nous dire que nous sommes dans un pays de sauvages !

— Savez-vous, dit le lieutenant, que j'ai bonne envie de faire une chose ?

— Laquelle ?

— C'est de vous arrêter comme suspecte, et de ne vous relâcher que lorsque vous m'aurez payé la rançon que je mettrai à votre liberté.

— Et quelle sera cette rançon ?

— Ce que vous me refusez, un baiser.

— Je ne puis vous laisser prendre un baiser, puisque vous n'êtes ni mon parent, ni mon frère, ni mon mari.

— N'y a-t-il donc que ceux-là qui auront jamais le droit de poser leurs lèvres sur ces belles joues ?

— Sans doute.

— Et pour quelle raison ?

— Parce que je ne veux pas manquer à mes devoirs.

— Vos devoirs ! oh ! la bonne plaisanterie !

— Croyez-vous donc que nous n'ayons pas nos devoirs comme vous avez les vôtres ?... Voyons (Bertha essaya de rire), si je vous demandais, par exemple, le nom de celui que vous allez arrêter et qu'il fût contre votre devoir de me le dire, me le diriez-vous ?

— Ma foi, dit le jeune officier, je n'aurais pas grand mérite à vous le dire, car je ne crois pas qu'il y ait le moindre inconvénient à ce que vous le sachiez.

— Mais, s'il y en avait un, enfin ?

— Oh ! alors... et encore, je ne sais, par ma foi ! vos yeux me troublent si bien la cervelle, que je n'ose dire ce que je ferais vraiment. Et, tenez, la preuve, c'est que, s'il le faut absolument, si vous êtes aussi curieuse que je suis faible, ce nom, je vous le dirai, je trahirai la patrie ; mais, à mon tour, ce baiser, il me le faut !

L'appréhension de Bertha était si vive ; elle était si intimement convaincue que c'était Michel que le danger menaçait, qu'elle oublia toute prudence et qu'avec l'impétuosité de son caractère, sans réfléchir aux suppositions que son insistance pourrait faire naître dans l'esprit du lieutenant, elle lui tendit brusquement la joue.

L'officier y prit deux baisers retentissants.

— Donnant donnant, dit-il sans pouvoir s'empêcher de réprimer un sourire ; le nom de celui que nous allons arrêter est M. de Vincé.

Bertha se recula et regarda l'officier.

Un pressentiment lui disait qu'il s'était joué d'elle et l'avait trompée.

— Allons, allons, en route ! dit le lieutenant, je vais demander au maire ce que nous n'avons pu trouver ici.

Puis, se retournant vers Bertha :

— Ah ! quel que soit le guide qu'il me donne, ajouta-t-il, il ne m'en fournira point qui m'agrée autant que vous, la belle enfant !

Et il poussa un soupir affecté.

Enfin, s'adressant aux soldats :

— Allons, vous autres, en route ! dit le lieutenant.

Le sous-lieutenant et les quelques soldats qui étaient entrés avec l'officier, sortirent pour reprendre leurs rangs.

Celui-ci demanda une allumette pour allumer son cigare ; Bertha chercha en vain l'objet demandé sous le chambranle de la cheminée. L'officier alors prit un papier dans sa poche et l'alluma à la lampe ; Bertha, qui suivait tous ses mouvements, jeta un regard sur ce papier que la flamme commençait à tordre, et, entre ses plis jaunissants, elle lut distinctement le nom de Michel.

— Ah ! je m'en étais doutée, pensa-t-elle ; il a menti ! Oui, oui, c'est bien Michel qu'ils vont arrêter.

Et, comme l'officier avait jeté à terre le papier à moitié enflammé, elle posa le pied dessus avec tant de trouble, que l'officier put en profiter pour l'embrasser une seconde fois.

Puis, au moment où elle se retournait vers lui :

— Chut ! lui dit-il en posant un doigt sur sa bouche, vous n'êtes pas une paysanne. Veillez sur vous si vous avez à vous cacher ; car, si vous jouez aussi mal votre rôle avec ceux qui vous cherchent qu'avec moi qui n'ai point mission de vous chercher, vous êtes perdue !

Et, sur ces mots, il sortit vivement, de peur sans doute de se perdre lui-même.

Bertha n'attendit même pas que la porte fût refermée derrière lui ; elle saisit le débris du papier.

C'était la dénonciation que Courtin avait envoyée à Nantes par le paysan dont il avait fait son messager, et que celui-ci avait remise, pour abréger la course, au premier poste qu'il avait rencontré sur la route.

Ce poste était celui de Saint-Martin, village voisin de Saint-Philbert.

Il restait assez de l'écriture du maire de la Logerie pour éclairer Bertha sur la destination de la troupe qui marchait vers la Banlœuvre.

La tête de Bertha s'égara : si la condamnation qui pesait sur la tête du jeune homme était exécutée par les soldats, — et la plaisanterie du sous-lieutenant pouvait le lui faire croire, — dans deux heures, Michel était mort ; elle le vit sanglant, la poitrine trouée de balles, rougissant la terre de son sang. Elle devint folle.

— Où est Jean Oullier ? s'écria-t-elle en s'adressant à la vieille hôtesse.

— Jean Oullier ? dit celle-ci en la regardant avec stupeur. Je ne sais ce que vous voulez dire.

— Je vous demande où est Jean Oullier ?

— Est-ce que Jean Oullier n'est pas mort ? répondit la mère Chompré.

— Mais votre fille, où est-elle allée ?

— Dame, je n'en sais rien ; elle ne me dit pas où elle va quand elle sort ; elle est d'âge à être maîtresse de ses actions.

Bertha pensa bien à la maison de la Picaut ; mais, cette course, si elle était inutile, lui faisait perdre une heure.

Cette heure suffisait pour amener la mort de Michel.

— Tout à l'heure elle sera de retour, reprit-elle : dites lui que je n'ai pu aller tout de suite où elle sait, mais qu'avant le jour j'y serai.

Et, courant à l'écurie, elle passa la bride au cheval, s'élança sur son dos, le fit sortir de la maison, et, lui cinglant les flancs d'un vigoureux coup de houssine, elle parvint à le mettre tout d'abord à une allure qui n'était ni le trot, ni le galop, mais grâce à laquelle elle pouvait cependant gagner une demi-heure sur les soldats.

Lorsqu'elle traversa la place de Saint-Philbert, elle entendit sur sa droite, et dans la direction du pont, le bruit de la petite troupe qui s'éloignait.

Elle s'orienta, prit une ruelle, dépassa les maisons, lança son cheval dans la Boulogne, la passa à la nage, et vint rejoindre le chemin un peu au-dessus de la forêt de Machecoul.

LXXXV

LA LOUVE BLESSÉE

Heureusement pour Bertha que sa monture offrait plus de ressources que son apparence n'en promettait : c'était un petit cheval breton qui, au repos, semblait morne, triste, abattu, comme le sont les hommes de son pays, mais qui, comme eux aussi, s'échauffait à l'action et de minute en minute grandissait en énergie ; les naseaux ouverts, sa longue crinière ébouriffée et flottant au vent, il atteignit le galop ; puis bientôt son galop se précipita, dévorant le chemin ; les plaines, les vallons, les haies passaient et disparaissaient derrière lui avec une fantastique rapidité, tandis que Bertha, penchée sur son cou, rendant toute la bride,

ne s'occupait que de l'actionner, et lui fouettait les flancs sans relâche.

Les paysans attardés qu'ils rencontraient, voyant le cheval et celle qui le montait s'évanouir dans l'ombre aussi vite qu'ils les avaient vus apparaître, les prenaient pour des fantômes et se signaient derrière eux.

Mais si prompte que fût cette course, elle n'était point encore ce qu'eût voulu le cœur de Bertha, à laquelle la seconde semblait un mois, la minute une année ; elle sentait qu'une terrible responsabilité pesait sur sa tête, responsabilité de sang, de mort et de honte tout à la fois. Sauverait-elle Michel, et, l'ayant sauvé, arriverait-elle à temps pour conjurer le danger qui menaçait Petit-Pierre ?

Mille idées confuses traversaient son cerveau ; elle se reprochait de n'avoir point donné à la mère de Marianne des instructions suffisantes ; elle était prise de vertige en songeant qu'après la course terrible qu'elle lui faisait faire, le pauvre petit cheval breton succomberait indubitablement dans le trajet de la Banlœuvre à Nantes ; elle se reprochait d'user au profit de son amour, les ressources qui pouvaient sauvegarder une tête si précieuse à la noblesse de France ; elle comprenait que, personne n'ayant les mots d'ordre qu'elle possédait, on ne pourrait arriver jusqu'à l'illustre proscrite, et, combattue par mille sentiments divers, éperdue, en proie à une sorte d'ivresse furieuse, elle ne savait plus que presser son cheval du talon, que précipiter son allure, que courir enfin cette course folle qui, au moins, rafraîchissait son cerveau brûlé par les pensées qui semblaient près de le faire éclater.

Au bout d'une heure, elle atteignit la forêt de Touvois ; là, force lui fut de renoncer à cette vitesse ; le chemin était si bien semé de fondrières, que deux fois le pauvre petit cheval breton s'abattit ; elle le mit au pas, en calculant qu'elle avait dû gagner une avance suffisante pour donner à Michel le temps de fuir.

Elle espéra, — elle respira.

Un moment de satisfaction vint éteindre toutes les ardeurs dévorantes de ses angoisses et de ses douleurs.

Michel allait, une fois de plus, lui devoir la vie !

Il faut avoir aimé, il faut avoir éprouvé les ineffables joies du sacrifice, il faut savoir tout ce qu'il y a de bonheur dans cette immolation de soi-même au profit de l'être aimé, pour comprendre combien Bertha se sentit, pendant quelques minutes, joyeuse et fière, en songeant que l'existence de Michel, qu'elle allait sauver, lui coûterait peut-être si cher !

Elle était tout entière à ces pensées lorsque, aux rayons de la lune, elle vit briller les murs blancs de la métairie, encadrés dans les touffes noires des noisetiers.

La porte charretière était ouverte.

Bertha descendit de son cheval, l'attacha à un des anneaux du mur extérieur et pénétra dans la cour.

Le fumier dont elle était jonchée amortissait le bruit de son pas ; nul chien par ses aboiements ne signala son entrée aux habitants de la métairie.

A sa grande surprise, Bertha aperçut, attaché à la porte de la maison, un cheval tout sellé et tout bridé.

Le cheval pouvait être à Michel, mais tout aussi bien pouvait-il être à un étranger.

Bertha voulut s'en assurer avant de pénétrer dans la maison.

Un des volets de cette même salle dans laquelle Petit-Pierre avait demandé, au nom de Michel, la main de la jeune fille au marquis de Souday, était entr'ouvert ; Bertha s'en approcha doucement et regarda dans l'intérieur.

A peine y eut-elle jeté les yeux, qu'elle poussa un cri étouffé et faillit tomber à la renverse.

Elle venait de voir Michel aux genoux de Mary ; un des bras du jeune homme entourait la taille de sa sœur ; la main de celle-ci jouait dans les cheveux du baron ; leurs lèvres se souriaient, leurs yeux rayonnaient de cette expression de bonheur à laquelle on ne se trompe plus une fois que l'on a aimé.

Le moment d'accablement qui suivit cette découverte ne dura chez Bertha qu'une seconde. Elle se précipita vers la porte, la poussa avec violence et parut sur le seuil, les cheveux épars, l'œil flamboyant, le visage livide, la poitrine haletante comme la statue de la Vengeance.

Mary jeta un cri et tomba à genoux, le visage entre ses mains.

Elle avait tout deviné à première vue, tant Bertha paraissait profondément bouleversée.

Michel, épouvanté par le regard de Bertha, s'était relevé brusquement, et, comme s'il se trouvait en face d'un ennemi, avait machinalement porté la main à ses armes.

— Frappez ! s'écria Bertha, qui avait vu son mouvement, frappez donc, malheureux ! ce sera le digne complément de votre lâcheté et de votre trahison.

— Bertha..., balbutia Michel, laissez-moi vous dire... laissez-moi vous expliquer...

— A genoux ! à genoux ! vous et votre complice ! s'écria Bertha. C'est à genoux qu'il faut prononcer les odieux mensonges que vous allez inventer pour votre défense... Oh ! l'infâme ! moi qui accourais pour sauver sa vie ; moi qui, à moitié folle de terreur, de désespoir, parce qu'un danger était suspendu sur sa tête, oubliais tout; honneur et devoir ; moi qui mettais ma vie à ses pieds, qui n'avais qu'un but, qu'un désir, qu'un souhait, celui de lui dire : « Tiens, Michel, regarde et vois si je t'aime ! » j'arrive, et je le trouve trahissant tous ses serments, parjurant toutes ses promesses, infidèle aux liens sacrés, je ne dirai pas de l'amour, mais de la reconnaissance ! et avec qui ? et pour qui ? Pour l'être que j'aimais le plus au monde après lui ! pour la compagne de mon enfance ! pour ma sœur ! Mais il n'y avait donc pas d'autre femme à séduire ? Dis, dis, misérable ! continua Bertha en saisissant le bras du jeune homme, et en le secouant avec violence. Où voulais-tu donc, en me laissant désespérée, m'ôter encore les consolations que l'on doit trouver dans le cœur de cette seconde soi-même que l'on appelle une sœur ?

— Bertha, écoutez-moi, dit Michel, écoutez-moi, je vous en conjure ! Nous ne sommes pas, Dieu merci, aussi coupables que vous le croyez... Oh ! si vous saviez, Bertha !

— Je n'écoute rien ! je n'écoute que mon cœur, que la douleur brise, que le désespoir étreint ! je n'écoute que la voix de ma conscience, qui me dit que tu es un lâche !... Mon Dieu, mon Dieu, cria-t-elle en tordant ses cheveux noirs dans ses mains crispées, mon Dieu, est-ce donc là le prix de ma tendresse pour lui, de cette tendresse qui a été si aveugle, que mes yeux se fermaient, que mes oreilles se bouchaient lorsqu'on me disait que cet enfant, que cette femmelette tremblante, timide, indécise, n'était pas digne de mon amour ? Oh ! pauvre folle que j'étais ! j'espérais que la reconnaissance l'attacherait à celle qui prenait en pitié sa faiblesse, à celle qui bravait les préjugés, l'opinion publique pour l'aller chercher dans sa fange, pour faire, enfin, de son nom souillé, un nom honorable et honoré !

— Ah ! s'écria Michel en se redressant, assez ! assez !

— Oui, d'un nom souillé, répéta Bertha. Ah ! cela te touche ? Tant mieux ! je le redis alors... Oui, d'un nom souillé par ce qui est le plus odieux, le plus lâche, le plus infâme, par la trahison ! Oh ! famille de trahisseurs ! le fils continue l'œuvre du père ; je devais m'attendre à cela.

— Mademoiselle, mademoiselle, dit Michel, vous abusez du privilège de votre sexe pour m'insulter, non-seulement en moi, mais encore dans ce que l'homme a de plus sacré, dans la mémoire de mon père.

— Un sexe, un sexe ! ai-je un sexe à cette heure ? Ah ! je n'en avais pas tout à l'heure, quand tu te jouais de moi aux pieds de cette pauvre folle ! je n'en avais pas quand tu faisais de sa sœur la plus misérable des créatures ! Et parce que je ne me lamente pas, parce que je ne me traîne pas à tes pieds en m'arrachant les cheveux et en me frappant la poitrine, voilà que, tout à coup tu découvres que je suis une femme, un être que l'on doit respecter parce qu'il est timide, auquel on doit épargner la douleur parce qu'il est faible ! Non, non, pour toi, je n'avais pas, et je n'ai plus de sexe ; tu n'as devant toi, maintenant, à partir de cette heure, qu'une créature que tu as mortellement offensée et qui t'insulte ! Baron de la Logerie, je t'ai déjà dit qu'il était cent fois traître et lâche, celui qui séduisait la sœur de sa fiancée, — car j'étais sa fiancée, à cet homme ! — baron de la Logerie, non-seulement tu es un traître et un lâche, mais encore tu es fils de traître et de lâche ; ton père était un infâme qui a vendu et livré Charette, et qui a, du moins, expié son crime, lui, car il l'a payé de sa vie ! On t'a dit qu'il s'était tué lui-même à la chasse, ou qu'il y avait été tué par accident ; mensonge bénévole et que je démens, moi : il a été tué par celui qui lui avait vu accomplir sa lâche action, il a été tué par...

— Ma sœur ! s'écria Mary en se redressant et en mettant sa main sur la bouche de Bertha, ma sœur, vous allez vous rendre coupable d'un de ces crimes que vous reprochez aux autres ; vous allez disposer d'un secret qui ne vous appartient pas.

— Soit ; mais qu'il parle donc, cet homme ! que le mépris que je lui témoigne lui fasse donc relever la tête ; qu'il trouve donc, dans sa honte ou dans son orgueil, la force de m'ôter une existence dont je ne veux plus, qui m'est odieuse, qui ne sera plus qu'un long délire, qu'un désespoir éternel ; qu'il achève, au moins, ce qu'il a commencé ! Mon Dieu, mon Dieu, poursuivit Bertha, dans les yeux de laquelle les larmes commençaient à se frayer un passage, comment permettez-vous aux hommes de briser ainsi les cœurs de vos créatures ? Mon Dieu, mon Dieu, qui donc me consolera désormais ?

— Moi ! dit Mary, moi, ma sœur, ma bonne sœur, ma sœur chérie ! si tu veux m'entendre ! moi, si tu veux me pardonner !

— Vous pardonner, à vous ? s'écria Bertha en repoussant sa sœur. Non ; vous êtes la compagne de cet homme ; je ne vous connais plus ! Seulement, veillez mutuellement l'un sur

l'autre ; car votre trahison doit vous porter malheur à tous deux.

— Bertha, Bertha, au nom du ciel ne parle pas ainsi ! ne nous maudis pas, ne nous insulte pas.

— Bon ! fit Bertha, y songez-vous ? Ne faut-il donc pas qu'ils aient raison, ceux qui nous ont surnommées *les louves ?* Voulez-vous que l'on dise : « Mesdemoiselles de Souday ont aimé M. Michel de la Logerie ; elles l'ont aimé toutes les deux, et, après leur avoir promis à toutes les deux qu'il les épouserait, — car il a dû vous le promettre comme à moi, — M. de la Logerie en a pris une troisième ? » Mais comprenez donc que, même pour des *louves*, ce serait monstrueux !

— Bertha ! Bertha !

— Si j'ai dédaigné cette épithète, comme j'ai dédaigné la vaine considération de la bienséance superficielle, continua la jeune fille toujours au comble de l'exaltation ; si j'ai raillé les convenances des salons et du monde, c'est parce que toutes deux, — entendez-vous bien cela ? — nous avions le droit de marcher fièrement dans notre indépendance vertueuse et pleine d'honneur ; c'est parce que nous étions si haut dans notre conscience, que ces misérables injures étaient toujours dominées par notre mépris ; mais, aujourd'hui, je vous le déclare, ce que je dédaigne de faire pour moi, je le ferais pour vous : je tuerais cet homme s'il ne vous épousait pas, Mary ! C'est bien assez d'une honte sur le nom de notre père.

— Ce nom ne sera pas déshonoré, je te le jure, Bertha ! s'écria Mary en s'agenouillant de nouveau devant sa sœur, qui, succombant enfin à la secousse, était tombée sur une chaise et tenait sa tête entre ses mains.

— Tant mieux ! ce sera une douleur de moins pour celle que vous ne verrez plus.

Puis, se tordant les bras avec un geste désespéré :

— Mon Dieu, mon Dieu, les avoir tant aimés tous deux et être forcée de les haïr !

— Non, tu ne me haïras pas, Bertha ! Ta douleur, tes larmes me font plus de mal que ta colère ; pardonne-moi. Oh ! mon Dieu, que dis-je là ? Tu vas me croire coupable, parce que j'embrasse tes genoux, parce que je te demande pardon ! Je ne le suis pas, je te le jure... Je te dirai... mais je ne veux pas que tu souffres, je ne veux pas que tu pleures... Monsieur de la Logerie, continua Mary en tournant vers Michel son visage que les larmes inondaient, monsieur de la Logerie, tout le passé n'est qu'un rêve ; le jour est venu : partez ! éloignez-vous, oubliez-moi ; partez, partez sur-le-champ !

— Mais, encore une fois, tu n'y songes pas, Mary, dit Bertha, qui avait laissé sa sœur prendre sa main, que celle-ci couvrait de baisers et de larmes ; mais c'est impossible !

— Si, si, c'est possible, Bertha, fit Mary en adressant à sa sœur un sourire déchirant, Bertha, nous prendrons chacune un époux dont le nom défiera toutes les calomnies du monde et des méchants.

— Lequel, pauvre enfant ?

Mary éleva sa main étendue vers le ciel

— Dieu ! dit-elle.

Bertha ne put répondre ; la douleur la suffoquait ; mais elle pressa fortement Mary sur son cœur, tandis que Michel, accablé, tombait sur un escabeau dans un angle de la pièce.

— Mais pardonne-nous ! murmurait Mary à l'oreille de sa sœur ; ne l'accable pas !... Mon Dieu, est-ce sa faute si son éducation l'avait fait si irrésolu, si timide, qu'il n'a pas eu le courage de parler alors que c'était pour lui un devoir de le faire ?... Il y a longtemps qu'il a voulu t'avertir ; moi seule, je l'en ai empêché, j'espérais arriver à l'oublier un jour !... Hélas ! hélas ! Dieu nous a faites bien faibles contre notre cœur ! Mais, va, nous ne nous quitterons plus, chère sœur... Montre-moi tes yeux, que je les baise... Il n'y aura plus personne entre nous, jamais personne qui vienne jeter le trouble et la discorde entre deux sœurs ! Non, non, nous serons seules, seules à nous aimer, seules avec Dieu, auquel nous serons consacrées... et il y aura encore du bonheur dans notre retraite ; nous en trouverons, nous prierons pour lui, nous prierons pour lui !

Mary prononça ces dernières paroles avec un accent déchirant. Michel, bouleversé, était venu s'agenouiller à côté d'elle, devant Bertha, qui, tout occupée de sa sœur, ne l'avait pas repoussé.

En ce moment, sur le seuil de la porte, que Bertha avait laissée toute grande ouverte, parurent des soldats, et l'officier que nous avons vu à l'auberge de Saint-Philbert s'avança au milieu de la chambre, et, posant la main sur l'épaule de Michel :

— Vous êtes M. Michel de la Logerie ? lui dit-il.

— Oui, monsieur.

— Alors, au nom de la loi, je vous arrête.

— Grand Dieu ! s'écria Bertha, qui revenait à elle ; grand Dieu ! j'avais oublié !... Ah ! c'est moi qui le tue ! Et là-bas, là-bas, que se passe-t-il ?

— Michel, Michel, dit Mary, qui, à l'aspect du danger que courait le jeune homme, oublia ce qu'elle venait de dire à sa sœur, Michel, si tu meurs, je mourrai avec toi !

— Non, non, il ne mourra pas, je te le jure, sœur, et vous serez heureux ! — Place, monsieur ! place ! continua-t-elle en s'adressant à l'officier

— Mademoiselle, répliqua celui-ci avec une douloureuse politesse, comme vous, je ne sais pas transiger avec mes devoirs. A Saint-Philbert, vous n'étiez pour moi qu'une inconnue suspecte ; mais je ne suis pas commissaire de police et je n'avais rien à vous dire ; ici, je vous trouve en rébellion flagrante contre la loi, et je vous arrête.

— M'arrêter ! m'arrêter en ce moment ! Vous me tuerez, monsieur, vous ne m'aurez pas vivante

Et, avant que l'officier fût revenu de sa surprise, Bertha escalada la fenêtre, sauta dans la cour et courut vers la porte.

Elle était gardée par des soldats.

En promenant ses regards autour d'elle, la jeune fille aperçut le cheval de Michel, qui, épouvanté par l'apparition des soldats et par le bruit, courait çà et là, dans la cour.

Profitant de la confiance que le lieutenant avait dans la précaution qu'il avait prise d'entourer la maison et qui l'empêchait d'user de violence pour saisir une femme, elle alla droit à l'animal, d'un bond s'assit sur la selle, et, passant comme une tempête devant l'officier stupéfait, elle arriva à un endroit où le mur d'enceinte était légèrement écrêté et, de la bride et du talon, enleva si vigoureusement l'animal — qui était un excellent cheval anglais, — qu'elle lui fit franchir l'obstacle qui avait encore près de cinq pieds, et le lança dans la plaine.

— Ne tirez pas ! ne tirez pas sur cette femme ! cria l'officier qui ne regardait pas la prise comme assez importante pour que, ne pouvant l'avoir vive, il se décidât à l'arrêter morte.

Mais les soldats qui formaient un cordon autour du mur extérieur n'entendirent pas ou ne comprirent pas cet ordre, et une grêle de balles siffla autour de Bertha, que les bonds puissants du vigoureux anglais portaient rapidement du côté de Nantes.

LXXXVI

LA PLAQUE DE CHEMINÉE

— Voyons maintenant ce qui se passait à Nantes, dans cette nuit que nous avons vue s'ouvrir par la mort de Joseph Picaut et se continuer par l'arrestation de M. Michel de la Logerie.

Vers neuf heures du soir, un homme aux vêtements trempés d'eau et souillés de boue s'était présenté chez le préfet, et, sur le refus de l'huissier de l'introduire auprès de ce magistrat, lui avait fait porter une carte toute-puissante, à ce qu'il paraît, car immédiatement le préfet avait quitté ses occupations pour recevoir cet homme, qui n'était autre que M. Hyacinthe.

Dix minutes après cette entrevue, une forte escouade de gendarmes et d'agents de police se dirigeait vers la maison que maître Pascal habitait rue du Marché, et se présentait à la porte donnant sur cette rue.

Nulle précaution n'était prise pour assourdir le bruit des pas de cette colonne, pour donner le change sur ses intentions ; si bien que maître Pascal, qui l'avait vue venir, put à loisir s'assurer que la porte de la ruelle n'était pas gardée et sortir par celle-là, avant que les agents de l'autorité eussent achevé d'enfoncer celle de la rue du Marché que l'on refusait de leur ouvrir.

Il se dirigea vers la rue du Château et entra au numéro 3.

M. Hyacinthe, qu'il n'avait pas aperçu, caché qu'il était dans l'ombre d'une borne, le suivit avec toute la précaution dont se sert le chasseur pour la proie qu'il convoite.

Pendant cette opération préliminaire, du succès de laquelle M. Hyacinthe avait probablement répondu, l'autorité avait pris de fortes dispositions militaires, et, aussitôt que le juif eut rendu compte de ce qu'il avait vu au préfet de la Loire-Inférieure, douze cents hommes, mis sur pied, se dirigèrent vers la maison dans laquelle l'espion avait vu disparaître maître Pascal.

Les douze cents hommes étaient divisés en trois colonnes.

La première descendit le Cours, laissant des sentinelles jalonnées le long des murs du jardin de l'évêché et des maisons contiguës, longea les fossés du château et se trouva en face du numéro 3, où elle se déploya.

La seconde, se dirigeant par la rue de l'Évêché traversa la place Saint-Pierre, descendit la grande rue, et vint rejoindre la première par la rue basse du Château.

La troisième se relia aux deux autres par la rue haute du Château en laissant, comme celle-ci, un long cordon de baïonnettes derrière elle

L'investissement était complet : tout le pâté de maisons dans lequel se trouvait le numéro 3 était cerné.

Les soldats entrèrent au rez-de-chaussée, précédés des commissaires de police, qui marchaient le pistolet au poing. La troupe se répandit dans la maison, fut placée à toutes les issues ; sa mission était accomplie, celle des policiers commençait.

Quatre dames étaient, en apparence, les seules habitantes de la maison : ces dames appartenant à la haute aristocratie nantaise, respectables autant par leur honorabilité que par leur position sociale, furent mises en état d'arrestation.

Au dehors, le peuple s'amassait et formait une seconde enceinte autour des soldats. La ville tout entière était descendue dans ses places et dans ses rues. Cependant aucun signe royaliste ne se manifestait ; c'était une curiosité grave et voilà tout.

Les perquisitions étaient commencées à l'intérieur et le premier résultat des recherches confirma l'autorité dans la conviction que madame la duchesse de Berry était dans la maison : une lettre à l'adresse de Son Altesse royale fut trouvée tout ouverte sur une table ; la disparition de maître Pascal, que l'on avait vu entrer et que l'on ne retrouvait plus, prouvait qu'il y avait une cachette. Le tout était de la trouver.

Les meubles furent ouverts lorsque les clefs s'y trouvaient, défoncés lorsqu'elles manquaient. Les sapeurs et les maçons sondaient les planchers et les murs à grands coups de marteau ; des architectes, amenés dans chaque chambre, déclaraient qu'il était impossible, d'après leur conformation intérieure comparée à leur conformation extérieure, qu'elles renfermassent une cachette, ou bien trouvaient les cachettes qu'elles renfermaient. Dans une de celles-ci, on mit la main sur divers objets, entre autres, des imprimés, des bijoux et de l'argenterie appartenant au propriétaire de la maison, mais qui, dans ce moment, ajoutèrent à la certitude du séjour de la princesse dans cette maison. Arrivés aux mansardes, les architectes déclarèrent que là, moins que partout ailleurs, il pouvait y avoir une retraite.

Alors on passa aux maisons voisines, où les recherches continuèrent. On sondait les gros murs avec une telle force, que des morceaux de maçonnerie se détachèrent et qu'un moment il y eut crainte que ces murs tout entiers ne s'écroulassent. Pendant que ces choses se passaient en haut, les dames que l'on avait arrêtées montraient un grand sang-froid, et quoique gardées à vue par des soldats, elles s'étaient mises à table.

Deux autres femmes — et l'histoire devra aller chercher les noms de celles-là dans leur obscurité pour les conserver à la postérité — deux autres femmes encore étaient, de la part de la police, l'objet d'une surveillance toute spéciale ; ces femmes, les servantes de la maison, nommées Charlotte Moreau et Marie Boissy, furent conduites au château et, de là, à la caserne de la gendarmerie, où, voyant qu'elles résistaient à toutes les menaces, on tenta de les corrompre ; des sommes de plus en plus fortes leur furent successivement offertes, mais elles répondirent constamment qu'elles ignoraient où était madame la duchesse de Berry.

Après ces recherches infructueuses, les perquisitions se ralentirent ; le préfet donna le signal de la retraite, laissant, par précaution, un nombre d'hommes suffisant pour occuper toutes les pièces de la maison, ainsi que des commissaires de police qui s'établirent au rez-de-chaussée. La circonvallation fut continuée, et la garde nationale vint en partie relever la troupe de ligne, qui alla prendre un peu de repos.

Par la distribution des sentinelles, deux gendarmes se trouvèrent dans les deux mansardes que l'on venait d'explorer. Le froid était si vif que ces gendarmes n'y purent résister : l'un descendit et remonta avec des mottes à brûler ; dix minutes après, un feu magnifique flambait dans la cheminée, et au bout d'un quart d'heure la plaque devint rouge.

Presque en même temps, et quoiqu'il ne fît [illegible] encore jour, les travaux des ouvriers perquisiteurs recommencèrent : les barres de fer et les madriers frappèrent à coups redoublés sur le mur de la mansarde et l'ébranlaient.

Malgré ce vacarme effroyable, l'un [illegible] gendarmes s'était endormi ; son compagnon, [illegible], avait cessé d'entretenir le feu. Enfin les ouvriers abandonnèrent cette partie de la maison [illegible] de démolisseurs. Ils avaient si minutieusement exploré [illegible].

Le gendarme qui veillait, désirant [illegible] moment le silence qui venait de succéder [illegible] au mouvement diabolique qui se faisait depuis la veille, [illegible] son camarade afin de dormir à son tour. L'autre s'était refroidi dans son sommeil et se réveilla [illegible]. À peine eut-il les yeux ouverts qu'il songea à se réchauffer ; en conséquence, il ralluma le feu ; puis, comme les mottes ne brûlaient pas assez vivement, il jeta dans le brasier une énorme quantité de paquets de *Quotidienne* qui se trouvaient dans la chambre, jetées pêle-mêle sous une table.

Ce feu produit par les journaux donna une fumée plus épaisse et une chaleur plus vive que les mottes ne l'avaient fait la première fois. Le gendarme, enchanté, se délassait de son ennui en lisant des *Quotidienne*, lorsque, tout à coup, son édifice pyrotechnique s'écroula et les mottes qu'il avait appuyées contre la plaque roulèrent au milieu de la mansarde.

Au même temps, il entendit derrière cette plaque un bruit qui fit naître en lui une singulière idée : il se figura qu'il y avait des rats dans la cheminée, que la chaleur allait les forcer de déloger ; il réveilla son camarade, et tous deux, ils se mirent en devoir de leur donner la chasse avec leur sabre.

Pendant qu'ils concentraient toute leur attention dans cet affût d'un nouveau genre, l'un d'eux s'aperçut que la plaque avait fait un mouvement. Il s'écria :

— Qui est là ?

Une voix de femme lui répondit :

— Nous nous rendons, nous allons ouvrir ; éteignez le feu !

Les deux gendarmes s'élancèrent aussitôt sur le feu, qu'ils dispersèrent à coups de pied. La plaque de la cheminée, pivotant sur elle-même, démasqua une ouverture béante, et une femme, le visage pâle, la tête nue, les cheveux hérissés sur le front comme ceux d'un homme, vêtue d'une robe de *napolitaine*, simple, de couleur brune, sillonnée de larges brûlures, sortit de cette ouverture en posant ses pieds et ses mains sur le foyer ardent.

Cette femme, c'était Petit-Pierre, c'était Son Altesse royale madame la duchesse de Berry.

Ses compagnons la suivirent. Il y avait seize heures qu'ils étaient enfermés dans cette cachette sans aucune nourriture.

Le trou qui leur avait donné asile avait été pratiqué entre le tuyau de la cheminée et le mur de la maison voisine, sous le toit, dont les chevrons lui servaient de couverture.

Au moment où les troupes s'ébranlaient pour cerner la maison, Son Altesse royale était occupée à écouter maître Pascal, lequel faisant en riant le récit de l'alerte qui venait de le chasser de sa maison. A travers les fenêtres de l'appartement où elle se trouvait, la duchesse voyait, sur un ciel calme, la lune se lever, et, sur sa lumière, se découper, comme une silhouette brune, les tours massives, immobiles et silencieuses du vieux château.

Il y a des moments où la nature semble si douce et si amie, que l'on ne peut croire qu'au milieu de ce calme un danger veille et vous menace.

Mais, tout à coup, maître Pascal, en approchant de la fenêtre, vit reluire les baïonnettes.

A l'instant même, il se rejeta en arrière, en criant :

— Sauvez-vous, madame ! sauvez-vous !

Madame s'était précipitée aussitôt sur l'escalier et chacun l'avait suivie.

Arrivée à la cachette, elle appela ses compagnons. Comme il avait été reconnu que l'on ne pouvait y tenir que par rang de taille, les hommes qui accompagnaient Son Altesse royale y étaient entrés les premiers ; puis, comme la demoiselle qui était venue retrouver Madame ne voulait point passer avant elle :

— En bonne stratégie, lui dit la duchesse en riant, lorsqu'on opère une retraite, le commandant doit marcher le dernier.

Les soldats ouvraient la porte de la rue lorsque celle de la cachette se refermait.

Nous avons vu avec quel soin minutieux les perquisitions avaient été opérées : chaque coup frappé contre la muraille retentissait dans l'asile où se trouvaient la duchesse de Berry et ses compagnons ; sous les marteaux, sous les barres de fer, sous les madriers, les briques se détachaient, le plâtre tombait en poussière et les prisonniers étaient menacés d'être ensevelis sous les décombres.

Lorsque les gendarmes firent du feu, la plaque et le mur de la cheminée, en s'échauffant, communiquèrent à la petite retraite une chaleur qui allait toujours augmentant. L'air y devenait de moins en moins respirable, et ceux qu'elle renfermait eussent péri asphyxiés, étouffés, s'ils ne fussent parvenus à déranger quelques ardoises du toit pour renouveler l'air.

C'était la duchesse qui souffrait le plus ; car, entrée la dernière, elle se trouvait appuyée contre la plaque ; chacun de ses compagnons lui avait offert à plusieurs reprises d'échanger sa place avec elle, mais jamais elle n'y avait voulu consentir.

Au danger d'être asphyxiés était venu, pour les prisonniers, s'en joindre un nouveau, celui d'être brûlés vifs ; la plaque était rouge et le bas des vêtements des femmes menaçait de s'enflammer. Deux fois déjà, le feu avait pris à la robe de Madame et elle l'avait étouffé à pleines

mains, au prix de deux brûlures dont elle conserva long temps les marques.

Chaque minute raréfiait encore l'air intérieur, et l'air extérieur fourni par les trous du toit entrait en trop petite quantité pour le renouveler suffisamment. La poitrine des prisonniers devenait de plus en plus haletante : rester dix minutes de plus dans cette fournaise, c'était compromettre les jours de la duchesse. Chacun l'avait suppliée de sortir : elle seule ne le voulut pas : ses yeux laissaient échapper de grosses larmes de colère qu'un souffle ardent séchait sur ses joues Le feu avait pris encore une fois à sa robe, une fois encore elle l'avait éteint ; mais, dans le mouvement qu'elle fit en se relevant, elle avait soulevé la gâchette de la plaque, qui s'était entr'ouverte et avait ainsi attiré l'attention des gendarmes.

Supposant que cet accident avait dénoncé sa retraite, prenant en pitié les souffrances de ses compagnons, Madame avait alors consenti à se rendre et était sortie de la cheminée ainsi que nous l'avons raconté précédemment.

Ses premières paroles furent pour demander Dermoncourt. Un des gendarmes descendit le chercher au rez-de-chaussée, qu'il n'avait point voulu quitter.

LXXXVII

TROIS CŒURS BRISÉS

Aussitôt qu'on lui eut annoncé l'arrivée du général, Madame s'avança précipitamment vers lui.

— Général, dit-elle vivement, je me rends à vous, et m'en remets à votre loyauté.

— Madame, répondit Dermoncourt, Votre Altesse royale est sous la sauvegarde de l'honneur français.

Il la conduisit alors vers une chaise, et, en s'asseyant, Madame lui dit encore en lui serrant fortement le bras :

— Général, je n'ai rien à me reprocher ; j'ai rempli les devoirs d'une mère pour reconquérir l'héritage d'un fils.

Sa voix était brève et accentuée.

Quoique pâle, Madame était animée comme si elle avait eu la fièvre. Le général lui fit apporter un verre d'eau dans lequel elle trempa ses doigts : la fraîcheur la calma un peu.

Pendant ce temps, le préfet et le commandant de la division avaient été prévenus de ce qui venait de se passer.

Le préfet arriva le premier.

Il entra dans la chambre où était Madame, le chapeau sur la tête, comme s'il n'y avait pas eu là une femme prisonnière qui, par son rang et ses malheurs, méritait plus d'égards qu'on ne lui en avait jamais rendu. Il s'approcha de la duchesse, la regarda en portant cavalièrement la main à son chapeau, et, le soulevant à peine de son front, il dit :

— Ah ! oui, c'est bien elle.

Et il sortit pour donner ses ordres.

— Qu'est-ce que cet homme ? demanda la princesse.

La demande était naturelle, car M. le préfet se présentait sans aucune des marques distinctives de sa haute position administrative.

— Madame ne devine pas ? répondit le général

Elle le regarda avec un léger sourire.

— Ce ne peut être que le préfet, dit-elle.

— Madame n'aurait pas deviné plus juste, quand elle aurait vu sa patente.

— Est-ce que cet homme a servi sous la Restauration ?

— Non, madame.

— J'en suis bien aise pour la Restauration.

En ce moment, le préfet rentra ; comme la première fois, il ne se fit pas annoncer ; comme la première fois, il souleva à peine son chapeau. Apparemment, ce jour-là, M. le préfet avait faim : car il apportait un morceau de pâté sur une assiette qu'il tenait à la main : il posa son assiette sur une table, se fit donner une fourchette et un couteau et se mit à manger, tournant le dos à la princesse.

Madame le regarda avec une expression empreinte à la fois de mépris et de colère.

— Général, s'écria-t-elle, savez-vous ce que je regrette le plus dans le rang que j'occupais ?

— Non, madame.

— Deux huissiers, pour me faire raison de monsieur.

Le préfet, lorsqu'il eut terminé son repas, se retourna et demanda à la duchesse ses papiers.

Madame dit de chercher dans la cachette et qu'on y trouverait un portefeuille blanc qui y était resté.

Le préfet alla prendre ce portefeuille et le rapporta

— Monsieur, dit la duchesse en le lui ouvrant, les choses renfermées dans ce portefeuille sont de peu d'importance ; mais je tiens à vous les donner moi-même, afin de vous expliquer leur destination.

Et elle lui remit les unes après les autres chacune des choses que contenait le portefeuille.

— Madame sait-elle combien elle a d'argent ? demanda le préfet.

— Monsieur, il doit y avoir dans la cachette environ 36,000 francs, dont 12,000 appartiennent aux personnes que je désignerai.

Le général s'approcha alors de Madame et lui dit que, si elle se trouvait un peu mieux, il serait instant qu'elle quittât la maison.

— Pour aller où ? dit-elle en le regardant fixement.

— Au château, madame.

— Ah ! bien ! et, de là, à Blaye, sans doute ?

— Général, dit alors un des compagnons de Madame, Son Altesse royale ne peut aller à pied ; cela ne serait pas convenable.

— Monsieur, répliqua Dermoncourt, une voiture ne ferait que nous encombrer. Madame peut aller à pied en jetant un manteau sur ses épaules, et en mettant un chapeau sur sa tête.

Alors, le secrétaire du général et le préfet, qui se piqua de galanterie cette fois, descendirent au second étage et en rapportèrent trois chapeaux. La princesse en choisit un qui était noir, parce que sa couleur, dit-elle, était analogue à la circonstance ; après quoi, elle prit le bras du général, et, lorsqu'elle passa devant la mansarde, jetant un dernier regard sur la plaque de la cheminée, qui était restée ouverte :

— Ah ! général, dit-elle en riant, si vous ne m'aviez pas fait une guerre à la saint Laurent, ce qui, par parenthèse, est au-dessous de la générosité militaire, vous ne me tiendriez pas sous votre bras à l'heure qu'il est. — Allons, mes amis ! ajouta-t-elle en s'adressant à ses compagnons.

La princesse descendit l'escalier. Au moment où elle allait franchir le seuil de la maison, elle entendit un grand bruit dans la foule qui s'entassait derrière les soldats, et formait une ligne dix fois plus épaisse que les rangs de ceux-ci.

Madame put croire que ces cris s'adressaient à elle ; mais elle ne donna pas d'autre signe de crainte que de presser plus fortement le bras du général.

Quand la princesse s'avança entre le double rang de soldats et de gardes nationaux qui faisaient la haie depuis la maison jusqu'au château, les cris, les murmures qu'elle avait entendus recommencèrent plus violents qu'ils ne l'avaient été d'abord.

Le général jeta les yeux du côté d'où venait ce tumulte : il aperçut une jeune fille vêtue en paysanne qui essayait de se frayer un passage à travers les rangs des militaires, lesquels, frappés de sa beauté et du désespoir empreint sur sa figure, lui opposaient leur consigne, mais sans recourir à la violence pour la repousser.

Dermoncourt reconnut Bertha, et, du doigt, la désigna à la princesse. Celle-ci poussa un cri.

— Général, dit-elle vivement, vous m'avez promis que vous ne me sépareriez d'aucun de mes amis ; laissez venir à moi cette jeune fille.

Sur un signe du général, les rangs s'ouvrirent, et Bertha put arriver jusqu'à l'auguste prisonnière.

— Grâce, madame ! grâce pour une malheureuse qui pouvait vous sauver et qui ne l'a point fait ! Oh ! je veux mourir en maudissant ce fatal amour qui a fait de moi la complice involontaire des traîtres qui ont vendu Votre Altesse royale !...

— Je ne sais ce que vous voulez dire, Bertha, interrompit la princesse en la soulevant et en lui donnant celui de ses bras qui était libre. Ce que vous faites en ce moment prouve que, quoi qu'il soit arrivé, je n'ai point à accuser un dévouement dont jamais je ne perdrai le souvenir. — Mais j'avais à vous entretenir d'autre chose, mon enfant ; j'avais à vous demander pardon d'avoir contribué à une erreur qui, peut-être, a fait votre malheur ; j'avais à vous dire...

— Je sais tout, madame, dit Bertha en relevant sur la princesse ses yeux rougis par les larmes.

— Pauvre enfant ! répliqua la duchesse en étreignant la main de la jeune fille ; eh bien, suivez-moi alors Le temps et mon affection pour vous calmeront cette douleur que je conçois, que je respecte.

— Je demande pardon à Votre Altesse de ne pouvoir lui obéir ; mais j'ai fait un vœu et je dois l'accomplir. Dieu est le seul que le devoir place pour moi au-dessus de mes princes.

— Allez donc, chère enfant ! allez ! dit Madame qui pressentait le projet de la jeune fille ; et que ce Dieu dont vous parlez soit avec vous ! — Lorsque vous l'invoquerez, n'oubliez pas Petit Pierre. Dieu accueille les prières des cœurs brisés.

On était arrivé aux portes du donjon La duchesse leva les yeux sur ses murs noircis ; puis elle tendit sa main à Bertha qui, s'agenouillant, déposa un baiser sur cette main en murmurant encore une fois le mot pardon ; et

Madame, après un moment d'hésitation, franchit la poterne en envoyant encore un dernier signe d'adieu, un dernier sourire à Bertha.

Le général quitta le bras de la duchesse pour la laisser passer; il se retourna du côté de la jeune fille.

Puis, à demi-voix :

— Et votre père? lui demanda-t-il.

— Il est à Nantes.

— Dites-lui qu'il retourne dans son château, qu'il s'y tienne tranquille; il ne sera pas inquiété. Je briserais mon épée plutôt que de le laisser arrêter, mon vieil ennemi!

— Merci pour lui, général.

— Bien! Et vous, si vous avez besoin de mes services, disposez de moi, mademoiselle.

— Je voudrais un passe-port pour Paris

— Quand?

— Sur-le-champ.

— Où vous l'envoyer?

— De l'autre côté du pont Rousseau, à l'auberge du *Point du Jour.*

— Dans une heure, vous aurez votre passe-port, mademoiselle.

Et, faisant un signe d'adieu à la jeune fille, le général à son tour s'enfonça sous la voûte sombre.

Bertha fendit les rangs pressés de la foule, s'arrêta à la première église qu'elle rencontra sur son chemin et resta longtemps agenouillée sur les dalles froides du parvis.

Lorsqu'elle se releva, ces dalles étaient tout humides de ses larmes; elle traversa la ville et gagna le pont Rousseau.

En approchant de l'auberge du *Point du Jour*, elle aperçut son père assis sur le seuil de la porte.

En quelques heures, le marquis de Souday avait vieilli de dix années; son œil avait perdu cette expression goguenarde qui lui donnait tant de vivacité; il portait la tête basse, comme un homme qu'un fardeau trop lourd accable.

Averti par le curé qui avait reçu les dernières confidences de maître Jacques et qui était venu prévenir le marquis dans sa retraite, le vieillard s'était sur-le-champ mis en route pour Nantes.

A une demi-lieue du pont Rouseau, il avait rencontré Bertha, dont le cheval venait de s'abattre et de se briser un tendon dans la course furieuse qu'elle lui avait fait prendre.

La jeune fille avoua à son père ce qui s'était passé. Le vieillard ne lui avait pas adressé un reproche; seulement, il avait brisé contre les pavés de la route le bâton qu'il tenait à la main

En arrivant au pont Rousseau, et bien qu'il ne fût guère que sept heures du matin, la rumeur publique leur avait appris l'arrestation de la princesse, arrestation qui n'était pas encore consommée cependant.

Bertha, sans oser lever les yeux sur son père, avait couru vers Nantes; le vieillard s'était assis sur le banc où nous le retrouvons encore quatre heures après.

Cette douleur était la seule contre laquelle sa philosophie épicurienne et égoïste fût impuissante! il eût pardonné à sa fille bien des fautes; il ne pouvait songer sans désespoir qu'elle avait enveloppé son nom dans ce crime de lèse-chevalerie, et que les Souday, à leur dernier jour, auraient aidé à précipiter la royauté dans le gouffre.

Lorsque Bertha s'approcha de lui, il lui tendit silencieusement un papier plié qu'un gendarme venait de lui remettre.

— Ne me pardonnerez-vous pas comme elle m'a pardonné, père? dit la jeune fille d'un ton doux et humble qui contrastait bien singulièrement avec sa manière dégagée d'autrefois

Le vieux gentilhomme secoua tristement la tête.

— Où retrouverai-je mon pauvre Jean Oullier? dit-il. Puisque Dieu me l'a conservé, je veux le voir, je veux qu'il me suive loin de ce pays.

— Vous quitterez Souday, mon père?

— Oui.

— Et où irez-vous?

— Où je pourrai cacher mon nom.

— Et Mary, la pauvre Mary, qui est innocente, elle?

— Mary sera la femme de celui qui est aussi la cause que cet exécrable forfait s'est accompli. Je ne reverrai pas Mary

— Vous serez seul

— Non pas, j'aurai Jean Oullier

Bertha baissa la tête; elle rentra dans l'auberge, où elle échangea ses vêtements de paysanne contre des habits de deuil qu'elle venait d'acheter. Lorsqu'elle ressortit, elle ne trouva plus le vieillard où elle l'avait laissé; elle l'aperçut sur la route, les mains croisées derrière le dos, la tête penchée sur la poitrine, cheminant tristement dans la direction de Saint-Philbert

Bertha poussa un sanglot, puis elle jeta un dernier regard sur la plaine verdoyante du pays de Retz que l'on apercevait dans le lointain, bornée par les lignes bleuâtres de la forêt de Machecoul.

Et, s'écriant : « Adieu, tout ce que j'aime ici-bas! » elle rentra dans la ville de Nantes.

LXXXVIII

LE BOURREAU DE DIEU

Pendant les trois heures que Courtin passa, toujours garrotté des pieds à la tête, étendu sur le sol dans les ruines de Saint-Philbert, côte à côte avec le cadavre de Joseph Picaut, son cœur passa par toutes les angoisses qui peuvent tordre et déchirer un cœur.

Il sentait toujours sous lui la précieuse ceinture, sur laquelle il avait eu la précaution de se coucher; mais cet or lui-même ajoutait de nouvelles douleurs à ses douleurs, de nouvelles terreurs aux terreurs qui venaient assaillir son cerveau.

Cet or, qui était pour lui plus que la vie, n'allait-il pas lui échapper? Quel était cet inconnu dont il avait entendu maître Jacques parler à la veuve? Quelle était cette vengeance mystérieuse qu'il avait à craindre? Le maire de la Logerie voyait repasser devant lui tous ceux à qui, dans le cours de sa vie, il avait fait du mal, et la liste en était longue, et leurs figures menaçantes peuplaient l'obscurité de la tour.

Parfois, cependant, un rayon d'espérance traversait ses sinistres pensées; de vague et d'indécis qu'il était d'abord, il prenait peu à peu consistance. Est-ce qu'un homme possédant de si beaux louis pouvait mourir? Si la vengeance se dressait devant lui, n'avait-il pas de l'or à lui jeter pour lui imposer silence? Alors son imagination comptait et recomptait la somme qui lui appartenait, qui était bien à lui, qu'il sentait avec délices meurtrir sa chair, entrer dans ses reins comme si cet or arrivait à faire corps avec sa personne; puis il songeait, s'il parvenait à s'échapper, aux cinquante mille francs qu'il allait ajouter aux cinquante mille qu'il avait déjà, et, tout lié, tout garrotté qu'il était, victime dévouée à la mort, n'attendant que cette épée de Damoclès suspendue sur sa tête et qui, d'une minute à l'autre, en tombant, pouvait dénouer sa vie, son cœur se fondait dans un bonheur qui prenait la proportion de l'ivresse. Mais bientôt ses idées changeaient de cours : il se demandait si son complice, — dans lequel il n'avait qu'une confiance de complice, — il se demandait si son complice ne profiterait pas de son absence pour le frustrer de cette part qui lui était réservée; il le voyait, fuyant, écrasé sous le faix de la somme énorme qu'il emportait et refusant le partage à celui qui, cependant, avait tout fait dans la trahison. Alors, il préparait pour cette circonstance des prières qui arrivassent au cœur du juif, des menaces qui l'épouvantassent, des reproches qui l'attendrissent, et lorsqu'il réfléchissait que, si M. Hyacinthe aimait l'or autant qu'il l'aimait lui-même, — ce qui était au moins probable puisqu'il était juif, — lorsqu'il mesurait son associé à sa mesure, lorsqu'il sondait dans son âme l'immensité du sacrifice qu'il allait demander à cet associé qu'il se disait qu'il était bien possible que larmes, prières, reproches, menaces fussent inutiles, alors il tombait dans des accès de rage, il poussait des rugissements qui ébranlaient la vieille voûte de l'édifice féodal; il se tordait dans ses liens, il les mordait, il essayait de les déchirer avec ses dents; mais ces cordes, minces, fines, déliées, semblaient s'animer, devenir vivantes sous ses efforts : il croyait les sentir lutter avec lui, redoubler leurs enlacements, leurs tresses, les nœuds dénoués semblaient se reformer d'eux-mêmes, non plus simples comme auparavant, mais doubles, triples, quadruples; et, en même temps, comme pour le punir de ses vaines tentatives, elles pénétraient dans sa chair meurtrie, elles y traçaient un sillon brûlant Tout rêve d'espérance, toute préoccupation de richesse et de bonheur s'évanouissait alors comme un nuage au souffle de la tempête; les fantômes de ceux que le métayer avait persécutés reparaissaient terribles, tout dans l'ombre, pierres, poutres, morceaux de bois effondrés, corniches branlantes, tout prenait une forme, et toutes ces formes menaçantes le regardaient avec des yeux qui brillaient dans l'obscurité comme des milliers d'étincelles courant sur un linceul noir. La tête du malheureux s'égarait; fou de terreur et de désespoir, il s'adressait au cadavre de Joseph Picaut, dont il apercevait, à quatre pas de lui, la silhouette roidie, il lui offrait le quart, le tiers, la moitié de son or s'il voulait détacher ses liens; mais l'écho seul de ces voûtes lui répondait avec sa voix funèbre, et, brisé par l'émotion, il retombait dans une insensibilité momentanée.

Il était dans un de ces moments de torpeur lorsqu'un

bruit venu du dehors le fit tressaillir ; on marchait dans la cour intérieure du château, et bientôt il entendit le grincement que produisait une main en ébranlant les verrous du vieux fruitier.

Le cœur de Courtin battit à lui briser la poitrine ; il haletait de crainte, il suffoquait d'angoisse ; car il prévoyait que celui qui allait entrer, c'était le vengeur qu'avait annoncé maître Jacques.

La porte s'ouvrit.

La flamme d'une torche éclaira la voûte de ses reflets sanglants. Courtin eut un moment d'espérance : car ce fut la veuve — qui portait cette torche — qu'il aperçut la première, et il crut d'abord qu'elle était seule ; mais, quand elle eut fait deux pas dans la tour, un homme qui était derrière elle se démasqua.

Les cheveux du métayer se dressèrent sur sa tête ; il ne se sentit pas le courage d'envisager cet homme : il ferma les yeux et demeura muet.

L'homme et la veuve s'avancèrent.

Marianne donna la torche à son compagnon en lui désignant du doigt maître Courtin, et comme insoucieuse de ce qui allait se passer, elle s'agenouilla aux pieds du cadavre de Joseph Picaut, où elle se mit en prière.

Quant à l'homme, il continua de s'approcher de maître Courtin, et, sans doute pour s'assurer que c'était bien le maire de la Logerie, il lui promena sur le visage la flamme de sa torche.

— Dormirait-il ? se demanda l'explorateur à demi-voix. Oh ! non : il est trop lâche pour dormir ! non, sa figure est trop pâle, il ne dort pas...

Alors, il ficha sa torche dans une fente de la muraille, s'assit sur une énorme pierre qui, de la voûte, avait roulé jusqu'au milieu de la tour, et s'adressant à Courtin :

— Allons, ouvrez les yeux, monsieur le maire ! lui dit-il ; nous avons à causer ensemble, et j'aime à voir le regard de ceux qui me parlent.

— Jean Oullier ! s'écria Courtin devenant livide, de pâle qu'il était, et faisant un haut-le-corps désespéré pour rompre ses liens et s'enfuir ; Jean Oullier vivant !

— Quand ce ne serait que son fantôme, il me semble, monsieur Courtin, qu'il suffirait encore pour vous épouvanter ; car vous auriez un rude compte à lui rendre !

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu, fit Courtin en se laissant retomber sur le sol avec accablement et comme un homme qui se résigne à sa destinée.

— Notre haine date de loin, n'est-ce pas ? reprit Jean Oullier, et elle ne nous trompait pas dans ses instincts ; elle vous a fait vous acharner après moi, et aujourd'hui, tout moribond que je suis, elle me ramène à vous.

— Je ne vous ai jamais haï, moi, dit Courtin, qui, du moment où Jean Oullier ne le tuait pas tout de suite, sentait l'espoir renaître dans son cœur et entrevoyait la possibilité de tirer sa vie de la discussion ; je ne vous ai jamais haï ; au contraire ! et, si ma balle vous a frappé, ce n'est point à vous qu'elle était destinée ; j'ignorais que vous fussiez dans le buisson.

— Oh ! mes griefs contre vous remontent plus haut que cela, monsieur Courtin.

— Plus haut que cela ? répondit Courtin, qui, peu à peu, recouvrait quelque énergie. Mais je vous jure qu'avant cet accident que je déplore, jamais je ne vous mis en péril, jamais je ne vous causai de dommage.

— Vous avez la mémoire courte, et les offenses pèsent davantage au cœur de l'offensé, à ce qu'il paraît ; car, moi, je me souviens.

— De quoi ? voyons, de quoi vous souvenez-vous ? Parlez, monsieur Jean Oullier. Convient-il de condamner quelqu'un sans l'entendre, de tuer un malheureux sans lui permettre un mot pour sa défense ?

— Et qui donc vous dit que je veux vous tuer ? dit Jean Oullier avec ce même calme glacial qui ne l'avait pas quitté un seul instant. Votre conscience, sans doute ?

— Oh ! parlez, parlez, monsieur Jean ! dites de quoi vous m'accusez, en dehors de ce malheureux coup de fusil, et je suis certain de sortir de là blanc comme neige. Oui, oh ! oui, je vous prouverai que personne n'a aimé plus que moi les respectables habitants du château de Souday, que nul autant que moi ne les a vénérés, ne s'est réjoui de ce mariage qui rapprochait de vous la famille de mes maîtres

— Monsieur Courtin, dit Jean Oullier, qui avait laissé un libre cours à ce flux de paroles, comme vous dites, il est juste que l'accusé se défende. Défendez-vous donc, si vous pouvez. Ecoutez-moi bien : je commence.

— Oh ! vous pouvez dire : je ne crains rien fit Courtin

— C'est ce que nous allons voir. Qui m'a livré aux gendarmes, à la foire de Montaigu, pour arriver plus sûrement aux hôtes de mon maître, que vous supposiez bien que je défendrais ? qui, ayant fait cela, s'est lâchement embusqué derrière la haie du dernier jardin de Montaigu, et, ayant emprunté un fusil au maître de ce courtil, s'en est servi pour tirer sur mon chien et tuer mon pauvre compagnon ? qui, si ce n'est vous ? Répondez, monsieur Courtin.

— Qui oserait dire qu'il m'a vu faire le coup ? s'écria le métayer.

— Trois personnes qui en ont rendu témoignage, et, parmi elles, l'homme auquel appartenait l'arme dont vous vous êtes servi.

— Pouvais-je savoir que ce chien fût le vôtre ! Non, monsieur Jean, sur l'honneur, je l'ignorais.

Jean Oullier fit un geste de dédain.

— Qui, continua-t-il de la même voix calme mais accusatrice, qui, s'étant glissé dans la maison de Pascal Picaut, a vendu aux bleus le secret de la sainte hospitalité de ce foyer, secret qu'il avait surpris ?

— J'atteste ! dit sourdement la voix de la veuve de Pascal sortant de son silence et de son immobilité.

Le métayer tressaillit et n'osa se disculper.

— Depuis quatre mois, reprit Jean Oullier, qui ai-je constamment rencontré sur mon passage, tramant de honteuses machinations, dressant ses filets en se couvrant du nom de son maître, en affichant le dévouement, la fidélité, l'attachement, en souillant ces vertus au contact de ses criminelles intentions ? qui ai-je entendu, dans la lande de Bouaimé, discuter le prix du sang, peser l'or qu'on lui offrait pour la plus lâche et la plus odieuse des trahisons ? qui encore, si ce n'est vous ?

— Je vous le jure, sur tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes, dit Courtin, qui se figurait toujours que le principal grief de Jean Oullier était la blessure qu'il lui avait faite, je vous le jure, j'ignorais que ce fût vous qui étiez dans ce malheureux buisson.

— Mais quand je vous dis que ceci, je ne vous le reproche pas ; je ne vous en ai pas dit un mot, je ne vous en ouvrirai pas la bouche : la liste de vos crimes est assez longue sans cela.

— Vous parlez de mes crimes, Jean Oullier, et vous oubliez que mon jeune maître, qui va bientôt devenir le vôtre, me doit la vie ; que, si j'avais été un traître, comme vous le dites, je l'eusse livré aux soldats, qui, chaque jour, passaient et repassaient devant le seuil de ma maison : vous oubliez tout cela, tandis qu'au contraire, vous vous faites une arme des circonstances les plus insignifiantes pour m'accabler.

— Si tu as sauvé ton maître, reprit Jean Oullier du même ton inexorable, c'est que cette feinte générosité était utile à tes desseins ; et mieux eût valu pour lui, mieux eût valu pour les deux pauvres jeunes filles les laisser finir honorablement, glorieusement leur vie, plutôt que de les mêler à ces honteuses intrigues ; et c'est ce que je te reproche, Courtin ; c'est cette pensée qui redouble ma haine contre toi.

— La preuve que je ne vous en veux pas, Jean Oullier, répliqua Courtin, c'est que, si j'eusse voulu, il y a longtemps que vous ne seriez plus de ce monde.

— Que veux-tu dire ?

— Lorsque le père de M. Michel fut tué, fut assassiné, monsieur Jean, disons le mot, il y avait un traqueur qui n'était plus qu'à dix pas de lui, et ce traqueur, on l'appelait Courtin.

Jean Oullier se dressa de toute sa hauteur.

— Oui, poursuivit le métayer, et ce traqueur a vu que c'était la balle de Jean Oullier qui avait couché le traître sur l'herbe.

— Et, si le traqueur le raconte, il dira vrai ; car cela, ce n'était point un crime : c'était une expiation, répondit Jean Oullier, et je suis fier d'avoir été celui que la Providence avait choisi pour frapper l'infâme !

— Dieu seul peut frapper, Dieu seul peut maudire, monsieur Oullier.

— Non ! Oh ! je ne m'y trompe pas, c'est lui qui m'avait mis au cœur cette haine profonde du forfait, le souvenir ineffaçable de la trahison ; c'était son doigt qui touchait mon cœur lorsque ce cœur frissonnait, chaque fois que j'entendais prononcer le nom du Judas. Quand je l'ai frappé, j'ai senti le souffle de la justice divine qui passait sur mon visage et qui le rafraîchissait, et, à partir de ce moment, j'ai trouvé le calme et le repos qui me fuyaient depuis que je voyais le crime impuni prospérer sous mes yeux. Tu vois bien que Dieu était avec moi.

— Dieu ne peut être avec le meurtrier.

— Dieu est toujours avec le bourreau qui a levé l'épée de sa justice. Les hommes ont le leur ; mais lui a le sien : ce jour-là, j'étais l'épée de Dieu comme je le suis aujourd'hui.

— Mais vous allez donc m'assassiner comme vous avez assassiné le baron Michel ?

— Je vais punir celui qui a vendu Petit-Pierre, comme j'ai puni celui qui avait vendu Charette ; je vais le punir sans crainte, sans souci, sans remords.

— Prenez garde ! ces remords pourront venir lorsque votre futur maître vous demandera compte de la mort de son père.

— Le jeune homme est juste et loyal, et, s'il est appelé

à me juger, je lui raconterai ce que j'ai vu dans le bois de la Chabotterie, et il prononcera.

— Qui témoignera que vous dites la vérité? Un seul homme, et cet homme, c'est moi. Laissez-moi vivre, Jean, et comme cette femme tout à l'heure, quand il le faudra, je me lèverai pour dire : « J'atteste! »

— La peur te fait déraisonner, Courtin ; M. Michel n'invoquera aucun témoignage quand Jean Oullier lui dira : « Voilà la vérité ; » lorsque Jean Oullier, découvrant sa poitrine, lui dira : « Si vous voulez venger votre père, frappez! » lorsqu'il s'agenouillera en face de lui et qu'il demandera à Dieu de lui envoyer l'expiation, si Dieu juge que cet acte doive être expié, non, non ; et dans la terreur qui te trouble, tu as eu tort d'évoquer à mes yeux ce sanglant souvenir. Toi, maître Courtin, tu as fait pis encore que n'avait fait Michel, car le sang que tu as vendu est plus noble encore que celui qu'il avait livré! Je n'ai point épargné Michel, et je t'épargnerais, toi? Non, jamais! jamais!

— Pitié, Jean Oullier! ne me tuez pas! dit le misérable en sanglotant.

— Implore ces pierres, demande leur de la compassion, peut-être te répondront-elles ; mais rien n'ébranlera ma résolution et ma volonté, Courtin. Tu mourras!

— Ah! mon Dieu, mon Dieu, s'écria Courtin, personne ne viendra-t-il donc à mon aide? Veuve Picaut, veuve Picaut, à mon secours! me laisserez-vous égorger ainsi? Défendez-moi, je vous en conjure! Si vous voulez de l'or, je vous en donnerai, j'en ai de l'or... Mais, non, non, je délire ; je n'en ai pas, je n'en ai pas! dit le misérable, qui craignait d'aiguillonner la fièvre de meurtre qu'il voyait luire dans les yeux de son ennemi ; non, je n'en ai pas ; mais j'ai des terres, je vous les donnerai, je vous le ai riche tous les deux. Grâce, Jean Oullier! Veuve Picaut, défendez-moi!

La veuve ne bougea point ; sans le mouvement de ses lèvres, à la voir pâle comme un marbre, immobile et muette en face de ce cadavre, on aurait pu la prendre, sous ses vêtements de deuil, pour une de ces statues que l'on voit agenouillées au pied des anciens tombeaux.

— Quoi! vous allez me tuer? continua Courtin ; me tuer sans combat, sans danger, sans que je puisse lever un pied pour fuir, une main pour me défendre? M'égorger dans mes liens comme un animal qu'on traîne à l'abattoir! oh! Jean Oullier, ce n'est plus d'un soldat ceci, c'est d'un boucher!

— Et qui te dit que cela va se passer ainsi? Non, non, non, maître Courtin. Regarde la blessure que tu as faite à ma poitrine ; elle saigne encore ; je suis encore faible, chancelant, débile ; je suis proscrit ; ma tête est à prix ; eh bien, malgré tout cela, je suis si certain de la justice de ma cause, que je n'hésite pas à en appeler au jugement de Dieu. Courtin, je te rends libre.

— Vous me rendez libre?

— Oui, je te rends libre... Oh! ne me remercie pas ; ce que je fais, c'est pour moi et non pour toi ; c'est afin qu'il ne soit pas dit que Jean Oullier a frappé un homme à terre et désarmé ; mais, sois tranquille, va! cette vie que je te laisse, je compte bien te la reprendre.

— Mon Dieu!

— Maître Courtin, tu vas sortir d'ici sans liens et sans entraves ; mais je t'en préviens, garde-toi ; aussitôt que tu auras passé le seuil de ces ruines, je serai sur ta trace, et cette trace je ne l'abandonnerai plus que lorsque je t'aurai frappé à mon tour, que lorsque de ton corps, j'aurai fait un cadavre. Garde-toi, maître Courtin! garde-toi!

Et, en achevant ces mots, Jean Oullier prit son couteau et coupa les cordes qui attachaient les pieds et les mains du métayer.

Courtin eut un mouvement de joie frénétique ; mais ce mouvement de joie, il le réprima aussitôt. En se relevant, il avait senti sa ceinture ; elle s'était en quelque sorte rappelée à lui. Avec l'espérance, Jean Oullier venait de lui rendre la vie ; mais qu'était la vie sans son or?

Il se recoucha aussi vite qu'il s'était levé.

Jean Oullier, pendant le mouvement de Courtin, si rapide qu'il eût été, avait entrevu le cuir gonflé de la ceinture et deviné ce qui se passait dans le cœur du métayer.

— Qu'attends-tu donc pour partir? lui dit-il. Oui, je comprends, tu crains qu'en te voyant libre comme moi, plus fort que moi, ma colère ne se réveille ; tu crains que je ne te tue avec un second couteau et qu'arme de celui-ci, je ne te dise : « Défends-toi, maître Courtin! » Non, Jean Oullier n'a qu'une parole. Hâte-toi, fuis! si Dieu est pour toi, il te dérobera à mes coups ; s'il t'a condamné, que m'importe l'avance que je te donne! Prends ton or maudit et va-t'en.

Maître Courtin ne répondit pas ; il se leva chancelant comme un homme ivre ; il essaya d'attacher sa ceinture autour de sa taille ; mais il ne put y parvenir, ses doigts tremblaient comme s'ils eussent été agités par la fièvre.

Avant de partir, il se retourna avec terreur du côté de Jean Oullier.

Le traître craignait une trahison. Il ne pouvait croire que la générosité de son ennemi ne cachât point un piège.

Jean Oullier, du doigt, lui montra la porte. Courtin se précipita dans la cour ; mais, avant qu'il eût franchi le seuil de la poterne, il entendit la voix du Vendéen, qui, sonore comme un clairon de bataille, lui criait :

— Garde-toi, Courtin! Garde-toi!

Maître Courtin, tout libre qu'il était, frémit, et, en ce moment de trouble, son pied heurtant une pierre, il trébucha et tomba à la renverse.

Il poussa un cri d'angoisse ; il lui semblait que le Vendéen allait se précipiter sur lui. Il croyait sentir le froid de la lame de son poignard pénétrer dans son dos.

Ce n'était qu'un mauvais présage ; Courtin se releva, et, une minute après, il avait dépassé la poterne et s'élançait dans la campagne, qu'il avait si bien cru ne jamais revoir.

Lorsqu'il eut disparu, la veuve vint à Jean Oullier et lui tendit la main.

— Jean, lui dit-elle, en vous écoutant, je songeais combien mon pauvre Pascal avait raison lorsqu'il me disait qu'il y avait de braves gens sous tous les drapeaux.

Jean Oullier serra cette main que lui tendait la digne femme qui lui avait sauvé la vie.

— Comment vous trouvez-vous, maintenant? lui demanda-t-elle.

— Mieux! on trouve toujours de la force dans la lutte.

— Et où allez-vous aller?

— A Nantes. D'après ce que m'a raconté votre mère, Bertha n'y est point allée, elle, et je crains bien qu'un malheur ne soit arrivé à la petite.

— Bon! mais, au moins, prenez un bateau ; cela épargnera à vos jambes la fatigue de la moitié du chemin.

— Soit, répondit Jean Oullier.

Et il suivit la veuve jusqu'à l'endroit du lac où les barques des pêcheurs étaient tirées sur le sable.

LXXXIX

OÙ L'ON VOIT QU'UN HOMME QUI A CINQUANTE MILLE FRANCS SUR LUI PEUT QUELQUEFOIS ÊTRE FORT GÊNÉ

Aussitôt que maître Courtin eut franchi le pont du château de Saint-Philbert, il se mit à courir, comme un insensé ; la terreur lui prêtait des ailes ; il marchait sans se demander où ses pas le conduisaient ; il fuyait pour fuir ; si ses forces n'avaient trahi ses terreurs, il eût mis le monde entre lui et les menaces du Vendéen, menaces qu'il entendait toujours résonner à ses oreilles comme un glas funèbre.

Mais, lorsqu'il eut fait une demi-lieue à travers champs, dans la direction de Machecoul, épuisé, haletant, suffoqué par la rapidité de sa course, il tomba plutôt qu'il ne s'assit sur le revers d'un fossé, et, peu à peu, il revint à lui et réfléchit à ce qu'il allait faire.

Son premier projet fut de gagner immédiatement sa maison ; mais ce projet, il l'abandonna sur-le-champ. Dans la campagne, et quelque soin que prît l'autorité, prévenue, pour garantir la vie du maire de la Logerie, Jean Oullier, avec les intelligences qu'il avait dans le pays, avec sa connaissance si parfaite de tous les chemins, de toutes les forêts, de tous les champs de genêts, secondé, et par la sympathie que chacun avait pour lui, et par la haine que l'on portait à Courtin, Jean Oullier aurait trop beau jeu.

C'était dans Nantes que le métayer devait chercher un refuge ; dans Nantes, où une police habile et nombreuse sauvegarderait sa vie, jusqu'à ce que l'on fût parvenu à arrêter Jean Oullier, résultat que Courtin se flattait d'obtenir très-prochainement à l'aide des indications qu'il pourrait fournir sur les asiles ordinaires des condamnés et des insoumis.

En ce moment, la main du fugitif se porta à sa ceinture pour la soulever ; car le poids énorme de la masse d'or qu'il y portait l'étouffait et n'avait pas peu contribué à l'accablement qui avait arrêté sa course.

Ce geste décida de sa destinée.

Ne devait-il pas retrouver à Nantes M. Hyacinthe? Recevoir de son associé, si leur complot avait réussi, — et il n'en doutait pas, — une somme égale à celle qu'il possédait déjà, cette idée remplissait le cœur de Courtin d'une joie qui le mettait bien au-dessus de toutes les tribulations par lesquelles il venait de passer.

Il n'hésita pas une seconde de plus, et revint sur ses pas dans la direction de la ville.

D'abord, maître Courtin voulut y arriver à vol d'oiseau,

en continuant de marcher à travers champs ; sur une route, il risquait d'être épié ; le hasard seul pouvait faire que Jean Oullier trouvât sa trace dans la plaine ; mais son imagination, échauffée par les péripéties de la soirée, fut plus puissante que sa raison.

Il avait beau se glisser le long des haies, restant dans l'ombre, étouffant le bruit de ses pas, n'entrant dans une pièce qu'après s'être assuré qu'elle était déserte, à chaque instant il était pris de terreurs paniques.

Dans les arbres à tête émondée qui se dressaient derrière les haies, il croyait voir des assassins qui guettaient son passage ; dans les branches noueuses qui s'étendaient au-dessus de sa tête, des bras armés de poignards et prêts à



Jean Oullier s'était agenouillé sur l'avant.

le frapper. — Alors, il s'arrêtait, glacé d'épouvante ; ses jambes se refusaient à le porter plus loin, comme si elles eussent pris racine dans la terre ; une sueur glacée inondait tout son corps ; ses dents s'entre-choquaient convulsivement ; ses mains crispées serraient son or, et il lui fallait longtemps pour se remettre de sa frayeur.

Il gagna la route.

Sur la route, il lui semblait que sa peur serait moins vive, il rencontrerait des passants, qui pouvaient, sans doute, être des ennemis, mais qui, aussi, pouvaient le secourir si on l'attaquait, et, sous l'impression de l'épouvante qui l'accablait, il croyait qu'un être vivant, quel qu'il fût, lui paraîtrait moins redoutable que ces spectres noirs, menaçants, implacables dans leur immobilité, que sa terreur lui montrait à chaque pas dans les champs.

D'ailleurs, sur la route, il pouvait trouver une voiture se rendant à Nantes, y demander une place et abréger de moitié la longueur du chemin.

Lorsqu'il eut fait cinq cents pas, il se trouva sur la chaussée qui suit, pendant un quart de lieue, les rives du lac de Grand-Lieu, auquel elle sert de digue en même temps qu'elle sert de chemin.

Courtin s'arrêtait de minute en minute pour prêter l'oreille, et bientôt il crut distinguer le pas d'un cheval sur le pavé.

Il se jeta dans les roseaux qui bordent la route du côté du lac et s'y tapit, subissant encore une fois toutes les angoisses que nous avons décrites tout à l'heure.

Mais, alors, il entendit, à sa gauche, un bruit d'avirons qui frappaient doucement les eaux du lac.

Il se glissa entre les joncs, regarda du côté d'où venait le bruit, et aperçut, dans l'ombre, une barque qui glissait lentement le long du bord.

C'était, sans doute, un pêcheur qui allait retirer avant le jour les filets qu'il avait placés la veille.

Le cheval approchait ; le fracas de ses fers sur le pavé épouvantait Courtin ; là, il voyait le danger ; il ne songeait qu'à le fuir.

Il siffla doucement pour attirer l'attention du pêcheur.

Celui-ci suspendit le mouvement de ses avirons et écouta.

— Par ici ! par ici ! s'écria Courtin.

Il n'avait pas fini de parler, qu'un vigoureux coup d'aviron fit avancer la barque jusqu'à quatre pieds du métayer.

— Pouvez-vous me faire traverser le lac, me conduire jusqu'à la hauteur de Port-Saint-Martin ? demanda Courtin. Il y a un franc pour vous.

Le pêcheur, enveloppé dans une espèce de vareuse dont le capuchon lui cachait le visage, ne répondit que par une inclination de tête ; mais il fit mieux que de répondre : d'un coup de gaffe, il fit entrer son bachot au milieu des joncs, qui se courbèrent en frémissant sous son avant ; et, au moment où le cheval qui avait excité les inquiétudes de maître Courtin arrivait à la hauteur de l'endroit où il se trouvait, en deux enjambées il rejoignit la barque, dans laquelle il sauta.

Le pêcheur, comme s'il eût partagé les appréhensions du métayer, poussa au large avec empressement, et celui-ci respira.

Au bout de dix minutes, la chaussée et ses arbres n'apparaissaient plus que comme une ligne sombre à l'horizon.

Courtin ne se sentait pas de joie. Cette barque qui s'était trouvée là si à point comblait tous ses vœux, dépassait toutes ses espérances. Une fois à Port-Saint-Martin, il n'avait plus qu'une lieue à faire pour gagner Nantes, une lieue sur une route fréquentée à quelque heure de la nuit que ce fût, et une fois à Nantes, il était sauvé.

La joie de Courtin était si grande, que, malgré lui, et par l'effet de la réaction des terreurs qu'il avait éprouvées, il se laissait aller à la manifester tout haut. Assis à l'arrière du bachot, il regardait avec ivresse le pêcheur, qui, se courbant sur ses rames, l'éloignait à chaque effort de son bras, de la rive où était le danger ; ces coups d'aviron, il les comptait ; puis il riait sourdement, il palpait sa ceinture, il faisait glisser l'or entre ses plis. Ce n'était pas du bonheur, c'était de l'ivresse.

Cependant, il commença à trouver que le pêcheur l'avait suffisamment éloigné de la rive et qu'il était temps de mettre le cap sur Port-Saint-Martin, qu'en suivant la direction imprimée au bateau, ils devaient infailliblement laisser à droite.

Pendant quelques instants, il attendit, croyant que c'était là une manœuvre du pêcheur, que celui-ci cherchait quelque courant qui facilitât sa tâche.

Mais le pêcheur ramait toujours et ramait toujours dans la direction du large.

— Eh ! gars, dit enfin le métayer, vous aurez mal entendu ; ce n'est point à Port-Saint-Père que je vous ai dit que je voulais aller : c'est à Port-Saint-Martin. Dirigez-vous donc de ce côté ; vous aurez plus tôt gagné votre argent.

Le pêcheur demeura silencieux.

— M'avez-vous entendu? voyons! reprit Courtin impatienté. Port-Saint-Martin, bonhomme! C'est à droite qu'il vous faut prendre. Que nous ne longions pas la chaussée de trop près, c'est bien ; que nous restions hors de la portée des balles que l'on pourrait nous envoyer de la rive, ça me va encore ; mais nageons de ce côté, s'il vous plaît !

L'injonction de Courtin ne parut pas avoir été entendue du rameur.

— Ah ! çà ! êtes-vous sourd? s'écria le métayer commençant à se fâcher.

Le pêcheur ne répondit que par un nouveau coup d'aviron qui fit voler la barque à dix pas plus loin sur la surface du lac.

Courtin, hors de lui, se précipita à l'avant, rabattit le capuchon qui dissimulait dans son ombre le visage du pêcheur, approcha sa tête de la sienne, et, poussant un cri étouffé, tomba à genoux au milieu de la barque.

L'homme abandonna les rames, et, sans se lever :

— Décidément, maître Courtin, dit-il, Dieu a prononcé et a prononcé contre vous. Je ne vous cherchais pas, et il vous envoie à moi ; je vous oubliais pour un temps, et il vous met sur mon passage ! Dieu veut que vous mouriez, maître Courtin.

— Non, non, vous ne me tuerez pas, Jean Oullier ! s'écria celui-ci retombant dans ses premières terreurs.

— Je vous tuerai aussi vrai que voilà au ciel les étoiles que le Seigneur y a placées de ses mains ! Ainsi donc, si vous avez une âme, songez-y ; repentez-vous et priez pour que le jugement ne soit pas trop sévère !

— Oh ! vous ne ferez pas cela, Jean Oullier, vous ne ferez pas cela ! Songez que vous allez tuer une créature de ce bon Dieu dont vous prononcez le nom ! Oh ! ne pas revoir la terre, qui est si belle lorsque le soleil l'éclaire ! dormir dans un cercueil glacé, loin de tous ceux qu'on aime ! oh ! non, c'est impossible !

— Si tu étais père, si tu avais une femme, une mère, une sœur qui attendît ton retour, tes prières pourraient me toucher ; mais non, inutile aux hommes, tu n'as vécu que pour te servir d'eux et leur rendre le mal pour le bien. Tu blasphèmes encore dans ton mensonge, car tu n'as aimé personne, personne ne t'a aimé ici-bas, et, en fouillant ta poitrine, ce n'est que ton cœur que mon poignard percera. Maître Courtin, tu vas paraître devant ton juge ; encore une fois recommande-lui ton âme.

— Eh ! quelques minutes me suffisent-elles pour cela? A un coupable comme moi, il faut des années pour que le repentir soit à la hauteur du péché. Vous qui êtes si pieux, Jean Oullier, vous me laisserez la vie pour que je l'emploie à pleurer mes fautes.

— Non, non ; la vie ne te servirait qu'à en commettre de nouvelles ! La mort, ce sera l'expiation ! tu la redoutes ; mets tes angoisses aux pieds du Seigneur, et il te recevra dans sa miséricorde ! Maître Courtin, le temps passe, et, aussi vrai que Dieu trône au-dessus de ces astres, dans dix minutes tu seras devant lui.

— Dix minutes, mon Dieu ! dix minutes ! oh ! pitié ! pitié !

— Le temps que tu emploies en prières inutiles est perdu pour ton âme, songes-y, Courtin, songes-y !

Courtin ne répondit pas ; sa main s'était posée sur une rame et une lueur d'espoir venait de traverser son cerveau.

Il saisit doucement l'aviron ; puis, se relevant brusquement, il le brandit au-dessus de la tête du Vendéen ; celui-ci se rejeta à droite, et esquiva le coup ; la rame tomba sur le bordage de l'avant, se brisa en mille éclats, et ne laissa qu'un tronçon dans les mains du métayer.

Prompt comme la foudre, Jean Oullier sauta à la gorge de Courtin qui, pour la seconde fois, tomba à genoux.

Le misérable paralysé par la peur, roula au fond de la barque ; sa voix étranglée murmurait à peine le cri de « Grâce, grâce ! »

— Ah ! la peur de la mort a éveillé chez toi un peu de courage ! s'écria Jean Oullier. Ah ! tu as trouvé une arme ! Eh bien, tant mieux ! tant mieux ! défends-toi, Courtin, et, si l'arme que tu tiens à la main ne te convient pas, prends la mienne, poursuivit le vieux garde en jetant son poignard aux pieds du métayer.

Mais celui-ci était incapable d'un geste ; tout mouvement lui était devenu impossible ; il balbutiait des paroles incohérentes et sans suite ; tout son corps tremblait comme s'il eût été secoué par la fièvre ; un bourdonnement confus bruissait à son oreille, et, comme il avait perdu la voix, tous ses sens s'étaient éteints dans les affres de la mort.

— Mon Dieu ! s'écria Jean Oullier en poussant du pied la masse inerte qu'il avait devant lui, mon Dieu, je ne puis pourtant pas porter le couteau sur ce cadavre.

Alors, le Vendéen promena son regard autour lui, comme s'il cherchait quelque chose.

La nature était calme, la nuit silencieuse ; à peine si une brise légère ridait la surface du lac, à peine si les ondulations de ses eaux bruissaient le long du bateau ; on n'entendait que le cri de la sauvagine qui s'envolait devant la barque et dont les ailes tachaient de noir les bandes empourprées de l'aurore qui commençait d'apparaître à l'orient.

Jean Oullier se tourna brusquement vers Courtin, et le secoua en le tenant par le bras.

— Maître Courtin, je ne te tuerai pas sans avoir ma part du danger, lui dit-il ; maître Courtin, je te forcerai à te défendre, si ce n'est contre moi, au moins contre la mort ; elle vient, elle approche, défends-toi !

Le métayer ne répondit que par un gémissement ; il roulait des yeux hagards autour de lui, mais il était facile de voir que son regard ne distinguait aucun des objets qui l'entouraient ; la mort, terrible, hideuse, menaçante, les effaçait tous.

Au même instant, Jean Oullier donna un vigoureux coup de talon dans le bordage. Les ais, à moitié pourris, cédèrent et l'eau entra en bouillonnant dans le bateau.

Courtin se réveilla en sentant la fraîcheur de l'eau gagner ses pieds, et poussa un cri horrible, un cri qui n'avait rien d'humain.

— Je suis perdu ! dit-il.

— C'est le jugement de Dieu ! s'écria Jean Oullier en étendant son bras vers le ciel. Une première fois, je ne t'ai point frappé parce que tu étais garrotté ; cette fois encore, ma main t'épargnera, maître Courtin. Si ton bon ange veut de toi, qu'il te sauve ; moi, je n'aurai pas trempé les mains dans ton sang.

Courtin s'était levé pendant que Jean Oullier prononçait ces paroles, et, en faisant jaillir l'eau autour de lui, il allait çà et là dans la barque.

Jean Oullier, calme, impassible, s'était agenouillé sur l'avant ; il priait.

L'eau gagnait toujours.

— Oh ! qui me sauvera? qui me sauvera? criait Courtin devenu livide et contemplant avec effroi les six pouces de bois qui restaient à peine hors de la surface du lac.

— Dieu, s'il le veut ! ta vie comme la mienne est dans ses mains : qu'il prenne l'une ou l'autre, ou qu'il nous sauve ou nous condamne tous les deux. Nous sommes dans sa droite ; encore une fois, maître Courtin, accepte son jugement.

Comme Jean Oullier achevait ces paroles, le bateau craqua dans toutes ses membrures ; l'eau était arrivée à la hauteur du dernier bordage ; la barque pivota une fois sur elle-même, se soutint une seconde encore à la surface de l'eau, puis elle manqua sous les pieds des deux hommes et s'engouffra dans les profondeurs du lac en faisant entendre un sombre murmure.

Courtin fut entraîné dans le remous de la barque ; mais il revint à la surface de l'eau et ses doigts saisirent le second aviron, qui flottait auprès de lui ; ce morceau de bois sec et léger le soutint sur l'eau assez longtemps pour qu'il pût adresser une nouvelle prière à Jean Oullier. Celui-ci ne répondit pas : il s'était mis à la nage et il avançait doucement dans la direction où on voyait le jour se lever.

— A moi ! à moi ! criait le malheureux Courtin. Aide-moi à gagner la rive, Jean Oullier, et je t'abandonne tout l'or que j'ai sur moi

— Jette cet or impur au fond du lac, dit le Vendéen, qui avait aperçu le métayer accroché à son épave : c'est la seule chance qui te reste pour préserver ta vie, et ce conseil est la seule chose que je veuille faire pour toi.

Courtin porta la main à sa ceinture ; mais elle lui eût brûlé les doigts, qu'il ne l'eût pas retirée plus vite, et, comme si le Vendéen lui eût commandé de s'ouvrir les entrailles, de sacrifier sa chair et son sang :

— Non, non, murmura-t-il, je le sauverai, cet or, et me sauverai avec lui !

Alors, il essaya de nager.

Mais il n'avait, dans cet exercice, ni la force, ni l'habileté de Jean Oullier ; d'ailleurs, le poids qu'il portait était trop lourd, et, à chaque brassée, il enfonçait sous l'eau, qui, malgré lui, pénétrait dans sa gorge.

Il appela encore Jean Oullier ; mais Jean Oullier était à cent brasses.

Dans une de ces immersions plus longue que les autres, saisi de vertige, par un mouvement prompt et subit, il détacha sa ceinture ; mais, avant de lancer cet or dans le gouffre, il voulut le voir, le sentir encore une fois ; il le serra, il le palpa entre ses doigts crispés.

Cette dernière communication avec le métal qui était pour lui plus que la vie décida de son sort : il ne put se résoudre à s'en détacher, il le pressa contre sa poitrine, fit encore un mouvement des pieds pour s'élancer hors de l'eau, mais le poids de la partie supérieure de son corps entraîna les extrémités ; il plongea, et, après quelques secondes passées sous l'eau, Courtin, à demi asphyxié, reparut encore, jeta une suprême imprécation au ciel, qu'il voyait pour la dernière fois, puis descendit dans les profondeurs du lac entraîné par son or, comme par un démon.

Jean Oullier, qui se retournait en ce moment, aperçut quelques cercles qui rayaient la surface de l'eau ; c'était le dernier témoignage que le maire de la Logerie donnât de son existence ; c'était le dernier mouvement qui se devait faire autour de lui et au-dessus de lui dans le monde des vivants.

Le Vendéen leva les yeux vers le ciel et adora Dieu dans la justice de ses décrets.

Jean Oullier nageait bien ; pourtant sa blessure récente, les fatigues et les émotions de cette nuit terrible l'avaient épuisé ; lorsqu'il fut à cent pas de la rive, il sentit que ses forces allaient trahir son courage ; mais calme, résolu en ce moment suprême comme il l'avait été pendant toute son existence, il se décida à lutter jusqu'au bout.

Il nagea.

Bientôt il sentit une espèce de défaillance ; ses membres s'engourdissaient ; il lui semblait que mille piqûres d'épingle en déchiraient la peau ; ses muscles devenaient douloureux et, en même temps, le sang montait avec impétuosité à son cerveau, et un bourdonnement confus comme celui de la mer qui bat les rochers bruissait dans ses oreilles ; des nuages noirs et chargés d'étincelles phosphorescentes papillottaient devant ses yeux ; il sentait qu'il allait mourir, et, cependant, ses membres, obéissants dans leur impuissance, essayaient encore le mouvement que leur imprimait sa volonté.

Il nageait toujours.

Ses yeux se fermèrent malgré lui ; ses membres se roidirent tout à fait, il donna une dernière pensée à ceux avec lesquels il avait traversé la vie, aux enfants, à la femme, au vieillard qui avaient embelli sa jeunesse ; aux deux jeunes filles qui avaient remplacé ceux qu'il avait aimés ; il voulait que sa dernière prière fût pour eux comme sa dernière pensée.

Mais, en ce moment, et malgré lui, une idée soudaine traversa son cerveau : un fantôme passa devant ses yeux ; il vit Michel le père baigné dans son sang, et gisant sur la mousse de la forêt ; alors, élevant le bras hors de l'eau, vers le ciel, il s'écria :

— Mon Dieu, si je m'étais trompé ! si c'était un crime ! pardonnez-le-moi, non pas dans ce monde, mais dans l'autre.

Puis, comme si cette suprême invocation eût épuisé ses dernières forces, l'âme sembla abandonner ce corps qui flottait inerte entre deux eaux, — au moment où le soleil, sortant de derrière les montagnes de l'horizon, dorait de ses premiers feux la surface du lac : — au moment où Courtin, roulé dans la vase, rendait le dernier soupir ; — au moment où l'on arrêtait Petit-Pierre !...

Cependant Michel, conduit par les soldats, était dirigé sur Nantes.

Au bout d'une demi-heure de marche, le lieutenant qui commandait la petite troupe, s'était approché de lui.

— Monsieur, lui avait-il dit, vous avez l'air d'un gentilhomme ; j'ai l'honneur de l'être moi-même, et cela me fait souffrir de vous voir les menottes aux mains ; voulez-vous que nous les échangions contre une parole ?

— Volontiers, répondit Michel, et je vous remercie, monsieur, en vous jurant que, de quelque part que le secours me vienne, je ne quitterai point vos côtés sans votre permission.

Et tous deux avaient continué leur route bras dessus bras dessous ; si bien, que, pour qui les eût rencontrés, il eût été difficile de décider lequel des deux était le prisonnier.

La nuit était belle, le lever du soleil fut splendide : toutes les fleurs, humides de rosée, semblaient étincelantes de diamants ; l'air se chargeait des plus douces senteurs ; les petits oiseaux chantaient dans les branches ; cette course était une vraie promenade.

Arrivé à l'extrémité du lac de Grand-Lieu, le lieutenant arrêta son prisonnier, avec lequel il avait dépassé d'un bon quart de lieue le reste de la colonne, et, lui montrant du doigt une masse noirâtre qui flottait à la surface du lac, à cinquante pas du bord environ :

— Qu'est-ce que cela ? fit-il.

— On dirait le corps d'un homme ? répondit Michel.

— Savez-vous nager ?

— Un peu.

— Ah ! si je savais nager, je serais déjà à l'eau, dit en soupirant l'officier, qui, en même temps, se retourna avec inquiétude du côté de la route pour appeler ses hommes à l'aide.

Michel n'en écouta pas davantage ; il descendit la berge, en un tour de main se déshabilla, et se précipita dans le lac.

Quelques instants après, il ramenait à la rive un corps qui semblait inanimé et qu'il venait de reconnaître pour celui de Jean Oullier.

Pendant ce temps, les soldats étaient arrivés et s'empressaient autour du noyé.

L'un d'eux détacha sa gourde, et, desserrant les dents du Vendéen, il lui introduisit quelques gouttes d'eau-de-vie dans la bouche.

Son premier regard se porta sur Michel, qui lui soutenait la tête, et il y eut une telle expression d'angoisse dans ce regard, que le lieutenant s'y trompa.

— Voilà votre sauveur, mon ami ! dit-il en désignant Michel au Vendéen.

— Mon sauveur !... son fils ! s'écria Jean Oullier. Ah ! merci, mon Dieu ! vous êtes aussi grand dans vos miséricordes que terrible dans vos justices !

EPILOGUE

Un jour de l'année 1843, vers sept heures du soir, une lourde voiture s'arrêta à la porte du couvent des Carmélites de Chartres.

Cette voiture contenait cinq personnes : deux enfants de huit à neuf ans, un homme et une femme de trente à trente-cinq, et un paysan cassé par l'âge, mais encore vert malgré ses cheveux blancs. En dépit de l'humilité de son costume, ce paysan occupait, aux côtés de la dame, le fond de la voiture ; un des enfants jouait sur ses genoux avec les anneaux d'une grosse chaîne d'acier qui attachait sa montre à la boutonnière de son gilet, tandis que lui passait sa main noire et ridée dans la chevelure soyeuse de l'enfant.

A la secousse qu'éprouva la voiture en cessant de rouler sur le pavé de la grande route, pour s'engager dans le faubourg Saint-Jean, la dame passa la tête par la portière, puis la retira avec une expression douloureuse lorsqu'elle eut aperçu les murs élevés qui entouraient le couvent, et la sombre porte qui y donnait entrée.

Le postillon descendit de cheval, s'approcha de la portière et dit :

— C'est ici.

La dame serra la main de son mari, qui était placé en face d'elle, et deux grosses larmes roulèrent le long de ses yeux.

— Allez, Mary, et du courage ! lui dit le jeune homme, dans lequel nos lecteurs reconnaîtront le baron Michel de la Logerie ; je regrette que la règle du couvent m'interdise de partager avec vous ce triste devoir ; depuis dix ans, c'est la première fois que nous souffrirons loin l'un de l'autre !

— Vous lui parlerez de moi, n'est-ce pas ? dit le vieux paysan.

— Oui, mon Jean, répondit Mary.

La jeune femme descendit le marchepied, sauta à bas de la voiture et frappa à la porte.

Le bruit du marteau rendit un son funèbre en se répercutant sous la voûte.

— La mère Sainte-Marthe ? dit la dame.

— Vous êtes la personne que notre mère attend ? demanda la carmélite.

— Oui, ma sœur.

— Alors, venez ! vous allez la voir ; mais rappelez-vous que la règle veut que, toute notre supérieure qu'elle est, vous ne l'entreteniez qu'en présence d'une de ses sœurs, qu'elle défend surtout que vous lui parliez, même en ce moment, des choses mondaines qu'elle a laissées en arrière ?

Mary inclina la tête.

La tourière marcha la première et conduisit la baronne de la Logerie à travers un corridor sombre et humide sur lequel s'ouvraient une douzaine de portes ; elle poussa une de ces portes et se rangea de côté pour laisser passer Mary.

Celle-ci hésita un moment ; elle suffoquait d'émotion ; puis elle recueillit ses forces, franchit le seuil et se trouva dans une cellule de huit pieds carrés, à peu près.

Dans cette cellule, il y avait pour tous meubles un lit, une chaise et un prie-Dieu ; pour tous ornements quelques images de sainteté collées aux murailles nues, un crucifix

ébène et de cuivre qui étendait ses bras au-dessus du prie-Dieu.

Mary ne vit rien de tout cela.

Sur le lit, il y avait une femme dont le visage avait pris la couleur et la transparence de la cire dont les lèvres décolorées semblaient près d'exhaler leur dernier soupir.

Cette femme, c'était ou plutôt — cela avait été Bertha !

Maintenant, ce n'était plus que la mère Sainte-Marthe supérieure du couvent des Carmélites de Chartres.

Bientôt ce ne devait plus être qu'un cadavre.

En voyant entrer l'étrangère, la mourante avait ouvert ses bras, et Mary s'y était précipitée.

Longtemps elles se tinrent étroitement embrassées toutes les deux, Mary trempant de ses larmes le visage de sa sœur Bertha haletante, car, dans ses yeux, creusés par les rigueurs du cloître, il semblait qu'il n'y eût plus de larmes.

La tourière, qui s'était assise sur la chaise et qui lisait son bréviaire, n'était pas tellement occupée de ses prières, qu'elle ne remarquât ce qui se passait autour d'elle.

Elle trouva, sans doute, que ces embrassements se prolongeaient au delà des règles prescrites, car elle toussa pour avertir les deux sœurs.

La mère Sainte-Marthe repoussa doucement Mary, mais sans lâcher sa main, qu'elle tenait dans la sienne.

— Sœur ! sœur ! murmura celle-ci, qui eût dit jamais que nous nous retrouverions ainsi ?

— C'est la volonté de Dieu, il faut s'y soumettre, répondit la carmélite.

— Cette volonté est quelquefois bien sévère, soupira Mary.

— Que dites-vous, ma sœur ! cette volonté est douce et miséricordieuse pour moi, au contraire. Dieu, qui pouvait me laisser pendant de longues années sur la terre, daigne me rappeler à lui.

— Vous retrouverez notre père là-haut ! dit Mary.

— Et qui laisserai-je sur la terre ?

— Notre bon ami Jean Oullier, qui vit et qui vous aime toujours, Bertha.

— Merci !... Et qui encore ?

— Mon mari, et deux enfants qui s'appellent, le garçon Pierre, et la fille Bertha, et auxquels j'ai appris à vous bénir.

Une légère rougeur passa sur les joues de l'agonisante.

— Chers enfants ! murmura-t-elle ; si Dieu m'accorde une place à ses côtés, je vous promets de le prier pour eux là-haut.

Et la mourante commença sur la terre la prière qu'elle devait achever au ciel.

Au milieu de cette prière, et dans le silence que faisaient les assistants, on entendit la vibration d'une cloche ; puis, bientôt après, le tintement d'une sonnette ; puis, enfin, dans le corridor, des pas qui se rapprochaient de la cellule.

C'était le viatique qui s'approchait.

Mary tomba à genoux à la tête du lit de Bertha.

Le prêtre entra, tenant le saint ciboire de la main gauche, de la droite l'hostie consacrée.

En ce moment, Mary sentit la main de Bertha qui cherchait la sienne ; la jeune femme crut que c'était pour la lui serrer seulement.

Elle se trompait.

Bertha lui glissait dans la main un objet qu'elle reconnut pour un médaillon.

Elle voulut le regarder.

— Non, non, dit Bertha ; quand je serai morte.

Mary fit signe qu'elle se conformerait à la prescription, et baissa la tête sur ses mains jointes.

La cellule s'était emplie de religieuses qui s'étaient mises à genoux, et, aussi loin que le regard pouvait plonger dans le corridor, on en voyait d'autres agenouillées et priant dans leur costume sombre.

La mourante parut reprendre quelque force pour aller au-devant de son Créateur ; elle se souleva en murmurant :

— Me voici, mon Dieu !

Le prêtre lui posa l'hostie sur les lèvres ; la mourante retomba les yeux fermés et les mains jointes.

Si l'on n'eût pas vu le mouvement de ses lèvres, on eût pu croire qu'elle était morte, tant son visage était pâle, tant le souffle qui sortait de sa poitrine était faible.

Le prêtre acheva les autres cérémonies de l'extrême-onction sans que la mourante rouvrît les yeux.

Puis il sortit et les assistants le suivirent.

La tourière s'approcha alors de Mary, demeurée à genoux, et lui toucha légèrement l'épaule.

— Ma sœur, dit-elle, la règle de notre ordre s'oppose à ce que vous restiez plus longtemps dans cette cellule.

— Bertha ! Bertha ! dit Mary en sanglotant, entends-tu ce que l'on me dit ? Mon Dieu ! avoir vécu vingt ans sans nous quitter un jour, onze ans séparées, et ne pouvoir rester deux heures ensemble au moment de se quitter pour jamais !

— Vous pouvez rester dans la maison jusqu'au moment de ma mort, ma sœur, et je serai heureuse de mourir vous sachant près de moi et priant pour moi.

Mary voulut s'incliner pour embrasser une dernière fois la mourante ; mais la religieuse présente à l'entrevue l'arrêta en disant :

— Ma sœur, ne détournez point, par des souvenirs terrestres, notre sainte mère de la voie céleste où elle marche en ce moment.

— Oh ! je ne la quitterai cependant pas ainsi ! s'écria Mary en se jetant sur le lit de Bertha, et en appuyant ses lèvres sur les siennes.

Les lèvres de Bertha répondirent à ce baiser par un faible frémissement ; puis elle-même repoussa doucement sa sœur de la main.

Mais la main qui avait fait ce geste n'eut plus la force de rejoindre l'autre ; elle retomba inerte sur le lit.

La religieuse s'avança et, sans une larme, sans un soupir, sans que son visage trahît la moindre émotion, elle prit les deux mains de la mourante, les rapprocha l'une de l'autre et les posa jointes sur la poitrine.

Puis elle poussa doucement Mary vers la porte.

— Oh ! Bertha ! Bertha ! s'écria la jeune femme en éclatant en sanglots.

Il lui sembla qu'à ces sanglots répondait comme un murmure et que, dans ce murmure, elle pouvait distinguer le nom de Mary.

Elle était dans le corridor ; la porte de la cellule se referma derrière elle.

— Oh ! que je la revoie ! dit Mary, une fois, une seule fois encore !

Mais la religieuse étendit les bras et lui barra le chemin.

— C'est bien, dit Mary, que ses larmes aveuglaient ; conduisez-moi, ma sœur.

La religieuse conduisit la jeune femme dans une cellule vide ; celle qui l'avait habitée était morte la veille.

Mary, à travers ses larmes, entrevit un prie-Dieu surmonté d'un crucifix ; elle alla s'y agenouiller en trébuchant.

Pendant une heure, elle resta abîmée dans la prière.

Au bout d'une heure, la religieuse rentra, et, de la même voix froide et impassible :

— Mère Sainte-Marthe vient de mourir, dit-elle.

— Puis-je la revoir ? demanda Mary.

— La règle de notre ordre le défend, répondit la religieuse.

Mary laissa retomber sa tête sur ses mains avec un soupir.

Dans une de ces mains était renfermé l'objet que Bertha lui avait remis au moment de recevoir pour la dernière fois son divin Créateur.

Mère Sainte-Marthe était morte ; Mary pouvait donc voir quel était cet objet.

Comme elle l'avait deviné à la forme, c'était un médaillon.

Mary ouvrit ce médaillon : il contenait des cheveux et un papier.

Les cheveux étaient de la même couleur que ceux de Michel.

Le papier renfermait ces mots :

« Coupés pendant son sommeil, dans la nuit du 5 juin 1832. »

— O mon Dieu ! murmura Mary en levant les yeux sur le crucifix, ô mon Dieu, recevez-la dans votre miséricorde ; car votre passion, à vous, n'a duré que quarante jours et la sienne a duré onze ans !

Puis, mettant le médaillon sur son cœur, Mary descendit l'escalier froid et humide du couvent.

La voiture et ceux qu'elle avait amenés attendaient toujours à la porte.

— Eh bien ? demanda Michel en ouvrant la portière et en faisant un pas au-devant de Mary.

— Hélas ! tout est fini ! dit-elle en se jetant dans ses bras ; elle est morte en promettant de prier pour nous là-haut.

— Heureux enfants ! dit Jean Oullier en posant ses deux mains, l'une sur la tête du petit garçon, l'autre sur celle de la petite fille, heureux enfants ! marchez hardiment dans la vie, une martyre veille sur vous du haut des cieux !

TABLE DES MATIÈRES

DES

LOUVES DE MACHECOUL

Pages

I. — L'aide de camp de Charette. . . 5
II. — La reconnaissance des rois . . 7
III. — Les deux jumelles 9
IV. — Comment, en venant pour une heure chez le marquis, Jean Oullier y serait encore, si le marquis et lui ne fussent pas morts depuis dix ans 11
V. — Une portée de louvarts 13
VI. — Un lièvre blessé 14
VII. — M. Michel. 17
VIII. — La baronne de la Logerie 19
IX. — Galon-d'or et Allégro 21
X. — Où les choses ne se passent pas tout à fait comme les avait rêvées le baron Michel . . . 23
XI. — Le père nourricier 25
XII. — Noblesse oblige 27
XIII. — La cousine de cinquante lieues. 29
XIV. — Petit-Pierre. 31
XV. — Heure indue. 35
XVI. — La diplomatie de Courtin. 37
XVII. — Le cabaret d'Aubin Courte-Joie. 39
XVIII. — L'homme de la Logerie. 41
XIX. — La foire de Montaigu. 44
XX. — L'émeute. 45
XXI. — Les ressources de Jean Oullier. 47
XXII. — Apporte, Pataud ! Apporte ! 50
XXIII. — A qui appartenait la chaumière. 52
XXIV. — Comment Marianne Picaut pleura son mari . . 54
XXV. — Où l'amour prête des opinions politiques à ceux qui n'en ont pas 55
XXVI. — Le saut de Bauge 57
XXVII. — Les hôtes de Souday. 59
XXVIII. — Où le marquis de Souday regrette amèrement que Petit-Pierre ne soit pas gentilhomme . . 61
XXIX. — Les Vendéens de 1832. 62
XXX. — L'alarme. 64
XXXI. — Mon compère Loriot. 65
XXXII. — Où le général mange un dîner qui n'avait pas été préparé pour lui 67
XXXIII. — Où la curiosité de maître Loriot n'est pas précisément satisfaite 68
XXXIV. — La chambre de la tourelle 70
XXXV. — Qui finit tout autrement que ne s'y attendait Mary 71
XXXVI. — Bleu et blanc 74
XXXVII. — Qui prouve que ce n'est point pour les mouches seules que les toiles d'araignée sont perfides. 76
XXXVIII. — Où le pied le plus mignon de France et de Navarre trouve que les pantoufles de Cendrillon le chausseraient moins bien que des bottes de sept lieues. 79
XXXIX. — Où Petit-Pierre fait le meilleur repas qu'il ait fait de sa vie 81
XL. — L'égalité devant les morts 84
XLI. — La perquisition. 86
XLII. — Où Jean Oullier dit ce qu'il pense du jeune baron Michel 89
XLIII. — Où le jeune baron Michel devient l'aide de camp de Bertha. 92
XLIV. — Les lapins de maître Jacques 93
XLV. — Du danger qu'il peut y avoir à se trouver dans les bois en mauvaise compagnie. 97
XLVI. — Où maître Jacques tient le serment qu'il a fait à Aubin Courte-Joie. 99

Pages

XLVII. — Où il est démontré que tous les Juifs ne sont pas de Jérusalem, et tous les Turcs de Tunis. 100
XLVIII. — Maître Marc 103
XLIX. — De quelle façon on voyageait dans le département de la Loire-Inférieure, au mois de mai 1832. 105
L. — Un peu d'histoire ne gâte rien. 106
LI. — Où Petit-Pierre se décide à faire contre fortune bon cœur 108
LII. — Comment Jean Oullier prouva que, lorsque le vin est tiré, il n'y a rien de mieux à faire que de le boire 109
LIII. — Où il est expliqué comment et pourquoi le baron Michel avait pris le parti d'aller à Nantes. 111
LIV. — Où la brebis, croyant rentrer au bercail, tombe dans une chausse-trape. 113
LV. — Où Trigaud montre que, s'il eût été à la place d'Hercule, il eût probablement accompli vingt-quatre travaux au lieu de douze 115
LVI. — La clef des champs. 119
LVII. — Où Mary est victorieuse à la façon de Pyrrhus. 123
LVIII. — Où le baron Michel trouve, pour s'appuyer, un chêne au lieu d'un roseau. 125
LIX. — Les derniers chevaliers de la royauté 126
LX. — Où Jean Oullier ment pour le bien de la cause. 128
LXI. — Où le geôlier et le prisonnier se sauvent ensemble 130
LXII. — Le champ de bataille. 132
LXIII. — Après le combat 133
LXIV. — Le château de la Pénissière 134
LXV. — La lande de Bouaimé 136
LXVI. — Où la maison Aubin Courte-Joie et compagnie fait honneur à sa raison sociale 139
LXVII. — Où les secours arrivent d'où on ne les attendait guère 141
LXVIII. — Sur la grande route. 144
LXIX. — Ce qu'il advint de Jean Oullier. 147
LXX. — Les batteries de maître Courtin. 150
LXXI. — Où madame la baronne de la Logerie, en croyant faire les affaires de son fils, fait celles de Petit-Pierre. 151
LXXII. — Marches et contre-marches. 153
LXXIII. — Où les amours de Michel semblent commencer à prendre une meilleure tournure 155
LXXIV. — Comme quoi il y a pêcheur et pêcheur. 158
LXXV. — Interrogatoire et confrontation 160
LXXVI. — Où l'on retrouve le général et où l'on voit qu'il n'était pas changé 162
LXXVII. — Où Courtin est encore une fois désappointé . . 164
LXXVIII. — Où le marquis de Souday drague des huîtres et pêche Picaut. 166
LXXIX. — Ce qui se passait dans deux maisons inhabitées 168
LXXX. — Où Courtin touche enfin du bout du doigt à ses cinquante mille francs. 171
LXXXI. — L'auberge du *Grand saint Jacques*. 173
LXXXII. — Les deux Judas. 175
LXXXIII. — Œil pour œil, dent pour dent 177
LXXXIV. — Les pantalons rouges 180
LXXXV. — La louve blessée 181
LXXXVI. — La plaque de cheminée 183
LXXXVII. — Trois cœurs brisés 185
LXXXVIII. — Le bourreau de Dieu 186
LXXXIX. — Où l'on voit qu'un homme qui a cinquante mille francs sur lui peut quelquefois être fort gêné 188
Épilogue 191

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

Le Fils du Forçat

ILLUSTRATIONS

DE

A. GÉRARDIN



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



LE FILS DU FORÇAT

I

OU NOUS APPRENDRONS CE QUE C'EST QU'UN CABANON A CEUX DE NOS LECTEURS QUI L'IGNORENT

En ce temps-là, Marseille avait une banlieue pittoresque et romantique, et point, comme aujourd'hui, une banlieue verdoyante et fleurie.

Du haut de la montagne de Notre-Dame de la Garde, il était aussi facile de compter les maisons égrenées dans la plaine et sur les collines, qu'il l'était de nombrer les navires et les tartanes qui diapraient de leurs voiles blanches et rouges l'immense nappe bleue qui s'étend jusqu'à l'horizon : nulle de ces maisons à l'exception peut-être de celles qui avaient été bâties aux rives de l'Huveaune, sur les ruines de ce château de Belle-Ombre, qu'habitait la petite-fille de Mme de Sévigné, nulle de celles-là n'avait à s'enorgueillir encore de ces majestueux platanes, de ces charmants bosquets de lauriers, de tamaris, de fusains, d'arbres exotiques et indigènes qui dérobent à présent, sous les masses de leurs feuillages pleins d'ombre, les toits des innombrables villas marseillaises; c'est que la Durance n'avait point encore passé par là, couru dans ces vallons, escaladé ces collines, fertilisé ces rochers.

Alors tout Marseillais qui tenait à raviver ses fleurs lorsque leurs feuilles, flétries par l'action torride d'un soleil d'août, se penchaient vers la terre, devait, comme à bord d'un navire en pleine traversée, comme M. de Jussieu le fit pour son cèdre, prendre sur la part réservée à son estomac, pour donner l'aumône de quelques gouttes d'eau à la pauvre plante.

En ce temps-là, déjà si loin de nous, grâce à la combinaison toute-puissante d'eau et de soleil qui a si rapidement métamorphosé la végétation de ce pays, que l'on ne se souvient plus, à Marseille même, qu'il fut un temps où quelques pins, quelques oliviers craquant au soleil rompaient seuls la monotonie du paysage dénudé; en ce temps-là, disons-nous, le village de Montredon offrait le plus complet spécimen de l'aridité qui caractérisait jadis les environs de la vieille cité des Phocéens.

Montredon vient après cette trinité de villages que l'on appelle Saint-Geniès, Bonneveine et Masargues; il est situé à la base de ce triangle qui, s'avançant dans la mer et protégeant la rade du vent d'est, se nomme le cap Croisette. Il est bâti au pied de ces immenses masses d'un calcaire gris et azuré, sur les pentes desquelles poussent avec peine quelques buissons rabougris, dont le soleil et la poussière blanchissent encore les feuilles grisâtres.

Rien de plus morne, de plus triste, que la perspective de ces masses grandioses ; il semblerait que jamais les hommes n'eussent pu raisonnablement songer à planter leurs tentes sur les assises désolées de ces remparts de pierre, que Dieu n'avait placés là que pour garantir la côte des envahissements de la mer ; et cependant, bien avant 1787, Montredon avait, outre ses chaumières, de nombreuses maisons de campagne, dont l'une est célèbre, sinon par elle-même, du moins par la renommée de ceux qui l'ont habitée.

Le parc magnifique, que MM. Pastré ont entouré de murs, renferme, dans son enceinte, une modeste villa qui a servi d'asile à la famille Bonaparte, lors du long séjour qu'elle fit à Marseille pendant la Révolution ; les rois et les reines de la moitié de l'Europe ont piétiné le sable de ses allées ; et l'hospitalité qu'il leur donnait a singulièrement porté bonheur à M. Clary ; ses enfants ont été emportés dans le tourbillon qui poussait ses hôtes vers les trônes, et ils ont pris place sur les premiers degrés. Peu s'en fallut même que la plus jeune des demoiselles Clary ne fût appelée à partager la destinée du futur maître du monde. Il fut question d'un mariage entre elle et le jeune commandant d'artillerie ; mais, comme le dit plus tard le notaire de madame Beauharnais en semblable circonstance, on ne pouvait épouser un homme qui n'avait que la cape et l'épée.

Disons-le bien vite : ce n'est point de ces demi-dieux d'hier que nous avons à vous entretenir, cher lecteur. Nous n'avons pas su résister à un mouvement d'orgueil patriotique ;

nous avons éprouvé le besoin de vous apprendre qu'après tout, Montredon n'est pas aussi humble qu'il en a l'air ; qu'il a, comme toute autre ville, ses droits à une célébrité dont il est juste que chacun de ses enfants se fasse gloire, et, ceci concédé, nous nous hâterons de vous avertir consciencieusement que nous n'avons fait là qu'une digression, que nos futurs personnages sont tout petits, tout modestes, que notre drame naît, vit et se dénoue sur un grain de sable, et que, si nos acteurs ont fait du bruit en ce monde, ce bruit s'est arrêté bien certainement à la vieille chapelle d'un côté, et de l'autre à la Madrague, la colonne d'Hercule de Montredon.

. Paulo minora canamus.

Quittons donc bien vite la villa Clary, et, en suivant le bord de la mer, gagnons ce petit promontoire que l'on appelle *la Pointe-Rouge*, où nous trouvons, en l'année 1831, dans laquelle nous sommes, trois ou quatre maisons seulement, et, parmi ces maisons, le cabanon dans lequel se passe l'histoire que nous voulons vous raconter.

Cependant, et au risque d'une nouvelle digression, il serait tout à fait à propos de tenir ce que promet le titre de ce chapitre, de vous expliquer ce que c'est qu'un cabanon, à vous tous qui peut-être n'avez point eu la chance de naître dans ce que tout Marseillais regarde comme le paradis terrestre, dans la Provence.

Sur ce mot de cabanon, votre imagination s'est peut-être déjà figuré une hutte en planches ou branches, un toit de paille ou de roseaux avec un trou au plafond pour laisser échapper la fumée. — Votre imagination a marché trop vite.

Château, bastide ou cabanon, c'est tout un à Marseille, c'est-à-dire que le caractère et l'imagination du propriétaire décident du titre que porte toute habitation extra-muros, bien plus que la taille ou l'architecture de ladite habitation. Si le Marseillais est orgueilleux, sa maison sera un château ; s'il est simple, elle deviendra une bastide ; s'il est modeste, il la nommera un cabanon. Mais lui seul peut établir cette classification, car rien ne ressemble autant à un château marseillais qu'une bastide, si ce n'est peut-être un cabanon.

Parlons tout ensemble du cabanon et de son propriétaire.

Le propriétaire de la maison de la Pointe-Rouge était un ancien portefaix. Depuis que la ville de Marseille a envoyé à l'assemblée un ou deux portefaix pour la représenter, on se fait généralement une idée très fausse des membres de cette corporation. Quelques personnes supposent que tous les habitants de notre grand port méditerranéen sont portefaix ; d'autres, que tous les portefaix sont millionnaires. La vérité est que cette profession, qui ne compte pas à Marseille moins de trois à quatre mille membres, est lucrative à la fois pour les ouvriers et pour les maîtres, sous la responsabilité desquels ceux-là travaillent.

Les maîtres portefaix entreprennent le déchargement des navires à forfait ; le tarif varie avec les circonstances, et pour eux et pour les hommes de peine qu'ils emploient et qu'ils payent proportionnellement. Le mouvement commercial est considérable : les patrons peuvent réaliser un bénéfice d'une quinzaine de mille francs par an. Après une vingtaine d'années d'exercice, ils se retirent, non pas riches, mais dotés d'une honnête aisance.

M. Coumbes n'avait été ni plus ni moins favorisé que la plupart de ses confrères. Fils de paysans, il était venu à Marseille en sabots. Un sien parent, simple soldat dans cette grande milice du port, lui proposa sa place, qu'une infirmité précoce l'empêchait de remplir convenablement.

Ces places d'ouvriers portefaix se lèguent ou s'achètent, absolument comme les charges de notaire ou d'agent de change.

M. Coumbes eût volontiers acheté une charge, mais il n'avait pas une obole.

Le parent tourna la difficulté ; l'argent n'était rien pour lui ; il ne voyait en cette affaire que la félicité future de son cousin qu'il allait assurer ; il se contentait du tiers du produit des journées du jeune homme pendant cinq ans.

M. Coumbes eût voulu marchander, mais le cessionnaire noya ses protestations dans un déluge de paroles d'une tendresse qui ne laissait pas à son interlocuteur la possibilité d'insinuer la moindre réclamation ; il dit oui.

M. Coumbes tint commercialement ses engagements. Cette large brèche pratiquée dans ses salaires quotidiens ne l'empêcha pas de faire de notables économies. Il avait pour cela un procédé des plus simples : il prélevait sur sa nourriture le tiers à donner au cousin. S'il n'engraissa pas à ce régime, son magot ne s'en arrondit que mieux, et bientôt il fut assez dodu pour permettre à Coumbes d'acheter une des maîtrises de sa corporation. Il est vrai qu'elles n'avaient pas atteint alors les prix auxquels elles sont arrivées aujourd'hui.

Mais, si la maîtrise coûta peu à M. Coumbes, elle lui produisit gros. A partir des expéditions de Morée, de la paix de Navarin et de la prise d'Alger, le large bénéfice que les maîtres portefaix réalisèrent avec l'administration militaire achevèrent de compléter une certaine somme que, dès sa plus tendre jeunesse, M. Coumbes avait fixée comme but de son ambition.

La somme réalisée, il se retira.

L'appât du gain, qui était alors dans sa période ascendante, ne put le déterminer à rester maître portefaix un jour de plus. Il avait une passion, une passion que vingt années de jouissance n'avaient pu attiédir ; c'était cette passion qui le rendait si fort contre l'avidité qui devait nécessairement résulter de ses habitudes de parcimonie.

Un jour qu'il promenait à Montredon ses loisirs d'ouvrier, M. Coumbes avait vu une affiche qui annonçait des terrains à céder à des prix fabuleusement bas. Il aimait la terre autant pour elle-même que pour ce qu'elle rapporte, comme tous les enfants de paysans ; il préleva sur ses épargnes deux cents francs pour acheter deux arpents de cette terre-là.

Quand nous disons terre, nous cédons à l'habitude ; les deux arpents de M. Coumbes se composaient exclusivement de sable et de roches.

Il ne les en chérit que davantage, tout comme une mère qui préfère souvent l'enfant rachitique et bossu à tous les autres.

Il se mit à l'œuvre.

Avec une vieille caisse à savon, il bâtit une cabane sur le bord de la mer ; avec des roseaux, il entoura sa propriété, et dès lors il n'eut plus qu'une pensée, qu'un but, qu'un souci : l'embellir et l'améliorer. La tâche était ardue, mais M. Coumbes était homme à l'entreprendre et à la mener à bien.

Chaque soir, sa journée finie, il mettait dans sa poche le morceau de pain, les tomates crues ou les fruits qui devaient composer son souper, et il s'acheminait vers Montredon pour y porter un couffin rempli de terreau, qu'il ramassait çà et là pendant les intervalles que ses compagnons donnaient à la sieste. Il va sans dire que, le dimanche, sa journée entière se passait à fouiller, bêcher, aplanir, niveler, et, certes, jamais journées ne furent remplies comme l'étaient celles-là.

Sa plus grande joie, lorsque de portefaix il passa maître, fut de songer que son cabanon allait profiter de l'amélioration de sa position. Le premier emploi qu'il fit de ses premiers bénéfices fut de faire jeter bas la maisonnette de planches et d'y faire construire le cabanon dont nous vous parlions tout à l'heure.

Pour être l'objet de tant de soins et de tant d'amour, ce cabanon n'en était ni plus élégant ni plus somptueux.

A l'intérieur, il se composait de trois pièces au rez-de-chaussée, de quatre au premier étage. Celles du bas étaient assez spacieuses ; pour celles du premier, il semblait que l'architecte eût pris pour modèle la dunette d'un vaisseau. On ne respirait, dans chacune de ces cabines, qu'à la condition de laisser la fenêtre ouverte. Tout cela était meublé de vieux meubles achetés par M. Coumbes chez tous les brocanteurs des anciens quartiers.

A l'extérieur, le cabanon de M. Coumbes avait un aspect tout à fait fantastique. Dans son adoration profonde pour ce monument, chaque année il s'était plu à l'embellir ! Et ces embellissements faisaient plus d'honneur au cœur qu'au goût du propriétaire. Les murailles du cabanon revêtirent tour à tour toutes les couleurs du prisme. Des tons plats, M. Coumbes passa aux arabesques, puis il se lança dans les fictions architecturales avec plus ou moins de perspective. Le cabanon fut successivement un temple grec, un mausolée, un Alhambra, une caverne norwégienne, une hutte couverte de neige.

A l'époque où commence cette histoire, et subissant, comme tous les artistes, l'influence de la fièvre romantique qui agitait le monde, M. Coumbes avait métamorphosé son habitation en château du moyen âge. Rien ne manquait à la fidélité de la miniature, ni les fenêtres ogivées, ni les créneaux, ni les mâchicoulis, ni les meurtrières, ni les herses peintes sur les portes.

Avisant dans la cheminée deux billes de bois de chêne, qui attendaient là qu'on les fît table ou armoire, M. Coumbes jugea qu'elles seraient beaucoup plus propres à ajouter à la couleur et au style de sa demeure, et les sacrifia sans regret. Façonnées de ses mains, elles devinrent deux tourelles, furent plaquées aux deux angles du bâtiment, et dressèrent vers le ciel des girouettes ornées d'armoiries comme jamais ni d'Hozier ni Chérin n'eurent certainement l'idée d'en blasonner.

Ce coup de pinceau du maître donné à son tableau, M. Coumbes se mit à le contempler de l'air dont Perrault dut regarder le Louvre quand il en eut aligné la colonnade.

C'étaient les enivrements de cette perspective qui avaient peu à peu infiltré dans le cœur de M. Coumbes cet orgueil



Il tint tête à cette bête féroce.

déguisé sous de faux semblants de modestie, orgueil dont nous avons dit quelques mots, et que nous allons voir jouer un grand rôle dans l'existence de cet homme.

Les passions sont ordinairement complexes Et cependant, il s'en fallait de beaucoup que M. Coumbes fût heureux également dans toutes ses entreprises, comme on eût été tenté de le supposer en songeant à la fierté profonde que lui inspirait son œuvre.

Si la maison s'était loyalement prêtée à toutes les fantaisies du propriétaire, il n'en était pas de même du jardin. Les murs de l'une conservaient fidèlement la peinture qu'on lui confiait ; les plates-bandes de l'autre ne gardaient jamais la forme que leur donnait M. Coumbes et ne rendaient oncques la semence qu'il plaçait dans leur sein.

Pour l'explication de ce qui précède, il faut dire que M. Coumbes avait un ennemi.

Cet ennemi, c'était le mistral ; c'était lui que Dieu avait chargé, en pure perte, il est vrai, de suivre le char de ce triomphateur de jouer le rôle de l'esclave antique, de rappeler à M. Coumbes, lorsque celui-ci contemplait amoureusement son domaine, que, pour être le maître et le créateur de ces belles choses, il n'en était pas moins un homme. C'était ce souffle impitoyable, le συχέρων des Grecs, le *circius* des Latins, que Strabon appelle μελαμβορέας, « vent violent, terrible, qui déplace et enlève les rochers, précipite les hommes de leurs chars, les dépouille de leurs vêtements et de leurs armes : » c'était ce vent qui, selon M. de Saussure, brisait si souvent les carreaux du château de Grignan, que l'on avait renoncé à les faire remettre ; c'était ce vent qui, enlevant l'abbé Portalis par-dessus la terrasse du mont Sainte-Victoire, le tuait sur le coup ; c'était ce vent enfin qui, après avoir fait tout cela autrefois, empêchait aujourd'hui que le monde pût jouir du vaste et curieux spectacle d'un homme satisfait de son sort, sans ambition et sans désir.

Et cependant le mistral n'avait point eu pour M. Coumbes une seule des désastreuses conséquences que signalait l'écrivain grec ; il n'avait point renversé sur sa demeure les pics granitiques du Marchia-Veyre ; il ne l'avait point jeté bas de la petite charrette, attelée d'un cheval corse, dans laquelle il allait de loin en loin à la ville ; si quelquefois il lui enlevait sa casquette, il respectait du moins la veste et le pantalon qui sauvegardaient sa pudeur. A peine si du bout de son aile il avait fait choir quelques tuiles du toit du cabanon fendu quelques-uns de ses carreaux.

M. Coumbes lui eût peut-être pardonné tout cela ; mais ce qu'il ne lui pardonnait pas, ce qui le désespérait, c'était l'acharnement avec lequel ce vent maudit semblait décidé à maintenir les deux arpents de jardin à l'état de grève désolée ou de désert aride.

Aussi, dans cette lutte, M. Coumbes se montrait-il plus opiniâtre que ne l'était son adversaire Il fouillait, il fumait, il ensemençait péniblement et laborieusement son terrain huit, neuf et jusqu'à dix fois par an Aussitôt que la graine

de salade avait nuancé la plate bande de légers festons verts ; aussitôt que les pois montraient leurs lobes jaunâtres, dans lesquels une feuille se détachait comme une émeraude dans le chaton d'or d'une bague, le mistral, à son tour, commençait son œuvre. Il s'acharnait après les malheureuses plantes, il desséchait jusque dans leurs racines la sève qui commençait à circuler dans leurs frêles tissus, il les recouvrait d'une épaisse couche de sable brûlant, et, lorsque cela ne suffisait pas à les faire rentrer dans les limbes, il les balayait chez les voisins avec la poussière qu'il charrie ordinairement dans ses fureurs.

M. Coumbes donnait un jour à son désespoir, à ses lamentations.

Il se promenait, l'œil morne, au milieu du champ de bataille, ramassant les morts et les blessés avec une piété touchante, leur prodiguant des soins, hélas ! inutiles pour la plupart, se faisant à lui-même l'oraison funèbre d'un chou plein d'espérances ou d'une pomme d'amour grosse de promesses, puis quand il avait accordé un temps convenable à ses regrets, il se remettait à la tâche, cherchant ses allées et ses plates-bandes, que le mistral avait impitoyablement nivelées ; déterrait ses bordures ensevelies ; redressait ses carrés, retraçait ses sentiers, jetait des graines dans tout cela, et, considérant son ouvrage avec fierté il déclarait de nouveau, à qui voulait l'entendre, qu'avant deux mois il mangerait les meilleurs légumes de la Provence.

Mais, nous l'avons dit, son persécuteur ne voulait pas avoir le dernier mot ; il avait pris de nouvelles forces dans la trêve qu'il avait traîtreusement accordée à son adversaire et le cœur de M. Coumbes n'était pas plus tôt, comme son jardin, gros d'espoirs, qu'il se chargeait de les réduire à néant.

Il y avait vingt ans que cette lutte acharnée se continuait, et malgré tant de déceptions, quelle qu'eût été l'inutilité de ses efforts, oubliant aisément ses douleurs, M. Coumbes n'en était pas moins convaincu qu'il possédait un jardin exceptionnel, que la nature sablonneuse du sol, jointe aux vapeurs salines qui montaient de la mer, devaient infailliblement communiquer à tous ses produits à venir une saveur que l'on n'aurait trouvée nulle part.

Le lecteur perspicace va nous arrêter ici et nous demander pourquoi M. Coumbes n'avait point cherché, ce qui ne manque pas à Marseille, un coin de terre abrité contre le vent qu'il redoutait si justement.

Nous répondrons au lecteur qu'on ne choisit pas ses maîtresses : le Ciel nous les donne, et, laides ou infidèles, on les aime telles que le Ciel nous les a mises au bras.

D'ailleurs, cet inconvénient avait sa compensation. Ce n'était pas sans de mûres et profondes réflexions que M. Coumbes s'était décidé à devenir acquéreur des deux arpents que nous lui avons vu acheter au commencement de ce récit.

A sa tendresse pour son cabanon, à la fierté que lui inspiraient ces objets des soins de toute sa vie, se joignait une autre passion dont, au siècle dernier, nous eussions indiqué l'objet en disant : « la blonde Amphitrite, » ce qui eût pu jeter quelque défaveur sur la pureté des mœurs de M. Coumbes et que nous désignerons aujourd'hui par son nom le plus simple, en l'appelant la mer. Ce nom va d'autant mieux à notre but qu'il n'y avait absolument rien de poétique dans le culte que M. Coumbes avait voué à la mer. Il nous en coûte d'avouer ce prosaïsme dans notre héros ; mais ce qu'il aimait en elle, ce n'était ni sa tunique d'un bleu transparent, ni ses horizons infinis, ni le bruit mélodieux de ses vagues, ni ses rugissements, ni ses colères ; il n'avait jamais songé à y voir le miroir de Dieu ; il ne se la représentait, hélas ! pas si grande ; il l'aimait tout simplement et tout bonnement parce qu'il voyait en elle une source intarissable de bouille-abaisses.

M. Coumbes était pêcheur et pêcheur marseillais ; c'est-à-dire que la jouissance de tirer de leurs grottes, toutes parsemées d'algues vertes, les *rascasses*, les *roucas*, les *bogues*, les *palaclifs*, les *garri*, les *fiélas* et autres monstres qui peuplent la Méditerranée, ne venait pour lui qu'après celle, bien plus grande encore, qu'il ressentait, lorsque, les ayant proprement couchés dans la casserole sur un lit d'oignons, de tomates, de persil et d'ail ; après y avoir ajouté l'huile, le safran et les autres condiments, il voyait une écume blanchâtre monter à la surface, il entendait la vapeur préluder à ce chant monotone qui détermine la cuisson, aspirait à pleines narines l'odeur aromatisée de son plat national.

Tel était M. Coumbes, tel était son cabanon.

Le domicile avait absorbé le propriétaire. Ils ne pouvaient se peindre l'un sans l'autre.

Nous devons ajouter, pour achever notre portrait, que, toute de briques et de moellons qu'elle était, la maison avait eu une influence désastreuse sur le cœur et le caractère de M. Coumbes.

Elle lui avait communiqué le plus sot de tous les vices, l'orgueil !

A force de contempler l'objet de ses amours, de se grandir de sa possession, il en était arrivé à mépriser souverainement ceux de ses semblables qui étaient privés d'un bonheur qui lui semblait inappréciable, et à jeter un coup d'œil dédaigneux sur l'œuvre de Dieu. Ajoutons que, si paisible et indifférente qu'eût été la vie de M. Coumbes, elle eût dû lui laisser d'autres affections que ces affections factices, d'autres regrets que ceux que lui donnaient les ravages du mistral.

Il y avait eu un drame dans son passé.

II

MILLETTE

Laissons dire les poètes :

« Le roseau est brisé comme le chêne ; vient le jour où, de même que les géants de la forêt, il gît couché sur la terre.

« Si la foudre l'épargne, la main glacée de l'Hiver se charge de l'arracher de sa tige ; il tombe de moins haut, mais qu'importe ! puisqu'il tombe. Ne faut-il donc avoir des larmes que pour les douleurs des rois ? Qui pleurera sur celles des mendiants ?

« L'homme a beau se cacher dans l'herbe, il ne saurait échapper au malheur, que la scène ait deux pouces ou qu'elle ait cent coudées de large, c'est toujours la même pièce qui se joue, pièce dans laquelle petits ou grands, les acteurs se lamentent et s'arrachent les cheveux : ce n'est pas sur les cadres les plus exigus que les émotions sont les moins poignantes. »

Pourquoi M. Coumbes aurait-il échappé à la loi commune ?

Une femme, c'est leur rôle ici-bas, était, un beau jour, tombée au milieu de l'eau calme et dormante dans laquelle il végétait si délicieusement, et les larges cercles que sa chute avait laissés à la surface avaient failli changer ce lieu paisible en une mer grosse de tempêtes.

Elle s'appelait Millette ; elle était d'Arles, la patrie des Méridionales vraiment belles, aux cheveux noirs, aux yeux bleus, à la peau blanche et satinée comme si le soleil qui mûrit les grenades n'avait pas passé sur elle. Jamais le béguin blanc que ceint un large ruban de velours n'avait emprisonné une plus belle chevelure que ne l'était celle de Millette ; jamais fichu plissé n'avait dessiné un plus gentil corsage ; jamais robe n'avait été plus adroitement raccourcie pour laisser entrevoir une jambe fine, un petit pied cambré.

Millette pouvait passer, dans sa jeunesse, pour le type le plus complet de la beauté arlésienne, et, avec tant de raisons pour devenir une femme à la mode, Millette avait tenu toutes les promesses de son regard doux et honnête, et avait épousé vulgairement un homme de sa condition, un ouvrier maçon.

Il est triste que la Providence ne se charge pas de récompenser celles-là qui, comme Millette, vont droit au port, malgré les écueils, et donnent au monde l'exemple de la véritable vertu.

Mais le désintéressement de Millette lui porta malheur ; son union eut à peine quelques jours de printemps, et bientôt celui qu'elle considérait comme un papillon devint une *chenille*. Elle l'avait choisi pour mari, malgré sa pauvreté, parce qu'il lui semblait laborieux. Il lui prouva que la comédie du mariage se joue dans les galetas comme sous les lambris dorés ; il révéla ce qu'il était, c'est-à-dire querelleur, brutal, paresseux et débauché, et les yeux de la pauvre Millette versèrent souvent des larmes abondantes.

Pierre Manas, c'était le nom du mari de Millette, prétendit un jour que l'ouvrage devait être mieux rétribué à Marseille qu'à Arles, et proposa à sa femme d'aller s'y fixer. Ce déplacement coûtait beaucoup à Millette : elle aimait le pays où elle était née, où elle laissait tous les siens. De loin, la grande ville lui faisait peur, comme un vampire qui devait la dévorer ; mais ses larmes affligeaient sa vieille mère : elle pensa qu'à distance il lui serait plus facile de les lui cacher, de lui persuader qu'elle était heureuse, et Millette acquiesça à la proposition de son mari.

Comme bien on le suppose, ce n'était pas l'espoir de trouver un travail plus lucratif qui attirait celui-ci à Marseille : il venait y chercher un théâtre plus large pour sa vie dissolue : il voulait échapper aux reproches que ses parents lui adressaient sur sa conduite.

Millette et son mari étaient à Marseille depuis quinze jours, que Pierre Manas n'avait pas encore délié le sac de toile qui contenait ses outils ; en revanche, il avait fait connaissance avec tous les cabarets qui peuplent les rues du vieux port, et il en était revenu avec force meurtrissures, qui attestaient la vigueur des poings de ceux qui les lui avaient distribuées.

Nous ne referons pas cette lugubre histoire, que chacun connaît, de la pauvre fille du peuple liée par la destinée

à un mauvais sujet et qui n'a, elle, ni les distractions du monde, ni les compensations de l'aisance, ni les consolations de la famille ces sortes de tableaux sont si navrants, que notre plume se refuse à les retracer ; nous dirons seulement que Millette but jusqu'à la lie ce calice d'amertume ; qu'elle souffrit la faim aux côtés de cette brute gorgée de vin ; qu'elle endura toutes les misères de la solitude et de l'abandon ; qu'elle connut ces désespoirs qui nous donnent une idée de ce qu'on nous dit de l'enfer.

Le sentiment du devoir était si profondément enraciné chez cette belle et noble créature, que, malgré tant de tortures, jamais l'idée ne lui vint qu'il lui était possible de s'y soustraire. Dieu avait mis la vertu dans son cœur, comme il a mis les douces chansons dans le gosier des oiseaux et les ailes de gaze azurées au corset des demoiselles. Seulement, il vint un jour où la prière, sa seule consolation, fut impuissante elle-même pour rafraichir ce cœur desséché ; seulement, elle se reprocha d'avoir désiré être mère ; et les baisers qu'elle donnait à l'enfant que le ciel lui avait envoyé furent empreints à la fois de tendresse, de désespoir et de pitié, pour le sort que le père préparait à la pauvre petite créature.

A l'étage au-dessous du triste ménage, logeait un ouvrier qui était bien l'exacte contre-partie de Pierre Manas.

Comme ce dernier, il n'avait ni la haute stature, ni la mine fière et décidée ; il était mince et fluet, plutôt laid que beau, et avait une physionomie humble et triste, mais tout dans sa tournure révélait l'homme laborieux et rangé. Il se levait avant l'aube, et Millette, qui ne dormait guère, l'entendait ranger son petit ménage, comme eût pu le faire la chambrière la plus soigneuse. Un jour, la porte entrebâillée lui avait permis de jeter un coup d'œil dans la chambre du voisin, et elle avait été émerveillée de l'ordre et de la propreté qui y régnaient.

Tous les habitants de la maison s'accordaient pour rendre justice au portefaix Paul Coumbes. Pierre Manas seul l'accusait de stupidité et de ladrerie. Il se moquait de ses habitudes paisibles et des goûts champêtres qu'il lui savait.

Un dimanche matin que le voisin, un paquet de graines sous le bras, s'en allait à la campagne, Pierre l'injuria parce qu'il refusait de le suivre au cabaret. Millette accourut au bruit, et elle eut beaucoup de peine à délivrer le jeune homme des importunités de son mari, et alors, les regardant tous deux descendre l'étroite spirale de l'escalier, Pierre, gouailleur et insolent, le voisin, résigné, mais résolu, elle murmura en soupirant :

— Pourquoi celui-ci, et pas celui-là ?

Pendant les trois longues années que dura le martyre de Millette, ce fut le seul péché qu'elle commit, et encore se le reprocha-t-elle plus d'une fois comme un crime.

Au bout de trois années, cette existence désolée faillit avoir un dénouement tragique.

Une nuit, Pierre Manas rentra dans un désordre affreux. Contre son habitude, il n'était qu'à moitié ivre ; il se trouvait dans cette période de l'ivresse qui prélude à la réaction torpide, et dans laquelle le vin n'agit encore que comme excitant. De plus, des matelots l'avaient battu, et, comme il tirait grande vanité de sa force physique, l'humiliation qu'il avait subie le rendait furieux ; il fut heureux de trouver un être faible sur lequel il pourrait venger sa déconvenue ; il rendit à sa femme les coups qu'il avait reçus des matelots. La pauvre Millette y était tellement habituée, que ses yeux, qui pleuraient sur l'abjection de son mari, ne trouvaient plus de larmes sur ses propres souffrances.

Ennuyé de la monotonie de cet exercice, Pierre Manas chercha une autre distraction. Malheureuseement, en furetant dans tous les coins, il découvrit un verre d'eau-de-vie au fond d'une bouteille ; il le but et laissa au fond du verre le peu de raison qui lui restait.

Alors, il lui passa par le cerveau une idée étrange, une de ces idées qui rapprochent l'ivresse de la folie.

Un des matelots de ses adversaires avait raconté, quelques instants avant la lutte, comment, se trouvant à Londres, il avait vu pendre une femme. Il avait donné là-dessus des détails qui avaient passionné l'auditoire.

Pierre Manas était pris d'un désir féroce de voir, en réalité, ce dont il ne connaissait que le séduisant tableau.

De la pensée à l'exécution, il n'y eut qu'une minute d'intervalle.

Il chercha un marteau, un clou, une corde.

Lorsqu'il les eut trouvés, il ne chercha plus rien : potence et accessoires, il avait sous la main tout ce qu'il lui fallait. Sa pauvre femme ne comprenait pas, et regardait le futur bourreau avec des yeux étonnés, se demandant quelle nouvelle lubie lui avait passé par la tête.

Pierre Manas, qui, malgré son ivresse, avait gardé mémoire de toutes les circonstances du récit, tenait à faire les choses dans les règles.

Il commença par poser son propre bonnet sur la tête de sa femme, et le lui rabattit jusqu'au menton. Il trouva que le matelot n'avait rien exagéré, que c'était effectivement fort comique, et se prit à rire d'un rire expansif et joyeux.

Complètement rassurée par la gaieté de son mari, Millette ne fit aucune difficulté pour se laisser lier les mains derrière le dos.

Elle ne se rendit compte des intentions de Pierre Manas que lorsqu'elle sentit le froid du chanvre sur son cou.

Elle poussa un cri horrible, en appelant au secours, mais tout dormait dans la maison. D'ailleurs, Pierre Manas avait habitué ses voisins aux cris de détresse de la malheureuse.

En ce moment, le jeune portefaix qui, depuis quelque temps, passait non seulement les dimanches, mais encore toutes les soirées à la campagne, rentrait chez lui.

Le cri de Millette avait quelque chose de si funèbre, de si déchirant, qu'il sentit un frisson passer par tout son corps, et que ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Il monta rapidement les vingt-cinq marches qui le séparaient du galetas du maçon, et, d'un coup de pied, il enfonça la porte.

Pierre Manas venait d'accrocher sa femme à un clou ; la pauvre créature se débattait déjà dans les premières convulsions de l'agonie.

M. Coumbes — car c'était lui, nous l'avons déjà dit, du reste, qui était le voisin honnête et laborieux — se précipita au secours de la pauvre victime, et, avant que l'ivrogne fût revenu de l'étonnement que lui causait cette apparition, il avait coupé la corde, et Millette était tombée sur le lit.

Furieux de se voir privé de ce qu'il regardait comme la partie la plus intéressante du divertissement qu'il s'était promis, Pierre Manas se précipita sur M. Coumbes, en jurant qu'il les pendrait tous les deux. Celui-ci n'était ni brave ni fort ; mais l'exercice de sa profession lui avait donné une grande adresse. Il se plaça devant le lit de la pauvre jeune femme, et tint tête à cette bête féroce jusqu'à l'arrivée des voisins.

Après eux, vint la garde. Pierre Manas fut conduit en prison, et la pauvre jeune femme put recevoir les premiers soins.

Il va sans dire que ce fut M. Coumbes qui les lui prodigua. Depuis longtemps, la douceur, la résignation avec laquelle Millette supportait son horrible situation, avaient touché son cœur, qui, cependant, était trop personnel pour être tendre. Il s'ensuivit une certaine liaison entre la locataire du grenier et son voisin de l'étage inférieur ; liaison tout amicale, car, lorsque Pierre Manas passa en police correctionnelle, lorsqu'un avocat obligeant demanda à Millette si elle ne sollicitait pas la séparation de corps, il ne vint point à l'idée du portefaix qu'il avait dans son secrétaire la somme, faute de laquelle la pauvre créature ne pouvait espérer de repos ici-bas.

Pierre Manas fut condamné à quelques mois d'emprisonnement ; mais Millette demeura sa propriété, sa chose, qu'il pouvait reprendre à son gré, sur laquelle il pouvait achever l'expérience interrompue lorsque bon lui semblerait, quitte alors à faire un séjour un peu plus long dans les prisons d'Aix ; et le tout, parce que la malheureuse n'avait pas quelques centaines de francs.

Lorsque, en revenant à elle, Millette apprit ce qui s'était passé, son premier mouvement fut de se désoler, de vouloir se lever pour aller demander la grâce de son mari. Heureusement pour la vindicte publique, elle était trop faible pour accomplir son dessein.

Pendant les premiers jours, le calme inaccoutumé qui s'était fait autour d'elle, les attentions dont son voisin la comblait, lui parurent étranges ; la vie misérable qu'elle avait menée lui semblait la vie normale ; elle croyait rêver. Peu à peu elle s'y habitua, et ce fut le passé, au contraire, qui lui parut un songe.

Enfin, elle en arriva à trembler en pensant que ce songe pourrait bien devenir une réalité.

Pour se réconforter, elle se disait que la rude leçon qu'il aurait reçue ne pouvait manquer d'avoir corrigé son mari. Il l'était si bien, que, lors de l'expiration de sa peine, lorsque Millette alla humblement l'attendre à la porte de la prison, il ne daigna pas jeter un regard sur elle, et s'enfuit en donnant le bras à une autre femme de mauvaise vie, avec laquelle, selon les us des voleurs, devenus ses compagnons, il avait entretenu une correspondance galante pour tromper les ennuis de sa captivité.

Millette fut atterrée de ce nouveau trait.

Revenue chez elle, elle songea à retourner auprès de sa mère ; une lettre cachetée de noir lui apprit en ce moment même, que sa mère venait de mourir.

La pauvre jeune femme était désormais seule sur la terre. M. Coumbes, son ami, la consola du mieux qu'il put. Mais, si fort son ami qu'il fût, il ne songeait pas à aller au-devant de toutes les douleurs de la jeune femme, à lui épargner l'aveu de celle qui devenait chaque jour la plus cuisante, celle de la misère. Cette misère était grande ; mais

Millette était courageuse; elle la supporta longtemps avec cette énergie patiente qu'elle avait mise à soutenir les débordements de son mari. Enfin, l'ouvrage venant à lui manquer complètement, Millette avoua, à son bon voisin qu'elle était réduite à chercher une condition.

Celui-ci réfléchit longtemps, regarda plusieurs fois son secrétaire en bois de noyer, sur lequel il ne laissait jamais la clef, puis déclara à Millette, avec un certain embarras, qu'étant sur le point de traiter pour une des maîtrises de sa corporation, il avait besoin de toutes ses ressources, et ne pouvait, à son grand regret, venir à son aide.

Millette se montra désolée qu'il l'eût si mal comprise, et lui assura avec vivacité que jamais elle n'avait songé à exploiter la bienveillance qu'il lui témoignait.

M. Coumbes lui reprocha de l'avoir interrompu et continua son discours en lui disant qu'il y avait peut-être moyen de tout arranger. Dans sa nouvelle position, il aurait besoin d'une servante, et lui donnait la préférence.

Millette se montra enchantée d'abord de voir les prédictions des voisins se réaliser, et le jeune portefaix sur la route de la fortune; ensuite de la proposition elle-même que M. Coumbes venait de lui faire. Elle était si pure, si naïve, qu'il lui semblait tout naturel d'être la domestique de ce jeune homme, et, auprès de lui, elle crut que la servitude lui serait moins pénible.

M. Coumbes ne fut guère moins satisfait.

Non pas que les yeux de la belle Arlésienne eussent éveillé quelques désirs dans son cœur, non pas qu'il nourrît à l'endroit de la jeune femme quelque pensée déshonnête; son cœur, réfractaire à l'amour, ne s'échauffait pas si facilement; mais parce que ses malheurs l'avaient touché, autant qu'il était susceptible de s'affecter de ce qui ne le regardait point; parce qu'il lui était agréable d'obliger ceux qu'il aimait sans qu'il en coûtât rien à sa bourse, et enfin, faut-il le dire? parce qu'il n'aurait pas trouvé à Marseille une seule servante qui se contentât des gages qu'il comptait donner à Millette.

Méfiez-vous toujours des qualités négatives.

III

OU L'ON VERRA QU'IL EST QUELQUEFOIS DANGEREUX D'ENFERMER UN CORBEAU ET UNE TOURTERELLE DANS LA MÊME CAGE

Le visage de M. Coumbes, quasi imberbe malgré ses vingt-sept ans, donnait la mesure de son tempérament froid et mélancolique. Tout le monde le complimentait sur la beauté de sa servante, et c'était la chose dont il se souciait le moins. Lorsqu'ils se rendaient, Millette et lui, à Montredon de compagnie, ils ne s'apercevaient pas que les yeux de tous les passants s'arrêtaient curieusement sur le suave visage de la jeune femme; mais il souriait joyeusement en voyant ses petits pieds courir prestement dans la poussière, malgré le poids dont il avait chargé son épaule. Il ne remarquait pas le nombre d'envieux qui rôdaient le soir autour de sa demeure; mais il était convaincu que Millette avait un tel souci de ses intérêts, qu'il pouvait désormais se dispenser de la surveillance rigoureuse qu'il exerçait sur les menus détails du ménage. Le directeur de la congrégation religieuse, dont M. Coumbes faisait partie, comme tous les portefaix, le tança à propos du scandale que la présence de cette jeune femme, chez un homme de son âge, causait à nombre de fidèles; le maître de Millette, qui n'était cependant pas esprit fort, répondit qu'il fallait s'en prendre au bon Dieu qui l'avait faite, et non pas à lui qui n'était capable que de profiter honnêtement de ce chef-d'œuvre de la Providence.

L'indifférence de M. Coumbes dura deux ans entiers, et le conduisit jusqu'à un certain soir d'une seconde saison d'automne.

Ce soir-là, Millette chantait: les mauvais jours étaient si loin! Sa voix était fraîche et pure, non pas que nous entendions dire qu'un directeur d'opéra se fût écrié en l'entendant: « Voilà la pépite que je cherchais! voilà l'*ut* de poitrine ou l'*ut dièze* dont je suis en quête. » Non, c'était une voix qui n'avait pas grande étendue, qui n'avait pas pénétré le mystère du trille et de la cadence; mais c'était une voix suave, douce, singulièrement sympathique. Elle avait surpris M. Coumbes au moment où il méditait sur un perfectionnement à apporter à la bouillabaisse, et interrompu ses profondes réflexions à ce sujet. Son premier mouvement avait été d'imposer silence à la fauvette; mais déjà le charme opérait, sa pensée n'obéissait plus à sa volonté, et, pour parler par image, elle glissait entre les doigts de celle-ci, comme le poisson que le pêcheur veut saisir dans sa *boutique*.

Il éprouva tout d'abord une sorte de frissonnement qu'il ne connaissait pas encore; il fut pris de l'envie de mêler sa voix à la voix argentine qu'il entendait. Son ivresse n'était pas assez forte pour qu'il oubliât que toutes les tentatives de ce genre avaient été singulièrement malheureuses. Il se renversa dans son fauteuil à bascule et s'y berça en fermant les yeux. A quoi songeait-il? A rien et à tout. L'idéal entre-bâillait pour lui la porte de son monde peuplé d'aimables fantômes; sur le velours noir de ses paupières passaient et repassaient des milliers d'étoiles d'or et de flammes; elles changeaient de forme, prenaient quelquefois celle de Millette sous laquelle elles s'éteignaient après avoir papilloté quelques instants. Ses pensées allaient, avec une rapidité vertigineuse, des fleurs aux anges, des anges aux astres du ciel, puis revenaient à des divinités fantasques que son cerveau, ce cerveau qui jamais, jusque-là, n'avait été plus loin que les transformations architecturales du cabanon, créait avec une facilité qui tenait du prodige.

M. Coumbes crut qu'il devenait fou. Mais sa folie lui sembla si charmante, qu'il ne protesta point contre elle.

La chanson finie, Millette se tut, et M. Coumbes ouvrit ses yeux et se décida à quitter la région éthérée pour redescendre sur la terre. Sans se rendre compte pourquoi, son premier regard fut pour la jeune femme.

Millette étendait du linge sur les cordes au bord de la mer; occupation bien prosaïque, et dans laquelle, cependant, M. Coumbes la trouva aussi belle que la plus belle des fées dont il venait de parcourir les royaumes enchantés.

Elle était vêtue d'un costume complet de blanchisseuse: d'une simple chemise et d'un jupon. Ses cheveux pendaient à moitié dénoués sur son dos, et le souffle de la brise de mer qui jouait avec eux lui en faisait une auréole. Ses épaules blanches et charnues sortaient de la toile bise comme une morceau de marbre poli par les flots sort du rocher; non moins blanche était sa poitrine, qu'elle découvrait en levant les bras, tandis qu'en se dressant sur ses pieds elle faisait encore ressortir la fine cambrure de sa taille et le magnifique développement de ses hanches.

En la voyant ainsi, dorée par les rouges reflets du soleil couchant, se détachant sur l'azur noirâtre de la mer, qui faisait le fond du tableau, M. Coumbes crut retrouver un des anges de feu qui lui avaient semblé si beaux tout à l'heure. Il voulut appeler Millette; mais sa voix s'éteignit dans sa gorge desséchée, et alors il s'aperçut que son front était baigné de sueur, qu'il haletait, que son cœur battait à briser sa poitrine. En ce moment, Millette s'approcha, et, regardant M. Coumbes, elle s'écria:

— Ah! mon Dieu, monsieur, comme vous êtes rouge!

M. Coumbes ne répondit pas; mais, soit que son regard, ordinairement gris et terne, eût, ce soir-là, quelque chose de fulgurant, soit que les effluves magnétiques qui s'échappaient de sa personne eussent gagné Millette à distance, celle-ci rougit à son tour et baissa les yeux; ses doigts, nerveusement crispés, jouèrent avec un fil de son jûpon; elle quitta son maître et rentra dans le cabanon.

Après quelques instants d'hésitation, M. Coumbes l'y suivit.

L'automne est le printemps des lymphatiques.

IV

CABANON ET CHALET

M. Coumbes possédait à un degré éminent le sentiment de sa position sociale. Il n'était pas de ces gens qui représentent l'Amour avec un niveau en guise de sceptre, qui acceptent des fers forgés par la main de leur cuisinière: fi donc! il n'en eût pas voulu quand bien même cette main eût été celle des Grâces. Il n'était pas même de ceux qui pensent que, lorsque la porte est close, le couvert mis, le vin tiré, il n'y a que le diable qui s'inquiète de la place où l'on a mis Babet.

Il avait embrassé le sexe féminin dans une universelle aversion. Millette avait constitué la seule exception qu'il eût faite à cette manière de voir. Il s'en étonnait trop pour ne pas conserver son sang-froid, pour ne pas demeurer avec sa raison saine et complète dans les moments mêmes où le roi des dieux perdait la sienne. Si le chant de celle-ci avait eu sur lui cette influence fécondatrice d'un soleil printanier sur la nature, elle n'allait pas jusqu'à lui faire oublier le décorum, la solennité des gestes et de langage qui conviennent à un maître vis-à-vis de sa domestique; et maintes fois, au moment précis où l'effervescence des sens devait lui faire oublier qu'il eût jamais existé entre eux une distance, la dignité de M. Coumbes protestait par quelques paroles graves, par quelques recommandations fortement motivées, sur les soins du ménage, qui devaient rappeler

à la jeune femme que jamais, quoi qu'il en semblât, son maître ne se déciderait à voir en elle autre chose qu'une servante.

La passion ne joue pas toujours, dans les rapprochements des deux sexes, un rôle aussi essentiel qu'il le semble. Mille sentiments divers peuvent amener une femme à se donner à un homme. Millette avait cédé à M. Coumbes parce qu'elle éprouvait pour les services qu'il lui avait rendus une gratitude exagérée ; parce que le maître portefaix, honnête, rangé, heureux, arrivant à la fortune avec une fermeté d'idées peu commune, trouvait en elle une admiratrice convaincue. La tête vulgaire du propriétaire du cabanon de Montredon était, à ses yeux, entourée d'une auréole ; elle le considérait comme un demi-dieu, l'écoutait respectueusement, partageait ses engouements et était arrivée, à sa remorque, à trouver à sa bicoque des proportions véritablement olympiennes. Quoi que M. Coumbes eût demandé au dévouement de la pauvre femme, il n'eût jamais laissé échapper l'occasion de se manifester : la conviction de son infériorité lui faisait considérer tout refus comme impossible.

Aussi, n'ayant jamais caressé de chimériques espérances, elle n'en connut pas la déception, partant point d'humiliation ; elle accepta sa position telle que la lui faisait son maître, avec une sorte de résignation tendre et reconnaissante.

Les années s'écoulèrent ainsi, empilant écus sur écus dans le coffre-fort du maître portefaix, entassant couffin de terreau sur couffin de fumier dans le jardinet de Montredon.

Mais leur destinée était différente : tandis que le mistral éparpillait terreau et fumier, les écus demeuraient, s'arrondissaient, produisaient.

Ils produisaient si bien, qu'après une quinzaine d'années, M. Coumbes éprouva des défaillances, le lundi de chaque semaine, lorsqu'il lui fallait quitter Montredon, son figuier, ses légumes et ses lignes, pour regagner son étroit appartement de la rue de la Darse, et que ces crises hebdomadaires devinrent de semaine en semaine plus violentes. L'amour du cabanon et l'amour des richesses luttèrent quelque temps dans son cœur. Dieu lui-même ne dédaigna pas d'agir sur M. Coumbes dans la cause en litige. En l'an de grâce 1845, il enchaîna l'ennemi particulier de celui-ci dans les retraites caverneuses du mont Ventoux, et il nous envoya un été doux et humide. Les sables de Montredon firent merveille, pour la première fois depuis que le maître portefaix possédait sa villa. Les salades ne séchèrent pas dans leur maillot, les fèves poussèrent rapidement, les tiges frêles des tomates se courbèrent sous les régimes de leurs pommes côtelées ; et un samedi soir, en arrivant à son jardin, M. Coumbes, dont la surprise égalait le bonheur, compta deux cent soixante-dix-sept fleurs dans un carré de poix. Il s'attendait si peu à ce succès inespéré, que, de loin, il les avait pris pour des papillons. Cet événement triompha de toutes ses résistances. Du moment où une fleur s'ouvrait dans le jardin de M. Coumbes, il eût été indécent qu'il n'assistât pas à son épanouissement. Il céda sa charge, réalisa et plaça son petit avoir, sous-loua son appartement, et s'établit définitivement à Montredon

Millette ne vit pas d'un très bon œil ce changement de résidence.

En nous appesantissant outre mesure sur les faits et gestes du propriétaire du cabanon, nous avons un peu négligé un personnage qui doit jouer un certain rôle dans ce récit.

Il est vrai que, pendant les dix-sept ans que nous venons de franchir, l'existence de ce personnage n'eût offert qu'un médiocre intérêt à nos lecteurs.

Nous voulons parler de l'enfant de Millette et de Pierre Manas.

Il s'appelait Marius, comme bon nombre de Marseillais. C'est ainsi que la reconnaissance des habitants de la vieille Marseille perpétue le souvenir du héros qui délivra leur pays de l'invasion des Cimbres ; touchant exemple, qui les recommande encore à l'admiration de ceux qu'ils nomment les *Français*. Il s'appelait donc Marius.

A l'époque où nous voilà parvenus, c'était, dans toute la force du mot, un beau garçon, un de ces jeunes gens que les femmes ne rencontrent pas sans redresser la tête, comme un cheval au bruit de la trompette.

Nous laisserons nos lectrices se tracer elles-mêmes le portrait de Marius à leur guise, en suivant leurs goûts particuliers, en leur demandant d'avance pardon si, dans la suite de cette narration, la vérité nous oblige à contrarier des prédilections auxquelles nous cherchons à complaire en ce moment.

La pauvre Millette adorait son enfant ; elle avait pour cela une foule de raisons, dont la meilleure était que, si naturel que fût ce sentiment, elle se trouvait forcée de le contraindre.

Sans éprouver d'aversion pour Marius, M. Coumbes ne l'aimait point. Il était parfaitement incapable d'apprécier les joies de la maternité ; mais il chiffrait trop bien pour ne pas en mesurer les charges.

Millette sacrifiait pour l'éducation de son enfant les modestes gages que M. Coumbes lui soldait aussi strictement que si son chant ne l'eût pas enthousiasmé quelquefois, et M. Coumbes plaignait la pauvre femme, déplorait les sacrifices qu'elle était obligée de s'imposer pour laisser apprendre l'A B C à ce petit drôle, et les allégeait généreusement par l'économique compassion qu'il lui témoignait, compassion qui ne s'exprimait pas seulement en condoléances, mais encore en rebuffades à l'adresse du petit garçon.

Lorsque ce dernier eut grandi, ce fut bien une autre affaire ! M. Coumbes avait inventé, pour sa consolation personnelle, un axiome que nous recommandons à tous ceux que la sincérité du miroir désoblige : il prétendait qu'un joli garçon est nécessairement un mauvais sujet ; et Marius devenait décidément un joli garçon.

Le sourcil de M. Coumbes se fronça de plus en plus en le regardant. Il gourmanda Millette de ce qu'elle montrait une tendresse folle pour son enfant, prétendant que son engouement pour lui la détournait de ses devoirs domestiques. Il se plaignit à plusieurs reprises de la négligence qu'elle avait apportée, disait-il, à la confection de quelque plat, l'attribua aux distractions que lui causait celui que, par anticipation, il nommait *le garnement*, et, en même temps, dans sa logique, il exerça une surveillance de tous les instants sur sa bourse ; il croyait impossible qu'avec des yeux comme ceux qu'il possédait, ce jeune homme ne la lui dérobât pas quelque jour.

Il résultait de ces dispositions de M. Coumbes que Millette était obligée de se cacher pour embrasser son enfant. Celui-ci ne paraissait point s'en apercevoir. Il avait dans l'âme la noblesse innée, l'élévation de sentiments qui caractérisaient sa mère.

Millette lui avait laissé ignorer le passé ; elle ne lui avait rien raconté de sa triste histoire, mais sans cesse elle lui répétait qu'il devait aimer et vénérer celui qu'elle ne nommait jamais autrement que leur bienfaiteur ; et l'enfant s'était efforcé de manifester la reconnaissance qui débordait de son cœur, et qu'il eût éprouvée quand bien même M Coumbes n'y eût eu d'autres titres que l'affection qu'il avait su inspirer à une mère que Marius chérissait si tendrement.

En grandissant, Marius, s'il continua de se montrer plein de soins et d'attentions vis-à-vis de M. Coumbes, y joignit encore une patience sans bornes et toute pleine de respect. Il était évident que, dans sa perspicacité, le jeune homme croyait avoir deviné que des liens plus réels que ceux du bienfait existaient entre le maître portefaix et lui.

Ce qui avait pu le confirmer dans cette croyance, c'est que, s'étant peu à peu habitué à appeler M. Coumbes son père, celui-ci ne s'y était point opposé.

Lorsque M. Coumbes quitta Marseille pour Montredon, il y avait un an que le fils de Millette était entré, comme commis subalterne, dans une maison de commerce. Chaque soir, il s'échappait pour aller embrasser sa mère. C'était ce baiser du soir qu'elle allait perdre qui inspirait à Millette les regrets que semblait lui causer la ville. Elle fut si triste, que M. Coumbes s'en aperçut. Il était si joyeux de triompher sur toute la ligne, de voir réduits au silence les mauvais plaisants qui avaient prétendu que, pour avoir des arbres dans son jardin, il serait forcé d'emprunter des décors au grand théâtre, qu'il ne voulut pas que le visage de Millette fît tache dans son bonheur.

Il lui permit, en conséquence, de faire venir son fils tous les dimanches.

V

OU L'ON VOIT QU'IL PEUT QUELQUEFOIS ÊTRE DÉSAGRÉABLE D'AVOIR DE BEAUX POIS DANS SON JARDIN

Vers le milieu de cet été de l'année 1845, il arriva un événement qui modifia singulièrement la vie de M. Coumbes.

Un soir qu'il accaparait l'ombre de son figuier et celle de sa maison réunies, qu'à demi renversé sur sa chaise, la tête appuyée sur le dernier barreau, il suivait de l'œil, non point les nuages dorés qui fuyaient vers le couchant, mais le progrès des figues qui s'arrondissaient à l'aisselle de chacune des feuilles de son arbre et que son imagination en savourait par avance la pulpe ambrée, il entendit le bruit des voix de deux individus qui marchaient le long du treillis de roseaux qui clôturait son jardin sur la rue. L'une de ces voix disait à l'autre :

— Vous allez juger de la qualité de ce sable, tron de

l'air, ni à Bonneveine, ni aux Aygalades, ni à la Blancarde, ni pour or, ni pour argent vous ne pourriez trouver ce que vous allez voir. Le roi de France, monsieur, le roi de France n'a rien de pareil dans son jardin !

Au même instant, et tandis que, avec un battement de cœur, M. Coumbes cherchait à qui pouvaient s'adresser ces éloges, les individus s'arrêtèrent devant la petite grille en bois qui clôturait l'habitation. L'un d'eux était un propriétaire du voisinage ; l'autre, un jeune homme que M. Coumbes voyait pour la première fois à Montredon.

Le premier s'arrêta, et, désignant le jardin, alors luxuriant de verdure, et principalement le carré de pois qui ondulaient au souffle de la brise :

— Voyez ! s'écria-t-il avec un geste qui doublait la solennité de son accent impératif.

M. Coumbes devint rouge comme une jeune fille que l'on complimente pour la première fois sur sa beauté, et il se sentit tout prêt à baisser modestement les yeux.

Le jeune homme considéra le jardin avec moins d'enthousiasme que son interlocuteur, mais cependant avec une attention soutenue ; puis tous deux s'éloignèrent et M. Coumbes ne dormit pas. Toute la nuit, il rêva aux compliments qu'il adresserait à ce gracieux personnage, la première fois qu'il pourrait le rencontrer.

Le lendemain, il arrosait ces chères productions, Millette l'aidait à cette tâche, lorsqu'il entendit un nouveau bruit, non plus venant de la rue, mais du côté où un long espace de dunes et de collines séparait son habitation de la demi-douzaine de maisons que l'on appelle le village de la Madrague, espace jusqu'alors resté désert et abandonné aux sauges, aux immortelles, aux œillets sauvages qui le tapissaient, suivant la saison, de leurs fleurs blanches, jaunes ou roses.

— Qui diable vient là ? dit M. Coumbes alléché par le miel qu'il avait goûté la veille.

Puis, sans laisser à Millette le temps de lui répondre, il transporta une chaise le long de sa muraille de roseaux et, les écartant avec délicatesse, il se mit en mesure de satisfaire sa curiosité.

Ces voix, ce n'était rien de plus ni de moins que celles de trois ou quatre ouvriers ; — mais ces ouvriers portaient des cordes, des pieux et des jalons ; ils traçaient des angles dans le terrain vague qui bordait le cabanon de M. Coumbes, et celui-ci n'était pas homme à ne pas demander ce que cela signifiait.

On lui apprit, qu'un habitant de Marseille, séduit peut-être par la brillante perspective que l'habitation de M. Coumbes offrait aux passants, avait acheté cette terre et allait y faire construire une villa à l'image de la sienne.

M. Coumbes fut assez indifférent à cette nouvelle. Il n'était pas misanthrope par parti pris de misanthropie. Il avait accepté la solitude plutôt qu'il ne l'avait cherchée ; la société de ses semblables n'avait rien qui l'attirât, quoique cependant il n'en fût point arrivé à la fuir.

Toutefois, il ne tarda pas à en sentir les inconvénients. Dès le lendemain, les maçons creusèrent un fossé le long du treillage qui séparait les deux habitations.

M. Coumbes renouvela ses interrogations, et il lui fut répondu que son futur voisin ne jugeait pas que des roseaux fussent une clôture suffisante, et comptait, pour ce qui le regardait, les remplacer par un vaste parallélogramme de pierre.

L'indifférence de M. Coumbes prit, sur ces mots, la tournure d'une contrariété. Il réfléchit que ces inutiles fortifications allaient lui faire perdre la vue de la mer et du cap Croisette, et, à l'instant même, il s'éprit follement de leurs beautés. Puis, cette construction humiliait la sienne. Ses roseaux allaient faire une bien piteuse figure auprès du beau mur de son voisin. Son cabanon, mis en comparaison avec une villa, allait considérablement déchoir dans l'opinion publique. Cette dernière considération était si forte, qu'il alla immédiatement requérir un maçon de son voisinage et le mit à l'œuvre pour égaler son voisin.

Cette dépense fit bien murmurer sourdement l'esprit d'ordre et d'économie qui présidait à toutes les actions de M. Coumbes ; mais son amour-propre de propriétaire sut étouffer ces reproches. Il se dit qu'une muraille protégerait bien autrement son jardin que les roseaux ne l'avaient fait jusqu'alors ; qu'elle aurait encore sur ceux-ci l'avantage de mettre à l'abri des voleurs les fruits et les légumes, qui désormais ne pouvaient plus manquer. Et, lorsque la quadruple muraille fut achevée, elle avait si bon air, elle était si blanche, si proprement recrépie ; les morceaux de bouteille dont on avait orné son faîte, reluisaient si joliment au soleil que M. Coumbes se sentit plein de reconnaissance pour celui dont l'initiative l'avait décidé à cette dépense.

M. Coumbes se remit donc à pêcher, à bêcher et à être heureux de plus belle, ne s'inquiétant de son futur voisin que pour songer aux belles parties qu'ils pourraient faire de compagnie, si par hasard il aimait la pêche.

Cependant quelque temps après, ayant jeté un coup d'œil sur les travaux qui marchaient rapidement, il s'aperçut qu'ils étaient d'une importance qu'il n'avait pas supposée jusqu'alors, et pour la première fois il se sentit mordu au cœur par une pensée envieuse. Mais il se hâta de la repousser. Si le cabanon du voisin devait être le plus grandiose, le sien resterait le plus coquet de Montredon. Avait-il jamais envié, lorsqu'il manœuvrait sa jolie péniche, la belle frégate du roi qu'il voyait couvrant la mer de l'ombre de ses voiles ?

Il ne dégagea pas si bien son cœur de ces mauvaises idées qu'il n'éprouvât cependant un secret sentiment de joie lorsqu'il remarqua que la charpente de la maison de son voisin était lourde et massive ; qu'elle débordait de plusieurs pieds les pignons qui la supportaient, et qu'elle déshonorait enfin, par son défaut de proportions, l'édifice qu'elle devait recouvrir. Mais les couvreurs, les menuisiers et les peintres arrivèrent : — ceux-là apportant des tuiles d'une forme nouvelle ; ceux-ci posant à tous les étages des balcons si délicatement ouvragés, qu'ils ressemblaient à de la dentelle ; les troisièmes peignant les murs en planches de sapin richement veinées, et ils firent si bien que, peu à peu, l'harmonie reparut dans la construction, et qu'elle prit une tournure un peu rustique, mais des plus élégantes.

C'était un chalet, et les chalets, alors peu communs, étaient fort admirés.

Nous ne jurerions pas cependant que l'admiration fût le sentiment que celui-ci excita chez M. Coumbes. Il regarda d'un air de mauvaise humeur, avec ses gros sourcils froncés et ses lèvres pincées ; et une fois encore, sa raison, son bon sens eurent une lutte à soutenir contre les suggestions passionnées de son orgueil. Il en triompha cette fois encore, mais toujours à peu près ; car, bien que sa curiosité fût vivement excitée, qu'il désirât ardemment savoir le nom de l'heureux possesseur de ce nouveau domaine, il ne put se décider à l'aller demander aux ouvriers. Il lui semblait que sa rougeur eût révélé l'appréhension que lui causait cette rivalité future. Il était embarrassé, inquiet, et ne regardait plus qu'à la dérobée les murs rougeâtres du cabanon dont il était naguère si fier et si heureux.

Ce nom, malgré le soin qu'il apportait à écarter toute pensée qui lui rappelât le chalet neuf, ce nom le préoccupait sans cesse. Le hasard se chargea de le lui apprendre.

La construction voisine avait marché si rapidement, que quelques légumes témoignaient encore de la splendeur qui, l'été précédent, avait caractérisé le jardin de M. Coumbes. La poussière du plâtre et de la chaux, que les maçons du voisinage avaient répandue dans l'atmosphère, avait enduit ces légumes d'une façon compromettante, et le portefaix, une brosse à la main, un seau d'eau à ses pieds, s'occupait de les en débarrasser.

Il entendit rouler une voiture, et cette voiture s'arrêter devant la grille qui fermait le jardin du voisin.

Le matin, il avait remarqué quelques apprêts qui indiquaient que les ouvriers attendaient le nouveau propriétaire, et, ne doutant pas que ce ne fût lui, M. Coumbes grimpa sur sa chaise et passa doucement la tête au-dessus du mur mitoyen. Il aperçut les ouvriers groupés dans la cour ; un d'eux avait un énorme bouquet à la main. Il les vit s'avancer vers la voiture et le présenter à un de ceux qui en descendaient.

Celui auquel on présenta le bouquet était un homme de vingt-cinq ans, vêtu avec recherche, à la physionomie ouverte et décidée. Trois amis l'accompagnaient. Il prit le bouquet, et glissa en échange un pourboire dans la main de l'ouvrier ; ce pourboire devait être satisfaisant, car la physionomie de celui-ci passa de l'immobilité à l'enthousiasme. Il poussa un cri formidable de *Vive M. Riouffe !* et ses compagnons, certains qu'il n'en faisait ainsi qu'à bon compte, mêlèrent leurs hourras aux siens avec une joie frénétique.

Ce nom de Riouffe était parfaitement inconnu à M. Coumbes.

Pendant que les jeunes gens examinaient la maison à l'intérieur, les ouvriers s'étaient rassemblés vis-à-vis du poste d'observation de M. Coumbes, et il les vit compter et partager leur argent. Le pourboire était de cinq louis.

— Peste ! se dit M. Coumbes, cent francs ! il faut qu'il soit bien riche, ce monsieur, et cela ne m'étonne plus s'il a mis si gros à sa bâtisse. Lorsque la mienne a été achevée, c'est dix francs, je crois, que je donnai aux journaliers, et il y en a beaucoup qui se vantent et qui n'en donnent pas autant. Cent francs ! mais il possède donc tous les navires du port de Marseille, cet homme ! Après cela, tant mieux ! cela jettera un peu de distraction dans le voisinage. Et puis, un gaillard si riche, cela doit acheter son poisson ; et celui-là, du moins, j'en suis sûr, ne viendra pas pêcher dans mes eaux et ravager la côte. Il a l'air d'un bon diable, gai, franc, sans façons ; il donnera des dîners, il m'invitera peut-être. Parbleu ! il doit m'inviter, ne suis-je pas son voisin ? Allons, allons, décidément, je suis enchanté que l'idée lui soit venue de s'établir à Montredon.

VI

CHALET ET CABANON

M. Coumbes, tout entier à la perspective que son imagination ouvrait sur l'avenir, se frottait allégrement les mains, lorsqu'il entendit ouvrir une fenêtre de la maison neuve. Il baissa promptement la tête pour ne pas être surpris dans

— Il n'y a qu'une chose, mon bon, que je te défie de te procurer : ce sont des arbres.

— Bah ! des arbres ! A quoi bon des arbres? fit celui qui avait parlé le premier. Ne trouve-t-on pas des fruits à Marseille, et ne peut-on en apporter?

— Et te feras-tu apporter de l'ombre?

— Soyez tranquilles, dit encore le propriétaire, vous aurez des arbres ; nous ne sommes isolés que d'un côté, et de celui-ci, ajouta-t-il en indiquant la maison de M. Coumbes, il importe de nous mettre à l'abri de l'espionnage.



Millette étendait du linge sur des cordes.

son petit espionnage ; et les jeunes gens parurent sur le balcon du chalet. Ils parlaient tous à la fois et à grand bruit.

— Belle vue ! disait l'un ; la plus belle vue de tout le pays

— Il n'entrera pas un navire dans le port de Marseille sans passer sous le feu de nos lunettes, disait un autre.

— Sans compter le poisson ; il n'y a qu'à étendre la main pour le prendre, faisait le troisième.

— Mais le poste, le poste, je ne vois pas le poste, reprenait le premier.

— Donne-toi donc un peu de patience, dit à son tour le maître de la maison ; si vous voulez un poste, vous aurez une caillerie, vous aurez tout ce qui vous plaira. N'est-ce pas pour les autres, encore plus que pour moi-même, que j'ai fait bâtir ce cabanon?

— Oui, car ce serait désagréable d'être, une fois encore, inquiétés par la police.

— Eh ! troun de l'air ! c'est vrai : tu as un voisin de ce côté, je n'avais pas vu cette cassine.

— Quelle bicoque, mon Dieu !

— C'est une cage à poulets

— Eh ! non.. Vous le voyez bien, elle est peinte en rouge c'est un fromage de Hollande.

— Et qui demeure là? Le sais-tu?

— Une vieille bête, trop occupée à voir si ses choux ne poussent pas, par hasard, pour jeter un coup d'œil indiscret sur les faits et gestes des membres de la société des Vampires. Soyez tranquilles, mes renseignements sont bien

pris. D'ailleurs s'il devenait gênant, il y aurait toujours moyen de s'en débarrasser.

M. Coumbes ne perdait pas une parole de cette conversation. Lorsqu'il avait entendu insulter sa propriété, il avait eu, pendant un moment, l'idée d'apparaître et de répondre à l'insulte par une critique raisonnée de l'habitation voisine dont, en ce moment, tous les défauts lui apparaissaient saillants ; mais, lorsque le jeune maître parla de vampires, lorsqu'il déclara avec une aisance et une insouciance parfaites, son intention de se délivrer d'un voisin incommode, M. Coumbes supposa qu'il était en face d'une redoutable association de malfaiteurs. Tout son sang reflua dans ses veines ; il se courba de plus en plus pour échapper aux regards de ces suceurs de sang, jusqu'à ce qu'il fût complètement aplati sur sa chaise.

Cependant, n'entendant plus aucun bruit, il reprit peu à peu ses esprits et voulut jeter un coup d'œil dans le camp de ceux que, à dater de cet instant, il considérait comme ses ennemis. Il releva doucement d'abord son buste, ensuite sa tête, se grandit de toute la hauteur de ses pieds, jusqu'à ce que son front fût arrivé au niveau de l'arête supérieure du mur. Mais, en ce moment même, un des jeunes amis de M. Riouffe avait eu la même idée que M. Coumbes, et avait choisi précisément la même place que lui, pour inspecter le domaine du voisin, de telle sorte que, lorsque ce dernier leva les yeux, il aperçut, à un pied de son visage, une figure à laquelle de légers favoris noirs donnaient un air vraiment satanique.

La surprise de M. Coumbes fut si violente, le mouvement de terreur que cette sensation imprima à son corps fut si brusque, que la chaise, mal assurée dans le sable, chancela, et qu'il roula dans la poussière.

A l'appel de leur compagnon, les trois autres jeunes gens accoururent, et ce fut au milieu des huées, sous une pluie de brocards et de lazzis, que l'infortuné M. Coumbes opéra sa retraite jusqu'à son cabanon.

La guerre était déclarée entre le vieux propriétaire et ceux qu'il avait entendus se qualifier du titre de membres de la société des Vampires.

Bien que M. Coumbes fût resté parfaitement étranger au mouvement romantique de l'époque, et qu'il n'eût jamais cherché à approfondir la physiologie des monstres du monde intermédiaire, ce mot de vampire lui rappelait vaguement quelques contes qui avaient bercé son enfance, et leur souvenir, si indécis qu'il fût, lui donnait le frisson.

M. Coumbes pensa à prévenir l'autorité, mais il n'avait rien de précis à lui déclarer, puis il rougissait de sa faiblesse, en sorte qu'il résolut d'attendre les actes de violence qu'il prévoyait avant de recourir à la protection de la loi, décidé à exercer d'ici là, sur ses voisins, une surveillance de tous les instants.

Malheureusement, il semblait que d'avance le maître du chalet se méfiât de M. Coumbes ; car, deux jours après, ainsi qu'il l'avait promis, il avait fait planter le long du mur mitoyen une rangée de beaux cyprès pyramidaux qui le dépassaient déjà de deux pieds.

Ces précautions ne firent que redoubler les appréhensions de M. Coumbes, et, décidé à déjouer les complots de ceux que, par avance, il qualifiait de scélérats, à mettre au jour les crimes dont il ne doutait pas qu'ils ne se rendissent coupables, il installa à petit bruit, et à l'aide de quelques bancs, une espèce de belvédère sur son toit, qui était presque plat et d'où il dominait la propriété à laquelle il devait déjà tant de soucis.

Pendant une semaine, il ne manqua point, au moindre bruit, de se rendre à son poste ; mais il n'aperçut ni M. Riouffe ni ses compagnons. On apportait des meubles et des ustensiles de cuisine, et ce n'était pas de cela que M. Coumbes était curieux. Le vendredi, en voyant descendre d'une charrette une machine volumineuse, recouverte d'une toile grise, de laquelle sortaient deux longs bras en fer, terminés par des leviers, aux précautions que l'on prit pour introduire cet objet dans la cour du chalet, il pensa avoir découvert le mot de l'énigme.

La société des Vampires était une société de faux monnayeurs, et ce fut avec le cœur plein d'angoisse, avec la respiration haletante, qu'il monta à son observatoire, dans la soirée du samedi.

M. Riouffe arriva vers huit heures avec ses trois compagnons.

La nuit était sombre et sans étoiles ; le chalet avait hermétiquement clos ses persiennes à travers lesquelles filtraient quelques pâles rayons de la lumière qui éclairait une pièce du rez-de-chaussée.

Tout à coup, et sans que M. Coumbes eût entendu marcher sur la route, la grille du jardin de son voisin roula sur ses gonds ; il aperçut de grands fantômes vêtus de noir, qui glissaient plutôt qu'ils ne marchaient sur le sable des allées.

Il entendit le bruissement de l'espèce de linceul qui lui dérobait leurs formes.

Ces fantômes entrèrent sans bruit dans le chalet, qui resta silencieux et morne.

Le cœur de M. Coumbes battait à lui briser la poitrine. Une sueur froide perlait sur son front. Il ne doutait pas qu'il n'allât assister à quelque étrange spectacle. Effectivement, la porte du chalet s'ouvrit de nouveau, mais, cette fois, pour laisser sortir ceux qu'il contenait.

Les deux premiers qui se présentèrent étaient vêtus de la cagoule de pénitents gris, de ceux que l'on appelle, à Marseille, de la Trinité, et dont les principales fonctions sont d'enterrer les morts.

L'un d'eux tenait dans sa main une corde. L'autre bout était attaché au cou d'une jeune fille, qui marchait immédiatement après eux. Puis derrière eux venaient d'autres pénitents vêtus de toile bise comme les premiers.

La jeune fille était effroyablement pâle ; ses longs cheveux dénoués pendaient sur ses épaules et voilaient sa poitrine que la robe de lin qui lui servait d'unique vêtement laissait à découvert.

Lorsque tous les pénitents furent rassemblés dans le jardin, ils entonnèrent d'une voix sourde et voilée les psaumes des morts. Au troisième tour, ils s'arrêtèrent devant le puits. Ce puits était surmonté d'une branche de fer formant potence.

L'un des pénitents escalada cette branche de fer, et s'y tint accroupi comme une énorme araignée.

Un autre attacha la corde à un anneau.

On fit monter la jeune fille sur la margelle du puits, et il sembla à M. Coumbes que le bourreau ne répondait aux supplications que lui adressait la victime qu'en recommandant à son compagnon de se tenir prêt à s'élancer sur les épaules de la malheureuse.

Les autres pénitents entonnaient le *De profundis*.

M. Coumbes tremblait comme une feuille ; il entendait ses dents s'entre-choquer, il ne respirait plus, il râlait. Cependant il ne pouvait laisser mourir ainsi cette infortunée. Il devait songer à l'arracher à cette mort affreuse, plutôt que de se réserver pour venger ses mânes. Il rassembla donc toutes ses forces, et poussa un cri qu'il essaya de rendre terrible, mais que la terreur qu'il éprouvait étrangla dans sa gorge.

En ce moment, il lui sembla que les cataractes du ciel s'ouvraient sur sa tête ; il se sentit inondé, et la commotion violente d'une masse d'eau lancée avec force, l'atteignant à la poitrine, le renversa en arrière. On avait dirigé sur lui la lance d'une pompe à incendie, manœuvrée par dix bras vigoureux.

Son toit était heureusement à peu de distance du sol, et le sable qui formait celui-ci était si moelleux, qu'il ne se fit aucun mal. Mais, à moitié fou, perdant la tête, ne se rendant pas compte de ce qui venait de lui arriver, il courut chez le maire de Bonneveine.

Il trouva le magistrat dans l'unique café de l'endroit, charmant par une partie de piquet les loisirs que lui laissaient ses administrés.

Lorsque M. Coumbes entra dans la salle enfumée, avec ses habits mouillés et couverts d'une épaisse couche de sable, la figure pâle, les yeux égarés, il y fut accueilli par un éclat de rire homérique. Ces éclats de rire redoublèrent lorsqu'il raconta ce qu'il avait vu et ce qui venait de lui arriver.

Le maire eut beaucoup de peine à faire comprendre à l'ancien portefaix qu'il avait été victime d'une mystification ; que ces jeunes gens, ayant découvert son indiscrétion, avaient voulu l'en punir, et qu'il n'avait pas le droit de s'en plaindre. Il eut beau lui conseiller d'en rire, il ne put jamais l'y déterminer.

M. Coumbes sortit furieux du café. Rentré chez lui, le dépit et la colère l'empêchèrent de trouver un instant de repos. N'eût-il pas été tourmenté de ces sentiments, qu'il n'eût pas dormi davantage.

M. Riouffe et ses amis firent pendant toute cette nuit un sabbat infernal. C'étaient des cliquetis de verres et d'assiettes, des fracas de bouteilles cassées, des rires qui n'avaient rien d'humain. Vingt voix chantaient vingt chansons qui n'avaient entre elles que ce rapport qu'elles étaient toutes empruntées à ce que la marine offre de plus salé en ce genre, qu'un bruit de pelle, de casseroles et de chaudrons entre-choqués leur servait d'accompagnement.

Il était temps que le jour vînt ; sans cela, la rage de M. Coumbes eût dégénéré en fièvre chaude. Mais le jour n'améliora pas complètement sa situation. Ces damnés voisins ne semblaient point décidés à prendre du repos, et le charivari, pour diminuer, ne s'éteignit pas tout à fait ; si les chants cessèrent, si le charivari s'apaisa, les cris et les rires n'en continuèrent pas moins.

En outre, en se collant contre son carreau, il sembla à M. Coumbes qu'une sentinelle placée sur le balcon guettait le moment où il sortirait de la maison. Il en résulta que, pour ne point s'exposer aux quolibets de la bande, et bien qu'il eût projeté une superbe partie de pêche à

Carri, il demeura tout le jour enfermé dans sa demeure, sans oser prendre l'air à la porte, sans oser entr'ouvrir sa fenêtre.

Le soir, l'orgie recommença chez ses voisins, et ce fut une nuit blanche comme la précédente pour M. Coumbes. Il comprit alors ce que le maire de Bonneveine lui avait donné à entendre, qu'il avait affaire à une bande de joyeux viveurs qui avaient voulu se moquer de lui. Il le comprit d'autant mieux que, placé derrière son rideau, il avait reconnu parmi une troupe de jolies grisettes, regardant le cabanon d'un air moqueur, l'infortunée dont le supplice lui avait, la veille, procuré de si profondes émotions.

Mais ces hommes eussent été les successeurs de Gaspard de Besse ou de Mandrin, que M. Coumbes ne se serait pas senti contre eux le quart de la haine qu'il éprouvait en ce moment.

Nous avons dit combien son bonheur était complet, absolu, et cela nous dispense de faire le tableau de son désespoir lorsqu'il le vit tomber de si haut. On le comprend aisément. Les promenades que, pendant toute cette journée, il fit en long et en large dans son cabanon, doublèrent son agitation. Il passa toute la nuit à ruminer des projets de vengeance féroce, et il devança à Marseille l'hôte du chalet, qui devait retourner à la ville, le lundi, selon la coutume invariable de ceux des Marseillais qui n'ont pas fixé leurs pénates aux champs.

Il revint le soir chez lui, muni d'un bon fusil à deux coups qu'il avait acheté chez Zaoué, et le lendemain, M. Riouffe recevait d'un huissier une assignation d'avoir à éloigner des murs de son voisin les cyprès qu'il n'avait pas placés à la distance légale. Ce fut le premier acte d'hostilité que la colère avait suggéré à M. Coumbes.

Le droit était pour lui ; il gagna son procès. Mais l'avoué de son adversaire le prévint obligeamment que son client en appelait, et était décidé à mener si loin la procédure, que, lorsque M. Coumbes aurait raison de son obstination, les cyprès seraient si vieux, que le comité pour la conservation des monuments les prendrait infailliblement sous sa protection.

Pendant que la chose se plaidait, les habitants et habitués du chalet faisaient à leur voisin une guerre d'escarmouches.

Aucune des avanies ordinaires en pareil cas ne lui était épargnée. Chaque jour, M. Riouffe, par quelque tour d'écolier, ajoutait aux griefs qui ulcéraient déjà le cœur de M. Coumbes, lequel, depuis lors, vivait dans un état d'exaspération continue, et annonçait tout haut à ceux qui voulaient l'entendre que, dans cette lutte, il ne céderait pas et se ferait tuer pour la défense de son foyer. Afin de manifester clairement ses intentions, il se livrait ostensiblement à l'exercice des armes à feu, et, établi dans sa chambre comme dans un poste, il guettait avec la patience du sauvage les oiseaux qui viendraient se percher sur des cimeaux qu'il avait établis au milieu de son jardin.

Mais, comme la plupart du temps les oiseaux ne venaient pas, il criblait les branches de son plomb. Ses persécuteurs ne s'épouvantaient pas du bruit, comme M. Coumbes l'avait supposé, et bien souvent lorsqu'un moineau audacieux, ayant échappé à ses projectiles, s'envolait à tire-d'aile, une bordée de vigoureux coups de sifflets, partie de la maison voisine, venait insulter à la maladresse du chasseur.

Un matin, M. Coumbes avait failli obtenir une éclatante revanche. A l'aube du jour, il avait quitté son lit, et, sans prendre le temps de passer ses vêtements, il était venu interroger ses cimeaux.

Il avait aperçu une forme énorme qui se détachait en noir sur le ciel que l'aurore colorait faiblement, et, tout palpitant d'espérance, il avait saisi son fusil.

Qu'était-ce que cet énorme oiseau ? Un épervier, une chouette, un faisan peut-être ! Mais, quel qu'il fût, M. Coumbes savourait d'avance son triomphe et la confusion de ses ennemis.

Il entr'ouvrit doucement la croisée, s'agenouilla, appuya son arme sur le bord de la fenêtre, visa longuement et fit feu.

O bonheur ! après la détonation, il entendit le bruit sourd et mat d'un corps pesant qui tombait à terre. Dans son ivresse, et sans songer à l'insuffisance de son costume, il se précipita en bas de son escalier et courut à son arbre. Une superbe pie gisait sur le sol ; M. Coumbes se précipita dessus, sans remarquer sa roideur, qu'il prit sans doute pour la roideur cadavérique.

Elle était empaillée et portait à la patte le nom de son empailleur et la date de son empaillement. La date remontait à deux ans, l'empailleur était M. Riouffe. D'ailleurs, et pour prouver d'autant mieux que c'étaient ses voisins qui avaient ménagé ce dénoûment à ses études cynégétiques, ils parurent à toutes les portes du chalet et éclatèrent en bravos tumultueux.

M. Coumbes fut tenté de décharger son dernier coup sur la bande, mais sa prudence ordinaire triompha de la violence de son caractère, et il regagna sa retraite tout consterné.

C'était un dimanche matin que ceci s'était passé, et, pour éviter de nouvelles avanies, M. Coumbes se renferma dans son cabanon pendant toute la journée.

Il était bien loin le temps où les satisfactions de l'orgueil qui voit ses désirs accomplis remplissaient son cœur ; un orage bien autrement terrible que ceux que soulevait le mistral avait passé sur sa vie ; ses plaisirs habituels, ses occupations si douces avaient perdu tout leur attrait, en même temps que s'en était allée la confiance qu'il possédait autrefois en lui-même ; il eût senti un thon se débattre à l'hameçon de sa *palangrotte*, que son cœur n'eût pas palpité ; il se voyait tellement amoindri à ses propres yeux, qu'il n'eût pas eu le courage de revendiquer à sa gloire les merveilleux résultats horticoles de l'année qui venait de s'écouler.

Personne ne peut déterminer la capacité du cœur humain ; un grain de millet suffit à le remplir et une montagne y est à l'aise ; ces futiles jouissances, ces innocentes distractions, cette vanité microscopique avaient jusqu'alors suffisamment garni celui de M. Coumbes ; mais, à présent, il était vide, une haine contre les fauteurs de cette révolution s'y infiltrait peu à peu.

Cette haine était d'autant plus violente, qu'elle se sentait réduite à l'impuissance. Jusqu'à ce moment elle était restée concentrée. Comme certaine puissance belligérante, M. Coumbes mettait tous ses soins à cacher ses échecs à ses peuples : il s'était bien gardé d'initier Millette aux causes de sa mauvaise humeur ; mais, son dépit prenant le caractère du désespoir, cette mauvaise humeur commença de déborder, de se faire jour, de se révéler enfin par des interjections furibondes.

Millette, à laquelle l'état de son maître et seigneur inspirait de vagues inquiétudes, n'en soupçonnait pas la cause. Elle craignit que le cerveau de son maître ne se dérangeât, elle lui offrit ses soins : M. Coumbes la repoussa ; elle se réfugia dans la cuisine.

Demeuré seul, M. Coumbes s'abandonna à toutes les douloureuses jouissances de la vengeance imaginaire. Il rêva qu'il était roi, qu'il faisait pendre haut et court ses voisins et passer le soc de la charrue sur cet immoral chalet ; puis, entrant dans un autre ordre d'idées, il songea qu'il était devenu Robinson et qu'il se trouvait transporté dans une île déserte avec son figuier, son jardin, son cabanon et Millette métamorphosée en Vendredi. Enfin, il en arriva à maudire la floraison du carré de pois qui lui avait, sans doute, attiré ce fâcheux voisinage. C'était bien là le plus éclatant témoignage qu'il pût fournir du désordre que tant d'événements avaient jeté dans ses idées.

Sur ces entrefaites, il entendit chuchoter dans la cuisine. Il en ouvrit doucement la porte, bien décidé à tancer vertement Millette si elle s'était permis de recevoir quelqu'un sans son autorisaton.

Il aperçut sur une chaise, à côté du petit fauteuil sur lequel s'asseyait Millette, Marius qui, les deux mains dans les mains de sa mère, causait tendrement avec celle-ci. C'était le jour de sortie du fils de sa compagne. M. Coumbes avait lui-même provoqué cette visite hebdomadaire de Marius. Il n'y avait pas moyen de décharger sur eux un peu de la bile qui l'oppressait.

M. Coumbes le comprit, et en même temps il eut une idée lumineuse.

Il tendit les bras au jeune homme qui s'avançait respectueusement pour l'embrasser, le serra sur son cœur, et sa physionomie devint souriante.

VII

OU, A NOTRE GRAND DÉPLAISIR, NOUS SOMMES FORCÉS DE PILLER LE VIEUX CORNEILLE

Le sourire ne fit que passer sur les lèvres de M. Coumbes. Après cet éclair, elles se plissèrent de plus belle, sa figure redevint grave et soucieuse.

Millette avait été profondément touchée du mouvement de tendresse par lequel le maître du cabanon avait accueilli Marius. Celui-ci n'était pas moins ému que sa mère.

— Qu'avez-vous donc ? dit-il.

Le silence de M. Coumbes fut plein d'éloquence ; ses paupières clignotèrent, se démenèrent dans un double mou-

vement horizontal et perpendiculaire pour essayer, par la compression, d'extorquer une larme à ses yeux.

Si la diplomatie est une science, c'est la seule que l'on sache sans études préliminaires. L'ex-portefaix avait compris par intuition que, ayant un sacrifice à demander à ses sujets, il s'agissait avant tout de remuer vivement leurs âmes dans l'espoir de trouver un vengeur; son amour-propre se résigna à passer par les fourches caudines. Il se laissa choir sur une chaise avec tous les signes d'un véritable abattement.

— Mes enfants, leur dit-il, à quoi me servirait de vous raconter ce que j'ai, puisque vous ne sauriez y porter remède? Tout ce que je puis vous apprendre, c'est que, si cela dure, bientôt vous verrez les pénitents dans cette maison.

— Ah! mon Dieu, s'écria Millette le visage baigné de larmes, comme si déjà elle eût vu le cadavre de M. Coumbes sur la funèbre cendre.

— Oh! ce n'est pas possible, fit de son côté Marius, frappé à la fois par la douleur de sa mère et par cette affreuse prédiction de celui qu'il considérait, qu'il aimait comme son père.

Mes enfants, continua M. Coumbes, j'ai tant de chagrin, que je sens bien que le jour n'est pas loin où j'aurai reçu ma paye en ce monde et où il me faudra m'embaucher avec le grand patron qui est là-haut.

— Ce chagrin, qui le cause? dit Marius, les yeux étincelants, la bouche frémissante.

Mais, ajouta M. Coumbes en évitant de répondre à cette interruption, avant d'être jeté dehors comme une coque d'oursin, je veux vous faire mes dernières recommandations.

Les sanglots de Millette redoublèrent et couvrirent les paroles du maître du cabanon. La voix de Marius domina sanglots et recommandations; il s'élança vers M. Coumbes et, avec ce dévouement qui, chez les gens du Midi, emprunte toujours quelque chose à la colère, il lui dit :

— Vous n'avez point de recommandations à me faire, mon père; si c'était celle d'être honnête et laborieux, votre exemple a suffi depuis longtemps pour m'apprendre que c'était le devoir d'un honnête homme. Quant à aimer ma mère, elle serait une sainte du bon Dieu, que mon cœur ne saurait lui donner plus qu'il ne lui donne. Si c'est de conserver votre mémoire, de garder votre souvenir, c'est présumer trop peu de ma reconnaissance. Avec ma mère, qui donc chérirai-je, qui donc vénérerai-je, si ce n'était celui qui a pris soin de mon enfance? Ce qu'il faut nous dire, ce sont les causes de ce chagrin que nous ignorons, les raisons de ces sinistres pressentiments que rien ne justifie. Pourquoi ne comptez-vous pas davantage sur nous, parrain? Si quelque mal vous afflige, veuillez nous le dire? Fallût-il aller à la Sainte-Beaume à genoux, pour demander à Dieu qu'il vous rende la santé, ma mère et moi, nous sommes prêts.

En écoutant Marius, M. Coumbes se trouvait en proie à un attendrissement qui chez lui était rare. L'enfant de Millette commençait à triompher des préjugés du bonhomme à l'endroit de la beauté plastique. Ce n'était pas que la noblesse des sentiments qu'il exprimait le touchât beaucoup, M. Coumbes n'y croyait qu'à moitié; mais à l'énergie de l'accent du jeune homme, à la conviction de sa colère, l'ex-portefaix pressentait qu'il allait trouver en lui le Cid Campeador dont il était en quête, sans en avoir jamais entendu parler. Pendant une minute, il fut bien un peu honteux de susciter un aussi enthousiaste dévouement à propos d'un aussi misérable sujet; mais son antipathie haineuse contre son voisin fut plus forte que cet imperceptible mouvement de sa raison, et, pour la seconde fois de la journée, il prit Marius à bras-le-corps et le serra contre sa poitrine.

— Vois-tu, fils, dit-il en abandonnant une de ses mains à Millette, qui la couvrait de ses baisers et de ses larmes, depuis quelque temps ce cabanon est devenu un enfer pour moi; je voudrais le quitter, et je sens que je mourrai lorsque je ne le verrai plus.

— Mais pourquoi cela? interrompit Millette; n'avez-vous pas eu tout à souhait cette année? La main du bon Dieu n'a-t-elle pas béni tout ce que vous avez confié à la terre? Pourquoi cela, quand, il y a huit mois à peine, je vous ai vu si heureux de ne plus être forcé de quitter votre retraite pour retourner à la ville?

D'un geste silencieux mais solennel M. Coumbes indiqua le chalet voisin, dont on apercevait les tuiles rouges.

Millette soupira; en rapprochant les circonstances, elle avait compris, elle devinait les motifs de la mauvaise humeur de son maître, les velléités cynégétiques qui lui avaient fait perdre tant d'heures en arrêt devant les oiseaux. Marius, qui n'était point au fait de toutes ces circonstances, considérait M. Coumbes avec une surprise interrogative.

— Oui, reprit M. Coumbes, voilà le secret de ma tristesse; voilà la cause de mon dégoût de la vie. Tiens, Millette, je ne t'en ai rien avoué, mais, lorsque pour la première fois j'ai vu les ouvriers creuser leur tranchée dans le sable, un secret pressentiment m'a serré le cœur et m'a dit que c'en était fait de mon bonheur; et cependant je ne pouvais prévoir alors que la rage de mes persécuteurs irait un jour jusqu'à l'insulte.

— On vous a insulté! s'écria Marius bouillant de colère, on a oublié le respect que l'on devait à votre âge!

L'ex-portefaix ne fut point assez habile pour cacher la sensation agréable que lui causa cette ardeur du fils de Millette à embrasser sa défense; celle-ci surprit le mouvement de joie qui illumina la physionomie de M. Coumbes, elle pressentit son projet, et sa sollicitude maternelle, justement alarmée, s'efforça de calmer son irascible maître.

Elle jetait de l'huile sur le feu; pour réduire les faits à leurs véritables proportions, il fallait nécessairement ôter au dada de M. Coumbes la selle et la bride qui lui permettaient de l'enfourcher, attenter à ses idées dominatrices, exaspérer, par le doute de sa raison d'être, la susceptibilité de son orgueil de propriétaire. Millette ne réussit qu'à métamorphoser en une véritable fureur l'attitude douloureuse que celui-ci avait prise depuis le commencement de cette scène.

Comme il arrive à des gens à tempérament lymphatique, M. Coumbes, lorsqu'il s'abandonnait à la colère, était incapable de la dominer. Dans son courroux de trouver un semblant de contradiction où il s'attendait si peu à en rencontrer, il se montra dur et cruel envers la pauvre Millette; il alla jusqu'à parler d'ingratitude à propos des bienfaits dont il prétendait l'avoir comblée.

Marius l'écoutait la tête baissée; il souffrait bien vivement de voir maltraiter ainsi celle qu'il chérissait plus que la vie; son corps était agité de tressaillements convulsifs, et de grosses larmes roulaient le long de ses joues brunes; mais il avait un si profond repect pour M. Coumbes, qu'il n'osa ouvrir la bouche pour la défendre, et qu'il se contenta d'élever ses yeux suppliants vers celui-ci.

Lorsque M. Coumbes quitta la cuisine, où il laissait Millette accablée et gémissante, Marius, après avoir adressé à sa mère quelques paroles consolatrices, rejoignit le maître du cabanon dans le jardin où, à la faveur de l'ombre du soir qui commençait de s'épaissir, ce dernier promenait les regrets que lui causait le dernier échec dans la tentative qu'il avait faite.

— Père, lui dit-il, il faut pardonner à la mère; elle est femme et elle a peur; mais moi, je suis homme et me voici.

— Que dis-tu? fit M. Coumbes, qui était bien loin de s'attendre à ce revirement de fortune.

— Qu'aussitôt que j'ai pu comprendre ses paroles ma mère me dit en vous montrant : « Voici celui auquel je dois la vie, mon enfant, et je prierai Dieu tous les jours afin qu'il permette que tu fasses pour lui ce qu'il a fait pour moi. Non content de m'avoir sauvée, il ne m'a point abandonnée dans ma détresse. Le ciel sera assez juste pour permettre que nous lui témoignions un jour notre reconnaissance. » J'étais bien petit lorsqu'elle parlait ainsi, père; cependant jamais ces mots ne sont sortis de ma mémoire, et, aujourd'hui, je veux vous prouver que je suis prêt à tenir l'engagement qu'elle me demandait de prendre.

La voix de l'adolescent était ferme, énergique, sûre d'elle-même; cependant M. Coumbes crut ou voulut croire à une rodomontade de jeune homme.

— Non, dit-il avec une nouvelle amertume, ta mère avait raison tout à l'heure; j'ai tort de vouloir qu'on respecte mon bien et ma personne, tort de me lasser des avanies que l'on me fait subir, des affronts dont on m'accable. A quoi bon demander un respect que l'on est trop âgé pour commander? N'est-ce pas tout simple, tout naturel, que les jeunes gens fassent leur jouet d'un pauvre vieillard, et n'est-ce pas insensé à celui-ci de faire entendre ses plaintes?

M. Coumbes avait totalement oublié qu'il avait joué le rôle de provocateur dans les événements qu'il rappelait.

— Vous avez protégé mon enfance, reprit Marius avec une énergie croissante, c'est à moi de protéger votre vieillesse. Qui vous touche, me touche; qui vous insulte, m'insulte. Demain je verrai M. Riouffe.

Le doute n'était plus permis à M. Coumbes. Il avait trouvé un champion, et, malgré sa jeunesse, le courage de ce champion pouvait lui faire espérer de triompher de ses ennemis.

Pour la troisième fois depuis le commencement de cette journée, il embrassa Marius. Jamais il n'avait été à ce point prodigue de témoignages de tendresse envers l'enfant de Millette. Il est vrai que c'était la première fois qu'il eût besoin de lui.

— Seulement, lui dit le jeune homme en se dégageant de son étreinte, vous me jurez de ne plus être aussi dur avec la mère lorsqu'elle ne m'aura plus là pour la consoler.

VIII

COMMENT M. COUMBES VIT ÉCHOUER SA VENGEANCE PAR L'INTERVENTION D'UN TÉMOIN, QUI FRAPPA AU CŒUR LE CHAMPION QU'IL AVAIT CHOISI.

L'appartement et les bureaux du voisin du cabanon de M. Coumbes étaient situés rue de Paradis, c'est-à-dire dans une des grandes artères marseillaises qui débouchent sur la Canebière.

Marius avait facilement obtenu l'adresse de l'ennemi intime de son parrain, du don Gormas dont il avait à punir les offenses. Il pénétra dans une de ces sombres allées, aussi communes dans le nouveau que dans le vieux Marseille, franchit un étroit escalier et s'arrêta au premier étage, où on lui avait dit qu'il trouverait la personne qu'il cherchait. Effectivement sur la porte qui s'ouvrait à sa gauche, il aperçut deux plaques de cuivre scellées dans le bois; sur l'une d'elles étaient gravés ces mots : *Jean Riouffe et sœur, commissionnaires et armateurs*; sur l'autre, *Bureau et caisse*. Il tourna le bouton de la première et il entra.

Les Méridionaux comprennent difficilement les querelles sans tapage; il leur faut toujours un peu de trompette avant le combat. Marius était de son pays, et, si jeune qu'il fût, il en possédait déjà les habitudes. Pendant la nuit, pendant le voyage de Montredon à Marseille, il avait travaillé à exalter sa petite cervelle, et s'était si complètement monté, qu'un capitan n'eût rien trouvé à reprendre à sa tenue et à sa physionomie. Sa redingote était boutonnée jusqu'au menton, sa coiffure légèrement inclinée sur l'oreille, ses sourcils rapprochés, ses narines dilatées, ses lèvres frémissantes, comme il convient à un redresseur de torts.

— M. Jean Riouffe! s'écria-t-il d'une voix provocante en franchissant le seuil de la porte et sans ôter son chapeau.

Un des deux commis qui travaillaient derrière des cages en fil de fer à guichet leva le nez de dessus une liasse de connaissements qu'il était en train de rédiger. L'air, l'accent et l'attitude du nouveau venu l'avaient surpris; mais il réfléchit sans doute que son temps était trop précieux pour en consacrer un atome à faire observer au visiteur qu'en entrant dans un appartement, la civilité puérile et honnête voulait qu'on se découvrît, car il reprit sa besogne après avoir fait à Marius, du bout de sa plume, signe d'avoir à se calmer et à attendre.

Celui-ci avait trop envie de mener à bien la querelle de M. Coumbes pour s'en mettre une seconde sur les bras. Il rongea son frein, quelque disposé qu'il fût à s'offenser du silence de l'employé de son futur adversaire, en se promettant bien, dans l'humeur rageuse qu'il devait à l'excitation de son sang, de se dédommager avec celui-ci.

Pour occuper ses moments, il regarda autour de lui. L'appartement dans lequel il se trouvait contrastait d'une manière étrange avec la scène dont Marius prétendait le rendre le théâtre. Depuis dix-sept mois qu'il était dans les affaires, il avait vu bien des bureaux, mais jamais il n'en avait rencontré un dans lequel un ordre aussi parfait eût présidé à toutes choses, où la propreté se montrât aussi coquette, où une espèce de bon goût se révélât dans le classement méthodique des échantillons qui garnissaient les armoires vitrées, des paperasses qui encombraient les casiers. Le calme qui y régnait, le demi-jour que des stores de couleur y conservaient, le silence des deux commis, leur assiduité, faisaient de cette pièce une espèce de temple du travail et de la paix, dans lequel Marius éprouvait quelque peine à maintenir à un degré d'incandescence l'exaltation qu'il s'était procurée en fouettant tout à la fois le sang de ses artères et sa respectueuse affection pour M. Coumbes.

Heureusement pour la cause qu'il s'était chargé de soutenir, la porte d'un cabinet s'ouvrit et un monsieur en sortit. Le commis peu communicatif, toujours à l'aide de sa plume, qui servait télégraphiquement à ses communications, indiqua à Marius qu'il devait entrer dans le cabinet d'où sortait ce monsieur.

Le jeune homme assura son chapeau sur sa tête, reprit la physionomie que cette séance préliminaire lui avait fait atténuer et pénétra dans le cabinet. Il avait fait un pas en avant pour franchir la porte; mais il n'eut pas plus tôt jeté les yeux dans le cabinet, qu'il en fit deux en arrière pour reculer; il porta la main à sa tête pour saluer avec tant de précipitation, que sa coiffure, échappant de ses doigts, roula sur les nattes de Calcutta qui couvraient le parquet.

Au lieu de M. Jean Riouffe, au lieu du jeune homme insolent pour lequel il avait fait des préparatifs si menaçants, il se trouvait en face d'une charmante jeune fille qui était seule dans ce bureau.

Elle pouvait avoir vingt-quatre ou vingt-cinq ans; elle était grande, mince et svelte; ses cheveux, de ce blond chaud et doré que les peintres de Venise ont reproduit avec tant d'amour, tombaient sur sa nuque en un chignon que les deux mains n'auraient pu contenir; leurs fauves reflets, l'éclat de ses sourcils et de ses yeux noirs comme l'ébène, la rougeur purpurine de ses lèvres, faisaient encore ressortir la blancheur de sa peau.

Il est bien entendu que Marius n'apprécia aucun de ces détails; il ne remarqua pas davantage la simplicité de costume qui tranchait avec le caractère de la beauté de cette apparition; il ne vit pas la douceur de son sourire, la bienveillance de sa physionomie, le geste encourageant par lequel elle l'invitait à se remettre; il se trouvait sous le coup de cette surprise grosse d'émotions que doit éprouver un petit corsaire qui croit poursuivre un paisible bâtiment de commerce, lorsque celui-ci, par un mouvement rapide comme l'éclair, enlève ses pavois et démasque de formidables rangées de batteries. Il pouvait déjà être brave, mais il était trop jeune pour ne pas être timide. Cette jolie personne lui paraissait bien autrement redoutable à affronter que ne l'était l'adversaire qu'il cherchait. Il ramassa maladroitement, gauchement, son chapeau, balbutia quelques mots, et se fût enfui, si la voix de la jeune fille, une voix pure et d'un timbre qui pénétra jusqu'à son cœur, ne l'eût rappelé à la situation.

— Tout à l'heure, je vous ai entendu demander M. Jean Riouffe, monsieur, dit-elle à Marius.

Celui-ci rougit, car il se rappelait que l'accent menaçant par lequel il avait débuté en entrant avait traversé la cloison qui séparait le cabinet du bureau.

Marius s'inclina sans répondre.

— Il est absent pour le moment, monsieur, dit encore la jeune fille.

— Alors, mademoiselle, pardon, je reviendrai, je repasserai.

— Monsieur, je dois vous faire observer que vous risquez fort de faire beaucoup de courses inutiles. M. Riouffe est rarement chez lui; mais si vous voulez me communiquer ce dont il s'agit, je pourrai probablement vous donner satisfaction, car c'est moi qui m'occupe de toutes les affaires de la maison.

— Mademoiselle, répliqua Marius, dont l'aplomb et l'aisance de la jeune fille ne faisaient qu'accroître l'embarras, mademoiselle, c'est une question toute personnelle qui me faisait désirer d'avoir un entretien avec M. Riouffe.

— Il est probable que cela me regarde encore, monsieur. Pardonnez-moi mon insistance : elle n'est dictée que par mon désir d'épargner à M. Riouffe des ennuis, des embarras, ou pis encore. Il aura sans doute contracté quelque dette vis-à-vis de vous ou de vos parents, continua la jeune fille, dont la physionomie s'était légèrement attristée. Vous pouvez parler avec confiance, monsieur; si votre créance est légitime, ce dont je ne doute pas, je ferai en sorte de vous renvoyer content.

Marius comprenait qu'il ne devait rien apprendre du motif de sa visite à cette jeune fille, qui, d'après la raison sociale inscrite sur la porte, lui paraissait devoir être la sœur de l'ennemi de M. Coumbes; mais il s'abandonnait si naïvement au bonheur de la voir et de l'entendre, qu'il oubliait que la première condition de la discrétion qu'il entendait conserver était de se retirer; au lieu de cela, il demeurait devant elle dans une sorte de muette extase.

Lorsque mademoiselle Riouffe se tut, attendant une réponse, Marius resta un instant déconcerté; puis il répliqua avec une vivacité dont il ne fut pas maître :

— Mademoiselle, la dette que je viens réclamer à M. Riouffe n'est point de celles qui se soldent à la caisse.

Rien n'est plus fréquent que le désaccord entre les lèvres et la pensée. Subissant un dernier accès de la fièvre belliqueuse que M. Coumbes avait soufflée sur lui la veille au soir, Marius s'était laissé emporter par la redondance de la phrase. Elle ne fut pas plus tôt tombée de ses lèvres, qu'il la regretta amèrement. La jeune fille était devenue pâle comme une morte, ses larges paupières s'étaient lentement abaissées sur ses yeux et les avaient voilés un instant comme pour en dissimuler l'expression. Elle se leva, et, s'appuyant de la main sur son bureau, recueillant ses forces pour rester maîtresse de son émotion :

— Monsieur, lui dit-elle, quoi que soit ce que vous venez demander à M. Riouffe, vous pouvez d'avance être certain qu'il y répondra avec honneur. Veuillez me laisser votre nom, m'indiquer l'heure à laquelle vous voudrez bien vous donner la peine de repasser, afin que vous soyez certain de ne point faire une démarche inutile.

Marius demeurait tout étourdi. La douleur qui perçait dans les paroles de la jeune fille le touchait, mais sa résignation fière et courageuse faisait sur lui une impression bien plus vive encore.

— Mademoiselle, répondit-il avec une humilité respectueuse à cette dernière question, veuillez dire à M. Riouffe

que je viens de la part de M. Coumbes et que je me représenterai demain.

— De M. Coumbes? de M. Coumbes qui habite à Montredon une maisonnette à côté du chalet que mon frère a fait construire? s'écria mademoiselle Riouffe en s'élançant vers la porte, qui jusqu'alors était restée ouverte, et en la fermant avec vivacité.

— Vous ne vous trompez pas, mademoiselle, répondit Marius, c'est au sujet de M. Coumbes que je me présente dans cette maison.

— Vous êtes son fils, sans doute?

Maurice s'inclina sans répondre; son interlocutrice lui fit signe de s'asseoir.

— Vous avez pu vous apercevoir tout à l'heure, monsieur, que, quoique femme, dans des circonstances graves et sérieuses, je saurais dompter ma sensibilité de sœur, lutter contre la faiblesse de mon sexe et triompher de ma répugnance, quand il s'agit d'une affaire qui remet aux chances du hasard la vie de deux hommes de cœur; mais la situation est bien différente. D'après ce qui m'a été raconté de tout ce qui s'est passé entre monsieur votre père et mon frère, tous les torts doivent être attribués à ce dernier. Je n'ai pas attendu à aujourd'hui pour l'en blâmer. Vous veniez pour lui demander satisfaction de sa conduite, n'est-ce pas?

Marius hésita.

— Répondez, monsieur, je vous adjure de me répondre.

— C'est la vérité, mademoiselle, balbutia le jeune homme.

— Alors, monsieur, je vous prie de me faire l'honneur de m'accepter comme votre témoin.

— Mademoiselle, répliqua Marius, stupéfait de cette proposition, autant qu'émerveillé de l'air mâle et décidé de la jeune fille, ce que vous me demandez, si flatteur que cela soit pour moi, offrirait cependant, si je l'acceptais, un inconvénient. Monsieur votre frère ne manquerait pas de supposer que ma résolution d'obtenir satisfaction des offenses dont depuis deux mois il poursuit mon père n'est pas sérieuse. Souffrez qu'après vous avoir remerciée, je ne l'accepte pas.

— Je ferai en sorte que ce que vous redoutez n'arrive pas, monsieur, et c'est un signalé service que je vous prie de me rendre.

— Veuillez m'expliquer, mademoiselle, les raisons qui vous déterminent à me le demander avec tant d'instance.

— Elles sont faciles à comprendre: mon frère est coupable, je le sais; rien ne peut excuser les outrageantes plaisanteries qu'il s'est permises contre M. Coumbes; mais j'hésite à croire qu'il faille son sang pour les réparer, et je pense que l'expression de ses sincères regrets et ses excuses y suffiraient. Si un étranger les lui demande, quelque honorables qu'elles soient lorsqu'elles s'adressent à un homme de l'âge et du caractère de M. Coumbes, jamais il ne voudra s'y résoudre; en face de sa sœur, il n'aura point à rougir, et je crois avoir assez de crédit sur son cœur pour obtenir de sa raison qu'il consente à ce sacrifice d'un vain amour-propre.

— Je voudrais ne pas vous refuser, mademoiselle, dit Marius, qui résistait difficilement aux instances de la jeune fille; mais songez donc que, dans cette querelle, je suis fâché de vous le certifier encore, monsieur votre frère a tous les torts. Il ne m'appartient point d'ouvrir par avance les portes à une réparation de ce genre; j'aurais l'air d'avoir peur.

Mlle Riouffe sourit de l'émotion avec laquelle Marius avait prononcé ces derniers mots.

— Non, monsieur, reprit-elle, car mon frère n'ignorera point vos répugnances, et je serai la première à lui apprendre ce qu'il m'a fallu de prières et d'instances pour vous décider à me laisser terminer pacifiquement cette affaire. D'ailleurs, monsieur, vous me paraissez si jeune, que vous aurez le temps de prouver à ceux qui se permettraient d'en douter, que la fermeté de votre cœur ne dément pas la courageuse hardiesse de votre regard.

Marius rougit encore à ce compliment, qui lui prouvait que, s'il avait curieusement analysé la beauté de la jeune fille, celle-ci n'avait point été sans jeter quelque coup d'œil sur les avantages extérieurs de son interlocuteur.

— Mademoiselle!... reprit-il chancelant dans sa résolution.

— Tenez, monsieur, dit mademoiselle Riouffe en l'interrompant avec vivacité, la confiance appelle la confiance. Je ne vous connais que depuis quelques instants; mais, dans les circonstances graves où nous nous trouvons, en raison de la requête que je vous présente, je crois que je n'ai qu'à gagner à être mieux connue de vous, et je tiens à vous expliquer pourquoi vous me trouvez dans ce bureau une plume entre les doigts, au milieu de ces échantillons de coton et de sucre, et devant ce gros livre, au lieu d'être dans mon salon un ouvrage de femme à la main. Mon frère était plus jeune que moi d'une année lorsque nous avons perdu nos parents. Nous nous trouvions, lui à vingt, moi à vingt et un ans, à la tête d'une maison qui nécessitait une grande assiduité pour conserver la prospérité qui jusqu'alors l'avait favorisée. Malheureusement, pendant la longue maladie de mon père, la surveillance que l'on doit exercer sur un jeune homme s'était un peu relâchée, et, lorsque nous fûmes orphelins, il avait pris goût à l'indépendance et aux plaisirs, qu'il est si difficile d'allier avec les devoirs du commerçant. J'essayai quelques réprimandes; mais je l'aime, monsieur, et, quelles que fussent les fautes que j'avais à lui reprocher, mon visage ne savait pas s'armer de la sévérité qui eût été si nécessaire. Déjà nos affaires périclitaient sensiblement; j'entrevoyais l'abîme que le malheureux ouvrait sous ses pas, lorsque Dieu m'envoya une salutaire inspiration: je résolus de renoncer au monde, de sacrifier mon bonheur individuel, d'éprouver si, puisque l'autorité manquait à mon âme, ma tendresse pour Jean ne suffirait pas aux nouveaux devoirs de mère que j'embrassais avec ardeur. A tout prix, il fallait lui conserver une fortune que ses goûts oisifs lui rendaient si nécessaire, et je me dévouai à cette tâche; je me mis à la tête de cette maison. Je ne vous parlerai pas des résultats que j'ai obtenus de ce côté, monsieur, quoique j'en sois un peu fière; mais je vous apprendrai que je suis parvenue à inspirer à mon frère une confiance qui me permet de lire constamment dans son cœur. Ses égarements, je le crois, ne sont que le fruit de la jeunesse, la conséquence d'une exubérance de sève: déjà il écoute mes conseils; bientôt, je l'espère, il les suivra. Comme je vous le disais tout à l'heure, je lui ai entendu raconter ce qui s'était passé à Montredon. Mes reproches avaient devancé vos plaintes; mais nous n'étions pas seuls, et je n'ai pu, en face de ses commis, flétrir, comme je vais le faire, l'inconvenance de sa conduite. C'est mon frère, monsieur, c'est plus que mon frère, c'est mon enfant. Jugez de ce que je dois souffrir en songeant aux suites terribles que pourraient avoir ces extravagances puériles: aidez-moi à les détourner de sa tête, je vous en conjure encore... Que monsieur votre père se déclare satisfait, n'est-ce pas tout ce que vous désirez? Que la parole de M. Riouffe le garantisse à l'avenir de ces détestables plaisanteries, n'est-ce pas tout ce que vous voulez? Je vous promets que vous aurez tout cela, monsieur; mais, au nom de votre mère, au nom de tout ce que vous aimez, faites que je ne voie pas les jours de mon frère aventurés pour une aussi misérable cause.

Mlle Riouffe eût pu parler longtemps ainsi, Marius ne l'eût pas interrompue, tant il était enivré par le son de sa voix, par la contemplation de son charmant visage. Quant à refuser ce qu'elle implorait, cela ne lui était plus permis. Ce que la jeune fille venait de lui raconter avait achevé de conquérir le cœur et de révolutionner le cerveau de Marius. En la voyant si belle, et en même temps si douce, si tendre, si touchante dans son dévouement, il se demandait comment l'univers pouvait ne pas être aux pieds de cette adorable créature. Dans son enthousiasme méridional, que contenait à grand'peine sa timidité naturelle, il avait envie de lui offrir, non pas seulement le sacrifice de ses griefs, celui de sa vie si elle en avait besoin, mais encore de lui assurer que, sur un seul mot d'elle, M. Coumbes oublierait ses griefs; ce qui était bien autrement outrecuidant.

— Mademoiselle, répondit-il, je suivrai aveuglément vos ordres.

— Soyez tranquille sur le résultat, monsieur. Où devrai-je vous le faire connaître?

Marius donna l'adresse de son patron. Mlle Riouffe lui fit observer que la qualité qui était sienne à dater de ce moment exigeait qu'elle serrât la main de celui auquel elle servait de second. Cette étreinte acheva de bouleverser le jeune homme. Lorsqu'il traversa le bureau pour sortir, il alla donner dans la fenêtre qu'il prenait pour la porte, à l'ébahissement des commis. Dans la rue, il demeura en contemplation devant la maison où demeurait Mlle Riouffe: il lui semblait que les murs qui renfermaient un si charmant trésor avaient une physionomie toute différente des autres murs.

Le soir, un garçon du magasin apporta une lettre.

Marius n'eut pas plutôt jeté un regard sur l'adresse, qu'il reconnut l'écriture fine et déliée qu'il avait vue sur le grand livre de la maison Riouffe et sœur. Il la saisit comme un avare le trésor qu'il rencontre, comme un naufragé le morceau de pain qu'on lui offre, et courut s'enfermer dans la mansarde qu'il habitait pour la lire.

Déjà il lui semblait que les yeux d'un indifférent eussent profané cette écriture.

Ses doigts tremblaient tellement lorsqu'il voulut l'ouvrir, qu'il fut quelque temps sans réussir à disjoindre le cachet, et qu'il déchira la moitié de la lettre avant d'y parvenir.

Mlle Riouffe lui écrivait:

« Monsieur,

« Je ne sais si vous serez content de moi, mais je suis

bien satisfaite de ma personne! J'ai pleinement réussi dans ma négociation dont vous avez bien voulu me charger. Demain, après la Bourse, j'accompagnerai M. Riouffe, qui ira à Montredon exprimer à M. Coumbes son très sincère repentir. J'espère que désormais chalet et cabanon vivront en si bonne intelligence, que nous n'aurons qu'à nous applaudir de cette discorde préliminaire qui nous aura amenés à cultiver réciproquement notre voisinage. »

C'était signé Madeleine.

Marius porta le billet à ses lèvres, et, pendant toute la nuit, qu'il dormît ou qu'il veillât, l'image de celle que, le matin, il avait vue pour la première fois lui tint fidèle compagnie.

IX

OU L'ON VOIT QUE M. COUMBES NE PRATIQUAIT PAS L'OUBLI DES INJURES, ET CE QUI S'ENSUIVIT

Vingt-quatre heures et la soif de veangeance qui dévorait M. Coumbes avaient amené une révolution dans les instincts et dans les habitudes de ce personnage.

Depuis qu'il avait trouvé dans le fils de Millette un héros capable de vaincre ou de mourir à sa place, l'ex-portefaix, d'essentiellement pacifique qu'il avait toujours été, devenait tout à coup belliqueux.

Le matin, après que Marius l'eut quitté pour aller chercher M. Riouffe, M. Coumbes avait opéré une audacieuse sortie dans son propre jardin, le fusil en bandoulière, redressant son échine, que l'habitude des travaux manuels et du jardinage tenait ordinairement courbée vers la terre. Il s'était promené avec des allures de matamore dans une allée où il lui paraissait impossible qu'on ne l'aperçut pas du chalet · plusieurs fois il s'était arrêté, avait fait jouer les batteries de son fusil en regardant d'un air de menace les contrevents de l'odieuse habitation.

Ces contrevents ne s'étaient point entr'ouverts, rien n'avait bougé chez le voisin, par l'excellente raison que celui-ci était retourné à la ville, et que c'était là seulement que Marius pouvait le rencontrer; mais l'humeur batailleuse de M. Coumbes s'accommodait trop peu d'une supposition aussi simple, il préféra de beaucoup se persuader que l'ennemi avait été rendu prudent à la suite de la démarche qu'avait effectuée celui qui composait à la fois son avant-garde, son corps d'armée et sa réserve.

A cette époque de l'année, les semis de ses tomates et de ses pois précoces étant confiés à la terre, il lui restait peu de chose à faire dans son jardin; mais, en dépit d'une pluie battante, il y demeura toute la journée; il tenait à ne point abandonner la position.

Son anxiété était vive; il attendait des nouvelles avec grande impatience, et, le soir, ne voyant pas revenir Marius, il commença de craindre que le cœur n'eût manqué à son champion; et, comme Millette, non moins inquiète que lui, quoique par suite de motifs bien différents, lui exprimait ses appréhensions, il la rassura en termes peu flatteurs pour celui qu'il préconisait la veille et parut disposé à revenir à son opinion première sur les beaux hommes.

Mais un songe modifia cette impression de M. Coumbes · il rêva qu'il était devenu un de ces quatre fils Aymon dont, dans sa jeunesse, il avait entendu narrer l'histoire, et que, d'un seul coup de son terrible cimeterre, il pourfendait M. Riouffe et toute sa société de démons et de diablesses, démolissait le chalet et en envoyait les débris s'abîmer dans le golfe.

Ce cauchemar s'était si profondément incrusté dans le cerveau de M. Coumbes, qu'en s'éveillant il jeta précipitamment un coup d'œil dans la chambre, tant il était convaincu que le corps de son ennemi devait s'y trouver étendu; il n'aperçut qu'une vieille couffe qui, après avoir apporté de Smyrne une balle de figues, servait de tapis au lit de l'ex-portefaix; mais, en relevant la tête, le regard de celui-ci rencontra le regard de Marius, qui en ce moment ouvrait la porte de la chambre, et il entrevit sur les lèvres du jeune homme un sourire qu'il prit pour une preuve que son rêve pourrait bien être une réalité.

Dans son transport, il oublia tous les principes de la bienséance et se précipita à bas de son lit, sans prendre le temps d'atténuer la légèreté de son costume.

— Eh bien? s'écria-t-il du ton qu'Alexandre devait prendre pour interroger ses lieutenants.

— M. Riouffe sera ici à trois heures, accompagné de mademoiselle sa sœur, pour vous présenter ses excuses et ses regrets, répondit Marius avec le même sourire.

La physionomie de M. Coumbes se rembrunit.

— Des excuses? dit-il. Nous n'avons que faire de ses excuses; j'ai bien voulu te céder le soin de venger les affronts dont il m'a accablé, et des excuses ne sauraient y suffire.

— Cependant..., fit Marius tout déconcerté.

— Il n'y a pas de cependant, répliqua M. Coumbes sans lui laisser achever sa phrase; les gens de cœur n'admettent point les excuses dans une affaire d'honneur, pas plus que les circonstances atténuantes dans un procès! J'ai été du jury une fois, moi qui te parle: eh bien! je lui en ai donné, des circonstances atténuantes! La mort, la mort, toujours la mort, je ne connais que cela; tout le reste, bon Dieu! c'est prétexte à lâcheté ou encouragement au crime!

Marius pâlit, autant à cause de l'insulte que lui envoyait l'irascible bonhomme, que par suite de la douleur qu'il éprouva en voyant s'envoler les espérances qu'il caressait depuis quelques heures

— Des excuses! continuait M. Coumbes, des excuses! Il fallait réfléchir avant de maltraiter un honnête homme; il n'en serait pas réduit à se soumettre aujourd'hui à cette platitude, dont, à mon tour, je ne veux pas me contenter, moi.

Marius voulut parler, mais M. Coumbes ne le permit pas. Il allait et venait dans son étroite chambre en poussant des exclamations furibondes, en faisant de ses bras des gestes si extravagants, qu'ils menaçaient de triompher de l'opiniâtreté avec laquelle son unique vêtement sauvegardait sa pudeur.

Tout à coup il s'arrêta brusquement devant Marius, et, saisissant d'un geste furieux son bonnet de coton dont la mèche, par ses oscillations, contrariait sa pantomime, il le jeta à terre.

— Voyons, s'écria-t-il, démolira-t-il au moins son abominable maison?

— Mais pourquoi M. Riouffe démolirait-il une maison qui lui a coûté si cher à construire?

— Pourquoi? Parce qu'elle me gêne, parce qu'elle m'offusque, parce qu'elle intercepte pour moi la brise du large et fait de ma maison une fournaise, parce que c'est un objet dégoûtant à avoir continuellement sous les yeux. N'est-ce donc pas des raisons, cela? Coquin de sort! continua-t-il, Marius l'écoutant la bouche béante et étant très absorbé par la question qu'il s'adressait à lui-même, à savoir, s'il ne fallait pas envoyer chercher le médecin pour saigner son père, qui était devenu enragé. Coquin de sort! narre-moi un petit peu ce qu'on t'a dit, ce que tu as fait, comment les choses se sont passées. On a abusé de ta jeunesse et de ton peu d'habitude, je le vois bien, tron de l'air! car de la bravoure, je vois aussi que tu en as à leur revendre. Dis-moi tout, l'homme, et je me charge de remettre les affaires dans le bon chemin.

La tâche que M. Coumbes imposait à Marius était fort embarrassante; l'accueil que le maître du cabanon avait fait à ce que le jeune homme considérait comme un triomphe, les jurons dont, contre son habitude, il assaisonnait son discours, avaient jeté déjà quelque désordre dans ses pensées; mais, lorsqu'il se vit mis en demeure ou de mentir ou d'avouer à son parrain la pacifique intervention de Mlle Madeleine, lorsqu'il redouta qu'en parlant d'elle on ne lût sur son visage ce qui se passait dans son âme, ce désordre devint une déroute: toutes ses idées prirent la fuite, s'échappèrent avec une telle confusion, qu'il fut impossible à son cerveau d'en rattraper une seule à la course; il hésitait, il balbutiait, il tremblait, il faisait maints coq-à-l'âne qui achevèrent d'exaspérer M. Coumbes.

Celui-ci pressentit anguille sous roche, et mit dans son interrogatoire une énergie nouvelle; il harcela son filleul de questions, il le pressa, il le poussa, il suscita des contradictions, il le dérouta par des changements de front soudains: il fit tant et si bien, que, pièce à pièce, lambeau par lambeau, il finit par obtenir un récit à peu près exact de ce qui s'était passé entre son fils adoptif et Mlle Riouffe.

Marius restait devant lui pâle et tremblant comme un coupable devant son juge; son regard ne pouvait soutenir l'éclat qu'avaient pris les prunelles grises et atones des yeux de son parrain.

— Eh! tron de l'air! s'écria ce dernier, je le disais bien, lorsque l'on sent la bouille-abaisse, c'est que le poisson n'est pas loin; du moment que j'ai vu qu'une affaire qu'il était si simple de terminer prenait une telle tournure, je pouvais faire serment qu'une femelle s'en était mêlée! Ah! tu t'es laissé séduire par cette fillette qui n'est peut-être pas plus sa sœur que la mienne. Coquin de sort! quelque gueuse à laquelle il a fait accepter ce rôle pour se moquer de toi, comme il se moque de moi!

— N'en croyez rien, père, fit Marius, auquel son amour naissant prêtait déjà l'audace de lutter contre le redouté M. Coumbes; Mlle Riouffe est une jeune personne honnête. Si vous l'aviez vue comme moi dans son bureau, au milieu de ses commis; si vous l'aviez entendue..

— Tais-toi, que je te dis, tais-toi, ou je te chasse! C'est une comédie que l'on veut jouer à mes dépens et dans laquelle tu leur auras servi de compère. Je gagerais que, s'ils veulent venir ce soir à la maison, c'est pour me réga-

ler de quelque méchante plaisanterie de leur invention de démons! Va leur dire que je ne me soucie point de leur visite, que je ne veux ni de leurs excuses ni de leurs regrets, que je n'en fais pas plus de cas que de l'écorce d'un melon; que je ne suis pas, comme toi, un pennon qui tourne selon le vent qui le pousse; que je les hais pour le mal qu'ils m'ont fait, et que ce mal, ce ne sont point quelques paroles qui peuvent le réparer! que s'ils osent se présenter dans mon cabanon, je braque mon fusil contre le premier qui porte la main sur la clichette de ma porte!

Rien n'est en ce monde aussi contagieux que la colère. M. Coumbes avait déjà singulièrement froissé le fils de Millette en s'attaquant à celle qui, depuis la veille, était l'objet de ses adorations; son exaltation finit par faire perdre à Marius le sang-froid qu'il avait conservé jusqu'alors; il répondit qu'après le bienveillant accueil qu'il avait reçu de Mlle Riouffe, il se faisait un devoir de ne point se charger d'une telle commission.

— Ah! s'écria M. Coumbes le cœur gonflé d'amertume, on a beau inventer des sauces pour une girelle, toute belle qu'elle est, c'est toujours un mauvais poisson, et ses écailles vertes et orangées ne lui donnent pas un meilleur goût; c'est toujours aux dépens du cœur que Dieu nous accorde la beauté du visage. Je t'avais bien jugé! Je ne sais comment j'ai pu un instant m'abuser sur ton compte. Tu prends parti pour mes ennemis; reste avec eux, sors de chez moi, malheureux! va! espère que pendant vingt ans, comme moi, ils te donneront le pain de chaque jour! Va-t'en près de ceux que tu me préfères. D'ailleurs, qu'ai-je besoin de toi? Ne suis-je pas un homme, moi! et un homme qui, quoique vieux, saura se faire respecter et châtier ceux qui l'offensent? Ah! ah! ah! continua l'ex-portefaix avec une sorte de rire convulsif, qu'ils n'espèrent pas que les simagrées de leur perruche me feront manquer à mes devoirs!

M. Coumbes était au bout de ses forces. Si sa colère était d'autant plus violente que les accès en étaient plus rares chez lui, son paroxysme devait plus promptement l'accabler; il ne prononça sa dernière phrase qu'avec effort; les derniers mots en étaient tout à fait inintelligibles. Il s'affaissa sur le lit contre lequel il s'appuyait; ses lèvres bleuirent tandis que son visage devenait d'une pâleur livide, et il tomba suffoqué sur son matelas.

Les éclats de voix de M. Coumbes avaient depuis quelque temps déjà attiré Millette; plus morte que vive, elle écoutait au dehors, au cri que poussa Marius, lorsqu'il vit l'ancien portefaix s'affaisser sur lui-même, elle entra et s'empressa de donner des soins à son maître.

Lorsqu'elle s'aperçut que celui-ci revenait à lui, elle attira Marius sur l'escalier.

— Retire-toi, mon enfant, lui dit-elle à voix basse; il ne faut pas qu'il te retrouve lorsqu'il reprendra ses sens; ta présence pourrait provoquer une nouvelle explosion de colère, et cette colère m'épouvante d'autant plus, que je ne me souviens pas de l'avoir jamais vu dans cet état. Surtout que ce qui vient de se passer ne laisse point de fiel dans ton cœur; Dieu, souvent, nous éprouve par le malheur, et, cependant, jamais nous ne nous adressons à lui que pour le remercier de ses bienfaits. Il faut agir ainsi avec tous ceux qui nous aiment, mon enfant, et ne nous souvenir que de la tendresse qu'ils nous ont témoignée. Je n'ai entendu que les dernières paroles de M. Coumbes; j'ignore ce qui s'est passé entre lui et toi, mais je ne crois pas, comme il le craint, que tu prennes parti pour ses ennemis. Tu n'as pas le droit d'oublier qu'il fut bon et compatissant pour ta mère, alors que tout le monde la délaissait; d'ailleurs, ceux qui ont ainsi changé un homme que j'ai toujours connu doux et paisible ne peuvent être que de méchantes gens.

Il en coûtait à Marius de laisser à sa mère cette mauvaise opinion de celle qui avait fait sur lui-même une si profonde impression, mais la voix de M. Coumbes, quoique faible encore, avait impérativement appelé Millette, et celle-ci quitta son fils après l'avoir tendrement embrassé.

Marius quitta le cabanon le cœur bien gros et les yeux mouillés de larmes; pendant toute la nuit son imagination d'homme du Midi avait fait bien du chemin. Il avait dix-neuf ans, et ce n'est point à cet âge que les obstacles de la naissance et de la fortune contrarient les heureuses chimères dans leur essor; il avait caressé d'heureux songes, il avait vu, selon le désir que Madeleine lui exprimait dans sa lettre, des relations quotidiennes s'établir entre les deux habitations voisines, et, à la faveur de ces relations, la passion qu'il sentait naître dans son cœur pour la jeune fille prendre les proportions d'un amour partagé. La rancunière colère de M. Coumbes venait, en s'exhalant, de souffler sur les charmants fantômes qui avaient peuplé ses rêveries et de les disperser; en sortant de l'espèce d'ivresse qu'il avait subie, il se retrouvait dans un monde qui lui semblait tout nouveau, et dont les réalités lui paraissaient bien tristes. Remis en possession de sa raison, il mesurait la distance qui le séparait de Mlle Madeleine; pour la première fois depuis vingt-quatre heures, il se rappela ce qu'il était, sa naissance, l'humble condition de l'ancien artisan dont il portait le nom, l'avenir modeste auquel il se trouvait condamné.

Marius possédait assez de grandeur d'âme pour ne pas, en face de ses espérances déçues, rougir de son humble condition, assez de noblesse de sentiments pour n'accuser ni ceux dont il avait reçu le jour, ni même le sort; son cœur saignait, il souffrait, mais sans colère, mais sans désespoir.

Avec une fermeté virile bien rare à son âge, aussitôt qu'il eut reconnu sa faute et son erreur, il fit amende honorable de ses présomptueuses espérances; il se décida à réunir toutes ses forces, tout son courage, pour étouffer dans son germe un amour qui lui paraissait insensé; il se fit serment à lui-même de chasser de sa pensée tout ce qui, en lui, rappelait Madeleine, pensant qu'il tuerait ainsi le pouvoir qu'elle avait déjà sur son cœur.

Cette résolution était plus facile à prendre qu'à exécuter. Marius cherchait des distractions qui effaçassent la charmante image déjà gravée dans sa pensée; il n'en trouvait pas.

C'était en vain qu'il voulait admirer la mer, qu'il apercevait à l'extrémité de cette promenade sans pareille que l'on nomme le Prado, calme et étincelante sous les feux d'un beau soleil d'automne; c'était en vain qu'il évoquait le souvenir de Millette, qu'il se répétait que la pauvre femme avait besoin de toute la tendresse de son enfant, en vain qu'il cherchait à s'étourdir par des impressions plus positives en concentrant son attention sur le mouvement de piétons, de chevaux, de voitures qui, malgré l'heure matinale, se faisait autour de lui.

Quelque ferme que fût sa volonté, le souvenir de Madeleine en triomphait encore; c'était en vain qu'il essayait de le chasser, ce souvenir se retrouvait sans cesse à ses côtés. Marius ne pouvait rien regarder, rien admirer, rien désirer sans qu'elle eût sa part de ses pensées. S'il songeait au printemps en considérant les grands platanes, c'était pour se dire qu'il serait bien doux de se promener à leur ombre avec la jeune fille lorsqu'ils auraient revêtu leur parure d'été; si la mer bleue lui semblait belle, il se disait qu'il serait doux de glisser sur sur ses flots en tête à tête avec celle qu'il aimait, et là, dans cet isolement sublime, dans cette immensité qui vous rapproche de Dieu, de l'entendre répéter un serment d'amour! Il n'était pas jusqu'à Millette qui ne fût devenue un prétexte pour lui rappeler Madeleine. Il pensait à la joie, à l'orgueil de sa mère, lorsqu'il lui présenterait une bru si accomplie, aux jours heureux qu'une telle alliance réservait à la vieillesse de celle-là.

Marius fut épouvanté de ce qui lui semblait une condamnable faiblesse, son trouble devint grand. Il se roidit dans la lutte qu'il soutenait contre lui-même, mais inutilement; il parvenait bien à chasser de son cerveau la dangereuse et charmante figure de Mlle Riouffe, à éteindre la pensée qui ramenait avec elle la jeune fille, en les éteignant toutes, en se réfugiant dans cette espèce de torpeur intellectuelle qui n'est ni la vie ni le sommeil; mais alors il lui semblait qu'il entendait à son oreille une voix lui répétant un nom qui déjà à ses yeux était un poème. Cette voix lui disait: « Madeleine! Madeleine! Madeleine! » Il sentait son cœur délicieusement agité, et son sang qui coulait plus ardent et plus rapide dans ses artères.

Le jeune homme eut peur. Quel que fût le respect qu'il eût pour M. Coumbes, depuis la scène du matin, il n'était pas sans inquiétude sur la raison de celui-ci; il se demanda si cette folie ne serait pas contagieuse, si son cerveau n'était pas devenu malade comme celui de l'ex-portefaix.

La réponse ne fut probablement pas satisfaisante, car il ne se la fut pas plus tôt adressée, qu'il prit sa course comme s'il eût été poursuivi, et traversa la ville pour retourner chez son patron.

Il espérait tout simplement que le travail rétablirait l'équilibre dans son esprit.

En passant sur l'esplanade de la Tourette, il vit ouverte l'église de la Major.

Marius n'était point un esprit fort; à un âge où dans le Nord on dédaigne déjà la pratique, sinon les croyances, il avait conservé sa foi chrétienne dans toute sa pureté, sa simplicité primitive.

Sous ce grand portail béant, il vit Dieu qui lui tendait les bras; dans le son majestueux de l'orgue, dont les dernières vibrations arrivaient mourantes à son oreille, il crut entendre la voix du Seigneur qui lui disait que la prière était un remède bien autrement efficace que le travail contre le trouble qui l'épouvantait.

Il entra dans la cathédrale. L'office venait de se terminer, la Major était déserte. Marius se jeta dans une petite chapelle solitaire où il s'agenouilla.

En levant les yeux pour prier, son regard rencontra le tableau placé au-dessus de l'autel; il frissonna.

C'était une copie de la célèbre toile du Corrège qui représente la grande pécheresse, patronne de la jeune fille qui avait fait sur le jeune homme une si profonde impression La sainte, couchée au milieu d'un bois sauvage, enveloppée autant de ses longs cheveux à reflets dorés que des plis de sa tunique bleue, méditait, accoudée sur un livre, auprès d'une tête de mort.

Ce ne fut pas seulement le rapprochement des deux noms qui frappa Marius; sous l'empire de l'espèce d'hallucination qui le poursuivait, il retrouva, dans cette image peinte, celle qu'il aimait; il la retrouva vivante; c'était elle, c'étaient ses yeux graves et tendres tout à la fois, l'expression sérieuse et douce de son visage. L'illusion fut si étrange, qu'il crut entendre sa voix.

Le désordre de ses idées devint effroyable, ses cheveux se dressèrent sur sa tête, son cœur battit à briser sa poitrine; il s'appuya sur ses mains de façon à se dérober la vue du tableau, et il commença de prier d'une voix émue, haletante.

— Mon Dieu, disait-il, délivrez-moi de cet amour insensé, ne permettez pas que je succombe. Vous m'avez donné une condition humble et pauvre; n'ai-je donc pas adoré votre volonté? ai-je donc manqué de courage et de résignation? Pourquoi me laissez-vous accabler de la sorte? Faites que je ne succombe pas à la tentation, ô mon Dieu! Voyez, elle me poursuit jusque devant vos autels avec les traits que je redoute sans pouvoir cesser de les adorer; elle me les montre dans ceux d'une de vos élues; — je vous implore et je tremble que vous n'exauciez ma prière; — je vous conjure de ramener le calme dans mon âme, et je me demande si ce calme ne sera pas aussi affreux que celui de la mort. O vous dont elle porte le nom, sainte bienheureuse qui avez tant souffert parce que vous aviez tant aimé, demandez à Dieu de m'envoyer la force que je ne trouve pas en moi-même, demandez-lui de permettre que je l'oublie, de faire que ce nom de Madeleine ne me remplisse plus, comme en ce moment d'angoisses à la fois délicieuses et terribles...



Un voile rabattu sur le visage....

La prière de Marius fut interrompue par un petit cri étouffé, parti à deux pas derrière lui.

Il se retourna, il aperçut une jeune femme, simplement mais élégamment vêtue, qui cherchait à sortir de la chapelle. Un voile rabattu sur le visage de cette femme empêchait que l'on ne distinguât ses traits. Des chaises et des bancs gênaient son passage, elle les écartait avec une agitation qui témoignait qu'elle n'était pas moins troublée que le jeune homme.

Celui-ci demeurait muet, anéanti, aussi immobile que les statues florentines qui ornent la Major; une idée a ait traversé son cerveau, mais sa raison se refusait à y croire.

En se voyant l'objet de l'attention de Marius, il sembla que la jeune femme perdit la tête; elle renversa un prie-Dieu dans lequel son pied s'engagea, elle trébucha

Le fils de Millette s'élança pour lui venir en aide; mais

avant qu'il fût parvenu jusqu'à elle, elle s'était relevée, et légère comme une ombre, elle avait disparu entre les nombreux piliers de la cathédrale.

Cédant à une impression toute-puissante, Marius s'élançait pour la suivre, lorsqu'il aperçut sur les dalles quelque chose que l'inconnue avait laissé tomber dans sa fuite.

Il le ramassa ; c'était un missel, et sur la couverture de ce livre il lut ces lettres imprimées en caractères gothiques sur le maroquin : M. R.

Le doute ne lui était plus permis ; cette jeune femme c'était Madeleine ; elle avait entendu ce qu'il avait cru confier à Dieu seul.

Il n'acheva point sa prière, et quitta l'église plus bouleversé encore qu'il ne l'était en y entrant.

X

DEUX CŒURS HONNÊTES

A la suite de la rencontre qu'il avait faite dans l'église de la Major, Marius n'osa se décider à écrire à Mlle Madeleine pour la prévenir des sauvages dispositions de M. Coumbes, ainsi qu'il avait projeté de le faire.

Il était rentré, pâle, tremblant, dans la maison de son patron. Son accablement était si profond, si évident, que tout le monde l'avait cru malade et que le médecin appelé lui avait trouvé la fièvre. On l'avait couché ; mais, même dans la solitude de sa petite chambre, il n'eut point la pensée d'écrire à la jeune fille ; il était convaincu que, dans sa légitime indignation, elle ne pouvait faire moins que de lui renvoyer sa lettre sans la lire.

Cependant M. Coumbes ne fut pas réduit à faire usage de son talent à manier les armes à feu. M. Riouffe et sa sœur ne se présentèrent point à la grille du cabanon.

Dans la soirée, M. Coumbes reçut de son jeune voisin une lettre polie dans laquelle celui-ci reconnaissait ses torts, avec la déférence due à l'âge de l'ex-portefaix et le priait de les oublier.

M. Coumbes manqua de générosité comme il avait manqué de cette grandeur d'âme qui commande l'oubli des injures ; — ce n'est point impunément qu'on atrophie ses sentiments. — Loin de voir dans cette démarche un aveu noble et loyal qui réparait dignement une faute, il se figura qu'elle avait été inspirée par ses menaces ; car il ne doutait pas que Marius n'en eût été le fidèle interprète. Depuis qu'il s'était senti quelques velléités guerrières, il était un peu jaloux du rôle que celui qu'il considérait comme un enfant avait joué dans son affaire, et il se trouvait satisfait d'être placé tout au moins au niveau de Marius.

A la grande surprise de Millette, qui jamais n'avait vu son maître sortir après le soleil couché, aussitôt que M. Coumbes eut lu la lettre de Jean Riouffe, il demanda ce qu'il appelait sa lévite, l'endossa, glissa de l'argent dans son gousset et se rendit au café de Bonneveine.

C'était dans ce lieu, théâtre de ses premières humiliations, qu'il désirait faire rayonner sa gloire. Ses appétits orgueilleux n'étaient pas modifiés, mais ils suivaient sa passion nouvelle, la haine, dans la détestable direction qu'elle imprimait à ses sentiments ; on pouvait rire de sa vanité alors qu'elle se satisfaisait de l'épanouissement d'une fleur, de l'éclosion d'un légume, de la prise d'une *rascasse* ou d'un *fiela*, mais sa simplicité même lui faisait un certain caractère de grandeur. Il ne restait plus qu'à la déplorer, maintenant qu'elle l'amenait à mendier les applaudissements de vulgaires auditeurs, à stipendier leur admiration en la primant de quantité de petits verres, alors qu'il s'épanouissait aux faciles et grossiers triomphes que lui ménageait une générosité de circonstance.

M. Coumbes produisit beaucoup d'effet dans l'établissement public de son endroit ; il y lut la lettre de son voisin en l'accompagnant de nombreux commentaires sur la lâcheté de celui-ci, sur le traitement qui l'attendait s'il ne s'était pas décidé à produire ses excuses à distance. L'ex-portefaix, s'adressant à la fois à la soif inextinguible des habitués du café de Bonneveine et à l'envie que l'on éprouve généralement contre les gens riches, fut approuvé et de plus acclamé comme un foudre de guerre ; il passa Saint-Georges à l'unanimité. Le nouveau bretteur restait avare en se montrant prodigue, c'est-à-dire qu'il ne s'oubliait pas dans la distribution de spiritueux qu'il avait entreprise ; aussi leurs fumées, jointes à celles de la gloire, achevèrent-elles de détraquer sa cervelle. Il rentra chez lui en improvisant des moulinets formidables avec son parapluie ; il n'était pas bien certain de ne pas avoir occis toute la tribu des Riouffe, ainsi qu'il l'avait rêvé pendant la nuit précédente, comme il avait juré de le faire à la première occasion, dans la soirée qui venait de s'écouler. Lorsqu'il aperçut le toit du chalet qui se découpait en noir sur l'horizon brumeux du large, il fallut l'intervention de ceux qui, par charité ou par reconnaissance, avaient voulu le reconduire, pour l'empêcher d'y aller mettre le feu.

Dégrisé le lendemain, M. Coumbes ne se rappelait que vaguement ce qui s'était passé la veille. Mais ce qu'il en restait dans sa mémoire eût suffi à le rendre honteux si son amour-propre l'eût permis. Il fût mort plutôt que de s'avouer à lui-même qu'il avait eu tort. Il ne donna pas de sœur à cette première séance au café de Bonneveine, et cela au grand regret des consommateurs habituels de cet établissement ; mais, lorsque le hasard lui faisait rencontrer l'un d'entre eux, il continuait de triompher, moins bruyamment peut-être, mais non pas avec plus de modestie.

Cependant, la façon dont Jean Riouffe se conduisait était bien faite pour apaiser une passion moins implacable que ne l'était celle de ce mouton enragé, appelé M. Coumbes.

A dater du jour où le frère de Madeleine avait signé la paix avec son voisin, le chalet cessa d'être le théâtre des parties folles, des bruyantes orgies qui avaient si fort indigné M. Coumbes. Le samedi soir, Mlle Riouffe y arrivait quelquefois avec son frère, le plus souvent en compagnie d'une vieille servante. Elle y passait trente-six heures, comme le faisait le propriétaire du cabanon au temps où les affaires ne lui laissaient pas la libre disposition de son temps. Quelques promenades dans le jardin, le soin de ses fleurs, de rares excursions sur les rochers de la côte étaient les seules distractions de la jeune fille. Le chalet était devenu aussi silencieux, aussi paisible, aussi honnête que son camarade de gauche.

Il n'était pas possible à M. Coumbes de se refuser à l'évidence, aussi ne l'essayait-il pas ; il se contentait d'imposer rudement silence à Millette, lorsque celle-ci, sincèrement affligée de voir les tristes humeurs de son maître survivre à leur cause, essayait de constater cette amélioration.

Il ne lui était plus permis de recouvrer la douce quiétude, l'indifférence qui, jusque-là, avaient caractérisé sa vie. Les méchants sentiments ressemblent aux mauvaises herbes des champs ; un brin de racine suffit pour les perpétuer. L'envie et son cortège avaient pris possession du cœur de M. Coumbes, tout lui était prétexte pour n'en plus sortir ; à défaut du maître, ce fut le jardin du chalet qui empoisonna l'existence de l'ex-portefaix.

Ce jardin n'était ni plus long, ni plus large, ni moins mal situé, ni mieux exposé que celui de M. Coumbes, et pourtant, l'année dans laquelle on était entré n'ayant pas ressemblé à la précédente, les résultats se montraient bien différents : celui de M. Coumbes avait de plus belle repris cet aspect de poêle à frire que nous avons longuement dépeint au commencement de ce volume. En dépit du mistral et du soleil, celui de Riouffe demeurait frais, luxuriant et parfumé. De nombreux apports de terreau avaient déjà modifié le sol ; des rideaux de tamaris et de cyprès plantés grands avec la terre dans laquelle ils avaient poussé ; des abris nombreux en paille protégeaient les plantes ; si, malgré tant de précautions, la sécheresse ou la bise parvenait à les détruire, elles étaient remplacées avec une prodigalité qui ne permettait pas de s'apercevoir de cet accident.

Le spectacle de cette prospérité inouïe blessait M. Coumbes aussi cruellement que les mauvaises plaisanteries de Jean Riouffe et de ses compagnons avaient pu le faire. Il essaya de lutter contre ce qu'il nommait une révoltante partialité de la nature ; il multiplia les arrosements ; il fit plantations sur plantations ; il se livra à des dépenses que lui-même caractérisait d'insensées ; mais, soit qu'il s'y fût pris trop tard, soit par toute autre raison inhérente au sol, rien ne lui réussit, et le clos de ses voisins, qui attestait son infortune, perpétua son aversion pour eux. Il détournait la tête lorsque ses regards rencontraient les cimes verdoyantes des arbustes qui dépassaient les murailles ; lui en parler provoquait chez lui une attaque de nerfs. Malheureusement, cette splendeur horticole trouvait moyen de se révéler encore : la brise de mer, en passant au-dessus de l'habitation de Riouffe, se chargeait des parfums des roses, des tubéreuses, des héliotropes, des œillets, des jasmins qui en garnissaient les élégantes corbeilles, et les apportait fidèlement à M. Coumbes. Malgré le mépris que celui-ci nourrissait pour ces cultures frivoles, ce témoignage d'une supériorité écrasante achevait de l'exaspérer ; il finit, comme tous les envieux, par dédaigner ce qui, pendant trente ans, avait fait son bonheur, par prendre en dégoût ce qui était son orgueil ; il délaissa son jardin et ne s'occupa plus que de la pêche, qui avait cet avantage qu'elle le tenait éloigné pendant des journées entières d'un voisinage abhorré.

Ce n'était point Jean Riouffe qui avait fait du jardin de son chalet une merveille si désobligeante pour l'ex-portefaix.

A la suite de la visite de Marius, Mlle Madeleine avait adressé à son frère de tendres mais sévères remontrances

au sujet de ses procédés vis-à-vis de M. Coumbes. L'affliction qu'ils causaient à celui-ci était devenue touchante en passant par les lèvres d'une sœur que Jean Riouffe adorait. Il avait bon cœur, comme la plupart des mauvais sujets ; il essaya de tourner en plaisanterie l'attendrissement de la jeune fille ; mais voyant que celle-ci restait grave, il se rendit et promit d'exécuter tout ce qu'elle lui demanderait.

Il avait consenti à aller en personne faire amende honorable à ce personnage qu'il ne pouvait s'empêcher de trouver fort ridicule ; mais, dans la journée même où cette démarche devait s'effectuer, Mlle Madeleine parut avoir changé d'avis, et la lettre dont M. Coumbes avait fait trophée remplaça la visite projetée. Jean Riouffe l'écrivit de bonne grâce ; il promit, en outre, à sa sœur, que le chalet cesserait d'être le siège de la société des Vampires, et il tint loyalement sa parole. Mlle Madeleine purifia par sa présence ces murs déjà souillés, tout neufs qu'ils étaient.

La première fois qu'elle était venue à Montredon, situation, architecture, aménagements intérieurs, Mlle Madeleine trouva tout horrible et déclara dix fois à son frère que, si nécessaire qu'il fût pour lui de cacher ses exploits et ceux de sa bande, elle ne pouvait concevoir qu'il eût fait choix d'un semblable désert pour y planter sa tente.

Mais, depuis les événements que nous venons de raconter, par un revirement inexplicable, si féminin qu'on le suppose, la jeune fille revint de ses prétentions premières ; les grèves désolées des abords du cap Croisette ne lui semblèrent plus aussi maussades ; les pitons de Marchia-Veyre prirent à ses yeux un aspect qui n'était point sans charmes ; la transparence de la mer, s'émaillant d'aigues-marines et de bleu selon les couches alternatives d'algues ou de sable, lui parut attrayante ; il n'était pas jusqu'à l'isolement, dont elle avait fait un si gros crime au pauvre chalet, qui n'eût quelque avantage qu'elle n'oublia pas de signaler. Un mois ne s'était pas écoulé qu'elle priait son frère de lui céder la propriété de sa petite maison de campagne.

Celui-ci travaillait à étudier toute autre chose que le caractère des femmes ; il ne perdit point son temps à demander à sa sœur les raisons de cette contradiction flagrante avec ses impressions premières ; cette vente faisait rentrer dans sa poche un argent qui, depuis quelque temps, lui faisait défaut ; il y consentit à l'instant même.

Cette acquisition n'eut que dans ses débuts le caractère du caprice. Chaque jour Mlle Madeleine s'y attacha davantage. Elle parlait peu de son chalet, n'invitait personne autre que son frère à l'y accompagner, mais tout concourait à prouver qu'elle y pensait sans cesse.

C'était elle qui présidait aux soins qui avaient changé l'enclos en un Eden, dont les émanations avaient si cruellement poursuivi M. Coumbes ; sa préoccupation constante des améliorations, des embellissements à y apporter lui fournissait des distractions qui, quelquefois, lui faisaient négliger les affaires ; sa passion pour les fleurs la lançait dans des acquisitions que son frère, en se reportant aux habitudes d'ordre et d'économie que tant de fois sa sœur lui avait données pour exemple, ne pouvait comprendre ; enfin, les commis eux-mêmes remarquèrent avec une stupéfaction profonde que, le samedi soir, leur jeune patronne, qui, jadis, restait la dernière à son travail, regardait maintenant sans cesse à sa montre, comme pour s'assurer si l'heure du départ pour la campagne n'arrivait pas.

Donnons sur-le-champ le mot de cette énigme, et pour cela retournons un peu en arrière.

Mlle Madeleine, après la conversation dans laquelle elle avait surmonté les répugnances que son frère manifestait pour les excuses dont Marius avait déclaré se contenter, s'était rendue à la Major ; elle voulait remercier Dieu d'avoir permis qu'elle terminât pacifiquement une affaire qui, si les deux jeunes gens se fussent rencontrés, si la résolution de l'un se fût trouvée placée en face de l'amour-propre de l'autre, eût eu nécessairement un dénouement sanglant.

Nous avons vu comment le hasard conduisit Marius dans la chapelle même où se trouvait la jeune fille ; comment, dans le désordre de ses idées, celui-ci fut amené à se croire seul ; comment et dans quels termes le nom de Madeleine sortit de ses lèvres.

Mlle Riouffe rentra fort émue à sa demeure ; elle cherchait à s'égayer sur la passion instantanée qu'elle avait inspirée à ce jeune homme ; ses lèvres seules trouvaient un sourire, son cœur restait grave, il devenait rêveur. Elle essaya de raconter à son frère l'extravagance de cet adolescent. Au premier mot qu'elle en dit, elle demeura interdite, n'acheva pas et fut réduite à chercher un mensonge pour dissimuler son embarras.

Peu à peu cette extravagance changea et d'aspect et de nom à ses yeux. La prière de ce pauvre garçon, qui demandait à Dieu de lui donner assez de force pour résister à un amour qui pouvait le faire dévier de la voie de probité stricte, de labeur résigné qu'il entendait suivre, cessa de lui paraître ridicule et lui sembla touchante ; elle y vit l'indice d'un caractère élevé, d'une âme honnête.

A la suite de ces qualités morales, elle se rappela des avantages physiques demeurés jusqu'alors dans les limbes de sa mémoire, mais qu'elle était trop femme pour n'avoir point remarqués ; elle se souvint, avec un battement de cœur qu'elle n'était plus la maîtresse de comprimer, que Marius était beau, de cette beauté sévère des hommes du Midi qui, dans l'adolescence, ressemble déjà à la maturité ; elle évoqua dans sa rêverie le fantôme du jeune homme ; elle revit ce regard ferme et résolu lorsqu'il parlait de M. Coumbes, tendre et humble lorsque Madeleine lui racontait les afflictions qui avaient déjà marqué sa vie, sa lèvre dédaigneuse lorsqu'elle hasardait quelque allusion aux dangers qu'il allait affronter.

Pendant quelques jours, ces pensées se représentèrent à l'esprit de la jeune fille, lorsqu'elle s'aperçut que c'était vainement qu'elle cherchait à triompher de leur opiniâtreté ; elle envisagea la situation beaucoup plus froidement, beaucoup plus résolûment que Marius ne l'avait fait.

Son dévouement à son frère commençait à donner de très appréciables résultats. Cédant à l'influence de Madeleine, Jean Riouffe se montrait moins avide de plaisirs, il devenait de plus en plus froid avec ses compagnons de débauches ; plusieurs fois déjà il avait manifesté l'intention de s'établir.

Le moment approchait donc où la tâche de sa sœur serait accomplie, où l'entrée d'une belle-sœur dans la maison rendrait le rôle de celle-ci bien difficile, où elle se trouverait comme une étrangère au milieu de la nouvelle famille de son frère. Ce qu'autrefois elle avait envisagé d'un œil calme, ce qu'elle avait appelé de tous ses vœux, elle ne pouvait plus y songer sans terreur. Elle se demandait ce qu'elle deviendrait lorsqu'elle ne saurait plus où étancher la soif d'amour qui dévorait son âme, et elle sentait ses yeux qui se remplissaient de larmes et son cœur qui se déchirait.

Il y avait entre celui qu'elle croyait le fils de M. Coumbes et elle une grande différence de position ; mais, si l'habitude d'une vie réglée et positive avait mûri son esprit, les chagrins de sa jeunesse avaient dégagé sa raison de préjugés qui pouvaient l'obscurcir.

Après ce qu'elle avait entrevu du caractère de Marius, elle pensa qu'elle avait plus à gagner à descendre jusqu'à lui, qu'à être élevée jusqu'à un autre qui ne le vaudrait pas.

Elle crut obéir à la raison : c'était probablement la passion qui déjà suffisait seule à la déterminer.

Quoi qu'il en fût, elle n'essaya plus de contrarier son penchant ; elle s'y abandonna avec la sincérité d'un cœur honnête ; elle était trop vraiment vertueuse pour masquer son inclination sous les dehors d'une fausse prudence ; elle n'hésita pas à se rapprocher de Marius, et devenue à son tour voisine de M. Coumbes, elle attendit que le fils de celui-ci donnât une suite au prologue qui s'était passé dans le sanctuaire de sainte Madeleine.

Mais, quelle que fût sa patience, Marius semblait devoir en abuser ; l'été était passé, l'automne commencé, sans qu'il eût adressé la parole à celle qui l'avait reçu avec tant de bienveillance. Il mettait autant d'acharnement à la fuir que la jeune fille en mettait à le rencontrer, et, lorsque par hasard il lui était impossible de l'éviter, il baissait les yeux pour ne les relever que lorsqu'elle était disparue.

XI

OU IL EST DÉMONTRÉ QU'AVEC BEAUCOUP DE BONNE VOLONTÉ IL EST QUELQUEFOIS DIFFICILE DE S'ENTENDRE

La réserve et la froideur que Marius témoignait à Mlle Madeleine n'étaient rien moins que sincères.

Sa rencontre avec elle dans l'église de la Major avait triomphé de ses scrupules ; superstitieux comme tous les hommes sincèrement religieux, il avait vu dans le hasard qui les avait si singulièrement rapprochés, et qui avait initié la jeune fille à un secret dont jamais il n'eût osé lui faire l'aveu, une intervention manifeste de la Providence ; sous l'impression de cette pensée toute-puissante, les froides inspirations de la raison et du devoir s'étaient évanouies, et tout en lui s'était associé au cri d'amour parti de son cœur.

Ce sentiment, les circonstances forçaient Marius à le concentrer, à le taire ; il devint donc très promptement de la passion.

Mais ce qui caractérisait spécialement l'amour dans cette nature forte, juvénile et primitive, c'était le respect que

lui inspirait Madeleine ; ce respect dégageait cet amour de toute aspiration terrestre ; il lui inspirait la foi profonde, l'humilité sincère et aussi les élans passionnés d'un dévot pour la Madone. C'était un culte, une idolâtrie. Il eût volontiers traversé à la nage le bras de mer qui sépare l'île de Pomègue de Montredon, pour respirer l'air que respirait sa bien-aimée, et il n'eût pas osé, cette prouesse achevée, toucher du bout de son doigt le bas de la robe de la jeune fille pour le porter à ses lèvres ; cette robe lui semblait de marbre comme celle d'une statue, et jamais son imagination n'avait songé à en interroger les plis.

Il baissait les yeux lorsqu'il rencontrait Mlle Riouffe, et elle avait pris dans sa vie le rôle que Dieu a donné au soleil dans la nature ; Marius semblait la fuir, et cependant sa pensée était perpétuellement présente à son esprit.

Cette contradiction apparente, dans une âme susceptible de résolutions énergiques, s'explique par le sentiment que Marius avait de son infériorité vis-à-vis de Madeleine ; il y avait si loin, de la jeune fille inscrite au livre d'or du haut commerce marseillais, à un pauvre enfant sans nom, élevé par la charité d'un maître portefaix, qu'il ne lui paraissait pas possible que cette distance fût un jour franchie ; il aimait sans espoir, et sa passion n'en était que plus ardente. Elle se nourrissait de songes, et, si creux qu'ils soient, les amours n'ont jamais souffert a ce régime.

D'après les dispositions dans lesquelles Mlle Riouffe était pour le fils de Millette, celui-ci n'avait qu'à faire un pas en avant pour être plus heureux.

Il n'avait pas la force d'étendre des mains suppliantes vers celle qui lui était si chère, et, dans ses adorations muettes et solitaires, il trouvait d'ineffables jouissances.

Tous ceux qui voudront bien se souvenir d'avoir été jeunes, le comprendront. Que sont nos plaisirs, que sont nos joies de l'âge viril, auprès des délicieuses ivresses de l'adolescence, alors que le cœur cherche à se débarrasser de ses langes, à balbutier son premier cri, alors que le souffle d'une femme, le bruissement de sa robe, un mot, un regard, une fleur échappée de ses doigts, nous ont jetés dans des extases qui seules peuvent donner une idée des jouissances du septième ciel ?

Le parti que M. Coumbes avait pris d'abandonner son jardin, de passer la plus grande partie de son temps sur la mer, donnait à Marius, lorsqu'il venait au cabanon, une liberté qu'il n'avait pas connue jusqu'alors ; Millette était trop heureuse de l'avoir auprès d'elle, trop occupée des soins domestiques, pour contrecarrer ou observer ses actions ; la journée du dimanche appartenait à ses amours.

L'indifférence que nous avons signalée, cessait aussitôt que le jeune homme était certain que Madeleine ne pouvait plus l'apercevoir. Il prenait possession de l'observatoire abandonné de M. Coumbes, et il passait de longues heures à observer la jolie voisine ; il la regardait amoureusement, caché derrière le store, aller et venir dans son jardin, donner de l'eau à ses plantes, débarrasser ses rosiers de leurs fleurs fanées ; il admirait sa beauté, sa grâce, sa simplicité ; et ces mérites qui, depuis six mois, étaient le texte ordinaire de l'hymne à l'amour que chantait son cœur, il lui semblait toujours qu'il les remarquait pour la première fois.

Si Madeleine sortait pour s'aller promener dans le voisinage, Marius attendait qu'elle eût tourné le mur de la grande ferme située un peu plus loin que le cabanon : alors il s'esquivait et se mettait à la suivre ; il marchait derrière elle avec la précaution d'un guérillero qui avance dans la montagne, se jetant à plat ventre lorsque par hasard elle se retournait, se dissimulant dans les anfractuosités des rochers lorsqu'un détour pouvait la lui faire rencontrer, se faisant un abri des sapins, des oliviers rabougris de la colline. Quand la jeune fille s'arrêtait, son regard ne la quittait pas ; il suivait avec avidité tous ses mouvements, tous ses gestes, et, en outre du bonheur qu'il éprouvait à la voir, cette course souvent fatigante avait son dédommagement : il pouvait cueillir les fleurs qu'avaient touchées la main de Madeleine, que sa robe avait courbées en passant ; il en formait un bouquet qu'il emportait dans sa chambre, et, pendant toute la semaine, il adressait à cette fragile et incertaine émanation de la reine de ses pensées, des tendresses que n'eût point désavouées le sentimentalisme d'un étudiant de Francfort.

Tout l'été se passa de la sorte et sans que le hasard, qui avait si peu à faire cependant pour fournir un trait d'union à deux cœurs remplis de tant de bonne volonté l'un pour l'autre, se décidât à les rapprocher.

On était à la fin de septembre, et les habitants du cabanon et du chalet se montraient également soucieux :

M. Coumbes, parce que, si l'équinoxe d'automne avait enlevé les derniers parfums du jardin envié, elle avait aussi ramené les tempêtes ; que la houle se faisait vague, que la vague se faisait montagne, que les courses aux îles de Riou, théâtre ordinaire de ses exploits, devenaient impraticables.

Millette avait plusieurs raisons d'être triste.

Marius était de la prochaine conscription, et la pauvre mère n'en voyait pas venir le moment sans terreur. Elle était inquiète de la destinée que le sort réservait au jeune homme ; elle était bouleversée lorsqu'elle songeait qu'il allait être nécessaire qu'elle fît à celui-ci l'aveu de sa situation réelle ; elle craignait que son fils n'eût surpris le secret de ce qu'avaient été les relations de l'ex-portefaix avec sa servante ; elle se sentait rougir et frémir en pensant qu'il lui faudrait avouer à son enfant que cet homme n'était pas son père, lui apprendre le nom et la condition de son mari ; elle commençait à comprendre que, si grands qu'eussent été les torts de ce dernier, sa conduite à elle n'en était pas moins condamnable ; les remords se faisaient jour dans son âme ; elle se demandait si la malédiction de celui auquel elle avait donné le jour n'allait pas lui servir de premier châtiment.

Marius redoutait l'hiver, qui rendrait les apparitions de Mlle Riouffe à son chalet moins fréquentes.

Madeleine, qui, malgré la perspicacité que l'on attribue aux femmes, n'avait rien surpris des sentiments que le jeune homme cachait avec tant de soin, Madeleine éprouvait ce découragement et cette lassitude qui suivent les déceptions ; elle avait échafaudé un roman, et, du héros principal, elle ne pouvait saisir que l'ombre ; elle avait beau traiter cavalièrement ses regrets, se répéter qu'après tout la Providence se montrait plus sage qu'elle-même ne l'avait été, en prononçant en faveur de la raison et contre le penchant auquel elle avait cédé ; elle ne parvenait pas à inculquer cette philosophie à son cœur, il saignait. Ses sentiments étaient trop élevés pour qu'elle s'abandonnât à un vulgaire dépit ; mais elle devenait sombre, mélancolique, maladive ; elle avait profité des bonnes dispositions toujours croissantes de son frère pour lui remettre la direction de la maison de commerce, et pour pouvoir passer ses derniers beaux jours à Montredon.

Afin de calmer les insomnies qui la tourmentaient, Madeleine faisait des promenades de plus en plus longues et de plus en plus fréquentes.

Un jour, s'abandonnant à ses pensées, elle avait tourné le cap Croisette et s'était assise toute rêveuse sur une de ces roches que la mer, en se brisant sur leurs flancs, a dentelées comme des guipures.

Son regard allait de cette Méditerranée azurée et pailletée d'or, de ces blocs de pierre beaux dans leur nudité, qu'elle avait devant elle, au ciel profond et morne à force d'être limpide.

Tout à coup, elle crut entendre dans l'éloignement un cri de détresse ; elle se leva, et, s'aidant des mains autant que des pieds, elle parvint à gravir la pointe du rocher qui domine l'extrémité méridionale du cap. Madeleine ne vit rien ; mais d'autres cris, quoique de plus en plus faibles, arrivèrent distinctement à son oreille.

Elle marcha résolûment dans cette direction ; son entreprise était difficile et périlleuse.

Dans les gros temps, la pointe extrême du cap Croisette disparaît entièrement sous les eaux : les flots ont laborieusement fouillé les rochers qui le composent ; aux endroits où ils ont trouvé du marbre ou du granit, le travail des siècles se révèle par de capricieux dessins qui n'entament que la surface de la pierre ; mais lorsque celle-ci était tendre, lorsque la terre en séparait les couches, le roulement des vagues a creusé de profonds sillons, canaux innombrables dans lesquels la mer circule.

Sautant de pointe en pointe, de rocher en rocher, avec autant de vigueur que d'adresse, Madeleine arriva à la partie de la langue de terre d'où les appels désespérés qu'elle avait entendus lui avaient paru venir.

C'était précisément à l'endroit où le cap se relève au pied d'une éminence considérable et presque verticale.

En tournant cette éminence du côté de la Madrague, elle aperçut un homme étendu, sanglant et évanoui, sur le sol.

Malgré l'aspect sordide de cet homme, malgré des vêtements en lambeaux, le premier mouvement de la jeune fille fut de se précipiter vers lui, de le prendre dans ses bras, d'essayer de l'adosser contre les parois du rocher pour le rappeler à la vie.

Mais, quel que fût son courage, cette tâche était au-dessus de ses forces ; la tête de l'homme qu'elle avait soulevée s'échappa de ses mains et retomba inerte sur le sol. Madeleine le crut mort ; une terreur irrésistible s'empara de ses sens ; elle voulut fuir, mais ses genoux chancelants se dérobèrent sous elle : elle voulut à son tour appeler à son secours, mais sa voix mourut dans sa gorge ; elle ne réussit qu'à pousser un cri rauque et inarticulé ; elle tomba aux côtés de l'homme, inanimée comme lui.

Si faible qu'eût été cet appel, il avait été entendu.

Un homme parut sur la crête du rocher qui dominait cette scène d'une douzaine de pieds, et, sans hésiter une seconde, et d'un bond qui supposait une vigueur de muscles extraordinaire, il s'élança auprès de Madeleine

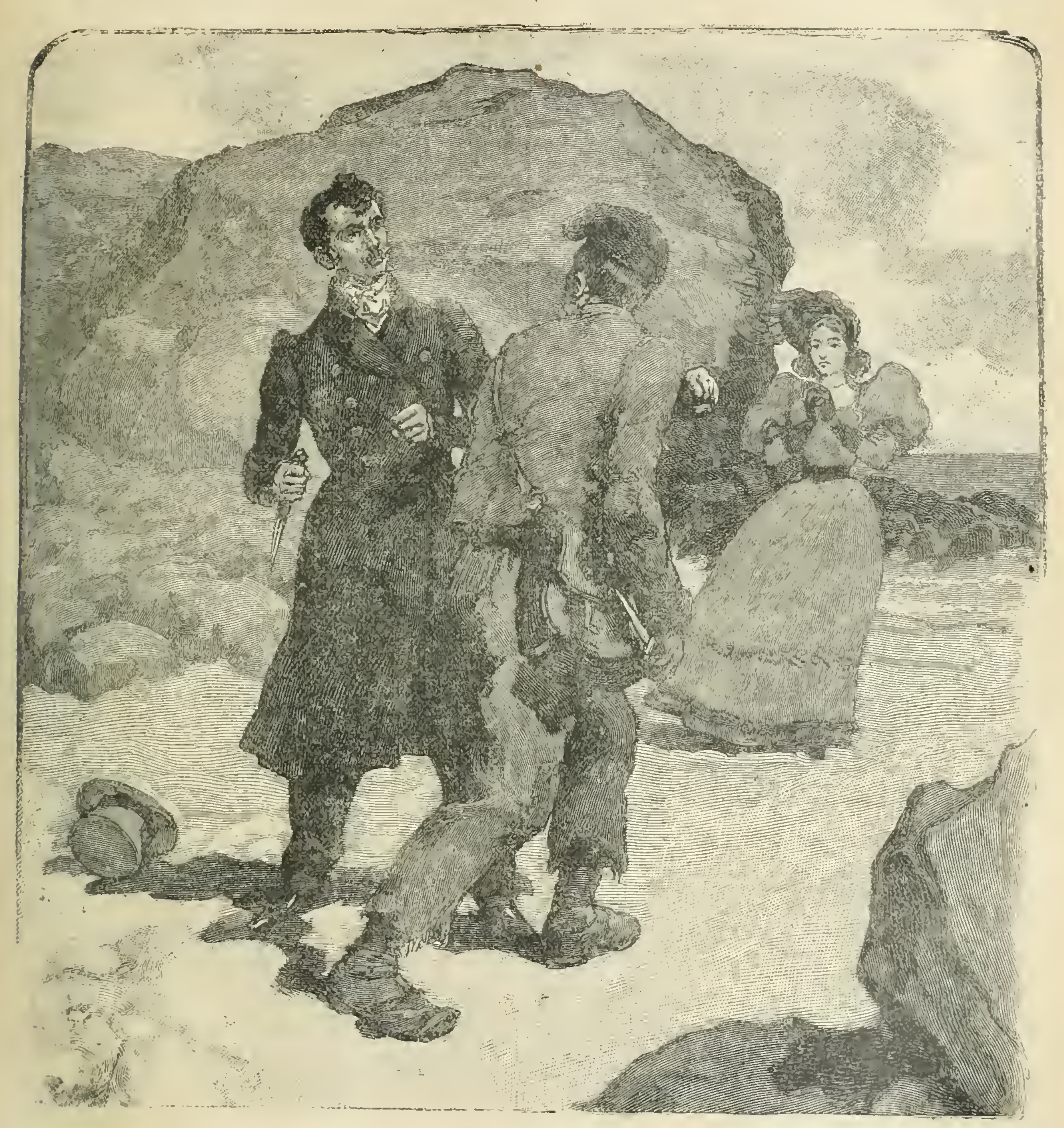
Au milieu de son trouble, dans celui qui venait si subitement à son secours, Madeleine reconnut Marius ; malgré le désordre de ses idées, elle vit clairement à l'angoisse, à la tendresse peinte sur la physionomie du fils de Millette, que Dieu n'avait point exaucé la prière que celui-ci lui avait adressée dans la chapelle de la Major.

Elle tendit ses bras vers lui avec un sourire d'une expression indicible.

à celui-ci de chemise et de vêtement, posa la main sur le cœur et s'assura qu'il battait encore.

Il plongea son chapeau dans une des étroites lagunes du voisinage et en versa quelques gouttes sur le visage de l'inconnu.

La fraîcheur de l'eau ramena quelque couleur sur ses joues livides ; ses lèvres s'entr'ouvrirent ; il respira longuement et avec effort.



Le jeune homme s'était brusquement rejeté en arrière.

— Mademoiselle, mademoiselle, vous n'êtes pas blessée ? s'écria Marius, pâle et saisissant les deux mains qu'on lui présentait.

Madeleine, encore dominée par son émotion, ne put répondre ; elle secoua négativement la tête et indiqua d'un geste l'homme qui gisait sans mouvement à deux pas d'elle.

L'extérieur de cet homme était si repoussant, que, par un mouvement d'horreur qu'il ne put réprimer, Marius enlaça Madeleine dans ses bras et l'éloigna de l'inconnu.

— Au nom du ciel ! allez à lui, murmura la jeune fille ; je puis me passer de vos secours ; mais, lui, il se meurt peut-être

Une prière de Madeleine était un ordre pour Marius.

Il alla au pauvre diable, entr'ouvrit la blouse qui servait

— Faites-lui respirer ces sels, dit Madeleine, qui s'était rapprochée, en tendant un flacon au jeune homme.

Sous l'impression stimulante, le malheureux reprit ses sens ; ses yeux, jusqu'alors fixes et ternes, s'éclairèrent et se vivifièrent ; mais, à la grande surprise des deux jeunes gens, ces yeux ne se fixèrent sur eux qu'avec une expression d'appréhension anxieuse très remarquable ; après quoi, ils fouillèrent tous les alentours pour s'assurer s'il n'y avait pas là d'autres témoins.

Marius et Madeleine purent alors observer avec plus d'attention l'inconnu. C'était un de ces hommes qui portent si fortement accusée sur leur visage l'empreinte de toutes les passions mauvaises, qu'il semble impossible de leur assigner un âge. Ses prunelles, fortement rougies par les excès al-

obliques, encavés dans des orbites couronnés de sourcils épais et grisonnants, avaient un caractère de férocité que ne démentait pas sa bouche contractée aux deux extrémités, des rides profondes sillonnaient ses joues à moitié cachées par une barbe longue et hérissée; son front était considérablement déprimé, des cheveux coupés très ras en dessinaient nettement le contour, et cette disposition de la partie supérieure de sa figure, jointe au développement des os maxillaires, achevait de lui donner une physionomie bestiale.

A mesure que l'intérêt qu'il avait inspiré se dissipait, il apparaissait plus horrible.

— Pauvre homme! dit Madeleine en cherchant à maîtriser la répulsion qu'elle se sentait pour lui, que vous est-il donc arrivé?

— Eh! tron de l'air! répondit l'inconnu sans le moindre souci de reconnaissance et en regardant son interlocutrice avec une parfaite insolence, si vous voulez que je parle, il faudrait commencer par m'humecter le parloir.

— Que dit-il? fit la jeune fille.

Marius n'était pas plus patient que ne le sont ordinairement ses compatriotes, mais, depuis deux minutes, depuis qu'il avait vu se réaliser ce que jamais il n'avait osé rêver, depuis qu'il sentait le bras de Madeleine sous le sien, le peu qu'il possédait de cette vertu avait diminué de moitié.

— Savez-vous, l'homme, s'écria-t-il, que si vous continuez de la sorte, je vous jette dans ce trou, où, si vous trouvez à boire, vous risquez fort d'apporter à manger aux langoustes.

Madeleine retint le bras du jeune homme déjà levé, comme si l'effet eût dû suivre immédiatement la menace. En même temps, elle lui adressa un coup d'œil suppliant.

L'homme avait essayé de se soulever pour faire face à son adversaire; mais, dans son mouvement un peu brusque, il froissa le membre endolori, et la douleur lui arracha un cri.

La pitié rentra dans le cœur de Marius, en même temps que le sentiment de sa triste position triomphait des velléités hargneuses qu'avait manifestées l'inconnu.

— Eh! bon Dieu! dit-il, ce n'est point insulter cette jolie dame que de lui demander un peu de vin ou d'eau-de-vie pour rafraîchir mes lèvres après la cabriole que je viens de faire! Songez donc, mon petit brave, que je faisais un somme sur la pointe du rocher que vous voyez là; je rêvais des choses charmantes; il me semblait que le bon Dieu m'avait chargé de faire une distribution de coups de bâton à toute la terre; je tapais, je tapais, tron de l'air, que le cuir du dos des chrétiens ce n'était plus qu'une vraie bouillie! J'ai tapé trop fort, triple coquin de sort! car, en tapant dans mon rêve, j'ai fait un mouvement sur mon matelas de pierre de taille, et il m'a semblé tout à coup que c'étaient mes reins qui servaient de rendez-vous aux nerfs de bœuf des chiourmes des quatre parties du monde; j'étais tombé de là-haut à l'endroit où vous m'avez trouvé et où vous me voyez encore.

— Singulière place que vous aviez choisie là pour dormir! dit Marius.

— C'est que j'étais sûr de ne pas y être dérangé, répliqua l'homme avec un clignement d'œil qui pouvait être un signe de reconnaissance, mais que le jeune homme ne comprit pas; après ça, continua-t-il, je ne défends pas ma chambre à coucher et je conviens qu'avec une *novi* comme celle que vous avez à votre bras, la vôtre doit vous paraître bigrement plus agréable que la mienne.

Madeleine et Marius rougirent simultanément. Depuis que le fils de Millette avait menacé l'inconnu, la jeune fille n'avait point lâché sa main, qu'elle avait saisie; en entendant ce langage bizarre et grossier, elle s'était serrée contre son protecteur, leurs poitrines se touchaient et sa tête s'appuyait sur l'épaule de Marius; ils s'écartèrent brusquement l'un de l'autre.

— Eh! tron de l'air! s'écria le blessé en remarquant cette pantomime, on dirait que ce mot de *novi* vous fait peur; au fait, pour un vieux singe, j'ai exécuté une sotte grimace; si vous étiez mariés, vous ne vous promèneriez pas en tête-à-tête dans les collines. Mais, soyez tranquilles, ajouta-t-il avec un rire ironique et bruyant, je n'ai le droit de me montrer sévère pour aucune espèce de contrebande.

— Finissons-en, répliqua Marius, qui blêmissait de colère. Vous devez comprendre que mademoiselle, pas plus que moi, n'a de liqueur dans sa poche; le poste des douaniers n'est pas à plus d'un quart de lieue d'ici; en nous en allant, nous les préviendrons, et vous aurez non seulement ce que vous désirez, mais encore les secours dont vous avez besoin.

L'homme ne fut pas le maître de dissimuler l'inquiétude et le mécontentement que lui causait cette proposition; il perdit pour une minute l'assurance effrontée qui le caractérisait.

— Non, non, répondit-il en hochant la tête, leur charité ne descendrait pas si bas; si j'étais un gros marchand de savon ou un armateur, à la bonne heure, ils me ramasseraient dans l'espoir de recevoir une bonne pièce; mais, à mon uniforme, vous avez dû reconnaître mon état je ne suis qu'un pauvre mendiant, et ces jolis messieurs de la côte me relèveraient à coups de talon de botte Non, non, je ne me soucie pas de pourrir au dépôt, où ils m'enverraient soigner ma convalescence

— Voyons, à quoi vous décidez-vous? interrompit Marius Voici la nuit qui arrive; nous ne voulons pas vous laisser ici; le vent tourne au nord-ouest, nous aurons du mistral cette nuit, et la mer battra à l'endroit même où vous êtes étendu: d'un autre côté, en réunissant mes forces à celles de mademoiselle, il nous serait impossible de vous transporter même jusqu'au village de la Madrague.

— Dites donc aussi que vous ne vous souciez pas de voir la jolie main blanche se salir aux haillons du vieil homme; il n'est pas ragoûtant, je le sais bien.

— Que désirez-vous, enfin?

— Aidez-moi à passer l'inspection des blessés.

Le mendiant se redressa avec effort; Marius le plaça sur son séant, il étendit ses deux jambes l'une après l'autre, et, s'apercevant qu'elles exécutaient sans trop de douleur les mouvements ordinaires, il passa ses mains noires et calleuses sur ses tibias avec une nuance de satisfaction évidente.

— Bon! dit-il en les désignant, les canons de retraite sont intacts!

Puis, montrant ses bras et ses doigts

— A part deux ou trois éraflures, les pièces de chasse ne sont pas trop endommagées non plus; j'en suis quitte pour quelques avaries dans la coque. Dans deux jours, je sortirai remis à neuf du bassin de radoub

Il essaya de se mettre sur ses pieds; mais, lorsqu'il voulut remuer son corps meurtri, la souffrance lui arracha une horrible grimace. Marius et Madeleine étendirent en même temps les mains pour le soutenir.

— Ah! coquine de carcasse! s'écria le mendiant, tu veux te dorloter, je le vois bien! Allons, il faut que vous me remontiez dans ma chambre à coucher.

Et du doigt il indiquait le rocher perpendiculaire.

— Vous ne pouvez passer la nuit là, exposé à toutes les intempéries de la saison, nous ne le souffrirons pas.

— Comme on fait son lit, on se couche, répondit le mendiant en haussant les épaules; et j'aime tant le grand air, que je me trouverai mieux à la place que j'ai choisie; l'humilité est une de mes vertus; et, en valant pas mieux qu'eux, je me contente du gîte que le bon Dieu donne aux oiseaux de la côte. Allons, ajouta-t-il en prenant l'accent traînant et nasillard des mendiants de profession, un peu de charité, mon bon monsieur, s'il vous plaît, et je prierai Dieu pour qu'il bénisse votre mariage et qu'il vous donne le paradis.

L'expression de railleuse impiété avec laquelle le blessé avait prononcé ces paroles, augmenta encore la répulsion que Marius ressentait pour lui; cependant, il le chargea sur ses épaules, tourna le rocher, gravit le seul côté par lequel ce dernier fût praticable et déposa l'homme sur une plate-forme qui couronnait l'éminence

Ce lieu était parfaitement choisi pour le campement d'un personnage qui paraissait peu avide de nouer quelques relations avec les douaniers et les pêcheurs qui hantaient le cap Croisette.

A son extrémité méridionale, une saillie de pierre faisait rempart et ménageait, entre lui et la face verticale, un abri de quelques pas de largeur dans lequel on pouvait se trouver garanti à la fois contre le vent du nord-ouest et contre l'indiscrétion des promeneurs.

En remarquant que le bissac du mendiant s'y trouvait, Marius voulut y transporter le misérable.

— Non, non, dit celui-ci, la nuit est venue; je suis bien ici. Je ne me soucie pas de m'exposer à une seconde culbute; seulement, approchez de moi la soute aux vivres.

Marius comprit ce que le blessé désignait ainsi; il ramassa le sac de toile qu'il avait aperçu; ce sac était beaucoup plus lourd qu'il ne semblait en apparence; il rendit en tombant sur le roc un bruit de ferraille qui étonna le le jeune homme.

— Qu'avez-vous donc là dedans? dit-il.

— Tron de l'air! et que t'importe? ne veux-tu pas faire *le curieux*, toi aussi? Va me vendre aux gabelous, si tu l'oses, et, avant qu'il soit la Saint-Jean prochaine, tu verras flamber ta bicoque, je te le jure.

— A mon tour, je vous jure que, malgré vos menaces, je vais le faire, mon brave; vous m'avez l'air toute autre chose que d'un pauvre qui demande honnêtement sa vie à la charité des chrétiens.

Pendant que Marius parlait ainsi, le mendiant avait plongé sa main dans le bissac et en avait tiré une gourde; il en aspira à longs traits le contenu; la chaleur de l'alcool lui rendit toute son audace; il fit un effort suprême, se trouva debout et se précipita sur celui qui l'avait si généreusement secouru

Madeleine poussa un cri que répétèrent les échos des collines.

Mais le mendiant n'avait point surpris le jeune homme ; celui-ci, par un mouvement rapide comme la pensée, s'était brusquement rejeté en arrière, et, prenant un large couteau dans sa poche, il en menaça la poitrine de l'assaillant.

Ce dernier vit luire dans l'ombre trois éclairs : celui que jetait la lame, et ceux qui partaient des yeux du jeune homme ; il comprit sur-le-champ qu'il avait affaire à un adversaire vaillant et déterminé, et, changeant avec une facilité merveilleuse l'expression menaçante de sa physionomie, il fit rentrer dans sa manche un poignard qu'il tenait entre le pouce et l'index, puis il éclata de rire.

— Ah ! ah ! ah ! dit-il, quand je vous disais que l'eau-de-vie serait pour moi un remède merveilleux ! Je n'en ai bu que quelques gouttes, et me voilà déjà en état de vous faire peur... Allons, rempochez votre outil à détacher les moules, mon garçon ; vous ne voudriez pas vous en servir contre un pauvre diable qui, de son côté, n'est pas assez ingrat pour vouloir faire du mal à ceux qui lui ont sauvé la vie.

Puis, voyant que Marius ne se décidait point à quitter sa position défensive :

— Voyons, continua-t-il en donnant un coup de pied au bissac mystérieux, tenez-vous donc à savoir ce qu'il y a là dedans ? Ce sont des clous, des morceaux de cercles que j'arrache aux épaves que saint Mistral nous envoie ; c'est un pauvre commerce ; mais, si misérable qu'il soit, le gouvernement ne le dédaigne pas et ne souffre pas que nous lui fassions concurrence ; c'est pour cela que je me soucie fort peu de la visite des gabelous. Mais vous, c'est autre chose ; vous ne voudriez pas, j'en suis sûr, priver un malheureux de ses ressources. Fouillez donc là dedans, si bon vous semble.

La soumission du mendiant produisit tout l'effet qu'il en attendait ; sans passer de sa conviction dernière à une confiance exagérée, le jeune homme parut ajouter foi aux paroles de son interlocuteur ; il ne daigna pas en vérifier l'exactitude.

— Soit, dit-il ; mais les dangers de votre profession devraient vous rendre plus prudent dans vos paroles.

— Eh ! eh ! eh ! répondit le mendiant, les malheurs ont aigri mon caractère. C'est une chose bien triste, continua-t-il en cherchant à mettre des larmes dans sa voix, de ne jamais être sûr d'avoir le lendemain le pain et l'oignon quotidiens ! Vous parliez de la charité tout à l'heure, mon bon monsieur ; hélas ! elle n'existe plus sur la terre ; Dieu veuille que nous la retrouvions là-haut !

Comme pour démentir cette dernière phrase, Marius mit dans la main du malheureux tout ce qu'il avait d'argent sur lui. Madeleine brûlait du désir de s'associer à la charité de celui qu'elle aimait ; mais elle fouilla en vain ses poches, elle était sortie sans argent.

— Mon brave homme, dit-elle, vous n'êtes pas encore dans un âge où vous deviez désespérer de trouver une condition meilleure que la vôtre ; venez chez moi aussitôt que vous le pourrez ; je verrai ce qu'il sera possible de faire pour vous, et, si vous n'acceptez pas mes propositions, au moins votre visite vous vaudra-t-elle une bonne aumône.

— J'irai, quand ce ne serait que pour vous remercier de ce bon secours que vous m'avez donné, ma belle demoiselle, dit le mendiant avec le ton hypocrite qui venait de lui réussir ; mais, pour vous trouver, il faudrait savoir où vous demeurez.

— Rue Paradis, la maison Riouffe ; tout le monde vous indiquera nos bureaux.

— Un négociant ?

— Oui ; mais Marseille est peut-être un peu loin du lieu qui paraît vous servir de refuge ; venez à Montredon, où j'habite une maison de campagne ; vous la trouverez aisément, si vous retenez mon nom.

— Mlle Riouffe, je n'aurai garde de l'oublier. Si vous le permettez, j'irai à votre bureau, reprit le mendiant avec vivacité, j'aime mieux cela.

Il se recoucha sur son lit de pierre, et les deux jeunes gens s'éloignèrent.

Lorsqu'ils furent à quelques pas, ils entendirent la voix du misérable qu'ils laissaient sur le cap, et qui, avec l'accent trivial et goguenard de ses premières paroles, leur criait :

— Amusez-vous bien en route, mes petits pichons !

Cette cynique plaisanterie, lancée au milieu du bruit majestueux que faisaient les vagues en caressant les rochers, avait quelque chose de sinistre qui glaça le cœur de Marius ; il pressa avec plus de force le bras de Madeleine, qu'il soutenait dans leur marche difficile à travers le chaos de blocs de toute forme au milieu duquel ils se trouvaient.

— Vous avez vraiment eu tort de donner votre adresse à cet homme, dit-il.

La jeune fille ne répondit pas ; elle subissait en ce moment une impression bien différente de celle qu'éprouvait son compagnon ; si affreuse que fût la solitude dans laquelle ils se trouvaient perdus, entre ces colosses de pierre dont les silhouettes grandioses leur dérobaient la moitié de la voûte étoilée et cette mer qui s'étendait à leur gauche comme une immense nappe brune que frangeaient quelques rides écumeuses, elle n'éprouvait d'autres émotions que celles de l'amour. Auprès de celui que son cœur avait choisi, elle se sentait aussi rassurée que si elle se fût trouvée sur la Cannebière, et elle était fière de la force qu'elle puisait dans ce sentiment, joyeuse du calme de son âme.

Marius, au contraire, à mesure qu'ils s'écartaient davantage du seul être vivant qu'il y eût autour d'eux, se sentait de plus en plus troublé.

La première sensation qu'il éprouva fut celle de la peur.

Ils avaient à marcher à travers les rochers pendant cinq ou six cents pas avant d'arriver à la route qui, serpentant sur les flancs de la montagne, conduit des fabriques à la Madrague.

Le chemin qu'ils devaient suivre était non seulement pénible, mais périlleux : l'humidité de la nuit avait rendu glissante la surface des rochers ; un faux pas pouvait précipiter les deux voyageurs dans un abîme.

Marius y pensa et il frémit, non pour lui, mais pour elle.

En sautant d'une pointe sur une autre, le pied manqua à la jeune fille ; elle resta suspendue au milieu de la crevasse qui les séparait et dans laquelle elle fût tombée si la main du pauvre jeune homme ne l'eût retenue. Marius sentit ses cheveux qui se dressaient sur sa tête et la respiration qui manquait à sa poitrine ; il l'enleva à bout de poignet avec une force musculaire centuplée par la terreur qu'il venait d'éprouver ; il la prit dans ses bras et il se mit à gravir les falaises, à grimper les collines, à franchir les ravins avec une ardeur indicible, une rapidité vertigineuse ; il l'emportait comme un loup sa proie arrachée à la bergerie ; comme une mère son enfant échappé du naufrage.

Madeleine ne songeait pas aux dangers que cette course folle leur créait à tous deux ; elle souriait en voyant celui qu'elle aimait, si hardi et si puissant tout à la fois.

Le succès de son audacieuse escalade calma un peu l'effervescence fiévreuse que la crainte avait inspirée au jeune homme.

Il commença à sentir un cœur palpiter à deux doigts de sa poitrine, et, ce cœur, c'était celui de Madeleine.

Les cheveux de la jeune fille, dénoués à moitié par la rapidité de leur ascension, caressèrent le visage du fils de Millette et l'enivrèrent de leurs effluves.

Son pouls s'accéléra, il battit plus violent et plus précipité.

Le sang afflua à son cerveau ; mille idées incohérentes traversèrent son esprit et y portèrent la confusion.

Dans un attendrissement subit, il était prêt à se jeter à genoux et à remercier Dieu qui lui avait envoyé un bonheur dont jamais il n'aurait osé se croire digne.

Puis ses sens s'enflammèrent à leur tour ; il était pris d'une irrésistible envie de joindre ses lèvres aux lèvres dont il aspirait déjà le souffle tiède et parfumé : la mort dût-elle suivre une telle félicité, la mort serait bénie.

Ensuite, par un revirement subit, il songeait que ce bonheur auprès duquel devait pâlir celui des élus, ne durerait sans doute qu'un instant ; que, dans quelques minutes, lorsque Madeleine pourrait se passer de ses services, ils redeviendraient étrangers l'un à l'autre. Alors à une poignante angoisse succédait une rage furieuse ; il regardait les montagnes et il voulait gravir jusqu'à leur cime, y cacher son trésor, et, dans une impénétrable retraite, défier le monde et ses préjugés.

Plusieurs fois déjà Madeleine, qui le sentait haleter, qui craignait que, dans les efforts multipliés qu'il faisait pour triompher des obstacles qu'il rencontrait à chaque pas, une chute ne lui devînt fatale, l'avait supplié de s'arrêter.

Le jeune homme ne paraissait pas l'entendre. Ils arrivèrent ainsi à la rampe de pierre qui formait le garde-fou de la route et la séparait du précipice ; d'un bond, le jeune homme passa par-dessus, ils se trouvèrent sur le chemin. A l'horizon, Madeleine voyait scintiller les lumières de la ville ; à ses pieds, celles de la Madrague et de Montredon.

Elle crut que Marius allait s'arrêter ; mais, au lieu de suivre la route, Marius la traversa et se lança sur le revers qui faisait face à la mer.

Sa respiration était devenue bruyante comme celle d'un soufflet de forge ; il pressait convulsivement la jeune fille contre sa poitrine ; celle-ci sentait les ongles de son compagnon qui entraient dans sa chair à travers ses vêtements.

Elle devina ce qui se passait en lui ; elle essaya de se dégager de cette étreinte ; mais il semblait qu'elle fût enlacée dans des liens de fer.

Quelle que fût sa tendresse pour celui dont elle avait rêvé de faire son mari, elle sentit un frisson courir le long de ses membres et son cœur se glacer d'épouvante.

— Grâce ! grâce, Marius ! s'écria-t-elle.

A cette voix, le jeune homme parut s'éveiller d'un songe ; il lâcha une touffe de sauge qu'il avait saisie pour s'aider dans son escalade, ses mains s'ouvrirent, et Madeleine, glis-

sant à terre, s'élança sur la route. Son émotion était si forte, qu'elle fut forcée de s'asseoir.

Pendant quelques instants, ses sens flottèrent paralysés entre la vie et la mort, n'entendant rien, ne voyant rien, ne se rendant pas compte de ce qui se passait autour d'elle.

Lorsqu'elle reprit sentiment, elle chercha Marius, et ne le vit pas auprès d'elle.

Elle appela : rien ne lui répondit ; elle répéta le nom du jeune homme avec angoisse.

Elle crut entendre dans la montagne un bruit de soupirs et de sanglots ; elle y courut.

Alors, elle aperçut le jeune homme ; il était tombé à l'endroit où elle s'était échappée de ses bras et il restait là étendu sur le rocher, qu'il mouillait de ses larmes.

— Venez, lui dit-elle.

Marius ne fit pas un mouvement ; seulement, ses pleurs redoublèrent et prirent le caractère du spasme.

En ce moment, la lune se levait derrière les collines de Saint-Barnabé et éclairait les rochers dont les faces grisâtres, à mesure qu'ils étaient atteints par les rayons de l'astre des nuits, semblaient se couvrir d'une neige éclatante.

La mer était devenue un lac d'argent parsemé de phosphorescentes étincelles, et le sourd murmure de ses vagues était le seul bruit que fit entendre la nature.

A cet imposant spectacle, le cœur de Madeleine, déjà ébranlé par la douleur du jeune homme, se fondit ; sa frayeur et son courroux se dissipèrent comme se dissipe la brume aux feux du soleil du matin.

Elle se pencha vers Marius, et à voix basse, comme si elle eût craint d'entendre elle-même les paroles qu'elle allait prononcer :

— Pourquoi pleurez-vous, lui dit-elle, puisque je vous aime !

XII

OU L'ON VERRA COMMENT M. COUMBES, EN VOULANT ATTRAPER DU POISSON, ATTRAPA UN SECRET

La pêche dédommageait amplement M. Coumbes de ses tribulations horticoles.

Il semblait que le ciel l'eût destiné, Attila d'une nouvelle espèce, à dépeupler le golfe marseillais.

Pendant les beaux jours, chaque soir, il rentrait, comme il le disait lui-même dans son langage plus imaginé qu'académique, avec une *luxure* de poisson et ce sourire dédaigneux qui caractérise les conquérants heureux ; chaque soir, il avait pu cuisiner des bouille-abaisses dignes par leur ampleur de figurer au dîner où la femme de Grandgousier mangea tant de tripes.

Malheureusement, plus on avançait vers l'hiver et plus ces débauches de sauces safranées devenaient rares, plus la mauvaise humeur de M. Coumbes augmentait.

Pendant des semaines entières, le ciel restait voilé de nuages sombres ; la Méditerranée si azurée devenait couleur de cendres, et la blonde et douce Amphitrite, comme un géant révolté, semblait vouloir escalader le ciel, se tordant les bras dans les nuages et hurlant de cette voix menaçante qui porte l'effroi sur la côte.

Pendant des semaines entières, M. Coumbes allait de son cabanon à sa *bête* et de sa *bête* à son cabanon, interrogeant le ciel avec anxiété, se frottant les mains à la moindre accalmie, dégageant aussitôt son bateau de ses amarres, se préparant à le lancer dans les flots, reconnaissant presque aussitôt, au redoublement de la tempête, la fragilité de son espoir, contemplant mélancoliquement les montagnes d'eau qui trois par trois venaient briser leurs spirales énormes sur les rochers, calculant ce que leurs flancs pouvaient contenir de poisson et la distance qui séparait ce poisson de ses casseroles, et tout disposé à faire fouetter, comme Xercès, la mer qui se refusait à lui livrer la proie qu'il convoitait si ardemment.

Il avait bien essayé de se venger sur les *loups* et *mulets* qui, par les gros temps, se rapprochent des eaux douces ; il avait été, en suivant la côte, jeter la ligne à l'embouchure de l'Huveaune ; mais, comme un jour il s'était imprudemment avancé pour lancer plus au large son hameçon, une lame monstrueuse l'avait renversé, et sans un jeune militaire, adepte fanatique et enthousiaste, qui depuis deux heures était assis à ses côtés et prenait *in petto* une leçon de cet habile professeur, celui-ci, puni de la peine du talion, eût été entraîné et fût allé offrir aux habitants de la Méditerranée une vengeance tout à la fois facile et savoureuse à exercer.

Et puis, disons-le à sa gloire, le loup, le mulet étaient des gibiers que M. Coumbes dédaignait. Marseillais classique, il n'estimait que le poisson de roche, et ceux-là, accusés de conserver un goût de vase, ne lui semblaient pas plus que le *maquereau* dignes des honneurs de sa table.

Lorsque la mer se décidait à faire quelque concession de bon voisinage à M. Coumbes, lorsqu'elle s'humiliait à son égard, l'ex-portefaix se hâtait de gagner le large ; mais la houle restait si forte, qu'il suait sang et eau pour remuer sa *bête*. Ces sortes de bateaux à fond plat étant fort lourds, ce n'était qu'au prix d'une courbature qu'il parvenait à gagner son poste favori.

Un jour M. Coumbes eut une idée, et il attendit patiemment le dimanche, seul jour où il lui fût possible de la mettre à exécution.

Cette idée, ce n'était pas moins que de renoncer à goûter solitairement ses plaisirs, que d'embaucher Marius dans la grande confrérie des pêcheurs à la ligne.

Un jeune homme fort et vigoureux devait faire merveille sur les avirons. Avec son aide, M. Coumbes se promettait de braver vents et tempêtes, et se croyait certain de conquérir tout au moins une bouille-abaisse hebdomadaire tant que durerait le mauvais temps.

Le samedi soir, lorsque le fils de Millette arriva au cabanon, il paraissait si satisfait et si joyeux que M. Coumbes en fut surpris. L'idée ne lui vint pas d'attribuer le bonheur qui se lisait sur la physionomie de son filleul à autre chose que la proposition qui allait lui être présentée, et, comme M. Coumbes avait gardé un secret profond sur ses projets, il s'étonnait de la puissance des pressentiments qui avait éclairé Marius sur les bienheureux destins qui l'attendaient.

Après le souper, M. Coumbes se renversa sur sa chaise, les yeux fermés, prenant l'attitude noble et bienveillante d'un ministre vis-à-vis de son protégé, et, d'une voix lente et solennelle, comme il convenait dans une aussi grande circonstance, il annonça à Marius que, le lendemain, il daignerait l'admettre à partager avec lui les délices de la palangrotte.

L'enthousiasme du jeune homme ne fut point à la hauteur de cet événement : un observateur attentif eût remarqué que l'expression souriante de sa physionomie disparaissait à mesure que parlait l'ancien portefaix ; mais celui-ci avait une trop haute opinion de la faveur qu'il octroyait à son filleul, il était en même temps trop préoccupé de ses préparatifs personnels pour s'arrêter à un scrupuleux examen physionomique de son futur élève.

Seulement, Marius ayant manifesté l'intention de se promener dans le jardin après le repas du soir, M. Coumbes le lui défendit vertement, et, afin d'être certain que rien ne le distrairait de cette veille des armes, de le trouver frais et dispos lorsque l'heure du départ viendrait à sonner, il l'enferma dans sa chambre.

Bien avant le jour, M. Coumbes se jetait à bas de son lit et allait réveiller le fils de Millette : il l'appela plusieurs fois sans obtenir de réponse ; il mit la clef dans la serrure et ouvrit brusquement la porte en apostrophant le jeune homme de toutes les épithètes inventées pour la confusion des paresseux, rien ne lui répondit ; il souleva violemment la couverture sans rencontrer de résistance : alors il tâta les matelas avec sa main et il s'aperçut que la place que devait occuper Marius était froide et vide.

L'excellente conduite du pupille de M. Coumbes, le respectueux attachement qu'il témoignait à celui qu'il considérait comme son bienfaiteur n'avaient jamais, nous l'avons vu, triomphé des répugnances que ce dernier nourrissait à son égard.

M. Coumbes pensa sur-le-champ à son argent ; son imagination prime-sautière, comme toutes les imaginations méridionales, tira de cette évasion nocturne de déplorables conclusions. Il fit un bond du côté de l'escalier pour courir au secours de son secrétaire, qu'il se représentait forcé, brisé, effondré, pantelant, avec ses sacs d'écus éventrés et deux mains se promenant amoureusement dans leurs flancs entr'ouverts et prenant un bain métallique.

Presque au même instant, M. Coumbes s'arrêta.

Il venait de réfléchir que chaque soir — M. Coumbes était un homme rempli de précautions — il accotait le chevet de son lit au volet de ce meuble précieux et qu'il y avait quelques secondes à peine qu'il avait quitté la chambre.

Il venait d'entendre le bruit sec d'une toile qui battait au vent, et de s'apercevoir que la fenêtre d'où ce bruit venait était ouverte.

Il alla à cette fenêtre : il y trouva un drap qui, attaché à l'appui par un de ses bouts, laissait l'autre balayer le sol.

Il était évident que l'escapade du jeune homme ne pouvait avoir eu qu'un but extérieur, puisque, chaque soir, portes et volets, au rez-de-chaussée, étaient soigneusement verrouillés par leur propriétaire.

Cette conviction rasséréna un peu M. Coumbes ; toutefois, il était trop ami de la régularité en toutes choses pour endurer patiemment la déplorable confusion que faisait son

pupille entre les diverses ouvertures de son cabanon. Il était tout prêt à lâcher la bride à son imagination ; il avait déjà saisi un gros sarment pour rendre ce sentiment plus expressif, lorsque la curiosité l'arrêta net.

— Que diable peut faire Marius dans le jardin à quatre heures et demie du matin.

Telle fut la phrase interjective et interrogative que s'adressa M. Coumbes ; les us et coutumes marseillais sont ainsi faits qu'aucune supposition, si naturelle qu'elle fût, ne pouvait légitimer cette sortie.

fruit dans les arbres sur lesquels se promenait inutilement, hélas ! depuis vingt ans, l'œil inquisitorial du maître.

Mais l'ombre, ou plutôt Marius, dépassa rapidement les régions soi-disant fructifères, et parvenu au faîte du mur, il s'y établit à califourchon et fit entendre un léger coup de sifflet.

Il était évident que ce signal s'adressait à quelque habitant de la propriété voisine.

M. Coumbes éprouva ce que doit éprouver le voyageur qui, perdu dans les terribles solitudes des gorges d'Ollioules,



Il annonça à Marius que, le lendemain.....

M. Coumbes fut donc immédiatement tenté de connaître les raisons graves qui avaient décidé cette promenade matinale ; il se mit à genoux devant la fenêtre et, retenant son haleine, du regard il explora l'enclos.

D'abord, il ne vit rien ; puis, ses yeux s'habituant à l'obscurité, il aperçut une ombre qui se glissait le long de la maison, traînant après elle une échelle qu'elle appuya contre le mur qui séparait le jardin Coumbes de la propriété de M. Riouffe.

Sans même prendre la peine d'assurer convenablement cette échelle, l'ombre en gravit lestement les barreaux.

M. Coumbes se demandait si le fils de Millette, plus heureux que lui-même, aurait par hasard découvert quelque

entendait retentir de rochers en rochers le cri d'appel de Gaspard de Bresse. Ce coup de sifflet lui donna la chair de poule ; une sueur froide perla sur son front.

Il n'avait nullement apprécié les bienfaits de la paix profonde dans laquelle ses anciens persécuteurs l'avaient laissé depuis près de six mois ; ses désespoirs horticoles avaient alimenté la haine vigoureuse qu'il nourrissait contre eux ; les conseils de Millette, les observations de Marius étaient venus se briser contre les idées que le dépit et l'envie lui mettaient en tête. En s'exagérant dans la solitude, ce dépit, cette envie lui avait fait franchir les limites de l'absurde : jamais il n'eût voulu admettre que ce fût pour l'agrément de ses propriétaires que le jardin Riouffe jetait tant de

parfums aux brises de la mer; il était convaincu que ce luxe de verdure et de fleurs n'avait qu'un but, celui de l'humilier, de lui faire pièce, et, chaque jour, il s'attendait à pis.

En recevant cette preuve des relations de son filleul avec ses ennemis, en le supposant lié à eux par un pacte, associé aux mauvais desseins qu'il leur supposait, toujours prêt à livrer le côté faible de la place pour rendre plus aigües les persécutions dont il se croyait encore menacé, M. Coumbes frémit de colère; dans le transport de sa fureur, sa première pensée fut de se servir contre le traître de son expérience des armes à feu; il abaissa le sarment qu'il tenait à la main et coucha en joue son filleul.

Heureusement pour M. Coumbes et pour Marius que le sarment ne partit pas. En cherchant d'un doigt tremblant une détente sur ce fusil imaginaire, il s'aperçut de l'étrange méprise que dans son égarement il venait de commettre, il lança le bâton avec violence sur le plancher et s'élança dans sa chambre à coucher.

M. Coumbes était tellement hors de lui-même, que, malgré la précision mathématique par laquelle chaque case de son cerveau correspondait avec la place qu'occupait dans son cabanon chacun des objets qui lui appartenaient, il allait et venait avec une agitation folle, furetant dans tous les coins de son étroite chambrette, mettant dans l'obscurité la main sur des meubles qui, pour avoir quelques titres à une ressemblance avec l'excellente arme que lui avait vendue Zaoué, ne pouvaient cependant, pas plus que le sarment, la remplacer.

Ce ne fut qu'après quelques instants de ce désordre dans ses idées qu'il se souvint que, l'ayant nettoyée la veille, il l'avait, la veille, laissée au coin de l'âtre, ainsi que tout bon chasseur, en semblable circonstance, doit en avoir la précaution.

Il descendit au rez-de-chaussée en ayant soin d'étouffer le bruit de ses pas pour ne pas réveiller Millette, qui, depuis que l'automne était venu, dormait sur le divan de la seule pièce du cabanon dans laquelle on fit du feu.

M. Coumbes saisit son fusil avec l'ivresse du sauvage prisonnier qui voit en lui la liberté; il en fit claquer les batteries avec rage; mais, par la raison que ce fusil était propre, ce fusil était vide et il fallait le charger.

Et perdant de sa spontanéité, le mouvement qui portait M. Coumbes à cette extrémité, perdait naturellement de sa violence; cependant il était toujours décidé à donner ce qu'il appelait une leçon à ce mauvais drôle; mais nous croyons que déjà la pensée lui était venue de tirer soit un peu haut, soit un peu bas sur le but vivant qu'il allait prendre; ce qui, du reste, n'était peut-être pas une garantie pour celui-ci.

XIII

OU MONSIEUR COUMBES REND DES POINTS A MACHIAVEL

Si féroce chasseur que fut M. Coumbes, il n'avait pas eu le temps d'acquérir cette profonde expérience qui permet de remplacer les yeux par la main et de charger un fusil dans l'obscurité; il mit en devoir d'allumer la lampe pour venir en aide à son manque d'habitude.

Il approcha une allumette de la mèche carbonisée dans la veilleuse; cette mèche se teignit de pourpre, puis s'enflamma; sa lumière douteuse et vacillante se promena sur les murailles en y traçant toutes sortes de dessins fantastiques et impossibles. Tout à coup, un jet subit de l'huile qui l'humectait la fit grandir, et elle illumina toute la pièce; M. Coumbes se précipita sur sa poire à poudre et sur son sac à plomb.

Dans le mouvement qu'il fit pour les prendre, ses yeux tombèrent sur Millette; la pauvre femme dormait paisiblement; une respiration cadencée agitait sa poitrine à intervalles égaux; sa physionomie était calme; un sourire passait sur ses lèvres, la vie persistait dans le sommeil. Elle rêvait probablement à celui dont son maître, en ce moment même, préparait la mort.

Ce rapprochement se fit immédiatement dans la cervelle de M. Coumbes, qui cependant n'en faisait guère; il le contrista, pour la première fois de sa vie, il se reprocha tout ce qu'il y avait eu de dévouement humble et profond d'abnégation et de tendresse dans la vie de sa servante, pour la première fois, il s'aperçut qu'elle était noble et grande, qu'il était petit et mesquin; son fusil s'échappa de ses doigts et tomba à grand bruit sur le carreau; mais, si l'impression avait été inattendue, la réaction fut soudaine, la conviction qui venait de lui être donnée de ses torts quintupla la colère primitive de M. Coumbes. Il ne releva pas son fusil, mais il tira pène et verrous, et, désarticulant un balai qui se trouva à sa portée, il en saisit le manche et s'élança au dehors, très-décidé à s'en servir pour ce à quoi Dieu l'avait destiné.

Il courut au mur; à sa grande surprise, il n'y trouva plus l'échelle. Il revint à la maison; le drap accusateur était rentré dans sa coquille, et cette coquille c'est-à-dire la fenêtre du fils de Millette, parfaitement close, avait pris les apparences honnêtes et pudibondes des fenêtres ses voisines.

M. Coumbes commença un rugissement de fureur.

Il ne l'acheva pas.

Il venait d'entendre dans le jardin voisin, un *hum! hum!* qui avait bien l'air d'être une réponse au sifflement que Marius avait lancé comme signal; et ce *hum! hum!* appartenait évidemment à une voix féminine.

M. Coumbes comprima son cœur, qui battait à lui briser la poitrine, et, essayant de donner à son organe un accent juvénile, il répondit à l'appel qui venait du jardin voisin, plus curieux que jamais d'approfondir ce mystère.

Il n'avait pas achevé, que quelque chose d'assez lourd envoyé par-dessus le mur mitoyen tombait à ses pieds.

C'était une pierre qui enveloppait un papier soigneusement plié et que l'ex-portefaix confisqua provisoirement; — quoi qu'il arrivât, il avait en poche le secret du jeune homme. — Cependant, il ne fallait pas laisser échapper l'occasion de l'approfondir davantage. M. Coumbes toussa derechef, sans succès cette fois; il entendit le sable qui craquait sous un pied furtif; la correspondante anonyme s'éloignait.

M. Coumbes, sans répondre à Millette, que la chute du fusil avait réveillée et qui ne savait que penser du bouleversement de la physionomie de son maître, prit la lampe et monta dans sa chambre.

Voici ce que contenait le papier qu'il avait ramassé:

« Triste nouvelle, ami! j'ai le cœur bien gros en vous la donnant; mon cœur se révolte contre ma plume qui va l'écrire. Ce dimanche dont nous nous faisions fête, il sera pour moi, pour vous, aussi long, que sont vides et longs les jours de semaine qui séparent nos pauvres entrevues! J'espérais échapper à l'obligation de figurer dans le dîner de famille dont je vous ai parlé; mais cela m'a été impossible: mon frère, avec d'autres intentions que les miennes sans doute, avait pris exactement la même résolution que moi: celle de ne pas paraître à cette ennuyeuse fête; j'ai prié, pleuré, supplié; — je vous le dis pour que vous en soyez orgueilleux, ami; — rien n'a pu vaincre son obstination. Nos projets nous commandent si fort de le ménager, que vous ne m'en voudrez pas d'avoir cédé; d'ailleurs, ma soumission est de bon augure pour notre ménage futur. Courage donc, ami! et réunissons tous nos vœux pour que Dieu abrége non-seulement les heures qui nous tiennent éloignés l'un de l'autre, mais celles que nous avons à voir s'écouler avant le jour où nous pourrons mutuellement tenir le serment que nous nous sommes donné dans les collines. Adieu, ami! je vous serre les mains; je pense trop à vous pour avoir besoin de vous dire: Pensez à moi. »

Cette lettre était signée tout au long: « Madeleine Riouffe. »

La jeune femme, dans la candeur de son amour, dans l'énergie de sa résolution, était heureuse de donner à ce papier une valeur de lettre de change.

M. Coumbes pensait rêver; il tournait, il retournait dans tous les sens l'épître de Mlle Riouffe, comme si elle eût eu quelque sens caché qu'il n'était point encore parvenu à traduire. Il assaisonnait chacun de ses gestes d'imprécations tour à tour méprisantes ou furibondes: le mépris à l'adresse de l'impudence des femmes, la fureur à propos de l'ingratitude des hommes.

Il aperçut un post-scriptum que la finesse de l'écriture lui avait fait négliger.

« Surtout, pas d'imprudence, ajoutait Mlle Madeleine à sa lettre; ne vous montrez pas même à la porte de nos mutuelles frontières avant que j'aie préparé Jean à mes volontés; gardez-vous d'aller poétiser demain, en mon absence, dans notre cher bosquet; car, selon toute apparence, votre futur beau-frère passera journée et soirée au chalet. »

Pour le coup il n'y avait plus moyen de prendre le langage de Mlle Madeleine pour du malgache. M. Coumbes ne savait s'il devait rire ou pleurer.

En réalité, il subissait ces deux impressions.

Comme tous les égoïstes, M. Coumbes ne comprenait pas que quoi que ce fût en ce monde pût balancer le bonheur que l'on devait éprouver en faisant ce qui pouvait lui être agréable. Il ne songea pas aux avantages qui pourraient résulter pour Marius d'une union si fort au-dessus de ses espérances; toute sa préoccupation s'était portée sur ce qu'il appelait la défection de son filleul; elle lui semblait honteuse et criminelle au premier chef, nul châtiment ne pouvait être trop rigoureux pour la punir. Il éprouvait,

en y réfléchissant, tout à la fois des attendrissements pleins d'amertume et un courroux gros de mépris.

D'un autre côté, le profond sentiment de la hiérarchie sociale qui le possédait, l'union du fils de Pierre Manas, le condamné, avec une demoiselle appartenant à l'aristocratie commerciale de Marseille, lui paraissait quelque chose de prodigieusement bouffon ! Ce beau projet était écrit en toutes lettres ; mais il n'y pouvait croire ; il s'attendait à voir un diable grotesque sortir du papier, comme il en sort quelquefois d'une tabatière.

— Ah ! ah ! ah ! c'est trop drôle ! s'écriait M. Coumbes : le fils de ce mauvais gueux de Manas et de Millette, ma servante, — car, après tout, elle n'est que ma servante, — qui croit et prétend épouser une dame à laquelle, quand j'avais son âge, je n'eusse pas osé offrir l'eau bénite au bout de mon doigt ! Eh ! pécaire ! c'est comme si le maire de Cassis il voulait gouverner Marseille ! Elle se fiche de lui comme un thon d'un fantassin !

Puis, passant à un autre ordre d'idées :

— Le méchant drôle ! ajoutait-il, je comprends pourquoi il voulait mettre des sourdines à mon ressentiment contre cet autre qui m'a fait passer de si mauvaises nuits, pourquoi il se refusait à ce que je le tue, ainsi qu'il l'avait mérité ; il avait déjà jeté son hameçon à cette fille, et celle-ci, gloutonne comme une rascasse, avait sauté hors de l'eau pour attraper le *moredu*. Quelle jeune personne, mon Dieu ! Pas plus de religion que de bon sens ; ne dirait-on pas que cette lettre a été écrite par une de la place de la Comédie ? Pouah ! je ne suis plus jeune, mais, je le jure, ce n'est pas moi qui voudrais d'une fille aussi éhontée. Ce n'est peut-être pas la femme qui le tente, c'est son cabanon qui le séduit ; il veut être riche, faire le fier dans ce beau jardin où il y a tant de fleurs, que cela en empeste comme la rage, se moquer à son tour de la pauvre petite bastide dans laquelle ma charité l'éleva. Tron de l'air ! cela ne sera pas, que je le dis ! D'abord, c'est lui rendre service d'empêcher qu'il croie plus longtemps à cette sottise ; je ne la lui donnerai pas, cette lettre ; il ira au rendez-vous dans le bosquet, ils se rencontreront avec le frère ; et, coquin de sort ! qu'ils se battent, qu'ils se bûchent, qu'ils se cognent, qu'ils s'assomment, qu'ils se tuent ! Eh ! s'il n'y a pas de profit, au moins il n'y aura pas de perte !

Après ce vœu charitable, M. Coumbes serra la lettre avec ses papiers et appela Marius.

Il ne parut pas remarquer un assez grand embarras qu'accusait la physionomie du jeune homme ; arrivé tout à coup aux hauteurs où planait Machiavel, M. Coumbes se montra d'une dissimulation parfaite : il fut empressé, cordial envers le fils de Millette, se montra gai, léger même dans ses propos, et fit si bien que Marius, qui tremblait que son sévère parrain n'eût surpris la tentative qu'il avait faite le matin pour avertir Madeleine du contretemps qui l'éloignait pendant la journée, se trouva tout à fait rassuré et lança et retira sa *palangrotte* sans apporter trop de distractions dans son travail.

Seulement, M. Coumbes fit en sorte qu'ils ne rentrassent au cabanon que lorsque la journée était déjà fort avancée.

XIV

LE MENDIANT

La pêche n'est un plaisir qu'à la condition d'être une passion ; cependant, comme tout ici-bas, elle a ses entraînements. Marius, si peu disposé qu'il fût à les éprouver, les avait subis.

Les poissons avaient livré aux deux hameçons qui garnissaient sa ligne des assauts si multipliés, que, tout entier à l'occupation de les décrocher, de les hâler et de remettre à l'eau les trente ou quarante brasses de cordelette qui forment ce que l'on appelle une *palangrotte*, il n'avait point songé à Madeleine avec autant de persistance qu'il s'était mentalement promis de le faire.

Mais, pendant le trajet des îles de Riou à Montredon, ce fut tout autre chose, et cela pour bien des raisons différentes.

L'âme du jeune homme éprouvait un remords véritable en reconnaissant que son amour, si violent qu'il l'eût cru, s'était laissé primer par une futile distraction ; il comparait les grossières jouissances auxquelles il avait cédé aux joies ineffables que lui eussent procurées quelques secondes d'entretien avec Madeleine, au bonheur de l'entrevoir furtivement derrière ses jalousies, et il rougissait, et il était sur le point de succomber à la tentation de jeter à la mer lignes et poissons, les complices ou les provocateurs de sa faute.

Il ressentait, en outre, une appréhension qui se traduisait par une angoisse douloureuse.

Lorsque Mlle Riouffe, dans les solitudes du promontoire, lui eut avoué qu'elle l'aimait, les deux jeunes gens immédiatement, et comme conséquence de leur inclination mutuelle, avaient, en rentrant à Montredon, échafaudé leurs projets d'avenir. L'affection que Madeleine portait à son ami était si pure, que, ces promesses étant établies, elle trouva tout naturel de permettre à Marius de franchir le mur qui séparait les deux jardins pour venir auprès d'elle. Le dimanche précédent, à l'heure où tout dormait dans le cabanon de M. Coumbes, le fils de Millette s'était introduit chez la voisine, et il avait passé de bien doux instants à ses pieds, lui répétant ces charmants serments d'amour, aussi délicieux à prononcer qu'à entendre. Pendant toute la semaine, il avait vécu sur l'espérance que le dimanche qui allait venir ressemblerait au dimanche précédent, et, comme, le matin, la brusque irruption de M. Coumbes dans le jardin l'avait empêché d'avertir Madeleine de son absence, il tremblait qu'elle n'attribuât cette absence à une indifférence si éloignée des sentiments qu'il ressentait pour elle ; il redoutait de voir s'évanouir les beaux rêves qu'il avait pendant huit jours, si tendrement caressés.

Le soleil baissait à l'horizon : déjà il teignait de pourpre et d'or les cimes de Pomègue et les blanches murailles du château d'If ; la journée touchait à sa fin, et, subissant les impressions que nous venons de décrire, le jeune homme se courbait sur les avirons pour faire franchir à la lourde barque la distance qui la séparait encore du logis.

M. Coumbes considérait d'un œil narquois les efforts de son filleul, et, sous le spécieux prétexte que la saveur de la bouille-abaisse croît en raison directe de la fraîcheur du poisson, il l'exhortait à les redoubler ; ce qui ne l'empêcha pas, lorsqu'ils eurent pris terre et quand Marius déjà s'élançait pour regagner le cabanon, de le retenir afin de compléter, par la pratique, la théorie d'un art que, depuis le matin, il ne cessait de lui exposer, afin de lui démontrer que ce n'était rien de savoir prendre du poisson, si à ce premier talent on ne joignait celui de soigner les outils qui servent à l'attraper.

Force fut donc au pauvre garçon d'aider l'ex-portefaix à tirer la barque sur la grève assez loin pour qu'elle fût à l'abri d'un coup de mer, de la vider, de la nettoyer, puis enfin de l'assujettir par des amarres multipliées ; et encore M. Coumbes prit-il à tâche d'apporter dans ces détails préservateurs et conservateurs une lenteur solennelle qui doublait l'impatience qu'éprouvait son filleul.

Enfin, lorsque le bonhomme eut chargé l'apprenti pêcheur des divers paniers qui contenaient les ustensiles et le poisson, lorsque à ce fardeau déjà raisonnable il eut ajouté les avirons, les crocs, le grappin et le gouvernail du bateau, il lui permit de s'acheminer vers le cabanon.

Le premier soin de Marius, en y arrivant, fut de monter à sa chambre afin de jeter un coup d'œil dans la propriété de sa bien-aimée.

— Hélas ! en vain il la fouilla du regard dans toute son étendue, en vain il scruta les massifs, qui, par cet heureux privilège du climat, conservaient, malgré la saison, leur mystérieuse épaisseur ; celle qu'il cherchait ne lisait pas à l'abri de leur dôme de verdure, elle ne suivait pas les étroites allées que tant de fois il l'avait vue parcourir lorsqu'elle se promenait rêveuse et qu'il était si loin de soupçonner qu'il pût être pour quelque chose dans ses rêveries ; le jardin était désert ; le fusain, les lauriers du bosquet où tant de doux propos s'étaient échangés, avaient pris, il le lui sembla, des attitudes mornes et désolées ; il n'était pas jusqu'au chalet lui-même, avec ses volets rigoureusement fermés, qui ne lui parût avoir acquis depuis la veille une physionomie funèbre.

Le cœur de Marius se serra ; il vit ses pressentiments justifiés. C'était là l'image de la désolation dont le cœur de celle qu'il aimait était le théâtre, et cette désolation, c'était cette maudite absence qui l'avait causée. Il appela de tous ses désirs les ombres bienveillantes qui, en masquant son escalade, lui permettraient d'aller se justifier auprès de Madeleine ; les heures qui devaient s'écouler jusqu'au moment où elles envelopperaient les deux cabanons lui semblèrent devoir être d'une longueur désespérante.

M. Coumbes, en revanche, fut gai ; il assaisonna le dîner de mille plaisanteries qui faisaient ouvrir de grands yeux à Millette ; aux sourcils froncés de son filleul, à la persistance de son mutisme, au désespoir peint sur sa physionomie, le maître du cabanon avait jugé qu'il était suffisamment monté pour ne pas manquer de rendre sa visite au jardin de Mlle Riouffe : il se frottait joyeusement les mains en songeant au coup de théâtre qu'il avait si habilement ménagé, à l'humiliation que les révélations qui en seraient la conséquence feraient subir à son ennemi M. Jean, à la bonne leçon que recevrait, par suite, la présomption de Marius !

Pour laisser le champ libre à ce dernier, à l'issue du

repas, M. Coumbes annonça que, la soirée étant belle, il en profiterait pour reprendre la mer et placer des filets sur la côte.

Le jeune homme tremblait que son parrain n'eût l'idée de l'associer pour la seconde fois à ses projets; mais M. Coumbes, paraissant pris d'une superbe tendresse pour Millette, annonça à celle-ci qu'il n'aurait pas la cruauté de la priver de nouveau de la compagnie de son cher enfant.

Aussitôt qu'il se fut éloigné, Marius remonta à son observatoire; ses investigations n'eurent pas plus de succès que les premières, cependant il reconnut que, depuis sa précédente visite, les fenêtres du rez-de-chaussée du chalet avaient été ouvertes; il en conclut que Madeleine, indignée de sa froideur, ou malade peut-être, se tenait renfermée dans ses appartements; ces deux suppositions confirmaient sa résolution d'aller la trouver, dût-il, pour arriver jusqu'à elle, pénétrer dans la maison, et cela aussitôt que la nuit serait venue. En attendant, il revint auprès de sa mère, qui se promenait dans le jardin.

Nous avons dit précédemment quelles étaient les préoccupations de Millette; elles redoublaient à mesure que l'on approchait du moment fatal; vingt fois elle avait été tentée de raconter à son fils la triste histoire de sa vie, toujours le courage lui avait manqué au moment de parler. Si bien qu'au fond, Marius continuait de se croire le fils de M. Coumbes.

L'occasion de délivrer son âme de l'anxiété qui l'oppressait depuis plusieurs mois, se présentait trop favorablement pour que Millette ne songeât pas une fois de plus à faire à son fils cette douloureuse confidence.

Elle suivait ce que M. Coumbes appelait pompeusement l'avenue et ce qui n'était, en réalité, qu'une médiocre allée traversant le clos dans toute sa longueur et aboutissant à la rue; elle scrutait sa conscience, elle cherchait ce qui pouvait servir d'excuse à une faute dont, à présent, elle appréciait les funestes conséquences; elle se demandait ce qu'elle pourrait répondre à son fils si celui-ci lui reprochait de n'avoir pas su conserver son honneur, le seul bien qu'il eût à attendre d'elle.

A l'extrémité de l'avenue, puisqu'il faut l'appeler par son nom, M. Coumbes avait planté quelques douzaines de pins qui, malgré l'acharnement qu'ils mettaient à vivre, n'étaient jamais parvenus à élever ce qu'il faut bien aussi désigner par le mot de cimes, à la hauteur du mur qui les entourait. Il va sans dire que le propriétaire du cabanon nommait sa *pinède* ce fagot d'arbustes tordus et rabougris, ni plus ni moins que si elle eût eu cent arpents.

L'ex-portefaix n'avait pu posséder un semblant d'ombrage sans penser à en tirer tout le parti possible. Il avait donc établi un banc dans cette *pinède*, et la tâche n'était pas facile, les pins les plus élevés représentant exactement un parapluie dont le manche aurait été fiché en terre. Cependant, en courbant raisonnablement sa tête, en recroquevillant ses jambes, on pouvait s'asseoir sur le banc de M. Coumbes. La position n'était pas des plus commodes; mais, comme, en somme, à l'exception des alentours du figuier que M. Coumbes se réservait, c'était là le seul endroit où l'on connût un semblant d'ombre; comme, de ce banc placé à deux pas de la grille, on voyait les rares passants qui traversaient la route, Millette, que son maître n'avait point gâtée sur le chapitre des distractions, avait pris l'habitude de venir chaque jour y raccommoder le linge du ménage.

Millette venait de s'asseoir toute pensive à sa place favorite lorsque Marius la rejoignit; en le voyant venir, elle sentit ses angoisses redoubler; deux larmes perlèrent à ces cils, puis descendirent lentement le long de ses joues, que la douleur rendait plus pâles; elle prit les mains de son fils; suffoquée par l'émotion, elle ne put parler, mais elle lui fit signe de se placer auprès d'elle.

Sous l'impression de tristesse qui dominait le jeune homme, l'affliction de sa mère lui fut plus sensible encore qu'elle ne l'eût été dans des circonstances ordinaires, il la supplia de lui confier le secret de ses peines.

Pour toute réponse, Millette se jeta au cou de son fils et l'embrassa avec une énergie tout à la fois désespérée et suppliante.

Marius redoubla ses instances.

— Qu'avez-vous, mère ? disait-il. Mon cœur se fend en vous voyant ainsi. Mon Dieu, parlez ! qu'avez-vous ? Si j'ai mérité quelque reproche, pourquoi craignez-vous de me l'adresser ? Vous m'avez appris à être soumis envers ceux que l'on aime, et douter que je vous aime, c'est m'affliger plus que ne m'affligeraient vos justes remontrances. Quelqu'un vous a-t-il offensé, mère ? Oh ! nommez celui-là et vous me trouverez prêt à vous défendre, à le punir, comme je l'ai été lorsqu'il s'agissait de mon... de notre bienfaiteur. Voyons, mère, ne pleurez pas comme vous le faites; vos sanglots m'arrachent l'âme ! j'aimerais mieux voir couler mon sang goutte à goutte que ces larmes qui sortent de vos yeux : Vous n'aimez donc plus votre enfant, que vous ne le jugez pas digne de votre confiance ? Est-ce que l'on peut cacher quelque chose à ceux que l'on aime? Est-ce que, joie ou peine, on ne doit pas tout partager avec eux ? Tenez, mère, moi aussi, j'ai mon secret, et vous ne sauriez croire combien il me pèse parce que je ne puis le partager avec vous. Mais il arrivera ce qui pourra, je vais vous le dire, vous le confier, pour vous donner l'exemple, pour que vous ne craigniez plus de compter sur la discrétion ou sur la tendresse de votre fils.

Millette écoutait ce dernier sans l'entendre; l'expression de son amour filial arrivait à ses oreilles comme une musique harmonieuse qui lui causait de douces sensations; mais le désordre de ses idées était si grand, qu'elle ne cherchait pas le sens de ses paroles.

— Mon enfant ! mon cher enfant ! s'écria-t-elle, jure-moi que, quoi qu'il arrive, tu ne maudiras pas ta mère; jure-moi que, si tu la juges, si tu la condamnes, ton amour la défendra; jure-moi qu'il me restera cet amour, qui est mon seul bien à moi; je ne l'ai jamais senti comme aujourd'hui qu'il est menacé. Je voudrais être morte ! mon Dieu ! je voudrais être morte ! Mourir, qu'est-ce que cela ! mais perdre l'affection de celui que vos entrailles ont porté, qui s'est nourri de votre chair, abreuvé de votre sang, ce n'est pas possible ! Non, Dieu ne saurait le permettre !... Calme-toi, Marius, je vais parler, continua la malheureuse femme, haletante et à demi morte; je parlerai; puisqu'il est impossible que tu cesses de m'aimer, je parlerai !

— Oh ! faites, dites, mère ! répondit le jeune homme, aussi pâle, aussi égaré que l'était sa mère. Qu'est-il arrivé, grand Dieu ! que vous puissiez supposer que je cesse de vous vénérer comme la plus respectable des femmes, de vous chérir comme la plus tendre des mères? Vous me faites frémir à mon tour; hâtez-vous de me tirer de ces angoisses. De quelque faute que vous soyez coupable, n'êtes-vous pas ma mère, et une mère n'est-elle pas, pour son fils, infaillible comme Dieu l'est pour les hommes? Mais non, vous qui m'avez enseigné les lois de la probité, vous qui m'avez appris à respecter l'honneur, vous êtes incapable d'avoir manqué à l'un ou à l'autre. La délicatesse de votre conscience vous égare : parlez donc, que je vous console; parlez, que je vous rassure; parlez, parlez, mère, je vous en conjure !

Millette avait trop présumé de ses forces; les sanglots étouffaient sa voix; elle ne put que se jeter aux genoux de son fils : le mot de pardon fut le seul qu'elle put articuler.

En voyant sa mère à ses pieds, Marius se redressa brusquement; il la prit dans ses bras pour le relever.

Il tournait le dos à la porte du jardin, à laquelle Millette faisait face.

Tout à coup, les yeux de celle-ci s'ouvrirent démesurément et restèrent fixes et hagards, tournés du côté de la rue; elle étendit le bras comme pour chasser une épouvantable vision, et, en même temps, elle poussa un cri terrible.

Marius, épouvanté, se retourna, et, en se retournant, ses vêtements frôlèrent les vêtements d'un homme qui, ayant doucement ouvert la grille, avait passé la moitié de son corps dans l'entre-bâillement.

Dans cet homme, il reconnut le mendiant que Madeleine et lui avaient préservé d'une mort certaine sur les collines; il tenait son chapeau à la main; sa figure avait l'expression d'humilité grimaçante de sa profession, et il murmurait une formule banale de mendicité.

Marius crut que la brusquerie avec laquelle il avait montré son horrible figure avait seule effrayé sa mère.

— Allez-vous-en ! lui dit-il brusquement.

Mais, à son tour, le mendiant l'avait reconnu; la première preuve que lui avait donnée le jeune homme de sa charité semblait lui avoir rendu non seulement confiance en sa charité à venir, mais encore une superbe dose d'aplomb pour la solliciter. Il remit son chapeau sur sa tête, et sa figure, qu'il essayait de rendre béate, se nuança d'un léger vernis d'insolence.

— Eh ! tron de l'air ! s'écria-t-il, deux vieilles connaissances ne se quittent pas de la sorte !

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu, vous êtes sans pitié dans votre justice, disait Millette en se tordant les bras de désespoir.

— Partiras-tu d'ici, misérable? hurla Marius en secouant violemment le mendiant, qu'il avait saisi par le collet de sa blouse.

— Prenez donc garde ! Je n'ai pas, comme vous, des vêtements de rechange. Si je tiens à ne pas m'en aller, c'est que je n'aime pas qu'on se fiche de moi; voilà tout.

— Que voulez-vous? Voyons ! reprit Marius, qui espérait de la sorte être plus promptement débarrassé de l'importune présence du mendiant. De quoi vous plaignez-vous?

— Je me plains de ce que la belle demoiselle avec laquelle vous prenez le frais, il y a une quinzaine, du côté de la pointe, elle s'est moquée de moi, comme un gabier d'un soldat de terre; je me suis présenté à sa demeure, ainsi qu'elle m'avait ordonné de le faire, et, lorsque j'ouvre la

porte de son bureau, — un riche bureau, ma foi, et qui me prouve que vous n'avez pas tort de chérir la promenade avec sa propriétaire, — je trouve des commis qui me chassent comme un gueux qui aurait des vrilles et des pinces dans les yeux ! Ce n'est pas comme ça qu'on se comporte !

— Tenez, dit Marius en prenant dans sa poche une pièce de monnaie. Et, maintenant, retirez-vous.

— Les paroles de la demoiselle, elles étaient plus grosses



Millette penchait son front sur son épaule.

de moitié que votre médaille, répondit le mendiant en tournant et retournant dédaigneusement cette aumône entre ses doigts.

— Misérable ! fit Marius en levant le poing.

— Eh ! qu'avez-vous, puisque je vous dis merci tout de même, repartit le mendiant avec son effronterie habituelle. Vous êtes plus aimable quand vous faites l'amour avec la jeune que lorsque vous vous disputez avec une vieille ; c'est tout simple. Ne croyez pas que je vous en veuille, et la preuve, c'est que, si, comme je le pense, pour épouser la petite, vous êtes forcé de donner son sac à l'ancienne, comme vous commenciez à le faire quand je suis arrivé, je m'offre à achever le compliment si cela vous ennuie par trop fort.

— Et, moi, je vais châtier ton insolence ! dit Marius en se précipitant sur le mendiant.

Au bruit de la lutte, Millette, qui jusqu'alors était restée comme inanimée, accroupie sur la terre, cachant son visage entre ses mains, ne révélant son existence que par le bruit de ses pleurs et les tressaillements nerveux qui agitaient ses membres, Millette sortit de l'anéantissement dans lequel elle était plongée.

— Marius ! Marius ! s'écria-t-elle, au nom de Dieu, ne porte pas la main sur cet homme. Mon fils, je t'en prie, je t'en conjure, je te l'ordonne ! Cet homme, Marius, cet homme est sacré pour toi.

Cette dernière phrase ne s'échappa qu'inarticulée de la gorge de la pauvre femme ; en l'achevant, ses forces l'abandonnèrent, ses bras suppliants, qu'elle tendait vers son enfant, retombèrent le long de ses flancs ; un nuage passa sur ses yeux ; elle perdit connaissance, se renversa en arrière et tomba sur le sable.

Les champions n'avaient pu l'entendre ; dès les premiers moments, le jeune homme plus vigoureux que son adversaire, avait poussé celui-ci hors de l'enceinte. Ils étaient tombés tous deux dans la poussière de la route.

Lorsque Marius put se débarrasser des bras du mendiant, qui essayait de le faire rouler sous lui, il rentra dans le jardin et aperçut sa mère évanouie.

Il la prit entre ses bras et l'emporta dans le cabanon.

Mais il avait négligé de fermer la porte, et il n'eut pas plus tôt tourné le dos, que le mendiant l'ouvrit sans bruit et se glissa dans la *pinède*, dont le feuillage, grâce à l'obscurité qui commençait à envelopper la terre, pouvait lui former un abri suffisant et l'empêcher d'être aperçu soit du chalet de Madeleine, soit du cabanon de M. Coumbes.

XV

LES AVEUX

Lorsque Marius regagna le cabanon, emportant entre ses bras sa mère évanouie, M. Coumbes n'était point encore revenu.

Il la déposa sur le large divan qui lui servait de lit et chercha à lui faire reprendre ses sens.

Après quelques minutes, Millette ouvrit les yeux; mais sa première pensée ne fut pas pour son fils; ses membres tremblaient convulsivement, ses dents s'entre-choquaient, ses regards chargés de terreur se promenaient sur toutes les parties de l'appartement. Ils y cherchaient quelqu'un, et, en même temps, la pauvre femme frémissait de la crainte de l'apercevoir.

Certaine que Marius était seul, elle passa sa main sur son front comme pour rappeler ses souvenirs; et, lorsqu'ils se représentèrent plus clairs et plus lucides à son cerveau, ses larmes s'ouvrirent une nouvelle issue et ses sanglots redoublèrent.

— Vous me désespérez, mère! s'écria Marius. Il me semble que tout ce qui se passe est un rêve. Je cherche en vain, je ne puis trouver ce qui porte à ce point le désordre dans vos esprits.

— La main de Dieu! la main de Dieu! répétait Millette, comme si elle se parlait à elle-même.

— Rappelez votre raison, ma mère, je vous en conjure! Calmez-vous.

— La main de Dieu! disait encore la pauvre femme.

— Vous voulez donc que je devienne fou à mon tour? fit le jeune homme en s'arrachant les cheveux. Eclaircissez pour moi ce mystère. Pourquoi trembler, mère bien-aimée? Quelle est cette faute dont vous me parliez tout à l'heure? Quelle qu'elle soit, j'en supporterai avec vous le fardeau; s'il y a opprobre, nous le partagerons ensemble et je ne vous bénirai pas moins. Dites, mère, pourquoi étiez-vous à mes genoux, lorsque ce misérable est venu nous interrompre?

Cette évocation du souvenir du mendiant redoubla les angoisses de Millette; elle joignit les mains et les leva vers le ciel avec une expression de désespoir indicible.

— Pourquoi l'avez-vous permis, mon Dieu? pourquoi l'avez-vous permis? s'écria-t-elle; et toi, mon pauvre enfant, qu'as-tu fait!

— De quoi vous préoccupez-vous, ma mère? J'ai chassé un insolent drôle qui, pour prix d'un service que je lui avais rendu, n'a pas craint de vous insulter, voilà tout. Voyons, nous n'avons déjà que trop peu de temps à nous. Le père peut rentrer d'un instant à l'autre. Hâtez-vous, mère, que je vous console; hâtez-vous, que je souffre avec vous; qu'est-il arrivé? Parlez.

— Ah! tu ignores ce qu'il en coûte à une mère d'avoir à rougir devant son enfant. Mais cet homme de tout à l'heure, ce malheureux, dis-moi, qu'est-il devenu?

— Eh! que vous importe? C'est de vous et non de lui qu'il s'agit, ma mère.

Millette ne répondit pas; elle cacha son visage entre ses genoux.

Ce silence de la pauvre Millette augmenta l'anxiété du jeune homme en doublant ses incertitudes. Il n'avait exagéré ni le respect ni la tendresse qu'il ressentait pour celle dont il avait reçu le jour. Plus grave, plus réfléchi qu'on ne l'est ordinairement à son âge, il avait pu apprécier la grandeur de cette vie si modeste et si humble; il l'avait admirée comme il l'avait imitée dans la résignation stoïque avec laquelle elle se pliait à l'humeur capricieuse de celui qu'il croyait son père, dans la douceur angélique avec laquelle elle supportait les boutades de ce dernier. Millette était pour son fils une sainte digne de la vénération de toute la terre, il ne pouvait imaginer quelle action pouvait troubler à ce point cette âme jusque là si calme et si pure.

Mais, devant ce mutisme, lorsqu'il parla du mendiant, lorsqu'il se rappela l'impression violente que l'apparition de celui-ci avait produite sur sa mère, il lui revint en mémoire quelques paroles qui, au milieu de la lutte, étaient parvenues à ses oreilles, et il commença à penser que cet homme pourrait bien être pour quelque chose dans les malheurs qui accablaient Millette, et, par une sorte de pudeur instinctive, il n'essaya plus de l'interroger.

Il s'assit sur le bord du divan, il prit la main de sa mère entre ses mains, et ils demeurèrent, pendant quelques instants, muets tous deux, tous deux immobiles.

Ce fut la pauvre femme qui rompit la première ce silence, qui finissait par lui peser plus encore qu'à Marius.

— Ce n'est donc pas la première fois que tu rencontres cet homme? dit Millette d'une voix tremblante.

— Non, mère; une fois déjà, je l'avais trouvé sur les collines.

Alors Marius raconta à sa mère ce qu'il avait fait pour le mendiant, en lui faisant la part que Mlle Riouffe avait prise à cet acte de charité, et la présence de celle-ci sur le promontoire.

— Pauvre malheureux! murmura Millette lorsqu'il eut fini.

— Est-ce que vous le connaissez, ma mère? fit Marius en frissonnant.

La femme de Pierre Manas hésita un instant; elle rassembla tout son courage, mais elle n'en trouva point assez dans son âme pour triompher de l'horreur que lui causait cet aveu; elle hocha négativement la tête.

Marius ne pouvait croire qu'un mensonge sortît jamais de la bouche de sa mère; il soupira longuement comme si son cœur eût été soulagé d'un grand poids.

— Eh bien, tant mieux, dit-il, car ce qui s'est passé aujourd'hui confirme mes soupçons de l'autre jour, et je suis très convaincu qu'en le sauvant j'ai rendu un triste service à la société...

— Marius!

— Que ce prétendu mendiant n'est qu'un bandit...

— Marius!

— A l'affût de quelque nouveau crime.

— Oh! tais-toi, tais-toi!

— Pourquoi me taire, ma mère?

— Oh! si tu savais qui tu blasphèmes! si tu savais à qui s'adressent tes paroles, s'écria Millette éperdue.

— Ma mère, quel est cet homme? Nommez-le, il le faut. Lorsqu'il s'agit de notre honneur, que seul j'ai le droit de défendre, il m'est permis de commander et je commande.

Puis, effrayé de la stupeur avec laquelle Millette écoutait la voix, ordinairement tendre de son fils, devenir sévère et menaçante, celui-ci reprit:

— Non, je ne commande pas; mes prières et mes larmes ne sont-elles pas sur vous toutes-puissantes? Je pleure et je supplie. Je me jette à mon tour à vos genoux et je vous conjure. Ma mère, expliquez-moi par quel affreux hasard il peut exister quelques rapports entre vous, si sage, si honnête, si vertueuse, et cet horrible personnage!

— Tu sauras tout, mon enfant; mais tais-toi, je t'en supplie une fois encore; ne parle pas ainsi. Tu me disais tantôt: « Une mère, c'est un Dieu pour son enfant; comme lui, elle est infaillible. » Eh bien, Marius, cet homme aussi, tu dois déplorer et soulager sa misère; les torts qu'il peut avoir, tu n'as pas le droit d'y porter les yeux; ses crimes, tu dois les absoudre; infâme pour le monde, pour toi il doit rester sacré, cet homme...

— Ma mère!

— Cet homme, c'est ton père, Marius!

Ces derniers mots expirèrent sur les lèvres de Millette, qui retomba accablée sur le divan après les avoir prononcés. Marius était devenu livide en les entendant; il demeura pendant quelques instants anéanti; puis, se jetant au cou de Millette, l'étreignant dans ses bras, la pressant sur son cœur, couvrant son visage de caresses et de larmes:

— Vous voyez bien, ma mère, s'écria-t-il, que je vous aime encore!

Pendant quelques instants, on n'entendit que le bruit des baisers et des sanglots de la mère et du fils.

Alors Millette raconta à Marius ce que nos lecteurs savent déjà.

Lorsqu'elle eut terminé ce triste récit, souvent interrompu par les spasmes de son désespoir, il resta pensif, accoudé contre le divan, la tête appuyée sur sa main, tandis que Millette penchait son front sur son épaule pour se rapprocher davantage de celui qui allait devenir, elle le pressentait, son seul soutien.

— Mère, lui dit-il d'un accent grave et tendre, il ne faut plus pleurer. Vos larmes sont autant d'accusations contre celui qui nous a fait ces mauvais destins, et il ne m'est pas permis de m'y associer. Je ne peux que déplorer le sort de Pierre Manas, de mon père. Votre faute sera bien légère lorsque Dieu la placera dans la balance où il pèse toutes nos actions. Il ne sera pas pour vous plus sévère qu'il ne le serait pour un ange qui, comme vous, eût failli, j'en suis sûr. Quant à votre enfant, depuis que vous lui avez révélé toutes ces douleurs de votre vie, il vous aime cent fois plus qu'il ne le faisait auparavant, parce qu'il vous sait malheureuse; prenez donc courage.

Marius se leva et fit quelques pas dans la chambre.

— Demain, mère, dit-il, nous aurons deux devoirs à remplir.

— Lesquels? demanda Millette, qui écoutait le jeune homme avec une attention presque religieuse.

— Le premier sera de quitter cette maison.

— Nous partirons!

— Soyez tranquille, mère, sur votre sort à venir; je suis fort, courageux, et avec le sentiment du devoir que vous avez si fortement gravé dans mon âme, vous pouvez, sans

crainte, vous appuyer sur moi et ne compter désormais que sur votre fils.

— Oh ! je te le promets, cher enfant.

— Ensuite, reprit le jeune homme d'une voix sourde, il nous faudra chercher... celui que vous savez.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Millette en tressaillant d'épouvante.

— Ne croyez pas, mère, que je veuille vous condamner à associer de nouveau votre existence à celui qui fut envers vous si coupable. Non ; mais il souffre ; il n'a pas d'asile, pas de pain, peut-être, et il est mon pére, et je dois partager entre vous et lui le fruit de mon travail. Puis, reprit plus bas Marius, qui sait ? mes supplications l'amèneront peut-être à rompre avec ses déplorables antécédents, et à revenir à une existence plus régulière.

Marius disait tout cela sans emphase, simplement, quoique avec une énergie qui révélait en même temps la fermeté et l'élévation de son caractère. L'admiration que Millette éprouvait pour son noble enfant lui faisait un peu oublier ses douleurs.

Il en était une cependant qui restait aiguë et cuisante.

Millette n'avait jamais cherché à approfondir les théories sociales ; mais, sans se douter de ce qu'elle faisait, elle les avait battues en brèche. Abandonnée de son mari, il lui avait semblé que la société ne pouvait pas la laisser sans appui. Cet appui se présentant, elle croyait de son devoir d'être aussi dévouée, aussi soumise, aussi fidèle vis-à-vis de celui qui lui avait tendu la main qu'elle l'avait été dans l'union que Dieu et les hommes avaient consacrée. Par suite, elle en était arrivée à douter de l'irrégularité de sa position Elle ne l'avait reconnue que dans ces derniers temps, alors que la loi, ne pouvant pas admettre, pour Marius, les bénéfices de cette union illicite, et se refusant à voir en lui un autre que le fils de Pierre Manas, lui en avait clairement démontré les inconvénients.

Mais, si sa raison avait cédé à l'évidence, il n'en était pas de même de son cœur.

Millette n'avait jamais eu pour M. Coumbes ce que l'on appelle de l'amour. Le sentiment qu'elle ressentait pour lui ne peut se définir qu'en le nommant attachement, sentiment vague, aux causes souvent peu appréciables et toujours diverses, mais sentiment infiniment plus puissant que le premier, parce que, comme lui, il n'est point sujet à ces tempêtes qui laissent des nuages dans les plus beaux horizons, et parce que le temps, l'âge, l'habitude l'augmentent et le font croître à l'inverse de l'autre.

Après vingt ans de cohabitation, malgré les singulières façons que M. Coumbes apportait dans ses tendresses, son égoïsme, sa sotte fierté, ses dédains, ses boutades et son avarice, l'affection de Millette pour lui venait dans son âme immédiatement après celle qu'elle portait à son fils.

Si résignée qu'elle parût, cette idée qu'elle allait quitter la maison de l'ex-portefaix et ne plus voir ce dernier la bouleversait ; elle ne pouvait se figurer que ce fût possible.

— Mais, dit-elle timidement, et après beaucoup d'hésitation, à son fils, comment ferons-nous pour annoncer notre détermination à M. Coumbes ?

— Je m'en chargerai, ma mère.

— Mon Dieu ! que deviendra-t-il lorsqu'il sera seul ?

Le jeune homme lut dans l'âme de sa mère ; il vit ce que lui coûtait ce sacrifice.

— Mère, lui dit-il respectueusement, mais fermement, je n'oublierai jamais ce que je dois à mon bienfaiteur : toute ma vie, je me souviendrai qu'il m'a bercé, enfant, sur ses genoux ; que, pendant vingt ans, j'ai mangé son pain ; soir et matin, son nom reviendra dans mes prières, et j'espère que Dieu ne me laissera pas mourir sans que j'aie prouvé tout ce qu'il y a pour cet homme de reconnaissance et d'amour dans mon cœur ; mais je ne crois pas possible que nous prolongions davantage notre séjour dans cette maison.

Puis, voyant qu'à cette phrase les pleurs de Millette avaient redoublé :

— Il ne m'appartient pas de peser davantage sur vos résolutions, ma bonne mère ajouta-t-il ; je comprends qu'il vous soit pénible de quitter une maison où vous avez été si heureuse, pour entrer dans une existence incertaine. Je comprends qu'il vous soit cruel de renoncer à une amitié qui vous était chère ; je suis prêt à m'incliner devant votre volonté ; ne craignez pas que je murmure ou que je me plaigne. Si vous restez ici, je serai privé du bonheur de vous embrasser, mais mon cœur restera plein de vous et tout à vous.

Millette embrassa son fils avec un élan qui indiquait qu'il avait triomphé de ses indécisions, de ses regrets.

— Oh ! ma mère, croyez-le bien, vous ne pouvez pas plus souffrir que je ne souffre .

Et, s'arrachant de ses bras, il s'élança hors de l'appartement comme s'il eût voulu dérober à sa mère le spectacle d'une émotion sous laquelle succombait son énergie morale.

Jusque-là, il n'avait pas songé à Madeleine.

Mais les dernières paroles de sa mère avaient évoqué dans son âme l'image de la jeune fille.

En présence de cette image, le sentiment de la situation qui lui était faite s'était présenté à son esprit.

Fils, non point de M. Coumbes, artisan honorable, estimé, riche, mais fils de Pierre Manas, flétri une fois à coup sûr, plusieurs fois peut-être par la justice humaine, il ne pouvait plus, à moins de lâcheté ou de folie, songer à une union avec Mlle Madeleine Riouffe.

C'était cette pensée qui venait de lui porter une épouvantable secousse.

Il se roula sur le sable du jardin, il enfonça ses ongles dans la terre, il lança dans la nuit ses malédictions et ses sanglots : la chute était trop haute et trop imprévue pour ne pas être bien douloureuse. Pendant quelques instants, il ne put se rendre compte de ce qui se passait dans sa tête ; le nom de Madeleine était le seul que pussent prononcer ses lèvres.

Puis peu à peu ses idées se fixèrent et reprirent forme ; il rougit de s'être abandonné à son désespoir ; il résolut de lutter contre lui.

— Soyons homme, pensa-t-il, et, s'il faut souffrir, souffrons en homme. J'avais parlé à ma mère de deux devoirs que nous avions à remplir ; j'en trouve un troisième, à mon compte : celui d'avouer la vérité à mademoiselle Madeleine, et de lui rendre ses serments.

Etouffant un dernier sanglot, comprimant les larmes qui, malgré sa volonté, s'échappaient encore de ses yeux, Marius alla chercher l'échelle et l'appliqua contre la muraille.

Lorsqu'il fut arrivé au dernier échelon, il jeta un coup d'œil sur le chalet : une des fenêtres du premier étage était éclairée.

— Elle est là, se dit-il.

Et s'asseyant sur le faîte du mur, il tira son échelle à lui et la fit passer du jardin de M. Coumbes dans celui de mademoiselle Riouffe, où il descendit aussi résolu, quoique le cœur gonflé de sentiments bien différents, que le soir où il avait pris ce chemin pour se rendre à son premier rendez-vous avec la jeune fille.

XVI

OU PIERRE MANAS INTERVIENT A SA FAÇON

Le chalet de mademoiselle Riouffe était bâti parallèlement au cabanon de M. Coumbes, le jardin l'entourait de tous les côtés ; seulement, ce jardin avait une centaine de mètres d'étendue du côté de la rue, c'est-à-dire du côté de la façade d'entrée de la maison, tandis qu'il n'en avait qu'une vingtaine dans la partie qui regardait la mer.

L'échelle dont Marius se servait pour ses escalades nocturnes était d'habitude couchée sous un hangar adossé au cabanon ; le jeune homme la plaçait à un endroit du mur où les branches du figuier pouvaient un peu masquer ses opérations ; mais, dans l'agitation à laquelle il était en proie, il ne songea pas à prendre ses précautions ordinaires, et il l'appuya contre l'angle de la muraille qui faisait face à la côte, précisément un peu au-dessus de la porte par laquelle on allait du cabanon à la mer, porte par laquelle M. Coumbes devait nécessairement passer en rentrant chez lui le soir même.

Sous l'empire de la résolution qu'il avait prise d'initier loyalement celle qu'il aimait au secret qu'il venait d'apprendre, de lui rendre la parole qu'il avait reçue d'elle, de ne point lui cacher le désespoir que lui causait ce renoncement à de si chères espérances, mais, en même temps, de remplir stoïquement son devoir d'honnête homme, de fortifier celle qu'il aimait dans la résolution que son aveu ne pouvait manquer de lui inspirer, il s'était décidé, s'il ne rencontrait pas Madeleine dans le jardin, où d'habitude elle l'attendait, à pénétrer dans la maison pour la joindre. Dans son agitation fiévreuse, il avait autant de hâte maintenant de consommer cette séparation que, quelques heures auparavant il avait eu le désir de lui renouveler l'assurance que rien au monde ne pourrait lui faire oublier celle qui d'elle-même, s'était fiancée à lui.

Une fois au bas du mur, il marcha donc dans la direction du chalet sans prendre la peine d'éteindre le bruit que faisaient ses pas sur le sable ; mais, lorsqu'il fut près du rez-de-chaussée, il lui sembla voir, derrière les rideaux de mousseline, se dessiner une ombre. Il s'arrêta. L'obscurité était profonde ; mais, justement à cause de cela, il avait reconnu dans ce cadre, éclairé par une lumière intérieure, que cette ombre n'était point celle de Madeleine. Il réfléchit que, dans son impatience et son trouble, il

avait devancé l'heure de leur précédent rendez-vous, et que, si, par hasard, Madeleine avait quelque visiteur étranger dans la maison, sa présence pouvait la compromettre.

Cette pensée modifia la résolution de Marius et le décida, avant que de frapper à la porte du chalet, à bien s'assurer que Madeleine était seule.

Mais, du point où il se trouvait, il ne pouvait apercevoir que les faces latérales de l'habitation.

Il regagna donc son point de départ, fit une trouée aux cyprès que M. Jean Riouffe avait primitivement plantés le long du mur qui lui était mitoyen avec M. Coumbes, et se glissa entre cette double muraille de verdure et de pierre. En suivant cet étroit chemin, il arriva à l'extrémité du jardin du côté de la route de Montredon à Marseille, puis il franchit une seconde fois le rempart de cyprès et se trouva du côté de la façade opposée, au milieu des buissons de lauriers et de fusains qui garnissaient cette partie de l'enclos.

Le chalet alors était devant lui, et il embrassait du regard la façade tout entière, qui regardait la grande route.

On n'entendait aucun bruit dans l'intérieur de l'habitation, une fenêtre du premier étage seulement était éclairée; mais cette fenêtre n'était pas celle de l'appartement de Madeleine.

Marius ne savait que penser de toutes ces incohérences, et ses idées déjà en désordre se troublaient de plus en plus.

En ce moment il commença d'entendre le roulement sourd que faisait une voiture en venant au trot sur le chemin de Marseille; le bruit allait augmentant, et la voiture s'arrêta devant la grille.

Mais le chalet absorbait en ce moment toute l'attention du jeune homme.

En effet, quelque chose de non moins étrange que ce qu'il avait vu jusqu'à ce moment continuait à s'opérer dans la maison.

Il avait vu s'agiter la lumière qu'il avait observée d'abord; elle avait passé comme un éclair derrière les vitres de la croisée du corridor, et comme cette croisée n'avait pas de rideau, Marius avait pu reconnaître que la lumière était portée par un homme; puis cette lumière avait brillé un instant dans la chambre de Madeleine, où elle s'était éteinte subitement. Tout alors était rentré dans la nuit; mais de cette chambre sortait comme un murmure confus, comme un bruit étrange qu'il ne pouvait définir.

Tout à coup un des carreaux de la fenêtre vola en éclats, et au retentissement sinistre du verre qui se brisait, succéda un cri terrible de douleur profonde et d'appel désespéré.

— Madeleine! s'écria Marius en s'élançant hors de sa retraite.

— Grand Dieu! que se passe-t-il donc ici? s'écria, de l'autre côté du massif, une voix que le jeune homme reconnut être celle de la jeune fille pour laquelle il tremblait. C'était effectivement Madeleine qui venait de descendre de voiture, qui avait ouvert la grille et qui entrait dans le jardin.

En acquérant la certitude que ce n'était point celle qu'il aimait que le danger menaçait, Marius oublia tout, même ce cri de douleur qui vibrait encore dans l'air; il courut à elle.

Lorsqu'il entra dans le cercle de lumière blafarde que projetait la lanterne dans les mains du cocher, il était si pâle, ses traits étaient tellement bouleversés, que Madeleine fit un pas en arrière comme pour demander protection au cocher et à la chambrière qui l'accompagnait en ce moment; un second cri moins fort, mais plus douloureux que le premier, car il ressemblait à un gémissement, parvint jusqu'au petit groupe.

— Marius! Marius! s'écria Madeleine, qu'arrive-t-il donc à mon frère?

— Votre frère! s'écria avec stupeur Marius, qui ignorait, grâce à la soustraction de la lettre par M. Coumbes, la présence de Jean Riouffe à Montredon.

— Oui, oui, mon frère, mon frère, je vous dis! c'est lui que l'on assassine! Courez, je vous en conjure, courez à son secours!

Marius, éperdu, ne fit qu'un bond dans la direction du chalet; mais, nous l'avons dit, la distance à franchir était considérable. Il venait de mettre le pied sur la pelouse qui étendait sous les croisées son vert tapis, lorsque, à l'un des angles du balcon qui ceignait la maison tout entière, il aperçut la silhouette d'un homme. Cet homme enjamba la balustrade, s'y accrocha par les mains, se laissa tomber, fléchit jusqu'à terre, se releva et disparut derrière les cyprès.

— A l'assassin! cria Marius!

Et il s'élança à la poursuite de celui qui, évidemment venait de commettre un crime.

Par malheur, une fois l'assassin derrière les cyprès, Marius l'avait perdu de vue; mais il avait profité du temps que le malfaiteur avait perdu à se remettre de la secousse de sa chute pour se rapprocher de lui; il entendit le bruit de ses pas, il entendit sa respiration haletante.

Ils couraient tous deux dans la direction qu'avait prise le jeune homme lorsqu'il avait voulu observer le chalet, suivant l'allée sombre qui longeait intérieurement la rangée de cyprès; ils arrivèrent ainsi à l'endroit où était Marius lorsque avait retenti le premier cri.

Là, Marius cessa de rien entendre; mais, tout à coup, il vit celui qu'il poursuivait sur la crête du mur mitoyen; alors, s'accrochant aux aspérités du mur, il parvint, lui aussi, après quelques efforts, à atteindre le couronnement de la muraille. L'homme avait déjà sauté dans le jardin de M. Coumbes, et, comme c'était précisément au niveau de la pinède du cabanon, Marius vit le feuillage des pins se refermer sur le fuyard. Sans perdre un instant, le jeune homme se laissa glisser à terre. La pinède n'était pas longue à explorer. Marius la traversa en deux ou trois enjambées; mais, arrivé de l'autre côté, n'ayant vu personne, il hésita quelques instants et regarda autour de lui.

Ce regard lui montra la porte de la rue toute grande ouverte: il ne douta plus, dès lors, que celui qu'il poursuivait n'eût pris cette direction; il aperçut, en effet, une ombre qui tournait le coin de l'enclos du cabanon, et s'élançait du côté de la porte.

Cette ombre avait pris sur lui une avance de toute la largeur de cet enclos.

La poursuite recommença.

Le fuyard avait gagné les terrains vagues de la pointe Rouge, où, sans doute, il espérait se dissimuler dans les anfractuosités de quelque rocher. Marius devina son projet, et, au lieu de marcher sur lui en ligne droite, il obliqua de façon à couper à son adversaire le chemin de la mer.

Au bout de cinq minutes, il ne tarda point à reconnaître qu'il avait à la course une grande supériorité sur cet individu et qu'il ne tarderait point à l'atteindre.

Effectivement, au moment où tous deux se trouvaient à la même hauteur, n'étant plus séparés que d'une vingtaine de pas, Marius plus rapproché de la mer, l'assassin plus rapproché des maisons, ce dernier s'arrêta brusquement.

Le jeune homme s'élança vers lui en criant:

— Rends-toi, misérable!

Mais à peine avait-il fait cinq ou six pas, qu'une espèce d'éclair traversa l'air en sifflant, et que la lame d'un couteau vint labourer la cuisse du fils de Millette.

Ce couteau, que le bandit tenait caché dans sa manche, venait d'être lancé par lui comme un javelot. Sans doute, la suffocation de la course l'avait empêché de se servir de cette arme avec la dextérité ordinaire aux hommes de la Provence, de sorte que la blessure était légère.

Marius se rua avec tant de violence sur celui qui venait de tenter de l'assassiner, que tous deux roulèrent sur le sable. L'homme, par un effort suprême, tenta de se relever: mais la vigueur peu commune de Marius lui permit de maintenir son adversaire renversé et de maîtriser sa main droite, avec laquelle il essayait, mais vainement, de saisir un autre instrument de mort.

— Tron de l'air! s'écria l'assassin lorsqu'il fut bien convaincu de l'inutilité de ses efforts, pas de bêtise, mon pichon! Je me rends, et, comme je me rends, je vous coupe le droit de me tuer; c'est une affaire entre moi et la guillotine; laissez-nous nous débarbouiller tous les deux.

Au son de cette voix, Marius sentit son sang se figer dans ses veines; pendant quelques secondes, sa respiration demeura complètement suspendue; il devint, certes, plus pâle que celui qu'il tenait sous son genou.

— Non, c'est impossible, murmura-t-il en se parlant à lui-même.

Et, appuyant sa main sur le front du bandit, il lui renversa la tête en arrière de façon à le dégager de l'ombre portée par lui-même et à y laisser tomber la faible clarté des étoiles.

Il regarda longuement cette face hideuse, rendue plus hideuse encore par la terreur qui, malgré sa forfanterie affectée, faisait palpiter le cœur du misérable; puis, à la suite de cet examen, il demeura quelques instants abîmé dans sa douleur, comme si, sa raison se refusant à admettre ce que lui certifiaient ses yeux, il pouvait douter encore. Alors il poussa un soupir plus effrayant par les tortures intérieures qu'il révélait que ne l'avaient été les cris de mort dont le chalet venait de retentir; puis, ses muscles se détendant d'eux-mêmes, ses mains s'ouvrirent, et son corps, comme s'il eût été mû par une force automatique, s'éloigna du corps qu'il comprimait.

En effet, cet homme, c'était le mendiant des collines, c'était Pierre Manas, c'était son père!

Celui-ci ne se sentit pas plus tôt dégagé de l'étreinte dont

il avait appris à connaître la puissance, qu'il fut debout et prêt à s'enfuir.

— Coquin de sort ! dit-il attribuant ce répit au coup de couteau qu'il avait lancé à son adversaire ; j'ai parlé trop tôt, et ce ne sera point pour cette fois-ci. Il paraît que le coupe-sifflet a porté dans les œuvres vives et que la main du vieil homme ne tremble pas plus de loin que de près. Bonsoir, mon petit pichon ! bien des choses à M le commissaire et à MM. les gendarmes, si vous demeurez en ce monde ; mes compliments au monsieur du chalet, là-bas, si vous passez dans l'autre ; quant à moi, je vais me donner de l'air.

— Ne fuyez pas, lui répondit Marius, dont la parole était saccadée et tremblante comme l'est celle d'un fiévreux dans ses plus violents accès ; ne fuyez pas ! Soyez tranquille, ce n'est pas moi qui vous livrerai.

— Bonne couleur, mais pas assez foncée, cependant, pour qu'un vieux cheval de retour comme moi s'y laisse prendre. Adieu, mon pichon ! bonne santé que je te souhaite. Raisonnablement, je devrais donner une camarade à la saignée que je t'ai faite tout à l'heure et ne te quitter que lorsque ta langue serait guérie de la démangeaison de jaspiner ; mais, si on n'est pas bien mis, on est honnête homme. Tu m'as rendu service l'autre nuit, sur la côte ; je t'épargne, nous sommes quittes, et je ne te force pas à me dire au revoir.

— Oh ! tuez-moi ! tuez-moi ! s'écria Marius avec exaltation et en enfonçant ses mains crispées dans ses cheveux ; débarrassez-moi de cette existence qui m'est odieuse, et je vous bénirai, et mon dernier soupir sera un souhait de bonheur pour vous.

Le mendiant s'arrêta étonné ; il y avait un tel accent de vérité dans la voix de Marius, qu'il était impossible de concevoir le moindre doute.

— Pécaïre ! s'écria le bandit ; mais que se passe-t-il donc dans ta cervelle ? Coquin de sort ! je crois que, pendant la poursuite que tu m'as donnée, la boussole elle s'est détraquée dans son habitacle ; mais ce ne sont point mes affaires. Je vois là-bas des lumières qui s'agitent ; l'air de la côte n'est pas sain pour moi, cette nuit. Bonsoir, l'homme !

— Vous ne vous en irez pas, cependant, avant de m'avoir entendu ! dit Marius en se dressant à côté du bandit et en lui saisissant le bras.

Celui-ci fit un mouvement violent pour se dégager ; mais le jeune homme lui tordit la main avec une force qui devait prouver à son adversaire que la blessure qu'il avait reçue n'avait rien enlevé de sa vigueur à celui qui l'avait si ardemment poursuivi ; il étouffa un cri arraché par la douleur et se courba vers la terre pour y échapper.

— Tron de l'air ! voilà une poigne qui fait honneur à celui auquel vous la devez, jeune homme... Voyons, lâchez-moi, je ferai ce que vous voudrez. J'ai toujours entendu dire qu'aux enfants et aux fous, il ne fallait rien refuser... Seulement, nous nous baisserons un peu, s'il vous plaît ; car, rester debout sur la côte, quand tant de chiens de chasse sont en quête de ma pauvre personne, c'est un peu bien périlleux.

Et, sans attendre la réponse de Marius, Pierre Manas s'assit derrière un rocher et fit signe au jeune homme de l'imiter ; mais Marius resta debout et garda le silence.

— Eh bien ! que voulez-vous, tron de l'air ? demanda le bandit. Vous êtes le contraire du petit tambour de Cassis, auquel il fallait donner deux sous pour qu'il frappât sur sa peau d'âne et quatre sous pour le faire taire Vous aviez envie de jaser : je consens à vous laisser jouer du chiffon rouge, et maintenant vous voilà muet comme une sardine.

— Pierre Manas, dit Marius en cherchant à dominer son émotion, écoutez-moi.

Le mendiant tressaillit et fixa sur Marius des yeux qui étincelèrent dans l'ombre comme deux charbons.

— Vous savez mon nom ? murmura-t-il d'une voix sourde et menaçante.

— Pierre Manas, reprit le jeune homme, vous avez été mauvais mari et mauvais père, vous avez abandonné votre femme et votre enfant.

— Coquin de sort ! s'écria le mendiant, voudrais-tu me confesser, par hasard ?

Et il éclata d'un rire cynique.

Marius continua :

— Vous venez d'ajouter un crime aux crimes qui avaient déjà souillé votre vie.

— C'est ta faute, mon pichon, reprit le mendiant ; si seulement tu m'avais donné une pièce de vingt francs, j'aurais renoncé à mon idée d'aller chez la demoiselle ; mais que voulais-tu qu'un homme fît avec tes pauvres quarante sous ? Ne trouvant personne dans sa chambre, je remplissais de mon mieux mes poches, et les intentions charitables qu'elle avait manifestées, lorsque cet imbécile qui était à côté a trouvé mauvais que j'eusse un petit peu dérangé le secrétaire. Tu vois bien que le crime te revient, et que, si tu as quelque conscience, tu feras pénitence à ma place.

— Pierre Manas, continua le jeune homme d'une voix solennelle, le moment approche où vous allez avoir à rendre compte à la justice humaine de tous vos crimes. Est-ce que cela ne vous fait pas trembler ? est-ce que la crainte du châtiment terrible qui vous attend ne pénètre pas dans votre âme, à défaut de remords ?

— C'est selon, répondit le bandit.

— Ecoutez, poursuivit Marius ; quel que soit votre endurcissement, vous ne pouvez méconnaître une intervention providentielle dans ce qui se passe ce soir ; un autre eût pu courir sur vos traces ; un autre que moi, qui ne peux pas et qui ne veux pas vous perdre, pourrait vous tenir en sa puissance ; mais, non, c'est moi, et pas un autre, que Dieu a choisi ; donc le Seigneur veut vous laisser le droit de vous repentir, Pierre Manas, profitez-en.

— Psit !... Ah ! ah ! le repentir, mon pichon ! j'aurai beau frotter mon pain avec le repentir, il ne lui donnera seulement pas le goût que lui donnerait une gousse d'ail.

— Réfléchissez à ce que je viens de vous dire, Pierre Manas, reprit Marius écrasé par l'impudence du bandit et sentant le plus profond découragement s'emparer de lui. Je promets de taire votre nom ; je vous promets davantage : pour vous sauver, j'irai jusqu'au mensonge ; je donnerai du meurtrier dont je porte les marques un signalement qui, pendant quelques jours, détournera les soupçons de votre tête ; profitez-en pour fuir, pour traverser la frontière, pour vous expatrier.

— C'est bien ce que je compte faire, répondit le misérable ; c'est ce qui m'avait décidé, coûte que coûte, à mettre la main sur le magot.

Et, en disant ces mots, Pierre Manas fouilla, en ricanant, dans le gousset de son pantalon ; mais, sans doute, il n'y trouva point ce qu'il y cherchait, car tout son corps resta immobile, tandis que sa main se promenait avec une agitation convulsive sur toutes les parties de ses vêtements ; il prononça un effroyable blasphème.

— Je l'ai perdu ! s'écria-t-il.

Puis, saisissant Marius à la gorge :

— Tu me l'as volé ! avoue que tu me l'as volé, gueux et hypocrite que tu es !

Le jeune homme ne se débattit point, ne chercha point à échapper à cette étreinte, malgré la douleur que lui faisaient éprouver les ongles du meurtrier entrant dans sa chair.

— Fouillez-moi, dit-il d'une voix étranglée.

Ce calme fit comprendre à Pierre Manas qu'il se trompait à l'endroit de Marius ; qu'il devait avoir perdu l'argent volé, mais que cet argent ne pouvait lui avoir été pris.

Il continua donc de se répandre en imprécations contre la destinée, mais il cessa d'accuser le jeune homme de la perte de son butin.

Celui-ci, dans le calme de la douleur, donna au désespoir du mendiant le temps de s'exhaler.

Puis :

— Tout peut se réparer, dit-il. Je ne suis pas riche, mais j'ai quelques économies ; demain, je vous les remettrai pour vous faciliter les moyens de quitter la France

— Tron de l'air ! s'écria Pierre Manas, soirée chanceuse tout de même ! Et ces économies, pèsent-elles ?

— Lorsqu'on donne tout ce qu'on a, celui qui reçoit n'a pas le droit d'en demander davantage, répondit Marius, qui, en dépit des liens qui l'attachaient à cet homme, se sentait pour lui un insurmontable dégoût.

— Tu as raison, mon pichon. Ah ! çà, mais, dis-moi donc pour quel motif tu t'intéresses tant à mon sort. Si tu étais une femme, je croirais que je suis encore d'âge à faire des passions, continua-t-il avec un ignoble rire.

— Que vous importe la cause qui me fait agir, du moment que j'agis à votre profit ? Demain, vous aurez votre argent ; n'est-ce pas tout ce qu'il vous faut ?

— C'est si bien dit, que ça vaudrait la peine d'être imprimé.

Puis, comme si une idée soudaine eût traversé son cerveau :

— Quel âge avez-vous ? s'écria-t-il tout à coup en regardant Marius.

Le jeune homme comprit où visait la question et frissonna.

— Vingt-six ans, répondit-il.

Sa physionomie virile lui permettait de se vieillir de quelques années sans que l'âge qu'il se donnait parût improbable.

— Vingt-six ans, ça ne peut pas être ce que je pensais, murmura tout bas Pierre Manas, mais pas si bas, toutefois, que Marius ne l'entendît.

Puis le vieux bandit demeura pensif quelques minutes.

Pendant ces réflexions du mendiant, l'âme du jeune homme était torturée.

Il se demandait si, quelque avili, quelque criminel que fût l'auteur de ses jours, il avait le droit de le renier, de se refuser à ses caresses, de garder enfin le silence ; n'était-il pas possible que, retrouvant sa femme et son fils, l'âme de Pierre Manas s'ouvrît à des sentiments nouveaux? Son attitude, alors qu'il venait assurément de faire un rapprochement entre l'âge de celui auquel il parlait et l'âge que devait avoir son fils qu'il avait abandonné, prouvait que tous les instincts de la paternité n'étaient pas encore éteints chez lui ; avec ce levier, n'était-il pas permis de croire que l'on pourrait relever cette âme si profondément abaissée? Pendant un instant, Marius fut tenté de se jeter à ses pieds et de lui crier : « Mon père ! »

Mais le souvenir de Millette lui revint à l'esprit. Il entrevit les conséquences que cette reconnaissance pouvait avoir pour elle ; il consentait bien à se sacrifier, lui, mais il ne pouvait se décider à immoler, peut-être inutilement, sa mère.

— A quoi songez-vous? demanda-t-il presque affectueusement à Pierre Manas, en voyant que celui-ci continuait de garder le silence.

— Eh ! tron de l'air ! répliqua brutalement le bandit, ce à quoi je songe, mon pichon? Je songe au moyen que tu pourras employer pour me faire parvenir cet argent ; car tu ne l'as pas sur toi, que je pense.

Toutes les illusions du jeune homme à l'endroit de la réhabilitation morale du vieux malfaiteur s'évanouirent à ces mots.

— Non, répondit-il sèchement ; mais vous n'avez qu'à me donner un rendez-vous pour demain dans les collines, et je vous porterai moi-même cet argent.

— Ah ! je vous vois venir, mon malin, répondit Pierre Manas ; vous voulez me faire arquepincer, n'est-ce pas? avouez-le tout de suite.

— Si telles étaient mes intentions, malheureux, répondit le jeune homme, vous avez reconnu que j'étais plus fort que vous ; je n'aurais donc qu'à vous prendre à la gorge et à vous tenir ainsi jusqu'à ce que les douaniers que j'appellerais fussent arrivés.

— C'est vrai ; mais, coquin de sort ! pourquoi diable me voulez-vous donc tant de bien?

— Ce n'est point la question. A quelle heure vous trouverai-je demain dans les collines?

— Oh ! pas dans les collines. Après la petite affaire de ce soir, c'est une garenne dont on va fureter tous les terriers ; j'aime mieux tâter de Marseille ; donc si vous voulez réparer le tort que vous m'avez fait en me forçant de tuer un petit peu le méchant coquin qui est venu me déranger pendant que je travaillais chez votre bonne amie, vous me trouverez demain, entre midi et une heure, sur la place Neuve.

— Sur la place Neuve, sur le port ! s'écria Marius, stupéfait que Pierre Manas songeât à se montrer à l'endroit le plus fréquenté de Marseille.

— Eh ! sans doute, répondit celui-ci ; c'est l'heure où la place est encombrée de portefaix et de matelots ; ce n'est que lorsque le poisson est seul qu'il est facile à harponner.

— Soit, répondit Marius, demain entre midi et une heure.

— Vous avez bien sur vous quelque monnaie, dit alors Pierre Manas avec le ton traînant et nasillard du mendiant ; donnez-la-moi, mon pichon, cela m'inspirera un peu de patience.

Marius tira sa bourse de sa poche et la laissa tomber aux pieds du meurtrier.

Celui-ci la ramassa et la soupesa dans sa main.

— Ah ! coquin de sort ! dit-il avec un soupir, elle n'est pas à beaucoup près aussi lourde que l'était celle de la demoiselle. Décidément, c'était une plus agréable connaissance que la vôtre, mon pichon ; maintenant, il faut que vous décampiez le premier.

— Adieu ! fit Marius incapable de trouver une autre parole dans son âme de plus en plus désespérée.

— Non, pas adieu, tron de l'air ! au revoir, et à demain. Ne me vendez pas ; vous avez vu que je manie assez joliment le couteau, et, si vous essayiez de me trahir, fussiez-vous à trente pas de distance, fussiez-vous entre dix gendarmes, je vous jure de faire mouche dans votre cœur.

Navré de douleur, Marius s'éloignait si rapidement, qu'il n'entendit que la moitié des menaces que le mendiant lui adressait en forme de remerciments.

D'ailleurs une rumeur confuse venait du village ; les lueurs des torches et des flambeaux jetaient aux alentours du chalet leurs clartés sombres et fumeuses. Ce spectacle de l'agitation générale rappela Madeleine au cœur du jeune homme et le souvenir de celle qu'il aimait lui rendit un peu de courage. Bien que l'entrevue que le fils de Millette venait d'avoir avec son véritable père eût enlevé de son cœur les vagues espoirs qu'il conservait peut-être encore relativement aux projets d'union si chèrement caressés, ce cœur ne se trouvait pas moins rafraîchi en passant du spectacle de cette abjection à la triste et dernière mission qu'il lui restait à remplir, c'est-à-dire à consoler la femme qu'il aimait avant de la quitter pour toujours.

Il pressa donc le pas.

En approchant, il reconnut avec surprise que ce n'était point dans le jardin du chalet que retentissaient toutes ces clameurs et que s'agitaient toutes ces lumières, mais bien dans la propriété de M. Coumbes.

Il pénétra dans le cabanon, le cœur palpitant d'anxiété, se frayant avec quelque peine un passage à travers les groupes des habitants de Montredon, qui échangeaient force commentaires sur l'assassinat dont leur localité venait d'être le théâtre ; puis enfin il entra dans la maison.

Les deux pièces du rez-de-chaussée étaient remplies d'étrangers et d'agents de la force publique. Sur le bord du divan, M. Coumbes, la tête inclinée, pâle, muet, immobile comme s'il eût été frappé de la foudre, les deux mains emprisonnées dans des menottes, se tenait assis entre deux gendarmes.

XVII

OU, SANS AVOIR VOULU SAUVER PERSONNE, M. COUMBES N'EN ACCOMPLIT PAS MOINS SON CHEMIN DE LA CROIX

Faisons quelques pas en arrière et expliquons ce qui était arrivé. M. Coumbes avait supposé que Marius, pénétrant dans le jardin des Riouffe et y rencontrant le frère, qu'il ne cherchait pas, au lieu de la sœur qu'il cherchait, il s'ensuivrait des explications, des menaces, des défis qui forceraient bien la situation de reprendre la physionomie belliqueuse qu'elle avait avant que l'amour vînt, comme disait l'ex-portefaix, embrouiller les affaires ; il comptait qu'à la suite de la rixe qui ne pouvait manquer d'avoir lieu, les odieuses velléités matrimoniales des deux jeunes gens s'évanouiraient tout naturellement.

Véritable Capulet, M. Coumbes repoussait toute alliance de l'un des siens avec les Montaigu.

Le dénoûment dramatique qui allait succéder à l'harmonieuse intelligence qui s'était établie malgré lui entre les deux jeunes gens le réjouissait d'avance. Et, en effet, ce dénoûment servait sa haine invétérée contre la maison Riouffe ; puis ce dénoûment chatouillait encore agréablement son amour-propre. Si enfantines que fussent les combinaisons, quelle que fût la part à attribuer au hasard dans leur agencement, M. Coumbes n'était pas moins satisfait de la profondeur machiavélique avec laquelle il avait tissé sa trame et dissimulé la lettre de Madeleine ; il s'était cru naguère un matamore, maintenant il se considérait comme un rival des Talleyrand et des Metternich ; sa vanité, trompée par ses échecs horticoles, faisait flèche de toutes les brindilles qui lui tombaient sous la main.

Mais, comme chacun sait, un triomphe n'est complet qu'à la condition qu'on en jouisse en personne. S'étant formulé à lui-même cet axiome, M. Coumbes avait renoncé, pour ce soir-là, à placer ses engins dans la mer et il avait décidé qu'il serait spectateur invisible, sinon désintéressé, de la scène qu'il avait si habilement provoquée.

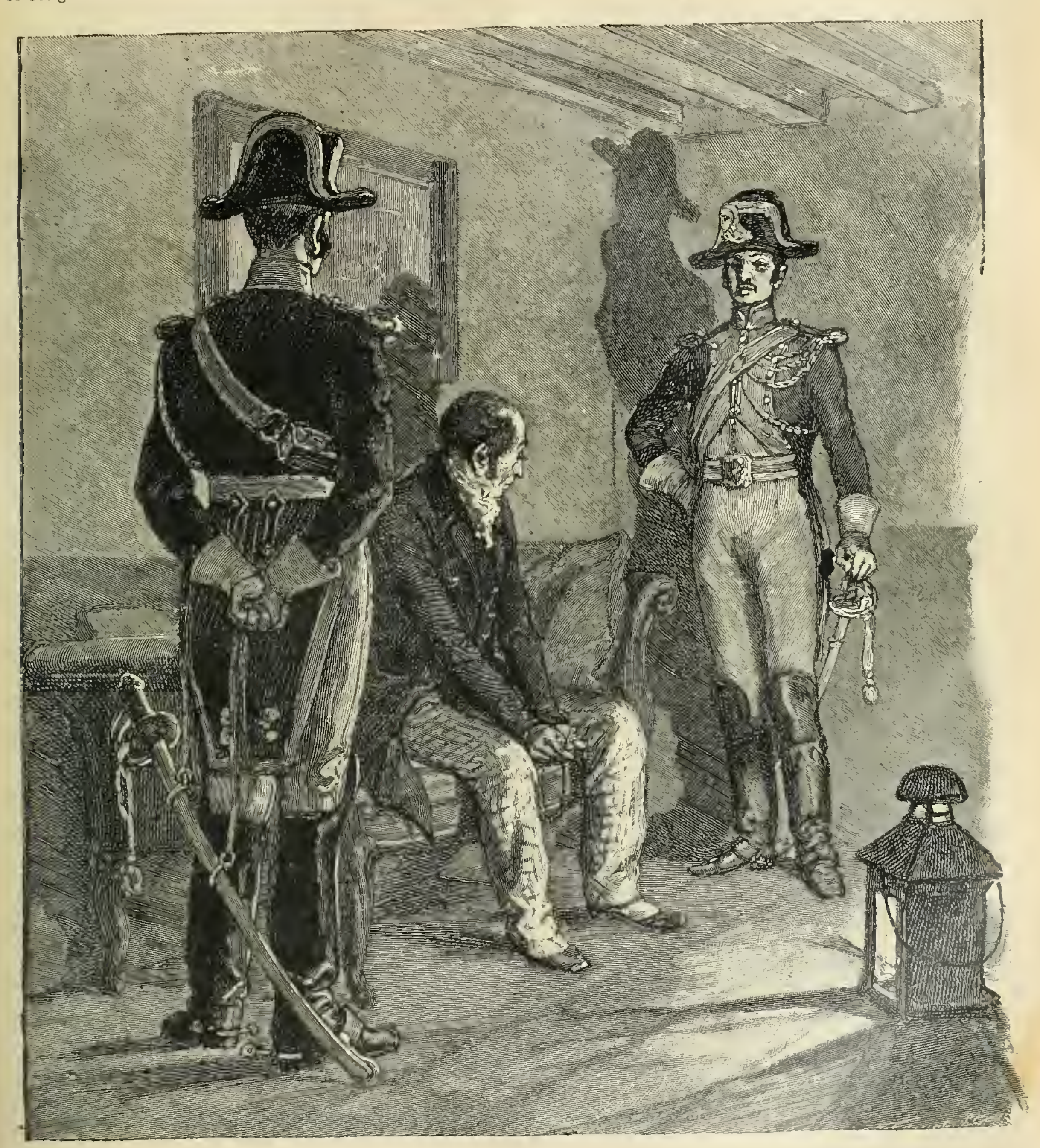
Lorsque tout le monde le croyait en mer ; il avait, au contraire, escaladé une pointe de rocher d'où il pouvait dominer l'enclos de son ennemi et il avait attendu avec cette patience dont vingt ans d'exercice dans l'art de la pêche à la ligne lui avaient assuré l'heureux privilège.

Ce ne fut cependant pas dans ce poste que commença *la passion* de M. Coumbes, annoncée par nous dans le titre du présent chapitre ; les premiers moments qu'il passa en observation sur la pointe de son rocher lui parurent même assez agréables. Son imagination avait pris le mors aux dents comme le cheval de don Quichotte ; il chevauchait dans des nuages couleur de rose et d'azur. Une fois l'imagination lancée dans le domaine du rêve, elle ne s'arrête plus. M. Coumbes voyait la destruction du chalet, sa Carthage à lui ; il ne doutait presque pas que M. Jean Riouffe, lorsqu'il connaîtrait les projets de mésalliance de sa sœur, ne contraignît celle-ci à abandonner son habitation, et il entrevoyait déjà, balancées par le mistral, les ronces et les orties qui allaient pousser sur les ruines de ces murs abhorrés.

C'était tandis qu'il jouissait de ces riantes perspectives que Pierre Manas, jusqu'alors caché dans la pinède, débutait par l'escalade qui devait le conduire à l'effraction.

Nous avons entendu le bandit le raconter lui-même à Marius : la porte des bureaux de la maison Riouffe et sœur s'était entr'ouverte pour lui, et, comme en fait d'imagination, il ne le cédait pas même à M. Coumbes, il avait rêvé des pyramides de billets de banque et des cascades d'or et d'argent. Par malheur, ses renseignements lui avaient appris qu'un commis, dragon farouche, armé de deux pistolets,

gardait ce jardin des Hespérides, qu'un concierge et un garçon de bureau couchaient à portée de la voix, disposés à prêter main-forte au commis. Pierre Manas s'était rejeté alors sur le chalet, concluant, à l'honneur de la logique de son esprit, qu'un si large fleuve métallique supposait des affluents. Or, Pierre Manas était plein de philosophie : il se résigna donc à boire dans les affluents, ne pouvant boire bonne spéculation étant donnée, on désire toujours la rendre meilleure. Il en fut ainsi cette fois encore : en tâtonnant, les mains de Pierre Manas rencontrèrent un secrétaire qui lui parut, au simple toucher, devoir renfermer le Pérou dans ses flancs ; ses doigts eurent le vertige et le communiquèrent à son cerveau ; il avait bien vu à l'angle de la maison une fenêtre éclairée, mais il supposait que cette fenêtre



M. Coumbes, livide, les yeux éteints.....

dans le fleuve. Le bénéfice de l'affaire serait moindre, mais les dangers étaient moindres aussi ; le bandit croyait savoir pertinemment que Mlle Riouffe était seule avec une servante dans son chalet de Montredon, et il avait spéculé là-dessus.

En effet, les débuts de l'entreprise allèrent à ravir. Pierre Manas ouvrit sans bruit la porte vitrée qui donnait du rez-de-chaussée sur le jardin, se déchaussa, prit ses souliers à sa main, monta par le grand escalier et se glissa dans la chambre à la fenêtre de laquelle il avait, la veille, reconnu Mlle Madeleine Riouffe, et qu'il avait d'avance supposée être celle de la jeune fille. Une bourse bien garnie sur laquelle il jeta le grappin, dès le premier tiroir qu'il ouvrit, lui prouva qu'il ne s'était pas trompé. Malheureusement, une était celle de la chambre où couchait la servante ; puis Pierre Manas comptait sur son habileté éprouvée. Si par malheur, d'ailleurs, cette femme se présentait, tant pis pour elle ; pourquoi se mêlait-elle de choses qui ne la regardaient pas ? Pierre Manas avait, dans ce cas, des moyens sûrs de lui imposer silence : il prit un ciseau dans son arsenal et opéra une forte pesée sur le volet du secrétaire tentateur. Celui-ci n'était pas meuble à se laisser violer sans bruit ; ses ais, en se disjoignant, éclatèrent avec un fracas formidable, et Jean Riouffe, qui lisait en attendant le retour de sa sœur, apparut au lieu de la servante que Pierre Manas croyait voir arriver.

Les cris du frère de Madeleine, lorsque le bandit le frappa

deux fois de son couteau, n'arrivèrent pas jusqu'à M. Coumbes, dont le poste d'observation était, nous l'avons dit, placé derrière la maison ; il entendit seulement un certain remue-ménage indiquant une rixe quelconque. Il crut que la représentation dont il avait voulu se passer la fantaisie était chaude ; son intérêt redoubla, ses oreilles se dressèrent plus attentives, et ce fut tout. Mais quelques instants après que Marius se fut élancé sur les traces de l'assassin, le sentiment du danger que courait son frère rendit des forces à Madeleine ; elle s'élança vers la maison, suivie de la servante et du cocher qui les avait amenées.

Un terrible spectacle les attendait au premier étage. Jean Riouffe était couché nageant au milieu de son sang dans la chambre de Madeleine. La jeune fille ne put supporter un pareil spectacle, elle tomba sans connaissance sur le corps de son frère, sans s'apercevoir qu'il respirait encore. La servante et le cocher s'élancèrent sur le balcon, l'un criant au meurtre, l'autre appelant au secours. A ces cris, qui annonçaient que la comédie avait dégénéré en tragédie, M. Coumbes commença à se divertir beaucoup moins qu'il ne l'avait projeté. L'idée ne lui était pas venue que la rencontre des deux jeunes gens pût avoir des conséquences tellement déplorables.

Il croyait avoir semé une rixe, un duel tout au plus, et voilà qu'il récoltait un assassinat. Il espérait pouvoir mettre en relief dans cette rencontre, et avec le rôle de témoin bien entendu, une crânerie dont il avait parlé si haut et tant de fois, qu'il avait fini par y croire. Mais la bravoure hypothétique de M. Coumbes reçut immédiatement un éclatant démenti, fait pour le dégoûter à jamais de sa jactance marseillaise.

Lorsqu'il entendit la servante crier aux gens de Montredon qui accouraient : « On a assassiné M. Riouffe ! » il éprouva la sensation glacée que doit éprouver un voyageur perdu dans les Alpes lorsqu'une avalanche s'abat sur sa tête ; une sueur froide perla sur son front, ses cheveux se hérissèrent, ses dents s'entre-choquèrent avec bruit, ses genoux chancelants se dérobèrent sous lui ; il glissa le long de la pente rapide au sommet de laquelle il était juché et roula jusqu'au bas de l'éminence.

Cette chute, la secousse qui la suivit, les contusions qu'elle occasionna au précieux épiderme de M. Coumbes en le heurtant aux aspérités de la roche, achevèrent la déroute de ses idées. Saisi d'une terreur panique, il se releva, oubliant de ramasser son chapeau, et s'enfuit dans la direction de son cabanon aussi vite que son émotion put le lui permettre.

Son trouble était si profond qu'il ne vit pas les douaniers qui passèrent à deux pas de lui, quittant leur poste pour accourir sur le théâtre où venait de se passer la terrible catastrophe. Mais, en revanche, les douaniers qui n'avaient, eux, aucune raison d'être troublés, remarquèrent cet homme qui, tête nue, haletant, hors d'haleine, accourait en s'enfuyant du côté où, selon toute probabilité, un meurtre venait d'être commis.

Cet homme ce ne pouvait être que l'assassin. Ils se mirent donc à sa poursuite. M. Coumbes, se sentant poursuivi, redoubla d'efforts, et l'agitation de sa course augmentant encore son égarement, il toucha sa porte avec cette ivresse du naufragé qui rencontre le salut quand il n'attendait plus que la mort. Il en franchit le seuil et la ferma avec violence au nez des douaniers qui allongeaient déjà la main pour le saisir. Un coup de pied [illegible] trop faible rempart ; les agents de la force publique mirent la main sur le collet de l'ex-portefaix, au moment où celui-ci trébuchait en se heurtant au pied de l'échelle que Marius avait appuyée contre la muraille. Au contact des mains brutales qui l'arrêtaient dans sa course, M. Coumbes perdit le peu de raison que le vertige lui avait laissé. Il se jeta aux genoux des douaniers, et, joignant les mains, il s'écria :

— Grâce ! grâce ! messieurs ! je vous dirai tout et je dénoncerai l'assassin.

Il n'en fallait pas davantage. Du doute, ceux qui l'arrêtaient passèrent à la certitude. Malgré les cris, les protestations de M. Coumbes, on lui lia les mains. Sur ce, tous les voisins accoururent ; parmi eux se trouvaient des habitués du café Pompeyenne, où M. Coumbes avait semé ses plus redondantes fanfaronnades. Aussi la réponse invariable de ceux-ci, lorsqu'on leur apprenait que M. Coumbes avait tué M. Jean Riouffe, était-elle : « Cela ne nous étonne pas ; nous savions bien que l'histoire finirait de la sorte. »

M. Coumbes [illegible] donc de moins en moins, et, en vérité, ce n'était pas sans motif. Cependant il se releva un peu de ce prodigieux affaissement moral. L'influence du foyer domestique sur les organisations semblables à celle que possédait M. Coumbes est considérable. Quelle que soit la faiblesse qui les caractérise, elles trouvent une certaine force lorsqu'elles rentrent dans l'enceinte que la loi et le sentiment consacrent. Les murs dont elles connaissent chaque détail, qui les ont abritées du soleil, de la pluie, de l'orage, leur communiquent cette énergie vivifiante que la terre donnait à Antée ; elles deviennent capables de les défendre. Livide, les yeux éteints, la respiration oppressée, M. Coumbes voyait cependant, mais comme à travers un nuage, ce qui se passait autour de lui. Un incident bien misérable auprès des événements dont il venait d'être la victime lui fit retrouver ses sens et la force de se défendre. A travers la porte, que les allants et les venants laissaient entr'ouverte, il aperçut un jeune curieux qui, pour dominer la scène et contempler à son aise le criminel, s'était suspendu à une branche du fameux figuier, laquelle pliait et était près de casser sous le poids du petit drôle.

Cet attentat à sa propriété lui sembla plus monstrueux que la méprise et les mauvais traitements dont il avait été victime.

— Ah ! méchant singe ! s'écria-t-il, si tu ne descends pas et tout de suite, je te promets une copieuse distribution de calottes ! Ote-toi de là, quand je te le dis !

Et, se retournant vers ceux qui le gardaient :

— C'est une infamie, dit-il, de ligoturer comme vous le faites, un homme innocent, tandis que toute la racaille du pays dilapide son bien et brise ses arbres.

Cette expression de racaille souleva un gros murmure dans l'assistance.

Quant à lâcher celui qui le prononçait, on n'avait garde, bien que Millette éperdue joignît ses instances aux injonctions de son maître. Cette petite explosion de colère fit sur M. Coumbes l'effet que produit une saignée sur un blessé ; elle rafraîchit son cerveau, et celui-ci commença de percevoir plus sainement la situation. Il tremblait toujours ; il n'était pas plus qu'auparavant le maître de comprimer l'exaspération de son système nerveux. Mais, au lieu de perdre inutilement ses prières, il commença à donner des raisons plausibles de son innocence, et, pour la première fois, il prononça le nom de Marius. Si Millette avait été saisie d'épouvante lorsqu'elle avait connu l'accusation terrible qui pesait sur son maître, son désespoir n'eut plus de bornes lorsqu'elle entendit M. Coumbes rejeter sur le jeune homme toute la responsabilité du crime.

Ce désespoir ne se manifesta pas chez elle par des cris et par des pleurs, comme il eût pu arriver chez une femme du Nord. Non, sa physionomie calme et douce devint menaçante, ses yeux se chargèrent d'éclairs, et les narines dilatées, les lèvres frémissantes, oubliant en un instant les vingt ans de respectueuse infériorité dans laquelle elle avait vécu, oubliant sa profonde affection, sa reconnaissance pour M. Coumbes, elle s'ouvrit un passage à travers la triple haie de curieux qui entouraient ce dernier, et, se plaçant en face de lui au milieu du cercle :

— Au nom de Notre-Seigneur Dieu, monsieur, s'écria-t-elle, comme si elle n'eût pu croire à ce que ses oreilles entendaient, que dites-vous donc là ? Répétez, je dois avoir mal entendu.

M. Coumbes baissa la tête à cette interrogation avant-courrière de l'orage qui commençait à gronder dans les entrailles maternelles ; le respect humain, le sens moral luttèrent un instant contre son égoïsme ; mais l'instinct de la conservation, tout-puissant chez lui, prit promptement le dessus.

— Par ma foi ! dit-il, chacun pour soi en ce monde. Qu'il dise qu'il l'a tué dans une rixe et qu'il se débrouille avec les juges, c'est son affaire et non pas la mienne. Marius n'est pas mon fils, après tout.

M. Coumbes avait regardé Millette fixement en prononçant ces derniers mots ; il espérait que la pudeur de la femme imposerait silence à la mère.

— Oh ! non, ce n'est pas votre fils, reprit Millette hors d'elle-même et d'une voix éclatante, et c'est parce que ce n'est pas votre fils que si, innocent, on l'accusait d'un crime, il ne serait pas assez lâche pour rejeter ce crime sur un autre innocent. Non, il n'est pas votre fils, et c'est parce qu'il n'est pas votre fils qu'il a trop de cœur pour assassiner son prochain, soit avec le couteau, soit avec les paroles.

M. Coumbes faisait un mouvement à chacune de ces interjections, comme si chacune d'elles l'eût frappé au visage. Mais quand Millette eut fini :

— Tron de l'air ! hurla-t-il, qu'est-ce que j'entends donc là ? C'est la fin du monde ! Tu oses le soutenir et contre moi ? Femme, c'est ainsi que tu récompenses ma bêtise d'avoir élevé ce méchant drôle, de lui avoir donné mon pain à manger, d'avoir souffert que tu portes mon nom quand tu n'étais pas ma femme ; car cette malheureuse n'est pas ma femme, comme vous avez pu le croire, ajouta-t-il en s'adressant à ceux qui l'écoutaient. Ah ! tu veux que ma tête tombe au lieu de la sienne, tu te joins à mes ennemis !... Eh bien, pour commencer, je te chasse ; je te rejette dans la misère où je t'ai prise. Attends, attends, laisse seulement arriver monsieur le maire, et le compte de ton gueux de fils sera vite réglé, va.

Millette allait répondre avec la même véhémence, mais un des assistants éleva la voix :

— Eh ! laissez donc jaser cet homme ; ne voyez-vous pas que la peur l'a rendu à moitié fou ? J'étais dans le chalet quand le chirurgien est arrivé et a relevé M. Riouffe et j'ai entendu Mlle Madeleine raconter, tout en sanglotant qu'elle avait vu M. Marius poursuivre l'assassin. Vous voyez bien qu'il n'était pas le coupable, puisqu'il poursuivait, au contraire, celui qui avait fait le coup.

— Mlle Madeleine ! fit M. Coumbes, je le crois bien ; elle est comme celle-ci, elle le défendra contre tous...

M. Coumbes s'arrêta brusquement. Il venait d'apercevoir la silhouette sévère de Marius, qui, depuis quelques instants, était entré dans la chambre et qui avait entendu la plus grande partie du dialogue précédent. Le jeune homme fit un pas en avant ; Millette l'aperçut et se jeta dans ses bras.

— Te voilà, Dieu soit béni ! s'écria-t-elle. Sais-tu ce qui se passe ici, mon pauvre enfant ? On t'accuse ; on prétend que c'est toi qui as frappé M. Riouffe. Défends-toi, Marius ; prouve à ceux qui osent avancer cette calomnie que tu as l'âme trop noble, trop loyale, trop généreuse pour t'être rendu coupable de ce lâche assassinat.

— Ma mère, répondit le jeune homme d'une voix calme, mais en baissant la tête, M. Coumbes avait raison tout à l'heure : chacun pour soi dans ce monde ; c'est pour cela que le sang doit retomber sur la tête de celui qui l'a versé.

— Que dis-tu là, mon Dieu ! s'écria Millette.

— Je dis que je viens prendre la place de M. Coumbes, faussement et injustement accusé ; je dis que je viens présenter mes mains aux liens qui entourent les siennes ; je dis enfin que, si quelqu'un doit répondre du meurtre qui a été commis, c'est moi, Marius Manas, et non pas M. Coumbes.

— Oh ! c'est impossible ! s'écria Millette ; à toi comme à lui tout à l'heure, je répondrai : Tu mens ! On peut tromper les hommes, on peut tromper les juges, mais on ne trompe ni Dieu ni sa mère. Est-ce que tu oserais me regarder en face, comme tu l'as fait tout à l'heure et comme tu le fais en ce moment si tes mains étaient teintes du sang de ton prochain ? Non, non, ce n'est pas le cœur loyal qui, ce matin, aussitôt qu'il a connu la déplorable position que j'avais acceptée pour lui, n'a pas hésité entre la misère et le reproche de sa conscience ; non, ce n'est pas cet homme-là qui frappe dans l'ombre avec l'arme d'un traître.

Puis, voyant que les agents de l'autorité, sans délier cependant M. Coumbes, s'assuraient de la personne de Marius :

— Ne faites pas cela, messieurs, ne faites pas cela ! s'écria-t-elle ; je vous dis qu'il n'est pas coupable, j'en suis certaine. Oh ! ne faites pas cela, je vous en conjure !

— Ma mère, ma mère, au nom du ciel, ne me déchirez pas l'âme comme vous le faites. Ne comprenez-vous donc pas que j'ai besoin de tout mon courage ?

— Mais, alors, dis-leur donc avec moi que ce n'est pas vrai, reprit la pauvre mère. Ne vois-tu pas à ton tour que je vais devenir folle, et serai-je la seule dont tu n'auras pas pitié ! Ah ! mon Dieu, Marius miséricorde pour ta mère !

Millette s'affaissa sur le pavé en prononçant ces derniers mots.

Marius tendit ses bras vers elle, mais ils étaient déjà liés il ne put donc que la relever, et ce furent les voisins qui, violemment émus de cette scène, se chargèrent de ce soin et l'emportèrent à demi morte dans la chambre voisine.

Pendant ce temps, le magistrat était arrivé. Il recueillit les renseignements, il interrogea celui que la voix publique accusait et celui qui se désignait lui-même comme étant l'assassin. Marius fut précis dans ses affirmations ; il déclara que c'était lui qui avait frappé M. Riouffe ; seulement, il se refusa obstinément à avouer le but de ce crime et à préciser les circonstances à la suite desquelles il s'en était rendu coupable. Le jeune homme était rentré au cabanon avec une seule résolution arrêtée, celle de ne pas dénoncer Pierre Manas ; mais, lorsqu'il eut reconnu la méprise dont M. Coumbes était victime, lorsqu'il eut vu à son abattement, le coup terrible que l'accusation portait à l'ancien portefaix, lorsqu'il eut compris la difficulté que celui-ci éprouvait à se justifier, il n'hésita point à lui payer sa dette de reconnaissance et à assumer sur sa tête la honte et peut-être même le châtiment.

M. Coumbes fut beaucoup plus explicite que ne l'avait été son fils adoptif ; il raconta tout ce qui s'était passé dans cette journée, comment, le matin même, il avait surpris le secret de Marius ; comment il avait conservé la lettre que lui écrivait Madeleine ; comment, enfin, il avait voulu jouir de la confusion de son pupille et de la colère du frère de Mlle Riouffe.

Il y avait, dans les détails que donnait M. Coumbes, un cachet de sincérité que corroborait encore une émotion qu'il ne pouvait surmonter ; il était impossible à un homme froid et impartial de méconnaître l'accent de la vérité tombant de cette bouche pâle et de ces lèvres tremblantes. D'ailleurs, M. Coumbes présentait la lettre de Madeleine comme pièce à l'appui de son dire. Le magistrat ordonna de le relâcher.

Quant à Marius, les explications que venait de donner l'ex-portefaix semblaient ajouter une foule de probabilités à la franchise de ses aveux. Cependant deux choses restaient inexplicables :

Quel était cet homme que la servante et le cocher avaient vu distinctement, ainsi que Madeleine, et qui avait passé comme une ombre devant eux, poursuivi par le fils de Millette ? Comment accorder enfin l'histoire de ce rendez-vous d'amant, avec le vol commis dans la chambre de la jeune fille, vol qui avait été deux fois constaté, d'abord par l'absence de la bourse du tiroir où elle était placée, et ensuite par la trouvaille de cette bourse dans le propre jardin de M. Coumbes.

Le magistrat fit revenir le prévenu et le pressa de questions ; mais Marius, qui voulait bien s'accuser d'un assassinat, ne voulait pas s'accuser d'un vol, il fut inflexible et continua de se refuser à donner aucun renseignement. On lui communiqua la lettre de Madeleine, et, d'abord, elle parut avoir produit sur lui une impression capable de modifier ses sentiments. Il la relut deux fois en pleurant beaucoup ; puis il supplia le juge de sauver, en anéantissant cette lettre, l'honneur d'une jeune fille qui, en face de la sincérité de ses aveux, serait inutilement compromise ; mais, le magistrat ayant déclaré que la lettre devait figurer à l'instruction, Marius rentra dans son mutisme et ne répondit plus à aucune des interrogations qu'on lui fit. Une confrontation pouvait tout éclaircir, mais l'état du blessé était si grave, que le chirurgien déclara qu'il n'y fallait pas songer en ce moment ; en conséquence, le magistrat ordonna de transporter Marius dans la prison de la ville.

On avait entouré Millette pour l'empêcher d'assister au départ de son malheureux fils.

Peu à peu, tous les étrangers se retirèrent. M. Coumbes, qui épiait le départ de chacun d'eux, suivit le dernier pour fermer soigneusement la porte de la rue, puis il rentra dans le cabanon. Il trouva la pauvre mère immobile à la place où il l'avait laissée ; elle était assise sur le carreau, les genoux rapprochés de sa poitrine, les mains appuyées sur ses genoux, le menton reposant sur ses mains, les yeux fixes et hagards. Quelque épaisse que fût la croûte dont l'égoïsme avait entouré le cœur de l'ex-portefaix, cette douleur muette paraissait en avoir raison. Ce cœur, jusque-là insensible, semblait pour la première fois se contracter en face de souffrances qui n'étaient pas les siennes, et ses yeux, légèrement humectés, paraissaient plus brillants qu'ils ne l'étaient d'ordinaire.

Il s'approcha de la pauvre mère désespérée et l'appela d'une voix presque affectueuse. Millette ne parut même pas l'avoir entendu.

— Il ne faut pas m'en vouloir, femme, continua-t-il. Que diable ! dans une attaque de nerfs on ne répond pas toujours de ce que l'on fait, et l'on donne quelquefois un coup de poing à la personne que l'on aime le mieux. C'était une fâcheuse affaire que cette affaire du chalet, et étant innocent, il était tout naturel que je me débattisse lorsque j'ai vu que l'on m'accusait.

Millette demeurait dans son attitude morne et glacée ; on eût dit une statue, tant elle était immobile, tant était peu perceptible sa respiration.

— Voyons, parle-moi donc, femme ; rien ne dit que nous ne le sauverons pas. On prétend qu'avec de l'argent tout s'arrange dans ce monde, eh bien, quand il devrait m'en coûter quelque cent... quelque chose, on n'est pas un juif avec ceux qu'on aime. Sois tranquille, la mère, nous le ferons sortir de là blanc comme neige.

Mais, voyant que c'était en vain qu'il dépensait son éloquence et qu'il offrait de faire un sacrifice, M. Coumbes s'arrêta et poussa un gros soupir. Seulement, pour demeurer dans cette exactitude qui fait le véritable historien, nous devons avouer que ce n'était pas à la pauvre mère que ce soupir s'adressait, mais bien à une armoire dans laquelle Millette serrait les provisions dont elle conservait les clefs dans sa poche, et que M. Coumbes, depuis quelques instants, regardait avec des yeux pleins de concupiscence.

M. Coumbes n'était ému ni du malheur de Marius, ni de celui de Millette ; M. Coumbes avait faim. Il demeura pendant quelques instants combattu entre le besoin qui lui tiraillait l'estomac et le sentiment de respect qu'inspire le malheur.

En d'autres circonstances, la lutte n'eût pas été douteuse et l'appétit de M. Coumbes eût triomphé de toute considération étrangère, mais son âme était en voie notoire d'amélioration ; il demeura près d'une demi-heure auprès de Millette, attendant qu'elle sortît de cet état de torpeur ; mais, enfin, voyant sa patience aussi inutile que l'avaient été ses instances, il prit, à son grand regret, le parti de s'aller coucher sans souper.

Bien lui avait pris, au reste, de se pourvoir de résignation ; car, le lendemain, lorsqu'il se leva, ce fut en vain qu'il chercha Millette dans le cabanon et dans le voisinage.

La pauvre femme avait disparu, et, en quittant la maison, elle avait, sans doute par mégarde, — M. Coumbes, malgré sa mauvaise humeur, ne l'accusa pas d'autre crime que de celui d'étourderie, — elle avait, sans doute par mégarde, emporté les clefs ; ce qui fit que M. Coumbes, qu'une effraction épouvantait, même dans son propre domicile, se passa de déjeuner comme il s'était passé de souper.

XVIII

MÈRE ET MAITRESSE

Dans la prison comme aux premiers moments de son arrestation, Marius demeura ferme et résigné. Son amour passionné pour Madeleine lui fournissait ce calme et ce courage. Plus il y pensait, plus il demeurait convaincu qu'il était impossible, quoi qu'il arrivât, que Mlle Riouffe épousât le fils de Pierre Manas.

Ne pouvant épouser celle qu'il aimait, qui, la première, lui avait tendu une main à laquelle il n'avait pas osé aspirer, la mort lui semblait douce, et il l'appelait de tous ses vœux comme le seul remède à ses peines.

Il pensait à sa mère ; mais sa foi religieuse lui venait en aide pour soutenir l'amertume de ce souvenir. Il se serait dévoué à la fois pour sauver son père et son bienfaiteur. Dieu ne pouvait l'abandonner ; il accueillerait la dernière prière qu'il comptait lui adresser, celle de soutenir Millette dans la rude voie que celle-ci aurait encore à parcourir sur la terre.

Il demeura donc inébranlable dans son premier interrogatoire, qui eut lieu le lendemain. Le juge d'instruction venait d'ordonner qu'on le reconduisît dans la cellule où il était au secret, lorsqu'on annonça à ce magistrat qu'une jeune dame demandait avec instance à être introduite auprès de lui.

L'impatience de la personne qui sollicitait cette audience était si extrême, qu'elle n'avait pas attendu le retour de son envoyé, et qu'à travers la porte entre-bâillée, on apercevait sa silhouette dans la pénombre de l'antichambre.

Le juge d'instruction alla au-devant d'elle, de la main lui désigna un siège, et s'assit en face d'elle.

Elle n'attendit pas que le magistrat lui adressât une question.

— Ma demande va, sans doute, monsieur, vous paraître étrange, inconsidérée, dit-elle d'une voix dont l'émotion n'atténuait pas la fermeté. Peut-être la condamnerez-vous ; mais ma conscience, et pour être franche, un autre sentiment encore l'ont légitimée ; cela me suffit pour que je l'accomplisse. Je suis mademoiselle Madeleine Riouffe.

Le juge s'inclina. La jeune fille releva le voile qu'elle avait conservé jusqu'alors, et son interlocuteur put admirer ce visage qui, malgré sa pâleur, malgré les traces profondes qu'y avaient laissées les angoisses de la nuit horrible qui venait de s'écouler, excita en lui, par sa noblesse et sa beauté, un intérêt véritable.

— J'ai quitté le lit où agonise mon pauvre frère, continua Madeleine, pour venir remplir auprès de vous un devoir impérieux, en face duquel toute autre considération a dû céder.

— Je crois deviner ce qui vous amène, mademoiselle, reprit le magistrat, et, malheureusement je crois prévoir aussi qu'à mon grand regret je serai forcé de répondre par un refus à votre demande. Comme homme, j'éprouve, sans doute, une vive répugnance à livrer à la malignité publique la réputation d'une femme, surtout lorsque cette femme appartient ainsi que vous, mademoiselle, à une famille honorable ; mais le juge doit rester au-dessus de ces considérations. Il relève de Dieu bien plutôt que de ses semblables, et, dans sa mission, il doit, ainsi que Dieu, regarder comme vains les privilèges et les compositions de ce monde.

— Je ne vous comprends pas, monsieur, repartit Madeleine.

— Je serai plus précis : vous venez, sans doute, renouveler la prière que ce malheureux — je lui rends cette justice — m'a déjà adressée hier au soir : celle de faire disparaître cette lettre qui prouve que des rapports qu'il ne m'appartient pas d'apprécier existaient entre vous et l'accusé.

— Non, monsieur, non, vous vous trompez, reprit Madeleine avec une fière énergie, et je proteste contre cette supposition, parce qu'elle est odieuse. J'aime Marius, je ne rougis pas plus de l'avouer aujourd'hui que je ne rougissais de le lui écrire hier. Je suis venue à vous, non point pour vous demander de céler la vérité, mais pour la rétablir. Ce n'est que tout à l'heure que j'ai connu son arrestation ; je n'en ai appris que très imparfaitement les détails ; j'ai craint que, dans sa générosité et dans son dévouement il ne se refusât à avouer ce qui légitimait sa présence dans l'enceinte de ma propriété, et je suis venue pour vous l'apprendre.

— Cette noblesse de sentiments vous honore, mademoiselle, mais elle est inutile ; si les aveux de l'accusé avaient pu nous laisser des doutes, le rapprochement des circonstances, les déclarations de M. Coumbes se seraient chargés de les lever. Il est avéré, mademoiselle, que celui que vous avez aimé s'est rendu coupable de la tentative d'assassinat qui, peut-être, vous privera d'un frère que, lui aussi, vous devez chérir.

Le juge avait appuyé sur ces derniers mots.

Mais Madeleine resta impassible.

— Je vais vous paraître une jeune fille bien étrange, monsieur ; mais, au risque d'encourir votre blâme, je ne courberai pas la tête, certaine que je suis que, plus tard, votre estime me dédommagera de l'erreur où elle pourrait s'égarer en ce moment. En aimant celui dont nous parlons, je n'ai point cédé à un frivole caprice ; il ne m'a pas davantage séduite, Dieu merci. Livrée de bonne heure à moi-même, j'avais de bonne heure appris que tout est sérieux dans la vie. Je l'ai choisi librement, volontairement ; j'ai longtemps réfléchi à ce que j'allais faire, et, pour que je le regrettasse, il faudrait toute autre chose que les suppositions sur lesquelles, sans doute, se base votre accusation. Quant à votre dernière phrase, je vous dirai que, si j'ai quitté le lit de douleur où mon devoir m'attache, c'est que mon frère lui-même, s'il eût pu parler, m'eût dit, touchât-il au moment de notre séparation éternelle : « Va sauver un innocent ! »

— Un innocent ! reprit le magistrat.

— Oui, monsieur, un innocent, répliqua Madeleine avec assurance.

— En vérité, mademoiselle, je déplore votre aveuglement. Rarement, il nous est permis de pouvoir asseoir une opinion sur la culpabilité de l'accusé avant la fin de l'instruction ; mais, cette fois, en présence des preuves surabondantes que je trouve, à chaque pas que je fais en avant dans cette malheureuse affaire, je puis, tout au contraire, affirmer, dès aujourd'hui, non pas seulement que l'accusé est coupable, mais le suivre pas à pas sur la route du crime et préciser les circonstances de sa perpétration. Il vous cherche dans le jardin, il ne vous trouve pas ; il pénètre dans la maison, il rencontre votre frère ; dans l'impossibilité d'expliquer sa présence chez vous à cette heure, il le frappe. Eh ! mon Dieu, cela se voit tous les jours.

— Non, monsieur, les choses ne se sont point passées ainsi, car Marius était dans le jardin, près de moi, aux premiers cris qu'a poussés mon frère. Et ce vol, comment l'admettez-vous ?

— Dans son trouble, songeant à fuir, sans ressources personnelles, il a pris le premier argent qui est tombé sous la main.

— Et ce secrétaire fracturé, et l'individu que nous entrevoyions et qu'il a poursuivi ?

— Vos objections, mademoiselle, ne pourraient qu'empirer la situation du malheureux ; elles feront supposer une complicité, une préméditation à laquelle nous n'avons pas songé jusqu'à présent ; car, jusqu'à présent, contre lui, nous n'avons pas cherché d'autre témoin que lui-même.

— N'avez-vous donc pas vu, vous, monsieur, auquel rien n'échappe, continua Madeleine avec une animation croissante, qu'il ne s'était avoué coupable que pour détourner les soupçons qui planaient sur ce vieillard, sur son père ?

— Ce dévouement serait fort beau, en effet, continua froidement le magistrat, s'il était plausible ; mais, hélas ! il lui manque sa raison d'être. M. Coumbes n'est pas le père de l'accusé.

— Que dites-vous ? M. Coumbes n'est pas le père de Marius

— Les quelques moments d'entretien que je viens d'avoir avec vous, mademoiselle, m'ont mis à même d'apprécier votre caractère. Je vous plains ; mais vous excitez en moi assez d'intérêt pour que je tente d'arracher le bandeau que vous voulez conserver sur vos yeux, pour que je porte le fer et le feu dans la plaie. Non, mademoiselle, Marius n'est point le fils de M. Coumbes. Nous vivons dans un siècle où l'on a fait justice des sots préjugés de la naissance ; cependant le sentiment de l'équité humaine n'a pas osé s'affranchir de celui que vous rencontreriez, si vous persistiez dans votre volonté de vouloir vous allier avec ce jeune homme.

— Achevez, monsieur ; de grâce, achevez ! s'écria Madeleine haletante d'émotion.

— Le père de Marius a été justement flétri par la justice. Le père de Marius ne s'appelle pas M. Coumbes, il s'appelle Pierre Manas.

Madeleine s'était levée pour entendre ce que le magistrat allait lui répondre. Lorsqu'il eut fini, elle retomba sur son

fauteuil, comme si ces paroles eussent contenu l'arrêt de sa mort. La force qui l'avait soutenue jusque-là l'abandonna tout à coup. Les sanglots l'étouffaient, et elle voila de ses mains son visage chargé de larmes.

Le magistrat se pencha vers elle.

— Prenez courage, mon enfant, lui dit-il ; vous m'apprenez tout à l'heure que vous aviez fait de bonne heure votre apprentissage de la vie sérieuse, c'est le moment d'en profiter. Ce que l'on appelle amour, à votre âge, vient plus encore de l'imagination que du cœur. Ce que vous éprouvez ne doit donc pas vous affliger outre mesure. Figurez-vous que vous avez fait un rêve et que le moment du réveil est venu. Soyez plus prudente, à l'avenir ; défiez-vous de cette exaltation de sentiments qui, quelquefois, pour mieux tromper ceux qu'elle abuse, prend les apparences de la raison. Rappelez-vous que nous ne sommes plus au temps fabuleux des Romains ; que tout est modeste dans notre société actuelle ; que la vertu, pour y être honorée et comprise, ne doit rien exagérer, pas même la grandeur d'âme ; que ce jeune homme ne fût-il pas coupable, ce que les débats prouveront, vous devez l'oublier. Les crimes de son père ne sont pas les siens, c'est vrai ; il n'est pas responsable du hasard qui l'a jeté dans un berceau plutôt que dans un autre, c'est encore vrai ; ce crime originel est injuste, est absurde, je vous le concède, mais enfin le monde a ses lois : il faut se courber devant elles, si l'on ne veut pas être brisé sous leurs mains de fer. Et maintenant, pardonnez cette homélie dont mes cheveux blancs et ma qualité de père de famille justifient l'opportunité.

Madeleine avait écouté le magistrat sans essayer de l'interrompre ; à mesure qu'il parlait, les sanglots de la jeune fille diminuaient de violence ; lorsqu'il eut fini, elle releva son front noble et fier.

— Je vous remercie, monsieur, lui dit-elle, de la bienveillante sympathie dont vous voulez bien me donner le témoignage. Je compte que vous me la conserverez, parce que plus vous me connaîtrez, plus vous m'en trouverez digne. Je suis certaine que, si vous me condamnez avec le monde, votre cœur du moins m'absoudra.

— Quoi ! s'écria le juge qui croyait avoir convaincu Madeleine ; quoi ! vous pensez encore ?...

— Monsieur, vous l'avez dit vous-même : un tel préjugé est injuste et absurde. Or, comme femme et comme chrétienne, je n'admets pas que ce qui est injuste et absurde soit honorable et honnête ; je n'admets pas qu'une absurdité, qu'une injustice puissent me délier d'un serment que de ma pleine volonté j'ai donné. Si Marius est innocent, comme je persiste à le croire, je déplorerai avec lui les fautes de son père sans en rougir plus que lui, et je travaillerai à ses côtés à réhabiliter le nom que nous partagerons ensemble.

— Je vous admire, mademoiselle, mais, je l'avoue, sans pouvoir vous approuver.

— Sans préjuger de l'avenir, je veux m'occuper du présent. Je suis la cause première de ces malheurs ; c'est moi qui aurai contribué à précipiter Marius dans l'abîme, c'est à moi qu'il appartient de faire tout ce qui sera possible pour l'en tirer.

— Je doute que vous y réussissiez, mademoiselle, reprit tristement le magistrat. Toutes les présomptions sont contre lui, et, plus encore que les présomptions, les aveux.

— Il y a là un mystère que je ne puis concevoir, en effet ; mais, avec l'aide de Dieu, nous y réussirons peut-être.

— Une seule personne pourrait l'éclaircir, mademoiselle ; ce serait monsieur votre frère, et, malheureusement, d'après ce que me disait le chirurgien ce matin encore, il est douteux que monsieur votre frère recouvre la parole avant de succomber.

— Il la recouvrera, monsieur ; Dieu la lui rendra pour la punition du coupable et la justification de l'innocent.

Mlle Riouffe salua le juge d'instruction et le laissa tout étourdi de l'énergie virile qu'il avait trouvée chez cette jeune fille.

Le jour n'était pas encore venu lorsque Millette avait quitté le cabanon de M. Coumbes.

En le créant pour la lutte, la Providence a sagement proportionné la sensibilité de l'homme à ses forces. Lorsque le cœur est saturé de douleur, lorsqu'une goutte ajoutée à la coupe d'amertume le briserait, les larmes s'arrêtent, la pensée se paralyse, la perception devient impuissante, il semblerait que l'âme a quitté le corps, l'abandonnant à un état torpide qui tient le milieu entre le sommeil et la mort, et que, vaincue par le mal, elle s'est enfuie vers les régions de l'infini, où elle échappe à son action.

C'est là ce qui était arrivé à la mère de Marius. Elle aimait si passionnément son enfant, que cette catastrophe l'eût tuée, si la violence du coup qui la frappait, et que la raison se refusait à comprendre, ne l'eût plongée dans cet engourdissement où nous l'avons vue. Longtemps elle demeura assise sur la pierre, inerte et froide comme elle. Lorsqu'elle faisait un effort pour fixer sa pensée, lorsqu'elle cherchait à se rappeler les circonstances de cette horrible soirée, elle se croyait en proie à un accablant cauchemar, et, cependant, il lui restait assez le sentiment de la conservation pour qu'elle redoutât le réveil.

Elle pensait à Marius et rien qu'à Marius ; mais, par un contraste étrange, c'était l'enfant insouciant et joyeux, et non l'accusé d'un meurtre qui passait et repassait devant elle dans ces hallucinations. Parfois, il est vrai, et comme si son esprit eût eu honte de cette douloureuse inquiétude, comme s'il eût jugé que ce n'était pas encore un martyre assez cruel pour sa foi maternelle, elle éprouvait une violente contraction nerveuse ; un chaos de poignards, de fers, d'échafauds, s'offrait à ses yeux au milieu d'un nuage d'un rouge de sang. Toutes les fibres de son cerveau se tordaient et vibraient à la fois : il lui semblait que son crâne éclaterait du moment que les larmes enfin pourraient jaillir de ses paupières, mais ses paupières restaient sèches et brûlantes. Sa faculté de se souvenir s'éteignait de nouveau, et elle retombait dans son atonie. Cette atonie était si profonde, que, sans changer de place et de situation, elle s'endormit.

Lorsqu'elle se réveilla, les rayons de l'aube, reflétés par les sommets blancs des collines de *Marchia-Veyre*, glissaient à travers les carreaux et éclairaient d'une lueur pâle la pièce dans laquelle elle se trouvait. Le premier objet que son regard distingua dans l'ombre fut la veste que son fils avait, la veille, emportée à la pêche et qu'en rentrant il avait jetée sur une chaise. Alors elle se rappela.

Elle entendit la voix de M. Coumbes qui accusait son enfant ; puis celui-ci s'accusant lui-même. Elle revit les groupes compacts des curieux, le magistrat, les gendarmes ; et la réalité, c'est-à-dire l'arrestation de Marius, se présenta pour la première fois nette et lucide à son esprit.

Elle se précipita sur le pauvre vêtement, témoin muet qui lui prouvait que ce drame n'était point un songe. Elle le serra sur sa poitrine ; elle le couvrit de baisers frénétiques, comme si elle eût cherché dans son épais tissu quelques effluves de celui qui l'avait porté. Elle éclata en sanglots convulsifs, saccadés, inarticulés, à la suite desquels quelques larmes rafraîchirent ses prunelles injectées de sang. Tout à coup, la pauvre mère rejeta sa précieuse relique et s'élança au dehors.

Elle avait réfléchi qu'on ne lui refuserait pas, sans doute, d'embrasser son fils, si coupable qu'il fût. Elle mit une demi-heure à peine à franchir le trajet de Montredon à Marseille. Chemin faisant, elle demanda à ceux qu'elle rencontrait le chemin de la prison, et, en la voyant ainsi pâle, égarée, avec ses cheveux nuancés de mèches grises qui s'échappaient de son bonnet et flottaient autour de son visage, les passants durent supposer qu'elle avait elle-même commis quelque crime.

La secousse qu'avait reçue Millette, en affaiblissant son cerveau, l'avait disposée à cette espèce de folie douce que l'on appelle la monomanie, monomanie concentrée tout entière sur son fils.

Elle s'était demandé d'abord s'il ne lui serait pas possible d'embrasser son enfant, et immédiatement elle était arrivée à la conviction qu'elle allait le voir. Aussi, lorsqu'elle eut sonné à la porte de la maison de détention, lorsque cette porte se fut ouverte devant elle, elle en franchit le seuil avec tant d'assurance, que le concierge, qui était accouru, dut employer la force pour la repousser au dehors. Il lui apprit qu'avec un laissez-passer du procureur général, il était permis de visiter les prisonniers, mais que, Marius étant au secret, cette faveur ne pouvait lui être accordée.

Millette ne l'écoutait pas ; elle était absorbée par la contemplation de ces murs noirs et épais, de ces portes de fer, de ces grilles, de ces chaînes, de ces verrous, de ces hommes armés qui veillaient à la porte ; elle ne pouvait comprendre que ce luxe de précautions fût pris contre son doux et paisible Marius ; cette masse de pierre lui semblait un tombeau qui pesait sur le corps de son pauvre enfant : elle frissonnait en la regardant.

Le geôlier répéta ce qu'il venait de lui dire, elle ne s'arrêta point, mais elle ne se découragea pas.

— J'attendrai, fit-elle.

Et elle traversa la rue et alla s'asseoir sur le pavé en face de la porte.

Millette passa la journée à cette place, insensible aux moqueries des passants, aussi bien qu'à la pluie qui, du toit surplombant l'endroit où elle était assise, ruisselait sur son corps ; ne répondant pas aux observations qui lui étaient faites sur l'inutilité de son espérance ; attentive, anxieuse au moindre bruit qui se faisait derrière l'énorme porte noire ; palpitante lorsqu'elle l'entendait rouler sur ses gonds, croyant toujours voir son fils apparaître et prête à lui tendre les bras au milieu de ce cadre de fer.

Tant de constance et de douloureuse résignation touchèrent enfin le concierge de la prison lui-même, si bronzé que fût son cœur par le spectacle quotidien des misères humaines.

Vers le soir, il sortit de sa geôle et se dirigea vers la pauvre femme.

Celle-ci crut qu'il venait la chercher et poussa un cri de joie.

— Ma bonne dame, dit le geôlier, vous ne pouvez rester ici.

— Pourquoi? répondit Millette d'une voix douce et triste. Je ne fais de mal à personne.

— Sans doute; mais, trempée comme vous l'êtes, vous ne sauriez passer la nuit dehors sans tomber malade.

— Tant mieux! Dieu lui tiendra compte de mes souffrances.

— Et puis, si la patrouille vous rencontre, on vous arrêtera et on vous mettra en prison.

— Avec lui? Tant mieux!

— Non, pas avec lui; bien au contraire, lorsque son secret sera levé, vous ne pourrez pas le voir, car vous-même serez retenue comme vagabonde.

— Oh! je m'en vais, mon bon monsieur, je m'en vais; mais, dites-moi, sera-ce bientôt que je pourrai le serrer contre mon cœur? Mon Dieu, il me semble qu'il y a un siècle que nous sommes séparés; mais, ce n'est pas pour bien longtemps, n'est-ce pas, mon bon monsieur? D'abord, ce n'est pas lui qui a tué. Il n'est pas capable d'un crime, si vous l'avez vu, vous avez bien dû le penser tout de suite. N'est-ce pas qu'il est beau, mon fils? Mais ce n'est rien maintenant; c'est quand il était petit qu'il était gentil! et si pieux! Tenez, un jour de Fête-Dieu, je l'avais habillé en saint Jean-Baptiste; il me semble que c'était hier; si vous saviez comme il était joli sous sa peau de mouton et avec la petite croix de bois qu'il portait sur son épaule! Vous eussiez juré un ange du bon Dieu qui s'était échappé du paradis. Le soir, en revenant de la procession, nous rencontrâmes un pauvre qui nous tendit la main; l'enfant n'avait rien à y mettre; il n'osait pas me demander; M. Coumbes me donnait le bras. Quand je me retournai, le pauvre chéri avait le visage baigné de larmes! Et c'est lui qu'on accuse d'avoir fait couler le sang de son semblable! Voyons, est-ce possible? Je m'en rapporte à vous. D'abord, si on le condamne, je ne pourrai pas survivre à sa mort. Vous comprenez bien, n'est-ce pas? une mère ne peut vivre après son enfant. Les juges sont justes, puisqu'ils sont juges; ils ne voudront pas frapper du même coup la mère et le fils. Ils me le rendront. N'est-ce pas, monsieur, qu'ils me le rendront?

Pendant qu'elle parlait ainsi par phrases que son accent saccadé rendait plus incohérentes encore, le geôlier secouait à grand bruit le formidable trousseau de clefs qu'il portait à sa ceinture, et plusieurs fois il passa sa main sur ses yeux.

— Vous avez raison d'espérer, ma brave femme; l'espérance est aussi nécessaire à notre cœur que l'air à notre poitrine; mais il faut regagner votre logis, votre fils se porte bien.

— Vous l'avez vu? s'écria Millette avec vivacité.

— Sans doute.

— Et vous le reverrez encore?

— Probablement.

— Oh! que vous êtes heureux, vous! Mais vous pouvez lui dire que je suis là, le plus près de lui qu'il m'a été possible. Oh! dites-le-lui, je vous en conjure; vous soulagerez deux malheureux, car il m'aime, monsieur, il m'aime, mon pauvre enfant, autant que je le chéris moi-même. Je suis sûre que son plus grand désespoir c'est d'être séparé de moi. Vous lui direz que je suis venue, que tous les jours je reviendrai jusqu'à ce que vous me permettiez d'entrer là où il est. Mon Dieu, vous le lui direz, n'est-ce pas?

— Je vous le promets, à la condition que vous allez vous retirer bien tranquillement, bien raisonnablement.

— Oh! je m'en vais, mon bon monsieur, je m'en vais à l'instant même; mais vous lui direz qu'aujourd'hui j'étais à la porte de sa prison, et tous les jours je répéterai votre nom dans mes prières.

Millette saisit la main du guichetier, et malgré les efforts que fit cet homme pour la retirer, elle la porta à ses lèvres et s'éloigna rapidement, après avoir jeté un regard sur les sombres murs qui renfermaient ce qu'elle avait de plus cher en ce monde.

Elle erra longtemps dans le dédale des rues du vieux Marseille; elle parcourut ainsi toute la presqu'île qui s'étend entre le port vieux et l'emplacement où l'on a construit aujourd'hui les nouveaux bassins. Elle ne cherchait ni gîte ni abri, elle ne cherchait pour user les heures qui la séparaient de ce lendemain tant souhaité où elle ne doutait pas qu'elle ne vît réaliser ses espérances. Au moment où, après avoir tourné la vieille halle, elle allait entrer dans une des ruelles qui l'entourent, un homme à l'allure inquiète et sombre passa à ses côtés.

La vue de cet homme produisit sur Millette un effet extraordinaire. Sa physionomie perdit tout à coup le caractère d'égarement mélancolique dont elle portait l'empreinte depuis le malheur de la veille; son visage s'anima; ses yeux brillèrent dans l'ombre, et, en même temps, son corps resta agité par un tremblement convulsif. Elle hâta le pas de façon à devancer cet homme. Lorsque tous deux passèrent sous un réverbère, Millette se retourna brusquement et se trouva face à face avec ce promeneur attardé.

— Pierre Manas! s'écria-t-elle en le saisissant par le poignet.

Bien que la ruelle fût complètement déserte, la conscience de Pierre Manas n'était point assez tranquille pour qu'il fût satisfait d'entendre son nom prononcé ainsi à haute voix; d'un mouvement violent, il essaya de dégager son bras pour s'enfuir; mais on eût dit que les doigts de Millette avaient la puissance d'un étau. Quelque effort que fît le bandit, il ne put arracher sa main à cette main de fer, et la mère de Marius avança son visage sur celui de son mari, jusqu'à ce qu'ils fussent à deux lignes l'un de l'autre.

— Me reconnais-tu, Pierre Manas? fit Millette frémissante.

Pierre Manas pâlit et rejeta sa tête en arrière avec épouvante.

— Ah! tu me reconnais! reprit la pauvre femme. Eh bien, maintenant rends-moi mon enfant.

— Ton enfant? dit Pierre Manas avec une stupeur réelle.

— Oui, mon enfant Marius, mon fils; rends-moi mon enfant, qu'ils ont emmené à ta place, rends-moi Marius, qui va porter la peine de ton crime. Il faut me le rendre, entends-tu, Pierre Manas?

— Ah! coquin de sort, tu vas te taire, ou bien...

— Me taire, mais tu n'y penses pas, reprit Millette avec une énergie nouvelle; me taire! quand ses mains sont chargées de chaînes qui devraient être aux tiennes; quand il est captif et que tu es libre! Me taire!... Mais crois-tu donc que j'ignore que meurtre et vol, c'est toi qui les as commis? Dieu te place une seconde fois sur mon passage pour que je comprenne que le coupable, c'est toi. Je t'avais vu, le soir même, rôder comme un loup autour de nos maisons, et, à l'odeur du sang, aux traces de la rapine, je ne me suis pas écriée : « C'est lui qui a passé par là! » J'étais folle.

— Je ne te comprends pas; je ne sais ce que tu veux dire.

— Que m'importe! pourvu que les juges soient bien convaincus que c'est toi qui as tué M. Riouffe.

— M. Riouffe!

— Et que Marius ne s'est dénoncé, continua Millette, à laquelle ses instincts maternels donnaient, en ce moment, une lucidité d'intuition merveilleuse, que parce qu'il ne voulait pas laisser accuser un innocent, et qu'il ne pouvait pas livrer son père à la hache du bourreau.

— Marius? dit Pierre Manas, qui commençait à comprendre. N'est-il pas brun, élancé, des moustaches noires?

— C'est lui qui était avec moi lorsque, hier, tu t'es présenté à notre porte.

— Eh, tron de l'air! reprit le bandit, auquel l'assurance ne faisait jamais défaut pendant bien longtemps, voilà un garçon qui fera honneur à son nom!

— Médite sur l'exemple qu'il te donne, Pierre.

— Pécaïre! je crois bien! je me sens tout fier d'être son père.

— Ou plutôt suis cet exemple; c'est ton fils comme c'est le mien, ne te laisse pas vaincre par lui en courage et en générosité. Le ciel t'offre là une expiation qui rachètera toutes tes fautes. Va trouver les juges; va délivrer notre fils, et, moi aussi, j'oublierai tout ce que tu m'as fait souffrir, et, si Dieu me laisse sur la terre, ce sera pour prier pour ton âme et pour bénir ta mémoire.

Pierre Manas se grattait la tête, mais ne manifestait aucun enthousiasme pour la proposition que Millette venait de lui faire.

— Té! dit-il, tu me donnes la chair de poule avec tes prières. Il faut réfléchir avant de se décider; je ne fais rien à la légère, moi.

— Songe donc, qu'il est menacé de l'échafaud; songe donc que, pour se dérober à cette honte, il peut attenter à ses jours!

— Le petit *gonze* (1), il aurait tort, répliqua froidement Pierre Manas, qui mêlait à son langage quelques mots du vocabulaire immonde des malfaiteurs; ça a toutes les formes d'un monsieur, continua-t-il avec une sorte de supériorité méprisante, et ça ne connaît pas son Code. Il a l'escalade, c'est vrai; mais, quoi que fasse le *bêcheur* (2), la préméditation sera écartée, il aura les circonstances atténuantes, on l'enverra *faucher le pré* (3), voilà tout.

— Faucher le pré! dit Millette, qui démêlait quelque chose d'horrible dans les expressions mystérieuses qui frappaient son oreille.

(1) Imbécile.
(2) Procureur du roi.
(3) Au bagne.

— Ou, si tu aimes mieux, à Toulon, répliqua Pierre Manas; ou, si tu ne comprends pas encore, aux travaux forcés comme disent les *pantes* (1).

— Aux galères ! s'écria Millette.

— Eh bien, oui, ça se dit encore comme ça : aux galères.

— Mais les galères, c'est pis que la mort !

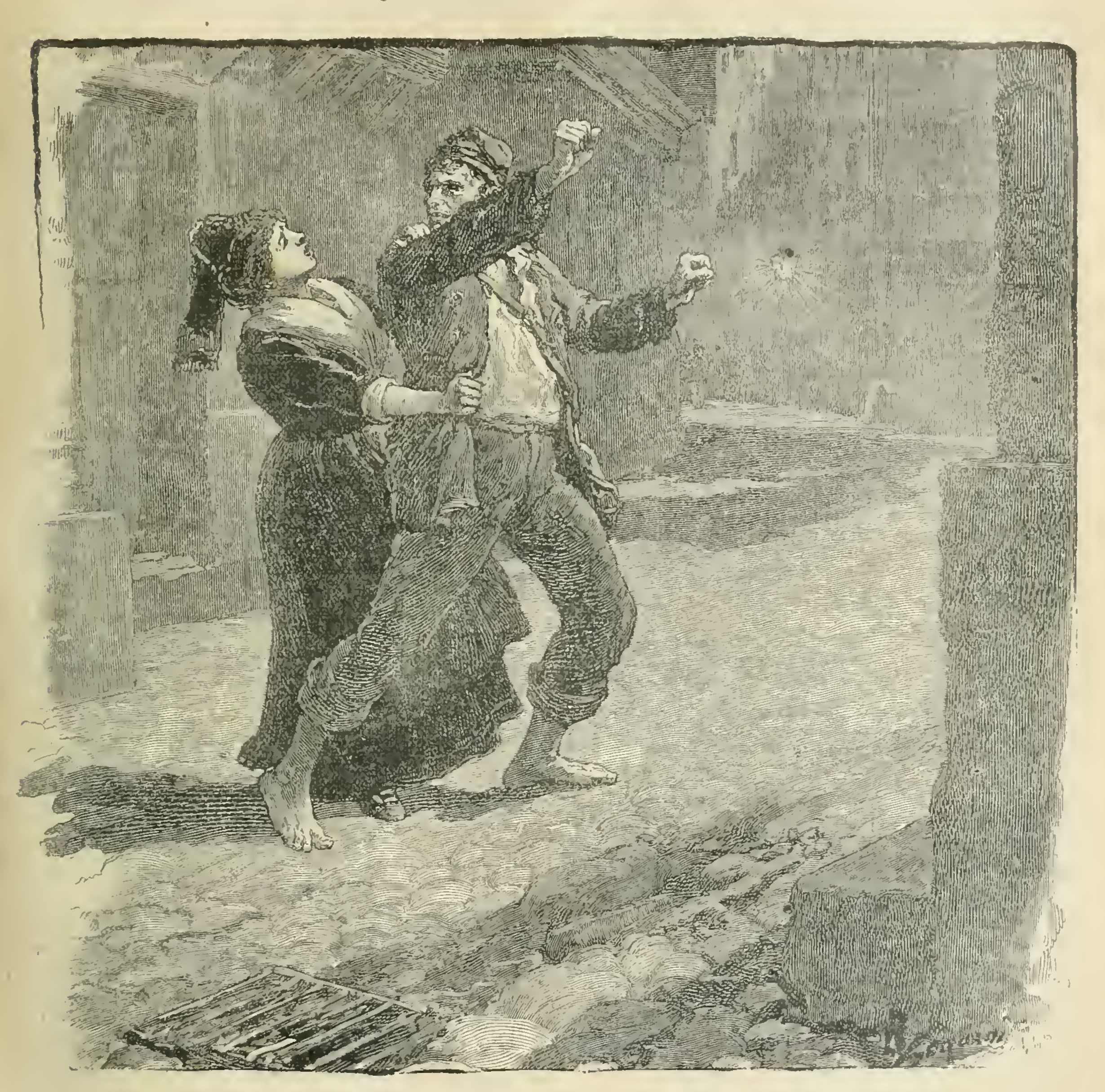
— Allons donc ! quelle bêtise ; les refroidis ne se réchauffent pas, tandis que ceux qui portent la manicle...

— Oh ! fit Millette en se cachant le visage entre les mains.

— Ecoute, reviens me voir demain, à la même heure ; tu me rencontreras dans cette rue, nous verrons ce que nous pourrons faire.

— Non, répondit résolument Millette, je n'ai pas confiance en toi, Pierre ; si tu avais des entrailles de père, est-ce que tu remettrais à demain ce que tu peux faire aujourd'hui quand il souffre, quand il arrose de ses larmes la paille sur laquelle on l'a jeté ? Non, non ; je ne te quitte pas.

Millette allongea la main pour saisir la blouse de Pierre



Le misérable avait levé la main sur elle.

— La jettent un jour à la vieille ferraille ; et la preuve, c'est que je suis ici, moi.

— Oh ! dit encore la pauvre femme en mettant dans son interjection plus d'accentuation et plus d'horreur que dans la première.

— Sans compter, ajouta l'ex-forçat, qu'une fois là-bas, sa qualité de mon fils sera loin de lui nuire ; je lui enverrai le mot de passe, et il n'aura qu'à choisir pour trouver un camarade qui lui fasse la courte échelle : on a des amis dans la pègre. Sois donc tranquille, il n'y pourrira pas.

— Au bagne ! mon fils au bagne ! s'écria Millette ; mais tu ne sais donc pas, Pierre, que, si grand que soit mon amour pour lui, j'aime mieux le pleurer mort que rougir de lui ?.. Aux galères ! Marius forçat ! mais tu es devenu fou, Pierre !

(1) Bourgeois.

Manas ; mais celui-ci, se courbant, passa sous le bras qu'elle étendait, et, d'un bond, franchit la rue.

— Suis-moi donc ! s'écria-t-il.

Si prompt et si brusque qu'eût été la fuite du bandit, Millette ne renonça pas à l'atteindre ; elle traversa la rue avec autant de vigueur qu'il en avait déployé, et ses fureurs maternelles lui prêtant une force surnaturelle, elle le suivit à quelques pas de distance.

Tout en courant, elle appelait au secours.

Pierre Manas fit volte face.

— Ah ! je te tiens ! s'écria Millette en se cramponnant à ses vêtements ; ne crois pas m'échapper, je ne te quitte plus, je m'attache à toi comme ton ombre.

Et, remarquant que le misérable avait levé la main sur elle :

— Frappe-moi, continua-t-elle en lui présentant sa poitrine ; frappe-moi, je ne te crains plus ; tue-moi si tu veux !

Dieu ne voudra pas que l'innocent périsse au lieu du coupable, et, de mon corps pantelant et inanimé, une voix s'élèvera qui répètera, comme je te le répète : C'est Pierre Manas, le forçat qui est un voleur et un assassin ; c'est Pierre Manas qui a volé et assassiné M. Riouffe ; ce n'est pas mon enfant.

La situation de Pierre Manas devenait critique.

Il se trouvait vis-à-vis d'une des maisons les plus noires et les plus sordides des ruelles ignobles qui sont la honte du vieux Marseille, dans un de ces égouts à ciel ouvert où, parmi les plus dégoûtantes ordures, grouille et pullule un cinquième de la population de la cité phocéenne, antres horribles devant lesquels le voyageur recule avec épouvante en se demandant, malgré le vivant témoignage que reçoivent ses yeux, si des hommes consentent à végéter dans de pareils bouges.

Ces foyers d'immondices pestilentiels sont en même temps le pandémonium de tous les vices ; ils servent de théâtre aux saturnales des matelots ; les hurlements de l'ivresse, le bruit des coups, le râle des blessés y sont traditionnels · aussi aucune croisée ne s'ouvrait, aucun habitant ne paraissait sur sa porte, malgré les cris de Millette.

Mais la police exerce une active surveillance sur ces quartiers, et une ronde pouvait venir.

Pierre Manas comprit qu'il fallait, pour son salut, que cette scène ne se prolongeât pas ; sa large main s'abattit et, enveloppant le bas du visage de sa femme, comprima la bouche de celle-ci.

Millette enfonça ses dents dans la chair et mordit avec une rage furieuse.

Malgré l'atroce douleur qu'il éprouva, Pierre Manas ne retira pas sa main ; seulement, de l'autre, il serra si vigoureusement la gorge de la mère de Marius, que la suffocation ne tarda pas à s'ensuivre.

Alors, continuant de lui comprimer son bâillon sanglant sur la bouche, il souleva Millette du bras qui lui restait libre, et s'enfonça avec son fardeau dans l'allée noire et infecte d'une des maisons dont nous parlions tout à l'heure.

Il arriva à une cour si sombre, si étroite, qu'elle ressemblait à un puits. Se trouvant là, sans doute, dans un asile où il n'avait rien à redouter, sans se soucier du bruit qu'il allait faire, il lança sa femme à travers un châssis à moitié brisé, placé au niveau du pavé.

Ce qui restait de carreaux vola en éclats, et le corps inanimé de Millette, effondrant quelques ais pourris, tomba dans une espèce de cellier qui, vu sa situation au-dessous du sol, pouvait, à Marseille, passer pour une cave.

Pierre Manas disparut pendant cinq minutes ; lorsqu'il revint, il portait une lanterne et une clef.

Il ouvrit le cellier et en descendit les marches, fit jouer la serrure et les verrous d'une porte qui se trouvait dans un angle de ce cellier, et, prenant le corps de Millette par-dessus les épaules, il le traîna dans la seconde excavation que fermait cette porte.

Millette ne faisait aucun mouvement ; Pierre Manas lui mit sa main sur sa poitrine ; il sentit le cœur qui sautait encore.

— Eh, tron de l'air ! dit-il, je savais bien que je n'avais pas oublié l'exercice ; je n'en avais voulu exécuter que deux temps ; j'étais bien sûr de n'avoir pas été jusqu'au coup de pouce. Diable ! on ne tue pas sa femme quand on la retrouve après vingt ans de séparation : voyons si, pendant ces vingt ans, elle a soigné les intérêts du ménage.

Alors il plaça sa lanterne auprès du visage de Millette et se mit à retourner les poches de la pauvre femme avec une habileté qui témoignait de sa vieille expérience.

Il y trouva des clefs et quelque monnaie. Il jeta dédaigneusement les clefs à terre, mit l'argent dans sa poche, verrouilla soigneusement la porte du réduit où il laissait sa victime et celle du cellier, plaça, par surcroît de précaution, quelques barriques devant le châssis brisé, et s'en alla achever sa nuit dans une maison de débauche.

XIX

OU PIERRE MANAS PARAIT DÉCIDÉ A FAIRE A SON AMOUR PATERNEL LE SACRIFICE DE SA TERRE NATALE

Nous ne suivrons point Pierre Manas dans les tapis-francs vers lesquels nous l'avons vu s'acheminer. Notre plume a rarement essayé, sinon dans quelque situation extrême, de décrire ces sortes de localités, et ce n'est qu'avec une profonde répugnance que nous tirons des ténèbres, qui semblent leur refuge naturel, quelques-uns de ces êtres dégradés qui ont entrepris contre la société une lutte coupable ou comme. Comme on a pu le voir, nous y avons été contraint par la nécessité de notre récit. Mais, au risque de perdre l'attrait du pittoresque et le bénéfice de la couleur, nous n'exploiterons pas une curiosité irréfléchie en évoquant, dans les pages qui vont suivre, les tableaux des mœurs des modernes truands ; nous ne souillerons pas la table anatomique, sur laquelle nous essayons d'exposer quelques secrets de l'âme humaine, par le contact de la fange immonde qui croupit dans les bas-fonds sociaux.

Abandonnons donc Pierre Manas et revenons à Millette.

Pierre Manas ne s'était point trompé ; elle n'était point morte ; mais un assez long espace de temps s'écoula avant qu'elle revînt à elle.

Lorsque la pauvre femme rouvrit les yeux, elle se trouva dans une obscurité profonde.

Par un mouvement naturel, elle se dressa sur ses pieds et toucha la voûte de sa tête.

Sa première pensée ne fut point qu'elle était elle-même ensevelie vivante dans une espèce de sépulcre, sa première pensée fut que Marius était en prison.

Peut-être l'heure était-elle venue où cette prison se fût ouverte pour elle ; peut-être cette heure-là l'appelait-elle sans qu'elle pût en profiter.

Malgré les ténèbres qui l'entouraient, son instinct la conduisit à la porte ; elle essaya d'en ébranler les ais massifs, elle meurtrit ses mains et ses pieds sur le bois, elle y déchira ses ongles, appelant Marius d'une voix désespérée.

Mais Pierre Manas n'avait point en vain compté sur la solidité et la discrétion du caveau, qui lui répondait de celle dont un mot pouvait le perdre.

La porte tint bon contre les efforts furieux de la pauvre femme, et ses cris se perdirent dans le silence de mort qui régnait autour d'elle.

Alors elle tomba dans un de ces accès de rage qui côtoient la folie. Elle se roula sur la terre, elle s'arracha les cheveux, elle se meurtrit la poitrine, elle se heurta la tête contre la muraille. Tantôt elle prononçait le nom de Marius, prenant le ciel à témoin, que ce n'était point sa faute si elle n'était pas auprès de lui, tantôt implorant son bourreau avec un accent lamentable et le conjurant de lui rendre son fils.

Enfin, épuisée, brisée, anéantie, elle resta étendue sur la terre, son désespoir ne se révélant plus que par ses sanglots, qui eux-mêmes se perdirent dans un hoquet douloureux.

Elle en était arrivée à cet état d'affaissement lorsqu'un guichet pratiqué dans la partie supérieure de la porte, et auquel Millette n'avait pas pris garde, s'ouvrit brusquement. Les yeux de Millette, habitués à l'obscurité, distinguèrent une tête inconnue qui se colla contre le grillage de fer doublant la partie intérieure du guichet.

— Ah çà ! est-ce que tu ne vas pas bientôt te taire, drôlesse ! fit une voix rude. A-t-elle des poumons ! c'est pis qu'un soufflet de forge ; ça vous crierait du matin au soir sans se lasser.

— Ah ! monsieur, monsieur ! s'écria-t-elle en joignant les mains.

— Voyons, que veux-tu ? Parle !

— Je veux voir Marius, je veux voir Marius ; par grâce, laissez-moi voir Marius !

— En voilà un drôle qui est heureux d'être désiré de la sorte ; mais, comme ce n'est pas moi qui suis chargé de te faire voir Marius, je ne puis t'inviter qu'à une chose, c'est à te taire, ou sinon, quand le camarade va venir t'apporter ta pitance, je l'engagerai à t'apprendre comment on endort ici les enfants qui ne sont pas sages.

Sur quoi, le guichet se referma. Cette apparition et ces paroles sinistres calmèrent un peu la pauvre femme, sans toutefois l'intimider. Au contraire, par ces paroles, elle avait acquis la certitude qu'elle n'était point ce qu'elle avait pu craindre un instant, séparée à jamais du monde des vivants, et que cet enfant pour lequel elle était prête à donner sa vie, elle pourrait encore le retrouver. D'ailleurs, celui que l'homme inconnu nommait le camarade, ce ne pouvait être que Pierre Manas ; elle le reverrait donc, il lui apporterait de la nourriture, il ne voulait donc pas qu'elle mourût.

Or, s'il lui restait ainsi au cœur un reste de pitié pour sa malheureuse femme, n'était-il pas possible qu'elle parvînt à le toucher ? Les réflexions surgirent dès lors en foule dans son cerveau à la suite de celles qu'elle venait de faire et dont, depuis quelques heures, elle était incapable. Elle pensa d'abord à une évasion : elle chercha à se rendre compte de l'endroit où elle se trouvait ; elle le parcourut en entier, remplaçant le sens de la vue par celui du toucher.

Cet endroit était un caveau qui pouvait avoir une dizaine de pieds de long sur six ou huit de large, sans soupirail pour donner du jour, sans autre issue pour donner de l'air que le guichet dont nous avons parlé. Sur quelque face que se promenassent les mains de la prisonnière, elles ne rencontrèrent que le mur tout gluant d'humidité, ce qui indiquait suffisamment qu'elle était placée au-dessous du sol. En outre, les pierres qui composaient ce mur étaient si lar-

ges, qu'en calculant leur épaisseur d'après leur largeur, il n'était point probable que, parvînt-elle à en desceller une, ses forces fussent suffisantes pour la tirer de son alvéole.

Elle s'assit donc, profondément émue et découragée ; une seule chance lui restait, non pas de vivre — que lui importait la vie ! — mais de retrouver son enfant ; cette chance roulait tout entière sur Pierre Manas : c'était lui qui tenait les destinées de Marius entre ses mains. Alors et peu à peu, malgré les vertueux instincts de Millette, les choses se présentèrent à elle sous un nouveau jour. Le bagne, dont Pierre Manas lui avait présenté la perspective pour Marius, du moment où le bagne faisait de Marius innocent un martyr, le bagne lui semblait moins horrible ; au moins, c'était encore la vie : au bagne, elle pourrait le revoir; la casaque rouge du galérien recouvrant ce cœur dévoué qui s'était sacrifié pour son père lui semblait moins hideuse et moins repoussante. Elle se reprocha d'avoir confondu le père avec le fils, en proposant au premier le dévouement sublime dont l'âme du second avait été capable, et peu à peu les fautes qu'elle avait commises dans la soirée se représentèrent les unes après les autres à son esprit.

Elle résolut de faire tout son possible pour attendrir le bandit au lieu de le menacer comme elle avait fait; elle se mit à préparer d'avance ce qu'elle allait lui dire lorsqu'elle le verrait. Elle fouilla tous les coins et les recoins de son cœur pour y chercher ce qui pourrait amollir cette âme endurcie; mais les mots qu'elle se prononçait à elle-même tout bas ne rendaient pas ce cri puissant de la maternité qui s'était échappé de ses lèvres et qui était près de s'en échapper encore. Ce cri résonnait dans ses entrailles et ne pouvait arriver jusqu'à sa bouche ; elle se désespérait de cette insuffisance de la langue humaine. Elle s'écriait : « Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela ! » et elle recommençait le même thème en essayant de lui donner une nouvelle forme.

Enfin des pas alourdis résonnèrent dans le cellier; tout le sang de Millette reflua vers son cœur; la respiration lui manqua : le condamné qui entend venir le bourreau n'est pas plus tranquille que ne l'était la pauvre femme.

Pierre Manas, de son côté, — car c'était lui, — Pierre Manas, si elle eût pu le voir, lui eût paru inquiet et soucieux. Et, en effet, cette inquiétude et ce souci avaient leur raison d'être. Le propriétaire du coupe-gorge dans lequel il logeait et dont dépendait le caveau où il avait déposé sa victime, lui avait nettement déclaré qu'il ne voulait pas la garder plus longtemps chez lui; le crime de séquestration était prévu par le Code pénal. Il avait ajouté qu'à plus forte raison il n'entendait point qu'un assassinat fût commis dans sa maison. Pierre Manas en était à regretter de ne pas avoir été jusqu'au troisième mouvement de la strangulation et d'avoir montré ce que, vis-à-vis de lui-même, il caractérisait de faiblesse.

Il entra donc fort pensif, dans le caveau, ferma soigneusement la porte, déposa dans un angle une cruche d'eau et un morceau de pain noir qu'il avait à tout hasard, et pour témoigner de ses bonnes intentions, apportés avec lui, et se tint debout adossé à la muraille.

— Eh bien! dit-il, tu t'es enfin décidée à te taire, à ce qu'il paraît? Il va sans dire que tu as bien fait, tron de l'air !

La pauvre femme se traîna vers l'endroit d'où partait la voix et embrassa les genoux de son mari.

— Pierre, lui dit-elle avec un accent de doux reproche et comme si elle eût oublié le caractère de celui auquel elle s'adressait, Pierre, tu m'as bien maltraitée cette nuit, et cela pourquoi? Parce que j'aime autant que ma vie le pauvre enfant que je tiens de toi.

— Mais, coquin de sort, ce n'est point de l'aimer autant que ta vie que je te reproche, c'est de l'aimer plus que la mienne ! répondit Pierre Manas en ricanant, visiblement enchanté, au reste, de la révolution qui s'était opérée chez la malheureuse femme, révolution qui allait lui permettre d'exécuter les injonctions du maître de cet épouvantable logis

— Je ne te parlerai plus du sacrifice de ta vie, Pierre ; ces choses-là, une mère les rêve. Non, j'étais folle, vois-tu ; cette arrestation, ce cachot où est enfermé Marius, tout cela m'a fait perdre la tête. Je pensais que, comme je le ferais, moi, à ta place, tu serais heureux de sauver ton fils au prix de son sang. Il ne faut pas m'en vouloir ; j'avais oublié qu'une mère aime à sa façon et un père a la sienne ; mais à ton tour, promets-moi une chose, Pierre, c'est que tu ne m'enterreras pas dans ce caveau, c'est que j'en sortirai vivante?

— Ah ! tu as peur, il me semble ; tu faisais tant la brave tantôt !

— Oh ! oui, j'ai peur ; mais pas pour moi, je te le jure : j'ai peur pour lui, pauvre enfant. Pense donc, Pierre, si j'étais morte, il ne lui resterait personne pour le consoler, pour partager ses douleurs, pour lui aider à porter le poids de ses chaînes. Oh ! je t'en conjure, Pierre, ne prive pas notre enfant de la tendresse de sa mère, dont il a grand besoin maintenant. Laisse-moi retourner près de lui.

— Te laisser aller, toi, pour que tu me dénonces et qu'une fois que l'on tiendra Pierre Manas, dont tu ne dois pas être fâchée de te débarrasser, tu te moques de lui avec le petit? Allons donc, tu me prends pour un autre, ma bonne.

— Par la croix de notre Sauveur, sur la tête de notre enfant, je te jure de ne pas te dénoncer, Pierre, je t'en fais le serment sacré.

— Ah ! oui, avec cela que tu les tiens bien, tes serments, dit impudemment le bandit, témoin tes serments conjugaux.

Millette courba la tête et ne répondit point.

— Non, tu ne me quitteras plus que de l'autre côté de la frontière. Au fait, c'est bête d'avoir une femme et d'en perdre le bénéfice. La loi veut que tu me suives, la belle, et il faut obéir à la loi. Je veux bien ne pas me montrer trop sévère pour le passé, mais pour l'avenir, c'est différent.

Puis, montrant du doigt les murs du cachot :

— Te voilà réintégrée au domicile conjugal, ajouta-t-il et j'entends que tu y restes.

— Et Marius ! et Marius ! s'écria la pauvre mère, je ne reverrai donc plus Marius ! Oh ! Pierre, aie pitié de moi ; souviens-toi que tu m'as aimée autrefois, que tu te traînais à mes genoux pour que je résistasse à la volonté de mes parents qui me voulaient donner à un autre mari et que j'ai répondu en me jetant dans tes bras. Eh bien, en souvenir de ce jour, Pierre, ne me repousse pas ; Pierre, ne me sépare pas de mon fils.

— Ecoute, dit le bandit, qui commençait évidemment à ébaucher un projet ; écoute, je ne suis pas plus frileux qu'un autre ; l'enfant est brave, et, pourvu qu'il ne m'en coûte pas ma peau, je suis disposé à faire quelque chose pour lui.

— Oh ! mon Dieu, fit Millette haletante d'espérance.

— Oui, ajouta-t-il après avoir fait semblant de réfléchir, je suis tout décidé, non pas à le sauver moi-même, mais à te laisser le sauver.

— Et que faut-il faire pour cela?

— Tu comprends, ce n'est pas aujourd'hui, ce n'est pas demain que le petit va paraître devant ses juges et que le jugement va être prononcé ; la justice n'est pas si pressée que cela ; j'ai donc le temps de gagner au large et de passer de l'autre côté du Var. Une fois de l'autre côté du Var, jusqu'où tu auras la bonté de m'accompagner, je te dis : « Bien le bonsoir, Millette ; maintenant, tu peux faire et dire ce que tu voudras, Pierre Manas s'en moque : il dit adieu à son ingrate patrie pour n'y jamais rentrer »

— Oh ! Pierre, Pierre, je t'accompagnerai où tu voudras sans dire un mot ; je te défendrai même au besoin. Niaise que je suis de n'avoir pas compris qu'il y avait ce moyen-là !

— Sans doute, il y a ce moyen-là ; mais...

— Mais quoi?

— On ne s'expatrie pas ainsi sans un sou dans sa poche, et Pierre Manas n'est pas un enfant pour faire de ces écoles-là. Voyons, cherche bien, quelle somme peux-tu réaliser au profit d'un époux malheureux et persécuté? Le petit m'avait bien promis de faire quelque petite chose pour moi, mais ils l'ont pris avant qu'il ait eu le temps de réaliser sa pieuse intention.

Puis, prenant des airs de loup devenu berger :

— Cherche, ma petite femme, cherche, lui dit-il en s'asseyant près d'elle.

— Mais je n'ai rien, absolument rien, lui dit-elle.

— Rien?

— Pas une obole.

— Et le petit, combien crois-tu qu'il m'eût donné?

— Ah ! tout ce qu'il possédait, j'en suis sûre.

— Et ce qu'il possédait, à combien cela pouvait-il monter?

— A six ou sept cents francs peut-être.

— Ce n'est pas grand'chose, ajouta Pierre Manas ; mais enfin...

Puis, après un instant de silence :

— Et où sont-ils, ces six ou sept cents francs du petit?

— Ils sont dans sa chambre, chez M. Coumbes.

— Eh bien, tu me donneras ces six ou sept cents francs et, avec cela, je passerai au large. Au reste, continua Pierre Manas, on a un état, on n'est embarrassé nulle part.

— Mais l'argent, murmura Millette, ce n'est pas à moi, Pierre.

— Ne voilà-t-il pas que, pour sauver ton enfant, tu vas avoir scrupule de disposer de l'argent de ton enfant et d'un argent qu'il allait me donner, encore?

— Au fait, dit Millette, eh bien, oui, j'irai te chercher cet argent et je te le remettrai

— Femme, tu sais ce que je t'ai dit

— Que m'as-tu dit, Pierre? car tu m'as dit beaucoup de choses.

— Je t'ai dit que, jusqu'à ce que je sois de l'autre côté du Var, nous ne nous quitterons pas.

— Si nous ne nous quittons pas, comment veux-tu que j'aille te chercher cet argent dans la chambre de Marius?

— Nous irons ensemble.

— Ensemble?

— Ah! c'est à prendre ou à laisser, dit Pierre Manas en reprenant son ton brutal.

— Et quand irons-nous?

— Ce soir, pas plus tard que cela; et, d'ici là, soyons sage buvons notre eau, mangeons notre pain et ne faisons pas de bruit.

Et Pierre Manas se leva après avoir mis, adroitement et sans bruit, dans sa poche les deux ou trois clefs qui étaient restées gisantes depuis la veille sur le sol, auxquelles Millette n'avait point pensé, et auxquelles il avait pensé, lui, en homme de précaution qu'il était. Après quoi, il sortit du caveau en recommandant de nouveau à la prisonnière d'être bien sage.

Dans la cour, il rencontra le propriétaire du bouge.

— Eh bien, lui demanda celui-ci, à quand le déménagement?

— A ce soir, père Vély.

— C'est bien tard, ce soir.

— Allons, un peu de patience!

— Non, j'en ai eu assez avec toi, de la patience; tu es un fainéant, tu fais le lézard pendant tout le jour au soleil, tu ne payes pas ton loyer, et voilà que tu m'embarrasses d'une guenille qui fait plus de bruit à elle seule que tout le reste de l'établissement. Allons, allons, décanille sur-le-champ, toi et ta donzelle.

— Ne soyez donc pas si vif, je *nourris un poupard* (1), et vous allez me troubler quand je médite!

— Ce n'est pas un conte que tu me fais là?

— Eh! non; c'est justement pour mettre la chose à bonne fin que je me suis réconcilié avec mon épouse, dont j'étais séparé de corps et de biens depuis vingt ans. Dans ce moment-ci, elle est en train de faire un testament en ma faveur.

Le père Vély, à cette spécieuse explication, parut se radoucir et, comme il faisait grand jour, il s'en alla vaquer à ses nombreuses occupations.

XX

OÙ M. COUMBES TIRE LE PLUS BEAU COUP DE FEU QU'AIT JAMAIS FAIT UN AMATEUR DE CHASSE

Pierre Manas était, en affaires d'argent, d'une exactitude exemplaire. Douze heures après la conversation que nous avons rapportée, c'est-à-dire vers neuf heures du soir, par une soirée sans lune, il ouvrait pour la seconde fois la porte du caveau de Millette.

Millette était debout et l'attendait. Sa conscience était tout à fait tranquille, elle avait compris que nul, pas même Dieu, ne lui ferait un reproche de sauver son fils avec l'argent de son fils.

— Eh bien? demanda Pierre Manas d'une voix sombre.

— Eh bien, répondit Millette, je suis prête à te suivre et à faire ce que tu m'as demandé.

Pierre Manas fit un mouvement de surprise: il croyait avoir à vaincre une dernière résistance. Comment Millette, sous sa demande à peu près innocente, n'avait-elle pas deviné le véritable projet, qui n'avait rien d'innocent? Le bandit, ne pouvant croire à la simplicité, croyait à la dissimulation.

Millette lui inspira donc une profonde méfiance.

— Ah! ah! dit-il, la girouette a tourné, à ce qu'il paraît?

— Mais non, répondit simplement Millette; ne t'ai-je pas dit que j'étais prête à faire ce que tu me demandais?

— Alors, partons, dit brutalement Pierre Manas.

D'un seul élan la pauvre femme fut hors du caveau. Au transport qu'elle mettait à fuir sa prison, on comprenait combien était puissant en elle le souvenir des dangers qu'elle y avait courus. Pierre Manas l'arrêta brusquement en saisissant sa robe. La secousse fut si violente, que Millette tomba sur ses genoux.

— Oh! pas si vite, pas si vite, dit-il; voilà une précipitation de mauvais augure, par ma foi: tu me ferais croire que tu as hâte d'être dehors pour crier: « A la garde! » afin que quatre hommes et un caporal te débarrassent de ton cher époux. Eh! eh! je ne sais, mais tu me donnes envie de me passer de ta société, si agréable qu'elle soit.

— Je te jure, Pierre!... s'empressa de dire la pauvre femme...

— Ne jure pas, interrompit Pierre Manas: voici qui me répond mieux de toi que tous tes serments.

Et Millette sentit la pointe froide et aiguë d'un couteau-poignard que le misérable appuyait sur sa poitrine.

— Vois-tu, dit Pierre Manas, moi, je ne fais pas de traîtrise; mais il faut que tu saches aussi que je n'en souffre pas. Lorsque nous serons dans la rue, pousse un cri, dis un mot, fais un geste qui ne me convienne pas, et voici *Saigne-à-mort* qui fera à l'instant même sa besogne. Ça vaut la peine qu'on y pense, n'est-ce pas? Penses-y donc, je t'y invite, et, pour mieux te prouver tout le prix que j'attache à ce que tu suives mes avis, je vais prendre une petite précaution qui ne te laissera point exposée aux tentations auxquelles, en ta qualité de femme, tu ne saurais peut-être pas résister.

Pierre Manas éteignit sa lanterne et la mit dans sa poche; puis il assujettit fortement un bandeau sur les yeux de sa femme, en ayant soin de rabattre les brides de son bonnet de manière à masquer la partie supérieure de son visage; ensuite, il plaça le bras de celle-ci sous son bras et la serra fortement contre sa poitrine. Enfin, pour plus de sûreté, il enferma la main de Millette dans la sienne.

— Et maintenant, lui dit-il, ne crains point de t'appuyer sur ton soutien naturel et légitime, chère amie. Trop de l'air! je suis sûr que, de loin et dans la nuit, on va nous prendre pour deux fiancés bien amoureux l'un de l'autre.

Tout en parlant et en agissant, Pierre Manas avait marché, et Millette, se sentant frapper au visage par l'air frais de la rue, comprit qu'ils étaient sortis de l'allée.

Elle respira avec plus de facilité.

— Oui, oui, dit Pierre Manas, à qui rien n'échappait, voilà la respiration qui nous revient; au reste, nous en avons besoin, nous avons une trotte à faire.

Ils avancèrent; mais, quoique le bandeau qui couvrait ses yeux empêchât la pauvre femme de rien distinguer autour d'elle, elle reconnut que son mari usait des plus grandes précautions pour traverser la ville. Il ne s'engageait jamais dans une rue nouvelle avant de l'avoir attentivement explorée du regard; les haltes étaient fréquentes; souvent le bandit tournait brusquement, faisant volte-face et revenant sur ses pas comme si quelque danger inattendu se fût dressé sur sa route. Quant à Millette, commençant à craindre que son mari n'eût l'intention de se débarrasser d'elle, elle paraissait en proie à des angoisses terribles; lorsqu'il s'arrêtait, elle prêtait l'oreille avec cette anxiété profonde du guerrier indien qui, au milieu de ses forêts, écoute le pas de l'ennemi qui s'avance; mais, soit que Pierre Manas manœuvrât avec une habileté extraordinaire, soit qu'à cette heure de nuit les passants fussent rares dans les rues, elle eut beau écouter: elle n'entendit que le bruit de ses propres pas et de ceux de son conducteur qui retentissaient sur la dalle sonore.

Bientôt ils escaladèrent une pente rapide et escarpée, le long de laquelle les cailloux roulaient sous leurs pieds, tandis que le bruit sourd et monotone de la mer se brisant contre les rochers commençait d'éveiller l'attention de Millette et de lui indiquer le chemin qu'elle faisait. Elle se rendait bien à Montredon.

On continua de marcher. Tout à coup, au moment où l'air frais de la mer et le bruissement des vagues lui apprenaient que l'on était arrivé au rivage, elle sentit que son mari l'enlevait entre ses bras, entrait dans l'eau tout en lui enjoignant de ne pas toucher au bandeau qui lui cachait les yeux, faisait quelques pas devant lui malgré la résistance des lames, s'accrochait à un bateau qui se balançait doucement à son amarre, y déposait son fardeau, grimpait à son tour auprès d'elle, coupait le câble et, saisissant les avirons, poussait au large. Alors seulement il permit à Millette de relever le mouchoir dont il lui avait bandé les yeux. Millette profita de la permission et regarda autour d'elle: elle était bien seule dans le bateau en face de Pierre Manas et perdue avec lui dans cette immensité que doublaient les ténèbres. Le forçat ne disait rien et se courbait sur les rames avec impatience. Millette comprit qu'il avait hâte de s'écarter de la côte, dont, du reste, ils étaient déjà trop éloignés pour que le son de la voix humaine pût dominer le bruit des vagues et parvenir jusqu'au rivage; du côté du large, elle n'apercevait rien que les feux du phare de Planier, gigantesque étoile brillant et s'éteignant tour à tour sur le rideau noir que formaient le ciel et l'horizon.

Au bout de quelques instants, Pierre Manas rentra ses avirons; il décoiffa l'antenne autour de laquelle la voile était enroulée et en livra la toile à la brise; mais le vent était au sud est, et cette direction fut loin d'accélérer leur marche. Ce n'était qu'en tirant des bordées que l'embarcation pouvait s'approcher de Montredon, sur lequel le forçat avait mis le cap. Il perdit ainsi deux bonnes heures à louvoyer, et, lorsque l'embarcation se trouva à la hauteur du Prado, il ferla la voile et borda de nouveau les avirons.

On commençait à distinguer les pitons de Marchia-Veyre

(1) Médite un vol.

A mesure qu'ils approchaient, comme si Millette eût deviné qu'ils marchaient vers l'inconnu, elle sentait redoubler les battements de son cœur ; par moment, ces battements étaient si rapides et si violents, qu'il lui semblait que ce cœur allait déchirer son enveloppe. Jusque-là, Pierre Manas était demeuré silencieux ; en voyant le but vers lequel se concentrait ses pensées de rapine, il prit la loquacité railleuse qui lui était habituelle.

— Coquin de sort ! s'écria-t-il, tu ne peux pas dire, Millette, que tu n'as pas le meilleur mari de toute la Provence. Regarde, non seulement je te conduis à la campagne, mais encore je compromets mes affaires et je perds une heure de chemin pour te donner l'agrément d'une promenade en mer. Et maintenant, ajouta-t-il en débarquant, tu comprends bien qu'il faut que tant de galanterie soit récompensée.

— Pierre, dit Millette, pourvu que la délivrance de notre pauvre enfant soit au bout de ce que tu me demanderas, je ferai tout ce qui te sera agréable.

— Eh bien, à la bonne heure, voilà qui est parlé.

Et Pierre Manas, prenant le bras de sa femme, s'achemina vers le cabanon, dont la masse noire se détachait dans l'obscurité par sa silhouette, plus sombre que la nuit.

Arrivée à la porte du cabanon, Millette, comme si la mémoire lui revenait alors seulement, fouilla vivement a sa poche et poussa une exclamation.

— Qu'y a-t-il ? demanda Pierre Manas.

— Il y a que j'ai perdu les clefs de la maison.

— Par bonheur, je les ai retrouvées, moi, dit le bandit en faisant sonner le petit trousseau qu'il avait réuni par une ficelle.

Et, du premier coup, avec une adresse qui prouvait l'expérience que Pierre Manas avait de ces sortes d'affaires, il trouva la clef de la porte du jardin.

La porte s'ouvrit en criant légèrement. M. Coumbes était trop économe pour employer son huile d'olive à graisser les gonds de ses portes.

— Là, maintenant, dit Millette, en posant sa main sur le bras de Pierre Manas, laisse-moi entrer seule.

— Comment ! seule ?

— Oui, et je te rapporterai ce que je t'ai promis.

— Ah ! bagasse, la bonne histoire ! ce sont des menottes que tu m'apporterais ; et puis, il m'est venu une foule de réflexions en route ; comme on dit, tu sais, la nuit porte conseil

La pauvre femme commença à trembler.

— Quelles réflexions te sont donc venues ? demanda-t-elle. Je croyais que tout était arrêté entre nous.

— Combien y a-t-il d'années que tu es avec monsieur Coumbes ?

— Dix-huit à dix-neuf ans à peu près, répondit Millette en baissant les yeux.

— Alors tu dois avoir une jolie pelote.

— Comment ! une pelote ?

— Oui ; je te connais, tu es économe ; à deux cents francs par an, pour tes gages, si grigou que soit le vieux drôle, c'est bien le moins qu'il devait te donner ; à deux cents francs par an, avec les intérêts, cela fait bien près de dix ou douze mille francs, sais-tu ? Or, comme chef de la communauté, c'est à moi qu'appartient la disposition de l'argent. Où sont les dix ou douze mille francs ?

— Mais, malheureux, répondit Millette, je n'ai jamais pensé à rien demander à M. Coumbes, de même qu'il n'a jamais pensé à me rien donner. Je soignais les intérêts de la maison. Il m'habillait, me nourrissait ; il habillait et nourrissait Marius. Il a fait, en outre, la dépense de son éducation.

— Oui, je comprends, de sorte qu'il y a un compte à faire entre toi et M. Coumbes. C'est bien, conduis-moi à sa chambre ; ce compte, nous le réglerons, et, une fois réglé, je lui donnerai décharge définitive, afin que personne ne lui réclame rien après moi.

— Mais, malheureux, que dis-tu donc là ?

— Je dis qu'il s'agit de me conduire droit à la chambre du vieux cancre, et cela sans barguigner, et, une fois dans sa chambre, de me dire où le scélérat cache notre argent.

— Notre argent !

— Eh ! oui, notre argent ; puisque tu n'avais pas de gages, puisque tu soignais ses intérêts, puisque tu faisais fructifier le capital, la moitié des économies faites pendant la durée de l'association t'appartient. Je te promets de ne prendre que la moitié, juste notre compte ; donc, plus de scrupules et marchons.

— Jamais ! jamais ! s'écria Millette.

Mais au second jamais, elle poussa un cri de douleur : elle avait senti la pointe du couteau du bandit s'enfoncer dans les chairs de son épaule.

— Pierre ! Pierre ! dit-elle, je ferai tout ce que tu voudras ; mais tu me jures que pas un cheveu ne tombera de la tête de celui que tu veux dépouiller ?

— Sois donc tranquille, je sais trop ce que nous lui devons pour avoir pris soin de toi depuis vingt ans, et nous avoir ménagé de petites ressources pour notre vieillesse. Mais ne perdons pas le temps : le temps, c'est de l'argent, comme disent les Américains.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! tu m'avais fait espérer que quand tu aurais la bourse de Marius, tu quitterais la France.

— Que veux-tu ! l'appétit vient en mangeant ; puis je me fais vieux, et surtout à l'étranger, je ne serais pas fâché de vivre un peu de mes rentes. D'ailleurs, comme je n'ai d'autre héritier légitime que Marius, tout lui reviendra un jour. Pauvre petit ! c'est donc pour lui, en réalité, que nous allons travailler. Aussi j'ai hâte de me mettre à la besogne. Allons, conduis-moi, fainéante !

Et il lui fit sentir de nouveau la pointe du couteau.

Millette poussa un soupir, marcha la première, et s'arrêtant devant une porte :

— C'est ici, balbutia-t-elle

Le bandit appuya son oreille contre la porte ; on entendait, malgré l'obstacle, la bruyante respiration de M. Coumbes, indiquant que le ronfleur dormait d'un profond sommeil.

Pierre Manas chercha de la main la serrure, la clef y était ; la porte du jardin fermée, M. Coumbes se tenait pour en sûreté chez lui.

Le bandit fit doucement jouer le pêne ; comme celle du jardin, la serrure cria bien un peu, mais le ronflement du dormeur éteignit son grincement.

Pierre Manas entra, tirant derrière lui Millette plus morte que vive, et referma la porte derrière lui.

Puis, cette précaution prise :

— Allons, murmura-t-il, comme s'il était chez lui, allumons la chandelle maintenant ; quand on y voit, la besogne est meilleure.

Millette balbutiait une prière ; la terreur lui ôtait presque le sentiment.

L'allumette pétilla, la flamme s'attacha à la mèche de la chandelle, et la lueur blafarde du maigre suif se répandit dans la chambre.

Cette lueur, si faible qu'elle fût, permit de voir M. Coumbes, couché tranquillement dans son lit et reposant comme un juste.

Pierre Manas alla à lui et le toucha du bout du doigt. M. Coumbes s'éveilla.

Rien ne saurait peindre la surprise, mieux que cela, la terreur de l'ex-portefaix, lorsque, en ouvrant les yeux, il aperçut la figure sinistre du bandit.

Il voulut crier, mais Pierre Manas lui mit le couteau sur la gorge.

— Pas de bruit, s'il vous plaît, mon bon monsieur, dit le forçat ; c'est dans le silence que se fait le meilleur travail, et vous voyez que j'ai en main de quoi vous fermer la bouche si vous l'ouvriez trop grande et surtout trop bruyamment.

M. Coumbes roulait des yeux effarés autour de lui.

Il aperçut Millette, que, dans son trouble il n'avait pas encore vue.

— Millette ! Millette ! s'écria-t-il, quel est cet homme ?

— Vous ne me reconnaissez pas, dit Pierre Manas ; eh bien, c'est drôle, moi, je vous ai reconnu tout de suite en vous retrouvant aussi laid que quand je suis parti. C'est la bonne chance des vilains visages de rester les mêmes, et vous aviez tout ce qu'il fallait pour ne pas changer ; mais, moi, que madame a épousé par amour, parce que j'étais joli garçon, je n'ai pu me servir de cet heureux privilège, ce qui fait que vous ne me reconnaissez pas. Millette, dites donc mon nom à M. Coumbes.

— Pierre Manas ! s'écria ce dernier, qui venait de recueillir le souvenir que lui avait laissé la nuit où le bandit avait voulu pendre sa femme.

— Eh ! oui, sans doute, Pierre Manas, mon bon monsieur, qui vient, en compagnie de son épouse, régler avec vous certains comptes que vous avez laissés trop longtemps en souffrance.

— Oh ! Millette ! Millette ! fit l'ex-portefaix, qui, dans son trouble, ne remarquait pas que les yeux de la pauvre femme lui indiquaient son fusil, dont le canon jetait un éclair dans un des coins de la chambre et à portée de sa main.

— Il ne s'agit pas de Millette, mon cher monsieur, reprit Pierre Manas ; trou de l'air ! à votre âge, il est honteux d'ignorer que c'est le mari qui surveille les intérêts de la communauté. Aussi ne vous adressez pas à ma femme, adressez-vous à moi.

— Alors, que voulez-vous ? balbutia M. Coumbes

— Pardieu ! ce que je veux ? De l'argent, riposta impudemment le forçat ; ce qu'il vous plaira de donner à madame pour payer les bons services qu'elle vous a rendus pendant dix-neuf ans.

M. Coumbes, de livide qu'il était, devint verdâtre.

— Mais de l'argent, dit-il, je n'en ai pas.

— *Sur* vous, je le crois, à moins que vous n'ayez votre magot dans votre paillasse ; et alors il serait *sous* vous. Mais, là ou ailleurs, en cherchant bien, je suis sûr que vous trouverez quelques billets de mille francs qui flânent dans quelque coin de votre chambre.

— Mais, alors, vous voulez donc me voler? demanda M. Coumbes avec un étonnement qui fût devenu comique si la situation n'avait pas été si grave.

— Eh! coquin de sort! répliqua Pierre Manas, je ne chicane pas sur les mots, et, pourvu que vous aboullez au plus vite, tout ira bien ; sinon, dame! j'ai mauvaise tête, je vous en préviens.

— De l'argent! reprit M. Coumbes, auquel sa profonde avarice rendait quelque courage, n'y comptez pas, vous n'aurez pas un traître sou ; si je dois quelque chose à votre femme, qu'elle revienne demain. Il fera jour, et nous y verrons chacun de notre côté pour régler nos comptes.

— Par malheur, dit Pierre Manas se montrant de plus en plus en plus menaçant, ma femme est devenue comme moi un oiseau de nuit : réglons tout de suite.

— Ah! Millette! Millette! répéta le pauvre monsieur Coumbes.

Celle-ci, profondément remuée par l'accent douloureux avec lequel M. Coumbes avait prononcé cet appel, fit un mouvement pour échapper au bandit ; mais celui-ci, pliant de la main gauche Millette comme un roseau, la renversa sous lui et la contint avec son pied, qu'il posa sur sa poitrine.

— Tron de l'air! s'écria-t-il, tu as déjà oublié ce que je t'avais dit, toi! Ah! tu as voulu venir! ah! tu n'as pas voulu m'apprendre où il cachait son argent, le chéri de ton cœur! Eh bien! sais-tu ce que je vais faire, moi? Je vais vous tuer tous les deux, vous coucher côte à côte dans le même lit, et je me promènerai le front levé ; la loi est pour moi.

Et, tout en parlant, le bandit meurtrissait de son lourd soulier la poitrine de Millette.

M. Coumbes ne put soutenir ce spectacle. Il oublia son or, il oublia la disproportion des forces, il oublia qu'il était presque nu et sans armes, il s'oublia lui-même, et se rua sur cette bête féroce.

L'horreur et le désespoir communiquaient une telle énergie au bonhomme, que Pierre chancela sous la secousse, et, obligé de faire un pas en arrière, souleva malgré lui le pied avec lequel il maintenait Millette couchée à terre.

Celle-ci, toute meurtrie et à moitié étouffée qu'elle était, en profita pour se redresser avec l'agilité d'une panthère et courir à la fenêtre.

Mais Pierre Manas avait deviné son dessein. Il fit un effort suprême, se débarrassa de M. Coumbes, qui, violemment repoussé, alla tomber à la renverse sur son lit, et il s'élança sur Millette le couteau à la main.

L'arme traça un éclair dans la demi-obscurité de la chambre et s'abattit cessant de luire.

Millette tomba sur le carreau sans même répondre par un cri au cri poussé par M. Coumbes.

La terreur semblait avoir paralysé l'ex-portefaix ; il cachait son visage entre ses mains.

— Ton argent! ton argent! hurlait le forçat en le secouant rudement.

M. Coumbes indiquait déjà du doigt son secrétaire, quand il lui sembla voir glisser dans l'ombre une forme humaine qui s'approchait de l'assassin.

C'était Millette, qui, pâle, mourante, perdant son sang par une profonde blessure, avait rassemblé ses dernières forces pour venir au secours de M. Coumbes.

Pierre Manas ne l'entendait ni ne la voyait ; un bruit venu du dehors absorbait en ce moment toute son attention.

— Ah! c'est là qu'est ton or? dit enfin Pierre Manas.

— Oui, répondit M. Coumbes dont les dents claquaient d'épouvante ; par tout ce que j'ai de plus sacré, je vous le jure.

— Eh bien, tron de l'air! je le mangerai et le boirai à votre santé, à vous deux. Je me venge et je m'enrichis, deux bonnes affaires en une seule.

Et, levant son couteau dont la lame ruisselait de sang :

— Allons, dit-il, va rejoindre ta maîtresse.

Il leva le terrible couteau ; mais, juste en ce moment, Millette se jeta sur lui à corps perdu et l'entoura de ses bras.

— Votre fusil! votre fusil! cria la pauvre femme d'une voix éteinte, ou il va vous tuer comme il m'a tuée.

Reconnaissant à qui il avait affaire, Pierre Manas crut qu'il lui serait facile de se débarrasser de Millette.

Mais Millette s'était cramponnée à lui avec toute la puissance qui caractérise ceux que la vie va abandonner, et qui est remarquable surtout chez les noyés ; ses bras avaient pris la force de deux cercles de fer que l'on eût soudés entre eux.

Pierre Manas eut beau se tordre, secouer la mourante, la frapper de nouveau de son poignard, il ne put parvenir à lui faire lâcher prise.

Cependant la voix de Millette, le cri désespéré poussé par elle avait éveillé chez M. Coumbes l'instinct de la conservation que les affres de la mort lui avaient fait perdre. Son fusil se trouva entre ses mains tout armé, avec une spontanéité que, plus tard, lorsqu'il racontait cette scène, il attribuait à un miracle de sang-froid ; il le tendit en avant, fit feu sans épauler et sans viser, comme c'était, au reste, dans ses habitudes, et Pierre Manas, atteint en pleine poitrine de deux cents grains de plomb qui firent balle, tomba foudroyé aux pieds du maître du cabanon.

Suffoqué d'émotion, M. Coumbes allait s'évanouir à son tour, lorsqu'il entendit heurter violemment à la porte et une voix de femme qui criait :

— Que faites-vous donc, M. Coumbes?... mon frère a parlé, ce n'est point Marius qui est l'assassin!

XXI

LA MARTYRE

M. Coumbes avait jeté son fusil pour secourir Millette. En entendant cette voix étrangère, il se crut menacé par une légion de bandits ; mais son triomphe l'avait animé ; il tressaillit comme un cheval au son de la trompette, ressaisit son arme et courut à la fenêtre dans l'attitude du soldat qui s'apprête à faire feu.

Cependant, et malgré les incitations de sa bravoure, il n'oublia pas que la prudence est une des vertus du guerrier ; il prit quelques précautions pour ouvrir la croisée et se garda bien de se pencher au dehors.

— Que demandez-vous? fit-il de l'accent le plus caverneux qu'il pût trouver dans les profondeurs de ses bronches.

— Que vous partiez sur-le-champ pour Marseille. Mon frère est sauvé, il parle il a déjà déclaré que Marius n'était pas un assassin. Allez solliciter une confrontation.

A l'accent féminin de cette voix, M. Coumbes avait reconnu que c'était inutilement qu'il venait de faire une nouvelle provision d'héroïsme.

— Eh! mille couffins de bagasse, dit-il en retournant à Millette, qu'il essayait de débarrasser du corps de son misérable mari, qui était tombé sur elle, il s'agit bien de Marius, et je me fiche pas mal de lui, de votre commission et de votre frère. Que me chantez-vous là, quand je viens de combattre comme un véritable Spartiate, que j'ai du sang jusqu'à la ceinture et que la pauvre Millette réclame tous mes soins! Allez vous promener à Marseille si bon vous semble, ou plutôt venez m'aider, car ce vilain gueux est aussi lourd qu'il était méchant.

M Coumbes avait effectivement besoin d'aide.

Son système nerveux avait été si violemment ébranlé, qu'en même temps que ses genoux flageolaient sous son corps, ses bras paralysés avaient perdu toute force. C'était en vain qu'il essayait de remuer la lourde masse qui pesait sur le corps de la mère de Marius. La vue de Millette dont la tête dépassait la poitrine du bandit, cette face livide et sanglante, cette bouche béante, ces yeux entr'ouverts, l'impossibilité où il se voyait de la secourir, le jetaient dans des accès successifs de désespoir et de fureur. Il adressait à la pauvre femme les premiers mots de tendresse qu'il lui eût dits depuis qu'il la connaissait, tandis qu'éclatant en imprécations féroces contre son bourreau, il déplorait son sort avec des accents vraiment pathétiques et, ivre de rage, criblait de coups de pied le cadavre de l'assassin.

La réponse de M. Coumbes, les cris, les sanglots, les coups sourds qui venaient de l'appartement, jetèrent Madeleine — c'était elle qui avait appelé le maître du cabanon — dans une étrange perplexité. Celui-ci avait fait, et le jour et la nuit, une guerre si acharnée aux oisillons, que le coup de feu que la jeune fille avait entendu en entrant dans le jardin ne l'avait pas étonnée ; mais, aux paroles étranges que son voisin lui avait adressées, aux bruits sinistres qu'elle entendait, elle supposait une alternative de malheur : elle pensait, ou que M. Coumbes était devenu fou, ou qu'une nouvelle catastrophe était arrivée.

Elle appela au secours et, à tout risque, elle essaya d'ouvrir la porte.

Mais, comme nous l'avons dit, Pierre Manas connaissait trop bien son métier pour ne l'avoir point refermée derrière lui.

— Si vous voulez que j'aille à vous, il faut m'ouvrir. Ouvrez-moi, M Coumbes! criait Madeleine, qui meurtrissait ses doigts en essayant d'ébranler le pêne.

— J'ai bien le temps répondait Coumbes ; cassez-la, brisez-la, cette porte, si elle ne veut pas s'ouvrir ; j'ai les moyens de la renouveler. Je me moque d'une porte, je me moque

de tout, pourvu que ma pauvre Millette vive... Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu !

Et de ses mains convulsives, agitées, M. Coumbes essayait de nouveau d'alléger le fardeau qui oppressait le corps inanimé de son amie.

Cependant, du chalet on avait entendu la voix de Mlle Riouffe. On donna l'alarme dans les environs, on accourut et on pénétra sur le théâtre de cette scène de carnage.

Madeleine qui était entrée la première, recula d'épouvante à la vue de ces deux cadavres ; mais, reconnaissant Millette, avec l'énergie que nous lui avons vu déployer, elle sut dominer son émotion et son horreur et aida à transporter la mère de son amant sur le lit de M. Coumbes.

Celui-ci semblait avoir complètement perdu la raison ; il prenait entre ses mains les mains déjà glacées de Millette, et il s'écriait d'une voix lamentable :

— Un médecin ! un médecin ! Oh ! je ne suis qu'un portefaix, c'est vrai, mais je puis le payer comme un négociant.

Madeleine plaça ses doigts sur la poitrine de Millette, et, à une pulsation du cœur, elle sentit que le principe de la vie n'était pas encore complètement éteint chez elle.

Effectivement, quelques minutes après, la blessée rouvrit les yeux.

Le premier mot qu'elle prononça, fut le nom de son fils. En l'entendant, Madeleine éclata en sanglots, et, se penchant sur le lit, elle entoura de ses bras la pauvre femme, et, la pressant sur son cœur :

— Il est sauvé ! s'écria-t-elle. Vivez, vivez, ma mère, pour partager notre bonheur !

Millette écarta doucement la jeune fille et la considéra pendant quelques instants avec un attendrissement qui révélait tout ce qui se passait dans son âme. Puis deux larmes roulèrent silencieusement le long de ses joues pâles.

— Vous l'aimez, dit-elle, je puis mourir. Ce n'est pas lui qui a frappé votre frère : l'assassin, le voilà. Témoignez-en, s'il est besoin. Prête à paraître devant Dieu, je le jure.

Et, soulevant sa main par un pénible effort, d'un geste elle indiqua Pierre Manas, dont on relevait le cadavre.

— C'est inutile, ma mère, reprit Madeleine ; son innocence pouvait se passer de votre témoignage ; en sortant de son évanouissement, mon frère a déclaré que Marius n'était point le coupable.

Millette leva les yeux au ciel, joignit les mains, et le mouvement de ses lèvres, l'expression de son regard, indiquèrent qu'elle remerciait Dieu.

— Seigneur ! dit-elle en finissant, faites-moi la grâce que ce soit lui qui me ferme les yeux.

— Ne pensez pas à cela, ma mère ! vous ne mourrez pas, vous vivrez pour être heureuse de son bonheur.

— Oui, qu'elle vivra, interrompit M. Coumbes d'une voix que ses pleurs entrecoupaient : dût-il m'en coûter les yeux de la tête, je veux qu'elle vive. Tu vivras, ma pauvre Millette, tu vivras, comme le dit cette bonne demoiselle, qui vaut considérablement mieux que le reste de sa famille ; tu vivras pour être heureuse. Vois-tu, ajouta-t-il en se balsant et en approchant la bouche de l'oreille de la blessée, maintenant que nous voilà débarrassés de cette charogne, je puis t'épouser, je t'épouserai, je donnerai mon nom à ton fils, tu auras tout... non, la moitié de tout ce que je possède ; et, quoique je porte toujours la même lévite, ajouta-t-il en concentrant la voix de façon à n'être entendu que de celle à laquelle il s'adressait, je suis riche, moi, plus riche peut-être, continua-t-il avec une sorte d'amertume, que ces gens qui gaspillent la terre du bon Dieu pour y faire pousser un tas de méchants parfums. Tiens, dans le bas de ce secrétaire, que le scélérat allait effondrer si tu ne t'étais pas si bravement jetée sur lui, il y a, en or, soixante mille francs ; et ce n'est pas tout, va ! il y a les rentes, il y a la maison de Marseille et le cabanon. Eh bien, tu partageras tout cela avec moi ! Tu vois bien que tu ne peux pas mourir !

A cet argument, de l'efficacité duquel M. Coumbes ne doutait pas, Millette répondit par un funèbre sourire.

Les richesses de M. Coumbes étaient bien peu de chose auprès des éternelles splendeurs dont le ciel en s'entr'ouvrant pour elle, lui découvrait déjà les horizons. Cependant elle approcha ses lèvres du visage du bonhomme et déposa sur le front de celui-ci un baiser à la fois chaste et tendre ; puis elle se retourna du côté de Madeleine.

— Soyez mille fois bénie, lui dit-elle, de votre amour pour lui... Une dernière consolation que je vous demande : tâchez que je l'embrasse une fois encore !

Madeleine fit un signe de tête et sortit de l'appartement.

Le commissaire de police était arrivé ; il attendait la présence de Madeleine pour recevoir les dépositions de Millette et celle de M. Coumbes sur les événements de la nuit. Madeleine le conduisit dans le chalet auprès de son frère.

Le coutelas de Pierre Manas avait frappé M. Jean Riouffe à la poitrine et pénétré dans ses cavités en touchant les parois du cœur ; la blessure était dangereuse, mais non mortelle. L'arme, dans son contact avec le plus essentiel de nos organes, avait produit une hémorragie pulmonaire et amené cette longue syncope qui, pendant plus de trente heures, avait privé le blessé de sentiment.

Il répéta au magistrat ce qu'il avait dit à sa sœur, et le signalement qu'il donnait de son assassin s'accordant parfaitement avec celui du meurtrier de Millette, commençait à éclaircir cette lugubre histoire. Il remit un mot à Madeleine pour le juge d'instruction, afin de supplier celui-ci — en s'appuyant sur le vœu de la mourante — d'ordonner, provisoirement du moins, l'élargissement de Marius.

Cependant Millette faiblissait d'instants en instants.

Elle fit des efforts surhumains pour donner au magistrat des détails sur ce qui s'était passé entre son mari et elle ; elle y parvint, mais ces efforts achevèrent de l'épuiser. On avait débridé et élargi la plaie ; seulement la contraction des muscles, lorsqu'elle avait contenu Pierre Manas, pour donner le temps à M. Coumbes de se mettre en défense, avait amené un épanchement interne considérable ; la respiration devenait plus difficile, son bruit plus strident. Une écume rougeâtre paraissait sur ses lèvres à chaque hoquet que lui arrachait la douleur, le cercle bleuâtre de ses yeux s'étendait ; ceux-ci devenaient atones ; des gouttes d'une sueur glacée perlaient sur son front, et sa peau si blanche et si satinée, paraissait rugueuse.

Le triste spectacle de cette agonie avait achevé de faire tourner la tête à M. Coumbes. Il semblait qu'au moment de perdre cette compagne, il sentit tout le prix du trésor que, pendant vingt années, il avait si longtemps méconnu, et qu'il expiât son ingrate indifférence. Son désespoir s'exprimait par une sorte de rage ; il ne voulait pas admettre qu'un sacrifice d'argent ne pût pas lui conserver Millette, et sa douleur, vaniteuse encore, exaltait ce qu'il était disposé à faire. Il maltraitait le médecin ; il troublait les derniers moments de la mourante ; il fallut l'éloigner d'elle.

Millette, au contraire, conservait toute sa sérénité et tout son calme. Lorsque le prêtre succéda à l'homme de l'art, elle écouta ses exhortations avec le recueillement de la foi sincère. Cependant, et malgré sa ferveur religieuse, de temps en temps, elle paraissait inquiète ; elle écoutait attentive ; ses lèvres s'éclairaient d'un sourire ; une vague lueur faisait étinceler ses yeux, qu'elle tournait vers le ciel, et, quand elle reconnaissait que ce n'était pas encore celui qu'elle attendait, elle murmurait :

— Mon Dieu, mon Dieu, que votre volonté soit faite !

Bientôt elle parut toucher à ses derniers moments ; ses yeux se fixèrent ; on ne reconnaissait plus qu'elle existait qu'au frémissement de ses lèvres, dont l'écume devenait de plus en plus décolorée. Elle avait perdu son sang ; elle allait expirer.

Tout à coup, et au moment où le médecin cherchait dans ses artères leur dernière pulsation, elle se dressa sur son séant avec une spontanéité qui épouvanta les assistants. Alors on entendit un pas qui gravissait précipitamment l'escalier ; ce bruit avait miraculeusement renoué le fil près de se rompre, et auquel était suspendue cette existence.

— C'est lui !... Merci, mon Dieu, merci ! s'écria distinctement Millette.

En effet, la figure bouleversée de Marius apparaissait dans l'encadrement de la porte ; mais, avant que, si rapide que fût son mouvement, il eût franchi le seuil de cette porte, les bras que la pauvre femme tendait vers lui étaient retombés pesamment sur le lit. Elle avait poussé un faible soupir, et ce ne fut plus que sur le cadavre de sa mère que le jeune homme se jeta éperdu

Dieu, sans doute, avait réservé d'autres consolations à l'humble et méritante créature, puisqu'il lui refusait celle de sentir encore une fois sur ses lèvres celles de son enfant.

CONCLUSION

Son père n'ayant plus à payer sa dette à la société, Marius n'hésita pas à raconter les circonstances qui l'avaient conduit à assumer sur sa tête la responsabilité d'un des derniers crimes de Pierre Manas. Les déclarations de Millette, l'affirmation de M. Jean Riouffe corroboraient son récit. Son élargissement provisoire devint définitif.

Quel que fût son amour pour Madeleine, quelque éclatants qu'eussent été les témoignages de tendresse qu'il avait reçus de celle-ci, il demeurait cependant silencieux lorsqu'elle lui rappelait les projets d'union qu'ils avaient caressés dans leur première promenade sur les collines.

La noblesse de ses sentiments, son excessive délicatesse s'épouvantaient, pour la jeune fille, de la situation que l'opprobre de son père leur ferait dans le monde. Il éprouvait

une insurmontable répugnance à apporter à celle qu'il aimait un nom qui avait reçu la flétrissure du bagne.

Cependant, les allusions de Mlle Riouffe devinrent plus directes, et Jean, guéri de sa blessure, et convaincu que le bonheur de sa sœur était attaché à ce mariage, vint en faire à Marius la proposition formelle. Le fils de Millette demeura pensif et demanda quelques jours pour réfléchir.

Ce délai n'était en réalité que pour se disposer à un sacrifice qu'il regardait comme un devoir. Il était décidé à s'éloigner ; il comptait sur le temps et sur l'absence pour guérir la plaie du cœur de Madeleine ; quant à celle de son âme, il ne voulait pas y songer. La veille du jour où il devait donner une réponse à M. Riouffe, lorsqu'il jugea que M. Coumbes devait être endormi, il chargea sur ses épaules le sac dans lequel il avait rassemblé son petit butin, ramassa un bâton de voyage et se mit en chemin sans oser jeter un coup d'œil sur ce chalet où il laissait tout ce qu'il adorait au monde.

Lorsqu'il eut fait un demi-quart de lieue, il lui sembla entendre derrière lui un pas furtif qui faisait doucement craquer le sable, et le bruit d'une respiration humaine. Il se retourna brusquement et aperçut Madeleine qui le suivait pas à pas.

— Vous ! vous, Madeleine ! s'écria-t-il.

— Eh ! sans doute, ingrat ! répondit celle-ci ; je n'ai point oublié, moi, que nous avons juré que rien en ce monde ne pourrait nous empêcher d'être l'un à l'autre. Vous partez, et alors la place de votre femme n'est-elle pas à vos côtés ?...

Quinze jours après, le prêtre qui avait recueilli les derniers soupirs de Millette, mariait les deux jeunes gens dans la petite église de Bonneveine.

M. Coumbes se montra, à cette occasion, d'une générosité sans égale ; il voulut adopter Marius et le doter. Le jeune homme n'accepta pas, et, après les noces, lui et sa femme partirent pour Trieste, où ils allaient fonder une maison correspondante à celle que M. Jean Riouffe conservait à Marseille.

Le maître du cabanon fut pendant bien longtemps inconsolable de la mort de Millette ; mais les consolations ne lui manquaient pas.

Marius et sa femme n'avaient pas voulu que le chalet fût vendu ; ils en avaient laissé la jouissance à M. Coumbes, qui s'était chargé de l'entretenir, mais il s'en garda si bien, qu'au bout de quelque temps, ainsi qu'il l'avait souhaité, les ronces, les orties, les herbes sauvages pullulèrent dans le joli jardin de Madeleine avec une vigueur de végétation tropicale. M. Coumbes aimait à monter sur l'échelle à l'aide de laquelle Marius se rendait auprès de celle qu'il aimait, à contempler ce champ de désolation, à suivre les progrès que la consomption produisait sur les arbustes, à compter les traces que chaque mistral laissait sur le joli chalet. Il trouvait, dans cette constatation de son triomphe, l'oubli des chagrins qui avaient empoisonné les dernières années de sa vie et, après une bonne séance en face de ce spectacle, lorsqu'il rentrait dans sa demeure, la solitude lui paraissait moins amère.

Sa catastrophe avait encore d'autres compensations : elle avait établi d'une manière solide la réputation de bravoure que M. Coumbes avait ambitionnée. A Montredon, les pères racontaient ses exploits à leurs enfants ; ils formaient le texte des récits de toutes les veillées.

Pendant les premières années, tout ce qui rappelait à M. Coumbes celle qui lui avait été si humblement dévouée le faisait frissonner ; mais peu à peu les compliments qu'on adressait à sa conduite, chatouillèrent assez agréablement son amour-propre pour que ce dernier sentiment étouffât à la fois ses regrets et ses remords ; et bientôt son ancienne vanité se trouva si bien du relief qui en résultait pour lui, que, loin de craindre les conversations qui avaient trait à la mort de Pierre Manas, il les provoquait. Il est vrai de dire que l'exagération populaire s'étant chargée de prôner ses hauts faits leur avait donné des proportions bien attrayantes.

Le bandit se trouvait métamorphosé en cinq affreux brigands dont M. Coumbes avait occis la moitié tandis que l'autre moitié prenait la fuite.

M. Coumbes laissait dire. A l'admiration qu'il lisait dans les regards des auditeurs, il répondait :

— Eh ! mon Dieu, ce n'est pas aussi difficile qu'il le semble avec un peu d'adresse et de sang-froid... Comment voulez-vous que je manque un homme, moi qui mets un grain de plomb dans l'œil d'un moineau, aussi délicatement que s'il était placé avec la main !

Bref, la passion dominante de M. Coumbes eut raison, chez lui, de tout ce qu'il restait sur la terre de la pauvre Millette : son souvenir.

Peu à peu, ses visites au cimetière de Bonneveine, qui renfermaient les restes de Millette, devinrent moins fréquentes ; bientôt il cessa d'y aller, et l'herbe fut libre de pousser aussi drue sur le dôme de terre qui la recouvrait qu'elle l'était dans le jardin du chalet.

Il l'oublia si bien, que, lorsqu'il mourut, avec cet à-propos des égoïstes, quinze jours avant l'ouverture du canal de la Durance, qui, en peuplant de jardins les solitudes de Montredon, allait de nouveau porter le trouble dans sa vie, on ne trouva pas dans son testament un mot qui prouvât qu'il se souvînt encore ou de Marius ou de sa mère.

Il n'y a point de petites passions, mais il y a de petits cœurs.

TABLE DES MATIÈRES

DU

FILS DU FORÇAT

Pages

I. — Où nous apprendrons ce que c'est qu'un cabanon à ceux de nos lecteurs qui l'ignorent 5

II. — Millette 8

III. — Où l'on verra qu'il est quelquefois dangereux d'enfermer un corbeau et une tourterelle dans la même cage 10

IV. — Cabanon et chalet 10

V. — Où l'on voit qu'il peut quelquefois être désagréable d'avoir de beaux pois dans son jardin 11

VI. — Chalet et cabanon 13

VII. — Où, à notre grand déplaisir, nous sommes forcé de piller le vieux Corneille 15

VIII. — Comment M. Coumbes vit échouer sa vengeance par l'intervention d'un témoin, qui frappa au cœur le champion qu'il avait choisi 17

IX. — Où l'on voit que M. Coumbes ne pratiquait pas l'oubli des injures, et ce qui s'ensuivit 19

X. — Deux cœurs honnêtes 22

Pages

XI. — Où il est démontré qu'avec beaucoup de bonne volonté, il est quelquefois difficile de s'entendre. 23

XII. — Où l'on verra comment M. Coumbes, en voulant prendre du poisson, attrapa un secret 28

XIII. — Où M. Coumbes rend des points à Machiavel . . 30

XIV. — Le mendiant 31

XV. — Les aveux 34

XVI. — Où Pierre Manas intervient à sa façon 36

XVII. — Où, sans avoir voulu sauver personne, M. Coumbes n'en accomplit pas moins son chemin de la croix 38

XVIII. — Mère et maîtresse 42

XIX. — Où Pierre Manas paraît décidé à faire à son amour paternel le sacrifice de sa terre natale. 46

XX. — Où M. Coumbes tire le plus beau coup de feu qu'ait jamais fait un amateur de chasse 48

XXI. — La martyre 50

Conclusion 51

TABLE DU VOLUME

I. — LES LOUVES DE MACHECOUL

II. — LE FILS DU FORÇAT



PARISIENS & PROVINCIAUX

ALEXANDRE DUMAS
ILLUSTRÉ

Parisiens et Provinciaux

ILLUSTRATIONS

DE

LÉANDRE, G. DORÉ, FOULQUIER, GERLIER, etc.



PARIS
A. LE VASSEUR ET Cᵉ, ÉDITEURS
33, rue de Fleurus, 33



PARISIENS & PROVINCIAUX

I

LE MAGASIN DE LA REINE DES FLEURS ET DE LA FLEUR DES REINES

Le vieux Paris s'en va !

C'est, nous l'avouons, pour nous une grande douleur, encore plus au point de vue historique qu'au point de vue pittoresque.

Certes, nous n'étions point sans apprécier ces maisons aux toits saillants et pointus qui regardaient de face les passants et faisaient dire à nos aïeux qu'ils avaient pignon sur rue ; ces bâtisses bronzées par le temps, à l'angle desquelles une madone peinte ou sculptée s'éclairait le soir à la lueur d'une lampe tremblante ; ces fenêtres étroites comme des meurtrières, mais pleines de grâce dans leur forme allongée, surmontées d'un trèfle ogival ; ces frises sculptées en bois, Parthénons modestes de quelques Phidias inconnus, racontant l'art naïf et religieux du moyen âge, ces ruelles étroites, avec leurs oppositions d'ombre et de soleil, amour de la peinture, ces tourelles à toits ardoisés et pointus, surmontées de leurs girouettes et demeurant debout comme autant de jalons de l'enceinte de Charles VI. Mais ce qui nous ravissait surtout, dans ce vieux Paris sur les ruines duquel nous pleurons, ce sont les monuments encore intacts, ou déjà en ruine, qui nous racontaient les grands événements de notre histoire : ces murs de l'hôtel Saint-Paul, qui avaient jeté leur ombre sur le front du sage roi Charles V ; cette image de Notre-Dame, au pied de laquelle était tombé, rue Barbette, cet adultère presque incestueux et pourtant si poétique duc d'Orléans, plus immortalisé encore par sa femme Valentine que par sa maîtresse Isabeau ; ce château de Vincennes, où le bon roi Louis XI disait ses heures, et où M. de Beaufort pendait des homards, en haine de l'illustre facchino Mazarino Mazarini ; le château du Temple, où la royauté eut sa sueur de sang ; la prison de l'Abbaye, d'où sortirent les victimes des 2 et 3 septembre ; enfin, tous ces restes des autres temps qui semblent des jalons de l'histoire, et à l'aide desquels le chroniqueur reconstruisait le passé, l'historien fixait le présent, et le philosophe interrogeait l'avenir.

Regrets inutiles ! Comme nous l'avons dit à la première ligne de ce chapitre, le vieux Paris s'en va.

Tout tombe sous la pioche des démolisseurs, et ces vénérables vestiges des siècles qui ne sont plus, et ces vieilles rues aux noms étranges, souvent cyniques, obscènes quelquefois ; ruelles étroites et sordides, qui, malgré ce double inconvénient, avaient leur valeur d'opposition, et qui, par le mouvement incessant de leurs populations grouillantes, représentaient si bien, accolées à la ville oisive, luxueuse et insouciante, la ruche inquiète et laborieuse, accomplissant l'œuvre morale de la vie, le travail. Tout se métamor

phose, comme sous la baguette d'un enchanteur sorti de l'atelier d'un architecte classique, en immenses avenues soigneusement grattées, auxquelles, malgré l'orgueil du bourgeois parisien qui les regarde avec admiration, on a bien le droit de reprocher la monotonie de leurs magnificences. Ces bonnes échoppes, auxquelles nos yeux s'étaient habitués dès notre enfance, disparaissent peu à peu sans nous dire ce que sont devenus leurs modestes habitants, comme ont disparu ces tréteaux du boulevard du Temple, où s'ébaudissait le peuple des faubourgs aux lazzis de Bobèche et de Galimafré, tandis que le provincial restait ébahi en apercevant, à travers la porte entre-bâillée et gardée par le factionnaire de Curtius, la chaste Suzanne, voilée de sa seule chasteté, entre ses deux lubriques vieillards, et l'immortel jugement du roi Salomon, avec sa bonne et sa mauvaise mère, et l'enfant près d'être coupé en deux morceaux.

Adieu au vieux Paris ! adieu au Paris de Philippe-Auguste de Charles VI, de François Ier et de Henri IV ! Le plein cintre, l'ogive, les rosaces, ont vécu leur âge de granit ; les propriétaires sont tenus de faire peindre ou de faire gratter tous les trois ans la façade de leurs maisons ; le cordeau triomphe, le badigeon est roi !

Encore quelques années et des dix-sept siècles écoulés, depuis les Thermes de Julien jusqu'à l'arc de triomphe de l'Étoile, il ne restera plus rien de tous les monuments écroulés, qu'un souvenir vague et indécis comme une ombre, dans la mémoire de quelques féroces admirateurs du pittoresque.

Cependant, si fugitive que soit toute trace sur la terre, il est possible que ceux de nos lecteurs ayant âge d'homme et qui habitent Paris aient déjà oublié jusqu'au nom de la rue qui contenait en germe le boulevard de Sébastopol.

Nous voulons dire de la vieille et respectable rue Bourg-l'Abbé.

La rue Bourg-l'Abbé constituait une éclaircie ouverte par le hasard (nous disons par le hasard, parce que nos bons aïeux étaient fort insoucieux des sollicitudes hygiéniques de notre édilité moderne) entre le réseau de ruelles et de passages qui réunissaient les rues Saint-Denis et Saint-Martin. Bien qu'elle fût loin des splendeurs du glorieux successeur qui l'a si impitoyablement absorbée, la rue Bourg-l'Abbé était mieux aérée, plus large et moins boueuse que les rues ses voisines et ses sœurs, et l'on pouvait se hasarder sur ses trottoirs avec quelques chances d'échapper aux éclaboussures ou au choc des camions qui la sillonnaient sans relâche et en tous sens.

Donc, en 1846, la rue Bourg-l'Abbé, ou plutôt, — car nous prenons le tout pour la partie, — ou plutôt, disons-nous, l'angle aigu qu'elle forme en tombant rue Greneta, était occupé — aujourd'hui, nous dirions illustré — par une boutique dont l'enseigne avait conservé un parfum de la prétentieuse bonhomie de nos ancêtres.

Sur un panneau suspendu à l'arête que formaient les deux murs en se rejoignant était suspendue une fleur gigantesque, qui, par un miracle auquel l'horticulture était complètement étrangère, réunissait sur ses pétales toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Autour de ce prodige de l'art, et pour venir en aide à ceux qui auraient pu prendre la fleur qu'il représentait pour une production exotique venue du pays de la fée Morgane ou du royaume de Titania, on lisait cette légende :

A la Reine des fleurs et à la Fleur des reines

Au-dessous de cette obligeante enseigne, avec une fatuité commerciale devenue fort à la mode dès cette époque, le propriétaire de la boutique, — aujourd'hui, l'on dirait du magasin, — avait fait placer son nom en majuscules dorées comme si ce nom seul avait été suffisant pour indiquer à la ville et à la cour ce qu'on était en droit de demander *à la Reine des fleurs et à la Fleur des reines*.

Ces majuscules lumineuses forment le nom trisyllabique de PELUCHE.

Il est vrai que quelques bouquets artificiels, que quelques pyramides de fruits en cire coloriés, qu'une abominable contrefaçon d'un oranger chargé d'oranges pouvaient venir en aide à l'embarras d'un curieux ignorant, et indiquer d'une façon à peu près satisfaisante la profession de l'industriel qui portait ce nom aussi distingué qu'harmonieux.

M. Peluche était, en effet, fabricant de fleurs et de fruits artificiels.

Si l'on veut que nous donnions franchement notre opinion sur l'industrie exercée par un des héros de notre histoire, nous avouerons, avec la sincérité qui nous caractérise, que nous sommes peu fanatique de cette sorte de talent négatif qui consiste à dépenser beaucoup de patience et d'argent, pour obtenir une imitation plus qu'imparfaite de ces trésors du printemps dont la nature s'est montrée si libérale envers nous. Nous n'avons jamais bien compris la passion que professent les femmes pour les espèces de petites monstruosités en batiste, en cire, en plume ou en papier dont elles chargent leur chevelure et festonnent leurs robes, lorsque les prés, les bois, les jardins, les champs, les parterres, les buissons et les serres offrent de si riches, de si faciles et de si odorantes récoltes, à leur désir bien naturel de se rendre plus élégantes et plus belles.

Cependant, il faut être juste, même envers les choses que l'on déteste : constatons l'immense progrès qui s'est fait depuis plusieurs années dans l'art des Nattier et des Batton.

Mais, en revanche, il est bon d'ajouter à la honte du goût parisien, que, dans cet art comme dans beaucoup d'autres, la perfection a rarement été une raison de succès. Nombre de fabricants se sont ruinés en s'efforçant de conduire à son apogée cette lutte contre la nature, et toutes ces témérités, renouvelées de celles d'Icare et de Phaéton, se sont la plupart du temps escomptées par des désastres.

Nous ne disons point cela, tant s'en faut, pour l'honorable M. Peluche. Ses instincts commerciaux, en lui révélant les affinités de son époque, lui avaient fait éviter cet écueil ; une secrète intuition lui avait inspiré le pressentiment des prédilections de ses contemporains pour le bon marché, et de leur indifférence — disons mieux — de leur mépris pour le beau. Il avait deviné les aspirations fastueuses de la parcimonie bourgeoise, sans trop se douter de ce qu'il faisait. Fort de sa vulgarité native, véritablement élu par le Seigneur pour être l'homme de son siècle, tandis que ses confrères s'évertuaient ambitieusement et inutilement à poursuivre de vains projets, il demeurait voué au culte et à la production de ce qu'on est convenu d'appeler, en argot commercial, de la *camelote*, et, comme le juste d'Horace, sans être ému par le bruit que faisait autour de lui la chute des empires, il continuait, sous les Bourbons de la branche cadette, comme il avait fait sous ceux de la branche aînée, à inonder la France, l'Europe, les deux mondes, de ses fleurs d'oranger en peau d'agneau et de ses thyrses à bouquets rouges, émaillés de globules en verre doré, dont les cérémonies religieuses de l'Amérique du Sud font une si prodigieuse consommation.

Ce fut lui, enfin, qui, pour son compte, écoula des millions de ces affreux assortiments de fleurs et de fruits que l'on coiffe d'un globe de verre, sans doute afin que les aveugles eux-mêmes ne soient pas tentés de les prendre pour ce qu'ils représentent ; ornement national dont nos aubergistes de province s'obstinent à flanquer leurs pendules et à enrichir leurs commodes, et qui, traversant la Méditerranée, aussi bien que l'Océan, viennent me rappeler au palais Chiatamone que l'industrie française est la reine de l'univers et que, dans les bienheureux royaumes de Ferdinand II, où ne pénétraient ni nos journaux, ni nos romans, ni nos drames, les produits de M. Peluche, grâce au goût éclairé des tapissiers royaux, avaient su conquérir le droit de bourgeoisie. Enfin, à force de parodier la nature, le susdit maître Peluche en était arrivé, favorisé qu'il avait toujours été par le puissant génie du médiocre, à voir la modeste fortune que lui avait laissée son père, le créateur de *la Reine des fleurs et de la Fleur des reines*, prendre peu à peu, entre ses mains, des proportions colossales.

Cette fortune était, en effet, plus considérable qu'il n'était nécessaire à M. Peluche pour lui assurer une existence non seulement indépendante, mais même luxueuse. Il avait conquis dans les hauts grades de la garde nationale le ruban rouge, apparat de toutes les vanités bourgeoises. Resté veuf à quarante-cinq ans avec une fille unique, il avait épousé en secondes noces sa demoiselle de magasin. Après cinq ans de mariage, la nouvelle madame Peluche ne semblait pas destinée à donner des frères ou des sœurs à mademoiselle Camille, et cependant, avec tant de raison à songer à se reposer de ses travaux et à jouir de la vie, M. Peluche, après trente-cinq ans de campagnes, — non pas dans les champs de Bellone, mais dans ceux de Flore, — M. Peluche ne paraissait nullement disposé à prendre sa retraite.

Entraîné par le tourbillon des affaires, absorbé par les préoccupations de son négoce, M. Peluche avait échappé à l'influence perturbatrice des passions de la jeunesse. A trente ans, il s'était marié ; à trente-deux ans, madame Peluche première l'avait, comme nous l'avons dit, rendu père d'une fille que, malgré son amour pour elle, il avait mise en pension aussitôt que la chose avait été possible, afin de ne pas être distrait de son commerce par les soins et les soucis de la paternité. Puis les années avaient continué de s'écouler sans que le placide négociant eût même songé à jeter un regard en dehors des milieux dans lesquels il gravitait. Aussi, au cœur de Paris, en face de son coffre-fort bourré de billets de banque, ce modèle des Prudhommes parisiens était-il resté aussi ignorant qu'un sauvage de la terre de Van Diemen ou de la Nouvelle-Calédonie, des jouissances dont, pour certains tempéraments, les espèces monnayées ne sont que la représentation.

Il avouait franchement qu'il ne comprenait pas une exis-

tence humaine s'agitant sur autre chose que la vente et l'achat.

Ce n'était point que l'habitude ne lui inspirât, dans l'exercice de sa profession, quelques-unes de ces ardeurs que l'on croit bien à tort le privilège de la passion ; mais, lorsque, par hasard, cette fièvre le prenait, il songeait beaucoup moins au bonheur de s'enrichir qu'au bonheur de commercer.

Sans doute, après un brillant inventaire, lorsque, la plume à la main, le bout de la langue sortant par un coin de sa bouche, respirant seulement à la fin de chaque colonne, M. Peluche additionnait les sommes qui gonflaient son actif, il éprouvait une satisfaction profonde, mais c'était moins parce que ces sommes augmentaient son avoir que parce qu'elles témoignaient de son habileté et de son bonheur.

M. Peluche aimait le négoce pour le négoce, pour la discussion avec la pratique, pour la démonstration de la supériorité de son imitation sur la nature, comme un artiste enfin aime l'art pour l'art.

D'après cet exposé, un peu prolixe peut-être pour le lecteur, et bien succinct cependant pour ce qui nous reste à dire, il y avait cent à parier contre un que ce fanatique du compte courant, du brouillard et du grand-livre mourrait au champ d'honneur, c'est-à-dire au coin des rues Bourg-l'Abbé et Greneta, la gomme à la bouche, sur un lit en papier gonflé de pistils et d'étamines en fil ciré, comme il convenait au maître de *la Reine des fleurs et de la Fleur des reines*.

Le Destin en décida autrement ; le Destin, le seul dieu du paganisme qui ait survécu au panthéisme antique, et qui soit passé, toujours puissant et vénéré, des anciens chez les modernes.

Voyons de quel moyen se servit l'aveugle divinité pour troubler le repos de M. Peluche.

II

OU LE LECTEUR, QUI A DÉJA FAIT CONNAISSANCE AVEC M. PELUCHE, FERA CONNAISSANCE AVEC SON AMI MADELEINE

M. Peluche avait un ami.

Cet ami se nommait Madeleine ; il était du même âge que le fleuriste. Le dieu qui préside aux naissances leur avait fait voir le jour à deux portes l'un de l'autre. Enfants, ils avaient partagé les mêmes jeux, et, jeunes gens, ils ne s'étaient perdus de vue que pendant les sept années où Madeleine resta au service militaire.

Dans ces sept années de service fut comprise la campagne de 1823 contre l'Espagne, que Madeleine avait faite contre ses opinions, Madeleine ayant des tendances libérales et flairant même le républicanisme

Peluche et Madeleine ne pouvaient se passer l'un de l'autre, et pourtant ils étaient une preuve de plus du malin plaisir que trouve le hasard à assortir dans ses caprices deux caractères que la nature avait prédisposés à une mutuelle antipathie.

Autant M. Peluche était méthodique et rangé, autant il se montrait insoucieux de toute autre joie que celle qu'il trouvait dans l'examen de ses livres, dans ses affections de famille, partagées entre sa femme et sa fille, qu'il faisait régulièrement sortir tous les dimanches et tous les jeudis de sa pension de la rue Saint-Claude, au Marais ; autant il était régulier dans ses mœurs, retenu dans ses paroles, bon garde national, ami de l'ordre, et par conséquent philippiste, n'admettant aucune discussion sur l'amour qu'il portait au roi et à son auguste famille, autant, au contraire, Madeleine était joyeux et tapageur ; autant il affectionnait les plaisirs bruyants et hasardeux, autant il se livrait dans sa conduite à des écarts nocturnes, et dans sa conversation à des plaisanteries plus que légères, excepté cependant en présence de sa filleule, mademoiselle Camille Peluche ; autant, enfin, il se montrait disposé à escompter, même à l'avance, même dans un avenir lointain et usuraire, en petites satisfactions matérielles, les modestes bénéfices qu'il réalisait dans la fabrication d'un des plus infimes articles de la bimbeloterie parisienne.

Madeleine vendait de ces jouets d'enfant à l'aide desquels un bon père de famille fait, moyennant deux sous ou quatre sous par tête, la joie de ses rejetons.

Mais, véritable commerçant malgré lui, tout à l'envers de son ami Peluche, incrusté dans son comptoir de six heures du matin à onze heures du soir et ne fermant son magasin, les dimanches, qu'à deux heures de l'après-midi, Madeleine sortait de chez lui à sept heures du matin, sous le spécieux prétexte de prendre le petit verre matinal et quotidien, et n'y rentrait que lorsqu'il lui était impossible de faire autrement ; et encore n'en dépassait-il pas le seuil sans pousser des soupirs à fendre le cœur des âmes sensibles. La plupart du temps, il faut le dire, ces soupirs intempestifs n'avaient pour résultat que d'exaspérer la vertueuse indignation de M. Peluche, chez lequel le bimbelotier jugeait convenable de faire régulièrement une petite station lorsqu'il sortait des cafés où il passait la meilleure partie de ses journées. Quant à ses excursions nocturnes, au lieu de les dérober humblement aux investigations de son ami, Madeleine ne manquait jamais, dût-il faire un détour, lorsqu'il sortait des bals à l'intérieur ou de la barrière, de donner signe de son passage, en frappant un vigoureux coup de poing dans les contrevents du magasin de la *Reine des fleurs*, et en criant :

— Bonne nuit, Peluche !

Quant au dimanche, quoique ce fût le jour où la chance de vendre des jouets d'enfant fût la plus grande, — vu le nombre incroyable de marmots qui semblent sortir des pavés de Paris, pendant les douze heures solennelles où le soleil éclaire le jour du repos, — au lieu d'enlever sa devanture à l'heure habituelle comme son ami Peluche, et de ne fermer portes et contrevents qu'à deux heures de l'après-midi, Madeleine, non qu'il craignît les règlements de police et les foudres de l'Eglise, mais parce qu'il pratiquait la paresse dominicale dans toute sa splendeur, — Madeleine n'ouvrait pas même un œil, pas même le coin d'un œil, — mais, au contraire, restait hermétiquement fermé, depuis le samedi à dix heures du soir, jusqu'au lundi à sept heures du matin.

Où Madeleine passait-il ses dimanches, nul n'eût pu le dire, lui-même ne le savait pas d'avance. Madeleine prenait dix, quinze, vingt francs même dans sa poche, s'abandonnait à la course aventureuse, et rentrait, après une journée parfois orageuse, à deux ou trois heures du matin chez lui, presque toujours les poches vides ; — et cela, quand il rentrait.

Il est aisé de comprendre que les débordements de l'ami Madeleine constituaient un véritable chagrin pour le propriétaire de *la Reine des fleurs*. Il souffrait sérieusement et sincèrement des désordres de son vieil ami. Il lui était facile, il est vrai, de rompre avec un homme de mœurs, si compromettantes, et bien souvent madame Athénaïs Peluche, née Cressonnier, sa seconde femme, toute rougissante encore de certaines histoires soldatesques racontées dans tous leurs détails devant elle par le conscrit de 1820 devenu le vétéran de 1846, lui en avait donné le conseil. Bien souvent aussi le fleuriste jura sur son enseigne que, la première fois que le bimbelotier se présenterait chez lui, il trouverait la porte du magasin ouverte, mais celle de son cœur fermée. Vaines promesses, inutiles serments : à peine, du comptoir où il était assis, M. Peluche apercevait-il à travers le vitrage l'ami Madeleine tournant la rue Bourg-l'Abbé, avec son chapeau sur l'oreille, ses mains dans ses poches, et ses allures de tambour-maître, que, subissant la loi de l'attraction et cédant à la force centripète qui entraîne les satellites vers l'astre, il se précipitait au-devant de lui, dans la crainte que le dévouement conjugal de madame Peluche ne la décidât à exécuter, à l'endroit de la porte du magasin, le serment que son époux avait fait et tenait si mal à l'endroit de la porte de son cœur.

Il y a mieux, — que Kant et M. Cousin, ces deux grands philosophes, rendent compte de cette anomalie, s'ils le peuvent ! — insensiblement l'affection de M. Peluche pour Madeleine avait grandi, en raison directe de l'obstination que celui-ci déployait à conserver ses vices. Il se complaisait dans la supériorité morale que lui constituaient les travers de son ancien camarade. Il ne laissait échapper aucune occasion d'adresser à Madeleine quelque verte mercuriale ; mais il s'en fallait presque du tout au tout que celui-ci écoutât la phraséologie sonore du fleuriste avec autant d'attention et de complaisance qu'en apportait l'orateur à suivre de l'oreille le ronflement de ses périodes, qui se terminaient immanquablement par ces mots pathétiques, que prononçait M. Peluche, les yeux et les bras levés au ciel :

— Malheureux ! tu marches à l'abîme !

Quant à nous, nous nous hasarderons à dire, après la Rochefoucauld, qui prétend qu'il y a toujours dans le malheur d'un ami, si cher qu'il soit à notre cœur, quelque chose qui nous est agréable, nous nous hasarderons à dire qu'il y avait dans les imperfections morales de Madeleine quelque chose qui flattait l'amour-propre de son ami Peluche, et que le Madeleine, converti et vertueux, que souhaitait ce dernier, fût après sa conversion devenu moins intéressant pour le maître de *la Reine des fleurs* que le Madeleine actuel, si défectueux qu'il fût.

Notre probité d'historien nous force, au reste, à avouer

une chose : c'est que, dans son endurcissement, ce pécheur se montrait de facile composition. Il acceptait avec une résignation stoïque tous les reproches qu'il convenait à son ami de lui adresser, lorsque, tournant, comme nous l'avons dit, au pathétique, M. Peluche essayait d'épouvanter le coupable Madeleine en évoquant les spectres de la misère, de la maladie et de la mort, qui s'avançaient pâles et titubants, pour châtier ses débauches. Alors, Madeleine courbait humblement la tête, n'alléguait jamais qu'une excuse trop singulière, et qui ne mériterait pas d'être mentionnée dans une histoire destinée à retracer les vicissitudes de sa vie, si cette histoire ne devait pas être consciencieusement mise sous les yeux de nos lecteurs.

Il aimait si passionnément, prétendait-il, le grand air, la vie libre des champs, l'atmosphère pure et indépendante de la campagne, qu'il regardait cet irrésistible besoin qu'il éprouvait le dimanche de s'éloigner de Paris comme une nécessité physique et morale de s'étourdir sur le malheur d'être condamné à l'existence de citadin.

Un jour, en dehors des heures accoutumées, l'ami Madeleine se présenta chez le maître de *la Reine des fleurs*.

Tant de feux empourpraient, — quoique ce fût un vendredi, jour non seulement de semaine pour les négociants, mais encore de jeûne pour les chrétiens, — tant de feux, disons-nous, empourpraient le visage du bimbelotier, son regard était si enflammé, son chapeau affectait une inclinaison si tapageuse, sa démarche trahissait une surexcitation si violente, que M. Peluche, en le voyant dans un pareil état, blémit et courba son front sous le coup d'œil chargé de reproches que lui lança son épouse.

Madame Athénaïs Peluche, née Cressonnier, inspirait à son mari quelque chose de ce respect craintif que Junon inspirait à Jupiter.

L'ami Madeleine ouvrit la porte avec une vivacité qui fit vibrer les carreaux, lança dans l'espace son chapeau, qui cassa le verre d'un quinquet dans la parabole qu'il décrivit et vint aplatir une botte de fuchsias que madame Peluche était occupée à ranger dans un carton ; puis, après ce salut, fort à sa place à la Chaumière, mais fort inconvenant dans le respectable magasin de *la Reine des fleurs*, il commença immédiatement, dans l'espace que le comptoir laissait libre, le plus expressif des pas chorégraphiques que lui fournît son répertoire.

Madame Peluche voila de ses deux mains son visage rouge de honte.

M. Peluche, pâle de colère, s'était précipité sur Madeleine ; il l'avait saisi à bras-le-corps, et, tout en lui reprochant de souiller les pétales jusqu'alors immaculés de *la Reine des fleurs*, il s'efforçait de contenir les gestes télégraphiques des bras de l'effronté corybante et de paralyser les mouvements désordonnés de ses tibias.

Les tentatives de M. Peluche avortèrent honteusement ; plus grand et plus fort que son ami, Madeleine entraînait celui-ci, malgré lui, dans son tourbillon, et le forçait à partager des gambades qui ne durent pas médiocrement intriguer ceux des voltigeurs de la compagnie Peluche qui, fortuitement, passaient par là, et, attirés par un bruit et un mouvement inusités, plongeaient leurs regards par la porte de la rue restée entr'ouverte.

Enfin, l'effervescence de Madeleine se calmant tout à coup et sans transition, il se mit à fondre en larmes, en embrassant son vieux camarade avec l'effusion d'un homme profondément affligé qui demande la communion d'un cœur ami.

En face de cette explosion de douleur inattendue, M. Peluche ne sut que penser ; il laissa tomber ses bras le long de son corps, regarda Madeleine avec tristesse, augurant que le bimbelotier avait été atteint subitement de folie et qu'un des mille malheurs qu'il lui avait prédits, et que tenait suspendus au-dessus de sa tête la colère de Dieu, était tombé sur lui. Cette pensée manqua le faire défaillir, et, n'osant interroger son ami, il promena ses yeux inquiets autour de lui cherchant un point de repère où grouper ses doutes, un rayon de lumière qui éclairât la vérité.

Madeleine, comme s'il eût deviné ce qui se passait dans l'esprit du fleuriste, se hâta de le tirer de sa perplexité. Il apprit en sanglotant à son ami que l'un de ses oncles venait de mourir, et que cet événement était pour lui la source de la joie la plus vive et de la plus sincère douleur. Il ajouta, en essuyant ses larmes et en souriant comme l'Aurore, à travers un reste de pleurs, que cet oncle l'avait institué son seul et unique héritier, ce qui était pour lui la raison d'une satisfaction si vive, que la parole lui manquant, il était forcé d'appeler la pantomime à son aide pour la traduire convenablement.

Ainsi que Gargantua après le trépas de sa femme Bardebec et la naissance de son fils Pantagruel, Madeleine continua de sangloter en retraçant le touchant tableau des qualités du défunt, et à rire aux éclats en énumérant les plaisirs, les félicités, les joies qu'il voyait poindre à l'horizon, sous la formule des soixante mille francs que son oncle lui laissait à recueillir ; il en résultait la solution d'un problème physique et moral insoluble jusque-là : c'est que ses yeux étaient humectés tout à la fois par l'angoisse de la douleur et par l'ivresse de la joie.

M. Peluche, rassuré sur l'état du cerveau de Madeleine, l'écoutait grave et rêveur.

Le fleuriste ne pouvait manquer à l'occasion qui lui était offerte de placer une sentencieuse homélie. Il puisa son exorde dans la bonté de la Providence, qui daignait laisser tomber un regard de miséricorde sur le pécheur et essayer de l'amener ainsi à résipiscence. Il détailla une fois de plus les chances fatales de l'inconduite et félicita chaleureusement son ami d'échapper au châtiment qui lui était inévitablement réservé. Enfin, entrant dans un ordre d'idées plus positives, il commença de désigner l'emploi que le bimbelotier devait faire des fonds si miraculeusement tombés du ciel ; il traça l'extension que son ami allait avoir à donner à son commerce, avec ce coup d'œil d'aigle dont il était doué à l'endroit du génie commercial ; il embrassa les opérations multiples de la production et de la vente, sans négliger le plus imperceptible détail de l'une et de l'autre. Enfin, dans une péroraison chaleureuse, déchirant, pareil à Calchas, le voile de l'avenir, il initia son ami aux triomphes qui ne pouvaient manquer s'il suivait ses avis, chercha à lui faire pressentir les jouissances secrètes que l'on éprouve à entasser écu par écu, louis par louis, l'orgueil que le négociant éprouve lorsqu'il se voit, comme on dit en termes d'arrière-boutique, « à son affaire ». Il lui découvrit les béatitudes d'un inventaire satisfaisant ; il chercha à galvaniser son amour-propre en lui traçant le tableau de l'envie et de l'admiration avec lesquelles ses confrères et le monde suivraient ses succès. Il termina en lui désignant du doigt, comme un point lumineux dans l'espace, la chaise qui attend le capitaine de garde, aux Tuileries l'hiver, à Saint-Cloud l'été, à la table du roi constitutionnel, chaise sur laquelle il pourrait peut-être un jour s'asseoir comme lui, Peluche, maître de *la Reine des fleurs*, s'y était assis déjà trois fois.

Madeleine avait, comme à son ordinaire, laissé son ami Peluche épancher les flots de sa verbeuse éloquence ; mais, lorsque celui-ci eut achevé sa péroraison, il lui répondit, avec l'aplomb que donne la possession de soixante mille francs, que ce qui le rendait si joyeux, que ce qui tarissait les larmes que lui tirait du cœur la mort si douloureuse de son pauvre oncle, c'était justement l'agréable perspective de pouvoir se débarrasser du bout de chaîne que depuis si longtemps il traînait à son pied ; que, pouvant réaliser le rêve caressé toute sa vie, la chimère, sans cesse fugitive, d'aller planter ses choux dans quelque campagne, sans soucis de vente, de profits, de gain ou de perte, il ne consentirait jamais, une fois les soixante mille francs touchés, à retarder même d'une heure cet heureux moment ; que, ce jour-là même, il se rendrait chez un tabellion, où il avait un neveu maître clerc, pour signer l'acte qui le constituerait propriétaire d'une maisonnette à cinq ou six lieues de Paris ; qu'il avait, au reste, déjà jeté son dévolu sur la susdite maisonnette ; qu'elle était située au penchant du coteau de Vouty, à cent pas du canal de l'Ourcq, dans une position qui lui permettait de satisfaire tous les goûts qu'il avait été jusqu'alors obligé de refouler en lui-même, c'est-à-dire le jardinage, la pêche et la chasse.

M. Peluche demeura anéanti à cette déclaration si nette et si précise.

En effet, si Madeleine n'avait pas, jusque là, tiré grand profit des paroles de son riche et vertueux camarade, au moins les avait-il toujours passivement écoutées. Or, l'attitude qu'il venait de prendre, le langage qu'il venait de parler étaient choses nouvelles pour le maître de *la Reine des fleurs* ; ils firent donc sur lui l'effet d'une révolte outrageante.

Non seulement Madeleine, par ses dédains irrévérencieux, profanait l'arche sainte, — c'est-à-dire le commerce, — non seulement il entassait hérésies sur hérésies, avançant que le capital n'était pas un instrument de multiplication ; que celui qui le possédait avait quelque chose de mieux à faire que de le doubler, le tripler ou le quadrupler : c'était de le dépenser, mais encore, dans sa verte réponse, il avait glissé quelques allusions sur la sottise des hommes qui se condamnent à une éternité de labeurs, de soucis et d'angoisses pour grossir un trésor aussi inutile entre leurs mains que le serait un sac de coquilles d'huîtres dont ils n'auraient pas même mangé le contenu, et auquel la mort, au moment où ils s'y attendent le moins, vient les arracher sans qu'ils en aient jamais connu le prix.

Cette dernière allusion avait, il faut le dire, entamé l'épiderme délicat de M. Peluche.

Il hésita pendant un instant.

Sous l'impression cuisante de la blessure que ses sentiments d'autocratie venaient de recevoir, la vieille affection

qui l'attachait à l'ingrat Madeleine avait, pour un instant, perdu son omnipotence.

Et cependant, son âme flottait irrésolue.

Témoignerait-il à ce malheureux renégat la compassion méprisante que l'on doit à un insensé volontaire?

S'abandonnerait-il à la majestueuse colère que méritait tant d'insolence?

La surexcitation de son système nerveux l'entraîna aveuglément vers la colère.

Il saisit Madeleine par le bras, et, d'un geste théâtral, lui indiqua la rue.

Madame Athénaïs leva ses deux mains chargées de fuchsias, en femme qui remercie le ciel d'un bonheur attendu si longtemps, qu'elle n'espérait plus sa réalisation.

Quant à Madeleine, il prit la chose le plus gaiement du monde; il essaya d'embrasser son ami Peluche, qui se recula vivement avec un sourire dédaigneux.

— Eh bien!

Ce que voyant, le bimbelotier haussa les épaules, franchit, en riant aux éclats, le seuil de *la Reine des fleurs*; et la porte était déjà refermée avec fracas derrière lui par M. Peluche indigné, que l'on entendait encore les retentissements de sa bonne humeur.

Au moment où M. Peluche regagnait, en soupirant et les yeux humides de pleurs, le tabouret de velours d'Utrecht rouge qui lui servait de trône derrière son comptoir, la porte se rouvrit une seconde fois et la tête goguenarde de Madeleine se montra dans l'entre-bâillement.

— Ta colère passera, Anatole, cria le bimbelotier à son compagnon; mais ce qui ne se passera pas, c'est mon amitié pour toi. Peluche, de loin comme de près, tu verras que je ne t'oublie pas. La première carpe que je prendrai, le premier lapin que je tuerai, la première salade que je cueillerai, t'apporteront de mes nouvelles, et, si, jamais tu te décides à rompre ton ban, si tu te résous à quitter le bagne, viens à Vouty, mon pauvre galérien du grand-livre, et je t'apprendrai le manière de placer son argent à cent pour cent de plaisir et de gaîté.

Et, refermant la porte, il disparut.

III

OU M. PELUCHE DOUTE DE SA VOCATION

L'exécution dont l'ami Madeleine venait d'être la victime fut un grave événement dans la vie de M. Peluche.

Nous avons dit, ou plutôt nous avons laissé entrevoir comment et pourquoi il aimait Madeleine, sa rupture avec un ami de près d'un demi-siècle produisit sur le maître de *la Reine des fleurs*, une profonde impression, et il demeura mécontent de lui-même.

Les doutes injurieux que le bimbelotier avait hautement exprimés sur la réalité du bonheur de celui qui se rivait volontairement à la mécanique du mercantilisme, jetèrent, en outre, un grand désordre dans les idées, jusqu'alors si méthodiquement étiquetées, du digne M. Peluche.

Il haussait les épaules, il riait de pitié, il monologuait tout haut en songeant au peu de cas qu'un homme de sens doit faire de l'opinion d'une si pauvre intelligence que l'était celle de Madeleine, et, malgré tout cela, malgré la conscience de sa supériorité, il ne parvenait point à s'affranchir de l'importunité de ce souvenir. Une comparaison surtout, dont s'était servi le triomphant héritier, comparaison insolemment empruntée au règne animal, lui revenait sans cesse à la mémoire. Lorsqu'il y pensait, et c'était vingt fois par jour, il sentait une sueur froide perler sur son front; alors, il se démenait sur son tabouret, comme pour se prouver à lui-même combien l'injurieuse similitude que Madeleine avait entendu établir entre l'homme commerçant et le coquillage cloué sur son rocher par des liens de [illegible]re, manquait de justesse et de fondement.



S'abandonnerait-il à la majestueuse colère que méritait tant d'insolence?

Soit que M. Peluche demeurât immobile et les yeux fixés sur son grand-livre, tout entier en apparence aux combinaisons stratégiques du *doit* et de l'*avoir*, soit qu'il semblât absorbé par le classement du produit de ses ateliers, il n'avait plus qu'une idée fixe, celle de demander à son intellect de nouveaux arguments qui lui démontrassent de plus en plus victorieusement combien son fanatisme commercial était la plus éclatante expression de félicité physique et morale sur cette terre.

Mais, hélas ! les dieux que l'on discute commencent à n'être plus des dieux.

Ce qui se passa ténébreusement dans l'âme bouleversée de M. Peluche fut longtemps sans transparaître au dehors. Madame Peluche, très forte sur les hiéroglyphes à l'aide desquels s'étiquettent le prix de revient et le prix de vente, était incapable de comprendre quelque chose à ce thermomètre moral que l'on appelle la physionomie.

Aussi, s'apercevant chez M. Peluche d'une préoccupation inaccoutumée, regardait-elle de temps en temps son mari avec étonnement.

Nous croyons que le moment est arrivé de faire connaître plus intimement à nos lecteurs madame Athénaïs Peluche, née Cressonnier.

Lorsque M. Anatole Peluche, ne cachons pas plus longtemps le nom de baptême un peu prétentieux du maître de *la Reine des fleurs*, — d'ailleurs, déjà Madeleine l'a révélé au public, — lorsque, disons-nous, M. Anatole Peluche avait choisi mademoiselle Athénaïs Cressonnier, entre toutes les mademoiselles qui émaillaient son magasin, afin de l'élever au rang de dame et maîtresse de l'établissement, ce n'est pas, hâtons-nous de le dire pour l'édification de ceux qui pourraient lui opposer de pareilles idées, ce n'est pas qu'il eût été séduit par les formes rondelettes, par les yeux fendus en amande, par le teint velouté de mademoiselle Athénaïs. Non, M. Peluche, grâce au ciel, n'attachait point à ces misères plus de prix qu'elles n'en méritent. Les aptitudes commerciales qu'il avait remarquées chez cette intéressante jeune fille avaient seules décidé des ses prédilections.

En effet, comme le disait le fleuriste, avec un indicible orgueil, mademoiselle Cressonnier *était née marchande*. Elle possédait au suprême degré ces qualités négatives qui, lorsqu'elles se combinent chez une femme avec la finesse et la duplicité natives de sa nature, en font un véritable Talleyrand de comptoir.

Aussi mademoiselle Athénaïs Cressonnier, devenue madame Peluche, n'avait point été étrangère à l'essor prodigieux que les affaires de *la Reine des fleurs* avaient pris pendant ces dernières années.

Mais le développement des qualités commerciales de mademoiselle Athénaïs Cressonnier ne doit pas, comme lorsqu'il s'est agi de M. Peluche, être considéré comme ayant été la conséquence d'une habitude, être attribué à une passion presque platonique pour les péripéties des luttes commerciales. Madame Peluche était infiniment plus positive que son mari ; elle aimait le commerce, non pas pour le commerce, mais en raison des bénéfices qu'il rapporte, de l'argent qu'il procure. Toute jeune, toute jolie qu'elle était, elle aimait l'or à la façon de quelques usuriers et à la manière des vieux thaumaturges ; elle l'aimait pour ses reflets fauves, pour ses bruissements métalliques, pour les frissons magnétiques qu'il faisait passer par tout son corps, lorsqu'elle le sentait tomber dans sa main potelée.

Si, comme Pythagore, mademoiselle Athénaïs se fût souvenue de ses existences précédentes, certes, elle eût avoué que, du temps de Jupiter, elle avait été Danaé.

Nous avons tout à l'heure parlé de finesse à propos de madame Athénaïs Peluche. Nous ne voudrions pas que nos lecteurs se trompassent sur la valeur qu'ils doivent attacher à ce mot dans la circonstance présente. Il arrive très souvent que la finesse du négociant, finesse particulière à sa nature, n'a rien de commun avec l'intelligence, c'est un instinct particulier à une espèce de bipède, et pas davantage. Derrière son comptoir, madame Athénaïs Peluche eût attrapé Dieu le père lui-même et lui eût vendu de la filasse pour de la soie ; sortie de sa vie officielle, elle était si naïve, disons mieux, si bête, qu'elle en était intéressante.

On comprend donc aisément comment tous ces symptômes qui indiquaient que l'esprit de son époux avait perdu son aplomb normal, échappèrent à sa perspicacité.

Et cependant, l'ami Madeleine et ses résolutions insensées étaient devenus le texte invariable de toutes les conversations du fleuriste.

Tant qu'il restait *au magasin*, M. Peluche était trop convaincu de la gravité de ses fonctions et de la majesté de son apostolat, pour entretenir madame Peluche de questions étrangères à la confection ou à la vente de leurs produits ; mais, aussitôt que les deux époux étaient réunis dans l'arrière-boutique obscure qui servait de salle à manger, M. Peluche lâchait la bride aux indignations qui, pendant six heures, avaient subi dans sa poitrine une incubation forcée.

C'était en aménageant dans sa cuiller, à l'aide de sa fourchette, — M. Peluche avait religieusement conservé l'ancienne habitude bourgeoise de manger sa soupe avec les deux mains, — c'était, disons-nous, en aménageant dans sa cuiller, à l'aide de sa fourchette, sa première cuillerée de potage que, rendu à lui-même par la cessation de tout contact avec la pratique et la marchandise, M. Peluche lançait une réflexion insidieuse, qui devait servir de thème aux variations qu'il prétendait exécuter.

Alors commençait la symphonie.

Pendant trois quarts d'heure que durait le repas, il épanchait l'amertume de ses pensées, qui sortaient de sa bouche en raison inverse de l'inglutition de la nourriture : au bouilli et à l'entrée, il se plaignait dédaigneusement de l'ex-bimbelotier, de la voie de perdition dans laquelle un fatal aveuglement l'avait engagé ; au rôti, venaient les épithètes les plus injurieuses, à l'aide desquelles il essayait à son tour de classer l'intelligence de son ancien ami ; enfin, à la salade et aux raisins secs, éclatait la rancune de son cœur dans toutes ses violences torrentielles. Alors, il assurait, cédant par degrés à la violence de la passion, qu'en affichant des goûts champêtres, Madeleine voulait tout simplement dérober ses vices à la réprobation d'un ami véritable ; il déclarait qu'il était impossible qu'on ne le trouvât pas un beau matin mort d'ennui, de regrets, de chagrin et de misère, dans ce que le maître de *la Reine des fleurs* nommait dédaigneusement sa bicoque.

Dans ses jours de haute éloquence, M. Peluche allait jusqu'à menacer son ami de la combustion instantanée ou du *delirium tremens*.

Les jours où venait au magasin mademoiselle Camille Peluche, il était convenu que l'on ne souillerait pas cette âme innocente du tableau des débordements de Madeleine ; et, quand la jeune fille demandait, inquiète, des nouvelles de son parrain qu'elle aimait tant et qu'elle ne voyait plus, M. Peluche se contentait de lui dire, avec un accent dont il serait impossible de rendre l'amertume :

— Ton parrain, Camille, ton parrain, il fait un voyage d'agrément.

Et ces paroles étaient accompagnées d'un rire sec et nerveux qui rappelait si bien à madame Peluche celui de Méphistophélès que, dans sa jeunesse, elle avait entendu à la Porte-Saint-Martin, qu'en entendant celui de son mari, la pauvre femme en frissonnait malgré elle.

Et cependant, l'ami Madeleine, insoucieux à toutes ces violentes diatribes de son ami Peluche, — diatribes dont, au reste, il n'avait aucune connaissance, — l'ami Madeleine ne paraissait songer, lui, qu'à tenir ses promesses.

Un beau matin, le conducteur de la petite voiture de Villers-Cotterets déposa à *la Reine des fleurs* une bourriche laquelle contenait, disait-il, une carpe et une anguille. Il se retira aussitôt, le port était payé.

Madame Peluche appréciait les dîners économiques ; elle accueillit fort gracieusement cet envoi, qui, maintenant qu'elle n'avait plus à subir les visites orageuses de l'ex-bimbelotier, la raccommodait presque avec lui.

M. Peluche jeta un regard de mauvaise humeur sur ce panier béant, dans lequel, sur un lit d'herbes vertes, on voyait, en effet, reluire les écailles dorées d'une énorme carpe et se tordre les spirales d'une magnifique anguille.

Sur ces entrefaites, un des commis apporta un papier qui s'était échappé de la bourriche.

Le papier ne contenait que ces quelques lignes :

« Et dire qu'il ne tiendrait qu'à toi de connaître la vraie félicité, de sentir palpiter ton cœur dans ta poitrine, lorsqu'un poisson de taille raisonnable frétillerait accroché à ton hameçon !

« Pauvre Anatole !

« Mes hommages à madame ; mes amitiés à ma filleule

« CASSIUS MADELEINE. »

Vous voyez que nous marchons de découverte en découverte. Madeleine, né d'un père républicain, sous le Consulat, avait reçu sur les fonts de baptême le prénom tyrannicide de Cassius ; mais, comme pour fêter l'anniversaire du jour mémorable où Madeleine avait été racheté du péché originel, on avait inutilement cherché sur le calendrier saint Cassius, il avait été décidé que sa fête lui serait souhaitée le 1er novembre, c'est-à-dire le jour de la Toussaint.

Que l'on nous pardonne cette digression, qui nous a paru avoir son utilité. Nous sommes de ceux qui croient à l'influence des noms sur les individus, et nous pourrions nous livrer à une longue étude philosophique sur ces deux noms et sur ces deux hommes : Anatole Peluche et Cassius Madeleine.

Mais nous préférons en revenir à notre récit.

M. Peluche déchira le papier et en jeta les morceaux loin de lui.

Quelques jours après, une immense corbeille arrivait, franche de port, à l'adresse de M. Peluche

Cette corbeille était pleine de légumes et de fruits ; sur ces appétissants comestibles, s'étalait une véritable jonchée de fleurs rustiques, mais charmantes.

Madame Peluche hasarda cette pensée :

— Il me semble que l'air des champs a rendu M. Cassius beaucoup plus aimable que ne le rendait l'air de la ville.

Madame Peluche avait pris l'habitude d'appeler Madeleine *M. Cassius*, de l'habitude qu'avaient eux-mêmes les deux amis de s'appeler par leurs noms de baptême.

D'ailleurs, elle trouvait que le nom de Cassius était bien autrement masculin que celui de Madeleine, lequel, rappelant des souvenirs féminins et évangéliques, s'appliquait mal à la position sociale et au sexe du bimbelotier.

La lettre suivante était jointe à ce nouvel envoi :

« Je t'expédie, mon cher Anatole, un échantillon des produits de mon atelier. Ne t'étonne pas si tu trouves quelque différence entre les fleurs et les fruits que je t'envoie et ceux de ton magasin. C'est bien moi qui taille et qui prépare l'ouvrage ; mais c'est le bon Dieu qui est mon premier commis. Ah ! si tu pouvais une seule fois apprécier les jouissances que l'on éprouve en voyant sous ses doigts un bourgeon devenir une de ces belles roses qui sentent, elles, tout autre chose que la colle ; si tu avais tâté des émotions que procure un méchant cerisier, depuis le jour où il se couvre d'une véritable neige de fleurs jusqu'à celui où ces fleurs se sont doucement métamorphosées en des fruits dans lesquels on peut mordre sans craindre de s'enfoncer des fils de fer dans les gencives, tu congédierais à l'instant même tes prétendues fleuristes et tu te hâterais de m'imiter en vendant ta galère à un autre forçat.

« Pauvre Anatole !

« Mes hommages à madame Peluche ; mes amitiés à ma filleule.

« CASSIUS MADELEINE. »

Il était évident que les sombres pronostications... — je crois que nous faisons un mot ; ma foi ! tant mieux pour l'Académie ! — que les sombres pronostications de M. Peluche avaient rendu Madeleine agressif ou que son ivresse champêtre le précipitait dans les ardeurs du prosélytisme.

Mais, dans l'un ou l'autre cas, les innocents sarcasmes que l'homme des champs venait de se permettre à l'égard de l'homme de la ville avaient produit une douloureuse impression sur le boutiquier. La tension continuelle de son esprit commençait à amener précisément le résultat qu'il avait redouté : elle ôtait à ses occupations chéries l'attrait puissant qu'elles avaient conservé jusqu'alors. Il ne se trouvait plus le même empressement à décacheter les lettres de clients, il se sentait indifférent à l'inexactitude de ses employés ; deux fois, il s'était surpris bâillant à se démonter la mâchoire en additionnant ses comptes courants, et il commençait à se demander avec terreur ce qu'il adviendrait de lui si cet abominable Madeleine avait raison, et s'il ne se serait pas trompé lui-même en se vouant à l'engraissement indéfini de son coffre-fort.

Sur ces entrefaites, la situation commerciale de la maison Peluche subit un échec qui, hâtons-nous de le dire pour rassurer nos lecteurs, n'avait d'autre importance que d'être le premier qu'elle eût essuyé.

IV

DU TRIOMPHE DE MADELEINE

En dépit des airs de madame Peluche, pour laquelle toute vente qui ne s'opérait pas au comptant rentrait dans le domaine des spéculations illicites, M. Peluche avait ouvert un crédit assez considérable à l'un de ses anciens employés, devenu commissionnaire en marchandises.

La nature nerveuse des femmes leur donne le don de prophétie. La sibylle de Cumes, la pythie de Delphes, la pythonisse d'Endor, la prophétesse Cassandre sont là pour justifier notre assertion, et laissent bien loin derrière elles le vieux rabâcheur Calchas ou le Breton Merlin.

Madame Peluche avait prédit juste en prédisant à son mari que la somme avancée par lui était fort aventurée.

Le pauvre jeune homme ne fut pas heureux dans ses entreprises ; il se trouva dans l'impossibilité de tenir les engagements qu'il avait contractés envers son ancien patron, et, ne voulant pas survivre à ce qu'il regardait comme son déshonneur, il se brûla la cervelle.

M. Peluche perdait trente mille francs ; la somme était pour lui fort insignifiante. Cependant, si madame Peluche accueillit cette nouvelle par une attaque de nerfs, s'il lui devint désormais impossible de parler de ce qu'elle nommait *notre malheur* sans verser d'abondantes larmes, son désespoir ne peut pas être comparé à la consternation avec laquelle son mari reçut ce désastre.

Le maître de *la Reine des fleurs* eût vu sa dernière obole engagée dans les problématiques éventualités d'un concordat fallacieux, qu'il ne se fût pas montré plus péniblement affecté.

Il demeurait des heures entières assis sur son tabouret, les sourcils froncés et l'œil absorbé dans ses méditations, indifférent, mieux que cela, insensible à tout ce qui se passait autour de lui.

Cette muette absorption en lui-même, qui était loin d'être le caractère normal de M. Peluche, parvint à un tel degré, que madame Peluche, effrayée des conséquences qu'elle pouvait avoir, en vint à sécher ses yeux et à faire trêve à ses lamentations pour essayer de consoler son mari. Mais, en dépit des intentions de la jeune femme, toutes ses tentatives parurent, au contraire, redoubler l'abattement du maître de *la Reine des fleurs*.

L'économe Athénaïs attribuait l'humeur noire de M. Peluche à l'influence des cinq chiffres qui allaient si désagréablement s'aligner à l'article profits et pertes, — colonne des pertes.

Elle se trompait.

Ces trente mille francs, sortis de son coffre-fort pour n'y plus rentrer, n'étaient que le moindre des soucis du fleuriste ; il eût sacrifié quatre fois la somme pour retrouver la sérénité perdue, cette sérénité d'autrefois qui le faisait l'égal des dieux.

Comme un amant qui, après l'infidélité d'une maîtresse sans rivale, s'aperçoit que sa passion pour elle s'attiédit, M. Peluche se demandait avec angoisses comment et pourquoi il arriverait à combler le vide qui allait se faire dans son existence.

Son amour-propre, amour-propre que vingt ans de succès non interrompus n'avaient pas peu contribué à développer, se trouvait en outre profondément humilié d'avoir vu les événements se mettre du côté de l'ami Madeleine pour l'accabler sous le poids d'un malheur aussi imprévu. Cette trahison de la fortune au moment où il avait besoin de l'éternité de ses faveurs pour soutenir son fanatisme chancelant et pulvériser les arguments de son adversaire, lui apparaissait comme une monstrueuse injustice de la destinée.

En dépit des affectueuses instances de sa femme, le maître de *la Reine des fleurs* demeurait donc inconsolable.

Ce n'était pas tout : la mélancolie de M. Peluche se traduisait par des symptômes non seulement moraux, mais physiques. M. Peluche était ce que, dans son quartier, on appelait un bel homme ; c'est-à-dire qu'il avait les joues pleines, l'œil à fleur de tête, le teint rubicond, le ventre proéminent. Eh bien, les joues de M. Peluche s'allongeaient, son teint avait perdu ces vives couleurs qui le faisaient ressembler à l'un de ces fruits de cire qu'il confectionnait autrefois avec tant d'orgueil. Son œil voilé cherchait dans l'espace, au ciel, un problème invisible. Enfin son ventre, qu'il avait, comme celui de l'illustre Brillat-Savarin, fixe et majestueux, au lieu de demeurer dans sa brillante rotondité ou de s'accroître encore, comme son propriétaire en avait conçu l'ambitieuse espérance, fondait à ce point, qu'un jour M. Peluche s'aperçut avec terreur que, pour maintenir ses pantalons à leur niveau supérieur, il lui fallait recourir à l'humiliant secours des bretelles.

Ce fut alors que madame Peluche, effrayée du double changement qui s'opérait dans la personne de son mari, résolut, comme moyen curatif, de faire sortir définitivement de pension sa belle-fille Camille ; elle savait combien était grand l'amour de M. Peluche pour cette enfant, amour qu'elle avait souvent qualifié de faiblesse ; aujourd'hui, cet amour était devenu son espoir et elle comptait sur l'influence de la jeune personne pour dissiper le spleen auquel M. Peluche était en proie.

Mademoiselle Camille Peluche, que nous avons jusqu'à présent tenue, ou à peu près, derrière le rideau et qui va entrer en scène, était sur le point d'atteindre sa dix-septième année ; sa beauté n'était point de celles qui attirent infailliblement le regard et qui commandent l'admiration. Mais on ne l'avait pas plus tôt remarquée, qu'on ne se lassait plus de revenir à elle. Vue une fois avec attention, on ne l'oubliait plus. Ses yeux étaient petits, mais ils rayonnaient à travers une double rangée de cils si longs et si soyeux, qu'ils ajoutaient encore à l'expression, gaie ou mélancolique, de leur prunelle d'azur. Sa bouche était grande ; mais il y avait tant de bienveillance et de bonté dans le sourire qui l'animait, que l'on s'apercevait à peine que ce sourire découvrait des dents d'une blancheur éclatante. Le reste de ses traits était d'une régularité irréprochable, et son gracieux visage s'encadrait entre une double tresse de cheveux châtains d'une épaisseur luxuriante, et à laquelle elle savait donner ce tour attrayant, tout particulier aux femmes de goût qui se coiffent elles-mêmes.

Voilà pour le physique ; disons quelques mots du moral.

Mademoiselle Camille Peluche était une nouvelle preuve de ce consolant axiome, émis par quelques optimistes, que la nature a voulu dédommager ceux dont l'enfance a été privée des caresses et des leçons d'une mère, par la précocité de leur raison et par leur facile aptitude au travail.

En effet, Camille avait appris tout ce que l'on peut apprendre en pension ; elle parlait assez purement l'anglais, chantait agréablement une romance en s'accompagnant du piano, et dessinait des fleurs d'une façon remarquable.

L'absence des soins d'une mère, soins si bons toujours, mais parfois si amollissants, avait hâté la maturité de la raison de Camille, et, ne sachant rien encore du monde, une secrète intuition l'initia, dès les premiers mots que lui dit sa belle-mère, au rôle qu'elle aurait à remplir dans la maison paternelle.

Avec un tact qui avait manqué à madame Peluche, elle devina sur-le-champ que l'altération qu'elle remarqua dans les traits de son père, ne pouvait être attribuée à la perte insignifiante dont celui-ci avait été la victime. Elle comprit qu'une grande modification, sinon un changement absolu dans le régime des habitudes et des occupations de son père pouvait seule opérer la cure que madame Peluche avait remise entre ses mains. Alors avec une abnégation si vraie en apparence qu'elle ne se laissa même pas soupçonner d'affectation, elle se fit légère et dissipée, sans se laisser intimider par le froncement des sourcils junoniens de sa belle-mère. Elle prétendit qu'après une si longue retraite au Marais, c'est-à-dire dans un des quartiers les plus éloignés de Paris, elle ne pouvait se passer de distraction, de bruit, de mouvement. Forcé d'accompagner sa fille à de quotidiennes promenades qui, des boulevards, s'étendaient aux Champs-Élysées, et des Champs-Élysées au Bois, obligé de la suivre à tous les spectacles, de tâter de tous les plaisirs pour lesquels Camille manifestait un goût effréné, M. Peluche se trouva violemment arraché à la vie casanière.

Pendant les quarante-huit années de son existence, M. Peluche n'avait point arpenté autant de chemin que sa fille lui en fit faire pendant les quinze jours que dura ce steeple-chase de la distraction.

Ce remède héroïque produisit des effets assez caractéristiques.

M. Peluche, dont les ressorts s'étaient tant soit peu rouillés pendant près d'un demi-siècle de repos, éprouvait toujours une certaine difficulté à se mettre en train. Il résistait quelque temps aux instances de Camille avant de se rendre au nouveau désir que celle-ci lui exprimait. Il fallait toujours qu'il eût été éperonné de quelques tendres cajoleries avant de se décider à prendre du champ, c'est-à-dire à coiffer son feutre, à endosser, ou sa redingote à la propriétaire, ou, les circonstances l'exigeant, son habit bleu à boutons d'or. Il aimait tant sa fille, il était si faible pour celle qu'il jurait être, et l'on pouvait l'en croire sur parole, le plus remarquable échantillon de son talent de fleuriste, qu'il finissait par céder à sa volonté.

Peu à peu, et sous l'impression de l'air du boulevard, des Tuileries et du Bois, qui est, comme chacun le sait, un air qui n'a rien de commun avec celui de la rue Bourg-l'Abbé et de la rue Greneta, ses scrupules s'effaçaient, son œil morne s'animait, il redevenait jaseur, communicatif, et, d'élan en élan, il en arrivait à la gaîté la plus franche. De *la Reine des fleurs*, il n'en était pas plus question, au bout de trois semaines, que si la rue Bourg-l'Abbé eût été aux antipodes ; il s'arrêtait étonné devant tout, et accablait Camille de questions, car tout était nouveau pour ce vieux sauvage de la civilisation, que l'amour filial arrachait aux limbes de ses ateliers, et qui, pareil à un enfant, s'étonnait de tout, s'amusait de tout.

L'influence de ces émotions inconnues s'élevait jusqu'à l'enthousiasme. Au théâtre, il avait des larmes sincères pour les malheurs de la jeune première, des indignations frénétiques contre les machinations du troisième rôle ; aux courses, — et jamais le maître de *la Reine des fleurs* n'avait même eu l'idée de ce que c'était qu'une course — aux courses, il poussait des hourras que l'on eût dits importés d'outre-Manche ; lorsqu'il assistait à une revue, il piaffait au son de la musique guerrière. Enfin, lorsqu'il marchait ayant sa belle Camille au bras, il était si fier de la belle enfant, qu'il laissait son chapeau prendre ces airs penchés et provocateurs qui l'avaient si fort indigné chez Madeleine.

Malheureusement, aussitôt qu'il était rentré au logis, aussitôt qu'il avait repris sa place derrière le comptoir de [illegible] que les commis avaient placé devant lui les liasses de factures qu'il devait coucher sur le grand livre, une révolution bien différente s'opérait avec une rapidité prodigieuse en quelques secondes, et, sous l'empire d'une violente réaction, le fleuriste devenait plus triste, plus sombre, plus morose que jamais il ne l'avait été. De profonds soupirs, qu'il n'avait même plus la force de dissimuler, s'échappaient de sa poitrine, et plusieurs fois Camille crut voir son père essuyer furtivement une larme sur les manches de percaline bleue qui protégeaient jusqu'aux coudes le drap de sa redingote.

Les observations quotidiennes de Camille lui livrèrent le secret de cet affaissement moral ; elle pressentit ce que M. Peluche n'avait point osé jusqu'alors s'avouer à lui-même, c'est-à-dire que la lassitude et le dégoût même avaient succédé à l'ancien fanatisme commercial du maître de *la Reine des fleurs*, et qu'il fallait, si l'on voulait le sauver de lui-même, le tirer du marasme dans lequel il ne pouvait plus que végéter.

Elle se décida un jour à faire part à sa belle-mère de ces judicieuses réflexions.

Certes, la position sociale de madame Athénaïs Peluche dépassait de beaucoup les rêves qu'elle avait pu former étant jeune fille, et cependant elle ne songeait pas sans frémir au jour où la fortune qu'elle avait été appelée à partager cesserait de s'accroître ; les bénéfices réalisés perdaient toute valeur à ses yeux lorsqu'elle songeait à ceux qu'elle allait manquer ; aussi, lorsque Camille lui parla de quitter la direction de *la Reine de fleurs*, surtout après la perte qu'elle venait de subir, jeta-t-elle les hauts cris. Elle traita les appréhensions de Camille de rêveries de pensionnaire ; elle répliqua, avec assez d'aigreur, que, si les caprices d'une enfant gâtée n'avaient point détourné M. Peluche de ses occupations, il serait déjà rétabli ; elle termina enfin en défendant à la jeune fille d'entretenir son père de semblables billevesées.

Cette mercuriale affecta tristement Camille, qui n'osa plus provoquer son père à de nouvelles excursions.

On était aux derniers jours d'août.

Un samedi, vers quatre heures de l'après-midi, M. Peluche préparait mélancoliquement la paye de ses ouvriers, lorsqu'en levant les yeux au ciel, comme il en avait pris depuis quelque temps la désastreuse habitude, il aperçut un homme qui, de la rue, paraissait suivre tous ses mouvements avec une attention singulière.

Cet homme était coiffé d'un chapeau de feutre à large bord ; ce bord, rabattu contre le carreau, sur lequel l'indiscret étranger appuyait son visage, masquait à M. Peluche la plus grande partie des traits de cet impertinent curieux.

Il était vêtu d'une façon que le fleuriste trouvait aussi bizarre que prétentieuse. Ce n'était pas précisément la blouse de cotonnade bleue que portait cet homme qui attirait l'attention de M. Peluche : c'était un sac de cuir et de filet qu'il portait en bandoulière ; c'étaient des guêtres de cuir bouclées à ses jambes et montant jusqu'au-dessous du genou ; c'étaient deux cornes à fermoir de cuivre qui se balançaient sous ses deux bras ; c'était, enfin, le fusil à double canon qui se dressait sur son épaule, et qui n'avait aucune ressemblance avec l'arme militaire que l'ordonnance attribue aux gardes nationaux.

En ce moment, le petit coin de figure que pouvait apercevoir M. Peluche se contracta dans une effroyable grimace. Le fleuriste devint pâle comme le col de sa chemise ; il bondit sur son tabouret, et, avec un accent qui fit relever la tête à madame et à mademoiselle Peluche :

— Madeleine ! s'écria-t-il.

C'était en effet Madeleine, qui, au même moment, ouvrit la porte avec le fracas qui rentrait dans ses habitudes ; Madeleine, qui, après cinq mois de séparation, achevait en rentrant dans le magasin de son vieux camarade, l'éclat de rire qu'il avait commencé en en sortant. C'était Madeleine, plus gai, plus bruyant, plus joyeux qu'il ne l'avait jamais été ; et cependant c'était un Madeleine qu'il fallait se recueillir pour reconnaître, tant il ressemblait peu à l'ancien.

Il y avait — il fallait bien en convenir en regardant Madeleine — quelque chose de fondé dans les affinités champêtres que les nécessités d'une situation précaire avaient si longtemps contrariées, au grand préjudice de l'ex-bimbelotier ; car, sous l'influence de la régularité et de la quiétude de son existence nouvelle, un changement radical s'était opéré dans son extérieur. Tout au contraire de M. Peluche, qui avait maigri de corps et pâli de visage, un embonpoint visible avait succédé à la maigreur de Madeleine. Les angles aigus de son visage, taillés en lame de couteau, s'étant adoucis, la vivacité de son regard n'empruntait plus rien à la surexcitation alcoolique ; sa taille s'était redressée ; son teint, jauni par les veilles, couperosé par les excès, avait pris, en s'éclaircissant sous l'influence du grand air, ce ton chaud et bistré qui est l'emblème caractéristique de la vigueur et de la santé.

Enfin Madeleine avait rajeuni, en raison inverse de la façon dont M. Peluche avait vieilli.

D'un seul coup d'œil, le maître de *la Reine des fleurs* avait fait toutes ces observations, et, tandis que Madeleine saluait respectueusement madame Athénaïs, embrassait tendrement Camille, à laquelle, nous l'avons dit, il avait toujours témoigné une attention paternelle, le fleuriste s'efforçait de comprimer les mouvements de son humeur bilieuse, de refouler les sensations poignantes qu'excitait en lui le contraste de ce triomphant résultat, opposé à sa propre infor-

tune, de répondre enfin par le calme et la sérénité de son visage à toutes les railleries qu'il attendait de son ami.

Il s'avança vers Madeleine, qui lui tendait les bras, et se prêta à l'accolade, comme s'il eût oublié tout ce qui s'était passé.

Alors, l'ex-bimbelotier raconta à son vieux camarade qu'étant venu à Paris pour acheter un équipement de chasseur, qu'il comptait étrenner dans quelques jours, il n'avait pas voulu passer devant *la Reine des fleurs* sans serrer la main au maître de l'établissement.

Mais, tout en parlant, Madeleine, le regard constamment fixé malgré lui sur Peluche, paraissait fort surpris de l'altération qu'il surprenait dans les traits de son vieux camarade. Il le considérait avec une sorte de stupeur et ses yeux ne se détachèrent de lui que pour errer, interrogateurs, de madame Peluche à sa filleule.

Camille comprit parfaitement ce regard, et mit un doigt sur sa bouche pour faire entendre à son parrain que toute question à ce sujet serait inopportune.

Madame Peluche, qui tenait à encourager les générosités horticoles et fluviatiques de Madeleine, lui proposa, avec une gracieuseté à laquelle elle était bien loin de l'avoir accoutumé, de partager le dîner de la famille.

Le maître de *la Reine des fleurs* appuya cette motion avec enthousiasme ; malgré ses efforts, il était mal parvenu à maîtriser son émotion. Aussi se trouvait-il enchanté de la perspective d'avoir quelques heures pour se remettre, et, en même temps, afin de prouver à Madeleine que rien n'était changé dans ses habitudes, il répéta plusieurs fois que, comme le dîner était pour cinq heures seulement, il allait mettre ses livres au courant, attendu que les devoirs d'un commerçant passaient même avant le plaisir de causer avec un ami.

Le campagnard, qui avait ou qui feignait d'avoir encore quelques emplettes à faire dans le quartier, sortit avec Camille, laquelle, voulant causer tranquillement avec Madeleine, avait demandé à son père la permission d'accompagner son parrain.

L'heure du dîner réunit les quatre personnages dans la petite salle à manger dont nous avons déjà parlé.

M. Peluche, fiévreux comme un homme qui va se battre en duel, arrivait avec une provision d'arguments, qui devaient pulvériser les allégations médisantes que Madeleine serait tenté d'émettre à propos des félicités commerciales et qui démontreraient à celui-ci que le plaisir de fabriquer des fleurs en papier et de les expédier dans les quatre parties du monde restait, malgré les carpes, l'anguille et les fruits que lui avait envoyés Cassius, la plus importante fonction que peut accomplir un homme sur la terre.

Malheureusement, le fleuriste ne trouva point à placer le résultat de ses méditations.

Madeleine fut gai comme à son ordinaire ; mais il laissa tomber, sans les relever, les insidieuses provocations par lesquelles M. Peluche s'efforçait de ramener la conversation à ces questions personnelles qui avaient été la cause de sa querelle avec son ami le prétexte des cruelles désillusions qui avaient suivi cette querelle. S'il parla des charmes de sa nouvelle existence, s'il entretint ses hôtes de l'attrait que lui offraient ses occupations de chasse, de pêche et de jardinage, il le fit avec tant de bonhomie, que la susceptibilité du maître de *la Reine des fleurs* dut renoncer à se trouver offensée de ce propos.

Si peu habituée que fût madame Peluche à s'étonner de quelque chose, elle ne put s'empêcher de manifester la surprise que lui causait cette métamorphose. Madeleine n'était pas devenu un homme de façons élégantes, son écorce restait rude ; mais il avait perdu cette humeur railleuse dont la dame du logis était la victime ordinaire, et le dîner se passa sans qu'elle eût à subir une seule de ces excentricités de mauvais goût, de ces équivoques triviales dont le bimbelotier se montrait jadis si prodigue, et qui le lui avaient rendu si justement odieux.

Le dîner fut donc, pour M. Peluche, une suite de déceptions, et pour madame Peluche une suite d'étonnements.

Aussi, lorsque Madeleine, qui avait dix-huit lieues à faire pour regagner son gîte, eut pris congé de ses amis, non sans avoir juré à madame Peluche qu'elle goûterait des produits de sa chasse, comme elle avait goûté des produits de sa pêche et de son jardin, celle-ci, avec la naïve maladresse dont elle était coutumière, ne put s'empêcher de faire remarquer à son mari que c'eût été dommage de mettre une opposition insurmontable à des projets qui devaient amener un résultat si avantageux pour Madeleine.

M. Peluche ne répondit pas ; il allait et venait dans l'étroite pièce, pendant que la bonne enlevait la table, en proie à une agitation violente, qu'il ne se donnait plus même la peine de cacher.

Tout à coup, et comme s'il eût cédé à une inspiration soudaine, il prit son chapeau, et, pour la première fois de sa vie, il sortit de chez lui sans avoir de but déterminé. Il erra longtemps dans les rues de Paris, suivant la foule, s'arrêtant quand elle s'arrêtait, stationnant devant les magasins où elle s'agglomérait, pratiquant en apparence les flâneries qu'il condamnait si dédaigneusement chez les artistes et chez les gobe-mouches, mais tellement absorbé par ses pensées, que, pendant plus d'une demi-heure, il sembla avoir pris racine devant un étalage d'instruments hydrauliques, auxquels évidemment il ne pouvait témoigner un si grand intérêt.

C'était la première distraction sérieuse de M. Peluche. On va voir où elle devait le conduire.

V

OÙ L'ON VERRA M. PELUCHE FAIRE, SANS LE SAVOIR, LA VEILLÉE DES ARMES

Les lazzis d'un gamin arrachèrent M. Peluche à son extase. Ramené au positivisme des choses d'ici-bas, il comprit le ridicule de la situation ; le rouge de la pudeur colora ses pommettes, et il s'enfuit en se demandant à lui-même jusqu'où une préoccupation inaccoutumée pouvait conduire un homme.

Il était onze heures du soir. Quelques magasins avaient déjà fermé leurs devantures. L'illumination marchande commençait à pâlir ; les voitures devenaient à la fois plus rares et plus rapides, le bruit moins étourdissant : le Paris nocturne entrait dans sa seconde phase.

Quoique ce fût l'heure où M. Peluche était accoutumé de poser lui-même ses volets garnis de boulons au magasin de *la Reine des fleurs*, il ne se sentait pas la moindre velléité de sommeil ; la course qu'il venait de faire avait, il est vrai, rafraîchi son front fiévreux, mais sans lui inspirer, par une sensation de bien-être, d'autre désir que celui de continuer cette promenade qui cadrait si bien avec l'agitation de son âme. Seulement, il songeait vaguement à l'inquiétude dans laquelle devaient être plongées en ce moment madame Peluche, née Cressonnier, et mademoiselle Camille, sa fille.

Jamais de mémoire conjugale, M. Peluche n'était rentré à une pareille heure.

Cette considération le détermina à mettre un terme à sa course vagabonde, et il s'orienta pour regagner son domicile.

Il fut quelque temps comme ces voyageurs perdus dans les forêts vierges de l'Amérique et qui reconnaissent leur chemin à une touffe d'herbe, à un tronc d'arbre, à un rocher d'aspect fantastique ; il fut quelque temps, disons-nous, à s'orienter à l'aide des portes et des fenêtres, regardant comme une honte pour lui, enfant de Paris, de gagner le bout de la rue où il se trouvait pour en chercher le nom sur ces plaques complaisantes que l'édilité fait sceller aux tenants et aboutissants, pour diriger la course des provinciaux, et il s'aperçut, sans avoir besoin de recourir à ce moyen humiliant, que ses pérégrinations fantaisistes l'avaient amené dans ce vieux Paris, dont un roman célèbre venait de populariser les repaires.

Ce roman avait été publié dans le journal de M. Peluche, qui, ayant entendu dire un jour que le *Journal des Débats*, étant le journal le mieux écrit de tous les journaux parisiens, était pour cette raison le journal du roi Louis-Philippe, avait quitté *le Constitutionnel* et s'était abonné au *Journal des Débats*. Or, M. Peluche, qui répudiait pour lui et pour sa famille les lectures frivoles, se croyait cependant tenu à faire une exception en faveur du feuilleton d'un journal qu'il nommait, avec une respectueuse emphase, « l'organe de son gouvernement. »

Aussi, en se glissant dans les ruelles ténébreuses de la Cité, subissant l'influence des objets extérieurs, commençait-il à moins songer à Madeleine qu'au Chourineur et au Maître d'école ; si bien que peu à peu la physionomie goguenarde de l'ex-bimbelotier avait cessé de rayonner dans son imagination, tout occupée qu'elle était des criminels célèbres dont les hauts faits avaient occupé ses loisirs.

A chaque instant, il prenait un des dessins fantasques que la lueur tremblotante du gaz dessinait sur les murailles pour la silhouette d'un bandit prêt à le traiter en prince Rodolphe : une sueur glacée inondait son front et il se sentait frissonner par tout le corps.

Quoique M. Peluche portât la double épaulette d'argent et fût peut-être encore plus fier de son titre de capitaine que de celui de propriétaire du magasin de *la Reine des fleurs*, il ne se croyait obligé d'être brave que lorsqu'il se trouvait à la tête de sa compagnie.

Il était enfin rentré dans son quartier, les maisons qui s'offraient à sa vue se montraient à lui avec les physionomies sympathiques de vieilles connaissances, et cependant il n'était pas encore complètement rassuré.

Néanmoins, lorsqu'il reconnut la rue, aujourd'hui disparue avec tant d'autres, du Chevalier-du-Guet, il réfléchit que dans cette rue se trouvait un corps de garde ; que ce corps de garde était occupé par une compagnie de la légion dont il faisait partie, et il composa son maintien pour passer devant la sentinelle, avec la sérénité et la dignité qui convenaient à la haute position occupée par lui dans la milice citoyenne.

Mais, à la grande surprise de M. Peluche, il n'entendit pas résonner sur le pavé de la rue les pas mesurés du factionnaire, et il chercha en vain dans l'obscurité la forme d'une ombre et ces lueurs étincelantes que jette un canon de fusil emmanchant une baïonnette.

Une nuit tiède avait succédé à une des plus étouffantes journées du mois d'août, l'atmosphère était lourde, le ciel serein ; la sentinelle n'avait donc aucun prétexte pour être réfugiée dans sa guérite. M. Peluche supposa une infraction dans le service, et, quoique ce ne fût point sa compagnie qui était de garde, il bénit l'occasion qui se présentait de prouver une fois de plus son zèle et sa vigilance. En outre, après les émotions assez vives qu'il venait de subir, il n'était pas fâché de prendre sa revanche, en effrayant à son tour quelque peu son prochain.

M. Peluche se dirigea vers la guérite, en étouffant le bruit de ses pas et en surenchérissant sur les précautions dont un Indien rouge, en quête de chevelures ennemies, entoure sa marche dans les solitudes américaines.

A quelque distance du poste, le bruit de deux corps qui se choquaient à intervalles égaux l'intrigua violemment.

Évidemment le factionnaire ne dormait pas ; mais il paraissait également très probable qu'il ne se consacrait pas tout entier au soin de veiller sur la sûreté de la ville confiée à sa vigilance.

M. Peluche, se faisant un abri du côté gauche de la guérite, avança la tête et regarda à l'intérieur.

L'intérieur était occupé par le fusil et par le bonnet à poil du factionnaire, qui, posant son ourson sur la pointe de sa baïonnette, avait déchargé son front et son bras d'un poids qu'il regardait probablement comme inutile.

Quant au factionnaire lui-même, il était adossé au côté droit de la guérite, et, éclairé par le réverbère, il charmait les loisirs de sa faction en exécutant sur le bilboquet des tours de force à rendre jaloux les mignons de Henri III.

Devant cet oubli de ce que M. Peluche considérait comme le plus saint des devoirs, il sentit disparaître instantanément ses préoccupations personnelles. Un moment, il songea à s'emparer de l'arme du délinquant, à le terrifier par le cri de *Ronde major !* qui devait, selon lui, retentir à ses oreilles, non moins formidable que la trompette du jugement dernier. Il alla même jusqu'à se demander s'il ne devait pas appeler sur lui les foudres du conseil de discipline ; mais il réfléchit que la honte rejaillirait sur la garde nationale de Paris tout entière, et qu'en sa qualité de capitaine, il serait éclaboussé d'une parcelle de cette honte, et cette pensée le prédisposa à une indulgence que sa conscience réprouvait.

Il se démasqua et se montra tout à coup, en poussant un *hum !* qu'il croyait terrifiant.

Le garde national laissa tomber son bilboquet, écarta du bras droit M. Peluche, s'élança dans la guérite, et, sans s'apercevoir que son bonnet à poil rendait l'arme inoffensive et le geste grotesque, il croisa la baïonnette sur celui qu'il supposait être un malfaiteur ou un factieux.

M. Peluche écarta la baïonnette avec un majestueux sang-froid.

— Trop tard, Monsieur ! s'écria-t-il avec véhémence, trop tard ! Ce sont les gardes nationaux comme vous qui font, ou plutôt qui laissent faire les révolutions ; ce sont eux qui livrent avec leurs armes la porte de l'arène sanglante des émeutes aux implacables ennemis de nos institutions et de l'ordre public.

— Ah çà ! ah çà ! dit le garde national qui se rassurait, voyant qu'il avait affaire à un simple bourgeois, qui êtes vous donc ?

— Un supérieur, Monsieur, dit M. Peluche en se rengorgeant.

— Un supérieur ? Je ne connais de supérieur qu'en uniforme, et, quand je suis en uniforme moi-même, je me crois supérieur à tous les bourgeois de la terre. Passez au large, ou je vous fourre ma baïonnette dans le ventre !

— Monsieur, s'écria M. Peluche, rendez grâce au ciel de ce que, quoique ne commandant pas votre compagnie, je ne sois pas revêtu de mes insignes, car, en ce cas, j'eusse été impitoyable. Il est vrai que l'histoire rapporte qu'en semblable circonstance, le premier consul ne dédaigna point de prendre la faction d'une sentinelle endormie, et les arts ont illustré ce beau trait de nos annales militaires. Certes, Monsieur, si, comme ce pauvre soldat, vous eussiez eu les fatigues de dix victoires pour excuse, je n'eusse pas hésité à suivre l'exemple que me donnait le grand homme ; mais, je vous le demande à vous-même, qu'eût-il fait s'il eût vu son soldat, oubliant la défense de la patrie et la sûreté du poste, se livrer à une distraction que l'on excuse à peine dans l'âge le plus tendre ? Rendez grâce au ciel, je le répète, que votre indigne action n'ait eu que moi pour témoin, et surtout que je ne sois pas de service. Sous la livrée du simple citoyen, il m'est permis de passer sous silence la puérilité dont vous venez de vous rendre coupable, et qui, si elle était connue, rejaillirait sur la milice citoyenne tout entière.

Le factionnaire écoutait M. Peluche avec une physionomie demi-étonnée et demi-narquoise. Il était évident que le style majestueux dans lequel le maître de *la Reine des fleurs* venait de lui parler avait fait une certaine impression sur lui. La péroraison de ce discours, que M. Prudhomme n'eût point désavoué, parut être la chose qui l'impressionna le plus vivement. Il ramena son fusil à lui, appuya la crosse contre terre, se coiffa de son bonnet à poil, ramassa son bilboquet, s'appuya sur le canon de son arme, et, regardant le moralisateur :

— Vous n'aimez donc pas le bilboquet, capitaine Peluche ? demanda-t-il.

— Ah ! ah ! vous me reconnaissez enfin ! s'écria le maître de *la Reine des fleurs*, enchanté de cette preuve qui venait de lui être donnée d'une popularité qui était l'objet de sa plus chère ambition.

— Pardieu ! vous êtes le marchand fleuriste de la rue Bourg-l'Abbé. Eh bien, M. Bondois le plumassier n'est pas comme vous, il ferait des folies pour le bilboquet.

— Et qu'est-ce que M. Bondois le plumassier ? demanda dédaigneusement M. Peluche.

— Mon capitaine, donc ! Si vous étiez venu dix minutes plus tôt, vous nous eussiez trouvés jouant ensemble.

— Mauvais exemple, Monsieur, mauvais exemple. Rentrés dans la vie civile, tous les Français sont égaux devant la loi ; mais, sous les armes, la hiérarchie militaire doit être maintenue.

— Oh ! ne faites donc pas le fier comme cela, on sait que vous êtes bon garçon, monsieur Peluche.

Et, d'un revers de sa main, le garde national frappa sur le ventre de M. Peluche, qui fit un bond en arrière.

— Garde national ! garde national ! s'écria-t-il, vous vous oubliez !

— Moi, je ne m'oublie pas une minute au contraire, et la preuve, c'est que je veux vous faire un cadeau ; touchez là.

Et le garde national tendit à M. Peluche une de ces bonnes mains d'ouvrier, noires et calleuses, qui indiquent le travail et la loyauté.

Mais, comme Scipion Nasica, M. Peluche retira sa main, la transporta derrière son dos, et se cambrant en arrière avec un geste et dans une attitude qui lui donnaient pour le moment une vague ressemblance avec le héros qu'il venait de se proposer pour modèle :

— Garde national, dit-il, savez-vous qu'après l'indulgence dont je viens de faire preuve envers vous, la proposition de me faire un cadeau est presque une injure ?

Le factionnaire éclata de rire.

— Oh ! dit-il, il ne s'agit que de s'entendre, capitaine ; le cadeau que je veux vous faire n'a rien qui puisse effaroucher votre désintéressement bien connu : ce sont quelques billets de loterie dont je ne demanderais pas mieux que de me débarrasser en votre faveur...

— N'allez pas plus loin, garde national, dit M. Peluche en étendant la main horizontalement comme un homme qui prête serment ; le gouvernement tutélaire sous lequel nous avons le bonheur de vivre, a, dans sa sagesse, supprimé ces chances pernicieuses et ces jeux aléatoires où s'engloutissaient l'obole du pauvre et le pécule de l'ouvrier : vous êtes sous les armes pour défendre les lois, Monsieur, et non pas pour les violer.

— Commandant, cette morale honorerait une graine d'épinards, et il ne tiendra pas à moi qu'à la prochaine promotion, vous ne passiez chef de bataillon, je ne vous dis que cela. Mais les affaires sont les affaires, n'est-il pas vrai ? et, en ce moment, les affaires sont loin d'être aussi brillantes pour tout le monde qu'elles le sont pour le propriétaire de *la Fleur des reines*. Aussi n'est-il pas étonnant que leurs soucis poursuivent un simple garde national jusque sous les armes. D'ailleurs, papa Doliban lui-même ne nous donne-t-il pas l'exemple de cette heureuse alliance des devoirs du roi-citoyen et des obligations du père de famille ?

On se rappelle que ce nom de *papa Doliban* était le petit nom d'amitié par lequel ses partisans désignaient familièrement le roi Louis-Philippe.

— Monsieur Pinson ! monsieur Pinson ! s'écria M. Peluche en appelant pour la première fois son interlocuteur par son nom, si vous me connaissiez davantage, vous sauriez que je

n'ai jamais permis que l'on désignât devant moi, par ce sobriquet saugrenu, l'auguste monarque que la nation a placé à sa tête. C'est par ces façons irrespectueuses que l'on compromet les dynasties, monsieur Pinson ! et, quand les ennemis de l'ordre se réunissent, comme ils le font en ce moment pour battre en brèche les institutions auxquelles le trône doit son bonheur et sa prospérité, tout bon Français doit opposer à ces démolisseurs le double rempart de sa baïonnette et de ses sentiments.

Le garde national désigné par M. Peluche sous le nom de M. Pinson fit un imperceptible haussement d'épaules ; mais il tenait probablement à se débarrasser de ses billets de loterie en faveur de son supérieur, car il reprit avec un accent insidieux :

— Vous êtes éloquent, capitaine, et je n'avais pas tort de prétendre, aux dernières élections, que l'on devait vous envoyer à la Chambre ; mais il faut être bon enfant jusqu'au bout.. Vous savez bien que je ne joue pas du bilboquet quand il s'agit de défendre nos boutiques et de taper sur les républicains. Nous nous sommes vus à la besogne, monsieur Peluche, un jour qu'il y faisait chaud encore ! et je jure bien qu'il n'est pas, dans tout le bataillon, un garde national qui sache mieux que moi que vous avez mérité le ruban rouge qui fleurit à votre boutonnière. Vous devez être chasseur, capitaine ; ce calme, ce sang-froid que je vous ai vu apporter au feu, en sont la preuve. Capitaine, vous devez être chasseur.

Cette question ramena brusquement le fleuriste au sentiment que lui avaient inspiré les goûts cynégétiques de son ami Madeleine.

Un sourire dédaigneux crispa ses lèvres.

— Non, monsieur Pinson ; non, dit-il, ce divertissement n'a jamais eu pour moi aucun attrait. Je pense qu'un homme grave peut mieux employer ses loisirs qu'à un pareil divertissement, et je m'honore de penser, sous ce rapport, comme un grand poëte, qui, dans un des couplets d'un vaudeville dont j'ai oublié le nom, s'écriait en 1830 :

C'est par le peuple qu'on finit !
C'est par le peuple qu'on finit !

Et cependant, continua M. Peluche avec un accent qui n'était pas sans amertume, j'ai un ami qui prétend que c'est dans la poursuite et dans la destruction de l'innocent gibier que se trouve le *nec plus ultra* des félicités humaines.

— Madeleine ! votre ami Madeleine ! l'ex-bimbelotier de notre rue. Ah ! s'il avait vos écus, celui-là, capitaine, je ne serais pas forcé de mettre mon bijou en loterie ; mais cela fait tout de même votre affaire. Vous prenez mes billets ; naturellement, comme capitaine, vous gagnez le fusil et vous en faites cadeau à votre ami Madeleine.

— De quel fusil parlez-vous ?

— Vous ne connaissez pas mon fusil ?

— Non.

— Le fusil de Pinson ?

— J'ai l'honneur de vous dire que je ne le connais pas. Mais faites-moi la grâce de vous dépêcher, car, Dieu me pardonne, ce sont les trois quarts avant minuit que j'entends sonner.

— En deux mots, on va vous raconter la chose, mon capitaine. En votre double qualité d'homme de guerre et d'industriel, vous n'avez pas été sans remarquer, à l'Exposition dernière, un fusil qui a fait sensation : un triple chef-d'œuvre de gravure, de sculpture et d'armurerie, canon de Damas, crosse en ébène, batterie et garniture en acier fondu, et tout cela, bois et métal, si admirablement fouillé, gravé, ciselé, qu'il n'y aurait qu'à le rouler en cerceau pour en faire un collier de dame. On m'a donné une médaille ; mais tout n'est pas profit dans la gloire, allez, commandant. Voilà tantôt trois années que ce trésor d'argenterie reste au magasin, où il fait l'admiration des amateurs. Tous ceux qui se présentent pour l'acheter disent : « C'est beau ! c'est magnifique ! c'est admirable ! mais bernique ! » Manière de parler qui signifie tout simplement : « C'est trop cher ! » Ce que voyant, ma foi, j'ai pris le parti de le mettre en loterie, au capital de deux mille francs, qui ne représenteront pas la moitié de ce qu'il m'a coûté. Le prix du billet est de cinq francs, et naturellement je n'ai eu garde d'oublier, lorsqu'il s'agissait d'armes, le capitaine, auquel je suis tenu de les présenter, les armes ! Aussi, voici quatre numéros que j'ai mis de côté pour vous, monsieur Peluche.

Un véritable combat se livrait, depuis la dernière période du discours de l'armurier Pinson, dans l'esprit du maître de *la Reine des fleurs*, entre les suggestions de sa vanité et la sévérité de ses principes économiques. Il hésitait à opposer un refus à la requête que lui présentait si galamment son inférieur qu'il avait, du reste, intérêt à ménager pour le grand jour des élections, et il n'était pas sans calculer qu'il lui faudrait enregistrer les vingt francs qu'on lui demandait à l'article des profits et pertes. Il opta pour un moyen terme qui ménageait à la fois son électeur et sa bourse.

— Je vous ai, dit-il, exposé quels étaient mes sentiments à l'égard des jeux de hasard, que la société a condamnés et que la loi répudie. Comme capitaine, il m'est donc impossible d'accepter les billets que vous m'offrez ; mais, dépouillé de ces obligations officielles, en qualité de concitoyen et d'ami, je puis vous prier, monsieur Pinson, de me donner un de vos numéros.

L'armurier, dont cette concession ne paraissait pas avoir satisfait les espérances, lutta quelque temps contre la résolution de M. Peluche ; mais ce fut en vain. Le capitaine, irréprochable, ne se laissa ébranler ni par les adroites flatteries, ni par les éblouissantes perspectives d'un gain que l'armurier lui présentait comme sûr, mais quatre fois plus sûr cependant, en prenant quatre billets, qu'en en prenant un seul. Il fut inflexible à ne point se départir du programme qu'il s'était tracé.

Il prit le billet, le paya, et, après avoir adressé à M. Pinson de nouvelles recommandations sur les devoirs d'un soldat sous les armes, il rentra chez lui, où il trouva sa femme et sa fille très troublées par l'escapade inusitée qu'il venait de se permettre.

Cet incident, qui, au premier abord, paraîtrait d'assez médiocre importance pour passer inaperçu, eut, comme nous l'avons laissé soupçonner dans notre dernier chapitre, sur la destinée de M. Peluche des conséquences incalculables.

Quinze jours s'étaient écoulés, et M. Peluche ne pensait certes, plus au numéro qu'il avait accepté, lorsque l'armurier vint, la mine allongée et piteuse, lui apporter le fusil.

Le numéro qu'avait pris M. Peluche, quoique pris un peu malgré lui, était le bon

Il n'est pas de petits triomphes, et ceux qui sont dus uniquement au hasard ne sont pas ceux qui flattent le moins la vanité des hommes

Cet événement, dont il était impossible de prévoir les résultats, exerça d'abord une heureuse et rapide influence sur la mélancolie du propriétaire de *la Reine des fleurs*.

VI

COMMENT PAR SUITE DE CETTE AVENTURE, M PELUCHE, TOUJOURS SANS LE SAVOIR, SE TROUVA ARMÉ CHASSEUR

Et cependant, ce fut d'une voix tremblante, et en pâlissant légèrement, que M. Peluche pria l'armurier de répéter ce qu'il lui avait déjà dit.

— Je répète, monsieur Peluche, fit l'armurier, que c'est le numéro 60 qui a gagné le fusil, et que, comme c'est vous qui avez pris le numéro 60, vous avez, pour vos malheureux cent sous, une arme de quatre mille francs.

M. Peluche n'attachait pas une grande importance à la possession d'un objet qui n'était pour lui d'aucune utilité. Mais, d'après les assertions de l'armurier, cet objet avait une valeur marchande considérable et, si le maître de *la Reine des fleurs* demeurait, comme amateur, indifférent au gain d'un fusil, il n'était pas, comme homme de spéculation, insensible à la satisfaction d'avoir réalisé une bonne affaire.

Après être resté un moment abasourdi et répétant mentalement ces trois mots : *Quatre mille francs !* il porta tout à coup, avec une vivacité fébrile, la main à la poche de sa redingote.

Il en tira un certain nombre de papiers ; mais, examinés les uns après les autres, aucun de ces papiers ne se trouva être le bienheureux billet.

Après avoir sondé les profondeurs de sa poche, M Peluche fut obligé de s'avouer à lui-même qu'il ne savait pas ce que son billet était devenu.

— Mais, n'importe, mon cher monsieur Pinson, dit-il tout effaré à l'armurier, vous savez que c'est moi, n'est-ce pas, qui avais le numéro 60 ?

— C'est-à-dire, répondit M. Pinson entrevoyant l'espérance de conserver son fusil, je sais que je vous l'ai donné ; oui, mais vous pouvez l'avoir cédé à l'un de vos amis.

— Jamais, Monsieur ! jamais ! s'écria le maître de *la Reine des fleurs*. Céder le numéro 60 ? Jamais !

Mais vous pouvez l'avoir perdu.

— L'eussé-je perdu, il m'appartient, Monsieur.

— Et si un autre l'a trouvé, si un autre se présente porteur du billet ?

— Ce sera un fourbe, monsieur Pinson, un malfaiteur digne des galères.

— Il n'en est pas moins vrai que je ne pourrai pas me refuser à donner mon arme au porteur du billet, quel qu'il soit.

M. Peluche, qui reconnaissait la solidité du raisonnement, poussa un rugissement de colère.

A ce rugissement, madame Peluche, déjà mise en émoi par les quelques mots qu'elle avait entendus à distance, quitta son comptoir et accourut.

M. Peluche, toujours retournant ses poches, la mit au courant de ce qui se passait, et aussitôt sa physionomie prit une expression plus lugubre et plus désolée encore que ne l'était celle de son mari.

Mais madame Peluche était une femme d'ordre. Chaque soir, elle vidait les poches de son mari, et triait soigneusement les papiers qu'elle y trouvait. M. Peluche, d'une fidélité conjugale exemplaire, et ne craignant pas que ses poches continssent jamais d'autres billets que des billets de commerce, au lieu de s'opposer à cette indiscrétion, l'avait encouragée.

Tout ce qui était lettres et factures ou qui y ressemblait, madame Peluche le rangeait dans des casiers correspondant à leur signification et à leur importance.

Elle donnait à la caisse tout ce qui avait conservé assez de marge immaculée pour recevoir le total d'une addition, et enfin au garçon tout ce qui n'était propre qu'à confectionner des enveloppes, ou à écrire des adresses.

Madame Peluche, née Cressonnier, était de l'avis de ceux qui prétendent que les petites économies sont la source des grandes fortunes; elle démontrait son théorème à l'aide d'un calcul qui commençait par l'accumulation de deux liards, et qui finissait par la réalisation d'un million.

Le billet de loterie était une carte. La carte avait dû être remise au garçon de magasin. Le garçon de magasin avait dû en faire une de ces adresses que l'on clouait sur les caisses à expédier.

Seulement, la caisse sur laquelle était cloué le malheureux billet était-elle encore à expédier, ou déjà expédiée?

Là était la question.

On chercha, et le bonheur voulut que non seulement l'assertion de madame Peluche se trouvât exacte, mais encore que la caisse ne fut pas expédiée.

Nous avons dit le bonheur! S'il était permis au chroniqueur, qui enregistre les événements, de laisser pressentir l'avenir, nous eussions dit le malheur!

Lorsque M. Peluche eut pris l'adresse des mains de sa femme, lorsqu'il se fut bien assuré que cette adresse n'était autre chose que le billet de loterie portant le numéro 60, il poussa un soupir d'allégement et s'évertua à rendre au précieux morceau de carton sa forme et son harmonie primitives, en effaçant et en rebouchant les trous qu'y avait laissés le passage des pointes.

De son côté, M. Pinson poussa un soupir de tristesse.

Mais, disons-le à sa louange, après s'être assuré que le billet de M. Peluche reproduisait bien le numéro gagnant, il procéda immédiatement à l'exhibition de la merveille qui devait en être le prix.

Il enleva l'étui de cuir, et la boîte d'ébène niellé d'argent apparut dans toute sa splendeur.

Madame Peluche poussa un cri d'admiration. Accoutumée aux médiocrités économiques de l'existence bourgeoise, les magnificences de ce coffret l'éblouirent; elle supposait qu'il était impossible que ce fût pour un fusil qu'eût été dépensé ce luxe de sculptures et d'incrustations. Elle s'accusait d'avoir mal entendu, elle s'attendait à en voir sortir la couronne du roi constitutionnel, tout au moins.

En dépit du double privilège que lui constituaient sa paternité et son désir de se débarrasser de sa marchandise, l'auteur du fusil n'avait point exagéré la beauté et le mérite de son œuvre. La crosse, évidée à jour, était en ébène, elle représentait le combat d'un lion et d'un buffle. Le fini du travail égalait la hardiesse du dessin et faisait de ce morceau de sculpture un objet d'art d'un mérite exceptionnel. On eût juré que l'artiste avait travaillé sur un modèle de Barye, et que Barye avait revu le travail de l'artiste. Sur les batteries, sur la sous-garde, sur toutes les garnitures, un burin à la fois habile et ferme avait figuré les lianes et les arbrisseaux les plus élégants des forêts tropicales, entre les feuilles délicatement ciselées desquelles apparaissaient çà et là les différents échantillons des animaux particuliers à ces forêts. Deux serpents, roulés autour de la tige brisée d'un bananier, formaient les chiens. — Tout cela était fouillé, gravé, ciselé, buriné, avec une perfection digne d'un travail d'orfèvrerie du moyen âge. Les canons, en damas martelé, sortaient des ateliers de Bernard, et à eux seuls avaient la valeur d'un beau fusil ordinaire.

L'armurier regardait M. Peluche avec l'orgueilleuse satisfaction d'un artiste certain du succès de l'œuvre qu'il offre à l'admiration d'un connaisseur; il s'étonnait de n'avoir pas encore entendu retentir le cri d'admiration qui, dans sa conviction, devait répondre à l'interrogation muette mais expressive de ses yeux.

Mais M. et madame Peluche restaient froids. Ce n'était point là un de ces objets qui pût éveiller leur enthousiasme. En effet, l'un et l'autre étaient également incapables d'apprécier un mérite artistique, si éclatant qu'il fût. Le souvenir des petites sculptures allemandes à deux francs la boîte dont ils avaient amusé l'enfance de mademoiselle Camille, faisait tort à l'adorable morceau d'ébène qu'ils avaient sous les yeux. Ils n'établissaient pas une grande différence entre celui-ci et ceux-là.

Cependant, M. Peluche finit par s'apercevoir que l'armurier paraissait attendre la manifestation de son opinion, et il s'écria du ton dégagé d'un connaisseur :

— C'est gentil! par ma foi, c'est fort gentil! et, si, comme je n'en doute aucunement, la portée de cette arme est à la hauteur de son apparence extérieure, il est évident que l'on peut se procurer avec elle, quand on veut, des quantités considérables de gibier.

L'armurier regarda M. Peluche avec l'expression du plus profond étonnement. Il semblait ne pas avoir compris ce qui paraissait si évident au maître de *la Reine des fleurs*.

— Oh! dit-il, quant à cela, vous n'avez qu'à en faire cadeau à votre ami Madeleine, et je vous jure bien que, emmanché de la sorte, capitaine, à quatre-vingts mètres, il roulera son lièvre neuf fois sur dix.

Cette proposition révolta M. Peluche, rendu, par le seul nom qu'on venait de prononcer, à toutes ses douleurs. Il ferma vivement la boîte et mit la clef dans sa poche.

— Il me semble, mon cher monsieur Pinson, dit-il, que mon fusil ne sera pas plus mal placé entre mes mains qu'entre celles de M. Madeleine.

— Ah! insista l'armurier, c'est que M. Madeleine est un rude tireur.

— Un rude tireur! La belle difficulté, par ma foi, de tuer un animal à quelques douzaines de pas, lorsqu'un seul grain de plomb suffit pour l'abattre, et qu'on en met des centaines dans le fusil. Si jamais je deviens chasseur, voyez-vous, mon cher monsieur Pinson, je voudrai au moins ajouter à mon plaisir l'attrait de la difficulté vaincue, et je me proposerai de ne jamais tirer un animal, fût-ce une linotte, qu'avec des balles, laissant ainsi au gibier une chance au moins de salut.

Madame Peluche, de son côté, paraissait fort soucieuse depuis que l'armurier avait produit son insinuation à l'endroit de Madeleine.

— En vérité, monsieur Peluche, tu aurais bien tort, je ne dirai pas de donner, mais de prêter cette belle boîte à ce brise-tout de Cassius; tu te souviens qu'il m'empruntait toujours des parapluies, et Dieu sait dans quel état il me les rendait!

Puis, se tournant vers l'armurier :

— Vous dites donc, Monsieur, demanda-t-elle, que le prix de revient de cette arme est de..?

— Quatre mille francs, Madame.

— Je ne mettrai pas mon argent à cela, dit madame Peluche en secouant la tête.

L'armurier poussa un soupir. Au regret de voir qu'on avait gagné son chef-d'œuvre pour cinq francs, se joignait la douleur qu'il fût tombé entre des mains profanes. Il se retira donc en jetant sur ce qui lui avait coûté tant de peines, tant de veilles, tant de labeur, ce regard douloureusement attendri du père qui laisse sa fille dans un couvent.

Lorsqu'il fut parti, madame Peluche dit à son mari :

— Quatre mille francs, quelle plaisanterie! il n'y a qu'un écusson grand comme l'ongle qui soit en argent; tu es volé, monsieur Peluche.

VII

LES CALCULS DE MADAME PELUCHE, NÉE CRESSONNIER

M. Peluche emporta le fusil entre ses bras et le plaça dans sa chambre à coucher; puis il descendit prendre sa place accoutumée au magasin.

Mais le fusil n'était pas monté depuis dix minutes dans la chambre, M. Peluche n'était pas assis depuis cinq minutes sur son tabouret, qu'il lui fallut remonter les dix-huit marches qui conduisaient à son entresol, pour redescendre le fusil.

Le bruit de la chance extraordinaire qui avait favorisé M. Peluche s'était répandu dans le quartier.

Un voisin voulait juger par lui-même de la magnificence

du fusil du maître de *la Reine des fleurs*, et, le chapeau à la main, le sourire à la bouche, priait M. Peluche de le faire jouir de la vue du chef-d'œuvre.

Après ce voisin, il en vint un second, puis un troisième, puis un quatrième, et les visites prirent les proportions d'une procession véritable.

M. Peluche, pour s'épargner la peine de monter et de descendre son escalier une centaine de fois dans la journée, ce qui lui eût fait un total de trois mille six cents marches à avaler, comme il disait dans son langage pittoresque, — M. Peluche prit le parti d'établir la boîte tout ouverte, sur une chaise près de son bureau.

Cette affluence toujours croissante, l'admiration des connaisseurs commençaient à donner à M. Peluche une opinion de son bonheur plus élevée que celle qu'il en avait prise d'abord, sur les éloges de M. Pinson, qu'il soupçonnait d'examiner sa marchandise d'un œil non moins partial que M. Peluche avait coutume d'examiner la sienne. Il en résulta que, quoique son fusil n'eût pas cessé d'être sous ses yeux et n'eût subi aucune de ces transformations féeriques qui font l'admiration des intelligents spectateurs du *Pied de Mouton* et de *la Biche au bois*, plus il le montrait, moins il se rassasiait de sa vue. Il lui arriva même, lorsqu'il fut seul, d'ouvrir la boîte pour sa satisfaction particulière, et de considérer son arme avec une curiosité intéressée.

Et puis nous n'annonçons rien de nouveau à nos lecteurs en leur disant que M. Peluche n'était point parfait ; ce fusil — le maître de *la Reine des fleurs* le croyait du moins — lui reconstituait une partie de son ancienne supériorité sur Madeleine, supériorité que M. Peluche était forcé de s'avouer, à lui-même, avoir complètement perdue depuis l'héritage inattendu que son ami avait fait

Aussi, après être demeuré un jour ou deux assez indifférent, lorsque les doigts des amateurs laissaient leur empreinte sur l'acier brillant des batteries ou sur le damas des canons de son beau fusil, M. Peluche commença-t-il à essuyer soigneusement chacune de ces souillures ; bref, ennuyé de toujours frotter canons et batteries, il finit par prier madame Peluche d'écrire, de sa plus belle écriture, sur une bande de papier, cette recommandation qu'il avait vue figurer à la précédente Exposition de l'industrie . REGARDEZ, MAIS NE TOUCHEZ PAS.

Le soir venu, M. Peluche s'apercevait avec étonnement que les heures s'enfuyaient avec une rapidité prodigieuse ; il n'avait pas eu le temps de bâiller une seule fois, lui qui, depuis quelque temps, se livrait à de convulsifs écartements de la mâchoire.

Il hésitait à attribuer à son fusil l'honneur d'une pareille amélioration dans les maladies morales dont il avait été si péniblement affecté. Cependant lorsque à la fin du troisième jour, il remonta l'arme merveilleuse dans sa chambre à coucher, il y avait une nuance de respectueuse reconnaissance dans les précautions qu'il prit pour placer la boîte d'ébène sur le marbre de la commode.

La journée d'un commerçant ne finit pas, comme pourraient le croire les profanes, au moment où il a fermé sa boutique. Après de longues heures de labeur matériel, viennent celles des soucis, des préoccupations, des espérances et des craintes grandes ou petites. Les ambitions ne comportent pas le sommeil, car elles sont à la taille des ambitieux. Dans un ménage bourgeois, la chambre à coucher est le véritable cabinet d'affaires. C'est là que, recueillis dans une aspiration commune — celle du gain — les deux époux réfléchissent, calculent, supputent, et, l'un par l'autre, se fortifient et s'éclairent par la réciprocité de leurs impressions.

Selon les us et coutumes de la tradition, M. et madame Peluche ne se disaient jamais bonsoir sans avoir analysé, un à un, tous les incidents de la journée, chiffré les bénéfices réalisés, apprécié ceux que l'on pouvait attendre de telle ou telle opération. C'était dans l'intimité de cette causerie de l'oreiller que le maître et la maîtresse de *la Reine des fleurs* arrêtaient un regard inquiet sur les clients douteux ou du moins signalés tels par le flair instinctif de la soupçonneuse Athénaïs, et qui, sur cette vague suspicion, étaient rayés du grand livre du crédit. C'était également le moment que choisissait M. Peluche pour épancher dans le sein conjugal le trop-plein des enivrements qu'excitait en lui une revue de la garde nationale ou un dîner au Château.

Naturellement, le grand événement de la matinée fut, le soir, le lendemain et le surlendemain, le texte des confidences du maître et de la maîtresse de *la Fleur des reines*.

Pour la première fois de sa vie, M. Peluche se montra contraint et réservé vis-à-vis d'Athénaïs, mariée avec M. Peluche sous le régime de la communauté ; il comprenait que tout n'était point pour lui dans la belle opération commerciale qu'il avait réalisée en échangeant une pièce de cinq francs contre un objet qui pouvait valoir mille écus ou quatre mille francs. Il pressentait entre cet objet et lui l'existence de quelque affinité dont il ne se rendait pas bien compte, mais dont il subissait le prestige à peu près comme le fer subit le prestige de l'aimant. Il était heureux d'avoir été violemment arraché à sa mélancolique torpeur, de s'être trouvé pour un instant, et comme il le disait dans son langage quelque peu métaphorique, du *goût* à quelque chose, et, en même temps, son orgueil se révoltait à la pensée qu'il donnerait raison à Madeleine s'il consentait à reconnaître quelque valeur aux futilités dédaignées jusqu'alors. Dans cette situation d'esprit, il redouta qu'un mot imprudent n'éclairât madame Peluche sur l'état de son âme, — et il conserva vis-à-vis d'elle un silence diplomatique.

Mais celle-ci, qui, malgré sa pénétration, ne pouvait soupçonner ce qui se passait dans l'esprit de son mari, alla droit au but.

Nous l'avons dit, quelques prétentions artistiques qu'affichât le chef-d'œuvre de M. Pinson, pour madame Peluche ce mérite ne pouvait se traduire que par un chiffre. Elle avait, comme on l'a vu, douté un instant de l'authenticité du prix élevé qu'on attribuait au fusil devenu la propriété de M. Peluche, ou plutôt de la communauté ; mais l'appréciation de tous les visiteurs l'avait rassurée à cet égard, elle ne songeait plus qu'à en tirer le meilleur parti qu'il serait possible, et, avec cette spontanéité des personnes que domine une idée fixe, en une minute elle eut adressé dix questions à son mari, sans lui donner le temps de faire une seule réponse, pour savoir de lui la résolution qu'il allait prendre à l'égard de ce fusil.

Un peu étourdi par la loquacité de sa moitié, M. Peluche hésita ; puis il répondit par des lieux communs, comme *Il faudra voir — Cela vaut la peine d'y penser — Nous avons le temps de décider la question*. Si bien qu'il ne fut pas difficile à madame Peluche de traduire ces hésitations par un caprice dont elle ne se rendait pas compte, de conserver un ustensile qu'elle considérait comme parfaitement inutile à leur commerce.

— C'est égal, dit-elle, il faut réfléchir, Peluche. Songe un peu que trois mille francs dans les affaires donnent un minimum de dix pour cent d'intérêts, c'est-à-dire trois cents francs par an ; que, trois cents francs ajoutés à trois cents francs font six cents francs, et que six cents francs

— Et les intérêts composés que tu oublies, femme ! s'écria M Peluche en se permettant pour la première fois une innocente raillerie vis-à-vis de celle qui avait l'honneur de porter son nom. Mais nous ne sommes donc pas assez riches, bibiche, pour nous permettre une petite fantaisie ?

— On assure, Peluche, dit gravement Athénaïs, qu'un œuf frais mangé tous les matins tue son homme au bout de l'an ; la fantaisie, vois-tu, c'est comme les œufs frais on s'habitue à déjeuner tous les jours avec une fantaisie, et, au trois cent soixante-cinquième jour, on se réveille à la chambre des faillites.

— Athénaïs, Athénaïs, vous êtes folle ! s'écria M. Peluche, qui sentit à ce mot un frisson glacé courir le long de son épine dorsale. Songez donc que le dernier inventaire accusait le demi-million. Et puis, vois-tu, ajoutait-il en reprenant le tutoiement conjugal et en cajolant madame Peluche, ma position politique exige que je prodigue quelque encouragement aux beaux-arts. Vois le roi Louis-Philippe, que l'on ne risque rien de prendre pour modèle lorsqu'il s'agit d'économies, n'as-tu pas vu dernièrement dans les feuilles publiques que la galerie de Versailles lui coûtait douze millions. Nous sommes les héritiers constitutionnels des grands seigneurs, vois-tu, bibiche, et noblesse oblige.

Ce dernier argument, on le comprend bien, ne devait point convaincre madame Peluche ; aussi revint-elle à la charge avec cet acharnement qui caractérise l'obstination féminine ; une sorte de pressentiment lui faisait considérer comme un germe de malheur l'entrée de cet innocent instrument de carnage dans sa maison.

A cette énergie de l'attaque, M. Peluche, de son côté, opposa une résistance passive qui, toujours flottante entre le oui et le non, devient invincible parce qu'elle reste insaisissable. Il finit ainsi par fatiguer l'assaillant.

De guerre lasse, madame Peluche s'endormit en se promettant une revanche. Elle rêva que ses désirs étaient exaucés ; que, M Peluche, ayant mis son fusil aux enchères et les amateurs s'étant entêtés, le chef-d'œuvre de M Pinson avait monté à douze mille francs ; que ces douze mille francs avaient servi à confectionner une immense guirlande de roses qui se déroulait en spirale depuis la base de la tour Saint-Jacques jusqu'à son sommet, et que le gouvernement qui avait eu l'heureuse inspiration de cet embellissement, le payait à *la Fleur des reines* sur le pied de trois francs la rose. Or, comme il y avait soixante mille roses dans ce chef-d'œuvre de fleuristerie, la communauté Peluche réalisait, sur une mise de fonds de cinq francs, un bénéfice net de 179 995 francs ; ce qui était un fort agréable résultat

L'ami Madeleine occupa seul la nuit de M. Peluche. Celui-ci le revit dans ses songes, non pas frais, souriant, goguenard, comme il était lors de sa dernière visite à *la Fleur des reines*, mais pâli par le dépit, jauni par l'envie, et jetant sur l'arme merveilleuse de son ancien camarade des regards obliques, où le sentiment d'une admiration qu'il ne pouvait dissimuler le disputait à celui d'une jalouse convoitise.

Ce rêve eut une influence décisive sur les déterminations de M. Peluche ; il lui sembla que ce rêve, sorti par la porte de corne, lui avait fourni la clef de la situation.

Il avait été humilié par le bonheur qu'accusait Madeleine ; il supposa que, s'il parvenait à l'humilier à son tour, il retrouverait la quiétude d'esprit, la sérénité d'âme qu'il avait perdues. Il se promit de démontrer péremptoirement à son triomphant camarade, que la supériorité d'un homme tel que lui s'étendait à tout ce qu'il lui plaisait d'embrasser, et tout aussi bien à de futiles distractions qu'il avait dédaignées près d'un demi-siècle, qu'aux sérieux travaux qu'il avait poursuivis et qui se proposent pour but la fortune et la gloire.

En se réveillant, il annonça donc à sa femme, d'une voix ferme et qui ne permettait pas la moindre objection, qu'à aucun prix il ne consentirait à se défaire de son arme, avant d'avoir pu l'exposer à l'admiration de Madeleine.

VIII

LES SYMPTOMES S'AGGRAVENT

L'organisation de certaines existences est ainsi faite, qu'il suffit que le moindre rouage se dérange pour que la machine cesse de fonctionner. Nous l'avons vu, la puissance de l'habitude avait à la longue rendu l'infériorité de Madeleine nécessaire au bonheur de M. Peluche. Le jour où, en dépit de ses prédictions, une espèce de prédilection morale avait soustrait l'ex-bimbelotier à l'affectueuse domination de son camarade, un vif mouvement de dépit s'en était suivi ; puis, peu à peu, l'envie avait succédé au dépit, et ce dernier sentiment n'eut pas plus tôt pénétré dans le cœur du fleuriste, qu'il l'absorba tout entier.

L'influence des petites passions sur les petits esprits est absolue.

A dater du jour où M. Peluche avait entrevu la possibilité d'obtenir sur Madeleine une éclatante revanche, où, avec cette confiance insolente que donne l'habitude du succès, il crut facile de le battre sur le terrain où lui-même il s'était senti battu, il n'eut plus qu'une préoccupation, qu'une pensée, celle d'entamer la lutte que devait suivre, selon lui, la plus éclatante des victoires.

Dans les instants de trouble qui avaient suivi sa déconvenue, si les affaires commerciales avaient perdu pour lui leur prestigieux attrait, du moins s'en occupait-il encore en apparence. Depuis qu'il pensait avoir trouvé le remède à ses soucis, il ne prenait même plus la peine de déguiser le dégoût que lui causait tout ce qui ressemblait à une facture.

On eût dit que son fusil lui inspirait une passion étrange, quelque chose de pareil à ce que Pygmalion ressentait pour l'œuvre de son ciseau.

Vingt fois le jour, M. Peluche montait dans sa chambre à coucher.

Arrivé là, il s'arrêtait devant la commode où était déposée la boîte, faisait jouer la clef dans la serrure et levait le couvercle d'ébène, avec le religieux respect que l'Indien montre au coffre qui renferme son fétiche.

Pendant une heure, il demeurait en admiration devant le drame cynégétique qui se dessinait à jour et en relief sur la crosse et les batteries de son arme.

La passion suppléait au goût artistique qui lui manquait ; sous la pression de ce sentiment nouvellement éveillé en lui, il en était arrivé à l'enthousiasme, dont ce délicieux travail était vraiment digne.

Saturé de jouissance contemplative, il passait à la jouissance active.

Il prenait, dans leurs casiers de velours, chacune des pièces de son fusil ; il ajustait les canons sur la crosse, il montait les batteries ; oh ! alors, il se délectait dans l'ensemble comme il s'était délecté dans le détail.

Puis il s'enivrait du bruit des ressorts qu'il faisait jouer.

Puis enfin, avec une crânerie empruntée aux meilleures traditions de la milice citoyenne, il jetait l'arme sur son épaule, faisait quelques pas dans sa chambre en admirant sa tournure dans la glace ; et, tout à coup, prenant cette même glace pour objectif, il laissait tomber l'arme dans sa main gauche, ajustait, faisait suivre son mouvement d'un *paf !* qui était destiné à imiter la détonation, et enfin se détournait, tant son imagination était surexcitée et avait fait de chemin, se détournait, disons-nous, pour se délecter du désappointement de Madeleine.

Certes, si M. Peluche n'eût pas clos soigneusement pênes et verrous avant d'évoquer l'avenir dans cette pantomime, et que madame Peluche l'eût surpris, la brave dame eût assurément supposé que son mari était complètement fou.

Elle avait, du reste, quelques appréhensions à l'endroit du cerveau du pauvre homme.

Les petites escapades cynégétiques qu'il se permettait sans quitter son foyer domestique n'étaient pas le seul désordre que l'on eût pu signaler dans ses habitudes.

Des sept merveilles du monde, M. Peluche n'en avait jusqu'alors reconnu qu'une seule vraiment digne de ce titre, et encore celle-là n'appartient-elle pas à la classification antique. Ce que le maître de *la Reine des fleurs* appelait le chef-d'œuvre de la nature et de la puissance humaine, c'était Paris, que plus familièrement il appelait son *beau* Paris. Quant aux perspectives grandioses, quant au pittoresque des paysages, il ne les reconnaissait pas comme étant dignes de l'attention d'un homme sérieux. Saint-Germain, Bellevue, Saint-Cloud n'étalent pour lui qu'un chaos toujours confus de bois et de pierres qu'il trouvait bien plus naturel d'admirer lorsque la main de l'homme leur avait donné d'harmonieuses proportions en les convertissant en charpentes et en moellons ; état complémentaire dans lequel ils révélaient, disait-il, tout à la fois la grandeur du Créateur et l'industrieuse intelligence de la créature.

Dans son fanatisme pour la ville, M. Peluche se décidait rarement à franchir les murs de l'octroi, même lorsque le *farniente* du dimanche l'autorisait à conduire sa femme et sa fille à la promenade. Jamais il ne s'était laissé séduire par les captieux récits que lui avait faits Madeleine touchant les charmes des coteaux ombreux, au pied desquels la Seine et la Marne se déroulent en spirales argentées, à peine s'accordait-il une excursion au Jardin des Plantes, au Luxembourg ou aux Tuileries, et c'était toujours en s'efforçant de concentrer l'attention de ses compagnes sur les constructions que l'on entrevoyait dans le feuillage maigre et poudreux des arbres, auxquels il reprochait, avec une certaine amertume, de raccourcir désagréablement le panorama.

Ce fut donc avec une grande surprise que madame Peluche, le dimanche qui suivit le jour où le fusil avait été gagné, s'entendit faire par son mari la proposition d'aller passer une après-midi au bois de Vincennes ; mais sa surprise devint de la stupeur lorsqu'elle vit M. Peluche chercher les allées les plus solitaires, les conduire dans les massifs les plus épais, écouter anxieusement les oiseaux chantant dans la ramée, chercher à les apercevoir à travers les enchevêtrements des branches et des feuilles, les mettre en joue avec sa canne, et reproduire cette même explosion imitative, par laquelle nous l'avons vu également terminer chacune de ses séances dans la chambre à coucher.

Ces prodromes troublèrent tellement madame Peluche, qu'elle fit longtemps causer son mari pour s'assurer qu'il était dans son bon sens. — Mademoiselle Camille ne contribua pas peu sur ce point à rassurer sa belle-mère.

C'est qu'en dépit du proverbe populaire qui veut que bon chien chasse de race, mademoiselle Camille ne comptait aucune des affinités si caractéristiques chez son père. L'expression mélancolique de la nature dans les bois, les amoureuses aspirations qui, à chaque pas, se révèlent dans la campagne par les fleurs qui l'émaillent, par les ruisseaux qui la sillonnent, par les bouquets de bois qui la constellent, par les oiseaux qui la peuplent, faisaient doucement vibrer un cœur prédisposé à la tendresse, et réveillaient de vagues mais délicieuses émotions dans un esprit légèrement tourné au romanesque. Aussi, tandis que M. Peluche prenait avec sa canne un avant-goût de sa future adresse, de son côté elle bondissait à la poursuite de quelque papillon ou de quelque libellule. Elle s'élançait pour détacher de sa tige quelque rameau de chèvrefeuille dont les fleurs avaient survécu à la saison ; elle s'ensanglantait les doigts pour faire un bouquet des baies rouges du rosier sauvage, bien que sa belle-mère lui eût répété qu'elle en trouverait de dix fois plus belles, et en bien plus grand nombre, dans les cartons du magasin.

En voyant ainsi son mari et Camille affecter les allures de véritables chevaux échappés, madame Peluche, tout en déclarant tristement que son mari était bien changé, demeura libre de supposer que c'était l'effet normal de l'air des champs sur certaines organisations, et, arrivée à cette

rassurante conviction, elle renonça à appeler un médecin à leur aide, comme elle y avait songé tout d'abord.

Ces expéditions se renouvelèrent trois ou quatre fois. Elles embrassèrent les quatre points cardinaux de la banlieue parisienne.

M. Peluche en était arrivé à attendre le dimanche avec une impatience qui ressemblait presque à de l'anxiété ; car, en rentrant le soir de ces jours bienheureux au magasin, devenu pour lui une espèce de prison, qu'il eût comparée aux plombs de Venise ou au Spielberg s'il eût lu Casanova et Silvio Pellico, il nombrait la quantité de victimes que son imagination avait abattues, et il songeait dédaigneusement au triste bilan que devait présenter probablement à cette heure le carnier de Madeleine.

Sous l'influence de ces impressions successives, il songea à faire un pas de plus vers le but de ses rêves, en complétant son équipement de chasseur.

Mais cette résolution était si grave, et comportait une dépense telle, que M. Peluche n'y songeait pas sans frissonner et qu'elle s'agita pendant plus de huit jours dans son cerveau, avant qu'il songeât à l'exécuter sérieusement.

Dans son intérieur, M. Peluche affectait de grandes prétentions à une domination absolue ; mais, en réalité, et en supposant que la belle Athénaïs représentât à elle seule les deux Chambres, jamais monarque constitutionnel n'avait, en régnant, si peu gouverné.

M. Peluche était le maître absolu d'exécuter les volontés de sa femme ; mais, lorsqu'il s'agissait des siennes, il se présentait toujours quelque obstacle qui s'opposait à leur accomplissement.

Or, madame Peluche ayant plusieurs fois renouvelé ses provocations tendantes à la métamorphose du chef-d'œuvre de M. Pinson en espèces monnayées, M. Peluche pressentait qu'elle serait essentiellement réfractaire à ce qui constituerait une prise de possession effective de cette luxueuse fantaisie.

Et, en mari rompu au joug matrimonial, M. Peluche hésitait.

Il se rendit bien une dizaine de fois chez l'armurier, afin de s'enquérir des outils qui lui deviendraient nécessaires lorsqu'il s'agirait de démontrer à son ami Madeleine que les hommes sont tels en tout et partout ; mais dix fois aussi il rentra chez lui sans avoir péché, c'est-à-dire sans avoir cédé aux offres intéressées de l'arquebusier, qui ne tendaient pas à moins qu'à lui mettre sur le dos un échantillon de tous les ustensiles que renfermait son magasin.

Une nouvelle provocation de Madeleine décida de la destinée de M. Peluche.

Une troisième bourriche arriva au magasin de *la Fleur des reines*.

Celle-là contenait deux perdrix rouges, quatre perdrix grises un magnifique cuissot de chevreuil et, comme d'ordinaire, une lettre de l'expéditeur.

La lettre était ainsi conçue :

« Mon cher Anatole,

« Ta cuisinière saura, je l'espère, traiter convenablement les perdreaux ; mais les ragoûts qu'elle te fricote, haricot de mouton, veau à la casserole, fricandeau à l'oseille, n'ont certainement pas su l'élever à la hauteur de la grosse pièce que je t'expédie. Souffre donc que j'y joigne quelques avis. Je ne me consolerais jamais si je t'avais innocemment, et dans un bon motif, fourni l'occasion de te déshonorer aux yeux de tes convives.

« Garde-toi d'appeler ceci ou gigot ou cuisson, ce qui inspirerait une triste opinion de ton éducation cynégétique. On dit *gigue* ou *cuissot*. Fais-le parer convenablement, et en te gardant bien de remplacer ses titres de noblesse, c'est-à-dire les pattes, dont tu pourras te faire un pendant de sonnette, par un épouvantable cylindre de plaqué. Fais-le piquer très fin avec du gras de lard, le plus frais possible, accorde-lui, pendant une huitaine de jours au moins un bain de chablis aromatisé par le persil, le thym, le laurier, l'ail, les oignons et les carottes, dont tu lui feras litière. Trois quarts d'heure de broche, servir chaud, manger dans son jus, et j'ose dire que jamais tu n'auras goûté rien de semblable, même à la table du roi de ton choix.

« Que ne puis-je également te faire partager, mon cher Peluche, l'appétit formidable que je dois, tous les jours, à cinq heures de chasse et de délicieuses émotions ! Que ne peux-tu t'asseoir comme moi et avec moi, en face d'une gigue ou d'un cuissot de chevreuil, le cœur partagé entre les impérieuses aspirations de l'estomac et les délirants souvenirs que l'aspect de ce cuissot ou de cette gigue réveillerait en toi ! Ce serait alors que tu pourrais te vanter de connaître le bonheur.

« Ton ami, qui te plaint bien sincèrement

« CASSIUS MADELEINE

« *P.-S.* — Je n'ai pas besoin de te dire que, s'il te passait jamais l'envie, comme à un poète romain, — que tu ne connais pas, et que je ne connais guère, — de remettre au lendemain les affaires sérieuses, et de venir passer un jour de bonheur à Vouty, tu serais le bienvenu. Sans compter que je te ferais faire connaissance avec un jeune et beau garçon de vingt-cinq ans, propriétaire de quatre cent cinquante arpents de terre et de cent arpents de forêt, qui, ne chassant pas, me laisse chasser tant que je veux chez lui.

« Eh ! qui sait? ma filleule Camille a dix-sept ans, et je t'ai dit que mon beau garçon en avait vingt-cinq !...

« On a vu des choses plus extraordinaires. »

IX

EXPLOSION

M. Peluche se promenait de long en large dans le magasin, en lisant l'épître de Madeleine, et, quoique l'on prétende que c'est dans le post-scriptum d'une lettre qu'il faut en chercher la partie intéressante, quoique ce post-scriptum ouvrît des horizons pittoresques et inconnus sur le chemin de l'avenir de sa bien-aimée Camille, ce ne fut pas, nous devons le dire, le post-scriptum qui lui entra le plus avant dans le cœur.

Le maître de *la Reine des fleurs* se promenait donc de long en large dans son magasin, en lisant l'épître de Madeleine.

Lorsqu'il l'eut finie, il la froissa entre ses mains avec colère et fit un brusque mouvement pour s'élancer du côté de la caisse.

Mais Athénaïs trônait devant cette caisse, qui était sous sa direction particulière. Elle avait voulu terminer une facture qu'elle établissait avant d'examiner le cadeau de Madeleine, qui était étalé sur le bureau.

M. Peluche continua sa promenade, frémissant d'impatience et la rage dans le cœur, jetant de temps en temps un regard torve vers sa femme, qui ne bougeait pas plus que la statue du Commerce établissant son *doit* et *avoir*.

A chaque pas, il se retournait pour voir si la place était libre, et voyait l'impassible madame Peluche, pointant ses chiffres et recommençant, malgré la sûreté de son arithmétique, deux fois l'addition de chaque colonne pour être sûre de ne pas se tromper.

Enfin elle posa son total.

Pendant tout ce temps, M. Peluche n'avait pu s'empêcher de témoigner, par une violente contraction des muscles faciaux, la contrariété qu'excitait en lui cet obstacle à ses impétueuses volontés. Jamais facture ne lui avait paru si longue à confectionner, et il eût volontiers et sans hésitation sacrifié tous les bénéfices que *la Fleur des reines* en attendait pour l'abréger de moitié.

Enfin madame Peluche se leva.

Elle n'avait jeté sur le gibier — préoccupée qu'elle était de soucis plus importants — qu'un regard superficiel. Mais le moment lui paraissait être venu de donner à cet important envoi le regard de la ménagère.

Et, en effet, pour madame Peluche, à première vue, le cadeau de Madeleine représentait bien une valeur de trente-cinq à quarante francs.

Tandis que Camille caressait les perdreaux, les embrassant en murmurant : *Pauvres petites bêtes !* madame Peluche leur tâtait l'estomac, pour s'assurer que la poitrine était ronde.

Après quoi, elle souleva le cuissot par la patte, estimant son poids comme elle eût pu faire à l'aide du peson le plus exact, et, avec un mouvement des lèvres, elle exprima à son mari toute sa satisfaction. Seulement, elle hasarda un mot sur le vin de Chablis aromatisé, qu'à son avis on pouvait admirablement et avantageusement remplacer par du vinaigre d'Orléans ; ce qui, à bien moindres frais, donnerait un bien meilleur goût à la chair du chevreuil.

M. Peluche semblait être, comme Guatimozin, sur des charbons ardents.

Enfin Athénaïs ramassa en un seul bloc les perdreaux et la gigue de chevreuil, le tout avec la lenteur méthodique et majestueuse qui caractérisait ses moindres actions comme ses plus importantes, tria les perdreaux qu'elle prit d'une main, le cuissot qu'elle prit de l'autre, ordonna au garçon de serrer le foin qui les avait enveloppés, de mettre à part la bourriche qui les contenait, donna un coup d'œil au travail de chacune de ses demoiselles de boutique, et

donna à Camille de la suivre, et finit par disparaître dans le couloir qui conduisait à la cave et à la cuisine.

M. Peluche n'y tenait plus ; encore une minute, et il devenait capable de quelque violence, pour s'emparer de l'argent nécessaire à l'accomplissement de ses vœux.

Il suivit à travers les carreaux de la porte vitrée madame Peluche et sa fille, jusqu'à ce qu'elles eussent disparu dans la pénombre du corridor ; puis, ne les voyant plus, ne les entendant plus, il ne fit qu'un bond jusqu'au comptoir, ouvrit le tiroir violemment, plongea la main dans le casier des pièces de cinq francs, la retira pleine, engouffra toute cette monnaie dans sa poche, et, sans s'inquiéter de la stupeur qui se révélait sur toutes les physionomies des assistants, sans se donner la peine de prendre sa canne et son chapeau, il s'élança dans la rue avec tant de précipitation, que l'on eût pu prendre M. Peluche pour un voleur s'enfuyant après avoir accompli son vol.

Et, en effet, M. Peluche venait de voler la communauté.

Il resta près d'une heure absent.

Du plus loin qu'il put voir à son retour, il aperçut sa femme sur le seuil du magasin.

Les demoiselles de boutique et les employés l'avaient mise au fait de ce qui venait de se passer, et elle attendait le retour de son mari avec une profonde inquiétude, afin de lui demander une explication catégorique.

Elle le suivait des yeux avec trop d'attention pour ne pas remarquer qu'il était suivi d'un commissionnaire, pliant sous le poids d'un volumineux ballot.

Elle ouvrait déjà la bouche pour apostropher son mari à distance, lorsque M. Peluche, afin d'éviter l'explication qu'il redoutait, faisant tout à coup un a-gauche, disparut dans l'allée commune à tous les locataires de la maison, avec la rapidité d'un clown traversant une trappe anglaise.

De plus en plus troublée par des procédés qui ressemblaient si peu à ceux auxquels M. Peluche l'avait accoutumée, Athénaïs se trouva en proie à une telle émotion, qu'il lui fallut quelques instants pour se remettre.

Enfin, stimulée par le double aiguillon du chagrin et de la jalousie, pensant, bien à tort, qu'il y avait probablement une femme *au fond de tout cela*, elle monta l'escalier en étouffant le bruit de ses pas, arriva ainsi à la porte de la chambre à coucher, écouta, et, n'entendant rien que des exclamations qui lui parurent des exclamations de joie, elle ouvrit brusquement la porte.

Le spectacle qui frappa ses regards la cloua sur le seuil et la rendit muette de surprise.

M. Peluche s'était à la hâte débarrassé de ses habits de bourgeois, et, sous les yeux du commissionnaire, qui le regardait avec admiration, il avait pièce à pièce revêtu le costume de chasse qu'il venait d'acheter.

Ce costume parut à madame Peluche aussi fantastique que celui de Méphistophélès.

Et, en effet, M. Peluche, au lieu de sa redingote à la propriétaire, de son gilet de piqué blanc, de son pantalon olive, de ses souliers lacés et de son chapeau à la forme légèrement évasée du haut, M. Peluche était vêtu d'une veste de velours vert à côtes, garnie de boutons dont chacun représentait une scène cynégétique différente. Un gilet de peau de daim descendait majestueusement jusqu'à la naissance de ses cuisses ; sa culotte, de velours vert comme la veste, couverte dans sa partie supérieure par le gilet, disparaissait dans la partie inférieure sous une longue paire de guêtres de cuir qui montaient jusqu'aux genoux et emboîtaient des souliers à double semelle. Sa tête était couverte d'une élégante cape de velours noir. Une carnassière gigantesque pendait derrière son dos, et sur sa poitrine se croisaient, comme les buffleteries de la milice citoyenne, des sacs à plomb et des poires à poudre de toutes les formes et de toutes les dimensions.

Il va sans dire qu'il tenait à la main le chef-d'œuvre de l'arquebuserie parisienne, et faisait devant sa glace de véritables feux de peloton, avec des *pifs !* des *pafs !* éclatant sur tous les tons ; on eût dit le grand air de Marcel, au cinquième acte des *Huguenots*.

Madame Peluche comprit tout, poussa un cri de douleur et cacha son visage entre ses deux mains.

Mais il était trop tard ; sa propre vue dans l'appareil guerrier qu'il avait revêtu avait élevé le respect de lui-même jusqu'à l'enthousiasme ; M. Peluche — et c'est ce que nous pouvons dire de plus fort — était dans une disposition d'esprit non moins belliqueuse que celle dans laquelle il s'était trouvé le jour où il avait revêtu, pour la première fois, son uniforme de capitaine de la garde nationale, et où le 14 mai, il avait marché à la défense de l'ordre public.

Il est vrai qu'aujourd'hui il s'agissait de combattre bien autre chose que les anarchistes ; il s'agissait de lutter contre madame Peluche, et c'était M. Peluche qui, après avoir été jusque-là défenseur du pouvoir constitutionnel, devenait rebelle au pouvoir conjugal.

Il rappela toute son énergie, pivota sur le talon, et, posant bruyamment la crosse de son fusil par terre :

— Eh bien, après ? demanda-t-il.

— Comment, après ? s'écria madame Peluche terrifiée.

— Oui, après, que voulez-vous ?

— Je veux vous demander compte, monsieur Peluche, de votre incompréhensible conduite.

— Et le compte sera bientôt rendu, Madame, dit M. Peluche en se redressant. Vous avez dit qu'un fusil de quatre mille francs était un capital improductif ; eh bien, je veux essayer de faire produire ce capital.

— Comment cela ?

— En faisant ce que fait Madeleine, en tuant des perdreaux, des lapins, des lièvres, des chevreuils.

— Mais ils vous coûteront plus cher qu'ils ne vous rapporteront.

— Il n'y a pas de spéculation, madame Peluche, sans une mise de fonds première, et ma mise de fonds n'a pas été ruineuse, cinq francs !

— Mais la poudre, mais le plomb, mais cette veste, ces guêtres, ce gilet, cette carnassière ?

— Eh bien, savez-vous combien cela coûte, Athénaïs ? dit M. Peluche en se radoucissant, au moment d'émettre un chiffre. Deux cent cinquante francs.

— Deux cent cinquante francs ! s'écria madame Peluche épouvantée ; croyez-vous donc que cela se trouve dans le pas d'un cheval ?

— Non, madame Peluche ; mais cela se trouve sous une touffe de roses, et, Dieu merci, madame Peluche, les roses naissent sous vos mains.

Madame Peluche ne reconnaissait plus son mari. Il lui apparaissait sous un aspect complètement nouveau. Il était à la fois rebelle et galant.

— Oh ! Anatole ! Anatole ! fit-elle en levant les yeux au ciel, comme Satan, votre orgueil vous perdra.

— Eh bien, oui, dit M. Peluche, je suis orgueilleux, je l'avoue : ce Madeleine m'humilie, avec son bonheur. Avec ses deux mille cinq cents livres de rente, il m'éclabousse de ses bienfaits, moi qui, en réalisant et en achetant du cinq pour cent, puis me faire vingt-cinq mille francs de rente ; car enfin, madame Peluche, le dernier inventaire a réalisé cinq cent vingt-deux mille francs. Je veux me montrer à lui dans toute ma supériorité ; si, avec un fusil de cent cinquante francs, il tue des perdreaux, des lapins, des lièvres et des chevreuils, avec un fusil de quatre mille francs, je dois tuer des éléphants et des girafes.

— Monsieur Peluche, vous devenez fou !

En ce moment, Camille, qui avait entendu quelque bruit dans la chambre paternelle, montait timidement et apparaissait sur le seuil de la porte.

M. Peluche l'aperçut et sentit que c'était un renfort qui lui arrivait :

— Fou ? dit-il. J'en appelle à Camille.

— A moi, mon père ? fit la jeune fille étonnée.

— Oui. Comment me trouves-tu sous ce costume, mon enfant ? dit M. Peluche en se regardant avec complaisance.

— Magnifique, mon père.

— Eh bien, fit M. Peluche, ce n'est point l'avis de madame.

Et, d'un geste dédaigneux, il montra madame Peluche.

— Comment ! dit Camille, est-ce que vous ne trouvez pas que ce costume va mieux à mon père que sa vilaine redingote et que son affreux chapeau ?

— Oui, murmura madame Peluche ; mais deux cent cinquante francs !

— Eh bien, n'êtes-vous pas assez riches, mon père et vous, pour vous passer, quand cela vous convient, une fantaisie de deux cent cinquante francs ?

— Mademoiselle, dit madame Peluche, on n'est jamais assez riche quand on a une fille à marier.

— Madame, dit Camille, si je croyais que de pareils sacrifices dussent être imposés à mon père et à vous pour moi, j'aimerais mieux me faire sous-maîtresse dans mon ancienne pension.

— Vous l'entendez, madame Peluche, voilà une leçon de philosophie que vous donne cette enfant.

— C'est très bien, la philosophie ; mais donnez à votre fille toute la philosophie du monde en dot, et vous verrez si vous lui trouvez un mari.

— Par bonheur, reprit timidement Camille, le moment où je devrai me séparer de vous est encore loin. Mais, lorsque ce moment sera venu, j'espère qu'il se présentera quelque brave et honnête jeune homme de qui je saurai me faire aimer, sans que quelques sacs d'écus de plus ou de moins entrent en ligne de compte. Je désire être donnée, Madame, et non pas être marchandée par mon mari et vendue par vous.

Madame Peluche allait sans doute répondre par un de ces dilemmes qui eussent confondu sa belle-fille et son mari, mais la voix de la première demoiselle de magasin se fit entendre.

Elle appelait madame Peluche, vivement réclamée au comptoir par une affaire sur laquelle elle seule ou son mari pouvait donner des éclaircissements.

M. Peluche ne pouvait descendre dans le costume où il était ; force fut donc à madame Peluche d'abandonner le champ de bataille à Camille et à son mari.

A peine vit-elle sa belle-mère disparaître dans la descente de l'escalier, que Camille courut à son père.

— Qu'il y a-t-il donc, cher papa ? lui demanda-t-elle.

— Il y a, répondit M. Peluche du ton d'un homme qui vient de remporter sa première victoire et qui en sent toute l'importance, il y a, chère enfant, que nous partons ce soir pour faire une visite à ton parrain Madeleine et que nous restons quinze jours chez lui.

— Ensemble ? demanda timidement Camille.

— Oui, ensemble, nous deux, toi et moi, et personne autre.

— Oh ! que vous êtes bon, cher père ! s'écria Camille en jetant ses deux bras au cou de M. Peluche.

Puis, réfléchissant :

— Mais... ma mère ? fit-elle

— Ta mère ? dit M. Peluche. Elle gardera le magasin ; il est dans son organisation d'être sédentaire.

Et cette première exclamation était suivie d'une seconde qui peignait le degré d'étonnement auquel les voisins étaient arrivés.

— C'est bien lui !

M. Peluche entendait son nom répété comme il avait entendu un jour, en sortant du théâtre de la Porte-Saint Martin, où l'on jouait *Marino Faliero*, répéter celui de Casimir Delavigne ; et, il faut le dire, il conçut quelque fierté d'être si universellement connu dans le quartier.

Il en résulta dans son allure un dandinement inaccoutumé qui indiquait dans celui qui s'y laissait aller la plus haute satisfaction de soi-même, à laquelle un homme fût jamais parvenu.

Pour donner encore plus de désinvolture à sa marche, M. Peluche tira alors de sa carnassière un fouet que le marchand quincaillier lui avait fait acheter pour corriger son chien, quoique M. Peluche non seulement n'eût point de chien, mais lui eût manifesté l'irrévocable résolution de ne jamais laisser entrer un quadrupède de l'espèce canine dans



La voiture du *Plat d'Etain.*

X

LE DÉPART

M. Peluche était comme le Sylla de M. Jouy, il pouvait changer parfois ses desseins, mais ses décrets étaient immuables comme ceux du sort.

Il alla immédiatement, dans le formidable costume qu'il avait adopté, en laissant toutefois son fusil à la maison, retenir deux places à la voiture du *Plat d'étain*.

Inutile de dire qu'il passa par la porte de l'allée.

Il n'y a rien d'extraordinaire à ce que la vue, dans toute sa splendeur, de Jupiter-Peluche eût stupéfait Athénaïs-Sémélé, car le même effet fut produit par lui sur les voisins qui le virent passer et qui se précipitèrent sur le seuil de leur porte en s'écriant, sans cependant être sûrs de ne pas se tromper :

— M. Peluche !

le magasin de *la Reine des fleurs*. Mais le marchand quincaillier, qui tenait à compléter le harnais de chasseur de M. Peluche, avait insisté, en lui faisant observer que beaucoup d'élégants du commerce portaient le dimanche des éperons à leurs bottes, quoiqu'ils n'eussent pas de chevaux dans leurs écuries ; raisonnement duquel il résultait que M. Peluche pouvait bien avoir un fouet dans son carnier, quoiqu'il n'eût pas de chien dans sa niche.

La voiture du *Plat d'étain* était, à cette époque, le seul service direct qu'il y eût de Paris à Villers-Cotterets. Elle partait tous les soirs de Paris à huit heures, et arrivait à destination tous les matins à huit heures, mettant douze heures à faire dix-huit lieues. De Villers-Cotterets, on se rendait en trois heures à Château-Thierry, patrie de La Fontaine ; en une heure à la Ferté-Milon, patrie de Racine, et en quarante minutes à Vouty, patrie de Madeleine.

M. Peluche retint deux places dans le coupé, une pour lui, une pour Camille ; il déposa majestueusement cinq francs d'arrhes, et promit d'être dans la cour de l'hôtel à huit heures moins dix minutes.

Et, afin d'être sûr de tenir sa parole, il remit sa montre sur l'horloge de la cour.

Puis, s'en allant par un autre chemin, afin de ne point risquer un second effet moindre que le premier, il rentra chez lui, non plus par la porte de l'allée, mais par la porte du magasin, en disant à sa fille, de cette voix résolue et impérative que madame Peluche n'avait jamais entendue et qui n'admettrait point la discussion :

— Camille, soyez prête à sept heures et demie ; la voiture

part à huit heures précises, et nous devons être dans la cour de l'hôtel à huit heures moins un quart.

Puis, tirant sa montre :

— Et il est cinq heures, continua M. Peluche. A table !

Le repas fut silencieux. Madame Peluche prit des airs de crucifiée et refusa toute nourriture. M. Peluche, au contraire, mangea comme un ogre de tout et beaucoup.

Après le dîner, M. Peluche monta à sa chambre. Il avait hâte de se revoir devant sa glace et dans toute sa splendeur. Il prit son fusil et recommença ses évolutions.

Cela lui fit passer une heure.

Sept heures sonnèrent.

M. Peluche pensa qu'il était temps de faire son paquet, ou plutôt ses paquets. Il appela Camille, lui fit mettre dans une serviette six chemises et deux gilets ; dans une autre, son habit de capitaine de la garde nationale, pensant judicieusement que, s'il avait des visites à faire en province, où la plupart des citoyens montent leur faction en bisets, son uniforme ferait merveille et lui donnerait une considération qui mettrait bien bas, quelle qu'elle fût, celle dont jouissait Madeleine.

Les préparatifs de Camille furent vite achevés. Un chapeau de paille à larges bords sur lequel elle comptait mettre un assortiment de toutes les fleurs champêtres qu'elle cueillerait dans ses promenades et qu'elle s'obstinait à trouver, d'après les spécimens qu'elle avait vus, bien autrement fraîches et bien autrement élégantes que les fleurs raides et incolores que l'on confectionnait dans le magasin de son père ; une robe de voyage qu'elle porterait sur elle et qui serait en même temps la robe des jours de pluie, et enfin deux de ces robes blanches, à ceinture bleue ou écossaise qui font si bien, vues à travers les troncs gris des arbres et les massifs verts des buissons.

A sept heures et demie, les deux voyageurs et leurs bagages étaient prêts. M. Peluche voulait sortir par la porte de l'allée non point qu'il craignît sa femme, mais il se craignait lui-même. Au point de résolution auquel il en était arrivé, il était capable de faire un mauvais parti à tout ce qui tenterait de s'opposer à cette résolution.

Mais Camille ne voulait point que des parents pour lesquels, malgré leurs ridicules, elle professait un profond amour filial et une respectueuse tendresse, se quittassent avec un sentiment d'animosité dans le cœur. En fait de querelles amoureuses ou conjugales, on le sait, il n'y a que la première qui coûte.

Au milieu de l'escalier qu'il descendait à tâtons, M. Peluche se sentit donc appréhendé au corps par deux bras bienveillants, et une voix qu'il reconnut pour celle de sa femme lui dit cette phrase, évidemment dictée par Camille :

— C'est la première fois que vous vous écartez de moi et que vous faites à votre volonté. Dieu vous conduise. En votre absence, je veillerai à nos intérêts communs !

M. Peluche, au souffle qui effleurait son visage, sentit la colère se fondre en lui comme la neige au soleil de mai, et, s'il n'eût point songé à la peine que son changement de résolution ferait à Camille, il eût à l'instant même déposé sa veste de chasse, son gilet de buffle, ses grandes guêtres, sa poire à poudre et son sac à plomb, pour reprendre sa redingote à la propriétaire, son chapeau évasé, son pantalon marron, ses souliers lacés, et sa place devant son registre à factures sur son tabouret de velours d'Utrecht.

Madame Peluche comprit le combat qui se livrait dans le cœur de son mari et elle alla elle-même au-devant de sa réponse.

— Vous avez besoin de distraction, mon ami, dit-elle, et vous avez promis ce plaisir à Camille, qui est une sainte, que Dieu bénira parce qu'elle nous aime et nous respecte. Allez donc chez votre ami Cassius ; amusez-vous bien. Je me suis placée sur votre chemin pour vous faire ce souhait, et pour qu'aucun remords ne vous tourmente. Seulement, promettez-moi de n'être pas plus de quinze jours. Je ne pourrais supporter une plus longue absence.

— Non, non, madame Peluche, non, je vous le promets, s'écria le rebelle, d'une voix étouffée par son émotion. Saperiotte ! vous êtes un trésor, Athénaïs ! Embrasse ta mère, Camille, et demande-lui pardon pour moi.

Les trois têtes se joignirent dans l'obscurité en un seul groupe. Et les trois cœurs se confondirent dans une seule étreinte et dans un triple baiser.

L'horloge de l'église voisine fit entendre sa stridente vibration.

— Huit heures moins un quart ! s'écria M. Peluche.

— Allons, partez ! dit madame Peluche ; puisque le voyage est décidé, il est inutile de le remettre à demain et de perdre cinq francs d'arrhes.

On s'embrassa une dernière fois ; M. Peluche et Camille s'élancèrent dans la rue et se dirigèrent rapidement vers le *Plat d'étain*, tandis que madame Peluche, de la porte de l'allée, tout en versant un torrent de larmes, leur faisait avec son mouchoir des signes aussi tendrement désespérés que s'ils partaient pour un voyage autour du monde.

XI

A QUOI SONGEAIT MADEMOISELLE CAMILLE DANS LE COUPÉ DE LA DILIGENCE, TANDIS QUE M. PELUCHE DORMAIT

M. Peluche et Camille, doublement heureuse et du voyage qu'elle faisait, et de faire ce voyage, pressèrent le pas de telle façon, qu'ils arrivèrent dans la cour du *Plat d'étain* à huit heures moins cinq minutes.

Le conducteur grogna d'abord ; mais, voyant le peu de bagages des deux voyageurs, et flatté de la confiance que lui montrait M. Peluche en lui consignant son bonnet à poil et son sabre, c'est-à-dire ce qu'il avait de plus cher au monde après sa femme et sa fille, et de plus sacré sur la terre après son grand-livre, il s'adoucit, et annonça en manière de bonne nouvelle, au maître du magasin de *la Reine des fleurs*, qu'il avait pour compagnon de voyage un jeune homme charmant.

A cette annonce d'un jeune homme charmant, M. Peluche fronça le sourcil et regarda Camille de façon à lui faire comprendre qu'elle ne devait, quoique enfermée dans la même boîte que lui, avoir aucun contact avec le jeune homme charmant.

M. Peluche s'y était pris un peu tard pour retenir ses places, de sorte qu'au lieu d'avoir la première et la seconde place, il avait tout simplement la seconde et la troisième, c'est-à-dire la place du coin du côté de la portière et la place du milieu.

Au moment où M. Peluche se demandait, problème assez difficile à résoudre, comment il arrangerait les choses pour garder le coin et empêcher que Camille ne fût en contact avec le jeune homme charmant, le jeune homme charmant arriva.

C'était, en effet, un élégant et beau cavalier de vingt-cinq à vingt-six ans, en tenue irréprochable de voyage, portant veste, pantalon, gilet et casquette de la même étoffe anglaise grise, teintée de rouille. Sous ses guêtres, de la même étoffe, on voyait luire le cuir verni d'un soulier parisien. Il avait de magnifiques cheveux noirs qui garnissaient ses tempes de leur riche fourrure ; de légères moustaches noires comme ses cheveux, des sourcils bien dessinés, des yeux dont, à cause de l'obscurité, il était difficile de reconnaître la couleur, mais qui, évidemment, devaient compléter l'ensemble d'un visage sympathique et distingué.

En s'approchant de la portière du coupé et en apercevant une femme, sans savoir si elle était jeune ou vieille, laide ou jolie, il jeta loin de lui son cigare, et, tirant un mouchoir de sa poche, il s'essuya les lèvres, les moustaches et les cheveux, pour écarter de lui cette odeur nauséabonde que répandent avec tant de prodigalité autour d'eux les fumeurs, même lorsqu'ils ne fument plus.

Un parfum pénétrant de verveine parvint jusqu'aux narines de M. Peluche, qui mâcha entre ses dents le mot de *muscadin*, quoique le parfum répandu par l'agitation du mouchoir n'eût aucune analogie avec celui du musc.

Le jeune homme mit alors la main à sa casquette, et, saluant le maître du magasin de *la Reine des fleurs* :

— Monsieur, lui dit-il, en ma qualité de premier inscrit, je me trouve avoir la meilleure place du coupé.

— Je le sais, Monsieur, répondit M. Peluche.

— C'est, continua le jeune homme, une faveur du hasard, qui me permet de l'offrir à madame ou à mademoiselle, et je serai heureux si elle me fait la grâce de l'accepter.

Camille ouvrit la bouche pour remercier le jeune homme, mais M. Peluche ne lui en laissa pas le temps.

— Non, Monsieur, dit-il, ma fille prendra le coin et je me mettrai au milieu ; ma fille et moi n'avons point l'honneur de vous connaître assez pour contracter envers vous des obligations.

— On ne contracte aucune obligation, Monsieur, envers un voyageur qui accomplit le devoir d'un homme bien élevé, en offrant sa place à une femme. Veuillez donc monter, Monsieur, et vous placer comme il vous conviendra ; la place que vous laisserez sera la mienne.

Puis, se retournant vers le conducteur :

— Le garçon de l'hôtel vous a apporté mon porte-manteau, Levasseur ? lui demanda-t-il.

— Oui, monsieur Henri, répondit celui-ci, soyez tranquille.

— Merci, mon ami, dit le jeune homme.

— Oh ! il ne faut pas de remercîments pour cela : servir les autres, c'est un devoir ; mais vous servir, vous, monsieur Henri, c'est un plaisir.

— Ce jeune homme, murmura M. Peluche, porte le nom du prétendant Ce doit être quelque aristocrate.

— Mon père ! fit Camille craignant que le jeune homme n'entendît ces paroles, et en serrant le bras de M. Peluche contre le sien.

Mais le jeune homme n'entendit point ou fit semblant de ne pas entendre.

— En voiture, messieurs les voyageurs pour Villers-Cotterets ! En voiture !

— Montez, ma fille, et prenez mon coin, dit majestueusement M. Peluche.

Camille monta en jetant sur le jeune homme un regard timide qui semblait lui demander grâce pour le peu d'urbanité de son père.

Celui-ci sourit et s'inclina légèrement.

M. Peluche monta le second, trouva Camille installée dans la place qui lui était désignée et prit celle du milieu.

— Allons, monsieur Henri, montez, s'il vous plaît, dit le conducteur s'apprêtant à renfermer la portière derrière lui et à monter à son tour dans le cabriolet qui couronnait la diligence.

— As-tu une place près de toi, Levasseur? demanda le jeune homme.

— Comment, là-haut, dans mon cabriolet? demanda le conducteur étonné

— Oui, là-haut.

— Certainement qu'il y en a une, et il n'y en aurait pas, qu'on vous en ferait ! Comment donc, monsieur Henri...

— Eh bien, mon cher Levasseur, ferme la portière, dit le jeune homme en saisissant les courroies à l'aide desquelles on parvenait à l'étage supérieur de la voiture ; ton coupé est étroit, et je ne veux gêner personne.

Et, à ce dernier mot, il escalada les étroits escaliers de fer implantés dans la diligence, avec une dextérité et une prestesse qui indiquaient une étude approfondie de la gymnastique.

Le conducteur referma la portière.

— Vous conviendrez, mon père, dit Camille à M. Peluche, qui s'accommodait sans façon du coin laissé libre par l'ascension du troisième voyageur à l'étage au-dessus du sien ; vous conviendrez que voilà un jeune homme d'une rare complaisance.

— Bon ! dit M. Peluche ; il ne faut pas lui en être reconnaissant, c'est pour fumer tout à son aise.

Camille eût bien voulu prendre la défense du jeune homme charmant, — qu'elle trouvait charmant, en effet : — mais, comme M. Peluche ne paraissait pas, sur ce point, être disposé à se rapprocher le moins du monde de son opinion, elle jugea qu'il était plus prudent de garder le silence.

D'ailleurs, que lui importait l'opinion que son père avait conçue et garderait, avec la ténacité qui lui était habituelle, de ce jeune homme qu'elle n'avait fait qu'entrevoir, et qu'elle ne reverrait probablement jamais, une fois qu'en abandonnant la voiture, elle se serait séparée de lui ?

Camille garda donc le silence, et, comme la nuit était belle, la brise fraîche mais douce, elle ouvrit la glace, appuya son coude sur l'encadrement et se mit à rêver.

Mademoiselle Camille était une de ces hybrides devant lesquelles le jardinier s'arrête étonné et joyeux, en lui découvrant des qualités inattendues, des finesses de nuance inespérées. Placée dans une bonne pension, elle avait reçu, non seulement une excellente éducation élémentaire, mais encore, toujours au point de vue commercial, on lui avait fait apprendre l'anglais et le dessin. Or, cette étude de l'anglais, qui eût dû se borner à une pratique suffisante de la langue pour parler couramment le patois du *Times* ou du *Morning Post*, avec les jeunes misses et les élégantes ladies que le hasard pouvait conduire au magasin de *la Reine des fleurs*, Camille l'avait étendue à la lecture des poëtes anciens et modernes de la Grande-Bretagne : Gray, Coleridge, Southey, Thomas Moore, et surtout Byron, dont, vers 1840, les œuvres étaient encore fort à la mode en France, lui étaient devenus familiers, et les romans de Walter Scott tenaient le premier rang, après les poëtes que nous venons de nommer, dans sa petite bibliothèque. Quant au dessin, qui devait se borner, toujours dans un but commercial, à l'étude des fleurs, Camille lui avait donné une plus complète extension en ne faisant de la fleur qu'un détail, et en les encadrant toujours dans un cadre de son imagination, dont l'idée première lui était fournie soit par quelque description pittoresque de son romancier favori, soit par quelque création poétique de ses lakistes bien-aimés. Or, comme ce n'était point cela qu'on demandait d'elle, Camille instinctivement avait toujours caché, à ses maîtres d'abord, à ses parents ensuite, ce côté mystérieux de ses études M. et madame Peluche avaient vu avec admiration Camille, à son retour de la pension, non seulement dessiner les fleurs qui existaient, mais encore en inventer qui n'existaient pas ; et leur admiration avait été jusqu'à l'enthousiasme, lorsqu'ils l'avaient entendue s'escrimer avec les rares visiteurs d'outre-Manche que la réputation de M. Peluche attirait vers le magasin de *la Reine des fleurs*, dans une langue qui ni l'un ni l'autre n'entendaient, et cela, avec une facilité qui indiquait l'étude approfondie que Camille avait faite de cette langue. Il en résultait que tout ce que Camille demandait, au nom de son dessin et de son anglais, livres et papier-bristol, lui était accordé sans conteste, et que Camille n'avait qu'à dire, à quelque heure de la matinée ou de l'après-midi que ce fût : « Père, je vais étudier mon anglais ; mère, je vais étudier mon dessin, » en accompagnant cette annonce d'un baiser, toute vacance lui était accordée, et il n'y avait pas d'exemple que M. ou madame Peluche se fût inquiétée si Camille montait réellement pour la cause qu'elle avait dite ou pour toute autre raison.

Notre conscience d'historien nous force à dire une chose dont ne se doutaient point les parents de Camille : c'est que, la plupart du temps, la jeune fille tirait du carton une feuille de bristol, taillait son crayon dans l'intention de dessiner, et ne dessinait pas ; ou choisissait un livre dans sa bibliothèque, ouvrait ce livre, et ne lisait pas.

Que faisait-elle donc ?

Elle rêvait.

C'était encore un des points par lesquels la gracieuse Camille s'écartait de son père et de sa belle-mère, qui n'avaient jamais rêvé qu'en dormant, tandis qu'elle rêvait surtout tout éveillée.

A quoi rêvait-elle ?

Question insoluble. Il faudrait avoir seize ans soi-même pour vous dire à quoi rêve une jeune fille de seize ans : elle rêvait à ces paysages fantastiques dessinés dans son cerveau par la main vague de la fantaisie ; elle rêvait à ces massifs de fleurs idéales qui s'ouvrent fraîches et parfumées dans les jardins féeriques de l'imagination ; c'étaient chaque jour des Edens nouveaux éclairés par des aurores dorées ou des crépuscules bleuâtres, tout frais éclos de la main de Dieu, qui n'y avait encore semé que les papillons et les oiseaux, et auxquels manquait le roi de la création, c'est-à-dire l'homme.

Et, en effet, quel homme parmi tous ceux qu'avait vus Camille, soit à sa pension, soit au magasin de la rue Bourg-l'Abbé, soit même dans ses promenades au bois de Vincennes ou à Romainville, quel homme eût été digne d'entrer dans ce paradis terrestre, de fouler ce gazon virginal, de respirer cette atmosphère fluide et transparente ? aussi l'Eden restait-il vide, et jamais, dans les paysages par lesquels Camille essayait de matérialiser ses rêves, jamais une forme humaine n'était entrée.

Et maintenant, le lecteur ne sera pas étonné quand nous lui dirons, pour la seconde fois, que, tandis que M. Peluche s'accommodait pour dormir du mieux qu'il lui était possible dans son coin, Camille ouvrait la glace de son côté, passait son coude dans l'ouverture, appuyait sa tête sur sa main et se mettait à rêver.

A quoi rêvait-elle ? Créait-elle quelque Eden nouveau ? Evoquait-elle quelque paradis inconnu ?

Non ; elle se demandait tout simplement si M. Henri avait les yeux bleus ou noirs, et cette importante demande absorbait non seulement toute son attention, mais encore toutes ses facultés.

M. Peluche, à qui la couleur des yeux de M. Henri était parfaitement indifférente, et qui probablement même avait complètement oublié M. Henri, M. Peluche, ayant trouvé une position confortable, dormait les poings fermés, et répondait par un ronflement sonore et uniforme aux hennissements variés des trois percherons qui traînaient la diligence.

XII

COMMENT M. PELUCHE VIT, POUR LA PREMIÈRE FOIS, DES LAPINS DANS LA BRUYÈRE, DES PERDRIX DANS LES CHAUMES ET DES ALOUETTES DANS LE CIEL

Nous ne saurions dire précisément jusqu'à quelle heure rêva Camille ; mais nous pouvons affirmer que M. Peluche ne se réveilla qu'au moment où les premiers rayons du soleil, passant au travers de la glace de la portière, vinrent se jouer sur ses paupières fermées.

Il pouvait être de cinq à six heures du matin, c'est-à-dire l'heure à laquelle M. Peluche, en se réveillant, poussait le *hum!* matinal avec lequel il reveillait quotidiennement madame Peluche.

Il n'y avait donc rien de changé aux habitudes du maître du magasin de *la Reine des fleurs*. Il avait dormi tout d'une traite, dans son coupé, les sept heures de sommeil qu'il avait l'habitude de dormir dans son lit, et qui selon l'hygiène populaire sont nécessaires à la santé de l'homme.

Si M. Peluche eût nourri sa veille des mêmes idées poétiques dont Camille avait bercé la sienne, il eût pu se croire, en se réveillant, dans un de ces jardins enchantés qu'il avait entrevus dans ses fantastiques rêveries.

En effet, la brise matinale passait par fraîches bouffées, toute chargée des âcres senteurs du thym, de la bruyère et du serpolet dont la terre était couverte, et aux branches élégantes desquels des gouttelettes de rosée tremblaient comme des millions de diamants dans chacun desquels le soleil levant allumait une paillette d'or. Au milieu de ce vaste tapis qui s'étendait comme un manteau violet sur la déclivité d'une colline, s'élevaient des touffes de genêts balançant leurs panaches jaunes, et des massifs de bouleaux aux feuilles tremblotantes et aux écorces argentées; plus loin, la forêt étendait le rideau de ses grands hêtres et de ses chênes touffus, à travers le feuillage desquels les rayons du jour n'avaient point encore pénétré.

M. Peluche, qui ne se rendait pas bien compte du lieu où il se trouvait, ouvrait de grands yeux ébahis qui témoignaient, par leur expression d'étonnement, de son hommage involontaire à cette virginité de la nature qui, pareille à celle des houris, renaît plus fraîche chaque matin.

Mais ce qui lui tirait surtout les yeux d'une façon toute particulière, c'étaient des quadrupèdes gris, avec de longues oreilles couchées sur leurs épaules et des queues blanches relevées sur le dos, qui sillonnaient ces bruyères, passant des touffes de genêts aux massifs de bouleaux, et *vice versa*, avec la rapidité de l'éclair. De temps en temps, l'un d'eux s'arrêtait sur un tertre plus élevé, s'asseyait sur son derrière, redressait les oreilles, regardait passer la diligence et, s'effrayant probablement sans cause comme il s'était arrêté sans motif, frappait la terre du pied et s'engouffrait dans un trou béant à la surface du sol.

Ces animaux, à la fois si alertes, si effrontés, si timides, M. Peluche finit par soupçonner que c'étaient des lapins, et Camille, qu'il consulta à ce sujet, le confirma dans son opinion.

M. Peluche, qui n'avait vu jusque-là que le lourd lapin de clapier, venait de voir, pour la première fois, cet éclair de chair et d'os qu'on appelle le lapin de garenne.

Cette vue le plongea à son tour dans une profonde rêverie; il se demanda comment le chasseur pouvait suivre ces mouvements si agiles avec assez de prestesse pour lâcher son coup de fusil, juste au moment où se trouvaient sur la même ligne le rayon visuel, le point de mire et le lapin.

Au bout de quelques instants de cette rêverie muette, M. Peluche secoua involontairement la tête, ce qui était un aveu tacite qu'il reconnaissait la difficulté du tir au lapin, surtout pour un homme qui commence à se livrer à cet exercice à l'âge de cinquante ans.

La voiture roulait rapidement, grâce à la pente inclinée qu'elle suivait, et, laissant les bruyères derrière elle, elle se trouva bientôt en plaine, ou, pour mieux dire, sur une route bordée d'arbres, ayant à sa gauche une plaine qui n'avait de limites que l'horizon, à sa droite une autre plaine qui n'avait de limites que la forêt.

Cette plaine paraissait non moins sensible que le bouquet de bois et de bruyères que l'on venait de traverser, au réveil de la nature; de longs carrés de sainfoin aux pyramides roses, de trèfle aux feuilles étoilées, de colza aux fleurs d'or se déroulaient sous les yeux des voyageurs, séparés les uns des autres par des champs moissonnés, dans lesquels il ne restait que cette portion de la tige du froment, du seigle ou de l'avoine, qu'on appelle le *chaume*. Parmi ces tiges, coupées en brosse à six pouces de terre, M. Peluche vit, se hâtant de passer d'un carré de prairie artificielle dans l'autre, des bandes de cinq ou six oiseaux qui couraient avec une si merveilleuse agilité, que M. Peluche se refusait à croire que de simples bipèdes pussent arriver à cette vitesse de locomotion; et, comme pour les mieux voir, M. Peluche sortait non seulement la tête, mais tout l'avant-corps, par l'ouverture de la portière, et que ces oiseaux, effrayés, s'envolèrent, et en quelques secondes disparurent à ses yeux, il s'avoua tristement à lui-même que, si la chasse au lapin lui paraissait difficile, la chasse à la perdrix lui paraissait impossible, même avec un fusil de quatre mille francs.

De temps en temps, l'attention de M. Peluche était détournée par une alouette en retard pour faire son harmonieuse prière, et qui, réparant le temps perdu, s'élançait tout à coup de la terre et montait verticalement en battant des ailes et en chantant à gorge déployée, jusqu'à ce qu'elle ne parût plus qu'un point dans l'éther, que son chant ne fût plus qu'un faible gazouillement, et qui tout à coup retombait, plus rapide encore qu'elle ne s'était élevée, ne retrouvant pour ainsi dire ses ailes qu'à trois ou quatre pieds du sol, où elle disparaissait entre deux mottes de terre, grises comme elle.

M. Peluche, pour qui tout cela était nouveau, qui n'avait franchi les barrières de Paris qu'avec sa fille et dans les courtes promenades que nous avons signalées, s'étonnait à tous les signes que la nature donnait de sa vie multiple et de sa féconde et incessante animation. Dans son naïf étonnement, il montrait à Camille les perdreaux piétant dans les chaumes et les alouettes se perdant dans les nues, comme il lui avait montré les lapins jouant aux quatre coins avec les massifs et les buissons; et chacune de ces démonstrations était suivie de ces mots menaçants dont M. Peluche, dans son for intérieur, ne se dissimulait point la forfanterie :

— Ah! si mon fusil n'était pas dans sa boîte!

Quant à Camille, elle suivait les démonstrations de son père et écoutait ses doléances avec une distraction qui prouvait, malgré le sourire complaisant sous lequel elle essayait de la dissimuler, que son esprit était préoccupé de toute autre chose que des lapins, des perdreaux et des alouettes qui mettaient M. Peluche hors de lui.

Au milieu de ces émotions, on arriva au fond de la vallée de Vauciennes, d'où l'on ne peut sortir qu'en gravissant une montagne assez rapide pour que le conducteur, autant pour le soulagement de ses chevaux que pour le dégourdissement des jambes des voyageurs, ne manque point de proposer à ces derniers d'accomplir l'ascension à pied.

Levasseur vint donc faire à M. Peluche et à Camille la proposition accoutumée; mais M. Peluche, se rappelant le *jeune homme charmant* et ne doutant point qu'il ne profitât de l'occasion pour essayer de renouer avec Camille une conversation qu'il avait, à son avis, si prudemment interrompue, répondit aigrement qu'il avait payé seize francs pour que lui et sa fille fissent la route en voiture et non à pied. Le conducteur salua, et, comme on approchait *du lieu de destination*, ainsi qu'on le dit en style de voyage, et que c'est au lieu de destination que se distribuent les pourboires, il se contenta de dire :

— Oh! comme il vous plaira; on ne force personne; d'ailleurs, du haut de la montagne, vous pourrez voir Villers-Cotterets : nous arrivons.

— Tant mieux fit majestueusement M. Peluche.

Puis, tirant sa montre :

— C'est notre droit, dit-il, attendu que nous devons être à Villers-Cotterets à huit heures et qu'il est sept heures un quart.

Et il se renfonça dans son coin, sans faire attention au désappointement de Camille, qui espérait bien profiter de l'occasion pour s'assurer si M. Henri avait les yeux noirs ou les yeux bleus.

La voiture gravit la montagne comme si elle eût été traînée par des bœufs, et Camille, pendant cette montée, se laissa distraire un moment de sa préoccupation en admirant l'adorable paysage qui se déroulait sous ses yeux. En effet, elle avait au premier plan toute la vallée de Vauciennes, couverte d'aunes rougissant aux premières brises de l'automne, et sillonnée par une petite rivière qui, au milieu de cette pure atmosphère du matin, tordait son cours limpide et gracieux, s'assombrissant lorsqu'il passait sous le feuillage épais des arbres de la rive, et se dorant et s'empourprant, au contraire, lorsqu'il se trouvait en contact avec les rayons du soleil. Au second plan s'étendait l'étang de Wualu, couvrant toute la largeur de la vallée et s'allongeant, comme un lac d'argent en fusion, sur une longueur d'un quart de lieue, avec son moulin pittoresque qui semblait sortir de l'eau d'un côté, du feuillage de l'autre, et lui servir de digue, tandis qu'à l'horizon courait une chaîne de petites collines couronnées par l'extrême masse verte de la forêt, et dont l'une portait, comme une aigrette de granit, la fière et pittoresque tour de Vez, débris féodal du XVe siècle.

Cette vue fit une telle impression sur l'esprit de Camille, qu'au milieu de ses paysages rêvés, elle examina pour la première fois jusque dans ses moindres détails ce paysage réel, mais qui, pour être le fils de la nature, n'en était pas moins digne de prendre place au milieu des enfants de son imagination.

On arriva enfin au sommet de la montagne, et, tandis que la voiture s'arrêtait pour laisser souffler les chevaux et donner aux voyageurs le temps de reprendre leurs places un moment abandonnées, Camille et M. Peluche purent, en effet, distinguer à l'horizon la petite ville, terme momentané, ou plutôt avant-dernière étape de leur voyage, qui semblait un nid de maisons blanches au milieu d'une immense touffe de verdure.

— Ah! dit Camille, voilà sans doute Villers-Cotterets, la patrie de Demoustier.

— Qu'est-ce que c'est que cela, Demoustier? demanda M. Peluche.

— L'auteur des *Lettres à Emilie sur la mythologie*, un poète.

M. Peluche ne répondit rien ; mais il allongea les lèvres de manière à faire comprendre à sa fille que, si Villers-Cotterets n'avait point d'autres titres à sa considération, ce n'était pas la patrie de l'auteur des *Lettres à Emilie sur la mythologie* qu'il choisirait pour sa résidence quand le moment serait venu pour lui de se retirer des affaires.

Après cinq minutes de repos, la voiture se remettait en route.

Nous sommes obligé de la devancer, attendu qu'au moment même où elle se remettait en route, il se passait à l'hôtel de la *Croix d'or*, où elle était attendue à huit heures précises, une scène dont nous avons besoin de dire ici quelques mots pour ne pas entraver plus tard notre récit par des détails qui sembleraient peut-être faire longueur, n'étant point à leur place.

Disons donc, *hic et nunc*, ce qui se passait à l'hôtel de la *Croix d'or*.

XIII

COMMENT LA GOURMANDISE PEUT AMENER LES ACCIDENTS LES PLUS GRAVES ET TERNIR LES PLUS BELLES QUALITÉS

L'hôtel de la *Croix d'or*, situé à l'extrémité de la rue de Soissons, du côté de la ville opposé à celui par lequel arrivait la diligence de Paris, était tenu par un brave et excellent homme nommé Martineau, fort connu par des talents culinaires qu'appréciaient à leur mérite les voyageurs qui, faisant la route de Paris à Laon et de Laon à Paris, s'arrêtaient chez lui pour déjeuner à onze heures du matin, ou pour dîner à cinq heures de l'après-midi.

Mais, quelle que fût l'exactitude des conducteurs de ces deux respectables pataches, elles étaient moins précises à s'arrêter à la porte de l'hôtel de la *Croix d'or*, que n'était exact à paraître sur son seuil un grand chien braque, au poil marron, à la jambe fine et musculeuse, aux longues oreilles pendantes, aux yeux pleins de flammes, étincelant dans la demi-teinte comme des émeraudes. En effet, à peine la dernière vibration de l'horloge de la cuisine s'était-elle éteinte, que maître Figaro — c'était son nom — entrait câlinement dans la cuisine, jetant un regard oblique sur la broche et se glissant de biais dans la salle à manger où la table était dressée pour les voyageurs.

Là, il attendait, humblement caché dans le coin le plus obscur.

Lorsque les voyageurs, descendus de la diligence, étaient entrés à leur tour dans la salle à manger et avaient pris leur place autour de la table, on voyait Figaro portant à sa gueule un petit paillasson de nattes taillé en rond, qu'il déposait à terre à une certaine distance des convives et sur lequel il s'asseyait avec une suprême gravité, s'arc-boutant sur ses jambes de devant aussi immobile que le sphinx du mont Cythéron, prêt à poser sa mortelle énigme aux touristes antiques qui se rendaient de Delphes à Thèbes.

Cette marque de bonne éducation et de courtoise déférence manquait rarement de prévenir les touristes modernes en faveur de Figaro. On lui faisait quelques avances auxquelles il répondait par un petit grognement et en passant une langue de quinze centimètres sur son nez et sur ses lèvres, puis commençait avec les nouvelles connaissances un marivaudage qui avait pour résultat final que tous les os de poulet et de lapin, toutes les assiettes et tous les plats mal nettoyés étaient offerts à Figaro, lequel se gardait de rien refuser, et, les yeux pleins de tendresse, le ventre rebondi, riant du rire des chiens, la queue agitée du frémissement de la reconnaissance, reconduisait les voyageurs jusqu'à la voiture et leur souhaitait un bon voyage par des aboiements réitérés.

Cette petite comédie se renouvelait deux fois par jour, c'est-à-dire, comme nous l'avons indiqué, de onze heures à midi et de cinq à six heures du soir, sans que jamais M. Martineau ou son fils Auguste se fût aperçu que Figaro eût manqué aux devoirs de l'hospitalité.

Mais, excepté dans cette bonne maison de l'hôtel de la *Croix d'Or*, où il trouvait une si bienfaisante et si grave réception, et où il avait, nous ne dirons pas la délicatesse, mais l'intelligence de tout respecter, gigots tournant à la broche, poulets courant sur le fumier, oies et canards barbotant dans la mare, Figaro, disciple de Babeuf et de M Proudhon, n'avait aucune idée morale de la propriété

Pour combler cette lacune de sa conscience, les plus sévères corrections avaient été impuissantes. Et remarquez bien que nous ne parlons pas seulement des corrections paternelles que lui administrait son maître, neveu de Martineau, et qui se bornaient à une quantité plus ou moins nombreuse de coups, plus ou moins vigoureusement appliqués, selon la gravité de la faute, mais encore des accidents auxquels l'exposait cette vie plus que vagabonde, et des représailles terribles qu'exerçaient parfois contre lui les personnes lésées dans leurs intérêts par son insatiable gloutonnerie.

Ainsi, Figaro, plein de qualités cynégétiques, Figaro arrêtant comme un pieu, rapportant un œuf sans le casser, ramassant sur le parquet le mieux ciré une pièce de six liards, Figaro, par suite de la boulimie dont il était atteint, n'avait jamais pu s'habituer à rapporter la première pièce de gibier que tuait son maître : si cette pièce était une bécassine, une caille ou un perdreau, elle était avalée sur place, et le chasseur, tant la chose était faite lestement, n'avait même pas la consolation d'entrevoir le bout de la queue ; si c'était un lapin ou un lièvre, Figaro se précipitait sur lui, l'emportait à fond de train dans quelque pli du sol, dans quelque garenne impénétrable, dans un fourré quelconque, enfin, assez éloigné de son maître pour avoir dévoré le lapin tout entier, ou la moitié du lièvre au moins, avant que le fouet vengeur ait eu le temps de se mettre en communication avec ses côtes ; puis, reconnaissant qu'il avait commis une faute, il venait, après mille tours et détours, offrir son échine au châtiment mérité. — Ce premier mais inévitable épisode de la chasse accompli, tout se passait à merveille, et Figaro rapportait la seconde pièce de gibier avec une rare délicatesse de gueule si c'était un oiseau, et n'en détachait pas un poil si c'était un lièvre ou un lapin.

Or, nous avons dit que la gloutonnerie de Figaro lui avait valu de graves accidents ressortant de son propre vice, et de sévères corrections de la part de ceux aux dépens desquels ce vice s'exerçait.

Ainsi une fois qu'il chassait avec son jeune maître dans ces mêmes marais de Wualu, que Camille avait entrevus en passant et qui avaient fait son admiration, le premier coup de fusil que le chasseur eut l'occasion de tirer fut sur une bécassine, qui tomba derrière un tas de fagots haut d'un mètre et long de trois, provenant d'une coupe d'aunes que le meunier de Wualu venait de faire, et contre lequel un faucheur, qui était allé prendre son repas, avait laissé sa faux, dont on voyait le manche dépasser le sommet.

Un chien moins leste, moins vigoureux et surtout moins glouton que Figaro eût pris la peine de faire le tour des fagots ; mais lui ne connaissait point ces sortes de tempéraments. Il prit son élan et sauta par-dessus l'obstacle comme un cheval de course, dans un *steeple-chase*, saute par-dessus une barrière.

Mais à peine l'imprudent sauteur eût-il disparu derrière les fagots, qu'il poussa un cri de douleur, et son maître, à son grand étonnement, ne lui vit point relever la tête.

Il courut aussitôt au tas de fagots ; mais, plus prudent que Figaro, il le contourna.

La malheureuse bête était tombée sur la pointe de la faux qui lui avait percé le cou de part en part ; heureusement, les muscles seuls étaient offensés ; l'artère était sauve, et ni le larynx ni l'œsophage n'étaient atteints.

A trois pouces de son museau était la bécassine tuée, que Figaro, à son grand regret, ne pouvait atteindre, et sur laquelle il fixait un œil flamboyant plus encore de convoitise que de douleur, quoique de sa blessure le sang ruisselât comme d'une fontaine.

Le maître du chien commença par ramasser l'oiseau et par le mettre dans son carnier, opération qui fit faire à Figaro un tel mouvement de dépit, qu'en relevant la tête, il se désembrocha tout seul. Comme Epaminondas, il avait arraché lui-même le fer de sa blessure.

Le pansement dès lors devint parfaitement facile : Figaro fut lavé à l'eau fraîche de la rivière voisine ; le mouchoir de poche de son maître lui servit de tampon, sa cravate de bandage, et il continua de chasser tout le reste de la journée comme si aucun accident ne lui fût arrivé.

Inutile de dire que sa blessure, si grave qu'elle fût, n'avait nullement influé sur son appétit, et que la première pièce, qui, comme nous l'avons dit, était une bécassine, lui ayant échappé, la seconde, qui était un râle de genêts, passa comme une lettre à la poste.

Une autre fois, ayant vu à la porte d'un boucher nommé Mauprivez — c'était particulièrement avec les bouchers et les charcutiers que Figaro faisait ses plus mauvaises affaires — ayant vu, disons-nous, à la porte d'un boucher un cœur de mouton pendu à un croc, sans plus songer au croc auquel était attaché ce cœur que le poisson ne songe à l'hameçon auquel se tord le ver, l'imprudent avait sauté sur le morceau de viande convoité et était resté pendu au croc par le palais.

Le boucher, aux cris poussés par le patient, était sorti

avec une lanière, et, jugeant la punition du croc insuffisante, il avait fustigé d'importance le pendu ; après quoi, il l'avait, en le soulevant à bras-le-corps, dépendu et remis sur ses pattes.

Mais, en le soulevant, il avait fait tomber du même croc le cœur de mouton, cause première de l'événement.

A peine sur ses pattes, Figaro s'était précipité sur le cœur de mouton et l'avait emporté, laissant le boucher si ébahi, qu'il n'avait pas même songé à le poursuivre.

Ces désagréments, qui retombaient presque toujours sur le père Martineau, dans l'hôtel duquel se réfugiait le coupable à chaque nouveau délit qu'il commettait, comme dans un lieu d'asile inviolable, avaient poussé le maître de la *Croix d'or* à exiger de son neveu Georges Martineau le sacrifice de son chien. Martineau le neveu, en conséquence, tout en regrettant dans Figaro des qualités essentielles à l'endroit de la chasse, avait autorisé son oncle à traiter, pour lui et en son nom, de la vente de Figaro avec le premier amateur qui se présenterait, le laissant absolument maître des conditions et du prix de cette vente.

Or, cette digression, qui nous paraissait absolument nécessaire, étant terminée, nous croyons utile de revenir à la diligence et aux voyageurs qu'elle contenait, sans toutefois abandonner Figaro avec lequel nous sommes loin d'en avoir fini.

Donc, au moment même où, après avoir gravi la montagne de Vauciennes, et avoir laissé un instant souffler ses chevaux, Levasseur, d'un vigoureux coup de fouet, remettait en branle sa lourde machine, Figaro, poursuivi cette fois non plus par un boucher, mais par un charcutier, se précipitait dans la cuisine de la *Croix d'or*, tenant un jambonneau entre ses dents, et emportant dans le gras de sa cuisse un couteau que le charcutier lui avait lancé dans sa fuite, et dont le manche et la moitié de la lame tremblaient hors de la blessure.

Figaro s'élança dans la chambre à coucher, se glissa sous le lit et se mit à y dévorer son jambonneau, sans plus s'inquiéter de son train de derrière que s'il eût été piqué par une épine de rose.

Un instant après, le charcutier apparut tout essoufflé sur le seuil de la cuisine.

— Eh bien, dit-il en se croisant les bras et en regardant le père Martineau, qui, d'un air innocent, piquait un fricandeau, en voilà une canaille finie que votre Figaro ! Comment ! ce n'est point assez de m'emporter mes jambons, il m'emporte aussi mon couteau ! Ah ! mais, ah ! mais c'est trop fort, cela !

— D'abord, dit d'une voix conciliante Martineau, qui tenait à se mettre hors de cause, d'abord, compère Baccuet, Figaro n'est point à moi, c'est à mon neveu Georges.

— Allons donc ! allons donc ! Pourquoi ne se sauve-t-il pas chez votre neveu Georges, alors? pourquoi se sauve-t-il ici? Les chiens, cela a de la connaissance, voyez-vous : cela se sauve chez ceux qui les protègent Or, vous ne direz point que Figaro n'est pas chez vous, compère. Je l'y ai vu entrer, le filou !

— Je ne nie rien, mon cher Baccuet, dit le père Martineau. Je ne nie rien, et la preuve, c'est que je vais reprendre votre tranche-lard à Figaro et vous le rendre.

— Et mon jambonneau, me le rendrez-vous?

— Ça, je ne puis pas vous en répondre, car il ne doit pas en rester grand'chose à cette heure ; mais je puis vous le payer.

— Me le payer ! me le payer ! on n'est point à cela près d'un jambonneau, compère Non, répliqua le charcutier, vous payerez une bouteille de bon vin de Bourgogne, et tout sera dit. Des jambonneaux, il y en a encore à la maison, Dieu merci ! et même des jambons.

— Puisque vous le prenez comme cela, compère, — c'est-à-dire en bon garçon — je vous dirai, comme je le dirais en confession à notre pauvre abbé Grégoire, s'il vivait encore, que j'en ai par-dessus la tête, de ce gredin de Figaro. Ce n'est pas qu'il vole jamais rien ici, non. On croirait, comme vous le disiez tout à l'heure, qu'il a la connaissance, quoi !

— Il l'a, compère, il l'a ! . Ne croyez point qu'il ne sait pas ce qu'il fait, le gueusard ; il le sait bien, allez ; et la preuve, c'est qu'il se cache. Un chien qui n'a rien à se reprocher, c'est comme un honnête homme, cela ne se cache pas ! Où est-il, je vous le demande?. — Figaro ! Figaro ! mon petit Figaro !. Oh ! il n'y a pas de danger qu'il montre le bout de son nez seulement !

— Attendez, compère, attendez Tandis qu'Auguste descendra à la cave pour nous chercher une bouteille de vieux beaune, je vais tâcher de vous rattraper votre couteau d'abord — Tu entends, Auguste? une bouteille de beaune première

Et le père Martineau entra dans la chambre où s'était, comme nous l'avons dit, réfugié Figaro.

— Tu entends, Auguste? répéta le compère Baccuet

— Oui, papa, oui, compère, répondit un jeune homme d'une vingtaine d'années qui, debout devant les fourneaux, le bonnet de coton sur l'oreille, le tablier coquettement relevé et le couteau passé dans la ceinture, tournait un roux exhalant déjà un parfum d'oignon du meilleur augure pour la sauce dont il devait être le principal condiment. Aussitôt que j'aurai mouillé mon roux, j'irai. Vous savez bien, compère Baccuet, qu'on ne laisse pas sur le fourneau un roux à moitié fait.

— Oui, mon garçon, oui, je sais cela, répondit le charcutier. Et tu seras le digne fils de ton père.

— Faut espérer, compère Baccuet, faut espérer, dit en se rengorgeant le jeune émule de Vatel et de Carême.

— Auguste ! cria le père Martineau de sa chambre à coucher, est-ce que tu ne veux pas m'envoyer Tom Pouce ?

— Pour quoi faire, papa ?

— Pour s'allonger sous le lit et aller chercher le couteau du compère Baccuet.

— Impossible, papa. Il tient le cheval de M. Henri de Norloy, qui est tout attelé au tilbury, et ce n'est pas un bidet qu'il faut laisser seul, celui-là.

En effet, par l'encadrement de la porte, on voyait dans la cour un groom gros comme le poing, qui, en se haussant sur la pointe de ses bottes à retroussis, tenait par le mors un beau cheval bai attelé à un élégant tilbury.

L'exiguïté de sa taille lui avait valu de la part du facétieux père Martineau le sobriquet de Tom Pouce.

— Eh bien, dit Baccuet, qui tenait à rentrer dans la possession de son couteau, et qui, d'ailleurs, était d'un naturel obligeant, je vais le tenir, moi, le cheval de M. Henri.

Et, descendant les quatre marches qui conduisaient de la cuisine dans la cour :

— Allons, jeune groom, dit-il en prononçant le mot comme il s'écrit, allez donner un coup de main à M. Martineau qui vous appelle.

— Oui, *come here!* dit le père Martineau, qui avait entendu le maître de l'enfant l'appeler ainsi, et qui, à ces deux mots, avait vu l'enfant se hâter d'accourir.

— *Here I am, sir*, répondit gaiement le petit bonhomme en abandonnant la bride du cheval au compère Baccuet.

— Toi, tirer couteau de la cuisse à Figaro, dit celui-ci, qui était au bout de son anglais et qui lui substituait le patois nègre.

— *I do not understand*, répondit le groom en regardant le père Martineau de son œil intelligent mais interrogateur.

— Tom vous dit qu'il ne comprend pas ce que vous lui demandez, papa, cria de son fourneau, et en continuant de tourner son roux, Auguste, lequel avait retenu quelques mots d'anglais interceptés à des voyageurs d'outre-Manche qui n'entendaient pas le français.

Puis, au groom :

— *Under the bet!* cria-t-il.

Tom comprit que cela voulait dire : *Sous le lit*, quoique Auguste, dans son anglais fantaisiste, eût substitué un *t* au *d*, dernière lettre du mot *bed*.

Il se fourra en conséquence sous le lit, vit un couteau qui sortait à moitié de la cuisse de son ami Figaro, avec lequel il était dans les meilleurs termes, jugea que la cuisse d'un chien n'était pas la gaine naturelle d'un couteau, prit l'arme par le manche et tira à lui, en poussant ce cri de triomphe que le jockey anglais répète à tout propos :

— *All right!*

Figaro répondit à ce cri de triomphe par un gémissement de douleur, mais n'en continua pas moins de ronger l'os de son jambon, dont la chair avait déjà disparu.

Le père Martineau prit le couteau de la main de Tom, qui, de son côté, alla, en s'époussetant, reprendre la bride de la main du compère Baccuet.

— Voilà votre tranche-lard, compère, dit le maître de l'hôtel de la *Croix d'or*, en rendant au charcutier son couteau, après l'avoir consciencieusement et au préalable essuyé à son tablier de cuisine.

— Et voici la bouteille de beaune première, dit Auguste en posant, en effet, une bouteille de vin de Bourgogne et deux verres sur la table de cuisine.

— Par ma foi ! dit Baccuet en passant son couteau dans le cordon de son tablier, tandis que le père Martineau, versant le vin, emplissait le verre de son compère bord à bord et le sien seulement à moitié ; par ma foi ! puisque vous êtes disposé à vous défaire de Figaro, vous devriez bien le colloquer à M. Henri ; c'est un bon jeune homme qui en aurait bien soin, de votre Figaro, si vieux qu'il soit.

— Vous savez bien que M Henri n'est pas chasseur, compère.

— Eh bien, alors, à M. Madeleine ; vous ne direz point qu'il n'est pas chasseur, celui-là, un gaillard qui vous coupe à balle franche un écureuil en deux, au moment où il saute d'un arbre sur l'autre.

— Je lui en ai déjà parlé ; mais il le connaît, le brigand ce qui ne l'aurait pas empêché de le prendre, s'il n'avait déjà toute une meute, car il sait qu'au bois et à la plaine, c'est une crâne bête. Eh ! tenez, l'autre jour, continua le père Martineau en baissant la voix, est-ce qu'il n'a pas, en

chassant tout seul la nuit, étranglé un chevreuil magnifique? Il est venu ici tout couvert de sang. J'ai dit à Auguste : « Il aura fait quelque coup dans la forêt, suis-le. » Auguste l'a suivi ; il l'a mené droit au chevreuil, dont il n'avait mangé que le cou et une épaule, de sorte que l'on a pu en sauver le filet, une gigue de devant et les deux cuissots de derrière. C'était sur la garderie du père Bochet, qui en a eu vent et qui m'a prévenu que, s'il trouvait Figaro chassant dans la forêt, seul ou accompagné, il tirerait dessus comme sur un loup enragé. — Tu entends cela, Figaro, te voilà prévenu. Tiens-toi bien !

A ce moment, on entendit des claquements de fouet annonçant que la diligence attendue était en train de tourner l'angle de la rue de Soissons.

A ce bruit, le père Martineau s'empressa de trinquer avec le compère Baccuet, et de vider son verre, tandis que Tom, sortant de la cour avec le tilbury, allait se ranger contre la muraille de la rue, laissant tout le pavé libre au pesant véhicule qui, avec un bruit assourdissant de fouet, de roues et de chaines, vint stopper devant la porte de l'hôtel de la *Croix d'or*.

A peine la voiture arrêtée, Levasseur descendit du cabriolet pour ouvrir la portière du coupé de la diligence à M. Peluche et à mademoiselle Camille.

Derrière lui descendit M Henri, salué par les hourras joyeux de Tom.

Le jeune homme se trouva, soit hasard, soit calcul, toucher terre juste au moment où Camille, voyant s'ouvrir la portière de son côté, sautait sur le pavé légère comme une bergeronnette, mais confuse de se trouver face à face avec le jeune homme dont le souvenir l'avait préoccupée toute la nuit ; elle se retourna vivement. M. Henri s'avança pour aider M Pelnche, moins léger qu'elle, à descendre à son tour.

Cette courtoisie du jeune homme, on a déjà pu le voir, n'était point du goût de M. Peluche ; aussi descendit-il en grommelant ; ce que voyant, M. Henri salua respectueusement les deux voyageurs, et, convaincu — à son grand regret — qu'il n'y avait pas moyen de lier conversation avec cet ours, que le hasard avait fait père d'une gazelle, il se retourna vers Tom en demandant en anglais :

— *All are well down there?*

— *Yes sir*, répondit l'enfant, *all right !*

— *And so let us away*, continua le jeune homme en prenant les guides des mains du groom et s'asseyant près de lui avec un mouvement visible de dépit.

Et, levant sa casquette pour saluer une dernière fois les deux voyageurs, il excita par un petit clappement de langue son cheval, qui partit au grand trot et prit la route qui, bifurquant à un demi-kilomètre de l'hôtel de la *Croix d'or*, conduit par l'un de ses embranchements à la maison neuve du chemin de Soissons et par l'autre au village de Dampleux, et subséquemment au hameau de Vouty, où M. Peluche se rendait incognito pour surprendre son ami Madeleine.

— Qu'a donc dit en anglais ce monsieur à son domestique ? demanda M Peluche à Camille.

— Il lui a demandé *si tout le monde se portait bien là-bas !*

— Où, là-bas?

— Je n'en sais rien, mon père.

— Et le domestique, qu'a-t-il répondu ?

— Il a répondu : *Oui, monsieur, tout va bien.*

— Il me semble qu'il a encore dit autre chose?

— Il a dit : *Alors, en avant !* Et il est parti.

— Hum ! fit M. Peluche en jetant un regard de côté sur le tilbury, qui s'éloignait rapidement en soulevant un nuage de poussière.

— Il avait les yeux bleus ! murmura Camille, dont les doutes étaient enfin fixés, et qui trouvait que rien n'était plus beau au monde que des yeux bleus sous des sourcils et des cheveux noirs.

XIV

OU M PELUCHE OBTIENT LES MEILLEURS RENSEIGNEMENTS SUR MADELEINE ET SUR M HENRI

En voyant M. Peluche dans une tenue de chasse si complètement fashionable, et en ne lui voyant pas de chien, le père Martineau et le compère Baccuet échangèrent un signe d'intelligence.

L'hôtelier, comme c'était son devoir, mit son bonnet à la main, et, s'approchant de M. Peluche :

— Y a-t-il quelque chose pour le service de monsieur et de mademoiselle ? demanda-t-il.

— Beaucoup de choses, répondit M. Peluche avec le ton rogue que lui avait inspiré les attentions de son compagnon de voyage pour Camille. Beaucoup de choses !

— Une seule, dit en souriant la jeune fille.

— Alors, dit le père Martineau, nous allons d'abord servir mademoiselle. Que désire-t-elle ?

— Une chambre et de l'eau pour réparer les désordres d'une nuit de voiture, monsieur.

— Marguerite, cria le père Martineau, le numéro 1 à mademoiselle.

— As-tu faim ? demanda M. Peluche à sa fille.

— Moi, mon père? répondit Camille. Je ne sais pas.

— Comment, tu ne sais pas?

— Pardon, mon père ; mais j'étais distraite, je n'ai pas entendu ce que vous me demandiez.

— Je te demande si tu as faim ?

— Ne nous a-t-on pas dit que nous arriverions pour le déjeuner ?

— Oui ; mais il y a, nous a-t-on dit aussi, une heure de voyage au moins : puis il faut se procurer une voiture, débattre le prix, attendu qu'en province, on croit que c'est pain bénit de voler les Parisiens ; cela nous prendra bien une autre heure, et je crois qu'il ne serait pas mal de nous garnir l'estomac d'une bonne tasse de café.

— Eh bien, va pour une tasse de café, père.

— Tu ne te feras pas attendre, Camille.

— Non, père, sois tranquille.

Et Camille disparut dans l'escalier.

— Hum ! fit M. Peluche en se retournant vers l'hôtelier, je disais donc...

— Vous disiez que vous aviez une heure de voyage au moins ; il paraît que monsieur va dans nos environs.

— Je vais au village de Vouty. Connaissez-vous cela, monsieur l'hôtelier ?

— Je crois bien que je connais cela ! c'est à une demi-lieue d'ici ; mais, comme il y a beaucoup à monter, oui, il vous faut une heure et une bonne heure.

— Alors, si vous connaissez le village, vous devez connaître ceux qui l'habitent.

— Depuis le garde champêtre jusqu'au maire, et, si je peux vous renseigner...

— Connaissez-vous un nommé Madeleine ?

— M. Cassius ?

— Justement, M. Cassius.

— Si je le connais ; je le crois bien ! Oui, Monsieur ; oui, Monsieur, j'ai cet honneur-là, de le connaître.

— Diable ! il paraît qu'il est considéré dans le pays, le sieur Cassius !

— Oh ! quant à cela, Monsieur, oui, et il le mérite grandement, d'être considéré. Aux dernières élections, il a refusé d'être maire.

— D'être maire ?

— Oui, Monsieur, d'être maire.

— Vous ne m'étonneriez point, alors, dit M. Peluche en jetant un regard de côté sur son bonnet à poil et sur son sabre, vous ne m'étonneriez point en me disant qu'il occupe un grade dans la garde nationale.

— Ah ! s'il n'occupe pas un grade dans la garde nationale, c'est qu'il n'a pas voulu. Il n'a qu'à dire un mot, il sera commandant de la garde nationale de tout l'arrondissement ; est-ce pas vrai, compère ? fit Martineau se retournant vers le charcutier, qui écoutait la conversation debout et immobile contre la table de la cuisine.

— C'est si vrai, répondit le compère Baccuet, que, quand notre capitaine, M. Jules Creton, a été nommé, il a dit : « C'est bon, j'accepte, mais c'est si M. Cassius refuse. » C'est pourtant un rude capitaine que M. Jules Creton : il nous laisse faire tout ce que nous voulons !

— Eh bien, mon ami, dit M Peluche, qui vit qu'il pourrait se risquer et que son honorabilité n'aurait point à souffrir de la connaissance de Madeleine, je ne vous cacherai pas plus longtemps que c'est chez M Cassius que je vais.

— Alors, bon ! vous en avez pour quelque temps à être des nôtres. C'est un charmeur, M Cassius. On sait quand on entre chez lui, on ne sait pas quand on en sort.

— Eh bien, je serai donc plus savant que les autres, moi, et je puis vous dire d'avance, mon cher monsieur, que, dans quinze jours, vous me verrez repasser.

Le père Martineau secoua la tête, geste dénégateur qui fut imité par le compère Baccuet.

— Messieurs, fit orgueilleusement M. Peluche, quand on est dans le haut commerce et que l'on fait pour plus d'un million d'affaires par an, on ne peut donner plus de quinze jours à ses plaisirs ; d'ailleurs, ajouta M. Peluche en allongeant dédaigneusement les lèvres, je doute que les plaisirs que je goûterai chez mon ami Madeleine me fassent oublier les plaisirs de la capitale du monde civilisé.

— Vous êtes chasseur, n'est-ce pas, Monsieur? demanda le père Martineau.

M. Peluche fit un mouvement de tête et d'épaules et jeta un regard sur son accoutrement, qui voulait dire : « Il me semble que cela se voit de reste »

— Vous êtes pêcheur ?

— Je puis le devenir... J'ai de grandes aptitudes à tous les exercices du corps.

— Vous êtes cavalier ?

— Hum ! hum !... c'est-à-dire je l'ai été dans ma jeunesse. Nous avons, à côté de Paris, un village nommé Montmorency, qui a été habité, vous ne l'ignorez point, par le philosophe de Genève, par le grand Jean-Jacques Rousseau, et où j'allais quelquefois le dimanche.

— Et c'est là que vous avez pris des leçons d'équitation ?

— Justement.

— Eh bien, chasse, pêche, chevaux, continua l'hôtelier de la *Croix d'or*, vous trouverez tout cela chez M. Madeleine.

— Comment ! s'écria M. Peluche, qui marchait d étonnement en étonnement, avec quinze cents francs de rente, deux mille tout au plus, Madeleine a des chasses, des pêches, des chevaux ?

— S'il n'en a pas, ses amis en ont ; c'est absolument la même chose.

— Madeleine a des amis qui ont des chevaux, des terres et des étangs ?

— Sans doute. Ainsi, par exemple, ce jeune homme qui est venu avec vous dans ma diligence...

— C'est à vous la diligence? interrompit M. Peluche. Je vous en fais mon compliment.

— Oui ; n'est-ce pas qu'elle secoue bien ? Mais il faut ça pour l'hiver, dans les mauvais chemins, c'est solide. Eh bien, ce jeune homme qui est venu avec vous dans ma diligence, et qui était attendu ici par son groom, son tilbury et son cheval, c'est un ami de M. Madeleine.

— M. Henri ! s'écria Camille, qui, ayant fini sa toilette, était descendue de sa chambre, s'était approchée du groupe de causeurs sans être remarquée, et qui venait d'entendre ce qu'avait dit le père Martineau ; M. Henri est un ami de M. Madeleine ?

Puis, s'apercevant qu'elle avait peut-être mis un peu trop de feu dans la question

— Ne trouves-tu pas, père, ajouta-t-elle d'une voix de laquelle elle essayait inutilement de chasser l'émotion, ne trouves-tu pas que c'est très extraordinaire que nous ayons fait justement la route avec un ami de notre meilleur ami ?

M. Peluche demeura un instant pensif, l index de sa main droite replié et appuyé contre ses lèvres.

Puis, se parlant à lui-même tout en regardant Camille :

— Est-ce que, par hasard, M. Henri serait ce beau garçon de vingt-cinq ans dont Madeleine me parlait dans le post-scriptum de sa lettre? Hum ! hum !

Camille baissa les yeux sous le regard de M. Peluche et rougit jusqu'aux oreilles. Elle était sûre que c'était lui.

— Oh ! fit le père Martineau, si M. Cassius vous a parlé, dans le post-scriptum de sa lettre, d'un beau garçon de vingt-cinq ans, c'est probablement de M. Henri qu'il s'agissait, car c'est à coup sûr le plus beau garçon du département. N'est-ce pas, compère? continua le propriétaire de la *Croix d'or* s'adressant au charcutier.

Baccuet fit de la tête un signe affirmatif.

— Mais, demanda M. Peluche, en crispant de plus en plus son index, ce qui était chez lui un signe de grande préoccupation, pour avoir un tilbury, un groom, des chevaux, il faut que ce M Henri soit riche.

— Il l'est donc, répondit Martineau, et comme un seigneur encore ! Mais vous ne savez donc pas que c'est le fils adoptif d'un vieux noble, qui lui a laissé plus d'un million en terres? Toute la commune de Vouty lui appartient. Ah ! quand il aura l'âge, il ne tiendra qu'à lui d'être député, ce n'est point le cens qui lui manquera.

— Vous dites, continua M. Peluche suivant son idée, que c'est le fils adoptif d'un vieux noble ?

— Quand je dis fils adoptif, mon avis, à moi, et celui de beaucoup d'autres, n'est-ce pas, compère Baccuet ?... — Le charcutier fit un signe affirmatif. — Mon avis est que M. Henri pourrait bien être son vrai fils ; car enfin, vous comprenez bien, mon cher monsieur, on ne laisse pas comme cela son nom, son titre et sa fortune à un étranger.

— Mais M Henri a donc un titre? demanda M. Peluche, qui prenait de plus en plus intérêt à la conversation, tandis que, de son côté, Camille n'en perdait pas un mot.

— Sans doute, il a un titre, répondit Martineau, puisqu'il est comte.

— Comte ! Comte de quoi ?

— Comte de Noroy, la belle terre de Noroy, une terre de cinq cents arpents, qui rapporte douze bonnes mille livres de rente. C'est à lui, et elle ne doit pas un sou à personne, sans compter trois ou quatre cents autres arpents de bois, d'étangs et de marais, qu'il a par-ci, par-là. Tenez, savez-vous ce qu'il vient de faire à Paris, par exemple ?

— Non ; car peut-être ai-je eu tort, mais je n'ai point parlé à ce jeune homme. Vous êtes père, monsieur Martineau ; — je sais votre nom, l'ayant vu écrit sur la porte de votre hôtel ; — vous êtes père, je ne vous dis que cela.

— Et cela suffit, Monsieur Il est vrai que je ne suis père que d'un garçon, ce qui n'est pas tout à fait la même chose que si j'étais père d'une jolie demoiselle comme la vôtre... Mais que disais-je donc quand vous m'avez interrompu ?

— Vous me demandiez si je savais ce que M. Henri était allé faire à Paris.

— C'est vrai. Eh bien, il y était allé acheter le bois de Gaine, un bois de quatre-vingts arpents, situé entre le petit port et Ancienville. M. Madeleine était toujours disant : « C'est ennuyeux d'avoir au milieu de notre propriété, — car il regarde la propriété de M. Henri comme la sienne ; — c'est ennuyeux d'avoir au milieu de notre propriété un bois plein de lapins et de chevreuils, dans lequel on ne peut pas chasser. » Un beau jour, M. Henri lui a dit : « Cela vous ennuie donc beaucoup de ne pas chasser dans le bois de Gaine? — C'est-à-dire que cela m'exaspère, a répondu M. Cassius. — Eh bien, ne vous exaspérez pas pour si peu, dans huit jours, vous y chasserez, parrain. » lui a dit M. Henri. Et il lui a tenu parole.

— Comment ! s'écria Camille, M. Madeleine est le parrain de M. Henri ?

— Oui. Qu'y a-t-il d'étonnant à cela, ma belle demoiselle ?

— Mais c'est qu'il est mon parrain aussi, à moi. Voyez donc comme c'est curieux, mon père.

— Curieux, très curieux, en effet, murmura M. Peluche. Et alors, M. Henri, dites-vous, a acheté le bois de Gaine ?

— Trente-sept mille cinq cents francs ! L'acte a été passé avant-hier chez M. Aumont-Thiéville, l'argent versé hier ; de sorte qu'aujourd'hui M. Madeleine vous fera manger à dîner des lapins de la nouvelle acquisition de M. Henri, et peut-être demain ou après des sangliers ; car il y vient du sanglier de la forêt dans le bois de Gaine.

— Malepeste ! s'écria M. Peluche sortant de son caractère à l'idée de devenir l'égal de Méléagre, je donnerais bien quelque chose pour tuer un sanglier.

— Vous n'avez jamais chassé le sanglier ? demanda M. Martineau.

— Jamais, répondit M. Peluche ; mais, s'il y en a dans le bois de Gaine, je m'en passerai la fantaisie.

— Vous savez, dit Martineau, la chasse aux sangliers, ce n'est point tout roses.

— Pourquoi cela ?

— Le sanglier, cela revient sur le chasseur.

— Tant mieux, répliqua M. Peluche, qui n'avait pas très bien compris la signification du mot. Il n'en est que plus facile à tuer, s'il revient sur le chasseur.

— Allons, allons, fit le maître de la *Croix d'or*, il paraît que vous êtes un dur à cuire. D'ailleurs, avec M. Madeleine, il n'y a pas de danger. Dites-lui de vous placer près de lui, et visez la bête au défaut de l'épaule. N'est-ce pas, compère Baccuet ?

Le charcutier fit signe que c'était là, en effet, qu'il fallait viser.

— Mais, reprit le père Martineau, je bavarde, je bavarde, et je m'aperçois que votre café est servi depuis longtemps. Le café de l'hôtel de la *Croix d'or* a une réputation à conserver ; mais, pour cela, il ne faut pas le prendre froid.

— Vous avez raison, Monsieur. Viens, Camille.

Et M. Peluche, après avoir fait un salut protecteur aux deux amis, passa dans la salle à manger.

XV

OU LE FUSIL DE M. PELUCHE EST APPRÉCIÉ A SA JUSTE VALEUR

La table de l'hôtel de la *Croix d'or* était servie avec cette propreté qui est la coquetterie de la campagne ; la nappe et les serviettes qui la couvraient étaient de fine et blanche toile ; les assiettes étaient de porcelaine, et l'argenterie, qui comprenait les cuillers, les fourchettes, la cafetière et le pot au lait, était d'argent : chose déjà rare à cette époque, où le christofle commençait à s'introduire dans les meilleures maisons. Enfin, le beurre venait d'être battu, les radis sortaient de terre, les œufs étaient frais pondus, le pain avait été cuit pendant la nuit, et la crème, recueillie à l'instant même sur du lait trait de la veille au soir, était jaune et épaisse comme du beurre.

Camille, appréciatrice des qualités morales du déjeuner, bien plus que de ses qualités matérielles, fit un signe d'approbation au père Martineau, qui suivait ses voyageurs la serviette sous le bras, le bonnet de coton à la main.

M. Peluche et Camille prirent place à la table, et M. Peluche, en examinant le déjeuner sous son côté matériel, en parut aussi satisfait que Camille l'avait été du côté moral.

Mais, au premier bruit de chaises qu'il entendit, un per

sonnage auquel personne ne pensait, excepté peut-être le père Martineau, qui ne perdait pas plus son idée de vue que M. Peluche la sienne, quoique ce ne fût l'heure habituelle ni du déjeuner ni du dîner, pensa, que, du moment que l'on se mettait à table, il avait le droit d'assister au repas.

En conséquence, on vit sortir de dessous le lit Figaro, qui exactement comme si rien ne s'était passé et ayant pansé lui-même sa blessure avec sa langue, alla chercher son paillasson, l'apporta entre M. Peluche et Camille, le déposa à une distance respectueuse de la table et s'assit dessus sans rien demander, discrétion que lui rendait facile le déjeuner préparatoire qu'il avait fait aux dépens du compère Baccuet.

Camille le regarda faire avec étonnement et M. Peluche avec admiration.

Figaro, comprenant qu'il était examiné avec attention par les deux voyageurs se passa la langue sur le nez et cligna les yeux amoureusement, mais sans faire aucune demande indiscrète.

— La canaille ! murmura le compère Baccuet, qui s'était rapproché de la porte, voyez si on ne lui donnerait pas le bon Dieu sans confession !

Martineau, d'un clin d'œil, implora le silence du charcutier.

Celui-ci leva la main en signe que son compère n'avait rien à craindre.

— Voilà, par ma foi, dit M. Peluche, en trempant dans son œuf une mouillette longue de vingt-cinq centimètres, voilà un chien bien élevé.

— Et comme il est discret ! voyez, mon père, dit Camille en passant sur la tête de Figaro sa main blanche et fine.

— Pour discret, dit le père Martineau, je puis dire hardiment que Figaro n'a pas son pareil.

— Oh ! papa, fit Camille, il s'appelle Figaro ; quel joli nom ! Mais c'est qu'il ne demande même pas.

— Je crois bien qu'il ne demande pas, murmura le charcutier ; il n'a pas la peine de demander, le gueusard ! il prend.

— Compère ! fit Martineau.

— Le fait est, dit Baccuet voulant réparer le mal qu'avait pu faire son aparté, — lequel, au reste, n'avait été entendu que de Martineau. — le fait est, comme le disait mon compère, qu'il n'a pas son pareil pour la discrétion.

— Et pour la chasse, dit le maître de la *Croix d'or*.

— Ah ! ah ! il chasse ? fit M. Peluche. Tu es chasseur, mon ami ?

— C'est-à-dire qu'il n'y en a pas un, à trois lieues à la ronde, excepté le Mandrin de M. Madeleine, pour arrêter comme ce gaillard-là.

— Comment ! il arrête ? demanda M. Peluche.

— S'il arrête ! fit Martineau. Dites donc, compère, monsieur demande si Figaro arrête !

— Comme un gendarme, répondit le charcutier enchanté de placer un mot qu'il avait entendu faire devant lui, et qu'il trouvait on ne peut plus spirituel.

— Et qu'arrête-t-il ? demanda M. Peluche continuant sérieusement la plaisanterie du compère Baccuet, les vagabonds, les voleurs ?

— Ah ! fit en riant le père Martineau, non ; je dois dire que cela ne va point jusque-là ; il arrête les lapins.

— Comment ! il arrête les lapins ?

— Comme un piquet.

— Bon ! ces diablesses de bêtes que j'ai vues ce matin dans la bruyère. . ?

— Dans la bruyère de Gondreville.

— C'est possible. . J'ai reconnu que c'était de la bruyère, parce que c'est un article très demandé dans les fleurs ; mais je ne sais pas si cela s'appelle de la bruyère de Gondreville. — Comment ! votre chien, votre Figaro, — c'est ainsi que vous l'appelez, je crois, — arrêterait ces animaux qui couraient bien comme mille diables ?

— Il les arrêterait !

— Et les perdrix, il les arrêterait aussi ?

— Oh ! les perdrix, dit le charcutier, c'est son fort.

— Ah çà ! mais il n'y a pas tant de mérite qu'on le dit à tuer le gibier, quand on a un chien qui arrête.

— Le fait est, dit Martineau, que ça facilite beaucoup. On dit que c'est le chasseur qui fait le chien ; eh bien, moi, je retourne le proverbe, et je dis : c'est le chien qui fait le chasseur.

— Et je crois que vous avez raison, Monsieur, dit Peluche en se renversant en arrière. Avec un chien qui arrêterait le gibier, je me fais fort de tuer autant de lapins et de perdrix que mon ami Cassius lui-même. Seulement, Figaro arrête-t-il le gibier, comme vous dites ?

— Voulez-vous le voir travailler ?

— Comment, le voir travailler ?

— Oui, voulez-vous le voir à l'œuvre.

— Si cela ne nous prenait pas trop de temps, et s'il ne fallait pas aller trop loin...

— Ah ! mon Dieu, c'est l'affaire de cinq minutes, et il ne s'agit que d'aller dans le jardin.

— Allons-y, morbleu ! allons-y ! dit M. Peluche en se levant.

— Et votre café, mon père ? demanda Camille.

— Nous le prendrons en revenant, notre café. M. Martineau aura la bonté de le maintenir chaud.

— C'est l'affaire d'Auguste ; moi, je vais avec vous. Voulez-vous prendre le fusil d'Auguste ? Il est tout chargé.

— Oh ! fit M. Peluche, j'ai le mien, Monsieur, j'ai le mien.

Et, tirant sa clef de sa poche, M. Peluche se mit en mesure d'ouvrir sa boîte et de montrer son arme.

Un fusil qui vient de Paris est toujours une curiosité pour des chasseurs provinciaux, et, comme tout le monde est chasseur en province, Baccuet s'approcha quittant sa porte, Auguste s'approcha quittant ses fourneaux, pour voir quelle sorte de chef-d'œuvre allait sortir d'un si bel écrin.

Il n'y eut pas jusqu'à Figaro qui, devinant de quoi il était question, ne se levât de son tapis et ne vînt se dresser contre la commode sur laquelle la boîte était posée en y appuyant ses deux pattes.

— Voyez-vous le fin limier, dit Martineau, il devine de quoi il retourne. — Oui, mon chien, oui ; nous allons montrer à un chasseur de Paris ce que nous savons faire.

— Excusez, dit le compère Baccuet en voyant les différents morceaux de l'arme précieuse enfermés dans la boîte prendre peu à peu, en se soudant les uns aux autres, la forme d'un fusil, excusez, en voilà du luxe !

— Ah ! pour un beau fusil, parlez-moi de cela, dit Auguste

— Le fait est, dit Martineau renchérissant sur le tout, que je n'ai jamais rien vu de pareil : oh ! non, jamais, jamais, au grand jamais !

— Voulez-vous l'examiner de près ? dit le propriétaire, tout gonflé d'orgueil, à Auguste.

— Ça me fera plaisir, je vous l'avoue.

— Eh bien, le voilà, je vous le confie, jeune homme.

Et il lui présenta le fusil.

Auguste essuya ses mains à son tablier avant de le prendre, et en fit immédiatement jouer les batteries en amateur consommé, ce que n'avait jamais pu faire M. Peluche.

— En voilà du liant ! dit-il, et en joue ! continua-t-il en portant le fusil à son épaule. Celui qui ne tue pas les trois quarts de ses coups avec ce fusil-là est une mazette : voilà mon opinion.

— Sans indiscrétion, demanda le compère Baccuet, combien ça coûte-t-il, un fusil comme celui-là ?

— Un fusil comme celui-là..., dit Auguste en tournant et en retournant l'arme.

— Devinez ! fit Peluche.

— Un fusil comme celui-là, répéta Auguste, si vous l'avez eu pour trois billets de mille, eh bien, ce n'est pas cher.

— Monsieur Auguste, l'ouvrier qui l'a fait prétend qu'il lui revient à près de quatre mille francs.

— Oh ! cela ne m'étonne pas, dit Auguste.

— C'est égal, fit Baccuet, c'est beau, c'est magnifique ; mais il faut avoir de l'argent mignon pour mettre trois mille cinq cents francs à un fusil.

— Monsieur, dit majestueusement le maître de *la Reine des fleurs*, quand on occupe une position dans la société et un rang dans l'industrie, il faut encourager les artistes !

— Dame ! quand on peut, dit Baccuet, on fait bien ; mais il faut le pouvoir. Moi, je le voudrais, que je ne le pourrais pas.

M. Peluche accorda un sourire protecteur au charcutier.

— Allons ! allons ! dit le père Martineau, au lapin !

Puis, à demi-voix, à son fils ·

— Tu es sûr qu'il y est toujours ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Auguste sur le même ton. Bastien l'a vu ce matin dans le carré de choux.

— Au lapin ! répéta Baccuet.

— Au lapin ! répéta M. Peluche, dont le cœur battait comme à un début. — Viens-tu, Camille ?

— Si vous le permettez, mon père, dit Camille, je remonterai dans ma chambre. Je n'aurai jamais le courage d'assister à l'exécution de cette pauvre bête.

— Camille, dit M. Peluche avec dignité, ces émotions-là sont indignes de la fille d'un chasseur.

Et M. Peluche, ayant glissé deux cartouches dans le canon de son fusil, prit gravement la tête de la colonne, descendit dans la cour, et, guidé par le père Martineau, s'avança vers le jardin.

Quant à Camille, elle remonta dans sa chambre, s'accouda à sa fenêtre, et, le regard perdu dans la longue allée d'arbres qui conduisait à la route de Vouty, elle se mit à penser à cette étrange combinaison du hasard ou plutôt de la Providence, qui avait donné à M. Henri le même parrain qu'à elle, et tout bas elle murmura :

— Cher, bien cher parrain Madeleine !

XVI

OU LE MAITRE DE L'HOTEL DE LA CROIX D'OR TROUVE LE PLACEMENT DE FIGARO

Comme l'avait dit le père Martineau, c'était l'affaire de cinq minutes, et il ne s'agissait que d'aller au jardin.

Le carré de choux dans lequel devait se trouver le lapin fugitif, carré magnifique, grand d'un demi-arpent, s'épanouissait au milieu des triangles d'oignons et des losanges de carottes.

A peine entré dans le jardin, Figaro se mit en quête.

— Voyez-moi cela, dit le père Martineau ; une vraie navette de tisserand, et sous le canon du fusil, il n'y a pas à dire, à vingt pas du chasseur ! jamais plus. Tenez, le voilà qui rencontre...

— Que rencontre-t-il ? demanda M. Peluche.

— Tiens, pardieu, le lapin !

— Le lapin ! s'écria M. Peluche ; où est-il, le lapin ?

— Attendez ! attendez ! puisqu'il l'arrêtera, il n'y a pas à vous presser.

— C'est vrai, c'est vrai, dit M. Peluche ; c'est étonnant, l'effet que cela me fait.

— Comment ! ça vous fait de l'effet, pour un mauvais lapin de choux ? Mais que sera-ce donc quand vous aurez affaire à un chevreuil ou à un sanglier ? Tenez, tenez, continua le père Martineau, il vous y mène tout droit. Là, ça y est.

Et, en effet, Figaro s'était arrêté court, le cou allongé, la queue raide, l'œil brillant, la patte en l'air.

— Le voyez-vous ? le voyez-vous ? continua le père Martineau.

— C'est à payer sa place pour le voir, dit le compère Baccuet.

— Que fait-il donc là ? demanda M. Peluche.

— Mais vous le voyez bien, jour de Dieu ! il arrête.

— Quoi ? qu'arrête-t-il ?

— Le lapin donc !

M. Peluche regarda de tous ses yeux.

— Mais je ne le vois pas, le lapin, dit-il.

— Ni lui non plus, il ne le voit pas.

— Comment donc peut-il l'arrêter, s'il ne le voit pas ?

— Il le sent.

— Il le sent, dit M. Peluche ; mais, moi qui ne le sens pas, je voudrais bien le voir.

— Oh ! c'est bien facile ; en faisant un demi-cercle et en suivant la direction des yeux du chien, nous le découvrirons. D'ailleurs, tenez, tenez, voilà Figaro qui rapproche.

En effet, Figaro se glissait presque sur le ventre entre les choux d'un mouvement presque imperceptible, mais plein de souplesse et de grâce.

Tout à coup il s'arrêta, se redressa lentement, remit la patte en l'air et redevint immobile.

— Tout beau, Figaro ! fit le maître d'hôtel de la *Croix d'or*.

Figaro remua légèrement la queue.

— Il le voit, dit le père Martineau.

— Et moi aussi, dit Baccuet, je le vois.

— Et moi aussi, dit Martineau.

M. Peluche ouvrait des yeux énormes.

— C'est étonnant ! moi, je ne le vois pas, dit-il.

— Tenez, là, là, dit Martineau montrant le lapin du doigt.

— Vous voyez un lapin, là ?

— Là ! dit Baccuet, dans la direction de cette folle avoine : vous savez ce que c'est que la folle avoine ?

— Ah ! je crois bien, dit M. Peluche, j'en ai assez vu sur les chapeaux.

— Vous avez vu de la folle avoine sur les chapeaux ? fit Baccuet, qui ne comprenait rien à la réponse du maître de *la Reine des fleurs*.

— Je vois le lapin ! cria M. Peluche en portant son fusil à son épaule.

— Bon ! dit Martineau en relevant le fusil, attendez donc ; ce n'est pas comme cela que vous jugerez Figaro. Mettez votre fusil sous votre bras et prenons une prise. — Tout beau, Figaro ! tout beau, mon chien !

Figaro resta aussi immobile que s'il eût été changé en pierre comme le chien de Céphale.

M. Peluche et le compère Baccuet prirent chacun une prise dans la tabatière du père Martineau, qui en fit autant, et tous trois savourèrent la poudre si chère à Sganarelle.

— Maintenant, dit le père Martineau, avez-vous votre journal ?

— Non.

— Si vous l'aviez, vous pourriez le lire, et le feuilleton avec. Avez-vous une visite à faire, faites-la, et, à votre retour, vous retrouverez Figaro et le lapin, à la même place.

— C'est merveilleux ! dit M. Peluche. Puis-je approcher ?

— Tant que vous voudrez. Seulement, ne faites pas un pas plus vite que l'autre, ou, sans cela, je ne réponds de rien.

M. Peluche s'avança pas à pas jusqu'à trois mètres à peu près de l'animal. Figaro resta immobile.

— Là, maintenant, dit Martineau, le tour est fait, n'est-ce pas ? vous êtes content ?

— Enchanté ! dit M. Peluche.

— Eh bien, maintenant, mouchez-moi ce gaillard-là, et que tout soit fini.

— Que je mouche, dit M. Peluche, qui cela ?

— Nous appelons moucher un lapin, lui couper le bout du nez avec le coup de fusil. Vous comprenez que, si vous le tirez d'ici, et que vous visiez dans le corps, votre coup fera balle, et vous la mettrez en capilotade, la pauvre bête.

— Je comprends, dit M. Peluche, je comprends, c'est entendu.

— Bravo !

— Ainsi, le moment est venu ?

— Oui.

— Je le mouche, dit M. Peluche en mettant son fusil à son épaule ; je vous préviens que je le mouche.

— Mouchez-le, et qu'il n'en soit plus question.

— Rien que le bout du nez, n'est-ce pas ?

— Rien que le bout du nez.

— Allons donc ! s'écria le charcutier, ne le faisons pas languir, ce pauvre animal. En joue, feu !

M. Peluche fit feu ; mais, au lieu de lui moucher le bout du nez, il lui enleva toute la tête.

Le lapin resta sur place, foudroyé.

Figaro se précipita sur lui, s'en empara, fit un petit tour pour montrer la grâce avec laquelle il rapportait, et revint s'asseoir aux pieds de M. Peluche son lapin à la gueule.

M. Peluche le regardait avec admiration.

— Vous voyez, dit Martineau, avec un chien comme celui-là, on n'a à s'occuper qu'à charger et à décharger son fusil ; seulement, vous l'avez drôlement mouché, le lapin.

— Oui, dit Baccuet, voilà ce qui s'appelle couper le nez aux gens au ras des épaules.

M. Peluche prit le lapin par les pattes de derrière et le regarda comme un apprenti chasseur regarde sa première pièce de gibier ; après quoi, le fourrant, dans son carnier :

— Monsieur Martineau, dit-il, vous mettrez le lapin sur mon compte : je ne veux pas arriver chez mon ami Madeleine la poche vide.

Puis, après un instant d'hésitation, paraissant céder à la pression irrésistible d'une passion immodérée :

— Monsieur Martineau, dit-il en se redressant et en s'appuyant sur la crosse de son fusil, votre chien est-il à vendre ?

— Mon frère me demanderait mon chien, répondit Martineau, que je le lui refuserais, Monsieur ; mais à un ami de M. Madeleine, je n'ai rien à refuser.

— Comment, compère ! s'écria Baccuet, vous consentiriez à vous défaire de Figaro ? Oh ! si j'avais su cela, Figaro n'eût pas été à un autre que moi. Je vous le jure, foi de Baccuet.

— Et puis, continua Martineau, j'ai un certain orgueil à montrer aux chasseurs parisiens comment nous dressons les chiens en province.

— Il me reste, dit M. Peluche, à vous demander le prix de Figaro.

— Par malheur, Figaro n'est pas tout à fait à moi.

— Et à qui est-il donc ?

— A mon neveu. De sorte que je suis obligé de consulter le jeune homme. Sans cela, Monsieur, je serais trop heureux de vous l'offrir.

— Compère, votre neveu est un garçon qui se dérange pour la chasse, et, à mon avis, ce serait un service à lui rendre que de vendre Figaro sans lui en parler.

— Prenez-vous vis-à-vis de lui la chose sur vous, compère ? demanda le propriétaire de la *Croix d'or*.

— Je la prends, répondit résolument Baccuet.

— Lui direz-vous que c'est vous qui m'avez donné ce conseil ?

— Je le lui dirai.

— Eh bien, Monsieur, dit Martineau, donnez-moi cent francs et Figaro est à vous.

— Cent francs ! s'écria M. Peluche ; y songez-vous, cent francs pour un chien !

— Il me semble, répondit Martineau, que, quand un

chasseur met quatre mille francs à un fusil, il peut bien mettre cent francs à un chien.

— Monsieur, dit M. Peluche en secouant la tête de haut en bas, j'ai vu un caniche qui montait la garde, fumait sa pipe, sautait pour le roi Louis-Philippe, et tournait la broche, et l'on n'en demandait que vingt francs.

— Vous avez eu tort de ne pas l'acheter, Monsieur. Rien que pour tourner la broche, moi que vous voyez, je vous l'aurais payé quarante. — Où allez-vous, compère?

— Ne faites pas attention, répondit Baccuet en courant à toutes jambes vers la porte. Je vais chez moi, et je reviens.

— Qu'allez-vous faire chez vous?

— Je vais vous chercher vos cent francs et une laisse pour emmener Figaro.

— Un instant, un instant, monsieur Baccuet! fit M. Peluche Je n'ai pas dit mon dernier mot, ni M. Martineau non plus.

— Oh! quant à moi, dit Martineau, c'est à prendre ou à laisser.

— Eh bien, moi, je prends, fit le charcutier.

Et il fit de nouveau quelques pas vers la porte.

— Attendez, attendez donc, que diable! dit M. Peluche.

— Oui, attendez, dit le père Martineau, monsieur ne sait pas encore tout ce que peut faire Figaro. Vous ne m'avez pas vu, n'est-ce pas, jeter mon mouchoir dans le carré de choux?

— Non, je ne vous ai pas vu.

— Figaro non plus.

— C'est probable.

— Eh bien, vous allez voir.

Se tournant alors vers le chien

— Figaro, mon pauvre Figaro, dit le père Martineau d'un air désespéré, j'ai perdu...

Figaro regarda son maître, parut comprendre la cause de son désespoir, et partit le nez contre terre et suivant sa piste, ou plutôt son contre-pied.

— Où va-t-il, comme cela? demanda M. Peluche.

— Il va me chercher mon mouchoir.

— Et il vous le rapportera?

— S'il me le rapportera! Il aimerait mieux se noyer dans la citerne que de ne pas me le rapporter.

— Ah! s'il fait cela..., dit M. Peluche.

— Tenez, tenez, le voyez-vous quêter? Le voilà dans les carottes... Le voilà dans les oignons... Le voilà définitivement dans les choux... Regardez... regardez... il le tient... Viens ici, mon Figaro!... viens!...

Figaro rapporta triomphalement le mouchoir.

— C'est commode, un chien comme cela, dit Baccuet: vous perdez votre bourse, vous vous en apercevez une heure après, vous dites: « Figaro, j'ai perdu! » il vous la rapporte. C'est pour cela que je tiens à avoir votre chien, et je l'aurai, compère, quand je devrais surenchérir sur monsieur.

— Eh bien, voyons, monsieur Martineau, dit M. Peluche, qui sentait le chien près de lui échapper, faisons une cote mal taillée: je vous donnerai vos cent francs, mais il ne sera question ni du déjeuner ni de la voiture qui nous conduira, ma fille et moi, à Vouty.

— Oh! quant à cela, Monsieur, dit le maître de la *Croix d'or*, je serai trop heureux d'avoir reçu chez moi un ami de M. Madeleine pour chicaner là-dessus. C'est chose dite, Monsieur.

— Eh bien, dit Baccuet, vous pouvez vous vanter d'avoir un fier chien. Il vous a étonné, n'est-ce pas?

— Je l'avoue, dit M. Peluche.

— Eh bien, vous n'êtes pas au bout.

— Au bout de quoi, Monsieur?

— Au bout de vos étonnements. Je ne vous dis que cela.

— Mais..., demanda M. Peluche, votre chien voudra-t-il me suivre?

— Un chasseur comme vous? dit le père Martineau. Allons donc! D'ailleurs, c'est Bastien qui vous conduira à Vouty, et il connaît Bastien. — N'est-ce pas, Figaro, que tu connais Bastien?

Figaro répondit par un bond joyeux et quelques abois.

— Ah! Monsieur, dit avec un soupir le charcutier au maître de *la Reine des fleurs*, vous pouvez vous vanter d'avoir un chien auquel il ne manque que la parole.

— Oui, dit M. Peluche en jetant son fusil sur son épaule d'un air dégagé et en reprenant la tête de la colonne: oui, je crois que maintenant je suis un chasseur complet.

Les deux compères restèrent derrière.

— Allons! allons! dit le compère Baccuet au compère Martineau en clignant de l'œil et en le touchant du coude: foi d'homme, les Parisiens ne sont pas encore si difficiles à enfoncer que je le croyais!

XVII

OU, APRÈS AVOIR FAIT CONNAISSANCE AVEC MADELEINE, ON FAIT CONNAISSANCE AVEC LA MAISON QU'IL HABITAIT

M. Peluche fut obligé d'appeler deux fois Camille, tant elle était absorbée dans la contemplation d'une route parfaitement solitaire et où, par conséquent, il chercha en vain l'objet qui pouvait attirer son attention.

Camille tressaillit au second appel et se hâta d'accourir, rouge et confuse, comme si elle eût été prise en flagrant délit de quelque grosse faute.

On se rappelle que le café restait à prendre, et M. Peluche tenait d'autant plus à le boire jusqu'à la dernière goutte, qu'il était compris dans le marché. Pendant ce temps, Bastien préparait le char à bancs.

M. Peluche annonça d'un air triomphant à Camille l'acquisition qu'il venait de faire, et à laquelle Camille applaudit de tout son cœur. Il restait bien la question de présenter Figaro à madame Peluche et de lui créer un domaine quelconque dans ces magasins, ces arrière-boutiques et ces entresols de Paris, où il y a à peine de la place pour les gens; mais Camille leva la difficulté, en faisant observer à son père qu'il ne chasserait probablement jamais que chez Madeleine, et qu'en laissant Figaro chez Madeleine, il l'y trouverait toutes les fois qu'il en aurait besoin; ce qui le dispenserait de s'occuper de lui, dans les entr'actes qu'il jugerait à propos de mettre entre une chasse et l'autre.

M. Peluche adopta cet avis avec d'autant plus d'enthousiasme, qu'il réfléchit que, grâce à cette combinaison, sa dépense à l'égard de Figaro se bornerait au prix d'achat, supposant bien qu'un homme aussi dépensier et aussi prodigue que l'était Madeleine n'aurait pas la bassesse de faire payer à un ami la nourriture de son chien.

M. Peluche, sans lui en développer toutes les conséquences, embrassa Camille pour la bonne idée qu'elle avait eue.

Après quoi, il compta au père Martineau ses cent francs; sur l'observation d'Auguste, qu'en traversant la forêt de Villers-Cotterets dans toute sa largeur on pourrait bien voir passer quelques pièces de gibier, il remit une cartouche dans son fusil, et se plaça avec Camille sur la banquette, tandis que Bastien s'asseyait modestement sur le brancard, et que le compère Martineau et le compère Baccuet soulevaient Figaro et le plaçaient dans l'espace vide qui s'étendait de la banquette à l'arrière de la voiture.

Bastien fit claquer son fouet et l'on partit au petit trot.

Au bout de cinquante pas, Figaro, qui ne trouvait probablement pas la voiture assez douce, sauta à bas du char à bancs, et, retenu probablement par la présence de son ami Bastien, au lieu de retourner à Villers-Cotterets, comme l'avait craint un instant M. Peluche, se mit à courir devant la voiture, en fouettant l'air de sa queue, à laquelle, contre les préjugés de certains chasseurs routiniers, on avait laissé le magnifique développement que lui avait donné la nature.

On arriva à la montagne de Dampleux, montagne assez rapide et qui n'est pas, précisément pour sa pente, dans les conditions établies par les règlements des ponts et chaussées. Tandis que M. Peluche racontait à Camille, qui faisait semblant de l'écouter, les faits et gestes de Figaro, et l'adresse sans pareille avec laquelle il avait *mouché* le lapin, Bastien mettait son cheval au pas et sifflait un de ces airs sans fin, comme en sifflent les conducteurs de voiture habitués à faire de longues traites. A ce moment, Figaro, qui n'avait aucunement l'air de penser à mal, disparut dans le taillis, fort touffu en cet endroit.

Bastien interrompit son air.

— Faudrait vous méfier, dit-il, à M. Peluche.

— De quoi? demanda celui-ci.

— De Figaro, donc!

— De Figaro?

— Oui; il est entré dans la forêt comme s'il rencontrait quelque chose. Et tenez!

Au même moment, on entendit des abois pressés, un grand froissement de feuilles, un magnifique brocard s'élança par-dessus le fossé, et en trois élans traversa la route, suivi de Figaro, qui lui soufflait au poil.

— Tirez donc! mais tirez donc! cria Bastien, braconnier de naissance, comme les habitants limitrophes des forêts

— Quoi? que je tire? demanda M. Peluche, qui n'avait pas même songé à épauler.

— Quoi? vous demandez quoi? Un chasseur! Eh! le chevreuil, mille dieux! Ah! le beau brocard, nom d'une pipe, si j'avais eu votre fusil!

— Comment! s'écria M. Peluche, c'est un chevreuil qui vient de passer là?

— Un peu, mon neveu; et même Figaro le chasse raide. Ah! vous pouvez vous vanter d'avoir là un rude chien.

Tout à coup, on entendit une détonation suivie de deux ou trois abois plaintifs.

— Sacristi! dit Bastien, c'est bien heureux tout de même que vous n'ayez pas tiré.

— Comment, demanda M. Peluche qui n'y comprenait plus rien, comment est-ce bien heureux maintenant, quand c'était malheureux tout à l'heure?

— Vous ne comprenez donc pas, répondit Bastien, que le père Lajeunesse était là?

— Qu'est-ce que le père Lajeunesse?

— Le gardien du canton.

— Ah! ah! Et il aurait dit quelque chose?

— Je crois bien! Il vous eût fait un procès-verbal et vous en aviez pour vos cent écus au moins.

— Peste! cent écus. Tu entends, Camille?

— Oui, mon père, répondit Camille, qui n'avait pas entendu.

— Et, continua M. Peluche, c'est lui qui a tiré sur le chevreuil?

— Non pas sur le chevreuil, mais sur votre chien.

— Comment, sur mon chien? sur Figaro?

— Eh! tenez, tenez, le voyez-vous revenir la queue dans les jambes. C'est bien fait, c'est bien fait, garçon! On t'avait prévenu et tu n'as que ce que tu mérites.

Et, en effet, Figaro revenait à toutes jambes, la partie postérieure de son corps criblée de plomb à lapin; il ne fit qu'un bond du revers de la grande route dans cette partie du char à bancs où il n'avait pas voulu rester, et s'y aplatit littéralement.

— Mais, dit Peluche, je ne me trompe pas, mon chien est tout couvert de sang; regarde donc, Camille.

— Oh! malheureuse bête! dit celle-ci.

Derrière Figaro apparut, à la lisière de la forêt, le garde du canton.

M. Peluche, qui, comme capitaine de la garde nationale parisienne, se croyait au-dessus de toutes les lois, et qui s'imaginait avoir vu, je ne sais où, que le ruban de la Légion d'honneur donnait le droit de chasse en tout lieu, allait interpeller le garde sur l'état dans lequel il avait mis Figaro, lorsque Bastien, qui flairait un procès-verbal, tira M. Peluche par la manche.

— Pas un mot, lui dit-il, et laissez-moi faire. Seulement, cachez votre fusil.

Puis, se retournant vers le garde :

— Eh bien, père Lajeunesse, lui dit-il, ce gueusard de Figaro, il a donc encore fait des siennes?

— Où est-il? où est-il, cria le vieux garde furieux, que je l'achève, le Cosaque? où est-il?

— Ah bien! il est loin, maintenant, père Lajeunesse, s'il court toujours. Tenez, tenez, le voyez-vous là-bas? Ah! comme il galope du côté du chenil!

— Par malheur, dit Lajeunesse, qui avait pu mériter autrefois ce nom, mais qui, depuis plus de trente ans, n'avait certes plus le droit de le porter, par malheur, je n'avais que du *trois* dans mon fusil. Mais, en l'honneur de ce Cosaque de Figaro, j'aurai toujours à l'avenir un coup chargé à triple zéro.

Le père Lajeunesse avait vu les Cosaques dans sa jeunesse, et l'on prétendait même qu'il leur avait fait, lorsqu'ils se hasardaient à marauder dans les villages voisins de la forêt, une guerre assez acharnée. Cet *on dit* reposait sur la vente qu'il avait faite, au retour de l'empereur, en 1815, d'une douzaine de montres à M. Dugué, orfèvre, sans que personne eût jamais entendu dire que Lajeunesse eût hérité d'un parent horloger.

Il en résultait que l'épithète de *Cosaque* était pour le patriote Lajeunesse la plus grosse injure qu'il pût jeter non seulement à la face d'un homme, mais à la tête d'un chien.

— Oh! répondit Bastien à cette terrible menace de triple zéro, vous ferez bien, père Lajeunesse; mais, soyez tranquille, vous l'avez salé comme un jambon, il n'y reviendra plus. Avez-vous quelque chose à faire dire chez M. Madeleine? Nous y allons, et voilà monsieur, qui est son meilleur ami, qui se chargera de lui porter vos paroles d'amitié.

— Dites de respect, Bastien, dites de respect. Non, je n'ai rien à lui faire savoir, sinon que M. Savoie, l'inspecteur de la forêt, dimanche dernier, au rapport, m'a dit : « Bochet — c'était le vrai nom du garde, *Lajeunesse* n'étant qu'un sobriquet de fantaisie — Bochet, vous savez, quand M. Madeleine voudra chasser un lapin et même un lièvre sur votre garderie, faites-lui-en les honneurs. Je prends sur moi la chose. » Oh! c'est un homme bien considéré que M. Cassius, et dont les chiens, quoiqu'ils s'appellent Cartouche et Mandrin, ne feraient jamais, au grand jamais, ce que vient de faire ce Cosaque de Figaro!

Et tournant son poing fermé vers Villers-Cotterets, où il croyait que s'était réfugié le fugitif, le vieux garde poursuivit Figaro d'une suprême imprécation et d'une dernière menace.

Puis il disparut dans la forêt, dont il n'avait point quitté la lisière.

— Maintenant, dit Bastien s'adressant à M. Peluche, tenez, mon bourgeois, voici un bout de corde; si vous m'en croyez, vous attacherez Figaro de court à quelque chose de solide, ou, sans cela, avant d'être arrivé à Vouty, vous en aurez du désagrément.

— Merci, merci, monsieur Bastien, dit M. Peluche; je vais l'attacher à ma jambe, de sorte qu'il ne pourra faire un mouvement, que je ne le sente.

— Ah! par exemple, en voilà une idée, et une idée de chasseur. Faites, notre bourgeois, faites.

Pendant que M. Peluche attachait par son collier Figaro à sa jambe, Camille épongeait avec son mouchoir les gouttelettes de sang qui sortaient de sa blessure.

— Ah! voyez donc, mon père, dit-elle, voyez l'état où ce méchant homme a mis le pauvre Figaro!

— Ah bah! dit Bastien en fouettant son cheval, il en a vu bien d'autres, le brigand. S'il faisait du soleil, ça serait déjà séché.

Et, comme on était arrivé au haut de la montagne de Dampleux, le char à bancs reprit son chemin au petit trot.

— Là, dit M. Peluche, qui venait de serrer au-dessus de son mollet un nœud à la marinière, si M. Figaro défait celui-là, il sera malin.

Comme dans une quarantaine de minutes à peu près les voyageurs arriveront au terme de leur voyage, voyons ce qui se passait chez le parrain Madeleine, où ils étaient loin d'être attendus.

Lorsqu'il s'était agi de choisir un ermitage dans lequel il comptait passer le reste de ses jours, Madeleine, consultant à la fois la mystérieuse tendresse qu'il avait toujours portée à Henri de Noroy, dont, comme nous l'avons dit, il était le parrain, et ses appétits de chasse et de pêche, avait laissé de côté la question du pittoresque, et s'était décidé pour le Soissonnais.

C'était donc au hameau de Vouty, dépendant de la commune de Noroy, qu'il s'était décidé à planter sa tente.

Il avait justement trouvé à acheter là une espèce de petite ferme, avec jardin potager et une trentaine d'arpents de cultures pour la somme de quarante mille francs.

Ce qui l'avait particulièrement décidé à cet achat, c'est qu'il n'était qu'à cinq minutes du chemin du château.

C'était ainsi que l'on appelait une charmante petite fabrique du temps de Louis XIII, bâtie en pierre, avec les fenêtres et les angles encadrés de briques, et son toit pointu d'ardoises.

Ces petits châteaux tricolores que l'on retrouve encore assez fréquemment dans la Normandie, dans la Picardie et dans cette partie de l'Ile-de-France où nous conduisons nos lecteurs, ces petits châteaux, disons-nous, perdus au milieu d'un massif d'arbres de toutes nuances, font admirablement bien dans le paysage.

Mais ce n'était pas au point de vue artistique que Madeleine avait, en achetant la petite ferme de Vouty, fait entrer ce château dans son horizon. C'est que ce château s'appelait le château de Noroy et était la demeure de Henri.

Le château, et par conséquent la petite ferme qui en avait été autrefois une dépendance, étaient situés sur les limites méridionales de la forêt de Villers-Cotterets, dans sa partie la moins accidentée, il est vrai, mais aussi la plus giboyeuse et la plus abondante en poisson.

Le château de Noroy, distant d'un kilomètre du village, forme le sommet d'un triangle dont les deux villages de Faverolles et d'Ancienville sont les angles de base. La surface du triangle lui-même consiste en une plaine d'une centaine d'arpents, aboutissant d'un côté à la forêt de Villers-Cotterets, de l'autre à ce que l'on appelle dans le Soissonnais des *larris*, c'est-à-dire des pentes rapides descendant jusqu'au fond de la vallée. Au pied de ces larris, coule la petite rivière d'Ourcq, qui, canalisée un peu plus loin, sert de communication entre le Soissonnais et Paris.

Cette plaine ou plutôt cette lande qui domine la vallée, forme un grand terrain inculte où pousse une immense couche de bruyère dénonçant, ainsi que huit ou dix bouquets de bois ou plutôt de buissons, le peu de profondeur de la terre végétale; les quatre ou cinq cents arpents de culture formant le reste de la propriété sont situés du côté opposé, c'est-à-dire sur Chouy et Ancienville.

Mais c'était l'aridité même de cette terre inculte, c'était l'impraticabilité de ses ronces et de ses broussailles qui faisaient son principal mérite aux yeux de Madeleine, attendu que ces hautes bruyères et ces buissons fourrés faisaient de merveilleuses remises au gibier de la forêt, qui profitait de leur couvert pour s'avancer au gagnage des cultures.

Là, en effet, le Jean Sans Terre de la civilisation, le chas-

seur sans apanage, le Mohican de l'Europe enfin, peut, si le grand saint Hubert le favorise, se procurer de loin en loin cette illusion qu'il prend ses ébats dans quelque tiré princier; tantôt c'est un faisan au plumage de pourpre et d'or qui s'enlève à grand bruit d'un buisson de genévriers où l'on cherchait l'humble lapin; tantôt c'est un chevreuil qui glisse comme un trait à travers les cimes roses de la bruyère, ou le chasseur étonné ne croyait relever qu'une compagnie de perdrix; quelquefois même c'est le roi de la forêt, le grand cerf au massacre couronné d'andouillers, qui, débûchant d'un buisson, fuit comme le plus humble de la hiérarchie cynégétique au recri d'un basset, et qui tombe sous le plomb d'un va-nu-pieds: exemple palpitant de la vanité des grandeurs, mais exemple perdu pour la gent bestiale, comme les prosopopées de Bossuet furent perdues pour les têtes couronnées auxquelles elles s'adressaient.

Quoi qu'il en soit, et laissant la philosophie à part, ces surprises n'en constituent pas moins le plus puissant des attraits pour le chasseur, et Madeleine, dont vingt ans de bimbeloterie n'avaient point atténué les souvenirs d'enfance, avait judicieusement déterminé le théâtre de ses futurs plaisirs d'après les émotions que ces souvenirs lui rappelaient.

Il avait donc, comme nous l'avons dit, acheté ce que l'on appelait la petite ferme de Vouty.

C'était une de ces maisons demi-bourgeoises, demi-champêtres, qui ont de la ferme la structure massive, l'unique étage, les petits carreaux aux fenêtres, la cour rustiquement pavée et pleine de fumier abandonné aux poules; la mare, domaine des oies et des canards; l'étable d'où s'échappe la salutaire odeur de la vache bonne laitière; les murailles tapissées d'instruments aratoires et qui tiennent de la maison bourgeoise et presque féodale par l'élévation de leur pignon, les débris de l'antique girouette et les vestiges d'un écusson sur lequel 93 a promené son marteau.

Ces maisons-là sont communes dans tous les pays de petite culture, où ce même 93, en amenant le partage des biens, a fait passer aux mains des paysans ces bâtisses bien connues, et parfaitement caractérisées sous le nom de gentilhommières.

Du temps où il y avait une noblesse en France, cette noblesse avait ses déshérités, comme la nation elle-même, et ces déshérités étaient ceux-là justement qui avaient voué leur existence à la défense de la patrie, et payé le seul impôt que le gentilhomme consentît à payer — l'impôt du sang.

Lorsque le cadet d'une famille noble, celui que de fondation on appelait le chevalier, bien que le plus souvent il n'appartînt point à l'ordre de Malte, atteignait l'âge de seize ans, le père lui ceignait une épée en lui adressant une petite mercuriale qui avait sa bénédiction pour appoint.

La mère, de son côté, glissait dans la poche de son pauvre enfant — souvent le plus aimé — un modeste rouleau de louis, et, avec cette seule part dans le patrimoine, il gagnait quelque ville de garnison où l'attendait une place de cornette ou d'enseigne. Dès lors, quel que fût son mérite, quelle que fût sa bravoure, sa destinée était irrévocablement fixée, sa pauvreté et la vénalité des charges l'enchaînaient aux grades inférieurs. Quand la munificence de l'aîné ne lui venait point en aide, il les gagnait lentement, péniblement; mais, dans un cas comme dans l'autre, un commandement de compagnie, la croix de Saint-Louis, bien oubliée à cette heure, étaient les seuls buts de ses ambitions. Lorsqu'il les avait atteints l'un et l'autre, lorsqu'il avait versé un peu de son sang sur tous les champs de bataille qui, à aucune époque de son histoire, n'ont manqué à la France, alors, si l'heure du repos sonnait pour lui, il regagnait sa terre natale, aussi dénué, aussi obscur qu'il en était parti, et cependant fier d'avoir servi le roi; s'il était parvenu à réaliser quelques économies, si un oncle lui avait légué quelques milliers d'écus, il achetait vingt-cinq ou trente arpents de terre et faisait construire une maisonnette semblable à celle que je viens de dépeindre, se mariait bien rarement et finissait ses jours en vivant de maigres pensions et en partageant son temps entre l'agriculture, la chasse et les visites aux gentilshommes du voisinage.

Nous ne connaissons pas positivement l'histoire de la maison habitée par Madeleine, mais nous croyons pouvoir répondre qu'elle devait avoir de grandes analogies avec celle que nous venons de raconter.

Au reste, l'intérieur de la maison de Madeleine ne démentait point son austérité extérieure.

Elle se composait au rez-de-chaussée de deux pièces, hautes et vastes, ouvrant l'une sur l'autre, et donnant, l'une sur la cour, l'autre sur le jardin.

Le vieux gentilhomme qui, après vingt-cinq ou trente années de services peut-être, avait construit cet édifice, ne soupçonnait évidemment aucun des raffinements de l'architecture moderne.

La cuisine, qui donnait sur la cour, et à l'entrée de laquelle les poules, les oies, les canards, les chiens et les pigeons avaient le même droit que les commensaux et les amis de la maison, malgré ses murs et ses solives noircis par la fumée, avait un aspect monumental: une large cheminée occupait une bonne moitié du mur, qui, à droite en entrant, formait l'extrémité méridionale de la cuisine. Cette cheminée, exhaussée relativement au parquet de vingt-cinq à trente centimètres, était ornée de deux supports en pierres de taille, sur lesquels on apercevait encore des sculptures, et qui soutenaient un étroit chambranle élevé au moins de cinq pieds au-dessus du sol. Un énorme fagot pouvait y brûler à l'aise; un mouton tout entier pouvait rôtir à son tournebroche, et, dans l'intérieur de la cheminée et devant ce tournebroche, pouvaient se ranger une douzaine de chasseurs et autant de chiens.

Au-dessus du chambranle de la cheminée étaient suspendus les deux fusils de Madeleine, — l'un, une canardière, l'autre, un fusil à deux coups, — soigneusement enveloppés de leurs fourreaux de cuir.

En face de la porte de la cour s'élevait un fourneau non moins gigantesque que la cheminée; — aux deux côtés du fourneau, deux portes percées conduisant, l'une dans la laiterie, l'autre dans le fournil.

En face de la cheminée et dans le mur opposé s'ouvrait la porte d'une autre pièce qui servait de salon et de salle à manger dans les grandes occasions. Dans les temps ordinaires, Madeleine mangeait sur la table de cuisine où mangeaient les gens, quelquefois, le plus souvent même, avouons-le, avec eux, côte à côte, et sans même, comme faisaient les vieux seigneurs féodaux, se réserver le haut bout.

Le salon que nous avons dit être la pièce d'honneur n'avait rien de particulier qu'un portrait placé au-dessus de la cheminée dans un cadre peint en blanc, comme le reste de la pièce entièrement lambrissée. Ce portrait représentait un amiral en grand costume de cérémonie, dont la tradition orale n'avait point conservé le nom, et qui était probablement le grand-père ou le grand-oncle de celui qui avait fait bâtir la maison et qui, ayant émigré en 90, était, selon toute probabilité, mort à l'étranger, puisqu'il n'avait jamais rien réclamé de ses biens vendus par la nation, ni du milliard accordé en indemnité par les Chambres de la Restauration.

Madeleine avait respecté le portrait de ce Jean Bart inconnu, qui, du reste, était le seul ornement de la pièce.

Il fallait sortir de cette pièce, qui, ainsi que nous l'avons dit, donnait sur le jardin, pour trouver l'escalier extérieur à l'aide duquel on montait au premier étage.

Ce premier étage était composé de trois chambres à coucher et d'un grand cabinet, servant, lui aussi, de chambre à coucher au maître Jacques femelle qui cumulait, dans la maison de l'ex-bimbelotier, les triples fonctions de cuisinier, de valet de chambre et de garçon de chenil.

Quant aux trois chambres, l'une était celle de Madeleine, et celle-là avait conservé le classique lit de serge verte et les fauteuils non moins classiques de velours d'Utrecht jaune. Un trophée de sacs à plomb, de poires à poudre, de gourdes de chasse de toute espèce et de toute dimension sur lesquels se croisaient deux fleurets, deux sabres, et que complétaient deux masques d'escrime, en faisaient, avec un certain nombre de pipes plus ou moins culottées, le principal ornement.

Les deux autres chambres avaient été de tout temps, à partir du jour même de l'achat de la maison, destinées à M. Peluche et à Camille.

Il sera temps de les décrire lorsque nous introduirons les hôtes tant désirés par Madeleine, qui sont près d'accomplir son désir le plus cher, et que cependant il est bien loin d'attendre!

XVIII

LES CONVIVES DE MADELEINE

Le 5 septembre, c'est-à-dire le lendemain du jour où M. Peluche, ayant rompu avec toutes les traditions de la soumission conjugale, s'était livré aux acquisitions excentriques que nous avons racontées, tout était en rumeur dans la joyeuse maison que nous venons de décrire.

Les fenêtres de la cuisine flamboyaient comme des soupiraux de l'enfer, et, à travers leurs rouges reflets, on voyait passer et repasser les silhouettes de Madeleine, de sa servante Marguerite et de Louison, une grosse fille que, dans les grandes circonstances, il lui accordait pour aide.

La grande table sur laquelle Madeleine et ce que, par tradition de la loi romaine, on appelle encore en province

la famille mangeait habituellement, avait été transportée de la cuisine dans le salon, transformé en salle à manger, et vingt couverts largement espacés y étaient placés; sur une autre table plus petite, qui avait été convertie en dressoir et appuyée à la muraille, se trouvaient trois files de bouteilles qui prouvaient que l'amphitryon n'avait point l'intention d'exposer ses convives aux horribles tourments de la soif.

Madeleine allait et venait d'un air affairé et joyeux, de la cuisine où il donnait ses ordres pour le déjeuner qui se préparait, à la salle à manger, où il remettait une salière à sa place, et où il faisait rentrer dans les rangs une bouteille qui avait eu l'indiscipline d'en sortir.

Puis, de temps en temps, l'impatience semblait l'emporter chez lui sur toute autre pensée et absorber tout autre sentiment; alors, il descendait les trois marches du perron, traversait la cour, sortait par la grande porte, montait sur une butte qui dominait la route, se faisait un abat-jour de sa main et considérait la longue ligne grisâtre qui, entre une double rangée d'arbres, se perdait d'abord dans un premier bouquet de bois, puis, traversant le village et la plaine de Largny, allait se perdre de nouveau sous la masse sombre de la forêt.

Et à chaque fois, il murmurait :

— Imbécile que je suis, il n'est pas encore temps; il est impossible qu'il soit ici avant neuf heures et demie.

Inutile de dire que c'était celui qui partageait avec Camille toutes les affections de Madeleine, c'est-à-dire M. Henry de Noroy, qui provoquait cette grande impatience, et qui inspirait à Madeleine cette judicieuse réflexion, qu'il était un imbécile d'attendre les gens une heure avant celle où ils devaient arriver.

Mais à la place de Henri de Noroy arrivaient les autres convives invités pour cette solennité de son retour, qui devait être suivie de l'ouverture de la chasse dans ce fameux bois de Gaille qui avait donné à Madeleine tant d'insomnie la nuit et tant d'impatience le jour.

Le premier arrivé, qui, malgré la chaleur que promettait la journée, se chauffait au feu de la cuisine, lequel n'attendait pour être utilisé en rôtissant un quartier d'agneau, un lièvre et six perdrix qui sollicitaient le moment d'être mis à la broche, que l'apparition de M. Henri, et qui consumait avec la prodigalité provinciale fagots sur fagots en attendant, était un vieux bonhomme de soixante-cinq à soixante-huit ans nommé communément le *père Miette*. La bouche du paysan avait grand'peine à s'ouvrir au mot *monsieur*, quand il s'agit d'un paysan comme lui.

Et en effet, le père Miette était lui-même le type le plus complet du paysan que nous ayons jamais vu, car nous n'étonnerons pas nos lecteurs, et surtout nos compatriotes de Villers-Cotterets, lorsque nous leur dirons que nous avons connu quelques-uns des principaux personnages qui jouent un rôle dans cette histoire, et qu'ils reconnaîtront eux-mêmes certainement à la description que nous allons en tracer, pour que le lecteur, qui a quelques heures à passer avec eux, ne se trouve pas avec des personnages qui lui soient tout à fait étrangers.

Disons quelques mots du père Miette d'abord, puisque c'était lui qui était arrivé le premier.

Nous avons dit son âge, essayons de faire de sa personne une ressemblante esquisse physique et morale.

Il était coiffé d'un bonnet de coton qui semblait trop étroit et trop court pour lui, de sorte que la houppe, au lieu de retomber coquettement sur l'oreille, comme il arrive aux bonnets de coton ordinaires, se tenait raide et debout. Ce bonnet couronnait une tête qui, en vieillissant et en se ridant, semblait s'être rapetissée d'un tiers. Cette tête était, au-dessous d'un front bas et de deux sourcils en broussailles, trouée de deux petits yeux gris enfoncés dans leurs orbites et doués d'une vivacité juvénile et d'une intelligence profonde, quand leur propriétaire ne jugeait pas à propos de voiler cette intelligence et d'éteindre cette vivacité par un clignotement de paupières qui ressemblait à celui du hibou au grand jour. Elle avait pour trait principal un nez en bec d'oiseau de proie, aux narines étroites. Au-dessous de ce nez, une espèce de rictus à peine visible indiquait une bouche aux lèvres minces et constamment fermées, laquelle ne s'ouvrait jamais pour dire ni oui ni non, mais « on verra — c'est à y penser, — peut-être bien que [illegible] faire » et toutes phrases évasives du même genre à l'usage du paysan matois et qui ne constituent jamais une réponse positive. Au-dessous de cette bouche [illegible] lèvres visibles s'avançait un menton proéminent [illegible] incontestable d'une volonté allant jusqu'à [illegible]. Elle était [illegible] quel[illegible] que la [illegible] coiffure [illegible] et portait pour appendice une [illegible] dont [illegible] revêtue donnait l'apparence [illegible] et grêle [illegible]

Sa [illegible] dans le col d'une chemise de grosse toile renouvelée seulement les jours de barbe et qui libre d'habitude était serré ces jours-là par une cravate de toile de couleur, et redressé furieusement jusqu'aux oreilles; ce jour-là aussi, à la blouse de toile bleue, au pantalon de la même étoffe et de la même couleur, aux sabots garnis de paille, protégeant des pieds nus, succédaient une veste blene coupée en rond, un gilet d'indienne à fleurs, taillé dans quelque casaquin de feue madame Miette, une culotte de velours verdâtre, blanchissant aux endroits où la peau des singes change de couleur et serrant, à l'endroit de la jarretière, de gros bas de laine grise à côtes, protégeant des jambes dont toute la chair semblait avoir disparu, et dont les longs pieds allaient se perdre dans d'immenses souliers de veau, ornés d'une large boucle d'étain.

Cet homme, à qui nul n'avait jamais vu tirer un sou de sa poche, même pour payer sa chaise à l'église, où il entendait régulièrement la messe tous les dimanches, mais où il se tenait debout, était, après M. Henry de Noroy, le plus riche propriétaire des environs.

Par quel miracle d'avarice et d'usure avait-il, bribe à bribe, perche à perche, arpent à arpent, réuni dans sa main décharnée comme celle du Temps les cent cinquante ou deux cents hectares de terre qu'il possédait, disséminés sur les territoires d'Ancienville, de Faverolles et de Noroy, à la vallée, à la plaine, à la montagne, partout? C'est ce que nul ne pouvait dire, et ce que M. Dericourt, notaire à la Ferté-Milon, détenteur des mille ou douze cents actes à l'aide desquels le père Miette en était devenu propriétaire, pouvait seul constater.

Pour qui l'avare paysan accomplissait-il cette œuvre, devant laquelle, proportion gardée, eût reculé la plus laborieuse abeille ou la fourmi la plus obstinée? On eût pu croire que c'était pour sa fille Angélique, si la pauvre créature eût joui plus que son père de cette fortune si laborieusement amassée; mais non, Miette aimait la terre pour la terre, comme un autre genre d'avare aime l'or pour l'or, et Angélique Miette, qui devait être héritière de plus d'un demi-million, véritable Cendrillon sans marraine chatte et fée, n'avait jamais eu la disposition d'un centime. Coiffée d'une marmotte toute la semaine, d'un bonnet de quinze sous le dimanche, vêtue l'hiver d'une jupe de molleton, l'été d'une robe d'indienne de Rouen, elle était à la fois la pourvoyeuse de bois, la femme de ménage et la cuisinière de la maison. Il est vrai que cette dernière charge lui donnait peu d'occupation, l'ordinaire du père Miette, et par conséquent de sa fille Angélique, se composant, en semaine, de pommes de terre récoltées par lui, et de châtaignes ramassées par Angélique; le dimanche, d'une soupe aux choux, d'un morceau de lard, de quelques œufs pondus par des poules qui trouvaient leur nourriture chez les voisins, et d'une salade assaisonnée d'huile de faine, recueillie par cette même Angélique aux mois de septembre et d'octobre dans la forêt de Villers-Cotterets.

Malgré cette fortune dont la pauvre fille elle-même n'avait pas une idée bien exacte, elle était bien certainement la créature la plus malheureuse du village. Les servantes, les simples moissonneuses, les filles de ferme, avaient au moins soit le dimanche, soit les jours de grande fête, quelques instants de repos et de plaisir; elles dansaient sous les tilleuls, où le ménétrier vendait sa musique un sou la contredanse; elles avaient un fiancé, un amoureux au moins, avec lequel, le soir venu et l'ouvrage fini, elles prenaient le chemin de la forêt, en écoutant quelques paroles d'amour; elles avaient, à défaut de fiancés ou d'amoureux, quelque chat, un chien, un oiseau qui les aimait et qu'elles aimaient. Angélique n'avait rien de tout cela; elle n'aimait rien et rien ne l'aimait. Son père était un tyran, elle était une victime, et le lien de la famille, si doux pour cette pauvre humanité, dont il est parfois le seul bonheur, était pour elle la chaîne du forçat.

Madeleine qui, pour avoir le droit de chasser sur les trois ou quatre cents arpents de terre du père Miette, faisait bonne mine au vieil Harpagon, avait eu pitié de sa fille Angélique, et en voyant son air triste et souffrant, l'avait invitée avec son père; mais le bonhomme, Miette avait craint, s'il acceptait l'invitation, un surcroît de dépenses que ne compenserait point la nourriture qu'Angélique, en la prenant chez Madeleine, ne prendrait point chez elle, et il avait refusé.

Mais le bon cœur de Madeleine s'était gonflé à l'idée que, pendant que le père Miette faisait grasse chère et buvait de bon vin à sa table, sa fille restée seule à la maison, buvait de l'eau, mangeait des pommes de terre cuites dans les cendres et des châtaignes bouillies, et à peine voyait-il le père Miette qui ne voulait pas même perdre l'odeur et la fumée du repas qu'il venait prendre et dont il tirait à lui sa bonne part assis au feu de la cuisine, qu'il chargeait la servante Louison de porter en cachette à Angélique une bouteille de vin, un morceau de bœuf de la veille et un quartier de fromage de Marolles, dont l'héritière affamée cachait soigneusement les restes qui s'étendaient comme une douceur inattendue sur les jours suivants.

De son côté, le père Miette aimait et considérait fort Madeleine, qui ne chassait point gratis sur ses terres, mais qui, en reconnaissance de son droit de chasse, lui envoyait tantôt un lièvre, tantôt une couple de perdrix, tantôt, enfin une épaule de chevreuil que le père Miette se gardait bien de manger, mais qu'il envoyait vendre par Angélique à l'hôtelier de la *Croix d'or*. Lorsque cette bonne aubaine arrivait au vieux richard, sa fille devait partir à pied, à trois heures du matin, et être de retour à sept, pour que rien ne bronchât dans la maison ; et, quand par hasard Madeleine demandait au voisin Miette : « Eh bien, voisin, mon lièvre était-il bon ? mes perdrix étaient-elles bonnes ? mon épaule de chevreuil était-elle tendre ? » Miette abaissait ses paupières clignotantes sur ses petits yeux gris, passait le bout de sa langue sur ses lèvres absentes et, grimaçant un sourire, répondait :

— Ne m'en parlez pas, monsieur Madeleine, Angélique a manqué en avoir une indigestion, et, moi, je m'en pourlèche encore.

Aussi, comme nous l'avons dit, le père Miette, qui, en vertu de la grande considération qu'il avait pour Madeleine, s'était persuadé qu'il était de la politesse d'un homme bien élevé de ne pas se faire attendre, était arrivé à huit heures du matin, quoique le déjeuner ne fût que pour dix heures et demie ou onze heures, s'était assis sur un escabeau près de la cheminée, et, chaque fois que Madeleine, dans les mille allées et venues que lui faisait faire son impatience, passait près de lui, il soulevait son bonnet de dessus sa tête et son derrière de dessus son tabouret.

La première voiture que Madeleine vit poindre sur la route, mais qu'il reconnut bien vite pour ne pas être l'équipage de son filleul, était une petite carriole à deux places et dans laquelle, au trot d'un vigoureux petit cheval, s'avançaient deux personnages d'aspect et de caractère complètement opposés.

Celui qui tenait les rênes, et qui, de temps en temps, caressait son cheval d'un coup de fouet tout paternel, mais auquel l'animal n'avait point l'air de se fier entièrement, était un joyeux garçon de trente-huit à quarante ans, aux cheveux blonds commençant à grisonner ; à la moustache blonde et grisonnante comme ses cheveux, à l'air vif, spirituel et railleur, à la figure pleine, plus large, grâce au développement extérieur de ses joues, du bas que du haut ; à la bouche gourmande, garnie de belles dents, qui se montraient dans un rire franc et de bon aloi, et surmontant un triple menton dont celui qui servait de base aux deux autres allait se perdre dans un col de chemise non boutonné et dans une cravate flottante ; — son torse comme son visage allait s'élargissant au fur et à mesure qu'il descendait vers l'abdomen que son propriétaire avait inutilement tenté de fixer au majestueux, et qui avait atteint des proportions hors de mesure ; si bien que sa base, qui peu à peu s'était étendue, avait fini par remplir à peu près exactement la capacité de la voiture, dans laquelle on le voyait ordinairement arriver seul, quoiqu'il l'eût primitivement fait faire pour deux ; et, chose étrange ! cette rotondité qui eût fait paraître tout autre difforme ou grotesque, et sur laquelle, d'ailleurs, il plaisantait tout le premier, lui allait, à lui, à merveille et ne semblait pas trop le gêner dans ses mouvements. Il était vêtu en chasseur, d'une veste, d'un pantalon et de guêtres de toile grise, portait une carnassière en bandoulière, tenait son fusil entre ses jambes, posait ses deux pieds sur un magnifique chien braque, qui n'avait d'autre défaut que de suivre l'exemple de son maître en marchant à une précoce obésité, et qu'il avait nommé Valdin, du nom de l'ami qui lui en avait fait cadeau.

C'était Jules Creton, ce fameux capitaine de la garde nationale de Villers-Cotterets qui laissait faire à ses hommes tout ce qu'ils voulaient, et qui, dénoncé, on se le rappelle, par le compère Baccuet à M. Peluche, avait fait froncer les sourcils olympiens de celui-ci.

Son compagnon de voyage qui avait dû à des qualités, ou, si on le veut, à des défauts physiques complètement opposés à ceux de Jules Creton, l'avantage de faire en voiture le chemin de Vouty au lieu de le faire à pied, était un long et mince garçon de trente-quatre à trente-six ans qui avait, dans l'espoir frustré jusque-là de faire un mariage avantageux, la coquetterie de s'en donner dix de moins. Il avait les cheveux d'un blond tirant sur le jaune et les favoris d'un blond tirant sur le rouge, des sourcils à peine marqués, des yeux bleu faïence qu'il essayait de rendre langoureux, le nez déviant légèrement de la ligne droite, la bouche hébétée par un sourire continuellement approbateur. Il portait le col de sa chemise rabattu à la Colin, sa cravate passée dans une bague à chaton de topaze, un chapeau de paille avec un long ruban flottant de la couleur du chapeau, et un vêtement complet couleur fleur de pêcher sortant évidemment d'un magasin de confection de province.

Il se nommait Benoît Giraudeau. Mais, ne trouvant pas une distinction suffisante dans le nom du fondateur des l'ordre des bénédictins, que ses braves parents lui avaient donné sur les fonts de baptême, il l'avait changé en celui de Bénédict, qui lui paraissait d'une nuance aristocratique.

M. Bénédict Giraudeau était un percepteur des contributions du canton dont Villers-Cotterets est le chef-lieu. Invité à venir déjeuner chez Madeleine, il s'était mis en route à pied ; mais au bas de la montagne de Dampleux, il avait été rejoint par Jules Creton, qui, jugeant que, si exiguë que fût la place laissée par lui dans sa carriole, elle suffirait à loger la mince personnalité physique de maître Bénédict Giraudeau, lui avait offert de monter dans sa voiture, ce que le percepteur avec accepté avec reconnaissance.

Ajoutons que la plus agréable flatterie que l'on pût faire au percepteur, c'était de l'appeler M. Bénédict, tout court, c'est-à-dire de latiniser son nom de baptême et de supprimer son nom de famille. Ce que sachant, Jules Creton ne manquait jamais de l'appeler soit Benoît, soit Giraudeau, et quelquefois même, doublant la vulgarité de ces noms en les accolant, Benoît Giraudeau.

M. Bénédict affectait de grandes prétentions à l'élégance : malheureusement, sa longue taille, ses longs bras, auxquels étaient emmanchées de longues mains ; ses longues jambes, qui reposaient sur de longs pieds, résistaient énergiquement à ses aspirations et le classaient, parmi les bipèdes nommés hommes, dans la catégorie où les ornithologues placent, parmi les volatiles, les cigognes et les hérons, c'est-à-dire parmi les échassiers.

Nous avons donc eu raison de dire qu'au physique et au moral, le long, mince et mélancolique Benoît Giraudeau faisait, placé dans le même cadre, une opposition frappante avec le court, obèse et joyeux Jules Creton.

Aussi, du plus loin que Jules aperçut son hôte, et dès qu'il put se croire à la portée de sa voix :

— Eh ! Cassius ! lui cria-t-il, Cassius, sais-tu pourquoi je fouette mon cheval ?

— C'est, je le présume, répondit Madeleine pour arriver plus tôt.

— Oui, certainement. Mais sais-tu pourquoi je veux arriver plus tôt ?

— Pour me serrer la main plus vite.

— Il y a de cela encore ; mais ce n'est pas tout : je veux être le premier à te raconter un joli mot du garde champêtre de Dampleux.

— Taisez-vous donc, monsieur Jules, fit Giraudeau en touchant son camarade du coude.

— Que je me taise ! j'en serais bien fâché.

— Voyons le joli mot, dit Madeleine en prenant la bride du cheval, pour donner au narrateur la facilité de descendre.

— Il a dit, en voyant Giraudeau à côté de moi et en me voyant à côté de Giraudeau : « Quel malheur que le roi Louis-Philippe ait aboli la loterie, je mettrais cent sous sur le numéro 10 ; le voilà qui passe ! »

Madeleine se mit à rire, encore moins du mot du garde champêtre que de la mine dépitée de Giraudeau.

— Et lui as-tu fait compliment au moins sur son esprit, au garde champêtre ?

— J'ai fait mieux que cela ! je lui ai jeté cent sous en lui disant : « Tenez ! père l'Espérance, si la loterie revient, voilà votre mise. Combien a-t-il comme garde champêtre de Dampleux, ce bonhomme-là ?

— Deux cents francs par an, je crois.

— Il faut que je lui en fasse avoir deux cent cinquante. Je parlerai de cela à son maire, mon ami Mélage. — Bonjour, Cassius.

Et, comme, tout en dialoguant, ou plutôt en monologuant, il était descendu de voiture plus rapidement qu'on ne l'aurait cru, il serra cordialement la main de Madeleine, tandis que Benoît Giraudeau le saluait avec des cérémonies qu'il croyait empruntées à cette bonne société dont il parlait sans cesse, et sur laquelle il avait la prétention de se modeler.

Valdin descendit de son côté, non pas en sautant de voiture, comme eût fait son congénère Figaro, plus jeune et plus ingambe que lui, mais en appuyant ses pattes sur le marchepied ; après quoi, il vint chercher près de Madeleine cette flatterie de la main que le chasseur ne refuse jamais au chien qui la sollicite.

— Tu n'as pas amené Louis ? demanda Madeleine cherchant quelqu'un pour tenir à sa place la bride du cheval

— Louis le fainéant, sais-tu ce qu'il fait ? Il engraisse ; de sorte qu'il ne veut plus venir, ou plutôt il ne peut plus tenir avec moi dans la voiture. Il prétend que je l'opprime

— Vous ai-je opprimé, Giraudeau ? Voyons, soyez franc !

— Aucunement, monsieur Jules, aucunement

— Heureusement, continua le joyeux capitaine, que j'ai trouvé quelqu'un qui le remplace : c'est Valdin.

— Comment, Valdin ?

— Oui, Valdin. Il engraisse aussi, l'animal ! Je ne sais pas

comment cela se fait ; à peine entre-t-on à la maison, qu'on engraisse ! Aussi, j'offrais en route, à Giraudeau, de le prendre en pension ; si récalcitrante que soit sa nature, je réponds que j'en triompherais.

— Merci, merci, dit le percepteur en riant du bout des lèvres. Je me trouve très bien comme je suis.

— Trop bien, même, je sais cela, vous n'avez pas besoin de me le dire. Donc, pour en revenir à Valdin, qui ne se plaint pas que je l'opprime et qui m'est commode parce que je mets mes pieds sur lui, je l'ai dressé à remplacer Louis.

— Bon ! fit Madeleine.

— Oui ; quand j'ai affaire dans la forêt pour parler à mes ouvriers et que je descends de voiture, je lui mets la bride de la Biche entre les dents.

— Elle engraisse aussi, la Biche, interrompit Madeleine.

— Puisque je vous dis que tout le monde engraisse autour de moi. Vous connaissez bien Tournemolle, n'est-ce pas? sec comme un clou ; je l'ai nommé mon fourrier ; il tient mes registres de garde nationale. Je lui donne quarante francs par an pour cela. Ce n'est pas avec quarante francs de plus par an qu'on engraisse. Il y a un an qu'il est entré en fonctions. Je l'ai pesé le jour où il a pris la plume, il pesait trente-six kilogrammes. Hier, je lui dis : « Tu engraisses, Tournemolle ; prends garde ! » Il me répond : « Je ne crois pas, monsieur Jules ». Je le mets dans la même balance avec les mêmes poids : trente-neuf kilogrammes. Il avait engraissé de six livres ! Je te dis, ça, c'est immanquable.

— Pardon, je t'ai interrompu. Tu disais que tu mettais la bride entre les dents de Valdin.

— Je mets la bride entre les dents de Valdin, il s'assied et il garde la Biche. Tu vas voir, nous n'avons qu'à les laisser faire tous les deux. Il y a, ma parole d'honneur, des bêtes si intelligentes, que cela fait honte aux chrétiens.

Et Jules Creton, prenant la bride qu'il avait négligemment jetée dans la voiture, la mit entre les dents du chien, qui se trouva attelé en arbalète.

— A l'écurie, Valdin, lui dit-il, à l'écurie, le bon chien. Hue ! la Biche.

Et Valdin prit le chemin de la ferme, suivi de la Biche tirant à elle la voiture ; et tous trois, chien, cheval et voiture, entrèrent par la grande porte de la ferme, sans rien accrocher.

— Quand je te le dis, fit Jules enchanté, sans ce brigand de Figaro, Valdin serait le chien le plus fort de tout le département.

— Le fait est, reprit Giraudeau, qu'il ne lui manque que la parole.

— On la lui a offerte, dit sérieusement Jules ; il l'a refusée.

— Pourquoi cela ? demanda naïvement le percepteur des contributions.

— Pour ne pas dire de bêtises.

Puis, se retournant vers Madeleine :

— Je parie que ce n'était pas moi que tu attendais?

— Je t'attendais, puisque je t'ai invité.

— Alors, je m'explique : je parie que ce n'était pas pour moi que tu étais là.

— J'y étais un peu pour Henri, c'est vrai.

— Je suis parti de Villers-Cotterets à sept heures, la voiture n'arrive qu'à huit. Il en est neuf ; il ne peut pas être ici avant vingt minutes.

— Sais-tu si le père Giraux sera des nôtres ?

— Il n'a garde d'y manquer. Je lui ai promis une andouille de Paccuet, — ça me fait penser qu'elle est dans le coffre de ma voiture — et une salade au lard ; avec cela, on le ferait aller au bout du monde.

— Pourquoi ne l'as-tu pas amené ?

— Sur mes genoux ? Ils sont trop courts. Sur ceux de Giraudeau ? Ils sont trop pointus. Non, il vient sur le cheval de Flobert ; c'est ce qu'il lui faut. Il ne s'emportera pas. Eh ! tiens, tiens, le voilà qui débouche. — Piano, piano, comme dit ma fille, qui apprend la musique italienne et qui me déchire toute la journée les oreilles avec les croches et les doubles croches de M. Verdi.

— Une jeune personne charmante, murmura le percepteur.

— Oui, mais ce n'est pas pour vous, Giraudeau.

— Pourquoi cela ? pourquoi cela ?...

— Parce qu'elle n'épousera que quelqu'un qu'elle aimera, et qu'elle ne vous aimera jamais.

— Toujours farceur, ce bon monsieur Jules.

Sur ces entrefaites, le père Giraux avait rejoint le groupe sans le voir, attendu qu'il profitait de la placidité de sa monture pour lire le journal. Son cheval s'arrêta ; étonné de cette halte, il leva la tête et vit qu'il se trouvait en face de son hôte et de deux de ses concitoyens.

— Tiens, tiens, tiens, vous voilà, vous ! dit-il.

— Certainement que nous voilà, tous, répondit Madeleine.

— Je suis donc arrivé ?

— Cela m'en fait l'effet.

— C'est étonnant ! dit le père Giraux en pliant soigneusement son journal et en le mettant dans sa poche.

— Comment ! fit Giraudeau, vous lisez *le Siècle*, monsieur Giraux ! vous êtes donc de l'opposition ?

— Moi ! de l'opposition ? Je suis, comme Basile, maître de musique et organiste. Ce n'est pas *le Siècle* que je lis.

— Qu'est-ce que vous lisez donc ?

— Son feuilleton ; c'est de Dumas, un de mes élèves.

— Un de vos élèves ? dit Cassius.

— Je crois bien ! fit Jules. Moi, aussi, je suis un de vos élèves, père Giraux.

— Vous avez appris le violon à Dumas?

— C'est-à-dire que j'ai essayé ; mais je n'ai jamais vu de tête plus dure à la musique. Je m'y entêtais ; ce n'est pas pour le gain que j'y faisais. Sa mère, qui avait sa chauffe (1), comme veuve d'un général, me payait en copeaux ; mais c'était pour la difficulté vaincue. Enfin j'y ai renoncé ; au bout de trois ans, il ne pouvait pas mettre son violon d'accord. Un beau matin, je lui ai dit : « Va-t'en au diable, et fais ce que tu voudras. » Il a été à Paris, et il a fait des romans.

— Et je crois qu'il a bien fait, dit Jules. Mais, puisqu'il est convenu que nous attendons Henri, nous pourrions nous asseoir, au lieu de nous tenir debout.

Et, joignant l'exemple au précepte, Jules Creton ne s'assit pas seulement, mais se coucha ; Cassius s'assit près de lui ; Giraudeau s'obstina à rester debout, et le père Giraux conduisit son cheval à Louison, promettant de revenir dès qu'il aurait vu sa monture convenablement installée près de son amie la Biche !

XIX

OU M. PELUCHE ET FIGARO FONT LEUR ENTRÉE TRIOMPHALE DANS LA COUR DE LA FERME

Le père Giraux, que tous ses compatriotes reconnaîtront, — malgré le léger changement que les convenances m'imposent la nécessité de faire à son nom, — était un des hommes les plus originaux que j'aie connus. Né vers 1774 et jouissant d'une admirable vieillesse, que lui avait valu une conscience pure dans un corps sain, il était un spécimen vivant du XVIIIe siècle transporté dans le XIXe ; c'était un beau vieillard de soixante et dix à soixante et douze ans, marchant droit et ferme, tenant tête à quiconque, la fourchette et le verre à la main, déjeunant voluptueusement avec une andouille et une salade au lard, genre de comestible qui donnerait une indigestion à la plupart des estomacs de vingt ans que nous connaissons aujourd'hui. Jouant du violon tous les jours pour son propre plaisir, de l'orgue tous les dimanches pour l'édification des fidèles ; célébrant des pieds et des mains sur son instrument tous les baptêmes et tous les mariages ; ne donnant pas une note de moins pour le pauvre qui le payait d'un simple remerciment que pour le riche qui lui mettait deux louis dans la main. C'était à la fois un gai convive et un charmant conteur ; neveu du prieur du couvent de Prémontrés qui habitait le monastère de Bourg-Fontaine, situé à une lieue de Villers-Cotterets, c'est de lui que je tiens, comme on le verra si l'on veut prendre la peine de feuilleter mes *Mémoires*, toutes les histoires monacales et rabelaisiennes que j'y raconte. Son excellent caractère le faisait le héros de toutes les plaisanteries provinciales, qu'on ne s'épargne pas dans la vie de campagne et de château. Tantôt on lui donnait pour compagnon de lit un hérisson ou une anguille ; tantôt on enfermait dans une armoire de sa chambre un coq qui lui sonnait toutes les heures de la nuit ; tantôt, enfin, sa porte s'ouvrait à minuit malgré le soin qu'il avait eu de la fermer en dedans, et un fantôme vêtu d'un long drap et traînant des chaînes venait ouvrir les rideaux de son alcôve. A toutes ces agressions, il avait ou feignait d'avoir les terreurs les plus comiques ; de sorte que, grossissant par le récit, se multipliant au fur et à mesure qu'elles s'éloignaient, toutes ces histoires avaient fini par faire du père Giraux un personnage légendaire qui, dans les mains d'Hoffmann, fût devenu le pendant de Coppelius ou de maître Floq.

(1) Ma mère, comme veuve d'un officier général, avait, en effet, son chauffage gratuit dans la forêt de Villers-Cotterets ; pendant trois ans, elle en donna une partie à mon maître de violon pour me faire apprendre à jouer de cet instrument.

Son physique eût offert, en outre, au fantastique auteur du *Majorat* et du *Violon de Crémone*, un de ces personnages qu'il décrivait avec une plume qui, entre ses mains, se changeait en pinceau. Chauve comme un genou, il portait sur sa tête une petite perruque châtain clair à poil ras, qui était placée là bien plus pour l'hygiène que pour l'ornement. Cette perruque était recouverte d'un bonnet de soie noire, auquel elle adhérait bien plus fidèlement qu'au crâne. Aussi, été ou hiver, le maître organiste gardait-il obstinément cette double coiffure à laquelle, dans les grandes circonstances, c'est-à-dire lorsqu'il s'agissait d'une visite, d'un dîner en ville ou d'un voyage à la campagne, il superposait un chapeau à grand bord, que jamais personne ne lui avait connu ni neuf, ni vieux, mais qu'on lui avait toujours vu dans le même état.

La figure que protégeait ce triple produit de l'industrie humaine était maigre, osseuse et colorée ; son expression habituelle était la bonne humeur ; quand sa joue s'appuyait à la base de son violon, que sa main gauche démanchait avec la facilité de l'habile exécutant, et que son petit doigt s'étendait sur la chanterelle de manière à laisser à peine place à l'archet entre lui et le chevalet, son visage alors prenait une expression de béatitude et son œil un caractère de poésie qui eussent fait croire que les sons tout terrestres qu'il tirait de son instrument le mettaient en communication avec les chœurs célestes, avec les chants des anges et des archanges.

Le reste de sa mise était celle d'un quaker à peu près Il portait la cravate, le gilet, la chemise et le jabot blancs, une redingote marron, une culotte de ratine et des bas de laine noire qui allaient se perdre dans des souliers à boucle d'argent toujours parfaitement cirés.

Le père Giraux n'était ni riche ni pauvre ; il n'atteignait pas la médiocrité dorée d'Horace, mais il n'était point au-dessous de ses affaires. Il avait, avec sa place d'organiste, les quelques leçons qu'il continuait de donner aux jeunes gens de la ville, et cinq ou six billets de mille francs que lui faisait valoir Me Niguet, notaire, une douzaine de cents livres de rente avec lesquelles il vivait heureux comme Epicure et vénéré comme Nestor.



Ce charmant petit château était encadré par un beau paysage.

Au moment où il sortait de la ferme, en époussetant les poils blancs laissés par sa monture à sa redingote marron, en s'acheminant vers le monticule où Jules était couché, Madeleine assis et Giraudeau debout, Madeleine poussa un cri de joie. Il venait d'apercevoir le tilbury de son filleul, Henri de Noroy, sortant du bois de Vouty.

En une seconde, Madeleine fut sur pied, et, comme, en même temps qu'il était vu de son parrain, le jeune homme

de son côté l'apercevait, il surexcita d'un clappement de langue plus accentué son cheval, qui en un instant franchit les quelques centaines de pas qui séparaient les deux amis, et s'arrêta au pied du monticule où l'attendait déjà Madeleine.

Henri jeta la bride aux mains de Tom, sauta à terre avec l'adresse et la légèreté d'un gymnaste consommé et se trouva dans les bras de Madeleine.

— Ah ! te voilà donc, enfin, méchant enfant, lui dit Cassius en essuyant une larme. Eh bien ?

— Eh bien, je vous dirai, non pas ce que don Rodrigue disait à don Diègue, après avoir tué don Gormas : « Mangez, mon père ! » mais je vous dirai : « Chassez, parrain ! »

— Le bois de Gaîne est donc à nous ? demanda Madeleine.

— A nous en toute propriété, à partir d'hier, acheté, vendu, payé. Vous pouvez y tuer tout ce qu'il renferme : lièvres, lapins, chevreuils, personne n'aura plus rien à vous dire.

— Fanfares, alors ! cria Madeleine, et nous l'étrennerons dès aujourd'hui, tu entends, Jules.

— Oui, j'entends ; mais tu comprends bien que je ne vais pas m'amuser à entrer dans un fourré pareil ; c'est bon pour une lame de couteau comme toi, ou pour une anguille comme Giraudeau. Vous l'attaquerez à bon vent, je me mettrai du côté opposé, commodément assis sur une borne, et ce que vous ferez sortir, pan !

— Vous le tuerez ? dit Giraudeau.

— Ou je le manquerai, répondit Jules. Je n'ai pas la prétention, comme Madeleine, de tuer dix-sept bécassines sur dix-sept coups. Il n'y a plus de plaisir quand on tire comme cela. — Bonjour, monsieur Henri ; vous vous portez bien, moi aussi, deux choses qui me font grand plaisir. Me voilà ! me voilà !

Et, se laissant *dévaller*, selon l'expression pittoresque du pays, du haut du petit monticule vers Madeleine et M. Henri, il vint tomber sur eux les bras ouverts ; tous deux lui barrèrent le passage.

— Vous avez bien fait de m'arrêter, dit-il, avec sa joyeuse humeur toujours prête à s'exercer aux dépens de lui-même, ce qui lui permettait de l'exercer aux dépens des autres ; sans cela, j'étais capable d'aller rouler jusque dans les fonds de Dampleux.

Henri serra cordialement la main de Jules, pour lequel il avait non seulement une profonde estime, comme honnête homme et comme marchand loyal, mais encore une grande amitié comme bon garçon.

— Ah ! vous voilà arrivé, continua Jules ; on va pouvoir s'occuper sérieusement de déjeuner, n'est-ce pas, Cassius ? Ce n'est pas pour ce que je mange. Je ne fais plus que boire : on dit même que cela se voit à mon nez.

— Le fait est que votre nez tourne à la rose-pompon, monsieur Jules, dit Giraudeau.

— Bon ! il a encore du chemin à faire avant d'arriver au ton de celui de mon père. Tu ne l'as pas connu, Cassius, mon pauvre père, c'est celui-là qui t'aurait fait rire ! Non, ce n'est pas pour ce que je mange, c'est pour être à table avec des amis. Êtes-vous fatigué du voyage, monsieur Henri ?

— Non, je suis venu sous la bâche avec mon manteau sous la tête et une botte de paille sous les reins.

— Tiens, c'est une idée ça. A mon dernier voyage, j'ai cru que j'étoufferais, pas moi, mes voisins. Imaginez donc que je dis au garçon de l'hôtel d'aller, comme d'habitude, me retenir deux places, à la voiture ; avec deux places, je m'en tire encore. Mon homme revient et me dit : « Vous avez votre affaire. » Je lui donne son pourboire. A huit heures, j'arrive au *Plat d'étain*, je réclame mes deux places à Levasseur, je lui donne mon bulletin, que je n'avais pas même regardé : l'imbécile m'avait retenu une place dans le coupé, l'autre dans la rotonde.

— Je ne demande pas mieux que de vous mettre à table le plus tôt possible, dit Madeleine, mais cela dépend de Henri. A quelle heure seras-tu prêt, mon garçon ?

— Le temps de changer de linge et de prendre un bain qui doit m'attendre.

— Nous te donnons une heure ; est-ce assez ?

— Parfaitement.

— Eh bien, alors, à cheval ! Il est neuf heures et demie, à dix heures et demie, heure militaire.

Henri embrassa encore une fois Madeleine, donna des poignées de main à Jules et au père Giraux, salua Giraudeau, sauta dans son tilbury, et s'achemina au grand trot vers le château de Noroy.

Comme Madeleine n'attendait plus que des voisins qui, comme Henri, devaient arriver à l'heure militaire, on s'achemina vers la ferme, où l'ordre fut donné à l'instant même, à la grande satisfaction du père Miette, qui, pour ne pas gâter son déjeuner, avait [illegible] de la matinée, de mettre les grosses pièces à la broche.

Une demi-heure à peu après s'était écoulée au milieu des récits rabelaisiens du père [illegible], des plaisanteries de Jules Creton sur les autres et sur lui-même, et des susceptibilités de Giraudeau toujours prêt de se fâcher, mais toujours ramené à la bonne humeur par la franche gaieté de Jules, lorsqu'on entendit ces claquements de fouet précipités et éclatants qui annoncent l'arrivée d'un convive sûr de sa bonne réception.

Presque aussitôt une voiture parut dans l'encadrement de la grande porte de la ferme. Madeleine, qui, le manche d'une casserole à la main faisait sauter une gibelotte, poussa un cri, posa la casserole sur le fourneau, courut à la porte de la cour, sauta les trois marches et se précipita au-devant des nouveaux venus, qui n'étaient autres que son ami Peluche et sa filleule Camille.

Les autres convives, attirés par le cri joyeux de Madeleine, se groupèrent sur le seuil de la porte pour assister au débarquement de ces deux personnages qui leur étaient complètement inconnus.

Il était évident que les deux voyageurs étaient aussi pressés d'arriver à Madeleine que Madeleine paraissait l'être d'arriver à eux ; mais la descente, quoiqu'elle parût ce qu'il y avait de plus simple et de plus naturel aux acteurs et aux spectateurs, ne s'opéra point sans difficulté ni même sans accident.

Outre Bastien, assis sur le brancard et qui avait sauté à terre en entrant dans la cour de la ferme, M. Peluche et Camille, aménagés dans la voiture, le char à bancs contenait un troisième personnage qui, pendant les deux derniers tiers de la route, s'était fait oublier, mais qui, dès que la voiture eut cessé de rouler, révéla sa présence par de tumultueux abois.

C'était Figaro, que M. Peluche, on se le rappelle, à la suite de son aventure avec le père Lajeunesse, avait attaché, au-dessus de son mollet et au-dessous de son genou, avec une corde que lui avait prêtée Bastien, et qui, depuis qu'il avait avisé les poules qui picotaient le fumier, et guigné les canards qui barbotaient dans la mare, paraissait possédé du désir ou plutôt du vertige de descendre au plus vite.

M. Peluche, qui, voyant l'œil enflammé de Figaro, craignait pour les poules et les canards de son ami Madeleine, s'efforçait de réprimer ces ardeurs en le retenant par son collier.

Figaro tirait en avant, M. Peluche tirait en arrière, et c'était en vain que, par-dessus les combattants, Camille tendait les bras à son parrain.

Malheureusement, M. Peluche, chargé de tous ses ustensiles de chasse, n'avait point la liberté de ses mouvements. Au moment où il criait à Madeleine : « Prends garde à tes poules et à tes canards ! » le collier lui échappa de la main. Figaro s'élança, et M. Peluche, violemment attiré au dehors, perdit l'équilibre, et fit son entrée en exécutant une culbute qui, au Cirque, eût soulevé des tonnerres d'applaudissements.

Mais on était à Vouty, et M. Peluche n'avait ni la souplesse ni l'élasticité d'un clown, de sorte que sa gymnastique involontaire fut accueillie par les cris de terreur de Camille, de Madeleine et des autres assistants.

Pour compliquer la situation, Valdin, qui nourrissait de vieilles rancunes contre Figaro, le voyant empêché par sa corde, s'élança sur lui et lui livra un combat dont le corps de M. Peluche devint le théâtre.

Par bonheur, Jules Creton s'élança d'un côté, Madeleine s'élança de l'autre ; Jules prit Valdin par la peau du cou et tira de son côté, Cassius prit Figaro par son collier et coupa la corde avec sa serpette. Plus heureusement encore, une couche épaisse de fumier s'étendait par toute la cour et avait amorti la chute de M. Peluche. Les chiens s'étaient mordus l'un l'autre, mais avaient respecté le marchand de fleurs, de sorte que celui-ci se releva furieux, mais sans autres dommages que quelques souillures à sa veste de velours et à son gilet de buffle.

Camille était presque évanouie de terreur, et Madeleine avait passé la corde de Figaro à la main du percepteur, en lui criant : « Tenez ferme, » et s'était élancé pour porter secours à sa filleule.

Mais, une fois M. Peluche remis sur pied, et chacun bien convaincu, lui tout le premier, qu'il n'avait ni bras ni jambe cassés, la bonne humeur revint à tout le monde, même à la victime de l'accident.

— Eh bien, dit M. Peluche en se campant fièrement sur le fumier, me voilà. Tu ne m'attendais pas, j'en suis sûr. Comment me trouves-tu ? que dis-tu de mon costume, et que te semble-t-il de ce fusil ? Tu vois que je n'ai point lésiné pour te faire honneur. Ce n'est pas que je me soucie plus de la chasse que d'une partie de dominos ; mais je tiens pour principe, que, lorsque l'on a démontré que l'on n'était pas précisément un imbécile, lorsque de zéro on a fait quelques centaines de mille livres par la seule puissance de son génie, lorsqu'on a l'honneur enfin de commander une compagnie de la garde nationale parisienne, je tiens pour principe, dis-je, qu'il importe de conserver sa supériorité dans tout ce que l'on entreprend, aussi bien aux champs qu'à la ville.

Et, ayant formulé cette profession de foi, M. Peluche se décida à serrer la main que lui tendait son ami.

— Tu as, par ma foi, raison, mon cher Anatole, et, si j'attendais quelqu'un, ce n'était pas toi. Mais je suis si heureux de te voir, que j'aurais mauvaise grâce à te quereller sur le retard que tu as mis à me faire visite. Je regrette seulement que madame Athénaïs ne se soit pas décidée à t'accompagner.

— Y penses-tu, Cassius? répondit M. Peluche en rentrant son menton dans sa poitrine. Une maison comme la nôtre peut-elle se passer à la fois des deux intelligences qui la dirigent? Madame Peluche se mourait d'envie d'être des nôtres, mais j'ai dû résister à toutes ses instances.

— En vérité! dit Madeleine d'un air qui indiquait qu'il n'ajoutait pas une foi bien absolue à ce que lui disait son ami. Mais enfin, pour venir tard, tu n'en arrives pas moins avec infiniment d'à-propos. A ton attirail, à ton costume guerrier, à ton magnifique fusil surtout, je présume que c'est autant au gibier de Vouty et de Noroy qu'à moi-même que s'adresse ta visite; et précisément, aujourd'hui, continua Madeleine en montrant ses convives à M. Peluche, précisément, aujourd'hui, je réunis des amis dont quelques-uns sont chasseurs; tu ébaucheras leur connaissance en causant, eux de leurs hauts faits passés, et toi de tes exploits futurs.

— Sachez, mon cher Madeleine, qu'outre ce que j'apporte dans ma carnassière, dit M. Peluche en se redressant, j'ai mieux que des hypothèses à raconter à vos amis, et que, dès aujourd'hui, j'aurais pu vous rendre vos politesses de l'autre jour en vous apportant, non pas une méchante cuisse de chevreuil, mais la bête tout entière avec sa peau et ses cornes.

— Oh! là! là! s'écria Madeleine, j'espère que tu n'as pas tiré sur la gazelle de M. Henri?

— Non pas, non pas! Je connais les gazelles, j'en ai vu au Jardin des Plantes; je parle d'un bel et bon brocard, fit M. Peluche en enflant ses joues à ce mot consacré, qu'il avait retenu du dialogue entre Bastien et Lajeunesse.

— Tu as tiré un chevreuil, du coupé de la diligence?

— Non! Mais j'aurais pu le tirer de la carriole de M. Martineau, si la diablesse de bête n'était point passée si vite. Est-ce que cela court toujours aussi rapidementt, les brocards?

— Je dois dire, mon pauvre ami, que c'est assez dans leurs habitudes. Mais il fallait toujours tirer. Un fusil comme celui-là, — et il prit des mains de M. Peluche son fusil, — un fusil comme celui-là tue tout seul. Tiens, regarde plutôt, voilà des hirondelles qui passent plus vite encore que ton chevreuil, avoue-le.

— Je l'avoue, répondit M. Peluche sans savoir où en voulait venir Madeleine.

— Eh bien, attends!

Madeleine épaula rapidement, lâcha l'un après l'autre les deux coups dans deux directions différentes; les deux hirondelles tombèrent.

M. Peluche était stupéfait; les autres chasseurs, plus au courant des hauts faits de Cassius, ne s'en étonnèrent point; seulement, en entendant la double détonation, Figaro donna une si violente secousse, qu'il s'échappa des mains de Giraudeau, auquel, on se le rappelle, sa garde avait été confiée, s'élança dans la cour qu'il traversa en trois bonds, et de la cour dans la plaine, où il disparut, malgré les cris de son maître, que sa disparition rappela à lui.

— Mais il se sauve, cria Peluche; il se sauve, le misérable! Il ne sait donc pas que je l'ai payé cent francs?

— Bon! dit Madeleine, sois tranquille, il reviendra; il a flairé la cuisine, et il n'est pas si bête que de s'en aller sans y avoir goûté. Je le connais, le paroissien.

— Tu crois, Cassius?

— Je t'en réponds, là! et maintenant, laissez-vous conduire dans vos chambres. Bien que nos convives soient de modestes campagnards comme moi, je suis sûr que ma filleule songe à leur faire l'honneur d'une nouvelle toilette; nous n'avons donc pas de temps à perdre si nous ne voulons pas faire attendre les convives que nous attendons.

— Mais, s'écria le galant percepteur, qui, depuis qu'il avait laissé échapper Figaro, s'était rapproché du groupe et essayait de se mêler à la conversation, et dont les yeux étaient langoureusement fixés sur Camille, — mademoiselle n'est-elle pas charmante dans son costume de voyage? Quelle parure pourrait-elle donc ajouter à tant d'attraits?

Ce précieux madrigal produisit son effet; M. Peluche, déjà mal disposé envers le percepteur, qui avait laissé échapper Figaro, le toisa de la tête aux pieds comme s'il eût eu à prendre son signalement. Camille fit une profonde révérence, et Jules Creton, de sa voix la plus goguenarde, cria:

— Bravo, Giraudeau!

Mais au lieu de faire chorus avec Jules:

— De quoi diable vous mêlez-vous, bel Amadis? demanda Madeleine. Il faut, au contraire, que ma filleule se fasse le plus belle qu'elle pourra. Je veux qu'elle ensorcelle tous ceux qui la regarderont, vous compris, mais d'autres encore avec vous. Qui sait si, parmi tant d'admirateurs, nous ne lui trouverons pas un mari?

La brusque sortie de Madeleine, qui ne pouvait pas deviner quelle corde il attaquait dans le cœur de la jeune fille, provoqua une vive rougeur sur les joues fraîches de Camille. Elle s'élança dans les bras de son parrain, un peu pour le remercier de sa tendre sollicitude pour son avenir, beaucoup pour dissimuler l'embarras qu'éprouve toujours une jeune fille, lorsqu'elle entend prononcer tout haut, par hasard, le mot que son cœur répète sans cesse tout bas.

Le plus avantageux et le plus satisfait des sourires s'épanouit alors sur les lèvres du galant percepteur. Madeleine avait maintes fois parlé devant lui de la fortune du marchand de fleurs, fortune que M. Peluche, dans sa déclaration de principes, avait constatée lui-même, — et il n'avait point attendu de voir Camille, dont la vue, d'ailleurs, avait dépassé toutes ses espérances, pour être convaincu qu'elle réunissait les qualités sérieuses et solides que seules il recherchait, disait-il, dans la future épouse qu'il honorerait de son choix. L'approbation, non plus tacite, mais patente que Madeleine donnait aux idées matrimoniales qui pouvaient naître dans le cerveau de sa filleule lui sembla d'un heureux augure, et il y vit l'autorisation de déclarer plus nettement ses secrètes aspirations lorsque le jour en serait venu; mais, en attendant que ce jour vînt, il se crut obligé d'offrir son bras à la jeune fille pour la conduire à son appartement.

Mais cela ne faisait point l'affaire de Madeleine.

— Un instant, un instant! lui dit-il, vous empiétez sur mes droits, monsieur Giraudeau, et permettez-moi de vous dire que je ne suis nullement disposé à vous abandonner celui-là.

Et, Madeleine, s'inquiétant peu de la façon gracieuse dont le percepteur présentait son coude arrondi, prit le bras de Camille et traversa la cuisine pour conduire sa filleule à sa chambre; ce qui donna une nouvelle occasion au père Miette de lever son bonnet de dessus sa tête et son derrière de dessus son tabouret, en ajoutant ces paroles inspirées par la circonstance:

— Bien le bonjour, monsieur Madeleine, et votre compagnie!

XX

OU MADELEINE TROUVE LES CHOSES PLUS AVANCÉES QU'IL NE LE CROYAIT

Madeleine ouvrit, en passant, sa chambre à M. Peluche, et conduisit Camille à celle qu'il lui destinait.

Cette chambre, dont nous avons négligé la description, était la plus jolie et la plus fraîche de toutes et n'eût point déparé un petit appartement parisien. Tout simplement meublée qu'elle était, ses meubles, fabriqués sous le règne de Louis XVI, avaient le caractère rigide de cette époque; ils se composaient d'un lit, de quatre chaises, de deux fauteuils et d'une toilette. Le lit, les quatre chaises et les deux fauteuils étaient cannelés, peints en blanc avec des filets d'or aux trois quarts effacés, que Madeleine avait repeints lui-même en jaune vif; la commode et la toilette étaient de bois des îles incrusté, avec des poignées de cuivre qui, autrefois, avaient été dorées, mais, par le long usage qui avait été fait de lui et par son contact avec les mains, le métal avait été rendu à son état primitif. Les murailles étaient tendues de papier perse, et les rideaux des fenêtres et du lit faits de toile de perse de même dessin et de même couleur, c'est-à-dire de toile rose représentant des bouquets de myosotis.

Tout cela était jeune comme Camille, frais et charmant comme elle.

— Oh! que cette chambre est jolie! s'écria naïvement Camille; je n'ai jamais rien vu de plus ravissant.

— Un vieux corbeau comme moi, répondit Madeleine, est convenablement encadré dans un fagot d'épines; mais, pour le nid de la linotte, il faut ce qu'il y a de plus fin en mousse et de plus doux en coton.

— Mon bon, mon cher parrain, répondit à son tour Camille en lui envoyant un sourire aussi doux qu'un baiser, la fauvette, si elle veut un nid, est forcée d'y travailler elle-même, tandis que vous ne me laissez, à moi, que la peine de vous remercier du mien, qui, j'en suis sûre, vous a coûté bien de la peine.

— Bah! répondit Madeleine, c'est un tapissier bien autrement habile et bien autrement pittoresque que moi qui en a fourni le seul ornement qui vaille la peine d'un merci.

En disant ces mots, l'ex-bimbelotier ouvrit la fenêtre et s'accouda sur son appui.

— Regarde-moi cela, dit-il à Camille.

Camille vint se placer à ses côtés.

Madeleine [illegible] à travers l'encadrement de la croisée [illegible] un panorama assez beau pour que l'humble [illegible] pût se targuer d'un luxe qui manque à [illegible] palais.

[illegible] sommet du coteau, la maison de Madeleine [illegible] la vue de la plaine que nous avons décrite, [illegible] la vallée qui nous reste à décrire. Cette vallée [illegible] la petite rivière d'Ourcq, toute peuplée de [illegible] apparaissait comme un fouillis de verdure que [illegible] de temps en temps, un pan de mur grisâtre ou un toit rouge; mais, en général, la végétation était si [illegible], les arbres tellement pressés et feuillus, qu'en voyant une légère fumée bleuâtre monter entre leurs branches et s'élever entre leurs cimes, en prenant alors la direction du vent, on était tenté de supposer une forêt au milieu de laquelle des bandes de bohémiens avaient établi leurs camps. En s'élargissant à l'horizon, la vallée, surmontée des ruines massives du château de la Ferté-Milon, change d'aspect; les bouquets d'arbres fruitiers s'espacent entre des massifs de longs peupliers, à travers lesquels on suit les capricieux méandres de la rivière, pareille à un fil d'argent. A droite, la vue embrassait le vaste triangle dont Noroy, Ancienville et Faverolles occupent, comme nous l'avons dit, les trois angles. Pour être moins riant, le paysage n'en avait que plus de caractère, car près des plaines cultivées semées de hameaux groupés et de maisons éparses, s'étendait cette lande rougeâtre, vaste et moelleux tapis de bruyères au milieu desquelles s'élevaient ces magnifiques ronciers qui faisaient la joie de Madeleine et qu'il appelait son garde-manger; enfin plaines et bruyères s'harmonisaient admirablement avec l'encadrement de forêts sombres, étagé par masses compactes, et qui, de tous les côtés au nord-ouest, fermaient l'horizon.

Ce spectacle, nouveau pour Camille, produisit sur elle une profonde impression. Ses yeux n'avaient eu jusqu'alors d'autre perspective que les murs grisâtres et les arbres rachitiques du jardin de sa pension ou le bariolage des boutiques qui faisaient face au magasin de son père. Si quelquefois, dans ses rêveries, élevant ses regards jusqu'au ciel, elle avait cherché à suivre quelque nuage dans sa course capricieuse, les dentelures noirâtres et sordides des cheminées qui tachaient l'azur l'avaient promptement forcée à baisser la tête. L'œuvre humaine seule avait donc été donnée jusque-là en pâture à ses admirations, et l'œuvre humaine la plus splendide n'en conserve pas moins pour certains esprits rêveurs le cachet indélébile de la petitesse de celui dont elle procède. Son aspect peut être grandiose, mais parfois aussi il est sinistre. Si nombreux et si riches que soient les palais, ils ne rendent que plus choquant et plus douloureux le contraste des masures. La haute cathédrale ne parle pas seulement de Dieu, elle raconte l'histoire des générations qui ont passé, usant leur vie à amonceler ces pierres et ensuite à les fouiller. Transportée tout à coup en face de l'œuvre de Dieu, la jeune fille était à la fois étonnée et émue de la trouver si simple dans ses magnificences les plus grandioses et surtout si tendrement souriante, non plus à quelques-uns, mais à tout ce qui vit — hommes et animaux — depuis le plus petit jusqu'au plus grand, depuis le plus humble jusqu'au plus orgueilleux.

Camille demeura quelques instants comme en extase, absorbée dans une muette contemplation; un doux sourire faisait frémir ses lèvres, et deux larmes scintillaient comme deux diamants à la double frange veloutée de ses paupières.

— Eh bien, lui demanda Madeleine, qui, habitué au paysage, sans cependant y être devenu insensible, ne s'occupait que de Camille, et qui la considérait, avec toutes les marques d'une vive satisfaction, eh bien, cela vaut presque la rue Bourg-l'Abbé, ce me semble!

— Oh! mon parrain! murmura Camille comme pour protester contre un semblable parallèle.

— Alors tu préfères ceci?

Camille joignit les mains et regarda le ciel.

— [illegible] continua Madeleine, ne va pas avouer tes préférences à ton père, au moins! Si tu disais du mal de ce fameux [illegible] de la rue du Bac que madame de Staël regrettait [illegible] c'est-à-dire en face du mont Blanc et du lac [illegible] il serait capable de te déshériter.

— [illegible] dit Camille en souriant, il s'étonnait que vous [illegible] trouver heureux dans ce qu'il appelait *votre* [illegible], je vous comprends bien maintenant. [illegible] il me semble, à moi, que je passerais ma vie [illegible] un moment d'ennui, sans un sentiment de [illegible] regarder ce beau paysage et le charmant petit [illegible] se trouve si bien encadré, que l'on croirait qu'il [illegible] là tout seul.

Madeleine se mit [illegible] air satisfait de lui-même.

— Oui, en effet, [illegible] une retraite comme il t'en faudrait une pour [illegible] rêves que nous faisons parfois tout éveillés.

— En vérité, répondit Camille, il est charmant, ce petit château, et je suis enchantée d'avoir apporté mon bristol et mes crayons. Je le dessinerai pendant que vous chasserez. Ce sera quelque chose de vous, cher parrain, que j'emporterai en vous quittant; et cependant, vous allez dire que je suis une flatteuse, je crois que j'aime autant votre humble ferme que ce petit château.

— Parce que je suis dans mon humble ferme, chère enfant, dit Madeleine avec son bon sourire, et que tu as un petit brin d'amitié pour moi. Mais, si celui dont nous parlions tout à l'heure dans la ferme, si l'homme qui, le premier, doit faire battre ton cœur, — et que tu aimeras nécessairement un peu plus que tu ne m'aimes, — faisait partie du mobilier de ce château, je te crois trop de goût pour n'être pas convaincu que tu donnerais au château la préférence sur la ferme.

— Et à qui appartient le château?

— A mon filleul, ma chère enfant; car j'ai non seulement une filleule, mais encore un filleul.

— Comment! s'écria Camille emportée par l'étonnement que lui causait la réponse de son parrain, comment! ce joli château appartient à M. Henri?

— Comment! s'écria à son tour Madeleine, non moins étonné que Camille, comment! tu connais M. Henri?

— Mon parrain, dit Camille en rougissant et en baissant les yeux, nous sommes venus avec lui dans la diligence du *Plat d'étain*.

— Imbécile que je suis! fit Madeleine se frappant le front, et moi qui ne pensais point à cela; c'est ma foi vrai, ils ont dû venir ensemble, puisqu'il n'y a qu'une voiture et qu'ils sont arrivés le même jour. Oh! Providence, Providence! voilà bien de tes miracles! Eh bien, comment le trouves-tu, voyons, mon filleul?

— Je l'ai à peine vu, parrain, balbutia Camille.

— Vous n'étiez donc pas dans le même compartiment?

— Il était avec nous, ou plutôt il avait pris avant nous une place dans le coupé; il m'a offert cette place, mais je ne sais ce que lui a répondu mon père; il a craint de nous gêner, et est monté avec le conducteur.

— Ah! c'est vrai, sous la bâche, une botte de paille; il m'a raconté cela. Je le reconnais bien là, mon chevalier courtois. Mais comment se fait-il qu'il ne m'ait point parlé de toi?

— Mais pourquoi voulez-vous qu'il vous parle de moi, mon parrain? Il m'a vue à peine.

— C'était assez, morbleu!

— Puis il ne savait point qui nous étions; où nous allions, s'il me reverrait jamais.

— Ah! voilà la vraie raison; en vérité, je deviens idiot. Eh bien, oui, ma filleule, oui, mon enfant, oui, Camille, c'était mon rêve quand je vous voyais pousser, tous deux, à vingt lieues de distance, toi comme un lis pur, lui comme un beau chêne; quand j'admirais ce que l'éducation faisait pour toi, ce que la nature faisait pour lui, je me disais: « Qui sait si la Providence ne les a pas créés l'un pour l'autre, et n'a pas fait de moi le lien qui doit les rapprocher! ces enfants sont mes deux seuls amours sur la terre; pourquoi eux, ne s'aimeraient-ils pas? »

Et la physionomie ordinairement si insouciante et si joyeuse de l'ex-bimbelotier, révélait une émotion dont Camille, qui cependant appréciait son parrain à sa juste valeur, ne l'eût pas cru susceptible; un tremblement qu'il cherchait en vain à réprimer agitait ses lèvres, ses paupières papillonnaient et tentaient inutilement de supprimer une larme que l'on voyait poindre sous ses cils.

— Cher parrain, s'écria Camille en se jetant dans les bras de Madeleine et en cachant sa tête dans sa poitrine.

Madeleine leva la tête et la regarda avec son bon sourire.

— Eh bien, lui dit-il, cela suffit, voilà tout ce que je te demandais; que mon filleul m'en dise autant, sans même parler davantage, et je serai parfaitement satisfait.

— Mais je ne vous ai rien dit, mon parrain! s'écria Camille.

— Heureusement! Si tu m'avais dit quelque chose, tu te serais peut-être crue obligée de mentir. Là, maintenant que les choses non seulement sont plus avancées que je ne croyais, mais encore me paraissent aller sur des roulettes, je dois m'occuper un peu de notre déjeuner et particulièrement de ton père. Je n'ai pas besoin de te dire qu'il est susceptible en diable, mon ami Peluche.

Quoique Camille fût trop intelligente pour ne pas apercevoir les petites infirmités de son père, elle était en même temps fille trop pieuse pour les avouer. Elle desserra donc les bras et rendit en souriant toute liberté à son parrain.

— Tu peux attendre ici, et regarder le petit château, puisque tu le trouves joli, lui dit Madeleine, ou descendre dans le jardin. Tu y rencontreras une allée de tilleuls bien sombre, bien épaisse, bien mystérieuse; là, au lieu de rêver à la maison, tu pourras rêver à celui qui l'habite.

Et, sur ce, pour ne pas augmenter le trouble de Camille, il l'embrassa au front et descendit.

Ce trouble, on l'a vu, n'avait point échappé à l'œil perspicace de Cassius ; il en conclut naturellement que l'impression produite par le propriétaire n'avait point été inférieure à celle produite par le château. Il en résulta que, la porte de Camille à peine fermée, le parrain lâcha la bride à la satisfaction que lui causait la découverte qu'il venait de faire et descendit l'escalier en sifflant avec une vigueur de locomotive le *bien-aller* joyeux par lequel il encourageait, excitait et appuyait ses chiens dans leur quête.

Madeleine, on le comprend, s'était servi d'un prétexte pour quitter sa filleule ; il n'était aucunement inquiet de son ami Peluche, sachant que, partout où il était, il saurait réclamer et, au besoin même, imposer la part de considération qui lui était due. Il le trouva donc en conversation réglée avec M. Giraudeau, le père Giraux, que nous connaissons déjà, et deux fermiers des environs, bonnes gens, forts chasseurs, quelque peu braconniers, agriculteurs de père en fils, et ennemis-nés de tous les novateurs en agriculture, comme M. Peluche était ennemi raisonné de tout novateur en politique.

M. Peluche était debout, et tous faisaient cercle autour de lui, à l'exception de Jules Creton, qui était assis près de la chaise où étaient déposés le bonnet à poil et le sabre de M. Peluche.

Le marchand de la rue Bourg-l'Abbé chevauchait son dada favori et reproduisait pour la vingtième, la centième, la millième fois peut-être, son discours favori sur l'excellence du régime du juste-milieu, la supériorité de la bourgeoisie sur les autres classes de la société, et flétrissait en termes énergiques la coalition des aristocrates qui voulaient tirer le gouvernement en arrière, c'est-à-dire le ramener à la monarchie absolue, et la conspiration des démagogues qui, le poussant en avant, voulaient le faire échouer contre l'écueil de la république.

Ses auditeurs, à part Jules Creton, qui, le plus intelligent de la société, avait ses idées à lui, l'écoutaient avec la condescendance qu'un Parisien, possesseur de quelque vingt-cinq mille livres de rente, est sûr de rencontrer en province. Nous n'affirmerions pas cependant que quelques-uns des arguments que le maître de *la Reine des fleurs* empruntait, moitié aux premiers Paris du *Constitutionnel*, moitié au répertoire de Joseph Prudhomme, ne fussent point accueillis par un plissement de lèvres qui pouvait passer pour railleur, sur quelques-unes des physionomies de ceux qui écoutaient. Giraudeau seul, qui, ayant jeté son dévolu sur Camille et qui, mis au courant de la fortune de M. Peluche, se nourrissait déjà de la douce espérance de l'appeler un jour son beau-père, Giraudeau seul était toujours et complétement de son avis, et applaudissait à toutes les théories de M. Peluche du geste et de la voix, si rebattues ou si absurdes que fussent ces théories.

Mais si des protestations muettes se produisaient, c'était complètement à l'insu de M. Peluche, qui enthousiasmé des jolies choses que lui fournissait, non pas son esprit, mais sa mémoire, et de l'effet que produisaient ces jolies choses particulièrement sur Giraudeau, placé juste en face de lui pour qu'aucune de ses manifestations approbatives n'échappât au père de Camille, débitait ces jolies choses en fermant les yeux à demi et en se renversant en arrière, de manière à faire de son abdomen le rocher contre lequel viendraient se briser les contradictions.

Nos lecteurs nous sauront gré, nous l'espérons, de ne point reproduire le discours de M. Peluche, qu'ils retrouveront stéréotypé, à quelque différence près, aux deux sources que nous avons indiquées, et de continuer à nous livrer à certaines considérations qui, aussi bien que leurs propres paroles, peignent les individus, dont l'historien, car le romancier n'est rien autre chose que l'historien de la fantaisie, dont l'historien, disons-nous, veut donner une idée exacte à ses lecteurs.

Ainsi, en apprenant, non, sans étonnement, de quelle considération jouissait Madeleine dans son canton, M. Peluche avait éprouvé un petit mouvement de jalousie, jalousie honnête et modérée, qui n'était que la conséquence de l'opinion avantageuse qu'il conservait de sa supériorité sur son ancien camarade.

Il n'est que trop vrai que, dans le commerce parisien, l'estime à laquelle chacun a droit se mesure au chiffre des bénéfices qu'accuse l'inventaire. Nous ne songeons pas à lui faire un crime de ce que les partisans de Barème regardent comme une vertu, car il ne saurait en être autrement ; la vie commerciale parisienne ressemble à une mêlée où le souci de la conservation personnelle empêche de trop s'appesantir sur les faits et gestes de son voisin de rang ; après le combat, on se compte, on s'examine, et c'est celui qui emporte la plus grosse dépouille, c'est-à-dire le plus rusé ou le plus fort, qui est déclaré le plus digne. En conséquence, c'est sur celui-là et non sur le plus honnête que la prudence commande que l'on s'appuie ; c'est lui, enfin, que l'intérêt vous désigne sinon comme ami, du moins comme allié.

En province, l'ardeur de la lutte n'absorbe pas à ce degré ; sans que le désintéressement y soit plus grand, les besoins y sont moins impérieux. On prend garde non seulement au triomphe, mais aussi à la façon dont ce triomphe a été remporté ; on y est commerçant sans cesser d'être homme, et l'on s'enrichit sans perdre la mémoire ; on aime et l'on apprécie en dehors du grand-livre. Un fripon millionnaire n'y jouit pas d'une impunité absolue, et parfois, sans qu'il sache qui l'a prononcé, le mot *fripon*, porté par le vent et murmuré par les mêmes roseaux qui dénoncèrent, il y a trois ou quatre mille ans, le roi Midas, arrive à son oreille et le fait tressaillir, au milieu de ses troubles prospérités ; tandis qu'au contraire, les qualités solides, — vertu et loyauté, — les qualités aimables, esprit ou simple bonhomie, — y ont leur cours et leur valeur, comme les billets de banque et les espèces monnayées.

Parisien pur sang, M. Peluche ignorait cette différence ; aussi, en face des irrécusables témoignages de l'influence de son ami, avait-il commencé par douter des affirmations qu'il avait reçues de lui.

— Ce diable de Madeleine m'a trompé, s'était-il dit ; il faut qu'il ait hérité au moins de dix mille livres de rente

La médiocrité de l'habitation de son ami, la simplicité de son intérieur, lui avaient promptement démontré que celui-ci n'avait rien affirmé qui ne fût rigoureusement exact, et que ce n'était point à lui que l'on pouvait appliquer le proverbe italien : *Danaro a santità, meta della meta*, c'est-à-dire : *Argent et sainteté, moitié de la moitié*. Alors, et plutôt que de se lancer dans des suppositions qui bouleversaient ce qui lui paraissait la logique du bon sens, la vanité de M. Peluche s'était consolée en invoquant une perspective compensatrice qui la flattait prodigieusement. Il s'était dit :

— Si quinze cents livres de rente suffisent pour faire une espèce de seigneur en province, avec trente ou quarante mille livres de rente, — total auquel il espérait atteindre après cinq ou six années encore consacrées au commerce, — je puis espérer être considéré à l'égal d'un roi.

C'étaient les symptômes de cette considération que M. Peluche cherchait à surprendre chez ses auditeurs, en se livrant à des appréciations de politique transcendante.

Madeleine, qui avait ses idées sur M. Peluche, et qui avait vu, en consultant le coucou, qu'il lui restait encore plus de dix minutes avant l'heure fixée à M. Henri, l'interrompit au milieu de son triomphe, pour venir lui proposer de cueillir avec lui le dessert dans son jardin.

Forcé d'accepter, M. Peluche vit non sans quelque déplaisir se disperser discrètement son auditoire, qui, sur l'invitation de l'amphitryon, s'en alla dans la salle à manger, se disposer, par le petit verre d'absinthe, à fêter dignement le déjeuner.

XXI

OU M. PELUCHE, APRÈS AVOIR EXPOSÉ AUX CONVIVES DE MADELEINE SES THÉORIES POLITIQUES, EXPLIQUE A MADELEINE SES THÉORIES SOCIALES.

Le jardin de Madeleine, moins la fameuse allée de tilleuls que celui-ci avait proposée pour promenade à sa filleule, n'avait aucune prétention à l'élégance ni au pittoresque ; c'était un quadrilatère coupé perpendiculairement et régulièrement par six plates-bandes, entre chacune desquelles des chemins avaient été ménagés pour la récolte des pois, des salades, des artichauts, des choux, des haricots et des pommes de terre ; il était fermé sur trois de ses faces par des murs servant d'espalier ; le mur du midi consacré aux pêches et aux abricots, celui de l'est au raisin, celui du nord aux poiriers, et sur le quatrième, par cette fameuse allée de tilleuls, dans les troncs desquels s'entrelaçait une haie d'aubépine, ouverte sur le milieu de l'allée par une simple porte en treillage, qui, de l'autre côté, donnait sur la campagne. A l'une des extrémités de cette allée, longue de plus de cent cinquante mètres, était un banc propre à cette rêverie que Madeleine avait conseillée à Camille ; à l'autre, un jeu de boules qui, le dimanche, théâtre de graves défis entre les joueurs les plus renommés des environs, retentissait de joyeuses clameurs. Enfin, toujours dans la prévision d'une visite de Camille, pour que l'agréable ne fût pas complètement sacrifié à l'utile le long de la haie, à l'intérieur du jardin, s'étendait une langue de

terre de la largeur de deux mètres, consacrée à des rosiers à haute et à basse tige, à des verges d'or, à des colchiques d'automne, à des chrysanthèmes et à des reines-marguerites.

M. Peluche sans doute par cette jalousie de métier qu'il avait déclarée à la nature, n'abaissa pas même son regard sur ce qui pouvait lui sembler le produit de la concurrence; mais en revanche, il admira longuement et sincèrement le côté solide de la culture, et répartit également son enthousiasme entre les citrouilles et les pêches, les choux et les abricots, les carottes et les poires, les pommes de terre invisibles et le raisin, dont les grappes vermeilles et veloutées se montraient à travers les feuilles empourprées de la treille.

— Mais, dit M. Peluche, c'est un véritable marché des Innocents que tu possèdes là ; tu n'as qu'à souhaiter, et tu es servi à l'instant même et sans bourse délier.

— Ajoute que, ni pour or ni pour argent, ton marché des Innocents ne saurait me fournir des légumes ou des fruits aussi bons que me paraissent ceux-là.

— Diable! dit M. Peluche en ouvrant de grands yeux, ce sont donc des espèces particulières dont tu as le monopole?

— Non, répondit Madeleine en interrompant son ami ; tout ce que tu vois là en arbres, en fruits et en légumes, est ce que tu trouveras dans tous les jardins de Vouty ou de Noroy ou le hasard te ferait entrer.

— Eh bien, alors, quel charme particulier ces fruits et ces légumes peuvent-ils avoir pour toi, qui te les fasse préférer à ceux du marché des Innocents?

— Le charme de la propriété, mon ami. Voyons, regarde cette pêche; est-ce qu'elle ne te semble pas plus belle, plus fraîche et plus veloutée, rougissant contre cette muraille blanche et sous ces feuilles vertes, que dans le panier de la marchande? Avance vers l'arbre qui la porte, arrondis la main, tourne-la sans la serrer entre tes doigts, de manière à la détacher délicatement de l'arbre qui la soutient, et dis-moi si tu ne sens pas une certaine sensualité à son poids et à son toucher que tu n'as jamais sentie en en achetant de plus belles qu'elle peut-être au panier. Monte sur cette échelle, choisis parmi toutes les grappes de raisin la plus lourde, la plus mûre, la plus colorée; soutiens-la entre tes deux doigts, tandis que ton autre main, armée d'une serpette ou d'une paire de ciseaux, coupe la queue qui la soutenait ; ne te paraît-elle pas même au-dessus de ce magnifique chasselas qui arrive de Fontainebleau par paniers et qui coûte un franc la livre? Deviens propriétaire, mon ami ; cueille tes pois, arrache tes salades, casse le cou toi-même à tes artichauts, et tu verras que je ne t'ai rien avancé, sur ce charme de la propriété ignoré de toi, qui ne fût rigoureusement exact.

— Je ne dis pas non, je ne dis pas non, répondit M. Peluche après un silence où sa physionomie avait affecté l'expression méditative ; je m'y déciderais peut-être si je trouvais à acheter quelque chose dans ce pays qui est gentillet, mais dont — et c'est ce qui me touche — les habitants me semblent avoir conservé la naïveté et la simplicité des vieux temps, et surtout, ce qui, malheureusement, se rencontre si rarement aujourd'hui, la déférence et le respect pour les gens que leur fortune et leur position sociale ont placés au-dessus d'eux.

— Ah ! ah ! fit Madeleine avec un sourire légèrement narquois. Il paraît que mes voisins ont fait ta conquête.

M. Peluche se redressa.

— Je suis assez physionomiste, tu le sais, Madeleine, pour juger et apprécier un homme à première vue. J'ai donc reconnu à première vue dans tes amis toutes sortes de qualités agréables et sérieuses, et je suis sûr que je m'entendrai à merveille avec eux. En un mot, ils m'ont semblé charmants.

— Que diras-tu donc de celui que tu n'as pas vu et que je te présenterai tout à l'heure?

— Ah ! ah ! fit à son tour M. Peluche, il paraît que tu m'as réservé un bouquet, comme au feu d'artifice.

— Celui-là, dit Madeleine en s'exaltant, celui-là a vingt-cinq ans et autant de mille livres de rente.

— Bon! fit le maître de *la Reine des fleurs*, le jeune homme du post-scriptum.

— Et sa fortune n'est rien, continua Madeleine passant de l'exaltation à l'enthousiasme, en comparaison de ses qualités. En qualités, vois-tu, Peluche, il a cent bonnes mille livres de rente pour le moins.

— Mon cher ami, dit M. Peluche charmé de ce qu'il venait de trouver, et riant d'avance de ce qu'il allait dire, si tu étais dans le commerce, car je n'appelle pas commerce proprement dit l'industrie que tu as exercée, si tu étais dans le commerce, tu saurais qu'il faut commencer par le détail avant de conclure l'addition.

— Je te parle sérieusement, Anatole, répliqua Madeleine, et cela ne m'arrive point assez souvent pour que tu refuses de me prêter quelque attention. Je me suis frotté à bien des gens du grand et du petit monde. J'ai observé ceux-ci de près, ceux-là de loin, tous avec des yeux clairvoyants et perspicaces, et jamais, je te le jure, je n'ai rencontré un être mieux doué que celui dont je te parle. Il est riche, il est modeste, il est charitable, il est élégant, instruit, simple, affable ; il est brave comme un lion ; il est doux comme une jeune fille. Jamais Peluche, jamais, entends-tu bien, je n'ai connu un cœur plus noble que le sien, une âme plus élevée que la sienne. Mon amitié pour lui m'entraîne malgré moi à te dire ce que j'en pense. J'aurais dû peut-être te laisser à tes impressions. Il est impossible de le voir et de l'entendre sans se sentir irrésistiblement attiré vers lui.

M. Peluche avait écouté avec une attention encore plus profonde que lorsqu'il avait été question des pêches, des abricots et du raisin.

— C'est drôle, dit-il, je l'ai vu, je l'ai entendu, ton M. *Post-Scriptum*, et il ne m'a pas du tout produit cet effet-là.

— Tu l'as vu?... tu as vu Henri?... tu connais Henri?

— M. le comte Henri de Noroy ! Certainement que je l'ai vu... Un grand brun... assez joli garçon, j'en conviens, selon le goût du jour... un dandy... affectant une politesse que j'appellerai de l'insolence.

— Anatole?... interrompit Madeleine.

— Oui, oui, que j'appelle de l'insolence; car elle n'est qu'une façon de témoigner que l'on a été pétri d'un autre limon que le commun des martyrs.

— Eusses-tu préféré lui trouver les manières d'un charretier?

— Copiant bassement..., continua le maître de *la Reine des fleurs*, copiant bassement, dans sa mise et dans ses manières, ces insulaires dont le nom seul doit être odieux à tout bon Français ; l'air d'un fat, en un mot, voilà mon portrait, à moi, Madeleine. Il ne ressemble guère à celui que tu as fait tout à l'heure; mais le mien a au moins l'avantage d'être exact.

— Peste ! s'écria Madeleine en éclatant de rire, c'est affaire à toi de dresser un signalement.

— Je suis physionomiste, je te l'ai dit, reprit M. Peluche en donnant une intonation satisfaite à sa voix ; et maintenant j'irai droit au but, mon vieux Cassius, et je te livrerai franchement ma pensée tout entière. Tu me paraissais, par l'éloge pompeux que tu m'en as fait, et tu me parais encore fort enclin à me proposer pour ma fille cette merveille des merveilles que tu nommes M. Henri. Je t'ai exposé l'impression qu'il avait produite sur moi. C'est te dire assez que, jusqu'à ce que M. Henri m'ait fait revenir de l'impression qu'il m'a donnée sur lui-même, il me serait fort désagréable que tu revinsses sur la proposition qu'à mon avis tu t'es un peu trop pressé de me faire.

— Mais ta fille, mais ma bonne petite filleule Camille ne serait peut-être pas aussi absolue que toi dans ses jugements. Tiens, elle se promène là-bas sous cette allée de tilleuls ; je la vois d'ici, nous n'avons qu'une centaine de pas à faire pour être près d'elle. Ce n'est pas un grand dérangement quand il s'agit d'une affaire de cette importance ; veux-tu que nous la consultions?

— Et pour quoi faire? demanda dédaigneusement M. Peluche ; est-ce que cela regarde les petites filles, le choix d'un mari ?

— Je ne sais si cela les regarde, répondit en riant Madeleine, mais, à coup sûr, cela les intéresse.

— Cela les intéresse ! Eh bien, on n'aurait qu'à les consulter et à prendre leur avis sur ces matières-là, on ferait de belles balourdises. Non ! Camille épousera l'homme que je lui présenterai ! Camille prendra un époux de ma main. D'ailleurs, ma fille est trop bien élevée et m'aime trop pour avoir même l'idée d'être heureuse avec un mari qui ne conviendrait pas à son père.

Madeleine haussa les épaules.

— Hausse les épaules tant que tu voudras, Cassius ; il faut d'abord que mon gendre me plaise, et, quand il sera de mon goût, il faudra bien qu'il soit de celui de ma fille.

— Tiens, mon pauvre Peluche, répliqua Madeleine, laisse-moi te dire une chose : c'est avec ces principes-là qu'on fait les mauvais ménages, les épouses infidèles et les méchantes mères. Si bien élevée, si soumise, si obéissante que soit une jeune fille, c'est porter un défi à la Providence, c'est tenter Dieu, que de pousser entre ses bras un homme qu'elle n'aime pas et qu'elle n'aimera peut-être jamais, sous prétexte qu'il convient à qui?... à ses parents qui ne sont point destinés à vivre avec lui. J'ai entendu dire, à propos de duel, que c'étaient les témoins qui tuaient et non les adversaires. La même chose par malheur peut se dire des parents à propos de mariage. D'ailleurs, je t'ai, à part ton orgueil, — car tu es, sans t'en douter, un orgueilleux, mon pauvre Anatole, — je t'ai toujours vu assez raisonnable ; eh bien, ce serait non pas d'un homme raisonnable, mais d'un insensé, parce qu'un homme que tu as entrevu à peine et à qui tu n'as à reprocher que d'avoir été trop poli avec toi, n'a pas eu le bonheur de te plaire, de le

repousser sans examen comme sans appel. Si seulement tu avais une objection sérieuse, une seule, à m'alléguer, je la discuterais ; — mais pas du tout. Il faut que, comme don Quichotte, je me batte contre des moulins à vent.

— Eh bien, dit Peluche, voilà ce qui te trompe, j'ai une objection.

— Et laquelle ?

— M. Henri est noble, c'est un aristocrate, un comte, et, en cette qualité, il doit mépriser la bourgeoisie.

— Tu vois bien que non, puisque c'est lui qui a été poli envers toi et toi qui as été grossier envers lui.

— Il t'a dit que j'avais été grossier envers lui ?... Bien !

— Il n'a pas pu me le dire, puisqu'il ne te connaissait point et qu'il ne savait point que je te connusse. Mais je le devine.

— Devine ou ne devine pas. Jamais je ne consentirai à donner ma fille à un comte.

— Allons, bon ! toi que me traitais autrefois de jacobin, voilà que tu es plus avancé que moi. Eh bien, mais le fameux « spectre rouge », tu n'en as donc plus peur ? Peste ! voilà le citoyen Peluche qui fait de la noblesse un cas rédhibitoire dans le genre des galères.

— Monsieur Cassius, s'écria M. Peluche, furieux d'avoir été appelé citoyen et reprenant son attitude d'orateur, la noblesse est un préjugé dont la révolution de 89 a fait bonne justice.

— Sans compter celle de 93.

— Je ne parle pas de celle-là, monsieur. Je parle de la révolution des honnêtes gens, de celle de M. de la Fayette, de celle de M..., de celle de M..., de celle de M. de la Fayette, enfin ; et, en effet, continua-t-il en donnant à sa voix l'accent de la haute raillerie, n'est-il point absurde d'attribuer une suprématie au hasard de la naissance ? n'était-il pas odieux de voir les distinctions sociales à jamais confisquées au bénéfice d'une caste qui faisait à peine le millième de la population ? — oui, monsieur Cassius, le millième à peine : c'est le calcul de M. Charles Dupin que j'ai l'honneur de mettre sous vos yeux. Il n'y a plus, grâce à nos pères, d'autres noblesse que le mérite, que la vertu et que l'intelligence ; voilà pourquoi moi, Peluche, je me crois bien plus noble que ce tas de comtes, que ce tas de marquis ! J'ai vaillamment combattu l'anarchie comme garde national, et, comme industriel, j'ai contribué à la prospérité et à la gloire de la France !

— Qui diable te dit le contraire ?

— Ma probité, mon ordre, la sûreté de mon coup d'œil dans les affaires, ma belle contenance dans les émeutes, m'ont mérité un grade éminent, une position sociale élevée, l'étoile des braves, enfin, et tu voudrais que je compromisse, que j'abaissasse tout cela, que je me résignasse enfin à appeler le mari de ma fille « monsieur le comte », et à l'entendre me répondre « monsieur Peluche » tout court ? Jamais, Cassius, jamais !

— Nous y voilà ! Je te le disais bien, que tu étais un orgueilleux, Peluche.

— Un orgueilleux, soit ! mais je ne suis pas un Georges Dandin.

— Ecoute, tu vas te trouver avec mon jeune ami ; si tu n'as pas contre lui d'autre grief que celui de sa noblesse, eh bien, je ne désespère pas encore d'arranger l'affaire à la satisfaction de tout le monde.

— Enfin, je ne te cacherai pas, Cassius, qu'en voyant le même ruban que j'ai l'honneur de porter à la boutonnière d'un enfant de vingt-cinq ans, je me suis demandé ce qu'avait fait ce blanc-bec-là pour mériter la même récompense qu'un vieux grognard comme moi, qui compte aujourd'hui quatorze ans de service dans la brave milice citoyenne et qui ai conquis mon grade de capitaine à la pointe de mon épée ! J'ai bien envie de lui demander, à déjeuner, où il a gagné sa croix.

— Demande-le-lui, et il te répondra.

— Je crois qu'il serait fort embarrassé de me répondre, fit M. Peluche en se dandinant.

— Oui ; car, comme je te l'ai dit, c'est le garçon le plus modeste que je connaisse ; mais je te répondrai pour lui, moi. Non, Henri n'a pas comme toi douze ans de services dans la garde nationale ; mais il a fait en amateur deux campagnes en Afrique, la première en Kabylie avec le général Jusuf : dans celle-là, il a fait prisonnier un cheik arabe et pris un drapeau ; dans la seconde, il a accompagné le duc d'Orléans dans son passage des Portes-de-Fer, et seul a délivré un colonel, entraîné par six Arabes, dont il en a tué trois et blessé deux, et cela, de cinq coups de revolver, attendu que mon filleul tire le pistolet à peu près comme son parrain tire le fusil. Et, comme ce fait d'armes, dont tu chercherais peut-être inutilement le pareil pendant tes douze ans de services, s'est passé sous les yeux du prince royal, le prince royal a détaché sa propre croix et la lui a donnée ; de sorte que ce n'est pas simple chevalier de la Légion d'honneur qu'il est, mais bien officier.

— Hum ! hum ! fit M. Peluche assez embarrassé de répondre à un pareil argument. N'importe ! . j'ai arrêté ma décision vis-à-vis de M. Henri Camille ne prendra pour mari qu'un brave garçon qui, comme son père, sera arrivé à la fortune par son travail et son intelligence, et non pas un muscadin qui se sera donné la peine de naître, voilà tout.

Puis, solennellement, et en étendant la main, M. Peluche ajouta :

— J'ai dit !

En faisant ce geste avec toute la majesté dont il était capable, M. Peluche se trouvait placé devant la porte du jardin.

Dans l'encadrement de cette porte, il vit paraître Giraudeau, vers lequel il se sentait entraîné par une secrète sympathie, et qui eût été bien certainement l'homme de son choix, s'il eût eu les vingt-cinq mille livres de rente de M. Henri.

Le percepteur paraissait être fort embarrassé. Il s'approcha de Madeleine, et, dans la crainte d'indisposer contre lui le père de Camille, il annonça à son ami que Figaro n'avait point reparu, et que, quoique lui, Giraudeau, dans le but de le retrouver, eût fait deux fois le tour de la ferme, et sondé toutes les profondeurs de l'horizon, il n'avait eu aucune notion du fugitif.

Madeleine ne crut pas devoir cacher plus longtemps cette fâcheuse nouvelle à M. Peluche. Il lui avoua franchement de quoi il s'agissait, et lui proposa de monter avec lui jusqu'au sommet de la petite colline, d'où l'on dominait tous les alentours.

Comme M. Peluche n'avait rien de mieux à faire pour le moment que de suivre le conseil de son ami, attendu qu'il y avait encore une dizaine de minutes à attendre avant l'heure fixée à M. Henri pour le déjeuner, il se contenta de lancer un regard foudroyant à M. Giraudeau, qui perdit immédiatement quatre-vingt-dix pour cent dans son estime, et, en murmurant le mot de maladroit, il emboîta le pas derrière Madeleine, en ayant le soin de partir du pied gauche, pour n'en pas perdre l'habitude.

XXII

COMMENT M. PELUCHE ET M HENRI FURENT PRÉSENTÉS L'UN A L'AUTRE PAR L'INTERMÉDIAIRE DE FIGARO

Figaro n'était point retourné, comme penchait à le croire Madeleine, à l'hôtel de la *Croix d'or* ; mais, en véritable maraudeur qu'il était, il avait commencé l'exploration en détail de la commune de Vouty, quitte à passer de celle-là sur la commune de Noroy, et de la commune de Noroy sur les communes voisines.

Soit instinct, soit amour du pittoresque, sa première visite avait été pour le charmant massif de verdure et de fleurs au milieu duquel s'élevait le château de M. Henri de Noroy.

Le jardin anglais lui agréa d'autant plus que, fermé par une simple haie vive, il lui présentait une sortie aussi facile que l'entrée. Il serait toujours temps, s'il ne trouvait rien qui l'attachât dans cet eldorado, de piquer une pointe vers Villers-Cotterets, et de retrouver la salle à manger de la *Croix d'or*, où son paillasson l'attendait.

Peut-être, après une quête de plusieurs minutes à travers les massifs, allait-il se décider à cette résolution extrême, lorsqu'en passant d'un massif de lilas à un massif de rhododendrons, lequel s'étendait sur un des côtés d'une vaste pelouse, la brise lui apporta une odeur vive, pénétrante, et qui, si l'on en jugeait par l'éclair qui illumina sa prunelle et par l'agitation de ses nerfs olfactifs aspirant de larges prises, devait lui être singulièrement agréable.

Après s'être assuré, en plongeant son nez dans le vent, du point d'où venaient ces âpres émanations, Figaro, sans hésitation aucune, se glissa entre les branches des arbustes, suivant une ligne droite, rampant plutôt qu'il ne marchait et absorbé par les senteurs qui l'attiraient, comme l'aimant attire le fer.

Bientôt, à travers les feuilles, il aperçut sur la pelouse un animal qui paissait l'herbe avec une quiétude démontrant — même à l'œil le moins exercé — qu'il était loin de soupçonner le danger qui le menaçait.

Cet animal ressemblait beaucoup à un chevreuil : il était aussi gracieux dans ses mouvements, aussi svelte dans ses formes, mais incomparablement plus petit. Son pelage d'un brun roux allait s'éclaircissant sur les côtés et devenait blanc sous le ventre. Ses yeux étaient grands, noirs, à fleur de tête, et tout à la fois d'une vivacité et d'une douceur singulières. Deux cornes, légèrement recourbées à leur extrémité comme les cornes du chamois et annelées depuis leur naissance jus-

qu'à leur milieu, ornaient son front bien plus qu'elles ne le défendaient.

Nous ne dirons point que Figaro fut étonné de la rencontre de ce quadrupède étranger. Figaro ne s'étonnait de rien et n'attachait qu'une médiocre importance aux classifications des naturalistes, qu'il mettait tous au même rang, depuis M. de Buffon, qui écrivait sur les genoux de la Nature, jusqu'à Waterton, qui chevauchait sur le dos d'un caïman. Il lui suffisait que le quadrupède inconnu fût un gibier pour qu'il le jugeât digne de toute son attention et pour qu'il se disposât à faire avec lui une plus ample connaissance.

Il demeura pendant quelques minutes ferme et impassible dans son arrêt, se tournant de temps en temps comme pour voir si quelque chasseur ne viendrait pas lui prêter mainforte. Enfin, bien convaincu qu'il était seul, il prit son temps, et, au moment où la gazelle, — car nos lecteurs, nous en sommes certain, ont déjà reconnu une gazelle dans l'animal qu'arrêtait Figaro, — et, au moment ou la gazelle se rapprochait imprudemment de lui, il fit un bond de dix pieds et se précipita sur elle.

Épouvantée de cette brusque apparition, la pauvre gazelle se jeta de côté et évita la dent meurtrière du terrible Figaro, mais celui-ci était lancé ; s'étant vu seul, comme nous l'avons dit, il avait, avec son intelligence ordinaire, rompu avec toutes les traditions de l'arrêt ; il se mit donc à la poursuivre, en appuyant cette poursuite de retentissants abois, qui durent faire supposer, à un quart de lieue à la ronde, qu'une meute avait été découplée dans le parc de M. de Noroy.

Ce qui rendait la position de la pauvre bête encore plus critique, c'est que la gazelle était retenue par une longue corde à un piquet, et que, pour échapper à son sauvage agresseur, elle en était réduite à une course circulaire semblable à celle qui se pratique dans les fallacieux steeple-chases du Cirque-Olympique. Sûr de sa victoire et de la curée, Figaro hurlait l'hallali et redoublait ses élans ; mais, au moment où il lui soufflait au poil, la gazelle, exaspérée par l'imminence du danger, fit un effort, rompit son entrave, put prendre du champ et en profita pour se jeter dans les massifs.

En ce moment, Henri de Noroy descendait le perron de son château pour se rendre chez Madeleine ; il vit le danger que courait sa gazelle et il se précipita à son secours.

Malheureusement, son intervention était tardive. La gazelle ne l'avait pas vu, et, par conséquent, n'avait pas pu se mettre sous sa protection. La course s'exécutait maintenant dans un parc d'une trentaine d'arpents, et il n'avait pour se guider que des abois devenus plus rares. Il se hâta de sortir du parc, espérant que la gazelle en sortirait elle-même, l'apercevrait, et, selon son habitude, accourrait à lui. Mais le pauvre animal était trop effaré ; il lui vit faire un grand cercle dans la plaine, revenir vers le jardin de Madeleine, et s'élancer dans l'allée de tilleuls.

Tout à coup, de cette allée de tilleuls même, il entendit sortir des cris perçants, et, au milieu de ces cris proférés évidemment par une voix de femme, il lui sembla que l'on appelait au secours.

Henri en un instant fut à l'extrémité de l'allée, à l'autre bout de laquelle il aperçut une jeune fille qui tenait la gazelle entre ses bras, et, l'élevant aussi haut que ses bras le lui permettaient, tâchait de la dérober aux morsures de Figaro, qui bondissait aussi haut qu'il pouvait pour la saisir.

Il était temps que Henri de Noroy arrivât, la jeune fille était épuisée.

Henri, qui comptait monter à cheval dans la journée, tenait à la main une cravache. Il commença par en sangler trois ou quatre coups à tours de bras sur l'échine de l'entreprenant Figaro, lequel cessa ses attaques, se retira en grognant à quelques pas en arrière, mais, il était facile de le voir, n'abjura point ses sinistres intentions.

La jeune fille n'avait pas été plus tôt délivrée, qu'elle s'était laissée tomber sur un des bancs, serrant la pauvre gazelle palpitante contre sa poitrine, la couvrant de baisers, s'extasiant sur sa gentillesse, tandis que Figaro, avec l'impudence que donne l'habitude du crime, restait assis à dix pas devant elle, haletant et la langue tirée, mais braquant toujours des yeux ardents et furieux sur l'innocente proie par laquelle il avait compté remplacer son déjeuner de la *Croix d'or*.

Henri s'était à peine trouvé en face de la protectrice de sa gazelle, qu'il avait reconnu en elle sa compagne de diligence de la nuit précédente ; et, de son côté, Camille eut à peine cessé de s'occuper de la gazelle pour jeter les yeux sur son libérateur, qu'elle reconnut en lui le propriétaire du château dont son parrain lui souhaitait d'être l'hôtesse ; aussitôt elle avait senti la rougeur lui monter au visage ; mais, pour dissimuler son embarras, elle s'était mise à interpeller Figaro. Si bien que le jeune homme, pour diminuer son émotion, s'apprêta à renouveler la correction, dont Figaro, qui croyait en être quitte, se trouva menacé de n'avoir reçu que la moitié.

Mais Camille, d'une voix à laquelle l'émotion n'ôtait rien de sa douceur :

— Oh ! ne battez pas ce chien, monsieur ! dit-elle. C'est Figaro.

— Oh ! je le connais et le reconnais, mademoiselle : c'est le chien de l'hôtel de la *Croix d'or*, où nous sommes descendus ce matin.

— Je vous demande pardon, Monsieur, il appartient maintenant à mon père, qui l'a acheté pour venir à la chasse ; il ne faut donc pas trop lui en vouloir s'il poursuit le gibier, c'est son métier, à ce pauvre Figaro ; mais, si tous les gibiers ressemblent à cette pauvre petite bête, je voudrais bien me trouver là toujours pour les arracher à la dent des chiens.

Et Camille accompagna ce souhait d'un baiser bien tendre qu'elle appuya sur le mufle noir et blanc de la gazelle, si bien familiarisée déjà avec celle qui lui avait sauvé la vie, qu'elle mordillait ses jolis doigts.

— En effet, dit le jeune homme en souriant, Figaro est un rude chasseur, qui ne s'inquiète que médiocrement s'il est ou non sur ses terres et s'il a le droit de chasser ; en un mot, Figaro est un braconnier.

— Figaro est bien coupable, Monsieur, dit Camille ; mais, du moment que j'intercéderai pour lui, j'espère que le propriétaire du parc où il a chassé lui pardonnera.

— Et sur quoi appuyez-vous cette espérance, mademoiselle ?

— Mais sur la courtoisie bien connue de M. Henri de Noroy d'abord, dit Camille en inclinant légèrement la tête, sans paraître remarquer le mouvement d'étonnement qui échappait au jeune homme, et ensuite parce qu'il y a, entre, M. Henri et moi, un lien auquel j'attache trop de prix pour craindre qu'il le dédaigne.

— Vraiment, Mademoiselle ! s'écria Henri avec une expression de joie trop vive et trop sincère pour qu'il essayât de la dissimuler. Et lequel, si je puis vous faire cette question sans être indiscret ?

— N'a-t-il pas pour parrain M. Madeleine ?

— Eh bien ?

— Dont je suis moi-même la filleule ?

— Comment ! s'écria Henri, vous êtes la filleule de Madeleine ? vous êtes mademoiselle Camille ?

— Oui, monsieur le comte, répondit la jeune fille, et, s'il faut, pour vous en persuader, mettre mon nom et mon titre au bas de la requête que j'ai l'honneur de vous présenter en faveur du coupable mais incorrigible Figaro, je la signerai.

Henri l'écoutait à peine et la regardait avec un étonnement que ne dissimulait qu'imparfaitement sa physionomie.

En effet, depuis quelques mois, la fille du riche fleuriste était le texte de tous les entretiens de Madeleine, qui ne lui parlait que des attraits, des grâces et des vertus de sa filleule. Or, le renfort de superlatifs que le parrain de Henri appelait à son secours n'avait fait qu'une médiocre impression sur l'esprit de celui-ci, qui se défiait du goût du vieux chasseur, et qui, alarmé par l'exagération même de cette admiration, l'avait toujours écouté avec le sourire du doute sur les lèvres, et en se préparant prudemment à quelque effroyable déception.

Or, au lieu de la jeune fille gauche, raide, gourmée, laide peut-être, à coup sûr vulgaire, que son imagination avait tirée des hyperboliques peintures de son vieil ami, il se trouvait tout à coup en présence d'une réalité qui dépassait l'hyperbole elle-même, d'une jeune fille chez laquelle une distinction exquise n'excluait point la simplicité, dont la beauté enfin, nous l'avons déjà dit, plus séduisante que parfaite, était relevée par l'expression la plus douce et la plus gracieuse.

— Je vous remercie, Mademoiselle, lui dit-il, de l'opinion que vous avez bien voulu prendre de moi sans me connaître, et, au nom de ce lien que vous invoquiez tout à l'heure, je vous supplie de me donner la main.

Camille, en souriant, l'œil humide, tendit sa main à Henri, qui la prit, y appuya doucement ses lèvres, et frissonna lui-même en la sentant trembler.

— Allons, allons, pas mal commencé, dit derrière les jeunes gens une voix qui les fit tressaillir, et je suis bien aise d'être pour quelque chose dans le traité d'alliance que vous venez de vous jurer !

Et, en même temps, le corps osseux de Madeleine se fit jour à travers un bouquet de coudriers, à l'abri duquel il avait entendu à peu près toute la conversation.

Camille poussa un petit cri de terreur ; Henri s'écarta d'elle vivement.

— Oh ! ne vous épouvantez pas, mes chers enfants, continua Madeleine ; ce n'est heureusement que moi. Vous avez fait connaissance ? A merveille ! Vous ne pouviez pas mieux employer votre temps. Mais voilà qu'en outre de son chien, mon ami Peluche a égaré sa fille, et, comme l'heure du déjeuner est sonnée, il est urgent, pour qu'il mange de bon appétit, de lui restituer l'un et l'autre. Ah ! ah ! il me paraît que tu as donné ta gazelle à ma filleule ! C'est bon signe, les petits cadeaux entretiennent l'amitié ; en ai-je déniché, moi qui n'avais point de gazelle à donner, attendu que l'Algérie n'était pas inventée de mon temps, en ai-je déniché des ramiers et des tourterelles, pour les offrir à mes bergères avec

des faveurs roses au col ou aux pattes? C'était un nommé Florian qui avait mis la chose à la mode.

— Pas du tout, répondit Henri, et vous êtes dans l'erreur, mon cher parrain ; c'est Blidah qui s'est donnée toute seule à mademoiselle Camille, un peu, il est vrai, pour échapper à M. Figaro ; mais elle a, par cet acte, fait preuve de trop d'intelligence pour que je ne sanctionne point l'abandon de sa personne.

— Comment ! s'écria Camille, comment ! cette charmante petite bête est à moi? Ah ! monsieur de Noroy, combien je vous remercie !

Et, tout en regardant Blidah, serrée contre sa poitrine, Camille fit à Henri la plus gracieuse révérence qu'elle put trouver dans son répertoire.

— Bien, bien, mes enfants, dit Madeleine, donnez-vous tout ce que vous voudrez, et ce n'est pas moi qui empêcherai entre vous le libre échange ; mais, en fait de révérences, il s'agit d'en aller faire une à mon ami Peluche, qui n'est pas tout à fait de bonne humeur aujourd'hui, et réglons l'ordre et la marche de la cérémonie. Toi, Henri, tâche d'attraper mons Figaro par sa laisse et tiens-le ferme ; car je ne dois pas te cacher qu'il regarde la malheureuse Blidah avec des yeux qui ont des dents. Toi, Camille...

Mais Camille n'écoutait plus rien. A l'extrémité de l'allée de tilleuls, elle avait aperçu son père, et, courant à lui :

— Père ! père ! s'écria-t-elle, regardez donc la charmante antilope, que Figaro voulait étrangler. Voyez comme elle est douce et charmante ; on l'appelle Blidah, c'est le nom d'une petite ville aux environs d'Alger, c'est M. de Noroy qui me l'a donnée, en même temps qu'il vous ramène Figaro, qui était perdu. Il faut que vous le remerciiez pour Blidah du mieux que vous pourrez, père, car jamais cadeau ne m'a fait plus de plaisir.

Malgré le speech de Camille, M. Peluche fronçait le sourcil, lorsque Henri s'avança à son tour, tenant Figaro en laisse comme le lui avait prescrit Madeleine.

Quant à Madeleine, sous le prétexte d'aller sonner la clochette du déjeuner, il avait disparu.

La vue de Figaro dérida quelque peu le visage de M. Peluche, et il s'inclina d'assez bonne grâce lorsque Camille prononça les paroles sacramentelles de la présentation :

— M. de Noroy, mon père !

S'il est vrai que l'adresse soit la compagne inséparable de l'amour, M. Henri de Noroy était déjà fort amoureux ; car, non moins physionomiste que M. Peluche, il trouva à l'instant même le côté faible de celui-ci, et il caressa si bien sa vanité, lui fit de tels éloges de Figaro, s'extasia tellement sur son fusil, — que M. Peluche avait pris pour se mettre à la recherche de son chien, — que, de renfrogné qu'il était, le visage de M. Peluche s'épanouit complètement, et que, adressant la parole au jeune homme, le fleuriste lui dit, en lui reprenant des mains Figaro :

— Je crois, monsieur de Noroy, que vous êtes des nôtres?

— J'ai cet honneur, Monsieur, répondit Henri.

— Eh bien, en ce cas, offrez votre bras à ma fille, je vous en prie, et, comme voici la cloche du déjeuner qui sonne, dirigeons-nous vers la salle à manger. Je ne vous cache pas que la course enragée que ce diable de chien m'a fait faire m'a donné une faim d'hippopotame !

A la porte de la ferme, on rencontra Tom, qui amenait à son maître le cheval qu'il avait demandé, dans l'intention de faire une promenade après le déjeuner.

Mais, depuis quelques instants, Henri avait changé d'avis, et, adressant en anglais la parole à son groom :

— *Take Darling into his stable, I shall not mount him to day.*

— *And why not to day, sir Henry?* demanda Camille dans la même langue.

Henri tressaillit, tant il s'attendait peu à cette surprise.

— Parce que, répondit-il en s'inclinant, et en français, cette fois, parce que je crois avoir aujourd'hui mieux à faire que de monter à cheval.

Puis, se retournant vers M. Peluche :

— Je vous fais compliment, Monsieur, lui dit-il, mademoiselle parle anglais comme une Anglaise.

— Oui, répondit M. Peluche avec l'accent de la rue Bourg-l'Abbé : *English spoken here.*

C'étaient, on se le rappelle, les trois mots inscrits sur les carreaux de *la Reine des fleurs*, les trois seuls de la langue anglaise que connût M. Peluche et dont il sût la signification.

Henri réprima un sourire ; Camille essaya vainement d'en faire autant de sa rougeur, et tous deux entrèrent dans la salle à manger, où la table toute servie n'attendait plus que les convives.

Madeleine jeta un regard satisfait sur le groupe que formaient M. Peluche, Camille, Henri, Blidah et Figaro ; puis, dans l'intérêt des hommes et des animaux :

— Voyons, dit-il, si nous voulons déjeuner tranquillement, il faudrait mettre les chiens d'un côté et la gazelle de l'autre.

— Je porte Blidah dans ma chambre, parrain, soyez tranquille, dit Camille.

Puis, à M. Peluche :

— Embrassez-la donc, mon père, lui dit-elle. Est-il possible de voir une plus charmante petite bête?

— Oui, dit M. Peluche, elle a des cornes ; c'est ce que nous autres chasseurs appelons un brocard.

Puis, avec un soupir de terreur anticipée :

— Que dira Athénaïs, murmura-t-il, quand elle me verra rentrer avec un chien, et Camille avec un brocard?

XXIII

LE DÉJEUNER

Le couvert était mis dans la grande salle du rez-de-chaussée avec cette simplicité qui caractérisait tous les détails de l'habitation de Madeleine. Une nappe d'une toile un peu grossière, mais éblouissante de blancheur, recouvrait la table ; des assiettes de faïence commune, surchargées de dessins rouges, jaunes et bleus, marquaient la place de tous les convives ; un beurrier, une soupière et quelques autres pièces de magnifique porcelaine de Sèvres et de Saxe faisaient un violent contraste avec ces naïfs échantillons de l'art primitif du faïencier. Aucune étiquette, aucune symétrie n'avait présidé à l'ordonnance des plats, entassés plutôt que groupés sur cette table dans un pêle-mêle peu agréable à l'œil, mais avec une profusion qui devait plaire à des estomacs surexcités par la marche et le grand air ; un brochet gigantesque, une énorme hure de sanglier flanquaient de droite et de gauche une assiette sur laquelle s'élevait une véritable montagne de radis, dont l'humilité de hors-d'œuvre se trouvait mise à une rude épreuve par cet honneur inusité. En revanche, la soupière dont j'ai parlé, et des vastes flancs de laquelle s'exhalaient les vigoureux parfums d'une plantureuse soupe à l'oignon fortement colorée, se trouvait à l'extrémité de la table, ayant de l'autre côté des œufs à la neige pour pendant et relié avec ceux-ci par un double rang de plats aussi mal alignés que la compagnie des pompiers du village pouvait l'être le jour des grandes revues. Ces plats semblaient chargés d'offrir aux convives un échantillon de tous les produits du pays, viandes et poissons, gibiers et légumes, fruits, laitage, crèmes et pâtisserie, le tout dans de telles proportions et avec une profusion telle, que, fussent-ils restés à table trois jours et trois nuits, il devenait improbable que les hôtes de Madeleine parvinssent jamais à faire honneur à toutes ces victuailles.

Cependant, cette abondance était si bien dans les habitudes du pays en semblable circonstance, que pas un des amis de Madeleine ne sembla s'en étonner.

Il en fut autrement de M. Peluche, accoutumé au terre-à-terre de son existence bourgeoise, aux dîners économiques dans lesquels madame Athénaïs exigeait que les dépenses du lendemain se retrouvassent au complet ; habitué à entendre celle-ci déplorer le prix exorbitant des denrées de toute espèce, il fut à la fois humilié et épouvanté de ce qui lui semblait la folle prodigalité de son ami, et, les sourcils froncés, jetant de temps en temps un regard de compassion sur Madeleine, il se mit à supputer le prix de revient de ce qu'il voyait dans chaque assiette, afin d'apprécier ce que devait coûter ce festin, auprès duquel le banquet que s'offraient annuellement les camarades de la garde nationale ne lui semblait plus qu'un assez maigre pique-nique.

Il apportait tant d'attention dans ses calculs, que non seulement il oublia les résolutions que l'amabilité de Henri de Noroy pour Camille lui avait suggérées, et notamment celle de garder sa fille à ses côtés pendant le dîner, mais encore il ne s'aperçut pas que tous les convives prenaient possession de leur chaise, attendant debout l'entrée de la jeune personne.

La voix de Madeleine l'arracha à ses méditations : celui-ci l'invitait à s'asseoir entre M. Redon, le maire de Noroy, qui était arrivé depuis quelques instants, et M. Giraudeau, au centre de la table, dans un fauteuil qui lui avait été réservé, et ce fut alors seulement qu'il remarqua qu'une seule place restait libre et que cette place, évidemment réservée à Camille, lui donnerait le gentilhomme pour voisin.

Le marchand de fleurs était assez bien élevé pour ne point manifester son mécontentement ; mais il était trop peu habitué à maîtriser ses impressions pour que sa mauvaise humeur ne fût pas très apparente ; cette mauvaise humeur redoubla lorsqu'il vit sa fille s'accommoder de très bonne grâce, et avec une satisfaction qu'elle ne chercha pas à dissimuler, du voisinage que lui avait probablement ménagé la politique de son parrain

Ce fut Camille qui fournit à son père l'occasion de donner

cours à la bile qui, depuis quelques instants, s'amassait dans son cœur.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle en embrassant à son tour la table d'un regard, mais ce sont les noces de Gamache que vous nous donnez là, mon parrain ; vous n'avez pas la prétention que nous mangions de tout cela, je suppose ?

— Oui, dit M. Peluche avec aigreur, pourquoi ce faste, que je n'hésiterai point à qualifier d'insensé ? J'avoue que jamais je n'eusse accepté ton invitation, si j'avais supposé qu'elle dût être pour toi l'occasion de semblables dépenses.

Madeleine éclata de rire.

— Doit-on faire tant de frais pour des amis, continua sentencieusement M. Peluche, et le plus solide témoignage de l'affection qu'on leur porte n'est-il pas dans la cordialité de l'accueil qu'on leur réserve ?

— Mais, au contraire, Monsieur, répondit Jules Creton, il me semble que c'est surtout pour ses amis qu'on doit se mettre en frais. Belle preuve de tendresse que de faire jeûner ses hôtes, sous prétexte qu'on les aime. Je vous jure, pour mon compte, qu'un morceau de ce brochet, une tranche de cette hure, sans compter la part que je me réserve dans les andouillettes de Baccuet, ajouteront quelque charme à la cordialité de l'accueil que j'ai reçu de notre ami commun.

— J'ai l'habitude de lire encore plus couramment dans ton esprit que dans mon journal, ami Peluche, reprit Madeleine, et je tiens à t'édifier sur ce que tu nommes mon faste ruineux ; car je suis sûr que tu te condamnerais à la diète plutôt que de devenir l'artisan indirect de ma ruine. Tu n'es plus à Paris, mon vieux camarade ; à Paris, où tout se pèse et se paye, même l'air assez vicié qu'on y respire ; il y a bien encore en province, c'est vrai, quelques intermédiaires entre le bon Dieu et nous, mais généralement nous traitons directement avec lui, et il se montre beaucoup plus accommodant que les facteurs de tes halles. Attention ! — Voici d'abord une dizaine de plats qui représentent autant de charges de poudre et de plomb ; ce n'est pas ruineux, tu l'avoueras ; ce brochet est moins cher encore : un coup d'épervier l'a payé ; ce buisson d'écrevisses que tu as en face de toi est plus dispendieux, je l'avoue : j'ai répandu pour quatre sous d'essence de térébenthine sur les grenouilles écorchées dont je me suis servi pour les attirer dans mes balances. Quant à ces fruits, quant à ces légumes, je t'ai dit tantôt comment la terre était une bonne mère qui distribuait impartialement ses dons, en raison des soins que lui rendent ses enfants et sans se préoccuper de leurs conditions sociales ; j'ajouterais encore que ces chapons et ces canards viennent de ma basse-cour, et qu'à part la dernière quinzaine de leur existence, ils se sont alimentés à mes frais, sans doute, mais principalement de grenailles, qui, sans ce glanage, eussent été perdues. Aussi, lorsque j'aurai additionné ce qu'il en a coûté pour rassembler, cuire et assaisonner tout ce que tu vois là, avec le prix de ces côtelettes, de ce carré de veau, qui représentent ici la viande de boucherie, je puis t'affirmer que, mon festin consommé, je ne serai plus pauvre que d'un louis environ.

M. Peluche paraissait abasourdi par ce simple exposé de gastronomie économique et champêtre.

— Vous avez le monopole des joies de l'intelligence, dit l'organiste Giraux, c'est bien le moins que les pauvres provinciaux conservent comme compensation les matérielles jouissances de la bonne chère.

— Et le droit et le moyen de se donner des indigestions, ajouta Jules Creton.

— C'est égal, répliqua M. Peluche, qui tenait à ne pas être convaincu, cette profusion ne coûterait-elle pas un centime, que je ne l'approuverais pas encore. Nous voilà quatorze à cette table, et je suis sûr...

— Pardon, s'écria Madeleine avec une certaine vivacité, permets-moi de t'arrêter à ce calcul ; tu te trompes.

— Comment ? répondit M. Peluche en comptant des yeux les convives.

— Et les pauvres que tu oublies !

M. Peluche regarda son vieil ami avec une sorte de stupeur, mais ne lui répondit pas, tandis que Camille envoyait à son parrain un sourire attendri.

— Ah ! oui, dit le père Miette, qui, tout en s'escrimant de la mâchoire avec une ardeur juvénile, ne voulait pas laisser échapper une occasion de solder son écot à peu de frais ; c'est ici la maison du bon Dieu, monsieur le Parisien ; toutes les besaces qui s'y présentent vides s'en vont avec deux bosses, l'une par derrière, l'autre par devant.

— C'est la vérité, ajouta M. Redon, et je voudrais bien que la contagion de l'exemple s'étendît à tous les habitants de la commune.

En parlant ainsi, le maire avait regardé finement le père Miette, afin de lui faire mieux comprendre qu'il était du nombre de ceux que le vœu concernait ; mais le bonhomme ne sourcilla point ; il entassa, au contraire, un nouveau morceau dans sa bouche déjà pleine et murmura :

— C'est bien dit, oui ; il faudrait que la maladie de M. Madeleine commençât par gagner le gouvernement. Il ne ressemble point au bon Dieu, qui à brebis tondue mesure le vent, votre gouvernement, monsieur le maire : plus ras pelés nous sommes, plus il nous arrache de la laine. En payons-nous, de ces impôts, mes braves gens ! en payons-nous ! C'est pitié ; à peine s'il y a moyen de joindre les deux bouts avec ce qu'il nous laisse ! Aussi, que le diable m'étouffe si, aux prochaines élections, je me laisse enjôler par les cajoleries de M. le sous-préfet. Je n'en veux plus, de ces gros mangeurs qui se gobergent, tandis que nous trimons mort et misère pour nourrir leur fainéantise avec nos écus.

Le père Miette n'éprouvait pas moitié de la colère qu'il témoignait, et sa diatribe contre le gouvernement n'était qu'une riposte à l'attaque indirecte du maire de Noroy ; mais M. Peluche prit la réponse au sérieux et resta d'autant plus épouvanté de cette irrévérencieuse sortie, qu'en raison de son costume de paysan, celui-ci lui semblait un très mince personnage.

— Môsieu, dit-il de ce ton doctoral qui lui était familier, je manquerais à tous mes devoirs, si je laissais sans réponse votre inconvenante apostrophe contre un gouvernement dont je m'honore d'être un des plus fidèles serviteurs ; il ne faut pas se fier aux apparences, Môsieu, et croire que les travaux manuels auxquels vous vous livrez puissent être comparés aux écrasants labeurs de ceux qui dirigent le char de l'État. Il n'est donc que trop juste que de tels hommes soient rétribués en raison des services qu'ils rendent à leur pays. Quant aux impôts, je tiens que c'est avec un véritable bonheur qu'un bon citoyen contribue de sa bourse à la gloire de la patrie ; sous ce tutélaire régime de la liberté et des lois, les impôts sont d'ailleurs équitablement répartis entre tous, et cette consolation de l'égalité doit vous suffire.

— Mais elle ne me suffit pas du tout ! s'écria le père Miette.

— Moi, Môsieu, continuait M. Peluche avec un sourire et sans écouter le paysan, je donne à l'État une somme un peu plus considérable que celle que vous versez dans ses caisses, et je ne me plains pas.

— Eh ! eh ! dit Madeleine, cela n'est pas certain le moins du monde, et, sans approuver les doctrines de mon compère Miette, je suis convaincu que, bon an mal an, il donne à l'État au moins trois fois autant que toi. Voyons père Miette, l'impôt foncier, les portes et fenêtres, le décime et le reste, — je ne parle du mobilier et pour cause, — cela monte bien à quatre mille francs ?

Le père Miette poussa un soupir assez douloureux pour pouvoir être pris pour un acquiescement.

— Ce qui suppose, reprit Madeleine, ce qui suppose à monsieur un petit revenu d'une trentaine de mille francs en fonds de terre.

M. Peluche ouvrait de grands yeux, ses idées se trouvaient de plus en plus confondues.

— Oui, oui, s'écria le père Miette avec vivacité, oui, on compte comme cela, mais on compte sans l'hypothèque. Ah ! l'hypothèque, voilà ce qui nous mange, ce qui nous égorge, ce qui nous broie comme le blé sous la meule du moulin. Tenez, voulez-vous savoir mon opinion ? mieux vaut être galérien que propriétaire.

L'accent convaincu que le père Miette avait mis dans ses paroles provoqua un éclat de rire général.

— Oui, vous avez raison, père Miette, dit Jules Creton, c'est le dernier des métiers ; mais dites-nous donc ce que vous alliez faire dimanche dernier à Villers-Cotterets ?

— Eh ! mon Dieu vendre ma petite denrée, comme d'habitude.

— Allons donc ! vous êtes trop ménager pour mettre votre blouse neuve pour attirer des chalands à ce que vous appelez votre denrée ; dites donc plutôt que vous vouliez vous arrondir du bois de Vouty.

— Le bois de Vouty ? Allons donc ! avec quel argent l'aurais-je payé, mon doux Jésus ? D'ailleurs, je savais que M. Henri en avait envie, et ce n'est pas moi qui irais comme cela enchérir sur lui ; et puis ce n'est pas déjà un si bon placement, votre bois de Vouty : plus de pierres grises que de baliveaux !

— Sans compter les sangliers, dit Madeleine ; parlons des sangliers plutôt que de nous engager davantage sur le terrain brûlant de la politique, comme dirait mon ami Peluche.

Giraudeau, placé à la gauche de Camille, avait plusieurs fois adressé la parole à la jeune fille ; mais celle-ci, très absorbée par la causerie de son voisin de droite s'était contentée de lui répondre par des monosyllabes ; cette indifférence pour les lieux communs dont il s'était montré si prodigue envers la riche héritière avait excité un profond dépit chez le galant percepteur ; fidèle à sa tactique ordinaire, il s'était retourné du côté de M. Peluche, et il avait pris à tâche d'approuver de la voix et du geste tout ce que disait celui-ci, et de lui témoigner une admiration qui flattait singulièrement le marchand de fleurs ; il saisit l'occasion de se mêler à la conversation générale.

— Vous avez donc des sangliers dans le bois de Vouty ? demanda-t-il à Madeleine.

— Je le crois, répondit celui-ci.

— Bast ! reprit le beau Bénédict, il en sera, de ces san-

gliers-là, comme de ceux que nous avons été chercher il y un mois au bois Georget. La veille, on en avait vu cinquante ; le lendemain, il ne s'en est pas rencontré un qui eût osé attendre les chasseurs !

Malheureusement, le double manège du percepteur n'avait point échappé à son mystificateur ordinaire, qui saisit avec empressement cette nouvelle occasion de châtier sa fatuité.

— Eh ! eh ! dit Jules Creton, quelquefois ce sont les chasseurs qui n'attendent pas les sangliers.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Je veux dire, parbleu ! qu'un ragot a de bonnes jambes, mais que mon ami Benoît Giraudeau, dit Benédict, en possède de plus longues et de plus agiles.

M. Giraudeau devint pourpre à cette allusion à une récente aventure dont il avait été le héros.

— J'aurais voulu vous voir à ma place, monsieur Creton, s'écria-t-il avec aigreur.

— J'aurais donné de grand cœur deux napoléons pour m'y trouver.

— En face d'une bête furieuse, avec un fusil qui venait de rater des deux coups !

— La bête était-elle furieuse, je le crois ; mais, quant au fusil, pour nous persuader qu'il avait raté, il eût fallu avoir la précaution d'en retirer les capsules.

Les allégations de Jules Creton exaspéraient d'autant plus M. Giraudeau, que les rires des convives avaient fini par arracher Camille à la conversation qu'elle poursuivait avec tant d'intérêt, et qu'il avait surpris le regard de la jeune fille se fixant sur lui avec une expression un peu malicieuse.

— Je vous ferai voir, quand vous voudrez, monsieur Creton, que je ne recule pas plus devant un homme que devant un sanglier.

— Allons, mon ami Benoît, ne faites pas le terrible, reprit l'incorrigible gouailleur ; chacun se comporte ici-bas suivant ses petits moyens. Si vous avez des nerfs, ce n'est point votre faute, mais plutôt celle de votre papa et de votre maman, qui vous les ont donnés ; et je vous assure que ce n'est pas là ce qui vous rendra moins intéressant aux yeux des belles.

— Mais, dit M. Peluche, les sangliers se jettent donc sur ceux qui les tirent ?

— Rarement, répondit Madeleine.

— Oui, continua Jules Creton, il s'en trouve seulement par-ci, par-là, quelques-uns qui ont la petitesse de se défendre lorsqu'on les attaque.

— Et, en pareil cas, que doit-on faire ?

— Viser à l'œil, laisser arriver à cinq pas et lâcher son coup, dit simplement Madeleine.

— Et si on le manque ?

— Alors, eux ne vous manquent pas, répondit Jules Creton ; aussi existe-t-il des procédés moins héroïques et moins compromettants que celui que notre ami Madeleine vous recommande. Figurez-vous, monsieur Peluche, que le ragot dont je vous parlais tout à l'heure, et sur lequel les deux capsules de mon ami Giraudeau ont raté d'une manière aussi singulière que déplorable, figurez-vous, dis-je, que ce ragot jouissait d'une réputation détestable dans le canton. Au déjeuner, il avait longuement été question des hauts faits de cet animal ; on n'avait pas compté moins d'une douzaine de chiens décousus, sans conter Jean Grenèche, le sabotier de Montgobert, qui en avait été quitte pour une ouverture de trente-cinq centimètres de longueur au bas des reins. Tout en jasant, on avait agité la question que vous nous posiez tout à l'heure : celle de savoir ce qu'il y avait à faire dans le cas où cette bête enragée vous chargerait. Madeleine, qui est un vieux brave, avait donné sa recette ; d'autres avaient été d'avis qu'il était plus sage de chercher un asile dans les branches d'un arbre. Un beau jeune homme que je ne nommerai pas, puisqu'il suppose que le soin qu'il prend de sa personne peut porter préjudice à ses ambitions matrimoniales, avait écouté la conversation avec un grand intérêt. Il se trouva mon voisin de droite, et nous ne fûmes pas plus tôt à nos postes, que je le vis s'escrimer des genoux et des mains sur un baliveau de belle venue, par mesure de précaution et uniquement pour s'assurer à l'avance qu'il n'avait pas trop oublié les leçons de gymnastique de sa jeunesse.

— Monsieur, dit M. Peluche en lançant un dédaigneux regard au pauvre Giraudeau décidément coulé par cette dernière bordée, Monsieur, si j'avais conscience d'avoir lâché pied devant un animal qui n'est, après tout, qu'un cochon sauvage, jamais, entendez-vous bien, jamais je n'oserais reparaître devant le front de ma compagnie.

— Un cochon sauvage ! tu en parles bien à ton aise, mon ami Peluche ; il serait aussi injuste de lui attribuer la lâcheté de son cousinage dégénéré qu'il serait peu équitable de tarifer la valeur des ancêtres d'après la vulgarité de leur descendance ; je ne suis pas poltron, et, cependant, je dois te confesser que, dans ma première rencontre avec un de ces messieurs, lorsque, en entendant les cris de douleur et de détresse de mes pauvres chiens, j'ai voulu aller à leur aide ; lorsque après avoir rampé sous les houx pour me frayer un chemin, je me suis trouvé au milieu de la bauge, les pieds engagés dans un terrain marécageux, et que, dans les charges furieuses que la bête poussait contre mes deux chiens, j'entendais le grincement de ses défenses contre des grès, que je sentais pour ainsi dire son souffle sur mes bottes, ce cochon, puisque cochon il y a, m'a inspiré un sentiment qui, s'il n'était pas la peur, y ressemblait de si près, que je l'ai humblement accepté comme tel, et que j'ai prudemment battu en retraite.

— Laisse-moi donc tranquille, Madeleine ! ne voudrais-tu pas me persuader qu'un sanglier est plus terrible à affronter que des barricades ?

— Peut-être !

— Eh bien, morbleu ! s'écria M. Peluche électrisé, j'ai terrassé les éternels adversaires de la société et de l'ordre, nous allons voir si je ne terrasserai pas les...

— Ennemis des pommes de terre. . En ce cas, hâte-toi de prendre ton café ; voici les rabatteurs qui entrent dans la cour ; il est midi, nous n'avons pas de temps à perdre.

Tous les convives s'étaient déjà levés ; les uns mettaient leurs guêtres, les autres endossaient leur carnassière, tous se hâtant dans leurs apprêts. Camille et Henri avaient porté leurs chaises sur le petit perron et ils continuaient leur causerie, tout en contemplant le tableau toujours si pittoresque que présente un départ pour la chasse.

La bonne intelligence des deux jeunes gens paraissait agacer singulièrement M. Peluche, qui se rapprocha de Madeleine, occupé à chercher des balles dans le tiroir de son secrétaire.

— Ah çà ! Madeleine, lui dit-il, ton M. de Noroy, pour un guerrier qui a passé les Portes-de-Fer, ne se montre pas bien empressé de prendre ses armes.

— Henri ? répondit l'ex-bimbelotier. Mais Henri n'a jamais chassé, Henri ne vient pas avec nous.

— Comment ! alors, il restera près de Camille ?

— Certainement.

— Mais c'est impossible.

— Pourquoi donc ? Je suis aussi jaloux que toi de l'honneur et de la réputation de ma filleule, vois-tu, Peluche, et, si je ne vois pas d'inconvénient à laisser ce jeune homme auprès d'elle, tu aurais tort de t'alarmer. Sur ma parole de vieux soldat, je n'ai rien exagéré lorsque je t'ai parlé de la délicatesse et de l'élévation des sentiments de mon jeune ami.

— Tout cela est bel et bon, mais, d'après les idées que je t'exprimais ce matin, et qui ne sont point modifiées, ce tête-à-tête est gros d'inconvénients, et je ne saurais le souffrir.

— Eh bien, reste en tiers avec eux ; franchement, j'aime autant cela.

— Pourquoi donc ? demanda M. Peluche, qui ne voyait pas sans terreur la belle chasse au bois de Vouty lui échapper.

— Parce que, malgré tes dédains pour les cochons sauvages, leur chasse est beaucoup plus sérieuse qu'il ne te semble, et qu'avec ton inexpérience des armes, ton peu d'habitude de ces dangers, un malheur pourrait t'arriver, et que je me le reprocherais toute ma vie. Seulement, je regrette...

— Quoi donc ?

— Que tu te sois autant avancé, parce que ces diables de provinciaux, qui estiment trop Henri pour comprendre tes méfiances, sont capables de supposer que...

— Achève !

— Que tu es resté à la maison parce que tu avais peur.

— Peur ! ce mot-là me ferait marcher sur la bouche d'un canon, Madeleine. Peur ! ce mot-là me décide ; le temps de dire adieu à Camille et je te suis.

En effet, M. Peluche s'élança vers Camille, l'embrassa à plusieurs reprises sur le front, l'engagea à monter dans sa chambre, afin de prendre un peu de repos, en prétendant que la physionomie de la jeune fille trahissait une profonde fatigue ; il répondit très froidement aux souhaits de bonne chasse que lui adressait Henri, tandis qu'il endossait sa carnassière, et, après avoir adressé un dernier adieu à sa fille, saisissant son fusil, il s'élança dans la cour.

Au moment où la colonne des chasseurs s'ébranlait, Madeleine vit apparaître M. Peluche, conduisant en laisse Figaro, dont la vue des fusils avait décuplé les dispositions à l'allégresse

— Pourquoi diable emmènes-tu ce chien à une battue ? demanda l'ex-bimbelotier à son ami.

— Belle question ! répondit celui-ci, tu vas voir que j'aurai acheté un excellent chien de chasse pour la somme exorbitante de cent francs afin de le laisser à la maison lorsque je me mets en campagne ! En vérité, Madeleine, si je ne te connaissais pour un excellent camarade, je croirais que tu es jaloux à l'avance du gibier que je vais abattre.

Madeleine haussa les épaules et fit signe à M. Peluche de le suivre.

XXIV

OU LES DEUX JEUNES GENS FONT PLUS AMPLE CONNAISSANCE

Camille avait suivi son père des yeux, jusqu'au moment où la troupe des chasseurs, tournant l'angle du chemin du bois de Vouty, disparut à ses regards, bien qu'on entendît encore le murmure tumultueux de leurs causeries, que, de temps en temps, les chiens chargés de fouiller le bois avec les traqueurs accentuaient de quelques joyeux abois; alors, elle se retourna vers son compagnon, et elle lui dit d'une voix émue :

— Ce pauvre père! sa vie a toujours été si laborieuse et si monotone, qu'il est bien naturel que ces plaisirs qui lui étaient inconnus aient pour lui tant d'attraits. Je suis vraiment bien reconnaissante envers mon parrain de ce qu'il a tant insisté pour le décider à un voyage qui devait nous être si agréable.

Camille avait prononcé ce *nous* avec la naïve expansion de son âge et de son caractère; mais ce mot, qui avait eu le tort de divulguer très exactement ses sentiments, ne fut pas plus tôt tombé de ses lèvres, qu'elle rougit avec vivacité.

— C'est que, voyez-vous, Monsieur, je l'aime tant, mon père, que je ne saurais ne pas être plus heureuse de ses joies que des miennes. Je ne sais quel lien secret il y a entre lui et mon cœur, mais c'est sur son visage qu'il faut chercher le secret de ce qui se passe en dedans de moi-même; si je le vois content, ce cœur s'épanouit et bat plus vite; j'éprouve une sorte d'ivresse qui me ravit; si je le vois triste, soucieux, ma poitrine se gonfle, et, malgré moi, mes yeux se remplissent de larmes. Ah! son affection pour moi est si tendre, ses prévenances pour tous mes désirs sont si empressées, il s'immole avec tant d'abnégation à mon avenir, que cet amour que j'ai pour lui n'est, après tout, que de la reconnaissance. Mais vous me trouvez sans doute bien enfant, n'est-ce pas, Monsieur? d'avoir la prétention de vous apprendre comment un père mérite d'être aimé.

— Je comprends le sentiment que vous dépeignez avec tant d'âme, Mademoiselle; mais, hélas! il ne m'a jamais été donné que de l'envier aux autres et à vous-même.

— Mais, dit la jeune fille hésitante et désolée d'avoir touché du doigt une plaie qui lui paraissait saignante, mais vous avez conservé madame votre mère, et...

— Le ciel n'a pas toujours de ces clémences, Mademoiselle; il m'a refusé les caresses d'une mère, aussi bien que la tendresse d'un père.

Camille resta muette et ses yeux se fixèrent sur Henri avec une expression sympathique et attendrie. Peut-être Henri dédaignait-il ce moyen banal d'exciter l'intérêt de la filleule de Madeleine, peut-être lui était-il désagréable de s'appesantir sur ce sujet, car il se hâta de détourner la conversation.

— Si mon vieil ami parvient à communiquer à monsieur votre père ce qu'il appelle son *feu sacré*, je crains bien, Mademoiselle, que vous n'ayez à faire souvent appel à un désintéressement filial que je ne saurais qu'admirer, pour tromper l'ennui qui résultera de la solitude à laquelle vous condamneront les longues excursions de ces messieurs.

— La solitude! l'ennui! Que dites-vous donc là, Monsieur? s'écria Camille en riant aux éclats. La solitude! Mais il n'y a pas trois heures que je suis ici et je me vois déjà une bande d'amis.

Henri regarda la jeune fille avec étonnement; il ne comprenait pas ce qu'elle avait voulu dire. En effet, tout en causant, celle-ci avait émietté un morceau de pain qu'elle avait emporté de la table, et elle commença de jeter ces miettes à la volaille qui picorait laborieusement sur le fumier; une poule accourut et fit fête à cette provende inattendue, puis deux s'approchèrent avec l'insolence naturelle à cette espèce, puis dix, et bientôt de tous les côtés de la cour on vit la population emplumée se diriger vers le perron, les poules de toute la vitesse de leurs jambes d'échassiers, les oies et les canards en se dodelinant sur leurs courtes pattes, les dindons avec leur trot d'autruche, mais tous en saluant de leurs cris la main qui leur versait cette manne; les pigeons eux-mêmes quittèrent le toit où les teintes d'opale de leur plumage miroitaient au soleil, pour venir s'abattre en tournoyant aux pieds de la jeune fille.

Camille demeura pendant quelques instants absorbée dans la contemplation de cette cohue, elle prenait un singulier plaisir à suivre les péripéties tragi-comiques des luttes que soulevait la possession d'une miette de pain entre les volatiles, s'indignant de la tyrannie d'un grand coq qui chassait impitoyablement toute la plèbe pour distribuer, avec des airs superbes, le morceau qu'il venait de conquérir entre ses favorites; riant comme une enfant de l'imbécillité des dindons, qui réfléchissaient si longtemps avant de se décider à abaisser leur bec, qu'un effronté poulet s'emparait toujours, à leur barbe rouge, de la proie qu'ils avaient convoitée; s'amusant surtout de la ténacité des canards, toujours repoussés, jamais découragés, secouant avec leur croupion l'humiliation de la défaite et revenant à la charge avec une nouvelle ardeur; elle se passionnait pour ceux que la faiblesse tenait à l'écart, elle jetait toujours dans leur direction quelques bribes de son pain, elle poussait des cris de joie lorsqu'ils parvenaient à s'en saisir, elle s'indignait lorsque encore une fois la violence parvenait à leur arracher ce qu'elle leur avait destiné, mais riant comme une folle lorsqu'un insolent moineau franc, à la gorge noire, au dos velouté, plongeait tout à coup au milieu de la mêlée mouvante, y disparaissait une seconde, en sortait aussi rapidement qu'il y était entré, et, d'un vol triomphant, allait se poser sur le hangar du voisin, où il dévorait joyeusement sa part du festin.

— Les voilà, ces amis dont je vous parlais, monsieur Henri, dit-elle au jeune homme; mais la connaissance n'est encore qu'ébauchée; si nous restons seulement huit jours ici, je veux qu'il n'y ait pas une poule, un coq, une oie, un dindon, un canard, qui ne vienne à moi d'aussi loin qu'il m'apercevra, et pas un moineau franc qui ne descende de son perchoir à mon passage. Je fais mon peuple de tous les habitants de la basse-cour, et, dès ce soir, je déclare à mon parrain que je ne veux plus que d'autres que moi leur distribuent leur nourriture.

— Je conviens, dit Henri en souriant, que vous trouverez là un fort agréable emploi de la dixième partie environ des heures dont vous aurez à disposer; mais vous me permettrez, Mademoiselle, de rester un peu inquiet du reste de vos loisirs.

— Eh bien, si j'ai un regret, Monsieur, c'est que les heures ne soient pas doubles; je me vois tant, mais tant de choses à faire, qu'il me paraît impossible que mes journées puissent y suffire.

— Serait-il indiscret de vous demander quels sont ces sérieux travaux auxquels vous comptez vous livrer?

— D'abord me promener, regarder, admirer; vous allez rire de mes étonnements et vous moquer de mon enthousiasme; mais cela m'est égal, Monsieur, je ne m'offenserai pas de vos railleries, et je vous confesserai humblement que, depuis hier au soir, je marche de surprise en surprise et de ravissements en ravissements; l'habitude vous a blasé sur le spectacle que vous avez devant les yeux; mais, moi, j'ai beau le regarder dans son ensemble comme dans ses détails, il me semble que je ne saurai jamais m'en rassasier; je veux donc visiter tous ces champs, tous ces bois, saluer les uns après les autres tous les arbres que j'aperçois, afin de les revoir au moins dans mes souvenirs, lorsque je serai rentrée dans notre pauvre rue Bourg-l'Abbé!

Puis, après un soupir :

— Ah! vous ne savez pas ce que c'est que la rue Bourg-l'Abbé... ajouta Camille.

— Ce serait un grand bonheur pour moi, Mademoiselle, dit Henri, non sans une certaine émotion, si tous les personnages qui auront animé le tableau pouvaient obtenir une petite place dans ces souvenirs.

Camille rougit et baissa les yeux.

— Sans doute, Monsieur, répondit-elle en balbutiant, je ne saurais oublier les amis de mon parrain; mais, ajouta-t-elle avec vivacité, n'avez-vous pas voulu connaître l'emploi que je comptais faire de mon temps? Oh! je n'ai pas fini Le clocher que vous apercevez là-bas, entre les peupliers, sera encore un but pour mes excursions quotidiennes, et ce sera par celle-là que je commencerai, bien entendu. Il me semble que la prière que j'adresserai à Dieu pour ceux que j'aime sera plus écoutée dans cette simple église de campagne que dans nos temples de Paris, dont les bruits et la foule nous distraient, et dont l'immensité nous fait trop sentir notre petitesse et notre néant; enfin, je ne me suis guère promenée plus d'un quart d'heure, et déjà j'ai trouvé plus d'une demi-douzaine de plantes inconnues au magasin de *la Reine des fleurs*, que je veux essayer de copier.

— C'est vrai, vous dessinez, Mademoiselle? dit Henri.

— Oh! comme une marchande et pas du tout comme une artiste; j'essaye de reproduire la forme et le coloris des fleurs, et quelquefois mon père a utilisé mes croquis pour son commerce. Quand je m'étends au delà de mon domaine de pistils et de pétales, c'est une espèce d'école buissonnière que je fais.

— Vous allez me trouver d'une insoutenable curiosité, mais voilà que j'ai envie de juger par moi-même les dessins dont vous faites si bon marché, et je ne sais pas vous dissimuler mon désir.

Camille s'était déjà levée; elle courut à sa chambre et redescendit un instant après, tenant entre ses bras sa

gazelle, dans ses mains un album, qu'elle remit tout naturellement et sans se faire prier à Henri, et elle commença de caresser et de lutiner la charmante petite bête, tandis que le jeune homme feuilletait les dessins avec un étonnement et une admiration qu'il ne prenait pas la peine de dissimuler.

— Vous êtes trop modeste, Mademoiselle, dit-il lorsqu'il fut à peu près à la moitié de son examen, vous avez un véritable talent; voici des aquarelles qui ont toute la vigueur de peintures; la finesse de leurs détails ne fait point de tort à l'harmonie de leur ensemble; le coloris en est aussi éclatant que le dessin en est ferme et hardi; ce sont des œuvres de maître bien plutôt qu'un passe-temps de jeune fille, et, si vous me permettez de vous le dire, il me semble que ce que je vois là indique chez vous un profond amour du sujet dont vous vous inspirez.

— En effet, Monsieur, j'aime beaucoup les fleurs, répondit Camille avec simplicité; mais, sans admettre que celles-là soient dignes des éloges que votre excessive indulgence veut bien leur acorder, il faut que vous me fassiez la grâce d'accepter l'une d'elles, en échange de la jolie Blidah, dont vous avez bien voulu vous priver pour moi.

Et, malgré les protestations du jeune homme, Camille déchira une page de son album et lui remit un bouquet de chrysantèmes sur lequel il s'était le plus longtemps arrêté.

— C'est moi qui deviens votre obligé, Mademoiselle, dit Henri; car vous avez mis tant de bonne grâce à me faire ce don, que je dois vous avouer qu'il me devient bien précieux.

La jeune fille parut impressionnée par l'accent qu'Henri avait mis dans ces derniers mots; elle continuait de jouer avec Blidah; mais la rougeur de ses joues et les mouvements précipités de son sein indiquaient que toutes ses pensées n'étaient pas entièrement à la gazelle.

— J'ai, dit Henri, des serres que l'on trouve fort belles; il va sans dire qu'elles sont à votre disposition, Mademoiselle.

— Je vous remercie, Monsieur, répondit Camille, subitement rendue à son enjouement; mais vos fleurs de serre sont de grandes dames que je n'oserais pas affronter. Elles ont la splendeur et l'éclat du velours et du satin; mais elles en ont aussi la raideur, elles éblouissent bien plus qu'elles ne charment. Je préfère les fleurettes, non seulement d'un parterre, mais des champs, à ces merveilles; tenez, Monsieur, continua la jeune fille en tirant de sa poitrine une petite branche de campanules sauvages, regardez cette paysanne, elle est bien simple, bien modeste, mais quelle légèreté, quelle délicatesse dans la forme de ses clochettes! quelle fraîcheur dans ses pétales! et comme leur lilas d'une nuance si tendre se fond doucement dans ces arêtes d'un blanc si pur!

Henri prit la petite fleur des mains de Camille et parut partager son admiration.

— Je reconnais, dit-il, que, pour tant de choses, les heures seront courtes; mais je n'en regrette pas moins que vous ne puissiez disposer de quelques instants de la journée.

— Pourquoi cela?

— Parce que j'avais une partie de plaisir à vous proposer.

— Une partie de plaisir! Et laquelle?

— Une chasse.

Camille répondit par le plus franc et le plus joyeux des éclats de rire.



Son bras était resté engagé sous celui du jeune homme.

— Une chasse! reprit-elle; mais c'est donc une épidémie de chasse, à Noroy? Voilà mon parrain qui métamorphose mon père en Nemrod! et vous voulez faire une Diane de sa fille! Mais je n'ai pas la vocation. Une ou deux fois, j'ai voulu agrémenter mes fleurs de quelques papillons, mon père m'a acheté un beau filet de gaze verte, et nous nous sommes mis en campagne dans le bois de Vincennes; chaque fois que j'en attrapais un, lorsqu'il s'agissait de le fixer dans une boîte avec une épingle, je poussais de tels cris, que mon pauvre père, bouleversé, ouvrait les doigts et rendait machinalement la liberté à son captif; et ainsi, après en avoir pris près d'un cent dans notre matinée, nous sommes rentrés... Ah! mon Dieu, comment mon parrain appelle-t-il cela?

— Bredouilles, dit Henri, dont les regards suivaient avec une expression de plus en plus significative tous les mouvements et tous les jeux de la gracieuse physionomie de Camille.

— Bredouilles, oui, c'est cela; mais, reprit la jeune fille après un instant de réflexion, il me semblait, Monsieur, que mon parrain avait dit à mon père que vous ne chassiez jamais.

— Madeleine s'est trop avancé; seulement, je ne tue jamais le gibier que je cherche, et quelquefois... je l'aide à vivre: c'est une chasse aux pauvres que je voulais vous proposer.

Par un mouvement spontané et plus prompt que la pensée, la main de Camille alla chercher celle du jeune homme et la serra.

— Oh! dit-elle d'une voix vibrante, les yeux humides,

voilà une partie de plaisir que je n'aurai garde de refuser, monsieur Henri ; le temps de prendre mon chapeau et je suis à vous.

Et, légère comme la gazelle qu'elle tenait entre ses bras, elle disparut pour la seconde fois dans le corridor.

A la franche étreinte de la main de Camille, Henri avait tressailli ; ses yeux suivirent la jeune fille tant qu'il put l'apercevoir, puis il demeura rêveur.

Malgré son affectueuse vénération pour Madeleine, Henri n'avait qu'une confiance très médiocre dans le goût de l'exbimbelotier en matière d'appréciation féminine ; aussi n'avait-il jamais accepté que sous bénéfice d'inventaire les portraits multipliés, et tous plus séduisants les uns que les autres, que, dans les longues soirées de l'hiver, celui-ci se plaisait à crayonner de sa filleule.

Il voulait bien croire à la beauté de celle-ci, en spécifiant cependant quelques réserves à l'enthousiasme de son vieil ami ; mais, quand il entendait ce dernier vanter les charmes et surtout la distinction de Camille, il n'avait jamais pu s'empêcher de sourire ; il le tenait sur ce point pour un assez pauvre connaisseur. C'est que Henri nourrissait contre la bourgeoisie les doubles préjugés du gentilhomme et de l'artiste ; il lui semblait inadmissible que ce M. Peluche, dont Madeleine lui dépeignait à la fois les excellentes qualités et les ridicules, eût été choisi par la Providence pour faire souche d'idéal ici-bas, encore plus inadmissible que la jeune personne n'eût pas conservé quelques-uns des parfums boutiquiers au milieu desquels elle aurait vécu. Depuis la veille au soir, comme Camille, il marchait de surprises en surprises ; il lui semblait que non seulement Madeleine n'avait rien exagéré, mais qu'il était resté au-dessous de la vérité. La réaction avait été violente : Henri s'était d'abord contenté d'admirer la beauté, la grâce, la douceur de la rose de la rue Bourg-l'Abbé ; puis, lorsque tour à tour des qualités plus sérieuses s'étaient révélées à lui, lorsqu'il avait été à même d'apprécier le rare bon sens, l'élévation d'idées et de sentiments, la simplicité charmante de la jeune fille, il avait mentalement songé que bien heureux serait celui qui passerait sa vie auprès d'elle ; puis, par un retour subit, il s'était demandé pourquoi il ne serait pas celui-là. A dater de ce moment, il n'avait plus été le maître de son cœur, et, depuis que Camille l'avait quitté, il pensait avec terreur aux obstacles que pouvait rencontrer la réalisation de ses projets sur celle qui, la veille encore, lui était si parfaitement indifférente.

XXV

LA CHASSE AUX PAUVRES

Le bruit des pas de Camille dans l'escalier arracha Henri à ses réflexions ; il s'aperçut alors qu'elle n'avait pas songé à reprendre la petite branche de campanule ; il porta à ses lèvres cette fleur, qui avait touché la poitrine de celle que déjà il nommait mentalement sa bien-aimée, et il serra cette première relique dans un petit portefeuille, avec une tendresse respectueuse qui eût bien réjoui le cœur de Madeleine, si celui-ci eût été témoin de sa manifestation.

— Je ne vous ai point fait trop attendre, j'espère, dit Camille, qui nouait autour de son menton les brides roses de son chapeau ; mais, avant de nous mettre en campagne, je dois vous faire part d'un scrupule qui m'est venu en descendant l'escalier. Croyez-vous que la charité soit une justification suffisante pour la promenade d'une jeune fille en tête-à-tête avec un jeune homme ?

Camille parlait avec une petite moue mutine qui indiquait que c'était bien à contre-cœur qu'elle soulevait l'objection.

— Qu'en pensez-vous, vous-même ? répondit Henri en souriant.

— Je ne saurais décider, je suis juge et partie, et puis, je vous l'avouerai avec une franchise bien rustique pour une Parisienne, j'ai le tort de prendre très au sérieux l'espèce de fraternité que nous puisons dans notre communauté de parrain, en sorte qu'en ma qualité de sœur, je ne saurais voir d'inconvenance à accepter le bras de mon frère.

— Merci ! dit Henri en baisant avec transport la main que lui tendait la jeune fille ; mais nous n'avons pas même cet inconvénient à redouter, voici notre garde du corps qui arrive.

En effet, une robuste servante, qui portait sur chacun de ses bras un panier débordant de provisions, venait d'entrer dans la cour et semblait attendre les ordres de son maître.

— Et où allons-nous tenter la fortune ? demanda Camille en descendant les marches du perron ; serons-nous heureux dans notre chasse ?

— Hélas ! Mademoiselle, répondit Henri, nos recherches ne seront ni longues ni difficiles : je connais malheureusement assez de misères pour que nous n'ayons que l'embarras du choix.

— Ce mot de *misère*, prononcé au milieu de cette abondance, de ces champs qui regorgent des biens de la terre, me produit un singulier effet, dit Camille avec un soupir. En voyant la nature si généreuse, si prodigue, on est tenté de supposer qu'elle a voulu qu'il ne fût pas un homme qui n'eût sa part dans les libéralités qu'elle dispense, puisqu'ils n'ont qu'à étendre la main pour recueillir ce qui leur est nécessaire pour se nourrir et en quelque sorte s'habiller. Il me semble que la pauvreté devrait rester le triste privilège des grandes villes ; on comprend qu'on meure de faim au milieu de ces immenses avenues de pierres de taille, mais ici !

— Ici, on meurt de faim comme à la ville, Mademoiselle, parce que la maxime « Chacun pour soi, » n'est pas moins rigoureusement appliquée par l'égoïsme dans les campagnes que dans les cités. Cependant, je dois reconnaître que, si, aux champs, la misère est encore plus profonde, plus absolue que dans les grands centres de population, elle est aussi moins cruelle, plus facile à supporter. En effet, dans nos villages, la mansarde du pauvre est une maisonnette qu'égayent, et les joyeux festons d'une vigne qui court sur sa façade lézardée, et les iris qui poussent leurs lames vertes et leurs fleurs roses sur le faîte du toit. Si prosaïque, si vulgaire que soit l'homme, il se laisse toujours surprendre et consoler par cette poésie si pittoresque qu'il n'a pas comprise, il a le bout de jardin dont les légumes lui ménagent des compensations plus positives ; il a le bois mort que la munificence de l'État et des grands propriétaires l'autorise à glaner dans les forêts ; il a enfin le soleil, dont les hommes n'ont point encore songé à se partager les rayons.

— Mais la charité, la charité que vous oubliez, Monsieur ! s'écria vivement Camille.

— Non, je ne l'oublie pas, répondit le jeune homme : il a, comme vous le dites, la charité ; mais pour être un peu plus efficace qu'à Paris, parce qu'elle se trouve en contact plus immédiat avec des malheureux dont les instances l'importunent, dont le spectacle offense sa délicatesse, elle n'est pas beaucoup moins impuissante ici que là-bas.

— Je vous ferai remarquer, Monsieur, que c'est pour vous-même que vous êtes injuste en ce moment, dit Camille, qui, insensiblement, s'était rapprochée de son compagnon et marchait côte à côte avec lui.

— Non je ne suis point injuste, même envers moi, Mademoiselle ; car je me suis toujours trouvé bien moins fier des quelques aumônes que je répandais, que je n'étais humilié du peu de bien que ces aumônes pouvaient réaliser. Je vous étonnerais bien si je vous disais ce que cette question du paupérisme m'a causé d'insomnies, à moi qui ne suis ni un économiste, ni un homme politique, et qui m'en vante.

C'était au tour de Camille de considérer Henri avec une sorte d'admiration attendrie.

— Je n'aurai pas plus d'égards pour votre modestie que vous n'en avez eu pour la mienne, Monsieur, lui dit-elle : il vous a plu d'intituler mes barbouillages de chefs-d'œuvre ; je me trouve bien autrement autorisée à vous proclamer, sinon un grand philanthrope, du moins un noble cœur.

— Je ne vaux pas mieux que mon prochain, Mademoiselle ; peut-être suis-je doué d'un peu plus de cette sensibilité nerveuse que révolte la vue des souffrances, voilà tout : mes bonnes œuvres sont bien plutôt la conséquence d'un instinct que le résultat d'un parti pris. La vue d'un pauvre produit sur une moi une impression à laquelle je ne saurais me soustraire. Lorsqu'en me promenant à cheval sur la route, je rencontre un mendiant courbé autant par la fatigue que par l'âge, allant appuyé sur un bâton, son seul bien, là où le doigt de Dieu le conduit ; lorsque mes yeux s'arrêtent sur ses haillons sans forme, sans couleur, sans nom, impuissants à déguiser la nudité de celui qu'ils couvrent, sur cette face terreuse, amaigrie par le jeûne ; lorsque je le vois me tendre humblement son chapeau, que je l'entends balbutier cet appel à ma pitié, auquel sa monotonie stéréotypée donne une expression si douloureuse, quelque chose d'indéfinissable se passe en moi : mon cœur se gonfle et mes yeux se mouillent, mes doigts tremblent en allant à ma bourse ; je ne sais quelle voix secrète me commande de m'agenouiller pour présenter mon offrande à cet homme et de lui dire : « Frère, pardonne-moi ! pardonne-moi ces vêtements si différents de ceux que tu portes ! pardonne-moi mon bien-être, pardonne-moi cette opulence que je n'ai pas plus méritée que tu n'avais, toi, mérité ta misère. » Hélas !

Mademoiselle, je suis homme, et je n'ai pas besoin de vous dire que cette voix n'est jamais écoutée, la pièce de monnaie glisse de ma main dans la main du pauvre, et je me sauve de toute la vitesse de mon cheval, pour ne pas entendre des bénédictions que j'ai si peu méritées. Mais j'ai beau courir, le spectre du pauvre me poursuit pendant plusieurs jours. Alors, je donne un peu plus : mais que sont mes aumônes, Mademoiselle? A peine mon superflu, et la charité n'est vraiment digne de ce nom que lorsqu'elle a une privation pour conséquence ! Ah ! continua Henri avec un gros soupir, si Dieu veut bien m'accorder une compagne qui me comprenne !...

Tandis qu'Henri parlait, ils avaient rencontré un endroit boueux et semé d'ornières, et, sans s'interrompre, celui-ci avait offert la main à sa compagne pour l'aider à franchir ce mauvais pas ; cette dernière écoutait avec tant d'attention, qu'elle ne sembla pas remarquer que son bras était resté engagé sous le bras du jeune homme, et ce ne fut que lorsque celui-ci laissa sa péroraison inachevée qu'elle retira doucement ce bras en s'écartant un peu de lui.

Henri se retourna avec inquiétude du côté de sa nouvelle amie ; elle marchait lentement et les yeux baissés ; mais il n'en surprit pas moins de grosses larmes qui roulaient lentement sur ses joues fraîches et satinées ; alors, son regard s'illumina d'un éclair de joie, car il lui semblait que le vœu qu'il venait de former n'était pas irréalisable. Ils continuèrent de cheminer silencieusement à quelque distance l'un de l'autre ; mais, bien que leurs bouches fussent muettes, il était évident que leurs âmes étaient confondues dans une même pensée.

Ils entrèrent dans le village et pénétrèrent successivement dans plusieurs maisons ; alors Camille put juger combien cette charité dont Henri parlait avec tant de dédain était sage et éclairée.

Pleins de soins et de tendresse pour l'enfance, les gens de la campagne ne se préoccupent que médiocrement des vieillards et des malades. Leur insouciance à cet égard a été qualifiée d'abrutissement. Ils ne méritent pas plus cette épithète que ne la mérite le soldat qui voit tomber son camarade sur le champ de bataille, sans qu'un muscle de sa physionomie accuse une émotion. Le paysan est un soldat qui, armé d'un soc de charrue, combat la misère, cette éternelle ennemie que son labeur n'a jamais vaincue. Endurci aux souffrances des autres par ses propres souffrances, il compte ceux que déjà il a vus se coucher écrasés par la terrible étreinte, et la conscience que, pas plus que ceux qui l'ont devancé, il ne saurait échapper à sa destinée le rend stoïque ; il se dit : « Aujourd'hui lui, et demain moi ». On s'est encore indigné de la cupide parcimonie avec laquelle il se refuse les secours de l'art et les remèdes, tant pour lui que pour les siens ; on oublie trop que, si le paysan attache une telle valeur à son argent, c'est qu'il est le seul pour lequel cet argent représente véritablement la peine poussée jusqu'à la douleur. N'est-ce pas la fatalité seule qui a trouvé, sur le radeau en famine ce mot horrible : *Les bouches inutiles*, et peut-on sans injustice en faire peser la responsabilité sur les naufragés ? Ils partagent le morceau de pain qui leur reste entre ceux dont le bras peut encore conduire l'épave au rivage ; quant aux autres, que Dieu les reçoive en sa miséricorde ! et, en vérité, sont-ils les plus à plaindre ?

Henri ne perdait pas son temps à rompre des lances contre une insensibilité que la diffusion de l'aisance et du bien-être parviendra seule à adoucir ; il allait droit au mal ; il y remédiait en se constituant la providence de ces abandonnés.

Deux ou trois fois par semaine, il visitait ceux qu'il appelait ses invalides de la pioche, c'est-à-dire les vieillards et les malades des environs ; pour les uns, il s'assurait que les prescriptions du médecin avaient été suivies ; il prenait note des remèdes dont ils avaient besoin et que leur fournissait une pharmacie qu'il avait établie dans son château ; il causait avec eux, les consolait, les encourageait, leur envoyait encore dans leur convalescence les aliments réparateurs, le vin qui agissait plus efficacement que toutes les drogues sur ces organismes affaiblis par les privations ; il s'assurait que les infirmes, que les vieillards, trouvaient dans leur intérieur la sollicitude qu'exigeait leur état ; il s'enquérait de leurs besoins, allait au-devant de leurs modestes désirs, veillait à ce que l'hiver trouvât toujours du feu dans l'âtre et ses pensionnaires couverts de chauds vêtements. Enfin, pour les uns comme pour les autres, il proportionnait ses dons aux soins que ces malheureux rencontraient chez leurs proches, de façon que, loin d'être un fardeau, la présence d'un vieillard devenait une source d'aisance dans la maison.

Aussi, sous chaque toit qu'ils visitèrent, Camille vit-elle Henri recueillir une ample moisson de bénédictions ; la respectueuse vénération que des vieillards témoignaient à ce jeune homme excitait en elle une sorte de stupeur attendrie ; elle le contemplait avec un sentiment qui se rapprochait de l'extase ; elle ne se rassasiait pas de le regarder ; elle enviait aux pauvres, aux malades le droit de prendre cette main et d'y appuyer leurs lèvres. Mille sentiments confus se croisaient dans son cœur bouleversé ; mais elle s'abandonnait aux délicieuses sensations qu'elle éprouvait, sans chercher à en surprendre le secret. Ce fut une circonstance inattendue qui l'initia à ce qui se passait dans son âme.

Henri et elle étaient auprès d'une vieille femme paralysée, un peu folle, que le jeune homme avait présentée à Camille comme une de ses favorites, et qui, soit en raison de cette préférence, soit seulement en raison de son âge, lui parlait avec plus de liberté et de familiarité que les autres pauvres du village.

Depuis qu'ils étaient entrés, les petits yeux gris de la vieille se fixaient opiniâtrément sur Camille, et sous les épais sourcils qui les cachaient, ils avaient tant de vivacité, ils semblaient si pénétrants, que la jeune fille en était toute troublée.

Sans doute l'examen fut favorable, car une espèce de sourire crispa les lèvres de la mère Simon ; c'était le nom de la bonne femme.

— Vous pouvez vous flatter d'avoir la main heureuse, ma belle demoiselle, dit la mère Simon sans autre préambule, en désignant Henri d'un geste ; car vous pourriez bien courir le monde pendant dix ans avant de rencontrer son pareil.

Camille resta tout interdite.

— Vous aurez mon compliment, monsieur Henri, poursuivit la vieille : elle est gentille à croquer, et, pour peu qu'elle soit aussi bonne que vous, il faudra que le bon Dieu soit sourd, comme feu mon homme, s'il ne vous envoie pas le bonheur que tant de voix vont lui demander

— Que diable nous chantez-vous là, mère Simon ? demanda Henri presque aussi troublé que Camille

— Eh bien, dit la bonne femme, n'est-ce pas là votre prétendue?

Henri essaya de rire, et répondit négativement.

— Allons donc, dit la mère Simon, j'en suis sûre moi, que c'est elle.

— Vous en êtes sûre ?

— Oui, j'en suis sûre. Vous oubliez donc que je suis une *voyante*, et qu'on ne me cache rien. Je vous dis que c'est votre prétendue, et je ne vous avais pas plus tôt vus apparaître devant cette porte si gentiment crochés l'un à l'autre, que je l'avais deviné.

— Mais, mère Simon, dit Henri, non sans émotion, je vous jure que vous vous trompez, et qu'il n'a jamais été question de ce que vous dites entre mademoiselle et moi.

— Qu'est-ce que cela prouve, s'il doit en être question aujourd'hui ou demain ? Je vous dis, moi, monsieur Henri, que voilà votre femme, et je vous dis Mademoiselle, que voilà votre mari. J'ai vu et c'est comme si tous les notaires de ce bas monde y avaient passé !

Comprenant tout ce que cette scène, qui avait deux ou trois témoins, pouvait faire souffrir à Camille, Henri voulut imposer silence à la bonne femme ; mais cette résistance ne fit qu'exalter ce cerveau malade, et la mère Simon commença par divaguer, puis tomba dans une crise nerveuse qu'on fut impuissant à calmer.

Alors, Henri s'approcha de Camille, et, lui tendant la main :

— Au nom de la charité, Mademoiselle, permettez que le rêve de cette malheureuse devienne pour un instant une réalité.

Camille laissa tomber ses doigts dans la main tremblante qu'on lui présentait et se laissa conduire devant la chaise sur laquelle s'agitait la pauvre folle.

— Allons, mère Simon, calmez-vous, dit le jeune homme d'une voix mal assurée ; vous aviez raison, et mademoiselle est, comme vous l'avez dit, ma prétendue.

A ces mots, la mère Simon éclata d'un rire guttural, saccadé, dont les spasmes faisaient tressaillir tous les muscles de sa face grimaçante.

— Ah ! on ne me trompe pas, moi ; je suis voyante, je suis voyante !

Puis, peu à peu reprenant sa raison, elle ajouta :

— On n'a pas souvent de reproches à vous faire, monsieur Henri, mais, aujourd'hui, vous avez commis une mauvaise action ; pourquoi refuser à ceux qui ont tant de raisons pour vous aimer la joie de vous voir heureux avant que Dieu les ait rappelés à lui ?

Henri se hâta d'entraîner la jeune fille hors de la maison ; mais si vivement impressionnée que parût celle-ci, elle eut cependant la présence d'esprit de laisser tomber sa bourse sur le seuil de la maisonnette de la mère Simon, ce qui n'indiquait pas qu'elle se fût trouvée bien mortifiée par la vision ou la prédiction de la bonne femme.

XXVI

LES DÉBUTS DE M. PELUCHE

Les jeunes gens n'avaient pas fait dix pas dans la rue, qu'ils aperçurent des hommes, des enfants qui couraient dans la direction de la maison de Madeleine. Inquiet de ce mouvement inaccoutumé dans le paisible village de Noroy, Henri appela un de ces hommes, qui, aussitôt qu'il eût reconnu M. de Noroy, vint à lui de toute la vitesse de ses jambes.

— Ah! monsieur Henri, dit cet homme, dépêchez-vous d'aller au bois de Vouty! on vient d'envoyer chercher un char à bancs au château; un grand malheur est, dit-on, arrivé.

— Un malheur! s'écria Henri, tandis que Camille, éperdue, pâle comme un spectre, s'attachait à lui.

— Oui, un homme blessé.

— Mon père! s'écria Camille, qui chancela et que le jeune homme reçut dans ses bras.

— Non, mademoiselle, non, ce n'est pas votre père; au nom du ciel, prenez courage; ce n'est pas votre père. Songez qu'il y a vingt, trente personnes au bois de Vouty.

— Mon père, répétait Camille, blessé, mort... Mon Dieu, j'étais trop heureuse aujourd'hui!

Ces derniers mots, la jeune fille les avait balbutiés en s'évanouissant; mais, si peu distinctement qu'elle les eût prononcés, Henri les avait entendus. Il la prit entre ses bras et la porta dans une maison voisine, après avoir ordonné à celui qui leur avait annoncé la fatale nouvelle, d'aller chercher une voiture en toute hâte.

Racontons maintenant ce qui s'était passé au bois de Vouty.

Les chasseurs s'y étaient rendus avec l'ardeur et l'entrain qui caractérisent ces sortes d'expéditions; le plaisir que chacun se promettait, le petit vin de Madeleine avaient délié toutes les langues. Jules Creton poursuivait Bénédict de ses railleries; M. Redon exposait, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, la nécessité d'ouvrir de nouvelles voies de communication dans la commune; l'organiste, qui avait suivi en amateur et pour aider par la promenade au travail de la digestion, exécutait des variations sur un air du *Déserteur*; Madeleine donnait des instructions aux tireurs et aux rabatteurs, et M. Peluche lui-même était tout guilleret.

Il était trop sobre pour que le déjeuner eût exercé sur lui la moindre influence; mais le grand air, le frais, la mouvante cohue au milieu de laquelle il se trouvait avaient suffi à le griser. Il affectait les allures martiales qu'il avait jusqu'alors tenues en réserve pour les jours mémorables où il était appelé à défiler à la tête de sa compagnie devant la royauté citoyenne; mais, en attendant, la solennité de sa prestance en ces occasions était nuancée d'un certain débraillement plein de caractère: son chapeau de feutre s'était incliné légèrement sur son oreille; après avoir essayé plusieurs façons de porter son fusil, après l'avoir jeté sur son épaule, après l'avoir mis au bras comme une sentinelle, il s'était décidé à le tenir horizontalement de sa main droite avec une crânerie qui lui avait paru du meilleur goût; sa main gauche jouait négligemment avec la chaîne de Figaro, dont la docilité était pour le moment exemplaire; ses yeux se promenaient à droite et à gauche et semblaient interroger tous ses voisins sur l'effet qu'il pouvait produire, et nous offririons de parier qu'en ce moment M. Peluche n'avait qu'un regret, celui de ne pouvoir se regarder passer et d'applaudir à sa bonne tenue. De temps en temps, son regard s'arrêtait avec complaisance sur le large ruban ponceau qui s'épanouissait à la boutonnière de sa veste de chasse comme une fleur de grenade, et, par moment, les yeux ne lui suffisant plus, il y portait la main pour s'assurer de sa présence. Tout entier à la satisfaction que lui causait l'espoir de n'avoir plus rien à envier à Madeleine, il jasait à tort et à travers avec tous ceux qu'il rencontrait, et avait complètement oublié les petits soucis que l'amabilité de M. Henri pour Camille avait excités en lui.

— Ton fusil n'est pas chargé, au moins? dit Madeleine en l'abordant.

— Comment! mon fusil n'est pas chargé? Si fait, il l'est, et comme tu me l'as recommandé même, répondit M. Peluche: du plomb à droite pour les lièvres ou les chevreuils; à gauche une balle pour les sangliers; et compte sur moi pour que les uns et les autres aillent droit à leur adresse.

— Oui, répondit Madeleine en relevant l'extrémité du canon de l'arme de son vieil ami, oui, si tu ne les as pas envoyés où tu ne les adressais pas! Tu ne sais donc pas, imprudent, qu'un faux pas, qu'une ronce, suffisent pour relever les chiens de son fusil et déterminer l'explosion, et que, dans la position où tu le tiens, la charge irait inévitablement frapper l'un de ceux qui t'entourent? Tiens, mets-le sur ton épaule, comme moi.

— Bah! bah! dit M. Peluche, un peu humilié de la leçon, dans la garde nationale, nous ne nous embarrassons guère de voir le goulot du fusil d'un camarade se tourner de notre côté; il est vrai que nous sommes des soldats.

A la singulière expression dont le vaillant capitaine venait de se servir, Madeleine ne put retenir un sourire, mais il eut la charité de ne pas le laisser voir à son ami; d'ailleurs, on approchait du bois de Vouty, et l'ex-bimbelotier avait fort à faire pour obtenir de ses compagnons qu'ils fissent silence.

Le bois de Vouty était contigu à la lisière de la forêt de Villers-Cotterets; son exposition au midi, ses vallons abrités du vent du nord en faisaient la remise favorite de tout le fauve de cette partie de la forêt; mais il était mal percé, très accidenté, médiocrement planté d'un taillis qu'étouffaient des bruyères qui, à certains endroits, arrivaient à hauteur d'homme, et des houx qui çà et là faisaient des forts impénétrables; la chasse au chien courant y était difficile, et les battues avaient besoin d'être conduites avec beaucoup d'habileté pour donner un résultat.

On se mit en mesure de fouiller une première enceinte; un vieux braconnier devait diriger les traqueurs; Madeleine s'était chargé de placer les tireurs sur un chemin étroit, mais où, de loin en loin, se trouvaient d'assez bonnes clairières.

Chaque fois qu'il désignait un chasseur pour un nouveau poste, M. Peluche le regardait avec un étonnement qui, peu à peu, se changea en mauvaise humeur.

— Il me semble, dit-il enfin, lorsque, Jules Creton s'étant arrêté à son tour, il resta seul avec Madeleine, il me semble que ma seule qualité d'étranger méritait plus d'égards; ne pouvais-tu me poster des premiers, au lieu de me forcer à te suivre dans ce chemin jonché d'ornières profondes comme des chausse-trappes, et où j'ai déjà affronté une demi-douzaine d'entorses?

— Mon vieux Peluche, il en est de la chasse comme du royaume des cieux: ce sont les derniers arrivés qui ont les premières places; d'ailleurs, j'avais mes raisons pour te garder auprès de moi. Ne te désole plus, tu n'as pas besoin d'aller plus loin, et regarde comme te voilà payé de tes peines: il n'y a peut-être pas dans tout le bois un poste aussi bien placé que celui-ci. A mi-côte, direction favorite des bêtes fauves et des bêtes noires; muni d'un chêne derrière lequel un hippopotame serait invisible, et entouré à droite et à gauche d'une nappe de bruyère courte, rase comme l'herbe d'une pelouse et sur laquelle on verrait trotter une souris. Mais, saperlotte! ton chien gâtera tout. Pourquoi ne l'as-tu pas donné à un traqueur?

M. Peluche hocha la tête et sourit d'un air capable.

— Ne parlons plus de cela, Madeleine, dit-il; j'ai là-dessus mes idées comme tu as les tiennes.

— Tâche au moins qu'il se tienne coi dans le fossé; un chien ordinaire s'y déciderait, mais Figaro!

— C'est justement parce que Figaro n'est pas un chien ordinaire, que j'ai voulu le conserver avec moi.

— Comme tu voudras, après tout! Maintenant, écoute mes recommandations: ne pas fumer, ne pas tousser, ne pas cracher, ne pas remuer, mais ouvrir l'œil, voilà pour le gibier; te bien garder de quitter ton poste, rester le ventre collé à l'enceinte dans laquelle marchent les traqueurs, voilà pour ce qui concerne ta sûreté; enfin, te souvenir qu'à la droite comme à la gauche, tu as un voisin que ton plomb ou que ta balle pourrait atteindre si tu tirais en ligne droite, et, par conséquent, ne faire feu que lorsque le gibier aura franchi au moins la moitié du sentier qui est derrière toi, voilà pour ce qui regarde le peu de goût que je te suppose pour un homicide involontaire.

— Sois donc tranquille, Madeleine, dit M. Peluche avec impatience.

— Je ne le suis pas du tout, et j'insiste. Tes campagnes dans les rues de Paris ne t'ont pas mis en mesure d'apprécier les étranges effets de ce terrible projectile qu'on nomme une balle, et dont un caillou, le nœud d'un tronc d'arbre suffisent à changer la direction. N'ai-je pas vu, l'an dernier, le fusil le mieux emmanché du pays, coucher raide par terre un pauvre diable qui se trouvait à plus de soixante pas de l'endroit qu'il avait visé et où son plomb avait marqué son empreinte?

— Diable! dit M. Peluche, mais c'était à mes voisins de droite et de gauche qu'il fallait adresser tes recommandations.

— Ces voisins sont : ton serviteur, auquel on n'a jamais reproché une imprudence, et Jules Creton, qui manie un fusil avec plus de sang-froid et d'adresse que moi-même.

— C'est que, dit M. Peluche, qui, malgré sa crânerie, semblait désagréablement impressionné par l'insistance de Madeleine, c'est que, si je me soucie de la mort comme d'un fétu, cependant, si j'étais tué de la main d'un ami, je crois que je ne m'en consolerais jamais.

Les cris des traqueurs se faisaient entendre ; Madeleine quitta M. Peluche en toute hâte pour aller se placer au fond du vallon. Resté seul, M. Peluche voulut procéder à ses apprêts ; mais il avait compté sans Figaro, qui, depuis que son maître s'était arrêté pour causer avec Madeleine, n'avait pas cessé de donner des témoignages très significatifs d'une impatience qui devint de l'insubordination aussitôt que, suivant les instructions de son ami, M. Peluche voulut contraindre son chien à se coucher dans le fossé.

Figaro avait commencé par trouver dans la brise des émanations qui, à en juger par les tressaillements qui couraient sur sa peau, par les ondulations de sa queue, par ses yeux demi-fermés, devaient chatouiller bien agréablement le réseau de ses nerfs olfactifs, et, faible à la tentation comme une véritable créature de chair qu'il était, il parut décidé à faire une connaissance plus intime avec les voluptés qu'il pressentait, et à ne pas s'en tenir à ces prémices ; par un brusque mouvement, il s'élança du côté d'où les séduisants parfums lui étaient venus. Heureusement, M. Peluche tenait la chaîne d'une main ferme et l'élan de Figaro n'aboutit qu'à une sorte de volte aérienne qui le fit ressembler un instant à un hanneton qu'un enfant tient au bout d'un fil.

Mais la ténacité était un des principaux éléments du caractère de Figaro ; nullement rebuté par l'insuccès de sa première tentative, s'arc-boutant sur ses pattes, tendant le col, il se mit à peser de tout son poids à l'extrémité de la laisse sur laquelle, de son côté, M. Peluche tirait de toutes ses forces, mais avec si peu de supériorité, qu'il se décida à laisser tomber son fusil et à employer ses deux mains pour vaincre la résistance désespérée de Figaro. Résistance désespérée, en effet : si, à la suite d'une violente saccade, le chien avait perdu du terrain, presque immédiatement et d'un seul bond il l'avait reconquis, et alors, en manière de riposte, il donnait lui-même à la chaîne des secousses à désarticuler les poignets de son maître ; les yeux sanglants et sortis de la tête, la langue pendante et baveuse, Figaro poussait des râlements inarticulés et paraissait décidé à se laisser étrangler par son collier, plutôt que de céder d'une semelle.

Comme l'acharnement de M. Peluche n'était pas moindre, la lutte aurait eu sans doute le dénoûment que j'indique, si le dieu des mauvais garnements qui, tant de fois, avait préservé Figaro d'une mort misérable, ne se fût encore décidé à lui venir en aide. Cette continuité de pesées eut-elle pour effet de distendre le cuir du collier ou d'amincir la tête du chien, je ne sais, mais, ce collier passant tout à coup par-dessus les oreilles de l'animal, M. Peluche se trouva assis un peu rudement sur le revers du fossé, tandis que Figaro, devenu libre, se sauvait et se précipitait dans le bois, où, une minute après, on l'entendit qui menait à voix le lièvre dont le voisinage avait causé cette insurrection.

Malgré sa défaite bien avérée, M. Peluche ne consentait pas à s'avouer vaincu ; il commença à appeler son chien d'une voix formidable, en ajoutant au nom de celui-ci les redondantes épithètes de brigand, de bandit, de misérable, qu'il jugeait susceptibles de donner du poids à ses injonctions et de fournir au coupable la mesure du mécontentement de son maître.

Je dois avouer que cette dépense de qualificatifs outrageants produisit peu d'effet. Figaro, continuant placidement sa petite menée, n'eût pas entendu Jupiter tonner ; M. Peluche, au comble de l'exaspération, allait s'élancer dans le taillis à la recherche du transfuge, lorsqu'il se sentit arrêter par le bras ; il se retourna et reconnut Madeleine.

— As-tu vu ce scélérat de Figaro ? s'écria M. Peluche.

— Oui, je l'ai vu ; mais je me doutais assez de ce qui devrait arriver pour n'en avoir pas été surpris.

— C'est égal, je vais l'empoigner, et alors, gare à lui ! Il faut que force reste à la loi, il faut qu'un chien obéisse, je ne connais que cela.

— Ne te dérange pas, les traqueurs vont le reprendre.

— Mais, quand je repasserai à Villers-Cotterets, je me propose d'adresser à son hôtelier mes compliments sur ce chien qu'il disait le meilleur du pays, au bois aussi bien qu'en plaine.

— Baccuet ne t'a pas menti, Figaro est excellent ; seulement, il faut savoir tirer parti de ses qualités et ne pas se mettre aux prises avec des défauts qui chez lui sont invétérés.

— Ta ta ta ta ! te voilà encore ; si on t'écoutait, il faudrait plus de temps et d'étude pour faire un chasseur que pour devenir un homme d'Etat.

— Peut-être, répondit Madeleine.

— Ah çà ! et ton gibier ? s'écria M. Peluche, qui, malgré l'assurance qu'il affectait, n'était pas fâché de parler d'autre chose que de Figaro.

— Quel gibier ?

— Celui de ton fameux bois de Vouty ? Ces sangliers, ces chevreuils, ces lièvres, ces faisans dont il regorge ? Je n'ai rien vu, moi, et, qui plus est, je n'ai pas entendu tirer un seul coup de fusil.

— Mille tonnerres ! tu me fais rire, ce dont je n'ai guère l'envie, cependant. Ah çà ! mais tu crois donc que le gibier vient au son des casseroles comme les abeilles ? Comment n'as-tu pas compris que l'infernal tapage que ton Figaro et toi avez fait sur cette ligne a détourné tous les animaux qui avaient pris cette direction.

— Mauvaise défaite, essaya de dire M. Peluche.

— Ecoute, lui répondit gravement l'ex-bimbelotier, si nous étions seuls, je me résignerais parfaitement à subir les conséquences de la confiance un peu exagérée que je te vois dans ton savoir-faire de chasseur ; mais j'ai d'autres invités, je suis forcé de te prévenir que, si tu continues comme tu as commencé, la partie de plaisir que je leur offre se trouvera métamorphosée en une corvée passablement désagréable, et je te crois trop homme du monde pour vouloir qu'il en soit ainsi.

Malgré le miel dont elle était enveloppée, la petite mercuriale de Madeleine produisit une désagréable impression sur M. Peluche. Cependant, comme il vit, à la physionomie renfrognée des autres chasseurs qui les rejoignaient tour à tour, à quelques plaisanteries qui échappèrent aux plus irrités, que l'observation de Madeleine n'était pas sans fondement, il réprima la tentation qu'il éprouvait de donner ce qu'il appelait une bonne leçon à Figaro, et consentit à ce qu'un des traqueurs se chargeât de celui-ci.

Malheureusement, M. Peluche, avait trop de présomption pour que les leçons de l'expérience ne fussent pas perdues pour lui, et le moment approchait où cette présomption allait lui devenir fatale.

A la battue suivante, il vit fort bien un couple de chevreuils qui traversaient une clairière sous le fusil de Madeleine, placé, cette fois encore, à une soixantaine de pas de lui ; il poussa même la complaisance jusqu'à avertir son ami, d'une voix assez retentissante, pour que les chevreuils ne se décidassent pas à faire les frais d'un magnifique coup double que celui-ci méditait en les ajustant ; mais il ne vit pas un superbe renard qui, suivant l'expression pittoresque dont se servit l'ex-bimbelotier, sortait pendant ce temps-là des culottes de l'avertisseur.

Quand M. Peluche ne parlait pas, il toussait, et, quand il ne toussait pas, il remuait ; toujours mécontent de la place qui lui était assignée, il allait et venait pour en choisir une plus propice, cassait les branches qui pouvaient gêner son tir, s'agenouillait, se relevait pour s'asseoir quelques instants après. Bref, non seulement il n'avait pas trouvé l'occasion d'envoyer un coup de fusil à une seule pièce de gibier, mais il avait fini par rendre son voisinage tellement insupportable pour un chasseur, que Madeleine, cédant aux sollicitations de sa passion favorite, avait fini par se départir de la surveillance qu'il comptait exercer sur son vieil ami, et par laisser celui-ci se placer à peu près où bon lui semblait.

Cependant, si M. Peluche n'avait pas brûlé une amorce, les autres chasseurs avaient été plus heureux que lui. Déjà deux chevreuils étaient couchés sur le gazon, une douzaine de lièvres, quatre faisans et deux bécasses se balançaient sur les épaules des traqueurs. M. Peluche ne supportait point sans humeur l'état d'infériorité flagrante dans lequel la persistance de ce qu'il appelait sa mauvaise chance le constituait vis-à-vis de ses compagnons. Peu à peu cette mauvaise humeur se changea en impatience Chaque nouveau coup de fusil qui arrivait à son oreille lui donnait la fièvre. Au déjeuner, il avait entendu parler de moustaches de bouchon brûlé dont on décorait la lèvre supérieure du malheureux ou du maladroit qui rentrait sans gibier à la maison, et il ne soutenait pas l'idée de subir cette humiliation.

Malheureusement, en ceci comme en toutes choses, la fortune mettait d'autant plus de persistance à refuser une faveur cynégétique à M. Peluche, que celui-ci apportait plus d'ardeur dans ses invocations à la capricieuse déesse ; s'exaspérant à la longue, M. Peluche se décida à suivre l'exemple de Mahomet, qui, voyant que la montagne refusait de venir à lui, prit le parti d'aller à la montagne ; impatienté de l'entêtement que le gibier mettait à ne point passer à sa portée, M. Peluche se résigna à aller à la recherche du gibier.

Les traqueurs fouillaient en ce moment une enceinte située dans un bas-fond marécageux, entrecoupée de ruisseaux presque impraticables autant par le peu de solidité du sol que par l'épaisseur du fourré formé en beaucoup d'endroits par des épines noires qui avaient poussé aussi hautes et aussi droites que toute autre essence de bois, mais qui, en raison de la multiplicité de leurs drageons,

étaient aussi drues, aussi rapprochées que les chaumes dans un champ de blé. Les hommes faisaient grand bruit, criant, frappant de leurs bâtons les baliveaux qu'ils rencontraient ; mais ils se rapprochaient très lentement des tireurs, et cette lenteur redoublait l'impatience de M. Peluche. Ce fut alors qu'il prit héroïquement son parti, se glissa sournoisement dans le bois, se dirigeant obliquement sur les traqueurs et bien convaincu que cette tactique ne pouvait manquer de lui faire rencontrer une des pièces de gibier qu'il avait vues passer à ses voisins.

Malheureusement pour M. Peluche, qui de sa vie n'avait cheminé ailleurs que sur de grandes routes, la marche n'était pas des plus commodes : tantôt c'était une branche qui le décoiffait, et il lui fallait s'arrêter et ramasser son chapeau de feutre ; tantôt ses pieds s'engageaient dans un fouillis de ronces, et il lui fallait cinq minutes pour se débarrasser de leurs entraves ; quelquefois, perdu au milieu d'un des buissons dont j'ai parlé, le malheureux chasseur sentait à droite, à gauche, devant, derrière, dans le visage et partout, les aiguilles acérées des épines entamer son épiderme, et il acquérait ainsi une idée des angoisses que la cruauté des Carthaginois avait réservée à Régulus ; un peu plus loin, une branche de bouleau qu'il avait courbée, se redressait avec l'élasticité d'un ressort, et le cinglant au visage, lui arrachait des larmes ! Mais rien ne surexcite un homme comme une vanité en détresse, et en ce moment M. Peluche eût affronté une forêt de lames de rasoirs ; suant, soufflant, et surtout maugréant, il avançait lentement, mais enfin il avançait.

Tout à coup, et au moment où il venait de trébucher contre une souche dissimulée sous une légère couche de feuilles sèches, un des traqueurs poussa le cri de *l'Ioo!* lequel fut immédiatement répété par les traqueurs, dont le tapage redoubla.

l'Ioo est un terme de chasse par lequel les chasseurs s'avertissent de la présence d'un sanglier et que tous comprennent, mais qui, pour M. Peluche, était du sanscrit.

Il ne s'occupa donc que modérément de ce cri et continua de percer ; mais, à dix pas de lui, il s'arrêta brusquement : il venait d'entendre trois bruits à la fois.

Le premier était un de ces sifflements stridents, prolongés, sinistres, que l'on n'oublie jamais, lorsqu'une fois seulement ils ont frappé vos oreilles.

Le second, la détonation d'une arme à feu

Le troisième, le craquement d'un brin de cépée gros comme le bras, qu'une balle venait de briser à six pouces de son visage.

M. Peluche comprit que l'on venait de tirer sur lui, en même temps qu'il reconnut l'excellence des avis de Madeleine, et il trouva sur-le-champ cette faculté de marcher sous bois qu'il désespérait de jamais découvrir ; en moins d'une demi-minute, trouant les halliers, courbant les gaulis, s'arrachant aux étreintes d'un terrain fangeux, il était transporté à cinquante mètres de cette place dangereuse.

Un peu terrifié de la conséquence que pouvait avoir son imprudence, il s'arrêta, décidé à ne plus bouger, et il attendit, agenouillé sur le genou droit, la main gauche au canon du fusil, la droite à la sous-garde, l'arme tenue perpendiculairement devant l'épaule droite, dans l'attitude enfin que les règlements prescrivent au soldat de premier rang.

Dans cette posture, M. Peluche avait encore un fort bon air ; mais, hélas ! le temps lui manqua pour s'admirer.

Depuis quelques instants, les abois d'un chien s'étaient mêlés aux hurlements des traqueurs, et M. Peluche avait sur-le-champ reconnu Figaro à l'organe sonore du nouvel exécutant.

C'était en effet Figaro, que son conducteur avait laissé échapper et qui menait le sanglier à voix, comme, quelques heures auparavant, il avait mené le lapin, comme il eût mené un éléphant si son maître l'avait mis sur la piste de l'un de ces quadrupèdes.

Les abois de Figaro se rapprochant de plus en plus, M. Peluche les écoutait avec quelque attendrissement, car il pressentait vaguement que le gibier que poussait Figaro allait passer à sa portée ; il faisait à l'instinct de la bête les honneurs de cette attention délicate, et, en songeant que ce serait à ce brave serviteur que l'honneur du pavillon Peluche et compagnie devrait de se trouver sauvegardé de la honte des moustaches de bouchon, il n'avait pas assez de malédictions à envoyer à son ami Madeleine, qui l'avait privé de son auxiliaire.

Tout à coup M. Peluche entendit un bruit effroyable dans le fourré ; c'était un craquement de branches cassées, pliées, tordues, mêlé à un piétinement singulier ; les sommets du taillis s'agitaient, secoués par le passage d'un animal dont la grosseur et le poids devaient être considérables, si on en jugeait par l'ébranlement qu'il communiquait aux cépées qu'il traversait en les brisant ; presque aussitôt, dans une clairière sur laquelle les yeux de M. Peluche étaient fixés, une bête énorme dont les poils, d'un noir fauve, étaient souillés de fange, sur l'échine de laquelle ces poils se tenaient droits, hérissés comme la crinière de ces chevaux de l'ancienne Grèce, surgit avec tant de vivacité, qu'il semblait sortir de dessous terre.

M. Peluche s'attendait si bien à toute autre apparition que celle-là, qu'il oublia complètement son fusil et resta les yeux béants, fixés sur cet animal qui ressemblait fort peu aux cochons sauvages dont sa seule imagination lui avait retracé le portrait.

Le sanglier s'était arrêté, il allait et venait avec fureur dans l'étroite clairière ; sous l'épaisse frange de ses sourcils, on voyait étinceler ses petits yeux sanglants, il grattait la terre avec ses traces de devant, soufflait comme un soufflet de forge, faisait claquer ses défenses contre les grès, et, de temps en temps, s'élançant sur un baliveau, comme pour essayer la solidité de ses armes, il le courbait d'un coup de boutoir.

Lorsque le sanglier aperçut Figaro, sa rage, que jusqu'alors il avait contenue, éclata dans toute sa violence. Ses soies hérissées semblaient doubler la grosseur de son corps, ses yeux brillaient comme des charbons ardents ; aussitôt que le nez du chien se montra dans la clairière, sans attendre l'assaillant, il le chargea avec tant d'impétuosité, que M. Peluche fut presque aveuglé par la terre et la fange que les traces du sanglier avaient fait voler dans sa direction.

Cette charge furibonde eût certainement marqué la fin des campagnes aventureuses de Figaro, si Figaro n'eût pas été un rusé compère, qui s'était tout de suite aperçu qu'il n'avait pas affaire à un lièvre, et surtout si Figaro avait eu un autre maître.

Par un bond adroit, le chien se jetait de côté, et, en même temps, M. Peluche, auquel le danger que courait son compagnon et les cent francs que celui-ci lui avait coûté, rendaient soudain la plénitude de ses facultés, lâcha à la fois les deux détentes de son fusil.

Vous affirmer que les projectiles de cette double détonation, éparpillés dans les alentours, firent beaucoup de mal au sanglier, je ne l'oserais, en vérité, puisque je viens de vous dire que M. Peluche avait de la terre plein les yeux, et que, d'un autre côté, je crois être certain que, dans son généreux empressement, il négligea d'épauler son arme. Toujours est-il que l'animal fut aussi sensible à l'intention du maître de Figaro que si cette intention se fût traduite par un fait.

Avant que les légers nuages de la fumée se fussent dissipés, M. Peluche, soulevé par un choc foudroyant, prenait son essor, décrivait une courte parabole à travers le taillis et retombait tout meurtri sur le sol.

Hélas ! le temps lui manqua encore pour recueillir seulement deux idées ; avec l'acharnement qui caractérise quelquefois son espèce, dédaignant les vains abois de Figaro, le sanglier revenait sur son ennemi renversé et lui labourait la jambe d'un coup de boutoir.

J'ai longuement parlé des guêtres de M. Peluche ; si longuement, que le lecteur, impatienté, a peut-être tourné le feuillet, en supposant charitablement que mes éloges ne tendaient pas à d'autre but que de lui faire changer son fournisseur ordinaire contre le mien.

Mais, tout à l'heure, on verra combien j'avais raison de vanter la force du cuir, la solidité des coutures, la qualité des accessoires de cette partie de l'équipement de M. Peluche, car ce fut à tout cela qu'il dut la vie.

Par un hasard qui serait incroyable, si le hasard pouvait être pris en défaut et ne se chargeait lui-même de se justifier, la défense du sanglier s'engagea fortement dans une des boucles de ses guêtres, qu'elle venait de trancher avec la netteté d'une lame d'acier, mais point assez profondément pour que la jambe de leur propriétaire se trouvât gravement entamée.

L'animal voulut se retourner pour porter un nouveau coup à son adversaire ; mais, pendant quelques secondes, le cuir de la guêtre, le fer de la boucle résistèrent aux violentes secousses qu'il leur imprimait pour se débarrasser du poids insolite qu'il traînait après lui, et ces quelques secondes suffirent pour ménager à la scène un dénoûment bien différent de celui qui paraissait imminent.

Figaro, qui ne voulait probablement pas être en reste de générosité avec son patron, et qui, d'ailleurs, était incapable de laisser échapper une occasion de fournir de l'exercice à sa mâchoire, avait coiffé le sanglier et mordait une de ses écoutes avec fureur ; puis bientôt, à vingt pas dans le taillis, on entendit Madeleine qui s'écriait d'une voix haletante, suffoquée :

— Ne bouge pas, Peluche ! au nom de ta fille, ne bouge pas !

M. Peluche n'avait garde de bouger : il était évanoui.

Madeleine ajusta longuement et fit feu ; mais l'émotion rendant sa main moins sûre, la balle, portant un peu bas, brisa l'épaule du sanglier, qui, d'un bond furieux, se débarrassant et de Figaro et de M. Peluche, revint sur

ce nouvel ennemi. Mais Madeleine, qui, cette fois, n'avait plus à trembler que pour lui-même, c'est-à-dire qui ne tremblait pas du tout, l'attendait de pied ferme et lui envoyait un second projectile à brûle-bourre; celui-ci entra dans l'œil et la mort fut presque instantanée; le sanglier tomba sur ses genoux, chancela un instant et se coucha pour ne plus se relever.

Les chasseurs et les traqueurs arrivaient de tous les côtés et s'empressaient autour de M. Peluche.

L'un de ces derniers fut envoyé sur-le-champ au village pour chercher le médecin et ramener une voiture; car, dans le premier moment, personne ne doutait que M. Peluche ne fût très grièvement endommagé.

A l'examen de la jambe, Madeleine reconnut sur-le-champ que le digne marchand avait eu heureusemnet plus de peur que de mal; il lui jeta de l'eau au visage, et bientôt il eut la satisfaction de le voir revenir à lui.

Lorsque le brouillard qui obscurcissait les yeux de M. Peluche se fut un peu dissipé, le premier objet qui frappa ses regards fut le corps de son ennemi étendu à quelque distance de lui, et cette vue fit sur lui plus d'effet que tous les cordiaux que lui présentaient ses compagnons; le sang revint subitement à ses joues, l'éclat à ses yeux; ses lèvres crispées s'épanouirent dans un sourire où la raillerie ironique le disputait à l'expression triomphatrice; alors, étendant le doigt vers le sanglier, et interrogeant Madeleine d'un coup d'œil, il s'écria d'un ton que Talma n'eût pas désavoué:

— Qu'en dis-tu?

Les deux coups de feu successifs de Madeleine, les deux blessures du sanglier avaient initié la plupart des assistants gens du métier, à ce qui s'était passé; aussi tous, confondus par la superbe confiance de M. Peluche, se regardaient-ils avec stupeur; seul, Madeleine, qui depuis longtemps sur ce point avait appris à ne plus s'étonner, ne sourcilla pas.

Du reste, M. Peluche ne leur donna pas le temps de répondre.

— Je savais bien, continua-t-il, que je l'avais frappé à mort! Quelle pièce, Messieurs! quelle pièce magnifique! Certes, je ne mangerai pas la tête, je veux la faire empailler.

— Je ne sais pas s'il aurait fait empailler la vôtre, s'écria Jules Creton, incapable de se contenir plus longtemps, mais ce que je sais à merveille, c'est que, si Madeleine n'était pas arrivé, le cochon sauvage, comme vous l'appeliez, était à peu près libre d'en disposer comme bon lui semblait.

M. Peluche fronça les sourcils, se releva, et, allant à Madeleine, non sans boiter un peu bas, il lui serra la main avec effusion.

— Ah! c'est toi qui as achevé mon sanglier, mon vieil ami? Merci! merci! Entre chasseurs, tu sais, c'est à charge de revanche.

— Je doute qu'il vous fournisse de sitôt l'occasion de prendre la vôtre; car, à la chasse, on ne voit pas tous les jours un homme si près de la mort que vous l'avez été.

— Oui, dit M. Peluche, le brigand m'a rudement secoué, je l'avoue; mais, tant que j'ai conservé mes forces, je me disais mentalement: « Va ton train, mon garçon! ma balle doit faire son effet, et bientôt ce sera mon tour. »

— Eh bien, mon cher monsieur, répliqua l'implacable Jules Creton, je vous réponds que votre temps eût été mieux employé si vous aviez songé à votre femme, à votre fille, que vous avez si bien failli ne jamais revoir.

Ces dernières mots opérèrent une révolution dans les idées de M. Peluche, dont la vanité tout extérieure n'avait jamais altéré les sentiments; sa tête s'inclina sur sa poitrine, son front se plissa, deux grosses larmes jaillirent de ses yeux et descendirent lentement sur ses joues; en même temps, sa main, qui tenait toujours celle de Madeleine, augmentait son étreinte; il se pencha vers son ami, et, cédant à son émotion, il se jeta dans ses bras et l'embrassa avec une incroyable effusion.

En ce moment, on entrevit à travers le taillis de nouveaux personnages qui arrivaient sur le lieu de la scène. C'était Camille, Henri, suivis de quelques paysans et des gens du château.

Henri soutenait la jeune fille et ne paraissait pas moins ému qu'elle-même; tout en marchant, il s'efforçait de la calmer, de la rassurer, mais ses prières étaient vaines. Aussitôt que Camille eut entrevu le groupe des chasseurs à travers les branches, elle échappa à son conducteur et s'élança, laissant des lambeaux de ses vêtements aux ronces, aux épines, pâle comme un spectre, les yeux égarés, les lèvres tremblantes et sans voix.

Aussitôt qu'elle eut reconnu M. Peluche, les forces qu'elle puisait dans la surexcitation l'abandonnèrent, ses genoux tremblants se dérobèrent sous elle, elle chancela et fût tombée si Henri ne s'était point trouvé là pour la soutenir. Elle ne put qu'étendre les bras en s'écriant:

— Mon père! mon père!

A cette voix, M. Peluche avait quitté son ami, il avait couru vers sa fille, il la pressait sur son cœur, il couvrait son visage de baisers et de larmes.

— Ah! que c'est bon de revoir, de retrouver son enfant! s'écria-t-il. Mon Dieu! auriez-vous eu la cruauté de me séparer sitôt de celle que j'aime si tendrement? Tiens, tiens, tiens! continua-t-il en accentuant chacun de ces mots d'un baiser sonore, c'est pourtant à Madeleine que je dois de t'embrasser à cette heure! Sans lui, tu serais là, mais je ne te reconnaîtrais pas, mais je ne t'entendrais pas, mais je ne t'embrasserais pas! et c'est si bon de t'embrasser!

La jeune fille avait quitté son père pour sauter au cou de son parrain.

— Ah! sois tranquille, reprenait M. Peluche, sois tranquille, Camille, nous ne sommes pas de ceux qui oublient, nous autres. D'ailleurs, le pourrais-je? Chaque fois que tes lèvres se poseront sur mon front, chaque fois que ta voix me remuera le cœur, je me dirai: « C'est à Madeleine que je dois ce bonheur ». Oui, ma vie lui appartient, car je lui dois plus que la vie! Aussi, me demandât-il mon magasin, ma fortune, tout, tout, je lui donnerais tout, je le jure, excepté peut-être ma croix d'honneur, qui ne lui servirait d'ailleurs de rien, puisqu'elle est une récompense personnelle.

Et Camille passait de nouveau des bras de Madeleine dans ceux de son père.

Tous ceux qui assistaient à cette scène oubliaient un peu les petits ridicules de M. Peluche pour partager son émotion.

Mais il n'était pas homme à les laisser longtemps sous ces impressions.

— Tu n'as pas vu mon sanglier, fillette? s'écria-t-il en la prenant par la main et en la conduisant vers l'endroit où gisait sa prétendue victime. Viens donc et regarde. Ah! c'est qu'on n'en rencontre pas tous les jours de pareils, non seulement dans la rue Bourg-l'Abbé, mais dans les bois de Vouty! Quelle masse énorme! et c'est avec ça dix fois plus leste qu'un brocard! Tiens, voilà la balle de Madeleine, bien ajustée, hein? Mais la mienne, précisément à l'épaule, à l'endroit que l'on m'avait indiqué. Tu avoueras que, s'il n'est pas tombé tout de suite, ce n'était pas ma faute! Mais, c'est égal, il n'en serait pas revenu.

— Pardon! pardon! dit Jules Creton, qui, depuis quelques instants, inspectait tous les baliveaux des environs et venait de découvrir sur l'un d'eux les traces d'une érosion toute récente à son écorce, si vous le permettez, monsieur Peluche...

Un signe impérieux de Madeleine imposa silence à Jules Creton, et M. Peluche, très occupé à écouter avec complaisance les compliments que lui adressait Henri, n'entendit pas l'interruption.

— Oui! répondait-il à celui-ci d'un ton de cordialité qui s'accordait mal avec son antipathie pour le gentilhomme, oui, la chasse est décidément un divertissement fort agréable; elle est l'image de la guerre, et si bien que, moi qui ai quelque peu bataillé, jamais je n'avais couru de périls aussi sérieux que ceux d'aujourd'hui. Mais Madeleine a raison, il faut de la prudence, beaucoup de prudence!

M. Peluche eût continué longtemps sur ce ton, si Madeleine n'eût fait observer que le jour baissait et qu'il était temps de regagner le logis.

En vrai brave qu'il était, le maître de la *Reine des fleurs* avait refusé de se laisser panser; mais son héroïsme n'alla pas jusqu'à se défendre de monter dans la calèche d'Henri pour regagner le village.

XXVII

DOUBLE CONFIDENCE

Le lendemain, Madeleine se leva au petit jour, suivant son habitude; mais, en descendant son escalier, il se garda bien de faire du bruit, car il comprenait que les émotions et les travaux de la journée de la veille rendaient le repos fort nécessaire, aussi bien à M. Peluche qu'à sa fille.

L'aurore paraissait à peine; les bandes empourprées de l'horizon dissipaient péniblement les ténèbres dont la terre était encore enveloppée, et, au moment où Madeleine, ouvrant la porte avec des précautions infinies, se glissait sur le petit perron, il crut voir une ombre qui, des alentours de la maison, se glissait dans le jardin et disparaissait entre les arbres.

Fortement intrigué par cette apparition inattendue, Madeleine s'élança sur les pas de l'inconnu.

Mais ce n'était pas précisément pour saluer l'astre du jour à son lever, ou pour écouter le cantique matinal des petits oiseaux, que Madeleine quittait son lit avant tout le monde. La chasse absorbant ses journées presque entières, il consacrait leurs premières heures aux travaux de son petit jardin, et, par conséquent, il se trouvait chaussé de sabots qui alourdissaient sa marche et ne lui laissaient nulle chance de rejoindre le fuyard, lequel, au contraire, détalait avec une légèreté toute juvénile.

Cependant malgré l'infériorité de sa marche, Madeleine l'avait vu d'assez près pour être convaincu qu'il n'avait pas affaire à un spectre.

L'homme avait passé devant la brèche qui ouvrait une communication avec le parc, dont les bosquets lui offraient de nombreux asiles ; il avait mis une certaine affectation à franchir la haie dans une direction tout opposée et du côté de la campagne. Cette tactique donna à songer à Madeleine, qui, s'arrêtant brusquement, revint sur ses pas, pénétra lui-même dans le parc, se dirigea vers le château, et, prenant une des chaises de fer qui se trouvaient sur la pelouse, s'assit tranquillement, en ayant cependant la précaution de se masquer derrière les caisses de deux orangers gigantesques.

Il n'était pas là depuis dix minutes, qu'il vit une silhouette noire se dessiner sur les fonds vaporeux du brouillard du matin. Cette silhouette se rapprocha, et bientôt Madeleine reconnut son filleul dans le visiteur auquel il avait donné la chasse.

Au moment où Henri posait le pied sur la première marche du perron, l'ex-bimbelotier sortit de son embuscade et l'appela.

— Tu te promènes de bien bon matin, mon garçon.

— N'est-ce pas l'heure où la campagne est la plus charmante? répondit Henri avec un certain embarras.

— Mais, continua Madeleine, il me semble aussi que tu t'es promené bien vite, car tu parais tout essoufflé.

— Effectivement, mon vieil ami. J'avais froid aux pieds : j'ai un peu couru pour les échauffer.

— Allons, poursuivons donc notre interrogatoire, puisque tu l'exiges. Dis-moi de quel astre tu attendais le lever, les yeux braqués sur mon premier étage? C'est bien dans cette direction que le soleil se couche, mais il ne me semblait point que ce fût dans celle-là qu'il se levât.

Henri sourit légèrement et rougit beaucoup. Un grand éclat de rire de Madeleine fit pencher la balance du côté de la gaieté et l'affranchit de son embarras.

— Ah ! ah ! disait le bonhomme en se frottant joyeusement les mains, je ne le croyais pas si inflammable, et je soupçonnais encore moins une complexion si incendiaire chez mademoiselle ma filleule. Arrivée depuis vingt-quatre heures à peine, elle a déjà un amoureux ! A son premier réveil sous mon pauvre toit, il se trouve un beau jeune homme pour roucouler sous ses fenêtres ! C'est affaire à vous, mes enfants, et je n'en espérais pas autant de moitié, je te l'avoue.

— Mademoiselle Camille est charmante ! s'écria Henri avec un enthousiasme convaincu.

— Parbleu ! tu aurais peut-être la prétention de me l'avoir appris.

— Et, maintenant que la glace est rompue, je suis enchanté que vous m'ayez surpris sous ses fenêtres, mon cher Madeleine.

— Bah ! et pourquoi cela ?

— Parce que c'est une entrée en matière extrêmement commode pour vous prier de la demander à son père.

— Peste ! Comme tu y vas !

— Mais, répliqua Henri avec une nuance d'impatience, n'étiez-vous pas, il y a deux jours, le premier à me conseiller de me marier?

— Je ne m'en dédis pas.

— Lorsque j'aurais rencontré une femme qui me paraîtrait digne d'assurer mon bonheur?

— Et tu as vu tout de suite que mademoiselle Camille était cette femme-là?

— Certainement. Et cela vous étonne?

— A mon âge, on ne s'étonne plus de rien, mon garçon. Cependant, l'intérêt que je te porte exige que je te fasse observer que peut-être l'atmosphère de boutique que Camille a respirée dès son enfance se reflétera non seulement sur son caractère, mais encore sur ses sentiments ; que les idées étroites, mesquines, qu'elle tient de son père et de sa mère, sont incompatibles avec celles que tu as puisées non seulement dans une éducation libérale, mais aussi dans tes relations artistiques, et que la bonne harmonie du ménage sera difficile avec des façons de voir, de sentir et de juger si dissemblables.

— Pouvez-vous parler ainsi ? s'écria Henri avec impatience ; je suis tenté de paraphraser un des psaumes du roi Salomon à votre profit : Vous avez des yeux pour ne pas voir, vous avez des oreilles pour ne point entendre. Comment ne vous êtes-vous pas aperçu que mademoiselle Camille était bien plus remarquable par les qualités solides de son âme que par les charmes de sa personne, qu'il n'était pas de délicatesse de sentiment à laquelle son cœur ne fût accessible, pas de question intellectuelle qui fût au-dessus de la portée de son esprit?

— Pardonne-moi, mon garçon, pardonne-moi, dit Madeleine avec une contrition un peu railleuse ; j'ai d'autant moins eu la pensée d'offenser mademoiselle ma filleule, que ce sont là des objections que tu opposais toi-même à mes insinuations, il y a quelques jours.

— Dites plutôt que c'est un moyen d'éviter une corvée qui ne paraît pas vous être agréable...

— Voilà du nouveau, par exemple !

— Vous m'aviez beaucoup vanté votre ascendant sur M. Peluche, et, dès hier, je me suis aperçu que cet ascendant n'allait pas jusqu'à lui imposer vos sympathies.

— Vraiment !

— Et je comprends que vous hésitiez entre la crainte de déplaire à votre ami et la certitude d'assurer mon bonheur.

— Ah çà ! mais tu me querelles, il me semble !

— Au reste, depuis ma naissance, j'ai eu le temps de m'habituer à cet abandon.

— Pauvre petit ! je te conseille de te plaindre en vérité !

— Aussi, vous pouvez vous dispenser d'être mon intermédiaire ; je parlerai moi-même à M. Peluche.

— Ah ! oui, je te le conseille !

— Et s'il repousse ma demande...

— Eh bien ?

— Eh bien, je retournerai en Afrique, où, avec un peu de chance, le souvenir de mademoiselle Camille ne me tourmentera pas longtemps.

— Va-t'en au diable ! s'écria Madeleine exaspéré et en quittant brusquement le jeune homme.

L'ex-bimbelotier se dirigeait vers son jardin ; mais, tout en marchant, il gesticulait et parlait haut ; ce qui, n'étant nullement dans ses habitudes, devait indiquer une surexcitation des plus violentes.

— J'ai bien fait de lui fausser compagnie, disait-il ; j'aurais été forcé de lui dire son fait. S'est-il jamais rencontré un extravagant de ce calibre ! Vingt-cinq mille livres de rente, un nom ronflant, point de famille, c'est-à-dire pas de préjugés qui empêchent les jambes de suivre le cœur, et cela ose parler d'abandon ! Et à qui ? à celui-là même auquel... Ah ! mille tonnerres ! J'ai décidément bien fait de m'en aller. Mais me serais-je jamais douté que cet Henri, froid et compassé comme un Anglais, prendrait feu à la première entrevue !

« C'est, ajoutait Madeleine en souriant au milieu de sa colère, c'est qu'il est enragé ! Du diable si, de mon temps, on aimait de cette façon. Nos amours, à nous, avaient la face élargie pour le sourire et jamais allongée par des grimaces. On riait en se prenant, on riait en s'aimant, et on riait encore en se quittant. Drôle de génération que celle-ci ! drôle de génération !

Ce monologue avait conduit Madeleine jusqu'à la planche d'artichauts qu'il était décidé à bétourner. Il prit sa bêche, en nettoya le fer avec le soin minutieux que les travailleurs apportent dans cette besogne ; mais il ne l'eût pas plus tôt, à l'aide de la pression du pied, enfoncé dans la terre, qu'il s'entendit appeler, et qu'en se retournant, il aperçut Camille.

Enveloppée dans son petit peignoir du matin, la jeune fille était toujours charmante ; mais elle paraissait un peu plus pâle, et, au large cercle bleuâtre qui entourait ses yeux, il était facile de reconnaître que le sommeil n'avait pas dû la reposer des émotions de la journée précédente.

— Allons, murmura Madeleine en déposant sa bêche, il est dit que je ne binerai pas mes artichauts aujourd'hui. Mais, au moins, avec celle-là, n'ai-je pas à redouter l'incartade de tout à l'heure.

Et Madeleine, s'approchant de sa filleule, l'embrassa tendrement sur le front.

— Pourquoi avoir quitté ton lit de si bonne heure? lui dit-il. L'air de nos champs est, le matin, un peu trop vif pour des habitants de la rue Bourg-l'Abbé. J'ai toujours vu les Parisiens payer d'un rhume le spectacle du lever de l'aurore ; et ce spectacle, si tu tenais à te le donner, tu pouvais en jouir de ta chambre et à l'abri des carreaux de ta fenêtre.

— Mais je n'ai pas froid, mon parrain, je vous assure. Regardez plutôt.

Et en disant ces mots, Camille tendait sa main à Madeleine.

— En effet, et ta main est sèche et brûlante. Aurais-tu la fièvre, ma pauvre enfant?

Camille rougit, comme Henri avait rougi une demi-heure auparavant.

— Non, je n'ai pas la fièvre, répondit-elle en baissant les yeux ; mais...

— Mais quoi ?

— Je suis bien tourmentée, mon parrain.

— Et peut-on savoir qui te tourmente ? demanda Madeleine en fronçant le sourcil et en fixant sur sa filleule un œil interrogateur.

Camille était évidemment troublée : elle ne relevait pas la tête, elle essayait de se donner une contenance en jouant avec les cailloux de l'allée, qu'elle éparpillait du bout d'une pantoufle que Cendrillon seule aurait pu chausser après elle.

— Ce que j'éprouve est bien naturel, mon parrain, après l'affreux accident qui a failli me priver de mon père. J'en demeure si troublée, que, malgré tout le bonheur que j'éprouve à rester auprès de vous, je sens bien que je n'au-



Peluche n'avait garde de bouger : il était évanoui.

rais plus de repos, lorsque chaque jour je le saurais exposé à des dangers semblables, et j'aurais voulu... je venais, mon parrain, pour vous supplier...

— Eh bien, de quoi venais-tu me supplier ? dit froidement Madeleine, sans paraître remarquer l'embarras de sa filleule.

— Oh ! ne me parlez pas ainsi ! vous m'ôteriez le courage de vous adresser une demande qui, je le sens, va vous affliger, et à laquelle, cependant, j'en suis certaine, vous n'opposerez pas un refus, car ma tranquillité en dépend.

— Parle donc, enfant, parle donc ! s'écria l'ex-bimbelotier, auquel une larme entrevue dans les yeux de la jeune fille faisait déjà oublier les appréhensions instinctives que la solennité du préambule lui inspirait. Il me semble, cependant, que jamais je ne fus un parrain bien sévère.

— Oh ! non... Aussi n'ai-je d'espoir qu'en vous, reprit Camille en jetant ses bras autour du cou et en cachant sa tête dans la poitrine du bonhomme, sans doute pour achever de le séduire par cette câlinerie, mais peut-être aussi pour lui dérober son trouble. Voyez-vous, mon parrain, il faudrait...

— Quoi ?

— Que, sans que le désir parût venir de moi, vous obteniez de mon père que nous partions aujourd'hui même pour retourner à Paris.

La stupéfaction de Madeleine fut si grande, que, se dégageant de l'étreinte de sa filleule, il fit un bond en arrière, au beau milieu de la plate-bande et sans souci pour une demi-douzaine de poireaux que son sabot écrasait.

— Partir ! retourner à Paris ! s'écria-t-il ; et pourquoi cela, Mademoiselle ?

— Je vous l'ai dit, mon parrain, murmura Camille sans oser lever les yeux.

— Mais, saperlotte ! on ne rencontre pas tous les jours des sangliers, et tous les jours on ne commet pas la sottise de s'accrocher à leurs défenses comme à un portemanteau ! Il faut espérer que la petite leçon d'hier l'aura rendu sage, ton père, que diable ! et que désormais il fera quelque cas de l'expérience de son ami Madeleine.

L'agitation de Camille semblait grandir à mesure que Madeleine parlait, et, de ses yeux, les larmes commençaient à couler sur ses joues.

— Non ! non ! dit-elle, je ne saurais vivre ainsi : il faut que nous nous quittions, mon parrain, il le faut. Ce serait la première fois que vous auriez refusé quelque chose à mes instances, et jamais je ne vous ai prié avec autant d'ardeur et d'angoisse ! Laissez-nous partir : je ne peux pas, je ne veux pas rester une heure de plus ici.

Tout en parlant, les pleurs de la jeune fille étaient devenus des sanglots. Elle suffoquait et tendait vers son parrain des mains suppliantes. Mais celui-ci avait trop de perspicacité pour ne pas deviner que l'émotion extraordinaire de Camille devait avoir une autre cause que les terreurs filiales que celle-ci lui avait exprimées.

— Camille, tu me caches quelque chose, dit-il.

Camille ne répondit pas.

— Camille, il y a du M. Henri là-dessous, ajouta Madeleine avec sa rudesse ordinaire.

A cette articulation si nette et si précise, la jeune fille devint pourpre. On voyait trembler ses mains et ses lèvres. Elle balbutia avec effort :

— Non, parrain ; pouvez-vous penser... ?

Elle n'acheva pas.

— Oui, continua Madeleine en s'animant de plus en plus, oui, il y a du M. Henri là-dessous. Qu'il jette sa cervelle par-dessus les moulins, qu'il devienne fou si bon lui semble, cela le regarde ; mais qu'il fasse couler des larmes de ces yeux que jamais je n'ai vus pleurer, c'est là certainement ce que je ne souffrirai pas. Il a manqué au respect qu'il devait à celle que je regarde comme ma fille : il mérite une leçon, il l'aura.

— Mais, mon parrain...

— Il l'aura, te dis-je. Tu verras comme les bimbelotiers traitent les gentilshommes dans ce pays-ci.

— Mais c'est insensé, tout ce que vous dites là, mon parrain !

— Insensé? répéta Madeleine qui croyait avoir mal entendu.

— Oui, insensé. Et, si je savais que vous prissiez ce prétexte pour faire de la peine à M. Henri, je n'attendrais pas l'acquiescement de mon père : je partirais à l'instant, seule, à pied, s'il le fallait.

— Qu'est-ce que j'entends là !

— Oh ! c'est bien mal, en vérité, poursuivait Camille avec une sincérité d'indignation qui faisait étinceler ses yeux et rendait sa parole vibrante ; c'est bien mal d'accuser ce pauvre jeune homme, qui n'est coupable envers moi que d'un excès de politesse et d'égards, de l'accuser, dis-je, d'une indignité dont l'élévation de son caractère suffit à le défendre.

— Tudieu ! mademoiselle ma filleule, mais vous plaidez comme un véritable avocat, et la cause vous inspire.

Cette réflexion changea en dépit les sentiments confus auxquels Camille semblait être en proie. De nouvelles larmes ruisselèrent de ses yeux ; son petit pied frappa la terre avec impatience.

— Laissez-moi ! s'écria-t-elle, laissez-moi ! vous ne m'aimez pas, vous ne m'avez jamais aimée, je le vois bien ! Je vais aller trouver mon père, dont l'affection pour moi est autrement grande que la vôtre. Il se rendra à mes raisons, j'en suis certaine : il ne voudra pas que je meure de chagrin. Il comprendra qu'avec les inquiétudes qui me dévorent, le séjour de cette maison me devienne odieux ; il consentira à ce que nous la quittions à l'instant même.

En achevant ces mots, mademoiselle Camille porta son mouchoir à ses yeux et s'enfuit, sourde aux instances que lui adressait son parrain pour la retenir.

Ce brusque départ ne sembla pas, cependant, produire sur celui-ci une impression aussi désagréable que celle qui était résultée de son premier entretien de la matinée.

Lorsqu'il eut vu sa filleule gravir légèrement les marches du perron et disparaître dans le vestibule, il partit d'un grand éclat de rire.

— Décidément, s'écria-t-il, ça brûle sur toute la ligne. Ce caprice de départ si subit, si extraordinaire, parle plus éloquemment encore que les aveux de Henri, lesquels ne manquaient cependant pas d'éloquence. Parlez-moi de l'amour pour opérer des métamorphoses. Pendant que Camille me parlait, je me suis deux ou trois fois surpris à la regarder en doutant que ce fût elle qui me parlât. Ne m'a-t-elle pas traité d'insensé? Je crois, en vérité, qu'elle m'aurait battu si j'avais menacé le pauvre jeune homme d'une chiquenaude. Eh ! eh ! eh ! vieux Madeleine, si tu ne le savais pas déjà, voilà qui t'apprendrait à ne pas jouer avec le feu. Quoi qu'il en soit, si je veux désœilletonner mes artichauts qui commencent à souffrir, il faut que je me dépêche de jeter un peu d'eau sur le brasier. Allons donc trouver l'ami Peluche.

Alors, Madeleine, après avoir jeté un regard mélancolique sur la planche qu'il abandonnait, chargea sa bêche et son râteau sur son épaule et se dirigea vers la maison.

XXVIII

LA LETTRE DE CHANGE DE M. PELUCHE

Madeleine ne s'était pas trompé dans ses présomptions.

Camille avait passé une nuit d'insomnie. Mais, à sa grande surprise, des émotions de la journée de la veille, celles qui se représentaient le plus souvent à sa pensée n'avaient pas été celles qu'elle se croyait le droit d'y rencontrer. La terreur qui avait été la sienne lorsque le paysan avait parlé d'un accident, ses angoisses durant le trajet de Noroy au bois de Vouty, sa joie en retrouvant son père sain et sauf, n'avaient occupé qu'un côté secondaire dans ses préoccupations de la nuit, tandis que les tranquilles incidents de sa promenade avec Henri se reproduisaient dans son esprit sous mille aspects différents. En vain avait-elle essayé de se dérober à ces souvenirs, ils semblaient plus puissants que sa volonté ; en vain sa piété filiale alarmée s'était-elle imposé l'obligation de songer à son père et de remercier Dieu de le lui avoir conservé, son imagination persistait à placer l'image du jeune homme à côté de celle qu'elle avait voulu évoquer, et, si elle essayait de prier, elle s'apercevait que ses lèvres balbutiaient un autre nom que celui qu'elle avait eu l'intention de prononcer.

D'abord étonnée, elle avait fini par s'effaroucher de cette obsession. Dans la naïveté de son cœur virginal, elle ne comprenait pas comment un inconnu pouvait, en quelques heures, balancer les droits qu'une mère, qu'un père, avaient à son affection, à ses pensées. Elle s'était reproché ce qui lui semblait son ingratitude, avec amertume, et, peu à peu, ses remords s'étaient métamorphosés en épouvante. Elle se demandait ce qu'il adviendrait d'elle si elle revoyait celui qui avait pris si promptement un si puissant empire sur son âme. N'osant s'arrêter à l'idée d'une union que, dans sa modestie, elle regardait comme disproportionnée, elle avait cru de son devoir de combattre le penchant qui la poussait invinciblement vers le jeune gentilhomme. Elle n'avait cru pouvoir y parvenir qu'en s'éloignant.

Habituée à la condescendance de Madeleine pour toutes ses volontés, elle avait supposé que celui-ci se contenterait des raisons qu'elle voudrait bien lui donner et consentirait à assumer sur lui la responsabilité de ce brusque départ, et elle était descendue auprès de lui aussitôt qu'elle l'avait aperçu dans le jardin.

Nous avons vu ce qu'il en était advenu.

Lorsque Madeleine arriva devant la porte de M. Peluche, il entendit la voix de Camille à l'intérieur ; il entra.

La jeune fille était assise sur le lit de son père ; quelques larmes perlaient entre ses cils ; sa physionomie était boudeuse. Il était d'autant plus évident qu'elle avait sollicité de son père ce que son parrain lui avait refusé, que M. Peluche, redressé sur son séant, et encore coiffé du classique bonnet de coton, paraissait lui-même très soucieux.

Cependant, la visite de Madeleine parut donner un tour plus riant aux idées du maître de *la Reine des fleurs.*

— Et mon sanglier? qu'as-tu fait de mon sanglier? s'écria-t-il sans lui laisser le temps de lui demander comment il avait passé la nuit.

— Ton sanglier repose à la cave du sommeil de l'innocence, et tu ne dois plus te sentir de tes fatigues, pour peu que tu aies dormi aussi bien que lui, étant encore plus innocent que lui.

M. Peluche ne releva pas l'épigramme.

— Bien. C'est que, vois-tu, dit-il, il m'a occupé toute la nuit, ce gredin-là. Hier, j'étais décidé à faire empailler la tête pour l'appendre dans mon magasin avec une inscription ; mais j'ai réfléchi qu'au milieu des fleurs, ce vilain masque pourrait produire un effet assez repoussant.

— Il donnerait un peu, en effet, à ce magasin l'apparence d'une boutique de charcuterie, répondit Madeleine.

— Aussi, lorsque Camille est entrée, étais-je en train de me demander si je ne ferais pas mieux de faire un tapis de la peau, avec des yeux d'émail, et de placer ce tapis devant mon comptoir. Ce qui m'embarrasse, c'est l'inscription, à laquelle j'attache une grande importance. Au reste, ce soir, madame Peluche en décidera.

— Comment, ce soir? dit Madeleine en fronçant ses sourcils grisonnants.

— Hélas ! mon pauvre ami, répondit M. Peluche en donnant à sa physionomie une expression larmoyante trop naturelle pour n'être pas sincère, hélas ! je comptais passer quelques jours avec toi, je me promettais même beaucoup de plaisir de ce séjour, tu n'en doutes pas ; mais, toi, tu sais ce que c'est que les affaires. Une lettre que je viens de recevoir me rappelle immédiatement à Paris... Une faillite. Ah ! mon Dieu, oui, une faillite ! C'est grave, très grave. Fais donc mettre mon gibier dans une bourriche. Nous partirons après le déjeuner.

M. Peluche termina par un profond soupir qui pouvait donner à son ami la mesure des regrets qu'il éprouvait.

— Une faillite ! une lettre ! dit Madeleine en riant. Ah ! pardieu ! tu me la donnes belle ! Depuis quand donc le piéton qui part de Villers-Cotterets à huit heures du matin arrive-t-il à Noroy à sept heures?

— Non, non, non ! reprit M. Peluche avec impatience, ce n'est pas une lettre, c'est moi qui avais oublié cette affaire, complètement oubliée, je te le jure.

— Ouf ! quand on ment si mal, ce n'est vraiment pas la peine de charger sa conscience d'un vilain péché, dit Madeleine en jetant un regard de travers sur sa filleule, qui, les yeux baissés, rouge comme une pivoine, jouait machinalement avec les bouts de la ceinture de son peignoir. Tu veux partir? je ne te retiendrai pas, mon vieil ami, bien que j'eusse espéré que mon pauvre toit te garderait quelques jours de plus, et que la fête ait été en vérité trop courte.

— Ah ! Madeleine, tu n'es pas plus désespéré que moi, je t'en réponds, dit Peluche avec un second soupir encore plus accentué que le premier. Mais demande à Camille : un plus long séjour nous est impossible.

— Je ne demanderai rien du tout à mademoiselle, répliqua Madeleine en prenant un air digne, sachant de reste à quoi m'en tenir sur la part qu'elle a prise à ta décision. Seulement, puisque vous étiez en train de causer de faillites et que le vent est aux affaires, j'en profiterai pour te demander une petite consultation sur les miennes.

— Parle, s'écria M. Peluche, transporté de cet hommage tardif rendu à ses lumières commerciales. Si cette confiance

en moi t'était venue plus tôt, Madeleine, ce n'est pas une maisonnette que tu posséderais aujourd'hui. c'est un château.

— Voici le fait, reprit Madeleine : il s'agit d'un de mes amis que j'ai tiré d'une situation très critique.

— Imprudent, toujours imprudent.

— J'ai oublié de te dire que cet ami était le meilleur et le plus honnête des hommes.

— Bah ! un honnête homme ne se met jamais dans une situation très critique. Enfin, tu n'en fais jamais d'autre. Achéve.

— En échange du service que je venais de lui rendre, cet ami m'a donné...

— Un billet ? une lettre de change ?

— Va pour la lettre de change.

— Eh bien, il n'y aurait pas encore grand mal, si l'homme à la situation critique était solvable ; mais j'en doute, mon pauvre Madeleine.

— Oh ! tu as tort ; sur ce point, rien à redouter. Mais ce n'est pas là ce qui m'inquiète, ni ce sur quoi je te demande ton avis. La dette n'ayant pas une origine complètement commerciale, penses-tu que je sois autorisé à passer à un tiers ce que tu as caractérisé par le mot de lettre de change ?

— Parbleu ! payer pour payer, peu importe à celui qui solde entre les mains de qui il verse son argent, pourvu qu'il ait quittance de celui à qui il a dû.

— Mais remarque, encore une fois, qu'il ne s'agit pas d'affaires commerciales.

— Qu'importe ! t'en es-tu soucié, toi, lorsqu'il s'est agi de l'obliger ? Pourquoi s'en soucierait-il lorsqu'il s'agit de s'acquitter d'une dette d'autant plus sacrée que la reconnaissance y a mis son endos ? Ton titre ne fût-il qu'un billet, ne fût-il qu'une simple promesse, je tiens que ton homme, s'il est vraiment honnête, ne doit pas s'opposer à ce que tu le transportes à un tiers, et que, seul, tu es juge de l'opportunité de ce transfert.

— C'est ton opinion ?

— Je la scellerais de mon sang ! s'écria M. Peluche avec conviction. Tiens, voici comment tu dois t'y prendre : Au dos de ton papier, tu écris : « Payez ordre un tel. » Tu dates et tu signes. Mon Dieu, ajouta-t-il en se voilant la face de ses deux mains, dire que c'est à un homme qui a été une douzaine d'années dans les affaires que je suis réduit à donner de semblables renseignements ! Enfin, c'est voilà tout ce que tu voulais savoir.

— C'est tout.

— Eh bien, mon bonhomme, pendant que je vais me lever, occupe-toi de mon sanglier. Cela ne s'emballe point aussi facilement qu'un lapin, et cependant, je tiens à ne point faire sans lui mon entrée dans la grande ville. Le temps de manger un morceau, et fouette cocher ! Ah ! cela me crève le cœur, mon pauvre Madeleine ; car j'espérais bien aujourd'hui donner un camarade à ma bête d'hier. Mais, puisque tu le sais, je ne te le cacherai pas : Camille est malade, elle souffre ; et tu m'aimes trop pour trouver mauvais que je fasse passer sa santé avant nos plaisirs. Ainsi, c'est convenu, nous partons.

— Pardon, dit Madeleine avec un sourire, si tu pars, il est à propos que tu soldes la lettre de change.

— Quelle lettre de change ?

— Parbleu ! celle dont tu parlais tant tout à l'heure. L'homme intègre à la situation critique, c'est toi.

— Moi ?

— Nieras-tu que, lorsque je suis arrivé hier, tu ne fusses bien prés de déposer ton bilan et de faire faillite à la vie ?

— Oh ! cela est vrai ! s'écria M. Peluche en prenant la main de Madeleine et en la serrant avec effusion.

— Ne m'as-tu pas dit : « Quoi que tu demandes, quoi que tu veuilles, ma fortune, ma vie, tout est à toi ? »

— C'est encore vrai. Eh bien, voyons, tu es gêné, mon pauvre Madeleine ? Que te faut-il ? Est-ce dix, est-ce vingt, est-ce cinquante mille francs ? Tu n'as qu'à parler, sois tranquille. Athénaïs ne refusera jamais d'ouvrir la caisse quand elle trouvera la vie de son mari sur la facture.

— Je veux plus que tout cela, Peluche.

— Plus que tout cela ! dit M. Peluche avec un frisson qui fit tressaillir jusqu'à la houppe de son bonnet de coton.

— Je crois que le sacrifice de ta fille sera nécessaire.

— Ma fille ! tu veux ma fille ?... Mais tu as perdu la tête ! mais il y a trois mille ans qu'on reproche à Jephté d'avoir sacrifié la sienne !

— Un instant ! Nous oublions que j'avais pris les devants sur ton conseil, mon vieux camarade, et que, suivant l'*avoir* que tu viens de me reconnaître, j'ai transmis ma créance à un tiers.

La physionomie de M. Peluche exprimait la stupeur. Ses yeux hagards allaient de son ami à sa fille avec une expression indéfinissable. Il semblait ne pouvoir se convaincre de la réalité de ce qu'il venait d'entendre. Enfin, il parut avoir trop bien compris ; car, saisissant son bonnet, il le jeta avec violence au milieu de la chambre, en s'écriant :

— Ah ! mille fleurs de papier ; j'y suis, et je tiens le nom de l'endosseur ! Madeleine, Madeleine, qu'as-tu fait là ?

— J'ai usé de mon droit, tu l'as dit.

— Non, ce n'était pas ton droit : il s'agit d'un engagement moral, que tu ne saurais transmettre.

— Pourquoi donc ? Prétendras-tu que tu sois moins mon obligé parce qu'au lieu d'une misérable somme d'argent, c'est ma vie que j'ai hasardée pour sauver la tienne ?

— Je ne dis pas cela ; mais...

— Ta reconnaissance m'étant acquise, je me sers de ma monnaie pour acquitter une dette que j'avais à payer. Quoi de plus juste ?

— C'est insensé, dit M. Peluche en scandant ses syllabes.

— Soit ; tu es libre de laisser protester ta promesse ; mais, en revanche, j'aurai le droit de penser que l'honorabilité de la maison Peluche ressemble à beaucoup d'autres honorabilités du commerce, qu'elle a plus de crainte du Code que d'amour vrai de la justice.

— Il n'y a jamais eu à gloser sur la maison Peluche, entends-tu, Madeleine ! s'écria le maître de *la Reine des fleurs*, blême de colère. Elle a toujours fait honneur à ses engagements aussi bien qu'à sa signature, et, si je conteste celui-là, j'ai mes raisons.

— Tes raisons ? Eh bien, voyons-les.

— Je n'en ai qu'une, mais elle est péremptoire, s'écria M. Peluche avec la vivacité de l'homme qui vient de découvrir la solution d'un problème. Quel qu'ait été l'élan de ma gratitude, je n'ai pu engager que ce qui m'appartenait. Nous ne sommes plus au temps où des parents dénaturés s'arrogeaient le droit de disposer de la main d'une jeune fille sans consulter ses goûts et ses inclinations. Non, ces temps-là ne sont plus, et ce ne sera pas moi qui ai combattu tant de fois pour soutenir les immortels principes qui les ont remplacés, qui m'aviserai de les faire revivre. Mon autorité paternelle s'arrête au choix d'un mari, et je ne me reconnais pas plus la puissance d'en imposer un à ma fille, que je ne me reconnaîtrais celle de l'enfermer dans cette tombe des vivants qu'on appelle un cloître.

— Bravo ! dit Madeleine en se frottant joyeusement les mains, et je prends acte de tes paroles, comme on dit au Palais.

A ce mot de mari, Camille, qui, depuis le commencement de cette conversation en suivait tous les incidents avec une curiosité inquiète, se leva et se dirigea vers la porte ; mais, plus prompt qu'elle, Madeleine ferma cette porte à double tour et en mit la clef dans sa poche.

— Pardon, Mademoiselle, dit-il en appuyant sur ce mot : d'après ce que vient de dire monsieur votre père, votre présence devient nécessaire ici.

— Oui, reprit M. Peluche, oui, et elle va me donner raison, j'en suis certain. Parle, Camille.

— Mais, balbutia la jeune fille, pour que je vous réponde, mon père, il faut que je sache de quoi il est question.

— De ton mariage, parbleu ! Ne voilà-t-il pas Madeleine qui prétend, en raison de la promesse que je lui fis, s'arroger le droit de t'offrir pour femme au premier venu. Tu es indignée comme je l'ai été moi-même, je le vois bien.

— Mais, peut-être..., murmura Camille d'une voix inarticulée.

— Peut-être, acheva Madeleine, serait-il à propos d'apprendre à mademoiselle le nom du premier venu.

— C'est inutile, dit M. Peluche avec importance. D'ailleurs, ma fille a trop d'esprit pour ne l'avoir pas deviné aussi bien que moi. Parle donc, Camille. L'outrecuidance de cet excellent ami mérite une leçon, ne l'épargne pas. Répète-lui ce que j'ai déjà donné à entendre : que celui que tu choisiras comme mari sera un brave négociant honoré, estimé comme ton père, et non pas un de ces gentillâtres infatués de leur noblesse, qui aurait cru te faire tant d'honneur en t'épousant, qu'il se regarderait comme étant dispensé de te rendre heureuse.

— Mon père, répondit Camille, soyez convaincu que tout ce que vous dit mon parrain est une plaisanterie et que mons... que la personne dont il entend parler n'a pas songé et ne songe pas à moi.

— Pardieu ! elle y songe si peu, qu'à cinq heures du matin, je l'ai surprise qui battait la semelle sous vos fenêtres, et qu'à cinq heures et demie, elle me menaçait d'aller se faire casser la tête en Afrique parce que je refusais de venir demander votre main à monsieur votre père, Mademoiselle.

— Diable ! dit M. Peluche avec un sourire sardonique, voilà un enthousiasme bien spontané. Il y a quarante-huit heures à peine qu'il connaît Camille, et il parle déjà de mourir pour elle !...

— Plains-toi donc ! N'est-ce pas le plus beau témoignage que tu puisses rencontrer du mérite de ta fille ? Crois-tu

donc qu'il soit le premier et qu'il soit le seul à qui il arrive des accidents de ce genre? Il y en a qui ne disent mot et qui en pensent tout autant.

Camille lança à son parrain un regard suppliant, un de ces regards de chevrette aux abois implorant la pitié de son bourreau.

— Tiens, reprit Madeleine, tu ferais bien mieux d'en revenir au programme si simple et si sage que tu as établi toi-même tout à l'heure, et, puisque tu reconnais que c'est à ta fille seule qu'il appartient de décider, de lui demander si M. Henri de Noroy lui plaît ou ne lui plaît pas..

— Mais c'est tout dit! cria M. Peluche avec colère.

— C'est-à-dire que ce n'est pas dit du tout.

— A-t-on jamais vu un animal comme celui-là, qui voudrait connaître les sentiments de mon enfant mieux que moi!

— Mon père, je vous en prie, ne grondez pas mon pauvre parrain, qui nous aime tant.

En disant ces mots, Camille se jetait dans les bras de son parrain et lui donnait deux baisers qui scellaient leur réconciliation et le remerciaient de son insistance tout à la fois.

— C'est qu'il m'agace, à la fin! Il y a une heure que je me tue à lui répéter que nous ne voulons pas d'un noble pour mari.

— Mon père! murmura Camille sans lever les yeux sur celui auquel elle s'adressait, après tout, ce n'est pas sa faute.

— Ah! dit Madeleine triomphant, tu l'as entendu, ce n'est pas sa faute. Certainement, ce n'est pas sa faute: Tout le monde n'a pas la chance de naître marchand de fleurs, comme toi, ou bimbelotier comme moi. Allons, mon vieil ami, toi, que tant de fois j'ai entendu tonner contre les préjugés des anciennes castes, ne te montre pas aussi déraisonnable que ceux que tu poursuivais de tes sarcasmes. Il y a de braves cœurs en haut comme en bas de la société, et celui-ci est un des plus généreux, un des plus solides qui aient jamais battu sous un habit comme sous une blouse. Crois-tu donc que, si je n'étais pas aussi sûr de lui que de moi-même, je te l'aurais proposé, je lui aurais passé ma lettre de change? Mais Camille est mon enfant, à moi aussi, et je suis aussi soucieux de son bonheur que tu peux l'être toi-même. Que manquera-t-il à celui que tu auras pour gendre? Rien. Qu'apporte-t-il à ta fille? Tout, et, par-dessus tout, ce qui survit à la jeunesse, aux charmes de l'extérieur et de l'esprit, à la richesse elle-même, la droiture, la bonté et l'élévation des sentiments. Avec lui, à ton heure dernière, mon pauvre Peluche, ton cœur sera soulagé d'un grand poids lorsque, en les bénissant pour la dernière fois, tu te sentiras cette conviction que celui auquel tu la laisses continuera l'œuvre de tendresse et de dévouement que tu avais commencée.

— Mon père! mon bon père! s'écria Camille en se jetant dans les bras de M. Peluche.

Celui-ci ne disait rien; mais il avait pris son mouchoir, avec un bruit qui indiquait que l'émotion l'avait gagné.

— Tiens, continua Madeleine en pinçant légèrement l'oreille de Camille, et la forçant à ramener la tête en arrière, regarde-moi cette face-là, et dis-moi si c'est celle d'une fille qu'un père barbare est en train de sacrifier.

Camille passa des bras de son père dans ceux de son parrain.

— Après tout, dit M. Peluche, — assez jaloux de la tendresse de sa fille pour ne pas considérer en ce moment Madeleine sans envie, — après tout, je suis trop équitable pour ne pas reconnaître qu'il a l'air tout à fait bon garçon, M. Henri. Il s'est montré plein d'égards envers moi, hier, en nous ramenant, et, si Camille est bien convaincue que ce mariage peut faire son bonheur...

— Mon père!.. mon Dieu! il me semble que.. oui.

— Eh bien, je ne dis pas non.

Madeleine, qui, depuis quelques instants, regardait à travers les carreaux, ouvrit brusquement la fenêtre et appela celui dont il était question.

— Que fais-tu? demanda M. Peluche.

— Parbleu! je le vois revenu au poste d'où je l'ai chassé ce matin: je l'appelle.

— Mais je n'ai pas dit oui.

— Mon brave ami, en fait de mariage comme en fait d'amour, quand on ne dit pas non, c'est absolument comme si le notaire y avait passé.

Henri frappait à la porte. Madeleine alla lui ouvrir.

Malgré son usage du monde, le jeune homme avait peine à déguiser son embarras. Il était pâle, agité.

— Mon garçon, lui dit Madeleine sans autre préambule, j'ai rempli la mission dont tu m'avais chargé, et M. Peluche veut bien t'agréer pour son gendre.

Henri avait saisi la main de M. Peluche et il la pressait avec effusion.

— Embrasse, embrasse, dit Madeleine; cela se fait toujours rue Bourg-l'Abbé.

Le jeune homme ne se le fit pas répéter, et il étreignit son futur beau-père avec une émotion sincère.

— Monsieur, lui dit-il, ma démarche, si peu préparée, si inattendue, a pu vous sembler étrange; mais dans les quelques heures que j'ai eu l'honneur de passer hier avec mademoiselle votre fille, j'ai si aisément apprécié ses qualités, que j'ai pensé que l'on ne pouvait jamais trop se hâter de s'assurer un semblable trésor. Merci, Monsieur, d'avoir accueilli favorablement ma demande. J'y attachais un tel prix, que, bien qu'il y ait présomption à parler à l'avance de la reconnaissance, j'ose vous affirmer qu'elle ne restera pas au-dessous du bienfait. Vous n'aviez qu'un enfant pour vous aimer; désormais vous en aurez deux.

M. Peluche dut une seconde fois avoir recours à son mouchoir, et, lorsqu'il eut convenablement étanché ses yeux, ce fut lui qui, à son tour, tendit les bras au jeune homme.

Madeleine lui-même faisait une grimace qui indiquait que ce n'était pas sans combat qu'il conservait l'apparence du calme.

— Morbleu! dit-il d'une voix un peu chevrotante, il faut que ce garçon-là ait les bénéfices de sa belle action. Il vient de frotter deux fois son visage contre ta barbe, Peluche, c'est bien le moins que tu l'autorises à faire connaissance avec une peau plus fraîche et plus satinée que la tienne.

Et, sans attendre la permission qu'il sollicitait, Madeleine poussa Henri vers Camille.

Palpitante et rougissante, la jeune fille tendit ses joues aux lèvres de Henri, qui s'appuyèrent timidement sur leur satin. Les baisers qu'il avait donnés au futur beau-père avaient été autrement sonores; mais peut-être ceux que venait de recevoir Camille avaient retenti plus avant dans leurs âmes.

— Bravo! reprit Madeleine. Et, maintenant que vous voilà fiancés, allez faire un tour dans le jardin et laissez celui que tous deux vous nommerez maintenant votre père, réparer le temps perdu, et s'habiller assez vite pour que nous soyons à dix heures au rendez-vous que nous ont donné nos chasseurs.

Les deux jeunes gens sortirent, et cependant M. Peluche restait accroupi sur son lit, les jambes ramassées, les mains appuyées sur ses genoux, le menton reposant sur sa main.

— Eh bien, à quoi penses-tu? lui demanda Madeleine.

— Je ne puis pas me persuader que cela soit vrai: ma fille mariée, un terrible sanglier tué par moi, tout cela en moins de vingt-quatre heures!...

— Sans compter que la journée est à peine commencée, et Dieu sait ce qu'elle te réserve encore! Ah! il faut bien le dire, Peluche, il n'y a que toi pour mener rondement les affaires.

— N'est-ce pas? continua le maître de *la Reine des fleurs* sans quitter son attitude. C'est qu'il est très bien, ce jeune homme, mais très bien: excellentes manières, s'exprimant à merveille. Tout ce qu'il m'a dit était bien senti. Il y avait assez d'âme dans son accent pour toucher un vieux grognard comme moi. Oh! je crois que j'ai bien choisi et que Camille sera heureuse.

— A propos, maintenant que nous sommes seuls, je puis calmer les scrupules et les appréhensions que te causait la noblesse de ton futur gendre.

— Comment cela? demanda M. Peluche en fronçant légèrement les sourcils.

— Eh bien, cette noblesse n'est point assez haute pour être trop farouche.

Le négociant rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Ah! noblesse de robe, dit-il.

— Non, pas précisément, répondit Madeleine avec un tremblement dans la voix. Dans les ascendants d'Henri, c'est la robe justement qui a manqué de ce qu'on appelle la noblesse. En d'autres termes, sa mère était d'obscure origine, comme toi et moi.

— Eh bien, qu'est-ce que cela prouve? s'écria M. Peluche en prenant feu avec une véhémence bien extraordinaire. Tu es vraiment d'une ignorance crasse en toutes choses, Madeleine. N'est-ce pas là le fait des illustres maisons? Quand la mère de mon gendre eût été tout ce que tu voudras, cela l'empêchera-t-il d'être vicomte, et, quand on l'annoncera après moi aux Tuileries, supposes-tu que l'huissier de service dira: « M. le vicomte de Noroy, dont la mère était mademoiselle Chose? » Que diable as-tu besoin de me rompre la tête de semblables balivernes!

— Je croyais de mon devoir de te prévenir.

— Eh bien, oui, je rends justice à tes intentions; mais, saperlotte! parle le moins possible de ces histoires qui ne sont bonnes qu'à donner pâture à la malveillance. Tiens! je me lève; passe-moi mes bas. Ah! mon Dieu!.. continua M. Peluche.

— Quoi donc?

— J'ai oublié de consulter Athénaïs.

— Bigre ! il est un peu tard pour t'en apercevoir.

— Ah ! s'écria M. Peluche d'un air superbe, ma femme pleurera de joie quand elle apprendra que, de notre fille, je viens de faire une vicomtesse.

XXIX

CE QUI ARRIVA PENDANT QUE CHACUN FAISAIT SON RÊVE

Une semaine s'était écoulée.

Malgré sa confiance dans l'irrésistible influence du titre que son futur gendre apporterait à sa fille, M. Peluche éprouvait un grand embarras pour annoncer à sa femme que, sans la consulter, il avait osé prendre une détermination de cette importance.

Chaque matin, en se levant, il descendait dans la chambre de Madeleine, s'asseyait devant le secrétaire, choisissait une belle feuille de papier de grand format, taillait longuement une plume, rêvait un instant, écrivait la date au haut de la page, avec une calligraphie tout artistique, et s'arrêtait net après cet effort. Alors, après avoir mâchonné les barbes de la plume pendant quelques minutes, puisé une demi-douzaine de fois dans sa tabatière, il découvrait invariablement un rendez-vous, une occupation imprévue, qui le forçait à remettre au lendemain une affaire trop grave pour être traitée à la hâte. Au bout de huit jours, le résultat des excellentes intentions de M. Peluche ne se résumait encore qu'en huit plumes taillées et huit feuilles de papier gâtées. Il est juste de reconnaître que, dans ces huit jours, les préoccupations champêtres de M. Peluche avaient pris un prodigieux essor.

Ce nouveau César n'eut pas plus tôt franchi le Rubicon, qu'il oublia jusqu'aux hésitations qui l'avaient retenu sur la rive, qu'il se montra aussi glorieux de sa défaite que si cette défaite eût été une victoire. La réaction qui s'était opérée dans ses sentiments en faveur d'Henri de Noroy avait été aussi profonde que soudaine. La position sociale du jeune homme, l'estime dont il jouissait dans le pays, sa fortune plus que convenable, chatouillaient si agréablement la petite vanité de M. Peluche, qu'il ne se souvint pas, durant une seconde, que ce gendre lui avait été pour ainsi dire imposé ; que non seulement il ne prenait pas la peine de dissimuler sa satisfaction, mais que Madeleine eût été mal venu à prétendre que son initiative avait été pour quelque chose dans la conclusion de l'union projetée.

Ce mariage avait transporté M. Peluche en plein septième ciel, et voici comment :

Les petites passions ont l'égoïsme pour corollaire ; M. Peluche était trop vaniteux pour n'être pas quelque peu enclin au culte de sa personnalité. Vaguement, sans se l'avouer à lui-même, lorsque Camille était devenue grandelette, il avait redouté le moment où un étranger viendrait lui ravir une part, non pas de sa fortune, mais de son bien le plus précieux, l'affection de son enfant. Vainement il avait essayé de dominer ses sourdes appréhensions par les grands mots de devoir, de dévouement, de sacrifice ; vainement il s'était proposé pour modèle l'exemple du pélican, qui déchire lui-même ses entrailles pour nourrir ses petits affamés, M. Peluche, comme il arrive aux hommes de peu d'énergie morale en maintes circonstances, n'était jamais parvenu qu'à doubler, pour ainsi dire, ses sentiments. Il avait désiré, à la fois, assurer le bonheur de sa fille, en la mariant, et le sien, en la conservant auprès de lui et surtout en ne partageant avec personne les petits soins auxquels Camille l'avait habitué. Il résultait de cette contradiction intime que, jusqu'alors, il avait accueilli avec enthousiasme tous les partis qui lui avaient été proposés pour Camille, mais qu'il n'avait pas été moins enthousiaste à les déclarer indignes de l'honneur auquel ils prétendaient.

Or, la réalité lui ménageait une surprise dont, au bout de huit jours, il n'était pas encore revenu.

Jamais Camille ne s'était montrée aussi expansive, aussi aimante que depuis le jour où son cœur avait donné un rival à son père dans ses affections.

D'un autre côté, la douceur, les prévenances, les égards dont Henri se montrait prodigue envers son futur beau-père, contrastaient trop vivement avec la rudesse à laquelle l'ami Madeleine avait habitué M. Peluche, pour ne pas exercer une agréable influence sur celui-ci.

Au bout de deux jours, M. Peluche ne parlait plus sans attendrissement de ceux que déjà il appelait ses enfants.

D'un autre côté, il se trouvait appréhendé par sa fibre la plus sensible. Le parc, le château, qu'il avait considérés avec quelque dédain le jour de son arrivée à Noroy, mais auxquels il ne reconnaissait plus d'équivalent depuis qu'il voyait approcher le moment où il en deviendrait le propriétaire indirect, avaient pris place à côté du fameux titre dans ses prédilections.

Levé, comme il le disait, dans une réminiscence de la poétique du premier empire, à l'heure où la blonde Aurore ouvre à Phébus les portes de l'Orient, il ne prenait que le temps de s'habiller, descendait au jardin, détachait Figaro, et, escorté de l'incorrigible vagabond, il pénétrait dans la propriété de son gendre futur, il en parcourait les allées, s'arrêtait à tous les accidents de terrain, comptait les arbres, les palpait, les toisait, ne se rassasiait jamais de voir et de revoir. Riche lui-même, M. Peluche était pour la première fois de sa vie à même d'apprécier la fortune sous sa forme la plus positive, la terre ; et, sous cette forme, il lui trouvait des charmes que n'avaient jamais eus les chiffons de papier qui représentaient le demi-million que lui-même il possédait. Il se surprenait à frapper de son pied le sable de l'allée qu'il parcourait et à s'écrier, avec une joie d'enfant :

— Ceci sera pourtant à ma fille !

Madeleine concourait de son côté, à maintenir son vieil ami dans les radieuses régions de cette félicité.

Tous les jours, après le déjeuner, ils partaient pour la chasse. Depuis l'aventure tragi-comique qui avait signalé la première journée, l'ex-bimbelotier se gardait bien de conduire M. Peluche contre d'autres adversaires que les lièvres, les lapins, les perdrix. Dans ces expéditions, le concours de Figaro étant non seulement autorisé, mais indispensable, M. Peluche se consolait un peu des modestes proportions de ses victoires. Du reste, si ses victimes étaient petites, les victoires n'en étaient pas moins éclatantes. La fameuse carnassière avait reçu le baptême du sang ; chaque soir, elle revenait au logis gonflée comme le sac d'un soldat après un pillage, et, lorsque, à table, on procédait au recensement des pièces abattues, c'était toujours lui qui se voyait décerner la royauté de la journée, honneur qu'il recevait sans modestie, mais aussi sans aucune espèce d'étonnement.

Cependant, la sincérité de l'historien exige que je déclare que Madeleine n'était point étranger à ces succès prodigieux.

Il se plaçait toujours à peu de distance de son vieux camarade et tirait en même temps que lui sur la pièce qui se levait, histoire d'appuyer le coup, comme il disait.

Si, par hasard, celle-ci s'en allait saine et sauve, M. Peluche gourmandait aigrement son ami sur ce qu'il appelait sa déplorable habitude ; mais, lorsqu'elle tombait, il ne se plaignait jamais.

Je veux raconter, en passant, un incident qui faillit compromettre la superbe confiance que M. Peluche avait acquise par son habileté de tireur.

Un jour que Madeleine et lui traversaient presque côte à côte un taillis de deux ans, un lièvre se leva devant M. Peluche : deux détonations éclatèrent en une seule, et, de sa plus belle voix, le maître de *la Reine des fleurs* s'écria :

— Apporte !

Mais, à sa grande surprise, au lieu du quadrupède qu'il attendait, il vit Figaro lui rapporter une perdrix !

Pour le convaincre que cette pièce de gibier lui appartenait bien réellement, il fallut que Madeleine entamât la longue kyrielle des étranges quiproquos dont le hasard est l'occasion, et encore M. Peluche resta rêveur pendant le reste de la journée.

Si les heures semblaient si courtes et si bien employées à M. Peluche, que devaient-elles paraître à Camille ?

Il y a dans la vie d'une jeune fille, si chaste, si retenue qu'elle soit, de vagues aspirations qui lui fournissent la prescience du rôle auquel elle est destinée ici-bas : elle rêve l'amour avant d'en connaître le nom.

C'était là ce qui était arrivé à Camille.

Elle adorait son père, elle aimait tendrement sa belle-mère, mais cette affection n'absorbait pas aussi complètement son cœur qu'elle le supposait elle-même. Elle y sentait une sorte de vide qui l'étonnait toujours et l'épouvantait quelquefois, et d'autant plus que ni la lecture, ni l'étude, ni les distractions ne suffisaient à le remplir. Alors, elle avait prêté plus d'attention à ce mot de mari prononcé souvent devant elle, et écouté jusqu'alors avec assez d'indifférence. Elle s'était demandé si cette place où l'hôte manquait n'appartenait pas à l'inconnu, et une voix secrète venue du fond de son âme avait répondu : « Oui ». Elle avait frissonné, rougi ; puis elle avait souri. Était-il donc possible qu'il pût obtenir d'elle autant que ceux à qui elle devait tout, cet être dont elle ignorait le nom, et qui, de son côté, ignorait lui-même qu'elle existât, qui, peut-être, passait en ce moment sous ses fenêtres, sans que rien lui dît : *Elle est là !* sans qu'un tressaillement lui apprît, à elle, que

c'était lui? Rassurée par cette réflexion, elle avait curieusement regardé autour d'elle, et ne voyant personne qui, dans ce rôle, pût lui convenir, ne croyant pas qu'il y eût danger à tromper l'instinctif ennui qui, à certains moments, s'emparait d'elle, elle avait rêvé, et, lâchant la bride à son imagination, elle avait cherché comment, pour lui plaire, devait être celui que Dieu destinait à devenir son compagnon de route ici-bas. Cette simple interrogation avait provoqué la création d'un être idéal, vers lequel les pensées de Camille allaient se fixant d'autant plus volontiers, que non seulement elle l'avait doté de toutes les perfections, mais qu'il était son œuvre. Bientôt, à la violence des battements de son cœur lorsqu'elle évoquait le fantôme, elle avait eu l'intuition de l'absolutisme avec lequel celui qui en prendrait la place régnerait sur ce cœur. Effrayée, elle avait voulu briser la statue; mais il était trop tard. Elle s'était fait une si douce habitude des consolations que la rêverie ménageait à sa vie monotone, que son idéal n'était pas plus tôt en pièces, qu'elle en recueillait pieusement les débris et s'occupait à le reconstruire.

La première fois que Camille avait entendu la voix d'Henri, elle avait ressenti une étrange émotion. Cette voix, il lui avait semblé la reconnaître; elle croyait être certaine que ce n'était pas ce jour-là seulement que cet accent remuait si doucement son âme. Quelques heures de tête-à-tête avec le jeune homme l'avaient laissée sous l'influence d'un sentiment indéfinissable qui tenait de la stupeur et de l'admiration, de la terreur et de la joie. Elle se sentait rougir et pâlir tour à tour; son cœur battait avec violence; elle était inquiète, agitée; elle eût voulu s'éloigner, et sa volonté cédait à un attrait irrésistible. Dans la nuit, comme je l'ai dit plus haut, elle s'était recueillie. Inquiète du trouble qu'elle ressentait, elle s'était interrogée, elle s'était demandé s'il était possible qu'un homme qu'elle connaissait depuis si peu de temps eût pris si promptement un empire sur son âme; elle s'était répondu négativement. Elle se trompait, elle l'aimait, mais elle l'aimait depuis longtemps. C'était le spectre de ses rêves, qui avait pris corps, c'était l'incarnation de l'être imaginaire vers lequel, depuis quelque temps, allaient toutes ses pensées.

Un instant bouleversée par la brusque décision de son père, Camille n'avait point tardé à reconnaître l'épanouissement du bonheur au milieu de ce désordre d'émotions. Sa physionomie avait été radieuse lorsqu'elle avait laissé tomber sa main dans la main que lui présentait le jeune homme, et elle n'avait pas eu la pensée de dissimuler sa joie. Peu à peu son cœur s'était ouvert à tous les enivrements de l'amour, et elle s'y était abandonnée sans réserve. Cet amour n'avait pas la violence de la passion; il se manifestait par cette confiance calme et sereine qui caractérise les sentiments profonds.

Quatre jours ne s'étaient pas écoulés, qu'il lui semblait que cette douce intimité avait des années de date, qu'elle était persuadée qu'elle devait se prolonger aussi longtemps que durerait leur existence à tous les deux.

Le bonheur d'Henri ne le cédait en rien à celui de sa fiancée. Chaque jour, il reconnaissait en elle des qualités plus sérieuses et plus solides; chaque jour, il subissait davantage l'influence de ses charmes et de sa douceur.

Il s'était fait une habitude d'une petite flânerie matinale sous les fenêtres de la jeune fille. Dès qu'un pâle rayon de lumière avait glissé sur leurs carreaux, ces fenêtres tardaient rarement à s'ouvrir. De l'étage au rez-de-chaussée s'échangeaient des bonjours empreints d'autant de sollicitude que si des années d'absence eussent séparé les deux amants.

Promptement vêtue, Camille descendait pour retrouver son ami, et alors commençait un poème de joies pour lesquelles la journée semblait toujours trop courte. Ces joies étaient simples, un peu naïves, mais quoi de plus charmant que l'idylle pour les amoureux?

Malgré cette diversion inattendue, Camille observait religieusement le programme qu'elle s'était tracé pour l'emploi de son temps. Elle s'était substituée à la servante dans les soins à donner à la basse-cour. Henri l'accompagnait tandis qu'elle distribuait la nourriture de toute la population emplumée; il partageait ses joies, ses étonnements, ses admirations enfantines. Puis, tantôt seuls, tantôt accompagnés de M. Peluche, qui ne laissait pas toujours échapper cette occasion de s'essayer au rôle de châtelain, ils allaient visiter les ouvriers occupés soit dans le parc, soit dans les champs.

La nouvelle du prochain mariage s'était promptement répandue dans le village; les braves gens confondaient déjà la jeune fille dans les témoignages de reconnaissance et de dévouement qu'ils accordaient à leur maître.

Après le déjeuner, alors que M. Peluche et Madeleine étaient partis pour la chasse, les deux jeunes gens décidaient de l'emploi de leur journée. Tantôt elle était consacrée à la promenade dans quelque beau site des environs; ils la passaient à chercher dans les bois, dans les champs, de nouveaux sujets pour l'album de Camille; et tantôt, enfin, comme la première fois, ils l'employaient à des visites charitables.

La plupart du temps, ils étaient seuls, et cependant sous la meilleure des sauvegardes, la pureté de leur cœur et de leur amour.

Tantôt ils cheminaient côte à côte, silencieux, doucement recueillis et absorbés dans leurs pensées; tantôt un incessant babil animait la promenade; mais, dans leur causerie, jamais une phrase, un mot, ne faisait d'allusion aux sentiments qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre. Un regard, un furtif serrement de main, c'était tout ce qu'ils accordaient au besoin d'épancher leurs âmes; mais ces âmes étaient déjà si parfaitement confondues, que ces regards, que ces étreintes valaient pour elles mille serments.

De tous ces personnages, Madeleine était donc le seul qui eût conscience de la durée exacte du temps et des heures et qui ne s'étonnât pas douze fois par jour de la rapidité avec laquelle elles passaient.

Deux ou trois fois, dans le cours de cette semaine, Madeleine avait gourmandé son vieil ami à propos de la fameuse lettre qui, tous les jours recommencée, menaçait de prendre la tournure de la tapisserie de Pénélope. Il n'avait pas tardé à reconnaître que ce n'était pas à la paresse ni à la multiplicité des occupations de M. Peluche qu'il fallait attribuer le retard que celui-ci apportait à une communication de cette importance, mais seulement à l'embarras qu'éprouvait le digne homme pour apprendre à la sévère Athénaïs qu'il avait dû prendre une détermination de cette importance sans la consulter.

En sa qualité d'homme d'action, Madeleine prit rapidement son parti.

Le samedi matin, après sa promenade quotidienne dans ce qu'il appelait les domaines de son futur gendre, M. Peluche s'était mis à la recherche de son hôte. Ne le trouvant pas dans le jardin, il était monté à sa chambre; cette chambre était vide. Il l'avait demandé à tous les échos. La servante lui avait répondu en lui annonçant que son maître était parti le matin même pour Villers-Cotterets, sans indiquer le but de son voyage, sans dire à quelle heure il serait de retour.

Après le déjeuner, force fut à M. Peluche de se passer du compagnonnage dont il s'était fait une douce habitude et de s'en aller tout seul à la chasse, escorté de Figaro.

Mais ce jour-là était de ceux qui se marquent d'une pierre noire. La présence de Madeleine n'était probablement pas étrangère à l'excellente conduite de Figaro depuis quelque temps. Privé de cette tutelle, il reconquit en un instant tous les instincts indisciplinés qui l'avaient rendu célèbre. Le nez et la queue au vent, il se lança dans la plaine avec des façons de pandour, battant l'estrade à un kilomètre de son maître et beaucoup trop occupé de ses petites distractions personnelles pour se soucier le moins du monde des claquements de fouet, des coups de sifflet, des injonctions menaçantes de celui-ci. Lièvres, perdrix, tout s'enfuyait devant le sacripant, et si loin, que M. Peluche consomma en leur honneur une bonne demi-livre de poudre sans que ses adversaires eussent seulement entendu le plomb siffler à leurs oreilles. M. Peluche fit une première connaissance avec la bredouille. Je n'ai pas besoin de dire qu'il était d'une humeur massacrante. Comme tous les vainqueurs, il se révoltait contre sa défaite; il en accusait tout le monde, excepté lui. Il rejetait sur Figaro, nouveau Grouchy, la honte de ce nouveau Waterloo. Quelques accusations aigres-douces s'en allèrent même à l'adresse du gouvernement de son choix, qu'il osa soupçonner de tromperie dans la qualité de la poudre qu'il lui avait fournie. Mais ce fut Madeleine qui devint l'objet de ses récriminations les plus virulentes. Où était-il? que faisait-il? pourquoi ne se trouvait-il pas là?

Madeleine ne parut pas plus au dîner qu'il n'avait paru au déjeuner, et, le lendemain matin, M. Peluche, qui n'avait fait qu'un saut de sa chambre à la chambre de son ami, put acquérir la conviction que l'ex-bimbelotier avait découché, ce qui lui fit froncer le sourcil.

Sur les huit heures du matin, Camille et Henri se promenaient dans le parc. M. Peluche, qui commençait à trouver que la journée était longue, était allé à la cuisine surveiller les apprêts d'un salmis sur lequel il comptait un peu pour tromper ses ennuis, lorsque le bruit d'une voiture retentit sur la route et lui fit mettre le nez sur le perron.

M. Peluche reconnut la carriole qui l'avait amené lui-même. Il la vit s'arrêter devant la grille de la cour, et presque aussitôt Madeleine s'élançait en dehors avec sa vivacité habituelle.

— C'est bien heureux! s'écria M. Peluche en courant au-devant de son ami, et vous avouerez que vous avez une singulière façon de vous conduire avec les hôtes que vous recevez, mille!...

Pour la première fois de sa vie peut-être, M. Peluche allait jurer ; mais l'imprécation expira dans sa gorge, et, en même temps, il recula d'un pas en arrière.

Dans l'encadrement d'osier, entre les deux petits rideaux de cuir, il venait d'apercevoir une figure pâle encadrée de deux tire-bouchons noirs, qui avait produit sur lui l'effet de la tête de Méduse.

Cette figure, c'était celle de madame Athénaïs Peluche, à laquelle Madeleine présentait le poing et pour laquelle celui-ci faisait gaiamment un marchepied de son genou.

XXX

EXPLICATION CONJUGALE

Si les grenadiers qui avaient l'honneur de marcher sous M. Peluche avaient été là pour observer leur digne capitaine, la réputation de fermeté stoïque dont celui-ci jouissait dans la compagnie s'en fût quelque peu altérée. Ses couleurs disparurent instantanément non seulement de son visage, mais de ses lèvres, et, à un premier mouvement purement instinctif de retraite, il en ajouta un second qui devenait plus compromettant.

Je dois avouer que la physionomie de madame Peluche n'était point, en effet, rassurante pour un époux aussi épris de tranquillité, aussi ennemi du bruit, que l'était le maître de *la Reine des fleurs*.

Le visage de madame Peluche n'accusait pas seulement les fatigues d'une nuit d'insomnie, il portait les marques de vives, de véhémentes émotions. Elle était pâle, ses paupières étaient tuméfiées et rougies ; sa chevelure, dont elle arrondissait les boucles avec des soins si méthodiques et si minutieux, paraissait en désordre ; enfin, ses sourcils froncés, ses lèvres contractées, indiquaient qu'elle était en proie à une colère qui, d'instant en instant, pouvait faire explosion.

Madeleine lui avait offert son bras ; elle ne daigna pas remercier le bimbelotier de ses galantes attentions et marcha droit à son mari.

La conviction qu'il n'échapperait pas à l'explosion qu'il redoutait rendit à M. Peluche quelque courage. Il essaya de sourire et s'avança, de son côté, vers sa femme, les bras étendus pour l'embrasser. Madame Peluche ne se refusa point à l'étreinte conjugale : mais elle ne rendit pas non plus à son mari les deux baisers retentissants que celui-ci avait appliqués sur ses joues, et elle lui dit sans autre préambule :

— Montons à votre chambre, j'ai à vous parler.

M. Peluche jeta sur Madeleine un regard chargé d'angoisses et de reproches, regard qui le suppliait de ne pas l'abandonner dans l'épreuve.

Mais Madeleine lui-même paraissait éprouver un embarras qui n'était pas dans ses habitudes. A l'animation de son teint, à l'éclat de ses yeux, il était facile de voir que le voyage ne s'était point passé sans qu'il eût eu lui-même à essuyer le premier effort de la bourrasque.

Cependant, il suivit les deux époux ; mais, au moment où il allait entrer dans la chambre, sur les pas de Madame Peluche, celle-ci ferma brusquement la porte, et, donnant un tour de clef, elle le laissa dehors.

M. Peluche était trop consterné pour hasarder une observation : il regarda piteusement sa femme : elle était tombée sur un fauteuil et elle cachait son visage dans son mouchoir.

Jusqu'alors, M. Peluche n'avait été que sous l'influence de son appréhension pour tout ce qui ressemblait à une scène ; la douleur d'Athénaïs fit entrer le remords dans son cœur. Il s'approcha d'elle, il essaya de prendre une main qui se déroba à son étreinte.

— Pardonne-moi, Athénaïs dit-il d'une voix humble et caressante. J'ai eu tort de ne pas t'écrire, j'en conviens ; mais je te jure que j'allais le faire aujourd'hui même. C'est la faute de Madeleine : tous les jours, des chasses, des parties de plaisir. J'y suis si peu habitué, qu'il m'est bien pardonnable de m'être laissé entraîner un peu plus que de raison. Tu ne sais pas ? j'ai tué un sanglier, un sanglier magnifique.

— Oh ! répondit Athénaïs avec aigreur, vous êtes modeste ; vous avez encore accompli de bien autres chefs-d'œuvre.

— Ah ! Madeleine t'a dit ? Eh bien ! je crois que j'ai découvert un excellent parti pour notre enfant. Du reste, tu vas voir le jeune homme tout à l'heure. Je ne veux t'en rien dire, pour ne pas t'enlever le plaisir de la surprise ; mais je suis sûr que tu seras, comme moi, enchantée.

— S'il vous plaît, c'est tout ce qu'il faut. D'ailleurs, il serait probablement un peu tard pour ne pas le trouver charmant.

— Tu verras, bichette, que c'est impossible. Figure-toi une perfection de jeune homme ; beau sans fatuité, élégant sans morgue, instruit sans prétentions, doux et modeste ; château, parc, vingt-cinq mille livres de rente ; la rosette de la Légion, dont je n'ai que le ruban ; vicomte...

— Et bâtard, par-dessus le marché, interrompit Athénaïs.

— Bâtard ! s'écria M. Peluche, pourpre de colère.

— Ah ! notre ami Madeleine vous avait caché ce petit détail ! Eh bien, moi qui l'ai confessé sur le chemin, je puis vous l'apprendre. Oui, bâtard, ou fils naturel, si vous l'aimez mieux.

— Madeleine m'avait bien dit qu'il y avait quelque irrégularité dans la naissance ; mais qu'importe, après tout ! Datons-nous des croisades ? Avons-nous le droit de nous montrer si difficiles ?

— Nous ne datons que de nous-mêmes ; mais nous pouvons indiquer, année par année, mois par mois, pour ainsi dire, jour par jour, la source et l'accroissement de notre fortune. Savez-vous si votre futur gendre peut en dire autant ?

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda M. Peluche.

— Oh ! vous qui n'auriez pas livré une douzaine de grosses de fleurs de papier à un détaillant avant de vous être enquis de sa solvabilité, c'est avec cette insouciance que vous avez conclu une affaire dont dépendait la destinée de votre enfant ?

— Morbleu !...

— Au fait, vous aviez la garantie de M. Madeleine ; une telle caution est tout à fait rassurante !

— Madeleine est un honnête homme ! s'écria M. Peluche avec une nuance d'impatience.

— Je ne dis pas non ; cependant, pour que nous nous inclinions devant sa probité, il serait à propos qu'il nous expliquât comment il se peut faire qu'à l'époque où nous le connaissions fabricant de jouets à cinq sous, fort besoigneux et toujours en retard de deux échéances sur trois, il se trouvait bien et dûment le légitime propriétaire des prés, terres, bois, parc et château dont vous m'avez fait l'énumération tout à l'heure.

— Madeleine ? C'est impossible.

— Cela est si peu impossible, qu'il y a sept ans, par ce qu'on appelle une donation entre vifs, il abandonnait tout cela au jeune homme dont vous voulez faire votre gendre. Or, on ne dispose ordinairement que de ce que l'on possède. Il est bien étrange, Monsieur, que ce soit moi, qui ne suis point la mère de Camille, qui ne me sois point crue dispensée de toute prudence, lorsque son avenir était en jeu. Je n'ai passé qu'une demi-heure à Villers-Cotterets ; ç'a été assez pour que j'aie tenu dans mes mains l'acte dont je vous parle.

— Vous avez raison, ma bonne amie, s'écria M. Peluche, il faut que Madeleine s'explique, et je sais...

En disant ces mots, il portait la main à l'espagnolette, afin d'ouvrir la fenêtre ; mais Athénaïs l'arrêta.

— Pourquoi ? lui dit-elle. Ecoutez-moi. J'ai le droit de m'offenser de votre conduite. Lorsque vous m'avez épousée, Camille avait trois ans ; en sortant de l'église, vous m'avez conduite devant le berceau où elle dormait ; vous l'avez prise dans vos bras, et vous m'avez dit : « Vous lui serez une bonne mère, n'est-ce pas ? » Je vous le promis et je crois avoir acquis le droit de dire que j'ai tenu religieusement ma parole. Devais-je m'attendre à être traitée en étrangère dans une circonstance aussi grave ? Cependant, je vous le jure, je ferais bon marché de ma dignité de femme et de belle-mère, si je savais, par ce sacrifice, assurer le bonheur de celle que j'ai si longtemps traitée de fille. Malheureusement, je crains qu'il n'en soit point ainsi. Les avantages dont vous m'avez tracé le tableau me paraissent singulièrement assombris par ces mystères de naissance et de fortune. Je comprends difficilement que vous, Anatole, dont la droiture, dont l'honorabilité n'ont jamais été soupçonnées, vous vous soyez décidé à vous aventurer dans ces ténèbres.

— C'est très juste, tout ce que tu dis là, et c'est précisément pour cela que j'aurais voulu savoir de Madeleine...

— A quoi bon ? Plus habile que vous, M. Madeleine a su vous amener où il souhaitait : est-il donc nécessaire d'ajouter à son triomphe la petite satisfaction de vous voir solliciter humblement des explications trop tardives ?

M. Peluche se mordit les lèvres de dépit. Athénaïs s'aperçut qu'elle avait touché l'endroit sensible ; elle continua :

— D'ailleurs, ses explications, à quoi serviraient-elles ? Constitueraient-elles l'état-civil qui manque à ce soi-disant vicomte ? Donneraient-elles à sa fortune une origine moins équivoque ? Non. Si, en mon absence, vous avez été assez imprudent pour laisser les choses s'engager à ce point

qu'une rupture soit impossible, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de cacher nos regrets et de nous taire. Si, au contraire, continua madame Peluche en baissant la voix, vous ne vous considérez pas comme irrévocablement engagé...

— Morbleu ! dit M. Peluche, le notaire n'y a pas encore passé, et je puis toujours...

— Eh bien ?

— Tirer notre révérence à Madeleine en retournant rue Bourg-l'Abbé.

— Alors, si vous voulez m'en croire, Anatole, le plus tôt sera le meilleur.

M. Peluche allait et venait dans la chambre en se grattant la tête, en donnant tous les signes d'une violente perplexité. Certainement, il était loin d'être décidé à renoncer au mariage qui avait fini par trouver en lui tant d'enthousiasme ; mais cet enthousiasme n'en était pas moins fort ébranlé, et madame Athénaïs, qui s'en était aperçue, était fort disposée à porter les derniers coups à ses irrésolutions. Son peu de sympathie pour Madeleine devait nécessairement s'étendre au prétendu que celui-ci aurait patronné. Cependant, sa malveillance eût peut-être été toute passive sans les circonstances aggravantes dont la décision de M. Peluche se trouvait entourée. Habituée à être consultée comme un oracle, à régner despotiquement dans son intérieur comme dans son magasin, Athénaïs avait considéré le silence de son mari comme le plus sanglant des outrages. Ni les explications de Madeleine, ni la démarche que celui-ci avait hasardée, n'étaient parvenues à tempérer son indignation, et elle aurait probablement fini par faire prévaloir ses idées si, au moment où elle allait prendre la parole, on n'eût frappé à la porte de la chambre.

Madeleine, qui connaissait de longue date la faiblesse de son vieil ami, n'était pas sans inquiétude sur les conséquences de l'entretien conjugal. Il avait été chercher Camille, qui accourait tout essoufflée.

En entrant dans l'appartement, celle-ci se jeta au cou de sa belle-mère et l'embrassa avec effusion. Madame Peluche lui rendit ses caresses avec beaucoup d'émotion, sincère ou simulée.

— Quelle bonne idée vous avez eue de venir, ma mère ! Aujourd'hui, rien ne manquera à notre bonheur.

Le front de M. Peluche se plissa ; quelques larmes se glissèrent entre les cils d'Athénaïs.

— Chère enfant ! dit-elle avec attendrissement, je ne me consolerais jamais si elle était malheureuse !

— Malheureuse ! reprit Camille avec un angélique sourire, voilà un mot qui ne vous viendra point à la pensée lorsque vous aurez vu Henri.

— Pauvre petite ! continua madame Peluche avec le même ton larmoyant. Hélas ! à ton âge, dans de pareilles circonstances, les illusions sont bien excusables, mais c'est à nous de ne les point partager.

— Que voulez-vous dire, ma mère ? s'écria Camille avec inquiétude.

— Ne te désole pas, petite ! ta mère, tu le sais, c'est l'incarnation de la raison et de la sagesse ; elle trouve que nous avons été un peu vite tous les deux, et peut-être n'a-t-elle pas tout à fait tort.

— Oh ! qu'elle attende au moins à connaître Henri avant de nous condamner, mon père !

— Mon enfant reprit sentencieusement M. Peluche, je ne doute pas des perfections que tu lui supposes, mais je n'en persiste pas moins dans mon opinion. A côté des convenances personnelles, il en est d'autres dont les parents sont seuls appelés à rester juges, et, si ces convenances ne leur semblent pas réunies aux premières, il est de leur devoir d'exiger de leur fille le sacrifice de ses inclinations.

A ces mots, Camille était devenue pâle, et ses yeux s'étaient remplis de larmes.

— Oui, dit-elle d'une voix mal assurée, et il est également du devoir d'une fille de respecter la volonté de ses parents. Mon père a toujours trouvé en moi une enfant aussi soumise qu'elle était tendre ; qu'il parle...

— Ta, ta, ta ! s'écria M. Peluche, déjà bouleversé par l'émotion de la jeune fille, nous n'en sommes pas là ; nous nous sommes trop pressés, c'est évident : enfin il faut voir, il faut réfléchir.

— Tu aurais grand tort de te désoler, ajouta madame Peluche. Si ton père décidait que cette union ne te convient pas, je te promets de me mettre en quête et de te découvrir un mari qui, après huit jours, ne te semblera pas moins charmant que celui que tu auras perdu.

— Oh ! ma mère, dit Camille avec un triste sourire, ce serait là un soin bien inutile.

— Pourquoi ?

— Parce que, si je ne suis pas à Henri, je ne serai à personne.

Camille avait prononcé ces mots avec une fermeté, avec une résolution singulières ; madame Peluche lui répondit par un petit éclat de rire nerveux et strident. Alors, la jeune fille étendit le bras vers un petit christ d'ivoire placé au-dessus du lit et que l'on entrevoyait à travers les rideaux de l'alcôve, et elle s'écria :

— Devant Dieu, je le jure !

Le serment que Camille avait prononcé sans emphase portait l'empreinte d'une détermination si froide, si réfléchie, qu'il épouvanta M. Peluche.

— Camille ! Camille ! s'écria-t-il avec un accent qui tenait à la fois de la prière et de la menace.

— Mon bon père, dit la jeune fille en tournant vers lui son visage baigné de larmes, je vous le répète, quelle que soit votre volonté, je m'y soumettrai avec respect et sans laisser amoindrir l'attachement que je vous dois ; mais je ne crois pas que votre autorité puisse exiger plus que ce renoncement qui sera complet ; je vous demanderai donc de ne jamais me parler d'autres mariages, et encore une grâce, celle de ne pas me communiquer les raisons que vous aurez eues pour renoncer à une union qui, hier encore, avait votre approbation. Je ne sais, mais il me semble que je ne survivrais pas à ce coup trop violent, et si je dois... vous quitter, je veux mourir avec cette conviction qui me consolera, qu'il était digne de moi ; je veux mourir en l'aimant.

L'émotion de Camille avait été si profonde, qu'elle avait été forcée de s'asseoir ; peu à peu sa pâleur était devenue plus intense ; elle faisait des efforts évidents pour parler, elle n'y arrivait que par la toute-puissance de la volonté.

Au moment où le dernier mot expirait sur ses lèvres, sa tête se renversa en arrière, ses yeux se fermèrent à demi, un dernier frisson fit vibrer ses lèvres, et elle demeura inanimée.

A la vue de sa fille sans connaissance, M. Peluche perdit la raison : tandis qu'Athénaïs, un peu déconcertée par ce dénoûment, faisait respirer des sels à la jeune fille, il se précipita aux pieds de celle-ci, il lui prit les mains, il les couvrit de baisers, tout en lui parlant comme si elle eût pu l'entendre.

— Tu l'épouseras, fillette, disait-il, tu l'épouseras. Est-ce que je savais, moi, qu'il avait comme cela pris racine dans ton cœur ? Puisque je te dis que tu l'épouseras, reviens à toi ! Ah ! mon Dieu que cela me fait donc mal de la voir comme cela ! Ne dirait-on pas qu'elle est morte, mon Dieu ! mais je consens, mon enfant, mais je consens ! — Et pourquoi d'ailleurs ne consentirions-nous pas, n'est-ce pas, Athénaïs, de quelque part que lui viennent les cinq cent mille francs ? Je t'en prie, dis-lui toi-même qu'elle l'épousera. — Ouvre tes yeux, parle, ma Camille, je t'en conjure !

Les lamentations du pauvre père furent entendues de Madeleine qui accourut. En voyant Camille sans connaissance, il ne put s'empêcher de lancer un regard courroucé à madame Peluche ; mais, s'occupant d'abord de Camille, il ouvrit la fenêtre et enleva la jeune fille dans son fauteuil pour la placer dans un courant d'air dont l'action bienfaisante ne tarda pas à la ranimer.

Aussitôt que M. Peluche vit les yeux alanguis de Camille retrouver quelque éclat, et ses lèvres reprendre leur couleur purpurine, il l'embrassa avec transport, et il allait lui renouveler l'assurance qu'il ne s'opposerait pas à son mariage, mais Madeleine lui mit la main sur la bouche.

— Un instant ! dit celui-ci. Sans avoir écouté aux portes, je devine ce qui s'est dit ici tout à l'heure, et je ne te reconnais plus le droit de parler de ce mariage avant de m'avoir entendu. Voici ta fille qui revient à elle ; il ne reste plus qu'à lui faire avaler un verre d'eau sucrée, ce dont madame Peluche veut bien se charger ; toi, viens avec moi dans le jardin, car c'est à toi et à toi seul que je veux faire une confidence.

Madame Peluche se mordit les lèvres de dépit : elle comprenait que cet entretien achèverait ce que les larmes et l'évanouissement de Camille avaient commencé, qu'elle avait complètement perdu le peu de terrain qu'elle avait conquis pendant la première partie de son entretien avec son mari. Ce double échec ne lui inspira pas de plus bienveillants sentiments pour le futur gendre, au contraire ; mais elle était femme, elle n'hésita point à dissimuler, en se promettant bien de prendre sa revanche, si l'occasion s'en présentait.

Lorsque Camille eut retrouvé ses forces, elle manifesta le désir de monter dans sa chambre. La pauvre enfant n'avait point entendu les protestations que lui avait adressées son père : sa belle-mère ne se croyait point autorisée à l'avertir du nouveau revirement qui s'était opéré dans l'esprit de M. Peluche, et, persuadée qu'elle allait à jamais être séparée de celui qu'elle aimait, elle éprouvait le besoin d'être seule, afin de pleurer en liberté.

Athénaïs aida Camille à s'étendre sur son lit ; au moment où elle s'engageait dans l'escalier, un pas bruyant en fit retentir les premières marches : c'était M. Peluche qui revenait : la physionomie du fleuriste était radieuse.

— Ah ! Athénaïs, s'écria-t-il sans se donner le temps d'entrer dans sa chambre, Athénaïs, comme tu te trompais, notre ami Cassius n'est pas seulement un homme honnête,

c'est un homme d'une probité qui... d'une probité que... d'une probité antique comme son nom !

— Je n'en avais jamais douté, dit madame Peluche avec un rire railleur, et j'étais convaincue à l'avance que vous croiriez tout ce qu'il lui semblerait bon de vous raconter

— Enfin, l'essentiel, continua M. Peluche, l'essentiel, c'est que tu peux calmer tes appréhensions, ma bichette. La fortune du jeune homme est bien à lui, elle lui vient de celui duquel il est toujours honorable de recevoir, de son père elle n'a été qu'un fidéi-commis dans les mains de notre ami. Hein ! te souviens-tu de lui dans sa grande redingote de castorine pelée, lorsqu'il venait m'emprunter cent sous et que tu prétendais que je finirais sur la paille si je les lui prêtais ? te serais-tu jamais doutée qu'il y eût cinq cent mille francs dans la poche de cette redingote-là ?

— En effet, c'était assez invraisemblable, dit madame Peluche avec un sourire aigre-doux.

— Brave Madeleine, je crois que je l'aime davantage depuis que je le sais capable de souffrir la misère et de laisser protester ses billets à côté d'un tas d'or qui ne lui appartenait pas.

— C'est fort beau, en effet, dit Athénaïs ; mais vous a-t-il raconté comment, en raison de quelles circonstances une somme aussi considérable avait été déposée entre ses mains de préférence à tout autre ?

M. Peluche ne répondit pas tout de suite, et sa rougeur et ses hésitations témoignèrent de son embarras.

— Non, dit-il ; ceci, d'ailleurs, c'est son secret, et je ne me crois pas le droit de le lui demander.

Avec sa finesse de femme, madame Peluche comprit fort bien que la confidence de Madeleine avait été complète, mais qu'il avait exigé de M. Peluche une discrétion absolue sur certaines parties de cette confidence.

— Allons, reprit le fleuriste, allons vite annoncer à notre fillette qu'elle sera vicomtesse ; car elle le sera : j'ai vu l'extrait de l'état civil, continua-t-il en se penchant à l'oreille de sa femme et en baissant la voix ; il est bien et dûment fils reconnu, sinon légitime, de M. Adhémar-Sébastien-Louis, vicomte de Noroy ; c'est la mère qui nous manque, et, ma foi, il faudra bien nous en passer.

Madame Peluche suivit son mari. Convaincue de l'inutilité d'une lutte immédiate, mais toujours décidée à venger soit après, soit avant la noce, le premier échec que sa suprématie conjugale avait subi, elle fit mieux que de se résigner, elle parut satisfaite.

A quelque condition sociale que la femme appartienne, il y a un diplomate sous l'écorce qui la recouvre. La raide, la revêche marchande de la rue Bourg-l'Abbé arriva du premier coup à un degré fort honnête de dissimulation ; froissée dans son orgueil, elle haïssait cordialement Madeleine et Henri, ces causes premières, sinon directes, de l'humiliation qu'elle avait subie, et ce fut précisément envers ceux-là qu'elle se montra le plus aimable.

Cependant, sous prétexte de la nécessité de veiller aux intérêts de la maison, elle se refusa à toutes les instances qui lui furent faites de prolonger son séjour : elle partit le lendemain matin, après que le mariage eut été fixé à quinzaine.

XXXI

UNE RENCONTRE

Le samedi suivant avait été désigné pour le jour de la signature du contrat. Dans l'intervalle, M. Peluche et sa fille étaient retournés à Paris. Camille, qui faisait bon marché de sa coquetterie, eût préféré rester à Noroy ; mais M. Peluche y tenait pour elle.

Henri avait vaguement parlé de la corbeille qu'il comptait offrir à sa fiancée, et l'amour-propre du digne fabricant, déjà battu sur plus d'un point, était décidé à trouver une revanche, et, dans le chapitre du trousseau, à ne point se laisser dépasser en magnificence. La chasse n'occupait plus que le second rang dans ses préoccupations, et, à l'entendre s'enquérir de détails extra-féminins, établir le dessin des entre-deux, discuter des mérites de la valenciennes, du point de Venise, de Bruxelles ou d'Angleterre, on eût été tenté de supposer que c'était lui qui était la mariée.

Les dépenses exagérées auxquelles il se livra ne pouvaient pas réconcilier madame Peluche avec ce mariage. Ces acquisitions firent éclater les profondes dissonances qui existaient entre deux caractères qui ne se ressemblaient qu'à la surface. M. Peluche n'était certainement pas un dissipateur ; mais son économie n'était que relative. Il suffisait que sa vanité fût en jeu pour qu'il déliât les cordons de sa bourse ; la parcimonie d'Athénaïs ne transigeait jamais, quel que fût le sentiment qui la sollicitât.

Elle avait apporté de sa province le culte du linge : elle affectait pour la toile des tendresses de collectionneur ; elle l'aimait pour elle-même, par tempérament, si je puis employer cette expression, bien plutôt que pour l'argent que cette toile représentait. Etager méthodiquement des piles de draps, classer bibliophilement des douzaines de serviettes, de chemises et de mouchoirs, parfumer le tout avec de petits chapelets de racines d'iris, était sa récréation la plus douce, comme la grande affaire de la blanchisseuse était sa préoccupation la plus grave. On ignore ce que l'eau de Javelle, la brosse de chiendent, tous les procédés dont usent les Parisiens pour blanchir expéditivement le linge, sans trop se soucier d'en amincir le tissu, peuvent causer d'insomnies et de douleurs aux femmes qui partagent l'innocente manie d'Athénaïs.

Il était impossible qu'elle eût négligé un moyen si légitime d'assouvir cette passion respectable en s'occupant à l'avance du trousseau de Camille. Celle-ci n'était encore qu'une enfant, que déjà sa belle-mère, sous prétexte d'occasions incroyables, — les femmes ne se servent jamais d'un autre adjectif pour caractériser ces sortes de marchés. — l'avait déjà pourvue de quelques-uns de ces accessoires fondamentaux de l'entrée en ménage.

Ces premières pièces avaient été solennellement déposées dans une armoire. D'autres n'avaient pas tardé à les y rejoindre peu à peu, et, les occasions se multipliant chaque jour davantage, elles n'avaient pas tardé à s'accumuler dans des proportions menaçantes pour les ais de chêne qui servaient de temple à ce trésor. Là, en attendant un jour auquel personne n'avait encore songé, elles servaient aux distractions favorites de madame Peluche, et aussi à attendrir quelques voisines privilégiées sur le dévouement dont ce soin pieux témoignait pour la fille de son mari.

Naturellement, aux premiers mots que M. Peluche avait prononcés, on l'avait conduit à l'armoire, dont les battants s'étaient ouverts avec quelque pompe. Cependant, il s'en était fallu de beaucoup que cette exhibition produisît sur le maître de *la Reine des fleurs* l'effet qu'on en attendait.

Camille, il est vrai, avait trouvé tout charmant ; elle s'était élancée au cou de sa belle-mère, l'avait embrassée avec effusion ; mais, à la vue de ces pyramides de toile, à laquelle le temps avait donné le ton jaunâtre du lard ranci, M. Peluche avait fait une moue significative et déclaré, en hochant la tête, que, tout en étant fort cossu, ce trousseau-là restait au-dessous du rang que sa fille était appelée à tenir dans le monde.

Le digne fabricant ne se doutait pas qu'il venait d'atteindre sa femme dans son orgueil et dans son avarice tout à la fois : dans son orgueil en dédaignant ce qu'elle avait choisi, dans son avarice en rendant nécessaire l'acquisition d'un second trousseau, c'est-à-dire une dépense considérable.

Comme tous ceux qui glissent sur la pente d'un précipice et que leurs efforts même contribuent à pousser dans l'abîme, M. Peluche envenima mortellement la blessure qu'il venait de faire en essayant de la cicatriser ; sa bonhomie lui fit commettre la maladresse d'offrir à sa femme ce qu'il venait de trouver indigne de sa fille.

Madame Peluche essaya de sourire, se mordit les lèvres, ne répondit rien ; mais un ferment de haine commença à poindre et à germer dans cette âme, que sa médiocrité native avait jusqu'alors rendue incapable de mal comme de bien et qui, moralement, pouvait être caractérisée par le mot : *neutre*.

Elle refusa avec obstination de se mêler de toutes les acquisitions que projetait son mari ; mais elle fut loin d'abdiquer son droit de critique, et, lorsque M. Peluche étalait triomphalement les coûteux chiffons qu'il avait choisis, elle se faisait un malin plaisir de lui démontrer qu'il avait été volé.

Cette opposition qui, pour la première fois, se révélait dans son ménage, courrouçait extraordinairement M. Peluche, qui avait l'horreur innée de toutes les oppositions. Mais sa colère passait vite ; il se persuadait que ces taquineries étaient la conséquence du petit désappointement que sa fermeté avait réservé à Athénaïs. Il comptait sur le temps, sur la raison et surtout sur le bonheur de Camille pour en faire justice. Celle-ci, au contraire, pressentait ce qui se passait dans le cœur de sa belle-mère : elle devinait son hostilité pour le mariage qui allait s'accomplir. Elle en était attristée et effrayée. Elle redoublait de prévenances et de caresses pour adoucir les préventions qu'elle supposait, l'inimitié qu'elle sentait poindre. La pauvre enfant ignorait qu'on apprivoise plus aisément un tigre qu'une femme qui se croit outragée

Cependant, Henri avait suivi sa future à Paris ; il venait tous les jours au magasin de la rue Bourg-l'Abbé, et sa présence, ses assiduités, firent un peu oublier à la jeune

fille les chagrins et les inquiétudes que lui causait l'attitude de sa belle-mère.

La veille du jour fixé pour la signature du contrat, la famille Peluche retournait à Villers-Cotterets.

Madeleine et Henri la ramenèrent à Noroy dans le break du jeune homme. La population les attendait, rassemblée à l'entrée du village. Les jeunes filles offrirent des fleurs à Camille; un vieux fermier complimenta les futurs époux au nom de tous ces braves gens. Camille pleurait d'émotion; malgré la fermeté juvénile de son caractère, Henri avait quelque peine à dominer l'émotion que lui causait la sincère manifestation de l'affection des gens du bourg; mais M. Peluche ne parut pas aussi sensible à cette ovation qu'on l'eût présumée en raison de ses appétits de gloriole.

Peut-être était-il froissé de ce que les félicitations allaient à son gendre avant d'aller à lui; peut-être aussi, cédant, sans s'en douter, à la toute-puissance d'une action intime et continue, commençait-il à n'être plus aussi enthousiaste de Henri et à partager les fâcheuses impressions qu'aussitôt qu'ils se trouvaient seuls Athénaïs ne cessait de lui manifester avec la ténacité opiniâtreté de son sexe. Il se borna à reprocher, non sans aigreur, à Madeleine, de ne l'avoir point prévenu de la démonstration populaire qui les attendait, afin qu'il endossât un uniforme tout neuf qu'il avait apporté pour conduire sa fille à l'autel, et afin de lui donner le loisir de préparer une improvisation susceptible d'électriser ces bons paysans.

Quant à madame Peluche, elle trouva sur-le-champ un procédé très ingénieux pour mettre un terme à des clameurs qui exaspéraient son dépit. Les jeunes gens du village n'ayant point négligé cette occasion de faire parler la poudre, au premier coup de fusil, elle jugea à propos de s'évanouir, ce qui ne laissa pas que de troubler singulièrement le programme de cette fête de famille.

Au moment où Henri rassemblait ses chevaux afin de les faire tourner devant la grille et entrer dans le parc, il vit, assis sur une des bornes de cette grille, un homme dont la tournure et la physionomie le frappèrent assez pour qu'au milieu des graves préoccupations de cette journée, il ralentît l'allure de son attelage, afin d'examiner plus attentivement ce personnage, non moins remarquable par sa beauté physique que par l'étrangeté de son costume.

Il pouvait avoir vingt-quatre à vingt-cinq ans, bien qu'à quelques rides précoces qui sillonnaient son front, indices flagrants de pénibles travaux ou de cruels soucis, on fût tenté de lui en donner davantage. Il était grand et svelte; mais le développement de sa taille ne devait pas avoir été acquis au détriment de sa force; ses membres, même au repos, trahissaient une vigueur singulière.

On retrouvait sur son visage les traits caractéristiques de la race espagnole: le nez aquilin, la bouche finement découpée, la barbe, les yeux, les sourcils, les cheveux d'un noir d'ébène, l'éclat fulgurant du regard, mais son teint était encore plus basané que celui des Européens du Midi: le soleil des tropiques pouvait seul lui avoir donné ces tons chauds et bistrés du bronze florentin. Il était enveloppé d'un de ces manteaux bruns de forme étrange qui servent à la fois de couverture, de tente ou de lit aux cavaliers des pampas de l'Amérique du Sud, et qu'on désigne sous le nom de puncho.

A travers les plis de ce manteau, on apercevait une chemise de grosse laine rouge qui lui servait à la fois de gilet et d'habit. La seule concession qu'il eût faite aux coutumes européennes était celle de son pantalon, pantalon de drap gris à bande rouge retombant sur des guêtres de peau de daim. Enfin il avait pour coiffure un feutre mou de couleur noire et à larges bords.

Cet habillement, qui paraissait encore plus étrange au fond d'une province qu'il ne l'eût été à Paris, l'étranger le portait avec autant d'aisance que s'il se fût trouvé sur les bords du Rio-Grande ou de la Plata. Il était calme, indifférent au milieu d'un triple cercle de jeunes drôles qui après avoir hésité quelques instants entre le spectacle qu'il leur ménageait et l'entrée de la mariée, avaient pris le parti de jouir tour à tour de l'un et de l'autre de ces divertissements et les contemplaient avec une curiosité ébahie.

L'homme au puncho ne paraissait pas s'apercevoir de leur présence. Il roulait un peu de tabac dans une feuille de maïs et fumait sa cigarette avec une impassibilité parfaite, recommençant son travail dès que le dernier nuage de l'odorante fumée avait été emporté par la brise.

Cependant, lorsqu'il avait vu venir la voiture, une assez vive agitation s'était manifestée sur son visage. Ses sourcils froncés avaient révélé une certaine tension de son esprit. Bien que la jeunesse et la beauté de Camille dussent attirer le regard d'un homme de cet âge aussi sûrement que l'aimant attire le fer, ce n'était pas elle que l'œil de l'étranger avait cherchée, c'était Henri; et, comme, ainsi que je l'ai dit, celui-ci considérait l'inconnu avec quelque surprise, ils se regardèrent longtemps l'un et l'autre, sans qu'aucun des deux se décidât à baisser les yeux le premier.

Dès que le break fut entré dans le parc, Henri se retourna avec vivacité vers Madeleine, assis au-dessous de lui et derrière lui.

— Quel est cet homme? lui demanda-t-il.

Comme beaucoup de vieux soldats, Madeleine se faisait un point d'honneur de ne s'étonner jamais.

— Je n'en sais, ma foi, rien, répondit-il.

— Mais vous n'avez donc pas remarqué son costume?

— Oui. C'est quelque *caramba*, quelque mangeur d'ail, qui est venu mendier par ici.

— Mendier? s'écria Henri. Ah! vous ne l'avez pas bien vu. Un homme qui a un regard comme celui-ci n'a jamais tendu la main.

— Pstt! dit Madeleine, on voit bien que tu n'as pas passé les monts, mon garçon. Ces gens-là vous demandent un sou avec une bien autre morgue que les ministres de Sa Majesté Louis-Philippe n'en mettent pour solliciter le budget de MM. de la Chambre.

— Mais enfin, que fait-il ici?

— Va l'interroger, si tu es curieux. Tout ce que je puis te répondre, c'est que voilà deux ou trois jours qu'il rôde, m'a-t-on dit, dans les environs, et que deux fois déjà je l'ai rencontré. Mais, ma foi, je dois assez d'insomnies à ses compatriotes pour me croire dispensé de me mettre en frais de sollicitude pour celui-là.

— Cependant, dit Camille, dont le regard allait chercher un encouragement dans les yeux de son fiancé, peut-être est-il malheureux. Sans ressources, loin de son pays, son sort est digne de pitié. Ne pourrait-on pas s'informer...?

— Que n'y restait-il dans son pays! s'écria M. Peluche en intervenant dans le débat avec quelque acrimonie; j'ai en horreur tous ces vagabonds, artistes ou autres, qui veulent singer les grands seigneurs en flânant sur les routes. Quand on n'a pas le moyen de payer la poste ou qu'on n'est pas crédité par une bonne maison de commerce, on reste chez soi. Je ne sais, en vérité, comment tu peux t'intéresser à ce grand escogriffe qui a plutôt l'air d'un brigand que de tout autre chose.

— Oh! ajouta perfidement Athénaïs, c'est son équipage qui aura touché le cœur de Camille. Ne savez-vous pas que la pauvre enfant a toujours eu un faible pour les héros de roman?

La voiture, en s'arrêtant devant le perron, dispensa Camille d'une réponse à cette insinuation malveillante. Les deux dames montèrent à l'appartement que l'on avait préparé pour elles, et Henri, se dérobant à son futur beau-père et à Madeleine, passa par les écuries et courut rapidement à la grille du parc; mais il plongea vainement le regard des deux côtés de la route; l'étranger avait disparu.

Le lendemain, après déjeuner, une vingtaine de personnes, parmi lesquelles nous retrouvons nos anciennes connaissances, Giraux, Jules Creton, Bénédict Giraudeau, etc., se trouvaient réunies dans le salon du petit château, où on allait procéder à la signature du contrat de mariage.

Nos lecteurs se figureront assez aisément quelle devait être l'attitude des deux jeunes gens dont nous avons dit la réciprocité de tendresse, pour que nous nous dispensions de la décrire.

La satisfaction de poser devant des provinciaux dans son bel uniforme avait fait un peu oublier à M. Peluche le vague mécontentement dont la contagion l'avait gagné sur l'oreiller conjugal. Madeleine était radieux; c'était le rêve que, toute sa vie, le bonhomme avait poursuivi qui allait devenir une réalité. Madame Peluche faisait seule tache à la satisfaction générale, et encore n'en laissait-elle rien transpirer; à peine si quelque crispation involontaire de son visage venait, de loin en loin, traduire ce qui ce passait dans son âme.

Le notaire de Villers-Cotterets avait pris place devant une table à jeu, étalé ses paperasses, ouvert son encrier. Il parcourait attentivement et corrigeait l'acte qui allait servir de base à l'union des deux jeunes gens, tandis que les assistants, réunis par groupes, causaient un peu bruyamment dans tous les coins de l'appartement.

C'est ainsi que les choses se passent à l'Opéra-Comique, et, sur ce point, la mise en scène est fidèle, car c'est ainsi qu'elles se passent dans la réalité.

L'homme de loi en était à ses derniers feuillets de papier timbré, lorsqu'un nouveau venu entra dans le salon.

Ce nouveau venu, c'était M. Redon, le maire de Noroy.

La physionomie ordinairement calme du magistrat paraissait soucieuse et trahissait une violente préoccupation.

Il alla droit à Madeleine, et, sans répondre au cordial bonjour de celui-ci:

— Il faut que vous alliez chez vous, où quelqu'un vous attend, lui dit-il.

— En ce moment? répondit Madeleine en lui désignant du regard le notaire et les assistants. Mais, vous le voyez bien, c'est impossible.

— Il le faut, répliqua M. Redon d'un ton qui n'admettait

pas de réplique et qui n'empêcha cependant pas le bimbelotier d'envoyer une imprécation à l'importun qui choisissait si mal son heure pour avoir besoin de lui.

Les longues jambes de Madeleine le portèrent rapidement à l'extrémité du parc. Il passa par la coupure de la haie qui communiquait avec son jardin, et demanda à sa servante quelle était la personne qui le demandait.

Celle-ci lui désigna un homme nonchalamment appuyé contre la muraille de la cour, et, dans cet homme, il reconnut l'étranger qui, la veille au soir, avait si vivement excité la curiosité de son filleul.

Dans la conviction que celui dont l'importunité lui était

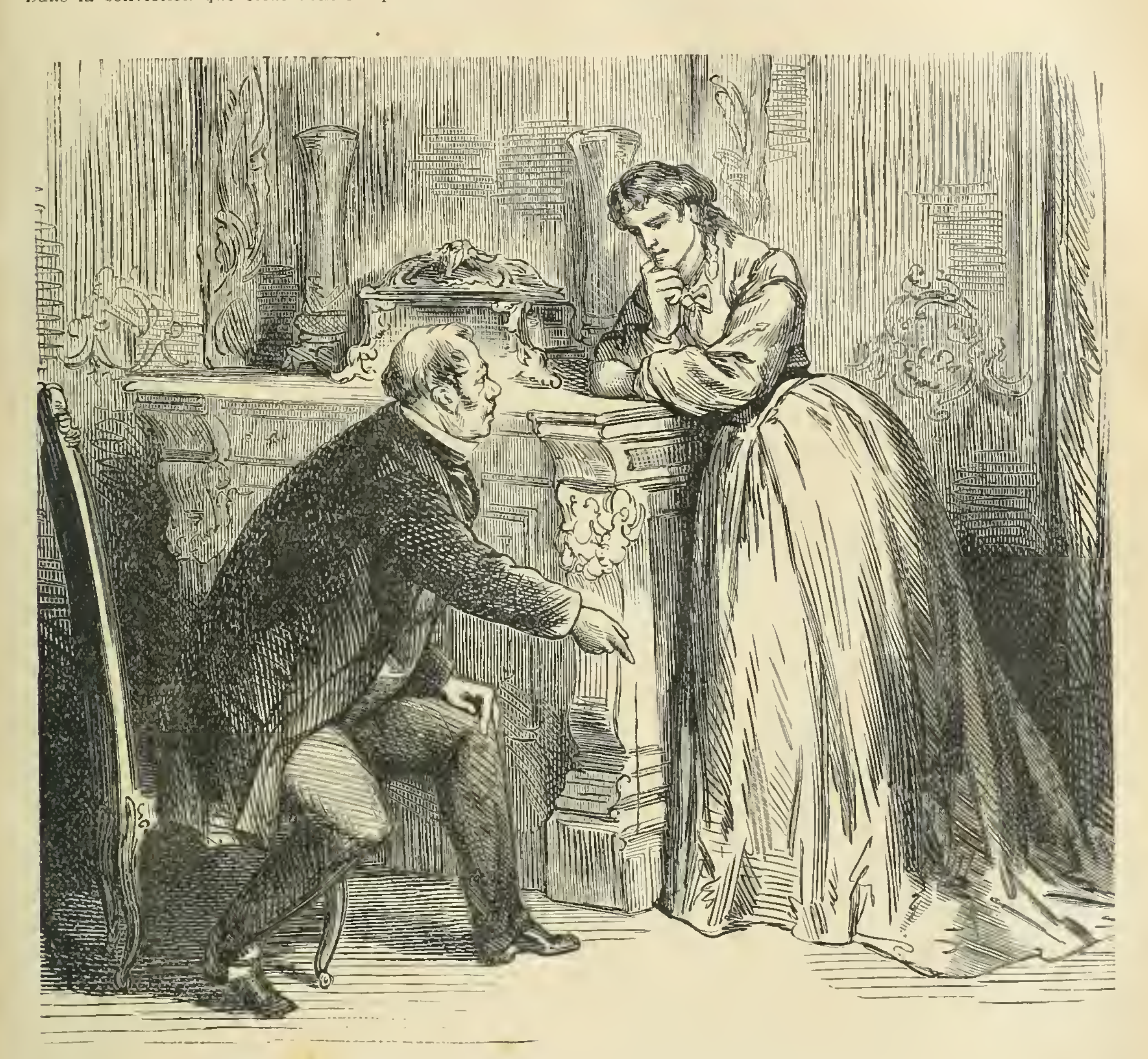
— Moi aussi, mon cher monsieur, je suis pressé : c'est pourquoi cet entretien ne sera pas différé.

— Vraiment ! dit Madeleine d'un ton railleur.

— Oui. Vous allez m'inviter à entrer dans votre maison, parce que vous ne vous souciez pas que le premier passant venu entende ce que j'ai à vous conter ; vous m'offrirez un siège ; si vous êtes fumeur, vous prendrez votre pipe, afin de m'autoriser à continuer ma cigarette, et vous me prêterez l'attention que méritent les affaires sérieuses.

— Et vous êtes bien sûr que ce petit programme sera religieusement tenu ?

— J'en suis sûr.



Il commit la maladresse d'offrir à sa femme ce qu'il trouvait indigne de sa fille.

si désagréable appartenait à la race espagnole, Madeleine sentit se réveiller tous ses griefs de vieux soldat.

Il alla droit à lui, les sourcils froncés, et, sans le saluer, sans se découvrir, il lui dit de son accent le plus bourru :

— C'est vous qui avez à me parler ?

L'étranger lui rendit politesse pour politesse. Il ne quitta pas son attitude et se contenta de faire un signe affirmatif entre deux aspirations de fumée de sa cigarette.

— En ce cas, faites vite, reprit Madeleine, on m'attend pour signer un contrat.

— Le contrat attendra, répliqua l'étranger impassible ; car ce que j'ai à vous dire est assez long pour qu'il me soit impossible de faire vite, comme vous dites.

La pureté avec laquelle l'étranger s'exprimait dans la langue française, le peu d'accent de sa prononciation, étonnèrent un peu Madeleine. Mais il n'était pas homme à abjurer sa mauvaise humeur pour si peu.

— Eh bien, alors, mon cher monsieur, continua-t-il, nous remettrons, si vous le voulez bien, notre entretien à un autre jour, ou tout au moins à une autre heure : je suis pressé.

— Charbonnier est maître chez soi, mon cher monsieur, et, sans être trop curieux, je voudrais bien connaître le moyen que vous emploierez pour m'imposer votre volonté dans ma demeure.

— Un mot y suffira, mon cher monsieur.

— En vérité !...

— Et ce mot, c'est mon nom.

— Et vous vous nommez ?

— Je me nomme le comte de Noroy, Monsieur.

Madeleine pâlit et ne put retenir un geste de surprise.

Il regarda fixement l'étranger, qui s'inclina légèrement devant lui.

— Le comte de Noroy ? répéta-t-il sans trop se rendre compte de ce qu'il disait.

— Oui, le comte de Noroy. Qu'a donc ce nom qui vous étonne ? répéta l'étranger avec amertume, je pensais qu'il devait vous être familier.

Madeleine ne répondit pas : il respira avec effort, et, étendant sa main tremblante, il indiqua la porte de sa maison en faisant signe à son interlocuteur de passer le premier.

XXXII

CE QUI SE PASSAIT A PARIS EN 1821

Les choses se passèrent selon le programme indiqué par l'étranger. Madeleine, depuis que l'inconnu s'était nommé, était devenu souple comme un roseau, et les gouttes de sueur qui lui coulaient sur le front indiquaient le bouleversement qu'avait produit en lui ce nom qui était le même que jusque-là avait porté Henri.

En conséquence, à peine entré dans la salle à manger, qui en même temps servait de salon, il lui montra un siège. L'étranger s'assit en souriant, fier sans doute de sa puissance contestée d'abord, mais reconnue ensuite. Madeleine s'assit à son tour, mais sans songer à sa pipe, quoique le comte roulât et allumât sa cigarette. Et ce fut lui qui, en s'inclinant, dit au jeune homme :

— Parlez, monsieur le comte, je vous écoute.

Le jeune homme s'inclina avec plus de déférence qu'il n'en avait montré jusqu'alors et commença en ces termes :

— Je vous ai annoncé que ce que j'avais à vous dire était un peu long, et ce préambule a paru vous contrarier. Il faut me pardonner, Monsieur. Ma visite a une cause grave, et qui aura probablement des conséquences douloureuses pour une personne que vous aimez beaucoup. Il faut donc que je m'étende sur tous les points qui, s'ils n'étaient pas éclaircis, pourraient laisser un doute dans votre esprit, et, pour arriver à ce résultat, je dois reprendre les choses de bien haut, puisque mon point de départ remontera à plusieurs années avant ma naissance.

« Mon père, si je n'avais eu le malheur de le perdre, — et je sais quel ami dévoué il avait en vous, Monsieur, — mon père, moins quelques mois, aurait votre âge, puisque vous êtes non seulement le fils de sa nourrice, mais encore son frère de lait. Nourri dans les traditions de l'Empire, fils d'un colonel tué à la bataille de la Moscowa, il vit avec une profonde douleur les invasions de 1814 et de 1815, auxquelles il était trop jeune pour s'opposer de sa personne. Mais, dès 1816, il entrait dans l'armée, et, en 1820, il était lieutenant dans la légion de la Meurthe, où vous serviez vous-même.

— Comme simple soldat, interrompit Madeleine ne pouvant s'empêcher de sourire à l'aveu de son humilité.

— Ce fut à cette époque qu'éclata à Paris la première conspiration militaire. Vous savez à quelle occasion.

— Ma foi, monsieur le comte, répondit Madeleine, je vous avoue que, simple soldat, je m'occupais assez peu de politique à cette époque, et ce fut un bonheur pour monsieur votre père, car je pus lui rendre un service qui tenait justement à ce que j'étais trop peu de chose pour être compromis.

— Puisque vous ignorez les causes de cette conspiration, j'en dirai deux mots, Monsieur ; je tiens à vous prouver que je connais le terrain sur lequel je marche.

— Dites, Monsieur ; tout ce qui vient de votre bouche est intéressant pour moi.

Le jeune homme salua et reprit :

— Après les deux lois votées en 1820 sur la suppression de la liberté de la presse et sur la liberté individuelle, quelques membres de l'opposition résolurent d'organiser la révolte, et se réunirent en comité. C'étaient le général La Fayette, Voyer d'Argenson, Manuel, Dupont (de l'Eure), Mérilhou, de Corcelles, Beauséjour et le général Tarayre.

« Ce comité, d'où sortirent les premières tentatives de lutte ouverte contre la Restauration, prit le titre de *Comité directeur*.

« Sa devise était ces paroles de la Fayette :

« Le devoir de tout bon citoyen est de conspirer contre un « gouvernement liberticide qui conspire. »

« Cet appel aux armes eut son écho dans l'armée. Des intelligences s'établirent entre cinq ou six chefs de régiments et le comité directeur

« Le mouvement devait s'opérer à Paris, par les ordres et avec la coopération du capitaine Nantil et de mon père, tous deux officiers dans la légion de la Meurthe, toute dévouée à la cause de la Révolution.

« Cette légion était chargée de s'emparer du château fort de Vincennes. La forteresse occupée, on en donnerait le commandement au général Merlin, et un gouvernement provisoire ayant pour président La Fayette s'y installerait.

« En même temps que le mouvement serait tenté sur Vincennes, le commandant Bérard, chef de bataillon de la légion des Côtes-du-Nord, à peu près sûr de sa légion, se porterait sur la Bastille, s'y réunirait à un millier de jeunes gens faisant partie du complot, occuperait le jardin Beaumarchais, dont on pourrait facilement faire une inexpugnable redoute, et se trouverait ainsi commander la ligne des boulevards et les abords de la place Saint-Antoine.

« Dans le même moment, la première légion du Nord, conduite par le capitaine Dequevauvillers, devait s'établir en avant de l'Hôtel de Ville, sur les quais, de l'un et de l'autre côté de la Seine, et compléter matériellement la séparation sociale et pécuniaire qui existe entre les faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, et les quartiers riches de Paris.

« L'exécution du complot fut d'abord fixée au 10, puis au 15, puis au 20 août.

« Un de ces accidents qui font écrouler comme du sable les combinaisons les plus solides renversa l'immense échafaudage.

« C'était le 15 août la Saint-Louis, c'est-à-dire la fête du roi. Le feu prit à différentes pièces d'artifice destinées à solenniser la fête. Une explosion eut lieu au fort de Vincennes qui coûta la vie à plusieurs personnes, et qui, dans le premier moment, effrayant le gouvernement, qui ignorait la cause de la détonation, amena l'ordre de diriger sur Vincennes des détachements de la garde royale. En voyant ces mouvements militaires, quelques-uns des conjurés crurent la conspiration découverte, et, désirant se tirer sains et saufs de la bagarre, dénoncèrent toute la conjuration et révélèrent le nom des chefs. Après avoir réuni, dans la nuit de 18 au 19, tous les renseignements que purent lui donner les dénonciateurs, le duc de Raguse, major général de la garde, signa l'ordre de les arrêter.

« Le capitaine Nantil et mon père étaient occupés, sur le boulevard Beaumarchais, à prendre les dernières mesures d'exécution, quand un sous-officier de la légion accourut hors d'haleine et leur annonça que tout était découvert.

« Il n'y avait pas de temps à perdre. Il s'agissait de fuir. Les deux conjurés se serrèrent la main et s'élancèrent chacun de son côté

« Nantil trouva un asile chez un étudiant en droit, nommé Bellay, puis chez un employé du palais Bourbon, puis chez un maître tailleur de la garde impériale. Enfin, il quitta Paris et se réfugia à Nantes, où il demeura caché jusqu'à l'amnistie.

« Mon père rencontra un soldat de sa compagnie, que vous devez connaître, monsieur Madeleine...

— Oui, monsieur le comte, répondit Madeleine, car ce soldat, c'était moi.

— Eh bien, alors, Monsieur, dit le jeune homme, c'est à vous, pour tout ce qui a rapport au séjour de mon père à Paris et à sa fuite, c'est à vous de reprendre le récit que j'ai commencé, la délicatesse me faisant, vous le comprendrez, un devoir de vous passer la parole et de m'en rapporter à tout ce que vous me direz, commençant par vous avouer que je n'ai aucune preuve à l'appui de la réclamation que je viens vous faire et que mon père, en mourant, m'a dit de me fier entièrement à votre parole.

Madeleine sourit tristement, et, tendant la main au jeune homme.

— Votre père a eu raison, monsieur le comte, lui répondit-il.

— Puis, prenant la parole à son tour, il continua :

— Votre père m'entraîna dans une allée obscure que nous trouvâmes sur notre chemin, et en deux mots, il me mit au courant de la situation.

« Je réfléchis un instant, et la première idée qui me vint fut que, puisque la conspiration était dénoncée, puisque l'on connaissait le nom des conspirateurs, les barrières devaient être gardées et les signalements donnés aux barrières. Il s'agissait donc, au lieu de fuir, de ne pas quitter Paris, et d'y trouver tout simplement un asile sûr.

« Cet asile je l'avais, non pas chez moi, hélas ! un pauvre soldat n'a pas de chez lui, mais chez une jeune fille de dix-sept ans, belle et chaste comme la Vierge. C'est chez elle que j'eusse caché mon frère, si j'en avais eu un ; c'est là que je cachai votre père.

« Cette jeune fille, qui vivait de son aiguille, travaillant pour un grand magasin de lingerie, dont son admirable talent en broderie faisait la vogue, demeurait dans deux petites chambres et un cabinet, au quatrième, rue Bourg l'Abbé, et n'était connue dans tout le quartier que sous le nom de mademoiselle Henriette : ce nom était aimé et respecté comme celui d'une sainte créature à laquelle nul n'avait le droit d'adresser le plus petit reproche.

« Un lien inconnu, que je révélai à votre père en montant l'escalier d'Henriette, m'attachait à cette jeune fille. Je le lui révélai, parce que c'était un nouveau motif pour qu'il la respectât.

« Henriette ne pensa pas un instant au danger qu'elle courait en recevant sous son toit un beau jeune homme de vingt-quatre ans ; elle pensa qu'il était sous le poids d'une accusation capitale, qu'un refus de sa part pouvait faire tomber cette noble tête de dessus ses épaules. Elle ouvrit sa porte au proscrit et lui donna sa chambre, dont elle faisait à la fois sa salle à manger et sa cuisine : le cabinet servit de chambre à coucher au prisonnier.

« Je dis prisonnier, parce que, pendant deux mois qu'il resta chez Henriette, il ne sortit que de temps en temps, de peur d'éveiller les soupçons. Je venais le voir et je le plaignais de sa réclusion. J'ignorais les motifs qu'il avait de trouver sa réclusion agréable.

« De nombreuses arrestations avaient été faites, nous espérions toujours que la police se lasserait, mais elle tenait surtout à Nantil et à votre père, qui tous deux étaient contumaces, attendu que c'étaient les deux chefs. La Cour des pairs était convoquée pour le mois de janvier de l'année 1821. C'était la première conspiration militaire, on pouvait deviner d'avance la sévérité de l'arrêt.

« Il était probable que la confiscation des biens suivrait la condamnation capitale, et que le contumace, sauvât-il sa vie, serait ruiné à tout jamais.

« Voici à quoi nous nous arrêtâmes :

« Toute la fortune de votre père était en biens-fonds, situés dans la commune dont il portait le nom. Il s'agissait de trouver un homme, de l'honnêteté duquel on fût assez sûr pour lui faire une vente simulée de tous ces biens. Votre père me fit l'honneur de jeter les yeux sur moi...

Le jeune homme s'inclina en manière d'hommage rendu.

— Seulement, avec l'activité de la police parisienne, il était impossible que cet acte de vente se fît à Paris. Le notaire d'un côté, le receveur de l'enregistrement de l'autre, pouvaient, soit crainte d'une punition, soit ambition d'une récompense, dénoncer le vendeur ; l'enregistrement seul suffisait. La province, où l'on s'adresserait à des amis, offrirait une sécurité plus grande.

« Seulement, il s'agissait de gagner la province.

« Je demandai et fis demander, par un camarade auquel nous pouvions nous fier, un congé de huit jours pour venir à la noce. Le congé nous fut accordé.

« Le comte revêtit les habits du camarade, que nous laissâmes, avec des habits d'ouvrier, rue Bourg-l'Abbé, et tranquillement, à pied, avec notre congé roulé dans notre cylindre de fer-blanc, nous sortîmes de Paris par la barrière de la Villette.

« Henriette, qui avait voulu ne quitter le comte que le plus tard possible, avait pris la diligence de Villers-Cotterets, où nous la rejoignîmes après une étape de deux jours.

« A Villers-Cotterets, nous prîmes une carriole et en une heure nous fûmes rendus.

« Nous descendîmes directement chez le notaire, Me Mennesson, excellent patriote et honnête homme s'il en fut. Nous lui racontâmes la situation, et sans s'inquiéter un instant du péril qu'il courait en prêtant les mains à un pareil acte, légal à tous les points de vue, mais à tous les points de vue aussi dangereux, il dressa l'acte de vente à mon nom et mon profit.

« J'avais vingt mille francs chez Me Mennesson. C'était juste la somme dont le comte de Noroy pensait avoir besoin pour sa fuite et l'installation qu'il projetait. Il fut convenu avec lui que, selon ses besoins, je ferai des emprunts, comme pour moi, sur sa propriété, qui pouvait valoir deux cent cinquante mille francs, et que les sommes résultant de ces emprunts, je les lui enverrais. Je lui remis, en outre, une contre-lettre annulant la vente et déclarant qu'il n'avait reçu de moi qu'une somme de vingt mille francs.

« Il mit les vingt mille francs en or dans une ceinture, prit le costume et se procura les papiers d'un marinier du port aux Perches, et, sans plus douter de moi que je ne doutais de lui, nous prîmes congé l'un de l'autre, moi pour revenir à Paris, lui pour gagner le Havre, s'embarquer pour l'Amérique et aller rejoindre, au Texas la colonie française que le général Lallemand y avait réunie sous la dénomination de *Champ d'Asile*.

« Le camarade qui était resté à Paris derrière nous vint nous rejoindre à Noroy, reprit son uniforme et rentra avec nous à Paris.

« Nous étions au comble de la joie d'avoir si bien réussi dans nos projets d'évasion. Seule, Henriette était atteinte d'une tristesse que je ne comprenais pas, mais que je compris un mois après, quand, se jetant en pleurant dans mes bras, elle m'avoua qu'elle était enceinte !

XXXIII

UNE LETTRE QUI ARRIVE TROP TARD

Madeleine s'arrêta un instant, s'essuya rapidement les yeux et reprit :

— Je pourrais m'étendre sur l'hospitalité violée, sur l'amitié trahie, sur l'innocence abusée. Je me contenterai de vous dire, monsieur le comte, que le coup fut cruel et porta en plein cœur. Il est vrai que le comte de Noroy ignorait la situation dans laquelle il laissait Henriette. Celle-ci ne l'avait reconnue elle-même qu'après son départ ; ou, sans cela, j'en suis sûr, votre père l'eût épousée...

— Je ne vous l'eusse pas dit le premier, répondit le jeune homme ; mais, puisque c'est vous qui émettez cette opinion, je puis vous affirmer que son ingratitude envers cette jeune femme et vous fut le remords de toute sa vie.

— Je ne sais des événements qui suivirent la fuite du comte que ce qu'il m'en raconta, continua Madeleine.

— N'importe, achevez Monsieur... J'ai besoin, jusqu'à ce que nous soyons arrivés à un certain détail, que le récit soit continué par vous.

Madeleine fit signe qu'il ne demandait pas mieux et reprit :

— Au bout de huit mois et demi, à partir du jour où le comte nous avait quittés, Henriette accoucha d'un garçon, et mourut en lui donnant le jour !

« Je vous fais grâce, Monsieur, de mes angoisses au lit de mort, de mes larmes, de mon désespoir. En revoyant votre père, j'ai tout pardonné.

« L'enfant, qui était un garçon, fut inscrit sur les registres de l'état civil sous le nom de Henri, et, comme il était orphelin, je fis serment devant Dieu de remplacer son père et sa mère.

« Puis, à tout hasard, sans savoir si elle parviendrait jamais, j'adressai au comte de Noroy une lettre au *Champ d'Asile*, province du Texas.

« Cependant, le procès avait eu lieu devant la Cour des pairs. Votre père avait été condamné à mort, mais sans confiscation de biens. Je n'eus donc pas même à faire valoir ma vente, pour laquelle ni le notaire ni le receveur de l'enregistrement ne furent inquiétés.

« Trois ans s'écoulèrent sans que j'entendisse parler de votre père ; pendant ces trois ans, je fis, bien à contre-cœur, la campagne d'Espagne. La campagne finie, mon temps de service militaire achevé, je quittai à ma grande joie l'uniforme, et, comme je ne voulais pas rester à rien faire, et que je ne me croyais pas le droit de toucher à une fortune dont je n'étais que le dépositaire, j'achetai un petit fonds de bimbeloterie, rue des Bourdonnais, avec les quelques mille francs qui me restaient, et non seulement je vécus, mais je pus subvenir aux premières dépenses de l'enfant.

« Sur ces entrefaites, le roi Louis XVIII mourut, Charles X lui succéda, et une amnistie générale, dans laquelle fut compris votre père, signala l'avénement du nouveau règne.

« Quatre mois après, au moment où je pensais le moins à lui, je vois tout à coup entrer votre père dans ma pauvre boutique.

« Mon premier mouvement fut de me jeter dans ses bras.

« — Mon ami, me dit-il, j'ai reçu ta lettre lorsqu'il n'était plus temps de rien réparer. Quand j'arrivai au Texas, le Champ d'Asile venait d'être détruit par le vice-roi du Mexique. J'allai errant par tout le golfe, d'Austin à la Vera-Cruz, de Mexico à Cuba. Je remontai le fleuve des Amazones ; je traversai des forêts immenses, des plaines sans fin. Je descendis le rio Parana, je traversai l'Uruguay et j'arrivai à Montévidéo. J'avais des lettres pour les principaux habitants de cette ville, et, entre autres, pour le colonel Ovando. J'avais deux titres pour être bien reçu du colonel Ovando : j'étais Français et il adorait la France, j'étais proscrit politique et il avait consacré sa vie à la cause de la liberté. Dieu, du reste, avait été prodigue envers lui. Le colonel Ovando était un beau cavalier, dans le sens du mot espagnol, qui comprend à la fois le soldat et le gentilhomme...

Le jeune comte salua Madeleine.

— C'était mon grand-père maternel, dit-il.

— Je m'en doutais, répondit Madeleine. Raison de plus Monsieur, pour que je continue de laisser parler votre père.

« — C'était un beau cavalier au teint brun, me dit-il, à la taille élevée, au regard perçant, causant avec grâce et entraînant ses auditeurs dans le cercle fascinateur d'un geste qui n'appartenait qu'à lui. Je subis d'autant plus son ascendant qu'il avait une fille charmante.

« De son côté, le colonel Ovando, à qui sa grande fortune permettait de ne point faire d'autre calcul, pour l'établissement de sa fille, que sa tendresse pour elle, me prit en amitié, et du premier abord me laissa supposer qu'il me verrait avec plaisir devenir son gendre. Je n'avais aucune objection à faire à ce désir. Mercédès, je te l'ai dit, était charmante, et de son côté paraissait m'aimer tendrement. Il fut donc convenu qu'au retour d'une expédition que le colonel Ovando allait faire contre le général Lopez, gouverneur de Santa-Fé de la Plata, j'épouserais sa fille. A la suite de cette convention qui comblait tous mes désirs, je crus devoir faire part au colonel, afin qu'il ne me confondît pas avec cette foule d'aventuriers qui court le nouveau monde, de ma position pécuniaire. Je lui dis que j'étais propriétaire en France, qu'un de mes amis avait reçu toute

ma fortune en fidéicommis, que j'étais sûr de cet ami, et que, du moment où je réclamerais cette fortune, elle me serait rendue. Il me demanda à combien pouvait se monter cette fortune. Je lui répondis de deux cent cinquante à trois cent mille francs. Il se mit à rire.

« — Laissez cette bagatelle à votre ami, me dit-il, Mercédès est assez riche pour vous deux.

« La fortune du colonel Ovando était, en effet, estimée à quatre ou cinq millions.

« Il partit ; mais, en partant, il joignit la main de Mercédès à la mienne.

« — Mes enfants, dit-il, les chances de la guerre sont variables ; vainqueur jusqu'ici, je puis être vaincu, tué ou fait prisonnier, ce qui, avec Lopez, revient au même. N'oubliez pas que mon dernier désir, en vous quittant, fut de vous voir unis.

« Nous l'embrassâmes, et, tout en combattant ce funeste pressentiment, nous lui promîmes de grand cœur de faire ce qu'il désirait.

« Les commencements de la campagne furent tout à l'avantage des Montévidéens. Mais, une révolte s'étant déclarée dans le régiment du colonel, et celui-ci s'étant jeté au milieu des révoltés pour les ramener au devoir, il fut fait prisonnier par eux et livré à son ennemi personnel, Lopez, gouverneur, comme nous l'avons dit, de Santa-Fé.

« Le général Lopez déjeunait lorsqu'on lui amena le colonel Ovando. Il ordonna qu'on l'introduisît près de lui, le reçut à merveille et l'invita à s'asseoir à sa table.

« La conversation s'engagea comme cela se fait d'ordinaire entre deux convives auxquels une égalité de condition commande une courtoisie réciproque.

« Cependant, vers le milieu du repas, Lopez s'interrompit tout à coup :

« — Colonel, demanda-t-il, si j'étais tombé en votre pouvoir comme vous êtes tombé au mien, et cela au moment du repas, qu'eussiez-vous fait ?

« — Je vous eusse invité à vous mettre à table, général, comme vous venez de le faire vous-même.

— Oui, mais le déjeuner fini ?

« — Je vous eusse fait fusiller.

— Je suis enchanté que ce soit là l'idée qui vous soit venue, car c'est aussi la mienne. Colonel, vous serez fusillé en sortant de table.

« — Dois-je me lever tout de suite, ou achever de déjeuner ?

« — Oh ! achevez, colonel, achevez ; nous ne sommes pas pressés !

On continua donc, on fuma des cigarettes, on prit du café et des liqueurs ; puis, les cigarettes fumées, le café et les liqueurs pris :

« — Je crois qu'il est temps, dit le colonel Ovando.

— Je vous remercie de ne point avoir attendu que je vous le rappelasse, répondit Lopez.

Puis, appelant son planton :

L'escouade est-elle prête ? demanda-t-il.

— Oui, mon général, répondit le planton.

Alors, se retournant vers Ovando :

— Adieu, colonel, lui dit-il.

« — Oh ! tout au plus au revoir, répondit celui-ci ; on ne vit pas longtemps dans des guerres pareilles à celles que nous faisons.

« Et, saluant Lopez, le colonel sortit. Cinq minutes après, une fusillade, retentissant dans la cour de Lopez, lui annonçait que le colonel Ovando avait cessé d'exister. »

— Et la prédiction du colonel ne tarda point à se réaliser, dit le jeune homme. Lopez à son tour est mort empoisonné par Rosas.

— « Je pleurai le colonel comme un fils pleure son père ; puis, accomplissant ses derniers désirs, Mercédès et moi, nous nous mariâmes, et, au bout de dix mois, elle me rendit père d'un fils, qui reçut au baptême le prénom de son grand-père don Luis. »

Le jeune homme salua.

— C'est moi, dit-il.

Madeleine rendit le salut au jeune homme, et, reprenant le récit du comte de Noroy :

— « J'avais, me dit votre père, reçu à Montévidéo la lettre que tu m'avais envoyée au Texas, un an et demi après qu'elle avait été écrite et huit mois après mon mariage avec Mercédès. T'écrire était inutile ; je ne pouvais te dire dans une lettre ce que je te raconte ici. La santé chancelante du roi Louis XVIII faisait croire à une mort prochaine. Cette mort, assurait-on, serait suivie d'une amnistie. Je résolus d'attendre. Louis XVIII mourut. La nouvelle de l'amnistie arriva à Montévidéo. Trois jours après, sans parler à ma femme d'autre chose que d'intérêts de famille qui m'appelaient en France, je partis de Montévidéo. Me voilà. Maintenant, mon ami, qu'est devenue Henriette ? qu'est devenu mon enfant ?

« — Henriette est morte. Ton enfant vit ; mais, déclaré à l'état civil sous le nom de sa mère, c'est-à-dire sans nom, sans fortune, sans avenir, on l'appelle tout simplement Henri.

« — Allons d'abord voir mon enfant, dit le comte.

« — Tu as, il me semble, une première visite à faire.

« — Où cela ?

« — Au cimetière du Père-Lachaise.

« — Tu as raison, à la tombe d'Henriette, d'abord.

« Nous prîmes une voiture, nous allâmes au cimetière du Père-Lachaise. Une pierre — sur laquelle étaient gravés son nom, la date de sa mort et une pieuse recommandation aux prières des fidèles — indiqua au comte l'endroit où reposait celle qui était morte en le nommant.

« Il pria quelques minutes, agenouillé sur la tombe ; puis, se relevant :

« — Et maintenant, mon fils ? dit-il.

« — Ton fils, lui dis-je, a quatre ans et demi, il m'était impossible d'avoir dans mon magasin un enfant de cet âge-là, et surtout de m'en occuper sérieusement. Il est resté sous la surveillance de M. Redon, maire de Vouty, chez sa nourrice à Noroy. Partons pour Noroy, tu le verras.

« — Partons ! répéta le comte.

« Nous partîmes dans la même voiture qui nous avait amenés au cimetière et qui, par hasard, marchait bien, après avoir fait prix pour trois jours avec le conducteur.

« Nous allâmes coucher à Nanteuil-le-Haudoin. Le lendemain, à onze heures du matin, nous étions au château de Noroy.

« J'envoyai chercher aussitôt le petit Henri.

« Le comte n'avait pas eu la patience d'attendre ; il était allé au-devant de lui. Il rentra, tenant l'enfant entre ses bras et lui disant, les larmes aux yeux :

« — Appelle-moi papa ! appelle-moi donc papa !

« Mais l'enfant secouait résolûment la tête :

« — Ce n'est pas toi qui es mon papa, lui disait-il.

« Et, me montrant du doigt :

« — Mon papa, le voilà !

« Et il faisait tout ce qu'il pouvait pour s'échapper des bras du comte et venir dans les miens.

« Le comte le déposa à terre en disant :

« — Tu as raison, ton vrai père, le voilà.

« L'enfant accourut à moi, me jeta ses bras autour du cou et m'embrassa.

« Le comte se détourna pour essuyer une larme. Puis, posant sa main sur la tête de l'enfant :

« — Écoute, Madeleine, me dit-il, voici ce que j'ai décidé. Il est plus que probable que jamais ni moi ni mon fils, don Luis, n'aurons besoin de cette fortune, que je laisse en France, et qui provisoirement appartient à mon fils Henri.

« Cette fortune, dont tu es le dépositaire, sera donc à lui jusqu'à ce que des circonstances imprévues me forcent ou forcent mon fils à la réclamer. Mais, je te le répète, il n'y a aucune raison pour craindre que ces circonstances se présentent.

« Si elles se présentaient, comme tu es l'homme juste et le cœur honnête par excellence, Madeleine, tu déciderais, toi-même, à l'endroit de cette fortune ce que tu croirais honnête et juste, et, comme preuve que je te laisse seul et unique arbitre de ce que tu auras à faire en cette occasion, voici ta contre-lettre que j'anéantis.

« Et, en disant ces paroles, il déchira la contre-lettre que je lui avais donnée et en jeta les morceaux au feu. »

Le jeune comte se leva, tendit les deux mains à Madeleine, et, la voix émue, les larmes aux yeux :

— Monsieur, lui dit-il, vous êtes bien véritablement le cœur honnête et l'homme juste que mon père avait dit.

XXXIV

COUP D'ŒIL JETÉ DE L'AUTRE COTÉ DE L'ATLANTIQUE

Madeleine reçut cette déclaration avec la simplicité de l'homme qui pense accomplir un devoir, mais qui ne pense pas que l'accomplissement de ce devoir vaille l'admiration de son prochain.

Il montra la chaise à don Luis.

— Il vous reste à me dire ce qui me procure l'honneur de votre visite, lui dit-il. Quant à moi, j'ai fini, et n'ai plus qu'à attendre votre décision.

Don Luis reprit sa place.

— Monsieur, lui dit-il, de même que vous avez voulu qu'il ne restât aucun doute dans mon esprit, je désire qu'il ne reste aucune hésitation dans le vôtre, car plus vous êtes droit et loyal envers moi, plus je dois être loyal et droit envers vous.

« Après la mort de mon grand-père le colonel Ovando, après son mariage avec ma mère, mon père, le comte de Noroy, crut devoir adopter le même parti que celui auquel mon grand-père avait sacrifié sa vie.

« Rosas, après s'être fait dictateur de Buenos-Ayres, menaçait Montévidéo.

« Vous ne savez pas en France ce que c'est que Rosas; par conséquent, vous ne pouvez comprendre ni le sort dont il nous menace, ni la haine que nous avons contre lui.

« Peu de temps après la révolution de 1810, un jeune homme de quinze à seize ans sortait de Buenos-Ayres, abandonnant la ville; il avait le visage troublé et le pas rapide. Ce jeune homme s'appelait Juan Manuel Rosas.

« Pourquoi, presque enfant encore, abandonnait-il déjà la maison où il était né? Pourquoi, homme de la ville, allait-il demander un asile à la campagne? C'est que lui, qui devait un jour souffleter la patrie, avait commencé par souffleter sa mère, et que la malédiction paternelle le poussait loin du foyer de la famille.

« C'était le moment où l'Amérique du Sud appelait ses enfants sous les étendards de l'indépendance. Tandis que les compagnons de Rosas se réunissaient pour repousser l'étranger, lui se perdait dans les pampas, se donnait à la vie du gaucho, adoptait son costume et ses mœurs, et devenait un des meilleurs cavaliers et un des hommes les plus habiles de ces immenses plaines dans le maniement du lasso et de la bola.

« Puis il entra comme *peon* dans une estancia, devint *capitaz*, puis *mayordomo*.

« Mais, au milieu de ces immenses solitudes, il rêvait son avenir et le préparait: errant dans les pampas, confondu avec les gauchos, il se faisait le compagnon de misère du pauvre, flattant les préjugés de l'homme de la campagne, l'excitant contre l'homme des villes, lui révélant sa force, lui démontrant la supériorité du nombre, et tâchant de lui faire comprendre que, dès qu'elle le voudrait, la campagne serait la maîtresse de la ville, qui si longtemps avait pesé sur elle.

« Un jour, la milice de Buenos-Ayres s'insurge contre le gouverneur. Un régiment des milices de la campagne, les *colorados de las conchas* entrent dans la ville, ayant un colonel à qui Buenos-Ayres est connu, et qui est connu à Buenos-Ayres.

« Ce colonel, c'est Rosas.

« Le lendemain, les milices de la campagne et les milices de la ville en viennent aux mains. Les milices de la ville sont battues.

« Alors, la campagne se lève en masse, se porte sur Buenos-Ayres, envahit la ville, et fait son chef chef du gouvernement.

Ce chef, c'est Rosas.

En 1830, il est élu gouverneur par l'influence de la campagne et malgré l'opposition de la ville.

« Arrivé à ce poste éminent, Rosas essaye de se réconcilier avec la civilisation. Il semble oublier les mœurs sauvages adoptées par lui jusque-là. Le gaucho cherche à devenir l'homme de la ville. Le serpent veut changer de peau. Mais la ville résiste à ses avances, mais la civilisation refuse de gracier le traître qui a passé dans le camp de la barbarie. Rosas se montre-t-il habillé en uniforme militaire, les hommes d'épée se demandent tout haut sur quel champ de bataille il a gagné ses épaulettes. Parle-t-il dans une réunion, l'homme de lettres demande à l'homme de goût où Rosas a pris un pareil style. Apparaît-il dans une *tertullia*, les femmes se le montrent au doigt en disant: « Voilà le « gaucho travesti; » et tout cela, qui l'attaque par derrière et de côté, — lui revient en face avec la morsure poignante de l'épigramme anonyme.

« Les trois années de son gouvernement se passèrent dans cette lutte mortelle à son orgueil, si bien que, lorsqu'il résigna le pouvoir et descendit l'escalier du palais, l'âme navrée de haine, le cœur trempé de fiel, comprenant que pour lui il n'y avait plus d'alliance possible avec la ville, il alla retrouver ses fidèles gauchos, ses estancias, dont il était le seigneur; cette campagne, dont il était le roi; mais il ne s'éloignait qu'avec l'intention de rentrer un jour à Buenos-Ayres comme Sylla était rentré dans Rome, c'est-à-dire en dictateur, l'épée d'une main, la torche de l'autre.

« Pour arriver à ce but, voici ce qu'il fit. Il demanda au gouvernement de lui donner un commandement dans l'armée qui marchait contre les Indiens sauvages. Le gouvernement, qui le redoutait, crut l'éloigner en lui accordant cette faveur. Il lui donna toutes les troupes dont il pouvait disposer.

« Alors, à la tête de six ou sept mille hommes, il suscita une révolution à Buenos-Ayres, se fit appeler au pouvoir, ne l'accepta qu'avec les conditions qu'il voulait imposer, puisqu'il tenait toute la force armée du pays, et rentra dans la ville avec la dictature la plus absolue que l'on eût jamais connue, avec *toda la suma deb poder publico*.

« C'est-à-dire avec toute l'étendue du pouvoir public!

« Une fois là, le grand travail de Rosas fut d'abolir la fédération que Lopez, Quiroga et Cullen avaient eu tant de peine à établir, le premier comme fondateur, le second comme chef, le troisième comme conseil.

« Lopez, ce même Lopez qui fit fusiller mon grand-père, tombe malade, Rosas le fait apporter à Buenos-Ayres et le soigne chez lui.

« Lopez meurt empoisonné!

« Quiroga échappe à vingt combats plus meurtriers les uns que les autres; son courage est passé en exemple, son bonheur en proverbe.

« Quiroga meurt assassiné!

« Cullen devient gouverneur de Santa-Fé; Rosas lui improvise une révolution; Cullen est livré à Rosas par le gouverneur de San-Yago.

« Cullen meurt fusillé!

« A partir de ce moment, Rosas, arrivé à la toute-puissance et débarrassé de ses ennemis, commença sa vengeance contre les classes élevées, qui si longtemps l'avaient tenu en mépris. Au milieu des hommes les plus aristocrates et les plus élégants, il se montrait sans cesse vêtu de la *chaquita* ou sans cravate; il donnait des bals, qu'il présidait avec sa femme et sa fille, et auxquels, à l'exclusion de tout ce qu'il y avait de distingué à Buenos-Ayres, il invitait les charretiers, les muletiers, les bouchers et jusqu'aux affranchis de la ville. Il ouvrit un jour un de ces bals, lui dansant avec une esclave, et sa fille avec un gaucho!

« Il proclama un jour ce terrible principe:

« *Celui qui n'est pas avec moi est contre moi.*

« Et, dès lors, tout homme lui déplaisant fut marqué pour la mort et n'eut plus le droit ni à la liberté, ni à la vie, ni à l'honneur!

« Alors s'organisa sous ses auspices la fameuse société de *Mas-Horcas* — encore des potences. — Tout homme désigné par Rosas sous le nom d'*unitaire*, c'est-à-dire de républicain voulant l'unité, fut un homme perdu; désigné aujourd'hui aux bourreaux ou aux assassins, on le trouvait demain pendu à une lanterne ou assassiné à un coin de rue.

« Le matin, on voyait les charretiers de la police recueillir tranquillement dans les rues les corps des pendus et des assassinés, et aller chercher aux prisons les cadavres de ceux qui étaient censés avoir été fusillés après jugement, puis, pendus, assassinés, fusillés, conduire tous ces cadavres anonymes à un grand fossé, où on les jetait pêle-mêle, sans qu'il fût même permis aux familles des victimes de venir reconnaître leurs parents et de leur rendre les derniers devoirs.

« Les charretiers qui conduisaient ces restes déplorables annonçaient leur venue par d'atroces plaisanteries qui faisaient fermer les portes et fuir la population devant eux. On les a vus détacher les têtes des cadavres, en emplir des paniers, et, du cri habituel aux marchands de fruits de la campagne, les offrir aux passants effrayés en criant:

« — Voilà des pêches unitaires! qui veut des pêches unitaires?

« Ce qui n'était venu ni à l'idée de Tibère, ni à celle de Néron, ni à celle de Domitien, Rosas l'exécuta. Après avoir tué le père ou l'époux, il défendait au fils ou à la femme de porter le deuil. La loi contenant cette prohibition fut non seulement proclamée, mais affichée. Sans cette loi, on n'eût vu à Buenos-Ayres que des habits de deuil!

« Les proscrits vinrent chercher un asile à Montévidéo.

« Ces proscrits arrivaient en foule et débarquaient sur le port, où les attendaient les habitants de Montévidéo, liés avec eux du lien fédératif. A mesure qu'ils mettaient pied à terre les Montévidéens les accueillaient, choisissant, à raison de leurs ressources pécuniaires ou de la grandeur des habitations, le nombre d'émigrants qu'ils pouvaient héberger. Alors, vivres, argent, habits, tout était mis à la disposition de ces malheureux jusqu'à ce qu'ils se fussent créé quelques ressources, ce à quoi tout le monde les aidait. Et, de leur côté, les proscrits, reconnaissants, se mettaient aussitôt au travail, afin d'alléger le fardeau qu'ils imposaient à leurs hôtes, et leur donner ainsi le moyen d'accueillir de nouveaux fugitifs.

« Mon père eut ainsi dans les trois maisons que nous possédons à Montévidéo jusqu'à soixante proscrits.

« C'est à cette hospitalité accordée aux hommes qu'il poursuivait que Montévidéo doit la haine de Rosas.

« Il défendit à Montévidéo de recevoir les émigrants de Buenos-Ayres, ou la menaça de sa colère.

« Montévidéo ne tint aucun compte des menaces de Rosas.

« Alors, la guerre fut déclarée en 1838, commença entre les deux nations et dure encore.

« Mon père fut un des premiers à s'engager sous les drapeaux de la République orientale. Il assista à tous les combats qui se livrèrent de 1838 à 1842, c'est-à-dire jusqu'au moment où nous fûmes battus à la bataille d'Arroyo-Grande.

« Je dis où *nous* fûmes battus, parce qu'à cette bataille, je faisais mes premières armes.

« L'armée de Rosas était forte de 14.000 hommes ; — le chiffre vous fait sourire, vous, hommes du continent européen qui avez fait partie d'armées de 4 à 500.000 hommes ; — mais celui qui meurt pour sa patrie, ne comptât-elle, comme Sparte ou Montévidéo, que 320.000 habitants, fait le même sacrifice à cette patrie que celui qui meurt pour un peuple de 40 millions d'habitants, puisqu'il lui donne tout ce qu'il peut lui donner : sa vie. Ne riez donc pas de la faiblesse de cette armée, car, bien plus faible qu'elle encore, nous n'avions pas 2.000 hommes à lui opposer.

« Et, en effet, toute la puissance de la République orientale montait à quatre cents soldats sous les ordres du général Medina, et quatre cents autres sous les ordres de mon père, et à douze cents recrues sous les ordres du colonel Pacheco y Obès.

« Ces trois détachements se réunirent sous le feu de l'avant-garde ennemie, et quatre ou cinq mille volontaires, dont la majeure partie appartenait aux proscrits, deux légions, l'une française, l'autre italienne, appartenant aux colonies française et italienne de Montévidéo, vinrent se joindre à eux.

« Alors, on vit un de ces spectacles que le patriotisme seul peut offrir aux yeux des nations étonnées : six mille hommes désorganisés, presque sans armes, disputèrent le pays pas à pas à l'armée de Rosas. Notre marche se faisait au milieu des contrées incendiées par l'ennemi ; et, protégées par nous, marchaient au milieu de nous toutes les familles fugitives dont, au risque des périls qu'elles faisaient courir à ses défenseurs, on protégea ainsi la retraite jusqu'à Montevidéo.

« Car il n'y avait point de merci pour ceux qui tombaient entre les mains de Rosas.

« Citons trois exemples.

« Le colonel Zeballaran est tué. Son corps, abandonné par nous, est trouvé sur le champ de bataille, et sa tête apportée à Rosas.

« Rosas passe trois ou quatre heures à rouler cette tête sous son pied et à cracher dessus. Alors, il apprend qu'un autre colonel, frère d'armes de celui-ci, est prisonnier. Son premier mouvement est de le faire fusiller. Mais il se ravise ; au lieu de la mort, il le condamne à la torture. Le prisonnier, pendant trois jours, restera attaché à la muraille de son cachot, de façon que, chaque fois qu'il ouvrira les yeux, ses yeux se reporteront sur cette tête coupée exposée sur une table.

« Le colonel Videla, ancien gouverneur de Saint-Louis, est condamné par Rosas à être fusillé. Au moment du supplice, le fils du condamné se jette dans ses bras :

« — Séparez-les ! dit Rosas.

« Mais l'enfant se cramponne à son père.

« — Alors, dit Rosas impatienté, fusillez-les tous les deux !

« Et le père et l'enfant tombent frappés dans les bras l'un de l'autre.

« Rosas retrouve dans un petit village près de Corrientès une jeune fille de dix-huit ans, d'une des premières familles de Buenos-Ayres, qui a été séduite par un prêtre de vingt-quatre ans, et qui s'est enfuie avec lui.

« Ils se disaient mariés, les pauvres enfants, et vivaient d'une espèce d'école qu'ils avaient ouverte. Corrientès tombe au pouvoir de Rosas. Les deux fugitifs sont pris et amenés au dictateur.

« — Qu'on les fusille, dit-il.

« — Mais, Excellence, objecte celui à qui est donné cet ordre, Camilla O' Gormann, c'est le nom de la jeune femme, est enceinte de huit mois.

« — Baptisez le ventre, répond Rosas.

« Rosas est un bon chrétien et veut sauver l'âme de l'enfant.

« Le ventre baptisé, Camilla O'Gormann est fusillée.

« Trois balles traversèrent les bras de la malheureuse mère, qui, par un mouvement instinctif, les avait étendus pour protéger son enfant.

XXXV

OÙ ÉSAÜ DONNE SON DROIT D'AINESSE POUR RIEN

— Je me suis longuement étendu sur les crimes de Rosas, continua don Luis, afin que vous sachiez bien à quel homme nous avons affaire et combien sainte est la guerre que nous lui faisons ; nous devons y dépenser notre dernière obole et y verser la dernière goutte de notre sang.

« Mon père m'a donné l'exemple, je le suivrai.

« Le 1er janvier 1843, l'armée orientale, ralliée sur les hauteurs de Montévidéo, vit paraître l'armée ennemie ; mais, au lieu de chercher un refuge derrière les murailles de la ville, elle se contenta de demander des vivres et des munitions, et, ayant confié la ville à la population qu'elle protégeait, elle prit la campagne pour manœuvrer et dit à la ville : « Défends-toi et compte sur nous ».

« Urighi, qui a écrit jour par jour l'histoire de notre lutte avec Rosas, expose la situation où se trouva la République orientale après la bataille de l'Arroyo-Grande, et clôt l'année 1842 par ces sombres paroles :

« Le soleil de décembre, en noyant ses rayons dans l'Océan, nous laissa :
« Battus à l'extérieur,
« Sans armes,
« Sans soldats, même à l'intérieur,
« Sans matériel de guerre,
« Sans argent,
« Sans revenus,
« Sans crédit. »

« La situation de Montévidéo était donc à peu près désespérée.

« Par bonheur, il existait un homme qui, quand tout le monde désespérait, ne désespéra point.

« Cet homme était le colonel Pacheco y Obès.

« Ses proclamations pleines d'énergie, sa foi dans le triomphe de la cause nationale, ramenèrent l'enthousiasme éteint, et, comme je l'ai dit, il fut le premier après la bataille de l'Arroyo-Grande, qui réunit un corps de 1.200 hommes, et autour duquel, comme je vous l'ai dit encore, s'organisa la résistance.

« Le général Rivera était chef de la République.

« Le 3 février 1843, il organisa un nouveau ministère. La voix publique désignait, à la guerre et à la marine, le colonel Pacheco : il y fut appelé. Dans les circonstances où nous nous trouvions, le ministère de la guerre était une espèce de dictature.

« Tout homme apte à porter les armes fut enrégimenté sans qu'aucune considération pût le dispenser de servir.

« Pas une seule exception ne fut tolérée.

« Le ministre de la guerre dictait ses décrets et se chargeait lui-même de les faire exécuter.

« Son premier décret fut celui-ci :

« *La patrie est en danger.*
« *Celui qui refusera à la patrie son or et son sang sera puni de mort.*

« Le jour où fut rendu ce décret, mon père versa au ministère des finances, en or et en argent monnayé, en bijoux, en diamants et en argenterie, pour une valeur d'un million.

« Au reste, le ministre de la guerre avait commencé d'exercer ses rigueurs sur sa propre famille.

« L'armée ennemie approchait ; on allait combattre. On cherchait une maison assez grande pour servir d'ambulance ; le colonel s'aperçut que sa maison était justement telle qu'il la fallait. Il en fait sortir sa mère et ses sœurs.

« Mais notre mère est malade et va être sans asile, lui font observer ses sœurs.

« — Il est impossible, répond le colonel, qu'une porte ne s'ouvre pas dans tout Montévidéo pour donner l'hospitalité à la mère du ministre de la guerre.

« La porte de mon père s'ouvrit ; nous recueillîmes la mère malade et les deux sœurs fugitives, et la ville assiégée eut un hôpital.

« Deux jeunes gens, cousins germains du ministre, confiants dans leurs rapports de parenté avec lui, n'obéissaient point au décret qui convertissait en soldat tout homme en état de porter les armes. Le ministre de la guerre les fit prendre dans leur maison et conduire à l'armée.

« Le colonel Pacheco avait rendu un décret qui donnait la liberté à tous les esclaves. La famille du président, malgré le décret de la République, s'était réservé deux nègres ; le colonel Pacheco se transporta lui-même chez le président de la République, et les deux esclaves furent convertis en soldats.

« Don Luis Baéna, un des premiers négociants de la ville, avait été surpris en correspondance avec l'ennemi. Selon la loi, il avait encouru la peine de mort, et, en effet, le tribunal militaire le condamna à être fusillé. Alors, les négociants étrangers se réunissent pour demander la grâce de Baéna, et, comme ils connaissaient la pauvreté du trésor, ils offrent une rançon de 300.000 francs destinée à habiller l'armée ; les membres du gouvernement penchent pour la clémence. Pacheco reste inflexible.

« — Si la vie d'un coupable pouvait être rachetée pour de l'argent, dit-il, le Trésor, si pauvre qu'il soit, rachèterait

la vie de Baéna ; mais la vie d'un traître ne se rachète pas.

« Et Baéna fut fusillé.

« Rosas répondait à ces actes de justice et de dévouement par des assassinats et des mutilations.

« Après la bataille de l'Arroyo-Grande, on coupa la tête à cinq cent cinquante-six prisonniers ; on les conduisait par troupes de vingt, nus et les mains liées ; chaque troupe était suivie par un égorgeur. Arrivés au lieu du supplice, les prisonniers se mettaient, les uns après les autres, à genoux. L'égorgeur passait, donnait en passant un coup de rasoir dans la carotide, la victime tombait et expirait, tandis que l'égorgeur passait à un autre.

« Ceci, c'était pour le commun des martyrs. Mais les officiers supérieurs pris par Rosas obtenaient de terribles distinctions.

« Le major Stanislas Alonzo fut tué à coups de bâton.

« Le lieutenant Acosta fut écorché vif et mourut en criant : *Vive la liberté !*

« Le major Hyacinthe Castillo, le capitaine Martins et le sous-lieutenant Louis Lavagne subirent le supplice des dix mille morceaux, inventé par les Chinois.

Le colonel Hinestrosa, dépouillé de ses vêtements, fut d'abord mutilé ; puis on lui coupa les oreilles, puis on lui enleva des lambeaux de chair, puis enfin, lorsqu'il ne fut plus qu'une large plaie, les soldats l'achevèrent à coups de baïonnette, après avoir eu soin, pour en faire un baudrier à leur chef, de lui enlever une large courroie de peau.

« Et cent autres avec cela.

« Les assiégeants se trompaient ; ils croyaient par ces horribles boucheries nous épouvanter, ils n'atteignaient d'autre but que de nous prouver qu'il valait mieux combattre jusqu'au dernier soupir que de se laisser prendre par les soldats de Rosas.

« Je vous ai raconté comment le colonel Pacheco avait cédé sa maison pour en faire un hôpital ; mon père en avait fait autant, et l'exemple avait été suivi par trois autres personnes. Ces cinq hôpitaux comptent mille lits. Ils sont desservis avec une piété qui touche à la magnificence. Chaque famille aisée avait donné autant de lits qu'elle avait pu. Les pharmaciens fournissaient gratis les médicaments. Les médecins ne recevaient rien pour leurs visites. Les dames étaient et sont encore sœurs de charité. La ville enfin habille, nourrit et défraye aujourd'hui 27 000 personnes étrangères à la ville, qui sont venues chercher un asile dans ses murs.

« Dans les temps heureux de Montévidéo, quand les sérénades montaient de la rue aux fenêtres ou que les fenêtres jetaient leurs concerts à la rue, les *tertullias* de Montévidéo avaient une réputation qu'elles eussent soutenue à Lisbonne, à Madrid, à Séville, et dont l'esprit charmant et la franche hospitalité faisaient les délices des Européens, étonnés de trouver sur cette terre presque vierge tous les raffinements du luxe et toutes les recherches d'esprit du vieux monde.

«Aujourd'hui, les soirées se passent à faire de la charpie, et les conversations se réduisent à raconter les combats du jour et les actions héroïques que ce jour a vues s'accomplir.

«Pour l'honneur de notre nom, ces conversations roulèrent quelquefois sur moi, dit le jeune homme en relevant fièrement la tête, souvent sur mon père. Si le colonel Pacheco fut l'Achille, mon père fut l'Hector de cette nouvelle Troie.

« Vous l'avez connu, mon père : c'était un de ces hommes pour lesquels le danger n'existe pas. Comme Nelson le faisait à douze ans, lui pouvait demander à cinquante « Qu'est-ce que la peur? » Pour lui, rien n'était impossible. On eût dit qu'il descendait d'un de ces titans qui autrefois avaient tenté d'escalader le ciel.

« Un jour, avec quatorze cavaliers, il tomba sur une centaine d ennemis que l'on vit disparaître comme par enchantement.

« Un autre jour qu'il s'agissait de savoir si un bois, qui coupait le chemin, était ou non occupé par l'ennemi et qu'on disposait une batterie de canons pour fouiller ce bois avec la mitraille :

« — A quoi bon, dit-il, user notre poudre et nos boulets à cela ?

« Et, mettant son cheval au galop, il traversa le bois, le retraversa une seconde fois, et revint en disant simplement :

« — Il n'y a personne.

« Un autre jour encore, se trouvant avec le colonel Pacheco et deux où trois cents cavaliers devant un détachement ennemi supérieur en nombre, le colonel désira avoir quelques renseignements qu'un prisonnier seul pouvait lui donner. Mon père s'élance seul sur le détachement ennemi, le joint, saisit au collet un homme du premier rang, le met en travers sur son cheval, et le rapporte au ministre de la guerre en lui disant :

« — Tenez, mon colonel, voilà ce que vous avez demandé.

« Longtemps on eût cru que la mort respectait le héros qui familiarisait avec elle. Dans un des combats d'avant-postes que les deux armées se livraient tous les jours, un des plus braves officiers de Rosas se rencontre dans la mêlée avec mon père. Il le reconnaît, lui appuie son tromblon sur la poitrine, en criant :

« — A toi, comte de Noroy !

« Il lâche la détente, mais l'amorce seule prend feu.

« — A toi, don Diégo ! lui répond mon père.

« Et il lui passe son épée au travers du corps.

« Une fois qu'il allait en reconnaissance, il causait près d'un bois de pêchers avec cinq de ses soldats ; le bois renfermait une embuscade, l'embuscade fait feu à un quart de portée de fusil. Les cinq soldats tombent ; lui seul reste debout ; un autre eût fui ; lui s'élance dans le bois, en sort l'épée sanglante et sans avoir reçu une égratignure.

« Ses exploits étaient devenus l'entretien de la ville, et lui était la terreur des ennemis.

« Hélas ! son jour était marqué.

« Le 8 février dernier, étant avec moi, qui lui servais d'aide de camp aux avant-postes, il fut frappé d'un boulet, comme Turenne, comme Brunswick, comme Duroc ; seulement, lui ne tomba pas de cheval, quoique le boulet lui eût emporté une partie des entrailles.

« Mais il mit pied à terre, et, comme je le recevais dans mes bras, tout bas il me dit :

« — Frappé à mort !

« Aussitôt ses forces l'abandonnèrent et nous le transportâmes sur son puncho jusqu'à la ligne des fortifications.

« La nouvelle de cette catastrophe retentit au cœur de la ville, comme si elle y eût été apportée par le coup de canon qui l'avait frappé. Le ministre de la guerre accourut aussitôt. Il ne pouvait croire à la mort : le visage de mon père n'offrait d'autre altération qu'une légère pâleur.

« En apercevant le ministre, il se souleva, lui tendit la main, et lui rendit compte des détails du service dont il avait été chargé, avec une sérénité si parfaite, qu'il était impossible qu'on crût qu'il allait mourir.

« Sa voix s'éteignit peu à peu.

« — Mon cher colonel, dit-il, j'ai quelques mots à dire à mon fils.

« Je m'approchai.

« — Mon ami, me dit-il, quand nous ne posséderons plus absolument rien, tu te rappelleras qu'il te reste en France un frère et trois cent mille francs.

« Je pleurais.

« — Allons donc ! me dit-il, je croyais avoir engendré un homme.

« — Non, mon père, m'écriai-je, vous n'avez mis au monde qu'un fils !

« Ma mère apparut pâle, épouvantée. Une des dernières, elle avait su l'accident terrible.

« Elle se jeta dans les bras du blessé.

« Il pencha la tête dans sa poitrine et ne dit que ces deux mots :

« Je t'attendais !

« Puis, se redressant par un effort suprême et s'adressant à ceux qui l'entouraient :

« — Camarades, dit-il, sauvez la patrie !

« Il retomba : il était mort.

« L'armée entière porta le deuil, non pas le deuil d'ordonnance, mais le véritable deuil, celui qui s'étend des habits au cœur.

« Un seul homme était mort ; il semblait à chaque survivant qu'il eût perdu un père ou un ami.

« La reconnaissance humaine était impuissante devant ce glorieux tombeau. Aussi, le gouvernement se contenta-t-il de rendre le décret suivant :

« Montévidéo, 10 février 1844.

« Dès que l'armée qui assiège la capitale aura été vaincue, le corps du comte de Noroy sera transporté à l'endroit où il a été frappé, et il lui sera élevé un monument aux frais du Trésor, où seront inscrits son nom, le jour de sa mort, et ses dernières paroles :

« CAMARADES, SAUVEZ LA PATRIE. »

« PACHECO Y OBÉS. »

« Mon père fut enseveli dans l'étendard de son régiment.

« J'attendis jusqu'au dernier moment, comme me l'avait recommandé mon père.

« Enfin, le ministre des finances ayant ordonné de frapper une monnaie de siège et ayant fait don, ainsi que tous

les autres ministres et tous les citoyens de Montévidéo, de leur argenterie, je portai les trois seuls morceaux d'argent qui restassent chez nous à la Monnaie.

Le crucifix de ma mère et les deux éperons de mon père.

Après quoi, je me dis :

Il est temps de partir pour la France.

— Et me voilà !

Madeleine regarda le jeune homme avec admiration. A la mort de son ami, il avait essuyé une larme.

— Et maintenant, demanda-t-il à don Luis, quelles sont vos intentions?

— Je n'en ai pas, répondit don Luis ; mais je puis vous dire celles de mon père.

— Dites.

— C'est de laisser la moitié de la fortune à mon frère et d'emporter l'autre. Cent cinquante mille ou deux cent mille francs en or, à cette heure, sont des millions à Montévidéo.

— Je vous demande dix minutes pour vous rendre la réponse d'Henri, dit-il.

Et, saluant le jeune homme, il sortit.

Dix minutes après, il rentra.

— Eh bien? demanda le Montévidéen.

— Voici la réponse d'Henri, monsieur le comte : « Tout appartient à mon frère, moins les vingt mille francs que vous avez prêtés à notre père au moment de son départ. »

— Mon frère ! mon frère ! s'écria le jeune homme avec des larmes plein les yeux et plein la voix, où es-tu donc que je t'embrasse?

La porte s'ouvrit à ce cri fraternel, et Henri se jeta tout éperdu dans les bras de son frère !

XXXVI

OU LE LECTEUR TROUVERA CE QU'IL A DEVINÉ D'AVANCE

Nous avons dit *tout éperdu*, car Henri ruiné n'avait plus aucune espérance d'épouser Camille.

M. Peluche n'était pas un de ces hommes qui se piquent de beaux sentiments et chez lesquels un grand cœur peut tenir lieu d'une grande fortune.

Henri, inquiet, poursuivi par un triste pressentiment, avait quitté le salon où tout le monde était réuni pour le contrat, et, après avoir interrogé inutilement le maire de Vouty, qui n'avait rien voulu dire, il était venu à la ferme pour s'enquérir de l'événement près de son parrain.

Madeleine l'avait donc, en sortant de la salle à manger, rencontré dans la cuisine. Et, là, après lui avoir recommandé d'être homme, il lui avait en quelques minutes raconté les choses que don Luis avait mis une heure à lui dire.

Henri n'avait pas hésité un instant, et il avait fait la réponse que Madeleine était venu rapporter à son frère.

On a entendu le cri qui s'était échappé du cœur de celui-ci.

Madeleine laissa les deux jeunes gens dans les bras l'un de l'autre et s'achemina pensif et l'oreille basse vers le château.

En traversant la grille, il vit sur le perron M. Peluche causant avec M. Redon. A ses gestes multipliés et énergiques, on voyait que le digne marchand de fleurs était en proie à une vive agitation.

Il essayait, comme Henri l'avait déjà fait, de tirer quelques éclaircissements du maire de Vouty ; mais, soit que celui-ci ne sût rien, soit qu'il ne voulût rien dire, le digne magistrat restait muet.

— Enfin, dit M. Peluche en apercevant son ami Madeleine, peut-être allons-nous savoir quelque chose.

Et, avec cet air important qu'il savait prendre dans les grandes occasions, M. Peluche descendit le perron marche à marche, le jarret tendu, le pied cambré et frappant, en jouant de la trompette avec sa bouche, sa poitrine du plat de ses deux mains.

— Eh bien, ce contrat, dit-il, ce contrat?

— Est remis à plus tard, mon cher Peluche, répondit Madeleine.

— Ah ! ah ! fit M. Peluche, et à quand est-il remis?

— J'ai grand'peur que ce ne soit aux calendes grecques.

— J'ai souvent entendu les débiteurs se servir de cette locution, mais je n'en ai jamais connu le véritable sens. Tu me ferais plaisir en me fixant à cet égard, répondit gravement le marchand de fleurs.

— Eh bien, mon cher Peluche, le véritable sens, tu le comprendras quand je t'aurai fait une confidence.

— Fais, dit M. Peluche en écartant les jambes et en renversant sa tête en arrière.

— Henri est ruiné.

— Hein ! fit M. Peluche, pas de plaisanterie !

— Le fait n'est pas assez gai pour que j'en fasse l'objet d'une plaisanterie.

— Ruiné? répéta M. Peluche.

— Hélas ! oui.

— Mais... ruiné?... ruiné?...

— Tout ce qu'il y a de plus ruiné, mon cher ami ! C'est-à-dire qu'il lui reste la moitié de ce que j'ai : soixante et dix à quatre-vingt mille francs tant que je vivrai, et le tout après ma mort.

— Ah çà ! mais tu m'avais parlé de douze à quinze mille livres de rente en biens-fonds.

— Ce matin, il les avait encore.

— Eh bien?

— Eh bien, à cette heure, il ne les a plus.

— Cependant, des terres... des terres ! le premier passant venu n'enlève point cela à la semelle de ses bottes.

— C'est ce qui te trompe, Peluche, il est venu un passant qui les a enlevées.

— Hum ! tu comprends que ce que tu me dis là demande réflexion.

— Je te le dis justement pour que tu réfléchisses.

— Tu sais que nous aimons trop Camille, Athénaïs et moi, pour la sacrifier à un homme qui n'aura rien.

— Tu as parfaitement raison, et, sacrifice pour sacrifice, mieux vaut la sacrifier à un homme qui aura quelque chose.

— Alors, il n'y a pas à revenir là-dessus ?

— Sur quoi?

— Sur la ruine de M. Henri.

Madeleine secoua la tête.

— En ce cas, plus tôt on préviendra Camille, mieux ce sera.

— Oui ; mais, si tu m'en crois, Peluche, quoiqu'elle ne soit pas agréable, tu me chargeras de cette commission.

— Je le veux bien, mais à la condition que tu ne lui laisseras aucun espoir.

— Sois tranquille, à quoi bon s'y prendre à deux fois pour lui briser le cœur, à la pauvre enfant?

— Alors, je vais te l'envoyer.

— Envoie-la-moi.

Et M. Peluche rentra, se rengorgeant dans sa cravate et disant

— C'est incroyable comme Athénaïs a le nez fin ! elle a toujours été contre ce mariage-là.

Cinq minutes après, Camille apparaissait à son tour sur le perron, et, apercevant Madeleine, venait se jeter dans ses bras.

C'était d'après la profonde connaissance qu'il avait du caractère matériel de M. Peluche et des délicatesses de celui de Camille, que Madeleine s'était chargé d'apprendre à sa filleule l'écroulement subit et complet de toutes ses espérances de bonheur ; il avait compris qu'au milieu de sa douleur, et il n'osait en mesurer l'étendue, il ne fallait point qu'elle soupçonnât un instant Henri d'indélicatesse ou de désaffection. Car là eût été l'inguérissable et profonde blessure

Camille, sans savoir encore rien de positif, devinait une catastrophe ; elle avait la poitrine oppressée, les joues pâles, des larmes plein les yeux.

Elle regarda un instant Madeleine, comme pour chercher s'il lui restait une dernière espérance au fond du cœur

Madeleine ne répondit point ; seulement, sa poitrine se serra, et, malgré lui, à son tour, les larmes lui vinrent aux paupières.

Il n'en fallut pas davantage à Camille pour deviner que quelque obstacle insurmontable venait de s'élever entre elle et Henri.

— Oh ! mon parrain, s'écria-t-elle, je suis bien malheureuse !

— Camille, lui répondit Madeleine, je connais quelqu'un qui sera encore plus malheureux que toi.

— Henri, n'est-ce pas? s'écria-t-elle, et un rayon de joie brilla dans son regard à travers ses larmes ; il m'aime donc toujours.

— Plus que jamais.

— Alors, l'obstacle ne vient pas de lui?

— Non, quoiqu'il vienne de son côté.

— Mais enfin, s'écria Camille, qu'est-il arrivé?

Alors, il répéta à Camille la phrase qu'il avait déjà dite à Peluche :

— Henri est ruiné !

— N'est-ce que cela? s'écria Camille. Mais je suis riche, moi.

— Cœur d'or ! dit Madeleine. Ce n'est pas toi qui es riche, c'est ton père.

— C'est vrai, murmura Camille.

Et elle laissa tomber ses bras à ses côtés et sa tête sur sa poitrine.

Puis, relevant lentement ses beaux yeux tout humides de pleurs et lentement aussi ses deux mains qu'elle laissa retomber sur les bras de Madeleine :

— Ainsi, vous, dit-elle avec un accent désolé, vous qui nous aimez, Henri et moi, comme vos enfants, vous ne voyez aucune ressource à notre situation, vous ne connaissez aucun moyen de nous rendre au bonheur ?

— Aucun, dit Madeleine.

— Alors, cher parrain, emmenez-moi quelque part où je puisse pleurer tout à mon aise.

Ce cri était celui de la nature. Les blessures du cœur se cicatrisent en versant des larmes au lieu de sang.

Tout naturellement les pas de Camille et de Madeleine se tournèrent du côté de la ferme et s'arrêtèrent à l'allée de tilleuls.

C'est un des instincts des jours de malheur de revenir aux endroits où l'on a été heureux.

Le jeune homme, de son côté, avait éprouvé cette puissance involontaire du souvenir.



Le major Stanislas Alonzo fut tué à coups de bâton.

Il était assis sur le même banc où il avait trouvé Camille le jour où la gazelle chassée par Figaro était venue se réfugier aux bras de la jeune fille.

Il avait les coudes appuyés sur ses genoux et la tête cachée entre ses deux mains.

Camille le vit donc avant d'être vue par lui.

Elle s'échappa des bras de Madeleine, et, s'élançant vers le jeune homme avec cette invincible attraction de la jeunesse et de l'amour.

— Oh ! Henri ! Henri ! s'écria-t-elle.

Et, comme, tout éperdu à cette voix, il se levait en chan-

celant et regardait autour de lui, elle vint tomber sur sa poitrine, les bras autour de son cou et sa tête sur son épaule.

L'émotion de Henri était si violente, que, ne se sentant point la force de soutenir Camille, il fléchit sous ce poids qu'en tout autre temps il eût trouvé si léger, et, la déposant sur le banc où un instant auparavant il était assis, il se laissa glisser à ses pieds.

Et, la tête enveloppée des plis de sa robe, n'essayant plus même de commander à sa douleur, il éclata en sanglots.

— Oh ! Camille ! Camille ! s'écria-t-il à son tour d'une voix entrecoupée par les larmes, au moment où je me trouvais si heureux, qu'à tout autre que la mort j'eusse porté le défi de détruire notre bonheur, Camille ! Camille ! tout est donc fini pour moi !

Et la jeune fille, muette, suffoquée, le voyant sinon plus malheureux, du moins aussi malheureux qu'elle, lui prenant la tête entre ses mains, essayait de le consoler en lui donnant un espoir qu'elle n'avait pas.

— Oh ! non, répondait-elle, il n'est pas possible que nous soyons maudits à ce point. Dieu ne le permettra pas. Nous nous aimions tant ! et penser qu'aujourd'hui nous devions être unis pour toujours, et que demain nous serons séparés à jamais. Que faire ? — Mais, mon parrain, ayez donc une idée pour nous qui n'en avons pas ! Vous paraissiez heureux de notre mariage, vous disiez que vous nous aimiez tant.

— Eh ! oui, je vous aime comme mes enfants, s'écria Madeleine, oui, j'étais heureux de votre mariage ; mais que voulez-vous que j'y fasse ? Pour qu'il s'accomplisse, il faut cinq cent mille francs, et Henri ne les a plus, et, moi, je ne les aurai jamais. Oh ! mille tonnerres ! si je savais où trouver cinq cent mille francs, fût-ce dans la lune, j'irais.

— Mais pourquoi Henri a-t-il besoin de cinq cent mille francs, mon Dieu ? demanda Camille.

— Mais parce que tu les auras un jour.

— Ne peut-on pas être heureux dans ce monde, quand on n'a pas un million ? Qu'on nous laisse faire notre bonheur et mener la vie comme nous l'entendons. — Henri, avez-vous donc besoin d'un million, vous ?

— Oh ! non, non ! s'écria le jeune homme ; vous, Camille, et la petite maison du rendez-vous de chasse, je ne demande pas autre chose.

— Oui, mais le père Peluche, dit Madeleine, il ne se contente pas de cela !

— Mais puisque nous ne lui demandons rien, à mon père ! s'écria Camille en frappant avec impatience la terre de son petit pied. Moi, je sais travailler, faire des fleurs, coudre, broder. Je puis donner des leçons de dessin pour les fleurs ; les jeunes filles riches aiment beaucoup à peindre les fleurs, je puis gagner dix francs par jour.

— Camille ! Camille ! s'écria Henri, oh ! ne parlez pas ainsi, vous me brisez le cœur ! Vous, ma femme, vous, travailler pour vivre ; mais, auparavant, je me ferai garçon de charrue !

— Allons, allons, dit Madeleine, il ne s'agit point de te faire garçon de charrue, et elle maîtresse de dessin, c'est-à-dire de rêver des choses impossibles. Il s'agit de plier sous la volonté du père Peluche, qui se raidira d'autant plus qu'on voudra lutter contre lui. D'ailleurs, Henri ne peut pas avoir l'air d'épouser une femme contre la volonté de son père, surtout quand cette femme est riche et que lui ne l'est plus. Que diable ! tout n'est pas perdu encore, et l'on a vu revenir de positions plus désespérées. Peluche aime Camille ; il ne lui laissera peut-être et je dirai même probablement pas épouser Henri ; mais il ne la mariera pas de force à un autre. Il ne s'agit que de gagner du temps et de continuer de s'aimer.

— Oh ! quant à cela !... s'écrièrent les deux jeunes gens en se jetant dans les bras l'un de l'autre.

— Eh bien, le papier et l'encre ont été inventés pour ceux qui ne peuvent pas se dire de vive voix ce qu'ils ont à se dire. Et puis le père Madeleine est là, qui s'est mis dans sa chienne de caboche que ce mariage aurait lieu. Une bonne promesse de n'être jamais que l'un à l'autre ; pas un mot de cette promesse à mon ami Peluche, que je vois qui nous cherche, pas plus que du dernier baiser que vous allez vous donner.

— Mon Dieu !

Les jeunes gens s'embrassèrent.

— Alerte, Henri ! A mon bras, ma filleule ! Je ne vous empêche pas de cacher vos larmes, Henri, si tu ne disparais pas derrière la haie, je t'abandonne à ton malheureux sort.

— C'est bon ! c'est bon ! Peluche, nous voilà. Camille n'est pas perdue, puisqu'elle est avec moi. Je ne te dis pas qu'elle est bien gaie ; mais, enfin, la voilà telle qu'elle est.

Et le bon Madeleine poussa sa filleule tout éplorée dans les bras de M. Peluche, qui se contenta de la regarder avec majesté et de lui dire sentencieusement :

Tes père et mère honoreras
Afin de vivre longuement.

— Brute ! murmura Madeleine ; quand on pense qu'il n'a trouvé que cela pour consoler sa fille !

XXXVII

OU M. PELUCHE, DANS SA FAIBLESSE DE PÈRE, MANQUE A SES DEVOIRS DE BOURGEOIS

Madeleine se trompait. M. Peluche ne s'inquiétait aucunement de consoler Camille. Comme tous les esprits inférieurs et vaniteux, il éprouvait, au contraire, une certaine satisfaction de ce qui venait d'arriver : il ne se dissimulait pas que ce mariage avait été combiné, conduit, et amené enfin où il en était par Madeleine. Or, son amour-propre était froissé, quelque avantageuse que fût cette alliance avant qu'Henri fût ruiné, de n'avoir été pour rien dans le travail préparatoire qui avait rapproché les deux jeunes gens ; travail dans lequel Madeleine avait mis toutes les combinaisons de son esprit et toutes les espérances de son cœur. — Intelligence étroite, menée — ce qui arrive souvent — par une intelligence plus étroite encore que la sienne, celle d'Athénaïs, — il avait combattu sans conviction ; mais pour ne pas avoir l'air d'être mené par son ami Madeleine, les objections que la maîtresse de *la Reine des fleurs* lui avait faites sur les sources de la fortune d'Henri ; — les commerçants pur sang, on le sait, ne reconnaissent que les fortunes qui reposent sur le doit et avoir ; — et, comme Henri n'avait pas de grand-livre, madame Peluche, tout en habitant le château, tout en se promenant dans les allées du parc, tout en voyant M. Peluche chasser dans les bois et dans les plaines de son futur gendre, madame Peluche avait toujours fait cette question :

— D'où cela lui vient-il ? comment a-t-il gagné tout cela ?

Puis on n'a pas oublié que madame Peluche était la belle-mère de Camille et non sa mère, et qu'en qualité de belle-mère, elle n'avait pas pour la fille de son mari, c'est-à-dire pour *une étrangère*, la tendresse qu'une mère a pour son enfant. Ce n'était pas sans jalousie qu'elle avait vu se développer dans Camille une beauté sympathique qui devait facilement effacer sa beauté rêche et chignée, et sa belle-fille acquérir, presque sans travail, des talents pour lesquels elle affectait le plus grand mépris, mais qu'elle voyait apprécier et louer par les autres. Enfin, ce n'était pas sans un sentiment de malaise qu'elle avait vu Henri, qu'elle ne pouvait s'empêcher de trouver très beau, très élégant, très instruit, devenir amoureux de Camille, en lui laissant, malgré tous les égards possibles, la conviction que, s'il l'avait rencontrée, elle, Athénaïs, à l'âge et dans les conditions où il avait rencontré Camille, non seulement il ne fût pas devenu amoureux d'elle, mais ne lui eût même pas accordé la moindre attention.

Il en résulte que cet atome de joie que La Rochefoucauld prétend que ressent le cœur de l'homme en apprenant le malheur qui frappe son meilleur ami, il en résulte que cet atome de joie devint une joie bien entière et bien complète dans le cœur d'Athénaïs, lorsqu'elle apprit le malheur qui frappait Camille, et, comme, sous le prétexte de l'intérêt qu'elle portait à sa belle-fille, elle voulait savourer ce doux sentiment qu'on prétend être le plaisir des dieux et surtout des déesses, elle fit comprendre à M. Peluche que tout secret qui serait gardé envers lui, à l'endroit de la catastrophe pécuniaire d'Henri, serait un secret insultant.

Aussi, dès que les amis rassemblés pour la signature du contrat se furent discrètement retirés, à la suite du maire de Vouty, Madeleine reçut de la part de son ami, M. Peluche, une espèce de sommation d'avoir à le mettre au courant des événements qui amenaient la rupture de l'union projetée entre sa fille et M. Henri de Noroy.

Madeleine fit part à Henri de ce nouvel incident, et, comme le secret n'était point à lui, lui demanda ce qu'il devait faire.

— Tout dire, répondit Henri ; l'exigence de M. Peluche est légitime.

Peut-être, en se rendant aux désirs de son beau-père manqué, y avait-il au fond du cœur d'Henri ce sentiment d'espoir permanent dans la conscience de celui qui accomplit un devoir douloureux, c'est-à-dire que plus ce devoir était rigoureux, plus on lui saurait gré de l'avoir accompli. Mais, en tout cas, quelle que fût la cause qui détermina sa décision, il n'hésita pas un instant, et, tandis qu'il montait à cheval avec son frère pour lui faire voir le magnifique domaine auquel il avait renoncé, Madeleine se rendait au château, où attendaient, réunis en espèce de tribunal, M. et madame Peluche, et Camille.

Il va sans dire que Camille, juge prévenu en faveur de

l'accusé, avait voulu donner sa démission ; mais, sur un regard d'Athénaïs, qui ne voulait rien perdre des émotions de sa belle-fille, Camille avait reçu de son père l'ordre péremptoire de rester sur son siège.

Madeleine entra ; en toute autre circonstance, il eût ri au nez de cette morgue sérieuse qu'affectait la bourgeoisie, cette reine de l'époque que nous essayons de peindre, et dont M. Bertin sur sa chaise curule est le type ; mais il partageait trop vivement le malheur des deux pauvres enfants. Il avait senti trop profondément se serrer son cœur, lorsqu'à son entrée il avait vu Camille porter son mouchoir à ses yeux, pour qu'un sentiment railleur, quel qu'il fût, vînt se mêler à la tristesse qu'il éprouvait.

— Me voilà, dit-il ; que diable me voulez-vous?

M. Peluche lui indiqua un siége comme le président indique la sellette à l'accusé.

— Nous voulons savoir, lui dit M. Peluche, du même ton dont, au conseil de discipline, il interpellait les gardes nationaux récalcitrants, nous voulons savoir, et c'est notre droit, dans tous les détails, les causes qui ont amené le refus de M. Henri de Noroy à la signature du contrat déjà dressé entre ma fille et lui. Il y a dans ce refus, vous devez le savoir, mon cher Madeleine, — et, pour donner plus de solennité à l'interrogation, il affectait de ne pas tutoyer son ami, — un côté qui a besoin d'être éclairci, de manière à convaincre notre susceptibilité, que la maison Peluche, connue pour son honorabilité commerciale et pour la régularité de ses payements, n'est pour rien dans cette catastrophe ; car, passez-moi le mot, mon cher Madeleine, ce qui nous arrive aujourd'hui est une véritable catastrophe. Parlez, nous vous écoutons.

Madeleine prit la parole et à son tour, raconta, sans rien omettre, l'histoire d'Henri, depuis sa naissance jusqu'à l'arrivée de don Luis. M. Peluche se rappelait parfaitement la conspiration militaire de 1820, l'émigration au Champ d'Asile, conduite par le général Lallemand. Il ignorait sa destruction par le vice-roi du Mexique. Il suivit avec un certain intérêt les pérégrinations du comte de Noroy, déplora que la lettre de Madeleine lui fût arrivée trop tard, tout en reconnaissant qu'il valait mieux pour lui qu'elle ne fût point arrivée, puisque ce retard lui avait permis d'épouser une des plus riches héritières de l'Amérique du Sud. Il approuva son retour en France, sa démarche près de Madeleine, désapprouva la transaction de la contre-lettre, car enfin Madeleine pouvait mourir subitement, — et alors M. de Noroy n'avait plus aucun moyen de faire valoir ses droits ; — il blâma Madeleine, à qui la réclamation des biens de son filleul pouvait être faite d'un moment à l'autre, de ne pas avoir mis, dans la prévision de l'événement, son filleul dans le commerce, hésita un instant pour savoir si, à la place de Madeleine, il eût reconnu les droits de don Luis, mais finit par avouer que c'eût été un abus de confiance de les nier. Seulement, il jeta les hauts cris lorsqu'il apprit que, don Luis ayant offert la moitié de la fortune à son frère, celui-ci avait refusé. Il interrogea Madeleine sur la totalité de cette fortune, qui, vu l'augmentation de valeur des propriétés et les bénéfices de la division, allait peut-être, de trente mille francs, chiffre auquel elle avait été évaluée en 1820, par le comte de Noroy, monter à six cent mille. — Il calcula qu'en acceptant, Henri restait maître d'une fortune de trois cent mille francs, qui, jointe à la fortune de Madeleine, en calculant les intérêts de l'argent prêté vingt-cinq ans auparavant au comte, faisait un total de près de quatre cent mille francs ; que ce total de quatre cent mille francs se rapprochait tellement du chiffre qu'il exigeait de son gendre, qu'il y avait peut-être encore moyen de s'entendre, si Henri acceptait cette offre. Enfin, il demanda à s'assurer, par une conversation avec don Luis, si ses dispositions étaient toujours les mêmes à l'endroit de ce partage.

Quoique Madeleine eût entièrement approuvé la résolution de son filleul et eût appuyé le refus de ce partage, après avoir assisté à la douleur des deux enfants, après avoir vu renaître l'espérance d'abord, puis la joie dans le regard de Camille à ce retour de son père vers l'union qui venait de se rompre, il ne crut pas avoir le droit de rien décider sans en appeler une seconde fois à la décision d'Henri, et, comme il comprit parfaitement que la conversation que voulait avoir M. Peluche avec don Luis n'avait pour but que de poser un ultimatum à Henri, il s'inclina devant le désir de M. Peluche et l'invita lui-même à ne pas quitter le château sans avoir eu une conversation avec les deux jeunes gens, soit séparément, soit conjointement.

Madame Peluche risqua bien quelques observations sur la perte que faisait Henri de son titre de comte et de son nom de famille ; mais M. Peluche fit un long discours dans lequel il attaqua les préjugés, et déclara que, s'étant toujours mis au-dessus d'eux, cette fois encore il les foulerait aux pieds.

Madeleine laissa Camille embrasser tendrement son père en remerciement de sa sortie philosophique, et se mit à la recherche des deux jeunes gens, qui étaient sortis à cheval.

Il les vit de loin revenir avec l'harmonie de deux frères qui ne se seraient jamais quittés. La physionomie d'Henri était triste, mais calme ; elle avait cette sérénité que donne le sentiment du devoir accompli.

En le voyant ainsi affermi contre le malheur, Madeleine secoua la tête.

— Ce n'est pas celui là, dit-il, qui reviendra jamais sur une résolution qu'il croira honorable.

C'étaient deux beaux cavaliers que ces deux frères : l'un représentant l'Europe, l'autre l'Amérique, celui-ci l'élégant écuyer des Champs-Elysées et du bois de Boulogne, celui-là le vigoureux dompteur des chevaux des pampas.

Leurs chevaux, quoique tous deux appartinssent à Henri, se ressentaient, pour ainsi dire, de l'individualité de ceux qui les montaient.

Le cheval d'Henri avait conservé son allure calme de cheval de manège ; pas un de ses poils n'était mouillé.

L'autre avait, en deux heures, acquis sous la main de son cavalier quelque chose de sauvage. Il soufflait la vapeur par ses naseaux, lançait la flamme par ses yeux ; c'était à regret, on le sentait, qu'il marchait côte à côte avec son camarade ; serré entre ces jambes nerveuses, aiguillonné par ces longs éperons, il eût voulu se jeter dans l'espace, et tout son corps couvert d'écume indiquait la fatigue et l'humiliation que lui causait le mors.

Madeleine fut obligé de s'avouer qu'Henri était peut-être un écuyer plus élégant, mais qu'à coup sûr don Luis était un plus puissant cavalier.

Tous deux descendirent de cheval à la porte de la ferme, et, tandis que l'on s'emparait des chevaux, Madeleine s'emparait de don Luis et lui demandait la permission de disposer de lui pendant dix minutes.

Henri le regardait avec plus de curiosité que d'inquiétude.

J'ai à parler à don Luis, lui dit Madeleine.

— Faites, mon ami, lui répondit Henri ; seulement, pas un mot contre ce qui est convenu entre nous.

— De ma part, non, répondit Madeleine.

Henri fit un signe de tête amical à son parrain et entra dans la ferme.

Madeleine prit le jeune Montévidéen par-dessous le bras, et, tout en l'entraînant vers le château, il le mit au courant de la situation au milieu de laquelle il était venu jeter un si grand trouble.

Henri ne lui en avait pas dit un seul mot.

Cette révélation attrista évidemment le Montévidéen

Madeleine ne lui cacha point qu'il allait se trouver en face du père et de la belle-mère de Camille et de Camille elle-même.

Il le mit en peu de mots au courant du caractère de M. Peluche, qui n'était point tout à fait étranger au jeune comte, la colonie française de Montévidéo lui ayant déjà présenté le même type.

Camille, en l'apercevant et en reconnaissant en lui la cause involontaire de son malheur, ne put s'empêcher de laisser échapper un mouvement de répulsion.

Ce mouvement n'échappa point au Montévidéen, qui, s'avançant vers elle avec une grâce parfaite, lui dit :

— Mademoiselle, croyez que je suis profondément désespéré de la peine involontaire que je vous cause ; mais on a dû vous dire que nous étions là-bas dans une situation telle, que nous n'avons de ménagements à garder avec personne, et que l'on regarderait comme lâche quiconque ne donnerait pas à la patrie, cette mère de nos mères, son dernier écu et sa dernière goutte de sang. La patrie, c'est l'amour sacré devant lequel disparaissent tous les amours profanes, et j'ai traversé la mer au nom de cet amour pour la patrie.

Camille porta son mouchoir à ses yeux, mais ne répondit rien.

Elle sentait de quel noble et grand sentiment le jeune homme se faisait l'interprète.

Mais, il faut le dire, M. Peluche croyait qu'il n'y avait qu'une patrie au monde, la France.

Aussi, sans partager en rien les sentiments de Camille :

— Monsieur l'Américain, lui dit-il ; car vous êtes Américain, n'est-ce pas?

— Non, monsieur, répondit don Luis, je suis Français, mais né à Montévidéo ; de sorte que j'ai deux patries, et, ayant la liberté d'opter pour l'une ou pour l'autre, j'opte pour la plus malheureuse.

— Très bien, jeune homme ; et c'est au nom de cette patrie que vous venez réclamer la fortune de M. le comte de Noroy?

— S'il n'en était point ainsi, Monsieur, je n'aurais pas d'amis.

— Et cependant, on m'assure que vous avez offert à votre frère — pardon, à M. Henri ..

— Ne vous reprenez pas, Monsieur, vous aviez bien dit.

— Que vous avez offert à votre frère, reprit M. Peluche, la moitié de votre fortune?

— En insistant pour qu'il acceptât cette offre, je n'ai fait qu'accomplir la volonté de mon père mourant.

— Et il a refusé?

— De manière à ne point me permettre d'insister davantage.

— Mais, si à cette heure, il se repentait d'un refus, et qu'il acceptât?

— Il me rendrait le plus heureux des hommes.

— Et il vous retrouverait dans les mêmes dispositions pour lui?

— Toujours!

M. Peluche regarda Camille, et Camille put clairement lire dans ce regard ces mots:

— Tu vois que, s'il refuse, c'est qu'il ne t'aime pas.

Puis, se penchant vers Madeleine :

— Maintenant, lui dit le maître du magasin de *la Reine des fleurs*, il nous reste à connaître le dernier mot de M. Henri; nous allons donc procéder à son égard comme nous avons fait à l'égard de don Luis.

— Veux-tu m'en croire, Peluche? dit Madeleine; si tu veux que ce dernier mot ait une chance d'être favorable, ne le lui demande pas toi-même.

— Et par qui veux-tu que je le lui fasse demander?

— Par Camille

— Est-ce bien convenable?

— Sans doute; car, s'il répond *oui*, nous les marions.

— Je n'ai pas dit cela. Trois cent mille francs ne font pas mon chiffre.

— Si fait, tu as dit *oui*; — et, s'il répond *non*, tu pars, et les enfants ne se revoient pas.

— Allons, j'y consens; tu vois que l'on fait de moi tout ce que l'on veut.

— Le fait est, monsieur Peluche, que vous êtes pour mademoiselle d'une faiblesse qui n'a pas d'exemple.

— Et où est-il, ce monsieur? demanda le marchand de fleurs.

— A la ferme; viens, dit Madeleine.

— Comment! il faut encore l'aller trouver?

— Tu comprends qu'il ne viendra pas de lui-même.

— Me voilà, mon père, me voilà, dit Camille se hâtant de prendre le bras de M. Peluche, de crainte qu'il ne se dédit

— Madame Peluche, dit majestueusement le marchand de fleurs, s'il refuse, nous ne coucherons pas cette nuit sous son toit!

XXXVIII

OU M. PELUCHE RENTRE DANS LES DÉBOURSES IMPRUDEMMENT FAITS PAR LUI A L'ENDROIT DE FIGARO

Henri, comme nous l'avons dit, était rentré à la ferme, et, pour rester seul avec sa pensée, était entré dans la salle à manger, dont il avait tiré la porte après lui.

La tête renversée sur le dossier d'un grand fauteuil en bois de chêne, il laissait errer son imagination dans ces vastes champs de l'infini qui ouvrent des horizons insensés à l'esprit de ceux que frappe un malheur profond et inattendu.

Henri voulait bien renoncer momentanément à Camille, mais son sacrifice n'allait pas jusqu'à la résignation, et tout ce qui en lui avait aspiré au bonheur, et un instant l'avait espéré, se révoltait à l'idée de la perdre tout à fait.

Alors il cherchait dans sa mémoire des exemples de fortunes subites et inespérées, ébauchant pour arriver à ce résultat, les projets les plus extravagants

L'Amérique, avec ses forêts immenses; l'Inde, avec ses mines de diamants; la Californie, avec ses sables d'or, passaient tour à tour devant ses yeux; mais lorsque ses regards voulaient approfondir la vision, elle s'évanouissait comme un mirage.

Tandis que, les uns après les autres, il poursuivait ces fantômes dorés, il entendit le bruit de la porte revêche grinçant sur ses gonds, et, tournant la tête vers elle, il aperçut sur le seuil le père Miette tournant son bonnet de coton entre ses mains, en homme qui a quelque question grave mais indiscrète, à faire.

Il le regarda un instant; puis, voyant que le bonhomme continuait de tourner son bonnet dans ses mains sans parler il se décida à rompre le premier le silence

— Ah! dit-il, c'est vous, monsieur Miette.

— Oui, monsieur le comte; oui, c'est moi

Henri sourit amèrement à ce titre de comte que continuait de lui donner le père Miette.

— Vous désirez quelque chose? continua Henri.

— Non, dit le vieillard, ce n'est pas quelque chose, c'est quelqu'un; sans vous commander, monsieur Henri, M le maire de Vouty est-il là?

— Non je suis seul

— Ah! diable! c'est que j'avais quelque chose à lui dire.

— Vous le trouverez certainement chez lui.

— Chez lui! si c'était sûr encore, je ne dis pas. Et M Madeleine, il n'est pas là non plus?

— Vous le voyez Avez-vous affaire à lui?

— Ah! dame, oui, j'aurais voulu lui parler; mais peut-être bien que, si je parlais à un autre, ça reviendrait au même.

— Mais à qui, monsieur Miette?

— Eh bien, à vous, par exemple, monsieur le comte.

— Comment! je puis vous donner les renseignements que vous désirez?

— Ah! je dis que oui, et mieux que personne même, si vous y consentez?

— J'y consens, monsieur Miette, dit Henri, et de tout mon cœur

— C'est que je ne sais pas comment vous dire cela, moi.

— Dites-moi cela tout simplement.

— Il y en a comme ça qui prétendent dans le village... — moi, je n'en crois rien, vous comprenez bien, monsieur Henri! — il y en a comme ça qui prétendent que votre mariage avec mademoiselle Peluche est manqué?

— Hélas! ceux qui prétendent cela, cher monsieur Miette, sont malheureusement dans le vrai.

— Oh! pas possible, pas possible! Eh bien, monsieur Henri, parole d'honneur, foi d'honnête homme, il faut que ce soit vous qui le disiez pour que je le croie.

— C'est pourtant vrai.

— Que vous aviez l'air de tant vous aimer, mon Dieu!

— Nous nous aimions fort aussi, monsieur Miette.

— Mais qu'il a fallu certainement des raisons bien graves pour faire manquer un mariage si avancé!

— Ce sont des raisons bien graves, en effet, qui ont déterminé sa rupture. Ainsi donc, si c'était cela seulement que vous désiriez savoir, mon cher Monsieur. .

Le père Miette fit semblant de ne pas comprendre.

— C'est qu'on dit comme ça encore dans le village que la rupture vient de votre côté.

— Si la chose a quelque intérêt pour vous, monsieur Miette, dit Henri, qui commençait à s'impatienter, c'est moi, en effet, qui ai retiré ma parole.

— Ah! oui, c'est bien ça, c'est bien ça, dit le vieil usurier d'un air fin. — Ah! M Peluche, lui qui faisait si fort l'arrogant, il n'était donc pas aussi solide qu'il en avait l'air.

— Qu'entendez-vous par là, monsieur Miette?

— J'entends que, quand il a fallu mettre la main à la poche pour en tirer une dot qui pût faire face à un beau château et à six cents bons arpents de terre, le marchand de fleurs a fait demi-tour à gauche, comme il dit, quand il commande la manœuvre à ses gardes nationaux.

— Mon cher monsieur Miette, ne faites pas sur un honorable commerçant de fausses suppositions. Ce n'est pas lui qui est embarrassé pour donner une dot suffisante à sa fille. C'est moi qui suis ruiné.

— Vous, ruiné, monsieur Henri? Allons donc! Ils ont eu beau me le dire, je n'en crois rien, et vous avez beau me le dire vous-même, je ne vous crois pas davantage.

— C'est pourtant la vérité, dit Henri faisant un signe de tête pour indiquer à son interlocuteur que la conversation était finie

Mais le vieux paysan n'était pas au bout des renseignements qu'il venait chercher. Il ne bougea pas plus qu'une borne, se contentant d'ajouter :

— Ruiné! Ça n'est pas possible, ça. Un jeune homme qui a de la conduite comme vous. Car, quand vous devriez cent mille, deux cent mille, trois cent mille francs, on vous les fera trouver sur vos terres et votre château, et à six du cent, encore, première hypothèque, allons donc!

— Il ne s'agit pas d'emprunter, monsieur Miette, mais de vendre, continua Henri voyant qu'il lui fallait subir le vieillard et commençant à comprendre l'objet de sa visite.

— De vendre, répéta Miette, dont un rayon de joie illumina le visage, de vendre! Vendre ces belles terres et ce beau château qui sont, depuis deux cents ans, dans votre famille; c'est une résolution qui doit vous coûter dur, monsieur le comte.

Henri sourit tristement.

— Oui, dit-il, mais elle est prise. Demain, vous pourrez lire les affiches.

— Les affiches? dit-il. Je ne sais pas lire. D'ailleurs, je ne les lirais pas : cela me ferait trop de peine; mais pourquoi faire des affiches?

— Mais pour annoncer que le château et la terre de Noroy sont à vendre

— Oh! bon! on le saura bien sans affiches, allez! vous voyez que je le sais moi; et puis vous n'allez pas morceler un beau brin de terre comme cela; vous le vendrez tout d'un morceau, j'espère?

— Cher monsieur Miette, lorsqu'il s'agit d'une somme

comme celle dont j'ai besoin, on trouve plus facilement cent acquéreurs qu'un seul.

— Oh ! qu'il y en a bien dans les environs qui ont les reins assez forts pour soulever ce poids-là comme ils soulèveraient un sac de blé. Tenez, moi, je connais quelqu'un qui, du premier coup, comme cela, vous en donnerait bien trois cents et même trois cent cinquante mille francs.

— Je le crois, père Miette.

— Et qui payerait rubis sur l'ongle encore.

— La terre et le château valent heureusement mieux que cela, voisin.

— Et qui irait même jusqu'à quatre cent mille...

— Mon cher Monsieur, dit Henri fatigué de toutes les circonlocutions du rusé paysan, ce n'est pas moi qui me chargerai de ces détails : c'est mon parrain Madeleine. Adressez-vous donc à lui, et faites-lui vos propositions.

— Jésus-Dieu ! vous comprenez bien que ce n'est pas pour moi que je plaide... L'autre jour, pour acheter la pièce de terre du père Marcelin, que j'ai payée cinq mille francs, j'ai été obligé d'aller chercher mille francs à l'étude de maître Perrot. C'est pour un ami, qui me disait tout à l'heure : « Plutôt que voir morceler un si beau domaine, qui a appartenu à nos anciens seigneurs, oui-dà ! je ferais un sacrifice, et j'irais jusqu'à quatre cent cinquante mille francs. Mais, vous comprenez, père Miette, qu'il me disait, quatre cent soixante-quinze mille francs, ça serait mon dernier chiffre Il me serait impossible d'aller plus loin... » Jugez donc, monsieur Henri, avec les frais de vente, la somme que ça fait.

— C'est pour cela, monsieur Miette, qu'en divisant la propriété, les frais d'enregistrement sont moins lourds.

— Il faut compter, voyez-vous, monsieur Henri ; si l'on vous payait ça cinq cent mille francs, ce qui serait le dernier prix qu'on pourrait vous le payer, convenez-en, — vous en convenez, n'est-ce pas ? — eh bien, en vous payant ça cinq cent mille francs, il faudrait, le contrat à la main, compter cinq cent cinquante mille francs. Ah ! continua le père Miette en poussant un soupir, les vendeurs sont bien heureux, ils n'ont pas de frais à payer !

Le père Miette en était là de son homélie lorsque la porte s'ouvrit et donna passage à Madeleine.

— Eh ! tenez, dit Henri enchanté de l'interruption, voilà justement mon parrain ; adressez-vous à lui, il vous donnera tous les détails que vous pouvez désirer. — Mon cher Madeleine, c'est M. Miette qui a envie de devenir seigneur de Noroy, et qui offre cinq cent mille francs des terres et du château.

— Moi ! Jésus-Dieu ! s'écria le père Miette. Et où voulez-vous que je prenne cinq cent mille francs, monsieur Henri ?

— Bon ! dit Madeleine, je vous tiens excellent pour la somme, père Miette. Mais j'ai un mot à dire à l'oreille de mon filleul. Attendez-moi dans la cuisine ; vous la connaissez, la cuisine, n'est-ce pas ? nous y causerons tout à notre aise.

Le père Miette, voyant qu'il lui fallait changer d'interlocuteur, se gratta l'occiput, remit son bonnet de coton sur sa tête et passa dans la cuisine.

— Oh ! dit Henri, comme vous avez bien fait, cher parrain, de me débarrasser de cet affreux bonhomme !

— Et de t'amener Camille, n'est-ce pas ? dit Madeleine.

— Camille ! s'écria Henri en bondissant.

— Oui, elle est là. Son père désire que vous ayez une dernière entrevue ensemble avant de vous séparer.

— Son père ?

— Oui, son père. Il n'est pas si méchant qu'il en a l'air.

— Mais enfin, que veut-il ? que demande-t-il ? qu'exige-t-il ?

— Camille te le dira — Entre, Camille !

Il ouvrit la porte ; Camille s'élança dans l'intérieur de la salle à manger, et Madeleine sortit en laissant les deux jeunes gens seuls.

Il trouva dans la cuisine le père Miette qui l'attendait, et qui, en l'attendant, essayait de démontrer à M. Peluche qu'il serait bien plus avantageux pour Henri de vendre le château et les terres en bloc que de les vendre par lots séparés.

Madeleine, sans vouloir rien arrêter avec le père Miette, n'était pas fâché de le faire causer ; et, si fin que fût le paysan, Madeleine le quitta plus affermi que jamais dans la conviction que le morcellement était la façon la plus avantageuse de vendre, et qu'en morcelant château et terres, la vente irait au bas prix, à sept cent mille francs.

M. Peluche était en train de calculer que les trois cent cinquante mille francs qui reviendraient à Henri pour sa moitié, joints aux soixante-dix ou soixante-quinze mille francs que lui laisserait Madeleine un jour, dépassaient la somme qu'il exigeait de son gendre, lorsque Camille sortit de la salle à manger des larmes plein les yeux, mais le sourire sur les lèvres.

— Ah ! dit M. Peluche, en voyant le sourire de sa fille, il consent ; c'est bien heureux

— Au contraire, mon père, répondit Camille, il refuse.

— Comment ! il refuse ? s'écria le marchand de fleurs en faisant un pas en arrière.

— Il refuse, oui, mon père

— Mais c'est un sot, un imbécile, un ingrat !

— C'est un grand cœur.

— Comment, tu l'approuves ?

— En tous points ! et je viens de lui faire le serment, non pas de l'épouser, puisque vous vous opposez à cette union, mais de n'être jamais à un autre que lui.

— Tarare ! dit M. Peluche, c'est ce que nous verrons.

Puis, prenant le ton et la pose du commandement :

— Vous savez que nous partons à l'instant même, Mademoiselle ?

— Je suis prête à vous suivre, mon père, répondit Camille.

En ce moment, Figaro, comme s'il eût entendu le projet de retour et qu'il eût tenu à suivre son maître dans la capitale, s'élança dans la cuisine et vint poser ses deux pattes sur la poitrine de M. Peluche.

Cette profanation de son habit de capitaine exaspéra M Peluche.

— A bas ! cria-t-il, insolente bête ! à bas !

Puis, se tournant vers son ami :

— Madeleine, lui dit-il, je ne te reprocherai pas d'être la source des dépenses que j'ai faites pour m'équiper et m'habiller en chasseur, quoique, aujourd'hui, par les conseils que tu as donnés à ton filleul, ces dépenses soient devenues inutiles. Du moment qu'il vend ses terres, je ne puis plus naturellement chasser dessus. Pour mon fusil et mon fourniment, j'en prends mon parti ; c'est une affaire d'entretien, et voilà tout ; mais, pour Figaro, c'est autre chose : c'est non seulement un capital qui dort, mais un capital qui consomme. D'ailleurs, Camille a déjà une gazelle : si, avec la gazelle, j'ai un chien, ce sera, dans le magasin de *la Reine des fleurs*, une chasse qui durera du matin jusqu'au soir. J'attends donc de ton amitié que tu obtiennes de l'aubergiste de la *Croix d'or* qu'il reprenne Figaro.

— Mais il te l'a vendu, et tu le lui as payé.

— Je perdrai vingt francs dessus s'il veut le reprendre.

— Il est bien plus simple de le revendre à un autre. Figaro est un bon chien qui n'a besoin que d'être tenu

— Connais-tu un amateur ?

— Oui.

— Qui cela ?

— Moi.

— Mon bon Madeleine, reprit M Peluche en secouant la tête, dans le malheur qui t'accable, je ne veux pas peser sur toi.

— Bon ! cent francs de plus, cent francs de moins, ce n'est pas la mort d'un homme.

— Ainsi, tu me rachètes Figaro le prix qu'il m'a coûté ?

— Sans doute.

— Sans me faire perdre dessus ?

— Sans te faire perdre un sou ; voilà tes cent francs.

Madeleine tira cinq napoléons de sa poche et les présenta à M. Peluche.

— Oh ! mon père, murmura Camille.

— Mais, dit M. Peluche, puisque Madeleine prétend qu'il vaut cent francs !

— Dans mes mains, oui ; dans les tiennes, il n'en vaut pas vingt. N'aie donc pas de regrets.

— Je n'ai pas de regrets, dit M Peluche enchanté d'être rentré dans son déboursé et de pouvoir montrer à Athenaïs les cinq napoleons, si souvent reprochés par elle. Je n'ai pas de regrets, et il y a plus, malgré tous les tours qu'il m'a faits, je me sépare de ce quadrupède sans le moindre sentiment de haine. Adieu, Madeleine ! présente mes compliments à M. Henri, et dis-lui que c'est bien sa faute s'il n'est pas mon gendre.

Camille se jeta dans les bras de son parrain en murmurant tout bas :

— Il m'aimera toujours, n'est-ce pas ?

— Sois tranquille, répondit Madeleine en serrant la jeune fille sur son cœur.

Puis il échangea une poignée de main avec M. Peluche, qui l'invita vaguement à venir le voir dans ses voyages à Paris. Puis enfin les deux amis se séparèrent. — Figaro esclave de son devoir, voulut suivre M. Peluche ; mais celui-ci le chassa de la main en lui disant :

— Allez, vilaine bête, allez ! vous n'êtes plus à moi.

— Adieu, mon pauvre chien ! murmura Camille.

— Viens ici, Figaro ! dit Madeleine.

Et, tout joyeux, comme s'il comprenait le changement qui venait de se faire dans sa condition, Figaro vint à son nouveau maître, se dressa contre lui, lui appuya les deux pattes sur la poitrine, et lui bâilla amicalement au visage. Madeleine le caressa et lui baisa le museau sans se douter des mystérieux desseins que la Providence avait sur lui !

XXXIX

VENTE AU PLUS OFFRANT

M. Peluche, blessé de l'obstination d'Henri et ne comprenant ni la cause de ce refus ni l'admiration que Camille avait pour un acte qui renversait leur bonheur commun et que lui regardait comme insensé, tint scrupuleusement la menace qu'il avait faite à Madeleine de ne pas coucher sous le toit de son filleul, et repartit le même soir pour Paris avec sa femme, Camille et Bl dah. Mais, comme le maître du magasin de *la Reine des fleurs* était surtout l'homme des petites choses, la façon avantageuse dont il venait de se défaire de Figaro lui avait rendu un rayon de bonne humeur. Il est vrai que, quand son regard s'arrêtait sur Camille et qu'il sondait ce visage calme et profondément triste, il lui prenait des impatiences qui se traduisaient par des gestes et des jurons, que les personnes non initiées aux événements qui venaient de se passer, eussent pu prendre pour des accès de folie.

Dès le lendemain du départ de M. Peluche, comme l'avait dit Henri au père Miette, les affiches, qui annonçaient la vente, par petits lots, des terres et du château de Noroy, étaient posées dans tout le département de l'Aisne.

La propriété était connue pour une des plus belles et des mieux mises en rapport du département, de sorte que les amateurs ne firent pas défaut.

Beaucoup voulurent acheter le château, les terres et les deux fermes en bloc, et poussèrent si bien. qu'ils forcèrent le père Miette à pousser lui-même jusqu'à six cent mille francs; mais Madeleine tint bon, convaincu que le morcellement donnerait une centaine de mille francs de plus que la vente en bloc.

Plus don Luis voyait la chose monter, plus il faisait ce qu'il pouvait pour déterminer Henri à accepter la moitié de ce que produirait la vente; mais rien ne put faire plier la volonté d'Henri. et, avec son sourire calme et triste, il refusa constamment. Son frère, qui l'avait abordé en ennemi, s'était pris pour lui d'une amitié profonde.

La seule faveur qu'il demanda au nom de Madeleine fut de prendre, pour les vingt mille francs avancés par son parrain en 1820 au comte de Noroy, les soixante ou quatre-vingts arpents de terrains vagues, en buissons, bruyères et larris, sur lesquels était bâti le rendez-vous de chasse. Les buissons et les bruyères fourmillaient de lapins, et, comme le terrain était rocailleux, c'était le seul endroit du canton où il y eût de la perdrix rouge. En outre, dans toute la longueur du terrain coulait la rivière d'Ourcq, canalisée un peu plus loin; et, comme ce terrain, plus long que large, pouvait avoir deux kilomètres de longueur, c'étaient deux kilomètres de pêche gardée.

Toute cette portion fut donc adjugée à Madeleine à titre de restitution pour cette même somme de vingt mille francs avancée par lui, — chiffre de son estimation et de sa mise à prix.

Les gens sensés pensèrent que Madeleine aurait mieux fait de prendre pour vingt mille francs de marais et un étang desséché dans lesquels les artichauts et le blé de Turquie eussent rendu sept ou huit pour cent. Mais Madeleine n'était pas un homme sensé, de sorte qu'il préféra, étant meilleur chasseur que jardinier, un terrain qui rapportait des lapins, des perdrix rouges, et même quelquefois du faisan, à un terrain qui eût rapporté du blé de Turquie et des artichauts. Quant à Henri, si la ruine de ses espérances de bonheur n'eût pas suivi la ruine de sa fortune, il eût supporté la catastrophe avec une admirable philosophie. Élevé par Madeleine, le luxe était pour lui bien plutôt une affaire d'habitude que de besoin, et il eût passé, avec une imperturbable insouciance, du château à la ferme, pourvu qu'à la ferme son parrain lui eût donné la chambre que Camille avait habitée.

Le jour de l'adjudication arriva; plus de quatre mille personnes s'étaient donné rendez-vous à Noroy. La cause de cette vente, et par conséquent de cette ruine, était restée un problème pour tout le monde. Henri était fort aimé; de sorte que toute cette immense assemblée était pleine de sympathies pour lui ce qu'on ne s'expliquait que difficilement, — car on savait qu'un étranger était venu, et, par sa réclamation, avait jeté tout ce trouble dans la vie d'Henri, — ce qu'on ne s'expliquait que difficilement, c'était la bonne harmonie dans laquelle les deux jeunes gens paraissaient vivre; ils ne se quittaient pas, faisaient de longues promenades à cheval, logeaient au château et mangeaient ensemble. Madeleine, au nom de qui la vente se faisait, quand cependant c'était Henri qu'on avait toujours vu jouir de la fortune, Madeleine vivait avec eux, mangeait avec eux et semblait avoir une amitié presque égale pour l'étranger et pour son filleul.

La vente fut poussée avec acharnement. Depuis la révolution française qui a amené la vente des biens des émigrés, et par conséquent la division de la propriété, le paysan a littéralement la terre. Le morcellement d'un grand domaine est une véritable fête pour ces rudes laboureurs qui, la pioche et la bêche à la main, forcent le sol, qu'ils tourmentent, à leur donner deux ou trois moissons.

Miette était un de ces acquéreurs fanatiques. La voix du crieur semblait lui donner le vertige; ses petits yeux brillaient comme deux charbons sous ses sourcils hérissés; son bonnet de coton s'agitait sur son crâne. Il jetait chacune de ses enchères comme un défi, et avec des crispations comme celles du joueur qui jette de l'or sur un tapis vert, chaque fois que le mot *adjugé* était prononcé, que ce fût en sa faveur ou contre lui, ses deux mâchoires se contractaient et ses dents serrées faisaient entendre un grincement nerveux; pas un seul lot à sa convenance sur lequel il ne mît et qu'il ne poussât non seulement à sa valeur, mais au delà de sa valeur, pressentant instinctivement que, dans un pays comme la France, la valeur des propriétés territoriales doit toujours aller augmentant.

Le seul lot sur lequel il ne mit point et qu'il laissa même passer devant ses yeux avec un certain mépris fut le château et le parc, adjugés au maire de Vouty, à M. Redon, pour la somme de quatre-vingt-cinq mille francs. La garenne aux sangliers, où M. Peluche avait si désastreusement fait ses premières armes, fut adjugée pareillement à M. Redon, à la disposition de qui, séance tenante, s'empressa de la mettre Madeleine. La vente dura huit jours et monta à huit cent quarante mille francs. Avant d'être ruiné, le pauvre Henri ne se serait jamais cru si riche.

Chaque fois que Madeleine se trouvait en tête-à-tête avec Henri, il faisait les plus beaux projets d'existence pour l'avenir. Une seule chose manquait à cette joyeuse vie, c'est que Henri fût chasseur et pêcheur.

Quant à la question du mariage d'Henri avec Camille, il ne désespérait pas, comptant sur un de ces hasards providentiels comme on en rencontre si souvent dans le monde de l'imagination et si rarement dans le monde réel. A tous ces beaux rêves, Henri ne répondait rien, que ces deux mots: *Cher parrain!* et se contentait de sourire.

Un jour que Madeleine, avec plus de complaisance que jamais, en l'excitant à prendre goût à la pêche et à la chasse, les deux seuls vrais plaisirs de la vie, lui exposait pour la cinquantième fois son plan de vie, Henri l'interrompit en lui posant la main sur l'épaule.

— Inutile, cher parrain, lui dit-il, ma résolution est prise.

Madeleine le regarda en face.

— Ta résolution? répéta-t-il.

— Oui.

— Et quelle est ta résolution?

— Je pars avec mon frère pour Montévidéo.

Madeleine devint pâle comme la mort.

— Tu pars! dit-il.

Henri fit un mouvement d'épaule.

— Ma vie est inutile ici; elle peut être utile là-bas.

— Dis tout simplement que tu es las de l'existence et que tu veux te faire tuer

— Trouvez-moi un travail auquel je sois bon, une occupation qui me promette une chance de refaire ma fortune, et je reste; mais rester, pour me croiser les bras, pour voir Camille m'oublier et devenir la femme d'un autre.

— D'abord, dit Madeleine, tu ne verras pas cela, je t'en réponds.

— Eh bien, alors, je pèserai sur la vie de la pauvre enfant. Son père ne la donnera jamais à un homme ruiné, et, son père me la donnât-il, je suis trop fier pour l'accepter. La pauvre enfant restera vieille fille, et, un jour, elle dira avec un sentiment de regret: « Ah! si je ne l'avais pas aimé... »

Madeleine poussa un soupir, prit ses cheveux à pleines mains, et s'en arracha une poignée en s'écriant :

— Voilà donc où j'en suis arrivé, après vingt-cinq ans de luttes, de projets et de travail pour rendre cet enfant-là heureux!

Et, s'éloignant à grands pas sans se retourner à la voix d'Henri qui le rappelait il siffla Figaro, jeta son fusil sur son épaule, et, dix minutes après, on entendait une fusillade enragée, du côté de la petite maison du rendez-vous de chasse et dans ces quelques arpents de terre qu'il avait rachetés pour ses vingt mille francs.

La vente des terres avait été annoncée et faite au comptant. Le notaire pressait les rentrées, et il assurait qu'avant huit jours les huit cent soixante mille francs seraient à la disposition de don Luis. La plupart des payements, d'ail-

leurs, chose remarquable quand ce sont les paysans qui deviennent acquéreurs, se faisaient en or, et le père Miette, qui avait acheté pour plus de trois cent mille francs, avait payé en napoléons les deux tiers de cette somme. Ainsi don Luis allait arriver dans un pays où, depuis longtemps, on ne savait plus guère ce que c'était que l'or ni l'argent, avec près d'un million en or, qui aurait trois ou quatre fois sa valeur.

Et c'était ce qui lui faisait presser son frère de venir avec lui et ce qui avait déterminé Henri à l'accompagner. Il lui disait :

— Tu refuses de partager avec moi ces huit cent mille francs, parce que tu sais le besoin que j'en ai. Mais viens avec moi, arrivons à faire lever le siège de Montévidéo, chassons Rosas, et je rentre dans mes biens, je rentre dans mes propriétés. C'est moi, à mon tour, qui suis trois ou quatre fois millionnaire, et alors tu n'as plus aucune raison de me reprendre l'argent que tu m'as prêté ; car, si je redeviens riche, tu me permettras bien de regarder cet argent comme un prêt. Alors, nous revenons en France, tu épouses Camille, et je suis ton premier garçon de noces.

Et, quand don Luis développait ce plan à Madeleine, Madeleine était forcé d avouer qu'il n'avait pas même l'équivalent de ce rêve à offrir à son filleul.

Le jour fatal arriva. Les deux jeunes gens devaient partir, après le déjeuner, pour Paris, et de Paris pour Marseille. Madeleine était sorti, comme d'habitude, au point du jour avec son fusil, et, aux détonations successives que l'on entendait, on pouvait augurer qu'il se vengeait sur les malheureux lapins des poignantes douleurs que lui faisait éprouver le départ d'Henri.

Vers neuf heures, c'est-à-dire à l'heure fixée pour le déjeuner, les détonations cessèrent. Sans doute Madeleine avait fini son massacre et allait arriver. Mais, au grand étonnement des deux jeunes gens et à la grande inquiétude d'Henri, malgré la cessation de la fusillade, Madeleine ne reparaissait pas.

Les jeunes gens, pressés par le temps, avaient déjeuné. Neuf heures et demie sonnèrent, puis dix, puis dix et demie, pas de Madeleine.

Henri, poussé par une inquiétude que chaque instant augmentait, proposa à don Luis de se mettre à la recherche de son parrain.

Mais, au moment où ils sortaient de la cuisine, ils virent, du haut des trois marches qui dominaient la cour, Madeleine tourner l'angle de la grande porte, sans casquette, les mains et le visage déchirés, sa veste et son pantalon en lambeaux, suivi de Figaro, boiteux et presque aussi éclopé que son maître.

Henri s'élança au-devant de lui.

— Mon Dieu ! cher parrain ! lui cria-t-il, dans quel état êtes-vous ! Que vous est-il donc arrivé ?

— Il m'est arrivé que don Luis peut partir tout seul pour Montévidéo, mais que, toi, tu restes.

— Comment ! je reste ?...

— Oui ; tu m'as dit de te trouver un travail : ce travail, je l'ai trouvé.

— Bon ! Et que faites-vous de moi ?

— Je fais de toi mon premier commis, et je te donne six mille francs d'appointements par an.

Puis, se tournant vers le comte de Noroy :

— Don Luis, lui dit-il, je vous adjure de ne pas insister pour qu'Henri vous suive en Amérique ; il faut qu'il reste en France, il y va de son bonheur.

Don Luis salua Madeleine, serra Henri contre son cœur, et, sans se croire le droit, après les paroles de Madeleine, de lui faire aucune observation, sauta sur un des deux chevaux qui attendaient tout sellés, s'élança hors de la cour de la ferme et disparut.

Henri resta immobile, et don Luis était déjà à un quart de lieue de la ferme avant qu'il fût revenu de son étonnement.

XL

OU ÉCLATENT LES MYSTÉRIEUX DESSEINS QUE LA PROVIDENCE AVAIT SUR FIGARO

Il est bon de donner au lecteur une explication que n'avait pas demandée don Luis et qu'attendait avec impatience Henri. Voici ce qui s'était passé :

Madeleine, furieux du départ d'Henri, et surtout de n'avoir aucune bonne raison à opposer à ce départ, était, comme nous l'avons dit, parti au point du jour avec son fusil et Figaro. Quand Madeleine avait un chagrin quelconque, il avait recours à la chasse : la fatigue physique tuait la douleur morale. La chasse était son calmant.

Il est vrai qu'il n'y avait pas grande fatigue physique à prendre dans les quatre-vingts ou cent arpents de bruyères, de ronces et de larris, débris de la fortune d'Henri. Mais, nous l'avons dit, ces quatre-vingts arpents occupaient, sur une longueur d'un kilomètre, le versant d'une montagne, et tout chasseur sait que les perdreaux levés à la montagne vont se remiser au marais, et, poursuivis au marais, remontent à la montagne. Or, quand Madeleine était descendu cinq ou six fois de la montagne au marais et remonté cinq ou six fois du marais à la montagne, cela équivalait bien à une vingtaine de kilomètres en rase campagne, et la qualité remplaçait la quantité. Ce jour-là, celui qui eût vu Madeleine et qui eût connu sa manière sage de chasser en battant le terrain pied à pied, sans omettre un buisson, sans oublier une touffe de bruyère, avec son chien sous le canon de son fusil ; ce jour-là, celui qui eût vu Madeleine arpentant le terrain plat et laissant son chien travailler en *pointer*, descendant la montagne comme une avalanche, la gravissant comme s'il eût monté à l'assaut, celui-là n'eût pas eu de doute que Madeleine ne fût en proie à une vive préoccupation.

Mais cette vive préoccupation n'avait aucune influence sur le rayon visuel de Madeleine ; Madeleine envoyait son coup au hasard, — il le semblait, du moins, — et les perdreaux tombaient, les lapins roulaient, les faisans faisaient le plongeon.

La carnassière de Madeleine dégorgeait.

Figaro était au comble de l'enthousiasme pour son maître. Il n'avait jamais si bien chassé, si fermement arrêté, si fidèlement rapporté. Madeleine justifiait le proverbe que le bon tireur fait le bon chien. Aussi merveilleusement secondé par Figaro, pensant à toute autre chose que la chasse, tuant mécaniquement, pour ainsi dire, il envoyait son coup de fusil au gibier, quel qu'il fût, et laissait le soin du reste à Figaro.

Dans sa préoccupation, il venait de dépasser Figaro, qui tomba en arrêt derrière lui, sans qu'il le vît ; mais, au bout d'une ou deux secondes, il entendit un aboi, se retourna et vit, à soixante mètres, un lapin qui débouchait d'un buisson. Il lui envoya son coup de fusil, reconnut qu'il lui avait cassé la cuisse, et s'arrêta pour recharger son fusil.

C'était pendant ce temps d'arrêt que, d'habitude, Figaro le rejoignait, et, s'asseyant gravement sur son derrière, lui présentait le gibier à la hauteur de la main. Le fusil rechargé, Madeleine, étonné de ne pas voir Figaro, se retourna. Figaro avait disparu. Mais, comme le lapin s'était dirigé vers un énorme buisson placé à une vingtaine de mètres de celui d'où il était sorti, Madeleine pensa qu'il s'était enfoncé dans le buisson, que Figaro l'avait suivi, et que le chien, avec ou sans le lapin, ne tarderait pas à le rejoindre. Il continua donc son chemin, faisant à la fois la besogne du chasseur et du chien, c'est-à-dire faisant lever le gibier, soit devant lui, soit en frappant les buissons du pied ou du canon de son fusil.

Arrivé aux limites de sa chasse, il se retourna ; mais, aussi loin que sa vue pût s'étendre, il chercha vainement Figaro. Point de Figaro.

Madeleine appela et siffla Figaro, gagna le versant de la montagne pour voir si Figaro n'était pas descendu au marais. Pas plus de Figaro dans la vallée que dans la plaine.

Madeleine s'arrêta, posa la crosse de son fusil à terre, appuya les deux mains sur le canon et se mit à songer. Où diable pouvait être Figaro ? Tel était le problème qu'il se posait et que, malgré sa grande expérience, il ne pouvait résoudre.

Si Madeleine eût tiré sur un lièvre et eût cassé la cuisse d'un lièvre au lieu de casser la cuisse d'un lapin, ou eût pu dire que Figaro, sentant le lièvre blessé, s'était emporté sur lui ; et encore Figaro menait d'un tel train, qu'au bout d'un kilomètre, il eût forcé le lièvre, et qu'on l'eût vu le rapportant la tête haute. Peut-être Figaro était-il pris à quelque piège ; mais qui diable pouvait venir tendre des pièges dans la chasse de Madeleine ? D'ailleurs, Figaro, pris au piège, eût crié de douleur et d'impatience.

Et l'écho n'apportait pas la moindre note que l'on pût attribuer à la vocalisation de Figaro.

Madeleine se gratta l'oreille ; il y avait là un mystère dont, tout expérimenté qu'il était en fait de chasse, il ne pouvait se rendre compte.

Il jeta son fusil sous son bras et se dirigea vers l'endroit où il avait tiré le lapin ; un ou deux bouquets de poils à l'endroit où le coup avait porté prouvèrent que l'animal avait été touché. Quelques gouttes de sang, brillant comme des rubis, sur la route qu'il avait dû suivre pour se rendre du petit buisson au grand, le prouvèrent encore bien mieux.

Arrivé au gros buisson, Madeleine vit sa passée élargie par la passée subséquente de Figaro.

Madeleine fit le tour du buisson ; peut-être Figaro avait-il gueuleté le lapin dans le fourré, et, se trouvant hors de la vue, profitait-il de la position pour le dévorer tout à son aise ; mais, dans la conviction de Madeleine, Figaro était incapable d'un pareil abus de confiance. Et, en effet, Made-

leine eut beau fouiller le buisson du regard, il ne vit absolument rien.

Il appela Figaro. En réponse à cet appel, il lui sembla entendre une de ces plaintes comme les chiens en font entendre dans leurs moments de tendresse pour leurs maîtres, ou de détresse pour eux. Il répéta son appel, la plainte se fit entendre une seconde fois.

Madeleine s'aventura dans le buisson avec ses grandes guêtres de cuir et sa culotte de velours. Il ne risquait pas grand'chose. Seulement, comme les épines aiguës avaient pénétré deux ou trois fois jusqu'à la chair, Madeleine résolut de ne point aller plus avant sans s'être assuré qu'en se rapprochant du centre du buisson, il se rapprochait de Figaro. Il appela une troisième fois, une troisième fois Figaro repondit ; mais la plainte qui semblait venir de dessous terre dégénéra en hurlement. Non seulement Figaro répondait, mais il appelait à son secours. Madeleine n'hésita plus, et, au prix de quelques nouvelles égratignures, il arriva au bord d'une excavation qui ressemblait à l'entrée d'un puits creusé à ras de terre.

Cette fois, Figaro, sentant qu'on s'approchait de lui, n'attendit point qu'on l'appelât, mais fit entendre un gémissement prolongé, qui indiquait la situation précaire dans laquelle il se trouvait.

Madeleine comprit tout : emporté à la poursuite du lapin, qui s'était probablement précipité dans ce trou, Figaro s'y était précipité après lui, et, tombé à une vingtaine de pieds au-dessous du sol, ne pouvait pas remonter à la surface. Le chasseur se rapprocha le plus qu'il put de l'orifice béant, frappa du pied, et sous son pied la terre s'éboula, faisant tomber une pluie de cailloux qui, en tombant sur Figaro, lui fit jeter un cri de douleur.

Il n'y avait plus de doute, Figaro avait culbuté dans une espèce de trou dont il ne pouvait pas sortir. Il fallait l'en tirer ; mais il importait d'abord d'en connaître la profondeur.

Madeleine arracha une poignée d'herbes sèches, la roula, y mit le feu et la jeta dans l'intérieur de l'ouverture, qu'elle éclaira pendant cinq minutes. Il put alors distinguer une excavation taillée dans la pierre, à la profondeur de quinze à dix-huit pieds.

Figaro était au fond, se dressant sur ses pattes de derrière et essayant de remonter le long des parois ; mais il ne pouvait se rapprocher de l'ouverture au point d'en sortir.

Madeleine était bien décidé à ne pas laisser Figaro dans une position si perplexe ; mais il n'avait aucun moyen pour descendre et ne pouvait raisonnablement risquer un saut de quinze pieds pour le tirer d'affaire. Et, risquât-il le saut, une fois près de Figaro, il se serait trouvé aussi embarrassé que lui.

Ses regards se portèrent sur le rendez-vous de chasse, et sa mémoire lui rappela qu'il y avait dans la cour de la petite maison une échelle de cinq à six mètres qui faisait justement son affaire.

Il déposa son fusil contre un buisson et prit sa course vers le petit rendez-vous de chasse. Cinq minutes après, il en sortait, l'échelle sur l'épaule.

Figaro, qui avait fait entendre son plus lugubre hurlement en sentant son maître s'éloigner de lui, le flaira de loin et aboya joyeusement en le sentant se rapprocher. Madeleine foula le buisson à grands pas sans paraître se préoccuper beaucoup des nouvelles égratignures qu'il pouvait se faire, et descendit résolûment son échelle dans l'excavation.

Figaro se dressa contre l'échelle et y appuya ses deux pattes, comme pour venir au-devant de son maître et lui épargner une portion du chemin.

Mais Madeleine, depuis son retour, paraissait moins préoccupé de l'idée de retirer Figaro de son trou que d'une autre idée qui lui était venue depuis.

Il s'assura que l'échelle posait bien carrément sur le sol et s'appuyait solidement à l'orifice extérieur, et se mit à descendre dans l'excavation, où il disparut bientôt tout entier. Il arriva au fond sans accident. Figaro l'y attendait, son lapin à la gueule, preuve qu'il était incapable du crime dont l'avait un instant soupçonné Madeleine. Mais Madeleine, comme nous l'avons dit, était en proie à une préoccupation qui venait de le prendre depuis quelques instants. Il passa sa main sur la tête de Figaro, le complimenta, en lui disant qu'il était *un beau chien*. Puis, sans s'inquiéter davantage de Figaro ni de son lapin, il battit le briquet et alluma une bougie.

Figaro le regardait faire d'un œil dans lequel était réunie tout entière la somme d'intelligence dont le Seigneur l'avait doué ; mais il était évident que son intelligence n'allait point jusqu'à pouvoir comprendre ce que son maître voulait faire en éclairant cette espèce de grotte, quand il pouvait regagner et lui faire regagner à lui la lumière du soleil, qui lui paraissait bien préférable à celle d'une bougie.

Mais il paraît que cette exploration, à laquelle Figaro n'eût pas consenti à perdre un instant, semblait des plus intéressantes à Madeleine, car il promena la lumière de sa bougie contre les parois de l'excavation et en parcourut et analysa les couches successives.

Au fur et à mesure qu'il accomplissait cet examen, sa figure prenait une expression joyeuse, qu'accompagnaient des *ah ! ah !* de plus en plus accentués. Pour accomplir cette exploration, trois fois il avait remonté aux deux tiers les degrés de son échelle et deux fois il les avait descendus. La seconde et la troisième fois, le couteau à la main, il avait percuté la pierre, et les sons qu'avaient rendus les trois bancs superposés les uns aux autres, sons dans lesquels on pouvait reconnaître une différence marquée, avaient paru complètement satisfaire Madeleine.

Redescendu de son échelle, Madeleine regarda autour de lui et reconnut qu'on avait, du point central où il était, percé quatre galeries dans quatre directions opposées, comme font les rayons d'une étoile. Il suivit, toujours en examinant leurs parois, ces quatre galeries l'une après l'autre, et le résultat de son examen parut être des plus satisfaisants.

Une de ces galeries fut l'objet de son attention plus particulière. C'était celle qui, se rendant vers l'ouest, se dirigeait vers la pente de la montagne dont le bas était côtoyé par la rivière d'Ourcq. Arrivé à l'extrémité, il la trouva non point fermée, comme les trois autres, par trois bancs de pierre superposés, mais par un mur de moellons qui semblait cacher une ouverture extérieure. Il souffla sa bougie, afin de voir s'il ne distinguerait point le jour par les interstices des moellons. Il ne vit rien et se trouva plongé dans l'obscurité la plus complète. Un seul petit point lumineux éclairait le sol. Il venait de l'ouverture par laquelle Madeleine était descendu.

Il compta les pas du mur de moellons à l'ouverture : il y en avait vingt-sept. Il fit signe à Figaro d'aller se coucher au pied du mur en moellons ; mais Figaro manifesta une telle répugnance pour obéir, que Madeleine fut obligé de retourner à l'extrémité de la galerie, d'étendre sa veste à terre et d'ordonner à Figaro de se coucher dessus. Cette fois, l'animal obéit. Il comprenait que, du moment que son maître le chargeait de garder sa veste, ce n'était point pour l'abandonner lui-même. Ce ne fut cependant pas sans inquiétude que Figaro le vit remonter vers le jour et le laisser dans les ténèbres. Il poussa un dernier hurlement comme appel à la conscience de Madeleine, puis se coucha résigné sur la veste.

Arrivé à l'orifice de l'excavation, Madeleine s'orienta, vit de quel côté s'enfonçait la galerie au fond de laquelle était couché Figaro, et compta vingt-trois pas. Là commençait la déclivité de la montagne. Quatre pas au delà, en descendant toujours, elle était coupée à pic dans une hauteur de huit ou dix pieds. Cette coupure mettait à nu les mêmes bancs de pierre que Madeleine avait reconnus à l'intérieur. Un large buisson s'élevait devant une portion de cette surface dénudée. Madeleine s'engagea dans le buisson, et, de la baguette de fer de son fusil, il sonda une partie du rocher. La baguette s'enfonça dans les interstices d'une muraille d'un mètre de large sur trois mètres de haut. Cette muraille était bâtie en moellons.

Au bruit que fit la baguette en s'enfonçant, Madeleine crut entendre derrière la muraille des abois sourds. Il était de l'autre côté de la galerie où il avait laissé Figaro couché sur sa veste.

Puis il jeta un coup d'œil sur la déclivité de la montagne, sur la distance où il était de la rivière d'Ourcq ; et, toujours de plus en plus satisfait à chaque découverte faite par lui, il revint à l'ouverture de la carrière, descendit, ralluma sa bougie, parcourut de nouveau les quatre galeries dans toute leur longueur, remit sa veste sur son dos, sa carnassière sur sa veste, son lapin dans sa carnassière, prit Figaro entre ses bras, l'embrassa tendrement sur le museau, monta l'échelle avec lui, et, arrivé au dernier échelon, le poussa à sa grande satisfaction hors de l'ouverture. Puis, de ce pas gymnastique à l'usage des vrais marcheurs, de ce pas qui fait six kilomètres à l'heure, il revint vers la ferme.

Nous avons dit comment Madeleine trouva sur le perron les deux jeunes gens prêts à se mettre à sa recherche, inquiets qu'ils étaient d'une absence qui se prolongeait outre mesure ; nous avons dit comment il s'était, en donnant toute liberté à don Luis, opposé au départ d'Henri, comment les deux jeunes gens s'étaient embrassés une dernière fois, comment don Luis avait sauté sur un des deux chevaux tout sellé, était parti au grand galop et avait disparu.

A la suite de cette disparition, Henri, tout étourdi encore de ce qui venait de se passer, se tourna vers Madeleine, et, moitié peiné de ne point être parti, moitié heureux d'être resté :

— Je vous ai obéi, mon vieil ami, lui dit-il, sans vous demander d'explication, tant j'ai confiance dans l'amitié que vous me portez. Mais que va-t-il advenir de moi ?

— Je prends la responsabilité, répondit solennellement Madeleine.

Sous cette phrase que le médecin prononce au lit de mort du malade dont il répond, quoiqu'il soit abandonné de tous, Henri courba la tête et attendit l'avenir avec résignation.

XLI

OU LA FACULTÉ EST DONNÉE PAR MADELEINE A M. LE COMTE DE RAMBUTEAU DE RENVERSER LE VIEUX PARIS ET D'EN REBATIR UN NEUF.

Madeleine rentra à la ferme, où Henri le suivit, tête basse, comme un enfant suit son professeur.

Madeleine avait refusé de s'expliquer ; Henri espérait qu'il laisserait échapper quelques paroles qui pourraient le mettre sur la voie de ses projets.

Mais Madeleine avait trop faim pour parler de ses projets quels qu'ils fussent. Il se mit à la table que venaient de quitter les deux jeunes gens et dévora les restes du repas. Il n'y avait rien là dedans dont Henri pût tirer un renseignement quelconque. Madeleine avait toujours bon appétit. Il avait, ce jour-là, meilleur appétit encore que les autres jours, voilà tout. La seule chose qui le frappa comme insolite, c'est que Figaro qui, d'habitude, mangeait à la cuisine et se contentait de ce qu'il pouvait trouver, fut introduit par Madeleine lui-même dans la salle à manger, et y reçut de la propre main de son maître une copieuse pâtée.

D'où venait cette faveur qu'obtenait Figaro d'un maître juste, mais médiocrement tendre à l'endroit de ses chiens? C'était sans doute un des mystères dont s'enveloppait Madeleine. Après le déjeuner, Madeleine s'habilla, mit lui-même le cheval à la carriole et demanda à Henri s'il était disposé à entrer immédiatement en fonctions, comme son premier commis. Et, sur sa réponse affirmative :

— Monte à cheval, lui dit-il, va au village de Soucy et donne rendez-vous ici, pour demain matin, au père Augustin. S'il n'est pas chez M. Gibert, il sera aux carrières.

Le père Augustin, chef des travaux de M. Gibert, qui, outre deux ou trois mille arpents de terre, exploitait deux carrières, était l'homme du département qui passait pour se mieux connaître en essences de pierres. Seulement, les deux carrières qu'exploitait M. Gibert étant à peu près épuisées, il y avait lieu d'espérer qu'il pourrait mettre sa grande expérience au profit d'une exploitation nouvelle.

Sans faire aucune observation, Henri sella son cheval et partit. Jusqu'au village de Dampieux, carriole et cheval suivirent le même chemin ; mais, là, Madeleine et Henri se séparèrent. Henri appuya à droite et prit le chemin de Soucy. Madeleine continua de marcher dans la même direction, qui était celle de Villers-Cotterets.

Trois heures après, chacun d'eux était de retour à la ferme. Henri rapportait la promesse du père Augustin d'être le lendemain, à six heures du matin, chez Madeleine. Madeleine vidait ses poches et son portefeuille sur la table. Il rapportait trente mille francs ! et, de plus, un grand livre vert à fermoirs de cuivre.

— Monsieur mon commis, dit-il à Henri, vous allez me faire le plaisir de porter trente mille francs à mon avoir.

Henri ne fit pas la plus petite objection ; il prit une plume et de l'encre et porta trente mille francs à l'avoir de Madeleine.

— En vérité, lui dit celui-ci, tu as une magnifique écriture.

— Que voulez-vous ! dit Henri en essayant de plaisanter, maintenant que vous me la payez, je m'applique.

— Prends ces trente mille francs.

— Moi?

— Oui, toi.

— Pour quoi faire?

— Pour payer.

— Pour payer qui?

— Les gens à qui nous aurons de l'argent à donner ; — à toi tout le premier — au bout du mois.

Henri serra l'or et les billets dans un sac, et, sur l'ordre de Madeleine, emporta le tout dans sa chambre.

Le lendemain à six heures du matin, tandis qu'Henri dormait encore, le père Augustin arriva. Madeleine, éveillé dès l'aube, l'attendait à la porte de la ferme. Il alla au-devant de lui, et l'ex-bimbelotier et le carrier échangèrent, avec la cordialité de la campagne, une poignée de main.

Le père Augustin, bonhomme d'une soixantaine d'années, maigre et sec comme un échalas, plein de vigueur malgré ses soixante ans, était venu à pied. Il portait son costume ordinaire : pantalon de coutil, guêtres pareilles, blouse de toile grise mouchetée de blanc, casquette à visière de laquelle s'échappaient quelques boucles de cheveux blancs. Il tenait à la main son mètre, qui, lui servant de canne, ne le quittait jamais. — Pour ne pas être retardé, Madeleine, pensant que le père Augustin, après sa course matinale, boirait volontiers un verre de vin blanc, avait apporté sur le banc, placé près de la grande porte, une bouteille et deux verres. On remplit deux fois les verres et on les vida.

— Eh bien, demanda le père Augustin en reposant le verre sur le banc et en faisant clapper sa langue en signe d'approbation à la liqueur qui a le double privilège de rafraîchir quand il fait chaud et de réchauffer quand il fait froid ; il y a donc quelque chose de nouveau, que vous m'avez envoyé M. Henri pour me dire d'être ici à six heures du matin?

— Peut-être oui, peut-être non, père Augustin, et je vous attendais pour avoir une opinion. Venez avec moi, et vous me direz ce que vous pensez de ce que je vais vous montrer.

— Ah ! pour ça, volontiers monsieur Madeleine ; vous savez que je suis votre tout dévoué serviteur.

— Je sais que vous êtes un brave homme, père Augustin, et c'est pour cela que j'ai pensé à vous. Encore un verre de ce pignolet.

— Non, merci, parole d'honneur, monsieur Madeleine.

— Bah ! à la santé d'Henri !

— Par ma foi ! si c'est à la santé de M. Henri, je n'ai pas la force de résister.

Puis, tandis que Madeleine lui versait du vin :

— Pauvre M. Henri ! dit le maître carrier, il est donc décidément ruiné?

— Tout ce qu'il y a de plus ruiné, mon cher ami ; c'est-à-dire qu'à l'heure qu'il est, il n'a plus que sa place.

— Ah ! il a une place... Est-elle bonne au moins sa place?

— Cinq cents francs par mois.

— Il y a loin de six mille francs par an à vingt mille.

— Que voulez-vous, père Augustin ! la vie est faite de hauts et de bas. Allons à nos affaires.

— Allons-y, répondit le père Augustin.

Et Madeleine, lui faisant signe de le suivre, s'achemina vers l'excavation que lui avait découverte la chute de Figaro et qu'il avait visitée la veille.

Madeleine avait laissé l'échelle où il l'avait placée, et, par un chemin déjà à peu près frayé à travers les ronces et les épines, il conduisit le père Augustin à l'orifice du puits, saisit les deux portants de l'échelle et se mit à descendre le premier. Le maître carrier le suivit. Tous deux arrivèrent au bas de l'échelle et prirent pied sur la terre ferme.

— Ah ! ah ! fit le père Augustin en regardant tout autour de lui, qu'est-ce que c'est que cela?

— Dame ! vous le voyez, cela ressemble diablement à une carrière

Le père Augustin frappa la pierre du bout de son mètre garni de cuivre.

— Eh ! eh ! dit-il, faudrait voir cela au jour.

— Est-ce que cela ne reviendrait pas au même de le voir à la lumière? demanda Madeleine.

— Oh ! si fait, répondit le maître carrier.

Madeleine battit le briquet, comme il avait déjà fait ; seulement, cette fois, il n'alluma point une bougie ordinaire, mais une grosse bougie à mettre dans une lanterne de voiture, et qui jetait le double de clarté. Puis il passa la bougie au père Augustin. Celui-ci la leva du bras gauche aussi haut qu'il put la lever, afin d'examiner les parois de l'excavation, qu'il grattait en même temps avec l'angle de son mètre.

— Dressez-moi donc l'échelle ici, sans vous commander, monsieur Madeleine, que je voie cela de près.

Madeleine approcha l'échelle.

— Tenez mon mètre, lui dit le père Augustin.

Madeleine prit le mètre, le père Augustin tira un couteau de sa poche, monta aux trois quarts de l'échelle et éclaira la muraille.

Puis, de la pointe de son couteau, il la fouilla.

— Pierre tendre, dit-il. C'est la coutume, presque toujours le banc le plus rapproché de la terre végétale après les moellons, c'est la pierre tendre. Passez-moi donc mon mètre, que je voie de quelle épaisseur est le banc.

Il prit son couteau entre ses dents, mesura le banc, et, rendant le mètre à Madeleine :

— *Un mètre cinquante*, dit-il. — et de la crâne pierre ! Je serais bien étonné, si, dessous, nous n'avions pas du vergelé ou du banc royal.

Alors, descendant quelques échelons et examinant le banc inférieur :

— Quand je le disais ! murmura-t-il, voilà du banc royal, et du fameux ! une couche de deux mètres, rien que cela, merci ! — Tenez, mon cher monsieur Madeleine, cette pierre-là, rendue à l'hôtel de ville de Paris, vaut quarante-cinq francs le mètre cube comme un liard ; et sans compter que ça ne sera pas difficile de la conduire à Paris ; nous avons, si je ne me trompe, la rivière d'Ourcq à deux pas d'ici. Tous frais faits, voyez-vous, et je compte largement, il y a dix francs à gagner par mètre cube. Supposez que le propriétaire de la carrière traite avec la ville de Paris pour cinquante mille mètres, bénéfice net, cinq cent mille francs.

— Peste ! comme vous y allez, père Augustin.

— J'y vais selon le tarif, donc. Tenez, c'est comme cette

pierre-là, dit-il en descendant quatre ou cinq degrés de l'échelle et en sondant avec la lame de son couteau le troisième banc, c'est de la vraie pierre dure, comme on en demande pour les fortifications. Soixante francs le mètre, pas un sou de moins.

— Vous faites vingt francs de différence entre la pierre tendre et la pierre dure, père Augustin ?

— Je fais entre la pierre tendre et la pierre dure la différence qu'il y a entre le sapin et le chêne. La pierre tendre se coupe à la scie comme le bois ; mais l'autre ne se scie pas, elle s'use. De là la différence dans le prix.

— En somme, père Augustin, fit Madeleine, que dites-vous de cela ?

— Je dis que c'est tout simplement un trésor que vous venez de me montrer, monsieur Madeleine, surtout si, comme je n'en doute pas, on peut ouvrir une galerie donnant sur la montagne.

— Elle est ouverte, père Augustin.

— Bon, si elle était ouverte, je la connaîtrais.

— Venez, mon vieil ami.

Et Madeleine, mettant sa pioche sur son épaule, s'orientant sur l'ouverture, prit la galerie, dont il avait reconnu la sortie à l'extérieur, et conduisit le père Augustin jusqu'au mur de moellons. Arrivé là, il se mit à attaquer le mur avec acharnement ; au bout de dix minutes, il s'écroulait et laissait une ouverture à y passer un homme. Madeleine y passa le premier, et, tirant son compagnon après lui :

— Tenez, dit-il joyeusement, regardez-moi cela, père Augustin.

Le père Augustin sortit à son tour ; alors, mettant ses mains sur ses yeux pour les garantir de la trop grande lumière, et riant sans bruit d'un rire qui lui était particulier :

— Eh bien, celui à qui appartient cette carrière, murmura-t-il, peut bien dire qu'il est né coiffé.

Madeleine salua le père Augustin.

— Comment, c'est à vous ? s'écria celui-ci.

— Oui, père Augustin, et, comme il faut qu'un jeune homme s'occupe, c'est Henri qui est chargé de veiller à l'exploitation.

— Mais M. Henri ne s'y connaît pas.

— Aussi voudrais-je lui adjoindre quelqu'un qui s'y connût, et c'est pour cela que je vous ai fait venir. Je donne trois mille francs au conducteur des travaux.

— C'est bien payé, monsieur Madeleine, je n'avais que quinze cents francs chez M. Gibert, et je peux dire que je m'y connais, à conduire les travaux, moi.

— Comment, vous *n'aviez* que quinze cents francs chez M. Gibert ?

— Je dis je *n'avais* que quinze cents francs, parce que je n'y suis plus.

— Depuis quand ?

— Depuis hier.

— Eh bien, père Augustin, comme je sais que vous n'aimez point à perdre votre temps, vous êtes chez moi à partir d'aujourd'hui ; à partir de ce matin, vos appointements courent.

— Mes appointements... à trois mille francs ?

— A trois mille francs. Touchez là, et ce sera chose dite.

Madeleine tendit la main au vieux carrier.

— Monsieur Madeleine, dit le père Augustin en lui secouant la main, quand on fait les affaires comme vous, on mérite d'être bien servi, et vous le serez.

— Je n'en doute pas, fit Madeleine. Maintenant, parlons peu, mais parlons bien. Combien un bon ouvrier peut-il tirer de pierre par jour d'une carrière à ciel ouvert comme celle-ci ?

— Un mètre de pierre tendre, cinquante centimètres de pierre dure, en le mettant à sa tâche.

— Combien croyez-vous pouvoir embaucher d'ouvriers d'ici à quinze jours ?

— Une soixantaine.

— C'est bien pour commencer, mais cela sera insuffisant par la suite.

— Eh bien, on en fera venir des autres départements. C'est une question d'argent, voilà tout.

— Soyez tranquille, l'argent ne manquera pas. Seulement, il faut que, chaque jour l'un dans l'autre, l'on me tire cent mètres de pierre de cette carrière-là.

— Avec deux cent cinquante bras, on les tirera.

— Et l'on se mettra à la besogne, quand ?

— Attendez, c'est bien simple : nous sommes aujourd'hui jeudi ; lundi prochain, on commence à piocher. Cela vous va-t-il ainsi ?

— Cela me va.

— Maintenant, outre cette galerie, j'en ai vu trois autres dans trois directions différentes.

— Elles ont été pratiquées pour s'assurer que la pierre est la même par tout le plateau.

— Elle est la même ?

— Exactement.

Le père Augustin avait bien foi dans la parole de Madeleine ; mais il avait bien autrement foi encore dans ses yeux ; aussi rentra-t-il dans la carrière, ralluma-t-il sa bougie et parcourut-il les trois autres galeries en examinant les différentes couches de pierres avec la même conscience qu'il avait déjà fait.

— Maintenant, dit le père Augustin, M. de Rambuteau peut renverser Paris de fond en comble : nous avons assez de pierres pour le rebâtir.

— Qu'il le renverse donc et que nous fassions vite fortune. Il me faut cinq cent mille francs dans un an.

— Laissez-moi mener la chose, monsieur Madeleine, et ce n'est pas cinq cent mille francs que vous aurez, c'est un million.

— Et, le jour où j'aurais un million, si c'est d'ici à un an, il y aura cent mille francs pour le père Augustin.

— Bon ! dit le père Augustin en riant, je puis me marier ; mes enfants auront cinq mille livres de rente.

Madeleine et le père Augustin reprirent le chemin de la ferme et trouvèrent Henri levé et les attendant.

— Pardon, cher parrain, dit Henri, c'est mon dernier jour de paresse.

Madeleine lui prit la tête et l'embrassa comme il eût fait d'un enfant ; puis :

— Henri, lui dit-il, sur mes trente mille francs, j'ouvre un crédit de dix mille francs au père Augustin.

Se retournant alors vers celui-ci :

— Est-ce assez pour marcher ? lui demanda-t-il.

— Non seulement pour marcher, lui répondit celui-ci, mais pour courir, même !

XLII

CE QUE MADELEINE ALLAIT FAIRE A PARIS

Le soir même, Madeleine, après s'être fait donner par le père Augustin un état de la pierre qu'il pouvait fournir, partit pour Paris.

La première chose que fit Madeleine en arrivant dans la capitale des Francs modernes, fut d'aller chez son tailleur, de lui commander des habits, redingotes et pantalons noirs, non plus larges et dégingandés, comme il les lui faisait autrefois, pour aller aux *Trois Couronnes* ou à la *Closerie des Lilas*, mais tel qu'il convient au propriétaire d'une carrière valant plusieurs millions, et venant offrir de la pierre tendre, du banc royal et de la pierre dure aux premiers architectes de Paris.

Mais, pour faire une visite à son ami Peluche, il ne jugea point à propos d'attendre qu'habits et pantalo[illegible]nt confectionnés. Il se munit seulement d'une jol[illegible] de gibier contenant deux lapins, deux perdrix r[illegible], deux faisans, et d'une non moins jolie bourriche de [illegible]isson, contenant deux carpes, deux anguilles, une friture de juènes et une cinquantaine de belles écrevisses.

De sorte qu'un beau matin, du haut du tabouret où il se trouvait près de sa femme, M. Peluche, comme aux jours premiers de cette histoire, et avant que tous les événements que nous avons racontés eussent jeté leur ombre sur son front majestueux, vit, à travers le vitrage du magasin de *la Reine des fleurs*, apparaître Madeleine, vêtu de son costume campagnard et tenant une bourriche de chaque main. Il faut le dire, le premier mouvement de M. Peluche fut de s'écrier : « Madeleine ! oh ! ce pauvre Madeleine ! » et de s'élancer vers lui.

— Contenez-vous, monsieur Peluche, lui dit la voix aigre de sa femme, et souvenez-vous de l'affront que cet homme a fait subir à votre fille, et à vous par contre-coup.

— Non, dit M. Peluche, il n'y a pas d'affront là dedans. M. Henri était un charmant garçon, et, s'il y a quelque chose à lui reprocher, c'est d'avoir été trop délicat avec ce brigand d'Américain venu tout exprès de Montévidéo pour ruiner nos espérances.

— Et fort heureusement, reprit plus aigrement encore madame Peluche, arrivé à temps pour empêcher de se faire un mariage qui eût ruiné notre fortune.

— Silence ! fit M. Peluche de ce ton impératif qu'il savait prendre dans les grandes occasions, voici Madeleine !

Madame Peluche se pinça les lèvres, mais ne répondit rien. Madeleine ouvrait la porte.

— Bonjour, les amis, dit-il, bonjour ! Je viens m'inviter à dîner avec vous aujourd'hui, et je vous apporte l'entrée et le rôti.

Et il jeta les deux bourriches sur le plancher.

— Tu n'avais point besoin de cela pour être le bienvenu, tu le sais bien, mon cher Madeleine, dit M. Peluche en lui ouvrant les bras à quatre pas de distance, comme on fait au théâtre.

Mais, avant que Madeleine se fût jeté dans les bras de son ami, Camille, qui, de l'entresol où elle faisait sa résidence. avait vu venir Madeleine, Camille s'était jetée dans les bras de son parrain, Madeleine profita de cet embrassement prolongé pour glisser dans la poche du tablier de soie de la jeune fille une lettre qu'il avait invité son filleul à écrire, et qu'il s'était chargé de faire parvenir à son adresse. Quoiqu'elle fût certainement aussi chatouilleuse qu'Elmire, Camille ne témoigna par aucun tressaillement qu'elle eût senti la main de Madeleine froisser la soie de ses vêtements ; elle n'en appuya au contraire que plus fort ses lèvres sur les joues de Madeleine en disant :

— Parrain, cher parrain !

doré et rebondi, l'anguille, qui se mit à ramper comme si elle sortait de la rivière, et les écrevisses, qui, sans s'inquiéter des juênes restés au fond, escaladaient les murailles d'osier, se laissaient tomber sur le parquet et se mettaient à courir dans toutes les directions, l'œil de madame Peluche s'anima, et, d'un seul regard, de ce regard de ménagère qui embrasse un fourneau tout entier, si grand qu'il soit, elle vit les lapins gibelottant dans le sautoir, l'anguille et une des carpes matelotant dans le chaudron, les perdreaux rôtissant à la broche, les écrevisses rougissant dans la casserole et, malgré cette splendide abondance, laissant encore pour le lendemain sur les planches de l'office la plus grosse des carpes et le faisan !



Madeleine et le père Augustin s'acheminerent vers l'excavation.

L'étreinte de M. Peluche, qui avait eu le temps de se refroidir un peu sous le regard courroucé d'Athénaïs, fut moins expressive que celle de Camille, mais suffisante cependant de la part d'un ami, à qui sa position sociale impose une certaine dignité.

Madame Peluche vint après et se contenta d'échanger une révérence contre le salut respectueux et compassé de Madeleine. Puis on ouvrit les deux bourriches.

Madeleine, il faut le dire, comptait un peu sur cette ouverture pour reconquérir le cœur de Madame Peluche, qu'il savait être femme de ménage avant tout.

Et, en effet, quand de l'une madame Peluche vit sortir les deux lapins avec leur fourrure grise, les deux perdreaux avec leurs brodequins rouges et leurs poitrines maillées, le faisan avec son cou mordoré et sa longue queue aiguisée comme un poignard ; de l'autre, les carpes avec leur ventre

— Mesdemoiselles, dit-elle, aidez-moi à rattraper cette anguille et à ramasser les écrevisses.

Les distractions étaient rares dans le magasin de M. Peluche ; aussi les jeunes filles, malgré la peur qu'elles avaient de cette anguille qui, par la grosseur encore plus que par la forme, se rapprochait du serpent, et de ces écrevisses qui, appuyées à leur queue, levaient contre leurs jolis doigts blancs leurs hideuses pinces noires ; peut-être même à cause de cette peur, — les femmes ne haïssent pas toujours ce qui leur fait peur, — elles commencèrent à l'instant contre les fugitives une bruyante croisade dont mademoiselle Peluche fut le Godefroy de Bouillon. Force resta à la loi, comme disait M. Peluche ; anguille et écrevisses rentrèrent dans la bourriche, où elles attendirent le moment de passer dans le chaudron et la casserole. Seulement, il est probable que la loi leur parut injuste.

M. Peluche, tout au contraire de sa femme, avait suivi le déballage du gibier et du poisson d'un œil attristé. Il pensait à son beau fusil sculpté qui portait si bien et si juste lorsque Madeleine tirait en même temps que lui ; il pensait à ces chasses splendides qu'il avait faites sur le territoire de Noroy, qu'il croyait le sien, ou tout au moins celui de son gendre ; il pensait à ces grands trèfles parfumés qu'il foulait insoucieusement aux pieds dans son mépris des fleurs et des plantes naturelles ; il pensait à ces javelles couchées sur la terre qu'il relevait du bout de son soulier et d'où s'envolait parfois une perdrix séparée de sa bande ; il pensait aux buissons qu'il fouillait du bout de son fusil, et de l'autre côté desquels partait un lapin dont il n'apercevait que la queue blanche et qui disparaissait dans un autre buisson avant qu'il eût eu le temps de mettre son fusil à son épaule ; il pensait enfin à ce fameux bois de Vouty, où, comme Hercule dans la forêt de Némée, il avait lutté contre des monstres dont il avait rapporté la dépouille ; et, en rêvant à toutes ces choses, il laissa échapper un soupir.

Ce soupir fit lever les yeux à Madeleine.

— A quoi penses-tu ? demanda-t-il à son ami.

— Je pense aux beaux jours qui ne reviendront plus, répondit M. Peluche en essayant de prendre un accent et une pose mélancoliques.

— Et pourquoi ces beaux jours ne reviendront-ils plus ?

— Parce que le territoire sur lequel nous faisions nos exploits est passé en des mains étrangères.

— Bon ! il nous en reste encore assez, comme tu le vois, pour défrayer la maison de gibier et en offrir à nos amis.

— Mais, sur ce qu'il en reste, nous nous trouverions avec des personnes que nous ne pouvons plus revoir.

— Et pourquoi ne peux-tu plus revoir ces personnes-là, ou plutôt cette personne-là ?

— Après ce qui s'est passé ?

— Que s'est-il passé ? dit Madeleine. Un jeune homme beau, loyal, irréprochable, qui se croyait riche, a aimé ta fille et a été aimé d'elle. Au moment de l'épouser, c'est-à-dire à l'heure qui allait combler tous ses vœux, il a appris qu'une fortune qu'il croyait à lui, que tout le monde croyait à lui, était à un autre. Il n'avait qu'un mot à dire pour la garder tout entière, qu'un signe à faire pour la partager. Il n'a pas dit ce mot, il n'a pas fait ce signe et a sacrifié son bonheur à une délicatesse exagérée. Mais où diable as-tu vu qu'une délicatesse exagérée fut un motif de ne pas revoir les gens ?

— Oh ! je ne dis pas que M. Henri ne soit pas un homme honorable sous tous les rapports, et, au moment même où tu entrais, je disais à madame Peluche... Que te disais-je, Athénaïs ?

— Des choses qu'il est inutile de répéter devant votre fille.

— Et pourquoi, dit Madeleine, est-il inutile de répéter devant Camille qu'elle a aimé un homme qui était en tout point digne d'elle ? Eh bien, moi, je vous dis que vous vous reverrez et que vous serez enchantés de vous revoir.

— Moi certainement, de mon côté. Je n'ai rien contre M. Henri, et, si le hasard me fait le rencontrer...

— Oui, dit Athénaïs ; mais il ne faut pas trop qu'il compte sur ce hasard-là.

— Bon ! dit Madeleine, je vous invite tous, dans six mois, à l'ouverture de la chasse à la ferme.

— Mais, dit M. Peluche, les terres ne sont plus à M. Henri ; où chasserons-nous ?

— Sur le plateau d'abord, où j'ai tué ces perdrix, ces lapins et ce faisan ; puis sur toutes les autres terres. Il n'y a pas besoin que les terres soient à M. Henri pour que moi et mes amis chassions dessus.

— J'espère, monsieur Peluche, dit Athénaïs de plus en plus aigre, que vous ne permettrez pas que votre fille revoie jamais ce jeune homme ?

— Mon père... murmura Camille en joignant les mains.

— Laissons faire le temps, madame Peluche, dit Madeleine ; l'homme sage ne prend d'engagement ni pour ni contre l'avenir. Maintenant, continua-t-il, j'ai quelques courses à faire ; ne m'attendez que pour dîner.

Puis, s'adressant à M. Peluche :

— La station des cabriolets de régie est-elle toujours sous la grande porte de la rue Saint-Honoré ? demanda-t-il.

— Bon ! murmura Peluche, le voilà qui va prendre un cabriolet de régie quand il peut prendre un véhicule à vingt-cinq sous... un homme ruiné !

— D'abord, mon cher Peluche, c'est Henri et non pas moi qui est ruiné ; moi, je suis rentré dans vingt mille francs qui m'étaient dus, et sur lesquels je ne comptais plus ; tu vois que ma fortune, au contraire, a tiercé ; puis, avec un cabriolet de régie, je ferai toutes mes courses en un jour, tandis qu'avec un véhicule à vingt-cinq sous, il m'en faudrait trois : mauvaise spéculation, comme tu vois. Enfin, mon cher Peluche, ajouta Madeleine prenant dans sa poche une poignée d'or, je te donne ma parole que de même que je suis venu à Paris avec mon argent, je m'en retournerai avec mon argent, attendu que je ne dépenserai probablement pas ce que j'ai apporté.

Et, à ces mots, il ouvrit, sous le nez de Peluche, sa main, qui contenait quinze ou dix-huit cents francs en napoléons et en louis d'or. Il y a une chose bizarre, c'est que, si riches que soient les gens qui travaillent avec du papier, maniassent-ils cent mille francs de billets à ordre par jour, la vue de l'or a toujours son effet sur eux. Peluche s'inclina devant l'or de Madeleine et ne fit plus d'observation. Seulement, lorsque Madeleine sortit, il fit à madame Peluche un geste de la tête et des épaules qui voulait dire : « Tu vois ! »

— Je crois bien, répondit Athénaïs, il mange son capital, et, quand il l'aura mangé, c'est à vous qu'il aura recours.

— Oh ! Madame, murmura Camille, je crois mon parrain trop fier pour demander jamais l'aumône à personne.

— Madame, dit Peluche à son tour, je ne sais si mon ami Madeleine mange son capital et son revenu ; mais ce que je sais, c'est que sans lui très probablement vous n'auriez plus d'époux et que Camille n'aurait plus de père. Il m'a sauvé la vie, et, ce jour-là, je lui ai dit : « Madeleine, la caisse du magasin de *la Reine des fleurs* est ta caisse. » S'il tire dessus pour une somme raisonnable, bien entendu, il sera fait honneur à sa signature.

— Oh ! mon père, mon bon père ! s'écria Camille.

Pendant que la famille Peluche se livrait à cette discussion dont il était l'objet, Madeleine s'acheminait vers la rue Saint-Honoré, où il prenait un remise à l'heure, malgré l'économique avis de son ami Anatole. Il se fit d'abord conduire à l'hôtel de ville, que l'on était en train de rebâtir presque entièrement puisqu'on en refaisait trois façades sur quatre.

Il descendit devant les palissades.

Force ouvriers travaillaient la pierre ; Madeleine s'approcha d'eux et s'assura que cette pierre était celle qu'on désigne sous le nom de *banc royal* ; seulement, celle qu'il avait sous les yeux était d'un grain moins serré que la sienne, et, par conséquent, moins beau. Il lia conversation avec un homme qui conduisait les travaux en se faisant passer près de lui pour un homme de l'état. Cette connaissance de la construction admise, Madeleine n'eut pas de peine à se faire conduire de l'autre côté des palissades. Là, il trouva l'architecte. C'était un garçon charmant nommé Lesueur. Madeleine se présenta à lui comme un homme qui pouvait lui procurer du banc royal plus beau et à meilleur marché que celui dont il se servait. L'architecte secoua la tête d'un air de doute.

— Combien payez-vous votre pierre ? lui demanda Madeleine.

— Quarante-cinq francs le mètre cube rendue à Paris, lui dit l'architecte.

— Si on vous la donnait plus belle que celle-ci à quarante-trois francs ?

— Ce serait deux francs d'économie, et, comme il nous en faut cent mille mètres cubes encore, ce serait deux cent mille francs que nous gagnerions à cela.

— Je vous répète, dit Madeleine, que je puis vous donner du banc royal plus beau que celui-ci à quarante-trois francs.

— Et, en supposant qu'il soit plus beau et que je l'accepte, pour combien de mètres cubes pourriez-vous vous engager ?

— Mais pour les cent mille mètres cubes dont vous avez besoin.

L'architecte regarda avec étonnement cet homme, vêtu comme un ouvrier, qui venait lui offrir une affaire de quatre millions trois cent mille francs.

— Monsieur, lui dit-il, si la pierre est telle que vous l'annoncez, et si vous pouvez nous en fournir la quantité nécessaire, c'est marché fait. Mais comment nous assurerons-nous de la qualité de la pierre ?

— Dans quinze jours, mes échantillons seront au canal Saint-Martin. Seulement, je voudrais une assurance.

— Laquelle ?

— C'est que dans quinze jours, si ma pierre, à dire d'experts, et c'est vous qui les nommerez, est plus belle que la vôtre, vous êtes lié vis-à-vis de moi.

— Sans doute.

— Ne pourrait-on pas passer un petit bout de traité à ce sujet ?

— Je ne suis pas compétent.

— Mais avec qui de droit ?

— Alors, ce serait avec M. le préfet.

— Avec M. de Rambuteau sans doute, je ne demande pas mieux.

— On vous imposera un dédit.

— C'est me dire que j'aurais droit à un dédit semblable.

— Probablement.

— Eh bien, je me tiendrai à la disposition de M. le préfet. Mon adresse est au *Plat d'étain* ; mon nom est Madeleine.

L'architecte tira un carnet de sa poche et y inscrivit l'adresse et le nom de Madeleine.

Madeleine salua l'architecte, monta en voiture et alla successivement faire les mêmes offres au Timbre, à la Banque,

aux gares de l'Est, du Nord et de Lyon : — ces trois derniers bâtiments étaient en construction, les trois autres en réparation. Partout il fit des offres au-dessous du cours, et partout il eut promesse de réponse pour la même semaine.

Et, en effet, à la fin de la même semaine, il avait des traités conditionnels avec l'hôtel de ville pour soixante mille mètres cubes de banc royal, avec la Banque et le Timbre pour cinquante mille mètres chacun de ce même banc royal ; enfin, avec les trois gares, pour cent quatre-vingt mille mètres de pierre tendre. En tout, il avait, si la pierre était telle qu'il l'avait dit, pour treize millions sept cent mille francs de commandes. Et, de plus, il avait promesse des ingénieurs des fortifications, qui avaient encore trois ou quatre forts à achever, d'un achat de soixante mille mètres de pierre dure à cinquante francs le mètre, si l'échantillon convenait.

M. Peluche avait été fort intrigué de voir Madeleine dans des toilettes presque ministérielles, habit noir et cravate blanche ; Madeleine qu'il n'avait jamais vu qu'en paletot noisette, en pantalon à la cosaque et en chapeau gris. Quels étaient les personnages avec lesquels Madeleine pouvait avoir affaire, et quel besoin avait-il de voitures non plus à la course, non plus à l'heure, mais à la journée ? Il eut bien envie de lui demander son secret ou de le lui faire demander par Camille. Mais il n'osa. — Madame Peluche prétendit que Madeleine faisait toutes ces démarches afin d'obtenir du gouvernement une place pour M. Henri ; mais elle ajoutait qu'elle espérait bien que M. Peluche ne donnerait jamais sa fille à un employé, c'est-à-dire à un homme qui dépend d'un caprice ministériel ou des chances d'une révolution. — Quant à Camille, elle ne fit aucune supposition ; elle s'en rapportait à Dieu, qu'elle invoquait soir et matin en faveur d'Henri ; à son amour, dont elle sentait qu'aucune violence ne pourrait triompher, et à l'amitié de son parrain, qu'elle savait être aussi dévouée que persévérante.

Madeleine resta impénétrable et partit sans avoir laissé échapper un mot qui pût faire soupçonner à M. Peluche ni à sa femme la cause de son voyage à Paris. Il emportait, bien entendu la réponse à la lettre qu'il avait apportée.

XLIII

LES ÉCHANTILLONS

Nous avons dit que Madeleine revenait à Noroy avec quatorze millions à peu près de contrats conditionnels. Il arrivait à Villers-Cotterets à sept heures et demie du matin ; et il était neuf heures quand il demanda à sa vieille cuisinière où étaient le père Augustin et M. Henri. Tous deux étaient à la carrière. Madeleine se frotta les mains.

— Et à quelle heure Henri est-il parti pour la carrière ?

— A cinq heures du matin, comme tous les jours.

Madeleine se frotta les mains plus fort.

— A quelle heure revient-il déjeuner ? demanda Madeleine.

— Il ne revient pas déjeuner ; on lui porte son déjeuner à la carrière.

— Ah ! le cher enfant, s'écria Madeleine, je vais déjeuner avec lui.

Et, prenant sa canne de houx sur laquelle il avait sculpté un oiseau, il courut à la carrière ; il y était à neuf heures un quart.

En arrivant sur le plateau, il s'arrêta, et son cœur bondit de joie. Jamais général à la vue d'un camp retranché, dont il a ordonné tous les travaux à son départ et qu'il trouve achevé à son retour, jamais général n'éprouva satisfaction pareille. La montagne était éventrée, un millier de mètres de pierres de tous les échantillons gisaient les uns par blocs, les autres déjà livrés à la scie, sur un espace de deux cents mètres carrés. Une pente douce avait été pratiquée à l'aide des déblais et descendait jusqu'à la rivière. Une soixantaine d'ouvriers prenaient leur repas de neuf heures avec la gaieté et l'entrain de ceux qui ont reçu, à l'heure où elle était indiquée, une paye en harmonie avec le travail qu'ils font. Deux hommes vêtus de blouses, assis l'un en face de l'autre sur des blocs de pierre, déjeunaient du même repas que les ouvriers, sur un magnifique carré de banc royal, qui, scié en croix, devait donner quatre mètres cubes. L'un avait gardé sa casquette pour garantir son crâne nu ; l'autre, ne craignant rien pour sa tête, ornée d'une magnifique chevelure, avait posé à terre son chapeau de feutre.

En s'approchant d'eux, Madeleine reconnut le maître carrier et son élève, le père Augustin et Henri.

Tous deux poussèrent un cri de joie en le reconnaissant. Madeleine se jeta dans les bras d'Henri.

— Comment, dit Henri en riant, vous me reconnaissez, mon parrain ?

— Et je te trouve plus beau que jamais ! s'écria Madeleine.

— Vous n'êtes pas comme M. Giraudeau, qui ne me reconnaît plus depuis que j'ai une blouse. Il est vrai que Jules Creton et M. le maire de Vouty, qui viennent voir les travaux tous les jours, ne m'en font que plus d'amitié.

— Les travaux marchent donc, père Augustin ?

— Vous voyez, monsieur Madeleine ; nous avons à peu près mille mètres cubes hors de terre.

— Et Henri, reprit en riant Madeleine, prend-il goût au métier ?

— On dirait qu'il n'a fait autre chose de toute sa vie, dit le père Augustin.

— Pourquoi n'as-tu pas ta croix, Henri ?

— Sur ma blouse ?

— Allons donc ! jamais tu n'as été plus digne de la porter ; elle honorera les gens qui travaillent sous toi. Mets-la à partir de demain, et, d'ailleurs, cela fait bien, un chef de travaux qui a la croix. Ah çà ! ce n'est pas le tout : quand me donnerez-vous à manger ? Je meurs de faim !

— Dame ! répondit Henri en riant, nous avons du pain, du fromage et de l'eau de la rivière.

— Triste déjeuner !

— C'est celui de ces braves gens, et, comme je ne veux ni les humilier ni leur faire envie, je vis comme eux.

— Va pour le morceau de pain et de fromage trempé dans l'eau de la rivière. D'ailleurs, nous sommes des ouvriers, n'est-ce pas, père Augustin ? Vivons donc en ouvriers, comme dit Henri ; seulement, comme je veux être le bienvenu parmi mes nouveaux compagnons, il y a une gratification de quarante sous par homme.

— Vous entendez, vous autres ? il y a une gratification de quarante sous par homme.

— Hourra pour le patron ! crièrent les ouvriers.

— Et maintenant que voilà le *Benedicite* dit, mettons-nous à table.

Madeleine fit honneur au déjeuner, si frugal qu'il fût ; puis, prenant le père Augustin à part, tandis qu'Henri surveillait la reprise des travaux :

— Eh bien, lui demanda-t-il, pas de déchet ?

— Au contraire, plus magnifique que nous ne l'espérions.

— Quand puis-je avoir de beaux échantillons de toutes mes essences de pierre ?

— Dans trois jours.

— Et quand pourront-ils être à Paris ?

— Vers le milieu de la semaine prochaine. Vous voyez, la pente est établie ; on leur fera gagner la rivière sur des rouleaux ; une fois à la rivière, nous en chargerons un train que nous dirigerons sur Paris par la Ferté-Milon et par Meaux. Ça presse donc ?

— Ça presse.

— Ils en veulent donc, les Parisiens, de nos pauvres moellons ?

— Ils en veulent, et même de trop, j'en ai peur.

— Bon ! qu'ils en demandent deux cent mille mètres cubes et on les leur fournira.

— Mais s'ils en demandaient le double ?

— Hum ! fit le père Augustin en ouvrant des yeux émerveillés.

— Oui, le double.

— Eh bien, ma foi, on verrait à le leur fournir ; c'est une question de bras, voilà tout.

— Eh bien, en attendant, père Augustin, pas un mot de ce que je viens de vous dire.

— Pas même à M. Henri ?

— Pas à M. Henri, surtout. Et choisissons de beaux échantillons.

— Venez avec moi.

Madeleine et le maître carrier examinèrent les pierres les unes après les autres ; on choisit de beaux échantillons, mais qu'on était sûr d'appareiller. Trois jours après, ils étaient sur le bateau.

Trois jours après, Madeleine reprenait la diligence. Cette fois encore, il ne voulut pas se présenter devant son ami Anatole les mains vides.

Il prit donc, la veille de son départ, ses deux courants Rumblot et Picador, et, avec la permission de M. Redon, qui avait, on se le rappelle, acheté le bois de Vouty, il s'enfonça dans les ronces, qui lui rendaient la pareille, en s'enfonçant dans sa chair. Au bout d'une heure et demie, il avait tué deux chevreuils. Comme il faisait la curée du second, il entendit des pas derrière lui. Il se retourna et reconnut M. Redon, qui, se doutant que c'était son voisin de campagne qui profitait de sa permission, venait voir s'il avait fait bonne chasse. Madeleine lui montra les deux chevreuils, étendus sur le gazon, l'un à son intention, l'autre à celle de M. Peluche.

Madeleine avait dit vrai, lorsqu'il avait affirmé à son ami Anatole qu'il n'y avait aucun besoin que M. Henri ou lui fussent propriétaires du terroir de Noroy pour qu'il y chas-

sât tout à son aise. Il est vrai qu'il ne manquait jamais d'envoyer aux propriétaires un échantillon du gibier tué sur leurs terres, ce qui faisait que ces mêmes propriétaires, au lieu de le lui défendre, le priaient d'y chasser ; le père Miette surtout, qui trouvait chaque semaine, à ce prêté rendu, son civet de lièvre ou son rôti de perdreaux.

Il est vrai que M. Redon était un autre homme que le père Miette. M. Redon était un gentilhomme campagnard de cette belle race qui va chaque jour s'éteignant ; c'était toujours une véritable négociation quand il lui fallait faire accepter quelque chose, et, comme il donnait en général aux gens par lesquels Madeleine lui envoyait du gibier le double de la valeur du gibier, Madeleine avait pris le parti de lui porter lui-même le gibier qu'il lui offrait.

Cette fois encore, il fit selon son habitude : il lia les pattes des chevreuils, en pendit un à chacune de ses épaules, consentant seulement à ce que M. Redon se chargeât de son fusil, et, sous prétexte que la ferme de M. Redon était sur sa route, il voulut reconduire le maire jusque chez lui.

Arrivé à la porte, il avait laissé tomber son chevreuil sur le banc de pierre, en disant :

— Par ma foi ! il est trop lourd, je ne le porte pas plus loin.

Et, tirant son fusil des mains de M. Redon, il avait continué sa route vers sa ferme à lui.

— Mais vous m'y prendrez donc toujours ? avait crié M. Redon à Madeleine qui s'éloignait en riant.

M. Peluche n'avait pas le défaut du maire de Noroy, il ne faisait pas tant de façons pour accepter. Aussi, quand il vit Madeleine suivi d'un commissionnaire portant son chevreuil, il poussa un cri de joie auquel répondit comme un écho le cri de joie de Camille ; seulement, celui de M. Peluche était pour Madeleine et son chevreuil, et celui de Camille était pour son parrain et M. Henri.

Madame Peluche, qui avait mangé du chevreuil deux fois dans sa vie, une fois au *Veau qui tette*, le jour de ses noces, et l'autre fois au château de Noroy, chez Henri, daigna s'informer près de Madeleine comment le chevreuil se conservait. Madeleine eut alors une idée, celle de continuer sa route avec son commisssionnaire jusqu'au magasin d'un marchand de comestibles, où on lui estima la moitié de son chevreuil dix-sept francs, qu'il échangea contre un pâté de perdreaux de Chartres et un homard.

Puis il revint chez M. Peluche avec son homard, son pâté de Chartres et sa moitié de chevreuil.

Il va sans dire qu'il n'avait pas eu la cruauté de quitter le magasin sans remettre à Camille ce qu'il apportait pour elle.

Anatole prit pour la forme quelques informations, et, convaincu, d'après les insistances de madame Peluche, que Madeleine n'avait pas d'autre but, en venant à Paris avec des habits noirs et des cravates blanches, que de poursuivre le placement de M. Henri dans un ministère, il risqua cette phrase :

— Prodigue Cassius, tu ferais bien mieux de garder tous les beaux cadeaux pour créer des protecteurs à ton filleul.

Cassius Madeleine, qui n'avait pas la moindre idée de ce qui se passait dans l'esprit d'Anatole, le regarda, les yeux écarquillés et la bouche béante.

Puis après un instant de silence dont il n'eut pas besoin d'expliquer la cause, vu l'expression d'étonnement peinte sur son visage :

— Pour créer des protecteurs à mon filleul ? répéta-t-il. Et en quoi mon filleul a-t-il donc besoin de protecteurs ?

— Pour obtenir la place que tu sollicites en son nom.

— Dieu merci ! s'écria Madeleine, mon filleul n'a pas besoin de place.

— Cependant, un grand garçon de vingt-six ans comme M. Henri ne peut pas rester à rien faire, surtout quand il est ruiné ?

Madeleine secoua la tête.

— Mon filleul, dit-il, a une place qu'il n'a eu besoin de demander à personne.

— Ah ! je ne savais pas, répondit M. Peluche étonné.

Puis, ne pouvant résister à sa curiosité :

— A Paris ? demanda-t-il.

— Non, en province.

— Une bonne place ?

— Couci-couci.

— Qui rapporte ?

— Six mille francs par an.

— Ah ! ah ! fit M. Peluche, ce n'est pas mal pour commencer, et pourvu qu'il continue à satisfaire ses chefs...

— D'abord, Henri n'a qu'un chef, et ce chef, j'en réponds, sera toujours content de lui.

— Et cette place, continua M. Peluche toujours emporté par son désir de voir clair dans la vie de Madeleine, cette place est-elle susceptible d'augmentation ?

— Elle peut aller jusqu'à trente, quarante, cinquante mille francs même.

— Bon ! tu plaisantes.

— Aucunement ; il a un intérêt dans la maison.

Et dans quelle maison est-il donc ?

— Dans celle où je suis moi-même.

— Mais ne vois-tu point, Anatole, dit madame Peluche impatientée, que ton ami n'est pas en train aujourd'hui de te faire des confidences.

— Et tenez justement, dit Madeleine, voilà votre voix, chère madame Peluche, qui me rappelle que vous me demandiez une chose à laquelle je n'ai point répondu.

— Laquelle ?

— Vous me demandiez comment le chevreuil se conservait ; rien de plus facile : vous le portez chez le boucher, qui vous le dépouille et vous le découpe ; vous emplissez une grande terrine d'excellent vinaigre à l'estragon, vous y mettez des oignons et des citrons coupés par tranches, du thym, du laurier, de l'ail, du persil, force sel et poivre, et vous y trempez votre cuissot, votre épaule, et votre râble de chevreuil ; après quoi, vous le laissez tranquille pendant huit jours si vous aimez le chevreuil peu mariné, pendant trois semaines si vous l'aimez très mariné ; puis, vous mettez les côtelettes sur le gril, et le cuissot et l'épaule à la broche, avec une sauce piquante, et vous servez chaud.

Puis, tirant alors vivement sa montre :

— Oh ! mon Dieu ! onze heures du matin déjà !... s'écria-t-il. Il est vrai que j'ai eu la précaution de faire ma toilette avant de sortir de l'hôtel, — sans quoi, ajouta-t-il en riant, j'aurais fait attendre les protecteurs de mon filleul. — Au revoir, Peluche ! à cinq heures précises, je serai chez toi ; cependant, mettez-vous à table sans vous occuper de moi, si je n'étais pas de retour à l'heure dite.

Madeleine, qui avait déjà payé une première fois le commissionnaire porteur du chevreuil, l'envoya chercher une voiture de remise, le paya une seconde fois, prit congé d'Anatole, d'Athénaïs et de Camille, et partit.

— Pauvre garçon ! murmura M. Peluche avec un air de profonde commisération, il mourra à l'hôpital.

Madeleine avait eu soin de prévenir par lettre tout son monde, de sorte qu'il trouva chacun à son poste.

Le premier jour, il devait prendre les architectes de l'hôtel de ville, du Timbre et de la Banque, ces messieurs ayant besoin de la même essence de pierre, c'est-à-dire de banc royal. Il les emmena tous trois au canal Saint-Martin. La pierre était arrivée de la veille : elle était splendide. Chacun avait les pleins pouvoirs de celui qu'il représentait : l'architecte de l'hôtel de ville, ceux de M. de Rambuteau ; celui de la Banque, les pouvoirs de M. d'Argout ; celui du Timbre, les pouvoirs du gouvernement. Le même jour, le contrat fut passé pour cent soixante mille mètres cubes de banc royal, représentant une somme de six millions huit cent quatre-vingt mille francs.

Le lendemain, ce fut le tour des directeurs des chemins de fer de l'Est, du Nord et de Lyon, qui, eux aussi, trouvant la pierre à leur gré, traitèrent pour une somme de six millions huit cent vingt mille francs, c'est-à-dire pour cent quatre-vingt mille mètres de pierre tendre. Total, treize millions sept cent mille francs, présentant, grâce au voisinage de la rivière et les facilités de communication avec Paris, un bénéfice net de plus de trois millions.

Madeleine ne laissa rien pénétrer de sa satisfaction à Peluche, ni à sa femme, ni même à Camille ; mais il renouvela ses instances, ne sachant pas s'il reviendrait à Paris avant le mois de septembre, pour que M. Peluche vînt passer l'époque des chasses à la ferme.

Camille écoutait les mains jointes, Athénaïs murmurait, les sourcils froncés :

— Mais vous savez bien que c'est chose impossible, monsieur Peluche

— M. Peluche, qui mourait d'envie de renouveler ses exploits de l'année précédente, se défendait assez maladroitement. Mais, lorsque Madeleine lui eut dit qu'il s'engageait à lui faire tuer six chevreuils comme celui qu'il avait apporté et au moins une douzaine de faisans, M. Peluche laissa tomber un *Eh bien, l'on verra !* que Madeleine chargea Camille d'entretenir et de faire fructifier, malgré l'opposition systématique de madame Peluche.

Madeleine revint, trouva Henri au travail, sa croix sur sa blouse, prit à part le père Augustin et lui communiqua ses traités

Cette fois, ils étaient définitifs.

— Eh bien ? lui demanda le père Augustin.

— Eh bien ? fit Madeleine répondant à une interrogation par une autre interrogation.

— Il s'agit, dit le père Augustin, de savoir si vous voulez réaliser tout de suite un million, en mettant votre affaire en société, ou marcher avec vos propres forces, et tout garder pour vous.

— En marchant avec mes propres forces et en gardant

tout pour moi, dans combien de temps puis-je avoir cinq cent mille francs en bons billets de banque, là, sur ma table ?

— Il vous faudra bien deux ans à deux ans et demi.

— Et en mettant l'affaire en société ?

— Cinq ou six mois tout au plus.

— Mettons l'affaire, ou plutôt mettez l'affaire en société, père Augustin, je serai toujours assez riche et les enfants ne seront jamais assez tôt heureux.

XLIV

OU M. PELUCHE EST TOUT PRÈS DE DONNER SA LANGUE AUX CHIENS

Six mois après la conversation que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs, un amateur de travaux industriels fût resté tout un jour sans se lasser a regarder ceux auxquels se livraient deux cent cinquante ouvriers, occupés les uns à tailler, les autres à scier, les autres enfin à tirer d'énormes blocs de pierre de la carrière de Noroy, sous la direction du père Augustin et d'Henri, inspectés et encouragés par Madeleine.

La montagne montrait ses entrailles de granit par trois ouvertures de chacune desquelles s'élançaient des railways conduisant jusqu'au bord de la rivière des masses de banc royal et de pierre tendre.

Arrivées là, ces masses de banc royal et de pierre tendre étaient saisies par des grues qui les enlevaient de leurs trains et les transportaient sur des bateaux qui, à peine chargés, se laissaient aller à la dérive, et, prenant, par le canal de l'Ourcq, le chemin de la Ferté-Milon et de Meaux, venaient aboutir au canal Saint-Martin.

Tout le trajet qui s'étendait du port aux Perches à la Villette était sillonné de ces barques qui venaient à la suite les unes des autres et s'avançaient sans interruption vers Paris.

C'est que la réputation de la supériorité de la pierre de Madeleine s'était étendue, et que ce n'était plus seulement du banc royal qu'il fournissait à l'hôtel de ville, au Timbre et à la Banque, de la pierre tendre aux trois gares, de la pierre dure aux fortifications ; c'étaient du moellon et du libage qu'il vendait aux particuliers, le moellon neuf francs et le libage trente. Comme on l'a vu, au reste, par les premières lignes de ce chapitre, l'exploitation, commencée avec les trente mille francs de Madeleine, avait pris une immense extension, grâce à la société en commandite, au capital de douze cent mille francs, fondée par les soins du père Augustin.

Et, en effet, c'était le pére Augustin, dont on connaissait la capacité, qui, les traités faits par Madeleine à la main, avait été trouver les plus riches propriétaires des environs, et les avait invités à entrer dans l'affaire. Il n'avait point fallu pour cela de grandes sollicitations ni de longues visites.

Les six premières personnes auxquelles il s'était adressé avaient pris chacune pour deux cent mille francs d'actions. Les actionnaires étaient M. Redon, le père Miette, Jules Creton, M. Gibert de Soucy, M. Danré de Faverolles, et un autre propriétaire des environs.

Trois autres actions étaient allouées à Madeleine, comme fondateur, et il avait reçu, en outre, pour l'achat de sa propriété, la carrière lui appartenant, une somme de six cent mille francs une fois donnée.

Quatre cent mille francs de fonds social restaient pour l'exploitation, ou plutôt pour la mise en train.

Le jour où le pére Augustin apporta à Madeleine l'acte de société qui lui allouait six cent mille francs comptant et six cent mille francs en actions, Madeleine, fidèle à sa parole, donna les cent mille francs promis au père Augustin. Au bout de six mois d'exploitation, les parts, fondées à deux cent mille francs, en valaient cinq cent mille. Madeleine, s'il eût voulu réaliser, eût donc été riche de deux millions.

Aucune condition n'avait été stipulée pour Henri, qui ne paraissait pas se douter de la position pécuniaire de son parrain. Ses appointements seulement avaient été doublés, et il avait paru complètement satisfait de cette augmentation.

La chasse et la pêche étant fermées, Madeleine, dans ses différents voyages à Paris, avait continué de voir, mais moins fréquemment, M. Peluche, dont l'accueil s'était légèrement ressenti de l'absence des bourriches et surtout du silence que Cassius gardait sur son filleul, silence qui, à son avis, était un manque absolu des plus simples égards.

Mais, sollicité par Madeleine, qui lui avait fait un magnifique tableau de la prochaine chasse, il avait fini, à sa grande satisfaction, par promettre positivement à Madeleine un concours efficace à la destruction des sangliers, des chevreuils, des faisans du bois de Vouty, des liévres et des perdreaux de la plaine de Noroy, et des lapins du plateau du port aux Perches.

Il avait été plus difficile à Madeleine d'obtenir que Camille accompagnât son père ; cependant, c'était chose à peu prés promise. Quant à madame Peluche, elle avait déclaré que le magasin ne pouvait rester sans l'un ou l'autre de ses patrons, qu'il fallait donc que quelqu'un se sacrifiât, et qu'il était bien naturel que, s'étant toujours sacrifiée, elle se sacrifiât encore. Ceci avait été dit avec le ton aigre que madame Peluche savait si bien prendre dans les occasions où l'amour que son mari avait pour sa fille l'emportait sur la condescendance qu'il avait aux volontés de sa femme.

Quoiqu'il eût peut-être été tout à la fois de la dignité de M. Peluche, comme officier de la milice citoyenne, et de sa délicatesse de dissimuler une joie presque enfantine à l'approche du jour qui devait lui rendre ses plaisirs cynégétiques, la dernière semaine d'août vit le maître du magasin de *la Reine des fleurs* en proie, à une fièvre qui rendait à la fois Camille folle de joie et Athénaïs furieuse de jalousie. Elle ne parlait pas d'elle, — qui allait être abandonnée, oubliée, Dieu seul savait pendant combien de temps ! — mais de la désaffection de M. Peluche pour les choses sérieuses, désaffection qui indiquait chez lui une tendance fatale à suivre l'exemple de son ami Madeleine ; et cependant, M. Peluche savait mieux que personne les prédictions que lui-même avait faites sur le sort misérable réservé aux dernières années de Cassius, prédictions qui ne pouvaient manquer de se réaliser, grâce à ses nombreux voyages à Paris et à son incroyable prodigalité à l'endroit des cabriolets de remise et des commissionnaires.

Mais on verrait, l'année suivante, si la ferme, écrasée d'hypothéques, résisterait à ces folles dépenses.

M. Peluche écoutait toutes ces plaintes en remplissant ses sacs de plomb, sa poudrière de poudre, sa gourde d'eau-de-vie. Il mettait en joue les unes après les autres les demoiselles du magasin et restait sourd aux cris de terreur qu'elles poussaient. Il avait forcé Camille de faire descendre Blidah, sa fidéle compagne, sa confidente, sa consolation, pour servir de point de mire à son fusil non chargé. Enfin, et quelque chose que pût lui dire madame Peluche, et sur la dépense qu'il allait faire, et sur le ridicule auquel il s'exposait, ce fut son fusil sur l'épaule et son brevet de chevalier de la Légion d'honneur à la main qu'il alla chercher son port d'armes à la police.

Madeleine n'avait rien négligé de son côté pour faire de cette ouverture de chasse une véritable solennité. Outre douze poules faisanes et quatre coqs qu'il avait lâchés dans le petit bois de Vouty, il y avait acclimaté deux cents jeunes faisans qu'il avait fait éclore sous des poules et nourris avec des œufs de fourmis ; enfin, tout autour de la garenne ainsi engiboyée, il avait semé du sarrasin, afin que les faisans, trouvant à leur portée leur graine favorite, ne songeassent point à aller au gagnage.

Quant au plateau, il avait été inutile d'y mettre des lapins. Plus on en tuait, plus il y en avait, et l'exploitation de la carrière n'avait pas fait perdre un pouce de bruyère ni un buisson d'épines à ces insolents voisins.

Enfin le 31 août arriva.

Tous les amis habituels avaient été convoqués pour le 1er septembre, à sept heures du matin ; l'ouverture tombait un dimanche. M. Peluche seul devait venir coucher la veille, et il avait annoncé, le jeudi 29, par lettre, que s'en rapportant aux promesses de Madeleine, pas un mot d'amour ne serait prononcé entre les deux jeunes gens, il prendrait la diligence à sept heures du matin, et serait à Villers-Cotterets à deux heures de l'après-midi. Il n'osait espérer que Madeleine occupé comme il allait l'être une veille de chasse, viendrait au-devant de lui. Camille serait, ajoutait galamment M. Peluche, bien heureuse cependant de voir son parrain une heure plus tôt.

La lettre de M. Peluche avait été communiquée à Henri, lequel tristement, mais sans objection aucune, avait juré à Madeleine que pas un mot de sa part ne serait dit à Camille qui pût offenser la susceptibilité paternelle.

Le vendredi, à une heure et demie, Madeleine avait mis le cheval à la carriole et était parti pour Villers-Cotterets.

A deux heures et quelques minutes, on entendit de l'extrémité de la rue de Soissons le roulement de la lourde voiture. Madeleine, qui ne voulait pas retarder d'une minute le plaisir que les deux amants auraient à se revoir, attendait au relais, avec son cheval dans les brancards, afin qu'en descendant de diligence, son ami et sa fille pussent monter dans la voiture De loin, il vit apparaître

aux portières deux têtes. Inutile de dire que c'étaient celles de M. Peluche et de Camille.

Camille sauta en bas de la diligence dès qu'elle fut arrêtée ; M. Peluche, au contraire, descendit majestueusement à reculons, en priant les personnes qui restaient dans la voiture de lui passer sa boîte à fusil. Il ajouta :

— Je n'ai pas besoin de vous recommander des ménagements pour cette arme magnifique, puisque j'ai eu l'honneur de la mettre sous vos yeux !

Un des voyageurs s'empressa, avec tout le respect dû au fusil jusque dans sa boîte, de condescendre aux désirs de M. Peluche.

M. Peluche prit la boîte dans ses bras, comme la nourrice porte son enfant.

Pendant ce temps, Camille, qui n'avait pas de boîte à fusil à serrer contre son cœur, embrassait son parrain et lui demandait :

— Comment se porte Henri ?

— A merveille. Il t'adore, mais il a donné sa parole de ne pas prononcer un mot d'amour et je te préviens qu'il la tiendra.

— Je n'ai pas donné la mienne, moi, murmura Camille.

— Hein ! fit M. Peluche.

— Rien, dit Camille ; je dis à mon parrain tout le bonheur que j'ai de le revoir.

— Dois-je tirer mon fusil de sa boîte ? demanda M. Peluche.

— Pour quoi faire ?

— Mais dans le cas où, comme la première fois que je suis venu, un chevreuil traverserait la route.

— Bon ! des chevreuils, dit Madeleine, nous en trouverons assez dans la garenne de Vouty ; laissons tranquilles ceux du gouvernement.

— A propos, et ce misérable Figaro ? demanda M. Peluche en apercevant celui qui le lui avait vendu sur la porte de son hôtel.

— Figaro est un chien sans pareil, répondit Madeleine, et je suis un ingrat ! sans quoi, il mangerait de la viande de boucherie à ses trois repas, il aurait un collier d'or et une niche d'argent.

— Eh bien, il ne te manquerait plus que de déifier cet animal, dit M. Peluche en s'accommodant au fond de la voiture ; en vérité, tu es extrême en tout.

Madeleine ne répondit rien ; il fit monter Camille à sa gauche, s'assit à droite, prit son fouet, en caressa les épaules d'un excellent cheval et partit au grand trot.

Au bout d'une demi-heure à peine, on arrivait au faîte de la seconde montagne de Dampleux, et l'on redescendait vers la ferme de Madeleine.

— Ah çà ! lui demanda Peluche, où vas-tu loger tout ton monde, car je présume qu'aujourd'hui, justement parce que tu es ruiné, tu vas avoir encore plus de monde que l'année passée ?

— Mon cher Peluche, lui répondit Madeleine, tu es d'une perspicacité qui m'effraye quelquefois pour les gens qui voudraient te cacher quelque chose. Oui, j'aurai encore plus de monde que l'an dernier, car c'est lorsqu'on est pauvre surtout qu'il faut se faire des amis ; mais ne t'inquiète pas pour cela de ton logement : le château a été mis à ma disposition par le propriétaire actuel, et tu y conserveras ton même appartement, à moins que tu n'en préfères un autre, auquel cas tu auras le choix. Quant à Camille, je présume qu'elle ne désire pas changer sa petite chambre.

— Oh ! non, parrain, s'écria Camille, qui avait su par les lettres d'Henri que cette chambre était devenue la sienne.

— Mais il me semble, dit M. Peluche, que, si M. Henri loge chez toi, la place de Camille serait sous l'aile de son père, et que, dans ce cas, Camille devrait demeurer avec moi au château.

— Camille demeurera au château avec toi, si tu l'exiges ; mais depuis six mois Henri loge au rendez-vous de chasse, d'où il est plus à même d'inspecter les travaux.

— Quels travaux ? demanda M. Peluche.

— Ceux de quelques ouvriers que nous employons.

Tout en répondant aux questions de M. Peluche, Madeleine était entré dans la cour de la ferme, avait sauté à bas de la voiture, avait offert la main à Camille pour descendre, et en faisait autant à son ami.

— Mais, dit M. Peluche, je croyais que mon appartement, à moi, était au château et non à la ferme ?

— Il est au château, en effet, répliqua Madeleine ; mais, comme c'est à la ferme que nous dînons, j'ai pensé que tu ne t'installerais chez toi qu'après le dîner. En attendant, tu as ma chambre pour faire un peu de toilette, si tu crois en avoir besoin.

En ce moment, un nouveau personnage vint se mêler à la conversation. C'était M. Figaro qui, de l'âtre de la cuisine devant lequel il était paresseusement étendu, avait entendu la voix de Madeleine et accourait pour lui souhaiter la bienvenue. Madeleine reçut ses caresses avec un sentiment de réciprocité si réel, que M. Peluche, voyant son ami embrasser un chien sur le museau, sentit se révolter sa dignité d'homme et ne put s'empêcher de lui dire :

— Tu as tort, Cassius, de te familiariser ainsi avec un animal qui, au bout du compte, n'est qu'un chien ; une des causes du mépris que les Arabes ont pour nous vient de ce que nous descendons à caresser et même à embrasser ces sortes de quadrupèdes. Vois, moi qui ai conservé ma dignité vis-à-vis de lui, il ne me regarde même pas, et j'ai été son maître comme toi, cependant.

— C'est qu'il a plus de rancune que Joseph, dit en riant Madeleine ; mais, tu le vois, il reconnaît Camille.

En effet, sans daigner honorer M. Peluche d'un regard, Figaro gardait pour Camille ses grognements les plus amoureux et ses frétillements de queue les plus tendres.

Camille, sans plus s'inquiéter des Arabes que ne le faisait son parrain, oubliant les mauvais procédés de Figaro pour Blidah, lui rendait toutes ses avances, au grand scandale de M. Peluche.

En ce moment, un jeune homme parut dans l'encadrement de la grande porte, vêtu d'un pantalon de coutil et d'une blouse de toile grise ; de longues boucles de cheveux noirs s'échappaient de dessous sa casquette de toile grise comme sa blouse ; il tenait une règle à la main et portait, à l'ouverture de sa blouse, le ruban de la Légion d'honneur.

— M. Henri ! s'écria Camille, qui ne put retenir une exclamation de joie et d'étonnement tout à la fois.

— M. Henri ! répéta M. Peluche, M. Henri vêtu ainsi ! un jeune homme qui a une place de six mille francs

— De douze mille, mon cher Anatole : depuis la dernière visite que je t'ai faite à Paris, son patron l'a augmenté.

Henri s'avança gracieusement, la tête découverte, vers son parrain, qui lui tendait la main en souriant, et, saluant Camille et M. Peluche avec une élégance contrastant avec son costume :

— Cher parrain, dit-il, j'ignorais vous trouver dans une compagnie que vous quitterez avec regret, j'en suis sûr, ne fût-ce qu'un instant. Mais c'est aujourd'hui samedi, jour de paye ; vous avez parlé d'une gratification à donner aux ouvriers ; enfin, il est arrivé deux ou trois lettres de Paris d'une importance telle, que je voudrais vous les communiquer sans retard.

— Ma chère Camille, tu entends, dit Madeleine ; voici ton père qui te dira : « Les affaires avant tout. » Monte à ta chambre dont tu connais le chemin, je conduis ton père à la mienne.

Puis, se retournant vers le jeune homme :

— Henri, ajouta-t-il, tu me trouveras dans mon cabinet, où tu entreras par la porte de l'escalier et d'où tu sortiras de même, pour ne pas déranger mon ami Peluche. — Va, Camille. — Viens, Anatole.

Camille fit à Henri une belle révérence à laquelle celui-ci répondit par un respectueux salut. M. Peluche, en suivant son ami Cassius, daigna porter la main à son chapeau de feutre, et Henri resta seul en disant :

— Dans combien de temps puis-je monter près de vous, mon cher Madeleine ?

— Mais dans cinq minutes, répondit celui-ci ; le temps d'installer Anatole dans sa chambre.

Camille tira de son côté, Anatole et Cassius tirèrent du leur, et Henri consulta sa montre pour se présenter à la porte du cabinet de Madeleine à la minute précise. M. Peluche était assez peu sensible à la topographie de la ferme, mais il n'en était pas de même de Camille, qui retrouvait avec joie sa chambre telle qu'elle l'avait laissée, et qui se mit immédiatement à la fenêtre où elle avait l'habitude d'échanger un salut matinal avec Henri

La chambre de Madeleine aussi était la même, car, excepté l'habit et le pantalon noirs qu'il avait fait faire pour ses visites parisiennes, il n'avait absolument rien changé à ses habitudes. Nous oublions un magnifique chronomètre de Bréguet, qui, déposé sur la cheminée, tira l'œil de M. Peluche. Il indiquait l'heure, marquait les secondes et disait les jours de la semaine et le quantième du mois.

— Peste ! dit M. Peluche, tu t'es donné là une crâne montre !

— Qui ne s'est pas dérangée d'une seconde depuis six mois que je l'ai achetée.

— Cela coûte au moins six cents francs, une montre comme celle-là.

— Douze cents.

— Douze cents francs ! et tu as mis douze cents francs à une montre ?

— Que veux-tu ! quand on est dans l'industrie, il faut savoir l'heure réelle ; aussi vient-on d'une lieue à la ronde remettre ses montres sur la mienne.

— Tu es donc dans l'industrie ?

— Comment ! je ne te l'avais pas dit ?
— Tu ne m'en as pas dit un seul mot.
— Oh ! je te conterai cela. Voilà mon filleul qui entre dans mon cabinet de travail ; excuse-moi, j'ai besoin d'écouter le rapport de la journée.
— Fais, Cassius, fais, dit M. Peluche. Je sais ce que c'est que l'industrie, avec mes trois demoiselles de magasin et mes sept ou huit ouvrières en ville. Eh bien, moi, pour régler tout cela, j'ai une montre d'argent qui me vient de mon pére et qui lui a coûté soixante et dix francs ; la voilà.
Et il tira de son gousset ce meuble informe et suranné que le gamin de Paris désigne également sous les noms expressifs de *toquante* et de *bassinoire*.
— Valent-ils les autres ?
— A peu près.
— Alors, il faut leur donner quatre francs comme aux autres.
— C'est l'avis du pére Augustin.
— Comment vas-tu faire avec ton or ?
— Je les payerai cinq par cinq, avec un louis ; ce sera leur affaire de trouver de la monnaie. Mais, n'importe, la première fois que vous irez à Paris, vous devriez vous entendre avec la Banque pour qu'elle nous échangeât tous les mois une quarantaine de mille francs en argent contre du papier ou contre de l'or.
— Rien de plus facile. A combien monte la paye d'aujourd'hui ?



Camille, réveillée à cinq heures du matin, s'était immédiatement mise à la fenêtre.

— Oui, oui, dit Cassius en entrant dans le cabinet, je la connais, je l'estime, et je t'eusse proposé d'en faire l'acquisition si j'eusse pu espérer que tu consentirais à t'en défaire.
— Tu as raison, reprit M. Peluche en remettant sa montre dans sa poche, je ne m'en serais défait à aucun prix.
— Tu vois alors que j'ai bien fait d'acheter la mienne. Dans dix minutes, je suis à toi.
Par la porte entr'ouverte, M. Peluche pouvait voir, en effet, Henri attendant avec des lettres tout ouvertes et un sac à la main. Ce sac paraissait contenir de l'argent. M. Peluche s'approcha de la toilette placée près de la porte du cabinet, de sorte qu'en ayant l'air de se laver les mains et le visage, il pouvait entendre tout ce que se disaient Henri et Madeleine.
— La paye est-elle faite ? demanda Madeleine.
— Pas encore, répondit Henri. D'abord, impossible de trouver à changer sept ou huit mille francs d'or contre de l'argent ; nous avons épuisé tout ce qu'il y avait de monnaie blanche à dix lieues à la ronde ; puis nous avons une vingtaine d'ouvriers nouveaux pris à l'essai et avec lesquels on n'avait pas fait de prix.
— A six mille sept cents francs.
— Tu sais que je leur ai promis une gratification le 1er septembre, si j'étais content d'eux.
— Oui.
— Tu mettras mille francs à part pour cette gratification, que je leur ferai remettre ce soir, après la paye, à la maison de chasse, par Camille. Je veux qu'ils boivent à la santé de ma filleule.
Peluche écoutait de toutes ses oreilles.
Une paye de six mille sept cents francs par semaine, à quatre francs par jour, cela supposait deux cent cinquante ouvriers. Madeleine s'arrangeait avec la Banque pour qu'elle lui envoyât tous les mois, contre de l'or, une quarantaine de mille francs en argent ! Enfin Madeleine faisait distribuer à ses deux cent cinquante ouvriers une gratification par Camille, dans le seul but de les faire boire à sa santé ! Voilà ce que l'intelligence de M. Peluche, si belle qu'elle fût, se refusait absolument à comprendre.
Mais comme il ne voulait pas perdre un mot d'une conversation qui, tout inintelligible qu'elle était, lui paraissait des plus intéressantes, il continua d'écouter, en se frottant machinalement les mains avec une tablette de savon qui

fondait à vue d'œil et qu'il eût probablemnt mieux ménagée si elle eût été à lui.

— Que dit la correspondance d'aujourd'hui?

— Il y a trois lettres : une de M. de Rambuteau, une de M. Talabot, une de M. Charles Laffitte, qui nous disent que, si vous avez besoin d'argent pour votre fin de mois, vous pouvez faire traite sur eux, les deux premiers pour cent cinquante mille francs chacun, le troisième pour quarante mille.

— As-tu besoin d'argent?

— Non, nous pouvons aller tout le mois prochain encore avec ce qu'il y a en caisse.

— Eh bien, alors, réponds à ces messieurs que je n'ai besoin de rien ce mois-ci, mais que l'échéance de mon premier dividende tombant le 2 du mois prochain, j'ai besoin, fin septembre, du double de ces sommes.

— Mais vos dividendes ne montent qu'à quatre-vingt mille francs.

— Crois-tu que cela ne leur fera pas plaisir de voir qu'outre leurs dividendes, il y a près d'un demi-million en caisse?

— J'écrirai dans ce sens. Je puis même demander davantage, vous savez qu'il vous est dû plus d'un million.

— Non, ce sera parfaitement ainsi; descends et attends-nous, cela amusera nos hôtes de voir faire la paye; n'oublie pas de mettre mille francs à part dans un petit sac.

— Oh ! soyez tranquille.

Henri sortit par la porte de l'escalier. Madeleine rentra dans la chambre et trouva Peluche continuant de se frotter machinalement les mains et ayant fait une pleine cuvette de mousse. M. Peluche s'essuya les mains ; on appela Camille, qui descendit. Henri attendait à la porte et remit un petit sac d'or à Camille.

Puis l'on s'achemina vers la petite maison de chasse qu'habitait Henri et où devait se faire la paye.

Une véritable armée d'ouvriers attendait.

A l'approche de Madeleine, les rangs s'ouvrirent, et Madeleine, Peluche, Henri et Camille passèrent au milieu des deux cent cinquante ouvriers tenant leur casquette à la main.

Le rez-de-chaussée de la petite maison avait été transformé en bureaux, où Henri tenait sa caisse.

Un grillage avait été établi dans toute la largeur de la pièce, laissant libre un couloir allant d'une porte d'entrée à une porte de sortie.

Henri pria les ouvriers de se présenter cinq par cinq, en leur annonçant que les mesures étaient prises, à l'avenir, pour les payer individuellement, mais que, comme on n'avait que des napoléons de vingt francs, on les priait de recevoir un napoléon pour cinq. La proposition fut accueillie sans la moindre difficulté.

Henri, dans une seconde allocution, les pria de ne pas s'éloigner, la paye faite, M. Madeleine ayant à les remercier de l'activité qu'ils avaient mise dans leurs travaux, et voulant, par les mains de sa filleule, leur donner une preuve de sa satisfaction.

Tout se fit, comme il avait été convenu, avec le plus grand ordre. Les ouvriers défilèrent par une porte, reçurent leur paye cinq par cinq, sortirent par l'autre porte et attendirent. Camille sortit alors, et toutes les têtes se découvrirent de nouveau.

— Mes amis, leur dit-elle, mon parrain veut que ce soit moi qui vous remercie, en son nom, des bons soins que vous donnez à l'entreprise dont il est le directeur, et, comme témoignage de sa satisfaction, voici une bourse contenant mille francs destinés à être bus à ma santé, que je remets à votre contremaître pour en faire entre vous une égale répartition.

Le contremaître s'avança.

— Voilà, continua Camille, et Dieu vous bénisse, vous, vos femmes et vos enfants !

Je ne sais si le mot d'ordre avait été donné d'avance, mais à peine ces derniers mots étaient-ils prononcés, que les cris de « Vive mademoiselle Camille ! » et les hourras pour Madeleine s'élancèrent de deux cent cinquante gosiers avec un ensemble et une spontanéité que M. Peluche n'avait jamais pu obtenir les jours de revue en faveur du gouvernement de son choix, quoique sa compagnie ne se composât que de quatre-vingt-dix hommes. M. Peluche était si fort touché, que les larmes lui en vinrent aux yeux.

Madeleine dit quelques mots tout bas au contremaître qui avait reçu la bourse des mains de Camille, et celui-ci répondit par un signe qui voulait dire que tout était entendu.

On revint à la ferme. Camille, heureuse comme au temps de ses plus douces espérances, Henri, pensif et presque inquiet ; M. Peluche, en proie à une curiosité qui appelait à chaque instant sur sa bouche des questions qu'il y retenait à grand'peine ; Madeleine, silencieux, mais s'abandonnant, malgré son silence, à des gestes qui indiquaient les vastes projets dont son esprit était occupé.

Sur le seuil de la ferme, on trouva le maire de Vouty, qui venait annoncer cette nouvelle inattendue, qu'en vertu de son pouvoir discrétionnaire, il remettait au 2 septembre l'ouverture de la chasse décrétée pour le 1er. A toutes les questions que l'on put lui faire, il se contenta de répondre que, voulant donner le lendemain un grand déjeuner à Madeleine, à ses hôtes et à tous les chasseurs des environs, il avait, usant de son omnipotence municipale, remis la chasse au surlendemain.

M. Peluche parut d'abord fort contrarié. Mais l'assurance que lui donna Madeleine — qui paraissait non moins contrarié que les autres — de la bonté du déjeuner, le consola de ce retard, qui n'était, au bout du compte, qu'un sursis de vingt-quatre heures.

C'était au château de Vouty que l'on pendait la crémaillère.

XLV

COMMENT LA CRÉMAILLÈRE FUT PENDUE AU CHATEAU DE VOUTY

Le lendemain, tous les chasseurs, convoqués par Madeleine à sept heures du matin sur la liste fournie par lui, ayant été prévenus par M. Redon que la chasse était convertie, pour ce jour-là, en un grand déjeuner dînatoire, au lieu d'arriver à la première heure indiquée et en costume de chasseurs, arrivèrent à dix heures du matin et en costume de gens qui banquettent chez la première autorité de l'endroit, c'est-à-dire chez M. le maire. Le rendez-vous était pour dix heures et demie au château de Vouty.

M. Peluche avait retrouvé avec délices cet excellent appartement qu'il avait quitté avec tant de regret et qu'il n'espérait plus revoir. Il y avait dormi sa grasse nuit et s'était réveillé à neuf heures.

Camille s'était retirée dans sa petite chambre après avoir échangé une révérence cérémonieuse contre un salut respectueux d'Henri ; mais, loin de dormir comme son père, elle s'était réveillée à cinq heures du matin et s'était immédiatement mise à la fenêtre dans l'espérance de recevoir d'Henri son bonjour accoutumé ; mais personne n'avait paru et aucun bruit n'avait révélé la présence dans les massifs environnants d'un amoureux, même muet. Camille alors s'était rappelé ce que lui avait dit son parrain de l'engagement pris par M. Henri de ne plus lui parler d'amour, et, tout en regrettant d'être tombée sur un jeune homme si fidèle à sa promesse, elle n'avait pu s'empêcher d'admirer cette fidélité, et, pour le récompenser, ou peut-être pour le punir, elle avait envoyé de la main une foule de baisers du côté où elle le croyait, c'est-à-dire dans la direction de la maison de chasse !

Quant à Henri, esclave de sa promesse, il s'était retiré dans la maison de chasse, où il avait fort mal dormi ; mais, au moment où le jour allait venir, il avait songé que, s'il ne lui était point permis de parler de son amour à Camille, il ne lui était point défendu de la regarder au moment où elle se mettrait à la fenêtre ; car, le fat qu'il était, ne doutait point qu'elle ne s'y mît. En conséquence, au point du jour, il s'était levé, et, par des sentiers à lui connus, il avait gagné une petite cabane que l'on nommait la maison du jardinier, non pas qu'elle fût habitée par un jardinier quelconque, mais parce que l'on y enfermait les outils de jardinage ; et, de là, à travers une vitre couverte de poussière, au milieu de laquelle il avait ménagé une ouverture de la grandeur de son œil, il avait attendu que la fenêtre de Camille s'ouvrît. Elle s'était ouverte, comme nous l'avons dit, et Henri avait pu voir avec une indicible satisfaction toute la peine que se donnait Camille pour le chercher partout où il devait être, mais partout où il n'était pas, et compter les baisers qu'elle lui envoyait, dans la conviction qu'elle n'était vue que de Dieu et des anges.

A dix heures et demie, comme les autres, elle arriva au château, au bras de son parrain, et M. Peluche vit avec satisfaction que M. Henri, qui arriva cinq minutes après elle, venait d'un côté tout opposé.

A onze heures moins un quart, tout le monde était réuni dans un premier salon, dont M. Redon avait fait les honneurs avec une grâce parfaite, lorsqu'à la suite de quelques mots échangés tout bas avec un domestique :

— Messieurs, dit-il, nous ne nous mettons à table qu'à une heure ; nous avons donc le temps d'écouter une lecture qui, d'ailleurs, je l'espère, ne manquera pas d'intérêt. —

Monsieur Henri, soyez assez bon pour offrir le bras à mademoiselle Camille et vous asseoir auprès d'elle. Cette lecture vous intéressant particulièrement tous deux, il est bon que vous puissiez vous communiquer l'un à l'autre les sentiments qu'elle aura fait naître en vous.

Une vive rougeur passa sur le front des deux jeunes gens; mais, tout ignorant de ce qui allait se passer, et si embarrassé qu'il fût, Henri se leva, offrit son bras à Camille et se dirigea vers la porte du second salon, qu'un domestique ouvrit à deux battants devant lui.

Dans le second salon étaient le notaire de Vouty, M. Dericourt, et le notaire de Villers-Cotterets, M. Mennesson, assis l'un à une table sur laquelle se trouvait une feuille de papier timbré double, l'autre à côté de la table; tous deux étaient en tenue de notaire, c'est-à-dire en habit noir et en cravate blanche.

Au moment où M. Redon avait invité Henri à prendre le bras de Camille, M. Peluche avait fait un mouvement d'opposition; mais Madeleine s'était saisi de son bras déjà étendu et l'avait mis sous le sien en lui disant :

— Attends la fin de la comédie. Il sera toujours temps de te fâcher après, s'il y a lieu.

Et il s'était avancé avec lui immédiatement à la suite des deux jeunes gens.

M. Peluche tenta seulement d'écarter du pied Figaro, qui, sans respect pour lui, voulait entrer après Henri et Camille; mais Madeleine lui arrêta le pied, comme il lui avait arrêté la main.

— Laisse, lui dit-il en riant, il a plus que personne le droit d'entendre ce qui va se lire.

Derrière M. Peluche et Madeleine venaient Jules Creton, M. Giraudeau et tous les amis de Madeleine que nous avons vu apparaître dans le cours de cette histoire. — C'était le même salon où, huit mois auparavant, on était réuni pour lire le contrat de mariage qu'était venu si brusquement déchirer l'apparition inattendue de don Luis. M. Peluche en fit l'observation à Madeleine.

— Tiens! c'est vrai, dit celui-ci, comme s'il ne s'en fût point aperçu.

Chacun s'empara d'un fauteuil; un seul était resté vide près de Madeleine, qui appela Figaro, et lui fit signe de monter dessus. Figaro obéit, sans s'étonner de l'honneur exagéré qu'on lui faisait, et s'assit comme une personne raisonnable.

— Messieurs, dit M. Redon, vous êtes priés d'écouter, sans interrompre, la lecture qui va vous être faite. Les personnes qui auront des observations à faire les feront à la fin.

Les assistants se regardèrent avec un étonnement visible. M. Peluche saisit la main de Madeleine; mais celui-ci, au moment où il allait ouvrir la bouche, lui coupa la parole en lui disant:

— Ecoute toujours, cela n'engage à rien.

Les deux jeunes gens frissonnèrent et pâlirent. Leurs regards se fixèrent avidement sur le notaire qui tenait la feuille de papier. Henri essuya son front couvert de sueur. Camille murmura :

— Mon Dieu! mon Dieu!

Un des deux notaires, M. Mennesson, se leva et lut :

« Par-devant maître Mennesson, notaire à Villers-Cotterets, et son collègue maître Dericourt, notaire à Vouty, ont comparu :

« 1º M. Henri de Noroy, garçon majeur, employé comme directeur des travaux de la société Madeleine et compagnie, aux appointements de trente mille francs... »

Henri fit un mouvement.

— Monsieur de Noroy, lui dit M Redon, vous êtes engagé comme les autres à ne faire vos observations qu'à la fin.

Le notaire continua :

« ... Demeurant en son château de Noroy, commune de Vouty... »

— Comment! s'écria Henri, en mon château de Noroy?

— Silence, pour Dieu! dit Madeleine, ou nous n'en finirons jamais.

— Cependant..., dit M. Peluche.

— Mais puisqu'on vous dit, Messieurs, que tout s'expliquera à la fin, insista Madeleine. Est-ce donc si difficile d'écouter?

Henri regarda son parrain avec une indicible expression de reconnaissance, Camille joignit les mains.

« ... En son château de Noroy, répéta le notaire, stipulant en son nom personnel, d'une part.

« 2º M. Madeleine, agissant en son nom, à cause de la dot qu'il constituera ci-après au futur époux, encore d'une part... »

— Mon ami! — Mon parrain! s'écrièrent les deux jeunes gens.

— Silence! cria Jules Creton de la voix de l'huissier dans *le Mariage de Figaro*.

Le notaire reprit :

« 3º Mademoiselle Camille Peluche, fille mineure, stipulant en son nom personnel avec l'assistance et l'autorisation de M. Peluche, son père, d'autre part... »

— Présent! dit M. Peluche en faisant le salut militaire; mais si, cependant...

— Silence! répéta une seconde fois Jules Creton d'une voix encore plus nasillarde que la première.

« 4º M. Peluche père, stipulant aux présentes, tant pour témoigner de son agrément que pour assister et autoriser mademoiselle sa fille, à cause de la constitution de dot, qu'il fera ci-après en sa faveur, d'autre part... »

M. Peluche ouvrit la bouche pour parler. Madeleine lui mit la main dessus.

« Lesquels ont arrêté ainsi qu'il suit les conditions civiles du mariage arrêté entre M. Henri de Noroy et mademoiselle Camille Peluche :

« Article 1er. — Il y aura entre les futurs époux communauté... »

— Passez, dit Madeleine.

« Article 2. — Ils ne seront pas tenus des dettes et hypothèques l'un de l'autre... »

— Passez, répéta Madeleine.

Le notaire sauta l'article banal dont Madeleine jugeait inutile de faire la lecture, et passa à l'article 3 : *Constitution de dot au futur*.

A cet article si important des contrats de mariage, toutes les oreilles s'ouvrirent.

« En considération du mariage, continua M. Mennesson, M. Madeleine donne et constitue en dot à M. Henri, son filleul, qui accepte et l'en remercie, une somme de trois cent mille francs en billets de la Banque de France, que, par mes mains, M. Madeleine a présentement remise au futur époux... »

Et M. Mennesson tira de sa poche une liasse de billets de banque qu'il posa sur la table en disant :

— Le compte y est, je les ai vérifiés.

Henri se leva, tremblant et pâle comme la mort, avec l'intention visible de parler; mais, avant qu'il eût ouvert la bouche :

— Taisez-vous et asseyez-vous, lui dit impérativement Madeleine; je vous en prie et, au besoin, je vous l'ordonne.

Henri retomba sur sa chaise, et, cachant son visage entre ses deux mains, éclata en sanglots.

Madeleine fit un signe au notaire qui continua.

« Article 4. — *Constitution de dot à la future*. En considération du mariage, M. Peluche, de son côté, donne et constitue en dot à mademoiselle Camille Peluche, sa fille, future épouse, qui accepte et l'en remercie, la somme de trois cent mille francs en billets de la Banque de France, qui lui a été remise à la lecture du contrat. »

— Mais, s'écria M. Peluche, que diable lisez-vous donc là, Monsieur? Est-ce que vous croyez que je suis venu ouvrir la chasse avec trois cent mille francs de billets de banque dans ma poche?

— Je ne sais, Monsieur, répondit tranquillement le second notaire. Mais ce que je sais, c'est qu'on me les a remis ce matin de votre part...

— Qui cela? s'écria M. Peluche.

— Votre ami Madeleine, — et que les voilà.

Et, ce disant, pour faire pendant à la dot de Henri, le notaire posa sur la table un paquet de trois cents billets de banque, en disant comme son collègue :

— Le compte y est, je les ai vérifiés.

— Madeleine! Madeleine! s'écria M. Peluche ne sachant s'il devait se fâcher ou se jeter dans les bras de son ami.

— Mon père, cria Camille, mon père, j'accepte, faites comme moi.

Et, comme Herminie poussant Romulus et Tatius dans les bras l'un de l'autre, Camille poussa M. Peluche dans les bras de Madeleine. Dès lors, il n'y eut plus d'objection de part ni d'autre. Les deux jeunes gens se regardaient, ivres de bonheur, mais doutant encore.

Madeleine poussa Camille dans les bras d'Henri, comme Camille avait poussé M. Peluche dans les siens. On n'entendit plus que des éclats de rire, des sanglots joyeux, des cris inarticulés. Les deux notaires, tout au contraire des augures antiques qui ne pouvaient se regarder sans rire, tirèrent tous deux leurs mouchoirs de leur poche et se regardèrent en essuyant une larme.

Jules Creton renversait les fauteuils les uns sur les autres, et Figaro sautait en aboyant joyeusement, sans se douter qu'il était la cause première de tout cela.

Henri s'approcha comme un enfant de Madeleine et se laissa tomber sur ses genoux. Madeleine le prit dans ses bras et le serra contre son cœur.

— O mon noble, mon digne ami ! lui dit Henri, ai-je le droit de recevoir de vous de pareils bienfaits ?

— Comment ! si tu en as le droit ? s'écria Madeleine. Je le crois bien !

— A quel titre ? demanda Henri. Que vous suis-je ? Votre filleul, voilà tout.

— Malheureux ! lui dit Madeleine, n'as-tu donc pas deviné une chose ?

— Laquelle ?

— C'est que cette pauvre fille que le comte de Noroy avait séduite, ta mère...

— Eh bien ?

— C'était ma sœur, ingrat !

Henri poussa un cri de bonheur et se jeta dans les bras de Madeleine.

— Oh ! oui, dit-il, j'étais bien ingrat.

— Allons, mes enfants, dit Madeleine, tout cela est bel et bien ; mais nous oublions le principal.

— Qu'oublions-nous ? demanda M. Peluche les larmes aux yeux.

— Eh ! morbleu ! nous oublions de signer.

— C'est juste, dit M. Peluche.

Et, prenant la plume, il signa le premier. Madeleine signa après lui ; puis les deux époux ; puis tous les autres pêle-mêle et comme la chose se trouva.

Les signatures majestueuses des deux notaires fermèrent la série.

Au moment où la dernière signature venait d'être apposée, la porte de la salle à manger s'ouvrit sur un magnifique déjeuner, et un domestique annonça :

— Monsieur et madame de Noroy sont servis.

— Oh ! oh ! dit Giraudeau, le seul qui eût vu avec regret ce qui venait de se passer, Monsieur et madame de Noroy, pas encore !

— En tout cas, ce ne sera pas long, dit M. Redon ; car, à une heure précise, nous partons pour la mairie, et M. le curé a promis de nous attendre jusqu'à deux heures, à l'église.

Tout fut fait selon le programme. Après un excellent déjeuner, auquel ils ne pensèrent guère à prendre part, les deux jeunes gens accomplirent, encore étourdis de leur bonheur, les deux mariages : le mariage civil et le mariage religieux.

Après le mariage religieux, comme d'habitude, on passa dans la sacristie, où chacun embrassa la mariée et mit son nom sur les registres. M. Peluche prit la plume à son tour, et, comme il allait signer :

— Saperlotte ! s'écria-t-il avec une énergie telle, que chacun se retourna de son côté.

— Eh bien, demanda Madeleine, qu'y a-t-il ?

— Et Athénaïs que nous avons oubliée, rien que cela !

— Bon ! dit Madeleine, c'est demain l'ouverture de la chasse : tu lui enverras une lettre de faire part dans une bourriche.

— Ah ! ma foi, tant pis ! dit M. Peluche du ton résolu dont César, en passant le Rubicon cria : *Alea jacta est !* Ce n'est pas sa mère, après tout, et, moi, je suis son père !

Et il signa.

———⁂———

TABLE DES MATIÈRES

DE

PARISIENS ET PROVINCIAUX

		Pages
I. —	Le magasin de *la Reine des fleurs* et de *la Fleur des reines*	5
II. —	Où le lecteur, qui a déjà fait connaissance avec M. Peluche, fera connaissance avec son ami Madeleine	7
III. —	Où M. Peluche doute de sa vocation	9
IV. —	Du triomphe de Madeleine	11
V. —	Où l'on verra M. Peluche faire, sans le savoir, la veillee des armes	13
VI. —	Comment, par suite de cette aventure, M. Peluche, toujours sans le savoir, se trouva armé... chasseur	15
VII. —	Les calculs de madame Peluche, née Cressonnier	16
VIII. —	Les symptômes s'aggravent	18
IX. —	Explosion	19
X. —	Le départ	21
XI. —	A quoi songeait mademoiselle Camille dans le coupé de la diligence, tandis que M. Peluche dormait	22
XII. —	Comment M. Peluche vit, pour la première fois, des lapins dans la bruyère, des perdrix dans les chaumes et des alouettes dans le ciel	23
XIII. —	Comment la gourmandise peut amener les accidents les plus graves et ternir les plus belles qualités	25
XIV. —	Où M. Peluche obtient les meilleurs renseignements sur Madeleine et sur M. Henri	27
XV. —	Où le fusil de M. Peluche est apprécié à sa juste valeur	28
XVI. —	Où le maître de l'hôtel de la *Croix d'or* trouve le placement de Figaro	30
XVII. —	Où, après avoir fait connaissance avec Madeleine, on fait connaissance avec la maison qu'il habitait	31
XVIII. —	Les convives de Madeleine	33
XIX. —	Où M. Peluche et Figaro font leur entrée triomphale dans la cour de la ferme	36
XX. —	Où Madeleine trouve les choses plus avancées qu'il ne le croyait	39
XXI. —	Où M. Peluche, après avoir exposé aux convives de Madeleine ses théories politiques, explique à Madeleine ses théories sociales	41
XXII. —	Comment M. Peluche et M. Henri furent présentés l'un à l'autre par l'intermédiaire de Figaro	43
XXIII. —	Le dejeuner	45
XXIV. —	Où les deux jeunes gens font plus ample connaissance	48
XXV. —	La chasse aux pauvres	50
XXVI. —	Les débuts de M. Peluche	52
XXVII. —	Double confidence	55
XXVIII. —	La lettre de change de M. Peluche	58
XXIX. —	Ce qui arriva pendant que chacun faisait son rêve	61
XXX. —	Explication conjugale	63
XXXI. —	Une rencontre	65
XXXII. —	Ce qui se passait à Paris en 1821	68
XXXIII. —	Une lettre qui arrive trop tard	69
XXXIV. —	Coup d'œil jeté de l'autre côté de l'Atlantique	70
XXXV. —	Où Ésaü donne son droit d'aînesse pour rien	72
XXXVI. —	Où le lecteur trouvera ce qu'il a deviné d'avance	74
XXXVII. —	Où M. Peluche, dans sa faiblesse de pere, manque à ses devoirs de bourgeois	76
XXXVIII. —	Où M. Peluche rentre dans les déboursés imprudemment faits par lui à l'endroit de Figaro	78
XXXIX. —	Vente au plus offrant	80
XL. —	Où éclatent les mystérieux desseins que la Providence avait sur Figaro	81
XLI. —	Où la faculté est donnée par Madeleine à M. le comte de Rambuteau de renverser le vieux Paris et d'en rebâtir un neuf	83
XLII. —	Ce que Madeleine allait faire à Paris	84
XLIII. —	Les echantillons	87
XLIV. —	Où M. Peluche est tout pres de donner sa langue aux chiens	89
XLV. —	Comment la cremaillère fut pendue au château de Vouty	92

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

Madame de Chamblay

ILLUSTRATIONS

DE

GUSTAVE DORÉ, A. DE NEUVILLE, PHILIPPOTEAUX, ROUX, ETC.



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



MADAME DE CHAMBLAY

QUELQUES MOTS AU LECTEUR

C'est une singulière histoire que celle que je vais vous raconter — ou plutôt que celle que l'on va vous raconter, cher lecteur.

Elle est écrite par un homme qui n'a jamais rien écrit que cette histoire. C'est une page détachée de sa vie, ou, pour mieux dire, c'est sa vie tout entière.

La vie de l'homme se mesure, non point par le nombre d'années pendant lesquelles il a existé, mais par les minutes pendant lesquelles son cœur a battu.

Tel vieillard, mort à quatre-vingts ans, n'a vécu parfois en réalité qu'un an, qu'un mois, qu'un jour.

Vivre, c'est être heureux ou souffrir.

Faites passer devant le moribond couché sur son lit d'agonie tous les jours qu'il a traversés, il ne reconnaîtra que ceux qui viendront à lui le rire sur les lèvres ou les larmes dans les yeux. Les autres passeront ternes, voilés, insaisissables ; il ne pourra pas même dire si ces jours font partie de sa vie ou de celle d'un autre ; ces jours, il les aura usés, mais il ne les aura pas vécus.

L'homme qui a vécu le plus longtemps est l'homme qui a le plus éprouvé

*
* *

J'avais un ami.

Vous savez toute l'extension que l'on donne à ce mot *ami*. *Ami*, dans notre langage de convention, ne signifie même pas toujours un compagnon, un camarade. *Ami* signifie souvent une simple connaissance.

Pour nous, si vous le voulez bien, ce mot ami ne signifiera ni compagnon, ni camarade ; il signifiera une simple connaissance sympathique.

Cet ami se nommait et se nomme encore Max de Villiers.

J'avais rencontré Max au milieu d'une partie de chasse, dans le parc de Compiègne, à l'époque où le duc d'Orléans commandait le camp.

C'était en 1836, je faisais *Caligula* à Saint-Corneille.

Max était un camarade de collège du duc d'Orléans, plus jeune que moi d'une dizaine d'années.

C'était un homme du monde, de vingt-cinq à vingt-six ans, de bonne éducation, de façons excellentes, *gentleman* jusqu'au bout des ongles. — J'emprunte aux Anglais cette locution qui nous manque, pour exprimer ma pensée.

Sans être riche, Max avait quelque fortune ; sans être beau, il était charmant ; sans être savant, il connaissait beaucoup de choses ; enfin, sans être peintre, il était artiste, dessinant avec une rapidité et un bonheur incroyables les traits d'une figure ou la silhouette d'un paysage.

Il adorait les voyages : il connaissait l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, la Grèce, Constantinople.

Nous nous étions beaucoup plu ; pendant les cinq ou six chasses que nous fîmes avec le duc d'Orléans, nous nous plaçâmes à côté l'un de l'autre.

Il en fut ainsi aux dîners : libres de nous asseoir à notre convenance, nous échangions un coup d'œil, nous nous rapprochions, et, pendant tout le repas, nos deux chaises se touchaient et nous bavardions à qui mieux mieux.

Il était de cette rare espèce d'hommes qui ont de l'esprit sans s'en douter.

Son voisinage m'allait donc à merveille : — à la chasse, parce qu'il était prudent ; — à table, parce qu'il était spirituel.

Je crois que, de son côté, il m'aimait fort.

Nous avions, du reste, l'un avec l'autre, une singulière analogie : nous ne jouions pas, nous ne fumions pas, nous ne buvions que de l'eau.

Il me disait toujours :

— Si jamais vous faites un voyage, prévenez-moi, nous le ferons ensemble.

* * *

En 1838, j'allai en Italie, et nous nous perdîmes de vue, Max et moi. — En 1842, j'appris à Florence la mort du duc d'Orléans. Je revins en poste, et j'arrivai à temps pour assister au service de Notre-Dame et au convoi de Dreux.

La première personne que j'aperçus dans l'église, fut Max.

Il me fit signe qu'il avait une place près de lui, sur les gradins.

Je montai ; nous nous embrassâmes en pleurant, et nous nous assîmes l'un près de l'autre, la main dans la main, sans rien dire.

Il était évident que nous pensions tous deux à la même chose, c'est-à-dire au temps où nous étions, comme dans cette église tendue de noir, assis côte à côte à la table du pauvre prince.

Nous n'échangeâmes que deux mots pendant la cérémonie.

— Vous allez à Dreux, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Nous irons ensemble.

— Merci.

Nous allâmes à Dreux, et nous ne quittâmes le cercueil que les derniers.

Cette amitié, que nous portions d'une façon presque égale à un troisième homme, — je ne dirai pas à un prince : pour nous qui n'avions rien à faire avec l'ambition, le duc d'Orléans n'était pas un prince ; — cette amitié que nous portions à un troisième homme ressecra la nôtre ; on eût dit que nous reversions l'un sur l'autre la part dont n'avait plus que faire l'illustre mort.

Nous revînmes ensemble à Paris, et, en me quittant, Max me dit pour la seconde ou troisième fois :

— Si jamais vous faites un voyage, écrivez-moi.

— Mais où vous trouver ? lui demandai-je.

— Là, on saura toujours où je suis, me répondit-il.

Et il me donna l'adresse de sa mère.

* * *

En 1846, c'est-à-dire dix ans après l'époque où j'avais vu Max pour la première fois, je me décidai à faire mon voyage d'Espagne et d'Afrique.

J'écrivis à Max :

« Voulez-vous venir avec moi ? Je pars.

« A. D. »

Et j'envoyai ma lettre à l'adresse indiquée.

Le surlendemain, je reçus cette réponse :

« Impossible, mon ami : ma mère se meurt.

« Priez pour elle !

« MAX. »

Je partis. Le voyage dura six mois.

A mon retour, on me remit toutes les lettres qui étaient venues pour moi en mon absence.

Je jetai au feu, sans les lire, celles dont l'écriture m'était inconnue.

Parmi les écritures connues, il y avait une lettre de Max.

Je l'ouvris vivement.

Elle ne contenait que ces mots :

« Ma mère est morte ! Pla[illegible]ez moi !

« MAX. »

* * *

Le château qu'habitait la mère de Max était situé en Picardie, près de la Fère.

Je partis le même jour, pour aller, sinon consoler, du moins embrasser Max.

Je pris une voiture à la Fère et me fis conduire aux Frières. C'est là qu'était situé le château de madame de Villiers.

Le château me fut montré de loin par mon conducteur ; il s'élevait sur le talus d'une colline plantée de très beaux arbres avec de grandes clairières de gazon.

Toutes les fenêtres en étaient fermées.

Je me doutai que Max était absent ; — je continuai cependant ma route ; — c'était le moins que je m'en assurasse.

Je me fis arrêter à la porte ; un vieux serviteur vint m'ouvrir.

Je dis *serviteur*, et non domestique. — Les vieux serviteurs s'en vont, en France, avec les vieilles maisons. — Dans vingt ans, il y aura encore des domestiques en France : il n'y aura plus de serviteurs.

Celui-là appartenait à la race qui dit « *notre* bonne dame » et « *notre* jeune maître. »

Je lui demandai des nouvelles de Max.

Il secoua la tête.

— Trois mois après la mort de notre bonne dame, me dit-il, notre jeune maître est parti pour voyager.

— Où est-il ?

— Je n'en sais rien.

— Quand reviendra-t-il ?

— Je l'ignore.

Je pris mon canif dans ma poche, je creusai une croix dans la muraille, et j'écrivis au-dessous :

AINSI SOIT-IL !

— Quand votre maître reviendra, dis-je au vieux serviteur, vous lui direz qu'un de ses amis est venu pour le voir, et vous lui montrerez cela.

— Monsieur ne dit pas son nom ?

— Inutile, il me reconnaîtra.

Je partis.

* * *

Je ne revis point Max : plusieurs fois je m'informai de lui à des amis communs, nul ne savait ce qu'il était devenu.

Le mieux renseigné me dit :

— Je crois qu'il est en Amérique.

Il y a quinze jours, je reçus un énorme paquet de la Martinique ; je l'ouvris.

C'était un manuscrit.

Mon premier mouvement fut un mouvement d'effroi. Je croyais n'être condamné qu'aux manuscrits d'Europe, et voilà que les manuscrits traversaient l'Atlantique et me venaient des Antilles !

J'allais le jeter avec rage loin de moi, lorsque l'épigraphe me frappa.

C'était une croix, avec ces mots au-dessous :

AINSI SOIT-IL !

En même temps, je reconnus l'écriture.

— Oh ! m'écriai-je, c'est de Max !

Et je lus ce que vous allez lire.

ALEX. DUMAS.

I

Ile de la Martinique, Port-Royal, 7 novembre 1856.

Du moment qu'il m'est permis de donner signe d'existence, il est juste que ce soit à vous, mon ami, que je me révèle et que je raconte les événements qui m'ont conduit ici.

La mort de la personne la plus intéressée à mon silence permet que je vous raconte des choses qui, tant que cette personne vivait, devaient être enveloppées du mystère le plus profond.

Les dernières nouvelles que vous reçûtes directement de

moi, ce fut la lettre où je vous disais : « Ma mère est morte ! Plaignez-moi ! »

Comme ce que je vous écris ne sera probablement jamais lu que de vous, laissez-moi vous parler tout à mon aise de ma pauvre individualité.

Est-ce confiance en vous ? est-ce orgueil de moi ? Je n'en sais rien ; mais il me semble que je vais faire pour vous, au point de vue de l'anatomie du cœur, ce qu'un homme dévoué à la science ferait pour un médecin, en lui disant : « J'ai été atteint d'une maladie douloureuse et profonde, j'en ai guéri ; ouvrez-moi tout vivant, afin que vous voyiez les traces de cette maladie. *Vide manus, vide pedes, vide latus !* »

Mais, pour que vous me compreniez, cher ami, il faut que vous me connaissiez bien.

Ma seule science est, je crois, de me connaître moi-même, et, en cela, j'ai suivi le précepte du sage, γνῶθι σεαυτόν. Je vais vous mettre de moitié dans ma science.

Quand je vous rencontrai pour la première fois à Compiègne, j'avais vingt-cinq ans, — je suis de 1811 ; quand je vous vis pour la dernière fois à Dreux, j'en avais trente et un ; lorsque je perdis ma mère, j'en avais trente-cinq.

Laissez-moi vous dire d'abord ce qu'était ma mère pour moi. — Tout.

Mon père, colonel d'un régiment de lanciers, faisait, à la suite de l'empereur, la campagne de Russie ; ma mère, qui, tous les matins, venait m'embrasser dans mon berceau, mouilla un matin son baiser de larmes.

Mon père avait été tué à Smolensk ; elle était veuve, j'étais orphelin. J'étais fils unique ; elle se consacra tout entière à moi.

C'était une femme tout à fait supérieure, que ma mère, par le cœur surtout ; elle résolut donc de ne confier à personne ma première éducation, la plus importante de toutes, celle qui porte les fleurs.

Selon les fleurs sont les fruits.

Ma mère pouvait, sans l'aide de personne, m'apprendre à lire, à écrire ; elle pouvait me donner les premiers éléments d'histoire, de géographie, de musique et de dessin.

Elle était, dans ce dernier art, nièce et élève d'un homme à qui l'on a rendu justice après sa mort, mais qui faillit mourir de faim de son vivant, de Prudhon.

Le premier souvenir que j'aie de ma mère est celui d'une femme vêtue de noir et d'une grande beauté.

Elle avait trente ans quand mon père mourut ; elle était mariée depuis six ans : une sœur aînée était morte.

Je ne me rappelle pas l'avoir jamais vue ou entendue rire ; — seulement, elle souriait en m'embrassant ou en me grondant. C'était à moi de faire la différence de ces deux sourires.

Ma mère était pieuse, non pas aux hommes, mais aux monuments et aux dogmes.

Elle m'inspira le respect des choses symboliques surtout.

Je ne crois pas avoir jamais parlé haut dans une église. Je ne crois pas avoir passé près d'une croix sans la saluer.

Cette religion des images me valut souvent de singulières plaisanteries de la part de mes camarades de plaisir.

Je n'y répondais pas.

Quant aux prêtres, ma mère me laissa toujours penser d'eux ce que je pensais des autres hommes, c'est-à-dire les juger par leurs actes. Loin d'être pour elle un privilégié, le prêtre était un homme qui, ayant contracté de plus grandes obligations que les autres hommes, les devait scrupuleusement tenir.

Elle mettait le prêtre qui ne remplit pas ses devoirs au même rang que le négociant qui ne remplit pas ses engagements.

Seulement, à son avis, pour le négociant, il n'y avait que faillite, pour le prêtre, il y avait banqueroute.

Vous connaissez le château des Frières, mon ami : vous y êtes venu, et l'épigraphe même de ce manuscrit vous prouve que j'y ai reconnu votre signature.

C'est un château du XVIIe siècle, s'élevant au milieu d'arbres qui datent de la même époque.

Ma première enfance, jusqu'à l'âge de douze ans, s'y écoula.

Jamais ma mère ne me dit une fois : « Max, il faut travailler ! » Elle attendait toujours que je le lui demandasse.

— Que veux-tu faire ? me disait-elle alors.

Et, presque toujours, je choisissais moi-même la leçon que je voulais prendre.

Ma mère m'avait habitué à ce que mes heures de travail fussent, au contraire, mes heures de récréation. Elle ne me faisait pas apprendre l'histoire, la géographie, la musique ; elle me les apprenait.

Jamais de leçon apprise par cœur ; elle me racontait un fait historique, ou me faisait la description d'un pays.

Ce qu'elle m'avait dit se gravait dans mon esprit, et ce qu'elle m'avait dit la veille, je le lui redisais le lendemain.

Elle me jouait un air sur le piano, et il était rare que je ne lui jouasse pas, le lendemain, le même air.

Vous comprenez, n'est-ce pas, mon ami, que nous passions ainsi du simple au composé ?

Les difficultés venaient à leur tour, et elles étaient si bien échelonnées selon ma force, que je ne les reconnaissais pas pour des difficultés, et que je les surmontais sans les avoir vues.

Quant au dessin, je l'appris seul. — Dès mon enfance, ma mère me mit un crayon entre les mains, en me disant :

— Copie !

— Quoi ? lui demandai-je ; que veux-tu que je copie ?

— Tout ce que tu voudras : cet arbre, ce chien, cette poule.

— Mais je ne sais pas.

— Essaye !

J'essayai. — Les premiers essais furent absurdes ; puis, peu à peu, la forme se dégagea du bloc, l'embryon parut, le contour vint, puis les ombres, puis la perspective. — Vous vous êtes étonné souvent, je me le rappelle, de ma facilité à faire un croquis.

— Quel a été votre maître de dessin ? me demandiez-vous.

Je répondais :

— Personne.

Ingrat que j'étais ! J'avais eu deux maîtresses patientes et tendres : ma mère et la nature.

Jamais je n'eus les terreurs ordinaires aux enfants. La nuit ou le jour m'étaient parfaitement indifférents. Un cimetière m'inspirait du respect, jamais de la crainte.

En somme, je n'ai jamais bien su ce que c'était que la peur.

L'habitude que ma mère m'avait laissé contracter d'errer dans le parc, aussi bien pendant l'obscurité que pendant le jour, m'avait familiarisé avec tous les bruits de la nuit. Je connaissais le monde des ténèbres comme celui de la lumière, le vol de l'engoulevent comme celui de l'hirondelle, le pas du renard comme celui du chien, le chant du rouge-gorge et du rossignol comme celui du linot et du chardonneret.

Vous m'avez dit souvent :

— Pourquoi n'écrivez-vous pas ? pourquoi ne faites-vous pas de vers ?

Et je vous répondais naïvement ou orgueilleusement, comme vous voudrez :

— Parce qu'en vers, je n'écrirais jamais comme Victor Hugo ; parce qu'en prose, je n'écrirais jamais comme Chateaubriand.

Mais ce n'était point la poésie qui me manquait, cher ami : c'était la forme. J'avais le cœur et non la main ; je sentais, mais j'hésitais à rendre ma sensation.

Vous voyez que j'ai fini par m'y mettre, puisque je vous envoie deux cent trente pages de mon écriture.

Seulement, comme le Métromane, je m'y suis mis tard.

Lorsque j'eus atteint l'âge de onze ans, ma mère comprit qu'il était temps que je passasse aux mains des hommes.

L'éducation, à son avis, n'était complète qu'à Paris ; or, comme elle ne voulait pas me quitter, elle se décida à venir habiter Paris.

Elle me mit au collège Henri IV et se logea rue de la Vieille-Estrapade, afin que je pusse venir passer auprès d'elle mes jours de congé.

Or, il m'arriva une chose unique peut-être dans les fastes du collège : c'est que, pendant sept ans que j'y restai, je n'eus pas un jour de retenue.

Je savais que ma mère m'attendait.

Les vacances venues, nous nous sauvions, ma mère et moi, aux Frières.

Oh ! c'étaient les véritables joies, celles-là, quand je revoyais tous mes amis de jeunesse, — meubles, chiens, arbres, ruisseaux.

Dès mon enfance, ma mère m'avait mis un fusil entre les mains : mais, en même temps, elle m'avait mis moi-même entre les mains du garde, —homme adroit et prudent, qui fit de moi, comme vous l'avez pu voir, un assez bon chasseur.

Vous savez que c'est au collège Henri IV que je fis la connaissance de notre pauvre duc d'Orléans, chez lequel nous nous rencontrâmes.

1830 arriva : son père devint roi, lui prince royal ; j'étais de ses plus intimes. Il me fit venir et me demanda ce qu'il pouvait faire pour moi.

Je lui avouai franchement que jamais mon esprit ne s'était arrêté sur une ambition quelconque. J'avais été l'enfant heureux par excellence ; pourquoi ne continuerais-je pas à marcher dans cette voie de bonheur où j'étais entré ?

Je lui dis, au reste, que je le remerciais de ses bontés pour moi et que je consulterais ma mère.

Je rentrai et je racontai à ma mère ce qui venait de se passer.

— Eh bien, me demanda-t-elle, que décides-tu ?

— Rien, ma mère ; quel est votre avis ?

— Je vais peut-être te tenir un singulier langage, me dit-elle ; mais je parlerai selon ma conscience et selon mon cœur.

Il y avait dans l'accent de ma mère une certaine solennité, à laquelle elle ne m'avait pas habitué.

Je relevai la tête et la regardai.

Elle sourit.

— J'ai, jusqu'à présent, été pour toi une femme, mon ami, c'est-à-dire ta mère; laisse-moi pour un instant être un homme, c'est-à-dire ton père.

Je pris ses deux mains que je baisai

— Parlez, lui dis-je.

Elle resta debout. J'étais assis, j'avais la tête appuyée sur ma main, les yeux fixés sur la terre.

J'écoutais sa voix, qui semblait celle de Dieu venant d'en haut

— Max, me dit-elle, je sais qu'il existe une espèce d'axiome social qui dit qu'il faut que l'homme embrasse et suive une carrière quelconque. Je suis une bien faible créature, une bien pauvre intelligence pour réagir fût-ce contre un préjugé; mais je crois avant tout qu'il faut que l'homme soit honnête homme, évite le mal, fasse le bien. Notre fortune est parfaitement indépendante; j'ai quarante mille livres de rente; — à partir d'aujourd'hui, tu en as vingt-quatre. Je m'en réserve seize.

— Ma mère!

— C'est assez pour moi Avec vingt-quatre mille livres de rente, un jeune homme doit toujours être en position de prêter mille ou quinze cents francs à un ami qui en aurait besoin. Si j'ai besoin de mille ou quinze cents francs, je m'adresserai à toi, mon ami.

Je secouai la tête, mais n'osai la relever.

J'avais des larmes plein les yeux.

— Quant à l'état que tu dois embrasser, c'est une affaire de vocation et non de calcul. — Si tu avais le génie, je te dirais. « Sois peintre ou poète,» — ou plutôt tu le serais sans que je te le disse; si tu avais le cœur froid et l'esprit subtil, je te dirais · « Sois homme politique; » si nous avions la guerre, je te dirais « Sois soldat ». Tu es un bon cœur et un esprit juste; je dis tout simplement: « Reste toi et à toi ». Il y a peu de carrières où il ne faille pas prêter serment; je te connais, le serment que tu auras prêté, tu le tiendras; s'il arrive un changement de gouvernement, tu donneras ta démission, et *ta carrière* sera brisée... Avec quarante mille livres de rente — Je fis un mouvement. — Tu les auras un jour; en attendant, avec vingt-quatre mille livres de rente, un homme qui sait bien dépenser son argent n'est pas un homme inutile; tu voyageras; les voyages sont le complément de toute éducation intelligente, je sais bien que cela me fera de la peine de te quitter; mais je serai la première à te dire · « Quitte-moi ». Solliciter ou accepter une place du gouvernement quand on a une fortune indépendante, c'est voler cette place à quelque pauvre diable qui en a besoin. L'homme qui aura la place qu'on t'a offerte fera peut-être, avec cette place, le bonheur d'une femme et de deux ou trois enfants. S'il y a une révolution, et que tu croies que ta raison, ton éloquence ou ta loyauté puissent être utiles à ton pays, choisis bien ton parti, pour ne jamais le renier ou le trahir, et offre à ton pays ta loyauté, ton éloquence ou ta raison Si une invasion menace la France, offre à la France ton bras, et si, avec ton bras, elle demande ta vie, donne-les-lui tous deux sans penser à moi. Je ne suis, moi, que ta seconde mère; la femme enfante, non pour elle, mais pour la patrie L'homme qui a de mauvais instincts, l'esprit pervers, le cœur corrompu, cet homme a besoin d'être dirigé par un devoir quelconque L'homme simple, loyal et droit ne reçoit point son devoir tout fait; il le fait lui-même. Au reste, réfléchis, tu as le temps; pèse mes paroles · ce sont des conseils et non pas des ordres.

Je baisai les mains de ma mère avec une respectueuse et reconnaissante tendresse, et, dès le lendemain, j'allai remercier le duc d'Orléans de ses bontés; mais, en le remerciant je lui dis que, ne me sentant de vocation décidée pour aucune carrière, je désirais demeurer libre et indépendant.

Il resta d'abord étonné de rencontrer un refus, lui qui était fatigué de repousser des demandes; mais, après avoir réfléchi un instant ·

— Avec le caractère que je vous connais, dit-il, peut-être avez-vous raison; je ne vous demande donc plus qu'une chose c'est de me garder votre amitié.

Puis il ajouta, avec le charmant sourire que vous savez:

— Tant que j'en serai digne, bien entendu!

II

J'atteignis mes vingt ans en suivant les différents cours qui complètent une éducation et, en 1832, je commençai mes voyages.

Chacun d'eux me servit à me donner l'habitude de la langue du pays dans lequel je voyageais; — j'arrivai ainsi à parler avec une grande facilité les langues apprises au collège, l'anglais et l'allemand; quant à l'italien, je l'avais appris avec ma mère

Ce fut elle qui, la première, attaqua la question des voyages; je n'eusse jamais osé lui en parler, moi; mais, comme elle me l'avait dit un jour, il semblait que, de temps en temps, elle devînt homme et père, pour s'affranchir des faiblesses maternelles.

Après chaque absence, je revenais passer six mois avec elle, tantôt à Paris, tantôt aux Frières.

Ce fut pendant un de ces retours que nous nous connûmes.

J'avais essayé, autant que possible, de mettre en pratique le conseil de ma mère: avec mes vingt-quatre mille francs par an, j'étais riche. Il est vrai qu'au lieu que ce fût ma mère qui vînt à moi, *comme à un ami*, c'était elle qui non seulement me faisait cadeau de toutes mes coûteuses fantaisies de jeune homme, chevaux et voitures, mais qui encore m'ouvrait sa bourse quand il y avait à faire quelque bonne action où l'exiguïté de mon revenu était impuissante.

Je lui rendais compte de tout.

— Fais-tu des heureux? me demandait ma mère.

— Le plus que je puis, répondais-je.

— Es-tu heureux toi-même?

— Oui, ma mère.

— T'ennuies-tu?

— Jamais.

— Alors, tout va bien, disait-elle à son tour.

Et elle m'embrassait.

Sur une seule chose, elle était d'une certaine sévérité.

Elle m'avait fait donner ma parole de ne pas jouer, et, sans que cela me coûtât le moins du monde, je lui avais tenu parole

— Mieux vaut signer une lettre de change que de toucher une carte, me disait ma mère: en signant une lettre de change, on sait à quoi l'on s'engage, et un honnête homme ne s'engage qu'à ce qu'il peut tenir. En touchant une carte, on entre dans l'inconnu, et l'on ne sait point où l'on va.

Le duc d'Orléans, qui connaissait ma manière de vivre, m'appelait en riant le petit Manteau-Bleu.

Mais, lorsqu'on lui parlait de moi, et qu'on lui demandait · « Que fait donc votre ami Max, monseigneur? » il reprenait son sérieux et répondait:

— Il est utile.

Il connaissait ma mère et l'appréciait; lorsqu'il se maria, il voulut l'attacher à la princesse royale; ma mère refusa. Elle avait rompu avec le monde depuis la mort de mon père; c'était une cicatrice fermée qu'elle ne voulait pas rouvrir.

En 1842, le prince se tua; ce fut une de mes grandes douleurs, — je puis même dire: ce fut une de nos grandes douleurs, n'est-ce pas? — Je vous vis arriver de Florence; nous pleurâmes ensemble.

C'est à Dreux, qu'après vous avoir de nouveau manifesté le désir de voyager avec vous, je vous donnai l'adresse de ma mère, en vous disant qu'aux Frières on saurait toujours où j'étais.

C'est là, en effet, que votre lettre me trouva. Oh! mon ami, ma mère se mourait.

Le matin même, à cinq heures, j'avais appris qu'elle avait été atteinte d'une congestion cérébrale — J'étais venu par le chemin de fer jusqu'à Compiègne, et, de Compiègne aux Frières, à franc étrier.

Ma pauvre mère était couchée sans parole et sans mouvement, mais ses yeux étaient ouverts.

Elle semblait attendre quelqu'un.

Je n'avais rien demandé à personne. Je m'étais précipité dans sa chambre et jeté sur son lit en criant:

— Me voilà, ma mère! me voilà!

Puis les pleurs, qui tout le long de la route m'étouffaient, avaient débordé en sanglots.

Alors ses yeux avaient fait un faible mouvement vers le ciel et avaient pris une étrange expression de gratitude.

— Oh! m'écriai-je, elle me reconnaît, elle me reconnaît! Ma mère, ma pauvre mère!

Par un suprême effort, elle parvint à agiter ses lèvres d'un faible frémissement.

Oh! ce frémissement, j'en suis sûr, voulait dire: « Mon fils! »

A partir de ce moment, je m'installai à son chevet et ne la quittai plus

C'est là que je reçus votre lettre et que j'y répondis.

Le médecin avait quitté ma mère un instant avant que j'arrivasse; il l'avait saignée, lui avait mis des sinapismes aux pieds et aux jambes.

Je connaissais assez de médecine pour savoir qu'il n'y avait pas autre chose à faire, néanmoins, j'envoyai chercher le docteur

Lorsque je me levai et que je m'approchai de la porte pour appeler, il me sembla que quelque chose d'invisible me faisait retourner vers le lit de ma mère.

Son regard, quoique la tête restât immobile, me suivait avec anxiété.

Je devinai sa crainte, et, revenant me jeter à genoux devant son lit :

— Oh ! sois tranquille, sois tranquille, ma mère, lui dis-je, je ne te quitterai pas, pas une minute, pas une seconde !

Son œil redevint calme.

Le médecin arriva et me retrouva à genoux.

Aux premiers mots que nous échangeâmes :

— Mais, me dit-il, vous avez étudié la médecine ?

— Un peu, répondis-je avec un soupir.

— Alors, vous devez savoir que j'ai fait tout ce qu'il y avait à faire. Il y a plus, vous devez savoir ce qu'il y a à espérer ou à craindre.

Hélas ! oui, je le savais, voilà pourquoi je l'interrogeais ; voilà pourquoi je cherchais ailleurs une espérance que je n'avais pas.

Pour recevoir le médecin, pour causer avec lui, je m'étais éloigné de ma mère.

En me retournant de son côté, je retrouvai son œil triste fixé sur moi.

Il semblait me dire : « Tout cela t'éloigne de moi ; à quoi bon ? »

Je revins à son chevet.

L'œil reprit sa sérénité.

Je passai mon bras sous sa tête.

L'œil devint presque joyeux.

Il était évident que, dans ce corps à l'agonie, l'œil et le cœur vivaient seuls, et, par des fibres mystérieuses, communiquaient entre eux.

Le médecin s'approcha de ma mère et lui tâta le pouls. Je n'avais point osé le faire, je ne craignais rien tant qu'une certitude.

Il fut obligé de le chercher, non pas au poignet, mais à la moitié du bras.

Le pouls remontait vers le cœur.

Je vis ce signe funeste et mes larmes redoublèrent. Mes larmes tombèrent sur le visage de ma mère ; je ne cherchais pas à les lui cacher ; il me semblait qu'elles devaient lui faire du bien.

Et, en effet, deux larmes parurent à ses paupières. Je les recueillis avec mes lèvres.

Le médecin restait debout devant moi ; je le regardai à travers mes pleurs ; il avait évidemment quelque chose à me dire.

Seulement, il hésitait.

— Parlez, lui dis-je.

— Votre mère était une femme pieuse ?... demanda-t-il. Si elle pouvait parler, elle dirait ce qu'elle désire. — Vous la connaissez mieux que moi ; c'est à vous de donner les ordres qu'elle ne peut donner.

— Un prêtre, n'est-ce pas ? lui dis-je.

Il fit signe de la tête que oui.

Une sueur d'angoisse me prit à la racine des cheveux.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! m'écriai-je, il n'y a donc plus d'espoir ? — Est-ce que l'on ne pourrait pas essayer de l'électricité ?

— Il nous manque un appareil.

— Oh ! j'irai en chercher un à Saint-Quentin ou à Soissons.

Je m'arrêtai court ; l'œil de ma pauvre mère avait pris une expression désespérée.

— Non, non, non, lui dis-je, pas une minute, pas une seconde je ne te quitterai.

Et je me rejetai sur mon fauteuil, ma tête contre sa tête, sur le même oreiller.

— Un prêtre, dis-je, envoyez chercher un prêtre.

Le médecin prit son chapeau ; mais, comme il allait sortir :

— Mon Dieu ! lui dis-je, je vois bien qu'elle me reconnaît ; mais est-ce qu'elle ne me parlera plus ?

— Il arrive quelquefois, répondit-il, qu'au moment suprême, et de même qu'au condamné sur l'échafaud on accorde ce qu'il demande, il arrive parfois, sans doute à la suprême prière de l'âme qui va quitter le corps, que la mort semble s'adoucir et permettre un dernier adieu ; mais... il secoua la tête — mais c'est rare, ajouta-t-il.

Je le regardai avec étonnement.

— Je croyais que les médecins n'admettaient pas l'âme ? lui dis-je.

— C'est vrai, répondit-il, il y en a qui la nient ; mais il y en a d'autres qui l'espèrent.

— Monsieur, lui dis-je, vous parliez tout à l'heure d'électricité.

Il sembla deviner ce que j'allais dire.

— Eh bien ? demanda-t-il.

— Ne pourrait-on remplacer l'électricité par le magnétisme ?

— Je crois qu'on le pourrait, dit-il en souriant.

— Eh bien, lui dis-je, essayez.

Il me mit la main sur le bras.

— Ce n'est point en province qu'un médecin peut faire de pareils essais, monsieur, dit-il ; à Paris, peut-être, oui, si j'y vais jamais. — Mais, ajouta-t-il, il n'est pas besoin d'être médecin pour magnétiser ; vous devez, vous, par votre organisation, avoir une grande puissance magnétique. — Essayez ; si une chose au monde peut, pour un instant, rendre, non pas la vie, mais la parole à votre mère, c'est le magnétisme.

Et il s'éloigna comme effrayé de ce qu'il venait de dire.

Je restai seul avec ma mère.

J'étais non moins effrayé que le docteur.

Je pouvais, disait cet homme, à l'aide du magnétisme, tirer peut-être une dernière parole, peut-être un suprême adieu du cœur de ma mère.

Pour cette parole, pour cet adieu, le Seigneur, vers lequel j'étendais les bras, savait que j'eusse donné dix ans de ma vie.

Mais n'était-ce point un sacrilège ?

N'y avait-il pas quelque chose de l'évocation de la magie dans l'emploi de ce moyen, déjà réprouvé par la religion, et pas encore reconnu par la science ?

Enfin, cette influence incontestable de l'homme sur la femme pouvait-elle s'exercer de la part d'un fils sur sa mère ?

Non, il me semblait que non.

Je m'abîmai dans une profonde prière.

— O mon Dieu ! murmurai-je, vous savez que j'aime ma mère d'un amour aussi profond que vous aimiez votre fils. O mon Dieu ! par cet amour, lien commun de la créature avec le Créateur, en cette circonstance comme toujours, comme dans le reste de ma vie, ne me laissez point faire une chose qui ne soit pas selon votre sainte volonté, mon Dieu, mon Dieu, je vous en supplie !

Et je tombai à genoux avec un de ces élans d'indicible amour qui firent les rêves de saint Augustin et les extases de sainte Thérèse.

Ecoutez, mon ami, ce fut sans doute une hallucination ; mais, lorsque je restai les bras ainsi tendus, les yeux ainsi levés au ciel, parlant à Dieu avec cette foi entière que, dans les grandes douleurs, trouve celui qui croit, là où celui qui ne croit pas ne trouve que le désespoir ; mon ami, aussi vrai que nous sommes deux cœurs loyaux, deux âmes honnêtes, deux esprits intelligents, je sentis deux lèvres se coller sur ma joue, et une bouche murmurer à mon oreille :

— Adieu, Max, mon cher enfant !

Je jetai un cri et me dressai sur mes pieds.

Ma mère n'avait pas bougé de sa place, elle était toujours immobile et muette.

Mais j'eusse juré que son œil me souriait.

O agonie, mystère suprême ! le jour où l'homme saura ton secret, il sera dieu.

Je serrai ma pauvre mère entre mes bras, en lui disant :

— Oui, tu m'as embrassé ; oui, tu m'as parlé ; oui, tu m'as dit adieu ; je t'ai sentie, je t'ai entendue ; merci ! merci !

Et je levai les yeux au ciel, et il semblait que je visse Dieu, assis dans sa gloire, splendide, rayonnant, immortel, foyer immense où s'alimentaient non seulement les âmes des hommes, mais encore celles des mondes.

Etait-ce du délire ? était-ce de la folie ? était-ce que l'homme, si infime qu'il soit, peut dans sa vie, une fois comme Moïse, se trouver en face du buisson ardent ? Je n'en sais rien ; mais, à coup sûr, j'ai vu, puisque j'ai cru voir.

Je fus tiré de cette espèce de vision par le bruit de la sonnette qui annonçait l'arrivée du prêtre apportant les derniers secours de la religion.

Je me relevai, je regardai ma mère. Son œil avait une expression d'angélique sérénité.

Avait-elle entendu comme moi le tintement de cette clochette qui lui annonçait l'approche de son Dieu ?

Percevait-elle encore les sensations, elle qui ne pouvait plus les rendre ?

Je le crois !

Le prêtre entra.

Le porte-croix et les enfants de chœur entrèrent avec lui.

Derrière le prêtre et les enfants de chœur, dans les antichambres, sur l'escalier, dans la cour, étaient agenouillés les gens du château d'abord, puis les gens du village, qui avaient suivi le prêtre, dans la pieuse intention de mêler leurs prières aux siennes.

Ma mère n'avait pas eu le temps de se confesser ; mais l'Eglise — l'Eglise intelligente du moins — a, pour ces circonstances suprêmes, des miséricordes infinies.

Le prêtre se prépara à lui donner le viatique.

Je lui fis signe d'attendre un instant.

Dans mon voyage à Rome, j'avais vu le pape Grégoire XVI.

j'avais été reçu par lui, et — riez de moi, mon ami, si vous le voulez, — je portais à mon cou, à une chaîne d'or, une petite croix de nacre travaillée par les religieux de la terre sainte, et qui, bénite par le saint-père, m'avait été donnée par lui.

Je tirai cette croix de mon cou et je la posai sur la poitrine de ma mère.

N'était-elle pas le symbole de cet homme-Dieu qui avait ressuscité la fille de Jaïre et le frère de Madeleine?

— O Jésus! murmurai-je, divin Sauveur! vous savez que je crois du fond de l'âme à la mission sainte que vous avez accomplie sur la terre. O Jésus! vous savez que jamais je n'ai passé devant le glorieux instrument de votre supplice sans me découvrir et vous glorifier non seulement comme le Sauveur des âmes, mais aussi comme le libérateur des corps. — Jésus, vous savez que j'ai gravé au centre de mon cœur, plus profondément et d'une façon plus indélébile qu'ils ne l'ont jamais été sur l'airain, ces trois mots qui doivent faire de l'humanité tout entière un seul peuple: — liberté, — égalité, — fraternité. — Jésus, mon Dieu, faites pour moi un miracle: rendez-moi ma mère!

Je ne puis croire que ma prière ne fut point assez fervente pour monter à Dieu, car toutes les fibres de mon cœur vibraient en la prononçant; mais je dois croire que les jours des miracles étaient passés, ou que j'étais indigne qu'un miracle se fît pour moi.

— La malade est-elle prête à recevoir le viatique? demanda le prêtre de cette voix sans intonation qui indique, non pas le détachement des choses terrestres, mais l'accomplissement d'une œuvre d'habitude.

— Oui, monsieur, lui dis-je.

J'avais essayé de répondre: « Oui, mon père; » je n'avais pas pu.

Je me redressai sur mes genoux, je soulevai ma mère; le prêtre, en prononçant les paroles saintes, lui mit l'hostie sur la langue; la bouche de la mourante, qui s'était entr'ouverte, se referma; je lui reposai la tête sur l'oreiller, et ne m'occupai plus de rien.

Je priais.

Vous me comprendriez mal, mon ami, si vous croyiez que je priais les prières écrites ou imprimées; non, j'improvisais je ne sais quelle langue divine, que l'on ne parle qu'à certaines heures et que l'on oublie après; langue des puissances célestes, qui se compose de mots que l'on invente pour les dire, et que l'on ne retrouve plus après les avoir dits!

Je priai ainsi, combien de temps, je ne saurais le calculer. Quand je revins à moi, j'étais seul.

Le prêtre était parti; — homme, il avait vu un homme, son frère, abîmé dans la douleur, et il ne lui avait pas dit: « Pleure! A défaut de mes yeux desséchés, arides, sans larmes, mon cœur pleure avec toi ».

Il me semblait que, moi qui n'étais pas un prêtre, si ce prêtre m'avait fait appeler et m'avait rendu témoin d'une douleur pareille à celle que j'éprouvais, je n'eusse pas essayé de le consoler; oh! non, certes! — Anathème sur le cœur de bronze qui croirait la consolation possible en un pareil moment! — Mais je l'eusse pris dans mes bras, je lui eusse parlé de Dieu, de l'autre vie, de ce saint abîme de bonheur et d'éternité où nous nous réunirons tous! J'eusse tenté quelque chose enfin.

Lui, avait rempli purement et simplement son devoir d'homme d'Église.

Puis, ce devoir rempli, il s'était retiré, disant à la mort: « J'ai fait mon œuvre; à ton tour, fais la tienne ».

Je sais bien que c'est trop demander que de demander à des hommes qui sont en dehors des conditions humaines le partage de leur cœur.

Il n'y a qu'un père qui fasse le partage de ses entrailles à ses enfants.

Il n'y a qu'un Dieu qui répande son sang pour les hommes.

Quand j'en vins à sortir de ce chaos de pensées au milieu duquel j'étais enseveli, et que je regardai ma mère, ses yeux étaient fermés.

Je poussai un cri terrible.

Était-elle morte sans qu'elle m'eût vu de son dernier regard?

Avait-elle expiré sans que j'eusse senti passer son dernier souffle?

Ce n'était pas possible.

Elle rouvrit les yeux lentement, avec difficulté.

Le regard avait terni.

Mon Dieu! mon Dieu! la mort venait.

Ah! du moins je ne détournerai plus mes yeux des siens.

Oh! si la vie pouvait s'infuser dans le cœur par le regard, ma mère eût vécu, eût-elle dû, en vivant, user ma propre vie.

Les paupières retombèrent lentement, lourdement.

Je les rouvris, et les tins ouvertes du bout de mes doigts.

Puis, tout à coup, je pensais qu'il y avait peut-être un mouvement d'impiété dans ce que je faisais.

Il y a sans doute un moment où les mourants doivent regarder autre chose que ce qui est sur la terre.

Je cherchai le pouls, il ne battait plus; je cherchai l'artère, je ne la trouvai pas.

Je mis la main sur le cœur.

Non seulement le cœur battait, lui, mais il battait d'une façon désordonnée.

— Ah! dis-je en sanglotant, oui, je te comprends, pauvre cœur qui m'as tant aimé, tu luttes pour ne pas me quitter. — Oh! où est la mort, que, moi aussi, je lutte avec elle pour te garder vivant!

Ce cœur bondissant, c'était pour moi une douleur que je ne saurais vous dire, mon ami, et cependant je ne pouvais en éloigner ma main. — Il semblait vouloir se réfugier dans tous les coins de la poitrine, je le suivais partout. — J'eus l'idée, un instant, que c'était sa façon de me parler, que chacun de ses battements me disait: « Je t'aime! »

Cela dura deux heures.

Puis, tout à coup, l'œil se rouvrit et lança un éclair.

La bouche frissonna et laissa échapper un souffle.

Le cœur s'éteignit.

Ma mère était morte!

Du moins, il n'y avait là personne que moi: dernier regard des yeux, dernier souffle des lèvres, dernier battement du cœur, j'avais tout pris pour moi.

Je ne m'en allai point pour cela.

Je m'assis au chevet du lit, immobile, les mains sur mes genoux, les yeux au ciel.

Dans la journée, le médecin vint.

Il entr'ouvrit la porte: je lui fis un signe de tête; il comprit.

Il s'approcha de moi, et fit ce que n'avait pas eu l'idée de faire le prêtre.

Il m'embrassa.

Le soir, le prêtre vint à son tour. Il fit allumer des cierges et s'assit au pied du lit, tenant son bréviaire à la main.

Le matin, deux femmes entrèrent.

C'étaient les ensevelisseuses. Je dus m'en aller.

Je repris ma croix sur la poitrine de ma mère; je déposai un dernier baiser sur ses lèvres; puis, d'un pas ferme, je rentrai dans ma chambre.

Mais, une fois là, je poussai le verrou de ma porte, et me roulai sur le tapis avec des cris et des sanglots, tout en baisant cette petite croix qui avait assisté au dernier battement de son cœur.

III

Ah! cher ami, j'avais besoin de vous dire tout cela: j'ai beaucoup pleuré en vous écrivant, et cela m'a fait du bien.

Aussi vous tiendrai-je quitte des douloureux détails qui suivirent ceux que je vous ai donnés.

Le premier ordre qui sortit de ma bouche fut qu'on ne changeât rien à la chambre de ma mère.

J'y passai les jours qui suivirent sa mort. Le soir venu, j'allais au cimetière; j'y restais une partie de la nuit, je revenais au château, j'entrais dans la chambre de ma mère, sans lumière, toujours!

Pendant les premières nuits, je dormis sur le fauteuil qui était resté au chevet du lit.

J'espérais que son ombre m'apparaîtrait.

Hélas! il n'en fut rien...

Une chose me pesait surtout, plus qu'une douleur, une chose me pesait comme un remords.

Je songeais au temps que j'aurais pu passer près de ma mère et que j'avais passé loin d'elle; à ces voyages inutiles, vides, creux; à ce temps pendant lequel j'avais volontairement renoncé au bonheur de la voir, bonheur que j'eusse payé maintenant du prix que l'on aurait voulu.

Une chose me réjouissait cependant: c'était de sentir que mes larmes étaient intarissables et que la source qui les alimentait au fond de mon cœur était toujours prête à les faire jaillir au dehors.

Chaque fois que j'allais visiter sa tombe, je pleurais; chaque fois que je rentrais dans sa chambre, je pleurais; chaque fois que je rencontrais le prêtre ou le médecin, — le médecin surtout, — je pleurais.

Il me semblait que ma vie s'écoulerait désormais sans que je me reprisse à aucun des amusements de la vie. L'été se passa sans que j'eusse l'idée de monter à cheval, l'automne vint sans qu'il me prît la fantaisie de chasser. Je n'avais pas même songé à rompre avec les connaissances féminines qui, à défaut de l'amour, en représentent la monnaie.

J'eusse cru commettre un sacrilège, le cœur plein de ma douleur comme il l'était, d'écrire à l'une de ces femmes, même pour lui dire: « Je ne vous écrirai plus ».

Il me semblait surtout que, mort de la mort de ma mère, mon cœur ne pourrait plus jamais aimer.

Cela dura quatre mois ainsi.

J'avais revu quelquefois le jeune médecin qui, hélas! sans résultat avait soigné ma mère.

Il avait peu à peu pris sur moi une certaine influence : à force de me répéter que je devrais faire un voyage, il me décida à quitter les Frières.

Mais, résolu à faire le voyage, je fus encore longtemps à me résoudre à partir.

Trois fois je partis, et trois fois je revins.

Il y avait encore des racines saignantes qui tenaient à cette chambre et à cette tombe.

Enfin, je m'éloignai ; — mais j'évitai de passer par Paris ; j'en étais à cette période où la douleur, n'ayant plus sous les yeux les objets qui l'entretenaient, ne veut pas de rivaux de ses souvenirs. J'en étais au besoin de la solitude.

J'avais résolu d'aller passer un mois ou deux en face de l'Océan, dans quelque petit port de la Belgique ou de la Hollande, là où je ne connaîtrais âme qui vive.

Je jetai les yeux sur une carte que je trouvai pendue dans une auberge de Péronne, et je choisis Blankenberghe, à trois lieues de Bruges.

Dieu merci, je serai là seul, bien seul.

J'étais parti à cheval pour ne me trouver, ni dans une diligence, ni dans un wagon, en contact avec aucun homme. Peu m'importait d'être un jour ou quinze jours en route ; — que m'en reviendrait-il quand je serais arrivé?

Je m'arrêtais, non pas quand j'étais fatigué, — il me semblait que j'étais infatigable, — mais quand mon cheval était fatigué. Je ne m'informai pas même du nom des trois ou quatre villes où je couchai, et je ne m'aperçus que je franchissais la frontière que parce que l'on me demanda mon passeport.

J'avais couché dans un petit bourg à quelques lieues de Bruxelles, — comptant traverser cette ville sans m'y arrêter, et aller faire halte à quelque village au delà, — lorsque, sur le boulevard du Jardin-Botanique, je m'entendis appeler par mon nom de baptême.

Je ne puis vous rendre la sensation douloureuse que j'éprouvai.

Je piquais mon cheval — pour fuir — lorsqu'on me barra le chemin.

C'était Alfred de Senonches, un de mes bons amis ; seulement, vous le savez, mes bons amis eux-mêmes, dans la disposition d'esprit où je me trouvais, m'étaient insupportables.

Cependant, j'avais été tellement lié avec celui-là, que le coup en fut adouci, quand je le reconnus.



Le médecin arriva et me retrouva à genoux.

Il était premier secrétaire d'ambassade à Bruxelles, et je n'avais pas été étranger à la rapidité de sa carrière.

Il me fit questions sur questions ; je lui montrai le crêpe de mon chapeau.

Il me serra la main.

— Je comprends, me dit-il ; pauvre ami, plus tard !...

— Oui, plus tard, lui dis-je, j'aurai grand plaisir à te revoir.

— Tu ne veux pas t'arrêter chez moi?

— Je ne m'arrête pas à Bruxelles.

— Où vas-tu?

— Où je serai seul.

— Va! dit-il, tu es encore trop malade pour qu'on te soigne ; seulement, souviens-toi de ceci : c'est qu'une grande douleur est un grand repos, et que tu sortiras de ta tristesse plus fort que tu n'y es entré.

Je le regardai avec étonnement.

— Aurais-tu été malheureux? lui demandai-je.

— Une femme que j'aimais m'a trompé.

Je le regardai et je haussai les épaules.

Il me semblait impossible qu'aucun amour pût faire souffrir ce que j'avais souffert.

— Et maintenant? lui dis-je.

— Maintenant, je joue, je fume, je bois, et suis très heureux ; je crois qu'on va me faire préfet. — Alors, tu comprends bien, il ne manquera rien à mon bonheur.

Cette fois, je le regardai avec tristesse.

Se pouvait-il donc qu'il y eût un homme plus malheureux que moi?

Il lut dans ma pensée comme si j'avais parlé tout haut.

— Mon cher Max, dit-il, outre vingt autres sortes de douleurs dont je ne te parle pas, — il y a la douleur triste, — c'est la tienne, — puis il y a la douleur amère, — c'est la mienne. Je veux bien changer; mais, si tu m'en crois, ne change pas. Adieu! tu viendras me voir dans ma préfecture, n'est-ce pas? Tu seras chez moi comme chez toi, et je te laisserai pleurer tout à ton aise.. pourvu que tu me laisses rire. As-tu du feu pour allumer mon cigare? Parbleu! j'oubliais que tu ne fumes pas.

Et, accostant un homme du peuple qui fumait dans une pipe d'écume de mer, il alluma son cigare, et remonta vers Schaerbeek en poussant sa fumée et en me faisant des signes de tête.

Je le suivis des yeux jusqu'à ce que je l'eusse perdu de vue.

Puis je continuai mon chemin, remerciant Dieu de m'avoir envoyé cette douleur sainte au lieu d'une douleur profane.

Deux jours après, j'étais à Blankenberghe.

Trois mois, je restai en face de l'Océan, c'est-à-dire de l'Infini.

Tous les jours, j'allais, en suivant les bords de la plage, m'arrêter dans un endroit près duquel avait, quelques jours avant mon arrivée, échoué un bâtiment

Cinq hommes qui le montaient avaient péri d'abord; c'était la machine humaine qui avait été la première détruite.

La coque du navire avait été jetée à la côte avec une telle force, qu'elle s'était, pour ainsi dire, incrustée dans le sable.

Le premier jour où je visitai le navire naufragé, il avait encore un mât debout, son beaupré et la plupart de ses agrès. Comme nous étions en plein hiver, la mer ne cessait point d'être mauvaise.

Chaque jour, je trouvais le bâtiment désemparé de quelques-uns des agrès que je lui avais vus la veille.

Aujourd'hui, c'était une vergue; demain, c'était un mât; après-demain, le gouvernail.

Comme fait une troupe de loups sur un cadavre, chaque vague, mordant sur la carcasse du bâtiment, en enlevait un morceau.

Bientôt il fut complètement rasé.

Après les œuvres hautes, vint le tour des œuvres basses

Le bordage fut brisé, puis le pont éclata, puis l'arrière fut emporté, puis l'avant disparut.

Longtemps encore un fragment du beaupré resta pris par ses cordages.

Enfin, pendant une nuit de tempête, les cordages se rompirent et le mât fut emporté.

Le dernier vestige du naufrage avait disparu sous l'effet de la vague, sous l'aile du vent...

Hélas! mon ami, je fus forcé de m'avouer à moi-même qu'il en était ainsi de ma douleur: comme ce navire échoué, dont chaque jour emportait une épave, chaque jour en emportait un débris. — Enfin, vint le moment où rien n'en fut plus visible au dehors, et, de même qu'à la place où avait été le bâtiment naufragé, il ne restait plus rien, là où s'était engloutie ma douleur, il ne restait plus qu'un abîme.

Cet abîme, qui le comblerait?

Suffirait-il de l'amitié, ou faudrait-il l'amour?

Je revins en France.

Ma première visite fut au château des Frières

En voyant la façade aux fenêtres fermées, en voyant la chambre où était morte ma mère, en voyant la tombe où elle dormait, je retrouvai les larmes que je croyais taries.

Pendant les premiers jours, je repassai à travers les amères délices de mon ancienne douleur.

On me montra sur la muraille la trace, laissée par vous, de la visite que vous m'aviez faite.

Je vous reconnus, quoique votre nom n'y fût pas.

J'avais trop présumé de ma douleur en revenant aux Frières. elle n'était plus assez forte pour que j'y restasse. Je sentis que ces endroits sacrés allaient devenir pour moi ce qu'est l'église pour le prêtre. J'allais m'habituer aux lieux saints

Je sentis le besoin de quitter cette demeure dont, quatre mois auparavant, j'avais eu tant de peine à m'arracher.

Seulement, au lieu de la quitter cette fois les yeux pleins de larmes et la gorge pleine de sanglots, je la quittai la gorge serrée et les yeux secs.

Je retournai de moi-même à ce Paris que j'avais cru un jour ne jamais revoir

Paris vivait toujours de sa vie multiple, agitée, fiévreuse, inquiète, insouciante, égoïste, — brisant, dans ce mouvement quotidien, entre les dents de cette roue gigantesque à laquelle s'engrène le monde, les intérêts, les existences, les positions sociales, les trônes, les dynasties. — Il en était à réaliser votre procès Morcerf avec le procès Teste, et les empoisonnements Villefort avec les assassinats Praslin.

Je ne sais si mon absence, si ma douleur, si mon isolement, si mon contact avec les flots, les vents et les tempêtes, avaient mis en moi une intuition de l'avenir, mais il me sembla que, dans tout ce chaos moral, je devinais quelque chose de sombre et d'insondable, quelque Maelstrom politique, où toute une époque allait s'engloutir.

Je voyais, comme une vision de Patmos, flotter dans les vagues de l'air ce vaisseau qui porte la pensée et le progrès et que l'on appelle la France; je le voyais, ayant bonne mer sous sa quille, bonne brise dans ses voiles, essayer de naviguer sans cesse contre le vent. Je voyais au gouvernail ce puritain morose, cet historien rigide, cette âme sèche, dont un pauvre vieux roi, auquel échappaient la valeur des hommes et l'intelligence des choses, avait fait son pilote, et je me rappelais ce qu'un jour le duc d'Orléans, cet esprit si juste et si appréciateur m'avait dit de lui: « C'est un homme qui nous met des sinapismes, quand il nous faudrait des cataplasmes. »

Et, en effet, M. Guizot mettait des sinapismes à la France, dont le système nerveux était déjà exaspéré.

J'étais tout étonné de voir les choses comme avec une double vue.

Si le duc d'Orléans eût vécu, j'eusse été à lui et je lui eusse dit: « Est-ce moi qui me trompe, et ne voyez-vous pas ce que je vois? »

Mais il dormait dans son tombeau de famille à Dreux; lui, du moins, il était sûr de ne pas être exilé de cette France qu'il aimait tant.

Quant à moi, que m'importait! je n'aimais plus rien.

Je pensai à deux hommes: à vous d'abord, puis à Alfred de Senonches.

Vous étiez occupé de la fondation d'un théâtre; cela vous jetait dans un ordre d'idées bien éloigné du mien.

Au point de vue de l'art, votre œuvre était bonne et belle, je vous laissai tout à votre œuvre.

Je m'informai d'Alfred de Senonches; il était préfet à Évreux.

Je ne voulais pas arriver chez lui comme un hôte; je passais et le venais voir en passant. Le reste dépendrait de l'accueil qu'il me ferait.

Si je n'étais pas content de lui, j'irais ailleurs.

J'arrivai un matin à la préfecture.

Je demandai *M. le préfet.*

On me répondit que M. le préfet était énormément occupé et ne recevait personne.

Je répliquai que je ne venais pas pour le déranger, que j'étais un de ses amis, que je passais par Évreux, où je ne comptais rester que deux heures, et que je priais qu'on lui remît ma carte seulement.

L'huissier se décida.

Une seconde après, la porte s'ouvrit.

C'était Alfred de Senonches en personne, bousculant l'huissier, l'appelant idiot, parce qu'il ne m'avait pas reconnu.

— Vous auriez cependant dû reconnaître à la tournure de monsieur, à la coupe de son habit, à la forme de sa carte, que monsieur n'était pas de mes administrés, et que je devais, par conséquent, avoir du plaisir à le recevoir. — Ne faites plus, à l'avenir, de ces erreurs-là, entendez-vous?

Et, me jetant le bras autour du cou, il m'entraîna dans son cabinet.

— Ah! dit-il, te voilà! je t'attendais un jour ou l'autre; mais je n'espérais pas que j'aurais la chance de t'avoir aujourd'hui. Tu as du bonheur, mon cher Max; tu arrives un jour de conseil général; je traite demain toutes les sommités du département de l'Eure. — Es-tu à la recherche d'orgueilleuses incapacités, d'incommensurables vanités politiques, de nullités fastueuses? Éteins ta lanterne, Diogène; tu as trouvé, non pas ton homme, mais tes hommes.

— Il me semble, au contraire, lui dis-je, que j'arrive dans un mauvais moment et que je te dérange; tu avais défendu ta porte, tu t'étais enfermé seul et tu mesurais la gravité des événements qui nous menacent.

— Moi, mon ami? Et pourquoi diable veux-tu que je m'occupe de ces niaiseries-là? J'ai une vingtaine de mille livres de rente en biens-fonds, que les événements, si graves qu'ils soient, ne m'enlèveront jamais; je suis né garçon, j'ai vécu garçon et je mourrai probablement garçon. Une maîtresse a failli me faire brûler la cervelle en me trompant. Juge un peu ce qui serait arrivé si elle eût été ma femme! Il est vrai que, si elle eût été ma femme, elle eût eu cette excellente raison à me donner: « Je ne pouvais pas vous quitter; » tandis que l'autre avait cette raison-là et n'a pas eu l'idée de la mettre en pratique. Les femmes sont si capricieuses! — De sorte que . Mais que me disais-tu? Je n'en sais plus rien

— Je te disais que tu t'étais enfermé seul en défendant ta porte.

— Ah! oui, c'est vrai; je m'étais enfermé et j'avais défendu ma porte pour faire le menu de mon dîner.

— Ah ! ah !

— Oui ; tu comprends bien que ce n'est pas pour les grossières mâchoires qui vont le dévorer que je prends cette peine ; c'est pour moi. On n'est pas de l'école politique des Romieu et des Véron sans avoir une certaine responsabilité morale à l'endroit de la nourriture. On n'a pas connu Courchamp et Montrond sans s'être fait une réputation de gourmet. — Noblesse oblige ! — Je vais donner à mes braves conseillers un dîner dans le genre de celui de Monte-Cristo à Auteuil, — moins les sterlets du Volga et les nids d'hirondelle de la Chine. Quand il s'est agi pour moi de passer de la carrière diplomatique à la carrière administrative, je me suis dit qu'il me faudrait encore, malgré toute mon intelligence, dix ou douze ans pour être ministre à Bade, ou chargé d'affaires à Rio-Janeiro, tandis qu'une fois nommé préfet, je me faisais nommer député, et qu'une fois nommé député, je me faisais nommer ce que je voudrais ; j'ai donc mieux aimé être préfet, et je l'ai été, comme tu le vois. Alors j'ai obtenu de ma digne mère qu'elle me fît cadeau, non pas de ma part d'héritage, Dieu m'en garde ! — j'aime bien mieux que mon argent soit entre ses mains que dans les miennes, je suis toujours sûr d'en avoir, — mais qu'elle me fît cadeau de son cuisinier. Ah ! mon cher Max, par bonheur, j'avais dix ans de diplomatie ! Qu'on me charge d'obtenir de l'Angleterre qu'elle rende l'Ecosse aux Stuarts, de la Russie qu'elle rende la Courlande aux Biren, de l'Autriche qu'elle rende Milan aux Visconti, de la Prusse qu'elle rende les frontières du Rhin à la France, j'y réussirai ; — mais entreprendre une seconde fois la conquête de Bertrand, — jamais !

— Ce grand homme s'appelle Bertrand ?

— Oui, mon ami ; je te présenterai à lui un jour qu'il sera en belle humeur. — Tâche de te rappeler, comme souvenir de voyage, un plat inconnu, et dotes-en ton répertoire. — Bertrand, comme Brillat-Savarin, fait plus de cas de l'homme qui découvre un plat que de celui qui découvre une étoile ; car des étoiles, dit-il, pour ce à quoi elles servent et pour ce que l'on connaît, il y en a toujours assez.

— C'est un grand philosophe que Bertrand.

— Ah ! mon ami, je dirai de lui ce que Louis XIII dit, dans *Marion de Lorme*, de l'Angely :

Si je ne l'avais pas pour m'amuser un peu !...

Mais je l'ai, par bonheur ; demain, tu goûteras de sa cuisine. En attendant, que vas-tu faire ? Voyons !

— Mais, mon ami, je comptais passer, t'embrasser et m'en aller.

— Où cela ?

— Je n'en sais rien.

— Tu mens, Max ! tu en es à cette période de la douleur qui a besoin de distractions ; tu as pensé à moi ; et tu es venu à moi, merci ! Oh ! sois tranquille, la distraction ne sera pas folle ; elle ne heurtera pas les angles tant soit peu obtus de ta douleur ; car, je le vois bien, les angles aigus ont disparu. Vivent les douleurs honnêtes, loyales et dans la nature ! elles se calment lentement, mais elles se calment. Vivent surtout les douleurs sans ressource ! on ne les oublie pas, mais on s'y habitue. — Rappelle-toi les vers que Shakspeare met dans la bouche de Clodius, essayant de consoler Hamlet :

But you must know, your father lost a father;
That father lost his ; and the survival bound,
In filial obligation, for some term . . . .
. . . . to do obsequious sorrow.

Ici, mon cher Max, tu trouveras cette distraction grave qui ressemble tellement à l'ennui, qu'il faut être très fort pour s'apercevoir qu'elle n'est que sa sœur, et, quand cette distraction-là ne te suffira plus, tu me quitteras, et tu suivras celle qui sera en harmonie avec la situation de ton cœur. Sois tranquille, si tu ne t'en aperçois pas, je te préviendrai ; moi, je m'en apercevrai, je suis médecin en douleur.

— Pourquoi ne te guéris-tu pas toi-même, alors, pauvre ami ?

— Mon cher Max, Laënnec, qui a inventé les meilleurs instruments d'auscultation pour les maladies de poitrine, est mort de la poitrine. — Maintenant, je ne te demande pas d'avouer si j'ai tort ou raison. Je te dis : J'ai, à une lieue d'ici, sur les bords de l'Eure, une charmante maison de campagne que je loue pour le moment, mais qu'à la première révolution j'achèterai. — J'y rentre tous les soirs : comme je t'attendais, tu y trouveras ton pavillon tout préparé.

Il sonna ; je voulus faire une observation : un signe de la main m'imposa silence.

L'huissier entra.

— Faites mettre le cheval à la voiture, et dites à Georges de conduire monsieur à Reuilly, puis de revenir me chercher à cinq heures.

L'huissier sortit.

— Quand ma journée sera finie, ajouta Alfred.

— Et ta journée va se passer ?..

— A compléter ma carte, mon ami ; c'est la première affaire véritablement sérieuse qui me soit tombée sous la main depuis que je suis préfet. Tu comprends qu'il ne faut pas que je la manque.

Cinq minutes après, j'étais sur la route de Reuilly.

IV

Reuilly, ou plutôt le château de Reuilly, était une charmante habitation. — C'était tout à fait la cage de ce misanthrope sybarite qu'on appelait Alfred de Senonches. Jolie bâtisse du XVIIe siècle, affectant, par ses deux tours aux toits pointus et ardoisés, des airs de seigneurie qui réjouissaient un œil aristocratique, il s'élevait sur une colline qui s'étendait en pelouse jusqu'à l'Eure, ombragée par un rideau de peupliers, — ces grandes herbes forestières qui poussent si bien en Normandie. — Aux deux côtés de ce tapis, se massaient, d'une façon pittoresque, des groupes d'arbres de ce vert vivace que l'on ne trouve que dans les localités un peu humides, tandis que les gazons, peignés frais chaque matin par des jardiniers invisibles, pouvaient rivaliser avec les pelouses les plus moelleuses d'Angleterre.

Un petit pavillon, se composant d'un salon, d'une chambre à coucher, d'un cabinet de toilette et d'un cabinet de travail, fut mis à ma disposition comme si, en effet, on m'eût attendu.

Il donnait, par un petit perron de quatre marches toutes garnies de géraniums, sur un parterre de fleurs de sorte qu'à toute heure du jour et de la nuit, sans ouvrir une autre porte que celle de mon appartement, je pouvais descendre au jardin, ou rentrer chez moi.

Les murailles du cabinet étaient couvertes de dessins de Gavarni et de Raffet, au milieu desquels deux ou trois Meissonier tiraient l'œil par leur finesse, leur esprit et leur netteté.

Trois panneaux, l'un faisant face à la glace de la cheminée et les deux autres aux deux murs latéraux, formaient trois collections : l'un de fusils et de pistolets modernes, l'autre de fusils et de pistolets d'Orient, le troisième d'armes blanches de tous les pays, depuis le crid malais jusqu'au machete mexicain, depuis le couteau-baïonnette de Devisme jusqu'au kandjiar turc.

Je me demandais comment un homme pouvait avoir en même temps des goûts artistiques et des aptitudes administratives.

Ce fut l'observation que je fis à Alfred lorsqu'il arriva.

— Ah ! mon cher, me dit-il, tu as été gâté par ta mère, toi ; elle a très bien reconnu qu'il n'était aucunement nécessaire d'être *quelque chose* pour être *quelqu'un*, et qu'une grande personnalité valait mieux qu'une belle position. Moi, j'ai trois tantes dont je suis l'héritier unique, mais non pas absolu. Ce sont mes trois Parques ; elles me filent des jours d'or et de soie ; seulement, il y en a une qui est toujours prête à couper le fil si je ne *suis pas une carrière*. Or, tu te figures bien, mon cher, que ce n'est pas avec mes vingt mille livres de rente et avec mes quinze ou dix-huit mille francs d'appointements que j'ai six chevaux dans mon écurie, quatre voitures, sans compter mes remises, un cocher, un valet de chambre, un piqueur, un cuisinier, et trois ou quatre autres domestiques dont je ne sais pas même les noms. Non, ce sont mes trois tantes qui se chargent de tout cela, — à la condition que je serai *quelque chose*. Elles se sont cotisées, elles ont mis une espèce d'intendant près de moi, et, en attendant qu'elles me laissent les deux cent mille livres de rente qu'elles possèdent a elles trois, elles consacrent quatre mille francs par mois à l'entretien de ma maison ; de sorte que mes vingt mille livres de rente personnelle et mes appointements me restent intacts comme argent de poche. Elles ont du bon, en somme, les trois vieilles dames ; bien entendu, tu comprends que je leur fais payer à part mes dîners officiels. J'ai, dans ce cas, pour elles, une attention qui les touche infiniment. Comme nous sommes de race robine, — c'est-à-dire gourmande, — je leur envoie la carte, un dessin de la table que je fais moi-même, — avec l'ordre du service et le nom des convives aristocratiques auxquels j'ai l'honneur de faire manger leur argent. Moyennant cette attention, je pourrais donner, sans abuser, un dîner par semaine ; mais je m'en garde !

— Je comprends ; cela t'ennuie...

— Non, pas précisément ; manger n'est pas plus ennuyeux

qu'autre chose, quand on mange bien. Mais je m'userais comme homme politique, et je n'aurais plus de moyens d'action dans les grandes circonstances. Il faut se ménager. Veux-tu voir mon menu?

— Je suis bien profane, cher ami

— Voyons, suppose que je suis un poète et que je te dis des vers. — Ce ne sera jamais plus ennuyeux que des vers, va!

— Allons, dis ton menu.

— Pauvre victime!

Alfred tira un papier de son portefeuille administratif, le déplia gravement et lut:

« Menu du dîner donné au conseil général de l'Eure par M. le comte Alfred de Senonches, préfet du département. »

— Tu comprends que c'est pour mes tantes que je me suis livré à cette ambitieuse rédaction, n'est-ce pas?

Je fis signe que oui.

TABLE DE VINGT COUVERTS

Deux potages.

A la reine, aux avelines. — Bisque rossolis aux poupards.

Quatre grosses pièces.

Turbot à la purée d'huîtres vertes. — Dinde aux truffes de Barbezieux. — Brochet à la Chambord. — Reins de sanglier à la saint Hubert.

Quatre entrées.

Pâté chaud de pluviers dorés. — Six ailes de poulardes glacées aux concombres. — Dix ailes de canetons au jus de bigarrades. — Matelotte de lottes à la Bourguignonne.

Quatre plats de rôt.

Deux poules faisanes, l'une piquée, l'autre bardée. — Buisson composé d'un brochet fourré d'un chapelet de dix petits homards et de quarante écrevisses au vin de Sillery. — Buisson composé de deux engoulevents, quatre râles, quatre rameaux, deux tourtereaux, dix cailles rôties. — Terrine de foies de canards de Toulouse.

Huit entremets.

Grosses pointes d'asperges à la Pompadour, au beurre de Rennes. — Croûte aux champignons émincés et aux lames de truffes noires à la Béchamel. — Charlotte de poires à la vanille. — Profiteroles au chocolat. — Fonds d'artichauts rouges à la lyonnaise et au coulis de jambon. — Macédoine de patates d'Espagne, de petits pois de serre chaude, et de truffes blanches de Piémont à la crème et au blond de veau réduit. — Mousse fouettée au jus d'ananas. — Fanchonnette à la gelée de pommes de Rouen.

Dessert.

Quatre corbeilles de fruits. — Huit corbillons de fines sucreries. — Six sorbetières garnies de six sortes de glaces. — Huit compotiers. — Huit assiettes de confitures et quatre espèces de fromages servis en extra avec porter, pale-ale et scotch-ale, pour ceux qui, par hasard, aimeraient ces sortes de boissons.

Vins.

De Lunel paillé avec le potage.

De Mercurez de la comète, au relevé et avec les hors-d'œuvre.

D'Aï de Moët non mousseux, bien frappé, vers la fin des entrées.

De la Romanée-Conti, avec le rôt.

De Château-Laffitte 1825, aux entremets.

Pacaret sec, malvoisie de Chypre, albano et lacryma-christi, au dessert.

Après le café, tafia de Thor, absinthe au candi et myrobolan de madame Amphoux.

En achevant cette savante énumération gastronomique, Alfred respira.

— Eh bien, cher ami, que dis-tu de ma carte? demanda-t-il

— J'en suis émerveillé!

— Comme l'eau qu'il secoue aveugle un chien mouillé,

n'est-ce pas?

— Tu dis?

— Rien; je cite Hugo. De temps en temps, je proteste contre la province par un souvenir de Paris, — mais tout bas; — peste! tout haut, cela nuirait à ma carrière. — En attendant, comment trouves-tu Reuilly?

— Une charmante habitation, cher ami.

— C'est là que je viendrai me retirer quand j'aurai été député, ministre, condamné à la prison perpétuelle et gracié, c'est-à-dire quand ma carrière sera complète.

— Diable! comme tu y vas!

— Dame, nous avons des antécédents: M. de Polignac. M. de Montbel, M. de Peyronnet. C'est l'avantage qu'ont les diplomates sur les ministres. Les diplomates se contentent de prêter un nouveau serment; moyennant quoi, ils passent de la branche aînée à la branche cadette, et tout est dit.

On annonça que nous étions servis.

— A propos, je n'ai invité personne pour t'avoir tout entier à moi, cher ami; notre seul convive sera mon premier secrétaire, excellent garçon dont j'aurais déjà fait un sous-préfet, si je n'étais un égoïste. Après le dîner, nous trouverons deux chevaux tout sellés, à moins que tu n'aimes mieux aller en voiture.

— J'aime mieux aller à cheval.

— Je m'en doutais. A table!

Et, toujours saccadé, toujours nerveux, toujours soupirant, entre deux rires, Alfred me prit le bras et me conduisit à la salle à manger.

La soirée se passa en promenade. A neuf heures, nous rentrâmes; le thé nous attendait.

Après le thé, Alfred me conduisit lui-même à une bibliothèque de deux ou trois mille volumes.

— Je sais, me dit-il, que tu as l'habitude de ne jamais t'endormir sans avoir lu une heure ou deux. Tu trouveras là un peu de tout, depuis Malebranche jusqu'à Victor Hugo, — depuis Rabelais jusqu'à Balzac. — J'adore Balzac, il ne vous laisse pas d'illusions, au moins! et celui qui dira qu'il a flatté son siècle, ne verra pas les choses en beau; lis *les Parents pauvres*, cela vient de paraître, et c'est tout simplement désespérant. — Sur ce, je te laisse; bonsoir!

Et Alfred sortit.

Je pris *Jocelyn* de Lamartine, et je rentrai dans ma chambre à coucher.

Je songeais à une chose singulière.

Je songeais à la différence qui peut exister entre une douleur et une autre douleur, selon la source où elle est puisée.

Ma douleur à moi, qui avait une source sacrée et une cause irréparable, avait suivi la pente ordinaire de la douleur.

D'abord aiguë, saignante, trempée de larmes, elle avait passé de cette période convulsive à une profonde tristesse pleine de prostration et d'atonie, puis à la mélancolique contemplation des luttes de la nature, puis au désir du changement de lieu, puis, enfin, au besoin, non avoué encore, de la distraction; — c'était là qu'elle en était.

Quant à Alfred, je ne sais si sa douleur était plus ou moins poignante, mais c'était le même rire, et, par conséquent, la même souffrance que quand je l'avais rencontré à Bruxelles.

Je n'avais eu que le cœur brisé; lui avait eu l'âme mordue. La morsure était venimeuse, sinon mortelle.

Le lendemain, je ne le vis qu'un instant, — à déjeuner; — il partait pour la préfecture; il avait le regard du maître à jeter sur son dîner. On m'attendait à six heures et demie; j'étais libre jusque-là.

J'avais espéré me dispenser du dîner; mais Alfred n'avait voulu entendre à rien. — En somme, comme c'était une chose nouvelle pour moi qu'un dîner d'autorités départementales, j'avais assez facilement cédé.

Au moment de passer dans la salle à manger, Alfred me souffla tout bas à l'oreille:

— Je t'ai placé près de M. de Chamblay; c'est le plus intelligent de la société; avec lui, on peut causer de tout.

Je remerciai Alfred et cherchai mon étiquette.

J'avais, en effet, pour voisin de droite M. de Chamblay, et pour voisin de gauche un monsieur dont j'ai oublié le nom.

On connaît la carte du dîner, — il était splendide; mon voisin de gauche s'absorba dans le travail matériel de la déglutition.

Mon voisin de droite rendit à chaque plat une justice complète et intelligente.

Nous parlâmes voyages, industrie, politique, littérature, chasse, et, comme m'avait dit Alfred, je trouvai un homme qui pouvait parler de tout.

Ce que je remarquai, c'est que la majorité de ces grands propriétaires était opposée au gouvernement.

Au dessert, on porta des toasts.

Après le dîner, on passa au salon pour le café. A côté du salon était le fumoir, donnant sur le jardin de la préfecture.

Dans le fumoir, sur de magnifiques plats de porcelaine, étaient des cigares de toute espèce, depuis les puros jusqu'aux manilles.

M. de Chamblay ne fumait point. — Cette absence d'un défaut, si commun, qu'il est devenu une habitude de la vie sociale, nous rapprocha encore.

Nous laissâmes nos fumeurs s'enivrer de tafia, d'absinthe et de myrobolan, et nous allâmes nous promener sous les allées de tilleuls du jardin de la préfecture.

M. de Chamblay avait maison de ville à Evreux, et maison de campagne à Bernay.

Autour de cette maison de campagne s'étendait une chasse magnifique.

Il avait là, ou plutôt sa femme, de qui lui venait sa fortune, avait là deux mille arpents de terre d'une seule pièce.

Il m'invita à aller faire l'ouverture chez lui, et je m'y engageai presque.

La nuit vint pendant que nous causions; les salons s'illuminèrent. A partir de ce moment, il me sembla reconnaître une certaine impatience dans mon interlocuteur, que la variété de sa conversation et le charme de son esprit me faisaient retenir, autant que possible, loin de ses collègues.

Enfin, il n'y put tenir.

— Pardon, me dit-il, je crois que l'on joue.

— Oui, lui répondis-je.

— Rentrez-vous au salon?

— Pour vous suivre; — je ne joue jamais.

— Ah! par ma foi, vous êtes bien heureux ou bien malheureux.

— Vous jouez, vous?

— Comme un enragé!

— Que je ne vous retienne pas.

M. de Chamblay rentra au salon; j'y rentrai derrière lui. En effet, il y avait des tables pour tous les goûts, table de whist, table de piquet, table d'écarté, table de baccarat.

A dix heures, les invités de la soirée commencèrent à venir.

J'entendis Alfred qui disait à M. de Chamblay:

— Est-ce que nous n'aurons point madame?

— Je ne crois pas, répondit celui-ci: elle est souffrante.

Un singulier sourire passa sur les lèvres d'Alfred, tandis qu'il répondait cette phrase banale:

— Oh! quel malheur! Vous lui présenterez bien mes regrets, n'est-ce pas?

M. de Chamblay s'inclina.

Il était déjà tout entier au jeu.

Je pris Alfred à part.

— Pourquoi donc as-tu souri quand M. de Chamblay t'a dit que sa femme était souffrante?

— Ai-je souri?

— J'ai cru m'en apercevoir.

— Madame de Chamblay ne va pas dans le monde, et l'on tient sur cette espèce de reclusion, que je crois volontaire, toute sorte de méchants propos. — S'il faut en croire les caquets des mauvaises langues, ce n'est point un mariage, sinon des mieux assortis, du moins des plus heureux; les deux fortunes étaient, à ce que l'on dit, à peu près égales, et marié, — séparé de biens, — M. de Chamblay, après avoir mangé son patrimoine, est, dit-on, en train d'entamer la dot de sa femme.

— Je comprends: la mère défend la fortune de ses enfants.

— Il n'y en a pas.

— Faites-vous vingt louis qui manquent contre moi, monsieur de Senonches? demanda M. de Chamblay, qui tenait les cartes.

Alfred fit de la tête signe que oui.

Puis, se retournant vers moi:

— A moins que tu ne les fasses, toi, les vingt louis.

— Je ne joue jamais.

— C'est encore une de mes obligations, à moi, de jouer et de perdre; un préfet qui ne jouerait pas ou qui gagnerait, tu comprends, on dirait que je me fais préfet pour vivre.

— Voici vos vingt louis, dit Alfred.

Et il me quitta pour aller poser son argent sur la table.

Alfred était un homme du monde dans toute la force du terme; impossible de faire les honneurs d'un salon avec plus d'élégance qu'il ne le faisait; — aussi était-il cité comme modèle dans tous les départements, et les mères ayant des filles à marier n'avaient qu'un désir, c'est qu'il daignât jeter les yeux sur leur progéniture, et, quelle que fût la fortune des demoiselles à marier, il n'avait qu'à faire un signe.

Mais Alfred ne manquait pas une occasion de manifester son peu de goût pour le mariage.

Le luxe du dîner se prolongea pendant toute la soirée.

Il y eut, à profusion, glaces pour les dames, punch et champagne pour les hommes, jeu d'enfer pour tous.

Vers deux heures du matin, Alfred prit une banque de baccarat.

— Oh! par exemple, me dit-il, à moins qu'il n'y ait serment, tu joueras une fois dans ta vie contre moi ou pour moi, ne fût-ce qu'un louis.

— Je ne jouerai pas, lui dis-je avec un sourire triste, en me rappelant l'antipathie de ma mère pour le jeu.

— Messieurs, dit Alfred, qui, comme les autres, commençait à subir l'influence du punch et du vin de Champagne, voilà un homme modèle: il ne boit pas, il ne fume pas, il ne joue pas. Le soir de la Saint-Barthélemy, le roi Charles IX dit au roi de Navarre: « Mort, messe ou bastille? » Eh bien, je t'en dis autant, Max; seulement, je varie: Jeu, champagne ou cigare? — Le roi de Navarre choisit la messe; que choisis-tu?

— Je ne veux pas boire, parce que je n'ai pas soif; je ne veux pas fumer, parce que cela me fait mal; je ne veux pas jouer, parce que cela ne m'amuse pas, répondis-je. — Mais voilà cinq louis que tu peux faire valoir pour mon compte au premier appoint qui manquera.

Et je posai mes cinq louis dans la bobèche d'un chandelier.

— Bravo! dit Alfred; messieurs, j'ai dix mille francs devant moi.

Et Alfred tira de sa poche cinq mille francs en billets de banque et cinq mille francs en or.

Le jeu m'attristait profondément; je ne connaissais personne; M. de Chamblay jouait avec acharnement et était passé aux pavillons. — Je priai un domestique de me montrer ma chambre.

Alfred couchait à la préfecture, et je n'avais cru devoir déranger personne, au milieu de la nuit, pour atteler ou seller un cheval.

J'avais donc dit que je coucherais à la préfecture comme lui.

On me conduisit à ma chambre.

J'étais fatigué de tout le bruit qui s'était fait autour de moi depuis six ou sept heures; je ne tardai pas à m'endormir.

Le matin, je fus réveillé par ma porte qui s'ouvrait, et par Alfred qui entrait en riant.

— Ah! mon cher, me dit-il, tu ne diras pas que la fortune ne te vient pas en dormant.

Et, lâchant trois coins de son mouchoir, qu'il tenait à la main, il laissa tomber sur mon tapis une cascade d'or.

— Qu'est-ce que cela? lui demandai-je, et quelle plaisanterie me fais-tu?

— Oh! c'est on ne peut plus sérieux; il faut te dire, cher ami, que j'ai ruiné tout le monde, si bien que j'ai été obligé d'abaisser ma banque de dix mille francs à trois mille; — avec ces trois mille, j'ai fait une dernière razzia.

Toutes les bourses étaient vides; alors, j'ai vu tes cinq louis dans la bobèche. « Ah! pardieu! ai-je dit, il faut que Max y passe comme les autres! » Je t'ai mis en jeu, et j'ai taillé pour cinq louis; mais sais-tu ce que tu as fait, entêté? Tu as passé sept coups de suite, et, au septième, tu as fait sauter la banque! Bonne nuit!

Et Alfred se retira, laissant un tas d'or au milieu de la chambre.

V

J'étais réveillé; j'essayai inutilement de me rendormir.

La pendule sonna huit heures.

Je me levai.

Je comptai l'or versé par Alfred sur le tapis: il y avait un peu plus de sept mille francs.

Je mis le tout sur la cheminée, dans une coupe de bronze; puis je m'habillai. Je descendis, et, comme maître et domestiques se couchaient, je sellai moi-même un cheval, et j'allai faire un tour de promenade.

Je rentrai vers dix heures.

En rentrant, je trouvai Georges, qui me dit que son maître désirait dormir jusqu'à midi, et me faisait prier de m'installer dans son cabinet, et de faire le préfet, si cela pouvait m'amuser.

Mon déjeuner était prêt.

Je déjeunai.

Pendant que j'étais à table, on vint me dire qu'une dame désirait parler à M. Alfred de Senonches.

Je renvoyai le domestique demander le nom de cette dame.

Il revint en disant que c'était madame de Chamblay, et qu'elle venait pour affaire de préfecture.

Une curiosité me prit. Je me rappelai qu'Alfred m'avait chargé de son intérim; nous avions parlé de madame de Chamblay la veille. Je dis au domestique de la faire passer dans le cabinet officiel.

Je jetai les yeux dans la rue; elle était venue dans un élégant coupé attelé de deux chevaux. Le cocher était en petite livrée.

Je sortis de la salle à manger, et, en traversant l'antichambre qui conduisait au cabinet, je vis un second domestique à la même livrée que le cocher.

Il avait accompagné sa maîtresse à l'intérieur.

Ce coupé, ces chevaux, ces domestiques, indiquaient bien qu'effectivement madame de Chamblay venait pour affaire, et qu'il n'y avait aucune indiscrétion à moi à user de la procuration qui m'était donnée.

Je rentrai dans le cabinet. Une femme était assise à contre-jour.

Sa mise était d'une simplicité et d'une distinction parfaites; c'était ce que l'on appelle *une matinée* en taffetas gris-perle; le chapeau, moitié paille d'Italie, moitié taffetas de la même couleur que la matinée, n'avait pour tout ornement que quelques épis de folle avoine et de bluets.

Une voilette de dentelle noire couvrait la moitié du visage, que madame de Chamblay laissait dans la pénombre.

Elle se leva en m'apercevant.

— M. Alfred de Senonches?... demanda-t-elle avec une voix harmonieuse comme un chant.

Je la priai par un geste de se rasseoir.

— Non, madame, lui dis-je, mais un de ses amis, qui a le bonheur, ce matin, de tenir sa place, et qui s'en félicitera toute sa vie, si, dans ce court intérim, il peut vous être bon à quelque chose.

— Pardon, monsieur, dit madame de Chamblay en faisant un mouvement pour se retirer; mais ce que je venais demander à M. le préfet (et elle appuya sur le mot) était une faveur que seul il pouvait m'accorder, en supposant même qu'il me la pût accorder. Je reviendrai plus tard, lorsqu'il sera libre.

— De grâce, madame! lui dis-je.

Elle se rassit.

— Si c'est une faveur, madame, et s'il peut vous l'accorder, pourquoi ne pas me prendre pour intermédiaire? Doutez-vous que je ne plaide chaudement la cause dont vous daigneriez me charger?

— Pardon, monsieur, mais j'ignore même à qui j'ai l'honneur de parler.

— Mon nom ne vous apprendra rien, madame, car il vous est parfaitement inconnu. Je m'appelle Maximilien de Villiers; je n'ai cependant pas le malheur de vous être tout à fait aussi étranger que vous croyez. J'ai été présenté hier à M. de Chamblay. J'étais à côté de lui à table; nous avons beaucoup causé pendant et après le repas; j'ai été invité par lui à l'ouverture de la chasse à votre château de Bernay; et, sans me permettre de vous faire une visite, je comptais avoir aujourd'hui même l'honneur de vous porter ma carte.

Je m'inclinai en ajoutant:

— C'est un homme d'une grande distinction que M. de Chamblay, madame.

— D'une grande distinction, oui, monsieur, c'est vrai, répondit-elle.

Et, en répondant, madame de Chamblay poussa ou plutôt laissa échapper un soupir.

Je profitai du moment de silence qui se fit à la suite de ce soupir pour jeter un regard sur madame de Chamblay.

C'était une femme de vingt-trois à vingt-quatre ans, plutôt grande que petite, à la taille évidemment mince et flexible, sous le mantelet large et flottant de sa matinée; elle avait des yeux d'un bleu d'azur assez foncé pour qu'au premier abord ils parussent noirs, des cheveux blonds tombant à l'anglaise, des sourcils bruns, des dents petites et blanches sous des lèvres carminées, qui faisaient encore mieux ressortir la pâleur de son teint.

Dans tout l'ensemble du corps se révélait un air de fatigue ou un sentiment de douleur annonçant la femme lasse de lutter contre un mal physique ou moral.

Tout cela me donnait le plus grand désir de connaître la cause qui amenait madame de Chamblay à la préfecture.

— Si je vous interrogeais, madame, lui dis-je, sur le motif qui me procure l'honneur de votre visite, vous croiriez peut-être que je veux abréger les instants où j'ai le bonheur de jouir de votre présence; cependant j'ai hâte, je vous l'avouerai, de connaître en quoi mon ami pouvait vous être utile.

— Voici toute l'affaire, monsieur: il y a un mois, le tirage à la conscription a eu lieu; le fiancé de ma sœur de lait, que j'aime beaucoup, a été désigné par le sort pour partir; c'est un jeune homme de vingt et un ans, qui soutient sa mère et une plus jeune sœur; en outre, s'il ne fût point tombé à la conscription, il allait épouser la jeune fille qu'il aime. Cette mauvaise chance fait donc tout à la fois le malheur de quatre personnes.

Je m'inclinai comme un homme qui attend.

— Eh bien, monsieur, continua madame de Chamblay, le conseil de révision se rassemble dimanche prochain; M. de Senonches le préside, un mot dit au médecin réviseur, mon pauvre jeune homme est réformé, et votre ami a fait le bonheur de quatre personnes.

— Mais le malheur de quatre autres, peut-être, madame, répondis-je en souriant.

— Comment cela, monsieur? me demanda madame de Chamblay étonnée.

— Sans doute, madame; combien faut-il de jeunes gens pour le canton qu'habite votre protégé?

— Vingt-cinq.

— A-t-il quelque motif de réforme?

Madame de Chamblay rougit.

— Je croyais vous avoir dit, balbutia-t-elle, que c'était une faveur que je venais demander à M. le préfet.

— Cette faveur, madame, — excusez la franchise de ma réponse, — est une injustice, du moment où elle pèsera sur une autre famille.

— Voilà où je ne vous comprends pas, monsieur.

— C'est cependant bien facile à comprendre, madame. Il faut vingt-cinq conscrits; supposez qu'en ne faisant aucune faveur, un soit bon sur deux; le nombre monte à cinquante, et le numéro 51 est sauvegardé par son chiffre même; me comprenez-vous, madame?

— Parfaitement.

— Eh bien, que, *par faveur*, un de ces vingt-cinq jeunes gens qui doivent partir ne parte pas, le cinquante et unième, qui était sauvegardé par son numéro, part à sa place.

— C'est vrai, dit madame de Chamblay en tressaillant.

— J'avais donc raison de vous dire, madame, repris-je, que le bonheur de vos quatre personnes ferait le malheur de quatre autres personnes, peut-être, et que la faveur que vous accorderait mon ami serait une injustice.

— Vous avez raison, monsieur, dit madame de Chamblay en se levant, et je n'ai plus qu'une prière à vous adresser.

— Laquelle, madame?

— C'est de mettre la démarche que je viens de risquer si malencontreusement sur le compte de la légèreté de mon esprit, et non sur celui de la défaillance de mon cœur. Je n'avais point réfléchi, voilà tout. Je n'avais vu qu'une chose: sauver un pauvre enfant nécessaire à sa famille. Cela ne se peut pas, n'en parlons plus. Il y aura quatre malheureux de plus en ce monde, et, sur la quantité, il n'y paraîtra pas.

Madame de Chamblay secoua une larme qui tremblait comme une goutte de rosée aux cils de sa paupière, et, après avoir salué, elle s'avança vers la porte.

Je la voyais s'éloigner avec un profond serrement de cœur.

— Madame, lui dis-je.

Elle s'arrêta.

— Seriez-vous assez bonne, à votre tour, pour m'accorder une faveur?

— Moi, monsieur?

— Oui.

— Laquelle?

— De vous asseoir et de m'écouter un instant?

Elle sourit tristement et reprit sa place sur son fauteuil.

— Je serais inexcusable, madame, lui dis-je, de vous avoir parlé si brutalement, si je n'avais à vous proposer un moyen de tout concilier.

— Lequel?

— Il y a des commerçants, madame, qui vendent de la chair morte: cela s'appelle des bouchers; il y en a qui vendent de la chair vivante: j'ignore le nom de ceux-là, mais je sais qu'ils existent; on peut acheter un homme à votre protégé.

Un sourire d'une tristesse profonde glissa sur les lèvres de madame de Chamblay.

— J'y ai pensé, monsieur, dit-elle; mais..

— Mais?... répétai-je.

— On ne peut pas toujours se passer le luxe d'une bonne action. Un remplaçant coûte deux mille francs, monsieur.

Je fis un mouvement de tête.

— Si ma fortune était à moi, continua madame de Chamblay, je n'hésiterais pas; mais ma fortune est à mon mari, ou plutôt est administrée par mon mari, et, comme ma sœur de lait n'est absolument rien à M. de Chamblay, je doute qu'il me permette de disposer de cette somme.

— Madame, lui demandai-je, permettriez-vous à un étranger de se substituer à vous et de faire la bonne action que vous ne pouvez faire?

— Je ne vous comprends pas, monsieur; car je ne suppose pas que vous m'offriez d'acheter un remplaçant à mon protégé.

— Pardon, madame, insistai-je en voyant qu'elle faisait un mouvement pour se lever; seulement, veuillez m'écouter jusqu'au bout.

Elle reprit sa place.

— Sur un serment, ou plutôt sur une promesse que j'avais faite à ma mère, je n'ai jamais joué; cette nuit, mon ami Alfred de Senonches m'a forcé de lui confier cent francs pour les faire valoir. Avec ces cent francs, il en a gagné six ou sept mille, dont une portion à votre mari, probablement. Cet argent du jeu qu'Alfred m'a compté ce ma-

tin, je n'ai consenti à le recevoir qu'en le consacrant d'avance à une ou plusieurs bonnes actions. Dieu a pris note de cet engagement, puisqu'il vous envoie ce matin, madame, pour que je fasse à l'instant même l'application de ma promesse.

Madame de Chamblay m'interrompit, et, se levant de nouveau :

— Monsieur, dit-elle, vous comprenez, n'est-ce pas, que je ne puisse accepter une pareille offre ?

— Aussi, madame, répliquai-je, n'est-ce point à vous que je la fais. Vous me signalez où est la douleur que je puis guérir, où sont les larmes que je puis essuyer. J'y vais, je guéris cette douleur, j'essuie ces larmes ; vous n'avez aucune reconnaissance personnelle à me vouer pour cela. A la première quête que l'on fera pour une famille pauvre, pour une église à rebâtir, pour un emplacement de tombe à acheter, j'irai à mon tour chez vous, je vous tendrai la main, vous y laisserez tomber un louis, et vous m'aurez donné plus que je ne donne aujourd'hui, madame, puisque vous m'aurez donné un louis qui vous appartiendra, tandis que je donne, moi, deux mille francs que le hasard (un mot de vous me fera dire la Providence) a mis en dépôt entre mes mains.

— Vous me donnez votre parole d'honneur, me dit madame de Chamblay d'une voix émue, que cet argent vient de la source que vous m'indiquez ?

— Je vous en donne ma parole d'honneur, madame ; je ne mentirais pas, même pour avoir le droit de faire une bonne action.

Elle me tendit la main.

Je pris et baisai respectueusement cette main.

Au contact de mes lèvres, elle frissonna et se retira légèrement.

— Je n'ai pas le droit de vous empêcher de sauver une famille du désespoir, monsieur, me dit-elle ; je vous enverrai mon protégé, ou plutôt sa fiancée : le bonheur du pauvre garçon sera plus grand lui venant par elle.

Cette fois, ce fut moi qui me levai.

— Deux fois je vous ai retenue, madame, lui dis-je, et maintenant je m'empresse de vous rendre votre liberté.

— Ne m'en veuillez pas d'en profiter pour aller annoncer à mes pauvres affligés une bonne nouvelle. Vous allez faire le bonheur de toute une famille, monsieur ; Dieu vous le rende ! »

Je m'inclinai, et j'accompagnai madame de Chamblay jusqu'à la porte de l'antichambre, où, comme je l'ai dit, l'attendait son domestique.

Resté seul, je me trouvai dans une singulière situation d'esprit, ou plutôt de cœur.

D'abord, après avoir refermé la porte sur madame de Chamblay, je demeurai debout près de la porte, sans savoir pourquoi je demeurais debout, ni précisément à quoi je pensais.

Je pensais à ce qui venait de se passer, et j'étais sous l'empire d'un charme puissant.

Sans me rendre compte de la cause, je me sentais dans un état de bien-être physique et moral que je n'avais jamais éprouvé.

Il me semblait qu'un équilibre inconnu venait de s'établir entre toutes mes facultés.

Tous mes sens avaient acquis un degré d'acuité qui semblait les rapprocher de la perfection.

Je me sentais heureux, sans que rien dans ma vie fût changé qui semblât me promettre le bonheur

J'eus comme un remords ; car je m'étais dit, à la mort de ma pauvre mère : « Plus jamais je ne serai heureux ! »

Et voilà que je pensais à cette mort, non plus avec la douleur primitive qu'elle m'avait causée, mais avec une mélancolie sereine qui fixait mon regard au ciel.

Mes yeux furent éblouis par un rayon de soleil.

— O ma bonne mère, ma mère adorée ! demandai-je à demi-voix, est-ce toi qui me regardes ?

En ce moment, un léger nuage passa sur le rayon de soleil, qui reparut plus brillant.

On eût dit que c'était l'ombre de la mort qui passait entre lui et moi.

Ce rayon de soleil, c'était un sourire : je le saluai en souriant, et je revins m'asseoir dans le fauteuil que j'avais occupé en face du fauteuil de madame de Chamblay, resté vide.

Et, là, je passai à rêver une des plus douces demi-heures de ma vie.

Je fus tiré de ma rêverie par le domestique d'Alfred, qui m'annonça qu'une jeune fille vêtue en paysanne normande me demandait.

Je devinai que c'était la sœur de lait de madame de Chamblay, qui venait me remercier.

Je donnai au domestique l'ordre de l'introduire, et, quand il l'aurait introduite, d'aller prendre deux mille francs dans la coupe de bronze qui était sur ma cheminée, et de me les apporter.

VI

C'était, en effet, la sœur de lait de madame de Chamblay.

Je vis entrer une charmante paysanne qui semblait de deux ou trois ans plus jeune que sa maîtresse ; je dis sa maîtresse, parce que je sus plus tard qu'elle remplissait près d'elle les fonctions de femme de chambre.

Elle portait, comme on me l'avait dit, le costume de la paysanne normande, mais dans toute sa coquetterie. Ce costume, qui allait parfaitement à l'air de son visage, en faisait une des plus jolies filles que j'aie jamais vues.

Elle était fort rouge et toute honteuse.

— C'est vous, le monsieur que...? c'est vous, le monsieur qui...? balbutia-t-elle.

— Oui, c'est moi, le monsieur qui..., lui dis-je en riant

— C'est que madame m'a dit une chose qui ne me paraît pas possible.

— Que vous a dit madame ?

— Elle m'a dit que vous nous donniez deux mille francs pour acheter un homme à Gratien.

En ce moment, le domestique rentrait et me remettait les deux mille francs.

— C'est si bien possible, lui dis-je, que les voilà, ma chère enfant. Tendez votre main.

Elle hésitait.

— Vous voyez bien que c'est vous qui ne voulez pas.

Elle avança timidement la main ; j'y déposai les deux mille francs en or.

— Oh ! mon Dieu ! dit-elle, quelle grosse somme cela fait ! Si nous ne pouvions pas vous la rendre !

— Madame ne vous a-t-elle pas dit, mon enfant, que je ne vous la donnais, au contraire, qu'à la condition que vous ne me la rendriez jamais ?

— Mais, monsieur, vous ne pouvez nous donner une pareille somme pour rien ?

— Je ne vous la donne pas non plus pour rien, et je vais vous la faire payer.

— Oh ! mon Dieu, comment cela ?

— Oh ! rassurez-vous : en causant cinq minutes avec moi de quelqu'un qui vous aime beaucoup, et que vous n'êtes point assez ingrate pour ne pas aimer de votre côté.

— Je n'aime que deux personnes au monde, à part ma mère et ma petite sœur : c'est Gratien et madame de Chamblay ; et encore, je devrais dire madame de Chamblay et Gratien, car je crois que je l'aime encore mieux que lui.

— Eh bien, mais c'est de l'une de ces deux personnes que nous allons causer.

— De laquelle ?

— De madame de Chamblay.

— Oh ! bien volontiers, monsieur ; je l'aime tant, que c'est un bonheur pour moi que de parler d'elle.

— Asseyez-vous alors, lui dis-je en poussant une chaise de son côté, et soyez heureuse.

— Oh ! monsieur, fit-elle.

J'insistai, elle s'assit.

— Imaginez-vous, dit-elle avec une effusion qui donnait facilement à comprendre que les paroles débordaient de son cœur, imaginez-vous que je ne l'ai jamais quittée, et qu'elle a toujours été si bonne pour moi, que je ne sais pas si, en priant pour elle toute ma vie, je m'acquitterai jamais. — Vous regardez mon costume, et vous le trouvez joli, n'est-ce pas, monsieur ? C'est elle qui veut que je sois élégante ; elle dit que cela la réjouit, et qu'elle joue à la poupée avec moi comme lorsqu'elle était enfant ; tout cela, vous le comprenez bien, monsieur, ce sont des prétextes qu'elle prend pour me faire brave, et elle a eu bien souvent des querelles avec monsieur, à cause de l'argent qu'elle dépensait pour ma toilette. Mais, sous ce rapport, elle a toujours pensé à moi avant de penser à elle.

Je l'interrompis.

— Mais, lui dis-je, madame de Chamblay m'avait dit que vous étiez sa sœur de lait, je crois ?

— Oui, monsieur, je suis sa sœur de lait, en effet.

— Cependant elle m'a paru, à la première vue, un peu plus âgée que vous ne paraissez l'être.

— Ah ! dame, monsieur, le chagrin, ça vieillit.

Je sentis mon cœur se serrer ; je ne m'étais donc pas trompé : madame de Chamblay était malheureuse.

— Le chagrin ? répétai-je.

La jeune fille vit qu'elle en avait dit plus qu'elle n'en voulait dire.

Oh ! le chagrin, quand je dis le chagrin, vous comprenez bien, monsieur, c'est les tracas que je veux dire. Ce n'est pas une raison parce qu'on est riche pour que l'on soit heureux ; au contraire, souvent l'argent, quoiqu'il soit bon

parfois, — et elle regarda joyeusement l'or qu'elle tenait dans sa main, — il y a d'autres moments où c'est la cause de bien des tourments; enfin, il y a un proverbe, n'est-ce pas? qui dit : « La richesse ne fait pas le bonheur! »

— Hélas! oui, ma pauvre enfant, il y a un proverbe qui dit cela, et je suis bien triste, croyez-moi, qu'il s'applique à madame de Chamblay.

— Ah! dame, monsieur, le bon Dieu éprouve les bons.

— Y a-t-il longtemps, demandai-je comme pour changer la conversation, que madame de Chamblay est mariée?

— Il y a quatre ans, monsieur; elle avait dix-huit ans.

— Ce qui lui en fait vingt-deux?

— Oui, monsieur, vingt-deux.

— Et sans doute un mariage d'inclination?

La jeune fille secoua la tête.

— Non.

Puis, baissant la voix :

— C'est le prêtre, dit-elle, qui a fait ce mariage-là.

— Le prêtre? Qu'est-ce que c'est que le prêtre?

— Oh! personne, rien, monsieur! dit la jeune fille, comme épouvantée de ce qu'elle venait de laisser échapper.

Et, en même temps, elle se leva.

— Mon enfant, dis-je, j'ai voulu causer avec vous de madame de Chamblay, parce qu'elle m'a paru une personne charmante; mais je n'ai jamais eu l'intention de vous demander les secrets de votre bienfaitrice.

— Et Dieu me garde, monsieur, de dire sur elle quelque chose qui ne soit point à dire! Mais, quant à ses secrets, que je ne connais pas plus que le reste de la maison, madame ne se plaignant jamais, il serait bien heureux qu'elle rencontrât quelqu'un à qui les confier; un ami, un bon cœur, cela la soulagerait, et je crois qu'elle a grand besoin d'être soulagée.

Je mourais d'envie d'en savoir davantage; mais je comprenais qu'il y aurait indiscrétion à aller plus loin, et je me fis un scrupule de rien surprendre à la naïveté ou à la tendresse de la jeune fille.

Peut-être étais-je déjà allé trop loin.

— Eh bien, mon enfant, lui dis-je, soyez persuadée d'une chose : c'est que cet ami dont madame de Chamblay, selon vous, a si grand besoin, je serais heureux de l'être; c'est que le cœur où elle aurait du bonheur à verser ses secrets, je serais heureux de le lui ouvrir; je ne sais pas si l'occasion s'en présentera jamais, et, se présentant, si ce sera demain, dans un an, dans dix ans; mais, le jour où elle cherchera cet ami, où elle demandera ce cœur, indiquez-moi à elle. Dieu fera le reste, je l'espère.

La jeune fille me regarda avec étonnement.

— Eh bien, oui, monsieur, je le lui indiquerai, dit-elle; car je suis sûre, à la façon dont vous le dites, que vous ferez pour elle tout ce que ferait un frère.

Je lui posai la main sur l'épaule.

— Garde cette croyance dans ton cœur, mon enfant, lui dis-je, et, à l'heure du besoin, ne l'oublie pas.

— Soyez tranquille, dit-elle.

Elle fit quelques pas vers la porte, et s'arrêta d'un air embarrassé.

— Eh bien, voyons, lui demandai-je, qu'y a-t-il?

— Oh! dit-elle, c'est que...

— Quoi?

— Mais non, je n'oserai jamais...

— Ose, mon enfant.

— C'est que ce serait une bien grande faveur.

— Parle.

— Non, non; décidément, je chargerai madame de la demander à monsieur.

— Eh bien, soit! lui dis-je pensant que la demande me vaudrait, soit une lettre, soit une visite de madame de Chamblay. Madame, mais personne autre que madame; à toute autre que madame, je refuse.

— Même à moi? demanda-t-elle en riant.

— Même à toi, répondis-je.

— Eh bien, alors, on obtiendra de madame qu'elle fasse la demande.

— Et, à cette condition, d'avance elle est accordée.

— Ah! monsieur, s'écria la jeune paysanne, quel malheur que ce ne soit pas vous qui...

— Eh bien, après? lui demandai-je.

— Oh! rien, rien!

Et elle se sauva en courant.

Le soir même, je reçus à Reuilly cette lettre de madame de Chamblay.

« Monsieur,

« Zoé m'assure qu'elle a besoin de mon intermédiaire pour obtenir de vous une grande faveur. Quoique j'ignore complètement comment et pourquoi j'aurais une influence sur votre décision, son désir me paraît si naturel, que je me hasarde à vous le transmettre.

« Elle me charge donc, monsieur, de vous prier de lui faire l'honneur d'assister à son mariage. Elle vous doit son bonheur, pauvre enfant! et, chose bien naturelle, elle désire que vous en soyez témoin.

« Si vous acceptez son invitation, j'en serai personnellement heureuse, puisque ce sera pour moi une occasion de vous adresser de nouveaux remercîments.

« Votre reconnaissante,

« EDMÉE DE CHAMBLAY. »

— Qui a apporté cette lettre? demandais-je au domestique.

— Un garçon qui a l'air d'être de la campagne, répondit celui-ci.

— Jeune?

— Vingt-deux à vingt-trois ans

— Faites-le entrer.

Le messager parut sur la porte. C'était un solide gars, aux joues roses comme les pommes qui bordent les routes de la Normandie, aux cheveux blonds comme les épis qui poussent dans les champs, aux yeux bleus comme les bluets qui poussent dans les épis, vrai descendant des races venues du Nord avec Rollon.

Seulement, il paraît que, dans la succession des âges, il avait perdu les instincts guerriers de ses ancêtres.

— Eh bien, lui demandai-je, c'est donc vous, conscrit?

— Oh! conscrit! répondit-il, c'était bon ce matin; ce soir, grâce à vous, je ne le suis plus!

— Comment! vous ne l'êtes plus? vous avez déjà trouvé un remplaçant?

— Oui-da! avec de l'argent, on trouve tout ce que l'on veut. Il y avait Jean-Pierre, le fils du père Dubois, qui a pris le nº 120. Il n'y a pas de danger que ça monte jusqu'à lui. Son père lui a inculqué dans l'esprit qu'il voulait être soldat, il l'a cru; de sorte que nous avons traité pour dix-sept cents francs: c'est trois cents francs que Zoé aura à vous remettre.

— Comment! demandai-je, son père lui a inculqué dans l'esprit qu'il voulait être soldat? Qu'entendez-vous par ces paroles?

— J'entends qu'il lui a fait accroire qu'il avait le goût militaire.

— Et dans quel but?

— Oh! c'est un malin, le père Dubois.

— C'est un malin?

— Oui, un finaud.

— Comment cela?

— Un madré, quoi!

— J'entends bien; mais pourquoi est-ce un malin, un finaud, un madré?

— Il ne connaît que la terre, lui.

— Je ne vous comprends pas davantage, mon ami.

— Oui; mais je me comprends, moi.

— Ça ne suffit peut-être pas, puisque nous causons ensemble.

— C'est vrai; mais le père Dubois, qu'est-ce que ça vous fait, à vous qui êtes de la ville, un pauvre paysan de la campagne?

— Ça me fait beaucoup, j'aime à m'instruire.

— Oh! vous vous gaussez! comme si je pouvais apprendre quelque chose à un homme comme vous.

— Vous pouvez m'apprendre ce qu'est le père Dubois.

— Oh! je vous l'ai dit et je ne m'en dédis pas.

— Vous m'avez dit que c'était un malin, un finaud, un madré qui ne connaît que la terre.

— C'est la vérité pure.

— Fort bien; mais c'est la vérité dans son puits, faites-l'en sortir.

— Oh! ce n'est pas pour dire du mal de lui, mais c'est son caractère, à cet homme; c'est le troisième qu'il a sous les drapeaux, ou, pour mieux dire, qu'il avait : les deux premiers ont été tués en Afrique; mais ça ne fait rien, ils étaient payés.

— Ah çà! mais ce n'est pas le père Dubois, c'est le père Horace, ce gaillard-là.

— Non, non, c'est le père Dubois.

— Je veux dire qu'il est patriote.

— Lui, patriote? Ah bien, oui, il s'inquiète bien de cela! il s'inquiète de la terre.

— C'est cela, de la terre de la patrie?

— Mais non, mais non : de sa terre à lui; il s'arrondit, cet homme. Ça va lui faire ses douze arpents.

— Ah! oui, je comprends.

— Voyez-vous, sa terre, c'est sa terre. Sa femme, ses enfants, sa famille, qu'est-ce que ça lui fait? Rien de rien, quoi! Sa terre avant tout. Le matin, dès cinq heures, il est dans sa terre, jetant dans le champ de son voisin chaque pierre qu'il trouve. Selon la saison, il laboure, il ensemence ou il moissonne. Vous le rencontrez dans la rue avec une corbeille à la main; il regarde à droite, à gauche. Vous vous dites : « Qu'est-ce qu'il peut donc chercher comme

cela, le père Dubois? » Du crottin de cheval pour fumer sa terre. Il y déjeune, il y dîne, sur sa terre: un jour, il y couchera! Le dimanche, il se fait beau, il va à la messe. Pour qui croyez-vous qu'il prie le bon Dieu? pour les morts, ou pour les vivants? Bon! il prie pour sa terre, qu'il n'y ait pas d'orage, qu'il n'y ait pas de grêle, que ses pommiers ne soient pas gelés, que ses blés ne soient pas versés; puis, la messe dite, quand chacun se repose ou s'amuse, il prend le chemin de sa terre.

— Comment! il travaille le dimanche?

— Non; il ne travaille pas, il s'amuse; il esherbe, il guette les mulots, il extermine les taupes. C'est sa jouissance, à cet homme; il n'a que celle-là, mais il paraît qu'elle lui suffit. Il a fait vendre ses deux premiers garçons et il a acheté de la terre avec.

— Mais ne me dîtes-vous pas que les malheureux ont été tués en Afrique?

— Ça ne fait rien; la terre reste, elle. Il y a trois ans qu'il soigne Jean-Pierre, qu'il le regarde grandir et qu'il dit à tout le monde: « Voyez le beau cuirassier que cela fera au roi Louis-Philippe. » C'est au point qu'on n'appelle à Bernay Jean-Pierre que *le Cuirassier*. Un mois avant le tirage, il mettait tous les matins un cierge à Notre-Dame de la Couture pour qu'elle glissât un bon numéro dans la main de son fils, non point pour qu'il ne partît pas, dame: non, pour qu'il pût se vendre comme ses deux frères s'étaient vendus; et il a une chance, le vieux gueux! le premier avait pris le 95, le second le 107, le troisième a pris le 120; s'il en avait un quatrième, il prendrait le 150.

— Et alors, vous avez traité? c'est fini, signé?

— Parafé par-devant notaire, pour dix-sept cents francs une fois donnés; c'est trois cents francs que Zoé aura à vous remettre.

— Et vous, mon ami, êtes-vous aussi un adorateur de la terre, comme le père Dubois?

— Non; moi, je suis comme les oiseaux du bon Dieu, je vis de ce qui pousse sur la terre des autres.

— Et, comme les oiseaux, vous vivez en chantant?

— Le plus que je peux; mais, depuis quinze jours, je dois le dire, je ne chantais plus, je déchantais.

— Cependant, vous exercez une industrie quelconque?

— Je cultive la varlope et fais fleurir le rabot; je suis garçon menuisier chez le père Guillaume, où j'attends, en gagnant cinquante sous par jour, qu'un oncle que je n'ai pas meure en Amérique ou dans les Indes en me laissant mille écus pour m'établir à mon compte.

— De sorte qu'avec mille écus vous vous établiriez?

— Oh! oui, grandement, et il y aurait encore du reste pour acheter le lit de noces; mais, n'ayant pas d'oncle...

— Vous n'avez pas d'oncle, c'est vrai; mais vous avez madame de Chamblay, qui aime beaucoup votre femme et qui est riche.

— Oui; seulement, elle ne tient pas les cordons de la bourse, pauvre chère créature! sans cela, ce n'est pas vous qui auriez acheté Jean-Pierre, c'est elle.. Je ne vous en suis pas moins reconnaissant pour cela, croyez bien, attendu que dix-sept cents francs ne se rencontrent pas dans un tas de copeaux; car, au bout du compte, il n'a coûté que dix-sept cents francs, ce qui fait que Zoé aura trois cents francs...

— C'est bien, c'est bien, nous compterons. En attendant, mon ami, j'oublie que j'ai une réponse à faire à madame de Chamblay.

— Et puis à nous.

— Et puis à vous... A vous, elle sera courte et précise, la réponse: J'irai.

— Ah! voilà une bonne parole! Décidément, vous êtes un brave... Ah! pardon, excuse! fit-il en retirant sa main, qu'il m'avait tendue.

— Pourquoi pardon? pourquoi excuse?... demandai-je en lui tendant à mon tour la mienne.

— Ah! dame, c'est que d'un garçon menuisier à un vicomte, à un baron ou à un comte... Il est vrai que, quand il y a bon cœur des deux côtés...

— Vous avez raison, c'est un pont sur l'abîme. Votre main, mon ami.

Gratien me donna une chaude et cordiale poignée de main.

— Maintenant, reste la lettre, dit-il.

— Dans un instant, vous allez l'avoir.

J'écrivis:

« Madame,

» Vous m'offrez une nouvelle occasion de vous revoir et de vous remercier encore une fois de m'avoir donné le prétexte de faire un peu de bien. Récompensez-moi toujours ainsi et je me fais joueur.

» Mes vœux s'uniront aux vôtres, madame, pour le bonheur de vos deux protégés.

» Tous les respects du cœur.

« MAX DE VILLIERS. »

— Tenez, mon ami, dis-je à Gratien, voici votre lettre; remettez-la à madame de Chamblay demain matin.

— Oh! pas demain matin: ce soir, répondit Gratien.

Je regardai la pendule, elle marquait neuf heures passées.

— C'est que, comme vous ne serez pas à Evreux avant dix heures du soir...

— Ça ne fait rien; madame m'a dit: « A quelque heure que tu reviennes, Gratien, fais-moi tenir la réponse de M. de Villiers. » Vous comprenez bien qu'après une pareille recommandation, fût-ce à minuit, elle l'aurait tout de même.

Et il partit, me laissant tout joyeux de cette idée, que madame de Chamblay attendait ma réponse avec assez d'intérêt pour avoir ordonné qu'on la lui donnât à quelque heure que ce fût.

VII

Je restai trois semaines sans avoir de nouvelles de madame de Chamblay, autrement que pour entendre dire que son mari venait de vendre une petite terre appartenant à sa femme.

Cette petite terre, qui valait cent vingt mille francs, disait-on, avait été vendue par lui avec une telle hâte, qu'il n'avait point attendu d'en trouver la valeur, mais l'avait donnée pour quatre-vingt-dix mille francs.

Je ne sais pourquoi j'éprouvai l'irrésistible envie d'avoir cette terre.

Je m'informai: elle était située dans le département de l'Orne, et s'appelait la terre de Juvigny.

Madame de Chamblay possédait, aux bords de la Mayenne, un petit château; c'est dans ce château qu'elle était née et qu'elle avait été élevée. Son nom de jeune fille était Edmée de Juvigny.

Le petit château avait été vendu tout meublé avec la terre.

J'allai chez le notaire qui avait fait cette vente. Il se nommait maître Desbrosses et habitait Alençon.

Par bonheur, l'acheteur n'avait fait cette acquisition qu'à cause du bon marché, pour revendre Juvigny et gagner dessus.

Le notaire se chargea de lui demander quelles étaient ses prétentions.

Deux heures après, j'eus sa réponse: il voulait vingt mille francs de bénéfice net.

Cette augmentation ne portait la terre et le château de Juvigny qu'à la somme de cent dix mille francs; ce qui la mettait encore à dix mille francs au-dessous de sa valeur.

Mais, me l'eût-on faite dix ou vingt mille francs de plus qu'elle ne valait, que je l'eusse encore achetée.

Je priai maître Desbrosses de dresser le contrat, afin qu'on pût signer le jour même: je m'engageais à payer dans cinq jours.

Le même soir, le contrat fut signé

Une heure après, je partais pour Paris, afin de réaliser une somme de cent dix mille francs. Je vendis du cinq pour cent, je complétai mes cent dix mille francs et je repartis pour Alençon.

Maître Desbrosses me félicita sur l'activité que j'avais mise à faire mon acquisition; car, en mon absence, et le lendemain de mon départ, un prêtre était venu pour acheter Juvigny.

Je ne sais pourquoi ces deux mots, *un prêtre*, à propos de Juvigny, me firent penser à ces deux mots, *le prêtre*, qu'avait dits Zoé à propos de madame de Chamblay.

Il me sembla que le prêtre qui avait fait le mariage de madame de Chamblay devait être le même que le prêtre qui était venu pour acheter Juvigny.

Je demandai comment s'appelait ce prêtre.

Il n'avait pas dit son nom.

Je m'enquis de son signalement. C'était un homme de cinquante-cinq à cinquante-six ans, d'une taille au-dessous de la moyenne, avec de petits yeux verts, un nez pointu et des lèvres minces.

Il avait des cheveux rares collés sur la tête, et restés noirs malgré son demi-siècle accompli.

Il avait parlé des localités de façon à laisser croire qu'il n'y était point étranger; il avait paru fortement contrarié d'arriver trop tard, et avait demandé le nom du nouvel acquéreur. On le lui avait dit; il avait répété deux fois: « Max de Villiers! Max de Villiers! » en homme à qui ce nom n'apprend rien; puis il était parti.

En échange de mes cent dix mille francs et de mes frais de contrat, on me remit les clefs du château.

Je demandai à qui je pourrais m'adresser pour me piloter dans mon nouveau domaine. On m'indiqua une vieille

femme nommée Joséphine Gauthier, qui demeurait dans une petite chaumière, à l'une des portes du parc.

C'était la seule gardienne qu'eût eue le château depuis qu'après son mariage avec M. de Chamblay. Edmée l'avait quitté, c'est-à-dire depuis quatre ans.

Je pris une voiture à Alençon, et me fis conduire au village de Juvigny.

Le château était situé à un quart de lieue du village.

J'y arrivai vers trois heures de l'après-midi.

A la porte d'une chaumière attenante au parc, je vis une bonne femme qui filait au rouet.

— N'êtes-vous pas Joséphine Gauthier? lui demandai-je.

Elle releva la tête et me regarda.

— Oui, monsieur, dit-elle, pour vous servir, si j'en étais capable.

— Vous en êtes tout à fait capable, ma bonne femme, lui dis-je en sautant à bas de la calèche; je suis le nouvel acquéreur du château et de la terre de Juvigny.

— Vous? me dit-elle. Impossible!

— Pourquoi cela, impossible?

— Il est venu, il y a cinq ou six jours. C'est un petit vieillot tout jaune qui m'a l'air d'un entasseur d'écus, tandis que vous...

— J'ai plutôt l'air d'un homme qui les fait sauter que d'un homme qui les entasse, n'est-ce pas?

— Oh! je ne veux pas dire cela, monsieur.

— Vous pourriez le dire sans m'offenser, la bonne mère, attendu que ce ne serait pas vrai; mais, pour mettre votre conscience en repos, je vous dirai, moi, que le petit vieillot tout jaune qui a l'air d'un entasseur d'écus avait, en effet, acheté la terre de Juvigny et l'était venu voir; mais, moyennant vingt mille francs de bénéfice que je lui ai donnés, je la lui ai rachetée et la viens voir à mon tour. En tout cas, si vous éprouvez quelque répugnance à me piloter, ma bonne femme, je ferai la visite tout seul, attendu que voici les clefs, que m'a remises maître Desbrosses.

— Moi, de la répugnance à vous piloter, moi, monsieur? Bien au contraire, je préfère que le bien de ma pauvre petiote soit à vous plutôt qu'à ce vieux grigou.

— Pardon, ma bonne femme, demandai-je, qui appelez-vous votre pauvre petiote?

— Ma pauvre petite Edmée, donc.

— Est-ce que vous seriez la nourrice de madame de Chamblay, par hasard?

— Oui, monsieur; non seulement sa nourrice, mais encore sa gouvernante.

— Alors, vous êtes la mère de Zoé?

— La mère de Zoé, avez-vous dit? fit la bonne femme en ouvrant de grands yeux.

— Non, je n'ai rien dit.

— Si fait, monsieur... Eh bien, moi, voulez-vous que je vous dise qui vous êtes?

— Oh! je vous en défie bien, ma bonne femme.

— Vous m'en défiez? dit-elle en s'avançant vers moi, vous m'en défiez?

— Oui.

— Eh bien, vous êtes M. Maximilien de Villiers, entendez-vous!

J'avoue que je fus singulièrement étonné.

— Ma foi, ma bonne femme, lui dis-je, je n'ai aucune raison de garder l'incognito vis-à-vis de vous; d'autant plus que si, de mon côté, je vous demande le secret, vous le garderez, n'est-ce pas?

— Oh! tout ce que vous voudrez, monsieur.

— Eh bien, oui, je suis M. Maximilien de Villiers; mais comment le savez-vous?

La bonne femme tira une lettre de son fichu.

— Connaissez-vous cette écriture-là? dit-elle.

— L'écriture de madame de Chamblay!

— Oui, de madame de Chamblay.

— Eh bien, que vous dit cette lettre?

— Oh! lisez, lisez, monsieur!

Je dépliai la lettre, et je lus:

« Ma chère Joséphine,

« Je t'annonce une bonne nouvelle.

« On a acheté un homme à Gratien; il épouse Zoé aussitôt les formalités accomplies. Je tâcherai de t'envoyer chercher pour venir à la noce, car je serai bien heureuse de te revoir.

« Si tu me demandes comment tout cela est arrivé, je te dirai que c'est par miracle, et j'ajouterai: Prie pour un bon et noble jeune homme qui s'appelle Maximilien de Villiers.

« Ta pauvre MA. »

Je regardai la vieille femme.

— Eh bien, dit-elle, est-ce cela?

— Oui, c'est cela, la mère, lui dis-je les larmes aux yeux.

Puis, après un moment d'hésitation:

— Voulez-vous me vendre cette lettre? lui demandai-je.

— Non, pas pour tout l'or du monde, répondit la bonne vieille; mais je veux bien vous la donner.

— Merci, merci, la mère! lui dis-je.

Et, par un mouvement irréfléchi, je portai vivement la lettre à mes lèvres.

— Ah! dit-elle, vous l'aimez!

— Moi? m'écriai-je. Vous êtes folle, ma bonne femme! je l'ai vue une seule fois dans ma vie.

— Eh! monsieur, dit-elle, est-ce qu'il en faut davantage quand on a des yeux et un cœur?

Et elle accompagna ces mots d'un geste indescriptible.

Je me repliai sur moi-même. Cette bonne femme, avec son instinct de tendresse, avait lu dans mon propre cœur plus avant que moi-même.

— Et maintenant, lui dis-je, voulez-vous me montrer le château?

— Oh! bien volontiers, dit-elle; venez par ici.

— Faut-il dételer, monsieur? demanda l'homme qui m'avait amené.

— Pour cela, bien certainement; je ne suis pas même sûr de m'en aller ce soir.

Puis, me retournant vers la vieille Joséphine:

— Pourrai-je coucher au château, si l'envie m'en prend? lui demandai-je.

— Certainement, monsieur; je vous ferai un lit. Oh! vous trouverez tout en bon état, allez, et comme monsieur et madame l'ont quitté.

— Mais il y a longtemps, cependant, que monsieur et madame ont quitté le château?

— Il y a quatre ans.

— Et, depuis ce temps-là, ils y sont revenus?

— Madame, oui; deux fois. Jamais monsieur.

— Et madame y a couché dans ces deux voyages?

— Une nuit chaque fois.

— Et elle n'avait pas peur ainsi toute seule?

— Et de quoi donc voulez-vous qu'elle eût peur? Pauvre petiote! elle n'a jamais souhaité de mal à personne, pour que le bon Dieu lui en fasse.

— Où couchait-elle, dans ce cas-là?

— Dans sa chambre de jeune fille; je vous la montrerai.

— Eh bien, allons donc voir le château.

Nous nous acheminâmes, en conséquence, vers le bâtiment; c'était une de ces jolies petites fabriques qui remontent au règne de Louis XIII et qui sont bâties en pierres et en briques, avec des toits couverts en ardoise.

On y entrait par un perron de dix ou douze marches, gracieusement arrondi et protégé par une balustrade d'un beau modèle.

Sur le perron s'ouvrait l'antichambre, et, de l'antichambre, on passait, d'un côté, dans la salle à manger, et, de l'autre, dans le salon.

A la suite du salon était une bibliothèque.

Un grand escalier de pierre à rampe de fer conduisait au premier étage: c'était là que j'avais hâte d'arriver.

La porte d'honneur s'ouvrait sur un salon à tapisseries Louis XV très bien conservé, donnant sur la plus jolie partie du parc, au travers duquel coulait la Mayenne; un pont conduisait de la rive droite sur la rive gauche.

De ce salon, on passait dans une chambre à coucher tendue de damas vert.

La bonne femme s'y arrêta, et, me posant la main sur l'épaule:

— Tenez, monsieur, dit-elle, c'est dans cette chambre qu'elle est née, la pauvre enfant. Il y aura vingt-deux ans au 15 septembre prochain; le lit, qui est encore le même, était à la même place qu'aujourd'hui; sa mère me la tendit en me disant: « Joséphine, voilà ta fille; j'ai bien peur de n'avoir pas le temps d'être sa mère! » En effet, le surlendemain, elle était morte, pauvre chère créature du bon Dieu! Deux ans après, son père se remaria et mourut à son tour, laissant à sa seconde femme cinq cent mille francs d'argent comptant, trois fois autant à peu près à sa fille. Mais ce qu'il laissait à sa fille, c'étaient de bonnes terres et de bons châteaux dans le genre de celui-ci. Pourquoi M. de Chamblay s'en défait-il? Je n'en sais rien, continua la vieille femme en secouant la tête; mais je doute que ce soit pour les remplacer par de plus beaux et de meilleurs. Ah! la pauvre chère petite, quand, quinze ans après, je l'ai vue couchée dans ce lit-là, la nuit de ses noces, pâle, la tête fendue et ensanglantée, j'ai pensé à sa pauvre mère, qui me l'avait recommandée, et j'ai cru que j'allais mourir de douleur.

— Pardon, lui dis-je; mais je ne comprends pas bien. Vous dites, maintenant, quinze ans après sa naissance, la nuit de ses noces, et tout à l'heure vous me disiez que madame de Chamblay avait vingt-deux ans et était mariée depuis quatre; comment a-t-elle pu se marier à la fois à quinze ans et à dix-huit?

— C'est qu'elle a été mariée deux fois, la chère enfant, si cependant, la première fois, cela peut s'appeler un mariage... J'entends encore les cris de Zoé ; à ses cris, j'accourus ; il était trop tard ! Edmée était couchée là, monsieur, pâle comme une cire, perdant tout son sang par une blessure qu'elle avait reçue à la tête.

— Que lui était-il arrivé ?

— Oh ! quant à cela, c'est un mystère ; on n'en a jamais rien su ; il n'y avait que Zoé et elle qui pussent parler, et ni l'une ni l'autre n'ont jamais voulu rien dire à ce sujet ; moi, je crois que c'est ce monstre de M. de Montigny qui avait voulu la tuer.

— Qu'était-ce que M. de Montigny ?

— Son premier mari, un protestant, un hérétique, un parpaillot ; c'était sa belle-mère, qui était une Anglaise, qui l'avait mariée à ce malheureux. Par bonheur, le prêtre...

— Ah ! ah ! m'écriai-je, voilà le prêtre qui revient.

— Oh ! oui, par bonheur, comme je disais...

Je l'interrompis.

— Un petit homme, n'est-ce pas ? de cinquante-cinq à cinquante-six ans, avec des yeux verts, un nez pointu et des lèvres serrées, des cheveux bruns, rares et collés sur les tempes ?

— Ah ! vous connaissez donc l'abbé Morin ?

— C'est l'abbé Morin qu'il s'appelle ?

— Oui ; un bien brave homme, qui lui avait fait faire sa première communion, à la pauvre petiote ! Il plaida pour elle et en son nom, et obtint des tribunaux la séparation de corps et de biens. Ce ne fut pas difficile, vous comprenez : un mari qui, la première nuit de ses noces, fend la tête de sa femme !

— Qu'est devenu ce M. de Montigny ?

— Il est mort deux ans après, comme un enragé, en blasphémant contre le pauvre abbé Morin !

— De sorte qu'elle se trouva veuve sans avoir été femme ?

— Oh ! mon Dieu ! oui : c'est alors qu'elle épousa M. de Chamblay. Cette fois-ci, c'est le prêtre qui la maria, et le bon Dieu a béni leur union.

— Mais, demandai-je à la bonne femme, vous croyez donc madame de Chamblay heureuse ?

— Sans doute : les deux fois que je l'ai vue, elle m'a parlé de son mari comme d'un homme dont elle n'avait qu'à se louer, et, chaque fois qu'elle m'a écrit, elle n'a pas manqué de me mettre dans sa lettre qu'elle était bien heureuse. Et puis, allez, elle a ce bon abbé Morin qui veille sur elle, et, avec lui, pauvre petiote, elle est bien sûre de son paradis dans ce monde et dans l'autre !

— Et lorsqu'elle venait ici, vous m'avez dit qu'elle couchait dans sa chambre de jeune fille ?

— Oui.

— Et vous m'avez promis que vous me la montreriez ?

— Sans doute ; elle vous appartient, comme tout le reste.

— Eh bien, montrez-la-moi.

La bonne femme ouvrit une petite porte qui donnait de la chambre à coucher de damas vert dans une chambre moitié moins grande que cette dernière, tapissée de mousseline blanche, tendue sur satin bleu.

Contre la muraille était un petit lit de pensionnaire de forme Louis XVI, avec les deux dossiers capitonnés de satin bleu ; sur la cheminée, recouverte de velours bleu, étaient une petite pendule, deux vases de Sèvres et deux candélabres plus ou moins en porcelaine de Saxe, avec des fleurs adorablement peintes et admirablement travaillées.

Un petit bureau de bois de rose était dressé contre la fenêtre : les fauteuils et les chaises étaient recouverts de satin bleu broché de fleurs aux couleurs naturelles.

Enfin, dans un petit enfoncement placé dans un angle, était une espèce de petit autel, ou plutôt de prie-Dieu, surmonté d'une Vierge qu'à la pureté et à la délicatesse de ses formes, on eût pu attribuer à Jean Goujon.

Cette Vierge était de marbre, sans autre ornement qu'un léger filet d'or bordant son manteau et cerclant sa tête.

Mais ce qui me frappa surtout, c'est qu'autour de son cou elle portait une couronne, et à son côté un bouquet de fleurs d'oranger.

La bonne vieille vit que ces deux objets attiraient plus particulièrement mon attention.

— C'est sa couronne et son bouquet, qu'elle a consacrés à la Vierge, la chère enfant, dit-elle.

Je poussai un soupir.

Cette petite chambre m'inspirait une mélancolie pleine de douceur ; c'était le tombeau de tous les souvenirs, de tous les bonheurs, de toutes les joies de la jeune fille. Là, elle avait déposé sa robe virginale et sa blanche couronne, et, avec elles, tous ces rêves purs, toutes ces visions célestes du matin de la vie. De cette chambre, où elle avait grandi sous l'œil de sa belle madone, elle était sortie pour entrer dans ce monde de douleurs et de corruption qu'on appelle la société. Elle y avait perdu son sourire d'ange et sa fraîcheur de rose ; elle y avait pris cette pâle teinte des fleurs d'automne qui ont déjà frissonné au vent de l'hiver ; elle y avait amassé les larmes, cette amère rosée qui tombe à l'aube des jours orageux, et elle y était revenue deux fois pour y chercher sans doute, dans son blanc passé, de la force contre le douloureux présent et le sombre avenir.

Sans faire attention que la bonne femme était là, je tombai à genoux sur le prie-Dieu et je baisai les pieds de la Vierge, que sans doute elle avait baisés tant de fois...

Le lendemain, je partis, recommandant à Joséphine Gauthier le plus grand secret sur ma visite, ainsi que sur mon acquisition, et lui laissant toutes les clefs, excepté celle de la petite chambre virginale.

Celle-là, je l'emportai.

VIII

Je revins à Evreux ou plutôt au château de Reuilly. J'étais absent depuis près de six jours ; je n'avais pas même dit à Alfred de Senonches que je partais.

J'avais une telle expression de joie et de sérénité sur le visage, qu'il me regarda avec étonnement, mais sans laisser échapper autre chose que cette exclamation :

— Heureux homme, va !

Je ne répondis point : je ne voulais ni nier ni avouer que je fusse heureux.

— Il y a une chose dont je réponds, continua Alfred, c'est que tu ne viendras pas aujourd'hui avec moi à Evreux.

— Et pourquoi cela ? demandai-je.

— Parce que tu as besoin de solitude, mon cher ami, du frémissement des grands arbres, du murmure de la rivière, des rayons du soleil filtrant à travers le feuillage, toutes choses dont je n'ai plus affaire et que je te cède à mon grand regret. Marche dans tes rêves, égare-toi dans ton paradis, heureux homme ! Moi, je vais être utile à mon pays, je vais faire de l'administration, je vais gratter mon parchemin ; écris, toi, pendant ce temps-là, sur ton papier couleur de rose.

Je ne lui répondis pas, je l'embrassai.

— Ah ! dit Alfred, tu es encore plus chez les anges que je ne croyais. Et quand on pense que, moi aussi, il y a eu un temps où je ne pouvais résister au désir d'embrasser un ami, où j'appelais les hommes mes frères, et où j'aurais voulu avoir toutes les fleurs du paradis pour les jeter sous les pieds de la femme que j'aimais !

Il éclata de rire.

— *Par bonheur*, j'en suis bien revenu, de ce temps-là ! ajouta-t-il. Promène-toi rêve, soupire ; je te donne Reuilly et vais à ma préfecture.

Et, sur ces mots, Alfred de Senonches sauta dans son tilbury, prit les rênes des mains de son domestique, cingla d'un coup de fouet son cheval, qui se cabra, bondit et l'emporta comme s'il était monté sur le char de l'éclair.

Il me laissa, comme il me l'avait dit, avec la solitude, le frémissement des arbres, le murmure de la rivière, ces véritables amis de l'homme heureux ou malheureux, qui sourient à son bonheur, qui compatissent à sa tristesse.

Aussi, la première chose que je fis fut-elle de m'enfoncer dans le parc, d'en chercher l'endroit le plus sombre, l'arbre le plus épais, et de me coucher dans l'herbe comme un écolier en vacances.

Depuis combien de temps étais-je là à rêver ? Je n'en sais rien ; la voix de Georges me tira de ma rêverie.

Je me retournai

— Vous m'excuserez, monsieur me dit-il, mais c'est M. le curé de Reuilly, qui, en l'absence de M. le comte, désire vous parler.

Et, en effet, à quelques pas en arrière du domestique, je vis le curé, qui se tenait attendant, le chapeau à la main.

Rien ne me touche comme l'humilité chez un prêtre, attendu que c'est une vertu de son état, et qu'il est très rare que l'homme ait la vertu de son état.

Je me levai vivement, et j'allai à lui le chapeau à la main, et tout en l'observant.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, au visage doux et mélancolique ; il avait de grands yeux noirs, de belles dents blanches, le teint pâle et un peu maladif.

— Je vous demande pardon de vous avoir tiré de votre rêverie, monsieur, me dit-il d'une voix douce ; mais votre ami m'a dit une fois pour toutes de ne pas craindre de le déranger quand il s'agirait d'une bonne action.

— Je reconnais là mon misanthrope, répondis-je en riant, et en faisant signe au bon curé de se couvrir.

Mais lui, avec un sourire triste :

— Je viens au nom des pauvres, monsieur ; je dois donc être humble comme ceux que je représente.

Et il me fit signe à mon tour de mettre mon chapeau sur ma tête.

— Vous venez au nom de Dieu, monsieur, lui répondis-je ; c'est donc à moi de rester découvert devant vous.

— Monsieur, continua le prêtre, un petit hameau situé à une demi-heure d'ici, si petit et si pauvre, qu'il n'a pas même de nom et qu'on l'appelle le Hameau, a été brûlé par l'imprudence d'un enfant. On a ouvert une souscription où chacun verse son aumône. C'est aussi peu que l'on veut, monsieur ; Dieu voit le fait et ne compte pas la somme.

Et il me présenta un papier que je dépliai ; sur ce papier se trouvaient déjà quelques signatures.

Je tirai dix louis de ma poche.

— Monsieur le curé, lui dis-je, voici mon aumône ; soyez assez bon pour me laisser votre liste ; je me charge d'y faire souscrire mon ami.

— C'est une des choses consolantes de ce monde, monsieur, me dit le curé, que de voir Dieu bien placer la richesse. Dix ou douze cœurs comme le vôtre, et les pauvres gens recueilleraient plus qu'ils n'ont perdu

— Oh ! vous les trouverez, monsieur, n'en doutez pas, lui répondis-je.

— Ce sera une grande joie pour moi, monsieur.

Et il s'inclina pour se retirer.

— Pardon, lui dis-je ; je vous accompagne jusqu'au château.

— Je ne voudrais point vous déranger.

— Je vais à la ville.

— En ce cas, monsieur, c'est autre chose.

Et, comme il ne voulut point remettre son chapeau sur sa tête, nous marchâmes l'un à côté de l'autre le chapeau à la main.

Arrivé à la porte du château :

— Monsieur, me demanda-t-il, quand me permettrez-vous de venir reprendre cette liste ? Je fais la quête moi-même, et votre générosité donnera peut-être aux autres l'idée d'être généreux. Je compte beaucoup sur le bon exemple.

— Vous n'osez pas dire sur l'orgueil, monsieur le curé.

— Je ne vois que ce que l'on me montre, monsieur ; à Dieu seul appartient de lire dans les cœurs.

— Je ne vous donnerai point cette peine de repasser au château, et j'aurai l'honneur de remettre chez vous la liste et les aumônes que j'aurai recueillies avant ce soir. Qui secourt vite secourt deux fois ; je sais cela.

Le curé salua et s'éloigna. Une fois la grille du château dépassée, il remit son chapeau sur sa tête.

Tout cela était fait dignement et simplement. Cet homme, il n'était pas besoin de le regarder à deux fois pour s'en convaincre, cet homme était un prêtre selon le cœur de Dieu.

Je dis à Georges de mettre le cheval au coupé Une demi-heure après, j'étais à la préfecture

L'étonnement d'Alfred fut grand de me revoir.

— Ah ! par exemple, me dit-il, si l'on m'eût demandé qui frappait à ma porte, je n'eusse point parié pour toi ! Qu'arrive-t-il donc ? Le feu est-il à Reuilly ? Et encore j'espère bien que tu ne te dérangerais pas pour si peu.

— Non, lui répondis-je, le feu n'est point à Reuilly ; mais il paraît qu'il a été au Hameau.

— Oui ; j'ai entendu parler de cela ; il y a cinq ou six maisons brûlées.

— Quel homme est-ce que ton curé ?

— Comment ! que mon curé ? Est-ce que j'ai un curé, moi ?

— Je veux dire le curé de Reuilly.

— Oh ! un excellent homme ! Du moins, il m'a paru ainsi.

— Il le faut bien, puisque tu lui as donné chez toi ses grandes entrées.

— C'est vrai.

— Il en a profité en venant faire sa quête.

— Ah ! oui, pour les incendiés. Eh bien, tu vois ce brave homme-là.

— Le curé, toujours ?

— Oui ; — il est malade ; il est poitrinaire. Aussi vrai que, dans deux ans, je serai député, lui, dans deux ans, il sera mort ; eh bien, il va peut-être faire trente ou quarante lieues à pied pour recueillir un billet de mille francs, pour les pauvres incendiés. Voilà les vertus que j'admire, et non pas celles de nos austères Excellences.

— Et, moi aussi, je les admire. C'est pourquoi, en lui donnant mon aumône, je lui ai promis la tienne.

— Combien lui as-tu donné ?

— Dix louis.

— Mais tu me ruines, malheureux !

— Comment cela ?

— C'est toi qui donneras le plus de tout le département : j'en suis bien sûr ; mais le préfet doit donner le double de celui qui donne le plus. Tiens voilà vingt louis pour ma souscription ; et, une autre fois, quand tu t'aviseras de faire le généreux, compte avec ma bourse avant de compter avec la tienne !

Je me levai.

— Eh bien, tu t'en vas? me demanda Alfred.

— Oui, j'ai procuration du curé, et j'ai une bonne maison à exploiter. A ce soir à dîner. Veux-tu que j'invite le curé à venir dîner avec nous?

— Invite ; mais il refusera.

— Pourquoi cela ?

— Il suit un régime ; je t'ai dit qu'il était malade.

— Tant pis ! j'ai peur d'être forcé de haïr un autre prêtre, et je ne serais point fâché, comme compensation, d'aimer celui-ci.

Je saluai Alfred et remontai dans mon coupé.

— Chez M. de Chamblay ! dis-je à Georges.

Vous comprenez quelle était ma pensée, n'est-ce pas, cher ami, et pourquoi j'avais pris la liste aux mains du curé ?

J'avais immédiatement compris que c'était un moyen tout trouvé de faire une visite à madame de Chamblay, que je ne comptais revoir que le jour de la noce de Zoé.

Je fis demander si M. de Chamblay était chez lui.

M. de Chamblay était à Alençon.

Je fis demander si madame de Chamblay était visible.

Le domestique revint et me fit passer au salon.

Madame me priait de l'attendre quelques secondes.

Pendant ces quelques secondes, je regardai autour de moi : glaces magnifiques, cheminée admirablement garnie, meubles de Boule entre les fenêtres, tapis moelleux, canapé et fauteuils confortables et à la dernière mode ; tout indiquait une maison non seulement riche, mais encore luxueuse.

Au milieu de mon examen, la porte s'ouvrit, et madame de Chamblay entra.

Elle était coiffée en cheveux, avec un petit fichu de dentelle noué sous le menton et un narcisse, pâle et blanc comme elle, dans les cheveux.

Je m'inclinai devant elle.

— Excusez-moi de vous déranger, madame, lui dis-je avec une voix dont je cherchais en vain à déguiser l'émotion ; j'avais demandé M. de Chamblay, on m'a répondu qu'il était en voyage ; — alors, je me suis hasardé à demander si vous étiez visible. Je n'espérais point que vous me feriez la grâce de me recevoir.

— C'est un véritable plaisir pour moi, monsieur, répondit-elle ; car, depuis que je vous ai vu, je me suis reproché plus d'une fois de ne point vous avoir remercié comme je le devais au nom des bienheureux que vous avez faits. — Et maintenant que vous voilà rassuré, asseyez-vous, monsieur, et dites-moi, si toutefois cela peut se dire à la femme, quelle chose vous faisait désirer de voir le mari.

— Mon Dieu, madame, lui répondis-je, je vous avouerai qu'en commençant par demander M. de Chamblay, j'obéissais à une convenance sociale. C'était vous que je désirais voir.

Elle releva vivement la tête.

— Aimez-vous mieux que j'emploie une autre locution, madame? C'était à vous que j'avais affaire.

Un sourire m'engagea à continuer.

— Quand vous avez bien voulu permettre, madame, que je fusse pour quelque chose dans le salut de vos protégés, j'ai eu l'honneur de vous dire qu'à la première occasion qui se présenterait de faire une bonne action je penserais à vous.

La jeune femme tressaillit.

— Cette occasion est venue, madame : un malheur est arrivé à un petit village nommé le Hameau ; il a été brûlé, ou à peu près ; le curé de Reuilly, qui s'est chargé de faire une quête pour les incendiés, est venu ce matin au petit château d'Alfred. Alfred n'y était pas ; j'ai pris la liste des mains du curé ; je lui ai remis mon aumône, j'ai passé à la préfecture prendre celle d'Alfred, et je viens vous demander la vôtre.

Les joues de madame de Chamblay, qui étaient très pâles, se couvrirent d'une vive rougeur ; il me sembla qu'elle tremblait, et je la vis essuyer quelques gouttes de sueur qui perlaient à son front.

Tout à coup elle sourit comme ayant une idée, et, tirant de son doigt une bague dans laquelle était enchâssé un brillant :

— Tenez, monsieur, me dit-elle en se levant, voici mon aumône.

Je la regardai avec étonnement

— Vous me refusez ? demanda-t-elle.

— Non, madame, répondis-je ; mais je ne vous comprends pas. Cette bague vaut cinq cents francs, sans compter le travail de la monture, qui est de Froment Meurice, je crois.

Elle ne répondit pas, et continua de me tendre la bague.

— Ce que je venais vous demander, madame, continuai-je, c'était une simple aumône, comme on la met à la messe dans la bourse d'une quêteuse. C'était un louis, par exemple.

Elle sourit tristement. Mon ami, je n'oublierai jamais ce sourire.

— Monsieur de Villiers, dit-elle, à un homme comme vous.

on peut tout dire ; à un cœur comme le vôtre, on peut tout confier.

— Dites, madame.

— Eh bien, il y a des moments où il est plus facile à une femme qui ne dispose pas de sa fortune de donner une bague de cinq cents francs... qu'un louis.

Et, laissant tomber la bague dans ma main, elle sortit en appuyant son mouchoir sur ses yeux.

Avant qu'elle eût refermé la porte, le bruit d'un sanglot était arrivé jusqu'à moi.

Je regardai une seconde fois ce salon, presque épouvanté du luxe qui y régnait.

— Oh ! mon Dieu ! murmurai-je, est-il possible qu'une femme qui a apporté deux millions de dot à son mari n'ait pas, au bout de quatre ans de mariage, un louis à donner à des incendiés ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! une telle femme est plus pauvre, plus misérable, plus à plaindre que ceux à qui elle fait l'aumône !

Et j'appuyai la bague sur mes lèvres, et je m'élançai hors du salon ; j'avais besoin d'air : j'étouffais !

Et elle ne s'était jamais plainte, dans toutes ses lettres, à sa nourrice.

Elle lui avait laissé entrevoir qu'elle était heureuse.

Mais c'était donc un ange que cette femme-là !...

Le même soir, je portai au curé de Reuilly mille francs : quatre cents francs au nom d'Alfred, six cents francs au nom de madame de Chamblay.

Ces six cents francs étaient le prix de la bague, à l'estimation du premier joaillier d'Evreux.

IX

Je n'avais pas oublié ce que Gratien, le futur époux de Zoé, m'avait dit : « J'attends, en gagnant cinquante sous par jour, qu'un oncle que je n'ai pas meure en Amérique ou dans les Indes, en me laissant mille écus pour m'établir à mon compte. »

Il me restait cinq mille cinq cents francs de mon gain, plus les trois cents francs que Zoé me redevait, comme disait Gratien.

Le lendemain du jour où j'avais fait à madame de Chamblay cette visite qui m'avait si fort impressionné, en soulevant un coin du voile qui couvrait sa vie, je partis pour Bernay, toujours sans rien dire à Alfred : je ne voulais pas que l'on sût où j'allais.

Au reste, cher Alfred, je dois lui rendre cette justice, c'était bien l'homme le moins questionneur qu'il y eût au monde.

Je me contentai de lui demander si, pour deux ou trois jours, je pouvais disposer d'un de ses chevaux de selle, et, sur sa réponse affirmative, je fis seller ma monture, je la chargeai d'un léger portemanteau, et, pour ne pas dénoncer mes intentions, je rejoignis par un détour la route de Bernay.

Bernay était le but de mon voyage.

Je fis reposer mon cheval à Beaumont-le-Roger ; deux heures après, j'étais à Bernay, hôtel du *Lion d'or*.

Je ne connaissais point Bernay ; c'était la première fois que j'y venais ; je fus donc obligé de m'informer près de mon hôte.

Je demandai d'abord où était situé le château de M. de Chamblay.

Le château de Chamblay était situé sur les collines du Cours, dans la vallée de la Charentonne. La charmante petite rivière qui donne son nom à la vallée serpentait à l'extrémité du parc, auquel elle servait de limite, un peu au-dessous de l'endroit où ses deux bras se séparent en amont de l'église de la *Coulture*, comme on dit là-bas, pour aller se rejoindre au delà de la ville et continuer leur cours vers le midi.

Je n'avais pas besoin d'en savoir davantage.

Je m'acheminai vers le château.

C'était une bâtisse moderne, avec un fronton du temps de l'Empire, et les lignes droites et tristes de l'architecture du commencement du XIXe siècle.

Ce qu'il y avait de remarquable dans le château, c'était le parc au milieu duquel il s'élevait.

Il était situé à un demi-kilomètre environ des dernières maisons de la ville, ou plutôt du village, qui se groupe autour de l'église.

Parmi ces dernières maisons, une charmante petite bâtisse portait un écriteau. C'était une de ces jolies et pittoresques chaumières en galandage, construites en pièces de bois et en moellons.

Les pièces de bois, peintes en vert, étaient visibles ; les contrevents étaient peints en vert comme les pièces de bois ; il y avait un toit de chaume, et, sur la crête de ce toit, tout un champ d'iris s'ouvrait, fleurissant joyeusement au soleil.

Portes et volets étaient fermés ; seulement, comme je l'ai dit, un écriteau cloué au-dessus de la porte indiquait à qui il fallait s'adresser.

Il fallait s'adresser à M. Dubois, rue de l'Eglise, n° 12.

La rue de l'Eglise était située à quelques pas de là. J'allai sonner chez M. Dubois.

C'était un vieillard : le bonhomme était allé faire sa promenade habituelle ; mais, en son absence, une petite fille que je sus être sa nièce m'offrit de me faire voir la chaumière.

J'acceptai. Elle prit la clef et marcha devant moi, de ce pas alerte et affairé de la jeunesse, toute fière d'être appelée à des fonctions plus avancées que son âge ne le comporte.

J'eusse distribué moi-même la petite maison, qu'elle n'eût pas été plus à ma convenance.

Le bas se composait d'une grande pièce pouvant servir de boutique ou de magasin, d'une petite pièce faisant salle à manger, et d'une cuisine.

A l'étage, il y avait deux chambres.

Tout cela naïvement distribué, comme dans les petites baraques de bois que l'on achète pour les enfants, et dont vingt-cinq ou trente tiennent dans une boîte avec des arbres en papier frisé.

Un petit jardin attenait à la maison. Du petit jardin et des fenêtres, on voyait le château de Chamblay.

Je demandai le prix, par année, de la location : c'était cent cinquante francs, à ce que m'assura la petite fille.

Je m'informai si la maison était à vendre.

L'enfant me répondit qu'elle n'en savait rien, et que, quant à cela, il fallait le demander à son oncle, M. Dubois.

— Ce nom me frappait pour la seconde fois ; il me semblait l'avoir déjà entendu.

En ce moment, il se fit du bruit derrière moi. Je me retournai et je vis un vieillard que je reconnus facilement pour le propriétaire.

C'était un homme d'une soixantaine d'années, aux yeux petits et vifs, au nez en bec de corbin, aux cheveux grisonnants.

Nous nous saluâmes et je lui renouvelai la question que j'avais faite à sa nièce.

— Dame, me dit-il, c'est selon le prix.

Un Normand, on le sait, ne dit jamais ni oui ni non.

— Quel prix ? demandai-je.

— Le prix que vous en donneriez.

— Ce n'est pas à moi à donner un prix, c'est à vous, qui êtes le vendeur, à en demander un.

— L'écriteau ne porte pas que la maison est à vendre ; il porte qu'elle est à louer.

— Alors, vous ne voulez pas la vendre ?

— Je ne prétends point cela.

Je commençais à m'impatienter.

— Oh ! lui dis-je, mon brave homme, je suis fort pressé, faisons vite.

— Tant mieux ! dit-il.

— Tant mieux ? répétai-je.

— Oui ; j'aime à faire des affaires avec les gens pressés, moi.

— Je ne demande pas mieux que de faire affaire avec vous ; mais il faut me répondre catégoriquement.

Le bonhomme me regarde avec inquiétude.

— Qu'est-ce que cela veut dire, *catégoriquement* ? me demanda-t-il.

— Cela veut dire qu'il faut répondre oui ou non à cette question bien simple : Voulez-vous vendre ou ne pas vendre votre maison ?

— Si nous allions chez M. Blanchard ?

— Qu'est-ce que c'est que M. Blanchard ?

— C'est le notaire.

— Allons chez M. Blanchard.

— Allons-y.

La petite fille resta sur le seuil de la porte. Son oncle lui avait fait un signe indiquant que, probablement, nous allions revenir.

Quant à nous, nous prîmes le chemin de la maison du notaire.

L'honorable fonctionnaire était chez lui.

Nous fûmes introduits dans son cabinet par un jeune saute-ruisseau de douze ou quinze ans, qui me paraissait former tout le personnel de son étude.

Le notaire écrivait en cravate blanche, comme il convient à un notaire, et portait des lunettes vertes, non pas sur son nez, mais à son front.

Il les baissa rapidement à notre entrée.

Je compris que les lunettes vertes de maître Blanchard lui servaient contre ses clients et non pour son papier. Maître Blanchard, lui aussi, était Normand.

— Salut, monsieur Blanchard et votre compagnie, dit le paysan, quoique maître Blanchard fût parfaitement seul.

Voilà monsieur qui veut absolument acheter ma maison.

Il me montra du doigt.

— Je viens vous demander comme cela si je peux la vendre.

Le notaire me salua.

Puis, au paysan :

— Certainement que vous pouvez la vendre, mon ami, puisqu'elle est à vous.

— Ah ! c'est que je n'ai pas besoin d'argent, moi, comme vous savez, monsieur Blanchard, et je ne me déciderais à la vendre que si l'on m'en donnait un bon prix.

— Monsieur, dis-je au notaire, je suis très pressé ; ayez la bonté, si cela est en votre pouvoir, de décider monsieur à s'expliquer promptement. Sa maison n'est probablement pas la seule, à Bernay, qui soit à vendre ou à louer.

— Non, bien certainement, répondit le notaire.

— Ah ! oui, c'est sûr qu'il y en a, dit le paysan, mais pas comme la mienne.

— Pourquoi, pas comme la vôtre ?

Le paysan secoua la tête.

— Je dis ce que je dis, fit-il.

— Monsieur, répliquai-je m'adressant au notaire, je sais le prix de la location : cent cinquante francs par an.

— Qui vous a dit cela ? interrompit le paysan.

— La petite qui m'a fait voir la maison.

— C'est une petite sotte ; d'ailleurs, vous ne voulez pas la louer, ma maison, puisque vous voulez l'acheter.

— Soit, je veux l'acheter, dis-je au notaire ; je vous prie donc, monsieur, d'obtenir de votre client qu'il me dise son prix.

— Oh ! d'abord, fit le paysan, je l'ai dit à M. Blanchard, on n'aura pas ma maison à moins de six mille francs..., et encore... encore...

C'était le double de ce qu'elle valait.

Je me levai, je pris mon chapeau et saluai.

— Ah ! père Dubois ! fit le notaire.

Ces mots *père Dubois* me rappelaient mon entretien avec Gratien, le fiancé de Zoé.

En me voyant prendre mon chapeau, le paysan étendit les bras vers moi comme pour me retenir.

— Eh ! que diable ! monsieur, me dit-il, on ne demande pas un prix pour qu'on vous le donne.

Ce mot me frappa, tant il était commercial.

— Écoutez, mon cher monsieur, lui dis-je, un loyer de cent cinquante francs suppose à la maison une valeur de trois mille francs. Je vous donne trois mille francs de votre maison ; c'est treize cents francs de plus que vous n'avez vendu Jean-Pierre.

— Jean-Pierre !... vendu Jean-Pierre..., balbutia le père Dubois.

— Oui, votre dernier fils, celui qu'on appelait le Cuirassier.

Puis, me retournant vers le notaire :

— Monsieur, lui dis-je en tirant ma montre, il est deux heures de l'après-midi ; jusqu'à quatre heures, je vais chercher une autre maison à louer ou à vendre ; à quatre heures, je repasserai chez vous. Si votre marchand d'enfants veut vendre sa maison pour trois mille francs, je trouverai le contrat tout dressé et vous promets la préférence sur tout ce que j'aurai vu. Si le prix ne vous convient pas je traiterai avec un autre. Adieu, monsieur ; je laisse à votre client deux heures pour réfléchir.

Et je sortis.

Je retournai à l'hôtel du *Lion d'or* et, certain que le père Dubois me laisserait sa maison pour le prix que je lui en offrais, je fis seller mon cheval et m'en allai par un charmant chemin, tout en remontant la Charentonne jusqu'à Rose-Moray.

A quatre heures précises, j'étais à la porte du notaire.

J'appelai une espèce de mendiant à qui je donnai une pièce de monnaie pour tenir mon cheval, et j'entrai dans l'étude.

Le saute-ruisseau se leva vivement à ma vue, et alla ouvrir la porte de l'étude.

Je trouvai maître Blanchard à la même place et dans la même position. C'étaient sa position et sa place officielles.

— Eh bien, monsieur, lui demandai-je, le père Dubois... ?

— Le père Dubois s'est décidé, monsieur ; seulement, il veut cent francs d'épingles pour sa petite nièce.

— J'en donne trois cents, monsieur, répondis-je, à la condition que cet argent restera entre vos mains, que vous le ferez fructifier, et que vous le lui remettrez à elle-même le jour où elle aura dix-huit ans, ou le jour où elle se mariera.

— Le père Dubois va être bien attrapé, répondit en souriant maître Blanchard.

— Oui, je comprends : il comptait garder pour lui les cent francs d'épingles.

— C'est bien naturel, dit le notaire.

— Je ne suis pas tout à fait de votre avis. Mais n'importe. L'acte est-il prêt ?

— Le voici, tout signé par le vendeur.

Je pris la plume.

— Attendez, monsieur, me dit maître Blanchard ; la loi veut, sous peine de nullité, que lecture de l'acte soit faite aux parties.

Il me lut l'acte. Il portait naturellement quittance de trois mille francs.

Pendant que maître Blanchard lisait, je tirai les mille écus de ma poche et les posai sur la table en trois billets de banque.

Puis, la lecture faite, je signai.

Restait à régler les honoraires du notaire.

C'était, compris l'enregistrement, une affaire de quatre-vingts francs.

Je donnai un billet de cent francs, à la condition que les vingt francs d'excédent seraient pour le pauvre petit diable qui, à lui seul, représentait tout le personnel de l'étude.

Moyennant quoi, M. Blanchard me remit les clefs de la maison.

Je le priai de les garder jusqu'à nouvel ordre. Je saluai et sortis.

A la porte, je trouvai mon cheval, gardé non plus par le mendiant, mais par un enfant qui me venait au genou. Je voulus lui prendre la bride des mains.

— *Cé-ty à té*, le cheval ? me dit l'enfant dans son patois.

— Oui, *cé à mé*, répondis-je m'efforçant de parler la même langue.

— Faudrait le prouver, répliqua le bonhomme en tirant la bride à lui.

J'appelai le notaire, et le priai de certifier au dépositaire de mon cheval que le cheval était bien à moi.

Le notaire s'interposa, et je rentrai en possession de ma monture. — L'enfant y gagna cent sous.

— Maintenant, dit-il, le cheval est à *monsié*, j'en ferais serment.

Je me retournai vers le notaire.

— Voilà, lui dis-je, un bonhomme qui me fait l'effet de devoir être un fier client pour votre successeur.

Je rentrai à l'hôtel ; j'y laissai, en le recommandant, le cheval d'Alfred, et je partis pour Lisieux par la voiture de Caen, qui passait à cinq heures.

Le surlendemain, comme je l'avais dit à Alfred, j'étais de retour à Évreux.

X

Quinze jours après, je me retrouvais au *Lion d'or*.

Cette fois, j'étais venu à Bernay pour assister aux noces de Gratien et de Zoé, le domicile du fiancé étant à Bernay, chez le père Guillaume, maître menuisier, établi dans la Grande-Rue.

Quant à la fiancée, son domicile naturel était au château de Chamblay, dont nous avons dit la situation, et où elle avait suivi sa sœur de lait.

La comtesse s'était chargée de la toilette de la mariée, et c'est au château que le cortège devait prendre cette dernière.

Sur les trois cents francs restants de l'achat de Jean-Pierre, Gratien avait commandé un dîner au *Lion d'or*. Madame de Chamblay avait obtenu de son mari la permission d'y assister. Quant à lui, il avait jugé à propos de se dispenser de cette fête, qu'il regardait comme une corvée.

Dès le jour de mon arrivée, Gratien était venu me faire sa visite.

La veille du jour fixé pour le mariage, madame de Chamblay et Zoé arrivèrent à leur tour.

Je m'étais arrangé avec l'aubergiste du *Lion d'or*, afin qu'il envoyât, au nom de madame de Chamblay, chercher à Juvigny la mère de Zoé.

La bonne femme m'avait paru si fort désirer revoir sa *petiote*, comme elle appelait la comtesse, que, doutant, d'après ce qui s'était passé à l'endroit de la quête, que madame de Chamblay pût lui procurer ce bonheur, je lui avais envoyé la voiture et fait remettre cent francs pour ses petits achats, en lui écrivant que c'était de la part du nouvel acquéreur du château, mais à la condition qu'elle serait censée venue de ses propres deniers, et que, sous aucun prétexte, elle ne reconnaîtrait cet acquéreur.

Il me fut facile de lui renouveler ces recommandations, la bonne femme étant arrivée de Juvigny une heure avant que madame de Chamblay et Zoé arrivassent d'Évreux.

En entrant au château, Zoé y trouva donc sa mère, et la comtesse, sa nourrice.

Le, soir j'allais me promener du côté de Notre-Dame-de-la-Culture; je n'avais pas vu madame de Chamblay depuis le jour où elle m'avait donné la bague pour les incendiés du Hameau. Cette bague, que je n'avais pas vendue, comme on s'en doute bien, au bijoutier d'Evreux, mais que je m'étais contenté de payer au prix de l'estimation, je la portais sur ma poitrine, pendue à mon cou par une chaîne d'or de Venise, mince et flexible comme un fil de soie.

Je n'avais pas l'espoir de voir la comtesse; cependant, j'étais malgré moi attiré du côté où elle habitait.

Je sortis de la ville à la nuit tombante, je suivis les bords de la Charentonne, et je me trouvai, au bout de quelques instants, au bas de l'escalier qui conduit à Notre-Dame-de-la-Culture.

Pourquoi mon cœur se serra-t-il à cette vue, comme si cette lumière, que le ciel jaloux lui reprenait, eût été son âme, qui, exilée un instant en ce monde, remontait à sa patrie première, le ciel?

Bientôt elle ne fut plus éclairée que par la lueur grisâtre du crépuscule, et un mouvement qu'elle fit m'annonça que sa prière était finie ou allait finir.

Malgré moi, je me rappelai le vers d'*Hamlet*:

Nymph, in thy orisons,
Be all my sins rememb-r'd (1).

Elle se leva, baisa le pied droit de la statue de la Vierge, celui qui était posé sur la tête du serpent, puis s'acheminant



J'en donne trois cents, monsieur, répondis-je.

Je montai cet escalier et me trouvai dans un petit cimetière, véritable cimetière de province, mélancolique comme celui de Gray. A la lueur de ces derniers rayons de soleil qui s'allongent et resplendissent comme des lances de lumière, je lus quelques épitaphes qui attestaient et la simplicité des morts et la naïveté des survivants.

Puis j'entrai dans l'église.

Je croyais la trouver solitaire, je me trompais : une femme priait dans un coin.

La vue de cette femme dont je ne pouvais apercevoir le visage, enveloppé qu'il était dans les plis d'un grand châle, me fit tressaillir.

Une voix murmura, non pas à mon oreille, mais à mon cœur : « C'est elle ! »

Je m'arrêtai court, et portai ma main à ma poitrine.

La respiration me manquait.

Je repris, non pas mes forces, mais ma volonté et j'allai, dans le coin le plus sombre de l'église, m'appuyer au pilier voisin de celui qui supportait l'eau bénite dans une coquille de marbre.

De là, mon regard s'arrêta sur elle.

Un de ces derniers rayons dont j'ai parlé tout l'heure, et à la lueur desquels j'avais lu les épitaphes, traversait un des vitraux qui donnaient du jour à l'église, et, passant à travers l'auréole dorée d'un saint, faisait resplendir la jeune femme comme un être qui a déjà cessé d'appartenir à la terre.

Mais, comme je l'ai dit, le jour s'en allait mourant : le rayon commença donc à pâlir peu à peu, et finit par s'éteindre.

vers le tronc des pauvres, elle y laissa tomber une pièce de monnaie.

Je savais, et le Seigneur le savait aussi, combien une aumône, si faible qu'elle fût, lui était difficile à faire.

L'obole donnée aux pauvres, elle s'approcha du pilier pour prendre de l'eau bénite; mais alors je sortis de l'ombre qui me cachait, et, étendant la main, je trempai le bout de mes doigts dans la coquille et les lui présentai humides.

Elle me reconnut, laissa échapper une légère exclamation : je crus la voir pâlir sous son voile; mais elle étendit à son tour sa main dégantée, toucha le bout de mes doigts du bout des siens, fit le signe de la croix et sortit.

Je la suivis des yeux jusqu'à ce que la porte se refermât derrière elle et que j'eusse cessé d'entendre le bruit de ses pas; alors je fis le signe de la croix à mon tour, et à mon tour j'allai m'agenouiller sur la chaise qu'elle venait de quitter.

Je ne dirai pas que j'y fis ma prière : je ne sais point de prière. Lorsque j'entre dans une église, c'est plutôt pour méditer que pour prier. Si j'ai une faveur à demander à Dieu, si j'ai à le remercier d'une faveur accordée, c'est avec des paroles, non pas gardées au fond de ma mémoire, non pas empruntées à un livre, mais qui s'échappent de mon cœur, souvent à l'état de pensées, et sans même se formuler par des mots, que je m'adresse à lui. L'état dans lequel j'entre, sans atteindre à l'extase, s'élève au delà du rêve. Pareil à ces enfants qui, dans un songe, croient voler,

(1) Parle de mes péchés, nymphe, dans tes prières.

mon âme prend des ailes et monte doucement au-dessus de la vie réelle ; alors, je m'entretiens avec Dieu, non pas comme Moïse au Sinaï, en face du buisson ardent et au milieu des éclairs, mais comme fait l'oiseau qui chante, comme fait la fleur qui parfume, comme fait l'eau qui murmure. Je ne suis plus un homme qui prie, je suis un être qui adore. Je ne me tourne pas vers tel point du ciel ou de la terre ; je dis : « Que tu viennes du nord ou du midi, de l'orient ou de l'occident, je sais où tu vas. Porte mon souffle au Dieu par lequel je vis et que je bénis pour m'avoir mis dans le cœur tant d'amour et si peu de haine. »

Et je sors le cœur calme et confiant, et cependant plein de mélancolie ; mais cette mélancolie, Dieu le sait, ce n'est point du doute, ce n'est point du regret, c'est de l'humilité.

Avait-elle pensé à moi, en priant ? Je l'ignore ; mais ce que je sais, c'est qu'elle fut au fond de tout ce que je dis au Seigneur.

Il faisait nuit sombre quand je me levai ; ce n'était plus un rayon de soleil qui passait à travers le vitrage, c'était un rayon de lune ; il éclairait la Vierge d'une teinte bleuâtre, qui lui donnait l'apparence d'une statue d'argent.

J'approchai mes lèvres de son pied, que je baisai avec une pieuse vénération.

Puis j'allai au tronc des pauvres. J'avais cru voir que c'était une pièce de deux francs qu'elle y avait laissé tomber. Je cherchai dans ma poche, j'y trouvai une pièce pareille. Je donnai ce qu'elle avait donné, et je sortis de l'église.

De la partie la plus élevée du cimetière, je voyais le château.

Une seule fenêtre en était éclairée ; c'était évidemment la sienne.

Cette fenêtre, on la voyait de l'église, et l'on devait la voir de la maison du père Dubois.

Je ne sais pourquoi je remarquai ce détail ; il ne s'était pas présenté à mon esprit lorsque, quinze jours auparavant, j'avais acheté la maison.

En ce moment, il s'y présenta, et, au lieu de me réjouir, cette pensée me serra le cœur.

Avais-je le pressentiment de ce que je devais souffrir un jour, en regardant cette lumière ?

Je m'assis sur un banc, et je restai là jusqu'à ce qu'elle fût éteinte.

Je retraversai mon petit cimetière, dont les pierres blanchissaient dans la nuit ; un rossignol chantait dans un buisson de rosiers qui couvrait la tombe d'une jeune fille. En m'entendant passer, il se tut.

Les pas d'un vivant effrayaient ce courtisan des morts.

Je descendis l'escalier ; je me retrouvai près de la Charentonne, et je rentrai à l'hôtel.

Il était plus de minuit ; cinq ou six heures venaient de passer avec la rapidité de l'éclair.

Je me couchai en pensant à la petite chambre virginale du château de Juvigny, et je m'endormis avec la bague d'Edmée sur les lèvres.

Pourquoi, à partir de ce soir-là, fut-elle pour moi Edmée, et non plus madame de Chamblay ?

Le lendemain, à neuf heures du matin, Gratien était à l'hôtel du *Lion d'or* ; il me trouva prêt. Le mariage avait lieu à la mairie à dix heures du matin, et à onze heures à l'église.

Le brave garçon venait me prier, attendu que j'étais le *seul monsieur*, de vouloir bien donner mon bras à la comtesse.

Je frissonnai, et il dut me voir pâlir. L'idée de ce bras s'appuyant sur le mien me bouleversait le sang.

Je commençais à comprendre que j'aimais insatiablement Edmée, et cependant, chose étrange, je n'étais point jaloux de son mari.

— Le comte n'y sera donc pas ? demandai-je à Gratien.

Il se mit à rire.

— Oh ! M. le comte est trop fier pour venir à la noce de pauvres gens comme nous, répondit-il.

— Et la comtesse n'est pas trop fière, elle ? demandai-je.

— Elle, fit Gratien, c'est une sainte.

— Mais, ajoutai-je, je la connais à peine, je n'oserai pas lui offrir mon bras.

— Bon ! dit Gratien, laissez donc ! ça ira tout seul... Vous ne pouvez donner votre bras à une paysanne, pas plus qu'elle ne peut donner son bras à un paysan.

— Sans doute elle ira à l'église en voiture, et je n'aurai pas de bras à lui donner.

— Elle, aller en voiture, quand nous irons à pied, pauvre chère dame ! vous ne la connaissez pas. Elle ira à pied comme nous ; d'ailleurs, il n'y a qu'un pas du château à l'église. Mais, ajouta Gratien, on nous attend au château à dix heures moins un quart ; ne nous faisons pas attendre.

— Je comprends ; tu es pressé de voir comment la couronne d'oranger va à Zoé.

— Oh ! je suis tranquille, dit Gratien, elle ne la blessera pas.

— Alors, partons.

Tout le long de la route, nous recrutâmes des jeunes garçons, amis de Gratien ; les uns nous attendaient sur le pas de leur porte, les autres au coin des rues.

Toutes les jeunes filles amies de Zoé s'étaient réunies au château.

Au bout de la ville, deux joueurs de violon attendaient avec des rubans à leurs instruments.

Ce n'était point la solennité antique, mais c'était peut-être la tradition.

Nous arrivâmes au château, annoncés par les accords tant soit peu criards de nos musiciens ; la grille était ouverte.

Cinq ou six jeunes filles impatientes attendaient sur la pelouse.

Nous les entendîmes crier : « Les voilà ! les voilà ! » et nous les vîmes se précipiter vers le perron.

— Mais, dis-je à Gratien, j'y pense, je n'ai point à donner le bras à madame de Chamblay : c'est elle qui conduira Zoé, et moi qui vous conduirai, si vous le voulez bien.

— Oui, dit-il, en allant ; mais, en sortant, une fois que ma femme sera ma femme, est-ce que vous croyez que je ne lui donnerai pas le bras ?

— C'est juste, fis-je.

Nous étions arrivés ; Gratien monta légèrement les cinq ou six marches du perron : mais à la porte il s'arrêta.

— Bon ! dit-il, et moi qui allais entrer avant vous. Entrez, entrez : à tout seigneur, tout honneur.

Je poussai la porte.

Madame de Chamblay, debout, arrangeait ou faisait semblant d'arranger la couronne d'oranger sur la tête de Zoé.

Il me sembla que la main lui tremblait.

Je donnai une poignée de main à Zoé et saluai respectueusement la comtesse.

Zoé jeta les yeux sur la pendule ; elle eût eu bien envie de reprocher à Gratien de s'être fait attendre ; mais il n'y avait pas moyen, nous étions de deux minutes en avance.

Je regardai autour de moi ; dans un coin du salon, j'aperçus la bonne vieille Joséphine qui joignait les mains vers moi en signe de remerciement.

On se mit en marche, la mariée en tête, ayant à sa droite sa mère, à sa gauche la comtesse ; — celle-ci n'avait voulu que la seconde place ; — puis venait le marié entre son oncle et moi ; Gratien n'avait plus ni père ni mère.

Le reste de la noce suivait, chaque garçon ayant pris le bras de la fille qui lui plaisait le plus.

A la campagne, c'est bien souvent aux noces que se nouent les futurs mariages.

Selon la coutume, les deux fiancés commencèrent à être unis de par la loi ; puis, de la mairie, on passa à l'église.

Je me mis à la gauche de Gratien, et la comtesse se mit à la droite de Zoé. Ce fut le bedeau qui nous fit prendre nos places. Nous étions de cinq minutes en avance ; le prêtre était encore dans la sacristie.

A onze heures sonnantes, il en sortit et passa devant moi.

En le voyant apparaître au seuil de la sacristie, j'éprouvai une sensation étrange ; je n'avais jamais vu cet homme, et, cependant, il me sembla que je le reconnaissais. Quelque chose de froid me toucha le cœur.

Je regardais ces lèvres minces, ce nez pointu, ces petits yeux perdus sous leur arcade sourcilière, ces cheveux rares et plats, encore noirs, collés aux tempes.

Je m'approchai du marié.

— Est-ce que cet homme ne s'appelle pas l'abbé Morlu ? lui demandai-je.

— Oui, me répondit-il étonné.

— Un brave homme.

— Heu ! heu !

Je regardai madame de Chamblay ; elle était pâle comme une morte.

En passant, le prêtre avait jeté sur elle un singulier regard.

Un étranger eût juré que c'était un regard de haine ; je ne qualifierai point ce regard ; mais comment se fit-il que tout à coup, cette jalousie que, malgré l'amour que je portais à la femme, je n'éprouvais point pour le mari, comment se fit-il que je l'éprouvai contre cet homme ?

Je me rappelai avec quelle intonation Zoé m'avait dit : « C'est le prêtre qui a fait ce mariage-là. »

A partir de ce moment, je ne vis plus rien, je n'entendis plus rien.

Mon esprit était tombé dans l'abîme des conjectures.

Il me sembla seulement que, deux ou trois fois pendant l'office, cet homme en se retournant, m'avait transpercé de son regard.

A chaque fois, j'avais senti comme une aiguille glacée qui me serait entrée dans le cœur.

Il était évident que, cet homme et moi, nous étions destinés à nous haïr.

La messe terminée, il repassa devant moi pour rentrer dans la sacristie, comme il y avait passé pour venir à l'autel. Je me reculai instinctivement, le suivant du regard jusqu'à ce qu'il eût disparu.

Mais, en son absence, la fascination se continua ; je restai immobile à la même place, et il fallut que Gratien me poussât du coude en me disant : « Eh bien, nous partons ! » pour me tirer de cette espèce de torpeur.

Il venait, comme il me l'avait annoncé, de prendre le bras de sa femme, madame de Chamblay semblait attendre le mien.

J'allai vivement à elle, je lui pris la main, la mis sur mon bras, et, serrant le bras contre mon cœur, je l'entraînai.

— Eh bien, me demanda-t-elle étonnée, que faites-vous donc ?

— Je vous emmène loin de cet homme, lui dis-je ; cet homme, c'est votre mauvais génie.

— Oh ! taisez-vous, taisez-vous ! dit-elle.

Et je la sentis trembler de tout son corps ; mais, comme moi, elle pressa le pas ; comme moi, elle sembla avoir hâte de s'éloigner du prêtre.

XI

Je ne respirai qu'en sortant de l'église, qu'en sentant le grand air, qu'en revoyant le jour.

D'ailleurs, un incident se passait qui devait naturellement ramener mes idées à la vulgaire réalité.

Le facteur attendait Gratien à la sortie de l'église. Il lui remit une lettre avec le timbre du Havre.

Elle contenait ces mots :

« Votre oncle Dominique est mort ; il vous a laissé une petite maison, rue de l'Eglise, nº 12. Le dernier désir qu'il a exprimé, c'est que votre dîner de noces se fît dans cette maison.

« L'Exécuteur testamentaire. »

Gratien relut la lettre deux fois.

— Ah ! par exemple, dit-il, en voilà une farce !

Et il passa la lettre à sa femme.

Zoé la lut et la passa à la comtesse.

La comtesse me regarda ; je vis qu'elle avait tout deviné.

— Que dites-vous de cela, madame la comtesse ? demanda Zoé.

— Oui, qu'en dites-vous ? insista Gratien. Quant à moi, je trouve que ce n'est pas une plaisanterie à faire à un mari le jour de sa noce ; ça lui fait venir l'eau à la bouche.

— Peut-être n'est-ce point une plaisanterie, dit la comtesse.

— Que voulez-vous que ce soit ? demanda Gratien. Jamais, au grand jamais, je n'ai eu qu'un oncle ; le voilà, et il s'est, Dieu merci, gardé de jamais rien me donner. N'est-ce pas, mon oncle ?

— N'importe ! dit la comtesse, passons devant la maison nº 12

— Mais la maison nº 12 est au père Dubois ! fit Gratien.

— Il a bien vendu ses trois fils, dit la comtesse, il a bien pu vendre sa maison.

Puis, se retournant vers moi :

— N'est-ce pas votre avis ? me dit-elle avec un si charmant sourire, qu'il semblait avoir pour but de chasser tout nuage de mon esprit, de quelque part que ce nuage vînt.

— Comment oserais-je être d'un autre avis que le vôtre ? lui dis-je Allons au nº 12 !

— Cependant. . dit Gratien.

— Fais donc ce qu'on te dit, grosse bête ! interrompit Zoé ; peut-être bien qu'on voudrait et qu'on pourrait se moquer de nous ; mais qui pourrait et qui voudrait se moquer de madame la comtesse ?

Et Zoé me regardait en disant ces mots.

— Dieu m'est témoin que ce n'est pas moi, lui dis-je. Aussi, si madame la comtesse veut se risquer avec moi, je vais lui montrer la route.

Laissez passer M. de Villiers, dit Zoé en se rangeant.

Nous passâmes, la comtesse et moi.

Au bout de cinq minutes, nous étions à la porte du nº 12.

La plus grande activité régnait dans la maison ; les garçons de l'hôtel du *Lion d'or*, le patron en tête, achevaient de dresser la table dans l'atelier du rez-de-chaussée, dont les murs étaient tapissés d'outils de menuiserie, scies, rabots, varlopes, ciseaux, etc., etc. La cuisine était flamboyante, et la petite salle à manger, transformée en office pour cette occasion extraordinaire, présentait, sur une espèce d'amphithéâtre, les vins destinés au repas et le dessert qui devait le clore.

— Peste ! dit Gratien en jetant un regard rapide sur tous les objets, l'oncle Dominique fait bien les choses !

— Alors, dit gaiement Zoé, le rez-de-chaussée te convient ?

— Mais oui, mais oui, répondit Gratien : c'est très gentil comme cela.

— Il faudrait visiter le premier, dis-je, pour savoir s'il est autant de votre goût que le rez-de-chaussée.

— Ah ! oui, dit Zoé en reprenant le bras de son mari, allons voir le premier.

— Venez-vous voir le premier, vous autres ? dit Gratien aux jeunes gens et aux jeunes filles de la noce.

Puis, à moi et à madame de Chamblay :

— Je ne vous pousse pas à prendre cette peine, dit-il ; je présume que vous le connaissez.

La comtesse allait répondre que non. Je l'arrêtai.

— Laissez-vous mettre de moitié dans le peu que j'ai pu faire, madame, lui dis-je, et, si ce peu mérite une récompense, cette récompense sera doublée et dépassera de beaucoup le mérite de l'action.

— Oui, me dit-elle, mais à la condition que vous me raconterez tout cela.

— Oh ! tout cela est bien court, madame, lui dis-je en lui montrant la porte du jardin, qui était ouverte et à travers laquelle on voyait des arbres fruitiers et des plates-bandes de fleurs.

Elle se dirigea vers le jardin, ou plutôt suivit l'impulsion que je lui donnai, et, bientôt, nous nous trouvâmes sous un berceau de vigne si épais, que pas un rayon de soleil n'arrivait jusqu'au sol.

— Si court que ce soit, voyons, dit-elle ramenant la conversation sur le cadeau que je faisais aux jeunes époux.

— J'ai eu l'honneur de vous dire, madame, la première fois que j'eus le bonheur de vous voir, que, sans jouer jamais, j'avais cependant gagné au jeu une somme assez forte.

— Cette somme montait à sept mille trois cents francs ?

— D'après ce que vous m'aviez raconté de Zoé et de Gratien, j'eus l'idée d'appliquer cette somme à leur établissement et de sanctifier ainsi un or dont la source, à mes yeux, n'était point parfaitement pure. Je donnai, comme vous savez, deux mille francs à Zoé pour le rachat de son mari, j'en employai trois mille à l'achat de cette maison, que je n'ai achetée que comme leur prête-nom commun, afin qu'elle fût un bien de communauté. Enfin, avec les deux mille trois cents francs restants, j'ai acheté les outils et les meubles. Vous voyez qu'il n'en coûte pas cher pour faire deux heureux.

— Plus heureux que les heureux, celui qui peut en faire ! dit la comtesse en me serrant le bras avec sa main.

Puis, quoiqu'en continuant de marcher, elle tomba dans une rêverie profonde, qui, de la mélancolie, passa à la tristesse.

Bientôt, je vis deux larmes poindre dans ses yeux et trembler au bout de ses longs cils, puis, pareilles à deux gouttes de rosée, tomber sur l'herbe.

Sans songer que j'étais là, elle porta son mouchoir à ses yeux.

Je la laissai pendant un instant tout entière à ses pensées.

Puis, le plus doucement que je pus, pour ne pas la tirer brusquement de sa rêverie :

— J'ai bien envie de hasarder une chose, madame.

Elle leva sur moi ses grands yeux d'azur tout mouillés encore.

— Laquelle ?

— C'est que je sais quel souvenir vous fait pleurer

— Vous ? dit-elle.

Puis, secouant la tête avec un triste sourire :

— C'est impossible !

— Vous pensez au château de Juvigny.

— Moi ? dit-elle en me regardant avec une espèce d'effroi.

— Vous pensez à cette petite chambre tapissée de mousseline blanche tendue sur du satin bleu de ciel.

— Mon Dieu ! fit la comtesse.

— Vous faites en pensée votre prière à cette petite Vierge de marbre, dépositaire de votre couronne et de votre bouquet d'oranger.

— Qu'elle a gardés fidèlement, dit la comtesse avec un sourire d'une tristesse plus profonde encore que le premier.

— J'avais donc raison, repris-je, lorsque je vous disais que je savais ce que vous pensiez.

— J'ignore, monsieur, dit la comtesse, en vertu de quel don du ciel vous lisez ainsi dans les cœurs ; mais ce que je ne mets pas en doute, c'est que ce don vous a été fait pour la consolation des affligés.

— Mais si les affligés veulent que je les console, madame, encore faut-il qu'ils me disent la cause de leur affliction ?

— Puisque vous la connaissez, qu'ont-ils besoin de vous la dire ?

— Ne sentez-vous pas, madame, que la premère consolation d'une douleur est de la verser dans un cœur ami ? La liqueur qui déborde d'une coupe tient facilement dans deux ; parlez-moi de Juvigny, madame, des jours bénis que vous y avez passés ; pleurez en m'en parlant, et vous verrez que vos larmes emporteront la première amertume de votre chagrin.

— Oui, je l'avoue, dit la comtesse sans que j'eusse besoin de la prier davantage.

Et, comme si elle-même eût éprouvé ce besoin de pleurer, auquel je la sollicitais :

— Oui, répéta-t-elle, ce fut une grande douleur pour moi, lorsque j'appris que Juvigny était vendu, et j'en voulus à M. de Chamblay, non point d'avoir vendu la terre, non point même d'avoir vendu le château, mais de ne point m'avoir prévenue, afin que j'enlevasse de cette petite chambre, que vous connaissez je ne sais comment, tous ces objets de mon enfance et de ma jeunesse, dont chacun était un souvenir pour mon cœur.. Si seulement, ajouta la comtesse, si seulement, j'avais pu rentrer dans cette chambre une dernière fois, prendre congé pour toujours de ces objets chéris, faire ma prière aux pieds de ma pauvre petite Vierge je n'eusse pas été consolée, sans doute, mais ma douleur eût été moins grande. Dieu ne m'a pas même donné cette consolation. — Parlons d'autre chose, monsieur.

Un dernier mot, madame : ce que vous n'avez point obtenu de votre mari, ne pouvez-vous donc l'obtenir de l'acquéreur du domaine? Il n'a, pour tenir aux objets que vous regrettez, aucun des motifs qui les rapprochaient de votre cœur. Il vous permettra de les revoir, de les emporter même. Il faudrait des circonstances particulières et presque impossibles pour que cet acquéreur attachât à ces objets une importance égale à celle que vous y attachez vous-même : une démarche de votre part, un mot, une lettre...

— Je ne le connais aucunement : il habite Paris, m'a-t-on dit ; je ne sais pas même son nom.

J'allais insister, lorsque j'entendis une voix de petite fille qui appelait « Maman ! » et qui, en se rapprochant, répétait cette appellation.

Au même instant, je vis paraître au bout du berceau une enfant de cinq à six ans qui, accourant, vint se jeter dans les bras de la comtesse.

Cette enfant avait appelé la comtesse « Maman ! »

Je me sentis comme frappé au cœur ; je dus devenir très pâle, et me soutins en m'appuyant au berceau.

La comtesse se baissa pour embrasser la petite fille, mais sans y mettre l'empressement d'une mère.

En se relevant, elle jeta les yeux sur moi, et me voyant pâle et tremblant :

— Qu'avez-vous donc ? me dit-elle. Vous souffrez, il me semble !

— On m'avait dit que vous n'aviez point d'enfant, madame, dis-je d'une voix à peine intelligible.

Elle me regarda d'un air étonné.

— Eh bien ? demanda-t-elle.

— Eh bien, madame, cette enfant vous appelle sa mère.

— Sans qu'elle soit ma fille, monsieur ; on a mis cette enfant près de moi pour me faire faire une bonne action.

Cette fois, la comtesse sourit encore ; mais il me sembla qu'il y avait dans ce sourire plus d'amertume que de tristesse, surtout lorsqu'elle appuya sur ces mots : « Pour me faire faire une bonne action. »

Mais, de tout cela, je ne vis et n'entendis qu'une chose : c'est que la comtesse n'avait point d'enfant.

Par un mouvement irréfléchi, et auquel elle n'eut pas le temps de s'opposer, je saisis sa main, et la portai à mes lèvres.

— Oh ! merci, m'écriai-je, merci !

La comtesse jeta un faible cri et arracha sa main des miennes.

— Nathalie ! dit-elle.

Je regardai autour de moi, et vis, en effet, une femme à cette même extrémité du berceau par laquelle la petite fille était apparue.

M'avait-elle vu prendre la main de la comtesse? avait-elle vu le mouvement qui en avait été la suite?

Ce qu'il y a de certain, c'est que sa présence avait causé le cri échappé à la comtesse, et probablement aussi la brusquerie du mouvement par lequel, de son côté, elle m'avait arraché sa main.

— Qu'est-ce que Nathalie? lui demandai-je.

— Une femme qui m'est donnée pour m'espionner.

— Et c'est la mère de cette petite fille?

— Oui.

Puis, s'adressant à la nouvelle venue :

— Venez ici, Nathalie, dit-elle ; pourquoi restez-vous là-bas ?

— Je ne savais pas si je pouvais m'approcher, dit la femme d'une voix sèche et presque haineuse, de cet accent enfin qu'ont les mauvaises natures qui ne peuvent pardonner le bien qu'on leur a fait.

— Et pourquoi ne pourriez-vous pas vous approcher? demanda la comtesse.

Nathalie ne répondit pas.

— Qui a permis qu'Elisa vînt ici? continua la comtesse.

— M. l'abbé Morin, qui a dit qu'il fallait donner un peu de plaisir à cette enfant.

— Elisa eût eu plus de plaisir à jouer avec les petites filles de son âge qu'à venir à cette noce.

— Madame ordonne-t-elle qu'on la reconduise à sa pension ?

— Non ; puisqu'elle est ici, qu'elle y reste.

— Remercie madame, Elisa, dit Nathalie en pinçant ses lèvres minces et blêmes.

— Merci, maman comtesse, fit la petite fille.

La comtesse l'embrassa.

— L'enfant restera avec moi, dit la comtesse. — Allez.

Nathalie se retira ; la petite resta avec nous.

En ce moment, on entendit des cris joyeux. C'était toute la noce qui faisait irruption dans le jardin. Je pensai que Gratien et Zoé nous cherchaient. Sans doute, madame de Chamblay pensa la même chose ; car, d'un mouvement instinctif, nous sortîmes tous deux du berceau qui nous abritait et nous nous montrâmes.

Les mariés vinrent à nous.

Zoé était toute rougissante.

— Ah ! par ma foi, dit Gratien, en voilà un oncle qui n'oublie rien ; il a pensé à tout, même au berceau de son petit-neveu, qui n'est pas encore fait.

— Mais, dit un gros paysan réjoui, — qui se fera.

— S'il plaît à Dieu et à madame Gratien ! dit le marié en levant joyeusement son chapeau en l'air. Et maintenant, ajouta-t-il, quand madame la comtesse voudra, on se mettra à table.

La comtesse prit mon bras, très simplement, et comme une chose naturelle, et nous nous acheminâmes vers la maison.

XI

Mon intention n'est point de vous raconter, service par service, lazzi par lazzi, le dîner de Gratien. La mère de Zoé et la comtesse furent placées à la droite et à la gauche du marié ; on nous mit, l'oncle de Gratien et moi, à la gauche de la mariée.

L'abbé Morin n'était pas venu, sous prétexte que, le samedi étant jour maigre, il désirait dîner chez lui, son ordinaire des jours maigres étant non seulement frugal, mais même sévère.

J'étais placé en face de la comtesse, et, malgré moi, je ne la perdais pas de vue.

Zoé se pencha à mon oreille.

— Ne regardez pas madame comme cela, dit-elle ; Nathalie a les yeux sur vous.

Je jetai à mon tour les yeux sur Nathalie.

Il serait difficile d'exprimer le sentiment d'envie qui se peignait sur le visage de cette créature, en voyant son enfant assise à table, tandis qu'elle, debout et servant les autres, était reléguée au rang des domestiques.

Le dîner fut long, et je sentais la fatigue que j'éprouvais s'abattre sur la comtesse elle-même.

Enfin, on se leva de table.

— Ne vous approchez pas de madame de Chamblay, me dit Zoé ; allez vous promener au jardin, et, dans un instant, j'irai vous dire ce qu'il y a d'arrêté pour le reste de la journée.

Je m'éloignai de l'air le plus indifférent possible, heureux qu'il y eût entre la comtesse et moi une espèce de mystère dont Zoé était le fil.

J'allai m'asseoir sur un banc au bout du berceau de vigne, et, là, je repassai dans mon esprit tous ces petits événements à peine perceptibles pour un étranger, et qui cependant avaient une énorme importance pour moi.

Mais ce qui apparaissait comme le contour le plus visible dans les lointains de ma pensée, c'était ce prêtre dont la vue m'avait produit une si étrange sensation.

Il n'y avait pas à s'y tromper, la même sensation avait été produite sur la comtesse ; je l'avais sentie frissonner tandis que je l'entretenais, frémir lorsqu'elle m'avait dit : « Taisez-vous ! »

Puis les autres détails repassaient par ma pensée : je me demandais pourquoi cette petite fille appelait madame de Chamblay *maman comtesse* ; à quel propos elle se trouvait, pour ainsi dire, introduite dans la famille.

« C'est une bonne action *que l'on m'a fait faire* » m'avait dit Edmée avec une singulière intonation.

Si peu que je la connusse, il me semblait que, lorsqu'il s'agissait de bonnes actions, il n'y avait pas besoin de les *lui faire faire*.

Puis ce mot qu'elle m'avait dit sur Nathalie, lorsque je lui avais demandé qui elle était : « Une femme qui m'est donnée pour m'espionner. »

Pour le compte de qui Nathalie espionnait-elle la comtesse ?

Pour le compte de son mari, sans doute.

Mais M. de Chamblay n'avait pas les allures d'un homme assez jaloux pour faire espionner sa femme.

Serait-ce donc pour le compte du prêtre?

J'en étais là de mes réflexions, et je les creusais aussi profondément que je le pouvais, mon front appuyé dans ma main, lorsqu'il me sembla qu'un corps opaque s'interposait entre moi et le soleil couchant.

Je relevai la tête : Zoé était devant moi.

— Eh bien? lui demandai-je.

— Voici ce qui est convenu, dit-elle ; madame la comtesse, qui ne peut pas avoir l'air de s'amuser avec des paysans comme nous, est retournée au château, et ne reviendra que pour ouvrir le bal.

— On danse donc?

— La belle demande ! Est-ce qu'il y a une bonne noce sans cela?

— Alors, tu dis que la comtesse revient pour ouvrir le bal

— Oui, avec Gratien ; vous lui faites vis-à-vis avec moi, si vous voulez bien me faire l'honneur de m'inviter pour la première contredanse.

— Je crois bien !

— Après quoi, vous dansez avec madame la comtesse, et, moi, je vous fais vis-à-vis avec Gratien.

— Bravo !

— Ai-je bien arrangé cela?

— Si bien, que je meurs d'envie de t'embrasser, tant je suis content.

— Oh ! embrassez.

— Et Gratien?

— Gratien sait bien que je l'aime, allez, et vous m'embrasseriez vingt fois, qu'il ne serait pas jaloux.

Je tendais le bras, en effet, pour attirer Zoé à moi, lorsque, en levant la tête, j'aperçus la comtesse à cette même fenêtre où, la veille, j'avais vu une lumière : c'était donc bien sa chambre.

Au mouvement que je fis, Zoé se retourna

— La comtesse ! lui dis-je.

Zoé lui sourit avec ce bon et doux sourire de reconnaissance qui va si bien à un jeune visage.

La comtesse lui fit un signe de la main, et me fit, à moi, une inclination de tête.

Je me levai, je restai debout, et la regardai immobile et muet.

Elle ferma la fenêtre.

Je retombai assis sur le banc.

Au bout de quelques secondes, j'entendis un soupir, je regardai Zoé ; elle secoua la tête, et, d'un air triste :

— Vous l'aimez, pauvre monsieur ! dit-elle.

— Oh ! comme un fou ! lui répondis-je, comprenant que je n'avais rien à craindre de la part de celle à qui je faisais un pareil aveu.

— Je vous plains, alors, dit Zoé.

— Et pourquoi me plains-tu?

— Parce que vous vous préparez de grandes douleurs.

— Tant mieux !... Je préfère souffrir pour elle, plutôt que d'être heureux avec une autre.

— Oui ; mais peut-être ne souffrirez-vous pas seul.

— Veux-tu dire qu'elle pourrait m'aimer Zoé? m'écriai-je.

— Le ciel l'en garde ! s'écria Zoé.

— Et pourquoi cela?

— Mais parce que c'est un malheur, il me semble, d'aimer un autre homme que son mari

— Cependant, quand on n'aime pas son mari...

— Qui vous dit que madame la comtesse n'aime pas M. le comte?

— Personne, tu as raison.

Je restai un instant muet ; puis, saisissant les deux mains de la jeune femme :

— Tiens, lui dis-je, Zoé il faut que tu me dises tout.

— Tout quoi? demanda-t-elle.

— Ce que c'est que ce prêtre, ce que c'est que cet enfant qui l'appelle *maman comtesse*, ce que c'est que cette femme qui la surveille et que l'on appelle Nathalie.

— Le prêtre est celui qui a marié madame la comtesse, dit Zoé avec une certaine hésitation.

— La première ou la seconde fois?

— La seconde?... Vous savez donc que madame a été mariée une première fois?

— Est-ce un secret?

— Non.

— O Zoé, Zoé, tu pourrais dire tant de choses si tu voulais !

— Les secrets de madame ne sont pas à moi, dit-elle en hochant la tête.

— Tu as raison, et je me mépriserais moi-même si je t'interrogeais. Mais si tu savais combien tous ces mystères me tourmentent !

— Mais où voyez-vous donc des mystères?

— Cette blessure à la tête, la première nuit de ses noces...

— Qui vous a dit cela? demanda Zoé en tressaillant.

— Tu vois que je le sais?

— N'en parlez jamais à madame, n'est-ce pas? dit la jeune femme en joignant les mains.

— Tu vois bien qu'il y a des mystères dans sa vie ; c'est comme cet enfant qu'on lui a imposé.

— La petite Elisa?

— Oui.

— Rien de plus simple M. de Chamblay, n'ayant pas d'enfant, a désiré que sa femme adoptât cette petite fille pour se faire une distraction.

— Oui, et pour que Nathalie pût l'espionner tout à son aise, n'est-ce pas?

Zoé ne répondit point.

— Je déteste cette fille, continuai-je ; c'est le type de l'envie, de la haine, de la fausseté ; pendant le dîner, elle jalousait son enfant, qui était à table, tandis qu'elle était debout et servait.

— Je ne défends pas Nathalie, dit Zoé ; mais est-ce dans les choses naturelles que la mère serve l'enfant, que l'enfant soit assis à table et que la mère reste debout?

— Prends garde, Zoé ! tu fais la critique de ta maîtresse.

— Et qui vous dit que c'est madame qui a arrangé les choses ainsi?

— Si c'est contre sa volonté, pourquoi le souffre-t-elle?

— Jésus Dieu ! croyez-vous donc qu'elle fasse ce qu'elle veut, pauvre femme !

— Mais, enfin, qu'est-ce que Nathalie? d'où sort-elle?

— Elle sortait de chez l'abbé Morin lorsqu'elle est entrée chez madame.

Je frappai du pied.

— Oh ! ce prêtre ! ce prêtre ! on le retrouve donc toujours dans tout et partout?

Zoé se tut ; chaque fois que j'apostrophais l'abbé Morin, elle regardait avec inquiétude autour d'elle, comme si elle eût craint de le voir sortir de terre.

— C'est bien, Zoé, lui dis-je ; peut-être, un jour, arriverai-je à inspirer assez de confiance à ta maîtresse pour qu'elle me dise tout ce que tu ne peux me dire, toi. Mais, sois bien persuadée d'une chose, mon enfant ; c'est que, si, ce jour-là, elle a besoin de ma vie, ma vie est à elle.

Zoé me tendit la main.

— A la bonne heure ! voilà une parole qui vient de là.

Et elle frappa sur son cœur.

— Ma vie aussi est à elle. Oh ! elle les connaît bien, ceux à qui elle peut se fier, et ceux dont il faut qu'elle se défie, la pauvre chère créature !

Ce que je remarquai, c'est qu'il y avait dans toutes les paroles de Zoé une grande tendresse pour sa maîtresse, mais une plus grande pitié encore.

C'est une chose profondément attristante, et qui indique un malheur suprême, que de trouver la pitié là où, d'habitude, on trouve l'envie, c'est-à-dire chez les inférieurs

Je résolus, dès lors, de ne plus rien demander aux autres, mais d'arriver à gagner sa confiance au point qu'elle me dît tout.

Je fermai les yeux ; je me supposai près d'elle ; je sentais sa tête appuyée à mon épaule, ses cheveux effleuraient mon visage, son souffle se mêlait à l'air tiède et parfumé que je respirais. D'une voix basse, hésitante, entrecoupée, elle me racontait l'histoire de son cœur, ses espérances, ses joies, ses déceptions, ses tristesses, son mépris des choses réelles, ses aspirations vers l'inconnu ; sa parole s'alanguissait ou se pressait selon les péripéties de la narration. Les pleurs qui coulaient de ses paupières attiraient mes pleurs ; deux larmes tombaient, l'une de ses yeux, l'autre des miens, sur nos mains entrelacées, et se mêlaient ensemble, pures et limpides comme deux gouttes de la rosée de mai. Un sentiment d'une douceur infinie, chaste comme l'amitié, doux comme l'amour, immatériel comme le dévouement, s'allumait dans nos deux âmes et nous enlevait à la terre pour nous donner un aperçu de la vie des anges qui espèrent en Dieu, vivent en Dieu, aiment en Dieu !

— Oh ! m'écriai-je en me levant, ce serait le paradis sur la terre, ce serait le ciel en ce monde.

Je fis quelques pas au hasard sans savoir où j'allais ; puis, me retournant et rouvrant mes yeux aux choses de ce monde, je vis à quelque distance de moi Zoé et Gratien qui causaient tout bas en me regardant et en ayant l'air de me plaindre.

— Oh ! ne me plaignez pas, leur dis-je, vous n'êtes qu'heureux, vous, tandis que moi... oh ! moi, j'ai l'ange de l'espérance dans le cœur !

XIII

A partir de ce moment, je ne sais plus comment le temps passa.

J'étais appuyé contre un arbre, perdu dans des rêves d'une douceur infinie, lorsque je fus tiré de mon extase par

Gratien, qui venait me dire que madame de Chamblay était arrivée, et que le bal commençait.

Je m'élançai vers la grande pièce destinée à l'atelier, et qui, après avoir servi de salle à manger, allait servir de salle de bal.

Elle était éclairée par un lustre et des candélabres apportés du château. J'avoue que j'avais, pour mon compte, entièrement oublié ce détail ; la comtesse y avait suppléé.

Elle causait avec Zoé, peut-être de moi ; car les deux femmes cessèrent de parler dès qu'elles me virent ; la comtesse souriait de ce sourire triste qui lui était habituel.

Il resta sur ses lèvres, mais pâle et infécond, comme un rayon de soleil d'hiver.

La comtesse avait changé de toilette : au lieu du chapeau de paille de riz, de la robe gris-perle, à volants de dentelle noire, qu'elle portait le matin, elle était coiffée en cheveux, avec une couronne de pervenches naturelles, et était habillée d'une robe de crêpe blanc relevée par une guirlande de fleurs pareilles à celles de la coiffure.

Au reste, pas un bijou. Sa mise, à la rigueur, pouvait être celle d'une paysanne ayant du goût.

Je m'avançai vers elle ; sans doute, ma physionomie exprimait la quiétude de mon cœur, car elle me regarda avec étonnement.

— On m'a parlé d'arrangements arrêtés à l'avance, madame ; ont-ils été approuvés par vous? lui demandai-je.

— Relativement à la contredanse?

— Oui ; n'est-ce pas l'affaire importante du moment?

Elle sourit avec un mouvement de tête d'une grâce suprême, mais en même temps d'une tristesse infinie.

— Je danse avec le marié, dit-elle, et ensuite vous dansez avec moi.

— Après quoi, vous vous retirez, n'est-ce pas?

— Je suis d'une mauvaise santé, et l'on me recommande de ne pas veiller trop tard.

Je tirai ma montre.

— Il est neuf heures, dis-je.

— Oh! fit la comtesse, nous avons deux heures ; aujourd'hui, c'est fête ; le docteur me pardonnera cet extra.

— Le docteur, oui ; mais les autres?

— Quels autres? demanda-t-elle.

— Hélas! repris-je, vous savez bien ce que je veux dire.

Elle poussa un soupir et baissa la tête.

— Où est Gratien? dit-elle. Dansons.

Gratien tirait ses gants, qui avaient grand'peine à entrer ; on n'avait pas prévu, chez Provost ni chez Jouvin, une main gantant neuf points et demi.

Il parvint à les mettre, grâce à un crevé entre le pouce et l'index.

Il offrit la main à la comtesse avec assez de désinvolture. La bonté de madame de Chamblay donnait de la grâce aux plus humbles, en leur enlevant la gêne.

Nous nous mîmes en place ; un instant nous y fûmes seuls.

— Eh bien? dit madame de Chamblay en regardant le reste des convives de Gratien et de Zoé.

— Dame! fit un paysan.

— Oh! si madame la comtesse le permet, répliqua un autre, on dansera tout de même.

— Eh! sans doute, qu'elle le permet, dit Gratien. Voyons, tout le monde en place!

Chacun se précipita vers sa danseuse. On voyait que, d'avance, les choix étaient faits ; la manœuvre s'opéra donc sans confusion.

Les deux violons, renforcés d'un cornet à piston, donnèrent le signal ; les figures s'entrelacèrent.

Quelle étrange chose que ce monde! Parmi les vingt-cinq ou trente personnes qui se trouvaient là, une seule avait, aux yeux du vulgaire, tout ce qu'il fallait pour être heureuse : jeunesse, aristocratie, fortune, beauté, et cependant il n'y avait qu'à jeter un regard sur la pauvre créature pour comprendre, sans avoir besoin de l'interroger, qu'elle eût volontiers échangé son avenir, s'il eût pu surtout emporter avec lui le passé, contre celui de la plus pauvre des paysannes qui la coudoyaient.

Cependant, peu à peu, au contact de mes mains, qui [illegible] chaque fois qu'elles touchaient la sienne, il me sembla qu'elle s'animait ; elle releva et secoua la tête comme un arbre secoue ses feuilles pour en faire tomber la rosée ; son teint pâle prit une légère teinte de carmin, l'œil s'anima, et il fut facile de comprendre que l'étincelle pouvait devenir un rayon. La femme luttait contre la statue, le sang persistait à s'infiltrer dans le marbre.

La contredanse finie, la comtesse, au lieu de danser vis-à-vis de moi, allait danser avec moi.

Elle prit mon bras, sans attendre que j'allasse lui demander le sien. Il y avait, de sa part, un effort visible à me traiter comme une connaissance, plus même, comme un ami.

Mais, au frissonnement de sa main, au tremblement de sa voix, à l'hésitation de son regard, il était facile de voir que je n'étais pas plus pour elle un ami qu'un étranger.

Je n'eusse pas osé espérer qu'elle m'aimât encore, mais j'étais sûr qu'elle me craignait déjà.

Je comprenais que je pouvais rester près d'elle sans lui parler, plutôt que de lui parler de choses indifférentes.

Aussi, à peine échangeâmes-nous quelques mots pendant la contredanse. Ces mots, ceux qui les auraient entendus eussent été bien embarrassés de leur donner un sens.

Nous avions déjà une langue à nous, que nous pouvions parler devant les étrangers, sans qu'elle fût comprise par eux.

Après la contredanse, je reconduisis la comtesse.

— Ainsi, lui demandai-je, vous vous en allez à onze heures, c'est-à-dire dans une heure?

— Oui, me dit-elle.

— Avez-vous votre voiture?

— Non. Nous sommes à cinq cents pas du château, et j'ai une pelisse ; d'ailleurs, je ne pouvais pas venir en voiture à la noce d'une pauvre paysanne.

— Vous avez, je le sens bien, toutes les délicatesses du cœur. Comment retournerez-vous au château?

— Je me ferai reconduire par Gratien.

— Trouveriez-vous bien inconvenant que je vous reconduisisse?

Elle me regarda.

— Pas moi, dit-elle ; j'ai grand bonheur à me trouver avec vous.

— Mais d'autres y trouveraient à redire, n'est-ce pas?

— Peut-être.

— Quelqu'un peut nous accompagner.

— Qui cela?

— Joséphine, votre nourrice, la gardienne du château de Juvigny.

— Vous avez raison.

— Ainsi je vous ramène au château, n'est-ce pas?

— Oui.

— Merci ; il me semble que j'ai des milliers de choses à vous dire dont je ne trouverai probablement pas une seule quand je serai près de vous.

— Parlez, ou taisez-vous, dit la comtesse en souriant : ce qu'il y a de plus doux après les paroles d'un ami, c'est son silence.

— Pour cela, il faut comprendre aussi bien le silence que les paroles.

— Le silence est quelquefois plus intelligible que les paroles, et c'est pour cela qu'il est quelquefois aussi plus dangereux.

— Il faut, pour admettre cette théorie, supposer entre les individus certains effluves magnétiques.

— Qui existent, dit la comtesse.

— Vous le croyez?

— J'en suis sûre.

— Si je vous demandais une preuve?

— Je vous en donnerais une que je devrais peut-être garder pour moi.

— Laquelle.

— Hier, lorsque vous êtes entré dans l'église j'étais agenouillée et je priais.

— Oh! je vous ai reconnue à l'instant même où je vous ai aperçue.

— Et moi, je vous ai deviné.

— Vous m'avez deviné?

— Aussi distinctement que si je vous eusse vu dans une chambre obscure.

— Et cependant, lorsque vous m'avez reconnu avec les yeux du corps, vous avez tressailli comme à l'aspect d'un objet inattendu.

— Parce que je m'effraye parfois des mystères de mon organisation ; si j'étais née en Écosse, on eût dit que j'avais la double vue.

— Alors, vous êtes une femme de première sensation?

— Tout à fait : on m'est sympathique ou antipathique à première vue.

— Et vous ne revenez point sur cette impression?

— Je n'ai jamais eu occasion de reconnaître que je me fusse trompée. Il y a plus, je pressens ceux-là qui doivent avoir sur ma vie une influence heureuse ou fatale.

— C'est un don du ciel ; vous pouvez fuir vos ennemis et vous rapprocher de vos amis.

La comtesse secoua la tête.

— La place que la femme tient dans notre société est si étroite, dit-elle, qu'il lui est difficile d'aller à la joie, ou de s'éloigner du malheur.

— Puis-je espérer que vos pressentiments m'ont mis au nombre de ceux dont l'influence sur votre vie doit être heureuse?

— Il me semble que vous me rendrez un jour un grand service ; lequel, je ne saurais le dire.

— Vous ne pouvez point préciser?

La comtesse, par un puissant effort de sa volonté, parvint à s'isoler un instant.

— L'eau, le feu, le fer...; non, ce n'est rien de tout cela,

murmura-t-elle ; et cependant il me semble que vous êtes destiné à me sauver la vie.

— Dieu le veuille ! m'écriai-je avec un tel élan, que la comtesse mit en souriant un doigt sur sa bouche pour m'indiquer que je parlais à la fois et trop haut, et avec trop de véhémence.

— C'est la nuit, c'est l'obscurité... je n'y vois rien, dit-elle ; je suis dans une cave ou dans un tombeau.

Puis, souriant :

— Il faudrait que je fusse endormie, j'y verrais mieux.

— Vous voyez en dormant ? lui demandai-je.

— Dans ma jeunesse, oui, j'étais une excellente somnambule, à ce que disait ma belle-mère, du moins ; il m'est arrivé vingt fois de trouver une broderie avancée ou un dessin fini, sans que je pusse m'expliquer le progrès autrement que par un travail nocturne, dont je ne conservais aucun souvenir.

— J'ai bien envie d'essayer, dis-je, si j'aurais quelque puissance sur vous.

— N'essayez jamais, dit-elle, je vous en prie.

— Jamais ?

— A moins que je ne vous le dise moi-même.

— Et je puis espérer qu'un jour, vous-même, vous aurez recours à moi ?

— Peut-être ; seulement, donnez-moi votre parole d'honneur que jamais, à mon insu, vous n'abuserez contre moi de la confidence que je viens de vous faire.

— Jamais, sur ma parole d'honneur.

Elle me tendit la main.

Dix heures et demie sonnèrent ; la comtesse se leva.

— Déjà ? lui dis-je.

— Vous êtes la seule personne ici avec laquelle j'aie du plaisir à causer, et je ne puis causer éternellement avec vous ; mieux vaut donc que je rentre au château.

— Séparé de vous par le corps, serai-je au moins quelques instants encore, après vous avoir quittée, réuni à vous par la pensée ?

— Je vous répondrais non que vous ne le croiriez pas ; la pensée est le métal le plus malléable qui existe au monde : la séparation ne la brise pas ; contre elle, l'éloignement est impuissant ; elle s'étend au delà des horizons, elle se prolonge à l'infini, elle traverse les montagnes, les fleuves, les océans ; laissez l'extrémité de votre pensée dans ma main, et faites le tour du monde par l'orient, vous pourrez, en revenant par l'occident, nouer le bout que rapportera votre main à celui qu'aura gardé la mienne.

— Vous pouvez maintenant m'ordonner de vous quitter et de faire mille lieues ; après des paroles comme celles-là, il n'y a plus d'absence.

— D'ailleurs, dit la comtesse en faisant un mouvement pour lever les yeux au ciel, n'existe-t-il pas un lieu où, tôt ou tard, on se réunit pour ne plus se quitter ?

— Vous êtes de la nature des anges, et vous aspirez au séjour des anges ; mais, moi, le poids de mon corps me retient à la terre. Si vous partez avant moi, donnez-moi la main ; seul, j'aurais trop de peine à vous rejoindre.

Elle s'était levée et avait pris mon bras ; Zoé accourut à elle.

— Vous partez, madame la comtesse ? demanda la jeune femme.

— Oui, répondit-elle.

Puis, posant sa main sur sa tête :

— Reçois, ma pauvre enfant, dit-elle, le souhait d'une femme qui t'aime comme une sœur, mieux encore, comme une mère. Sois heureuse ! La Providence vous a donné le premier et le plus solide élément d'un bonheur durable : un amour mutuel. Heureux ceux-là qui, la main dans la main, peuvent dire, le jour où le prêtre les bénit au nom du Seigneur : « Seigneur, nous nous aimons ! »

Elle embrassa Zoé au front, tendit la main à Gratien, prit congé des autres invités par une inclination de tête, fit signe à Joséphine de nous suivre, et sortit en s'appuyant à mon bras.

XIV

Je fis un tiers du chemin sans prononcer une seule parole ; elle non plus ne parlait point ; mais chacun de nous, c'était évident, tâchait de lire, autant que possible, dans le cœur de l'autre.

— Vous étiez heureux, tout à l'heure ; pourquoi êtes-vous triste maintenant ? me demanda la comtesse tout à coup et sans transition.

— Je ne suis pas triste, je suis seulement rêveur, lui répondis-je.

— Voulez-vous m'expliquer cela ?

— Oh ! bien volontiers.

— Je vous écoute, dit-elle.

Et elle ralentit le pas.

— Il y a un an à peu près, lui dis-je, que j'éprouvai une des plus profondes douleurs que l'on puisse éprouver : je vis mourir ma mère.

— Dieu m'a épargné cette douleur, à moi, me dit-elle : ma mère est morte en me donnant le jour.

— Sous le poids de cette douleur, je crus qu'il n'y avait plus pour moi une seule joie au monde ; il me sembla que la tombe de ma mère s'était ouverte dans mon cœur même, et que dans cette tombe allaient s'engloutir, au fur et à mesure que Dieu me les enverrait, les riantes illusions de la vie. Tout ce que j'avais de larmes dans les yeux, je les ai versées. Je me suis nourri de mon amertume jusqu'à ce que ma main, lassée, en écartât la coupe de mes lèvres ; ce fut la première lassitude qu'éprouva ma douleur. Je m'éloignai des objets qui me rappelaient la pauvre morte ; mais je me mis à la recherche de paysages désolés comme mon cœur, je demandai à l'Océan ses tempêtes, pour les comparer à celles de mon âme, et je vis des gouffres plus profonds, des abîmes plus insondables dans l'homme que dans la mer ; puis je m'aperçus que ces mornes plages lassaient mon regard, que cet Océan bouleversé fatiguait mon oreille ; je revins chercher les calmes horizons où le vent murmure dans le feuillage des trembles, où les ruisseaux coulent à l'ombre des saules pleureurs ; j'y trouvai, non point l'absence de la tristesse, mais le sommeil de la douleur. C'est pendant cette période que je vous connus, madame ; vous m'apparûtes comme le génie de la mélancolie qui eût emprunté les ailes d'azur de l'espérance ! ma poitrine retrouva les doux soupirs, ma lèvre les sourires désappris. Il est vrai que je croyais alors que je ne sourirais jamais plus qu'en soupirant ; mais encore cette fois je me trompais, et, un jour, je surpris un sourire sur ma bouche, tandis que le soupir qui ne pouvait monter jusqu'à lui retombait au fond de mon cœur. Enfin, hier, aujourd'hui, ce soir, j'ai tout oublié, et le bonheur, un bonheur inconnu, nouveau, inespéré, a séché jusqu'à la fraîcheur de ma dernière larme, et, chose étrange ! je n'ai pas un remords pour ma douleur oubliée ; je me suis retrouvé au milieu du bruit ; j'ai pris part à une fête ; le son des instruments joyeux a résonné à mon oreille ; et moi, fils pieux, qui me croyais vêtu d'un deuil éternel, j'ai pris ma part du plaisir et de la gaieté des autres hommes. Voilà à quoi je réfléchissais, madame, quand, après m'avoir vu heureux, vous avez cru me voir triste ; ce qui vous semblait de l'abattement n'était que de la rêverie.

— Heureux celui qui n'a reçu du ciel que les douleurs qui peuvent être consolées ! dit la comtesse.

— Il y en a donc d'inconsolables ?

— Il y en a d'inguérissables, du moins.

— J'avais cru que la perte d'une mère était de celles-là.

— Non, car vous croyez à l'immortalité de l'âme, n'est-ce pas ?

— Je n'ose y croire, je me contente de l'espérer.

— Mais, si l'esprit de ceux qui nous ont aimés leur survit, cet esprit, vous n'en doutez pas, a conservé pour nous tout l'amour qu'éprouvait le cœur.

— Oui, en se purifiant encore à la flamme céleste.

— Votre mère vous aimait ?

— L'amour d'une mère est la seule chose que l'on puisse comparer à la puissance de Dieu.

— Eh bien, comment voulez-vous que cet amour exige une douleur éternelle ? Il aimerait mal, celui qui, partant pour toujours, imposerait à celui qui reste un regret qui n'aurait pas d'allégement. C'est à votre mère qui, invisible, mais toujours présente, marchant devant vous comme ces divinités que les poètes antiques cachent dans un nuage, c'est votre mère qui vous a éloigné de la chambre mortuaire, qui vous a conduit près des océans, qui vous a mis en face des tempêtes et qui, de son souffle impalpable chassant les nuages de votre front, de sa main invisible séchant les larmes de vos yeux, vous conduisit, comme sur un tapis toujours plus doux, toujours plus riant, des âpres rivages de la mer dans nos paysages calmes et verdoyants. Elle avait son but, cette ombre adorée qui vous guérissait ainsi peu à peu : c'était de vous ramener des portes de son tombeau aux lumineuses splendeurs de la vie ; vous y êtes, ou vous croyez y être ; eh bien, pensez-vous qu'elle regrette votre tristesse, qu'elle réclame vos soupirs, qu'elle aspire à vos larmes ? Non, elle est là, près de vous, elle marche à vos côtés, elle sourit à votre bonheur, elle murmure tout bas : « Sois heureux, mon fils ! sois heureux ! »

— Ah ! vous aviez bien raison, lui dis-je, vous êtes véritablement douée de la double vue.

Et je fus près d'ouvrir les bras et d'étreindre l'air limpide et transparent de la nuit, en disant : « Ma mère ! ma mère ! »

Nous retombâmes dans notre premier silence, et nous

arrivâmes ainsi, sans nous être dit une seule parole, jusqu'à la charmante église de Notre-Dame-de-la-Culture, qui, debout sur son piédestal de rochers, dressait, au milieu des ténèbres, son clocher découpé à jour.

— Tournons-nous l'église, ou traversons-nous le cimetière? demandai-je à la comtesse. Je crois que, par ces deux routes, on va au château.

— Traversons le cimetière, répondit madame de Chamblay; j'ai quelque chose à vous montrer.

Nous montâmes les quinze ou vingt marches qui conduisent au rustique campo-santo, qu'aucune porte ne ferme, qu'aucune barrière ne clôt; ou dirait une allusion à la mort contre laquelle, comme l'a dit un poète, « il n'y a ni garde, ni grille, ni muraille ». A la dixième ou douzième marche, j'arrêtai Edmée.

— Ecoutez, lui dis-je.

Des notes d'une admirable sonorité s'égrenaient dans les airs.

— C'est mon rossignol, dit-elle.

— Comment! votre rossignol?

— Oui, je l'ai trouvé, il y a deux ans, tombé hors du nid; je l'ai recueilli et élevé. A mesure que les plumes lui sont venues, je l'ai apporté dans le cimetière et habitué peu à peu à un buisson. Le jour où j'ai cru qu'il pouvait vivre sans mon aide, je l'y ai laissé; tout l'été, je l'y ai vu; il ne chantait pas encore. A l'hiver, il est parti; puis, un matin du printemps suivant, au mois de mai, en venant à l'église, tout à coup j'ai entendu chanter un rossignol: c'était le mien!

Nous achevâmes de monter les marches; nous passâmes derrière l'église, et nous allâmes droit au mélodieux buisson.

La première fois, à mon approche, l'oiseau s'était tu; mais, cette fois, comme s'il eût reconnu sa mère d'adoption il continua de chanter.

A quelques pas du mur auquel était adossé le buisson, et en face d'un terrain planté de saules pleureurs et semé de pervenches pareilles à celles qu'elle portait dans ses cheveux et à sa robe, Edmée s'arrêta.

— Pourquoi, lui demandai-je, avez-vous choisi plus particulièrement cet endroit pour en faire la patrie de votre rossignol?

— Parce que c'est ma patrie, à moi, répondit la comtesse avec son sourire triste.

— Je ne vous comprends pas.

— Vous ne comprenez pas que, le château de Chamblay étant à deux cents pas d'ici, que l'église de Notre-Dame-de-la-Culture étant son église, et le cimetière, par conséquent, son cimetière, l'endroit m'ait plu? Vous ne comprenez pas que, dans un moment de tristesse, j'aie dit: « On doit être bien là, la tête appuyée à ce mur, couchée à l'ombre de ces saules, sous ces pervenches qui semblent des étoiles; on doit être bien là pour dormir pendant l'éternité, » et que j'aie acheté cette place et que j'y aie fait faire un caveau, et que j'y aie mis à tout hasard ce rossignol?

— O Edmée! lui dis-je en lui serrant le bras.

Elle ne parut point s'apercevoir que je l'avais appelée par son nom de baptême, et continua:

— Bon! ce sont là des précautions sans conséquence, comme de faire son testament et de se confesser; les prêtres et les notaires vous le diront, on ne meurt point pour cela.

— Dans tous les cas, lui dis-je en essayant de sourire, votre rossignol vous est infidèle.

— Comment cela?

— Vous le voyez, ce buisson ne fait point partie de votre terrain, et il a adopté une tombe qui, par bonheur, n'est point la vôtre.

— Oui, dit la comtesse, il a adopté la tombe d'une pauvre enfant de quinze ans, douce, belle, charmante, et qui eût bien voulu ne pas mourir, elle; mais la mort est ainsi faite, non seulement inflexible, mais haineuse. Nous la couchâmes là, l'année dernière. Elle m'aimait beaucoup, et, en mourant dans mes bras, elle demanda deux choses: c'était, la première, de la faire enterrer le plus près possible de l'endroit où je serai un jour enterrée moi-même. Voilà comment mon rossignol chante sur sa tombe. Je le lui prête; mais, un jour, je le lui reprendrai.

— Oh! mon Dieu! lui dis-je, pouvez vous avoir des idées si sombres, si tristes?

Elle sourit.

— Et qui vous dit que ce ne sont point mes idées gaies, à moi? Il sait bien cela, au reste, l'ami des morts, qu'il appartient, non à la pauvre Adèle, mais à moi; vous allez voir.

Elle se détacha de mon bras et s'avança vers la pierre du caveau qui faisait saillie sur le sol.

Je voulus la suivre.

— Non, dit-elle, restez là, vous l'effrayeriez.

Je restai.

La comtesse alla jusqu'à la pierre, et se coucha dessus, accoudée sur son bras.

Aussitôt le rossignol quitta le buisson, vint se percher sur une branche de saule directement au-dessus de la comtesse, et se mit à chanter.

La lune, en ce moment, sortit d'un nuage et jeta un de ses rayons sur ces saules, sur cette tombe et sur la comtesse couchée dessus.

Elle était si immobile et me parut si pâle, que je frissonnai, et, m'élançant vers elle et la soulevant dans mes bras:

— Oh! m'écriai-je, pas une minute, pas une seconde de plus; ne tentons pas Dieu!

Et je l'éloignai de cette terre mortuaire pour la ramener dans le chemin.

L'oiseau, effrayé par mon approche, s'était envolé.

— Partons! partons, repris-je; je ne veux pas que vous restiez plus longtemps ici.

Edmée appela Joséphine. La bonne femme était allée s'agenouiller sur une tombe qui n'avait ni pierre, ni croix, ni buisson, ni saule, ni rossignol, mais qu'elle reconnaissait cependant dans l'herbe au milieu des autres.

C'était celle de son mari.

Elle nous rejoignit à l'entrée ou plutôt à la sortie du cimetière, et nous continuâmes notre chemin vers le château.

— Et la seconde chose que vous aviez promise à Adèle, demandai-je au bout d'un instant, quelle était-elle?

— De lui faire son épitaphe.

— Alors ces vers que j'ai lus, que j'ai retenus, qui sont restés dans ma mémoire, ou plutôt dans mon cœur, ces vers:

> Elle aurait eu quinze ans à la saison nouvelle.
> Un soir, elle tomba, beau lis battu des vents.
> O terre de la mort, ne pèse pas sur elle,
> Elle a si peu pesé sur celle des vivants!

— Ces vers, interrompit la comtesse, disent mal ce que j'eusse voulu bien dire, voilà tout.

Comprenez-vous, mon ami, quel abîme de poésie et de tristesse était ce cœur?

Encore une fois, nous retombâmes dans le silence et nous atteignîmes la grille du château sans avoir prononcé une parole.

Je sentis qu'arrivé là, il fallait prendre congé de la comtesse.

— Madame, lui dis-je, au moment de vous quitter, — pour combien de temps, hélas! je n'en sais rien, — j'ai une restitution à vous faire.

— Laquelle? demanda la comtesse étonnée.

Je tirai de ma poitrine la bague qu'elle m'avait donnée pour les habitants du Hameau, j'ouvris le ressort de la chaîne qui soutenait la bague, et je la lui tendis.

— Cette bague, lui dis-je.

La comtesse tressaillit, et, s'il eût fait jour, je l'eusse vue rougir.

— Cette bague n'est plus à moi, dit-elle, je vous l'ai donnée.

— Oui, lui répondis-je, mais un scrupule me retient.

— Lequel?

— Ce n'est point à moi qu'elle a été donnée, c'est aux incendiés du Hameau.

— Ne leur en avez-vous point donné le prix?

— Si fait, madame.

— Alors, vous avez accompli mes intentions. Quant à la possession actuelle de cette bague, un autre l'eût achetée; vous avez pris les devants: j'aime mieux qu'elle soit entre les mains d'un ami qu'entre celles d'un étranger.

— Mais, vous le voyez, lui dis-je, elle n'était pas dans les mains d'un ami... elle était sur son cœur!

— Qu'elle reste où elle était.

Et la comtesse fit un mouvement pour passer le seuil de la grille, que Joséphine tenait ouverte.

— Pardon, madame, lui dis-je tout tremblant, permettez un échange.

Le sourcil de la comtesse se fronça.

— Oh! attendez, lui dis-je.

— J'attends.

— Prenez cette clef.

Et je lui présentai une clef, en effet.

— Qu'est-ce que cette clef? demanda-t-elle.

— Celle de cette petite chambre que vous eussiez voulu revoir une dernière fois avant que le comte de Chamblay eût vendu Juvigny.

— Je ne comprends pas, dit la comtesse.

— Joséphine vous dira tout, lui répliquai-je.

Et, la saluant avec un profond respect, je m'éloignai.

A peine avais-je fait trente pas, que j'entendis un doux mot qui traversait doucement l'espace.

C'était la comtesse qui me criait: « Merci! »

XV

O mon ami que les premières sensations d'un véritable amour, à quelque âge qu'elles nous prennent, sont une enivrante chose! Peut-être ai-je été plus vivement heureux jamais je ne l'ai été plus complètement que cette nuit où

Pour cela, je m'en rapportais à Dieu, qui, par un concours de circonstances si inattendues, avait déjà rapproché et mis en contact nos deux existences, lesquelles, selon les probabilités, devaient s'écouler loin l'une de l'autre.

Je revins par la route que j'avais suivie avec elle; je sentais pour ainsi dire son bras appuyé au mien; je repassai à travers le cimetière; le rossignol chantait, la lune tamisait sa douce lumière à travers les branches des saules; je regardai, les mains jointes et les larmes aux yeux, cette pierre où, un instant auparavant, elle était couchée, et il me semblait que je n'eusse rien demandé de plus au Seigneur que de dormir là, côte à côte avec elle, pendant l'éternité.



Je m'aperçus que ces mornes plages lassaient mon regard.

je quittais Edmée avec la certitude de laisser en elle une portion de moi, comme j'emportais en moi une portion d'elle, et où je m'en allais le front ceint de ce mot *merci*, comme d'une couronne de roses.

J'étais arrivé sur cette limite extrême de la terre qui, si on la dépassait, ne serait plus la terre, mais le ciel.

Et, chose singulière, c'est qu'aucune pensée charnelle ne se mêlait à cette source d'amour, née dans mon cœur et qui débordait de mon cœur. Il me semblait qu'il se faisait chez Edmée un partage tout naturel du corps et de l'âme. Le corps était à son mari, mais l'âme était à moi.

Pour le moment, je n'en demandais pas davantage; de même que mon esprit était tout entier sous l'influence des instants que je venais de passer avec elle, j'étais certain que, de mon côté, j'avais laissé dans sa mémoire une empreinte indélébile, et tout ce que j'avais fait d'inspiration, histoire de la bague, achat du château de Juvigny, don de la maison de Gratien, n'eût pas mieux réussi, quand c'eût été l'effet d'un calcul.

Je me trouvais maintenant mêlé non seulement à ses souvenirs, mais encore à sa vie.

Elle m'avait déjà parlé du présent; la première fois qu'elle me reverrait, elle me parlerait du passé.

Seulement, quand la reverrais-je?

J'entendais les grincements des violons et les éclats métalliques du cornet à piston. Je pensai qu'il était temps d'aller me montrer aux danseurs: on m'avait vu sortir avec madame de Chamblay, il était bon que l'on me revît seul.

Je rentrai dans un intervalle de repos; je pris congé de Zoé par un baiser sur le front, de Gratien par une poignée de main, et je rentrai au *Lion d'or*.

Rien ne me retenait plus à Bernay; essayer de revoir Edmée eût été une imprudence; des yeux jaloux et perçants étaient fixés sur nous; il fallait, autant que possible, qu'ils ne vissent rien de plus que ce qu'ils avaient déjà surpris.

D'ailleurs, j'emportais assez de bonheur avec moi pour attendre, même dans la plus complète solitude, qu'un événement quelconque me ramenât en présence de madame de Chamblay.

Je n'avais pas oublié l'invitation du comte pour ouvrir la chasse avec lui; mais s'en souviendrait-il?

La chasse s'ouvrait le 3 septembre, nous étions au 20 août; ce n'était que treize ou quatorze jours à attendre.

J'éprouvais une étrange indifférence à l'endroit de M. de Chamblay. Sans être de mœurs austères, j'avais toujours ressenti une profonde répugnance à faire la cour à une femme mariée; or, voilà que je m'étais pris d'un amour profond

et invincible pour la comtesse, sans même songer qu'elle avait un mari et sans éprouver en rien cet éloignement que j'avais toujours ressenti pour la femme qui n'est pas libre. Je pressentais vaguement qu'il y avait, entre le comte et sa femme, quelque mystère qui me permettait de l'aimer sans jalousie et sans remords.

D'ailleurs, je l'ai déjà dit, c'était le cœur de la comtesse que j'ambitionnais, c'était cette douce et tendre portion de l'amour qui touche à la fraternité; et, quand j'avais entendu la petite Elisa l'appeler *maman*, le sentiment qui m'avait si cruellement étreint le cœur, ce n'était pas l'idée du rapprochement conjugal qui avait donné le jour à cet enfant, c'était le regret qu'une portion de ce cœur, que je voulais posséder tout entier, me fut enlevée par l'amour maternel.

Comme j'avais été heureux d'apprendre qu'Edmée, orpheline comme fille, à peu près veuve comme femme, ne tenait à rien au monde sur la terre, et, en échange de tout mon amour, pourrait me donner tout le sien!

Aussi la sérénité de mon visage frappa-t-elle Alfred.

— Bon! dit-il; il ne faut pas demander si la noce était gaie et si la dame de nos pensées y était.

— Quelle noce? demandai-je à Alfred, auquel je n'avais fait aucune confidence.

— Bon! la noce de Gratien le menuisier avec Zoé, la sœur de lait de madame de Chamblay.

— Comment sais-tu que je viens de la noce?

— Je t'ai fait espionner.

— Comment! tu m'as fait espionner?

— Oui, je m'essaye. J'ai voulu savoir l'aptitude que j'aurais à commander une escouade de mouchards.

— Je ne te comprends pas; mais, en tout cas, si tu espionnes, j'espère que c'est pour ton compte.

— Tu vas comprendre, mon ami. Tu vois un homme qui cultive dans ce moment-ci le champ planté d'arbres à pommes d'or que l'on appelle l'élection: un des députés du département de l'Eure est mort; je me mets sur les rangs pour le remplacer. J'ai déjà fait ma circulaire; la voici. Je promets à mes mandataires des chemins de fer, des ponts, des canaux. Je vais faire d'Evreux une Venise et de Louviers un Manchester. Une fois nommé, tu devines bien que je rentrerai dans les bornes modestes d'un budget de huit cents millions. Tu comprends qu'avec mes talents administratifs et mon éloquence tribunitienne, je ne demeurerai pas longtemps simple député; je serai de toutes les commissions, on me nommera du conseil d'Etat; puis, au premier changement de ministère, j'attraperai un portefeuille. — Le portefeuille qui convient à un grand administrateur comme moi, c'est celui de l'intérieur. Le véritable préfet de police, celui qui demeure rue de Jérusalem, n'est que son premier commis. Eh bien, mon ami, voici ce que je me suis dit: J'ai reçu avis que M. Max de Villiers — malgré son amitié bien connue pour le pauvre prince que nous avons eu le malheur de perdre — conspire contre le gouvernement...

— Comment! interrompis-je, je conspire contre le gouvernement?

— Laisse-moi donc continuer! Je ne dis pas que tu conspires; je suppose que j'aie reçu avis que tu conspirais; eh bien, mon devoir est de te convaincre de conspiration ou de t'innocenter. Je lâche donc après toi mes mouchards; il faut que je sache ce que tu fais jour par jour, heure par heure, minute par minute. Veux-tu voir dans ton dossier le rapport qui m'a été envoyé sur tes faits et gestes?

— Ma foi, oui.

— Le voilà. « Parti pour Alençon le 29 juillet; le même jour a fait visite à un notaire nommé Desbrosses, fort connu pour ses opinions avancées. » Tu vois que les premiers indices sont contre toi.

— Mais, mon cher Alfred, je n'allais pas chez M. Desbrosses pour parler le moins du monde politique; j'y allais...

— Ah! si tu me dis pourquoi tu y allais, je n'aurai plus le mérite de l'avoir deviné.

— Continue alors.

— « Comme la conversation a eu lieu tête à tête, on ne sait pas si le susdit Max de Villiers a parlé politique; le résultat visible de l'entretien a été l'achat du château de Juvigny. Le soir même, M. de Villiers est parti pour Paris et en est revenu avec cent vingt mille francs. » Est-ce exact?

— Ma foi, oui, et je t'en fais mon compliment. Voyons, monsieur le futur ministre de l'intérieur?

Alfred ramena les yeux sur son rapport et continua:

— « Pris une voiture à Alençon; s'est fait conduire au château de Juvigny, y est arrivé vers trois heures de l'après-midi. » Eh bien?

— Mon cher ami, continue; tu es déjà, dans mon esprit, à la hauteur de M. Lenoir.

— « A visité le château et y a couché. De retour à Evreux, après six jours d'absence. Le jour même du retour, a fait estimer une bague chez M. Bochard, joaillier dans la Grande-Rue; mais, au lieu de la vendre, a acheté une chaîne de Venise, et a pendu la susdite bague à son cou. »

Je rougis malgré moi.

Alfred s'aperçut de ma rougeur.

— Je ne te demande pas si c'est vrai ou non, je te lis mon rapport. « Reparti pour Bernay; loge au *Lion d'or*, achète chez maître Blanchard une petite maison rue de l'Eglise, moyennant trois mille francs. Parti pour Lisieux, y a acheté des instruments de menuiserie et des meubles. » Suit le détail des instruments de menuiserie et des meubles que tu as achetés... Veux-tu le vérifier?

— Non, inutile. Tu montes, pour moi, à la hauteur de M. de Sartine.

— Attends donc, attends donc! « Est revenu à Bernay, a fait mettre à leur place, dans la maison achetée, les meubles et les instruments; a commandé un repas de noces à l'hôtel du *Lion d'or*, à la condition que ce repas de noces serait servi dans la maison de la rue de l'Eglise. »

— Je dois dire qu'aucun détail n'a échappé à ta perspicacité. Maintenant, reste à savoir ce que j'ai fait depuis avant-hier.

— Tu es arrivé depuis dix minutes, cher ami; conviens qu'il n'y a pas encore de temps perdu; j'attends mon dernier rapport.

En ce moment, la porte du cabinet d'Alfred s'ouvrit, et l'huissier lui remit une lettre de grand format.

— Par ma foi, dit-il, tu es servi à souhait, et le voici.

— Le rapport sur moi?

— Le rapport sur toi.

— Veux-tu me permettre d'ouvrir cette lettre?

— Comment donc! j'allais t'en prier.

J'ouvris la lettre et je lus:

Rapport sur M. Max de Villiers, journées des 18, 19 et 20 août.

« 18 août.

« Reparti pour Bernay; arrivé à l'hôtel à quatre heures de l'après-midi; à six, est allé visiter l'église de Notre-Dame-de-la-Culture, n'en est sorti qu'au bout de trois quarts d'heure, dix minutes après la comtesse de Chamblay; est resté dans le cimetière jusqu'à onze heures et demie du soir, est rentré au *Lion d'or* à minuit.

« 19 août.

« A été visité, à neuf heures du matin, par le menuisier Gratien Benoît, avec lequel il est sorti à dix heures moins un quart pour se rendre au château de Chamblay, où attendait la fiancée du susdit Gratien; parti pour la mairie à dix heures et demie, entré dans l'église à onze heures moins cinq minutes; donnait, en sortant, le bras à madame la comtesse de Chamblay... »

Alfred me regarda.

— C'est vrai, lui dis-je; qu'y a-t-il d'étonnant à cela?

— Rien; continue.

Je continuai.

« Le soir, a ouvert le bal avec la mariée, a dansé la seconde contredanse avec la comtesse de Chamblay, l'a reconduite à son château, accompagnée d'une vieille femme nommée Joséphine Gauthier, l'a quittée à minuit, est revenu à la maison de la rue de l'Eglise, a pris congé des jeunes époux, est rentré au *Lion d'or*, et le lendemain, 20 août, c'est-à-dire aujourd'hui à huit heures du matin, est reparti pour Evreux, où sa première visite a été pour M. le préfet, dans le cabinet duquel il est en ce moment. »

— Qu'en dis-tu?

— J'ai fort entendu vanter la police de M. Fouché; mais je crois qu'elle était bien peu de chose près de la tienne.

— Alors, tu attesteras que je ferai un bon ministre de l'intérieur?

— En ce qui concerne la police, oui. Mais, voyons, dis-moi, que signifie cette plaisanterie?

— Ce n'est pas une plaisanterie le moins du monde. Quand je t'ai rencontré sur le boulevard du Jardin-Botanique, à Bruxelles, je t'ai dit: « Dans trois mois, je serai préfet, » et, au bout de trois mois, j'ai été préfet. Aujourd'hui, je te dis à Evreux, dans mon cabinet: Dans trois mois, je serai député, et, dans un an, ministre. Aussi vrai que j'ai été préfet dans le délai indiqué, dans le délai indiqué je serai député et ministre.

— Et tu n'as rien autre chose à ajouter? demandai-je à Alfred en le regardant fixement.

— Si fait, dit-il.

Il baissa la voix et posa la main sur mon bras.

— J'ai à ajouter ceci, mon cher Max: Tu aimes madame de Chamblay, et cet amour m'inquiète.

— Alfred !

— Ami, je suis encore le seul qui le sache, et ton secret est là, ajouta-t-il d'un ton grave et en posant la main sur sa poitrine, plus en sûreté, crois-moi, dans mon cœur que dans le tien ; mais ce que je sais, Max, un autre peut le savoir de la même manière. Il suffit de faire ce que j'ai fait, d'écrire au préfet de police d'envoyer un de ses agents. M. de Chamblay est un esprit taciturne ; je suis comme César, je me défie des faces maigres et pâles. Eh bien, suppose que M. de Chamblay conçoive quelques soupçons, suppose qu'il écrive au préfet de police, suppose que le préfet de police lui envoie un homme aussi habile que celui qu'il m'a envoyé, suppose encore une chose que je ne suppose pas, moi, mais dont je suis sûr; c'est que tu sois aimé comme tu aimes. On surprend M. Max de Villiers aux genoux de la comtesse...

— Et on leur brûle la cervelle à tous les deux ?

— Non.

— On provoque M. Max de Villiers et l'on se bat avec lui ?

— Non.

— Que fait-on, alors ?

— On met la comtesse dans un couvent, on la force de renouveler une procuration générale expirée ou près d'expirer, et en vertu de laquelle on a vendu cette terre de Juvigny, qui devait être sacrée au comte comme ayant été le berceau de sa femme, et on la dépouille du peu qui lui reste ; et le monde, sans donner raison à M. de Chamblay, n'ose plus lui donner tout à fait tort.

Je restai un instant interdit de cette conclusion.

— Et la philosophie de tout cela, demandai-je à Alfred, est-elle que je dois renoncer à madame de Chamblay ?

— Ce serait le plus sage, mais c'est tout bonnement impossible ; où tu en es de ton amour, mon pauvre Max, tu renoncerais plutôt à la vie que de renoncer à lui. Non, la philosophie de tout cela est que tu avais besoin d'être prévenu, convaincu même, pour prendre à l'avenir les précautions nécessaires ; te voilà prévenu, te voilà convaincu, n'est-ce pas ? Tu as déjà le courage du lion, ajoutes-y la prudence du serpent. Quand tu iras, je ne puis pas te dire où, mais où tu meurs d'envie d'aller, regarde devant toi, derrière toi, autour de toi ; quand tu y seras arrivé, sonde les planchers, explore les cabinets, ouvre les armoires ; si c'est au rez-de-chaussée, réserve-toi une porte par laquelle tu puisses sortir ; si c'est au premier étage, une fenêtre par laquelle tu puisses sauter sur des plates-bandes comme Chérubin ; si c'est au second, un escalier dérobé par lequel tu puisses t'évader comme don Carlos ; si c'est au troisième, ma foi, arme-toi, défends-toi, et tue le diable avant que le diable te tue. Ce n'est peut-être pas précisément le conseil d'un préfet que je te donne là, mais c'est celui d'un ami.

Je serrai la main d'Alfred.

— Et je l'accepte comme tel, lui dis-je.

— Bien ! maintenant, le suivras-tu ?

— Je ferai de mon mieux pour cela.

— On ne peut pas demander davantage à un homme. Et, maintenant que te voilà propriétaire dans le département, je te demande ton influence pour me faire nommer député.

— Tu le désires donc bien ?

— Autant que tu désires revoir madame de Chamblay, qui, sur mon honneur, est une adorable femme.

Sur quoi, Georges étant venu dire que le coupé était attelé, Alfred prit son chapeau et ses gants, m'offrit un cigare et en alluma un.

— Tu ne viens pas avec moi ? dit-il.

— Où cela ?

— Faire une visite d'élection.

— Non, merci.

— Tu as bien raison ! rêve, mon ami, rêve ! il n'y a dans ce monde de nécessaire que le superflu et de positif que l'idéal.

Et il sortit.

Une seconde après, la porte se rouvrit.

— A propos, dit Alfred en passant la tête par l'ouverture, défie-toi d'une certaine Nathalie ; c'est une drôlesse capable de tout pour de l'argent.

XVI

Ma conversation avec Alfred m'avait laissé une certaine inquiétude dans l'esprit : je dis à Georges de me seller un cheval, et, sans attendre Alfred, je partis pour le château de Reuilly.

J'en étais arrivé à adorer la solitude de son parc et les ombrages de ses arbres. Il me semblait, quand je m'y promenais seul et que je laissais mes pensées suivre leur cours, que je voyais parfois glisser une ombre blanche dans l'épaisseur des massifs, que je suivais cette ombre et que, tout à coup, au détour d'une allée, je la voyais assise, rêveuse, sur un banc, ou inclinée, pensive, au bord de la rivière.

Cette ombre blanche, c'était Edmée ou plutôt l'âme d'Edmée, qui m'apparaissait muette, impalpable et fugitive, mais enfin qui faisait tout ce que peut faire une âme pour le corps et pour l'âme qui l'aiment.

Parfois, je songeais aussi à ce que m'avait dit Alfred. Sans qu'on pût rien dire de positif contre lui, M. de Chamblay avait une étrange réputation dans le département. Il était joueur, cela était bien connu ; mais on ajoutait que parfois, soit chagrin secret, soit entraînement naturel, il se laissait aller, dans ses soupers d'amis, à des ivresses pendant lesquelles ses divagations allaient jusqu'à la folie, ses emportements jusqu'à la fureur.

Il fallait bien qu'il y eût quelque mystère caché pour que la comtesse, cet ange de vertu, de résignation et de dévouement, fût malheureuse d'un malheur tel, qu'elle n'avait point la force de le cacher.

Et, chose singulière ! il me semblait comprendre instinctivement que tout le malheur de la comtesse ne venait pas de son mari, et qu'il y avait dans les gens qui l'entouraient une autre cause à ses tressaillements subits et à ses tristesses prolongées.

Une voix me disait : « C'est le prêtre ! »

Et alors je frissonnais.

Se défier d'un prêtre, avoir à craindre un prêtre me paraissait, à moi, homme d'éducation religieuse, cœur pieux bien plutôt qu'incrédule, une anomalie à laquelle je ne pouvais m'habituer. De temps en temps, les tribunaux nous révélaient bien quelque exécrable cruauté, quelque assassinat abominable commis par un homme d'Eglise : les noms des Maingrat et des La Collonge venaient bien de temps en temps frapper d'épouvante la société ; mais ces hommes, à tout prendre, étaient des monstres dans l'ordre physique, et, à quelque classe de la société qu'ils eussent appartenu, ils auraient, comme les Papavoine et les Lacenaire, été des exceptions dans le crime. Les sévérités de leur état, qui ont fait la vertu des autres, avaient fait leurs dérèglements à eux ; mais, enfin, je m'explique mieux la brutalité de frère Léotade que l'hypocrisie de Tartufe ; je plains l'un, je méprise l'autre.

En somme, tout cela restait vague et flottant dans mon esprit ; il me semblait que j'étais entré dans un monde où je coudoyais des êtres de forme indéterminée, comme ceux que l'on voit dans les songes, j'étais atteint de certaines craintes auxquelles je ne pouvais pas assigner une cause matérielle, mais seulement instinctive. Je sentais bien qu'un jour la lumière se ferait dans ce crépuscule ; mais, ce jour-là, tout au contraire de ceux, qui, en se réveillant, sont débarrassés du danger imaginaire qu'ils couraient pendant leur sommeil, moi, ce serait au moment où mes yeux pourraient voir, où mon esprit pourrait comprendre, que j'entrerais dans un danger réel.

Trois jours s'écoulèrent ainsi sans que j'eusse même la pensée d'aller à la ville.

Le troisième jour, comme je me levais de table, on me dit qu'une paysanne déjà âgée me demandait.

Ce ne pouvait être que la vieille Joséphine Gauthier.

J'étais seul à table ; j'ordonnai à Georges de la faire entrer.

Je ne m'étais pas trompé : c'était Joséphine ; je la fis asseoir, tout joyeux, près de moi. Pour quelque cause qu'elle vînt, elle avait quitté madame de Chamblay la veille, et elle allait me donner de ses nouvelles. Avec cette bonne femme, qui avait été sa nourrice et qui l'aimait autant qu'elle aimait sa fille et peut-être davantage, je pouvais parler d'Edmée tout à mon aise, et je ne craignais pas d'être trahi.

— Eh bien, lui demandai-je, et la noce, où en est-elle ?

— Comme vous pensez bien, répondit-elle, tout est fini. Le lendemain, on a mangé les restes de la veille, et, le surlendemain, ceux du lendemain ; mais ça ne pouvait pas durer toujours. Chacun s'est remis à son ouvrage, et maintenant il n'y paraît plus.

— Les jeunes époux sont contents et heureux ?

— Grâce à vous, monsieur le baron, qui êtes leur providence ; aussi m'ont-ils bien chargée de vous dire qu'après le bon Dieu et la comtesse, vous êtes ce qu'ils aiment le plus au monde.

— Et au château ?

— Au château, tout va bien aussi. La petiote est un peu triste.

— Madame de Chamblay ?

— Oui.

— Et vous ne connaissez pas les causes de sa tristesse ?

— Non. Tout ce que je sais, c'est que son mari va faire une absence de quelques jours.

— Et vous croyez que c'est cela?

— Du moins, quand il l'a quittée, après lui avoir annoncé cette nouvelle, je l'ai trouvée les yeux bien rouges: elle avait beaucoup pleuré.

— Elle ne vous a rien dit?

— Si fait; elle m'a dit: « En l'absence de mon mari, ma bonne Joséphine, j'irai passer un jour et une nuit à Juvigny; je veux revoir ma petite chambre. » Je lui ai répondu: « Venez, madame la comtesse; vous y serez bien reçue par votre vieille Joséphine, pour qui ce sera un beau jour que celui où elle vous reverra dans la maison de votre jeunesse. » Alors elle a poussé un gros soupir, et a dit quelques mots que je n'ai pas compris. «,Ah! lui ai-je dit, il y a quelqu'un qui vous recevrait encore bien mieux que moi là-bas. — Qui donc? a-t-elle demandé. — Le propriétaire actuel, M. de Villiers. »

— Et qu'a-t-elle répondu à cela?

— Rien; seulement, elle a poussé un second soupir encore plus gros que le premier...

— Et croyez-vous, demandai-je à Joséphine, qu'il lui serait désagréable de me voir à Juvigny?

— Il n'est jamais désagréable de voir les gens qu'on aime.

— Vous croyez donc, ma chère Joséphine, que madame de Chamblay a de l'amitié pour moi?

— Ah! ça, j'en réponds. Si vous saviez comme elle regardait la clef de la petite chambre! Je crois même qu'une ou deux fois elle l'a baisée.

— Cela prouve, non pas qu'elle m'aime, mais qu'elle aime sa chambre.

— Sans doute; mais il y a une chose dont je suis sûre, c'est qu'elle l'aime encore mieux depuis que vous la connaissez.

— Qui vous fait croire cela?

— Ses questions, donc.

— Elle vous a questionnée?

— Ah! jour du bon Dieu! m'en a-t-elle demandé, de ces détails! Et qu'est-ce que vous avez dit; — et qu'est-ce que vous avez fait; — et comment vous y êtes entré; — et comment vous en êtes sorti; — dans quelle chambre vous vous êtes assis, dans quel lit vous avez couché; — si vous aviez l'air triste, si vous aviez l'air gai. C'est-à-dire qu'une fois que nous n'étions que nous deux, il n'était plus question que de vous.

J'éprouvais un indicible bonheur à entendre parler la bonne femme, et bientôt, à mon tour, je l'interrogeai sur Edmée, comme celle-ci l'avait interrogée sur moi. Ce fut alors que j'eus toute sorte de détails charmants sur sa jeunesse: comment, enfant, elle passait sa vie entre ses fleurs et ses oiseaux; comment elle semblait s'entretenir avec eux dans une langue inconnue, venant raconter tout ce que les oiseaux disaient, tout ce que les fleurs pensaient; n'aimant que la solitude, et passant des heures entières à regarder dans l'eau des choses que personne n'y voyait.

Puis, la nuit, c'était bien autre chose. La bonne Joséphine couchait dans la chambre à côté de la petite chambre bleue. Elle avait conservé ses habitudes de nourrice, et, au moindre mouvement que faisait sa fille, elle s'éveillait, se levait sur la pointe du pied, et allait regarder par la porte entr'ouverte. Alors l'enfant, tout endormie et aussi souriante, du moment où elle dormait, qu'elle était mélancolique et rêveuse une fois éveillée, alors l'enfant répondait à ses questions, la rassurait, la tranquillisait, lui racontait qu'elle était en train de voyager dans des contrées inconnues où les feuilles des arbres étaient d'émeraudes, et les corolles des fleurs, de rubis et de saphirs; comment elle rencontrait dans le pays de ses rêves de belles créatures aux yeux bleus, aux cheveux blonds, aux longues robes blanches, aux ailes d'or. Puis la bonne femme ajouta — ce qu'Edmée m'avait raconté elle-même — que souvent elle se levait, et, les yeux fermés, allait prendre sa broderie et s'asseoir devant une table, et, là, sans lumière, illuminée par une flamme intérieure, se mettait soit à broder, soit à écrire. Et elle avait grandi ainsi, presque sans autres leçons que celles que lui donnaient ces instituteurs inconnus qui semblaient lui désigner les livres où elle avait appris toutes les belles choses qu'elle savait; si bien que, le matin, elle allait dans la bibliothèque prendre un livre que personne ne connaissait, qu'elle ne connaissait pas elle-même la veille; ou bien, si elle ne voulait pas se déranger, y envoyait un domestique ou chargeait Joséphine d'y aller, lui désignant si bien le livre, lui disant si bien la place où il était, qu'elle n'avait qu'à étendre le bras et à mettre la main dessus.

Tout cela faisait que les domestiques avaient pour elle une sorte de crainte respectueuse comme celle que l'on éprouve pour un être surnaturel; mais, par bonheur, d'un autre côté, elle était si bonne, que, cette bonté doublant l'amour qu'on lui portait, cette crainte n'était plus que celle de lui déplaire.

Je passai une heure à écouter la bonne femme · je l'eusse écoutée toute la journée, toute la vie.

Par malheur, elle devait partir pour Juvigny, ayant déjà fait un détour de cinq ou six lieues pour venir me trouver.

De tout son récit, ce qui m'avait frappé le plus, c'était le point par lequel elle avait commencé, c'est-à-dire la visite que la comtesse devait faire au château.

Passer un jour avec la comtesse dans ce château tout plein de son enfance et de sa jeunesse, tout vivant de ses souvenirs de jeune fille, c'était pour moi un bonheur que je n'osais pas rêver.

Je le tenterais, et voici comment:

Comme je ne savais point quel jour la comtesse irait au château, je partirais, moi, dès le lendemain, pour le village de Juvigny.

Là, je resterais parfaitement inconnu, et comme un paysagiste qui vient faire des croquis.

Elle devait passer par le village pour arriver au château: je saurais donc le jour de son arrivée.

Joséphine préviendrait la comtesse que j'étais au village, — je ne voulais pas de surprise, — et lui demanderait si elle voyait un danger à me recevoir.

Si elle y voyait même un inconvénient, elle ne me recevrait pas.

Dans le cas contraire, elle mettrait sur la fenêtre de sa chambre, qui était visible de la route, un vase de Chine avec un bouquet de fleurs dedans. Je saurais alors que je pouvais me présenter.

Je craignais que la bonne vieille ne fit confusion dans tous ces détails, de sorte que, pour plus grande sûreté, je les lui écrivis sur une feuille de papier.

Au bas de ma prière, j'avais mis les trois mots que vous aviez un jour gravés à la pointe du couteau sur le seuil de ma porte, et qui depuis s'étaient si souvent présentés à mon esprit: *Ainsi soit-il?*

Laissez-moi vous dire en passant, mon ami, que ces trois mots sont une espèce de talisman qui toujours m'a porté bonheur.

Tout étant arrêté, la bonne femme se remit en route.

Comme d'habitude, Alfred rentra à cinq heures.

Il monta à ma chambre; je reconnus son pas et n'eus qu'à me retourner lorsqu'il entra.

— Ah! par ma foi, dit-il en entrant, je t'amène un convive sur lequel tu ne comptais pas.

— Qui donc?

Il regarda tout autour de la chambre, comme pour s'assurer si j'étais seul.

— M. de Chamblay, dit-il.

Je tressaillis malgré moi.

— M. de Chamblay! et pourquoi m'amènes-tu M. de Chamblay? lui demandai-je.

— Je ne te l'amène pas spécialement, à toi; je l'amène à Reuilly. Que diable! quand on a l'ambition d'être député, il faut cultiver l'électeur. M. de Chamblay a vendu Juvigny; mais il a encore Chamblay, il est encore grand contribuable, membre du conseil de département. C'est donc un homme pour lequel on doit avoir des égards; en outre, il y a une belle chasse à laquelle il t'a invité pour les premiers jours de septembre. Tu tiens à y aller; je sais cela. Il n'y a pas de mal qu'il te renouvelle son invitation; enfin, il est mari de madame de Chamblay. Bref, il est venu me faire une visite à la préfecture, s'est plaint de ce que tu avais été à Bernay sans entrer au château: il t'en voulait fort. J'ai pensé qu'il était urgent que tu fisses ta paix avec lui; je l'ai amené à Reuilly.

— Il quitte donc Bernay?

— Oui; il va pour trois ou quatre jours à Paris; il a des affaires à finir avec son notaire. Voyons, n'es-tu pas bien aise d'être confirmé dans la certitude qu'il va pour deux ou trois jours à Paris?

— Confirmé?

— Sans doute; car je présume que tu le savais déjà et que la vieille bonne femme qui est venue te voir n'avait pas d'autre nouvelle à t'annoncer.

— Alfred!

— Mon cher ami, il est du devoir d'un bon administrateur de tâcher qu'il n'arrive pas de conflit dans son département. Laisse-moi prendre toutes mes précautions, que diable! Sous un gouvernement constitutionnel, les fonctionnaires sont responsables. Je ne veux pas perdre ma place. Puis tu verras s'il y a certaines choses qu'il faut que M. de Chamblay sache et que nous lui glisserons en dînant entre la poire et le fromage.

— Quelles choses?

— Oh! des bagatelles auxquelles tu ne songes pas, toi: comme, par exemple, que c'est toi qui es le propriétaire actuel de Juvigny.

— Vas-tu donc le lui dire?

— Aimes-tu mieux qu'il l'apprenne à Paris par son notaire, et qu'il fasse toute sorte de réflexions absurdes au-devant desquelles, moi, j'irai par quatre paroles? Sans compter que des paroles de préfet, il n'y a pas à en douter,

c'est officiel comme la première colonne du *Moniteur*, seulement, nous dînerons de bonne heure, comme des bourgeois. Il faut que M. de Chamblay soit à Évreux à huit heures pour prendre la voiture qui correspond avec le chemin de fer de Rouen. Aussi la belle grimace qu'a faite Bertrand quand il a su que son dîner était avancé d'une demi-heure ! La même que tu as faite, toi, quand tu as su que tu dînais avec M. de Chamblay.

En ce moment, la cloche du dîner se fit entendre.

Alfred tira sa montre.

— Cinq heures et demie ! ponctuel comme un cadran solaire ! Grand homme que Bertrand, mon ami, très grand homme, que je te léguerai par testament si je fais la sottise de me laisser mourir avant toi. Descendons ; il ne faut pas qu'un député fasse attendre son électeur ; Louis XIV l'a dit : « L'exactitude est la politesse des rois. »

Nous descendîmes. M. de Chamblay, qu'Alfred avait laissé dans le parc, s'acheminait vers le perron, attiré par le bruit de la cloche.

J'allai au-devant de lui.

Nous nous fîmes les compliments d'usage sans que sa figure, fort belle du reste et tout à fait distinguée, trahît la moindre arrière-pensée.

Nous nous mîmes à table.

Ce fut alors seulement que M. de Chamblay me reprocha gracieusement d'être venu, pour ainsi dire, jusqu'à la porte de son château sans le visiter.

Je lui répondis que, ne l'ayant pas vu à la noce de Gratien lorsque sa femme y était, je l'avais cru absent : que je n'avais connu sa présence que le soir, de la bouche même de la comtesse, et que, partant le lendemain au point du jour, je n'avais pu me présenter chez lui.

Alors, Alfred entama l'affaire de la candidature et raconta comme quoi, pour que je pusse lui être utile en temps et lieu, il m'avait fait acheter, bien contre mon gré, la terre de Juvigny, que M. de Chamblay venait de faire vendre ; j'avais même poussé le dévouement à l'amitié jusqu'à payer cette terre, que je n'avais pas vue, que je ne connaissais pas, vingt mille francs de plus que le premier acquéreur ne l'avait achetée de M. de Chamblay.

Le comte parut un peu embarrassé, rougit légèrement, balbutia quelques mots où il se félicitait de ce que cette terre de famille, dont certaines considérations l'avaient poussé à se défaire, fût entre les mains d'un ami, au lieu d'être entre celles d'un étranger ; puis il ajouta avec un sourire :

— Ce sera, je l'espère, une raison de plus, cher concitoyen, pour que vous veniez ouvrir la chasse dans la terre que j'ai conservée.

Je lui renouvelai la promesse de ne pas manquer au rendez-vous. La conversation sauta de ce sujet hasardeux à des considérations générales, et, comme lors de la première entrevue que nous avions eue ensemble, le comte me fit l'effet d'un homme non seulement distingué, mais encore instruit, presque savant.

A sept heures un quart, le tilbury s'arrêta devant le perron ; le comte nous fit ses adieux en remerciant Alfred, s'assit près du cocher et lui prit les rênes des mains.

Le cocher, qui connaissait le cheval pour très difficile à conduire, hésitait à les lui remettre.

— Donne ! donne ! lui dit Alfred ; si Bab-Ali fait le méchant, le comte lui montrera comment on met les mauvais sujets à la raison.

Georges, qui tenait Bab-Ali au mors, le lâcha.

Le cheval se cabra et essaya de se jeter à droite, puis à gauche.

Mais, à l'aide des rênes et du fouet savamment combinés, le comte remit Bab-Ali dans le bon chemin ; de sorte que, lorsqu'il sortit de la grille, il paraissait aussi décidé à être sage que s'il eût été aux mains du cocher ou d'Alfred lui-même.

— Sur ma parole, lui dis-je, j'ai cru un instant que tu avais l'intention de faire de madame de Chamblay une veuve !

— Aide-toi et le ciel t'aidera ! répondit Alfred. Les proverbes sont la sagesse des nations.

Puis, se tournant vers son groom :

— Georges, lui dit-il, M. le baron quitte demain Reuilly pour deux ou trois jours ; veillez à ce qu'Antrim soit en état de le porter où il va.

— Ah çà ! demandai-je à Alfred, qui t'a dit que je partais ?

— Oh ! je m'en doute bien, répondit-il, et tu conviendras qu'il ne faut pas être sorcier pour cela.

— Si tu avais l'intention d'espionner, comme la dernière fois, je te dirais tout de suite où je vais ; ce serait toujours un peu de peine de moins pour ton homme.

Alfred secoua la tête en souriant.

— Non, me dit-il, ce n'est pas de toi que je m'occupe cette fois.

— Et de qui donc ?

— De lui.

— Qui appelles-tu *lui*?

— Eh ! pardieu ! M. de Chamblay.

Je fis un mouvement.

— Que veux-tu ! c'est une manie, me dit-il ; mais je tiens à ce qu'il ne t'arrive pas malheur.

Le soir, en montant à ma chambre, je trouvai sur la table de nuit une charmante petite paire de pistolets de poche à canons superposés.

Les pistolets étaient tout chargés et reposaient sur un papier où étaient écrits ces mots de la main d'Alfred :

« A tout hasard. »

XVII

Le lendemain, à huit heures du matin, j'enfourchais Antrim et je sortais au grand trot de la grille de Reuilly.

A dix heures, j'avais fait cinq lieues. Je m'arrêtai pour faire souffler mon cheval et manger moi-même un morceau.

C'était un beau jour de la seconde quinzaine d'août, rafraîchi par une douce pluie tombée pendant la nuit. Les arbres, désaltérés, avaient redressé leurs branches reverdies, dans le feuillage desquels rougissaient des pommes au vif carmin.

De temps en temps, le chemin de traverse que j'avais pris était festonné par un ruisseau clair et murmurant, comme il en jaillit à chaque pas dans les prairies normandes. La terre, divisée en échiquier, présentait des compartiments de différentes couleurs, depuis le vert vigoureux du gazon jusqu'au jaune d'or des épis ; les vaches, couchées la tête à la brise, les grands bœufs ruminants, les moutons pressés en troupeaux, les chèvres capricieuses se dressant au tronc des arbres ou contre les traverses des haies, le berger les regardant, appuyé sur son bâton ; tout cela faisait un paysage ravissant que, de temps en temps, dominait une maison longue, basse, à un seul étage, couverte d'ardoises ou de chaume, et zébrée de charpentes peintes en noir comme ses contrevents.

Et moi, le cœur joyeux, la tête haute, la poitrine libre, je voyageais au milieu de ce paysage, souriant aux animaux, aux champs, aux hommes, à l'azur.

Je n'avais jamais été si heureux, je crois.

J'arrivai vers onze heures à Juvigny ; je m'arrêtai à une auberge qui formait l'avant-dernière maison du village, et d'où, comme je l'ai dit, on voyait le château, et je demandai une chambre donnant sur la rue.

J'eus sans difficulté ce que je demandais.

Je m'assis près de la fenêtre, et, calme, sans impatience aucune, comme un homme sûr du bonheur qui l'attend, je me mis à dessiner le château, noyé dans son groupe d'arbres.

Une partie de la journée s'écoula sans que je visse passer personne ; je me fis servir à dîner, sans quitter mon poste. Sept heures sonnèrent.

Comme vibrait encore le dernier tintement, j'entendis le roulement d'une voiture venant du côté de Bernay.

C'était sans doute celle que j'attendais.

Je me rappelai alors ce que m'avait dit la comtesse de sa double vue. Je voulus essayer d'un de ces merveilleux effluves qu'on appelle influences de volonté.

Je me tins debout derrière le rideau.

Si c'était la comtesse qui venait dans sa voiture, il fallait donc qu'en passant elle me devinât caché derrière cette fenêtre et se retournât de mon côté.

La voiture s'avançait rapidement.

Je m'effaçai de manière à pouvoir regarder sans être vu.

Elle était dans un coupé dont les stores de soie étaient baissés ; mais, en approchant de l'auberge, elle releva le store qui était de mon côté, passa la tête par la portière et, sans hésitation aucune, fixa son regard sur la fenêtre où je me tenais debout.

Je restai caché, la voiture passa.

Je demeurai tout pensif, l'épreuve avait réussi.

D'où pouvaient venir ces affinités entre deux êtres séparés par une distance semblable ? quels courants magnétiques, s'échappant de l'un, pouvaient aller chercher l'autre, porter le désir, imposer la volonté ?

Était-ce seulement l'amour, et fallait-il dire comme Euripide : « O amour, plus puissant que les hommes et que les dieux ! » ou bien était-ce une loi générale, une de ces pressions dont on retrouve l'exemple dans le monde physique, comme dans le monde intellectuel, exercée par le plus fort sur le plus faible ?

Était-ce une de ces preuves que les spiritualistes peuvent invoquer en faveur de l'âme, et cette double vue, dont on

rencontre, dit on tant d'exemples en Ecosse, franchit-elle non seulement les montagnes des Highlands, mais encore le détroit de la Manche?

Certes, s'il existait un sujet — je me sers du terme consacré — sur lequel ces incompréhensibles phénomènes pussent se produire, c'était bien la comtesse, organisation nerveuse, esprit exalté, imagination fiévreuse s'il en fut.

Elle-même m'avait avoué être accessible à ces perceptions inconnues; mais, en même temps, elle m'avait prié de n'exercer mon pouvoir sur elle que de son consentement.

Je le lui avais promis, j'attendais donc; mais, en formulant vivement ce désir dans mon esprit quand je me trouverais près d'elle, sans doute aussi aurais-je l'influence de hâter sa décision.

Ce fut en faisant toutes ces réflexions que je me remis à la fenêtre.

Vous vous rappelez que j'avais un signal à attendre.

La comtesse devait être arrivée au château et devait savoir autrement que par intuition que j'étais là.

En effet, au bout d'un instant, je vis la fenêtre, sur laquelle j'avais les yeux fixés, s'ouvrir et la comtesse poser sur le rebord de cette fenêtre un bouquet de roses dans un vase de Chine.

Elle consentait à me recevoir!

Je battis des mains comme un enfant, tant j'étais joyeux.

Je ne sais si elle distingua mon geste, mais elle me vit et me fit une douce et charmante inclination de tête, comme ferait une sœur à un frère.

Le crépuscule commençait à tomber, je n'aurais donc pas longtemps à attendre.

En effet, la nuit venue, je sortis, et, par un long détour, pour que personne ne pût deviner où j'allais, je gagnai la petite maison de Joséphine.

La bonne femme m'attendait.

— Vous aviez donc écrit à madame? me demanda-t-elle d'abord.

— Non, répondis-je; pourquoi cela?

— Mais parce que, quand je lui ai dit: « M. de Villiers est ici, » elle m'a répondu, en faisant comme cela de la tête (et la bonne femme fit un mouvement de la tête de haut en bas: « Oui, je le sais. » Donc, si elle le sait, puisque ce n'est pas par moi qu'elle le sait, c'est par vous.

Je souris, sans répondre à la bonne femme. Je jugeai inutile de lui expliquer une chose qu'elle n'eût pas comprise.

— Où est madame?

— Au château.

— Puis-je aller l'y rejoindre?

— Sans doute; elle vous attend.

Je fis un signe d'adieu à Joséphine et je passai la grille. Tout était calme et silencieux sous ces grands arbres, dont pas un souffle de vent n'agitait les cimes.

De temps en temps, de grandes ombres; puis un rayon de lumière bleuâtre descendait du ciel et allait se briser dans quelque bassin dont il faisait étinceler l'eau, agitée par les poissons qui venaient se jouer à la surface et qui semblaient des éclairs d'argent.

Il serait impossible de donner une idée du sentiment, du calme et de la sérénité épanchés sur la terre par cette belle nuit.

Je savais qu'elle m'attendait; je brûlais du désir de la voir. Dans tout autre temps, à toute autre heure, en toute autre circonstance, je me fusse hâté, j'eusse bondi.

Non. Par cette belle nuit, par ce doux silence, par cette sérénité suprême, tout chose hâtée ou violente eût été inharmonieuse ou choquante.

Lorsque j'arrivai au bout de l'allée, je la vis au haut du perron, vêtue d'un grand peignoir et blanchissant sous le rayon de la lune.

En m'apercevant, elle descendit, marche à marche, l'escalier.

Il semblait que cette tranquillité profondément tendre, mais en même temps profondément sereine de mon cœur, fût passée dans le sien.

Elle me tendit la main, que je pris et que je baisai.

En ce moment où j'accomplissais cette action en apparence plus fraternelle que passionnée, j'eusse certainement, sur un geste, sur un mot, sur un signe, donné ma vie pour elle.

— Vous voilà, me dit-elle; je suis heureuse de vous voir.

Je la regardai à travers un sourire d'ineffable bonheur.

— Et moi donc! lui dis-je, doutez-vous que je sois heureux?

— Je voudrais en douter, que cela me serait impossible; vous savez bien que j'ai le don de double vue.

— Je commence à y croire.

— A quel propos y croyez-vous?

— Ne m'avez-vous pas deviné derrière le rideau de l'auberge?

— Je vous y ai vu; c'était mieux encore que de deviner.

— C'est inouï.

— Par malheur, avec moi, il faut croire. Je suis précise comme un mathématicien. Vous étiez debout, et vous aviez derrière vous un carton avec un dessin commencé; ce dessin était une vue du château.

— Savez-vous que c'est effrayant, ce que vous me dites là? Et cette faculté de double vue, elle est, selon votre volonté, la même à l'égard de tous?

— Non; c'est une chose, au contraire, dans laquelle mon libre arbitre n'est pour rien. Tout à coup, je sens que quelque chose d'étrange se passe en moi, un voile se déchire entre moi et les objets que je dois voir, et cela avec un bruit presque matériel. Les obstacles disparaissent et se fondent comme un brouillard qui se dissipe, et je vois. C'est comme une évocation à laquelle je serais forcée d'obéir.

— Allons, dis-je cette fois, j'ai été le magicien. J'ai désiré que vous me vissiez en passant, sans me douter que mon désir aurait cette puissance sur vous. Vous m'aviez parlé de votre susceptibilité magnétique, et j'ai voulu faire un essai. Vous m'y aviez presque autorisé en me disant qu'un jour vous me permettriez de vous endormir.

— Oui, nous verrons.

— Quand cela?

— Peut-être ce soir, peut-être demain... Je voudrais que l'absence de mon mari se prolongeât pour rester à Juvigny le plus longtemps possible. Si vous saviez quelle joie j'ai éprouvée en me retrouvant ici, et comme je suis heureuse que ma pauvre petite cabane soit à vous! Il me semble qu'elle est toujours à moi.

— Avec un ami de plus, vous avez bien raison. Mais est-ce que vous ne me montrerez pas, en me l'expliquant comme souvenir, ce cher appartement à vous, que j'ai visité seul?

— Oui, et je m'en fais une joie.

Elle appuya son bras sur le mien.

— Comprenez-vous? dit-elle; je n'ai jamais eu un ami! Depuis que je suis malheureuse, — et, depuis que je me connais, je le suis! — mes douleurs sont tombées une à une dans mon cœur, sans jamais en sortir par un aveu ou par une confidence. Le cœur est un abîme; mais, si profond que soit un abîme, à force d'y jeter les épaves de sa vie, on finit par le combler. Eh bien, aujourd'hui, mon cœur déborde; je trouve un ami à qui faire porter une part de ma croix; cet ami, je ne le repousserai pas. Voulez-vous être mon Simon le Cyrénéen?

— Pourquoi ne puis-je pas, puisque je vous rencontre sur la voie douloureuse, vous prendre le fardeau tout entier et vous laisser derrière moi, radieuse et souriante! Oh! comme mes souffrances me paraîtraient douces du moment où ce seraient les vôtres et non pas les miennes que je porterais!

— C'est convenu. Vous emporterez, en vous en allant, la partie de ma vie qui m'appartient; quant à l'autre, ce n'est pas moi qui en tiens la clef.

— Je saurai ce que vous voudrez bien me dire, et je ne vous demanderai rien de plus. Le peu que vous m'accorderez sera un trésor qui, comme cette maison, appartiendra à nous deux.

La comtesse poussa un soupir.

— Quoi? lui demandai-je.

— Rien.

— Eh! oui, repris-je, c'est étrange!

— N'est-ce pas? dit-elle en répondant à ma pensée.

— On se rencontre toujours trop tard!

— Mais il y a le ciel, dit-elle en levant vers la voûte d'azur qui nous enveloppait un regard de suprême espérance et de résignation infinie.

Puis, prenant mon bras, elle s'enfonça avec moi dans une des allées du parc, jusqu'à ce que trouvant un banc elle s'assit et me fit signe de m'asseoir auprès d'elle.

XVIII

Il y eut un instant de silence, pendant lequel la comtesse sembla revivre dans le passé.

— Je vais vous raconter des choses étranges, dit-elle, et qui, scellées au fond de mon cœur, ne devraient peut-être pas sortir de ma bouche; mais vous êtes passé comme je jetais mon cri de détresse: ce cri, vous l'avez entendu; vous êtes venu à moi. Je veux croire que vous venez de la part de Dieu. Ecoutez donc. Je vais vous raconter tout cela sans ordre, n'est-ce pas? Ce n'est pas un récit que je fais; c'est une âme qui déborde et qui se répand au dehors. Ce que vous ne comprendrez pas avec l'esprit, vous le comprendrez avec le cœur.

« Je n'ai jamais connu ma mère. Elle est morte, je crois que je vous l'ai dit ou que Joséphine vous l'a dit, en me donnant la naissance.

« Mon premier souvenir date de ce banc où nous sommes assis. C'est sans doute pour cela que je vous y ai conduit, et c'est un souvenir de terreur.

« Joséphine nous promenait, Zoé et moi, lorsque, plusieurs fois, en la tirant par sa robe et en essayant de l'entraîner vers la maison, je lui dis :

« — Le chien ! le chien !

« Ma voix avait, à ce qu'il paraît, l'expression de la peur.

« Elle m'a souvent raconté cette scène depuis, et Zoé, de quatre ou cinq mois plus âgée que moi, se la rappelle parfaitement.

« Tout à coup, nous entendîmes des cris, et un énorme chien de berger, le poil hérissé, les yeux sanglants, la bouche écumante, parut dans cette allée, poursuivi par des paysans armés de fourches et de bâtons.

« Il se dirigeait droit sur nous.

« Joséphine comprit qu'il était enragé.

« Elle me prit entre ses bras, cria à Zoé de nous suivre, et s'enfuit vers le château.

« Le chien dévia de son chemin pour nous donner la chasse.

« A la façon dont Joséphine me portait, je pouvais voir derrière elle, et ce que je voyais était terrible.

« Dans son accès de rage, le chien nous poursuivait, et, tout en nous poursuivant, sans ralentir sa course, il ramassait des pierres qu'il broyait entre ses dents.

« Les paysans qui couraient après lui, effrayés en voyant la direction que le chien avait prise, s'étaient arrêtés et s'étaient tus, de peur que leurs cris et leur poursuite n'ajoutassent encore à la rapidité de sa course.

« Cette précaution n'y faisait rien, il gagnait sur nous, il allait nous atteindre.

« Tout à coup, je vis, à travers les arbres, mon père, pâle comme la mort ; il revenait de la chasse avec son fusil, et, se trouvant là par la permission de Dieu, il avait compris l'effroyable danger que nous courions.

« Il ajusta le chien et fit feu de son premier coup.

« Le chien ne parut pas touché et continua de nous poursuivre avec la même rapidité.

« Il allait atteindre la petite Zoé ; il ouvrait déjà la gueule pour la saisir, lorsque le second coup retentit.

« La bête s'arrêta, se mordit l'épaule, voulut reprendre sa course, tomba, tenta de se relever, puis retomba une seconde fois.

« Mon père était déjà entre nous et le chien.

« Il le frappa d'un si violent coup de crosse sur la tête, que la crosse se brisa.

« Mais alors il le frappa de l'extrémité du canon et de la batterie.

« A la troisième abattée, le chien resta sans mouvement.

« Joséphine m'emportait toujours ; elle rentra au château, ferma la porte de l'antichambre, passa dans la salle à manger, en ferma aussi la porte ; enfin, elle alla s'asseoir ou plutôt tomber sur le canapé du salon.

« Derrière elle, les portes se rouvrirent ; mon père entra, plus pâle que je ne l'avais vu au moment de tirer sur le chien. Il se précipita sur moi, me saisit entre ses bras, et m'embrassa en me serrant à m'étouffer.

« Il m'aimait beaucoup, mon pauvre père ! Cette scène, qui était une preuve de son amour pour moi, est restée dans mon souvenir

« Peut-être est-ce à la terreur que je ressentis que je dois cette surexcitation nerveuse qui a amené chez moi les singuliers phénomènes dont nous parlions tout à l'heure.

« Je me rappelle mon père dans cette circonstance. Je pouvais avoir trois ou quatre ans. Le dramatique de cette scène avait triomphé de ma faiblesse enfantine, et, dans mon cerveau encore plein d'idées confuses, ce souvenir s'était profondément gravé.

« Quelque temps après, mon pauvre père mourut d'un anévrisme.

« Il avait prévu sa mort et avait pris ses précautions pour séparer entièrement ma fortune de celle de la seconde femme qu'il avait épousée. Grâce aux précautions prises par ce bon père, je devais, par les intérêts composés — comme on dit, je crois — d'une certaine somme placée, je devais, à l'âge de quinze ans, c'est-à-dire à l'âge où je pouvais me marier, être riche de trois millions.

« J'étais enfant. Je ne ressentis pas, comme je l'eusse fait si j'avais eu quelques années de plus, la perte terrible que je venais de faire. Je me rappelle seulement quelques détails de la nuit funèbre où mon père mourut.

« Cette mort était fort inattendue, puisqu'elle arriva instantanément, produite par la rupture d'une artère ; vers deux heures du matin, je m'éveillai tout à coup en pleurant, presque étouffée par mes larmes et criant :

« — Papa est mort !

« Et, en même temps, je frottais mes lèvres, où il me semblait sentir l'impression d'un baiser glacial.

« Dans ma pensée enfantine, mon père était venu me dire adieu, et ce froid qui avait glacé ma bouche, c'était le contact de la mort.

« Joséphine s'était réveillée à mes cris, et, comme je ne cessais de répéter : « Papa est mort ! » elle se leva et courut à la chambre de ma belle-mère, séparée de celle de son mari par une simple cloison, et la réveilla.

« Mon père s'était couché la veille comme de coutume, à dix heures du soir, aucun symptôme n'avait pu faire présumer dans son état quelque chose d'alarmant ; il avait eu ses palpitations habituelles, mais voilà tout.

« Ma mère ne crut donc point d'abord à ce que lui disait Joséphine ; elle se contenta de frapper à la cloison, convaincue qu'au bruit qu'elle faisait, son mari allait s'éveiller et lui répondre ; mais aucun mouvement ne répondit à son appel.

« Elle commença à s'effrayer, descendit de son lit et alluma une bougie à la veilleuse.

« Puis elle alla à la chambre de son mari et frappa à la porte ; mais on ne lui répondit pas plus que lorsqu'elle avait frappé à la cloison.

« Elle ouvrit la porte alors, et son regard plongea dans l'alcôve : mon père était couché comme s'il dormait, il n'avait fait aucun mouvement ; seulement une légère frange d'écume rougeâtre bordait ses lèvres.

« Il était mort.

« Explique qui voudra ce phénomène : l'âme, en s'échappant du corps, avait-elle voulu prendre congé de moi, comme la chose qu'elle avait le plus aimée au monde ? avait-elle effleuré ma lèvre du bout de son aile, et, par ce contact, me mit-elle en communication avec ce monde des esprits, invisible pour tous, visible pour moi ?

« J'ai encore un vague souvenir de quelques détails sombres : du bruit d'un marteau enfonçant des clous ; de Joséphine me mettant un rameau bénit à la main et me faisant jeter de l'eau sur le cercueil ; du chant des prêtres s'arrêtant devant la maison avec la croix ; puis tout retombe dans la nuit pour ne s'éclairer que quand la jeunesse succède à l'enfance.

« Je me retrouve alors dans un pensionnat d'Evreux avec une foule de jeunes filles dont les visages sont restés dans ma mémoire comme autant de boutons de roses éclos dans le céleste jardin des souvenirs.

« Ma belle-mère m'y venait voir deux fois l'an, accompagnée d'un homme noir, au teint pâle, aux cheveux rares, aux tempes concaves, au front étroit mais protubérant, aux sourcils sombres, à l'œil gris, vif et perçant, aux lèvres minces...

— C'était le prêtre, n'est-ce pas ? m'écriai-je en interrompant la comtesse.

— Oui, dit-elle, c'était lui. A quelle époque cette figure commença-t-elle à se dresser dans ma vie, je n'en sais rien ; il me semble qu'elle y était ombre avant d'y être réalité.

« Chaque fois que ma belle-mère venait, on me laissait une heure avec le prêtre ; il me confessait sérieusement, comme si j'eusse su ce que c'était que le péché.

« Lorsque je retournais chez ma belle-mère, aux vacances, je retrouvais toujours le prêtre à ses côtés quand j'arrivais. Il me faisait un petit sermon, me menaçant des vengeances du Seigneur, et ne me parlant jamais ni de ses miséricordes, ni de ses bontés.

« Il est vrai que toute la nature m'en parlait à sa place.

« Sur ces entrefaites, je gagnai mes treize ans, et le jour de ma première communion arriva.

« L'abbé Morin obtint de l'évêque d'Evreux d'assister le prêtre chargé de la direction du pensionnat.

« J'étais du nombre des jeunes filles dont il eut à faire l'instruction religieuse.

« Son amitié pour ma belle-mère lui donnait le droit de s'occuper tout particulièrement de moi.

« Mais c'était une chose étrange : plus il affectait une tendre inquiétude pour mon salut, plus j'éprouvais une singulière terreur. Je lui obéissais passivement, sans que mon intelligence se mêlât en rien de discuter l'action que j'accomplissais.

« Je devins ainsi, en apparence du moins, une des plus ferventes catéchumènes du pensionnat.

« Je fus choisie pour dire les Vœux du baptême. L'abbé Morin me les fit répéter comme un directeur doit faire répéter une actrice, mais non pas, à coup sûr, comme un jeune cœur apprend à parler à Dieu.

« Le jour venu, j'étais faible et fiévreuse à la fois, sortant de ma faiblesse pour passer à une suprême exaltation, et retombant de cette exaltation dans ma faiblesse.

« Lui, pendant ce temps, et chaque fois que l'occasion s'en présentait, me parlait bas à l'oreille. Que me disait-il ? Je n'en sais rien ; je n'entendais pas, ou plutôt je ne comprenais pas.

« J'ai vu depuis un tableau de Scheffer représentant Méphistophélès parlant à l'oreille de Marguerite. Je tressaillis en voyant ce tableau. Il me sembla que ce devait être avec cette expression diabolique que le prêtre me parlait.

« Le grand jour arriva ; j'étais dans un état étrange : il me semblait que rien de terrestre n'était plus en moi, et qu'au moment où la sainte hostie toucherait mes lèvres, il me pousserait des ailes d'ange et que je monterai au ciel.

« J'ai dit la peine que l'abbé Morin avait prise pour me faire réciter les Vœux d'une certaine façon Tant qu'il avait été près de moi et m'avait fait répéter, j'avais subi son influence et imité ses intonations.

« Mais, lorsque vint le moment de parler à Dieu lui-même, tout fut oublié. La déclamation disparut pour faire place à l'enthousiasme ; ma voix devint pleine, vibrante, sonore, si bien que, partageant l'émotion que je faisais éprouver aux autres, lorsque j'achevai, mon visage était inondé de larmes.

« Puis, enfin, vint le jour de la communion : ce fut avec un étrange frémissement de joie que je sentis l'hostie sainte toucher mes lèvres. J'éprouvai quelque chose d'un bonheur ineffable, céleste, suprême, et je m'évanouis.

« On m'emporta dans la sacristie.

« C'était un singulier évanouissement que le mien, évanouissement pendant lequel je voyais et j'entendais, comme si j'avais les yeux ouverts, et comme si toutes mes facultés, moins celles du mouvement, m'étaient conservées.

« On m'a dit, depuis, que cet état s'appelait la catalepsie.

« Le prêtre n'avait pas pu quitter la cérémonie pour me suivre ; mais, dès qu'elle fut achevée, je le vis, à travers mes paupières fermées, s'approcher de moi ; je le sentis poser sa main sur mon cœur ; ses yeux, ardents et pareils à deux charbons, semblaient me transpercer comme deux rayons magnétiques. Il allait et venait dans la sacristie, mais ne me perdait pas de vue. Les enfants de chœur, qui dépouillaient leurs vêtements, et les personnes qui entraient et sortaient, ne remarquaient point cette persistance ; mais, à travers mon évanouissement, elle me fascinait.

« Enfin, il y eut un moment où le prêtre se trouva seul.

« Il regarda autour de lui, puis reporta les yeux sur moi, lança un dernier regard au bout de la chambre, marcha vivement vers la table où l'on m'avait déposée avec un oreiller sous la tête, et s'inclina vers mon visage.

« J'éprouvais une telle terreur, que, dans l'effort que je fis pour me soustraire au contact de cet homme, tous les fils qui liaient mon sommeil se rompirent.

« Je jetai un cri terrible, et, sans savoir comment, je me trouvai debout.

Le prêtre recula vivement. En ce moment, la porte s'ouvrit : c'était le curé du pensionnat qui rentrait à son tour.

« Quoique, à l'âge où j'étais arrivée, les impressions ne se gravent pas très profondément dans le souvenir et s'effacent rapidement, la scène que je viens de raconter demeura constamment présente à ma mémoire. Il est vrai que vous êtes le premier à qui j'en fais confidence, et que, n'étant pas sortie de mon cœur, elle ne sortit pas de ma pensée.

« Maintenant, expliquez ceci : cet homme, tout en m'inspirant une terreur profonde, avait conservé une suprême influence sur moi ; j'étais comme ces fées du moyen âge qui tremblent devant la baguette d'un méchant enchanteur, et qui cependant, sont forcées de lui obéir.

« Je ne revis l'abbé Morin qu'aux vacances suivantes. Il fut pour moi ce qu'il était d'habitude : un directeur plutôt indulgent que sévère. Il ne pouvait se douter que, pendant mon évanouissement, les sens de la vue et de l'ouïe me fussent restés, et que, par conséquent, je n'eusse rien perdu de ce qui s'était passé. Il n'y fit aucune allusion, et, quant à moi, j'eusse mieux aimé mourir que de lui parler de cette étrange hallucination

« D'ailleurs, je n'étais pas bien sûre que ce ne fût point un rêve.

« L'abbé était directeur d'un couvent d'ursulines et souvent il me vantait le calme et la tranquillité de ces épouses du Seigneur, en me disant que bien heureuses étaient celles à qui Dieu envoyait la vocation.

« Mais, chaque fois qu'il me parlait de ce bonheur, je devenais si pâle, et j'étais si près de m'évanouir, que ma belle-mère, qui, au fond, était une excellente femme, évoquant une prétendue aversion que mon père aurait eue pour les communautés religieuses, pria l'abbé Morin de ne jamais revenir avec moi sur ce sujet de conversation.

« L'abbé Morin en prit son parti, et se contenta de faire des allusions aux anticipations de bonheur céleste que pouvait nous donner la terre ; mais ces allusions devenaient d'autant plus rares que madame de Juvigny, sans que je devinasse pourquoi, mettait une certaine affectation à ne pas me laisser seule avec lui.

« Pendant l'année qui suivit ma première communion, ma belle-mère vint me voir trois fois. Chaque fois, selon son habitude, elle était accompagnée de l'abbé Morin : mais pas une fois il n'eut l'occasion de me dire un mot qu'elle ne pût pas entendre.

« J'atteignis ainsi ma quatorzième année.

« Ce fut pendant les vacances qui suivirent cette quatorzième année que j'arrangeai la petite chambre bleue comme elle l'est aujourd'hui. J'avais trouvé, dans un magasin de curiosités d'Evreux, la Vierge que vous avez remarquée ; je la dorai moi-même et la plaçai où elle est encore. La petite chambre fut terminée au moment où je retournais à la pension, et je me faisais une fête de la venir habiter dans un an.

« Folle espérance ! Vous allez voir ce qui devait se passer dans cette année.

« Un jour, ma belle-mère vint me chercher, quoique ce ne fût point l'époque des vacances ; j'avais eu quinze ans la veille du jour de son arrivée.

« Il y eut une longue conférence entre elle et ma maîtresse de pension ; à la suite de cette conférence, la bonne madame Leclère — c'était le nom de notre institutrice — m'embrassa et me bénit avec une solennité qui me fit comprendre qu'il se passait, ou du moins qu'il allait se passer quelque chose de très important dans mon existence.

« Ce quelque chose, je n'osais demander ce que c'était.

« Mon premier étonnement avait été, à l'arrivée de ma belle-mère, de ne pas voir le prêtre avec elle. Je m'attendais à le voir paraître d'un moment à l'autre.

« Il ne parut pas.

« Je me gardai bien de demander ce qu'il était devenu : il m'inspirait une crainte profonde, et je me disais que je le reverrais toujours assez tôt.

« Sans doute nous attendait-il à Juvigny.

« Nous arrivâmes à Juvigny. Je regardai de tous côtés, et je ne vis pas la noire apparition ; je commençai à respirer.

« Le soir, rentrée dans ma petite chambre, et la porte de ma petite chambre bien fermée, je me hasardai à demander à Joséphine ce qu'était devenu l'abbé Morin.

« Joséphine était assez peu instruite à ce sujet ; elle déplorait son absence, voilà tout. — Joséphine regardait l'abbé Morin comme un saint.

« Tout ce qu'elle avait appris, c'est qu'il y avait eu une querelle entre lui et ma belle-mère ; à la suite de cette querelle, on avait su le départ de l'abbé Morin pour Bernay, dont il était nommé curé.

« Depuis ce temps — et il y avait de cela trois mois — on ne l'avait pas revu à Juvigny. Il avait été remplacé par un jeune vicaire nommé sous son influence.

« Le lendemain de mon arrivée au château, on me fit, vers les deux heures de l'après-midi, habiller avec des robes que je n'avais jamais mises, et qui n'avaient plus la forme de celles que je portais à ma pension.

« Je demandai le motif de ce changement à Joséphine, qui, d'un air mystérieux, me renvoya à ma belle-mère.

« Madame de Juvigny, interrogée par moi à son tour, me répondit que j'étais, non plus une enfant, mais une jeune fille, et que, par conséquent, il était tout naturel que l'on ne m'habillât plus en enfant, mais en jeune fille.

« J'étais fort satisfaite, au reste, de ce changement ; ma coquetterie y gagnait cent pour cent. Au lieu de mon fourreau de pensionnaire, gris avec des rubans bleus, j'avais une jolie robe de mousseline brodée, décolletée, avec des volants.

« On m'habillait, parce qu'il devait venir du monde au château.

« Je dois dire que, tout en courant dans le parc, j'avais l'oreille aux écoutes et l'œil aux aguets.

« Vers quatre heures de l'après-midi, j'entendis le roulement d'une voiture.

« Je me glissai à travers les massifs, de manière à voir qui allait franchir la grille et passer dans l'allée de tilleuls.

« Je vis une calèche fort élégante, et, dans cette calèche, un homme nonchalamment couché. Cet homme pouvait avoir une trentaine d'années ; il avait une belle figure, un peu sévère peut-être, encadrée par une barbe noire parfaitement soignée Il était vêtu simplement mais élégamment.

« La calèche s'arrêta au perron ; l'inconnu sauta lestement de la voiture à terre ; ma belle-mère s'avança au-devant de lui jusqu'à la première marche.

« Je pus remarquer, du massif où j'étais cachée, qu'on le recevait avec beaucoup de prévenances.

« Tous deux, ma belle-mère et lui, entrèrent dans l'intérieur de la maison.

« Au bout d'un instant, je m'entendis appeler par mon nom d'Edmée, et je reconnus la voix de Joséphine.

« Je fis en courant un grand tour dans le parc, et répondis seulement lorsque je fus assez éloignée de l'allée de tilleuls pour qu'on ne soupçonnât point ma curiosité.

« Je me décidai enfin à me montrer dans une allée ; la bonne femme m'aperçut et accourut à moi tout essoufflée

« — Mais venez donc, mademoiselle, dit-elle ; au nom de Dieu, venez donc ! On vous cherche de tous les côtés, et, depuis dix minutes on vous appelle à tue-tête.

« — Me voilà, ma bonne Joséphine, répondis-je, me voilà.

« — Sans doute, vous voilà, mademoiselle, mais dans quel état ! avec votre robe froissée, avec vos cheveux défrisés, et cela, quand il vient un beau monsieur pour vous voir.

« — Comment, pour me voir? Tu vas me faire accroire que le monsieur de la calèche vient ici pour moi.

« — Pour vous et pour madame de Juvigny. Mais, à propos, dites-moi, vous l'avez donc vu, le monsieur de la calèche?

« — Oui, de loin, à travers les arbres, répondis-je, toute confuse de m'être laissé surprendre en flagrant délit de curiosité.

« — Alors venez vite... Oh! la méchante enfant!

« Et Joséphine me suivit ou plutôt me poussa devant elle.

« En arrivant sur le perron, j'étais tout essoufflée.

« — Voyons, dit Joséphine, remettez-vous, au nom du bon Dieu. Ne dirait-on pas une pensionnaire qui vient de jouer à la corde.

« — Eh bien, dis-je, quand je viendrais de jouer à la corde, quel mal y aurait-il à cela?

« — Voulez-vous vous taire! dit Joséphine; une demoiselle bonne à marier!

« Toutes ces précautions m'intriguaient énormément: les derniers mots de Joséphine me suffoquèrent. Mon cœur battait de plus en plus fort.

« Au lieu d'entrer au salon, je mourais d'envie de me sauver.

« Peut-être allais-je céder à cette envie, lorsque j'entendis violemment retentir la sonnette.

« Un domestique passa rapidement.

« — Eh bien, viendra-t-elle enfin, cette petite fille? s'écria ma belle-mère avec impatience.

« — Qui cela, s'il vous plaît, madame? demanda le domestique.

« — Mais mademoiselle Edmée, donc.

« — Elle est là, sous le vestibule avec madame Gauthier.

« Ce fut pour le coup que la peur me reprit. Je fis un mouvement pour fuir.

« Joséphine m'arrêta.

« — Allez la chercher, dit madame de Juvigny.

« Il n'y avait plus moyen d'échapper; d'ailleurs, Joséphine me poussait.

« — Mais allez donc! me disait-elle, allez donc!

« — Me voici, madame, répondis-je faisant un effort pour répondre à madame de Juvigny, et surtout pour lui obéir.

« Le visage de ma belle-mère, qui, en me regardant, me semblait fort irrité, se radoucit: dans le demi-tour qu'elle fit en me prenant par la main pour me présenter à l'étranger, il était redevenu tout à fait riant.

« — Il faut l'excuser, monsieur, fit madame de Juvigny, elle est si jeune!...

« Puis, sans me donner le temps de me reconnaître:

« — Monsieur, dit-elle, j'ai l'honneur de vous présenter mademoiselle Edmée de Juvigny.

« Puis, se tournant vers moi:

« — Monsieur Edgard de Montigny, dit-elle.

— Mais alors, m'écriai-je, c'était votre premier mari?

— Lui-même, répondit madame de Chamblay.

— Oh! continuez, madame, continuez! m'écriai-je. Vous n'avez pas idée de l'intérêt avec lequel je vous écoute.

XIX

— Le même soir, lorsque M. de Montigny fut parti, continua madame de Chamblay, ma belle-mère m'annonça que ce gentilhomme me faisait l'honneur de rechercher ma main, et, comme toutes les convenances de fortune et de position étaient réunies en lui, elle ne voyait aucun empêchement à ce que le mariage s'accomplît.

« Pour parler plus clairement, madame de Juvigny se trouvait, à vingt-sept ans, avoir une grande fille de quinze, que les étrangers pouvaient prendre pour sa propre fille, ce qui la vieillissait, et, quoiqu'elle fût encore jeune, elle n'était pas fâchée d'éloigner d'elle un visage plus jeune que le sien.

« Je n'étais pas habituée à avoir des volontés; aussi répondis-je à madame de Juvigny qu'elle était libre de faire de moi ce que bon lui semblerait; que je savais que mon devoir était de lui obéir, et que je lui obéirais.

« Cette soumission parut combler tous les vœux de ma belle-mère, qui me fit alors un grand éloge de M. de Montigny, m'affirma que je serais avec lui la femme la plus heureuse du monde, et m'envoya coucher exactement comme lorsque j'étais une petite pensionnaire qu'il n'était aucunement question de marier.

« J'obéis sans réplique dans ma petite chambre, j'allais retrouver ma bonne Joséphine, avec laquelle mon cœur s'ouvrait comme avec une mère.

« Je me jetai dans ses bras en pleurant.

« Joséphine était au courant de la situation.

« Elle commença par me laisser épuiser mes larmes. Il était évident que, dans le premier moment, je n'eusse écouté aucune raison, si bonne qu'elle fût; puis, lorsque le premier paroxysme fut un peu calmé, elle attaqua franchement la question, me demandant tout d'abord, et comme grief principal, si je trouvais M. de Montigny laid.

« Je fus obligée de répondre que non, et même d'avouer qu'il était d'une figure agréable.

« Elle me demanda alors si je le trouvais de façons vulgaires.

Je fus de nouveau obligée de répondre qu'au contraire, M. de Montigny m'avait paru de manières extrêmement distinguées.

« Elle me demanda si c'était son âge que je trouvais disproportionné avec le mien.

« Là, j'avais bien quelque objection à faire, car M. de Montigny avait juste le double de mon âge; mais à mes objections Joséphine répondit que plus j'étais jeune et enfant, plus j'avais besoin que l'on me donnât, pour me conduire et me diriger, un homme raisonnable, et que, sous ce rapport, je trouverais chez M. de Montigny ce double amour du père et du mari qui assure le bonheur de la femme.

« Tout cela était tellement raisonnable, que, ne sachant plus que répondre, je me tus, me couchai et m'endormis.

« Il y a un âge où c'est par là que finissent toutes les douleurs, et j'étais encore dans cet âge-là.

« En ouvrant les yeux, je trouvai Joséphine au chevet de mon lit: la bonne femme guettait mon réveil.

« Mon premier mot fut pour lui demander si elle croyait que M. de Montigny reviendrait.

« Elle me répondit qu'elle n'en doutait pas, attendu que je lui avais beaucoup plu.

« Je soupirai, au désespoir d'avoir produit un effet si éloigné de ma volonté.

« Puis je m'habillai et m'en allai me promener dans le parc.

« Pour la première fois, je cherchai les endroits les plus sombres et les plus déserts. Je m'arrêtai au bord de la source; je m'assis et me mis à rêver, en arrachant des myosotis et en les jetant au courant, qui les emportait.

« Les pensées poétiques qui, depuis, préoccupèrent parfois ma pensée, naquirent sans doute en ce moment-là.

« Je mentirais si je n'avouais pas que mon regard, perdu à l'horizon, y suivait pour la première fois une forme humaine; et, sans que ma volonté y fût pour rien, cette forme était celle de M. de Montigny.

« Je le voyais, avec ses cheveux noirs; sa figure, dont la sévérité se tempérait parfois d'un sourire; son teint, dont la pâleur ajoutait encore à sa distinction. Je levais sur ce rêve un regard que, la veille, je n'avais pas osé lever sur la réalité, et je n'avais plus besoin de Joséphine pour me faire avouer que M. de Montigny était un des hommes les plus distingués que j'eusse encore vus.

« Il est vrai que, sous ce rapport, mes investigations étaient fort bornées.

« Le résultat de toutes ces réflexions fut que, quand la cloche du déjeuner sonna, je me rapprochai du château plus rêveuse que triste.

« J'y trouvai ma belle-mère, qui m'embrassa comme d'habitude, mais qui ne me dit pas un mot de M. de Montigny. En me levant de table, j'aurais pu croire que j'avais rêvé toute l'histoire de la veille.

« J'avais bien envie de lui demander si M. de Montigny reviendrait, mais je n'osais pas; d'ailleurs, j'avais Joséphine à qui adresser ces sortes de questions.

« Mais, chose singulière! lorsque je vis Joséphine, je n'osai pas plus m'informer auprès d'elle qu'auprès de madame de Juvigny.

« En montant dans ma chambre, je trouvai trois ou quatre robes étendues sur mon lit.

« J'en choisis une, et j'appelai Joséphine pour qu'elle m'aidât à m'habiller.

« — Allons, allons, me dit-elle, je vois que la chère enfant ne veut pas paraître trop laide à M. de Montigny.

« — Il vient donc aujourd'hui? demandai-je.

« — Dame, répondit-elle, je ne sais pas.

« — Ah! c'est que, s'il ne venait pas, repris-je, ce ne serait point la peine que je m'habillasse.

« — Bon! dit-elle en riant, habille-toi toujours, et à tout hasard.

« Je choisis celle des quatre qui me parut la plus jolie, et je m'habillai, je dois le dire, avec plus de soin que je n'avais fait la veille

« Puis, ma toilette achevée, je redescendis au parc, non pas cette fois pour aller, comme la veille, épier l'arrivée du visiteur, mais pour reprendre ma promenade et mes rêves du matin.

« Tout à coup, au moment où j'étais le plus profondément perdue dans ces vagues pensées que roule un esprit de quinze ans, j'entendis un bruit de pas et un froissement

de branches; je levai la tête; M. de Montigny était à dix pas de moi.

« Je ne jetai qu'un regard sur lui; mais il me suffit pour m'assurer que lui aussi avait donné à sa toilette plus de soin que la veille.

« En l'apercevant, j'avais fait un mouvement involontaire, presque poussé un cri.

« — Excusez-moi, mademoiselle, dit-il; je vous ai fait peur?

« — Je ne vous attendais pas, monsieur, répondis-je.

« — J'ai été autorisé par madame de Juvigny à vous chercher, me dit-il; et comme j'ai su que cette partie du parc était votre promenade favorite...

— Au contraire, monsieur, je n'y venais jamais, me hâtai-je de répondre, et c'est ce matin que, pour la première fois, je me suis aperçue, en effet, qu'elle était une des plus jolies.

« M. de Montigny regarda autour de lui, et se rendit compte des moindres détails du paysage.

« Il sourit.

« Ce sourire me fit passer une flamme sur le visage; il me sembla qu'il voyait dans ce paysage tout ce que j'y avais vu moi-même.

« Je me détournai

« Je le sentis s'approcher de moi.

« — Aimez-vous les poètes? me demanda-t-il.

« Je le regardai avec étonnement; je n'avais pas bien compris sa question.

« — La poésie? aurais-je dû dire.

« — On ne m'a jamais laissé lire que les poésies sacrées de Racine, répondis-je.

« — Ah! me dit-il; et, n'ayant lu que les poésies sacrées de Racine, vous aimez les endroits sombres, le murmure des sources, le tremblement du soleil sur le gazon, les fleurs suivant le fil de l'eau; alors, vous avez deviné ce que vous n'avez pas lu; vous avez deviné Burns, Gray, Millevoie, André Chénier, Gœthe, Lamartine, tous vieux amis à moi, que je serai heureux de vous faire connaître.

« — Une de mes amies m'a dit un jour des vers de Millevoie qui m'ont paru si tristes et si beaux, que je les ai appris par cœur.

« — *La Chute des feuilles:*

De la dépouille de nos bois...?

dit M. de Montigny en souriant.

« — Oui, répondis-je.

« — Et ces vers vous ont plu?

« — Beaucoup!

« — Voulez-vous que je vous en dise d'autres?

« — Je le veux bien.

« Et je lui pris le bras, pleine de curiosité.

« Il appuya sa main sur la mienne; et, d'une voix douce et harmonieuse, il commença ces vers qui firent la réputation des premières poésies de Lamartine:

Un soir, t'en souviens-tu? nous voguions en silence...

« J'écoutai d'un bout à l'autre, et dans une espèce d'extase, cette merveilleuse chanson qui éveillait en moi une foule de cordes inconnues; ou plutôt, muette jusque-là, tout le temps qu'elle avait duré, j'avais retenu mon haleine, comme on fait pour un oiseau qui chante, de peur de l'effaroucher: je ne respirai qu'après que la dernière strophe se fut éteinte, tout à la fois comme une musique et comme un parfum.

« Sans doute, M. de Montigny craignit d'émousser mes sensations en les prolongeant; il savait à merveille conserver leur velouté à ces premières fleurs de l'âme dont Dieu fait la couronne de ses anges; de sorte qu'il passa des vers, cette poésie de l'homme, à la nature, cette poésie de Dieu.

En un instant, et sans sortir des limites de l'intelligence d'une enfant de quinze ans, il me parla botanique, mythologie, physique, astronomie, science enfin, c'est-à-dire toutes choses que je connaissais à peine de nom, que je regardais comme fort ennuyeuses, et qui m'apparurent dès lors comme autant de séduisantes fées dont chacune gardait un trésor plus précieux que ceux des *Mille et une Nuits.*

« Il en résulta que, le soir, lorsque Joséphine, en me déshabillant, m'annonça que mon mariage était fixé à trois semaines, c'est-à-dire au temps strictement nécessaire à l'accomplissement des formalités, je me contentai de répondre avec un soupir qui, cette fois, n'avait rien de désespéré:

« — Que veux-tu, Joséphine! puisque ma belle-mère le veut!

« — Oui, n'est-ce pas? il faudra bien lui obéir. Pauvre victime!

« Et je m'endormis en répétant ces quatre derniers vers du *Lac:*

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que le parfum léger de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise: « Ils ont aimé! »

XX

« A partir de ce moment, M. de Montigny revint tous les jours.

« Je ne vous dirai pas que j'en vins à aimer M. de Montigny; si je l'eusse aimé, certes les événements qu'il me reste à vous raconter ne seraient point arrivés; mais, à travers une certaine crainte respectueuse que m'inspirait l'universalité de ses connaissances, je reconnus vaguement qu'avec un pareil homme, une femme pouvait être parfaitement heureuse.

« Supposez-moi vingt ans et une certaine expérience du monde, au lieu de mes quinze ans et de mon inexpérience de tout, et j'eusse regardé comme un bonheur cette union, que je n'envisageai jamais sans une certaine crainte.

« Pendant ces trois semaines, au lieu de me faire *sa cour,* M. de Montigny ne se préoccupa que d'une chose.

« C'était de découvrir en moi, comme fait un mineur, tous les filons de mon intelligence, si je puis dire cela. Si je sais quelque chose aujourd'hui, si je ne suis pas tout à fait étrangère à la musique et à la peinture, cela tient à l'éveil donné par lui à toutes les facultés de mon esprit, facultés qui se développèrent d'abord dans la solitude, ensuite dans le malheur.

« Au reste, on pressait le jour de mon union avec M. de Montigny, comme si l'on craignait que quelque obstacle inconnu ne vînt tout à coup s'y opposer. Lui-même paraissait attendre le jour de cette union avec la plus grande impatience. Si je n'avais pas été à cette époque une enfant à peu près nulle, je dirai même en beauté, n'ayant jamais été précisément jolie, j'affirmerais qu'il était amoureux de moi.

« Une ou deux fois, au milieu de nos conversations, auxquelles ses connaissances et son genre d'esprit faisaient prendre une tournure grave, il avait abordé la question religieuse, sondant, pour ainsi dire, mes principes, et s'inquiétant si je tenais beaucoup au dogme catholique.

« J'avoue que ses questions, à cet endroit, dépassaient les bornes de mon intelligence; mon éducation religieuse, je vous l'ai dit, avait été faite par l'abbé Morin; j'avais reçu ses instructions sans les discuter, et ces instructions se bornaient à deux ou trois préceptes: croire et adorer aveuglément les dogmes de la religion catholique; craindre et haïr toute personne, quels que fussent son pays et son éducation, qui professait les dogmes opposés; regarder une hérésie comme plus condamnable qu'une séparation complète.

« Tout au contraire de ces principes si absolus, M. de Montigny m'avait paru, chaque fois qu'il avait abordé la question religieuse, non pas avec moi, bien entendu, mais avec les personnes du voisinage qu'il avait rencontrées au château, d'une tolérance complète. Seulement, un jour, il avait, avec une science qui m'avait émerveillée tout en m'effrayant, énuméré les malheurs que la France avait dus aux persécutions catholiques de Charles IX et de Louis XIV, et il s'était hasardé à dire qu'il n'y aurait pas eu de Vendée en 1793 s'il n'y avait pas eu de prêtres et surtout s'il n'y avait pas eu de *confessionnal.*

« Je n'avais pas très bien compris ce que le *confessionnal,* dans lequel je ne voyais que son côté matériel, pouvait avoir eu à faire dans la guerre de la Vendée.

« Il est vrai que je savais assez mal ce que c'était que la guerre de la Vendée; mais ce qui avait survécu dans mon esprit à ces différentes conversations, c'est que l'esprit de M. de Montigny n'était pas exempt d'une certaine impiété.

« Il en résulta que cette crainte vague que m'avait inspirée sa science, à laquelle les bornes de mon savoir et de mon intelligence donnaient les proportions de l'infini, prit une consistance qui s'augmenta lorsque, deux ou trois jours avant celui qui avait été fixé pour notre mariage, il me demanda si je tenais énormément à ma religion.

« Je le regardai avec des yeux si effarés, qu'il se mit à rire.

« — Ecoutez, me dit-il, et surtout ne me prenez pas pour Satan qui vient vous tenter; croyez-vous qu'un cœur tendre

puisse faire, par amour, ce qu'un cœur ambitieux peut faire par ambition?

« — Je ne vous comprends pas, lui dis-je.

« — Vous avez lu, dans votre *Histoire de France* telle qu'on vous l'a apprise, — et je dois vous dire, ma pauvre enfant, qu'on vous l'a apprise assez mal, — vous avez lu, dis-je, dans votre *Histoire de France*, que Henri IV avait abjuré le protestantisme, en disant que Paris valait bien une messe?

« — Oui.

« — Eh bien, je vous demande si vous ne feriez pas, vous, par amour, ce qu'Henri IV fit par ambition, et si, arrivant un jour à aimer profondément quelqu'un, vous ne consentiriez pas à abandonner votre religion pour suivre celle de l'homme que vous aimeriez?

« Je jetai un cri de terreur.

« — Jamais! lui dis-je, jamais!

« Et j'ajoutai vivement :

« — D'abord, je n'aimerai jamais un homme ayant une autre religion que la mienne.

« — Diable! fit M. de Montigny avec un sourire de doute, voilà une résolution bien précise et bien arrêtée pour une enfant de quinze ans.

« — Mais, lui dis-je, je ne suis plus une enfant, puisque je vais me marier.

« — Le mariage, me dit toujours en riant M. de Montigny, peut changer votre situation ; mais il ne changera pas votre âge. Nous recauserons de cela quand vous aurez vingt ans, et que, depuis cinq ans, vous serez ma femme.

« Puis, m'enveloppant le cou de son bras, il approcha doucement mon front de ses lèvres et y déposa un baiser en ajoutant :

« — Petite fanatique!

« Le mouvement avait été si rapide et si inattendu, que je n'avais pas même eu l'idée de m'y opposer ; mais, quoique la sensation que j'éprouvai n'eût rien de douloureux, je jetai un cri, et, le repoussant, je me sauvai.

« Cette scène se passait au salon. Dans le corridor, je rencontrai madame de Juvigny.

« — Eh bien, petite, me demanda-t-elle en me voyant tout effarée, qu'y a-t-il donc?

« — Oh! madame, madame, lui dis-je en tremblant, M. de Montigny vient de m'embrasser.

« — Bah! dit madame de Juvigny, et où cela?

« — Au front, madame.

« Elle éclata de rire ; ce rire me fit relever la tête. J'aperçus M. de Montigny à la porte du salon : au lieu d'être confus comme doit l'être un coupable, il souriait.

« — Oh! c'est affreux! c'est affreux! m'écriai-je en me sauvant de nouveau.

« Je me réfugiai, cette fois, dans les bras de Joséphine. Je m'y jetai en pleurant.

« Elle me fit la même question que madame de Juvigny : je lui fis la même réponse que j'avais faite à ma belle-mère, et, à mon grand étonnement, elle se mit à rire.

« J'avoue que ce rire me bouleversa.

« — Ah! Joséphine, Joséphine, et toi aussi? lui dis-je.

« Et j'allai me réfugier dans le jardin, près de ma source.

« Cependant ma terreur, pour être sans cause, n'était pas sans excuse. Je vous ai dit que, dès mon enfance, j'avais eu l'abbé Morin pour directeur. Chaque fois que je m'étais confessée à lui, et surtout depuis que j'étais jeune fille, il m'avait fait regarder, même dans les jeux les plus innocents, le contact des lèvres d'un homme comme un énorme péché, et, à part ce baiser glacé que j'eusse juré que mon père avait déposé sur mon front en mourant, à part ce baiser étrange que j'avais cru, dans la sacristie, sentir souiller mes lèvres, jamais le souffle même d'un autre que madame de Juvigny, de Joséphine ou de Zoé n'avait effleuré mon visage. Or, complètement ignorante des nouvelles relations que créait le mariage dans la vie d'une femme, j'avais regardé comme une audace inouïe l'action, moitié paternelle, moitié conjugale, de M. de Montigny.

« En outre, ces mots de M. de Montigny : « Soyez tran-« quille, je ne suis pas Satan qui vient vous tromper, » me revenaient sans cesse à l'esprit.

« L'abbé Morin m'avait fort parlé des tentations de Satan ; le mauvais génie qui perdit notre première mère jouait toujours un grand rôle dans la péroraison des discours qu'il m'adressait avant de me donner l'absolution ; de sorte que je ne fus pas loin de croire que c'était pour mieux se déguiser que M. de Montigny avait dit : « Je ne suis pas Satan. »

« J'en étais là de mes réflexions, lorsque j'entendis un léger bruit dans le feuillage, et qu'à travers les branches doucement écartées, j'aperçus M. de Montigny.

« Je vous ai dit qu'il était beau ; sa beauté même en ce moment, et surtout son genre de beauté tout méridional, me rappela celle de l'ange rebelle du *Paradis perdu* de Milton, poème qui faisait partie de la bibliothèque du château et dont souvent je m'étais amusée à regarder les gravures. J'éprouvai donc une véritable terreur en l'apercevant.

« — Ne m'approchez pas! lui criai-je.

« — Je venais vous demander pardon, me dit-il, et vous promettre que je ne me permettrai plus une pareille liberté que lorsque je serai votre époux.

« — Jamais! jamais! répondis-je en m'enfuyant.

« Je rentrai au château et courus à la bibliothèque ; je voulais m'assurer de la ressemblance qu'il y avait entre M. de Montigny et le héros du poème de Milton.

« Le hasard fit que la ressemblance était réelle ; je restai absorbée dans cette contemplation une partie de la journée.

« On m'appela pour dîner ; je descendis toute tremblante ; M. de Montigny avait quitté le château ; il ne devait revenir que le surlendemain, c'est-à-dire le jour du mariage.

« Madame de Juvigny passa une longue soirée à me faire la morale ; elle essaya de me faire comprendre la différence qu'il y avait entre un mari et les autres hommes, et à me donner une idée des droits que donnait le mariage et des privilèges que donnaient les fiançailles. J'écoutai presque sans entendre ; mes regards étaient fixés sur le point le plus sombre du salon ; il me semblait, dans la pénombre, voir se dessiner le visage pâle, aux dents blanches et aux yeux brillants, de M. de Montigny.

« Comme je ne répondis point, madame de Juvigny me quitta, persuadée qu'elle me laissait raisonnable et convaincue.

« Il va sans dire que je ne lui avais pas soufflé mot de la ressemblance de M. de Montigny avec le prince des ténèbres.

« Excusez-moi de m'appesantir sur ces folies, me dit madame de Chamblay, hélas! elles ont décidé du destin de ma vie.

« En rentrant dans ma chambre, je trouvai, sur ma table, un livre, sinon étranger, du moins inconnu ; comme tous les livres de la bibliothèque, il portait le chiffre de mon père. — Je l'ouvris et je lus :

HISTOIRE VÉRITABLE
DU
PROCÈS DU MAGICIEN URBAIN GRANDIER
et de la possession des religieuses de Loudun.

« J'appelai Joséphine.

« — Qui a mis là ce livre? lui demandai-je.

« Elle me parut étonnée et regarda le livre.

« — Je n'en sais rien, dit-elle.

« Puis, voyant qu'il portait la marque de la bibliothèque :

« — C'est vous qui l'aurez été chercher en dormant, comme vous faites d'habitude, dit-elle.

« C'était possible ; je n'insistai pas. Je renvoyai Joséphine, je fis ma prière devant ma petite Vierge, je me déshabillai et me couchai.

« Puis j'étendis le bras et j'ouvris le livre.

« Vous le connaissez et, par conséquent, vous savez les choses étranges que j'y lus.

« Il est vrai que ces choses étranges demeurèrent dans mon esprit à peu près incompréhensibles ; mais les noms de Satan, d'Astaroth et de Belzébut, prononcés à chaque page, étaient si bien en harmonie avec ce qui se passait dans mon cerveau, que je n'en devins que plus craintive à l'endroit de M. de Montigny.

« Je dormis à peine : toute frissonnante de peur, je dévorai le livre.

« Moins j'avais compris ces mystères de la possession, et plus les détails m'en avaient paru obscurs, plus ma terreur devint grande. Deux ou trois fois, je pensai à l'abbé Morin, et, malgré ma vague répulsion pour lui, je me dis que, s'il était encore à Juvigny, j'irais lui confier mes craintes.

« Je passai une journée fort agitée ; je m'étais réfugiée près de ma source, et, comme on pensait que, si jeune que je fusse, je méditais sur mon changement de position, on me laissa méditer à loisir.

« C'était le soir même que j'allais à confesse ; quoique les péchés que j'avais commis jusque-là fussent des péchés bien véniels, on avait suivi la coutume adoptée, et qui consiste à mettre le moins de temps possible entre l'absolution et la cérémonie nuptiale.

« Je tremblais en entrant dans l'église : elle était fort sombre, n'étant éclairée que par une lampe qui brûlait dans le chœur ; c'était la première fois que je me confessais au nouveau prêtre, et j'avais préparé une liste de péchés pris à ces examens de conscience que l'on imprime pour les enfants.

« Joséphine m'accompagnait. Elle s'arrêta à dix pas du chœur et se mit à dire ses prières.

« Je m'acheminai vers le confessionnal et m'y agenouillai.

« A peine y étais-je, que j'entendis le pas du prêtre.

« Ce pas lent, compassé, solennel, plutôt pareil au pas

tardif et sombre de la Vengeance antique, qu'au pas doux et empressé du Pardon chrétien, retentissait sur les dalles froides et humides et avait un écho frissonnant dans mon cœur.

« Je n'osai me retourner.

« La robe du prêtre silencieux effleura la mienne ; il ouvrit la porte du confessionnal et la referma.

« Je sentis son souffle s'approcher du grillage qui sépare la pénitente de son directeur ; ce souffle était haletant et chaud.

« J'éloignai vivement ma joue ; il me sembla éprouver la même impression que j'avais déjà ressentie dans la sacristie lorsque j'étais évanouie.

« Je tombai dans cette espèce de stupeur que doit éprouver l'oiseau devant la fascination du serpent, et, quoique ce fût naturellement à moi de prendre la parole la première, je restai muette.

« — Parlez, ma chère enfant, me dit le prêtre au bout de quelques secondes.

« Je jetai un cri.

« — Oh ! m'écriai-je, c'est vous?

« J'avais reconnu la voix de l'abbé Morin, et je compris alors l'impression que m'avaient produite son pas et son souffle.

« — Oui, ma chère enfant, répondit-il, c'est moi qui viens exprès pour sauver votre âme des griffes du démon. Arriverai-je à temps?

« — Ah ! m'écriai-je, c'était donc vrai?

« — Quelle chose regardiez-vous comme vraie, ma chère enfant?

« — Que M. de Montigny...

« J'hésitai à aller plus loin.

« — M. de Montigny, reprit le prêtre avec un accent de haine impossible à rendre, est un hérétique qui est d'avance voué à l'enfer et qui vous entraînera en enfer avec lui.

« — Oh ! mon père ! mon père ! murmurai-je, voilà ce que j'avais pressenti.

« — On a hâte de se débarrasser de vous, pauvre enfant, et l'on vous jette aux bras du premier venu. Voilà pourquoi on m'a éloigné, voilà pourquoi on a pressé ce mariage impie ; on espérait qu'il s'accomplirait sans que j'en fusse prévenu ; mais j'ai tout appris, et me voici prêt à vous protéger.

« Un frisson me passa par tout le corps. Le protecteur, je ne savais comment m'expliquer cela, me paraissait plus à craindre que celui contre lequel il me protégeait.

« — Par malheur, continua le prêtre d'une voix sombre, je ne puis vous défendre ouvertement ; par malheur, vous n'oserez pas lutter contre la volonté de votre belle-mère, et, au pied de l'autel, dire : « Non. »

« — Je n'oserai jamais, je n'oserai jamais, m'écriai-je.

« — Je m'en doutais, dit le prêtre. Mais, au moins, reprit-il, quand vous appartiendrez à cet homme, aurez-vous la force de lutter contre lui?

« — Je ne vous comprends pas, mon père, répondis-je ; pourquoi lutter contre lui, et de quel danger dois-je me défendre?

« — Avez-vous lu, dans les saintes Ecritures, l'histoire du possédé exorcisé par le Christ?

« — Oui, mon père.

« — Eh bien, le danger que vous courez est celui d'être possédée.

« — Comme les religieuses de Loudun? m'écriai-je.

« — Avez-vous lu ce livre pieux, mon enfant?

« — Hier, par miracle, sans doute, je l'ai trouvé dans ma chambre.

« — Eh bien, je n'ai plus rien à vous dire. M. de Montigny est un hérétique, un de ces êtres réprouvés par le ciel, contre lesquels malheureusement, aujourd'hui, la justice n'informe plus comme au temps du cardinal de Richelieu et de la révocation de l'édit de Nantes ; si jamais vous lui appartenez, vous êtes perdue.

« — Mais, demain, à dix heures du matin, je lui appartiendrai, mon père.

« — Pas tout à fait, ma fille : vous serez sa femme ; mais le mariage n'est pas encore tout à fait la possession.

« — Qu'est-ce que c'est donc que la possession? demandai-je.

« — Ne l'avez-vous pas vu dans l'histoire des religieuses de Loudun?

« — Si ; mais je n'ai pas compris.

« — Eh bien, alors, dit le prêtre avec un accent étrange, puisque ceux qui devaient vous instruire du danger ont négligé de le faire, c'est à moi de tout vous dire.

« Et, en effet, continua madame de Chamblay, il me dit tout.

« O saint mystère de la confession, celui qui t'a institué se douta-t-il jamais combien on oserait, un jour, t'écarter de ta voie, te détourner de ton but !

« Alors, tout ce qui m'était resté obscur dans l'histoire de la possession des religieuses de Loudun s'éclaircit aux paroles du prêtre. Ces sensations dont elles s'accusaient et qui, selon elles, étaient l'œuvre du démon, me furent expliquées ; mieux que cela, analysées. Je courbai la tête sous les paroles impures que j'entendais, comme si la honte n'en devait pas appartenir tout entière à celui qui les prononçait ; dix fois, je fus prête à lui dire : « Assez, au nom du Ciel, assez ! » Je n'osai point ; mais j'appuyai mes mains sur mes oreilles et je cessai d'entendre.

« Je ne sais combien de temps je restai ainsi ; je sentis avec terreur qu'on essayait de me soulever en me prenant par-dessous les bras ; je me retournai vivement, prête à crier si c'était le prêtre... C'était Joséphine.

« Le prêtre était sorti du confessionnal et était rentré dans la sacristie.

« — Viens, dis-je alors vivement à ma nourrice.

« Et je l'entraînai hors de l'église.

« Un instant après, en rentrant au château, j'eus l'envie de me jeter aux pieds de madame de Juvigny et de la supplier de ne pas me forcer à devenir la femme d'un hérétique ; mais il y avait plus d'une heure qu'elle s'était retirée dans sa chambre, en recommandant qu'on ne la réveillât point avant le lendemain, sept heures du matin.

« Mon courage échoua devant cette défense ; d'ailleurs, je sentais que ma démarche serait inutile et qu'il y avait chez madame de Juvigny un parti pris de m'éloigner d'elle.

« Je rentrai dans ma chambre et je tombai à genoux devant ma petite Vierge en disant à Joséphine de m'envoyer Zoé.

« Joséphine ne savait qu'une chose, m'obéir aveuglément. Vous savez où elle demeure ; pour m'envoyer Zoé, il lui fallait traverser le parc, éveiller sa fille, qui, elle aussi, était couchée, la faire lever et me l'amener.

« Trois quarts d'heure après, Zoé était dans ma chambre.

« J'avais toute confiance en Zoé ; elle avait été élevée près de moi ; elle ne m'avait jamais quittée ; j'étais sûre qu'elle ferait à la lettre ce que je lui ordonnerais de faire.

« Je lui racontai tout. Zoé ne partageait point mes préventions contre M. de Montigny ; elle le trouvait fort bel homme, ne savait pas ce que c'était qu'un hérétique ; mais elle déclarait que, si Satan lui ressemblait, elle n'était plus étonnée que tant de gens se donnassent à Satan.

« L'impression était trop profonde pour céder aux raisonnements de Zoé ; ses plaisanteries sur ce sujet me semblaient une impiété. Je lui dis que, si elle continuait sur ce ton, j'allais la renvoyer chez elle. Elle se tut, m'aida à me déshabiller en gardant le silence ; puis, quand je fus couchée, elle tira un grand fauteuil près de mon lit, s'y étendit en me disant qu'elle y dormirait à merveille, et, dix minutes après, j'avais la preuve qu'elle ne m'avait pas menti : Zoé dormait profondément.

« Quant à moi, je ne parvins à fermer les yeux qu'écrasée de fatigue.

« Je fus réveillée par Zoé, qui m'annonça que madame de Juvigny, accompagnée de la coiffeuse et de la couturière, m'attendait dans la chambre verte pour me faire ma toilette de mariée. On eût dit que madame de Juvigny prenait à tâche de ne point se trouver seule avec moi ; peut-être n'y pensait-elle pas, mais c'était ma conviction, à moi.

« Il était huit heures du matin ; la cérémonie aurait lieu à dix, et ce n'était pas trop de deux heures pour me transformer en mariée.

« Je me laissai faire machinalement, sans aider à ma toilette, ni me défendre ; à neuf heures, j'entendis le roulement d'une voiture dans la cour du château ; quelques minutes après, un domestique frappa à la porte de la chambre verte fermée en dedans, et, à travers la porte, annonça :

« — M. de Montigny.

« Je crus que j'allais tomber de mon haut ; je me sentis devenir très pâle ; mes jambes tremblaient.

« — C'est bien, dit madame de Juvigny, qu'il entre au salon et nous y attende.

« Puis, se retournant vers moi :

« — Voyons, petite sotte, me dit-elle avec brutalité, n'allons-nous pas faire du scandale?

« Je ne répondis rien, j'étouffais.

« Cinq minutes après, ma toilette était achevée. On me conduisit devant la glace, afin que je pusse me voir de la tête aux pieds ; on me dit que j'étais jolie, on me caressa, on m'embrassa et nous descendîmes.

XXI

M. de Montigny était, en effet, au salon, dans une toilette irréprochable.

« Je ne jetai qu'un regard sur lui ; il me parut encore plus beau que d'habitude ; mais, je vous l'ai déjà dit, sa

beauté même, ou plutôt son genre de beauté était pour beaucoup dans mon effroi.

« Lui, se leva, vint à nous, et, après quelques paroles qui retentirent sourdement à mon oreille et qui me parurent une permission demandée, il me baisa la main.

« Quoique ses lèvres eussent effleuré mon gant seulement, je me sentis frissonner par tout le corps.

« Dans les deux occasions où ses lèvres avaient touché, une fois mon front, l'autre fois ma main, j'avais ressenti une impression qui me rappelait ce que j'avais lu dans le livre des religieuses de Loudun, et ce que m'avait dit l'abbé Morin des sensations fébriles et presque enivrantes qui précèdent la possession.

« M. de Montigny s'aperçut de ma terreur : son sourcil se fronça légèrement ; mais madame de Juvigny se hâta de lui dire, en riant, quelques mots ; lui alors sourit à son tour, et, comme dix heures sonnaient à l'horloge de l'église :

« — Rien ne nous arrête plus ? dit-il.

« — Non, répondit madame de Juvigny, nous pouvons partir.

« Je regardai autour de moi pour chercher quelqu'un qui compatît à ma position, que je trouvais on ne peut plus malheureuse ; mais tous les visages souriaient, même celui de Zoé, qui, moins le bouquet blanc et la couronne d'oranger, était mise à peu près comme moi.

« Il est évident qu'au fond de son cœur, Zoé me trouvait très heureuse.

« On monta en voiture ; j'avais avec moi madame de Juvigny, Zoé et Joséphine.

« M. de Montigny nous suivait dans une seconde voiture, avec deux de ses amis.

« La noce se faisait sans aucun bruit, sans aucune fête. M. de Montigny, qui regardait le mariage civil comme le seul important, parce qu'il est le seul légal, avait renoncé, pour ne pas éveiller mes scrupules, au mariage devant le pasteur.

« Les voitures s'arrêtèrent à la porte de la mairie ; j'aurais marché à l'échafaud, que je n'eusse certainement pas été plus pâle et plus tremblante.

« Madame de Juvigny tira mon voile sur mon visage pour qu'on ne vît pas ma pâleur.

« Et cependant, ce n'était pas là ma crainte.



Le prêtre était sorti du confessionnal.

« La cérémonie s'accomplit sans que j'eusse la conscience de ce que je faisais ; on me souffla le mot *oui*, et, à la demande du maire : « Consentez-vous à prendre pour votre « époux de M. de Montigny ? » je répondis comme un écho inerte et monotone :

« — Oui.

« J'étais liée pour la vie.

« Mais, je l'ai dit, là n'était pas ma crainte ; ma crainte, mon effroi, ma terreur étaient de rencontrer à l'autel l'abbé Morin.

« Je descendis les degrés de la mairie comme un automate ; mais, en arrivant à l'église, je poussai une sorte de gémissement et je chancelai.

« Madame de Juvigny me soutint en me prenant par-dessous le bras, et, se penchant à mon oreille :

« — Êtes-vous folle, me dit-elle, et ne comprenez-vous pas que, maintenant, tout est fini ?

« Si je n'étais pas folle, j'étais au moins bien près de le devenir. Rien n'était fini pour moi, au contraire, et, si l'officiant était l'abbé Morin, je sentais qu'à sa vue je tomberais morte sur les dalles de l'église.

« Vous comprenez avec quelle angoisse je marchai vers la nef ; le chœur était encore vide, le prêtre attendait notre arrivée dans la sacristie. Nous nous agenouillâmes sur les coussins préparés pour nous. M. de Montigny se pencha vers moi et me dit, pour me rassurer sans doute, quelques mots que je n'entendis pas, m'étant, par un mouvement machinal, écartée de lui.

« Une seule voix m'était perceptible et parvenait jusqu'à mon cœur, qu'elle glaçait d'effroi ; elle murmurait à mon oreille ces mots terribles entendus au confessionnal : « Cet « homme est un hérétique ; tu es perdue en ce monde et « dans l'autre si tu lui appartiens. »

« La sonnette de l'enfant de chœur donna le signal de l'entrée du prêtre ; chacun de ses tintements retentissait dans ma poitrine ; j'écoutais, je ne voyais plus ; d'ailleurs, je n'osais pas regarder. J'entendis un pas jeune et léger ; en le comparant au pas lent et sombre de la veille, je commençai d'espérer. Au moment où le prêtre montait à l'autel, je levai les yeux : ce n'était pas l'abbé Morin, c'était le jeune vicaire qui lui avait succédé ; je respirai.

« Que vous dirai-je ? A partir de ce moment, au lieu de l'état d'angoisse et d'exaspération nerveuse dans lequel j'avais passé la nuit et la matinée, je tombai dans une espèce d'engourdissement. M. de Montigny eut un instant l'idée de m'offrir le bras pour sortir de l'église ; mais il me vit si pâle et si chancelante, qu'il fit un signe à madame de Juvigny et, comme j'étais entrée, je sortis appuyée sur elle.

« Dans l'état où j'étais, il n'y avait pas à me faire assister au déjeuner. Madame de Juvigny me conduisit à ma chambre, me chapitra longuement ; mais, de toute cette longue mercuriale, je n'entendis que ces mots :

« — Je vous tiens quitte du déjeuner ; mais soyez prête à descendre pour le dîner.

« Puis elle sortit.

« Mais, presque aussitôt, rouvrant la porte :

« — Si M. de Montigny venait vous voir, j'espère que vous ne ferez pas l'enfant comme vous le faites vis-à-vis de moi.

« Ces mots, presque menaçants, me tirèrent de mon apathie ; je m'écriai :

« — Oui, oui, je descendrai, madame ; mais qu'il ne vienne pas.

« Puis j'ajoutai en éclatant en sanglots :

« — Zoé, envoyez-moi Zoé, je vous en supplie !

« Madame de Juvigny s'éloigna, et je la vis hausser les épaules en s'éloignant.

« A peine fut-elle sortie, que, dans une espèce de mouvement de désespoir, j'arrachai de mon front ma couronne blanche, de ma poitrine mon bouquet d'oranger, et, couronne et bouquet, j'allai tout mettre au cou et au côté de ma petite Vierge ; puis, en m'inclinant pour baiser ses pieds, comme c'était mon habitude, je vis un papier qui débordait du socle sur lequel elle était posée.

« Je tirai le papier toute frissonnante, car personne n'entrait jamais dans ma chambre, et je lus :

« Rappelez-vous l'engagement que vous avez pris devant « Dieu, de ne jamais appartenir à un hérétique. »

« Quoique l'écriture fût déguisée, je reconnus celle de l'abbé Morin.

« En ce moment, Zoé entrait. Je me jetai dans ses bras en criant :

« — Non, non, jamais !

« — Jamais, quoi ? me demanda-t-elle.

« — Jamais je ne serai à cet homme.

« Zoé se mit à rire. Ce rire mêlé à mes larmes m'exaspéra.

« — Toi aussi ! lui dis-je, toi aussi !

« — Mais, me répondit-elle, tu es à cet homme, puisque tu l'as épousé deux fois : une fois devant M. le maire, une fois devant M. le curé.

« — N'importe ! m'écriai-je ; devant ma Vierge sainte...

« Zoé se jeta à mon cou, fit plier mon bras étendu, coupa la parole sur mes lèvres, et, m'entraînant sur un sofa :

« — Pas de serment, Edmée, me dit-elle effrayée, pas de serment ; il ne faut faire, vois-tu, ma sœur bien-aimée, il ne faut faire de serments que ceux qu'on peut tenir.

« — Et qui m'empêchera de tenir celui-là ?

« — Lui ! Il est ton mari, il a tout droit sur toi.

« Je sanglotai en me tordant les bras.

« — N'as-tu pas entendu quand le maire t'a lu l'article du Code ?

« — Je n'ai rien entendu, m'écriai-je.

« — Il y a en toutes lettres, vois-tu, ma pauvre Edmée : « La femme doit obéissance à son mari. »

« — Oui, m'écriai-je ; mais les hommes ont beau ordonner, puisque Dieu défend, j'obéirai à Dieu.

« — A Dieu ? répéta Zoé en me regardant, à Dieu ? Et qui donc t'a dit que Dieu défendait à la femme d'appartenir à son mari ?

« — Lui, lui ! m'écriai-je.

« — Alors c'était lui, tu l'as vu. Je ne m'étais pas trompée. Ah ! maudit homme, va !

« — De qui parles-tu ?

« — De l'abbé Morin, donc !

« — Silence ! lui dis-je en lui mettant la main sur la bouche.

« — Ah ! oui, je comprends, c'est pour cela qu'il est revenu de Bernay, c'est pour cela qu'il a pris dans le confessionnal la place du vicaire.

« — Qui te l'a dit ?

« — J'étais dans l'église quand tu y es entrée avec ma mère ; je priais pour toi, ma pauvre Edmée, demandant à Dieu de te donner tout le bonheur que tu mérites ; je l'ai vu passer, je l'ai reconnu, et j'ai deviné pourquoi il était venu.

« — Et pourquoi était-il venu ?

« — Pour rompre ton mariage s'il le pouvait, donc ! Tu sais bien qu'il voulait te faire religieuse, et puis, et puis...

« — Et puis quoi ?

« — Rien ; je m'entends... Ah ! vieux coquin !

« — Zoé ! m'écriai-je.

« — Edmée, reprit Zoé, crois à ce que je dis : ce n'est pas M. de Montigny, qui est un beau, loyal et honnête gentilhomme, que tu as à craindre ; avec lui, j'en suis certaine, moi, ton bonheur est assuré dans ce monde et dans l'autre.

« — Tais-toi ! puisqu'il m'a dit hier dans l'église, en face de Dieu, que, si je lui appartenais, j'étais perdue ; puisqu'il me l'a répété aujourd'hui, ici.

« — Ici ? fit Zoé.

« — Regarde !

« Je lui montrai le billet que j'avais trouvé sous le socle de ma Vierge.

« — Il sera entré par l'escalier dérobé qui donne sur le verger, ce matin, pendant que tout le monde était à l'église, murmura Zoé. Ce prêtre, ce n'est pas un homme, c'est un fantôme ; il ne marche pas, il glisse. Défie-toi de lui, Edmée, défie-toi de lui !

« Un frisson me passa par tout le corps ; je me rappelai les Vœux du baptême, je me rappelai mon évanouissement, je me rappelai la scène de la sacristie.

« Je sentis sur mes lèvres l'impression de ce baiser infernal qui m'avait tirée de ma léthargie.

« Tout cela m'écrasait sans m'éclairer.

« Je me jetai dans les bras de Zoé en m'écriant :

« — Zoé ! Zoé ! il n'y a que toi qui m'aimes ; ne m'abandonne pas.

« — Pauvre sœur ! me dit Zoé, tu sais bien que je suis à toi, que tu peux faire de moi tout ce que tu veux ; ordonne, et, pourvu que ce que tu me demanderas ne soit pas trop déraisonnable, j'obéirai.

« — Eh bien, écoute : l'abbé...

« Je m'arrêtai, le nom ne pouvait sortir de ma bouche.

« — L'abbé Morin, acheva Zoé.

« — Oui ; il m'a dit que, ce soir, mon mari oserait entrer dans ma chambre à coucher.

« — Sans doute, il l'osera, dit Zoé en riant ; il serait bien bête s'il n'osait pas.

« — Si tu ris, Zoé, non seulement je ne te dis plus rien, mais encore je ne te revois ni ne te pardonne de ma vie.

« — Voyons, je ne ris plus ; parle.

« — Eh bien, tu resteras avec moi, tu te cacheras dans ma chambre à coucher, tu m'aideras à me défendre contre cet homme, qui est le démon.

« — C'est encore l'abbé Morin qui t'a dit cela ?

« — Peu importe qui me l'a dit, cela est.

« — Eh bien, soit, cela est ; mais avoue que le démon est bel homme.

« — Oh ! mon Dieu, tu ne vois pas ce que je vois, moi.

« — Pauvre Edmée, je crois à ce que tu vois les yeux fermés, mais pas à ce que tu vois les yeux ouverts.

« — Eh bien, alors, regarde.

« Je pris *le Paradis perdu* de Milton, et montrai à Zoé cette gravure où l'archange, défiant Dieu, offrait, par les traits de son visage, une si parfaite ressemblance avec M. de Montigny.

« — Et qui t'a donné ce livre ? demanda Zoé.

« — Personne ; je l'ai pris dans la bibliothèque.

« — Hum ! fit Zoé, le diable est bien fin, et l'abbé Morin...

« Elle s'arrêta.

« — Quoi ? que veux-tu dire ?

« — Je veux dire que l'abbé Morin est plus fin que le diable, voilà tout.

« — La question n'est pas là ; tu resteras près de moi cette nuit, n'est-ce pas ?

« — Oui.

« — Tu me le promets ?

« — Je te le promets.

« — C'est bien, me voilà plus tranquille.

« Tout à coup je tressaillis.

« — Bon ! dit Zoé, te voilà plus tranquille et tu frissonnes.

« — Zoé ! Zoé ! m'écriai-je.

« — Eh bien, quoi ?

« — Il vient.

« — Qui ?

« — M. de Montigny.
« — Où cela?
« — Je le vois.
« — Tu es folle!
« — Il monte l'escalier, il pousse la porte du grand salon ; je te dis que je le vois.
« — A travers les murailles?
« Je saisis le bras de Zoé.
« — Entends-tu son pas? lui dis-je.
« — En effet, j'entends un pas, répondit-elle ; mais qui te dit que ce soit le sien?
« — Tu vas voir.
« Et nous restâmes toutes deux debout, écoutant, elle avec l'expression de la curiosité, moi avec celle de la terreur.
« On frappa doucement à la porte ; nous restâmes muettes toutes deux.
« — Peut-on entrer? demanda une douce voix.
« — Réponds donc *oui*, mais réponds donc *oui*, dit Zoé.
« Je répondis *oui* d'une voix presque inintelligible en me laissant retomber sur le sofa.
« M. de Montigny entra.
« Il était impossible de voir une plus douce, plus noble et plus loyale figure.
« Zoé fit un mouvement, non pas pour sortir, je la tenais par sa robe, mais pour s'éloigner de moi.
« M. de Montigny vit le mouvement.
« — Restez, dit-il à Zoé ; mademoiselle Edmée — il appuya en souriant sur le mot *mademoiselle* — mademoiselle Edmée a été un peu indisposée ce matin, je crois, et a besoin d'une amie auprès d'elle. Quand je serai son mari, je ne céderai mon poste d'honneur à personne ; mais je ne le suis encore que de nom, et je viens seulement prendre de ses nouvelles.
« — Oh! je vais mieux, beaucoup mieux, répondis-je vivement, espérant que cette assurance hâterait son départ.
« — Rien ne pouvait m'être plus agréable que cette assurance reçue de votre bouche, chère enfant de mon cœur, répondit-il ; me permettez-vous de m'asseoir un instant près de vous?
« Je me reculai vivement ; mais, comme ce mouvement, qui avait pour but de m'éloigner, pouvait aussi bien s'interpréter par le désir de lui faire de la place, il l'interpréta ou parut l'interpréter du bon côté ; il s'assit près de moi.
« — Que disiez-vous, que faisiez-vous toutes deux ainsi ensemble? de quoi parliez-vous?
« — De rien, dis-je vivement.
« — Voilà un livre ; vous lisiez sans doute?
« Et il étendit la main vers *le Paradis perdu*.
« — Ah! continua-t-il, le poème de Milton ; il paraît que nous faisons des progrès en poésie, et que, de nos poètes nationaux, nous passons aux poètes étrangers. Je savais que vous parliez l'anglais ; mais j'ignorais que vous fussiez assez forte dans cette langue pour lire la poésie de Milton.
« — Nous ne lisions pas, monsieur, balbutiai-je.
« — Et que faisiez-vous?
« — Nous regardions les gravures.
« Il ouvrit le livre.
« — Ah! en effet, ce sont celles de Flaxman, dit-il ; le dessinateur, chose rare, est, cette fois, digne du poète.
« Il était tombé justement à la gravure où Satan défie Dieu, et où nous avions remarqué la ressemblance qui existait entre M. de Montigny et le prince des ténèbres.
« — Voyez, dit-il en me mettant sous les yeux cette gravure, qui me fit frissonner, n'est-ce point là l'idée que l'on peut se faire de la beauté de l'ange rebelle? Ce front, ces yeux, cette bouche, tout l'ensemble de ces traits, n'est-ce pas l'expression de la témérité, du défi, de la menace, et ne sent-on pas qu'un pareil adversaire ne peut être renversé que par la foudre?
« Zoé se mit à rire ; M. de Montigny la regarda avec étonnement.
« Ce regard avait le côté impératif de l'interrogation adressée du supérieur à l'inférieur.
« — Savez-vous, monsieur, ce que nous disions justement un instant avant que vous entriez?
« Je joignis les mains ; Zoé fit semblant de ne pas voir mon geste.
« — Non ; dites-le-moi ; c'est la première chose que j'ai demandée en entrant. Que disiez-vous? Aurais-je eu le bonheur que mademoiselle Edmée s'occupât de moi?
« — Eh bien, nous disions que cet archange...
« — Zoé! fis-je avec instance.
« — Ah! ma foi, répondit Zoé, puisque j'ai commencé, laissez-moi dire.
« M. de Montigny l'encouragea d'un signe de tête.
« — Nous disions, continua Zoé, que cet archange-là, c'était tout votre portrait.
« M. de Montigny sourit.
« — Autant qu'un homme peut ressembler à un dieu, dit-il.
« — Vous appelez Satan un dieu? m'écriai-je.
« — Il a été bien près de l'être, dit M. de Montigny.
« — Ah! monsieur, répliquai-je vivement, êtes-vous bien sûr que ce que vous dites là n'est point un blasphème?
« — Le blasphème est dans l'intention, chère enfant, répondit-il, et non dans les paroles ; quant à ma ressemblance avec Satan, elle me flatte infiniment.
« Je le regardai avec effroi.
« — Mais je ne puis accepter le compliment dans son entier ; les mains de Satan sont ornées de griffes avec lesquelles il entraîne ses victimes en enfer, et moi...
« Il tira le gant de sa main gauche.
« — Je n'ai pas de griffes, ou du moins elles ne sont pas encore poussées, ajouta-t-il.
« Le gant ôté laissa à découvert une main petite, blanche, effilée, presque une main de femme, au petit doigt de laquelle, comme pour faire ressortir sa blancheur, semblait fleurir, telle qu'un large myosotis, une des plus belles turquoises que j'aie vues.
« Mon regard, malgré moi, se porta sur cette main si blanche et si aristocratique, malgré moi s'arrêta sur la turquoise.
« — Bon! dit-il en souriant, je crois pouvoir vous offrir un bijou qui vous fera plaisir, puisque vous l'avez regardé.
« Il tira la turquoise de son doigt.
« — Cette pierre, dit-il, si l'on en croit les traditions de la terre qui lui donne naissance, est douée d'une vie et d'une propriété à elle : sa vie, dit-on, s'identifie à celle de la personne qui la porte ; si cette personne est menacée d'un danger, son azur devient foncé ; si elle tombe malade, son azur pâlit ; si elle meurt, la pierre devient d'un vert livide et perd toute sa valeur. Sa propriété, dit-on encore, est de porter bonheur à la personne qui la porte. Il y a trois ans que je l'ai achetée à Moscou, d'un Tatar Mogol. Depuis ce temps, tout m'a réussi ; la dernière faveur que je lui dois, ma chère Edmée, est de vous avoir connue et d'être devenu votre époux. Elle a donc fait pour moi tout ce qu'elle pouvait faire. A votre tour d'être protégée par elle, et puisse-t-elle être aussi efficace pour votre avenir qu'elle l'a été pour le mien!
« En disant ces mots, il essaya de prendre ma main et de me passer la turquoise au doigt. Mais je retirai vivement ma main.
« Alors, s'adressant à Zoé :
« — Je vois bien, dit-il, qu'Edmée a encore à mon endroit quelques préjugés qui lui viennent de ma ressemblance avec Satan. Vous, Zoé, qui me paraissez un esprit fort, prenez cette bague, courez à l'église, trempez-la dans l'eau bénite, et, si elle ne se change pas en charbon ardent, si elle ne fait pas bouillir l'eau, c'est que je ne suis ni Satan, ni un de ses suppôts.
« Puis, se levant sans que je fisse aucun mouvement pour m'y opposer, il me prit la main, y appuya ses lèvres et sortit.

XXII

« Restée seule avec Zoé, je levai les yeux sur elle.
« Zoé me regardait en riant et en tournant et retournant la bague entre ses doigts.
« — En vérité, lui dis-je, tu es insupportable.
« — Et en quoi? En ce que je ne suis pas de ton avis sur M. de Montigny, en ce que je ne le regarde pas comme le démon, comme Satan, comme l'antéchrist? Ah! ma pauvre Edmée, je ne suis qu'une paysanne ; mais, si tu n'adores pas cet homme-là, tu passeras auprès de ton bonheur comme un aveugle passe sans le voir près d'un trésor qui renfermerait sa fortune.
« — Comment veux-tu que j'aime jamais un hérétique?
« — D'abord, dit Zoé, je ne sais pas ce que c'est qu'un hérétique ; mais, si ignorante que je sois, je sais que c'est un honnête homme, et je me trompe fort si M. de Montigny n'est pas un homme et, en outre, un fort bel homme ; ce qui n'est pas tout à fait à dédaigner dans un mari.
« — Un mari! un mari! m'écriai-je ; il est donc mon mari?
« — Dame, il me semble qu'il n'y a plus à s'en dédire.
« Je poussai un soupir.
« — Voyons, dit Zoé, que dois-je faire de cette bague? Dois-je, comme l'a dit M. de Montigny, l'aller tremper dans l'eau bénite pour l'éprouver? dois-je la jeter dans le puits du verger? dois-je la passer à ton doigt, comme cela me paraît être sa véritable destination?
« Et Zoé la passa au sien en la mettant sous mes yeux.
« — Vois, dit-elle, comme elle fait bien sur ma main

noire ; juge de l'effet qu'elle fera sur ta main blanche : le même qu'elle faisait sur la main de M. de Montigny... Sais-tu qu'il a une fort belle main ?

« Je ne répondais rien, car tout ce que Zoé me disait était l'irrécusable vérité.

« Elle prit ma main gauche, la même où était déjà l'alliance, et passa la bague à mon doigt.

« — Eh bien, me demanda-t-elle, te blesse-t-elle, te brûle-t-elle, cette bague terrible ?

« Rien de tout cela. Elle allait à mon index comme si elle eût été faite pour moi.

« En ce moment, j'entendis et je reconnus le pas de madame de Juvigny. Zoé avait posé sur une table le billet que j'avais trouvé sous le socle de ma petite Vierge ; je le pris, je le déchirai vivement et j'en jetai les morceaux dans la cheminée.

« Madame de Juvigny venait me chercher ; il était, dit-elle, ridicule qu'un jour de noces, je restasse enfermée dans ma chambre de jeune fille avec une petite paysanne.

« Je regardai Zoé ; quoique le compliment fût peu gracieux pour elle, elle paraissait donner raison à madame de Juvigny.

« Décidément, tout le monde était ligué contre moi.

« Je descendis. M. de Montigny était au salon avec quelques personnes de nos amies qui devaient être les convives de notre dîner.

« Le regard de M. de Montigny se porta vivement sur ma main ; un éclair de joie passa dans ses yeux en voyant qu'elle était parée de sa bague ; il se leva, vint au-devant de moi et me dit tout bas :

« — Merci !

« Ce mot me fit passer un frisson dans les veines : ne venais-je pas de donner un gage à Satan en mettant cette bague à mon doigt ?

« Je m'assis muette et tremblante ; tout le monde dut me prendre pour une idiote.

« On annonça que le dîner était servi.

« On m'avait placée en face de M. de Montigny ; je ne parlais pas, je ne mangeais pas ; il paraissait horriblement souffrir de cette espèce de torpeur dans laquelle j'étais plongée.

« A la suite du dîner, il y eut un assez long colloque entre madame de Juvigny et lui ; M. de Montigny paraissait hésiter, ma belle-mère insistait.

« Depuis, je compris de quoi il était question.

« M. de Montigny vint à moi.

« — Je me souviens, dit-il, de nos promenades dans le parc, je me souviens que vous écoutiez avec plaisir les vers de nos grands poètes ; il fait un temps magnifique, une nuit admirable ; voulez-vous jeter un châle sur vos épaules et venir nous promener du côté de la source, sous le rayon silencieux de la lune amie, comme dit Virgile ; à l'obscure clarté qui tombe des étoiles, comme dit Corneille ? Nous parlerons un instant d'un poète plus grand que tous ceux dont je vous ai dit des vers.

« Je me levai machinalement ; M. de Montigny m'enveloppa d'un superbe cachemire.

« Je pris son bras et nous sortîmes. Dans l'antichambre, je rencontrai Zoé et je lui fis signe d'aller m'attendre dans ma petite cellule de pensionnaire ; elle parut me comprendre et me répondit de son côté par un autre signe.

« Je me rappellerai toujours cette soirée comme on se rappelle un des moments suprêmes de la vie. Supposez un homme condamné à mort, qui sait que, dans une heure, la sentence qui le condamne non seulement dans ce monde, mais encore dans l'éternité, sera exécutée, et à qui l'on permet d'errer dans un beau parc au milieu des douces ténèbres de la nuit, au murmure des sources, au chant du rossignol, sous un ciel d'azur tout constellé de fleurs d'or, et vous aurez une idée de ce que j'éprouvai.

« M. de Montigny dut sentir le frémissement de mon bras sous le sien ; car, sentant que j'étais près de le retirer, il l'y fixa en appuyant sa main gauche dessus.

« Puis, comme il avait déjà pu remarquer la puissance de sa voix sur moi, il commença à me parler de ce *poète plus grand que tous ceux dont il m'avait dit des vers*, c'est-à-dire à me parler de Dieu.

« Il me serait impossible de vous répéter tout ce que me dit, avec une suprême éloquence, cet esprit supérieur de ce Dieu, moteur unique, âme universelle, ouvrier sublime, créateur des mondes semés dans l'espace comme une poussière de diamant. Cent fois, cette conversation est revenue à mon esprit dans toute l'harmonie de son ensemble, dans toute la splendeur de ses détails. Quoique plus de la moitié des choses que me disait M. de Montigny échappât à la faiblesse de mon esprit, je sentais que ces paroles dont je n'avais aucune idée, c'était la vérité, mais la vérité avec quelque chose de l'entraînement de la révélation ; elles semblaient, comme un nouveau baptême, se répandre sur mon front et pénétrer jusqu'à mon cœur ; je me demandais lequel était véritablement le roi du ciel, de ce Dieu bon, miséricordieux, immense, infini, portant notre monde dans un pli de sa robe d'azur, éclairant l'univers de son regard, le réchauffant de son haleine, ou de ce Dieu irrité, jaloux, colère, dont l'abbé Morin m'avait, la veille encore, fait un si terrible portrait. Tout enfant que j'étais, j'avais déjà une certaine justesse d'esprit, et il me semblait que, de ces deux paroles si opposées, celles de M. de Montigny était non seulement la plus éloquente, mais encore la plus selon le cœur de l'homme, de la nature et de Dieu.

« Je me laissai peu à peu aller au charme de cette poésie, et il n'eut plus besoin de retenir mon bras sur le sien.

« Voulait-il arriver seulement à ce but, de ne plus m'inspirer de crainte, et avait-il compris que ce but était atteint ? C'est probable, car, sans risquer une seule caresse, il me ramena au château...

J'interrompis madame de Chamblay :

— Mais savez-vous, madame, lui dis-je, que ce M. de Montigny était tout simplement un homme adorable ?

Elle sourit tristement comme à un souvenir mal effacé.

— Et, continuai-je, que, chose étrange, je suis plus jaloux du mort que du vivant ?

— Et vous avez raison, me dit-elle.

— Alors, m'écriai-je vivement, vous me permettez d'être jaloux ?

— Je vous permets d'être le plus tendre ami de mon cœur, me dit-elle ; j'ai pour vous un indéfinissable sentiment de reconnaissance, parce qu'à vous seul je dois les quelques moments de douce rêverie et de calme bonheur que j'ai eus dans ma vie. Ce sentiment est encore indéfini dans mon âme, ne me forcez pas à l'analyser, laissez-le vague et flottant comme une vapeur, comme un rêve, et ne demandez pas qu'il me matérialise en passant du rêve à la réalité, en descendant de mon âme à mon cœur.

Je me tus en cherchant sa main, qu'elle m'abandonna.

— Continuez, lui dis-je.

— Ces confidences d'une pensionnaire ne vous ennuient donc point ?

— Elles ont pour moi un charme suprême ; c'est le livre de votre vie entr'ouvert à ses premières pages, et que je lis avec vous au lieu de le lire seul ; tournons le feuillet, nous sommes au bas d'une page.

Madame de Chamblay continua :

— Deux heures après, j'étais dans la chambre verte, écoutant les exhortations de madame de Juvigny, qui, après m'avoir fait une longue énumération des devoirs d'une femme envers son mari, me laissa en peignoir de nuit, en m'annonçant la visite de M. de Montigny.

« Mais, comme si elle eût pensé que ses devoirs de belle-mère n'étaient point entièrement accomplis par ses recommandations de docilité, elle rentra et ne me quitta que lorsqu'elle m'eut vue couchée dans ce même lit où ma pauvre mère m'avait mise au monde et était morte.

« Ce souvenir m'avait serré le cœur ; il me semblait qu'en m'imposant cette même chambre mortuaire pour chambre nuptiale, madame de Juvigny commettait une impiété ; mais, à moins d'une de ces exaltations qui appartiennent à mon caractère, ou plutôt qui me font sortir de mon caractère, j'avais pris avec ma belle-mère l'habitude d'une obéissance passive. Je me couchai donc sans résistance aucune et ne parus faire aucune attention aux frissons qui couraient dans mes veines et aux larmes qui coulaient de mes yeux.

« Je l'entendis fermer la porte à double tour et tirer la clef de la serrure.

« Elle m'enfermait. — Je ne cherchai pas dans quel but ; je m'élançai dans ma chambre, presque certaine d'y trouver Zoé et ayant hâte de faire ma prière aux pieds de ma chère petite Vierge.

« Zoé était là, en effet, cachée derrière un grand écran ; elle avait prévu le cas où madame de Juvigny entrerait chez moi, et elle avait pris ses précautions pour ne pas être vue.

« Ma première idée fut de m'enfermer dans ma chambre et de ne pas répondre à M. de Montigny ; mais je cherchai vainement la clef ; bien plus, le verrou avait été dévissé. Toutes les précautions avaient été prises contre ce que l'on appelait ma folie.

« Je me jetais aux pieds de ma Vierge pour y faire ma prière habituelle, lorsqu'en abaissant les yeux, je vis, sous le socle, à la même place, un papier pareil à celui que j'y avais trouvé le matin.

« Mes yeux se portèrent rapidement vers la cheminée ; les fragments du papier déchiré y étaient encore ; ce n'était donc pas le même, et ma mémoire ne me trompait pas : je l'avais bien détruit.

« Je montrai l'autre à Zoé, toute tremblante et n'osant y toucher même.

« Zoé le prit et elle voulait le brûler sans le lire ; mais je le lui arrachai vivement des mains ; mon mauvais génie me poussait. Je lus :

« Au moment où vous dépendez encore de vous-même, au « moment où vous pouvez perdre ou sauver votre âme, rap- « pelez-vous l'engagement que vous avez pris devant Dieu « de ne jamais appartenir à un hérétique. »

« C'était plus que n'en pouvait supporter ma pauvre imagination ; je me renversai en arrière, me tordant les bras et criant :

« — Non, non, je te promets, Vierge sainte, je ne serai jamais à cet homme !

« Ecoutez ceci, mon frère, dit madame de Chamblay en me serrant la main avec plus de terreur que de tendresse ; fut-ce l'effet de mon imagination frappée, fut-ce celui de ma double vue, de même que je vous ai reconnu, dans la chambre de l'auberge, à travers les rideaux de ma fenêtre je vis le prêtre dans la chambre de ma vieille nourrice, le visage collé à la vitre, les bras croisés, les yeux menaçants, la sueur sur le front.

« Mes yeux devinrent fixes et se dilatèrent horriblement ; mon bras s'étendit, comme dans un accès cataleptique, du côté de la terrible vision ; mes lèvres blêmirent et tremblèrent.

« — Qu'as-tu? mais qu'as-tu donc? me demanda Zoé.

« — Là, là, lui dis-je, vois-tu?

« — Quoi? Que veux-tu que je voie?

« — Le prêtre!

« — L'abbé Morin? Tu es folle : il est reparti ce matin pour Bernay.

« — Non, non ; à un quart de lieue de Juvigny, il est descendu ; il a attendu la nuit, il est chez ta mère, il a les yeux fixés sur la fenêtre de ma chambre, il me menace de l'enfer, si jamais je suis à cet homme... Non, non, jamais, je jure...

« — M. de Montigny ! interrompit Zoé.

« En effet, absorbée que j'étais par l'effrayante vision, je n'avais pas entendu la clef de la grande chambre tourner dans la serrure, je n'avais pas vu M. de Montigny s'approcher de la porte.

« Au cri de Zoé, je me retournai ; il était debout sur le seuil.

« A cette vue, je sentis que toute ma raison m'abandonnait ; je ne songeai qu'à fuir ; je m'élançai avec une telle violence, que j'écartai M. de Montigny. La porte par laquelle il était entré était déjà refermée ; mais restait celle du couloir, qui conduisait à l'escalier dérobé, au verger, à la rivière.

« Tout me paraissait préférable, même la mort, à cette damnation dont j'étais menacée. J'entendis la voix de Zoé qui criait :

« — Au nom du Seigneur ! arrêtez-la ! elle est folle.

« Puis des pas me suivirent dans l'obscurité ; je continuai de fuir, éperdue, haletante ; tout à coup, le terre sembla manquer sous mes pieds, un cri m'échappa ; un cri plus terrible peut-être que le mien lui répondit ; je roulai comme dans un abîme.

« Je me vis tout environnée d'éclairs, puis je ne vis plus rien. Ma tête avait porté contre l'angle de l'escalier, je poussai un gémissement et m'évanouis...

— Ah ! pauvre amour à moi ! m'écriai-je en serrant Edmée contre ma poitrine oppressée et en cherchant avec mes lèvres dans ses cheveux la trace de la blessure.

Elle se dégagea doucement de mon étreinte.

— J'étais bien insensée, n'est-ce pas? dit-elle.

— Oh ! répliquai-je, moins que le prêtre n'était coupable... Oh ! le misérable ! Et Dieu ne l'a pas puni?

— Non, reprit Edmée, ce fut l'innocent, ce fut le bon qui fut puni à sa place, si toutefois la perte d'une sotte enfant comme moi est une punition.

— Achevez, Edmée, achevez, lui dis-je ; ne voyez-vous pas que mon âme est suspendue à vos lèvres?

Elle reprit :

— A la suite de cet événement, dont la cause resta un mystère pour tout le monde, l'abbé Morin rentra triomphant dans la maison. Ce qui transpira de cette scène, c'est que, dans un accès de brutalité, la première nuit de ses noces, M. de Montigny m'avait brisé la tête contre la muraille.

« La blessure était grave ; je restai, à ce que l'on m'a dit depuis, plus de douze heures sans connaissance ; lorsque je rouvris les yeux, l'abbé Morin était au pied de mon lit, son doigt mince allongé sur ses lèvres pâles, pareil à la statue du Silence.

« Il fut le premier que je vis.

« En se détachant de lui, mon regard s'arrêta sur les autres personnes ; ces autres personnes étaient le médecin, ma belle-mère et Zoé.

« Je vis Zoé me tendre les bras avec une indéfinissable expression de joie ; mais j'avais perdu une telle quantité de sang, j'étais si faible, que je m'effrayai à l'idée de parler ou d'entendre parler, et que je refermai les yeux, emportant pour tout souvenir, dans le demi-sommeil où je me plongeai, l'image du prêtre, dont le geste impératif me commandait le silence.

« J'avais remarqué que M. de Montigny n'était point là, et, contradiction étrange, je lui en faisais presque un reproche.

« Le médecin recommanda que l'on me laissât seule, affirmant que désormais c'était à la nature de faire elle-même son œuvre. J'entendis Zoé qui insistait pour demeurer près de moi, promettant qu'elle resterait immobile dans le fauteuil et que, quand même je m'éveillerais et lui parlerais en m'éveillant, elle ne me répondrait pas.

« Elle tint parole, et ce ne fut que quatre ou cinq jours après que j'appris d'elle ce qui s'était passé:

« Au cri que j'avais poussé et auquel M. de Montigny avait répondu par un cri non moins désespéré, Zoé était accourue avec une bougie ; elle avait vu, au bas de l'escalier, M. de Montigny me soulevant sanglante dans ses bras. Elle et lui me crurent tuée sur le coup.

« — Rien ne pouvait se comparer, me dit Zoé, au désespoir de M. de Montigny.

« A nos cris, à ceux de Zoé, madame de Juvigny était accourue. Elle demanda se qui s'était passé ; mais, secouant la tête, M. de Montigny se contenta de lui répondre avec une profonde tristesse :

« — Si vous m'aviez dit, madame, que la pauvre Edmée avait pour moi une si cruelle antipathie, croyez-le bien, jamais je ne fusse devenu son mari.

« Puis se détachant de mon corps inanimé :

« — Je vais monter à cheval et vous amener un médecin, continua-t-il ; quant à moi, mon devoir m'est tracé par la terreur que j'inspire ; je ne reparaîtrai devant Edmée que lorsqu'elle me rappellera.

« Et, appuyant ses lèvres sur mon front tout sanglant, il salua madame de Juvigny et sortit. Cinq minutes après, on entendit le bruit du galop d'un cheval qui s'éloignait.

« Une heure après, le médecin était arrivé ; M. de Montigny lui avait fait promettre de le tenir jour par jour au courant de ma santé ; puis il s'était retiré dans son château, situé à deux lieues de celui de Juvigny.

« J'abrège.

« L'abbé Morin reprit une telle influence sur madame de Juvigny, qu'elle partit pour Paris, me laissant aux soins de Joséphine et de Zoé, et le faisant maître absolu de la situation.

« Il en profita pour se porter partie civile, demandant ma séparation de corps par suite de mauvais traitements.

« Il n'y avait, au reste, qu'une voix contre M. de Montigny ; à dix lieues à la ronde, un chœur tout entier de dévotes, inspirées par l'abbé Morin, le calomniaient à qui mieux mieux.

« D'ailleurs, les apparences n'étaient-elles pas là, et n'est-ce pas un monstre digne de l'exécration publique, qu'un homme qui, la première nuit de ses noces, brise, pour une légère résistance qu'elle oppose à ses désirs, la tête de sa femme contre la muraille, surtout quand cet homme est un hérétique et que cette résitance est inspirée par des sentiments religieux?

« J'étais une martyre ; M. de Montigny était un bourreau.

« Ce bourreau était admirable jusqu'au bout. Voyant que je ne le rappelais pas comme il l'avait espéré, il ne revint pas au château ; voyant que mon avocat et mon avoué poursuivaient, en quelque sorte au nom de la morale outragée, ma séparation, d'avec lui, il ne fit aucune défense, s'en rapporta à la justice du tribunal, et se laissa condamner sans plaider.

« Le jour même de son jugement, il partit pour l'étranger sans me dire vers quelle partie du monde il se dirigeait, mais en me laissant ces mots :

« Chère enfant de mon cœur, je n'ai pas le droit de faire « votre malheur, n'ayant pas su faire votre félicité. Je « ne me tuerai pas, si malheureux que je sois, parce que le « suicide est un crime ; mais je puis vous promettre une « chose, c'est qu'avant que vous ayez atteint l'âge de vingt « ans, l'homme que vous aimerez pourra devenir votre « époux.

« DE MONTIGNY. »

— Et, vous avez eu le courage de le laisser partir? m'écriai-je, emporté par l'admiration que m'inspirait cet homme.

— Je n'étais plus à Juvigny, je ne m'appartenais plus ; j'étais au couvent des religieuses ursulines de Bernay.

— Oh ! murmurai-je, entre les mains de cet homme ; Dieu vous protège !

— Dieu m'a protégée, répondit madame de Chamblay.

— Oh ! pardon de vous avoir interrompue, lui dis-je ; continuez, continuez.

XXIII

— Le lendemain de l'arrivée de madame de Juvigny à Paris, je reçus d'elle une lettre dans laquelle elle m'annonçait que ce que j'avais de mieux à faire, c'était, après le scandale causé par ma sottise, d'entrer comme pensionnaire au couvent des ursulines de Bernay.

« Elle partait pour faire un voyage en Italie avec sa sœur et son beau-frère ; ce voyage durerait un an ou deux, peut-être davantage. En cas de mort de M. de Montigny, mort peu probable, puisque M. de Montigny avait à peine trente-deux ans, je serais libre de prendre le voile, de me remarier ou d'attendre ma majorité.

« Une procuration laissée par elle à l'abbé Morin l'autorisait à la remplacer près de moi en toute circonstance.

« Je montrai cette lettre à Zoé, ma seule confidente ; ma bonne vieille Joséphine était tout entière en la puissance de l'abbé Morin, et, chaque fois que j'aurais à lutter contre lui, je savais d'avance qu'en aucune façon je ne pouvais compter sur elle.

« Zoé lut la lettre ; sous une apparence de frivolité, c'est un esprit très juste et surtout un cœur très résolu, à qui plus d'une fois j'ai dû un bon conseil, une solide assistance.

« Elle réfléchit un instant.

« — Tu n'as que deux choses à faire, ma pauvre Edmée, me dit-elle : ou suivre le conseil que te donne ta belle-mère, ou m'autoriser, à l'instant même, à partir pour le château de M. de Montigny et à le ramener.

« — Que me proposes-tu là, Zoé ? m'écriai-je.

« — Je te propose ton bonheur.

« — Je n'oserai jamais reparaître devant lui ; il refuserait de me revoir.

« — Il rentrerait dans ta chambre à genoux, vois-tu.

« — Non, non, jamais ! murmurai-je d'une voix sourde ; c'est impossible ; l'abbé Morin dit que je serais damnée.

« — Que Dieu pardonne à l'abbé Morin le mal qu'il a fait, et, si miséricordieux que Dieu soit, je doute qu'il le fasse ; car ce ne serait plus de la miséricorde, ce serait de l'injustice. Encore une fois, veux-tu que j'aille chercher M. de Montigny ?

« — Non, je te dis que non.

« — Si je vais le chercher sans te le dire, me pardonneras-tu ?

« — Jamais, ne fais jamais cela, Zoé ; car, si je le revoyais, cette fois, je n'irais pas jusqu'à l'escalier, je me jetterais par la fenêtre.

« — Alors, tenons-nous au conseil donné par ta belle-mère, et allons au couvent.

« — Allons au couvent, dis-tu ?

« — Sans doute ; si tu vas au couvent, j'y vais avec toi

« — Oh ! avec toi, Zoé, m'écriai-je, je n'hésiterais pas ; mais...

« — Mais quoi ?

« — Il ne permettra pas que tu m'accompagnes.

« — Qui cela ?

« — Lui.

« — Qui, lui ?

« — L'abbé Morin.

« — Oh ! ne sois pas inquiète, cela me regarde.

« Je secouai la tête.

« — D'abord, voyons, dit Zoé, regarde-moi en face ; pourquoi crois-tu que l'abbé Morin ne me laissera pas aller au couvent avec toi ?

« — Je ne sais, répondis-je ; mais tu connais la faculté que j'ai de deviner certaines choses. Eh bien, je suis certaine qu'il s'opposera à ce que tu me suives.

« — Oh ! quant à cela, oui, bien certainement, dit Zoé.

« — Mais, alors, comment feras-tu ?

« — Je te suivrai malgré lui, donc ?

« — Malgré lui ! Entreras-tu au couvent malgré lui ?

« — J'y entrerai de son consentement ; il est vrai que cela lui fera gros cœur, mais j'y entrerai.

« — Alors, il n'y a pas à hésiter, ma chère Zoé, allons a Bernay.

— Oh ! ne nous pressons pas tant ; ce n'est pas une vie si agréable que celle du couvent.

« — Celle que je mène ici est-elle bien gaie ?

« — Non, je le sais bien ; mais encore ne faut-il pas se jeter ainsi tête baissée dans un gouffre sans regarder le fond

« En ce moment, on frappa à la porte ; comme les plus grands ménagements étaient recommandés à mon égard, quoique je fusse en pleine convalescence et que je commençasse à descendre et à me promener dans le parc, il était défendu à qui que ce fût d'entrer sans frapper.

« Zoé alla voir à la porte ; c'était un des domestiques restés au château qui venait prévenir Zoé qu'on la demandait chez sa mère pour affaire d'importance.

« Elle fit répéter au domestique deux fois les mêmes paroles.

« — Moi, s'écria-t-elle en riant, moi, pour affaire d'importance ? Entends-tu, Edmée ? On demande mademoiselle Zoé chez madame sa mère pour affaire d'importance.

« Puis, se tournant vers le domestique :

« — Dites que j'y vais.

« Zoé referma la porte et revint à moi.

« — Te doutes-tu de ce que cela peut être ? lui demandai-je.

« — Par ma foi, non ; quelque manigance de l'abbé Morin, probablement. En tout cas, quelque chose que ce soit, dans un quart d'heure, tu en sauras autant que moi. Je reviens.

« Je restai seule, convaincue que c'était M. de Montigny qui faisait demander Zoé, et peut-être le désirant au fond du cœur.

« J'avais souvent repassé dans mon esprit tous les détails de ses relations avec moi, et je ne pouvais me dissimuler que, si la fatale influence de l'abbé Morin ne m'avait pas éloignée de lui, comme me l'avait dit Zoé dans son langage moitié naïf, moitié pittoresque, mon bonheur était là.

« Zoé rentra.

« — Eh bien, lui dis-je vivement, que te voulait-on ?

« — Oh ! presque rien : on voulait me marier.

« — Te marier, toi ?

« — Tiens ! et pourquoi ne me marierait-on pas, au bout du compte ? On t'a bien mariée, et j'ai huit mois de plus que toi ; donc, je suis une grande personne.

« — Et qui donc voulait te marier ?

« — M. le vicaire, ni plus ni moins.

« — M. le vicaire ?

« — Oui, c'était lui en personne qui m'attendait.

« — Avec qui voulait-il te marier ?

« — Avec Jean-Louis le sacristain.

« — Mais Jean-Louis est pauvre, tu n'es pas riche ; comment feriez-vous en ménage ?

« — Voilà ce qui te trompe. On a découvert à Jean-Louis un protecteur inconnu qui lui donne trois mille francs en le mariant. Avais-tu trouvé à Jean-Louis d'assez beaux yeux pour qu'on lui donnât dessus mille écus de dot, toi ?

« — Ma foi, non : il louche !

« — C'est ce que j'ai répondu ; mais M. le vicaire m'a répliqué que j'avais tort, que Jean-Louis était très joli garçon, que c'était une fantaisie seulement qu'il avait dans l'œil ; qu'outre les trois mille francs qu'on lui donnait en le mariant avec moi, on portait ses appointements comme bedeau à six cents francs ; que ses fonctions à l'église, qui lui prenaient un quart d'heure par jour de la semaine et deux ou trois heures le dimanche, ne l'empêchaient pas d'exercer son état de sabotier ; enfin que, si je refusais Jean-Louis, jamais je ne retrouverais son pareil.

« — Et qu'as-tu fait ?

« — J'ai refusé, naturellement.

« — Sous quel prétexte ?

« — Sous celui que t'accompagnant au couvent des ursulines de Bernay, je ne pouvais, juste à ce moment-là, jurer obéissance à un homme qui pourrait m'ordonner de rester à Juvigny. J'ai, du reste, reconnu les belles qualités physiques et morales de Jean-Louis, et lui ai souhaité une plus digne appréciatrice que je ne l'étais de ses mérites et de sa fortune.

« — Et ta mère, qu'a-t-elle dit ?

« — Ah ! ma mère, du moment qu'elle a su que c'était pour te suivre que je refusais Jean-Louis, elle a approuvé mon refus ; seulement, M. Morin la retournera.

« — Comment, M. Morin ?

« — Sans doute ; tu ne devines pas que le coup vient de lui ?

« — Non.

« — Innocente que tu es, va !

« Et Zoé haussa les épaules.

« Je réfléchissais à l'intérêt que pouvait avoir l'abbé Morin à marier Zoé à Jean-Louis, lorsque le même domestique reparut, disant pour la seconde fois à Zoé qu'on la demandait chez sa mère.

« — Cette fois, c'est lui, dit-elle.

« — Qui, lui ?

« — Ah ! ma foi, puisque tu as la seconde vue, regarde.

« Je me recueillis, et, fermant les yeux, je fis un effort de volonté, en m'imposant à moi-même l'obligation de voir à distance. Tout à coup, je tressaillis.

« — L'abbé Morin ! m'écriai-je en pâlissant.

« — Eh bien, je l'avais deviné, moi, sans avoir la seconde vue.

« Puis, me prenant les deux mains et les baisant en s'agenouillant devant moi :

« — Voyons, me dit Zoé, es-tu bien décidée à ne pas voir M. de Montigny ?

« — Oui, tant que le prêtre vivra ; il me rendrait folle.

« — Et mieux vaut être enfermée aux Ursulines de Bernay qu'au Bon-Sauveur de Caen (1), tu as raison ; demain, nous partons pour Bernay.

« — Et toi avec moi, n'est-ce pas ?

« — Certainement.

« — Mais, s'il ne veut pas que tu m'accompagnes ?...

« — Il voudra, sois tranquille.

« — Comment t'y prendras-tu ?

« — Cela me regarde.

« Et, se relevant, elle m'embrassa sur les deux joues, la chère fille, et sortit.

« — Maintenant, ajouta madame de Chamblay, pour ne pas interrompre mon récit déjà bien long, laissez-moi vous dire ici ce que je ne sus que plus tard au couvent même des ursulines.

— Chère Edmée, lui dis-je, je ne sais si tout ce que vous venez de me dire paraîtrait long à un étranger ; mais je sais que chaque mot que vous prononcez semble correspondre à une des fibres de mon cœur ; vous voyez avec quelle ardeur je vous écoute, vous sentez avec quelle avidité j'aspire vos paroles. N'oubliez donc aucun détail de cette vie qui m'est chère ; ne m'avez-vous pas prévenu, d'ailleurs, que vos pressentiments vous disaient que j'étais destiné à vous sauver d'un grand danger ? Pour prévoir ce danger, pour l'écarter de vous, il faut que je connaisse votre vie tout entière. Parlez, parlez donc ; je vous écoute.

Madame de Chamblay continua.

XXIV

— En arrivant chez elle, Zoé trouva sa mère qui l'attendait au rez-de-chaussée ; la bonne femme, avec sa vue courte, sa foi naïve, est restée, même aujourd'hui encore, la fidèle de l'abbé Morin ; elle ignore, au reste, complètement ce qui s'est passé.

« — Qu'as-tu donc fait à M. l'abbé ? demanda-t-elle. Il semble fâché tout rouge contre toi ; il est à la chambre ; montes-y vite, mon enfant, et fais ta paix avec lui.

« Zoé monta sans répondre ; c'est un cœur non seulement dévoué, mais encore résolu que celui de la pauvre enfant, et, quand vous saurez tout ce qu'elle a fait pour moi, vous ne vous étonnerez pas que, lorsqu'il s'est agi de son propre bonheur, j'aie risqué près de votre ami la démarche à laquelle je dois le bonheur de vous connaître.

Un serrement de main mutuel, un regard échangé, un sourire passant des lèvres au cœur, interrompirent pendant une seconde le récit de madame de Chamblay, qui reprit :

— L'abbé Morin attendait, en effet, Zoé au premier étage ; il était assis dans un fauteuil, les sourcils froncés, les lèvres contractées, et, comme pour ne pas se laisser aller à sa colère, il se tenait cramponné des deux mains aux deux bras de son fauteuil.

« Zoé entra, lui fit la révérence et se tint debout devant lui.

« — C'est donc vous, petite fille, dit l'abbé rompant le premier le silence, qui refusez le bien que l'on veut vous faire ?

« — Et en quoi cela, monsieur l'abbé ? demanda Zoé, comme si elle ignorait complètement la cause de son irritation.

« — En ce qu'un brave garçon veut bien vous choisir pour femme et que, brutalement et sans raison, vous refusez son offre.

« — Oh ! monsieur l'abbé, on vous a mal rapporté la chose ; je n'ai pas refusé brutalement : J'ai dit que M. Jean-Louis me faisait honneur. Je n'ai pas refusé sans raison : J'ai dit que je n'aimais pas M. Jean-Louis, et, sauf, votre avis, monsieur l'abbé, quoique je n'aie pas grande expérience en ces sortes de matières, je crois la bonne amitié encore plus nécessaire en ménage qu'un sac d'argent, si gros qu'il soit.

« — Ce n'est point là la raison qui vous a fait refuser, mademoiselle, dit l'abbé, étonné de cette résistance railleuse à laquelle il ne s'attendait pas.

« — Ce n'est point la raison tout à fait, monsieur l'abbé ; mais c'est une des deux raisons.

« — Et quelle est l'autre ? Voyons.

« — Madame de Montigny — Zoé appuya sur ce mot, qui amena sur les lèvres de l'abbé un funèbre sourire — madame de Montigny, répéta Zoé, va, suivant le conseil de sa belle-mère et votre désir, monsieur l'abbé, se rendre au couvent des ursulines de Bernay.

« — Ah ! fit l'abbé, c'est bien heureux ; elle s'est décidée, enfin !

« — Oui, mais à une condition.

« — Elle fait des conditions ?

« — Oh ! mon Dieu, oui ; comme on dit, vous savez, monsieur l'abbé, le mariage émancipe, et Edmée est mariée.

« — Voyons, quelle est la condition que fait mademoiselle Edmée ?

« — Que fait madame de Montigny, vous voulez dire ?

« — Soit.

« — Eh bien, la condition qu'elle fait est que je ne la quitterai pas ; je ne peux pas me marier aujourd'hui, vous comprenez, monsieur l'abbé, et m'en aller au couvent demain ; ce serait d'un mauvais exemple, si l'on ne se mariait que pour cela.

« — Soit ; mais, par malheur, le désir de mademoiselle Edmée est impossible à réaliser.

« — Et qui s'y opposera ?

« — Votre mère d'abord ; elle est bien décidée à ne pas se séparer de vous.

« — Bonne mère ! dit Zoé, je la reconnais bien là ; mais, par bonheur, monsieur l'abbé, je sais quelqu'un qui a une grande influence sur elle et qui obtiendra que je suive ma sœur de lait.

« — Qui cela ? demanda l'abbé d'un air de doute.

« — Vous, monsieur Morin, dit Zoé.

« — Moi ? répéta l'abbé.

« — Oui, vous-même.

« — Ah bien, oui ! compte sur moi pour cela.

« — J'y compte cependant, monsieur l'abbé.

« — Eh bien, tu te trompes, et du tout au tout.

« Zoé secoua la tête.

« — Parce que vous ne savez pas les raisons que j'ai d'y compter, monsieur Morin.

« — Je serais curieux de les connaître, ces raisons.

« — Oh ! mon Dieu, je vais vous les dire, à vous, comme je les dirais à tout le monde.

« — J'écoute.

« L'abbé s'accommoda dans son fauteuil pour mieux entendre les raison de Zoé.

« — La première, c'est que madame de Montigny...

« — Ne pouvez-vous, ma chère, vous déshabituer d'appeler mademoiselle de Juvigny de ce nom ?

« — Pourquoi m'en déshabituerais-je, monsieur l'abbé, puisque c'est le sien ?

« — Vous savez qu'elle va être séparée de son mari ?

« — Une séparation, monsieur l'abbé, n'est pas le divorce.

« —Vous êtes bien savante.

« — Dame, on m'a dit cela ; et puis elle n'est pas séparée encore.

« — Elle va l'être ; j'ai tous pouvoirs de madame de Juvigny pour poursuivre cette séparation.

« — Oui ; mais, supposez que madame de Montigny ne veuille pas qu'on la poursuive ?

« — Hein ! que dites-vous là ? s'écria l'abbé.

« — Je dis une chose tout à fait possible.

« — Après ce qui s'est passé, après les mauvais traitements dont la pauvre enfant a été victime, que penserait le monde ?

« — Si le monde restait dans l'ignorance des causes qui ont amené ces prétendus mauvais traitements...

« — Prétendus ?

« — Je m'entends, monsieur l'abbé, et je suis sûre que, vous aussi, vous m'entendez ; si le monde savait ce que je sais, moi, par exemple...

« — Vous ! dit l'abbé ; et que savez-vous ? Dites.

« — Si le monde savait, monsieur l'abbé... Ah ! mais, tenez, j'aime mieux ne rien vous dire ; laissez-moi ne pas quitter Edmée ; — vous voyez, pour vous faire plaisir, je ne l'appelle plus madame de Montigny ; — laissez-moi ne pas quitter Edmée, et je ne dirai rien, et tout restera comme cela est.

« — Non pas, mademoiselle, dit l'abbé, vous parlerez, au contraire, et à l'instant même.

« — Vous le voulez, monsieur l'abbé ?

« — Je le veux !

« Zoé baissa la voix.

« — Si le monde savait, par exemple, que, la veille du mariage d'Edmée, vous vous êtes donné la peine de quitter Bernay pour venir la confesser vous-même ?

« — N'étais-je pas, de tout temps, son confesseur, et devais-je, à un moment aussi intéressant de la vie, abandonner ma pupille spirituelle ?

« — Non, monsieur l'abbé, et le monde, en effet, ne pour-

(1) Le Bon-Sauveur, maison de fous à Caen.

rait qu'applaudir à ce dévouement ; cependant, lorsque le monde saurait que vous n'avez pris la peine de venir de Bernay ici que pour expliquer à votre pupille la possession des religieuses de Loudun...

« — Que dites-vous là ?

« — Que pour la menacer de la perte de son corps en ce monde et de son âme dans l'autre, si elle devenait jamais la femme de celui que, le lendemain, la loi et l'Eglise allaient lui donner pour époux !

« L'abbé fit un mouvement comme pour arrêter de la main les paroles sur la bouche de Zoé ; ses lèvres pâles et minces murmurèrent quelques mots de menace ; mais Zoé se recula ; elle était décidée à pousser la chose jusqu'au bout.

« — Lorsque le monde saurait que ce livre des religieuses de Loudun, c'était vous qui l'aviez tiré de la bibliothèque et fait mettre par ma mère sous les yeux d'Edmée ; lorsque le monde saurait que le premier billet qu'elle a trouvé, le matin de ses noces, sous le socle de la Vierge, c'est vous qui l'aviez écrit et qui l'aviez fait mettre là par ma mère encore ; lorsque le monde saurait que le second billet qu'Edmée a trouvé à la même place le soir, et que j'ai gardé, venait toujours de vous et avait été mis là par ma mère, toujours ; lorsque le monde saurait que, pendant cette fatale nuit de noces, vous étiez ici, caché dans cette chambre même, attendant le résultat de vos menaces et prévoyant le malheur qui est arrivé : voyons, monsieur l'abbé, croyez-vous que le monde ne plaindrait pas la pauvre enfant que vous avez rendue presque folle, n'absoudrait pas M. de Montigny et n'accuserait pas le véritable coupable ?

« L'abbé se leva livide, les yeux étincelants, les lèvres serrées ; s'il eût été certain de l'impunité, à coup sûr Zoé eût payé son audace de sa vie : il l'eût étranglée de ses mains.

« Mais, avec un violent effort sur lui-même, il retomba dans son fauteuil en murmurant :

« — Petite misérable !

« Zoé ne s'intimida point.

« — Et continua-t-elle, supposez que la connaissance de tous les faits que je viens de vous raconter parvienne à M. de Montigny, accompagnée des preuves, croyez-vous qu'il existe, dites-moi, un tribunal qui ait l'infamie de prononcer cette séparation de corps que vous poursuivez avec l'autorisation de madame de Juvigny ?

« — Fais cela, vipère, et Edmée deviendra folle, et, au lieu de la conduire aux Ursulines de Bernay, tu l'enverras au Bon-Sauveur de Caen.

« — C'est justement ce qu'elle m'a dit, monsieur l'abbé ; c'est justement ce qui fait que je me tairai.

« — Ah ! fit l'abbé.

« — Mais, comme je vous l'ai dit, à la condition que je ne quitterai pas Edmée, qu'elle ne sortira qu'avec moi, et que nous n'aurons qu'une chambre pour nous deux.

« L'abbé abaissa ses sourcils sombres sur ses yeux, réfléchit un instant, essuya avec son mouchoir son front inondé de sueur, et dit d'une voix qu'à force de puissance sur lui-même il était arrivé à rendre calme :

« — J'ai voulu votre bonheur, vous le refusez ; si votre mère consent à vous laisser suivre Edmée, je ne m'y oppose pas ; allez.

« Zoé fit une révérence, descendit, embrassa sa mère, lui assura qu'elle venait de faire sa paix avec l'abbé Morin, et, tout courant, rentra dans ma chambre en disant :

« — Nous partons demain pour Bernay.

« — Ensemble ?

« — Ensemble.

« — Alors, charge-toi de tous les préparatifs, lui dis-je ; je suis si faible de corps et d'esprit, que je suis incapable de penser à rien, ni de rien faire.

« Et je pris et serrai ma tête entre mes mains comme pour empêcher la raison de s'en échapper

« En effet, tant d'événements venaient, dans l'espace de quelques jours, de se succéder dans ma vie si calme jusque-là, que, plus d'une fois, je sentis le délire près de s'emparer de moi, et que je fus sur le point de m'écrier :

« — Je deviens folle !

« Et bien souvent Zoé m'a répété, depuis, que la crainte seule de voir se déchirer dans mon cerveau cette frêle barrière qui sépare l'imagination de la folie, l'avait retenue de tout me dire et d'amener M. de Montigny au pied de mon lit

« Elle ne le fit pas ; les desseins de Dieu sont impénétrables. Nous partîmes comme la chose avait été convenue et sans que ma bonne Joséphine, entièrement au pouvoir de l'abbé Morin, mît obstacle au départ de Zoé pour Bernay, où je n'eus plus de nouvelles de M. de Montigny que par la lettre où, notre séparation de corps prononcée, il m'annonça son départ pour l'étranger.

« Pendant les trois semaines qui s'étaient écoulées depuis mon arrivée à Bernay, j'avais retrouvé beaucoup de calme, et peu à peu Zoé, qui ne perdait pas l'espoir de me réunir à M. de Montigny, dont j'appréciais au fond du cœur toutes les nobles qualités et dont la fatale influence de mon mauvais génie m'avait seule éloignée, peu à peu Zoé était arrivée à me faire consentir à une entrevue, lorsque, tout à coup, la lettre que je vous ai dite arriva.

« Il y avait dans cette lettre une telle tristesse, une telle grandeur, une telle abnégation, que je fondis en larmes en la lisant.

« Zoé me suivait des yeux.

« — Tu l'aimes ? me dit-elle toute joyeuse.

« Je ne répondis pas.

« — Tu l'aimes ? insista-t-elle.

« — Je le plains, lui dis-je.

« Elle me sauta au cou, m'embrassa et s'élança hors de notre cellule en me criant :

« — Je reviens.

« Je continuai de pleurer, les larmes me soulageaient ; je n'aurais jamais cru que des larmes pussent faire tant de bien.

« A mon grand étonnement, une heure se passa, deux heures se passèrent sans que je visse revenir Zoé.

« L'heure du dîner sonna ; la tourière, chargée de notre petit ménage, monta dresser la table et me demanda si je dînais seule ou si elle devait mettre deux couverts.

« Je ne comprenais pas ce qui pouvait retenir Zoé dehors ; pas un instant elle ne m'avait quittée depuis notre arrivée à Bernay.

« L'abbé Morin m'avait fait deux visites, et, pendant ces deux visites, elle était restée debout, appuyée à mon fauteuil, sans s'inquiéter de la singulière expression du regard que lui avait lancé l'abbé Morin.

« Quelques jours auparavant, sans que je devinasse dans quel but, elle avait fait mettre deux verrous à la porte, me faisant promettre, si une obligation quelconque l'éloignait de moi, de ne recevoir, le jour, personne en son absence, et de pousser avec soin les verrous la nuit.

« Comme j'attendais Zoé d'un moment à l'autre, je dis à la tourière de mettre les deux couverts.

« Je l'attendis une heure au delà de l'heure du dîner pour me mettre à table ; elle ne reparut pas. Je dînai seule, occupée d'une seule chose, c'est-à-dire de cette lettre de M. de Montigny et du chagrin que celui qui l'avait écrite devait éprouver.

« Le soir vint ; huit heures sonnèrent. A huit heures, dans la saison d'été, on fermait le couvent. La tourière entra dans ma cellule.

Elle venait me prévenir que l'on avait dû faire connaître l'absence de Zoé à l'abbé Morin et lui demander si l'on devait, en cas de retour pendant la nuit, contrevenir aux règles ordinaires du couvent, qui défendaient d'ouvrir les portes à qui que ce fût, au directeur excepté, après neuf heures du soir.

« L'abbé Morin avait répondu qu'il ne voyait pas pourquoi l'on ferait une exception pour Zoé.

« Si Zoé n'était pas rentrée avant neuf heures, elle ne rentrerait donc pas avant le lendemain, huit heures.

« J'attendis avec une véritable angoisse.

« Depuis le soir où, dans un accès de folie, je m'étais échappée de ma chambre et m'étais fendu la tête en roulant du haut en bas d'un escalier, je n'étais jamais restée seule la nuit ; souvent, Zoé couchée à côté de moi, je me réveillais en proie à des terreurs sans cause, toute frémissante de fièvre, toute trempée de sueur, poussant des cris d'effroi.

« Je croyais voir courir des flammes sur les murailles, je croyais voir ma chambre se peupler de fantômes.

« Mais, en rouvrant les yeux, je me sentais entre les bras de Zoé, j'entendais sa voix qui me rassurait, et, toute frissonnante, je rappelais ma raison.

« J'entendis sonner le quart, la demie, les trois quarts avant neuf heures.

« Puis, neuf heures enfin. Zoé n'était pas revenue.

« J'espérai que la tourière remonterait pour me demander si je n'avais pas quelque ordre à lui donner ; elle ne remonta point.

Le jour s'était complètement éteint ; je poussai les verrous de ma porte, me rappelant les recommandations de Zoé, et j'allumai une bougie.

« Vers dix heures, je m'aperçus que je n'avais de lumière que pour une heure et demie ou deux ; je cherchai une seconde bougie, mais inutilement.

« Nous étions au bout de notre provision, et j'avais oublié de la faire renouveler.

« Je pouvais sortir de ma chambre, descendre chez la tourière en demander une autre ; mais il me fallait traverser un long corridor et longer le cloître qui servait de cimetière ; je n'en eus pas le courage.

« Deux fois, j'allai jusqu'à la porte ; deux fois, je revins m'asseoir, le cœur bondissant, les jambes défaillantes.

« J'ouvris la fenêtre afin d'appeler ; toute lumière était

éteinte chez la tourière ; il se faisait dans le couvent et même dans les rues, le plus profond silence ; j'eus peur de ma propre voix, les mots expirèrent dans ma gorge.

« Je refermai la fenêtre et tombai dans mon fauteuil ; j'étais anéantie.

« Deux choses seulement vivaient en moi : mes yeux, qui suivaient la cire fondante et la décroissance de la bougie ; mes oreilles, qui saisissaient la première vibration de la cloche sonnant l'heure et qui en gardaient jusqu'à la dernière vibration.

« J'avais beau me dire que je ne courais aucun danger ; l'instinct du danger inconnu s'obstinait à demeurer dans mon esprit et faisait frissonner tout mon corps.

« La bougie me semblait décroître avec une fantastique rapidité.

« Vers onze heures et demie, elle n'eut plus, pour s'alimenter, que la cire fondue que la chaleur maintenait liquide dans le récipient du chandelier.

« Je maintins la mèche debout, et l'alimentai le plus longtemps que je pus ; mais, entre minuit moins un quart et minuit, elle commença de pétiller, puis jeta une lumière plus vive, puis enfin s'éteignit.

« Je demeurai dans la plus complète obscurité, la nuit étant sans lune et le ciel presque sans étoiles.

« Quelques minutes avant que minuit sonnât je sentis en moi cette agitation et ce trouble qui précèdent ces hallucinations étranges où ma vue acquiert cette acuité presque surhumaine qui lui permet de voir à travers les murailles.

« Je sentis que le danger que j'avais deviné approchait.

« Je ne puis comparer l'impression éprouvée par moi qu'à celle que doit ressentir la gazelle enfermée dans une cage, lorsque, sans voir encore le tigre qui s'approche d'elle, elle le sent déjà.

« Tout mon corps était secoué par un mouvement convulsif ; ma poitrine semblait écrasée du poids d'une montagne ; il n'y avait pas un cheveu de ma tête qui n'eût sa goutte d'eau.

« Tout à coup, j'entendis un bruit lointain de pas qui allaient se rapprochant ; tout à coup, je vis, dans le corridor, comme s'il était éclairé ou par le soleil ou par mille bougies, — je vis une chose qui m'épouvanta

« Une ombre se glissait obscure dans ce corridor éclairé ; elle essayait d'assourdir en marchant le bruit de ses pas, et cependant chacun de ses pas retentissait dans ma poitrine, agitant toutes les fibres de mon cœur ; cette ombre, dont je ne pouvais distinguer les traits, avait la forme et la tournure de l'abbé Morin.

« Je me rappelai la scène de la sacristie, cette scène où, du fond de ma léthargie, j'avais vu cet homme s'approcher de moi à pas lents et sourds, puis se pencher vers moi, puis poser ses lèvres impures sur les miennes.

« Je demeurai muette, immobile, fascinée.

« Il arriva ainsi, posant sa main contre la muraille, afin de se faire un appui, jusqu'en face de la porte de ma cellule.

« Là, comme si la force lui manquait, ou comme s'il eût été pris d'hésitation, il s'adossa à la muraille opposée.

« Je le voyais se découpant en noir sur la muraille blanche.

« Au bout d'un instant, il se redressa, tira une clef de sa poche et l'approcha de la serrure.

« J'oubliai que le double verrou qu'avait fait poser Zoé me servait de rempart contre ses tentatives ; je m'élançai vers la fenêtre, je l'ouvris pour me précipiter, et je l'eusse fait, quelle qu'eût été sa hauteur.

« Par bonheur, la fenêtre était grillée.

« Je m'accrochai à l'un des barreaux, que je secouai de toutes mes forces, et je m'écriai, haletante, éperdue :

« — A moi ! au secours !

« J'entendis la clef tourner rapidement dans la serrure ; il me sembla qu'elle accrochait en tournant la fibre de vie cachée au plus profond de mon cœur. Je poussai un gémissement inarticulé, je lâchai le barreau, je tombai sur mes genoux et je m'évanouis...

Vous n'avez pas idée, cher ami, des émotions éprouvées par moi pendant ce récit de ma chère Edmée, je ressentais toutes ses terreurs, et elle les dépeignait avec une telle vérité, que, moi aussi, je croyais voir ce qu'elle voyait, elle, avec les yeux du souvenir.

Peu à peu je m'étais rapproché d'elle, et, par un simple mouvement de protection qui n'avait rien de sensuel, quoiqu'il fût d'une douceur infinie, je l'avais enveloppée de mon bras et je la serrais contre mon cœur.

Ses cheveux touchaient les miens, son haleine effleurait mon visage ; je voyais en quelque sorte les paroles sortir de sa bouche et j'eusse pu, pour ainsi dire, les saisir en passant avec mes lèvres.

Elle comprit le danger d'une pareille situation, me donna son front à baiser comme eût fait une sœur, et s'éloigna doucement de moi sans que j'essayasse de la retenir autrement que par la main.

Seulement, ma bouche, presque malgré elle, murmurait ces mots :

— Edmée ! chère Edmée !

Les entendit-elle ? Je n'en sais rien ; mais dégagée de mon étreinte, elle continua :

— Je revins à moi seulement au bruit de coups violents frappés à ma porte, et à celui de mon nom répété avec angoisse par une voix effrayée.

« Il était grand jour.

« J'étais étendue à l'endroit même où j'étais tombée ; je me soulevai lentement. Un grand froid m'avait saisie, exposée que j'avais été à l'air de la nuit au-dessous de cette fenêtre ouverte ; je ne me souvenais de rien ; je me fusse levée de mon tombeau, que je n'eusse pas été plus inerte et plus anéantie.

« La première pensée qui se fit jour dans mon esprit, fut que Zoé était à ma porte et qu'elle m'appelait.

« Je fis un effort pour rappeler ma voix.

« — Entre ! lui dis-je.

« — Mais je ne puis, me répondit-elle, puisque tu es enfermée en dedans.

« — Ah ! murmurai-je.

« Et, l'œil fixe, la main sur mon front alourdi, les jambes chancelantes, j'allai tirer les verrous et ouvrir.

« Zoé se précipita dans la chambre, jeta un regard rapide autour d'elle et le ramena sur moi. Elle vit que j'étais tout habillée et que mon lit n'avait pas été défait.

« — Tu ne t'es pas couchée ? me dit-elle.

« — Je ne sais pas, répondis-je.

« — Qu'as-tu donc ? s'écria-t-elle. Tu es pâle et froide comme un marbre.

« — Je n'en sais rien, dis-je en secouant la tête.

« Elle alla à la porte, la referma, revint vivement à moi qui étais restée muette et sans mouvement, me prit à bras-le-corps et m'entraîna vers mon lit, où elle me fit asseoir avec elle.

« — Voyons, me dit-elle, la porte est fermée, nous sommes seules ; que s'est-il passé ?

« Je la regardai avec un œil vide de pensée.

« — Voyons, dit-elle, rappelle-toi.

« Je baissai la tête sur ma poitrine et fis un effort sur moi-même pour rappeler mes souvenirs.

« Tout à coup, je tressaillis : quelque chose comme un de ces phares qui éclairent les ténèbres de l'Océan venait de s'éveiller dans mon esprit et illuminait ma mémoire ; comme on voit les flots suivis des flots monter sur le rivage, je voyais le flux de mes souvenirs se succéder depuis le moment où Zoé m'avait laissée seule jusqu'à celui où j'avais entendu sa voix criant mon nom. Je lui jetai mon bras autour du cou, et, tout bas à l'oreille, de peur que quelqu'un ne l'entendît, je lui racontai, à elle, ce que je viens de vous raconter à vous-même.

« — Eh bien, me dit-elle, tu vois que j'ai eu bien raison de faire mettre des verrous à notre porte.

« — Mais toi, lui demandai-je, pourquoi m'as-tu quittée ? A quel propos m'as-tu laissée seule ? Où étais-tu allée ?

« — Hélas ! me dit-elle, j'étais allée chercher M. de Montigny.

« Je sentis un frisson me courir par tout le corps ; mais ce frisson n'avait rien de douloureux.

« — Eh bien ? lui demandai-je.

« — Eh bien, répondit-elle, il était trop tard ; il est parti hier matin, et nul ne sait la route qu'il a prise, étant parti seul à cheval avec son domestique ; les portes et les fenêtres étaient fermées, le château avait l'air d'une tombe.

« Je poussai un soupir.

« — Ainsi soit-il !... murmurai-je.

Je tressaillis : c'étaient les trois mêmes mots que vous m'aviez laissés pour consolation et dont j'avais fait ma devise.

Ces trois mots, sortant de la bouche de madame de Chamblay, me firent tressaillir au point qu'elle s'en aperçut et me demanda ce que j'avais.

Je lui racontai alors, en quelques paroles, à quels tristes et tendres souvenirs se rapportaient ces trois mots ; j'eus peu de chose à lui dire, au reste : le soir de la noce de Gratien et de Zoé, je lui avais déjà parlé de la mort de ma mère et des sensations que cette mort m'avait fait éprouver.

Mais j'avais hâte d'entendre la suite de son récit.

— Vous n'avez pas fini ? lui dis-je.

— Ce qui me reste à vous raconter, me dit-elle, peut se dire en deux mots :

Zoé m'ouvrit les yeux sur les sentiments que me portait l'abbé Morin. Cet homme m'aimait d'un amour de prêtre, plus terrible et plus menaçant qu'une haine. — Il s'aperçut facilement que je savais cet amour ; d'ailleurs Zoé lui en avait assez dit pour qu'il comprît qu'elle l'avait deviné, et, du moment que Zoé l'avait deviné, il ne doutait pas qu'eussé-je eu des écailles sur les yeux, ces écailles ne fussent tombées à la voix de Zoé.

« Seulement, ce qu'il ignorait, ce qu'il ignore encore, ce

qu'il ignorera probablement toujours, c'est ce don inconcevable de la nature, c'est cette incroyable faculté de mon organisation qui m'a fait trois fois le voir quand il se croyait caché à mes yeux : la première fois dans la sacristie, la seconde fois pendant la soirée de mes noces dans la maison de Joséphine, la troisième fois la nuit où il avait essayé inutilement d'ouvrir la porte de ma cellule.

« Je me sentais une grande force sur lui, sachant ce qu'il devait croire que je ne savais pas.

« Que vous dirai-je? Trois ans s'écoulèrent ainsi sans que Zoé me quittât d'une heure ; pendant ces trois ans, je sentis en quelque sorte les regards du prêtre sur moi.

« Madame de Juvigny était restée à Florence ; la vie italienne lui avait plu et il n'était pas question de son retour en France. Les jours s'écoulaient dans une monotonie inouïe ; par bonheur, une de nos sœurs, Anglaise de naissance et catholique quoique Anglaise, se prit d'amitié pour moi, en même temps que je me prenais d'amitié pour elle. Elle m'offrit de me donner des leçons d'anglais. J'acceptai. Chaque jour, elle venait passer deux ou trois heures avec moi, et, au bout de dix-huit mois, je parlais l'anglais comme une Anglaise. Cette bonne sœur était, en outre, excellente musicienne. J'avais étudié le piano comme une pensionnaire étudie ; j'achetai un piano et je travaillai aussi sérieusement la musique que j'avais travaillé l'anglais. Comme la sœur était fort instruite en tout, elle m'indiqua les livres que je devais lire ; ces livres, Zoé les faisait venir, soit de Caen, soit d'Evreux ; j'appris ainsi l'histoire. Le temps passait lentement, mais il passait, et, si je n'étais pas heureuse, j'étais au moins tranquille.

« Ces trois années ont laissé dans ma vie la trace calme et mélancolique d'un lac plein d'ombre et de fraîcheur dans un paysage désolé.

« Au reste, un souvenir planait sur ma vie, celui de M. de Montigny ; j'en étais arrivée à lui rendre pleine et entière justice, et, si j'eusse su où le retrouver, j'eusse bien certainement été me jeter à ses pieds et lui demander pardon ; mais quelques informations que prît Zoé dans les différents voyages qu'elle fit à Juvigny, voyages pendant lesquels la religieuse anglaise la remplaçait près de moi, elle ne put rien apprendre sur lui.

« Peu de jours se passaient sans que je songeasse à lui et sans que j'arrêtasse, souvent pendant une heure entière, mes yeux sur la bague qu'il m'avait donnée.

« Un jour, — c'était le 16 avril 1840, — il me sembla que ma turquoise pâlissait ; ne ressentant aucun malaise, je crus que ce changement de couleur était une erreur de mes yeux.

« Le lendemain, il me parut qu'elle était plus pâle encore que la veille ; je la montrai à Zoé ; Zoé fut frappée comme moi de la teinte verdâtre qui succédait à son splendide azur.

« Elle s'inquiéta de ma santé, se rappelant ce que nous avait dit M. de Montigny de la propriété sympathique de cette pierre ; jamais je ne m'étais mieux portée.

« Cependant la turquoise allait chaque jour pâlissant, et, je l'avoue, j'étais profondément affectée des progrès visibles de cette teinte, qui lui enlevait toute sa beauté primitive.

« Enfin, neuf jours après celui où elle avait commencé à se ternir, c'est-à-dire le 25 avril, en m'éveillant, comme je le faisais depuis une semaine, mon premier regard fut pour ma bague.

« Elle était livide et gercée en croix.

« Cette gerçure, dont il n'y avait pas trace la veille, s'était faite pendant la nuit

« Un mois après, arriva une lettre cachetée de noir ; elle était timbrée de New-York.

« Elle m'annonçait la mort de M. de Montigny.

« Il s'était battu en duel avec un Américain ; le duel avait eu lieu au pistolet ; les deux combattants avaient fait feu l'un sur l'autre en même temps ; M. de Montigny avait tué roide son adversaire et avait été blessé mortellement.

« L'événement avait eu lieu le 16 avril 1840 ; M. de Montigny était mort neuf jours après, c'est-à-dire dans la nuit du 25 au 26 avril.

« Le 16 avril était le jour où ma turquoise avait commencé à pâlir ; la nuit du 25 au 26 était celle où elle était devenue livide.

« La pierre sympathique était restée fidèle à son premier maître, et était, pour ainsi dire, morte avec lui.

« On avait trouvé dans le portefeuille de M. de Montigny un testament par lequel il me léguait toute sa fortune...

— Oh ! madame, madame, m'écriai-je tristement, voilà un souvenir contre lequel nul ne peut avoir la prétention de lutter.

— Mon ami, me répondit Edmée, c'est plus qu'un souvenir, c'est un remords.

Je me levai brusquement et, presque sans savoir ce que je faisais, j'allai, en chancelant, appuyer ma tête contre un platane.

Je n'avais jamais, je crois, éprouvé plus poignante angoisse de jalousie.

Edmée, sans me dire un seul mot, me laissa un instant livré tout entier au sentiment qui m'agitait ; puis elle vint doucement s'appuyer sur mon épaule.

— Mais comprenez donc, lui dis-je en me retournant vers elle, comprenez donc que cet homme, c'était la perfection sur la terre.

— Voilà, sans doute, répondit Edmée, pourquoi Dieu l'a laissé si peu de temps.

— Edmée, lui dis-je, je n'ai point les vertus de M. de Montigny, mais je jure de vous aimer comme il vous aimait.

— Alors, répliqua tristement Edmée, alors j'aurai fait deux malheureux au lieu d'un !

XXV

Je restai appuyé au platane ; Edmée, debout près de moi, avait passé son bras sous le mien, et je serrais son bras contre mon cœur.

Le bas de ma figure effleurait son front, et la brise de la nuit, en soulevant ses cheveux, les faisait flotter sur mon visage.

Un doux parfum, parfum étrange, composé de celui de la violette et du géranium, montait à moi, émané d'elle, et m'enivrait.

Le mouvement violent qui, pendant quelques minutes, m'avait agité, se calmait peu à peu et faisait place à un indicible bien-être.

Ma poitrine se soulevait sous des aspirations inconnues, pleines de volupté céleste et dont aucune sensation humaine ne m'avait jusque-là donné l'équivalent.

Je levai les yeux au ciel et laissai, d'une voix pleine de reconnaissance, échapper cette double exclamation :

— Mon Dieu ! mon Dieu !

— Ami, dit-elle.

— O Edmée ! m'écriai-je, quel charme divin le Seigneur a-t-il donc mis en vous?... Vous êtes moins que l'ange, puisque, par bonheur, vous n'avez pas ses ailes ; mais, à coup sûr, vous êtes plus que la femme ; vous avez pris quelque chose à tout ce que la nature a de charmant, son parfum à la fleur, la douceur de sa voix à l'oiseau, sa poétique mélancolie à la nuit ; vous êtes un de ces êtres mystérieux placés entre l'homme et la Divinité, pour servir d'intermédiaire entre la terre et le ciel ; cette double vue, ce don surhumain que Dieu a mis en vous, c'est la sublime révélation, à mes yeux, de sa grâce infinie. O Edmée, Edmée ! je ne vous aime pas, je vous adore !

Je me laissai glisser à ses pieds et je baisai le bas de sa robe.

Une autre femme se fût écartée devant moi ou m'eût repoussé.

Elle, au contraire, restant debout, posa doucement sa main sur ma tête.

— Ami, dit-elle avec une voix d'une ineffable douceur, un jour peut-être saurez-vous comment je puis écouter sans colère ce que vous me dites : ma vie n'est qu'une longue énigme, qu'un inexplicable mystère ; j'en suis à me demander souvent si la chaîne des événements qui ont formé mon existence est une raillerie du hasard ou une combinaison de la Providence ; seulement, sachez une chose, et, croyez-le, cet aveu je puis vous le faire sans crime, je vais avoir vingt-trois ans, Max ; eh bien, la seule heure bénie de ma vie, le seul moment heureux de mon existence, je viens de les rencontrer sur ce banc et contre ces arbres. Relevez-vous, Max ; vous n'en demandiez pas davantage, n'est-ce pas?

— Oh ! Dieu m'est témoin, m'écriai-je, que je n'en demandais pas tant.

Elle sourit.

— Vous me regardez d'un œil étonné, dit-elle ; la seule chose que je puisse vous dire, c'est que cet aveu, je vous le répète, j'ai le droit de vous le faire ; c'est que je n'enlève rien à personne en vous le faisant.

— Edmée, répliquai-je, si je vous demandais la fin de votre récit, me la diriez-vous?

— Volontiers, et il sera court, répondit Edmée avec un sourire si singulier, que je n'en pus comprendre l'expression. Un an et demi après la mort de M. de Montigny, fatiguée de cette vie végétative du cloître, j'épousai M. de Chamblay.

— Et qui vous fit faire ce mariage ? demandai-je.

Je vis le même sourire reparaître sur ses lèvres.

— Lui, dit-elle.

— Qui, lui ? demandai-je.

— Le prêtre.

— Mais, s'il vous aimait, si cet amour l'avait si cruellement rendu jaloux de M. de Montigny, comment alors vous mariait-il à un autre?

— Ceci, mon ami, dit Edmée avec le même sourire et avec une intonation de voix aussi singulière que son sourire, c'est le secret de M. de Chamblay et non le mien ; permettez-moi donc de le garder.

Puis, comme elle sentait que j'allais la questionner :

— Adieu, Max, me dit-elle en me donnant à baiser ses deux mains ; voilà une heure du matin qui sonne, il est temps de nous quitter.

Je compris bien que je n'avais pas le droit d'exiger davantage ; j'avais, dans cette douce soirée, obtenu d'Edmée plus que je n'eusse osé lui demander ; je n'insistai pas ; j'appuyai mes lèvres sur ses mains en murmurant :

— Toujours, n'est-ce pas? toujours !

Et je m'éloignai sans même ajouter : « A demain ! » tant j'avais, dans l'étreinte qui nous avait réunis, senti battre le cœur d'Edmée à l'unisson du mien.

J'étais rentré depuis dix minutes à peine et ne pensais aucunement à me coucher ; j'étais près de ma fenêtre, étendu sur un fauteuil, continuant par le souvenir ma délicieuse soirée, repassant un à un dans ma mémoire les événements étranges de cette vie d'une enfant se faisant femme dans le sein de la solitude et sous l'œil du malheur, me demandant quel était ce privilège inconnu qui avait valu à M. de Chamblay de devenir le mari de l'adorable créature qu'il paraissait si complètement méconnaître, essayant de deviner quel était ce secret qu'Edmée n'avait pu me dire parce qu'il n'était pas le sien, lorsque j'entendis mon nom prononcé deux fois dans la rue.

Je me mis à la fenêtre, et, à la clarté de la lune, je reconnus la vieille Joséphine.

— Ah ! mon Dieu, m'écriai-je, serait-il arrivé un malheur à madame de Chamblay ?

— Non, me dit-elle ; seulement, elle veut vous parler à l'instant même.

— A moi?

— A vous, oui, et je viens vous chercher.

— Soyez la bienvenue ! Je descends.

Je m'élançai dans l'escalier, et en un instant je fus près de Joséphine.

— Qu'y a-t-il de nouveau? lui demandai-je.

— Rien de grave, je l'espère.

— Mais enfin?

— Je l'attendais pour la déshabiller et la mettre au lit, comme quand elle avait dix ans, ma pauvre chère petiote ; elle est remontée très calme et paraissant très heureuse, lorsque au moment de se coucher, elle s'est sentie prise d'une grande agitation ; elle est entrée dans sa petite chambre en me disant de l'attendre dans la grande ; au bout de cinq minutes, elle est sortie plus pâle et plus inquiète qu'elle n'était entrée.

« — Ma bonne Joséphine, m'a-t-elle dit, je te demande pardon de la peine que je vais te donner.

« Vous comprenez bien que je haussai les épaules : prendre de la peine pour elle vaut mieux qu'avoir du plaisir pour les autres.

« — Voyons, parle, lui dis-je ; n'aie pas peur ; car, la chère créature, elle permet que je la tutoie toujours comme lorsqu'elle était petite.

« — Eh bien, me dit-elle, cours à l'auberge où est M. de Villiers ; j'ai oublié de lui dire une chose importante, et, comme il est possible que, malgré mon désir de le voir demain, ou plutôt aujourd'hui, j'en sois empêchée, dis-lui de venir tout de suite. Ne crains pas de le déranger ; va ! ajouta-t-elle avec ce bon sourire qui vous ferait vous jeter à l'eau pour elle ; je suis sûre que ton message lui sera agréable.

« C'est ce qui fait que je suis venue tout courant, puisque je savais que je lui faisais plaisir à elle, et à vous aussi.

Oui, certes, son message m'était agréable, quoique je le sentisse mêlé d'une certaine inquiétude ; pour qu'Edmée m'envoyât chercher, dans la situation de nos cœurs, un quart d'heure après que je l'avais quittée, il fallait qu'il fût survenu quelque chose de grave. Aussi laissai-je Joséphine me suivre de loin et m'élançai-je vers le château.

La grille en était ouverte ; ayant oublié de demander à Joséphine où je trouverais madame de Chamblay, je courus d'abord au banc près duquel je l'avais laissée ; puis, le voyant vide, je montai le perron et m'engageai à tâtons dans l'escalier ; mais, presque au même instant, je vis apparaître, sur le palier, Edmée une bougie à la main.

Elle avait changé de costume et avait un vêtement de nuit, c'est-à-dire un long peignoir de mousseline blanche qui lui donnait, admirablement éclairée comme elle l'était, l'air d'une statue antique.

Je m'arrêtai à quelques pas d'elle.

— Eh bien? me demanda-t-elle.

— Eh bien, vous le voyez, lui dis-je, je vous regarde avec mes yeux de peintre cette fois : vous êtes éclairée à merveille et belle à ravir. Oh ! un portrait de vous par Van Dyck, quel chef-d'œuvre cela serait !

— Je vous voyais venir, me dit-elle, et, sachant l'escalier dans l'obscurité, j'ai eu peur qu'il ne vous arrivât quelque accident.

Et elle me tendit la main comme pour hâter mon ascension vers elle.

— Je ne suis pas Dante, lui dis-je ; mais vous ressemblez fort à Béatrix aidant son poète à gravir les degrés du paradis.

— Venez vite ! me dit-elle ; j'ai peur d'être obligée de quitter ce paradis plus tôt que je ne voudrais.

— Mon Dieu ! c'est ce que m'a dit Joséphine ; vous êtes inquiète, agitée, assure-t-elle ; qu'est-il arrivé ?

— Je n'en sais rien encore ; mais suivez-moi, vous allez me le dire.

Elle marcha devant moi, m'éclairant, et me conduisit dans sa petite chambre, s'assit sur le canapé, et me fit signe de m'asseoir près d'elle.

Cette petite chambre était remplie d'un parfum enivrant. Je m'arrêtai pour le respirer.

— Quel baume avez-vous donc brûlé ici? lui demandai-je.

— Aucun, dit-elle.

— Mais cette odeur qu'on respire mêlée à l'atmosphère, cette combinaison merveilleuse du parfum de la violette et du géranium ?

— C'est une infirmité que j'ai, dit-elle en riant ; ne vous en inquiétez pas, à moins qu'il ne vous soit désagréable, auquel cas, je serais bien malheureuse, car il me faudrait renoncer à votre société, ou plutôt il vous faudrait renoncer à la mienne.

— Comment ! lui demandai-je, ce parfum est naturel ?

— Si naturel que, quand j'étais jeune fille, je m'amusais souvent à aller près d'une ruche d'abeilles, un gros bouquet de fleurs à la main. Eh bien, quoique je leur présentasse mes fleurs, les capricieuses préféraient s'abattre sur moi ; elles fouillaient mes cheveux, exploraient mes épaules, pénétraient partout où leur donnait entrée l'ouverture de ma robe, et, au bout d'un instant s'envolaient toutes désappointées.

— Et aucune ne vous a jamais piquée ?

— Jamais ! Il est vrai qu'elles me connaissaient : mais cela n'y faisait rien, elles s'y laissaient toujours prendre.

— Ne faites jamais cette expérience-là devant moi, je mourrais de peur.

— Vous auriez tort ; il faut qu'un animal, quel qu'il soit, se trouve accidentellement jeté hors de lui-même pour me vouloir du mal ; j'ai toujours trouvé les animaux bons pour moi ; par malheur, il n'en a pas été de même des hommes. Mais je ne vous ai pas envoyé chercher à deux heures du matin pour faire de la botanique ou de l'histoire naturelle ; asseyez-vous et écoutez-moi.

Je m'assis près d'elle et lui tendis les deux mains ; elle y posa les siennes.

Ce parfum qui émanait d'elle m'enivrait.

— Ecoutez-moi, mon ami, reprit-elle ; ce que j'ai à vous dire est très sérieux. A peine m'aviez-vous quittée, que j'ai été prise d'un de ces tremblements, d'une de ces terreurs vagues qui s'emparent de moi quand je suis menacée de quelque danger. Alors j'ai laissé Joséphine dans la chambre et je suis entrée ici pour m'isoler et essayer de voir : mais tous mes efforts ont été inutiles. Il faut croire que ce danger est encore éloigné ; s'il n'eût été question que de moi, peut-être eussé-je hésité à vous déranger ; mais il me semble, mon cher Max, que vous êtes de moitié dans mon danger ; peut-être est-ce une erreur, et l'espèce de communion que nous avons faite de nos idées, ce soir, a-t-elle mêlé les uns aux autres quelques fils sympathiques de notre vie, si bien que, par erreur, je dis *vous* au lieu de *moi* ; mais n'importe, je suis trop inquiète.

— Que puis-je faire qui calme cette inquiétude? Je vous avoue, chère Edmée, que je ne comprends pas.

— Eh bien, j'ai pensé que ma vue, demeurée trouble à l'état de veille, s'éclaircirait pendant le sommeil magnétique ; en dormant, je suis d'une lucidité étonnante. Endormez-moi, dirigez-moi, et je suis sûre que *je verrai*.

— Oh ! m'écriai-je, en effet, vous m'aviez promis cette joie un jour. Merci ! merci !

Elle fixa sur moi son œil bleu, profond et limpide comme l'azur du ciel.

— C'est mon frère qui m'endort, dit-elle, et il ne me demandera rien que je ne puisse lui dire.

Je me levai et j'étendis la main vers la petite Vierge.

— Oh ! m'écriai-je.

— Tenez, dit-elle, voici mes deux mains ; vous n'avez besoin que de vouloir ; des passes me chargeraient de trop de fluide, je deviendrais *vous*, et ne serais plus *moi* ; cela pourrait nuire à ma lucidité.

Je m'agenouillai devant Edmée, je réunis ses deux mains dans les deux miennes, je plongeai mon regard dans le sien, et je *voulus* fortement qu'elle s'endormît.

Au bout de quelques secondes, ses mains devinrent moites, ses yeux se fermèrent peu à peu, et elle se renversa doucement en arrière, cherchant pour sa tête l'appui du dossier du canapé en murmurant :

— Je dors.

J'avais vu magnétiser, mais c'était la première fois que je magnétisais moi-même ; les sensations que je recevais de celles produites par moi étaient donc complètement nouvelles, et, je dois le dire, délicieuses.

Tous les rayons de l'extase étaient concentrés sur le visage d'Edmée ! une espèce d'auréole de bonheur visible ceignait son front ; un sourire ineffable, le sourire des anges, voltigeait sur ses lèvres.

— Comment vous trouvez-vous? lui demandai-je.

— Parfaitement bien ; laissez-moi un instant ainsi ; tout à l'heure il sera temps de m'interroger.

— Êtes-vous fatiguée?

— Non, je suis heureuse.

Au bout d'un instant, elle me serra doucement la main, son sourcil se fronça, son visage peignit une vague inquiétude.

— Attendez, attendez, dit-elle.

Sa tête s'agita doucement, comme ferait quelqu'un qui essayerait de regarder au travers d'une gaze très épaisse.

— Ordonnez-moi de voir, dit-elle : imposez-moi votre volonté ; c'est très loin.

Je fis ce qu'elle m'ordonnait de faire, en murmurant à voix basse

— *Voyez*, JE LE VEUX !

Elle fit un nouvel effort de volonté.

— Je vois, dit-elle.

— Qui voyez-vous? lui demandai-je.

— M. de Chamblay.

— Dois-je vous interroger? dois-je vous laisser dire?

— Laissez-moi dire ; je le suis.

Ses sourcils et ses paupières firent différents mouvements.

— Il part de Bernay, à cheval, et va jusqu'à Evreux. A Evreux, il prend une voiture jusqu'à Rouen ; à Rouen, le chemin de fer. Il arrive à Paris à cinq heures du soir, prend une voiture et descend hôtel *Louvois*... Ah !...

— Vous voyez toujours?

— Oui, parfaitement ; votre volonté a un grand pouvoir sur moi. Attendez... Il remonte en voiture ; où va-t-il? Il traverse le Carrousel, le pont Royal. Je sais où il va.

— Est-ce un secret?

— Non ; il va chez son notaire au numéro 53 ; c'est cela, il s'y arrête... Ah ! le notaire dîne en ville ; il reviendra le lendemain matin, c'est-à-dire hier.

Elle haussa les épaules.

— Le malheureux ! murmura-t-elle comme se parlant à elle-même, il ne sera content que lorsqu'il nous aura complètement ruinés. Le notaire lui rendra réponse à cinq heures ; il faut des papiers qui sont à Bernay ; ces papiers sont urgents ; il ne peut rien faire sans cela. Réveillez-moi vite, Max, et redites-moi tout ce que je viens de vous dire ; je ne me souviens de rien de ce que je vois pendant mon sommeil ; réveillez-moi, il n'y a pas un instant à perdre, il sera à Bernay à onze heures du matin.

Je n'avais qu'à obéir sans discuter. Je donnai une légère secousse aux mains de madame de Chamblay, en lui ordonnant de se réveiller.

Presque aussitôt, un frisson rapide passa dans ses veines ; ses lèvres s'agitèrent et elle ouvrit les yeux.

— Oh ! demanda-t-elle, qu'est-il arrivé?

Je lui racontai tout ce qu'elle avait vu dans son sommeil.

— Onze heures, répéta-t-elle après moi, onze heures ! il sera à onze heures à Bernay ; mais, en partant à l'instant même, je puis y être à sept heures.

— Vous partez?

— Vous voyez bien qu'il le faut. Adieu, mon ami, ou plutôt au revoir! Venez à cette partie de chasse où il vous a invité. Qui sait si je n'aurai pas besoin de vous? Partez vous-même sans perdre une minute, et allez droit à Reuilly au lieu d'aller à la préfecture, afin que personne ne vous voie rentrer.

— O Edmée, Edmée, vous quitter ainsi ! m'écriai-je.

— Que demandez-vous de plus? Ne me suis-je pas donnée à vous de cœur, et de moi-même?

— Oh ! oui, oui

— Eh bien?

— Vous penserez à moi, n'est-ce pas?

Elle sourit, haussa les épaules et me présenta son front à baiser.

Je pris sa tête entre mes deux mains et l'appuyai contre mes lèvres

— Partez, partez, répéta-t-elle.

— Oui, oui ; songez que vous m'avez dit : « Au revoir ! »

— Cela dépend de vous ; mais partez.

— Je pars.

Je m'élançai hors de la chambre les premiers rayons de l'aube commençaient à paraître ; il pouvait être trois heures ou trois heures et demie du matin.

Je pris ma course vers l'auberge, et, en tournant le coin de la rue, je vis un domestique sans livrée tenant un cheval en main et frappant à la porte de l'auberge.

En approchant, je reconnus Georges, le domestique de confiance d'Alfred.

Lui ne me voyait pas, tout préoccupé qu'il était de se faire ouvrir la porte.

Son cheval était tout fumant.

Je l'appelai.

— Ah ! c'est vous, monsieur de Villiers? Je vous cherche.

Et, tirant de sa poche une lettre dans une grande enveloppe :

— De la part de M. le baron, dit-il.

Je rompis vivement l'enveloppe et je vis une dépêche télégraphique datée du ministère de la police.

Elle contenait ces mots :

« M. de C..., arrivé hier à Paris par le chemin de fer de Rouen, descend à l'hôtel Louvois, va le même soir chez son notaire, M. Bourdeaux, rue du Bac, 53 ; va à l'Opéra, revient coucher à l'hôtel ; le lendemain, à huit heures du matin, retourne chez son notaire, y revient une troisième fois à cinq heures.

« Parti ce soir à huit heures par le chemin de fer de Rouen.

« Paraît très pressé.

« Huit heures un quart du soir. »

Cette lettre était suivie de ces deux mots d'Alfred :

« Peut être à onze heures du matin au château ; tu seras prévenu à trois heures et demie, tu peux être chez moi à cinq heures, et la comtesse chez elle à six.

« Ne ménage pas ton cheval ; j'aime fort mes chevaux, mais j'aime encore mieux mes amis.

« Je t'attends.

« *P.-S.* Avoue que la police est bonne à quelque chose, et que le télégraphe électrique est une utile invention. Et quand on pense que c'est un homme qui s'appelle Morse, comme mon terrier, qui a inventé cela. »

Ainsi, madame de Chamblay m'avait dit exactement ce que me répétait Alfred.

Vous avouerez, mon ami, qu'il y avait là du miracle.

Je courus à l'écurie, et, tandis que Georges bouchonnait son cheval, je sellai moi-même le mien ; puis, sautant en selle, nous partîmes tous deux au galop.

Le lendemain, je reçus la visite de Zoé ; la comtesse était arrivée à temps ; mais, ne fût-elle pas arrivée, il n'y aurait pas eu de malheur.

Le comte, sans demander de ses nouvelles, était monté droit à sa chambre, avait ouvert son secrétaire, y avait pris des papiers, et était reparti à l'instant même.

J'eusse pu profiter de cette seconde absence pour voir la comtesse ; mais je n'osai en demander la permission.

XXVI

D'ailleurs, de mon côté, j'avais un voyage à faire à Paris. Cette lucidité étrange de madame de Chamblay, dont j'avais fait l'expérience et dont j'avais eu la preuve, me donnait de graves inquiétudes ; on se rappelle que, dans un moment d'abandon, elle m'avait dit : « Un pressentiment m'annonce que vous êtes appelé à me sauver d'un grand danger. »

Quel était ce danger? Peut-être, dans le sommeil magnétique, arriverait-elle à le voir clairement ; mais elle m'avait dit un jour : « Ne m'endormez jamais, que je ne vous en prie la première. » Elle m'avait, à Juvigny, envoyé chercher pour l'endormir ; sans doute à l'approche de ce danger en serait-elle instruite par cette espèce de démon familier qui éveillait ses sensations instinctives.

Eh bien, ce danger dont j'étais appelé à la sauver, le prévît-elle, il fallait qu'il me trouvât prêt à lui faire face.

D'où venait ou plutôt d'où viendrait ce danger? Je n'en sais rien ; mais, à mon tour, mon instinct me disait qu'il viendrait, ou de l'abbé Morin, ou de M. de Chamblay.

Avec quoi conjure-t-on à peu près tous les dangers, excepté celui de la mort? Avec de l'argent.

Je voulais donc aller à Paris pour réunir une somme assez forte, trente ou quarante mille francs en billets de banque, autant en traites sur Londres, sur New-York et sur la Nouvelle-Orléans, que je porterais toujours sur moi dans un portefeuille. Puis le hasard faisait que mon notaire, lui aussi, demeurait rue du Bac, nº 42, c'est-à-dire presque en face de celui de M. de Chamblay ; peut-être pourrait-il me donner quelques renseignements sur la fortune du comte. J'en avais vu assez, et surtout Alfred m'en avait

dit assez pour que je comprisse que les grands troubles intérieurs du ménage de madame de Chamblay étaient soulevés par des questions d'argent.

Cette fois, je ne fis à Alfred aucun mystère de mon voyage ; je lui dis tout, excepté le côté sibyllique de ce voyage. Il mit sa bourse à ma disposition ; ses tantes, ou plutôt ses parques, comme il les appelait, lui entretenaient toujours un fonds de caisse d'une centaine de mille francs.

Pour le moment, je remerciai Alfred, mais lui dis que je ne répondais pas de ne point recourir plus tard à son obligeance.

Comme j'allais partir, on vint m'annoncer qu'un jeune homme de Bernay me demandait. C'était à Reuilly ; j'étais seul, Alfred étant à sa préfecture. Je me doutai que c'était Gratien. Je dis à Georges de le faire entrer, et, en même temps, j'allai au-devant de lui.

Je le trouvai à la porte de la salle à manger ; mon déjeuner était servi ; je le fis entrer ; je dis de mettre un second couvert.

Gratien se défendit longtemps de *l'honneur* de déjeuner avec moi, mais finit cependant par accepter.

Mon voyage pour Paris n'était pas tellement pressé, que je ne pusse le remettre au soir ou même au lendemain matin : ce dont j'étais pressé, c'était de causer avec Gratien de madame de Chamblay.

Il venait de sa part et m'apportait une lettre.

La lettre était conçue en ces termes :

— Ami, voulez-vous me faire un cadeau inestimable pour moi et sans importance pour vous ? Voulez-vous autoriser Gratien à aller prendre à Juvigny ma petite Vierge à la couronne et au bouquet d'oranger ? J'y suis tout particulièrement religieuse, et je voudrais en faire ma gardienne en ce monde et dans l'autre. J'ai pour elle une chapelle où je voudrais pouvoir passer mon éternité avec vous.

« Vous pouvez garder la couronne et le bouquet d'oranger en dédommagement, si toutefois vous croyez qu'un dédommagement soit nécessaire.

« Cette couronne et ce bouquet *n'appartiennent* à personne qu'à moi, et je puis les donner à mon frère sans qu'il y manque un seul bouton.

« Votre reconnaissante,
« EDMÉE. »

J'approchai la lettre de mes lèvres ; je mourais d'envie d'en baiser les caractères.

Gratien vit le mouvement, et comprit que je faisais un effort sur moi-même.

— Oh ! monsieur Max, me dit-il en riant, vous pouvez baiser la lettre comme si je n'y étais pas, allez ! nous savons bien, Zoé et moi, que vous aimez la comtesse et...

— Et quoi ? lui demandai-je.

— Et, ma foi, tant pis ! je crois que je ne vous apprends rien de nouveau — et que madame la comtesse vous aime.

Mon cœur tressaillit de joie ; je portai la lettre à mes lèvres.

— Tu sais ce que la comtesse me demande ? dis-je à Gratien.

— Je crois qu'il est question comme cela de la petite Vierge de Juvigny, dit-il.

— Justement.

— Voilà, elle y tient beaucoup, pauvre chère dame. Vingt fois, elle a dit devant Zoé : « Oh ! si j'avais ma petite Vierge, oh ! si j'avais ma petite Vierge ! » tant et si bien, que Zoé lui a dit : « Eh ! demandez-la-lui, votre petite Vierge ; il vous la donnera avec bonheur ; que voulez-vous qu'il en fasse ? » Et madame secouait la tête. « Peut-être, disait-elle, y tient-il plus que tu ne crois. — Voulez-vous que j'aille la lui demander de votre part, moi ? fit Zoé. De votre part, je suis sûre qu'il me recevra bien, allez. — Non, a-t-elle dit ; je vais lui écrire. » Il faut vous dire que, quand on parle de vous, on ne dit jamais *M. Max*, ni *M. de Villiers*, on dit *lui*.

— Chère Edmée ! murmurai-je en serrant la grosse main de Gratien.

— Elle a donc dit : « Je vais lui écrire, parce que, vois-tu, Zoé, si on le trouve à Reuilly et s'il y consent... — Oh ! il y consentira, madame, a dit Zoé ; il vous donnerait sa vie, il peut bien vous donner une petite Vierge. — Eh bien, a repris madame la comtesse, s'il y consent, Gratien partira tout de suite pour Juvigny avec un bon cheval et une bonne voiture, et, en se hâtant un peu, il pourra être de retour ce soir. » C'est pour cela surtout, et puis un peu parce que j'étais honteux de m'asseoir à votre table, que je ne voulais pas déjeuner avec vous.

— Tu n'aurais donc pas mangé ?

— Oh ! si fait, j'aurais acheté un pain et un saucisson et, fouette cocher ! j'aurais mangé en route ; mais, ma foi, vous avez été si bon, que je n'ai pas eu le courage de vous refuser ; ça me retardera un peu, mais enfin, en me pressant, je puis encore être à Bernay vers onze heures du soir ; ce qu'elle ne pourra pas faire cette nuit, elle le fera demain matin.

— Eh bien, tu y seras à neuf heures, mon garçon, lui dis-je.

— Ah ! ça, dit Gratien, ça n'est pas possible ; non, voyez-vous, monsieur Max. Il est midi ; nous déjeunons, n'est-ce pas ? Au train dont ça va, ça durera une demi-heure, le déjeuner ; une demi-heure pour trouver une carriole, ça fait une heure. J'irais bien à cheval ; mais je ne peux pas, pendant sept lieues, car il y a sept lieues et sept grandes lieues, rapporter une bonne Vierge dans mes bras ; je ne me sens pas assez bon cavalier pour cela. Je dis donc une heure ; une demi-heure pour atteler, ça fait une heure et demie ; deux heures et demie pour aller là-bas, quatre heures, n'est-ce pas ? Deux heures pour prendre la bonne Vierge, l'emmailloter, causer avec la mère Gauthier, faire manger le conducteur, faire reposer le cheval, six heures. Nous voilà à six heures du soir, et nous sommes à Juvigny ; le cheval a encore sept grandes lieues à faire, et il en a déjà près de six dans le ventre. Eh bien, il faut être juste pour les animaux comme pour les hommes. Il va demander quatre heures ; donc, dix heures ou dix heures et demie ; mais à neuf heures, impossible, et j'avais bien raison de dire que madame ferait demain matin ce qu'elle ne pouvait pas faire cette nuit.

— Et que voulait-elle faire cette nuit, Gratien ?

— Ça, je ne puis pas le dire, vous m'excuserez, n'est-ce pas, monsieur Max ? c'est son secret.

— Oh ! Dieu me garde de t'interroger, mon ami !

— Vous êtes bien aimable de ne pas m'interroger, parce que, voyez-vous, vous êtes si bon, que je vous le dirais ; non, parole d'honneur, je n'y tiendrais pas.

— N'en parlons plus, Gratien.

— Non, n'en parlons plus, monsieur Max.

— Mais parlons d'autre chose, mon ami.

— De ce que vous voudrez, monsieur Max ; si je connais la chose dont vous me parlerez, je vous répondrai ; si je ne la connais point, cela m'instruira.

— Eh bien, je te disais que tu serais à neuf heures au château, et tu y seras.

— Ah ! ça serait bon avec les chevaux de M. le préfet, qui viennent tout droit d'Angleterre, à ce qu'on dit ; mais, avec une rosse du pays, ça n'est pas probable, et, à coup sûr, M. le préfet ne me prêtera pas ses chevaux.

— Eh bien, c'est ce qui te trompe, Gratien, il te les prêtera.

— A moi ? à Gratien Picard ? Jamais ! En voilà une bonne bourde que vous me contez là, monsieur Max, dit le brave garçon, que le vin d'Alfred commençait à échauffer. Allons, allons, vous voulez vous moquer de moi.

— Non, je ne veux pas me moquer de toi, et la preuve...

Je me retournai vers le domestique qui me servait.

— Dites à Georges de mettre le bai brun au tilbury.

Le domestique sortit ; Gratien le suivit des yeux.

— La preuve, répéta-t-il, eh bien, la preuve, monsieur Max, parole d'honneur, je ne la comprends pas.

— La preuve, mon ami, répétai-je à mon tour, c'est que je vais te conduire moi-même de Juvigny à Bernay, et, demain, je prendrai la poste à Bernay au lieu de la prendre ici ; comprends-tu maintenant ?

— Oui, je comprends.

— Et tu ne refuses pas, j'espère ?

— Non, monsieur Max, non ; car, je devine bien, vous faites cela pour elle et non pour moi.

— Diable ! Gratien, tu es clairvoyant.

— Non, mais j'ai du cœur : quand j'étais amoureux de Zoé, — entendons-nous bien, je le suis toujours, — je voulais dire que quand je n'étais pas encore le mari de Zoé, pour qu'elle eût cinq minutes plus tôt ce qu'elle désirait, j'aurais passé la rivière à la nage.

— La Charentonne ?

— Oh ! non, la Charentonne, je n'aurais eu besoin que de sauter par-dessus, mais la Seine, la Seine à Rouen, à Villequier, à Honfleur ; j'aurais passé le détroit de Douvres à Calais, comme on dit.

Gratien en était à son second verre de vin de Champagne et ne trouvait plus rien d'impossible ; il eût traversé l'Océan du Hâvre à New-York, toujours pour Zoé, bien entendu, quoique, en le traversant, il l'eût fait aussi un peu pour la comtesse et pour moi.

Dix minutes après, on vint nous prévenir que le cheval était attelé.

Nous sortîmes ; il était, en effet, au tilbury, et Georges le tenait par la bride.

Gratien regarda avec inquiétude les deux places assez étroites que nous offrait le véhicule.

Il tournait autour du cheval et du tilbury en faisant :

— Hum ! hum !...

— Eh bien, lui demandai-je, qu'as-tu donc, Gratien ?...

— Dame, monsieur Max, sauf votre respect, il n'y a que deux places dans la voiture, pas de siège devant, pas de siège derrière, et nous sommes trois.

— D'abord, nous ne sommes que deux, mon cher Gratien ; Georges va m'attendre à Bernay. — Vous m'entendez, Georges? Vous irez m'attendre au *Lion d'or*, à Bernay, sans livrée et par la voiture publique ; nous revenons demain.

— C'est bien, vous voilà débarrassé de M. Georges ; mais moi ?

— Comment, toi ?

— Oui, moi, où vais-je me mettre ?

— A côté de moi, parbleu !

— A côté de vous, avec ma veste, avec mon chapeau de paille ? Allons donc !

— Veux-tu que je te fasse donner un habit de préfet et un chapeau à plumes ?

— Ah ! oui, cela m'irait bien !... Ah ! Zoé rirait-elle si elle me voyait avec un habit de préfet et un chapeau à plumes, et madame la comtesse aussi, quoiqu'elle ne rie pas souvent, pauvre chère dame ! pourtant elle est plus gaie depuis son voyage à Juvigny.

— Voyons, lui dis-je, monte ! monte !

— Mais, monsieur Max, que va-t-on dire en me voyant là assis près de vous ?

— On dira que tu es mon ami, Gratien, dis-je en lui tendant la main, et l'on ne se trompera pas.

— Ah ! ah ! dit-il, ah ! par exemple, voilà qui est fort, et je n'ai pas apporté mes gants de noces pour vous faire honneur, monsieur Max ; je ne me doutais pas de cela ; il est vrai qu'ils sont crevés, mes pauvres gants ; mais, vous savez, monsieur Max, continua Gratien en riant bruyamment et comme un homme content de lui, un jour de noces, ça crève les gants.

— Voyons, monte, monte, bavard !

— C'est que je ne sais pas très bien conduire, voyez-vous, et votre cheval, ou plutôt le cheval de M. le préfet, il a l'air fringant en diable.

— Ne t'inquiète pas de cela, Gratien ; c'est moi qui conduis.

— Comment ! vous me voiturez, et vous me conduirez encore par-dessus le marché ! Je n'ai donc plus rien à faire que de me croiser les bras ? Eh bien, je me les croise, c'est un bon métier.

— Y es-tu ?

— Oui, monsieur Max.

— Alors, partons !

Je lâchai la bride au cheval, et nous partîmes d'un trot allongé qui devait nous faire faire trois lieues à l'heure.

XXVII

Deux heures après, nous étions à Juvigny. Comme j'étais sûr d'être à neuf heures à Bernay, je ne voulais pas surmener le cheval.

Il n'était pas trois heures de l'après-midi lorsque nous entrâmes dans le parc.

J'avais laissé tilbury et cheval à l'auberge où j'étais déjà descendu la seconde fois que j'étais venu ; car, vous vous le rappelez, c'était la troisième fois que je venais à Juvigny.

Et, à chaque fois, je m'étais trouvé plus heureux d'y venir.

Je passai près du banc où nous nous étions assis, Edmée et moi, près de l'arbre au pied duquel elle avait appuyé sa tête sur ma poitrine. J'envoyai un souvenir à l'un, un baiser à l'autre, et nous gagnâmes le château.

Nous montâmes l'escalier, nous traversâmes la chambre verte, nous entrâmes dans la petite chambre virginale où Edmée m'avait fait appeler pour l'endormir.

La petite Vierge était là avec son bouquet au côté, sa couronne au cou.

Je détachai la couronne et le bouquet, et les posai dans une des deux coupes de Sèvres.

— Dans quoi vas-tu envelopper la madone ? demandai-je à Gratien en regardant autour de moi et en cherchant quelque objet de toile fine qui pût servir à cet usage.

— Oh ! dit Gratien, ne vous inquiétez pas de cela, j'ai son affaire, à la bonne petite Vierge, et elle sera bien difficile si elle ne s'en contente pas.

Et, en même temps, Gratien tira de sa large poche un paquet enveloppé de papier, contenant une espèce de nappe d'autel en mousseline brodée et garnie de dentelles de Valenciennes. Le brave garçon maniait le tout fort délicatement, non pas qu'il connût le prix de la dentelle, mais il avait eu soin de me dire en la déployant, que c'était la comtesse qui avait brodé la mousseline et cousu la dentelle.

Je lui dis alors que je me chargeais d'envelopper la Vierge, et qu'il pouvait aller porter à la mère Gauthier des nouvelles de sa fille.

Dans une heure, il reviendrait.

Soit que Gratien comprît que je désirais rester seul, soit qu'il n'eût pas d'objection à faire, il se retira en me disant que, dans une heure, il serait de retour.

Une grosse montre qu'il tira de sa poche et qu'il consulta, m'offrait une assurance de sa ponctualité.

Lorsque j'eus entendu le bruit de ses pas s'éloigner, décroître et s'éteindre, je fermai la porte derrière moi et je me mis à genoux devant la petite Vierge, dont j'allais me séparer avec un sentiment à la fois plein de joie et de tristesse. Je la priai de veiller sur Edmée, et peu à peu, passant des paroles à la rêverie pieuse, je restai un quart d'heure peut-être agenouillé devant elle, croyant avec toutes les puissances de la foi, quoique fils d'un siècle impie, ou à peu près ; l'influence d'une femme, de ma pieuse mère sur mon éducation se fait toujours sentir, et toute grande joie ou toute grande douleur prête ses ailes à mon âme pour la conduire à Dieu.

Ma prière faite, je pris respectueusement la petite Vierge, et, après avoir baisé ses pieds nus, où il me semblait encore sentir l'impression des lèvres d'Edmée, je l'enveloppai de son voile et la couchai sur le canapé.

Mes yeux se portèrent alors sur le bouquet et sur la couronne d'oranger ; un mot de la lettre d'Edmée, qui se rapportait à une chose qu'elle m'avait dite le soir où elle m'avait raconté sa vie, me revenait à l'esprit et me préoccupait d'autant plus que je ne pouvais m'expliquer ni ce que madame de Chamblay avait voulu dire dans sa lettre, ni ce qu'elle m'avait dit de vive voix.

Il y avait un si étrange mystère dans ces paroles, le sens qu'elles présentaient à mon esprit était tellement invraisemblable dans ma situation, que j'en repoussai jusqu'à la possibilité pour me jeter dans les plus folles divagations.

Je promenai une dernière fois les yeux autour de moi ; j'arrêtai avidement mon regard sur cette couronne et ce bouquet de fleurs d'oranger ; je les pris et les appuyai sur mes lèvres par un mouvement convulsif qui était, je dois l'avouer, bien opposé à celui avec lequel j'avais, un instant auparavant, baisé les pieds de la Vierge ; un moment j'eus envie de les emporter pressés sur mon cœur ; mais il me sembla que leur véritable place était dans cette chambre virginale où, depuis sept ans, ils étaient suspendus, et que les enlever de leur sanctuaire serait une impiété.

Je les laissai donc dans la coupe de Sèvres, et refermai la porte de la chambre, emportant la petite Vierge, que je déposai dans l'antichambre, et j'allai chercher dans le jardin les endroits décrits par Edmée dans son récit si naïf et si coloré à la fois.

Je m'assis près de la source, probablement au même endroit où, plus d'une fois, elle s'était assise, et où, un jour, M. de Montigny était venu la chercher, et, chose singulière, mon cœur battit à son souvenir, et encore une fois je me sentis plus jaloux de l'époux mort que de l'époux vivant.

Le ruisseau, transparent comme un cristal, était tout bordé de myosotis ; je présumai que cette plante, tout imprégnée de sa poésie allemande, devait être chère à Edmée. J'en cueillis un bouquet que je trempai dans la source pour qu'il se conservât frais le plus longtemps possible, et que je mis aux pieds de la Vierge.

Au bout d'une heure, Gratien revint et me trouva sur le perron ; il avait occupé le loisir que lui avait laissé la mère Gauthier à faire, chez son confrère du village, une petite caisse où coucher la Vierge. Nous cueillîmes une brassée de fleurs des champs, bluets, boutons d'or et marguerites, et nous la couchâmes dessus, remplissant tous les interstices avec des fleurs.

En ce moment, une hallucination me traversa l'esprit, une vive douleur au cœur, comme celle d'une fibre qui se romprait, me fit fermer les yeux, et, de même que la Vierge était couchée sur des fleurs dans sa boîte enveloppée de son riche linceul blanc, il me sembla voir Edmée couchée de la même façon sur des fleurs dans son cercueil, vêtue de blanc comme la Vierge.

Cette vision eut la rapidité de l'éclair ; mes yeux se rouvrirent ; je ne vis plus rien.

Je portai la main à mon front ; il était couvert d'une sueur froide, tant la sensation avait été violente et aiguë.

Je secouai la tête et marchai vivement vers la grille pour chasser mes pensées ou plutôt ma pensée, car je n'en avais qu'une, puis je me mis à rire de moi-même ; mais, ce rire, il me fut impossible de l'achever.

Le cheval s'était reposé une heure et demie ; il était un peu plus de cinq heures du soir. J'allai dire à mon tour adieu à Joséphine Gauthier, qui trouva moyen, dans les quelques paroles qu'elle me dit, de me demander des nouvelles du bon abbé Morin ; puis, pour que le pèlerinage fût complet, je montai dans la petite chambre derrière les rideaux de laquelle Edmée m'avait vu en passant.

Puis nous partîmes, moi conduisant, et Gratien portant respectueusement sur ses genoux la petite Vierge dans sa boîte.

A huit heures et demie, c'est-à-dire à la nuit tombante,

nous arrivions à Bernay, et nous nous arrêtions au *Lion d'or*.

Gratien avait reçu de moi la recommandation positive de ne pas dire que je l'eusse accompagné ni que je fusse à l'hôtel du *Lion d'or*. Je voulais savoir si ce sens intérieur si étrange dont la comtesse m'avait parlé, et même donné une preuve, lui révélerait ma présence à Bernay.

Gratien me donna sa parole de ne rien dire, et partit avant même que le cheval fût dételé. Il avait à peu près pour six ou huit minutes de chemin à faire avant d'être arrivé au château.

L'hôte, pour qui j'étais une ancienne et même une bonne connaissance, vint lui-même à ma rencontre et me conduisit au nº 3, c'est-à-dire à la plus belle chambre de l'hôtel, où il me fit servir immédiatement à souper.

J'étais à moitié de mon repas, à peu près, lorsque la porte s'ouvrit et que Zoé parut.

dant qu'on fît veiller pour m'attendre, au cas où je rentrerais un peu tard.

Pardon de tous ces détails, mon ami; peut-être les trouverez-vous longs et sans intérêt; mais, moi qui repasse par le chemin de mes joies et de mes douleurs, j'éprouve un sentiment de céleste bonheur à m'arrêter sur la route et à y retrouver la trace de mes pas.

Dante a dit, ou plutôt a fait dire à Françoise de Rimini:

Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria.

Moi, je dirai: « Il n'y a pas de plus grande joie que de se rappeler les temps malheureux dans le bonheur. »

Et je suis si heureux à cette heure, mon ami, que je voudrais non seulement me rappeler les jours de ce temps, mais les minutes mêmes de ces jours.



Je me laissai tomber à ses pieds.

Je lui tendis la main en riant.

— Ah! lui dis-je, Gratien m'a trahi, à ce qu'il paraît?

— Au contraire, et il a été bien grondé par madame la comtesse, allez!

— Comment cela?

— Mais de ne pas lui avoir dit que vous êtes ici.

— Pardon, si Gratien ne le lui a pas dit, qui le lui a dit, alors?

— Elle vous a vus descendre tous deux d'un tilbury à la porte de l'hôtel du *Lion d'or*; j'étais près d'elle, elle est restée un instant les yeux fermés, puis elle a dit: « Les voilà qui arrivent; ils apportent ma chère petite Vierge couchée sur des fleurs. Mon Dieu! qu'il est bon et comme il m'aime! Il a voulu conduire Gratien à Juvigny et le ramener ici pour que j'aie ce que je désire une heure plus tôt. » Puis elle s'est tue jusqu'au moment où Gratien est arrivé. Gratien alors a voulu commencer une histoire de voiture et de conducteur; mais madame l'a regardé en face; alors Gratien s'est embrouillé et madame s'est mise à rire et m'a dit: « Va à l'hôtel du *Lion d'or*, et dis-lui qu'il peut venir me voir un instant ce soir; tu le trouveras au nº 3; inutile de le demander à l'hôtel. » Je suis partie, personne ne m'a vue, je n'ai rien demandé, je suis passée par la grande porte, j'ai pris l'escalier de la cour, et me voilà. Etes-vous prêt?

— Je le crois bien, que je suis prêt! m'écriai-je en jetant ma serviette et en prenant mon chapeau. Allons, Zoé.

Zoé descendit par le même escalier de la cour et sortit par la grande porte, sans être plus vue en s'en allant qu'en venant. Je passai, moi, par la salle commune en recommandrais

Je marchais d'un tel pas, que Zoé avait peine à me suivre. Elle arriva tout essoufflée et voulut passer devant moi pour m'annoncer.

Mais madame de Chamblay était venue au-devant de moi sur le perron.

— Toujours bon! me dit-elle en me tendant la main.

— Toujours belle! lui dis-je avec un soupir.

En effet, chaque fois que je revoyais Edmée, cette beauté empreinte d'une si profonde tristesse me semblait augmentée et s'emparait de mon être en agitant non seulement toutes les fibres de l'amour, mais encore toutes celles de la pitié.

— Je vous ai vu revenir, me dit Edmée, et je n'ai pas voulu attendre à demain pour vous remercier; d'abord, demain, n'avez-vous pas un voyage à faire? J'ai le sentiment d'une absence, d'un éloignement, d'un plus grand espace enfin mis entre nous.

— En effet, madame, lui dis-je, demain, je vais à Paris, mais pour deux jours seulement.

— Je vous reçois dans ma chambre à coucher, dit-elle; nous étions en train de travailler, Zoé et moi; j'ai pensé que vous me pardonneriez de ne pas faire allumer le salon. Une Anglaise, ajouta-t-elle en souriant, ne commettrait pas une pareille inconvenance.

Je ne répondis pas; je venais d'être pris par ce parfum étrange qui m'avait déjà frappé deux fois. Je le respirai avec une sorte d'enivrement en jetant les yeux tout autour de moi.

La chambre était tendue en satin de Perse à fleurs et à oiseaux ; c'était évidemment une étoffe du temps de Louis XV, bleu glacé, rose et argent. Les dessus de porte étaient de Boucher ; tous les meubles, garnitures et cheminée comprises, étaient du même temps.

Le dernier des meubles, je l'avoue, sur lequel j'arrêtai ma vue, fut le lit.

Le lit était juste de la même dimension que celui de la petite chambre de Juvigny, un lit de pensionnaire, tout au plus de jeune fille.

Chose incroyable ! il y avait autour de cette femme, jeune, belle et mariée deux fois, un immaculé parfum de virginité.

— Mais, lui dis-je répondant à ma pensée, cette chambre n'est pas la vôtre ?

— Si fait, répliqua-t-elle.

— Impossible !

— Pourquoi cela ?

Et elle fixa sur moi ses grands yeux clairs, limpides et profonds comme l'azur du ciel.

— Vous êtes un mystère d'amour et de chasteté, madame, lui dis je. Heureux celui à qui vous ouvrirez tout entier le tabernacle de votre cœur !

— Si la seconde partie de ma vie était à moi comme la première, cet homme heureux serait vous, Max ; et, en tout cas, je le promets, cet homme heureux, répéta-t-elle en souriant, ne sera jamais un autre que vous.

— Edmée, lui dis-je, vous qui devez être dans les secrets des anges, et qui, par conséquent, voyez dans la pensée de Dieu, apprenez moi donc pourquoi ce monde est ainsi fait que l'on s'y rencontre toujours trop tôt ou trop tard.

— Croyez-vous à une autre existence, Max ?

— Ne vous ai-je point dit que je n'osais y croire, mais que je l'espérais ?

— C'est que les malheurs de celui-ci vous seraient expliqués par cette croyance. Même aux mains du Seigneur, la nature procède matériellement, et du premier coup n'atteint pas à la perfection. Les savants ne parlent-ils pas de six ou sept formations successives pour notre globe, et ne racontent-ils pas, des débris de plantes et d'animaux fossiles à la main, que ce n'est qu'à force de tâtonnements et d'imperfections corrigées par le sublime ouvrier, que le Créateur universel en est arrivé à l'homme et aux animaux qui peuplent le globe ? Eh bien, mon ami, peut-être notre monde à nous, que, dans notre orgueil, nous croyons le monde de la perfection, n'est-il qu'un monde de passage, un monde d'essai enfin. Les hommes lancés au hasard s'y rencontrent, s'éloignent les uns des autres par les antipathies, se rapprochent par les sympathies ; c'est le crible qui, aux mains du suprême moteur, sépare le bon grain de l'ivraie ; les justes et les bons restent ensemble ; les méchants, plus légers, sont emportés par le vent. Tâchons d'être des justes et des bons, Max, pour rester ensemble dans ce monde et nous retrouver dans l'autre.

— Vous parlez avec une adorable conviction, Edmée.

— C'est que cette conviction, je l'ai, mon ami.

Elle sourit tristement.

— J'ai été très malheureuse, si malheureuse, que souvent, sans désirer la mort, je l'ai regardée comme un terme et comme un repos ; mais, à force de réfléchir, je me suis dit que la mort, terme et repos seulement, n'était qu'un accident et non une rémunération ; qu'il fallait, pour que Dieu fût complet dans sa miséricorde comme dans sa justice, qu'elle fût une rémunération de nos vertus ou une punition de nos fautes ; c'est alors que j'ai cru et que j'ai regardé la tombe comme un de ces passages obscurs, et souterrains qui mènent des ténèbres à la lumière ; c'est alors que je me suis dit que plus tôt on arrivait à cette tombe, mieux valait, puisque l'on quittait ici-bas ceux que souvent l'on n'aimait pas, pour retrouver là-haut ceux que l'on avait aimés.

— Et ce sentiment est-il toujours le vôtre ? cette ardeur de la mort vit elle toujours dans votre cœur, Edmée ?

Elle me regarda.

— C'est tout simplement un aveu que vous me demandez, Max ; cet aveu, je vais vous le faire dans toute la franchise de mon âme. Lorsque je désirais la mort, j'étais complètement malheureuse. Je ne vous avais pas rencontré, je ne vous avais pas vu, et, par conséquent, les nouveaux sentiments qu'a excités en moi votre présence n'existaient pas. Le complément de la vie humaine, Max, c'est l'union des âmes. Je crois nos corps séparés, mais nos âmes unies ; ma vie, tout entière autrefois dans l'obscurité de la tristesse, a donc aujourd'hui son côté sombre et son côté lumineux. Ce côté lumineux, c'est votre tendre et amicale bonté pour moi qui l'a fait. Je vous aime, Max, plus peut-être que *les apparences* ne me permettent de vous aimer. Eh bien, dans ce sentiment nouveau que j'éprouve, il y a sinon le bonheur complet, du moins une douceur infinie. La vie, qui était pour moi à peu près ce qu'est un jardin pendant l'hiver, c'est-à-dire une terre couverte de neige, des arbres couverts de givre ; la terre commence, je ne dirai pas à renaître, mais à naître ; les primevères s'azurent et commencent à fleurir : les violettes s'ouvrent et parfument ; le gazon verdit et fait un tapis moelleux à mes pieds endoloris ; l'air se veloute et caresse mon visage au lieu de le gercer. Je suis au printemps, mon cher Max, c'est-à-dire aux promesses et aux espérances ; ma vie, qui, si elle eût suivi le cours des existences ordinaires, aurait atteint son été, entre à peine dans son avril. Eh bien, je vous l'avoue, je voudrais avoir, au moins, ces trois mois de soleil que Dieu donne à toute plante et à toute fleur, je voudrais vivre mon printemps. Max, depuis que je vous connais. Est-ce là ce que vous me demandiez ? Depuis que je vous connais, j'ai peur de mourir.

Un murmure de joie s'élança de ma poitrine ; je me laissai tomber à ses pieds ; je baisai ses genoux à travers son peignoir de mousseline.

Elle abaissa ses deux mains sur ma tête.

— Pourquoi n'ai-je pas le pouvoir de bénir ? dit-elle. Je vous bénirais dans ce monde et dans l'autre.

Ses deux mains, en me touchant, me firent passer un frisson par tout le corps.

Je n'en pouvais pas supporter davantage ; ce n'étaient plus ses genoux, ce n'étaient plus ses mains, ce n'était plus même son front, c'étaient ses lèvres que j'eusse voulu couvrir de baisers, où j'aspirais à puiser une nouvelle vie.

Je me relevai le regard étincelant, le visage enflammé, les cheveux épars.

J'étais prêt à la prendre dans mes bras, à l'emporter... Où ? Je n'en sais rien ! dans un désert où ni les lois ni les hommes ne vinssent me la disputer.

Mais elle, avec une sérénité de déesse, me regarda, prit ma tête entre ses deux mains, appuya ses lèvres sur mon front et se leva en me disant :

— Suivez-moi, Max ; vous allez savoir pourquoi je vous ai redemandé ma petite, ou plutôt, ami, notre petite Vierge.

Elle fit un signe à Zoé.

J'étais resté à genoux ; j'avais saisi une de ses mains, je la couvrais de baisers, je la baignais de larmes. J'étais dans un de ces moments d'exaltation où les sensations ont besoin de se répandre au dehors par des pleurs et par des cris ; j'eusse été seul, que je me fusse roulé sur le tapis dans une de ces crises nerveuses que nous reprochons peut-être un peu trop inconsidérément aux femmes.

— Venez, Max, répéta-t-elle ; l'air vous fera du bien.

Je me relevai tout chancelant, les mains sur les yeux ; la chambre me semblait une mer de flammes, le sang montait de mon cœur à mon front comme une tempête, et battait dans les artères de mes tempes.

— Où allons-nous donc ? lui demandai-je.

Elle sourit et me tendit la main.

— Entendre chanter le rossignol, dit-elle.

XXVIII

Je la suivis.

Ces quelques paroles qu'elle m'avait dites m'indiquaient le but de notre course.

Nous allions au cimetière.

Il y avait une chose étrange dans Edmée.

La mort est au fond de toutes les choses de la vie, et, Pline l'a dit dix-neuf cents ans avant nous, du moment où il naît, l'homme commence à mourir ; mais, toute la vie, surtout si cette vie est jeune et lumineuse, la mort reste cachée dans un nuage.

Pour Edmée, la mort, toujours présente, semblait la nourrice d'une vie nouvelle et inconnue, toujours prête à l'allaiter d'un lait céleste et à la bercer sur son sein immortel.

Zoé prit la petite Vierge, un grand devant d'autel auquel la comtesse travaillait lorsque j'entrai, et nous suivit.

Sans attendre que je lui offrisse mon bras, — chose à laquelle, plongé dans mes réflexions, je ne songeais guère, — Edmée le prit et s'y appuya.

Nous nous dirigeâmes vers le cimetière, distant de deux cents pas à peine.

Nous n'en avions pas fait cinquante, qu'Edmée s'arrêta.

— L'entendez-vous, mon poète ailé ? dit-elle.

Et, en effet, les notes égrenées par le mélodieux gosier du rossignol venaient jusqu'à nous.

— Il raconte ses amours avec la rose, continua Edmée, et, pour être une rose des tombeaux, il n'en aime que mieux son amante. Si ce que vous m'avez dit est vrai, Max, il y a quelque ressemblance entre vous et lui ; vous aussi, vous aimez une rose des tombeaux, une rose blanche et pâle, ajouta-t-elle avec un accent de mélancolie impossible à dé-

crire, et qui peut-être ne vivra pas plus longtemps que celle dont le pauvre *bulbul* (1) est amoureux.

— Edmée ! Edmée ! m'écriai-je en serrant son bras contre mon cœur, pouvez-vous me dire de pareilles choses !

— Que voulez-vous, mon ami ! depuis que le malheur m'a faite sérieuse, j'ai toujours eu le pressentiment d'une mort prochaine. Les anciens disaient : « Une mort prompte est une preuve de l'amour des dieux ; » et à peine croyaient-ils à l'âme. Pour nous, la croyance, mieux que cela, la certitude de notre vie est un dogme de la religion ; pourquoi ne serions-nous pas de l'avis des anciens ?

Nous venions d'entrer dans le cimetière ; Edmée s'arrêta ; je crus que c'était pour mieux écouter le rossignol, qui redoublait ses chants. C'était pour regarder autour d'elle.

Je cherchai ce qui pouvait attirer l'attention de la comtesse, quand je vis deux hommes se lever du banc placé à la porte de l'église, se détacher de la muraille et s'approcher de nous.

— Quels sont ces hommes ? demandai-je à Edmée en tressaillant malgré moi.

— L'un est Gratien, que vous connaissez ; l'autre est le fossoyeur, auquel je fais d'avance une petite pension, en prévision du service qu'un jour ou l'autre il me rendra.

— Vous êtes cruelle, Edmée !

— Pourquoi cela, Max... ? Si jamais je vous quitte, ce sera pour aller vous attendre : il est vrai que, si je me presse trop, je cours peut-être risque d'être oubliée.

— Oh ! jamais, jamais ! m'écriai-je ; je suis à vous, je vous le jure, Edmée, en ce monde et dans l'autre ; je vous le jure en face de...

— Ne jurez pas, interrompit Edmée ; peut-être vous croiriez-vous lié par votre serment ; non, Max, vous êtes trop bon, trop grand, trop généreux pour que Dieu vous éloigne de lui. Si nous ne nous retrouvons pas là-haut comme amants, nous nous y retrouverons comme amis.

Puis, s'adressant aux deux hommes :

— Eh bien, Gratien, eh bien, père Fleury, demanda Edmée, que faites-vous ?

— Nous attendons les ordres de madame la comtesse.

— Ne savez-vous pas pourquoi je suis venue, Gratien ?

— Oui, certainement ; mais je ne savais pas si, devant M. de Villiers...

Edmée sourit.

— M. de Villiers est *des miens*, Gratien, dit-elle ; levez la pierre.

Les deux hommes s'approchèrent de la tombe que madame de Chamblay, le soir de la noce de Zoé, m'avait désignée comme devant être la sienne. Ils soulevèrent lentement cette pierre, sur laquelle je l'avais vue couchée comme une morte, tandis que le rossignol chantait au-dessus de son front.

A l'approche des deux hommes, l'oiseau s'était envolé ; mais il chantait dans le massif voisin.

Je m'approchai avec curiosité, mais non sans une certaine terreur.

La pierre, en se soulevant, découvrit un escalier d'une douzaine de marches, fermé par une porte de chêne.

Je compris que cette porte était celle d'un caveau funéraire.

— Vous allez descendre là ? dis-je à Edmée en la retenant.

— Sans doute, dit-elle. Il y a, si vous vous en souvenez, dans *Notre-Dame de Paris*, — je parle du livre et non du monument, — un chapitre intitulé *le Retrait où dit ses heures M. Louis de France*. Eh bien, ceci est le retrait où je dis les miennes.

Pendant ce temps, le père Fleury avait ouvert la porte.

Edmée quitta mon bras, et, comme on ne pouvait descendre qu'un à un par l'étroit escalier, elle mit le pied sur la première marche, et, se tournant de côté :

— Qui m'aime me suive ! dit-elle.

Je l'eusse suivie dans un gouffre ; je descendis derrière elle.

Lorsque je fus arrivé à la dernière marche, Edmée, qui m'avait précédé, me tendit la main en disant :

— Permettez que je vous fasse les honneurs de chez moi.

J'entrai.

Je me trouvai dans un caveau de dix pieds de long sur six à peu près de large. Au fond était un sofa sur lequel Edmée me fit asseoir.

Ce caveau était faiblement éclairé par une lampe d'albâtre pendue au plafond.

A la lueur de cette lampe, on distinguait confusément un petit autel, et, le long de la muraille, des draperies sur lesquelles brillaient des étoiles d'or.

— Laissez-nous, mes amis, dit la comtesse à Gratien et au fossoyeur, et revenez lorsque onze heures sonneront.

Zoé prit la clef des mains du père Fleury, qui sortit avec Gratien.

Zoé ferma la porte derrière eux, et nous nous trouvâmes tous les trois séparés du reste du monde, dans un tombeau.

Je cherchai où prendre l'air que nous allions respirer ; mais, en levant la tête, j'aperçus, cachée par un massif de fleurs, une grille, à travers les barreaux de laquelle on distinguait les étoiles du ciel.

— Oh ! vous me direz un jour, n'est-ce pas, Edmée ? lui demandai-je, quelles sont les douleurs qui vous ont conduite à faire votre oratoire d'une tombe. Pauvre cœur chéri ! combien d'angoisses il t'a fallu souffrir pour en arriver là !

— Oui, j'ai souffert, c'est vrai, beaucoup et longtemps, car la douleur se mesure surtout à son éternité ; mais, je vous l'ai dit, Max, Dieu vous a conduit à moi, et vous avez fait dans mon nuage un coin d'azur. Par cette trouée, j'ai entrevu le ciel ; d'ailleurs, vous allez voir, mon ami, que mon oratoire n'est pas si triste qu'il vous est apparu au premier abord. Tirez les rideaux et allumez l'autel, Zoé ; c'est aujourd'hui fête.

Zoé alluma une foule de petits cierges posés sur des gradins surmontant l'autel, et une vive lumière succéda bientôt à la demi-obscurité que j'avais trouvée en entrant dans le caveau.

Alors Zoé releva et attacha, par des embrasses d'argent à chaque angle, des rideaux de velours violet à franges d'argent ; ces rideaux, en se relevant, laissèrent voir un fond de satin légèrement teint d'azur, comme un pâle ciel d'automne, et brodé d'étoiles d'argent, fruit d'un long travail. Ces rideaux de velours, en retombant, c'est-à-dire en reprenant leur position primitive, pouvaient recouvrir tout le fond de la tapisserie, et donner au caveau, assez gai quand une grande lumière ruisselait sur les plis de l'étoffe argentée, l'aspect funèbre d'un caveau mortuaire, surtout lorsque les cierges éteints, il n'était plus éclairé que par la lueur sépulcrale de la lampe.

— Voyez, dit Edmée, nous avons travaillé près de deux ans, Zoé et moi, à cette triste besogne. Tant que je possédai Juvigny, mon idée avait été de placer ma petite Vierge sur l'autel, afin qu'elle veillât sur la mort comme elle avait veillé sur la vie. Quand j'appris que Juvigny était vendu, meublé tel qu'il était, ma plus poignante douleur fut de ne pas avoir eu l'idée d'enlever ma Vierge et de la transporter d'avance ici ; mais je ne voulais la placer sur l'autel que lorsque le caveau serait complètement terminé. Nous avions encore pour une quinzaine de jours de travail, Zoé et moi. Les bras me tombèrent, nous interrompîmes notre travail ; puis, le soir de la noce de Zoé, vous me dîtes que l'acquéreur, c'était vous. Alors, l'espoir me revint. Je me dis que, bien certainement, vous m'accorderiez ma demande, et nous nous remîmes à notre broderie avec plus d'ardeur que jamais. Avant-hier, nous avons terminé la nappe de l'autel ; avant-hier, Gratien a achevé de clouer la tapisserie et de suspendre les rideaux ; hier, nous avons garni l'autel de ses cierges, et, ce matin, Gratien est allé vous porter ma lettre. Vous avez fait mieux que de permettre qu'il reprît ma chère madone, vous me l'avez apportée ; je vous devais l'inauguration de mon reposoir. — Zoé, donne-moi la Vierge et étends la nappe sur l'autel.

La comtesse alors prit la Vierge et la plaça dans le vide ménagé au milieu des cierges, tandis que Zoé étendait la nappe et tirait jusqu'à terre le devant de l'autel.

— Et, demandai-je à Edmée, M. de Chamblay connaît-il ce caveau et sait-il les préparatifs lugubres que vous faites ?

— Pourquoi le connaîtrait-il, demanda vivement Edmée, puisque, ni mort ni vivant, il n'y doit entrer ?

— Alors, m'écriai-je plein de joie, vous m'accordez, à moi, une faveur que vous refuseriez à votre mari et qu'il pourrait réclamer comme un droit ?

— Mon mari n'a qu'un seul droit sur moi, Max, le droit de me rendre malheureuse, et ce droit, je l'espère, il ne l'exercera pas au delà de la vie

— De sorte que — je joignis les mains — de sorte que, chère Edmée, si vous aimiez quelqu'un... ?

Je m'arrêtai tout tremblant.

Elle sourit.

— Continuez, dit-elle.

— Celui que vous aimeriez, séparé de vous dans la vie, pourrait espérer dormir près de vous pendant l'éternité dans cette tombe ?

— Max, dit Edmée, la chaste Vierge que voici — et elle étendit la main vers la statue — la chaste Vierge que voici sait que je puis vous faire cette promesse et que je n'aurai point à rougir en apparaissant devant Dieu appuyée au bras d'un autre que celui que le monde aura appelé mon mari.

— Eh bien, Edmée, lui dis-je en étendant le bras à mon tour vers la madone, par cette Vierge, moi, je vous jure que l'homme que son amour et son respect rendront digne de dormir près de vous, pendant l'éternité, ce sera moi.

Une prière commune succéda à ce double serment. A minuit, je me séparai d'Edmée, ivre d'un bonheur qui avait quelque chose du bonheur divin.

Au point du jour, je quittai Bernay, et, le même soir, j'arrivai à Paris.

(1) Nom persan du rossignol.

XXIX

Le lendemain, à dix heures du matin, je fis approcher une voiture et j'ordonnai au cocher de me conduire rue du Bac, nº 42. Je crois vous avoir dit que c'était là que demeurait mon notaire, M. Loubon.

M. Loubon put me remettre vingt mille francs comptant et s'engagea à m'en faire passer, avant huit jours, trente mille autres en traites sur la maison Behring et Cie, de Londres.

C'était tout ce qu'il me fallait : avec cinquante mille francs, on pare à toutes les éventualités.

Cette petite affaire réglée, j'entamai la question de M. de Chamblay, priant M. Loubon de me mettre au courant, autant que les lois de sa profession le permettraient, de la situation pécuniaire du comte.

Il n'avait, lui, personnellement, aucune relation avec le comte ; mais souvent il prêtait sa signature comme second notaire à son confrère M. Bourdeaux, chargé des intérêts de M. de Chamblay.

Or, voici ce qu'il savait de source certaine :

M. de Chamblay, après avoir mangé sa fortune personnelle, plus apparente au reste qu'effective, avait attaqué celle de sa femme, quoique marié avec elle sous le régime dotal. Il avait commencé par des emprunts faits à un certain prêtre, nommé l'abbé Morin, que l'on disait fort riche, quoique l'on ignorât la source de sa fortune. Ces emprunts, il avait fallu les rembourser, et le comte avait obtenu de sa femme une procuration générale valable pour un an. C'est fondé de cette procuration qu'il avait, en moins d'une année, vendu trois terres dont il avait englouti l'argent dans le gouffre du jeu, seule passion qu'on lui connût. La dernière vente, me dit M. Loubon, était celle de cette terre de Juvigny que j'avais achetée.

Enfin, il y avait quelques jours, M. de Chamblay était venu pour vendre la terre de Bernay, que, par habitude, on appelait de son nom la terre de Chamblay, quoiqu'elle vînt de sa femme ; mais, la procuration étant sur le point d'expirer, le notaire avait voulu avoir la procuration sous les yeux. M. de Chamblay était reparti pour Bernay et en était revenu en toute hâte avec la procuration, qui expirait au 1er septembre. Chargé des intérêts de madame de Chamblay en même temps que de ceux de son mari, M. Bourdeaux avait regardé comme chose grave de vendre, cent ou cinquante mille francs au-dessous de sa valeur, une terre appartenant à la femme, quand le mari, porteur d'une procuration expirant dans quelques jours, lui avait paru pressé de vendre cette terre avant que la procuration expirât. Il avait pensé que madame de Chamblay, aux trois quarts déjà dépouillée de sa fortune, pourrait bien ne pas renouveler sa procuration. Il allégua donc, vis-à-vis de M. de Chamblay, la difficulté de trouver immédiatement un acquéreur qui eût un demi-million disponible, M. de Chamblay voulant être payé comptant, et il demanda un délai de huit ou dix jours. Ces huit ou dix jours conduisaient justement M. de Chamblay au lendemain ou au surlendemain de l'expiration de la procuration de la comtesse.

En outre, M. Bourdeaux écrivit confidentiellement à celle-ci, lui donnant un état exact des affaires de son mari et de sa fortune à elle, fortune dont il ne restait plus que cette terre de Bernay, d'une valeur de huit à neuf cent mille francs, mais que le comte, vu le besoin d'argent qu'il avait, disait-il, voulait vendre à tout prix.

Madame de Chamblay avait résolument répondu qu'elle ne renouvellerait pas sa procuration, ajoutant qu'elle désirait garder Bernay, dernier débris de sa fortune paternelle.

Tout cela était on ne peut plus récent ; la lettre de madame de Chamblay datait de la veille.

J'en étais là de ma conversation avec l'homme de loi, lorsque la porte s'ouvrit et que l'on annonça M. de Chamblay.

— Faites passer au salon, dit le notaire.

Mais, comme, à travers la porte entr'ouverte, M. de Chamblay m'avait aperçu, je ne crus pas devoir faire mystère de ma présence, et, vivement :

— Non, non, dis-je, faites entrer dans votre étude ; c'est moi qui vais passer au salon.

Et, allant à la porte, j'insistai pour que le comte entrât. Celui-ci entra en effet, le visage souriant, et me tendit la main avec sa courtoisie habituelle, se félicitant de me rencontrer au moment où il s'attendait si peu à me voir.

De mon côté, je lui présentai mes compliments et lui expliquai ma présence chez M. Loubon par le désir que j'avais de faire un voyage pour lequel une assez forte somme m'était nécessaire.

Mes paroles prenaient une certaine authenticité de la présence des vingt mille francs en billets de banque que, comme je l'ai dit, M. Loubon avait pu me donner comptant.

— Heureux homme ! s'était écrié M. de Chamblay en jetant un regard de convoitise sur mes billets de banque.

Puis, revenant à l'invitation qu'il m'avait faite à Evreux :

— Ah çà ! me dit-il, j'espère que ce départ n'est point tellement rapproché, que vous ne puissiez pas venir ouvrir la chasse chez moi ?

— Oh ! lui dis-je, mon voyage est encore à l'état de projet.

— Mais, en homme prudent, vous prenez vos précautions. Quant à la chasse, ajouta-t-il passant, avec une agitation fébrile, d'un sujet à un autre, quant à la chasse, elle s'ouvre le 1er du mois prochain ; mais, comme mes affaires peuvent m'occuper jusqu'au 3, que Chamblay est une terre gardée, nous n'ouvrirons la chasse que le 4. Il en résulte que nous aurons non seulement notre gibier, mais encore celui des autres ; au reste, soyez tranquille : si vous êtes véritablement chasseur, vous vous amuserez ; j'ai fait très bien épurer la terre, et nous avons, à ce qu'il paraît, cette année, des myriades de cailles. Mais je vous dérange; je vais passer au salon ; terminez, terminez.

— Non, répondis-je, c'est moi qui y passerai si vous voulez bien. J'ai à causer longuement avec M. Loubon.

— Et moi, je n'en ai que pour quelques minutes, un oui ou un non.

— Vous voyez bien.

— Alors, sans façon, j'accepte.

Je m'avançai vers la porte du salon.

— Je vous serrerai la main en m'en allant, n'est-ce pas ?

— Faites-moi dire vous-même au salon quand je pourrai rentrer.

— Eh bien, c'est cela ; merci, merci.

Il m'accompagna, comme pour me conduire, jusqu'à la porte, qu'il poussa derrière moi.

Toutes les paroles de M. de Chamblay avaient été dites, tous ses mouvements avaient été faits, les paroles avec cet accent saccadé, les mouvements avec cette agitation fébrile de l'homme inquiet et pressé. Il était évident que le comte venait chez mon notaire pour la même affaire qui l'avait conduit chez le sien.

Quoiqu'il n'eût qu'un oui ou un non à entendre de la bouche de M. Loubon, le comte resta près d'un quart d'heure avec lui ; au bout de ce quart d'heure, la porte du salon s'ouvrit tout à coup et avec une certaine violence.

M. de Chamblay parut.

Il avait ce sourire nerveux du joueur qui perd, et que j'avais vu voltiger sur ses lèvres pendant la soirée de la préfecture.

— Eh bien, c'est convenu, me dit-il, le 3 au soir, rendez-vous à Chamblay, ou plutôt à Bernay. J'ai pris la mauvaise habitude de donner mon nom à cette terre qui vient des Juvigny. On couche au château ; donc, au château, à l'heure de la journée que vous voudrez, mais au plus tard à huit heures du soir, on soupe à dix ; après le souper, jeu d'enfer... J'oubliais que vous ne jouez pas ; vous causerez avec madame. Songez que je n'admets aucune excuse, j'ai votre parole.

— Et je vous la renouvelle bien volontiers, monsieur le comte.

— Alors, au 3 septembre. Retournez-vous à la préfecture avant le commencement du mois ?

— C'est selon le temps que mes affaires me prendront à Paris.

— C'est comme moi ; on ne sait jamais à quoi s'en tenir avec ces diables de notaires. Je ne connais rien de plus ennuyeux que tous ces gaillards-là. Ainsi, au revoir, n'est-ce pas ? Je me fais une fête de vous recevoir chez moi ; qui sait ! c'est peut-être la dernière chasse que nous ferons à Bernay ; ce serait fâcheux, la terre est giboyeuse ! Le 3, à huit heures du soir.

Il me tendit la main, je sentis cette main frissonner dans la mienne, et il sortit.

Je rentrai dans l'étude de M. Loubon.

— Eh bien, lui demandai-je, il venait s'enquérir auprès de vous si vous étiez aussi scrupuleux que votre confrère du numéro 53 ?

— Justement.

— Il veut vendre sa terre de Bernay ?

— Ou plutôt la terre de la comtesse.

— Oui.

— La vendre ou emprunter dessus. Il veut la vendre six cent mille francs, mais la donnerait pour cinq cent mille, tant il paraît pressé d'argent ; ou bien il donnerait hypothèque pour cent vingt-cinq mille, si l'on voulait lui prêter cent mille francs comptant. Que dites-vous d'un homme qui veut emprunter à vingt-cinq du cent devant notaire, plus l'intérêt légal ?

— Je dis que c'est un fou, mon cher monsieur.

— Vous devriez acheter cela, vous.

— Quoi ?

— La terre de Bernay.

— Vous n'y pensez pas ! Ma fortune est de quinze cent mille francs à peine, et en terres ; je ne suis pas assez riche, cher monsieur Loubon.

— On est toujours riche quand on est rangé comme vous l'êtes. Puis j'ai, dans ce moment-ci, un parti de deux millions comptant, avec autant d'espérances, à vous offrir.

Je souris.

— Je n'ai jamais moins pensé à me marier qu'à cette heure.

— Achetez sans vous marier. La terre vaut huit cent mille francs, haut la main.

— Mon cher monsieur Loubon, où voulez-vous que je prenne six cent mille francs comptant ?

— Je vous ai dit que vous l'auriez pour cinq cent mille.

— Mais je n'ai pas plus cinq cent mille francs que six cent mille.

— Je vous les trouverai.

— Qui diable vous a donné cette idée-là ?

— M. de Chamblay lui-même ; vous lui êtes apparu comme la Providence en personne. Il m'a dit : « Puisque M. de Villiers a ma terre de Juvigny, il peut aussi avoir ma terre de Chamblay. S'il n'a pas toute la somme, son ami Alfred, le préfet de l'Eure, lui prêtera le complément. D'ailleurs, à lui, je ne demanderai que moitié comptant. »

— Mon cher monsieur, dis-je en riant à M. Loubon, vous m'avez tout l'air, si j'acceptais, de vouloir passer par-dessus la petite irrégularité de la procuration de madame de Chamblay sur le point d'expirer.

— J'avoue que, remplissant les désirs du vendeur et faisant une excellente affaire à l'acheteur, client de l'étude de père en fils, j'avoue que je passerais par-dessus ce petit scrupule. Au bout du compte, tant que la procuration n'est pas expirée, le mandataire peut s'en prévaloir.

— Oui ; mais, moi qui ai l'honneur de connaître madame de Chamblay, qui savais lui faire une chose agréable en achetant Juvigny, et qui saurais lui faire une chose désagréable en achetant Chamblay, je refuse positivement, mon cher monsieur Loublon, et j'ajouterai même que je vous prie de ne pas insister davantage.

Je me levai.

— Alors, n'en parlons plus, dit M. Loubon ; mais c'est une bien belle occasion que vous laissez échapper là.

— Quand aurai-je mes trente mille francs sur Londres ?

— Voyons, nous sommes le 26 août, n'est-ce pas ?

— Oui, et le mois à trente et un jours.

— Vous les aurez le 1er septembre. Où faut-il vous les envoyer ?

— A Evreux, chez le préfet.

— Ah ! oui, M. Alfred de Senonches. En voilà un qui fait son chemin ; avant trois ans, il sera ministre. Maintenant, donnez-moi un reçu de vingt mille francs ; il suffira que vous m'accusiez réception des trente mille autres.

— Et je les aurai le 1er septembre, n'est-ce pas ?

— Vous ai-je jamais manqué de parole ?

— Il ferait beau voir ! dis-je en riant ; un notaire, c'est-à-dire la loi faite homme !

— Vous repartez, quand ?

— Ce soir probablement, demain au plus tard ; j'ai quelques objets de voyage à acheter.

— Vous allez faire un voyage ?

— Probablement... Cela me rappelle qu'il serait peut-être bon que je vous laissasse une procuration générale.

— Faites-vous donc un long voyage ?

— Je ne sais

— Où logez-vous ?

— Hôtel de *Paris*, rue de Richelieu.

— La procuration générale sera chez vous dans deux heures.

Je quittai M. Loubon. Deux heures après, la procuration générale était chez moi, et, le 1er septembre, je recevais, à Reuilly, les trente mille francs de traites sur la maison Behring et Cie, de Londres.

C'était la ponctualité même que ce brave M. Loubon.

Il y a des hommes chez lesquels une qualité remplace toutes les vertus.

XXX

On se rappelle que l'ouverture de la chasse avait été fixée par M. de Chamblay au 4 septembre, et que les invitations avaient été faites par lui pour le 3 au soir.

Le 3, en déjeunant avec Alfred, je lui annonçai mon départ pour Bernay.

Il me répondit par un signe de tête insignifiant ; puis, après le déjeuner :

— C'est aujourd'hui dimanche, me dit-il, jour auquel tout préfet redescend au rang de simple mortel. Allons faire un tour dans le parc : nous chanterons les champs et l'amour, en alternant, comme deux bergers de Virgile :

Amant alterna camenæ !

J'étais accoutumé aux originalités d'Alfred ; je compris qu'il avait à me dire quelque chose dont il n'avait pas voulu parler devant les domestiques. Je pris son bras et nous descendîmes dans le parc.

Au bas du perron, en mettant le pied sur la dernière marche, nous rencontrâmes le curé du Hameau ; sa messe dite, il venait nous remercier au nom de ses administrés ; nos noms, placés en tête de la liste de souscription pour les incendiés, lui avaient porté bonheur : le total des souscriptions avait monté à dix mille francs, et, avec cette somme, non seulement les pertes causées par le feu pourraient être réparées, mais encore ses administrés se trouveraient plus riches et mieux logés qu'ils ne l'étaient avant l'accident.

Seulement, lui était plus pâle et plus faible encore que je ne l'avais vu lors de sa dernière visite au château. L'implacable maladie dont il était atteint suivait sa marche et faisait lentement mais sûrement son œuvre de destruction de chaque jour.

A sa vue, le rire sceptique qui voltigeait sans cesse sur les lèvres d'Alfred s'effaça pour faire place à une expression de suprême bonté.

Je regardais ce prêtre, si différent de cet autre prêtre qui, je le sentais, était entré dans ma vie pour y jouer un rôle douloureux ou fatal, et je me demandais comment un même arbre, cet arbre si miséricordieux de la religion, pouvait porter deux fruits si opposés.

Alfred reprocha au curé d'être venu trop tard pour partager notre déjeuner, et insista pour qu'il acceptât quelque chose. Pressé par Alfred, il demanda une tasse de lait.

Fatigué de sa course, le curé du Hameau s'était assis sur les marches du perron, essuyant son front pâle, où perlait la sueur ; Alfred monta jusqu'à l'antichambre et appela lui-même les domestiques, tandis que, le chapeau à la main, je tenais compagnie au digne prêtre.

Alfred reparut au haut du perron, suivi d'un domestique portant le plateau tout chargé.

— Voulez-vous entrer, mon père, dit Alfred, ou préférez-vous prendre votre tasse de lait sous ces tilleuls ?

— Sous ces tilleuls, si vous le permettez, monsieur, dit le prêtre ; Dieu, qui ne m'avait pas destiné à en jouir longtemps m'a fait amoureux de la nature ; cet amour et celui de notre prochain sont les seules amours qui nous soient permises.

— Le premier a fait de vous un philosophe et l'autre un saint, monsieur le curé, dit Alfred ; Dieu fait bien ce qu'il fait.

Et, me prenant par le bras, il m'entraîna vers le parc en me disant de son ton railleur et saccadé :

— Viens, Max, viens ; ce prêtre est tout simplement un magicien qui en arriverait à me faire estimer mes semblables.

— Eh bien, demandai-je à Alfred, où serait le mal ?

— Un préfet qui estimerait les hommes, mon cher Max ! Et le moyen, une fois tombé dans une telle erreur, de suivre les ordres de mon gouvernement ? Non, par ma foi, j'aime mieux dire comme le comte de Monte-Cristo, exécrable livre de quelqu'un de ta connaissance, je crois : « Décidément, c'est une vilaine chenille que l'homme ! »

— Et, cependant, tu le vois, mon ami, ce prêtre, c'est un homme.

— Oui, mais une exception parmi les hommes, une espèce d'hybride, la tulipe noire que cherchent les Hollandais, le dahlia bleu que cherchent les Bretons. Comme on dit en poésie, il a fleuri dans un petit village de Normandie par une combinaison d'ombre et de lumière arrangée par le hasard ; mais ces plantes-là ne laissent pas de graine et ne reprennent pas de bouture. Revenons à ta chasse : c'est demain l'ouverture chez M. de Chamblay ?

— Oui ; et tu as quelque chose à me dire à ce propos ?

— Moi ? Rien, sinon que vous ferez une merveilleuse chasse ; c'est un propriétaire fort jaloux que M. de Chamblay, et qui garde scrupuleusement son gibier.

— Tu vois bien que non, puisqu'il nous le fait tuer.

— Mon cher, Crassus a prêté treize ou quatorze millions à César — je ne me rappelle pas le chiffre exact — lorsque celui-ci est parti pour sa préture d'Espagne ; et cependant Crassus était fort avare. Seulement, il y a des avares qui savent bien placer leur argent : ces treize millions de Crassus lui ont valu le triumvirat et le commandement de l'expédition parthique. Il est vrai que l'expédition a mal tourné ; mais c'est un détail ; Crassus, pour ses treize millions, n'en avait pas moins obtenu ce qu'il désirait.

— Où veux-tu en venir ?

— A rien ; je fais une excursion dans l'antiquité : c'est bien permis à un barbiste, que diable !

— Oui... Mais tu as fait ton excursion dans l'antiquité à propos de M. de Chamblay.

— C'est vrai ; lui aussi. a fait une excursion, mais à Paris tout simplement ; sais-tu cela ?

— Je l'ai rencontré chez mon notaire, M. Loubon.

— Oui, il sortait de chez le sien, M. Bourdeaux ; il n'y a rien d'étonnant à cela, au reste ; les deux tabellions demeurent rue du Bac, presque en face l'un de l'autre.

— Tu sais cela ?

— M. Loubon est le notaire de mes trois tantes, et j'ai reçu hier ou avant-hier une lettre de lui.

— Où il est question de moi ?

— Justement.. Il me dit que tu as envie de la terre de Bernay, mais que tu ne te trouves pas assez riche pour l'acheter. Tu sais que, si tu as besoin de trois ou quatre cent mille francs, je les ai à ton service ; cent mille francs de *mes propres*, comme on dit en termes de notariat, et cent mille francs par tante, cela ne dépasse pas mes moyens. Tu es déjà propriétaire de Juvigny, tu seras propriétaire de Bernay ; de sorte que, le jour où M. de Chamblay aura perdu au jeu son dernier lopin de terre et se brûlera la cervelle, tu pourras épouser la veuve ; son troisième mari lui rendra ce que lui aura enlevé son second.

— Mon ami, dis-je à Alfred sérieusement, et en posant la main sur son bras passé sous le mien, ne parle jamais légèrement de madame de Chamblay, je t'en supplie.

— Dieu me garde de parler légèrement d'une pareille femme, mon cher Max ! me répondit Alfred en reprenant à son tour son sérieux ; elle est, pour la bonté du cœur et la chasteté de l'âme, ce qu'est ce pauvre prêtre qui s'en va mourant : deux lis de pureté. Aussi, tu vois, ni l'un ni l'autre ne laisseront de descendants. S'il y avait beaucoup de prêtres comme le curé du Hameau, il n'y aurait plus d'athées. Si toutes les femmes étaient comme madame de Chamblay, il n'y aurait plus de célibataires. Or, moi, célibataire, célibataire par tempérament, par conviction, par philosophie, je te dis, mon ami : Puisque tu aimes madame de Chamblay, et que madame de Chamblay t'aime, le jour où tu pourras l'épouser, épouse-la, et, ce jour-là...

— Eh bien, ce jour-là ?

— Tu auras, je crois, une agréable surprise.

— Que veux-tu dire ?

— Rien. . C'est toujours ma police ; mais, cette fois, je ne réponds pas d'elle et ne veux pas m'avancer. Revenons donc à M. de Chamblay : je te préviens qu'il est de très mauvaise humeur.

— A quel propos ?

— Pardieu ! mais à propos de ce qu'il n'a pu, la procuration de sa femme expirant le 1er septembre, je crois, ni vendre sa terre de Bernay, ni emprunter dessus. Cela le rend de mauvaise humeur, ce cher comte ; cependant, si tu te décides à acheter cette terre, je sais qu'il apporte un acte de vente en blanc qu'il a promis de reporter à M. Bourdeaux revêtu de la signature de sa femme ; en échange de quoi, MM. Bourdeaux et Loubon lui ont promis la somme de six cent mille francs, dont trois cent mille seulement comptant ; ce qui est une grande facilité pour l'acheteur. Voilà ce que j'avais à te dire. C'est une très bonne affaire que l'acquisition de Bernay pour six cent mille francs, attendu que Bernay vaut huit cent mille francs à donner comptant, et que j'ai quatre cent mille francs à t'offrir, en prenant, bien entendu, hypothèque sur la terre de Bernay et sur les autres biens ; car mes trois tantes, assistées de M. Loubon leur notaire, mon notaire et le tien, ne comprendraient pas que je prêtasse, même au Cid Campeador, quatre cent mille francs sans hypothèque. Sur ce, je te quitte.

— Et pourquoi ?

— Pour te laisser à tes réflexions ; la solitude est meilleure conseillère que le meilleur ami ; seulement, avant de te quitter, un conseil.

— Parle.

— Je t'ai dit que M. de Chamblay était de mauvaise humeur.

— Oui.

— Eh bien, les gens de mauvaise humeur sont distraits ; les gens distraits sont de mauvais voisins à la chasse ; ne te mets pas trop près de M. de Chamblay : un coup de fusil est bientôt parti, et qui sait où va le plomb ?

— Alfred !

— Je ne te dis pas qu'il le ferait exprès, Dieu m'en garde ! au contraire, il te ménage pour sa terre ; mais les gens distraits, vois-tu, c'est une peste en chasse, c'est pis que les myopes ; les myopes voient encore à une certaine distance ; les distraits ne voient à aucune. Adieu ! ne pars pas sans me serrer la main.

— Bonne recommandation !

— Eh ! toi aussi tu es un distrait

— Comme M. de Chamblay ?

— Tout au contraire. Il est, lui, un distrait malheureux, et toi, mortel favorisé, tu es un distrait heureux.

Il fit quelques pas en s'éloignant ; puis, revenant tout à coup :

— J'oubliais, dit-il, fût-ce à propos de l'Evangile et des miracles du Christ, ne parle jamais devant ton hôte d'épilepsie ni d'épilepsie

— Pourquoi cela ?

— Parce que tu connais le proverbe : « Il ne faut point parler de corde devant les pendus. » Au revoir !

Je restai seul, et, je l'avoue, comme me l'avait dit Alfred, j'avais grand besoin de solitude.

Depuis le jour où j'avais rencontré madame de Chamblay, un singulier changement s'était fait dans ma vie ; il me semblait que ma nouvelle existence avait perdu quelque chose de la réalité de l'ancienne. Je vivais comme on vit dans certains rêves, marchant dans une voie mystérieuse qui devait aboutir à un but inconnu. Le labyrinthe de Crète n'avait pas plus de détours que ceux qui s'offraient à mes pas. J'avais à la fois au fond du cœur quelque chose de triste qui n'allait pas jusqu'aux larmes, quelque chose de joyeux qui n'allait pas jusqu'au rire. Chacune de mes haleines était un soupir, mais un soupir qui n'avait rien de pénible ; on eût dit qu'Edmée m'avait communiqué quelque chose de sa double vue, et que, à travers un crêpe de deuil, je devinais un lointain lumineux.

En tout cas, je me sentais entraîné par une force plus puissante que ma volonté, ou plutôt contre laquelle ma volonté ne tentait pas même de lutter.

J'étais plongé au plus profond de ces réflexions, qui me faisaient tout oublier, même le temps, lorsque j'entendis un bruit de pas froissant les premières feuilles tombées des arbres, non pas encore sous les rigueurs de l'hiver, mais sous les chaleurs d'août.

Je relevai la tête et je vis le curé du Hameau.

A tous les sentiments qui s'agitaient dans mon cœur, vint se joindre une sensation profonde de religion ; ce prêtre, qui, avant l'âge de mourir, marchait, le front calme et le cœur pur, vers la tombe, en faisant le bien, m'apparaissait comme la véritable incarnation de l'Evangile en ce monde ; par un mouvement irréfléchi, tout instinctif, par ce besoin que l'homme a de se mettre en rapport avec Dieu, j'allai à lui, et, la tête découverte et inclinée :

— Mon père, lui dis-je, je suis sur une route qui me peut conduire également ou à la félicité suprême ou au désespoir. Bénissez un homme croyant en Dieu, pour que Dieu lui envoie un de ses anges qui veille sur lui et le maintienne dans la voie heureuse.

Le prêtre me regarda avec étonnement.

— Monsieur, me dit-il, la foi est rare de nos jours, et c'est un grand bonheur pour moi d'entendre sortir, avec cet accent de vérité, des paroles chrétiennes de la bouche d'un homme de votre âge. Nul plus que vous n'a droit à la bénédiction des hommes du Seigneur. Je vous donne donc la mienne du plus profond de mon âme, non seulement en mon nom, mais encore au nom de tous les malheureux auxquels votre généreuse pitié a porté secours.

Et, levant les yeux au ciel comme pour adjurer Dieu d'accueillir cette bénédiction, il posa doucement sa main sur ma tête, tandis que je disais dans mon cœur :

— Mon Dieu ! bénissez-la comme votre serviteur me bénit.

Si le monde m'eût vu, — et vous savez, mon ami, vous pour qui j'écris ce récit, ce que j'entends par le monde, — si le monde m'eût vu, il eût raillé ce grand enfant de trente-deux ans demandant, sans savoir pourquoi, ni dans quel but, la bénédiction d'un prêtre ; mais, vous, mon ami, vous, poète, vous me comprendrez et ne me raillerez pas.

Je me relevai le front aussi joyeux que si Dieu lui-même y eût mis le cercle d'or qui ceint la tête de ses anges, et cependant des larmes roulaient sur mes joues aussi pressées que le jour où mon âme était brisée par la douleur.

Est-ce une preuve de la faiblesse de l'homme ou de la puissance de Dieu, que la créature n'ait qu'un même signe pour la douleur et pour la joie ?

Le prêtre s'éloigna sans m'interrompre, mais en continuant de me bénir des yeux et du geste.

Et moi, plus près du ciel que je n'avais jamais été, même au moment où je serrais Edmée contre mon cœur, j'allai prendre congé d'Alfred, le sourire sur les lèvres, riant de ses tristes prévisions, et certain que ce prêtre venait de me mettre sous la garde de Dieu.

Une heure après, je roulais avec Georges sur la route de Bernay.

XXXI

Cette fois, au lieu de descendre au *Lion d'or*, je m'acheminai vers le château de M. de Chamblay.

Cependant, quoique ce fût retarder le moment où je reverrais Edmée, j'arrêtai le tilbury devant la maison de Gratien.

De la porte de la rue, j'entendais la chanson du joyeux

menuisier ; j'entrai et je le trouvai les manches retroussées et poussant vigoureusement le rabot.

Il releva la tête au bruit que firent mes pas dans les copeaux, et poussa un cri de joie en m'apercevant.

Puis, après un moment d'hésitation, lâchant son rabot :

— Ah ! ma foi, tant pis, dit-il en s'élançant vers moi, vous me l'avez déjà donnée une fois, vous me la donnerez bien encore.

Et il me tendit les deux mains.

Je les lui pris de grand cœur, ces deux mains laborieuses et loyales, et les serrai cordialement dans les miennes.

— Eh bien, lui demandai-je, comment va-t-on au château et ici ?

— Grâce au ciel, monsieur Max, dit Gratien, tout le monde se porte à merveille ; il n'y a pas jusqu'à madame la comtesse qui ne refleurisse et ne sourie comme une rose au printemps. Je commence, en vérité du bon Dieu, monsieur Max, à croire que vous êtes la bénédiction du Seigneur déguisée en homme.

— Et M. de Chamblay ? demandai-je.

— Oh ! lui ne refleurit ni ne sourit. Je l'ai rencontré hier en allant au château, où madame m'avait appelé pour quelques réparations dans la salle à manger. Il se promenait avec l'abbé Morin, dans la grande allée de tilleuls, vous savez, celle par laquelle on entre. Ils avaient l'air de deux conspirateurs ; en passant près d'eux, j'ai entendu ces mots :

« — Elle a nettement refusé.

« — Bon ! a répondu le prêtre, une femme veut toujours ce que veut son mari.

« — Aussi je ne me tiens pas pour battu, a dit le comte avec un mauvais sourire, il faudra bien qu'elle signe.

« Puis, comme je marchais dans un sens et eux dans l'autre, je n'ai plus rien entendu, à cause de l'éloignement. D'ailleurs, je n'étais pas venu pour écouter leur conversation, j'étais venu pour faire mon état.

— La comtesse ne t'a rien dit ?

— Si fait ; elle m'a conduit dans une chambre et elle m'a dit :

« — Visite bien tout et veille à ce qu'il ne manque rien dans cette chambre ; c'est celle de M. de Villiers. »

Je murmurai :

— Chère Edmée !

— Aussi, continua Gratien, rien n'y manquera, à votre chambre, allez ! tout le temps que j'ai été là, la comtesse est restée avec Zoé ; et « Zoé, vois donc par ici !... » et « Zoé vois donc par là !... As-tu pensé au sucre ? as-tu pensé à la fleur d'oranger ? » La comtesse était furieuse, Zoé avait pensé à tout.

— Et, sans indiscrétion, mon cher Gratien, où est cette chambre ?

— Porte à porte avec celle de la comtesse ; il n'y a que le cabinet de toilette qui vous sépare.

Les paroles de Gratien allèrent droit à mon cœur, qui battit violemment.

— Et cette chambre, lui demandai-je encore, est-ce aussi la comtesse qui l'a choisie ?

— Non, me dit-il, c'est le comte ; comme elle est la plus belle du château, il a voulu vous en faire honneur ; il a son idée.

— Et laquelle ?

— Vous avez déjà Juvigny, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien, je crois qu'il veut vous colloquer Bernay. Vous savez qu'il cherche à vendre Bernay ?

— Oui, je sais cela.

— Mais, s'il vend Bernay, que lui restera-t-il ? Il a encore une petite terre entre la Délivrande et Courseulles ; mais c'est son reste. Quand il aura vendu celle-là, il sera comme les oiseaux à l'air du bon Dieu, plus pauvre que Gratien, qui est riche, grâce à vous, et qui ne vendrait pas sa maison quand on lui en donnerait cent mille francs. Non, pour cent mille francs, je ne la donnerais pas, ma maison.

— Tu as tort, Gratien ; pour cent mille francs, tu aurais un château et une terre.

— Et qu'en ferais-je ?... Non, monsieur Max, dans un château, voyez-vous, il y a trop de place ; je veux une maison où il n'y ait qu'une chambre ; nous finirions peut-être, Zoé et moi, par faire comme M. de Chamblay et sa femme, par demeurer chacun à un bout de la maison, et encore, je crois qu'ils ne se sont arrêtés là que parce qu'il y avait les murs qui les empêchaient d'aller plus loin. Mais je vous retiens en bavardant comme une pie borgne, et j'oublie que vous êtes pressé de voir madame de Chamblay.

— Qui t'a dit que je fusse aussi pressé que cela, Gratien ?

— Soit ; alors, j'oublie qu'elle est pressée de vous voir.

— Qui te fait croire cela ? Voyons.

— Ce qu'elle disait elle-même en rangeant dans votre chambre.

« — A quelle heure crois-tu qu'il arrive ? demandait-elle à Zoé.

« — Le plus tôt qu'il pourra, soyez tranquille, répondait la folle.

« — Moi, répliquait la comtesse, je crois qu'il n'arrivera que le matin pour la chasse.

« — Et moi, je suis sûre qu'il arrivera le soir pour le souper, et même, voulez-vous que je vous dise comment il viendra ?

« — Ah ! disait la comtesse, c'est toi qui as la double vue, à ce qu'il paraît, maintenant.

« — Oh ! mon Dieu, oui.

« — Voyons un peu.

« — Il s'arrêtera chez Gratien, il demandera de vos nouvelles ; il dira au domestique de faire le grand tour avec la voiture ; il entrera dans l'église ; il traversera le cimetière et, du cimetière, viendra à pied au château.

« — Tu crois ?

« — Madame veut-elle parier ma layette ?

— A propos, vous savez qu'elle est grosse, Zoé ?

— Non, repris-je ; mais tu me l'annonces. Je t'en fais mon compliment, tu n'as pas perdu de temps, Gratien.

— Oh ! moi, je ne suis pas comme les grands seigneurs, qui remettent tout au lendemain, et puis, le lendemain, c'est jamais. N'est-ce pas que Zoé avait raison ?

— De point en point ; d'abord en ce que je me suis arrêté chez toi pour te demander des nouvelles de tout le monde ; ensuite parce que je vais suivre pas à pas l'itinéraire indiqué par Zoé. Ainsi donc, adieu, Gratien.

— Adieu, monsieur Max ; je ne vous retiens pas ; bien du plaisir à la chasse !

Je serrai encore une fois la main du brave garçon, et je n'étais pas à la porte, qu'il avait repris sa chanson et son rabot.

J'entrai dans l'église ; je baisai les pieds de la Vierge à l'endroit où j'avais vu, un jour, se poser les lèvres d'Edmée ; je mis un louis dans le tronc des pauvres, je traversai le cimetière, je cueillis une rose dans le buisson qui ombrageait la pierre sépulcrale sous laquelle j'étais descendu un soir, et je m'acheminai vers le château. Dans l'antichambre, je trouvai Zoé ; elle m'attendait ; de loin, elle m'avait vu venir. J'ai dit, je crois, que, de la fenêtre de madame de Chamblay, on voyait le cimetière, le jardin et la maison de Gratien et partie du village.

— Je le savais bien, me dit-elle, que vous viendriez aujourd'hui.

— Et tu savais aussi que je passerais par chez Gratien, par l'église et par le cimetière ?

— Je l'avais deviné.

— Où est madame ? N'a-t-elle pas deviné, elle aussi, que je venais, et ma présence l'a-t-elle fait fuir ?

— Oh ! non pas ; mais elle ne fait pas ce qu'elle veut, la pauvre servante du Seigneur ; elle m'a dit de vous attendre ici.

— Où est-elle donc ?

— Au salon, où elle reçoit nos invités, en l'absence de M. de Chamblay.

— Alors, je vais au salon.

— Attendez donc ; comme vous êtes pressé !

— Tu ne comprends pas que je sois pressé de la revoir, Zoé ?

— Oh ! si fait, je comprends cela ; mais, si j'ai quelque chose à vous répéter de sa part...

— Parle.

— Eh bien, elle m'a dit :

« — Tu vas l'attendre ici ; tu lui diras que, lorsque mes lèvres, en face des étrangers, lui diront : « Bonjour, monsieur ! » mon cœur lui dira : « Bonjour, mon ami ! » que, lorsque, pour obéir aux convenances sociales, mes yeux passeront de lui à un autre, mon cœur s'arrêtera à lui. Tu lui diras enfin de deviner tout ce que je ne lui dis pas. »

— Et toi, Zoé, si je ne puis le lui dire à elle-même, tu lui diras qu'elle est adorable et que je l'adore ; tu lui diras que je l'aime non seulement comme amie, comme sœur, mais encore comme amante ; tu lui diras que les anges du ciel se présentent après elle à ma pensée, viennent après elle dans mes prières ; tu lui diras que, depuis que je la connais, elle est ma joie, mon espérance, ma religion, mon culte ; dis-lui que, par bonheur, je n'ai rien à oublier pour elle, car, pour elle, j'oublierais tout.

— Eh bien, maintenant, me dit Zoé, je crois que vous pouvez entrer ; vous m'avez dit de votre part et je vous ai dit de la sienne à peu près tout ce que nous avions à nous dire.

Un domestique entra.

— Annoncez M. Max de Villiers, dit Zoé.

Le domestique ouvrit la porte et annonça.

La porte, en s'ouvrant, me laissa voir Edmée et lui permit de me voir ; nos regards se croisèrent ou plutôt se rencontrèrent, tandis que le domestique m'annonçait.

Je ne sais si la langue des hommes pourrait exprimer tout ce que nous nous dîmes dans ce regard ; l'œil a reçu de Dieu le rayon céleste ; le regard de madame de Chamblay m'en avait plus dit dans une étincelle d'amour que Zoé dans toutes ses phrases.

Elle se leva, fit un pas au-devant de moi, me sourit de son plus doux sourire, et me tendit la main.

— M. Max de Villiers, messieurs, dit-elle s'adressant aux

cinq ou six chasseurs déjà arrivés, un ami de quinze jours que nous aimons comme un ami de quinze ans.

Des yeux elle me montra un fauteuil

— Je dois, continua-t-elle, vous présenter comme je l'ai fait à ces messieurs, les excuses de M. de Chamblay ; une affaire indispensable l'a appelé à Caen, au moment où il s'y attendait le moins ; mais il est parti en poste pour revenir plus vite, et, très certainement, il sera de retour à temps pour souper avec vous. En attendant, messieurs, que puis-je vous offrir ? Vous avez le billard, vous avez la promenade dans le parc, vous avez même la musique, et, malgré mon peu de mérite, je suis prête à me sacrifier si quelqu'un veut m'accompagner ou que je l'accompagne.

Il n'y eût qu'une voix pour demander que la comtesse chantât.

Je me hâtai de me mettre au piano : j'eusse été jaloux d'une communauté d'harmonie avec tout autre.

J'ai juste, en musique, le même talent que j'ai comme dessinateur, c'est-à-dire celui de lire à livre ouvert facilement, rapidement.

J'ouvris au hasard une partition ; c'était celle de la *Lucia*.

Je feuilletai jusqu'au troisième acte, et m'arrêtai à l'air de la folie.

Je regardai Edmée pour lui demander son adhésion.

— Ce que vous voudrez, dit-elle ; la musique est un des moyens de distraction dans la solitude ; j'ai plus chanté dans ma vie pour moi que pour les autres, de sorte que j'ai grand'peur de ne pas chanter à votre goût ; mais, comme je sais par cœur à peu près toutes les partitions, depuis Weber jusqu'à Rossini, je chanterai ce que vous voudrez.

Je fis entendre les premiers accords du récitatif :

Il doce suono mi colpì di sua voce !

Et Edmée se mit à chanter.

Les premières notes qui sortirent de ses lèvres ne me produisirent pas l'effet que j'en attendais ; madame de Chamblay avait une méthode admirable ; on la sentait excellente musicienne ; mais sa voix, un peu voilée, semblait un instrument rebelle et qui n'atteignait pas toute l'étendue qu'il aurait dû avoir. Sa manière de chanter était celle de la Persiani, et, je l'avoue, je m'attendais plutôt à trouver en elle l'âme de la Malibran que les trilles savantes de madame Damoreau.

Elle chanta la *Casta Diva* de Bellini et le rondeau de *la Cenerentola*. Pendant ces trois airs, sa voix s'éclaircit successivement et il devint visible pour moi qu'elle faisait un effort pour ne pas lui laisser prendre toute son étendue, et qu'après l'air triste et solennel, elle avait choisi le rondeau de *la Cenerentola* pour briser sa propre émotion prête à s'élancer au dehors.

A la fin du rondeau, elle se leva en posant sa main sur mon épaule, comme pour me dire de demeurer où j'étais.

— Messieurs, dit-elle interrompant les bravos dont on avait accompagné les dernières mesures du morceau de Rossini, je ne veux pas abuser plus longtemps de votre galanterie ; vous mourez d'envie de fumer, j'en suis sûre ; allez fumer, en faisant une partie de billard, dans le fumoir à côté de la salle ; vous y trouverez des cigares qui sèchent. Accompagnez-vous ces messieurs ? ajouta-t-elle en se tournant de mon côté.

— Hélas ! madame, répondis-je, j'ai le malheur de détester le cigare et d'adorer la musique ; je vous demande donc la permission de m'éloigner autant que possible du fumoir et de me rapprocher tant que je pourrai du piano.

— Restez ; ces messieurs et vous, vous savez que vous êtes chez un ami ; agissez donc comme avec un ami ; les jours de chasse, il n'y a plus à la maison de comtesse de Chamblay, il y a un chasseur de plus, voilà tout.

Ces messieurs sortirent ; nous restâmes seuls.

— Ami, dit-elle en me donnant sa main à baiser, j'ai pensé à une double chose, au moment où j'ai commencé de chanter : c'est qu'il faut garder son cœur pour les gens que l'on aime. Or, au lieu de faire ce que j'avais annoncé, j'ai chanté, non pas pour moi, mais pour tout le monde. Maintenant, voulez-vous que je chante pour moi et pour vous ?

— Vous avez juré d'avoir toutes les délicatesses, lui dis-je.

— Celle-là, si c'en est une, m'est venue à l'instant même, continua Edmée ; j'ai eu un remords ; je me suis dit : « Si je donne à ces étrangers tout ce que je puis renfermer en moi de joie ou de douleur, de rire ou de larmes, que lui restera-t-il, à lui qui doit avoir sa part de mes larmes, de mes rires, de ma douleur, de ma joie ? » Je vous ai donc gardé la meilleure part de moi-même, et, cette fois, je vais vous la donner tout entière.

« Cédez-moi votre place au piano ; pour ce que je vais chanter, il faut que je m'accompagne moi-même.

— Et qu'allez-vous me chanter ?

— Les tristesses de mon âme et les rêveries de mon cœur.

— Et les paroles et la musique ?

— Sont d'un poète et d'un musicien inconnus. D'ailleurs, les paroles ne sont point des vers, les mélodies ne sont point des notes. Supposez les plaintes du vent, les soupirs de la harpe éolienne, le murmure des feuilles se détachant de l'arbre et rasant la terre dans une nuit d'octobre, et vous aurez juste l'équivalent de ce que vous allez entendre.

— J'écoute avec religion.

— Voulez-vous un souvenir de votre auteur favori, de Shakspeare ?

— Je ne demande pas mieux.

— Eh bien, tenez.

Les doigts d'Edmée coururent sur les touches et en tirèrent des accords d'une enivrante mélancolie ; puis, avec une voix qui n'avait plus rien de celle que j'avais entendue et qui semblait dépouillée de tout souvenir terrestre, elle commença :

« Ophélia, ma sœur, que fais-tu sur la rive ?
— Je viens, vous le voyez, pour y chercher des fleurs.
— Pourquoi ton front si pâle et ta voix si plaintive ?
— Demandez au ruisseau qui recueille mes pleurs.

« — Pourquoi, quand le palais de lumière étincelle,
Cueillir, risquant ton pied sur le glissant talus,
Le pâle nénufar et la sombre asphodèle ?
— Hélas ! mon père est mort, et lui ne m'aime plus.

« Mon esprit est allé dans le pays des songes,
Egaré sur les pas du spectre paternel,
Et je cherche, à minuit, la terre des mensonges,
Où la mort est vivante et l'amour éternel. »

Edmée l'avait bien dit, ce n'était plus de la musique, ce n'était plus des vers ; c'était une plainte, un murmure, un gémissement, quelque chose de vague, d'égaré, de flottant, comme la folie ; c'étaient de ces vers que l'on fait pour soi, de cette musique qu'une femme chante quand elle est bien sûre d'être seule ou quand elle est avec cet autre soi-même pour lequel elle n'a plus ni secret de l'âme ni mystère du cœur.

Edmée ne m'eût pas encore dit qu'elle m'aimait, que ce chant me l'eût dit clairement pour elle.

— O chère Edmée ! murmurai-je, je n'ose pas dire que je voudrais baiser vos lèvres ; ce serait trop de bonheur, mais je voudrais aspirer la voix qui en sort et qui monte au ciel avec cet enivrant parfum qui émane de vous. Encore, encore quelque chose, je vous en supplie, quelque chose de vous, qui soit bien de vous !

— Prenez garde ! me dit Edmée, si j'allais vous chanter quelque chose, non plus de mes jours de tristesse, mais de mes jours de désespoir, je serais capable de vous assombrir pour huit jours, et, ne pouvant pas être soleil pour mes amis, je ne voudrais pas être nuage.

— Soyez ce que vous voudrez, mais chantez.

— Vous voulez donc avoir une idée des profondeurs où peut plonger le découragement ?

— Je veux vous suivre, Edmée, partout où vous avez été, comme désormais, je vous le jure, je vous suivrai partout où vous irez.

— Eh bien, alors, écoutez.

Ses mains retombèrent sur les touches, qui rendirent un son douloureux et funèbre comme celui de la cloche des morts, et, presque aussitôt, sa voix prit le dessus sur l'accompagnement.

— Lamentation !... murmura-t-elle.

Et sa voix se mit à réciter à la manière antique plutôt qu'à chanter :

Oh ! certes, c'est un sort funeste, épouvantable,
Qu'avant que du sépulcre il ait touché le seuil,
Un cœur, sous les semblants d'une mort véritable,
Soit, tout vivant encor, cloué dans un cercueil.

Mais il est un destin bien plus cruel au monde,
Il est un plus fatal et plus terrible sort,
Il est une douleur bien autrement profonde,
C'est d'être, encor vivant, le cercueil d'un cœur mort !

Edmée avait dit vrai ; le plongeur de Schiller, au fond des abîmes de Charybde, n'avait pas entrevu plus de formes terribles et indécises que mon cœur ne venait d'en deviner dans cet abîme de découragement.

— Oh ! par grâce, Edmée, ne me laissez pas sous cette impression ; il me semble qu'il nous arriverait quelque malheur !

— Que vous avais-je dit, pauvre ami ? Vous avez voulu sonder la douleur ; ne saviez-vous pas qu'il y a des endroits où la mer n'a pas de fond ? Vous êtes tombé sur un de ces endroits-là ; mais j'ai pitié de vous. Allons, plongeur sans haleine, vite à la surface ! ou vous étoufferiez pour une minute passée dans cette atmosphère où, moi, j'ai si longtemps vécu. Respirez, mon ami, respirez à pleine poitrine ; voici de l'air, de la lumière, du jour !...

Et, cette fois, sans accompagnement autre qu'une espèce de frémissement d'amour, elle chanta :

D'où vient, vers ce papier, que je me tourne encor ?
Ne le demande pas, je n'ai rien à te dire ;
Mais, plus heureux que moi, mon unique trésor,
Il va te voir, et je soupire.

Pourquoi donc ce papier, hélas ! et non pas moi ?
Oh ! c'est que je languis en des chaînes mortelles.
Dieu, qui soumit mon corps à cette dure loi,
A mon âme devait des ailes.

Il ne te dira rien de l'un à l'autre bout,
Si ce n'est que t'aimer est mon bonheur suprême,
Que je t'aime!... attends donc... Que je t'aime! Est-ce tout?
Mais non, ce n'est pas tout : je t'aime !

A ces vers :

Dieu, qui soumit mon corps à cette dure loi,
A mon âme devait des ailes,

Edmée avait levé les yeux au ciel avec une angélique expression de foi. Mais à ceux-ci :

Que je t'aime!... attends donc... Que je t'aime! Est-ce tout?
Mais non, ce n'est pas tout : je t'aime !

elle renversa la tête en arrière, belle comme une Sapho en extase, et comme si elle voulait, ainsi que je le lui avais demandé, me donner sa voix à baiser.

Un mouvement d'irrésistible attraction me courba vers elle ; les dernières notes montèrent à moi mêlées de son haleine ; encore une faible distance et ce n'était pas sa voix, c'étaient ses lèvres elles-mêmes qu'allaient toucher mes lèvres, quand une espèce d'éclair sombre passa devant les vitres. C'était M. de Chamblay qui rentrait dans la cour au grand galop de son cheval.

Je m'éloignai vivement d'Edmée ; mais elle me retint.

— Attendez, dit-elle en fixant son regard sur la muraille dans la direction où devait être le comte, attendez, il ne rentre pas ici ; il monte directement à sa chambre... Ah ! il a réussi ; tant mieux ! Vous aurez au moins un hôte à gracieux visage.

— Et à quoi a-t-il réussi ? demandai-je.

— Il était allé chercher de l'argent chez nos fermiers et a touché une somme assez forte, qu'il compte doubler au jeu et qu'il perdra probablement.

Puis, se levant :

— Hélas ! qui m'eût dit, murmura-t-elle, que le mot *argent* tiendrait une place si importante dans l'histoire de ma vie ?

Elle poussa un soupir accompagné d'un léger haussement d'épaules.

Puis, après ces mots qu'elle avait dits pour elle-même, se tournant vers moi :

— Donnez-moi votre bras, mon cher Max, ajouta-t-elle, et passons à la salle de billard.

XXXII

A peine y étions-nous, que M. de Chamblay y entra à son tour, le sourire sur les lèvres. Il était vêtu d'une veste de velours noir, d'un pantalon collant en peau de daim ; des bottes molles couvertes de poussière montaient jusqu'au-dessus de son genou. Il portait à la main une de ces casquettes de velours que les gentilshommes campagnards ont empruntées aux jockeys.

Il nous salua d'abord collectivement du geste et des yeux ; mais, avant d'adresser la parole à aucun de nous, il alla droit à la comtesse, lui prit la main, et, en la lui baisant :

— Madame, lui dit-il, votre bonne mine me dispense de vous demander des nouvelles de votre santé. Je vais donc m'informer de celle de nos amis ; quoique, remise à vos soins, il est probable que je la trouverai en excellent état.

Puis, se tournant vers nous, saluant les uns, serrant la main des autres selon le degré d'intimité, il dit à chacun un de ces mots aimables dont le secret est à quelques hommes de race et de courtoisie seulement.

J'eus une part remarquable dans les compliments de M. de Chamblay.

— Messieurs dit-il, voici M. Max de Villiers, que je vous dénonce comme ne jouant jamais ; mais, quoiqu'il ne joue pas, il ne peut empêcher que l'on ne parie pour lui. Or, je parie vingt-cinq louis, et je vous préviens que je parie à coup sûr, vu que j'ai entendu parler de son adresse ; donc, je parie vingt-cinq louis qu'il sera demain le roi de la chasse. Au reste, même pour ceux qui ne sont pas de sa force, il y aura du plaisir à voir. Mes gardes me parlent de vingt-cinq ou trente compagnies de perdreaux, rien que sur Chamblay. Quant aux lièvres, ils n'ont pas pris la peine de les compter. Le soir, nous reviendrons par un petit bois où nous trouverons une centaine de faisans et cinq ou six chevreuils. Cela, un dîner qu'assaisonnera un bon appétit et un jeu d'enfer après le dîner, c'est tout ce que je puis vous offrir.

On remercia en chœur M. de Chamblay, les uns du plaisir qu'ils se promettaient à la chasse, les autres de celui qu'ils se promettaient au dîner, les autres, enfin, de celui qu'ils se promettaient au jeu.

Puis M. de Chamblay demanda la permission d'aller faire sa toilette. Les joueurs se remirent à leur poule ; madame de Chamblay et moi, nous descendîmes au jardin.

J'aurais peine à raconter ce que nous nous dîmes ; notre conversation fut telle qu'on peut l'imaginer dans l'état de nos cœurs ; pour ceux qui nous regardaient des fenêtres, — car nous ne nous éloignâmes point hors de la portée de la vue, — nous étions deux étrangers causant de choses indifférentes ; pour nous, nous étions deux cœurs appuyés l'un à l'autre, deux voix chantant à l'unisson une douce symphonie d'amour, deux flammes brûlant sur deux autels séparés, mais tendant sans cesse à se réunir.

La cloche du dîner nous appela au château.

Quoique chaque incident de cette journée soit présent à mon esprit jusque dans ses moindres détails, je vous ferai grâce, cher ami, et du dîner et de la soirée, où, comme une escarmouche d'avant-poste précède une grande bataille, les joueurs commencèrent d'en venir aux mains en attendant l'affaire décisive.

Nous nous retirâmes dans un coin, madame de Chamblay et moi, et, comme personne, pas même son mari, ne faisait attention à nous, il nous fut facile de reprendre notre conversation où la cloche du dîner l'avait interrompue.

Nous causâmes ainsi jusqu'à onze heures, à peu près. Le jeu, quoiqu'on ne l'eût considéré que comme le prélude de la véritable partie, était fort animé ; M. de Chamblay tenait la banque et gagnait beaucoup.

A onze heures, madame de Chamblay me serra la main et se retira. Je ne demeurai pas longtemps après elle ; un domestique m'attendait sous le vestibule pour me montrer ma chambre. Je devais passer, comme me l'avait dit Gratien, devant celle de madame de Chamblay pour arriver à la mienne ; la porte du corridor était fermée. Mais, en passant devant cette porte, toute fermée qu'elle était, je sentis cet enivrant parfum dont elle embaumait sa trace. Si j'eusse été seul, je me serais mis à genoux devant cette porte et j'en eusse baisé le seuil.

Je me contentai de lui envoyer silencieusement, en passant, tous les souhaits et tous les respects de mon cœur, en murmurant cet hémistiche de Virgile :

Incessu patuit dea.

Je ne me sentais aucun besoin de dormir ; une bibliothèque garnie de quelques livres de choix était dans ma chambre ; j'essayai de lire ; mes yeux seuls déchiffraient les caractères, ma pensée était ailleurs.

Les rayons de la lune filtraient à travers ma persienne ; j'ouvris ma fenêtre, qui était à balcon.

Au moment où je l'ouvrais, il me sembla que l'on refermait la fenêtre voisine, qui était à balcon aussi.

Sans doute, Edmée, atteinte de la même insomnie que moi, avait cherché comme moi la même distraction. Le hasard lui avait fait fermer sa fenêtre au moment où j'ouvrais la mienne, ou bien, craignant d'être vue ou de m'enhardir par notre voisinage, elle était rentrée dans sa chambre au moment où je sortais de la mienne.

Je restai une heure sur le balcon à suivre des yeux la marche des mondes, tout baigné de la triste et pâle lumière de la lune, qui éclairait le silencieux sommeil de la terre.

Il me semblait, au milieu de ce silence, entendre cette voix de céleste harmonie qu'élèvent, pendant le périple qu'elles accomplissent, les étoiles errant dans le ciel, chant sublime et éternel que l'homme ne peut entendre à cause de la distance, mais qui, pénétrant en lui par un sens secret et inconnu, lui inspire cette invincible piété que chacun sent au fond de son cœur, et qui, le plongeant dans les vagues souvenirs d'une vie passée et dans les suaves espérances d'une vie à venir, le prédispose aux larmes. Je voyais comme dans un rêve, à travers la transparence d'une belle nuit d'été, le petit cimetière, qui semblait avoir inspiré à Gray sa plus belle ode ; les deux ou trois tombes ambitieuses qui blanchissaient dans la nuit, l'église romane qui s'élevait lourdement à son centre et dont une des fenêtres, reflétant les rayons de la lune, semblait un œil regardant le ciel ; tout, jusqu'au toit de la maison de Gratien, dont la

base posait au versant de la colline, tandis que le jardin montait jusqu'au faîte. De temps en temps, un chant brillant, clair, saccadé, rapide, arrivait à mon oreille, et, comme il était né tout à coup, cessait tout à coup. C'était le rossignol d'Edmée, qui, avant de se taire et de s'exiler, jetait au vent ses dernières notes. Tout cela, dans la disposition d'esprit où j'étais, emplissait mon cœur de cette suprême mélancolie si douce que, comme toutes les sensations suprêmes, même celles de la joie, elle touche à la douleur.

Au moment où je rentrais dans ma chambre, je vis vaguement une espèce d'ombre se détacher d'un massif et s'éloigner dans la direction d'un petit groupe de maisons placées à quelques pas de la grille, et qui servaient de communs au château.

Je refermai ma fenêtre sans refermer ma persienne ; je ne voulais pas interdire l'entrée de ma chambre à ce rayon de lune qui venait la visiter. D'ailleurs, je devais me lever avec le jour, et, comme je ne savais point à quelle heure je m'endormirais, je comptais sur le soleil pour me réveiller.

En regagnant mon lit, je vis un papier qui avait été glissé dans ma chambre, sous la porte de communication s'ouvrant dans le cabinet de toilette de madame de Chamblay.

Je me baissai vivement, je me rapprochai de la lumière, je reconnus l'écritude d'Edmée, j'ouvris le billet et je lus :

« Ami, j'eusse été bien heureuse de partager avec vous la douce contemplation dont m'a tirée, tout à l'heure, le bruit de votre fenêtre ; mais nous étions espionnés et j'ai dû renoncer à ce bonheur. Cette femme que vous avez vue, le jour où nous avons passé une heure dans le jardin de Zoé, est à quelques pas de nous, cachée dans un massif et toute prête à livrer, si elle peut le surprendre, notre secret au mauvais esprit qui veille autour de nous.

« Endormez-vous en pensant à moi ; réveillez-vous en pensant à moi.

« Je vous aime, Max !

« EDMÉE. »

Je baisai ce billet en bénissant presque la perverse créature qui me l'avait fait écrire ; puis je me rapprochai de la porte du cabinet de toilette pour écouter si je n'entendrais pas quelque bruit. Tout était silencieux.

Je me couchai en relisant le billet d'Edmée, et je m'endormis en le pressant sur mon cœur.

Je fus réveillé au point du jour, non seulement par les premiers rayons du soleil, mais encore par le piqueur de M. de Chamblay, qui allait frappant de porte en porte. Georges m'avait préparé, sur une chaise, mon costume complet de chasseur. Je relus le billet d'Edmée, je le baisai encore une fois et je m'habillai.

Le domestique m'avait averti qu'une légère collation était préparée dans la salle à manger. A onze heures, la chasse nous conduirait dans un petit bois où nous trouverions notre déjeuner nous attendant au milieu des ruines d'une petite chapelle gothique.

Je sortais de ma chambre, me demandant s'il n'y avait pas un moyen de voir Edmée avant le départ, lorsque au moment où je passais devant sa porte, cette porte s'entr'ouvrit et j'en vis sortir une main qui, évidemment, attendait mes lèvres.

Mes lèvres ne se firent pas attendre, et, à travers l'étroite ouverture de la porte, j'aperçus Edmée en long peignoir de nuit ; elle avait quitté sa toilette commencée pour venir à moi, et ses longs cheveux cendrés, dans leur abondance luxuriante, dont sa coiffure habituelle ne pouvait donner une idée, tombaient presque jusqu'à terre.

— O Edmée ! murmurai-je, que je vous remercie et que je vous aime !

Le bruit d'une porte qui s'ouvrait força Edmée de retirer sa main ; mais, avant que sa porte à elle fût refermée, elle eut le temps de tirer de sa poitrine un objet qu'elle me jeta.

C'était un mouchoir, un mouchoir tout imprégné de cette odeur qui déjà deux ou trois fois m'avait enivré.

Un petit billet y était attaché avec une épingle :

« Vous aimez, avez-vous dit, non seulement la plante, mais encore son parfum ; prenez ce mouchoir et essuyez-vous le front pendant cette journée de fatigue.

« Je vous forcerai de penser à moi. « E. »

Je pressai contre mes lèvres ce mouchoir embaumé ; j'y enfermai le billet de la veille et celui du matin, et je l'enfonçai dans ma poitrine.

Si Edmée ne voulait pas me rendre un jour le plus heureux des hommes, à coup sûr, elle devait m'en rendre le plus malheureux.

XXXIII

M. de Chamblay nous attendait dans la salle à manger.

On avala lestement deux œufs et une tasse de thé ou de café, au choix des convives : on passa la carnassière, on jeta le fusil sur l'épaule et on sortit au milieu des abois des chiens.

La chambre d'Edmée donnait sur le jardin par lequel nous quittions le château ; je me retournai, espérant l'apercevoir ; je ne me trompais pas : par son rideau entr'ouvert, je vis son visage souriant.

Puis un signe de tête imperceptible me dit que c'était pour moi seul qu'elle était là.

Personne que moi ne la vit et, probablement, personne que moi ne pensait à elle.

M. de Chamblay avait eu un bonheur insolent pendant toute la soirée, et deux ou trois de nos chasseurs, qui étaient des environs, avaient été obligés d'envoyer leurs domestiques chez eux pour pouvoir faire face aux éventualités de la seconde soirée.

Le comte avait dit vrai, la chasse commençait à la grille du parc ; il me donna un de ses gardes avec son chien ; le chien chassait pour moi, le guide ne tirant pas.

Il avait dit vrai encore en nous promettant une terre giboyeuse. Soit chance de chasseur, soit que le garde eût reçu ses instructions, je ne faisais pas cent pas sans tirer un coup de fusil. Lorsque nous arrivâmes au rendez-vous du déjeuner, j'avais trente pièces.

Le déjeuner était servi avec une admirable élégance : c'était un grand art qu'avait M. de Chamblay, dans la situation gênée où il était, de maintenir de pareilles apparences de luxe. Les meilleurs vins de Bordeaux et de Bourgogne furent prodigués dans cette halte d'une heure, et pour cette collation en plein air, à laquelle le voisinage du château et même l'intérieur confortable d'une salle n'eût rien pu ajouter.

On se remit en chasse vers deux heures, c'est-à-dire quand la grande chaleur du jour était déjà passée. M. de Chamblay avait tracé l'itinéraire avec toute la science d'un chasseur, de sorte que nous trouvâmes constamment le coup de fusil à faire.

Je l'avais regardé avec attention pendant tout le déjeuner, et, pour la première fois, je m'étais aperçu d'un mouvement nerveux dans la partie gauche de son visage ; cela m'avait, malgré moi, rappelé la recommandation d'Alfred, de ne point parler devant lui d'épilepsie ni d'épileptique.

Vers cinq heures, nous nous rapprochâmes du château et nous trouvâmes au petit bois les faisans et les chevreuils promis.

En arrivant au château, chacun accusa son gibier ; j'avais tué soixante pièces, et j'étais le roi de la chasse, comme l'avait prédit notre hôte.

M. de Chamblay en avait tué cinquante-sept, et, par courtoisie, n'avait pas voulu atteindre mon chiffre ni le dépasser ; car, vers la fin de la chasse, — plus rapproché de lui que je ne l'avais été de toute la journée, — je remarquai qu'il eut de très beaux coups à faire et n'épaula même pas.

Le son du cor annonça notre entrée. Madame de Chamblay vint au-devant de nous sur le perron ; elle avait la même toilette et la même coiffure que le jour de la noce de Zoé.

Mon premier coup d'œil lui dit que je reconnaissais tout cela et que je la remerciais de se si bien souvenir.

— Messieurs, nous dit M. de Chamblay, il est cinq heures et demie ; dans une heure, la cloche vous annoncera que le dîner est servi ; allez et pas de cérémonie, je vous en supplie ; nous sommes à la campagne et c'est un dîner de chasseurs.

Chacun de nous, en rentrant dans sa chambre, trouva un bain préparé : c'était de l'hospitalité antique.

Le dîner n'était pas la savante ordonnance de celui de mon ami Alfred de Senonches ; mais il avait la profusion et l'élégance d'un grand dîner parisien. M. de Chamblay s'échauffa beaucoup en en faisant les honneurs, et, but beaucoup en faisant boire les autres. Je remarquai que les mouvements nerveux de son visage devenaient plus fréquents et plus visibles, et je crus m'apercevoir que madame de Chamblay faisait la même remarque avec inquiétude.

Au dessert, avec des vins et des liqueurs de toute espèce, on apporta des cigares. Madame de Chamblay se leva.

J'étais fort embarrassé ; l'odeur du cigare, comme vous le savez, m'est insupportable ; puis je mourais d'envie de suivre

Edmée. J'avais tant de choses à lui dire qui m'étaient venues à l'esprit depuis le matin, non pas en m'essuyant le front avec son mouchoir, mais en le pressant sur mes lèvres.

M. de Chamblay me mit fort à mon aise.

— Monsieur de Villiers, me dit-il, je sais que ce serait abuser de votre courtoisie, vous qui ne fumez pas, que de vous faire assister à un dessert de fumeurs ; soyez donc assez bon pour tenir compagnie à la comtesse, laquelle partage votre antipathie pour le cigare.

Puis, arrêtant la comtesse, qui, pour aller au salon, passait à la portée de sa main :

— Vous savez ce que je vous ai demandé, lui dit-il à demi-voix, le visage souriant, mais d'un ton impératif qui démentait l'expression de son visage ; rappelez-vous donc ma prière.

Si bas qu'il eût prononcé ces paroles, comme je suivais de près madame de Chamblay, je les avais entendues.

Je saluai le comte en signe de remercîment et j'entrai au salon avec Edmée.

La porte donnant sur le jardin en était ouverte ; il faisait une magnifique soirée.

La comtesse alla s'appuyer à la balustrade du perron ; je l'y suivis.

— O chère Edmée, lui dis-je, combien j'avais hâte de me retrouver avec vous, et que de choses j'ai à vous dire !

Elle me regarda en souriant.

— J'ai bien peur, dit-elle, qu'en les récapitulant, toutes ces choses se bornent à trois mots.

— C'est vrai ; mais, dans ces trois mots, Edmée, sont enfermés tout le bonheur et toutes les espérances de ma vie : *Je vous aime !* c'est vous dire : avant de vous voir, je n'avais pas vécu ; c'est vous dire : tous les instants que je passe loin de vous, je ne vis pas ; c'est vous dire enfin : de ce monde ouvert à tant d'ambitions, je n'ambitionne, moi, qu'une chose, votre amour.

— Eh bien, Max, cet amour, vous l'avez, dit-elle en me tendant la main ; je n'ai pas même essayé de vous le cacher. Le sentiment que vous m'avez fait éprouver, mon ami, a été tellement nouveau pour moi, que je vous l'ai avoué plus encore peut-être dans mon étonnement que dans mon abandon. Vous ne vivez pas quand vous êtes loin de moi, dites-vous ? Mais, moi aussi, je ne vis loin de vous que par votre pensée ; moi aussi, je n'ai qu'un désir en votre absence, c'est de vous revoir. Hier, je savais que vous ne vous coucheriez pas sans venir un instant à votre balcon, et je vous attendais au mien, lorsqu'un mouvement du feuillage a trahi la présence de cette créature que l'on m'a donnée pour espion. Au bruit de votre fenêtre qui s'ouvrait, j'ai refermé la mienne ; mais l'idée m'est venue que, si vous entendiez le bruit que j'avais fait en la fermant et que vous ne sachiez pas la cause de ma retraite, vous pourriez l'attribuer, non pas à mon indifférence, mais à une puérile soumission aux convenances sociales. Alors, mon cher Max, j'ai pensé à votre nuit agitée, à tous ces serrements de cœur du doute que je n'ai jamais ressentis, mais que je devine : je me suis dit que, quand la femme aime un homme supérieur comme vous, Max, il ne lui suffit pas d'aimer, il faut qu'elle donne, par tous les moyens qui sont en son pouvoir, la preuve qu'elle aime ; il faut que le sentiment que l'élu de son cœur lui a voué ne s'irrite point par de vaines coquetteries, mais s'augmente par toutes les prévenances que l'esprit peut mettre au service du cœur ; alors je vous ai écrit, et il y avait moitié égoïsme, moitié amour, dans le sentiment qui m'a fait vous écrire. Je me suis dit — vaniteuse que j'étais peut-être : — « Il va être heureux en lisant mon billet, il va s'endormir en le serrant sur ses lèvres ou sur son cœur ; » et moi, dans cette conviction, j'ai été heureuse de votre bonheur. M'étais-je trompée, Max ?


La comtesse alla s'appuyer sur la balustrade du perron.

— Oh ! non, non ! m'écriai-je en serrant sa main contre ma poitrine, non, je vous le jure, Edmée !

— Laissez-moi finir.

— Oh ! je n'ai garde de vous interrompre.

— Je me suis dit ce matin : « Ils vont partir au point

du jour, s'il ne me voit pas avant son départ, il aura une journée mauvaise, et, moi, j'aurai une journée triste; faisons-nous à tous deux une bonne journée; » et je me suis levée avant l'aube, et j'ai attendu votre passage. Ce n'est pas de la *dignité* d'une femme, comme on dit dans le monde, je le sais bien; mais pourquoi, quand elle aime, une femme serait-elle digne, c'est-à-dire fausse avec l'homme qu'elle aime? Non, je ne suis pas ainsi, je vous jure; je vous ai attendu, je vous ai donné non seulement ma main que vous étiez forcé de me rendre, mais encore quelque chose que vous pouviez emporter avec vous.

— Oh! oui, oui, ce mouchoir bien-aimé!... m'écriai-je en le pressant sur mes lèvres, ce mouchoir marqué, non pas de votre nom de femme, mais de votre nom de jeune fille, E. J

— Ah! vous vous en êtes aperçu? dit-elle en tressaillant de plaisir. A la bonne heure, il m'a toujours semblé, ami, que la véritable tendresse, que l'amour élevé au-dessus de la passion vulgaire à laquelle on donne ce nom, non seulement vivait, mais encore s'augmentait de toutes les petites délicatesses. Rien ne vous échappe, tant mieux! Vous m'aimez sincèrement.

— Oh! oui, oui, je vous aime, Edmée.

— Maintenant, écoutez-moi, continua-t-elle. Je me suis débarrassée de Nathalie en l'envoyant à Caen; nous pourrons donc, ce soir, causer deux bonnes heures, vous à votre fenêtre, moi à la mienne. Je ne vous reçois pas dans ma chambre pour deux raisons: d'abord, parce qu'on pourrait savoir que vous y êtes venu, et que votre présence dans ma chambre à coucher, tandis que mon mari et ses convives sont au salon, ne serait pas convenable; puis je vais vous dire ce qu'aucune femme ne vous dirait, mais ce que je vous dis franchement: je ne me défie pas de vous, je me défie de moi.

— Edmée, chère Edmée, que dites-vous là et quelle joie vous me faites!

— Du moment où je vous ai avoué que je vous aimais, Max, du moment où je vous ai donné mon cœur, c'est-à-dire la plus précieuse partie de moi-même, il me semble que je n'ai plus la puissance de vous rien refuser. Mais laissez-moi dans la pleine disposition de mon libre arbitre; je crois avoir un droit, celui de me donner; ne faites pas une chose d'entraînement, un acte de surprise, d'une décision de ma volonté: si j'ai tort, si je commets une faute, laissez-moi la responsabilité de cette faute devant les hommes et devant Dieu.

— O Edmée, Edmée! m'écriai-je, je voudrais tomber à vos pieds pour vous dire non seulement combien je vous aime, mais encore combien je vous admire.

— Mon ami, je n'ai jamais volontairement fait de mal à personne; pourquoi Dieu, par une chaîne de circonstances dans lesquelles ma volonté n'est pour rien, vous eût-il amené sur mon chemin, si cette rencontre devait me faire commettre une faute ou causer mon malheur? Non! — elle leva au ciel ses beaux yeux limpides, profonds et azurés comme lui, — non! j'ai toute croyance dans le pouvoir infini de Dieu, mais j'ai toute foi dans son immense et éternelle bonté. Depuis six ans et pendant les six plus belles années de la femme, je suis malheureuse, malheureuse par la méchanceté des hommes; c'est au tour de la justice du Seigneur d'intervenir. Je sais bien qu'à la vue de ces mondes flamboyants et splendides qui roulent dans le firmament, nous, les habitants d'un des plus petits de ces mondes, nous sommes des atomes bien orgueilleux de croire que Dieu règle notre destinée; mais, s'il a créé des mondes, s'il nous a créés, nous, s'il a créé l'insecte qui rampe à nos pieds, l'éphémère qui vit une seconde, il y aurait injustice de sa part à nous avoir créés éphémères, insectes, hommes et mondes, pour nous abandonner, une fois créés, au hasard, c'est-à-dire à ce qui est tout justement le contraire de la Providence. Non, mon ami, croyons, d'abord parce qu'il est plus facile de croire que de douter, et ensuite parce que la foi est la sœur de l'espérance et de la charité. Oh! je vous le jure du plus profond de mon cœur, je crois!

J'éprouvais un véritable désir de presser Edmée sur mon cœur, et j'allais céder à ce désir lorsque les convives firent bruyamment invasion dans le salon, où les attendaient le café et le jeu.

En passant devant sa femme, le comte sembla l'interroger impérativement du regard; mais, au lieu de répondre à cette muette interrogation, la comtesse détourna les yeux.

M. de Chamblay fronça le sourcil et frappa du pied avec impatience, mais la comtesse ne parut pas remarquer l'irritation de son mari.

Il n'en fut point ainsi de moi, et je me promis d'interroger Edmée sur les quelques mots que le comte lui avait adressés en sortant de la salle à manger et sur les signes de colère qu'il venait de donner en entrant au salon.

Je ne sais pourquoi il me semblait que j'étais pour quelque chose dans ces paroles et dans ces signes.

XXXIV

Aussitôt le café et les liqueurs pris, les joueurs se mirent autour du tapis vert.

Comme la veille, le comte prit la banque; seulement, on avait changé le jeu: on jouait le trente-et-quarante au lieu de jouer le lansquenet.

Madame de Chamblay, qui était sortie un instant après sa muette altercation avec son mari, rentra dans le salon aussitôt qu'il fut assis à la table du jeu.

Il avait pris deux poignées d'or dans ses poches; il compta et compléta six mille francs.

Puis il commença de tailler.

Il était déjà tellement occupé, qu'il ne fit point, ou ne parut pas faire attention à la rentrée de sa femme.

Celle-ci vint, sans hésitation, s'asseoir à côté de moi.

Il me sembla que M. de Chamblay jetait un coup d'œil rapide de notre côté.

— Ne craignez-vous pas, lui demandai-je tout bas, que M. de Chamblay ne remarque cette bonté de votre part qui me rend si heureux?

— Non, dit-elle en secouant la tête, je sais ce que je fais et ce que je puis faire; M. de Chamblay n'est point jaloux, à la manière dont vous l'entendez, du moins.

Je la regardai avec étonnement.

— Ecoutez, dit-elle, j'avais encore besoin de vous dire quelques mots. Lorsque je suis sortie tout à l'heure, mon intention était d'abord de ne pas rentrer; mais peut-être n'eussiez-vous rien compris à mon absence et m'eussiez-vous accusée de ne pas éprouver tout le bonheur qu'en réalité je ressens à être auprès de vous. Je ne veux jamais que vous ayez un doute, mon ami, sur la persistance du sentiment que j'éprouve pour vous, et ce sentiment est aussi présent à mon cœur que le sang qui l'alimente et sans lequel mon cœur ne saurait pas vivre. Je suis donc revenue pour vous dire: J'ai une puissante raison de ne pas rester ici; je vais monter à ma chambre, où je penserai à vous. Ne quittez pas trop tôt le salon, mais ne vous croyez pas obligé d'y rester trop tard. Quand vous verrez les joueurs tout entiers à leur jeu, montez à votre tour dans votre chambre; la lune se lève tard, nous aurons deux heures d'obscurité; éteignez vos bougies, et l'on croira que, fatigué de votre journée de chasse, vous vous êtes couché. Comme nos balcons sont un peu éloignés et que, de mon balcon au vôtre, nos mains ne peuvent s'atteindre, vous trouverez, en traversant le corridor, ma main, ce soir, comme vous l'avez trouvée ce matin.

— Et trouverai-je aussi vos beaux cheveux défaits et pendants, comme ils étaient ce matin?

— Vous les trouvez beaux?

— Oh! vous savez vous-même qu'ils sont d'une merveilleuse couleur et d'une magnifique richesse.

— Voulez-vous que je les coupe et que je vous les donne en passant, en même temps que je vous donnerai ma main?

— Dieu du ciel! ne commettez jamais un pareil crime.

Son visage prit une adorable expression de mélancolie.

— De ce moment, Max, dit-elle, ces cheveux que vous avez trouvés beaux sont à vous; le jour où vous me les demanderez, je vous les donnerai.

— Oh! jamais, jamais, je vous le répète.

— Eh bien, alors, faites-moi une promesse, Max.

— Laquelle?

— Si je meurs avant vous...

Je l'interrompis.

— Que dites-vous là! m'écriai-je.

Elle posa sa main sur la mienne, et, d'un ton doucement impérieux:

— Si je meurs avant vous, jurez-moi une chose.

— Mon Dieu! vous me faites frissonner, Edmée, de me parler ainsi.

— Jurez-moi une chose, c'est que, d'une façon ou de l'autre, ces cheveux seront à vous; si j'ai le temps de les couper, si je suis maîtresse de moi-même au moment de ma mort, je les remettrai à Zoé, et Zoé vous les remettra.

— Edmée, Edmée, vous ne sentez donc pas que vous me broyez le cœur?

— Si je meurs subitement, — et c'est là qu'il me faut un serment de vous qui me rassure, — si je meurs subitement et que l'on m'ensevelisse sans que j'aie le temps de vous les envoyer, vous descendrez dans ce tombeau, où vous avez, comme je vous l'ai dit, le droit de dormir près de moi; vous rouvrirez ma bière et vous les couperez vous-même.

— Quelle lugubre pensée, Edmée!

— Pourquoi lugubre? Ai-je l'air triste? Voyez-vous, mon ami : j'ai le sourire sur les lèvres. Regardez la pendule, il est dix heures du soir. Eh bien, aujourd'hui 4 septembre, à dix heures du soir, promettez-moi que ces cheveux que vous avez trouvés beaux, vous viendrez les couper sur le front de la morte, si la mourante n'a pas eu le temps de vous les envoyer.

— Je vous le jure, Edmée, lui dis-je, et, à mon tour, ces cheveux dormiront sur mon cœur pendant l'éternité.

— Merci de la promesse. Le serment...

— Eh bien, le serment?

— Le serment doit être fait dans un lieu plus solitaire ; demain matin, à sept heures, vous le renouvellerez dans notre petite église, devant la Vierge au pied de laquelle j'étais agenouillée quand vous êtes entré, et que j'ai deviné que vous étiez là.

— Avec joie, Edmée.

— C'est bien ; dans une heure, ou plutôt quand vous voudrez.

Au moment où madame de Chamblay se levait, il me sembla que son mari lui jetait un second regard plus interrogatif et plus impérieux encore que le premier ; mais la comtesse sortit avec son indifférence ou plutôt avec son impassibilité ordinaire.

Edmée sortie, je reportai mes yeux sur la table ; la chance avait tourné, le comte perdait. Un des joueurs avait fait sauter la banque et M. de Chamblay pontait à son tour ; des poignées d'or sortaient de ses poches et étaient dévorées comme s'il les jetait dans un gouffre. Son visage, à part le mouvement que j'avais remarqué et qui devenait plus fréquent d'heure en heure, était impassible ; à chaque plateau qu'apportaient les domestiques, et les plateaux se renouvelaient avec cette prodigalité particulière aux maîtres de la maison, il avalait ou un verre de champagne, ou une tasse de punch. Bientôt ses poches s'épuisèrent, et je le vis, avec un mouvement fébrile, déchirer un jeu de cartes neuf, et, avec un crayon, écrire au dos des cartes des chiffres destinés à remplacer de l'or ; il devait, approximativement, et, d'après l'or que j'avais vu passer devant lui, avoir perdu de quinze à vingt mille francs.

Il était si sérieusement occupé de son jeu, qu'il était évident que je pouvais aller où bon me semblerait sans qu'il s'occupât de moi. Je sortis du salon ; pas un joueur, en effet, ne détourna la tête. Le château eût brûlé, que, pourvu que le feu n'atteignît point le salon, personne ne s'en fût occupé.

L'antichambre était déserte ; les domestiques étaient aux cuisines, occupés du service sans doute. Je montai l'escalier sans être vu.

En passant par le corridor, je vis s'ouvrir la porte d'Edmée ; elle attendait ma venue, et, comme elle me l'avait promis, me tendait la main avec son charmant sourire ; ses cheveux étaient dénoués comme le matin ; je l'en remerciai.

— Ne me l'aviez-vous pas demandé? dit-elle.

Je pris dans mes bras, et j'appuyai contre mon cœur en les baisant, ces cheveux qui eussent pu servir de manteau à une reine, et je rentrai dans ma chambre enivré.

Oh! que peu de femmes savent combien la façon d'accorder une faveur ajoute à la faveur elle-même ! Les âmes délicates et aimantes donnent deux fois, tandis que les âmes ordinaires donnent à moitié ; les unes vous rendent fou de bonheur, les autres simplement amoureux.

J'entrai dans ma chambre, et, selon la recommandation d'Edmée, je n'allumai point mes bougies ; j'allai droit à ma fenêtre, que j'ouvris. Edmée était déjà à son balcon.

— Sommes-nous seuls? lui demandai-je.

— Oh ! bien seuls, dit-elle ; autant qu'on est seul au milieu de la nature, où tout vit, où tout palpite.

— Et où tout aime ! ajoutai-je. Dieu me garde de ne pas sentir, surtout en ce moment où vous donnez à toutes mes facultés leur plus complète étendue, cette palpitation universelle de la nature que n'arrête pas la nuit, que n'interrompt pas le sommeil ; la moitié des êtres créés dort et se repose, l'autre moitié veille et agit ; non, je vous demandais prosaïquement, chère Edmée, si vous ne craigniez point d'être troublée, si vous aviez eu le soin de fermer votre porte.

— J'ai fermé ma porte par une habitude de pensionnaire, mon ami, par une suite de ces terreurs d'enfant qui se croit toujours poursuivi par un danger inconnu ; la terreur a passé quand l'âge raisonnable est venu : le mouvement machinal est resté. Fermée ou ouverte, Max, ma porte est un rempart que personne ne franchit, et le seuil en est aussi vierge que celui de ma petite chambre de Juvigny.

— Edmée, lui dis-je avec une violente palpitation de cœur, voilà déjà plusieurs fois que vous faites allusion à une chose impossible et qui me rend fou quand j'y pense. Edmée, expliquez-moi, au nom du ciel, ce que vous voulez dire.

— Le moment n'est pas venu, ami ; probablement, un jour, vous saurez tous les mystères de mon existence ; seulement, ne hâtez rien. Il me semble qu'en ce moment Dieu a la main sur nous ; laissons Dieu agir. Que faisait M. de Chamblay au moment où vous avez quitté le salon?

— Je ne sais si je dois vous dire cela, pauvre amie ; car, si détachée que vous soyez des biens de ce monde, le contrecoup de cette fatale passion du comte vous frappe toujours. M. de Chamblay, lorsque je suis sorti du salon, perdait énormément.

— Le malheureux !

— Et maintenant, Edmée, à mon tour de vous interroger. Pendant toute la soirée, il m'a paru attendre de vous une chose à laquelle vous ne vouliez pas répondre.

— Vous avez remarqué cela, Max?

— Oui, et, je l'avoue, ses regards et ses signes d'impatience ne m'ont pas laissé sans inquiétude. Que vous demandait-il ou plutôt qu'exigeait-il de vous?

— Je puis répondre à une partie de votre question, en vous demandant de laisser l'autre dans l'obscurité.

— Vous êtes mon porte-flambeau, Edmée ; les endroits que vous éclairez sont dans la lumière, tout le reste est ténèbres, je ne vois qu'avec votre permission.

— Eh bien, il veut que je consente à la vente de cette terre de Bernay, mon dernier bien personnel.

— Vous me l'avez dit pendant votre sommeil, et, à mon voyage à Paris, j'ai acquis la certitude que vous aviez bien vu.

— Voilà donc l'objet de sa préoccupation. En trois ans, il a dévoré deux millions ! Eh bien, je vous avoue que j'hésite à me dépouiller de ce dernier héritage paternel et à revêtir la robe de mendiante. Bernay vendu, nous n'avons plus rien ; et, porteur de ma procuration, il a déjà emprunté dessus une centaine de mille francs ; mais ma procuration est expirée et je refuse d'en signer une autre. Il a rapporté de Paris un acte de vente en blanc, et hier et avant-hier, nous avons eu de graves contestations à ce sujet. Avec l'homme que j'aime, avec vous, Max, je supporterais sans me plaindre la médiocrité, la misère même ; mais, avec l'homme qu'on n'aime pas, la misère est une double infortune, et je n'aime pas M. de Chamblay. Demain, s'il a perdu, comme vous le dites, nous aurons quelque nouvelle altercation, et ces altercations, je les crains, non pas que j'aie peur d'y céder, je sais ma force morale, mais, physiquement, elles me brisent.

J'allais répondre, quand je vis Edmée, l'œil fixe, l'oreille tournée du côté de sa chambre et écoutant avec inquiétude.

Au même moment, on frappa un coup sec, presque violent à la porte du corridor.

— Qui est là? demanda Edmée en tressaillant.

— Moi, madame, répondit la voix du comte.

— Max, me dit-elle, votre parole d'honneur que, quelque chose qui se passe chez moi, quelque menace que vous entendiez, vous ne paraîtrez pas, à moins que je ne vous appelle

— Cependant, Edmée..

— Votre parole d'honneur? Ne me la faites pas attendre, Max.

— Ma parole d'honneur !

— C'est bien.

Puis, se retournant vers l'intérieur de la chambre :

— Me voici, monsieur, dit-elle.

— Vous reverrai-je?

— Oui.

Et elle referma la fenêtre.

Je me rejetai moi-même dans ma chambre, les cheveux mouillés de sueur et le cœur bondissant.

Qu'allait-il se passer, et quelle sorte de danger courait cette femme qui était plus que ma vie, et à laquelle il m'était défendu de porter secours?

XXXV

Mon premier mouvement fut de coller mon oreille à la porte de communication des deux chambres. Edmée m'avait défendu de paraître, mais elle ne m'avait pas défendu d'écouter.

Par malheur, comme je l'ai dit, ma chambre était séparée de celle de la comtesse par un cabinet de toilette, de sorte que les sons arrivaient jusqu'à moi sans que je pusse distinguer les paroles.

J'aurai pu aller écouter à la porte du corridor, et alors j'entendais tout ; mais, si j'étais vu, à quel mouvement attribuerait-on ma curiosité?

Je repris ma place sur le balcon ; mais, de là, j'entendais encore moins distinctement que de la porte du cabinet de toilette.

Je revins à celle-ci.

J'essayai de l'ouvrir, chose que je n'eusse pas fait dans une autre circonstance ; je la trouvai fermée en dedans ; cette dernière chance me manquant, je résolus d'attendre.

De seconde en seconde, la voix du comte augmentait de violence sans que celle d'Edmée montât au-dessus de son diapason ordinaire.

Il me sembla entendre mon nom deux ou trois fois prononcé par le comte, et, quoi que m'en eût dit Edmée, je commençai à croire que j'étais le prétexte d'une scène de jalousie.

Il est difficile d'exprimer à quelle inquiétude j'étais en proie.

Bientôt la voix du comte — ce qui en parvenait jusqu'à moi — prit l'accent de la menace. Je me rappelai ce que m'avait dit Alfred, du danger que courait la comtesse près de son mari, et, tout en écoutant, je reculai jusqu'au tiroir où, dans la prévision d'une semblable scène, j'avais enfermé les pistolets qu'il m'avait donnés.

Je les pris tout frissonnant et les mis dans les poches de mon pantalon.

Puis je revins.

Tout à coup j'entendis distinctement et la voix d'Edmée et celle du comte ; je compris que la porte du cabinet venait de s'ouvrir du côté de la chambre de madame de Chamblay.

— Si vous ne sortez pas de chez moi, monsieur, disait la comtesse, et si vous continuez à me menacer, je serai obligée d'appeler à mon aide un protecteur, et de rendre un étranger témoin des excès indignes auxquels vous vous portez et de l'état où vous êtes.

— Eh bien, s'écria le comte, que notre destinée s'accomplisse jusqu'au bout ; vous n'appellerez pas.

J'entendis la détonation d'une arme à feu, je sentis une vive douleur au bras gauche, la porte s'ouvrit, Edmée se jeta dans ma chambre et je me trouvai en face du comte.

J'étais dans un état d'exaspération difficile à décrire, non pas à cause de ma blessure, que je sentais être très légère, mais à cause du danger qu'avait couru Edmée.

Je marchai droit au comte, ne songeant pas même à tirer mes pistolets de ma poche ; je me sentais fort à l'étouffer entre mes deux mains.

— Monsieur le comte, lui dis-je en marchant sur lui et en le faisant reculer devant mon regard, vous êtes un misérable ! Vous êtes un lâche ! Vous êtes un gentilhomme indigne du titre que vous portez ! entendez-vous ? c'est moi qui vous dis cela, moi, Max de Villiers, et je vous le dis non seulement au nom de la comtesse, non seulement au mien, mais encore au nom de toute la noblesse de France.

En reculant, il se trouvait acculé à la muraille et ne pouvait faire un pas de plus en arrière.

Son visage était d'une pâleur livide, ses lèvres crispées laissaient voir des dents grinçantes ; sans prononcer une parole, il leva convulsivement un second pistolet sur moi.

— Tirez, lui dis-je, et vous ne serez plus justiciable de l'épée d'un honnête homme, mais de la hache du bourreau.

Et je lui présentai ma poitrine.

En ce moment, rapide comme l'éclair, Edmée s'élança entre son mari et moi. Le comte fit entendre une imprécation étouffée, un blasphème impossible, et pressa la détente de l'arme presque à bout portant.

Par un miracle du ciel, la capsule seule partit.

Je fis un mouvement pour m'élancer sur le comte.

— Au nom de notre amour, Max, s'écria Edmée, ne touchez pas à cet homme : il faut que nous puissions être heureux. D'ailleurs, regardez, Dieu nous venge !

En effet, il venait de se faire un effroyable bouleversement dans les traits du comte ; il commença un éclat de rire insensé qui s'acheva dans un cri de douleur, et il s'abattit sur le plancher, où il se roula et se tordit, en proie à une effroyable attaque d'épilepsie.

Je tenais Edmée serrée contre mon cœur et je regardais avec étonnement les progrès de ce mal si terrible, que nos pères, dans leur naïveté, pensaient qu'il ne pouvait être suscité que par le démon, et qu'il fallait le secours de Dieu lui-même pour le guérir.

Mon premier mouvement fut d'entraîner Edmée dans ma chambre et de la couvrir de baisers. Ne venait-elle pas, sinon de tout m'accorder, du moins de tout me promettre ?

Elle devina mon intention, et, avec le ton de doux reproche :

— Max, dit-elle, nous ne pouvons le laisser ainsi.

— Que faire alors ? lui demandai-je.

— Appeler les domestiques et le faire transporter dans sa chambre.

— Vous avez raison, il souille la vôtre.

J'allai pour sonner, Edmée m'arrêta.

— Mon ami, me dit-elle, avant tout, sortez de ma chambre ; il ne faut pas que les domestiques vous trouvent ici. Toutes les portes et toutes les fenêtres étaient fermées ; on n'a entendu ni les cris ni la détonation ; le comte est venu dans ma chambre pour y demander du secours, se sentant indisposé ; il s'est trouvé mal ; voilà ce qu'il faut que je dise, voilà ce qu'il faut que l'on croie. Son valet de chambre de confiance est habitué à ces attaques, qui le prennent deux ou trois fois par an ; il l'emportera dans sa chambre et nul ne saura ce qui s'est passé. Demain, le comte lui-même n'en aura aucune idée ; à la suite de ces accès, il perd toute mémoire.

— Attendez, dis-je à Edmée, nous pouvons faire mieux encore. Je vais emporter le comte dans sa chambre, je le poserai sur son lit ; alors vous sonnerez les domestiques et vous direz ce que vous voudrez. Nul n'entrera dans votre chambre, où l'odeur de la poudre peut faire deviner ce qui s'est passé.

— Vous avez raison, Max. Pourrez-vous l'emporter, ou plutôt y consentirez-vous ?

— Pour éloigner cet homme de vous, Edmée, je l'emporterais jusqu'en enfer.

Je me baissai vers le comte : à la suite de l'accès effroyable auquel il venait d'être en proie, il était tombé dans un sommeil qui tenait de l'évanouissement ; ses yeux étaient ouverts, mais sans regard ; les veines de son front et de son cou étaient gonflées comme si elles allaient se rompre ; ses lèvres étaient blanches d'écume.

Je le pris dans mes bras et le soulevai comme j'eusse fait d'un enfant.

— Maintenant, guidez-moi, dis-je à Edmée ; je ne sais pas où est la chambre du comte.

Edmée regarda dans le corridor ; il était vide comme elle l'avait présumé, aucun bruit n'avait été entendu, les portes et la distance avaient tout absorbé.

Elle marcha devant moi, je la suivis.

A l'autre extrémité du corridor, elle ouvrit une porte, c'était celle du comte.

— Voici sa chambre, dit-elle, posez-le sur son lit et allez m'attendre chez moi ; je vous rejoins aussitôt que je l'aurais remis à son valet de chambre ; il sait ce qu'il faut lui faire en pareil cas.

J'obéis ; je déposai le comte sur son lit et je me retirai. Arrivé au milieu du corridor, j'entendis retentir la sonnette ; au moment où je refermai la porte d'Edmée, un bruit de pas retentissait dans l'escalier.

En rentrant dans la chambre, je jetai un coup d'œil rapide autour de moi ; sur la tablette du secrétaire, deux bougies brûlaient et éclairaient un acte de vente sur papier timbré.

La date et les noms étaient en blanc ; il était signé d'avance par M. de Chamblay, mais il ne l'était point par la comtesse.

De là était venue la discussion.

J'entendis dans le corridor des pas légers et le froissement d'une robe ; je courus à la porte et l'ouvris ; Edmée entra.

Je refermai la porte derrière elle et lui tendis les bras.

Elle me jeta les siens autour du cou en murmurant :

— Cher Max, que vous êtes bon, et combien vous méritez d'être heureux !

Puis, tout à coup, poussant un cri d'effroi :

— Oh ! mon Dieu, s'écria-t-elle, qu'avez-vous donc ? Vous êtes couvert de sang !

Seulement alors, je me souvins de ma blessure.

— Ce n'est rien, lui dis-je en souriant.

— Comment ! ce n'est rien ? répliqua-t-elle en pâlissant et près de défaillir.

— Rien, vous dis-je, chère Edmée, ou presque rien ; la balle du coup qu'il a tiré a traversé la porte de ma chambre, et, comme j'étais derrière la porte, prêt à vous porter secours, elle m'a effleuré le haut du bras. Je vais rentrer dans ma chambre, effacer toutes les taches de ce sang qui vous a fait si grand'peur, et je reviens à vous.

— Oh ! que non ! dit-elle. Max, vous êtes mon chevalier, et, comme les anciennes châtelaines, il est de mon devoir de panser vos blessures. Voyons vite cela.

Je voulus me défendre.

— Merci, Edmée, merci ; vous êtes cent fois trop bonne, et, si l'on entrait...

— Je vous l'ai dit, mon cher Max, nul n'entre jamais dans ma chambre.

— Vous me disiez cela, Edmée, un quart d'heure avant que M. de Chamblay y entrât.

— Jetez les yeux sur ce papier, dit-elle en me montrant l'acte posé sur la tablette du secrétaire, et vous verrez pourquoi il y est entré.

— Oh ! lui répondis-je, je le sais déjà.

— Eh bien donc, vite, vite, et voyons ce que c'est que cette blessure.

Je rentrai dans ma chambre pour ôter mon habit, tandis qu'Edmée épaississait devant la fenêtre les doubles rideaux.

XXXVI

Les efforts que je fis pour ôter mon habit ravivèrent la blessure, dont le sang s'échappa avec une nouvelle violence, si bien qu'on eût pu la croire en réalité plus grave qu'elle n'était.

Lorsque je rentrai dans la chambre d'Edmée, quoique j'y rentrasse le visage souriant, elle fut effrayée ; en effet, la manche de ma chemise était complètement ensanglantée.

Elle me fit asseoir sur le tapis, ouvrit la manche de ma chemise avec des ciseaux, et la détacha à la hauteur de l'épaule en mettant ma blessure à découvert.

La balle avait seulement effleuré les chairs, mais, dans son passage, avait ouvert une petite veine ; de là venait l'abondance du sang perdu.

Edmée lava elle-même la blessure, y appliqua une compresse d'eau glacée, la banda avec un mouchoir pareil à celui qu'elle m'avait donné, et assura la bande avec un de ses rubans.

Le meilleur chirurgien n'eût pas pu faire mieux, tant la femme qui aime a l'instinct de toutes les délicatesses.

Puis elle me fit asseoir dans un fauteuil, s'assit près de moi, posa mon bras blessé sur ses épaules et prit ma main dans les siennes.

Le moment de l'explication était venu.

Voici ce qui s'était passé :

A son retour de Paris, M. de Chamblay avait renouvelé ses tentatives pour obtenir de madame de Chamblay qu'elle signât ou une procuration nouvelle, ou un acte de vente en blanc ; mais elle s'y était complètement refusée.

Alors, M. de Chamblay, dans son besoin de se procurer de l'argent pour faire face aux dépenses du château et surtout à celles du jeu, pendant les deux jours où il devait recevoir ses convives, était allé faire une tournée chez ses fermiers ; quelques-uns étaient en retard avec lui, il avait fait payer ceux-ci ; d'autres, moins nécessiteux, avaient fait leur payement d'avance ; d'autres enfin, pour renouveler leurs baux à de meilleures conditions, avaient consenti à donner des pots-de-vin.

M. de Chamblay était revenu avec une douzaine de mille francs.

Malgré cette somme, qui lui permettait de faire face aux besoins du moment, il avait renouvelé ses tentatives auprès de madame de Chamblay, lui disant que j'étais tout disposé à acheter la terre de Bernay, et qu'autant valait que je fusse propriétaire de Bernay, puisque je l'étais déjà de Juvigny.

Un mot de la comtesse, ajoutait M. de Chamblay, me déciderait si j'hésitais encore.

Mais la comtesse avait obstinément maintenu son refus, non seulement pour m'inviter à acheter la terre de Bernay, mais même pour la vendre.

De là les regards interrogateurs du comte, de là ses mouvements d'impatience en voyant l'impassibilité de la comtesse.

La première soirée s'était bien passée ; M. de Chamblay avait gagné une dizaine de mille francs et avait ainsi presque doublé son capital de jeu.

Mais la seconde soirée avait été orageuse. M. de Chamblay avait perdu, outre l'argent qu'il possédait, trente mille francs sur parole. Madame de Chamblay devait consentir ou à un nouvel emprunt, ou à la vente de Bernay.

Sous le coup de la nécessité, surexcité d'ailleurs par le vin de Champagne et le punch qu'il avait bu, il avait quitté la table de jeu, laissant les joueurs à leur partie, était monté à sa chambre, y avait pris ses pistolets, n'ayant sans doute aucune intention de s'en servir, mais voulant tenter de l'intimidation, et, son acte de vente à la main, était venu frapper à la porte de la comtesse.

Edmée avait ouvert à son mari.

Alors la discussion interrompue avait recommencé, et il avait insisté pour que la comtesse, non seulement signât l'acte de vente, mais encore me fît, le lendemain matin, la proposition d'achat.

La comtesse était restée calme, mais ferme dans ses refus.

Cependant, elle avait consenti, non point à me parler de l'acquisition de Bernay, mais à donner son consentement à la vente, si, sur cette vente, cent vingt mille francs étaient distraits pour racheter, en son nom à elle, la terre de Juvigny, dont elle me prierait de me défaire en sa faveur, et si une séparation complète de corps et de biens lui assurait sa liberté dans l'avenir.

Mais une pareille proposition entraînait trop de délais ; d'ailleurs M. de Chamblay devait déjà cent mille francs sur Bernay, cent vingt mille qu'il donnerait à sa femme réduiraient la somme à toucher à celle de quatre-vingt mille francs, attendu qu'il ne pouvait guère espérer toucher plus de trois cent mille francs comptant ; sur ces quatre-vingt mille francs, il en devait trente mille ; resteraient donc cinquante mille seulement. Or, la somme était insuffisante pour ses projets d'automne, qui étaient d'aller jouer à Hombourg et de faire sauter la banque à l'aide d'une combinaison qu'il croyait sûre, et pour laquelle il lui fallait au moins cent mille francs.

La proposition n'avait donc fait que redoubler la colère du comte. Il avait pressé avec plus de violence ; la comtesse avait refusé avec plus d'obstination.

Il avait alors tiré un pistolet de sa poche ; vous savez le reste, ami.

Mon intervention, en redoublant encore l'état d'exaspération auquel le comte était arrivé, avait provoqué cette attaque d'épilepsie dont j'avais été témoin et qui avait tout terminé.

Edmée me fit ce récit avec toute la sincérité et la simplicité de son cœur ; puis, le récit terminé, elle se leva, alla au secrétaire, prit la plume et signa l'acte de vente.

— Que faites-vous donc là ? lui dis-je.

— Mon ami, répondit Edmée, avec la résolution que j'ai prise, je ne veux plus rien avoir à moi que moi.

Puis, levant les yeux au ciel :

— Dieu pourvoira à tout, dit-elle.

Je la regardai avec une tendresse profonde.

— Et maintenant, dit-elle, mon bien-aimé Max, je t'aime et je te le dis sans remords et du plus profond de mon cœur.

Je la serrai dans mes bras, cherchant ses lèvres, qui vinrent au-devant des miennes, et je voulus l'entraîner dans ma chambre.

— Non, Max, dit-elle en résistant ; à partir de cette heure, je suis à toi ; mais laisse-moi me donner à toi comme je l'entends, mon bien-aimé.

— Edmée ! Edmée ! m'écriai-je.

— Pas sous le toit de cet homme, pas à la suite de cette orageuse soirée, pas pendant qu'il souffre, pas pendant que des étrangers nous entourent ! Notre amour, Max, par la situation étrange que Dieu m'a faite, sans doute pour que je puisse appartenir au seul bien-aimé de mon cœur, notre amour n'a rien d'un amour ordinaire. Quand je me donnerai à toi, qu'il n'y ait entre nous, je ne dirai pas aucun remords, je puis, je te le répète, disposer de moi sans remords, mais pas même un nuage. Rentre chez toi, ami, et laisse-moi seule avec mon amour ; demain, à sept heures, nous nous trouverons, comme il est convenu, à l'église de Notre-Dame-de-la-Culture ; je t'y renouvellerai le serment de t'appartenir, et tu me feras, de ton côté, celui que je t'ai demandé ce soir. Au revoir, mon Max bien-aimé ; tu m'emportes dans ton cœur, je te garde le mien, nous ne nous séparons pas.

Et elle appuya de nouveau ses lèvres sur les miennes en me poussant doucement dans ma chambre.

J'y rentrai le paradis dans le cœur ; cette femme avait des persuasions célestes ; ce n'étaient point des paroles ordinaires, c'était un miel enivrant qui sortait de ses lèvres. Elle semblait marcher dans la vie à la lueur d'une lumière en dehors de ce monde ; elle avait pour moi quelque chose de l'essence d'un ange gardien que Dieu aurait envoyé sur la terre, les yeux couverts d'un bandeau et qui se guiderait à l'aide d'une flamme intérieure.

Oh ! mon ami, la douce chose que de marcher aveuglément à la suite de la femme qu'on aime, d'abandonner son libre arbitre pour lui obéir en tout point et de mettre la volonté et la force de l'homme sous la protection de son instinct et de sa faiblesse !

Cette nuit du 4 au 5 septembre fut une des plus douces nuits de ma vie.

Je ne sais pas si je dormis ou si je veillai, si elle fut dans mon cœur en souvenir ou dans mes bras en rêve ; ce que je sais, c'est que je ne la quittai pas un instant.

Un peu avant sept heures, je m'habillai et je descendis ; elle m'avait dit : « Nous nous verrons à l'église », et c'était là seulement que je voulais la revoir ; personne n'était levé au château, ni maîtres ni domestiques, et l'on n'entendait pas le moindre bruit.

En passant devant les écuries, je trouvai un palefrenier ; je lui dis de réveiller Georges, de lui donner en mon nom l'ordre d'atteler et d'aller m'attendre à la porte de Gratien.

Puis je sortis du château.

Après la scène de la nuit, — le comte oubliât-il tout, comme me l'avait dit Edmée, — je ne pouvais revoir cet homme ; lui serrer la main m'eût été chose complètement impossible. Et comment me souvenir, s'il oubliait, lui ?

En moins de cinq minutes, je fus à l'église ; la porte en était ouverte ; j'y entrai. A mon grand étonnement, quand je croyais arriver le premier, j'y vis Edmée, agenouillée devant l'autel de la Vierge.

J'allai m'agenouiller à quelques pas d'elle; elle se retourna.

— Plus près de moi, dit-elle.

Je rapprochai ma chaise de la sienne.

— Déjà ici? lui demandai-je.

— J'y suis depuis le point du jour, dit-elle; j'avais besoin, pour la paix de ma conscience, ajouta-t-elle, de m'entretenir un peu seule à seul avec Dieu.

— Et la paix est faite? lui demandai-je.

— Oui, fit-elle, le cœur joyeux, l'âme pure et la conscience tranquille. Je vous jure, Max, que je serai à vous en ce monde et dans l'autre; à votre tour, jurez-moi... je ne sais pourquoi j'insiste sur ce point, mais quelque chose de plus fort que moi m'y pousse; à votre tour, jurez-moi que, si je meurs sans avoir pu vous envoyer mes cheveux, vous descendrez dans mon tombeau pour les couper vous-même, en attendant qu'on vous y descende pour y reposer près de moi.

— Oh! m'écriai-je, je le jure et de toute mon âme!

— En voici la clef, me dit-elle; à partir de cette heure, il est à nous deux.

Puis, se levant de la chaise où elle était agenouillée:

— Conduisez-moi jusqu'à la porte, dit-elle; à la porte nous nous séparerons.

— Oh! pas pour longtemps? m'écriai-je.

— Non, je vous le promets; car, moi aussi, croyez-le bien, Max, j'ai hâte de vous revoir. Retournez à Reuilly et attendez-y une lettre de moi.

Nous nous acheminâmes côte à côte vers la sortie de l'église; nous puisâmes de l'eau bénite au même bénitier; nous fîmes le signe de la croix ensemble; puis, arrivée à la porte:

— A bientôt! me dit Edmée.

— Ainsi soit-il!

Et elle s'éloigna du côté du château, tandis que je descendais vers la maison de Gratien.

Je demandai au brave garçon une plume et du papier et j'écrivis à mon notaire:

« Mon cher monsieur Loubon, vous pouvez traiter du château et de la terre de Bernay avec le comte pour la somme de sept cent mille francs et lui donner trois cent mille francs comptant. Si vous ne pouvez pas, de vos propres ressources, réaliser cette somme, adressez-vous à Alfred de Senonches.

« MAX DE VILLIERS.

« Bernay, 3 septembre. »

Je mis moi-même la lettre à la poste, et, le même jour, vers onze heures, j'étais de retour à Évreux.

— Je parie que tu as acheté Bernay? me dit Alfred.

— Parie et tu gagneras, lui répondis-je en souriant.

— Alors, tu as besoin de ma bourse?

— Peut-être; M. Loubon t'écrira probablement à ce sujet.

— Et en attendant?

— En attendant, mon ami, je suis le plus heureux des hommes.

— On peut donc être heureux sans être préfet? dit Alfred. Parole d'honneur, je ne l'aurais pas cru.

XXXVII

Cinq jours après, c'est-à-dire le 9 septembre, je reçus de M. Loubon, mon notaire, une lettre qui me disait que tout était terminé pour l'achat de la terre de Bernay, et qu'il avait pu remettre deux cent mille francs à M. de Chamblay sans avoir recours à personne.

Quant aux autres cent mille francs, il les avait gardés par devers lui, comme la chose avait été convenue, pour purger l'hypothèque légale.

Le surlendemain, je reçus d'Edmée une lettre conçue en ces termes:

« M. de Chamblay part ce soir pour Hombourg; demain, à cinq heures de l'après-midi, je serai à Juvigny.

« TON EDMÉE. »

Elle me tenait parole: la première, elle venait à moi.

Edmée, comme on le voit, ne me recommandait aucune précaution; peut-être se trouvait-elle libre et croyait-elle avoir payé assez cher une liberté qui lui coûtait sept cent mille francs.

Ces précautions qu'elle ne jugeait pas à propos de me recommander, je résolus de les prendre de moi-même. J'arrêtai que j'irais seul à Juvigny, que je ferais la route à cheval, et que je partirais pendant la nuit afin d'arriver avant le jour.

De cette façon, et pourvu que je me tinsse dans l'intérieur du château, personne ne connaîtrait ma présence à Juvigny, et Joséphine seule serait dans le secret.

J'avais annoncé à Alfred ma nouvelle acquisition, et j'avais eu toutes les peines du monde à obtenir de lui qu'il ne me fît pas nommer membre du conseil général. Il affirmait que, si je consentais à cette nomination, je serais certainement une des lumières du département. Par malheur, ma vocation n'était point là.

J'avais habitué Alfred à me voir paraître à Reuilly et à m'en voir disparaître au moment où l'on s'y attendait le moins; je ne crus donc pas avoir à le prévenir de ma prochaine disparition. Au reste, grâce à sa police si bien faite, je n'espérais pas lui cacher quelque chose, mais je me fiais à sa discrétion.

Le soir, en dînant, Alfred me dit tout à coup:

— Quel malheur que tu ne sois pas joueur!

— Tu regardes cela comme un malheur? lui dis-je.

— Oui.

— Pourquoi cela?

— Parce que je regarde toujours comme un malheur qu'on ne connaisse pas une passion qui surexcite tellement la vie, qu'elle parvient à vous la faire oublier.

— Et, si j'étais joueur, que m'arriverait-il?

— Qu'en partant pour Hombourg, tu trouverais un partenaire digne de toi.

— M. de Chamblay?

— Justement; il doit partir, à l'heure qu'il est, pour Hombourg. Au reste, je ne crois rien t'apprendre de nouveau, n'est-ce pas?

— Non, lui dis-je en riant, je le savais.

— Et tu ne me préviens pas que cette absence va nous séparer pour quelques jours, ingrat ami?

— Et pourquoi cette absence nous séparerait-elle?

— Oh! un nouveau propriétaire, quand il est homme d'ordre comme toi, doit une visite à sa terre, et, quand il est homme du monde comme toi, toujours, il a la délicatesse d'attendre l'absence de l'ancien maître pour faire cette visite.

— As-tu encore, dans le cas où ce serait mon intention, lui demandai-je en riant, quelque conseil de prudence à me donner?

— T'es-tu mal trouvé de ceux que tu as reçus de moi jusqu'à présent?

— Non pas, au contraire! et c'est pour cela que je t'en demande de nouveaux.

— Pour le moment, je ne crois pas que tu aies grand'chose à craindre: tant que ses deux cent mille francs dureront, M. de Chamblay restera à Hombourg. Seulement, le jour où ils seront épuisés, il tombera à Bernay comme une bombe. Quand je dis le jour, tu comprends, c'est peut-être la nuit. Or, un homme qui vient de perdre deux cent mille francs, quand il ne lui en reste plus que quatre cent mille à perdre, est de très mauvaise humeur, et mieux vaut être à côté de son chemin que sur son chemin. Combien de temps peut-il habiter Bernay, malgré la vente qu'il t'en a faite?

— Il avait demandé six mois, j'ai accordé un an; mais je suis prêt à prolonger l'autorisation tant qu'il voudra.

— Je comprends; cela t'est commode, qu'il loge à la porte de Juvigny: — car je présume que Juvigny sera désormais la terre de prédilection; — un nouveau propriétaire, quand il a conservé de bonnes relations avec l'ancien, a toujours quelques renseignements utiles à lui demander. Maintenant, si tu peux te raccommoder sans affectation avec l'abbé Morin, — je ne te crois pas très bien avec lui. — fais-le, à moins que tu ne puisses l'écraser sous ton pied comme une chenille. En ce cas-là, je t'aiderai. J'ai certains renseignements sur un couvent d'ursulines qui ne seraient pas sans intérêt dans un procès scandaleux. D'ailleurs, une de mes tantes est cousine germaine de monseigneur l'archevêque de Paris.

— Ma foi, mon cher Alfred, à tout hasard, je te remercie, et tu lirais dans ma pensée, que tu n'y répondrais pas plus catégoriquement. C'est vrai, je n'aime pas l'abbé Morin, et je crois qu'il me hait. Mais que veux-tu que cet homme puisse contre moi?

— Mon cher ami, il existe une pièce d'un certain Molière... je ne sais pas si tu la connais, on l'appelle *Tartufe;* il y a là un homme d'Église qui convoite madame Elmire, femme de son hôte, et qui, alors, fait toute sorte d'infamies, je ne me rappelle plus lesquelles. Si tu les as oubliées comme moi, prends dans ma bibliothèque les *Œuvres de Molière*, et relis *Tartufe* dans tes moments perdus, c'est une bonne lecture. Au revoir!

Et, craignant de me gêner sans doute, Alfred se leva et sortit. Il me laissait libre de faire ce que bon me semblerait.

A onze heures du soir, j'allai aux écuries et je sellai moi-même un cheval. A deux heures du matin, j'étais à Juvigny, je réveillais la vieille Joséphine, et je m'installais dans la chambre verte, en recommandant à la bonne femme le secret sur mon arrivée.

Je passai la journée à courir par tout le parc et à reconnaître les endroits dont m'avait parlé madame de Chamblay. Chose singulière et que je vous ai déjà dite, je crois, c'est de cette partie de sa vie que j'étais le plus préoccupé, et j'étais plus jaloux de M. de Montigny mort que de M. de Chamblay vivant.

Je prévins Joséphine que madame de Chamblay arriverait pour le dîner, et lui dis de se mettre en mesure de bien recevoir sa *petiote*, comme elle l'appelait.

La bonne femme fut au comble de la joie.

Dès quatre heures, j'étais à la grille, interrogeant des yeux l'horizon de la grande route.

A quatre heures et demie, j'aperçus une voiture de louage, venant aussi vite que pouvait l'amener un maigre cheval, sur lequel son conducteur frappait à coups redoublés.

Dans le conducteur, je reconnus Gratien ; une femme, enveloppée d'une mantille noire, se tenait au fond de la voiture.

Mon premier mouvement fut de courir au-devant d'elle ; mais alors je la rencontrais au milieu du village, et j'attirais l'attention sur elle et sur moi.

Certain qu'elle m'avait vu comme je l'avais vue, je me rejetai, au contraire, de l'autre côté de la grille, et j'attendis.

Cinq minutes après, Gratien poussait la grille et s'arrêtait en me voyant. Je sautai au marchepied de la voiture, et reçus Edmée dans mes bras.

Il y avait cinquante pas de la grille au perron ; il y avait deux pas de la grille à un massif d'arbres. J'entraînai Edmée derrière le massif et la pressai sur mon cœur.

Pour de pareilles émotions, la voix est impuissante ; tous les sens y concourent avec une telle violence, qu'il n'y a que ce silence, entrecoupé de soupirs et de cris de joie, appelé à peindre les suprêmes émotions, qui devienne l'interprète des sensations que l'on éprouve.

Nos noms dix fois répétés, le mot *je t'aime* murmuré et éteint sur nos lèvres, nos regards encore pleins de doute et cependant déjà pleins de bonheur, le frissonnement de nos deux cœurs appuyés l'un à l'autre, un sentiment d'indicible joie s'infiltrant dans nos veines, voilà tout ce que je me rappelle, voilà ce qu'il m'est impossible d'exprimer.

Nous fûmes un quart d'heure, peut-être, sans que rien de suivi pût s'établir entre nous ; enfin, le hasard nous conduisit à un banc ; nous nous y assîmes les bras enlacés, et seulement alors nous respirâmes.

Il faut renoncer à faire comprendre aux indifférents ces puissantes émotions du cœur qui font bouillir le sang et battre les artères ; quant à ceux qui les ont éprouvées, toute description leur serait inutile : ils ne les oublieront jamais.

Un bruit de pas nous rappela à nous-mêmes ; c'était Joséphine qui venait nous annoncer que le dîner nous attendait.

Elle avait eu soin de dresser notre table à deux couverts, non pas dans la salle à manger, mais dans un petit boudoir au rez-de-chaussée donnant sur le jardin, et dont la fenêtre était littéralement obstruée par un rideau de rosiers qui tamisait le soleil couchant, n'en laissant parvenir jusqu'à nous que des rayons brisés par les feuilles et par les fleurs.

Ce dîner est encore un de nos charmants souvenirs ; changer de verre, manger dans la même assiette, mordre au même fruit, respirer la même fleur, oublier qu'on mange pour se regarder et se serrer la main, tout cela est le printemps de l'amour et le mois de mai de la vie.

Pendant le dîner, la nuit vint ; il faisait une de ces ravissantes soirées du mois de septembre qui mêlent aux derniers souffles ardents de l'été les premières brises fraîches de l'automne. Nous descendîmes au jardin, et bientôt l'obscurité fut si profonde, qu'à peine nous voyions-nous au milieu des ténèbres, rendues plus épaisses encore par le feuillage des platanes.

Je conduisis doucement Edmée vers le banc où, à notre dernier voyage, elle m'avait fait le récit de sa vie. Je lui montrai en lui demandant si elle n'avait pas un second récit à me faire, touchant ce côté mystérieux de sa vie qu'elle m'avait dit ne pas lui appartenir à elle. Mais elle, en souriant et en s'amusant à effleurer mon visage avec les boucles de ses cheveux :

— Ce soir, mon bien-aimé Max, me dit-elle, je n'aurai plus de secrets pour toi, et si je ne te raconte qu'à moitié ce que tu veux savoir, tu devineras le reste.

Nous restâmes longtemps sous notre platane, moi appuyé contre l'arbre, elle contre mon cœur.

L'horloge du village sonna ; je comptai les coups du timbre par des baisers sur le front et les yeux d'Edmée. Le timbre résonna dix fois.

— Rentrons-nous ? dis-je à Edmée.

— Quand tu voudras, mon bien-aimé, me dit-elle.

— Où veux-tu que je te conduise ?

— Dans ma chambre de jeune fille.

— Sera-t-elle fermée en dedans ?

— Oui. Ne t'ai-je pas dit que c'était moi qui voulais aller à toi ?

— Et où attendrai-je mon Edmée ?

— Dans la chambre verte.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! m'écriai-je, est-ce que je ne serai pas mort de bonheur d'ici-là ?

Nous rentrâmes au château et montâmes l'escalier. Edmée prit un bougeoir et entra dans sa chambre, dont elle referma la porte sur elle, en me disant :

— Attends-moi.

Je tombai sur un fauteuil ; mes jambes tremblaient à ne plus pouvoir me soutenir, et je restai les yeux ardemment fixés sur cette porte, ne pouvant me figurer que l'adorable créature qui venait d'y entrer en sortirait jamais.

Au bout d'un instant, mon émotion devint si violente, que je fermai les yeux et appuyai ma main sur mon cœur, et que, presque malgré moi, machinalement, je me mis à appeler tout bas :

— Edmée ! Edmée ! Edmée !

Comme si mes paroles avaient eu la puissance de l'évocation, j'entendis, à un léger grincement, que la porte d'Edmée se rouvrait, et je la vis apparaître vêtue d'une robe blanche, la couronne au front, le bouquet d'oranger à la poitrine.

Je jetai un cri d'étonnement, de joie, de délire, et, n'osant parler, j'étendis ma main vers le symbole virginal.

— Comprends-tu maintenant, mon Max bien-aimé, me dit-elle, comprends-tu pourquoi le prêtre m'a choisi cet homme et me l'a fait épouser ?

— Non, non, m'écriai-je, pas encore ; achève

— Eh bien, dit Edmée, c'est pour que, veuve et mariée, je pusse venir à mon seul époux, au bien-aimé de mon cœur, avec la robe blanche et le bouquet virginal de la jeune fille.

— Edmée ! Edmée ! répétai-je en ouvrant mes bras tremblants.

— Me voilà, prends-moi ! dit-elle.

Et elle se laissa tomber sur mon cœur.

XXXVIII

Nous passâmes huit jours dans de suprêmes délices.

Edmée avait annoncé qu'elle allait faire un voyage à Paris. Elle avait, disait-elle, à rectifier l'acte de vente de son mari, et, comme personne ne pouvait se douter qu'elle l'eût signé pendant la nuit même où le comte avait eu son attaque d'épilepsie, son absence ne pouvait inspirer aucun soupçon.

Pendant la soirée du septième jour, Gratien était revenu à Juvigny avec une autre voiture de louage prise à Evreux ; la comtesse, au lieu de retourner tout droit à Bernay, devait s'en aller par Evreux ; à Evreux, elle prendrait la diligence de Paris à Cherbourg et descendrait à Bernay, comme si elle arrivait de Paris.

Nous étions si heureux, qu'il était convenu, quoique nous fussions sûrs désormais de nous revoir, qu'elle me donnerait un jour de plus, et, au lieu de partir le huitième jour, ne partirait que le neuvième.

Mais, dans la matinée du huitième jour, je la vis inquiète et troublée ; je l'interrogeai, et elle m'avoua qu'elle éprouvait un de ces malaises qui étaient chez elle l'annonce d'un danger quelconque. Je lui offris de l'endormir

Elle accepta.

Cette fois, elle ne me fit pas de condition : elle était tout entière à moi, et nous n'avions plus de secrets l'un pour l'autre.

Peut-être s'endormit-elle plus facilement encore cette seconde fois que la première.

— Ah ! dit-elle, attends, baisse tes mains sur ma tête, et exige que je voie ; c'est du côté de Bernay qu'il faut que je regarde !

Je fis ce que disait Edmée.

Elle continua :

— Il n'y a rien au château ; Zoé est dans ma chambre et plie mes dentelles ; toutes les chambres sont vides, les domestiques sont à l'office ou à l'écurie.

Elle sembla faire un effort pour voir.

— Que cherches-tu ? lui demandai-je.

— Je cherche... je cherche Nathalie ; je vois bien l'enfant qui joue sur la pelouse avec le terre-neuve, mais je ne vois pas Nathalie.

— Tâche de la voir ; je suis prévenu que c'est d'elle surtout que tu dois te défier.

— Oui ; aussi je cherche... Je suis sur sa trace... Je m'en doutais ! s'écria-t-elle tout à coup.

— Eh bien ? demandai-je après un moment de silence, pendant lequel le mouvement fébrile des paupières d'Edmée témoignait des efforts qu'elle faisait pour voir.

— Eh bien, dit-elle, répondant à mon interrogatoire, elle est chez lui.

— Chez qui ?

— Chez le prêtre.

— Ah ! c'est donc de ce côté que viendrait, cette fois, le danger ?

— Je le crois... Mais, attends, attends, je vais le savoir...

Elle écouta.

— Oh ! la méchante créature, murmura-t-elle, moi qui ne lui ai fait que du bien.

— Peux-tu entendre ce qu'ils disent ?

— Non ; mais je vois le mouvement de leurs lèvres, et je devine. Elle lui dit que je ne suis pas à Paris ; que, le jour où j'ai annoncé que je partais, Gratien a loué une voiture à Bernay, et n'est revenu que le lendemain ; que, sans doute, il m'a conduite à Juvigny, et que, comme il a disparu de nouveau, il est probable qu'il est venu me chercher.

— Et que répond-il, lui ?

— Rien ; il est très pâle, ses lèvres sont serrées, ses yeux ternes ; il prend une résolution.

— Laquelle ?

— Il ne l'a pas dite ; mais, sois tranquille, je vais le suivre. Il congédie Nathalie et lui donne une bourse. Elle sort. Il reste un instant à la même place ; on dirait qu'il hésite à faire ce qu'il a résolu. Non, il se décide ; il sonne. Son domestique entre. Il lui ordonne de mettre le cheval au cabriolet ; il rentre dans la salle à manger, et déjeune à la hâte. Le cheval est attelé et attend à la porte. Il monte dans le cabriolet ; il prend le fouet et les rênes, il est seul et conduit lui-même.

— Voyons où il va.

— C'est bien ce que je regarde... Ah ! mon Dieu !

— Quoi ?

— Il n'oserait jamais !

— Que fait-il ?

— Il prend la route de Juvigny, il vient ici.

— Comment ! ici, chez moi ?

— Oh ! oui, il n'y a plus à en douter ; il vient. Il est parti à huit heures du matin, il en est dix ; dans une heure, il sera ici.

— Il ne faut pas qu'il t'y trouve, chère Edmée.

— Oh ! s'il y trouve Joséphine, c'est absolument la même chose ; par Joséphine, il saura tout. La pauvre femme le tient pour saint.

— Eh bien, voyons, tandis que tu es endormie, pense toi-même à ce que tu dois faire.

— Oui, tu as raison, j'y pense... Voici. Je vais prendre Joséphine avec moi, je conduirai la voiture moi-même. Il comptait me rencontrer avec Gratien sur la route de Juvigny à Bernay, ou me surprendre ici. Moi, je pars pour Evreux avec Joséphine, et je te laisse Gratien ; Joséphine absente ; personne ne parlera ; s'il vient jusqu'à toi...

— Il n'osera pas.

— Oh ! il te hait bien ; s'il vient à toi, tu sauras que lui répondre.

— Oh ! quant à cela, sois tranquille.

— Maintenant, réveille-moi, et raconte-moi tout.

Je la réveillai, et lui racontai tout.

Elle resta un instant pensive, puis :

— Ce doit être vrai, dit-elle ; agissons donc comme si nous en étions sûrs.

— Y a-t-il autre chose à faire que ce que tu as dit pendant ton sommeil ?

— Je ne crois pas.

En ce moment, Joséphine entra.

— Joséphine, dit la comtesse, je pars, et je t'emmène avec moi.

— Pour toujours ? s'écria la bonne femme toute joyeuse.

— Non, mais pour quelques jours ; ne serais-tu pas contente de voir Zoé ?

— Oh ! si fait ; mais comment fera M. Max ?

— Je lui laisse Gratien ; d'ailleurs M. Max va sans doute partir aujourd'hui ou demain.

— Et, quand partons-nous ?

— Tout de suite.

— Comment ! tu pars comme cela sans déjeuner, petiote ?

— Tu me donneras une bonne tasse de lait que tu iras traire toi-même.

— J'y cours.

— Dis en même temps à Gratien d'atteler et d'amener la voiture devant le perron.

— Cela va être fait.

Et la bonne femme sortit, courant aussi fort que le lui permettait son âge.

— Et maintenant, demandai-je à Edmée, nous, qu'allons-nous faire ? Comment nous revoir ? où nous réunir ?

— Laisse-moi réfléchir à cela, mon bien-aimé... Une lettre de moi te donnera des instructions.

— Et je la recevrai bientôt, cette lettre ?

— Le temps qu'il faudra à la poste pour te l'apporter, je n'en demande pas davantage.

— Merci.

Nous restâmes un instant muets dans les bras l'un de l'autre ; le roulement d'une voiture se fit entendre ; Gratien entra.

— Là ! dit-il, tout est prêt.

— Déjà ? murmurai-je.

— Cette fois, tu sais que ce n'est pas pour longtemps que nous nous séparons, n'est-ce pas ?

— Oh ! je l'espère, du moins.

— Et moi, j'en suis sûre.

Joséphine entra à son tour, tenant sa tasse de lait tout mousseux et tout fumant.

— Tiens, petiote, dit-elle.

Edmée prit la tasse, en but la moitié, et me donna l'autre.

Puis, me prenant le bras :

— Je le sens qui s'approche, dit-elle ; il est temps que je parte.

Je la soulevai et la fis asseoir dans la voiture ; elle me prit la tête entre ses deux mains, et me baisa le front.

Joséphine monta, et s'assit près de la comtesse.

Je tournai de l'autre côté de la voiture pour lui prendre encore une fois la main.

— Tu le recevras au rez-de-chaussée, dit-elle, si toutefois il te convient de le recevoir ; je ne veux pas que cet homme entre, ni dans la chambre verte, ni dans ma petite chambre.

— Tu as raison, lui dis-je, l'une est la nef, l'autre le tabernacle : pas d'impies dans les lieux saints.

— Vite, vite, vite ! il entre dans le village, dit Edmée. Gratien, cours ouvrir la grille qui donne sur la route d'Evreux.

Et, m'envoyant un dernier adieu avec un dernier signe de main, elle fouetta son cheval, qui disparut au milieu de l'allée, juste au moment où la tête du cheval de l'abbé Morin s'arrêtait à la grille donnant sur le village.

Tandis que, descendu de voiture, il attachait son cheval à l'anneau extérieur de l'un des piliers donnant passage dans le parc, j'eus le temps de rentrer au château, et de regagner le salon.

Comme l'avait prévu Edmée, il commença de s'acheminer vers la maison de Joséphine ; mais, un instant après, il en sortit tout désappointé. Il était évident qu'il comptait sur les indiscrétions de la bonne femme pour amasser des armes contre nous.

Il entra alors dans l'allée des platanes, et s'achemina vers le château, regardant à droite et à gauche s'il ne trouverait personne pour l'annoncer.

En ce moment, Gratien revenait de conduire la comtesse jusqu'à la grille.

La figure du prêtre s'éclaira d'un mauvais sourire ; la présence de Gratien était déjà un commencement de preuves sur la présence de la comtesse.

L'abbé l'interrogea ; mais, quoique je ne pusse entendre la conversation, je devinai, aux gestes de Gratien, qu'il répondait négativement.

L'abbé parut insister, et tous deux s'acheminèrent vers le perron.

Un instant, j'entendis un bruit de pas qui allait se rapprochant, puis on frappa à la porte.

— Entrez, dis-je.

La porte s'ouvrit, démasquant la chétive personne du prêtre, et, derrière lui, la figure narquoise de Gratien.

Sur un signe de moi, Gratien referma la porte, et nous laissa seuls.

Je fis un pas au-devant de l'abbé, et, avec le plus de courtoisie que je pus, quoique cette courtoisie fût mêlée de quelque peu de raillerie :

— Donnez-vous la peine de vous asseoir, monsieur l'abbé, lui dis-je ; je vous attendais.

— Vous m'attendiez ?

— Oui.

— Puis-je savoir depuis quand ?

— Mais depuis ce matin huit ou neuf heures.

— Depuis ce matin huit ou neuf heures ! répéta-t-il tout étonné.

— Oui ; enfin, depuis le moment où Nathalie est entrée chez vous, et, vous ayant dit que madame de Chamblay était partie seule avec Gratien pour Juvigny, vous avez décidé

d'y venir pour vous assurer si la chose était vraie... Mais asseyez-vous donc, monsieur l'abbé ; soit fatigue, soit émotion, vos jambes ont l'air de ne plus vouloir vous porter.

L'abbé s'assit, ou plutôt se laissa tomber sur un canapé ; j'amenai un fauteuil et je m'assis en face de lui.

— Vous dites que Nathalie est venue me trouver ce matin ?

— Oui, monsieur l'abbé, à neuf heures, chez vous ; vous l'avez reçue dans la salle à manger ; et, à la suite d'une conversation qui a duré près d'une demi-heure, vous avez mis vous-même le cheval au cabriolet, et vous êtes parti, poussant si fort la pauvre bête, que vous lui avez fait faire le chemin en moins de trois heures.

de vous occuper de moi, j'ai eu la curiosité de m'occuper de vous, et que je sais, sans avoir eu besoin de vous espionner, beaucoup de choses que vous ne croyez connues que de vous seul

— Et ces choses, me ferez-vous la grâce de me les dire ?

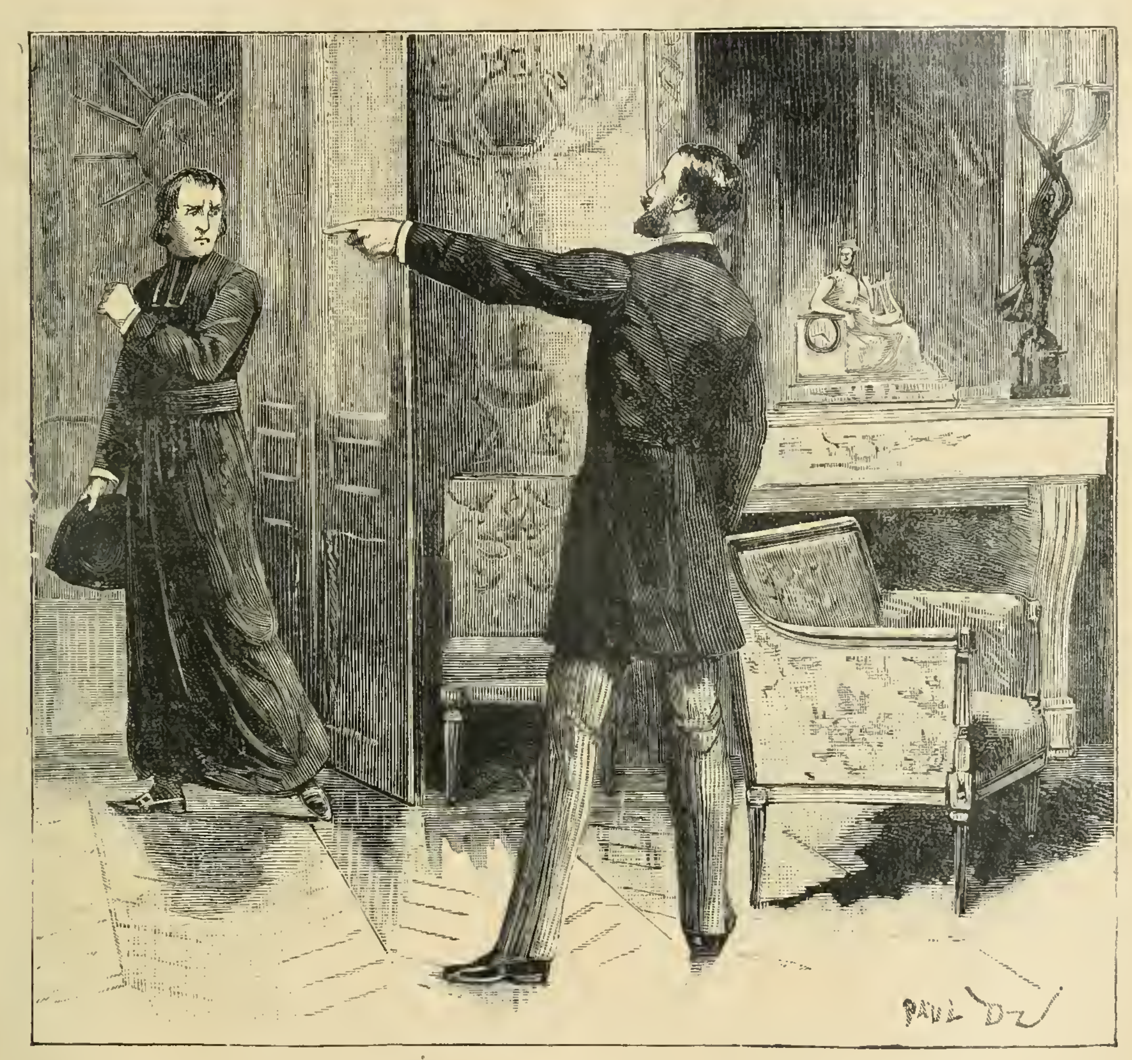
— Pourquoi pas ? Je suis un ennemi loyal.

— Vous avouez être mon ennemi ?

— Vous me haïssez, pourquoi ne vous haïrai-je pas ?

— Bien ! Et, ceci posé, pouvez-vous me dire quelles sont ces choses que vous savez ?

— Volontiers, monsieur l'abbé ; d'abord, il y a une scène de sacristie assez scandaleuse, et qui a eu lieu le jour même



Sortez donc de chez moi, j'ai juré qu'il n'y entrerait que d'honnêtes gens.

— Vous avez d'excellents espions, monsieur.

— Moins bons que les vôtres : les miens ne me rapportent que ce qui est ; les vôtres vous rapportent ce qui n'est pas.

— Alors, la comtesse n'est pas chez vous ?

— Je vous livre le château et le parc, monsieur l'abbé ; cherchez.

— Elle est partie, alors ?

— Demandez à Nathalie.

— Car elle y est venue, j'en suis sûr.

Je regardai l'abbé Morin en face.

— Mais enfin, lui dis-je, y fût-elle venue, monsieur l'abbé, en quoi cela vous regarde-t-il ?

— Monsieur, depuis l'enfance de mademoiselle de Juvigny, je suis son directeur spirituel.

— Je sais cela, monsieur, et même ce n'est pas votre faute si vous n'êtes pas devenu son directeur temporel.

Le prêtre se redressa comme une vipère à qui l'on marche sur la queue, et ses petits yeux étincelèrent au fond de leurs creuses orbites.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? demanda-t-il.

— Je veux dire, monsieur, que, si vous avez eu la bonté

où, tombée en catalepsie par excès d'émotion, le jour de sa première communion, vous vous êtes trouvé seul avec mademoiselle de Juvigny.

— Si j'étais seul dans la sacristie avec mademoiselle de Juvigny, comment pouvez-vous savoir ce qui s'y est passé ?

— Je vous ai promis de vous dire ce que je savais et non comment je le savais, monsieur l'abbé.

— Continuez.

— Il y a la scène du confessionnal, dans laquelle vous lui avez dit, revenu exprès de Bernay pour cette œuvre pieuse, que, si elle devenait la femme d'un hérétique, elle perdrait à la fois son corps et son âme.

— Et, en cela, monsieur, je n'ai fait que suivre le devoir d'un bon pasteur qui craint de voir s'égarer ses brebis Est-ce tout ?

— Oh ! monsieur l'abbé, ce ne serait point la peine que je me fusse informé pour si peu... Il y a la scène qui s'est passée en haut, dans la chambre verte, tandis que vous étiez caché derrière un rideau chez la vieille Joséphine, et que vous vous assuriez, de là, que vos deux billets déposés, l'un le matin, l'autre le soir, sous le socle de la Vierge, produisaient leur effet, effet déplorable, monsieur

l'abbé, et dont le résultat fut la chute dans laquelle votre pénitente se brisa la tête en tombant du haut en bas d'un escalier ; la séparation des deux nouveaux époux, qui, sans votre fatale intervention, eussent sans doute vécu heureux, et, enfin, l'exil et la mort de M. de Montigny, que l'on peut faire remonter à vous, puisque, sans vous, il restait en France, heureux et honoré.

— Pouvais-je laisser ma pupille aux mains d'un homme qui, la première nuit de ses noces, avait la brutalité de lui briser la tête à l'angle d'un escalier?

— Aussi était-ce pour qu'elle ne pût pas fuir et se briser la tête une seconde fois, aux angles d'un autre escalier, que vous l'aviez enfermée aux Ursulines de Bernay, dans une cellule dont les fenêtres étaient grillées ; ce qui eût bien pu arriver, la nuit où Zoé étant absente, vous êtes venu avec une lanterne sourde pour crocheter sa porte, qui, heureusement, était fermée au verrou.

— Oh ! quant à cela, monsieur, s'écria l'abbé en devenant livide et en essuyant son front couvert de sueur, oh ! quant à cela...

— C'est vrai comme tout le reste, et Dieu, qui nous entend et nous jugera un jour, sait lequel de nous deux ment, ou plutôt essaye de mentir. Rasseyez-vous donc et soyez patient, car je n'ai pas fini... C'est enfin, monsieur, parce que vous avez trouvé cette cellule obstinément fermée, que vous avez résolu de marier la recluse, dont la reclusion était infructueuse, à un homme épileptique, brutal, joueur, qui la ruine en détail, la dépouille pièce à pièce, mais qui surtout, car c'était pour vous la chose essentielle, vous la saviez d'avance, vous, l'homme des secrets honteux, mais qui, surtout, ne pouvait pas être son mari.

L'abbé ne put retenir un cri de colère.

— Eh bien, monsieur, me dit-il, en échange de toutes les choses que vous savez, je n'en sais qu'une, moi : c'est que vous êtes l'amant de madame de Chamblay, entendez-vous bien, et que j'ai assez de puissance sur ce mari que vous méprisez tant pour faire mettre sa femme dans un couvent bien autrement sévère que celui des Ursulines de Bernay. Voyons, osez me nier en face que vous soyez l'amant de madame de Chamblay.

— C'est à cette question que je vous attendais, monsieur, lui dis-je.

Et, me laissant tomber à ses genoux :

— Mon père, lui dis-je humblement, sous le sceau de la confession, je vous avoue que madame de Chamblay, restée, après deux mariages, mademoiselle de Juvigny, est ma maîtresse.

Puis, me relevant et passant de l'humilité à la menace :

— Vous savez tout ce que vous vouliez savoir, continuai-je ; mais, si mauvais prêtre que vous soyez, vous êtes prêtre, et, par conséquent, condamné à garder dans votre cœur ce secret qui le rongera ; dites un mot de cette confession que je viens de vous faire, soit à M. de Chamblay, soit à tout autre, et je me porte votre accusateur devant l'archevêque de Paris. Maintenant, nous nous connaissons bien l'un l'autre, et n'avons plus rien à nous dire, n'est-ce pas? Sortez donc de chez moi : j'ai juré, le jour où j'ai acheté Juvigny, qu'il n'y entrerait que d'honnêtes gens.

Et ce second Tartufe sortit comme le premier, mais n'osant pas dire : « Je me vengerai ! »

XXXIX

Je restai seul avec ce sentiment si doux de la vengeance satisfaite et le sentiment plus doux encore de l'amour heureux. Ce moment est peut-être celui de toute ma vie où, me sentant jouir de toutes les facultés humaines portées à leur plus haut degré d'exaltation, je compris que cette terre n'était qu'un pont conduisant au ciel et que l'enveloppe terrestre enfermait le dieu futur.

Puis, un moment après, je fus pris d'un irrésistible désir de revoir Edmée ; je laissai à Gratien le soin de revenir à Bernay comme il l'entendrait ; je courus à l'écurie, je sellai le cheval moi-même, et je m'élançai sur la route d'Évreux.

Madame de Chamblay était partie depuis une demi-heure à peine ; c'était tout au plus si, avec son cheval de louage, elle avait fait une lieue ; un temps de galop me suffisait pour la rejoindre.

En effet, au bout d'une heure, j'aperçus sa voiture ; elle allait traverser un petit bois ombrageant un angle de la route. Je la rejoignis au tournant.

Elle jeta un cri de joie en me reconnaissant, et arrêta la voiture.

J'arrêtai mon cheval.

— Eh bien? me demanda-t-elle.

— Eh bien, je l'ai vu, tout s'est passé à merveille ; nous avons un ennemi mortel mais impuissant, à ce que je crois du moins.

— Je vous avoue que je suis curieuse de savoir ce qui s'est passé.

— Où puis-je vous le raconter?

— Ce soir, dans le jardin de Zoé, si vous voulez.

— J'y pensais.

— C'est probablement pour cela que j'y ai pensé moi-même, dit-elle en souriant ; nous arriverons, je l'espère bien, à ne faire qu'un seul esprit, comme nous ne faisons déjà qu'un seul cœur. Continuez votre chemin, beau cavalier ; que personne ne nous voie causer ensemble sur la grande route, et à ce soir sous le berceau.

— C'est là que je vous eusse attendue quand vous ne me l'eussiez pas dit ; et à quelle heure?

— Soyez-y à l'heure que vous voudrez ; moi, j'y serai à la nuit.

— Oh ! vous pouvez être tranquille, vous m'y trouverez.

Nous échangeâmes un de ces gestes qui portent un baiser avec eux, et je mis mon cheval au galop : la précéder, c'était un moyen de la voir plus longtemps.

J'arrivai à Reuilly vers une heure.

La route de Juvigny à Évreux passait à un demi-kilomètre de Reuilly. Je pris un livre, comme un solitaire qui médite, et j'allai attendre sur la route le passage d'Edmée.

C'était une fois de plus que je la revoyais.

Oh ! quand un amour réel est une fois entré dans le cœur, il n'y a que celle qui l'inspire qui puisse en comprendre toutes les tyrannies. Par bonheur, Edmée m'aimait d'une passion égale à la mienne ; ce serait un supplice pire que la mort d'aimer ainsi et de n'être aimé que médiocrement.

Au bout d'une demi-heure, la voiture reparut.

— Quelque chose me disait que je te reverrais avant ce soir, fit Edmée en arrêtant le cheval. Mais comment donc allons-nous faire maintenant pour être un jour sans nous voir?

Je lui fis signe qu'elle parlait un peu inconsidérément devant Joséphine.

— Oh ! elle sait tout, dit-elle ; elle sait que je t'aime, que tu es ma vie, ma joie, mon bonheur, et elle me gardera le secret, même devant l'abbé Morin. N'est-ce pas, nourrice, tu me l'as promis, demanda-t-elle en se retournant du côté de la vieille paysanne, et tu tiendras ta parole?

— Je crois bien, ma pauvre petiote. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel et en poussant un soupir, qu'as-tu fait là?

— Voyons, dit en riant Edmée, si c'était un si grand crime, me verrais-tu si heureuse? Le bonheur va mal avec le remords. Non, j'ai la conscience tranquille, ma chère Joséphine ; et, d'ailleurs, l'abbé Morin m'a donné l'absolution.

— Il est si bon, le saint homme ! dit la vieille Joséphine en joignant les mains.

J'échangeai un regard avec Edmée.

En ce moment, je vis une ombre noire s'avancer à travers les arbres : j'arrêtai les yeux sur elle et je reconnus le curé du Hameau.

Edmée le vit en même temps que moi, et, par un mouvement instinctif, se rejeta en arrière.

— Oh ! non, non, lui dis-je, au contraire ; celui-là, chère Edmée, c'est notre bon génie ; descendez et allons au-devant de lui.

Sans me demander d'autre explication, Edmée descendit avec cette sainte confiance de la femme qui aime, dans la parole de celui qu'elle aime.

Le prêtre, voyant que nous allions à lui, vint à nous.

— Mon père, lui dis-je, votre bénédiction m'a porté bonheur : je suis aussi heureux qu'on peut l'être en ce monde, presque aussi heureux qu'on l'est au ciel.

— Voilà des paroles d'autant plus douces à mon cœur qu'elles sont rares dans une bouche humaine.

— Amie, dis-je à Edmée, monsieur est le curé du Hameau ; c'est pour lui que je quêtais lorsque je vous ai vue pour la seconde fois. Mon père, continuai-je, madame a été pour cinq cents francs dans l'argent que je vous ai remis pour vos pauvres.

— Madame, dit le prêtre, je ne puis que vous remercier : vous souhaiter quelque chose me paraît inutile, votre sourire me dit que rien ne manque à votre bonheur.

— Vous avez l'art de lire dans les cœurs, mon père.

Et elle ajouta avec un accent de profonde reconnaissance :

— En effet, je suis bien heureuse, mon père.

— Dieu vous bénisse tous deux dans votre félicité, qui,

je n'en doute pas, vient de Dieu, dit le prêtre, et que cette félicité dure le plus longtemps possible !

Puis, avec son doux et triste sourire, il sembla nous demander s'il pouvait continuer son chemin.

Nous nous effaçâmes ; il passa, murmurant une prière sur nos fronts inclinés.

Il était plus pâle et plus amaigri encore que la dernière fois que je l'avais vu.

— Il nous souhaite la félicité terrestre, dis-je à Edmée, tout en marchant à grands pas vers la félicité éternelle.

— Hélas ! répondit Edmée, qui sait combien d'êtres bien portants et joyeux qui se croient sûrs d'une longue vie en ce monde, descendront au tombeau avant lui !

Je tressaillis et la regardai.

— D'où te vient cette sombre pensée, mon cher amour ? lui demandai-je

— Ma pensée est-elle sombre ? C'est possible ; une idée m'a traversé le cerveau, je l'ai formulée, voilà tout. Il ne faut pas attacher à cette pensée plus d'importance que je n'en attache moi-même. Et maintenant que nous nous sommes revus, ajouta-t-elle, que nous nous sommes dit encore une fois que nous nous aimions, quittons-nous pour nous revoir et nous le redire encore ce soir.

Edmée remonta dans sa voiture ; je la suivis des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu, et je rentrai au château.

A cinq heures, Alfred rentra à son tour ; il y avait huit jours que je ne l'avais vu.

Il vint à moi comme s'il m'avait quitté le matin.

— Ah ! me dit-il, je suis bien aise de te voir ; j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer.

— A moi ?

— Pourquoi pas ? Toutes les bonnes nouvelles doivent-elles absolument te venir de Bernay ?

— Non ; mais, comme je n'ai rien de caché pour toi, je l'avoue, cher ami, que celles qui m'arrivent de Bernay sont celles qui me préoccupent le plus.

— Oh ! tu t'intéresses bien un peu aussi à celles qui ont rapport à Bernay, n'est-ce pas ?

— Tu sais que c'est là le point aimanté.

— Eh bien, j'ai pu être agréable à une personne de Bernay que tu m'avais recommandée.

— Moi ? je t'ai recommandé quelqu'un à Bernay ?

— Tu ne m'as pas recommandé l'abbé Morin ?

Je regardai Alfred.

— Comme c'est un saint homme plein de bons sentiments, je l'ai recommandé à ma tante, qui l'a recommandé à l'archevêque de Paris, lequel lui a donné, séance tenante, la cure de Villiers-le-Bel, qui était vacante.

— Et où est cela, Villiers-le-Bel ?

— Oh ! de l'autre côté de Caen, au diable au vert, à quinze ou vingt lieues de Bernay ; tu peux être tranquille. Et devine qui j'ai fait mettre à sa place ?

— Tout autre vaudra mieux que lui.

— Et surtout celui dont il s'agit : le curé du Hameau.

— Oh ! cet excellent homme !

— Oui, un vrai chrétien ; tout prêt à dire comme le Christ : « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre ! »

— En vérité, Alfred, repris-je en lui serrant la main, tu es un véritable ami.

— Et surtout un ami très affamé.

— Alors, mettons-nous à table et dînons vite ; j'ai une course à faire après dîner.

— Georges et le tilbury, hein ? demanda Alfred.

— Oui, Georges et le tilbury, lui répondis-je.

Alfred sonna et donna l'ordre de mettre le cheval à la voiture.

Je dînai en homme pressé ; à six heures, j'étais sur la route de Bernay ; à huit heures moins quelques minutes, je m'arrêtais au *Lion d'or*.

Nous étions au 15 septembre ; les jours commençaient à diminuer, il faisait nuit close quand j'arrivai chez Gratien.

Un instant je crus être en retard ; mais, au moment où, sortant de la porte de la maison, j'entrais, par l'une des extrémités, sous le berceau, une ombre, qu'à sa démarche je reconnus pour Edmée, y entrait par l'autre bout.

Nous nous joignîmes au milieu, chacun de nous ayant hâte de se rapprocher de l'autre, comme s'il y avait eu un siècle que nous ne nous fussions vus.

Là encore, il y avait un banc que nous connaissions ; c'était une des haltes que nous avions faites sur le chemin de notre amour.

— Que se passe-t-il donc ? me demanda Edmée. Il y a consternation au presbytère ; Nathalie est rentrée vers les cinq heures, les lèvres pincées et les yeux rouges.

« — Madame la comtesse sait la nouvelle ? m'a-t-elle dit.

« — Laquelle ?

« — M. l'abbé s'en va

« — Quel abbé ? lui ai-je demandé.

« — L'abbé Morin, donc !

« — Ah ! ai-je répondu indifféremment ; je crois que cela vous intéresse plus que moi, Nathalie.

« — Moi ? Oh ! mon Dieu, non ; depuis quelque temps, je crois qu'il devient fou : il soupçonne tout le monde de le trahir

« — Et sans doute vous excepte-t-il ?

« — Moi pas plus que les autres.

« — Cela m'étonne ; vous lui avez donné tant de preuves de dévouement, que, de sa part, c'est de l'ingratitude.

« Et je lui ai tourné le dos sans lui demander où allait l'abbé Morin, quoiqu'elle mourût d'envie que je le lui demandasse et que j'eusse moi-même grand désir de le savoir.

— Eh bien, dis-je, chère Edmée, je puis vous renseigner là-dessus.

Et je lui racontai mon dialogue de Juvigny avec l'abbé Morin et la nouvelle de son changement de cure, que m'avait racontée Alfred à mon retour.

— En vérité, me dit-elle, c'est un charmant esprit et un grand service, quoique le prêtre soit peut-être encore plus dangereux de loin que de près ; mais c'est bien quelque chose de ne plus être obsédé par son odieuse présence.

— Et vous savez qui le remplace à Notre-Dame-de-la-Culture ?

— Non.

— Le curé du Hameau, que nous avons rencontré ce matin... Mais il me semble, chère Edmée, que nous nous occupons un peu bien des autres. Si nous revenions à nous ?

— Je ne demande pas mieux.

— Qu'as-tu décidé de nous ?

— Oh ! une chose bien simple : tous les ans, je vais prendre les bains de mer par ordre de la Faculté.

— Oh ! je t'en supplie, mon amour, pas de Dieppe, pas de Trouville ; tout Paris est là.

— Qui vous parle de Dieppe ? qui vous parle de Trouville, monsieur ? Qui vous dit surtout que l'on ne déteste pas autant le monde que vous le détestez ? Ce ne serait pas la peine d'être Normande, si l'on ne connaissait pas, sur la côte, de Honfleur à Cherbourg, quelque petit coin inconnu, bien isolé, où nous pussions abriter notre amour.

— Nomme ce petit coin ; il y en a bien peu que, moi aussi, je ne connaisse.

— Que dites-vous de Courseulles ?

— Chez la mère Gervais, *au Feu d'enfer ?*

— Oh ! prenez garde, cher Max !

— De quoi ?

— De trop connaître, et d'être trop connu.

— Je n'y suis venu qu'une fois du Havre, en partie de mer, avec un de mes amis qui avait un petit brick ; je connais l'hôtellerie pour une nuit et un jour que j'y ai passés ; je puis y être votre frère, votre cousin, tout ce que vous voudrez.

— Vous y serez un ami, Max ; j'aurai avec moi ma vieille Joséphine ; toutes les apparences seront gardées... Puis n'avons-nous pas notre double vue ?

Elle me tendit la main.

— Et, continuai-je, quand mettons-nous à exécution ce bienheureux projet ?

— Quand vous voudrez, mon ami.

— Le plus tôt possible.

— J'ai été si peu heureuse dans ma vie, que j'ai soif de bonheur ; seulement...

— Quoi ?

— Si l'abbé Morin fût resté, nous ne nous serions inquiétés ni de sa présence ni de son absence ; mais, puisqu'il part, attendons le lendemain de son départ.

— Et où l'attendrai-je ?

— A Bernay, si vous voulez ; croyez-vous que je n'aie pas autant besoin de votre présence que vous avez besoin de la mienne ? quoique mieux vaudrait...

— Voyons ce qui vaudrait mieux.

— Mieux vaudrait attendre son départ ailleurs.

— Ce soir, si vous voulez, je retourne à Reuilly.

— Aurez-vous ce courage ?

— C'est selon comment vous me renverrez.

Elle me pressa sur son cœur.

— Que je t'aime ! dit-elle, et comment ai-je pu vivre vingt ans sans te connaître !

— Faut-il passer par le détroit de Gibraltar pour aller à Courseulles ? Avec de pareilles paroles, vous me feriez faire le tour du monde !

— Non ; il faut retourner cette nuit à Evreux ; aussitôt notre mauvais génie parti, je pars moi-même pour Caen ; à Caen, je prends une voiture et j'arrive à Courseulles par la Délivrande. Jusqu'à présent, vous m'avez toujours attendue, monsieur ; laissez-moi un peu, à mon tour, la joie de vous attendre, de vous voir venir de loin et de vous faire le signe de bienvenue.

— Oh ! chère Edmée !

— Quand un mot de moi, porté par Gratien, vous apprendra que je suis partie, vous partirez à votre tour.

— Comment et par où ?

— Par Bernay ; de Bernay, vous irez à Villiers ; à Villiers, vous prendrez une barque et vous viendrez par mer à Courseuilles : je vous verrai venir de plus loin.

— Et, si vous alliez prendre une autre barque pour la mienne, et un inconnu pour moi ?

— Et ma double vue, qu'en faites-vous donc, mon ami ?

— C'est vrai, je suis ingrat envers elle.

Je serrai la main d'Edmée ; puis, à voix basse et timidement :

— Ne l'interrogerons-nous pas un jour ? lui demandai-je

— Sur quoi ?

— Sur ce danger que vous courez, et dans lequel je dois vous venir en aide.

Elle tressaillit.

— Oui, plus tard ; ne parlons pas de cela maintenant : nous sommes trop heureux et nous ne l'avons pas encore été assez longtemps.

— Vous y croyez donc toujours, à ce danger ? lui demandai-je avec inquiétude.

— Toujours, me répondit-elle gravement, sinon tristement ; mais, puisque vous êtes là et que vous devez me sauver ! ajouta-t-elle en souriant.

— Ne me dites point de pareilles choses, Edmée, ou je ne vous quitte plus d'une minute

— Bon ! une fois à Courseuilles, nous ne nous quitterons pas d'une seconde.

— Combien de temps cela durera-t-il ?

— Mon ami, dit Edmée avec un profond accent de tendresse, l'église que nous apercevons là dans l'ombre est ouverte ; une lampe brûle au pied de la petite Vierge, devant laquelle vous m'avez vue prier le jour où vous êtes entré dans l'église, et où je vous ai, moi, senti y entrer. Allons-y, et, au milieu de cette double solennité, je vous ferai un serment que vous répéterez après moi.

— Oh ! oui, m'écriai-je, allons-y ; mais le prêtre ?..

— Eh bien ?

— Si nous allions le rencontrer ?

Edmée sourit amèrement.

— Soyez tranquille, dit-elle, cet homme ne va dans une église que lorsqu'il a absolument besoin d'y aller.

Nous sortîmes par la porte du jardin, nous franchîmes celle du cimetière, et nous entrâmes sous le porche. L'heure sonna lentement, solennellement. Je m'arrêtai, appuyant, pour compter, Edmée sur mon cœur. L'horloge frappa dix fois.

— C'est l'heure bénie, dis-je en souriant à Edmée ; je l'ai comptée à Juvigny sur ton front, et je la compte ici aux battements réunis de ton cœur et du mien.

La dixième vibration s'éteignit.

— Entrons, dit-elle.

Vous ne pouvez, mon ami, vous faire une idée de la solennité de cette petite église romane, qui date du XIIIe siècle, vue à la seule lueur de la lampe qui brûlait devant la Vierge, en l'éclairant, ainsi que les *ex-voto* de toute espèce dont elle était entourée, et qui faisaient à tout son corps une auréole d'or. Je laissai tomber en passant un louis dans le tronc des pauvres.

— Mettez pour moi, mon ami, dit Edmée.

Edmée entendit le son des pièces d'or.

— J'ai bien peur que la splendeur de votre aumône ne nous trahisse, mon ami ; par bonheur, on n'ouvre le tronc que le samedi au soir ; nous sommes le mardi ; l'abbé Morin sera parti.

A son tour, elle trempa le doigt dans le bénitier et me donna de l'eau bénite.

Puis nous nous acheminâmes, silencieux et sans nous toucher, vers le pilier lumineux

Arrivée devant la Vierge, Edmée s'agenouilla et fit tout bas une courte prière.

Puis, se relevant :

— Sainte Mère de Dieu, dit-elle d'une voix douce et solennelle à la fois, écoutez le serment sacré que je fais devant vous ; dans la croyance profonde aujourd'hui de ne rien enlever à qui que ce soit au monde, je donne mon cœur et ma personne, dans le temps et dans l'éternité, à celui qui est là près de moi, lui faisant la promesse solennelle, si quelque puissance plus forte que ma volonté nous séparait, de rester sienne de corps et d'âme pendant cette séparation, et de le retrouver, si courte ou si longue que soit son absence, avec un bonheur égal au désespoir que j'aurai éprouvé en le quittant ; et, si c'était pour le tombeau que je le quittasse, je jure que ce qui survivra de moi à la mort se souviendra de ce serment, fût-ce au pied de votre divin Fils, qui me pardonnera, ayant été fait par vous de miséricorde et d'amour.. Et maintenant, à votre tour, me dit-elle.

Et je répétai, mot pour mot, le serment qu'elle venait de faire, convaincu que rien en lui ne pouvait faire rougir la Vierge auprès de laquelle il était prononcé.

XL

Il y avait dans chaque détail, dans chaque expression de cet amour d'Edmée, si insolite dans notre monde, et, par conséquent si nouveau pour moi quelque chose de mystérieux, d'inconnu, quelque chose qui semblait appartenir tellement à une autre vie, que, tant que je demeurais près d'elle, je me sentais comme suspendu entre la terre et le ciel.

Puis, pour l'avoir quittée, le prestige ne diminuait pas, le souvenir se substituait à l'action, le rêve à la réalité, et j'entrais dans un monde de visions plus poétique encore que celui d'où je sortais, en ce que, la vue et le toucher me manquant, tout était remis en doute.

Il en résultait que, chaque fois que je quittais Edmée, je la quittais avec un ardent désir de la revoir, craignant toujours d'avoir eu affaire à quelque fantôme de mon imagination qui s'évanouirait un jour et que je chercherais vainement à la place où je l'avais laissé.

Toutes ces croyances enfantines de l'ange gardien, données à l'homme par le Créateur sublime de toutes choses, me revenaient à l'esprit, et si, à la fin d'une de ces entrevues qui me transportaient dans le monde des esprits, Edmée m'eût avoué son essence divine, eût tout à coup déployé ses ailes et se fût envolée, j'eusse été, je l'avoue, moins étonné que de la voir continuer à demeurer près de moi attachée à la terre comme les autres créatures humaines

Aussi, dès qu'elle n'était plus là, dès que je ne la voyais plus de mes yeux, un grand trouble naissait-il en moi ; sa mission dans ce monde n'allait-elle pas finir en mon absence ? Rappelée au ciel, d'où elle était descendue, prendrait-elle même le temps de m'apparaître une dernière fois, et me resterait-il d'elle autre chose que ce parfum étrange dont j'étais tout imprégné en la quittant et qui, pareil à un souvenir infidèle, diminuait à chaque jour d'absence, finissait par devenir presque insaisissable, puis enfin s'évanouissait tout à fait ?

Il n'y avait pas jusqu'à ce serment solennel qu'elle avait cru devoir me faire avant que de me quitter, qui, au lieu de me rassurer, ne me causât une nouvelle inquiétude. ce danger que sa science sibyllique lui révélait, cette promesse de me rester fidèle même dans la mort, ce serment qu'elle m'avait fait faire à moi, si elle n'avait pas le temps, au moment suprême, de m'envoyer ses cheveux, d'aller les lui couper moi-même dans son tombeau ; tout cela mêlait l'ombre du fantastique à la lumière de la vie réelle et me faisait tressaillir à tout instant malgré moi

Aussi, une fois de retour à Reuilly, je ne vécus plus que dans l'attente de ce mot qu'elle m'avait promis et qui devait m'appeler près d'elle à Courseuilles. Je ne sais pas de vie plus dévorante que celle de l'attente ; si l'homme, chaque fois qu'il le désire, vieillissait du temps qui lui fait obstacle, la plus longue existence n'aurait pas, je crois, un an de durée.

Le lendemain de mon retour à Reuilly, nous eûmes, Alfred et moi, la visite du curé du Hameau. Il venait remercier Alfred de ce qu'il avait fait pour lui, et lui recommander son pauvre petit village, composé seulement de cent vingt âmes. Il y avait, au milieu de ces remerciments, un profond regret de quitter ces braves gens qu'il connaissait tous par leurs noms et dont il avait fait sa famille ; eux aussi le regrettaient comme on regrette un père, ignorant quel homme le hasard allait leur donner à la place de celui qui les quittait.

Quant à moi, j'étais profondément reconnaissant à Alfred de la nomination de M. Claudin — c'était le nom du curé du Hameau — à la cure de Bernay, et de sa substitution à l'abbé Morin ; c'était un ami et, au besoin, un consolateur que je trouvais à la place d'un ennemi.

Il partait le lendemain, ayant reçu avis que, le lendemain, le presbytère serait vacant.

Sans que je pusse deviner pourquoi, Alfred le pria de retarder son départ d'un jour.

Le prêtre y consentit : c'était un jour de plus à passer avec ses enfants.

M. Claudin parti, je demandai à Alfred dans quel but il lui avait fait prolonger de vingt-quatre heures son séjour au Hameau.

— Mon cher ami, me répondit Alfred, tu me demandes là le secret de l'Etat, et ce serait manquer à tous mes devoirs de préfet que de le trahir

Je m'inclinai

Le lendemain, vers la fin du déjeuner, je vis arriver Gra-

tien ; il apportait une lettre d'Edmée contenant ce seul mot : « Viens ! »

Alfred reconnut le messager et sourit.

— Au revoir ! me dit-il.

Et il me tendit la main ; puis, sonnant, il prononça les mots sacramentels :

— Georges et le tilbury !

— Pourquoi Georges et le tilbury ? lui demandai-je en riant.

— Parce que je garde M. Gratien, dit-il, à moins que tu n'en aies besoin absolument.

— Je n'ai pas besoin de M. Gratien.

— Alors, monsieur Gratien, faites-moi le plaisir de passer dans mon cabinet, dit Alfred.

Et, faisant passer Gratien le premier, ni plus ni moins que s'il eût eu affaire à un ministre, il le suivit et referma la porte derrière lui.

J'étais habitué aux façons d'Alfred et ne m'inquiétai donc point de ce secret d'Etat qu'il n'avait pu me révéler et qu'il allait, selon toute probabilité, révéler à Gratien, et je courus au perron.

Alfred était obéi comme les princes des féeries, sur un coup de sifflet ; au moment où j'arrivais sur la première marche, Georges et le tilbury s'arrêtaient à la dernière ; au moment où je prenais les rênes, j'entendis la voix d'Alfred qui me criait :

— Tu sais que si, par hasard, tu es pressé, tu peux faire tes douze lieues d'une traite et en quatre heures.

— Merci ! lui dis-je.

Et je lâchai la bride.

J'avais, en effet, affaire au meilleur trotteur des écuries d'Alfred ; en une heure un quart, nous fûmes à Bernay. Là, je le fis souffler pendant une demi-heure ; il me restait sept lieues à faire de Bernay à Villiers.

Pendant cet instant de repos, et tandis que j'attendais sur la porte le moment de repartir, un charretier conduisant une voiture de meubles s'arrêta au *Lion d'or* pour demander la route du presbytère de Notre-Dame-de-la-Culture.

Cette demande attira mon attention.

Je jetai les yeux sur la charrette et je vis tout un mobilier, simple mais neuf, depuis le lit et les matelas jusqu'à la poêle et aux casseroles.

— Ces meubles sont à M. Claudin ? demandai-je au voiturier.

— Ils sont pour lui, du moins, répondit-il avec cet air narquois du paysan normand qui ne veut pas se compromettre.

Je devinai alors pourquoi Alfred avait demandé au curé du hameau de ne partir que vingt-quatre heures plus tard : pensant que son chétif mobilier serait insuffisant pour le presbytère de l'abbé Morin, il avait voulu que le bon prêtre le trouvât tout garni.

Voilà quel était le secret d'Etat qu'il n'avait pas voulu me révéler.

Il y avait, dans le refus d'Alfred à mon endroit, une suprême délicatesse ; je pouvais, en certains cas, avoir besoin de recourir à l'indulgence de M. Claudin, et il ne me mettait pas de moitié dans sa bonne action pour ne point placer un prêtre entre la reconnaisance et sa conscience.

Le voiturier, ayant reçu les renseignements qu'il désirait, continua son chemin.

La demi-heure était écoulée ; je remontai dans le tilbury et nous prîmes la route de Villiers.

Nous étions arrivés à deux heures moins un quart.

Je pris congé de Georges, lui recommandai de passer la nuit à Villiers et de retourner le lendemain à Reuilly au pas ; puis je descendis vers la plage.

Mon marché fut bientôt fait ; le vent était bon : moyennant un louis, un patron de barque s'engagea à me conduire à Courseuilles, que l'on distinguait à l'horizon, dans cet immense golfe que fait la côte normande en se courbant de Honfleur à Cherbourg.

Les préparatifs ne furent pas longs ; on déploya la voile et nous nous éloignâmes du rivage.

Au fur et à mesure que nous avancions au nord ouest, le rivage vers lequel nous voguions, et qui ne m'avait apparu d'abord que comme une vapeur bleuâtre, prenait de la consistance et se tachait de petits points blancs presque imperceptibles encore, mais qui devenaient de plus en plus visibles ; enfin, je pus distinguer, s'élevant sur la plage, la silhouette du village de Courseuilles, puis, au bord de la mer, l'auberge de la mère Gervais dominant la grève, sur laquelle les barques échouées attendaient le flux pour se remettre à flot.

Une femme était à l'une des fenêtres, faisant des signes avec son mouchoir.

C'était Edmée ; elle avait vu la barque avant que je l'eusse vue, elle ; mais, moi, je l'avais devinée avant que de la voir.

Deux cœurs qui s'aiment véritablement ont quelque chose de plus qu'humain en ce qu'ils se pressentent malgré les distances, qui n'existent plus, quand l'amour a étendu entre eux ce filet magnétique qu'on appelle la sympathie.

Lorsque je ne fus plus qu'à une centaine de pas du rivage, je la vis disparaître de la fenêtre pour reparaître à la porte et s'avancer sur la plage jusqu'à l'endroit où venait mourir le flot, qui commençait à monter. — Je fis, à l'aide d'un aviron, un saut d'une douzaine de pieds, et je me trouvai près d'elle.

Elle me tendit les bras ; je la pressai sur mon cœur ; les braves pêcheurs qui nous virent nous embrasser ne nous demandèrent pas si nous étions frère et sœur, ou mari et femme ; ils dirent : « Ils s'aiment ! »

Oh ! oui, nous nous aimions, comme nous nous aimons encore, mon ami, comme nous nous aimerons toujours !

Quelles soirées que celles que nous passâmes assis à cette fenêtre par laquelle elle m'avait vu venir, la main dans la main, silencieux et regardant éclore, comme autant de fleurs de feu, les étoiles dans l'azur du ciel légèrement teint de la pourpre du couchant !

En même temps que les étoiles s'allumaient, les phares du Havre apparaissaient dans le crépuscule du soir, comme ils s'effaçaient en même temps qu'elles dans l'aube du matin.

Entre cette aube et ce crépuscule, il y avait pour nous des abîmes de bonheur plus profonds que ceux de l'Océan.

Et, cependant, malgré ce bonheur, quelque chose de triste planait au-dessus de nous ; Edmée semblait parfois vouloir écarter avec sa main quelque chose comme un crêpe qui lui eût voilé le visage.

Alors, je lui demandais :

— Qu'as-tu ?

Et, en souriant, elle me répondait :

— Rien ; je suis trop heureuse, et j'ai peur que le bonheur lui-même ne soit jaloux de moi.

Souvent aussi, réveillé par une plainte à demi étouffée, je me soulevais sur mon coude, et, à la lueur de la lampe de nuit, je regardais dormir Edmée.

Ce même voile que parfois je croyais voir sur son front pendant le jour s'y étendait pendant la nuit, mais plus obstiné et plus épais. Alors le cœur de la dormeuse se gonflait et paraissait près d'éclater ; mais bientôt des larmes filtraient à travers ses paupières fermées. Une ou deux fois, ne voulant pas la laisser sous l'étreinte d'un rêve douloureux, je la réveillai en lui demandant quel songe insensé faisait couler ses larmes ; mais, chaque fois, elle me répondait qu'au réveil elle n'avait plus aucun souvenir de cette tristesse qui l'avait oppressée endormie.

Je cessai de questionner Edmée sur sa tristesse de jour et sur ses agitations nocturnes ; mais une conviction s'empara de moi, c'est que, chez cette organisation nerveuse cette tristesse et ces agitations n'étaient rien autre chose que des pressentiments du danger inconnu qui la menaçait.

Je pris une résolution : la première fois qu'Edmée me réveillerait par une de ces agitations nocturnes, j'essayerais de la faire passer du sommeil naturel au sommeil magnétique, et alors je l'interrogerais.

L'occasion ne se fit pas attendre. Dans la nuit du 12 au 13 octobre, je fus éveillé par les sanglots d'Edmée ; ces sanglots étaient si réels, que je crus d'abord qu'elle était réveillée elle-même. Je me trompais, elle dormait.

Je lui pris les mains et me mis en communication magnétique avec elle.

A peine ses mains furent-elles dans les miennes, que je la sentis tressaillir ; je craignis qu'elle ne s'éveillât ; je fis un effort de volonté pour qu'elle demeurât endormie, et, en effet, ses yeux restèrent clos.

Bientôt elle donna tous les signes du sommeil magnétique : son agitation cessa ; son visage reprit sa sérénité, les larmes qui roulaient sur ses joues s'arrêtèrent.

— Dors-tu, mon enfant ? lui demandai-je au bout d'un instant.

— Oui, me répondit-elle, selon son habitude, d'une voix basse et calme.

J'hésitai : c'était moi qui étais devenu agité et tremblant

— Qu'as-tu ? me demanda-t-elle, et pourquoi m'endors-tu sans que je te l'aie demandé ?

— Parce que je veux connaître d'une façon certaine quel est ce danger qui te menace et qui cause tes tristesses et tes tressaillements.

Edmée essaya de retirer ses mains des miennes ; mais je les retins de force

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! dit-elle en se débattant comme la pythie antique

— Voyons, qu'y a-t-il ? insistai-je avec une douce violence Ce secret est-il donc si terrible, que Dieu refuse de te le laisser lire, ou que tu ne veuilles pas me le faire connaître ?

— Oui, murmura-t-elle, terrible, terrible !

Puis, avec un effort violent :

— Éveille-moi, Max, s'écria-t-elle, éveille-moi ! Ne t'ai-je pas juré de te rester fidèle jusque dans le tombeau ?

— Que veux-tu dire ? ta vie est-elle menacée ?

— Max, il me semble que nous tentons Dieu.

— S'il y a impiété, Edmée, je prends le fait sur moi, m'écriai-je à mon tour ; mais je veux savoir ce que tu crains. Parle, je le veux !

— Oh ! tu sais qu'éveillée, je ne me souviens de rien ; ne me répète pas ce que je vais te dire ; si nous n'avons plus que quelques jours à passer ensemble, du moins passons-les heureux.

— Que dis-tu là, Edmée ? demandai-je tout frémissant ; que parles-tu de quelques jours seulement que nous avons à passer ensemble ?

— Laisse-moi compter... Attends.

Elle compta.

— Je compte jusqu'au 7 novembre prochain ; mais je ne puis compter au delà.

— Comment ! tu ne peux compter au delà ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il fait nuit.

— Tu vois cependant dans la nuit ?

— Oui, dans la nuit de la vie, mais non dans celle de la mort.

Edmée laissa échapper un sanglot auquel je répondis par un cri.

— De la mort ! dans la nuit de la mort ! de quoi s'agit-il ? parle ! parle !

Et j'ajoutai avec un accent de volonté désespéré :

— Je le veux.

— Tu le veux ?

— Oui, parle !

Mes cheveux étaient hérissés sur mon front, une sueur glacée coulait de leur racine ; mais j'étais résolu à aller jusqu'au bout.

— Ordonne-moi de voir, et peut-être parviendrai-je à distinguer quelque chose dans cette nuit, si noire qu'elle soit.

— Au nom du Dieu vivant, lui dis-je, regarde et vois.

— Oh ! murmura-t-elle, je vois une femme couchée dans ma chambre, sur mon lit ; elle ne dort pas... elle est morte ! On l'ensevelit, on la cloue dans une bière, on la descend dans un caveau, c'est le mien... Pauvre Max ! Pauvre Max ! combien tu dois souffrir !

— N'importe, n'importe, quand cela arrivera-t-il ? Je veux savoir le jour, je veux savoir l'heure.

— Dans la matinée du 8 novembre, entre sept et huit heures, mon dernier soupir, mon dernier adieu sera pour toi mon bien-aimé Max.

Puis, avec un effort et un gémissement aussi douloureux que si c'était l'effort et le gémissement suprêmes :

— Max, dit-elle en se soulevant, n'oublie pas mes cheveux.

Et elle retomba sans parole et sans mouvement.

Elle était évanouie.

Je me précipitai à bas du lit ; j'étais livide ; je me vis dans une glace et je reculai de terreur.

Je courus à la fenêtre, je l'ouvris ; puis, prenant Edmée entre mes bras, je l'apportai dans un fauteuil et l'exposai à l'air frais de la nuit.

Elle était pâle et inerte, et, dans son long peignoir, immobile, les bras pendant de chaque côté du fauteuil, elle semblait déjà morte.

Je trempai mes mains dans l'eau et lui secouai l'eau au visage. Un instant, je crus que j'allais devenir fou. Enfin, elle poussa un soupir ; à mon tour, je restai incliné vers elle comme j'étais.

Elle ouvrit les yeux, et, me reconnaissant, elle me sourit.

— Edmée ! Edmée ! m'écriai-je en tombant à genoux.

— Eh bien, demanda-t-elle de sa voix douce, qu'y a-t-il donc ?

— Il y a, lui dis-je que tu as fait, ou plutôt que j'ai fait un rêve affreux ; mais, ajoutai-je en respirant, par bonheur, ce n'est qu'un rêve !

Et cédant aux émotions que je venais d'éprouver, je me jetai sur le lit en mordant l'oreiller et en pleurant comme un enfant.

XLI

Vous comprenez, mon ami, ce que fut ma vie à partir de ce jour ; obligé de sourire, de paraître tranquille, de me dire heureux avec le spectre éternel de la mort devant les yeux.

De temps en temps, j'étais saisi d'une espèce de folie furieuse. Je voulais prendre Edmée dans mes bras, l'emporter hors de France, loin du monde, dans un désert ; peut-être le danger qui la menaçait ressortait-il de la localité où nous vivions. Elle avait vu la morte couchée sur son lit, enterrée dans son tombeau ; en l'éloignant de ce lit, en la mettant hors de la portée de ce tombeau, peut-être conjurerait-on la fatalité.

Deux ou trois fois j'essayai de l'amener à me parler encore de ce danger qu'un vague pressentiment lui avait laissé entrevoir ; mais à peine abordais-je ce sujet, que mon cœur se gonflait, que ma voix devenait tremblante, et qu'il m'était impossible de continuer.

Elle, de son côté, me répondait :

— Ne sommes-nous pas heureux, mon ami ?

— Oh ! si, trop heureux ! m'écriai-je à mon tour.

Alors, elle aussi, soupirait en disant :

— En effet, mon bien-aimé Max, un pareil bonheur n'est pas de la terre.

Deux semaines se passèrent ainsi.

Souvent j'entendis parler des miracles que faisait Notre-Dame-de-la-Délivrande. Combien de bâtiments en perdition sauvés par elle ! combien de mères conservées à leurs enfants !

Un jour que, ne pouvant dormir, j'étais descendu au point du jour, et que j'errais au bord de la mer, exposant mon front brûlant à l'âpre brise qui vient des côtes d'Angleterre, j'entendis un pêcheur raconter que la Vierge de la Délivrande venait de sauver son enfant d'une maladie mortelle.

Je m'approchai de lui, et, lui saisissant les mains, je lui fis redire une seconde fois son récit ; puis, au moment où il l'achevait, je m'élançai sur la route de Caen. Je courus pendant une lieue sans m'arrêter, et, me précipitant dans l'église, je tombai aux pieds de la Vierge miraculeuse.

Que lui dis-je ? je l'ai oublié. Quelle prière s'échappa de mes lèvres ? Je n'en sais rien ; mais je sais que mes paroles étaient trempées des larmes de mes yeux, du sang de mon cœur.

Puis, tout à coup, je pensai qu'Edmée s'était réveillée, me cherchait, était inquiète de moi ; je baisai le bas de la robe de la madone, je m'élançai hors de l'église, et je retournai à Courseuilles du même pas dont j'étais venu à la Délivrande.

J'étais couvert de poussière, mon front ruisselait de sueur. Dans l'escalier, je secouai la poussière et m'essuyai le front.

Puis j'écoutai sur le palier ; Edmée avait reconnu mon pas.

— Entre donc ! me dit-elle en s'avançant vers la porte.

J'obéis ; elle jeta un cri en me voyant.

— Qu'as-tu donc, et que t'est-il arrivé ? me demanda-t-elle.

— Moi ? Rien, répondis-je en essayant de sourire.

Ce sourire paraissait si loin de mon cœur en ce moment, qu'il effraya Edmée.

Elle se jeta dans mes bras.

— D'où viens-tu ? me dit-elle. Ton cœur bat, tout ton corps tremble.

J'essayai de mentir ; je sentis que je ne pouvais pas.

— De la Délivrande, lui dis-je.

— Et qu'as-tu été faire à la Délivrande ?

— Ne m'as-tu pas dit que c'était une Vierge très miraculeuse, que celle qu'on y adore ?

— Eh bien ?

— Eh bien, j'ai été lui demander de veiller sur notre bonheur.

Et j'ajoutai vivement :

— Car ce bonheur est notre effroi, tant il est grand !

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit cela, mon ami ? Pourquoi ne m'as-tu pas attendue ? Nous y eussions été ensemble ; tu sais que ma conscience ne me reproche rien, et que je puis entrer et prier avec toi dans une église.

— Nous y retournerons, dis-je en tombant sur le fauteuil.

— Quand tu voudras... Que regardes-tu ? demanda-t-elle.

Au moment où elle avait entendu et reconnu mon pas, Edmée était occupée à peigner ses cheveux ; elle était venue à moi sans les renouer, et, dans leur luxuriante abondance, ils tombaient jusqu'à terre ; c'étaient eux que je regardais.

Je les pris et je les baisai, comme j'avais baisé le bas de la robe de la madone.

Elle fit un mouvement, et, les secouant sur ma tête, elle m'inonda de leurs flots parfumés.

Alors je pensai à la recommandation qu'elle m'avait faite ; je les enroulai autour de mon cou, je les pressai sur mes lèvres, je les baisai avec des cris d'angoisse.

Edmée s'éloigna, je sortis littéralement de dessous sa chevelure ; elle regarda avec étonnement mon visage bouleversé.

— Ami, dit-elle, tu as quelque secret que tu me caches ; tu souffres et tu tiens à souffrir seul ; c'est mal.

Je fus obligé de faire un effort suprême pour ne pas éclater en sanglots.

En ce moment, on frappa doucement à la porte.

— Qui est là ? demanda-t-elle.

— Moi, ma petiote.

— C'est Joséphine, dit-elle en me faisant signe de m'éloigner.

Puis, à sa vieille nourrice :

— Que veux-tu ?

— C'est Gratien, dit la bonne femme, qui vient en toute hâte apporter une letre.

— De qui ?

— De M. le comte.

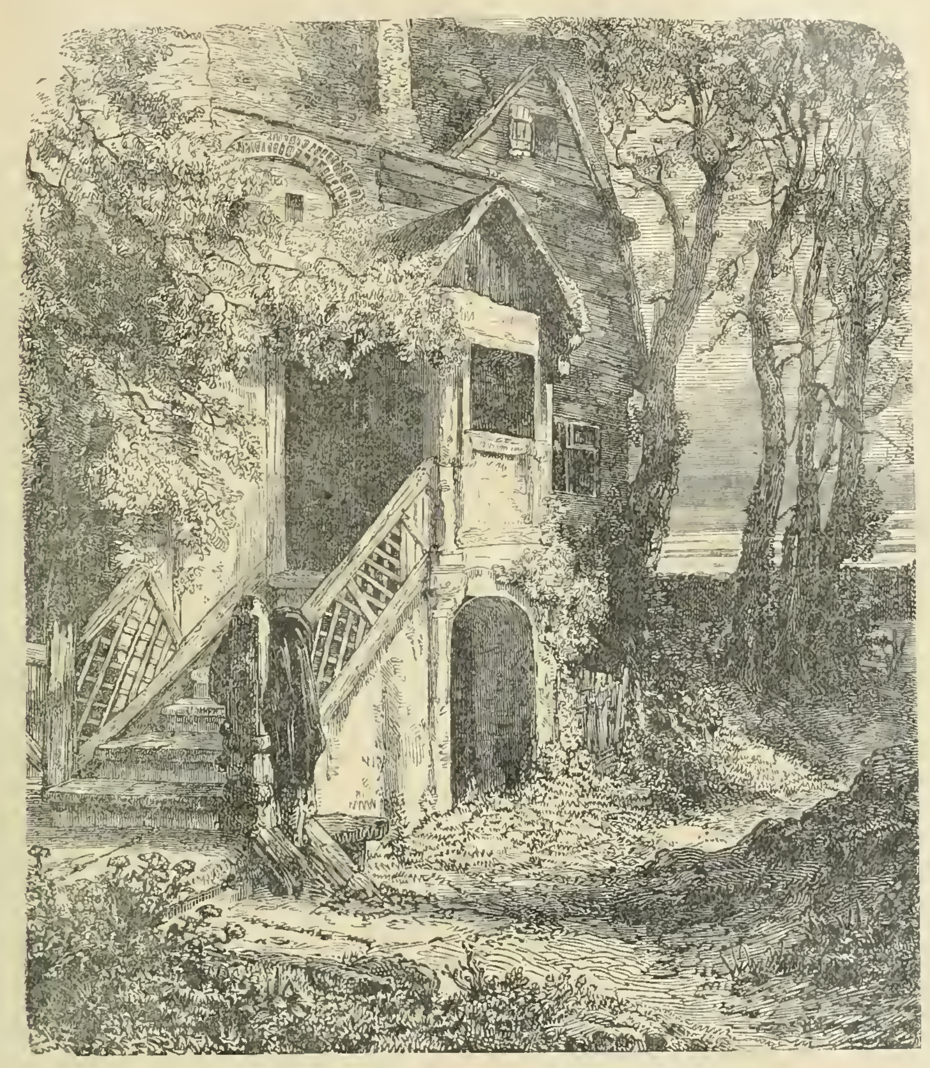
Elle sourit.

— Tu le hais, et, moi, je lui pardonne, dit-elle ; ce sont ses vices qui font notre bonheur.

Elle ouvrit la lettre et lut :

« Madame, j'arriverai à Bernay vers le 2 novembre ; j'espère que vous avez oublié les petits dissentiments qui ont précédé mon départ. D ailleurs, ma présence à Bernay ne sera ni longue ni pesante ; ce n'est pas un mari qui revient prendre sa place, c'est un hôte qui vient vous demander une hospitalité de huit jours.

« Comte de CHAMBLAY. »



Une pĕtite maison de deux pieces attient à la serre.

Edmée se retourna de mon côté.

— Tu vois, moi aussi, j'ai mes pressentiments.

Elle passa une robe de chambre, et, ouvrant la porte :

— Fais monter Gratien, dit-elle.

Quelques secondes après, Gratien paraissait timidement par l'entre-bâillement de la porte.

Il tenait une lettre à la main.

— Pardon, madame la comtesse, dit-il, cette lettre est arrivée à quatre heures de l'après-midi ; Zoé a reconnu l'écriture de M. le comte, et elle m'a dit : « Gratien, mon garçon, il s'agit de prendre tes jambes à ton cou et de porter cette lettre-là à madame. »

— Et tu es venu à pied, mon pauvre ami ? dit la comtesse prenant tranquillement la lettre.

— De Caen ici, oui, madame la comtesse ; mais, comme l'heure de la diligence n'était point passée, j'ai pris la diligence de Bernay à Caen.

— Vous êtes un bon et brave ami, Gratien, dit-elle en lui tendant la main : nous allons voir ce que dit cette lettre.

Gratien se retira discrètement ; Joséphine, plus curieuse, eut besoin d'un signe qui la congédiât. La porte refermée, Edmée vint à moi et me présenta la lettre.

— Lis, dit-elle.

Je secouai la tête.

— Dieu me garde de toucher à un papier sur lequel s'est posée la main de cet homme !

J'avais écouté cette lecture, les dents serrées, les poings crispés.

— Eh bien, mon ami, demanda Edmée toujours calme, qu'y a-t-il dans cette lettre qui vous désespère si fort ?

— Huit jours ! N'entendez-vous pas, Edmée, qu'il revient pour huit jours ?

— Avez-vous cru, mon bien-aimé Max, qu'il ne reviendrait jamais, et pensiez-vous en être débarrassé pour toujours ?

— Non ; mais ces huit jours, justement, ces huit jours...

— Je ne vous comprends pas.

— Du 2 au 10, mon Dieu ! les huit jours pendant lesquels j'eusse donné ma vie pour ne pas vous quitter un instant.

— Mon ami, ces huit jours passeront moins vite que ceux que nous passons ensemble ; mais ils passeront, et nous nous retrouverons de nouveau libres et heureux.

Je tombai à ses pieds ; j'appuyai ma tête sur ses genoux, et, heureux d'avoir un prétexte pour pleurer, je laissai abondamment couler mes larmes.

— Enfant, dit-elle en appuyant sa main sur ma tête, n'avais-tu pas prévu ce retour ?

— Oh! je ne veux rien prévoir, m'écriai-je.

— Voyons, faut-il donc que je t'explique tout cela?

— Parle, que j'entende ta voix.

— C'est tout simple, tu comprends, la saison des eaux ferme le 1er novembre; il était allé à Hombourg pour jouer; il a gagné ou perdu, peu m'importe; s'il a gagné, il revient, non pas pour me voir, mais pour jouer; s'il a perdu, il revient pour se faire de l'argent et pour jouer encore.

— Il passera donc l'hiver à Paris?

— A quelle époque devais-tu lui faire ton second payement pour la terre de Chamblay?

— Trois mois après le premier; mais peu importe la date! qu'il passe chez mon notaire, mon notaire lui donnera tout l'argent qu'il voudra, pourvu qu'il quitte Bernay.

— Eh bien, mon ami, alors, qu'est-ce que huit jours?

— Oh! rien, rien, je le sais; mais ces huit jours justement...

— Mais qu'ont donc de particulier ces huit jours?

— Rien; je suis fou. Que veux-tu! laisse-moi pleurer.

— O mon ami, mon ami! je vous dirai comme Ugo Foscolo: « Dieu ne vous fasse jamais sentir le besoin de la solitude, des larmes et surtout d'une église! »

XLII

Cette lettre nous était arrivée le 31 octobre; nous avions donc encore vingt-quatre heures à passer à Courseulles, cette halte adorable que je venais de faire sur la route du ciel.

Pour nous quitter le plus tard possible, il avait été convenu que, le lendemain, nous partirions de Courseuilles ensemble dans une voiture de louage, que nous calculerions notre temps de manière à arriver à Caen pendant la nuit, c'est-à-dire vers six ou sept heures du soir; qu'un demi-kilomètre avant Caen, je descendrais de voiture; qu'Edmée continuerait son chemin vers Bernay, et que, moi, je prendrais la poste pour Evreux. Le lendemain, nous partîmes vers trois heures; je baisai, les uns après les autres, tous les meubles de cette pauvre chambre d'auberge, comme pour prendre congé d'eux; n'étaient-ils pas des amis, mieux que des amis, des confidents?

Je ne pouvais me décider à quitter cette chambre; j'y rentrai deux fois pour lui dire adieu. Là, un mois et demi avait passé pour nous avec la rapidité d'une heure.

Trois quarts d'heure après notre départ, nous arrivions à la Délivrande. Je fis arrêter la voiture devant l'église; nous descendîmes tous deux; pendant qu'Edmée faisait sa prière, je glissai deux louis dans la main du sacristain pour que deux cierges brûlassent chaque jour devant la Vierge pendant tout le mois de novembre.

Riez de ma superstition, si cela vous plaît, mon cher poëte; mais, si jamais vous passez par les angoisses que j'ai éprouvées, peut-être serez-vous plus superstitieux encore que moi.

Nous repartîmes. Gratien conduisait, ayant près de lui, sur la banquette de devant, la vieille Joséphine; Edmée et moi, nous étions au fond, Edmée appuyée à mon bras et à mon épaule.

Le moment où je me séparai d'elle fut un des plus douloureux de ma vie. Figurez-vous, mon ami, la situation d'un homme qui aime de toutes les puissances de son âme, qui sait laisser l'objet de ses amours sous le coup d'un danger terrible, quoique inconnu: qui, sentant battre un cœur contre le sien, une main serrer sa main, des lèvres presser ses lèvres, se dit tout bas, sans oser éclater en sanglots: « C'est peut-être la dernière fois que je sens battre ce cœur; c'est peut-être la dernière fois que cette main presse la mienne; ce baiser que me donnèrent ses lèvres est peut-être son dernier baiser!

Et cependant je la quittai.

Il est vrai que je restai écrasé à la même place; que, ne pouvant me tenir debout, j'allai, tout chancelant, m'appuyer contre un arbre, et que, quand la voiture eut disparu dans la nuit, je tombai anéanti, me roulant dans l'herbe et pleurant.

Au bout d'un instant, j'entendis mon nom prononcé près de moi; je levai les yeux.

Celui qui avait prononcé mon nom, c'était Gratien.

Edmée avait passé sa tête par la portière, elle m'avait vu, dans l'ombre, appuyé à l'arbre, et elle avait envoyé Gratien pour savoir de mes nouvelles.

— Oh! dis-je au brave garçon, est-ce que je puis la voir encore une fois?

— Sans doute, me dit-il; elle change de chevaux et de voiture à l'hôtel d'*Angleterre*.

— Alors, viens, viens, lui dis-je, que je la revoie, ne fût-ce qu'une seconde.

Et je m'élançai vers la ville.

Gratien avait peine à me suivre; il faisait nuit, par bonheur; on m'eût pris pour un fou échappé de l'hospice du Bon-Pasteur. J'entrai dans la cour de l'hôtel d'*Angleterre*; la voiture qui nous avait amenés était dételée, on mettait des chevaux à une espèce de cabriolet; la vieille Joséphine était assise sur mes malles.

— Où est-elle? lui demandai-je.

Le ton dont je lui adressai cette question, la pâleur de mon visage, effrayèrent la bonne femme.

— Oh! mon Dieu, qu'est-il arrivé? demanda-t-elle en joignant les mains.

— Rien, lui dis-je, absolument rien; seulement, où est-elle?

— Au premier, à la chambre no 3.

Je ne fis qu'un bond jusqu'à l'escalier; une porte était entr'ouverte à l'entrée du corridor; à travers l'entre-bâillement, j'aperçus Edmée écrivant à une table.

— C'est moi, lui dis-je du corridor, pour ne point l'effrayer par ma brusque apparition.

Elle m'ouvrit ses bras.

— Je te sentais venir, dit-elle, et je m'étais interrompue d'écrire. Pauvre fou! ajouta-t-elle en m'essuyant le front, crois-tu que je ne t'aie pas vu quand la voiture a disparu, crois-tu que je ne t'aie pas vu tombant et te roulant au pied de l'arbre?

— Comment m'as-tu vu quand je ne voyais plus la voiture, cachée à la fois par la descente de la route et par l'obscurité?

— Avec les yeux du cœur, cher Max bien-aimé.

— C'est donc vrai, que tu vois? c'est donc vrai? m'écriai-je. Mon Dieu! mon Dieu!

Il y avait un accent tellement désespéré dans mes paroles, qu'Edmée se jeta à mon cou et s'y suspendit comme un enfant à celui de sa mère.

— Ecoute, me dit-elle, depuis quelque temps, je ne te reconnais plus; tu as quelque douleur que tu me caches.

— Non, non, m'écriai-je.

— Attends, laisse-moi te dire. Je suis à toi, rien qu'à toi, mon ami; que veux-tu de moi? Ordonne, j'obéirai.

Un instant, je fus près de lui dire: « Je veux te prendre, je veux t'emporter, je veux te disputer à la mort; » mais je songeai aux conséquences terribles de la disparition d'une femme de la condition de madame de Chamblay.

— Rien, lui répondis-je en réunissant toutes mes forces; je voulais te voir encore une fois, je voulais encore une fois te dire adieu. Ah! si ta double vue te révélait quelque chose, si tu sentais le danger approcher de toi, appelle-moi, au nom du ciel, appelle-moi! En attendant, cette lettre?...

Je lui montrai la lettre commencée.

— Pourquoi faire, puisque te voilà?

— Oh! non, tout ce qui me vient de toi m'est précieux; au moment où l'on va se quitter, on n'échange jamais assez de souvenirs.

Je pris la lettre, dont une page seulement était couverte; je la froissai dans ma main, je la pressai contre mes lèvres, je la mis sur mon cœur.

— Plus tard, quand je serai loin de toi, je la lirai, lui dis-je.

— Et tu y verras ce que je te dis quand tu es là, mon bien-aimé: je t'aime, je t'aime dans ce monde, je t'aimerai dans l'autre; je t'aime dans le temps et dans l'éternité.

Des pas retentirent dans l'escalier; Gratien parut.

— La voiture de madame la comtesse est prête, dit-il.

— Puis-je rester dans cette chambre après que tu l'auras quittée? demandai-je à Edmée. Elle est tout embaumée de ton parfum, je serai encore avec toi.

— Et moi qui croyais l'aimer plus qu'il ne m'aimait, dit-elle.

Et, avec un charmant sourire:

— Max, ajouta-t-elle, je m'avoue vaincue; es-tu content?

Oh! oui, sans le serpent qui me mordait le cœur, oui, j'eusse été content, oui, je me fusse cru le roi de la création.

— Va, lui dis-je, va, je n'aurais pas le courage de me séparer de toi. Seulement...

— Quoi?

— Malgré la présence du comte au château, je passerai la journée du 8 novembre près de toi, caché chez Gratien.

— Viens-y le 7 au soir, et, quoi qu'il arrive, j'irai t'y voir un instant.

— Oh! tu me le promets, n'est-ce pas?

— De toute mon âme.

— Alors, va-t'en; je reste consolé, sûr de te voir une fois encore.

— Ami, dit-elle en me regardant et en secouant son front soucieux, je te le répète, tu sais quelque chose que tu ne veux pas me dire; mais qu'importe! je t'aime, tu m'aimes; le reste est dans les mains de Dieu.

Elle me baisa au front et sortit.

Je demeurai seul, écoutant le bruit de ses pas qui s'éloignaient, le bruit de sa robe soyeuse qui allait s'affaiblissant. J'étais resté assis sur le même siège où, un instant auparavant, elle m'avait enveloppé de ses bras. Comme je le lui avais dit, en fermant les yeux, j'aurais pu croire encore qu'elle était là.

En la suivant, mon cœur se fût déchiré au moment du départ, et qui sait si je ne me fusse pas jeté sous les roues de la voiture qui l'entraînait loin de moi !

Je restai donc immobile au même endroit où elle m'avait quitté, j'entendis le bruit de la voiture qui passait sous la grande porte de l'hôtel en faisant trembler les vitres.

— Au revoir, murmurai-je, en attendant que je te dise adieu !

Le bruit s'éteignit.

A mesure que s'affaiblissait le bruit, mon cœur se serrait ; j'avais quitté Edmée trois fois au lieu d'une : une fois sur la route, une fois dans ma chambre, enfin cette dernière fois, où le bruit des roues de sa voiture s'était éteint. En voulant adoucir la séparation, je l'avais rendue plus douloureuse.

J'avais cru pouvoir rester dans cette chambre et y passer la nuit ; au bout d'une demi-heure, je sentis que la chose me serait impossible ; j'avais besoin d'air et de mouvement.

Séparé d'elle par quelques lieues seulement, j'avais besoin de mettre un plus grand espace entre nous ; tant qu'il y avait possibilité de la voir avant que son mari arrivât, je ne répondais pas de moi.

D'après ce qu'elle m'avait dit, sans doute M. de Chamblay aurait-il besoin d'argent pour la quitter de nouveau ; je devais aller à Paris, arranger toutes mes affaires avec M. Loubon, pour que le comte pût prendre chez celui-ci les sommes dont il aurait besoin.

J'avais sur moi mon passeport, qui ne me quittait jamais ; j'allai à la poste, je louai un cabriolet et pris des chevaux.

Je courrais la poste toute la nuit ; la fatigue physique tuerait, ou, du moins, adoucirait peut-être la fatigue morale.

J'étais à Rouen pour le premier départ du chemin de fer ; j'étais à Paris avant midi.

Il m'avait semblé, à l'une des stations, reconnaître M. de Chamblay dans un train qui croisait le nôtre.

Au lieu de m'en assurer, je détournai la tête ; cet homme me causait un suprême dégoût.

S'il pouvait partir avant le 8 ! si, pendant cette fatale journée, je pouvais ne pas quitter Edmée !

Mais, il l'avait dit, il revenait pour huit jours. N'importe ! je courus chez M. Loubon, M. Loubon avait cent mille francs à la disposition de M. de Chamblay.

Je présumai que le joueur n'avait pas besoin de plus que cela.

Cette assurance reçue, je me trouvai n'avoir plus rien qui me retînt à Paris ; je fis quelques achats qui me prirent ma journée ; si le malheur dont j'étais menacé arrivait et que je n'en mourusse pas, il était évident que je quitterais la France.

J'augmentai mes armes de deux fusils et d'une carabine, je me fis confectionner un nécessaire de voyage ; cela me prit la journée du 3 novembre.

Le soir, j'essayai d'aller à l'Opéra ; avant la fin de l'ouverture, j'avais quitté la salle.

Il m'était venu une idée : c'était d'emmener, à quelque prix que ce fût, un des meilleurs médecins de Paris ; mais que lui dirais-je ? la personne pour laquelle je le requerrais était pleine de vie et de santé ; sur quoi appuierais-je ma prière ? Sur une révélation magnétique, et, médicalement parlant, les médecins n'admettent pas le magnétisme.

Celui auquel je m'adresserais, quel qu'il fût, me prendrait pour un fou.

Je retournai toutes ces idées dans ma tête, pendant une nuit des plus fiévreuses que j'eusse passées de ma vie. Le matin, j'étais brisé ; mais nous étions arrivés au 4 novembre.

Je partis pour Rouen par le convoi de onze heures du matin. A Rouen, je retrouvai le cabriolet que j'avais loué à Caen ; j'y fis mettre des chevaux de poste ; le soir, j'étais à Reuilly.

Je devais être horriblement changé ; car, en m'apercevant, Alfred vint droit à moi en me disant :

— Tu souffres ?

— J'ai l'enfer dans le cœur, lui dis-je.

— M. de Chamblay est de retour depuis le 2

— Je sais ; mais ce n'est point cela.

— Qu'est-ce donc, alors ?

— Oh ! tu n'y peux rien.

— Tu te trompes : je puis, si j'en connais la cause, partager ta douleur.

— Tu as raison, lui dis-je en me jetant dans ses bras ; mon cœur déborde. Oh ! mon ami ! mon ami !

Je lui racontai tout.

Je crus que le sceptique allait rire de mon désespoir : je me trompais, il pleura avec moi.

— Tu aimes beaucoup cette femme ? me dit-il.

— Je te répondrais : « Plus que ma vie ! » que cela ne signifierait rien.

— As-tu résolu quelque chose ?

— Rien : que veux-tu résoudre contre un danger inconnu ?

— Et ce danger, tu le crois réel ?

— Mon ami, les révélations d'Edmée ne m'ont jamais trompé ; ce danger, j'en suis sûr.

— Alors, il faut tout prévoir.

— J'ai tout prévu.

Et je lui dis toutes les précautions que j'avais prises.

Il examina mes lettres de recommandation, mes lettres de change, mon passeport.

Arrivé à mon passeport :

— Attends, dit-il, il est bon de prendre une précaution.

— Laquelle ?

Il sonna ; un domestique parut.

— Dites à mon secrétaire de m'envoyer un passeport en blanc.

Le domestique apporta l'imprimé.

— Mets-toi à cette table et écris ce passeport de ta main.

— Pourquoi cela ?

— Afin que, si tu avais quelque chose à y ajouter, l'adjonction fût de la même écriture.

J'obéis comme un enfant, sans savoir en quoi la chose pourrait m'être utile.

Puis, le passeport rempli, Alfred le signa et déchira l'autre.

— Es-tu religieux ? me demanda-t-il tout à coup.

— J'ai peur de n'être que superstitieux, lui répondis-je.

— Diable ! fit-il, voilà qui m'inquiète ; les gens religieux ont, contre le désespoir, des ressources inconnues aux autres hommes. En tout cas, je suis bien aise de t'avoir envoyé à Bernay le curé du Hameau ; il te sera un appui et un consolateur, en supposant que tu aies besoin de secours et de consolation.

— Je le sais et je compte bien sur lui.

— Si je pouvais t'être bon à quelque chose, pauvre ami, je te dirais : « Je ne te quitterai pas ; » mais je te gênerais et voilà tout. Dans les circonstances suprêmes comme celles où tu te trouves, le meilleur est d'être seul et entièrement libre de sa volonté. Je ne te parle pas d'argent, et il est inutile de te dire que, si tu avais besoin de ma vie, je te la donnerais. Maintenant, souviens-toi que tu es homme et attends en homme les événements.

Et, me serrant la main une dernière fois, il sortit.

XLIII

Ma nuit fut plus calme ; cela m'avait fait un bien énorme, de parler d'Edmée et d'ouvrir mon cœur près de se briser.

La journée se passa pour moi à me promener sous les arbres du parc et à regarder, couché au bord de la rivière, les fleurs que je jetais dans le courant et que le courant emportait.

Elles allaient à la Seine et, de la Seine, à l'Océan, c'est-à-dire à l'abîme.

C'était la vie.

Le lendemain matin, 6 novembre, Gratien arriva.

Il m'apportait une lettre d'Edmée ; elle était conçue en ces termes :

« Bien-aimé de mon cœur,

« Le comte est arrivé le 3 au matin. J'ai été le recevoir au perron. Il m'a baisé la main, puis s'est retiré dans sa chambre, et, moi, je me suis retirée dans la mienne. Toutes les convenances ont donc été gardées devant les domestiques.

« Une fois là, nous avons été aussi séparés que si nous eussions été, lui à Hombourg, et moi à Bernay.

« Rien ne me distrait donc de ton souvenir, mon bien-aimé Max, et je revis dans le passé, en attendant que nous revivions dans l'avenir.

« Le lendemain du jour de son arrivée, il a écrit à Paris Un instant, il a hésité s'il n'irait pas lui-même ; mais, comme c'est à M. Loubon, ton notaire, qu'il écrivait, et sans doute pour lui demander de l'argent qu'il n'a droit de toucher que dans six semaines, il n'aura pas osé lui faire la demande de vive voix. Il a écrit le 4 ; les lettres mettent deux jours pour aller à Paris et deux jours pour en revenir. En supposant que M. Loubon réponde poste pour poste, il aura la lettre le 8, et si la réponse est favorable, ce dont je ne doute pas, il partira le 9.

« Le 9, notre paradis nous sera donc rendu.

« En attendant, le 7 au soir, nous nous revoyons chez Gratien ; ta petite chambre est prête, bien blanche, bien propre, bien solitaire, jusqu'au moment où nous la peuplerons de notre bonheur et de notre amour.

« Ris de ma folie, mais, comme personne ne l'a jamais habitée, je l'ai fait bénir par notre bon curé.

« Quel bonheur d'avoir ce digne homme à la place de l'affreux prêtre! Si j'avais eu l'abbé Morin à mon chevet à l'heure de ma mort, je crois que je serais morte damnée.

« Si, comme je le pense, M. de Chamblay part le 9, rien ne t'empêchera de rester chez Gratien jusqu'au moment de son départ.

« Enfin, tu feras tout ce que tu voudras de ces braves gens. Quant à moi, tu sais, mon bien-aimé Max, que, morte ou vivante, je t'appartiens corps et âme.

« Ton EDMÉE

« Je t'attends! »

Après avoir donné deux heures de repos à Gratien, je le renvoyai avec une lettre dans laquelle je disais à Edmée qu'à la nuit tombante, je serais le lendemain chez Gratien.

Le lendemain, c'est-à-dire le 7, après déjeuner, je pris congé d'Alfred en lui empruntant sa voiture de voyage. S'il arrivait un malheur, j'étais décidé à quitter la France. Je me ferais conduire dans un port de mer quelconque; Alfred, prévenu par moi, y enverrait reprendre sa voiture. Je lui dis donc adieu comme quelqu'un qui part, non pas pour quatre lieues, non pas pour deux ou trois jours, mais pour un long voyage

A quatre heures, j'étais à Bernay et faisais remiser ma voiture sous le hangar intérieur de l'hôtel du *Lion d'or*.

A cinq heures, il faisait nuit close.

Je sortis de l'hôtel sans que personne fît attention à moi, et je m'acheminai vers la maison de Gratien en suivant les bords de la Charentone.

Gratien m'attendait sur le seuil de sa porte Deux fois dans la journée, la comtesse était venue pour s'assurer que rien ne manquerait à l'hôte des jeunes époux; elle avait fait porter de la serre du château des plantes à grandes feuilles, comme elle savait que je les aimais; elle avait transporté la garniture de sa cheminée presque tout entière sur ma cheminée; enfin, elle avait étendu sur mon lit un immense cachemire qui remplissait la chambre du parfum de celle qui l'avait porté.

Je demandai à Gratien s'il avait vu Edmée; comment elle se portait et si elle avait l'air souffrant.

Elle se portait à merveille, et il l'avait vue tout heureuse à l'idée de me revoir.

Ce cœur pur ne cachait aucun de ses sentiments devant ces cœurs dévoués.

Le feu seul brûlait dans la chambre lorsque nous y entrâmes. Gratien alluma une bougie et la plaça sur une table devant la fenêtre.

— Que fais-tu? lui demandai-je.

— J'annonce à madame que vous êtes arrivé. Oh! soyez tranquille, elle ne se fera pas attendre.

En effet, dix minutes après, j'entendis un froufrou soyeux dans l'escalier, et je vis paraître Edmée dans l'encadrement de la porte

Je la reçus dans mes bras et la traînai en pleine lumière pour mieux la voir.

Jamais je ne l'avais vue plus fraîche, plus brillante, plus belle Le bonheur avait rendu à ses joues leur incarnat, terni par la tristesse; ses yeux brillaient d'une flamme dont le foyer était dans son cœur.

Tout en elle était vivant d'une vie qu'on eût crue immortelle.

Il était impossible qu'un danger de mort menaçât cet être dans lequel l'existence débordait.

Seulement, comme je la dévorais des yeux:

— Pourquoi donc me regardes-tu ainsi? me dit-elle.

Puis, comme je secouais la tête sans répondre:

— Tu sais, reprit-elle, il part après-demain. Au reste, partant ou restant, je ne suis rien pour lui, du moment que je n'ai plus de procuration à donner et de terre à vendre.

— Parle! lui dis-je; tu ne sauras jamais combien j'ai besoin d'entendre ta voix.

— Oh! je veux bien. D'abord, j'ai une foule de choses à te dire. Tu sais où est la serre?

— Je sais du moins où est une partie de ses plantes.

Et je lui montrai celles qui se dressaient dans l'embrasure de la fenêtre

— Ecoute-moi, dit-elle, et juge si j'ai pensé à nous; une petite maison de deux pièces attient à la serre; elle était destinée à servir de demeure à un jardinier qui n'existe pas; ces deux pièces, où jamais nul n'a eu l'idée d'entrer, je les ai fait tapisser de papier grenat, la couleur que tu aimes; je les ai fait meubler avec une vieille chambre du château que nous avons dévalisée, Zoé et moi; nous avons fait garnir les cheminées avec du velours que nous avons trouvé dans une armoire; nous avons fait clouer des tapis sur le plancher Voilà quatre nuits que le pauvre Gratien ne dort pas et travaille depuis six heures du soir jusqu'à trois heures du matin Il y a une entrée par la serre, une sortie sur le chemin qui borde le mur du parc; impossible de supposer là le doux nid qui s'y trouve; tu y viendras du dehors, j'irai t'y joindre ou je t'y attendrai; nous ne serons pas même sous son toit, qui, au reste, est le tien. N'est-ce pas une bonne idée que j'ai eue là et un doux hiver bien chaud que je te promets? Eh bien, tu ne réponds pas?

— Je t'écoute.

— Tu n'es pas joyeux, ravi, enchanté? tu ne me remercies pas?

— Je t'adore à genoux.

— Vois-tu, c'est que, là-bas, tu m'as humiliée; je me suis aperçue que tu m'aimais mieux que je ne t'aimais moi-même; tu m'aimais on eût dit comme un avare qui craint de perdre son trésor, et je ne t'aimais, moi, que comme un avare sûr de conserver le sien.

— Que je suis content, lui dis-je, de te voir heureuse et confiante!

— Heureuse en toi, confiante en Dieu; plus je réfléchis, mon bien-aimé, plus mes idées tristes s'en vont. La Providence m'a forcée de croire en elle. Pourquoi t'aurais-je rencontré si miraculeusement? Pourquoi m'aurais-tu apporté le bonheur? Pourquoi aurait-elle préparé le singulier miracle de mon existence? Pourquoi m'eût-elle fait libre quoique mariée, vierge quoique épouse, si c'eût été pour nous séparer, m'enlever à toi ou t'enlever à moi? Il me semble qu'il y aurait là quelque cruelle ironie qui n'est pas dans les desseins de Dieu.

Je l'écoutais avec ravissement; chacune de ses paroles emportait une de mes terreurs; j'étais comme un arbre qui, en même temps que le vent de l'hiver lui enlève ses feuilles sèches, sent, sous un rayon de soleil printanier, pousser des feuilles nouvelles.

La sève de l'espérance montait en moi.

— Et quand pourrai-je voir ce charmant nid que tu me promets?

— Oh! il y a encore deux jours, ou plutôt deux nuits de travail; nous l'inaugurerons après-demain, le soir même du départ du comte. Je vous y invite à souper. Etes-vous libre, monsieur? Répondez vite, il faut que je m'en aille.

— Déjà!

— Je resterai tant que tu voudras et que tu me diras: « Reste! » Mais les domestiques m'ont vue sortir, ils doivent me voir rentrer. Quand nous serons dans notre serre, je n'aurai pas toutes ces craintes; je descendrai par l'escalier de service, et je n'aurai pas de grille à faire ouvrir; alors je serai Juliette et ne voudrai pas te laisser partir. Aujourd'hui, je suis Roméo et je dois m'en aller.

— Oh! lui dis-je, ne parle pas de Roméo et de Juliette; leur souvenir, aux pauvres amants de Vérone, nous serait un mauvais présage; c'était la veille de leur mort qu'ils ne pouvaient se quitter.

— Nous ne nous quittons pas. De cette fenêtre, tu vois celle de ma chambre; une bougie que je laisse allumée te dit que je suis là et que je pense à toi, même dans mon sommeil.

— Puis-je au moins te conduire jusqu'à la porte du parc?

— Qui t'en empêche? Viens, nous passerons par le cimetière, et, à cette heure, certes, nous ne rencontrerons personne.

— Non, m'écriai-je vivement, pas ce soir; pas ensemble, du moins.

— C'est cependant par là que je suis venue; c'était le plus court.

Je sentis un frisson courir dans mes veines.

— Raison de plus, lui dis-je en m'efforçant de sourire, pour ne pas prendre ce chemin-là quand je te reconduis.

— Il est dix heures, madame, dit Zoé en frappant doucement à la porte.

— Tu vois, me dit-elle.

— Ah! lui dis-je, tu ne sais pas combien il m'en coûte de te quitter ce soir, ou, si tu le sais un jour, tu me plaindras.

Nous sortîmes par le jardin; nous suivîmes le berceau de vigne et nous nous acheminâmes, à travers la campagne, vers la porte du château. Il y avait à peine deux cents pas. A vingt pas de la grille, la comtesse s'arrêta.

— A demain, dit-elle.

— A demain? répétai-je en tressaillant.

— Mais sans doute, reprit-elle surprise de mon intonation. Crois-tu que, te sachant ici, je ne trouverai pas moyen de te venir voir?

— Dieu le veuille! murmurai-je.

Elle me regarda tout étonnée.

— Pardonne-moi, je ne sais ce que je dis.

Puis, comme je craignais de me trahir, je lui baisai la main et m'éloignai à grands pas.

Quand je me retournai, la comtesse et Zoé avaient disparu derrière la grille.

J'étais, moi, à la porte du cimetière. Seul, je ne craignais pas d'y entrer.

En passant devant le presbytère, je m'aperçus qu'il y avait encore de la lumière chez l'abbé Claudin.

Je m'approchai de la fenêtre, et, à travers le volet entrebâillé, je vis le digne prêtre assis devant une table et lisant un gros livre qui devait être la Bible. Alors, il me vint une idée ; j'entrai.

Comme la porte de la maison de Dieu, la porte de son serviteur n'était pas fermée.

Il se retourna au bruit que je fis en l'ouvrant et me reconnut.

— Soyez le bienvenu, monsieur, dit-il en se levant.

Puis, voyant l'altération de mon visage :

— Ce ne sont point des consolations que vous venez chercher près de moi, ajouta-t-il.

— Hélas ! mon père, lui dis-je, j'ai un grand trouble dans le cœur. Un malheur immense me menace ; voulez-vous m'aider de vos prières près de Dieu ?

— Dans quelque temps, mes prières eussent été plus efficaces, dit-il avec un triste sourire ; car j'eusse été dans son palais céleste ; mais, si loin que j'en sois en ce moment, disposez de moi.

— Une personne qui m'est bien chère, mais que je ne puis vous nommer, courra demain entre six et sept heures du matin, danger de mort. Priez pour elle, mon père. Dieu, qui sait tout, saura pour qui vous priez.

— Demain, de six à sept heures, mon fils, je dirai une messe à son intention ; si vous voulez y assister, nous prierons ensemble.

Je lui pris les mains.

— Oh ! mon père, m'écriai-je, vous êtes un exemple de la bonté de Dieu sur la terre. Demain, à sept heures du matin, je serai dans l'église.

Je rentrai un peu plus calme ; était-il possible que Dieu ne fût pas désarmé par la charité d'Edmée, par la ferveur du prêtre et par ma douleur à moi ?

Je montai à ma chambre et j'allai droit à la fenêtre ; la bougie brûlait derrière les rideaux de la comtesse, pareille à une étoile derrière un nuage. Elle aussi sans doute regardait de mon côté tandis que je regardais du sien. Je m'assis dans un fauteuil près de la fenêtre, les yeux sur la bougie.

— Hélas ! murmurai-je, qui sait si demain cette bougie ne sera pas un cierge, et si, au lieu d'éclairer la comtesse vivante et joyeuse, ce cierge ne brûlera pas devant un froid cadavre !

Je ne me couchai point ; seulement, vaincu par la fatigue, je fermai les yeux et je m'endormis vers trois heures du matin.

Les premiers tintements de la cloche qui sonnait la messe à laquelle je devais assister me réveillèrent. Je tirai ma montre ; il était sept heures précises.

Dans une heure, je saurais ce que j'avais à craindre ou à espérer.

Je descendis, et, traversant le cimetière, j'entrai dans l'église. Le prêtre disait les premières paroles de la messe ; j'allai m'agenouiller à la balustrade du chœur.

Je ne sais pas de prières écrites ; je ne sais pas le texte de la messe ; je ne savais dire qu'une chose :

— Mon Dieu ! Seigneur ! ayez pitié de nous ! Mon Dieu ! Seigneur ! ne nous séparez pas !

Au milieu du saint sacrifice, le timbre de l'horloge sonna la demie.

Je ne sais la sensation produite par la lame d'un couteau dans le cœur, mais elle n'est certes pas plus aiguë et plus glacée que celle que me fit éprouver la vibration du bronze.

La messe s'avançait, l'heure aussi ; le prêtre élevait la sainte hostie vers le ciel, la sonnette se faisait entendre pour m'ordonner de plier les genoux, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit avec violence et Zoé entra en criant :

— Au château, monsieur l'abbé ! venez vite au château ! madame la comtesse se meurt !

Je jetai un cri, je me trouvai face à face avec Zoé ; je voulais parler, interroger, crier ; ma voix était étouffée dans ma gorge.

Je m'élançai pour lui porter secours, si la chose était en mon pouvoir.

— N'y allez pas ! me cria Zoé en m'arrêtant ; le comte est près de son lit.

Je n'avais pas prévu cette dernière douleur.

Je chancelai, j'allai à reculons m'appuyer contre un des piliers de la voûte ; mais mes jambes faiblirent ; je glissai le long du pilier et tombai sur les dalles de l'église, sans avoir la force de pousser un cri.

J'eus un instant l'espoir que l'ange de la mort nous avait frappés du même coup

J'étais évanoui.

XLIV

Lorsque je revins à moi, j'étais couché dans la chambre de l'abbé Claudin et le digne prêtre était assis au chevet de mon lit.

Il suivait avec anxiété mon retour vers la vie, et, en rouvrant les yeux, je vis ses yeux, pleins de compassion et de larmes, fixés sur les miens.

Je fus un instant sans pouvoir comprendre où j'étais et sans me souvenir de ce qui était arrivé.

Puis, de même que la lumière pénètre dans une chambre obscure à mesure que l'on ouvre les volets qui interceptent le jour, de même peu à peu ma mémoire revint et envahit mon cœur.

Je poussai un cri ; ce cri c'était son nom :

— Edmée ! Edmée !

— Priez Dieu pour elle, mon fils ! elle prie Dieu pour vous, répondit le prêtre.

Je saisis les deux mains du prêtre, et, me soulevant sur mon lit :

— Morte ! m'écriai-je, Edmée est morte !

— Ce matin, entre sept et huit heures, pendant que vous assistiez à la messe et que je la disais ; elle a été précédée au ciel par des paroles de miséricorde et de pardon.

— Oh ! mon père, mon père, m'écriai-je, vous ne connaissez pas la vie de cet ange ; c'était à elle d'être miséricordieuse et de pardonner.

Je me jetai à bas du lit.

— Où allez-vous? me dit le prêtre

— Où je vais? Je vais près d'elle. Croyez-vous que je la laisserai ensevelir et mettre dans sa bière sans la revoir encore une fois?

— Mon fils, reprit l'abbé en joignant les mains, votre amour pour la vivante était un crime ; votre présence près du cadavre serait un scandale ; je vous en supplie, ne faites pas cela.

Je retombai sur le lit, brisé par la douleur, perdu dans mes réflexions.

Ainsi, c'était lui, c'était cet homme, son bourreau, son tortureur, cet homme qui l'avait dépouillée, ruinée, qui, dans un moment de colère, avait tiré un coup de pistolet sur elle ; c'était cet homme qui avait le droit d'ordonner ses funérailles, de veiller à l'exécution de ses dernières volontés ; c'était lui qui, aux yeux du monde, avait le droit de verser sur elle ses larmes hypocrites, tandis que, moi qu'elle appelait encore, la veille, son bien-aimé, sa vie, son âme, j'étais le seul qui ne pût pas s'approcher d'elle, auquel il fût défendu de secouer le buis sur son linceul, et qui dût la pleurer dans la solitude et le silence.

Je me tordais sur le lit en sanglotant.

— Oh ! dis-je au prêtre, au nom du ciel, donnez-moi au moins quelques détails ; de quelle mort est-elle morte ? où est-elle ? où l'avez-vous trouvée ?

— Elle était dans sa chambre, couchée sur son lit, avec son peignoir du matin ; près d'elle était une cuvette pleine de sang ; je ne sais pas autre chose.

— Vous n'avez pas demandé, vous ne vous êtes pas informé, vous n'avez pas pensé à ma douleur, au besoin que j'aurais d'informations, à mon désir de connaître tous les détails?

— J'ai pensé à une chose, mon fils : c'est que la pauvre créature qui était là gisante devant mes yeux n'avait plus besoin que d'une chose, de la miséricorde du Seigneur ; tandis que vous, vous que j'avais vu chanceler et tomber, vous que j'avais laissé évanoui, vous aviez besoin de consolations : je suis venu.

— Merci, merci, mon père ; mais une grâce, une seule, une dernière !

— Dites.

— Priez Gratien d'envoyer chercher sa femme Zoé était près de la comtesse, Zoé me dira tout.

— Me voici, monsieur Max, dit derrière nous une voix tout en larmes.

— Zoé ! m'écriai-je en lui tendant les bras.

Je la serrai contre mon cœur ; il me semblait qu'elle m'apportait quelque chose d'Edmée. Le prêtre comprit que le désespoir avait sa pudeur et qu'il devait nous laisser seuls.

— Oh ! quel malheur, monsieur ! dit Zoé, quel affreux malheur !

Pendant un instant, nous ne pûmes parler ni l'un ni l'autre ; les sanglots nous étouffaient.

Enfin, le premier, je retrouvai la parole.

— Comment cela est-il arrivé, Zoé? comment cela s'est-il fait ?

— Oh ! monsieur, jusqu'à minuit, nous avons travaillé pour la petite chambre, en parlant de vous ; deux ou trois fois, elle s'est plainte d'étourdissements et a demandé si je

ne voyais pas des taches de sang sur la guipure. Je lui ai répondu que non.

« — Sans doute, j'ai les yeux fatigués, dit-elle. Va dire à Gratien, qui travaille dans la serre, que je ne me sens pas très bien et que tu resteras près de moi.

« — Madame ne veut pas que je l'aide à se déshabiller?

« — Non, tu me retrouveras couchée; tu dormiras dans ta chambre (c'est-à-dire dans la vôtre), en laissant la porte du cabinet de toilette ouverte

— Oh ! ma chambre, ma pauvre chambre ! quelles heures douloureuses et douces j'y ai passées !

— J'ai fait la commission; puis je suis revenue : elle n'avait pas eu le courage de se déshabiller et s'était couchée sur le lit avec le peignoir qu'elle avait mis en rentrant au château. Elle dormait, mais d'un singulier sommeil, étouffé : elle avait une main sur sa poitrine comme si c'était là que fût le mal. Je me suis approchée, ma bougie à la main, presque à la toucher ; elle ne s'est point réveillée. Elle avait la veine du front bleue et grosse.

— Oh ! que n'es-tu venue me dire cela, Zoé ! nous eussions été chercher un médecin à Bernay : le médecin l'eût saignée, je l'eusse saignée moi-même s'il eût fallu, et l'accident terrible ne fût pas arrivé. Mon Dieu ! mon Dieu !

— Comment supposer un pareil malheur, monsieur Max?

— Moi, je le savais.

— Vous le saviez, vous?

— Oui, oui ; dans un de ses moments de double vue, elle m'avait dit que le 8 novembre lui serait fatal ; mais, en même temps, elle m'avait recommandé de ne pas le lui dire à elle, sa douleur de me quitter devant être trop grande. Voilà pourquoi je suis venu passer ici la nuit du 7 au 8 ; voilà pourquoi je ne voulais pas la quitter ; voilà pourquoi je l'ai reconduite jusqu'à la grille ; voilà pourquoi je faisais dire une messe pour elle au moment où tu es venue chercher le prêtre.

— Oh ! pauvre cher monsieur, combien vous avez dû souffrir !

— Continue, continue, Zoé : tu ne m'as pas tout dit.

— Moi qui ne savais rien, vous comprenez, dit Zoé, voyant qu'elle dormait, j'ai fait ce qu'elle m'avait dit : j'ai laissé la porte du cabinet de toilette toute grande ouverte, et j'ai été me coucher sur un canapé pour être tout de suite prête si elle m'appelait. Il y avait cinq ou six nuits que nous passions ; j'étais écrasée de fatigue, je me suis endormie comme un plomb. Au matin, j'ai été réveillée par la sonnette de madame. J'ai couru dans sa chambre ; je l'ai trouvée debout devant sa toilette, vomissant le sang à pleine cuvette. J'ai voulu sortir, crier, appeler ; elle m'a fait signe de venir à elle. J'y ai été ; elle m'a jeté les bras autour du cou ; je l'ai sentie frissonner par tout son corps ; elle a essayé de parler ; mais je n'ai entendu que deux paroles, l'une était votre nom.

— Edmée ! chère Edmée ! Et quelles étaient ces deux paroles?

— *Max, chercur*... Je n'ai pas su ce qu'elle voulait dire.

— Je le sais, je le sais, moi.

— Je l'ai portée sur son lit ; elle a poussé un soupir et s'est roidie... Tout était fini, monsieur Max.

— Oh ! oh ! si vite, si tôt, si jeune !

— Mais je ne pouvais pas le croire ; je me suis élancée hors de la chambre ; dans le corridor, j'ai rencontré Nathalie.

« — Où allez-vous comme cela? m'a-t-elle dit. Vous avez l'air d'une effarée !

« — Je vais chercher un prêtre ; madame se meurt !

« — Alors, il faut prévenir monsieur.

Elle n'a pas trouvé autre chose à dire, la malheureuse ! Elle a été prévenir monsieur, et, moi, je suis venue. Voilà pourquoi je vous ai dit : « Ne venez pas ; monsieur est près d'elle. »

— Et nos lettres, mon Dieu ! et tous nos chers secrets !

— Oh ! soyez tranquille, tout cela est déjà dans la chambre de la serre.

— Alors, tu es retournée près d'elle?

— Oui.

— Et...?

— Eh bien, monsieur Max, les deux médecins de Bernay étaient là; ils ont constaté le décès en disant, j'ai retenu le mot : « Il y a roideur cadavérique. »

— De sorte que...?

— De sorte que, comme M. le comte est pressé de quitter le château, on enterrera madame la comtesse ce soir.

— Mais c'est insensé ! m'écriai-je, dans les cas de mort subite, on ne peut enterrer qu'au bout de quarante-huit heures.

— Voulez-vous que nous fassions mettre opposition par le curé?

— Non, dis-je à Zoé, non, je la reverrai plus tôt, laisse-le faire. Il est pressé de la quitter, lui ; je suis pressé de la rejoindre, moi. Mais comment feront-ils d'ici à ce soir? Ils n'auront pas le temps !

— Hélas ! pauvre chère dame, elle avait toujours dit qu'elle mourrait jeune, de sorte que tout est prêt, jusqu'à la bière, comme si elle avait su qu'elle allait mourir ; quand vous êtes descendu dans son caveau, elle n'a pas voulu vous la montrer de peur de vous faire de la peine ; mais elle était sous l'autel, toute garnie de ses coussins de satin noir.

— Oh ! Zoé ! Zoé !

— Voulez-vous que je me taise, monsieur Max? Je vois que je vous fais de la peine.

— Non, non, jamais je ne pleurerai assez. Parle, parle !

Zoé continua en sanglotant :

— Elle me disait, — mais c'était surtout avant de vous connaître, depuis qu'elle vous connaissait, elle ne parlait plus de la mort, — elle me disait :

« — Zoé, quand je serai morte, je veux qu'il n'y ait que toi qui me touches ; c'est toi qui m'enseveliras ; tu m'habilleras tout en blanc avec ma robe de noces ; tu me mettras mon petit crucifix d'argent entre les mains et des fleurs tout autour de moi ; j'ai toujours tant aimé les fleurs ! »

— Oh ! monsieur, s'écria Zoé en s'interrompant, ce sera fait comme elle l'a ordonné, je vous le promets après l'avoir promis à elle ; j'en ai déjà demandé la grâce à monsieur.

— Et qu'a-t-il répondu?

— Il a répondu :

« — Alors, il n'y a pas de temps à perdre, tu sais, c'est pour ce soir. »

— Oh ! le misérable !... Et où trouveras-tu des fleurs, au mois de novembre?

— Oh ! monsieur, la serre en est pleine.

Une idée me traversa l'esprit.

— Zoé, lui dis-je, ces fleurs, je veux les cueillir moi-même.

— Comment faire, monsieur? Si l'on vous voit du château !

— Gratien n'a-t-il pas la clef de la porte extérieure?

— Quelle clef?

— La clef de la chambre que vous aviez préparée pour nous.

— Oui, il l'a ; en m'en allant, je lui dirai de vous l'apporter.

— Zoé, si jamais j'habite le château, je le jure, je n'aurai que cette chambre pour appartement.

— Et la sienne?

— La sienne sera une chapelle dont son lit virginal et mortuaire à la fois sera l'autel.

— Alors, monsieur Max, vous allez y aller tout de suite.

— Aussitôt que j'aurai la clef.

— Je vous l'envoie par Gratien ; non seulement il vous donnera la clef, mais encore il vous conduira ; par bonheur, il fait un brouillard à ne pas se voir à quatre pas, personne ne pourra vous reconnaître.

— Va, Zoé, va !

Zoé s'approcha timidement de moi.

— Monsieur Max, dit-elle, avant qu'on l'en...

Elle chercha le mot qui me ferait le moins de mal.

— Avant qu'on l'enferme, voulez-vous quelque chose d'elle? une boucle de ses cheveux, par exemple?

— Merci, Zoé ! merci, mon enfant ! cela me regarde, va.

Zoé sortit ; derrière elle, le prêtre entra.

— Monsieur de Villiers, me dit-il, pardon si je vous quitte, mais on demande quelqu'un pour prier près de la comtesse ; je ne veux céder mon droit à personne ; je prierai pour moi et pour vous.

Il me tendit la main ; je la portai à mes lèvres, d'un mouvement si prompt, qu'il ne put m'en empêcher.

— Maintenant, dit-il, vous savez que l'ordre de l'enterrement est donné pour ce soir. Dans les cas de mort subite, la loi peut exiger que quarante-huit heures s'écoulent entre le moment de la mort et celui de l'inhumation. Voulez-vous que je me fasse l'organe de la loi?

— Merci, mon père, lui dis-je ; faites ce que voudra le comte.

Le prêtre s'inclina et sortit.

Je laissai tomber ma tête dans mes mains ; mais, au bout de quelques instants :

— Me voilà, monsieur Max, dit une voix.

Je levai la tête ; Gratien était devant moi.

— Hein ! fit-il, qui nous aurait dit cela hier?

Je lui tendis la main.

— Oh ! comme elle vous aimait, la pauvre chère dame ! dit-il. Il n'y a que Zoé et moi qui sachions cela. Il n'y a pas à dire, quand nous étions ensemble, elle ne parlait que de vous ; il est vrai qu'elle trouvait qui lui répondre.

— Elle vous aimait bien aussi, mes pauvres amis !

— J'avais tant de plaisir à travailler pour elle ! Qui m'aurait dit qu'elle me réservait une si triste besogne, oh ! la pauvre chère dame !

Gratien s'essuyait les yeux du revers de sa main en frappant du pied.

— Allons, viens, mon pauvre ami, lui dis-je.

Et nous sortîmes.

XLV

Zoé avait dit vrai, il faisait un brouillard à ne rien distinguer à quatre pas.

Il y a une certaine consolation, lorsqu'on a la mort dans l'âme, à voir la nature triste comme soi.

Grâce à un détour que le brave garçon me fit faire, nous longeâmes le cimetière au lieu de le traverser. Cinq minutes après, nous étions à la porte de la petite maison attenante à la serre.

Je regardai avec soin autour de nous; nous étions bien seuls.

— Donne-moi la clef, dis-je à Gratien.

— Vous n'avez pas besoin de moi, monsieur Max?

— Ce soir seulement, j'aurai besoin de toi, mon ami.

— Tout à votre service, comme vous savez. Vers quelle heure?

— De neuf à dix heures. Au surplus, nous nous reverrons avant cela, sois tranquille

— Au revoir alors, monsieur Max.

Il s'éloigna; j'entrai et je refermai la porte derrière moi.

C'était bien le petit appartement que m'avait dit la comtesse. Hélas! comme nous y eussions été heureux!

A la tête du lit, il y avait une porte; elle était fermée en dedans. Je l'ouvris, elle donnait dans la serre.

Ainsi que me l'avait dit Zoé, la serre était pleine de ces fleurs d'automne qui sont le dernier adieu du soleil à la terre.

Je les saluai comme les fidèles compagnes d'Edmée; elles allaient l'accompagner au tombeau, condamnées elles-mêmes à mourir comme elle, avant l'heure.

J'entendis crier un pas sur le sable du jardin. Ce pas, c'était celui de Zoé.

— Oh! dit-elle, je m'attendais à vous trouver là.

— Eh bien, lui demandai-je, que se passe-t-il là-bas?

— L'abbé Claudin est venu et prie près d'elle. Oh! monsieur Max, si vous saviez comme elle est belle dans sa robe de satin blanc, avec ses longs cheveux déroulés! on dirait une véritable sainte.



Je descendis et, traversant le cimetière, j'entrai dans l'église.

J'en étais arrivé à pleurer sans sanglots; les larmes coulaient le long de mes joues, voilà tout.

— Il faudra que tu me donnes une paire de ciseaux, Zoé.

— Voilà justement les siens, monsieur Max, que j'ai apportés pour couper des fleurs; vous les garderez.

Nous nous mîmes à cueillir les fleurs les plus belles; chacune de celles que je cueillis emporta une larme de moi. Quand Zoé en eut plein son tablier:

— Vous n'avez rien à m'ordonner? dit-elle.

— Non, Zoé; seulement, tu t'approcheras d'elle à un moment où tu seras seule avec elle, et tu lui diras tout bas: « Il est là, il vous aime, et, cette nuit, il ira vous donner son dernier baiser. »

— Hélas! dit Zoé, elle ne pourra pas m'entendre.

— Qui sait, mon enfant? c'est un grand mystère que la mort.

— Oh! quant à moi, monsieur, dit Zoé, je suis bien sûre que nous la reverrons un jour.

— Si nous sommes dignes d'aller où elle va, Zoé.

Je rentrai, la tête inclinée sur ma poitrine, et je tombai assis sur mon lit en murmurant :

— O mort! mystère insondable, nuit sans étoiles, océan sans phare, désert sans chemin, es-tu la fin du temps? es-tu le commencement de l'éternité? Elle-même, l'éternité n'existe pas si elle a un commencement. Est-ce toi qui donnes ton secret à l'homme? Est-ce l'homme qui devinera un jour ton secret? Le jour où l'homme saura ce que tu es, ô mort! l'homme sera l'égal de Dieu! Voilà les deux êtres que j'ai le plus aimés au monde réunis dans ton sein, ô grande inconnue, ma mère et Edmée... Vous reconnaîtrez-vous là-haut, et le premier mot que soupireront vos deux âmes en s'abordant sera-t-il mon nom? Il faut que tes portes soient forgées d'acier et de diamant, prison céleste, si ma mère n'est point revenue, et si tu ne reviens pas, mon Edmée pour me dire : « Je t'aime toujours! » Vous avez été, ô saintes femmes, et vous serez, je vous le jure, mes deux seules amours dans l'avenir, comme vous l'avez été dans le passé; vous êtes deux lis auxquels je survis pour les arroser de mes larmes; fleurs funèbres, vous êtes les seules fleurs de ma vie et votre angélique parfum est le seul que je respirerai! O ma mère, ô Edmée, vous qui ne souffrez plus, vous qui savez, priez pour celui qui souffre et qui doute!

On frappa à la porte extérieure; j'hésitai d'aller ouvrir : qui pouvait avoir affaire à moi dans un pareil moment? D'ailleurs, nul ne savait que je fusse là.

— Ouvrez, monsieur Max, dit la voix de Gratien; c'est moi.

J'allai ouvrir; du moment que c'était Gratien, il venait de la part de la mort et je n'avais pas besoin de lui demander ce qu'il voulait.

— Monsieur Max, me dit-il, votre ami M. Alfred de Senonches est chez moi.

« — Va lui annoncer que je suis ici, a-t-il dit; s'il veut me voir, il m'enverra chercher; s'il peut se passer de moi, il restera seul.

— Je suis venu sans lui dire où vous étiez. Ai-je eu tort de venir?

— Non, mon ami, non, m'écriai-je. Va lui dire que je l'attends et amène-le.

Gratien partit tout courant.

Cinq minutes après, il revint avec Alfred. J'attendais celui-ci à la porte; je me jetai dans ses bras et l'entraînai dans la chambre.

— Pleure, mon pauvre ami, pleure! dit-il; une mine de larmes est bien autrement riche et utile qu'une mine de diamants. C'est le soleil qui fait les diamants; c'est Dieu lui-même qui fait les larmes; seulement, il en est avare; heureux ceux à qui il les donne!

— C'est toi, mon ami! c'est toi, mon cher Alfred! m'écriai-je.

— Sans doute, c'est moi. Cette nuit, je ne pouvais pas dormir; tu comprends, tout ce que tu m'avais raconté me trottait par l'esprit. Sans que cela y paraisse, je t'aime beaucoup, Max.

Je lui serrai la main.

— J'ai sonné, j'ai fait réveiller Georges, j'ai fait mettre le cheval au coupé, je me suis dit :

« — Je vais aller à Bernay; s'il n'est rien arrivé, ce sera tant mieux, et je reviendrai sans rien dire. Si le malheur qu'il craignait est arrivé, au contraire, eh bien, Max ne sera pas obligé de pleurer seul dans les bras d'un paysan. »

« J'ai appris l'affreuse nouvelle, j'ai laissé à tes premières douleurs la religion de la solitude; puis je suis venu chez Gratien en lui disant :

« — C'est moi; s'il veut de moi, j'irai; s'il n'en veut pas...

« Mais, je te l'avoue, je comptais bien que tu en voudrais..

« Oh! mon ami! mon ami! je puis t'aider dans les caprices de ta douleur; je puis, par ma présence, motiver ta présence ici. Nous sommes venus ensemble, tu comprends. C'est le hasard qui nous amène tous deux; je mets ma carte et la tienne chez M. de Chamblay et, ce soir, nous assistons à la messe mortuaire, nous accompagnons le cercueil jusqu'au dernier moment, ce que tu ne peux pas faire seul, et ce qui, au bout du compte, est encore une consolation.

— Merci, merci, m'écriai-je; cela me serait impossible; mais sois tranquille, je lui dirai adieu le dernier; sois tranquille je la verrai après eux tous.

— Maintenant, que penses-tu de cette mort-là, en conscience?

— Elle est naturelle, mon ami; son mari n'avait rien à espérer de sa mort; d'ailleurs, tu le sais, elle l'avait prévue

— Et de cette inhumation si rapide?

— Laisse-les faire. Plus tôt elle sera descendue dans son caveau mortuaire, plus tôt je la reverrai.

— Alors, je comprends.

Il me prit la main.

— Max, dit-il, tu n'as pas de mauvais dessein sur toi?

Je secouai la tête en signe de dénégation.

— Dieu m'a fait la grâce de pleurer beaucoup, lui dis-je.

— Remercie Dieu, alors. Maintenant, que fais-tu de moi?

— Ecoute, je te donne la liberté jusqu'à six heures du soir; à six heures du soir, tu te trouveras chez Gratien; j'ai une chambre chez lui; cette chambre donne sur l'église et sur le cimetière. De cette fenêtre, on voit tout. De là, j'assisterai à tout. J'aurai besoin de ta main pour la serrer, de ton épaule pour y appuyer ma tête; je t'y attendrai; une fois Edmée descendue au caveau, nous nous dirons adieu, et tu me donneras ta parole de repartir pour Evreux

— Et toi, la tienne, que je n'aurai pas à me repentir de t'avoir laissé seul.

— Tu l'as déjà.

— Alors, au revoir! Tâche de pleurer le plus que tu pourras; on ne pleure jamais assez; la misanthropie est faite des larmes qui sont restées dans le fond du cœur.

Et, m'embrassant une dernière fois, il sortit.

On eût dit que Zoé attendait le départ d'Alfred pour entrer.

— Te voilà, Zoé? lui dis-je.

— Oui, répondit-elle; c'est au tour de Gratien; je ne sais pas comment il aura le courage... Moi, je n'ai pas pu rester, il me semble que chaque clou me serait entré dans le cœur. Mon Dieu, s'écria-t-elle en sanglotant, est-il donc possible qu'il soit si *possible* de se débarrasser d'elle!

— Qu'apportes-tu là, Zoé?

— Ah! tenez, c'est pour vous, c'est la dernière robe qu'elle avait mise, celle qu'elle avait hier pour aller vous voir. Personne ne s'en souciera que vous et moi; seulement, si je la prenais, moi, ils diraient que c'est pour la robe et non pour elle.

Je pris la robe des mains de Zoé, ou plutôt je la lui arrachai.

— Oh! donne, donne, lui dis-je.

Et je plongeai ma tête dans les plis du satin, encore tout imprégné de son suave parfum.

— Oh! Zoé, lui dis-je, que tu es bonne de penser ainsi à moi! Oh! oui, oui, quand j'aurai le courage de revenir ici, je veux vivre au milieu de tout ce qui lui aura appartenu, de tout ce qui l'aura touchée.

— Oh! ce ne sera pas difficile; M. le comte n'y tient pas, allez; il a dit à M. l'abbé Claudin :

« — Vous pouvez prendre tout ce que vous voudrez pour l'église et pour l'hôpital. »

« Le fait est qu'on peut faire des nappes d'autel avec ses dentelles, la pauvre martyre!

Nous restâmes plus d'une heure ainsi à parler d'elle; le temps s'écoulait. La nuit vint.

— C'est pour six heures, me dit Zoé; où irez-vous pendant ce temps-là, monsieur Max?

— J'irai chez toi; de ta chambre, je verrai passer le convoi.

Zoé rentra au château; je regagnai sa maison par un détour. J'entendais de confuses rumeurs dans le cimetière et à la porte de l'église... Ils étaient encombrés par les pauvres des environs, auxquels elle avait l'habitude de faire l'aumône et qui avaient appris sa mort.

Je montai à la chambre et me mis à la fenêtre. L'église était illuminée comme pour une fête; c'était une fête, en effet : celle de la mort. Comme la veille, une lumière brûlait dans sa chambre. La veille, c'était une bougie; à cette heure, c'était un cierge.

Le malheur de toute ma vie était dans ce changement, si peu important en apparence

Les cloches de l'église sonnèrent, et je vis passer des ombres devant les rideaux; un surcroît de lumière se fit dans la chambre. On venait enlever le corps.

Vous avez, mon ami, perdu au moins une fois dans votre vie un être aimé. Alors, vous savez combien sont poignants tous ces détails mortuaires et avec quelle violence ils vous font jaillir les larmes des yeux.

Au moment où je voyais les premiers cierges apparaître sur le perron, je sentis une main qui se posait doucement sur mon épaule. C'était celle d'Alfred.

Je lui serrai la main sans dire une parole; toutes mes facultés étaient concentrées sur cette porte par laquelle elle allait sortir pour la dernière fois.

Enfin parut le cercueil. Il était précédé des enfants de chœur, de la croix, du prêtre et porté par les pauvres.

Je vis alors seulement, et à la lueur des cierges, l'immense quantité de monde qui attendait dans la cour du château.

— Tu vois si elle était aimée! dis-je à Alfred.

Le cortège funèbre se mit en marche; le comte de Chamblay conduisait le deuil. Autour de lui étaient quelques-uns des amis avec lesquels, deux mois auparavant, nous ouvrions si heureusement la chasse.

Sur ces deux mois, j'avais eu six semaines de bonheur ; il est vrai que c'était d'un bonheur inconnu à la terre.

A mesure qu'il se rapprochait de l'église, le cortège se rapprochait aussi de moi ; mais, comme la chambre d'où je le voyais venir n'était point éclairée, nous pouvions tout voir sans être vus. Je me jetai dans les bras d'Alfred.

— Ami, murmura-t-il, les anciens disaient : « Ils sont aimés des dieux, ceux qui meurent jeunes. »

— Oui, répondis-je, mais ceux qui leur survivent ?

Le cortège traversa le cimetière et entra dans l'église.

— Veux-tu y venir ? me dit Alfred. Il y a tant de monde que nul ne fera attention à nous.

— Viens ! lui dis-je en l'entraînant.

Nous descendîmes et nous nous cachâmes dans un coin obscur, près de la porte. Je tombai à genoux.

Alfred resta debout, me cachant de l'ombre de son corps.

Je ne sais combien de temps dura l'office des morts ; j'étais abîmé dans ma douleur.

Alfred me prit par-dessous l'épaule et me souleva.

— Il est temps de sortir, dit-il.

Je lui obéis comme un enfant ; mes jambes tremblaient, tout mon corps était secoué de mouvements convulsifs.

Alfred m'entraîna derrière un massif sans feuilles, mais assez épais cependant, joint à l'obscurité, pour nous cacher à tous les regards. La pierre qui couvrait l'escalier du caveau était soulevée, et l'on voyait, de ses profondeurs, sortir un rayon de lumière ; la porte en était donc ouverte.

On déposa le cercueil au haut de la dernière marche ; là, on fit la dernière prière et les dernières libations ; puis le prêtre et les porteurs descendirent dans le caveau.

M. de Chamblay et ses amis restèrent debout à l'ouverture.

Au bout d'un instant, j'entendis le grincement de la serrure ; les porteurs sortirent les premiers, puis le prêtre reparut à son tour. On enleva les étais qui soutenaient la pierre ; elle s'abaissa et, en s'abaissant, recouvrit l'ouverture. M. de Chamblay dit quelques paroles pour remercier les assistants ; il reprit le chemin du château, accompagné de quelques amis ; la foule se dispersa ; quelques pauvres restèrent plus longtemps que les autres à prier près du tombeau ; bientôt ils le quittèrent un à un, et nous restâmes seuls dans le cimetière, Alfred et moi, comme Hamlet et Horatio.

La mort venait de baisser le rideau sur le drame de la vie.

— Et maintenant ?... me dit Alfred.

— Maintenant, lui répondis-je, c'est à mon tour ; on me l'eût disputée vivante, personne ne songera à me la disputer morte.

Nous nous embrassâmes. Je promis à Alfred de lui écrire de la première terre que je toucherais en quittant la France ; je le mis dans son chemin pour retourner à Bernay, et je montai dans ma chambre.

XLVI

Gratien me suivit. Le pauvre garçon ne m'avait pas perdu de vue ; il venait m'offrir ses services et pleurait en me les offrant. Quant à moi, mes larmes étaient momentanément taries ; mais je sentais, avec un amer délice, qu'elles n'avaient besoin que d'une occasion pour jaillir de nouveau plus abondantes que jamais.

J'avais, en effet, besoin de Gratien. Je lui demandai d'abord de l'encre et du papier ; puis, le papier et l'encre apportés, je lui dis d'aller commander des chevaux de poste pour minuit. Le postillon prendrait le coupé d'Alfred au *Lion d'or* et m'attendrait à la petite porte du château donnant sur la serre.

J'écrivis à M. Loubon que, quittant la France pour un voyage lointain et pour un temps dont je ne pouvais fixer la durée, je le priais de me faire, de ce jour à six mois, ouvrir un crédit de cent mille francs sur la maison Behring et compagnie, de Londres. Je lui récrirais dans un an ou deux, si ce crédit avait besoin d'être renouvelé. Je lui envoyais, en outre, une espèce de testament par lequel, en cas de mort, n'ayant que des parents éloignés et inconnus, je laissais toute ma fortune à Alfred de Senonches.

Un legs de quarante mille francs était alloué à Gratien et à sa femme.

Comme je pliais les deux lettres, Zoé entra. Le comte de Chamblay venait d'envoyer chercher des chevaux à la poste et partait lui-même à dix heures pour Paris.

La nouvelle me fut confirmée par Gratien. A neuf heures et demie, j'entendis les grelots des chevaux de poste, et, à dix heures précises, le roulement de la voiture qui emportait le comte.

Je n'attendais que ce départ.

Je descendis et demandai à Gratien un marteau et un ciseau. Le brave garçon me regarda d'un œil étonné qui voulait dire : « Pourquoi faire ? »

— Vous allez venir avec moi, Gratien, lui dis-je.

— Et moi, monsieur Max ? demanda Zoé.

— Toi aussi, mon enfant, si tu veux.

Tous deux se regardèrent sans échanger une parole ; mais ils s'étaient compris. Nous sortîmes de la maison par la porte du jardin, et, du jardin, par la porte du cimetière.

J'allai droit à la pierre qui recouvrait le tombeau d'Edmée.

Gratien et Zoé échangèrent un signe d'intelligence ; ils avaient deviné que c'était là que j'allais.

Je soulevai la pierre seul. Je me sentais la force d'un géant. Gratien plaça les étais destinés à la soutenir ; on avait remis au lendemain de les enlever.

— Asseyez-vous sur les marches, dis-je, et attendez-moi.

Zoé me posa la main sur le bras, et, toute tremblante :

— Qu'allez-vous faire ? me dit-elle.

— Rappelle-toi les deux mots, les deux seuls qu'elle a pu prononcer, Zoé.

— *Max* et *cheveux !*

— Ses cheveux, elle me les avait donnés, Zoé ; j'accomplis son dernier désir.

— Voici les ciseaux, voici la clef ; qu'il soit fait selon votre volonté, monsieur Max.

Je me rappelai le mot que vous aviez écrit sur la porte, fermée aussi par la mort, de la maison maternelle et je murmurai :

— Ainsi soit-il !

Puis je descendis les marches du caveau. J'ouvris la porte et j'entrai, repoussant la porte et laissant la clef en dehors. Je n'avais rien à craindre : Gratien et Zoé veillaient sur moi.

Tout, dans le caveau, était dans la même situation que la nuit où j'y étais venu : la lampe au plafond, la Vierge sur l'autel, le canapé sur lequel nous nous étions assis, où nous avions causé si longtemps, appuyés à la paroi de la muraille qui faisait face à la porte.

Il y avait de moins elle vivante, et de plus un cercueil et elle morte.

Mon cœur était le même ; seulement, il était brisé par la douleur.

Mais, chose étrange ! à la vue de tous ces objets qui me rappelaient tant de souvenirs, je ne versai pas une larme ; j'étais soutenu par une exaltation inconnue : on eût dit que la main de Dieu me poussait.

Je baisai les pieds de la Vierge qu'elle avait tant de fois baisés, et je ne pus réprimer un douloureux sourire. Etait-ce la peine d'avoir tant de foi dans cette image sainte et de venir, à l'aurore du bonheur, en laissant tout ce qu'elle aimait derrière elle, et de venir, à vingt-deux ans, dormir à ses pieds du sommeil éternel ?

Je me retournai alors vers le cercueil, posé sur deux tréteaux de chêne et recouvert par un drap de velours noir.

Je soulevai le drap et mis le cercueil à nu.

C'était une bière de bois d'ébène sur laquelle était incrusté en argent, son nom, non pas de femme, mais de jeune fille :

EDMÉE DE JUVIGNY

J'avais craint d'éprouver, au point où j'en étais arrivé, un de ces sentiments d'hésitation qui doivent accompagner un acte d'impiété ; car c'était peut-être un acte d'impiété que de venir, avec une pensée profane, troubler cette morte dans son tombeau.

Mais, au contraire, j'éprouvais cette satisfaction sainte que donne le sentiment d'une promesse accomplie. Puis j'allais la revoir, elle, avant que la décomposition du sépulcre se fût emparée d'elle ; j'allais la revoir plus belle de la majesté de la mort, et ma mémoire conserverait éternellement l'empreinte qu'elle allait recevoir. J'appuyai le ciseau contre la jointure des deux parties du cercueil et je frappai. Le ciseau pénétra jusqu'à l'intérieur, et je pesai dessus.

Mon Dieu ! c'était vous qui me donniez la force et la confiance ; il me semblait accomplir une œuvre, non pas humaine, mais céleste ; il me semblait que, par cette étroite ouverture que j'allais faire, j'insufflais, dans ce cadavre bien-aimé, l'air, la lumière, la vie !

Les coups se succédèrent, le bois cria, les ais se disjoi-

gnirent, une ouverture assez grande apparut pour que je pusse introduire ma main. Je pris un point d'appui, et, pesant d'un côté, tirant de l'autre, j'arrachai le couvercle du cercueil, que Gratien croyait avoir cloué pour l'éternité.

Je demeurai muet, immobile, sans haleine.

Elle venait de m'apparaître, la chère morte, plus belle que je ne l'avais jamais vue dans la vie, transfigurée pour ainsi dire, déjà rayonnante de l'auréole céleste !

Elle était blanche comme une vierge, au milieu d'une jonchée de fleurs qui n'avaient pas encore eu le temps de se faner et qui mêlaient leur âcre odeur à son doux parfum ; elle était couchée sur des coussins de satin noir, ses mains de marbre croisées sur sa poitrine et tenant un crucifix d'argent.

Ses longs cheveux, ses cheveux qu'elle m'avait légués, ces beaux cheveux que je venais prendre et qui étaient le seul héritage de mon amour, accompagnaient son corps dans toute sa longueur, en laissant rouler sur le satin noir leurs ondes dorées !

A cette vue, à la vue de mon trésor perdu, mon cœur se serra, toutes les voix de l'amour crièrent en moi et s'élevèrent vers Dieu pour lui demander compte de tant de douleur. Mes sanglots revinrent, mes larmes jaillirent, et, incapable de résister plus longtemps à l'attraction funèbre que, malgré la mort, à cause de la mort peut-être, elle exerçait sur moi, j'appuyai mes lèvres sur les lèvres d'Edmée, comme pour briser le sceau fatal que le trépas y avait mis.

Mais à peine les avais-je touchées, que je poussai un cri et me rejetai en arrière... Il m'avait semblé sentir ces lèvres aussi frémissantes sous les miennes que pendant ces nuits de délire et d'amour où elles me disaient : « Je t'aime ! » à travers nos mille baisers.

L'illusion avait été réelle jusqu'à l'épouvante.

Je restai appuyé à la muraille, les yeux dilatés et fixes, en murmurant :

— Edmée ! Edmée ! Edmée !

La porte du tombeau s'ouvrit.

Le cri que j'avais poussé avait été entendu de Zoé et de Gratien ; ils craignaient qu'il ne me fût arrivé malheur.

— Laissez-moi, leur dis-je, laissez-moi !

Ils obéirent; mais, par la porte entr'ouverte, l'air froid de la nuit avait pénétré jusqu'à mon front et y avait glacé la sueur qui le couvrait.

Je ne savais si je dormais ou si j'étais éveillé. Je jetai les yeux autour du sépulcre ; ils s'arrêtèrent sur la petite Vierge : elle semblait me sourire.

Je me jetai à genoux devant elle, et, levant les yeux avec un geste désespéré :

— Oh ! Vierge divine, sainte madone, mère de Dieu source de tant de joie, baume de toute douleur, lui criai-je, vous qui voyez ce que je souffre, ayez pitié de moi !

Il se fit un silence. J'attendais les bras étendus, les yeux fixes. Il me semblait qu'à tant de souffrance et à tant de foi un miracle était dû.

Tout à coup, au milieu du silence, une voix faible comme le premier murmure de la brise prononça mon nom.

Je me redressai comme si l'ange de l'espoir m'avait soulevé par les cheveux, et, du même mouvement, je me rejetai sur le cercueil.

Oh ! cette fois, ce n'était pas une illusion ! Au contact de mes lèvres, sous la rosée ardente qui tombait de mes yeux, le cadavre frissonna. Je le pris dans mes bras, je l'arrachai du cercueil, je le soulevai vers la Vierge avec une suprême prière, une de ces prières sans paroles qui traversent l'espace et qui montent au ciel aussi vite que la foudre en descend.

Mais, à défaut de ma voix, une autre voix répéta pour la seconde fois mon nom. Cette fois, ce n'était pas une illusion ! Non seulement j'avais entendu cette voix, mais je l'avais sentie vibrer dans ce corps que soutenaient mes mains.

C'était sur mon cœur que le reste du miracle devait s'accomplir. Je me jetai sur le canapé, l'enveloppant de mes bras ; j'appuyai mes lèvres sur ses yeux ; sous mes baisers, ses yeux s'ouvrirent ; elle me regarda un instant avec l'étonnement d'un enfant qui sort d'un long sommeil, et, par un dernier effort, rompant tous les liens qui l'attachaient encore à la tombe :

— Max, me dit-elle, en me jetant les bras autour du cou, je le savais bien, moi, que tu viendrais ! ...

La porte se rouvrit une seconde fois, et, par l'entre-baillement, je vis les figures effarées de Gratien et de Zoé.

— Oh ! venez, venez ! leur criai-je : elle vit ! elle m'aime ! Nous sommes bénis du Seigneur !

Et, sans comprendre ni demander autre chose que ce qu'ils voyaient, ils vinrent tous deux, avec des cris de joie, se jeter aux pieds d'Edmée.

CONCLUSION

Vous comprenez tout maintenant, mon ami, n'est-ce pas ? Edmée, à la suite d'un vomissement de sang qui avait provoqué en elle une violente secousse physique, avait été atteinte d'une attaque de catalepsie pareille à celle qu'elle avait éprouvée le jour de sa première communion, à la suite d'une émotion morale.

Les médecins appelés avaient reconnu tous les signes de la mort et avaient constaté le décès.

M. de Chamblay, qui avait reçu une lettre de M. Loubon lui disant qu'il tenait à sa disposition cent mille francs, avait eu hâte de quitter le château, et, par bonheur, n'avait pas, pour l'inhumation, suivi la règle des quarante-huit heures de délai.

De son côté, Edmée, dans ses hallucinations magnétiques, s'était vue couchée sur son lit, enfermée dans son cercueil, descendue dans son tombeau ; elle avait dû croire ou plutôt faire croire à la mort.

C'était là ce danger terrible dont elle avait un vague pressentiment et dont je devais la sauver.

Les cheveux qu'elle m'avait recommandé de venir couper sur sa tête au cas où elle n'aurait pas le temps de les couper elle-même et de me les envoyer, furent le moyen dont la Providence se servit.

Maintenant, morte au monde et pour le monde, Edmée vivait pour trois personnes seulement.

Elle était sûre de la discrétion de Gratien et de Zoé.

Notre bonheur était entre nos mains ; c'était à nous de ne pas le laisser échapper.

Partir, Edmée et moi, quitter la France.

Tout était préparé pour cela ; j'avais mon passeport écrit de ma main, et, après ces mots : « M. Max de Villiers », je n'avais qu'à ajouter ceux-ci : « Voyageant avec sa femme. »

A minuit, un coupé tout attelé en poste attendait à la porte extérieure de la maison du jardinier.

Dans la chambre de Zoé était un cachemire dont Edmée avait fait mon couvre-pieds.

Zoé donnerait à la comtesse une paire de souliers à elle, au lieu des souliers de satin blanc dont elle l'avait chaussée pour la coucher dans son cercueil. La toilette de voyage serait complétée ainsi sans qu'on eût besoin de rentrer au château.

Gratien garderait la clef du caveau et se chargerait de reclouer la bière, afin que, si quelqu'un y descendait à l'aide de la seconde clef, on ne s'aperçût pas que la bière était vide.

Zoé courut chercher chez elle les souliers, le cachemire et un manteau. J'enveloppai Edmée du cachemire et mis le manteau par-dessus, tandis que Zoé la chaussait et que Gratien, encore tout abasourdi de ce qui venait de se passer, nous regardait faire.

Puis, après une fervente prière de remerciement à notre petite Vierge protectrice, Gratien et Zoé s'étant assurés que le cimetière et ses environs étaient solitaires, nous sortîmes.

Ce ne fut que le pied sur la dernière marche et baignés, pour ainsi dire, dans l'air de la vie, que nous respirâmes. Edmée se pendit à mon cou ; je la pressai sur mon cœur.

— Tu m'as sauvé la vie, me dit-elle, ma vie est à toi, prends-la.

Gratien enleva les étais et abaissa la pierre, tandis que j'entraînais Edmée loin de ce domaine de la mort qui semblait me la rendre à regret.

Cinq minutes après, nous étions dans cette petite chambre de la serre où, quelques heures auparavant, j'avais éprouvé tant d'angoisses mortelles.

Là, au lieu de cette robe blanche des noces, que Zoé se chargea de reporter à Juvigny dans la chambre verte où elle devait attendre notre retour, Edmée passa la robe de satin noir encore tout humide de mes larmes.

Puis le bruit d'une voiture et les grelots des chevaux de poste nous firent tressaillir.

L'heure était venue de partir.

Nous embrassâmes Zoé et Gratien, qui, du rang de serviteurs, étaient montés à celui d'amis, et qui, au lieu de nous quitter en pleurant comme ils eussent fait en une autre circonstance, nous quittèrent en riant ; tant les événements prennent, selon la situation, un aspect triste ou joyeux !

Trois heures après, nous étions à Villiers ; nous prîmes une barque qui nous conduisit au Havre ; au Havre, le paquebot qui fait la traversée de Londres.

Il va sans dire que, sur mon passeport, à ces mots : « M. Max de Villiers », j'avais ajouté : « Et sa femme »

A Londres, nous étions hors de toute poursuite ; d'ailleurs, personne n'avait intérêt à nous poursuivre

De Londres, nous partîmes pour la Martinique, où nous achetâmes une charmante habitation, et où nous vécûmes dans le double paradis de la nature et de l'amour.

Gratien et Zoé seuls savaient où nous étions ; nous avions laissé la pauvre Joséphine dans son ignorance ; nous nous défiions de l'indiscrétion de la bonne femme ; d'ailleurs, la vieillesse est égoïste, elle pleura quelque temps sa chère petiote, puis les larmes s'arrêtèrent, et quand, par hasard, elle parlait d'elle, elle se contentait d'essuyer par habitude le coin de ses yeux avec son mouchoir à carreaux rouges.

Un jour, nous reçûmes une lettre de Zoé ; elle nous annonçait la mort du comte. Après une ruine complète, il s'était jeté dans les basses orgies et était mort du *delirium tremens*.

C'est en recevant cette nouvelle que je résolus, cher ami, de faire, pour l'homme du drame, un simple récit tout d'analyse, dans lequel le cœur est l'agent principal, et où les événements ne sont que les agents secondaires.

Probablement suivrons-nous ce manuscrit d'aussi près qu'un paquebot suit l'autre, c'est-à-dire qu'un mois après lui, si rien ne retarde notre départ, nous serons en France

Donc, au revoir et à bientôt, cher ami ! Vous êtes poète, vous verrez quelle femme est Edmée ; vous êtes chasseur, vous verrez quelle chasse il y a à Chamblay.

Puis je vous ferai faire connaissance avec Alfred de Senonches, qui est tout ce que l'on peut être quand on ne sait pas être heureux, grand'croix, conseiller d'Etat, sénateur, etc., etc.

Votre bien dévoué,

MAX DE VILLIERS.

Mais, par le paquebot qui suivit le manuscrit, je reçus la lettre suivante :

« Mon cher ami,

« Au moment de partir, Edmée se trouve si heureuse ici, que nous avons résolu de ne jamais retourner en France.

« Comme je présume que vous mourez d'ennui de publier mon manuscrit, je vous y autorise de grand cœur.

« *Ex imo corde.*

« MAX DE VILLIERS. »

De peur que mon ami Max de Villiers ne se repentît de la permission donnée, j'ai laissé s'écouler quatre ans.

Au bout de quatre ans ; n'ayant point reçu contre-ordre, j'envoie son manuscrit à l'imprimeur, en écrivant sur la première page les trois mots, symbole de résignation si souvent répétés dans le récit :

AINSI SOIT-IL !

ALEX. DUMAS.

Naples, 19 juin 1861

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

Une Aventure d'Amour
Herminie

ILLUSTRATIONS

DE

Gustave DORÉ, LIX & ROUX



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



UNE AVENTURE D'AMOUR

I

Un matin de l'automne de 1856, mon domestique, malgré l'ordre exprès que je lui avais donné de ne pas me déranger, ouvrit ma porte, et, en réponse à la grimace fort significative qu'il distingua sur mon visage, me dit :

— Monsieur, elle est fort jolie.

— Qui cela, imbécile ?

— La personne pour laquelle je me permets de déranger monsieur.

— Et que m'importe qu'elle soit jolie ? Tu sais bien que, quand je travaille, je n'y suis pour personne.

— Et puis elle vient, continua-t-il, de la part d'un ami de monsieur.

— Le nom de cet ami ?

— Qui habite Vienne.

— Le nom de cet ami ?

— Oh ! monsieur, un drôle de nom, un nom comme *rubis* ou *diamant*.

— Saphir ?

— Oui, monsieur, Saphir, c'est cela.

— C'est autre chose, alors ; fais monter dans l'atelier, et descends-moi une robe de chambre.

Mon domestique sortit.

J'entendis un pas léger qui passait devant la porte de mon cabinet ; puis M. Théodore descendit, ma robe de chambre sur le bras.

Quand je donne à un domestique ce signe de considération de l'appeler *monsieur*, c'est qu'il est remarquable par son idiotisme ou sa friponnerie.

J'ai eu près de moi trois des plus beaux spécimens de ce genre que l'on puisse rencontrer ; M. Théodore, M. Joseph et M. Victor.

M. Théodore n'était qu'idiot, mais il l'était bien.

Je constate ceci en passant, afin que le maître chez lequel il est en ce moment, si toutefois il a un maître, ne le confonde pas avec les deux autres.

Au reste, l'idiotisme a un grand avantage sur la friponnerie : on voit toujours assez tôt que l'on a un domestique idiot ; on s'aperçoit toujours trop tard que l'on a un domestique fripon.

Théodore avait ses protégés ; ma table est toujours d'une assez large circonférence pour que deux ou trois amis viennent s'y asseoir sans y être attendus. Ils ne trouvent pas toujours bon dîner, mais ils trouvent toujours bon visage.

Eh bien, les jours où le dîner était bon selon le goût de M. Théodore, M. Théodore prévenait ceux de mes amis ou de mes connaissances qu'il préférait aux autres.

Seulement, selon le degré de susceptibilité des gens, il disait aux uns :

— M. Dumas disait ce matin : « Il y a longtemps que je n'ai vu ce cher un tel, il devrait bien venir me demander à dîner aujourd'hui. »

Et l'ami, certain de prévenir un désir, venait me demander à dîner.

Aux autres, moins susceptibles, Théodore se contentait de dire, en les poussant du coude :

— Il y a un bon dîner aujourd'hui ; venez donc.

Et, sur cette invitation, l'ami qui ne fût probablement pas venu sans cela, venait dîner

Je cite un détail de la grande personnalité de M. Théodore ; s'il me fallait compléter le portrait, j'y emploierais tout un chapitre.

Revenons donc à la visite annoncée par M Théodore.

Revêtu de ma robe de chambre, je me hasardai à monter jusqu'à l'atelier. En effet, j'y trouvai une charmante jeune femme, grande de taille, éclatante de blancheur, avec des yeux bleus, des cheveux châtains, des dents magnifiques ; elle avait une robe de taffetas gris-perle montant jusqu'au cou, un châle de façon et d'étoffe arabes, et un de ces charmants chapeaux, malheureusement un peu réprouvés par le goût à Paris, et qui vont si bien même aux femmes laides ou qui ne sont plus jeunes, que l'Allemagne les a surnommés *un dernier essai*.

L'inconnue me tendit une lettre sur l'adresse de laquelle je reconnus l'indéchiffrable griffonnage du pauvre Saphir.

Je mis la lettre dans ma poche.

— Eh bien, me dit la visiteuse avec un accent étranger fortement prononcé, vous ne lisez pas?

— Inutile, madame, lui répondis-je ; j'ai reconnu l'écriture, et votre bouche est assez gracieuse pour que je désire savoir d'elle-même ce qui me procure l'honneur de votre visite

— Mais je désire vous voir, voilà tout.

— Bon ! vous n'avez pas fait le voyage de Vienne exprès pour cela ?

— Qui vous le dit?

— Ma modestie.

— Pardon, mais vous ne passez pas pour modeste, cependant.

— J'ai mes jours de vanité, c'est vrai.

— Lesquels?

— Ceux où les autres me jugent et où, moi, je me compare.

— A ceux qui vous jugent?

— Vous avez de l'esprit, madame... Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

— Si je n'avais été que jolie, vous ne m'eussiez donc pas fait cette invitation?

— Non, je vous en eusse fait une autre.

— Dieu ! que les Français sont fats !

— Ce n'est pas tout à fait leur faute.

— Eh bien, moi, en quittant Vienne pour venir en France, j'ai fait un vœu.

— Lequel?

— Celui de m'asseoir, tout simplement.

Je me levai et je saluai.

— Me ferez-vous la grâce de me dire à qui j'ai l'honneur de parler?

— Je suis artiste dramatique, Hongroise de nation ; je me nomme madame Lilla Bulyowsky ; j'ai un mari que j'aime et un enfant que j'adore. Si vous aviez lu la lettre de notre ami commun Saphir, il vous disait tout cela.

— Croyez-vous que vous n'avez pas gagné à me le dire vous-même?

— Je n'en sais rien ; la conversation, avec vous, prend de si singulières tournures !

— Libre à vous de la remettre sur la route qu'il vous conviendra.

— Bon ! vous êtes sans cesse à lui donner des coups de coude, pour la pousser à droite ou à gauche.

— A gauche, surtout.

— C'est justement le côté où je ne veux pas aller.

— Alors, marchons droit et devant nous.

— J'ai bien peur que ce ne soit pas possible.

— Vous allez voir que si... Redites ce que vous venez de me dire ; vous êtes?...

— Artiste dramatique.

— Que jouez-vous?

— Tout : le drame, la comédie, la tragédie. J'ai, par exemple, joué à peu près toutes vos pièces, depuis *Catherine Howard* jusqu'à *Mademoiselle de Belle-Isle*.

— Et sur quel théâtre?

— Sur celui de Pesth.

— En Hongrie, alors?

— Je vous ai dit que j'étais Hongroise.

Je poussai un soupir.

— Vous soupirez? me demanda madame Bulyowsky.

— Oui ; un des plus charmants souvenirs de ma vie se rattache à une de vos compatriotes.

— Bon ! voilà que vous poussez encore la conversation à gauche.

— La conversation, pas vous. Imaginez donc... Mais non, continuez.

— Pas du tout. Vous alliez raconter une histoire ; racontez-la.

— Pour quoi faire?

— Pour m'amuser, donc ! Tout le monde peut vous lire, et il n'est pas donné à tout le monde de vous entendre.

— Vous voulez me prendre par l'amour-propre.

— Moi, je ne veux pas vous prendre du tout.

— Alors, ne nous occupons pas de moi. Vous êtes artiste dramatique, vous êtes Hongroise de nation, vous vous nommez madame Lilla Bulyowsky, vous avez un mari que vous aimez, un enfant que vous adorez, et vous venez à Paris pour me voir.

— D'abord.

— Très bien ; et après moi?

— Voir tout ce qu'on voit à Paris.

— Et qui vous fera voir tout ce que l'on voit à Paris?

— Vous, si vous voulez.

— Vous savez qu'on ne nous aura pas vus trois fois ensemble que l'on dira une chose...

— Laquelle?

— Que vous êtes ma maîtresse.

— Qu'est-ce que cela fait?

— A la bonne heure !

— Sans doute, à la bonne heure ; ceux qui me connaissent sauront bien le contraire, et, quant à ceux qui ne me connaissent pas, que m'importe ce qu'ils peuvent dire?

— Vous êtes philosophe.

— Non, je suis logique. J'ai vingt-cinq ans ; on m'a dit si souvent que j'étais jolie, que j'ai pensé qu'autant valait le croire pendant que c'était vrai que quand cela ne le serait plus. Vous n'imaginez pas que j'aie quitté Pesth pour venir à Paris toute seule, sans même une femme de chambre, avec la conviction qu'on ne tâcherait pas de mordre sur moi. Eh bien, cela ne m'a point arrêtée ; qu'on morde ! mon art avant tout !

— Alors, votre voyage à Paris est une affaire d'art?

— Pas autre chose ; j'ai voulu voir vos grands poëtes pour savoir s'ils ressemblaient aux nôtres, et vos grands artistes dramatiques pour savoir si j'avais quelque chose à leur prendre ; j'ai demandé à Saphir une lettre pour vous, il me l'a donnée, et me voilà. Avez-vous quelques heures à me consacrer?

— Toutes les heures que vous voudrez

— Eh bien, j'ai un mois à rester à Paris, six mille francs à y dépenser tant pour mes achats que pour mon plaisir, et mille francs pour m'en retourner à Pesth. Supposez que Saphir vous ait adressé un étudiant de Leipzig ou de Heidelberg au lieu d'une artiste dramatique du théâtre de Pesth, et arrangez-vous en conséquence.

— Alors, vous dînerez avec moi?

— Chaque fois que vous serez libre.

— Ces jours-là, nous irons au spectacle.

— Très bien.

— Tenez-vous à ce qu'il y ait une troisième personne avec nous?

— Aucunement.

— Et vous vous moquerez de ce que l'on pourra dire?

— Si vous aviez lu la lettre de Saphir, vous eussiez vu un paragraphe tout entier consacré à ce chapitre.

— Je lirai la lettre de Saphir.

— Quand cela?

— Quand vous serez partie.

— Alors, donnez-moi deux ou trois lettres d'introduction, et je pars : une pour Lamartine, une pour Alphonse Karr, une pour votre fils. A propos, j'ai joué sa *Dame aux Camélias*, à votre fils.

— Je n'ai pas besoin de vous donner de lettre pour lui ; nous dînerons demain ensemble, si vous voulez.

— Je veux bien. On m'a dit que madame Doche était charmante dans *la Dame aux Camélias*.

— Madame Doche dînera avec nous et se chargera de vous conduire quelque part

— Où cela?

— Où elle voudra. Il faut donner quelque chose au hasard, dans ce monde.

— Vous me raconterez un jour votre histoire avec ma compatriote.

— Si cela vous fait bien plaisir...

— Oui.

— Quand?

— Quand je vous le demanderai.

— A merveille !

— Maintenant, mes lettres ; vous comprenez, voilà six ans que j'économise pour venir à Paris ; je n'y reviendrai probablement jamais ; je n'ai pas de temps à perdre.

Je descendis à mon bureau, et j'écrivis les deux ou trois lettres que m'avait demandées madame Bulyowsky ; je remontai et les lui donnai

J'allais lui baiser la main quand elle m'embrassa franchement sur les deux joues.

— Ne vous ai-je pas annoncé que vous aviez affaire à un étudiant de Leipzig ou de Heidelberg?

— Oui.

— Eh bien donc, à l'allemande : ou la poignée de main ou l'accolade.

— Va pour l'accolade ; il y a un proverbe, en France, qui dit que, d'une mauvaise paye, il faut tirer ce que l'on peut. Ainsi donc à demain, à dîner.

— A demain, à dîner. Où ?

— Ici.

— A quelle heure ?

— A six heures.

— Très bien ; si je suis en retard de quelques minutes, il ne faut pas m'en vouloir.

— De même que, si vous êtes en avance de quelques minutes, il ne faut pas vous en savoir gré ?

— Non, j'ai du plaisir à être avec vous, et, si je suis en avance, je serai en avance pour ma propre satisfaction. A demain.

Et elle descendit légèrement l'escalier, se retournant au palier pour me jeter un dernier signe d'amitié.

A la porte de mon cabinet de travail, je trouvai M. Théodore, les yeux écarquillés et la bouche souriante.

— Eh bien, monsieur voit que je ne suis pas encore si bête qu'il le dit ?

— Non, repris-je ; mais vous êtes encore plus sot que je ne le croyais.

Et je rentrai dans mon cabinet, le laissant tout ébahi.

II

Pendant un mois, je dînai deux ou trois fois par semaine avec madame Bulyowsky, et, deux ou trois fois par semaine, je la conduisis au spectacle.

Je dois dire que nos *étoiles* l'éblouirent peu, à part Rachel. Madame Ristori n'était point à Paris.

Un matin, elle arriva chez moi.

— Je pars demain, dit-elle.

— Pourquoi partez-vous demain ?

— Parce qu'il me reste juste assez d'argent pour retourner à Pesth.

— En voulez-vous ?

— Non ; j'ai vu à Paris tout ce que je voulais y voir.

— Combien vous reste-t-il ?

— Mille francs.

— C'est plus qu'il ne vous faut, de moitié.

— Non ; car je ne vais pas directement à Vienne.

— Voyons votre itinéraire ?

— Voici : je vais à Bruxelles, à Spa, à Cologne ; je remonte le Rhin jusqu'à Mayence, et, de là, à Mannheim.

— Que diable allez-vous faire à Mannheim ? Werther s'est brûlé la cervelle et Charlotte est trépassée.

— Je vais voir madame Schrœder.

— La tragédienne ?

— Oui ; la connaissez-vous ?

— Je l'ai vue jouer une fois à Francfort, mais j'ai beaucoup connu ses deux fils et sa fille.

— Ses deux fils ?

— Oui.

— Je n'en connais qu'un, Devrient.

— Le comédien ; moi, je connais l'autre, le prêtre, qui demeure à Cologne, derrière l'église Saint-Gédéon ; si vous voulez, je vous donnerai une lettre pour lui.

— Merci, c'est à sa mère que j'ai affaire.

— Que lui voulez-vous ?

— Je suis Hongroise, je vous l'ai dit ; je joue la comédie, le drame et la tragédie en hongrois. Eh bien, je suis lasse de ne parler qu'à six ou sept millions de spectateurs ; je voudrais jouer la comédie en allemand, pour parler à trente ou quarante millions d'hommes. Pour cela, je veux voir madame Schrœder, répéter en allemand une scène devant elle, et, si elle me donne l'espoir qu'avec un an de travail je puis perdre ce que j'ai d'accent, je vends quelques diamants, j'habite les villes qu'elle habitera, je la suis comme dame de compagnie, comme femme de chambre, si elle veut, et, au bout d'un an, je me lance sur les théâtres de l'Allemagne. . Eh bien, qu'y a-t-il ?

— Il y a que je vous admire.

— Non, vous ne m'admirez pas ; vous trouvez cela tout simple ; je suis horriblement ambitieuse, j'ai eu de grands succès, j'en veux de plus grands encore.

— Avec cette volonté-là, vous les aurez.

— Maintenant, nous dînons ensemble, n'est-ce pas ? Nous allons au spectacle une dernière fois ; vous me donnez des lettres pour Bruxelles, où je m'arrête un jour ou deux et d'où j'expédie tout mon bagage à Vienne ; nous nous disons adieu, et je pars.

— Pourquoi nous disons-nous adieu ?

— Mais, je vous le répète, parce que je pars.

— Il m'est venu une idée.

— Laquelle ?

— J'ai affaire à Bruxelles. Or, au lieu de vous donner des lettres, je pars avec vous ; seule, vous vous ennuieriez à mourir, soyez franche.

Elle se mit à rire.

— J'étais sûre que vous alliez me proposer cela, me dit-elle.

— Et vous étiez d'avance décidée à l'accepter ?

— Ma foi, oui. En vérité, je vous aime beaucoup.

— Merci.

— Et qui sait si nous nous reverrons jamais ! Ainsi, c'est convenu, nous partons demain.

— Demain ; par quel train ?

— Par celui de huit heures du matin. Je me sauve.

— Déjà !

— J'ai énormément à faire ; vous comprenez, un dernier jour... A propos...

— Quoi ?

— Nous ne partons pas ensemble, nous nous rencontrons là-bas par hasard...

— Pourquoi cela ?

— Parce que je pars avec des gens de ma connaissance.

— Des Viennois ?

— Oui.

— Votre conscience ne vous suffit donc plus ?

— Ce sont des imbéciles.

— Faisons mieux que cela.

— Le mieux est l'ennemi du bien.

— Au lieu de partir demain matin, partez demain au soir.

— Ils ne partiront que demain au soir ; ils sont décidés à partir avec moi.

— Et jusqu'où vont-ils comme cela ?

— Jusqu'à Bruxelles seulement.

— Attendez ; voici ce que nous faisons : nous partons demain au soir.

— Vous insistez ?

— J'insiste ; vous ferez bien cela pour moi, que diable ! vous n'êtes pas en avance.

— Vous me le reprochez ?

— Non, je le constate.

— Eh bien, dites, nous verrons après.

— Nous partons donc par le train du soir ; nous ne nous rencontrons même pas ; vous montez dans un wagon quelconque avec vos Viennois ; je vous vois monter et vous désigne à l'un des employés ; moi, je monte dans un wagon tout seul ; à la deuxième ou troisième station, vous vous plaignez d'étouffer ; l'employé du chemin de fer vous propose de venir dans un wagon moins habité ; vous acceptez, vous venez dans le mien, où vous prenez tout l'air qu'il vous faut... et où vous dormez tranquille toute la nuit.

— Et où je dors tranquille ?

— Parole d'honneur.

— En effet, cela peut s'arranger ainsi.

— Donc, cela s'arrange ?

— Parfaitement.

— Alors, à ce soir ?

— Non, à demain.

— Nous dînons demain ensemble ?

— Impossible ; partant le soir, je suis obligée de dîner avec mes Viennois.

— Ainsi, nous ne nous verrons qu'au chemin de fer ?

— Je tâcherai de venir vous serrer la main dans la journée.

— Venez.

Je commençais à m'habituer à découvrir un charmant camarade sous ce taffetas et sous cette soie où j'avais cru trouver une jolie femme.

Nous nous donnâmes une poignée de main, et Lilla partit.

Le lendemain, je reçus ce petit mot :

« Impossible d'aller vous voir, je bataille avec mes tailleuses et mes marchandes de modes. J'emballe de quoi monter un magasin à Pesth. Je ne sais pas comment j'aurais fait si j'avais dû partir ce matin.

« A ce soir. *Bonne nuit.*

« LILLA. »

Le mot *bonne nuit*, fortement souligné, me paraissait passablement ironique.

— Bonne nuit ! répétai-je ; cependant, on ne sait pas ce qui peut arriver.

Le soir, j'étais au chemin de fer, une demi-heure d'avance. Je ne sais si jamais je trouverai une occasion de remercier les chemins de fer en masse de toutes les attentions dont je suis l'objet de la part des employés, dès qu'on me voit apparaître dans un de ces couloirs sur la porte desquels sont écrits en grosses lettres ces mots sacramentels :

LE PUBLIC N'ENTRE PAS ICI

J'allai trouver le chef de gare ; je lui expliquai la situation.

Il se mit à rire.

— Eh bien, non, lui dis-je.

— Vraiment ?

— Parole d'honneur !

— Oh ! oui ; mais pendant la route...

— Je ne crois pas.

— N'importe. Bonne chance !

— Prenez garde : on ne souhaite pas bonne chasse à un chasseur.

Je montai dans mon wagon, où le chef de gare m'enferma hermétiquement, en suspendant à la poignée de ma portière une pancarte sur laquelle étaient écrits en grosses lettres ces mots :

CAISSE LOUÉE

Lorsque j'entendis le bruit que faisaient les voyageurs en accourant prendre leurs places, je passai la tête par la portière, j'appelai le chef de train et lui montrai madame Bulyowsky montant dans un wagon avec ses trois Viennois et ses quatre Viennoises, lui expliquant ce que j'attendais de sa complaisance.

— Laquelle est-ce ? me demanda-t-il.

— La plus jolie.

— Alors, celle qui a un chapeau à la mousquetaire.

— Justement.

— Vous n'êtes pas maladroit, vous !

— C'est votre opinion ?

— Dame !

— Eh bien, ce n'est pas la mienne.

Le chef de train me regarda d'un air narquois et s'éloigna en secouant la tête.

— Secouez la tête tant que vous voudrez, c'est comme cela, lui dis-je, tout dépité de ne pouvoir faire croire à mon innocence.

Le train partit. A la station de Pontoise, il faisait nuit close.

Ma portière s'ouvrit, et j'entendis la voix du chef de gare qui disait :

— Montez, madame, c'est ici.

J'étendis la main et j'aidai ma belle compagne de voyage à enjamber les deux degrés.

— Ah ! vous voilà enfin ! m'écriai-je.

— Le temps vous a semblé long ?

— Je crois bien, j'étais seul.

— Eh bien, moi, tout au contraire, il m'a semblé long parce que j'étais avec quelqu'un. Heureusement que je fermais les yeux et que je pensais à vous.

— Vous pensiez à moi ?

— Pourquoi pas ?

— Ce n'est pas moi qui vous querellerai à ce sujet. Seulement, de quelle façon pensiez-vous à moi ?

— De la façon la plus tendre possible.

— Bah !

— Oui, je vous jure que je vous suis profondément reconnaissante de la façon dont vous vous conduisez avec moi.

— Ah ! vraiment ?

— Parole d'honneur !

— C'est toujours cela. Seulement, arrivée à Vienne, vous vous moquerez de moi.

— Non, attendu que non seulement je suis une honnête femme, mais encore parce que je crois être une femme d'esprit.

— Et moi, suis-je un homme d'esprit ?

— Avec tout le monde et pour tout le monde, oui.

— Oui, mais pour vous ?

— Pour moi, vous êtes mieux que cela : vous êtes un homme de cœur. Maintenant, embrassez-moi et souhaitez-moi une bonne nuit ; je me sens très fatiguée.

Je l'embrassai à l'allemande ou à l'anglaise, comme on voudra. Elle me rendit un baiser qui, pour une Française, eût été fort significatif ; puis elle s'arrangea dans son coin.

Je la regardai faire, en me disant que, bien certainement, lorsqu'un homme manquait de respect à une femme, c'est que la femme le voulait bien.

Elle changea deux ou trois fois de position, se plaignit doucement, rouvrit les yeux, me regarda et dit :

— Décidément, je crois que je serai mieux la tête appuyée sur votre épaule.

— Peut-être serez-vous mieux, lui répondis-je en riant ; mais, à coup sûr, moi je serai plus mal.

— De sorte que vous me refusez ?

— Peste ! je n'ai garde

Nous étions en face l'un de l'autre. Je changeai de place et m'assis près d'elle. Elle ôta son chapeau, noua un mouchoir de soie sous son cou, s'accommoda sur mon épaule, et, au bout d'un instant :

— Je suis très bien comme cela, me dit-elle ; et vous ?

— Moi, je n'ai pas d'opinion.

— Alors, à demain matin ; peut-être vous en serez-vous fait une. La nuit porte conseil.

Puis elle fit encore deux ou trois petits mouvements, comme l'oiseau qui arrange son cou sous son aile, chercha ma main de sa main, la serra doucement en signe de bonsoir, remua les lèvres pour m'adresser une parole inintelligible et s'endormit.

Je n'ai jamais éprouvé une plus singulière sensation que celle qui s'empara de moi lorsque les cheveux de cette charmante créature s'appuyèrent sur mes joues, lorsque son souffle passa sur mon visage. Sa physionomie avait pris une expression enfantine, virginale, tranquille, que je n'avais jamais vue à aucune femme dormant sur ma poitrine.

Je restai longtemps à la regarder ; puis, peu à peu, mes yeux se fermèrent, se rouvrirent, se refermèrent. J'appuyai mes lèvres sur son front, en murmurant à mon tour : « Bonne nuit ! » et je m'endormis doucement et délicieusement.

A Valenciennes, le chef de train en personne ouvrit notre voiture en criant :

— Valenciennes, vingt minutes d'arrêt !

Nous ouvrîmes les yeux en même temps, et nous nous mîmes à rire.

— En vérité, je crois que je n'ai jamais si bien dormi, me dit Lilla.

— Ma foi, lui dis-je, ce que je vais vous répondre n'est peut-être pas très galant : mais ni moi non plus.

— Vous êtes un homme charmant, me dit-elle, et vous avez un grand mérite.

— Lequel ?

— Celui d'être mal connu ; ce qui ménage des surprises à ceux qui font votre connaissance.

— Vous promettez de me réhabiliter près de Saphir ?

— Je vous le jure.

— Et de m'envoyer des pratiques ?

— Oh ! quant à cela, non, je vous le promets.

— Cependant, si je me conduisais avec vos recommandées comme je me conduis avec vous ?

— J'en serais horriblement peinée.

— Et si je me conduisais d'une façon tout opposée ?

— J'en serais horriblement furieuse.

— Mais enfin, que préféreriez-vous ?

— Inutile de vous le dire, puisque je ne vous enverrai personne.

— Descendez-vous, ou restez-vous ?

— Je reste, je suis trop bien. Seulement, laissez-moi changer de place et me mettre sur votre épaule droite.

— Vous trouvez que, comme saint Laurent, je suis assez rôti du côté gauche, n'est-ce pas ? Allons, faites.

Elle s'accommoda sur mon épaule droite comme elle avait fait sur mon épaule gauche, s'endormit de nouveau et ne se réveilla qu'à Bruxelles.

— Descendez-vous ? me dit-elle.

— Bon ! et vos Viennois, que diront-ils en nous voyant ensemble ?

— C'est vrai, je les avais oubliés. Où logez-vous d'habitude ?

— A l'hôtel de l'Europe ; mais on y a si mauvaise opinion de moi, que, pour vous, j'aimerais mieux aller ailleurs.

— Choisissez.

— Alors, à l'hôtel de Suède.

— Eh bien, comme vous serez arrivé avant moi, vu mes dix ou douze colis, faites-moi préparer ma chambre.

— Soyez tranquille.

— Vous ne m'embrassez pas ?

— Ma foi, non ; c'est à vous de m'embrasser si l'envie vous en tient.

— Vous êtes bien l'être le plus exigeant que je connaisse ! dit-elle

Et elle m'embrassa en éclatant de rire.

Une heure après, elle était à l'hôtel de Suède. Je la conduisais à sa chambre, je lui baisais respectueusement la main et je sortais en murmurant :

— Comme ce serait charmant si l'on pouvait avoir une femme pour ami !

Il va sans dire que j'avais fait préparer ma chambre de l'autre côté du carré.

Je pris un bain et me couchai.

Lorsque je me réveillai, je m'informai de ma compagne de voyage. Elle était déjà sortie et avait fait charger ses dix ou douze colis, qui devaient s'en aller par la petite vitesse, tandis qu'elle ferait sa tournée artistique à la recherche de madame Schrœder.

Comme tous les artistes qui ont l'habitude des locomotions rapides, ma compagne de voyage avait cela d'admi-

rable qu'elle n'était pas plus embarrassante qu'un homme, qu'elle faisait et ficelait ses malles, qu'elle bourrait et fermait ses sacs de voyage, et qu'elle était toujours prête cinq minutes avant l'heure ; ce qu'il ne faut jamais prendre la peine de demander à une femme du monde.

Pendant que je m'informais d'elle, elle revint.

— Ah ! par ma foi, lui dis-je, je vous croyais envolée.

— Je l'étais, en effet.

— Oui, mais pour toujours.

— Je suis de la nature des hirondelles, je reviens au nid.

— Qu'avez-vous fait ?

— Oui... Mes colis me coûtent moins cher de port que je ne croyais : je suis riche. Que mange-t-on ici ?

— Des huîtres d'Ostende, du bœuf fumé, des écrevisses.

— Et que boit-on ?

— Du faro et du lambic.

— Allons boire du faro et du lambic, et manger des écrevisses, du bœuf fumé et des huîtres d'Ostende.

— Allons.

Nous partîmes.

Je vous jure que, si ma compagne avait eu un pantalon et une redingote, au lieu d'avoir une robe et un burnous,



Ainsi, c'est convenu, nous partons demain.

— J'ai embarqué toutes mes malles, j'en ai pris des reçus ; de sorte que je reste avec la robe que j'ai sur moi, une autre dans mon sac de nuit et six chemises. Un étudiant, vous le voyez, ne ferait pas mieux.

— Et quand partez-vous ?

— Quand vous voudrez.

— Vous voulez voir Bruxelles, cependant ?

— Qu'y a-t-il à voir à Bruxelles ?

— L'église Sainte-Gudule, la place de l'Hôtel-de-Ville et le passage Saint-Hubert.

— Et puis ?

— Et puis l'Allée-Verte.

— Et puis ?

— Et puis c'est tout.

— Eh bien, menez-moi dans un cabaret quelconque ; je vous y donne à déjeuner.

— Vous ?

j'aurais été dupe de mon illusion et me serais cru le mentor d'un beau jeune homme, au lieu d'être le cavalier d'une charmante femme.

Nous déjeunâmes ; puis nous visitâmes l'église Sainte-Gudule, le passage Saint-Hubert, la place de l'Hôtel-de-Ville : nous fîmes un tour à l'Allée-Verte, et nous revînmes à l'hôtel de Suède.

— Alors, nous avons vu tout ce qu'il y a à voir à Bruxelles ? me demanda ma compagne de voyage.

— Tout, excepté le Musée.

— Qu'y a-t-il au Musée ?

— Il y a quatre ou cinq Rubens magnifiques, et deux ou trois Van Dyck merveilleux.

— Pourquoi ne me disiez-vous pas cela tout de suite ?

— Je l'avais oublié.

— Beau cicérone !... Allons voir le Musée.

Nous allâmes voir le Musée. La grande artiste, qui con-

naissait Shakspeare comme Schiller, Victor Hugo comme Shakspeare, Calderon comme Victor Hugo, connaissait Rubens et Van Dyck comme Calderon, et parlait peinture comme elle parlait théâtre.

Nous restâmes deux bonnes heures au Musée.

— Eh bien, me dit-elle en sortant, qu'ai-je encore à voir dans la capitale de la Belgique?

— Madame Pleyel, si vous voulez.

— Madame Pleyel! madame Pleyel la grande artiste? celle dont Liszt m'a tant parlé?

— Elle-même.

— Vous la connaissez?

— Parfaitement.

— Et vous pouvez me présenter à elle?

— Dans une demi-heure.

— Une voiture!

Et mon enthousiaste Hongroise fit signe à un cocher, qui accourut, et qui, m'ayant reconnu, ouvrit sa portière avec empressement.

Un des étonnements de ma compagne de voyage était cette popularité qui fait que non seulement dans les rues de Paris, sur dix personnes près desquelles je passe, cinq me saluent de la tête ou de la main, mais qui, après m'avoir accompagné en province, passe avec moi la frontière et m'escorte à l'étranger. Or, nous étions arrivés à Bruxelles, et, à Bruxelles, cochers compris, ce n'étaient plus cinq, mais huit personnes sur dix qui me connaissaient.

Nous montâmes en voiture; madame Pleyel demeurait fort loin, au fond du faubourg de Schaerbeek; de sorte que ma belle compagne eut tout le temps de m'interroger sur la grande artiste que nous allions visiter, et que j'eus tout le temps, moi, de répondre à ses interrogations.

Il y avait quelque chose comme vingt-cinq ans que je connaissais madame Pleyel. Un jour, on me l'annonça, lorsqu'elle n'avait encore d'autre auréole que la célébrité commerciale de son mari. Je ne la connaissais pas personnellement; je vis entrer chez moi une jeune femme maigre, brune, avec des dents blanches, des yeux noirs magnifiques et une incroyable mobilité de physionomie.

A la première vue, je compris que j'avais affaire à une artiste.

Et, en effet, flottant dans l'indécision, sentant battre en elle un cœur enthousiaste, elle ignorait encore vers quel art elle était entraînée, et venait me demander conseil sur ce qu'elle devait faire.

A cette époque, elle croyait voir son avenir au théâtre. J'étais en train de faire *Kean*. J'allai à ma table, je pris mon manuscrit, je l'ouvris à la scène entre Kean et Anna Damby, et je la lui lus; la situation était identique.

En outre, madame Pleyel n'était pas libre: elle avait un mari; il fallait, pour qu'elle entrât au théâtre, rompre avec des convenances sociales dont l'arrachement est toujours saignant et douloureux.

J'eus le bonheur de la convaincre, momentanément du moins, que tous les triomphes de la scène ne valent pas la tranquille monotonie du ménage.

« Elle fila de la laine et demeura à la maison, » écrivaient les anciens Romains sur le tombeau de leurs matrones.

Je n'avais plus entendu parler de madame Pleyel pendant un an ou deux. Tout à coup, j'appris qu'un malheur lui était arrivé.

J'ai oublié de quel piège infâme elle avait été victime.

Elle était obligée de s'exiler.

Elle ne pensa point à moi dans son malheur, — si grand, qu'elle ne pensa à rien qu'à quitter la France.

Elle partit avec sa mère.

Toutes deux étaient à Hambourg, près de mourir de faim, lorsqu'un jour, en passant devant un marchand d'instruments de musique, il prit à madame Pleyel une véritable envie d'entrer dans ce magasin, comme si elle voulait acheter un piano afin de rafraîchir son cœur avec un peu d'harmonie.

Elle n'était point alors l'admirable artiste qu'elle est aujourd'hui; cependant, le malheur avait avivé chez elle la flamme du génie. Elle s'assit devant l'instrument, laissa tomber ses doigts sur le clavier, et en tira, dès les premiers accords, des cris déchirants.

Le marchand, qui, ne la connaissant point, n'avait eu pour elle que la courtoisie mercantile que l'on a pour une cliente ordinaire, s'approcha d'elle et écouta.

Elle ne jouait aucun air connu; elle improvisait. Mais, dans cette improvisation, il y avait tout ce qu'elle avait souffert depuis trois mois: déception d'amour, douleurs, désillusions, larmes, exil; il y avait jusqu'aux terribles cris de ce vautour qui planait sur elle et que l'on appelle la faim.

— Qui êtes-vous et que puis-je faire pour vous? lui demanda le marchand quand elle eut fini.

Elle fondit en larmes et lui raconta tout.

Alors l'excellent homme lui fit comprendre quel sévère mais sublime instituteur est la douleur; il lui montra la voie mystérieuse par laquelle la Providence la poussait à la fortune, à l'illustration, à la gloire peut-être, elle doutait d'elle-même: il la rassura, fit porter chez elle son meilleur piano, et la poussa à donner un concert.

Un concert! donner un concert, elle qui, la veille encore, ignorait son génie!

Le marchand insista, se chargeant de tous les frais, répondant enfin de tout.

Elle se décida, la pauvre Marie.

Elle s'appelait Marie, comme Malibran, comme Dorval.

J'ai été l'ami intime de ces trois illustres et malheureuses femmes. J'ai tort de dire malheureuses: c'est l'épithète d'*heureuse*, au contraire, qu'il faut accoler au nom de Marie Pleyel

Heureuse, car son concert réussit; car alors elle entrevit l'avenir de succès qui lui était réservé.

Pendant dix ans, Saint-Pétersbourg, Vienne, Dresde retentirent de ses succès. Elle revint dans la Belgique, sa patrie, et, contre toutes les traditions reçues, justice lui fut rendue.

On la nomma professeur au Conservatoire.

Ce fut alors qu'elle revint à Paris, où sa réputation l'avait précédée: elle donna des concerts et fit fureur.

Je la revis.

Puis, à mon tour, après le 2 décembre, j'allai en Belgique, et, pour la troisième fois, je la retrouvai.

Lorsque nous sonnâmes à sa porte, madame Bulyowsky la connaissait aussi bien que moi.

Sa femme de chambre jeta un cri de joie en me reconnaissant.

— Oh! que madame va être contente! s'écria-t-elle.

Et, sans penser à refermer la porte derrière nous, elle s'élança dans le salon, en criant mon nom.

— Eh bien, demandai-je à ma compagne de voyage, doutez-vous encore que nous soyons bien reçus?

Elle n'avait pas eu le temps de répondre, que Marie Pleyel venait au-devant de nous, majestueuse comme une reine, gracieuse comme une artiste.

— Embrassez-vous d'abord, dis-je aux deux femmes, vous ferez connaissance après.

Ma compagne de voyage jeta ses deux bras au cou de Marie Pleyel, et un instant je restai à admirer ces deux créatures si différentes d'aspect et si réellement belles, chacune d'une beauté opposée à celle de l'autre.

Madame Bulyowsky, mince, flexible, blonde et rose, pleine d'effusion, comme les Allemandes et les Hongroises.

Madame Pleyel, grande, aux formes admirablement accusées, brune, calme, presque sévère.

Un sculpteur qui aurait pu rendre ce groupe, reproduire ces deux natures si opposées, eût eu un splendide succès.

L'accolade donnée, je les pris chacune sous un bras. J'entrai avec elles au salon, les fis asseoir l'une à ma droite, l'autre à ma gauche, et m'assis à côté d'elles.

Puis j'expliquai notre visite à madame Pleyel.

— C'est-à-dire que vous avez envie de m'entendre? dit madame Pleyel à la visiteuse.

— J'en meurs!

— C'est bien facile, mon Dieu! Vous êtes avec un homme qui a le privilège de me faire faire tout ce qu'il veut.

Je lui sautai au cou; je ne l'avais pas embrassée encore, moi.

— Que voulez-vous que je lui joue, à votre tragédienne? me demanda-t-elle tout bas.

— Quelque chose dans le genre de ce que vous avez joué chez votre marchand de pianos de Hambourg.

Elle sourit de ce triste et charmant sourire qui rappelle les souffrances passées, et jeta au vent un éblouissant prélude.

— Ah! Marie, Marie, lui dis-je, vous êtes heureuse! Ce n'est pas du bonheur que nous vous demandons.

— Et si mon cœur éclate comme celui d'Antonia?

— Bon! je mettrai ma main dessus et l'empêcherai de se briser.

Elle me regarda, haussa doucement les épaules:

— Fat! me dit-elle.

Et elle commença.

Je n'essayerai pas de vous dire ce que la grande artiste nous joua. Jamais, sous aucune main, l'ivoire et le bois n'ont rendu de pareils accords; sans interruption, pendant une heure, les plus poignantes sensations, les plus enivrantes douleurs se succédèrent; l'instrument lui-même semblait souffrir, se plaindre, gémir, se lamenter.

Enfin, au bout d'une heure, elle se leva avec un cri.

— Vous n'avez pas pitié de moi, me dit-elle; ne voyez-vous pas que vous me tuez?

Je regardai madame Bulyowsky. Elle était pâle, frissonnante, presque évanouie.

Auditeur et instrumentiste étaient dignes l'un de l'autre.

Les deux femmes s'embrassèrent de nouveau; j'entraînai madame Bulyowsky; je craignais plus pour cette nature

frêle et nerveuse que pour la vigoureuse et puissante nature de Marie Pleyel.

— Eh bien, lui demandai-je une fois dans la rue, voulez-vous encore voir quelque chose à Bruxelles?

— Et que voulez-vous que je voie, après avoir vu et entendu cette admirable femme? me demanda-t-elle

— Alors que faisons-nous?

— Moi, je pars pour Spa... Et vous?

— Parbleu! moi, je vous suis.

Un quart d'heure après, nous étions au chemin de fer et nous partions pour la ville des eaux et des jeux, que je n'avais pas eu la curiosité d'aller visiter pendant mes trois ans de séjour en Belgique.

III

Une fois dans le chemin de fer, ma compagne respira.

— Quelle admirable artiste! me dit-elle.

— Vous êtes aussi grande qu'elle, chère Lilla, puisque vous la comprenez.

— En attendant, me voilà malade pour huit jours.

— Bah! comment cela?

— Je n'ai pas un nerf par tout le corps qui ne soit brisé.

Elle poussa un soupir.

— Voulez-vous que j'essaye de vous calmer? lui demandai-je.

— Comment cela?

— En vous magnétisant. Nous sommes seuls dans le wagon, et vous avez assez de confiance en moi, n'est-ce pas, pour vous laisser endormir un instant? Vous vous réveillerez, sinon guérie, du moins soulagée.

— Je le veux bien, essayez; mais je vous préviens que les magnétiseurs ont toujours échoué lorsqu'ils ont voulu m'endormir.

— Parce que vous avez résisté. Ayez la volonté de m'être soumise, et vous verrez que, si je ne vous endors pas complètement, je vous assoupirai, du moins.

— Je ne réagirai pas, je vous le promets.

— Qu'éprouvez-vous?

— Une violente chaleur à la tête.

— C'est donc la tête qu'il faut d'abord calmer.

— Oui... Comment allez-vous vous y prendre?

— Oh! ne me le demandez pas; je n'ai point étudié le magnétisme comme science, je l'ai ressenti comme instinct. J'en ai fait, pour me rendre compte à moi-même de sa puissance et de ses effets, au moment où j'écrivais *Balsamo*, et, depuis, lorsqu'on m'a prié d'en faire, mais jamais pour mon plaisir; la chose me fatigue trop.

— A la bonne heure! voilà au moins qui prouve que vous êtes de bonne foi. Alors, pour vous, le magnétisme est une chose en dehors des choses matérielles?

— Entendons-nous; il y a, à mon avis, une partie de la puissance du magnétisme qui tient au monde physique, et, par conséquent, matériel. Cette partie, j'essayerai de vous l'expliquer en philosophe. Lorsque la nature a créé l'homme et la femme, elle n'a pas, toute prévoyante qu'elle est, eu la moindre idée des lois qui régiraient les sociétés humaines: avant de songer à créer l'homme et la femme, elle avait, comme dans les autres espèces d'animaux, songé à créer le mâle et la femelle. Sa principale affaire, à cette grande Isis aux cent mamelles, à la Cybèle grecque, à la Bonne Déesse romaine, c'était la reproduction des espèces. De là la lutte éternelle des instincts charnels contre les lois sociales, de là, enfin, la puissance d'asservissement de l'homme sur la femme et d'attraction de la femme vers l'homme. Eh bien, un des mille moyens employés par la nature pour en venir à son but est le magnétisme. Les effluves physiques sont autant de courants qui entraînent le faible vers le fort; et c'est si vrai, que je crois que le magnétiseur prend une influence irrésistible sur le sujet qu'il magnétise, non seulement lorsque ce sujet est endormi, mais encore quand il est éveillé.

— Et vous m'avouez cela!

— Pourquoi ne vous l'avouerais-je pas?

— Au moment où vous me proposez de m'endormir!

— Me croyez-vous ou non un honnête homme?

— Je vous crois un honnête homme; et la preuve est dans la façon dont j'agis avec vous; car enfin qui vous empêcherait de dire que j'ai été votre maîtresse?

— Et que me reviendrait-il de faire ce mensonge?

— Dame! je ne sais, moi, ce qui revient aux hommes à bonnes fortunes.

— Eh! chère Lilla, m'avez-vous jamais fait l'injure de croire que j'eusse la prétention d'être ou de passer pour un homme à bonnes fortunes?

— On m'avait dit là-bas que vous étiez l'homme le plus vaniteux de France.

— C'est possible; mais ma vanité n'a jamais eu, si jeune que j'aie été, ce que vous appelez *les bonnes fortunes* pour objet. Dans certaine position de richesse ou de célébrité, on n'a pas le temps de chercher, on n'a pas besoin de mentir. J'ai eu au bras les plus jolies femmes de Paris, de Florence, de Rome, de Naples, de Madrid et de Londres, souvent non seulement les plus jolies femmes, mais les plus grandes dames, et je n'ai jamais dit un mot qui pût faire croire — celle qui s'appuyait à mon bras fût-elle grisette, actrice, princesse ou reine — que je ressentisse autre chose pour cette femme que le respect ou la reconnaissance que j'ai toujours eue pour la femme qui se mettait sous ma protection si elle était faible, qui me prenait sous la sienne si elle était puissante.

Lilla me regarda, et murmura entre ses lèvres:

— Comme c'est bizarre, les réputations que l'on fait aux gens!

Puis aussitôt, sans transition, elle ajouta:

— J'ai la tête qui me brûle; endormez-moi.

Je me levai, lui ôtai son chapeau, lui soufflai sur la tête, passant après chaque haleine ma main sur ses cheveux, jusqu'à ce qu'elle me dît:

— Ah! je me sens mieux, ma tête se dégage.

Alors je m'assis devant elle et lui appuyai simplement la main sur le haut du front, en lui disant à demi-voix, mais impérativement:

— Maintenant, dormez!

Deux minutes après, elle dormait d'un sommeil aussi paisible que celui d'un enfant.

Chose singulière! ni ma compagne de voyage ni moi n'avions jamais été à Spa; ni elle ni moi ne connaissions le nom des stations; eh bien, en partant de la dernière, avant la station définitive, elle commença de s'agiter, de se tourmenter, et balbutia quelques paroles inintelligibles.

Je lui touchai les lèvres du bout du doigt et lui dis:

— Parlez!

Alors, sans effort aucun:

— Nous arrivons, dit-elle; réveillez-moi.

Je la réveillai, et, en effet, cinq minutes après, le sifflet de la locomotive annonçait que nous arrivions dans la station.

Elle se sentait beaucoup mieux.

Nous descendîmes à l'hôtel de l'Orange, le meilleur de la ville. Comme on était encore dans la saison des bains, l'hôtel était à peu près plein.

Il ne restait que deux chambres communiquant l'une avec l'autre; seulement, la porte de communication était condamnée de chaque côté par le lit. D'un côté, la sûreté du voyageur était assurée par la serrure, de l'autre côté par un verrou.

Il va sans dire que la porte s'ouvrait du côté où était la serrure.

Je montrai à ma compagne de voyage la topographie de l'auberge. Je fis monter la maîtresse de la maison pour qu'elle lui assurât elle-même qu'il n'y avait aucun piège dans cette contiguïté, et lui donnai le choix entre les deux chambres.

Elle choisit le côté du verrou en me priant seulement de transporter mon lit contre le mur, au lieu de le laisser contre la porte; ce que je m'empressai de faire.

Il était dix heures du soir; ma compagne de voyage prit une tasse de lait et se coucha: sa tête était calme et dégagée, mais elle éprouvait quelques douleurs d'estomac.

Je soupai plus solidement, pris dans mon sac de nuit un volume de Michelet, me couchai et me mis à lire.

Après une heure de lecture, et au moment où je venais d'éteindre ma bougie, j'entendis frapper doucement à la porte de communication.

Je crus m'être trompé; mais l'appel fut suivi de ces deux mots prononcés à voix basse:

— Dormez-vous?

— Pas encore; et il paraît que vous ne dormez pas non plus.

— Je souffre.

En effet, la voix s'était altérée.

— Qu'avez-vous?

— D'affreuses crampes d'estomac.

— Mon Dieu!

— Ne vous en inquiétez pas; cela m'arrive quelquefois, cela est douloureux, mais n'a rien d'inquiétant.

— Voulez-vous que j'appelle?

— Non; l'éther même n'y fait rien.

— Et moi, puis-je plus que l'éther?

— Peut-être.

— Comment cela?

— Essayez de m'endormir.

— A travers la porte?

— Oui.

— Je doute que j'y réussisse ; je vais essayer.

J'essayai de faire entrer ma volonté dans cette chambre de laquelle la pudeur de la malade m'exilait ; mais je n'obtins qu'un demi-résultat.

— Eh bien? lui demandai-je.

— Je sens que je m'engourdis ; mais, à travers cet engourdissement, je continue de souffrir.

— Il faudrait que je pusse vous toucher la poitrine comme je vous ai touché la tête ; alors la douleur cesserait.

— Le croyez-vous?

— Je le crois.

— Eh bien, si vous voulez ouvrir la porte, je viens de tirer le verrou.

Je passai un pantalon à pieds, et, guidé par la lumière de la bougie qui éclairait les fissures de la porte, j'allai à la clef que je tournai, et, comme j'avais tiré les tringles du haut et du bas, les deux battants s'ouvrirent.

Mon premier coup d'œil fut entièrement scrutateur ; ma voisine jouait-elle une comédie, ou souffrait-elle réellement?

Elle était pâle avec la bouche réellement crispée à l'angle, et les muscles du visage agités de petits mouvements convulsifs.

Je lui pris la main ; je la trouvai froide, humide, tremblotante ; elle souffrait réellement.

— Ne vous semble-t-il pas bizarre, me dit-elle, qu'au lieu de sonner une fille de l'hôtel et de demander un calmant quelconque, ce soit vous que j'appelle et que j'empêche de dormir?

— Non pas ; au contraire, cela me paraît tout simple, tout naturel.

— Je vais vous avouer une chose.

— Bah ! serait-ce que vous m'aimez, par hasard?

— Vous savez bien que je vous aime et beaucoup ; mais ce n'est point cela... Attendez, je souffre.

Et le visage de la malade prit, en effet, une telle expression de douleur, qu'il n'y avait point à s'y tromper.

Je passai mon bras sous sa tête et la soulevai : elle se roidit, quelques frissons passèrent par tout son corps, puis elle rentra dans l'immobilité.

— C'est passé, dit-elle.

— Vous alliez me dire quelque chose, me faire un aveu?

— Oui, j'allais vous avouer que mon sommeil dans le wagon avait non seulement un côté de calme, mais encore un sentiment de douceur que je n'avais jamais éprouvé. Endormez-moi donc, je vous prie, et je suis sûre que mes douleurs cesseront.

— Et vous ne craignez pas que je vous endorme, vous dans votre lit, moi près de votre lit?

Elle fixa sur moi son grand œil bleu plein d'étonnement.

— Ne m'avez-vous pas demandé, me dit-elle, si je vous regardais comme un honnête homme, et ne vous ai-je pas répondu que oui ?

— C'est vrai, je n'y pensais plus.

— Eh bien, alors, essayez de m'endormir ; car, en vérité, je souffre beaucoup.

Et elle posa la main sur son front.

— Cette fois, lui dis-je, ce n'est point à la tête qu'est la douleur, et, pour que la douleur s'éteigne en même temps que viendra le sommeil, je crois qu'il faut que ma main touche le siège du mal.

Elle abaissa ma main à la hauteur de son estomac, mais en laissant le drap et la couverture entre ma main et sa poitrine.

Je secouai la tête et haussai doucement les épaules.

— Essayez toujours ainsi, me dit-elle.

— C'est bien ; regardez-moi. Je ne doute pas que je ne vous endorme, mais je doute que je vous guérisse.

Elle ne répondit pas, et continua, en me regardant, de tenir ma main fixée à l'endroit où elle était.

Bientôt ses paupières s'abaissèrent doucement, se fermèrent, se rouvrirent de nouveau, se fermèrent encore ; — elle dormait.

Au bout d'un instant :

— Dormez-vous ? lui demandai-je.

— Mal.

— Que faut-il faire pour que vous dormiez mieux?

— Mettez votre main sur mon front.

— Mais vos crampes d'estomac?

— Endormez-moi d'abord.

Elle lâcha ma main, que j'appuyai sur son front. Au bout de cinq minutes, je lui redemandai :

— Dormez-vous?

— Oui, me dit-elle.

— D'un bon sommeil?

— D'un bon sommeil ; cependant je souffre.

— Que faudrait-il faire pour que vous ne souffrissiez plus ?

— Mettez votre main sur ma poitrine avec l'intention de m'enlever la douleur.

— A quel endroit de la poitrine?

— Au creux de l'estomac.

— Mettez-la vous-même où vous croyez qu'elle doit être.

Alors, sans hésitation aucune, elle souleva la couverture, abaissa la main, et sur sa chemise, serrée au cou comme celle d'un enfant, elle posa ma main aussi chastement que l'eût fait une sœur.

Je m'agenouillai pour être plus commodément et j'appuyai ma tête contre le lit.

Au bout d'une demi-heure, elle respira. Sa main lâcha la mienne.

— Eh bien? lui demandai-je.

— Eh bien, je ne souffre plus.

— Dois-je rester près de vous?

— Encore quelques instants.

Puis, au bout de cinq minutes :

— Merci, dit-elle. Ah ! mon Dieu, sans vous, j'en avais pour deux ou trois jours d'atroces douleurs ! Maintenant...

Elle hésita.

— Quoi ?

— Soyez bon pour moi qui ai eu confiance en vous

— C'est bien, lui dis-je en souriant ; je vous comprends.

Je retirai ma main.

Sa main chercha la mienne et la serra doucement.

— Dois-je éteindre la bougie?

— Si vous voulez.

— Mais si vos douleurs revenaient?

— Elles ne reviendront pas. D'ailleurs, vous avez des allumettes dans le tiroir de votre table de nuit.

Je soufflai la bougie ; je cherchai le front de Lilla, j'y appuyai mes lèvres.

— Bonsoir ! me dit-elle avec le calme d'une vierge.

Et je refermai la porte et me recouchai.

Le lendemain, quand je me réveillai, comme l'alouette qui chante au soleil levant, Lilla chantait.

— Eh bien, chère voisine, lui demandai-je, vous êtes donc guérie?

— Parfaitement.

— Bien vrai ?

— Parole d'honneur !

C'était si vrai, que nous pûmes accepter un excellent dîner que nous donna le même jour l'inspecteur général des forêts, et le même soir partir pour Aix-la-Chapelle.

Il avait été convenu dans la journée que j'irais jusqu'à Mannheim.

IV

Aujourd'hui, on va de Spa à Cologne en chemin de fer. Autrefois, c'est-à-dire il y a vingt ans, la voie ferrée s'arrêtait à Liége, et l'on faisait le reste de la route en voiture.

L'administration des voitures était prussienne, et, par conséquent, soumise à cette rigidité devenue proverbiale dans le royaume du grand Frédéric.

Les billets que l'on vous distribuait étaient mi-partie allemand et français.

Une des clauses de ces billets, qui assignaient à chacun son numéro, était celle-ci :

« Il est défendu aux voyageurs de changer de place avec leurs voisins, même du consentement de ceux-ci. »

Autrefois, on s'arrêtait donc forcément à Liége. Aujourd'hui, on fait la route tout d'une traite.

J'ai lieu de me réjouir qu'on ne s'arrête plus à Liége. Je suis en guerre depuis nombre d'années avec la bonne ville wallonne ; elle ne m'a pas encore pardonné d'avoir dit, dans mes *Impressions de voyage*, que j'avais pensé y mourir de faim, et l'on m'a assuré que le maître de l'hôtel d'Albion, où ce malheur faillit m'arriver, m'avait cherché par toute l'Europe pour me demander raison de cet abominable propos.

Heureusement, j'étais alors en Afrique, où, je dois le dire, je mangeais encore plus mal que chez lui.

J'aurais d'autant moins échappé au sort qu'il me réservait, que, dans sa course, il avait recruté un autre ennemi à moi : le maître de la poste de Martigny, celui qui m'avait servi, en 1832, ce fameux bifteck d'ours qui a tout simplement fait le tour du monde, et qui, comme le serpent de mer, nous est revenu par les journaux d'Amérique.

En vérité, je me confesse ici à l'endroit de ces deux vénérables industriels. Si l'un, le maître de l'hôtel d'Albion, avait raison de m'en vouloir, l'autre, le maître de l'hôtel de la Poste, n'avait sujet que de me remercier.

Un aubergiste français eût payé au poids de l'or une réclame si merveilleusement réussie ; il eût pris pour enseigne *Au bifteck d'ours*, et il eût fait fortune.

Au reste, peut-être a-t-il fait fortune sans cela.

Je suis, depuis 1832, passé en poste à Martigny. Le maître s'est empressé, ne me reconnaissant pas, de changer les chevaux de ma voiture ; il était gros et gras comme un homme qui n'a ni haine ni remords.

S'il avait su que c'était moi, que se serait-il passé, bon Dieu !...

Nous arrivâmes à Cologne, vers six heures du matin, par un temps magnifique. Nous courûmes à l'agence des bateaux à vapeur ; le bateau à vapeur partait à huit heures : nous avions deux heures devant nous.

— Dormez-vous ou prenez-vous un bain? demandai-je à ma compagne de voyage.

— Je prends un bain.

— Je vous y conduis.

— Vous savez où cela est?

— Je sais toujours où sont les bains des villes où j'ai passé.

Je la conduisis au bain.

Sa pudeur eut quelque peu à rougir de la question : « Prenez-vous une seule chambre ou deux? » Mais je me hâtai de répondre : « Deux. » Et l'on nous conduisit dans deux chambres de bain aussi contiguës que l'avaient été nos deux chambres à coucher.

Nous avions fait porter directement nos colis — réduits, pour Lilla, à une malle, pour moi à un sac de nuit — au bateau à vapeur de Mayence. Nous n'eûmes donc en sortant du bain, qu'à prendre la même route que nos colis.

Depuis notre entrée en Prusse, ma compagne de voyage avait senti doubler son importance : elle était devenue mon interprète, et c'était elle qui était chargée des discussions monétaires.

Le voyage du Rhin est, au reste, un des voyages les moins coûteux qu'il y ait au monde : pour quatre ou cinq thalers, je crois, c'est-à-dire pour une vingtaine de francs, on remonte le fleuve illustré par Boileau et chanté par Kœrner, depuis Cologne jusqu'à Mayence, et, pour le même prix, on le descend depuis Mayence jusqu'à Cologne.

Reste la question culinaire : la nourriture est à bon marché, mais exécrable ; les vins sont chers... et mauvais.

On a fait à ces aigres vins du Rhin, mûris au reflet des cailloux, une réputation fort usurpée, à mon avis. Le liebfraumilch et le braunberger — le *lait de la Vierge* et le *jus de la montagne noire*, — sont seuls passables. Quant au johannisberg, je hasarderai ce paradoxe à son endroit, que je ne connais pas de bon vin lorsqu'il coûte vingt-cinq francs la bouteille.

A partir de Cologne, quoique la carte soit franco-allemande, la cuisine est toute prussienne. Vous vous attendez à manger un plat aigre, vous mangez un plat doux ; vous demandez une chose sucrée, on vous sert une chose poivrée ; vous trempez votre pain dans une sauce qui ressemble à un roux, et vous mangez de la marmelade.

La première fois que j'ai demandé de la salade en Allemagne, je la rendis au garçon en lui disant :

— On a oublié de secouer votre salade, elle est pleine d'eau.

Le garçon prit le saladier, l'inclina, puis me regarda avec étonnement.

— Eh bien? lui dis-je.

— Eh bien, monsieur, reprit-il, ce n'est point de l'eau, c'est du vinaigre.

Je crus que la salade allait m'emporter la bouche : elle ne sentait absolument rien.

Dans tous les pays du monde, on met du vinaigre dans la salade ; en Allemagne, on met la salade dans le vinaigre.

Il y a beaucoup des mœurs allemandes dans la cuisine allemande. On met du sucre dans le vinaigre, et du miel dans la haine.

Mais je ne sais pas ce que l'on met dans le café à la crème.

Prenez tout ce que vous voudrez sur un bateau à vapeur du Rhin, prenez de l'eau de Seltz, de l'eau de Spa, de l'eau de Hombourg, de l'eau de Bade, de l'eau de Sedlitz même, mais ne prenez pas de café à la crème si vous êtes Français.

Je ne veux pas dire pour cela que l'on prenne de bon café à la crème en France ; je dis seulement que, partout ailleurs qu'en France, et surtout en Allemagne, on prend du café exécrable.

Cela commence à Quiévrain, et va toujours augmentant jusqu'à Vienne.

Vous ne croiriez pas que ce problème, qui paraît bien simple : « Pourquoi prend-on généralement de mauvais café en France? » a une solution toute politique !

Toute politique, je le répète.

On a pris de bon café en France depuis l'invention du café jusqu'au système continental, c'est-à-dire de 1600 à 1809.

En 1809, le sucre valait huit francs la livre ; cela nous a valu le sucre de betterave.

En 1809, le café valait dix francs la livre ; cela nous a valu la chicorée.

Passe encore pour les betteraves. En ma qualité de chasseur, je ne suis pas fâché, quand les blés sont moissonnés, les avoines sciées, les trèfles et les luzernes fauchés, de trouver deux ou trois arpents de betteraves, où je risque une entorse à chaque pas, mais où les perdreaux se remisent et où les lièvres gîtent.

En outre, la betterave cuite sous la cendre, — comprenez bien, pas au four, — confite vingt-quatre heures dans de bon vinaigre, — pas du vinaigre allemand, — n'est pas un mauvais hors-d'œuvre.

Mais la chicorée !

A quels dieux infernaux dévouera-t-on la chicorée?

Un flatteur de l'Empire a dit : *La chicorée est rafraîchissante.*

C'est incroyable, ce que l'on peut faire faire au peuple français avec le mot *rafraîchissant.*

On a dit que le peuple français était le peuple le plus spirituel de la terre : on aurait dû dire le peuple le plus échauffé.

Les cuisinières se sont emparées du mot *rafraîchissant ;* et, à l'abri derrière ce mot, elles empoisonnent chaque matin leurs maîtres en mêlant un tiers de chicorée au café.

Vous obtiendrez tout de votre cuisinière, qu'elle sale moins, qu'elle poivre davantage, qu'elle se contente du sou par livre que lui font le boucher, l'épicier, le fruitier.

Vous n'obtiendrez jamais de votre cuisinière qu'elle ne mette pas de chicorée dans votre café.

La cuisinière la plus menteuse est impudente à l'endroit de la chicorée. Elle avoue la chicorée, elle s'en vante, elle dit à son maître :

— Vous êtes échauffé, monsieur ; c'est pour votre bien.

Si vous la chassez, elle sort de chez vous la tête haute, et en vous insultant du regard.

Elle est martyre de la chicorée !

Je suis parfaitement convaincu qu'il y a une société secrète entre les cuisinières ; une caisse de secours pour les chicoréennes.

Or, quand les épiciers ont vu cela, ils se sont appliqué la maxime : *Audite et intelligite.*

Ils ont compris, eux qui n'ont pas la comprenette facile, comme disent les Belges.

Autrefois ils vendaient la chicorée à part, — reste de pudeur. — Aujourd'hui, on vend du café à la chicorée, comme on vend du chocolat à la vanille.

Vous savez cela, vous, amateurs de café, qui prenez votre moka pur et non pas un tiers martinique et un tiers bourbon. Vous faites acheter votre moka en grains.

Vous vous dites : « Je le grillerai, je le moudrai moi-même. Je le mettrai sous clef, je fourrerai la clef dans ma poche. J'ai une machine à esprit-de-vin pour faire le café, je ferai mon café sur ma table au dîner, et, de cette façon, j'échapperai à la chicorée. »

Vous en êtes empoisonné !

Les épiciers ont inventé un moule à graine de café, comme les armuriers ont inventé un moule à balles.

Vous avez un tiers de chicorée dans votre moka brûlé, moulu, enfermé, préparé par vous !

Depuis la chicorée, les épiciers sont devenus bien vicieux !

Voilà ce que je dis à ma compagne de voyage lorsque je lui entendis demander en allemand :

— Du café à la crème.

Mais savez-vous ce qu'elle répondit à ma diatribe?

— Je ne déteste pas la chicorée, c'est bon pour le sang.

Ainsi, jusqu'en Allemagne, jusqu'en Hongrie même, cette théorie, non seulement anticulinaire, mais je dirai plus, antiartistique, a pénétré : La chicorée est rafraîchissante !

Je m'éloignai de Lilla. J'éprouvais une certaine répugnance à voir ces lèvres, fraîches comme deux feuilles de rose, ces dents blanches comme des perles se mettre en contact avec l'affreuse boisson.

J'allai me promener à l'avant.

Dans un lointain bleuâtre, on commençait à voir se dessiner l'azur plus foncé des grandes collines qui bordent le Rhin, et qui, en se resserrant, forment le passage si pittoresque de la Loreley.

Je restai jusqu'à ce que je présumasse que le bol de café à la crème était absorbé.

Puis je revins.

Je trouvai ma compagne de voyage en conversation des plus animées avec une charmante femme de vingt-trois à vingt-quatre ans, blonde, grasse, douce de figure, flexible de taille.

Je crus m'apercevoir que les deux femmes parlaient de moi.

Non seulement je devinai qu'elles parlaient de moi, mais je crus même comprendre le sujet de leur conversation.

En nous voyant arriver ensemble sur le bateau, Lilla et moi, la jolie Viennoise — la dame blonde était de Vienne — la jolie Viennoise lui avait demandé ce que nous étions l'un à l'autre.

Et ma compagne de voyage avait répondu la vérité : c'est que nous étions purement et simplement amis.

Il était clair que son interlocutrice n'en voulait rien croire.

Je m'approchai, et, à la façon toute respectueuse dont je parlai à madame Bulyowsky, sa compatriote put voir qu'elle lui avait dit l'exacte vérité.

La conversation devint générale.

Lilla me présenta à la belle voyageuse comme son ami, puis ensuite me présenta la belle voyageuse comme une admiratrice passionnée de la littérature française, — ce qui me permettait de prendre ma part de l'admiration répartie sur mes confrères.

La belle Viennoise parlait français comme une Parisienne.

Je ne sais pas son nom, et, par conséquent, je ne puis la compromettre par le portrait que j'en ai tracé ; mais j'ai tout lieu de penser que, si j'avais fait avec elle le voyage que je faisais avec Lilla, et qu'au bout de quatre jours et de quatre nuits, elle m'eût présenté comme un ami, elle eût fait un gros mensonge.

Cependant le soleil montait sur l'horizon.

— Où avez-vous mis mon ombrelle ? me demanda ma compagne de voyage.

— En bas, dans le salon, avec mon sac de nuit.

Je me levai.

Lilla me tendit la main avec cette grâce charmante qui faisait le mérite principal de mademoiselle Mars.

— Pardon de la peine que je vous donne, ajouta-t-elle.

Je fis un mouvement pour lui baiser la main.

— Oh ! attendez.

Elle ôta son gant.

Je lui baisai la main et j'allai chercher l'ombrelle.

En mettant le pied sur la première marche de l'escalier, je me retournai.

Je vis la jeune Viennoise qui lui prenait vivement la main et qui avait l'air de lui faire une demande.

— Allez, allez, me dit Lilla.

Je descendis et, cinq minutes après, je remontai avec l'ombrelle.

Lilla était seule.

— Que vous disait donc la charmante femme qui était près de vous et qui n'y est plus ? lui demandai-je.

— Quand cela ?

— Au moment où je me suis retourné

— Curieux !

— Dites, je vous en prie

— Non, ma foi ; vous avez déjà bien assez d'amour-propre sans cela.

— Si vous ne me le dites pas, je vais aller le lui demander à elle-même.

— Ne faites pas une chose comme celle-là.

— Dites, alors.

— Vous voulez savoir ce qu'elle me demandait ?

— Oui.

— Eh bien, elle me demandait de me baiser la main à la place où vous me l'aviez baisée.

— Et vous le lui avez permis, j'espère bien ?

— Sans doute... C'est bien allemand, n'est-ce pas ?

— Oui ; seulement je donnerais bien des choses pour que ce fût français.

— Est-ce qu'une de vos reines n'a pas baisé les lèvres mêmes d'un poète tandis qu'il dormait ?

— Oui ; mais cette reine était Écossaise, et elle est morte, empoisonnée par son mari en disant : « Fi de la vie, je ne la regrette pas... ! » Il est vrai que cette reine était la femme de Louis XI.

V

A peine la jolie Viennoise m'avait-elle vu me rapprocher de madame Bulyowsky, qu'elle était accourue s'asseoir à ses côtés, sans se préoccuper de ce que celle-ci venait de me raconter.

Les Allemandes ont cela d'admirable qu'elles ne cachent pas leur enthousiasme et que leur bouche ne dément ni leurs yeux ni leur cœur ; ce qu'elles pensent, elles le disent simplement, nettement, franchement.

Je ne crois pas qu'il y ait à la fois d'impression plus douce et plus flatteuse que celle de s'entendre naïvement louer par la bouche d'une jolie femme, née à cinq cents lieues de vous, parlant une autre langue que vous, que le hasard vous fait rencontrer, qui ne devait jamais vous connaître, et qui se félicite joyeusement de vous avoir connu. Lorsque l'on compare ces caressants effluves du cœur et des yeux que l'on trouve du moment où l'on a passé la frontière, à cette froide dissection du talent, à cette éternelle négation du génie, auxquelles nous habituent nos feuilles quotidiennes, hebdomadaires ou mensuelles, on se demande pourquoi c'est toujours dans son pays et parmi ses compatriotes que l'on trouve ce désenchantement, qui mènerait tout droit au découragement si l'on n'allait de temps en temps se retremper à l'étranger. Antée retrouvait ses forces en touchant la terre d'Afrique. Je ne suis pas Antée, mais je sais que je perds les miennes toutes les fois que je touche la terre de France.

Au reste, une seconde surprise du même genre que la première m'attendait : en même temps que nous, s'était embarquée une société composée de deux hommes de trente à trente-cinq ans, de deux femmes de vingt-cinq à trente, et d'un enfant de sept à huit.

Tout cela avait un air étranger qui dénonçait les habitants d'un monde plus rapproché que le nôtre du soleil des tropiques ; l'enfant surtout, avec ses longs cheveux noirs, son teint mat, ses yeux de flamme, était un type vivant de l'Amérique du Sud.

Une des deux femmes avait dit, un instant après que le bateau s'était mis en route, quelques mots tout bas à l'oreille de l'enfant, et, depuis ce temps, il n'avait cessé de me regarder avec une naïve curiosité.

Comme le groupe dont il faisait partie était en face de celui que nous formions, et comme nous n'étions séparés les uns des autres que par la distance qui existe du banc appuyé au capot au banc appuyé au bastingage, je réunis toutes les parcelles de ma science philologique pour lui dire en espagnol :

— Mon bel enfant, voulez-vous demander pour moi à madame votre mère la permission de vous embrasser ?

A mon grand étonnement, une des deux femmes lui dit alors en excellent français :

— Alexandre, allez embrasser votre parrain.

L'enfant, fort de cette autorisation, vint se jeter tout courant dans mes bras.

— Ah ! par exemple, répondis-je, voilà qui est fort ! Qu'à don Juan, qui lui demandait d'un côté à l'autre du Mançanarès du feu pour allumer son cigare, Satan ait répondu en allongeant le bras par-dessus le fleuve, et qu'au cigare que tenait la main emmanchée au bout de ce bras, don Juan ait allumé le sien, voilà qui est à merveille. Mais que moi, sans m'en douter, j'aie allongé les deux mains pour tenir un enfant sur les fonts de baptême à Rio-Janeiro ou à Buenos-Ayres, voilà ce dont je ne me serais jamais douté.

— C'est qu'en effet, me répondit la dame étrangère, la chose ne s'est point entièrement passée ainsi.

— Y a-t-il indiscrétion à insister ? demandai-je.

— Oh ! mon Dieu, non, me répondit l'Américaine. Nous ne sommes ni de Buenos-Ayres, ni de Rio-Janeiro : nous sommes de Montevideo. Or, lorsque, Rosas repoussé, la paix faite, nous avons pu respirer, notre premier désir a été, pour nous mettre au pas de la civilisation, d'imiter les principales villes d'Europe dans la création de leurs plus utiles ou plus philanthropiques établissements. Le premier, ou un des premiers de tous, fut un hospice des enfants trouvés. Eh bien, l'enfant que vous voyez là fut celui qui étrenna l'établissement, et votre nom est si populaire à Montevideo, qu'on lui donna votre nom pour qu'il portât bonheur au nouvel hospice. Nous n'avions pas d'enfants ; nous résolûmes d'en prendre un aux Enfants-Trouvés. Nous choisîmes celui-là à cause de son nom.

Je tenais le bel enfant entre mes bras ; je le serrai sur ma poitrine, tout fier d'avoir eu, d'un côté du monde à l'autre, une si heureuse pression sur cette pauvre petite existence.

De mes bras, il passa dans ceux de mes deux compagnes de voyage ; puis, je ne sais comment, les mains de l'enfant, la main de Lilla, celle de la dame viennoise et la mienne se trouvèrent enlacées, et restèrent ainsi pendant près d'une demi-heure, se parlant par ces frémissements sympathiques qui touchent à l'extase.

Cette demi-heure ne fut peut-être pas la plus heureuse, mais elle fut à coup sûr la plus douce de ma vie.

Tout à coup, avec un sourire et un baiser, l'enfant s'échappa et courut à sa famille adoptive, comme l'oiseau qui s'envole pour retourner à son nid.

Je dégageai ma main si doucement prise ; je suivis l'enfant et j'allai demander à mes Espagnols du Sud quelques renseignements sur des hommes que j'avais connus, et qui résidaient à Montevideo.

Le premier dont je m'informai est un compatriote à moi, une jeune armurier de Senlis. J'avais pu l'aider lorsqu'il avait désiré venir s'établir à Paris. Son commerce prospérait lorsque arriva la révolution de 1848, qui, en renversant un trône, troubla du même choc tant d'existences.

Je l'avais recommandé au général Pacheco y Obès, lors de la mission que celui-ci avait remplie à Paris. Le général l'avait envoyé à Montevideo, et l'avait fait nommer

armurier du gouvernement. Il était — l'armurier — en train de faire fortune.

Je l'ai revu depuis, à un de ses voyages en France. Il m'a rapporté les quelques billets de mille francs qu'il me devait, et, pour les intérêts, une magnifique peau d'ours.

Cela me conduisit à parler d'un autre Français que j'avais, lui aussi, recommandé au général Pacheco : c'était le comte d'Horbourg, fils d'un aide de camp de mon père.

Un jour, en chassant dans le delta du Nil avec mon père,

D'Horbourg était mort dans l'exercice de ses fonctions, et fort malheureusement.

Un jour qu'il faisait manœuvrer un régiment au milieu des grandes herbes, son sabre lui échappa de la main, et tomba. Avec l'agitation fébrile qui ne le quittait pas, il mit pied à terre. Le sabre était resté debout, la poignée sur le sol, la lame en l'air. Dans le mouvement qu'il fit, il se passa la lame au travers du corps, et ne survécut que deux heures à l'accident.



Plus rapide que le serpent, mon père avait mis en joue et fait feu.

le comte d'Horbourg, père de celui dont je parle, marcha sur la queue d'un de ces boas de la petite espèce, que l'on appelle des pythons.

Le serpent se redressa et darda sa tête énorme pour le mordre.

Mais, plus rapide que le serpent, mon père avait mis en joue, fait feu et l'avait tué sans qu'un seul grain de plomb eût atteint l'aide de camp.

Le comte d'Horbourg avait fait faire un ceinturon de sabre avec la peau de ce serpent.

Puis, en mourant, il m'avait légué le ceinturon, comme un souvenir de mon père.

Son fils, tout vêtu de deuil, me l'avait apporté. De là ma connaissance avec lui.

Il avait servi en Afrique et ne manquait pas d'instruction ; mais c'était une de ces santés et de ces intelligences ravagées par l'absinthe. Avait-on besoin de lui physiquement, il avait la fièvre ; avait-on besoin de lui intellectuellement, il était ivre.

Celui-là, ce n'était pas moi qui l'avais recommandé au général Pacheco : c'était le général qui me l'avait demandé. Il en avait fait un officier instructeur

Quant à Pacheco y Obès, l'homme le plus important de toutes les révolutions montévidéennes, lui aussi était mort, mort en disgrâce comme Scipion. Pauvre comme Cincinnatus, il avait, comme Lamartine, remué des millions ; seulement, c'était un de ces poètes aux mains ouvertes, entre les doigts desquels les millions glissent.

Arrivé à Paris avec une mission de confiance, il avait été raillé par les petits journaux. La raillerie avait été jusqu'à l'offense. Il avait demandé satisfaction, on la lui avait refusée ; il avait alors eu recours à la police correctionnelle, et, quoique parlant assez mal le français, il avait voulu y plaider sa cause lui-même.

Il avait eu devant le tribunal un de ces mouvements d'éloquence comme en ont les grands cœurs, comme en avait le général Foy, comme en avait le général Lamarque, comme en avait M. de Fitz-James

On l'avait surtout raillé sur l'exiguité de sa république, sur l'infimité de sa cause

Il avait répondu :

— La grandeur du dévouement ne se mesure pas à la grandeur de la chose que l'on défend. Si j'ai le bonheur de verser tout mon sang pour la liberté de Montevideo, j'aurai

fait autant qu'Hector, qui versa tout le sien pour la défense de Troie.

Où ce grand cœur s'était éteint, ce grand défenseur d'une petite cause était mort, mort si pauvre, que c'était le jeune armurier, que je lui avais recommandé au temps de son pouvoir, qui avait fait les dépenses de ses derniers jours, les frais de ses funérailles.

Ces nouvelles étaient tristes. Hélas ! il arrive un âge de la vie où, en portant les regards autour de soi, on ne voit partout que des points noirs : ce sont des taches de deuil. Les médecins disent que c'est la vue qui se fatigue, que c'est la rétine qui s'injecte, que c'est la goutte sereine qui frappe aux réseaux de la prunelle ; ils appellent cela *les mouches volantes*.

Lorsqu'on cesse de voir ces mouches-là, c'est que l'on est mort soi-même

Je revins à mes deux compagnes, après les avoir cherchées inutilement à la place où je les avais laissées : elles avaient transporté leur domicile près d'une table, et sur cette table étaient du papier, de l'encre et des plumes.

Je compris : j'étais condamné à la torture de l'autographe ; torture ordinaire, qui passa tout naturellement à l'extraordinaire.

Du moment que j'avais mis le pied sur le bateau on avait su qui j'étais.

Du moment que je mettais la main à la plume, on fit queue.

Par malheur, il y avait à bord un certain nombre d'Anglais, et surtout d'Anglaises.

En matière d'autographes, les Anglais mâles sont indiscrets, les Anglaises sont insatiables.

Au reste, la séance que je fis au milieu d'une douzaine d'Anglaises de tout âge, depuis douze ans jusqu'à soixante, m'amena à une grande découverte philologique et physiologique.

Je remarquai que la déformation de la bouche, si commune chez les vieux Anglais et les vieilles Anglaises, ne s'opérait qu'à un certain âge, et que tous les Anglais et toutes les Anglaises jeunes avaient, en général, des bouches charmantes

Qui peut donc avoir déformé la bouche des vieux Anglais et des vieilles Anglaises, au point d'en faire un museau chez les uns, une trompe chez les autres ?

C'est le *th*.

— Comment ! le *th?* direz-vous.

Eh ! mon Dieu, oui.

Demandez à votre professeur d'anglais comment on arrive au sifflement nécessaire pour prononcer le *th* et en faire *thz*.

Il vous répondra :

— Appuyez fortement la langue sur la mâchoire supérieure et inférieure à la fois, et prononcez le *th* en même temps.

Eh bien, à force de prononcer le *th*, qui se trouve à chaque seconde dans le vocabulaire anglais, à force de pousser la mâchoire inférieure et supérieure pour prononcer ce maudit *th*, le corps mou — la langue — l'a emporté sur le corps dur — les dents ; et, en attendant qu'elle soit renversée tout à fait, la barricade s'est inclinée sous la pression.

Si vous connaissez, cher lecteur ou belle lectrice, une autre solution à ce problème : « Pourquoi les Anglais et les Anglaises de quinze à vingt ans ont-ils presque tous une bouche charmante, et pourquoi les Anglais et les Anglaises de cinquante à soixante ans ont-ils presque tous une bouche affreuse ? » si, dis-je, vous connaissez une autre solution, donnez-la-moi ; — et, moi, je vous donnerai un autographe.

VI

Nous arrivâmes vers neuf heures du soir à Coblence.

Ma compagne de voyage était si bien habituée à notre fraternité qu'elle ne s'inquiétait plus de la topographie de nos chambres, et que, nous eût-on donné la même chambre, pourvu que cette chambre eût eu deux lits, elle n'eût point fait d'observation.

Nos chambres se trouvèrent contiguës ; celle de Lilla avait deux lits.

Nous soupâmes tous trois : — notre amie la dame viennoise avait accepté le *triumféminavirat*.

Nous avions passé une après midi adorable.

En vérité, si les hommes savaient tout ce qu'il y a de charmant dans l'amitié d'une femme, et même de deux femmes, ils verseraient peut-être une larme de plaisir, mais à coup sûr une larme de regret, le jour où ils franchiraient les limites de l'amitié pour mettre le pied dans les domaines de l'amour.

Nous passâmes une charmante soirée. On nous servit le thé dans la chambre de Lilla, et nous le prîmes près d'une large fenêtre s'ouvrant sur le Rhin d'abord, un peu audessus du pont qui va à la forteresse d'Ehrenbreitstein, puis, au delà du Rhin, sur les collines qui commencent à se changer en montagnes.

La lune se leva, et fit ruisseler, le long des montagnes, des flots de douce lumière qui vinrent aboutir au Rhin, et qui le changèrent en un immense miroir d'argent.

Que dîmes-nous en face de cette merveilleuse nature ? Je ne me le rappelle plus ; probablement parlâmes-nous de Shakspeare et d'Hugo, de Gœthe et de Lamartine. Les grands poètes chantent les grands spectacles de la nature, et, reconnaissants à coup sûr, les grands spectacles de la nature font penser aux grands poètes.

Sans doute pour continuer, autant qu'il était possible, cette bonne intimité, notre amie viennoise demanda à Lilla de partager sa chambre. Lilla se retourna de mon côté comme pour me demander si cela ne me contrarierait pas.

J'éclatai de rire.

Je me retirai dans la mienne et je laissai ces deux dames chez elles.

Pour voir cette belle lune de mon lit et quand ma bougie serait soufflée, j'avais laissé mes persiennes ouvertes et mes rideaux non tirés, de sorte qu'à travers mes carreaux, je voyais le firmament tout d'azur, coupé d'une large trace blanchâtre, — c'était la voie lactée — tandis qu'au plus profond du ciel, je voyais trembler une étoile alternativement rouge, blanche et bleue, — c'était Aldébaran.

Combien de temps contemplai-je ce doux et mélancolique spectacle les yeux ouverts ou à demi fermés, je ne le sais. Je finis par m'endormir, et, quand je rouvris les yeux encore tout pleins de cet azur nocturne et de ces bluets de flamme, je crus être en face d'un incendie.

Tout ce qui était bleu la veille était maintenant de pourpre. Ce ciel si calme et si limpide quelques heures auparavant, semblait rouler des vagues de feu. L'aurore se levait, annonçant le soleil.

J'étais en extase devant ce spectacle lorsque je crus m'entendre appeler de la chambre voisine.

Je prêtai l'oreille, et, en effet, mon prénom d'Alexandre vint jusqu'à moi.

— Est-ce vous, Lilla ? demandai-je à demi-voix de mon côté.

— Oui ; vous êtes éveillé, tant mieux ! continua-t-elle toujours à voix basse. Ne trouvez-vous pas magnifique la décoration que Dieu fait pour nous en ce moment ?

— Splendide ! Comme c'est fâcheux de voir un si beau ciel chacun de son côté !

— Qui vous empêche de venir le voir d'ici ?

— Mais notre Viennoise consent-elle ?

— Bah ! elle dort.

— Ouvrez-moi la porte, alors.

— Ouvrez-la vous-même ; elle n'a jamais été fermée.

Je sautai à bas de mon lit, je passai un pantalon à pieds et ma robe de chambre, je chaussai mes pantoufles, et j'entrai le plus doucement que je pus dans la chambre de mes voisines.

Lilla, pour me servir de termes de théâtre, était couchée au *côté cour*, et sa voisine au *côté jardin*. La haute fenêtre permettait à un rayon du jour naissant d'empourprer son lit et son visage, qui semblait nager dans une lumière rose. Je détachai un miroir, et, sans m'interposer entre le jour et elle, je le lui portai pour qu'elle s'y regardât.

Il ne me fut pas difficile de reconnaître à son sourire qu'elle m'était reconnaissante de se voir si belle.

— Eh bien, lui dis-je, embrassez-vous.

Et j'approchai la glace de ses lèvres.

— Non, dit-elle, embrassez-moi, cela vaudra mieux.

Je l'embrassai en lui souhaitant une longue suite d'aurores aussi belles que celle que nous voyions se lever, puis je reportai le miroir à son clou.

— Prenez une chaise et asseyez-vous près de mon lit, dit-elle ; j'ai une prétention.

— Laquelle ?

— C'est que vous me racontiez une histoire qui, dans mon souvenir, restera éternellement mariée à celui de ce beau lever de soleil

— Quelle histoire voulez-vous que l'on raconte en face d'une pareille solennité ? Vous connaissez *Werther*, vous connaissez *Paul et Virginie*...

— Ne m'avez-vous pas dit que vous deviez un des bons souvenirs de votre vie à une de mes compatriotes ?

— C'est vrai ; je vous ai dit cela.

— Ne m'avez-vous pas dit que ce souvenir n'était mêlé d'aucun trouble, et que les seules larmes que vous eussent coûtées trois mois de bonheur étaient celles répandues au moment où vous vous étiez quittés ?

— C'est encore vrai.

— Regardez-vous comme une indiscrétion de me raconter cette histoire ?

— Non, par malheur ; car il y a deux ans que la personne est morte.

— Vous m'avez dit que non seulement elle était ma compatriote, mais encore qu'elle était, comme moi, artiste dramatique.

— Oui ; seulement, elle était dramatique en chantant, elle.

— Racontez-moi cela, je vous en prie ; mais parlez à demi-voix, à cause de notre voisine qui dort.

— C'était en 1839 ; j'étais déjà vieux, comme vous voyez, j'avais trente-sept ans.

— Est-ce que vous serez jamais vieux, vous ?

— Dieu vous entende ! Je me trouvais pour la troisième fois à Naples, et toujours sous un nom supposé. Cette fois, je portais le nom assez peu poétique de M. Durand.

« Je voulais retourner à Sorrente, à Amalfi, à Pompéi, que j'avais mal vus à mon premier voyage, et que, d'ailleurs, on n'a jamais vus assez. En conséquence, fidèle à mes traditions, je me rendis au port et louai une de ces grandes barques siciliennes avec lesquelles j'avais déjà fait mon voyage de 1835.

« Cette fois, j'étais seul et je n'avais plus avec moi ces deux bons compagnons que l'on appelait, l'un Jadin, l'autre Milord.

« Cette fois, Duprez n'était plus à Naples, Malibran n'était plus à Naples, Persiani n'était plus à Naples.

« Aussi Naples m'avait-il paru fort triste.

« Cependant, la veille de ce jour où j'allais fréter une barque, j'avais assisté à une grande solennité musicale.

« Votre compatriote, madame D..., que vous me permettrez de ne vous désigner que sous son prénom de Maria, avait donné sa dernière représentation à Naples ; elle allait chanter au théâtre de Palerme.

« Madame D... était une grande et belle personne de trente ans, parlant comme vous toutes les langues, ayant une très belle voix, mais surtout une voix admirablement dramatique.

« Son triomphe était la *Norma*.

« Je l'avais connue à Paris, où on lui avait fait jouer des rôles comiques, celui de Zerlina entre autres, dans lequel elle avait eu un très grand succès.

« Je lui avais alors été présenté, après une représentation de *Don Juan*, et nous nous étions sentis pris d'une telle sympathie l'un pour l'autre, que, lorsque je lui avais tout simplement dit que je la trouvais charmante et que j'étais bien heureux qu'elle partît le surlendemain, elle m'avait naïvement répondu :

« — Quel malheur, au contraire !

« — Mais, m'empressai-je de lui dire, en deux jours il y a quarante-huit heures, en quarante-huit heures, deux mille huit cent quatre-vingts minutes ; c'est une éternité, quand on sait les mettre à profit.

« Mais elle avait secoué la tête et avait répondu :

« — Non... En quarante-huit heures, j'aurais le temps de vous faire voir que vous me plaisez, mais pas celui de vous prouver que je vous aime.

« La réponse m'avait paru concluante ; je n'avais pas insisté. Je lui avais baisé la main en la quittant. Elle était partie pour l'Allemagne ; moi, j'étais parti pour l'Italie : nous ne nous étions pas revus.

« Le hasard nous réunissait à Naples.

« Seulement, comme j'y étais sous un nom supposé, comme j'y étais de la veille, elle ignorait que j'y fusse ; tandis que, moi, je savais ses succès, ses applaudissements, ses triomphes. Son nom était non seulement sur toutes les affiches, mais encore dans toutes les bouches.

« Je m'étais informé d'elle ; j'avais demandé où elle demeurait. On m'avait répondu : « Rue de Tolède, » et l'on m'avait donné son adresse précise. J'allais courir chez elle, quand on m'avait arrêté par ces quelques mots :

« — Vous savez qu'elle va se marier ?

« Vous comprenez quelle douche d'eau glacée cette phrase me versait sur la tête !

« — Se marier ! et avec qui ?

« — Avec un de vos compatriotes, un jeune compositeur que vous connaissez bien certainement, qui fait de la musique en amateur : le baron Ferdinand de S...

« — Ah ! mon Dieu ! m'écriai-je.

« Et rien, en effet, ne pouvait m'étonner plus que cette alliance.

« Mais, comme les choses incroyables sont surtout celles auxquelles je crois tout d'abord, attendu qu'il faut qu'une chose incroyable soit pour que l'on ôse qu'elle est, je demeurai étonné, mais convaincu.

« A partir de ce moment, je n'avais pas même eu l'idée de revoir Maria ; si elle n'avait pas jugé à propos de faire attention à moi quand elle allait partir dans deux jours, à plus forte raison ne me connaîtrait-elle plus quand elle allait se marier dans huit jours.

« Peut-être, sans cette nouvelle, serais-je resté quelques jours de plus à Naples, au risque de m'y faire arrêter comme la première fois ; mais, tout au contraire, cela hâta mon départ. J'allai donc, comme je l'ai dit, au port ; j'y louai le seul *speronare* qu'il y eût, et je repris le chemin de mon hôtel.

« Sur le môle, je me trouvai nez à nez avec Maria et Ferdinand.

« Tous deux poussèrent un cri d'étonnement.

« — Comment êtes-vous ici et comment ne le savions-nous pas ? me demandèrent-ils tous deux d'une seule voix.

« — Par la raison infiniment simple que tout le monde ignore que j'y suis, attendu la bienheureuse antipathie que Sa Majesté le roi de Naples professe pour votre très humble serviteur.

« — Mais vous saviez que nous y étions, nous, me dit Ferdinand ; comment n'êtes-vous pas venu nous voir ?

« — Je savais que madame y était, et, hier au soir, à San-Carlo, je lui ai payé mon tribut d'éloges.

« — Et vous n'êtes pas venu me voir au théâtre ? me dit à son tour Maria.

« — Non, et cela pour deux raisons.

« — Je gage qu'il n'y en a pas une de bonne dans les deux.

« — Je gage qu'elles sont bonnes toutes les deux, au contraire.

« — Voyons !

« — La première, c'est que, pour entrer au théâtre, il eût fallu dire mon nom ; qu'en disant mon vrai nom, c'est-à-dire Alexandre Dumas, j'étais pris à l'instant même et conduit à la police ; qu'en disant mon faux nom, Pierre Durand, personne ne me reconnaissait, c'est vrai, mais pas vous plus que les autres, et que, par conséquent, je n'arrivais pas jusqu'à votre loge.

« — Hum ! fit Maria, je dois dire que, si la première raison n'est pas tout à fait bonne, elle n'est pas non plus tout à fait mauvaise. Voyons la seconde.

« — La seconde, c'est qu'ayant appris votre futur mariage, je n'ai pas voulu me jeter au travers de vos amours pour y être reçu comme un chien dans un jeu de quilles.

« — Et qui vous dit que vous eussiez été reçu comme cela ?

« — Je ne connais pas les amoureux, n'est-ce pas, moi qui passe ma vie à en faire ?

« — Venons-nous de vous recevoir comme cela ?

« — Je crois bien, dans la rue ! Il ne vous manquerait plus que de me faire une scène, parce que je vous trouble, moi, quatre cent millième.

« — J'en ai cependant bien envie, pour mon compte, dit le baron.

« — Comment cela ?

« — Parce que je suis furieux.

« — Et vous, madame, êtes-vous furieuse ?

« — Par contre-coup, moi.

« — Par contre-coup seulement, merci.

« — Que vous arrive-t-il ?

« — Il nous arrive... Puisque vous savez que nous nous marions, je n'ai rien à vous apprendre de ce côté-là...

« — Non.

« — Seulement vous ne savez pas où nous voulions nous marier ?

« — Je ne m'en doute pas.

« — Eh bien, nous voulions nous marier à Sainte-Rosalie de Palerme, pour laquelle madame a une dévotion toute particulière. Vous savez ce que c'était que sainte Rosalie ?

« — Parfaitement : c'était la fille d'un riche seigneur de Rome, descendant de Charlemagne, qui se retira dans une grotte du mont Pellegrino, où elle mourut vers le commencement du douzième siècle ou vers la fin du onzième.

« — Est-il ferré sur sa sainte Rosalie, hein !

« — Je le crois bien, parbleu ! J'étais à Palerme lors de sa fête, et comme elle est la patronne de la ville, je n'ai eu garde d'y manquer.

« — Et voilà tout ce que vous savez de sainte Rosalie ?

« — Pardon, je sais encore qu'elle remplit à Palerme les mêmes fonctions que certain forgeron remplit à Gretna-Green.

« — Eh bien, voilà justement pourquoi nous voulions avoir affaire à sainte Rosalie de Palerme, c'était pour lui faire exercer ses fonctions à notre endroit

« — Ah ! parfaitement !... Eh bien, elle a refusé ?

« — Non, pas le moins du monde.

« — Vous dites que vous êtes furieux, cher ami.

« — Je suis furieux, parce que nous comptions partir demain par le bateau à vapeur de Sicile.

« — Bon ! il ne part pas ?

« — Il est en réparation, il a une roue cassée.

« — Ah ! le maladroit ! Eh bien, faites comme moi, alors.

« — Qu'avez-vous fait, vous ?

« — J'ai loué un speronare. Allez au port en louer un autre.

« — Nous en venons ; il n'y en a plus ; un M. Durand

venait de fréter le seul qu'il y eût... Ah ! mais j'y pense ! s'écria le baron.

« — Quoi ? demanda Maria.

« — Mais c'est lui, M. Durand ; il vient de nous le dire.

« — Sans doute, c'est moi.

« — Cédez-nous votre bateau

« — Eh bien, et moi ?

« — Vous partirez plus tard ; vous n'êtes pas pressé, vous ne vous mariez pas.

« — Heureuse ignorance !

« — Cédez-nous votre bateau.

« — Et si l'on me reconnaît, et si l'on m'arrête ?

« — Diable ! Cédez-nous-le tout de même.

« — Il y tient !

« — Attendez donc ! et nous vous donnons passage gratis pour Messine ou pour Palerme.

« — Mais je ne vais ni à Messine ni à Palerme.

« — Vous y viendrez ; pardieu ! le grand malheur !

« — Justement, il manque à Maria un témoin, vous lui en servirez.

« — Que madame m'invite, et je verrai ce que j'ai à faire.

« — Vous l'entendez, Maria ?

« Mais Maria se taisait, et, comme le sang lui montait au visage, elle devenait rouge jusqu'aux oreilles.

« — Eh bien, fit le baron, vous ne dites rien.

« — Je n'ose.

« L'embarras de madame D... était ma vengeance ; je résolus de la pousser à bout.

« Pour la première fois, je fus rancunier.

« — Eh bien, lui dis-je, j'accepte, mais à une condition.

« — Laquelle ?

« — C'est que c'est moi qui vous conduirai, qui vous prêterai mon bateau, qui vous déposerai sur la terre de Sicile.

« — Tope ! dit Ferdinand, j'accepte.

« — Oh ! murmura Maria, c'est d'une indiscrétion...

« — Dame ! qui veut la fin, veut les moyens, et je veux la fin.

« — Taisez-vous donc.

« — Mais non, je ne veux pas me taire. Je veux le crier sur les toits, au contraire, et la chose est d'autant plus commode qu'ici les toits sont plats.

« — Allons madame, dis-je à Maria, laissez-vous convaincre.

« — Comment ! vous aussi ?

« — Sans doute, moi aussi, moi tout le premier.

« — Non, s'il vous plaît, vous le second.

« — C'est juste. Et quand partons-nous ?

« — Quand comptez-vous partir ?

« — Demain au jour, si le vent est bon.

« — Partons demain au jour.

« — Nous ne devions partir qu'après-demain.

« — Avec le speronare, nous mettrons bien un jour de plus qu'avec le bateau à vapeur ; cela reviendra au même.

« — Mais ma toilette ?

« — Il est convenu que vous vous mariez en robe grise et en chapeau.

« — Mais nos passeports ?

« — Mon cher Dumas, prenez le bras de madame, promenez-vous un instant avec elle à Chiaja ; je passe à l'ambassade française, puis au ministère des affaires étrangères, et je rapporte nos passeports.

« — Ferdinand ! Ferdinand !

« Ferdinand était déjà loin.

« Je pris le bras de Maria, que je sentis frissonner au contact du mien, et je m'acheminai avec elle à travers Chiaja.

« Nous arrivâmes, sans prononcer une seule parole, jusqu'à la jetée contre laquelle vient battre la mer.

« Puis nous nous arrêtâmes silencieux, les yeux noyés dans l'étendue.

« Au bout d'un instant, je poussai un soupir auquel Maria répondit par un soupir.

« — Je crois, ma chère Maria, lui dis-je, que vous faites une grande folie tous les deux.

« — Vous le croyez, me dit-elle, et, moi, j'en suis sûre. .

. . . .

En ce moment, notre amie viennoise fit un mouvement dans son lit. Je me retournai de son côté

— Ne faites pas attention, me dit Lilla, c'est pour mieux respirer.

— Ne serait-ce pas, lui dis-je, pour mieux entendre ?

— Vous êtes fou ! elle dort comme Ève avant le péché.

— Allons donc ! comme Ève avant le péché ! non seulement je vois une femme, mais j'en vois deux.

Il n'en était absolument rien : ce qui n'empêcha pas notre Viennoise de pousser un grand cri et de faire un prodigieux mouvement pour ramener son drap jusqu'à ses yeux.

— Ah ! lui dis-je, je vous y prends, curieuse !

Elle sortit ses deux mains du lit, et les joignit comme eût fait un enfant.

— Je vous en supplie ! dit-elle.

— Soit ; mais je ne puis à la fois parler pour deux personnes, parler à droite et regarder à gauche ; le moins qui puisse m'arriver, c'est de gagner un torticolis.

— Alors que demandez-vous ? fit la belle Viennoise.

— Je ne demande pas, j'exige.

— Oh ! vous exigez ? fit Lilla.

— Oui, j'exige ou je me tais.

— Non, non, non... Qu'exigez-vous ? demanda la Viennoise.

— Je vais fermer les yeux, vous viendrez vous mettre dans le même lit que votre amie. Je deviendrai peut-être fou de voir deux pareilles têtes sur le même oreiller ; mais, au moins, je n'attraperai pas de torticolis.

— Faut-il faire ce qu'il veut, Lilla ?

— Sans doute, puisque vous vous êtes mise à sa discrétion.

— Mais vous fermerez les yeux ?

— Parole d'honneur !

— Tiendra-t-il sa parole d'honneur, Lilla ?

— J'en réponds pour lui.

— Fermez les yeux, alors.

J'entendis marcher comme une ombre, je sentis passer comme un parfum ; puis une petite voix toute tremblotante me dit :

— C'est fait, vous pouvez regarder.

Les deux charmantes femmes étaient l'une près de l'autre, les bras enlacés, la joue de la Viennoise sur la tête de Lilla.

Ah ! si j'avais pu dire comme Corrége : *Anch'io son pittore !*

VII

Je repris :

— Ferdinand avait mis en pratique l'axiome italien : *Qui veut, va ; qui ne veut pas, envoie.*

« Il avait été, et, une demi-heure après, comme il l'avait promis, il revenait avec les passeports.

« Il nous avait, comme je l'ai dit, laissés, Maria et moi, au bord de la mer.

« Pendant notre tête-à-tête, Maria m'avait raconté, avec cette complaisance que met la femme la moins coquette à un pareil récit, comment Ferdinand s'était épris pour elle d'une façon insensée ; comment, ne l'aimant pas assez pour répondre à cette passion, elle lui avait tenu rigueur ; comment cette rigueur, à laquelle il ne s'attendait point, avait affolé Ferdinand et comment, désespérant de l'avoir pour maîtresse, il lui avait offert de devenir sa femme.

« Il faut qu'il y ait pour la pauvre créature qui se trouve en dehors des conditions générales de la société quelque chose de bien séduisant dans ces trois mots : *Soyez ma femme*, puisque presque toujours elle est saisie, non pas comme une balle au bond, mais avant même qu'elle ait touché la terre. Maria était belle ; elle avait un talent plein de triomphes splendides et d'orgueilleuse joie ; elle gagnait avec ce talent cinquante mille francs par an, dont, tout en menant une vie très large, elle dépensait à peine le tiers ; elle n'avait ni père ni mère qui pussent réclamer le contrôle de sa conduite ; elle pouvait se laisser aller, sans que qui ce fût au monde lui adressât un reproche, aux surprises de son cœur et même de ses sens ; jouir enfin de sa beauté, de sa fortune, de son intelligence dans toute la plénitude d'une liberté qui n'avait de compte à rendre à personne.

« Ferdinand, au contraire, avait une fortune nulle, un talent contesté, et, tout charmant d'esprit, tout remarquable de manières qu'il était, ses avantages physiques n'étaient point assez grands, comme on l'a vu, pour combattre une certaine répulsion que Maria ressentait pour lui. Eh bien, dès qu'il avait dit ces trois mots magiques : *Soyez ma femme*, le charme avait opéré. Et l'homme qui n'était pas assez sympathique pour devenir un amant, avait été regardé comme suffisant pour faire un mari.

« Il est vrai que, comme le chevalier Ubalde, je n'avais eu qu'à faire siffler ma baguette pour dissiper tous les prestiges de la forêt enchantée, et qu'en réponse à ces mots : « Je « crois que vous faites une sottise, » était sorti de la bouche de Maria ce cri involontaire :

— « Et moi, j'en suis sûre !

« Mais il n'en était pas moins vrai que, soit fascination matrimoniale, soit honte de manquer à sa parole, soit répugnance à revenir en arrière, Maria était résolue à cesser d'être Maria D..., c'est-à-dire une artiste sans égale, pour devenir madame la baronne Ferdinand de S..., ce que tout le monde pouvait être.

« La chose me fut clairement démontrée par l'adhésion qu'elle donna au départ du lendemain

« Je rentrai chez moi en réfléchissant à ce singulier rôle que le hasard, qui m'amenait à Naples, me faisait jouer dans

la vie de nos deux amoureux. Je dis nos deux amoureux, parce que Ferdinand me paraissait, à lui seul, avoir assez d'amour pour tous les deux.

« Pourquoi était-ce moi et non un autre que le hasard avait choisi ? J'avoue que l'idée me vint que ce dieu que l'on représente les yeux couverts d'un bandeau avait tant soit peu soulevé son bandeau au moment où je passais, et n'avait pas sans quelque intention cachée mis ainsi la main sur moi.

« Mais j'avoue que cette intention était si bien cachée, qu'il m'était impossible d'apercevoir le plus petit bout de son oreille.

« La position me parut même un instant si ridicule pour moi, que je fus prêt à abandonner mon speronare à mes deux pèlerins et à voyager en corricolo.

« En cherchant bien quel sentiment me retint, je crois que ce fut le même qui retenait le bonhomme Mercier à la vie : la curiosité.

« Soit curiosité, soit tout autre sentiment, je dormis mal : c'était tout bénéfice, nous devions partir au point du jour ; mais, quand une femme est d'un voyage, si peu coquette qu'elle soit, on ne part jamais à l'heure ; à huit heures, nous descendions vers Sainte-Lucie, où nous devions nous embarquer.

« Le capitaine du petit bâtiment nous accompagnait.

« A peine avions-nous fait cent pas, que nous rencontrâmes un prêtre ; ce prêtre nous croisait, passant à notre gauche : double augure.

« Le capitaine secoua la tête.

« — Qu'y a-t-il, capitaine ? lui demandai-je.

« — Il y a, dit le capitaine, superstitieux comme un véritable Sicilien qu'il était, que, si vous m'en croyiez...

« Il s'arrêta, comme honteux de ce qu'il allait dire.

« — Eh bien, si nous vous en croyions, capitaine, que ferions-nous ?

« — Vous remettriez le départ à un autre jour.

« — Pourquoi cela ?

« — Vous n'avez pas vu ?...

« — Si fait : un prêtre.

« — Eh bien ?

« Je me retournai vers Ferdinand.

« — Eh bien ? répétai-je.

« — Bah ! dit en riant le baron, un prêtre ne me fait pas peur. C'est cela que nous allons chercher, justement.

« — Il n'y a pas de mal à rencontrer les prêtres que l'on va chercher, dit le capitaine ; mais ceux que l'on ne cherche pas, c'est autre chose.

« — Et vous croyez que ce prêtre nous portera malheur ?

« — Soit à vous, soit à vos projets.

« — Quant à moi, dis-je, je n'ai aucun projet, et la preuve, c'est que je croyais aller à Amalfi ou à Sorrente, et que je vais à Palerme. Donc, ajoutai-je en riant et en me retournant vers Maria et Ferdinand, avis à ceux qui en ont, des projets.

« Ferdinand se mit à chanter l'air de la *Muette* :

« Le ciel est beau, la mer est belle.

« C'était une réponse comme une autre, meilleure même qu'une autre. Nous continuâmes donc notre chemin vers le port.

« Notre petit speronare s'y balançait gracieusement. L'équipage, composé de dix marins et d'un mousse, fils du capitaine, nous attendait dans sa tenue de fête. Quatre d'entre eux se tenaient aux deux extrémités d'une planche jetée du bord sur le bâtiment, nous faisant double rampe avec deux avirons.

« Maria passa la première. Je remarquai qu'elle était très pâle et que la main qu'elle appuyait sur la rampe improvisée tremblait fort.

« Ferdinand la suivait, léger et joyeux comme un pinson.

« Je venais le dernier, en songeant à la prédiction du capitaine, me demandant quel était le projet que la malencontreuse rencontre du prêtre dût faire avorter ; et, ne trouvant pas dans mon esprit un seul projet dont l'avortement pût me coûter un soupir, je commençais à croire que le présage ne me regardait point.

« On rentra la planche dans le bateau, on leva l'ancre.

« Nos matelots se mirent à ramer avec un chant d'une douceur infinie, et nous commençâmes de glisser entre un ciel et une mer d'azur.

« Nous avions une douce brise, favorable en tous points, et juste ce qu'il fallait pour voir décroître Naples lentement et majestueusement. Caprée, noyée dans le soleil du matin, apparaissait comme un nuage lumineux ; tandis que toute la côte de Castellamare profilait à notre gauche sa gracieuse silhouette d'azur.

« Il était onze heures du matin.

« — Bon ! s'écria tout à coup Ferdinand, et déjeuner ?

« — Comment ! lui demanda Maria, vous n'avez pas songé aux vivres ?

« — Moi ! pas du tout ; est-ce que le capitaine aurait oublié les provisions, par hasard ?

« — Ah ! voilà bien d'un fou ! s'écria Maria.

« — Oh ! ou d'un amoureux, madame, lui dis-je. Par bonheur, j'ai eu plus de précaution que Ferdinand, moi.

« — Ce qui prouve, dit Maria en riant, que vous n'êtes ni fou ni amoureux, vous.

« — Heureusement, non seulement pour moi, mais pour tout le monde, dis-je en m'inclinant ; car, si j'avais été atteint de l'une ou l'autre de ces maladies au même degré que notre ami Ferdinand, nous ne risquions pas moins de mourir de faim.

« — Bah ! dit Ferdinand, on vit d'amour.

« — Oui, fis-je ; mais ceux qui regardent les amoureux manger l'ambroisie et boire le nectar... Ah ! d'ailleurs, cher ami, continuai-je en faisant signe à l'un des matelots qui remplissait à bord les fonctions de cuisinier, et qui, sur mon invitation, apporta un énorme panier, — d'ailleurs, libre à vous de vivre d'amour et de jouer le rôle de spectateur ; quant à madame, comme elle a avoué qu'elle tenait encore à la terre par un coin de l'estomac, je m'empresserai de lui offrir une tranche de ce pâté, ou l'aileron de cette dinde. — Apporte le second panier, Pietro. Le second panier, mon ami, c'est une chose encore plus méprisante, pour un amoureux, que du dindon ou du pâté : c'est du vin de Bordeaux, du larose assez médiocre ; aussi à votre place, cher ami, je n'y goûterais même pas du bout des lèvres.

« — Peuh ! dit Ferdinand, si vous mangez, je mangerai.

« — Oui, pour nous faire plaisir ; allons donc, avouez que vous aviez faim.

« — Non, parole d'honneur, c'est vous qui m'y avez fait penser.

« Maria grignota, du bout des dents, une croûte de pâté et son aileron de dinde ; elle trempa le bout de ses lèvres dans un verre de vin de Bordeaux ; elle eut enfin cette suprême adresse qu'ont les femmes de manger peut-être relativement autant que les hommes sans avoir l'air de toucher à rien.

« Ferdinand dévora.

« On le voit, le voyage ne commençait pas sous de si fâcheux auspices que l'avait fait entrevoir le capitaine. Nous avions bonne brise, nous faisions deux lieues à l'heure, et il était probable que, plus nous avancerions vers la haute mer, plus le vent fraîchirait, et, par conséquent, plus nous irions vite.

« Mais, contre cette prévision — qui était celle du capitaine lui-même — vers le soir, au contraire, le vent mollit et le mouvement du petit navire se ralentit visiblement.

« Nous nous occupâmes alors des préparatifs pour la nuit.

« Le speronare était, à son arrière, orné d'une espèce de tente faite avec de grands cerceaux arrondis, allant d'un bordage à l'autre, et recouverts d'une toile cirée ; dans cette tente, destinée primitivement à être ma chambre à coucher, j'avais fait, alors que je croyais voyager seul, porter un matelas de maroquin, le meilleur de tous les matelas dans les pays chauds, attendu qu'il reste toujours frais.

« Mais, au moment où j'avais réfléchi que, selon toute probabilité, le voyage durerait quatre ou cinq jours et autant de nuits, j'avais augmenté mon matériel de deux matelas.

« Puis, après une conversation dans laquelle je m'étais, avec toute la discrétion possible, enquis près de Ferdinand du degré d'intimité où il était avec Maria, conversation dont le résultat avait été tout à l'honneur de la célèbre artiste, il avait été reconnu que l'on tirerait tous les soirs deux des trois matelas hors de la tente, et que Ferdinand et moi coucherions sur le pont, tandis que la cabine resterait la propriété entière de Maria.

« Des rideaux glissant sur une tringle formaient toute la fermeture de ce sanctuaire, qui gardait, mieux que les portes de fer de Derbend, notre commun respect.

« Nous suivîmes donc le programme, et, la nuit venue, nous tirâmes nos deux lits sur le pont ; mais cette nuit était si belle, mais il y avait tant d'étoiles semées sur ce ciel et reflétées dans cette mer, que c'eût été péché, comme disent les Napolitains, que de fermer les yeux.

« Nous nous assîmes donc sur le pont et ouvrîmes les yeux tout grands.

« Un des matelots avait une espèce de guitare à trois cordes. Maria la prit et chanta.

« Au bout de cinq minutes, capitaine, et matelots faisaient cercle autour de nous. Au bout de dix minutes, ils s'étaient constitués en chœur et répétaient, avec l'admirable facilité musicale des peuples du Midi, les refrains des chansons ou des airs que chantait Maria.

« Tout à coup, Maria joua et chanta tout à la fois, sans rien dire, sans transition, une de ses plus vives saltarelles.

« Ce fut un cri dans tout l'équipage. Pendant quelques minutes, le respect contint nos hommes, qui se contentèrent de se balancer sur un pied et sur l'autre ; puis, du balancement, on passa au trépignement, et, du trépignement, à la danse.

« Au bout d'un quart d'heure, il y avait bal général, bal d'autant plus complet, que les danses du Midi ont été réglées par un grand maître de ballets inconnu, dans la prévision

qu'un temps viendrait probablement où l'on manquerait de femmes.

« La femme n'est donc pas un élément absolument nécessaire aux danses du Midi.

« Pendant ce temps-là, le navire, profitant d'un reste de brise, allait tout seul, à sa volonté, et comme un être intelligent.

« On dansa et l'on chanta jusqu'à une heure du matin.

« Enfin Maria se retira dans la cabine ; nous nous couchâmes, Ferdinand et moi, sur le pont ; les matelots descendirent par les écoutilles, et le pilote resta seul au gouvernail.

« Le vent faiblissait de plus en plus, la mer était calme comme un miroir, à peine sentait-on le mouvement du navire.

« On eût dit qu'il flottait dans l'air.

VIII

« Nous nous éveillâmes avec le premier rayon du jour.

« Le navire, pendant toute la nuit, n'avait pas fait une lieue. Nous nous étions endormis en vue de Caprée. Il faisait un temps magnifique : le ciel était splendide ; les amoureux seuls, s'ils étaient pressés, pouvaient se plaindre d'un pareil temps.

« Maria passa sa tête blonde à travers les rideaux de la cabine.

« — Eh bien ? demanda-t-elle.

« — Eh bien, chère amie, lui dis-je, nous en avons pour huit jours.

« — Avons-nous pour huit jours de provisions ?

« — Dame, avec la pêche, nous pouvons faire face à une semaine de calme.

« — Alors, va pour une semaine de calme.

« Et elle rentra sa tête dans la cabine ; les rideaux se refermèrent sur la blonde apparition.

« — Et moi ! dit Ferdinand, il n'y a rien de plus pour moi ?

« — Si fait, répondit la voix du fond de la cabine, mille tendresses.

« — Hum ! fit Ferdinand, mille tendresses, c'est bien peu.

« Je m'approchai du capitaine.

« — Et vous, lui demandai-je, pour combien de jours croyez-vous à ce temps-là ?

« — Je n'en sais rien, demandez au *prophète*. Mais, voyez-vous, nous avons rencontré un prêtre en embarquant, et je serais bien étonné si notre voyage s'accomplissait sans accident.

« Le *prophète*, c'était le pilote, vieux loup de mer, nommé Nunzio, qui avait été embarqué à dix ans et qui naviguait depuis quarante.

« Je m'approchai de lui.

« — Beau temps, prophète ? lui demandai-je.

« Il regarda du côté du couchant.

« — Il faudra voir, dit-il.

« — Comment ! il faudra voir ?

« — Oui.

« — Quoi ?

« — Ce que cela durera.

« — S'il change pour nous donner un peu de vent, il n'y aura pas de mal.

« — Oui ; mais s'il change pour nous en donner beaucoup...

« — Qu'appelez-vous beaucoup ?

« — Beaucoup, cela veut dire trop.

« — Ah ! ah ! vous craignez une tempête ?

« — Non, une bourrasque ; mais ne parlez pas de cela à la dame.

« — Pourquoi ?

« — Peut-être ne chanterait-elle plus.

« — Oh ! vieux prophète, on voit bien que nous sommes dans le pays des sirènes.

« — Ah ! c'est que, hier, elle a chanté toute sorte d'airs de notre pays, et vous ne savez pas le plaisir que cela fait, quand on est entre le ciel et l'eau, d'entendre un chant de son pays.

« — Eh bien, sois tranquille, elle chantera.

« — Tâchez qu'elle chante le plus près possible du gouvernail

« — Je lui dirai ton désir, et, comme ton désir est un compliment, elle y accédera.

« En ce moment, je sentis comme une légère secousse. Nous n'avions plus que le foc et une espèce de misaine ; je crus à un retour du vent

« — Non, me dit Nunzio, qui s'aperçut de mon erreur ; ce sont les camarades qui vont essayer de ramer.

« Effectivement, six de nos matelots avaient tiré de l'entrepont six longues rames, et ils commençaient de nager.

« Les avirons, comme dans les bateaux ordinaires, s'amarraient à des taquets ; seulement, les hommes ramaient debout, afin que l'extrémité de leurs rames pût atteindre l'eau et mordre dessus.

« C'était un rude labeur ; mais bientôt ils en adoucirent la rudesse en chantant une chanson d'une mélancolie charmante, dont les premiers mots étaient :

« Sparano la vela.

« A la fin du premier couplet, Maria était sortie de la cabine et se tenait debout, écoutant, tandis que Ferdinand, son album à la main, notait cette mélodie, d'une extrême simplicité.

« Au second couplet, Maria s'approcha de moi :

« — Faites-moi donc des vers là-dessus, me dit-elle.

« — Bon ! lui dis-je, vous ne chanterez pas cela dans un concert ?

« — Non ; mais je me le chanterai à moi-même ; ce sera un souvenir.

« — Convenez que je suis bien bon de vous aider à garder un souvenir de votre pèlerinage conjugal à Sainte-Rosalie ?

« — Vous me refusez ?

« — Dieu m'en garde !

« — En vérité, je vous jure que vous eussiez eu tort ; car mon intention est d'isoler ce souvenir de tout le présent, pour le rattacher à un autre souvenir du passé.

« — Madame la baronne, madame la baronne !...

« — Je ne le suis pas encore.

« — Pas un petit peu ?

« — Pas le moins du monde.

« Je m'inclinai.

« — Vous aurez vos vers dans un quart d'heure.

« J'allai m'asseoir du côté opposé à Ferdinand, et, tandis qu'il copiait sa musique à bâbord, je scandais mes vers à tribord.

« Au bout d'un quart d'heure, Maria avait ses vers.

« — Attendez, lui dis-je, il y a quelque chose à faire de mieux que cela.

« — Quoi ?

« — Copiez la chanson originale.

« — Après ?

« — Je vais faire un refrain qui se répétera en chœur.

« — Après ?

« — Ferdinand en fera la musique, séance tenante.

« — Après ?

« — Eh bien, après, ce sera tout ; vous chanterez les solos, et tous nos matelots reprendront le refrain en chœur.

« — Tiens ! c'est une idée.

« — Il m'arrive quelquefois d'en avoir, témoin celle que je vous communiquais hier.

« — Où cela ?

« — Au bord de la mer.

— Laquelle ?

« — Que vous faites une sottise en vous mariant.

« — Ne parlons plus de cela. Nous en ferions une autre.

« — Oui ; mais au moins celle-là ne serait pas irréparable.

« — Pourquoi ?

« — Parce que nous ne serions pas assez bêtes pour nous marier, nous.

« — Homme immoral que vous êtes ! Laissez-moi.

« — Allez copier vos vers et en étudier la musique.

« — Oh ! la musique, je la sais déjà.

« Et elle se mit à chanter l'air.

« — Vous le voyez, lui dis-je, vous faites votre effet.

« — Ne vous occupez pas de moi et composez votre refrain, vous.

« Je composai un refrain de deux vers italiens dans le sens de la chanson.

« Puis j'allai porter ces deux vers au capitaine, pour qu'il les fît passer en patois sicilien.

« Ce ne fut pas long. En Sicile comme en Calabre, tout le monde est poète et musicien.

« Mes deux vers patoisés, je les portai à Ferdinand, qui, en un instant, en eut fait la musique.

« — Attention, maintenant ! dis-je à nos rameurs.

« Ferdinand se leva et leur fit répéter le refrain.

« Alors Maria s'approcha d'eux, et, sur le pont, debout, les yeux au ciel, elle commença la mélodieuse cantilène.

« Le premier couplet fini, les matelots chantèrent le refrain avec un admirable unisson.

« Puis Maria reprit.

« Il me serait impossible de rendre le charme de cette scène : le pilote était couché sur le toit de la cabine, et avait complétement cessé de s'occuper du gouvernail ; chaque matelot avait passé sa rame sous sa jambe et la maintenait avec son jarret, afin d'avoir les deux mains libres pour applaudir ; quant à nous, nous regardions Maria, — Ferdinand, avec un amour indicible, — moi, avec une admiration réelle.

« Piétro, en sortant d'une écoutille avec un plat de chaque main et un pain sous son bras, eut seul le pouvoir de nous tirer de notre contemplation.

« Les matelots s'empressèrent de nous étendre une voile, et nous nous assîmes pour déjeuner à l'ombre de cette voile.

« Après le repas, je laissai causer Ferdinand avec Maria, et je m'approchai du pilote.

« — Eh bien, ce fameux vent, lui dis-je, il paraît qu'il ne se presse pas?

« — Avez-vous bien déjeuné? demanda le pilote.

« — Très bien.

« — Alors, si j'ai un conseil à vous donner, dînez encore mieux.

« — Pourquoi cela?

« — Parce que, demain, vous ne serez guère en train de déjeuner, ni même de dîner.

« — Bah! vous riez.

« — Les camarades ont dû vous dire que je ne riais jamais.

« — Et vous dites, prophète?...

« — Je dis que nous aurons du bonheur si nous n'avons pas du bouillon cette nuit.

« — Eh bien, pourquoi alors, à force de rames, ne gagnons-nous pas quelque crique de la côte de Calabre?

« Nunzio jeta les yeux sur la côte de Pestum, qui apparaissait à notre gauche comme une ligne d'azur aux douces ondulations.

« Puis, secouant la tête :

« — Jamais ils n'auraient le temps, dit-il ; il leur faudrait dix ou douze heures.

« — Tandis qu'à la bourrasque, il ne lui en faudra que... combien?

« — Que sept ou huit.

« Je tirai ma montre.

« — Alors, dis-je, ce sera pour neuf heures?

« — Oui, vers ce temps-là, dit Nunzio, une heure ou une heure et demie après l'*Ave Maria*... Mais n'en dites rien; c'est inutile de tourmenter d'avance la petite dame.

« — Vieux prophète, lui dis-je en riant, tu as un faible pour elle.

« — Je ne comprends pas, répondit-il.

« — Je dis que tu es amoureux de notre belle voyageuse, quoi!

« — Oui, mais comme je suis amoureux de la madone.

« Et il salua comme on salue en passant devant une sainte image.

« J'allai rejoindre mes compagnons. La journée se passa à jouer de la guitare et à chanter. Je dis des vers d'Hugo, de Lamartine et d'Auguste Barbier, et j'entendis mes matelots, qui ne me comprenaient pas, et qui croyaient, non pas que je répétais de mémoire, mais que je composais, m'appeler *improvisatore*.

« Cela leur donna une grande considération pour moi. A Naples, l'improvisateur est demi-dieu ; en Sicile, il est dieu tout à fait.

« Pendant l'après-midi, cet azur du ciel si profond et si transparent s'effaça peu à peu; le firmament prit une teinte laiteuse et maladive; le soleil se coucha dans des nuages qui ressemblaient aux vapeurs des marais Pontins.

« L'heure de l'*Ave Maria* était venue. Le pilote prit dans ses bras le fils du capitaine, le mit à genoux sur le toit de la cabine, et l'enfant dit pour lui et pour nous cette prière du soir si solennelle en Italie, plus solennelle en mer que partout ailleurs.

« Pendant que l'enfant disait sa prière, un gros nuage noir montait, poussé par un vent du sud-ouest.

« C'était le *bouillon* promis par Nunzio.

« Aussi, la prière finie, me toucha-t-il du coude, tout en mettant un doigt sur ses lèvres.

« — Je le vois pardieu bien! lui répondis-je.

« De temps en temps aussi, les matelots et même le capitaine tournaient les yeux du côté du nuage, qui s'avançait rapidement en étendant, comme eût fait un aigle gigantesque, une de ses ailes vers le nord, l'autre vers le sud.

« La lune apparaissait ou plutôt transparaissait au milieu d'une vapeur blafarde, qu'allait bientôt recouvrir ce nuage qui s'avançait à grands pas.

« Par moments, ses flancs obscurs se lézardaient et un éclair courait comme un serpent de feu dans ces épaisses ténèbres.

« On n'entendait pas encore la foudre, mais on la sentait venir.

« La mer, sans qu'un seul souffle de vent passât encore dans l'atmosphère, devenait clapoteuse comme si quelque feu souterrain, se croisant du Vésuve à l'Etna, la faisait frissonner.

« Bientôt, à l'horizon d'où venait le nuage, et paraissant marcher du même pas que lui, nous vîmes s'avancer une ligne d'écume, tandis que, de place en place, on voyait, à la surface des flots, se dessiner ces espèces de frémissements que les marins appellent des pattes de chat.

« Enfin un souffle brûlant passa dans nos cordages, et fit frissonner la seule voile qui, avec le foc, restât au bâtiment.

« — Prenez deux ris! cria le pilote à l'équipage.

« En même temps, le capitaine, s'avançant vers nous, et s'adressant particulièrement à Maria :

« — Signora, et vous, seigneurs, nous dit-il, je n'ai point de conseils à vous donner ; mais, à mon avis, vous feriez bien de rentrer dans la cabine.

« — Y a-t-il danger? demanda Maria d'un ton assez calme.

« — Non ; mais nous allons avoir bourrasque, c'est-à-dire pluie et vent, et vous ne pourriez rester sur le pont, où vous seriez, en quelques instants, trempés jusqu'aux os, et où, d'ailleurs, vous gêneriez la manœuvre.

« Je connaissais ces sortes de recommandations, et je me retournai vers Maria :

« — Vous entendez, madame? lui demandai-je. Voulez-vous bien nous donner l'hospitalité pour cette nuit?

« — Vous n'en doutez pas, dit-elle ; je l'espère du moins.

« En ce moment, arriva, par le travers du speronare, une bouffée de vent si violente, que le bâtiment se pencha sur le côté, et trempa le bout de sa vergue dans l'eau.

« En même temps, un éclair, pendant la durée duquel on vit aussi clair qu'en plein jour, fendit le ciel.

« — Rentrons, rentrons, dis-je à Maria. Le capitaine a raison, nous gênerions la manœuvre.

« Au même instant, la voix de Nunzio se faisait entendre.

« — *Tutto a basso!* criait-il

« Les matelots se précipitèrent vers la voile, qui faisait plier la vergue comme un roseau.

« Je fis entrer Maria dans la cabine. J'y poussai Ferdinand et j'y rentrai derrière elle.

« A peine les rideaux étaient-ils retombés derrière moi, qu'un effroyable coup de tonnerre éclatait, et que le bâtiment éprouvait une telle secousse, que Maria tombait sur son matelas en jetant un cri, tandis que nous ne restions debout, Ferdinand et moi, qu'en nous cramponnant l'un à l'autre.

X

« C'était le premier avertissement de la tempête : comme une ennemie généreuse, qui veut donner à son adversaire le temps de prendre des forces contre elle, elle parut consentir à nous donner quelques minutes de relâche.

« Tout était rentré dans l'obscurité, dans le silence, je dirais presque dans l'immobilité.

« Nous profitâmes de l'armistice pour nous asseoir, Ferdinand et moi, sur le matelas étendu en face de celui sur lequel Maria était couchée.

« Une lampe, suspendue au plafond, nous éclairait de sa lueur tremblante.

« Maria nous regardait alternativement l'un et l'autre, et semblait se demander auquel de nous deux, au moment du danger, elle s'adresserait pour avoir du secours.

« Ferdinand était petit, mince et pâle ; son organisation frêle et nerveuse donnait peu de garanties en cas de catastrophe ; tout au contraire, fortement taillé, vigoureusement bâti, n'éprouvant aucun malaise, même dans les gros temps, j'avais cet aspect de calme et de puissance qui, à tort ou à raison, appelle la confiance et affermit le cœur.

« Le regard de Maria finit par s'arrêter sur moi ; ce regard me disait clairement : « Vous savez que c'est sur vous que je « compte ! »

« J'avoue que je me sentis tout enorgueilli de cette préférence, qui ne paraissait, du reste, inspirer à Ferdinand aucune jalousie.

« Ferdinand avait bien autre chose à faire que d'être jaloux ! il avait le mal de mer.

« Je compris que son immobilité et sa pâleur ne venaient point de la crainte ; j'avais si souvent vu se développer autour de moi les symptômes de l'horrible indisposition qui l'envahissait peu à peu, que je ne m'y trompai pas un moment.

« — Vous souffrez? lui dis-je.

« Il me fit de la tête signe que oui.

« Tout est une fatigue dans cette situation, et un monosyllabe à prononcer est une grande affaire.

« — Quelque temps qu'il fasse, lui dis-je, si vous avez le mal de mer, vous serez mieux dehors qu'ici.

« — En effet, dit-il, l'odeur de cette lampe me fait mal.

« Il est incroyable, en pareille circonstance, l'acuité que prend le sens de l'odorat ; on dirait qu'il s'est fortifié de l'affaiblissement des quatre autres. Cette odeur, que le baron prétendait lui être insupportable, je ne la sentais même pas.

« Ferdinand avait réuni toutes ses forces pour prononcer la phrase qu'il venait de dire. Il saisit mon bras. Je me dressai sur mes jambes, et, en me dressant, je l'enlevai avec moi — deux ou trois fois nous faillîmes — tant le mouvement de notre barque était oscillatoire — tomber tous deux avant de gagner la porte. Enfin, je me cramponnai au rideau, et je parvins, tout en trébuchant, à m'accrocher à un cordage.

« Le capitaine, en nous voyant faire une sortie si mal assurée, comprit qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, et accourut.

« Ferdinand le prit par le cou.

« Un homme qui se noie s'accrocherait, dit-on, à une barre de fer rouge. Un homme qui a le mal de mer est bien autrement tenace.

« — Ah! capitaine, dit Ferdinand me lâchant pour se cramponner au patron du speronare, emmenez-moi, par grâce, à l'autre bout du bâtiment.

« Il était évident que, non seulement dans la situation où il était, mais encore dans celle plus grave qu'il prévoyait, il ne se croirait jamais assez loin de Maria.

« Ses désirs furent exaucés. D'un pied aussi ferme qu'il était possible de le conserver dans une pareille tourmente, le capitaine emmena Ferdinand, et je vis celui-ci, en s'aidant non seulement de l'épaule du capitaine, mais encore de tout ce qu'il rencontrait sur sa route, hommes, agrès ou cordages, s'enfoncer dans l'obscurité.

« Autant que j'en pouvais juger d'après ma longue expérience, j'estimai à deux ou trois heures de durée au moins les affaires que Ferdinand avait à régler à l'avant du speronare.

« Je ne pouvais laisser Maria seule; la tempête augmentant de moment en moment, elle pouvait avoir besoin de mon secours; il n'y a pas que la peste de contagieuse.

« Je rentrai dans la cabine; Maria était loin d'être rassurée, mais elle ne se sentait pas le moindre symptôme d'indisposition: elle en était à son cinquième ou sixième voyage sur mer, et, sous certains rapports, elle était aguerrie.

« Elle me revit avec un plaisir qu'elle ne chercha point à dissimuler.

« — Ah! me dit-elle, j'avais peur que vous ne revinssiez pas.

« — Avez-vous entendu crier: « Une homme à la mer? »

« — Non, quoique j'écoutasse de toutes mes oreilles.

« — Eh bien, alors, vous étiez bien sûre de me revoir.

« — Vous pouviez être indisposé, comme Ferdinand

« — Et vous vous apprêtiez à rire de nous deux, vous, la femme forte de l'Evangile.

« — Non. Savez-vous ce que je me disais tout à l'heure en vous regardant l'un à côté de l'autre?

« — Redites.

« — Eh bien, je me disais que, s'il y avait danger c'est en vous que j'aurais confiance et non pas en lui.

« Je lui tendis la main, elle me la serra entre les siennes.

« Ce serrement de main correspondait juste à un effroyable coup de tonnerre. Sans doute elle trouva que j'étais trop bon conducteur; car, me repoussant doucement:

« — Là-bas, me dit-elle; couchez-vous là-bas sur le matelas en face du mien; vous ne pouvez rester debout par un pareil roulis.

« En effet, la lame, qui prenait le petit bâtiment en travers lui imprimait une oscillation si violente, que deux ou trois fois déjà j'avais failli tomber.

« Comme, en effet, je sentais que le conseil que me donnait Maria était plein de prudence, et que plus je m'éloignerais d'elle, moins je risquerais de manquer aux saintes lois de l'amitié, je parvins sans trop de maladresse à me jeter sur mon matelas.

« Nous nous trouvâmes en face l'un de l'autre, séparés seulement par un espace d'un mètre qui s'étendait entre nos deux matelas.

« Elle, appuyée sur son coude droit; moi, sur mon coude gauche, nous regardant et nous souriant.

« D'un moment à l'autre, la lampe, à bout d'huile menaçait de s'éteindre.

« La tempête allait toujours augmentant de violence; on entendait le piétinement des matelots, le craquement du mât et des agrès, les ordres brefs et saccadés de Nunzio.

« De temps en temps Maria demandait de sa voix claire et sonore:

« — *Non c'è pericolo, capitano?*

« Et, d'un endroit ou de l'autre, le capitaine répondait:

« — *No, no, no; siete quieta, signora.*

« Et un coup de vent plus violent, une lame plus forte, venant démentir la parole du capitaine, faisaient pousser un petit cri à Maria.

« La lampe se mit à pétiller.

« — Oh! mon Dieu! dit Maria, nous allons rester sans lumière!

« — Nous ouvrirons nos rideaux, lui dis-je, et les éclairs remplaceront notre lampe.

« — Non dit-elle, j'aime encore mieux l'obscurité que cette lumière-là.

« Le mouvement du bâtiment, les grondements du tonnerre qui roulait sans interruption, les cris de *Burrasca! sirocco! mistrale!* qui retentissaient, enchaînés les uns aux autres comme une annonce du danger que l'on avait à combattre, et comme un appel au courage des matelots, tout cela allait croissant et avec un accent de plus en plus inquiet.

« Maria répétait presque machinalement la phrase:

« — *Non c'è pericolo capitano?*

« Pendant ce temps, notre lampe jetait en pétillant ses dernières lueurs.

« Tout à coup, les cris *Burrasca! burrasca!* redoublèrent. Le tonnerre éclata comme s'il tombait sur le petit bâtiment lui-même. Une vague énorme le souleva en le frappant en plein travers.

« Maria perdit l'équilibre, qu'elle ne conservait qu'à grand'peine sur son matelas, et, glissant sur la pente du plancher, inclinée comme celle d'un toit, se trouva dans mes bras.

« La lampe s'éteignit.

« — *Questa volta, c'è pericolo*, lui dis-je en riant.

« En effet, le péril était grand; seulement, il avait changé de nature.

« — Ah! me dit Maria en respirant, lorsque le péril fut passé, qui va se douter que, dans un pareil moment, vous ne soyez pas plus ému!

. . . .

« La tempête dura toute la nuit. Bienheureuse tempête! elle ne se doutait guère que, parmi tous ceux qu'elle avait menacés de mort, il y avait un homme qui lui garderait une éternelle reconnaissance.

« Au matin, la mer commença de calmir. J'avais remplacé Ferdinand à l'avant du navire, et je regardais en souriant ces montagnes qui nous soulevaient, ces vallées qui semblaient vouloir nous engloutir. Je respirais avec cette large haleine de l'homme jeune, fort et heureux.

« Je sentis qu'un bras se glissait sous mon bras et s'appuyait au mien.

« Je tournai doucement la tête et vis le doux visage de Maria, tout baigné de langueur.

« — *Il pericolo è sparito*, lui dis-je en riant.

« — Chut! me répondit-elle, et causons sérieusement.

« — Comment, sérieusement?

« — Mais oui, très sérieusement.

« — Et Ferdinand?

« — Il est brisé de sa nuit et dort tout trempé.

« — Voilà ce que c'est que d'avoir le mal de mer, lui dis-je

« — Ne riez pas, vous me faites peine.

« — Vraiment?

« — Sans doute, pauvre garçon!

« — Bon! il est bien à plaindre!

« — Vous ne savez pas comme il m'aime!

« — Eh bien, qui lui dira jamais ce qui s'est passé?

« — Moi donc.

« — Comment, vous?

« — Oui, moi; croyez-vous que je vais épouser Ferdinand après ce qui s'est passé entre nous?

« — Diable! c'est si grave que cela?

« — Mais oui, mon cœur, c'est si grave que cela.

« — Bon! un accident

« — Voilà justement où est le mal.

« — Expliquez-moi cela.

« — C'est que ce n'est pas tout à fait un accident.

« — Bah!

« — Tenez, du moment où je vous ai revu...

« — Eh bien?

« — Eh bien, j'ai senti dans mon cœur qu'un jour ou l'autre je serais à vous.

« — Vraiment?

« — D'honneur! Dès lors, ce n'était plus qu'une affaire de temps et de circonstance.

« — De sorte que cette nuit...

« — Quand vous m'avez tendu la main...

« — Vous avez deviné que le temps était venu et la circonstance urgente.

« — Si vous riez, non seulement je ne vous dis pas le reste, mais je ne vous reparle de ma vie.

« — Dieu me garde de m'exposer à un pareil châtiment! Tenez, je ne ris plus, je vous regarde.

« Je ne sais quelle expression avaient prise mes yeux, mais sans doute rendaient-ils ma pensée.

« — Vous m'aimez donc un peu? me dit elle.

« — Je vous adore tout simplement.

« — Répétez-moi cela pour me consoler.

« — Et vous, achevez ce que vous avez à me dire. Vous voyez bien que je ne ris plus.

« — Eh bien, j'avais à vous dire que, cette nuit, je ne me suis pas si bien cramponnée à mon matelas que j'aurais dû le faire, et qu'il y a, dans l'accident qui m'est arrivé, un peu moins de roulis que vous ne pourriez le croire.

« — Oh! lui dis-je, que vous êtes bien l'adorable créature que j'avais pressentie dès Paris!

« — Oui, me répondit-elle sérieusement; mais, adorable ou non, cette créature est une honnête femme. Entre Ferdinand et moi, il avait été convenu qu'il ne serait jamais question du passé; mais la tempête de cette nuit, c'est du présent; j'ai donc manqué à ma parole, et ce mariage ne peut plus avoir lieu franche avec lui que je l'ai été avec vous; par le premier bateau à vapeur, il retournera à Naples.

« — Vous vous laisserez attendrir...

« — Non; je suis inflexible quand je suis dans mon tort.

« — Et moi, que deviendrai-je?

« — Vous, si vous n'êtes pas pressé de me revoir, vous ferez le tour de la Sicile; si vous êtes pressé, au contraire, à Girgenti ou à Sélinonte, vous prendrez des chevaux ou des mulets, vous traverserez la Sicile, et vous viendrez me rejoindre à Palerme.

« — Je prendrai des chevaux ou des mulets, et j'irai vous rejoindre à Palerme.



La tempête se calmait rapidement.

« — Avouez que vous n'êtes pas fâchée d'avoir trouvé un prétexte.

« — Voyons, seriez-vous fâché, vous, de passer un mois avec moi dans le plus beau pays du monde?

« — Non, car ce mois serait peut-être le plus heureux de ma vie.

« — Eh bien, voici ce que vous allez faire en arrivant à Palerme.

« — D'abord, je vous dirai que nous allons à Messine et non à Palerme.

« — Pourquoi cela?

« — Parce que le vent nous pousse à Messine et non à Palerme, et que le capitaine vient de me dire que, si nous mettions le cap sur Messine, nous y serions demain au soir, tandis que, si nous nous obstinions à aller à Palerme, nous y serions Dieu sait quand.

« — Eh bien, soit; allons à Messine, peu m'importe. Je ferai par terre le reste du voyage. Voici donc ce que vous allez faire en arrivant à Messine...

« — Ordonnez, j'obéirai de point en point.

« — Vous nous quitterez, Ferdinand et moi, pour continuer votre voyage; vous parti, je lui dis tout.

« Je fis un mouvement involontaire.

« — Oh! soyez tranquille! me dit-elle, je serai aussi

« — Bien sûr.

« — Oh! je vous réponds que vous pouvez y compter.

« Elle me tendit la main.

« — J'y compte, dit-elle; d'ici là, pas un mot, n'est-ce pas? pas une parole qui puisse donner le moindre soupçon de ce qui est arrivé. Il ne faut pas que l'on devine, il faut que j'avoue.

« Tout cela était d'une logique si pleine de délicatesse, qu'il n'y avait rien à redire.

« Je promis donc de me conformer en tout point aux instructions de Maria.

« Nous venions de conclure ce pacte, lorsque Ferdinand reparut, il avait l'air d'arriver de l'autre monde.

« Comme Maria n'était jamais bien démonstrative envers lui, elle n'eut rien à changer à ses manières.

« Je les laissai seuls. J'avoue que j'étais fort embarrassé en face de mon pauvre ami, quoique la faute ne fût pas à moi, mais à la tempête.

« Comme si elle n'était sortie de la grotte d'Eole que pour amener l'accident que j'ai raconté, elle se calmait rapidement. A tous ces vents accourant des quatre coins du ciel avait succédé une bonne brise de nord-ouest qui aplanissait la mer et balayait le ciel. Les rivages de la Calabre apparaissaient comme une ligne d'azur, et, vers les quatre

heures du soir, nous longions la côte d'assez près pour que le capitaine nous dît le nom de toutes ces agglomérations de points blancs qui commençaient de se dessiner sur la rive.

« Le soir, lorsque le fils du capitaine dit l'*Ave Maria*, la mer était unie comme un miroir ; il n'y avait pas un nuage au ciel.

Il va sans dire que cette nuit Ferdinand et moi fûmes exilés de la cabine, et couchâmes sur le pont.

« Rien de plus charmant que les orages d'été sur les côtes de Naples et de Sicile. Ils ont l'air de querelles d'amant et de maîtresse ; la nature crie, tempête, pleure, puis la paix se conclut, le calme renaît, le sourire du soleil reparaît sur le ciel bleu, les larmes se sèchent, les beaux jours sont revenus.

« Nous naviguâmes toute la journée, filant sept à huit nœuds à l'heure, de sorte que, vers quatre heures de l'après-midi, nous commençâmes de distinguer le cap Palmieri ; du point d'où nous venions il semblait complètement fermer le passage ; le détroit de Messine était parfaitement invisible, et nous avions l'air de courir droit sur la côte.

« A notre gauche blanchissait le village de Scylla, pareil à une cascade de maisons, qui du haut de la colline se précipiterait dans la mer.

« A mesure que nous approchions, nous voyions la mer s'enfoncer comme un fer de lance entre les côtes de Sicile et celles de Calabre.

« Enfin nous distinguâmes le détroit.

« Nous passâmes sur Charybde, et allâmes jeter l'ancre dans l'ancien port de Zancle, auquel sa forme, qui est celle d'une faux, avait fait donner ce nom.

« Il était trop tard pour débarquer

« Nos matelots, enchantés d'être arrivés et d'avoir réglé leurs comptes avec la tempête, passèrent toute la soirée à chanter et à danser. Pendant ces danses et ces chants, Maria trouva moyen de me serrer la main en passant et de me dire tout bas :

« — C'est convenu, vous partez demain matin. Ferdinand part par le premier bateau à vapeur, et nous nous retrouverons à Palerme.

« Je lui rendis son serrement de main en répétant :

« C'est convenu.

« La nuit s'écoula, merveilleuse, étoilée, transparente. La brise, douce comme une caresse, embaumée comme un parfum, semblait vouloir envelopper la terre entière de ses baisers.

« Je dormis peu ; mais ce qui faisait le charme de mon insomnie, c'est que je sentais, quoique éloigné d'elle, que Maria ne dormait guère plus que moi.

« Deux ou trois fois, enveloppée de son peignoir de mousseline, elle entr'ouvrit ses rideaux pour regarder le ciel et chercher à l'orient le premier rayon de l'aurore.

« Une fois elle sortit, s'avança sur le pont, légère comme une ombre, et passa assez près de mon matelas pour que je pusse prendre le bas de son peignoir et le baiser.

« Ferdinand dormait les poings fermés, et se rattrapait des fatigues de l'orage.

« Deux ou trois fois dans la journée, faisant allusion au prêtre que nous avions rencontré au moment de nous embarquer :

« — Diable de prêtre ! avait-il dit. Je ne suis pas superstitieux, cependant il faut avouer que le capitaine avait raison.

« Qu'allait-il donc dire quand il saurait qu'il avait fait un voyage inutile ?

« Le jour vint ; le port s'éveilla le premier, la ville ensuite ; les canots se détachèrent du rivage et vinrent visiter les bâtiments arrivés soit dans la soirée, soit dans la nuit. Le capitaine fit un signal, la Santé arriva. Les vérifications furent faites, et l'on put descendre.

« Le moment des adieux était venu. Je serrai, avec un certain sentiment de remords mêlé de honte, la main de Ferdinand. J'embrassai Maria, qui tout en recevant et en me rendant mon baiser, me dit tout bas :

« — A Palerme !

« Elle descendit la première dans le canot, Ferdinand après elle. Le canot se détacha du speronare et rama vers Messine.

« Maria s'était assise de manière à ne pas me perdre de vue un instant. Elle me regardait et me souriait. Regard et sourire me disaient visiblement : « Je suis calme, je suis « heureuse, je compte sur toi. »

« La femme la plus douce, la plus sensible à la pitié est cruelle quand elle n'aime pas. Maria se disait dans son cœur qu'elle faisait une chose honnête et selon sa conscience, en révélant tout à Ferdinand. Mais elle ne s'inquiétait en aucune façon de l'effet que produirait sa révélation sur l'homme qui l'aimait et qu'elle n'aimait pas ; elle avait accompli ce qu'elle regardait comme un devoir ; cela lui suffisait !

« Arrivée au port, elle me fit un dernier signe d'adieu avec son mouchoir ; je lui en fis un dernier avec mon chapeau ; elle sauta sur le rivage, refusa le bras de Ferdinand, je ne sais sous quel prétexte, marcha près de lui pendant une centaine de pas, se retourna une dernière fois, et, pareille à une ombre, s'évanouit au coin d'une rue.

« Le capitaine les avait accompagnés ; il revint avec ses papiers en règle. Rien ne me retenait à Messine, l'une des villes les plus ennuyeuses du monde et que, d'ailleurs, je connaissais.

« Nous fîmes donc provision de viande, de poisson et de légumes frais, et, profitant du vent qui était bon, nous remîmes à la voile le jour même.

« Huit jours après, j'étais à Girgenti, l'ancienne Agrigente ; je laissais mon bâtiment dans le port en donnant l'ordre qu'il fît le tour par Marsala et vînt me rejoindre à Palerme ; je prenais des chevaux, je traitais avec un chef de bandits pour n'être point arrêté en route, et, après trois jours de voyage à travers terres, j'arrivais à Palerme et demandais l'hôtel des Quatre-Nations, où devait descendre Maria.

« Là, je m'informai. Elle était arrivée seule, avait eu un succès énorme, et logeait effectivement à l'hôtel.

« Elle venait de partir pour la répétition.

« Je pris une chambre au même étage qu'elle, ni trop près ni trop loin de son appartement.

« Puis je courus aux bains ; je tenais à être chez moi quand elle arriverait.

« J'y étais en effet, penché sur la rampe au haut de l'escalier. Lorsqu'on lui dit en bas qu'un *monsieur* s'était informé d'elle et l'attendait :

« — Oh ! c'est lui ! s'écria-t-elle.

« Et elle s'élança par les degrés.

« Elle s'y jeta, s'inquiétant peu si les domestiques la suivaient, si les autres voyageurs la voyaient ou l'entendaient, et entra dans son appartement en criant :

« — Je suis libre ! je suis libre ! Oh ! comprends-tu ce qu'il y a de bonheur dans ce mot : libre, libre, libre !

« En effet, jamais oiseau dans l'air, cavale dans la plaine, chevreuil au bois, ne m'avaient donné une pareille idée de la grandeur, je dirai presque de la majesté de ce mot : LIBRE !

« Maria m'avait promis un mois de bonheur dans le plus beau pays du monde ; elle me donna quinze jours de plus qu'elle ne m'avait promis. Après vingt ans, je dis : Merci, Maria ! jamais débiteur n'a payé comme vous intérêt et capital !

« Quant à Palerme, qu'en dire ? C'est le paradis du monde. Que la bénédiction des poètes soit sur Palerme !

« Au bout de six semaines, il fallut se séparer. Quinze jours s'étaient passés en luttes désespérées. Chaque jour, j'avais dû partir ; chaque jour, cette résolution s'était évanouie au milieu des larmes.

« Chaque jour, je disais : « Je partirai demain. »

« Enfin, le moment du départ arriva : je remontai sur mon bâtiment, Maria ne le quitta qu'au moment où on levait l'ancre. Elle jouait le soir : elle dut être sublime.

« Le vent était favorable. Il me restait à voir celles des îles de l'archipel que je n'avais pas visitées à mon dernier voyage. Nous mîmes le cap sur Alicuri.

« Pendant quinze ou vingt milles, le vent continua de souffler de manière à nous faire faire cinq à six lieues à l'heure ; puis il tomba peu à peu, et nous nous sentîmes pris par le calme.

« Je regrettai alors de n'avoir pas retardé mon départ d'un jour de plus, puisque mon départ ne servait à rien.

« J'eus une de ces nuits merveilleuses où l'on jouit par tous les sens de tous les enchantements de la nature : ciel profond, mer transparente, étoilée, splendide, parfums de la plage, senteur des flots, frémissement de l'invisible autour du réel ; tout semblait réuni pour me faire oublier ce que je venais de perdre, ou pour me faire comprendre que ce que je venais de perdre me manquait seul pour faire de moi un des privilégiés de la création.

« Je m'endormis au jour, pensant à Maria, et me disant :

« — Elle pense à moi !

« Vers les sept heures du matin, le capitaine me réveilla, en me disant qu'une barque venait de sortir du port et se dirigeait de notre côté en faisant des signaux.

« Je m'élançai hors de la cabine, avec l'idée que cette barque m'apportait une lettre de Maria.

« C'était mieux que cela : elle m'apportait Maria elle-même.

« Au lever du jour, l'adorable femme s'était informée : elle avait appris qu'il faisait calme, que le speronare était encore en vue ; elle avait couru au port louer une barque, et elle était partie pour me dire encore une fois adieu.

« Je ne sais pas si dans toute ma vie j'ai eu une joie aussi vive que celle que j'éprouvai lorsque je la sentis palpitante sur mon cœur.

« Elle riait, pleurait, criait de joie. O nature ! que tu es belle dans tes floraisons, soit que la femme aime, soit que la fleur s'ouvre !

« Les matelots battaient des mains. Ils n'avaient pas

oublié ce jour de chant et de danse que Maria leur avait donné.

« — Oui, leur disait-elle, toute reconnaissante, oui, soyez tranquilles ; nous allons chanter, vous allez danser.

« Puis, se retournant vers moi, avec cette double passion tendre et furieuse à la fois de la gazelle et de la lionne :

« — Et nous, nous allons nous aimer, n'est-ce pas?

« Pour que la fête fût universelle, Maria avait chargé sa barque de viandes froides et de vin. Les viandes froides et le vin furent distribués aux deux équipages de la barque et du speronare.

« Un festin commença.

« Notre festin, à nous, c'étaient les regards pleins d'amour et de larmes, les demi-mots entrecoupés par les baisers, les soupirs joyeux, les soupirs tristes.

« La journée se passa en chants et en danses.

« La nuit vint. On avait amarré la barque au speronare. Les deux matelots palermitains s'étaient joints aux nôtres.

« Le calme continuait.

« Belle nuit, douce nuit, nuit trop courte, nuit dont la date est restée écrite au plus profond de mon cœur en lettres de feu !

« Le jour parut. Hélas ! avec le jour, la brise se leva.

« Il fallait se quitter. Maria jouait le soir.

« Elle voulait tout braver pour rester encore une heure de plus. C'était impossible.

« Comme le condamné, elle demanda une demi-heure, un quart d'heure, cinq minutes.

« Il fallut la prendre et l'emporter dans sa barque.

« Oh ! que la beauté dramatique et théâtrale est loin de la réalité !

« J'avais vu Maria dans *Norma*, dans *Othello*, dans *Don Juan;* je l'avais applaudie de toutes les forces de mes mains.

« Mais qu'elle était bien autrement belle dans son vrai, dans son réel désespoir ! Chez moi, l'admiration le disputait à l'amour, et, à mesure qu'elle s'éloignait de moi, les bras tendus vers moi, et que je m'éloignais d'elle les bras tendus vers elle, je lui criais :

« — Je t'aime, tu es belle ! Tu es belle ! je t'aime !

« La brise fraîchissait. Nous nous éloignions rapidement.

« De leur côté, les matelots de la barque faisaient force de rames. Ils craignaient qu'un trop grand vent ne les empêchât de rentrer au port.

« Elle, sans songer au danger, debout à l'arrière, secouait son mouchoir, et chaque mouvement de ce nuage blanc, qui allait s'effaçant de minute en minute, venait me dire :

« Je t'aime ! »

« Enfin, la distance effaça tout : la barque disparut.

« Je restai l'œil fixé sur le port, bien longtemps, certes, après que Maria y fut rentrée.

« Je ne l'ai jamais revue.

« Je ne l'ai jamais revue, et il y a vingt ans de cela, et pas le plus petit nuage ne tache la splendeur de ce mois et demi passé à Palerme.

« Pendant un mois et demi, deux êtres n'ont eu qu'un cœur, qu'une existence, qu'une haleine.

« Oh ! pendant ce mois et demi, Dieu, j'en suis sûr, a regardé plus d'une fois du côté de Palerme. »

. . . .

Je me retournai vers mes deux compagnes de voyage.

Elles me regardaient, souriant et respirant à peine.

— Voilà mon histoire, leur dis-je. Ne m'en demandez pas une seconde pareille. On n'en a qu'une comme celle-là dans sa vie.

X

Le bateau à vapeur partait à dix heures. Le récit de mon histoire m'avait conduit jusqu'à sept. Ces dames n'avaient que le temps de se lever, de faire leur toilette et de déjeuner.

Je me retirai discrètement dans ma chambre.

Il est incroyable ce que j'éprouvais de charme inconnu dans ce voyage. C'était la première fois que se présentait pour moi cette étrange situation : de l'intimité sans la possession, et de la familiarité sans l'amour.

La tendresse fraternelle ne saurait donner aucune idée de cela. D'ailleurs, la tendresse fraternelle ne va pas jusqu'à cet abandon des femmes allemandes envers un ami.

Puis ajoutons ceci : elles ont — du moins toutes celles que j'ai connues — un grand avantage sur nos femmes : elles sont toujours prêtes à l'heure, sans que leur toilette paraisse souffrir de cette promptitude.

Un quart d'heure après que je les avais quittées, mes compagnes de voyage me rappelaient. C'était moi qui n'étais pas prêt. Il est vrai que j'avais passé dix bonnes minutes à rêver.

Elles avaient commandé le premier déjeuner. Nous devions faire le second à bord du bateau.

Je ne sais si je me suis extasié quelque part sur la façon dont on mange en Allemagne ; je ne parle pas de la qualité, je parle de la quantité.

C'est au point que je me suis demandé quelquefois si l'on n'avait pas fait aux Allemandes une fausse réputation de rêverie ; si, lorsque l'on croit qu'elles rêvent, elles ne sont pas tout simplement occupées à digérer.

Récapitulons.

Le matin, à sept heures, en ouvrant les yeux on fait le petit déjeuner, c'est-à-dire que l'on mange la moindre chose : deux œufs, une tasse de café, un peu de brioche, juste ce qu'il faut pour dire que l'on ne s'expose pas l'estomac vide à la dernière haleine de la nuit.

A onze heures, on fait un second déjeuner, qui se compose de biftecks, de côtelettes, de pommes de terre ou autres légumes. Ce qui le distingue de l'autre, c'est que l'on y boit du vin, tandis que généralement, dans le premier, on ne boit que de l'eau.

A une heure, on fait le petit dîner. Celui-là se compose de jambon, de viandes froides et de quelques apéritifs. C'est un moyen ingénieux de se creuser l'estomac pour le grand dîner.

A trois heures a lieu le grand dîner. C'est ordinairement à ce repas que l'on mange la soupe aux boulettes, le bœuf au raifort, le lièvre aux confitures, le sanglier aux cerises, l'omelette au sucre, au safran et à la vanille, et les crèmes de toute espèce.

A cinq heures, on goûte avec la moindre chose, moins pour manger, il faut l'avouer, que pour dire que l'on ne perd point la tradition d'un bon repas.

Enfin, en sortant du théâtre, on soupe solidement, vu le peu de confort du goûter, et l'on se couche par là-dessus.

Dans ces divers repas ne sont point compris le thé, les gâteaux et les sandwiches que l'on prend dans les intervalles.

Depuis mes derniers voyages en Allemagne, je dois dire que, dans les hôtels du Rhin, les lits avaient complètement changé d'aspect.

J'eus la fatuité d'attribuer ce changement à mes réclamations.

Le pain aussi avait subi des améliorations. Le gâteau au riz et le *pumpernickel* avaient à peu près disparu pour faire place à cette espèce de brioche vernie à l'œuf que l'on appelle *pain de Vienne*. C'était déjà un progrès.

Nous eûmes donc à notre déjeuner des œufs, du café à la crème, — lisez de la chicorée au lait, — du beurre irréprochable, et de ce beau linge blanc qui devait plus tard, dans mon voyage de Russie, m'apparaître si souvent en songe, et si rarement en réalité.

De l'hôtel où nous étions, nous entendîmes la cloche du bateau à vapeur — ancré à cinq cents pas de nous à peu près, sur la rive gauche du Rhin — faire son premier appel au moment où nous achevions notre déjeuner.

Nous avions encore une demi-heure devant nous ; mais mes compagnes de voyage voulurent partir pour avoir *de bonnes places*.

Comment les Allemandes, qui aiment tant à être si bien assises, se sont-elles décidées pendant tant de siècles à être si mal couchées?

Et cependant, il faut dire que, malgré la façon inouïe dont trente millions d'Allemands et d'Allemandes sont couchés, l'Allemagne est le pays le plus prolifique qui soit au monde.

En nous rendant au bateau à vapeur, nous eûmes un exemple vivant de cette multiplication recommandée par l'Evangile : nous suivions une allée qui côtoie le Rhin, et, dans cette allée, nous ne tardâmes pas à rejoindre une jeune femme de vingt-quatre ans. Elle donnait la main à une grande fille de six ou sept ans. Un gros garçon de cinq à six ans, aux joues rondes comme des pommes d'api, jouait derrière elle au ballon. Il était suivi par deux petites sœurs de quatre à cinq ans qui se tenaient par la main ; une grosse nourrice, paysanne de la Forêt-Noire, venait ensuite, tenant dans ses bras un enfant de deux ans, et traînant une petite voiture dans laquelle suçait son pouce un marmot de huit à dix mois.

Une poupée, qui paraissait appartenir en communauté à la famille, était couchée près de lui.

Toute cette famille, composée de huit personnes, pouvait représenter un total de quarante-six à quarante-huit ans.

Nous nous embarquâmes. Ces dames choisirent leurs places. La chose leur fut facile, et, une demi-heure après, le bâtiment se remit en chemin.

Un petit château, qui appartient au roi de Prusse actuel, me rappelle un assez étrange souvenir.

Je faisais pour la première fois le voyage du Rhin ; c'était en 1838.

Prévenu que ce petit château appartenait au prince royal de Prusse, — le roi de Prusse actuel n'était que prince royal à cette époque — et que, de ce château, le prince royal avait fait un musée de tableaux, d'armes et de meubles du seizième siècle, je m'arrêtai en face de ce château, me fis déposer à terre, et demandai à le voir.

Réponse me fut faite que, depuis trois jours, l'intendant du prince royal était arrivé avec ordre de fermer momentanément la porte aux curieux ; cependant, ces curieux étaient priés d'inscrire leurs noms sur un registre déposé chez le concierge, quelques exceptions devant être faites si la qualité des personnages paraissait mériter ces exceptions.

Quoique ma qualité me parût fort mince vis-à-vis d'un intendant du prince royal, comme j'étais condamné à rester jusqu'au lendemain dans une petite auberge isolée, j'inscrivis, à tout hasard, mon nom et l'indication de l'auberge qui devait me servir de domicile pour vingt-quatre heures.

Puis je m'en allai, à vingt pas de là, faire, avec des pierres, des ricochets dans le Rhin, ce qui était, comme on le sait, la grande distraction de Scipion en exil. Ai-je besoin de dire que ce n'était pas dans le Rhin, mais dans la mer Tyrrhénienne que Scipion faisait ses ricochets?

J'en étais à ma troisième pierre et à mon quinzième ou dix-huitième ricochet, lorsque le concierge arriva à moi tout essoufflé, et, me prenant pour quelque prince voyageant incognito, me dit, en saluant jusqu'à terre, que la consigne était levée à mon endroit, et que je pouvais visiter tout à mon aise le château.

Il ajoutait que l'intendant m'attendait pour m'en faire les honneurs.

N'étant pas impérieusement retenu par le plaisir auquel je me livrais, et surtout ne voulant pas faire attendre l'intendant de Son Altesse royale, je revins au château.

L'intendant m'attendait à la porte de la salle d'armes.

C'était un homme de trente-six à trente-huit ans à peu près, au teint coloré, aux cheveux blonds, aux yeux bleus. Il me reçut de la façon la plus gracieuse, s'excusant de ce que le concierge, esclave de sa consigne et illettré comme un véritable Suisse qu'il était, n'avait pas compris qu'une pareille consigne ne pouvait pas s'appliquer à moi.

De mon côté, je me confondis en remercîments ; l'intendant parlait français comme un Tourangeau : évidemment, c'était un homme lettré. Il était de figure agréable, de tournure distinguée. Je lui tendis la main en signe de remercîment, et nous nous secouâmes les poignets comme de vieux camarades.

Je voyageais déjà depuis quelque temps en Allemagne, et les Allemands m'avaient habitué à ces façons cordiales et franches.

Mon laisser aller parut, au reste, le mettre parfaitement à son aise. Il me dit qu'il entendait devenir mon cicerone et à me faire les honneurs du château.

Les manières de l'intendant me plaisaient fort ; seulement, elles me paraissaient bien distinguées pour être celles d'un intendant.

Nous parcourûmes le château chambre par chambre ; nous l'examinâmes dans tous ses détails ; nous passâmes d'une tour à l'autre par le pont suspendu que l'on aperçoit du bateau à vapeur, et qui semble la toile d'une gigantesque araignée ; puis nous nous arrêtâmes dans la bibliothèque, renfermant les plus belles éditions qui aient été faites de Gœthe, de Schiller et de Shakspeare.

Pendant ce temps, l'heure du petit dîner était arrivée ; on vint annoncer à M. l'intendant qu'il était servi.

— Je ne sais si vous êtes déjà habitué à nos heures de repas, me dit-il ; mais j'ai pensé que vous me feriez l'honneur de déjeuner avec moi, et j'ai fait mettre votre couvert.

Il n'y avait pas moyen de refuser une offre faite de si bonne grâce. J'acceptai.

Tout en descendant dans la salle à manger :

— J'ai pensé, me dit mon hôte, que, depuis que vous êtes en Allemagne, vous avez suffisamment souffert de la cuisine allemande, et, pour que vous ne gardiez pas un trop mauvais souvenir de notre pauvre château, je vous ai commandé un déjeuner à la française.

J'avoue que cette attention toute délicate ne fut pas celle à laquelle je fus le moins sensible. L'idée de manger du vrai pain au lieu de manger de la brioche ou du pumpernickel, me souriait énormément.

Aussi jetai-je un cri de joie lorsque j'aperçus ce que les boulangers appellent une couronne.

Ceux qui connaissent mes opinions savent que ce n'était point la forme qui me réjouissait : c'était le fond.

Le déjeuner était excellent, et bien certainement préparé par un compatriote. Je m'enquis de la nationalité de l'artiste : c'était bien un [illegible]ais. La cuisine française, me dit l'intendant, était ce[illegible] que préférait Son Altesse ; et le cuisinier était à demeure au château, quoiqu'il ne fût occupé que pendant les haltes estivales que le prince venait y faire.

Le déjeuner fini, l'intendant déclara que, puisque j'étais entré dans la *souricière*, je n'avais le droit d'en sortir qu'avec son consentement. En conséquence, il me donnait le choix d'une partie de trictrac, d'une partie de billard ou d'une promenade à cheval.

Je n'ai jamais rien compris au trictrac. Depuis que j'ai, comme on peut le voir dans mes *Mémoires*, gagné à mon ami Cartier les huit cents petits verres et les quatre-vingts demi-tasses avec lesquels je fis à Paris le voyage qui décida de mon avenir, je n'ai pas, je crois, touché trois fois une queue de billard. Je donnai donc la préférence à une promenade à cheval.

Sur un signe de l'intendant, deux chevaux furent amenés tout sellés au perron du château. Il enfourcha l'un, j'enfourchai l'autre, et nous nous acheminâmes, au travers d'une vallée pittoresque, jusqu'aux ruines d'un vieux château.

Chemin faisant, il me raconta l'histoire de celui que nous venions de quitter.

Il était la propriété de la ville de Coblence, qui le mit en vente pendant plusieurs années pour une somme de trois cents francs, je crois, sans trouver amateur. Ce que voyant la bonne ville, elle en fit cadeau au prince royal de Prusse, qui avait reconnu le cadeau en y dépensant un million.

Au bout de trois heures de promenade dans la montagne, nous revînmes au château ; le grand dîner nous attendait.

Ayant accepté le petit dîner, je ne voyais aucune raison de ne pas accepter le grand ; seulement, en voyant la magnificence avec laquelle il était servi, je fis forces reproches à l'intendant sur les dépenses dans lesquelles il induisait le prince royal.

Ce à quoi il me répondit que le prince royal, en le choisissant, avait bien su à quoi il s'exposait.

Mon reproche devenait de plus en plus fondé au fur et à mesure que le dîner passait d'un service à l'autre. Après les vins de Bordeaux étaient venus les vins du Rhin, après les vins du Rhin les vins de Champagne, et après les vins de Champagne les vins de Hongrie. C'était vraiment péché que toute cette magnificence s'adressant à un aussi pauvre buveur que moi.

Le café nous attendait sur la terrasse du château.

Rien de plus merveilleux que l'horizon que l'on découvre de cette terrasse : montagnes, vallées, fleuves, ruines, villages, tout se réunit pour en faire un point de vue unique. Nulle part, peut-être, le Rhin n'est plus animé que là ; fleuve et grandes routes sont couverts : le fleuve, de bateaux de pêche, de bateaux à vapeur, de ces grands trains de bois sur lesquels descend toute une population ; grandes routes, de cavaliers, de piétons, de cochers, de charrettes, de coupés, de calèches. C'est qu'on est à quatre ou cinq milles à peine de Coblence, et que Coblence est une des villes les plus bruyantes et les plus mouvementées des bords du Rhin.

Je passai là deux ou trois bonnes heures des plus pittoresques de ma vie.

Mon hôte connaissait toutes les légendes du Rhin, depuis celle de la Loreley jusqu'à celle de l'autographe de Janin à M. de Metternich ; il savait par cœur toutes les ballades d'Uhland, depuis *la Fille de l'hôtesse* jusqu'au *Ménestrel*. Nous discutâmes avec acharnement sur Gœthe et Schiller ; comme tous les Allemands, peu dramatiques mais fort rêveurs, il préférait Gœthe à Schiller ; moi, tout au contraire, peu rêveur et très dramatique, je préférais l'auteur des *Brigands* à l'auteur du *Comte d'Egmont*. Il y avait plus, et cela paraissait une pensée damnable à mon hôte : *Faust*, l'incarnation du génie allemand, me paraissant inférieur à *Gœtz de Berlichingen*, j'eus l'audace de refaire *Faust* d'un bout à l'autre, comme je le comprenais ; mon hôte fut sur le point de se voiler le visage, ni plus ni moins que le roi des rois dans la belle scène d'Euripide entre Ménélas et Agamemnon, scène que Racine s'est bien gardé d'imiter, de peur que l'on ne reconnût M. de Montespan dans Ménélas.

En somme, malgré mes contradictions, mon hôte, qui, comme je l'ai dit, était non seulement fort lettré, mais qui encore usait dans la discussion de toutes les finesses de la langue française, paraissait fort s'amuser de la conversation qui, de mon côté, m'intéressait énormément. Enfin, la nuit étant venue, la soirée s'avançant, je me levai pour prendre congé de lui ; mais alors il me déclara que, ne voulant pas m'exposer à coucher dans un de ces lits dont je lui avais fait la description, il avait envoyé chercher ma malle à l'hôtel, en prévenant que je n'y coucherais pas, attendu qu'on m'avait préparé une chambre au château.

Arrivé au point d'indiscrétion où j'en étais, le mieux était de me laisser faire jusqu'au bout. J'acceptai donc la chambre, comme j'avais accepté le grand et le petit dîner, mais à la condition que, sous aucune prétexte, le bateau du lendemain ne s'en irait sans moi.

L'engagement fut formellement pris par mon hôte.

L'heure du souper était arrivée. Le thé, les gâteaux, les sandwiches, les brioches, les massepains nous attendaient ; il fallut en passer par les massepains, par les brioches, par les sandwiches, les gâteaux et le thé.

Je dois dire que, depuis que j'étais en Allemagne, j'étais fait à ces sortes de violences, et que j'en sortais assez à mon honneur pour un homme qui, à Paris, ne fait que deux repas par jour, et même parfois qu'un seul.

Il est vrai que mon hôte m'encourageait singulièrement.

Enfin, la pendule marqua minuit. Il était en bonne conscience l'heure de se retirer. Je me levai. Mon hôte sonna, et un valet de chambre me conduisit à mon appartement.

J'avais tout simplement la chambre d'honneur, celle des portraits de famille ; j'étais gardé par tout un régiment de margraves, de ducs et de rois, depuis le fondateur de l'ordre Teutonique jusqu'à Frédéric-Guillaume. Enfin, j'étais couché dans un lit de bois sculpté où six voyageurs de ma taille eussent pu s'étendre, et dont un aigle de chêne tenait dans ses serres les rideaux de brocart.

Je pensai à mon bien cher Victor Hugo, et je dis à tous ces chevaliers, à tous ces ducs, à tous ces margraves et à tous ces rois, la belle scène des portraits d'*Hernani*.

Après quoi, je me décidai à franchir les trois degrés de l'estrade sur laquelle était posé mon lit, à enjamber par-dessus la planche sculptée qui lui donnait l'aspect d'un immense coffre, et à me hasarder dans son intérieur.

Ce devait être le lit de Frédéric Barberousse ou de l'empereur Henri IV.

J'y dormis comme s'il eût été le mien. Il est vrai que je n'étais pas excommunié comme mes deux devanciers, et surtout que je n'avais pas été empereur, position sociale qui, lorsqu'on l'a perdue surtout, ne laisse pas que de troubler le sommeil.

Je me réveillai gravement à huit heures du matin. Je fus dix minutes à m'orienter et à deviner où j'étais : enfin je rappelai mes souvenirs. J'entendis sonner une horloge du seizième siècle, et, pensant qu'une horloge qui marchait depuis un si long temps devait naturellement être en retard, je sautai à bas du lit.

Au premier bruit qu'il entendit dans ma chambre, le valet qui était affecté à mon service entra.

Le petit déjeuner m'attendait, et mon hôte était levé depuis six heures du matin.

Je passai littéralement du lit à la table.

A neuf heures et demie, je pensai qu'il était temps de me préparer. Je me levai, je pris les deux mains de mon hôte et les secouai cordialement.

Il me rendit ma politesse dans la même monnaie.

Puis je lui demandai la permission de monter sur la terrasse pour saluer une dernière fois encore le paysage et voir venir le bateau à vapeur.

Le bateau à vapeur fut d'une politesse royale ; à l'heure juste, il apparut. A dix heures dix minutes, sur un signe qu'on lui faisait de la terrasse, il stoppait.

Nous descendîmes, car mon hôte voulait me conduire jusqu'à l'embarcadère ; là, je me retournai, et, lui tendant les mains :

— Mon cher hôte, lui dis-je, je ne puis, en remercîment de toutes vos gracieusetés, vous offrir qu'une chose : c'est, si vous venez jamais à Paris, de vous y rendre tant bien que mal l'hospitalité donnée par vous sur les bords du Rhin.

— C'est comme vous, me répondit mon hôte éludant la question. Si jamais vous venez à Berlin, je réclame le plaisir de vous en faire les honneurs.

— Quant à cela, je vous le promets : mais où vous trouver ?

— Au palais du roi, naturellement.

— Qui demanderai-je ?

— Ah ! ah ! qui vous demanderez ?

— Oui.

— Vous demanderez le prince royal.

XI

Nous eûmes bientôt perdu de vue le château de Holzenfels, — je me rappelle maintenant que c'est ainsi que se nomme le château dont Son Altesse royale me faisait les honneurs ; — puis, un peu plus loin, nous laissâmes la ville d'Orberlahnstein, toute hérissée de tours, puis la ville de Rheinsel, où était autrefois le fameux *Kœnigstuhl*.

Si vous n'êtes pas familiers avec la langue allemande, vous allez me demander, chers lecteurs, ce que c'est que ce fameux Kœnigstuhl. Je décomposerai donc le mot pour vous faire plaisir et vous dirai que *kœnigs* veut dire *du roi*, et *stuhl*, *siège* ; autrement dit : siège du roi.

J'offre de parier que, malgré l'explication, vous n'en êtes guère plus avancés.

Ecoutez donc et instruisez-vous.

C'était là, au milieu de la rivière, à la place où l'on voit aujourd'hui quatre pierres de moyenne dimension, que se réunissaient les électeurs du Rhin pour délibérer sur les intérêts de l'Allemagne : et ils se réunissaient là parce que les quatre territoires des quatre électeurs s'y touchaient comme les rayons d'une étoile : du haut des sièges, on voyait en même temps quatre petites villes, Lahnstein, sur le territoire de Mayence ; Capellen, sur celui de Trèves ; Rheinsel, sur celui de Cologne ; et enfin, Braubach, fief palatin.

C'est dans la petite chapelle en face qu'en 1400, les électeurs, après avoir terminé leur délibération sur le Kœnigstuhl, déclarèrent l'empereur Venceslas déchu du trône.

Le Kœnigstuhl subsista jusqu'en 1802. En 1802, les Français le démolirent.

Ce qu'il y a de souverainement triste dans les conquêtes et les révolutions, ce n'est point le sort des rois qu'elles renversent, puisque, un peu plus tôt ou un peu plus tard, ces rois doivent mourir : c'est celui des monuments qu'elles détruisent ; quand ils ne savent plus à quoi s'en prendre, le peuple et les soldats s'en prennent aux pierres, et, que ces pierres aient été taillées par M. Fontaine ou sculptées par Phidias, peu leur importe, ils renversent ; et, quand ils ont passé dessus, ils croient avoir conquis une liberté nouvelle ou remporté une nouvelle victoire.

Puis vient Saint-Goar, charmant petit port dominé par les ruines d'un château dont nous avons fait sauter un pan de mur en 1794. Cette fois, la conquête a été faite — chose dont les ingénieurs étaient loin de se douter — au profit d'un aubergiste ; il est entré par la brèche et y a bâti une auberge.

Ma compagne de voyage prétendit que c'était cette auberge qui avait été désignée par Uhland dans sa belle ballade de *la Fille de l'hôtesse*.

Au reste, nous étions arrivés dans le véritable royaume de la ballade : après la Fille de l'hôtesse, venait la fée Lore, plus connue sous le nom de la Loreley ou la Lore du Rocher.

Et disons que la sirène du moyen âge avait choisi la partie la plus pittoresque du Rhin pour en faire sa demeure. Le sommet du rocher sur lequel elle se tenait d'habitude, sa harpe à la main, et attirant les pêcheurs par la séduisante douceur de sa voix, surplombe le Rhin de plus de quatre cents pieds. L'abîme où s'engloutissaient les imprudents aboie encore comme Scylla, tourbillonne encore comme Charybde au pied de ce rocher. Le Rhin, resserré dans un espace de deux cents pas, roule furieusement sur une déclivité de cinq pieds sur quatre cents mètres, et l'écho répète indéfiniment le bruit qu'on lui livre : son de cor ou fracas de canon.

Aussi est-ce l'habitude, au moment du passage des bateaux à vapeur, de faire feu d'une petite pièce pour donner aux voyageurs le plus rare de tous les plaisirs, celui de l'étonnement.

C'était la troisième ou quatrième fois que je faisais le voyage du Rhin ; c'était la première fois que le faisaient mes belles compagnes. J'avais écrit tout un livre sur les légendes qui côtoient les deux rives du vieux fleuve allemand ; j'étais donc devenu un précieux cicerone.

Après le plaisir de visiter une localité pittoresque pour la première fois, vient le plaisir, plus grand encore, de la revoir une seconde avec des gens que l'on aime et à qui l'on fait voir ce que l'on a vu comme on l'a vu. J'avais, à chacun de mes bras, une charmante créature, la tête renversée en arrière, l'œil souriant, écoutant ce que je racontais ; le temps était beau ; le ciel, diapré de quelques nuages, faisait tomber sur cette gigantesque nature de grandes parties de lumière et d'ombre. La poésie était devant moi, autour de moi, en moi ; j'avais à la fois, pour le plaisir des sens, à l'horizon de vieux châteaux, à mes côtés de jeunes femmes ; l'air était doux, et je le respirais, imprégné de bienveillance et de tendresse. S'il était permis à l'homme de dire : « Je suis heureux ! » je dirais : j'étais heureux.

La journée passa comme une heure ; puis vint le soir avec tous ses enchantements, avec ces rouges reflets dans les eaux du Rhin, ces tons de ciel, ces verts jaunâtres qu'aucune palette ne peut rendre, ces douces langueurs qu'amène la pensée que l'on va bientôt se quitter, si sympathique que l'on soit les uns aux autres, pour ne se revoir jamais peut-être ; tous ces sentiments enfin que fait naître cette heure de la soirée qui depuis longtemps n'est plus le jour et qui n'est pas encore la nuit, et qui tremblent confusément au fond du cœur en voyant monter à l'horizon ce bluet de flamme qui s'appelle Vénus le soir et Lucifer le matin.

Enfin, une masse noire trouée de points de feu parut à l'horizon ; c'était Mayence.

Là, une partie de nous se détachait de nous. Notre belle

Viennoise, qui s'était déjà écartée de sa route, aimantée qu'elle était d'un côté par Lilla, de l'autre par moi, devait nous dire adieu. Nous prenions, nous, le chemin de fer de Mannheim, but de notre course.

Nous arrivâmes à Mayence vers dix heures du soir; dix minutes après, nous étions assis à une table prenant du thé, boisson devenue, grâce aux Anglais, à peu près universelle. Ces dames, comme à Coblence, avaient demandé une chambre à deux lits, et, moi, j'avais choisi une chambre voisine de la leur.

Il faut que la vitalité française soit bien puissante, même transportée à l'étranger. En France seulement, on cause; ailleurs, on discute, on pérore, on déclame, on rêve, on s'ennuie. Eh bien là, là où est un Français, avec lui il transporte, si l'on peut se servir de cette expression, l'électricité de la conversation. Mettez un Italien à ma place, il aurait chanté; un Anglais, il aurait bu; un Allemand, il aurait dormi; un Russe, il aurait joué: nous causâmes, nous, jusqu'à deux heures du matin. De quoi? Oh! ma foi, demandez au vent de quel côté il soufflait ce soir-là, et le vent ne saura pas plus de quel côté il soufflait que je ne sais, moi, ce que nous dîmes; seulement, la pendule tinta deux fois. Nous crûmes que, comme celle du *Chapeau de l'horloger* de ma pauvre amie Delphine de Girardin, elle sonnait des heures folles. Nous consultâmes nos montres; chose à laquelle n'avait pas pu arriver Charles-Quint, elles s'accordaient toutes trois et donnaient raison à la pendule.

Il fallut se quitter. C'était la première fois que la nuit nous semblait une absence; c'est qu'en effet, le lendemain avait lieu une première séparation, laquelle n'était que le prélude de la seconde.

Cette fois, Lilla ne pouvait guère me réveiller pour voir se lever le soleil: le soleil était tout près de se lever au moment où nous nous couchions.

Pour passer encore quelques instants ensemble, il avait été décidé que nous ne partirions que par le convoi de onze heures du matin; or, à huit heures, tout le monde était sur pied.

Plus nous approchions de l'heure de la séparation, moins la causerie était animée; les doux sourires, les regards tristes l'avaient remplacée. Les anciens, qui ne connaissaient pas la mélancolie, ne connaissaient donc pas l'absence?

Notre amie vint nous conduire jusqu'à l'embarcadère. Là, on dut bien certainement croire qu'elle se séparait d'un père et d'une sœur, car elle fondit littéralement en larmes.

Si les modernes avaient à représenter la Nécessité, au lieu de la placer, comme les anciens, à l'angle d'une place avec des coins de fer dans les mains, ils la mettraient dans une gare de chemin de fer, avec une pendule au cou.

Il fallut monter en wagon. Notre amie monta avec nous pour profiter du dernier sursis accordé aux voyageurs; mais, au bruit de la sonnette, il fallut descendre, et elle sauta à terre au moment où s'ébranlait le train.

Nous nous essuyâmes les yeux, nous nous regardâmes, et je dis à Lilla:

— La charmante femme! Comment s'appelle-t-elle?

— Je n'en sais rien, répondit celle-ci.

Je l'avais prise pour son amie intime; ce n'était pas même une connaissance.

Qu'était-ce donc?

Eh! mon Dieu, c'était tout simplement ce qu'il y a de plus puissant au monde: une sympathie.

XII

Nous étions retombés dans le tête-à-tête; mais, hâtons-nous de le dire, depuis le moment du départ, notre tête-à-tête avait fait un pas immense. De mon côté, il était passé du désir amoureux à la plus tendre, mais à la plus pieuse amitié; du côté de ma compagne, de la crainte pudibonde au plus confiant abandon. Il s'était créé quelque chose entre nous qui avait pris sa place entre l'amour de deux amants et l'amour d'un frère et d'une sœur; sentiment plein de charme, et encore inclassé dans la gamme de la tendresse humaine.

Et j'avouerai une chose, c'est que j'étais enchanté d'avoir fait connaissance avec ce nouveau sentiment.

Il reposait sur un fond calme et doux comme un de ces gazons des maîtres italiens recouverts de tapis et de coussins soyeux, éclairé par un ciel d'azur, dont rien ne pouvait ternir la pureté. Pas d'orage possible, puisqu'il n'y avait pas de passion: liberté d'esprit entière, complet exercice des sens; en somme, fraîcheur et calme, grande facilité de vivre, intuition de la félicité d'un monde supérieur.

Lilla, comme toutes ses compatriotes distinguées, était d'un esprit très droit; elle avait reçu une éducation qui côtoyait la science; avec elle, on pouvait parler de toute chose, et elle comprenait encore, lors même qu'elle ne pouvait pas discuter.

Quelqu'un qui l'eût vue appuyée à mon épaule, regardant avec son doux sourire les lièvres gambader dans la plaine, nous eût pris, j'allais dire pour deux amants si je ne me rappelais pas que j'ai le double de son âge; nous étions mieux que cela, nous étions deux tendres amis, près de nous séparer, mais certains de garder la mémoire l'un de l'autre.

Nous arrivâmes vers le soir à Mannheim: c'était la troisième fois que je repassais par cette mélancolique petite ville d'Allemagne, que Gœthe a choisie pour le théâtre des amours de Charlotte et de Werther. La scène, il faut l'avouer, est admirablement choisie pour le drame: château massif, parc solitaire, arbres gigantesques, rues tirées au cordeau, fontaines mythologiques, tout est en harmonie avec la terrible élégie du poète allemand.

La dernière fois que j'y étais venu, j'y étais venu préoccupé par une recherche: celle des documents relatifs à l'assassinat de Kotzebue par Sand; je m'étais fait montrer la maison de l'auteur de *Misanthropie et Repentir*; je m'étais fait montrer la prison de Sand. J'avais rencontré sur le lieu même où Sand a été exécuté, et qui s'appelle, depuis ce jour, la prairie de l'Ascension de Sand au ciel *(Sands Himmelfahrtswiese)*, le directeur de la maison de force où il avait été enfermé. Enfin j'avais été faire une visite au docteur Wideman, qui n'était autre que le fils du bourreau de Mannhein, bourreau lui-même aujourd'hui, en vertu de la loi de succession encore en vigueur en Allemagne.

Au reste, en Allemagne, les bourreaux ne sont point traités en parias et exclus de la société; cela tient, sans doute, à ce que l'exécution, se faisant au glaive, conserve quelque chose de guerrier. Le bourreau allemand est même classé: c'est le dernier des nobles et le premier des bourgeois. Dans les fêtes publiques, il marche entre la noblesse et la bourgeoisie.

J'ai raconté quelque part, je ne me rappelle plus où, la cause de cette faveur. Un soir de bal masqué, le bourreau s'introduisit, sous un magnifique costume, dans le palais impérial, et, dans un quadrille, toucha la main de l'impératrice.

Reconnu pour ce qu'il était, l'empereur voulait que, pour expier le crime de lèse-majesté, le tranche-tête eût à son tour la tête tranchée. Mais lui alors, conservant toute sa présence d'esprit:

— Majesté sacrée, dit-il, quand tu me feras trancher la tête, tu n'empêcheras point que la main de l'impératrice n'ait touché celle du bourreau, c'est-à-dire de l'être que le mépris public place au dernier degré de l'échelle sociale. Fais-moi noble, et la souillure n'existe plus.

L'empereur songea un instant et lui dit enfin:

— C'est bien; à partir d'aujourd'hui, tu seras le dernier des nobles et le premier des bourgeois.

Depuis ce temps, le bourreau, en Allemagne, est classé à l'étage indiqué par l'empereur lui-même.

Mais il y avait un autre souvenir qui se rattachait pour moi à Mannheim: c'est que ce voyage, ces recherches, cette exploration, je les avais faits en compagnie du pauvre Gérard de Nerval.

C'était en 1838. A cette époque, il n'avait encore donné aucun signe d'aliénation mentale; cependant, pour ses amis, il était évident que la cloison cérébrale qui séparait chez lui l'imagination de la folie était tellement faible, que parfois l'imagination faisait, à son insu, des excursions sur les terres de sa voisine.

Moi qui étais loin de me douter de cette tendance, et dont l'esprit logique aime les choses bien assises, j'avais avec lui des discussions sans fin, lesquelles se terminaient toujours par ces mots, qui étaient mieux qu'une prédiction, qui étaient une réalité: « Mon cher Gérard, vous êtes fou! »

Et lui, riait de son doux sourire et disait:

— Vous ne voyez pas ce que je vois, cher ami.

Et je m'entêtais, voulant qu'il me fît voir ce qu'il voyait.

Et alors il se jetait dans des déductions tellement subtiles, tellement ténues, que ces raisonnements me faisaient l'effet de ces flocons de vapeur que le vent disperse en tous sens, et qui, après avoir eu les apparences d'une montagne, d'une plaine, d'un lac, finissent par s'évanouir et se perdre comme des fumées.

Deux ans après, le pauvre garçon était tout à fait fou, mais d'une folie douce, poétique, rêveuse, très peu en avant de son état ordinaire; cette cloison dont j'ai parlé s'était rompue, voilà tout.

Un jour, un ami commun entra chez moi.

— Qu'avez-vous? lui demandai-je avant même qu'il eût ouvert la bouche.

— Un grand malheur est arrivé ce matin !
— Lequel ?
— Notre pauvre Gérard a été trouvé pendu.
— Où cela ?
— Rue de la Vieille-Lanterne.
— Suicide ou assassinat ?
— Je ne sais ; il avait passé la nuit dans une maison borgne de cette infâme rue, et, ce matin, on l'a trouvé pendu aux barreaux d'une fenêtre avec le cordon d'un tablier de cuisine.
— Allons voir les localités.
— Volontiers ; j'ai une voiture à la porte, venez.
Nous allâmes.
Entre la place du Châtelet, je crois, et l'hôtel de ville, s'étendait une rue misérable, infecte, immonde, servant de ruisseau à un égout grillé, dans lequel en temps de pluie l'eau se précipitait en bondissant comme une cascade sur les marches d'un escalier visqueux. Cet escalier était surmonté d'une balustrade en fer ; sur cette balustrade, croassait le corbeau d'un serrurier dont la boutique, pleine de feu et de bruit, jetait des étincelles de mâchefer par la porte.
Au-dessus des trois dernières marches de cet escalier s'étendait une fenêtre sombre, cintrée, garnie de barreaux de fer, comme celle d'une prison : c'était au barreau transversal que le pauvre Gérard avait été trouvé pendu.
L'autre bout de la rue était en démolition.
Au centre était la maison, ou plutôt le bouge où Gérard avait passé la nuit.
Un des premiers signes de la folie est l'oubli de soi-même.
Il est presque sans exemple qu'un fou ait conservé des habitudes de propreté. La propreté est plus qu'un instinct, c'est une loi de la civilisation.
Le bouge était fermé ; mais, à travers ses fenêtres et ses portes, l'inquiétude intérieure transpirait ; on eût dit que ses habitants attendaient une visite de la police.
Cette visite ne se fit pas. Je ne sais pourquoi, car beaucoup des amis de Gérard pensent que cette mort ne fut pas l'effet d'un suicide.
En somme, suicide ou non, le pauvre Gérard s'en était allé dans le pays de ses rêves ; — ce qui n'empêchait point que je n'entrasse à Mannheim, trois ou quatre ans après sa mort, aussi complètement appuyé à son bras que s'il était vivant.
La merveilleuse chose que le souvenir !
En supposant la mutation des âmes, le jour où Dieu permettra que le souvenir ne tombe pas avec le cadavre dans l'abîme de la mort, il aura donné à l'homme l'immortalité.
Il fallut toute la douce mélodie de la voix de ma compagne de voyage pour me rappeler à la réalité.
Mannheim était, on se le rappelle, le but de notre voyage. C'était à Mannheim qu'elle devait trouver la grande artiste dramatique qu'elle y venait chercher. Lilla avait si grande hâte d'être fixée sur son sort, que, quoiqu'il fût huit heures du soir, elle résolut d'aller faire sa visite à l'instant même.
A Mannheim, il n'y a point de places de fiacres. J'offris mon bras, qui fut accepté, et à travers les rues où le gaz n'a point encore pénétré, nous nous acheminâmes, bien renseignés, vers la demeure de madame Schrœder.
C'était naturellement à l'autre bout de la ville.
Pendant toute la durée du chemin, nous rencontrions des groupes de bourgeois : maris, femmes, enfants, revenant de soirée ; à Mannheim, on revient de soirée à neuf heures.
Cela me fit comprendre *la Petite Ville* de Picard, et, bien mieux, celle de Kotzebue, dont Picard s'est inspiré.
Oh ! ville honnête, ville calme, ville tranquille, où l'on revient de soirée à neuf heures, où tout le monde est couché à dix, et où les femmes, bonnes mères de famille, qui ne veulent pas perdre leur temps, tricotent au spectacle !
Nous arrivâmes enfin en vue d'une petite maison isolée ; à chaque groupe, nous nous étions renseignés, et les renseignements successifs nous avaient conduits là.
Nous frappâmes à la porte avec une certaine honte. Neuf heures sonnaient à la grande église des Jésuites ; c'était une heure bien indue. Un seul espoir nous restait : c'est que, comme nous avions affaire à une vieille tragédienne, celle-ci eût conservé ses habitudes de scène, et se couchât à onze heures.
Notre espoir ne nous avait point trompés : madame Schrœder, non seulement n'était point couchée, mais, comme le nom de ma compagne de voyage lui était connu, elle pouvait nous recevoir.
On nous introduisit dans un petit salon, où la doyenne des tragédiennes allemandes, la femme qui a été applaudie par toutes les mains ducales, royales, impériales des princes et des souverains du Nord, assise près du feu devant une table éclairée par une lampe, était occupée à lire, tout en caressant un gros chat couché sur ses genoux. Elle lisait, ma foi, sans lunettes, malgré ses soixante et dix ans
Elle se leva en nous entendant entrer et fit deux pas audevant de nous, avec ce sourire placide et doux du génie qui a accompli sa tâche.
Lilla, très émue, se jeta dans ses bras ; et je crois que la grande artiste aima autant cette façon de procéder que les plus respectueuses formules de la politesse allemande, la plus cérémonieuse de toutes les politesses.
Puis ma compagne me nomma, et un *oh !* des plus expressifs s'échappa des lèvres de madame Schrœder.
— Eh ! me dit-elle en mauvais français, je vous connais beaucoup, mon cher monsieur Dumas : d'abord, par un de mes fils, le pasteur, qui vous porte au plus profond de son âme, puis par mon fils l'artiste, qui vous traduit et qui vous joue ; enfin, par ma fille la chanteuse, qui vous a vu et vous a connu à Paris, n'est-ce pas ?
— C'est bien cela, madame, lui répondis-je, et c'est l'espoir de ne pas vous être tout à fait étranger qui m'a donné la hardiesse de me présenter, avec madame, chez vous à une pareille heure.
— A une pareille heure ! reprit-elle. En vérité, vous me traitez un peu trop en habitante de Mannheim. Vous oubliez que je suis une citadine des capitales, et que j'ai passé cinquante ans de ma vie à Vienne, à Berlin, à Munich et à Dresde. Non ; vous le voyez, je lisais.
Et elle nous montra le livre retourné sur sa table.
— Excusez ma curiosité, madame, lui dis-je, mais que lisiez-vous ?
— Une nouvelle tragédie, où j'eusse eu un bien beau rôle, si je jouais encore la tragédie : *le Comte d'Essex.*
— Ah ! oui, de Laube, répondis-je.
— Comment ! vous la connaissez ? me dit madame Schrœder étonnée.
— Sans doute, je la connais, répondis-je en riant, comme je connais tout ce qui se fait en Russie et en Angleterre.
— Vous savez donc l'allemand ?
— Non, mais j'ai un traducteur
— Ah ! fit madame Schrœder en secouant la tête, notre pauvre théâtre est bien bas ! Auteurs et acteurs sont en décadence ; tout nous vient de France maintenant. Nos grandes lumières sont éteintes. J'ai vu Iffland, j'ai vu Schiller, j'ai connu Gœthe, il est temps que j'aille les rejoindre. Je trouverai meilleure compagnie là-haut qu'ici-bas ; mais pardon, je me laisse aller à mes récriminations de vieille femme. Vous voilà, mes enfants, soyez les bienvenus.
Elle nous enveloppa, Lilla et moi, du même regard.
Je tendis la main à Lilla, qui serra ma main en souriant.
— C'est à vous de parler, dis-je à ma compagne de voyage ; seulement, parlez allemand et ne vous inquiétez pas de moi ; je m'occuperai, pendant que vous parlerez, à photographier cette chambre dans ma mémoire.
Lilla s'assit près de madame Schrœder, et, la main dans sa main, lui expliqua le but de sa visite.
La vieille artiste l'écouta avec une douce et bienveillante attention. Puis, quand elle eut fini :
— Voyons, répliqua-t-elle, dites-moi quelque chose en allemand. Que savez-vous des grands maîtres ?
— Tout.
— Commençons par *Intrigue et Amour*.
Lilla mit sa main sur son cœur, — son cœur battait comme jamais il n'avait fait devant la plus auguste assemblée — et elle commença.
Je savais *Kabale und Liebe* par cœur, de sorte que je ne perdais pas un mot de ce que disait l'artiste, et, comme ses légers défauts de prononciation passaient inaperçus pour moi, j'étais ravi de la simplicité et du pathétique de sa diction.
Madame Schrœder écoutait, de son côté, en donnant de fréquentes marques d'encouragement.
Puis, quand Lilla eut fini :
— Voyons maintenant, dit-elle, quelque chose en vers.
Lilla dit un passage de *la Fiancée de Messine*.
— Bon !... bien ! *brava !* disait madame Schrœder tout en écoutant. *La Marguerite au rouet*, et tout sera dit.
Lilla s'assit, renversa sa tête contre la muraille et dit toute la chanson qui commence par ces mots : *Mein Ruhe ist hin* (Mon repos est loin), avec une telle tristesse, avec une si profonde mélancolie, que les larmes m'en vinrent aux yeux et que, cette fois, ce fut moi qui donnai le signal des applaudissements.
Madame Schrœder avait écouté gravement ; elle sentait que ses paroles étaient un arrêt.
— Si vous étiez venue ici pour recevoir des compliments, ma chère enfant, lui dit-elle, je me contenterais de vous dire : *C'est très bien* ; mais vous êtes venue pour me demander un conseil, et je vous dis : Il vous faut six mois de travail assidu, consciencieux, acharné, et, au bout de six mois, vous parlerez allemand comme une Saxonne ; pouvez-vous consacrer six mois à ce travail ?
— J'avais compté sur un an, répondit Lilla.
— Alors vous êtes sûre de votre affaire. Mais avec qui allez-vous travailler ?

Avec une grâce charmante, Lilla se mit à genoux devant madame Schrœder.

— J'ai eu un espoir ! dit-elle en joignant les mains et la regardant avec une expression de prière infinie.

— Ah ! je comprends : c'est que c'est moi qui serais votre maître ?

Lilla fit un signe de la tête du haut en bas.

Il était impossible d'être plus séduisante qu'elle ne l'était en ce moment, avec ses grands yeux bleus, fixés sur ceux de la grande artiste.

Aussi madame Schrœder prit-elle entre ses deux mains cette charmante tête, et, rapprochant son front de ses lèvres :

— Allons, dit-elle, c'est convenu, vous serez ma dernière élève.

— Oh ! bien reconnaissante, je vous jure ! s'écria Lilla en couvrant de baisers le visage de la vieille tragédienne.

Nous la quittâmes à minuit. Nous rentrâmes à l'hôtel. Lilla était ivre de bonheur.

Le lendemain, nous nous séparâmes.

Je n'ai pas revu Lilla depuis cette époque.

Mais, au mois de juillet dernier, je reçus cette lettre :

« Mon bon et cher ami,

« Laissez-moi vous faire part de tout mon bonheur : je viens de jouer, en allemand, sur les premiers théâtres d'Allemagne, les principaux chefs-d'œuvre de nos grands maîtres.

« Grâce aux leçons de madame Schrœder, j'ai obtenu un immense succès. Tous mes vœux artistiques sont donc comblés.

« Je vous écris d'Ostende, où je prends les bains de mer. Si je croyais que vous vous souvinssiez encore de votre compagne de voyage, je vous dirais : Venez me voir.

« En tous cas, que je vous revoie ou non, croyez à l'affection toute fraternelle que je vous conserve.

« Mon fils se porte bien et est plus charmant que jamais. Depuis deux ans, il sait votre nom ; dans dix, il saura vos œuvres.

« Ce serait à grand regret que je vous dirais adieu. — Ainsi donc, au revoir !

« L. B... »

Mon premier mouvement fut de me lever pour courir à la police et y prendre mon passeport.

Mais, contre mon habitude, je résistai à mon premier mouvement.

Il est vrai que le second, le bon cette fois, avait promptement succédé au premier et me disait tout bas : « Pourquoi faire ? Tu ne l'aimeras pas plus que tu ne l'aimes comme amie ; et tu sais qu'il serait inutile de l'aimer autrement. »

——————*——————

HERMINIE

AVANT-PROPOS

Un des plus grands malheurs de la vérité, c'est d'être invraisemblable. C'est pour cela qu'on la cache aux rois avec la flatterie, et aux lecteurs avec le roman, qui n'est pas, comme quelques-uns le croient, une exagération du possible, mais un faible pastiche du réel.

Un jour, quand nous serons fatigué d'être romancier, nous nous ferons peut-être historien, et nous raconterons certaines aventures contemporaines et authentiques qui seront si vraies, que personne n'y voudra croire. En attendant cette époque, et comme notre recueil déjà nombreux ne peut que s'augmenter dans l'avenir, nous en détacherons, en faveur de ceux de nos lecteurs qui ne veulent que des choses arrivées, une simple histoire où nous ne changerons que les noms, bien entendu.

Après notre mort, on trouvera dans nos papiers les noms véritables des principaux personnages.

A. D.

I

LA RECHERCHE D'UN LOGEMENT

Un matin du mois de septembre 185., un jeune homme suivait une de ces rues désertes du faubourg Saint-Germain qui semblent si bien faites pour le recueillement et le travail, en regardant au-dessus de chaque porte s'il n'y avait pas l'écriteau traditionnel, dont voici généralement le texte et l'orthographe

PETIT APPARTEMENT DE GARÇON

A LOUER POUR LE TERME

S'adressé au consierge

Ces derniers mots, on le sait, sont souvent de la main du portier ; c'est pour cela qu'on y trouve ces irrégularités qui dénotent chez ce digne homme, toujours fier de son éducation, une façon bizarre d'interpréter la langue.

Il est vrai que, si vous entrez, vous vous apercevez qu'il la parle encore plus mal qu'il ne l'écrit ; ce n'est qu'une bien faible compensation.

Donc, notre jeune homme continuait ses recherches, quand, à côté d'une vaste porte cochère, il lut, au-dessus d'une petite porte plus humble, l'écriteau hospitalier.

Il entra, chercha aux vitres du portier la clé de la serrure, qu'on ne trouve jamais, et, après une recherche longue et infructueuse, résigné, il attendit que le digne vieillard, — car ce devait en être un, — voulût bien s'apercevoir de sa présence.

Le bonhomme se leva, posa sur une chaise ses formes et son tire-pied, et, après avoir relevé ses lunettes un peu plus au nord de son nez irrévérencieusement long, il ouvrit, et, sans dire un mot, se posa comme un point d'interrogation.

Le jeune homme répondit à cette phrase muette par la question habituelle :

— Vous avez un petit appartement de garçon à louer ?

— Oui, monsieur.

— De quel prix ?

Six cent cinquante.

— Et à quel étage ?

— Au quatrième.

— De quoi se compose-t-il ?

— Mais il y a une antichambre, une petite salle à manger, une chambre à coucher, et une chambre dont on pourrait faire un petit salon.

— Peut-on le voir ?

— Oui, monsieur.

Le portier sortit, ferma sa porte, mit la clé de la loge dans sa poche, prit celle de l'appartement à sa main, regarda si personne ne venait et monta devant le jeune homme.

L'appartement était libre et pouvait être occupé tout de suite : le jeune homme passa d'une pièce à l'autre, examina fort superficiellement, disons-le, s'il était commode ou non, ne s'occupant guère que du papier, des portes et des plafonds, qu'il trouva assez convenables.

Enfin, le portier le fit entrer dans un cabinet de toilette qu'il avait oublié de lui mentionner et qui donnait sur une petite cour carrée fort étroite, fermée en face par la maison voisine, laquelle avait cinq fenêtres perpendiculairement placées sur cette même cour.

Ce cabinet acheva de charmer notre jeune homme, qui demanda si les six cent cinquante francs annoncés étaient le dernier prix de l'appartement.

— Au juste, reprit le portier ; il était même loué sept cents ; mais il faut dire que c'étaient l'homme et la femme, des gens fort tranquilles du reste, et qui ont eu bien du regret de quitter la maison. Mais le mari a été nommé membre de l'Institut ; alors ils ont été forcés de diminuer leurs dépenses, et le propriétaire a dit que, pour avoir un garçon, il ferait un sacrifice de cinquante francs. Monsieur est garçon ?

— Oui.

— Eh bien, monsieur, pour un garçon, c'est tout ce qu'il faut : c'est au midi, on a le soleil toute la journée ; il y a trois fenêtres sur la rue et un grand cabinet bien commode, avec une fenêtre aussi. On pourrait y mettre un lit même, pour un ami ou pour un petit domestique. Monsieur a-t-il un domestique ?

— Non.

— Eh bien, si monsieur veut, ma femme ou moi, nous ferons son ménage.

— C'est cela. Le logement me convient, dit le visiteur en sortant et pendant que le portier fermait la porte ; mais je ne veux y mettre que six cents francs.

— Si monsieur veut me laisser son adresse, j'en parlerai au propriétaire et j'irai lui porter la réponse. Du reste monsieur voit que la maison est fort tranquille. Au premier, c'est une vieille dame toute seule ; le second n'est pas loué ; le troisième est vacant, et, au-dessus de monsieur, il n'y a qu'un jeune homme, qui est surnuméraire au ministère de l'instruction publique, M. Alfred ; mais il est toujours chez sa mère, qui habite la province. Nous ne souffrons ni chat ni chien dans la maison. Monsieur n'a pas d'animaux ?

— Non.

En ce moment, on arrivait à la loge : le portier ouvrit chercha quelque temps sur une commode où il y avait deux petits vases de fleurs artificielles, donna à son futur locataire une plume problématique qui ne faisait honneur ni à l'oie qui l'avait fournie ni à celui qui l'avait taillée, posa sur sa table une feuille de papier à lettre à côté d'un encrier en porcelaine qui représentait l'empereur, ayant de l'encre dans son chapeau, et le jeune homme écrivit son adresse : « Edouard Didier, rue, etc. »

— C'est très bien, reprit le portier en lisant l'adresse. — Demain, je passerai chez monsieur, continua-t-il en le reconduisant jusqu'à la porte de la rue. Je n'ai pas besoin de dire à monsieur que le propriétaire et nous tenons à n'avoir que des personnes tranquilles. Nous savons bien ce que c'est qu'un jeune homme ; mais il y en a qui en abusent, qui reçoivent des... beaucoup de .. enfin du monde qui *font* du bruit, et alors les locataires se plaindraient, et cela nous ferait avoir des désagréments.

— Je ne reçois que le strict nécessaire, dit le jeune homme en s'éloignant.

Le portier se mit à sourire de ce sourire disgracieux dont les imbéciles ont le privilège.

A quelques pas de là, Edouard rencontra un de ses amis parti depuis trois ou quatre mois pour un voyage, et revenu depuis quelques jours

Après les premiers mots d'étonnement et de joie de se revoir :

— D'où viens-tu donc? dit le nouvel arrivé, qui s'appelait Edmond L.

— Je viens de voir un logement que je vais prendre.

— J'en cherche un, moi. Est-ce loin d'ici?

— Non.

— Eh bien, si tu veux, remontons le voir; si tu ne te décides pas et qu'il me convienne, je le prendrai.

— Malheureusement, fit Edouard, il y a beaucoup de chances pour que je le prenne.

— Voyons toujours.

On fit remonter le portier, et Edmond s'extasia sur la commodité du logement.

— Mon cher, dit-il, depuis huit jours que je suis arrivé et que je cherche un appartement, impossible d'en trouver un aussi charmant que celui-ci. Tu comptes le prendre?

— Mais oui.

— Quel malheur! Vous n'en avez pas un autre pareil? continua-t-il en s'adressant au portier.

— Non, monsieur, ils sont tous plus grands et plus chers.

— Quel malheur! répétait Edmond.

— As-tu fait un bon voyage? dit Edouard en redescendant.

— Oui.

— As-tu eu quelque aventure?

— Hélas! non. Tu sais que j'ai vingt-deux ans, et que, depuis six ans, je cherche une passion; je n'en trouve pas plus que de logement, mon cher. J'étais allé en Italie parce qu'on me disait que les Français sont les amants naturels des Italiennes. Ah bien oui! elles me riaient toutes au nez.

— De sorte que tu es revenu...

— Comme j'étais parti. Mais j'ai écrit à une petite femme, hier; je dois aller prendre la réponse.

— Eh bien, bonne chance!

— Si tu ne prends pas ce logement-là, répéta Edmond en quittant Edouard, fais-le-moi dire.

— Oui.

— Adieu.

Comme on le voit, Edmond était un type, mais un type ennuyeux. On n'a jamais rien vu de plus roide ni de plus disgracieux que ce pauvre garçon, toujours en retard d'une mode et toujours gêné dans ses habits; un de ces individus que les femmes ont en horreur, parce que, quoique n'ayant sur leur compte que la théorie d'un collégien, ils affectent avec elles l'impertinence d'un roué, si bien que, comme elles savent à quoi s'en tenir, elles rient d'eux si elles ont un bon caractère, ou les mettent à la porte si elles en ont un mauvais. Si un ami, ayant une maîtresse, avait le malheur de lui présenter Edmond, il était sûr de s'entendre dire, deux jours après :

— Quel est donc ce monsieur que vous m'avez présenté?

— C'est un de mes amis.

— Dites-lui que c'est un impertinent de se permettre de m'écrire ce qu'il m'a écrit, et que je lui défends de se présenter ici.

Quelques-uns d'abord s'étaient fâchés; mais, comme on avait vu que c'était un mal incurable, personne n'y faisait plus attention; d'autant moins que ces lettres étaient sans conséquence, et que, comme si toutes les femmes se fussent donné le mot, la réponse ne variait pas.

Quant à Edouard, avec qui nous devons faire plus ample connaissance, il était ce que l'on appelle un bon et brave garçon, qu'on voyait toujours avec joie, assez riche pour être indépendant, mais faisant son droit pour avoir le droit de ne rien faire, bon à se faire tuer pour un camarade, charmant, vif, indiscret, incapable d'un amour sérieux et ne rêvant qu'une liaison éternelle; figure fière, physionomie railleuse et qui prenait quelquefois une teinte de mélancolie légère et rapide, comme s'il eût vu passer devant lui l'ombre de son père et de sa mère, ces deux affections qui ouvrent les portes de la vie aux autres et qu'il n'avait jamais connues. Si bien qu'il avait, sans douleur présente, sans pressentiment de chagrin à venir, de ces heures profondément tristes où l'âme se replie sur elle-même; où, au milieu même des éclats de rire de la journée, elle voit à travers les plaisirs éphémères du monde quelque figure morte, poétisée encore par le temps, qui lui sourit de ce sourire qui étoilait son berceau, et qui s'efface peu à peu jusqu'à ce que, les yeux se couvrant de larmes, elle disparaisse tout à fait.

Alors, pendant ces heures de recueillement, Edouard pensait à toutes ces affections d'un jour auxquelles il avait émietté son cœur et qui, aux instants de mélancolie que verse toujours le passé sur le présent, ne pouvaient le consoler dans sa solitude momentanée. La présence d'un ami joyeux eût pu seule effacer de son esprit ces douloureuses et passagères impressions.

Ces jours-là, c'étaient les jours où le temps était sombre, où il ne savait que faire, où il rentrait de bonne heure chez lui et où, au milieu du calme de sa chambre éclairée de deux bougies, les souvenirs devenaient ses hôtes et lui rendaient, dans un portrait, dans un meuble, dans un rien, une de ces joies d'enfant qui finissent presque toujours par devenir un sujet de tristesse; puis il se couchait, prenait un des livres de nos poètes avec lequel il pût causer de sa tristesse, s'endormait, et, le lendemain, si le jour était beau, les fantômes avaient disparu et il redevenait le joyeux camarade des jours précédents.

C'était donc une de ces bonnes natures franchement parisiennes, comme il semble y en avoir tant et comme cependant il y en a si peu. Ses visites, rares il est vrai, à l'École de droit, et d'un autre côté ses habitudes quelque peu aristocratiques lui avaient fait fréquenter un double monde d'étudiants débraillés et de jeunes gens oisifs; et il se trouvait être fort aimé de tous, prêtant aux uns de l'argent avec lequel ils allaient à la Chaumière, et prêtant aux autres son esprit qu'ils répétaient le soir, ce dont leurs amis ou leurs maîtresses lui étaient fort reconnaissants.

Edouard s'en tint là de ses recherches; il alla déjeuner. Rentré chez lui, il compara le nouvel appartement qu'il allait prendre avec celui qu'il allait quitter, vit qu'il n'y gagnait rien si ce n'est du changement, et se mit à éprouver ces sortes de regrets qui vous viennent lorsqu'on quitte son logement de garçon, si petit et si incommode qu'il soit. On se rappelle tout ce qui est arrivé depuis qu'on y demeure, les vieilles émotions quotidiennes qu'il a vues naître et mourir, fleurs du matin, écloses entre quatre murs, et qui n'ont plus que ce parfum qu'on nomme souvenir. On en vient alors à regretter tout, jusqu'au piano insipide de la voisine, piano maudit qu'on retrouve dans toutes les maisons qu'on habite, miaulant matin et soir sa gamme éternelle et inapprise, jusqu'au portier qui vous remettait le soir votre bougeoir et votre clé, et quelquefois une lettre attendue, si bien qu'on bénissait presque autant la main qui la remettait que celle qui l'avait écrite.

Puis la veille du déménagement arrive. Ce soir-là, sous prétexte qu'on a des malles à faire, on rentre de bonne heure, quelquefois avec un ami qui vient vous aider, mais plus souvent seul, on ouvre les armoires, les meubles; on dérange tout, on touche à quarante choses sans les prendre, on ne sait par où commencer; puis, tout à coup, dans un tiroir oublié, on retrouve une lettre oubliée aussi, puis une autre, puis une autre encore; on s'assied sur le bord de son lit, et on se met à lire son passé, tout en interrompant sa lecture par ces monologues muets : « Pauvre fille! Cette bonne Louise! Elle m'aimait peut-être! Qu'est-ce qu'elle est devenue? »

Et la soirée se passe, sans qu'on ait rien fait, on ne sait comment, à évoquer de douces ombres de femmes, qui sans doute, à l'heure même où on se les rappelle, disent à d'autres les choses charmantes et fausses qu'elles vous disaient naguère.

Le lendemain, quand on se lève et qu'on n'a plus que deux heures pour déménager, tout est encore bien moins en ordre que la veille.

Comme on le comprend, le portier était venu apporter à Edouard une réponse affirmative. Edouard, en échange de sa réponse, lui avait donné le denier à Dieu, et, comme le logement était vacant, il s'était mis à déménager tout de suite.

Deux jours après, il était complètement installé dans un nouveau palais à six cents francs par an.

II

LE LANSQUENET

Il y avait à peu près un mois que les choses étaient dans cet état quand, un jour, Edouard, en sortant, vit entrer dans la maison voisine une vieille femme à laquelle, disons-le, il ne fit pas grande attention, avec une jeune fille si belle, qu'ainsi qu'une déesse elle éclairait tout sur son passage. Elle tourna un instant la tête de son côté; mais, si court qu'eût été cet instant, Edouard avait pu voir des yeux bleus, des cheveux noirs, un teint pâle et des dents blanches comme les peintres poètes en rêvent; et dans l'expression du visage, dans le galbe du corps, je ne sais quoi de hardi et de vigoureux qui dénotait une nature ardente et excentrique.

La jeune fille franchit le seuil de la porte cochère, qui se referma sur elle, et disparut comme une vision. Edouard continua son chemin, et, lorsqu'il fut arrivé au boulevard, où il venait tous les jours, sûr d'y rencontrer quelque ami, la charmante vision était déjà effacée de son esprit comme de ses yeux.

En effet, après s'être promené quelque temps, après avoir salué quelques individus, il finit par en trouver un à sa convenance : car il lui prit le bras et fit deux ou trois tours avec lui.

— Dînes-tu avec moi, lui dit Edouard, et veux-tu monter un instant chez Marie? Il y a deux jours que je ne l'ai vue, cette pauvre fille.

Les deux jeunes gens traversèrent le boulevard, entrèrent dans une maison de la rue Vivienne, montèrent au cinquième étage et sonnèrent très familièrement.

Une espèce de femme de chambre vint ouvrir.

— Marie y est-elle?

— Oui, monsieur.

Ils pénétrèrent dans une espèce de salon où il y avait des espèces de meubles. Deux femmes et deux jeunes gens étaient assis autour d'une table et causaient bruyamment.

— Tiens! c'est Henri et Edouard, dit une ravissante petite tête blanche, blonde, rose comme un pastel de Muller. C'est bien heureux! nous faisons un lansquenet. Asseyez-vous si vous trouvez des chaises, et jouez si vous avez de l'argent.

On finit par trouver deux chaises.

— Qui est-ce qui gagne? dit Edouard.

— C'est Clémence. Elle triche.

Edouard se pencha à l'oreille de Marie et l'embrassa en lui disant tout bas:

— Tu vas bien?

— Très bien.

— Pourquoi n'es-tu pas venue hier?

— J'ai été malade.

— Tu mens!

— Je fais trente sous, dit Clémence.

— Moi vingt, dit Marie. Edouard, mets pour moi; je perds.

Les deux jeunes gens se serrèrent la main.

— Qui est-ce qui fait la banque? dit Henri.

— C'est moi, dit Clémence.

— C'est donc toujours elle? Voilà dix-sept fois qu'elle passe!

— *Les canards l'ont bien passée*, chanta une voix fausse

— Joue-t-on? cria Clémence. Je fais trente sous.

— Je tiens vingt, répondit Marie.

— Moi dix, fit Edouard.

— Moi le reste, dit Henri.

— As et valet, dit Clémence.

— L'as est bon.

— Galuchet est meilleur.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Galuchet?

— C'est le valet.

— Il s'appelle donc Galuchet?

— Parbleu! comment veux-tu donc qu'il s'appelle?

— Dis donc, Henri, sais-tu comment on prend les crocodiles?

— Non

— Eh bien! ni moi non plus

— C'est l'as qui gagne.

— Naturellement.. Galuchet n'a jamais perdu.

— Passe la main.

— Je fais cent sous dit Edouard

— Moi, quatre francs, dit Marie.

— Je crois bien! interrompit Clémence



Edmond était un type, mais un type ennuyeux.

— Moi, vingt sous, dit un autre.

— Moi, le reste, dit Henri.

— Henri fait toujours le reste, et il ne reste jamais rien; il achètera une voiture avec ça.

— Ah! à propos de voiture, Augustine en a une.

— Bah!

— Oui

— Tiens!

— Sept et dix, fit Edouard

— Dix est bon.

— Sept gagne, reprit le banquier

— Doubles-tu?

— Oui

— Je fais sept francs, dit Marie.

— Cinquante sous, dit Clémence.

— Il reste cinquante centimes; les fais-tu, Henri?

— Non.

— Ah! bien, tu ne te ruineras pas à ce métier-là, à faire toujours quand il ne reste rien, et à ne rien faire quand il reste.

— La dame est mauvaise, reprit Henri; elle a déjà passé quatre fois.

Les deux jeunes femmes, appuyant leurs petites mains blanches sur la table, fixèrent, souriantes et attentives, leurs yeux sur les cartes qui tombaient une à une et, voyant qu'elles se succédaient sans rien amener, elles se mirent à les insulter.

Le jeu avec les femmes a cela de charmant qu'il donne à leur physionomie toutes les expressions d'un chagrin réel ou d'une joie folle, selon qu'elles perdent ou qu'elles

gagnent ; car elles ne se donnent pas, comme nous, la peine de cacher ce qu'elles éprouvent.

— C'est la dame qui gagne ! dit Clémence. Que le diable emporte le monarque.

— Il y a vingt francs au jeu, fit Edouard.

— J'en fait dix, dit Marie.

— Moi... rien, répondit Clémence en comptant ce qu'elle avait devant elle. Au fait, si je faisais cent sous ?

— Moi le reste, dit Henri d'un air résigné.

— Deux huit ! fit Edouard.

— Je te devrai dix francs, lui dit Marie.

— J'aimerais mieux qu'un autre ne m'en dût que cinq, j'y gagnerais encore cent sous.

— Moi, je ne paye pas non plus, fit Clémence ; voilà trois fois qu'il passe ! mais je fais dix francs.

— Moi dix.

— Moi cinq.

— Cinq !

— Dix !

Le jeu se trouvait fait. Edouard amena les cartes.

— Deux valets ! dit-il en riant.

— Gredin de Galuchet, dirent les deux femmes.

— Cela fait vingt francs que je te dois, continua Marie.

— Je vends cette dette-là trente sous, reprit Edouard.

Personne ne répondit.

— Heureuse confiance ! murmura Henri.

— Tenez, voilà mes dix francs, dit Clémence avec une petite moue rose ; je ne joue plus.

— Je passe la main, dit Edouard.

Et s'adressant à Marie, qui n'avait plus d'argent devant elle :

— Tiens, Marie, tu me dois vingt francs, en voilà quarante ; cela fait que tu ne me devras plus rien.

— Combien y avait-il au jeu ? dit Clémence à Edouard.

— Quatre-vingts francs.

— Je reprends la banque à quatre-vingts francs.

En ce moment, on sonna.

— Chuuut... fit Marie.

On entendit la porte s'ouvrir et un dialogue commencer entre celui qui avait sonné et celle qui avait ouvert ; puis la porte se referma avec ce bruit qui prouve qu'on a laissé le visiteur en dehors.

L'espèce de femme de chambre entra et remit une carte à Marie, qui, après avoir lu le nom, la passa en souriant à Edouard, lequel la passa à Clémence, qui la donna à son voisin, si bien qu'elle fit le tour de la table et que tout le monde se mit à rire.

— Qu'est-ce que vous avez répondu ? dit Marie à Joséphine.

— Que madame était chez sa sœur à Auteuil.

— Je vote un louis à Joséphine, dit un des joueurs.

— Les chambres accordent.

On passa un louis à Joséphine.

— Maintenant que le monsieur est parti, reprit Clémence, en avant la barque ! quatre-vingts francs !

— Vingt, dit Edouard.

— Dix, dit Marie.

— Quinze.

— Cinq.

— Le reste.

Clémence hésita un instant ; l'idée qu'elle pouvait perdre quatre-vingt francs la tourmenta. Elle regarda si elle ne pouvait pas tricher ; mais, voyant que tous avaient les yeux fixés sur les cartes, elle se décida et amena dame et valet.

— Je paye moitié et je me retire.

La dame avait déjà passé cinq fois.

— On refuse.

— Bravo ! Galuchet !

— C'est encore la dame, se mit à chanter Clémence. Je continue, je fais quatre-vingts francs ; la veine est bonne.

— Pardon, il faut que tu passes la main, tu n'as qu'un coup.

— C'est juste. Eh bien, mes petits anges, je ne joue plus.

— Bon ! voilà encore Clémence qui fait charlemagne.

— Tiens ! je ne gagne que cinquante francs.

— Je te les fais, dit Marie.

Clémence allongea ses deux petites mains au bout de son nez, les joignit par le pouce et le petit doigt, et leur imprima un mouvement connu.

— Alors, fit Marie, si Clémence s'en va, nous ne jouons plus.

— Eh bien, je fais vingt francs, dit Clémence en se ravisant.

— Je les tiens.

Et les cartes commencèrent à pleuvoir.

— Tu sais bien Lambert ? dit Henri à Edouard.

— Oui, celui qui étudiait le droit.

— Il vient d'être reçu médecin.

— En voilà un à qui je ferai soigner mon oncle !

— Je gagne, dit Marie en prenant les vingt francs de Clémence.

— Je fais trente francs, dit celle-ci, à condition que tu me passes la main... Dépêche-toi, il faut que je m'en aille.

— J'accepte.

Clémence amena sept et neuf : le neuf gagna.

Je ne sais pas de figure plus consternée ; c'était à faire pleurer un Turc.

— Je fais mon reste, dit-elle.

— Je tiens, dit Marie.

Au bout de trois cartes, Marie avait gagné.

Cette fois, c'était à faire pleurer un usurier.

— On vote vingt-deux sous à Clémence pour un cabriolet milord, dit Henri.

— Allez-vous-en au diable ! reprit celle-ci en mettant son chapeau.

— Tiens, Clémence, dit Edouard, je te fais vingt francs sur parole, que je gagne ou que je perde. Je perds, ainsi tu as beau jeu.

— Je veux bien.

Elle gagna les vingt francs, les prit, mit son châle et disparut comme une flèche.

— Cette pauvre Clémence ! dit Edouard.

— Laisse donc ! reprit Marie, elle a gagné dix-huit louis hier au soir chez Juliette.

On se mit à causer ; puis peu à peu on s'en alla.

Edouard et Henri furent les derniers, et Marie ne consentit à les laisser partir qu'à la condition qu'ils reviendraient après leur dîner.

— Quelle bonne fille que Marie ! dit Edouard en descendant l'escalier.

— Où l'as-tu connue ?

— Chez ce pauvre Alfred, qui est en Afrique.

— Elle est bien meilleure que Clémence.

— Il n'y a pas de comparaison.

Et les deux jeunes gens s'éloignèrent en faisant l'éloge de la jeune femme, qui s'était mise à la fenêtre et qui les suivit d'un sourire qui s'adressait à Henri, et d'un regard qui s'adressait à Edouard, jusqu'à ce que tous deux eussent disparu à l'angle du boulevard.

Après son dîner, Edouard revint seul rue Vivienne.

— Maintenant que nous voilà nous deux, monsieur, lui dit Marie d'un petit ton boudeur, vous allez un peu me dire ce que vous avez fait depuis deux jours et ce qui vous a fait oublier de venir ici.

Edouard se coucha aux pieds de son joli et sévère président et se mit à développer un système de défense qui eût fait honneur à plus d'un grand avocat.

Les débats durèrent longtemps. Le jury entra en délibération, et, en faveur de l'amour qu'on avait pour l'accusé, on admit des circonstances atténuantes, et il fut déclaré non coupable.

Voilà à peu près quelle était la vie quotidienne d'Edouard, lorsque la gracieuse vision du matin vint y jeter quelques instants de douce rêverie.

III

SOUS LE MASQUE

Les bals de l'Opéra approchaient. Or, les bals de l'Opéra sont l'endroit de Paris où l'on s'ennuie le plus et où l'on retourne, je ne sais pourquoi, avec le plus de plaisir. Marie voyait donc venir cette époque avec joie et comptait bien ne pas en manquer un seul.

Du reste, Marie était une de ces femmes d'esprit qui ne demandent le bras de leur cavalier que jusqu'à l'entrée du bal, et qui, une fois dans le foyer, lui rendent sa liberté jusqu'au moment où elles doivent le retrouver, soit pour rentrer chez elles, soit pour aller souper.

Tout se passa donc comme d'ordinaire au premier samedi. Seulement, à peine Marie eut-elle quitté Edouard, que celui-ci sentit qu'on lui prenait la main.

Il se retourna.

— Tu n'attends personne ? lui dit un domino caché, enveloppé, crénelé dans son camail et impossible à reconnaître.

— Non.

— Veux-tu me donner ton bras ?

— Avec plaisir, répondit Edouard en serrant une main fine et aristocratique, et en cherchant à reconnaître par ses yeux celle qui venait ainsi à lui.

— Inutile que tu cherches, lui dit le domino, tu ne me connais pas.

— Et tu me connais peut-être, toi ?

— Beaucoup.

— Prouve-le-moi.

— Rien de plus facile ; mais, comme ce que j'ai à te dire n'intéresse que toi, il est inutile que d'autres l'entendent. Suis-moi donc.

Et l'inconnue se mit à traverser hardiment toute cette foule jusqu'à ce qu'elle eût gagné une loge, au carreau de laquelle elle frappa. Un autre domino vint ouvrir, sortit et la laissa seule avec Edouard.

— Maintenant, lui dit cette femme, aimes-tu Marie ?

— C'est selon.

— Comment, c'est selon ?

— Oui. Si c'est comme amie, je l'aime beaucoup, si c'est comme maîtresse, je l'aime raisonnablement.

— Et Louise, l'aimes-tu ?

— Moins que je ne croyais, mais plus peut-être que je ne crois, dit-il en souriant.

— Quels sont les jours où tu es triste ?

— Le lendemain de bals masqués, demain, par exemple.

— Et pourquoi ?

— Parce que je t'aurai vue trop et trop peu.

— Tu ne peux pas me voir davantage aujourd'hui. Ainsi, résigne-toi. Seulement, pour te consoler, je te dirai que je suis jeune et belle.

— Je n'en serai que plus triste demain.

— Et que faut-il pour te rendre gai ?

— Il faudrait te revoir ou plutôt te voir.

— Tu me verras.

— Quand ?

— Demain.

— Où ?

— Que t'importe, pourvu que tu me voies ?

— Et, demain passé, te reverrai-je ?

— Peut-être.

— Et je te reconnaîtrai ?

— Non.

— Qui donc es-tu ?

— Qui je suis ? Je suis une femme qui ne t'avait jamais parlé et qui voulait te connaître.

— Ah !

— Et maintenant, adieu !

— Tu t'en vas ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Il le faut.

— Tu as un mari ? dit Edouard sachant que cette supposition flatte toujours une femme au bal masqué.

— Non.

— Nous nous en allons ensemble ?

— Enfant !

— Pourquoi, enfant ?

— Parce que c'est impossible.

— Et pourquoi est-ce impossible ?

— Parce que je ne t'aime pas encore assez et que je t'aime peut-être déjà trop.

— Tu parles comme le sphinx.

— Tâche de répondre comme Œdipe.

— Tu as de l'esprit ?

— Quelquefois.

— Et du cœur ?

— Toujours.

— Tu sais que je vais te suivre ?

— Tu sais que je te le défends ?

— Et de quel droit ?

— Du droit que toute femme a sur un galant homme.

— Adieu donc !

— Au revoir, oublieux !

Edouard baisa la main de son inconnue, qui ouvrit la porte de la loge et disparut dans la foule.

Puis il se remit à la recherche de Marie, la trouva, et, tout le reste de la nuit, fut, sinon fort triste, du moins fort intrigué.

Le lendemain, il ne fit pas un pas sans regarder devant lui, derrière ou de côté, sans interroger tous les visages, sans questionner tous les yeux. Il ne trouva aucun indice qui pût lui faire reconnaître son domino. Le soir, il était désolé.

Quand il rentra chez lui, le portier lui remit une lettre d'une écriture fine et charmante. Voici ce qu'elle contenait :

« Tu es donc comme les gens de l'Evangile qui ont des yeux et qui ne voient pas ? Si, quand tu te promenais, au lieu de regarder derrière et devant toi, tu avais regardé en haut, tu aurais vu.

« Le bonheur vient du ciel ; c'est donc de son côté qu'il faut regarder... C'est encore un jour perdu. Tant pis pour toi ! A samedi.

« Pas un mot de tout ceci, ou tu ne me reverrais pas. Bonne nuit ! »

Edouard se frappa la tête, se gratta le bout du nez, questionna son portier, resta pendant une heure debout à regarder brûler sa bougie et à relire cette lettre, et, ne devinant rien, il prit le parti de se coucher.

Cependant, si incrédule, si indiscret que fût Edouard, il n'osait pas parler de cette aventure à ses amis ; il craignait une mystification, et, chaque fois qu'on lui disait un mot ayant rapport au bal de l'Opéra, il croyait toujours qu'on allait ce qui s'appelle le *faire poser* et se moquer de lui. Il attendait donc le samedi suivant avec une certaine impatience que son amour-propre appelait de la curiosité.

Du reste, jusqu'alors, il n'avait pas beaucoup cru aux intrigues du bal masqué ; il pensait que c'était un moyen de roman et non une possibilité de la vie réelle. Ses aventures à lui s'étaient toujours terminées le jour même par un souper, et lui avaient persuadé que c'était le seul dénoûment vraisemblable. Cependant, il y avait eu dans le ton, dans la tournure, dans l'esprit de son domino quelque chose de si exceptionnel, et dans l'ordre qu'il lui avait donné de ne pas le suivre, un accent si digne, et dans la lettre du lendemain, des mots si mystérieux, qu'il se perdait au milieu de ses conjectures, comme Thésée au milieu des souterrains, et qu'il avait beaucoup de peine à attendre le samedi sans montrer la lettre à quelqu'un de ses amis, et sans lui demander, à défaut d'éclaircissement, une probabilité.

Le samedi tant désiré arriva. Edouard passa la soirée avec Marie, qui hésitait à aller au bal et qui finit par se décider à rester chez elle. Il crut voir dans ce refus le nœud d'un complot ; il regarda la jeune femme le plus finement qu'il put ; mais, de quelque façon qu'il s'y prît, il ne lut rien sur son visage, si ce n'est qu'elle était fatiguée et que, ne s'étant guère amusée au bal précédent, elle craignait de s'ennuyer tout à fait à celui-ci.

Quant à lui, il prétexta un rendez-vous donné à deux amis, et, à minuit, il quitta Marie.

La première chose qu'il fit fut d'aller regarder dans la loge où, huit jours auparavant, on l'avait amené.

Il n'y avait personne.

Il rentra au foyer, qu'il quittait de temps en temps pour retourner à cette bienheureuse loge ; enfin, vers une heure du matin, il sentit une main qui lui frappait sur l'épaule, et entendit une petite voix qui lui disait :

— On vous attend.

— Où ?

— Loge numéro 20.

— Merci.

En effet, il arriva au numéro 20, où il trouva son domino hebdomadaire.

Il eut un battement de cœur.

— Suis-je exacte ? lui dit cette voix qui lui bourdonnait dans l'esprit depuis huit jours.

— Oui, comme une créancière.

— Vous avez de jolies comparaisons ?

— N'ai-je pas une dette à vous payer ? dette de reconnaissance pour cette charmante lettre qui me fait rêver le jour et qui m'empêche de dormir la nuit !

— Est-ce que vous allez être toujours aussi banal ?

— Est-ce que vous serez toujours aussi méchante ?

— En quoi le suis-je donc ?

— Vous me dites *vous !*

— C'est peut-être un progrès.

— Vous prenez le plus long, alors.

— Ne plaisantons plus, je suis triste.

— Et qu'avez-vous ? dit Edouard du ton d'un homme sérieusement affecté.

— Ce que j'ai ? reprit l'inconnue en fixant ses yeux sur lui comme si elle eût voulu lire au plus profond de son cœur et de sa pensée. J'ai que je crains de vous aimer.

— Si vous me dites de ces choses-là, vous allez me rendre fou. Et où serait le malheur si vous m'aimiez ?

— Le malheur serait que je ne suis pas de ces femmes qui promettent beaucoup et ne donnent rien, et qu'en vous aimant je pense que je puis me perdre.

— Bon ! se dit Edouard, voilà que cela reprend le cours ordinaire. Trois francs de voiture pour aller, soixante francs de souper, trois francs de voiture pour revenir. Ça me fait soixante-six francs.

— A quoi pensez-vous ?

— Je pense, reprit Edouard, qui ne put dissimuler un sourire, que depuis qu'Eve a dit cette phrase-là à Adam dans le paradis terrestre, on l'a bien répétée dans le monde, et qu'il serait temps d'inventer quelque chose de plus nouveau.

— Adieu !

— Vous vous en allez ?

— Je vous déteste !

— Asseyez-vous donc.

— Ecoutez, reprit le domino, vous ne me connaissez pas. Je suis une de ces femmes capables de donner leur vie, leur âme, à l'homme qu'elles aiment ; ardentes dans leur amour, mais terribles dans leur haine. Cela vous effraye, n'est-ce pas ?

— La haine seule.

— Croyez-vous à quelque chose ?

— A tout... Pensez-vous donc qu'un homme de mon âge a perdu déjà sa croyance ?

— Je pense qu'à votre âge on ne l'a pas encore.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on n'a pas assez souffert et qu'on a trop aimé.

— Vous vous trompez, madame ; les amours faciles et légères auxquelles nous semblons user notre âme, c'est à peine si nous leur prêtons notre esprit ; et, un jour, vient une femme qui est tout étonnée de retrouver, sous la cendre de ces amours éteintes, le cœur intact, comme Pompéi sous la cendre du Vésuve.

— Oui, intact, murmura la jeune femme, mais mort.

— Eh bien, mettez-moi à l'épreuve.

— Si je vous disais : Il faut tout me sacrifier, cesser avec vos maîtresses vos amours faciles, risquer tous les jours votre vie pour me voir un instant, ne jamais dire ni à votre meilleur ami, ni à votre mère, ni à Dieu ce que je ferai pour vous et, en échange de ce danger de tous les jours, de ce silence de tous les instants, un amour comme vous n'en avez jamais eu ?

— J'accepterais.

— Si je vous disais encore : Peut-être un jour ne vous aimerai-je plus. Alors vous n'aurez rien à faire dans ma vie, pas un reproche à m'adresser, pas un mot à dire ; et, si d'ici là vous devenez parjure ou seulement indiscret,... je vous tue !

— J'accepterais encore, dit Edouard du ton d'un Horace jurant de sauver Rome, tout en se disant tout bas : « Pardieu ! je serais curieux de trouver une femme de ce genre-là, je la ferais empailler un peu vite. »

— Maintenant, déchirez ma lettre... Très bien... Demain, vous saurez mon nom.

— Qui me le dira ?

— Vous le devinerez.

— A quoi ?

— Si je vous dis à quoi, je ne laisse rien à faire à votre intelligence. Quand vous saurez mon nom, vous me verrez, et, à quatre heures, vous reviendrez chez vous prendre mes ordres. Vous avez jusqu'à demain pour faire vos adieux à Marie. A bientôt !

— Vous me le promettez !

— Je vous le jure.

Elle alla rejoindre cette femme qui l'accompagnait toujours, et toutes deux descendirent le grand escalier sans se soucier du sillage de propos joyeux et d'invitations libres qu'elles laissaient derrière elles.

IV

LE MOT DE L'ÉNIGME

Edouard rentra au foyer du bal de l'Opéra, ne comprenant rien à ce qui lui arrivait. Il avait entendu bien des femmes lui parler de réputation, de nom, de famille, et lui dire qu'elles pouvaient tout perdre pour lui, puis un jour disparaître et recommencer près d'un autre le même manège ; mais on n'avait jamais exigé de lui des serments aussi formels ni un silence aussi positif ; de sorte qu'il doutait encore s'il devait continuer cette intrigue.

Mais peu à peu, en voyant autour de lui ce monde frivole, plein de fleurs, d'esprit et de joie, il fut convaincu que toutes les femmes étaient comme celles qu'il avait sous les yeux, et que celle-là même qu'il venait de quitter n'avait voulu que rire un peu à ses dépens et lui faire subir à peu près, pour être son amant, le même examen que pour être franc-maçon.

Il se persuada donc que, le lendemain, il allait savoir le mot de l'énigme et que tout se terminerait à sa grande satisfaction. S'il eût pu prendre un instant au sérieux pareille aventure, il ne s'y fût pas engagé une minute. Lui, le garçon insoucieux par excellence, vivant de liaisons frivoles et de parties joyeuses, envelopper sa vie d'un de ces amours terribles qui enivrent d'abord et qui tuent ensuite, cela lui sembla impossible, ou du moins cela lui sembla impossible tant qu'il fut dans le bal, et qu'il eut à son bras une de ces femmes à l'amour tissu d'air, dont il reconnaissait le visage sous le masque et le cœur sous l'esprit. Mais, quand il fut rentré chez lui, telle était la versatilité de son caractère, qu'il se mit à se créer, comme Pygmalion, une statue dont il devint amoureux. Il ne rêva plus qu'une passion comme Werther, moins le suicide, bien entendu ; il entrevit des échelles de corde, des rêveries du soir, des enlèvements, des chaises de poste, des duels ; et, comme il était fatigué, que les oreilles lui tintaient encore de la musique du bal, tout se termina dans sa tête par un galop général auquel il s'endormit fort agité.

Quand il se réveilla, il faisait grand jour ; le soleil s'était levé par hasard et comme s'il se fût trompé de pays. Edouard se frotta les yeux, regarda l'heure, ouvrit la porte de sa chambre à coucher, et vit son portier qui faisait tranquillement son ménage. Il lui demanda s'il n'avait rien pour lui.

— Non, monsieur, répondit le bonhomme ; oh ! si fait ! une liste de souscription qu'on a apportée à monsieur pour un pauvre ouvrier qui s'est cassé la jambe, hier au soir, dans notre quartier, en tombant d'un échafaudage sur lequel il travaillait. C'est un pauvre père de famille.

— Donnez, dit Edouard en prenant la liste.

Et il se mit à la parcourir, afin de voir, par ce qu'avaient mis les autres, ce qu'il lui fallait mettre.

Le dernier nom était celui de mademoiselle Herminie de***, inscrite pour cinq cents francs.

— Quelle est cette personne qui a donné plus que tout le monde ? demanda Edouard.

— Oh ! c'est une bien digne demoiselle, reprit le portier, qui fait beaucoup de bien aux pauvres. Elle demeure à côté.

— N'est-ce pas une grande jeune fille brune, un peu pâle ?

— Oui. Est-ce que monsieur la connaît ?

— Non ; mais je l'ai vue entrer dernièrement dans la maison à côté, et, d'après ce que vous dites, je présume que c'est elle.

— Oui, monsieur, c'est elle. Mademoiselle Herminie demeure là avec sa tante. Figurez-vous, monsieur, que cette femme-là monte à cheval et fait des armes comme un homme.

— Sa tante ?

— Non, mademoiselle Herminie.

— Vraiment ? Mais c'est une très belle éducation pour une jeune fille !

— J'ai été maître d'armes dans mon régiment, continua le portier, et je puis dire que je tirais crânement. Eh bien, monsieur, elle a su cela, et elle n'a pas eu de cesse que je n'eusse fait des armes avec elle. Je me rappellerai toujours cela : c'était un matin du mois dernier ; vous n'étiez pas encore notre locataire. Si fait ! vous l'étiez déjà. Elle m'envoie chercher. On me fait entrer dans une petite salle d'armes très gentille, où je trouve un joli jeune homme. C'était elle qui voulait faire assaut. On me donne un plastron, un fleuret. Je mets un masque et un gant, et nous voilà en garde. Ah ! monsieur, un vrai démon ! Cinq coups de bouton avant que je pusse seulement parer ! Et des dégagements, des contres, des coupés ! il fallait voir ! on eût dit l'épée de l'archange Michel ! Parole d'honneur, j'étais essoufflé, je n'en pouvais plus, qu'elle était aussi tranquille qu'en commençant ! Ah ! c'est une fière luronne !

— Et qu'est-ce que dit sa tante de ses habitudes ?

— Que voulez-vous qu'elle dise, la brave femme ? Du moment que ça amuse cette jeunesse, on ne peut pas empêcher ça... C'est la faute de son père...

— Pourquoi ?

— A ce qu'il paraît, son père était un ancien qui était solide et que l'empereur aimait beaucoup. Alors il grillait d'avoir un garçon, pour faire un soldat du fils comme lui était soldat du père. Voilà que sa femme devient enceinte : voilà notre homme content : il croit que ça va être un garçon ; crac ! c'est une fille, et la pauvre mère meurt des suites de ses couches. Puis, comme un malheur n'arrive pas sans l'autre, voilà l'empereur qui revient de Waterloo, voilà la grande débâcle qui arrive, voilà le monde sens dessus dessous, et bref, voilà mon ancien qui vit à la campagne tout seul, entre le tombeau de sa femme et le berceau de sa fille. Alors, quand la petite a été un peu grande, il a voulu en faire un garçon ; il la faisait monter à cheval, tirer le pistolet, nager, faire des armes, et le diable à quatre ! Si bien que la petite gaillarde, qui avait une santé de fer, menait une vie d'enragée et rossait tous les petits garçons, ce qui amusait beaucoup le papa.

— Ah ! mais c'est très joli, cela ! Continuez, vieillard. Edouard, voyant le portier sourire, détourna la tête.

Le narrateur s'appuya sur son balai et continua :

— Mais ce n'est pas le tout. Le papa avait beaucoup de blessures, pas mal de rhumatismes dessous, et, un beau jour, il *cassa sa pipe*, comme on dit au régiment. Si bien que mademoiselle Herminie, qui avait alors quinze ans, resta avec sa tante, qui aime assez le monde, et qui, fatiguée de la campagne, s'en vint vivre à Paris avec sa nièce et occupa l'hôtel à côté. Quand elle eut dix-sept ans, on parla de la marier. Ah bien, oui ! elle a dit qu'elle n'épouserait qu'un homme qui couperait comme elle vingt-cinq balles de suite sur la lame d'un sabre et qui la toucherait dix coups contre cinq. Si bien que les prétendus s'en sont allés avec des coups de bouton et rien de plus.

— C'est très curieux, fit Edouard d'un ton sceptique. Donnez-moi mes bottes, il faut que je sorte.

— Oui, monsieur.

— Et elle est riche ?

— Très riche. Ah ! il faut la voir monter à cheval, suivie d un domestique. John me disait hier que, quand il revient de l'accompagner au Bois, il n'en peut plus, il est sur les dents... Maintenant, on est habitué à ça ; personne n'y fait plus attention ; on la traite absolument comme un homme.

— Tenez, voilà vingt francs pour la quête.

— Il faut que monsieur signe.

— Ah ! c'est juste.

Edouard prit une plume et mit son nom au-dessous de celui de la belle amazone ; puis, tout à coup, il s'arrêta en disant :

— C'est impossible.

— Monsieur refuse de donner ses vingt francs ? Monsieur est libre.

— Je connais cette écriture-là, murmura Edouard.

— Que dit monsieur ?

— Je n'ai plus besoin de vous. Allez-vous-en. Je garde cette liste ; vous monterez la prendre quand on viendra la chercher... Où diable ai-je vu cette écriture-là ? se dit Edouard quand il fut seul.

Puis, tout à coup, il se frappa le front et alla fouiller dans la poche de son habit pour y reprendre la lettre de son domino ; mais il se rappela qu'il la lui avait rendue ou plutôt qu'il l'avait déchirée sous ses yeux, et il revint à la liste pour s'assurer de l'identité de l'écriture.

C'était si invraisemblable, que cette jeune fille, qu'il n'avait entrevue qu'une fois, fût l'héroïne de ses deux bals masqués, qu'il rejeta toute supposition à son égard. Et cependant il revenait à toute minute regarder le nom, et, tant qu'il l'avait sous les yeux, il restait convaincu que la lettre était de la même main qui avait signé l'offrande des cinq cents francs.

C'était à n'y pas croire, aussi Edouard croyait-il de plus en plus.

— Pardieu ! pensa-t-il, elle m'a dit que j'apprendrais son nom aujourd'hui : le voilà, son nom. Elle m'a dit que je la verrais : eh bien, je vais sortir et je la verrai sans doute.

Il se mit à s'habiller et passa dans son cabinet de toilette, qui, comme on se le rappelle, donnait sur une petite cour. Le portier avait laissé la fenêtre ouverte, et, au moment où Edouard s'avançait pour la fermer, il vit passer, derrière les vitres de la fenêtre vis-à-vis de la sienne, la jeune fille, qui le regardait et mettait un doigt sur sa bouche, signe qui, dans toutes les langues, se traduit par *silence !*

Puis le rideau retomba et tout fut dit.

Edouard resta comme pétrifié. Le cœur lui battait à lui rompre la poitrine.

Il ferma sa fenêtre, puis s'assit et se mit à réfléchir.

Le résultat de ses réflexions fut que, maintenant qu'il savait quelque chose, il ne comprenait plus rien.

Il acheva sa toilette et sortit.

— Je crois bien que je serai discret ! se disait Edouard. Comme elle est belle ! Et cette pauvre Marie que je lui ai promis de ne plus voir ! Comment faire pour me brouiller avec elle ?

Tout en faisant son petit monologue, il arriva rue Vivienne et trouva Marie assise et boudeuse au coin du feu.

— Bonjour, dit-il en entrant.

— Bonjour, répondit la jeune femme d'un ton sec.

— Tu es malade ?

— Non.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Je n'ai rien.

— Pourquoi fais-tu la moue ?

— Parce que.

— Mauvaise raison. Adieu.

— Tu t'en vas ?

— Oui.

— Bon voyage !

Edouard sortit. Quand il eut descendu un étage, il entendit Joséphine qui lui criait par-dessus la rampe :

— Monsieur !

— Eh bien ? fit-il en relevant la tête.

— Madame veut vous parler.

Edouard remonta.

— Qu'est-ce que tu me veux ? dit-il en rentrant.

— Assieds-toi là.

— Après ? continua-t-il se faisant grondeur à son tour.

— Avec qui as-tu été au bal hier ?

— Avec Henri et Emile.

— Et qu'est-ce que c'est que cette femme avec qui tu as causé toute la nuit ?

— C'est ma tante.

— Ah ! je te conseille de plaisanter !... Ecoute, Edouard, si tu ne m'aimes plus, avoue-le, plutôt que de me faire jouer un rôle ridicule et de m'exposer à m'entendre dire partout que tu m'as quittée, moi malade, pour conduire je ne sais qui au bal de l'Opéra.

— Avec ça que c'est drôle, le bal de l'Opéra !

Et le jeune homme se mit à remuer le feu avec les pincettes.

— D'abord, continua Edouard en riant, je n'ai conduit personne au bal de l'Opéra. Une femme est venue me parler, je ne pouvais pas la faire arrêter par les municipaux.

— Quelle est cette femme ?

— Je ne la connais pas.

— Tu mens !

— Je te le jure. Et, d'ailleurs, je ne sais pas ce qui te prend. Je sors pour venir te voir, au lieu de travailler et d'aller à l'Ecole, et voilà que...

— Aujourd'hui, c'est dimanche, on ne va pas à l'Ecole.

— Oui ; mais je pouvais étudier.

— Va donc, mon bonhomme, va donc ; je sais ce qu'il me reste à faire.

— Fais ce que tu voudras. Tu peux même, si ça t'amuse, écrire des livres sur la morale ; mais je te préviens que je ne les lirai pas.

— C'est donc beau, ce que tu dis là ?

— Tu es bien fière ! Il y a des académiciens et des sénateurs qui en font. C'est très joli.

— Tiens, va-t'en ! je te jetterais mes pincettes à la tête !

— Ce n'était pas la peine de me rappeler pour me dire cela.

— Je veux que tu me conduises au Cirque, ce soir.

— Ton dialogue manque de suite. C'est impossible.

— Pourquoi ?

— Parce que je dîne en ville.

— C'est bien ! Quand tu me reverras, il fera chaud.

— A l'été prochain, chère amie.

Marie passa dans une chambre voisine et ferma violemment la porte. Quant à Edouard, il sortit en se disant :

— Me voilà brouillé. Qu'on dise encore qu'il n'y a pas une Providence !...

Il était près de quatre heures. Edouard prit une voiture et rentra chez lui.

On lui remit une lettre ; il l'ouvrit et lut :

« J'ai entendu parler d'un homme qui, le lendemain du jour où il s'était aperçu que la femme qu'il aimait demeurait en face de chez lui, avait trouvé moyen de jeter un pont sur les deux fenêtres et de la venir trouver à minuit.

« Il est vrai que c'était un homme d'esprit, de courage et de cœur. »

On remit, en outre, à Edouard la carte d'Edmond, qui lui faisait dire qu'il serait à cinq heures en face du café de Paris.

V

A VISAGE DÉCOUVERT

Edouard monta chez lui. Il s'agissait de mesurer la distance qui séparait les deux fenêtres, et, comme disait la lettre, d'établir un pont. Ce n'était pas chose commode, d'autant moins qu'on ne pouvait prendre que des mesures approximatives. Enfin, comme il n'y avait pas de temps à perdre, il calcula le mieux qu'il put, redescendit, entra chez un charpentier qu'il trouva sur son chemin, et dit qu'il lui fallait pour le lendemain une planche large d'un pied, longue de dix et épaisse de trois pouces ; puis il donna son adresse, paya et sortit.

A cinq heures, il trouva Edmond qui l'attendait sur le boulevard.

— Quoi de nouveau ? dit Edouard.

— Rien.

— A-t-on répondu à ta lettre ?

— Oui, tiens, voilà la réponse.

Edouard lut :

« Monsieur, pour qui me prenez-vous ? Vous êtes un *sot !*

« ELÉONORE. »

Edouard ne put s'empêcher de rire

— Qu'est-ce que tu dis de cela ? fit Edmond.

— Je dis que ça n'est pas une réponse bien encourageante.

— Toi qui connais tant de femmes, fais-m'en donc connaître une.

— Tu es toujours vacant?

— Toujours.

Ce fut un des *toujours* les plus tristes qui se soient dits.

— Eh bien, je t'en ferai connaître une.

— Vraiment?

— Oui.

— Quand?

— Aujourd'hui même.

— Blonde?

— Oui.

— Une femme honnête?

— Parbleu! mais fort sensible.

— Tu vas me présenter?

— Tu iras seul.

— Elle me mettra à la porte.

— Tu lui donneras quelque chose de ma part. Il faut que je lui fasse un cadeau quelconque. Autant que ce soit toi qui profites de la bonne humeur qui en résultera.

Edouard entra chez Marcé, choisit un bracelet auquel il joignit cette lettre:

« Ma chère Marie, oublie ce qu'hier encore j'étais pour toi; souviens-toi toujours de ce que je serai désormais: un ami sincère et dévoué.

« Permets-moi d'offrir ce bracelet à ton bras droit; s'il n'en veut pas, qu'il l'offre à ton bras gauche.

« Celui qui te le remettra est un de mes bons amis, qui voudrait devenir un des tiens. »

— Maintenant, continua Edouard, porte cela à mademoiselle Marie, rue Vivienne, 49.

Edmond disparut comme l'ange de la Visitation.

Quant à Edouard, ne sachant que faire de sa soirée, il rentra de fort bonne heure, étudia de nouveau les localités, réfléchit longtemps à tout ce qui lui arrivait et s'endormit.

Le lendemain matin, il fut réveillé par le charpentier, qui lui apportait sa planche. Ce brave homme était fort intrigué, et voulait absolument savoir ce qu'on pouvait faire d'une planche de dix pieds dans un appartement si petit. Il ne s'expliquait cela que par un amour exagéré du bois et par le besoin qu'éprouvait l'acheteur d'en avoir toujours auprès de lui. Il ne put y tenir, et demanda où il fallait mettre la planche.

— Dans le cabinet de toilette.

— Et comment faut-il la poser?

— Droite, appuyée contre le mur.

— Si monsieur voulait me dire pourquoi c'est faire, nous pourrions la placer tout de suite... Si c'est pour y poser des objets lourds, car il faut que les objets soient lourds pour que monsieur l'ait commandée si forte, — en y mettant, dessous, des supports solides.

— C'est pour faire un jeu chinois, dit Edouard. Le reste me regarde.

Le charpentier sortit.

Quelque temps après, Edmond entra.

— Quelles nouvelles? lui demanda Edouard.

— Eh! mais elle ne m'a pas très bien reçu.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit?

— Presque rien. Elle m'a remis cette lettre pour toi.

Edouard ouvrit et lut:

« Mon cher Edouard, je te remercie de ton bracelet; mais, quand tu voudras que tes cadeaux me fassent plaisir, il ne faudra pas me les envoyer par des ambassadeurs aussi insolemment bêtes que ton ami... »

— Parle-t-elle de moi? fit Edmond.

— Du tout! ce sont des choses particulières.

— J'y retournerai aujourd'hui.

— Fais comme tu voudras.

La journée se passa comme toutes les journées à la fin desquelles on doit faire une chose plus importante que la veille, c'est-à-dire qu'Edouard n'avait qu'une pensée et que tous ceux qu'il rencontra passèrent devant lui comme des ombres, sans que son esprit en gardât le moindre souvenir. Les rideaux de la fenêtre voisine restèrent inviolablement fermés, et il y avait même des moments où Edouard croyait avoir fait un rêve et ne savait plus ce qu'il lui restait à faire. Les aiguilles de la pendule, qui devaient, selon toute probabilité, marcher si vite pour lui à partir de minuit, marchaient bien lentement pour arriver là.

Une bizarrerie de l'homme, c'est de vouloir, quand il attend une heure avec impatience, faire faire au temps un chemin aussi rapide que celui de sa pensée. Ainsi Edouard se promenait dans sa chambre, reconstruisait dans son esprit les commencements de cette aventure, s'en représentait toutes les suites possibles, rêvait tout un monde inconnu, et restait fort étonné de n'avoir mis que cinq minutes au plus pour tout cela.

Mais, enfin, si lentement que semble marcher l'heure, il faut que celle qu'on attend arrive; et alors, chose assez étrange, une fois qu'elle est arrivée, toutes les choses indifférentes qu'on a faites s'effacent, et il semble qu'elle est venue bien vite.

Minuit sonna!

Edouard se mit derrière sa fenêtre, pour voir s'il apercevrait à celle de sa belle voisine quelque mouvement qui le rappelât à la réalité.

Au bout de deux ou trois minutes, il vit le rideau se soulever imperceptiblement, et, comme si son cœur n'eût attendu que ce signal, il se mit à battre avec acharnement.

Edouard ouvrit sa fenêtre tout à fait.

L'autre répondit en s'ouvrant de même.

L'obscurité était complète. Edouard s'en alla prendre la planche. Or, la planche était lourde, et ce n'était pas chose facile que de poser un pareil monument entre les deux maisons.

— Si elle allait être trop courte! pensa-t-il.

Et, tout en faisant les réflexions qu'inspirait la circonstance, il approcha son pont et regarda si personne ne pouvait le voir. Il s'assura que tout dormait dans la maison comme dans la nature, depuis Neptune jusqu'au portier, et il se mit à faire glisser son dessus de précipice sur le rebord de sa fenêtre jusqu'à ce qu'il eût touché celui de la fenêtre opposée.

Il avait eu une peine horrible pour accomplir cette manœuvre; il avait fallu qu'il appuyât de tout son poids sur la partie de la planche qu'il tenait, pour qu'elle ne s'en allât pas, comme une flèche, donner dans les fenêtres du dessous et réveiller tout le monde. Outre qu'une pareille maladresse lui eût fait perdre tout le bénéfice de son aventure, cette chute n'aurait eu aucune excuse aux yeux des voisins. Si bizarres et si excentriques que soient les habitudes d'un locataire, il ne peut pas faire croire qu'elles aillent jusqu'à jeter, passé minuit, des planches de dix pieds de long et de deux pouces d'épaisseur dans les carreaux des maisons. Il n'eût guère trouvé de soutiens que chez les vitriers.

Il faut avouer, pour être vrai, que la crainte de se casser le cou était pour moitié dans l'émotion qu'éprouva Edouard lorsqu'il mit le pied sur la planche.

Comme vous pensez, il ne resta debout sur le pont mouvant que juste le temps nécessaire, et il se trouva bien vite à cheval sur la planche, qui, toute solide qu'elle était, n'en avait pas moins une certaine élasticité de tremplin, fort agréable dans un gymnase, mais fort déplaisante au-dessus de quatre étages.

Enfin, comme il n'y avait plus à reculer, Edouard avança, mais avec une précaution qui prouvait tout le prix qu'il attachait à son existence.

Arrivé au milieu, il pensa à Marie, se disant qu'il aimerait encore mieux sa vertu d'occasion, qu'il trouvait toujours au bout de vingt-quatre marches, que cette vertu toute neuve qu'il allait trouver, par un chemin plus court, il est vrai, mais bien plus difficile et qui lui faisait faire un exercice qui devait le rendre souverainement ridicule.

Enfin il toucha le bord et ne put retenir un *ouf!* où il y avait plus de joie d'être arrivé sain et sauf, que de bonheur de voir sa maîtresse.

A peine eut-il enjambé la fenêtre, qu'il entendit la charmante voix du bal qui lui disait:

— Retirez la planche.

— Ah çà! se dit Edouard, ce n'est pas un amour, c'est un déménagement.

Et il se mit à retirer son chemin.

La chambre où il se trouva était complètement obscure, si bien qu'il restait là, étreignant dans ses bras cette planche stupide, et ne sachant où la mettre. S'il avait fait jour et qu'il eût pu voir la figure qu'il faisait, il se fût jeté par la fenêtre à l'instant même et se fût sauvé du ridicule par le terrible.

Comme il n'entendait rien, il se hasarda à dire:

— Où peut-on poser la planche?

Il sentit une main qui le guidait dans l'ombre, et, ayant rencontré un mur, il lui confia ce que, dans une ou deux heures, il aurait de plus cher au monde. Puis il continua de suivre cette main, qui l'attira et le fit asseoir sur une causeuse. Et alors, au milieu de l'obscurité, commença à voix basse ce dialogue historique:

— Vous tiendrez vos promesses?

— Oui.

— Savez-vous ce que je risque en vous recevant ici?

— Savez-vous à quoi je m'expose en y venant?

— Je peux perdre ma réputation!

— Je peux me casser le cou, moi!

— C'est si peu de chose que la vie.

— Pardon, pardon... Si vous n'y tenez pas, n'en dégoûtez pas les autres.

— Je vous l'avais bien dit, qu'il y avait un danger de tous les jours à vaincre pour me voir. Il en est temps encore, si vous ne m'aimez pas assez pour vous y exposer, rentrez chez vous et oubliez-moi comme je vous oublierai.

— Je vous aime, fit Edouard en lui prenant les mains.

— Ma conduite doit vous paraître étrange; mais vous vous rappelez que je vous ai dit n'être pas une femme comme les autres. Je vous aime comme amant mais je vous haïrais comme mari. La seule idée que quelqu'un aurait reçu d'un pouvoir plus fort que le mien le droit de m'empêcher d'être libre, serait un tourment sans fin pour moi. Vous êtes mon premier amour; mais je ne vous dis pas que vous serez le dernier. Moi, je n'ai jamais aimé, je ne sais pas combien de temps on aime, et, du jour où je ne vous aimerai plus comme aujourd'hui, j'entends que nous redevenions libres tous deux; que jusque-là il n'y ait pas une indiscrétion de votre part, comme il n'y aura pas un doute de la mienne, et qu'une fois séparés par ma seule volonté, quoi qu'il arrive, vous cessiez de me connaître et continuiez votre route sans regarder en arrière.

— Cette femme-là prend un amant comme on prend un domestique, pensa Edouard. Voyons les gages!

— Une autre, continua la jeune fille, se fût mariée et eût caché ses amours sous sa position nouvelle, ses amants derrière son mari, et, aux yeux du monde, eût rendu ridicule un homme d'honneur qui lui aurait donné la moitié de sa vie et confié son nom. Moi, je ne trompe personne; je suis libre de mon amour comme de ma pensée; je suis venue à vous parce que je vous aimais, et que, si hardi que vous fussiez, vous n'eussiez pas osé venir à moi.

— Très bien, se dit Edouard; me voilà rangé dans la classe des chiens et des chevaux.

— Une seule personne est dans notre secret; mais celle-là sera muette comme moi, parce qu'elle me doit tout, ne croit et n'espère qu'en moi, et que, du jour où elle tenterait de me perdre, elle se perdrait. Ainsi, c'est plus qu'un témoin, c'est un auxiliaire.

Si cet amour spontané et violent de la jeune fille était flatteur pour la vanité d'Edouard, la position qu'elle lui faisait ne l'était guère pour son amour-propre; il restait, comme il disait, dans la catégorie des animaux domestiques; il devenait pour sa maîtresse un peu plus que sa femme de chambre, un peu moins que son chien, un accessoire, un hochet, un passe-temps, et on le prenait à son tour pour éteindre une passion, comme, du reste, il avait pris bien des femmes pour satisfaire à un caprice.

Cependant, tout humiliant que devenait son rôle, il l'accepta en pensant que, du jour où il serait réellement l'amant de cette femme, il prendrait assez d'empire sur son esprit, sinon sur son cœur, pour passer au moins de la position d'accessoire à celle d'utilité.

Edouard était de ceux qui croient que l'amour est la grande chose de la vie des femmes, et que celui qui parvient à s'emparer de cet amour devient leur maître. Il se trompait, surtout pour Herminie, chez qui une éducation exceptionnelle avait plus exalté l'imagination que développé le cœur. Elle se connaissait parfaitement, et il faut dire, à sa louange, qu'elle était franche avec lui. Elle l'aimait, elle trouvait tout naturel de le lui dire, comme aussi de lui fermer sa fenêtre, du jour où elle lui fermerait son cœur. Mais, comme, tout en trouvant l'amour une assez agréable distraction, elle trouvait le monde un charmant plaisir, elle ne voulait pas sacrifier le plaisir à la distraction. C'est pour cela qu'elle exigeait un silence hermétiquement gardé.

Quant à Edouard, il n'avait pas d'amour pour elle. Si c'eût été une douce et craintive jeune fille, il se fût senti fort auprès d'elle, et peut-être l'eût-il aimée, ne fût-ce que pour avoir dans sa vie un amour de roman. Si Herminie, qui bravait les préjugés dans le tête-à-tête, les eût bravés en face de tous; si elle l'eût pris, lui, jeune, inconnu, au mépris du monde, et en lui écrivant pour ainsi dire sur le front: « Cet homme, c'est mon amant! » il en fût devenu fou, parce que son plaisir et sa vanité y eussent trouvé leur compte. Mais une liaison ténébreuse, accompagnée de menaces de mort à la moindre indiscrétion, tout cela n'était pas très encourageant pour un homme habitué à des cœurs sans garnison, se rendant, comme les citadelles espagnoles, à la première attaque, et ne trouvant jamais une arme contre les assiégeants, une fois qu'ils sont devenus les maîtres. Aussi n'accepta-t-il ce que lui offrait Herminie que parce que, après tout, on ne trouve pas tous les jours une belle jeune fille qui jette sur vous tout le feu de son premier amour, et parce qu'il se disait que, lui aussi, il serait toujours libre de rompre ce mariage nocturne, et de terminer cette aventure par le dénoûment qui lui conviendrait.

Il faut dire cependant que ces idées, qui devaient évidemment devenir plus précises chaque jour, ne pouvaient être d'abord qu'à l'état de vague instinct dans l'esprit d'Edouard, en présence de la jeune fille. En l'écoutant, en prenant sa douce main, il se crut capable de tout braver pour elle, pour la femme dont le cœur lui demandait si naïvement la révélation d'un bonheur inconnu, dont l'âme se donnait à lui avec tous les étonnements et toutes les joies d'un premier amour. Elle aussi, qui avait si froidement raisonné sa passion d'abord, semblait entièrement changée; elle l'aimait, oublieuse du monde et de l'avenir. Si bien qu'à trois heures du matin, à peu près, quand Edouard recommença, pour rentrer chez lui, le même exercice qu'il avait fait pour en sortir, tout se trouvait poétisé à ses yeux, et qu'il ne tenait à la vie que pour pouvoir de nouveau, le lendemain, s'exposer à la mort.

VI

IL Y A LOIN DE LA COUPE AUX LÈVRES

Quand Edouard se réveilla, il était convenu qu'il était amoureux fou d'Herminie. Il faisait des vœux de fidélité et de discrétion, et ne songeait qu'au moment heureux où il pourrait retourner auprès d'elle. Tout se passa la seconde fois comme la veille. Seulement, Edouard était un peu plus aguerri, et traversait son pont avec une rapidité et une insouciance charmantes. Le surlendemain, même amour, même confiance. Enfin, comme les jours se suivaient et se ressemblaient, au bout d'une semaine, il n'y avait pas à Paris un homme capable de passer aussi bien qu'Edouard sur une planche. En supposant que la chose pût durer un an, il fût devenu un des acrobates les plus distingués de la capitale.

Les dix ou douze premiers jours ne parurent pas longs à Edouard. Il les remplissait des souvenirs de la veille et de l'espérance du soir; mais il lui sembla que peu à peu les journées se faisaient vides, et il éprouva le besoin de revoir ses anciens amis qu'il avait négligés pour ses nouvelles amours.

Quant à Marie, qui avait paru prendre si facilement son parti de la désertion de son amant, elle eût bien voulu savoir ce qu'il devenait, et n'eût même pas été fâchée que le hasard se chargeât de la venger d'une façon quelconque; mais, de quelle manière qu'elle s'y prît, elle ne put rien savoir, sinon qu'on ne voyait plus Edouard nulle part, ni à la promenade, ni au théâtre, et que l'on commençait à croire que, comme Curtius, il s'était jeté dans un gouffre Ce fut alors qu'il reparut tout à coup sur le boulevard, rendez-vous quotidien de ses amis.

L'un des premiers qu'il revit fut Edmond, qui cherchait toujours un logement et une maîtresse, et il va sans dire qu'il ne trouvait ni l'un ni l'autre.

— Ah! mon cher, disait-il à Edouard, c'est une femme comme Marie et un logement comme le tien qu'il me faudrait!

— Marie ne consent donc pas à t'aimer?

— Hélas!

— Comment te reçoit-elle?

— Quelquefois mal, mais souvent très mal.

— Va d'un autre côté.

— Je ne connais pas d'autre côté.

— Que veux-tu que je te dise? Attends.

— Si je pouvais déménager, encore! Mais impossible de trouver un logement. Tu trouves tout de suite, toi!

— Cherche.

— Je ne fais que cela. Pendant que tu es en train de quitter, quitte ton logement et cède-le-moi.

— Impossible.

— Adieu, alors.

— Adieu.

Et, le soir à minuit, Edouard recommença le trajet aérien qu'il avait fait la veille et qu'il devait faire le lendemain.

Cependant cette existence devenait un peu monotone. Plusieurs fois il avait refusé des parties que, quinze jours plus tôt, il eût acceptées avec enthousiasme et qui l'auraient fort amusé encore, malgré le nouvel état de choses. Il voyait tous ses amis continuer la vie à laquelle il s'était mêlé

jadis, et il commençait à les trouver plus heureux que lui. Les premières heures d'enivrement passées, il se mit à réfléchir sur la position ridicule qu'il se faisait, et ses premières idées lui revinrent, mais plus acharnées et plus précises encore que la première fois. Quand par hasard il avait une soirée libre, c'est qu'Herminie allait au bal et donnait à des robes, à des fleurs, à la danse, le temps qu'elle eût dû lui donner tous les jours. Il n'était pas, comme nous l'avons vu, bien sérieusement amoureux ; mais il raisonnait comme s'il l'était, et il en voulait à Herminie d'une chose qui très souvent eût été fort agréable à lui-même. Or, si les bénéfices étaient grands, les charges étaient énormes, de sorte que, soit qu'il ne pût supporter les veilles, soit qu'Herminie fût d'un caractère exigeant, Edouard s'ennuyait à vue d'œil.

Les bals se passaient ; Herminie voulait bien y aller, mais elle n'entendait pas que les soirées de liberté qu'elle laissait à son amant, il les occupât à autre chose qu'à penser à elle ; et, comme elle avait, grâce à cette femme qui toujours l'accompagnait aux bals de l'Opéra, une police très bien faite, si elle avait appris qu'Edouard n'eût pas passé la nuit chez lui, elle lui aurait fait le lendemain une scène de reproches et de jalousie. Edouard sentait donc que, plus il irait, moins sa position serait tenable, et que le moindre accident le rendrait, lui et sa planche, honteusement ridicule aux yeux de ses amis.

Plusieurs fois il avait essayé de partager avec Herminie ces heures de tristesse qu'il avait déjà dans l'âme, mais qui, depuis quelque temps, se représentaient plus fréquentes. Alors il se mettait à ses pieds et, pendant quelques minutes, voulait oublier la maîtresse pour l'amie ; mais il s'apercevait bientôt que cette causerie rêveuse, que les gens les plus heureux même échangent et qui repose comme un sommeil, était parfaitement inconnue à la jeune fille. Elle n'avait pas même cette charité de cœur qu'avait Marie, qui, toute folle qu'elle était, effaçait le sourire de ses lèvres roses quand Edouard était triste. Vingt fois il lui avait pris les mains, et, avec ce bonheur qu'éprouve tout homme à parler de sa vie, si indifférente qu'elle soit aux autres, si uniforme qu'elle ait été pour lui, il avait raconté à Herminie sa première jeunesse, et avait, pour ainsi dire, cherché, dans l'amour de sa maîtresse, la continuation de l'amour de sa mère ; mais jamais un mot de consolation n'était tombé de la bouche de la jeune fille, dont le cœur ardent, ouvert aux passions, semblait être fermé aux sentiments.

Edouard, acceptant cette intrigue dans tout ce qu'elle avait d'excentrique et de nouveau pour lui, avait voulu le plus possible la poétiser ; mais il était forcé de s'avouer que c'était chose impossible, et qu'il était bien heureux de ne pas aimer Herminie. Enfin, il arriva ce qui devait arriver, c'est que, ne trouvant rien de vrai chez cette femme, excepté la passion, il en vint à la mépriser et ne pensa plus qu'au moyen de rompre une liaison qui datait de deux mois à peine.

La veille du jeudi de la mi-carême arriva, et, ce jour-là, comme tous les autres jours, Edouard mit sa planche entre les deux fenêtres, passa dessus, la retira, la remit, la repassa, la reprit, le tout d'un air fort résigné.

— Vous serez libre demain, lui dit Herminie ; c'est le dernier bal de l'Opéra, et j'y veux aller. Je vous y verrai, n'est-ce pas ?

Il y avait si longtemps qu'Edouard n'était allé au bal, qu'il fut, comme un enfant, heureux de cette permission qu'on lui accordait, et, le lendemain, à une heure, il était dans le foyer.

Ce fut encore Edmond qui vint le premier à lui

— Eh bien, lui dit Edouard, rien de nouveau ? As-tu trouvé un logement ?

— Non.

— Et une femme ?

— Non plus.

— Mais celle que tu avais au bras tout à l'heure ?

— C'est Marie.

— Et toujours inflexible ?

— Toujours

— Tant mieux pour toi, parce que tout n'est pas rose chez les femmes.

— Est-ce que tu aurais des chagrins de cœur ?

— Non ; mais je t'avouerai que je suis fort inquiet.

— Conte-moi cela.

— Tu es trop bavard.

— Conte toujours.

Il y avait déjà longtemps qu'Edouard éprouvait le besoin de faire part à quelqu'un de ses aventures et de ses infortunes. Il se mit donc à raconter à Edmond, qui lui promit le secret, comment il avait connu Herminie, les lettres qu'il avait reçues d'elle, les rendez-vous de chaque soir, l'excentricité de son caractère, et enfin à lui développer toutes les raisons qui le forçaient à rompre Edmond écoutait fort attentivement Quand Edouard eut fini :

— Tu n'as qu'un parti à prendre, dit il.

— Lequel ?

— C'est de partir.

— J'y pensais. A propos...

— Quoi ?

— Si tu veux, je pars et je te laisse mon logement.

— J'allais te le demander. Et quand ?

— Dès demain. Le mérite des grandes résolutions c'est d'être accomplies vite. J'ai toujours eu envie d'aller voir les Pyramides. Je vais profiter de l'occasion.

— Je suis le plus heureux des hommes ! pensa Edmond.

— C'est convenu, continua Edouard. Je te laisse mes meubles. A mon retour, tu me les rendras.

— Parfait !

— Mais silence !

— Sois donc tranquille.

— Eh bien, à midi, demain, chez moi.

— J'y serai, adieu.

Edouard se fit ouvrir la loge nº 20, où se trouvait Herminie. Quant à Edmond, il ne se possédait pas de joie d'avoir ce logement qu'il avait tant désiré.

Un domino lui prit le bras. Il reconnut Marie.

— Edouard est ici ? dit-elle.

— Oui.

— Loge nº 20, n'est-ce pas ? Je viens de l'y voir avec une femme.

— Peut-être.

— Vous la connaissez ?

— Non.

— Dites-moi son nom seulement.

— Je l'ignore.

— Vous mentez.

— Tout ce que je puis vous dire, c'est que, demain, je prends son logement ; si vous voulez y venir...

— Où va-t-il ?

— Il part.

— Pourquoi ?

— Ah ! voilà ! fit Edmond, du ton d'un homme qui est de moitié dans un secret et qui affecte la discrétion.

— Mon petit Edmond, dit Marie d'un ton câlin, dites-moi pourquoi.

— Vous êtes trop bavarde.

— Je vous en prie ! Je vous aimerai beaucoup.

— Bien sûr ? et vous ne parlerez de ce secret à personne ?

— Vous verrez.

Et Edmond se mit à raconter mot pour mot à Marie ce que venait de lui dire Edouard.

— Ah ! la bonne histoire ! fit Marie.

— Mais surtout n'en dites rien !

— Comptez sur moi. Pardon, voilà quelqu'un que je connais.

Marie laissa Edmond comme si elle eût eu à parler à quelqu'un, puis elle quitta le foyer et vint regarder par le carreau de la loge nº 20. Edouard y était encore ; mais, quelques instants après, il sortit. Quand il fut hors du bal, elle appuya ses mains sur l'ouverture du carreau, se leva sur la pointe des pieds et dit :

— La planche est-elle toujours solide ?

Herminie se retourna comme si une vipère l'eût piquée ; mais Marie avait déjà disparu en riant comme une folle.

Herminie ouvrit la loge et quitta le bal à son tour.

Quant à Edouard, il était rentré se coucher, afin de pouvoir se lever de bonne heure et faire tous les préparatifs de son départ. Dès le matin, il sortit, courut retenir une place dans la malle de Marseille, fit viser son passeport, alla prendre de l'argent chez son notaire, et, à onze heures et demie, il était de retour.

A midi, Edmond arriva.

— Tu pars toujours ?

— Tu vois ! dit Edouard en montrant ses malles à moitié faites.

— Ainsi, je puis faire apporter ici tout ce que j'ai ?

— Parfaitement.

— Je resterai jusqu'à six heures avec toi : je t'accompagne à la malle-poste.

— Très bien.

Edmond se mit, tout radieux, à visiter son nouvel appartement.

Quand il fut arrivé au cabinet de toilette :

— Ah ! voilà cette fameuse planche ? dit-il.

— Oui.

— Ah ! je comprends, tu l'appuyais sur les deux rebords et tu allais ton train ; heureux gaillard, va ! Et c'est à minuit que tu allais en face ?

— Oui.

— Tu donnais un signal ?

— Non. J'ouvrais ma fenêtre, elle ouvrait la sienne, je passais.

— Mais si on t'avait vu ?

— Il n'y avait de lumière ni chez elle ni chez moi, et, d'ailleurs, la maison n'est pas habitée. La chambre où elle me recevait était détachée des autres appartements, et sa tante habite l'autre partie de l'hôtel.

Quand les malles furent faites, les deux amis sortirent ensemble.

— Je pars, dit Edouard au portier. Monsieur gardera mon logement pendant mon absence. Je serai de retour dans quatre mois. D'ailleurs, il y en a six de payés.

— Oui, monsieur. Voici une lettre qui vient d'arriver.

— Donnez.

Edouard reconnut l'écriture d'Herminie.

— Elle me recommande de ne pas manquer ce soir, dit-il à Edmond après avoir lu la lettre. Ce soir, je serai à vingt lieues de Paris !

A six heures, en effet, Edouard était parti.

A minuit, Edmond, installé dans son nouveau logement, passa dans le cabinet et ouvrit la fenêtre. Celle d'Herminie s'ouvrit du même coup. Il faisait un brouillard à ne pas voir un mur. Il prit la planche, la fit glisser et sentit qu'une main prenait l'autre bout.

— Enfin, pensa-t-il, voilà une femme ! C'est bien le diable si je ne réussis pas, cette fois, à me faire adorer.

Et il se mit à enjamber la planche, non sans un certain battement de cœur. Au bout d'un instant, il sentit une main qui l'empêchait d'avancer davantage, et il entendit une voix qui lui disait :

— Vous savez ce que je vous ai dit la première fois que je vous ai vu ?

— Quoi donc ?

— Que, si vous parliez jamais de moi, je vous tuerais ! Je tiens parole !

Et, au même moment, la jeune femme repoussa la planche, qui tomba, étouffant dans le bruit de sa chute le dernier cri d'Edmond.

***

Quatre mois après, comme il l'avait dit, Edouard était de retour. En arrivant dans sa rue, il vit qu'on démolissait l'hôtel d'Herminie. Il demanda si Edmond était chez lui. Alors le portier lui raconta que, le lendemain de son départ, on avait trouvé le cadavre de son ami dans la cour avec une planche qui, en tombant, lui avait brisé la tête.

— On n'a jamais su ce qu'il voulait faire avec cette planche, ajouta le portier.

Edouard devina tout et resta stupéfait.

— Et pourquoi démolit-on l'hôtel à côté ? demanda-t-il.

— Parce que mademoiselle Herminie, en partant, il y a trois mois, pour l'Italie, l'a vendu et que le nouveau propriétaire vient de le revendre pour que l'on puisse percer une rue à cet endroit-là.

Edouard était comme fou. Il monta chez lui, trouva tout dans le même état, revit la fenêtre, qu'on n'avait pas encore abattue, telle qu'il l'avait laissée, s'habilla, sortit, courut chez Marie et y trouva juste les mêmes personnes qu'il avait trouvées six mois auparavant, époque à laquelle nous avons commencé cette histoire. Seulement, au lieu du lansquenet, on faisait un vingt-et-un.

Voilà tout ce qu'il y avait de changé dans la vie de son ancienne maîtresse.

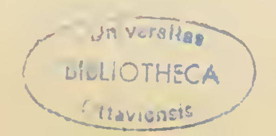


TABLE DU VOLUME

I. — PARISIENS ET PROVINCIAUX

II. — MADAME DE CHAMBLAY

III. — UNE AVENTURE D'AMOUR

IV. — HERMINIE


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due


CE
a39003 002243300b
CE PG 2221
.F07 19C7 V018
CJ0 DUMAS, ALEXA CEUVRES CO
ACC# 1323424

